

NOUVELLE SÉRIE — 3^e ANNÉE

1^{er} SEMESTRE

LE TOUR DU MONDE

JOURNAL
DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS



Le Tour du Monde.
a été fondé par Edouard Charton.
en 1860.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

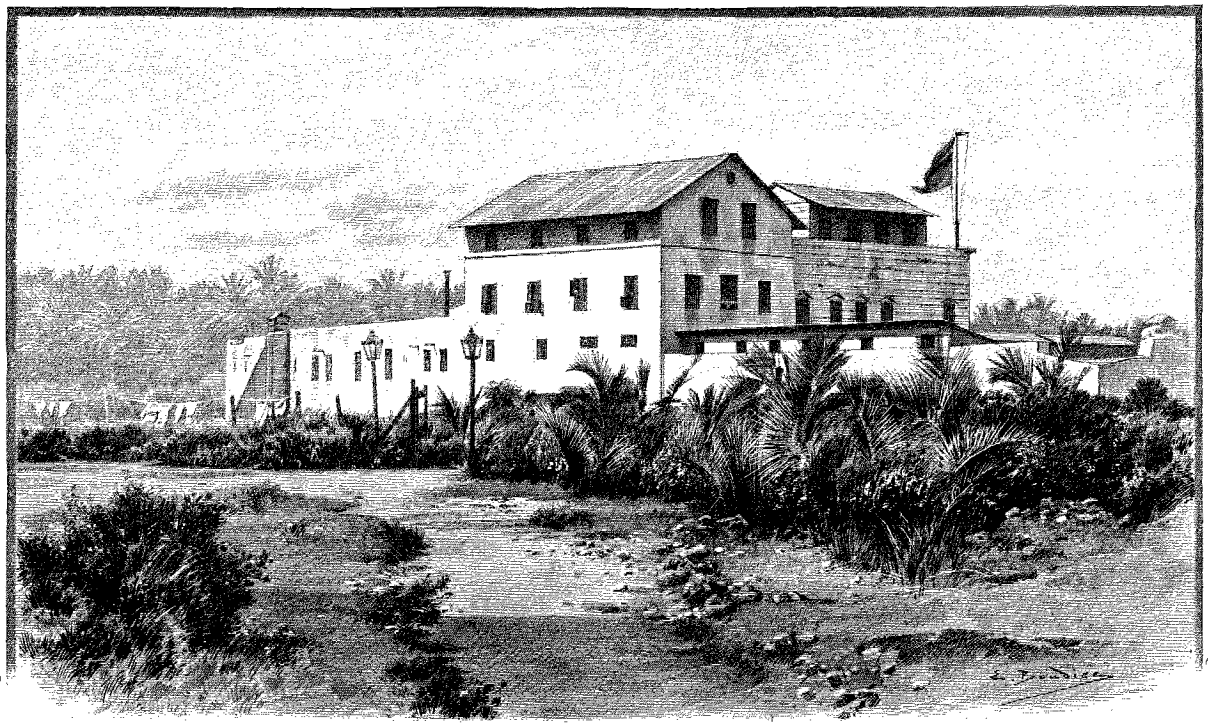
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1897

Droits de traduction et de reproduction réservés.





FORT DE PANGANI. — DESSIN DE BOUDIER.

A TRAVERS L'AFRIQUE¹,
DE L'EST A L'OUEST,
PAR M. LE COMTE DE GOETZEN.



Départ de Pangani. — Marche vers le Rouanda. — Réception amicale des populations. — Un fils du roi sert de guide à la caravane.



UN SOMALI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le comte de Goetzen est le premier voyageur allemand qui, partant de la côte orientale d'Afrique, ait traversé tout le continent, pour arriver à la côte occidentale. Il a tracé de cette expédition un récit intéressant, dont nous donnerons à nos lecteurs la partie la plus originale, c'est-à-dire celle qui décrit les régions où de nos jours n'avait encore pénétré aucun explorateur européen.

M. de Goetzen partit de Pangani, un des ports de l'Afrique Orientale Allemande, situé un peu au nord de l'île de Zanzibar. Il n'avait aucune mission officielle, et, voyageant à ses frais, il agissait avec sa pleine et entière indépendance. Son ambition était de faire, s'il était possible, sa part de découvertes et, en même temps, d'aider au développement de la colonisation allemande dans cette partie du monde.

Il s'était adjoint pour cette entreprise deux compagnons dévoués et instruits : M. de Prittwitz et M. le Dr Kersting, médecin de l'expédition.

C'est en décembre 1893 qu'il forma sa caravane, qui comprenait au moment de son départ 620 personnes.

Il avait environ 400 porteurs; 203 étaient des indigènes de l'Ousoukouma (au sud-est du lac Victoria). Ils ne devaient servir la caravane que jusqu'au moment où ils se retrouveraient dans leur pays d'origine. Comme le font beaucoup d'indigènes de la région, ils étaient venus à la côte dans le dessein d'y

1. *Voyage exécuté en 1893-1894. — Texte et dessins inédits.*



TYPE DE SOUAHÉLI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

trouver l'emploi de porteurs de ballots, et ils s'en retournaient chez eux très satisfaits du salaire qu'ils y remportaient.

Les 200 autres porteurs étaient au contraire loués pour toute la durée de l'expédition.

Les charges à porter, du poids moyen de 25 à 28 kilogrammes, étaient composées de tout ce qui est indispensable à une caravane en marche. En première ligne venaient les marchandises d'échange, représentant l'argent avec lequel, au cours de la route, se paient les vivres : 207 ballots de cotonnade blanche ou bleue; 23 de mouchoirs, de vêtements; 31 de perles de verre; 10 de fil de fer; 1 de couteaux, miroirs, etc. Puis venaient, pour le service de l'expédition : 2 ballots de poudre, 36 caisses de cartouches, 29 charges pour les tentes, les chaises, tables, lits, couvertures, batterie de cuisine; 2 charges d'appareils de photographie et de plaques; 4 charges de médicaments; 26 caisses de sel, sucre, vins, conserves, café, etc.; 7 caisses d'outils, de provisions de réserve, de torches; 1 de livres; 2 charges pour un bateau démontable; 1 charge d'instruments; 2 caisses de matériel d'éclairage, etc.

Aux 400 porteurs chargés de faire voyager sur leur tête ou sur leurs épaules ces 400 charges, s'adjoignirent 31 soldats ou askaris, armés de fusils Mauser, puis des domestiques, des cuisiniers, des guides, etc.

Mais ce qui rendait la caravane encore plus nombreuse, c'était la quantité assez considérable de femmes, d'enfants et même de vieillards qu'elle devait traîner avec elle. En effet, les soldats et les chefs des porteurs ne consentent pour la plupart à marcher que s'ils sont accompagnés de leur famille. Ils exigent qu'on emmène avec eux cette société, qui leur est indispensable, et il faut convenir que, malgré tous les embarras qu'elle cause, elle peut se justifier même au point de vue pratique, car, au moment des campements, les femmes sont très utiles pour préparer rapidement la nourriture de leurs compagnons.

Telle était la petite armée, d'aspect assez étrange, qui, à la fin de décembre 1894, quittait la côte pour se diriger vers la région des grands lacs. Suivant l'usage, la caravane s'avancait en file indienne, les sentiers d'Afrique étant trop étroits pour permettre un autre ordre de marche. En tête de la colonne étaient placés les guides et les interprètes, puis venaient, tout de suite après, MM. de Götzen et de Prittwitz, suivis de quatre Somalis, portant les fusils et tenant les mulets de leurs maîtres, et d'un peloton de 12 askaris, avec le drapeau de l'expédition et un tambour. Derrière marchait la masse un peu confuse des porteurs. Au centre était un second peloton de soldats, et à l'arrière-garde se tenait le docteur Kersting avec une troisième et dernière section d'askaris, ayant pour mission de pousser les trainards.

Tous les matins, à l'aurore, M. de Prittwitz, chargé spécialement du service intérieur du camp, donnait l'ordre au corniste Péssa-Moja de sonner vigoureusement dans son instrument, et dès que cet appel sonore avait retenti, le camp s'animait, les tentes étaient rapidement repliées; les porteurs indigènes, en poussant les cris dont les nègres sont si prodigues, s'agitaient, se querellaient, juraient et enfin, les chargements étant terminés, se mettaient en marche au son du tambour.

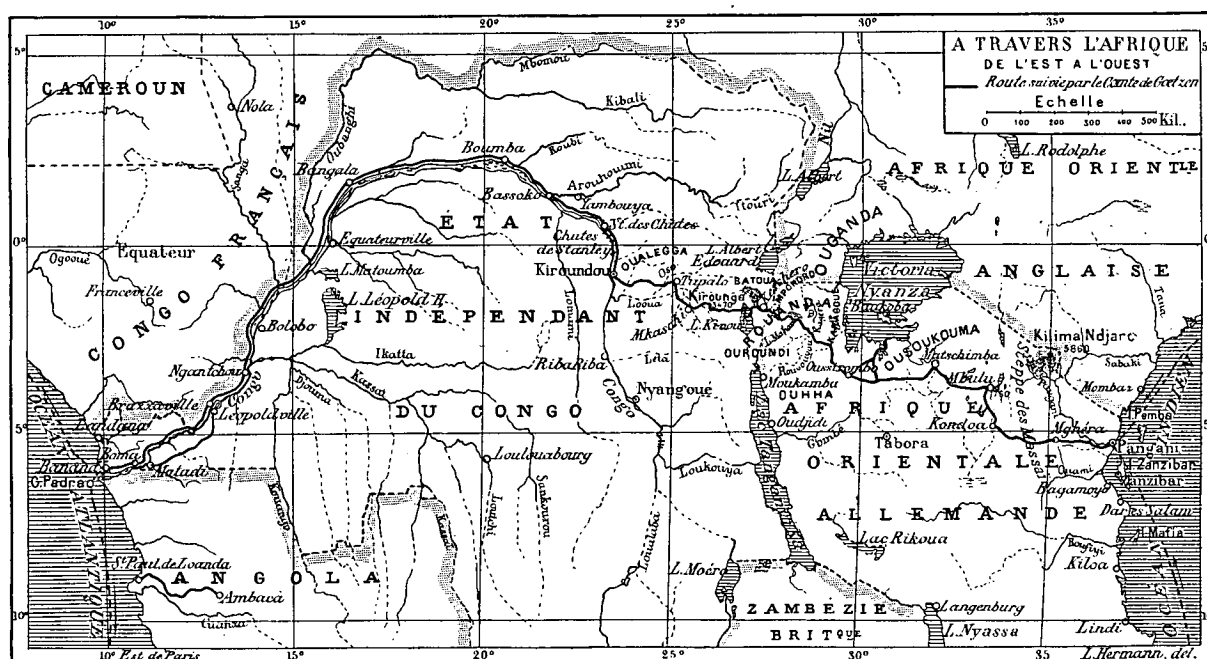
Nous n'avons pas à raconter les incidents, d'ailleurs sans intérêt exceptionnel, qui signalèrent les débuts de l'expédition. Elle franchit sans trop de souffrances les steppes des Massaï. Le pays ayant déjà été exploré plusieurs fois, il n'y avait rien de bien inattendu à espérer; les chefs de l'expédition, lorsque leur colonne fut bien entraînée, pouvaient même trouver des heures de loisir, et ils en profitaient pour se livrer au plaisir de la chasse. Mais si le gibier d'Afrique était souvent nouveau, il était presque toujours d'une approche difficile. Une fois, cependant, la pièce de gibier abattue avait été un rhinocéros! Ce beau coup de fusil fut d'autant mieux accueilli que plus de cent porteurs y trouvèrent une ration de viande supplémentaire qui fut très appréciée.

Avançant chaque jour assez régulièrement, on atteignit le 22 mars la mission fondée par les Pères blancs d'Alger à Ouchimbo, au sud du lac Victoria. Là on pouvait se reposer, jouir de l'accueil cordial des prêtres français et réorganiser le service des porteurs. Repartie le 14 avril, la caravane, ayant traversé l'Ousoui, était le 2 mai au bord du Nil-Kaghéra, et M. de Götzen voyait s'étendre sous ses regards les plateaux du pays mystérieux connu sous le nom de ROUANDA. Il entra dans la région qu'il était appelé à décrire le premier avec détail, et nous lui laissons désormais la parole.

Bien avant que l'on eût fait entrer dans le domaine de la science l'étude des contrées et des populations qui ont été récemment ouvertes à la géographie, la plupart de ces régions avaient eu, d'une façon ou d'une autre, des rapports avec les civilisations européenne ou arabe. Depuis des siècles, les commerçants portugais ont connu les pistes des caravanes qui conduisent au loin dans l'intérieur, et depuis longtemps déjà on avait trouvé le chemin qui relie l'océan Atlantique aux pays du Zambèze. Dans l'Afrique orientale, l'influence arabe était dominante;

des chasseurs d'éléphants ou d'esclaves, chargés de récolter ces précieuses denrées, avaient été envoyés par les Arabes ou par leurs aides dans les régions des Massai, des lacs Victoria, Nyassa et Tanganyika. Les chefs de ces pirateries séjournaient des années entières dans l'intérieur des terres. Là où ils se fixaient, se formaient des établissements qui répandaient dans le voisinage des commencements de civilisation déjà très appréciables. Tabora, Oudjidji et notamment les colonies du Haut Congo, dont la puissance n'a été détruite que tout récemment par l'État du Congo, se développèrent dans des centres de ce genre. Les armes à feu, dont se servaient les Arabes, leur ouvraient toutes les voies et assuraient leur domination. Aussi paraît-il d'autant plus extraordinaire que, juste au centre de la région où dominaient les Arabes, se trouve une province qui ait réussi à se défendre complètement de leur invasion et à s'assurer la réputation d'un pays inaccessible et dangereux.

Les causes principales de ce privilège sont d'abord l'énergie de la population (énergie doublement efficace, étant tout entière à la disposition d'une main toute-puissante), et ensuite la constitution géographique très favorable de la contrée. Le Rouanda, en effet, ressemble à une forteresse naturelle; c'est comme un Pamir de l'Afri-



que centrale; c'est la partie la plus élevée des plateaux qui se dressent à l'ouest du lac Victoria. Là est la ligne de séparation des eaux qui forment les deux grands fleuves d'Afrique : le Nil et le Congo.

Dans la suite des temps, tout un cycle de légendes s'était formé peu à peu sur ce pays, et ce que nous en savions, soit par les récits des voyageurs, soit par ce que nous en avons appris nous-mêmes auprès des peuplades plus ou moins éloignées, était de nature à exciter au plus haut degré notre curiosité.

Quand on feuillette les récits des voyageurs les plus anciens, on ne trouve sur le Rouanda que des renseignements brefs et vagues. On le dépeint simplement comme un royaume puissant, habité par une population brave, de couleur claire. Parmi les explorateurs plus récents, trois seulement, à ma connaissance, ont parlé du Rouanda. Dans son livre *A travers les ténèbres de l'Afrique*, Stanley, au moment de se diriger du lac Albert-Édouard vers la côte, pèse les avantages et les inconvénients des différentes routes qu'il peut prendre. L'une va vers le sud au lac Tanganyika « en traversant le Rouanda ». Stanley écarte cet itinéraire à cause de sa longueur, mais il dit en même temps que son expérience et son habileté auraient été mises là à une rude épreuve, car il est pour ainsi dire passé en proverbe chez les Arabes qu'il « est plus facile d'entrer dans le Rouanda que d'en sortir ». Il y a dix-huit ans, une caravane arabe s'est dirigée de ce côté; elle n'a jamais reparu, et, plus récemment, Mohammed, le frère de Tippou-Tib, a essayé en vain, avec 600 soldats armés de fusils, de pénétrer dans le pays.

L'idée que nous pouvons nous faire du Rouanda, d'après le livre du docteur Stuhlmann (*Avec Emin Pacha au cœur de l'Afrique*), est aussi incertaine, aussi nuageuse. Stuhlmann parle d'individus étrangers qui seraient venus du Rouanda vers le Karagoué; leur costume était particulier, leur attitude très fière, et ils s'étaient défendus d'accepter des présents sans l'autorisation de leur maître, le roi Kigéri.

Un troisième Européen, le docteur Baumann, avait aussi donné quelques renseignements, que d'ailleurs nous ne connaissions alors que très incomplètement, et qui ne pouvaient par conséquent affaiblir notre désir de voir le Rouanda. Cet explorateur, dans sa marche à travers l'Ouroundi, avait fait une course de quelques jours vers le nord au delà du fleuve Akenyarou et avait ainsi, non pas pénétré dans le Rouanda, mais touché une de ses pro-



M. DE GÖTZEN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

vinces frontières, placée sous l'autorité de Kigéri. D'abord accueilli amicalement, il avait été en fin de compte obligé de recourir aux armes, parce que le chef de la localité ne voulait pas le laisser sortir du pays sans avoir reçu l'autorisation de son souverain. Ce qui avait surtout frappé Baumann, c'était la pureté du type ouabouma, l'état remarquable des cultures, faisant contraste avec celles de l'Ououndi, et l'extrême abondance du gros bétail.

Tous les renseignements que j'avais pu recueillir d'autre part appartenaient au domaine de la fable et n'avaient d'intérêt que parce qu'ils confirmaient à leur manière que le Rouanda était resté jusqu'à ce jour absolument fermé. Cet isolement mystérieux, l'effroi attaché à ce seul nom de Rouanda, ne peuvent expliquer qu'en partie les défaites des Arabes, qui avaient, partout ailleurs, pénétré en vainqueurs; il faut y ajouter les réels succès que les maîtres du Rouanda avaient toujours remportés sur leurs voisins. Mirambo, jadis la terreur du centre de l'Afrique orientale, et, après Mirambo, les bandes des Zoulous remontant vers le nord, avaient dû également s'arrêter devant les frontières du Rouanda.

Dans les descriptions qui nous étaient faites, on parlait toujours d'une certaine montagne d'où s'échappaient, mêlés à des coups de tonnerre, du feu et de la fumée, et qui répandait au loin sur la région des reflets rougeâtres.

Il y avait, dans tous ces récits, assez d'éléments fantastiques pour que la vive imagination des nègres en formât toute une riche série de mythes. De là ces fables, acceptées par tous, et qui parlaient d'innombrables armées d'amazones, de nains à longue barbe, sur les épaules desquels le souverain se faisait porter, etc. Notre guide et interprète Mougoussagoussa, qui était un vrai poltron, mais non un menteur, racontait avec le plus grand sérieux qu'il y avait dans le Rouanda « une race d'individus qui avaient des jambes si faibles et une tête si énorme qu'ils perdaient souvent l'équilibre et culbottaient complètement. Pour se remettre debout, ils avaient besoin d'être aidés, et afin de pouvoir appeler à leur aide, ils portaient toujours sur eux une flûte. »

C'était là tout ce que nous savions du Rouanda et de ses habitants, lorsque, le 2 mai 1894, nous arrivâmes sur les hauteurs au sud du rivage du Nil-Kaghéra, et le lecteur comprendra avec quels sentiments nous nous préparions aux événements qui semblaient nous attendre.

Lorsque le cours du fleuve nous apparut, ses eaux brunes et boueuses se précipitaient à travers un défilé rocheux et formaient deux chutes d'environ 5 mètres de hauteur. De notre côté, un bouquet de bois s'étendait jusqu'à la partie du rivage inondée, où l'on voyait des papyrus et quelques



M. DE PRITTWITZ.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

tiges isolées de palmiers. Le fleuve était large d'environ 250 mètres, mais il n'y avait guère qu'une largeur de 35 mètres qui fût libre et non cachée sous les roseaux. Au delà du fleuve, le sol s'élevait doucement et portait quelques huttes d'aspect misérable; plus loin, les pentes devenaient vite plus raides, et le haut plateau, qui commençait là, se présentait à nous comme le mur d'une forteresse gigantesque, mur coupé presque en ligne droite dans sa partie haute, et totalement dépourvu d'arbres.

Deux heures avant que nous ne fussions arrivés au bord du fleuve, nous avions vu revenir Mougoussagoussa. Il nous apportait la surprenante nouvelle que sur la rive opposée vivait une population de pêcheurs paisibles, et d'ailleurs souffrant de la famine, qui mettraient volontiers à notre disposition leurs barques, faites de troncs d'arbres creusés. L'interprète Tofik était resté sur l'autre rive et cherchait à nous amener d'autres barques, car les deux qui étaient déjà là ne pouvaient porter que quatre charges et autant de gens. Pendant la journée, nous pûmes obtenir cinq barques, et, dans la matinée du 4 mai, le passage de toute l'expédition était terminé.

Pendant que s'exécutait le passage, nous fîmes des excursions en amont et en aval du fleuve. Nous constatâmes qu'il foisonnait d'hippo-



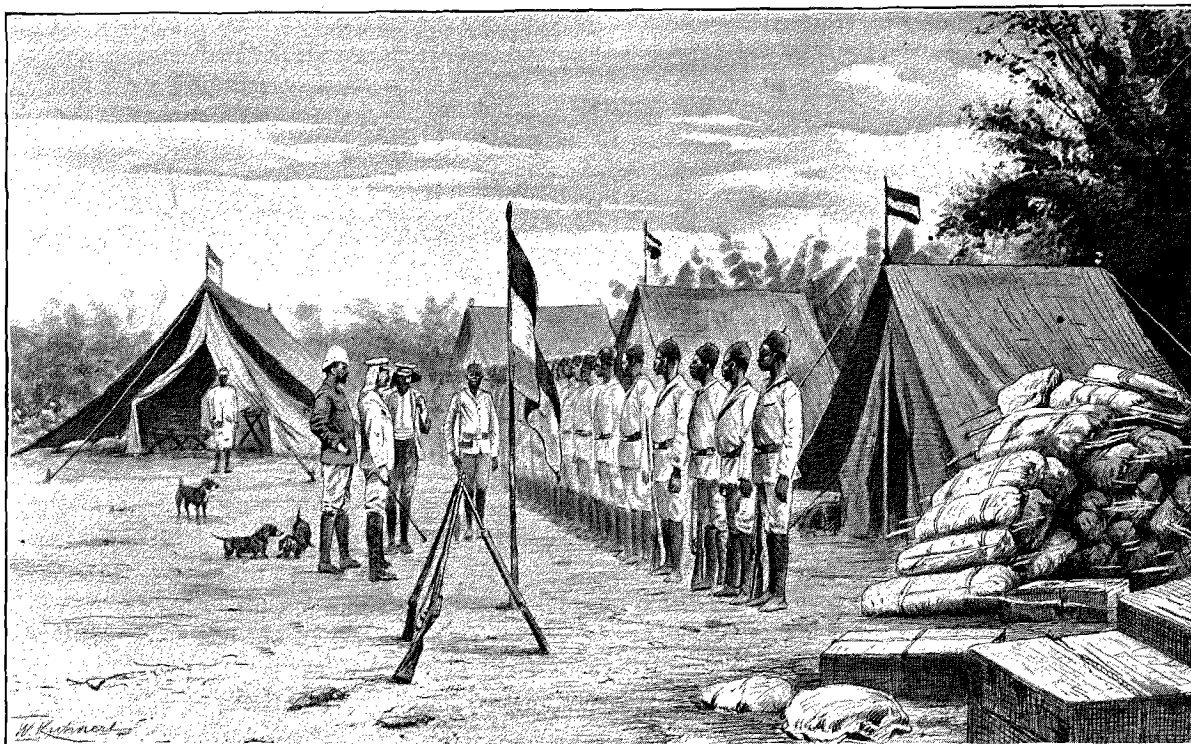
M. LE DOCTEUR KERSTING.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

potames. Les indigènes s'en emparent à l'aide de fosses et de harpons très lourds, suspendus aux arbres. Comme gibier, notre chasse nous donna des oies sauvages, des canards, des perdrix, un héron noir, et un gros hibou gris et noir.

En abordant sur la rive gauche du Kaghéra, nous mettions le pied sur le territoire du Rouanda, car depuis quelque temps le Kissaka, jadis indépendant, est devenu une province soumise. Le chef indigène, Lafikinga, a été expulsé, et la pauvre population de pêcheurs qui vit au bord du fleuve est continuellement dépouillée par les gouverneurs que le vainqueur leur donne.

Cet après-midi même apparut dans notre camp le premier de ces chefs. C'était un Mhouma, nommé Mdougou, long, bien bâti, et ayant dans les traits de son visage une ressemblance frappante avec notre Somali Elmi.

Tandis que les Ouasoui sont toujours armés, il vint, ainsi que ses compagnons, sans armes. De la façon la plus amicale, il s'offrit à me montrer le chemin qui conduisait à sa demeure, située sur le plateau, et à y faire porter par ses gens une partie des ballots qui étaient restés sur le rivage. Nous congédiâmes les porteurs que nous



ASKARIS SOUS LES ARMES. — DESSIN DE W. KUHNERT.

avons loués à Kassoussouva, et il se passa ce fait : 35 hommes, qui devaient recevoir au matin les étoffes qui leur avaient été promises, s'étaient enfuis pendant la nuit.... Inconcevable, mais vrai !

Le 4, pendant la marche, je cherchai à plusieurs reprises à obtenir de Mdougou des renseignements sur les dispositions de son maître, mais il ne me fit que des réponses vagues et diplomatiques ; il me dit simplement qu'il était lui-même sous l'autorité du gouverneur Kafaligi de Kissaka, et que Kigéri n'était pas le nom, mais le titre du roi de Rouanda. Le Kigéri actuel s'appelle Louabougiri.

Nous eûmes à endurer une extrême fatigue pour nous élever sur le plateau, que les montagnes de Doulengé bordent de terrains bouleversés. Lorsque nous fûmes enfin arrivés sur la hauteur, au village principal, nous vîmes se déployer devant nous, vers le sud, une vue splendide sur la vallée du Nil-Kaghéra. A nos pieds, le fleuve s'élargissait, en formant une espèce de lac couvert de roseaux ; vers le sud-est, un peu au-dessus de l'endroit où nous avions passé, on apercevait une vallée où était le confluent d'une autre rivière, qui nous fut désignée sous le nom de Rouvouvou. Le Kaghéra, plus considérable, venait directement de l'ouest, et devait, au-dessus de notre station, recevoir le Nyavarongo et l'Akanyaron. Les gens de Mdougou nous parlèrent encore de montagnes, situées au loin vers le nord, qui lançaient le tonnerre et jetaient des flammes. Si je faisais les questions sur le Kigéri, on me disait tantôt qu'il habitait au nord-ouest, près d'un grand lac nommé Kivou, tantôt qu'il habitait au pied des monts Virounga. De mon arrivée, il ne savait encore rien. Cette ignorance nous parut dès ce moment tout à fait invraisemblable, et nous vîmes, en avançant davantage, que notre supposition était juste. Déjà avec Mdougou nous commencions à ressentir les effets d'une politique par laquelle les Ouanyarouanda cherchaient à retarder notre marche en avant ; on sentait qu'il y avait de la curiosité de la part du Kigéri, mêlée à

quelque incertitude sur les intentions que nous pouvions avoir, en pénétrant ainsi dans leur pays tout d'un coup et sans avoir été annoncés.

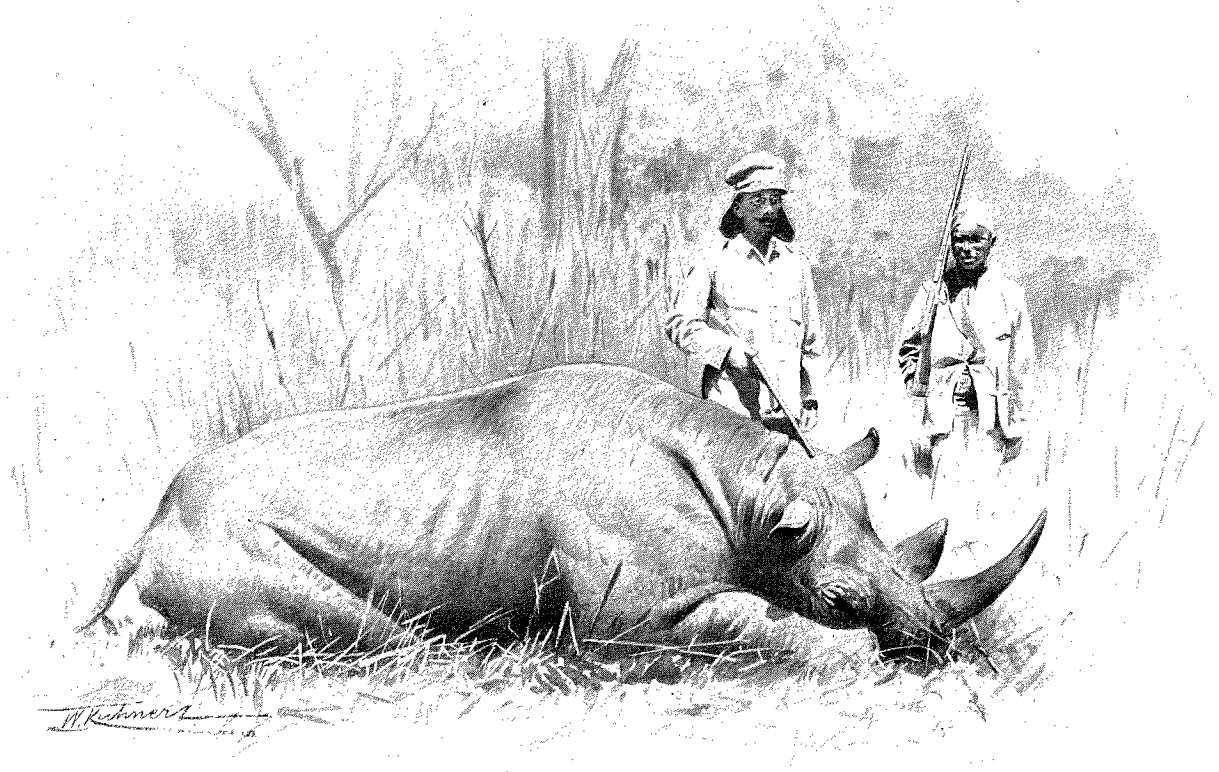
Il fallut à Mdogou deux jours et demi pleins pour nous amener 40 porteurs; d'ailleurs il se montrait très généreux et nous fit apporter une masse de chèvres et de bananes.

On comprendra facilement que nous éprouvions des sentiments assez mêlés devant cette réception si volontairement amicale qui nous était faite aux frontières du Rouanda. Si nous avions vu s'évanouir si vite la légende d'après laquelle le pays était inaccessible, il était plus que vraisemblable que tout était faux dans ces récits qui nous avaient fait considérer cette région comme un but d'exploration enviable. Peut-être n'y avait-il nulle part de lac « si grand, qu'il fallait plusieurs jours pour le traverser »; peut-être cette montagne de feu était-elle un pur conte, dû à l'imagination de quelque voyageur de caravane.... D'un autre côté, nous ne nous dissimulions pas que, vigoureux, en bonne santé, suffisamment armés comme nous l'étions, nous ne serions nullement fâchés de mesurer une fois nos forces avec un adversaire sérieux. Nous ne comprenions pas pourquoi, dans d'autres explorations, on avait dû, comparativement à nous, avoir bien plus souvent recours à l'emploi des cartouches. Et nous en étions presque à regretter les allures et la manière d'être du roi Louabougiri.

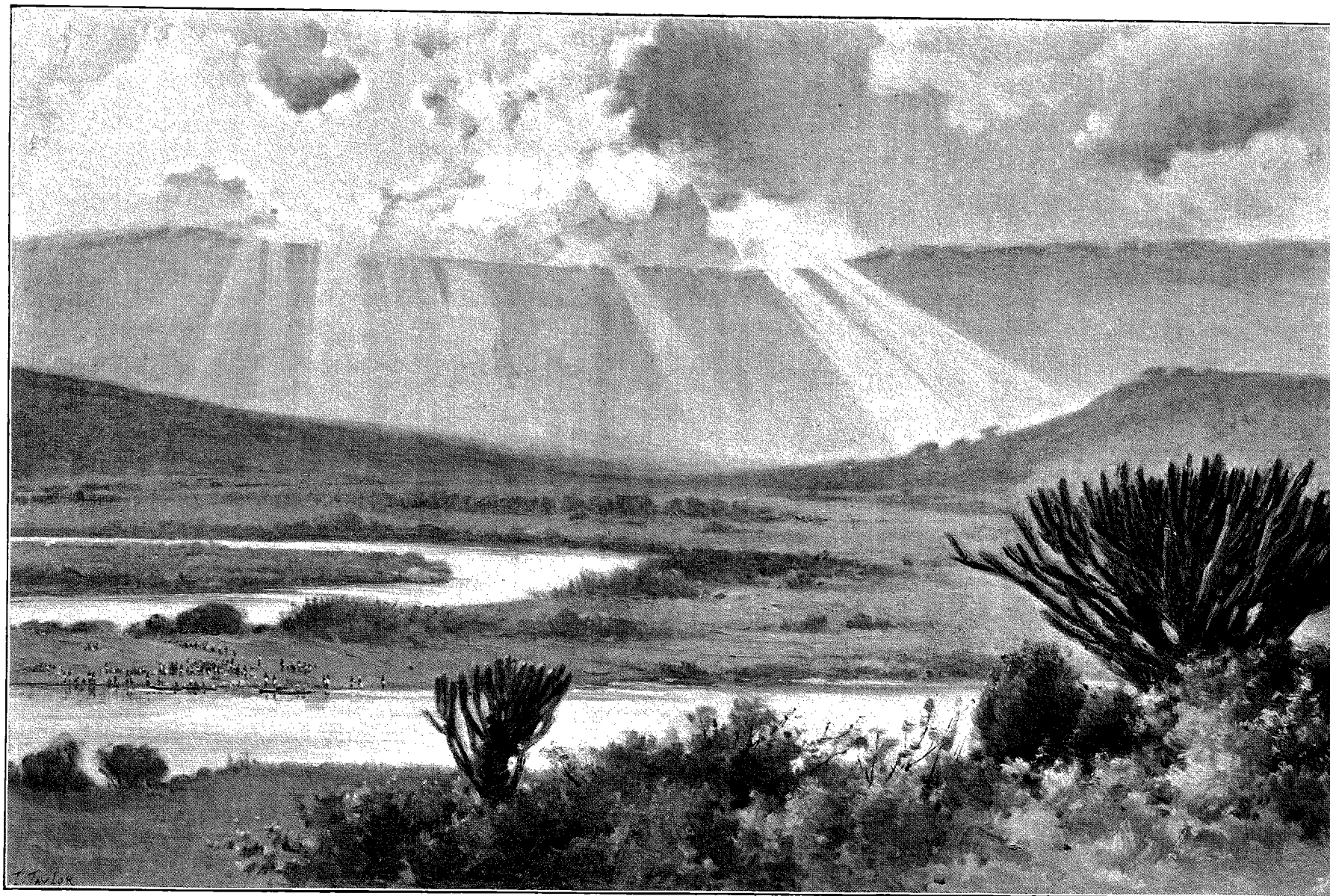
Toutefois nous ne pouvions qu'être satisfaits en pensant que cette condescendance inattendue à nos vœux, montrée par les indigènes, nous assurait une exploration paisible et sans fatigue, avantage deux fois précieux dans un pays de montagnes qui promettait à nos regards de merveilleux spectacles et à notre curiosité scientifique la réponse aux plus importants problèmes hydrographiques et orographiques. De plus, si une région comme le Rouanda était destinée à recevoir la domination allemande, nous pouvions nous réjouir que les indigènes apprissent à connaître la race blanche par un contact avec des hommes qui, en leur étant bien supérieurs, étaient en même temps animés de dispositions pacifiques.

Dès le premier jour, nous trouvâmes un pays totalement différent de ceux que nous avions parcourus. Nous étions sur une haute plaine presque sans arbres, ayant de 1700 à 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette plaine est coupée d'un grand nombre de ravins très escarpés, ayant des directions très variées, dues aux actions diverses exercées peu à peu par les eaux. Les vallées les plus importantes sont dirigées vers le sud. Les hauteurs subsistantes, qui dominent le réseau des ravins, doivent, vues à vol d'oiseau, présenter l'aspect de cubes isolés ayant des arêtes très arrondies; à leur partie supérieure, elles sont tout à fait plates, et de ces cimes on a, autour de soi, un vaste panorama.

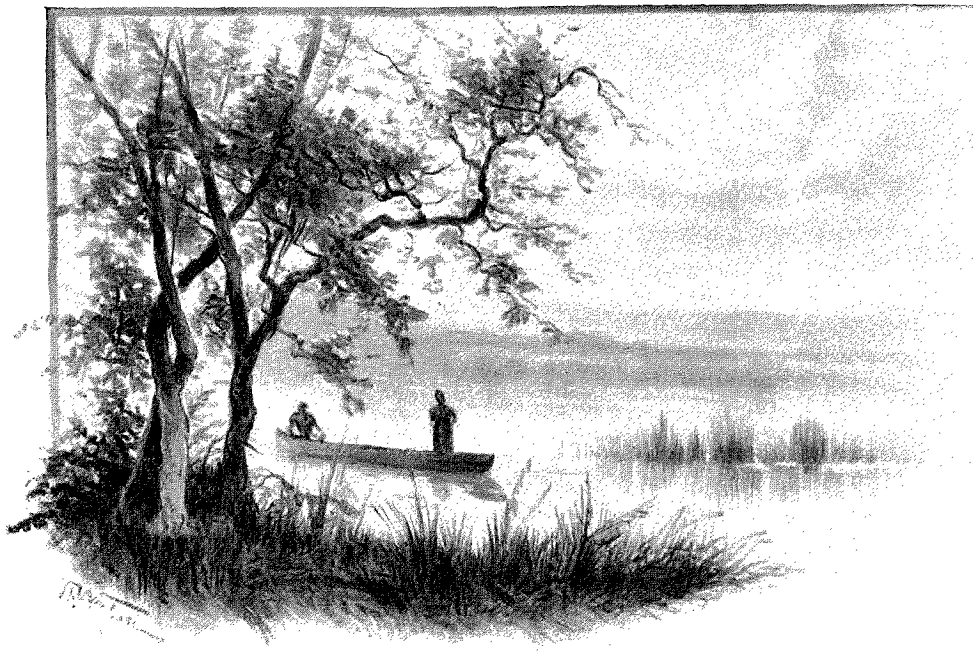
Les sombres pentes et le fond des ravins sont presque partout couverts d'épais bois de bananiers ou de champs de sorgho, de haricots et de pois, au milieu desquels on aperçoit d'innombrables huttes rondes. Sur les parties hautes et plates croît un gazon court, auquel se trouve mêlée une matière jaune (*gnaphalium?*), en si grande



RHINOCÉROS TUÉ À LA CHASSE (PAGE 2). — DESSIN DE W. KUHNERT.



PASSAGE DU NYAVARONGO (PAGE 11). — DESSIN DE TAYLOR.



SUR LE NIL-KAGHÉRA (PAGE 5). — DESSIN DE TH. WEBER.

Nous vîmes moins de bétail que nous ne nous y attendions; une épizootie paraissait avoir passé dans la région.

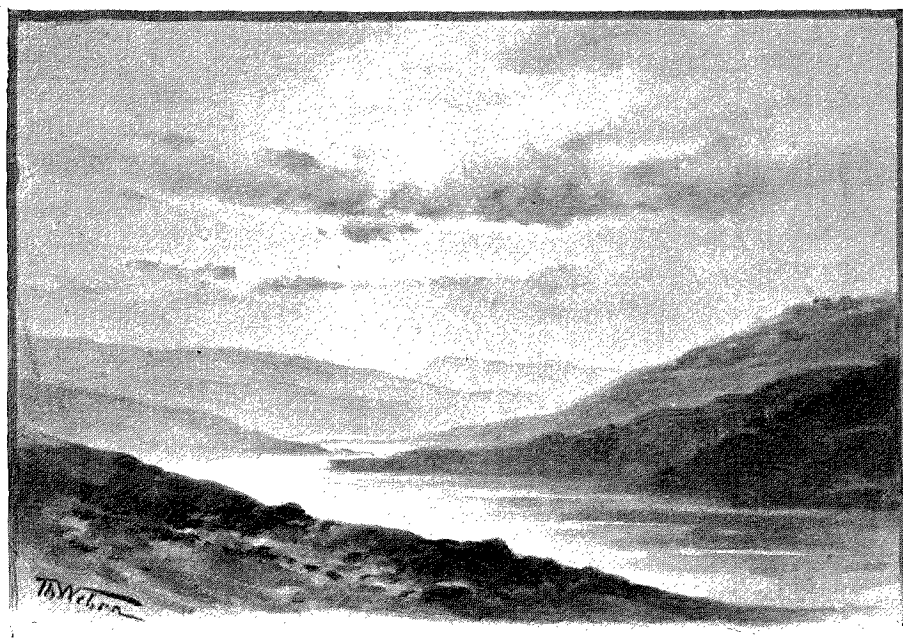
La population, nombreuse, avait abandonné ses huttes et se précipitait en troupes sur notre passage; les individus de la race nègre primitive du pays se distinguaient, dans cette population, de la race des conquérants Ouahouma.

Nous étions constamment l'objet d'ovations enthousiastes. Les hommes, pour nous saluer, se jetaient à terre devant nous, frappaient des mains et exécutaient des danses; des femmes, qui souvent n'étaient pas sans beauté, se pressaient aux premiers rangs. Elles avaient comme vêtement des peaux de chèvre. Elles écartaient les hommes et poussaient un cri perçant. Si cet enthousiasme avait duré, notre marche serait devenue une vraie marche triomphale. Mais après peu de jours il y eut un changement. La population se pressait bien toujours avec curiosité autour de nous, mais elle gardait un silence respectueux. En observant que dès l'origine les Ouahouma, se tenant sur la réserve, n'avaient pas pris part aux démonstrations de joie qui nous accueillaient, je tirai la conclusion que nous avions été considérés d'abord comme des libérateurs par la partie soumise de la population,

mais que bientôt, conformément aux habitudes rigides de gouvernement unitaire qui caractérisent le pays, il était venu d'en haut un ordre qui avait tout ramené dans le calme.

Nous eûmes plusieurs fois l'occasion d'examiner de près les demeures de propriétaires Ouahouma, et nous fûmes frappés de l'art avec lequel étaient construites les palissades, à l'aide de nervures de palmier et de cordes faites d'écorces.

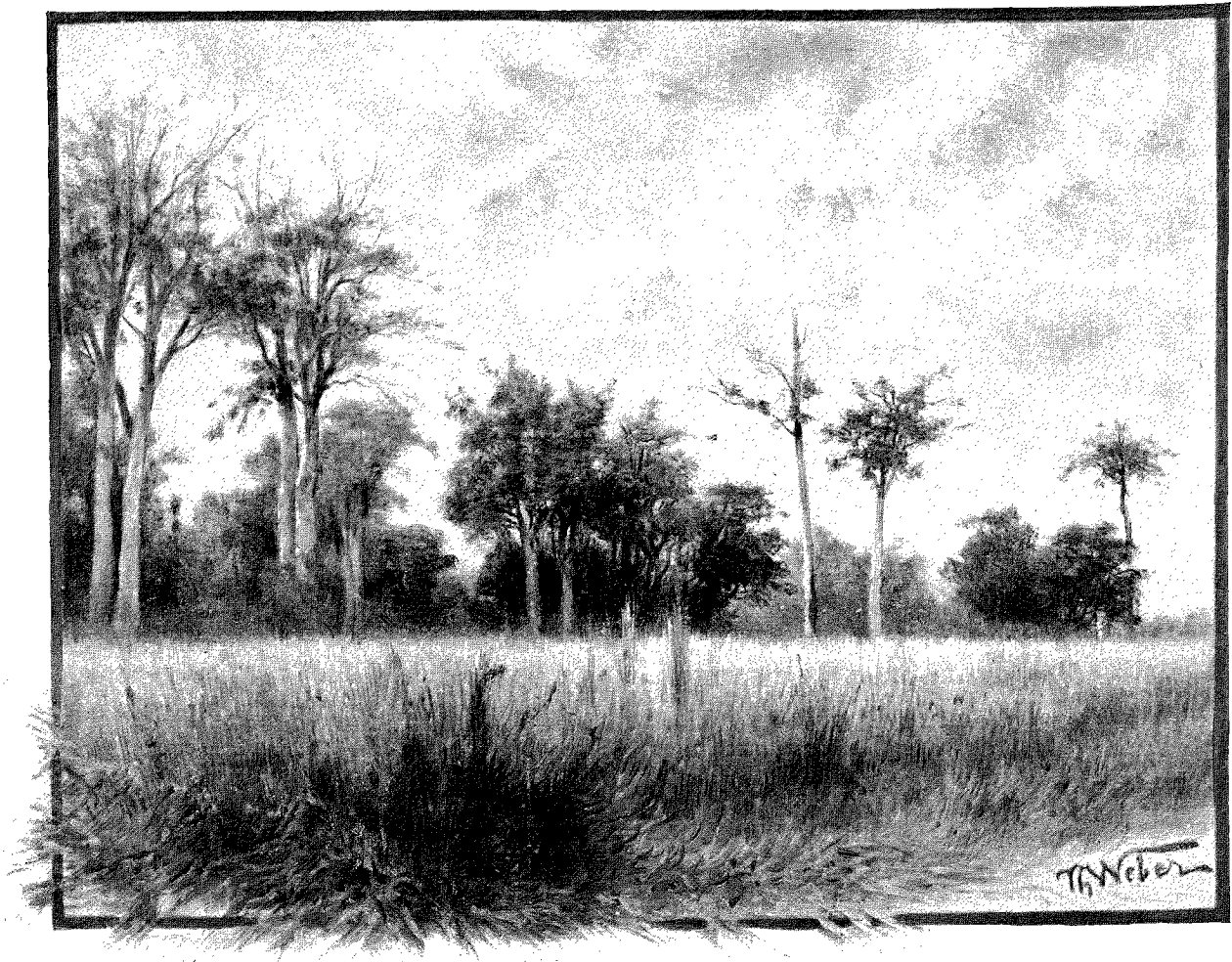
Deux jours après avoir quitté les monts Doulengé, nous arrivâmes, par un mauvais temps, au ruisseau Kibaya; un fourré de



UN REPLI DU LAC MOBAZI (PAGE 11). — DESSIN DE TH. WEBER.

papyrus, de 50 mètres de large, était alors couvert par les eaux. Non seulement il nous fallut gravir très péniblement des sentiers de montagnes raides et glissants, mais nous eûmes aussi à nous tirer des difficultés d'un marécage; aussi bêtes et gens restèrent souvent arrêtés en route.

Sur la hauteur opposée, mais en dehors de notre chemin, on nous montra les huttes du « grand » Kavafigi, qui commande la province Kissaka. Il nous fit inviter à ne pas camper dans le voisinage de son habitation : il avait sous sa garde un grand nombre de femmes et d'esclaves femelles du Kigéri, et il redoutait sa colère s'il leur était arrivé quelque mal. Comme je trouvais son désir très naturel, et que d'ailleurs le mauvais temps ne m'engageait nullement à allonger mon chemin par un détour, nous campâmes sur la hauteur, à peu près à 2 kilomètres du village, et nous attendîmes la visite de Kavafigi. Notre interprète Mougoussagoussa, par ses



STÉPPES DES MASSAI (PAGE 2). — DESSIN DE TH. WEBER.

allures follement craintives dans son entrevue avec un envoyé du Manangoua, avait fait naître dans notre troupe l'idée que nous allions être attaqués à main armée. On sut bientôt combien peu était à redouter un pareil acte d'énergie, quand on vit Kavafigi lui-même, accompagné d'une suite nombreuse, visiter notre camp et nous faire apporter une véritable montagne de bananes et de patates, qui était presque aussi haute que notre grande tente. Il y fit ajouter 30 chèvres et — cadeau très précieux — 30 charges de bois à brûler. Il avait plu toute la matinée; sur cette hauteur exposée aux vents de tous côtés, nos gens étaient gelés, et il n'y avait nulle part de bois dans la région. Les naturels nous enseignèrent à employer des touffes de gazon sec pour allumer le feu, mais ils vendirent à des prix élevés le peu de bois qu'ils nous avaient apporté de loin et péniblement rassemblé. Nous procurer du combustible fut plus tard une question vitale pour notre expédition.

Kavafigi est un homme jeune encore, bien bâti, avec un visage aux traits nobles et fins; sa peau est de couleur très claire; il porte au menton une courte barbe noire. Ses mouvements étaient extraordinairement vifs; ses manières étaient aisées, même élégantes. Il avait une espèce de longue tige de couleur bleu sombre, jetée sur les épaules. Son bonnet, d'une étoffe de même couleur, rappelait la coiffure des anciens rois assyriens. Au bras gauche, il avait des bracelets formés d'au moins cent anneaux de cuivre ou de laiton fins, et à chaque anneau

était fixée une perle de verre, blanche ou bleue. Dans l'entretien qu'il eut avec nous, nous fûmes frappés de l'accent mélodieux de la langue du pays, le kinyarouanda; beaucoup de mots sont prononcés presque en chantant, et l'accent du même mot paraît changer selon la place que ce mot occupe dans la phrase.

Après une longue conversation, Kavahigi se retira, en promettant de me procurer 20 porteurs le lendemain matin. Je n'avais pas besoin d'un plus grand nombre d'hommes, car j'avais fait distribuer le contenu d'environ 30 ballots, et payé ainsi d'avance deux mois de service de mes hommes. J'avais préféré me débarrasser de cette façon des ballots, afin de ne pas dépendre constamment de la plus ou moins grande bonne volonté que les chefs de tribus montraient pour me fournir des porteurs, et afin de pouvoir marcher aussi vite qu'il me convenait. Certainement, avec l'esprit bien connu de gaspillage des nègres, je risquais de voir la plupart d'entre eux ne pas se suffire deux mois, ni même un mois, avec ce que je leur avais distribué. Et précisément ici il y avait tentation de faire de fortes dépenses, car souvent on nous offrait des enfants de cinq à huit ans au prix de 24 aunes de cotonnade. Le lendemain, Kavahigi se crut obligé de nous faire la conduite jusqu'à notre prochain campement, qui se trouvait dans une autre province; il nous accompagna avec une forte troupe de longs jeunes gens Ouahouma. Amolli et déshabitué de la marche comme il était, il arriva à notre campement tout à fait épuisé; il se retira aussitôt dans une hutte voisine pour se reposer, et il ne parut plus.

La province dans laquelle nous nous trouvions alors est gouvernée par un proche parent du Kigéri, nommé Kaouaré. Les confins de ces deux provinces se distinguent par de vastes plantations de bananiers; beaucoup de mes gens comparaient le pays avec l'Ouganda, mais la pureté de l'air, l'absence de miasmes fiévreux, donnaient la supériorité au Rouanda.

Une bonne journée de marche nous conduisit dans le voisinage du séjour du chef Kaouaré. Il était absent, appelé, nous dit-on, par le Kigéri pour conférer sur des questions importantes. Son habitation se trouvait à l'extrémité sud d'un étroit et long repli du lac Mohazi, le long duquel nous marchâmes tout le jour suivant.

A Rouamagana, une des nombreuses résidences du Grand-Roi, où l'on garde aussi un harem sous une stricte surveillance, notre caravane reçut, hôte inattendu et intéressant, un fils du Kigéri, nommé Chirangaoué, qui avait la charge de gouverneur. C'était un jeune garçon de dix à douze ans, très éveillé. D'une intelligence déjà développée, il avait, malgré sa grande jeunesse, pleine conscience de sa dignité. Sa complexion était extrêmement délicate, sa tête petite, mais de ses deux yeux, relativement très grands, jaillissait un regard plein de pénétration.

Kersting et moi, nous revenions d'une partie de chasse aux oiseaux sauvages faite au lac Mohazi, lorsque Chirangaoué se présenta. Avec une curiosité d'enfant, il examina les aménagements intérieurs de notre tente, et nous déclara ensuite qu'il voulait nous montrer le chemin qui nous conduirait vers son père. Il avait évidemment reçu à notre égard des instructions précises, mais de quelle nature elles pouvaient être, nous n'avons jamais pu nous en rendre compte clairement. Comme il nous affirmait que nous trouverions Louabougiri non loin de la montagne de feu, dont tout le monde maintenant nous affirmait l'existence de la façon la plus précise, je le priai de nous conduire d'abord auprès de son père.

Il y consentit, mais au cours de notre voyage il essaya constamment de retarder notre marche en avant. Il alléguait dans ce dessein des prétextes de toute espèce; un jour il nous déclarait que pendant plusieurs lieues l'eau allait manquer; le lendemain, il se prétendait malade, puis il cherchait à nous faire bien comprendre que son père le tuerait si nous ne lui laissions pas le loisir de donner tous les soins nécessaires à notre marche.

Peu à peu nous primes beaucoup de goût pour cette nature. Pendant des heures il pouvait rester assis dans notre grande tente, écoutant les sons d'une boîte à musique; et tous les jours Tofik, dont il était devenu l'ami intime, devait l'avertir qu'il était temps de se retirer, et de ne pas gêner plus longtemps les hommes blancs. Pendant les marches et dans les campements, il savait de la façon la plus nette conserver sa situation de fils du grand Kigéri. Tout indigène vigoureux qui, par curiosité, s'approchait de la route que nous suivions était saisi par ses compagnons et obligé de faire le service de porteur pendant une journée, soit pour nous, soit pour lui; parfois même il agissait de sa propre main et frappait les récalcitrants d'un bâton qui était plus haut que lui.

C'est avec le même sans-gêne que l'on préparait son logement dans le voisinage de l'endroit où nous avions établi notre camp. Les habitants de la case qui avait été choisie pour lui devaient déguerpir, et l'on y apportait les bagages de Chirangaoué, qui consistaient en deux nattes et en une grande corbeille joliment tressée, dont le couvercle se terminait en pointe. Pendant que son escorte réquisitionnait tout le bétail qui n'avait pas été soigneusement dissimulé par les habitants, il regardait comment nous nous y prenions pour déployer notre tente.

Ce système de réquisition était accepté avec assez de calme par la population du pays, les Ouahoutou, comme les appellent les Ouahouma. Ils cherchaient bien à fuir, mais ces vigoureux laboureurs ne pouvaient jamais se décider à opposer une résistance sérieuse aux longs et maigres Ouahouma, pourtant désarmés. Comme nous le constatâmes plus tard, ils devaient s'estimer heureux de voir près d'eux seulement le fils du Kigéri, et non le Kigéri lui-même. Pour l'instant je ne me sentais pas appelé à intervenir dans ces usages du pays. Chirangaoué veillait en général à ce qu'on réquisitionnât deux hommes pour chaque charge, et il me pria de défendre à nos soldats de les frapper. Le service de ces porteurs était facile, et après un ou deux jours ils étaient renvoyés avec un présent que je leur faisais.

A cette réquisition systématique des porteurs et à la capture des chèvres prenaient part, en apparence par simple goût pour ce genre de sport, tous les jeunes indigènes qui suivaient Chirangaoué; mais à côté d'eux fonctionnaient officiellement quelques individus d'aspect étranger, au corps vigoureux, portant autour du front, comme insigne particulier, un ruban de cuir garni de longs poils de singe rejetés en arrière; c'étaient des espèces de gendarmes. On appelle ces gens Batoua, et ils forment dans le pays comme un corps de police d'élite. Chaque gouverneur et chaque petit chef de district a à sa disposition plusieurs de ces agents de police, et nous pûmes constater, lorsque le peuple en foule serrée entourait notre camp, que ces gendarmes savaient maintenir l'ordre tout aussi bien que nos agents de police berlinois dans des circonstances analogues.

Nous avançons ainsi assez rapidement, toujours dans la direction du nord-ouest; le pays devenait de plus en plus montagneux, et, lorsque les matinées étaient claires, nous apercevions enfin, bien au-dessus des nuages, la chaîne de Virounga, si longtemps désirée.

Rouamagana, 12 mai.
— Chirangaoué ne nous dit rien de bien précis sur l'endroit où séjourne son père. Si celui-ci veut m'éviter, je ne m'inquiète pas de lui, et je marche avant tout vers les volcans.

Au lac Mohazi, 14 mai.
— Aujourd'hui, après une longue marche, d'abord par le brouillard et ensuite par un soleil brûlant, nous arrivâmes de nouveau près du lac Mohazi, sur une crête escarpée des deux côtés. Le lac, d'après notre appréciation provisoire, doit avoir au moins 30 kilomètres de long. Avec ses nombreux promontoires et ses baies profondes, il rappelle la forme du lac des Quatre-Cantons.



APRÈS UNE CHASSE AU GIBIER À PLUME. — DESSIN D'A. PARIS.

La population est ici extraordinairement dense. Le bétail est très bien soigné. Chirangaoué nous a suivis. Il me donne un taureau blanc, 35 moutons, du beurre et du bois à brûler.

Camp de Kibara, 15 mai. — Nous n'avons quitté notre dernier campement qu'à 2 heures, parce que je voulais employer la matinée à une promenade en bateau sur le lac. Le petit canot pliant nous a parfaitement portés, Kersting et moi. Nous n'allâmes en ramant que jusqu'à 800 mètres du rivage et trouvâmes 10 mètres en sondant. Nous tuâmes une cigogne et plusieurs canards plongeurs. Cette promenade fut pour nous un plaisir délicieux. C'était un bonheur de respirer, en glissant sur le tranquille miroir des eaux de ce charmant lac de montagnes. Depuis des mois, sauf les flots bruns du Kaghéra, nous n'avions vu que des mares boueuses.

Encore aujourd'hui nous avons campé près du lac Mohasi, mais bien au-dessus des eaux, dans un site magnifique qui rappelle presque la Haute-Bavière. J'interroge Chirangaoué sur ce que j'ai entendu raconter de l'existence d'armées d'amazones dans le Rouanda; il me répond que les femmes suivent bien leurs maris à la guerre, mais sans prendre part aux combats. « C'est exactement comme dans la caravane », me dit-il.

Camp au Nyavarongo, 18 mai. — En descendant d'une haute chaîne de montagnes, nous voyons, dans une brume légère, une large vallée, où le Nyavarongo serpente à travers de vastes étendues de marécages, en décrivant les courbes les plus prononcées. Nous passons un grand massif d'euphorbes-candélabres, et nous nous dirigeons vers une vallée latérale, couverte de bananiers, que nous traverserons demain. Il y a là deux grandes pirogues contenant de douze à quinze hommes. Pour fêter cette journée, Chirangaoué reçoit en cadeau un manteau rouge.

Kouyougenzé, 23 mai. — Grâce à la grandeur des pirogues, nous avons pu faire notre traversée du fleuve dans la seule matinée du 19. Après ce passage, nous avons joui de plusieurs journées de chasse très agréables; dans les marécages qui entourent le Nyavarongo, les oiseaux sauvages de toute espèce pullulaient. Comme le fleuve n'a là qu'une profondeur de 4 à 5 mètres, les rameurs poussaient en silence notre pirogue à l'aide de

longues perches, et notre chasse s'éleva ainsi le premier jour à 31 pièces, parmi lesquelles il y avait deux espèces d'oies sauvages, quatre espèces de canards, puis des bécasseaux, des bécassines, des grues couronnées, des ibis noirs et blancs, etc. Un grand crocodile, sur lequel nous tirâmes à 80 mètres, disparut subitement sous l'eau.

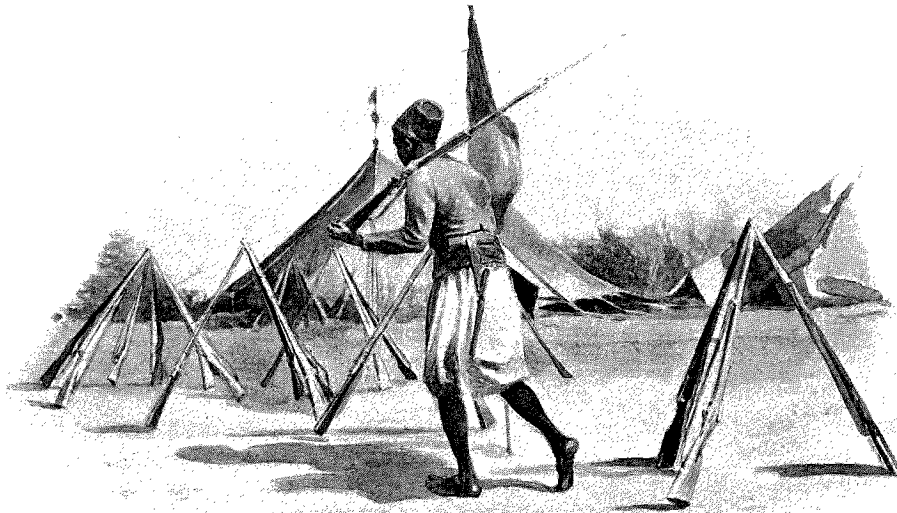
Nous étions très heureux de ne pas expier par quelque accès de fièvre notre passion de chasse; comme nous séjournions dans la vase jusqu'aux genoux et dans l'eau jusqu'à la poitrine, le docteur nous remit à la quinine. Je cite ce détail pour montrer avec quelle modération nous fîmes usage de la quinine; j'ai connu dans les tropiques des gens qui s'imaginaient qu'on ne pouvait bien se porter si l'on n'en prenait pas au moins une dose par jour. Pour nous, l'usage de la quinine fut une exception au même titre que l'usage de l'alcool.

Mouagissenzé, 24 mai. — Comme nous avançons aujourd'hui dans la direction nord-ouest, nous fîmes surpris d'un changement frappant dans la nature qui nous entourait. Jusqu'à présent nous avons marché à travers un pays merveilleusement cultivé, offrant tantôt des collines rarement difficiles à gravir, tantôt d'épais et sombres bois de bananiers, ou bien de fertiles prairies. Nous avons admiré l'abondance de la population, le soin avec lequel étaient cultivés les plants de haricots, soutenus par des gaules comme dans nos champs, ainsi que les plantations de sorgho, où il y avait aussi, tout comme chez nous, des mannequins pour effaroucher les oiseaux. Tout d'un coup nous nous trouvions devant de puissantes chaînes de montagnes, dont les sommets arrondis et pressés se cachaient dans les nuages et dont les flancs prenaient des teintes d'un noir sombre. Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour que la pensée aperçût la neige qui devait couvrir ces cimes, et pour deviner que nous nous trouvions au centre des plus splendides paysages d'une région de hautes montagnes. Les sillons argentés tracés çà et là par les chutes et les cascades rendaient plus vive cette impression. Dans un tel site, on plaint malgré soi le pauvre nègre, à qui le sentiment de la nature est complètement étranger. Sa sensibilité purement matérielle pouvait du moins trouver ici une satisfaction, car de tous côtés, sur les hautes prairies, on apercevait de grands troupeaux; même sur les pentes les plus raides, le sol était cultivé à l'aide de terrasses artificielles construites par les indigènes, comme on le fait chez nous pour la vigne.

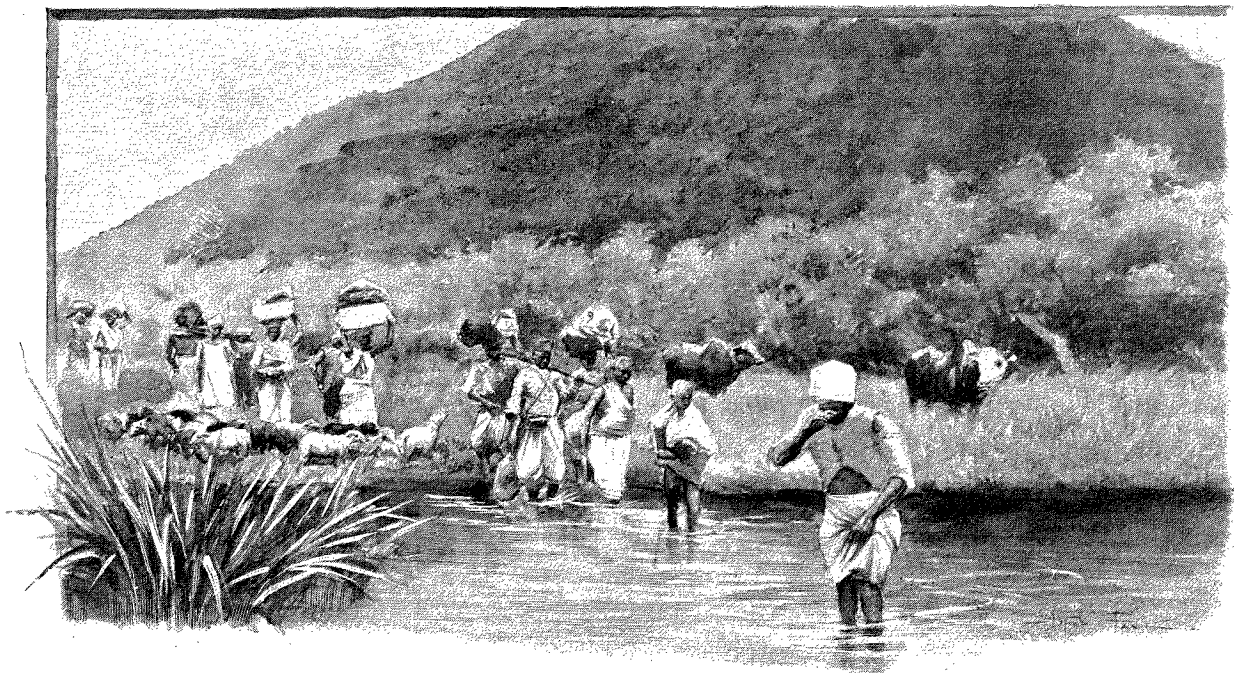
Nous franchîmes la chaîne de l'Indizi par un col situé à 2130 mètres; nous dûmes gravir des gorges où se dressaient des tiges isolées de dracenas d'un effet très pittoresque. Sur le sol on apercevait beaucoup de morceaux de mica pur, larges comme des thalers. De la crête la plus élevée, nos regards pouvaient errer sur un horizon de montagnes en désordre et sur d'épaisses couches de nuages qui se déroulaient à nos pieds. Devant nous, comme un mur de géants, se dressait une nouvelle chaîne; sur les pentes des montagnes, on voyait de toutes parts des jets de flammes et de lourds tourbillons de fumée s'élevant de villages qui brûlaient. Chirangaoué s'écria d'un air de triomphe que c'était son père qui levait les impôts des habitants et punissait les contribuables récalcitrants. Mais aux côtés de Chirangaoué flottait le pavillon allemand, et il envoyait de loin le premier et menaçant salut de la civilisation aux représentants de la barbarie sauvage.

(A suivre.)

COMTE DE GËTZEN.



SENTINELLE DE GARDE DEVANT LES FUSILS. — DESSIN DE MADAME PAUL GRAMPPEL.



PASSAGE D'UNE RIVIÈRE (PAGE 14). — DESSIN D'A. PARIS.

A TRAVERS L'AFRIQUE¹,

DE L'EST A L'OUEST,

PAR M. LE COMTE DE GOETZEN.

Arrivée à la résidence du Kigéri. — Entrevue solennelle. — Séjour. — Mœurs et coutumes du Rouanda.
En route vers le volcan.

Nous approchions de journées qui devaient être pour nous pleines d'événements, et qui éveillaient dans nos âmes de vifs sentiments d'attente et d'espérance. Mougoussagoussa était revenu nous trouver, après avoir été reçu très favorablement au campement du Kigéri. Il avait, chose étrange, retrouvé là le vieux Mhouma au visage indien, qui, à Karagoué, s'était joint à nous pour nous conduire au Kaghéra. Il était désormais bien clair que nous avions eu affaire à un espion, émissaire du roi.

Entre la chaîne de montagnes où, le 26 mai, nous apprenions d'une façon certaine la présence du roi et le lieu de sa résidence, il y avait encore plusieurs vallées très profondes, que nous ne pouvions franchir en un ou deux jours. Pendant plusieurs heures il nous fallut descendre par des sentiers rocheux à se casser le cou, et nous nous retrouvâmes au bord du Nyavarongo, qui coule là du sud vers le nord. Chirangaoué employa de nouveau tous les artifices de langage possibles pour m'engager à ne pas traverser le fleuve le jour suivant, ce qui me fit encore supposer qu'il avait reçu dans ce sens des instructions pressantes. Aussi le pauvre jeune homme fut-il très malheureux et dut-il verser des larmes amères, quand, malgré tout, je donnai l'ordre de hâter le passage. Mais nous étions sous les regards de Louabougiri : toute hésitation eût été hors de propos et extrêmement nuisible à notre prestige.

Comme nous devons le lendemain matin nous lever très tôt pour l'embarquement, nous nous couchâmes de bonne heure, et dès 9 heures nous dormions profondément. Vers 10 heures, Jouma Ngosi, le caporal du poste de garde, me réveilla subite-



LE ROI LOUABOUGIRI (PAGE 15).
DESSIN DE W. KUHNERT.

1. Suite. Voyez p. 1.

ment en se précipitant dans ma tente avec le cri : « Maître, le ciel brûle ! » Je pensai avec joie : « le volcan !... » Mais en m'habillant, car la nuit était extrêmement froide, je pensai que je me faisais illusion et que cet incendie était un de ceux que le Kigéri allumait, car il pouvait bien continuer son œuvre pendant la nuit.

Je sortis de la tente et j'aurais presque crié de joie, car cet embrasement, ce flamboiement du ciel, ne pouvaient être causés par l'incendie de quelques huttes ! Il y avait là une incandescence tout autre, bien plus énergique, et devant ce spectacle je ne pouvais plus douter que le Virounga ne fût un volcan encore en activité. La partie la plus occidentale du cône, nommé Kirounga-Tcha-Gongo, paraissait être en complète éruption. J'éveillai aussitôt Prittwitz, et je fis sonner l'alarme dans le camp par les askaris. Ils arrivèrent tous en courant, vêtus ou non, comme ils se trouvaient, pourvus seulement de leurs armes et de leurs munitions ; je désignai à leurs regards pleins d'étonnement cette lueur rouge dans le ciel et leur expliquai que nous avions enfin à notre portée le volcan vers lequel nous nous dirigions depuis des mois. Après mon discours, Prittwitz commanda : « Bataillon ! demi-tour !... Marche ! » Puis nous nous serrâmes la main tous trois, et bientôt un silence profond régnait de nouveau dans le camp. Nous n'entendions plus que le bruit lointain du Nyavarongo, dont les eaux roulaient en mugissant au fond de la vallée.

Le matin suivant, le passage de la rivière, qui avait 30 à 40 mètres de large, se fit aussi aisément que la première fois. Il était facile de voir que les hommes étaient déjà exercés à la manœuvre. Nous n'eûmes donc que peu à nous préoccuper de l'embarquement et du débarquement, et nous pûmes nous adonner aux préliminaires de notre repas en chassant les canards et les oies sauvages. A notre retour au camp, le passage était terminé ; nous prîmes notre repas de midi et de nouveau nous gravîmes vers les cimes. Cette fois nous étions accompagnés de plusieurs centaines de sauvages, qui couraient autour de nous à côté du chemin, et, malgré les hautes herbes et les endroits rocheux, ils réussissaient à se maintenir à notre hauteur et à marcher du même pas.

L'emplacement que je choisis pour camper pendant la nuit n'était séparé que par le cours impétueux du Satinyé des sombres chaînes de montagnes sur le versant desquelles nous avions vu les huttes en flammes. Sur la crête on pouvait maintenant, avec une lorgnette, distinguer nettement un amas de grandes huttes rondes ; c'était en ce moment la résidence de Louabougiri.

La soirée s'écoula sans incident particulier ; les hommes, qui avaient très froid, se tenaient assis autour de feux petits, mais nombreux ; le bois à brûler étant mauvais, ces feux jetaient une fumée extrêmement épaisse et cuisante pour les yeux. Pendant que nous autres, Européens, nous pouvions à peine rester une minute auprès des foyers, la fumée paraissait faire peu d'impression sur les hommes, quoique certainement elle fût la cause des nombreuses inflammations des yeux qui survinrent alors dans la caravane. Le cuisinier et mon domestique en avaient été atteints, et ils vaguaient tristement à leur besogne devant la tente servant de cuisine. Mon autre domestique de tente, Iza, avait aussi de la peine à retrouver sa bonne humeur. Malgré ma défense expresse, il y avait une huitaine de jours qu'il s'était acheté une esclave pour quelques aunes d'étoffe ; un pareil acte était sévèrement puni, parce que, autrement, ma caravane aurait entraîné à sa suite une foule qui se serait continuellement accrue. Iza, en conséquence, avait reçu à l'appel du soir les vingt-cinq coups de fouet qui lui revenaient.

Le matin suivant — c'était le 29 mai — nous nous trouvâmes de nouveau ensevelis dans le brouillard. Les tentes ruisselaient d'humidité, et, augmentées ainsi de poids, elles fatiguaient beaucoup les porteurs, qui déjà avaient bien assez de mal à avancer sur des chemins escarpés et très rocailleux.

A mi-hauteur, à l'extrémité d'une longue arête de la montagne, je fis encore dresser un campement, avant de nous élever jusqu'au Kigéri, parce que Chirangaoué nous priait vraiment avec trop d'instance de le laisser aller vite en avant, afin qu'il pût parler de nous à son père. Je trouvai cette fois qu'il était juste de céder à ses prières et à celles des envoyés, parce qu'il pouvait m'être utile que Louabougiri eût, de la bouche même de son fils, la connaissance exacte de notre puissance et de nos intentions pacifiques.

C'est donc seulement le jour suivant que nous gravîmes la pente escarpée qui conduisait à la cime principale de la chaîne. De nouveau nous avions à subir le froid et la pluie. Un vent glacé balayait les hauteurs, et les masses de nuages qui s'élevaient des ravins de la vallée dérobaient à notre regard un panorama de montagnes qui devait être splendide. La crête, située à 2 300 mètres, sur laquelle nous nous trouvâmes alors, n'était pas du tout rocheuse, comme nous l'avions d'abord cru. Elle consistait en une suite de mamelons bas et arrondis, sur lesquels poussait un gazon abondant. Sur l'un de ces mamelons nous vîmes, en approchant, une certaine quantité de grandes huttes rondes proprement bâties, entourées de palissades au treillis régulier.

Sur le mamelon le plus voisin je fis faire halte, parce que Chirangaoué venait au-devant de nous pour nous dire que son père n'était pas encore prêt à nous recevoir. Cela ne me déplaisait pas. Plus le Kigéri prenait de temps, plus le spectacle qu'il nous préparait devait être intéressant. Ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est que nous n'apercevions que quelques Ouahoutou mal armés, qui, par leur tenue et leur extérieur, ne faisaient pressentir en rien le voisinage du grand souverain. A la fin, le temps nous parut pourtant trop long ; je priai Prittwitz et Kersting de venir avec moi ; je me fis précéder de deux détachements d'askaris, et, au son des tambours, nous nous avançâmes sur un emplacement libre, devant l'habitation principale, jusqu'à la porte d'entrée.

Nous allions descendre de nos mulets, lorsque nous vîmes venir au-devant de nous une curieuse figure.

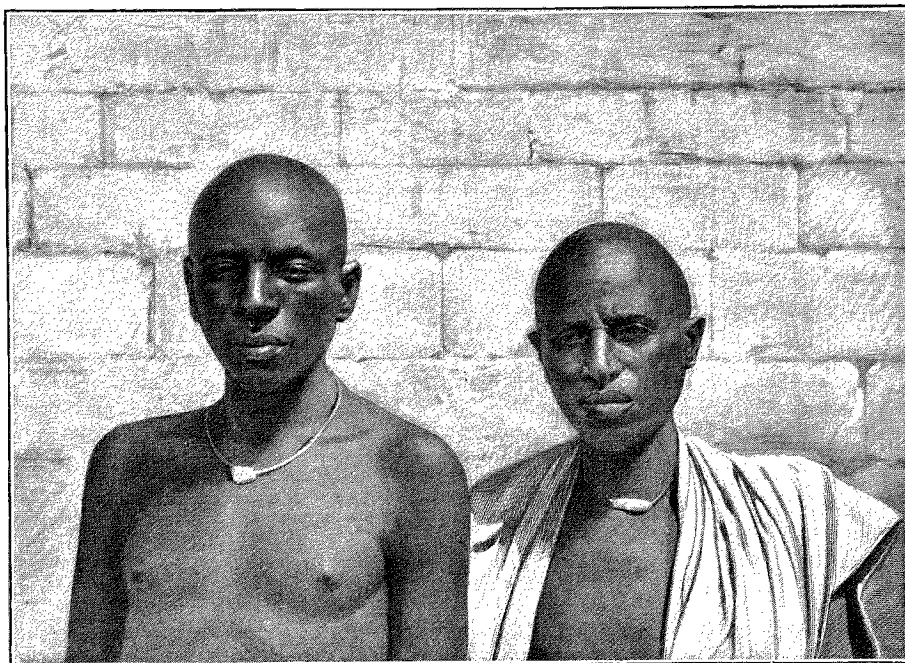
C'était un homme de grande taille, aussi imposant par la masse de son corps que par le bon goût de son costume. Ses membres puissants étaient ornés à profusion de cordelettes de perles; les hanches seules étaient enveloppées d'une peau finement préparée.

Ce géant — une espèce de sénéchal ou de maître des cérémonies — marche sur moi et, avec un geste de commandement, il me fait signe de faire halte, en tournant vers la terre un bâton blanc. Comme je le regarde en souriant et pousse ma monture devant lui, une expression de stupeur muette se peint sur ses traits. Quelques-uns de mes hommes s'étant laissés aller à un véritable éclat de rire, il s'en retourne à grandes enjambées, et rentre pour faire connaître à son maître ce mépris inouï de son autorité.

Pendant ce temps, nous mettons pied à terre, et nous pénétrons dans l'enceinte de l'habitation, que nous trouvons, à notre grand étonnement, complètement déserte. Nulle part ne se montrent des guerriers couverts d'ornements ou des musiciens; en dehors s'amasse seulement une foule de gens mal armés, regardant en badauds mes porteurs, qui ont reçu l'ordre de rester en dehors des palissades. Les askaris et nos domestiques sont entrés avec nous et se sont placés des deux côtés de la porte.

Le maître des cérémonies, accompagné cette fois d'un collègue encore plus gros que lui, reparait dans l'intérieur et se dirige vers moi. Nous leur tendons les mains, qui sont saisies en tremblant, puis ils disparaissent de nouveau dans une grande hutte ronde, toute neuve, et bien tressée.

Je ne sais trop quel sentiment dominait en nous : l'étonnement devant ces figures gigantesques, qui faisaient penser aux personnages des contes et des légendes; ou la gaieté inspirée par le contraste comique de la stature colossale et de la timidité craintive de ces enfants de



TYPES OUAHOUMA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

la nature, habitués à commander majestueusement, et se trouvant tout à coup en face de créatures étrangères qui ignoraient absolument leur haute dignité.

Nous fîmes apporter nos chaises de campagne et, entourés de nos serviteurs, nous nous assîmes juste devant la porte d'entrée, en forme de haute voûte.

Après quelque temps sortent de la hutte plusieurs dignitaires, et enfin paraît, se courbant à cause du peu de hauteur de la porte cintrée, tremblant, nous jetant des regards anxieux, le redouté Kigéri lui-même.

Un tabouret bas, complètement brodé de perles de verre blanches et roses, fut placé devant lui, et le géant s'y assit lourdement. Chirangaoué s'accroupit à sa droite, et Tofik, qui ne pouvait pas aujourd'hui dissimuler une certaine angoisse, se mit à sa gauche sur le sol couvert de nattes. Pendant que l'on place devant le Kigéri quelques cruches de pombé¹, nous avons le loisir de le bien examiner, lui et son entourage.

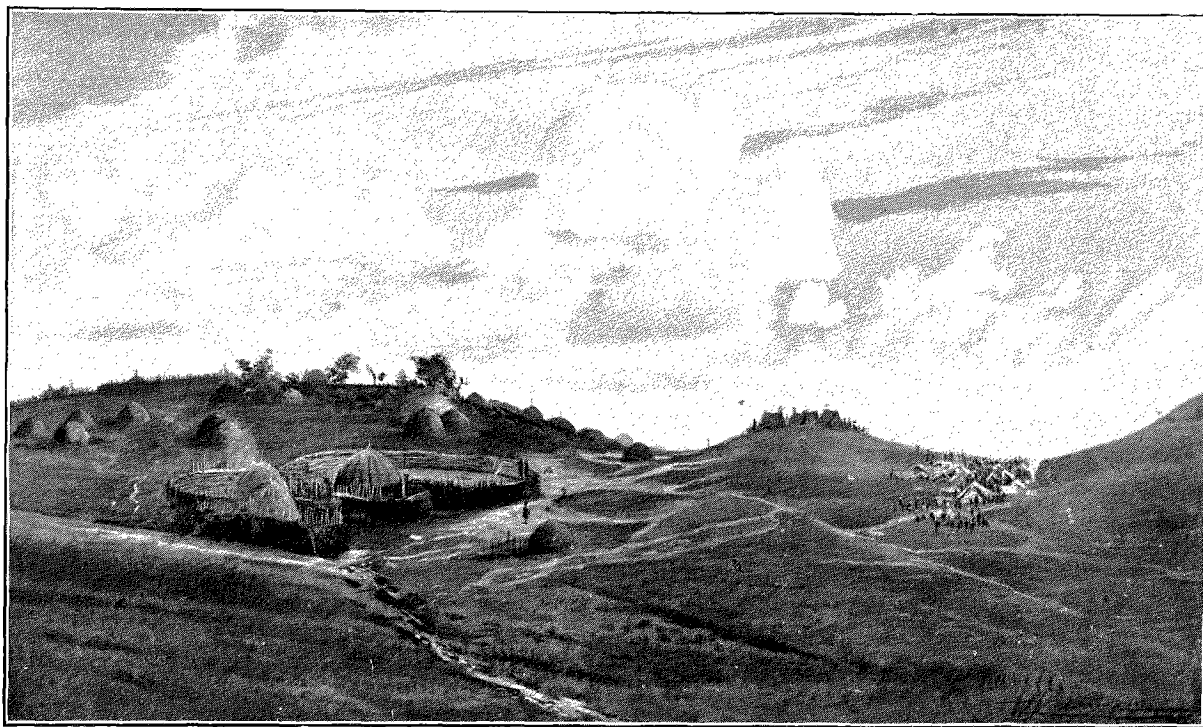
Louabongiri et ses plus proches parents sont assurément à compter parmi les hommes les plus grands qu'il y ait sous le soleil, et, amenés en Europe, ils y feraient un effet extraordinaire. Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de signaler la haute stature des Ouahouma, mais tandis qu'en général les représentants de cette peuplade de pasteurs sont maigres et souvent décharnés jusqu'à faire peur, nous trouvons ici des corps aux formes pleines et admirablement proportionnées. La peau est couleur brun très clair; délicatement engraisée, elle prend un éclat brillant. Le vêtement de ces géants, qui d'ailleurs caractérise tout le Rouanda, consiste en une seule pièce : c'est une longue bande de peau de chèvre, rendue merveilleusement fine et moelleuse par le travail du tanneur; elle passe deux fois autour des hanches, et laisse tomber en avant, presque jusqu'à terre, plusieurs cordons bruns et blancs. Le tablier couvrant les hanches que portait le roi était presque tout entier brodé

1. Dans cette circonstance, c'était du jus de bananes fermenté.

de perles blanches, rouges et bleues, combinées et assorties avec beaucoup de goût. Ce costume était complété par des amulettes autour du cou, et par d'innombrables bracelets finement tressés aux poignets et aux chevilles. La chevelure était rasée presque tout entière; il ne restait sur le sommet de la tête qu'une touffe en forme de bourrelet, semblable à la chenille des anciens casques bavarois.

Les traits de Louabougiri étaient d'une beauté originale. Autour du front, il portait une couronne de feuillages verts; son œil, au regard sensuel, et sa bouche, où se jouait une expression de cruauté, rappelaient involontairement le masque de certains césars romains. Ses mouvements étaient lourds; à toute sa manière d'être, on voyait qu'il avait presque entièrement perdu l'habitude de la marche et qu'il était presque toujours porté.

Nous attendîmes jusqu'à ce que Louabougiri, fidèle à ses habitudes, se fût mis à aspirer du pombé à l'aide d'un roseau sec; nous commençâmes alors un discours cérémonieux, que le roi interrompit plusieurs fois par des grognements, exprimant la surprise que lui causait la couleur blanche de notre peau. Il voulut même plusieurs fois regarder nos genoux, parce qu'il ne lui paraissait pas croyable que tout notre corps fût de la même couleur.



NOTRE CAMPMENT PRÈS DE LA RÉSIDENCE DE LOUABOUGIRI. — DESSIN DE W. KUHNERT.

Son fils Chirangaoué, lorsque nous l'avions vu pour la première fois, s'était conduit en homme du monde bien mieux élevé, pour exprimer son étonnement. Et même il nous avait dit très galamment : « Si dans notre pays les femmes avaient la peau aussi blanche et s'il en venait de telles dans le Rouanda, on les porterait sur les mains à travers le pays. »

On voit que le jeune homme, sans en avoir conscience, avait déjà en lui beaucoup plus de civilisation que ses compatriotes. S'intéressant à tout ce qui se rattachait à la culture européenne, la comprenant, attentif à tout, il serait avantageux qu'il pût devenir le successeur de Louabougiri, le jour où son pays sera occupé. Mais il lui sera difficile d'obtenir cette succession sans soulever des inimitiés et des protestations. Louabougiri, qui est en pleine maturité, possède le nombre respectable de 90 enfants. Pendant que nous étions là, Chirangaoué resta humblement blotti aux pieds de son père, et il respira visiblement mieux lorsque je me disposai à partir, en demandant qu'on m'indiquât un endroit favorable pour établir notre camp.

Le plus voisin des mamelons parut convenable, et c'est là que nous fûmes bientôt parfaitement installés.

Jusqu'alors le temps était resté pluvieux, mais il s'éleva un vent frais qui dissipa le manteau de nuages, et les rayons du soleil éclairèrent un ravissant pays de montagnes.

De notre grande tente, en ouvrant largement les tentures formant nos portes, nous pouvions voir au-dessous de nous une grande vallée couverte de fermes bien tenues et de beaux massifs de bananiers. Il nous semblait bien étrange que Louabougiri eût choisi, pour établir sa nouvelle résidence, l'endroit le plus élevé et le moins hospitalier de son pays.

Évidemment nous l'avions surpris au milieu même de son établissement, car tout était encore neuf et en

partie inachevée. Les tiges de roseaux avec lesquelles on avait bâti son habitation, étaient encore presque vertes, et le peu d'hommes formant sa suite qu'il avait rassemblés autour de lui, travaillaient à se faire des abris, pendant que nous étions là. Les huttes se tressaient aux endroits mêmes où se trouvaient des roseaux et du bois; puis, quand elles étaient faites, une troupe de 20 à 50 hommes, les soutenant du dedans et du dehors, les transportaient sur la montagne. Vus de loin, ces toits en marche ressemblaient à de gigantesques testacés qui auraient eu d'innombrables pattes.

Pour augmenter la confiance de Louabougiri, je résolus de lui faire une nouvelle visite, et cette fois avec une grande suite en costumes de fête. Je désirais obtenir sur le pays le plus de renseignements qu'il était possible, mais le roi ne s'intéressait qu'à nos personnes et à nos armes, et on ne pouvait apprendre par lui que peu de chose. Quand il vint à son tour nous rendre visite à notre camp, il montra une curiosité de véritable enfant. Il paraissait faire de l'esprit à nos dépens, ce qui, chaque fois, comme il convient, excitait la bruyante hilarité de sa suite.

En cette circonstance, il avait revêtu un autre costume. Il portait une espèce de diadème, bordé d'une broderie de perles, garni en haut de longs poils blancs; du bord inférieur de ce bandeau tombaient une quantité de cordelettes de perles qui pendaient autour du visage, de telle sorte qu'on ne l'apercevait qu'à peine. Ce visage ne paraissait plus si boursoufflé et avait quelque chose de la physionomie indienne. La pluie avait recommencé à tomber à torrents, et il proté-

geait son corps amolli à l'aide d'étoffes qu'il avait sans doute achetées au Karagoué.

Pendant cette visite, ses parents, hauts comme des arbres, se montrèrent assez sans gêne. Le plus haut de tous était Kaouaré, dont nous avons traversé la province en longeant le lac Mohazi. Je commençais à trouver notre intimité passablement incommode. Mais bientôt Louabougiri, le roi redouté et sanguinaire, se montra à nous sous un tout autre aspect.

En possession d'une souveraineté despotique absolue, de beaucoup supérieure, disait-on, à celle même de l'Ouganda, il n'avait pas jugé nécessaire de s'entourer de forces militaires pour se protéger. Il ne se faisait aucune idée de la nature et des effets de nos armes à feu, et il perdait peu à peu cette première crainte de l'étranger, qu'il avait d'abord éprouvée par suite de son état d'esprit de sauvage absolument fermé à toute culture.

Il eut bientôt la pensée de tirer un parti aussi lucratif que possible de ces hôtes étrangers venus ainsi sans en avoir été priés. Des idées commerciales germèrent dans son esprit, et en conséquence il résolut de mettre un temps d'arrêt dans l'envoi des présents qu'il nous faisait. Aussitôt après notre arrivée, on nous avait apporté 7 cruches de pombé et 44 chèvres. Ce



CHIRANGAOUÉ, FILS DU KIGÉRI.
DESSIN DE W. KUHNERT.



UN CHEF DU ROUANDA. — DESSIN DE W. KUHNERT.

n'était pas assez pour notre consommation, et d'ailleurs, en songeant à la puissance du donateur, c'était un cadeau tout à fait misérable. Sur ces hauteurs nues il n'y avait rien à acheter, et si je voulais séjourner plus longtemps auprès de cette intéressante résidence, je devais me tourner vers le Kigéri. A plusieurs reprises, j'avais demandé qu'on me livrât des subsistances; il me fit répondre qu'il était habitué à recevoir d'abord et à donner ensuite, principe dont il pouvait d'autant moins se départir qu'il savait par son rejeton Chirangaoué combien de trésors nous avions apportés avec nous.

Les allées et venues de parlementaires se prolongèrent toute une journée, si bien que mes gens commençaient à s'agiter. Ils m'envoyèrent une députation de sous-conducteurs, qui cherchèrent, par leurs prières, à m'amener à céder. Naturellement je ne céda pas et je fis comprendre clairement à la députation que, même au cas de difficultés et de lutte militaire, notre position était tout à fait favorable et supérieure à celle de nos adversaires. Comme l'Arabe Abdallah se montrait des plus craintifs, je dus lui démontrer avec une clarté particulière qu'il était un lamentable poltron. Il fit comme s'il eût pris ce reproche fort à cœur, car plus tard il vint secrètement dans ma tente, pour me déclarer très solennellement, et avec une exagération bien arabe : « Je ne suis pas un poltron ! Car si tu m'ordonnais, maître, de tenir ma main dans le feu, je le ferais immédiatement ! » Le bon Abdallah avait-il jamais entendu parler d'un certain Mucius Scaevola ?

Je parlai de la possibilité de complications belliqueuses, mais pour le moment elles paraissaient encore éloignées. Une salve tirée par nous sur la résidence, qui était à peine à 500 mètres, aurait suffi pour mettre le Kigéri entre nos mains, et qui sait si la population du pays, écrasée sous sa tyrannie, ne nous aurait pas acclamés joyeusement comme des libérateurs !

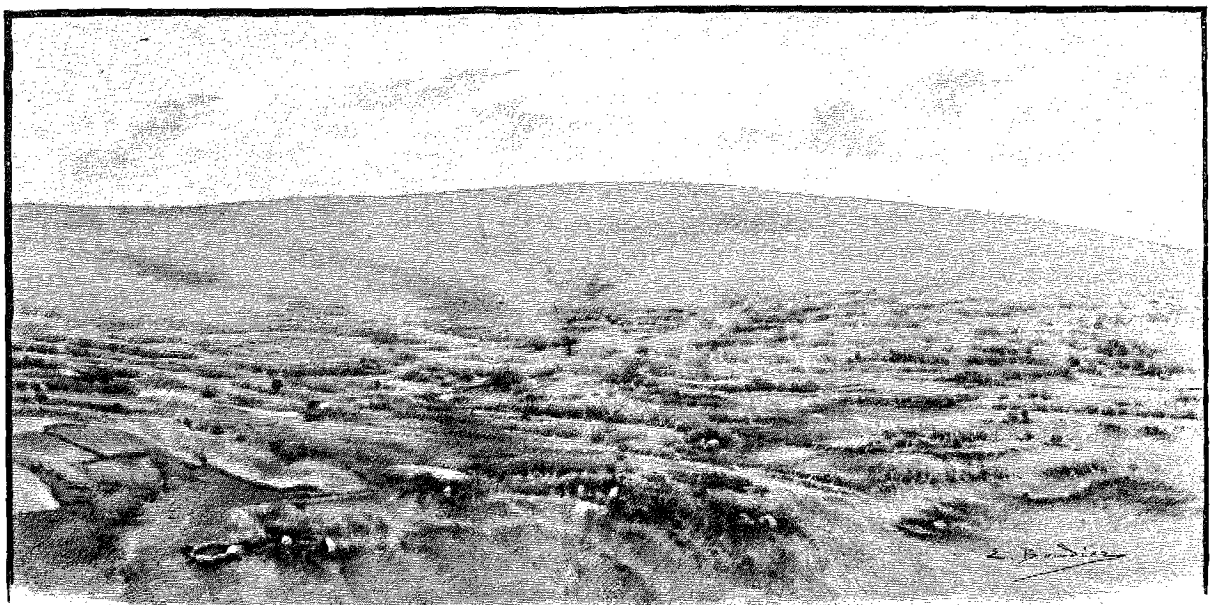
De plus, ce très puissant potentat africain avait encore en lui un côté faible, c'était sa superstition, et, en particulier, l'effroi que lui inspiraient les inquiétantes montagnes de feu de son pays.

Il avait souri de compassion lorsque, dans la conversation, j'avais eu l'occasion de lui dire que mon projet était de monter sur cette montagne. Il me sembla que le moment favorable était venu pour lui mettre directement sous les yeux la domination que nous exerçons sur cette « Puissance Magique du Feu ».

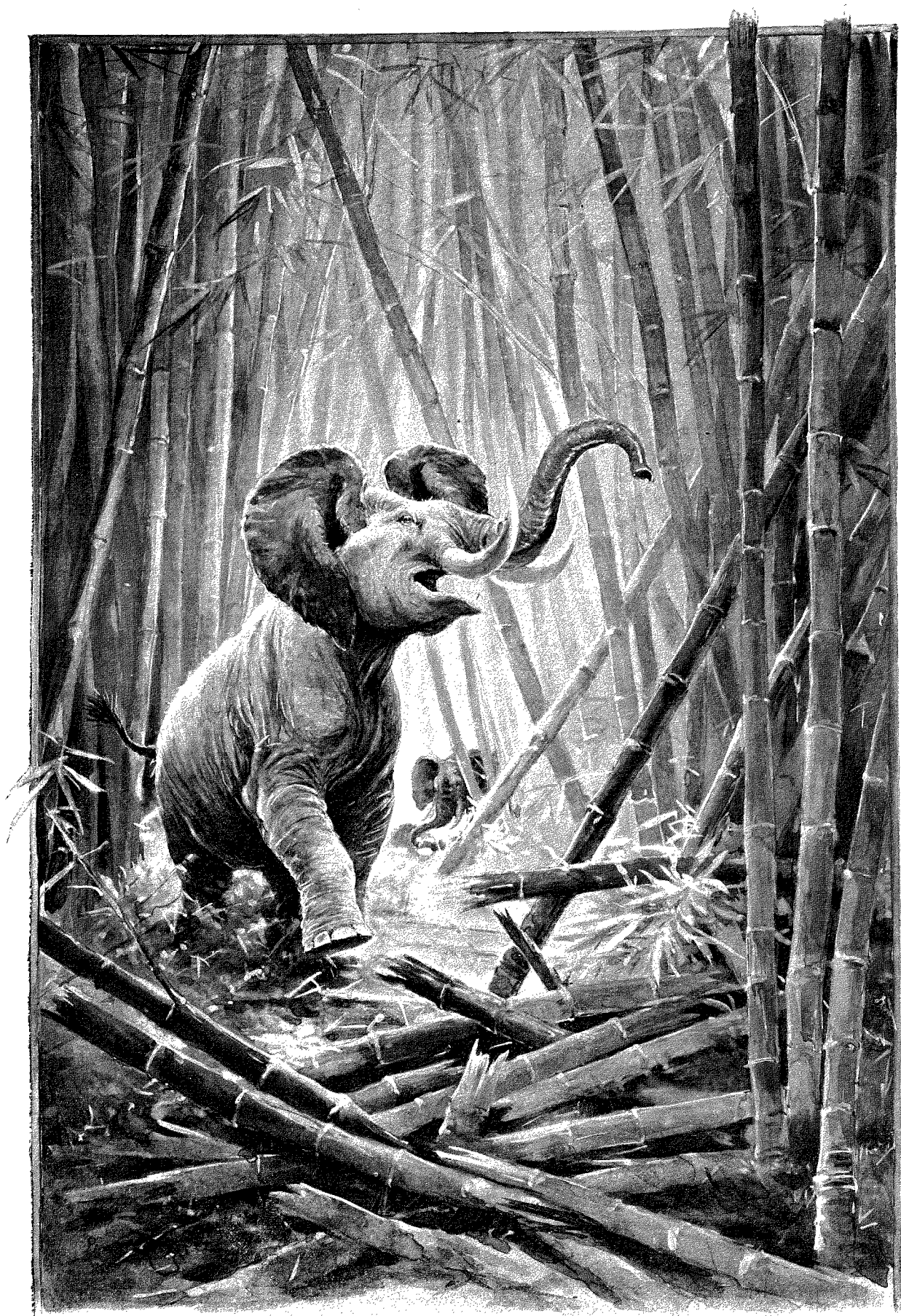
Deux fusées ordinaires, que je fis tirer un soir, suffirent déjà à le rendre plus accommodant. Deux envoyés parurent, pour s'informer, au nom de leur maître, de mes intentions; en même temps ils promettaient de me chercher et de me procurer des porteurs pour le lendemain. Le matin, Chirangaoué me fit visite encore une fois, pour voir quels présents je ferais en échange des subsistances, et vers midi on annonça de nouveaux envoyés avec 2 bœufs, 64 chèvres et 29 porteurs. Les relations furent ainsi renouées, et devinrent encore meilleures lorsque, en échange de mes présents, on envoya en plus deux grandes défenses d'éléphant et une vache laitière.

Nous nous apprêtâmes pour le départ. Le volcan, avec ses lueurs de feu qui brillaient tous les soirs, exerçait sur nous, comme on doit le concevoir, sa force d'attraction, et, de plus, sur cette cime de montagne exposée aux vents, mes gens souffraient de l'humidité et du froid.

Cependant nous ne quittâmes pas cet endroit sans regrets. Si les nombreux récits, en partie grotesques, qui nous avaient été faits sur le Kigéri, s'étaient évanouis comme de pures fantaisies, la vue de ce puissant potentat dans son originalité entière n'avait pas été sans faire sur nous une forte impression. Louabougiri est un des



RÉGION DU ROUANDA COUVERTE DE FERMES (PAGE 20). — DESSIN DE BOUDIER.



UNE FORÊT DE BAMBOUS (PAGE 21). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPÉL.

derniers piliers du vieux despotisme du centre de l'Afrique. Il a conservé sa nature nomade, héritée de ses ancêtres; vrai souverain d'un peuple qui jadis conduisait des troupeaux, il erre encore aujourd'hui à travers son royaume, comme les rois allemands dans les temps les plus anciens du moyen âge; il ne vit jamais plus de deux mois au même endroit, et toute l'année il se bâtit de nouvelles résidences.

Je ne saurais dire si ce fut à dessein de sa part ou par hasard que nous nous rencontrâmes avec lui dans la haute montagne. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la nature sauvage et romantique de cette région montagneuse formait un cadre extrêmement pittoresque, et la figure gigantesque de ce roi des montagnes y reste dans nos souvenirs féérique et grandiose.

Dans son ensemble, le Rouanda embrasse les plus hauts plateaux formés par les montagnes schisteuses de la région située entre les lacs; c'est un pays tout à fait magnifique, qui doit être compté parmi les domaines les plus beaux et surtout les plus fertiles de l'Afrique. Et si, sous les tropiques, l'idée de fertilité est souvent liée à celle d'insalubrité, le Rouanda fait une louable exception. L'altitude et le climat sont ici des facteurs étroitement unis. Le pays, ayant une hauteur moyenne de 1 800 à 2 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, peut être considéré comme étant complètement à l'abri de la fièvre, et notre expérience a confirmé pleinement cette assertion. Car partout, et même dans notre heureuse Europe, les contrées les plus saines peuvent avoir des régions de peu d'étendue où des eaux stagnantes et des inondations locales passagères sont des causes de maladie.

C'est tout récemment que l'attention a été attirée sur des parties du sud-ouest de l'Afrique Orientale Allemande, où, dans un temps peu éloigné, les cultivateurs et les éleveurs de bétail pourraient trouver un champ très riche d'activité; de même, nous avons là, dans la partie nord-est, un pays d'une inappréciable valeur; son grand éloignement de la côte le rend, il est vrai, encore peu accessible, mais sa fécondité, la fraîcheur de son climat, et l'abondance de sa population en feront une précieuse possession, dès qu'on aura établi des moyens de communication commodes et à bon marché.

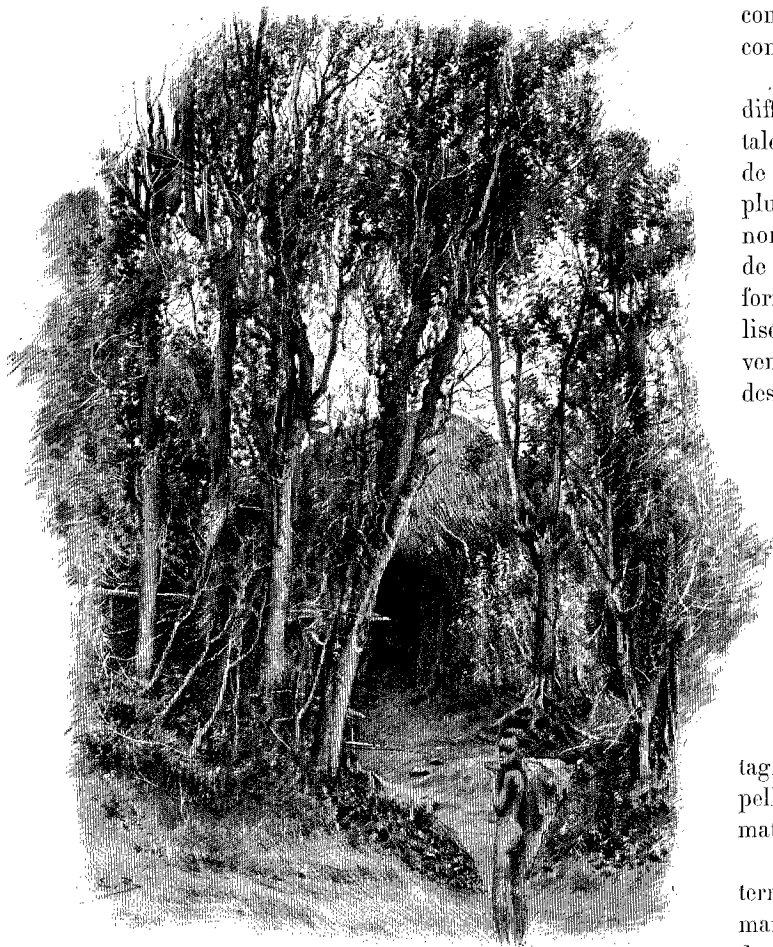
S'il est permis de conclure de la densité d'une population à la fécondité d'un pays, le Rouanda doit être certainement compté parmi les plus riches des États de l'intérieur de l'Afrique. Les métairies se succèdent les unes

aux autres, et entre elles c'est à peine si l'on rencontre un bout de terrain qui n'ait pas été utilisé comme champ de culture ou comme pâturage.

Le relief varié de la contrée détermine certaines différences d'aspect. Tandis que les régions orientales et méridionales, qui ont davantage le caractère de hautes plaines, sont couvertes pour un quart des plus luxuriantes forêts de bananiers, ces forêts, au nord-ouest, où le terrain s'élève sensiblement, perdent de leur importance. Dans les terrains plus escarpés formés par la montagne, les parties pouvant être utilisées deviennent moins étendues; là où elles ne peuvent pas servir comme hauts pâturages, on y cultive des haricots, des patates, du sorgho rouge saccharifère, et surtout des pois.

Le ciel lui-même prend ici les soins les plus attentifs pour que la fertilité du sol soit aussi riche que possible. Le Rouanda doit être considéré comme une région où les pluies sont abondantes. Elles sont réparties assez également sur toutes les saisons de l'année. On ne connaît pas une période de sécheresse et une période de pluies. Pendant les heures chaudes du milieu du jour, le voyageur est rafraîchi agréablement par des brises venant de la montagne, et la température des soirées et des nuits rappelle les jours d'automne les plus agréables du climat allemand.

Ce qui nous frappa surtout en traversant cette terre de bénédiction, ce fut l'absence de villages et le manque de bois de construction et de chauffage. Ces deux lacunes peuvent être liées l'une à l'autre. Car ce qui dans tous les temps a poussé les hommes à se



COUR DE FERME DANS LE ROUANDA. — DESSIN DE BOUDIER.



LES CURIEUX SE RAPPROCHANT DU CAMP. — DESSIN DE GOTORBE.

réunir en habitations groupées formant des villages, c'est la nécessité de se défendre contre des ennemis venant du dehors. Or, pour cela, il fallait avant tout de fortes provisions de matériaux en bois afin d'élever des palissades protectrices, et justement c'est ce qui manque dans le Rouanda. Il n'y a que les grands du pays et les habitants des montagnes frontières de l'ouest (sur les crêtes desquelles nous trouvâmes des forêts de bambous), qui se permettent le luxe de clôtures régulières, mais elles paraissent plutôt destinées à enclore les troupeaux qu'à servir de défenses.

Vraisemblablement les Ouahouma, maîtres actuels du pays, n'ont jamais eu jusqu'à présent à se défendre contre des envahisseurs ni à prendre des mesures de sécurité. Ils forment une nation guerrière, mais le Kigéri ne donne satisfaction aux instincts batailleurs de ses sujets qu'en dehors des frontières du pays et il soumet ainsi province après province. Dans le pays qui forme le vrai Rouanda, les vainqueurs et les vaincus se sont presque identifiés pour les mœurs et les usages. Par les armes et le vêtement, le Mhouma ne se distingue plus guère des cultivateurs. Les lances que nous trouvâmes sont extraordinairement mal travaillées; la pointe, en forme de lancette, témoigne que l'art du forgeron n'est que peu avancé; la hampe est, d'ordinaire, tortueuse et noueuse, ce qui se conçoit avec la rareté du bois. On met plus de soin à la confection des fourreaux en bois. Les arcs sont de grandeur moyenne; les flèches ont de simples pointes en forme de lancettes. Il est singulier comme nous vîmes, en général, peu d'armes.

Comme arme ou plutôt comme outil caractéristique du Rouanda, on peut signaler un coutelas en forme de faucille, sans lequel un homme quitte rarement sa hutte. La poignée est de bois ou de fer, ornée souvent d'anneaux de cuivre et presque toujours très longue. Je possède un de ces couteaux, qui a 1 m. 50 de long. L'habillement des hommes consiste en étoffes d'écorce ou en peaux, qui sont jetées sur l'épaule ou retenues par une courroie. Le tablier entourant les reins, orné de cordons tombants, que nous vîmes au Kigéri, paraît être le costume de cérémonie. Il est aussi porté par les Ouahoutou. Mes étoffes de cotonnade excitaient partout de grandes convoitises. Les femmes sont sans exception vêtues de peaux tannées. Beaucoup parmi elles portaient, tortillée autour de la tête, une large bande d'écorce jaune clair, et l'on nous dit que c'était l'ornement de toutes celles qui attendaient leur accouchement.



COUTELAS DES OUANYAROUNDA.

La femme paraît occuper, dans la vie des Ouanyarounda, une situation bien plus influente qu'il n'est habituel chez les autres peuples de l'intérieur de l'Afrique. Dès les premiers jours de notre arrivée, ce fait nous frappa, lorsque la foule des femmes se pressait pour nous voir; sans le moins du monde se gêner, elles repoussaient de côté leurs maris, pour nous apporter avant eux leur hommage et s'agenouiller en élevant leurs mains. Cependant le sentiment de la famille n'est pas très développé; du moins on offrit constamment à mes hommes des enfants à vendre.

L'homme et la femme travaillent ensemble aux champs avec la houe. Ce sont les adolescents qui gardent

les troupeaux de bœufs des Ouahouma et les chèvres ou les moutons des riches Ouahoutou. Les cornes des bœufs sont souvent d'une si énorme longueur que l'on comprend à peine comment les bêtes peuvent les porter. La peste bovine a malheureusement sévi aussi dans ce pays et a de beaucoup diminué sa richesse en troupeaux.

Nous n'apprîmes que peu de chose sur la vie morale des Ouanyarounda. Il n'y a pas de culte proprement dit. Toute la religion consiste dans la crainte superstitieuse d'un Être Supérieur. Chacun porte au cou des amulettes, pour se préserver des maladies. Le pays est parcouru par des magiciennes qui conjurent les mauvais esprits. Une de ces dames, vieille sorcière horriblement laide, vint un jour dans notre camp, mais elle n'avait d'autre but que de nous engager, par ses sortilèges, à lui offrir quelques petits présents. Elle disparut, lorsque de mon côté je fis apparaître un « prodige » en installant mon appareil photographique.

On ne paraît se faire aucune idée bien nette de cet Être Supérieur, auquel on attribue de l'influence sur les phénomènes naturels. Nous trouvâmes cependant un accord avec les idées de nos nègres de la côte. Lorsqu'il y avait des tremblements de terre au fleuve Boubou, ceux-ci l'attribuaient « aux Bœufs de Dieu » ; de même les Ouanyarouanda considéraient les bruits de tonnerre, que le volcan avait l'habitude de faire entendre, comme les mugissements de grands bœufs. Cette conception s'explique, si l'on se rappelle que la possession de grands troupeaux de bœufs est liée pour les noirs à l'idée de richesse et de puissance. Rien d'étonnant, par conséquent, que des bœufs surnaturels soient regardés comme l'attribut de l'Être le plus puissant et le plus élevé.

Vendredi, 1^{er} juin 1894. — Nous avons quitté la résidence et campé aujourd'hui dans les monts Tchingogo. Pendant la dernière nuit de notre séjour auprès du Kigéri, nous entendîmes de loin le son des tambours, non pas sourd et monotone, mais clair et sonore, puis les timbales harmonieusement accordées nous donnèrent un concert tout à fait mélodieux. Nous écoutâmes de nos lits, sans regretter le moins du monde ce trouble apporté à notre repos. Au lever du soleil, nous étions debout. Louabougiri et Chirangaoué étaient peut-être bien encore dans le sommeil qui avait suivi leur nuit d'ivresse ; du moins nous ne les vîmes plus paraître, ni l'un ni l'autre.

La marche qui commençait alors nous demanda de terribles efforts. Au début, il y eut des erreurs de direction, parce que le guide promis par le Kigéri arriva trop tard. Ce guide n'était autre que Bourahanda, le gros maître des cérémonies, qui nous avait jadis reçus avec tant de majesté devant le camp de Louabougiri. Le pays prenait un caractère de plus en plus sauvage. Des cimes de roches de quartz se montraient de toutes parts. Les chemins devenaient toujours plus mauvais ; tous les ruisseaux étaient fortement gonflés. Les bois de bananiers cessèrent tout à coup, et le sol se couvrit de fougères d'un mètre de hauteur. Dans les vallées apparaissaient de grands arbres, spectacle dont nous étions privés depuis longtemps. Les pauvres villages de la montagne sont entourés de plantations de ricin, de pois, de tabac. Leurs palissades sont faites de belles tiges de bambou. La population appartient à une race d'une vigueur frappante.

Dans notre camp, à 8 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, nous nous enveloppons de jaquettes et de manteaux épais et tricotés, mais malgré tout, nous sommes gelés. Par bonheur, nous retrouvons ici en abondance du bois à brûler. Probablement que demain nous nous élèverons encore plus haut dans la montagne, et ensuite, nous dit-on, nous redescendrons par des pentes très raides. Il est évident que nous nous trouvons sur le bord oriental de la grande dépression de l'Afrique centrale.

Lundi, 4 juin. — Nous campons aux confins du Bougoié, par conséquent au-dessous et déjà au delà de la haute chaîne de montagnes, mais la caravane, après les fatigues, dépassant presque les forces humaines, qu'elle vient de subir, est au bout de ses forces.

Prittwitz et une grande partie de nos hommes ne sont pas encore sortis de la montagne, et voici pourquoi : samedi, nous avons quitté le campement de Tchingogo à 9 heures du matin, et, en nous élevant toujours, nous étions parvenus sur la cime à laquelle les naturels ont donné le nom de mont Mironghero. Nous rencontrâmes là une curieuse végétation ; à notre grand étonnement nous dûmes traverser des bois épais de bambous à la sombre verdure. Des tiges en décomposition, semblables à de longues perches, gisaient à terre, en travers du sentier d'éléphants que nous suivions ; aussi les coutelas et les haches des askaris étaient en activité constante. Nous enfoncions jusqu'aux genoux dans une vase visqueuse. La descente avait commencé à 1 heure, mais le fourré de bambous ne voulait pas finir. À 3 heures, la pente devient si raide que nous descendons littéralement en glissant dans un mélange de boue et d'eau. Je pense avec inquiétude à la longue file de nos gens qui viennent derrière nous. Il faut s'occuper de plus en plus de découvrir un endroit sec pour le campement, car le jour va bientôt disparaître. Le chemin cesse complètement, et pour continuer notre descente, nous suivons le lit d'un torrent mugissant, dont l'eau glacée nous rejaillit jusqu'aux genoux. Nous allons ainsi encore pendant une heure. Ne me préoccupant plus de la caravane, je me hâte maintenant avec l'avant-garde, car, avant tout, il s'agit de se tailler dans le fourré un emplacement libre pour le campement de la nuit, d'allumer un grand feu servant de signal aux hommes qui peuvent être égarés, et enfin de construire un *boma*, afin que le reste de nos troupeaux puisse être enfermé. Tous ces travaux sont forcément exécutés dans l'obscurité de la nuit, et nous avons les membres presque engourdis de froid. Nous sommes de plus sans tentes, car les porteurs, complètement épuisés, n'arrivent qu'à d'énormes distances les uns des autres, après avoir lentement tâtonné à travers la forêt, guidés par les éclats de la trompette et les coups de feu. À une heure du matin, le docteur parvient enfin au campement

et nous annonce que la plus grande partie des hommes qui manquent est encore sur la hauteur et doit y camper.

De nouveau nous avançons lentement à travers des forêts de bambous à hautes tiges. Ces tiges polies d'un vert sombre et les couronnes de feuillage gris d'argent qui s'étalent à 25 mètres au-dessus du sol offrent un coup d'œil imposant. Mais nous ne sommes pas dans la disposition qui convient pour être sensibles aux beautés de la nature. Une pluie froide recommence; les forces des porteurs diminuent d'une façon inquiétante; la fatigue gagne aussi les soldats, car non seulement il faut qu'ils taillent une route à travers les bambous, mais ils doivent surveiller attentivement les vingt porteurs indigènes. Quant à moi, il faut que je n'interrompe jamais mon travail de relevé et d'esquisse de la route, et ce travail me devient presque impossible, car mon album est trempé par la pluie, et l'eau a pénétré jusque dans la boussole.

Enfin, hier, à trois heures, nous avons atteint la région cultivée. Pritt-

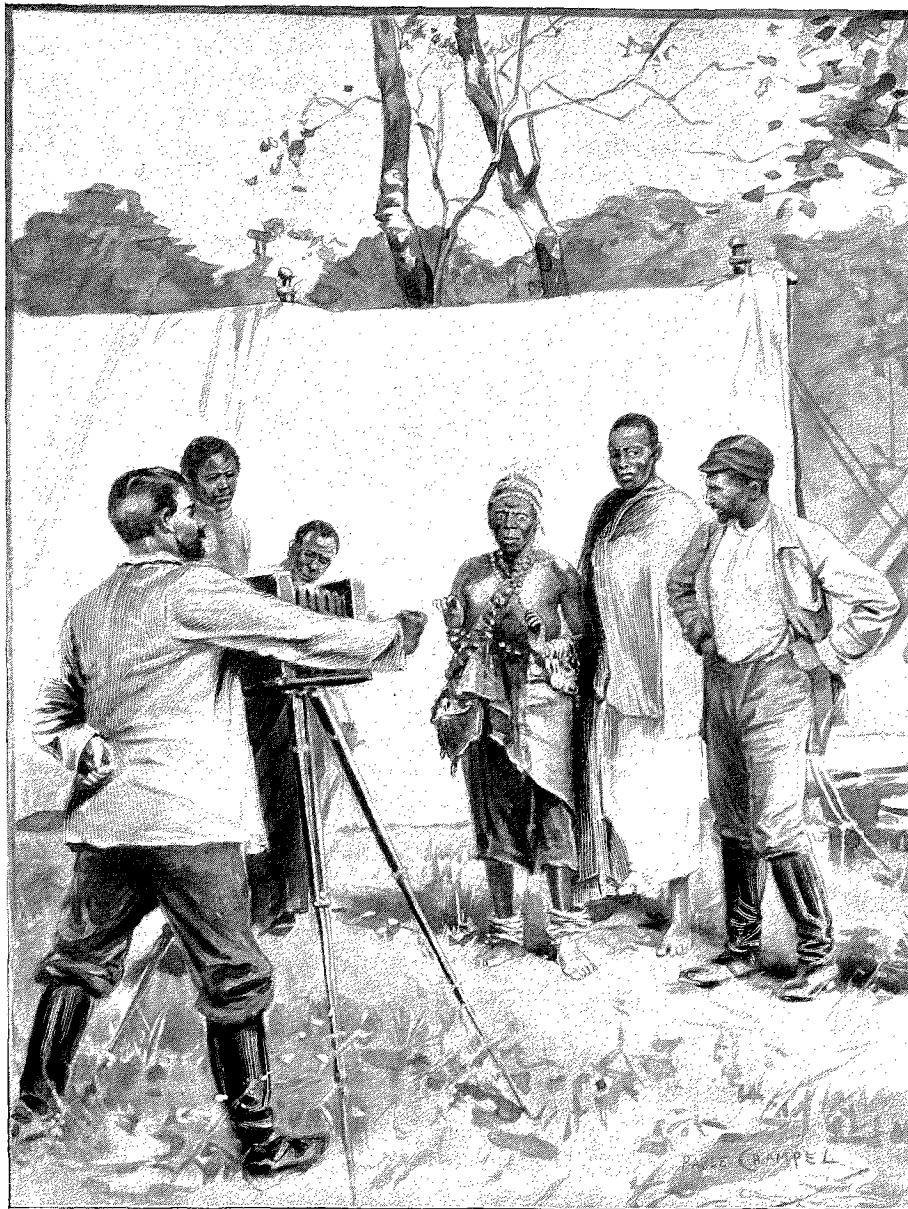
witz n'est arrivé qu'aujourd'hui à 11 heures. Les pertes constatées provisoirement sont beaucoup moins grandes que je ne le craignais : il manque une charge de perles de verre et 30 chèvres; c'est assez peu de chose, mais tout est tellement trempé, brisé, couvert de boue, qu'il y aura beaucoup à raccommoder. Bon nombre de fusils, dont les porteurs étaient tombés à terre, ont leurs canons pleins de boue jusqu'à la gueule. Et la pluie continue à tomber à torrents.

Mardi, 5 juin. — Jour de repos. Le district dans lequel nous nous trouvons appartient à la province de Bougoié et s'appelle Kechero. Les habitants se montrent d'abord craintifs, mais ils deviennent si impudents dans les prix qu'ils nous demandent que je dois défendre de les payer en bandes d'étoffes. Abdallah reçoit l'ordre de n'employer comme monnaie que de petites perles rouges.

La région est cultivée en sorgho saccharifère, patates et quelques bananiers. Ceux-ci cessent d'être cultivés à peu près à la hauteur où commencent les bambous.

Le pays a perdu le caractère de la haute montagne. Vers l'ouest s'étend le lac Kivu, dont nous avons déjà, avant-hier, pu apercevoir quelques anses, en nous servant de lorgnette, mais dont nous ne pouvons encore apprécier la grandeur. Juste au nord, pendant la nuit, brille de nouveau, semblable à une colonne de feu, le volcan qui est le but vers lequel nous nous dirigeons; aussi je laisse le lac sur notre gauche.

Mercredi 6 juin. — Campé à Moukanam dans une région plate, où sont accumulés des amas de pierres de



LA MAGICIENNE PHOTOGRAPHIÉE MALGRÉ ELLE. — DESSIN DE MADAME PAUL GRAMPEL.

tuf et de laves tombant en poussière. Nous sommes donc sur un terrain volcanique. Nous apercevons encore une partie du lac Kivou. Les contours du volcan restent toujours cachés par les brouillards et la fumée.

Jeudi 7 juin. — Après avoir marché six heures dans la direction nord, nous arrivons au pied du puissant volcan ; il se présente à nous par sa face sud-est. Jusqu'à présent nous avons entendu les indigènes lui donner des noms différents, mais maintenant ils sont d'accord pour l'appeler Kirounga-Tcha-Gongo. On nous donne des explications sur le sens de ces mots. *Kirounga* doit vouloir dire « rond » ; comme toute la chaîne des volcans est appelée Virounga, ce sont sans doute les formes arrondies des cratères qui ont déterminé cette appellation. *Gongo* paraît signifier un endroit où l'on célèbre un sacrifice. A l'est du Kirounga on voit parfois deux autres montagnes coniques ; l'une d'elles doit être dans le district de Kissigali et s'appeler Karissimbi. Elle nous paraît plus haute que le Kirounga ; elle a des formes aiguës, dentelées, et est évidemment couverte de neige à sa cime.

En ce moment flotte sur le Kirounga un épais nuage de vapeurs blanches. La montagne elle-même est d'une teinte noire comme le charbon. A notre gauche, au sud, entre de nombreuses collines, qui sont d'anciens cratères, nous voyons de larges nappes d'eau, où scintillent les plus belles teintes d'un coucher de soleil aux lueurs pourpres. Au delà, à l'ouest, tout à fait enveloppée de brumes bleuâtres, nous apercevons une gigantesque chaîne de montagnes qui se dirige du nord au sud, et ferme à l'ouest la plaine dans laquelle nous nous trouvons. Elle court parallèlement aux montagnes que nous avons franchies ces jours derniers, et il n'y a plus maintenant aucun doute : nous sommes arrivés sur le bord de la grande dépression de l'Afrique centrale.

Notre chemin traverse des champs de lave, passe près de petits cratères en formation. Presque partout il y a une mince couche d'humus, et les prairies alternent avec des champs de sorgho assez mal tenus. Les huttes des indigènes donnent aussi une impression d'incurie extraordinaire. Par suite de l'absence d'autres matériaux de construction, elles sont faites de tiges de sorgho à moitié pourries. Les ouvertures servant de portes sont extrêmement grandes. Il y a une palissade servant de clôture à deux ou trois habitations, et dans le petit enclos ainsi entouré se trouve toujours une grande hutte à provisions ayant une forme bombée et arrondie. Quand ces misérables fermes sont entourées de plantations de bananiers, les arbrisseaux isolés sont souvent protégés contre les chutes par des cordages d'écorce d'arbres. Les habitants très nombreux se pressaient curieusement autour de nous. Ils ont pour vêtement une peau de chèvre, rattachée par des courroies à l'épaule droite.

Le chef mhouma du village où nous nous arrêtons est couvert d'une peau de léopard, et, ce que nous voyons pour la première fois dans le Rouanda, il porte un bouclier ovale, fait de roseaux entrelacés, avec une bosse en bois au centre. Un des hommes qui l'accompagnaient portait un instrument de musique en forme de baquet, tendu de huit cordes.

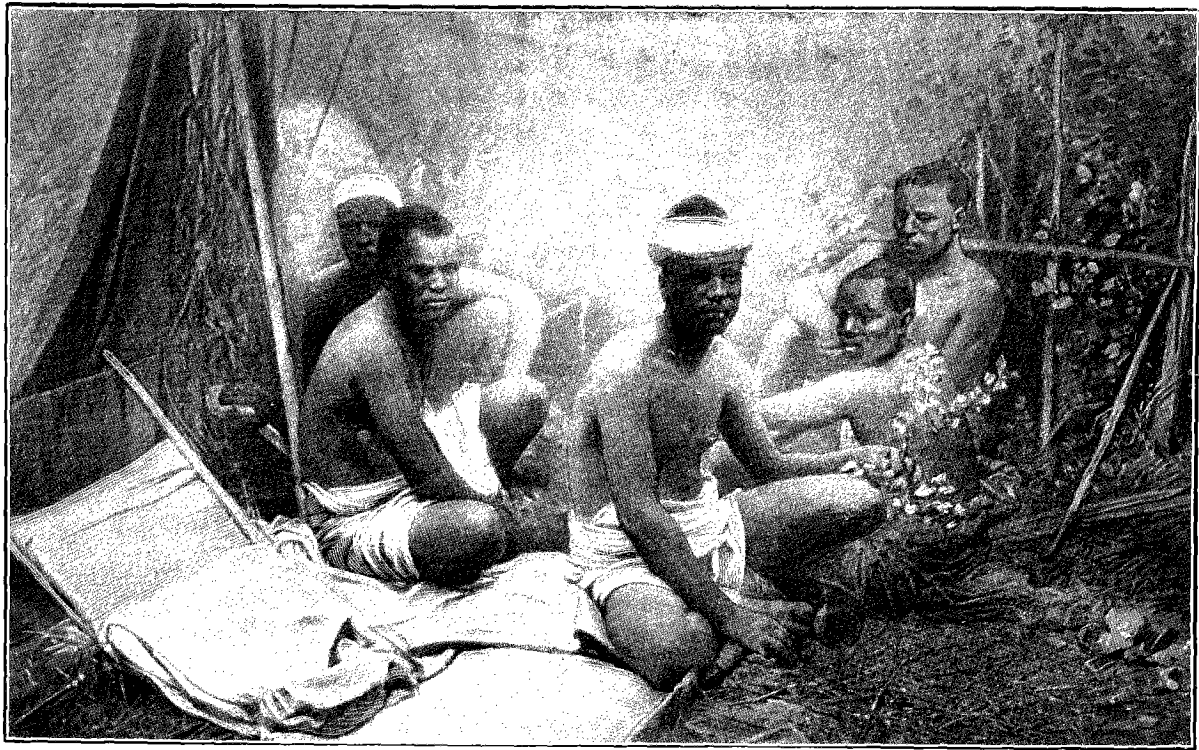
Pendant que j'écris, Prittwitz contrôle l'état des fusils et Kersting examine les vingt hommes que j'ai choisis pour m'accompagner demain, et résoudre un des problèmes les plus importants que présentent « les ténèbres » de l'Afrique.

(A suivre.)

CONTE DE GÆTZEN.



HUTTE AUX PROVISIONS. — DESSIN DE BOUDIER.



NOS PORTEURS DANS LA FORÊT VIERGE DU VOLCAN (PAGE 27). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A TRAVERS L'AFRIQUE¹, DE L'EST A L'OUEST, PAR M. LE COMTE DE GOETZEN.

Ascension du volcan. — Le cratère. — Le lac Kivou.



LE CUISINIER DE LA CARAVANE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ELLE est là maintenant devant nous, la mystérieuse montagne qui, selon les indigènes, donne la mort à quiconque ose se risquer à la gravir. Sans difficultés, presque en ligne droite, nous avons atteint notre but, juste cinq mois et demi après notre départ de la côte, et plus rapidement que je n'aurais jamais osé l'espérer.

Ce sont peut-être les légendes sur l'impossibilité d'atteindre la cime du Kirounga qui ont rendu le Kigéri si pacifique et si accommodant avec nous. Il pensait et espérait sans doute en silence que le Destin se chargerait de nous ressaisir, quand nous serions là-haut. Malheureusement je n'ai pas eu le plaisir de pouvoir lui faire moi-même le récit de ce que nous avons vu sur la cime du volcan; mais il a dû certainement apprendre l'heureuse réussite de notre ascension, et il en aura tiré des conclusions dans un sens tout à fait conforme à l'esprit africain. Peu de mois après nous, un détachement de la garnison allemande de Boukoba au lac Victoria faisait une course du côté du Rouanda. Leur chef, Langheld, a raconté² qu'il n'a pas pu voir le Kigéri, parce que, par crainte superstitieuse, on l'a mal guidé, mais qu'en revanche on lui a demandé de rallumer le feu de la montagne que « d'autres hommes blancs ont éteint ». Il ressort de là, d'abord que notre ascension a singulièrement servi au prestige de la puissance

européenne, et ensuite que l'activité du volcan a dû diminuer sensiblement après notre passage.

Je regretterais bien qu'il ne fût plus donné à personne d'assister aux spectacles que nous avons pu contempler, si le hasard a voulu que nous fussions les témoins des derniers efforts faits au cœur du continent africain par

1. Suite. Voyez p. 1 et 13.

2. Voir le n° du 1^{er} février 1895 du *Deutsches Kolonialblatt*.

les liquides souterrains pour briser la croûte durcie de la planète. Tout ce que nous avons fait et ressenti alors est resté fidèlement gravé dans ma mémoire et mes souvenirs sont encore tout frais aujourd'hui, le 8 juin 1895, date à laquelle j'écris ces lignes, juste un an après le jour où je mis en mouvement la petite colonne qui quittait notre camp de Kamouhanda pour tenter l'ascension du Kirounga.

Prittwitz et moi étions accompagnés de dix-huit porteurs de choix (deux hommes pour chaque charge); du caporal Hamis Ouadi Ismaïli, qui avait fait autrefois l'ascension du Rounsoro avec le docteur Stuhlmann, et des soldats Mambo et Pesa Moya. Comme guides, nous avions deux Batoua, que nous avait donnés le chef de la localité, de petits gail-lards, armés d'arcs et de flèches, qui n'avaient rien qui les distinguât beaucoup des autres Ouahoutou, si ce n'est qu'ils vivaient, non de la culture des terres, mais uniquement de la chasse. Nous avions encore avec nous un individu qui, dans les dernières semaines, nous avait rendu des services comme bouvier, interprète ou porteur de fusils. C'était un jeune Mhouma d'Ouchirombo, nommé Tchiamba, le même qui nous avait apporté notre dernier courrier au passage du Kaghéra. Son visage un peu mélancolique, sa nature douce et modeste, étaient en harmonie parfaite avec la croix qu'il portait au cou, à titre d'élève des Pères catholiques.

Nos bagages comprenaient : une tente pour nous; trois tentes plus petites pour nos hommes; des couvertures, des vêtements de rechange, une charge de vivres, une caisse de vaisselle, de livres, etc. Nous emportions aussi : un grand appareil photographique, un kodak pour les instantanés, le théodolite, l'hypsomètre, un baromètre anéroïde (l'autre restait au camp, pour que Kersting y fit les observations aux moments convenus), deux thermomètres, quatre fusils, une corde, deux haches, une lunette d'approche, deux chaises de campagne, un carton avec du papier pour collections. Chaque homme portait de plus avec lui des vivres pour trois jours et un peu d'eau.

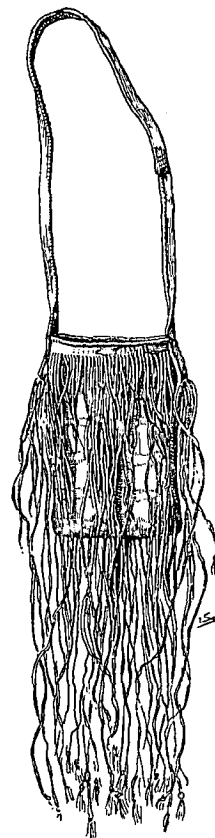
Ainsi armés, nous nous mîmes en route. Nous franchîmes d'abord plusieurs collines d'origine volcanique et nous atteignîmes ensuite une plaine absolument unie, large de 5 à 6 kilomètres. Avant d'y descendre, nous passâmes devant un petit village entouré de plantations de bananiers. Là, le terrain commença à présenter des crevasses. Les fentes nombreuses, les sillons et les bourrelets d'aspect bizarre, résultant du refroidissement du réseau des anciennes coulées de lave, n'offraient pas un sol très agréable à la marche. Nous suivîmes un sentier tracé par les chasseurs d'éléphants, qui nous conduisit, par beaucoup de circuits, dans la direction nord-nord-ouest, au pied de la montagne.

Tout autour de notre route, des deux côtés, poussaient de nombreuses fleurs et des graminées qui avaient réussi à prendre racine dans les fissures et dans les trous; la lave n'était pas encore assez en poussière et en décomposition pour offrir partout aux plantes un sol propre à les nourrir.

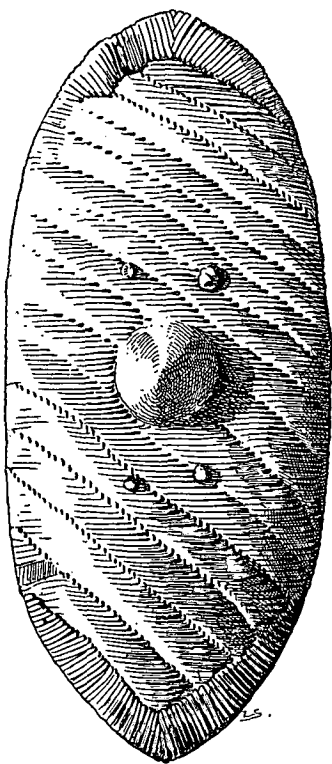
Conformément à mon programme, nous réunîmes ici, comme plus tard sur toutes les hauteurs de la montagne, des échantillons de la flore en aussi grand nombre que possible. Aucun de nous n'était assez bon botaniste pour qu'il eût été utile de réunir des plantes pendant tout le cours de notre voyage, car nous n'aurions guère su distinguer les plantes nouvelles des plantes connues. Mais ici, sur un des points les plus intéressants de l'intérieur de l'Afrique, j'avais résolu de rapporter tout ce qui pouvait servir à une détermination générale du caractère de la flore.

A 2 heures et demie commença lentement la montée. Auparavant nous renvoyâmes en arrière, avec les Somalis, nos mulets, dont la marche à travers les crevasses de lave était trop pénible. Nous arrivâmes bientôt à d'épaisses masses de broussailles qui, à mesure que nous avançons, prenaient de plus en plus l'aspect d'une forêt vierge aux enchevêtrements confus de branches et de lianes. Bientôt nous nous trouvâmes dans une complète obscurité. Tout à coup le sentier cessa, et au même instant nos guides, profitant d'un moment où ils n'étaient pas surveillés, disparaissaient dans l'épaisseur des fourrés.

Alors commença un pénible travail de la hache et du coutelas pour marcher pas à pas en avant. Je vis bientôt qu'il était tout à fait impossible, avant la tombée de la nuit, d'atteindre la dépression qui séparait le cône du cratère principal d'un cratère secondaire, placé beaucoup plus bas vers le sud. Si nous avions pu l'atteindre, nous aurions pu camper à mi-hauteur, et, le jour suivant, il devenait possible de nous élever jusqu'au sommet. Mais nous étions obligés



BOURSE À TABAC
DU ROUANDA.

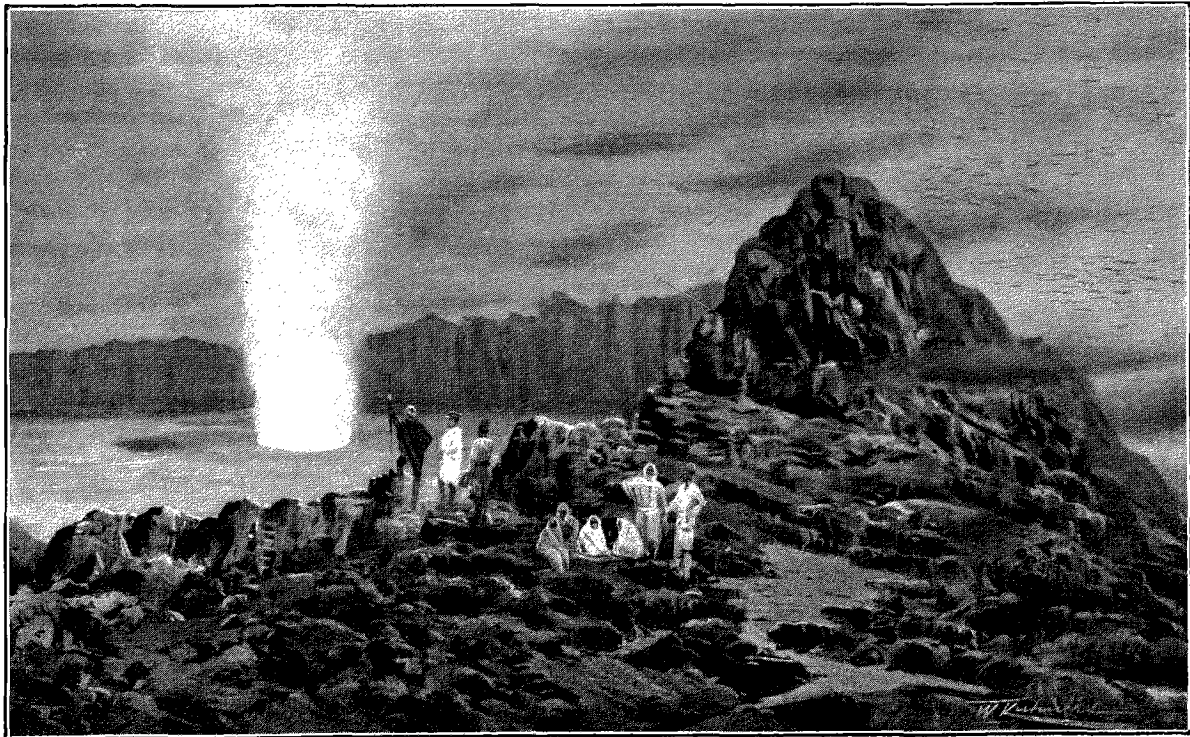


BOUCLIER D'UN INDIGÈNE DU LAC KIVU.

de rester en route au milieu de cette inextricable forêt, où il nous fallut d'abord nous faire une place libre pour y établir nos tentes. Quand ce fut fait, nous nous couchâmes pour nous reposer. Il était 9 heures du soir.

Le jour suivant, nous laissâmes derrière nous les tentes et nos porteurs, et nous marchâmes en avant avec les trois askaris. Nos couteaux de chasse se comportaient supérieurement, mais moins bien encore que les sabres de nos soldats¹. C'était un vrai plaisir de voir les branches et les lianes tomber à droite et à gauche sous nos coups, pourtant on allait lentement, car assez souvent un coup donné dans les buissons d'épines faisait descendre de nouvelles guirlandes de lianes et de branches. Heureusement la montée n'était pas trop raide et nous pensions bien conserver notre direction vers cette partie creusée de la montagne qui était notre but.

A travers ces difficultés, nous pûmes, à cinq hommes que nous étions, nous frayer en neuf heures de travail une longueur de chemin de deux kilomètres environ. Ces heures étaient assez fatigantes, cependant elles étaient riches de jouissances, car une nature toute nouvelle se révélait à nous. A nos regards se présentaient de merveilleuses fleurs, des plantes aux feuillages fantastiques, gigantesques, comme nous n'en avions jamais vu.



LE CRATÈRE PRINCIPAL DU VOLCAN (PAGE 30). — DESSIN DE W. KUHNERT.

Lianes de gommier, poivriers sauvages, mousses innombrables, lichens et champignons attachés aux tiges moisis et séculaires, tout cela se mêlait autour de nous dans un enchevêtrement désordonné, pendant que voletaient, au-dessus de nos têtes, en poussant des cris aigus, des perroquets gris, premiers représentants d'une nouvelle faune.

Vers midi, nous étions retournés vers les tentes pour nous reposer un peu. De là, nous expédiâmes à Kersting Tchiamba, avec une lettre qui l'avisait de notre situation inattendue, l'avertissait que notre absence durerait sans doute un peu plus longtemps, et lui demandait de nous expédier un détachement avec de l'eau, des vivres et des chèvres.

Le soir, nous nous assîmes avec nos hommes auprès du feu et nous leur fîmes, à l'un ou à l'autre, raconter l'histoire de leur vie. Presque tous, dès leur enfance, avaient été amenés de l'intérieur à la côte par des marchands d'esclaves; ils étaient fiers maintenant de cette condition d'esclave, fiers d'appartenir à des « civilisés » et de ne plus être des « sauvages ». Cette seconde journée se termina par un repas qui se composait de foie de chèvre, de lait, de patates et de thé, repas dans la préparation duquel Prittwitz déploya tout son art gastronomique.

Le jour suivant, nous travaillons encore vigoureusement et le chemin est frayé de plus de deux kilomètres. Bakari, le lampiste, nous accompagne aujourd'hui avec l'herbier. La végétation est encore plus entrelacée, plus touffue que la veille. Ajoutons que souvent des troncs énormes, placés en travers, viennent barrer notre route; chacun de ces détours demande un travail d'autant plus dur que l'endroit de la montée où nous nous trouvons

1. C'étaient ces sabres courts, introduits quelques années auparavant dans l'armée allemande, et qui ont été abandonnés depuis

lors. Nos hommes s'en servaient très volontiers pour leurs travaux et ils faisaient tomber les arbres plus vite qu'avec une hache.

est plus raide. Nous nous relevons de demi-heure en demi-heure, cependant nos forces déclinent visiblement. Si nous ne trouvons pas bientôt l'espace libre, il nous faudra faire venir du camp de nouveaux pionniers, et en plus grand nombre, mais cela entraînerait encore tout un jour de retard. Donc, en avant ! Quand les couteaux de chasse ont coupé les branches principales des plantes rampantes, nous nous appuyons de tout le poids de notre corps sur l'inextricable fouillis de rameaux qui restent entrelacés, pour les abaisser et les repousser de côté. Souvent, sous les coups, jaillit de la plante un suc laiteux dont l'âcreté corrosive est un danger pour nos yeux ; notre peau est égratignée jusqu'au sang par d'innombrables épines, et les muscles des bras ressentent, sous ce labeur inusité, des douleurs de plus en plus pénibles.

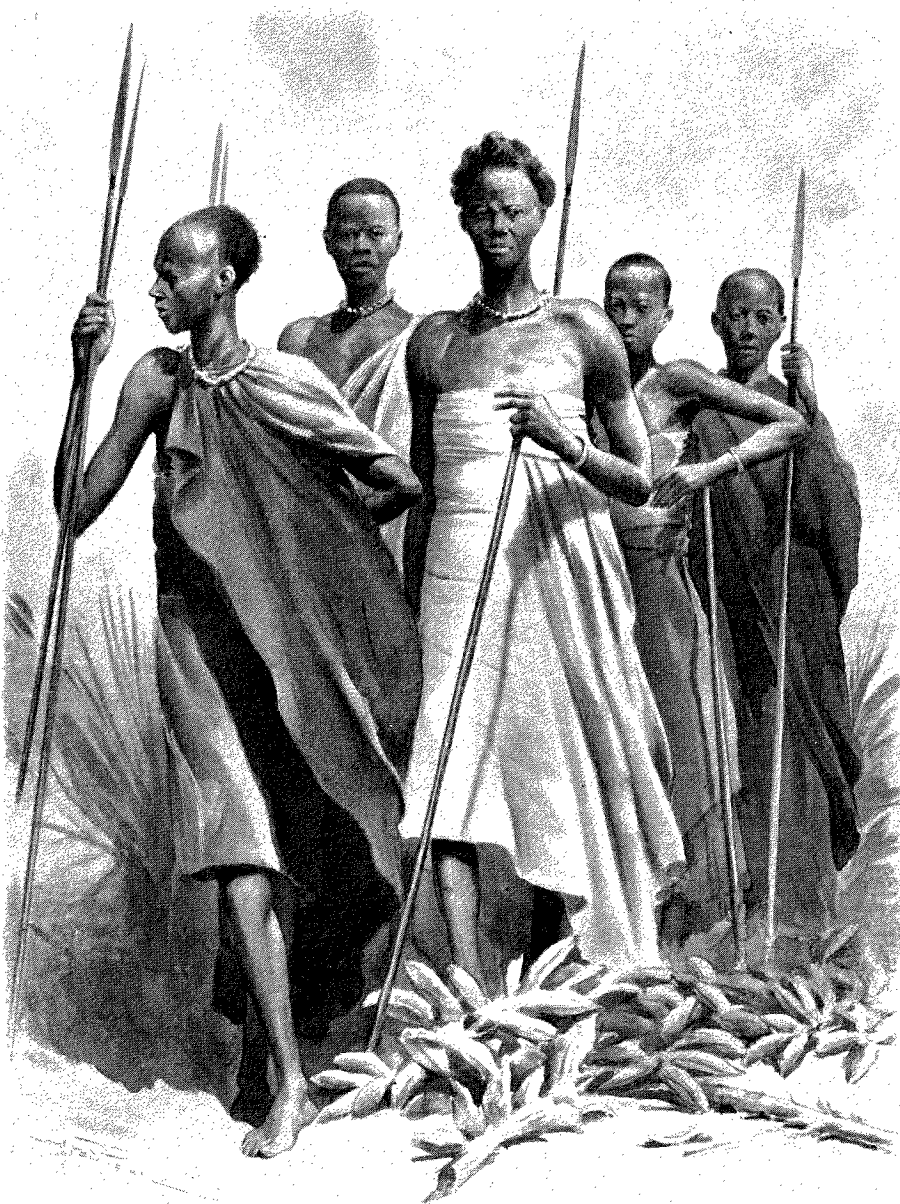
Mais qu'importe tout cela ! Nous avons pu voir d'en bas, très nettement, la limite supérieure de cet épais fourré séculaire et notre baromètre nous atteste que nous avons déjà gravi une bonne hauteur. Le plateau qui sépare les deux cônes ne peut plus être loin, en supposant, bien entendu, que nous ayons gardé la vraie direction.

Enfin, à 10 heures, nous tombons sur une piste d'animaux, qui paraît être fréquentée aussi par les sauvages en quête de bois et de miel. Par sa direction, je suis amené à la conviction que nous avons laissé derrière nous les plus grandes difficultés ; je décide de retourner tout de suite à notre tente avec Prittwitz, afin d'en repartir de nouveau dans l'après-midi avec tous nos hommes et nos charges, pour établir un second campement de nuit aussi haut que possible. Hamis et Mambo doivent continuer à suivre pendant deux heures la piste que nous avons

trouvée, afin de voir dans quelle direction elle est tracée.

A 2 heures arrive à notre campement, dans la forêt, la colonne d'approvisionnement que nous avions demandée ; elle nous apporte de l'eau, des chèvres, de la farine, quatre porteurs et trois askaris de rechange ; Kersting nous envoie de plus deux nouveaux guides, qui doivent connaître la forêt. Quoiqu'ils ressemblent singulièrement aux premiers, les deux Batoua, ils nient cependant appartenir à cette tribu. Mais ils suivent assez vite l'exemple de leurs prédécesseurs, et ils mettent à profit le premier moment où on ne les surveille pas pour se jeter de côté dans le fourré et disparaître dans l'obscurité des arbres. Ils portaient un arc et des flèches, et nous remarquâmes pour la première fois une corde d'arc faite de l'écorce du palmier-rotin, trait caractéristique des peuplades qui habitent les forêts.

Hamis et Mambo reviennent avec la réjouissante nouvelle qu'ils ont atteint la limite de la forêt vierge après une heure et demie de marche, et que plus haut toute végétation

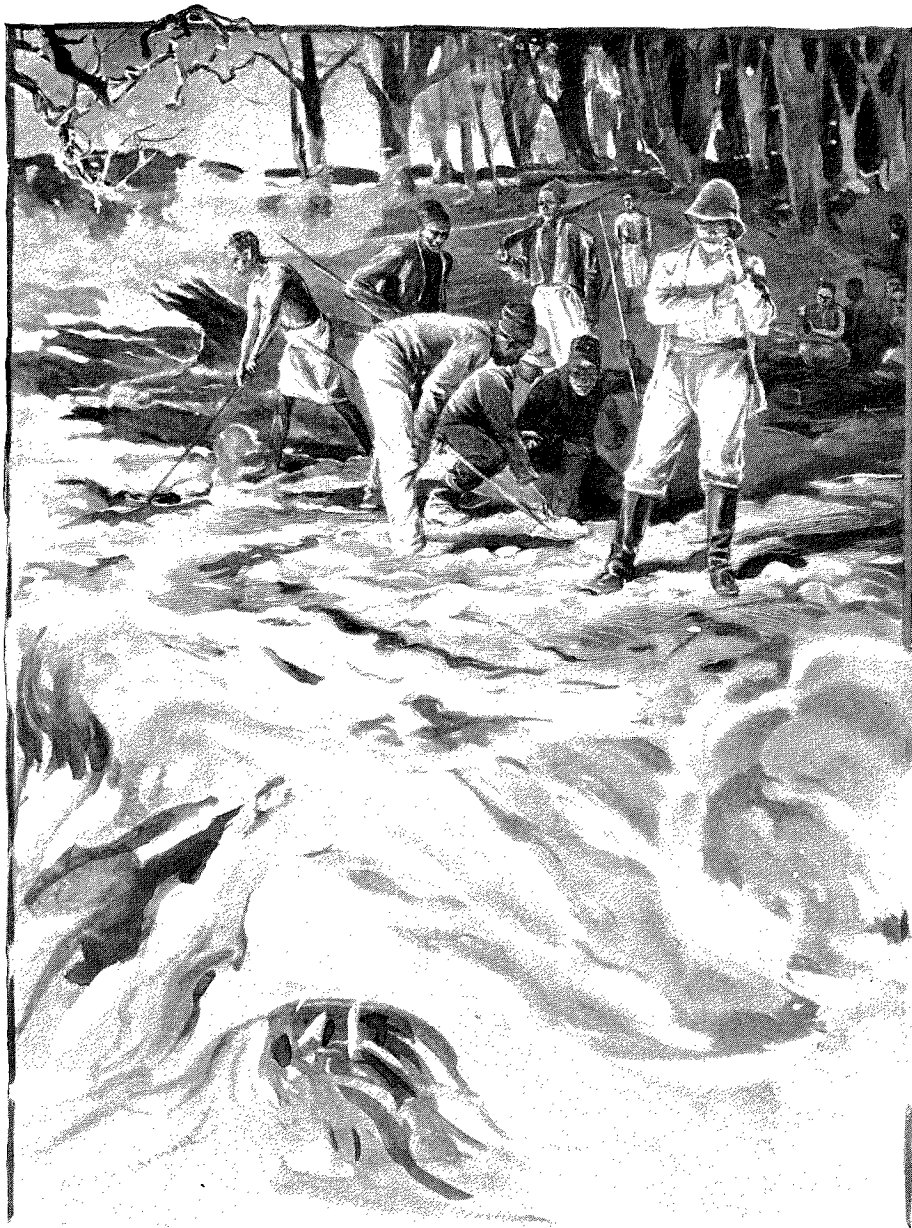


TYPES DE G'ABOUMA. --- DESSIN D'A. PARIS.

cesse jusqu'au sommet. Nous levons alors notre petit campement, et, avant le coucher du soleil, nous allons de nouveau camper un peu au-dessus de l'endroit où le matin nous avons trouvé la piste. Au paravant nous avons donné l'ordre que, pour le jour suivant, on nous envoie du campement principal une seconde colonne nous apportant de l'eau et des approvisionnements.

Malgré la vive excitation où nous met l'attente de la journée de demain, nous dormons profondément jusqu'à 6 heures du matin, et, à 7 heures, nous nous remettons en marche avec douze hommes de choix.

L'air du matin est frais et réconfortant. Il n'y a que peu de nuages au ciel, mais au-dessus de la forêt flotte une légère vapeur qui ne nous promet pas beau temps. Après une heure de montée, l'épais feuillage commence à s'éclaircir. La végétation perd sa sève exubérante et ses teintes vert sombre; le fourré prend un ton gris-brun desséché. Le sol que nous foulons est plus crevassé et nous rend la marche plus difficile, car la



AU BORD DU TORRENT DE LAVE (PAGE 36). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

couche molle d'humus fait défaut, et la lave pure apparaît. Ce qui domine, ce sont des plantes rappelant les chardons, et des arbrisseaux de la famille des éricacées; çà et là brillent dans les buissons les baies rouges de mûres qui ne sont pas encore à maturité. Enfin, à 9 heures et demie, nous arrivons sur le plateau entre les deux cônes; nous sommes au pied du cône principal, qui s'élève en pente raide et presque entièrement nu; le sommet est enveloppé de nuages épais. Vers le sud s'étend, un peu plus haut que l'endroit où nous sommes, une espèce de terrasse, d'où nous pouvons voir nettement les bords bouleversés, crevassés, d'une excavation de cratère. Mais les masses de lave y sont solidifiées et mortes; il y a longtemps que l'activité de ce cratère secondaire a cessé, et tout est déjà recouvert d'épais buissons.

Nous nous donnons la jouissance de quelques minutes de repos, que j'emploie à faire des lectures sur l'hypsomètre, l'anéroïde et le thermomètre. Puis nous montons tout droit, du côté sud du cône, en gravissant un terrain de roches aiguës.

A chaque minute, il devient plus malaisé de s'élever, car il faut grimper sur de véritables remparts de laves; d'innombrables blocs et de débris de trachyte déchirent et blessent les pieds. Ceux de nos hommes qui marchent nu-pieds commencent à gémir, et maudissent sans doute du fond de leur cœur cet inconcevable goût pour la découverte qui nous pousse en avant. Mon domestique de tente, Isa, est contraint de rester en arrière. Nous sommes de plus en plus haletants, notre pouls s'accélère toujours; toutes les vingt minutes, il faut que je fasse une halte pour reprendre respiration. Ce sol pierreux, couvert de crevasses, donne une impression de tristesse

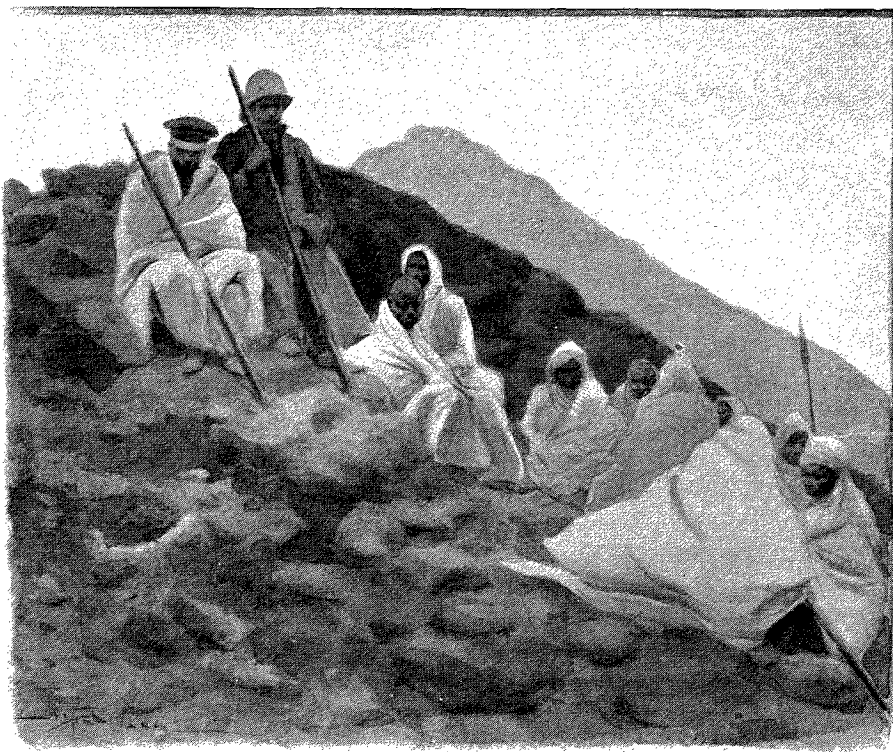
lugubre, que tempèrent heureusement les teintes vert-jaunâtre d'un senecyon (*Johnstoni*), aux formes bizarres et tourmentées, qui pousse çà et là. Maintenant, au-dessous et au-dessus de nous, tout s'enveloppe d'un épais nuage, à travers lequel on aperçoit de temps en temps, pendant quelques secondes, des bandes de ciel bleu, lorsque le vent écarte les masses de vapeurs. Il n'y a nulle part trace d'un mouvement volcanique actuellement en activité; nous croyons seulement entendre parfois un léger roulement, comme le bruit d'un coup de tonnerre lointain. J'avais d'abord craint que le vent ne chassât vers nous, de haut en bas, des vapeurs de soufre, qui nous auraient suffoqués, mais cette crainte paraît sans fondement.

Devant moi grimpe, en se servant des pieds et des mains, le porteur Mabrouk. Tout à coup je le vois s'arrêter et lever le bras. Il paraît appeler : un violent coup de tonnerre retentit et empêche de distinguer l'appel de sa voix. Je réunis tout ce que j'ai de forces pour le rejoindre, mais en arrivant près de lui, je me rejette en arrière, à la vue du spectacle qui s'offre à mes regards!...

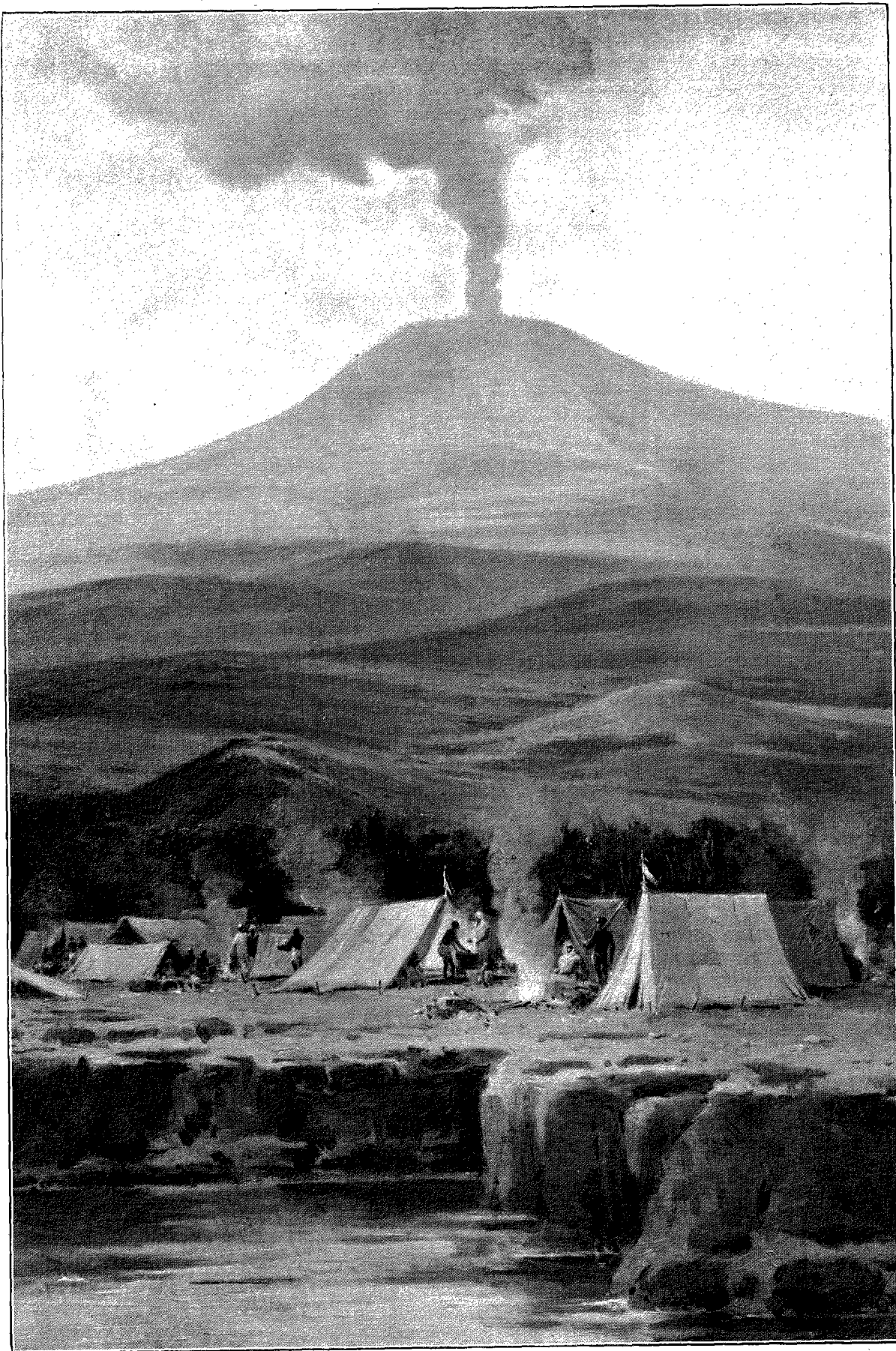
A mes pieds s'étend l'excavation d'un cratère, semblable à une arène gigantesque, à un Colisée dix fois agrandi. La paroi sur l'extrémité de laquelle nous nous tenons descend presque à pic; la teinte générale est du noir le plus sombre; les bords seuls des innombrables crevasses qui s'ouvrent partout sont d'une couleur rosée. Au premier moment, toute l'arène était remplie de nuages et de vapeurs, comme si la nature ne voulait pas donner immédiatement, tout entière, l'imposante impression de ce spectacle aux premiers hommes à qui il était donné de contempler un de ses plus grandioses mystères. Mais bientôt un coup de vent balaye les nuages, et l'autre bord de l'enceinte du cratère devient visible. Nous regardons au-dessous de nous et nous voyons, non pas un sombre abîme sans fond, mais une vaste étendue de sol plat et de couleur claire, qui étincelle de marbrures aux tons les plus variés. Dans la moitié nord de cette plaine, nous distinguons l'ouverture de deux puits aux contours aussi réguliers et aussi lisses que s'ils avaient été construits par la main de l'homme. De l'un de ces puits jaillissent sans cesse des nuages de vapeurs, et à des intervalles irréguliers peu éloignés sort de la profondeur un mugissement qui tient du tonnerre et du sifflement, et dont les éclats répétés font chaque fois se rejeter en arrière mes hommes étonnés. Mais les nègres retrouvent leurs esprits plus vite que nous. Rien de ce qui est inexplicable, surnaturel, ne peut leur en imposer : « La chose est ainsi », se disent-ils, et ils ne pensent pas à se demander pourquoi elle est « ainsi ». Cette naïveté dans la conception des choses nous apparut ici de la façon la plus nue et presque brutalement. Pendant que Prütwitz et moi, tout saisis et sans parole, nous plongeons nos regards dans cette immense profondeur et étions incapables d'exprimer ce que nous éprouvions, tout à coup ce silence fut interrompu par Pesa, le porteur ouassoukouma, qui nous dit : « Maître, cette fois-ci, nous allons avoir un beau pourboire!... » Nous lui lançâmes un regard de mépris, mais il nous avait fait complètement revenir à nous, et nous nous mîmes à étudier la nature et la grandeur de cette ouverture de cratère. Nous fîmes d'accord pour conclure que nous avions devant nous un lac de lave refroidie; sous la croûte formée par cette lave

le volcan continue à rester en activité. Les vapeurs qui s'élèvent en tourbillons de l'un des puits brillent de lucurs embrasées aux reflets rouges. Quand le vent nous poussait la vapeur droit dans le visage, nous ne sentions pour ainsi dire pas l'odeur du soufre, et cependant tous ces chatouillements de teintes jaunes et rosées, qui donnent au sol et aux parois du cratère un aspect si pittoresque, sont évidemment le résultat d'émanations sulfureuses.

Nous cherchâmes, en jetant des pierres et en écoutant le son qu'elles donnaient à leur point de chute, à nous rendre compte approximativement de la distance qui nous séparait de la surface de l'ancien lac de lave; nous trouvâmes



AU BORD DU CRATÈRE PAR LE FROID. — DESSIN D'A. PARIS.



LE VOLCAN KIBOUNGA ET LE LAC KIVOU. — DESSIN DE W. KUHNERT.

deux ou trois cents mètres. Nous n'avions aucun point de comparaison pour déterminer le diamètre du cratère, et nous résolûmes d'essayer d'en faire le tour.

Auparavant nous fîmes avec nos instruments les observations requises, et trouvâmes que la hauteur était d'environ 3475 mètres. Après avoir pris quelques vues photographiques, nous nous mîmes en route; je permis à nos hommes de retourner au campement sans nous, car, sous le vent froid et humide, ils souffraient beaucoup à rester groupés, accroupis et anxieux, sur ces rochers aigus. En outre, la plupart avaient les pieds blessés, et quelques-uns étaient trop sujets aux vertiges pour pouvoir nous suivre sur ce bord étroit du cratère.

Nous partîmes donc seuls pour cette dangereuse partie d'escalade. A notre gauche, nous avions le cratère, avec sa paroi à pic; à notre droite, les pentes extérieures de la montagne, aussi raides, et qui nous paraissaient un abîme sans fond, car elles étaient constamment noyées dans des masses d'épais nuages.

Après deux heures environ d'une marche rendue possible grâce à nos souliers garnis de clous de montagne, nous étions revenus à peu près à notre point de départ. Nous calculâmes ainsi que l'ouverture du cratère, qui est en forme d'ellipse, avait environ, dans son plus grand diamètre, 2 000 mètres, et dans son plus petit 1 500.

Extrêmement satisfaits d'avoir joui de ce grandiose spectacle, nous aurions pu prendre le chemin du retour, mais il nous restait toujours une question à résoudre : quelle était donc la cause de cette lueur rouge qui, tous les soirs, se reflétait au ciel ? J'insistai pour refaire le tour de la montagne dans le sens opposé, et plusieurs centaines de mètres plus bas. J'avais mal apprécié la distance et les forces qui nous restaient, aussi ne pûmes-nous rentrer au camp ce jour-là; l'obscurité nous surprit, et nous passâmes sur les pentes de la montagne une nuit terrible.

Au début, nous descendîmes sur un talus de cendres en pente raide; nous avançons commodément, quoique le pied enfonçât jusqu'au-dessus des chevilles. Plus nous descendions, plus le terrain pierreux se crevassait. Parfois la pente était si raide que nous dûmes, pendant plusieurs mètres, nous servir de nos mains pour descendre.

A la limite supérieure d'une ceinture de végétation, composée surtout d'éricacées et de seneçons, nous décidâmes de ne pas descendre plus bas, mais d'avancer en tournant autour du cône. Mais déjà le soir approchait. Avant que le soleil ne disparût, nous pûmes encore jeter un rapide coup d'œil vers la plaine du côté nord de la montagne. Il y a là aussi un grand cratère secondaire, le long du cône principal; vers le nord, l'œil se perd dans de vastes étendues vallonnées, qui sont boisées sur plusieurs points. Absolument nulle part nous ne pûmes découvrir un point de départ de lave en fusion. S'il en existait un, il devait être vers l'ouest¹.

Quand il commença à faire nuit, il s'éleva un vent d'un froid coupant, et nous commençâmes à nous préoccuper de la façon dont nous nous arrangerions pour passer la nuit. Il nous fallait franchir de véritables murailles faites des restes d'anciennes éruptions volcaniques; les éricacées formaient un fourré de plus en plus épais et presque impénétrable. Mes forces commençaient visiblement à faiblir, tandis que Prittwitz, au contraire, paraissait moins fatigué. C'était l'inverse quand nous avions fait notre second circuit; il me revint à l'esprit que, pour me maintenir vigoureux, j'avais pris une forte dose de kola. A ce moyen d'excitation, je devais probablement attribuer l'exagération de mes forces, suivie d'une dépression subite quelques heures plus tard.

Nous nous mîmes d'abord à arranger, sous un buisson, une partie de terrain horizontale, à nous faire au-dessus une espèce de toit et à disposer en avant un abri contre le vent, car le froid augmentait sensiblement et une pluie fine commençait à tomber. Nous n'avions que nos légers vêtements de marche; aucune couverture et aucun cordial pour nous réchauffer. Un bâton ferré, une lorgnette de campagne, un appareil photographique à instantanés, et — par bonheur — une boîte d'allumettes, voilà les seuls objets que nous portions avec nous. Aussi longtemps que nos forces nous le permirent, nous cherchâmes à nous réchauffer en arrachant des branches aux buissons d'érice, pour construire notre hutte. Nous voulûmes ensuite faire du feu, et lorsque enfin, en nous aidant de lambeaux d'étoffe enlevés à nos vêtements, nous y eûmes réussi, il nous fallut, à force de souffler dessus, maintenir enflammées les branches encore vertes que nous avions réunies. Elles ne pouvaient vraiment pas nous donner de chaleur, mais ce travail acharné avait du moins servi à nous faire paraître la nuit moins longue. Nous grelottions littéralement; l'humidité nous pénétrait jusqu'aux moelles; les branches d'érice, en pétillant dans le feu, avaient projeté des bouffées de fumée épaisse qui nous faisaient mal aux yeux, et nos poumons se livraient à des efforts de plus en plus épuisants pour maintenir notre faible feu.... Ce fut une nuit absolument atroce! Le vent nous paraissait plus glacé que le vent du nord coupant qui, en hiver, balaye notre Silésie. Nous tombâmes enfin dans une espèce d'assoupissement qui ne doit nous avoir été accordé que très peu de temps; plus tôt que nous ne le pensions, nous fûmes surpris par le jour, car dans les régions équatoriales, le soleil disparaît le soir aussi vite qu'il s'élève le matin à l'horizon, sans le long prélude du crépuscule auquel nous sommes habitués.

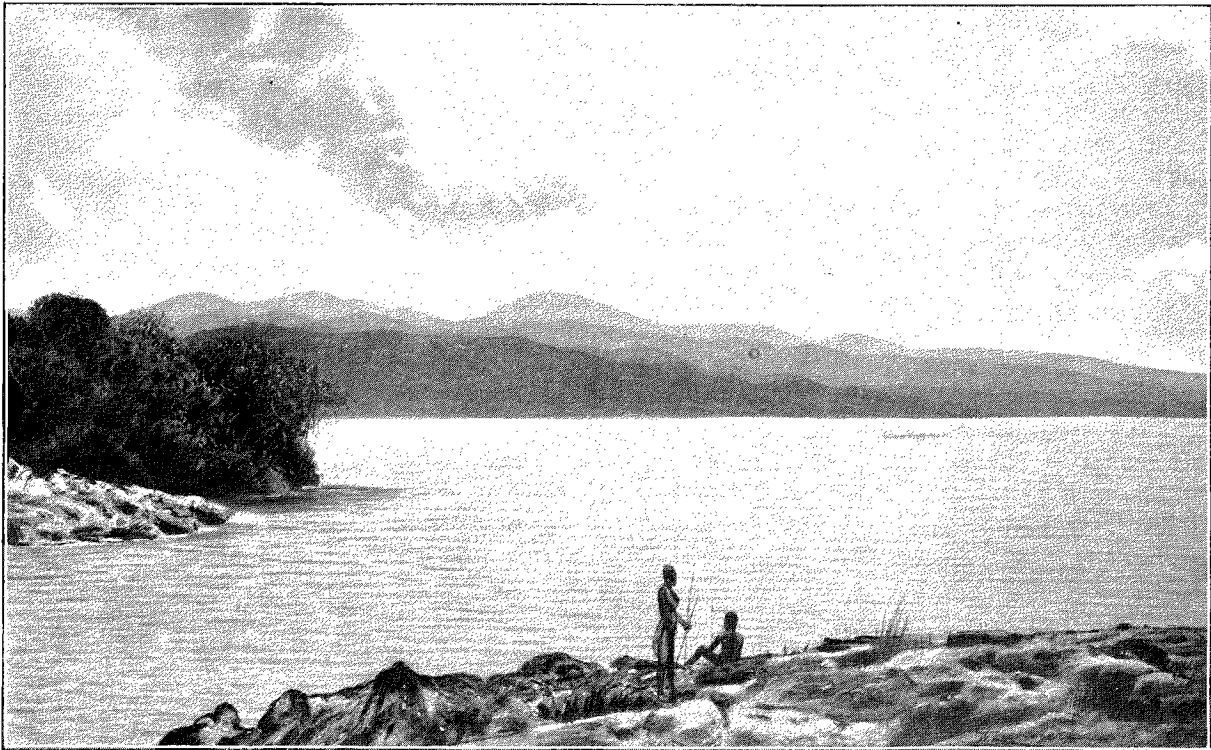
Sur-le-champ nous nous mîmes en route, et nos membres, raidis par le froid, retrouvèrent en peu de temps leur élasticité.

1. Cette supposition était juste, et fut vérifiée par le docteur Kersting. Voir page 36.

Nous aperçûmes alors à l'est les deux voisins du Kirounga, le Navoungé et le Karissimbi, dresser dans les clartés de l'aurore leurs contours nets et sombres, mais ils ne restèrent visibles que peu d'instant; bientôt se reforma devant eux le rideau habituel de nuages.

Il était 8 heures du matin lorsque, après une marche indiciblement fatigante, nous crûmes enfin entendre une détonation, et peu de temps après, sur le plateau d'où nous étions partis la veille pour faire l'ascension du cratère principal, nous vîmes apparaître quelques formes humaines. Bientôt nous constatâmes que c'étaient nos soldats qui étaient partis à notre recherche. Grande fut leur joie lorsque enfin ils nous trouvèrent, et aussitôt nous descendîmes à notre petit campement, où attendait le reste de nos hommes.

Arrivés là, mon premier soin fut d'expédier un messenger au docteur Kersting, le priant de monter pour examiner de près la nature de la montagne. Le jour suivant, à 9 heures du matin, nous rencontrâmes la petite



EXTRÉMITÉ NORD DU LAC KIVOU (PAGE 34). — DESSIN DE W. KUHNERT.

caravane du docteur, juste à l'endroit où nous avions passé deux nuits au milieu des fourrés de la forêt vierge. Nous nous gardâmes bien de laisser rien soupçonner au docteur de la majestueuse merveille de la nature qui l'attendait, afin de ne pas lui gâter sa surprise.

Deux heures après avoir quitté le docteur, nous arrivâmes dans la plaine. A moitié route, les mulets, conduits par leurs guides somalis, vinrent à notre rencontre, et vers midi nous apercevions de nouveau les longues rangées, brillantes et claires, des tentes de l'expédition. On distinguait dans le camp les mouvements et l'activité de la vie. Lorsque nous approchâmes, quelques formes blanches se détachèrent de l'ensemble : c'étaient les porteurs qui se précipitaient vers nous avec des visages où brillait la joie. Les soldats, silencieux, immobiles, rangés sur deux rangs, nous présentèrent les armes. A peine eut-on commandé : « Déposez armes ! » que tous rompirent les rangs et coururent vivement à nous. Soldats et porteurs se pressaient pour nous serrer et nous embrasser les mains, comme s'ils voulaient se bien convaincre que la mystérieuse montagne ne nous avait pas dévorés. Ces braves gens étaient visiblement contents de notre heureux retour. Toute cette scène et ces témoignages d'attachement de nos hommes me touchèrent profondément. Ils avaient, il est vrai, une autre raison pour être satisfaits. Notre retour de la montagne de feu signifiait aussi pour eux le retour chez eux, le retour à la côte, une riche rétribution de leurs services et par suite, pour longtemps, une existence pleine d'un doux farniente ! Car ils ne soupçonnaient pas encore qu'il y avait, pour retourner à la « grande mer », une autre route, une route qui, après comme avant, se dirigeait toujours vers l'ouest, et qui cependant, peut-être plus vite et plus commodément que dans l'autre direction, pouvait conduire de ces âpres montagnes vers les rivages ensoleillés de la côte de l'Afrique orientale.

Le soir, les chefs et les doyens des porteurs se rassemblèrent devant la grande tente et me demandèrent

dans un entretien des renseignements sur l'endroit où nous allions maintenant. Ma réponse leur fut faite à peu près en ces termes :

« Vous êtes venus à moi pour savoir par quel chemin nous retournerons à la côte. Vous avez raison, car vous êtes responsables de vos hommes. Vous savez que par votre contrat vous êtes obligés de me suivre pendant deux ans partout où il me plaira d'aller. Moi aussi, je veux retourner vers les miens, à la côte. Nous aussi, Européens, nous ne voulons pas périr, et c'est pourquoi je vous conduirai de telle façon que nous tous, si Dieu le veut, nous reverrons bientôt la côte. Comme vous le savez, j'ai toujours, à l'aide de mes papiers (les cartes), trouvé le bon chemin, et maintenant je vois qu'il y a trois chemins pour nous en retourner. Le premier repasse par le Rouanda, d'où nous venons. Le second se dirige vers l'ouest ; il passe autour d'un lac qui est près de nous ; puis, après un mois environ, nous arriverons de nouveau à un grand lac, le Tanganyika, et nous pourrons, par Tabora, que vous connaissez tous, atteindre la mer. Le troisième, je le connais aussi par mes papiers, mais il conduit à une autre grande mer, d'où nous pourrions rentrer chez nous par bateau. Maintenant vous savez que je veux toujours connaître des pays nouveaux et vous voyez, tous les jours, que j'écris tout ce que je vois, montagnes, fleuves, tout. Comment dès lors pourrais-je vouloir retourner par le même chemin que nous avons suivi pour venir ? Par conséquent, j'ai décidé que nous marcherions vers le lac dont nous parlent les naturels et que peut-être nous verrons dès demain. Ensuite je réfléchirai de nouveau pour savoir quel est le meilleur chemin pour nous. Et vous pouvez avoir confiance en moi, car jusqu'à présent vous avez toujours vu que même les plus grands rois nous donnent des chèvres et des bananes, comme des esclaves à leur maître. »

Après ces paroles, je congédiai ces braves gens et j'ordonnai que le camp fût levé le matin qui suivrait le retour du docteur.

Il revint le 16 juin, par un jour d'une chaleur brûlante. Nous redescendîmes alors par les plaines de lave, en inclinant un peu à gauche et en prenant notre direction vers les contreforts au sud du Kirounga. Nous dépassâmes une masse de petits cratères en formation et de collines, sur lesquelles on voyait onduler des champs de sorgho et des plants de pois. Puis nous traversâmes une zone où se succédaient sans cesse des bois de bananiers, dans lesquels se cachaient les misérables fermes des indigènes. Lorsque nous demandions où nous pourrions trouver de l'eau à boire, ils nous montraient le jus aqueux qu'ils pressaient des tiges spongieuses des bananes, ou bien ils montraient le sud et prononçaient le mot : Kivou.

Nous n'atteignîmes qu'à une heure après midi la limite des bois de bananiers. Nous vîmes alors une série de champs de sorgho, d'une fécondité luxuriante, et presque mûrs pour la récolte, et tout à coup nous nous trouvâmes sur le rivage rocheux d'une immense étendue d'eau.

Une douce brise soufflait vers nous, et nous entendions, comme au bord de la mer, les flots mugissants se briser sur la rive. Le miroir de ces eaux s'étendait à perte de vue, sans limites, bien loin vers le sud.

Nous avions déjà eu le spectacle de deux merveilles de ces splendides pays : le Kigéri et le Kirounga. Nous avions devant nous la troisième : le Kivou.

Samedi 16 juin 1894. — Nous sommes campés dans un site idéalement beau, tout proche du rivage nord du lac Kivou. Nos tentes ne sont qu'à quelques mètres du bord, et quand nous écartons nos portes de toile, dans l'air lourd et chaud où nous sommes enfermés passe le souffle frais de la brise venant du lac. Sous nos pieds nous avons un moelleux tapis de gazon, mais le long des eaux le rocher perce le sol ; continuellement lavé par le flot, il fait au bleu miroir du lac une bordure d'une éblouissante blancheur. Cette ligne est souvent interrompue par de petits promontoires, garnis de touffes de verdure, dont les branches pendent jusque sur le cristal des eaux. A notre droite se dresse un sombre bouquet de grands euphorbes-candélabres en fleur, et vers le sud, devant nous, là où les eaux se perdent à l'horizon, on distingue les formes indécises de quelques îles. Les montagnes qui encadrent le lac à l'est et à l'ouest paraissent tomber à pic dans l'eau. Leur vue entraîne bien loin notre souvenir, car des paysages analogues furent offerts à nos yeux lorsque, passant rapidement devant les lacs de la haute Italie, nous nous dirigions vers les côtes de la Méditerranée pour quitter l'Europe.

La limpidité des eaux invite au bain, et quoique les indigènes ne nous donnent que des renseignements très incertains sur la possibilité de l'apparition de crocodiles, bientôt toute une bande de baigneurs et de baigneuses prend ses ébats dans l'eau.

Nous avons devant nous en perspective de beaux jours riches de jouissances, et lorsque, au coucher du soleil, assis devant nos tentes, le long du rivage rocheux, nous nous abandonnons au repos, nous ne changerions à aucun prix notre station de bain primitive contre les « stations balnéaires » les plus à la mode de la vieille Europe.

Mais bientôt nous sommes rudement avertis que nous nous trouvons au cœur du continent noir.

La nuit tombait et nous venions de nous mettre à table, quand subitement retentissent l'un après l'autre plusieurs coups de feu.

Nous sortons de nos tentes, en criant qu'on nous apporte nos fusils, et courons à nos postes aux trois côtés du camp. Les clameurs des hommes et les glapissements des femmes augmentent toujours, mais je me fatigue en vain à trouver la cause de ce désordre et des coups de feu, car, dans l'obscurité qui règne, on ne con-

state jusqu'à présent la présence d'aucun ennemi. Les appels d'hommes et le bruit des détonations couvrent d'abord nos voix ; les ordres de commandement retentissent sans pouvoir être entendus. Enfin, un peu au delà des limites du camp, nous tombons sur le sous-officier Adam, dont le détachement, au complet et bien sous les armes, tire salve sur salve au commandement de son chef. Là enfin, quand le feu est suspendu, j'apprends de quoi il s'agit.

Les Somalis, faciles à émouvoir, paraissent avoir tiré les premiers coups qui ont servi d'alarme, et ils les ont tirés, disent-ils, sur quelques sauvages armés qui se glissaient autour de leurs tentes. Alors, des champs de sorgho qui nous entourent, seraient sortis tout à coup de grandes masses d'indigènes brandissant des lances, qui naturellement, aux premiers coups de feu, ont pris le large. De fait, on amène un homme blessé d'un coup de lance, et quelques flèches sont restées fichées dans les tentes.

Il n'y a plus de repos possible pour ce soir. Les hommes sont trop excités pour que dans leur imagination n'apparaissent pas toutes les formes possibles d'ennemis à repousser. Nous veillons donc jusqu'à l'aurore, attendant les événements.

Pour éviter un plus grand désordre en cas de nouvelle attaque, je fais faire provisoirement quelques exercices d'alarme, et Prittwitz, sur ma demande, renforce les postes. Le bétail, qui avait été enfermé dans une ferme voisine, est mis dans le cercle de protection de notre feu. Puis le camp retombe dans un calme profond.

On n'entend plus que les postes qui s'appellent toutes les dix minutes et le bruit du flot, qui, avec une régularité endormante, vient battre le rivage et puis s'éloigne, pour revenir encore.

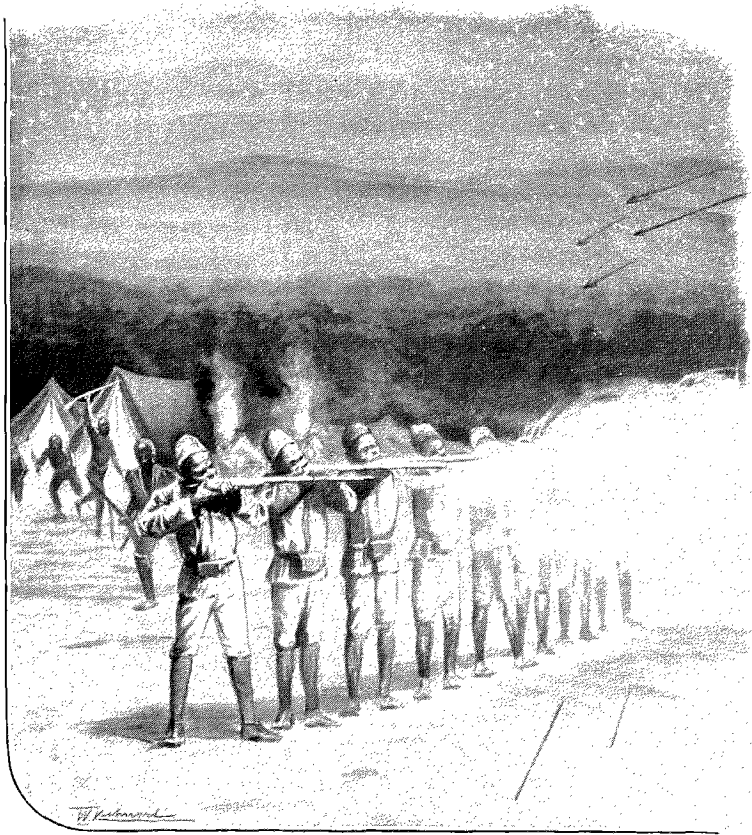
Dimanche 17 juin. — Nous n'avons pas encore pu savoir toute la vérité sur la façon dont s'est passée l'attaque d'hier. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il y a eu là un grand nombre de naturels armés, car encore ce matin on a trouvé des flèches et des lances jetées dans notre camp, et plusieurs cadavres gisaient dans les champs de sorgho du voisinage. Des taches de sang et des tiges de sorgho piétinées nous indiquèrent d'où étaient venus les assaillants. Les villages des environs ne paraissent pas avoir pris part à l'attaque, car hommes et femmes arrivèrent aujourd'hui, tout aussi tranquillement qu'hier, pour apporter au marché les produits de leurs champs. Je tiens pour plus vraisemblable qu'une bande folle d'indigènes, en assez grand nombre, nous suivait peut-être depuis une certaine distance dans l'intention de nous voler en profitant de la nuit et du brouillard ; comme ils ne nous voyaient ni lances ni arcs, et comme ils ne savaient certainement pas que nos fusils étaient des armes, ils avaient sans doute pensé que leur projet était tout à fait sans péril.

Prittwitz s'est mis en route aujourd'hui, avec la troisième section d'askaris, pour voir s'il faut attribuer une part dans l'événement, et quelle part, à Bissangoua, qui représente ici le Kigéri et est gouverneur du Bougoïé. Il résulte de l'enquête que Bissangoua paraît aussi surpris que nous. Il promet de venir le jour suivant, avec des présents, visiter notre camp.

Pendant cette absence de Prittwitz, je m'étais occupé à acquérir des notions précises sur le lac que nous avions découvert ; j'avais fait des observations astronomiques et établi pour une triangulation de base une ligne d'environ 400 mètres. A la fraîcheur du soir, nous mîmes à l'eau notre petit canot pliant, pour faire quelques sondages, mais déjà assez près du rivage notre sonde, longue de 53 mètres, n'atteignait plus le fond.

Nous étions en train de souper et nous nous délections d'un silure bouilli pris par l'hameçon de Mohamed Auguste II, le nouveau domestique de Kersting, lorsque nous vîmes passer devant nous, sur le clair miroir des eaux, toute une flottille de longues pirogues. Je résolus de me faire donner le lendemain plusieurs pirogues semblables par Bissangoua, afin de pouvoir parcourir le lac.

Lundi 18 juin. — Dans le marché du camp, le trafic est extraordinairement animé ; on a surtout apporté beaucoup de sorgho, soit en farine, soit en grain, et mes hommes de la côte peuvent vivre délicieusement dans la



ATTAQUE DE NUIT. — DESSIN DE W. KUHNERT.

joie : l'eau limpide d'un lac pour se baigner, peu ou pas du tout de travail, et, comme nourriture, une bouillie de farine de sorgho et d'eau, avec un peu de viande comme assaisonnement : leur cœur ne demande rien de plus.

Prittwitz fait une excursion vers la partie nord-ouest du lac, et y constate la présence d'un grand nombre de petites îles rocheuses. J'ai terminé la mesure de ma base de triangulation, et je passe l'après-midi à mesurer des angles en me servant de tous les promontoires et de toutes les îles que je peux apercevoir.

Mercredi 20 juin. — Bissangoua est enfin arrivé aujourd'hui au camp avec une grande suite et des présents. L'impression qu'il nous donne est sympathique ; il est à la fois inquiet et réservé ; il se laisse photographier sans résistance. Son costume est l'habit de fête des grands personnages du Rouanda, tel que nous avons pu le voir dans l'entourage de Louabougiri. Il explique et excuse le retard qu'il a mis à nous faire sa visite par la difficulté qu'il a eue à se procurer les pirogues que je lui avais demandées, car le Kigéri, peu de jours auparavant, avait paru sur le rivage est du lac, et avait réquisitionné toutes les pirogues disponibles ; avec cette grande flottille, il est parti pour le Bounyabougou, pays au sud-ouest, où il veut porter la guerre.

Comme gouverneur du lac, c'était lui qui était responsable de la fourniture des pirogues demandées, et les quatre qu'il amenait étaient les seules qu'il pouvait me procurer.

Ces quatre pirogues, creusées dans des arbres, avaient été tirées sur le rivage, et elles étaient peu faites pour inspirer confiance. Mais en envoyer chercher d'autres aurait demandé trop de temps. Le défaut de place m'empêchait d'emmener avec moi un de mes deux compagnons. Je résolus de partir immédiatement, afin de pouvoir compléter les données de mon travail de triangulation, en touchant quelques anses et quelques îles.

Huit askaris sachant ramer furent choisis pour m'accompagner. Nous partîmes dans l'après-midi ; je priai Prittwitz de lever le camp le jour suivant et, après une marche vers l'extrémité nord du lac, de s'établir à un point de la côte nord-ouest, qui serait très visible de loin ; là, il attendrait mon retour.

Cette navigation, qui dura cinq jours, fut délicieuse. Nous abordâmes à plusieurs îles ravissantes.

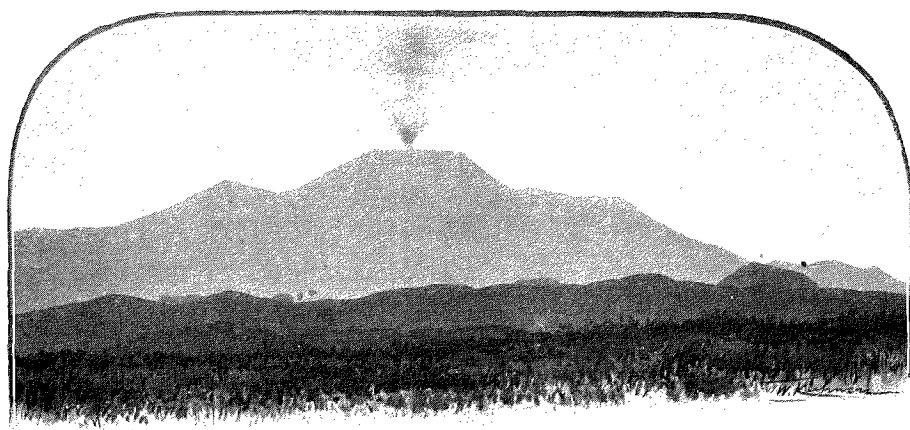
L'île Mougaraoua surtout nous séduisit par ses ombrages d'une beauté paradisiaque. Le rivage, bordé de rochers d'une blancheur de neige, formait un éclatant contraste avec la sombre verdure des arbres et le bleu profond du lac. Sur les eaux se penchaient des branches où s'épanouissaient des fleurs splendides, le plus souvent d'une teinte écarlate ; autour des tiges s'enroulaient des liserons violets et mille autres plantes grimpantes ; des lianes et d'innombrables racines rameuses venaient compléter ce charmant paysage. Sur les cimes voltigeait tout un monde d'oiseaux au riche plumage, et notre approche mettait en fuite des troupes bruyantes de perroquets et de hérons.

La côte ouest est encore plus riche en sinuosités et plus escarpée que la côte orientale. Nous eûmes à y lutter contre une forte bourrasque, et après avoir pensé souvent, pendant notre excursion, aux plus riants rivages italiens, notre souvenir, ce jour-là, fut rappelé de nouveau vers les sombres et magnifiques lacs de montagne de la Haute-Bavière.

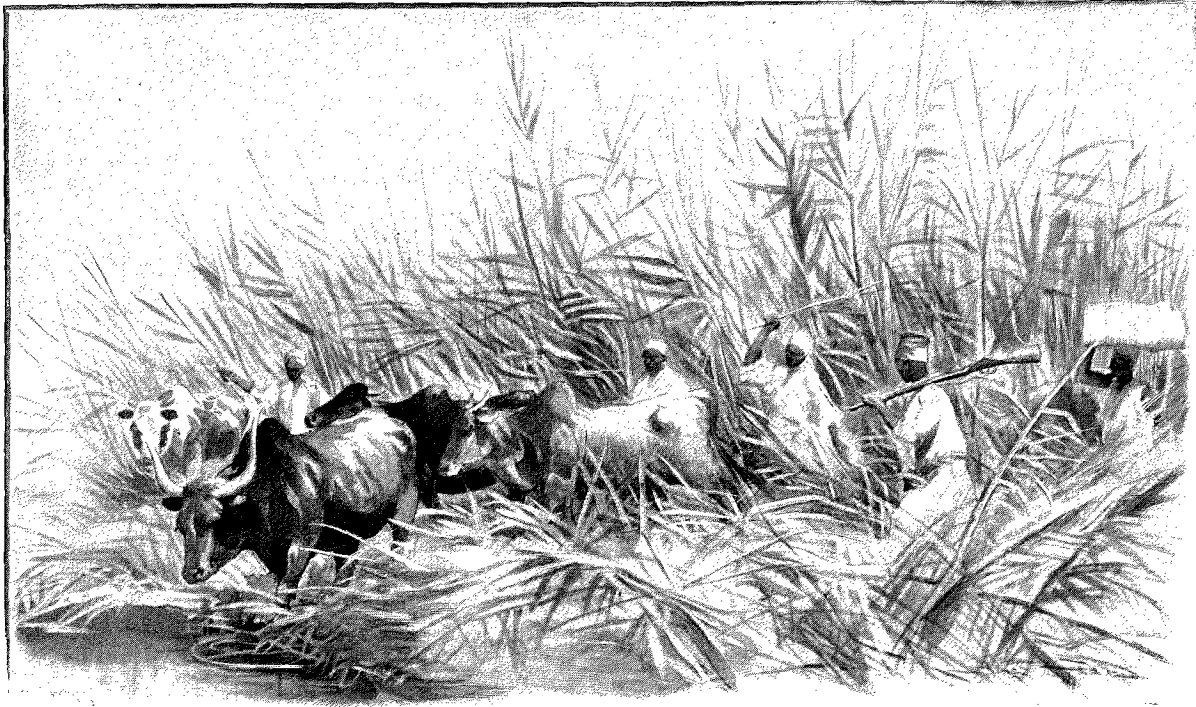
Le dimanche 24 juin, nous terminions notre exploration. Pendant notre absence, le docteur Kersting avait fait une nouvelle ascension du volcan, sur le versant ouest, et, de ce côté, il avait pu voir couler sous ses yeux d'immenses torrents de lave en fusion provenant du cratère qui, chaque soir, illuminait le ciel de ses lueurs enflammées.

(A suivre.)

COMTE DE GETZEN.



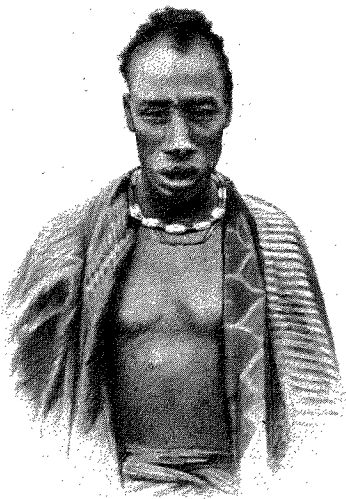
LE VOLCAN VU DU SUD-EST. — DESSIN DE W. KERNERT.



DANS LE BOUTEMBO (PAGE 45). — DESSIN D'A. PARIS.

A TRAVERS L'AFRIQUE¹, DE L'EST A L'OUEST, PAR M. LE COMTE DE GOETZEN.

En route pour le Congo. — Marches pénibles. — Disette de vivres. — Kitalaoua.



TYPE OUAROUTOU.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LE 26 juin 1894, jour de notre réunion au bord du lac Kivu, une grave résolution fut prise : nous décidâmes que nous reviendrions par la côte occidentale d'Afrique et par conséquent que nous allions nous mettre en marche pour le Congo ! Je demande la permission de dire quelques mots de cette résolution, dont l'heureuse issue a transformé notre voyage d'exploration en une *traversée de l'Afrique*. Je m'y arrête parce que, dans le cercle de nos amis et dans le monde géographique, il y eut une certaine émotion lorsque, le 8 décembre 1894, le président de la Société de Géographie de Berlin lut en séance le télégramme suivant : « Société de Géographie, Berlin. Nous avons heureusement atteint Matadi par le Rouanda, la forêt vierge, Loua. Volcan en activité. Kivu grand lac. L'Ozo fleuve. — Publiez. Gœtzen. » Le point où nous rentrions en contact avec la civilisation européenne était tout autre que celui auquel on pensait : on nous avait attendus à la côte orientale, et nous étions à la côte occidentale. Ce fut une surprise.

Nous avons déjà indiqué que l'idée d'élargir notre entreprise avait plusieurs fois hanté notre esprit ; c'était d'abord comme une espèce de mirage qui flottait devant nous ; mais peu à peu les contours du projet avaient pris plus de précision et l'exécution nous avait paru de moins en moins impossible. C'est seulement lorsque notre marche dans le Rouanda eut réussi au delà de notre attente que je commençai à discuter sérieusement avec mes compagnons la question d'une marche en avant vers l'ouest. Le plan vint à pleine maturité après l'heureuse découverte du volcan Kironnga et du lac Kivu.

Les renseignements que j'avais pu recueillir sur les pays situés au delà de la région montagneuse qui borde

1. *Suite. Voyez p. 1, 13 et 25.*

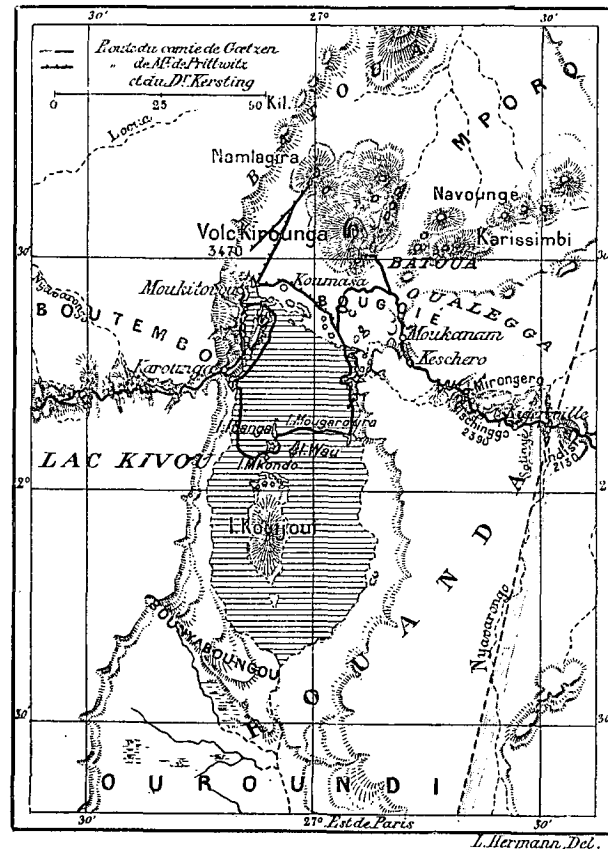
le lac Kivou étaient incertains, obscurs, et il était tout à fait impossible de se faire quelque idée de ce qui pouvait nous arriver, mais le personnel de mon expédition était dans une situation qui m'autorisait à pouvoir attendre de lui les plus grands travaux. Par suite de notre marche prolongée pendant six mois, tous mes hommes étaient bien entraînés. Dans l'air limpide des montagnes du Rouanda, l'état sanitaire de la caravane s'était complètement amélioré, et si les marches pour franchir les monts Tchingogo avaient rudement éprouvé les forces de mes hommes, leur corps et leur âme avaient trouvé rafraîchissement et réconfort dans les beaux campements autour du lac. Le pays du Kivou était d'ailleurs si riche et si fertile, que là ils n'avaient jamais souffert de privations, mais au contraire avaient pu faire bombance et avoir toutes les jouissances possibles.

L'estomac de mes gens était largement pourvu et même avait plus qu'il ne demandait : à leurs yeux, c'était une raison suffisante pour conclure du présent à l'avenir et pour voir l'avenir en rose. De plus, nos succès avec

tous les indigènes, la découverte et surtout l'ascension de la montagne de feu, avaient énormément augmenté leur confiance dans notre manière de les diriger et dans notre supériorité.

Si les conducteurs et les plus âgés de mes caravaniers m'avaient interrogé avec inquiétude sur notre retour lorsque j'étais revenu du Kirounga, ils pouvaient le faire sans doute avec un certain sentiment paternel de leur responsabilité, car ils avaient pour devoir de ramener dans leur pays les gens qu'ils conduisaient. Mais pour qui connaît la poltronnerie et la faiblesse de caractère du nègre, il sera aisé de comprendre que beaucoup ressentaient des craintes pour eux-mêmes et étaient préoccupés de la sécurité de leur chère personne; craintes d'autant plus faciles à concevoir que lorsque nous interrogeons les indigènes sur les régions environnantes, ou ils ne savaient rien nous dire, ou ils rapportaient des bruits mystérieux sur des forêts impénétrables, des pays de famine, des cannibales.... Pour habituer peu à peu mes chefs de porteurs à la pensée d'une marche en avant vers l'ouest, j'avais jusqu'alors donné des réponses vagues et dilatoires, j'avais aussi porté vivement notre camp sur la rive ouest du lac Kivou. Nous étions alors sur le territoire de l'État du Congo, et nous n'avions qu'à gravir les cimes qui étaient devant nous pour apercevoir à nos pieds le bassin du Congo et, au delà, l'Afrique occidentale.

Peu après le retour de ma navigation sur le lac, je réunis de nouveau les chefs de porteurs noirs



LE LAC KIVOU ET LA RÉGION DU ROUANDA.

et réussis à dissiper toutes leurs hésitations. Je leur avais sagement caché les inquiétudes qui me hantaient et que je ne pouvais dissiper pour le moment. Ils ignoraient ce que nous avions appris en Europe même des événements qui se passaient en Afrique : une guerre sanglante entre les Arabes et les Belges — lutte pour l'existence — ravageait alors les pays du haut Congo. Lorsque nous avons quitté Pangani, le dernier télégramme que nous avons lu annonçait l'occupation de la station des chutes Stanley et la prise des établissements arabes de Kiroundou par les troupes de l'État du Congo. Les soldats belges avaient donc, il est vrai, gardé l'avantage dans le Congo, mais il était plus que probable que les bandes arabes battues s'étaient enfuies vers l'est, d'où elles venaient. Le théâtre de ces combats était presque exactement devant nous à l'ouest, et il était difficile qu'une rencontre avec ces bandes fût pacifique. Emin, mal armé et presque aveugle, avait, lui aussi, cherché à atteindre le Congo. et il était tombé victime de leur fureur!

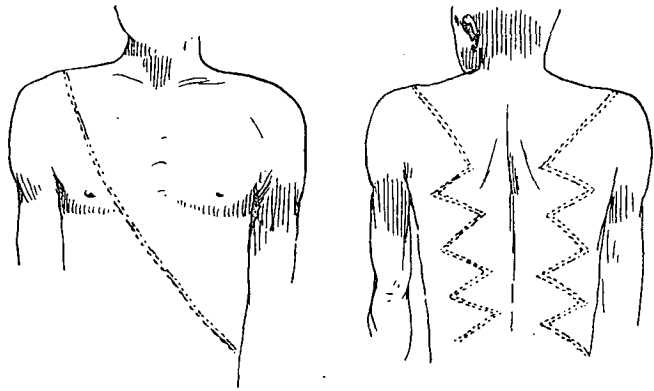
Il y avait encore une autre difficulté : il était très peu vraisemblable que nous pussions trouver à l'embouchure du Congo un vaisseau pour nous ramener à la côte orientale, car je savais qu'il n'y avait pas de service direct de bateaux à vapeur et que l'État du Congo, pour de semblables transports, avait l'habitude de fréter des vapeurs en Europe.

Afin de triompher de ces deux difficultés possibles, j'avais avec moi de solides alliés, auxquels je pouvais me fier sans réserve : 15 000 bonnes cartouches, et la chance, qui jusqu'à présent nous avait toujours fidèlement servis.

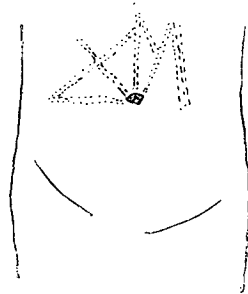
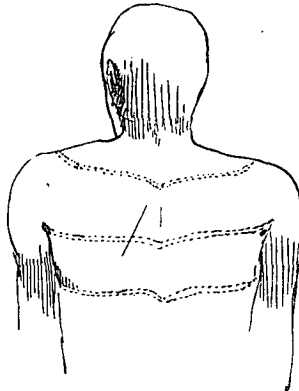
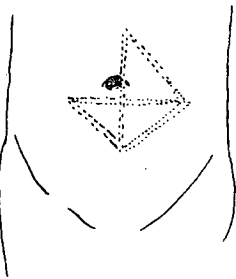
Le 26 juin 1894 nous envoyâmes en Europe, de Moukito, notre dernier courrier. Nous avions une occa-

sion favorable, parce que Mougoussagoussa, Tchiamba et deux porteurs originaires d'Ouchiroombo nous quittaient. Les pauvres garçons étaient dans un grand embarras pour choisir la route du retour, car ils craignaient qu'à la rive orientale du lac on ne tirât vengeance sur eux de la mort des indigènes qui avaient été tués par nous lors de la récente attaque. Après de longues hésitations, ils se décidèrent enfin à suivre un chemin vers le nord jusqu'au lac Albert-Édouard ; de là, par des sentiers tracés à travers le Mpororo et le Karagoué, ils chercheraient à gagner l'Ouchiroombo.

Le jour suivant, je fis lever le camp et commencer notre marche vers l'ouest. L'avenir était enveloppé pour nous d'un voile épais. Si je regardais sur la carte les régions de l'ouest que nous allions parcourir, je voyais des espaces vides, blancs. C'est tout au plus si ça et là se trouvaient indiqués quelques hypothèses ou quelques renseignements dus à d'autres voyageurs. Nous savions que nous allions bientôt descendre dans cette immense dépression qui a sans doute formé jadis une gigantesque mer intérieure africaine, et qui constitue maintenant le bassin arrosé par le Congo et ses affluents. Ces régions sont aujourd'hui en grande partie couvertes de forêts, dans l'ombre desquelles coulent d'innombrables cours d'eau, grands ou petits, qui vont se déverser dans le fleuve principal. L'aire la plus vaste de la « forêt jamais interrompue par des plaines her-



TATOUAGES DES INDIGÈNES DU BOUTEMBO.

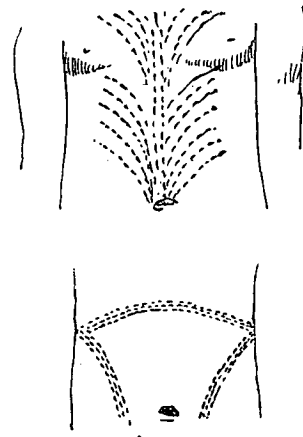
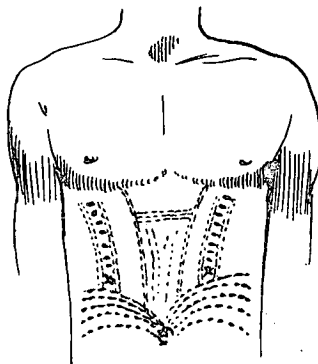
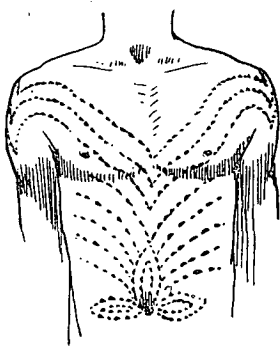


TATOUAGES DES INDIGÈNES DU VILLAGE DES OUAMIYANA.

beuses ou par des clairières de savanes, se trouve incontestablement dans la région bornée à l'ouest par le cours du Congo, des chutes de Stanley jusqu'au Nyangoué, et à l'est par le rebord du « fossé de l'Afrique centrale ».

Cet énorme espace n'avait été avant nous traversé que par deux Européens : Stanley et Emin-Pacha.

Emin était parti d'Ilouri, se dirigeant vers le sud-ouest, et avait cherché à atteindre Kiroundou, dans le haut Congo. Comme on le sait, il arriva à un point éloigné de dix jours de marche du but qu'il s'était fixé ; il tomba au milieu des complications des guerres entre Arabes et Belges, et il trouva là une fin profondément tragique. Par malheur, la plus grande partie de ses



TATOUAGES DE TOUPALO KIOUÉKÉ.

notes a été perdue, et par suite les renseignements que nous pouvions recevoir sur les pays qu'il a touchés en dernier lieu sont extrêmement bornés et pleins de lacunes.

Les descriptions fantastiques de « la grande forêt vierge » faites par Stanley sont, en revanche, connues du monde entier. Elles nous étaient parfaitement présentes, et bien souvent, pendant notre exploration, nous les avons comparées avec ce que nous constatons. Je ne me tiens pas pour autorisé à déclarer faux ou exact ce que Stanley nous raconte, car ma route était à plus de 300 kilomètres plus au sud de celle qu'il a suivie; mais je considère comme un résultat important de mon voyage d'avoir confirmé les hypothèses qu'il opposait à celles d'autres voyageurs sur le point suivant : dans la partie du bassin du Congo qu'il a décrite, les forêts ne courent pas le long des fleuves, en ne couvrant que des bandes de terre étroites de chaque côté, formant ce qu'on a appelé des « galeries »; elles se prolongent au delà, et les espaces immenses qui s'étendent entre les cours d'eau sont également couverts de forêts. Si maintenant, nous trouvant sous l'impression des descriptions de Stanley, nous avons éprouvé une désillusion, parce que nous vîmes non pas, comme nous nous y attendions, une nature d'une grandeur inspirant l'épouvante, mais bien au contraire une nature mortellement ennuyeuse, cette désillusion est due à ce que nous sommes tombés alors dans la même faute que lui : nous avons conclu d'une seule partie à tout l'ensemble. En effet, celui qui connaît les captivantes descriptions de « la grande forêt » sera d'accord avec moi pour dire que l'on a l'impression que les descriptions doivent s'appliquer à *toute* la région occupée par cette forêt, estimée par Stanley lui-même à 820 000 kilomètres carrés, et non pas seulement aux bandes étroites qu'il put connaître en descendant le fleuve Arouhouimi. Mais si le caractère de cette région de forêts est en effet bien le même sur les deux rives du Looua (ou Lova) que sur les rives de l'Arouhouimi, ce que des raisons hydrographiques et orographiques me font considérer comme vraisemblable, combien notre état d'âme et notre état

nerveux doivent avoir différé de ceux de Stanley, pour avoir éprouvé des impressions si totalement dissemblables ! J'envie ce qu'il y a en lui d'aptitudes à sentir vivement la grandeur, les beautés, et aussi les horreurs terrifiantes de cette nature ; et dans mon intérêt, aussi bien que dans l'intérêt de mon lecteur, je regrette qu'ayant atteint enfin la forêt après sept mois de marche fatigante, ma sensibilité pittoresque ait été alors totalement émoussée et déjà analogue, dans une certaine mesure, à l'absence complète de cette faculté qui caractérisait mes noirs compagnons.

Il y a encore un autre point à noter. Lorsque Stanley, à Yambouya, arriva au cours inférieur de l'Arouhouimi et pénétra de là dans la région de la forêt, il ne savait rien des pays qu'il abordait, sinon qu'en marchant toujours à l'est il devait finir par atteindre le lac Albert, et je ne savais non plus rien, sinon qu'à plusieurs centaines de kilomètres le Congo remontait du sud vers le nord. Mais, tandis que Stanley se trouvait alors au début de la marche, j'étais déjà en route depuis sept longs mois. Son but était devant lui ; moi, j'avais déjà rempli ma tâche, et la parole que j'entendais au fond de moi-même était : « Revenons vite dans notre pays ! »

De plus, tandis que Stanley, d'après son propre récit, commandait une horde indisciplinée et avait plus de charges à porter qu'il n'avait d'hommes, ce qui l'obligeait à franchir à plusieurs reprises les plus mauvais passages, moi j'avais sous mes ordres une troupe bien disciplinée, bien entraînée, et plus de porteurs que je



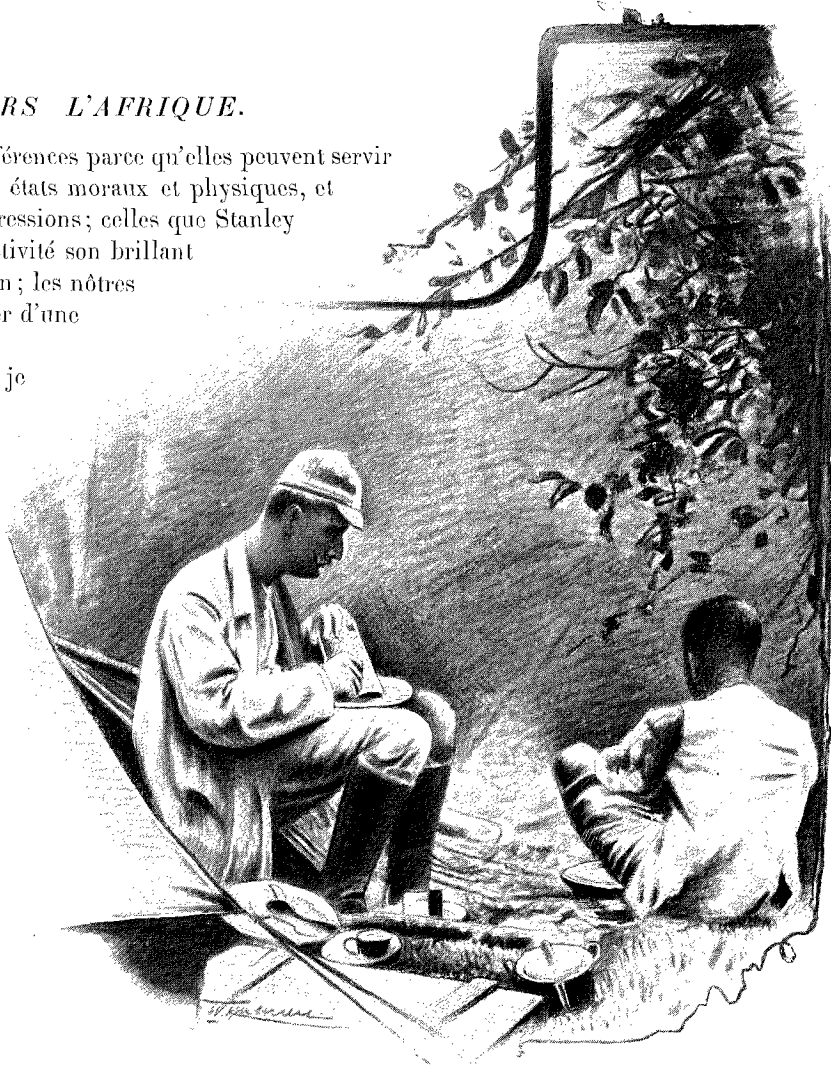
OISEAUX DU LAC KIVOU. — DESSIN DE W. KUINERT.

A TRAVERS L'AFRIQUE.

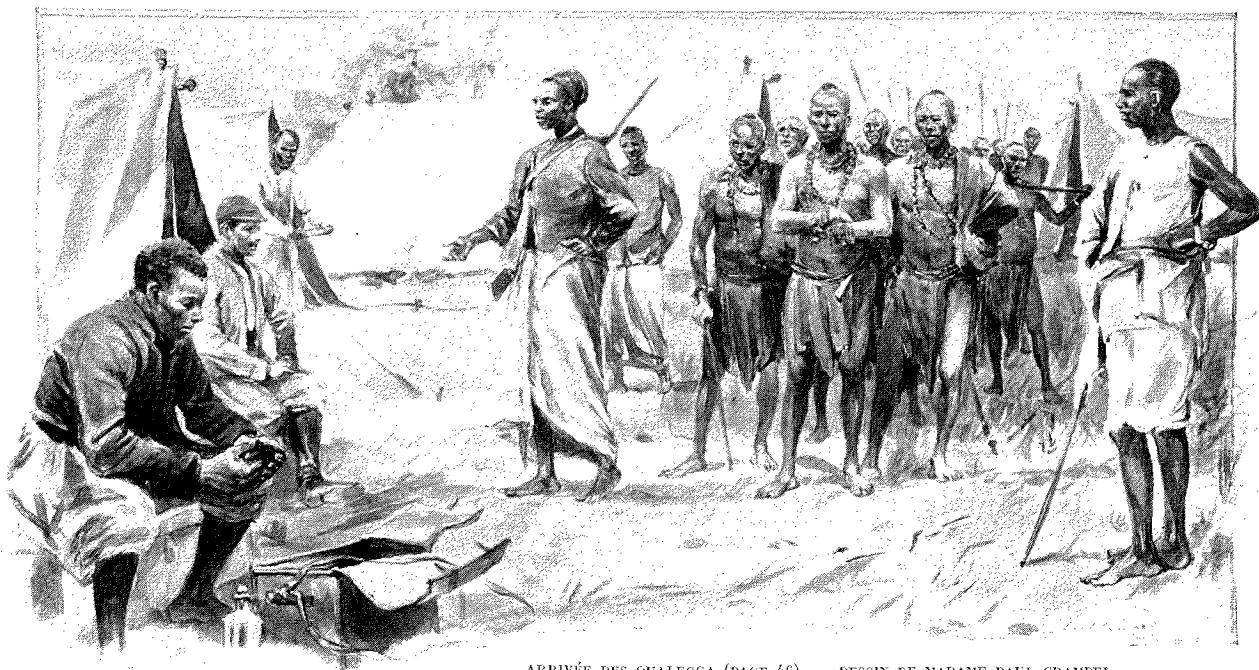
n'avais de charges. Je signale ces différences parce qu'elles peuvent servir à expliquer la dissemblance de nos états moraux et physiques, et par suite la dissemblance de nos impressions; celles que Stanley éprouva mettaient en continuelle activité son brillant talent descriptif et sa vive imagination; les nôtres ne pouvaient que rarement nous tirer d'une certaine apathie.

Après cette courte digression, je reviens aux incidents de notre marche du 28 juin au 21 septembre, jour où nous vîmes devant nous les eaux du Congo; pour relater ces incidents, je suivrai d'aussi près que possible mes notes quotidiennes, telles que je les trouve sur mes carnets.

Jusqu'à présent, dans l'Ounyamouezi, dans l'Ousoui et surtout dans le Rouanda, nous avions pu embrasser du regard le pays, et souvent sur des étendues de plusieurs milles; nous avions pu aussi entrer assez en contact avec les populations non seulement pour obtenir des renseignements sur l'étroit sentier que nous avions à prendre, mais pour nous faire un jugement sur l'ensemble et les détails de la région traversée. Mais maintenant notre sentier nous faisait passer dans des régions où la végétation était telle, que la vue des alentours nous était interdite. Les perspectives de ce genre furent rares dans le Boutembo, et plus tard impossibles dans le Boulegga. Ce qui était seulement éloigné de quelques mètres de chaque côté de la route restait nécessairement caché à nos regards. Des voyageurs qui viendront après nous et qui croiseront les routes que nous avons suivies pourront certainement parvenir à savoir bien des choses nouvelles



LA VIE DANS LA FORÊT. — DESSIN DE W. KUHNERT.



ARRIVÉE DES OUALEGGA (PAGE 46). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPÉL.

sur cette forêt primitive et sur la vie sauvage de ses habitants. C'est seulement lorsqu'on aura rapproché toute une série d'itinéraires se croisant l'un l'autre que l'on pourra avec fruit tenter une description comprenant l'ensemble du pays et des habitants.

28 juin. — Camp de Karounga. Nous avons quitté hier la rive du lac et nous avons pénétré dans les montagnes en nous dirigeant vers l'ouest. Nous avons eu la chance de trouver un petit homme d'aspect joyeux, qui paraît appartenir à la tribu des Onalegga, et qui veut bien nous conduire à travers les montagnes dans le pays de Boutembo. Il prononce le mot de Louva pour nous désigner l'eau, et ce mot est pour nous un trait de lumière, car *Louva* peut bien être la même chose que *Lova*, et la Lova ou Loona est un cours d'eau dont l'embouchure dans le Congo est déjà marquée sur les cartes.

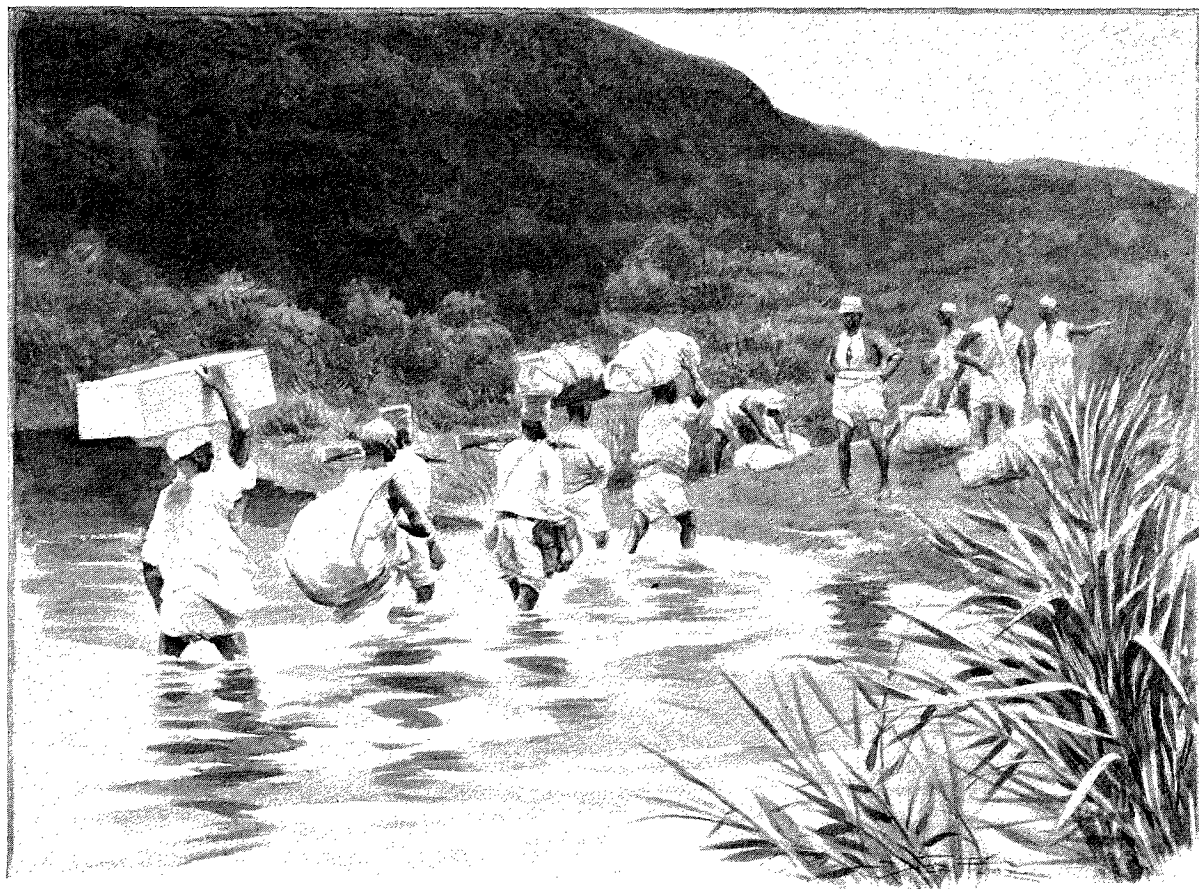
Aujourd'hui nous nous sommes mis en route avec un troupeau de 10 bœufs et de 40 moutons, entourés d'une foule ébahie, dans laquelle se trouvent plusieurs individus portant des bonnets faits de peaux de bêtes.

J'ai toute raison d'être satisfait de l'état sanitaire de la caravane. En réalité il n'y a à soigner que des blessures aux pieds, mais malheureusement les bandes et le sublimé diminuent rapidement. Nous nous portons tous trois remarquablement bien; nous n'éprouvons rien des insomnies qui souvent sont la souffrance des pays tropicaux. Mais, quoique le corps soit encore vigoureux et le système nerveux en bon état, je ne peux m'empêcher de temps en temps de me laisser aller à des méditations philosophiques sur les charmes de l'Europe.

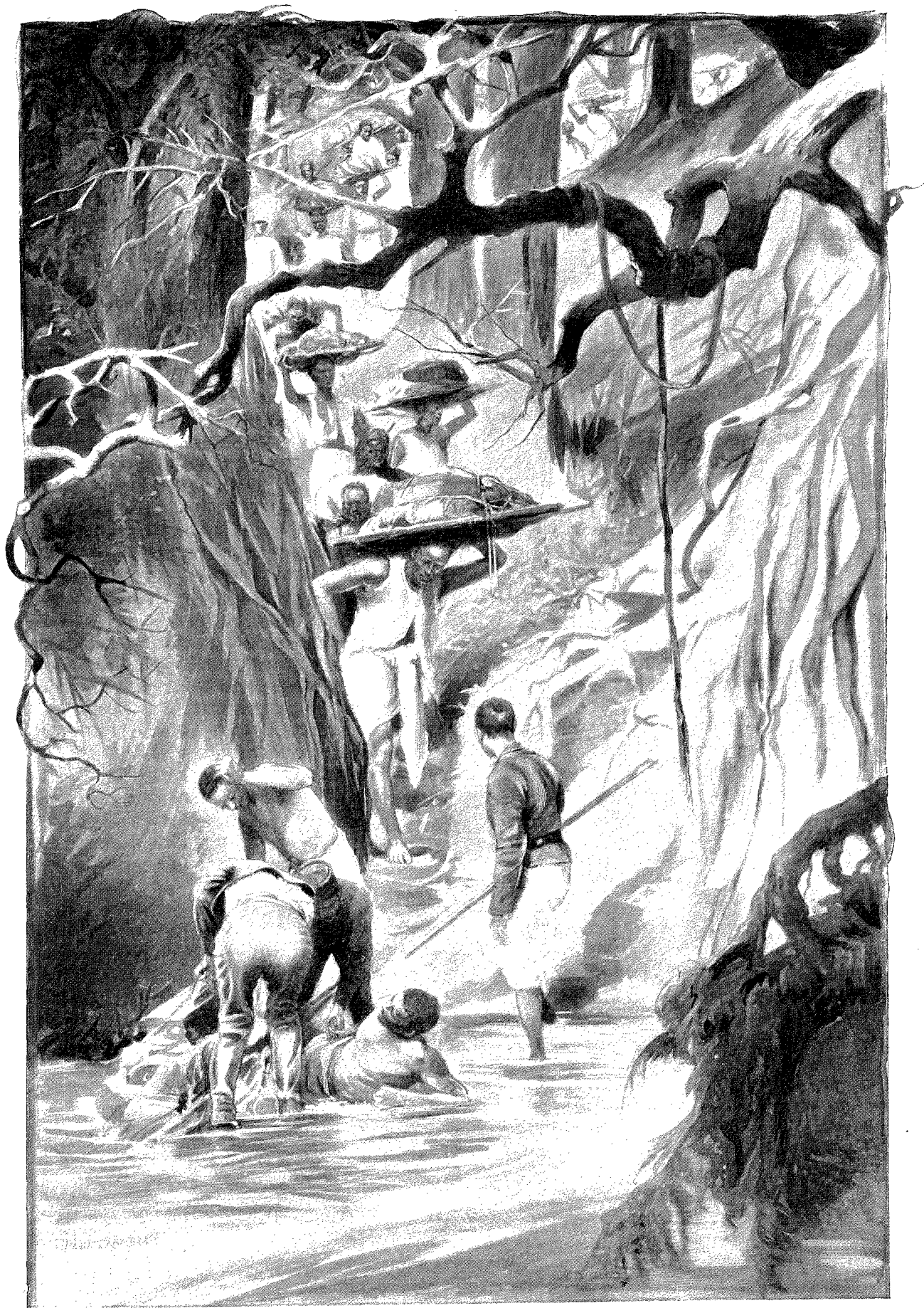
29 juin. — Cette nuit, chose fâcheuse, notre guide s'est enfui, et nous sommes obligés de rester ici campés un jour de plus. L'askari nommé Manyagalika, à qui avait été confiée la surveillance du fuyard, est sévèrement châtié de sa faute, car maintenant notre existence peut dépendre d'un bon guide.

1^{er} juillet. — Après des marches fatigantes (8 à 9 heures par jour) nous sommes grimpés hier et aujourd'hui sur la crête des montagnes qui forment à l'ouest la limite et le rebord du « fossé de l'Afrique centrale ». Nous avons eu d'abord des herbes de 3 mètres de haut; ensuite un fourré impénétrable de bambous qui nous a donné beaucoup de mal et qui m'a forcé à envoyer en avant un fort détachement de pionniers. Les hautes tiges attaquées et abattues par les coutelas et par les haches tombaient en craquant avec force et l'on entendait très nettement dans la forêt l'écho de ces craquements.

La nuit, la température est déjà descendue dans le camp jusqu'à 6 degrés, et nous nous sommes pourvus de nos vêtements de drap. Nous avons pris congé pour toujours du beau lac Kivu, lorsque, hier, il y eut tout



TRAVERSÉE D'UN MARAIS. — DESSIN D'A. PARIS.



LA GRANDE FORÊT (PAGE 50). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

à coup une éclaircie dans le brouillard, et, bien au-dessous de nous, nous vîmes le clair miroir des eaux qui se perdait dans le lointain.

Nous n'avions plus maintenant qu'une très faible espérance de trouver bientôt des habitations. Le froid coupant ne contribuait pas précisément non plus à nous mettre de bonne humeur et nous avions besoin des merveilleux effets de lumière que produisait le feu du camp, se projetant entre les sombres tiges de bambous, pour maintenir dans nos esprits le ressort et la vitalité qui nous étaient nécessaires.

Il n'était pas surprenant que toute vie animale qui s'approchait de nous disparût instantanément; le jour, tout était effarouché et mis en fuite par les coups sonores des coutelas et des haches; la nuit, par les lueurs et les flammes de notre feu; aussi, hier, fut-ce par hasard que, de la tête de notre colonne s'avancant lentement, nous aperçûmes un instant deux énormes buffles. L'épaisseur des herbes nous empêchant malheureusement à cet endroit de quitter le sentier, nous dûmes renoncer à poursuivre ce gibier. Nous y aurions peut-être mieux réussi dans la forêt de bambous, car un homme isolé, sans fardeau à porter, pouvait encore se glisser assez vite entre les tiges. Le sol non plus n'offrait pas ici de trop grandes difficultés; il était couvert en grande partie de pâturin mou, dans lequel poussait en abondance une grande immortelle (*Helichrysum?*), probablement la même que celle dont le docteur Stuhlmann signale la présence sur les grandes hauteurs du Rounssoro. Comme autres échantillons de la flore, nous remarquons encore le géranium, trois espèces de fougères et une ombellifère.

3 juillet. — Quatrième campement dans les montagnes boisées, et toujours aucune trace humaine, malgré une marche de neuf heures! La lenteur avec laquelle nous sommes obligés de nous frayer notre route en avant est désespérante. Et nous ne sommes pas encore dans la grande et redoutée forêt de la dépression du Congo, nous sommes toujours bien haut dans les montagnes. Ajoutons que l'eau nous manqua au moment où nous allions camper! Dans aucune des vallées voisines ne se trouvait de ruisseau. Mais aujourd'hui le sort nous fut clément: un terrible orage accompagné de grêle vint à éclater et en une demi-heure nous eûmes suffisamment d'eau, en recueillant les torrents qui coulaient de la toiture de nos tentes.

4 juillet. — Nous sommes toujours enfoncés dans les fourrés les plus épais, mais du moins avons-nous de nouveau de l'eau. Les ruisseaux ont ici des bords profondément ravinés; ils doivent déjà appartenir au bassin de la Looua, c'est-à-dire du Congo. Le paysage a parfois une certaine grandeur. Nous admirons d'énormes fougères arborescentes qui ont jusqu'à 5 mètres de haut, des rubiacées élancées qui s'élèvent au-dessus des fourrés; des arbrisseaux portant des feuilles gigantesques, épaisses et dures comme du cuir. Les lianes entourent de leurs réseaux l'édifice aux mille colonnes des groupes de colonniers. La piste que nous suivons se glisse, à peine reconnaissable, au milieu de toute cette végétation; tantôt elle s'élève sur les sommets les plus escarpés, tantôt elle descend de la montagne en droite ligne; aussi les plaintes et les gémissements de nos infortunés porteurs ne cessent pas. Un âne de charge, pendant cette grimpe difficile, dégringole et se casse le cou. Le pis, c'est qu'il nous faut entamer notre réserve de viande de boucherie: 35 moutons (et c'est assez peu pour 300 hommes affamés) doivent y laisser leur vie. L'arrière-garde, qui n'arrive au campement qu'à 5 heures de l'après-midi, peut nous dire tout le mal qu'elle a eu pour pousser le bétail à travers cet enchevêtrement de plantes.

Hier j'avais envoyé en avant, comme messager^s, dans la direction de l'ouest, Tofik et Sef ben Karego. Ce dernier est un solide Pangani qui est chargé de porter mon appareil photographique. Ils reviennent avec des nouvelles pleines de promesses. Ils ont trouvé un pays de collines et d'herbages nommé Boutembo, et aussi un village misérable. Mais Tofik me dit en secret qu'il ne faut pas compter là sur de la nourriture.

8 juillet. — Dans ces derniers jours, nous avons pu avoir une idée approximative du caractère du pays de Boutembo et de la situation actuelle de ses habitants. Cela a pu être autrefois un pays très florissant, mais ce que nous voyons maintenant en fait de traces de culture n'existe plus qu'à l'état de ruines.

Que l'on se figure une région de collines irrégulières avec des vallées profondément creusées, région qui pourrait rappeler le Rouanda, si, sur les sommets, au lieu d'une végétation de carex, solidement installée, et ayant 4 mètres de haut, on avait les yeux réjouis par de riches pâturages, et si, dans les vallées, au lieu de fourrés sauvages, on voyait des massifs de luxuriants bananiers. En y regardant de plus près, il nous semble que le pays, il y a très longtemps, a été aussi riche, aussi fertile que le Rouanda, car dans le fond des sombres vallées on voit encore des tiges vert clair de bananiers; ils sont redevenus sauvages, ne portent pas de fruits ou n'en produisent que de mauvais, cependant c'est là un signe d'ancienne culture.

Sur un grand nombre des collines, cette différence entre autrefois et aujourd'hui nous saute encore plus clairement aux yeux, car de tous côtés on rencontre des débris de huttes réduites en cendres, et qui déjà sont en partie recouvertes d'herbe et de lisérons à fleurs violettes. Ça et là on découvre encore aussi des traces de plants de haricots. La population paraît, pour la majeure partie, avoir émigré ou avoir été exterminée.

Lorsque le pays était encore peuplé, les habitants des communes isolées s'étaient réunis et avaient entouré leurs villages de fortes palissades, pour se défendre contre les ennemis du dehors. L'ennemi qui pénétra dans ce canton venait de l'ouest; vers l'est, du côté des montagnes que nous venions de franchir, il semble qu'il n'y ait eu aucunes relations. L'ennemi qui se présenta n'était pas en nombre excessif, mais il avait de la poudre et du

plomb, et il agit très méthodiquement d'après le principe : *divide et impera*. Les Ouatembo nous dirent que ces envahisseurs étaient des Ouassemba, et nous reconnûmes sans peine en eux les hordes d'esclaves pillards qui, dans le Manyéma et au Congo, sont à la solde des Arabes, les aident dans leurs expéditions à la recherche de l'ivoire ou des esclaves et ont porté jusqu'ici le ravage, les rapines et la mort. Avec une habileté de diplomates, ils ont fait agir un petit pays contre un autre, une commune contre sa voisine, pour les assaillir successivement et les dépouiller.

Nulle part n'apparaît mieux cette vérité qu'un pays soumis à une autorité unique et forte a contre l'ennemi extérieur une force de résistance incomparablement plus grande, et, par cela même, peut devenir beaucoup plus florissant qu'une autre contrée, divisée en une centaine de communes ou de petites tribus, où chacun attaque le voisin, et où, comme cela nous est arrivé, cinquante noms différents sont donnés lorsqu'on demande quel est le maître et le souverain.

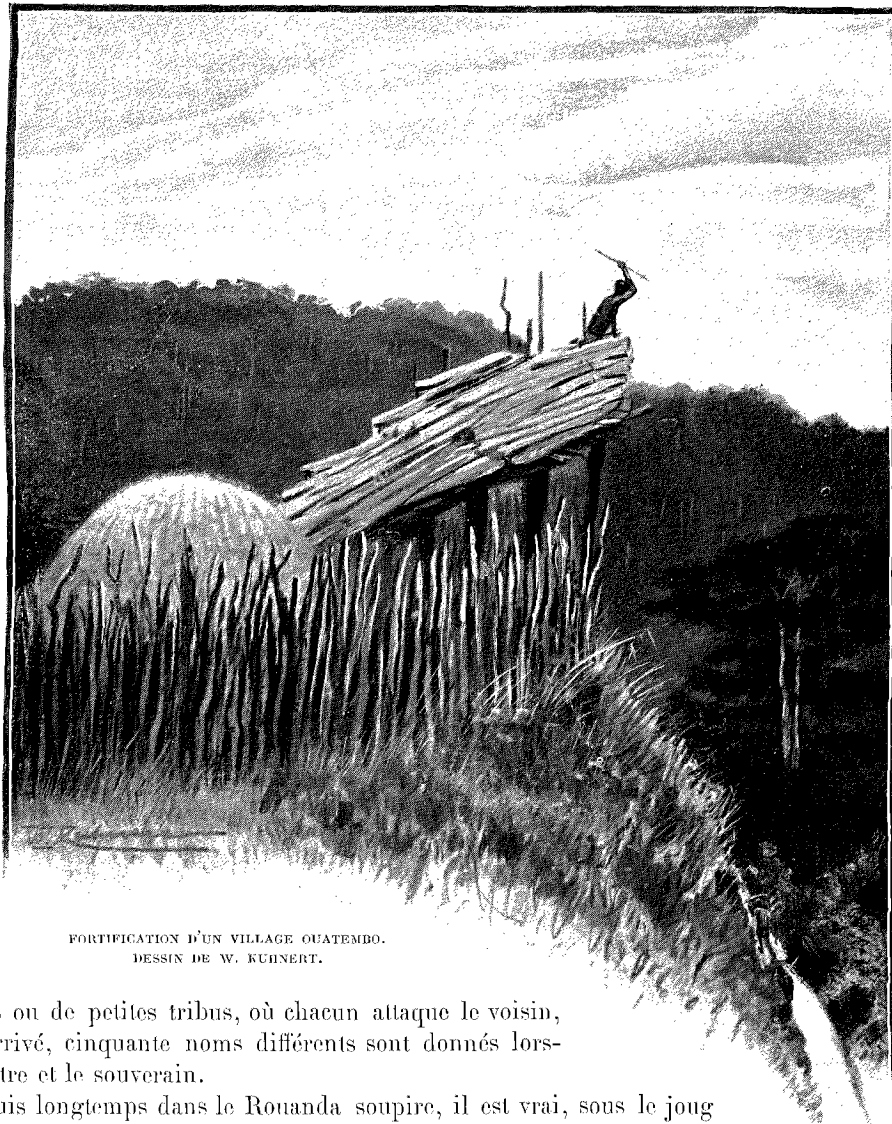
La population établie depuis longtemps dans le Rouanda soupire, il est vrai, sous le joug du Kigéri et de quelques seigneurs, mais, en revanche, chacun y mange tous les jours son pain, chacun peut se réchauffer dans sa hutte; la sécurité, la confiance dans l'ordre social, sont si grandes que personne ne sort armé; personne ne juge nécessaire de se réunir au voisin pour entourer les fermes de palissades protectrices et former des villages. Ce pays, régi monarchiquement, pourrait par ce motif se défendre sans peine contre les Arabes, s'ils cherchaient à y mettre le pied.

Au contraire, le Boutembo, le modèle d'un pays divisé en petits États misérables, est devenu la proie de bandes peu nombreuses, mais qui ont su tirer parti de ses côtés faibles; c'est aujourd'hui un pays ruiné.

Aujourd'hui et hier nous avons rencontré çà et là des amas de huttes qui évidemment devaient encore être habitées, mais personne ne pouvait faire un reproche aux habitants d'avoir fui devant nous : mes hommes portaient les mêmes étoffes blanches et les mêmes mystérieux « bâtons » qui peuvent lancer la fumée et le plomb, tout semblables en cela aux « Manyéma » qui étaient venus chez eux de l'ouest.

Quelques individus seulement prirent confiance, après avoir longtemps parlementé et gesticulé; d'autres furent saisis par mes patrouilles, pour nous servir de guides. Ils nous apprirent que, plus loin, vers l'ouest, il y avait de plus grands établissements avec des champs plus riches; les Manyéma les avaient épargnés parce que leurs habitants étaient devenus amis des Ouassemba, et les avaient trahis, eux, qui étaient leurs amis et de la même race.

Nous reçûmes cette bonne nouvelle avec un véritable soulagement, car il nous devenait tous les jours plus difficile de nous procurer des vivres. Deux jours auparavant, il nous avait fallu faire une halte d'un jour, pour envoyer dans toutes les directions de forts détachements de fourrageurs : ils devaient chercher de leur mieux dans les vallées les bananes encore vertes qui pouvaient se trouver sur les arbres, et dans les champs les haricots et



FORTIFICATION D'UN VILLAGE OUATEMBO.
DESSIN DE W. KUHNERT.

1. Qu'ils soient ou non de cette race, on s'est habitué à désigner sous le nom de *Manyéma* les hommes qui sont à la solde ou esclaves des grands traitants arabes.

les maïs à moitié gâtés. Beaucoup revinrent lourdement chargés, mais d'autres avaient les mains vides; avec ces provisions, nous pûmes apaiser un peu dans le camp les souffrances de la faim. Nous avions de plus à craindre qu'en se nourrissant constamment de fruits aqueux et encore verts, nos hommes ne perdissent leurs forces. Pour comble de malheur, il nous fallut constater un jour la disparition, restée inexplicable, des deux derniers moutons qui avaient été gardés pour nous, Européens, de sorte que nous fûmes complètement privés de viande pendant quelque temps, car les bœufs, notre dernière réserve, ne devaient pas être touchés tant que nous étions séparés du Congo par une distance d'au moins deux mois de marche.

Dans ces temps de privations il s'agissait avant tout de maintenir la bonne tenue des hommes, à l'aide d'un châtiment sévère infligé à ceux qui s'égarèrent par manque d'attention; je cherchai aussi, en les réunissant tous et en leur parlant, à prévenir le découragement et l'affaiblissement de la discipline.

11 juillet. — Nous avons encore gardé deux nuits le même campement, parce que nous sommes non seulement sans nourriture, mais sans guide. Manyagalika, l'askari dont nous avons déjà parlé, s'est pour la seconde fois endormi à son poste pendant la nuit, et a laissé s'esquiver les sauvages qui devaient nous guider. Cette faute demande un châtiment doublement sévère, et le coupable, aussitôt dégradé de son rang de soldat, est réduit au rôle de porteur.

Nulle part, dans aucune direction, nous n'apercevons d'habitations, et si mes patrouilles ne trouvent aujourd'hui aucun indigène, je ne sais pas ce que nous ferons. Il y a bien des sentiers qui s'enfoncent dans les fourrés, mais du côté de l'ouest nous rencontrons devant nous de profonds ravins; sur les hauteurs on n'aperçoit pas de bananiers, et qui sait même si nous aurons réussi demain à gravir ces hauteurs, car à tous nos maux s'ajoute un temps pluvieux : le sol boueux devient glissant comme s'il était huileux, et la marche, avec des charges à porter, est presque impossible. Moi-même, hier, je ne suis pas tombé moins de dix fois. Dans ces circonstances, si nous réussissons en un jour à avancer de 3 kilomètres, nous devrons être extrêmement satisfaits. La modestie convient à l'homme!

A 11 heures revient enfin Ombacha Hamis. Comme toujours, ses efforts ont été couronnés de succès, car il pénètre dans le camp accompagné de vingt indigènes. Ils disent appartenir les uns à la tribu des Oualegga, les autres à la tribu des Ouatembo, et bientôt ils se promènent dans notre camp sans aucune timidité. Ils portent autour du cou de longues chaînettes plusieurs fois enroulées, qui ressemblent à des chapelets et se composent de fruits sylvestres, enfilés les uns au bout des autres. A leurs bras pendent de petites amulettes. Autour du bas-ventre s'enroulent de fines cordelettes sur lesquelles des bandes de tissu d'écorce sont placées de telle sorte qu'elles forment en avant et en arrière une espèce de tablier. Ils paraissent bien nourris, et, à en juger d'après leur mine, ils viennent d'un endroit qui n'a pas encore été pillé et qui doit être riche en subsistances. Ils sont petits de taille, et ont le corps épais et gras. Toute la chevelure est rasée, à l'exception d'une petite place arrondie au sommet de la tête. Juste l'inverse de la tonsure des moines.

A notre grande joie, ces indigènes peuvent nous donner des détails de toute espèce sur la région de l'ouest. Sur le Louovo nous trouverons la tribu des Ouabira, et là viennent souvent les Ouassembe (Manyéma) sous leur chef Kaouaré-Ouare. Ils ne savent rien du Congo ni d'un lac nommé Ozo.

15 juillet. — Comme nous devons nous y attendre d'après les dires des Ouatembo, les pays que nous avons traversés ces derniers jours sont beaucoup mieux cultivés. Les chasseurs d'esclaves ont été, dans leur propre intérêt, assez intelligents pour épargner certaines régions du pays, afin de ne pas avoir eux-mêmes à souffrir de la disette quand ils reviendront.

Malheureusement nous avançons, même encore maintenant, avec une incroyable lenteur : il faut, pendant des heures et des heures, grimper péniblement pour franchir collines sur collines, ravins sur ravins. Cette marche d'escargots est une vraie torture. Les villages nombreux que nous avons traversés ces jours derniers sont tous sans exception sur les sommets des collines, qui ont été aplanis et débarrassés de l'herbe. Ils consistent pour la plupart en groupes de vingt à trente huttes, ayant la forme d'un œuf coupé en deux dans le sens de la longueur. A l'extrémité en pointe est l'entrée, fermée avec des planches. Les huttes elles-mêmes sont faites d'un bâti de bois, arrondi en voûte et entrelacé de laiche; elles sont groupées irrégulièrement autour de la place du village, au milieu de laquelle se trouve une hutte plus grande, avec quatre issues et une quantité d'escaliers : sans doute « la salle du Conseil ». Dans l'intérieur des huttes nous remarquons aussi des escabeaux et des boucliers en bois, légèrement arrondis, carrés, et de la hauteur d'un homme, puis des cuillers de bois, et des battoirs pour écraser.

Après avoir gravi par un chemin creux une montagne escarpée, et après avoir franchi, non sans peine, une étroite porte de palissade, lorsque nous pénétrions enfin au milieu du village, où se trouvait une place très bien déblayée, nous n'apercevions d'abord pas une âme : toute la population se tenait cachée dans le voisinage, et elle ne paraissait que lorsqu'elle était sûre que nous n'avions que des vues pacifiques. Bientôt s'établissait avec grande activité un commerce de bananes. Dans des jours meilleurs, j'avais sévèrement interdit tout achat, tout arrêt pendant les marches, mais maintenant je permis l'achat de provisions, car nous ne savions pas si nous avions devant nous un pays habité ou désert. On acceptait volontiers comme paiement des perles, mais on préférait les étoffes.

Deux choses nous frappèrent : nous ne vîmes jamais d'armes à la main des naturels, et nous n'aperçûmes

aucune femme. L'absence de ces deux facteurs si importants dans la vie des hommes n'était qu'une conséquence passagère des dernières incursions des Manyéma. Le peu d'objets précieux que ces gens avaient pu garder en leur possession fut soigneusement dérobé à nos regards.

Pendant ces journées, notre existence au camp reprit ses habitudes ordinaires. Nos tentes furent pour la plupart placées sur le sommet des collines, à des endroits où l'on avait déjà fait du feu. En choisissant les emplacements, je m'abstenais autant que possible de m'installer dans des villages encore habités, afin de fixer pour mes hommes les risques de petite vérole; les villages abandonnés étaient en général si encombrés de végétation, qu'il était difficile de s'y faire une place libre.

Les marches duraient en général jusqu'au delà de midi. Le ciel se montrait élément pour nous; il nous envoyait de la pluie plus rarement que pendant les dernières semaines, et d'habitude elle ne tombait que lorsque nous avions pu étendre sur nous le toit protecteur de nos tentes. Je ne trouve dans mes notes qu'un orage, qui éclata le 13 juillet; il y eut une forte chute de grêle; les grêlons atteignaient la grosseur d'un œuf de pigeon, et nos hommes, criant de douleur, se sauvèrent sous leurs tentes ou sous les huttes.

Trois porteurs, chose singulière, ont déserté. Dans cette solitude si sauvage, il leur est impossible de fuir bien loin, et nous supposons qu'ils ont voulu simplement se dérober à leurs obligations de porteurs de charges; ils suivront tranquillement la caravane, de loin.

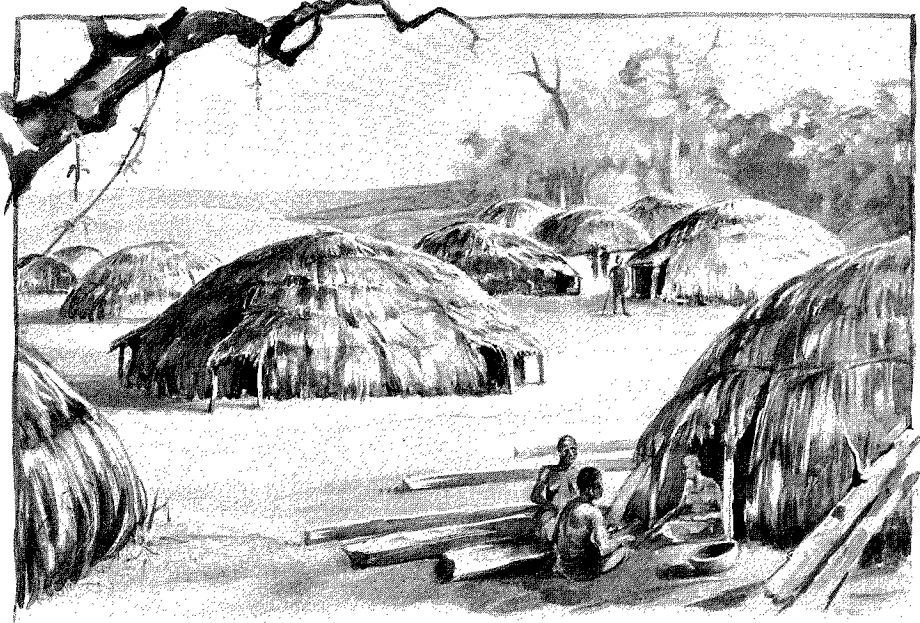
Il y a aussi des pertes parmi les animaux. Aujourd'hui le docteur a été obligé de tuer son mulet en lui tirant un coup de feu dans la cervelle; cette bête souffrait de quelque maladie infectieuse et ne

pouvait plus avancer. C'est là une perte sensible, car si depuis longtemps il est impossible de se servir d'une monture, la chair de mulet est très comestible, et qui sait si les jours ne sont pas proches où nous devons attaquer cette dernière réserve. En attendant, nous pouvons encore nous en tirer assez bien. Sur notre menu d'aujourd'hui il y a : « Bouillon de mulet; tranche de mulet »; et comme bouquet : « marmelade de bananes fermentées au sucre ». Le chien Teck aura aussi bien de la peine à conserver l'existence; il refuse absolument la banane comme aliment et il faut le « gaver » de force.

25 juillet. — Demain, d'après nos guides, nous devons arriver à un grand fleuve, nommé Louoho ou Louogo, qui réunit ses eaux à celles du Congo. Au delà on trouve le pays de Boulegga.

Nous devons des renseignements utiles à un chef de tribu, Kitalaoua, dont nous avons atteint le village principal. Ses sujets, une sous-tribu des Ouatembo, se donnent à eux-mêmes le nom de Ouanyasaïko. Leur taille extrêmement petite pouvait nous faire supposer que nous avions devant nous des représentants de la race de nains qui a été vue et décrite par Schweinfurth, Stanley et Stuhlmann. Mais, en étudiant cette peuplade de plus près, nous trouvons qu'elle n'a aucun des caractères qui ont été donnés comme particuliers au peuple des Pygmées : la peau brun clair, couverte d'un duvet mou, le caractère sournois et peureux, la chasse et la pose de trappes à gibier comme occupations. Ils se distinguent au contraire précisément par des manières ouvertes, amicales, et par un naturel enjoué. Ils sont exclusivement occupés aux travaux des champs et cultivent les bananes, le maïs et les haricots; ils prétendent qu'avant l'arrivée des Manyéma dans leur pays, ils possédaient de nombreux troupeaux. Il ne doit y avoir de véritables nains que dans le nord.

La manière dont les sujets de Kitalaoua fortifient leurs villages était faite pour attirer au plus haut point notre attention. Comme nous l'avons déjà dit, les petites communes se placent toujours sur le sommet d'une colline, dont les versants sont en terres cultivées. Tout autour s'étend la forêt. De cette forêt partent ordinairement deux étroits sentiers qui pénètrent dans le village par deux côtés opposés; ces accès sont en pente extrêmement raide ou bien forment des détours et se terminent, juste devant la porte, par un chemin creux fait



VILLAGE OUATEMBO. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPÉL.

à dessein et qui est si étroit qu'on ne peut le franchir que homme par homme. On arrive alors devant une double porte fortement barricadée avec des madriers. A moins que l'assaillant n'ait des armes à feu, il lui serait difficile de pénétrer de force jusque-là, car au-dessus des portes ou à des endroits de la palissade plus en saillie que les autres, il y a de hauts postes de garde, bâtis avec des poutres, en forme de bastions, et qui dominant au loin.

Dans le village de Kitalaoua, nous avons monté sur plusieurs de ces postes de garde, et de là nous avons joui d'une vue splendide sur la forêt environnante. A côté de ces constructions, il y avait, amoncelés, des blocs de rochers et des poutres avec des pointes durcies au feu; c'est là le matériel de défense dont se servent les habitants du village pour repousser les hardies attaques.

Nous demandons à plusieurs reprises si ce système de défense a existé de tout temps et si l'on possède aussi des arcs, des flèches et des lances, mais les réponses qui nous sont faites sont contradictoires. Ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est que les Ouatembo ont autrefois possédé des armes de fer, mais qu'elles leur ont été pour la plus grande partie enlevées par les Manyéma; si, par suite, ils ont choisi une manière de se défendre et des armes qui rappellent les usages de la Germanie primitive, ils ont dû, obéissant à la nécessité, adopter en même temps un système qui a rendu leurs villages capables de résister aux attaques des sauvages.

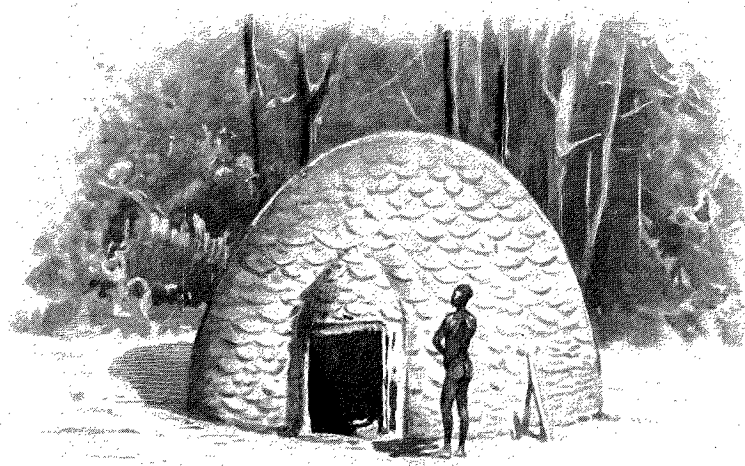
Dans l'intérieur des villages, nous trouvâmes, là aussi, de belles places bien dégagées; les huttes avaient une forme plus allongée que celles que nous avions vues jusqu'alors; elles étaient, comme toujours, recouvertes de grandes feuilles de phrynium. Entre elles s'agitait une foule d'indigènes, vendant, achetant, marchandant; et toutes les fois qu'ils avaient vendu leur bien faible provision de bananes, ils disparaissaient mystérieusement dans la forêt, pour remplir de nouveaux fruits leur petite corbeille en écorce.

Plusieurs de ces sauvages portaient sur le dos et au creux de l'estomac divers tatouages, et leurs visages étaient décorés de grandes taches noires comme du charbon.

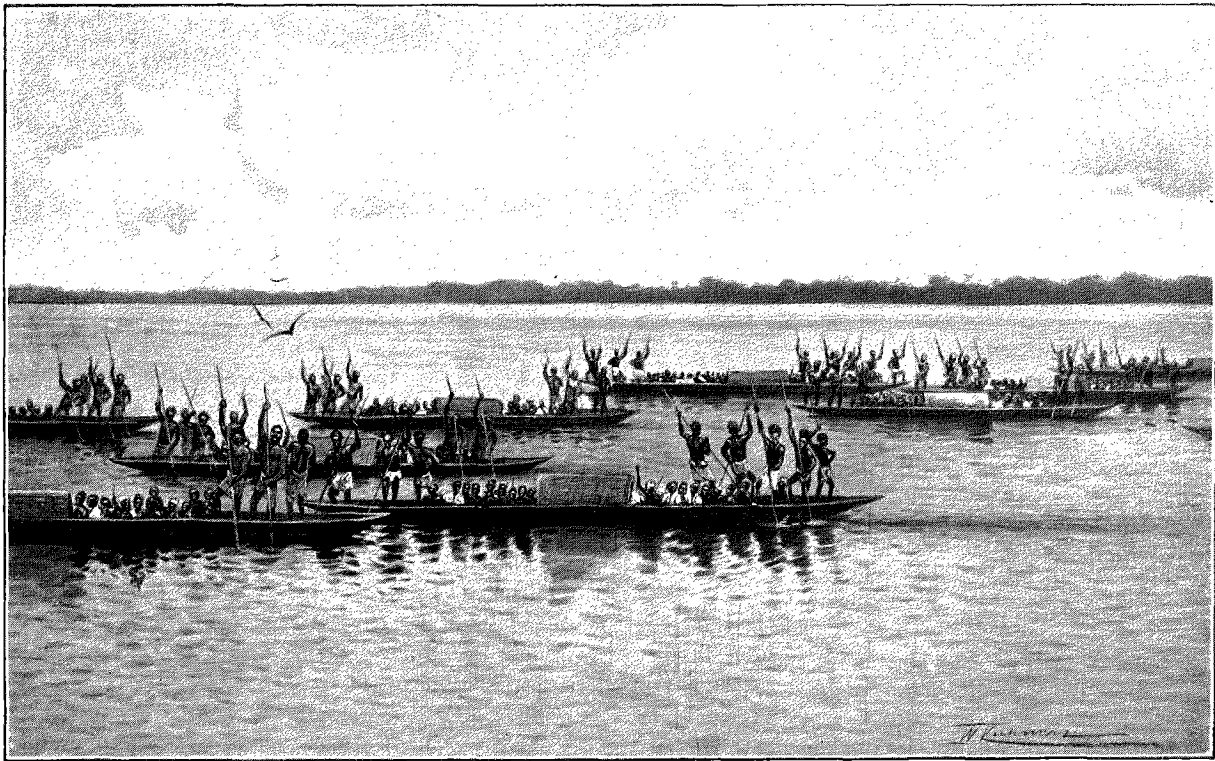
Quand nous avons établi notre campement dans le voisinage ou dans l'intérieur d'un de ces grands villages, les heures que nous passions sur ces places aérées et bien tenues nous semblaient un vrai bienfait, comparées aux montées et aux descentes, exténuantes pour le corps et pour l'esprit, qu'il avait fallu subir dans la matinée. Pendant les derniers jours, la forêt était devenue de plus en plus ennuyeuse et monotone. Les ravins escarpés et les nombreux cours d'eau apportaient heureusement une certaine variété d'aspects, mais par combien de fatigues, d'efforts, d'essoufflements, ne fallait-il pas la payer! Je ne peux plus penser qu'avec un sentiment de terreur à ces marches de notre retour.

(A suivre.)

COMTE DE GÛETZEN.



UNE HUTTE DANS LA FORÊT. — DESSIN DE W. KUHNERT.



NAVIGATION VERS LES CHUTES STANLEY. — DESSIN DE W. KUHNERT.

A TRAVERS L'AFRIQUE¹, DE L'EST A L'OUEST, PAR M. LE COMTE DE GOETZEN.

Le retour par la Grande Forêt. — Un État à esclaves. — Le Congo. — Embarquement à Banana.



UN ARABE DU HAUT CONGO.
DESSIN DE W. KUHNERT.

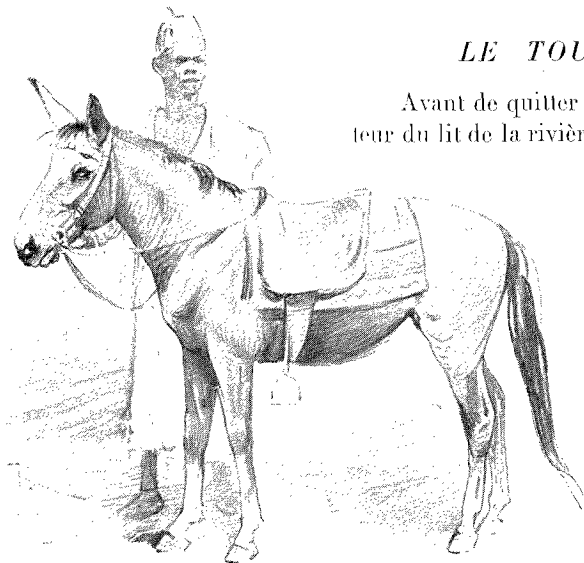
LE 28 juillet. — Ici, dans le pays des Oualegga, la forêt sans fin nous enveloppe de toutes parts, mais le terrain est devenu sensiblement plus plat.

Avant-hier, nous avons traversé la première grande rivière, le Louoho, sur un pont suspendu, oscillant, fait de lianes et de branches. Les rives de ce cours d'eau étaient bordées d'une luxuriante flore tropicale, et nous eûmes enfin de nouveau devant nous un tableau où nous pouvions reposer nos regards.

Le passage sur ces tiges branlantes se fit avec une extraordinaire lenteur. Malgré toutes les précautions prises au passage de chacune des charges, nous eûmes un malheureux accident. Maroufou, un de mes porteurs de caisses, perdit l'équilibre sur le pont et disparut dans les eaux tumultueuses. Quelques adroits Somalis, à ce moment, étaient au-dessous du pont, occupés à remorquer avec de longues cordes le bétail et les mulets; ils ne réussirent à repêcher que le coffre et le turban de Maroufou.

Nous avions à peine touché la rive occidentale, que les patrouilles envoyées en reconnaissance revinrent et nous dirent que nous avions manqué le chemin qui conduisait aux plus prochains oualegga et que par conséquent nous devions refaire en sens inverse notre traversée de la rivière. Ce retour sur nos pas nous parut dangereux, car il aurait agi sur nos hommes d'une façon déprimante; nous résolûmes d'attendre et d'envoyer encore des messagers dans différentes directions. On vint heureusement nous annoncer bientôt qu'il existait, en avant de nous, un sentier qui passait à travers d'anciennes cultures de bananiers, et que l'on pouvait par conséquent continuer la marche en avant.

1. *Suite. Voyez p. 1, 13, 25 et 37.*



UN MULET DE SELLE. — DESSIN DE W. KÜHNERT.

Avant de quitter le Louho, j'essayai de déterminer avec l'hypsomètre la hauteur du lit de la rivière. J'obtins 760 mètres environ. Or, six jours après notre départ de la côte, nous étions déjà à cette même hauteur où nous nous trouvions ici, au centre du continent. Nous n'avions plus que ce petit nombre de mètres à descendre pour atteindre le niveau de l'océan Atlantique, et cependant bien des mois pouvaient encore s'écouler avant qu'il nous fût donné de toucher réellement le bord de la mer ! Il y a là une démonstration frappante de la différence qui existe entre l'Afrique orientale, formant un vaste plateau, et le bassin du Congo, formant au contraire une immense dépression.

Hier, dans la matinée, après une heure et demie de marche, nous avons atteint la plantation de bananiers qui nous avait été annoncée, et je laissai mes gens y fourrager à leur aise. La « récolte » consista en vingt bananes vertes par tête. Nous fîmes lever seulement le toit supérieur¹ de la grande tente, et pendant notre halte nous eûmes quelques

heures de parfait bien-être. A midi on reprit la marche. Nous suivions toujours les coups de hache donnés aux arbres ou les branches abattues, qui étaient la trace laissée à dessein par la patrouille qui nous précédait. A 3 heures et demie nous vîmes de nouveau, dans l'obscurité de la forêt, briller quelques bananes, et je résolus d'établir là notre campement pour la nuit.

L'incertitude de notre situation devait se prolonger, car nos prétendus guides nous déclarèrent tout à coup que le sentier suivi leur était inconnu. Il nous fallut donc faire une longue halte, jusqu'à ce qu'enfin une de nos deux patrouilles fût revenue, avec deux Oualegga, qui se déclaraient prêts à nous conduire vers un grand village. Encore cette fois, le caporal Hamis Ouadi Ismaili était le conducteur des messagers qui avaient réussi à découvrir ces indigènes dans la forêt.

31 juillet. — Après un jour de repos dans un grand village, nous campons aujourd'hui de nouveau au milieu de la forêt. Avant-hier, lorsque nous avons atteint le grand village situé dans une clairière, et dont le chef se nommait Ouamiyana, nous avons eu une vive surprise. Pour la première fois, nous avons entendu prononcer le nom de Loualaba, qui est, comme on le sait, le nom arabe du Congo, et pour la première fois nous avons entendu raconter par des indigènes que près de ce Loualaba il y avait eu de grands combats entre les Arabes et les hommes blancs, que ces derniers étaient restés vainqueurs, et que, déjà, des envoyés de ces hommes blancs avaient paru chez le chef arabe Kaouaré-Ouaré, dont le village n'était pas loin, pour exiger sa soumission.

On conçoit sans peine l'émotion que nous éprouvâmes en recevant ces nouvelles. Étions-nous vraiment aussi près de notre but qu'on nous le disait?... Nos fatigues, nos dangers allaient-ils prendre fin, sans que nous fissions connaissance avec les voûtes sombres de la forêt vierge, où jamais ne pénètre un rayon de soleil, avec ses spectacles grandioses et ses terreurs, tels que notre imagination se les représentait d'après les vives descriptions des rives de l'Arouhouni par Stanley ? Je l'aurais presque regretté, car ma sensibilité avait absolument besoin de recevoir une excitation, d'être tirée violemment de la léthargie à laquelle je ne pouvais m'empêcher de me laisser aller, malgré les indicibles fatigues de notre marche et tous les soucis de chaque jour.

2 août. — Campement de Bougoumo. Hier, lorsque nous nous remîmes en route comme d'habitude, nous avions une lueur d'espérance que bientôt nos misères allaient finir. Il semblait qu'enfin nous n'allions plus avoir, dans les obstacles que nous opposait la montagne, un empêchement continu à avancer dans notre direction. Mais dès aujourd'hui nous avons bien vu que si les difficultés contre lesquelles il fallait lutter étaient d'une autre nature, nous ne pouvions espérer une amélioration réelle et durable dans notre situation. Il est clair que nous sommes entrés maintenant dans une région formant une vaste dépression où d'innombrables cours d'eau vaseux, ombragés par des bois clairs, se dirigent vers quelque rivière plus importante. Pendant cette dernière journée, il ne nous a pas fallu traverser à gué moins de dix de ces petites rivières ou ruisseaux. Quelquefois notre sentier croisait le cours d'eau, et alors il était facile de retrouver sur l'autre rive les indices du chemin. Mais souvent il nous fallait rester pendant des heures dans l'eau, regardant à droite ou à gauche en suivant le milieu du lit. Si l'avant-garde, qui nous précédait avec un indigène, avait mis ses marques aux arbres avec soin et intelligence, il n'était pas difficile de suivre le vrai chemin. Mais il nous fallait, tout en marchant, écarter les branches qui venaient pendre au-dessus de nos têtes, car les porteurs qui nous suivaient étaient arrêtés à chaque pas par la vase gluante et les entre-croisements de racines qu'ils avaient sous les pieds, et il fallait éviter que les

1. Nos quatre tentes avaient un double toit, de telle sorte que l'air pouvait circuler librement entre les deux toiles, ce qui abaissait notablement la température dans l'intérieur de la tente.

A TRAVERS L'AFRIQUE.

charges qu'ils portaient sur la tête ne restassent embarrassées dans les rameaux des arbres. Tous les cent mètres, nous rencontrions un arbre vermoulu tombé en travers du cours d'eau; il fallait alors que chacun de nos trois cents porteurs soulevât d'abord sa charge de sa tête, franchît le tronc, et reprît sa charge après avoir passé l'obstacle; cinq minutes plus tard la même manœuvre recommençait. À la tête de notre colonne, il fallait guetter avec le soin le plus attentif les marques laissées pour nous indiquer notre direction; il fallait stimuler les pionniers; à chaque détour de la route, il fallait faire une lecture de la boussole et noter l'heure sur le carnet de l'itinéraire, et nous avions sous nos pieds un sol glissant d'où nous ne pouvions détacher nos semelles, ou dans lequel nous enfoncions quand nous pesions trop. La marche était considérée comme relativement agréable lorsque le ruisseau était limpide et laissait voir le fond; nos pieds trouvaient alors un appui solide sur le sable quartzeux résistant ou sur le schiste argileux lavé par les eaux. Les hommes restés en arrière par épuisement pouvaient alors nous rejoindre. Jamais il ne fut permis de rester au delà de l'arrière-garde, formée par un détachement que commandait le docteur Kersting. On conçoit que le docteur avait là un rôle difficile à remplir, mais il y montrait une inébranlable énergie. Son coup d'œil pénétrant de médecin le mettait à même de distinguer immédiatement si les retardataires étaient vraiment incapables de porter leur charge ou s'ils simulaient la fatigue; dans le premier cas, il les faisait débarrasser de leur fardeau, qui était confié à des soldats; dans le second cas, il faisait marcher de force les paresseux en les menaçant, ou, quand il le fallait, en employant des moyens encore plus clairs.



UN ASKARI ET SA FEMME. — DESSIN DE W. KUHNERT

3 août. — Aujourd'hui nous avons atteint la rivière Louga. Là où aboutissait notre sentier, elle mugit en franchissant un défilé qui n'a que dix mètres de large. Une planche vacillante, débris sans doute d'un pont jeté par une caravane de Manyéma, rejoignait les deux rives; tout près de là, en aval, la rivière prenait une largeur qui allait jusqu'à 300 mètres; aussi loin que les regards pouvaient suivre son cours, elle paraissait semée de rochers et de rapides. J'avais été, avec dix hommes, en avant de la caravane, afin de renforcer la planche avec des troncs d'arbres et des câbles. Tout le monde put ainsi passer sur l'autre rive sans accident. Les bœufs et les mulets, attachés avec de longues cordes, passèrent isolément à un endroit qui avait environ 60 mètres de large.

Je fis dresser les tentes, vers midi, à une place où les Manyéma avaient campé peu de temps auparavant. Déjà, hier et avant-hier, nous avions rencontré plusieurs de ces lieux de campement abandonnés. Par la grande quantité de huttes en feuillage, à moitié renversées ou à moitié pourries, on pouvait juger de l'importance des colonnes avec lesquelles les Manyéma ont l'habitude de faire leurs expéditions. A ces différents endroits les campements avaient bien compté quatre à six cents hommes.

Dans l'après-midi, nous fûmes surpris par un terrible orage. Mais nous n'en fûmes pas trop troublés, parce que nos détachements de fourrageurs avaient trouvé, à trois heures de là, un village oualegga; et ils revenaient chargés de bananes. Bientôt le camp fut enveloppé dans une épaisse fumée, venant des feux où, sur un amas de bois, on sèche les bananes, pour les réduire ensuite en farine.

7 août. — Comme nous avons enfin reçu d'un indigène la nouvelle, paraissant certaine, que nous devons avant peu arriver au village de Kaouaré-Ouaré, nous avons envoyé en avant, depuis quelques jours, comme ambassadeurs au chef des Manyéma, notre chef de porteurs Abdallah, le caporal Hamis, Tofik et l'askari Hamzini. Ils lui remettront une lettre. Hamis doit revenir rapidement m'annoncer quel accueil leur a été fait. Dans ma lettre, j'annonce mon projet de marcher jusqu'au Congo, je dis d'où je suis parti et j'exprime mon désir de recevoir des guides et des vivres; je termine avec cette menace : « Je sais que vous avez fait la guerre au Congo avec des *Ouazoungou* (des blancs); vous la faites peut-être encore. Si tu veux la paix, je suis ton ami; veille pour que mes hommes soient bien reçus et bien soignés. Mais si tu veux la guerre, cela me convient aussi. Nous te ferons prisonnier avec les principaux chefs et nous vous livrerons aux *Ouazoungou* du Congo; et ceux-ci m'en seront reconnaissants. » J'avais dicté cette lettre à Abdallah, qui l'avait ornée de toutes les formules et de toutes les fleurs du style arabe.

On s'étonnera peut-être que, dans une première rencontre avec les bandes des Arabes, j'eusse envoyé comme ambassadeur un homme de même race, sans paraître craindre qu'il fit cause commune avec ses compatriotes. Mais, d'une part, je lui avais adjoint Hamis, qui m'était complètement dévoué, et, d'autre part, je savais qu'Abdallah avait à la côte de trop grands intérêts d'argent pour se couper volontairement, par une trahison, toute possibilité d'y retourner.

Les journées qui suivirent l'envoi de cette ambassade apportèrent peu de changement dans notre situation. Nous pûmes constater un périlleux affaiblissement des forces dans notre caravane, et nous cherchâmes à conjurer

le danger en nous débarrassant de toutes les charges dont il était possible de se passer. On distribua aux hommes comme cadeaux le contenu d'une caisse de petits objets, tels que miroirs, couteaux, musiques, etc. Nos caisses de cuisine pouvaient être réduites de nombre, car nous n'avions plus rien. Nous distribuâmes aussi une grande quantité de perles et d'étoffes, afin que si nous parvenions réellement au village des Manyéma, chacun de nos hommes eût en main une monnaie d'échange et ne fût pas exposé, avec sa légèreté habituelle, à vendre ses habits, ses cartouches, ou même son fusil, pour se dédommager en plaisirs des souffrances des derniers mois. Comme je connaissais les expériences fâcheuses faites par Stanley dans le village du chef manyéma Kilonga-Longa, je voulais aller au-devant du mal et j'étais décidé à châtier sans la moindre hésitation tout essai du même genre. En conséquence, j'avais fait savoir que tout homme qui vendrait son fusil aux Manyéma encourrait la peine de mort et serait immédiatement fusillé. Notre petit bataillon, prêt pour un combat, s'était augmenté de quinze hommes. La réduction des porteurs rendait disponible un certain nombre d'indigènes dont on pouvait faire une espèce de corps franc. Nous les appelâmes des *Rouga-Rouga* (mot kinyamouézi qui veut dire « soldat »), pour les distinguer de nos askaris. Ils reçurent une écharpe rouge comme marque distinctive. Ils avaient pour fonction spéciale de remplacer les porteurs qui seraient malades, d'aider les askaris pour leur service de fourrageurs et pour le déploiement des tentes. Ils n'avaient pas à s'occuper de la garde des postes.

Trois hommes ont encore déserté avant-hier, ce qui est inconcevable. De plus, le jeune Hamis Asmani, qui, pendant tout notre voyage, avait été chargé de tenir fraîche notre boisson, le thé, en balançant les bouteilles pleines dans un sac mouillé, fut dépouillé de cette agréable fonction. Après avoir reçu une solide correction de coups de fouet, il fut rabaissé au rôle de porteur, parce qu'on reconnut que depuis longtemps déjà il s'enrichissait aux dépens de notre provision de sel, pour s'acheter toutes sortes de choses dans le camp. Il fut provisoirement placé près du poste de garde, afin qu'il lui fût impossible de fuir, et là, sous un buisson de rubiacées et de phrynium, il eut tout loisir de méditer sur les vicissitudes de l'existence humaine.

Hier, nous étions installés sur un gros tronc d'arbre, à cinq mètres au-dessus du niveau de l'eau, et, pour franchir le Rouitou, nous travaillions péniblement à établir un garde-fou avec des cordes, à l'usage des porteurs qui ont le vertige, lorsque tout à coup arrive un de nos ambassadeurs, l'askari Hamzini, accompagné d'un garçon à l'air étranger. Nyembo, ainsi s'appelait l'homme, était un messager de Kaouaré-Ouaré, qui venait me souhaiter la bienvenue au nom de son maître. Vigoureux, bien bâti, vêtu d'une étoffe bleue solidement tissée, armé d'un fusil à piston parfaitement astiqué, il avait un aspect très satisfaisant, si on le comparait à mes hommes amaigris et couverts de vêtements en lambeaux. Son présent, consistant en œufs, poules et riz, qui fut remis à Jouma pour notre cuisine, éveilla les plus belles espérances.

Au camp, Hamzini nous donna plus de détails sur le succès de la mission. Le village était extrêmement riche en cultures de riz; il était aussi grand qu'une ville et habité par plusieurs centaines d'hommes. Il lui avait semblé d'ailleurs que Kaouaré-Ouaré avait peur de moi.

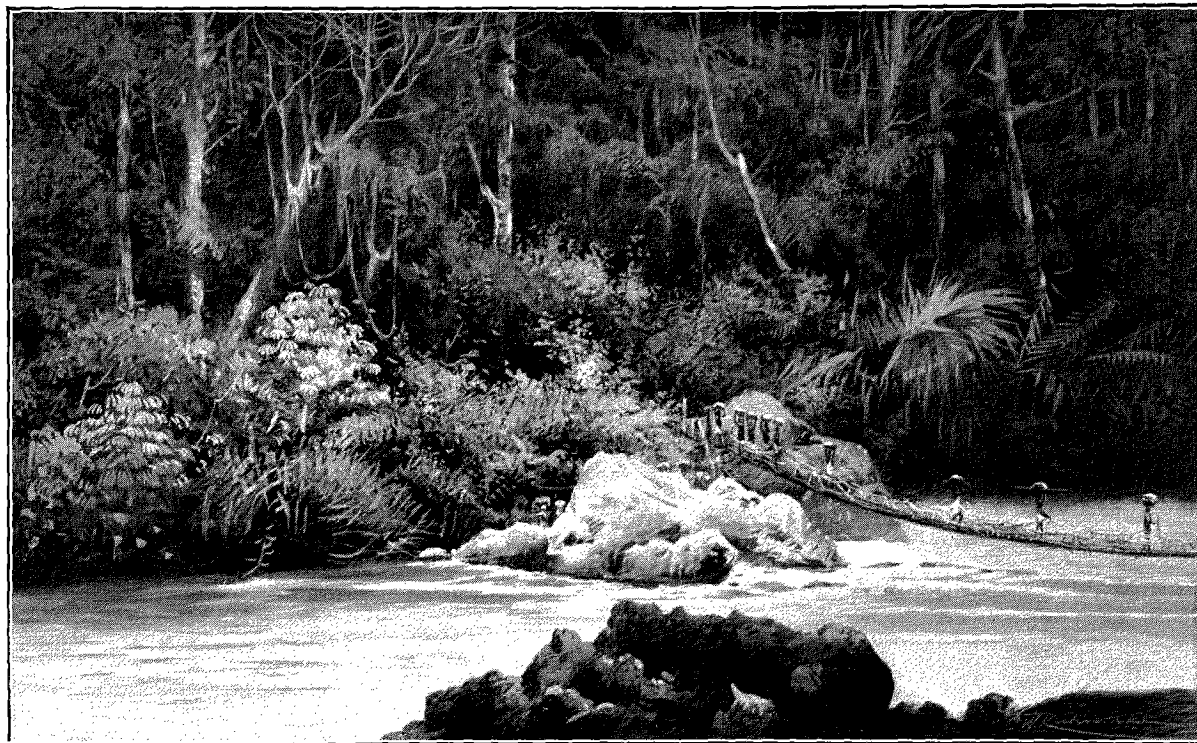
Nyembo, qui parlait couramment le kisouabéli, nous donna divers renseignements géographiques importants; le plus intéressant, c'était que *Ozo* n'était pas le nom d'un lac, mais bien d'une rivière, qui coulait à droite dans le grand Looua; il ajoutait que de Mkachi, tel était le nom de la résidence de Kaouaré, partait au sud un chemin vers Nyangoué et un à l'ouest vers Kiroundou.

8 août. — Le matin suivant, avant que nous ne pussions nous mettre en marche, le conducteur Chéhé nous fit savoir que le porteur Mkadi, placé sous ses ordres, avait été, la nuit précédente, frappé par la foudre pendant l'orage et était mort peu après. En prenant plus tard des renseignements, Kersting constata que les compagnons de tente du mort avaient eu de forts ébranlements nerveux, car la foudre était tombée sur le sol tout près d'eux. Si Mkadi avait succombé, cela tenait probablement à son état physique au moment du coup de foudre; il avait tellement mangé qu'en pesant un peu sur l'estomac du cadavre, on fit ressortir par la bouche des masses de riz.

L'askari Hamzini et le caporal Hamis n'auraient pas eu besoin de me faire savoir que Kaouaré-Ouaré



LE CHIEN TECK QUI A TRAVERSÉ L'AFRIQUE (PAGE 58).
DESSIN DE W. RUINERT.



LE PASSAGE DU LOUORO (PAGE 49). — DESSIN DE W. KUHNERT.

voyait notre arrivée avec crainte et tremblement : on ne pouvait avoir aucun doute sur son état d'esprit en constatant les arrangements qu'il avait pris en si peu de jours pour faire aplanir et élargir les chemins à travers les fourrés. Vers 11 heures, nous approchions, en colonne serrée, des premières plantations des Manyéma. A cette occasion, pour la première fois depuis deux mois, le drapeau de l'expédition fut de nouveau déployé; trente askaris marchaient avec la baïonnette au fusil. Le bruit sourd des tambours nous annonça déjà de loin l'arrivée de Kaouaré. Nous nous rencontrâmes près des premières maisons. Il était entouré de nombreux Manyéma vêtus de blanc. Il s'accroupit à terre dans une humble posture et me tendit les mains comme me suppliant. Je lui dis de se lever, et le saluai à peu près avec les paroles que je lui avais écrites dans ma lettre. Comme réponse, il poussa timidement vers moi, à plusieurs reprises, ces mots : *Na koupenda ssana!* c'est-à-dire « je t'aime beaucoup! » Nous entrâmes alors dans Mkachi, qui fit sur nous à peu près l'impression que peut faire une grande ville sur de simples habitants des champs. Le sol des rues était solidement battu; nous voyions de longues rangées de maisons à toit pointu, dont les avant-corps étaient remplis d'une foule épaisse de curieux; il y avait des halles ouvertes où régnait toute l'animation d'un marché actif; partout nous apercevions la foule et la vie; tout cela nous apparaissait comme une merveille et une grandiose surprise. Je fis faire halte sur la place du marché, et aussitôt trois salves, comme des coups de tonnerre, retentirent au-dessus des têtes des habitants stupéfaits de Mkachi.

Il s'agissait maintenant de chercher un bon emplacement pour camper : pas trop loin en dehors de la ville et en même temps dans une situation dominante. Nous trouvâmes bientôt ce qu'il nous fallait sur une des deux collines entre lesquelles s'étend Mkachi; de là nous avions une vue libre autour de nous. Pour prévenir les vols, toutes les charges furent placées au centre entre nos tentes; on traça de larges voies de communication, et plusieurs postes de garde furent chargés de veiller à ce qu'aucune racaille de la ville ne pénétrât inutilement dans le camp.

Kaouaré-Ouaré ne fit pas longtemps attendre sa visite. Il apparut devant notre tente avec sa suite, apportant un présent de cinq corbeilles de riz, deux chèvres, du pombé, des œufs et environ deux cents bananes, les plus grandes mesurant 40 centimètres. Il portait une longue robe de cotonnade bleue, et avait sur la tête le bonnet blanc bordé des Souahéli. Sa taille ramassée et corpulente indiquait une habitude de vie confortable et paisible. Le visage, d'une expression affable, était entouré d'une barbe taillée court; la peau était de couleur noir foncé, le nez large, les lèvres très épaisses.

Le village où nous nous trouvons a été construit en sept ans par lui et ses gens. Ils durent gagner le terrain pas à pas sur la forêt, car lorsqu'ils vinrent ici de Nyangoué sur l'ordre du célèbre Tippou-Tib, une forêt épaisse couvrait l'espace occupé maintenant par de beaux champs. Mkachi fut alors fondé comme un poste avancé dans

le pays des Boulegga et pour servir d'entrepôt d'ivoire et d'esclaves. Bien des caravanes richement chargées ont dû partir de là pour aller dans le sud-ouest remplir les magasins des seigneurs arabes du haut Congo. Quelle était actuellement la situation ? Nous le sûmes bientôt par la bouche même de Kaouaré. Une paix apparente avait été établie entre les Belges et les Arabes ; les conducteurs arabes avaient été tués ou exécutés ; ceux qui restaient cherchaient à vivre en bonne entente avec les vainqueurs. Ils seront contents si on leur permet de s'établir de nouveau dans le pays et d'acheter leur existence par un tribut annuel payé en ivoire.

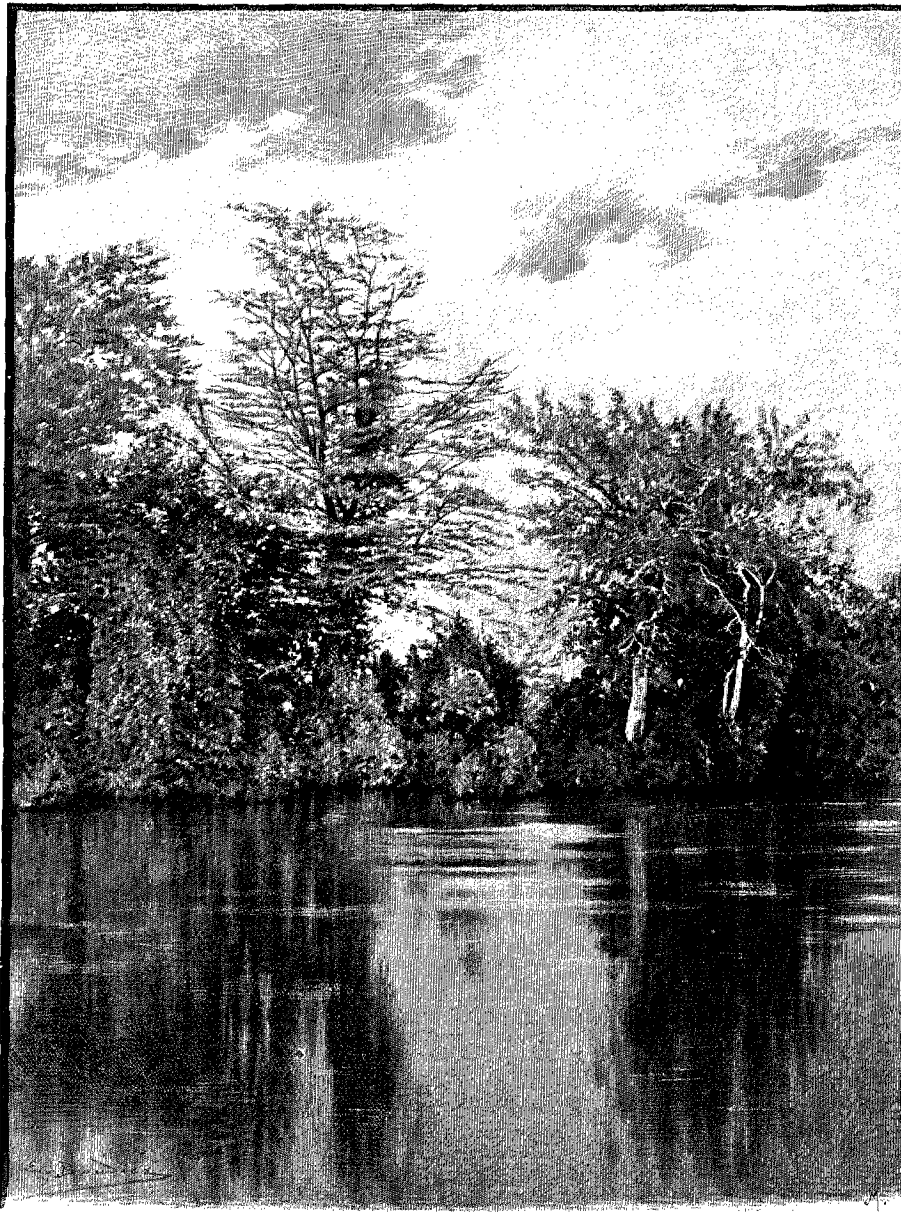
Les guerres et l'éloignement du Congo avaient, en quelque sorte, émancipé Mkachi jusqu'au jour où apparurent, venant de l'ouest, des envoyés en uniforme, ayant des fusils se chargeant par la culasse, et portant un petit drapeau bleu avec une étoile jaune. Ces soldats demandaient le paiement d'un tribut au nom de « l'État indépendant du Congo ». Kaouaré n'avait pas osé résister à cette demande, et, au moment de notre arrivée, il attendait de Nyangoué une lettre qui lui dirait quel était son devoir. Kiroundou, situé entre Nyangoué et les chutes Stanley, doit avoir été occupé par les Belges, après que Kibongé, le chef de ce pays, se fut enfui dans les forêts de l'Itouri. D'après mes calculs, Kiroundou devait être atteint par nous plus rapidement que Nyangoué, et il paraissait étrange qu'il y eût un bon chemin pour aller à Nyangoué, et qu'au contraire la route fût défectueuse pour se rendre à Kiroundou. Mais ce que nous venions d'apprendre devait peser d'un poids décisif sur nos déterminations futures. Nous n'avions plus à hésiter. Nous pouvions espérer, avec de bons guides, atteindre quelque part la rive du Congo, et le point à atteindre ne pouvait être que Kiroundou, car de là il n'y avait plus

loin à la station des chutes Stanley, qui marque l'endroit où le Congo cesse d'être navigable ; d'ailleurs, comme la distance entre Mkachi et Kiroundou était, à vol d'oiseau, la plus courte, c'était bien Kiroundou qui devait être choisi comme but de notre voyage.

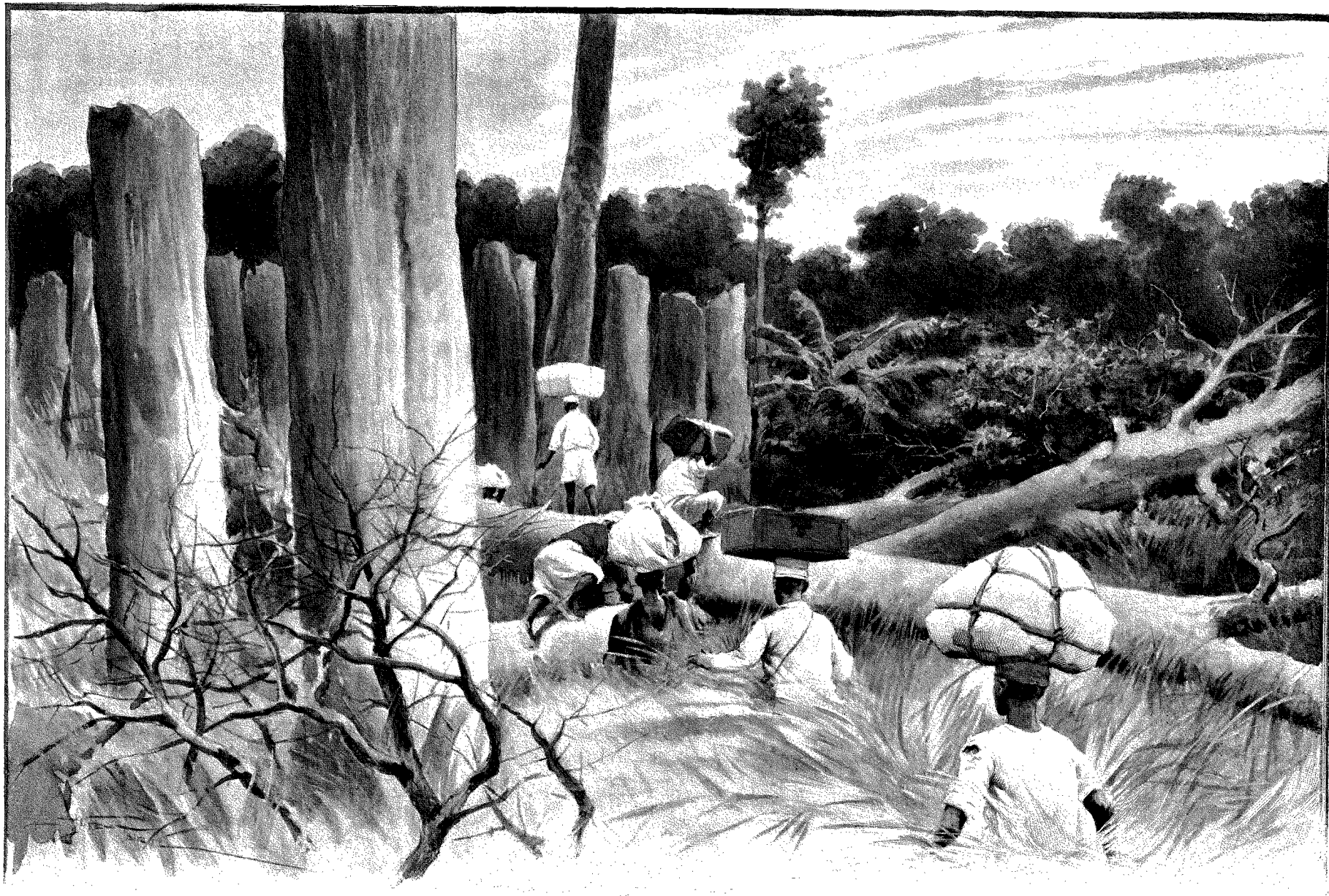
Espérons donc que les pays qui nous séparent de Kiroundou n'ont pas été complètement saccagés par la guerre, et que, sur les puissants cours d'eau que nous aurons bientôt à franchir, nous trouverons encore des pirogues qui nous permettront le passage !

En attendant, je décide que nous prendrons de nouveau ici quelques jours de repos, afin que le riz et la viande rendent à mes hommes un peu de forces, car nous n'avons pas encore fait connaissance avec les horreurs d'une région qui, à la vérité, est plane et sans montagnes, mais où l'on rencontre la forêt vierge primitive, les ténèbres d'une nuit éternelle, et les boues d'un éternel marécage.

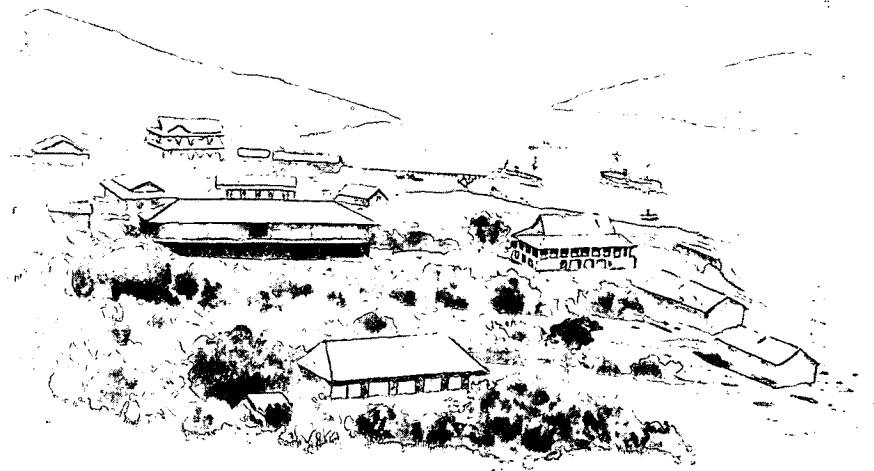
9 août. — Pendant notre promenade quotidienne à travers Mkachi, promenade pendant laquelle



UNE RIVIÈRE DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. — DESSIN DE BOUDIER.



LES ABORDS D'UN VILLAGE DANS LA GRANDE FORÊT. — DESSIN D'A. PARIS.



LE VILLAGE DE MATADI SUR LE CONGO (PAGE 59). — DESSIN DE W. KUHNERT.

Kaouaré-Ouaré avait l'habitude de nous accompagner, nous pûmes faire d'intéressantes observations sur cet État à esclaves. Les maisons sont bâties selon l'usage des Souahéli; elles sont souvent badigeonnées en blanc et ont une salle à colonnes, où le maître de la maison reçoit ses hôtes et bavarde pendant les après-midi. La cour intérieure est entourée par les habitations des esclaves. Ceux-ci mènent une très bonne existence et ne peuvent certainement se plaindre ni d'un excès de travail aux champs, ni du manque de nourriture. Les plus solides d'entre eux sont armés de fusils

à piston, reçoivent une femme prise parmi les esclaves, et souvent, dans les bois des environs, deviennent les persécuteurs les plus redoutés de leurs anciens compatriotes. Dans cette organisation sociale, tout repose sur l'esclavage. En voici l'origine. Kaouaré-Ouaré, qui a été lui-même esclave au Congo, se sauva dans les bois avec quelques audacieux Manyéma ou hommes de la côte; à l'aide des armes à feu, il s'établit dans un village où la nourriture était abondante, et, par la force ou par des promesses, il amena les indigènes à lui livrer leurs compatriotes, qui étaient des Oualegga et des Ouatembo. Les villages livrés furent ensuite attaqués et brûlés, les hommes tués, les femmes, les enfants et l'ivoire emportés. Les femmes trouvèrent leur place dans les harems des chefs ou des autres Manyéma; les enfants déjà grands furent élevés pour devenir esclaves, domestiques ou guerriers, et l'ivoire servit à payer le tribut aux grands chefs du Congo. Tout cela était inhumain et cruel, mais il faut reconnaître que le sort des esclaves pris n'était nullement à plaindre. Ils sont une « propriété » et même une « propriété de valeur », et, de même que le propriétaire d'un bon cheval le soigne attentivement, de même les propriétaires d'esclaves s'arrangent de façon à tenir leurs esclaves en bon état et capables de fournir un bon travail.

La culture du riz et l'industrie sont très florissantes à Mkachi. Sur des métiers primitifs, on tisse avec des fils d'écorce de solides étoffes de toutes les couleurs et d'un goût excellent. Il y avait à vendre sur le marché des corbeilles et des poteries de diverses espèces. Ce marché se tient habituellement dans une halle ouverte ou sur la place en plein air. Pendant notre séjour, un de mes askaris y était placé, la baïonnette au fusil, pour maintenir l'ordre. Ordinairement c'est Kaouaré-Ouaré lui-même qui juge seul tous les conflits. Pour les questions administratives et militaires, il appelle auprès de lui un conseil d'anciens; d'une façon générale, le rôle qu'il joue paraît avoir un caractère absolument patriarcal. Les Manyéma l'appellent *Msée*, « l'Ancien »; les esclaves l'appellent *Bouana*, « Maître ».

Son représentant, qui est en même temps ministre de la guerre et chef des chasseurs d'esclaves, est Kingombé, un vieux Manyéma rabougri, qui nous montra son revolver et nous raconta qu'il l'avait toujours la nuit sous son oreiller.

Il n'y a pas à Mkachi de mariage proprement dit : toute femme est esclave. Il n'y a pas davantage de culte religieux public. Cependant les « anciens » sont des musulmans convaincus et essayent même de faire des conversions.

Nos quelques jours de repos ont passé assez vite, et quand demain il faudra nous remettre en route, je suis convaincu que tous ne partiront qu'avec regret. Grâce à cette précaution que j'avais prise, et dont j'ai déjà parlé, de ne laisser entrer dans Mkachi aucun de mes hommes sans qu'il eût entre les mains de la monnaie d'échange, il n'y a eu aucun vol important, aucun détournement; nos gens ont vécu délicieusement et en joie; quand parfois une forte proportion rentrait à peu près ou complètement ivre, je fermais volontiers un œil, et j'étais satisfait si du moins les hommes du poste de garde restaient sobres et bons pour le service à faire.

Le nombre de nos charges a légèrement augmenté; j'ai acheté un peu d'ivoire et nous avons aussi deux charges d'armes intéressantes.

10 août. — Campement près de la maison de campagne de Kaouaré. L'Ancien nous a fait lui-même la conduite, accompagné de ses gardes du corps, qui sont d'une espèce très originale. Ce sont de belles jeunes filles, fort bien faites, vêtues de jolies étoffes bariolées. Chacune d'elles porte un fusil, et chacun de ces fusils est d'un modèle différent. Ce sont en général des fusils se chargeant par la culasse, mais en mauvais état et hors

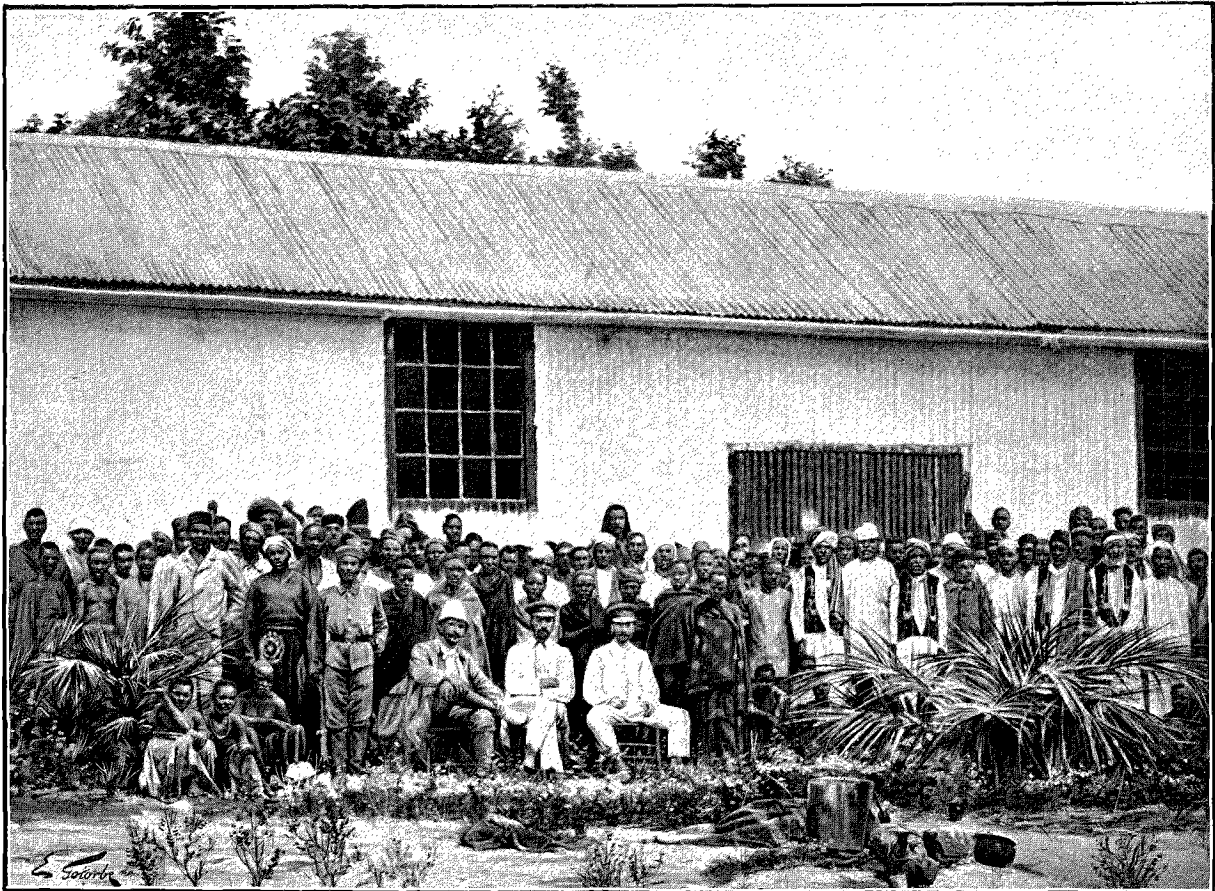
d'usage ; des winchester, des snider, des henry martini, qui sont arrivés au Congo par le Chiré ou l'Ouganda en suivant les routes de commerce. Les cartouchières sont portées à l'aide d'une courroie qui entoure le front et pend sur le dos.

Nous avons mis notre camp au milieu des immenses clairières où sont les cultures de riz de Kaouaré. Lorsqu'on veut détruire une partie de la forêt, les esclaves hommes abattent les arbres ; les souches, qui ont d'un à trois mètres de haut, restent sur le sol aussi bien que les troncs ; les femmes esclaves labourent et ameublissent la terre avec des houes. Les pluies abondantes assurent au champ une riche récolte. Il pleut toute l'année, mais il faut remarquer, comme renseignement climatologique, que c'est de septembre à avril que les pluies sont le plus abondantes. Malheureusement, le sol qui est travaillé produisant des miasmes, il y a de nombreuses fièvres. Aujourd'hui notre liste de malades en compte quinze cas.

De Mkachi au Looua, sur la carte qui a été construite à l'aide des renseignements et des relevés que nous avons recueillis, on est frappé de la quantité extraordinaire de cours d'eau, de torrents, de rivières, de ruisseaux dont le pays est couvert. Tous vont se déverser dans le Looua, qui se jette dans le Congo entre Kiroundou et Riba-Riba. D'après Borafia, notre nouveau guide, nous pourrions atteindre ses rives en quelques bonnes marches.

Ce Borafia est un des indigènes qui, lorsque les Belges ont pénétré dans le pays, se sont enfuis dans les bois et ont trouvé un refuge auprès de Kaouaré-Ouaré. Il voulait maintenant retourner à Kiroundou accompagné d'un ami et il saisit l'heureuse occasion qui s'offrait de se mettre sous la protection d'une troupe armée. Je l'avais donc accepté comme guide, mais dès le premier jour je m'aperçus qu'il n'était nullement au courant des chemins. Il avait quelques notions vagues sur les principales stations d'étapes qui pouvaient se trouver en route ; il savait, par exemple, que nous aurions à passer le Looua, l'Ozo, et un troisième grand cours d'eau ; il savait aussi que lorsqu'il avait fait ce même chemin en sens inverse — il y avait bien de cela deux ans, — il rencontrait à peu près tous les deux jours un riche village de Manyéma ; mais lorsque nous avions perdu le sentier ou quand il se divisait en deux, le bon Borafia n'en savait pas plus que moi ; nous étions alors réduits à nous confier à notre bonne chance ou à suivre le dire de quelque menteur Oualegga ou Ouabira. A combien de jours de marche se trouvait Kiroundou ? Les réponses de Borafia variaient entre 25, 40 ou 60.

Nous avons pris congé de Kaouaré-Ouaré le 11 août et nous avons marché dans la direction du nord-ouest.



LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A beaucoup d'endroits nous pouvions reconnaître les débris de grands campements de huttes, car, peu de semaines avant nous, le même sentier avait été suivi par une caravane d'Arabes, comptant plusieurs centaines d'hommes qui, comme Borafia, voulaient, la guerre étant finie, retourner au Congo. On peut s'imaginer que nous n'étions pas autrement satisfaits de cette nouvelle, car tous les vivres que le pays pouvait encore fournir avaient dû sans doute avoir été épuisés par ce passage. L'avenir ne devait que trop nous démontrer l'exactitude de cette supposition. Mais, pendant ces derniers jours, nous étions suivis par une masse de marchands qui cherchaient à faire de bonnes affaires, en maintenant à haut prix les objets qu'ils venaient offrir dans le camp. Il survint alors un événement inattendu tout à fait propre à relever nos courages. Le second jour de marche parut dans le campement un homme revêtu d'un uniforme de diverses couleurs, un large chapeau de paille sur la tête, un fusil au bras, qui, prenant avec raideur la position militaire, me salua en trois langues, en français, en anglais, et en kisouahéli. Notre étonnement ne fut pas mince, d'autant plus que nous remarquâmes que l'un de ses deux compagnons portait un drapeau bleu à étoile jaune, les couleurs de l'« État du Congo ». Salim, tel était le nom du chef de cette petite patrouille, nous raconta qu'il était venu en vingt jours de marche rapide de Nyangoué à Mkachi à travers la forêt; il était chargé par le commandant belge de recouvrer le tribut d'ivoire qui était dû par Msenghé (nom véritable de Kaouaré-Ouaré). Il était arrivé quand nous venions de partir, et il avait été assez intelligent pour courir après nous. Quand nous lui eûmes rendu son salut, devenant extrêmement bavard, il nous raconta que, déjà par Roumaliza, on connaissait au Congo notre arrivée et que Bouana Fimbo Mbili (nom donné au baron Dhanis) lui avait ordonné de nous souhaiter la bienvenue dans l'État du Congo.

Quoiqu'il y eût beaucoup de mensonge dans les affirmations de ce Salim, M. de Gœtzen pouvait dès lors se considérer comme étant de nouveau en relation avec les Européens installés au Congo, et nous arrêterons ici la traduction de son récit. La caravane, cependant, avant de revoir l'Océan, eut encore à triompher de difficultés nombreuses, que nous devons indiquer en quelques mots.

Après avoir franchi le Looua, « la mère » des innombrables cours d'eau dont la traversée avait coûté tant de fatigues, on retrouva l'interminable forêt, toujours aussi monotone, toujours aussi fangeuse. Les exhalaisons des vases fétides multiplièrent les cas de fièvre parmi les porteurs et beaucoup perdirent le peu de forces qui leur restait. Pour diminuer le nombre des charges, M. de Gœtzen dut enfour sciemment un assez grand nombre de caisses de cartouches, qui pourtant pouvaient être, un jour ou l'autre, bien nécessaires. Les bananes étaient devenues presque la seule nourriture des gens de la caravane, et elles étaient de plus en plus difficiles à découvrir, le pays ayant été ruiné et ravagé par la dernière guerre. On ne pouvait guère les trouver que dans les environs des villages, en général très misérables, et dont il n'était parfois possible de s'approcher qu'au prix de fatigues épuisantes. En effet, tout autour, on rencontrait d'énormes accumulations de troncs d'arbres, enchevêtrés les uns dans les autres, auxquels s'emmêlaient des touffes épaisses de toutes les plantes grimpantes et rampantes qu'il est possible d'imaginer. Ces amas d'arbres étaient-ils restés à terre parce que leur enlèvement aurait donné trop de peine, ou bien constituaient-ils une défense? Il était difficile de le deviner. Par suite de tous ces obstacles, sans cesse renaissant sous mille formes diverses, la marche se ralentissait chaque jour, d'autant plus que la nourriture devenait de plus en plus mauvaise. Il fallut enfin sacrifier les animaux qui formaient la dernière réserve, mais les bœufs n'avaient plus que la peau et les os, et les caravaniers se disputèrent avec avidité chaque goutte de sang. Le mulet du docteur Prittwitz fut immolé à son tour et l'on pensa un instant à tirer parti du chien de la caravane, le cher Teck, qui cependant échappa au sacrifice, et eut l'honneur de traverser sain et sauf l'Afrique entière, tout comme ses maîtres.

Enfin, après avoir cruellement souffert de la faim et vu succomber bon nombre de porteurs, M. de Gœtzen, ayant franchi le Louvouto, atteignit la région soumise complètement à la domination européenne.

Sur les bords du Louvouto, la paix semblait avoir été rétablie depuis longtemps. Les Manyéma étaient retournés dans leurs anciennes possessions et commençaient de nouveau à planter et à cultiver; la seule modification apportée à leur existence, c'était d'avoir changé de maîtres; ils étaient jadis obligés de payer tribut et d'être au service de leurs dominateurs arabes; ils payent maintenant, à des dates fixes, leurs impôts en ivoire et en riz aux Européens restés vainqueurs dans les stations du Congo et ils jouissent, en échange, de la protection du pavillon bleu et jaune de l'État du Congo.

A Sichényongo, le mouvement et l'activité des affaires avaient déjà repris leur vie ancienne. On avait rebâti en partie les maisons de terre qui étaient tombées; de belles et régulières plantations de patates s'étendaient derrière les habitations, rangées en cercle autour d'une place bien battue comme une aire. La clairière, taillée dans la forêt par les gens de Sichényongo, était d'une étendue considérable; on sentait qu'on était vraiment sorti de la « forêt » et que l'on rentrait dans le mode d'existence d'un pays ouvert.

Le soleil des tropiques lançait de nouveau toute la flamme de ses rayons et séchait à fond les tentes, les habits et les bagages, qui, trempés par la pluie depuis des semaines, traînés à travers les marécages, étaient sur le point de pourrir complètement. Les caravaniers purent s'étendre, couchés sur le dos, au plein soleil, ou bien chanter et causer avec les Manyéma, qui parlaient leur langue, et ils eurent bientôt oublié ainsi toutes les souff-

frances des jours passés.

Le 16 septembre, on reçut la nouvelle qu'un messenger attendait l'expédition dans un village voisin. M. de Gœtzen avait à cœur de paraître dans un état à peu près présentable, et il fit distribuer à ses hommes toutes les étoffes qui lui restaient. Quant aux askaris, on travailla à leur préparer de nouveaux uniformes, confectionnés par des tailleurs de la caravane, les femmes ne s'occupant jamais de ce genre de travail.

Le 17 septembre fut le jour où M. de Gœtzen put toucher la main d'un Européen, M. Simon, employé de l'État indépendant du Congo. Quatre jours plus tard, à 2 heures et demie, la tête de la caravane, arrêtée sur une petite hauteur, apercevait à quelques kilomètres une vaste étendue d'eau : c'était le cours puissant du Congo !

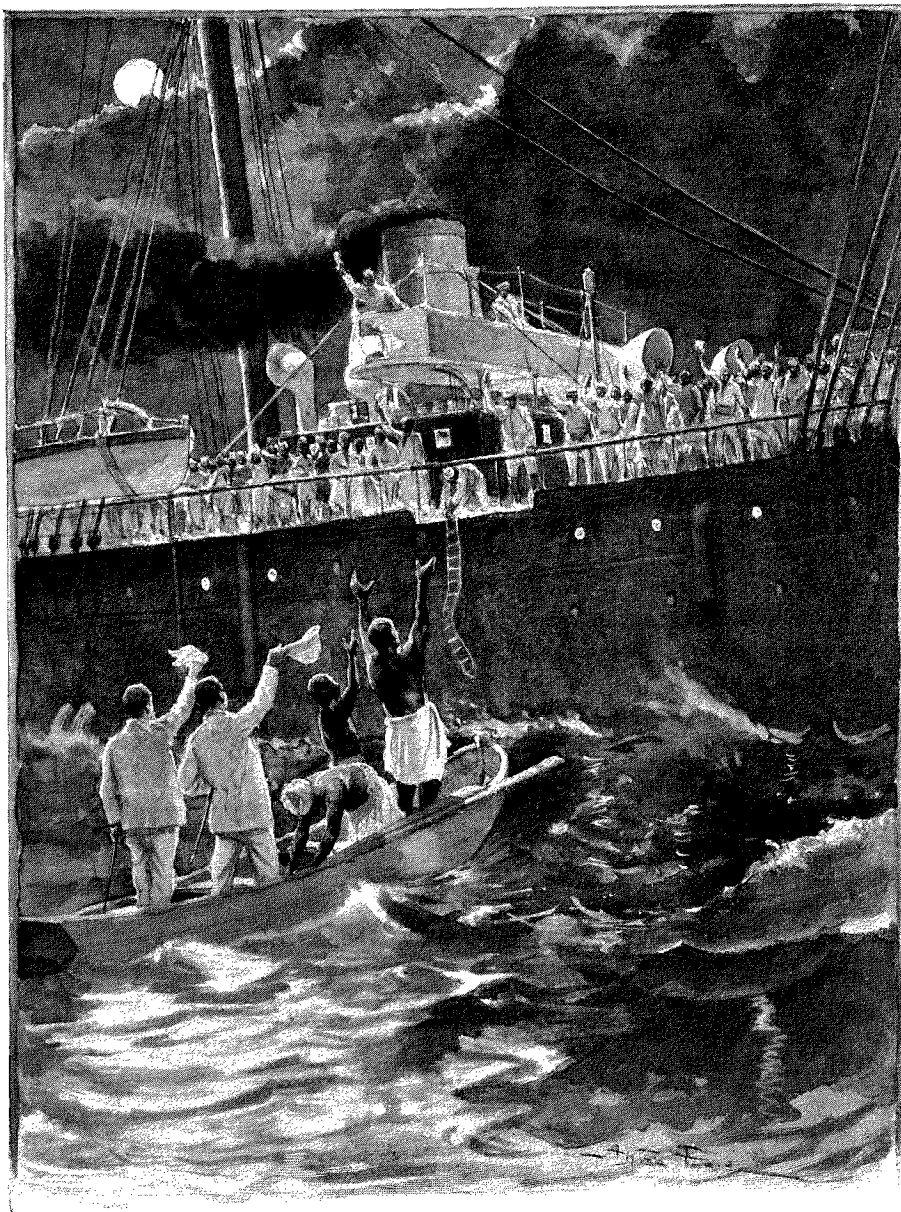
Dès lors il n'y eut plus de trainards, il n'y eut plus d'arrière-garde ; il fallait plutôt contenir l'ardeur de la marche. Ce n'est pas sans une certaine fierté que M. de Gœtzen considérait sa troupe d'askaris dans leurs uniformes neufs, car elle avait, malgré toutes les misères endurées, con-

servé une attitude vraiment militaire. Tous les porteurs se rangèrent en colonne bien ordonnée. « Nous nous mîmes, dit gaîment le chef de l'expédition, à la tête de notre bataillon de soldats, avec nos serviteurs revêtus de leurs beaux habits de fête, et nous avançâmes ainsi à travers les champs richement cultivés. Arrivés à un village, nous fûmes reçus par plusieurs Arabes au noble costume ; nous traversâmes la place devant la salle de réunion et, en quelques pas, nous arrivâmes sur la rive du Congo, qui roulait vers le nord, dans son large lit, ses flots aux teintes sombres. Un commandement militaire retentit : trois salves ébranlèrent les airs, annonçant notre arrivée au commandant belge qui était à Kirooundou. L'écho, traversant le fleuve, nous renvoya nos salves comme un roulement de tonnerre.... Ainsi s'accomplit, neuf mois exactement après notre départ de la côte orientale, notre rentrée dans la civilisation. »

Toutes les autorités de l'État du Congo rivalisèrent de zèle pour fournir à M. de Gœtzen ce qui lui était nécessaire comme vivres et comme campements.

A la station des chutes Stanley, on fut reçu de la façon la plus courtoise par le commandant Lothaire, qui préparait alors son exploration de l'Itouri. Le gouverneur général Wahis ne fut pas moins aimable et moins utile pour aider M. de Gœtzen à gagner la côte en traversant les montagnes du littoral, traversée qui ne fut pas sans offrir encore de nombreuses fatigues.

Le 4 décembre, la caravane quittait Matadi et descendait le Congo sur un petit bateau à vapeur pour



LES ADIEUX À BANANA. — DESSIN D'A. PARIS.

atteindre Boma. Le gouverneur général était persuadé que M. de Götzen, arrivé à Boma, serait obligé d'y faire un assez long séjour, avant de pouvoir embarquer ses indigènes, car des bateaux à vapeur européens se dirigeant du côté de Pagani ne passaient que bien rarement, et « il faudrait une chance extraordinaire, disait-il à M. de Götzen, pour qu'une occasion de ce genre s'offrît dans un délai assez rapproché ».

« S'il s'agit de chance, lui répondit M. de Götzen, j'ai tout espoir, car la chance la plus heureuse m'a constamment accompagné pendant tout le cours de mon expédition : elle ne m'abandonnera certainement pas au dernier moment.... »

Et, en effet, en arrivant à Banana, M. de Götzen trouva, *le jour même*, dans le port, un bateau à vapeur anglais, l'*Oronsay*, qui faisait du charbon et qui allait repartir pour se rendre à l'île de la Réunion.

Ce bateau n'avait pas de chargement, et il consentit, sans aucune difficulté, à prendre à son bord les hommes de la caravane, au nombre de plus de deux cents, pour les transporter immédiatement sur la côte de l'Afrique orientale allemande, en faisant le tour du continent par le cap de Bonne-Espérance.

Cette navigation eut lieu sous la conduite du docteur Kersting, MM. de Götzen et de Prittwitz devant rentrer en Europe directement.

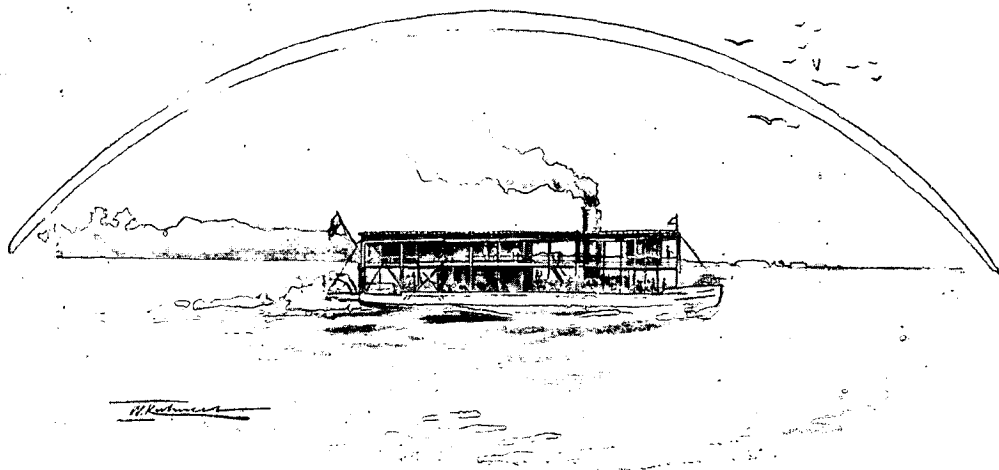
La séparation se fit au port de Banana, le 11 décembre, à minuit.

« Les braves gens qui avaient été nos fidèles compagnons pendant une année, raconte M. de Götzen, se tenaient debout en longues files sur le pont. Nous serrâmes la main à chacun d'eux, soldats, porteurs de charges ou serviteurs. Nous fîmes un adieu cordial au Docteur, en souhaitant qu'il eût une traversée favorable, et qu'il nous fût donné de nous revoir gaiement tous trois dans notre patrie. Puis nous descendîmes par l'échelle de corde.... Éclairées par la lueur brillante de la lune, ces longues rangées de formes humaines revêtues de blanc se détachaient vivement au-dessus de la coque noire du navire.... Nous entendîmes encore retentir les cris : *Koua-héri, Bouana, Koua-héri!* « Adieu, Maître, adieu!... » puis l'*Oronsay* disparut dans les ombres de la nuit, et notre embarcation reprit sa direction vers le phare étincelant du port de Banana.... Notre voyage sur la terre d'Afrique était terminé. »

Peu de jours après, M. de Götzen, accompagné de M. de Prittwitz, s'embarquait pour Lisbonne et rentrait rapidement en Allemagne, ayant la satisfaction d'avoir rempli très heureusement le programme qu'il s'était tracé à son départ : apporter des notions nouvelles et précises sur trois points importants de la région qu'il voulait explorer : le Rouanda, le volcan Kirounga, le lac Kivu.

Le récit qu'on vient de lire montre que le nom de M. de Götzen a le droit de rester attaché à l'histoire géographique de cette portion du continent noir.

Traduit par E. D.



BATEAU À VAPEUR SUR LE CONGO.



MAJUNGA. DÉBARQUEMENT D'UN BATAILLON — DESSIN D'A. PARIS.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR¹

(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

I

Brusque départ. — Diego-Suarez et la montagne d'Ambre. — Nossi-Comba.
Anjouan. — Le choix du sanatorium.



COULI KABYLE. — DESSIN DE RONJAT.

LE 8 décembre 1894, le Ministre de la Guerre m'envoyait brusquement l'ordre de m'embarquer pour Madagascar, avec le commandant du génie Magué, sur le paquebot *Iraouaddy* partant le 12 du même mois de Marseille. Il nous donnait mission de choisir l'emplacement et de préparer l'installation d'un sanatorium de 500 lits destiné à recevoir les convalescents du Corps expéditionnaire, et il nous invitait, avant d'arrêter définitivement notre choix, à visiter la montagne d'Ambre, les Comores, Mayotte et Nossi-Bé.

Nous touchons le 31 décembre à Zanzibar, le 3 janvier 1895 à Mayotte. Le 5 janvier l'*Iraouaddy* double le cap d'Ambre et jette l'ancre dans la baie de Diego, en face de la ville d'Antsirane, chef-lieu de la colonie de Diego-Suarez. Antsirane ne paraît pas très florissante : située à l'extrême pointe de Madagascar, dans une région pauvre, à peine peuplée, elle est trop éloignée des routes que suivent les convois pour aller des hauts plateaux à la côte; ses habitants, n'ayant pas confiance dans son avenir, n'osent pas engager leurs capitaux et ne font rien pour s'y fixer d'une façon définitive. Le voyageur est tout de suite renseigné sur cet état des esprits en parcourant les rues de la ville : presque toutes les constructions ont l'air d'être provisoires; à part l'habitation du gouverneur, celle du chef du génie, le commissariat et les casernes,

les maisons sont construites en planches ou en matériaux démontables, comme si leurs propriétaires s'attendaient à abandonner d'un moment à l'autre la colonie.

La montagne d'Ambre est éloignée de Diego d'environ 35 kilomètres; la route qui relie ces deux points, et

1. Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.



UNE VOITURE LEFEBVRE. — DESSIN DE J. LAVÉE

M. l'administrateur principal François qui gouverne Nossi-Bé au nom de la France l'accueil le plus cordial. Il veut nous guider lui-même dans nos excursions et il vient nous chercher le lendemain matin dans sa propre baleinière pour nous conduire à Nossi-Comba, séparée de Hellville par un assez long bras de mer.

Nossi-Comba, dont le nom malgache signifie « l'île aux Makis », est une petite île en forme de pain de sucre qui ne mesure pas plus de 20 kilomètres de tour; nulle part, sur les plages de sable fin qui l'environnent, on ne voit de palétuviers, ni de marais; son sol, de granit compact doublé d'une couche d'argile rouge, est presque partout recouvert d'épaisses forêts. Constamment balayée par les brises du large, elle offre un séjour très agréable et très salubre.

L'île est très habitée : de distance en distance nous distinguons des agglomérations de cases basses, perdues au milieu des arbres.

Devant ces cases, recouvertes de feuilles de ravenale, les femmes sont occupées à piler le riz et le maïs dans de grands mortiers de bois; quelques-unes ont sur le dos un petit enfant à la mamelle; il est fixé dans un des plis du vêtement et il suit sans protester tous les mouvements de la mère.

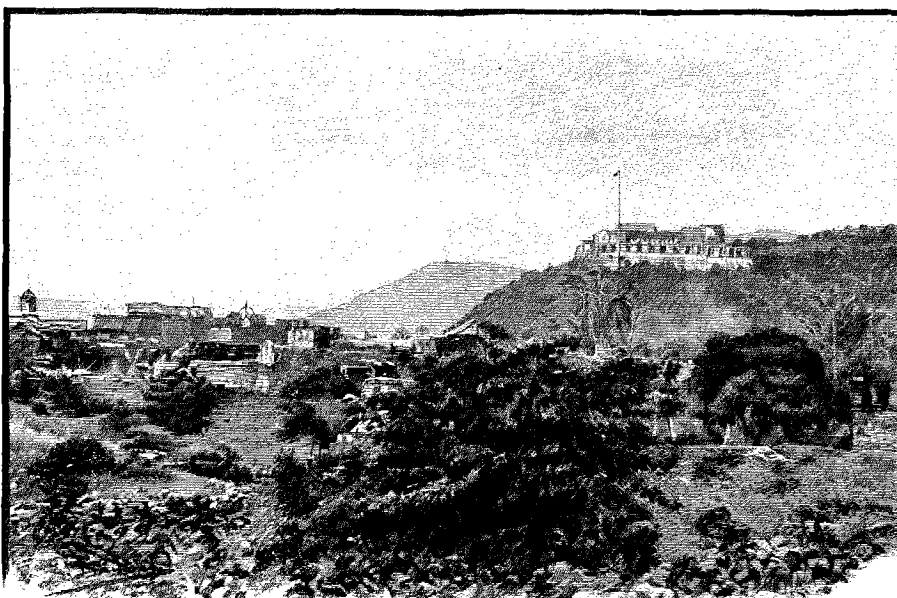
Les indigènes que nous rencontrons s'inclinent à demi devant nous en portant la main à leur front pour nous souhaiter la bienvenue; ils paraissent d'humeur fort douce. Ils adorent l'administrateur, qui les connaît presque tous et auquel ils font un accueil enthousiaste.

Pendant une halte, je vois deux fillettes sakalaves fort occupées à un jeu très original qui m'a vivement intéressé; elles l'appellent *katch*, du nom d'une liane qui fournit les très jolies graines grises employées pour ce divertissement; pour jouer au *katch*, on se sert d'une petite planchette rectangulaire en bois de manguier, creusée de trente-deux godets; les graines rondes de la liane forment les jetons; la marche de ces jetons rappelle

à la fois le jeu de dames et celui du jaquet.

La petite île aux Makis est admirablement placée pour l'installation d'un sanatorium, et nous commencerions immédiatement les travaux si nos instructions ne portaient que nous devons, avant de nous décider, visiter les Comores, et principalement Anjouan.

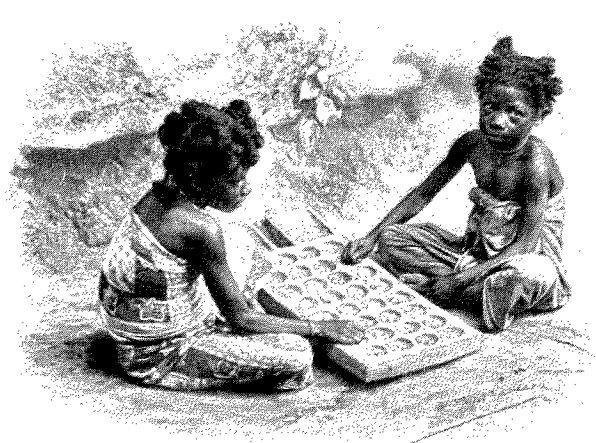
Après quelques jours passés à Hellville à attendre l'arrivée du bateau que nous avons demandé au commandant Bienaimé, chef de la division navale de l'océan Indien, pour nous conduire aux Comores, nous appareillons pour Anjouan, le 26 janvier, et



ANJOUAN : LE FORT DE MOUSSAMOUDOU. — DESSIN DE BOUDIER.

le 27 du même mois nous jetons l'ancre en face de Mous-samoudou, capitale de l'île. Vue du port, Anjouan est très jolie avec ses contreforts profondément ravinés qui s'élèvent en étages successifs jusqu'à un massif central couronné de forêts inexplorees. Au pied de ces gigantesques gradins, Moussamoudou baigne dans la mer ses blanches murailles crénelées, flanquées de tours.

Toute la journée du lendemain est consacrée à parcourir l'île et à faire visite au sultan Mohamed Selim. Anjouan, malgré sa rade foraine, très peu sûre pendant les mois d'été, nous a beaucoup séduit, à cause de son aspect riant et de ses sources abondantes; mais elle est bien loin du parcours habituel des courriers, la main-d'œuvre y est rare et les ravitaillements n'y seraient pas très faciles. Aussi avons-nous hâte de rentrer à Nossi-Comba, que nous choisissons définitivement pour l'établissement du grand sanatorium projeté. Le port large et sûr de cette île permettra en tout temps le débarquement des malades; elle est en communication régulière avec Majunga, non seulement par le grand courrier de France, mais encore par un petit paquebot annexe des Messageries Maritimes. La proximité d'Hellville rendra extrêmement facile le ravitaillement du sanatorium et son installation sera rapide grâce aux nombreux ouvriers indigènes et aux contremaîtres créoles que le résident peut immédiatement nous fournir. Il ne faut pas oublier en effet que nous devons être prêts pour l'arrivée du Corps expéditionnaire, que le commandant Magné représente le seul agent technique venu de France, et qu'il lui est impossible en si peu de temps de former sur place avec les indigènes les terrassiers et les constructeurs qui sont nécessaires pour tracer les routes et créer les vingt-quatre bâtiments de notre grand hôpital de convalescents.



NOSSI-COMBA. — PETITES JOEUSES DE « KATCHI ». —
DESSIN DE J. LAVÉE.

II

Départ pour Majunga : le quartier européen et la ville indigène. — Installation chez un Indien.

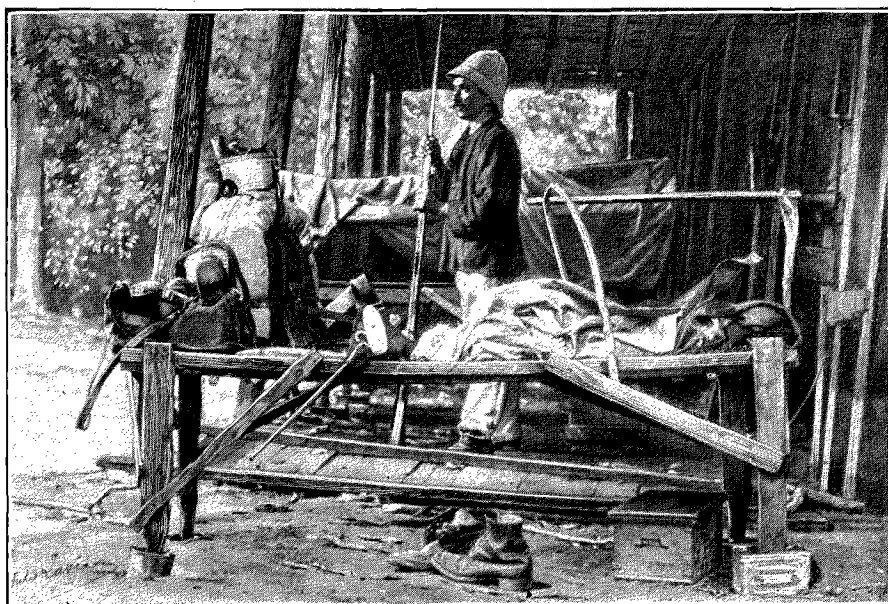
Le restaurant des Frères Provençaux.

L'hôpital. — Les cantonnements; couchettes improvisées. — Le climat. — L'alimentation. — Les moustiques.

7 avril. — Il y a deux mois que nous sommes installés à Nossi-Comba; grâce à l'énergique activité du commandant Magné, une belle route de 5 kilomètres de longueur monte de la plage jusqu'à un éperon surplombant la mer à 500 mètres d'altitude, où s'élèvent en étages les baraques du sanatorium, bien ventilées de toutes parts par la brise salubre et rafraîchissante du large.

Les médecins désignés pour faire le service de l'hôpital sont arrivés par le dernier paquebot; notre mission est terminée ici, et nous partons ce jour même pour Majunga, quittant avec regret cette colonie de Nossi-Bé si hospitalière où nous avons fait un séjour qui comptera parmi nos meilleurs souvenirs de campagne.

Le lendemain, 8 avril, vers 3 heures du soir, nous apercevons la pointe de Majunga; peu à peu la côte devient plus distincte et bientôt nous pénétrons dans la baie de Bombetok. La ville est construite le long du



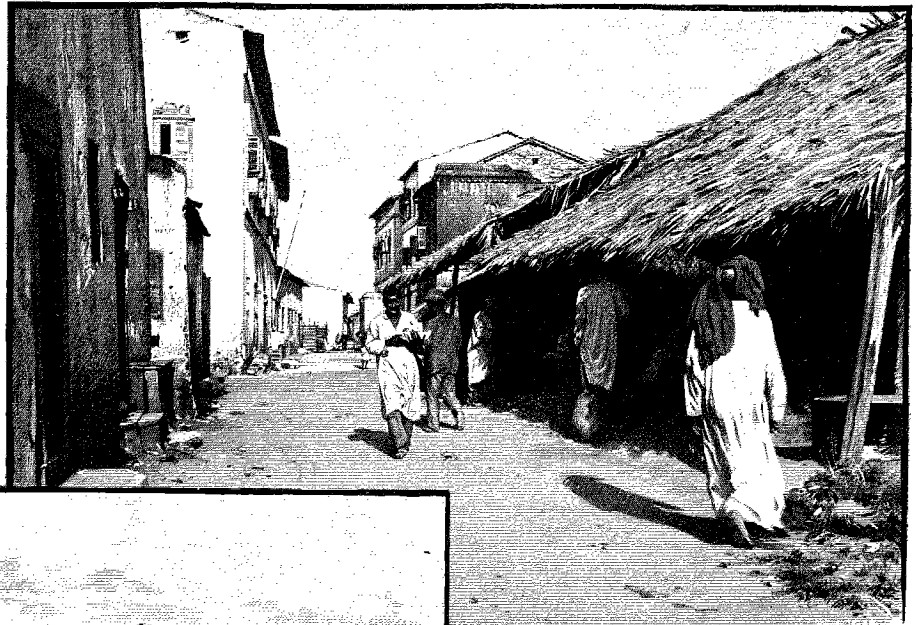
UN LIT DE TROUPIER (PAGE 66). — DESSIN DE J. LAVÉE.

rivage à l'extrême pointe nord de cette baie; elle est adossée à une série de collines qui, vues du large, ont exactement le profil d'un immense caïman couché sur les flots. La tête du caïman est couronnée par un petit fortin qui tombe en ruines; sur son dos est construit le Rouvre ou fort hova, entouré de beaux manguiers qui se détachent sur le ciel.

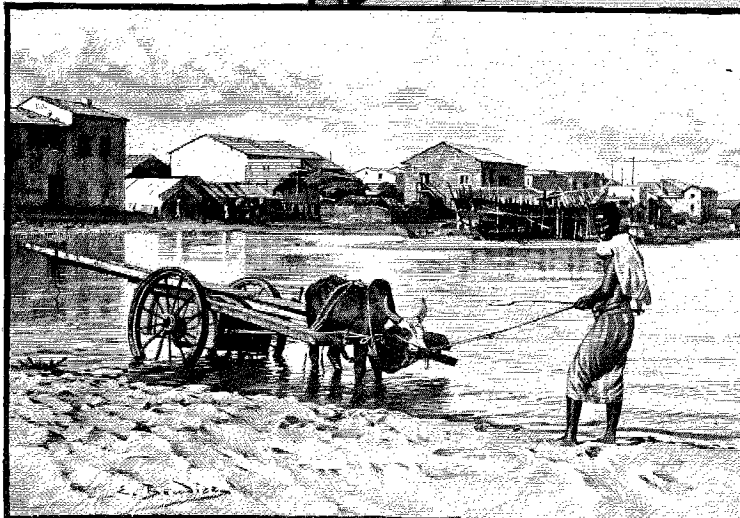
La baie de Bombetok est large et profonde, mais la marée s'y fait fortement sentir et ses eaux sont agitées de continuels remous qui gêneront beaucoup le débarquement des chalands.

Majunga comprend deux parties principales : le quartier européen et la ville indigène. Le quartier européen commence à une large plage de sable qui s'avance au loin dans la baie et dont la surface augmente chaque jour; il est composé d'une trentaine de vieilles maisons arabes construites en pierre, où logent des commerçants français et indiens, de deux mosquées, de la résidence de France et du consulat anglais. La ville indigène est formée d'une longue rangée de paillotes basses, recouvertes de feuilles, qui bordent la baie sur une étendue de près de 2 kilomètres.

Nous avons fini par nous caser, le commandant Magué et moi, chez un Indien. Nous campons tous deux dans l'unique chambre disponible de la maison, en face du colonel de Beylié, dont le logement est séparé du nôtre par une étroite cour. Nous avons dû, avant de nous installer, procéder à un nettoyage méticuleux : les murs et les poutres du plafond étaient ornés de toiles d'araignées gigantesques; les nattes qui recouvraient le carrelage servaient de refuge à une



RUE DE LA RÉSIDENCE À MAJUNGA.



MAJUNGA :
LE QUARTIER EUROPÉEN VU DE LA POINTE DE SABLE.

débarrassés en versant partout des flots de pétrole.

Majunga offre actuellement bien peu de ressources pour l'alimentation. Nous ne disposons guère que des rations de l'administration; il nous est à peu près impossible de nous approvisionner en légumes frais, œufs, volailles. Aussi, au lieu de faire popote comme à Nossi-Comba, décidons-nous d'aller prendre nos repas au restaurant des Frères Provençaux. L'établissement



MAJUNGA : UNE RUE DU QUARTIER INDIGÈNE.
DESSINS DE BOUDIER.

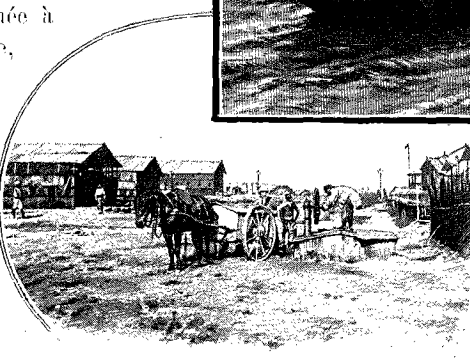
foule d'animaux variés : des fourmis, d'énormes cancrelats, des insectes de toutes formes et de toutes nuances. Nous nous en sommes à peu près entièrement



est à peine installé; notre table est dressée sous une grande toile de tente, tendue sous des tamariniers, à côté de celle des intendants. L'eau de boisson manque un peu; elle est surtout d'une qualité qui laisse fortement à désirer.

Des ordres sévères ont été donnés pour que les troupes de la brigade Metzinger, arrivées depuis un mois dans la place, ne consomment que de l'eau bouillie. Nous faisons de même et je surveille en personne la préparation de notre eau de boisson.

La plage de sable, située à l'extrême pointe de la ville, où se font les débarquements et où l'on est en train de construire le wharf, est encombrée de tentes, de baraques destinées à loger les approvisionnements qui arrivent chaque jour pour le Corps expéditionnaire. De gigantesques meules de foin comprimé, des montagnes de sacs d'orge s'élèvent en plein air à côté des amas d'es-



LE PORT DE MAJUNGA. — DÉBARQUEMENT DU MATÉRIEL À MAJUNGA. — DESSINS DE BOUDIER.

sieux et de roues de voitures Lefebvre, des caisses et des ballots entassés les uns sur les autres. C'est un fouillis indescriptible, au milieu duquel se meuvent difficilement des nuées de coulis charriant des brouettes ou de petits wagonnets montés sur rails. Le recrutement de ces coulis a été extrêmement laborieux; malgré l'activité déployée, l'argent dépensé, les nombreux agents envoyés dans tous les pays où ce recrutement pouvait se faire, les résultats obtenus ont été de beaucoup inférieurs aux besoins. Les races les plus diverses ont cependant été mises à contribution : Sakalaves recrutés à Nossi-Bé ou sur la côte ouest de Madagascar, Makaoas venant de Mozambique, Kabyles exportés d'Algérie, Somalis arrivés tout récemment de Djibouti et d'Obok. Le Commandement aurait même envoyé jusqu'en Chine, si la crainte du choléra qui sévit en ce moment dans cette contrée ne l'avait pas avec juste raison arrêté. La pénurie d'auxiliaires indigènes pendant la période des débarquements et de l'organisation des colonnes va compliquer singulièrement les débuts de cette expédition, déjà si difficile par elle-même.

La ville indigène n'a pas retrouvé ses anciens habitants; dispersés lors du bombardement de Majunga, ils n'ont pas osé reparaitre, moins par peur des Français que par crainte d'être enrôlés comme travailleurs pour décharger les navires dans le port. Les tirailleurs algériens de la 1^{re} brigade sont logés dans les cases abandonnées.

L'hôpital militaire est installé près du Rouvre, sur un plateau bien ventilé par la brise de mer, mi-partie dans un grand bâtiment en planches recouvert d'un toit de tôle ondulée, mi-partie sous des tentes du système Tolle. Il contient 100 couchettes en fer avec sommiers, matelas, draps et moustiquaires. Presque tous ces lits sont déjà occupés par des malades atteints d'affections paludéennes, et le génie est en train de monter de grandes baraques du système Espitalier pour en installer d'autres. Les reconnaissances qu'on a faites dans les marais aux

environs de Majunga et l'expédition sur la route de Marovoay, qui a duré trois jours, ont suffi pour remplir les formations sanitaires. Un hôpital flottant installé sur le *Shamrock*, en pleine rade de Majunga, commence également à recevoir des malades.

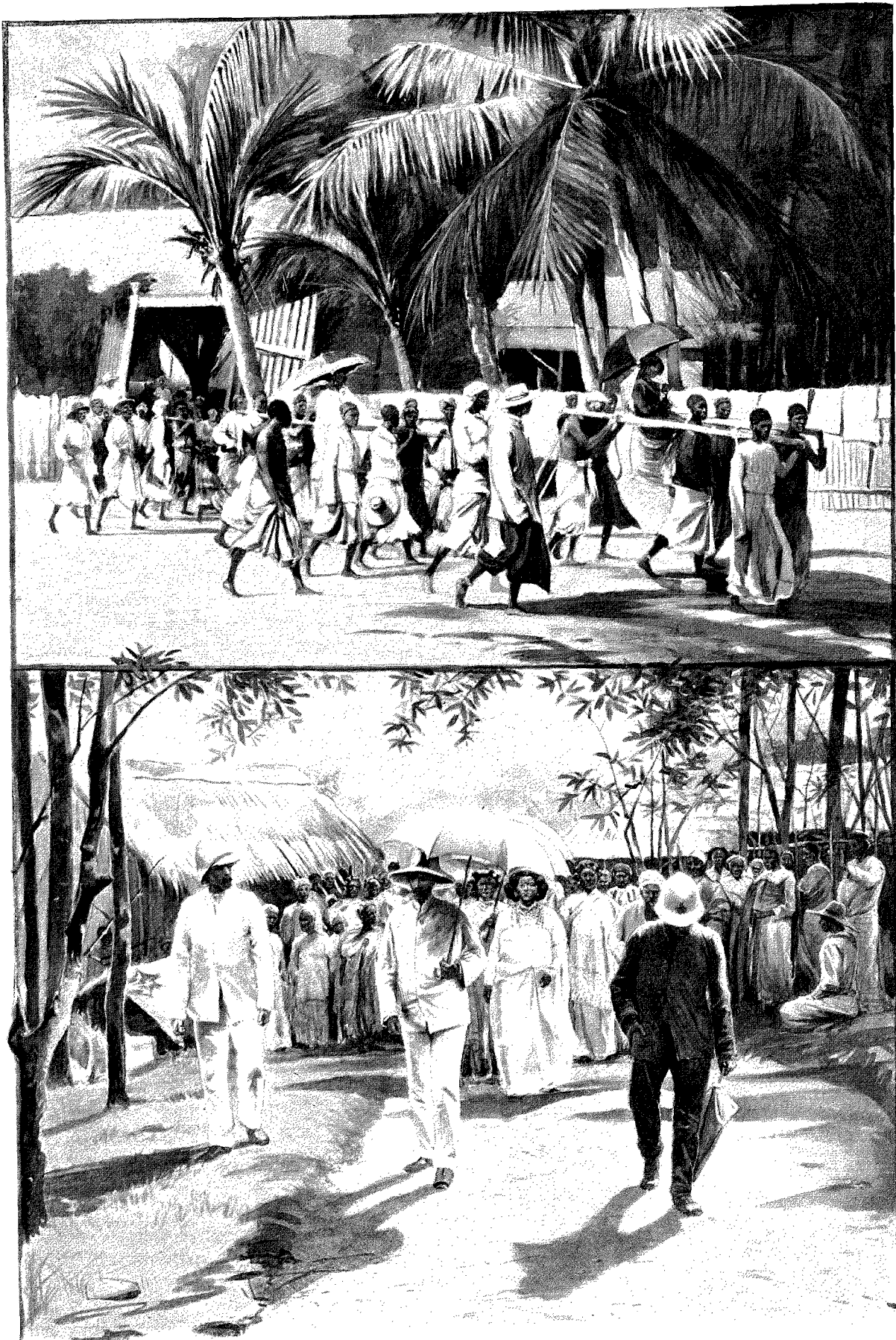
Les troupes déjà arrivées sont installées dans trois cantonnements principaux : les soldats d'infanterie de marine sont au Rouvre, à côté de l'hôpital, les tirailleurs algériens dans la ville indigène, enfin entre les deux s'étendent les campements de l'artillerie et du génie. Ces derniers sont extrêmement pittoresques : le terrain qu'ils occupent est ombragé par de magnifiques manguiers et par des baobabs, dont les troncs ventrus ressemblent à des bouteilles énormes. Tout autour, la campagne est parsemée de tombeaux musulmans en pisé badigeonnés de chaux, et de tombes sakalaves, reconnaissables seulement aux tas de pierres ovalaires qui marquent leurs emplacements. La plupart des soldats sont cantonnés dans des cases malgaches ; rien n'est plus curieux que de visiter une de leurs installations. On leur a recommandé, avec juste raison, de ne jamais coucher par terre, mais l'administration pouvait leur fournir seulement une toile imperméable, une couverture, un sac à paille et une moustiquaire, et ils ont dû s'ingénier pour faire le reste.

Les plus habiles se sont construit des lits de camp avec quatre piquets et des planches ; ils ont placé, par-dessus, leur moustiquaire tendue sur de petites baguettes flexibles courbées en demi-cercle. A d'autres, on a prêté des brancards d'ambulance, qu'ils ont montés sur des pieux ou même suspendus aux poutres du toit avec des cordes. Le directeur du service de santé au Ministère de la Guerre a eu l'heureuse pensée d'envoyer pour cet usage 6 000 de ses brancards réglementaires, qui rendent ici les plus grands services. C'est à la fin de la sieste qu'il faut visiter les casernements. Beaucoup de soldats dorment encore allongés, les uns sur le dos, les autres sur le ventre, dans les postures les plus bizarres. L'un, dont le lit est un peu court, est replié en chien de fusil ; un autre a mis son sac sous sa tête en guise d'oreiller. Toutes les couchettes qui appuient sur le sol ont les pieds placés dans des boîtes de conserve remplies d'eau pour éviter les fourmis.

Il y a 36 degrés à l'ombre dans l'intérieur de notre chambre, qui est cependant une des plus fraîches et des mieux ventilées de Majunga. Jamais, à Nossi-Comba, nous n'avons eu une température pareille. La peau est constamment humide ; nous vivons dans un perpétuel bain de vapeur, et, dans nos lits, la nuit, nous avons la sensation désagréable du drap mouillé collé au corps. Dans ces pays intertropicaux, le poumon et le rein fonctionnent relativement peu ; c'est la peau qui est surtout chargée de maintenir l'équilibre entre la température intérieure du corps et celle de l'atmosphère. Aussi les indigènes savent-ils faciliter son fonctionnement par des ablutions



LA REINE BINAO ET SA SŒUR KAVI (PAGE 71). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



VISITE DE LA REINE BINAÛ À NOSSI-COMBA (PAGE 70). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPÉL.

et des lotions générales fréquentes. L'Indien chez lequel nous sommes logés a, comme tous ses compatriotes, une petite salle de douches dans laquelle se trouve en permanence un tonneau rempli d'eau. J'ai pris l'habitude de passer matin et soir dans ce local et je m'en trouve admirablement.

C'est égal, nos chefs ont bien fait de ne pas commencer trop tôt la marche en avant. Quelques jours avant notre arrivée à Majunga, le général Metzinger avait prescrit une reconnaissance offensive vers Marovoay, à laquelle a pris part toute l'avant-garde du Corps expéditionnaire. Les troupes, parties moitié par eau, moitié par la route de terre, se sont avancées jusqu'à très peu de distance de Marovoay, à environ 65 kilomètres de Majunga. La colonne qui marchait par terre a éprouvé de très grandes difficultés à faire la route; la saison des pluies était à peine terminée et, dans certains endroits où nous passerons presque à pied sec dans un mois, les soldats ont eu de la vase jusqu'au-dessus des genoux. La reconnaissance a été d'ailleurs effectuée presque sans coup férir : trois hommes seulement ont été légèrement blessés. Les troupes sont rentrées à Majunga, après avoir laissé une garnison solide dans deux points importants : à Maévarane, village situé à 35 kilomètres environ de Majunga sur la route de Tananarive, et à Mahabo, autre village plus avancé encore, mais placé sur la rive gauche de la Betsiboka.

Jusqu'à présent Majunga a pu être approvisionnée régulièrement en viande fraîche, grâce aux immenses troupeaux de bœufs à bosse nourris sur la Grande-Terre. On tue chaque jour pour le Corps expéditionnaire un certain nombre de ces bœufs; leur viande est saine, de bonne qualité, mais un peu dure. Les animaux de boucherie sont parqués sur la plage, à l'ouest de la ville, et l'abattoir militaire est installé tout près de là, entre deux dunes de sable. Deux grandes bigues placées côte à côte servent pour suspendre les animaux. Les bœufs, attachés par les cornes à une corde, sont amenés sous les bigues, renversés sur le sol et égorgés par les bouchers. On ne les assomme pas, parce qu'un grand nombre de soldats et de coulis du Corps expéditionnaire sont musulmans et ne peuvent manger que de la viande d'animaux tués par égorgement.

Malheureusement on ne peut trouver à Majunga le moindre légume vert; c'est une grosse privation. L'autre jour, au restaurant, on nous a servi sous le nom de salade les feuilles vertes de je ne sais quelle plante dure et amère, que nous avons trouvée délicieuse. J'ai vu des soldats qui essayaient d'accommoder au vinaigre de jeunes pousses d'herbe recueillies dans la brousse voisine : décidément l'homme est surtout végétarien.

19 avril. — Les préparatifs de la marche en avant sont plus longs qu'on ne l'aurait voulu et nous en avons pour quelque temps encore avant que le gros des troupes prenne la route de Tananarive. Le général Metzinger se trouve aux prises avec de réelles difficultés, dont il triomphera à coup sûr, mais qui le retardent. Il y a d'abord la question des coulis, qui est loin d'être résolue. Il en faudrait 10 000; jusqu'à ce jour, malgré toute l'activité déployée, il en est arrivé 2 000 au plus. Il y a aussi les voitures Lefebvre, dont il faut bien se servir, faute de mieux. Il en arrive par tous les bateaux, mais pour qu'elles roulent il faut leur faire une route meilleure que les exécrables pistes frayées par les porteurs de ce pays. C'est le Corps expéditionnaire qui devra créer cette route au fur et à mesure de la marche en avant; cette marche sera bien ralentie, car, si les mercenaires font défaut, les soldats seront obligés de saisir le pic et la pioche. En attendant l'arrivée du général en chef, ils aident déjà à la construction des baraquements et au débarquement du matériel considérable que les bateaux affrétés apportent chaque jour de France. Un wharf est en voie de construction à la Pointe de Sable pour faciliter ce débarquement, et deux voies ferrées permettent de transporter rapidement sur de petits wagonnets du système Decauville les caisses et les colis dans les magasins des subsistances ou dans les parcs de l'artillerie et du génie.

22 avril. — J'ai des nouvelles de notre ami le lieutenant de vaisseau Serpette, arrêté depuis bientôt quinze jours avec le bateau qu'il commande en pleine Betsiboka, à 70 kilomètres de Majunga et à hauteur de Marovoay. Cette dernière ville, bien que n'ayant pas encore été occupée par nos troupes, est déjà complètement abandonnée par les Hovas. La région est renommée pour ses moustiques, et les marins n'ont d'autre ressource pour se défendre contre ces insectes que d'entrer jusqu'à mi-corps dans un sac à distribution, qu'ils coulisent sous les aisselles. Pour dîner ils s'enveloppent les mains avec des linges et ils s'entourent le cou jusqu'au menton avec des serviettes.

Au village de Mahabo, en face de Marovoay, les intendants, qui y ont un dépôt de vivres avec une manutention, prétendent que les boulangers ne peuvent pas faire le pain. La flamme des fours attire des nuées de moustiques, et dès que les mitrons mettent le torse à nu pour pétrir leur pâte, ils sont assaillis par des milliers de ces diptères, dont les innombrables piqûres les forcent à fuir en leur arrachant des cris de douleur. Heureusement, à Majunga, il n'en est pas ainsi : les moustiques sont en petit nombre le jour, et la nuit nos moustiquaires suffisent très bien à nous en préserver.

III

Débarquement des troupes et du matériel. — Encombrement de la plage et des rues. — Animation fébrile. — A la rencontre du général en chef. — Les fêtes de Nossi-Bé : le grand *kabar* solennel. — Un bal original. — Visite du général au sanatorium.

23 avril. — Le gros des troupes du Corps expéditionnaire commence à arriver; chaque jour un navire jette l'ancre dans la rade, amenant des soldats ou du matériel. Le colonel Bailloud, directeur du service des transports

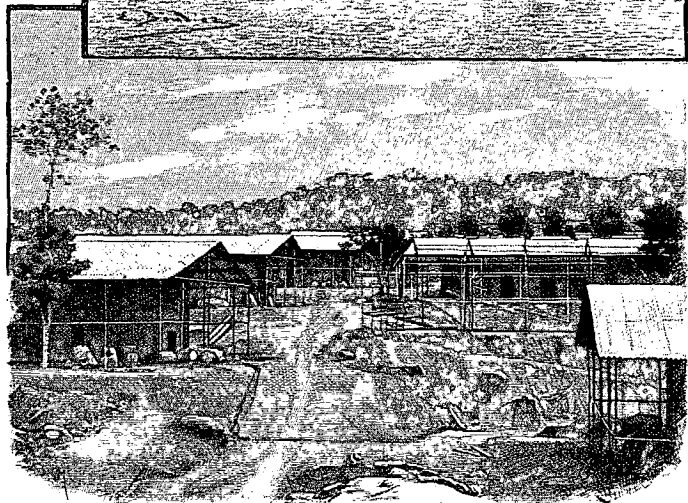
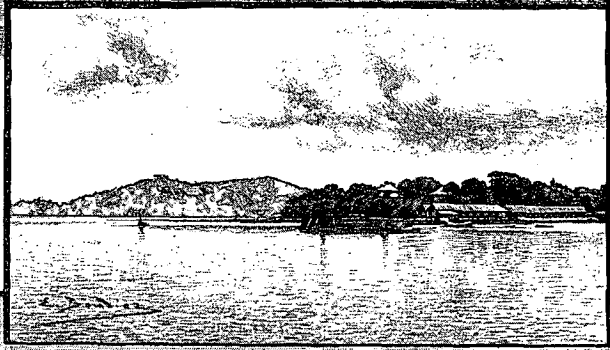
et des étapes, se multiplie avec une activité dévorante; on le rencontre partout dans les rues, sur la plage, passant comme une flèche sur son cheval lancé aux grandes allures. Dans tous les coins, on construit des abris : grandes tentes, baraques à toiture de tôle ondulée, immenses hangars où s'empilent jusqu'au faite les milliers de caisses, de ballots, de tonneaux, que les cales des navires vomissent tout le long du jour sur la plage de Majunga. Les colis s'entassent d'abord sur le sable du rivage, pêle-mêle, en pyramides énormes; puis des officiers passent leurs journées à les trier par services : artillerie, subsistances, ambulances, campement. Au fur et à mesure qu'ils sont reconnus, des trains de wagonnets poussés par des coulis, des centaines de voitures Lefebvre traînées par des bœufs ou par des mulets les emportent jusqu'aux magasins où ils s'engouffrent et disparaissent.

Les petites rues de Majunga sont trop étroites pour la foule qui s'y presse à certaines heures; les coulis se coudoient et hurlent; les voitures accrochent, au grand désespoir de leurs conducteurs. Partout règnent une animation fébrile, un va-et-vient continu au milieu des flots de poussière, sous le soleil des tropiques, dont les rayons brûlent le crâne malgré le casque.

Les commerçants européens et indiens font leurs provisions, eux aussi, en vue de l'arrivée des troupes; mais, comme tous les recoins de leurs maisons ont été réquisitionnés pour loger les soldats et le matériel de guerre, ils ont transformé les rues en magasin, et, devant chaque boutique, des caisses s'empilent jusqu'à hauteur des toits.

De temps en temps une sonnerie de clairon retentit, accompagnée d'un cliquetis d'armes et de ce bruit de pas cadencé que fait une troupe en marche : c'est un bataillon qui vient de débarquer et qui rejoint son cantonnement. Le teint clair de nos petits troupiers arrivant de France fait plaisir à voir; leurs grosses joues roses dégouttent de sueur; ils ont l'air content et étonné des gens qui débarquent et que tout intéresse. Les anciens, ceux qui sont depuis un certain temps sur la terre malgache et dont la figure pâlie révèle une constitution déjà en lutte avec l'anémie, regardent, heureux et souriants, ces camarades qui viennent partager leurs fatigues et qui leur apportent dans les plis de leurs vêtements un peu du bon air du pays.

24 avril. — Un bataillon de tirailleurs algériens et une compagnie du génie arrivent aujourd'hui. Ils séjourneront vingt-quatre heures à peine à Majunga; demain ils partiront pour camper en échelons sur la route de Marovoay. La ville de Majunga n'offre pas de ressources suffisantes pour le cantonnement du Corps expéditionnaire : chaque bataillon qui débarque pousse en avant le premier occupant, qui est obligé de lui céder sa place. Les soldats, les officiers eux-mêmes en sont ravis; rien n'est plus déplaisant pour une troupe en campagne qu'un séjour prolongé dans un poste.



VUES D'HELLVILLE, NOSSI-BÉ (PAGE 62). — SANATORIUM DE NOSSI-COMBA (PAGE 72).
DESSINS DE BOUDIER

26 avril. — Le général Metzinger envoie le paquebot affrété *Notre-Dame-du-Salut* au-devant du général en chef, à Mayotte. Le général Duchesne et le médecin inspecteur Émery Desbrousses, directeur du service de santé du Corps expéditionnaire, doivent quitter à cette escale le paquebot des Messageries maritimes pour prendre le *Notre-Dame-du-Salut*, qui les transportera jusqu'à Nossi-Bé et Nossi-Comba, où ils iront visiter le sanatorium, et qui les ramènera ensuite à Majunga. J'ai l'ordre d'aller attendre le général en chef à Nossi-Bé pour lui rendre compte de notre mission.

En arrivant à Hellville, je retrouve auprès de M. l'administrateur principal François le même accueil empressé et cordial. La colonie de Nossi-Bé est enthousiasmée par l'arrivée prochaine du général en chef; les préparatifs des fêtes qui vont lui être offertes pendant son séjour mettent les Français d'Hellville sens dessus dessous. Une foule d'habitants de l'île encombrent déjà la capitale, où il n'y a plus de logement disponible.

Tous les rois et les reines sakalaves de la côte ouest sont arrivés; ils sont disséminés aux quatre coins de la ville. On me montre Tsialane roi des Antankars, Tsiaras roi des Sakalaves d'Ankifi, Binao reine sakalave d'Am-pasimène. Cette dernière est même allée visiter en grande pompe le sanatorium de Nossi-Comba, dont l'île est occupée par ses sujets.

Tous ces grands personnages indigènes vivent, ainsi que leur suite, aux frais de la colonie pendant le temps de leur séjour à Hellville. Ils touchent à cet effet des rations journalières de riz, de viande et même de gros vin de cambuse, pour lequel ils ont un goût très prononcé.

Le 4 mai, à 7 heures du matin, l'arrivée du paquebot *Notre-Dame-du-Salut* portant le général en chef est annoncée à la population d'Hellville par un coup de canon. Aussitôt une animation extraordinaire se produit dans les rues; tous les indigènes, revêtus de leurs plus beaux habits, se dirigent par groupes vers la jetée pour assister à l'arrivée du général Duchesne. Les colons, réunis à la Résidence, ont pris l'habit noir; les officiers ont revêtu l'uniforme de flanelle bleue.

À 8 heures, le paquebot jette l'ancre à quelques encablures seulement du rivage et aussitôt nous nous rendons à bord.

Le général en chef attend sur le pont, ayant à ses côtés son chef d'état-major le général de Torey, les deux directeurs du service de santé et du génie et l'un de ses officiers d'ordonnance, le lieutenant de vaisseau Simon. Le général Duchesne a revêtu la nouvelle tenue en toile cachou que je vois pour la première fois et qui est vraiment commode et même élégante. Après les présentations, il descend immédiatement à terre, salué par une salve de quinze coups de canon. Il est reçu à l'extrémité de la jetée par tout le personnel officiel et par les notables de la colonie, au son de la musique des Pères du Saint-Esprit qui joue *la Marseillaise*.

Il est 9 heures quand le cortège s'ébranle pour se rendre, sous une voûte de verdure ornée de drapeaux tricolores, à l'hôtel de la Résidence, où les chefs sakalaves, revêtus de leurs costumes de cérémonie et couverts de bijoux, attendent la faveur d'être présentés au général en chef. La présentation est vraiment originale; le général et sa suite paraissent favorablement impressionnés.

À 1 heure de l'après-midi, la sieste est interrompue par un violent coup de canon annonçant le commencement des fêtes populaires. Immédiatement les rues s'animent; les Malgaches sortent de leurs cases; partout, sur le cours de Hell, des groupes se forment à l'ombre des manguiers. On danse sur l'herbe au son de l'accordéon, du tam-tam et d'une sorte de hautbois aux notes nasillardes. Ici c'est une bande d'Anjouanais aux longues robes flottantes qui, rangés sur une seule ligne, se balancent avec des mouvements lents, assez gracieux; plus loin, des femmes makoases aux oreilles déformées par des boucles énormes, aux chevilles ornées de lourds anneaux d'argent, se trémoussent, battant le sol de leurs talons nus à coups précipités, en suivant la cadence indiquée par un gros tambour qu'un Malgache frappe à tour de bras.

Des cercles nombreux de spectateurs se forment autour de ces jeux : jeunes Sakalaves à la petite calotte rouge, au riche *lamba* de soie acheté sur la Grande Terre; femmes malgaches vêtues de robes de satin aux couleurs vives, de coupe européenne, coiffées d'immenses chapeaux de paille aux formes invraisemblables; métis arabes aux grandes robes noires brodées d'or, marchands indiens en costume national.

Tous ces gens rient, causent bruyamment, semblent heureux. De tous côtés, de petites guinguettes sont installées sous des abris de verdure ornés de drapeaux, de lampions, de lanternes en papier de couleur. On y boit du rhum, du vin, des sirops; on y chante, on y danse et surtout on y fait assaut d'éloquence. Des orateurs y parlent des heures entières, écoutés religieusement par la foule, qui applaudit aux bons endroits.

À 3 heures le jardin qui entoure le pavillon servant d'habitation au général en chef est envahi par la foule : c'est là que doit avoir lieu l'audience solennelle, le grand *kabar* donné par le général Duchesne aux rois et aux reines indigènes.

Tout contre la maison, à l'extrémité d'une grande allée bordée de manguiers, des fauteuils ont été préparés pour le général et pour sa suite. De chaque côté de l'allée, d'autres sièges sont disposés pour les rois et les princes. Tsiaras, Tsialane, la reine Binao, font successivement leur entrée, suivis de leurs ministres et d'un grand concours de femmes maquillées de noir et de jaune, qui chantent en battant des mains. Tous les chefs s'installent, et, derrière eux, les gens de leur suite s'accroupissent sur le sol. Quand tout est prêt, le général Duchesne paraît,

suivi du général de Torey, de l'administrateur de Nossi-Bé et de tous les officiers qui l'ont accompagné dans son voyage à Hellville. Aussitôt la cérémonie commencée. Par l'intermédiaire de son interprète, le général annonce qu'il est envoyé par le gouvernement français pour mettre l'ordre dans Madagascar et pour forcer les Hovas à respecter les traités. Les chefs sakalaves qui l'entourent sont de vrais amis de la France; il le sait et il est très heureux de se trouver au milieu d'eux. Il s'efforcera de leur être utile, mais en retour il faut que les chefs l'aident dans sa mission, non pas en lui fournissant des soldats, il en a assez pour aller jusqu'à Tananarive, mais en lui procurant les porteurs nécessaires pour que les vivres destinés à ses troupes puissent suivre l'armée.

La France est décidée à aller jusqu'au bout, et, pour leur en donner la preuve, le général invite les chefs à venir le voir à Majunga, où ils pourront juger facilement des forces dont les Français disposent.

A 9 heures et demie du soir, après un grand banquet offert par la colonie dans une des salles du cercle de Nossi-Bé, le général Duchesne se rend à pied, à travers le cours de Hell, pavoisé et illuminé, à l'hôtel du Résident, qui donne une grande soirée dansante en son honneur. Sur tout le parcours, la foule bariolée se presse et s'agite. Au moment de l'arrivée des rois et des reines, elle est tellement compacte qu'on ne peut avancer qu'avec la plus extrême difficulté.

Tsiaras, Tsialane et Binao ont tenu à assister aux danses, dont le spectacle leur cause généralement un très vif plaisir; mais comme ils sont suivis d'un cortège extrêmement nombreux de femmes, l'administrateur a placé au bas de l'escalier de l'hôtel deux gardes de police, avec mission d'arrêter toutes les personnes qui ne sont pas absolument indispensables pour le service des chefs. Ceux-ci ont l'habitude de se faire suivre de domestiques de confiance, portant l'un une gargoulette pleine d'eau,

l'autre du tabac à chiquer, un troisième le sabre d'honneur, un quatrième le crachoir, etc. Il faut laisser passer ces gens et couper le cortège au moment opportun pour renvoyer dehors tout ce qui est inutile.

Grâce à cette manœuvre, le vestibule est bientôt envahi par une foule d'indigènes, parmi lesquels les femmes dominent; refoulés peu à peu, ils refluent jusque dans les jardins et vont s'entasser sous les varangues du rez-de-chaussée, où ils s'accroupissent coudé à coudé, attendant patiemment la sortie de leurs maîtres. Lorsqu'on regarde du haut des balcons de l'hôtel, on voit les jardins, les avenues, le cours de Hell comme pavés à perte de vue de chevelures à boules et de faces noires.

A l'intérieur des appartements, le spectacle est peut-être plus original encore. Les salons, transformés en berceaux de verdure, sont réservés aux danseurs; les spectateurs, assis au frais sous les larges varangues décorées de feuillage et de pavillons, peuvent facilement suivre les danses à travers les grandes baies des portes. C'est sous ces varangues que se tiennent les chefs indigènes; chacun d'eux forme avec les gens de sa suite un groupe séparé. Binao et sa sœur Kavi sont en satin jaune avec des fleurs blanches disséminées dans leurs cheveux noirs comme des étoiles dans la nuit. Tsialane et Tsiaras sont revêtus de grandes robes noires, brodées d'or au col; au poignet des manches et sur la poitrine. Tsialane est coiffé d'un turban multicolore qui se termine en pointe au-dessus du front comme celui du sultan d'Anjouan. Tous ces indigènes en tenue exotique coudoyant les colons en habit, les officiers en uniforme et les danseuses européennes en robes décolletées, forment dans ce cadre de verdure un contraste singulier et un spectacle étrange.

Une grande table placée dans un des salons du fond supporte un buffet très bien servi, où Français et indigènes se coudoient fraternellement. L'administrateur est partout, faisant avec sa bonne grâce habituelle les honneurs de sa maison.

Jusqu'au jour, les danses et les chants de la rue, les bruits de la foule qui emplit les avenues nous empêchent de dormir.

Le lendemain à 6 heures du matin, le canot à vapeur du sanatorium, portant à l'avant un grand pavillon de Genève et à l'arrière les couleurs nationales, se tient prêt à remorquer les embarcations dans lesquelles montent le



LE ROI DES ANTANKARS TSIALANE ET SES MINISTRES. — DESSIN DE GOTORBE.

général en chef, son état-major et les invités de la colonie. La traversée d'Hellville à Nossi-Comba dure 40 minutes. A l'arrivée dans l'île, les jeunes gens des villages accueillent le général par des cris de joie et une salve de coups de fusil. Toutes les cases sont garnies de drapeaux tricolores; les femmes, réunies sur la plage, chantent en l'honneur du général en chef.

Trente filanzanes et cent cinquante porteurs nous attendent pour l'ascension du sanatorium; chacun prend place dans son véhicule, et en route à la file indienne, le général Duchesne en tête, suivi immédiatement du général de Torcy. Les porteurs ont vraiment des jarrets d'acier; aucun obstacle ne les arrête, ils trottent toujours, même sur les pentes les plus raides, s'excitant de la voix. Quelquefois deux équipes luttent de vitesse à qui gagnera la meilleure place. Les *vazahas* passent alors comme des flèches, emportés par leurs bourjanes absolument emballés.

Le général Duchesne visite une à une toutes les cases, examinant minutieusement l'installation des convalescents et l'organisation des différents services.

Le sanatorium, qui peut contenir environ 500 malades, comprend douze baraques démontables du type Espitalier, envoyées de France, et cinq grandes maisons en bois à un seul étage avec plancher surélevé, épaisse couverture en feuilles de palmier superposées, larges varangues circulaires; ces dernières constituent pour les convalescents un logement beaucoup plus confortable encore que les baraques. Les maisons en bois, ainsi que tous les bâtiments des services accessoires (cuisines, dépense, pharmacie, habitations des infirmiers, des médecins, des sœurs, etc.), ont été construites de toutes pièces avec les ressources locales et les ouvriers du pays.

Toutes ces constructions, dont l'ensemble forme comme une ville française étagée sur les flancs du pic d'Anketsabé, sont précédées chacune d'un jardinet planté d'arbres et de fleurs; elles sont disposées le long d'une large rue centrale sur une sorte d'éperon saillant qui domine de trois côtés, à 500 mètres d'altitude, la mer, au-dessus de laquelle il paraît être suspendu. Des varangues des cases, la vue s'étend au loin sur les flots.

Deux sources captées dans le voisinage permettent d'amener l'eau jusqu'au centre du sanatorium; une petite rivière, qui coule en cascades à 800 mètres au-dessous, pourra être utilisée pour les bains et les douches. Le général paraît satisfait de la situation de l'établissement et de l'aménagement des baraques. Un lunch lui a été offert dans une des cases réservées aux officiers malades. Au dessert nous buvons à la prise de Marovoay, dont la nouvelle vient de nous parvenir.

Vers 2 heures et demie nous reprenons la route qui descend à la plage; nos trente filanzanes, placés à la file indienne, volent sur les pentes; les porteurs, lancés au grand galop, crient, hurlent, changent d'épaule, toujours courant, rattrapant au vol le brancard de la civière quand il faut remplacer un bourjane fatigué.

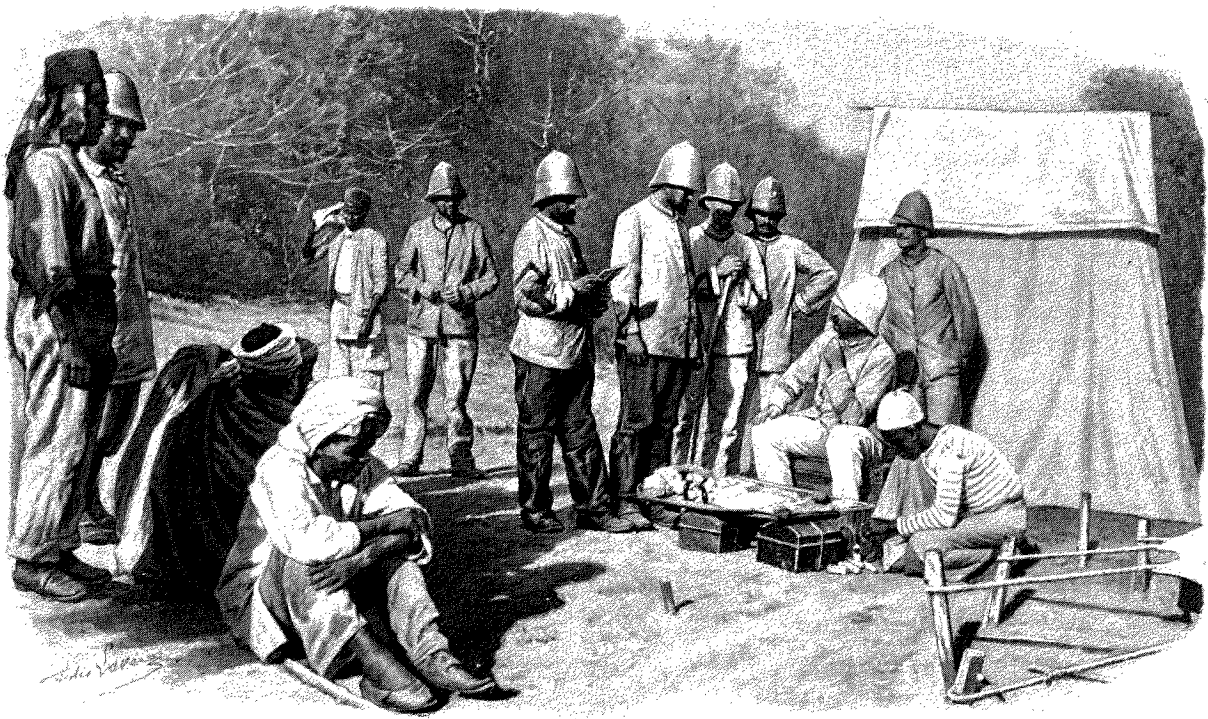
Le paquebot *Notre-Dame-du-Salut* est venu nous attendre devant Nossi-Comba; il lève l'ancre à 3 heures, mettant le cap sur Majunga. Les fêtes sont finies; à demain les occupations sérieuses, le collier de misère que nous porterons jusqu'à Tananarive.

(A suivre.)

ÉDOUARD HOCQUARD.



UN PRISONNIER BONA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE



LA VISITE MÉDICALE AU BIVOUAC (PAGE 78). — DESSIN DE J. LAVÉE.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR¹

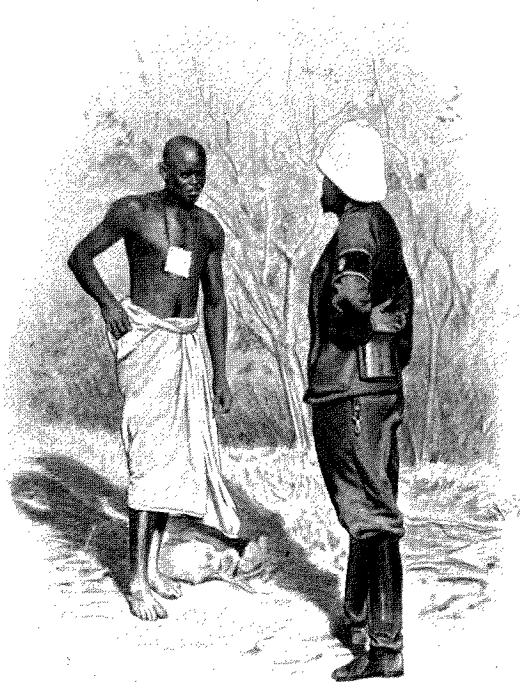
(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

IV

Arrivée du Général en chef à Majunga. — Difficulté croissante des opérations de débarquement. — Premiers effets du climat. — En route pour l'avant : départ mouvementé; nonchalance des conducteurs kabyles; la visite médicale au bivouac. — Descente d'Ambositrombikely. — Le poste de Maévarena. — Camp hova de Miadane. — Marovoay. — Les grands marais. — Séjour à Androha.



INTERROGATOIRE D'UN SAKALAVE RENCONTRÉ EN ROUTE.
DESSIN D'OULEVAY.

Le Général en chef arrive, le 16 mai au matin, en vue de Majunga. La côte est basse et il y a très peu de points de repère qui permettent aux bateaux d'entrer dans la baie; sans un gros arbre qui se détache sur le ciel et qu'on aperçoit de fort loin, le commandant du paquebot avoue qu'il serait assez embarrassé pour trouver la passe; si les Hovas connaissaient ce détail, comme ils en profiteraient!

Devant Majunga il y a une trentaine de navires à l'ancre et cinq ou six transports en déchargement. Le paquebot *Notre-Dame-de-Salut* suit un trajet sinueux pour passer au milieu de cette flotte dont les mâts semblent aussi nombreux que les arbres d'une forêt.

Une mauvaise nouvelle m'attendait au débarquement : on m'a expulsé de mon ancienne chambre pour me loger avec le Directeur du Service de Santé dans un grenier situé au-dessus de la prison où l'on donne l'hospitalité à tous les vagabonds de Majunga. Après une nuit très mouvementée passée dans ce grenier à faire la chasse à toutes sortes de bêtes hideuses (grosses araignées velues, énormes cancrelats, fourmis de toutes dimensions, mais également voraces), nous obtenons de changer de logis. Notre

1. Suite. Voyez p. 61.

nouveau domicile est situé au premier étage d'une grande maison à arcades donnant sur la place du marché. On y monte par un escalier qui mène d'abord à une antichambre, dans laquelle les commis de la direction écrivent sur des caisses, puis à une grande pièce qui nous sert à la fois de bureau et de chambre à coucher. Les murs sont blanchis à la chaux; le sol, qui tremble d'une façon inquiétante quand on marche, est formé d'un carrelage de briques recouvert d'une couche de poussière et de débris, épaisse de plusieurs centimètres. Ni vitres, ni fermetures aux fenêtres; nos malles nous servent de siège et nous avons pour tout meuble notre lit de campagne dressé dans un coin, et notre caisse de sellerie recouverte d'une natte pour la transformer en table de toilette. Dans chaque coin, des cordes tendues entre deux clous forment nos garde-robes; d'autres cordes nous permettent de suspendre nos chaussures pour les défendre contre les fourmis qui viennent manger la graisse dont nous les enduison pour assouplir le cuir.

La grande chambre est séparée en deux compartiments par une cloison faite avec des couvertures de campement: d'un côté sont les *appartements privés* du Directeur, de l'autre ma chambre, qui sert en même temps de bureau aux officiers d'administration. A l'heure du rapport, ou lorsque nous recevons une visite importante, les couvertures sont relevées et l'on a vue sur l'ensemble de nos salons.

Quelle tour de Babel que Majunga! On y entend parler toutes les langues, et toutes les nations y sont représentées: le tirailleur algérien ploie sous son sac haut comme une montagne; le pioupiou parisien, le casque sur l'oreille, la veste cachou ouverte sur un filet à larges mailles qui lui tient lieu de chemise, marche les pieds nus dans des espadrilles dont les lacets s'entre-croisent au-dessus de la cheville, comme des cothurnes; de petits boys sakalaves au service des officiers passent droit comme des I avec des allures conquérantes. Une vieille makoase à la peau d'ébène zébrée de larges tatouages, aux oreilles percées d'énormes trous maintenus béants par des rouleaux de feuilles de bananier, tire de l'eau à un puits auprès duquel joue un négrillon qui n'a pour tout vêtement que deux bracelets d'argent aux chevilles.

Toutes les maisons du quartier européen, toutes les cases indigènes regorgent de soldats. Il n'y a plus de place pour loger les nouvelles troupes qui débarquent à chaque instant. Les soldats sont obligés de dresser leurs petites tentes et de camper sous les arbres en compagnie de leurs officiers.

En attendant qu'elles puissent entrer en possession de leur matériel enseveli dans les cales des navires en rade, les formations sanitaires (hôpitaux de campagne et ambulances) bivouaquent sous les manguiers, à droite et à gauche du chemin du Rouve. Le déchargement des bateaux arrivés à Majunga se fait avec une lenteur désespérante, faute des moyens nécessaires: pas une seule canonnière de rivière, pas un seul des chalands amenés de France ne sont encore montés. La rade ne possède pour les débarquements que trois ou quatre vieux chalands venus de Diégo-Suarez ou de Nossi-Bé et les canots à vapeur des bateaux de guerre. Presque tout notre matériel du service de santé est encore à bord des navires, et cependant la moitié de la première brigade a été portée en avant et des engagements partiels ont déjà eu lieu. Nous avons dû fournir des approvisionnements provisoires de médicaments et de matériel aux troupes partant à l'ennemi en utilisant les ressources de l'hôpital militaire local; mais cette situation nous crée de réels embarras: n'est-il pas énervant de penser que nous avons en rade, pour chaque troupe qui débarque, un approvisionnement sanitaire excellent, surabondant même, organisé

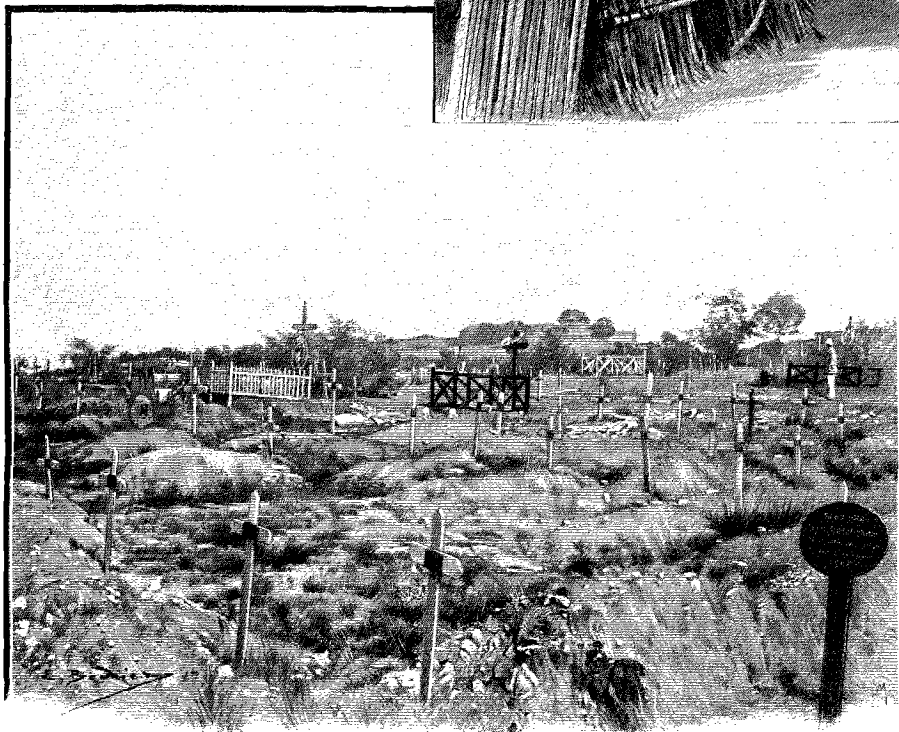
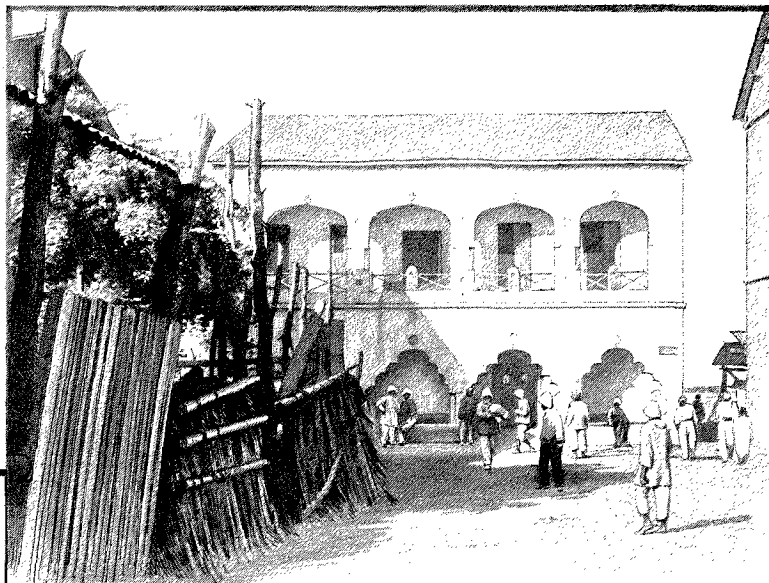
avec un soin méticuleux par la 7^e Direction, qui a tout prévu; que ce matériel est arrivé à temps pour être emmené à la suite des troupes; que nous le touchons pour ainsi dire du doigt et qu'il est matériellement impossible de le débarquer? Et dire que tous les services en sont là, non par la faute des hommes, mais par celle des circonstances; la construction des chalands et des canonnières nécessitait l'ouverture de crédits énormes qu'on ne pouvait engager avant le vote des Chambres; elle a été commencée aussitôt après ce vote et poussée avec une activité fébrile:



TIRAILLEURS SAKALAVES. — DESSIN D'OULEVAY.

mais ce gros matériel est long à préparer, à transporter, à monter, et, comme on était pressé, à cause de la saison, de commencer les opérations, qui doivent être terminées avant les pluies, le matériel de débarquement n'a pu être prêt assez à temps pour être monté avant l'arrivée des troupes.

11 mai. — Je viens de visiter l'annexe de l'hôpital militaire de Majunga, où sont traités tous les indigènes qui appartiennent à l'armée. Des turcos, des tirailleurs sakalaves, des Somalis, des Kabyles, des Haoussas sont



MAJUNGA : DIRECTION DU SERVICE DE SANTÉ. — LE CIMETIÈRE FRANÇAIS. — DESSIN DE BOUDIER.

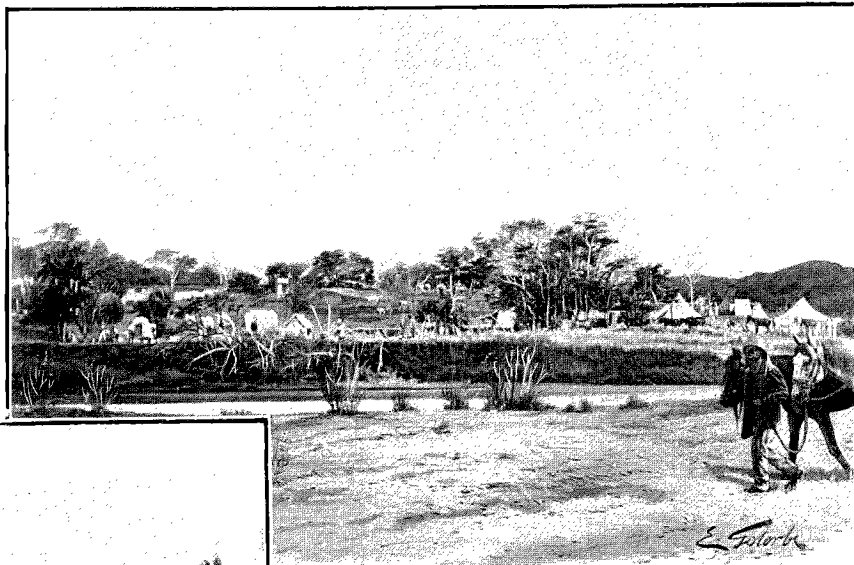
placés côte à côte sous de grandes tentes Tollel élevées à l'ombre des manguiers. Ce n'est pas commode pour les médecins d'interroger de pareils clients : il leur faudrait un interprète par race. Au moment de ma visite, on amenait trois coulis somalis qui semblaient être dans un état lamentable. Deux sont morts de faim en entrant. *De faim!* vous avez bien lu, mais par leur propre faute. Ils touchent régulièrement leur ration de vivres, qui est même plus abondante que ne le comportent leurs besoins, car ils sont

habitué à être sobres et à se contenter de peu; ils reçoivent aussi tous les quinze jours une solde de beaucoup supérieure à l'argent qu'ils gagnent dans leur pays. Eh bien, par avarice, non seulement ils mettent cette solde de côté, mais ils vendent encore la plus grande partie de leurs vivres pour augmenter leur pécule. Le plus terrible, c'est que, lorsqu'ils se sentent faibles ou malades, ils quittent leurs camarades pour aller se cacher dans des coins comme de pauvres chiens galeux, et que, si on ne les découvre pas par hasard, ils se laissent mourir sans appeler à l'aide et sans chercher à réagir, en fatalistes qu'ils sont, comme tous ceux de leur race.

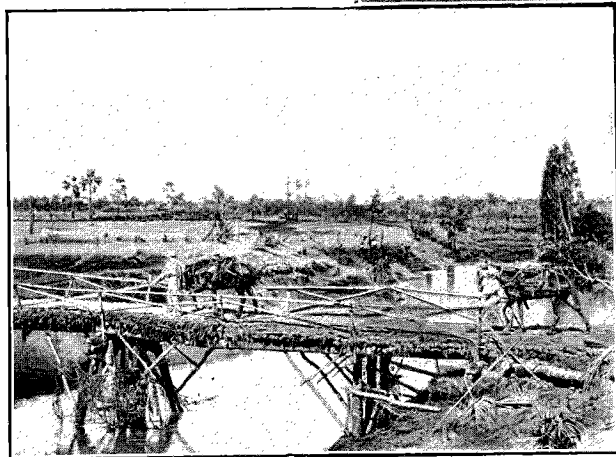
15 mai. — Majunga retrouve peu à peu sa population indigène, mais les anciens habitants ne se réinstallent qu'avec une extrême prudence, et ceux qui reviennent sont surtout les malades et les infirmes qui n'ont rien à risquer. J'en ai vu ce matin une longue file, cheminant lentement en mendiant dans les rues : le premier tenait un bâton, dont le second, complètement aveugle, avait pris l'autre extrémité; un troisième, qui était boiteux, s'appuyait sur l'épaule de ce dernier, et ainsi de suite. Chacun avait à la main un petit panier de jone dans lequel les passants déposaient leur offrande : un fruit, une poignée de riz, un morceau de poisson, quelquefois une pièce de monnaie.

20 mai. — Tous les jours, à 10 heures du matin, les clairons sonnent la sieste; les soldats rentrent sous la tente ou bien au campement, les officiers dans leurs maisons, et les rues deviennent subitement silencieuses. Les coulis et les boys s'étendent sur le sable ou sur les caisses et Majunga devient la ville de la Belle-au-bois-dormant jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Cette sieste prolongée est absolument nécessaire : impossible sans elle de

vivre dans ce pays. La température n'est pas très élevée (26 à 28 degrés tout au plus dans la saison actuelle), mais on se fatigue très vite, aussi bien par les muscles que par le cerveau. La capacité de travail intellectuel est diminuée des trois quarts et il faut savoir en tenir compte si l'on veut se bien porter. Nos ordonnances, très vifs, très ardents au début, que nous avons choisis au départ



CAMPEMENT D'ANDROTRA (PAGE 83).



LE PONT D'ANDRANOLAVA (PAGE 81). — DESSIN DE GOTORBE.

mois; ils sont propres, généralement honnêtes, et leur service est très agréable, à condition qu'on les traite bien et qu'on ait la patience de les dresser.

24 mai. — Les opérations se précipitent dans la zone de l'avant. Le général Metzinger, qui commande la brigade d'avant-garde, a dépassé Marovoay et marche sur Ambato. Déjà des engagements ont eu lieu avec les Hovas : deux compagnies de tirailleurs sakalaves ont surpris l'ennemi et lui ont tué environ 60 hommes. De notre côté nous avons eu quelques tués et quelques blessés. Le général Duchesne compte arriver à Suberbieville dans les premiers jours du mois de juin. Il ira par eau jusqu'à Marovoay et même plus haut, si c'est possible, emmenant avec lui le général de Torcy et les directeurs des différents services. Je pars ce soir par terre avec la plus grande partie de l'état-major.

Nous quittons Majunga à 3 heures du soir par une chaleur accablante et dans des flots de poussière. Notre



HABITANTS DE MAROLAMBO (PAGE 83). — DESSIN D'OULEVAY.

de France parce qu'ils semblaient doués d'une santé à toute épreuve, sont devenus insensiblement lourds, indifférents, incapables d'un travail prolongé, et cependant ils n'ont eu jusqu'ici que de légers accès de fièvre. Nous avons dû les remplacer par des boys indigènes, recrutés soit à Mayotte, soit à Nossi-Bé, vieilles colonies françaises où la population malgache s'est façonnée peu à peu aux mœurs européennes. On paie ces boys de 30 à 35 francs par

convoy, composé d'ordonnances, de plantons, de secrétaires d'état-major, de mulets de bât, de voitures Lefebvre portant les bagages, s'étend sur plus de 2 kilomètres. Ce n'est pas commode de mobiliser des éléments aussi disparates et qui n'ont jamais marché groupés. La plupart des auxiliaires kabyles et somalis qu'on nous a donnés ne savent pas sangler un mulet ni conduire une voiture. Au premier kilomètre, beaucoup de bagages, mal arrangés sur les bâts, tombent dans la poussière; les mulets des voitures s'emballent, les harnais se détachent. Les officiers courent de tous côtés pour exécuter les ordres que le colonel de Nonancourt, commandant le détachement, donne brièvement du haut de son cheval. Au bout de 2 kilomètres, tout est réparé.

Nous passons d'abord près de l'hôpital, dont les baraques contiennent maintenant plus de 300 malades

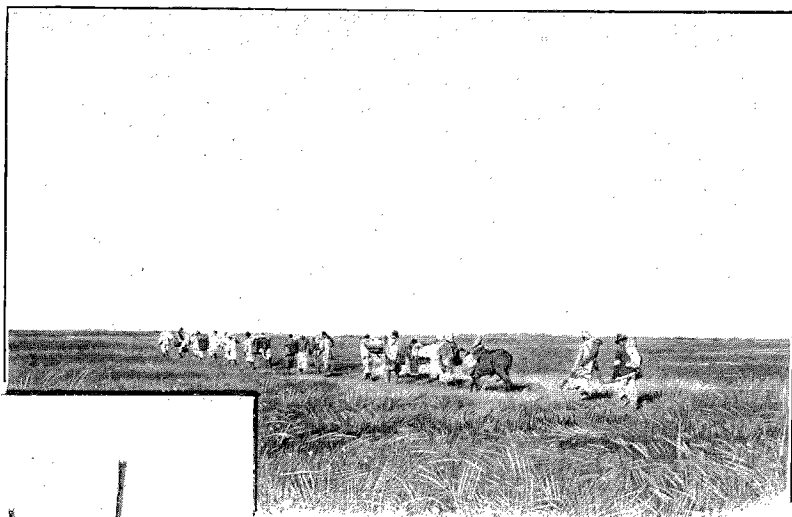
atteints de fièvre paludéenne, puis nous nous engageons dans une immense plaine couverte d'une herbe épaisse, haute de près de 1 mètre. Au milieu de cette prairie qui moutonne sous une légère brise s'élèvent de distance en distance de maigres bouquets d'arbres.

A la nuit tombante nous avons fait 5 kilomètres à peine. Nous campons en plein champ dans un endroit appelé Mianarive. Ce nom malgache signifie, d'après nos boys, « Les Mille Villages Tranquilles ». Il est bien trompeur : en fait de village, je ne vois qu'une petite case en feuilles de palmier dont le toit est éventré; je n'ai d'ailleurs rencontré aucune maison depuis Majunga.

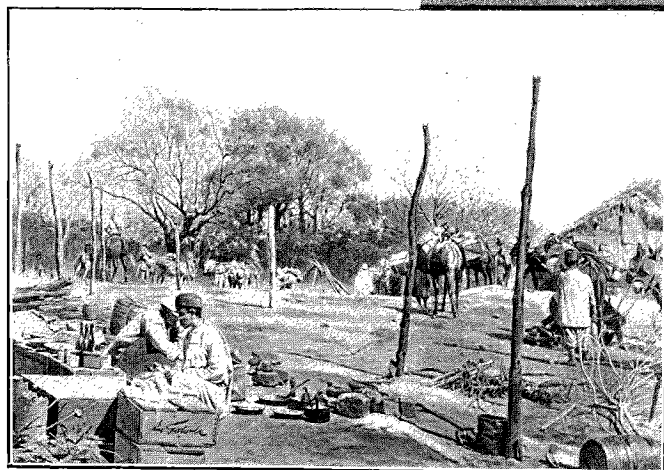
25 mai. — Réveil avant l'aube; les tentes sont abattues, les mulets sanglés et chargés en un tour de main; c'est un résultat étonnant, étant donné le départ d'hier. Les hommes prennent le café; les animaux broutent les touffes d'herbe, et, au petit jour, le convoi s'ébranle : en tête, un peloton de chasseurs d'Afrique, la carabine en bandoulière; puis, successivement, les ordonnances et les chevaux de main, les différents groupes de l'état-major général, les mulets de bât qui portent les bagages, l'artillerie, le génie, les services administratifs, le service médical, le trésor et les postes, la prévôté; enfin un immense convoi comprenant une centaine de voitures à deux roues. Chaque voiture, attelée d'un mulet, est menée par un conducteur kabyle qui marche à droite de la route, tenant l'animal par la bride. Comparés aux Sakalaves et aux Somalis, ces Kabyles paraissent blancs comme des Européens; ils touchent 1 franc par jour et par homme; ils sont nourris presque aussi bien que nos soldats. Malgré les soins qu'on prend d'eux, ils sont souvent malades. Très mous, très geignards, ils nous rendent beaucoup moins de services qu'on ne l'aurait cru, et très souvent nous sommes obligés de les charger sur les voitures qu'ils ont pour mission de conduire. Quand ils sont fatigués et si l'on n'y prend garde, ils montent sans façon dans leur véhicule déjà trop chargé, abandonnant leur mulet, qui suit comme il peut. Ils ont les tenues les plus bizarres et les plus disparates : l'un, coiffé d'une chéchia rouge, n'a pour tout vêtement qu'une longue chemise retenue par une corde; un autre, coiffé d'un bonnet de coton, marche, avec un lamba serré à la taille comme un jupon, sur une vieille paire de chaussettes à travers laquelle passent ses orteils. A l'arrivée à Majunga, on les avait cepen-



INDIGÈNES DU BOËNI. — DESSIN DE SLOM.



EN COLONNE DANS LES GRANDS MARAIS (PAGE 83).



HALTE POUR LE REPAS DU MATIN (PAGE 84). — DESSIN DE GOTORRE.

dant pourvus du nécessaire; mais ils ont tout vendu aux marchands indiens.

Comme les journées sont étouffantes et les nuits le plus souvent très fraîches, ces auxiliaires, à cause de leurs costumes sommaires et de leur hygiène des plus défectueuses, sont souvent souffrants et forment, à la visite médicale que je passe chaque soir, le plus fort contingent de mes malades habituels. Cette visite a lieu

*

devant ma tente, à l'arrivée au bivouac. Je m'assieds sur ma cantine, j'étale par terre devant moi ma petite pharmacie; une marmite de campement et un seau rempli d'eau complètent mon arsenal. Je vois d'abord les Européens : pauvres petits soldats déjà minés par la fièvre, énergiques tout de même, dont la figure s'illumine quand je leur verse dans un *quart* un doigt de vin de quinquina. Puis c'est la procession interminable des indigènes; ils se couchent sur l'herbe autour de moi, enroulés dans leurs couvertures : Somalis au teint de cirage, maigres comme des clous, Kabyles couleur de bronze, Malgaches, Antankars, Comoriens, atteints de fièvre eux aussi dans ce pays qui est le leur et où ils devraient résister mieux que les autres. Je renonce à me faire comprendre le plus souvent, et je donne ma consultation par signes; cela prend beaucoup de temps.

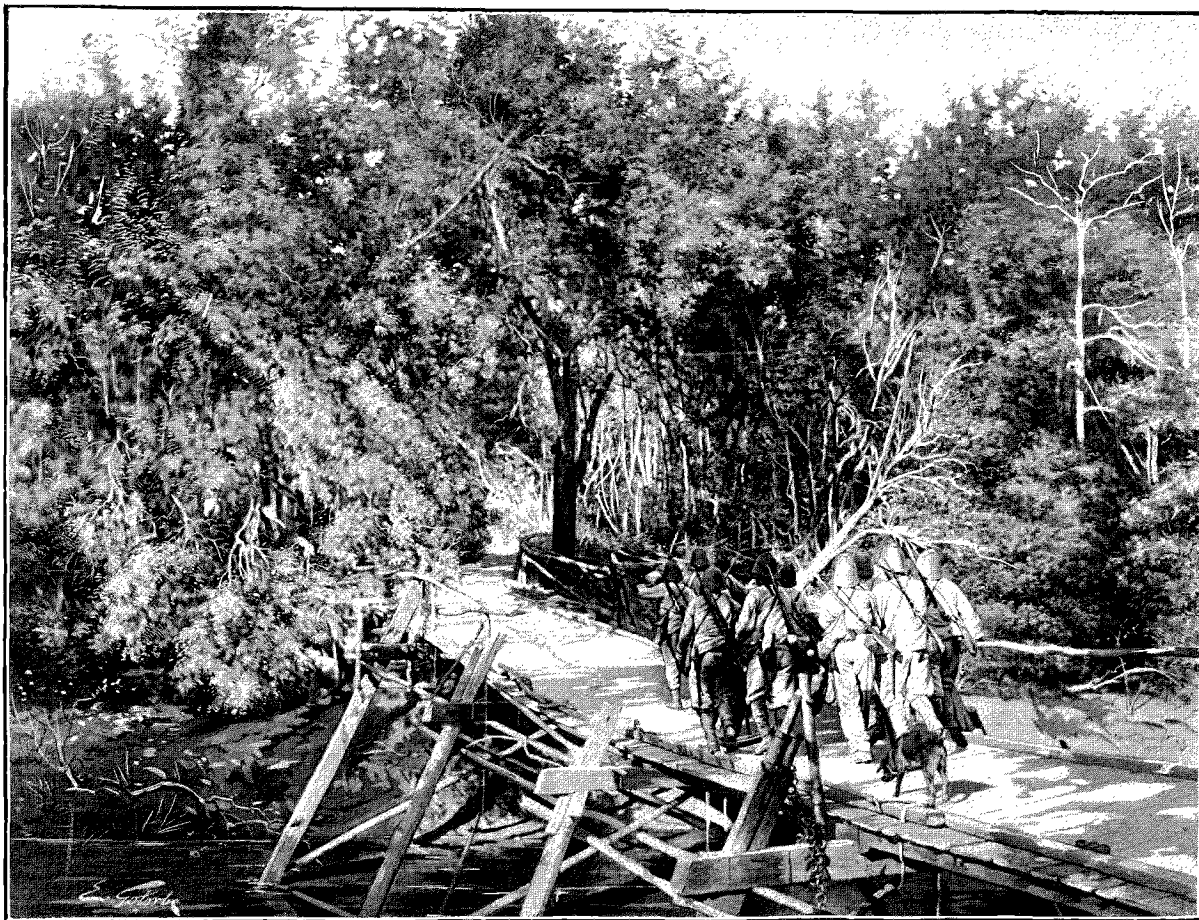
Nous arrivons vers 9 heures au petit poste d'Amparagindro, occupé en ce moment par quelques soldats du train et une soixantaine de Kabyles qui gardent l'immense troupeau de bœufs chargé d'assurer l'alimentation de Majunga. Ces pauvres gens sont installés dans un endroit bien malsain; leur camp est entouré de grandes mares remplies d'eau croupissante au milieu desquelles croissent des milliers de nénufars dont les fleurs bleu-violet sont larges comme la main. Un hameau composé de quelques cases en ruines se trouve près de là; les Européens s'y étaient d'abord cantonnés; ils ont été obligés de l'abandonner aux Kabyles pour coucher sous la tente parce qu'ils étaient dévorés par les moustiques et par les fourmis.

Le détachement s'arrête à 10 heures du matin au camp de la Cascade, ainsi appelé parce que, il y a un mois, le petit ruisseau qui coule près de ce lieu formait une jolie cascade naturelle. Le ruisseau est presque desséché aujourd'hui, car il ne pleut plus depuis vingt jours.

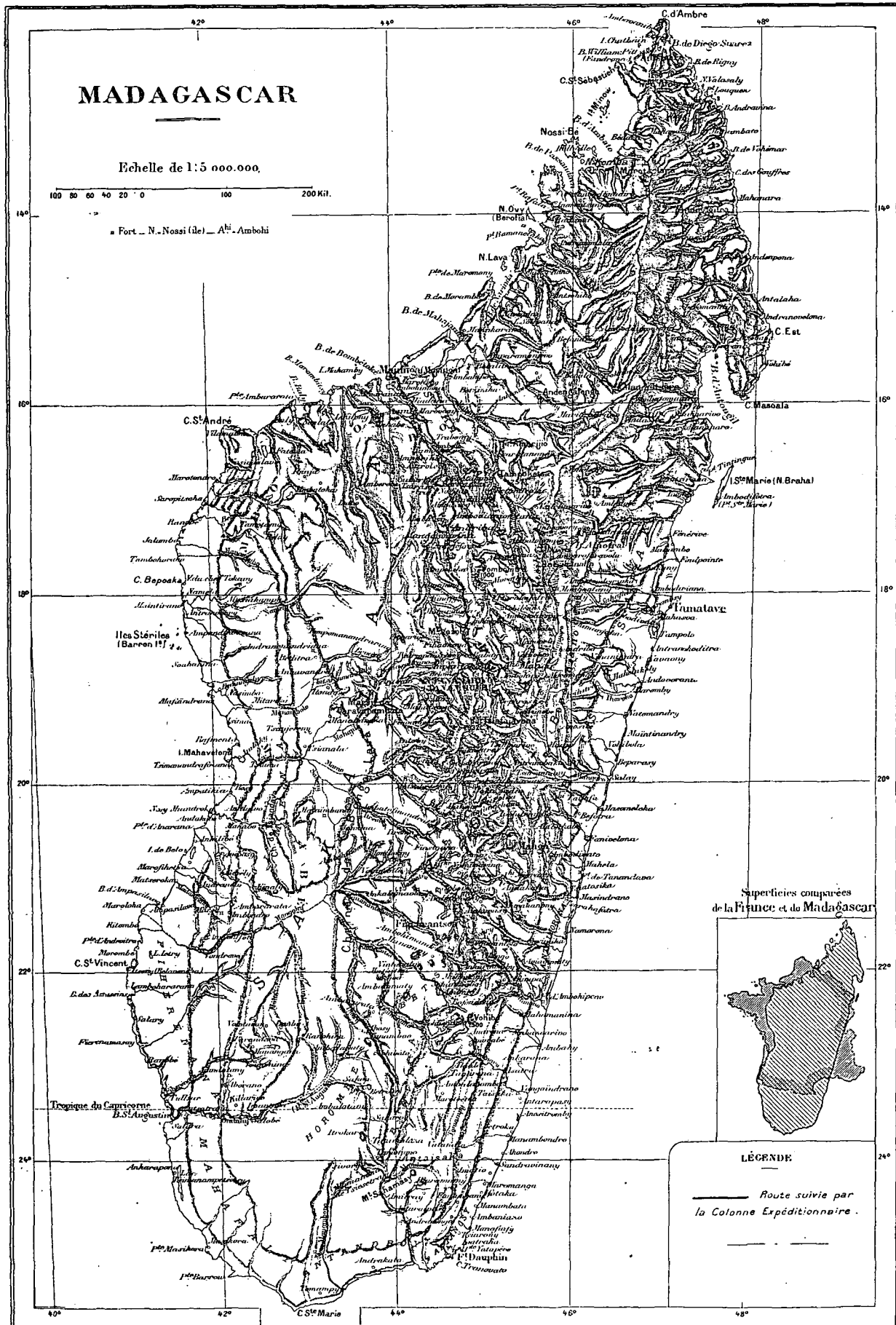
Nous dressons nos tentes sur le bord de la route, à quelque distance d'un parc de voitures Lefebvre gardé par des hommes du train des équipages; non loin de là se trouve une infirmerie établie dans une paillote où les malades du camp reçoivent les soins d'un médecin détaché du service des ambulances. Plus loin, dans des gourbis recouverts d'herbe, est placé un poste télégraphique qui relie le camp à Majunga.

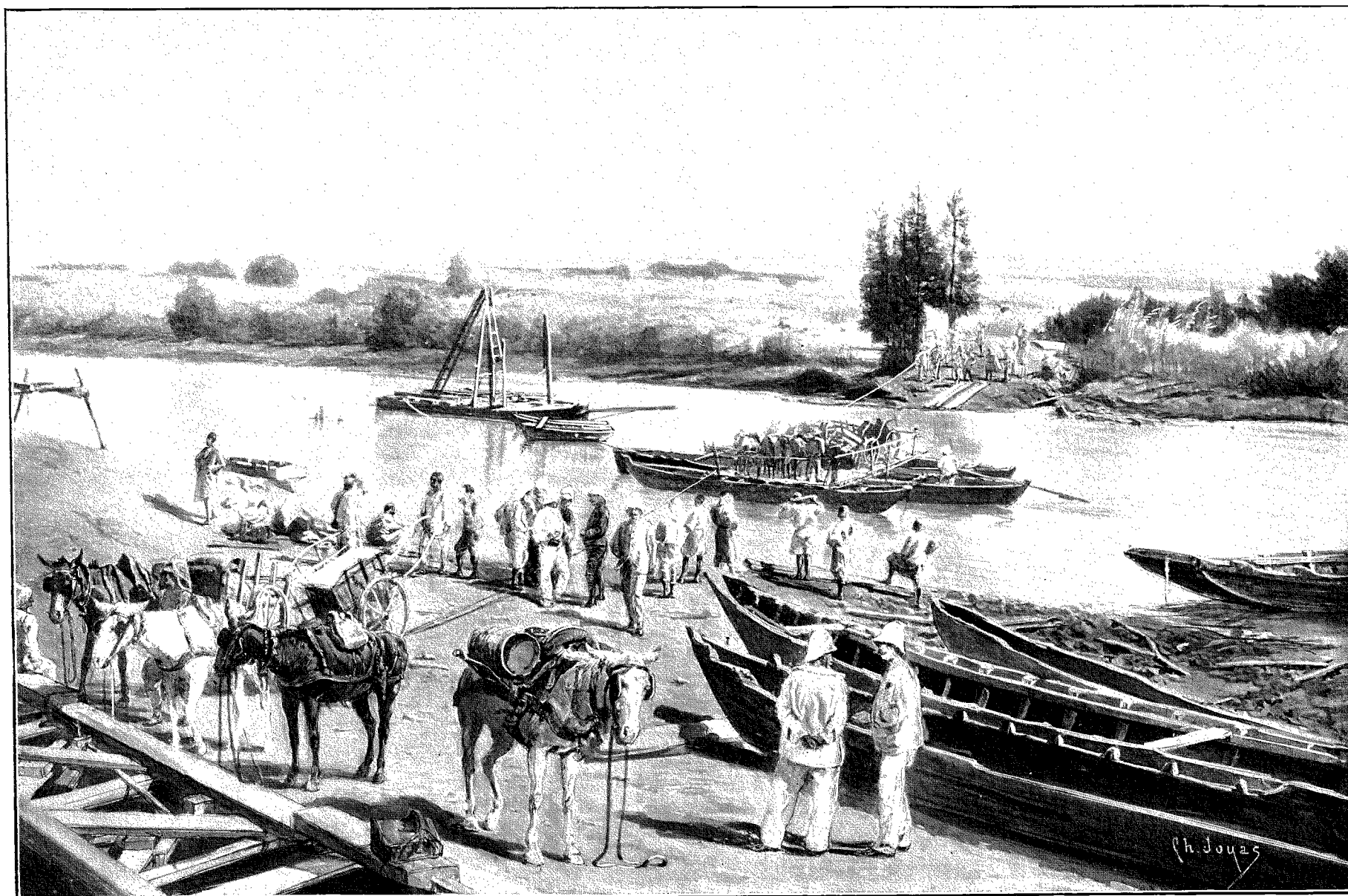
26 mai. — Le pays change d'aspect; il devient plus accidenté, et, à l'horizon, nous distinguons une assez haute chaîne de collines, que nous traverserons aujourd'hui.

Au départ, nous passons dans un bois où coule un ruisseau, puis nous commençons à gravir une série de mamelons couverts d'herbe sèche, laissant sur la gauche le camp de Mahorogo, occupé en ce moment par un



RUISSEAU DE MAHOROGO. — DESSIN DE GOTORBE.





TRAVERSÉE DE LA RIVIÈRE DE MAROVOAY (PAGE 82). -- DESSIN DE JOUAS.

bataillon d'infanterie de marine dont nous distinguons les petites tentes blanches accrochées aux flancs d'une colline boisée.

Il fait une chaleur étouffante; la route, construite à la hâte, est difficile pour les voitures Lefebvre; le convoi, dont les animaux fatigués s'arrêtent de temps en temps pour souffler, s'allonge de plus en plus, soulevant des flots de poussière rouge qui nous aveuglent. A droite et à gauche, toujours les mêmes plaines d'herbe sèche, sans un arbre qui nous permette de nous reposer à l'ombre.

Vers 10 heures, nous arrivons enfin à la cime des mamelons que nous gravissons depuis le matin et nous jouissons d'une vue très étendue sur la baie de Bombétoké : à nos pieds, d'immenses marais couverts d'une forêt de palétuviers; au second plan, la mer, dont les eaux rouge-vermillon près du rivage deviennent peu à peu bleu-verdâtre au niveau du large; enfin, à la limite de l'horizon, les maisons blanches de Majunga, qui semblent perdues dans l'immensité des flots.

Pour redescendre, la route forme des lacets nombreux taillés au flanc d'une falaise à pic, de 100 mètres de hauteur, qui porte le nom d'Ambolhitrombikély (la Petite Roche). Le génie a fourni là un travail considérable. Les lacets n'ont pas plus de 1 m. 50 de largeur; ils surplombent un précipice dans lequel le moindre faux pas pourrait faire rouler nos montures. Nous mettons pied à terre et nous conduisons nos chevaux par la bride. Au bas de la montée, nous entrons dans un charmant vallon boisé, où nous nous installons sous de superbes tamariniers.

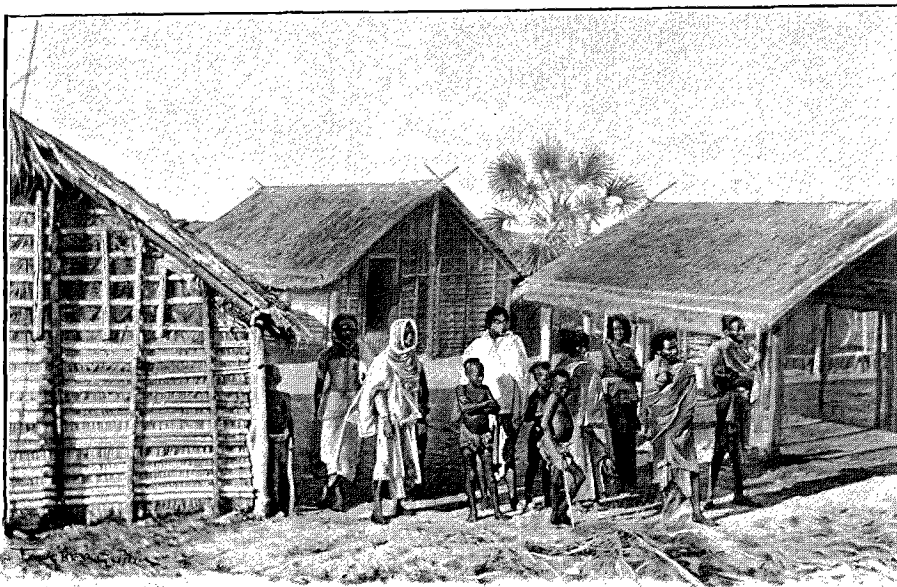
27 mai. — Une batterie de 80 de montagne, qui nous suit de près, a pu passer par le chemin de chèvres que nous avons parcouru hier, sans perdre un seul de ses gros canons : c'est un résultat remarquable. Chacune des pièces est attelée de huit grands mulets du Poitou, et ce n'est pas trop pour traîner une pareille charge par ces chemins impossibles.

Au sortir du bivouac nous longeons le hameau d'Ambodinabatékély, dont presque tous les habitants sont revenus. Ils ont arboré sur chacune de leurs cases un petit drapeau tricolore. Cachés derrière les arbres, ils regardent passer la file des mulets et des voitures qui composent notre convoi. Ils doivent être déjà blasés sur ce spectacle : chaque jour, sur la même route, de nombreux convois de vivres vont à Marovoay assurer le ravitaillement des troupes de la brigade d'avant-garde.

La route est charmante aujourd'hui; elle traverse de petits bois ombrés; elle est coupée par de jolis ruisseaux et de nombreux lits de rivières desséchées qui, dans la saison des pluies, doivent transformer la plaine en vastes marécages. A droite et à gauche se dressent de grands lataniers, très nombreux dans la région.

Vers 11 heures nous découvrons sur un mamelon le village de Maévarane (*Maéva Ranou*, « Eau jolie »), près duquel nous allons camper. Il se compose d'une vingtaine de cases établies sous les manguiers, dans un site pittoresque; ces cases sont occupées par deux compagnies de tirailleurs sakalaves recrutées en majeure partie à Nossi-Bé et à Diégo-Suarez. Quelques jours auparavant, la garnison a surpris un fort parti hova, qu'elle a abordé très crânement à la baïonnette. Les Sakalaves, qui voyaient le feu pour la première fois, se sont très bien conduits; ils ont tué une centaine de Hovas et pris un canon Krupp; mais en revanche leur officier a été blessé et une douzaine des leurs ont été atteints.

28 mai. — Au sortir de Maévarane, la route traverse une grande plaine couverte de hautes herbes au-dessus



HABITANTS REGARDANT PASSER LA COLONNE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

desquelles de nombreux lataniers et d'autres palmiers couverts de fruits émergent en forme d'énormes bouquets. Les fruits de ces palmiers sont gros comme de petites pommes et réunis par grappes comme les bottes d'oignons.

Nous croisons de temps en temps de petites troupes de Sakalaves qui rentrent dans leurs villages. Le colonel de Nonancourt les arrête en leur criant : « Toi, bon Sakalave ! ». Les indigènes répondent par un grognement affirmatif accompagné d'un hochement de tête énergique. Ils ont la peau



DESCENTE DU PLATEAU D'ANKARAFANSIKA (PAGE 84). — DESSIN DE G. VUILLIER.

couleur de brique et comme tannée par les rayons du soleil ; ils portent les cheveux longs disposés en petites tresses enduites de graisse de bœuf.

Le long de la route, il y a des centaines d'énormes fourmières ; elles forment des pyramides très dures, dont quelques-unes ont jusqu'à 60 centimètres de hauteur. Quand on les éventre d'un coup de pic, on y trouve des légions de grosses fourmis blanches, que mon ordonnance prend à la main sans qu'elles le piquent.

Nous venons de passer près d'un camp hova abandonné qui porte le nom de Miadane, ce qui veut dire « Tranquille ». De petites huttes basses construites sur deux rangées avec des feuilles de palmier servaient sans doute de logement aux soldats. Un peu à l'écart, sur un monticule, une maison recouverte de tôle avec des murs en terre gâchée devait abriter les officiers. Une grande place ombragée par d'énormes manguiers et située entre la maison et les huttes servait probablement de terrain de manœuvre.

Nous campons le soir au hameau d'Andranoulava (Large Rivière), déserté par les Hovas, qui y ont laissé des quantités énormes de riz en écorce. Toutes les cases en sont pleines ; elles renferment aussi des objets mobiliers, abandonnés dans la hâte de fuir : petites lampes en fer servant à brûler de la graisse de bœuf, marmites, vases ébréchés et même un immense parapluie en coton rouge qui porte une marque anglaise.

29 mai. — Aussitôt après avoir quitté le champ où nous avons passé la nuit, nous traversons une rivière aux berges vaseuses sur laquelle le génie a jeté un pont de bois. Les mulets ne franchissent pas facilement cette étroite passerelle : quelques-uns, effrayés, renâclent, reculent et jettent de la perturbation dans la colonne. On les attache à l'arrière d'une voiture Lefebvre attelée d'un de leurs congénères, et alors c'est une comédie interminable : le mulet de tête tire d'un côté, le mulet de queue de l'autre ; quant au conducteur kabyle, il se croise les bras et assiste impassible à la lutte.

Nous marchons quelques heures à travers un terrain accidenté par des mamelons couverts de beaux arbres, puis nous entrons dans une grande plaine marécageuse couverte de roseaux et parsemée de flaques d'eau stagnante. Des troupeaux de bœufs à bosse paissent en cet endroit ; autour d'eux voltigent des troupes d'aigrettes blanches qui viennent se poser sur le dos des animaux pour faire la chasse à la vermine dont leurs poils sont remplis. On ne rencontre pas de gros villages, mais de petits hameaux formés de trois ou quatre huttes d'aspect misérable. Ces hameaux eux-mêmes sont extrêmement rares et nous faisons quelquefois deux étapes sans trouver

trace de la présence de l'homme. Les habitants de ce pays ont l'air misérable et souffreteux; on voit qu'ils vivent dans une région malsaine et qu'ils ont eu à pâtir de l'occupation hova.

Nous décrivons des circuits sans nombre dans notre marécage, guidés de temps à autre par des plaques indicatrices que le génie a semées sur la route. Ces plaques sont faites souvent avec une planche de caisse à conserves fichée à l'extrémité d'un bambou; la suscription « Marovoay », qui y a été tracée à l'encre par une main malhabile, recouvre l'adresse d'un fournisseur français ou anglais. La marque de la veuve Clicquot était même imprimée au fer rouge sur l'une d'entre elles; quel est donc le nabab dont la popote a pu s'approvisionner ainsi? Depuis une heure, notre vue est bornée par des collines escarpées, coupées de profonds ravins; la route les contourne, de plus en plus sinueuse. Enfin, au dernier tournant, nous voici en face de Marovoay, qu'on ne peut reconnaître qu'en entrant dans le faubourg sakalave.

Sur toutes les collines qui avoisinent la ville, des ouvrages en terre ont été construits par les Hovas. Le chemin que nous suivons est lui-même défendu par une sorte de rempart en argile élevé à hauteur d'homme. Des embrasures occupées par de gros canons de fonte ont été ménagées dans ce rempart; les pièces, qui se chargent par la bouche, n'ont pas d'affût; elles reposent sur deux troncs d'arbres couchés sur le sol perpendiculairement à l'axe du canon. Pour éviter le recul, les artilleurs hovas avaient appuyé l'arrière de la pièce contre deux gros pieux fichés verticalement en terre. Si c'est là toute l'artillerie que possédaient les défenseurs de Marovoay, ils ont bien fait de fuir.

Le faubourg sakalave par lequel nous pénétrons dans la ville forme une seule rue de 1 kilomètre et demi environ de longueur, côtoyant la petite rivière de Marovoay et bordée de chaque côté par une rangée de paillotes, la plupart inhabitées actuellement. Au bout de ce faubourg et sur son prolongement se trouve le quartier indien, composé en majeure partie de maisons en pisé confortablement construites, avec toitures en tôle, larges varangues, belles portes sculptées. Les Indiens forment à Marovoay une corporation nombreuse et puissante qui a accaparé presque tout le commerce de la région. A côté des Indiens habitent en ce moment quelques trafiquants européens qui se livrent exclusivement à la vente des conserves et des liqueurs; ils sont peu intéressants.

Un bataillon du 200^e de ligne est cantonné à Marovoay depuis quinze jours avec deux compagnies du génie qui sont occupées dans les environs aux travaux de la route. Tous les soldats ont la fièvre ou l'auront à brève échéance, car Marovoay, adossée d'une part à la rivière de ce nom qui coule sur un lit de vase de plusieurs mètres de profondeur dont une partie découvre aux basses eaux, est bordée d'autre part par d'immenses marécages qui s'étendent à perte de vue.

La garnison a pris la meilleure installation de la ville, le plateau du Rouvé, où était construit le fort hova; ce plateau domine la rivière d'une trentaine de mètres. Les hommes sont installés mi-partie dans des paillotes, mi-partie sous leurs petites tentes de campagne. Ils s'attendent à recevoir d'un jour à l'autre l'ordre de se porter en avant : cet ordre, lorsqu'il arrivera, sera accueilli avec bonheur.

Nous établissons notre campement près de celui de la garnison, sur le plateau du Rouvé, non loin d'une ambulance installée depuis peu de jours dans les bâtiments de l'ancien fort et qui déjà regorge de malades. Personne n'oubliera cette fois sa dose de quinine préventive. Dès le départ de France, le commandement, sur la proposition du service de santé, a sagement prescrit que, pendant tout le séjour dans la zone des marécages, les troupes de Madagascar seraient soumises à un traitement préventif par les sels de quinine, destiné à sauver le plus d'hommes possible sinon des atteintes paludéennes, du moins des accès pernicioseux. Depuis le débarquement, chaque officier et chaque soldat prennent pendant quatre jours consécutifs une dose journalière de 20 centigrammes de quinine, cessent cette dose pendant le reste de la semaine pour recommencer au prochain septénaire.

Les jours de quinine, rien n'est plus curieux que de nous voir arriver tous à la popote pour prendre le café du matin; chacun tient à la main son petit étui; chacun avale ses pilules consciencieusement; les uns *nature*, les autres, plus difficiles, en les enveloppant dans du papier à cigarette. Tous se moquent bien un peu du médecin, mais s'empressent de suivre exactement ses prescriptions.

30 mai. — Notre colonne va mettre une journée entière pour traverser la rivière de Marovoay, qui n'a pas plus de 20 mètres de largeur. En attendant que le génie ait terminé le pont en voie de construction, le passage s'effectue à l'aide d'un bac manœuvré par des coulis kabyles et somalis, dont la vigueur et la rapidité ne sont pas les qualités dominantes. La rivière est encaissée et ses berges sont extrêmement vaseuses, ce qui rend l'opération particulièrement difficile. La tête de notre colonne a commencé à passer à 7 heures du matin, et les derniers mulets du convoi n'ont pris pied sur l'autre bord qu'à 5 heures du soir. Quel temps mettrait-on pour toute une brigade!

Le groupe du service de santé passe vers 2 heures; en ce moment la marée, qui se fait sentir dans toute la rivière, commence à baisser, ce qui augmente d'autant la zone de vase à franchir. Les coulis mettent près d'une demi-heure pour faire démarrer le bac qui s'est embourbé. Au débarquement les mulets enfoncent jusqu'au poitrail dans une boue noire et nauséabonde; un d'entre eux, qui s'était un peu écarté de la voie jalonnée, enfonce jusqu'au cou et nous avons failli l'abandonner. Une de nos tentes tombe à l'eau; elle est repêchée à 10 mètres de nous par un de nos noirs qui s'est jeté bravement à la rivière, au risque de se faire amputer par un des nom-

breux caïmans qui l'habitent. Une fois sur l'autre bord, nous cheminons pendant 3 kilomètres à travers une plaine marécageuse et nous arrivons à la nuit tombante au village d'Ampalamanga (Enceinte de Manguiers), situé en terre ferme sur un mamelon couronné de manguiers.

Pendant toute la journée du lendemain, nous marchons à travers un marais desséché, long d'une vingtaine de kilomètres, large de 14 ou 15, qui s'étend à l'est de Marovoay sur la route de Tananarive. La vase, d'un gris noirâtre, s'est, en se desséchant, profondément fendillée et comme craquelée; elle forme actuellement une surface solide couverte de grands roseaux jaunis; mais, pendant la saison des pluies, ce serait un obstacle infranchissable : toute troupe s'engageant au milieu de l'immense nappe d'eau croupissante et infecte qui recouvre le sol à cette époque serait irrémédiablement perdue.

La piste que nous suivons est à peine frayée; il doit être facile de s'égarer dans ce désert de boue solidifiée, dans lequel on n'aperçoit pas même un arbre pouvant servir de point de repère.

Nous atteignons vers 4 heures du soir le village de Marolambo, où nous devons passer la nuit. Il est situé sur un affluent de la Betsiboka, qui n'est guère plus large qu'un ruisseau et qui est infesté de caïmans. On voit ces horribles bêtes étendues par troupes le long de la berge, le corps immobile, comme endormies.

Le village comprend une vingtaine de cases, bâties sur pilotis; c'est la première fois que je vois des huttes indigènes construites avec un plancher placé à une certaine distance du sol; sans doute les naturels veulent se garer ainsi des inondations fréquentes pendant la saison des pluies et peut-être aussi des crocodiles, qui doivent s'avancer très près des maisons quand l'eau recouvre le sol.

Je lie conversation, par l'intermédiaire de mes boys, avec un vieux lépreux à la figure rusée, qui paraît être le chef de ce pauvre village : il m'affirme que les Hovas ont tous fui sur Maéwatanana et qu'ils sont maintenant à plus de 200 kilomètres de Majunga; s'ils continuent ainsi, nous ne les rattrapons jamais.

Nous dressons nos tentes à l'extrémité du village, près d'un petit poste du 200^e de ligne qui garde un dépôt de vivres rassemblés à Marolambo pour le ravitaillement des troupes en marche vers le haut pays. Faute de moyens de transport suffisants, les officiers du poste ont été obligés de laisser en arrière la plus grande partie de leurs bagages; ils n'ont plus de tentes. L'un d'eux couche entre deux manguiers aux troncs desquels il a suspendu sa moustiquaire.

1^{er} juin. — Le Général en chef devait nous rejoindre à Marolambo; il nous envoie l'ordre de pousser jusqu'à Ambato. L'ennemi fuit de tous côtés, et le général Metzinger, qui le serre de près, s'avance de plus en plus. A l'heure actuelle, presque tout le cours de la Betsiboka est à nous.

Notre nuit dernière a été tourmentée, d'abord par les moustiques qui sont légion, ensuite par des troupes de chiens sauvages qui sont venus aboyer dans notre camp. Les habitants de cette région ont presque tous cinq ou six chiens de petite taille qui, à force de croisement, n'appartiennent plus à aucune race. Ces chiens ne reçoivent aucun soin de leurs propriétaires et se nourrissent comme ils peuvent. A force d'errer dans la campagne, beaucoup sont devenus sauvages; toutes les nuits, au bivouac il en vient des bandes de cinquante ou soixante qui hurlent et se battent autour de nos tentes.

Pendant la première partie de notre marche de ce jour, nous avons continué à traverser la grande plaine marécageuse que nous avions commencé à parcourir hier; chaque fois que nous nous retournions, nous apercevions au loin, à 30 kilomètres, la haute colline de Marovoay, et, un peu plus sur la gauche, les monticules de Mahabo, lieu vénéré des Sakalaves, parce qu'il sert de sépulture aux premiers rois du Boéni.

Des mamelons couronnés de verdure, jetés comme des oasis au milieu de la vaste plaine de roseaux, indiquent la fin du marécage; nous revoyons la haute brousse semée de lataniers et, de temps à autre, des bouquets de grands arbres au port majestueux. Le terrain accidenté, au milieu duquel le sentier à peine frayé que nous suivons décrit des courbes sinueuses, est composé d'argile rougeâtre, que les pieds de nos chevaux soulèvent en tourbillons et qui retombe ensuite sur nos vêtements en une couche épaisse. Nous venons de passer un joli ruisseau courant sous bois, près duquel j'ai découvert une civière hova dissimulée dans les herbes. Les deux montants de cette civière sont faits avec de grosses nervures de feuilles de rafia retenues accouplées par des traverses de même provenance. Cette civière est légère, commode, facile à construire en un instant sans un clou, avec des matériaux qu'on trouve partout dans le pays.

A la lisière d'une forêt sous le couvert de laquelle nous allons pénétrer; nous trouvons un petit poste avancé que gardent deux compagnies du 200^e de ligne établies au camp d'Androtra, où nous allons nous-mêmes. Le sentier sous bois que nous suivons ensuite est d'une fraîcheur délicieuse : à droite et à gauche, des arbres immenses couverts de lianes nous forment des arceaux de verdure tellement épais que les rayons du soleil ne peuvent percer jusqu'à nous. Un joli village, dont les cases confortables paraissent tout récemment construites, est établi en plein bois; ses habitants nous regardent passer en se cachant à demi derrière leurs portes entre-bâillées. A côté de ce village, dans une enceinte formée avec de gros pieux placés côte à côte, se trouvent des tombeaux sakalaves très vénérés, appartenant comme ceux de Mahabo à la famille royale du Boéni. Les habitants du village sont préposés par leurs princes à la garde de ces tombes; quelques-uns sont armés de fusils à pierre; d'autres portent seulement la sagaie, l'arme nationale sans laquelle aucun Sakalave de la Grande Terre ne sort jamais.

Nous campons en plein bois, sur un mamelon, à côté des tentes du 200^e de ligne. Demain nous faisons séjour; il est temps que les hommes se nettoient, eux et leurs vêtements : les casques n'ont plus de forme; les habits, la barbe, les cheveux, la peau, sont teints en rouge brique par la poussière des chemins. Il y a juste neuf jours que nous nous sommes mis en route et nous avons parcouru 100 kilomètres depuis Majunga.

2 juin. — Cette journée de repos est délicieuse et nous en avons grand besoin. Dès 6 heures du matin j'ai ouvert ma tente, fait transporter dehors la malle qui me sert de siège et j'écris sur mes genoux, à côté de mon boy qui vaque sans bruit aux soins de mon petit ménage. Devant moi, au pied du mamelon dénudé sur lequel nous sommes campés, une rivière coule paresseusement au milieu du sable rouge. Sur l'autre bord et aussi à droite et à gauche de nos tentes, les grands arbres de la forêt forment comme un cadre de verdure. Les troupiers, poitrine et bras nus, font leurs ablutions matinales devant leurs petites tentes de campagne rangées à la file. Dans les cuisines installées en plein vent, le feu pétille joyeusement sous l'eau qui bout pour le repas du matin. Nos chevaux et nos mulets attachés au piquet hennissent et s'ébrouent, et, à deux pas, le colonel de Nonancourt, qui vient de sortir de sa tente, m'appelle joyeusement pour prendre le café sous les grands arbres.

3 juin. — Les jours se suivent, mais sans se ressembler, hélas! Aujourd'hui l'étape a été dure; les premiers kilomètres se sont faits comme par enchantement entre 6 heures et 7 heures du matin, sous bois et dans un sentier ravissant; puis nous atteignons le grand plateau d'Ankarafansika, où ne poussent que de hautes herbes et des arbres rabougris.

A un détour du sentier notre colonne croise une troupe de Sakalaves à la peau brûlée par le soleil et à l'air sournois. Il paraît que cette plaine est le terrain que choisissent les fahavalos (voleurs de grand chemin) pour leurs opérations; il leur est facile en effet de se cacher dans ces broussailles qui, en certains endroits, dépassent la hauteur d'un homme. Aucune case, aucun village ne se montrent dans ce désert. Après l'avoir traversé, nous franchissons un terrain accidenté où poussent des lataniers et des manguiers assez clairsemés, puis nous retrouvons la forêt, ses grands arbres et ses belles lianes.

Le chemin est raide, à peine frayed; il côtoie de grands précipices, et souvent les cavaliers qui nous précèdent sont obligés de mettre pied à terre pour éviter de choir avec leurs montures dans les mauvais passages. Tout à coup mon cheval fait un bond de côté et je me trouve en présence d'un cadavre couché sur le ventre en travers de la route : il porte une calotte rouge, une veste bleue, un petit ceinturon en cuir fauve; sa peau est brune et déjà toute gonflée. Est-ce un Sakalave, un soldat hova? nul ne peut le dire; sa jambe et sa cuisse droite ont été entièrement dévorées par les animaux de nuit.

Vers 10 heures, au sortir de la forêt, nous arrivons à l'extrémité du plateau d'Ankarafansika. Le chemin descend en lacets nombreux le long d'une falaise presque à pic, dont la base se trouve dans la vallée à 100 mètres au-dessous de nous. Avant de m'y engager, je jette un coup d'œil sur le superbe panorama qui se déroule devant mes yeux. Au-dessous de moi, une vallée couverte d'arbres où scintille de place en place l'eau tranquille des rizières, avec deux ou trois villages perdus au milieu des manguiers, s'étend sur une longueur de 20 à 30 kilomètres jusqu'à la rivière Betsiboka, dont le large ruban argenté décrit dans le lointain des méandres capricieux. Plus loin encore, sur l'autre rive, une chaîne de montagnes borne l'horizon et confond ses sommets avec les nuages gris du ciel.

(A suivre.)

ÉDOUARD HOCQUARD.



LA SIESTE DES CONVOYEURS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



TRAVERSÉE DU KAMOURE À AMBATO (PAGE 36. — DESSIN DE SIOM.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR¹

(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

V

Un fort hova ; malheureux blessés. — Les rizières. — Ambato. — Traversée du Kamoro ; les caïmans. — Les forêts de bananiers. — Maroakatra. — Le camp des Hauteurs dénudées. — La tombe d'un héros.



AUXILIAIRE SÉNÉGALAIS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Nous comptons camper, aussitôt descendus dans la plaine, au village de Mangabé (le Gros Manguier). Malheureusement la petite source qui alimente ce village est complètement desséchée et il faut aller plus loin. Il est midi ; le soleil tombe d'aplomb sur la colonne, qui soulève autour d'elle un nuage de poussière aveuglante. Hommes et bêtes, qui n'ont pas bu depuis ce matin, baissent le nez et marchent en silence. Vers 2 heures du soir, nous pouvons enfin camper au village de Trabonjy.

Entre Trabonjy et Mahatombo se trouve un fort hova, établi sur une hauteur qui domine notre camp. Les soldats étaient logés dans de petites huttes en feuilles, basses, dégoûtantes de malpropreté. Dans la plus reculée de ces cases, ils ont abandonné en fuyant trois malheureux porteurs blessés aux jambes, mourants de faim, dont les plaies hideuses dégagent une odeur épouvantable. Émus de compassion, nous envoyons nos boys porter quelque nourriture et des vêtements à ces pauvres gens.

4 juin. — Le camp que nous occupions hier aux environs de Trabonjy avait sans doute abrité déjà des troupes hovas ; le terrain dégagéait une odeur infecte, et toute la nuit j'ai rêvé que j'étais couché sur un fumier. Au départ, nous passons au milieu des cases du village ; il

était habité par une reine sakalave alliée aux Hovas. La maison de cette reine est plus grande et mieux construite

1. Suite. Voyez p. 61 et 73.

que les autres. Toutes les cases sont ouvertes; les habitants, comme toujours, ont fui précipitamment au moment de notre arrivée, laissant dans le mortier le riz qu'ils étaient en train de battre et, sur le pas des portes, le panier ou la natte qu'ils étaient occupés à confectionner. Ils se sont cachés non loin de leurs maisons, dans la brousse ou les taillis, et ils viendront reprendre tranquillement leurs occupations lorsque nous aurons disparu.

Chose rare, la terre est cultivée par places. Nous passons auprès d'assez jolies rizières dont les épis mûrs viennent d'être coupés et réunis en tas. Dans cette région, on ne cultive plus le riz des montagnes, mais celui de la plaine, dont la qualité est bien supérieure. Les environs de Trabonjy sont semés de nombreux étangs couverts de nénufars et d'herbes aquatiques, et remplis de gibier d'eau : canards, sarcelles, courlis, pluviers, sans compter les pintades qui courent dans les hautes herbes. Au bord de ces étangs, les indigènes ont préparé de petits carrés de terrain où pousse déjà le riz semé en prévision du prochain repiquage.

Nous arrivons vers 10 heures du matin à Ambato, point stratégique très important, car c'est là que se termine la navigation de la Betsiboka pour les grosses embarcations. Nos chaloupes fluviales, qui ne valent que 40 centimètres, pourront peut-être remonter jusqu'à Maéwatanana pendant quelque temps encore; mais, en saison sèche, Ambato doit être considéré comme le port fluvial le plus éloigné vers Tananarive.

Le village près duquel nous campons est situé sur une hauteur qui domine le cours de la rivière et qui en est distante d'environ 800 mètres. Il est occupé par deux compagnies de tirailleurs algériens qui logent dans les cases indigènes. Les habitants, qui avaient été emmenés par les Hovas, sont presque tous revenus.

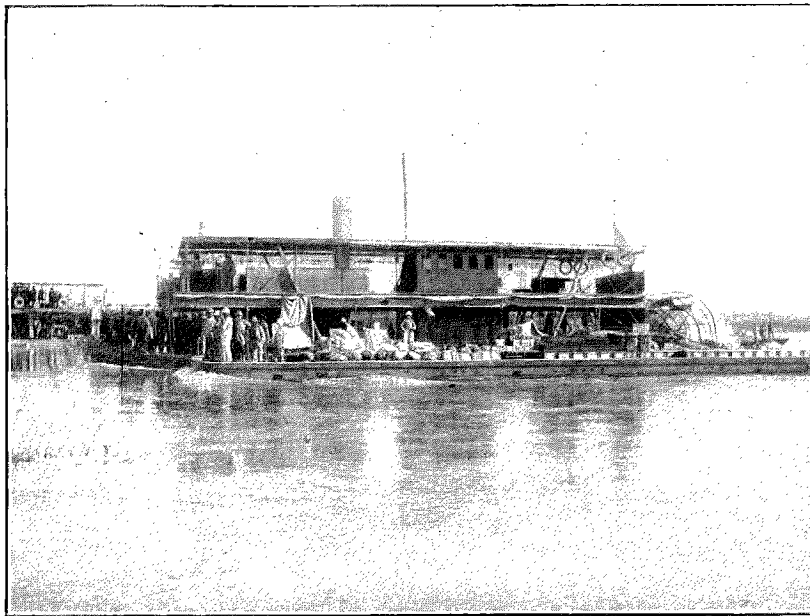
5 juin. — A 7 heures du matin, notre convoi commence le passage du Kamoure, petit affluent de la Betsiboka, qui se réunit à angle aigu à cette grande rivière devant Ambato. Les chevaux harnachés, les mulets tout chargés passent dans un grand bac, remorqué par un canot à vapeur le long d'une corde tendue d'une rive à l'autre. Le Kamoure ou Kamoro n'a guère plus de 80 mètres de large, et cependant, malgré le perfectionnement relatif des moyens de transport, les derniers mulets du convoi n'arrivent à l'autre rive que vers 9 heures du matin.

Le Kamoure et la Betsiboka sont remplis d'énormes caïmans; quand on passe en bateau, on en aperçoit un grand nombre qui sont allongés sur le sable des rives. Il y en a de dimensions monstrueuses; pendant la traversée du convoi, nous les voyions nager par troupes de sept ou huit, la tête hors de l'eau, et aller d'une rive à l'autre.

Après le passage du Kamoure, notre convoi longe la rive droite de la Betsiboka pendant environ 8 kilomètres. Entre Ambato et Ankifiati, où nous allons camper, les bords immédiats du fleuve sont très cultivés : au lieu de la brousse et des palmiers nains que nous avons rencontrés jusqu'ici presque partout, nous trouvons de nombreuses plantations de canne à sucre, de manioc, de riz, de ricin et de patates.

Les bananiers sont en telle abondance que leurs plantations forment de véritables forêts, ayant jusqu'à 2 ou 3 kilomètres d'étendue et d'un aspect étrange. Ces énormes troncs, terminés par des bouquets de feuilles gigantesques, sont tellement pressés les uns contre les autres qu'il a fallu en abattre un grand nombre pour nous frayer une piste, et que leurs larges feuilles interceptent complètement les rayons du soleil.

Il est 2 heures de l'après-midi quand nous arrivons, par une chaleur torride, au campement d'Ankifiati, où nous devons passer la nuit. Ce campement est situé sous de gros manguiers, entre deux marais couverts de



CANONNIÈRE FLUVIALE REMORQUANT DES CHALANDS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

roseaux gigantesques et habités par de nombreux caïmans. Les moustiques et les fourmis y foisonnent. Toute la nuit les premiers sont venus, sous la forme de véritables nuages, sonner des fanfares autour de ma moustiquaire, pendant qu'une armée de fourmis donnait l'assaut par tous les pieds de mon lit de campagne. Voilà cinq nuits au moins que ces maudites bêtes empêchent nos hommes et nos chevaux de fermer l'œil. Nos soldats ont une résistance étonnante; tous les Kabyles sont sur le flanc : les Français, au contraire, supportent tout gaiement; ils ne dorment pas, ils ont la fièvre : ils chantent quand même et plaisantent entre eux pendant l'étape.

6 juin. — Il est midi; nous venons de déjeuner sommairement,

aussitôt après l'arrivée à Maroakatra, notre gîte d'étape. Il fait une chaleur étouffante sous ma tente; pour ne pas perdre une minute, je rédige mon journal, assis sur ma malle et appuyé sur le lit de campagne qui me sert de table. J'ai à peine le temps de jeter quelques notes sur le papier, que déjà les malades affluent. Beaucoup ont la fièvre; ils se soignent en route, espérant que, les marécages une fois franchis, le bon air du haut pays les guérira.

Nous venons de faire 15 kilomètres à travers une contrée accidentée, mais absolument déserte; pas un village, rien que la brousse avec de maigres lataniers. Jusqu'à présent Madagascar ne répond guère à l'idée que je m'en étais faite d'après mes lectures. Pendant

les 140 kilomètres que nous avons franchis depuis Majunga, nous avons rencontré à peine une douzaine de hameaux, dont les huttes, très basses, faites en roseaux et recouvertes avec des feuilles, avaient un aspect des plus misérables. On sent que tout ce pays manque de bras pour le mettre en valeur. Il paraît que la région que nous venons de quitter était occupée avant notre passage par les immenses troupeaux du premier ministre, qui y trouvaient d'excellents pâturages. Assurément ce désert herbeux suffirait pour alimenter tout le bétail que peuvent contenir la France et l'Allemagne réunies. Pendant cette saison, l'herbe est desséchée, mais les rares habitants de la région ont un procédé très rapide et très économique pour reconstituer leurs pacages : au début de la saison des pluies, ils mettent le feu à la brousse, et les cendres qui recouvrent le sol après l'incendie suffisent pour amener rapidement la poussée d'une herbe tendre et succulente dont le bétail est très friand. Presque tous les palmiers que nous avons rencontrés sur notre route ont le tronc à demi calciné par le fait de cette opération. Ils en souffrent, mais n'en meurent pas pour cela.

Nous campons aujourd'hui sur la rive de la Betsiboka. A Maroakatra, ce cours d'eau atteint 150 mètres de largeur; il est semé de nombreux bancs de sable, dont les déplacements fréquents augmentent beaucoup les difficultés de la navigation. Le fleuve s'attarde paresseusement dans la vallée; ses eaux s'étalent au milieu des sables, décrivant des courbes accentuées et capricieuses entre les monticules qui bordent leurs rives.

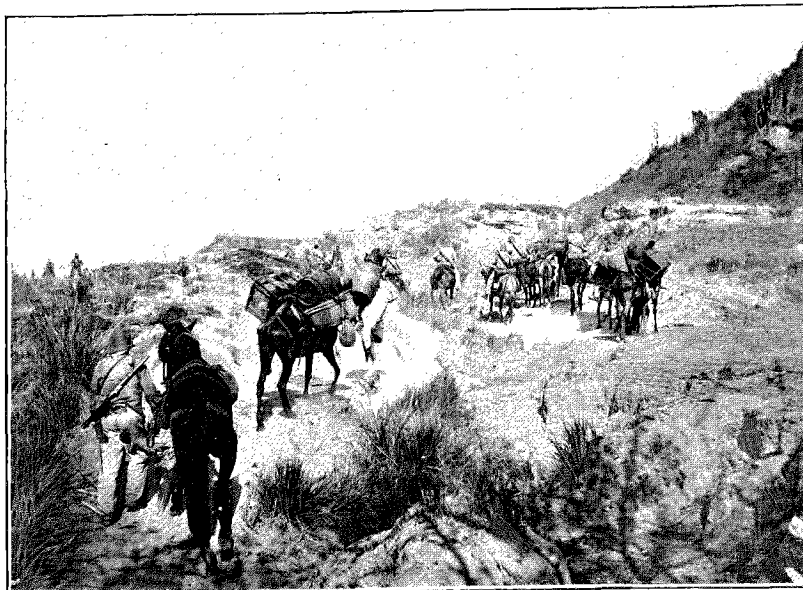
7 juin. — Départ à 6 heures et demie du matin. La lune se couche à peine et déjà le soleil se montre, émergeant de la grande chaîne de montagnes qui s'étend sur l'autre rive de la Betsiboka, à la limite de l'horizon; il transforme le ciel en un large fond d'or sur lequel se détachent en silhouette les arbres de la vallée.

Les 8 kilomètres que comporte notre courte étape de ce jour se font dans ce désert d'herbe sèche, coupé de maigres palmiers isolés, que nous avons presque toujours trouvé depuis notre départ de Majunga. Nous nous arrêtons pour camper sur un mamelon planté de quelques arbres rabougris, près duquel coule un petit ruisseau d'eau pure. De ce mamelon nous découvrons le campement d'une partie de la brigade d'avant-garde; elle est à quelques kilomètres de nous et nous pourrions l'atteindre demain. Le général Metzinger a réussi hier à franchir l'obstacle de la Betsiboka; il n'est pas campé à plus de 30 kilomètres de Maévatanana.

8 juin. — Départ au jour; traversée d'un petit bois délicieux; de grands lataniers, hauts de 7 à 8 mètres, alternent avec des arbres énormes couverts de lianes. La route est toute tracée par la brigade d'avant-garde; de temps à autre, un bâton planté debout au bord du chemin porte un petit morceau de papier avec une inscription à la main et au crayon. Je lis : « Chemin d'Amparinampoun ».

Vers 10 heures, nous atteignons un mamelon couvert de maigres arbustes et occupé par les avant-postes de la brigade Metzinger. Quelques escarmouches ont eu lieu avant-hier dans ces parages entre les Hovas et nos soldats qui cherchaient à franchir la Betsiboka; mais il n'y a pas eu d'engagement important et la brigade Metzinger a pu passer tout entière sur l'autre rive. Nous l'y suivrons probablement demain pour aller rejoindre le Général en chef.

A côté de ma tente se trouve une tombe, creusée tout récemment; j'y lis cette inscription au crayon, tracée sur une planchette de caisse à biscuits plantée debout : *Saïd ben Mohamed, tirailleur au Régiment étranger, mort pour la France.*



EN ROUTE POUR SUBERBIEVILLE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VI

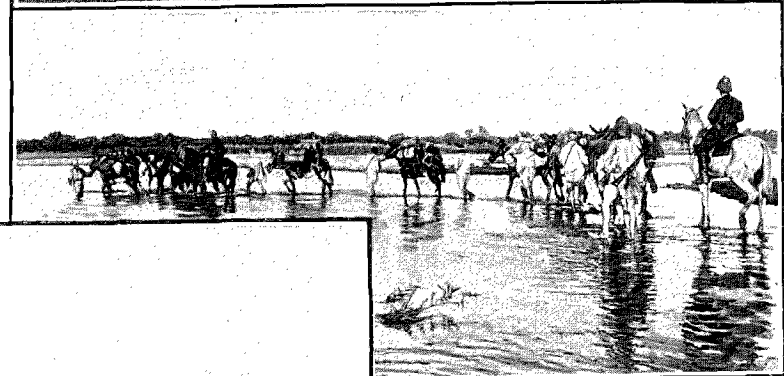
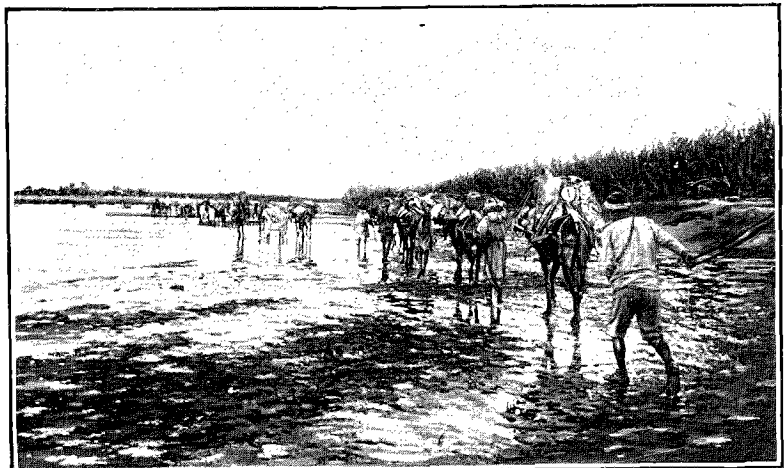
Passage à gué de la Betsiboka; un bain forcé. — Séjour à Marololo. — Communications difficiles. — Cuisine originale. — Le camp de la Légion. — La région de l'or. — Sakoa-Bé. — Installation à Suberbieville. — Le village des mineurs. — La navigation dans la haute rivière.

10 juin. — Le général de Torey, chef d'état-major, est installé à Marololo, à 8 kilomètres environ de notre campement et sur l'autre bord de la Betsiboka; il nous envoie l'ordre de le rejoindre. Nous nous mettons en route vers 6 heures du matin et nous arrivons à 8 heures sur la rive droite du fleuve, à quelques mètres en amont de l'endroit où il reçoit son plus gros affluent, l'Ikopa. Il y a bien 400 mètres d'une rive à l'autre et nous devons passer à gué; ce gué est assez mal indiqué par de rares jalons qui s'aperçoivent à peine; il est dangereux parce que les fonds de la Betsiboka, formés de sable, se déplacent sans cesse et qu'une reconnaissance de la rivière ne peut donner des indications certaines que si elle est faite le jour même.

Nous nous engageons quand même dans l'eau, suivant avec prudence un officier et quelques hommes de l'escadron de chasseurs d'Afrique qui marchent en tête et sondent les fonds. Les mulets viennent à la file, tenus à la bride par leurs conducteurs kabyles qui leur ont laissé sur le dos leurs bâts et tous leurs chargements.

Bientôt mulets et chevaux ont de l'eau jusqu'au poitrail et les hommes à pied de l'eau jusqu'aux aisselles. Le courant est extrêmement rapide; beaucoup de piétons sont obligés de se tenir à la queue des chevaux pour ne pas être entraînés. Une des grandes difficultés du passage vient de l'inégalité des fonds; après avoir marché quelques pas avec de l'eau jusqu'aux mollets, les hommes peuvent tomber brusquement dans un trou où ils ont de l'eau jusqu'au cou.

Devant moi, le cheval d'un gendarme rencontrant une de ces dépressions s'abat avec son cavalier, qui prend un bain dans la rivière; plus loin c'est un mulet qui manque des quatre pieds et s'en va à la dérive; un autre dont le bât tourne et dont tout le chargement est précipité au fond de l'eau; certains Kabyles prennent peur et poussent des hurlements épouvantables, abandonnant leurs animaux, qui s'en tirent comme ils peuvent. Tous les hommes ont enlevé leurs chaussures et leurs



TRAVERSÉE DE LA BETSIBOKA.



REPOS APRÈS LA TRAVERSÉE DE LA BETSIBOKA. — DESSIN DE GOTORBE.

pantalons, qu'ils tiennent au-dessus de leurs têtes. Heureusement au milieu du fleuve se trouve un petit îlot de sable qui permet aux gens et aux bêtes de reprendre haleine.

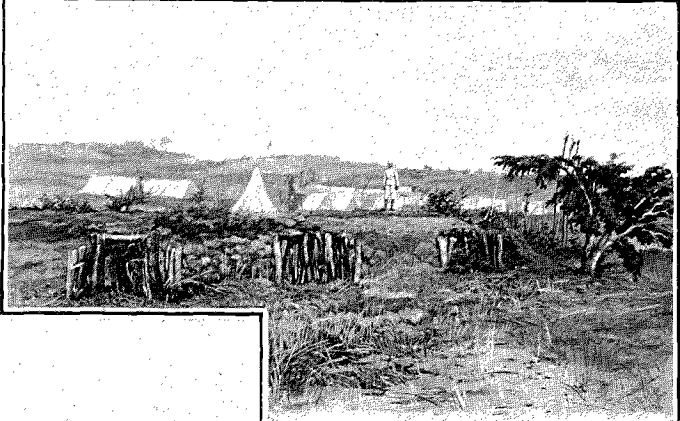
L'arrivée sur l'autre rive est lamentable; nous sommes trempés de la tête aux pieds. Quelques pauvres diables qui ont eu la fièvre

la veille grelottent au soleil. Nombre de cantines d'officiers, de tentes, de lits de camp, qui ont pris un bain dans la rivière, sèchent sur le sable. Il faut longtemps pour refaire les chargements et remettre le convoi en marche. Ce n'est qu'à 10 heures que nous quittons le bord sablonneux de la Betsiboka pour prendre un joli sentier sous bois qui aboutit au camp de Marololo.

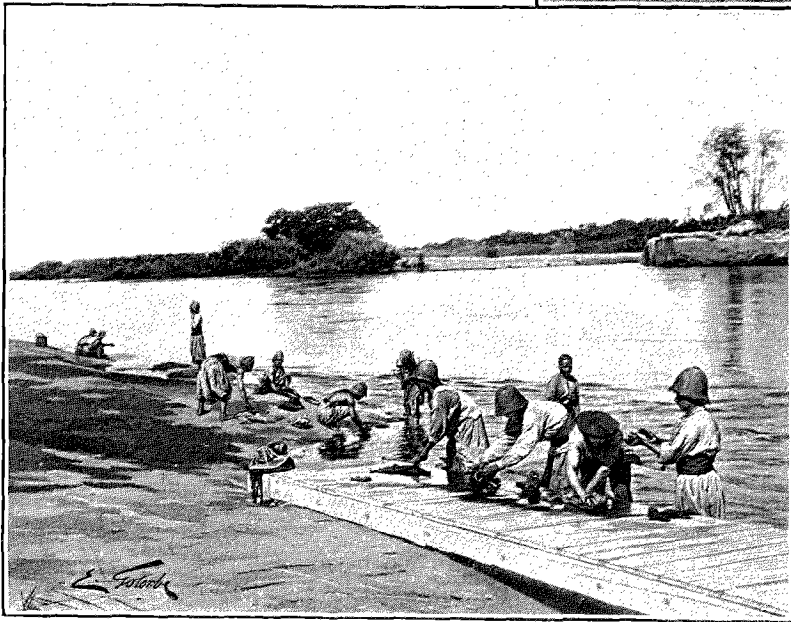
13 juin. — Nous attendons à Marololo les ordres du Général en chef, parti en avant avec le général Metzinger. Maéwatanana a été occupé sans coup férir et nos troupes campent dans les anciens établissements Suberbie.

Marololo veut dire en malgache « Beaucoup d'esprits follets ». Ce n'est pas un village, mais une grande clairière au milieu d'une jolie forêt. Nos tentes disséminées çà et là au milieu des grands arbres font le plus joli effet.

Le campement est à deux pas de l'Ikopa ; toute la journée, un grand nombre de soldats du poste sont occupés à laver leur linge au bord de la rivière. Les eaux n'ont pas encore baissé et les canonnières fluviales qui ont pu



LE CAMP DE MAROLOLO.
BATTERIE ROYA DÉPENDANT L'IKOPA.



MAROLOLO : LE LAVOIR DES TIRAILLEURS. — DESSIN DE GOGORRE.

remonter jusqu'ici se hâtent de débarquer des vivres et du matériel. Le commandement veut accumuler à Marololo de grands approvisionnements de toutes sortes pour les conduire ensuite à dos de mulets jusqu'à Suberbieville. Le transport par les voitures Lefebvre est toujours très lent, à cause des obstacles de toute nature que ces voitures rencontrent à chaque instant sur la route de terre. D'autre part les canonnières fluviales sont encore peu nombreuses ; elles s'échouent fréquemment dans le haut

fleuve ; à partir d'Ambato, elles ne peuvent plus remorquer qu'un chaland au lieu de deux. Elles sont d'un faible tirant d'eau et d'une grande largeur, de sorte qu'elles gouvernent mal dans un fleuve où la navigation est difficile à cause des coudes brusques et surtout des bancs de sable qui se déplacent continuellement.

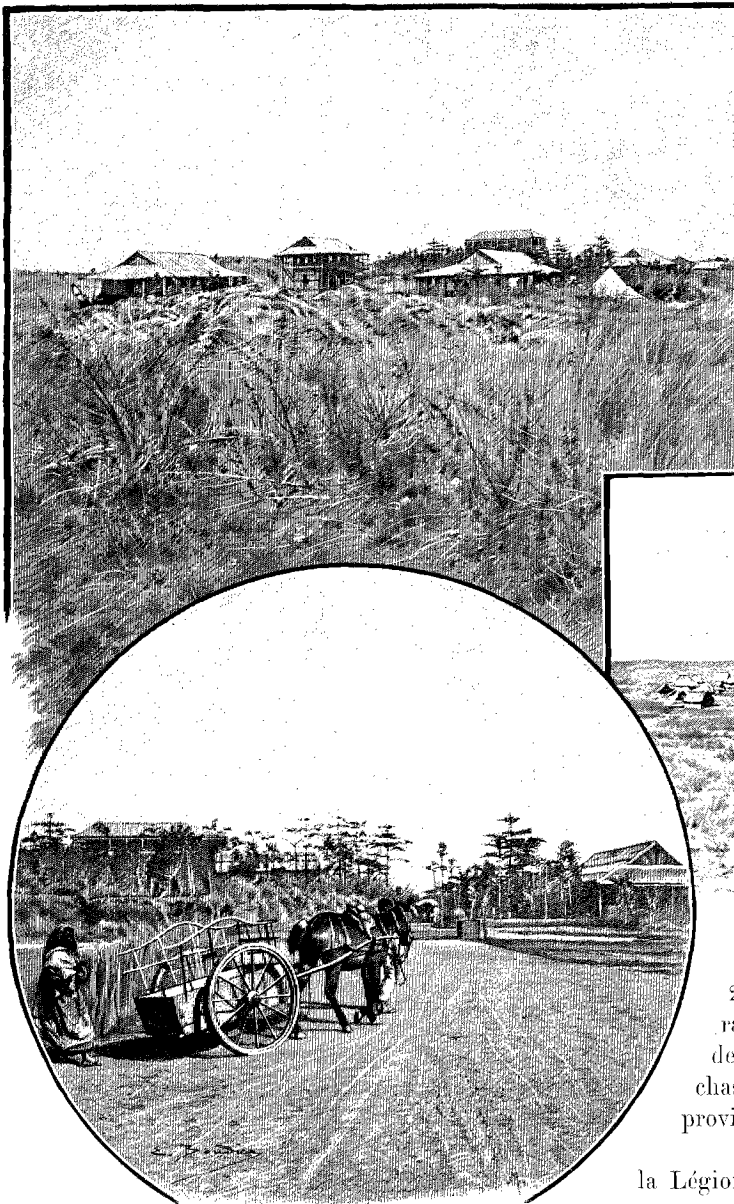
Les communications entre la base de ravitaillement, qui est Majunga, et le nouveau point de concentration des troupes, qui va être Suberbieville, sont actuellement très difficiles : indépendamment de la longueur du trajet (200 kilomètres), le service postal n'est pour ainsi dire pas encore organisé ; le télégraphe électrique ne va que jusqu'à Marovoay et le terrain ne permet pas le fonctionnement des postes optiques. L'état-major cherche à organiser comme au Tonkin un service de *trams* postaux, en utilisant les indigènes ; mais leur recrutement offre de grandes difficultés. Les 200 kilomètres que nous venons de parcourir sont pour ainsi dire inhabités ; les quelques hameaux que nous avons traversés sont en majeure partie abandonnés par leurs habitants, qui ont fui dans la brousse. Comment dans de pareilles conditions recruter le nombreux personnel nécessaire pour le service des trams ?

*

14 juin. — Depuis notre départ de Majunga nous sommes condamnés à la viande de bœuf, que nous commençons à prendre en horreur; les haricots secs et les lentilles de l'administration font prime à la popote, et chacun de nous s'ingénie à trouver le plat inédit qui remplacera les légumes verts. Nous avons déjà la salade de palmier rafia, qui n'est vraiment pas trop mauvaise quand on sait choisir des cœurs de palmiers suffisamment jeunes. Tout dernièrement nous avons inauguré la friture de bananes vertes : on prend les bananes aussi vertes que possible; on les fait bouillir à l'eau et ressuer; on les pèle, on les coupe en long comme des pommes paille et on les fait frire dans la graisse. Ce plat rappelle de loin les pommes de terre frites. La racine de manioc cuite à l'eau et sautée en petits morceaux dans de la friture remplit le même but; mais le *nec plus ultra* de cette cuisine spéciale est bien certainement la salade de pourpier. Accommodé au vinaigre, le pourpier rappelle le cresson; quand nos cuisiniers en rencontrent dans les mares près desquelles passe la colonne, c'est une véritable course au clocher pour savoir qui arrivera le premier et fera la plus ample provision.

Ah! si l'on pouvait chasser! Le gibier court la brousse en telle abondance qu'on approvisionnerait facilement toutes les popotes; mais le général en chef a défendu, avec juste raison, de tirer des coups de fusil, qui, dans le voisinage de l'ennemi, pourraient donner l'alarme et mettre toutes les troupes en rumeur. Il faut laisser courir à deux pas de soi les pintades à joues bleues, les canards sauvages, les perdrix et les pigeons verts. Un jour, le Grand Prévôt partant en avant pour préparer le campement a réussi à abattre un pigeon d'un coup de son revolver d'ordonnance; le gibier, rapporté triomphalement à la popote, a été rôti séance tenante. Tout le monde a voulu en avoir sa part; il a fallu le partager entre seize convives.

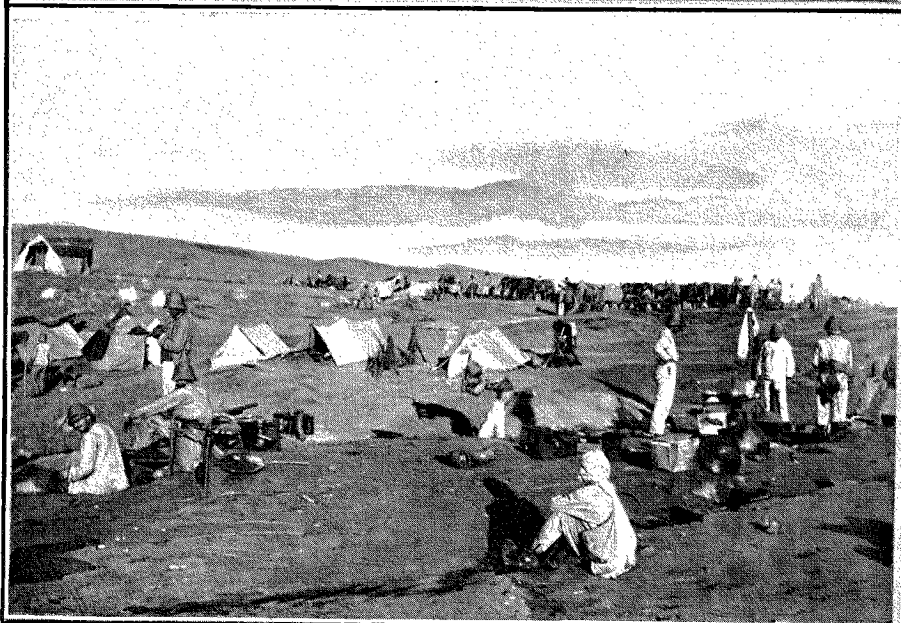
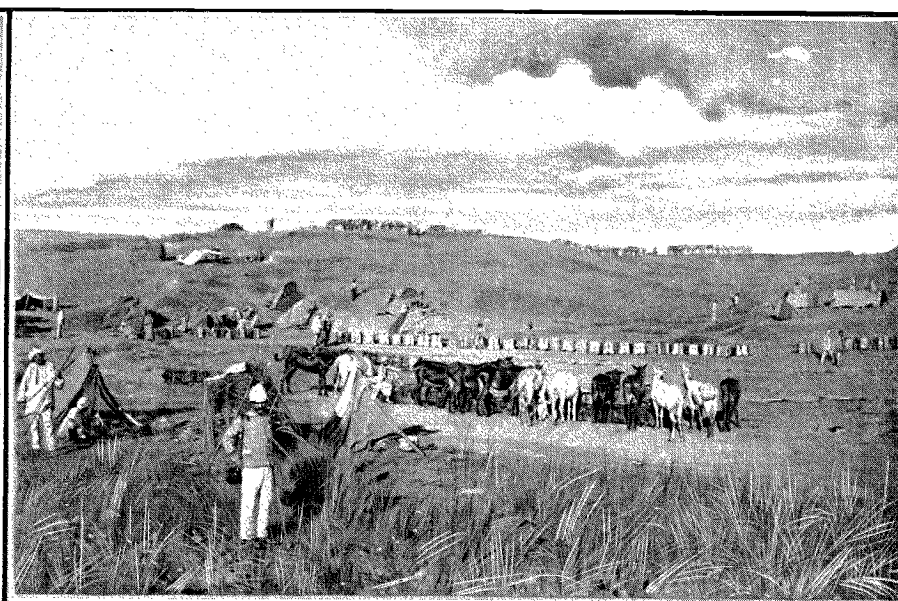
15 juin. — Nous partons de Marololo à 6 heures et demie du matin pour remonter vers Suberbieville. Au sortir du camp, la colonne laisse à droite des terrassements assez intéressants construits par les Hovas pour abriter une de leurs batteries destinée à défendre un des coudes de l'Ikopa; elle s'engage ensuite dans un chemin accidenté qui côtoie pendant un certain temps la rivière, déjà très rétrécie à ce niveau. La route est bordée de chaque côté par de grandes plaines marécageuses; ces plaines sont



couvertes d'une forêt de roseaux hauts de 2 mètres dont les feuilles coupent comme des rasoirs; elles sont habitées par des troupeaux de bœufs sauvages que nos hommes sont allés chasser les jours précédents pour nous réapprovisionner en viande fraîche.

La route est assez difficile et les soldats de la Légion étrangère, échelonnés de distance en distance, sont occupés à l'arranger avec les seuls instruments qu'ils portent d'ordinaire sur le sac : la pelle à

SUBERBIEVILLE ET VILLAGE DE MINEURS. — DESSIN DE BOUCHER.



LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE À SUBERBIEVILLE (PAGE 92). — DESSIN DE GOTORBE.

manche court réglementaire et la petite serpe dont on a pourvu au départ tous les soldats du Corps Expéditionnaire.

A mi-route nous rencontrons le camp de la Légion installé au milieu de la plaine dans un ordre admirable : les petites tentes de troupe sont placées à la file suivant plusieurs lignes parallèles qui semblent tracées au cordeau. Devant ces tentes sont rangés les faisceaux d'armes ; à droite et à gauche du campement, les chevaux et les mulets, attachés à des piquets, broutent les hautes herbes environnantes.

Nous campons à Bératsimanana, à 12 kilomètres environ de Maéwatanana.

16 juin. — Au fur et à mesure que nous avançons, la campagne devient de plus en plus laide et les arbres de plus en plus rabougris. Nous approchons de Maéwatanana et nous entrons dans la région de l'or.

Bientôt nous traversons à gué la Nandrojia, affluent de droite de l'Ikopa : ses eaux claires et peu profondes coulent sur un lit de sable fin entre deux berges très basses. Des centaines de troupiers en pantalons de treillis, les bras et le torse nus, le crâne couvert du casque pour se préserver du soleil, lavent, en bavardant comme des pîcs, leur linge à la rivière : ce sont les soldats de la brigade d'avant-garde, chasseurs, tirailleurs algériens, artilleurs, dont les bataillons et les batteries sont provisoirement rassemblés à Suberbieville.

A 300 mètres de la rivière, nous trouvons le grand village sakalave de Sakoa-Bé (le Gros Prunier). Il est complètement désert ; toutes les cases sont bouleversées, comme si les indigènes avaient fui précipitamment : des monceaux de *paddy* (riz non décortiqué) jonchent le sol ; des tonneaux vides, des caisses éventrées sur lesquelles on lit encore la suscription *Absinthe Suisse*, encombrant les rues.

Le mode de construction des habitations n'est plus le même que dans le bas pays : les cloisons sont faites en nervures de rafia et la toiture est formée d'une épaisse couche d'herbe qui doit protéger très efficacement les habitants contre le soleil. Beaucoup de maisons sont munies de petites varangues au-dessous desquelles on remarque, à côté de la porte d'entrée, dont les dimensions sont toujours très exigües, une sorte de lit de repos construit avec un clayonnage de jones monté sur quatre pieux.

De Sakoa-Bé à Suberbieville, la route paraît interminable, tant les lacets en sont nombreux ; à chaque détour du sentier, Maéwatanana, la ville militaire et commerçante construite au sommet d'une colline qui domine les environs, nous apparaît tellement rapprochée qu'il me semble que nous tournons autour d'elle.

Suberbieville est située au-dessous dans un pli de terrain limité par de petits mamelons absolument dénudés, à environ 400 mètres de l'Ikopa et sur la rive droite de ce cours d'eau ; elle comprend une vingtaine de maisons couvertes de tôle avec varangues circulaires ; ces maisons étaient habitées par les employés européens ; elles sont dominées par une grande construction à deux étages où logeait le directeur de l'exploitation.

Au sud de Suberbieville se trouve une agglomération de petites paillotes qui servaient de logement aux mineurs indigènes employés à l'exploitation de l'or : c'est le village de Ranoumangasiaka (l'Eau Froide).

Le Général en chef et ses officiers d'ordonnance logent dans la maison Suberbie ainsi que M. Ranchot, ancien Résident à Madagascar, envoyé par le Ministère des affaires étrangères pour accompagner le général Duchesne et pour lui fournir les renseignements qui lui permettront, après la campagne, de commencer les

pourparlers diplomatiques avec les Hovas. Les postes, l'intendance, la 1^{re} ambulance, le général Metzinger et les différents services sont installés dans le quartier européen ; une compagnie de tirailleurs algériens est cantonnée dans le village des mineurs.

Suberbieville occupe une sorte de bas-fond, bordé à l'ouest par l'Ikopa, dont les eaux s'étalent et forment de grands marécages couverts de roseaux, fermé au nord et à l'est par de petits monticules dénudés dont les plus voisins sont



TIRAILLEURS HAOUSSAS AU CAMPMENT DE MAROLOLO (PAGE 89). — DESSIN DE SLOM.

occupés par l'artillerie, le régiment d'Algérie, le train des équipages, qui y campent; vus de Suberbieville, ces campements installés sous tentes ou dans de petites huttes de feuillage font un effet très pittoresque. A cause du voisinage des marais de l'Ikopa, l'endroit est assez malsain. Heureusement en cette saison il souffle à peu près constamment une forte brise du sud-est qui balaie les marécages et en disperse les miasmes loin des campements; quand cette brise cesse de se faire sentir, tout le monde a la fièvre.

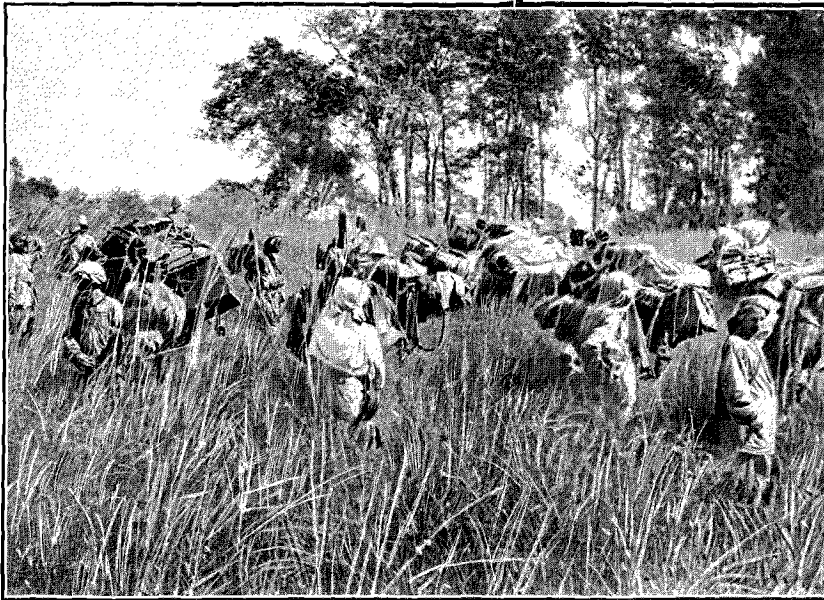
La chaleur est considérable entre midi et trois heures du soir; le soleil tombe d'aplomb sur le sol argileux qui emmagasine ses rayons et qui s'échauffe tellement qu'en certains points



UNE POPOTE D'OFFICIER.

la main peut à peine en supporter le contact.

Avant notre arrivée, Suberbieville et sa voisine Maévatane ou Maéwatanana étaient occupées par les troupes hovas, qui avaient élevé au sommet des collines des ouvrages de défense en terre pour y loger leurs batteries: les officiers s'étaient installés sur les monticules avoisinant la ville, dans de jolies maisons bien construites qu'occupent maintenant les directions du service de santé, du génie et de l'artillerie. L'ennemi en fuyant a emmené tous les indigènes et les bourgeois de la Concession; toutes



HALTE DANS LA BROUSSE. — DESSIN DE SIOM.

les petites maisons des mineurs malgaches sont vides, et partout dans les rues de Ranoumangasiaka on se heurte à des vases brisés, à des malles défoncées, à des tas de riz décortiqué et aussi à des débris de viande de bœuf à demi décomposée qui dégagent une odeur affreuse. La prévôté va faire enterrer immédiatement tous ces débris ainsi que les quelques cadavres de bourgeois et de Hovas qui sont restés couchés dans les hautes herbes.

Les Malgaches n'ont aucune idée de l'hygiène la plus élémentaire: quand ils tuent un bœuf, ils en jettent les viscères et les os à demi dépouillés dans la brousse, à côté de leurs cases. Dans tous les campements hovas qui environnent la ville, il y a des monceaux de ces débris en putréfaction. Certainement les indigènes vivaient à côté sans se préoccuper le moins du monde de leur odeur; leur sens de l'odorat doit être beaucoup moins perfectionné que le nôtre.

Au milieu du village des mineurs coule un ruisseau à demi desséché, qui traverse la route sous un pont formé de cinq ou six poutrelles branlantes, pour aller à 400 mètres plus loin se jeter dans l'Ikopa. Près du pont s'élève une maisonnette qui ne comprend qu'un rez-de-chaussée, divisé en cinq ou six compartiments de la dimension des cellules de moines. C'est là que j'ai élu domicile dans deux cellules contiguës qui communiquent entre elles par une petite porte basse.

Les murs sont faits d'argile comprimée; le toit en tôle ondulée est doublé à l'intérieur d'un plafond de roseaux; le sol est en argile battue. Mon ordonnance, en furetant dans les cases abandonnées du village, m'a trouvé deux ou trois nattes qui me font un tapis convenable. Par deux étroites fenêtres fermant à l'aide de deux volets pleins, j'ai vue sur la campagne. Au premier plan, un ravin profond dans lequel coule le petit ruisseau; au second, une plaine couverte d'herbe jaune brûlée par le soleil, avec de grandes places où l'on voit l'argile

semée de blocs de granit ou de quartz. Tout au fond les grands roseaux des immenses marais d'Ikopa ondulent sous la brise, et de l'autre côté de la rivière une ligne ininterrompue de collines peu élevées, couvertes de grands arbres, ferme l'horizon.

Nous sommes à Suberbieville pour longtemps, pour un mois encore peut-être; il faut que le Général en chef, avant de se remettre en route, rassemble ici les approvisionnements nécessaires pour ravitailler les troupes qui poursuivront la marche en avant. Fidèles à leur tactique, les Hovas font le vide partout; les villages que nous rencontrons sur notre route sont à peu près déserts; les bœufs, que nous devons trouver, sur la foi des voyageurs, par troupeaux innombrables, ont disparu. Heureusement rien n'est brûlé, mais qu'il y a loin de la situation actuelle aux prévisions d'antan! Avant que le Corps Expéditionnaire ait quitté la France, les gens qui paraissaient le mieux informés sur Madagascar, ceux qui avaient couru le pays et même les fonctionnaires qui y avaient fait séjour, prétendaient que, dès l'arrivée du gros des troupes à Marovoay et, à plus forte raison, à Suberbieville, les Hovas, voyant que nous sommes bien décidés à aller jusqu'au bout, demanderaient certainement à traiter. Aucune de ces prévisions ne s'est réalisée; l'ennemi ne se défend pour ainsi dire pas, c'est vrai; aussitôt que nous apparaissions sur un point, il se retire devant notre avant-garde, tirant à peine quelques coups de fusil : mais il compte toujours sur la longueur et sur les difficultés de la route, sur les rigueurs du climat, pour lasser notre patience. Évidemment nous irons jusqu'au bout, mais on se rendra toujours difficilement compte en France des obstacles de toute nature qu'il aura fallu surmonter pour arriver au but.

J'ai déjà écrit que, au début, la grosse difficulté a été la pénurie des moyens de débarquement et de transport; au lieu de conduire le gros des troupes et tout le matériel par eau jusqu'à Maévatane comme on le croyait au départ, il a fallu les débarquer à Majunga, c'est-à-dire à 200 kilomètres plus bas, augmentant d'autant la route qu'il fallait faire par terre. Aujourd'hui, 19 juin, il reste encore en rade de Majunga une énorme quantité de matériel à débarquer, dont plusieurs hôpitaux de campagne, et tout un approvisionnement de réserve du service de santé, qui ne pourront être entièrement mis à terre que vers le 14 juillet. De plus, sur les douze canonnières fluviales envoyées de France, huit seulement sont montées; les quatre autres sont encore en chantier à l'heure actuelle. Ces canonnières sont de deux types : les grandes, qui calent 70 centimètres en charge, peuvent encore en cette saison remonter jusqu'à Ambato en remorquant deux chalands chargés chacun à 25 tonnes; les petites, qui calent 40 centimètres, étaient destinées en principe à transporter le matériel et les vivres d'Ambato jusqu'à Suberbieville; mais actuellement elles ne peuvent plus remonter que jusqu'à Marololo, à 25 kilomètres environ en deçà de Suberbieville, et encore avec un seul chaland, à cause de la baisse progressive des eaux. Il faut même prévoir que, pour le même motif, les transports fluviaux devront, d'ici à un mois ou deux, cesser complètement entre Ambato et Marololo. Déjà, pour parer à cet inconvénient et aussi pour augmenter dès à présent le rendement de la navigation fluviale, le commandement, aidé par le service des renseignements, a fait ressembler un certain nombre de grandes pirogues sakalaves se chargeant à 7 ou 8 tonnes, qui pourront en tous temps, avec des pilotes et des rameurs indigènes, faire le trajet entre Ambato et Suberbieville.

On a fait venir de France pour les transports par voie de terre 5 000 voitures Lefebvre, attelées avec des mulets, mais j'ai déjà dit que pour utiliser ces véhicules dans un pays aussi accidenté, où il n'y a aucun chemin tracé, il fallait créer une route et aplanir les obstacles naturels; il est bien entendu qu'il ne s'agit pas d'une route comme celles de France, mais d'une piste praticable pour nos moyens de transport. Même avec cette restriction le travail est gigantesque, puisqu'il y a 500 kilomètres de Majunga à Tananarive et que ce long parcours est semé de cours d'eau, de marais, de montagnes, au milieu desquels le génie devra exécuter des ponts, faire des déblais et des remblais. La main-d'œuvre indigène, sur laquelle on comptait peut-être pour établir cette route, a fait complètement défaut, et ce sont nos soldats qui, aidés des troupes noires, ont dû quitter le fusil pour prendre la pioche, au prix de quelles fatigues et de quels accès de fièvre, je le laisse à penser.

VII

Les travaux de la route. — Le service des transports. — Organisation du pays déjà conquis. — Les mines d'or : une battée; les différentes phases de l'exploitation Suberbic. — L'usine.

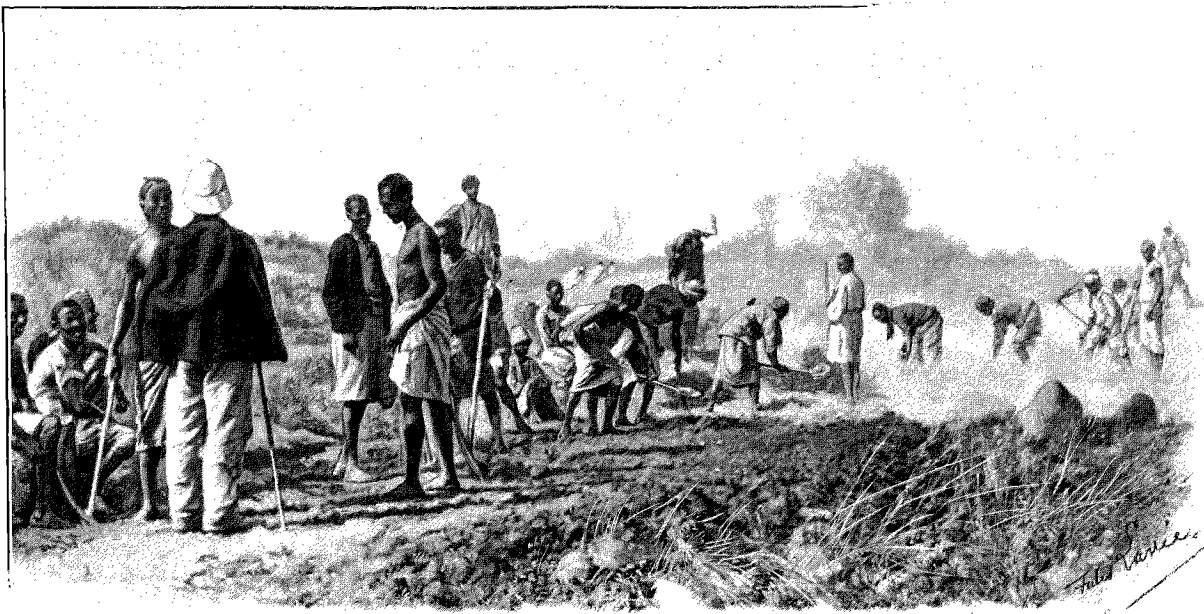
20 juin. — Le Général en chef a échelonné les troupes des deux brigades entre Majunga et Suberbieville et même au delà de ce dernier poste jusqu'à Tsarasoatra, pour faire la route. Chaque unité, bataillon, compagnie, aussi bien la troupe européenne que la troupe indigène, a sa tâche fixée d'avance : un tronçon de plusieurs kilomètres à ouvrir et à terminer dans le minimum de temps possible. Tous les hommes ont été pourvus de pelles et de pioches; tous travaillent de leur mieux. Ils savent que cette corvée est indispensable pour arriver jusqu'à Tananarive, que c'est le seul moyen de faire parvenir à l'avant de quoi nourrir les hommes et les animaux. A partir de Suberbieville, il n'y a plus à compter sur les canonnières : elles n'arrivent même pas actuellement à monter à elles seules jusqu'à Marololo tout le matériel et les vivres nécessaires aux troupes qu'il va falloir porter en avant. J'ai dit qu'à partir d'Ambato, les petites canonnières et les pirogues du pays pouvaient

seules naviguer en rivière; avec ces moyens réduits, on ne peut faire monter par eau à Marololo que 2 800 tonnes de matériel au lieu des 3 500 qui sont absolument nécessaires pour ravitailler les brigades de l'avant; le reliquat, soit 500 ou 600 tonnes, doit donc être transporté par voie de terre, c'est-à-dire avec environ 700 voitures Lefebvre marchant en trois étapes d'Ambato à Marololo. Mais ce n'est pas Marololo qui constitue le centre de ravitaillement des colonnes, c'est Suberbieville, plus éloignée encore de deux étapes, qu'on ne peut parcourir qu'avec des voitures, et il faut 2 200 de ces voitures circulant entre Marololo et Suberbieville pour rassembler dans ce dernier poste tous les colis arrivés à la tête d'étape fluviale à la fois par la route de terre et par le fleuve.

Cet aperçu sommaire donne une idée du mouvement qui va se produire à l'arrivée des colonnes pour assurer leur ravitaillement; le service des transports se compliquera encore au fur et à mesure que les troupes s'éloigneront davantage de la côte; il n'y a pas à compter sur les ressources du pays; il faudra tout faire venir de notre base d'opérations de Majunga.

C'est pourquoi, avant de porter ses brigades en avant, le Commandant du Corps Expéditionnaire veut, sinon organiser le vaste territoire déjà conquis, du moins y assurer son autorité et la sécurité des nombreux convois qui vont se croiser continuellement par terre et par eau entre Majunga et Suberbieville.

Aussitôt après la concentration des deux brigades à Suberbieville, mouvement qui est en cours d'exécution, la route de l'arrière sera jalonnée par des postes militaires établis à Majunga, Marovoay, Ankabouka, Ambato,



CONSTRUCTION DE LA ROUTE. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Marololo, etc., jusqu'à Andriba. Ces postes assureront le déchargement éventuel du matériel, la garde des magasins établis de distance en distance, celle des stations télégraphiques isolées. Ils auront aussi dans leurs attributions la transmission des courriers et les soins à donner aux malades et aux blessés dirigés vers l'arrière pour être évacués sur la France ou sur le sanatorium de Nossi-Comba; à cet effet, il sera autant que possible placé auprès de chacun d'eux une formation sanitaire qui, suivant l'importance du poste, sera une infirmerie-ambulance ou un hôpital de campagne. Les garnisons qui occuperont ces postes devront pouvoir se déplacer facilement; elles feront de fréquentes reconnaissances aux environs, pour maintenir l'ordre dans leur zone d'action; elles seront toutes placées sous les ordres du colonel directeur des étapes qui, par délégation spéciale, exercera sur cette vaste région tous les pouvoirs civils et politiques dévolus au général Duchesne.

Ces sages mesures, en organisant sur des bases solides les services importants de l'arrière, vont permettre au Général en chef de concentrer toute son attention sur la route de Tananarive. En attendant qu'il puisse se porter en avant, il cherche par tous les moyens possibles à ramener dans leurs hameaux les Sakalaves de la région qui, terrorisés par les Hovas, se sont enfuis dans la brousse et dans les marais qui bordent l'Ikopa. Les Hovas ont réussi à leur inspirer une telle frayeur des soldats français, que beaucoup d'entre eux préfèrent se laisser mourir de faim plutôt que de venir demander des secours à nos avant-postes. Il faut que nous arrivions à vaincre cette défiance: les Sakalaves sont seuls capables de repeupler ces régions meurtrières du Boéni. Les habitants des plateaux centraux de l'Imerina ne peuvent y vivre longtemps; ils y gagnent la fièvre aussi facilement que nos soldats; aussi n'y viennent-ils qu'avec répugnance et par ordre. Être envoyé dans l'Ouest équivalant pour un natif de Tananarive à une sentence d'exil.

26 juin. — Il paraît que nous marchons sur l'or : les employés de l'usine Suberbie, qui sont revenus ici, nous ont prouvé que dans chacune des mottes de terre qui nous environnent on peut trouver des paillettes de ce précieux métal. Un des domestiques hovas qui les accompagnent a fait pour nous une *battée* : c'est le terme qui sert à désigner l'opération de la recherche de l'or par lavage à la main. Le Hova a pris un grand plat en fer ayant à peu près la forme d'un bouclier renversé ; il y a placé une ou deux poignées de terre ocreuse ramassée à deux pas de nous, et il s'est mis à laver cette terre dans la mare voisine en imprimant à son plat une série de mouvements circulaires ayant pour but de le débarrasser de la boue et de garder au fond tout ce qui est lourd. Au bout de quelques minutes de ce manège, il restait dans le plat une demi-douzaine de cailloux et des fragments de gravier au milieu desquels brillaient cinq ou six paillettes d'or, fines comme des pointes d'aiguille.

Il est évident qu'à ce métier, l'ouvrier indigène n'aurait pas gagné une bonne journée, mais il doit y avoir des filons beaucoup plus riches. D'après les contremaitres de l'usine, la Concession occupait au début près de 2 000 travailleurs libres appartenant aux peuplades de la région ; ces indigènes pouvaient, par le procédé primitif de la battée et grâce à leur connaissance des bons endroits, gagner de 3 à 5 francs par jour, ce qui pour les Sakalaves est une fortune. Le directeur de l'exploitation, qui rachetait l'or trouvé par les indigènes, réalisait, lui aussi, un joli bénéfice. Malheureusement cet état de choses ne dura pas : le premier ministre hova voulut se mettre de la partie ; il fut entendu qu'il fournirait la main-d'œuvre et partagerait les bénéfices réalisés. Deux ou trois milliers de pauvres diables furent envoyés de force à Suberbieville où ils devaient travailler pour ce qu'on appelait la *Corvée de la Reine*. Ils travaillèrent comme on les payait, c'est-à-dire fort mal, et les revenus des mines d'or diminuèrent d'autant plus vite qu'un grand nombre d'entre eux se déroberent par la fuite. Le premier ministre, qui ne trouvait pas dans l'entreprise le gain qu'il comptait réaliser, se refroidit singulièrement. Les rapports qu'il entretenait avec le directeur de l'exploitation devinrent de plus en plus tendus et les bras finirent par manquer presque complètement. M. Suberbie voulut alors remplacer les ouvriers par des machines, et il fit construire la grande usine que les Hovas ont respectée malgré la guerre et que nous avons trouvée intacte à notre arrivée dans la région. Cette usine est située sur le bord d'un étroit canal dans lequel les eaux de l'Ikopa ont été dérivées pour alimenter une turbine ; la turbine fournit toute la force motrice nécessaire pour le broyage du minerai. L'usine comprend cinq ou six bâtiments, construits les uns en pisé, les autres simplement en planches ; le plus grand abrite les machines ; dans les petits sont les services accessoires (forges, magasins, etc.).

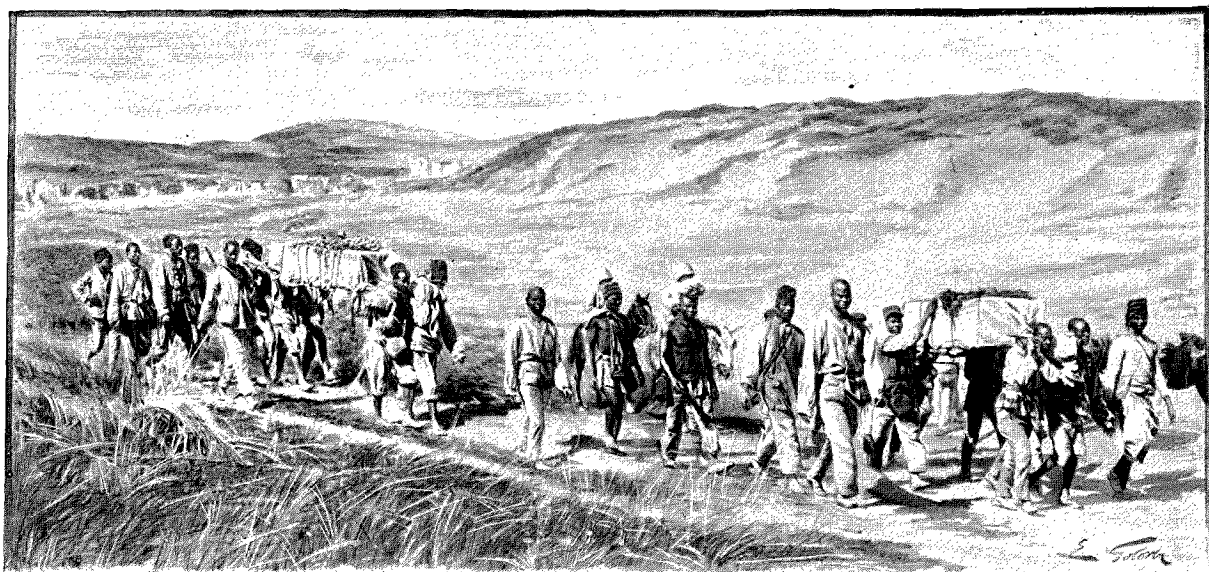
L'usine Suberbie est très bien comprise et fort bien construite : après avoir traversé l'immense désert qui s'étend entre Majunga et Suberbieville, le voyageur, arrivant dans cette dernière bourgade, éprouve un sentiment d'étonnement, presque d'admiration, en voyant, dans ces régions si lointaines et si désolées, tous ces bâtiments et ces machines élevés par la volonté d'un seul homme. Malheureusement, s'ils ont coûté beaucoup de temps et de peine, ils ont nécessité aussi de grosses dépenses, qui ont englouti une grande partie des bénéfices de l'exploitation. Celle-ci finira-t-elle, après la pacification du pays, par reprendre un nouvel essor ; réalisera-t-elle les espérances que quelques Français enthousiastes font miroiter aux yeux des capitalistes en quête de bons placements ? Je n'ai pas la compétence nécessaire pour me prononcer sur cette question. Il y a de l'or, c'est certain ; peut-être trouvera-t-on des filons suffisamment rémunérateurs ; mais il y a bien peu de bras indigènes pour exploiter la mine, et la région est bien malsaine pour les ouvriers européens qui tenteraient de s'expatrier.

(A suivre.)

ÉDOUARD HOCQUARD.



ARRIVÉE D'UNE PIROGUE SAKALAVE CHARGÉE DE MATÉRIEL. — DESSIN DE SLOM.



FUNÉRAILLES DU CAPORAL SAPIX ET DU LIEUTENANT AUGÉY-DUFRESSE. — DESSIN DE GOTOIRDE.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR¹

(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

VIII

Mévatana. — La colonie indienne. — La maison de Ramasombaza. — Passeports hovas. — Le combat de Tsarasoatra.
Morts au champ d'honneur.



UN BLESSÉ KABYLE SE RENDANT À L'AMBULANCE.
DESSIN D'OULEVAY.

LE 28 JUIN. — A deux ou trois kilomètres à l'est de Suberbieville se trouve la petite bourgade de Mévatana (le Joli Village), mi-partie hova et mi-partie indienne; elle est perchée au sommet d'une colline qui domine tous les environs et qui, taillée presque à pic, constitue une des positions les plus fortes que nous ayons rencontrées depuis notre départ de Majunga. Les Hovas y avaient construit des épaulements en terre avec des meurtrières pour leurs canons; de là, les pièces d'artillerie pouvaient battre toute la campagne environnante et même envoyer des projectiles sur les embarcations qui auraient tenté de gagner le port de Suberbieville en remontant l'Ikopa.

Le chemin qui conduit à Mévatana est difficile; il est semé de précipices et de crevasses; en certains endroits ses pentes dépassent 45 degrés, de sorte qu'il faut mettre pied à terre à chaque instant quand on y monte à cheval.

Au moment de l'arrivée de la brigade d'avant-garde en vue de la place, les Hovas ont tenté un semblant de résistance; leurs batteries ont lancé quelques projectiles qui sont arrivés jusque sur nos lignes; mais, aussitôt que nos troupes ont été sur les pentes, ils ont lâché pied et se sont enfuis par les ravins en abandonnant leur artillerie. En entrant dans la ville, les troupes de la 1^{re} brigade ont trouvé quelques canons en fonte de très anciens modèles et trois hotchkiss en excellent état, munis d'un approvisionnement de projectiles. Les Hovas avaient fabriqué des affûts de cam-

pagne pour leurs canons en fonte en utilisant les roues de plusieurs charrues appartenant à l'usine Suberbic.

Mévatana n'a qu'une seule rue, qui s'étend du nord au sud sur une croupe étroite et allongée qu'elle

1. *Suite. Voyez p. 61, 73 et 85.*

qu'on le délivre dans les bureaux du premier ministre à Tananarive; il est imprimé sur papier anglais rose clair.

« RANAVALOMANJAKA, REINE DE MADAGASCAR.

« Tananarive, 11 adijadj 1880.

« Au 10^e Honneur Andriantsalama, aide de camp du premier ministre, et aux officiers, à Mevatanana.

« Et voici ce que je vous dis : Voilà le nommé Rainipatsa (le Père de la Chevette), aide de camp de Raboanamino, 13^e Honneur, mon aide de camp, qui va vendre des marchandises là-bas.

« Et on vous fait savoir qu'il ne voyage pas sans motifs et s'il s'écarte de la route qui lui est permise, surtout s'il fait de mauvais trafics non autorisés par le gouvernement. S'il prend de force le bien d'autrui, quoiqu'il porte un passeport, saisissez-le, liez-le, faites-le monter à Tananarive. Et le délai à lui accordé est de un mois et demi; et lorsque son délai sera expiré, si vous ne le faites pas remonter, mais que vous soyez contents qu'il séjourne là-bas, vous serez fautifs.

« Veuillez bien au service de la reine; vivez; soyez heureux.

« Dit :

« RAINILAIARIVONY,

« Premier ministre et commandant en chef. »

Ces passeports sont généralement envoyés sous enveloppes timbrées du secan de la reine et de celui du premier ministre. Voici la traduction d'une de ces enveloppes, dont je reproduis le fac-similé :

PASSEPORT

Nombre : Trois.

Noms : Ikosa.

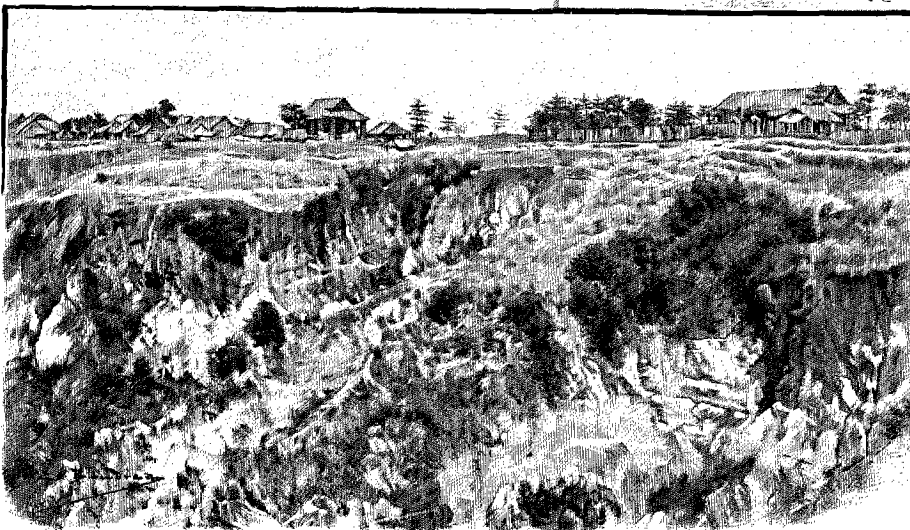
Terme : A son retour.

Affaire : Rentre chez lui.

Au Gouverneur
de Mevatanana.

Les gouverneurs de province ont qualité pour délivrer de semblables passeports, valables seulement dans l'étendue de la région qu'ils administrent. Souvent ces gouverneurs sont trop éloignés de la capitale pour pouvoir faire fabriquer par les Anglais ou les autres Européens des cachets perfectionnés : ils timbrent alors leurs pièces officielles avec un morceau de bois grossièrement gravé.

29 juin. — Aujourd'hui les Hovas ont tenté d'enlever les avant-postes que nous avions poussés jusqu'à Tsarasotra, à environ 45 kilomètres de Suberbieville, sur la route d'Andribe. Ils avaient reçu un millier d'hommes de renfort venus de l'Imerina, et la reine, ajoutant foi aux rapports qui accusaient Ramasombaza de manquer d'énergie, leur avait envoyé un nouveau chef, du nom de Ranianza-



VUE DE MÉVATANANA. — DESSIN DE BOUTIER.

lahy. Le gouvernement hova faisait ainsi d'une pierre deux coups : ce Ranianzalahy est un très riche banquier de Tananarive, d'un caractère très énergique; il était homme à réussir un coup de main contre nos troupes, et, s'il échouait, on pouvait, sous prétexte de haute trahison, mettre la main sur ses richesses, que l'on convoitait depuis long-



TSARASOATRA.
DESSIN DE TH. WEBER.

temps dans l'entourage de la reine. Trompé par ses espions, Ranianzalahy se figurait que nos avant-postes n'étaient gardés que par une compagnie ou deux de tirailleurs sakalaves commandées par un petit nombre d'Européens ; il pensait en avoir facilement raison, et, dans un kabar tenu avec ses lieutenants, il leur avait déjà partagé les chevaux des officiers français, tant il se croyait sûr de la victoire.

Encouragés par la faiblesse numérique de nos troupes, les Hovas nous attaquèrent avec assez d'énergie et tentèrent, par des mouvements tournants, de nous déborder à droite et à gauche. Il y eut, en certains points, lutte corps à corps et charge à la baïonnette. Ils nous tuèrent, dans cette première journée, un officier, le lieutenant Augéy-Dufresse, et un caporal de

tirailleurs ; ils laissèrent environ cent cadavres des leurs dans les ravins.

Dès que le général Duchesne eut connaissance à Suberbieville de l'engagement de Tsarasoatra, il dépêcha immédiatement en avant le bataillon de chasseurs à pied bivouaqué près de lui. Il était absolument indispensable d'envoyer sans le moindre délai du renfort aux avant-postes, et, malgré une chaleur torride, le bataillon partit à midi pour aller coucher à 20 kilomètres plus loin, de façon à achever, le lendemain matin à la première heure, les 30 kilomètres qui séparent Suberbieville de Tsarasoatra.

Les Hovas, nullement découragés par leur échec de la veille, s'étaient reformés à 4 kilomètres à peine de l'ancien champ de bataille, sur une série de hauteurs où ils avaient orgueilleusement planté leurs tentes en face de nos lignes. Dès l'arrivée des chasseurs, le général Metzinger, qui avait rejoint les avant-postes depuis la veille, lança ses troupes à l'assaut pour culbuter les Hovas. Loin de fuir au premier coup de feu comme ils en avaient l'habitude, ceux-ci se rangèrent en bataille devant leur bivouac et soutinrent assez bravement le premier choc ; mais, assaillis par nos soldats qui chargeaient vigoureusement à la baïonnette, ils se débandèrent bientôt dans les ravins, abandonnant deux tentes et deux pièces d'artillerie hotchkiss. Des centaines de chapeaux de paille, la coiffure ordinaire des soldats hovas, jonchaient le sol le soir de la bataille ; les officiers avaient même laissé leurs filanzanes.

Les honneurs de cette belle journée reviennent sans contredit au bataillon de chasseurs ; après avoir marché sans presque s'arrêter sous un soleil de feu, il a, sans se reposer, enlevé à la baïonnette les lignes ennemies ; mais cet effort surhumain a épuisé les vaillants petits soldats ; sous ce terrible climat, des fatigues semblables sont chèrement payées. J'ai bien peur que cette troupe si courageuse ne soit décimée jusqu'à la fin de la campagne.

1^{er} juillet. — Ce soir, à 5 heures, tous les officiers réunis à Suberbieville sont convoqués par le général Duchesne pour accompagner au cimetière deux braves soldats morts pour le drapeau. Obéissant à une noble et

délicate pensée, nos généraux ont voulu que les restes de ces deux victimes du devoir reposent, sinon en terre française, du moins dans un poste qui sera toujours gardé de toute profanation par des Français.

Le funèbre convoi arrive à Suberbieville vers 5 heures et demie du soir, au moment où le soleil déjà très bas sur l'horizon lance ses derniers rayons obliques sur la route poussiéreuse le long de laquelle nous sommes tous rangés, émus et recueillis. La première civière, sur laquelle est jeté un dolman de lieutenant, porte le corps de M. Augéy-Dufresse, un



PRISONNIERS HOVAS. — DESSIN D'OCLEVAY.

officier de 24 ans, fils d'un général, neveu d'un amiral; la seconde est recouverte d'une veste en gros drap de troupe dont les manches sont soulignées par deux modestes galons de laine : c'est celle du caporal de tirailleurs Sapin.

Les deux braves que la mort a fauchés sur le même champ de bataille reposeront côte à côte; leur cercueil est le même : des planches empruntées aux caisses des vivres fournis par l'intendance et, par-dessus, une natte grossière maintenue par des cordes. Les mercenaires sénégalais qui les ont portés de Tsarasoatra jusqu'ici les déposent devant l'ambulance, et, tandis que les officiers se découvrent silencieusement, que les chasseurs d'Afrique qui forment l'escorte saluent du sabre, que la compagnie de tirailleurs algériens rangée le long de la chaussée porte les armes, l'aumônier récite à voix haute les prières des morts.

Puis, lentement, par l'étroit chemin qui déjà disparaît dans la nuit envahissante, le cortège reprend sa marche vers le cimetière, et pendant que sur les deux corps descendus dans les fosses béantes on rejette par pelletées la terre étrangère, je pense à ces deux mères attendant là-bas les lettres de l'absent qui, hélas! n'écrit plus jamais.



LE CHEF LEHABO ET SA FEMME (PAGE 102). — DESSIN DE RONJAT.

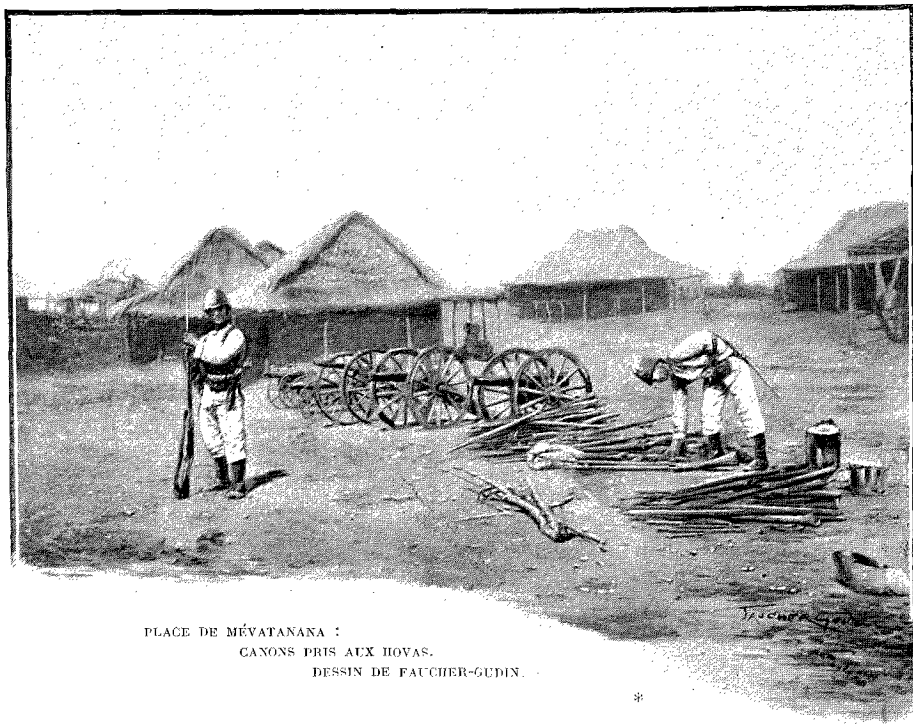
IX

Les prisonniers de Tsarasoatra. — Constitution des approvisionnements en viande fraîche. — Les gourbis des soldats. — La presse à Suberbieville. — La revue du 14 Juillet. — L'hôpital de Ranoumangasiaka. — Antsaalina. — Le camp des Grands Arbres. — Les convois navettes. — Les monts Bérilsoka.

2 juillet. — Je viens de voir arriver à Suberbieville les prisonniers hovas capturés pendant les journées de Tsarasoatra. Ils marchaient à la file indienne, attachés à une même corde qui va de l'un à l'autre. Vêtus de loques, pieds et jambes nus, les cheveux rasés, l'air misérable, ils donnent une piètre idée de l'administration des troupes hovas.

Ces malheureux sont recrutés de force et choisis parmi ceux qui n'ont pas assez d'argent pour payer leur liberté aux fonctionnaires envoyés par la cour afin de procéder aux enrôlements. Ils ne reçoivent aucune solde et sont obligés de pourvoir à leur nourriture et à leur habillement : c'est déjà difficile en temps de paix; c'est à peu près impossible en temps de guerre, aussi un grand nombre d'entre eux désertent-ils. Les autres trouvent à peine de quoi ne pas mourir de faim; beaucoup ne restent à l'armée et ne se battent que par peur : on leur a dit que s'ils désertaient, s'ils abandonnaient les fusils confiés par la reine, ils seraient brûlés vifs à Tananarive.

D'autre part, on a fait circuler dans leurs rangs des fables absurdes sur la cruauté des Français; aussi, en arrivant à Suberbieville, les prisonniers ont-ils l'air hébété et abattu de gens qui s'attendent à un supplice horrible. L'un d'eux n'a même pas voulu aller jusque-là; il a préféré mourir tout de suite; il s'est couché dans un fossé de la route et il

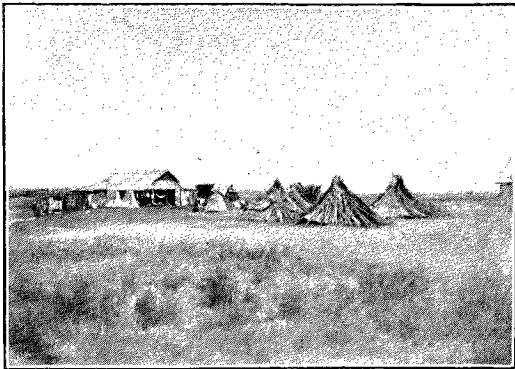


PLACE DE MÉVATANANA :
CANONS PRIS AUX HOVAS.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

a fait la sourde oreille à toutes les sommations. Avant d'être conduits chez le général en chef qui voulait les interroger, les prisonniers se figuraient que leur dernière heure était venue. A leur grand étonnement, on les mène sous une tente, on leur enlève leurs cordes, on leur donne à manger du riz et de la viande, sur laquelle ils se jettent comme des affamés. Convaincus enfin qu'au lieu des atroces tortures qu'on leur avait prédites, ils seront bien traités, bien nourris, astreints seulement à des travaux faciles de voirie, ils passent subitement de l'affaissement le plus profond à la joie la plus vive.

7 juillet. — Malgré tout ce qu'on nous avait dit, le pays ne se repeuple pas. Le Général en chef avait prescrit de ne pas occuper le village de Ranomangasiaka, comptant que les habitants reviendraient après la défaite des Hovas à Tsarasoatra; les cases sont restées vides; deux ou trois bourjanes, quelques vieilles femmes, sont seuls revenus habiter les plus pauvres maisons. En revanche, les indigènes commencent à nous amener des bœufs. Tous les jours, des corvées de soldats et d'auxiliaires kabyles sont occupées à construire de grands enclos pour les loger. Ces bœufs arrivent par troupeaux de 100 à 150 têtes, conduits par quelques Sakalaves alléchés par le prix assez rémunérateur que leur paie l'intendance. La race du zébu de Madagascar est petite, mais elle est très résistante et elle se nourrit à peu de frais; d'ici à quelques jours, il va y avoir autour de Suberbieville de 1 500 à 2 000 têtes de bétail. Les bœufs ne rentrent au parc que la nuit; tous les matins, on les fait sortir de l'enceinte pour les mener dans la brousse; ils trouvent à se nourrir parmi les herbes desséchées, dans les grandes plaines de roseaux durs et piquants qui environnent l'Ikopa. Nos bœufs de France ne résisteraient pas à ce régime.

Les troupeaux constituent une grosse partie du revenu des hauts fonctionnaires et des riches habitants de l'Imerina. Ceux du premier ministre, qui comprennent des milliers de bêtes, étaient parqués dans les pâturages qui s'étendent entre Suberbieville et Majunga; lorsque les Hovas se sont retirés devant nos troupes, ils ont chassé devant eux ces troupeaux, mais un grand nombre de bœufs à demi sauvages ont été oubliés dans la brousse; les Sakalaves les chassent et nous les amènent pour nous les vendre; pour les reconnaître, chacun des nouveaux propriétaires leur taille dans les oreilles de profondes échancrures orientées de différentes façons. Le meil-

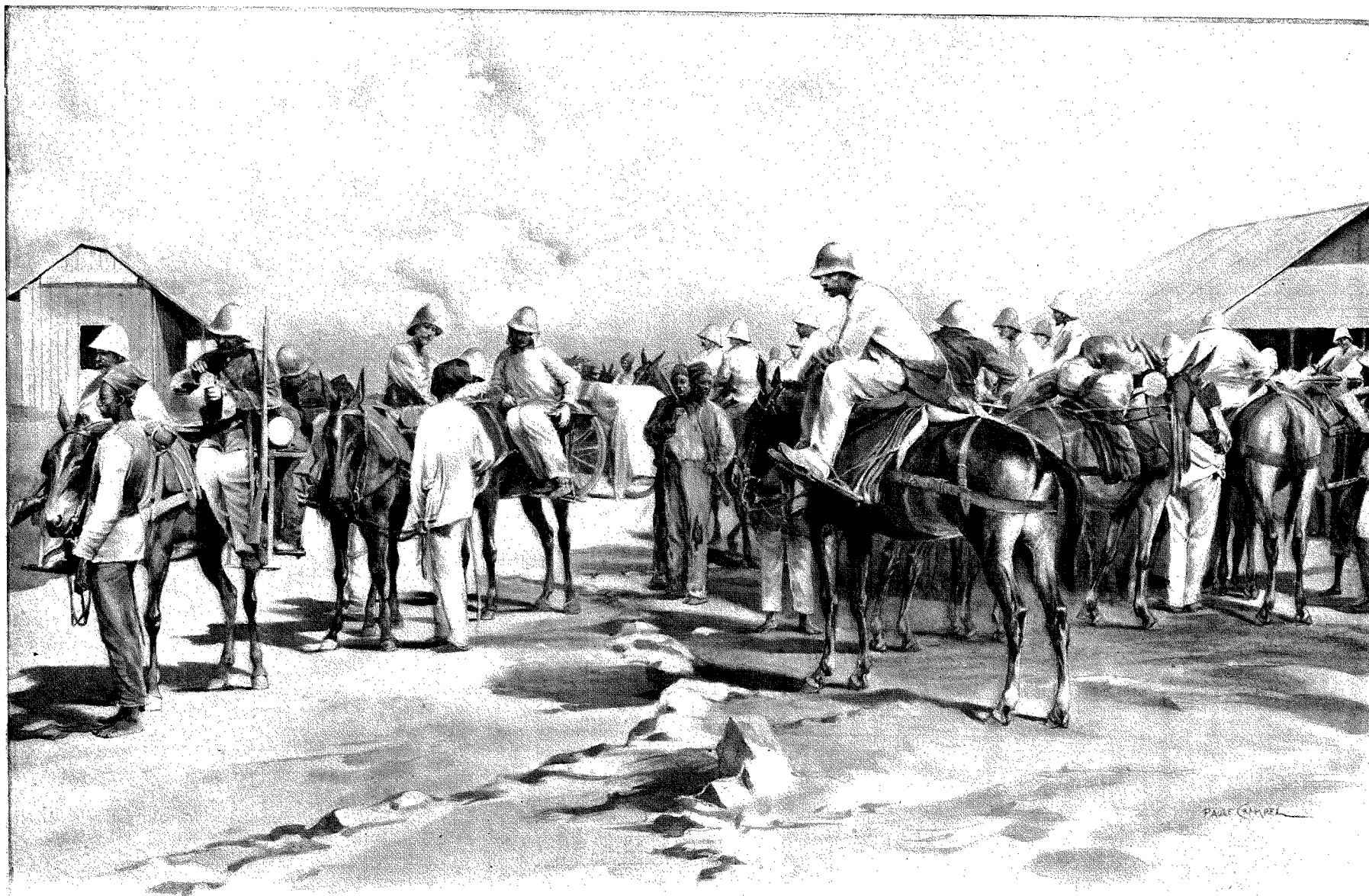


leur pourvoyeur de bœufs de l'intendance est un petit chef de district des environs qui porte le nom de Lehabo.

11 juillet. — Les soldats, très dédaigneux au début des principes d'hygiène dont nous avons cherché par tous les moyens possibles à leur faire comprendre l'importance, commencent à se rendre compte aujourd'hui de la nécessité qu'il y a de suivre à ce point de vue les conseils qu'on leur donne. Chacun d'eux prend bien régulièrement sa dose de quinine et cherche



SCÈNES DE L'AMBULANCE À SUBERBIEVILLE (PAGE 104). — DESSIN DE PROFIT.



DÉPART D'UN CONVOI DE MALADES DE SUBERBIEVILLE. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

à se préserver des émanations du sol et du refroidissement de la nuit en se construisant un gourbi et un lit de campagne. Quelques-uns de ces gourbis sont faits avec des feuilles et des roseaux; d'autres avec des nattes grossières qu'on trouve assez facilement dans le pays, d'autres avec de vieilles plaques de tôle ondulée dont il existait un assez grand approvisionnement à l'usine Suberbie. Tous ces abris donnent aux bivouacs qui entourent la ville un aspect curieux et original.

Les représentants de la presse sont venus nous rejoindre, les uns en canonnière, d'autres en filanzanes, d'autres à dos de mulets. Ils se sont installés tout près de l'état-major, dans un terrain vague où ils ont dressé leurs petites tentes. Le courrier est proche; ils travaillent en costume léger sous leurs portières de toile relevées entre deux piquets; non loin de là, leurs boys affairés dressent sous un gros arbre à demi desséché le couvert qui va servir pour le repas du soir.

14 juillet. — Ce matin, le Général en chef a passé en revue toutes les troupes cantonnées à Suberbieville; le soir, il y a eu grande réception sur la terrasse de la maison Suberbie, que le général Duchesne habite avec son état-major particulier. On a bu à la France, au succès de l'expédition.

17 juillet. — La grande route praticable aux voitures Lefebvre est maintenant ouverte entre Majunga et Suberbieville; ce sont nos soldats qui, à défaut de main-d'œuvre indigène, ont accompli ce travail colossal. Le génie a construit sur la Betsiboka, au confluent de l'Ikopa, un pont de 400 mètres sur lequel nos convois peuvent facilement circuler. Mais toutes ces fatigues, jointes aux ardeurs du soleil, aux miasmes paludéens, aux nuits sans sommeil passées à chasser les moustiques, commencent à décimer les bataillons et à remplir nos formations sanitaires.

Nous avons déjà près de 3 000 hommes aux hôpitaux; l'ambulance n° 1 installée à Suberbieville a dû augmenter le nombre des places dont elle dispose en dressant à côté des bâtiments qu'elle occupe de grandes tentes coniques qu'on a doublées à l'extérieur d'une couche de roseaux; les médecins et les infirmiers ont abandonné aux malades, toujours plus nombreux, les hangars qu'ils occupaient, pour coucher sous leurs petites tentes.

Le poison paludéen agit avec une telle violence sur ces organismes débilités que, dès le premier accès, beaucoup d'hommes atteints de gonflement des jambes, d'œdème du poumon, sont incapables de reprendre du service jusqu'à la fin de la campagne. Très peu de malades rentrent à leur corps en sortant des hôpitaux; la plupart doivent être évacués au fur et à mesure sur le sanatorium de Nossi-Comba et sur la France; dans ces conditions, les formations sanitaires ne désemplissent pas; le personnel médical paie, lui aussi, son tribut au climat; il faut, malgré les vides, que le service se fasse et chacun dépense sans compter son énergie et ses forces.

Nos auxiliaires sénégalais, somalis, kabyles, qui supportent des fatigues assez grandes, fournissent également beaucoup de malades, à cause de leur hygiène déplorable; il est impossible de les empêcher de boire dans les ruisseaux les plus vaseux, de manger les choses les plus invraisemblables, de coucher sur le sol au bord des marais. Ils sont décimés par le paludisme, les affections des voies digestives, les ulcères produits par les nombreuses piqûres de moustiques; ils emplissent nos infirmeries et il va falloir en rapatrier un grand nombre.

Chaque jour, ils viennent à l'ambulance par groupes nombreux qui se succèdent sur la route; ils se couchent sur l'herbe en attendant leur tour d'être examinés, et les abords du bâtiment où se passe la visite médicale

en sont encombrés pendant toute la matinée. A chaque visite, ils sont plusieurs centaines : c'est une vraie cour des miracles. Vêtus de loques rapiécées, de vieux burnous, quelquefois emballés dans une grande couverture rouge, ils arrivent clopin-clopant, soutenus par un camarade plus valide, ou appuyés sur un bâton; ceux qui ne peuvent plus marcher du tout sont montés sur un mulet qu'un ami complaisant conduit par la bride. Tous reçoivent des soins, des médicaments, et repartent un peu réconfortés et plus contents. Ils ont une confiance absolue dans le médecin et n'hési-



PONT CONSTRUIT PAR LE GÉNIE SUR LA BETSIBOKA. — DESSIN D'OULEVAY.

tent pas à assigner à ses drogues des vertus merveilleuses.

En prévision du séjour sur les hauts plateaux, le Général en chef a demandé par dépêche au ministre de la guerre, pour tous ces pauvres diables à demi nus, des pantalons et des blouses de drap, qui sont arrivés à Majunga et qu'on va leur monter au plus vite jusqu'ici. Malheureusement le service des transports amène à peine de quoi nourrir les hommes, et il est bien difficile d'obtenir de lui quelques voitures pour transporter les objets

les plus indispensables aux autres services. Les officiers et les soldats qui, pour ne pas surcharger les convois, sont partis de Majunga presque sans vêtements et sans linge, ne peuvent pas se réapprovisionner; j'ai vu à la revue du 14 Juillet un commandant qui, ayant perdu ses bottes dans un incendie, s'en était confectionné de nouvelles avec un sac à distribution de l'intendance et des morceaux de vieux cuir provenant d'un sac de soldat.

Le tabac est introuvable; les soldats en sont réduits à fumer de l'herbe desséchée et hachée ou des feuilles de tamarinier; j'ai vu vendre 8 francs un paquet de tabac de cantine. Heureusement, un entrepositaire envoyé par le ministère des finances, sur la proposition du Général en chef, avec un gros approvisionnement de tabac français, remonte la Betsiboka et arrivera incessamment à Suberbieville. Il est attendu comme le Messie par les troupes d'Afrique, pour lesquelles le tabac est presque aussi nécessaire que le biscuit.

A cause de l'insuffisance des moyens de transport, les médecins de régiment ont reçu l'ordre de laisser en route une partie de leurs approvisionnements médicaux, et le service de santé a eu mille peines pour faire arriver jusqu'à Suberbieville un hôpital de campagne destiné à relever la première ambulance, déjà trop encombrée. Le choix d'un emplacement convenable pour une formation sanitaire de cette importance n'était pas facile à faire.

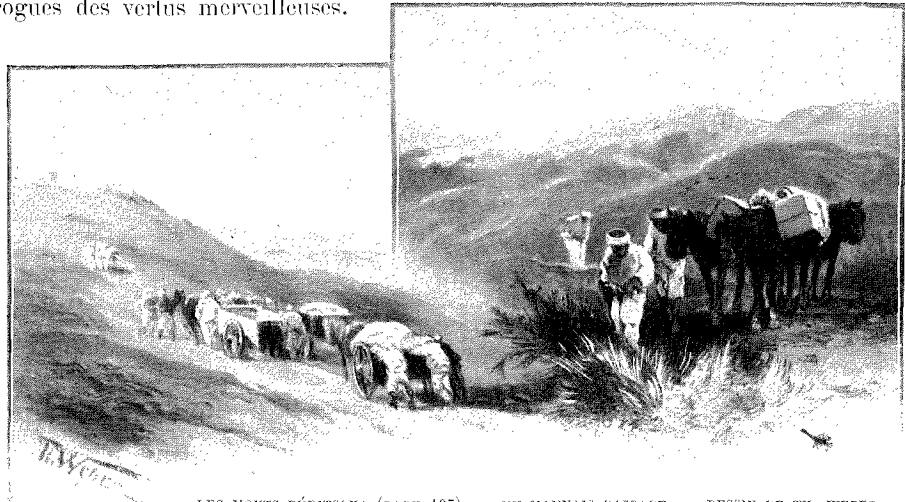
On ne pouvait songer à utiliser les anciens bâtiments de la concession Suberbie; ils sont tellement éloignés les uns des autres que le service n'aurait pas été possible. L'habitation du directeur de l'exploitation ne pouvait non plus convenir; ses planchers se seraient effondrés sous le poids des malades. Le Général en chef nous a donné les cases du village de Ranoumangasiaka, toujours sans habitants. Dans chacune de ces cases nous avons placé cinq ou six malades. Ils y sont fort bien, couchés sur leurs lits-brancards garnis de moustiquaires, à l'abri du soleil, grâce aux épaisses couvertures d'herbe desséchée qui forment la toiture des maisons.

Si l'état sanitaire des hommes laisse à désirer, celui des chevaux et des mulets est au contraire excellent; c'est heureux, car sans ces utiles auxiliaires il serait impossible de tenir la campagne. Ils sont cependant assez mal nourris : 2 kilogrammes d'orge, 1 kilogramme de paddy, voilà ce dont ils doivent se contenter chaque jour. De plus, ils sont dévorés par des quantités innombrables de mouches, plates comme des punaises, qui se logent par nombreux essaims sous leurs queues et qui, une fois fixées, ne veulent plus lâcher prise.

19 juillet. — Je viens de voir passer devant une case le convoi d'un malheureux Kabyle que l'on conduisait au cimetière; le corps, cousu dans un grand linceul blanc, était porté sur un brancard par quatre camarades du défunt, qui allaient à toute vitesse. Les coreligionnaires (convoyeurs sérégalais, tirailleurs algériens) qui formaient le cortège, couraient derrière en hurlant je ne sais quelle plainte lugubre.

21 juillet. — Les prisonniers hovas qui sont employés à faire des corvées autour du camp jouissent d'une liberté relative : très souvent on les envoie, au nombre de cinq ou six, sous la conduite d'un seul gendarme, chercher dans des villages éloignés, à 8 ou 10 kilomètres de notre cantonnement, le paddy qui sert à nourrir nos chevaux et nos mulets. Ils auraient beau jeu pour s'échapper, et cependant ils ne l'ont pas tenté; ils ne se soucient pas d'aller retrouver leurs officiers; ils croient qu'ils seraient mis à mort parce qu'ils ne pourraient pas présenter les fusils qui leur ont été confiés par la reine.

Les généraux vaincus, eux-mêmes, n'oseraient pas retourner à Tananarive, certains qu'on leur ferait un mauvais parti. A chaque défaite que nous infligeons aux Hovas, le chef qui s'est laissé battre est remplacé, à la tête des troupes, par un autre commandant venant directement de la capitale. Les généraux ainsi dépossédés restent quand même à l'armée, où ils sont beaucoup plus en sûreté qu'en leurs propres maisons.



LES MONTS BÉRITSOKA (PAGE 107). — UN MAUVAIS PASSAGE. — DESSIN DE TH. WEBER.

A la suite des troupes que nous avons devant nous, il y a Ramosombaza, ancien gouverneur de Boéni, et le 13^e Honneur qui commandait à Tsarasoatra; ils ne reviendront en Imerina qu'avec l'armée hova, qui se retire lentement devant nous, et s'ils rentrent à Tananarive, ce sera la veille de notre arrivée dans la place, sachant bien qu'à ce moment le gouvernement de la reine aura de trop sérieuses occupations pour leur demander des comptes.

Les grades dans l'armée hova portent le nom de *vohitra*, que nous avons traduit par le mot *honneur*, mais qui veut dire littéralement « la fleur de l'herbe ». L'étymologie de ce mot est assez curieuse : Radama I^{er}, le Napoléon hova, récompensait chaque action d'éclat de ses guerriers en leur offrant de sa main royale un brin d'herbe cueilli sur le champ de bataille. Ce présent était remplacé plus tard par des dignités et des honneurs d'autant plus importants que le titulaire avait recueilli plus de brins d'herbe. Depuis le 1^{er} Honneur, qui est caporal, jusqu'au 16^e Honneur, qui est maréchal, la hiérarchie des grades dans l'armée hova se poursuit à peu près comme dans la nôtre.

22 juillet. — Les convois de voitures Lefebvre se succèdent sans interruption sur la route de Suberbieville; chaque véhicule amène 200 kilos de vivres et de matériel; des pirogues indigènes chargées à couler, des chalands et même de petites canonnières arrivent à chaque instant à Port-Tafia, le port de Suberbieville; ils déchargent sur la berge des amas énormes de sacs et de caisses, que de longues files de mulets de bâts ou de voitures transportent ensuite jusqu'au magasin des subsistances. Les conserves, les pains de guerre s'y entassent en piles aussi hautes que des maisons; sept fours de campagne cuisent jour et nuit le pain destiné à la brigade d'avant-garde massée vers Tsarasoatra et prête à se porter en avant au premier signal.

Malheureusement les convois qui vont conduire à l'avant les vivres des troupes ne reviennent pas vides; ils ramènent des centaines de malades qui, après s'être reposés un jour ou deux à l'hôpital de Suberbieville, s'en vont, les plus valides à dos de mulets, les plus atteints en voitures Lefebvre, s'embarquer à Port-Tafia pour rejoindre par eau les hôpitaux d'Ankabouka et de Majunga.

24 juillet. — La 1^{re} brigade est tout entière portée en avant; la brigade des troupes de la marine a fait aujourd'hui son entrée à Suberbieville. Les tirailleurs haoussas et sakalaves ont fort bon air; ils ont l'allure tout à fait martiale et manœuvrent aussi bien que des bataillons européens. Presque tous ces noirs sont mariés et quelques-unes de leurs femmes les ont suivis; elles marchent à un très court intervalle derrière les compagnies; la plupart portent d'énormes paquets sur la tête; quelques-unes ont des petits enfants fixés derrière leur dos dans un pli du *lamba*.

27 juillet. — L'état-major part demain pour l'avant; je quitte avec joie Suberbieville, un pays malsain dont la réputation a été bien surfaite par les journaux de France; mais que de difficultés pour préparer mon bagage!

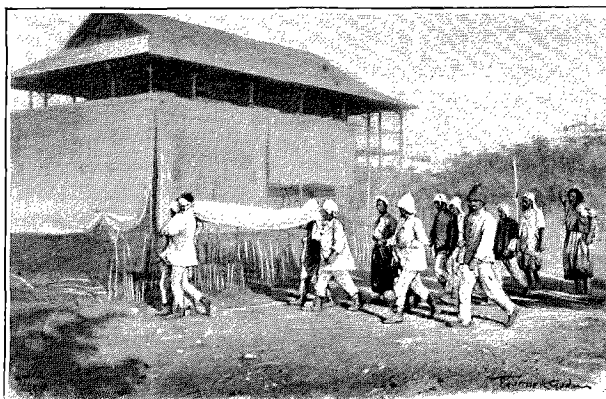
Nous allons voyager pendant deux mois environ, coucher dans la brousse et sous la tente; je ne puis emmener qu'une seule cantine, et les besoins de la route sont nombreux et variés. Toute la journée se passe en combinaisons multiples pour faire tenir le plus grand nombre d'objets dans le moins de place possible.

28 juillet. — C'est dimanche; avant de nous mettre en route, nous assistons tous à la messe dite par le Père Bardon, aumônier de l'hôpital n° 3, sur un petit autel portatif qui ne le quitte jamais et sous un grand hangar recouvert de paille.

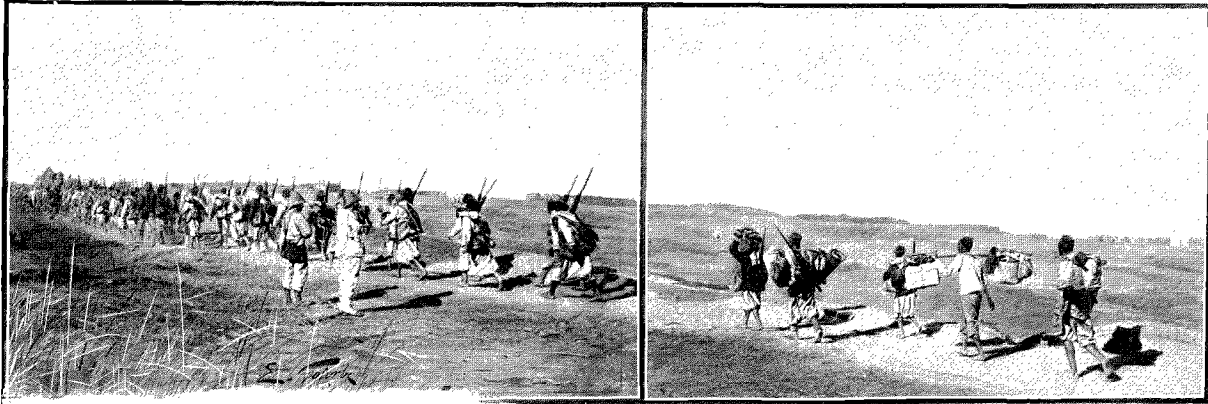
Le soleil n'est pas encore levé; une large bande rouge se montre seulement à l'horizon, à la limite du ciel et des montagnes. Les auditeurs sont debout, aussi recueillis que le permet le bronbaha environnant; les voitures arrivent pour charger les bagages, et au milieu d'un nuage de poussière s'agitent les conducteurs sénégalais, qui ne comprennent pas un mot de français, et les soldats du train, qui s'époumonent en vain pour leur donner des ordres. Les mulets qu'on nous a réservés viennent d'arriver à Madagascar; ils n'ont pas encore été attelés et ils protestent violemment entre leurs brancards.

Nous partons avec le Général en chef, laissant le convoi à la garde de nos ordonnances chargées de faire suivre les bagages. La route entre Suberbieville et Behanana court d'abord entre de petits mamelons pelés; nos chevaux soulèvent des tourbillons de poussière rouge sur la nouvelle voie tracée par nos soldats.

Vers 9 heures, la colonne fait halte au lieu dit Antsaalina, où, à côté de deux pauvres cases malgaches, se trouve un immense parc de voitures Lefebvre, gardé par des soldats du train. A chaque pas, sur le bord du chemin, nous rencontrons une ou deux de ces voitures abandonnées avec les brancards cassés, tous au même endroit, au niveau de la traverse d'arrière.



ENTERREMENT D'UN KABYLE (PAGE 105). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.



LES TROUPES NOIRES DE LA 2^e BRIGADE ARRIVANT À SUBERBIEVILLE.
DESSIN DE GOTORBE.

La 2^e ambulance en marche sur Tsarasoatra s'est massée dans la brousse pour nous laisser passer : les mulets tout chargés, la bride sur le cou, broutent l'herbe sèche; les hommes grignotent une galette de pain de guerre qu'ils trempent dans leur quart rempli de café. Ce pain de guerre réalise un réel progrès sur l'ancien biscuit, lequel moins soigneusement préparé, était plus indigeste et contenait de nombreuses larves d'insectes. L'Intendance le transporte dans de petites caisses quadrangulaires en fer-blanc soudé, qui ne se laissent pas pénétrer par l'humidité et qui sont très commodes pour le chargement à dos de mulets.

Nous atteignons, vers 11 heures, le camp dit des *Grands Arbres*, où nous devons installer notre bivouac. Ce camp doit son nom à des bouquets de figes et de tamariniers qui poussent près de là au bord d'un petit ruisseau; c'est la seule verdure qu'on aperçoive au milieu des hautes herbes desséchées qui recouvrent la plaine et les collines aussi loin que s'étend la vue.

29 juillet. — Départ à 6 h. 1/2 du matin : le soleil est à peine levé et il fait une jolie brise fraîche. La route se déroule au milieu d'un véritable désert, sans un passant, sans une maison.

Voici Behanana, hameau composé de six ou sept gourbis perchés sur un mamelon dénudé; ils sont habités par un poste de cavalerie qui garde la route. Je n'ai rien vu encore d'aussi mélancolique. « Si seulement on me donnait un arbre pour me distraire ! » me crie en passant le chef de poste.

La route monte en lacets nombreux et nous gravissons des pentes raides pour arriver jusqu'à Tsarasoatra (« Aux Bons Souhais »), où l'on s'est battu il y a un mois. Dans ce village est campée une compagnie de chasseurs à pied.

Plus loin, sur un autre mamelon séparé du premier par une coupure profonde, se trouve le grand parc aux voitures du relais d'étapes.

Nous arrivons vers 10 heures du matin au camp du Ponceau, ainsi nommé parce que le génie a jeté un petit pont sur le ruisseau qui coule au fond du ravin. L'emplacement sur lequel nous devons établir nos tentes est couvert de grandes herbes sèches qu'une section de tirailleurs haoussas, sous les ordres d'un sergent, est en train de faucher pour nous permettre de bivouaquer.

Nous ne sommes pas sans inquiétude sur le sort de nos bagages; la route est bien accidentée et bien difficile pour les voitures Lefebvre qui portent nos tentes; debout dans la brousse, nous regardons d'un œil mélancolique le long ruban rouge que nous venons de parcourir et sur lequel nous ne voyons poindre aucune trace du convoi. Le soleil nous crible de ses rayons et il n'y a d'autre abri aux environs que deux pauvres gourbis d'herbes sèches dont les dimensions sont des plus exiguës. Le Général en chef en prend un et nous nous empilons dans l'autre.

L'après-midi se passe lentement à regarder de temps en temps si nos ordonnances arrivent; ils nous rejoignent enfin vers les 5 heures du soir, ruisselants de sueur et absolument fourbus, pour avoir poussé toute la journée aux roues des voitures dans les passages difficiles. Nous leur donnerons un jour de repos demain; sans cela, gare à la fièvre!

30 juillet. — Nous sommes au pied des monts Bértsoka. Le matin, quand j'ouvre ma tente, le coup d'œil est joli. Au premier plan, notre camp avec ses petites maisons en toile blanche; puis le ravin profond dans lequel coule le ruisseau aux eaux claires dont le cours est marqué par une ligne d'arbres verts. Au delà, à flanc de coteau, le magasin des vivres avec ses tentes coniques, ses piles de caisses et de tonneaux; plus loin encore, sur



FEMMES SUIVANT LA COLONNE.

la croupe de deux ou trois monticules qui se succèdent, sont les gourbis des tirailleurs sakalaves, les tentes en bonnet de police d'une batterie d'artillerie dont les canons découpent sur le ciel leurs silhouettes noires, enfin la masse sombre des mulets et des voitures du train. Comme fond, les grandes montagnes du Bértsoka, aux flancs desquelles se dessine la route qui semble escalader le ciel.

31 juillet. — Au jour, nous commençons à gravir les pentes du Bértsoka ; ces pentes sont raides, et il faut aider les pauvres mulets, qui s'arrêtent de temps à autre, malgré les coups de fouet et les cris.

Vers 9 heures, nous sommes au sommet du massif et de là j'embrasse une étendue considérable : des montagnes dénudées, coupées de vallées profondes, s'entassent les unes sur les autres, donnant absolument l'aspect d'une mer en fureur dont les vagues se seraient solidifiées tout à coup. Pas un village dans cet immense chaos montagneux ; à peine, au creux de quelques ravins, un ou deux maigres bouquets d'arbres. Le spectacle est grandiose, mais profondément triste.

Quel parti pourrions-nous donc tirer de ces immenses déserts remplis d'herbe sèche où nulle part n'existe une trace de la présence de l'homme ?

Au sommet du Bértsoka, à 500 mètres d'altitude, une ambulance est installée, mi-partie sous des tentes doublées de feuillage, mi-partie dans des gourbis assez confortablement construits. Si des malades atteints de fièvre et d'anémie doivent se rétablir dans ce pays, c'est bien au sommet de ces hautes cimes constamment balayées par les vents qui viennent des montagnes.

3 août. — Le service des étapes par route vient d'être modifié pour obtenir le maximum de rendement avec le minimum d'effort possible.

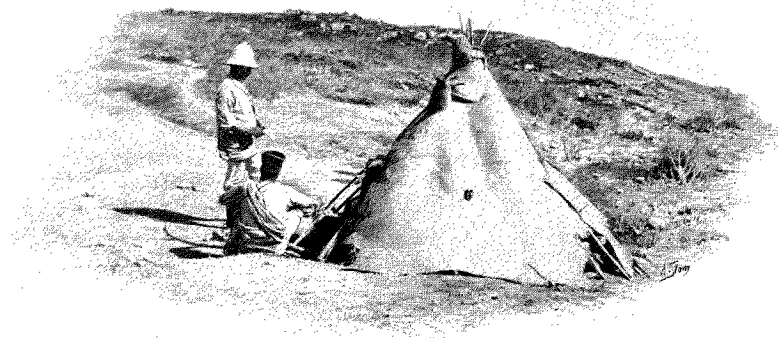
Le nombre des gîtes d'étapes a été augmenté de façon qu'ils ne soient pas écartés de plus de 25 kilomètres l'un de l'autre.

Chaque gîte est pourvu de deux échelons de voitures qui assurent la correspondance de la façon suivante : tous les matins, les deux échelons de chaque poste partent en sens contraire : l'un, chargé, vers l'avant ; l'autre, vide, vers l'arrière ; ils s'arrêtent à mi-route entre les deux gîtes et trouvent, l'un l'échelon précédent, l'autre l'échelon suivant, qui viennent de la même façon à leur rencontre. Les conducteurs d'échelons détellent leurs animaux, échangent entre eux leurs voitures et reviennent à leurs gîtes d'étapes respectifs. Il résulte de ce procédé une sorte de mouvement de *navette* entre les échelons, qui semble devoir diminuer beaucoup la fatigue des attelages et des conducteurs.

Les malheureux convoyeurs kabyles et somalis commencent à ne plus tenir debout. Le métier qu'ils font est particulièrement pénible et ils s'étiolent de plus en plus. Seuls les Sénégalais tiennent bon. Ce sont des hommes superbes, travaillant comme des nègres qu'ils sont, toujours contents et prêts à tout. Ah ! si nous en avions davantage ! je suis sûr que le commandement aurait moins de préoccupations. Son grand souci, c'est la voiture Lefebvre ; matin et soir elle est l'objet de conversations interminables entre officiers. Ira-t-elle jusqu'au bout malgré les difficultés du terrain, qui s'accroissent de plus en plus ? Je crois que le Général en chef commence à ne plus trop y compter.

(A suivre.)

ÉDOUARD HOCQUARD.



GOURBI D'UN LÉGIONNAIRE. — DESSIN DE SLOM.



ARRIVÉE D'UNE BATTERIE À ANKOLATOKANA (PAGE 112). — DESSIN DE SLOM.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR¹

(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

X

Le camp des Sources : un convoi de malades. — Les *moukafouilles*. — Andjedjié. — Concentration des deux brigades. — Combat d'Andriba. — Les camps hovas. — Les travaux de la route.

LE 4 AOÛT. — Nous avons fait encore un pas en avant ; nous sommes allés planter nos tentes au camp des Sources, de l'autre côté de la chaîne du Bértsoka. Il est probable que nous allons demeurer quelques jours sur le mamelon pelé où nous avons élu domicile ; le séjour est loin d'être enchanteur, mais en raison des difficultés qui augmentent au fur et à mesure qu'on avance, nous ne pouvons aller plus vite. Il faut procéder par bonds successifs et attendre après chaque bond la constitution d'un approvisionnement de vivres qui est long à venir de l'arrière, et l'ouverture d'un nouveau tronçon de route. De ce dernier côté nos soldats ont à vaincre des obstacles de plus en plus nombreux ; les coulis sont épuisés ; les Européens doivent travailler seuls avec les troupes noires ; leur énergie, leurs qualités de race les soutiennent encore malgré l'anémie croissante, les attaques redoublées de la fièvre et l'organisme qui se révolte.

5 août. — Nous nous rendons tous compte de l'impossibilité qu'il y a de conduire, malgré tous les efforts et toute la ténacité déployés, une route praticable pour les voitures Lefebvre jusqu'à Tananarive. Pour traverser le massif du Bértsoka, il a fallu faire des lacets nombreux qui allongent considérablement le chemin. Malgré tout, certaines

pentes sont tellement raides, certains tournants tellement brusques, que, souvent, les voitures sont précipitées dans les ravins avec leurs chargements et leurs mulets. Ce sera bien pis, paraît-il, lorsque nous traverserons le col d'Andriba et la grande chaîne des monts Ambohimènes. Dans ces conditions, il faut abandonner tout espoir de

1. *Suite. Voyez p. 61, 73, 85 et 97.*

conduire avant la saison des pluies les voitures Lefebvre dans la capitale de l'Imerina. Tout ce que l'on peut faire, c'est de pousser la route le plus loin possible, au moins jusqu'à Andriba, pour permettre de réunir en ce dernier point une quantité de vivres suffisante. Ce résultat obtenu, le général en chef lancera en avant une colonne légère formée de toutes les troupes valides et suivie de tout ce qu'on pourra rassembler de mulets de bât, de façon à parcourir rapidement les 180 kilomètres restant à faire pour aller d'Andriba à Tananarive.

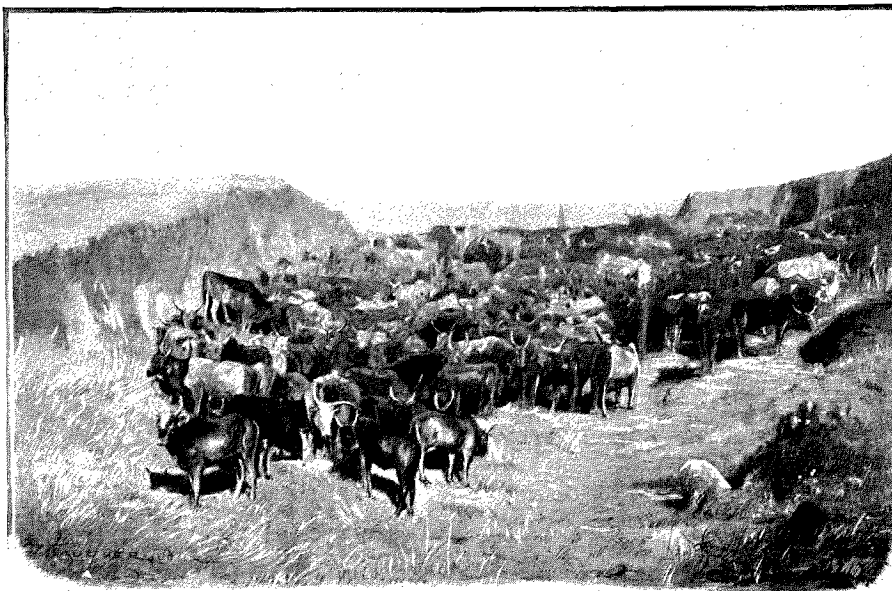
6 août. — Je me suis rendu ce matin au sommet du Bértsoka, à 12 kilomètres environ du camp des Sources, pour assister au départ d'un convoi de malades à rapatrier, que la 1^{re} ambulance dirige sur l'arrière. Pour arriver à temps, je me suis mis en route à 2 heures du matin. Il faisait un clair de lune superbe et une fraîcheur délicate; mon petit cheval arabe marchait d'un pas allègre; sa robe avait, sous les rayons de lune, des reflets de velours blanc. Avec cette lumière égale et douce, les creux et les reliefs du terrain s'atténuent et se fondent, tandis qu'au contraire le moindre arbuste prend des proportions gigantesques. De temps en temps un obstacle, un point lumineux, font dresser l'oreille à mon cheval : c'est une voiture renversée, un timon brisé; une caisse en fer-blanc vide qui brille au loin comme un miroir. Un silence profond m'environne : pas un bruissement d'insecte, pas un cri d'oiseau de nuit.

Il y a cent voitures Lefebvre rangées devant l'ambulance. Avec des toiles de tentes repliées et tendues sur des courroies de sac, on a installé, dans chaque voiture, deux banquettes pour des malades assis, ou bien un grand hamac suspendu pour un malade couché. Les sacs sont placés dans le fond; les fusils sont attachés aux ridelles latérales. Une grande bâche surélevée avec des piquets protégera les malades contre le soleil. On les installe peu à peu; sous les rayons de lune, leurs figures amaigries et souffreteuses paraissent plus pâles encore. Ils sont heureux cependant : ce retour en arrière est une première étape vers le cher pays de France, que chacun d'eux espère revoir.

8 août. — Nous devons partir pour Andjedjié avec le général en chef. Il a été obligé de nous laisser avec le convoi au camp des Sources; la route n'est pas encore terminée et les voitures ne pourraient passer. Au fur et à mesure que nous avançons, le terrain devient plus difficile et les obstacles matériels s'accumulent. Nos effectifs fondent aussi : le bataillon de chasseurs, campé à Bértsoka, n'a plus que cinquante hommes valides par compagnie. Presque tous les gradés français des tirailleurs algériens ont été laissés en route dans les hôpitaux. Les hommes de vingt et un ans pris dans les garnisons de France résistent beaucoup moins bien que les légionnaires ou que les rengagés du 13^e régiment d'infanterie de marine, tous âgés de vingt-huit ou trente ans. C'est une observation dont il faudra tenir compte lorsqu'on organisera plus tard l'armée coloniale.

9 août. — Le camp des Sources est situé au centre de cette immense région désolée que les Malgaches appellent le *Désert sakalave*. Chaque soir, un vent violent, qui dure toute la nuit, souffle en tempête sur le mamelon où nous sommes installés. Il vient du sud-est en soulevant des torrents de poussière fine qui nous emplissent les yeux et les oreilles; il secoue nos tentes, qui font un bruit de tonnerre et qui quelquefois se déchirent et s'abattent. Ce vent désagréable règne en permanence dans cette région jusqu'au mois de novembre; il ne disparaît qu'au changement de mousson.

Un autre fléau particulier au désert sakalave, ce sont les *moukafohis* ou *moukafouilles*; on appelle ainsi de



TROUPEAU DE BŒUFES PARQUÉ DANS UN RAVIN (PAGE 113). — DESSIN DE FAUCHER-GUIN.

petites mouches qui se montrent par essaims nombreux le matin et le soir et qui, dès que le soleil est couché, vont se cacher dans les hautes herbes. Ces mouches diffèrent complètement des moustiques par leurs mœurs, par leur forme et par leur taille. Elles se précipitent comme un trait sur les parties découvertes du corps, les mains, les poignets, le visage; chacune de leurs piqûres fait apparaître une goutte de sang sur la peau, et cause une douleur aiguë beaucoup plus vive que celle des piqûres de moustiques.

11 août. — Encore un léger bond en avant pour

franchir les quelques kilomètres de route qui viennent d'être terminés par nos troupes. Nous partons, à 6 heures et demie du matin, du camp des Sources par un chemin qui forme des lacets nombreux pour contourner ou escalader des monticules pelés, séparés par d'étroites et profondes vallées. Nous ne voyons, sur ces sommets arides, que de la terre rouge ou de grandes herbes desséchées par le soleil, mais au fond des vallées coulent des ruisseaux bordés de vertes prairies et ombragés par de beaux arbres. Au-dessus de nous, nous voyons planer de grands oiseaux de proie : on les appelle les *voromahéry* (oiseaux forts), et les Hovas ont adopté leur image comme emblème royal.



EN COLONNE, FIÉVREUX TRANSPORTÉ À DOS DE MULET (PAGE 112). — DESSIN DE J. LAVÉE.

La route n'est ouverte que jusqu'au gué de la Ranandriantoana, rivière aux eaux vives, aux berges boisées, qui coule dans un site charmant, sur un lit d'énormes galets. Plus loin, les troupes travaillent encore aux terrassements, et nous ne pouvons poursuivre avant deux heures notre marche sur Andjedjié. Nous décidons de déjeuner pour tuer le temps et nous nous installons à côté d'une compagnie de tirailleurs, dans un gourbi abandonné. Pendant que nous expédions le plat de bœuf froid, notre ordinaire de chaque jour depuis que nous sommes en terre malgache, nous regardons passer un échelon du convoi de ravitaillement formé de deux cents de ces petits mulets achetés en Abyssinie pour le compte du Corps expéditionnaire. Ils sont beaucoup moins grands et portent beaucoup moins que nos mulets français ; en revanche, ils sont très vigoureux et très faciles à nourrir. Pendant la halte, un de ces mulets, arrêté devant notre gourbi, s'est mis à dévorer, avec une satisfaction visible, un bottillon de copeaux de bois qui servait aux emballages de notre popote.

12 août. — Andjedjié, où nous sommes campés depuis hier, n'est pas un village, c'est un mamelon dénudé au pied duquel coule une petite rivière. La légion, un bataillon de tirailleurs algériens, une batterie d'artillerie, campent près de nous sous des gourbis d'herbe sèche. Ces gourbis sont beaucoup plus confortables que les petites tentes de troupes. Il y fait beaucoup moins chaud et les hommes y sont plus à l'aise. Les troupiers les construisent très rapidement.

Deux ou trois heures après l'arrivée au gîte d'étape, ces huttes semblent sorties de terre comme par enchantement. Bien alignées, elles forment, au bivouac de la légion, des rues qui se coupent à angle droit ; ces rues aboutissent à une place centrale, où se fait la distribution des vivres aux escouades et où une sentinelle se promène devant le drapeau, couché sur deux fourches de bois et bien à l'abri sous un toit de paille.

13 août. — Séjour à Andjedjié jusqu'à ce que les travaux de route nous permettent d'aller plus loin. Les officiers tuent le temps comme ils peuvent ; seuls les médecins ne chôment pas, car les malades abondent. Nous sommes à 600 mètres d'altitude : l'air est vif sur le plateau, il y vente ferme et les tentes ont de la peine à tenir. Le jour on étouffe, la nuit on gèle.

Nous croyions, d'après les récits des voyageurs, que nos malades se referaient à cet air vif et pur. Ce n'est vrai qu'en partie : ceux qui n'ont eu que des accès légers pendant leur séjour dans les régions basses guérissent assez vite de leur anémie commençante et regagnent du teint et des forces ; mais les cachectiques, ceux dont les jambes sont gonflées, dont la face est devenue bouffie dès les premiers accès de fièvre, voient au contraire leur affection s'aggraver et doivent être évacués sur l'arrière. D'ailleurs le changement de température dû à l'altitude amène chez beaucoup d'hommes de nouveaux accès de fièvre.

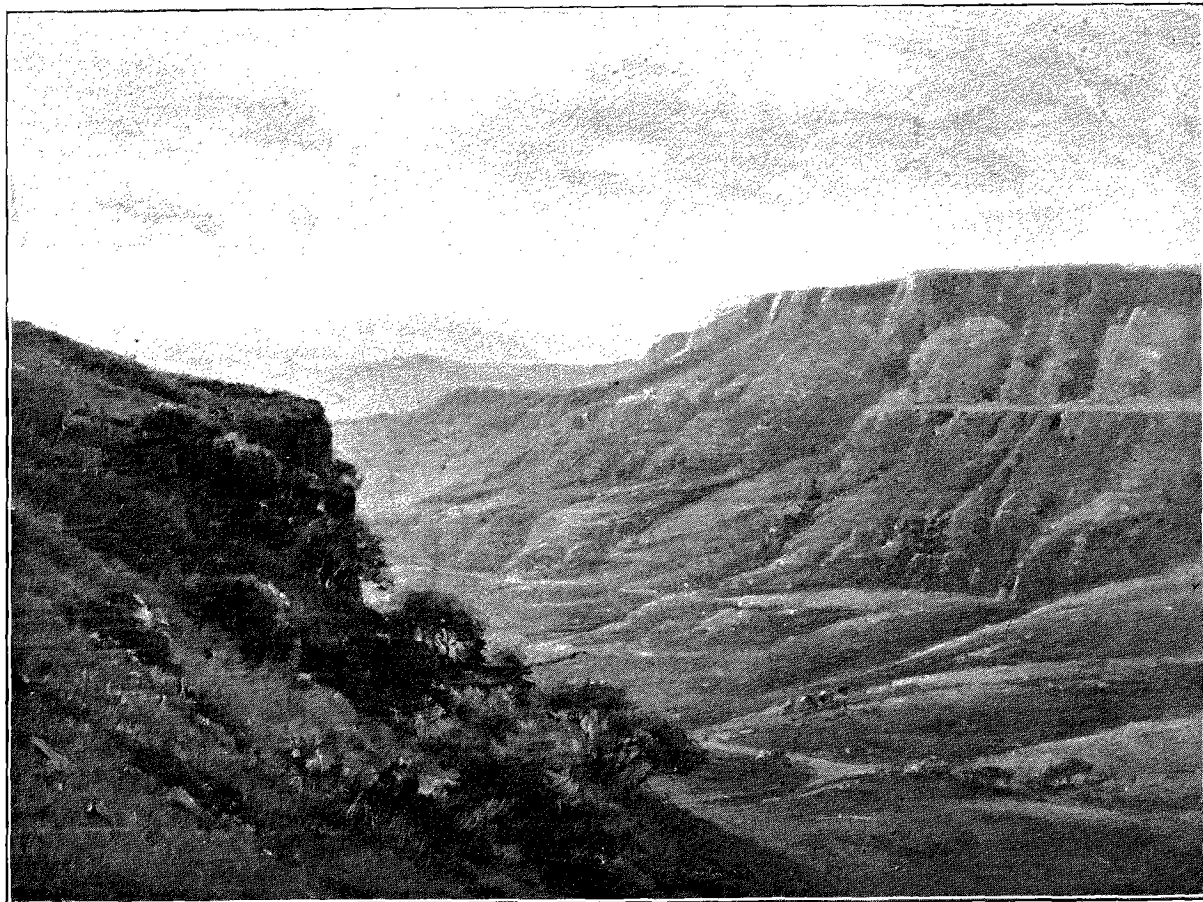
En résumé, le séjour sur les hauts plateaux permettra seulement d'opérer une sélection complète entre les malades mis définitivement hors de service et qu'il faut rapatrier au plus vite, et ceux qui, grâce à leur constitution plus résistante, ont été moins affaiblis par le poison paludéen et se retremperont à l'air vif des montagnes. Mon sentiment est que cette opération nous laissera au grand maximum 4 000 hommes capables de marcher, sur les 14 000 que comprenait au début l'effectif du Corps expéditionnaire.

15 août. — Nous en avons fini avec les monticules et les ravins ; nous abordons maintenant les grandes

montagnes et les précipices sans fond. On comprend sans peine qu'avec de pareils accidents de terrain, les travaux de la route n'avancent pas vite.

Le chemin s'accroche aux flancs des rochers, et, malgré ses lacets nombreux, la pente est extrêmement rapide pour arriver à Antsifabositra. Ce nom malgache, dont il ne serait pas convenable de donner le mot à mot dans notre langue, veut dire en substance que le sentier ne peut être abordé que par des hommes vigoureux. De temps à autre, une voiture Lefebvre dégringole dans la vallée avec tout son chargement.

Les bataillons qui sont passés avant nous ont laissé en arrière un certain nombre de pauvres diables grelottant de fièvre; les uns marchent péniblement sans sac sous la conduite d'un gradé; les autres, assis sur des



VUE PRISE D'ANTSIFABOSITRA. — DESSIN DE TAYLOR.

cacolets ou couchés dans des litières, sont transportés à dos de mulets sous la surveillance d'un médecin de leur corps de troupe.

Au sommet du massif, à 700 mètres au-dessus du niveau de la mer, il fait un vent terrible. Une petite pluie fine, la première que je vois depuis Nossi-Bé, nous glace et nous fait grelotter sous nos vêtements de toile.

16 août. — Le piton sur lequel nous sommes bivouaqués depuis hier s'appelle Ankolatokana, nom assez difficile à retenir. De l'endroit où j'ai planté ma tente, j'ai vue sur un immense chaos de montagnes arides. Au-dessous de moi, dans la vallée, les petites tentes du bataillon de chasseurs campé à Antsifabositra m'apparaissent comme des fleurs blanches semées au milieu d'un tapis de verdure. A côté de notre campement, la 2^e ambulance s'est installée dans des gourbis d'herbe sèche, beaucoup moins froids que les tentes. Elle abrite déjà 100 malades, presque tous atteints de fièvre.

Charmant séjour que ce camp d'Ankolatokana! La nuit, un vent épouvantable fait gémir et vibrer ma tente comme si elle allait se fendre et s'abattre; il faut se lever de temps à autre pour aller cogner sur les piquets qui menacent de lâcher prise. Le jour, nous sommes assaillis par des milliers de moukafouilles, et ces petites mouches, qui fondent sur la peau avec la vitesse d'une flèche, préfèrent se laisser écraser sur place plutôt que de lâcher prise. Impossible avant cinq heures du soir de découvrir une partie quelconque du corps sans qu'elle soit immédiatement criblée par une centaine de dards microscopiques; c'est parfois grotesque et c'est toujours gênant.

18 août. — Quelle surprise de voir arriver aujourd'hui sur notre montagne presque à pic une batterie de

gros canons de campagne! Nous nous demandons comment elle a pu passer par ces chemins affreux. Les artilleurs sont épuisés, mais rayonnants; ils aimeraient mieux périr de fatigue que d'abandonner leurs pièces.

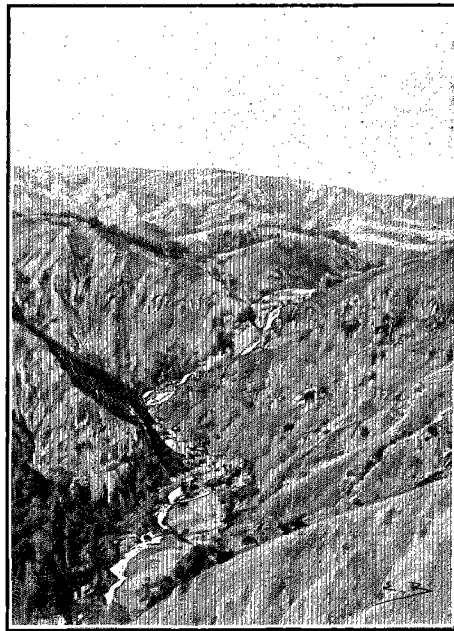
Derrière la batterie vient un bataillon de tirailleurs algériens. Il y a quelques traits tirés, quelques figures pâlies, mais chaque soldat se redresse en passant devant le Général en chef; les compagnies ont un air martial qui fait battre le cœur.

19 août. — Les deux brigades se concentrent pour opérer de concert le mouvement en avant sur Andriba. La légion étrangère a installé ses petites tentes basses sur un sommet entouré de toutes parts par des gorges profondes. De cet endroit, on distingue dans le lointain les troupes de la brigade Voyron échelonnées le long de la route qu'elles viennent de faire et qui apparaît comme une étroite ligne rouge sur le tapis vert des herbes.

Les montagnes qui environnent notre camp d'Ankolatokana sont recouvertes d'une épaisse couche d'argile rouge, en ce moment fendillée et comme craquelée sous l'ardeur du soleil, mais dans laquelle, pendant la saison des pluies, les eaux en s'écoulant vers la plaine creusent des failles profondes, des ravins dont les bords sont absolument à pic. Le soir, les bouviers sakalaves qui gardent nos troupeaux et qui tout le jour les ont fait pâturer dans la brousse, les rassemblent dans une de ces failles qui se terminent généralement en cul-de-sac. Les animaux ne peuvent s'échapper; un seul homme se plaçant à l'entrée du cul-de-sac suffit pour garder pendant la nuit un millier de bœufs ainsi parqués.

20 août. — Nous partons à la pointe du jour pour le camp de la Cascade, où se trouvait hier le général Voyron. Je suis toujours étonné de la rapidité avec laquelle le camp se lève. Les petites tentes des officiers, qui sont vraiment pratiques dans ce pays, sont abattues et roulées en un tour de main. En une demi-heure, tout est chargé dans les voitures, et, là où se trouvait un campement de deux ou trois cents hommes, il ne reste plus que des herbes plus ou moins foulées, des boîtes à conserves vides et des débris de ces grandes caisses en fer-blanc qui servent à transporter le pain de guerre. Aussitôt que nous sommes partis, les quelques Sakalaves qui habitent les environs quittent la brousse où ils se tiennent cachés et viennent ramasser soigneusement ces débris.

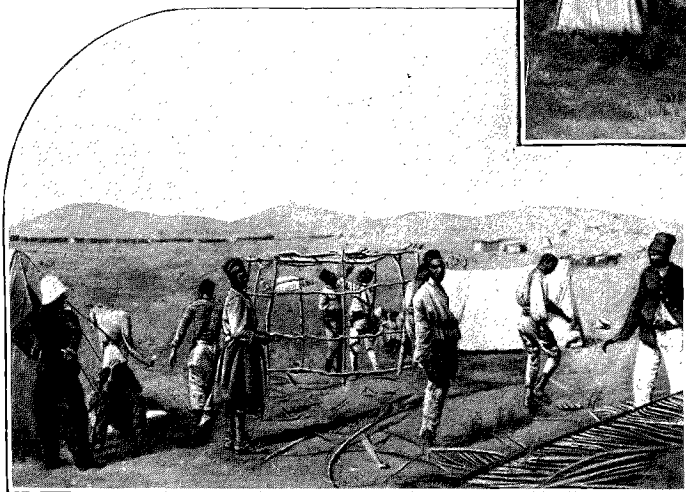
Les travaux de terrassement qu'il a fallu faire pour rendre la route que nous suivons praticable aux voitures Lefebvre sont gigan-



CHUTE D'EAU DU CAMP DE LA CASCADE.
DESSIN DE BOUDIER.



BIVOUAC DE L'ÉTAT-MAJOR AU CAMP DES SOURCES
(PAGE 109).



CONSTRUCTION D'UN GOURBI PAR LES TIRAILLEURS. — DESSIN DE G. PROFIT.

tesques et forcent l'admiration : cette route descend, en formant quatorze ou quinze lacets allongés, une pente absolument à pic, pour s'enfoncer dans un ravin de 150 mètres environ de profondeur, et remonter ensuite par d'autres lacets sur une montagne plus élevée encore.

La cascade qui donne son nom au camp où nous allons passer la nuit est formée par une petite rivière qui se précipite tout

entière d'une hauteur de 100 mètres au fond d'un ravin d'aspect sauvage parsemé de blocs énormes de rochers.

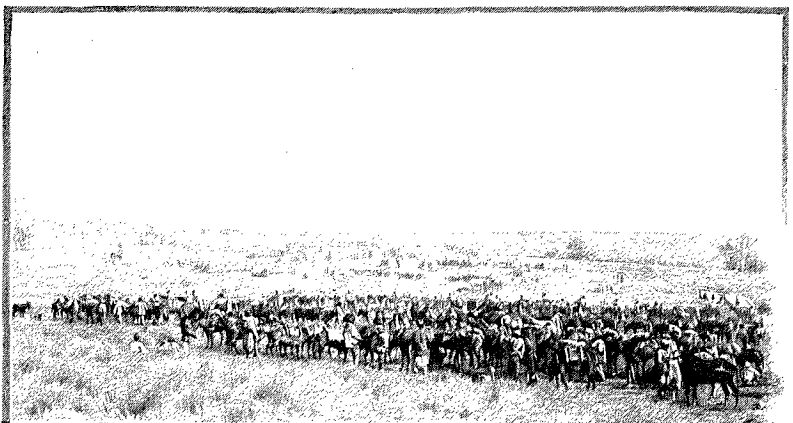
21 août. — A partir du camp de la Cascade, il n'y a plus de route frayée. Toutes les troupes qui vont prendre part à l'attaque d'Andriba ont laissé au camp leurs voitures, ne conservant que des mulets de bât, qui passent partout. A cause de la pénurie des moyens de transport, l'effectif a été réduit au strict minimum. Nous laissons en arrière un certain nombre de nos camarades, qui nous voient partir avec une pointe d'envie. Le bataillon de la légion attend le Général en chef à 2 kilomètres en avant, rangé sur une longue ligne qui occupe toute la pente d'une colline. Dès que le Général paraît, les clairons sonnent aux champs et les troupes présentent les armes. Un peu plus loin nous passons près du bataillon de tirailleurs sakalaves, qui n'a pas encore quitté son bivouac. Ces indigènes, bien nourris, sont luisants de graisse et de santé. Sous un arbre, à l'écart, les femmes de ces messieurs, accroupies dans la brousse, forment un groupe compact. Elles suivent le bataillon depuis Majunga et elles n'ont pas l'air d'avoir trop souffert de la disette. Elles rient, causent entre elles et se montrent le général Duchesne et le général de Torey, qui, debout sur un petit mamelon, fouillent à la lorgnette les positions ennemies. Les Hovas paraissent avoir replié leurs avant-postes.

Nous descendons une pente tellement raide qu'il a fallu mettre pied à terre; elle aboutit à un ruisseau profondément encaissé, que la colonne passe à gué. Deux pièces de 80 de campagne qui avaient essayé de pousser jusqu'à Andriba sont restées en détresse dans ce mauvais passage, malgré les douze mulets qui sont attelés à chacune d'elles.

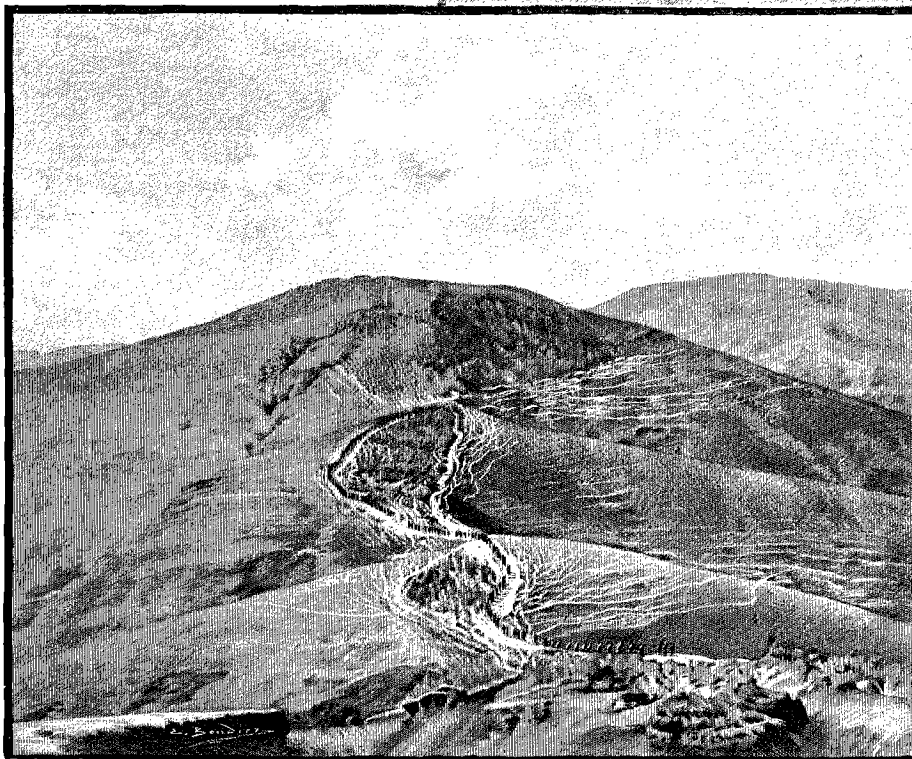
Vers 9 heures le général fait halte au milieu de la brousse dans un bas-fond bordé de grands rafias. Nos chevaux trouvent là une herbe courte et odorante, qu'ils mangent gloutonnement.

Un gendarme à cheval arrive avec un mot du général Voyron, commandant la brigade d'avant-garde : l'ennemi occupe en avant d'Andriba une série de positions élevées dans lesquelles il a placé de nombreuses batteries; les troupes de tête sont près d'arriver à son contact; elles n'ont pas attaqué encore.

Il est onze heures du matin

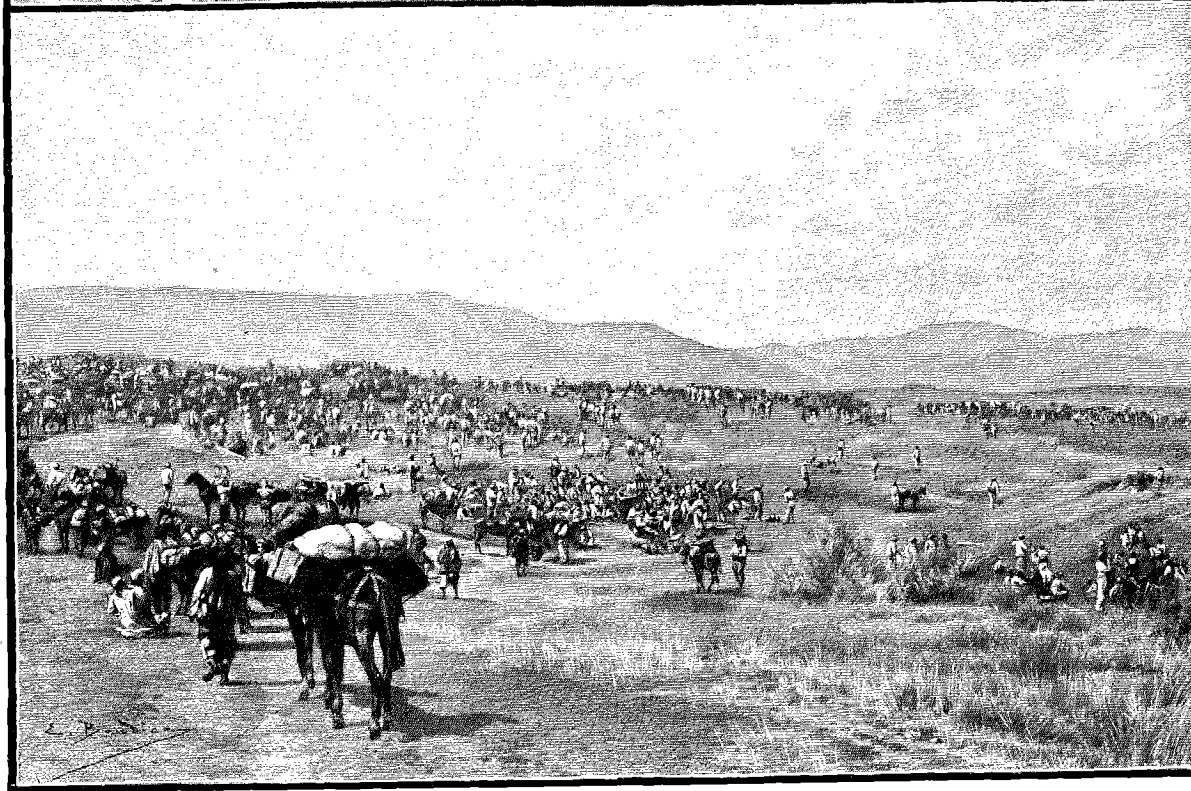
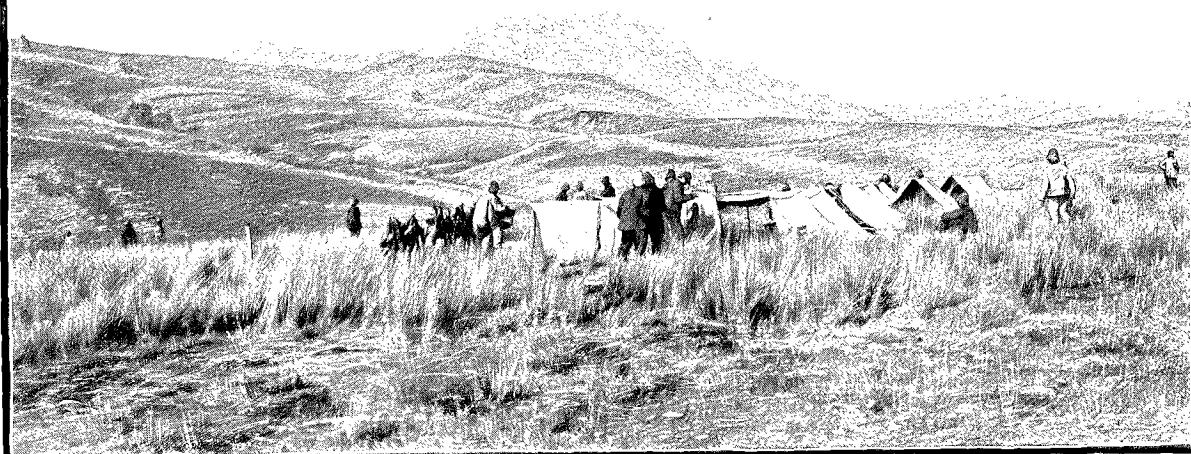
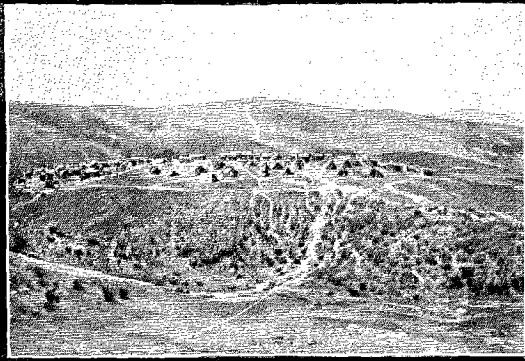


LES MULETS DE BÂT
DE LA COLONNE.



DESCENTE VERS LE CAMP DE LA CASCADE PAGE 113). — DESSIN DE BOUDIER.

quand nous nous remettons en route; la colonne gravit une montagne à pic sous un soleil de plomb. Les légionnaires, qui nous précèdent, sèment un grand nombre d'hommes que la chaleur accable et qui s'assoient haletants sur le bord du sentier; ces pauvres gens s'arrêtent quelques minutes, le temps de reprendre haleine et d'étancher la sueur qui trace de nombreuses rigoles sur leur face enduite de poussière rouge; ils



SCÈNES DU COMBAT D'ANDRIBA (PAGE 116). — DESSIN DE BOUDIER.

reprennent leur sac et repartent ensuite courageusement. Vers 4 heures du soir nous sommes en face de la montagne d'Andriba, énorme bloc de granit de 880 mètres de hauteur. Au sommet même du pic et sur les collines qui l'environnent, les Hovas ont placé des batteries qui tirent sur nos troupes. Les artilleurs ennemis sont commandés par des Anglais; ceux-ci ont établi leur demeure sur le plateau qui couronne la montagne. Les pièces sont bien pointées, et, dès les premiers coups, un obus vient éclater sur le mamelon où se tient le général Voyron, tue un tirailleur malgache et blesse légèrement deux de nos hommes.

Mais pendant ce temps l'artillerie de marine a pu mettre ses pièces en batterie : un de ses obus à *mélinite* tombe juste au milieu d'un des forts ennemis, dans les retranchements duquel il fait, en éclatant, une brèche énorme, tuant du coup cinq ou six Hovas, qu'on reconnaît facilement à la lunette, grâce à leurs lambas blancs. Panique épouvantable chez nos ennemis, qui, cessant leur feu, abandonnent précipitamment leur première ligne de défense pour se réfugier dans une autre série de fortins, situés beaucoup plus en arrière et que nous distinguons à peine. Seule la batterie d'Andriba, commandée par les Anglais, continue à tirer jusqu'à la chute du jour.

22 août. — Nous nous étions endormis avec l'espoir que les Hovas tiendraient le lendemain, malgré leur lâcheté ordinaire, tant les défenses qu'ils avaient accumulées autour d'Andriba paraissaient formidables. Le général Voyron, qui doit commander l'attaque, a pris avant le jour ses dispositions de combat; le Général en chef se tient dès l'aube aux avant-postes d'Ambodiamontana, près d'un petit bouquet de bois d'où l'on a vue sur le mont Andriba et sur toute la ligne des défenses de l'ennemi.

Peine perdue! Les tranchées et les camps existent bien, mais leurs défenseurs ont fui avec leurs canons pendant la nuit précédente. Ramasombaza et les principaux chefs n'ont même pas attendu les ténèbres pour battre en retraite; ils se sont esquivés la veille dès les premiers coups de feu.

La reine avait cependant envoyé de Tananarive l'ordre formel à ses troupes de tenir jusqu'à la mort. Quels lâches que ces Hovas! Nos soldats, qui se sont imposé de grandes fatigues et qui ont piétiné toute la matinée, sont furieux de n'avoir pu joindre l'ennemi.

Nous quittons Ambodiamontana vers 10 heures du matin et, après avoir traversé une petite rivière appelée Kamolandy, dont le lit profondément encaissé et semé de gros rochers constituera un sérieux obstacle pour les travaux de route, nous montons sur un mamelon pour arriver, en traversant un camp incendié de Hovas, au petit village d'Ambontona qui a été respecté par l'ennemi. Il est formé d'une douzaine de maisons, assez bien construites en terre et en roseaux et entourées d'une haie de figuiers épineux et de pignons d'Inde. Les cases sont désertes; à l'intérieur, des paniers pleins de paddy et de manioc, des marmites en terre, desalebasses, de grosses bottes de ficelle faite avec les fibres du palmier rafia, jonchent le sol.

En furetant partout, nos soldats trouvent dans un coin une pauvre lépreuse abandonnée. Vêtue à peine de quelques loques sordides, elle est accroupie sur une natte, ayant à côté d'elle une poignée de riz rouge cuit à l'eau. Elle regarde d'un œil terne et indifférent les *vazahas* qui l'entourent et qu'elle voit peut-être pour la première fois.

L'interprète l'interroge : « Pourquoi es-tu restée ici? — Personne n'a voulu de moi, parce que j'ai la maladie qui ne pardonne pas! »

Émus de pitié, nos soldats déposent, en passant auprès de la malheureuse, des morceaux de pain de guerre ou de viande. Très rapidement la natte est couverte de victuailles, que la lépreuse se met à dévorer avidement.

Les Hovas devaient être extrêmement nombreux autour d'Andriba. Sur presque tous les sommets, et même au creux de certains vallons, on aperçoit leurs ouvrages de défense et les petites huttes d'herbe qui servaient

d'abri à leurs soldats. Ces huttes, dont la hauteur ne dépasse pas 1 mètre, ont tout au plus 2 mètres et demi de longueur; elles sont munies d'une porte basse, sous laquelle on ne peut passer qu'en se courbant en deux. Elles n'ont pas d'autre ouverture que cette porte; les interprètes assurent qu'il y avait trois soldats au moins dans chacune de ces niches dont nos chiens français se contenteraient à peine. Elles sont alignées de façon à former des rues qui se coupent à angle droit.

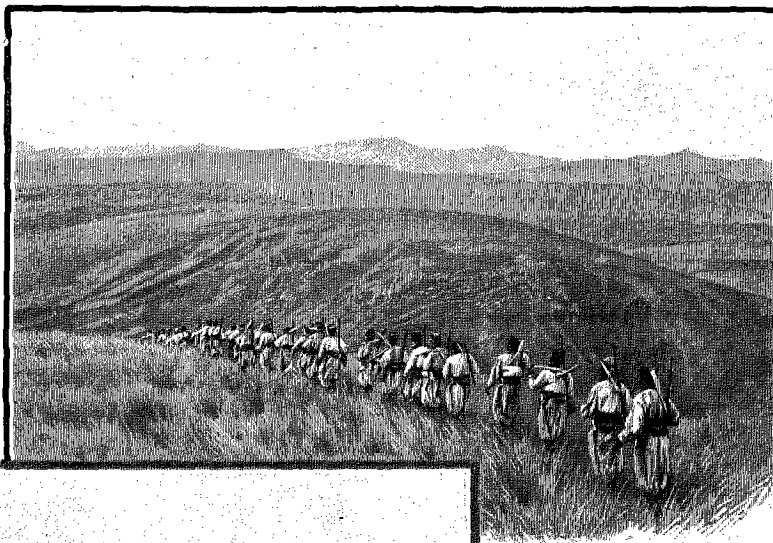
Nous avons trouvé dans toutes les huttes d'abondants approvisionnements de paddy et de manioc; les débris de viande, les ossements, les peaux de bœufs, répandus à profusion aux environs des camps, indiquent que les soldats de la reine vivaient dans l'abondance. La vallée d'Andriba passe d'ailleurs pour relativement riche et fertile; elle contenait de nombreux villages. En se retirant, les Hovas en ont brûlé un grand nombre, mais il en reste encore beaucoup qu'ils n'ont pas eu le temps d'incendier. L'importante agglomération de



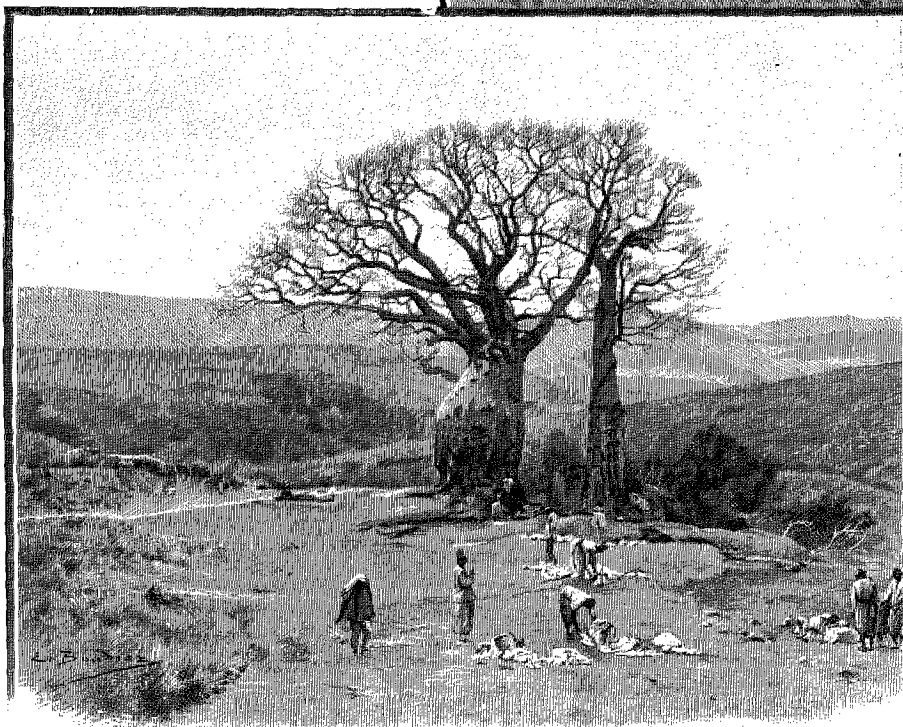
LA LÉPREUSE D'AMBOUNTONA. — DESSIN D'OULEVAY.

Malatsy est en partie détruite. Le village où se tenait le marché d'Andriba a été également la proie des flammes. Ce dernier village occupe le centre d'une vaste plaine mamelonnée entourée de toutes parts par un cercle de hautes montagnes; le sommet des mamelons est complètement inculte, mais dans toutes les petites vallées qu'ils limitent il y a des ruisseaux d'eau courante et de belles rizières bien cultivées.

24 août. — Malgré la fatigue



TIRAILLEURS SAKALAVES
PARTANT POUR TRAVAILLER
À LA CONSTRUCTION
DE LA ROUTE.



LES BOUCHERS DE LA COLONNE. — DESSIN DE DOUDIER.

croissante des hommes, malgré les vides creusés par la maladie dans les effectifs, il faut absolument continuer la route carrossable jusqu'à Andriba, afin de pouvoir y amener de l'arrière les approvisionnements nécessaires pour alimenter la colonne légère que le Général en chef se propose de lancer de là sur Tananarive. Les deux brigades se sont déjà partagé cette besogne ingrate. Le général Duchesne veut se reporter un peu en

arrière, à 8 ou 10 kilomètres du campement que nous occupons actuellement, pour mieux surveiller ces travaux indispensables et pour les activer dans la mesure du possible.

XI

Mission pénible des officiers convoyeurs. — Les Kabyles déserteurs et pillards. — Le prince Saïdina. — Le travail en musique. — L'hôpital d'Andriba. — L'état sanitaire. — Village fortifié. — Organisation de la colonne légère.

26 août. — Tout le monde parle de la colonne légère qui va partir dans quinze jours pour Tananarive; tout le monde veut en être. Malheureusement, à cause des difficultés du ravitaillement, le Général en chef est obligé de réduire les officiers au minimum strictement nécessaire et il y aura bien peu d'élus. Déjà un grand nombre de nos camarades de l'artillerie, de la cavalerie, de l'infanterie, sont échelonnés sur la route pour diriger les convois dans les gîtes d'étape. Ces fonctions sont extrêmement pénibles; elles exigent une énergie peu commune et une endurance morale et physique à toute épreuve. Chaque matin, les chefs de convoi se lèvent avant le jour; ils doivent, avant le départ, surveiller le chargement des voitures, l'attelage des mulets, remédier pendant la route à toutes les difficultés qui peuvent se produire: voitures renversées, mauvais passages, maladies des conducteurs, et aussi parer aux insubordinations des Kabyles et à leurs désertions de plus en plus fréquentes. Ces auxiliaires,

affaiblis par l'anémie, énervés par le travail continu et fatigant auquel ils sont soumis, n'obéissent plus qu'avec peine et désertent en grand nombre dans les échelons de l'arrière; ils s'installent dans la brousse, loin des routes frayées, construisent des gourbis et forment des agglomérations d'individus qui mettent le pays en coupe réglée. Ils ont gardé des relations secrètes avec leurs compatriotes restés dans les convois; grâce à eux, ils réussissent, si l'on n'y prend garde, à prélever sur les approvisionnements transportés tout ce qui est nécessaire à leur existence. Leurs affiliés s'arrangent pour faire verser une voiture à vivres dans un ravin profond d'où il est impossible de la tirer immédiatement. Après que le convoi a poursuivi sa route, la bande des réfractaires arrive, descend dans le ravin, pille la voiture et disparaît avec son butin. Le général en chef a dû prescrire à la gendarmerie de faire, le long des routes d'étapes, des battues ayant pour but de s'emparer de ces maraudeurs et de les mettre hors d'état de nuire. Des exécutions sommaires ont été faites pour l'exemple, mais le désert est vaste, le parcours que suivent les voitures Lefebvre est considérable.

29 août. — Le prince Saïdina, frère du sultan de la Grande Comore, vient d'arriver à notre camp; il veut se présenter au Général en chef et lui demander de servir la France pendant la durée de la guerre. C'est un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, au teint couleur safran, aux traits réguliers et distingués. Il est très intelligent et il parle très bien le français. Il est vêtu d'une grande robe noire brodée d'or ouverte sur une longue *gandoura* blanche. Un poignard damasquiné est passé dans une large ceinture de soie qui lui fait le tour des reins. Il est coiffé d'un turban à pointe et il porte au côté un grand sabre à lame recourbée.

Le général Duchesne lui fait le plus bienveillant accueil et l'invite à sa table, mais il ne peut rien lui accorder, n'ayant pas qualité pour nommer des officiers au titre indigène et ne pouvant pas, d'autre part, enrôler comme simple convoyeur auxiliaire un prince de sa race pour conduire les mulets ou piocher la terre à côté du plus infime de ses sujets.

1^{er} septembre. — Je suis parti aux avant-postes à la recherche d'un emplacement convenable pour installer le grand hôpital que nous voulons établir à la base d'opérations de la colonne légère avant son départ pour Tananarive. La route tracée par le génie commence à dessiner ses lacets autour du pic d'Andriba, qu'elle contourne. Les nombreux camps hovas, remplis de détritus infects, ont été incendiés sur l'ordre du Général en chef et dans un but purement hygiénique. Les mouches qui les habitaient n'ont pas été toutes détruites par les flammes : quand je passe auprès des emplacements qu'ils occupaient, ces insectes viennent par milliers s'accrocher, côte à côte et presque à se toucher, sur mon casque, sur mon pantalon, sur la selle et sur le dos de mon cheval; j'en suis entièrement couvert du côté opposé au vent. J'ai beau les chasser, ils reviennent aussitôt se cramponner à moi, et mon cheval les emporte dans sa course.

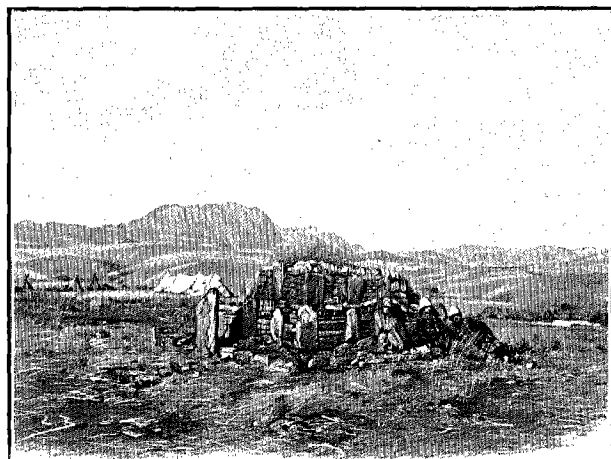
Près d'Ambountona, je croise des compagnies de tirailleurs sakalaves occupées aux terrassements de la route. Ces noirs ne travaillent bien qu'en musique : l'un d'eux se place devant la file des terrassiers et entonne un chant bien rythmé, que tous les autres répètent en chœur. Il s'accompagne en frappant sur le plat d'une pelle, et les pioches s'abattent ensemble en suivant exactement la cadence indiquée. Les Sakalaves travaillent très vite ainsi : ils déplacent en une journée une quantité considérable de terre.

En passant à Ambountona, mon cheval fait un brusque écart : un cadavre couché en travers de la porte nord du village l'a effrayé; c'est le corps de la pauvre lépreuse à qui nos soldats donnaient si charitablement leurs galettes de pain de guerre.

4 septembre. — L'hôpital d'Andriba sera bien installé. Il y a près d'une petite rivière appelée Mamokomita, à 4 kilomètres environ au delà du marché d'Andriba, un grand village du nom de Mangasoavina, que les Hovas avaient essayé de brûler, mais dans lequel le feu a respecté quinze belles cases; elles serviront à loger les malades

quand on les aura débarrassées des amas de paddy, de manioc, des paniers et desalebasses qui les encombre et surtout quand on leur aura fait subir une désinfection énergique qui aura pour effet de détruire non seulement les microbes, mais les insectes, poux et puces, commensaux ordinaires des Hovas. Ceux-ci sont beaucoup plus malpropres que les Sakalaves. Partout où ils se tiennent, l'air devient rapidement empesté.

Le nombre des malades va toujours croissant : il y en a 3 800 dans les hôpitaux, sans compter les 2 000 hommes rapatriés et les nombreux décès qui se sont produits depuis le commencement de la campagne. Nos formations sanitaires doivent faire face à tous les besoins au prix d'efforts surhumains, d'autant plus que des ordres venus de France prescrivent de suspendre les rapatriements jusqu'au mois de septembre, à cause des dangers que présente pour les convalescents la



TOMBEAU D'UN HOVA AUX ENVIRONS D'ANDRIBA. — DESSIN DE BOUDIER.

traversée de la mer Rouge pendant la saison chaude. Nous pensions que l'île de la Réunion pourrait, en cette occurrence, nous offrir quelques ressources; le gouverneur de l'île avait été pressenti à ce sujet par le directeur du service de santé. La réponse qu'il a fournie est loin de réaliser nos espérances; la colonie de la Réunion peut ne disposer que de trois cents places dans ses hôpitaux, qu'elle offre au Corps expéditionnaire au prix de 9 francs par place et par journée de soldat. C'est suffisant tout au plus pour les besoins de la garnison de Tamatave, la plus rapprochée de l'île. D'ailleurs nos malades de la côte ouest ne vont pas volontiers à la Réunion; la traversée dure sept jours et se fait en cette saison par mousson contraire. « Ne vaut-il pas mieux, disent-ils, mettre dix jours de plus et aller jusqu'en France? »

Le Général en chef vient de prescrire qu'une sélection sévère serait faite parmi les troupes appelées à prendre part à la colonne légère. Tout homme fatigué, jugé dès à présent incapable pour raison de santé d'aller jusqu'au bout, sera versé dans les corps de troupes qui demeurent à Andriba. Sur les 6 000 hommes concentrés à l'avant, il y en aura à peine 3 000 qui rempliront les conditions demandées. La colonne légère sera surtout composée de troupes noires. C'est un résultat à noter pour l'avenir.

La nécessité de faire une route de 300 kilomètres dans un pays complètement insalubre doit bien certainement entrer en ligne de compte pour expliquer cette morbidité considérable; ce n'est pas tout cependant, puisque les secrétaires d'état-major, les batteries d'artillerie, les cavaliers et les gendarmes qui n'ont pas pris part aux travaux de la route ont fourni au moins autant de malades que les autres corps. Le climat doit surtout être incriminé; les troupes de relève du bataillon de la légion et des compagnies du génie qui viennent d'arriver à Ambodiamontana en fournissent, à mon avis, une preuve absolument convaincante. Aussitôt débarqués à Majunga, ces hommes sont remontés par eau jusqu'à Suberbieville. Ils n'ont pas séjourné dans ce dernier poste; ils ont été immédiatement mis en route de façon à arriver le plus rapidement possible à Andriba, c'est-à-dire dans une région située à une bonne altitude et qui passe pour saine. Eh bien, presque tous ces nouveaux venus sont tombés malades à Ambodiamontana; ils ont été frappés en masse par le paludisme, et plusieurs sont, en arrivant, morts d'accès pernicieux, malgré la quinine préventive dont on les avait pourvus et le traitement énergique qu'on leur avait institué dès le début.

En dépit de la maladie, nos troupiers trouvent encore le mot pour rire. Deux pauvres diables sortaient de ma tente où ils étaient venus me conter leurs misères et où l'un d'eux m'avait demandé une consultation pour ses chevilles toutes gonflées : « *Eh bien, ma pauvre vieille rosse, lui crie son camarade, te v'là à c't'heure avec les boutlets enflés!* »

Toute la plaine d'Andriba est semée de tombes dont la plupart sont récemment creusées; les unes sont complètement isolées; d'autres sont réunies, au nombre de trois ou quatre, au sommet d'un mamelon bien découvert. Contrairement aux Sakalaves, qui cachent soigneusement leurs morts sous de gros blocs de rochers ou dans



TROUPIER ÉCRIVANT EN FRANCE. — DESSIN DE J. LAVÉE.



HUTTE DE SOLDAT HOVA. — DESSIN DE J. LAVÉE.

les endroits les plus sauvages de leurs forêts, les Hovas enterrent leurs parents sur le bord des chemins fréquentés, au sommet des collines d'où on peut les apercevoir de fort loin. Les tombes les plus récentes sont placées dans le voisinage des camps qu'habitaient les soldats. Leur nombre relativement considérable semble indiquer que les Hovas, pas plus que les Français, ne sont à l'abri des atteintes du climat meurtrier du Boéni. Il ne faudrait pas croire pourtant qu'elles renferment toutes des corps de soldats morts de maladie ou tués à l'ennemi; il en est qui contiennent des cadavres de déserteurs hovas que les soldats de la reine ont passés par les armes.

La désertion dans l'armée ennemie avait pris, dans ces derniers temps, des proportions telles, que les chefs hovas ont dû placer des postes à l'entrée des défilés par lesquels la route de Tananarive traverse la

chaîne montagneuse pour arrêter les fuyards. Tous les déserteurs surpris aux environs de ces postes ont été exécutés.

Comme tous les villages de cette région, Mangosoavina avait été fortifié d'une façon absolument remarquable par ses habitants, qui devaient d'autant plus redouter les Fahavalos qu'ils semblaient bien à leur aise; il y avait en effet de nombreux silos creusés le long des maisons.

Le village était complètement fermé par un large fossé doublé d'une haie de cactus épineux hauts de 2 mètres et plantés de façon à former un taillis inextricable, profond de 5 ou 6 mètres. Ces cactus sont extrêmement dangereux, et l'imprudent qui s'engage au milieu d'eux est immédiatement piqué par un million de petites épines microscopiques qui disparaissent sous la peau, d'où l'on ne peut les extraire qu'avec la plus grande difficulté et en s'aidant de la loupe. Fixées dans le derme, elles y font l'office de corps étranger et y déterminent une cuisson insupportable qui dure souvent plusieurs jours.

Tout près de Mangasoavina passe la grande route qui conduit au marché d'Andriba; ce n'est pas une route comme celles de France, mais plutôt une série de pistes, courant parallèlement les unes aux autres et séparées par des bandes d'herbe à peine foulée. Le service des ponts et chaussées n'existe pas à Madagascar, où les voitures sont inconnues et où tout, même les voyageurs, est transporté à dos d'hommes. Ce sont les porteurs qui créent les sentiers en passant toujours à la même place. Leur règle, c'est de choisir le plus court, sans tenir compte des obstacles.

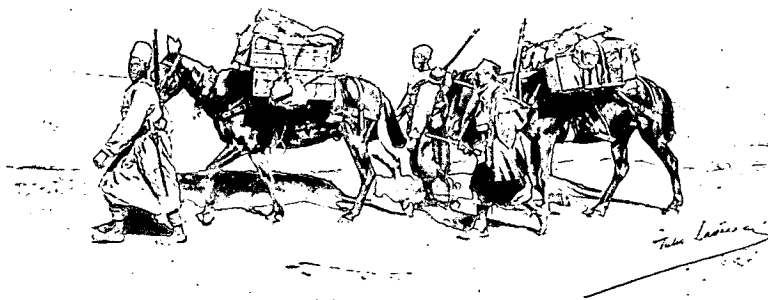
13 septembre. — La colonne légère part demain; les troupes qui y prennent part ne comprennent guère plus de 3 000 fusils; elles marcheront divisées en trois colonnes; l'avant-garde, composée de 3 bataillons, de 2 batteries d'artillerie, d'une compagnie du génie, d'une section de munitions, d'une fraction d'ambulance, sera suivie d'un convoi qui portera les vivres; le gros, qui aura, à peu près, la même composition, suivra à vingt-quatre heures d'intervalle; enfin l'arrière-garde, comprenant seulement 2 bataillons d'infanterie et un immense convoi, se mettra en route deux jours après le gros. Tous les convois sont composés de mulets de bât. Pendant la première partie de la route, les ravitaillements se feront par des échelons de mulets partant de Mangasoavina; les bêtes de somme dont le chargement aura été consommé reviendront chaque jour à cette base d'opérations, ramenant à l'hôpital d'Andriba les malades tombés pendant la route. Mais quand la colonne sera trop éloignée, ce va-et-vient ne pourra plus se faire : les malades et les mulets déchargés devront suivre les troupes jusqu'à Tananarive.

Il me faut encore réduire mon bagage; c'est la troisième opération de ce genre que j'exécute depuis Majunga : je sème mon linge et mes vêtements un peu partout; il y en a à Nossi-Bé, à Suberbicville, à Andriba; les reverrai-je jamais? Il faut s'alléger, s'alléger toujours : c'est égal, nous arriverons dans un joli état à Tananarive, et les Hovas auront une piètre idée de nous s'ils nous jugent d'après le costume.

Je garde ma tente d'abord et surtout mon lit de campagne : c'est grâce à lui que j'ai à peu près conservé ma santé. Je suis sûr qu'un très grand nombre de cas de fièvre sont dus à ce fait que les hommes couchent sur le sol et que, malgré toutes les recommandations qu'on leur a faites, ils ne s'isolent pas en se plaçant sur un lit épais d'herbe sèche, doublé du morceau de toile chiné qu'on leur a distribué à tous pour cet usage.

(A suivre.)

ÉDOUARD HOCQUARD.



LA POPOTE DU BATAILLON. — DESSIN DE J. LAVÉE



AMBOHIDRARARA (PAGE 128). — LE GÉNÉRAL EN CHEF INTERROGEANT DES PAYSANS.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR¹ (JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

XII

Les débuts de la colonne légère. — Défilés d'Antafototra. — Les marais d'Ampotaka. — Combat de Tsimainhundry. — Chemins impossibles. — Le col de Kiangara : fanfaronade hova. — Vallée du Manankaso. — Interrogatoire des prisonniers. — Traversée des grands Ambohimènes. — La plaine de Maharidaza.

LE 14 septembre. — Je quitte Mangasoavina à 4 heures et demie, du matin avec l'avant-garde de la colonne légère. La route n'existe plus; nous suivons la piste malgache, sur laquelle nos mulets s'avancent d'un pied sûr malgré les pierres roulantes. De temps en temps la colonne s'arrête pour permettre aux hommes du génie qui marchent en avant de construire un ponteau, d'aplanir à coups de pioche un passage difficile.

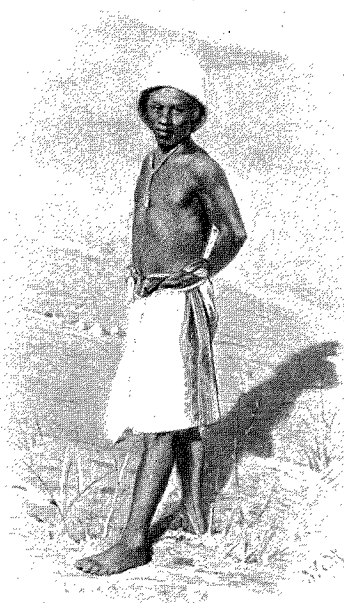
Nous traversons une fois, puis deux, le Mamokomita, qui serpente capricieusement entre deux chaînes de collines élevées et qui, sur différents points de son parcours, précipite ses eaux du sommet des roches en jolies cascades.

Halte de près d'une heure au pied d'une montée très rude que les sapeurs arrangent de leur mieux. Le sentier n'a pas plus de 60 centimètres de largeur : à droite, c'est un précipice presque à pic; à gauche, contre la montagne, les pluies de l'hivernage ont creusé de profondes crevasses dans lesquelles les chevaux pourraient s'enfoncer jusqu'au cou. Les trois premiers mulets engagés s'abattent avec leur chargement et, après trois ou quatre tours sur eux-mêmes, roulent au fond du ravin. Heureusement ce mauvais passage est le dernier que nous rencontrerons aujourd'hui.

La colonne arrive à 3 heures au pied des monts Antafototra (au Vent Violent), dans un joli vallon où nous campons pour la nuit.

15 septembre. — Nous nous mettons en route avant le jour. Les camps hovas sont dans les environs. Le Général en chef espère que la colonne rencontrera l'ennemi aujourd'hui.

1. Suite. Voyez p. 61, 73, 85, 97 et 109.



UN DES BOYS QUI SUIVAIENT LA COLONNE.
DESSIN D'OULEVAY.

Nous gagnons l'extrême pointe d'avant-garde en doublant le bataillon de la Légion, et nous nous engageons à la file indienne dans la série de petits sentiers parallèles qui forment la grande route de Tananarive. Les hommes marchent en silence, avec l'air attentif et intéressé qu'ils prennent lorsqu'ils sont dans le voisinage immédiat de l'ennemi. Je suis sûr qu'il n'y aura pas de trainards aujourd'hui, et cependant la journée sera rude. Au loin, les grandes montagnes qu'il va falloir gravir forment, dans la pénombre, une énorme masse grise; autour de nous les innombrables feux de bivouacs semblent autant de petites étoiles rouges accrochées au flanc des coteaux et semées au fond des ravins.

Le jour paraît peu à peu : une large bande claire d'un jaune safran se forme derrière la ligne de montagnes qui borne l'horizon à l'orient; autour de nous, les grandes brousses desséchées prennent des tons dorés. A 6 heures le soleil sort brusquement de derrière les cimes et le paysage s'éclaire comme par un coup de baguette magique.

Du piton où nous sommes placés, nous dominons toute la région. A nos pieds, une vallée étroite et encaissée dans laquelle la colonne commence à descendre en serpentant; plus loin, un chaos montagneux dont les crêtes s'élèvent peu à peu par étages successifs vers un massif bleuâtre qui se perd dans le ciel. Devant nous, au bord du plateau, le Général en chef, en mac-farlane bleu, et le général Metzinger, emmitoufflé dans un capuchon gris-souris, fouillent l'horizon de leurs lorgnettes et discutent sur les positions de l'ennemi. A quelques pas derrière eux, des groupes d'officiers d'état-major échangent leurs réflexions en consultant la carte, tandis qu'un tirailleur haoussa qui tient leurs chevaux, les écoute, sans comprendre, en ouvrant la bouche toute grande et en écarquillant les yeux.

Tout à coup un gros tourbillon de fumée noire s'élève au-dessus d'une des cimes les plus éloignées : ce sont les Hovas qui brûlent le village d'Ampotaka dans lequel nous devions aller camper. C'est une grosse déception : l'ennemi va donc fuir; il s'échappe cette fois encore sans essayer de combattre.

La colonne descend rapidement dans la vallée; elle serpente pour contourner les mamelons, pour grimper sans trop de fatigue au sommet des pics dénudés et pour redescendre ensuite dans les fonds couverts de rizières.

Un grand marais où pousse une forêt de roseaux hauts de 2 mètres lui barre la route; les chevaux enfoncent jusqu'au poitrail; les soldats du génie qui travaillent pour améliorer le chemin, en vue des convois de mulets qui nous suivent, ont de la vase jusqu'au-dessus de la ceinture.

Ampotaka était un grand village militaire comme il en existe beaucoup dans la région; il a été complètement détruit par le feu; sur son emplacement, il ne reste plus qu'une enceinte de cactus, quelques pans de murs noircis et des tas de cendres encore fumantes. Ce village formait un point stratégique assez important, car il était construit à la jonction de deux routes, celles du Firingalava et celle du Mamokomita, qui viennent à ce niveau se brancher sur la grande route de Tananarive.

A partir d'Ampotaka, les montagnes se resserrent et le chemin s'engage dans une vallée profonde limitée à droite et à gauche par une ligne à peu près continue de montagnes dénudées et à pic. Les indigènes ont donné à cette vallée le nom de Tsimainhundry (Boyaux de Mouton) qui rappelle d'une façon pittoresque les caractères topographiques de la région.

La vallée de Tsimainhundry est facile à défendre; les Hovas ont construit de nombreux ouvrages armés de canons sur les crêtes qui la dominent et c'est là qu'ils nous attendent. L'avant-garde, qui vient de s'engager dans le défilé, est saluée à coups d'obus. Un de ces projectiles vient tomber à 20 mètres du Général en chef; un autre passe au-dessus de nos têtes. Pour compléter la fête, le crépitement de la fusillade se fait entendre un peu partout. Les officiers, dont la figure s'était rembrunie à la vue de l'incendie d'Ampotaka, commencent à se dérider.

Nous sommes pris en écharpe par les feux d'un fort hova qui tire avec une précision remarquable et dont presque tous les obus arrivent jusqu'à nos lignes. C'est là que se trouve un nommé Graves, sujet anglais qui sert parmi les troupes ennemies.

Une de nos batteries d'artillerie vient se poster sur le mamelon que nous occupons. En dix coups de canon, elle a réglé son tir et fait cesser le feu des Hovas.

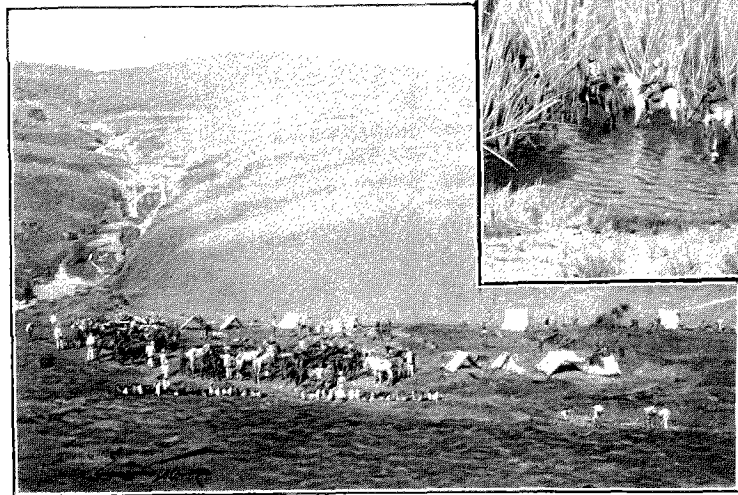
Pendant le combat d'artillerie, les tirailleurs sakalaves sont montés sur la ligne des crêtes, et les tirailleurs algériens ont escaladé les cimes de gauche; ils ont surpris l'ennemi, qui ne supposait pas qu'on pourrait l'aller chercher à cette hauteur. Les Sakalaves, plus agiles et meilleurs coureurs, ont tué une cinquantaine de Hovas; le reste a pris la fuite. Nous avons eu deux blessés seulement, dont un pauvre diable de la Légion, atteint d'une balle dans la tête; il ne passera probablement pas la nuit.

Nous déjeunons sur le champ de bataille et, avant de rentrer au bivouac, nous allons visiter un camp hova retranché, placé à cheval sur la route au sommet d'un petit monticule. Les huttes de paille dégagent une odeur affreuse de viande en putréfaction et de riz moisi. Des légions de mouches nous entourent en bourdonnant.

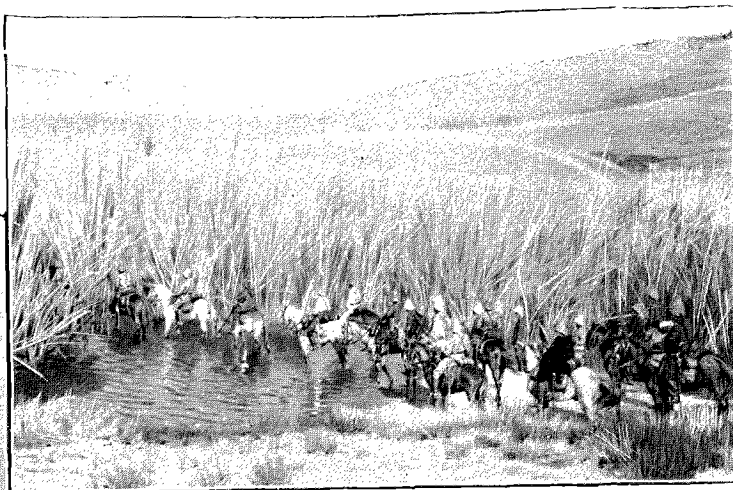
16 septembre. — Le Général en chef a donné l'ordre de détruire par le feu les nombreux camps hovas de la vallée de Tsimainhundry, et ce matin, au départ, des incendies s'allument sur tous les pitons.

La route devient de plus en plus difficile et accidentée; il eût fallu des travaux considérables pour permettre

aux voitures Lefebvre de passer par là. Nous campons ce soir en avant du village d'Ambohinoro (la Ville de Joie), brûlé comme les autres par les Hovas et dont les ruines fument encore. L'artillerie dresse ses tentes le long de la route, au



CAMPMENT DE L'ARTILLERIE À AMBOHINORO. — DESSIN DE GOTORBE.



TRAVERSÉE DES MARAIS D'AMPOTAKA.

pied d'une superbe cascade qui descend les pentes d'une montagne pelée. Nous nous établissons dans un cimetière malgache et j'entrave mon cheval à la pierre levée d'un tombeau.

17 septembre. — Départ à 5 heures et demie du matin avec l'extrême pointe

d'avant-garde. Une batterie d'artillerie nous suit, portée sur des mulets de bât; un mulet porte un canon, un autre son affût; l'artillerie peut ainsi passer facilement par les chemins de chèvres que nous suivons. Nous marchons à flanc de montagne; à chaque instant, le chemin est coupé par d'étroits et profonds ravins semés de grosses pierres; ces ravins doivent être transformés en torrents au moment de la saison des pluies. Toutes les dix minutes, il faut mettre pied à terre et tirer les chevaux par la bride.

Les troupiers marchent bien; il y a peu d'écloués. Comme on a bien fait de passer une visite minutieuse des malingres et de les laisser à Andriba! Si nous avions eu beaucoup de malades, il nous eût été impossible, dans les conditions où nous sommes, et avec les moyens forcément rudimentaires que nous possédons, de leur assurer les soins nécessaires. Tout a été réduit, le service de santé comme le reste, à cause des difficultés considérables de ravitaillement. Pour transporter les malades, le matériel sanitaire et les médicaments, les deux sections d'ambulance de la colonne légère ne possèdent en tout que 25 mulets.

A 7 heures du matin, nous sommes au pied du col de Kiangara. Une montée très dure, d'environ 300 mètres, permet d'atteindre le col, qui forme un étroit passage entre deux montagnes à pic. On dirait une porte gigantesque ouverte sur le pays hova.

L'ennemi a laissé un écriteau à notre adresse; il est planté sur un sabre de bois au milieu du passage. L'interprète qui nous accompagne le traduit séance tenante au Général en chef: « Vous n'irez pas plus loin; les Voromahéry vous arrêteront. »

Les Hovas ont donné le nom du *voromahéry*, l'aigle malgache, aux soldats de la garde particulière de la reine. Il paraît que nous avons devant nous plusieurs centaines de ces soldats, armés de fusils à répétition et récemment arrivés de Tananarive.

Arrêtés au sommet du Kiangara, nos généraux fouillent attentivement avec leurs lorgnettes l'immense vallée mamelonnée qui se déroule à leurs pieds jusqu'aux grands Ambohimènes, dont les hautes cimes bleuâtres limitent l'horizon: cette vallée, arrosée par la petite rivière du Manankaso, dont les eaux scintillent au soleil, est occupée par de nombreux villages militaires. C'est aux Ambohimènes que les troupes hovas nous attendent pour tenter un dernier effort; en se repliant, elles ont brûlé tous les villages de la plaine: Kinadjy est entouré de flammes qu'un vent violent active encore; Antanétibé et Kiangara dégagent des tourbillons de fumée noire.

Sur l'autre versant du col, la descente est encore plus rapide. La route, malgré ses nombreux circuits en colimaçon, est très difficile et semée d'obstacles. Quand, arrivé au bas, je me retourne pour revoir le défilé des troupes qui nous suivent, j'ai la sensation d'une procession de termites descendant du sommet de leur énorme fourmilière en tronc de cône.

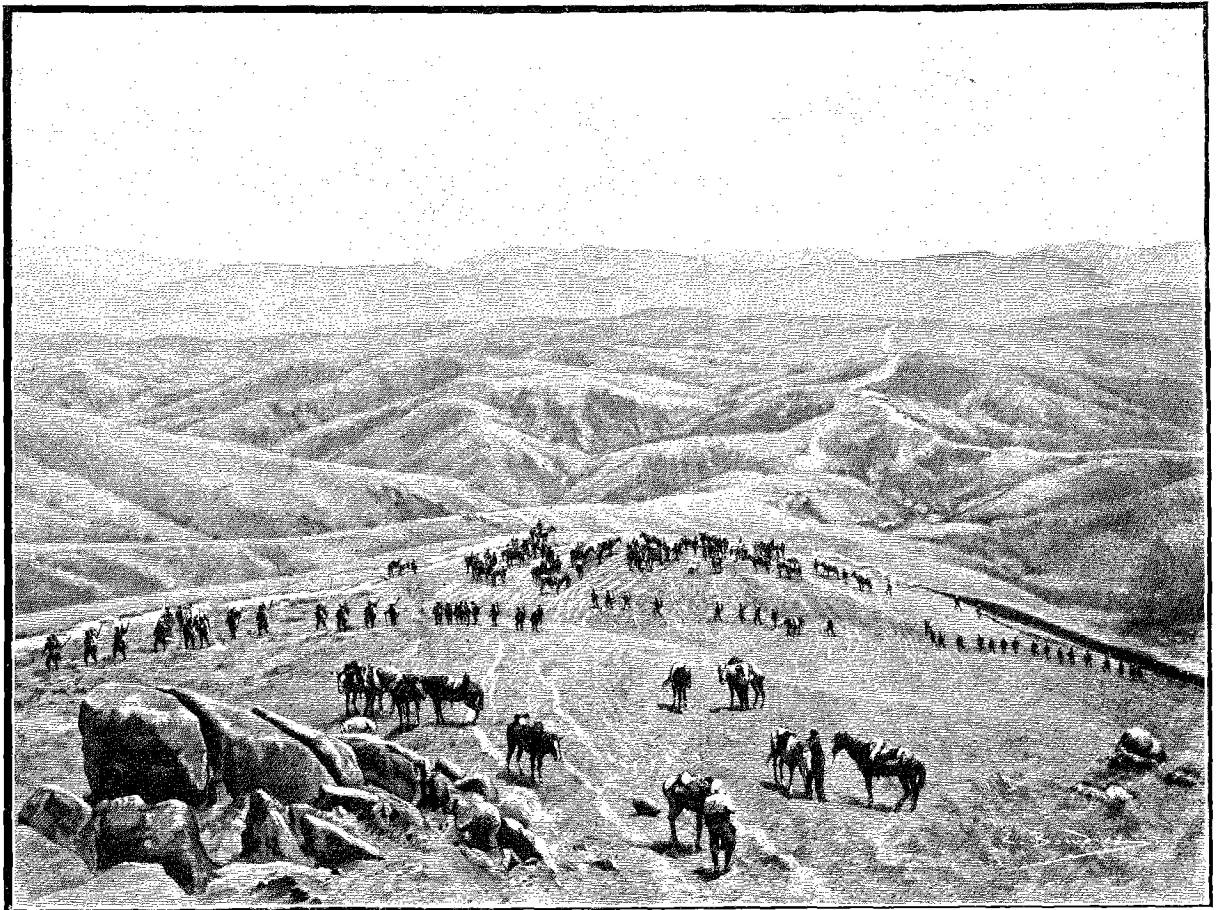
18 septembre. — Nous avons passé la nuit au milieu de la plaine qui sépare le col de Kiangara des monts Ambohimènes. Le soir, la température est très fraîche relativement: le thermomètre, qui monte à 22 ou 24 degrés

dans le milieu de la journée, descend brusquement la nuit à 11 ou 12. Les Sakalaves, trop légèrement vêtus, grelottent; on a dû les doter de vêtements de laine.

Vers 10 heures, le général Metzinger envoie à l'état-major pour y être interrogés quelques trainards hovas qui ont été cueillis dans la plaine par nos patrouilles. Ils ont les cheveux courts, le teint bronzé, la taille petite, les membres grêles, la figure intelligente, l'air misérable. Ils font contraste avec un bourjane qu'on a ramassé en même temps qu'eux. Celui-ci a un torse d'athlète et des jambes prodigieusement musclées. Il a sur l'épaule et sur la nuque les deux bosses caractéristiques produites par le frottement du bambou qui sert à porter les paquets.

Soldats et porteur sont presque nus; leur unique vêtement consiste, outre le pagne étroit, en une pièce d'étoffe de coton dans laquelle ils se drapent à la romaine. Comment avec un costume aussi sommaire peuvent-ils supporter la fraîcheur des nuits, exposés comme ils le sont à coucher le plus souvent à la belle étoile?

L'interrogatoire n'apprend pas grand'chose : « L'armée que nous chassons devant nous est forte de 7 000 à



LES MONTS AMBOHIMÈNES. — DESSIN DE BOUDIER.

8 000 hommes. Elle est commandée par Raniazala, assisté de Ramasombaza et du nommé Graves, le seul Européen qui soit resté avec les Hovas ».

Nous comptions avoir un jour de repos aujourd'hui : il faut au contraire lever le camp à 3 heures du soir pour aller planter nos tentes à 2 kilomètres et demi en avant, sur le plateau de Kinadjy. Nous devons demain, dès la première heure, être prêts à nous porter en avant avec l'avant-garde. Les reconnaissances envoyées pour examiner les positions ennemies annoncent que les Hovas sont disséminés dans quatorze forts très bien construits qui battent plus ou moins la route conduisant à Tananarive; le Général en chef veut que les troupes aient pris leurs positions de combat suffisamment à temps pour que l'ennemi puisse être délogé avant la nuit.

19 septembre. — Départ dès la pointe du jour. Aussitôt après avoir atteint le sommet d'un petit mamelon qui domine notre camp, nous faisons halte. Devant nous, la grande chaîne des Ambohimènes se dresse comme les marches d'un escalier gigantesque. Le tracé rouge qui marque la route de Tananarive s'accroche aux flancs abrupts des montagnes et s'élance en ligne perpendiculaire, comme s'il voulait se perdre dans le ciel. A droite et à gauche, sur les pitons les plus inaccessibles, on découvre à la lorgnette les forts hovas.

Le pays garde toujours le même aspect sauvage et désolé : de l'argile rouge recouverte d'herbe sèche, avec,

de place en place, de gros blocs de granit. Dans les ravins profonds, quelques arbres et une mince ligne de verdure.

Les deux brigades vont opérer de concert sous le commandement du général en chef : pendant que les bataillons noirs (Haoussas et Sakalaves) du général Voyron tourneront les forts à droite, par la ligne des crêtes, la brigade Metzinger attaquera de front les positions ennemies par la route directe de Tananarive.

Nous sommes avec le général Metzinger, qui ne doit commencer l'attaque

que lorsque le mouvement tournant du général Voyron aura abouti. Devant nous, la légion, dissimulée dans les ravins, a mis sacs à terre et attend patiemment le moment d'entrer en ligne; mais les Hovas, auxquels les accidents du terrain cachent complètement le mouvement des troupes noires, nous ont au contraire aperçus et commencent à tirer sur nous de leurs forts. Ils ne peuvent nous faire aucun mal; nous sommes à plus de 3 000 mètres d'eux, tout à fait hors de la portée de leurs canons.

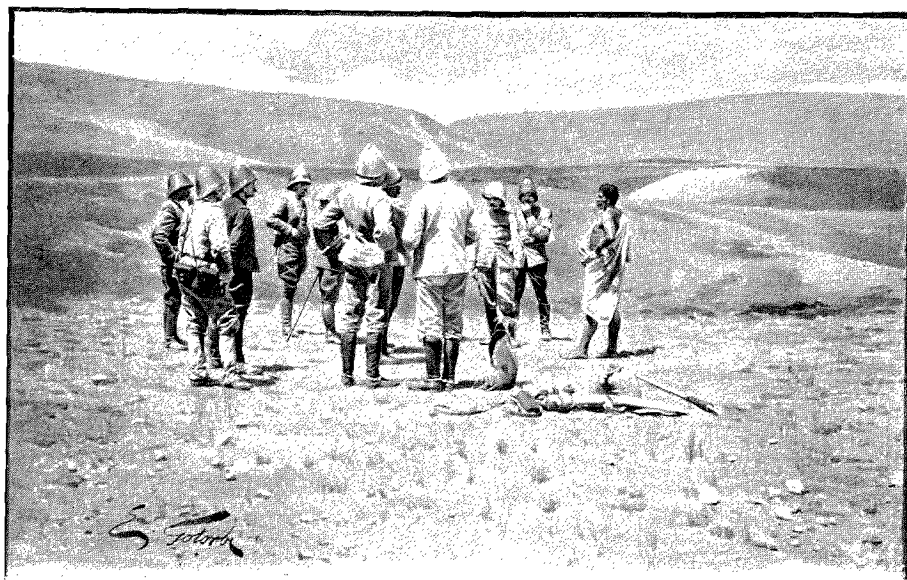
Pour tuer le temps, j'emprunte la grosse lunette d'un appareil de télégraphie optique qui me permet de fouiller les retranchements hovas. Je vois les soldats ennemis, les *lambas blancs*, comme nous les appelons à cause de leurs vêtements, sortir par groupes de leurs fortins et descendre sur la route pour examiner les mouvements des troupes françaises; tous les chemins en sont couverts; des groupes nombreux se montrent également sur les parapets de tous les forts. Je distingue tous les mouvements des soldats et jusqu'aux moindres détails de leurs armes et de leurs costumes.

Tout à coup un va-et-vient se produit du côté de l'ennemi; les Hovas courent d'un fort à l'autre, se concertent; une troupe nombreuse sort d'un des ouvrages les plus élevés du massif et se dirige vers la crête où aboutit le chemin que suivent les tirailleurs de la 2^e brigade; sans doute ils ont aperçu notre deuxième colonne. En effet, déjà les tirailleurs sakalaves couronnent les crêtes; ils sont encore à 1 800 ou 2 000 mètres des Hovas. Ceux-ci, sans attendre la bonne portée, commencent à décharger leurs fusils. Les lâches! ils n'épaulent même pas leurs armes. Les nôtres approchent toujours sans répondre. Les Hovas prennent peur; ils rentrent précipitamment dans leurs forts. Voilà qu'ils les évacuent successivement. J'aperçois des nuées de bourjanes portant des paquets énormes; ils se sauvent à toutes jambes. La route est couverte de lambas blancs en fuite; à la lunette, elle paraît toute blanche.

La bataille est finie et la brigade Metzinger peut s'engager sans crainte sur



EN COLONNE. — OFFICIER APPORTANT DES RENSEIGNEMENTS. — DESSIN DE PROFIT.



INTERROGATOIRE DES PRISONNIERS. — DESSIN DE GOTORBE.

la route de Tananarive. C'était bien la peine de construire tous ces forts pour les défendre si mal ! A quoi nous sert, de notre côté, de nous fatiguer pour chercher à tourner l'ennemi, s'il n'attend même pas d'être à portée pour fuir ?

A 11 heures du matin, nous sommes au sommet des Ambohimènes et nous nous arrêtons pour laisser souffler nos hommes et nos chevaux, tout en déjeunant sommairement. De cette hauteur, nous dominons tous les ouvrages hovas. Si ces gens avaient voulu se défendre, c'eût été pour nous une rude journée de combat. Pour arriver jusqu'ici, il a fallu traîner nos chevaux par la bride à travers les blocs de rochers et les crevasses. Un malheureux mulet de l'artillerie, qui passait devant nous, a manqué pied et, après deux tours sur lui-même, est allé s'écraser au fond du ravin.

Nous repartons vers 1 heure de l'après-midi, et avant de redescendre le versant opposé du massif, nous faisons une courte halte dans un fort hova, où les deux généraux de brigade attendent le Général en chef. Là encore il y a des prisonniers, de pauvres diables dont les côtes saillent et dont l'un a été blessé d'un coup de sabre par les cavaliers. Le général Voyron disposait d'un peloton de cavalerie qui a descendu les pentes et qui a piqué une charge dans la plaine sur les derniers fuyards hovas. Il n'a pu les empêcher de mettre le feu aux quatre ou cinq villages qui bordent la route de la vallée et qui flambent en ce moment comme des allumettes.

Ce n'est qu'à 5 heures du soir que nous arrivons sur l'emplacement du village de Maharidaza, près duquel nous devons bivouaquer. Maharidaza (mot à mot : « Dont la gloire restera ») n'est plus représenté que par des tas de cendres encore brûlantes, une haie de cactus à demi rôtis et trois malheureux chiens, qui nous regardent passer du haut d'un tombeau malgache en aboyant tristement.

Nous allons nous reposer un jour dans la plaine. Nos soldats l'ont bien mérité ; ils ont fait leurs six étapes sans broncher, malgré les difficultés du terrain. Tout va bien : la moitié du chemin que doit parcourir la colonne légère est faite. Il ne nous reste plus que 90 kilomètres par des routes relativement faciles. Dans huit jours, si rien ne vient contrarier les projets du Général en chef, nous ferons notre entrée dans Tananarive.

XIII

A la poursuite de l'ennemi. — Le campement des tirailleurs indigènes. — Ankazobé : trainards malgaches. — La ferme d'Andranobé. — Le pays hova. — Ambohidrarara. — Concentration de la colonne. — Interrogatoire des paysans. — Babay. — Combat d'Antantokana. — Les habitations hovas. — La route d'Ambohimanga ; la ville sainte.

21 septembre. — Le jour pointe à peine ; il est 5 heures du matin. A gauche du chemin, la série de collines qui nous masque la vue figure une rangée de silhouettes qui paraissent découpées dans une feuille de carton noir ; au-dessus se dessine une mince ligne de lumière ; elle colore en rose pâle les herbes desséchées dont sont couverts les monticules entassés en amphithéâtre à droite du sentier.

Nous suivons les Hovas à la trace ; ils ont semé sur la piste leurs nattes, leurs marmites, des sacs de riz et de manioc, et même des affûts de canon et des



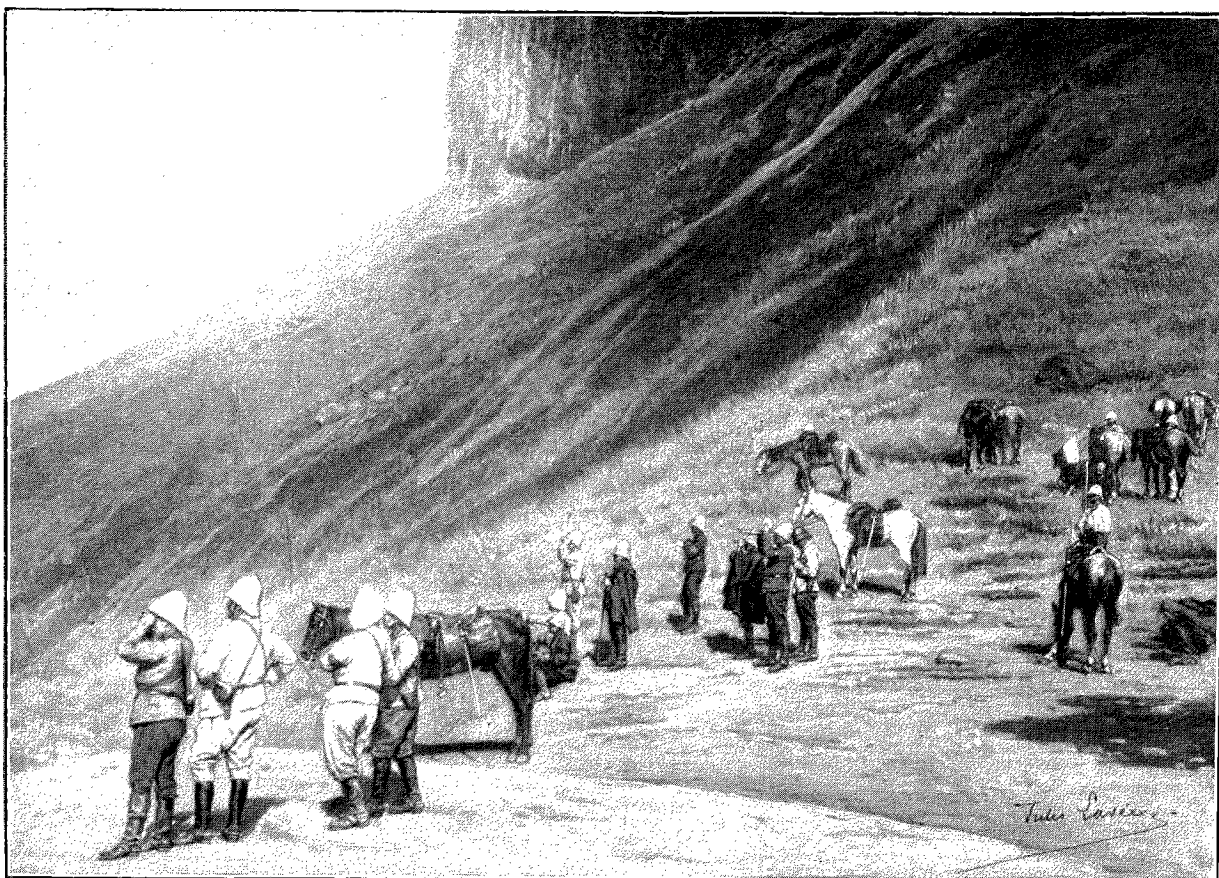
FERME HOVA.



RUINES D'ANKAZOBÉ (PAGE 128). — DESSIN DE GOTORBE.

caisses de projectiles. Au loin, le mont Angave, autour duquel nous allons tourner pendant toute la matinée, semble un monstrueux éléphant à demi couché dans les grandes herbes.

La route est mal tracée et inégale ; les convois ont cherché un autre chemin ; ils se sont presque égarés et le



HALTE DE L'ÉTAT-MAJOR AU COL DE RIANGARA (PAGE 123). — TRAVERSÉE D'UN ARROYO (PAGE 129). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Général en chef envoie de tous côtés des cavaliers à leur recherche. Ces allées et venues nous font stationner près d'une heure, après quoi nous reprenons notre marche pour aller coucher sans incident près d'un grand village brûlé qui porte le nom de Talata.

Le bataillon des Malgaches s'est installé derrière nous, dans un champ de manioc; près de leurs gourbis, un tirailleur indigène fume dans une pipe à eau originale; elle est formée d'une petite courge creuse, dans la partie renflée de laquelle est planté un fragment de roseau. La courge sert de récipient pour l'eau; à l'extrémité du roseau se trouve le fourneau qui contient le tabac.

22 septembre. — Nous nous mettons en route avec le gros de l'avant-garde, entre une compagnie de tirailleurs sakalaves et une batterie d'artillerie de montagne. Les Sakalaves n'ont pas de sacs; ils portent leur campement ficelé en ballot sur leur tête; la plupart vont nu-pieds; quelques-uns se sont procuré, je ne sais par quel moyen, de gros souliers de troupe à semelles ferrées qui les alourdissent singulièrement, mais qui les rendent si fiers que leurs officiers n'ont pas le courage de les leur supprimer. Il fait un vent glacial qui nous donne presque l'onglée; tout à l'heure, quand le soleil se lèvera, nous étoufferons.

Le pays n'a pas changé d'aspect: c'est toujours la série des mamelons dénudés coupés par des gorges étroites, avec quelques arbres dans les fonds; mais il y a de nombreux villages. Sur chaque crête je distingue une agglomération de maisons dont les murs sont faits d'argile rouge et dont le toit est formé d'herbe sèche ou de paille de riz. Quelques-unes de ces habitations sont à deux étages. Beaucoup de villages ont été brûlés par l'ennemi, mais ils sont tellement nombreux que les Hovas n'ont pas eu le temps de tout incendier avant de fuir.

A 11 heures, la colonne arrive devant Ankazobé, ville frontière de l'Imerina. C'est une grande bourgade d'une cinquantaine de maisons, avec des rues étroites, mais bien alignées, et une enceinte circulaire formée d'un mur en argile gâchée et d'un fossé profond. On pénètre dans l'enceinte par une grande porte recouverte d'un toit de paille. Les Hovas ont mis le feu aux quatre coins de la ville; mais ils n'ont guère brûlé que les toitures.

Nous campons non loin d'Antoby, sur le bord d'une petite rivière appelée Andranobé, près d'une grande ferme entourée d'un mur circulaire percé d'une porte étroite. Cette porte, munie à l'intérieur d'une plate-forme de laquelle on pouvait surveiller la campagne environnante, était fermée le soir par une énorme pierre plate taillée comme une meule et maintenue debout contre l'ouverture par deux gros pieux en bois plantés solidement.

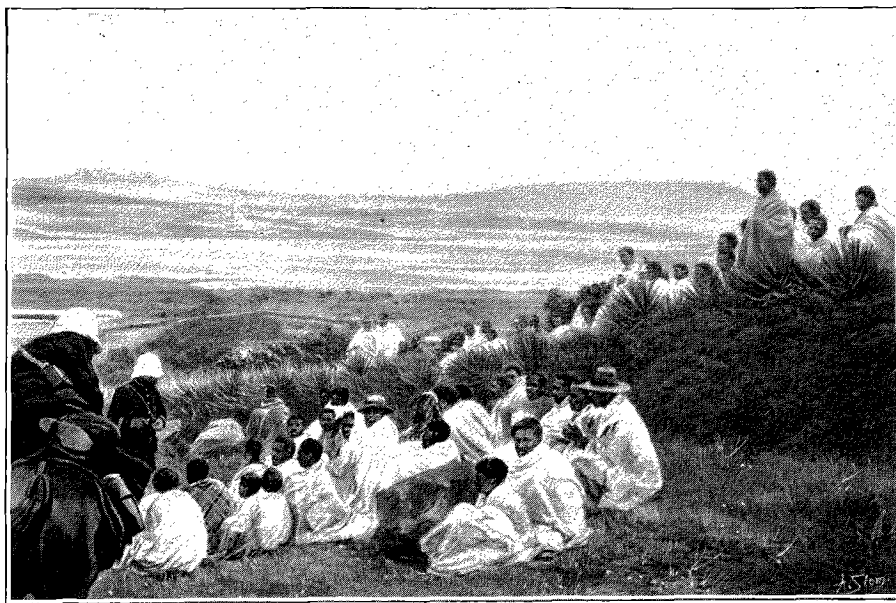
23 septembre. — Depuis Ankazobé, c'est-à-dire depuis que nous sommes en Imerina, les Hovas ne brûlent plus les villages. Ranianzala, leur chef, leur a donné l'ordre de les respecter, mais il n'a pu empêcher le pillage. Les malheureux habitants sont chassés à coups de bâton par les *miramiles* (soldats réguliers hovas), qui les forcent à faire le vide devant nous et à fuir dans les montagnes pour qu'ils ne puissent nous donner aucun renseignement sur le pays.

Nous plantons ce soir nos tentes à Ambohidrarara, à 50 kilomètres à peine de Tananarive. Les troupes hovas, n'osant pas rentrer dans la capitale, sont campées au sommet des monts Lavohitra, à quelques kilomètres de nous. Ce matin, elles avaient essayé de nous arrêter dans notre marche en tirant sur l'avant-garde quelques coups

de fusil hors de portée.

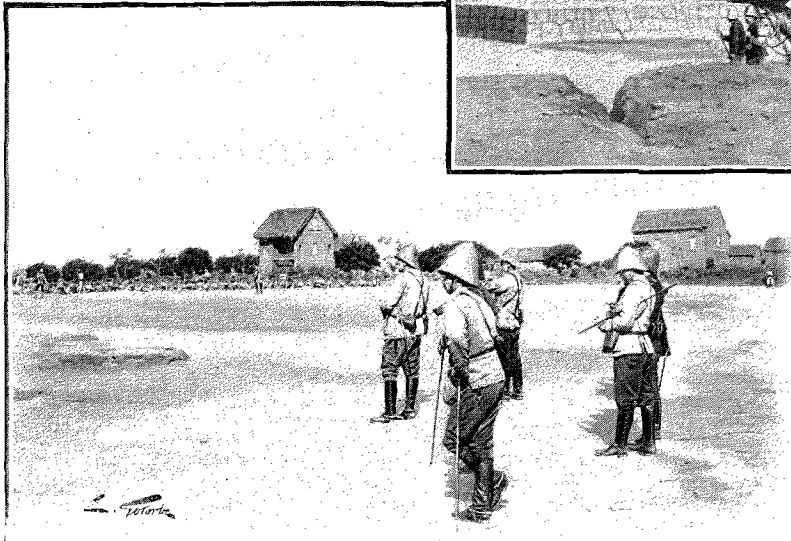
24 septembre. — Nous séjournons dans notre campement pour attendre la 1^{re} brigade, qui est à une étape en arrière et qui, continuant à marcher, nous rejoindra aujourd'hui. Le Général en chef veut avoir toutes ses troupes rassemblées avant d'approcher de Tananarive.

En allant faire des patrouilles dans les environs, les cavaliers ont découvert dans une anfractuosité de rocher, où ils se tenaient cachés, une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants appartenant aux villages de la plaine. Ils les ont rassurés, leur disant qu'ils n'avaient rien à



HABITANTS REGARDANT PASSER LA COLONNE ENTRE AMBOHIDRATRINO ET AMBOHIMANGA (PAGE 132).
DESSIN DE SLOM.

craindre des Français, que nous venions faire la guerre au gouvernement hova et non aux populations paisibles de l'Imerina, qu'ils pouvaient apporter des provisions à notre camp et qu'on les leur payerait très bien. Toute cette population a suivi notre patrouille jusqu'à la tente du Général en chef, qui, après l'avoir interrogée, l'a ren-



MARCHE SUR TANANARIVE : LE GÉNÉRAL EN CHEF OBSERVE LES POSITIONS ENNEMES.
DESSIN DE GOTORRE.

ENTRÉE EN LIGNE DU 200°.

voyée enchantée avec des présents.

25 septembre. — En route vers Babay à 6 heures du matin; le pays est toujours accidenté : pas d'arbres, mais des mamelons couverts de grandes herbes. Les villages deviennent de plus en plus nombreux; sur tous les sommets et au creux des vallées, on découvre de petites maisons en pisé avec toitures de chaume.

Le fond des vallées est presque partout cultivé en rizières. Les semailles sont faites et, dans un petit coin de chaque champ, on voit les pousses de riz déjà grandes, presque à point pour le repiquage. Les Hovas savent canaliser les ruisseaux pour irriguer leurs plantations. Pour faciliter la répartition de l'eau, ils les disposent en gradins. On me montre des pêcheurs déjà couverts de fruits bien formés.

Les habitants reprennent confiance; ils forment des groupes qui nous observent à distance. Avec leurs lambas blancs, ils tranchent vivement au milieu des herbes. Les gens avec qui le Général a fait kabar hier sont venus nous attendre sur la route; ils nous disent bonjour d'un air joyeux. Les petits enfants ont été débarbouillés et les femmes ont fait un brin de toilette. Les hommes portent la coiffure nationale, le chapeau de paille de riz à grands bords avec large ruban noir; ils paraissent beaucoup plus intelligents, mais bien moins robustes que les Sakalaves; tous ont les cheveux lisses et les portent ras.

A 11 heures, nous traversons un petit arroyo, dont les rives très accores donnent beaucoup de peine aux mulets du convoi. Dans le fond de la plaine se dresse un piton en forme de pain de sucre, au sommet duquel est perché le joli village de Babay; ses cases disparaissent à demi dans la verdure. Nous allons camper près de là, et, en attendant l'arrivée de nos tentes, nous déjeunons près d'un hameau hova, à l'ombre d'un mur en pisé.

26 septembre. — Le premier ministre a envoyé de Tananarive de grands renforts de troupes. Ces soldats ont été chauffés à blanc dans des kabars solennels où on leur a fait jurer de défendre jusqu'à la mort la terre des ancêtres. Toute la garde royale (les Voromahéry) est à 3 kilomètres de nous, retranchée sur une série de crêtes qui nous séparent des grandes rizières au milieu desquelles s'élève la montagne de Tananarive.

Dans la soirée d'hier, l'ennemi s'était montré en assez grand nombre en avant de nos lignes. Aujourd'hui il semble s'être retiré plus en arrière, car l'officier qui commande aux avant-postes nous crie, lorsque nous passons près de lui, qu'il a complètement disparu. Le bataillon de la Légion qui nous précède marche en silence et d'un pas tellement allongé que nos chevaux ont de la peine à suivre sans prendre le trot. L'air est vif et la plupart des soldats portent allègrement leur sac; les écopés, ceux qui sont fatigués par un accès de fièvre, suivent derrière l'artillerie et se cramponnent à la queue des mulets, qui les aident beaucoup à marcher; nous sommes trop loin maintenant pour renvoyer des malades à l'arrière, et nos mulets de cacolets ne peuvent recevoir que ceux qui sont dans l'impossibilité absolue de se mouvoir.

Il fait une température exquise et un temps superbe; on se croirait en France par une matinée de prin-

temps. Le paysage ajoute encore à l'illusion : un bosquet de lilas en fleur planté en bordure le long d'un petit village dégage une odeur délicieuse, et nous venons de passer près d'une coquette chapelle catholique dont les vitres scintillent au soleil levant.

De la colline où nous sommes montés, la vue s'étend fort loin. Au premier plan, la plaine mamelonnée semée de maisons rouges avec des toits de paille; dans les fonds, de nombreux ruisselets courant au milieu du tapis vert des rizières; plus loin, la ligne des crêtes abruptes au sommet desquelles l'ennemi nous attend.

Soudain, d'un des points les plus élevés de ces crêtes, s'élève un panache de fumée bientôt suivi d'un coup de canon. L'extrême pointe d'avant-garde qui nous précède vient d'essuyer les premiers feux de l'ennemi en avant du village d'Ampantokana, qu'on aperçoit dans la plaine à droite de la route. Nous hâtons l'allure de nos chevaux pendant que le bataillon de la Légion se déploie par sections dans la plaine.

Le Général en chef veut gagner les premières maisons d'Ampantokana, où le général Metzinger se trouve déjà, mais la route qui conduit à ce village est balayée par les feux convergents de l'ennemi. Les tirailleurs hovas prennent comme objectif le groupe très facile à reconnaître de nos chevaux, et bientôt nous sommes environnés d'une grêle de balles qui sifflent à nos oreilles et qui s'enfoncent dans la terre en soulevant de petits nuages de poussière. Le poney blanc que monte le général de Torey fait tout à coup un brusque écart : c'est un projectile qui a atteint le harnachement, a troué une des sacoches et est venu s'aplatir contre une des ferrures de la selle.

Nous mettons pied à terre derrière les maisons du village et, laissant nos chevaux à l'abri du mur d'enceinte, nous voulons prendre par les rues pour chercher à voir la ligne des tirailleurs. C'est peine perdue : des murs élevés d'un mètre limitent autour de chaque maison d'étroites cours qui communiquent les unes avec les autres par des ouvertures dissimulées; une fois engagé dans ce dédale, il est impossible d'en sortir. Nous prenons le parti de faire le tour du village.

En avant des maisons, les Légionnaires viennent de recevoir deux ou trois feux de salve à bonne portée qui leur ont couché en une minute cinq ou six blessés dans la rizière. Pendant que le Général en chef se concertait avec le général Metzinger, je m'empresse autour de ces pauvres diables et, en attendant l'arrivée de l'ambulance, nous installons, le médecin de bataillon et moi, un poste de secours à l'abri du mur d'enceinte, dans un champ de riz. L'ambulance arrive un quart d'heure après, mais déjà le général Duchesne est reparti en avant et il me faut doubler les deux brigades pour arriver à le rejoindre.

Le chemin étroit grimpe à flanc de coteau; de temps en temps il y a entre deux roches des points rétrécis où l'écoulement de la colonne subit un temps d'arrêt. Puis ce sont des ravins dont les bords très accores doivent être arrangés par le génie, qui marche en tête de chaque brigade, armé de pelles et de pioches. Les mulets chargés avec les pièces d'artillerie, ceux du train de combat, passent difficilement et arrêtent à chaque instant les troupes.

A un moment donné, nous nous engageons à la file indienne sur une série de digues étroites bordées par des rizières pleines de vase, puis nous traversons un arroyo aux berges à pic, que nos hommes gravissent comme des chèvres.

Le Général s'arrête sur un monticule faisant face à une série de crêtes qui nous masquent l'horizon comme un grand mur. Deux chemins conduisent à ces crêtes; la 1^{re} brigade s'est divisée en deux colonnes qui les gravissent simultanément. Il faut voir, avant de continuer la route, ce qu'il y a derrière ce rempart naturel.

Notre prudence n'a pas été inutile : aussitôt arrivées au sommet, nos troupes reçoivent des coups de fusil et, d'une série de mamelons plus élevés dominant en avant la route de Tananarive, partent des coups de canon

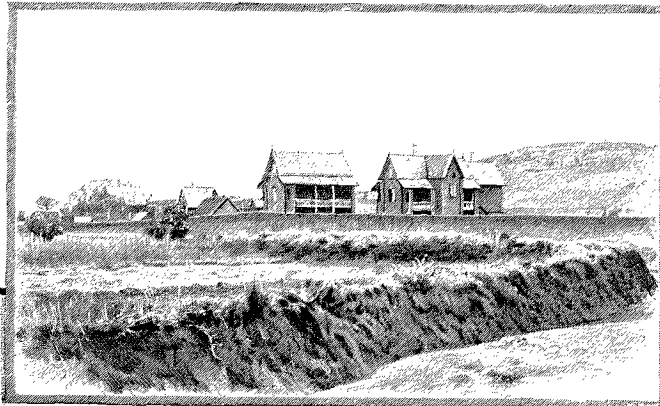
tirés trop court, dont les obus ne nous atteignent pas. La Légion riposte par des feux de salve envoyés avec un ensemble et une précision admirables; on se croirait au tir à la cible. L'ennemi, qui avait eu le courage de nous attendre dans la plaine, subit en un instant des pertes considérables. Il lâche pied; des hauteurs où nous sommes, on voit fuir les lambas blanches à toute vitesse; les routes en sont couvertes.

L'ennemi semble en déroute complète; nous nous engageons sur les pentes raides qui conduisent à la plaine. A gauche du chemin et sur une profondeur de 150 mètres, j'examine successivement vingt soldats hovas morts ou mourants; ils sont étendus dans leurs grands lambas blancs; leurs chapeaux de paille, des sabres, des baïonnettes gisent à côté d'eux, mais je ne vois aucun fusil; sans doute les fuyards les auront ramassés au passage.

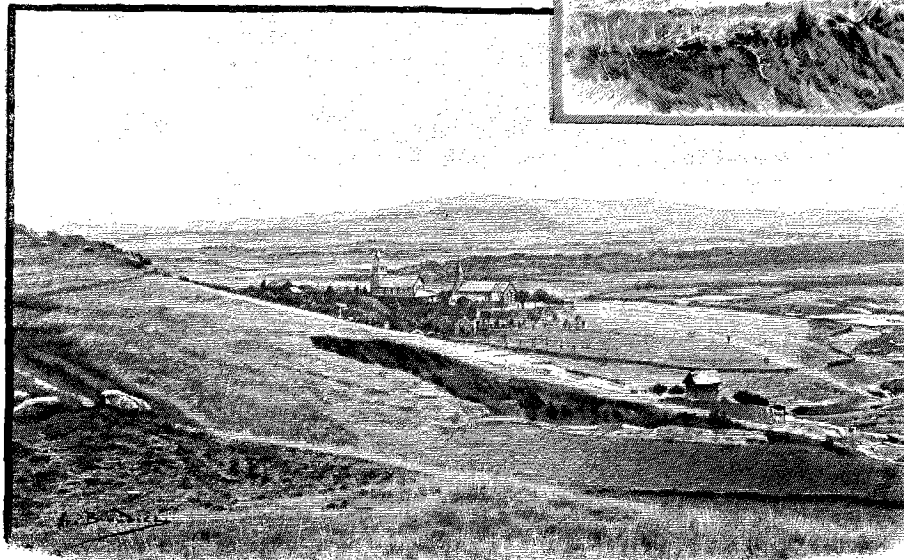


CADAVRE HOVA. — DESSIN DE RONJAT.

La route traverse un hameau dont toutes les maisons sont abandonnées; les portes sont obstruées par de grosses mottes de terre; quelques-unes sont seulement fermées à clef. Contre l'une de ces dernières est collée une grande inscription, dont l'interprète me donne la traduction suivante : « Ne brûlez pas ma maison, je vous prie, Monsieur, car j'ai l'in-



ÉCOLES
SUR LA ROUTE D'AMBOHIPATRINO
(PAGE 132)
À AMBOHIMANGA.



PAYSAGE SUR LA ROUTE D'AMBOHIMANGA. — DESSIN DE BOUDIER.

tention d'y revenir. »

Le Général en chef fait halte en avant du hameau; à la lorgnette on distingue des troupes ennemies établies sur les derniers contreforts qui nous séparent encore de Tananarive. Nous n'avancons plus qu'avec prudence. La colonne traverse un petit arroyo,

puis monte sur un mamelon. Tout à coup un obus ennemi vient éclater au milieu du bataillon de tirailleurs algériens qui nous précède immédiatement : un des éclats atteint un soldat en pleine poitrine. Le Général fait avancer deux batteries d'artillerie et envoie un bataillon d'infanterie fouiller les pentes qui sont devant nous. A ce moment, l'ennemi abandonne ses positions et se replie vers Tananarive. .

La journée est finie et nous pouvons enfin déjeuner sous un gros arbre devant un groupe de maisons; de là on aperçoit le village d'Ambohipiarre où est née Ranavalô-Manjaka, la reine actuelle de Madagascar.

27 septembre. — Nous avons couché sur nos positions et aujourd'hui nous y demeurons pour attendre les troupes d'arrière-garde et la dernière fraction du convoi, qui jusqu'à présent ont marché derrière nous à la distance d'une étape. Nous profitons de ce séjour pour examiner minutieusement nos blessés et faire les opérations les plus urgentes. Les tirailleurs haoussas nous ont construit pour cette besogne un petit gourbi avec de l'herbe et des branchages. Nous y serons beaucoup mieux que dans les maisons infectées des villages voisins. Il est impossible de se faire une idée de la malpropreté des paysans hovas. Leurs maisons, dans lesquelles on entre par une ouverture basse, généralement surélevée de deux marches, sont divisées en deux compartiments par une cloison percée d'une porte. Dans le compartiment qui fait face à l'entrée, presque toute la place est occupée par un gros cube creux en maçonnerie qui s'élève presque jusqu'au toit et qu'une cloison horizontale divise en deux parties : la partie inférieure sert d'étable; le paysan y loge des cochons et des poules; la partie supérieure, à laquelle conduit un escalier latéral, sert de grenier à paddy. La famille habite dans l'autre compartiment, qui prend jour par une étroite fenêtre; on y trouve un grabat fait avec un clayonnage en bambous monté sur quatre pieux, des nattes, des paniers de différentes dimensions et une ou deux marmites en terre. C'est, avec le mortier à broyer le riz, tout le mobilier de la maison.

Depuis notre entrée en Imerina, nous vivons dans l'abondance. Notre cuisinier peut acheter des poules, des canards, des œufs. Il y a même des moutons, dont la chair, qui n'est pas fameuse, permet cependant de varier notre ordinaire.

28 septembre. — Les renseignements reçus par l'état-major sur Tananarive concluent tous à la résistance des Hovas, qui nous attendent par la route directe de la capitale et qui sont résolus à la défendre. Nous nous garderons bien de les attaquer par là. De ce côté, Tananarive est entourée par une large ceinture de rizières à demi remplies d'eau; les mulets et les chevaux auraient beaucoup de peine à en sortir et l'attaque serait difficile, peut-être meurtrière. Le Général en chef préfère tourner la ville par l'est et l'aborder par la route

d'Ambobimanga, beaucoup plus facile parce qu'elle est relativement large et qu'elle suit presque partout une ligne de crêtes. Nous quittons donc ce matin à 5 heures et demie la route directe de la capitale et nous prenons à l'est par la route d'Ambohidratrino.

A part un ou deux passages de rizières, le chemin est facile. Il fait un froid intense et nous allons à pied devant nos chevaux pour nous réchauffer un peu. Le ciel est couvert et le temps brumeux; on se croirait en France pendant les grandes manœuvres d'automne. Les villas dont les murs en briques sont recouverts de tuiles, les petites églises des villages flanquées de grands bâtiments pour les écoles, les agglomérations de maisons en pisé que nous rencontrons à chaque instant, font songer aux campagnes d'Europe. Voici même une pluie froide et fine qui nous cingle la figure et qui nous fait grelotter sous nos pèlerines et nos caoutchoucs.

La proclamation que le Général en chef a adressée aux habitants de l'Imerina, leur promettant de respecter leurs propriétés et leurs personnes, s'est répandue rapidement; nous trouvons maintenant les paysans réunis par groupes devant leurs maisons; ils nous regardent passer sans crainte; quelques-uns viennent même nous vendre des poules et des œufs. Ce sont surtout les villages catholiques qui montrent de la confiance; les maisons habitées par des protestants sont presque partout désertes.

La colonne décrit un demi-cercle dont Tananarive est le centre; le rayon de ce cercle ne dépasse pas 18 ou 20 kilomètres. Nous tournons autour de la grande ville sans perdre de vue la haute montagne sur laquelle elle est construite. A la lorgnette et même à l'œil nu, je distingue la masse des maisons blanches se pressant les unes contre les autres au flanc de la montagne, de la base au sommet. La cime est couronnée par une grande bâtisse carrée flanquée de quatre tours : c'est le palais de la reine; à côté, une coupole avec deux tourelles qui ressemblent à des minarets indique le palais du premier ministre. Vue ainsi, dans le lointain, avec le fond des grandes montagnes de l'Ankaratra et au premier plan ses immenses rizières semées de petits mamelons, la capitale de l'Imerina apparaît très pittoresque et jusqu'à un certain point imposante.

Nous nous arrêtons, à 11 heures du matin, au point fixé pour notre campement. Devant nous, à 3 kilomètres au plus, se dresse une colline couverte d'une forêt de manguiers. Sous cette verdure se cache Ambobimanga, la ville sainte des Hovas, qui contient les restes du fondateur de la dynastie et de la reine Ranavalô I^{re}. Le Général en chef, qui a poussé jusque-là ses avant-postes, n'a pas voulu y laisser pénétrer les troupes; il a promis de respecter les coutumes et les croyances du pays, et il ne veut pas froisser le peuple hova en faisant fouler par des étrangers le sol sacré de la ville sainte. Il sait cependant qu'une garnison de six cents indigènes y est demeurée pour garder les tombeaux des rois, et c'est pour cela qu'une de nos batteries d'artillerie a pointé ses canons sur Ambobimanga et restera en place jusqu'à notre départ, prête à bombarder la ville au moindre mouvement de l'ennemi.

(A suivre.)

ÉDOUARD HOCQUARD.



FUMEUR SAKALAVE (PAGE 128). — DESSIN D'OULEVAY.



NOTRE CONVOI ATTAQUÉ FAIT HALTE (PAGE 133). — DESSIN DE SLOM.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR¹

(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

XIV

Perfidie des Hovas. — Marche prudente. — Les opérations contre Tananarive. — Bombardement de la ville. — Un parlementaire. — Les troupes occupent la capitale. — Entrée solennelle du général Duchesne. — Installation à la Résidence de France.

LE 29 septembre. — Hier notre convoi a été attaqué par l'ennemi, qui nous a blessé six hommes. Ce matin, une patrouille de cavalerie qui avait pour mission d'éclairer la route passe devant un village à la porte duquel tous les habitants sont groupés avec les apparences les plus pacifiques. Les indigènes saluent la patrouille à grands coups de chapeau; ils serrent même la main aux hommes, qui s'éloignent sans défiance. A peine notre troupe est-elle à 100 mètres, qu'elle reçoit une décharge dans le dos : les prétendus paysans étaient des soldats déguisés. Le déguisement d'ailleurs est facile : le miramile n'a qu'à cacher son fusil pour avoir l'air du villageois le plus paisible, il n'a pas d'uniforme et, comme tous les Hovas, il est vêtu du grand lamba blanc. Ce lamba est même très commode pour dissimuler les armes, aussi le général Metzinger, qui commande l'avant-garde, a-t-il donné l'ordre de n'aborder à l'avenir aucun Hova sans lui avoir fait au préalable entr'ouvrir son lamba.

Les mesures de clémence que le Général en chef avait prises vont être suspendues; le village qui nous a attaqué sera brûlé et une inscription indiquera les motifs de cette exécution.

En présence de ces dispositions hostiles, la colonne n'avance plus qu'en bon ordre et en fouillant tous les environs; aussi avons-nous fait ce matin 9 kilomètres à peine. Pendant toute cette marche, nos troupes ont essuyé des coups de fusil. Au moment où ils débouchaient sur une petite crête, les tirailleurs algériens ont eu un officier et quatre hommes blessés.

A Ifafy, la patrie du premier ministre, où nous installons notre campement, il faut échanger des coups de feu tout l'après-midi avec l'ennemi pour placer les avant-postes. Nos communications avec l'arrière sont cou-

1. Suite. Voyez p. 61, 73, 85, 97, 109 et 121.



FUYARD HOVA. — DESSIN DE BONJAT.

pées : un tram envoyé pour porter des lettres à Andriba n'a pu passer ; il est rentré à notre camp avec toute la correspondance.

Les espions annoncent que le parti de la résistance l'emporte à Tananarive ; le premier ministre a fait mettre la ville en état de défense ; sur plusieurs points, des batteries sont placées de façon à pouvoir balayer les rues à coups d'obus.

Nous sommes à 8 kilomètres de la capitale, que nous attaquerons demain.

30 septembre. — Nous devons nous mettre en route à 6 heures et demie du matin. Dès 6 heures, l'ennemi attaque notre convoi et notre arrière-garde avec deux pièces d'artillerie ; les obus viennent tomber à 20 mètres de la tente du Général en chef. Deux compagnies de tirailleurs haoussas sont déployées vers l'arrière pour défendre la position que nous occupons et empêcher le mouvement tournant des Hovas.

Le général Metzinger est parti depuis 4 heures du matin pour contourner Tananarive par l'est avec sa brigade renforcée de deux batteries d'artillerie et du bataillon de tirailleurs malgaches. Il doit suivre une longue ligne de crêtes pour arriver à la colline de l'Observatoire, qu'il lui faut occuper à tout prix. De cette colline, qui domine Tananarive, il sera facile de bombarder la ville.

Le général Voyron attaquera de front par le nord avec l'infanterie de marine et une batterie de canons ; il attendra, avant de commencer son mouvement, que la brigade Metzinger, dont le trajet est long et difficile, ait pu opérer sa jonction avec lui, dès l'arrivée à proximité de la dernière ligne de collines qui nous sépare encore de la capitale. D'après les ordres du Général en chef, la série des opérations doit comprendre deux phases distinctes : 1^o attaque des collines qui, du côté nord, forment à la ville comme un rempart naturel ; 2^o bombardement et, s'il y a lieu, prise d'assaut de Tananarive.

L'état-major général accompagne la brigade Voyron. Nous partons à 7 heures du matin, au bruit des canons ennemis qui tirent sur notre arrière-garde. Pour mieux suivre les mouvements des brigades, le Général en chef va se placer sur une colline d'où l'on découvre tous les environs. Au pied de cette colline s'étendent de vastes rizières bordées de digues étroites ; la route les traverse pour monter ensuite à flanc de coteau ; à droite, dans la plaine, se trouve un grand village dans les rues duquel sont embusqués de nombreux soldats hovas. A gauche et un peu plus en arrière, tout notre convoi est rassemblé dans une sorte de cul-de-sac limité par les mamelons environnants.

Devant nous, trois collines, couronnées chacune par une batterie ennemie, se dressent sur une seule ligne comme un rempart, laissant voir plus en arrière, par une échancrure, la montagne de Tananarive avec la grappe de maisons accrochées à ses flancs et sa couronne de palais.

Le combat est déjà commencé ; les batteries ennemies nous ont aperçus et tirent sur nous ; un de leurs obus éclate à 30 mètres d'une batterie d'artillerie que le Général en chef vient de poster sur le mamelon où nous sommes. La troupe hova abritée dans le village de droite lance des tirailleurs qui s'avancent dans les rizières, profitant des inégalités de terrain, des pans de murs, pour se défilier et nous envoyer des balles, qui passent au-dessus de nous en sifflant.

Nos canons répondent à l'ennemi coup pour coup ; au troisième obus, ils font taire la batterie installée sur la colline de droite ; les artilleurs hovas, poursuivis par nos projectiles, dégringolent la pente opposée ; ils reviennent cependant à la charge par trois fois. Nous n'avons pas encore rencontré une ténacité pareille.

Une compagnie d'infanterie de marine, bientôt suivie par une autre, chasse les tirailleurs ennemis des rizières, et monte à l'assaut des batteries, qui sont emportées une à une.

Nous voici installés sur les crêtes d'où l'ennemi nous canonait, et de leur sommet nous découvrons tous les quartiers de la ville. A la lorgnette, nous voyons même les habitants parcourant en grand nombre les rues étroites. Dans les carrefours il y a des attroupements de lambas blancs ; ils se pressent aussi fort nombreux sur les balcons suspendus aux étages des maisons qui nous font face.

Le général Voyron a posté ses canons sur l'emplacement d'une batterie ennemie, derrière un vieux mur en terre. Les Sakalaves, qui viennent de prendre d'assaut le pic de l'Observatoire, ont tué les artilleurs ennemis sur leurs pièces ; ils ont immédiatement retourné les canons et les ont braqués sur la ville ; comme ils étaient tout chargés, ils ont eu le plaisir d'envoyer aux Hovas les projectiles que ceux-ci nous destinaient ; ce sont les premiers obus qui sont arrivés dans la place.

Maintenant toute notre artillerie est en position : celle du général Metzinger à l'Observatoire, celle du général Voyron sur les crêtes nord ; elles commencent à bombarder la ville. Une batterie hova, installée sur une des terrasses du palais de la reine, répond à nos canons ; ses pièces sont pointées à merveille et ses obus passent à une très petite distance au-dessus de nos têtes. Le palais de la reine, qui couronne la crête de Tananarive et se détache tout entier sur le ciel, est une admirable cible pour nos artilleurs. Deux ou trois obus à mélénite tombent tout près de lui et font, en éclatant, une fumée épouvantable dans laquelle le palais tout entier disparaît pendant quelques instants.

Il est trois heures et demie : la batterie du palais semble réduite au silence ; déjà les troupes qui doivent donner l'assaut sont formées en six colonnes prêtes à se mettre en route ; tout à coup un officier, qui avait bra-

qué sa lorgnette sur le palais de la reine, annonce que le grand pavillon hova, qui flottait un instant auparavant au sommet d'une des tourelles, vient de disparaître. A-t-il été abattu par un projectile? A-t-il été amené volontairement? Pour se renseigner, le Général en chef fait venir une des grosses lunettes des batteries d'artillerie. Plus de doute : le pavillon royal a bien été amené ; à sa place flotte maintenant un grand drapeau blanc.

Le feu de nos batteries cesse à l'instant, et, un quart d'heure après, un des officiers d'ordonnance du général Metzinger vient annoncer au général Du-



LE PARLEMENTAIRE PRENANT CONGÉ. — DESSIN DE J. LAVÉE.

chesne qu'un parlementaire hova se présente aux avant-postes. C'est Mare Rabibissoa, le secrétaire du premier ministre. Il arrive en grand lamba blanc, chaussé de bottines vernies, tenant à la main l'inévitable chapeau de paille à larges bords. Il est porté en filanzane ; devant lui marche un groupe d'hommes nu-pieds, en costume national ; ils tiennent un drapeau blanc au bout d'une longue perche ; derrière, un autre groupe a également arboré, en guise de pavillon, un immense lamba blanc au bout d'un grand bâton.

Le général en chef a fait déployer le drapeau du 200^e de ligne ; ses trois couleurs flottent fièrement au-dessus de la garde d'honneur qui s'est arrêtée à quelques pas. Le Général reçoit le parlementaire devant un petit mur en terre qui masque nos canons. L'emplacement est couvert de tombes ; c'est, paraît-il, l'endroit où l'on exécutait les criminels ; les tombeaux renferment les restes des suppliciés.

Mare Rabibissoa n'a aucun pouvoir pour traiter ; il est envoyé par le premier ministre pour demander simplement de faire cesser le feu de nos batteries. La reine est encore au palais et Rainilaiarivony n'a pas quitté Tananarive.

Le Général en chef répond qu'il ne veut entrer en pourparlers qu'avec un personnage investi de tous les pouvoirs pour conclure la paix ; il cessera les hostilités pendant une demi-heure ; si, au bout de ce temps, le plénipotentiaire n'est pas arrivé, le bombardement de Tananarive recommencera et les colonnes donneront l'assaut.

Mare Rabibissoa se hâte de prendre congé et retourne vers le premier ministre de toute la vitesse de ses bourjanes. Pendant cette demi-heure, toutes les lunettes dont dispose la colonne légère sont braquées avec persistance sur la route qui conduit au palais.

Dix minutes avant le terme fixé, un nouvel ambassadeur arrive dans le même appareil. Cette fois, c'est Ratélifer, le propre fils du premier ministre, et il a reçu pleins pouvoirs de son père.

Le Général en chef exige l'entrée immédiate des troupes françaises à Tananarive, le désarmement de l'armée hova, la remise de tous les fusils, l'occupation le jour même de tous les postes de la capitale qui pourraient avoir un intérêt stratégique.

Le plénipotentiaire accepte tout et repart avec la même vitesse, non sans avoir vu, avant de remonter en palanquin, la première colonne de nos soldats s'ébranler sur la route qui mène à la ville. Il faut se hâter ; il est près de 5 heures du soir ; dans une heure le soleil aura disparu ; c'est peu de soixante minutes de jour pour entrer la première fois en vainqueur dans une ville aussi peuplée, dont les rues tortueuses, accidentées, profondément encaissées, sont si faciles à défendre, dans laquelle se trouve une armée pourvue d'excellents fusils, de munitions nombreuses, et qui nous a tenu tête pendant deux jours.

Le Général en chef renonce à entrer aujourd'hui dans la capitale ; le général Metzinger ira seul prendre le commandement des troupes qui camperont cette nuit dans Tananarive. Demain, le général Duchesne fera son entrée solennelle ; pour ce soir, nous irons bivouaquer encore une fois sous nos tentes, près des collines de l'Observatoire, où nous serons ventilés plus que nous ne le voudrions.

Avant qu'il fasse tout à fait nuit, nous courons réquisitionner l'hôpital anglais d'Isoavinandriana, qui se

trouve en dehors de la ville, à 500 mètres seulement de l'endroit où nous nous sommes arrêtés. Nos malades et nos blessés, qui nous suivent en cacolets depuis trois jours, auront, ce soir au moins, bonne nourriture et bon gîte.

1^{er} octobre. — Une belle journée et un clair soleil. A 7 heures du matin, nous nous mettons en route derrière le Général en chef. Nous sommes tous en flanelle bleue; les plus favorisés ont des gants.

Deux cavaliers, la carabine sur la cuisse, ouvrent la marche; puis vient un peloton de chasseurs d'Afrique précédant le Général en chef, qui s'avance seul, à cheval; tout l'état-major est groupé derrière lui; un autre peloton de cavalerie ferme la marche.

Le cortège suit la route de Tamatave; c'est la moins commode; mais, d'après les indications fournies par M. Ranchot, c'est celle que prennent toujours les vainqueurs ou les grands personnages pour faire leur entrée officielle dans la capitale.

Une foule nombreuse se presse le long de la route pour nous voir passer. Très respectueusement, les hommes enlèvent leurs grands chapeaux lorsque nous arrivons devant eux. Ils nous examinent attentivement et en silence; la figure de tous ces gens trahit simplement un vif sentiment de curiosité.

Les rues, dont les pentes sont excessivement raides, sont pavées de grosses pierres mal taillées et inégales. Dans certains quartiers, le pavé manque; il est remplacé par de profondes ornières creusées par les pluies; on ne peut mieux comparer les rues de Tananarive qu'à des lits de torrents ou de cascades desséchés. Malgré le décorum, nous sommes obligés, souvent, de mettre pied à terre pour ne pas nous rompre le cou. Au palais de la reine, toutes les fenêtres sont fermées; il en est de même au palais du premier ministre; partout ailleurs, la foule se presse, examinant avec curiosité le général Duchesne.

La place d'Andohalo, le quartier le plus central et le plus aristocratique, est occupé par un bataillon de tirailleurs algériens, dont les clairons sonnent aux champs; le drapeau déployé salue au passage le Général en chef. Plus loin c'est le quartier indien, dont presque toutes les maisons ont arboré le pavillon anglais. Lors du bombardement, beaucoup de riches Malgaches avaient fait de même, comptant, à tort ou à raison, être à l'abri de nos canons sous ces couleurs.

Nous trouvons à gauche une ruelle étroite dans laquelle nous ne pouvons nous engager qu'à la file indienne. Nous passons sous une grande porte et nous nous arrêtons dans la cour intérieure de la Résidence de France. C'est un immense palais en pierre avec perron monumental surmonté d'une marquise; il a grand air. La cour d'honneur est flanquée, de chaque côté de la porte d'entrée, de deux grandes constructions en briques, qui servaient à loger les employés et les bureaux.

Derrière le palais, le terrain s'abaisse en gradins successifs formant terrasses et reliés par de beaux escaliers en pierre. Sur une des terrasses s'élève la caserne, très confortable, de l'escorte; plus bas, deux petits bâtiments servaient, l'un pour l'infirmerie, l'autre pour le logement des officiers. Plus bas encore, le terrain, planté en jardins et en bosquets, descend en pente douce jusqu'au lac Anosy.

Nous nous sommes tous rangés dans la cour d'honneur; le Général a fait mettre le sabre à la main aux cavaliers de l'escorte; la compagnie de piquet présente les armes pendant que les clairons sonnent aux champs et



BATTERIE BOMBARDANT TANANARIVE (PAGE 134). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

que tous, tête nue, le cœur plein d'une émotion profonde, nous voyons s'élever lentement le vieux pavillon aux trois couleurs qui flottait autrefois sur la Résidence de France et qui avait été amené un an auparavant au départ du résident général. Le général Duchesne va s'installer dans le palais même; nous nous partagerons les locaux accessoires. J'établis mon domicile dans une chambre de l'ancienne infirmerie, où je trouve une couchette toute montée. Avec quel bonheur je vais m'y étendre! il y a si longtemps que je ne me suis glissé entre des draps blancs!



ARRIVÉE DU PARLEMENTAIRE HOVA (PAGE 135). — DESSIN DE GOTORBE.

XV

Détails rétrospectifs : les causes de la reddition de Tananarive; effet d'un obus bien envoyé. — Le *zoma*. — Difficultés d'argent. — Le casernement des troupes. — Les hôpitaux. — Les livrées des bourjanes. — *Te Deum* à la cathédrale. — Réception au Palais. — Arrestation de Rainilaiarivony. — Le premier ministre Rainisimbazafy.

2 octobre. — Nous apprenons des détails rétrospectifs intéressants sur la prise de Tananarive : le mouvement tournant que la colonne légère a exécuté autour de la capitale a complètement dérouté les Hovas; nous voyant abandonner la route directe, ils ont cru que nous renoncions à attaquer la ville et que nous rétrogradions vers Tamatave. La reine et le premier ministre, qui devaient se retirer dans le Sud et qui avaient commencé leurs préparatifs de départ, les ont immédiatement suspendus. Les habitants répandus dans les rues se livraient à toutes sortes de manifestations joyeuses; les maisons ont été illuminées dans certains quartiers. Le 29 septembre, quand nous nous sommes arrêtés à Ifaty, le premier ministre et son gouvernement persistaient encore dans leur erreur; ce n'est que le 30, quand ils nous ont vus prendre position pour attaquer leurs batteries, que la vérité s'est fait jour dans leur esprit; mais le temps manquait pour fuir : le premier ministre et la reine ont dû se résigner à attendre les événements.

C'est ce départ manqué qui a amené la reddition de la place dès les premiers coups de canon : le palais de la reine contenait des munitions de toute sorte et de grandes quantités de poudre; un de nos premiers obus à la mélinite est venu effondrer un petit hangar voisin de la cour d'honneur et des appartements privés de la reine, tuant une trentaine de personnes rassemblées en ce point de l'enceinte royale, et enveloppant de fumée et de débris l'endroit même où se tenait Ranavalona; un second obus pouvait mettre le feu aux poudres et faire sauter le palais tout entier avec ceux qui l'habitaient. La reine et le premier ministre prirent peur : le drapeau blanc fut aussitôt hissé. C'est grâce à ce concours heureux de circonstances tout à fait imprévues qu'un assaut meurtrier n'a pas été donné et que le Général en chef a pu éviter l'effusion du sang français.

3 octobre. — La reine est toujours enfermée dans son palais; le premier ministre ne donne pas signe de vie; mais la ville a repris à peu près sa physionomie habituelle. Les marchands ont ouvert leurs boutiques; les passants affairés se pressent dans les rues; le long des maisons s'installent de petits étalages en plein vent où les indigènes vendent des légumes et des fruits : oignons, piments, ananas, bananes, des nèfles du Japon, des patates, des pommes de terre d'excellente qualité que le pays betsileo envoie en quantité prodigieuse à Tananarive; tous ces produits sont d'un bon marché inouï.

Aujourd'hui vendredi, c'est jour de grand marché dans la capitale. La place où il se tient, le *zoma* comme on l'appelle, est située tout près de la résidence. Dès 7 heures du matin, toutes les rues qui y conduisent sont encombrées de citoyens affairés, d'officiers en filanzanes, de troupiers allant aux emplettes, d'auxiliaires kabyles ou sénégalais conducteurs de mulets, de campagnards apportant leurs légumes, leurs volailles, des paquets de rabanes, des paniers, des lambas ou des chapeaux. La place du marché est remplie de petits hangars bas couverts de chaume sous lesquels les vendeurs tiennent boutique : ces hangars sont rangés sur

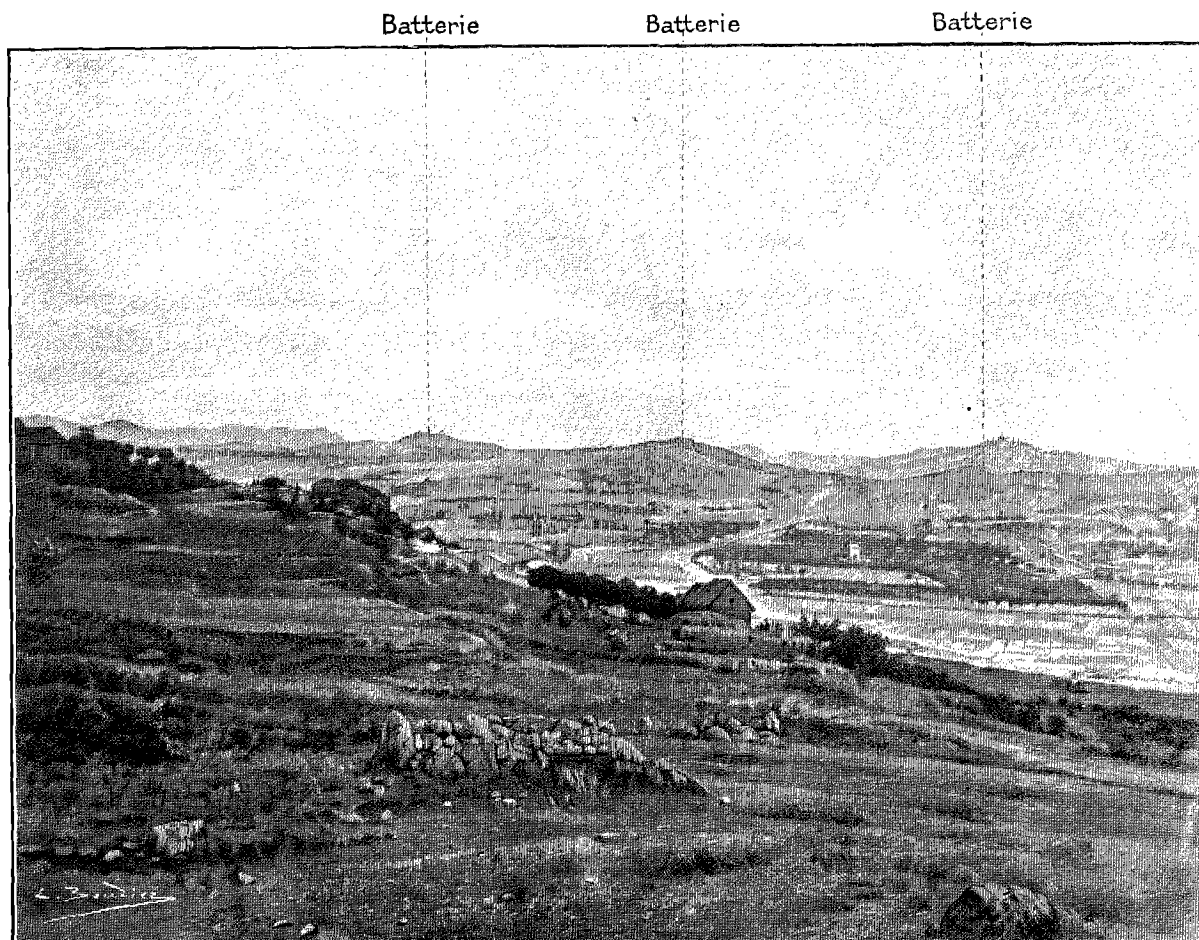
plusieurs lignes très rapprochées les unes des autres, limitant dans leur intervalle d'étroites ruelles. Chacune de ces ruelles a sa spécialité : ici les bouchers, là les tailleurs, plus loin le marché aux cannes à sucre, aux nattes, à la volaille, les chapeliers, les merciers, etc. Les chapeaux de paille forment l'une des plus importantes branches de commerce; ils sont fabriqués dans le pays; les plus beaux, à très larges bords et à paille extrêmement fine, ne valent pas plus de 1 fr. 50 l'un. Un autre couvre-chef extrêmement apprécié des indigènes, c'est la calotte en velours ou en drap à broderies multicolores, du modèle de celles dont raffolent nos concierges. Elle coûte relativement très cher; les plus riches Hovas s'en parent avec orgueil. Les sœurs catholiques indigènes de la confrérie de Saint-Joseph de Cluny viennent d'en offrir une superbe au Général en chef.

Dans le quartier des merciers, les étalages sont très intéressants à examiner en détail. Les marchands, assis sur leurs talons, ont étalé devant eux sur une natte un assortiment d'objets variés : allumettes suédoises, aiguilles, boutons, du fil, des rubans, des pastilles de menthe, des bonbons anglais et même des drogues médicinales : sulfate de quinine, sulfate de cuivre, de l'iodure de potassium dont les Hovas font un si fréquent usage, et pour cause!

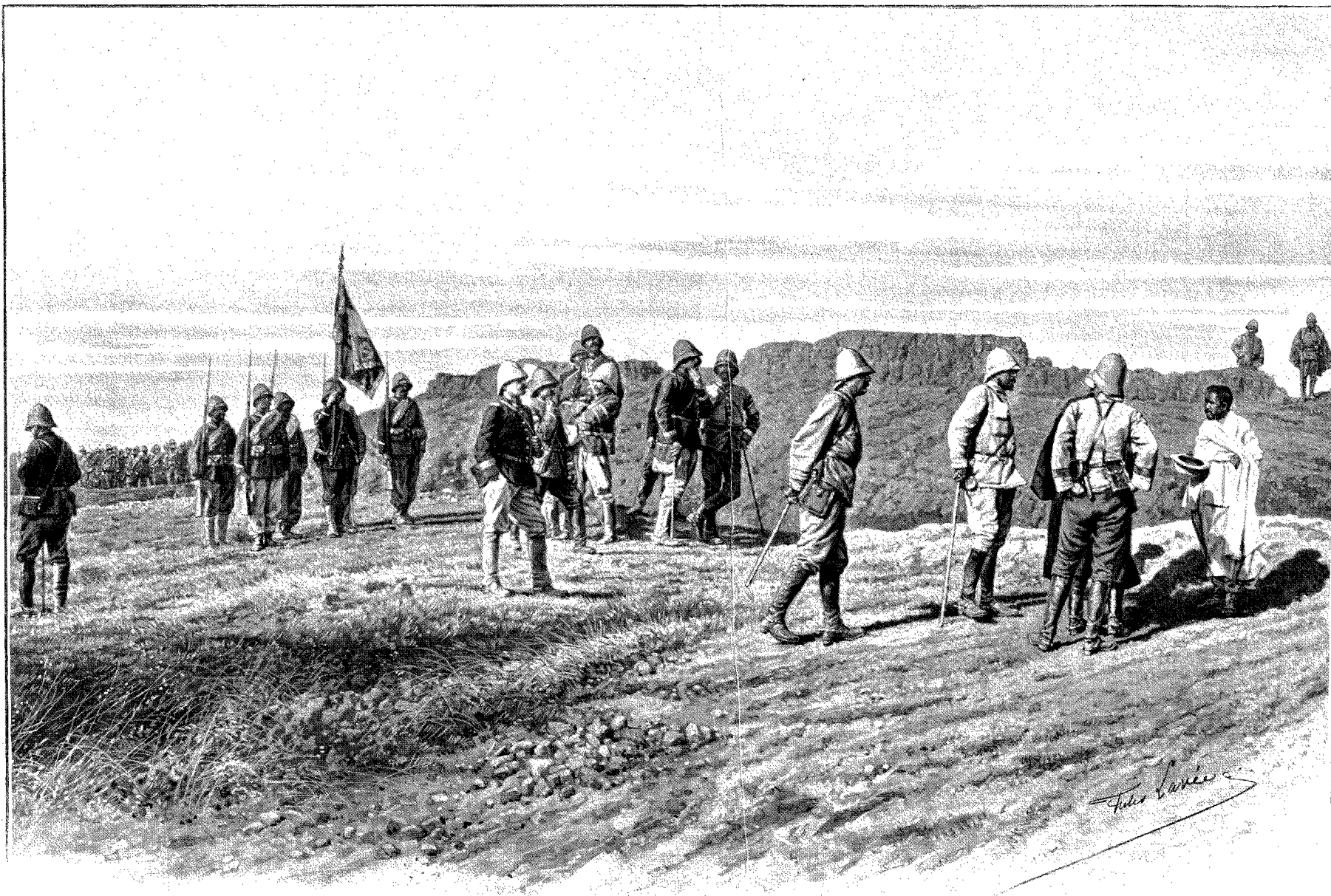
On trouve de tout dans cet immense caravansérail, qu'on appelle le zoma de Tananarive : des lambas pour ensevelir les morts ou pour parer les vivants aux fêtes solennelles, des *sampy*, petites idoles du foyer auxquelles le populaire assigne une puissance merveilleuse, et même des esclaves qui se vendent le long d'un petit mur en terre contre lequel les chalands les adossent pour les examiner plus à leur aise. Depuis notre arrivée, le marché aux esclaves est désert.

Avant l'occupation de Tananarive, les transactions se faisaient exclusivement à l'aide de la pièce de 5 francs en argent, coupée en morceaux plus ou moins menus; chaque marchand était muni d'une petite balance pour peser ces morceaux. On admettait que 27 grammes de monnaie coupée étaient l'équivalent d'une pièce de 5 francs entière. La différence de poids constituait le prix du change. D'ailleurs la valeur de la pièce entière variait suivant la beauté de la frappe et le millésime; les Malgaches n'acceptent pas volontiers les pièces de 5 francs antérieures au règne de Louis-Philippe; ils refusent également toutes les pièces qui ne sont pas françaises.

A cause de ces coutumes nous craignons, avant notre arrivée dans la capitale, que notre monnaie division-



LA LIGNE DES BATTERIES ENNEMIES (PAGE 134). — DESSIN DE BOUDIER.



REDDITION DE TANANARIVE, ARRIVÉE DU PARLEMENTAIRE MOVA (PAGE 135). — DESSIN DE J. LAVÉE.

naire ne fût pas acceptée sur le marché hova. Bien au contraire, elle a été prise très facilement par les paysans comme par les citadins. La monnaie de billon elle-même passe sans difficulté. Seules les pièces d'or, qui ne sont pas encore suffisamment connues, sont refusées par les indigènes. Elles sont au contraire très bien acceptées par les Indiens établis à Tananarive. Ceux-ci connaissent même la valeur de nos billets de banque et les prennent assez facilement en échange de leurs marchandises.

La colonne légère se trouve, au point de vue de l'argent, dans une situation assez précaire depuis son arrivée dans la capitale. Toujours à cause des difficultés de transport, le service de la Trésorerie n'a pu monter avec elle; comme nous n'avons pas encore les moyens de nous ravitailler par Andriba, il a fallu, dès l'arrivée, faire vivre les troupes avec les ressources locales, qui sont plus que suffisantes; les quelques milliers de francs que les officiers et les comptables ont emportés avec eux vont être vite épuisés par les achats sur place. Heureusement, M. Delhorbe, le directeur du Comptoir d'Escompte, qui est monté avec nous à Tananarive, a pu faire rentrer une partie des fonds prêtés avant la guerre à quelques Hovas. Il les a mis à la disposition du général Duchesne

et ils nous permettront de vivre en attendant l'arrivée du Trésor, que le commandement a donné l'ordre de faire venir au plus vite.

4 octobre. — Une partie des troupes est campée aux environs, où elle occupe les points stratégiques les plus importants; le reste est logé en ville dans les temples protestants, dans des écoles et dans de grandes maisons appartenant au premier ministre, à la reine ou aux grands personnages malgaches. Ici tout appartient à la famille de la reine, au premier ministre ou à ses favoris.

L'autorité militaire s'occupe de faire construire pour les hommes de troupes des lits malgaches, qui seront complétés avec des paillasses remplies de paille de riz. De la farine monte de Tamatave pour la fabrication du pain; en attendant, nos hommes mangent du pain de guerre ou de petits gâteaux de riz qu'ils achètent sur le marché; quand ils pourront se procurer du pain, ils vivront dans l'abondance, car la viande, les volailles, les légumes de toutes sortes, le lait frais, les œufs, abondent sur le marché et sont livrés à des prix extrêmement avantageux. Nos braves troupiers peuvent enfin se reposer de leurs grandes fatigues et ils en ont vraiment besoin. Ils sont arrivés ici à bout de forces, complètement épuisés par l'effort surhumain qu'ils avaient accompli. Ils ont tenu jusqu'au bout, surexcités par le désir de parvenir au but; mais, une fois ce but atteint, beaucoup ont vu leurs forces tomber tout d'un coup et il a fallu les faire entrer en masse dans les hôpitaux.



LE GÉNÉRAL DUCHESNE (CLICHÉ PIERRE PETIT).

Le Général en chef a consacré sa première visite aux deux établissements hospitaliers organisés dès la première heure dans des locaux réquisitionnés et avec du matériel acheté un peu partout dans la ville. Il ne fallait pas songer à attendre que les couchettes et les approvisionnements hospitaliers réglementaires aient eu le temps de monter de Majunga ou de Tamatave. Dès le lendemain de l'entrée à Tananarive, nous avions plus de trois cents malades; ils ont été répartis dans deux établissements : l'hôpital anglais et l'ancienne école des sœurs.

Le Général en chef commence sa visite par l'hôpital anglais : dans de grandes salles aux murs peints à l'huile, où sont suspendues çà et là quelques chromolithographies représentant la reine Victoria en costume de gala ou des scènes de la Bible, sont disposées des couchettes en fer munies de draps blancs, où nos pauvres petits soldats malades, après les dures journées passées à cacolets ou à mulets, et les nuits de souffrance sous la tente mal close, peuvent enfin trouver un peu de confort. Partout règne la méticuleuse propreté anglaise : les planchers soigneusement cirés, les grandes fenêtres aux vitres immaculées, tendues de rideaux blancs qui tamisent les rayons du soleil, donnent l'illusion d'un hôpital européen bien tenu. Seuls les infirmiers malgaches qui circulent sans bruit grâce à leurs pieds nus et qui, eux aussi, ont une tenue d'une irréprochable propreté, montrent que nous sommes bien en pays hova.

L'autre hôpital est situé au centre de la ville, près de la place d'Andohalo, dans une série de bâtiments construits sur une succession de terrasses : c'est l'ancienne école des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Aux murs des salles sont encore suspendus des cartes géographiques, des tableaux d'honneur où sont inscrits des noms bizarres, impossibles à retenir. Les tables des classes, les estrades des maîtresses ont été remplacées par des lits

hovas faits comme nos lits de sangle avec une toile solidement tendue sur un cadre de bois monté sur quatre pieds. Il a fallu ici tout improviser en trois jours pour recevoir les 200 malades que contient actuellement l'hôpital. Les lits ont été réquisitionnés un peu partout : chez les sœurs, à l'hôpital norvégien, au collège des Pères Jésuites. Avec de la toile achetée au marché on a confectionné rapidement des draps, des enveloppes de paille, même des chemises de rechange pour les malades, qui arrivaient avec du linge en loques. Les Hovas sont très intelligents et infiniment plus habiles que les Sakalaves. Grâce à la division du travail, tout a été achevé en très peu de temps. Nous avons même trouvé des infirmiers indigènes qui au bout de quelques leçons nous ont rendu de très grands services. Il était temps, car nous n'avions plus d'infirmiers français. Des quarante emmenés au départ de Suberbieville, il en restait deux à peu près valides à l'arrivée à Tananarive. Les autres avaient été évacués pour maladie ou étaient morts à la peine.

Il est impossible d'aller à cheval ou même à pied dans les rues de la capitale. Le cheval glisse sur les gros pavés inégaux ; à pied, étant données la pente et les difficultés du terrain, on se fatigue trop vite. Les montées sont tellement raides, qu'en certains endroits il faut se hisser à l'aide des mains. De toute nécessité, les officiers ont dû se procurer des bourjanes et un filanzane. Ce n'a pas été commode au début : presque tous les porteurs de filanzanes sont des esclaves des Hovas de haute caste ; leurs maîtres leur avaient défendu expressément de servir les Français. Heureusement le général Duchesne y a mis bon ordre.

Les porteurs de Tananarive diffèrent autant des bourjanes sakalaves que j'employais à Nossi-Comba qu'un cheval de selle diffère d'un gros cheval de ferme ; ils forment une confrérie spéciale dont les adeptes s'entraînent dès l'enfance à ce rude métier. Sur leur dos, on glisse littéralement, sans secousse aucune, sans fatigue ; on passe sans effort par des chemins impossibles, qui dans les commencements vous donnent le vertige. Ces porteurs ont le pied extrêmement sûr ; longeant une profonde ornière, ils savent se cramponner à une petite pierre, à un tronc d'arbre sur lequel nous glisserions avec nos gros souliers ferrés.

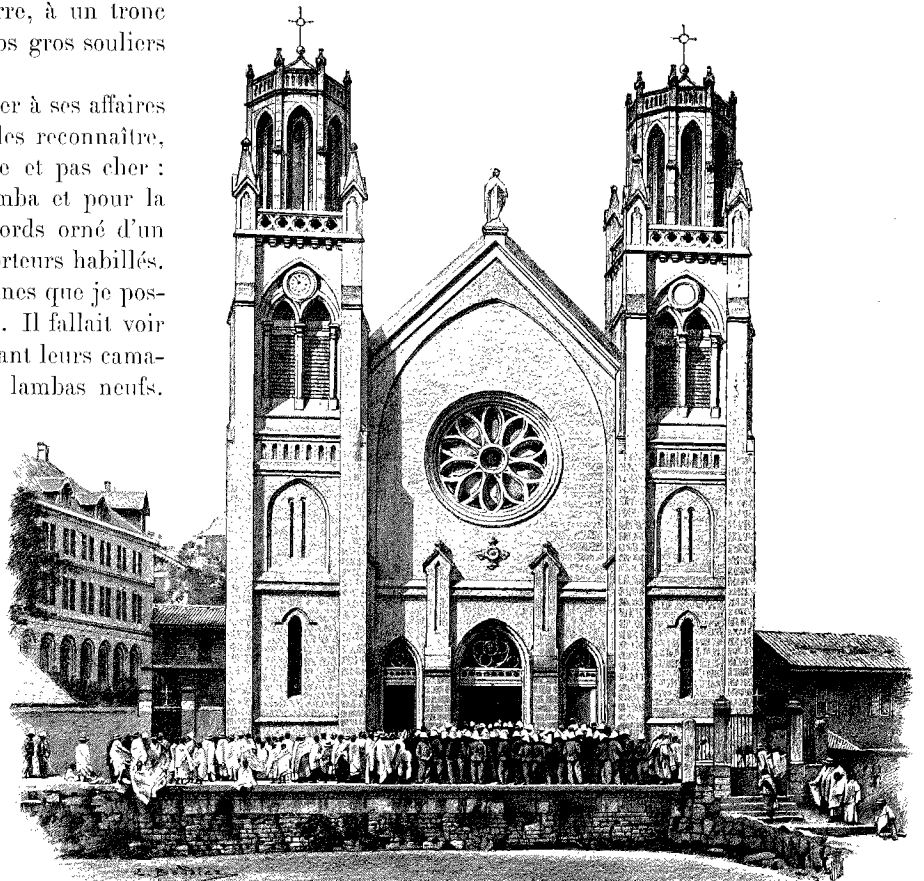
Chacun de nous a maintenant pour aller à ses affaires une équipe de bourjanes auxquels, pour les reconnaître, il a donné une livrée spéciale. C'est facile et pas cher : quelques mètres de cotonnade pour le lamba et pour la chemise, un chapeau de paille à larges bords orné d'un ruban de la couleur préférée, et voilà les porteurs habillés. Coût, 10 francs en totalité pour les 6 bourjanes que je possède. J'en ai fait l'emplette hier au zoma. Il fallait voir leur joie au retour ! Ils se pavanaient devant leurs camarades, fiers de leurs chapeaux et de leurs lambas neufs.

Le Général en chef a une livrée rose, le général de Torcy une livrée bouton-d'or. Le directeur du génie et moi, nous avons choisi un ruban blanc semé de petits dessins bleu foncé. C'est une joie pour nous de nous promener dans la ville en cet attirail, et nos bourjanes la partagent ; ils sont même beaucoup plus bruyants que nous.

6 octobre. — C'est fête aujourd'hui dimanche pour la colonne expéditionnaire. L'aumônier de l'hôpital militaire, le seul prêtre catholique que possède Tananarive à l'heure actuelle, a demandé au Général en chef l'autorisation de chanter un *Te Deum* solennel en l'honneur de la paix dans la superbe cathédrale que les Jésuites ont



LE GÉNÉRAL DE TORCY. — DESSIN DE RONJAT.

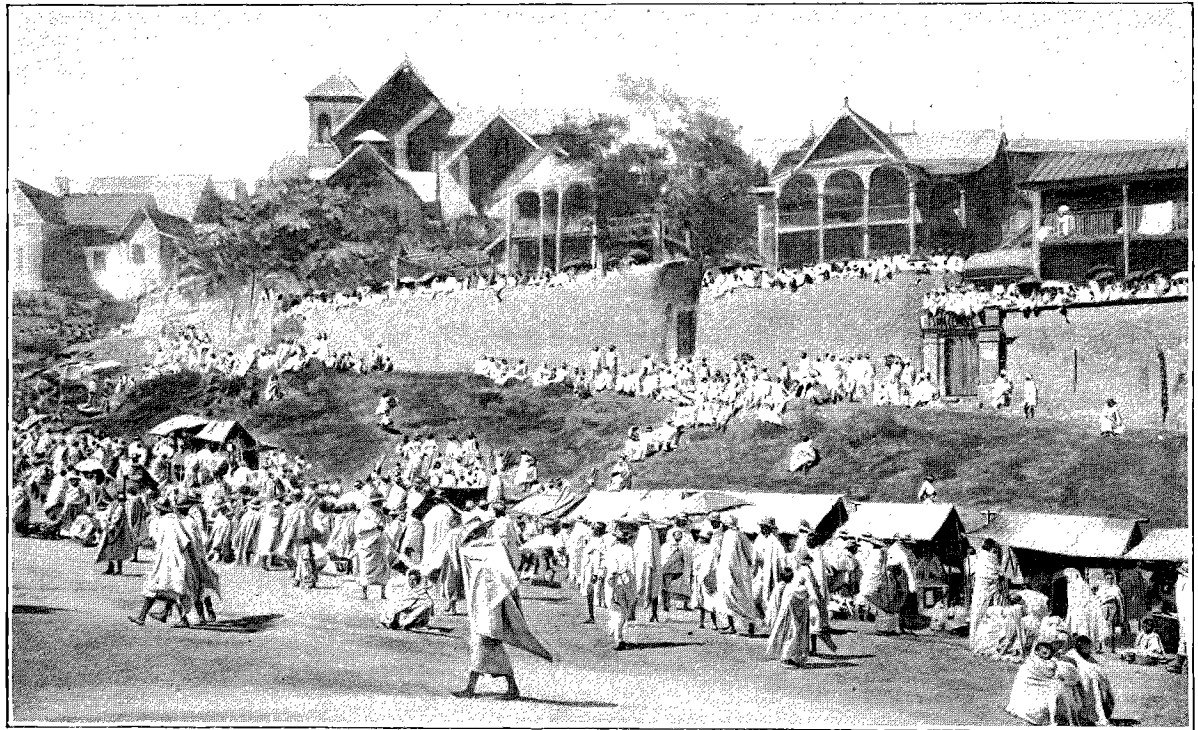


CATHÉDRALE DE TANANARIVE : LA SORTIE DU « TE DEUM ». — DESSIN DE BOUDIER

édifiée place d'Andohalo, et qui doit ce même jour rouvrir ses portes, fermées depuis le commencement des hostilités. Nous allons tous y assister, les généraux en tête, et nous nous mettons en route à 8 heures du matin sur le dos de nos bourjanes équipés à neuf. Presque tous les officiers sont en filanzane; c'est dans la rue un défilé ininterrompu de ces chaises à porteurs lancées à toute vitesse. Les piétons indigènes se rangent prudemment le long de la chaussée, conformément aux anciens usages de la police locale. Quand ils tardent trop à se garer, le porteur de tête leur lance un appel bref qui les fait immédiatement s'effacer.

Il y a foule sur le parvis de la cathédrale à l'arrivée du Général en chef; toute la garnison est là. La basilique a ouvert toutes grandes ses trois portes et lorsque le général Duchesne fait son entrée, les grandes orgues, maniées avec une maestria toute militaire par un officier du 200^e de ligne, attaquent une marche triomphale.

Les Malgaches raffolent de musique; les orgues de la cathédrale sont pour eux un véritable régal: la veille, lorsqu'on a su en ville que l'église rouvrirait ses portes, le public a demandé partout si l'orgue se ferait entendre. La réponse affirmative a attiré un concours énorme d'indigènes, protestants aussi bien que catholiques.



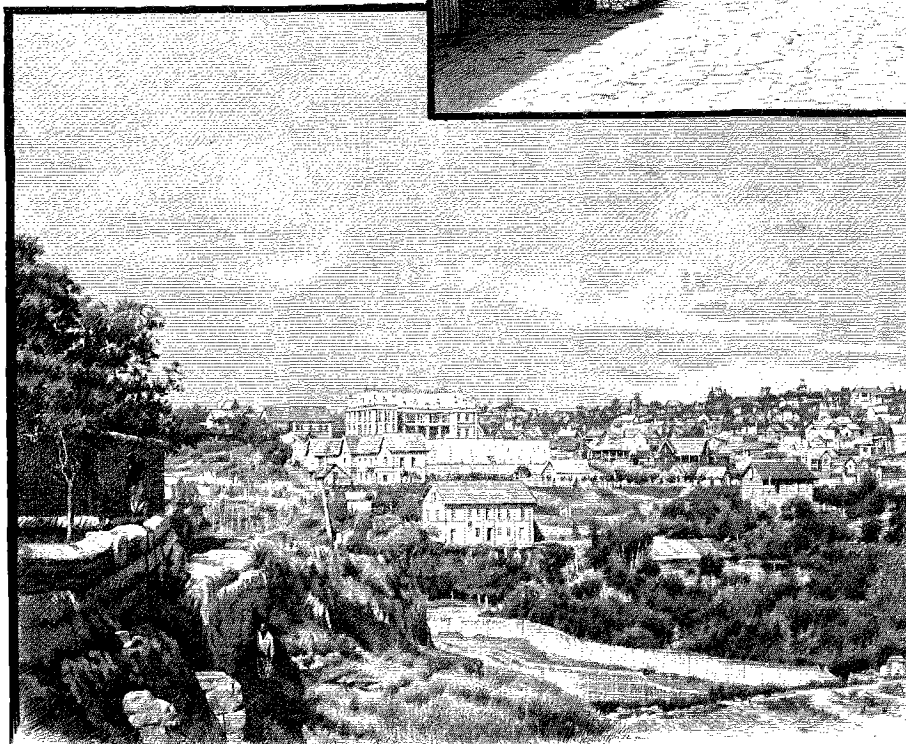
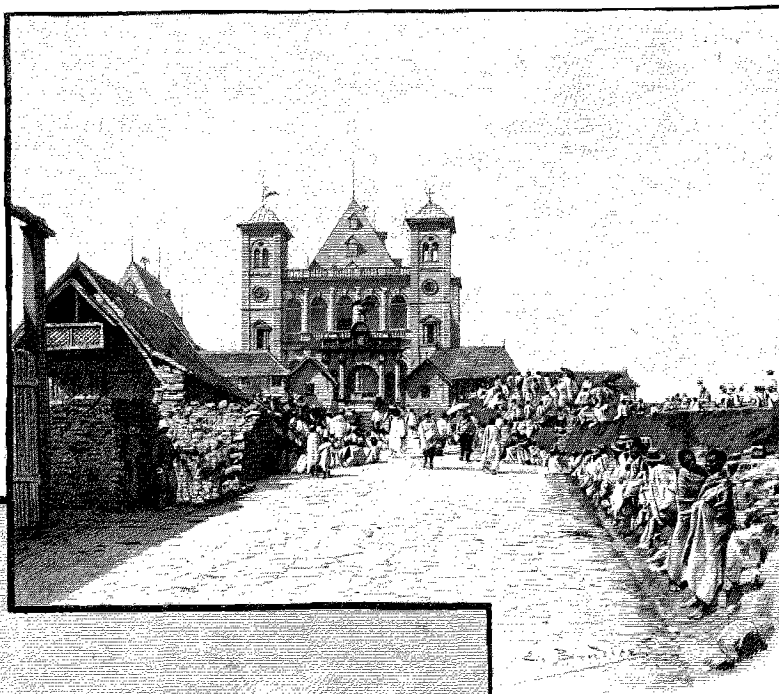
LES CURIEUX SUR LE PASSAGE DU GÉNÉRAL EN CHEF. — DESSIN DE PROFIT.

Cette vaste cathédrale aux vitraux de couleur tamisant la lumière, l'autel ruisselant d'or, la fumée de l'encens, la voix grave de l'orgue, produisent sur nous tous une impression extrêmement vive. Quel contraste avec ces petites messes basses dites chaque dimanche en colonne sous un pauvre gourbi d'herbe sèche! Il me semble, en fermant les yeux, que je suis en France, dans la belle église à l'ombre de laquelle j'ai grandi.

Les Hovas sont enchantés du traité imposé par la France. Ils ne comptaient pas qu'on leur ferait la part aussi belle. La reine a donné sa signature le lendemain même de notre arrivée; elle vient de recevoir en grande pompe le Général en chef dans son palais. Les officiers qui ont assisté à cette réception sont revenus complètement désillusionnés.

Vu du dehors et surtout d'un peu loin, le palais a grand air avec son énorme cube de maçonnerie percé de hautes fenêtres, et ses quatre tourelles d'angle où flotte le pavillon hova, qu'on a autorisé la reine à arborer de nouveau; mais, aussitôt qu'on est entré, la bonne impression s'efface. D'abord la reine n'habite pas le grand palais, mais une petite maison voisine qui n'a rien de majestueux. Sa Majesté Ranavalô III a, malgré son teint noir, assez bonne tournure dans son costume de gala: robe en velours rouge à grande traîne brodée d'or, diadème un peu théâtral rappelant celui que porte Sélika dans *l'Africaine*; mais quel cadre grotesque! Autour d'elle, une rangée de guenons toutes noires, en robe de soie ou de satin aux couleurs aveuglantes (rouge vif, jaune d'or, vert-pomme) taillées à la mode d'il y a deux ans. Presque pas de meubles. Aux murailles, des chromolithographies et un affreux papier représentant la prise de Malakoff avec des zouaves montant à l'assaut en brandissant leurs fusils.

16 octobre. — Le Général en chef vient de frapper un grand coup : Rainilaiarivony, le premier ministre, malgré ses protestations d'amitié, agissait en sous-main pour entraver nos projets. Le désarmement prescrit ne se faisait pas : conformément aux conventions, les Hovas nous apportaient bien des fusils et des cartouches, mais c'étaient de vieilles armes, d'un modèle suranné. Les sniders, les winchesters, les remingtons, restaient introuvables. De plus, fâcheux in-



1. LE PALAIS DE LA REINE; 2. LA RÉSIDENCE DE FRANCE. — DESSIN DE BOUDIER.

dice, les bourjananes que nous cherchions à engager avaient peur de passer contrat avec nous. Ces gens, presque tous esclaves des Hovas de haute caste, avaient reçu de leurs maîtres défense de nous servir. Les Indiens eux-mêmes, avec qui nous voulions conclure des marchés pour le ravitaillement des troupes, annonçaient tout bas qu'ils avaient bien en magasin les marchandises demandées, mais qu'ils avaient l'ordre formel de ne vendre à aucun prix aux Français.

Il fallait en finir. M. Ranchot, le conseiller politique du Général en chef, accompagné de deux officiers de l'état-major, se rendit au palais de la reine, qui, depuis notre entrée dans Tananarive, est gardé par une compagnie d'infanterie installée dans la cour d'honneur. Il prit à part l'officier qui commandait cette troupe, lui apprit qu'il entraînait dans le palais pour s'entretenir avec le premier ministre, et l'avertit que si dans un quart d'heure il n'avait pas reparu, la consigne donnée par le Général en chef était de faire pénétrer les soldats dans les appartements, où ils recevraient les instructions nécessaires.

M. Ranchot trouva Rainilaiarivony dans une des salles du palais, et le mit immédiatement au courant du but de sa visite. Il lui dit en substance que, puisqu'il ne pouvait plus faire exécuter le traité qu'il avait signé, c'est que son crédit avait diminué; dans ce cas il pouvait lui arriver malheur, car il avait beaucoup d'ennemis; on reprocherait alors aux Français de ne l'avoir pas suffisamment gardé; il valait donc mieux le mettre en lieu sûr au milieu de nous, avec une garde française. « Mais comme je ne veux pas que vous vous ennuyiez en notre compagnie, ajouta M. Ranchot, vos deux secrétaires Rasanjy et Marc Rabibisoa vous accompagneront. »

A la fin de cette conversation, la voix de notre représentant s'étant un peu élevée, l'officier de garde en profita pour se présenter dans la salle où avait lieu l'audience. Le premier ministre comprit aussitôt : il prit son chapeau et sortit suivi de ses deux secrétaires. La compagnie d'infanterie présenta les armes au passage, mais

se rangea ensuite de chaque côté du filanzane de Rainilaiarivony, qui fut ainsi conduit jusqu'à la maison de son petit-fils, où il fut interné. Deux officiers d'état-major, se relayant entre eux, restèrent près de lui avec ordre de ne pas le perdre de vue un seul instant.

Le soir même, toute la ville commentait l'événement, qui eut un retentissement énorme. La reine commença par pleurer sur la captivité de son mari; elle se consola vite, attendu que ce mari était vieux, et que la raison d'État voulait qu'elle en eût un autre qui peut-être serait plus jeune; le Général en chef avait d'ailleurs à différentes reprises manifesté l'intention de s'appuyer sur le parti de la cour, qui gagnerait de cette façon tout ce que perdait en influence celui de l'ex-premier ministre. Le lendemain, les larmes étaient séchées; la reine faisait dire au général Duchesne qu'elle était satisfaite et elle s'informait de sa santé.

Le Général en chef s'empressa de profiter de ces bonnes dispositions pour faire arrêter dans l'entourage de la reine quatre hauts personnages de la cour, qui s'étaient compromis par leur violence et leurs exactions, et qui étaient exécrés par le peuple. Ils seront conduits sous bonne escorte à Majunga à la suite du général Metzinger et de la première brigade, qui partent après-demain pour gagner la côte par la route d'Andriba et rentrer en France. Les prisonniers seront internés à Nossi-Bé jusqu'à nouvel ordre; on les autorise à voyager en filanzane portés par leurs propres bourjanas.

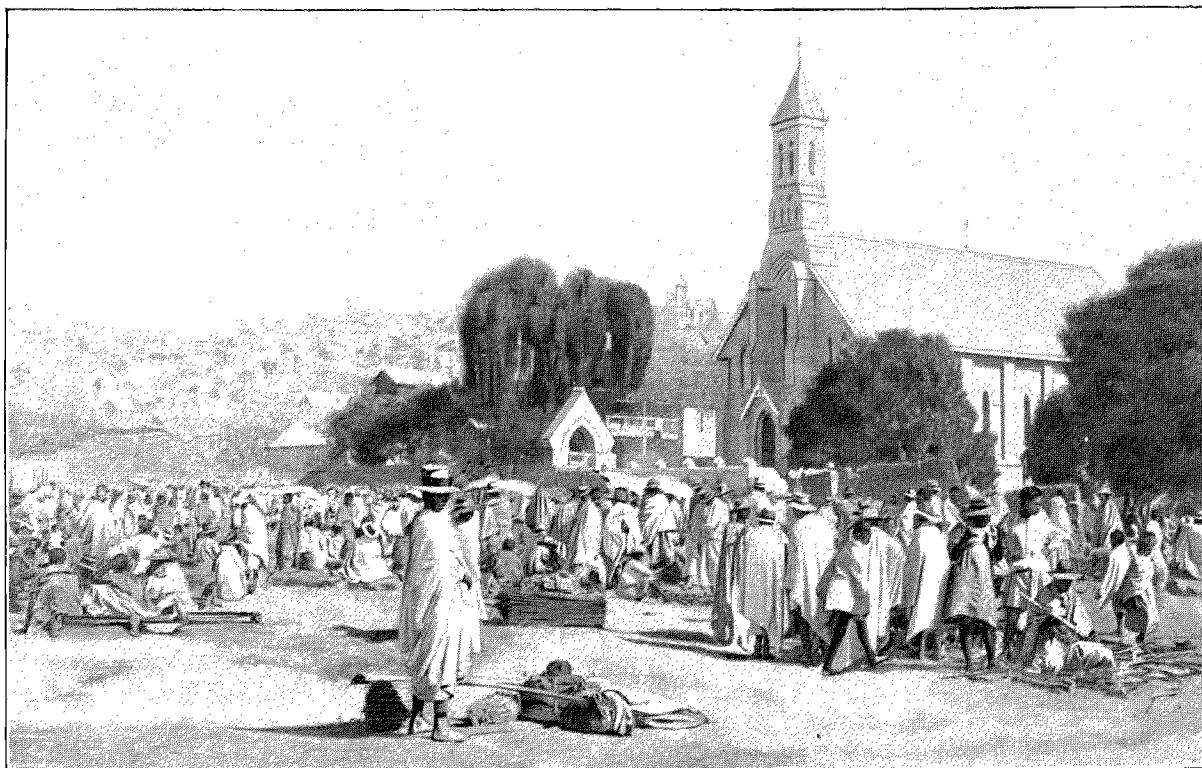
Il n'est pas facile de remplacer Rainilaiarivony à la tête des affaires : à lui seul, il personnifiait le gouvernement malgache tout entier; c'était un autocrate absolu, et la reine entre ses mains n'était qu'un instrument docile. Le Général en chef a choisi pour remplir les fonctions de premier ministre Rainisimbazafy, 15^e honneur, ancien ministre de l'intérieur. C'est un gros homme un peu épais, marchant difficilement et qui ne paie pas de mine. Ses nouvelles fonctions en font de droit le mari de la reine. Quand on l'a proposé à Ranavalô III, celle-ci a d'abord demandé avec une moue significative si le candidat jouirait de toutes les prérogatives attachées à la fonction. Le Général en chef s'est empressé de répondre qu'il était décidé en principe que le nouveau premier ministre n'habiterait pas le palais. Ranavalô rassurée fit immédiatement introduire Rainisimbazafy, qui attendait dans une pièce voisine. « Je te nomme premier ministre », lui dit-elle. Le gros homme porta la main à son front et s'inclina profondément. « Il a été décidé que tu n'habiterais pas au palais ! » Nouvelle inclination plus profonde et plus soumise; et ce fut tout. Le lendemain, une affiche de couleur blanche (la couleur officielle), surmontée comme d'habitude de la couronne royale, était placardée dans toutes les rues de Tananarive; elle annonçait au peuple que, « en raison de son grand âge, Rainilaiarivony avait besoin de repos et que la reine avait désigné Rainisimbazafy pour le remplacer dans ses fonctions de premier ministre et de commandant en chef de l'armée malgache ».

(A suivre.)

EDOUARD HOCQUARD.



OFFICIER EN FILANZANE. — DESSIN DE SLOM.



PLACE D'ANALARÉLY A TANANARIVE (PAGE 147). — DESSIN DE PROFIT.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR¹

(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

XVI

Kabar solennel. — Le discours de Ranavalona III. — Kabyles et Sénégalais. — Le palais de l'ex-premier ministre : une garde-robe bien montée. — Les archives des affaires étrangères.



FEMME DONNANT À BOIRE À UN PASSANT.
DESSIN DE RONJAT.

TOME III, NOUVELLE SÉRIE. — 13^e LIV.

AUJOURD'HUI 21 octobre est le jour choisi par la reine pour le grand kabar dans lequel elle doit présenter solennellement à son peuple le nouveau premier ministre. Dès le matin toutes les digues qui, à travers les rizières, relient les villages environnants à la capitale se couvrent de lambas blancs. Une animation extraordinaire règne dans les rues de la ville : hommes et femmes endimanchés accourent à la place d'Andohalo. Des fonctionnaires de la cour, des dames d'honneur de la reine, passent en filanzane au grand trot de leurs bourjanes, se rendant au palais pour prendre place dans le cortège officiel : les hommes en redingote ou en frac noir, avec le chapeau de soie et les souliers vernis ; les femmes en grande toilette européenne, les pieds très petits chaussés de fines bottines, les mains irréprochablement gantées de blanc ; une ombrelle protège contre le soleil leur teint couleur de pain d'épice.

Pour mieux voir, je me suis installé sur un terre-plein dominant le chemin par où doit arriver la reine : la place, les terrasses voisines, les balcons des maisons environnantes regorgent de monde ; les lambas blancs sont tellement pressés que, vue d'où je suis, la place paraît comme saupoudrée de neige. Le Général en chef, qui ne veut à aucun prix que la

1. *Suite. Voyez p. 61, 73, 85, 97, 109, 121 et 133.*



UN COIN DE RUE À TANANARIVE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

marchant sur quatre rangs, armés de lances, vêtus de blanc et coiffés d'une petite toque assez gracieuse. Vient ensuite la longue théorie des dames d'honneur et des parentes de la reine portées par leurs bourjanès; ces dernières se reconnaissent à leurs robes rouges; le rouge est la couleur royale, et la famille seule de la reine a droit de la porter dans les cérémonies officielles. Un groupe de redingotes noires et de chapeaux de soie représente le gouvernement malgache; un parent de Ranaïalo porte en sautoir le grand cordon de Radama II.

La reine paraît enfin, précédée de sa musique qui joue l'air national hova et d'une troupe de femmes qui chantent en battant des mains. Portée en palanquin sous un grand parasol rouge, elle est vêtue d'une robe en velours de même couleur, brodée d'or.

Aussitôt que la reine a pris place sur une sorte d'estrade recouverte d'un dais en étoffe rouge et verte, la musique du palais reprend l'air national, bientôt suivi de *la Marseillaise*, que l'entourage de la reine écoute debout. Puis Ranaïalo se lève et un grand silence se fait tout à coup dans la foule, pendant que d'une voix ferme la reine lit au peuple une adresse dont elle tient le texte dans sa main gantée de blanc : « La guerre est finie, dit-elle; tous les habitants des campagnes doivent rentrer dans leurs maisons et cultiver leurs champs; aux quatre points cardinaux, les routes doivent s'ouvrir. Les Français sont les frères des Hovas; il faut que ceux-ci les traitent comme tels. On a répandu partout des bruits mensongers. On a dit que les Vazahas faisaient la conquête des peuples pour les entraîner ensuite à la guerre comme mercenaires; on a dit aussi que les soldats noirs, qu'ils ont amenés en Imerina, prenaient les petits enfants pour manger leur cœur et boire leur sang. C'est faux! Les Vazahas sont bons et justes; ils rendront les Malgaches heureux. »

Après la présentation du premier ministre au peuple et un discours de Rainisimbazafy, Ranaïalo regagne son palais, précédée de sa musique et des dames d'honneur, avec le même appareil qu'à l'arrivée.

22 octobre. — La légion étrangère et le 200^e de ligne repartent aujourd'hui pour la côte, refaisant en sens inverse la route que nous avons parcourue avec tant de peines et de fatigues. Du bataillon du 200^e il reste 120 hommes au plus; les autres sont morts, rapatriés ou malades dans les hôpitaux.

Les conducteurs kabyles, qui n'avaient été engagés que pour la durée de la guerre, vont aussi partir; ce sera une grande joie pour eux et un soulagement pour le Corps d'occupation. Ces malheureux, dont la plupart sont minés par la fièvre et dont beaucoup sont dévorés par de larges ulcères, ont perdu toute énergie et toute gaieté;



LE MARCHÉ AUX CHAPEAUX. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

cérémonie soit troublée, a consigné la troupe dans ses casernes et défendu aux officiers de se promener dans les rues pendant la durée du kabari. Les postes français que la reine rencontrera sur son passage doivent prendre les armes et lui rendre les honneurs. Une des casernes des tirailleurs algériens donne justement sur le petit chemin que va suivre la cour pour se rendre à Andohalo.

A 10 heures et demie précises, un clairon annonce l'arrivée du cortège; une poussée se produit dans la foule; le poste des tirailleurs prend les armes.

Voici d'abord un héraut armé d'une longue canne, qui fait ranger la foule; puis des fonctionnaires du palais qui commandent du haut de leurs filanzanes à une escouade d'agents de police malgaches. Ils précèdent des soldats de la garde royale

ils n'aspirent plus qu'à rentrer dans leur pays. Les auxiliaires sénégalais, au contraire, ont gardé leur bonne humeur et leur bonne santé. Gais, toujours riant, prêts à tout, même à faire le coup de feu s'il en était besoin, ce sont de précieux serviteurs. Ils se plaisent beaucoup à Madagascar et font très bon ménage (trop bon peut-être) avec les Hovas : chaque Sénégalais a pris pension et même logement chez un propriétaire indigène, qui le reçoit dans sa case, après le service fait à la caserne, et qui lui donne une hospitalité des plus écossaises. Tous les soirs on voit notre homme faire sa promenade entre le Hova et sa femme, à laquelle il donne la main; cet accord parfait est sanctionné par une foule de petits présents : des bijoux à la femme, des vêtements au mari, etc., etc. La solde de la semaine y passe tout entière. L'autre soir, en me promenant sur la place de

Mahamasine, j'observais curieusement plusieurs de ces groupes sympathiques arrêtés devant un chanteur populaire autour duquel ils faisaient cercle en riant aux éclats : l'artiste dansait d'une façon grotesque et chantait en s'accompagnant de cet étrange violon malgache dont la caisse de résonance est faite d'une coudre creusée : « Bonnes gens, disait-il, il y a ici près une grosse rivière qui s'appelle l'Ikopa et un gué où les eaux sont tellement profondes qu'il est difficile de le traverser sans encombre. Quand vous passerez sur l'autre bord, ne permettez pas qu'un voisin se charge de votre femme. Si vous devez tomber, il vaut mieux choir avec elle que de la laisser fuir devant avec un ami. »

Pour remplacer les Kabyles, le général en chef a décidé de recruter des conducteurs hovas. Un bureau de recrutement fonctionne en permanence place d'Analakély, sous la direction d'un officier du train des équipages. Les enrôlements marchent assez bien ; nous avons déjà plus de deux cents volontaires. Comme signe distinctif, on leur a donné une petite calotte rouge ; on les voit conduisant les mulets dans la ville sous la direction de quelques Sénégalais tout fiers d'avoir un commandement. Les Hovas sont disciplinés ; ils ont un grand respect de la hiérarchie. Ce sont des qualités précieuses que nous pourrions utiliser plus tard lorsqu'il faudra créer des milices et des bataillons indigènes.

4 novembre. — Au sommet de la montagne de Tananarive, tout près du palais de la reine, s'élève le palais du premier ministre, grand bâtiment carré flanqué de quatre tours. Rainilaiarivony n'habitait jamais sa demeure officielle, pas plus que la reine ne réside dans la sienne. Il était très méfiant, avait une peur extrême des guets-apens, et couchait tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre.

Vu de l'extérieur, son palais paraît être à deux étages ; mais, en y pénétrant, on s'aperçoit qu'il est presque entièrement occupé par une immense salle allant du sol à la toiture et garnie à mi-hauteur d'une galerie intérieure qui en fait tout le tour. L'ornementation de cette salle est restée inachevée ; des échafaudages sont encore plantés dans la muraille, tapissée d'un papier doré du plus mauvais goût. Dans



CHANTEUR AMBULANT. — DESSIN D'OULEVAY.

la pensée de l'architecte, ce hall aux vastes proportions devait servir à tenir les kabars solennels. En fait, il est, comme les petites chambres qui occupent les tourelles d'angles, entièrement rempli d'objets de toute sorte et de toute provenance qui lui donnent l'aspect d'un immense bazar : vingt tonneaux remplis de sulfate de soude à côté de paniers contenant du poisson sec ; sur un billard, rangé le long de la muraille, des chaises et des fauteuils en bois doré, recouverts de velours frappé ou de jolie soie brochée ; un lustre en cristal de Baccarat au fond d'une immense marmite.

Parmi tous ces objets disparates, beaucoup proviennent des douanes que le gouvernement percevait autrefois en nature, d'autres de confiscations prononcées d'une façon plus ou moins arbitraire, d'autres d'achats faits par le premier ministre soit pour son compte, soit pour celui de la reine. En réalité, le trésor royal était enfermé dans les propres coffres de Rainilaiarivony, qui y puisait à pleines mains ; n'ayant pas à compter, il achetait, dit-on, tout ce qui lui faisait momentanément envie.

Aujourd'hui que l'ex-premier ministre est en disgrâce, le gouvernement malgache réclame sa part des marchandises accumulées dans son palais. Cela est juste, puisque la plupart de ces marchandises ont été achetées avec son argent. Le Général en chef a décidé qu'une commission composée d'un officier chargé de le représenter, d'un fondé de pouvoirs de la reine et d'un membre de la famille de Rainilaiarivony procéderait à un inventaire minutieux, rendrait à l'ex-premier ministre ce qui lui appartient, remettrait à la reine tout ce qui vient de la couronne et vendrait le reste au profit du trésor malgache, qui est à sec. Une fois débarrassé de son contenu, le palais sera transformé en caserne.

Je suis allé ce matin voir fonctionner la commission : au moment de mon arrivée, elle faisait ouvrir une

série de grosses malles qui contenaient la garde-robe de Rainilaiarivony : plus de deux cents paires de chaussettes de soie, une grosse de chemises empesées venant du Bon Marché et du Louvre, des centaines de cravates d'un rouge ou d'un bleu invraisemblables, des uniformes de généraux anglais couverts de passementeries d'or.

En vidant plusieurs vieilles caisses remplies de chiffons et reléguées dans un coin, les commissaires ont trouvé tout au fond 50 000 pièces de 5 francs en argent de notre monnaie, plus une douzaine de bouteilles de Saint-Galmier remplies de poudre d'or et une énorme chaîne d'argent qui pesait plusieurs kilos.

Dans un autre coin du palais, on a découvert, gisant au milieu de vieilles ferrailles et éparpillés pêle-mêle sur le plancher, les textes authentiques des conventions et traités passés par le gouvernement hova avec différents États d'Europe : la France, l'Allemagne, etc. Ces textes, enfermés dans de jolis étuis de velours ou de maroquin rehaussés d'or et d'argent, et scellés avec de larges sceaux en cire vierge, ont été remis au Général en chef, qui les a fait déposer provisoirement dans les archives de la Résidence de France.

XVII

Une audience privée au palais. — Les fêtes du Bain. — Visites et cadeaux. — Sorcier et fanatiques. — Les débuts de la saison des pluies. — Arrivée des troupes de relève. — Rappel du général Duchesne. — En route pour Tamatave. — Débarquement de M. Laroche.

20 novembre 1895. — Un aide de camp de la reine apporte au Général en chef des cartes d'invitation pour la cérémonie du Fandroana ou fête du Bain, qui doit avoir lieu au palais le 22 novembre. Cette fête inaugure la nouvelle année malgache et coïncide avec l'anniversaire de la naissance de la reine.

Les cartes d'invitation, imprimées sur bristol crème timbré de la couronne royale, sont ainsi libellées :

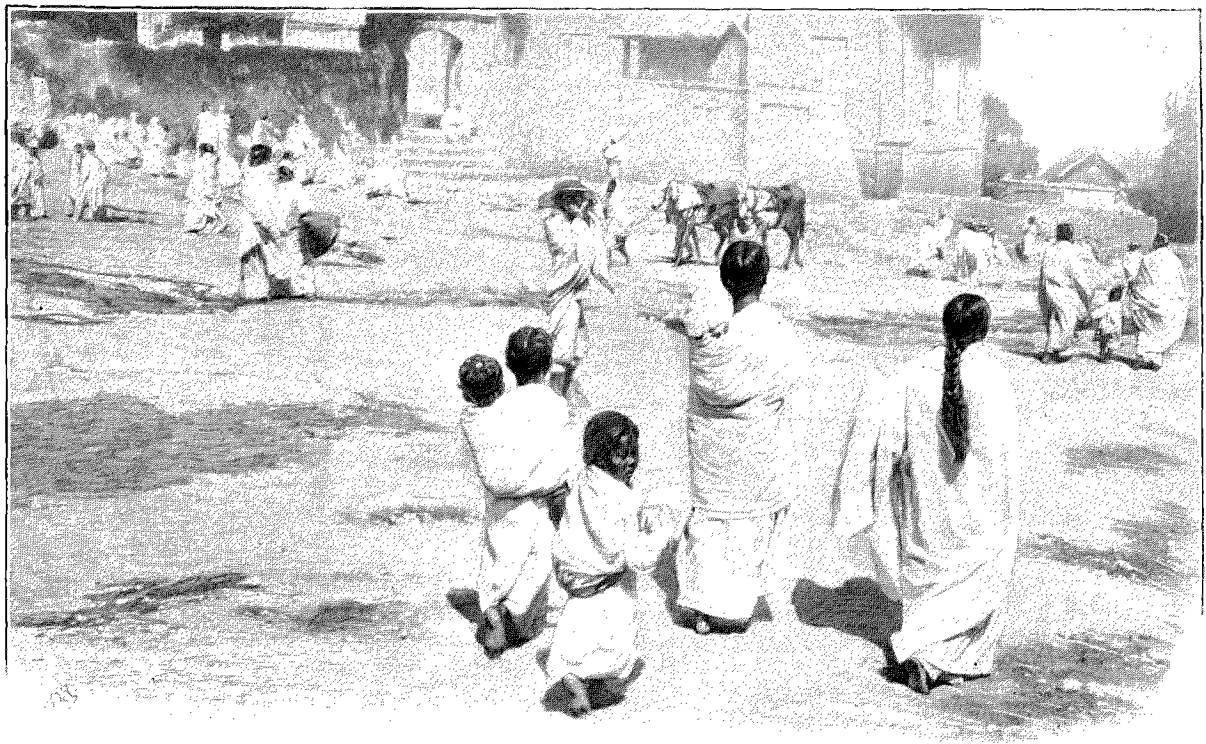
Cérémonie du Fandroana en souvenir de la naissance de Ranavalomanjaka III

Reine de Madagascar, etc., etc., 22 novembre 1895.

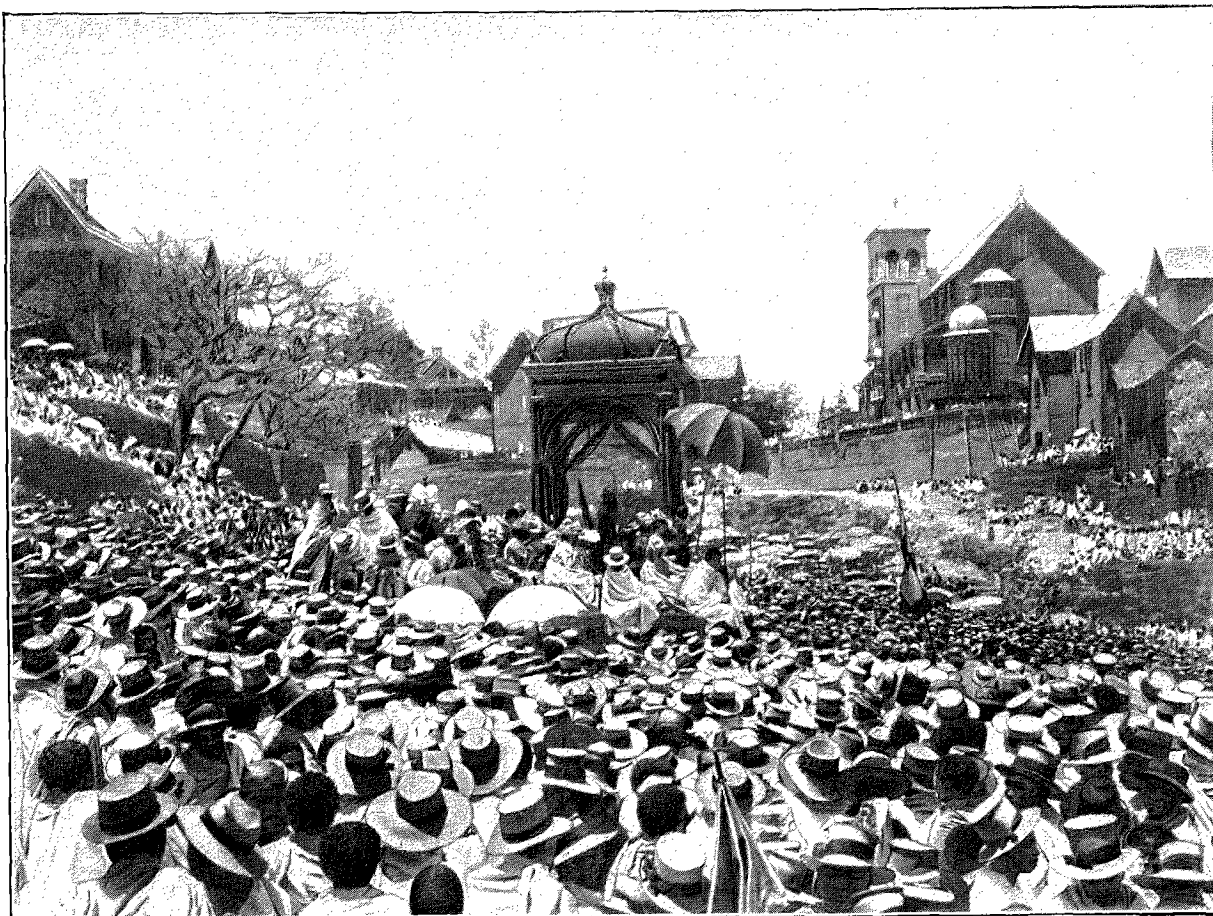
Le 22 novembre, le vendredi, à 7 heures du soir, on célébrera la fête au palais de Manjakamiadana.

Carte d'entrée pour M.

A l'occasion du Fandroana, le Général en chef vient de rendre à la reine sa garde d'honneur. Depuis notre entrée à Tananarive, Ranavalô était gardée dans son palais par une compagnie d'infanterie de marine qui logeait à proximité. A partir d'aujourd'hui, le service du palais sera fait par 300 soldats hovas auxquels le



UNE FAMILLE HOVA. — DESSIN D'OLEVAY.



LE KABAR DE LA REINE (PAGE 156). — DESSIN DE PROFFT.

général Duchesne a fait rendre leurs fusils, sans les cartouches, bien entendu. La reine n'a pas fait grands frais pour leur uniforme : elle leur a donné une longue chemise de calicot blanc, serrée autour des reins par le ceinturon du sabre-baïonnette, et un vieux shako de facteur dont on a trouvé un gros approvisionnement au palais de l'ex-premier ministre. Ainsi accoutrés, ils sont grotesques. J'aime bien mieux l'uniforme de la police indigène qui vient d'être créée par le chef d'escadron de gendarmerie Gandelette : casque blanc du modèle de nos troupes, pantalon blanc et blouse de même couleur à parements rouges. Les agents de police sont armés du sabre-baïonnette, mais n'ont pas de fusil. On les rencontre partout, se promenant deux par deux dans les rues avec un air grave qui en impose aux indigènes.

21 novembre. — Nous accompagnons ce matin le Général en chef qui va au palais présenter ses compliments à la reine, à l'occasion de la nouvelle année malgache. Départ à 9 heures en filanzane; le Général en chef, qui porte tous ses ordres, est salué respectueusement par la population indigène. Nous suivons en grande tenue de flanelle bleue; nos vareuses, qui ont fait 600 kilomètres dans la poussière du Boéni, et qui bien souvent ont pris des bains forcés dans les arroyos ou dans les rivières, ont passé successivement par des nuances peu réglementaires : les unes sont devenues grises, d'autres noires; quelques-unes ont pris une teinte violette tout à fait extraordinaire. Et les gants! Nous avons acheté chez les marchands malgaches, moyennant soixante centimes la paire, des moufles de fil blanc larges comme des chaussettes.

Une rangée de soldats hovas, placés devant la porte du Palais d'Argent, où doit avoir lieu l'audience, présentent tant bien que mal les armes sur le passage du Général. Ils sont commandés d'une voix brève et rauque par un officier de la cour, revêtu d'un uniforme anglais, chaussé de grandes bottes molles en cuir jaune qui montent jusqu'au-dessus des genoux.

Le Palais d'Argent est une grande case en bois toute noireie par le temps, occupée tout entière par une immense salle dans laquelle la reine nous attend.

Ranavalô, assise dans un fauteuil en velours rouge placé sur une estrade, a revêtu la fameuse robe rouge brodée d'or des grands kabars; elle est coiffée d'une sorte de diadème surmonté de plumes d'autruche blanches, et est gantée de blanc. En sautoir, le grand cordon de la Légion d'honneur.

Le premier ministre Rainisimbazafy est debout au pied de l'estrade, assisté du premier interprète de la cour,

Paul Ratsimahala, en habit noir très correct. Ce Paul a séjourné deux ou trois années en France, où il a suivi les cours de Saint-Maixent; il a fait un stage dans un de nos régiments d'infanterie; il passe pour avoir les faveurs de la reine.

L'audience est privée; à part une vingtaine d'officiers qui composent la suite du Général en chef, la reine n'a admis que sa propre famille: sa tante, très grosse et très laide personne qui accuse quarante ans bien sonnés, une petite nièce assez jolie et une douzaine de parentes et de dames d'honneur rangées en brochette sur un grand canapé et sur des chaises disposées à gauche du trône. La partie masculine, debout à droite de l'estrade, comprend le premier ministre, énorme, sanglé à en perdre la respiration dans une redingote noire, les deux oncles de la reine, deux vieux au teint très foncé, aux pommettes saillantes et au regard faux.

Devant le trône, des fauteuils ont été placés pour le général Duchesne et les généraux de Torcy et Voyron; nous nous asseyons derrière eux sur des chaises en bois doré qui viennent du palais de l'ex-premier ministre; elles ont été envoyées à la reine le matin même.

Pendant que le Général en chef offre à Sa Majesté Ranavaloa ses souhaits de prospérité pour elle et pour son pays dans un discours que traduit au fur et à mesure, à haute voix et mot à mot, l'interprète de la Résidence debout en grand uniforme à côté du Général, j'examine la salle extrêmement spacieuse et à plafond très haut où nous sommes reçus. Les murs sont ornés de grandes glaces avec de larges bordures dorées. Au-dessus des deux portes à double battant, des tableaux superbement encadrés: celui qui me fait face représente deux femmes peintes jusqu'à mi-corps dans un paysage extraordinaire, entre deux petits arbres semblables à des sapins de Norvège droits et raides comme des cierges. Pour composer ce chef-d'œuvre, le peintre a employé les couleurs les plus violentes de sa palette: des jaunes aveuglants, des verts et des rouges invraisemblables. A droite du trône, sur le mur, je découvre la fameuse scène de bataille dont on m'a tant parlé: des zouaves peints à la façon des images d'Épinal montent baïonnette en avant à l'assaut de retranchements surmontés d'une tour.

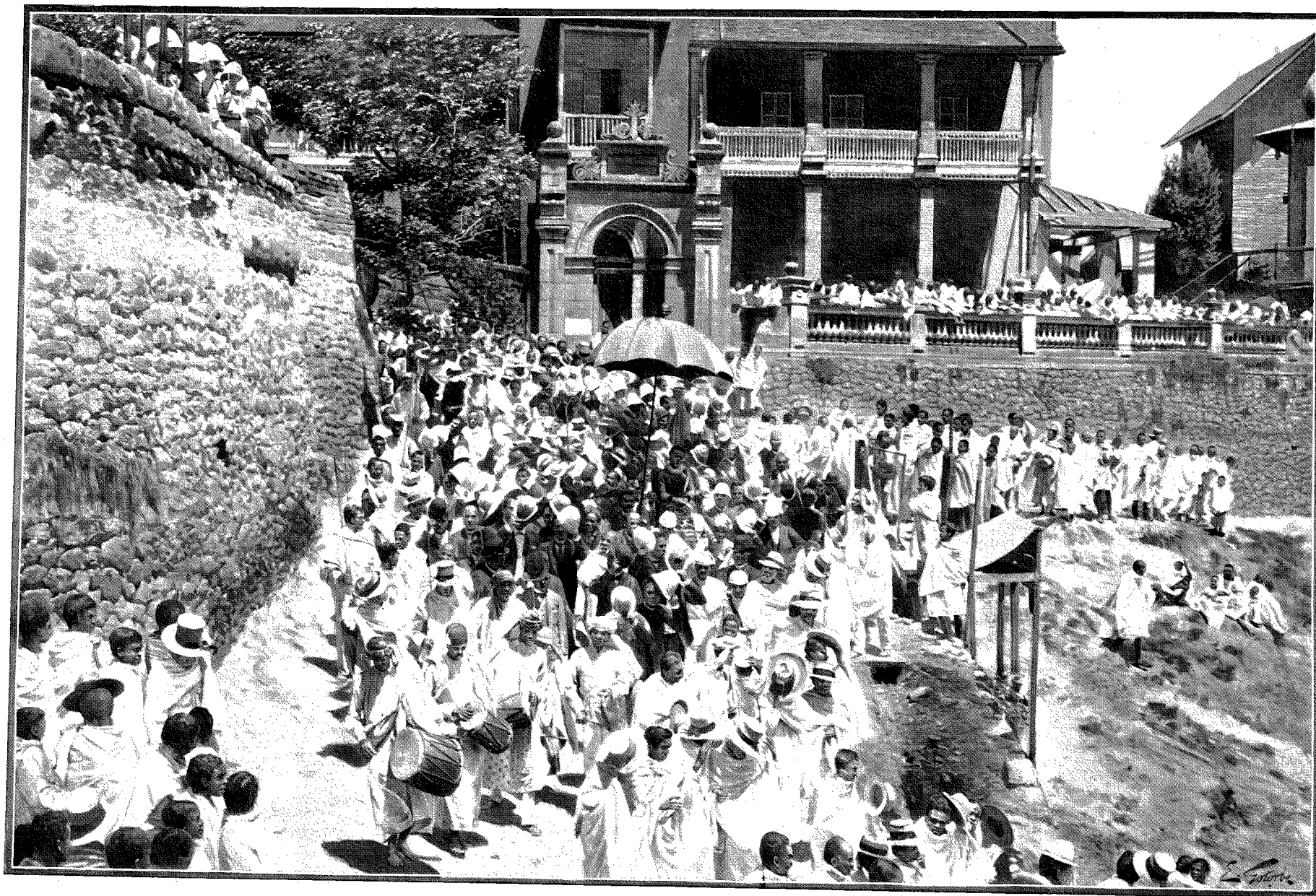
Cette reine à la peau noire, au costume européen, produit sur ce fond de peinture bizarre le plus singulier effet. Ajoutez à cela les nègres en habit et en redingote, les négresses de la cour revêtues de toilettes européennes aux couleurs vives et prétentieuses, les chapeaux à plumes, les éventails agités avec des gestes maniérés, et vous comprendrez le fou rire qui nous saisissait à la gorge et que nous avions grand-peine à réprimer.

22 novembre. — A 5 heures et demie du matin, je suis réveillé en sursaut par des pétards et des coups de canon partant de tous côtés: les Malgaches annoncent ainsi le commencement de la fête. Le Général en chef leur a fait délivrer pour la circonstance un assez grand nombre de charges de poudre; les salves dureront jusqu'à ce qu'ils aient tout épuisé.

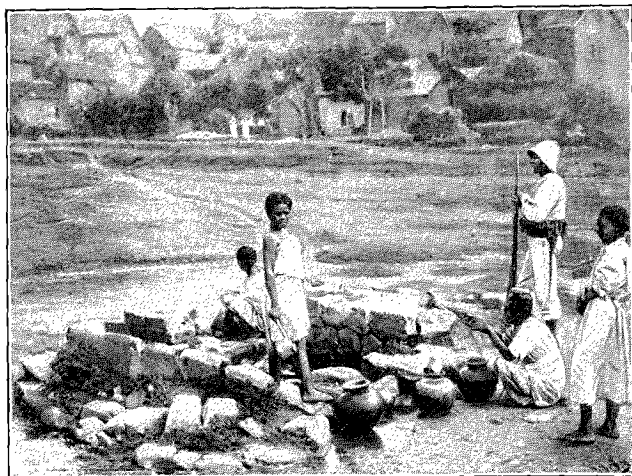
Depuis hier soir, de grands troupeaux de bœufs appartenant à la reine sont parqués sur la place d'An-



LA TANTE DE LA REINE. — DESSIN DE J. LAVÉE.



CORTÈGE DE LA REINE SE RENDANT AU KABAR (PAGE 146). — DESSIN DE GOTORBE



UN PETIT GARDÉ (PAGE 155). — DESSIN D'OULEVAY.

chef a sagement agi en consignant ces jours-là les troupes dans leurs casernes.

Nous dinons de bonne heure pour pouvoir assister à la fête du Bain au palais. La cérémonie commence à 7 heures, et dès 6 heures trois quarts nous sommes réunis au pied de l'escalier d'honneur de Manjakamiadana, où un grand nombre d'officiers et de fonctionnaires attendent l'arrivée du Général en chef pour lui faire cortège. Passent quelques membres de la colonie anglaise et norvégienne, les uns en habit, les autres en frac noir et gilet blanc, presque tous coiffés de petites casquettes de voyage.

Les dames d'honneur de la reine, qui arrivent en filanzane, mettent pied à terre avant de monter l'escalier : personne ne pénètre en chaise à porteurs dans la grande cour du palais, par respect pour Sa Majesté. Ces dames sont en grande toilette européenne avec corsage montant, mais sans chapeau : elles ont jeté par-dessus leur robe le lamba national, grande pièce d'étoffe de soie de forme rectangulaire, brodée de larges raies teintées de couleurs brillantes. Voilà les fonctionnaires et les invités indigènes également drapés dans le lamba : c'est le costume de cour.

Arrive alors une musique hova, puis deux, puis trois, formant chacune un groupe de 20 à 30 exécutants qui viennent se masser près de nous entre les deux rangées de soldats de la garde royale, échelonnés de chaque côté de l'avenue conduisant au palais. Tous les artistes portent de petites vestes de calicot blanc et une enlote de même étoffe : on dirait un rassemblement de marmitons.

Le Général en chef paraît à 7 heures 10 minutes. Immédiatement les trois musiques, qui le guettaient, se mettent à jouer à la fois, pendant que les deux lignes de soldats présentent les armes. Chaque musicien attaque l'air qui lui plaît sans se préoccuper de son voisin : notre cortège se forme et se met en route au milieu d'une cacophonie épouvantable.

Dans la grande cour se presse une foule énorme de populaire, au milieu de laquelle un étroit passage a été ménagé pour nous permettre d'avancer jusqu'à la varangue du palais. Il fait nuit noire ; à l'entrée de la cour, deux grands lampadaires munis chacun d'une vingtaine de bougies éclairent le chemin. De distance en distance, dans la foule, une lanterne portée par un esclave nous permet de nous orienter et de suivre l'officier de service qui guide le Général en chef.



DISPUTE POUR LA CAPTURE D'UN BOEUF. — DESSIN D'OULEVAY.

dohalo. Pendant toute la journée, ces animaux seront lancés un à un par les rues, en liberté ; la population les excitera de la voix et du bâton ; les bourjanes chercheront à les capturer à la course ; il y aura rixes, disputes, et les gens de police devront se multiplier pour mettre tout le monde d'accord.

Les bœufs ainsi lâchés par la ville sont des cadeaux que la reine fait au peuple à l'occasion du Fandroana ; le passant qui réussit à les saisir et à s'en emparer les garde en toute propriété ; mais cette capture n'est pas facile : le bœuf, excité par les coups qu'on lui distribue de tous côtés et par les vociférations des gens qui le poursuivent, devient quelquefois furieux et chargé ses agresseurs : alors c'est un sauve-qui-peut général. Les gens paisibles évitent de sortir à certaines heures de la journée pendant les fêtes du Fandroana, et le Général en

La varangue du palais est encombrée de nombreux fonctionnaires qui vont et viennent affairés ; deux soldats armés de sagaies d'argent gardent la porte à double battant par laquelle on pénètre dans la salle où doit avoir lieu la cérémonie. Cette salle est immense ; elle occupe toute la surface du palais. Au centre, une énorme colonne en bois soutient tout l'édifice. Autour de cette colonne, des tables recouvertes de tapis, sur lesquelles des serviteurs de la cour ont disposé toutes sortes d'objets précieux, entre autres de très grands vases en argent massif exécutés par des artistes malgaches sur des modèles européens.

Les murs de la salle sont recouverts d'un papier à fond blanc et à grands dessins dorés du plus désastreux effet. Aux fenêtres, des rideaux de peluche rouge

drapés à l'européenne avec assez peu de goût. Dans un des coins opposé à la porte d'entrée s'élève une estrade de plusieurs marches garnie d'un tapis et surmontée d'un dais en velours rouge orné de franges d'or. Sous ce dais, un grand fauteuil en bois doré. A droite de l'estrade, dans un des angles de la salle, des draperies rouges limitent une sorte de compartiment qu'elles masquent à tous les yeux : ce compartiment est éclairé par deux appliques garnies de bougies ; il contient une baignoire dans laquelle la reine se plongera tout à l'heure. La souveraine attend en ce moment, cachée derrière les draperies.

A gauche de l'estrade, un vaste espace a été limité par une série de cordes dont les extrémités sont tenues par des officiers de la garde royale en brillants uniformes anglais : haut casque blanc, tunique ornée de parements rouges et de galons d'or, pantalon de drap sombre. Une partie du compartiment limité par les cordes est occupée par les familles des fonctionnaires de la cour ; dans l'autre partie, des groupes de trois pierres formant foyers : c'est sur ces pierres qu'on posera tout à l'heure les marmites destinées à cuire le riz et la viande pour le repas de la nouvelle année.

Le Général en chef, le général de Torcy et le général Voyron prennent place sur des fauteuils en face du trône ; nous, nous sommes assis derrière eux sur des chaises disposées en rangées parallèles : c'est une innovation tout à fait révolutionnaire que ces fauteuils et ces chaises. Jusqu'à ce jour, nul n'avait le droit de s'asseoir devant la reine. L'année dernière, au Fandroana qui a précédé celui-ci, tout le monde était debout ; seul le résident de France avait obtenu, depuis quelques années, le privilège inouï d'avoir un siège bas, et il lui avait fallu batailler pendant longtemps pour arriver à ce résultat. Aujourd'hui tous les assistants de marque sont assis : les parentes de la reine sur un vieux canapé rouge, au pied du trône ; ses deux oncles, dont l'un est



POURSUITE DES BŒUFs LE JOUR DU FANDROANA. — DESSIN D'OLEVAY.

revêtu d'une longue robe en satin vert tendre, sur des chaises adossées à la muraille, à gauche de l'estrade. Les dames d'honneur, les femmes des fonctionnaires du palais, et jusqu'au chapelain de la reine, un vieux Malgache protestant qui se prépare à faire entendre la maîtrise du temple royal, ont leur chaise ou leur tabouret.

En attendant l'apparition de Sa Majesté, les musiques font assaut d'harmonie, alternant avec des chœurs de femmes indigènes placées dans la cour. Rainisimbazafy, le premier ministre, rouge, suant, soufflant, s'agite comme la mouche du coche, suivi respectueusement dans toutes ses allées et venues par Raniamanpandry, le ministre de l'intérieur. Rainisimbazafy, sanglé dans un uniforme gris-souris brodé d'or sur toutes les coutures, ne me paraît guère distingué, avec son gros ventre surplombant le ceinturon et son crâne en pain de sucre, poli comme du vieil ivoire. Je préfère de beaucoup le ministre de l'intérieur, dont la longue face pâle encadrée de favoris noirs, les yeux intelligents, contrastent avec ceux de son chef.

Mais soudain les draperies du petit réduit qui avoisine le trône s'agitent et s'entr'ouvrent : le premier ministre s'élance jusqu'au pied de l'estrade et crie à haute voix : « Voici la reine de Madagascar ! » Les musiques entonnent toutes ensemble l'air national malgache, les officiers hovas de garde aux barrières saluent à l'européenne, la main droite au casque, et Ranavalô paraît, enveloppée de la tête aux pieds dans un grand lamba en soie rouge vif. Elle gravit majestueusement les marches de son trône, et, après qu'elle s'est assise, le défilé des esclaves chargés des détails de la cérémonie commence. Les uns portent sur leur tête de grandes jarres pleines d'eau ; d'autres des paquets de bois sec, des paniers de riz, des marmites à couvercle contenant des conserves de



L'AUTEUR. — DESSIN DE RONJAT.

viande de bœuf provenant d'animaux tués l'année précédente, au moment du dernier Fandroana. Une vieille femme tient une immense corne de buffle remplie de miel.

Tous ces gens, revêtus de grandes chemises roses d'une propreté irréprochable, s'installent dans l'espace qu'on leur a réservé et s'accroupissent en cercle autour des pierres préparées pour servir de foyer. Bientôt le feu pétille sous les marmites, un feu de bois très sec qui ne laisse échapper aucune fumée.

L'eau ne tarde pas à bouillir dans l'un des vases; un esclave au torse d'athlète l'emporte derrière les draperies du petit réduit pour préparer le bain de la reine. Celle-ci vient de disparaître derrière les rideaux, qui sont soigneusement refermés sur elle; le premier ministre se promène de long en large devant la draperie, sans doute pour empêcher une main indiscrete de la soulever.

Une demi-heure se passe; le bain de la reine est décidément trop long: dans l'assistance, chacun fait la conversation avec son voisin, comme à l'entr'acte, au théâtre. Enfin Ranavalo reparait; elle a revêtu la fameuse robe rouge et ceint le diadème royal. La musique joue l'hymne hova, pendant que des coups de canon tirés à intervalles

égaux dans la cour du palais annoncent à tous les habitants de Tananarive la fin du bain de la reine.

Sa Majesté tient à la main une sorte d'aiguillère supportée par un long manche et contenant de l'eau de sa baignoire fortement parfumée à l'eau de Cologne; elle en asperge tous les assistants en passant devant les fauteuils; elle s'arrête un moment devant le Général en chef, qu'elle arrose libéralement sans pouvoir retenir un sourire.

Après qu'elle s'est replacée sur son trône, les hauts fonctionnaires de la cour et les chefs de castes, successivement, par ordre de préséance, défilent devant elle, en débitant à haute voix les compliments et les souhaits d'usage. C'est d'abord le premier ministre, Rainisimbazafy; le pauvre homme a dû apprendre par cœur un très beau compliment; mais la mémoire lui fait défaut; il s'arrête à chaque phrase, et son aide de camp, qu'il a placé derrière lui, est obligé de lui souffler les mots les uns après les autres. Le chef de la caste noire ne peut s'avancer jusqu'au trône; il reste à mi-route, débitant son discours de fort loin pour bien montrer son infériorité par rapport aux autres dignitaires hovas. Chaque orateur dépose, après avoir parlé, une offrande dans la main d'une parente de la reine, qui se tient accroupie au pied du trône; cette offrande annuelle n'est jamais bien considérable: une piastre, deux piastres au plus.

Aussitôt le défilé terminé, Ranavalo prononce quelques paroles d'une voix lente, en traînant la dernière syllabe de ses phrases: elle annonce l'année nouvelle, souhaite des jours de prospérité à ses sujets et leur recommande de respecter la France, « cette grande nation qui aime le peuple malgache et dont la protection rendra la patrie prospère ».

30 novembre. — Le jour du Fandroana, au moment même où la reine et le premier ministre hova accablaient de leurs protestations d'amitié les représentants de la France, des paysans ligués contre les étrangers assassinaient, à 40 kilomètres au plus de la capitale, un missionnaire anglais, sa femme et sa fille, et, sous la conduite d'un sorcier qui prétendait rétablir le culte des anciennes idoles, se répandaient partout dans la campagne, prêchant la guerre sainte, incendiant et pillant les villages qui leur résistaient. La reine, conseillée par le Général en chef, avait envoyé une troupe de soldats indigènes, sous la conduite d'un officier du palais, pour rétablir l'ordre et arrêter les principaux meneurs; l'envoyé royal et ses soldats ont été massacrés par les rebelles, déjà au nombre de deux ou trois mille. Ranavalo a lancé aussitôt une proclamation qu'on affiche sur tous les murs de la ville: les insurgés sont déclarés traîtres à la patrie; la reine conjure les bons citoyens de s'opposer par tous les moyens en leur pouvoir au développement de l'insurrection; elle cite les noms des principaux meneurs, dont elle annonce la dégradation et dont elle met la tête à prix.

Non contente de ce manifeste, Ranavalo a désigné deux de ses officiers pour accompagner et guider les compagnies de tirailleurs haoussas et sakalaves que le Général en chef a envoyées, dès les premières nouvelles, sur le théâtre de l'insurrection.

Le sorcier qui dirige les rebelles les a complètement fanatisés. Il a réussi à leur persuader que ses idoles les ont rendus invulnérables; ces fous furieux s'avancent jusque sur nos baïonnettes, tendant leurs lambas pour recevoir les projectiles, convaincus que les balles seront arrêtées par leurs vêtements. Le jour où ils ont pris le contact de nos soldats, ils sont revenus sept fois à la charge. Depuis, les nombreux cadavres qu'ils ont laissés dans les rizières ont refroidi leur ardeur.

Tandis qu'on se bat à quelques kilomètres de la capitale, les hauts dignitaires de la cour hova continuent à nous accabler, à l'occasion du jour de l'an, de leurs visites et de leurs cadeaux. Les fonctionnaires de tout rang envoient des quartiers de viande, des dindons, des bœufs, des œufs, du riz, etc., etc. Il faut rendre en pourboire

aux porteurs beaucoup plus que la valeur de ce qu'on reçoit en nature ; et toutes ces politesses finiraient, si l'on n'y prenait garde, par mettre notre bourse à sec. Tous les soirs, la musique de la reine vient donner une aubade dans la cour de la résidence. Invariablement le concert commence par *la Marseillaise*, qui est écorchée de main de maître. Chaque



L'ARRIVÉE DE M. LAROCHE :
PRÉSENTATION DES PÈRES JÉSUITES.



DÉBARQUEMENT DE M. LAROCHE : PRÉSENTATION DU GOUVERNEUR BOVA (PAGE 156).
DESSIN DE PROFIT.

instrumentiste veut à toute force se faire entendre ; c'est à qui soufflera le plus fort et couvrira le bruit des instruments voisins.

Les visites se succèdent tout le long du jour : chaque dignitaire avec sa famille au grand complet : la femme, les filles, les petits enfants, tout le monde veut être reçu. On fait queue dans l'antichambre du général Duchesne et jusque dans la cour

d'honneur. Il a fallu recevoir les déléguées de la société de tempérance, une vingtaine de femmes en lambas d'un blanc immaculé. Leur présidente a prononcé un discours en malgache que l'interprète a déclaré fort bien tourné. Il est même venu une députation de Sakalaves, qui ont fait sensation dans la capitale, avec leurs sagaies et leurs cheveux tressés en cordelettes : mon boy malgache prétend qu'ils ont été envoyés par leurs villages pour savoir si ce qu'on leur a dit est réel et si les Français occupent bien Tananarive. Arrivés le matin, après avoir fait en trois jours 150 ou 200 kilomètres, ils sont repartis le soir même pour leur pays.

15 décembre. — La saison des pluies s'annonce. Chaque soir, depuis une semaine, nous essayons un orage épouvantable avec de fulgurants éclairs et des coups de tonnerre qui éclatent comme un pétard de dynamite. La pluie tombe en douche et, en un clin d'œil, la petite rue qui longe ma maison se transforme en un torrent qu'il est impossible de traverser sans se mouiller jusqu'à mi-jambes. Ce torrent entraîne dans ses eaux boueuses toutes sortes d'immondices. Quand on songe que les sources où les bourjanes vont puiser sont toutes situées au bord des chemins creux, et que tous ces débris passent au-dessus d'elles et s'y mêlent, on se demande combien de milliers de microbes innombrables les habitants de Tananarive boivent à chaque repas. En fait, les bas quartiers de la ville fournissent toujours, en cette saison, de nombreux cas de fièvre typhoïde. L'autorité militaire a bien fait de réserver pour la garnison les meilleurs puits de la ville, de placer auprès d'eux des sentinelles permanentes, et de prescrire, pour plus de précaution, qu'on fasse bouillir l'eau destinée aux troupes.

20 décembre. — Les contingents d'infanterie de marine venus de France pour combler les vides laissés par la maladie dans le Corps d'occupation, et partis il y a un mois de Tamatave par la route que les bourjanes mettent sept jours en moyenne à franchir, sont arrivés à Tananarive. Ils ont laissé 90 hommes environ, sur 300, dans les ambulances échelonnées le long du parcours. Beaucoup de ceux que j'ai vus entrer dans la capitale ont des accès de fièvre. Cependant le commandement leur avait donné, au départ de Tamatave, un couli par homme pour porter le sac, plus vingt filanzanes avec leurs porteurs, qui devaient charger les soldats les plus fatigués. Cet exemple paraîtra-t-il convaincant aux tacticiens d'occasion qui récemment encore, dans les journaux politiques français, demandaient pourquoi le Général en chef n'avait pas conduit ses troupes par la route de Tamatave ?

Le dernier courrier de France apporte, en même temps que les lettres de rappel du général Duchesne, la

nouvelle de la nomination du résident général de Madagascar, M. Laroche. Ce dernier doit arriver incessamment. La période de guerre semble terminée; l'organisation politique du pays va commencer, et le Général en chef se hâte d'expédier vers la côte le reliquat des officiers et des troupes qui ne sont pas compris dans les cadres du Corps d'occupation. J'ai reçu l'ordre de rentrer en France par la voie de Tamatave et la permission de partir avant que les pluies diluviennes, qui ne vont pas tarder à tomber sans interruption pendant trois mois, aient transformé les ruisseaux en fleuves et les chemins en torrents.

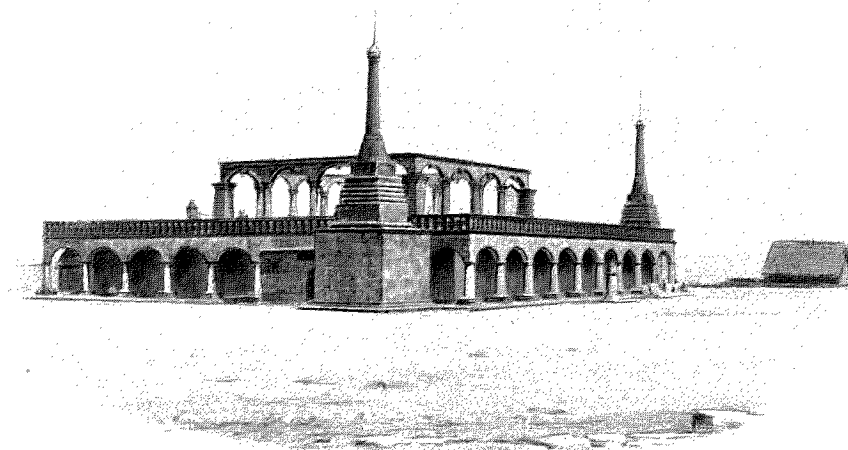
La route de Tananarive à Tamatave a été si souvent décrite qu'il est inutile de raconter à nouveau l'odyssée de cette descente fantastique à dos de bourjanas, à travers les fondrières, les marais, les forêts vierges et les torrents. En six jours, sept jours au plus, les 290 kilomètres qui séparent la capitale du port d'embarquement sont franchis par les porteurs trotant, riant, jacassant tout le long du parcours sans paraître le moins du monde fatigués par leur lourd fardeau. On s'arrête une heure dans le milieu du jour pour déjeuner et souffler un peu, et l'on repart allègrement pour aller coucher le soir dans quelque pauvre village où, moyennant cinquante centimes, les indigènes sont enchantés d'abandonner pour la nuit leur case aux voyageurs. Mais quels chemins! les mulets eux-mêmes ne peuvent y passer. Pendant notre deuxième jour de route, nous avons rencontré un convoi de Sénégalais en détresse sur les pentes d'une descente presque à pic. Chose à peine croyable, les noirs ont été obligés, en certains endroits, de porter leurs animaux pour les faire arriver jusque-là. Les mulets devaient descendre jusqu'à Beforona; il a fallu y renoncer et les laisser là où ils étaient, dans un poste intermédiaire : les malheureuses bêtes ne pouvaient plus ni avancer ni retourner sur leurs pas; elles seraient mortes à la peine.

Le jour de notre arrivée à Tamatave, le 6 janvier, la charmante petite ville qui me donne déjà un avant-goût de France, est sens dessus dessous; les rues sont sillonnées par des officiers en uniforme, par des fonctionnaires affairés, par des soldats en armes. L'arrivée du nouveau résident général est annoncée pour le lendemain, et Tamatave se prépare à le bien recevoir.

Dès 6 heures du matin, les Betsimisaraka, les créoles de la Réunion et de Maurice, qui forment la population indigène de Tamatave, encombre l'avenue n° 1, l'artère principale de la ville. Les troupes sous les armes font la haie de la Résidence à la plage. L'amiral Bienaimé, les notables, les officiers, les Pères jésuites, le gouverneur hova en habit noir portant au cou la croix de Radama, se réunissent devant le débarcadère. Vers 8 heures, le canot amenant M. Laroche accoste au bruit du canon et au son de *la Marseillaise* jouée par la musique des Pères. Les troupes présentent les armes, et l'amiral, en tenue blanche, nomme successivement officiers et notables au nouveau Résident général, qui a un mot aimable pour tous.

Puissent ceux qui arrivent trouver la grande île malgache plus clémente et plus hospitalière! Puissent-ils ne pas connaître les angoisses et les tristesses qui s'effacent de mon souvenir comme un mauvais rêve, au fur et à mesure que je me rapproche du cher pays de France que tant d'autres ne reverront plus!

ÉDOUARD HOCQUARD.



TOMBEAU DE RAINILAJARIVONY À TANANARIVE. — DESSIN DE BARCLAY.



LARNAKA VU DE LA MER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE¹, LARNAKA, FAMAGOUSTE, PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

I

Arrivée à Larnaka. — Aspect général. — La Marine ou la Scala. — Sur le quai. — Première promenade dans la ville. — La loterie. — Costumes. — Au bazar. — Pauvres douteux. — *De Mas Latrie Street*. — Rencontre. — Oratoire de Haghia Phanéroméni. — Croyances. — L'église de Saint-Lazare. — Les quartiers de la ville.



UNE CENTENAIRE (PAGE 162). — DESSIN D'OCLEVAY.

Le matin du vingt-troisième jour de notre départ de Marseille, 14 novembre 1892, — c'est à peu près la moitié autant qu'il en faut aujourd'hui pour faire le tour du monde, — le *Djemnah*, des Messageries Maritimes, capitaine Augé, un des grands et superbes vapeurs qui ont sillonné jadis les mers de Chine, était ancré devant Larnaka, port de l'île de Chypre. Le temps nous avait heureusement favorisés, compensation pour les uns, pour les autres cadre obligé à la monotonie de la vie du bord, et, ce matin-là, le soleil resplendissait, noyant le paysage dans sa lumière pure d'Orient.

Nous voilà devant une terre basse et une ligne de maisons blanches et jaunes; à droite s'étend un long promontoire gris clair, à peine taché de quelques teintes sombres qui pourraient être une maigre végétation et qui s'avance, formant un golfe profond; à gauche, une pointe plus gaie, touffue, où par-dessus les arbres se balancent les cimes de quelques palmiers; au fond, une ombre bleutée de montagne en pain de sucre et une estompe vague de hauteur lointaine.

La première impression est la tristesse.

Une demi-heure après, nous débarquons facilement — je dis facilement parce que la mer, houleuse en cette saison, est souvent un empêchement pour débarquer dans toutes ces rades ouvertes de Syrie — sur un débarcadère en T à la tête duquel se dresse la silhouette d'une grue. Le mât du pavillon britannique qui s'élève à côté d'un poste de douane est veuf de ses couleurs. En face sont les magasins de

la douane, où le préposé en chef ne me tracasse pas trop, malgré la dénonciation, dont je venais d'être l'objet de

1. Voyage exécuté en 1892-1894. — Texte et dessins inédits. Dessins d'après les croquis et photographies de l'auteur.

la part de mes bateliers, que je cachais un revolver. Ce fut la première note vécue de mon étude sur le caractère des indigènes.

A côté est une construction presque élégante, à faux air de chalet : la poste.

La ville de Larnaka est divisée en deux parties bien distinctes : la Marine ou *la Scala*, où je débarquai, et la ville haute — plus spécialement désignée sous le nom de Larnaka, — séparée de celle-là par un peu plus d'un kilomètre. Elle s'étend à droite de la grande route de Nicosie, capitale de l'île, en diagonale pour rejoindre presque la Scala à l'est. C'est là que je m'installai, dans une mesure qui pouvait ressembler à une de nos vieilles fermes du Midi, en face d'une grande construction éclatante de blancheur, la *Métropole* grecque.

Revenons à notre point de départ, près du débarcadère où, maintenant, roulent de petits wagons chargés que poussent des hommes qui ressemblent fort à des Arabes. En face s'étend, toute droite, une allée courte mais large, bordée des deux côtés d'eucalyptus. A gauche, le quai peu élevé sur une plage pierreuse. Le soleil est assez chaud pour un jour avancé d'automne, et, malgré la onzième heure, l'horizon de la rue est presque désert. Nous passons devant le bureau de l'agence de la compagnie des Messageries Maritimes, dont la porte est encombrée de gens à tarbouches et à chapeaux, qui ont, aussi, l'air d'Arabes ; plus loin, quelques échoppes, un tailleur travaillant devant sa porte, et un barbier qui descend sur la chaussée pour me voir de plus près. Les maisons sont dotées de cette partie avancée, balcon couvert des maisons espagnoles, qui est le véritable ouvrage fortifié de la curiosité locale dont les jalousies sont les meurtrières.

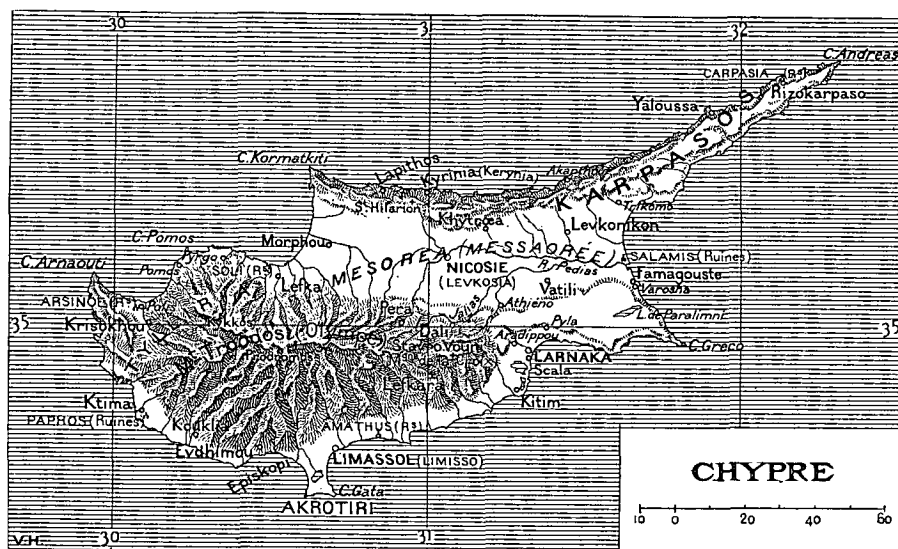
Dans la rade, on voit quelques balancelles ; sur la plage, des barques tirées sur le sable et des filets en réparation. En face sont des cafés avec quelques personnes assises devant des tables boiteuses, en bois blanc noirci par l'usage, rongé par les liquides répandus. Près de l'une d'elles, un nègre sec, noueux, un sac dans une main. du gibier dans l'autre, fait tirer de petits numéros de papier : c'est la loterie. Avec les orgues de barbarie grinçant l'air national ou l'énervante danse grecque, la loterie est la ressource de nombre d'Orientaux. On joue de tout, suivant la saison, du gibier, du poisson ou des fruits.

A 200 mètres de là, au bord de l'eau, se trouve un ancien fort, élevé par les Turcs en 1625, qui sert aujourd'hui de prison.

Continuant toujours à longer la mer, en suivant la route qui borde la plage sablonneuse ou pierreuse, on arrive à l'extrémité de la ville devant des haies de cactus à figues, après avoir laissé toute une ligne de baraques en pisé aux toits de terre épais, huttes défoncées, abandonnées, rongées par le vent et la mer. A l'horizon, quelque verdure, des têtes de palmiers, donnent la seule note agréable à l'œil, et, jusque-là, la campagne nue, solitaire. D'ici, de l'extrémité de la ville, on ne voit plus rien, ni hommes, ni maisons, ni arbres, seulement la bande claire d'une route s'éloignant à la surface de la plaine.

Pénétrons maintenant à l'intérieur de la ville. Les populations sont des gens en fez rouge, quelquefois entouré à la base d'un mouchoir bleu foncé, rouge ou noir ; à vestes colorées ouvertes sur une chemise blanche ; à large pantalon à la turque souvent bleu, souvent aussi pendant, au milieu, jusqu'à terre, tandis que des deux côtés il s'arrête aux genoux. Ils portent des escarpins ou des bottes grossières et lourdes. Il y a des Grecs et des Turcs, avec peu de différence dans le costume. Les femmes que je rencontre sont toutes vieilles et d'un air peu avenant. Je dois avouer que la pensée de ce sol où la blonde Vénus a laissé des souvenirs jusqu'aujourd'hui, de ce sol choisi par la mythologie pour y établir le délicieux jardin terrestre de la déesse, avait un peu influencé mes

idées, et je le voyais habité par une population, non point parfaite dans son esthétique, mais encore marquée du sceau antique. C'est une première déception que j'éprouve, et qui sera malheureusement suivie d'un grand nombre d'autres. Les déesses présentes qui me croisaient, tandis que mon esprit se laissait emporter vers le mystérieux passé, ont des vêtements sombres pour la plupart, un simple corsage tenant à la jupe ; la tête est couverte d'un mouchoir à bords simples, dorés ou argentés, attaché derrière et tombant



CARTE DE CHYPRE.

sur les cheveux dénoués ou tordus en nattes. Plus loin, des femmes turques qui se couvrent la figure en ramenant les bords de leur jupe, un nègre et un métis qui représentent, là, l'ancien élément esclave, disparu depuis peu de l'île. Enfin des gens des classes plus élevées, négociants en costumes européens, dames ou demoiselles vêtues suivant nos modes plus ou moins anciennes, mélangées, adaptées.

Nous verrons, à Nicosie, le bazar en détail. Il sera certainement plus original.

Dans les rues étroites, boueuses, mal pavées ou point pavées du tout, beaucoup de chiens, comme dans tout l'Orient. Les maisons sont, pour la plupart, bâties en pisé et couvertes d'un toit épais de terre retenu par des plaques minces de gypse, pierre très abondante dans le pays, et qui commence à se revêtir d'une fine végétation de prairie. Devant l'une

d'elles, un grand tas de boue occupe toute la largeur de la façade, boue jaune mêlée de paille que l'on dirait arrosée d'urine. C'est le mortier du pays, qui va servir à opérer une réparation à une des maisons voisines.

Voilà une charrette à bœufs qui passe, puis c'est un train de chameaux qui arrive à vide; une femme, allaitant un bébé, montée gravement sur une mule; un citadin qui rentre chez lui portant à la main un chapelet de poissons; une négresse couverte de blanc — neige et ébène — et une grosse femme turque sur un petit âne qu'un gamin de dix ans tire difficilement par le licol.

Nous arrivons à des terrains vagues, près de la route de Nicosie, bordée de jeunes mélisas et d'eucalyptus, qui s'enfonce au loin entre quelques jardins, passant près d'une grande construction, le couvent des Sœurs de Saint-Joseph.

A la bifurcation de la route de Nicosie et d'une autre menant à la haute ville, *Larnaka Road*, il y a deux ou trois mendicants accroupis à terre devant des sêbles en fer-blanc : l'un fume la cigarette et cause gaïement avec son compagnon, à voix haute. Mais, en me voyant arriver, ils se taisent soudain et entonnent ensemble une litanie nasillée. La mendicité est ici une profession lucrative, et beaucoup, avec le pain recueilli dans les tournées du samedi, nourrissent aux villages de beaux troupeaux de pores.

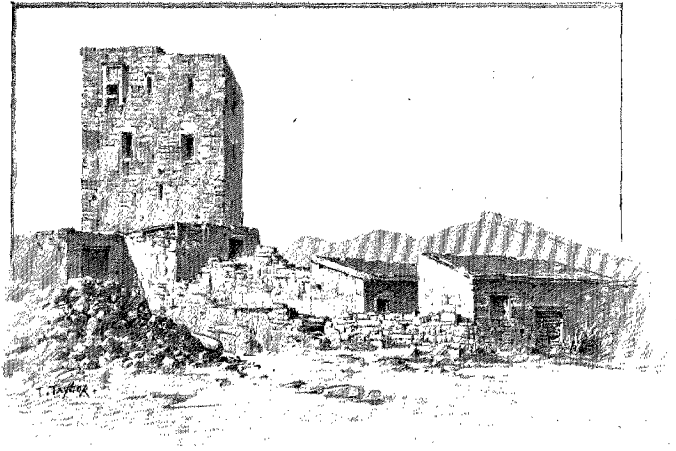
Nous sommes à Larnaka, qui était, au commencement du siècle, la vraie ville, beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, la résidence des consuls et de la haute société. L'agglomération de quelques huttes qui était la Scala d'alors, les *Salines* des voyageurs et de l'époque française, et dont la sécurité était très incertaine, à cause des fréquentes incursions des pirates qui infestaient ces parages, est devenue la ville, le centre commercial, administratif et consulaire. Larnaka, malgré ses 7 600 habitants¹, est restée presque déserte, avec des rues mal tirées, peu ou point pavées, malpropres, quelques boutiques, quelques coins un peu mouvementés à certaines heures du jour, et beaucoup de maisons écroulées, abandonnées. Certains quartiers semblent désertés depuis longtemps, tant leurs rues sont solitaires.

Cet emplacement, sur lequel seulement depuis 1571, vers l'époque de l'occupation de l'île par les Turcs, s'élève une ville, était le siège d'une des plus anciennes colonies phéniciennes, *Kition*, fondée quatorze siècles avant J.-C., qui succéda à la ville bâtie par *Kittim*, petit-fils de Japhet, dont le nom s'étendit à l'île entière, la *Chittim* de l'Ancien Testament.

Une rue, cependant, prolongement du boulevard dont la tête est à la Scala, présente un aspect moins désolé, avec quelques maisons à balcon de bonne apparence, quelques magasins, rue qui traverse la ville en biais; c'est aujourd'hui *De Mas Latrie Street*, du nom de notre savant membre de l'Institut, décédé depuis peu, qui a particulièrement étudié les documents se rapportant au règne des princes de Lusignan.

Tandis que nous entrons dans *Terra Santa Street* qui conduit à un couvent de Franciscains italiens, nous sommes arrêtés par un équipage absolument local : un grand diable de paysan, noueux comme son bâton, en bottes et en large pantalon bleu, qui vend une charge de broussailles épineuses sous lesquelles son petit âne disparaît presque entièrement. C'est le bois à brûler du pays, fourni abondamment par les vastes étendues désertes de l'intérieur, dont il est le seul rendement, et qui sert surtout à alimenter les fours circulaires dont chaque maison est pourvue.

Revenons à la Scala. En sortant par la rue qui sépare le quartier turc du quartier grec, et à quelques centaines de mètres de la ville, en pleine campagne nue, se présente, touchant presque la route, un curieux monument mégalithique, un oratoire auquel on a donné, dans le pays, le nom de *Haghia Phanéroméni*, Sainte-Appa-



ANCIENNE TOUR AU VILLAGE DE PYLA (PAGE 165). — DESSIN DE TAYLOR.

1. Recensement de 1891. La ville avait de 10 000 à 11 000 habitants vers le milieu de ce siècle.

rition. C'est un grand bloc de pierre calcaire de 8 m. 05 de longueur, de 4 m. 50 de large et de 3 m. 60 de hauteur à la partie la plus élevée. A l'intérieur on voit deux chambres, la première, extérieure, de 2 m. 55 de long, 3 m. 50 de large et 2 m. 54 de hauteur, donnant accès, par une ouverture de 1 m. 27, à la chambre intérieure, plus petite, plus irrégulière, où est placé l'oratoire actuel. Celui-ci est constitué par quelques pierres superposées formant, avec une table de gypse, un petit plateau rectangulaire. Le tout est encrassé d'huile par l'usage; on y voit trois verres ordinaires où des veilleuses européennes brûlent tristement; à côté, un brûle-parfum (*capnostiri*) avec des cendres, des débris de chandelles, une boîte de veilleuses et une boîte d'allumettes. Un morceau de vieille caisse à pétrole sert d'abat-jour.

Là les fanatiques allument des veilleuses, des chandelles, déposent de l'argent que des malins profanes viennent voler de temps en temps, se constituant ainsi de petites rentes.

A l'entrée, il a poussé un maigre tamaris, dont chaque branche est fleurie, à son extrémité, de minuscules bouts de chiffons blancs, bleus ou rouges. Ce sont des ex-voto que les femmes dont le mari est en voyage tirent du bord de leur jupe et attachent là pour hâter le retour de l'absent, ou qui sont offerts à la sainte imaginaire pour obtenir la guérison d'une maladie. Les filles, aussi, qui veulent savoir si elles sont aimées de leur fiancé, viennent allumer, sur l'autel de pierre du sanctuaire, une minuscule chandelle. Si le lendemain la petite flamme jaune n'est pas morte, la belle n'a qu'à se réjouir.... Et toutes les petites veilleuses de pauvres qui ont l'air de brûler bien péniblement sur le peu d'huile grasse et rousse des verres ne semblent vivre que de pitié pour l'espoir de leurs jeunes maîtresses. Alors, apprenant cette croyance, je compris la raison d'être des écrans de fer-blanc, morceaux de vieilles boîtes à pétrole, mis là pour protéger contre les vents coulis le sort attaché à l'amour. Y a-t-il, dans cette idée, quelque chose comme le souvenir du culte fameux de l'île, celui d'Aphrodite?

La sainte est priée aussi bien par les Grecs que par les Turcs. Le lieu est isolé et silencieux. Au bout de la vaste plaine dont l'uniformité est à peine interrompue par quelques fermes (*tchiffiks*) et des arbres égarés, s'élève le pain de sucre de la montagne de la Croix, toute noire, suivie, à droite, par une ligne de collines blanches, crayeuses, sur lesquelles de grands nuages blancs mettent des taches sombres.

En retournant en ville par la route qui nous a amenés devant l'oratoire et qui longe un des anciens marais, aujourd'hui à peu près desséchés, d'où la ville tirait son climat fiévreux, nous arrivons devant une église en forme de croix, éclatante sous le badigeon blanc qui masque son air antique, celle de Saint-Lazare. L'appareil du culte d'une église grecque est trop connu pour que nous nous attardions à sa description. Derrière le temple superbement doré, haut et large iconostase qui sépare entièrement la nef de l'autel comme un diaphragme, un petit escalier garanti par un grillage de fer forgé descend en quelques marches vers une voûte cintrée arrivant à peu près jusque sous l'autel. A l'extrémité de cette voûte, et encastré par ses deux extrémités dans les murs mêmes, un sarcophage de pierre porte un couvercle triangulaire de même nature. C'est le tombeau dans lequel la tradition locale fait reposer les cendres de saint Lazare.

Saint-Lazare forme un quartier (*makalla*) populeux de la ville; les autres sont : le quartier franc, *Franko*

makalla; celui des Turcs, *Turko makalla*; et enfin le quartier des figuiers de Barbarie, *Papotsika makalla*, devant la bande sablonneuse, le long de la mer, par laquelle nous sommes passés.

II

Ancienne administration du pays. — Dames turques « fin-de-siècle ». — Un contemporain de Bonaparte. — Dans la mosquée. — Le pays des centenaires. — Les salines de Saint-Ladre. — Le Tekké de la Sultane. — L'exploitation du sel. — Tchiflik-Pacha.

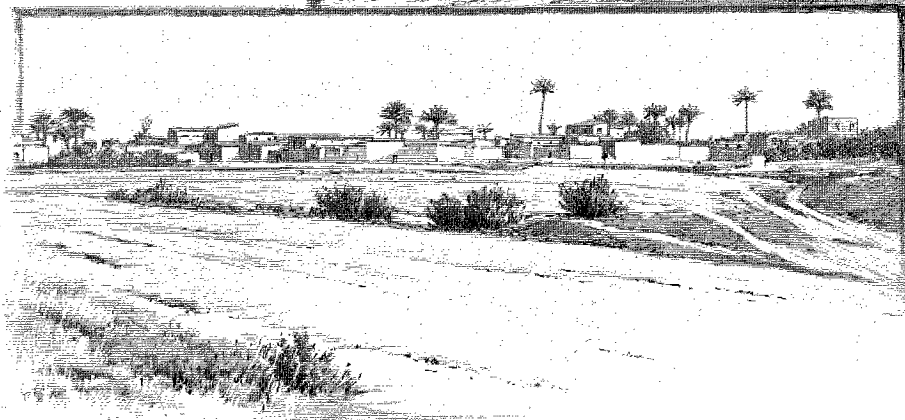
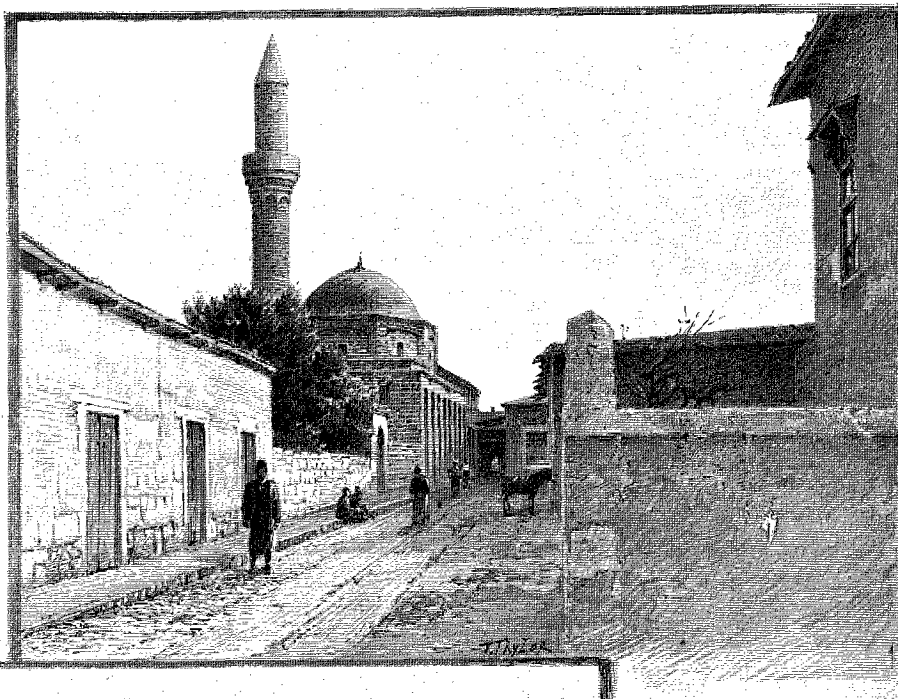
L'île de Chypre, qui est soumise aux lois anglaises depuis le 4 juin 1878, était divisée sous les



PAYSAN VENDANT UNE CHARGE DE BROUSSAILLES (PAGE 159). — DESSIN D'OCLEVAY.

Vénitiens et les Français en onze « contrées ».

A l'époque turque elle se partageait, comme aujourd'hui, en six districts, portant les noms de leurs villes principales et à la tête desquels était un *kaïmakam*, sorte de sous-préfet. Pendant plus de deux siècles le système des baux à terme fut en usage : le gouverneur avait à payer au sultan un fermage d'environ 532 000 francs et il se payait lui-même sur les impôts de toute sorte dont il frappait, en pleine liberté, l'agriculture, le



LA SCALA, À LARNAKA (PAGE 158). — DESSIN D'OULEVAY.

commerce, l'industrie. On imagine aisément à quels abus donnait lieu ce système, qui fut aboli en 1839. Depuis cette année, le gouverneur de l'île, nommé par Constantinople, touchait une trentaine de mille francs et jouissait de certains avantages.

Les Anglais ont changé peu de chose à

l'administration générale de l'île : tous les rouages secondaires furent d'abord maintenus et les réformes introduites peu à peu d'une manière que j'appellerai « homéopathique ».

Revenons à Larnaka pour aller rendre visite à un vieux bonhomme de nègre qui est en train de courir sur son deuxième siècle. Sur la route nous apercevons, arrivant au grand trot de sa bête, un petit tilbury que conduisent fort crânement deux dames turques, dont l'une est voilée. C'est ainsi que je connus la femme du juge ture; mais je n'ai jamais été, en Orient, aussi étonné.

Arrivons, sans transition, au but de notre course : une petite mosquée cachée dans les jardins. Un petit vieux nous reçoit, point ridé, les lèvres garnies d'un reste de moustache blanche, la barbe au menton, desséchée, mais à l'air encore assez solide, qui sort d'une chambre noire et basse pour venir à notre rencontre. Sa vue doit être devenue mauvaise, car il me regarde avec une étrange fixité, un regard d'aveugle. Très droit, sec, enveloppé d'un vieux pardessus verdâtre qui a dû voir tout un lustre, surmonté à son tour d'une manière de manteau blanc, le chef entouré d'une calotte de coton et d'un vaste turban immaculé, ses jambes noires et nues, sèches comme de vieilles branches, sortant de l'habit pour s'adapter à de grandes vieilles chaussures : voilà l'ancêtre qui se tient immobile et muet devant nous après avoir répondu à notre salut.

Ce petit homme racorné est un contemporain de Napoléon I^{er}. « Alors, lui dit mon compagnon en arabe, tu as vu Bonaparte ? »

— Oui, *Bonnaparté*, en Égypte, quand il vint sur son cheval. » Et d'un geste rapide des deux mains il esquisse la forme du tricorne légendaire, pour montrer ce qui l'avait surtout frappé.

« Quel âge avais-tu alors ? lui demandai-je, à mon tour.

— Je ne sais pas.

— Mais étais-tu un homme ou un enfant? Par exemple — un enfant de dix à douze ans entra en ce moment dans la cour — étais-tu comme cet enfant?

— Plus, je pense: je savais tenir un fusil.

— De quel pays es-tu?

— Du Soudan.

— Et comment te nommes-tu?

— Oh! j'ai beaucoup de noms, fit-il après une pause, comme s'il avait cherché à se rappeler.

— Dis-moi ceux que tu avais au Soudan.

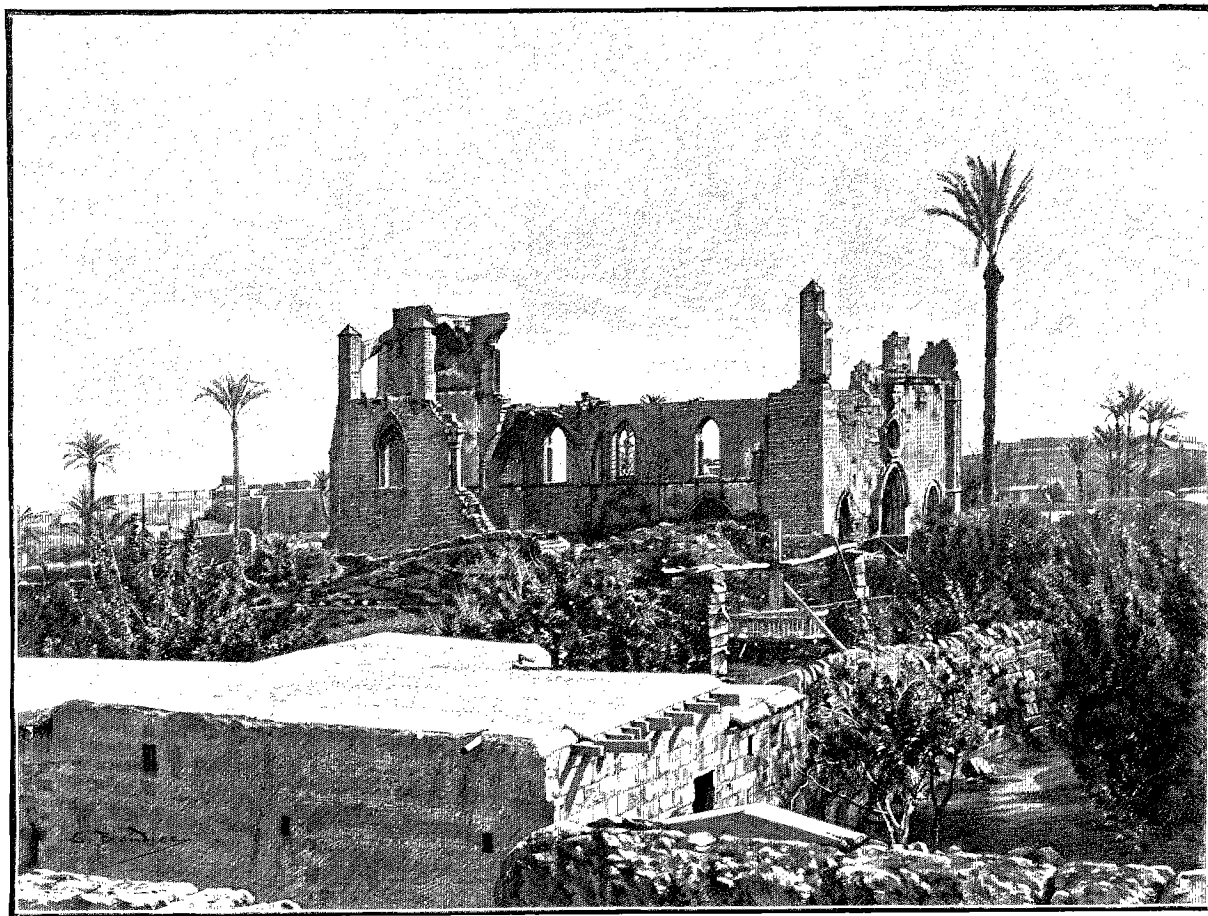
— Omar ben Mohammed. »

En sortant, je trouve le *hoja* causant avec mon cicerone. « Le père de mon grand-père, nous dit-il, qui est là — et du doigt il désignait un morceau de pierre plate jaunie, usée, qui sortait de terre dans un coin du cimetière, — l'a connu; il va à Larnaka mieux que moi (c'est une distance, aller et retour, de 5 kilomètres environ) et il est gardien de la mosquée depuis pas loin d'un siècle, quoiqu'il prétende n'y être que depuis soixante-dix ans.

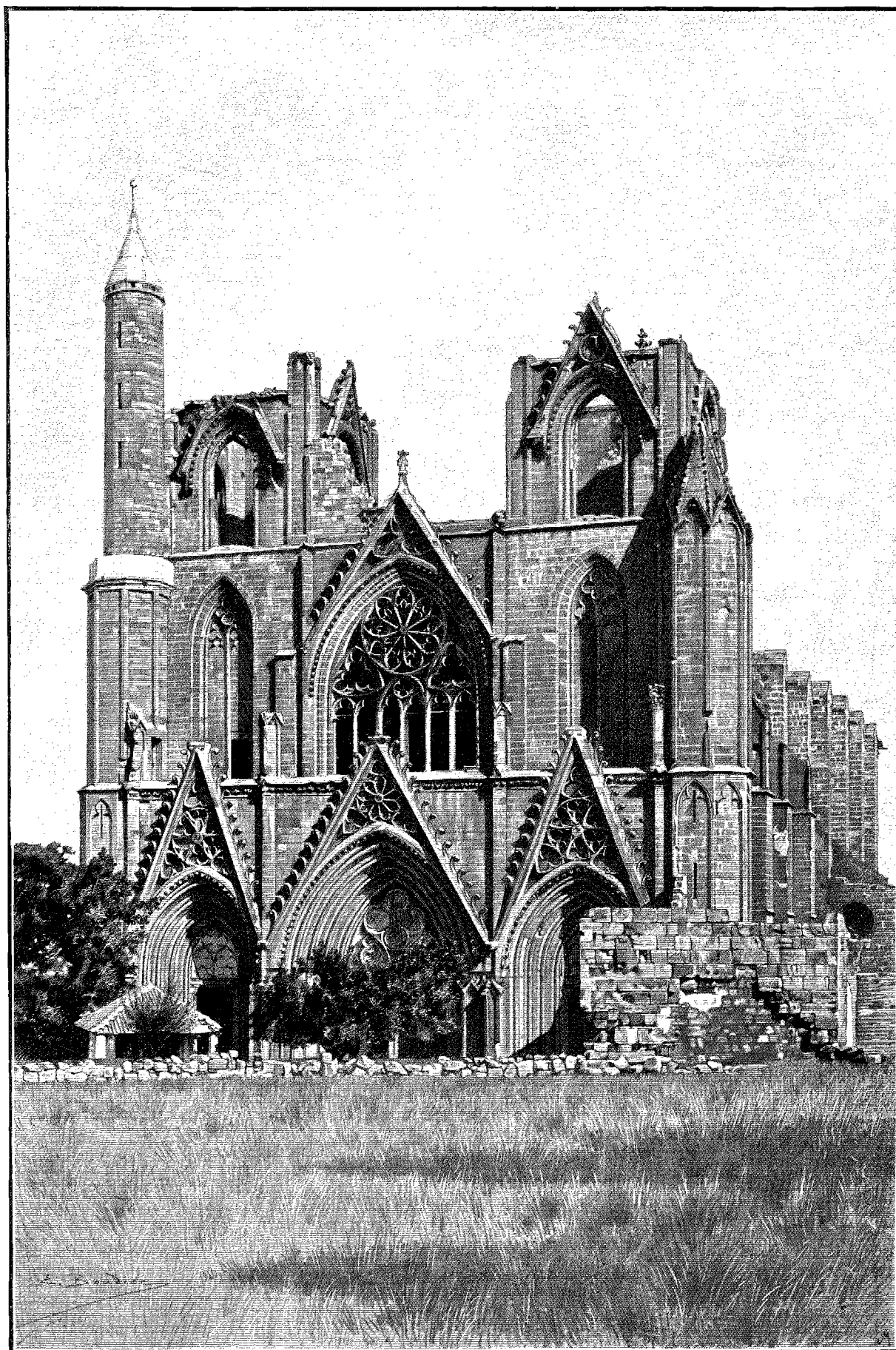
Chypre est, vraiment, le pays des centenaires. Un recensement fait en 1891 n'en donne pas moins de 145, dont 13 de 120 ans et au delà, soit 1 pour 2 000 habitants. Après cela je ne jurerais pas que ces braves vieillards ne se soient pas moqués un peu des recenseurs officiels. Cependant on m'a garanti l'âge de la vieille femme qu'un amateur a photographiée et dont il a bien voulu me communiquer une épreuve.

..... Décidément la saison n'est pas favorable aux voyageurs, et depuis près d'un mois la pluie et le vent se disputent la prédominance. Profitons d'une éclaircie, une déchirure de la voûte nuageuse, pour aller rendre visite aux salines, non loin de la ville.

Les salines, qui portaient, sous les Français et les Vénitiens, les noms de Saint-Ladre et de Saint-Lazare, s'étendent au sud-sud-ouest de la Scala, à un mille seulement. Plusieurs chemins y conduisent à travers des champs d'orge, des terrains vagues et incultes avec de nombreuses excavations, sur un plan légèrement élevé d'où l'on découvre toute la ville. Arrivés au sommet d'un monticule plutôt qu'une colline, nous nous trouvons en face de la nappe salée, unie comme un miroir et bordée dans toute sa longueur nord-sud d'une digue haute au pied de laquelle un limon épais, visqueux, puant, marque la place d'un ruisseau. Sur la hauteur qui domine



RUINES DE L'ÉGLISE SAINT-GEORGES À FAMAGOSTE (PAGE 168). — DESSIN DE BOUDIER.



FAMAGOUSTE. — CATHÉDRALE SAINT-NICOLAS (PAGE 167). — DESSIN DE BOUDIER.

la saline, du côté de la mer, s'élève une grande construction à aspect de vieux moulin ; c'est une poudrière, et, à côté, la baraque du gardien : un grand noir sec promu à la surveillance d'une haute pyramide de sel qui monte devant lui des bords du lac. A gauche, entre ce point et la mer, passe la route carrossable qui mène à Limassol, chef-lieu du district de ce nom, entrepôt principal des vins de l'île.

Si nous continuons notre chemin par la chaussée qui coupe en deux la pointe de la saline, et que nous contournions cette dernière à droite, à travers de hautes herbes et un sol accidenté, nous arrivons à un endroit qui ressemble, de tous les points de cette région désolée, à une oasis dans le désert. C'est le *Tekké de la Sultane* où, sous une vieille coupole de mosquée turque et la verdure qui l'entoure, se trouve le tombeau de la sœur de lait de Mahomet, — d'autres disent de sa cousine, Omen Horem, morte à Chypre pendant l'expédition de Moawia en 647.

L'exploitation du sel aux salines de Larnaka, comme à celles de Limassol, où il y en a de très vastes aussi, était jadis une des industries de Chypre les plus importantes et celle qui donnait le rendement le plus considérable aux Vénitiens, — à ce point que le Sénat de Venise avait placé des officiers royaux à sa direction. Sous les Turcs, on en tirait environ 8 millions de kilogrammes annuellement. Aujourd'hui les salines ne servent plus qu'à alimenter l'île depuis que le Sultan a fermé tous les ports de l'empire au sel chypriote.

A deux kilomètres de là se trouve, comme une autre oasis, Tefiflik-Pacha, ou la « ferme du Pacha », qui a son importance, car elle rappelle le souvenir d'un exilé venu de Constantinople il y a quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, d'un philanthrope qui fit construire, à ses frais, un canal mi-aérien, mi-souterrain, pour amener à Larnaka les eaux d'une source située à deux kilomètres et demi plus loin. C'est ce même canal qui alimente aujourd'hui le premier port de Chypre.

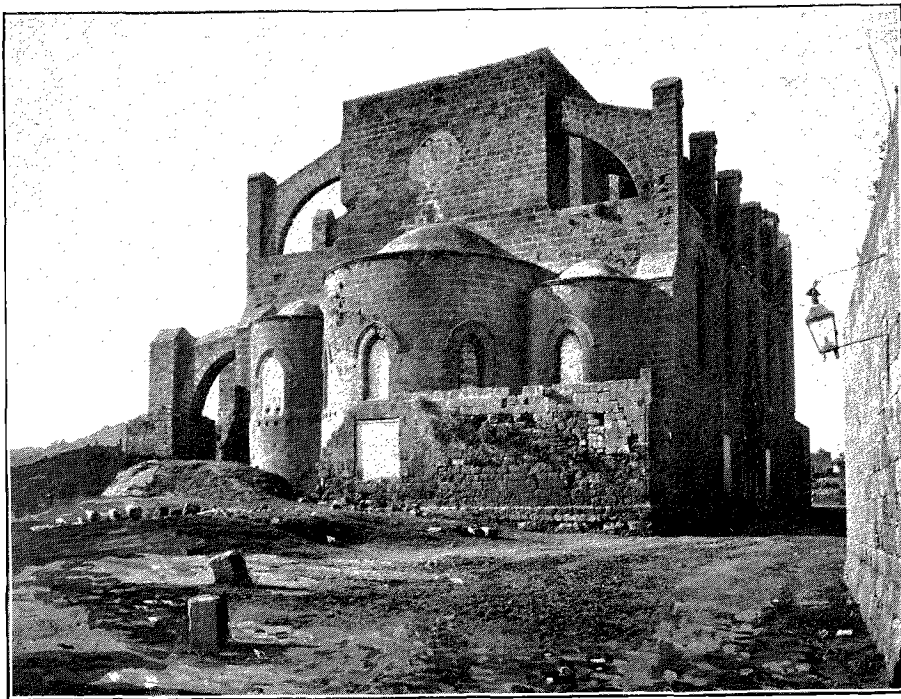
III

Départ de Larnaka. — Le chameau fumeur. — A Pyla. — La Messaorée. — Aspect du pays. — Famagouste au *xiv^e* siècle. — Famagouste aujourd'hui. — Ruines. — La cathédrale Saint-Nicolas. — Au palais royal. — L'église Saint-Georges. — Dans un restaurant. — Une ancienne église.

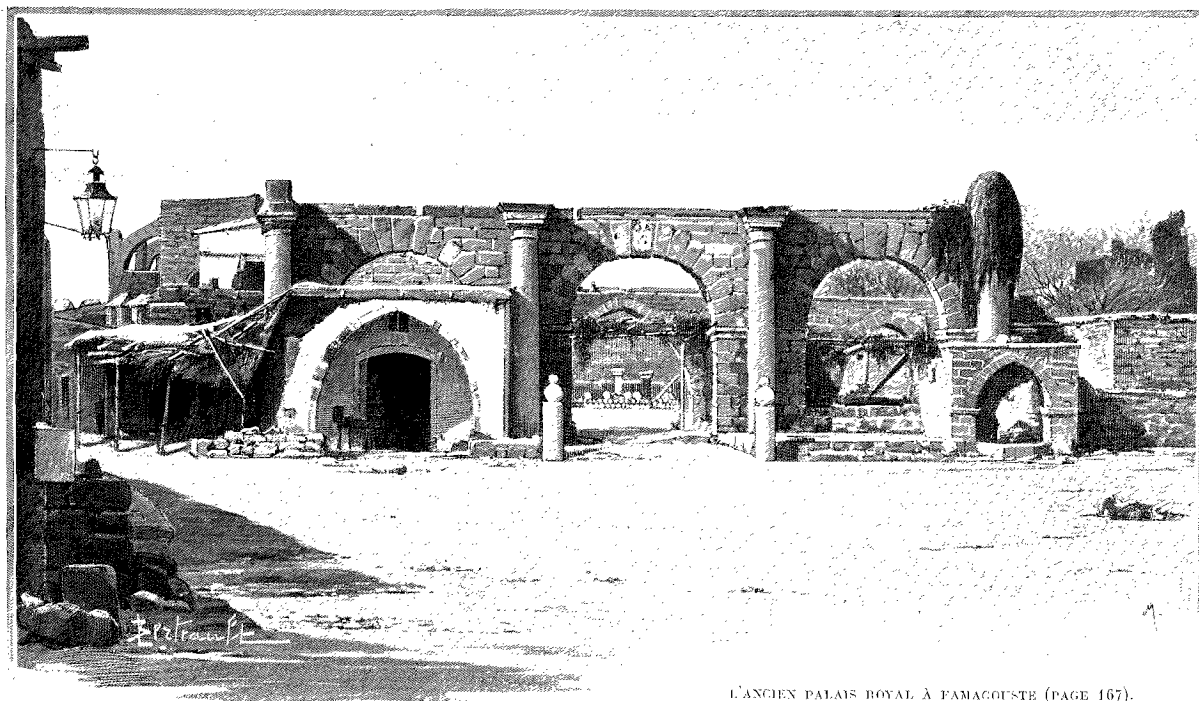
On voyage, à Chypre, à âne et à mulet, partout où il n'y a pas de route carrossable, et, sur les grandes artères, en voiture — immenses landaus détraqués, couverts d'une séculaire poussière, cédant à l'âge par tous leurs matériaux, traînés par trois ou quatre chevaux misérables chez lesquels les caractères de la race arabe ont fait place à tous les défauts de l'abâtardissement.

C'est dans un véhicule de ce genre que je prends place, un beau jour de décembre, le 3, pour me rendre à Famagouste. Le temps était heureusement souriant, un peu frais, et le ciel pur. La route, au début, est assez bonne ; au loin, près des pointes de minarets et de cyprès de la ville, sous un dais de nuages blancs qui recouvre la rade, un bateau semble suspendu dans les nues, au-dessus de l'eau : effet bizarre de mirage. Nous

croisons un train de chameaux pesamment chargés. On a beaucoup écrit sur l'animal du désert, mais je ne sais si l'on a signalé ailleurs son goût pour la fumée du tabac. Pour un peu, on verrait le chameau chypriote fumer le narghilé ! Recevoir par les naseaux la fumée d'une cigarette, la humer fortement en allongeant la tête, est pour lui une jouissance telle, qu'on l'a vu, pour se la procurer, poursuivre le fumeur dont les volutes bleues avaient chatouillé son organe olfactif. Et ce n'est certes pas une agréable ni une commode poursuite que celle de cette bête apocalyptique avec ses enjambées colossales ! Mais on s'y soustrait facilement,



ANCIENNE ÉGLISE SAINT-NICOLAS À FAMAGOUSTE (PAGE 167). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



L'ANCIEN PALAIS ROYAL À FAMAGOUSTE (PAGE 167).
DESSIN DE BIERTEAU LT.

dit-on, en coupant son chemin brusquement et à angles droits. D'ailleurs le chameau se trouve mal à Chypre, trop froid en hiver et trop humide. Il y est d'un mauvais caractère, et les mois de pluies le rendent rageur, mauvais, irascible à l'excès; il mord alors tant qu'il peut, il liquide ses haines accumulées des mois chauds, et ses morsures sont terribles. Aussi voit-on souvent des chameliers avec un bras de moins.

L'horizon, à gauche, est limité par de petites collines grises, crayeuses.

Partis à 2 heures, nous arrivons à Pyla, *les Pîles* des Français, village grec de quatre-vingts maisons environ, grossièrement bâties. Partout on voit des ruines récentes, des murs écroulés, des habitations abandonnées. Devant le petit café où m'arrête l'automédon, se trouve une ancienne tour carrée, bâtie par les Turcs, devenue aujourd'hui un nid de corbeaux.

Après le village nous descendons dans la grande plaine de la Messaorée, la *Lygouri* des Français. Ce n'est point une plaine banale que cette étendue plate de 90 kilomètres de longueur avec une largeur moyenne de 30 kilomètres, car c'est le sol le plus fertile, peut-être, de tout le bassin méditerranéen. C'est à elle que l'île dut, jadis, le surnom de *Macaria*, l'île Bienheureuse. Cette magnifique étendue de limon que trois grandes rivières fertilisent l'hiver, est livrée, l'été, à un soleil implacable, dont pas un arbre n'arrête les rayons de feu. Quelques maigres sources qui se perdent en partie dans sa terre spongieuse, quelques puits d'eau saumâtre bons tout au plus à désaltérer les bestiaux, sont les seules ressources qui ne peuvent la défendre d'une profonde sécheresse pendant les mois sans pluie de l'été. L'île était jadis couverte de forêts; quel aspect ne devait-elle pas présenter alors!

Mais poursuivons notre route. Le site ne change pas : ce sont de petits bouquets de broussailles vert grisâtre aussi loin que la vue peut s'étendre, jusque sur le sommet des collines pâles. De loin en loin on voit, sur les élévations surtout, les silhouettes d'anciennes petites églises en ruines, isolées, qui, avec leurs dômes byzantins, ressemblent aux tombeaux vénérés de la campagne syrienne. Ils marquent aujourd'hui l'emplacement de villages disparus. Enfin une ville se montre à l'horizon qui se détaille peu à peu, au fur et à mesure que nous avançons : des maisons bâties en terre rouge et des jardins. C'est Varocha, le village moderne, et, à gauche, les hautes, vieilles murailles d'une ville fortifiée, l'opulente Famagouste des Français et des Vénitiens, l'antique *Ammokhostos* des Grecs.

Il n'y a ici, dans le chef-lieu du second district de l'île comme étendue¹, que des *hans* ou caravansérails à l'usage des *kéradjis* ou muletiers. Je puis cependant y trouver une chambre particulière.

Puisque nous avons le gîte, et le couvert dans un restaurant grec voisin, arrêtons-nous un instant, non pour remonter jusqu'à l'époque où il y avait sur cet emplacement le royaume de Salamis, mais pour dire un mot de ce qu'était cette ville, que nous allons voir dans son tombeau, à une époque relativement récente.

1. Un rapport officiel donne, comme étendue, à l'île entière, 9 281 kilomètres carrés. Le district de Famagouste a une

population totale de 41 423 habitants, soit 19,5 habitants par kilomètre carré.

« Avec Constantinople et Alexandrie, dit M. de Mas Latrie¹, Famagouste avait alors la suprématie incontestée du commerce d'Orient. Ni Venise ni Gênes ne pouvaient se vanter d'avoir des marchands plus riches, des bazars mieux assortis, des approvisionnements plus considérables en productions de tous pays, des hôtelleries plus nombreuses, des étrangers venus de plus loin et de contrées si diverses. Un prêtre allemand, homme instruit et observateur, qui passait dans l'île de Chypre en se rendant au Saint-Sépulcre, vers l'an 1341, fut frappé de la richesse des Chypriotes, particulièrement des habitants de Famagouste. Il a laissé un curieux témoignage de la prospérité du pays dans le récit de son pèlerinage. Il avait vu Constantinople et Venise, la reine de l'Adriatique. Famagouste le surprit davantage.

« Il y a, dans ce pays de Chypre, écrit-il à l'évêque de Paderborn, les plus généreux et les plus riches seigneurs de la chrétienté. Une fortune de trois mille florins annuels n'est pas plus estimée ici qu'un revenu de trois marks chez nous, mais les Chypriotes dissipent tous leurs biens dans les chasses, les tournois et les plaisirs. Le comte de Jaffa, que j'ai connu, entretient plus de cinq cents chiens pour la chasse.... Les marchands de Chypre ont acquis, aussi, d'immenses richesses. Cela n'est pas étonnant, car leur île est la dernière terre des chrétiens vers l'Orient; de sorte que tous les navires et toutes les marchandises, de quelque rivage qu'ils soient partis, sont obligés de s'arrêter à Chypre. De plus, les pèlerins de tous pays qui veulent aller outre-mer doivent descendre d'abord en cette île. De sorte que l'on peut y savoir, à tous les instants de la journée, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, par les lettres ou les étrangers qui y viennent incessamment, les nouvelles et les bruits des contrées les plus éloignées. Aussi les Chypriotes ont-ils des écoles particulières pour apprendre tous les idiomes connus.

« Quant à la ville de Famagouste, c'est une des plus riches contrées qui existent. Les habitants vivent dans l'opulence. L'un d'eux, en mariant sa fille, lui a donné, pour sa coiffure seule, des bijoux qui valent plus que toutes les parures de la reine de France ensemble, au dire des chevaliers français venus avec nous en Chypre.

« Il y a dans telle boutique que ce soit de Famagouste plus de bois précieux que cinq chars n'en pourraient porter. Je ne dis rien des épiceries; elles sont aussi communes dans cette ville et s'y vendent en aussi grandes quantités que le pain. Pour les pierres précieuses, les draps d'or et les autres objets de luxe, je ne sais que vous dire; on ne me croirait pas dans notre pays de Saxe. »

Cette description du curé saxon, naïve peut-être, mais frappante, de la situation de l'île en général et de Famagouste en particulier, à cette époque de son administration par les Français, sera d'un douloureux contraste lorsque nous la mettrons en opposition avec l'état actuel. Rappelons que la maison de Lusignan régna trois siècles dans le pays, qui passa ensuite, d'une façon presque naturelle, à la République de Venise.

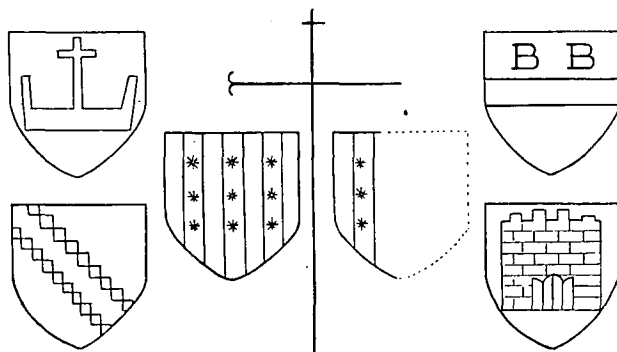
Retournons maintenant à Varocha pour dire que la ville a 2 900 habitants seulement, qu'elle fut établie sous la domination des Turcs, qui ne permettaient pas aux chrétiens même d'approcher des murs de la ville fortifiée sous peine d'être obligés à se convertir à l'islamisme, — d'après un voyageur qui y passa en 1683, — et que ce n'est encore qu'un grand village.

Une route carrossable, continuation de la rue principale, plantée sur toute sa longueur de jeunes eucalyptus, conduit à Famagouste entre des maisons de campagne et des jardins. Près d'arriver à la grande porte, on voit, à gauche, trois *koubbas* musulmanes, tombeaux de personnages vénérés dont le plus important est celui de Lala Moustapha, peut-être le général qui mena si terriblement, en 1571, le siège de la ville et la conquête de l'île.

Nous sommes devant l'entrée de la citadelle, sur un pont en bois qui traverse un large et profond fossé de 25 à 28 mètres, avec 8 mètres de hauteur, sous lequel la mer avait jadis accès. A gauche de la porte s'élève un haut bastion à créneaux, extérieurement polygonal, qui la défendait. Là se trouve maintenant le gibet. Le pont-levis a évidemment disparu, mais il reste une colossale porte à barreaux, rouillée du haut en bas. Nous débouchons, à l'intérieur, sur une petite ruelle qui mène à la boutique d'un juif, véritable fripiier des ruines.

Nous voilà dans la ville déserte; les rues sont bordées, des deux côtés, par des murs élevés avec les anciennes pierres jaunes équarries, simplement entassées, ou les anciennes constructions elles-mêmes inhabitées. Quelques-

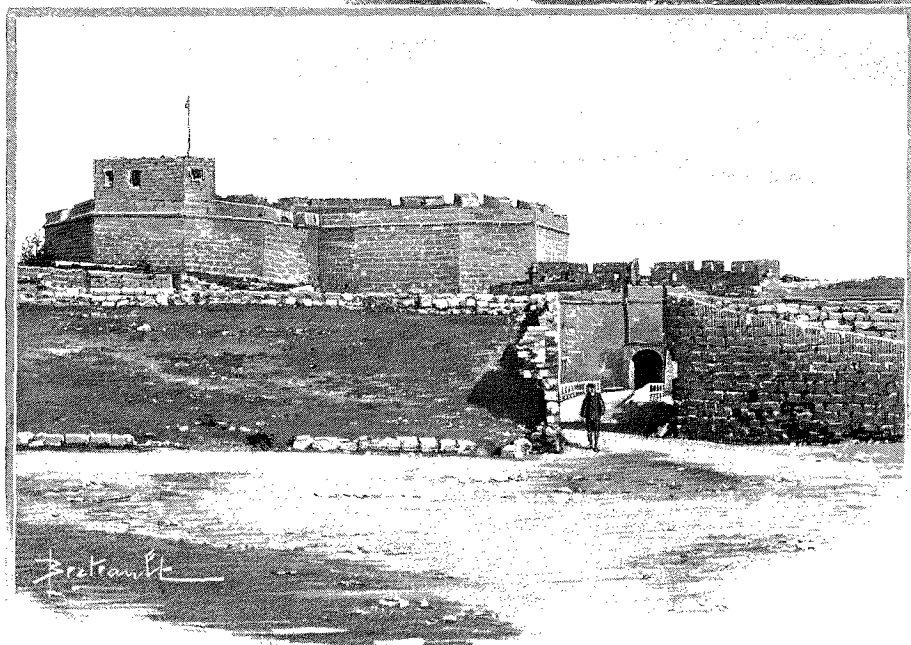
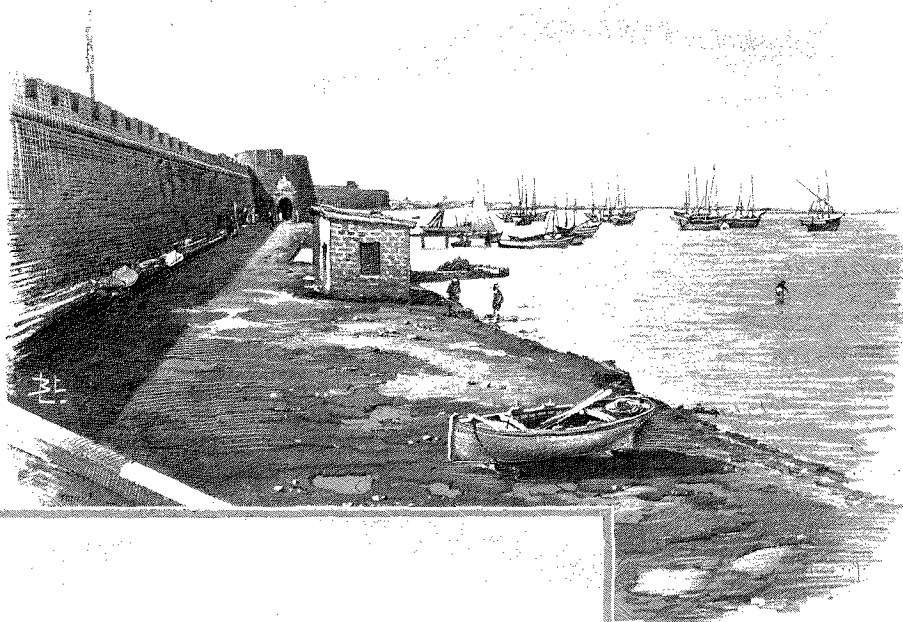
unes décèlent, çà et là, la présence d'un habitant. Elles sont étroites et courtes, délavées et boueuses. Nous arrivons à une petite place; en face, de grands arbres cachent la reine de ces ruines : la cathédrale, que tout le monde, ici, appelle Sainte-Sophie, qui est Saint-Nicolas de l'époque française. Je vois aussi, dans de petites boutiques basses, un coiffeur, un café, un épicier (*bakal*), formant un des côtés de la place; en face, l'ancien palais royal où ont siégé les Lusignan et les préfets vénitiens; sur les côtés, des pans de murs écroulés, des amas de pierres devant



ÉCUSONS RELEVÉS À FAMAGOUSTE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

des monuments en ruines que rongent lentement les herbes sauvages.

Saint-Nicolas est un monument gothique d'une rare magnificence de détails. Un minaret, que les Turcs ont élevé de travers, remplace les deux campaniles carrés, dont la base seule reste encore. Cette église superbe, qui a été la cathédrale chrétienne des Lusignan du *xiv^e* siècle, est aujourd'hui la mosquée d'une poignée de Turcs égarés dans de



PORTE ET MURS DE FAMAGOSTE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

vieilles pierres. L'intérieur est une longue nef avec deux rangées de six larges colonnes badigeonnées à la chaux comme les murs, qui portent des inscriptions noires de sentences religieuses en turc. Puis nous voyons l'appareil ordinaire des mosquées musulmanes. Le sol, recouvert de nattes, a été entièrement refait avec les dalles des tombeaux français, lesquelles se rencontrent rarement entières, et des plaques de gypse. Ce sont des débris,

informes souvent, sur lesquels on voit des bouts de légende, en écriture gothique, dans toutes les directions, des têtes d'homme ou de femme, des mains croisées sur les tronçons de poitrine, des restes de vêtements, des robes, des armures, des bras et des jambes.

En haine des figurations humaines, ces dalles ont été brisées, déchiquetées, ou éraillées à l'endroit des têtes, par un stupide fanatisme, une rage d'iconoclastes. Nous verrons presque toutes les mosquées de l'île ainsi pavées. Dans la cour, sous une petite coupole, se trouvent le tombeau d'un hoja Ibrahim, puis une école, suivant le système musulman, et la fontaine aux ablutions. A droite, une ancienne construction, très ornée, peut-être un ancien couvent.

Le monument, dans son ensemble, est encore d'une conservation satisfaisante, et, grâce aux solides contre-forts qui le soutiennent des deux côtés, il dominera longtemps encore de sa grandeur l'ensemble des ruines répandues autour de lui.

Le temps est loin où les chrétiens n'étaient pas autorisés à demeurer dans l'enceinte de la ville turque. Ils n'y demeurent pas aujourd'hui non plus, mais j'ai été étonné de pouvoir aller et venir librement à l'intérieur de la mosquée, sans même ôter mes bottines.

Revenons sur la place, à l'ancien palais royal, qui date, peut-être, de l'époque byzantine. Il n'en reste guère que la façade du péristyle, en assez bon état, et quelques pans de mur au fond de la grande cour intérieure, celle du poste de police actuel. Quatre colonnes de granit, monolithes, provenant des ruines grecques les plus proches,

supportent quatre arcades. Au-dessus de l'entrée se voit un écusson contourné, en marbre, d'un très beau travail vénitien. et, des deux côtés, sur deux morceaux de colonne, des boulets de pierre. Dans le grand quadrilatère de la cour, les plates-bandes, les corbeilles sont bordées de petits boulets de toutes les dimensions, depuis 1 m. 62 de circonférence maximum. Derrière le péristyle, à droite, on a réuni tous les débris d'architecture, des écussons, des inscriptions, des morceaux de statue, des boulets ramés, des obusiers, trouvés çà et là dans le déblaiement du terrain, et appartenant à différentes époques, byzantine, française et vénitienne.

Au milieu se voit un long canon de bronze vénitien de 3 m. 10, avec 0 m. 56 de circonférence à la gueule, trouvé depuis peu dans les environs du port.

Séparés par une ruelle, de l'autre côté des vieux pans de mur de droite, on voit les ruines d'une église, peut-être la chapelle royale, dépendance du palais, où il ne reste encore que des écroulements de chambres voûtées, des morceaux d'arcs et de contreforts debout ou gisant au milieu d'une haute poussée d'orties.

Près de Saint-Nicolas, séparée par un court espace de quelques jardins empierreés et une ruelle, s'élève encore une majestueuse ruine gothique, aujourd'hui Saint-Georges.

Le ciel s'était rembruni pendant ma visite, les nuages arrivaient, serrés et épais, du côté du Karpas. Nous allons par des voies désertes, bordées de ruines, inhabitées, silencieuses, et voilà que la pluie nous surprend soudain. J'ai le temps cependant de gagner, sur la place, une salle noire, enfumée, rongée par le temps, l'humidité et la vermine, brûlée comme un plafond de four, au sol poisseux, encombrée de vieilleries, sentant l'ail et l'oignon, la bête et la graisse rance. C'est le restaurant de la ville. Et l'envie me prend d'appeler l'homme et de manger dans cet infect bouge.

Mais je ne pus, ce jour-là, continuer mes promenades et dus rentrer en hâte à Varocha à la faveur d'une éclaircie. Le lendemain je montai sur le bastion près de la porte où gisent encore de petits obusiers. De là la vue se porte sur toute la ville. Quel majestueux aspect présentent ces débris encore élégants des vieux et riches monuments de la cité opulente qui agonisa dans un acte d'héroïsme et mourut dans une épouvantable trahison !

Tout près de là, il y a encore une grande église massive à style mêlé de byzantin et de gothique, avec de petites coupoles jumelles, de grands contreforts, des arcs-boutants, des fenêtres et une entrée ogivale de la meilleure conservation. C'est aujourd'hui un *granarium* du gouvernement.

1. C'est Sélim II, dit « l'ivrogne », qui envoya Lala Moustafa Pacha à la conquête de l'île. Elle fut menée rapidement; Nicosie fut emportée et ses habitants passés au fil de l'épée; Famagouste opposa une résistance désespérée sous la direction d'un brave, d'un héros, Marco Antonio Bragadino. La faible garnison tint trois mois et demi devant les armées turques, toujours plus nombreuses. Enfin elle se rendit sous certaines conditions acceptées

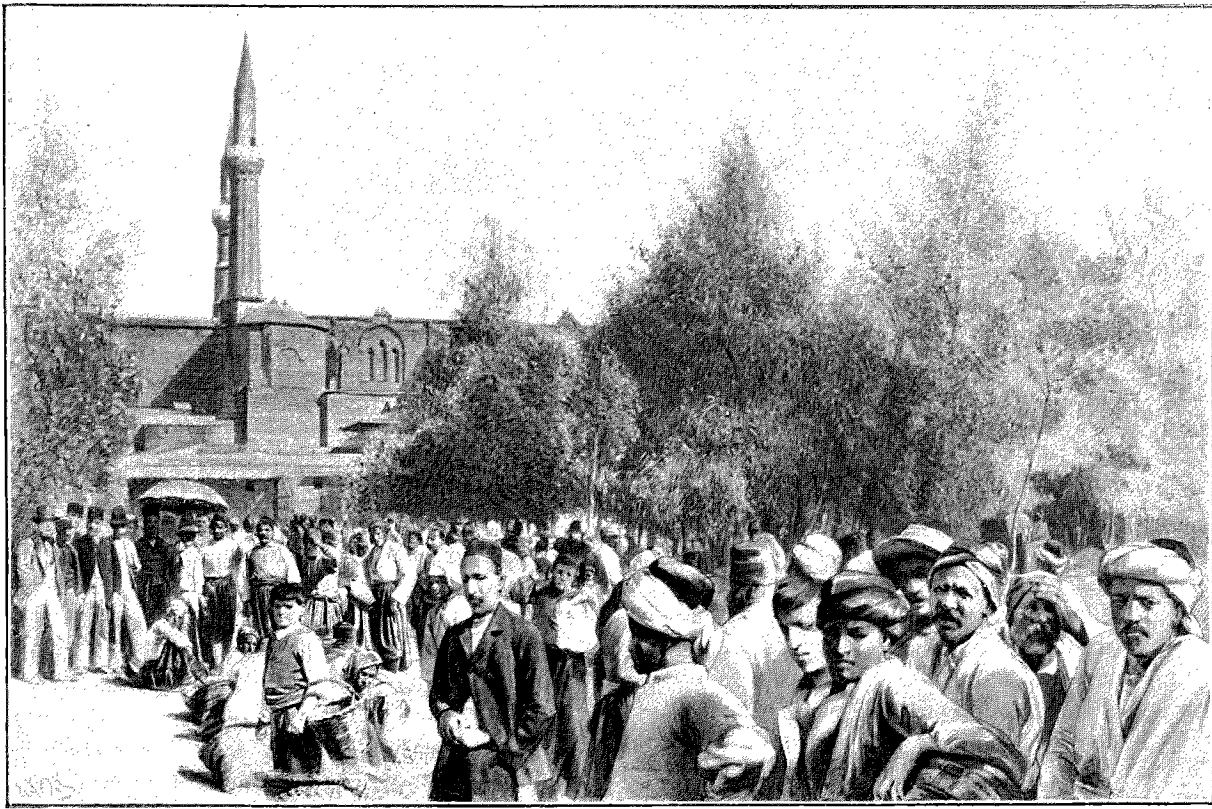
par le général turc. Mais celui-ci, violant la parole donnée, fit massacrer tous les lieutenants de Bragadino, et celui-ci, après avoir eu les oreilles coupées, après avoir été écorché vivant, fut mené par toute la ville monté sur une vache et enfin pendu à une vergue de galère. Sa peau est conservée dans une urne, à l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, à Venise. La soumission de l'île fut achevée avec une épouvantable cruauté.

(A suivre.)

ÉMILE DESCHAMPS.



POTERIES DE VAROCHA. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.



LE PANDOLION À NICOSIE (PAGE 173). — DESSIN D'OULEVAY.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE¹,

LARNAKA, NICOSIE,

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

IV

Le port de Famagouste. — Les fortifications. — Grandeur et décadence. — Conserve d'orolans. — Le lac Paralimni. — L'étang d'Iaghiolos Loukas. — Une pêche miraculeuse. — Retour à Larnaka.

DESCENDONS vers la porte de la mer, par une large route déserte. Un grand lion de pierre à la tête immense se dresse à côté, sur un talus. Le passage franchi, tout le port se découvre, le long d'un quai assez large, au pied de la haute muraille. Quelques barques à voile sont au mouillage. Sur le fronton de la porte se voit une grande plaque de marbre blanc représentant, en fort relief, le lion de Saint-Marc tenant la Bible, et, au-dessous :

NICOLAO PRIOLO
PREFECTO
MCCCCLXXXVI

(Nicolas Priuli était provéditeur en 1496.)

A l'autre extrémité de la muraille s'élève un autre bastion, avec une autre plaque de marbre au fronton de l'entrée extérieure, représentant encore le lion de Saint-Marc à côté d'une forteresse. Au-dessous, une inscription très fruste dont les vides peuvent être comblés. Sur une troisième plaque commémorative, qui se voit contre un bastion indépendant, à côté, on lit :

NICOLAO FOSCARENO
CYPRI PRAEFECTO MCCCCLXXXI



UN CHAUDRONNIER À NICOSIE (PAGE 172).
DESSIN DE BONJAT.

1. *Suite. Voyez p. 157.*

Le port, en partie comblé, a à peine 500 à 600 mètres dans toutes ses dimensions. La rade est profonde, et, avec quelques travaux, pourrait, suivant l'opinion d'un amiral anglais, recevoir plus de cuirassés que le grand port de Malte.

Les fortifications de Famagouste sont encore très belles. De forme parallélogrammique, avec plus de 3 600 mètres de périmètre et une épaisseur moyenne des murs extérieurs de 5 mètres, elles furent commencées ou, peut-être, seulement reconstruites par les Lusignan et continuées par les Génois et les Vénitiens. Les bastions, les couloirs, les murs de protection, les magasins casematés, les chemins intérieurs de ronde sont innombrables et arrivés jusqu'à nos jours dans un état d'excellente conservation.

Quel sort singulier s'attache parfois aux villes, aux pays, aux peuples ! Par quelles séries de grandeurs et de décadences ils passent à travers les siècles ! Aujourd'hui c'est une ville forte et opulente, un pays populeux et riche, un peuple puissant et craint : demain la ville est déserte, le pays stérile, le peuple abâtardi et incapable. Tel fut le sort de Chypre. Et par-dessus, la terre muette garde ses souvenirs et ses secrets.

Il était déjà tard quand j'arrivai à Varocha.

Le district de Famagouste, qui se termine, au nord-est, par le long et étroit promontoire du Karpas, produit des orangers, des citronniers et des légumes ; dans les champs, des céréales. Mais le produit le plus connu est un oiseau, que l'on met en conserve. Personne ne reconnaîtrait, plongeant dans le vinaigre, en petites boules blanc-jaunâtre, où l'on ne voit ni tête, ni pattes, ni ailes, les ortolans chypriotes, les *ampelopoulia*, qui traversent la région en octobre et novembre, venant de Caramanie. Comme leur passage coïncide avec celui des grues, les indigènes disent qu'ils viennent sur les ailes de ces oiseaux.

On a dit que Chypre n'avait pas de lacs. Cependant le *Paralimni*, au sud de Famagouste, de 3 kilomètres de longueur sur 1600 mètres de large, étang à peu près permanent, peut être considéré comme tel. Les anguilles y sont très communes et c'est le seul poisson qu'à ma connaissance on y trouve, de même que dans l'étang d'*Haghios Loukas*, un peu au nord-ouest de Famagouste. Ce dernier présente même un fait des plus intéressants. Montant et baissant suivant les époques et les pluies, il reste occasionnellement plein, formant une étendue d'eau de 2 kilomètres sur 700 ou 800 mètres. En 1879, après des pluies abondantes, cet étang garda une bonne partie de son eau, et la pêche donna une extraordinaire quantité de poisson. En juin et juillet, sur une étendue qui n'avait pas un kilomètre, avec quelques centaines de mètres de large, on retira de ses eaux, avec des paniers, plus de 21 000 kilogrammes de poisson, principalement d'une espèce que les indigènes appellent *kephalopoula*, peut-être la même qui se trouve aux embouchures des rivières jusqu'à 10 kilomètres de la mer.

Une semaine après mon arrivée à Famagouste, je repris, cette fois à dos de mule, le chemin de Larnaka, où j'arrivai huit heures après.

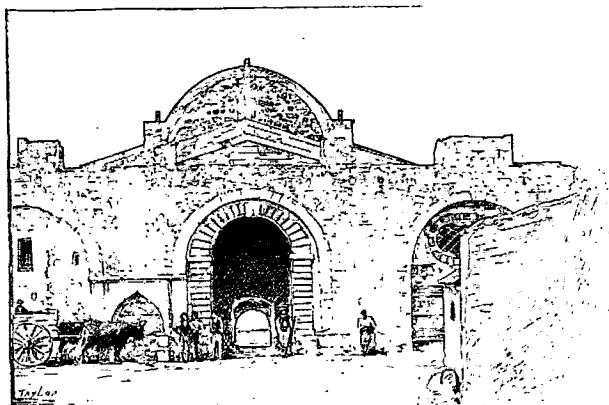
V

Réveillé en sursaut. — Visites chypriotes. — Départ. — Collines tumuliformes. — Arrivée à Nicosie. — Coup d'œil général. — Charmante méprise. — Ruines. — Bizarre décoration. — Anciennes constructions françaises et vénitiennes. — Les bazars. — Le « bazar des femmes ». — Le Pandopolion. — Mendiants et infirmes.

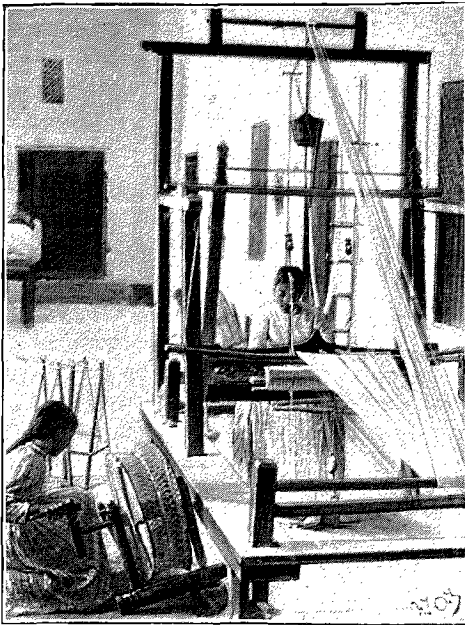
Ce matin, 6 janvier, je suis réveillé en sursaut, vers quatre heures, par d'épouvantables coups de bâton frappés à la porte de mon immeuble. J'écoute, ignorant la cause de cette visite aussi matinale que tapageuse, et c'est à la porte à côté, maintenant, que j'entends la même secouée inopportune, puis c'est plus loin encore, et le bruit se perd enfin dans le silence de la nuit. Dehors il fait un noir d'encre ; les lanternes sont éteintes depuis longtemps et je n'entends plus rien que le coassement de quelques crapauds dans le jardin en face. Cependant je

n'ai pas rêvé, et pour en avoir satisfaction je descends aux informations. Noël ! C'est la Noël grecque aujourd'hui, et tout ce vacarme a été fait par un serviteur de l'église qui va, de porte en porte, réveiller tous les fidèles. Je le regrette pour la solennité du jour, mais j'envoyai tous les prêtres chypriotes... bien loin.

... Le temps a marché depuis que j'écrivais les lignes précédentes, un temps d'hiver, la saison des pluies des tropiques, et force m'a été de rester au port. Le 13 mars cependant, bien qu'il fasse un fort vent du nord très froid, je monte sur un petit break découvert, à destination de Nicosie, la capitale. Cette route, de 26 milles anglais (41 kilomètres), est parcourue, deux fois par jour, par ce que l'on appelle ici, en parlant français, la « diligence ». Nous la



PORTE DE FAMAGOUSTE À NICOSIE (PAGE 174).
DESSIN DE TAYLOR

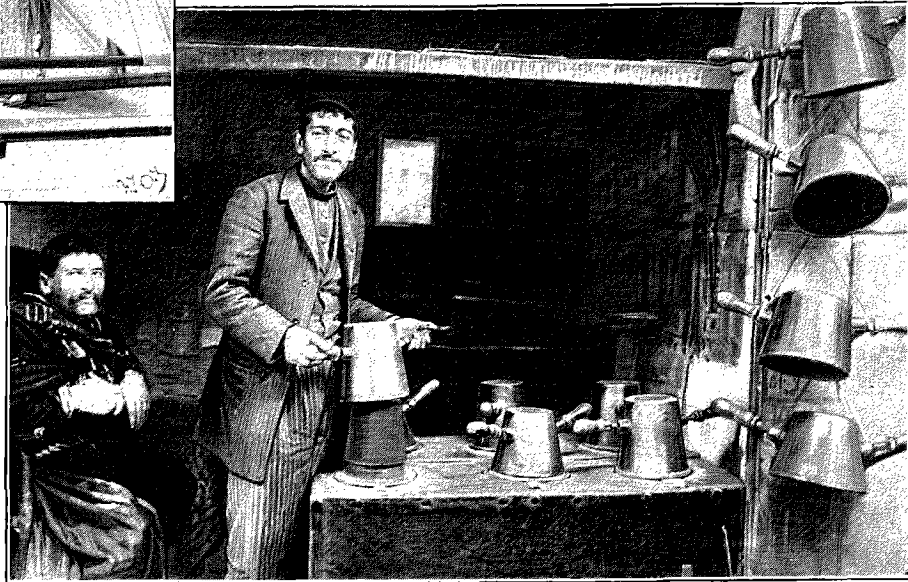


connaissions déjà, ainsi que son attelage, nous n'y reviendrons donc pas. Nous voilà en route, passant devant Aradippou. A l'horizon, au sud-est, le Machéra montre ses sommets couverts de neige. A droite et à gauche, des champs; les blés, les orges et les avoines sont magnifiques d'apparence. Les collines se succèdent, nues, arides, crayeuses ou marneuses, d'une teinte claire, désespérante et monotone.

Au mille nous sommes dans une région de vignobles. La ligne dentelée des montagnes de Kyrinia nous apparaît dans tout son développement, par-dessus les bosselures tristes de la Mes-saorée, à 56 kilomètres à vol d'oiseau.

De temps en temps, nous passons entre de petites collines

coniques, aux sommets tronqués, présentant un plateau plus ou moins large, mais presque toutes semblables de forme et point éloignées les unes des autres par leurs dimensions. Ce type unique de monticule, régulier comme si la main de l'homme en eût dirigé la construction, éveille inmanquablement l'idée des *tumuli* préhistoriques et me rappelle les élévations gigantesques que j'ai vues non loin de l'Euphrate, en Asie Mineure.



NICOSIE. — LE REPASSAGE DES FEZ (PAGE 173). — TISSERANDS. — DESSIN D'OULEVAY.

Au deuxième mille avant d'arriver à Nicosie, nous nous trouvons devant l'hôpital des lépreux : sept vastes corps de bâtiment couverts de tuiles, des jardins et des champs de travail que les malheureux peuvent cultiver.

Enfin la ville se montre tout à coup, d'un bout à l'autre de son étendue, dans la plaine. Au milieu de la verdure des jardins, des pointes de cyprès, des dattiers, s'élève une grande construction brune, découpée : c'est l'ancienne cathédrale de Sainte-Sophie, magnifique ruine datant de l'époque française.

Nicosie est un amas de maisons de pisé, de constructions de pierre, séparées par de petites rues courtes s'entrecroisant les unes dans les autres. Elle ressemble à un grand village. Les nouvelles et assez belles bâtisses ne forment pas un quartier spécial, mais elles ont été construites un peu partout, là où le propriétaire possédait le sol. Un ou deux quartiers, cependant, comme le *Bach Makalla* ou « quartier principal », ont un aspect assez européen. Quelques sites, dans les tours et retours que je fais, à ma première promenade à travers la ville, m'apparaissent charmants autant qu'inattendus. Nous suivons une vieille ruelle, bordée de masures de terre, de murs écroulés, rongés par la pluie, et, tout d'un coup, nous débouchons sur un jardin délicieux où, le long du haut mur blanc d'une maison nouvelle, un grand dattier s'élève d'une cour intérieure, frôlant les volets verts de ses palmes élégantes. Mais le mur d'enceinte s'appuie sur un autre en pisé qui montre, partout, la gangrène de la vétusté.

Par les portes ouvertes des maisons indigènes on aperçoit les grands métiers à tisser auxquels les femmes et les jeunes filles travaillent activement, de plain-pied sur la rue.

Nous voilà devant la porte d'un bain turc, un des principaux de la ville, surmonté des invariables dômes à verrues de verre qui sont l'indice de cette industrie, et il nous monte au nez une bouffée d'air poisseux, chaud et humide, imprégné de l'odeur vague de toutes les transpirations qui ont été laissées là sur les dalles de massage. La porte, à demi vitrée, est entr'ouverte et, avec ma curiosité de voyageur, je jette un coup d'œil à l'intérieur.

m'apprêtant à entrer. Dieu ! l'imprudence que je commets ! Autour d'un grand bassin plein d'eau, sur la dalle humide, toute une famille, un harem de pacha peut-être, prend ses ébats ; une autre, à côté, s'est installée et ses divers membres se dépouillent de leurs vêtements. Mais un cri d'horreur, un de ces cris qui dénotent l'épouvante portée à son dernier degré, s'échappe de la poitrine d'une vieille femme qui semble surveiller les opérations et je n'ai que le temps, en me retirant pour fuir, d'apercevoir des formes potelées, vagues et blanches, d'épaules et de bras dans la plus saisie des surprises, dans la plus charmante des visions. La rue était déserte, mon cicérone était devant moi à quelques pas, et ma faute n'eut d'autre témoin qu'un vieux dattier au tronc chevelu, au sommet branlant, qui, doucement balancé par la brise, semblait hocher la tête à mon audacieuse erreur... Mais non ! une horrible vieille grecque qui vient de déboucher sur la rue m'a vu, bien vu, et elle arrive en courant, droit sur moi, la main armée de son parapluie, dans la position de l'ange exterminateur. Jamais je n'oublierai ses petits yeux brillants exprimant l'horreur. Elle arriva jusque près de moi encore un peu surpris de l'aventure, quittant la porte du bain que j'avais rapidement fermée, et elle gesticulait, elle criait ! Mon calme parfait l'arrêta : « Vous êtes étranger, me dit-elle, très bien, mais votre domestique ? — Etranger aussi », répondis-je, en coupant ses paroles qui sortaient aussi anguleuses que l'était sa physionomie, « du district de Paphos ». Je la calmai facilement ; elle était femme, non turque. Mais que fût-il advenu si des musulmans avaient apparu à ce moment ; si, peut-être, le mari de l'une des belles houris dont j'avais eu la vision était venu rôder par là ? Je ne puis le prévoir, mais je sais que j'ai couru un danger.

Nous passons devant une ancienne maison, qui est aujourd'hui une mosquée, dont les barreaux des fenêtres sont couverts de centaines de petits bouts de chiffons décolorés, poussiéreux, formant une frange étrange.

Dès que l'on s'éloigne du centre, des environs du bazar, les rues deviennent tristes, et, dès le coucher du soleil, elles sont absolument désertes.

Des constructions anciennes, les portes sont basses ; peu ont la forme cintrée, la plupart sont ogivales, souvent ornées de guirlandes intérieures ou extérieures, surmontées parfois de sujets bien ordonnés, parmi lesquels on distingue des feuillages, des têtes, des pieds d'animaux et des figurations emblématiques.

Au bas de la rue principale, du Bach Makalla, après avoir dépassé un grand écriteau, *Hôtel Tróodos*, qui nous apprend qu'il y a, au moins, un hôtel à Nicosie, commence le bazar. Comme dans tout l'Orient, les industries y sont localisées. Ici, ce sont les menuisiers ; devant nous, la rue des chaudronniers, toute rutilante d'un bont à l'autre de l'éclat des cuivres. Tous sont couverts de nattes, de plaques de zinc, de vieilles toiles, de sacs usés tombant en loques, retenus au bord des toits qui avancent, garantissant ainsi chalandes et étalages, en été de la chaleur, de la pluie l'hiver. Les magasins sont, pour ainsi dire, extérieurs ; on achète dehors, presque sans entrer ; tous sont ouverts sur la face entière comme une boîte dont on aurait enlevé un des côtés, et côte à côte, sans intervalle entre eux, par économie de place. La rue aux étoffes est une décoration de partout, où le rouge éclate comme dans un incendie ; ici on fait des couvertures à ramages bourrées de coton, *vade mecum* de tout Chypriote en voyage ; là, des matelas. Un flot de femmes turques passent, avançant doucement, se remuant entre elles comme un petit monde entièrement séparé, paraissant indifférentes des yeux, babillant sous le voile retenu par la main

gauche qui cache la figure. C'est un nuage de blanc, de jaune et de violet dont on ne voit que l'extrémité des petites bottines cirées ou des pantoufles marron élégantes qu'elles traînaient. Dans les *bakals* c'est une agglomération de tous les produits de la terre chypriote dans de petites couffes de paille, et d'objets européens à bon marché. Un restaurateur, tout au bord de la chaussée, fait rôtir des brochettes de viande. Les coiffeurs se distinguent à l'abondance des serviettes mises à sécher, pendues en chapelot au-dessus de leurs portes, ou en travers de



MOSQUÉE DU BAÏRAKTAR (PAGE 174). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

la rue, comme un pavois.

Il y a un mouvement de ruche sous les ombres de ces rues étroites, brutalement éclairées dans les parties où le soleil pénètre, un remuement de choses, de bêtes et de gens qui oblige à marcher vite. On y sent un mélange indéfinissable de toutes les marchandises amoncelées des deux côtés, les fritures, les cotonnades, les épices, quelque chose de poussiéreux qui change de dominante au fur et à mesure que l'on avance, bouquet parfois traversé par une envolée d'encens partie d'une boutique où l'on remue des boîtes devant un client.

Nous enfilons la rue aux légumes; on y respire frais l'odeur des jardins arrosés. Tout le long, des deux côtés, des monceaux de verdure, de rhizomes, de fruits verts et rouges



LE GIBET. — COUR DU SÉRAÏ À NICOSIE (PAGE 173). — DESSIN DE BOUDIER.

parmi lesquels les colocases¹ sont les plus intéressants. Plus loin, un atelier de repassage pour les fez; puis un teinturier, une boutique bleue du haut en bas, avec des cuves bleues, des ouvriers bleus et même un chien bleu.

Le vendredi, jour officiel du marché, tous les cultivateurs des environs, les marchands ambulants, les tisseuses, viennent s'ajouter au bazar. Alors c'est une cohue indescrivable. Un endroit spécial porte le nom de « bazar des femmes ». Elles vendent les cotonnades grossières, les mouchoirs, les soieries faites à la maison, à la ville ou au village. Celui-là n'est pas bruyant. A quelques pas de là c'est le *Pandopolion*, ainsi nommé parce qu'on y vend de tout; mais ce sont les bouchers surtout qui y ont établi leur étal. Sur la place du Séraï on vend les ânes, les chevaux, les mulets et les bœufs.

Je m'arrête un instant chez un bakal où l'on m'a offert le « mastic », la liqueur anisée de l'Orient. Au moment d'entrer, un mendiant passe, balbutiant quelque chose d'inintelligible, tenant dans sa main noueuse un paquet de chandelles. Et il en reçoit une encore du boutiquier, qui s'est levé pour la lui remettre. C'est une façon économique de faire l'aumône. Pour trois centimes et demi on a dix de ces chandelles, qui coûtent 1 para² la pièce, c'est-à-dire que chaque malheureux à qui on fait ainsi la charité reçoit environ *le tiers d'un centime*: quinze mendiants soulagés dans leur pauvreté avec un seul de nos petits sous! Chypre est le pays des mendiants, et aussi des éclopés. Un des derniers rapports du Haut-Commissaire donne la statistique suivante: 2074 aveugles, 936 sourds-muets, 469 idiots, 107 lépreux, soit un total de 3586 infirmes de naissance, catalogués pour une population de 209 300 habitants, ou 1 3/4 pour 100.

VI

Les fortifications de Nicosie. — Les portes. — Pierres anciennes. — Massacres en 1821. — Le séraï. — La cathédrale de Sainte-Sophie. — Saint-Nicolas. — L'église des Arméniens. — Anciennes dalles françaises. — La Croix de « Monsieur Henri ». — Haghia Phanéroméni. — Visite à l'archevêque. — L'église de Chypre. — Décorations religieuses. — Sainte-Catherine. — Yéni Djami. — Le *sphalangî*. — Un animal terrible. — Consultation médicale. — Dalle funéraire d'Adam d'Antioche au village d'Omoloitadès. — Les antiquités. — Promenade à l'ancienne Cythère.

Les fortifications de Nicosie, élevées par les Lusignan au milieu du xiv^e siècle, avaient, avant 1567, une étendue très considérable. A cette époque les Vénitiens les réduisirent, pour en rendre la défense plus facile, aux

1. C'est une arôidée, un *calodium*, qui sert de plante d'ornement dans les pays chauds à cause de la beauté de ses feuilles diversement colorées. Elle est cultivée à Chypre, où ses rhi-

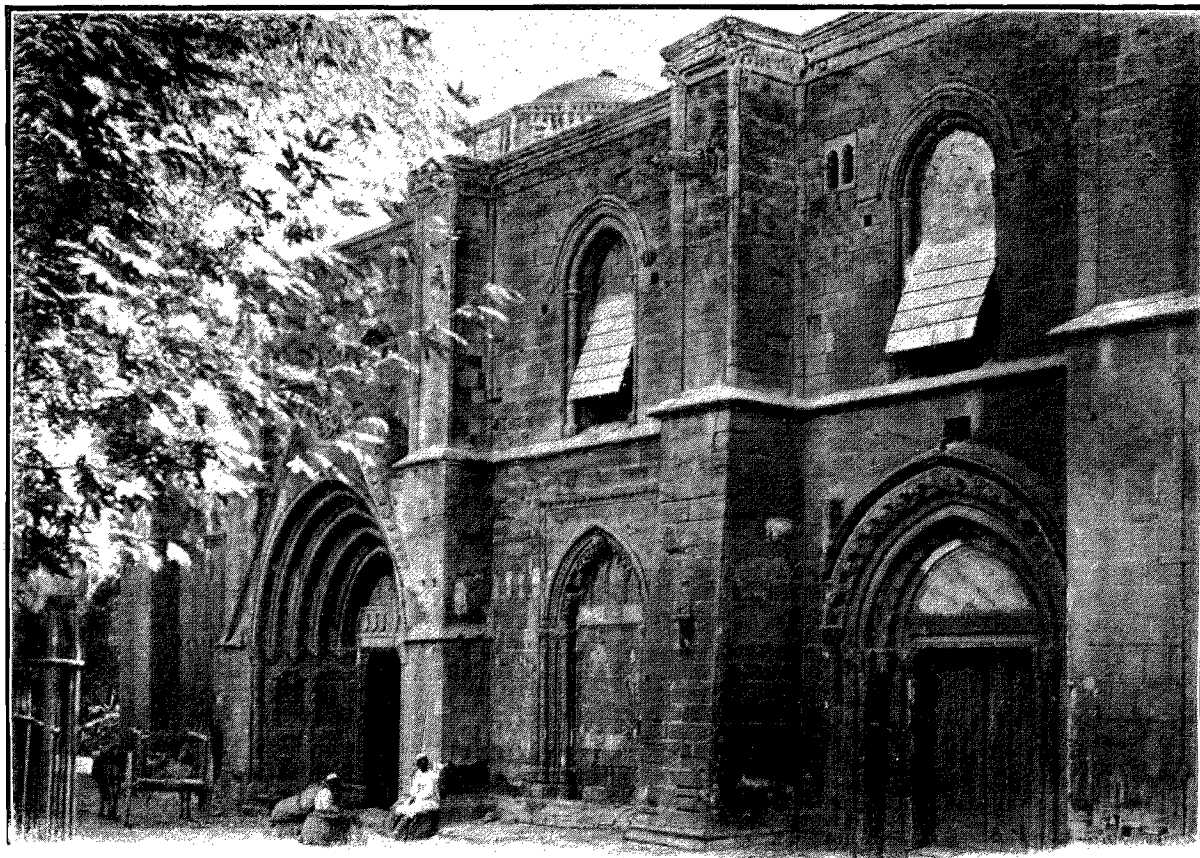
zomes rougeâtres constituent un manger à l'usage des pauvres.

2. La piastre de 9 au shilling anglais équivalant à 0 fr. 14 et se compose de 40 paras.

proportions qu'elles ont aujourd'hui, c'est-à-dire à un développement d'environ 5 kilomètres. Onze bastions les surmontaient. Ainsi que Famagouste, Nicosie était une ville importante du bassin méditerranéen au moment où les Turcs s'en emparèrent, encore qu'elle eût baissé considérablement, comme sa sœur maritime, depuis la fin de la période française. Le point de la ville par où les Turcs pénétrèrent est le bastion Costanza. Il y a aujourd'hui, sur l'endroit même, une mosquée où le souvenir du *baïraktar*, ou porte-drapeau turc, qui y fut tué, est très vénéré. En bas, dans le large fossé par où se ruèrent les barbares, c'est maintenant une calme pépinière d'eucalyptus, de pins, d'acacias, de mûriers.

Les anciennes murailles, très larges, sont un double mur de pierres rectangulaires s'appuyant sur un écran de terre. Elles sont bien inférieures aux défenses de Famagouste, aussi sont-elles moins bien conservées.

La ville avait jadis trois portes : celles de Paphos, de Kyrinia et de Famagouste. Les Anglais ont percé deux autres ouvertures pour le besoin des communications. Celle de Famagouste est un long et haut boyau en pente ;



ÉGLISE SAINT-NICOLAS (PAGE 176). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

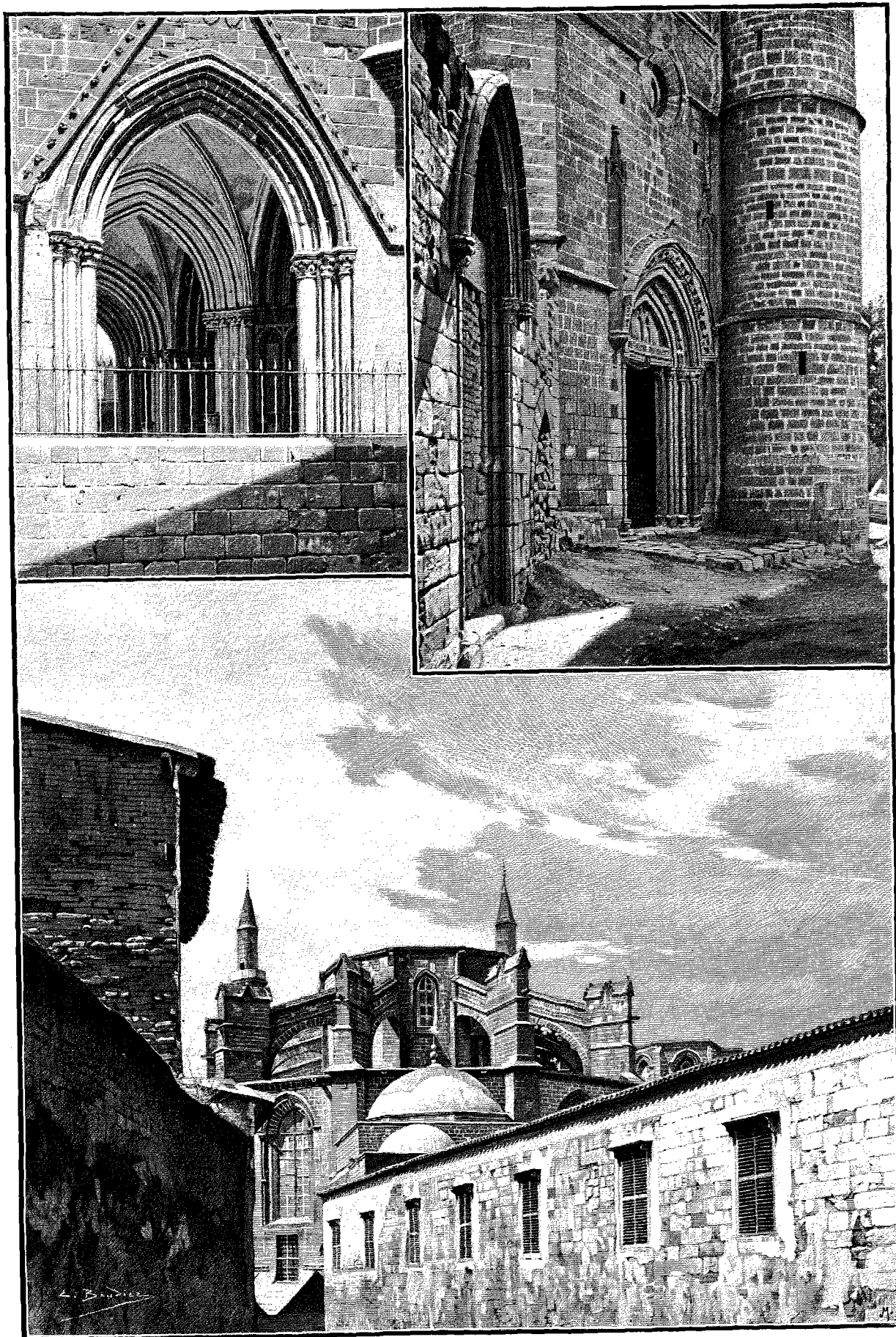
celle de Paphos est maintenant une grande tranchée par où passe la route qui mène à la localité de ce nom ; enfin celle de Kyrinia conduit à une large avenue nouvellement plantée d'arbres, près de laquelle s'élève une ancienne petite chapelle, aujourd'hui nommée la « Mosquée du Sérail » à cause de sa proximité du siège du gouvernement à l'époque turque.

A gauche de la porte de l'ancienne résidence des pachas, siège aussi du gouvernement vénitien, on voit de beaux restes de marbre avec des sculptures en relief qui ont appartenu à des tombes importantes. Parmi eux se trouve un morceau de dalle, peut-être « la dalle funèbre qui recouvrait le tombeau du loyal et malheureux Jacques de Gourri ou Urry, vicomte de Nicosie, que Jacques le Bâtard fit assassiner dans la nuit du 1^{er} mai 1457 »¹. A côté, des armes brisées d'un beau travail.

Ce sérail a-t-il été le siège même du gouvernement français ? C'est ce qu'il n'a pas été possible d'établir d'une façon certaine, mais, selon toutes probabilités, une partie au moins des services de l'administration y a été installée. Aujourd'hui c'est un entrepôt de bois, et dans la cour se dresse le gibet. Le monument en entier tombe en ruines.

Est-ce aux branches de ces arbres qu'en 1821 l'archevêque grec fut pendu ? Ce fut encore, pour Chypre, une

1. De Mas Latrie (*op. cit.*).



NICOSIE : PORCHE DE SAINTE-SOPHIE. — CHEVET DE SAINTE-SOPHIE (PAGE 176). — ENTRÉE DE LA MOSQUÉE D'AGHIA CATARINA. — DESSIN DE BOUVIER.

terrible époque que celle au cours de laquelle tous les prélats grecs furent massacrés par la population turque. La guerre de l'indépendance grecque n'avait pas eu beaucoup d'écho à Chypre, mais l'occasion était trop bonne pour les Turcs, et tout le clergé fut massacré, les églises pillées, les simples particuliers même poursuivis, pendus, dévalisés, — période de terreur qui dura six mois.

Une des deux portes ouvertes par les Anglais, *New Opening*, mène aux bureaux du gouvernement et au camp anglais établi près de la résidence du Haut Commissaire, sur la hauteur. L'ouverture se continue par un pont sur les fossés et conduit à une grande et belle avenue plantée d'arbres, Champs-Élysées de Nicosie, où la jeunesse chypriote va, le soir, se réunir dans les quelques cafés en bordure.

Poussons jusqu'à *Government House*, séparée de la ville par une bande jaune de ronces sèches. Cela ressemble à un grand jardin, à une grande pépinière plutôt. En ce moment le palais est désert : Son Excellence est en villégiature estivale au Trôodos, où elle prend le frais avec toute sa maison militaire.

Allons maintenant rendre une visite rapide à tous les anciens monuments, qui datent du XIII^e au XV^e siècle. Commençons par celui qui l'emporte sur tous les autres par son travail, son ancienneté et sa superbe vieillesse, la cathédrale de Sainte-Sophie, aujourd'hui la grande mosquée de Nicosie. C'est un monument remarquable par la pureté et l'élégance de son style, par l'ensemble de sa conception architecturale et par sa richesse de détails. Sa description succincte demanderait bien un long chapitre et serait déplacée ici ; le dessin y suppléera. La façade est précédée d'une cour, dans laquelle se trouve la fontaine aux ablutions où, toute la journée, se lavent des mains et des pieds de fidèles. Derrière et à gauche sont deux autres entrées. Le porche est pavé d'anciennes dalles tombales usées. De ce côté, il y a trois grandes portes monumentales en embrasure, magnifiquement décorées, sur plusieurs plans rentrants qui reposent sur des colonnettes de marbre à chapiteaux en retraite les unes derrière les autres. Le porche, ouvert des deux côtés, est formé d'arcs ogivaux s'entre-croisant, appuyés également sur de massifs faisceaux de colonnes agglomérées en pilastres.

La nef principale, à l'intérieur, est comprise entre deux rangées de huit grandes colonnes blanchies à la chaux dont le haut a été barbouillé de vert et de rouge par les propriétaires actuels. Puis l'appareil ordinaire des mosquées musulmanes.

En face même de l'entrée de la cour de Sainte-Sophie, il y a une autre ancienne belle église, Saint-Nicolas, plus simple que la première, moins ancienne, qui sert de *granarium* à l'administration anglaise. La façade est encore très belle. A l'intérieur, entre les belles envolées d'arcs, des murs ont été bâtis, murs en pisé ou en pierre, défigurant la nef.

L'église des Arméniens, dans le quartier qui porte le même nom, ancienne église catholique de style gothique, est une de celles qui renferment le plus de dalles françaises. Le mur d'enceinte est percé d'une fenêtre grillée, dont le rebord, à l'intérieur, est très large. Et là, jetés pêle-mêle, gisant dans la poussière, on voit une trentaine de vieilles petites bottines d'enfants. On vient jeter, par le grillage de la rue, les souliers des jeunes bébés, comme offrande à saint Georges, pour les faire grandir rapidement. Celui qui croirait que c'est là une

croissance arménienne se tromperait : ce sont les catholiques romains qui viennent ici sacrifier au saint grec, dont ils baissent, à l'intérieur, les images. Bizarre mélange de croyances ! les Turcs respectent certains lieux vénérés des Grecs et y font des pèlerinages ; des Grecs vont à la mosquée à l'appel du *muezzin*, y suivent les préceptes de la foi musulmane, et ici ce sont les catholiques romains qui viennent baiser les images de saint Georges des Grecs, et jeter des bottines par une fenêtre d'église arménienne au bénéfice de leurs enfants catholiques !

Le sol de l'intérieur de l'église est presque entièrement constitué par des



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE D'HAGIA PHANÉROMÉNI. — DESSIN DE BOUDIER.

dalles ou des débris de dalles des tombes françaises. Les Arméniens ont, à Chypre, trois églises, et un monastère dans le district de Kyrinia. Sous les Vénitiens ils devaient être assez nombreux, puisqu'ils avaient un évêque.

Revenons maintenant sur nos pas, vers le quartier central, et prenons une petite rue tortueuse pour arriver à une autre petite mosquée à l'angle de deux murs de pisé très rongés par la pluie, dans un coin des plus artistiques. Les Grecs la nomment *Stavros tou Missiricou*, « la Croix de Missiricou ».

Ce qu'il y a de bizarre, c'est l'origine que l'on assigne ici à ce nom. Missiricou ne serait autre chose que le nom français défiguré de « Monsieur Henri », « la croix de Monsieur Henri ». Je ne vois rien d'impossible dans cette explication, mais quel est cet Henri ?

A côté est la riche église grecque d'*Haghia Phanéroméni*, élevée sur

les ruines d'un ancien grand monument, peut-être un monastère, dont aurait dépendu la chapelle précédente.

Nous sommes de nouveau dans les petites rues, et nous passons encore devant la porte du bain ture où j'ai commis une si grosse imprudence, mais qui est maintenant bien close, pour arriver encore à une mosquée, celle d'*Omerié*, qui se distingue surtout par son minaret de travers.

Rendons-nous de là à l'archevêché, situé dans une rue assez large, avec quelques arbres, et jouissant d'une monacale tranquillité. La simplicité extérieure du monument frappe tout d'abord.

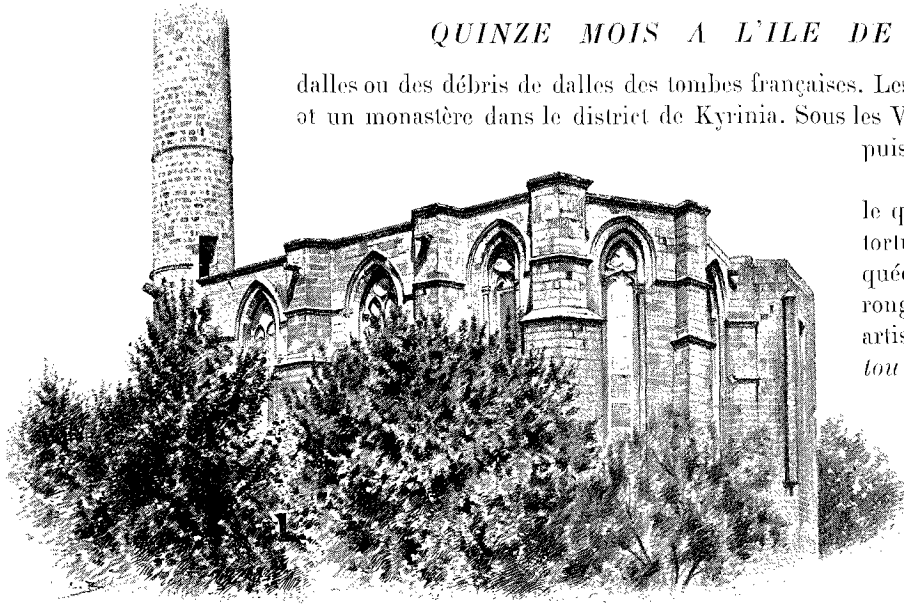
L'archevêque grec de Chypre, qui demeure là, près de ce minuscule jardin avec trois cyprès et un pin, dans cette maison commune de petit bourgeois, simple et sans décoration, avec des dépendances misérables en pisé rongé telles qu'on en voit dans les plus pauvres quartiers de la ville, est cependant un des princes les plus haut placés de l'Eglise grecque.

La chapelle, avec des peintures sombres à la fresque qui couvrent entièrement les murs d'un revêtement général donnant l'impression d'un réduit tendu de noir, occupe le milieu de la cour.

La simplicité de la demeure me frappa plus encore à l'intérieur : un petit et un grand salon avec un sofa très ordinaire, des sièges de paille grossière et, aux murs, la photographie de Monseigneur, « le très bienheureux », *o Makariotatos*, en face d'un grand portrait de la reine Victoria. C'est un peu moins bien que chez le dernier des bourgeois chypriotes.

L'archevêque arriva dans le costume simple du prêtre, chapeau et robe noire recouverte d'une pelisse ordinaire, car il me dit de suite qu'il était malade, fatigué par une longue tournée qu'il venait de faire dans les villages de sa circonscription, tout comme le dernier de ses évêques. On m'offrit le café, il alluma lui-même la cigarette qu'il me tendit, et nous causâmes un peu. C'est un homme de 55 à 60 ans, avec des yeux doux, des mouvements doux, se remuant et parlant avec une lenteur tout orientale. Dans mes visites au clergé chypriote j'ai remarqué que la question politique était attaquée de préférence à toute autre. L'archevêque, lui, fut très réservé et ne me parla que du pays, de mes impressions et de mes opinions. Enfin il répondit à ma demande en m'offrant sa photographie paraphée à l'encre rouge.

L'Eglise de Chypre jouit, dans le clergé grec orthodoxe d'Orient, de prérogatives uniques qui datent de loin. Au temps de l'empereur Zénon de Constantinople, un archevêque de



HAGHIA CATHARINA (PAGE 178). — DESSIN DE BOUDIER.



L'ARCHEVÊQUE DE CHYPRE. — DESSIN DE RONJAT.

Chypre trouva dans le tombeau de l'apôtre saint Barnabé, né et martyrisé en Chypre, un exemplaire manuscrit de l'Évangile¹. Muni de sa précieuse trouvaille, il se rendit à Constantinople où il l'offrit à l'empereur, qui, en reconnaissance, lui donna le titre de patriarche, lui accorda l'indépendance, le droit de porter la pourpre et la crosse surmontée du globe crucifère et celui de signer ses écrits à l'encre rouge. Ces droits faisaient de l'archevêque de Chypre l'égal d'un monarque et le mettaient au-dessus des autres patriarches. Il les a tous conservés jusqu'à ce jour.



LE « SPHALANGI ».
DESSIN DE MILLOT.

En dehors du clergé séculier, évêques, archimandrites et simples *papas*, il y a encore le clergé régulier des monastères dépendants et indépendants, en tout cinquante-huit. Nous en verrons quelques-uns.

Saint Barnabé ayant été le premier évêque de l'île, l'église chypriote est dite « apostolique » et ses évêques ont la qualification de « métropolitains ». Il y a quatre évêchés : Nicosie, résidence de l'archevêque, avec Famagouste ; Paphos ; Kitima avec Larnaka et Limassol ; enfin Kyrinia.

Chaque année, vers le 20 juillet, l'évêque de chaque diocèse est tenu de faire une tournée pastorale dans tous les villages placés sous sa juridiction spirituelle, obligation toute de forme, car cette tournée a pour but principal la levée des impôts religieux. L'archevêque, comme les autres, fait son devoir. Chaque église a un droit annuel fixe à payer à la métropole, suivant son importance. Par exemple un village de 1300 habitants est taxé à une moyenne de 100 francs. En dehors de ce droit chaque paysan a à payer à l'évêque, à son passage, une somme variant, selon ses moyens de 15 centimes à 1 fr. 25, ou une part sur ses récoltes. Les prêtres, de leur côté, sont personnellement imposés de 1 fr. 25 à 2 fr. 50.

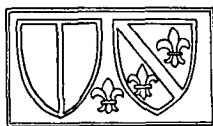
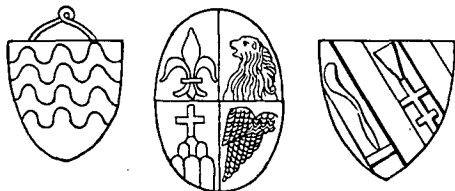
Ces taxes religieuses sont innombrables et, jointes aux profits tirés de la culture des terres appartenant à l'Église, au rendement très fructueux des foires, à la location des monastères, aux dons particuliers, elles font, du clergé chypriote, la classe de beaucoup la plus riche de l'île. Cependant les citadins, plus avancés, moins sous la domination de l'élément religieux, se sont affranchis d'une bonne partie de ces impôts, que paye, seule, la classe la plus pauvre, celle des paysans, et qui pèsent aussi lourdement sur eux, sinon plus, que l'impôt anglais.

Un fait curieux à constater, dans les monastères les plus importants de l'île, c'est que chacun a été incendié un certain nombre de fois et évidemment rebâti avec des proportions plus considérables.

Revenons à notre visite des monuments.

Presque en face de l'hôpital des fous, où j'ai vu un bien curieux salon d'attente orné des peintures faites par tous les artistes fous qui ont passé par là, se trouve une petite mosquée, ancienne chapelle gothique, d'un style très pur et, en même temps, très sévère. C'est *Haghia Catharina*, ou Sainte-Catherine, certainement un des plus jolis monuments de Nicosie. A côté était, dit-on, le cimetière royal, je crois plutôt un couvent, dont les portes étaient tout à côté de celle de l'église.

A peu près derrière Sainte-Catherine, il y a un champ de ruines, au milieu duquel s'élève un minaret isolé, accolé à un reste d'arc dont l'effet est des plus pittoresques. C'est *Yeni Djami*, la « Nouvelle Mosquée », qui n'en est pas moins une des plus anciennes. C'est aussi le nom du quartier. Ici et là sur l'emplacement, des ruines grecques.



ÉCUSSENS RELEVÉS À NICOSIE.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Nous sommes maintenant dans le quartier de Tripiotis, qui me paraît être un des meilleurs de Nicosie. Il s'y trouve une succursale du monastère de Machéra, petite église avec un moine à demeure qui jouit d'une réputation universelle dans l'île comme empirique, et c'est à ce point de vue qu'il m'intéressa. Mais ceci demande un mot d'explication.

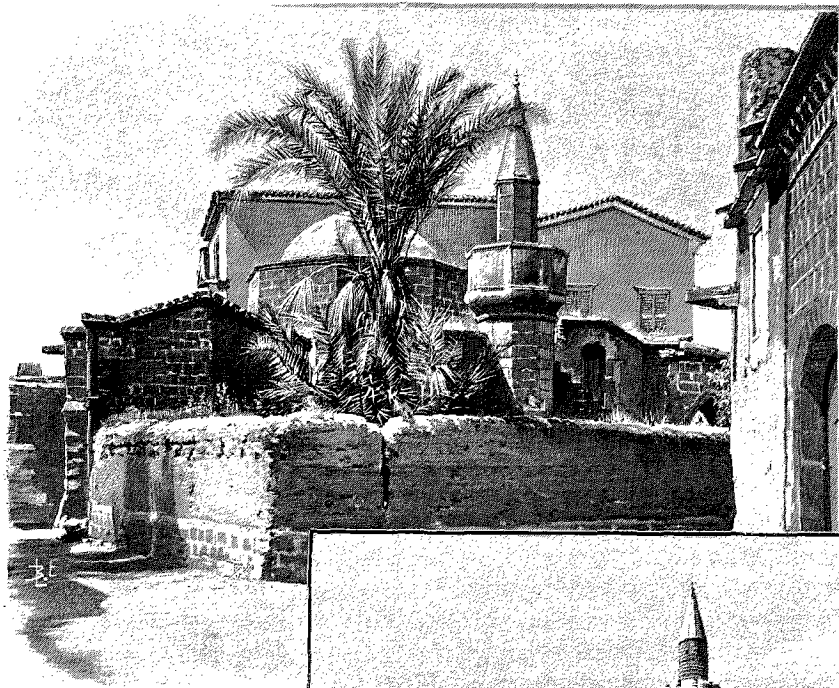
Il y a, à Chypre, un petit animal qui est la terreur des campagnes. On l'appelle le *sphalangi* : c'est un hyménoptère, c'est-à-dire une espèce de grosse fourmi, à tête rouge ou noire², dont la piqure serait infailliblement mortelle, aussi bien, sinon plus rapidement, que celle du plus venimeux serpent, si l'on n'avait recours aux empiriques indigènes, dont le plus connu est le moine du Machéra en résidence à Nicosie. Les médecins anglais, d'après tout ce que

j'ai entendu — et j'en ai entendu ! — resteraient impuissants avec leurs remèdes d'Occident. Mais il paraît que tous les paysans ne s'entendent pas sur l'insecte auquel il faut donner le nom de sphalangi, et l'on m'affirme

1. C'est du moins la légende chypriote. Suivant M. de Mas Latrie, c'est le corps même de l'apôtre qui aurait été retrouvé. « Ces privilèges, dit-il, furent accordés à l'Église de Chypre par l'empereur Zénon lorsqu'il détacha cette province du patriarcat d'Antioche, à l'occasion de la découverte du corps de saint Bar-

nabé, dans les ruines de la ville de Salamis, où l'apôtre chypriote avait souffert le martyre (*le Correspondant*, 1846). »

2. Il y en a deux espèces : *Mutilla maura* L., à tête noire, et *M. maculata* Grill. Ces insectes sont parasites d'autres hyménoptères.



lesquelles un nom se détache en petites dragées dorées. C'est un présent offert par la famille d'un décédé, suivant la coutume du pays. A côté, une assiette ordinaire, avec deux poignées de blé, est destinée à être bénie par le papas avant l'ensemencement.

C'est l'église de Tripiotis qui donne le nom au quartier. Au-dessus de la porte qui ouvre sur la rue, je vois un bel écusson ovale de marbre blanc qui a été apporté

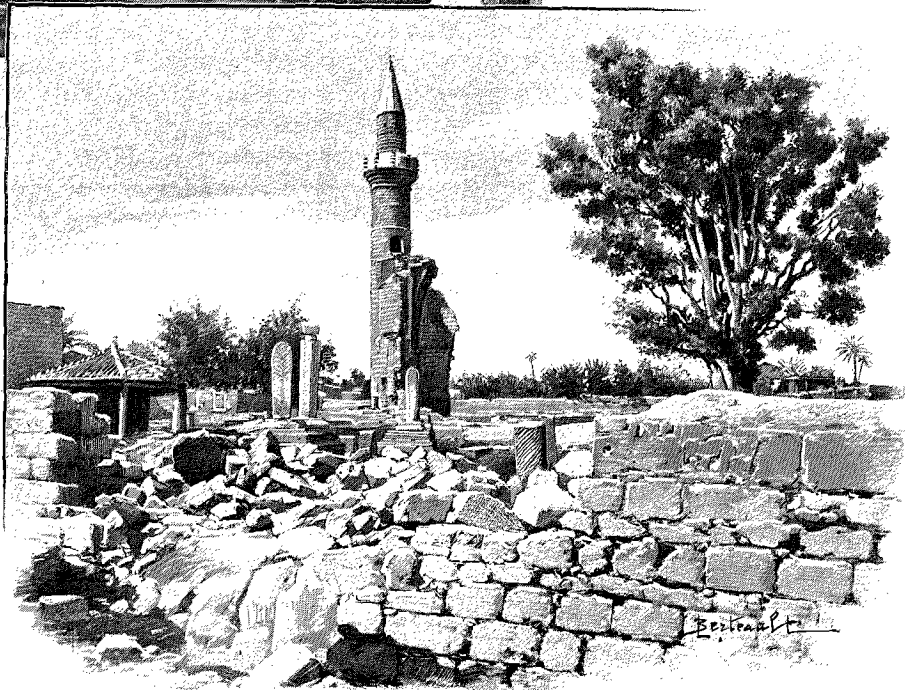
là de je ne sais quelle ruine, et, au-dessus de la porte de l'église, formant linteau, ont été encastrés trois marbres noirs par le temps et la fumée, qui pourraient être un mauvais travail vénitien.

Pour finir cette énumération des monuments et des restes remarquables du passé de Nicosie, citons encore des armes en relief d'un très beau fini qui ne dépareraient pas le tombeau d'un prince, et que l'on voit sur le mur de côté de l'église d'Omoloitadès, à deux kilomètres de là.

On ne peut aller à Nicosie sans rendre une visite à l'ancienne Cythère, dont l'emplacement, si l'on en croit la tradition locale, est aujourd'hui à *Kythrea*, à 9 kilomètres nord-est de Nicosie, où l'on se rend par une grande route, construite en 1878 par l'administration militaire. Il n'y a pas, à proprement parler, de village s'appelant *Kythrea*. Ce nom est donné à une agglomération de six villages ou quartiers, dans une des plus belles régions de l'île. Haghia Marina, où je m'arrête chez le *moukhtar*, c'est-à-dire le chef du village, a exactement 115 maisons ou cases, un poste de police et un bureau de poste, qui reçoit des lettres deux fois par semaine. Le soir, pendant que j'écris dans une petite chambre qui m'a été donnée pour gîte, une femme pousse des cris de paon, dans la cour, parlant avec une rage qui se perd dans les airs en pure perte, car personne n'a l'air de l'entendre. Il paraît que son mari est allé se promener au loin, dans quelque village, avec une amie, et a laissé sa femme seule au logis, abandonnée. C'est le premier bruit vécu de la réputation de mœurs légères dont a toujours joui *Kythrea* — pour justifier son nom.

que la grosse tarentule noire, très commune à Chypre, porte ce même nom dans certains villages. On prétend également que dans les régions humides, où l'insecte est parfois aussi abondant que dans les endroits secs, sa piqûre ne présente plus aucun danger.

Après une consultation médicale que je pris du moins de Machéra sur cette question, je visitai l'église. Sur une table sont deux ou trois grands plats pleins de blé gonflé à l'eau, d'anis et d'autres graines, sur



« YËNI DJAMI » A NICOSIE ET STAVROS TOU MISSIRICOU (PAGE 177). — DESSIN DE BERTEAULT.

Ce qu'il y a de plus intéressant à y voir, c'est sa source, qui fait la beauté et la richesse de cette région, la source qui, au temps où florissait Salamis, lui envoyait l'eau nécessaire par un aqueduc de 40 kilomètres, dont on voit encore des débris. C'est à travers les jardins, les plantations de coton, en pleine maturité à l'époque où nous sommes (fin septembre), les oliviers, les arbres fruitiers, longeant des ruisseaux abondants, des maisons riantes sortant du feuillage, que nous faisons l'ascension jusqu'au point de la colline aride où l'eau jaillit de terre.

Plusieurs villages sont ainsi échelonnés dans un véritable fleuve de verdure encaissé entre des collines jaunes, pelées, arides. Nous nous arrêtons un instant à Haghios Andronicos pour voir un curieux autel : une petite enceinte de morceaux de roches, de deux mètres, autour de deux pierres basses posées verticalement des deux côtés d'une autre pierre plate enfoncée en terre. Cela est sévère comme un autel druidique, et l'on aurait peine à croire qu'un prêtre de la foi chrétienne vient, chaque année, y dire une messe pour la fête du village.

A Sirkania, le dernier quartier, tout au bout de cette curieuse vallée, il y a une petite église, et, entre les pierres du mur, à l'extérieur, des quantités de petits bouts de branches de toutes les longueurs, de bouts de fer, des clous, sont enfoncés plus ou moins profondément. Ce sont les personnes atteintes d'une maladie spéciale qui viennent là, apportent un bout de bois ou de fer, en font une croix sur la partie malade et le plantent dans un interstice du mur. « La plupart, me dit un homme qui nous avait suivis, guérissent aussitôt. »

A l'endroit où sort la source, on a construit un petit tunnel à l'intérieur duquel l'eau jaillit à gros bouillons. Trente-deux moulins prennent leur force de ses ramifications en canaux qui descendent la vallée et vont se perdre dans les cotonnières de la plaine. Les indigènes prétendent que les eaux de cette source, ainsi que celles de Kyrinia, où nous irons, viennent de la côte asiatique, des montagnes même de Caramanie. Elles traverseraient donc les 100 kilomètres de mer qui séparent l'île de l'Asie Mineure.

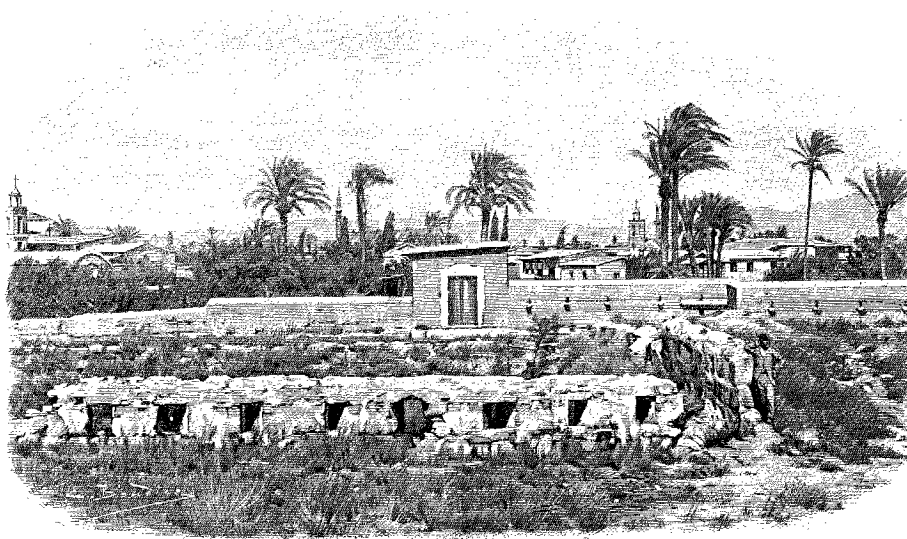
Il y a eu dans cette région, nommée *la Quithrie* sous les Lusignan, une population française considérable, dont les habitants portent encore l'empreinte de race. Ils sont, en effet, beaucoup plus clairs de teint que les autres, et j'y ai vu de nombreuses femmes d'un blond parfait, d'un type très européen.

Au petit village de Khrisida, près de Kythrea, dans la plaine, je vis des olives énormes sur de plantureux oliviers. A Voni, on fait la récolte du sésame, que les femmes arrangent en faisceaux sur le toit des cases. Du côté de Palæokythro, bourg de 70 maisons où était peut-être l'ancienne capitale du royaume de *Kythros*, sont de vastes champs de cotonniers.

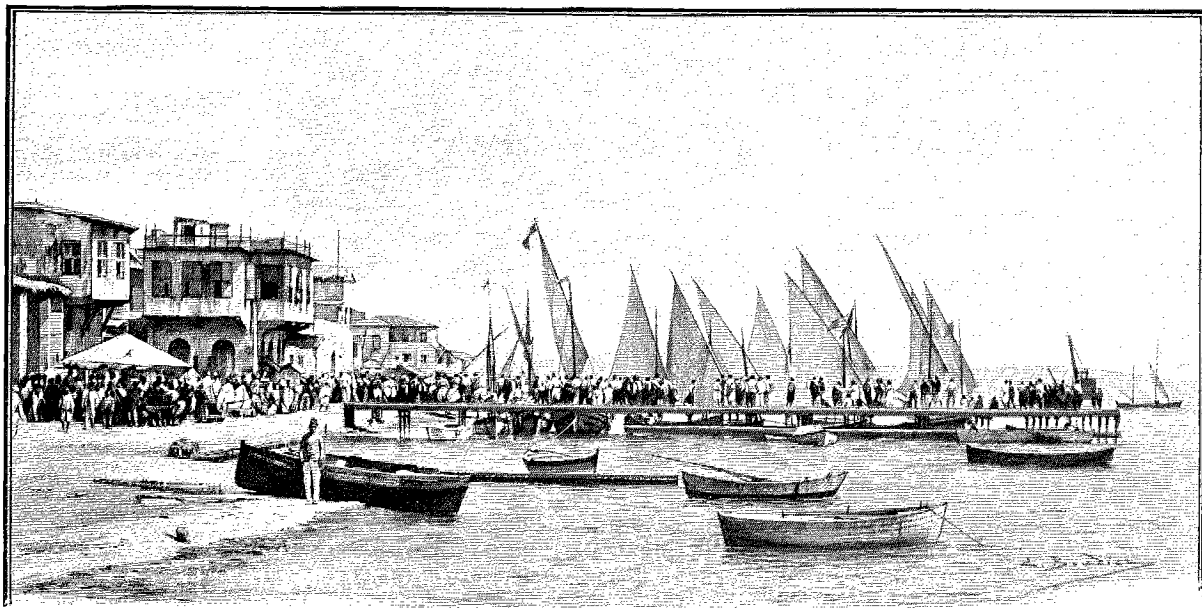
Voilà ce qu'est aujourd'hui cette région qui a été la Cythère de l'antiquité.

(*A suivre.*)

ÉMILE DESCHAMPS.



LES REMPARTS DE NICOSIE (PAGE 174) — DESSIN DE BOUDIER.



LE CATACLYSMOS À LARNAKA (PAGE 186). — DESSIN DE BOUDIER.

QUINZE MOIS À L'ÎLE DE CHYPRE¹,

LARNAKA, NICOSIE,

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

VII

Les fêtes de Pâques. — Exécution et supplice de Judas. — Départ pour Sainte-Croix. — En route. — Réception chez un Sinaïte. — À Pyrga. — Chapelles anciennes. — Légendes. — Diverses cérémonies mortuaires. — En route. — À Haghia Varvara. — Arrivée au monastère. — Un ermitage bourgeois. — Reliques. — Sainte Hélène à Chypre. — L'ermite Dionysios. — Dans les roches. — Funèbre découverte. — Histoire d'un voleur. — L'orgueil du renard chypriote. — Le brigand Yallouri. — Retour à Larnaka. — À Kiti.



PAYSANNE CHYPRIOTE (PORTEUSE D'EAU).
DESSIN DE RONJAT.

PAQUES est, surtout à Chypre, une fête bruyante. Elle donne lieu, à Larnaka du moins, à deux cérémonies anciennes qui ne se pratiquent que là : l'incendie de la barque, que n'accompagne aucune cérémonie particulière, sorte de feu de joie avec un vieux fond pourri de barque, et l'exécution de Judas. Nous ne parlerons que de cette dernière.

Dans la cour de l'église métropolitaine grecque de Larnaka, la foule est compacte : aux fenêtres, sur les toits, dans la rue, partout des grappes humaines, des fez rouges, des mouchoirs colorés entourant des têtes brunes. Judas va arriver. Le voilà, et l'on entend un long murmure de satisfaction. Au-dessus d'un plateau circulaire porté par un jeune Grec, s'élève une haute forme de juif au masque blanc, à la longue barbe blanche, un bonnet de coton sur la tête et une sorte de blouse blanche par-dessus un pagne noir. Il a les bras allongés, et c'est vraiment bizarre de voir cette figure carnavalesque circuler, cahotée, au milieu et au-dessus de la foule qui la porte tout autour de l'église. Enfin on le plante en terre par son support, tandis

qu'un grand diable qui le poursuit depuis un instant en brandissant un pistolet donne le signal du supplice. Un autre s'avance et, du plus près qu'il peut, décharge son tromblon sur le mannequin, qu'il met déjà à mal : le masque est ébranlé et le bonnet emporté. Alors les coups de feu éclatent de toutes parts, en même temps qu'on enflamme le cercle de fusées qui entoure le plateau. Et Judas tourne, une large blessure à l'œil, la barbe en

1. *Suite. Voyez p. 157 et 169.*

coup de vent, la bouche élargie comme en une contraction douloureuse. La foule est heureuse, elle exulte à chaque nouveau coup qui entame un peu du bonhomme. La tête est presque entièrement enlevée par un adroit tireur, la poitrine est trouée, les membres se contractent, et ce simulacre grotesque évoque quand même la réalité. On s'attend à voir couler du sang de chaque nouvelle blessure. Enfin le feu s'est déclaré dans le bois et la bourre, une langue de flamme s'échappe de la robe noire, et des doigts étendus sortent des fusées d'étincelles qui s'allongent par-dessus la foule comme une malédiction dernière. La poudre éclate alors de tous les côtés du corps, qui se déchiquette, se crève de partout, lance autour de son axe, en des restes pantelants, des débris de vêtements blancs et noirs. Et enfin le masque, qui a résisté comme si là avait résidé la dernière parcelle de vie du traître, tombe le dernier, enlevé par un coup de feu qui découvre la carcasse de bois grossier.

La foule est satisfaite : le supplice a bien duré et a été bien mené. Elle s'écoule lentement, tandis qu'on entend encore, de loin en loin, le bruit des détonations d'exécuteurs retardataires.

Ajoutons que ce Judas des Chypriotes ne porte pas toujours la lévite traditionnelle et qu'on l'a vu successivement vêtu en Anglais, à vêtement à carreaux, et en Français, en habit noir cravaté et ganté de blanc. Nous en aurons l'explication ailleurs.

De Larnaka à la Montagne de la Croix on peut aller par plusieurs chemins ; je choisis celui qui passe par les bords du Trémithios¹. Un matin du 13 mai, par un ciel entièrement couvert, chose anormale à cette époque, nous nous mettons en route, cette fois à pied, deux jeunes connaissances de Larnaka qui veulent bien m'accompagner et moi. Partis à six heures, nous ne sommes qu'à onze heures à Kalo Khorio à travers une succession de collines basses, couvertes de ronces et de champs cultivés ne montrant plus que la paille des récoltes. Tout le long de la route on ne voit à l'horizon que les tiges hautes de 2 m. 50 à 3 mètres d'une ombellifère, une *ferula*, qui sert à faire ces petits tabourets de village qui constituent des sièges solides à bon marché puisqu'ils ne coûtent que sept centimes pièce. On s'en servait jadis aussi comme amadou, mais le progrès qui pénètre partout a introduit aujourd'hui cette dernière substance et le briquet d'acier.

Le couvent du mont Sinaï possède quatre propriétés dans l'île, de même que le clergé chypriote en possède en Russie. Une d'elles a été achetée ; les trois autres proviennent de dons faits au couvent grec par les fidèles. Nous sommes reçus avec la plus grande amabilité par le moine, beau et vert vieillard de cinquante-cinq à soixante ans, qui s'excuse de ne pouvoir nous donner tout ce qu'il voudrait. Mais il est étranger aussi là, et comme nous de passage, habitant ordinairement le district de Kyrinia. Au dîner, qui arrive bientôt, nous nous apercevons des efforts de notre hôte pour nous satisfaire, à la quantité de petites assiettes mises toutes ensemble sur la table, suivant la mode locale : elles renferment des olives, des fromages de diverses provenances, des salades de plusieurs qualités, parmi lesquelles je citerai des pointes de câprier et des mauves sauvages.

Le tchifflik est situé au pied du petit village de Pseuda, une douzaine de maisons sur le coteau, avec un moulin à eau.

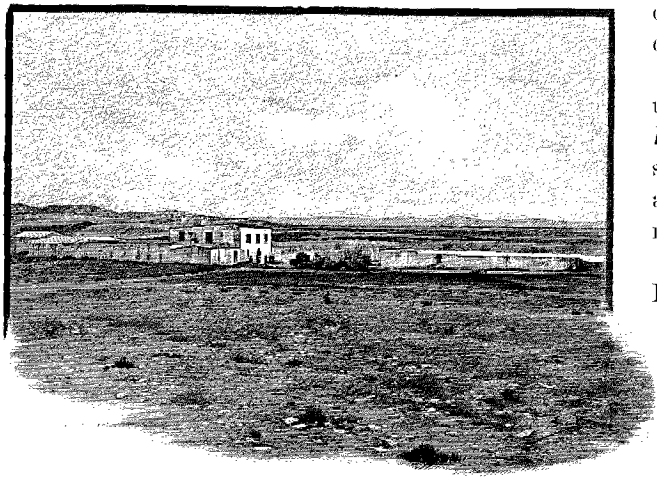
Le lendemain, de Pseuda à Pyrga nous descendons vers le sud-ouest. Nous sommes dans la montagne, en vue du sommet rocheux et des pentes noires ou vertes du Stavró Vouni ou « Montagne de la Croix », dans une région d'oliviers. Le temps étant trop menaçant pour tenter l'ascension, nous prenons quartier à ce dernier village, où nous sommes reçus par un Grec nouvellement marié à une femme scaliote qui, en sa double qualité de nouvelle épouse et de fille de ville, est pourvue d'un confortable qu'on rencontre rarement dans les villages.

La confiture présentée et le café bu — comme à Larnaka, — nous partons faire le tour du village, suivis par tous les oisifs. En sortant, nous sommes assaillis par une nuée d'abeilles, dont nous nous débarrassons difficilement.

Le miel est une des productions du pays, et il est excellent, sauf celui récolté dans les environs des caroubiers, dont les fleurs sont amères.

Nous nous dirigeons vers une ancienne chapelle, un peu à l'écart du village, près de la rivière. C'est *Haghia Catharina*. Nous y voyons des restes d'inscriptions françaises peut-être, vénitiennes, grecques, au milieu de quelques peintures à fresque qui ont résisté au temps.

Non loin de là, près d'une haie de figuiers de Barbarie, au-dessus de la rivière que les habitants nomment Pyrga Potamos, un affluent du Trémithios, est une autre église, reconstruite, couverte de tuiles rouges. Elle est dédiée à *Haghia Marina*.



UN « TCHIFFLIK » PRÈS DE LARNAKA. — DESSIN DE BOUDIER.

1. En grec, Térébinthe ; c'est dire que cette vallée tire son nom de l'abondance de cet arbuste, répandu d'ailleurs dans toute l'île, à profusion.

En sortant, tandis que je jette un coup d'œil général sur le monument, je suis tout étonné de voir la base de la coupole entourée d'un cordon blanc dont les extrémités pendent jusque sur le toit. J'avais vu un gros paquet de cette *mèche* dans une anfractuosité de l'autre  glise et je questionnai les indigènes sur la raison de cette singulière ceinture. Je connus la vraie légende par un vieux bonhomme fort loquace. Un jour, un habitant du village vit en songe sainte Catherine, qui lui annonça qu'il allait arriver un grand malheur, une maladie terrible qui atteindrait tous les habitants. Pour en être préservés, il fallait incontinent entourer chaque  glise d'un épais cordon de coton et les relier l'une à l'autre. Il fallait aussi que tous les habitants achetassent ce même coton, qui n'est autre chose qu'une m che, chacun pour autant que ses moyens le lui permettraient. Ce qui fut dit fut fait, et le village passa à côté du malheur. Un jour, le cordon cassa : les parties qui entouraient les monuments restèrent à leur place, pourrissant lentement ; celle qui servait à les relier fut religieusement ramassée et mise dans un trou du mur de l' glise de Sainte-Catherine, où la pluie en a fait un gâteau.

A la sortie de l' glise j'avais aperçu, à terre, le long du mur, deux ou trois de ces petits br loirs en terre (*capmostiri*) dont on fait un usage constant à Chypre et je demandai leur raison d'être à cet endroit, ceux-ci paraissant avoir une destination spéciale. En effet, celui qui a éprouvé une perte dans sa famille doit venir trois, cinq et huit jours après le décès, jour de fête ou dimanche, à l' glise. L , muni d'un de ces encensoirs garni d'encens et de brindilles d'olivier, il passe successivement devant chaque image, puis devant chaque personne présente, en disant : *O Th os makaristo*, « que Dieu le fasse heureux ». Puis parents et amis se rendent au cimet re, généralement le jardin de l' glise, dans les villages, et l'on encense la tombe.

Trois jours après le décès, la famille du décédé fait un don à l' glise : un grand plat de blé gonflé à l'eau, de graines de sésame, de raisins secs, d'amandes, de graines de grenade, de dragées et de graines d'anis. Par-dessus cet arlequin est posé un pain cuit et pétri pour la circonstance, sur lequel est imprimé le monogramme byzantin du Christ $\frac{\text{IC}|\text{XP}}{\text{NI}|\text{KA}}$ au moyen d'un grand cachet de bois en intaille, que l'on garde dans les familles pour cet usage. Ce don est renouvelé huit jours après, puis quinze, puis un mois, trois mois, six mois, un an, et ensuite chaque année une fois. Le prêtre bénit le pain sur l'autel, va le poser sur la tombe du décédé, où il le bénit encore, en garde une part et remet le reste aux assistants, entre lesquels il est divisé. Le même don est fait chaque année à toutes les fêtes. Alors il est préparé plusieurs pains, dont une grande partie sert à alimenter le garde-manger des prêtres, qui, à cette occasion, en reçoivent parfois de telles quantités qu'ils le font vendre au dehors comme pain privilégié.

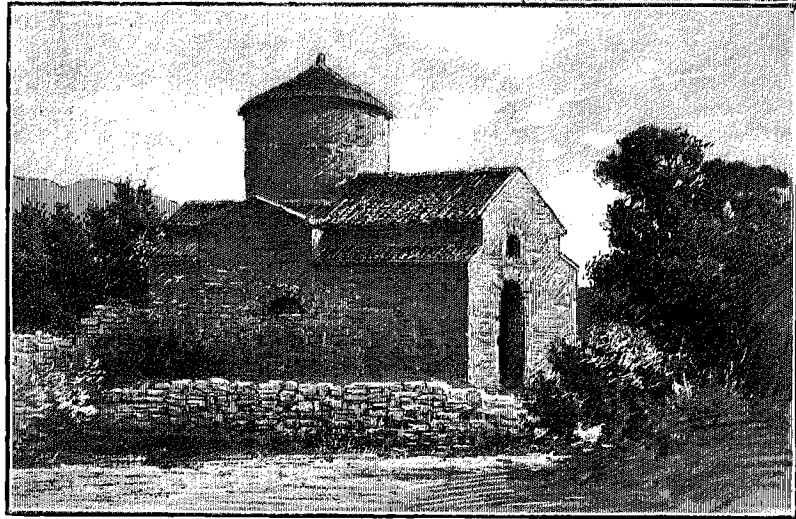
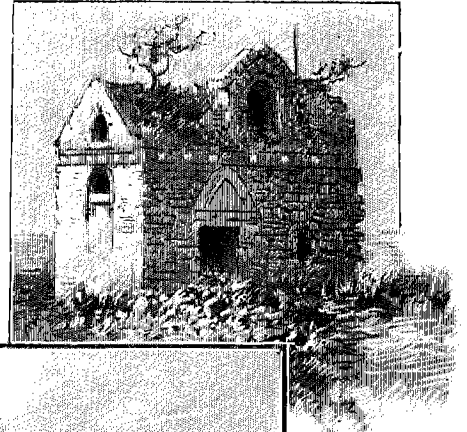
Il faut ajouter aussi que, de retour à la maison mortuaire, parents, amis et prêtres mangent, boivent ensemble, puis reçoivent des distributions de pain, de vin et de gâteaux.

Le lendemain nous mettons en route à 9 heures seulement, nos bagages sur une grande ânesse, accompagnés par notre h te. A midi nous sommes à *Haghia Varvara*, grande b tis e rectangulaire mal tenue, élevée, il y a quarante ou cinquante ans, par une sœur de charité qui retournait du Saint-Sépulcre, dans un but inconnu, mais probablement pour servir de lieu de repos aux pèlerins se rendant à l'ermitage ; c'est une dépendance du monastère, qui y entretiennent des arbres fruitiers et des ruches d'abeilles.

Depuis Pyrga nous n'avons vu qu'un berger, appuyé sur son long b ton crochu et qui a entamé une conversation, de la colline en face, avec notre guide : « Haghia Varvara est ouvert, mais il n'y a personne », et il parlait encore tandis que depuis deux minutes nous lui tournions le dos, continuant notre chemin.

A 2 heures et demie nous sommes au sommet, au Monastère, d'où nous jouissons, de 746 mètres de hauteur, d'une vue splendide.

Nous pénétrons dans le monument par un pont-levis tout neuf précédant la porte et la cour. L'ermite nous



HAGHIA MARINA ET HAGHIA CATHARINA   PYRGA. — DESSIN DE TAYLOR.

reçoit et nous fait entrer au salon, un vrai salon bien meublé à la façon du pays, très propre, avec une profusion de tableaux à l'huile et de chromolithographies.

Avec l'idée que nous nous faisons, en France, d'un ermite et d'un ermitage, je suis un peu surpris par cet intérieur bourgeois d'Orient. Mais je n'étais pas au bout de mes étonnements. Dionysios est peintre. En haut de l'un des murs, bien en vue, s'étale une figure du Christ copiée je ne sais où, tableau fort beau pour un anachorète chypriote; et celui-ci, rongissant d'orgueil, souriant d'aise, nous annonce sa paternité, après nous avoir demandé notre avis sur sa valeur artistique.

Le monument est un rectangle bâti, avec les pierres rouges et vertes de la montagne, sur les ruines d'une ancienne construction. Il s'appuie, à l'est, sur une immense roche qui surplombe le sommet et roulera, un jour, le long des flancs, très abrupts de ce côté. A l'ouest, il est accolé à des pans de murs en ruines et à une sorte de haut bastion étroit, qui peut dater de l'époque byzantine et qui est planté sur le rocher tombant à pic dans la vallée.

Dans l'église, à signaler un grand four qui sert de poêle, l'hiver, et la croix, objet du pèlerinage. Celle-ci est une grande croix de bois montée sur un socle, entièrement recouverte d'écharpes colorées, brodées, et d'un grand manteau de soie crème à franges; au centre, dans une monture d'argent à jour, qui ne permet pas le contact des doigts, est enchâssé un morceau de la vraie Croix. Mais il faut dire comment il est venu là.

Sainte Hélène, mère de Constantin le Grand, retournait de Jérusalem, allant à Constantinople, où elle apportait une branche de la croix du Christ, quand une tempête amena son navire sur les côtes sud de Chypre. Craignant une catastrophe, elle fit vœu, si elle était sauvée, de construire un monastère sur le sommet qu'elle apercevait et que l'on appelait alors Olympe, par confusion avec le Trôodos. C'était le Stavro Vouni. Le bateau fut jeté à la côte à Zzyi, petite localité au sud de Larnaka; Hélène débarqua, arriva au village actuel de Tokluni, où elle fit bâtir, sur un pont, une église dans laquelle elle plaça un morceau de la Croix qu'elle avait sauvée. Cette église existe encore aujourd'hui, ou plutôt celle rebâtie depuis, mais la relique a été volée par les

habitants de Lefkara, où elle se trouve aujourd'hui. Cela fait, sainte Hélène se rendit à Larnaka reconnaître la montagne qu'elle avait associée à son vœu, puis elle partit pour Constantinople. C'est de là qu'elle ordonna la construction d'un monastère sur ce sommet.

Le lendemain, après les politesses obligatoires, confiture et café, nous reprenons notre conversation de la veille. L'ermite a passé vingt ans de sa vie au monastère du Mont-Athos, la « Sainte Montagne », et il est revenu dans sa patrie, Chypre, avec l'idée de fonder un établissement similaire. Depuis quatre ans il est devenu *locataire* de la montagne, du bâtiment, de ses dépendances, moyennant le paiement de 450 francs annuels à l'évêque de Larnaka, et l'obligation de faire connaître ses comptes. Il a l'air parfaitement heureux de se trouver dans le plus ancien monastère royal du monde, ainsi qu'il le dit, rêvant à ses foires — quatre fois l'année, — dont la plus importante est celle du 14 septembre, date commémorative de la découverte de la Sainte Croix, à Jérusalem, par sainte Hélène; peignant des tableaux soit pour le monastère, soit pour les villages qui veulent bien lui confier des commandes; entouré d'un domestique et de deux gamins de servants, dont l'un est possesseur d'une

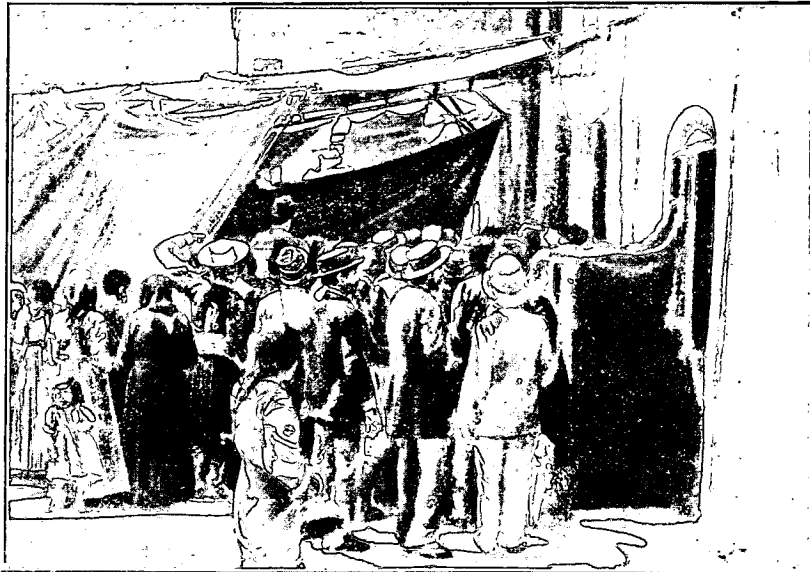


L'ERMITE DIONYSIOS ET SON SERVANT. — DESSIN DE M^{me} PAUL CRAMPÉL.

des plus jolies figures chypriotes que j'aie vues.

Dans l'après-midi nous faisons une descente dans les rochers si curieusement remués du flanc nord-ouest, où je découvre à 50 mètres, dans un trou à renard, un tibia humain. Cette funèbre trouvaille eut son explication dans l'histoire suivante que nous raconta ensuite Dionysios.

Il y a trente ou quarante ans, un certain noir, grand pilleur, grand voleur de bestiaux, inquiétait tous les bergers des alentours par ses rapines. Exaspérés



AU CATACLYSMOS À LARNAKA (PAGE 186). — DESSIN DE SLOM.

à la fin, ceux-ci tinrent un beau jour conseil et décidèrent la mort du nègre. L'exécution suivit de près la décision prise et son corps fut caché dans ces anfractuosités, où nul ne le trouva jamais. Il y a deux ans, un domestique du monastère, étant descendu dans ces roches, trouva un crâne, celui du voleur, qui fut abandonné pendant longtemps au pied d'un mur, d'où on le prit enfin un jour, pour l'envoyer rouler le long des flancs de la montagne.

A propos de renards, très abondants, les paysans ont une curieuse croyance à leur sujet. Ils disent que lorsqu'ils l'appellent de loin du nom de « Vassili », alors

qu'il fuit, il s'arrête inmanquablement. L'animal, très orgueilleux, croit qu'on lui donne le titre de roi (*vassilefs*) et il ne peut s'empêcher de s'arrêter, pour regarder, sous le charme de la vanité satisfaite, celui qui l'a ainsi nommé. L'ermite Dionysios me confirme le fait.

Le caractère accidenté et abandonné de ces montagnes les a fait souvent choisir, pour s'y cacher, par les voleurs et les assassins. Le fameux Yallouri, qui a semé la terreur dans l'île pendant près d'un an, en dépit de la police anglaise, y trouva quelque temps un refuge. Aussi l'ermite quitta-t-il son ermitage. Assassin, mais galant homme, dit la chronique, Yallouri fut poursuivi longtemps sans succès, le premier *zaptié* (agent de police) qui avait tenté de l'arrêter, ayant été tué raide. Les paysans le nourrissaient; on le connaissait et l'on satisfaisait à tous ses besoins. Un jour, dans un village, il était au café, fumant paisiblement sa cigarette, une paire de pistolets à la ceinture, un fusil sur l'épaule, quand quatre *zaptiés*, sans le savoir, vinrent s'asseoir en face de lui. Ils le reconnurent aussitôt, et, comme l'un d'eux l'observait, Yallouri, sans autrement se déranger, le prévint que s'il le regardait encore il lui ferait sauter le crâne. Le *zaptié* se le tint pour dit, et tous saisirent la première occasion pour déguerpir. Il avait mis la mer entre Chypre et lui quand il fut pris. Mais il s'échappa pour la seconde fois. Repris ailleurs, il fut amené à Chypre et pendu.

Nous avons passé trois bonnes journées au Stavro Vouni, jouissant de l'air, de la vue et de l'inépuisable faconde du moine. En retournant, nous devons faire un grand circuit pour arriver à Alétrikô, à 17 kilomètres de Larnaka, où nous passons la nuit.

La pluie nous surprend à Kiti, à 8 kilomètres, le *Quid* des Français, un des vingt-quatre fiefs de Charles de Lusignan, nous dit M. de Mas Latric. Aujourd'hui le village est renommé par ses jardins très luxuriants,

*

situés à mi-chemin dans la direction du cap Kiti, seul point géographique qui ait gardé le nom de la vieille ville phénicienne de *Kition*, aujourd'hui Larnaka.

La pluie a cessé; nous repartons, laissant derrière nous la haute verdure bordée de cyprès des jardins de Kiti, pour arriver, le soir à 7 heures et demie, 19 mai, à Larnaka.

VIII

La fête de Vénus. — Légendes touchant la fête. — Le *Cataclysmos* à Larnaka. — Une Vénus en loques. — Costumes. — Essaims de femmes. — Promenades en mer. — Aspersions légendaires. — La femme de Chypre.

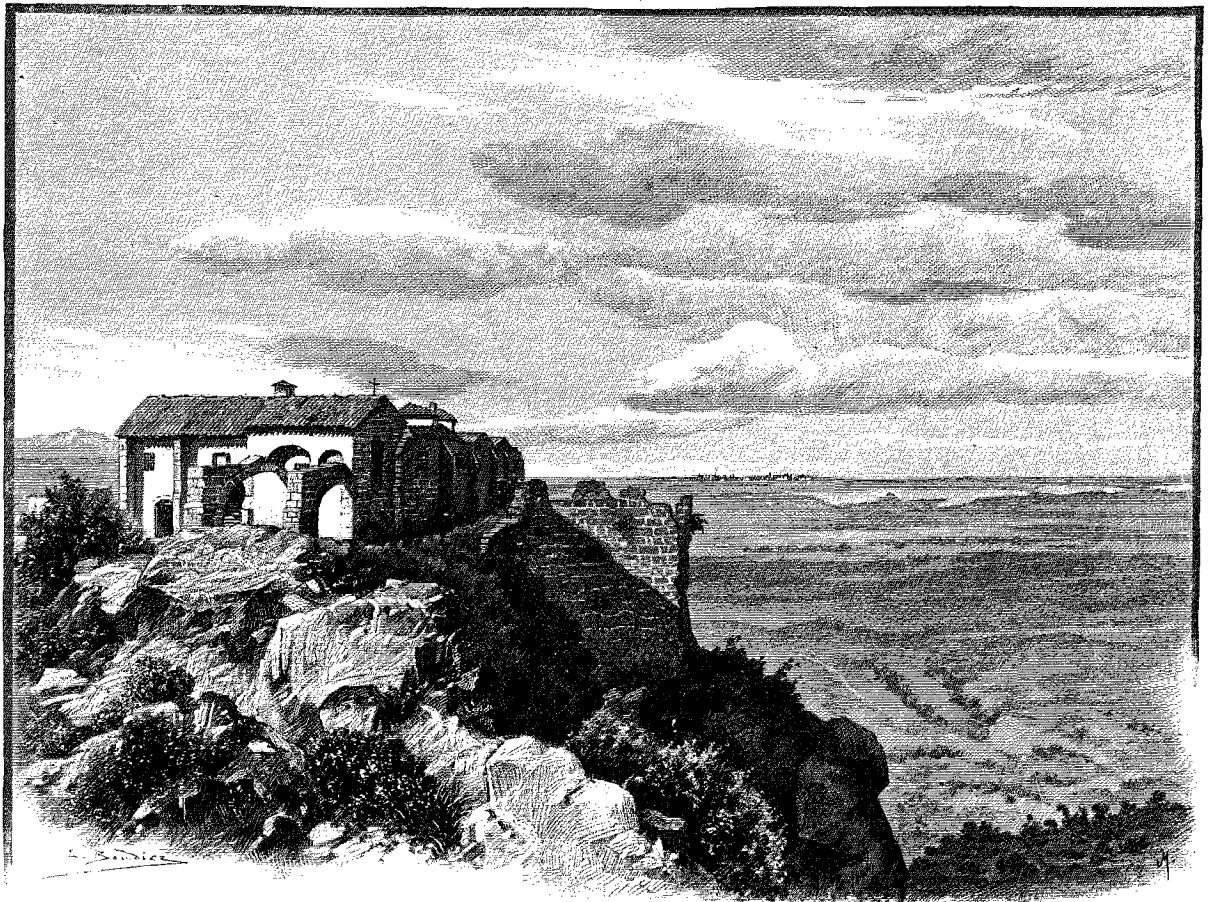
Dix jours après, 29 mai, tombait la fête du *Cataclysmos*, restant d'une des plus anciennes croyances de l'île, le culte d'Aphrodite. On sait combien ses temples de Paphos, de Kythraea, d'*Idalium*, d'*Amathus*, de *Golgos*, du cap *Dynaretum* et autres encore étaient renommés, combien ils ont inspiré de poètes.

Suivant la légende, Vénus aborda à Paphos, la vieille ville des Amazones, 2 000 ans environ avant Jésus-Christ. Lorsqu'elle s'éloigna des côtes, dans son char d'or et d'azur, elle emmena vers la Caramanie un grand nombre de jeunes filles chypriotes qui, se baignant sur la plage, étaient venues l'implorer pour faire cesser leur célibat. Elles ne revinrent plus. D'autres disent que, chaque année, les Caramans arrivaient en foule de la côte opposée assister aux fêtes d'Aphrodisia, et chacun simulait l'enlèvement d'une fille chypriote. Mais les couples n'allaient pas bien loin, et cette cérémonie n'était que le prélude du mariage des belles avec leurs fiancés, qui semblaient n'attendre que cette sanction. Celles qui n'avaient pas été enlevées ne se mariaient plus.

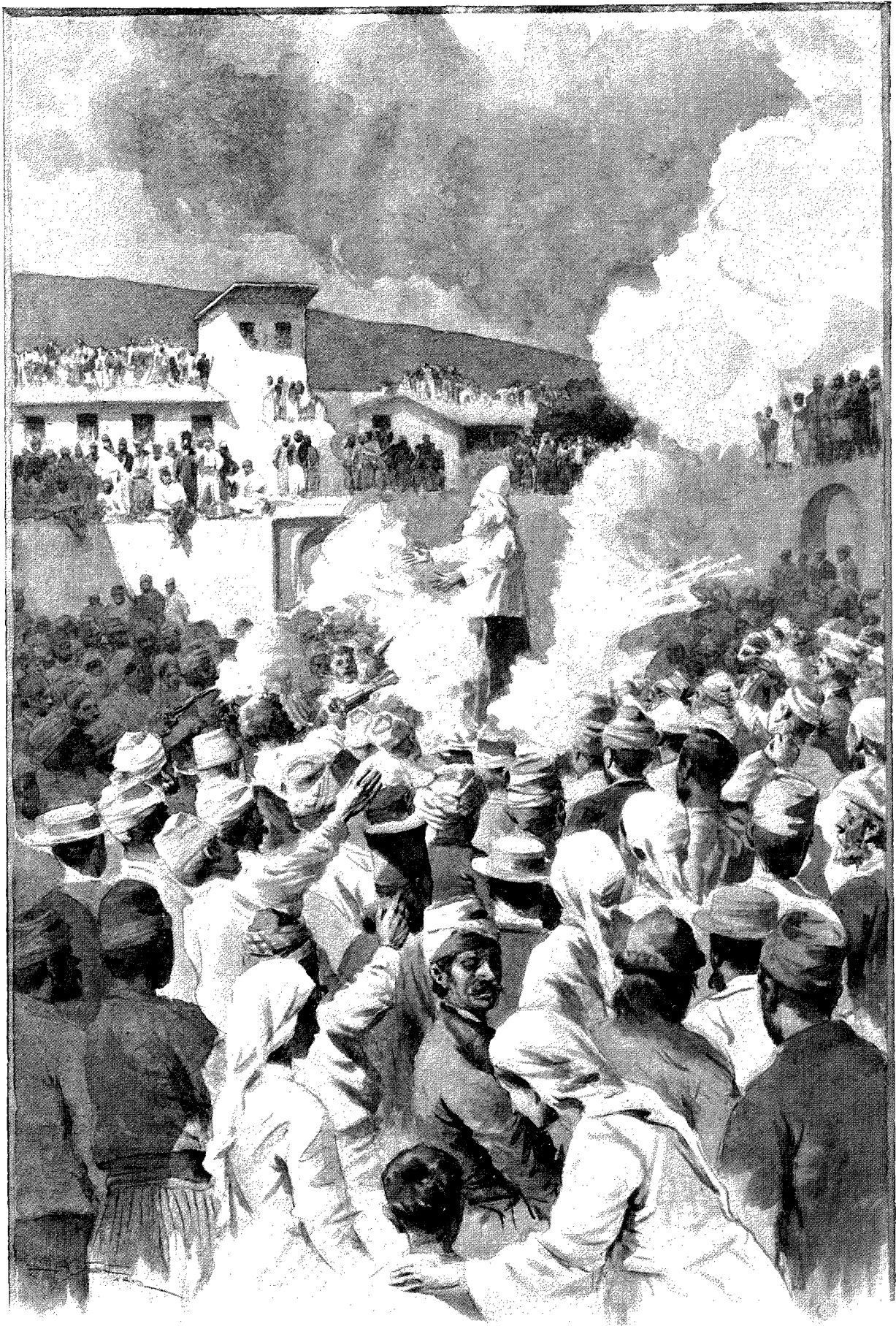
Quelle que soit la vérité que cachent ces deux légendes, elles montrent néanmoins que les côtes de Chypre étaient, chaque année, pour les fêtes spéciales de la déesse Aphrodite, envahies par les étrangers des côtes voisines, des îles, attirés par les pratiques mystérieuses qui avaient lieu dans les bois sacrés, autour des temples célèbres.

Le 29 mai correspond au cinquantième jour après la Pâque grecque, le jour même de la Pentecôte, laquelle, dans la langue du pays, porte aussi le nom de *Cataclysmos*.

La fête se célèbre à Paphos, à Larnaka et, depuis quelques années seulement, à Limassol et à Famagouste, ces deux villes n'ayant fait que profiter d'une coutume qui pouvait être d'un bon rendement pour leur commerce



MONASTÈRE DE STAVRO VOUNI (PAGE 182). — DESSIN DE BOUDIER.



LA FÊTE DE PÂQUES À LARNAKA. — DESSIN D'A. PARIS.

local. Cette année, elle tombe à un mauvais moment, alors que les paysans sont retenus aux champs par les récoltes, et l'affluence est moindre que les autres années. Cependant on peut évaluer à trois ou quatre mille les villageois qui ont quitté leurs plaines de la Messaorée et les coteaux de l'Olympe. Tous les districts ont fourni leur contingent, suivant leur distance de Larnaka, les plus rapprochés donnant le plus de monde, car le temps est précieux pour ces populations pauvres et les voyages sur de misérables bêtes se font lentement. Là surtout se pouvaient voir toutes les richesses et toutes les misères du pays.

C'est dans la seconde partie de la route que nous avons suivie dès notre arrivée, le long du quai, depuis un peu avant le restaurant à enseigne française jusqu'au pied du fortin ture, sur quelques centaines de mètres, entre les maisons et la mer, que se passe la fête, qui n'est plus guère, en réalité, qu'une foire. Quelques baraques se sont élevées : simples pieux à peine dégrossis soutenant de vieilles toiles qui retombent sur les côtés, ou constructions de bois des plus simples ; à l'intérieur sont quelques tabourets, des chaises de paille dans les mieux montées, un peu de verdure défraîchie, et des chromolithographies représentant les souverains de la Grèce.

Un ou deux forains se sont aussi adjoint un orchestre composé d'une serinette, d'un violon et même d'une mandoline, pour les danseurs, car la danse fait partie de toutes les réjouissances publiques et domestiques. Les cafés ont sorti, par centaines, leurs chaises, leurs tables boitenses, qui entravent la circulation.

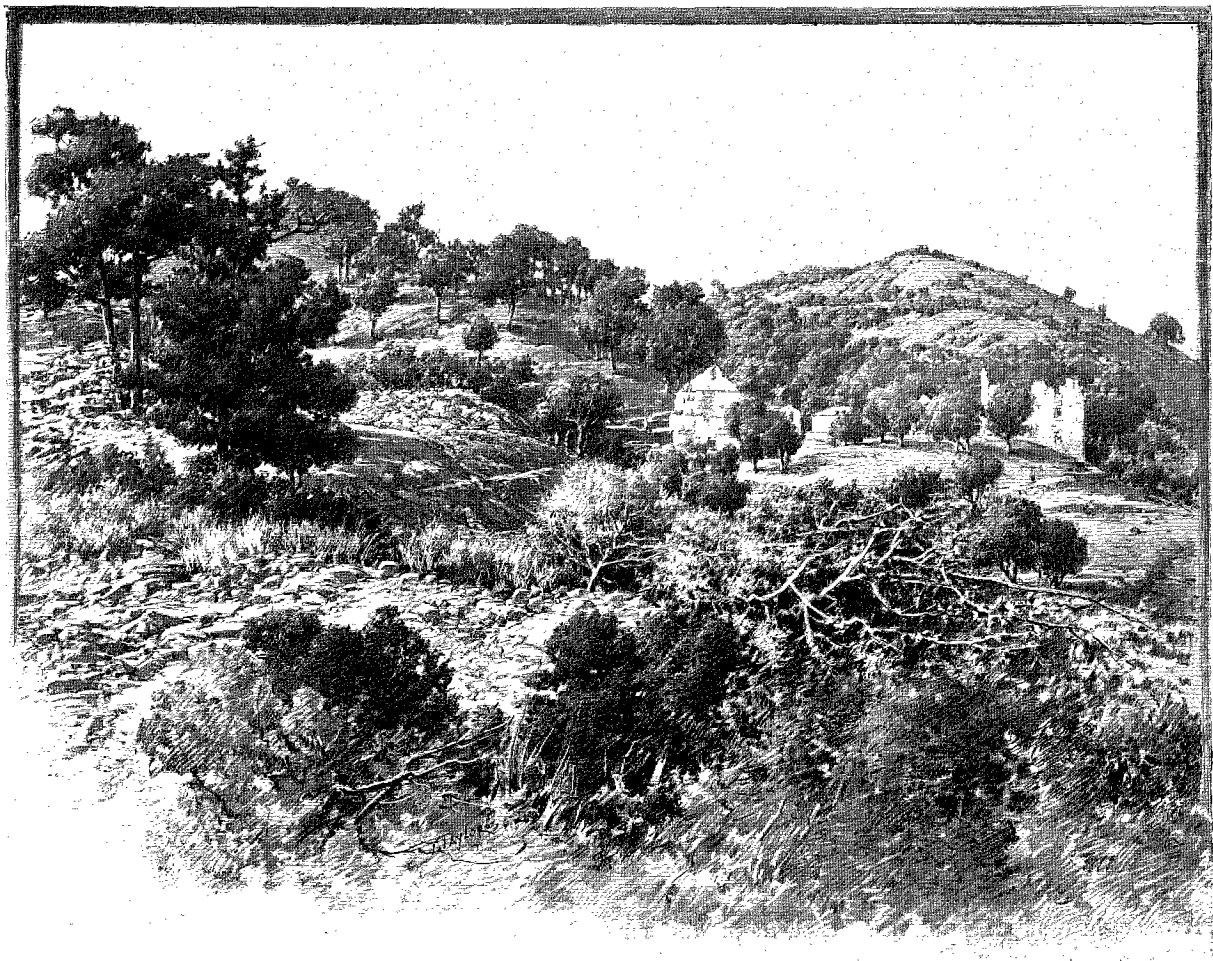
Dès le 28 on a commencé à arriver : le théâtre est prêt pour recevoir la foule. Il fait une chaleur intense, un soleil d'Égypte inondant la plage. Pénétrons immédiatement sur les lieux, nous verrons ce que sont devenues les fêtes que l'antiquité a chantées. Nous sommes près d'une de ces baraques à orchestre, mais elle est vide ; le monde passe sans s'arrêter, et cependant, à l'intérieur, deux danseurs payés font force mouvements dans le style local, tournolements et sauts de carpe, pour attirer son intérêt. Mais voilà, celui-ci a un concurrent : une grande boutique bondée de monde où chantent deux femmes, créatures qui n'ont d'ailleurs rien de féminin dans la figure, dans les formes, dans les mouvements. Mais elles sont vêtues de loques qui ont jadis été dorées et argentées, vertes, rouges et bleues, et qui, arrivées à ce point de leur existence, ne montrent plus qu'une apparence vague de teintes et de formes. Ce sont ces deux êtres, leurs chants brutalement licencieux, qui ont attiré la foule, et elles me semblent être les Vénus du jour, fêtées encore en souvenir de l'autre.

En regardant par-dessus un groupe de tentes, j'aperçois un pavillon tricolore, les couleurs françaises qui surmontent l'une d'elles. Malheureusement les lettres R. F. ont été mises à l'envers. Dans la foule, c'est le bleu qui domine dans les costumes, couleur du ciel pur d'Orient. Des lignes de marchands se sont installés, à droite et à gauche, dans la poussière, vendant des raisins secs, des noisettes, des citrons, des arachides grillées et des pois chiches cuits qui se mâchent dans toute la Turquie. D'autres ont des cordes, de la ferraille, des étoffes, des draperies et des soieries de Nicosie aux couleurs vives. Puis, à côté, on voit des cuisiniers, devant un petit fourneau arabe, qui font cuire du foie, de la viande en brochettes, des beignets à l'huile de sésame, dont les fumées âcres remplissent l'atmosphère. La poussière, l'odeur des bêtes et celle de cette cuisine en plein vent, forment un tout écœurant qui prend à la gorge et donne des nausées. C'est le parfum de toutes les fêtes de Chypre.

Je regarde curieusement les populations qui vont et viennent autour de moi et je ne suis pas peu étonné : pas un type vraiment beau, pas même une figure agréable chez les femmes. Elles sont bronzées, ont des yeux sans expression, des cheveux couleur de filasse, une poitrine plate, pas de taille ni de grâce, et, sauf dans la toute première jeunesse, elles font l'effet de *jeunes vieilles* : aucune des qualités physiques, aucun des attraits qui ont fait d'elles les déesses de tous les siècles. Et cependant la légende a donné Chypre pour pays d'élection à la déesse de la grâce et de la beauté ! Qu'est donc devenue la race qui doit avoir peuplé ces rivages à l'époque où ils attiraient



ANCIEN COSTUME DES DAMES CHYPRIOTES.
DESSIN DE RONJAT.



VUE SUR LE MACHÉRA ET LE MONASTÈRE INCENDIÉ (PAGE 191). — DESSIN DE TAYLOR.

les foules étrangères, où ils inspiraient la lyre des poètes et où les échos des bois consacrés au culte de l'amour retentissaient des chants invocateurs de milliers de fidèles? Perdue, anéantie presque jusqu'au dernier vestige dans les mélanges sans nombre des peuples envahisseurs.

Partout des mendiants, tendant leur escarcelle de zine, implorant du nez la charité, et poursuivant le promeneur d'injures s'il ne répond pas à leur demande. Ce pays qui, suivant un auteur belge, ne connaît pas la mendicité, pourrait, au contraire, être nommé le pays des miséreux.

Parmi un grand nombre de costumes pauvres, se voient quelques brillants ajustements. Tous du reste sont propres.

Les paysannes portent le vêtement national : sur la tête, un ou plusieurs mouchoirs, bleus ou blancs, bordés de vert, dorés ou argentés, s'attachant sous le menton et couvrant derrière les cheveux pendants; la veste de drap ou de velours, souvent agrémentée d'ornements dorés, et s'ouvrant sur la poitrine en une ouverture carrée couverte de fines chemises de tulle ou de batiste, et la robe tombant du haut d'une taille épaisse, de couleur rouge souvent, noire ou grise, unie ou fleuronnée. Au cou, elles ont des colliers de piécettes dorées, comme les femmes arabes; aux poignets, des bracelets de verre, autre ornement venu de Syrie.

Les hommes, Grecs et Turcs, sont vêtus, à très peu de chose près, de même, mais on remarque plus d'aisance et plus de propreté chez les derniers. Le dandysme local se reconnaît au fez et aux larges pantalons pendant jusqu'à terre au milieu, retenus aux genoux par des jarrettières. Le fez est souvent très haut, planté insollement sur le côté de la tête, et est entouré, au sommet, d'un mouchoir blanc à frange d'or dont la pointe retombe sur le côté du visage. C'est la pièce du costume la plus disgracieuse, pour nous, du moins, Européens qui jugeons avec notre conception de l'art occidental. Sur l'oreille, ils mettent souvent une fleur, ou bien un petit bouquet retenu sous le fez et ornant le haut du front. Sur la chemise, à grandes manches pendantes, est passé un gilet largement ouvert, de couleurs différentes, la plupart du temps, devant et derrière : par exemple, rouge écarlate sur la poitrine, et vert-pomme orné de fleurs dans le dos. La taille est entourée d'une large ceinture, également colorée, à ramages éclatants, qui descend jusqu'à mi-jambes. Enfin ce costume se termine par

des bas roses, bleus ou jaunes, bien tendus, par des jarrettières rouges et, aux pieds, des souliers ouverts chez les citadins. Les paysans chaussent de grandes et lourdes bottes.

Ce qui est resté des anciennes fêtes, à cette foire du Cataclysmos, c'est l'obligation d'aller en barque, de toucher du doigt le rivage. L'habitude de se jeter de l'eau de mer au visage date à peine d'hier. Tous s'embarquent à tour de rôle sur de grands chalands à marchandises transformés pour la circonstance, ou sur les barques à passagers qui ont monté leurs plus hautes voiles pointues, et vont faire un petit voyage de circumnavigation dans la rade, un quart d'heure de mer pour vingt *paras*, sept centimes. Et parmi ces villageois d'une île de 80 kilomètres de large, il y en a qui ne l'avaient pas vue encore, la mer, et alors la fête est pour eux comme une initiation.

En face du pont, un peu à gauche sur le quai, un forain a installé un manège de mauvais petits chevaux de bois que poussent résolument quelques gamins pieds nus. C'est la note occidentale qui se révèle, là, dans cet amusement enfantin de nos foires, la marque du progrès qui pénètre partout. À côté, c'est une trainée blanche de femmes grecques et turques. Ces dernières se sont formées en essaims au pied des murs du fort où les dômes polychromes de leurs ombrelles font l'effet, de loin, sur la blancheur de leurs vêtements, d'un parterre extraordinaire de fleurs sur un champ de neige. Elles sont heureuses de demeurer ainsi à l'écart, de voir sans être vues, d'assister à tout ce mouvement en babillant sous leurs voiles, mâchant des graines de courge ou des arachides rôties.

Plus loin, le long du quai, ce sont encore des rangées de femmes grecques, buvant, à terre, un café de trois centimes dans des tasses minuscules, ou de grands verres d'un liquide rouge qu'un jeune Grec débite dans une carafe en faisant un bruit d'enfer.

Partout la foule est compacte, remueuse, mais calme, refluant vers les rues avoisinantes, où se sont réfugiés la plupart des marchands. Les cafés sont pleins de monde; on boit le mauvais *mastic* du pays et l'on danse. L'air est empoisonné de vapeurs de fritures, de parfums de toutes sortes, et au milieu du tumulte ambiant on entend le tam-tam et le fifre d'une des grandes barques, qui jouent furieusement.

Un des centres de plus grande attraction est une large tente assez belle, assez propre, à l'entrée de laquelle — un pan de toile tirée — se presse le peuple, pour entendre chanter et voir danser une malheureuse petite fille de treize ans, vêtue en ballerine, qui se démène sur des tréteaux comme une artiste consommée de la rue. C'est une Arménienne qui débite des chansons égrillardes turques, et il y a un contraste pénible dans son assurance et sa jeunesse, sa petite poitrine blanche, ses yeux d'enfant mutine, et ses mouvements assurés, déjà certaine et heureuse de l'impression qu'elle produit sur son public.

Le soir, le mouvement est plus considérable encore; toute la ville est sur les lieux. Les cafés sont pris d'assaut par des familles entières de bourgeois qui viennent y manger les pâtisseries lourdes du pays. Quelques barques, qui se reconnaissent à leurs feux, vont et viennent encore sur la rade, et la brise, en écoutant, apporte les dernières notes d'un chant grec. La nuit est délicieuse, sous le petit vent frais qui vient de la mer. Mais la foule s'écoule lentement, et, à une heure du matin, les quais sont déserts. Dans les cafés seulement, on danse et l'on boit encore.

Le lendemain, la fête recommence et se continue jusque dans la soirée. Alors les caravanes se reforment, et les routes, aux abords de la ville, se couvrent de villageois qui regagnent silencieusement, sur leur bête, la plaine ou la montagne.

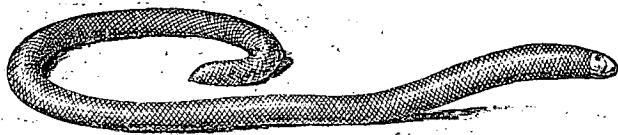
IX

Départ. — A Athiénou. — Sur l'emplacement de Golgos. — A Dali. — L'emplacement d'Idalium. — En route pour le Machéra. — Arrivée au monastère. — Jeûne forcé. — Les serpents de Chypre. — Un serpent sourd et... aveugle. — Combat d'un crabe et d'un serpent. — Notes magico-médicales.

Le temps a marché, rapide, depuis cette dernière fête, et nous sommes au 11 août, 4 heures et demie du soir, quand, mes amis de la dernière excursion et moi, nous montons sur des mules sans aucune destination fixe autre que le village d'Athiénou, près de l'emplacement de l'antique Golgos. C'est un village de mulétiers assez aisés. À 8 heures nous étions dans la maison de notre *kéradji* (muletier), où nous passions la nuit.

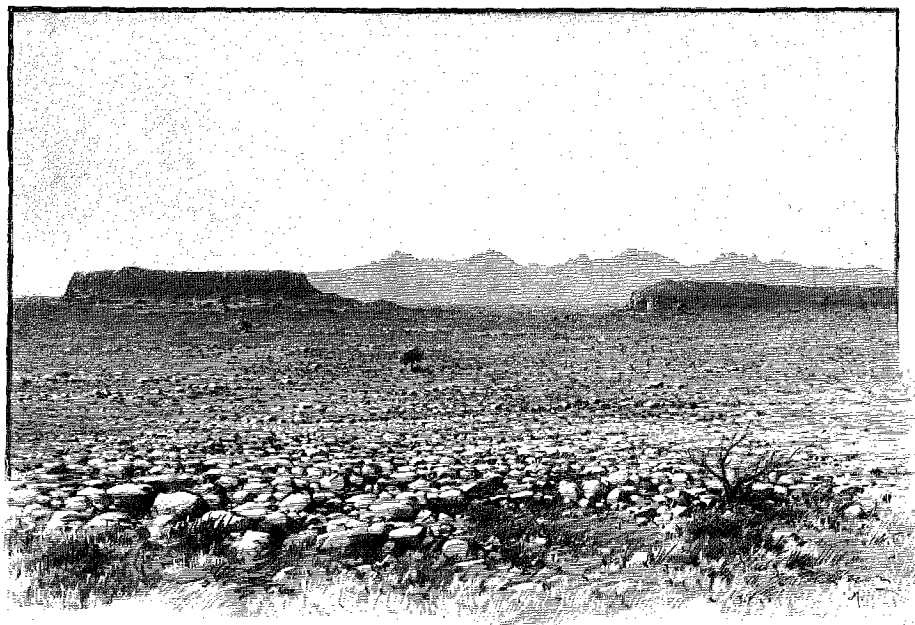
Athiénou a 300 à 350 maisons avec 25 cafés, soit un par 40 habitants ou moins de 20 hommes; quelques-uns de ces cafés vendent des comestibles, mais je me demande quel peut être le bénéfice de ces industriels obligés d'apporter la matière première de Larnaka à dos de mulet et vendant une tasse de café trois centimes et demi!

Sur l'emplacement de Golgos, rien! C'est



UN SERPENT DE CHYPRE (TYPHLOPS VERMICULARIS).
DESSIN DE MILLOT.

un terrain à un mille environ au nord-est de la ville, légèrement ondulé, dénudé, brûlé, pierreux, où il ne reste que les traces des anciennes fouilles, probablement celles de M. de Cesnola, un consul d'Amérique qui trouva sa fortune dans la terre, à l'époque où tous les accommodements étaient possibles avec le gouvernement ture. Mais le temple célèbre n'a pas encore été retrouvé. Que de trésors peut-être à jamais perdus, que de documents d'une histoire mal connue qui disparaîtront sans livrer leurs secrets de cette époque lointaine!



EMPLACEMENT DE GOLGOS. — DESSIN DE TAYLOR

Le lendemain, vers midi, nous nous remettons

en route pour Dali, coupant perpendiculairement la route que nous avons faite de Larnaka à Athiénou. A Potamia il y a de l'eau, par conséquent des jardins, une belle verdure bien venue, des prés, des oliviers. Partout, des champs de cotonniers, de sésame, de maïs, des vignobles, des mûriers : une féerie à côté de la région messaooréenne.

A la tombée du jour nous étions à Dali, sur la rive droite du Yalias. C'est aujourd'hui un riant village, au milieu d'une plaine assez triste. Si l'on tourne le dos au Yalias, regardant à peu près dans la direction sud, on aperçoit, au bout de quelques champs qui recouvrent une nécropole, deux petites collines entièrement nues. Là était située l'ancienne *Idalion* ou, du moins, les deux acropoles de l'une des plus fameuses villes des vieux royaumes chypriotes dont Virgile a chanté le fameux temple dédié à Vénus.

Le lendemain, en route encore, nous passons par Nisou, où l'on ne voit de remarquable qu'un grand tchifflik appartenant à un Italien, M. Mattei, l'inventeur du système à écrans pour l'extinction de la sauterelle, système qui a été adopté par tous les pays intéressés. M. Mattei, mort récemment, avait reçu de la France la croix de chevalier de la Légion d'honneur, et de presque tous les pays, sauf le sien, des distinctions honorifiques.

Nous nous dirigeons, de là, directement sur le célèbre monastère du Machéra.

A partir de Kappédhès nous commençons à gravir un sentier qui fait mille tours et détours à travers la montagne boisée clairement de petits arbres jeunes qui augmentent de dimensions au fur et à mesure que nous montons. A la nuit nous arrivons aux dernières sommités avant le monastère. A la descente en zigzag qui y conduit, notre muletier trouve, à terre, un morceau de bois récemment coupé : « du monastère », dit-il, et il se baisse pour baiser pieusement le débris qui a *failli* entrer dans la construction du saint édifice.

Le supérieur, auprès duquel nous sommes conduits dans une petite construction élevée à la hâte en attendant que le monument, récemment incendié, soit reconstruit, est occupé à distribuer la paie aux ouvriers. Il porte la ceinture violette; son chapeau est entouré d'un mouchoir noir et sa robe révèle une récente visite aux chantiers. Il paraît peu charmé de notre visite; d'un signe il nous fait asseoir et nous offre la traditionnelle cigarette. Entre temps, il donne des ordres pour qu'on nous prépare un abri.

Avant de nous mettre à table, on nous fait observer que nous sommes en carême. Nous comprenons cela fort bien, tout en le regrettant, et mieux encore le lendemain lorsque, ayant déjeuné le matin avec une douzaine d'olives noires et un morceau d'un pain digne de prendre place parmi les meilleurs matériaux du chantier, le saint homme de président oublie de nous inviter au repas de midi. « Nous pensions que vous n'aviez pas faim », nous répond-on quand nous allons aux informations. Mais nous savons faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Le monastère célèbre du Machéra est construit sur une élévation des flancs de la montagne à laquelle il a donné son nom, à 1036 mètres¹ d'altitude, et en face de l'étroite vallée du Pédias, qui prend sa source un peu plus bas. La situation est splendide. Le long des flancs boisés, sur les hauteurs, on aperçoit des carrés de vignes appartenant au monastère, qui a dans ses possessions de grandes étendues de pays tout autour de lui.

Incendié plusieurs fois, la dernière en 1892, sa reconstruction, pleine de difficultés à ces hauteurs, dans

1. La carte de Henri Kiepert porte 4730 pieds ou 1440 mètres.

une région peu habitée, est menée avec les dons que les moines vont recueillir dans l'île et jusqu'en Russie, en Égypte et à Constantinople. Une partie des matériaux sont faits sur place dans de grands fours ovales. Parmi les travailleurs, je remarque surtout les femmes, auxquelles on donne les mêmes travaux qu'aux hommes.

Comme je le fais toujours, je fais parler le supérieur, qui, le matin, y est tout disposé. Il a des connaissances étendues en médecine locale, et c'est le sujet qu'il affectionne le plus. Il me parle des serpents, très répandus dans une île qui a été appelée *Ophiùsis*, et dont j'ai déjà entendu beaucoup parler. Une sorte de vipère de 1 m. 45 de long est très commune. Une autre espèce, qui lui ressemble beaucoup, mais qui n'est point dangereuse, abonde dans les jardins. L'une des plus à craindre est la *coufi* (sourde), appelée aussi *tiffa* (aveugle), qui passe pour se mettre intentionnellement sur un chemin, où elle reste immobile, attendant qu'on la frôle par mégarde ou qu'on la touche, la croyant morte. La première passe pour être l'aspic qui *suicida* la belle Cléopâtre. Des paysans ont la réputation de connaître certains mots qui ont la propriété de l'hypnotiser et travaillent comme les jongleurs de l'Inde. La *coufi* passe pour être aveugle à certaines époques de l'année et sourde à d'autres.

Voici une bien curieuse histoire de serpents qui m'a été racontée par un témoin très digne de foi. C'est tout un petit drame qui se déroule dans un village que nous connaissons, à Alétriko. La scène se passa sur les bords d'un ruisseau où coule un filet d'eau, le Pouzi. Là un aspic et un crabe monstrueux étaient aux prises. Ce dernier, solidement fixé à la roche par ses pattes, avait pris dans ses pinces le cou du reptile, et celui-ci, sous la terrible pression du crustacé, tordait son corps en spirales enragées. Le combat dura quelque temps, implacable, mais l'issue n'en pouvait être douteuse : le crabe tua l'aspic. Aussitôt le vainqueur se mit en devoir de profiter de la victoire, en bête pratique, et, en un rien de temps, la tête de la victime avait disparu. Mais ici la suite de l'histoire frise la légende. Le crabe, après son repas, se mit en quête d'une certaine herbe laiteuse pour le compléter : quelque chose comme la salade après le rôti. Ennemi juré de l'aspic, le crustacé a un goût particulier pour sa tête ; mais comme, dit-on, il se trouverait empoisonné par le venin qu'elle renferme dans les glandes maxillaires, il a soin de n'ouvrir le combat que dans les environs de la plante en question, qui est le contre-poison du venin reptilien.

Revenant à notre lieu et à notre conversation, le supérieur voulut bien me communiquer quelques remèdes employés contre les morsures de serpents. L'un d'eux consiste à jeter à terre un morceau de ficelle ou de cordon coloré. Puis, muet devant le guérisseur, il se met sur un pied, prend un peu de la poussière des quatre endroits opposés en croix autour de la semelle de sa botte et la met dans un verre d'eau, qu'il passe au médecin. Celui-ci prend le verre et prononce au-dessus, tout bas, quelques mots d'une langue inconnue, que mon interlocuteur m'affirma être du sanscrit, et, au même instant, le blessé est guéri. Pour toutes les maladies il y a ainsi des remèdes extraordinaires en l'efficacité desquels croient tous les indigènes.

Il y a vingt moines au Machéra, dirigés par le supérieur, nommé en concile privé, au vote nominal. Les moines se recrutent parmi les jeunes servants, qui prennent la robe après avoir pris le balai.

Le matin du 16, nous quitions le monastère.

(A suivre.)

ÉMILE DESCHAMPS.



POTERIES CHYPROTES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



GROUPE DE HOÛNIS PAGE 201). — DESSIN DE J. LAVÉE.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI¹, D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE,

PAR M. E. ROUX,
ENSEIGNE DE VAISSEAU.

PREMIÈRE PARTIE : DU TONKIN A SSUMAO.

Notre plan de voyage. — Les chasses royales au Cambodge. — Les ruines d'Angkor et de Battambang. — Mort de notre camarade Grandmaison. — Le fleuve Rouge. — Préparatifs à Mongtsé. — Les Hounis.

DEPUIS un premier voyage fait aux Indes en 1891, je rêvais de m'enfoncer plus loin dans l'intérieur de l'Asie, et de percer d'un côté ou de l'autre cette double ceinture de sommets neigeux qui, barrière formidable, se dresse aux frontières de l'empire indien. La Chine et le Thibet surtout m'attiraient par le mystère de leurs grands espaces inconnus et par l'immuabilité de mœurs et de traditions dans laquelle les races qui les peuplent se complaisent depuis des siècles. Aussi, lorsque le Prince Henri d'Orléans revint en 1892 de son voyage au Laos, m'empressai-je de le prier d'agréer mon concours pour la prochaine expédition qu'il entreprendrait en Asie. Il l'accepta courrier par courrier, et, huit jours après, nous étions parfaitement d'accord sur les conditions de notre collaboration, ainsi que sur le caractère géographique et scientifique que nous nous efforcerions avant tout d'imprimer à notre œuvre future.

Ce n'est cependant que deux ans plus tard que nous pûmes donner corps à nos projets et que je m'embarquai (2 septembre 1894) pour rejoindre à Aden le Prince et Jean de Grandmaison, de retour d'une excursion à Madagascar, qui n'était pour eux qu'un simple hors-d'œuvre. Je me souviendrai longtemps

de la façon originale dont nous passâmes notre première nuit de réunion. Nous entrons en rade à minuit, et, le paquebot mouillé, je descends à terre, étant prévenu, par un mot apporté par le pilote, que mes compagnons

1. Voyage exécuté en 1895. — Texte et dessins inédits. Les dessins ont été exécutés d'après les photographies de M. Roux.



JEUNE CAMBODGIEN SUR LA CHAUSSEE D'ANGKOR-WAT.
DESSIN DE RONJAT.

m'attendent à l'hôtel de l'Univers. Je les trouve endormis sur des chaises longues devant le perron de l'hôtel et paraissant accablés par la chaleur, malgré leurs costumes ultra-légers. Voilà quatre jours qu'ils m'attendent ici, et c'est un triste lieu de villégiature d'été que cette fournaise d'Aden, où l'ombre et l'eau douce font également défaut. Le bain complet revient à 15 francs, le simple *tub* à 5 francs : ce sont des distractions de millionnaires ! Je les réveille, nous faisons connaissance, et, pour profiter de la fraîcheur relative de la nuit, nous montons dans une voiture et roulons au grand trot sur la route des Citernes. « Eh bien, Roux, maintenant que vous voilà rendu, nous allons aller de l'avant ! » me dit ce pauvre Grandmaison, que la mort devait arrêter si peu de mois après ! Et nous partons tous trois, à cheval sur nos rêves, vers les lacs bleus et les sommets blancs des hautes régions de là-bas ; nous traçons les grandes lignes de notre itinéraire futur, discutons l'équipement, arrêtons la répartition du travail ; il nous semble déjà que notre caravane est formée et que les longues files de chameaux qui dorment agenouillés sur la place de la ville arabe vont se mettre en marche à notre voix et nous porter vers les plateaux de la haute Asie. Ah ! les bonnes heures et la bonne causerie, sous cet admirable ciel d'Orient, par un clair de lune qui ne met en relief que les lignes fantastiques et superbes du paysage, en nous masquant les laideurs de détail ; nous savons que plus tard viendront des tristesses, des lassitudes, mais à cette heure nous ne goûtons que les joies que donnent à l'imagination « l'avant » du voyage, et la sensation d'être jeune, bien portant, résolu à tout, avec deux bons compagnons, et l'espace ouvert devant soi. Nous ne rentrons en ville qu'au lever du jour, grisés de la meilleure des ivresses.

A bord, nous passons de longues heures penchés sur des cartes d'Asie, que nous déplaçons avec le frémissement de la femme qui palpe des chiffons de prix. Nous arrêtons notre plan : partant du Tonkin, en remontant le fleuve Rouge, nous irons vers l'ouest, sur territoire chinois, jusqu'à ce que nous rencontrions le Mékong, que nous tâcherons d'atteindre près du point où Francis Garnier et Doudart de Lagrée ont été forcés de l'abandonner. Nous remonterons ensuite vers le nord, en suivant d'aussi près que possible le cours du grand fleuve, dont plus de 1 000 kilomètres sont encore inconnus. Nous arriverons ainsi au Thibet, où nous retrouverons les itinéraires d'autres voyageurs. Alors il faudra songer au retour ; mais ce n'est que sur les lieux et selon les circonstances que l'on pourra choisir une route.

Nous fixons le départ définitif à la fin de janvier, et consacrons les trois mois qui nous restent à excursionner en Indo-Chine.

Nous gagnons d'abord Phnom-Penh, où nous devons à l'amabilité du résident supérieur au Cambodge, M. de Verneville, de prendre part à une série de chasses royales. En cette saison des hautes eaux, qui dure de juillet à décembre, une grande partie du pays est inondée, et le gibier se réfugie sur les monticules ou *pnoms*, qui forment autant d'îlots émergeant çà et là au-dessus des forêts noyées. Une armée de rabatteurs escalade la colline par un versant, chasse les animaux de leurs retraites et les pousse vers nos « miradors », dont la ligne est établie à mi-côte de l'autre versant. La plate-forme où nous sommes perchés étant à plus de deux mètres au-dessus du sol, nous n'avons rien à craindre des bêtes féroces, d'ailleurs affolées par les clameurs qui emplissent le bois, et ne songeant qu'à fuir de toute leur vitesse. Plus sérieux est le danger de recevoir une balle égarée sortie des antiques fusils dont se servent à tort et à travers une foule de mandarins et de personnages de la cour. Les chasses ne commencent guère qu'à cinq heures, pour se terminer avec le jour : le roi Norodom, qui est un noctambule, se lève fort tard et a bien du mal à être prêt pour cette

heure-là. En revanche, pendant une bonne partie de la nuit, on mène grand bruit à bord des jonques royales, dont les feux entourent les forêts du pnom d'un pittoresque cordon de lucioles ; Grandmaison et moi, attirés par les sons de l'orchestre, allons tout seuls rôder en pirogue auprès d'elles dans l'espoir de jeter un coup d'œil indiscret sur les ébats des célèbres danseuses, à la vue desquelles on ne nous a point conviés : mais, hélas ! tout est hermétiquement clos, et nous en sommes pour nos frais de curiosité.

Les chasses terminées, nous nous embarquons sur la canonnière *le Bouclier*, à bord de laquelle le lieutenant de vaisseau Jeannel, commandant, nous offre gracieusement de l'accompagner dans une tournée sur le grand lac Tonlé-Sap. Ce lac, qui sert de déversoir au Mékong, est, en cette saison, une énorme nappe d'eau dont les rives ne peuvent être distinguées, et sur laquelle les tempêtes sont fréquentes et redoutables. Dans un mois les eaux vont commencer à baisser, et en février il ne restera que deux ou trois pieds d'eau au milieu de l'immense cuvette. Alors sur la partie asséchée se construiront des villes éphémères, peuplées par des milliers d'indigènes, Cambodgiens, Siamois, Malais, Chinois même ; ceux-ci n'auront qu'à étendre la main pour faire des pêches miraculeuses, et expédier dans



NAM ET SAO (PAGE 200). — DESSIN DE M^{me} PAUL GRAMPEL.



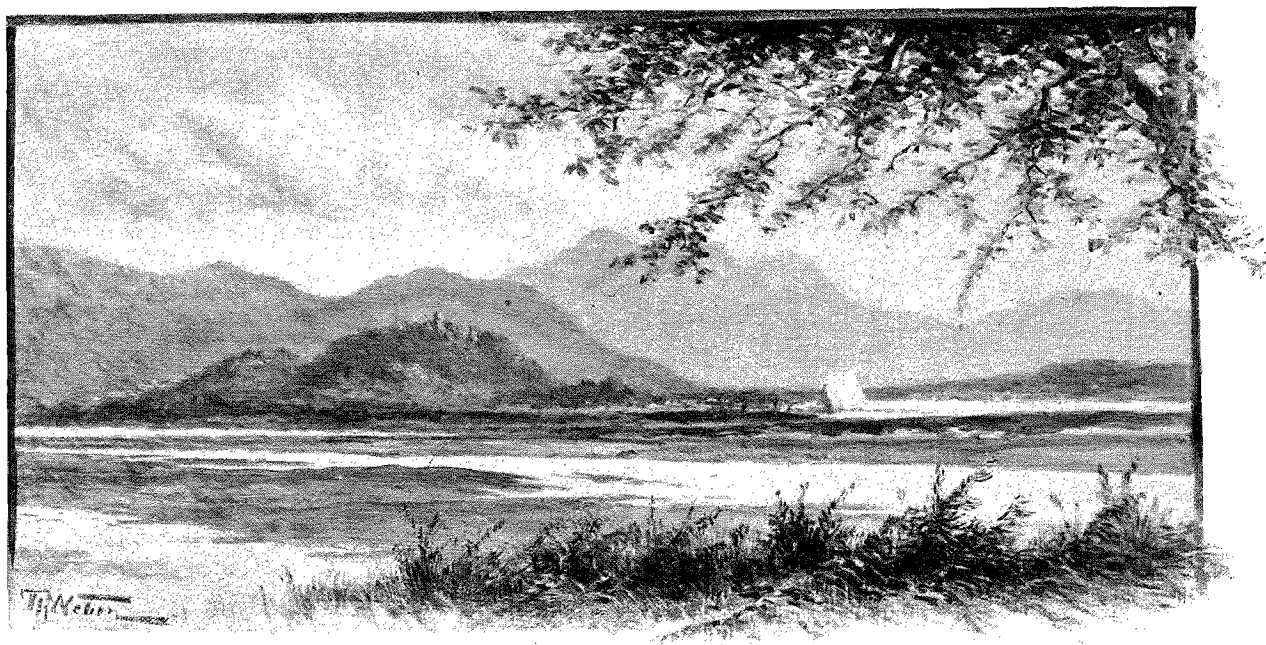
TOURELLE DE SURVEILLANCE PRÈS DE MONGTSÉ (PAGE 200).
DESSIN DE BOUMIER.

toute l'Indo-Chine ces poissons secs dont les Annamites sont si friands. Nous visitons d'abord Angkor, que trois heures d'embarcation et deux heures de charrette à bœufs séparent des rives du lac; bien que ces ruines superbes m'aient laissé la plus profonde impression, je ne me permettrai pas de les décrire à nouveau après les savants travaux qu'y ont successivement consacrés la mission de Lagrée, le lieutenant de vaisseau Delaporte et M. Fournereau. Je ne puis que redire la profonde impression que m'ont laissée ces temples, témoins d'une grande civilisation disparue, enserrés et peu à peu détruits par la forêt vierge envahissante. Seule Angkor-Wât est relativement préservée par les prêtres d'une bonzerie établie à l'ombre de ses murs; encore des milliers de chauves-souris y ont-elles élu domicile, et les bœufs des bonzes n'ont-ils point d'autre étable que les galeries de l'enceinte! Mais, dans l'ancienne

ville d'Angkor-Thôm, les chaussées à balustrades sculptées où défilaient autrefois les somptueux cortèges des rois khmers sont maintenant recouvertes par la brousse; sous la poussée d'une sève intense, les racines, s'infiltrant à travers les moindres interstices, deviennent peu à peu des branches, puis des troncs d'arbres, et font voler en éclats les statues de granit. Un ou deux siècles encore, et, grâce à l'incurie siamoise, tout ce peuple de pierre aura vécu.

Disant au revoir au commandant Jeannel et à Grandmaison, qui retournent à Pnom-Penh, le Prince et moi quittons le bord à l'embouchure du Sèng-Khé pour remonter jusqu'à Battambang sur une chaloupe des Messageries fluviales de Cochinchine. Cette ville, qui renferme environ 10 000 habitants, s'étend, sur quatre ou cinq kilomètres, le long des deux rives du fleuve: le mouvement et la vie sont concentrés sur les berges, où se pressent les cases, encadrées de la façon la plus pittoresque par des bois de bambous et de cocotiers. La population est presque entièrement cambodgienne; cependant le commerce est entre les mains des Malais, et surtout des Chinois, ces derniers ayant les fermes de l'opium, du jeu et de l'alcool.

La province de Battambang et celle de Siemrap, où se trouve Angkor, ont été enlevées au Cambodge par les Siamois en 1795; ceux-ci les ont définitivement acquises à la suite d'un pacte conclu en 1863 entre Norodom et le roi de Siam, et que nous avons eu le tort de ratifier. Après les événements de Bangkok, dont il est permis de déplorer que nous n'ayons pas tiré tout le parti possible, le traité du 3 octobre 1893 a obligé le Siam à retirer ses troupes de ces deux provinces et à en démolir les fortifications, d'ailleurs dérisoires. Rappelons, pour terminer ce court exposé historique, que la convention anglo-française du 15 janvier 1896 a implicitement reconnu comme compris dans notre sphère d'influence tous les anciens territoires du Cambodge, en paraissant accorder à l'Angleterre, comme compensation, la faculté de s'emparer de la presqu'île de Malacca tout entière: seule la



ENVIRONS DE NYA-TRANG (PAGE 196). — DESSIN DE TH. WEBER.

neutralité de la vallée de la Ménam est, à l'avenir, garantie au Siam. Je n'ai pas à examiner ici si nous avons tort ou raison de ne pas exercer des droits chèrement achetés, et si un acte d'énergie par lequel nous rendrions au Cambodge ses anciennes provinces ne grandirait pas notre situation dans ce pays. Mais je dois dire que la ville de Battambang m'a paru singulièrement mal administrée et que ses habitants gagneraient fort à passer sous notre autorité. Le gouverneur, qui est actuellement un Cambodgien, est nommé par le Siam, auquel il paye un tribut annuel de 30 piculs de cardamome. Les pouvoirs les plus étendus lui sont conférés, et il a sur ses sujets le droit de vie et de mort.

Or, d'après la rumeur universelle, il use aussi mal que possible de ces pouvoirs. Les Cambodgiens sont grevés de lourds impôts, pressurés de toutes façons, et, du haut en bas de l'échelle administrative, le bon plaisir des mandarins est la seule loi réellement appliquée. Peu ou point de fonctionnaires sont payés régulièrement; à eux de se débrouiller pour tirer de leurs administrés un traitement convenable. De ce système étonnant découlent des conséquences telles que celle-ci : à Battambang, les condamnations prononcées par les tribunaux sont de durée illimitée, et tout individu condamné à la prison l'est en principe pour toute sa vie; c'est à sa famille de payer pour l'en faire sortir, sinon il doit travailler indéfiniment pour le compte du gouverneur. De plus, le mandarin chargé des prisonniers prescrit chaque soir une bastonnade générale : ceux qui veulent y échapper doivent payer pour cela, et le plus clair de ses revenus provient de cette source singulière.

A dire vrai, cet état de choses est dû en partie à la clause principale du traité de 1893, qui fait du *kaluong*, commissaire siamois près le gouverneur, un comparse sans autorité ni influence. En Orient, la force est tout, et, le *kaluong* n'ayant ni hommes ni fusils à sa disposition, le gouverneur ne tient aucun compte de ses observations et continue d'agir à sa guise. C'est, en fait, un petit roi indépendant, dont les sujets seraient fort aises d'être débarrassés. Nous n'avons avec lui que d'assez mauvaises relations, ce qui ne nous étonne guère, car ses dispositions hostiles et son aversion pour les Européens sont connues. Instruit de notre arrivée prochaine, il quitte Battambang la veille; nous lui dépêchons un courrier l'informant que nous avons l'intention d'aller à Chantaboun par terre, et que, tout autre moyen de locomotion étant impossible en cette saison, nous lui demandons la permission de louer quelques-uns des éléphants qui sont à Battambang et qui lui appartiennent. Il nous répond que ses animaux sont tous très loin de la ville et qu'il donne l'ordre de nous préparer des charrettes à buffles; ceci dit, il s'enfonce dans le pays de façon à se mettre hors de portée de nouveaux courriers. Sa réponse est un mensonge et une mauvaise plaisanterie; j'ai moi-même photographié ses éléphants, que je vois chaque matin sortir du palais, et il sait mieux que nous que les routes défoncées et à moitié inondées sont absolument impraticables pour les lourdes et pesantes charrettes à buffles. Nous renonçons donc à gagner Chantaboun, et nous employons une huitaine à prendre toutes sortes de renseignements et à lever le plan de la ville.

De retour à Saïgon, nous nous séparons momentanément; Grandmaison préfère prolonger son séjour en Cochinchine et se rendre ensuite à Hong-Kong, d'où il nous rejoindra au Tonkin : le Prince et moi entrepre-

nons, de deux côtés différents, de longs *raids* à cheval dans le sud de l'Annam. Nous nous rejoignons à Nya-Trang, et, après une quinzaine employée à visiter Tourane et Hué, nous débarquons enfin au Tonkin.

Une bien triste nouvelle nous y attend : à peine sommes-nous arrivés à Haï-Phong qu'une dépêche de Hong-Kong nous apprend la mort subite de ce pauvre Grandmaison. Je prends aussitôt le premier bateau en partance pour Hong-Kong, laissant au Tonkin le Prince, qui est obligé d'y organiser le départ, et j'arrive juste à temps pour assister à l'embarquement sur le *Salazie* du cercueil



MARCHÉ DE MAN-HAO (PAGE 198). — DESSIN DE GOTORBE.

de notre malheureux camarade. C'est un brave et un dévoué que nous pardons là ; si la mort ne l'eût arrêté, il nous eût accompagnés jusqu'au bout sans faiblesse, et il n'est que juste de reporter sur sa mémoire une partie des éloges qu'on a bien voulu faire à notre succès.

Je rejoins le Prince au Tonkin et nous y poussons activement les derniers préparatifs. Presque au dernier moment, nous nous adjoignons un compagnon que l'esprit d'aventure pousse en avant. M. Pierre Briffaut, dont nous aurons souvent occasion de parler par la suite, est arrivé au Tonkin aux premiers temps de l'occupation : grâce à son énergie et à son esprit de suite, qui étaient ses meilleurs capitaux de colon, il a su conquérir en dix ans une situation honorable et aisée. Il n'y a qu'une voix dans Haï-Phong pour louer son caractère et rappeler le courage dont il a fait preuve, il y a quelques années, en allant à ses risques et périls porter aux pirates la rançon des directeurs de la maison de commerce dans laquelle il était employé. Bien que, pendant quinze jours, nous n'ayons pas reculé devant la perspective de n'être que deux pour mener à bien l'expédition, une recrue d'un caractère hardi et gai comme M. Briffaut n'en est pas moins faite pour nous réjouir l'un et l'autre. En dehors de l'augmentation de sécurité et de la possibilité d'étendre davantage le champ des opérations, la société d'un troisième compagnon est en effet une chose précieuse quand il s'agit de passer, comme nous, un an en tête à tête sous la tente. C'est un tremplin pour la conversation, une majorité dans les discussions, et tous les voyageurs savent que ces points de vue ont leur importance.

Le 26 janvier 1895 les dernières caisses sont clouées et nous nous embarquons sur un vapeur de la Compagnie des Messageries fluviales pour remonter le fleuve Rouge. En neuf jours d'une navigation un peu pénible, car les eaux sont très basses, nous atteignons Lao-Kay, frontière du Tonkin et du Yun-Nan. Aux rizières qui couvrent l'immense plaine du Delta ont déjà succédé les montagnes boisées qui ne sont qu'un avant-goût de celles où nous allons vivre si longtemps ; le fleuve, encaissé et rapide, traverse une région peu peuplée, qui n'est pas encore complètement à l'abri de la piraterie chinoise. Le 4^e Territoire militaire (Yen-Bay) est en ce moment désolé par des bandes récemment chassées de l'enclave de Tulong où le colonel Pennequin les avait parquées. Dans un combat livré il y a vingt jours, trois officiers, dont le commandant Gouttenègre (cercle de Lao-Kay) et le lieutenant Paris de la Bollardière, ont été sérieusement blessés.

Toutefois un esprit impartial doit reconnaître que, de ce côté, les progrès réalisés en dix années d'occupation sont très sensibles : le Delta, seule partie vraiment riche du Tonkin, est complètement pacifié, la piraterie annamite détruite, et certaines parties de la région montagneuse, comme le territoire de Lang-Son, en voie rapide d'amélioration. Mais arrivera-t-on à supprimer complètement le mal ? Je crois que ce sera fort long, car les sources du fléau renaissent comme les têtes de l'hydre de Lerne. Il y a un écoulement continu vers le Tonkin de tous les malandrins des trois provinces chinoises limitrophes, et ceux qui accusent les mandarins de favoriser et même d'organiser ce mouvement n'ont peut-être pas tort.

Quant à la navigabilité du fleuve Rouge, c'est aujourd'hui une question résolue depuis le grand pas que lui ont fait faire les beaux travaux hydrographiques de M. le lieutenant de vaisseau Escande. La Compagnie des Messageries fluviales a organisé un service régulier à vapeur d'Hanoï à Lao-Kay avec transbordement à Yen-Bay sur un bateau plus petit, ne calant que 0 m. 70. Ce service n'est interrompu que pendant trois mois environ, à l'époque des plus basses eaux (de février à mai) ; il est seulement ralenti et gêné à l'époque des plus hautes (de juillet à septembre) par la violence du courant ; au commencement de cette saison ont lieu des crues subites qui ont atteint jusqu'à 8 et 10 mètres *dans une seule nuit* ! Aux deux époques des moyennes eaux, c'est-à-dire pendant sept mois de l'année, la navigation est des plus aisées ; le voyage d'Hanoï à Lao-Kay n'exige que cinq jours à la montée, et deux à la descente. Dans ces conditions, la construction d'une ligne ferrée doublant la ligne navigable est-elle utile ? Oui, plus tard, à cause surtout de la cherté des frets sur le fleuve Rouge, qu'il ne serait cependant pas impossible de forcer la Compagnie à abaisser. Mais actuellement elle n'est pas urgente,



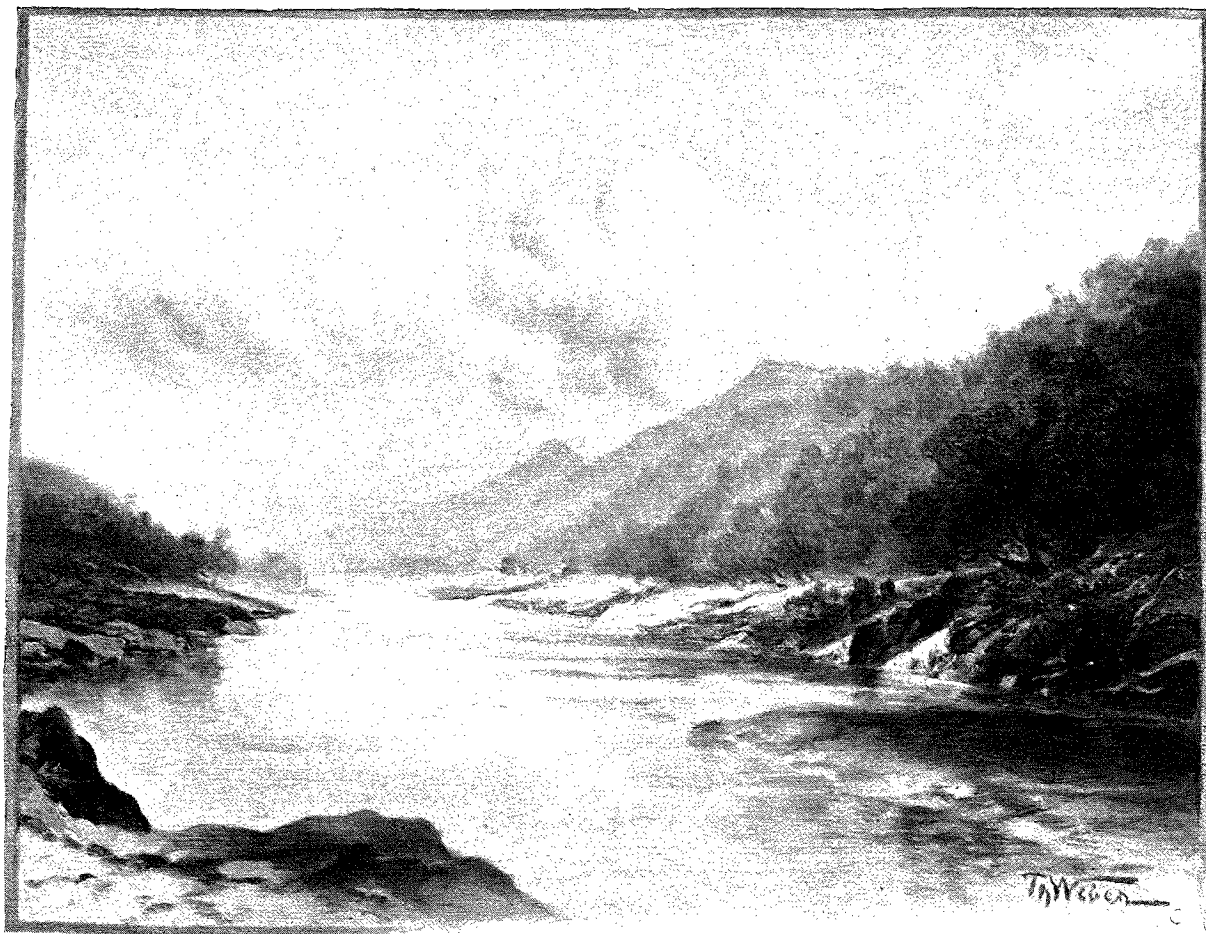
LE LIEUTENANT ROUX (PHOTOGRAPHIE VAN BOSCH).

étant donnés les grands travaux que réclament tant d'autres parties de l'Indo-Chine. Je suis persuadé que le chiffre relativement faible de notre commerce avec le Yun-Nan ne dépend pas tant de l'insuffisance des voies de communication que du manque de commerçants et surtout de produits à échanger. Qu'on développe au Tonkin la culture du coton, qu'on l'y manufacture sur place, qu'on obtienne enfin de la Chine la liberté d'importer le sel au Yun-Nan, et l'on verra le chiffre du trafic s'élever rapidement. Il sera temps alors, si la voie du fleuve Rouge devient insuffisante, de dépenser les 100 millions que ne compenserait pas actuellement le seul fait de gagner trois ou quatre jours sur le temps du transport des marchandises.

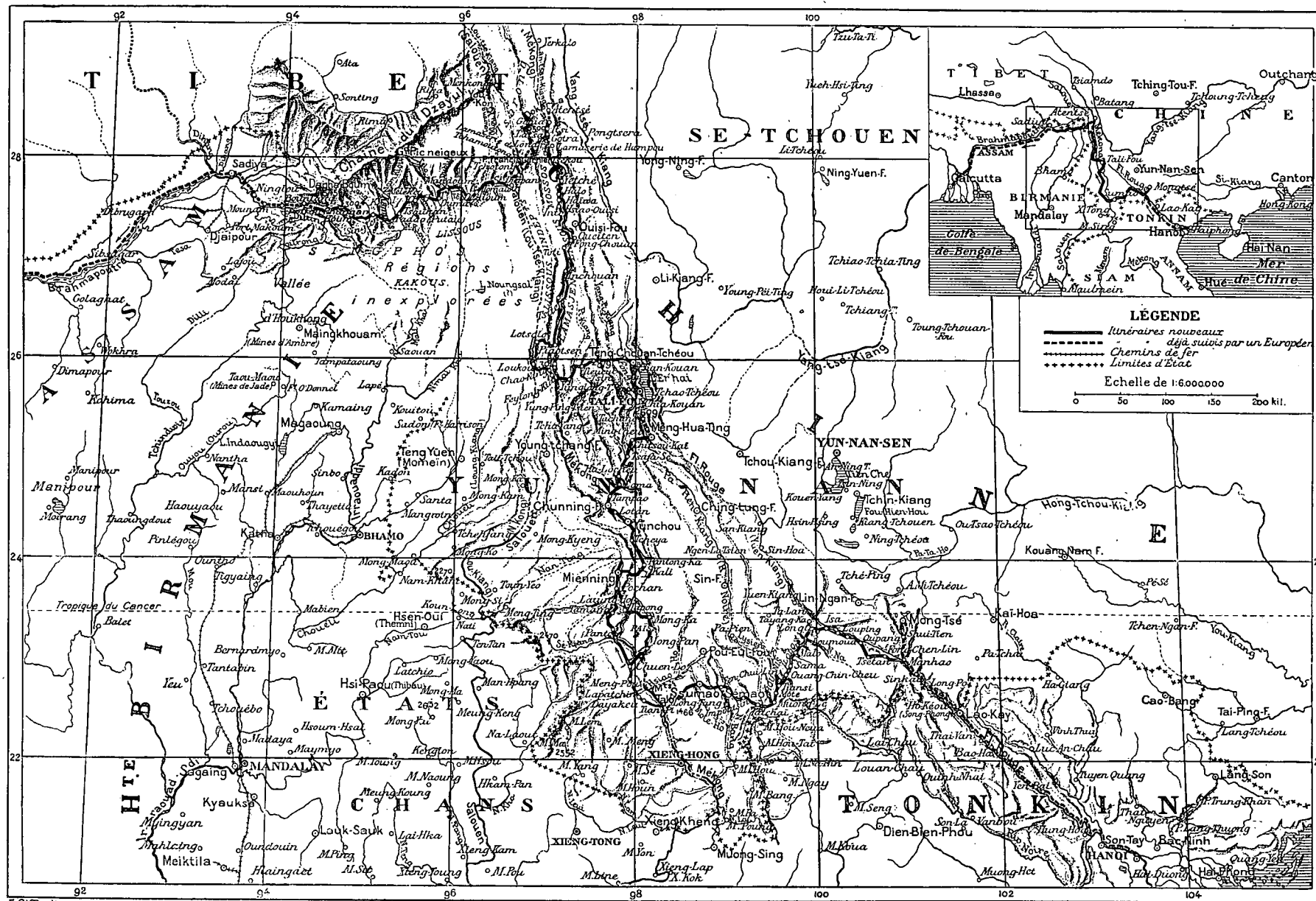
A Lao-Kay nous nous embarquons sur deux grandes jonques chinoises qui, pour la somme de 130 piastres, nous transportent en trois jours à Man-Hao. Nous sommes favorisés par un très bon vent, que le ciel devait bien aux bateliers, ceux-ci s'égosillant à pousser des *hou-hou* aigus pour le faire venir; ils sont fort superstitieux et brûlent de petits cierges avant chaque rapide afin d'en apaiser le génie. Quinze jours plus tard, nous apprendrons à Mongtsé, par une lettre de Lao-Kay, que, grâce à ce vent favorable, nous avons échappé à un grand danger. Le village de Song-Phong, qui se trouve sur l'autre rive de l'arroyo frontière, est un véritable repaire de pirates; ceux-ci, ayant appris que nous allions remonter vers Man-Hao, avec de nombreuses caisses de piastres, nous avaient préparé une embuscade près d'un endroit où le manque d'eau oblige à baler les jonques le long de la rive. Mais, partis par la route de terre, et ne prévoyant pas l'exceptionnelle rapidité de notre traversée, ils arrivèrent trop tard au lieu choisi et s'en dédommagèrent en dévalisant, après l'avoir blessé, un malheureux marchand chinois qui descendait le fleuve.

Man-Hao est actuellement le véritable port d'accès du Yun-Nan pour tout ce qui vient du Tonkin. Il y a entre Man-Hao et l'intérieur de la province, par Mongtsé (Montzé), un gros trafic d'étain passant en transit à travers le Tonkin pour être échangé à Hong-Kong contre du coton et du tabac. Il passe annuellement par Man-Hao environ 3 200 tonnes d'étain, soit 53 000 mulets chargés. La charge normale d'un mulet du Yun-Nan est de 60 kilogrammes, et les bâts sont construits de façon que cette charge soit également répartie sur les deux flanes de l'animal. L'étain est donc toujours expédié sous la forme de « saumons » de 30 kilogrammes. C'est sur ce chiffre que doivent se baser les voyageurs dans la répartition de leurs colis.

Nous sommes décidés à marcher vers le Mékong en traversant les régions inconnues qui bordent la rive



LE HAUT FLEUVE ROUGE. — DESSIN DE TAYLOR.



CARTE DU VOYAGE AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI.



PIROGUE CHARGÉE DE COTON. — DESSIN DE TAYLOR.

droite du fleuve Rouge; mais, à Man-Hao, aucun Chinois ne peut ou ne veut nous donner des renseignements sur les routes de ce pays. Nous partons donc nous-mêmes en reconnaissance, et je suis assez heureux pour découvrir l'amorce d'une route qui se dirige vers le nord-ouest et me paraît devoir se continuer assez loin. Nous prenons la résolution de nous y engager, et nous verrons bien où elle mènera : le côté aventureux de la chose n'est pas fait pour nous déplaire.

Mais il faut d'abord aller nous organiser à Mongtsé, car Man-Hao n'est qu'un lieu de passage et manque totalement de ressources. La durée du voyage n'est que de deux jours, une promenade, car en Asie on n'est pas long à s'habituer aux grandes distances, et tel qui à Paris hésite à passer les ponts considérera comme négligeable un détour d'une huitaine de jours à cheval.

La route de Man-Hao à Mongtsé a déjà été souvent décrite; on sait qu'elle est très accidentée et s'élève jusqu'à 2 000 mètres d'altitude, soit 1 700 mètres de différence de niveau avec Man-Hao. Ces chiffres parlent assez éloquentement pour convaincre que ce n'est pas là, si elle est jamais faite, que devra passer la voie ferrée pénétrant dans l'intérieur du Yun-Nan. Il y aurait, dit-on, une route plus facile partant de Lao-Kay, et l'on s'efforcerait déjà de faire prendre au commerce entre cette province et le Tonkin cette voie beaucoup plus directe.

À Mongtsé, nous sommes reçus à bras ouverts par M. Guérin, consul de France par intérim, M. Marc, chancelier, et le Père de Gorostarzu, procureur de la mission du Yun-Nan. Ces messieurs, ainsi que M. Gérard, assistant du commissaire des douanes, nous aident beaucoup dans l'organisation de notre caravane.

Nous montons d'abord notre cavalerie, qui sera composée de cinq chevaux du Tonkin et de vingt-deux mulets de charge. M. Gérard a la complaisance d'aller nous les acheter un à un chez les Miaotsés de la montagne, et les

paie 29 taëls pièce (prix moyen); le cours actuel du taël, qui suit à peu près les variations de la piastre, est de 4 francs. Tous nos animaux sont ferrés de frais et marqués d'un O. Nous achetons avec le plus grand soin tout ce qui leur est nécessaire, c'est-à-dire fers de rechange, outils à ferrer, longes, bâts, couvertes, licous, musettes, médicaments, etc. Il faut tout régler et tout ajuster pour la taille de chaque mulet : ce n'est pas une mince affaire, et rien n'est plus important pour que tout marche bien, une fois en route.

Tout l'argent que nous avons emporté du Tonkin est en piastres : il faut le transformer en taëls, seule monnaie qui ait cours en Chine. Le moyen le plus pratique est de le faire fondre par les orfèvres de Mongtsé; ceux-ci nous donnent 65 taëls pour 100 piastres, ce qui est le change régulier, et se contentent, comme salaire, du bénéfice de la fonte des piastres; nous calculons que celui-ci est à peu près d'un sixième de taël par 100 piastres. Jusqu'à Ta-Li-Fou, ville importante de l'ouest de la province par laquelle nous sommes certains de passer, nous pensons n'avoir besoin que de 3 500 taëls, ce qui constituera environ deux charges et demie de mulet. Par les soins du Père de Gorostarzu, le reste de notre



ENFANT LOLO (PAGE 202). — DESSIN DE J. LAVÉE.

argent, ainsi qu'une partie de nos bagages, nous sera envoyé à Ta-Li-Fou; la Société Ma-Hiang-Io, de Yun-Nan-Sen, se charge d'assurer des transports d'argent, par caravane, sur les grandes routes de la province. Le fret est de 8 taëls par 1 000 et par mois de route.

Enfin, le personnel indigène de notre troupe est complété par sept muletiers ou *mafous*, et un chef muletier ou *makoteu* : c'est à ce dernier, seul responsable, que sera versée la solde de ses hommes, à raison de 7 taëls par mois, nourriture comprise. Nous expérimenterons rapidement que ce système ne vaut que ce que vaut lui-même le makoteu. Ce chiffre de 7 taëls est très élevé pour le Yun-Nan, mais nos hommes, sachant que nous voulons passer par des pays peu fréquentés et surtout peuplés par des tribus indigènes que tout bon Chinois qualifie de *iéjen* (sauvages), ne veulent pas partir à moins. À notre service personnel sont attachés l'interprète chinois François, recruté à Lang-Son, et deux boys annamites, Nam et Sao. Le premier est chargé exclusivement de la cuisine; engagé à Saïgon pour un tour de dix jours en Annam, il n'a eu que deux heures pour faire ses préparatifs et ses adieux à sa famille; depuis, il a continué de proche en proche et continuera jusqu'au bout sans jamais savoir où il est ni où il va. Quant à Sao, il servira de domestique, de chasseur et de préparateur d'oiseaux pour nos collections; il a déjà accompagné le Prince dans son voyage au Laos; s'il est moins honnête et moins patient que Nam, il est en revanche beaucoup plus débrouillard.

Si je n'ai pas craint d'insister sur les détails qui précèdent, c'est que je me souviens de l'avidité avec laquelle, avant mon départ de France, je cherchais dans des récits de voyages des renseignements précis et des chiffres pouvant servir au voyageur novice que j'étais.

Le 27 février, nous faisons nos adieux à nos amis de Mongtsé et la caravane s'ébranle, saluée par de bruyantes salves de pétards qui doivent, selon la croyance chinoise, nous procurer un heureux voyage. Nous regagnons Man-Hao par une route en grande partie différente de celle suivie à l'aller, et traversons le fleuve Rouge



CHEF LOLO (FACE). — DESSIN DE J. LAVÉE.

pour nous engager dans le sentier que nous avons découvert quinze jours auparavant.

A mesure que nous avançons, nous recueillons quelques renseignements qui, sans nous éclairer sur le point d'aboutissement de cette route, nous apprennent au moins qu'elle est praticable pour les mulets, ce qui nous délivre d'une grosse inquiétude. Mais les commencements sont durs : en un jour, nous avons passé de 300 mètres à 1800 mètres



CHEF LOLO (PROFIL). — DESSIN DE J. LAVÉE.

de haut, et nous nous tenons à cette altitude où des brouillards glacés ont remplacé la douce chaleur des vallées; plus de Chinois, mais des indigènes Poulas, dont les huttes sordides ne nous offrent qu'un gîte misérable. La route, qui ne cesse de monter et descendre à travers des forêts humides, est détestable, et nos mulets tombent à chaque instant, ou font rouler leurs bâts au fond de ravins d'où l'on ne peut les remonter qu'après des heures d'efforts. La pluie tombe sans relâche et crée des fondrières où les animaux disparaissent parfois jusqu'au ventre. Enfin, le soir venu, les hommes ne trouvent pas toujours de place dans les cabanes indigènes et sont obligés de coucher à la belle étoile, c'est-à-dire sous la pluie. Aussi, dès les premiers jours, un vent de révolte souffle sur la troupe et nous commençons à soupçonner notre interprète François de ne pas y être étranger. Il faut tour à tour user de promesses et de menaces pour retenir nos hommes, fort disposés à nous abandonner. La crainte de ne pas être payés, qui est le commencement de la sagesse d'un Chinois, et la perspective d'agapes ultérieures, que nous faisons luire à leurs yeux, les engagent enfin à rester. L'immolation d'un porc, que nous sacrifions aux justes plaintes de leurs estomacs, et un rayon de soleil qui se décide à percer, suffisent à dissiper momentanément tout nuage.

Du 4 au 7 mars, nous traversons une région plus fertile, bien que toujours aussi accidentée, et peuplée par des Hounis : nous rencontrons jusqu'à cinq et six gros villages par jour; c'est beaucoup pour le sud du Yun-Nan, qui est au fond un assez pauvre pays. Les Hounis sont probablement les aborigènes de la contrée : nous n'avons trouvé dans leur langue aucun point de ressemblance avec les différents dialectes connus de la Chine et de l'Indo-Chine. Ils ont les yeux moins bridés et le regard plus franc que les Chinois, et paraissent de complexion plus robuste, peut-être parce qu'ils ne fument pas l'opium. Ils sont habillés d'étoffes noires ou bleu très foncé; les hommes ont sur le devant de leurs vestes un double rang de boutons de métal, qui donne à celles-ci beaucoup de ressemblance avec les vestes bretonnes. Les femmes portent un turban entouré d'une couronne de petits ronds d'argent; aux oreilles, des cercles supportant de lourds lingots, et sur le milieu de la poitrine un large disque d'argent. Costumes et ornements varient du reste un peu suivant les régions, car il y a là-bas une mode tout comme à Paris. Tous ces bijoux sont, paraît-il, spécialement fabriqués pour ces tribus par un orfèvre chinois de Yuan-Chiang. Que n'en faisons-nous autant dans nos colonies, au lieu de vouloir toujours imposer à l'acheteur indigène des articles trop cher et qui ne sont pas de son goût?

Les Hounis peuvent avoir plusieurs femmes, à condition de les payer aux parents : le prix varie entre 15 et 35 taëls, suivant la beauté de l'épouse. Lorsqu'ils perdent un membre de leur famille, ils se mettent un morceau de toile blanche sur la tête en signe de deuil. Leur religion consiste en un culte des ancêtres assez vague. A l'entrée des villages, des cordes sont tendues à 3 ou



VIEILLE FEMME HOUNIE. — DESSIN DE J. LAVÉE.

4 mètres au-dessus du chemin; elles supportent des arcs, des flèches et des tiges de bambous pointues destinées à écarter des habitations les mauvais génies.

Ils sont administrés par de petits mandarins chinois, dont un des principaux réside à Fong-Chen-Lin, mais ne leur paient aucun impôt et jouissent en somme d'une assez grande liberté.

A Oupang, nous rejoignons le fleuve Rouge, dont nous nous étions écartés depuis Man-Hao. Dans cette partie de son cours et jusqu'à Isa, il mérite bien son nom par la couleur rouge de ses eaux et des montagnes nues qui dominent ses rives. L'aridité de ses bords est effrayante, et pendant les huit jours que nous passons dans sa vallée, nous souffrons continuellement d'un sirocco étouffant, qui fait monter la température jusqu'à 37 degrés. Entre Man-Hao et Yuan-Chiang le fleuve n'est navigable qu'à certaines époques et pour les pirogues seulement; on nous dit qu'à la saison de la récolte des thés des jardins d'Ipang, dits « thés de Pou-Eul », des barques chargées descendent de Yuan-Chiang à Man-Hao.

A Isa, petite ville de 1 000 à 1 500 habitants, nous retrouvons des Chinois; sur le plateau où nous installons notre tente, la population entière vient nous encombrer et nous contempler comme des bêtes curieuses jusqu'à ce que la nuit tombe : il faut user du bâton pour les empêcher d'entrer dans notre tente. Nous partons au plus vite le lendemain matin, heureux de retourner dans nos montagnes et chez nos sauvages. Et pourtant, si nous en croyons la légende qui court ici, nous risquons d'y rencontrer un mille-pattes gros comme une tortue de forte taille, avec une escarboucle au milieu du corps. Cet animal, très dangereux, serait la terreur des habitants des montagnes qui sont dans le sud d'Isa. Mais, dût mon récit y perdre en merveilleux, je dois avouer que nous n'avons pas eu de lances à rompre avec cette Tarasque d'un nouveau genre.

Les renseignements sur la route se sont précisés : en continuant dans la même direction, nous irions à Yuan-Chiang, ce qui nous porterait trop au nord; nous obliquons donc à gauche vers Talan, d'où nous pensons gagner Pou-Eul et Ssumao par une route connue.

Dans les trois jours qui suivent, nous traversons une région peuplée de Hounis peu soumis et à figures rébarbatives. Le Prince, qui s'est égaré avec Sao, arrive un soir dans un village où ils sont pris pour des pirates et reçus par des gens armés de piques, de lances et de fusils. Le Prince sort son revolver et se prépare à la défense; heureusement Sao réussit à obtenir une trêve et, en traçant sur le sable des caractères chinois, peut faire comprendre à un indigène que leurs intentions sont pacifiques, et ramener ainsi la paix. Le lendemain, je suis à mon tour assez brutalement chassé d'une maison où je voulais prendre une photographie. Nous sommes heureux quand nous sortons de cette région peu hospitalière; les femmes de ces farouches Hounis sont pourtant fort jolies, mais au Yun-Nan l'étiquette « regardez sans toucher » se trouve partout, pour les étrangers du moins.

A Tayang-Ka nous apprenons qu'une route allant vers le sud-ouest conduit à Muong-Lé, d'où nous présumons qu'on doit pouvoir gagner Ssumao. Le maire du village, homme sage et prudent, essaye de nous en détourner en nous disant que la route est mauvaise, très étroite, infestée de bêtes féroces, etc. : mais l'attrait de l'inconnu est puissant, et la large tache blanche qui sur nos cartes couvre la région nous invite impérieusement à traverser l'une pour pouvoir remplir l'autre. Deux Anglais, MM. Bourne et Colquhoun, l'ont d'ailleurs, dans leurs rapports, déclarée intraversable faute de chemins. Ceci nous décide complètement, et, quittant la route de Talan, nous nous engageons sur celle de Muong-Lé.

Sur les cartes Rocher et Pavie, cette zone est désignée ainsi : « Région riche en minéraux et en pierres précieuses »; nous avons eu le regret de constater que ces trésors de Golconde y faisaient complètement défaut; le pays, très tourmenté, est d'ailleurs peu peuplé et l'on ne rencontre que de rares et misérables villages Hounis ou Lolos. (J'aurai à revenir sur ces derniers et donnerai alors quelques détails sur leurs mœurs.) En revanche, l'itinéraire que nous suivons est très pittoresque et, ce qui nous importe davantage, fort intéressant au point de vue géographique. En route, nous découvrons les sources du Nam-Na et du Mote-Ho, affluents importants de la rivière Noire; ce dernier cours d'eau, qui porte dans cette partie du Yun-Nan le nom de Lysien-Kiang, se traverse en pirogue; il est plus profond et plus rapide que le fleuve Rouge. Nous rencontrons de nombreuses caravanes de mulets chargés de coton et de thé. Cette route, que nous avons découverte par hasard, est en somme la voie la plus courte du Haut-Laos au fleuve Rouge par Muong-Lé. Les Chinois l'appellent « la petite route » par opposition à la grande route du thé qui passe par Ssumao, Pou-Eul, Ta-Lang, Yuan-Chiang et Lin-Ngan-Fou. Mais elle n'est praticable que pendant la saison sèche : il pleut beaucoup dans ce pays couvert de forêts, et bien que nous ne soyons qu'à la fin de mars, nous sommes tout près d'être arrêtés par une rivière déjà très grosse, le La-Niou-Ho; nous ne réussissons à la passer qu'avec beaucoup de difficulté. Sur l'autre rive, une bande de Hounis armés de lances considèrent les eaux d'un œil prudent; ils portaient en guerre contre un village voisin pour venger le vol d'un bœuf, mais la crue les effraye, et, craignant de ne plus pouvoir rentrer chez eux, ils renoncent à traverser.

Cette extrême humidité et la densité de la végétation rendent le pays assez malsain; plusieurs de nos hommes, ainsi que M. Briffaut et moi, sommes pris d'accès de fièvre qui cèdent heureusement à des doses répétées de quinine.

Les indigènes que nous rencontrons sont très doux et nous témoignent le plus grand respect : les gens que

nous croisons sur la route viennent fréquemment s'agenouiller devant nos chevaux, le front dans la poussière. Ils ont la plus grande confiance dans notre science médicale, et chaque soir, à notre arrivée dans les villages, c'est une procession d'indigènes venant nous supplier de les guérir de leurs maux. Mais la plupart de nos clients ont des maladies d'yeux invétérées, et il n'est guère en notre pouvoir de les soulager. Notre provision d'acide borique menaçant de s'épuiser,



GROUPE DE HOUNIS.



FEMME ET ENFANTS HOUNIS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

nous leur donnons de la quinine à très petites doses en leur faisant des recommandations compliquées pour leur suggérer plus de confiance dans le remède. Outre qu'à défaut de bien, cela ne peut pas leur faire de mal, il ne faut, avant tout, ni refuser de les soigner, ni leur paraître trop incompetents.

Ayant, un soir, campé près d'un hameau composé de deux huttes, nous constatons au réveil la disparition d'une de nos caisses de provisions. Les habitants jurent qu'ils n'ont rien pris : dans l'im-

possibilité de découvrir le voleur, qui a probablement filé, nous faisons deux prisonniers et déclarons que nous les emmènerons comme otages jusqu'à ce que la caisse nous soit rendue. Avant le départ, nous assistons à une scène plus comique que touchante : la femme de l'un d'eux, peut-être des deux, les fait agenouiller devant une écuelle, et, comme ils ont les mains liées derrière le dos, leur fourre alternativement des poignées de riz dans la bouche. L'un est affligé d'un goitre énorme, et profère, en parlant, de singuliers sons gutturaux ; l'autre est boiteux ; tous deux sont en haillons, sales et affreux. Nous n'avons pas lieu d'être fiers de la qualité de nos prisonniers, qui, d'ailleurs, se laissent tranquillement emmener, tandis que la femme fend l'air de ses clameurs.

Au bout de trois jours, nous n'avons pas vu trace de la caisse, et commençons à être las de traîner nos otages, d'autant que le goitreux, qui est doublé d'un infatigable bavard, nous rompt les oreilles de son désagréable organe. Nous les remettons donc en liberté ; mais ils sont habitués chez eux à une telle misère, et se trouvent si heureux d'avoir mangé à leur faim pendant trois jours, qu'ils ne mettent aucun empressement à profiter de leur liberté reconquise. Pour un peu, ils imploreraient même une captivité perpétuelle.

Près de la rivière Noire m'arrive une aventure qui eût pu m'être funeste. Ayant eu la mauvaise inspiration de tirer un oiseau perché sur un arbre à plusieurs mètres au-dessous d'un chemin en corniche, je vais le ramasser sans réfléchir si la pente est ou non dangereuse. Moitié courant, moitié glissant, j'arrive jusqu'à un arbre où je m'accroche à temps pour éviter une chute. L'oiseau est à deux mètres au-dessous de moi, mais je ne peux pas descendre plus bas, je ne peux pas non plus remonter, car la pente est d'une raideur qui m'était dissimulée par les ronces et les feuilles mortes. Pendant une mortelle heure je m'épuise vainement en efforts sur un terrain mou et friable, au milieu de tiges desséchées qui cèdent sans pouvoir me prêter un point d'appui ; je suis de plus embarrassé par mon fusil et par mon chien qui, ne pouvant pas remonter plus que moi, se fourre dans mes jambes en poussant de petits cris plaintifs. Enfin, à force de tâtonner, je finis par trouver un endroit où les ronces

sont plus solides, et je réussis à me hisser sur le chemin, où je tombe épuisé, hors d'haleine. Je l'échappe belle, car j'aurais pu dix fois perdre pied, rouler jusqu'au bas de la côte, et me tuer ou me casser un membre, ce qui, dans de tels voyages, revient à peu près au même.

A Muong-Lé, petite ville chinoise d'environ 1000 habitants, nous nous relions aux travaux de la mission Pavie. M. Pavie, qui préside la Commission chargée de la délimitation de nos frontières avec la Birmanie et la Chine, est passé ici il y a deux mois, venant de Laï-Chau. Nos deux voyages n'auront d'ailleurs que ce point de commun. On voit, sur la carte, que Muong-Lé ne se trouve, d'après le dernier traité franco-chinois, qu'à une quinzaine de kilomètres au nord de la frontière du Tonkin, constituée en cet endroit par la chaîne de partage des bassins du Nam-Ou et de la rivière Noire.

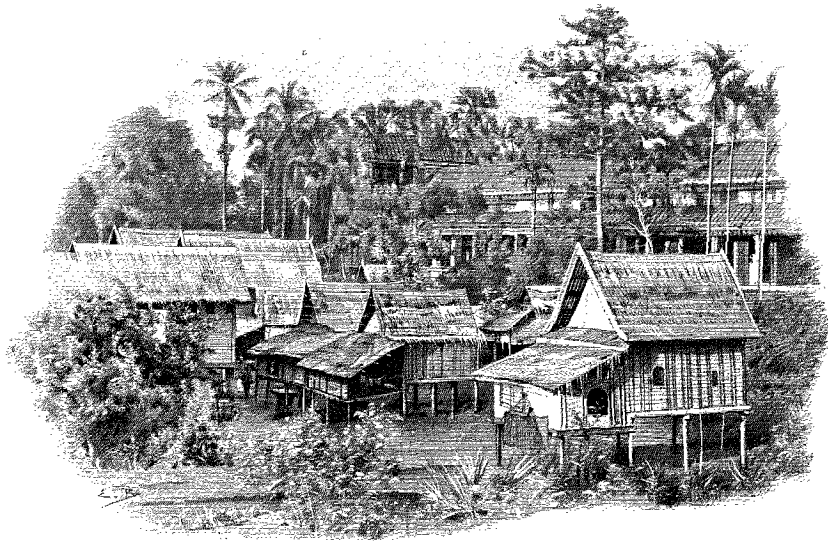
Plus nous avançons dans l'intérieur de la Chine, et plus nous constatons à quel point le peuple est ignorant de la guerre avec le Japon. Non seulement nous n'en entendons jamais parler, mais ceux à qui nous apprenons les récents événements refusent d'y croire. Les malheurs de leur pays les laissent d'ailleurs bien froids. « On se bat dans le nord : qu'est-ce que cela nous fait, à nous habitants du sud ? » Combien y a-t-il de provinces qui, comme le Yun-Nan, n'ont pris aucune part à la guerre ! Pour ma part, je ne crois guère au relèvement de la Chine, car son peuple manque des qualités morales sans lesquelles une nation ne peut devenir grande. Le patriotisme et l'esprit militaire lui sont choses inconnues. L'indifférence, l'apathie, l'amour exclusif du gain forment la surface et le fond de son caractère.

De Muong-Lé une route facile se dirige vers le nord-ouest, et, franchissant une chaîne moins élevée que toutes les chaînes secondaires que nous venons de passer, nous conduit dans le bassin du Mékong. Près de Ta-Tchai, nous sommes surpris en marche par un orage formidable : en cinq minutes, la terre est couverte d'énormes grêlons ; quelques-uns sont gros comme des œufs de pigeon et blessent nos hommes à la tête. Nam, qui n'avait jamais, jusqu'ici, quitté la Cochinchine, est absolument ahuri à la vue de ces grêlons : il veut en ramasser un et le mettre dans sa poche pour le conserver en souvenir. Nous avons quelque peine à lui faire comprendre que c'est inutile.

Au bout de huit jours, les montagnes s'abaissent, le pays perd ce caractère tourmenté et sauvage qu'il a conservé depuis Man-Hao ; nous faisons route à travers de petits bois arrosés par de délicieux ruisseaux serpentant entre des collines mollement ondulées. Bientôt, du haut d'un dernier col, nous découvrons la riche plaine et les blanches maisons de Ssumao (Semaou), où nous entrons le 6 avril. C'est la terre promise pour nos hommes, qui depuis longtemps aspirent après une ville : pour nous, c'est du moins le terme d'une longue et fatigante étape, et ce premier succès augmente d'autant notre confiance dans l'avenir.

(A suivre.)

ÉMILE ROUX.



BONZERIE PRÈS D'ANGKOR-WAT (PAGE 195). — DESSIN DE BOUDIER.



CHEFS CHUI-PAÏS (LONG-TANG) (PAGE 206). — DESSIN D'OULEVAY.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI¹, D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE,

PAR M. E. ROUX,
ENSEIGNE DE VAISSEAU.

DEUXIÈME PARTIE : DE SSUMAO A TA-LI-FOU.

Ssumao. — Les Païs ou Thaïs. — Le Mékong en Chine. — Vol de mes valises.
— Les Lolos. — Notre *makoteu* blessé. — Renvoi de notre interprète. —
Ta-Li-Fou. — Détails historiques sur l'expédition Francis Garnier, la prise de
Ta-Li-Fou. — Préparatifs de départ.



CHANTSÉ ET LE MULET PORTEUR DE MES INSTRUMENTS (PAGE 207).
DESSIN DE GOTORBE.

S SUMAO (Sema) est une jolie ville de 10 000 habitants, coquette-
ment située au milieu d'une plaine fertile et bien arrosée; elle
est entourée par d'importants faubourgs, d'une grandeur au moins
égale à celle de la ville, et c'est surtout en dehors des murs que se font
les transactions commerciales et que les caravanes viennent se loger.
C'est le plus gros entrepôt du Yun-Nan pour le thé et le coton; le thé
vient des montagnes d'Ipang et d'Ihou, à six jours dans le sud-est, et
le coton du Laos birman, à quinze jours environ dans le sud-ouest.
A la suite du récent traité sino-japonais, la France a obtenu d'y être
représentée par un consul; ce droit, que la proximité de nos fron-
tières du Laos nous ordonnait d'exiger, n'existait pas encore lors de
notre passage. Le lendemain de notre arrivée, nous allons faire visite
au mandarin ou *Ting*, lequel, ayant passé plusieurs années à Chang-
Haï, est un homme habitué à la société des étrangers et bien disposé
en leur faveur; les relations que nous avons avec lui pendant notre
séjour sont des plus cordiales.

Nous passons quatre jours à Ssumao, où nous nous dédommageons,
par une bonne chère inaccoutumée, des privations de la route : les animaux malades sont remplacés, de

1. *Suite.* — Voyez p. 193.

nouveaux hommes engagés, et tout est remis en bon état, en vue de la longue route que nous aurons à faire jusqu'à Ta-Li-Fou, notre nouveau but. Je passe mes journées à observer et calculer la longitude, la latitude et la déclinaison magnétique, puis, tous les soirs vers 5 heures, j'é monte à cheval pour faire, en ville, un tour, qu'écourtent régulièrement l'affluence des curieux autour de moi et leur sourde hostilité.

Dans une de ces promenades je remarque près de la porte sud un curieux marché au bois; des jeunes filles indigènes de la montagne, debout et tenant leurs fagots devant elles, sont rangées face à face sur deux lignes parallèles, à 2 mètres de distance les unes des autres; les chalands circulent entre les deux files, comparant longuement les fagots avant de faire un choix. Dans d'autres pays, si les marchandes étaient jeunes et jolies, on comparerait surtout ces dernières. Ici, ce n'est pas le cas.

Parmi les hommes nouvellement engagés se trouve un robuste garçon à la figure franche et épanouie, que j'attache spécialement à ma personne. Mes travaux géographiques m'obligeant à avoir une grande indépendance de mouvements et par suite à ne presque jamais faire route avec le gros de la caravane, je suis forcé d'avoir toujours derrière mon cheval un ou deux mulets porteurs de mes instruments et des objets qui me sont d'un usage courant. Le muletier que j'ai avec moi depuis Mongtzé est un assez bon garçon, mais aussi un fumeur d'opium invétéré, très mou par conséquent; je ne suis pas fâché de lui adjoindre Fa (c'est le nom abrégé de ma nouvelle recrue). Jusqu'à la fin du voyage, je n'aurai qu'à m'en louer : c'est certainement un des deux ou trois meilleurs Chinois que j'aie rencontrés, et ses pareils sont bien rares dans son pays.

De Ssumao, nous prenons, vers l'ouest-sud-ouest, une route qui doit nous conduire en huit jours au Mékong. Deux heures après notre départ, nous sommes assaillis par un orage épouvantable; de véritables trombes d'eau s'abattent sur le sol, brisant les arbres et transformant en cascades les sentiers de la montagne : grêle, éclairs, tonnerre, rien n'y manque. C'est le signe précurseur des grandes pluies d'été qui, dans le sud du Yun-Nan, durent de mai à octobre, et pendant cette période y arrêtent complètement le commerce. Nous arrivons transpercés au gros village de Tchinoué où, à défaut de lits secs, nous trouvons au moins un bon gîte dans une pagode toute neuve; nous y passons une nuit réparatrice sous l'œil protecteur de cinq magnifiques Bouddhas fraîchement peints. En Chine, dans les villages, les pagodes servent d'auberges et c'est là que l'on conduit toujours les voyageurs de marque.

Au matin, réveil désagréable : trois de nos mulets ont disparu, et après une heure de recherches on en retrouve un attaché dans un fourré, les pieds entravés par une corde. On comptait évidemment venir l'y reprendre plus tard. Manifeste est le vol des deux autres, dont nous ne retrouvons nulle trace; nous renvoyons aussitôt au Ssumao-Ting pour l'en avertir les deux soldats qu'il avait par politesse chargés de nous escorter jusqu'au Mékong. Pendant quelque temps nous marcherons lentement pour qu'il lui soit possible de nous renvoyer les mulets, s'il les retrouve.

Deux jours après, nous traversons, par une étroite brèche, des montagnes calcaires très boisées aux formes irrégulières et dentelées : près de la grande chaîne se dressent de nombreux monolithes, rappelant par leur structure les rochers de la baie d'Along et les Météores de Thessalie; des bouquets de palmiers sauvages couronnent les sommets ou jaillissent des anfractuosités : l'effet général est d'un pittoresque saisissant. De nombreuses grottes naturelles sont cachées dans les replis des monts Talo : nous visitons celle de Kouen-Yu-Ton, lieu de pèlerinage très fréquenté par les Chinois des environs, qui y ont élevé des autels. Bien que fort inférieure aux grottes célèbres d'Europe, elle renferme de belles stalagmites : le vieux Chinois qui sert de gardien ne nous fait pas grâce d'une.

Au pied du versant ouest de la chaîne se trouve Long-Tang, composé de deux gros villages, distants de 300 mètres. Les habitants sont des Chui-Païs (variété de Païs), gouvernés par un *Tussu*, ou chef indigène relevant du Ssumao-Ting. Le nom de Païs sous lequel les Chinois désignent ces tribus est évidemment une corruption du mot *Thaï*, nom générique de la grande race d'origine mongolique qui a peuplé le Siam, le Laos et les États Chans. Seuls parmi toutes les peuplades du Yun-Nan, les Païs ont une écriture alphabétique, et celle-ci est absolument semblable à l'écriture laotienne. Leur langue, leurs mœurs, leurs pagodes diffèrent également très peu de celles du Laos. Ces colonies Thaïs, disséminées dans les plus riches vallées du sud-ouest du Yun-Nan, ont très probablement été fondées par l'arrière-garde de ce peuple à l'époque mal déterminée de sa grande migration vers l'Indo-Chine.

Les Païs de Long-Tang paraissent très peu soumis aux coutumes et même à l'autorité chinoise; ils ne portent pas la queue, ce qui sur les frontières de Chine est, à cet égard, un signe très caractéristique, mais ils ont les cheveux roulés en chignon avec un madras jaune autour de la tête; la plupart des hommes ont les cuisses tatouées d'arabesques bleu foncé; quelques-uns ont aussi le buste tatoué de rouge pâle : ce sont sans doute les élégants de l'endroit. Les jeunes gens des deux sexes ont les lobes des oreilles traversés par des rouleaux de papier; ils commencent tout jeunes et en augmentent progressivement le diamètre de façon à élargir le trou jusqu'à ce que le bas du lobe n'ait plus qu'un ou deux millimètres d'épaisseur. Vers l'âge de vingt ans les hommes enlèvent complètement le rouleau, tandis que les femmes le remplacent par un disque mince d'étoffe de la largeur d'une pièce de deux francs.

Après Long-Tang nous traversons deux petits affluents du Mékong et franchissons une chaîne de 1600 mètres qui nous sépare du grand fleuve. Dans la nuit qui précède notre arrivée sur ses bords, deux de nos mafous se sauvent, effrayés par les légendes sinistres qui ont cours parmi les Chinois sur le climat malsain de la vallée. A mesure que nous descendons, la chaleur augmente et l'air devient étouffant, les forêts s'épaississent et prennent un aspect tropical. Brusquement, à un coude de la route, nous apercevons à 500 mètres au-dessous de nous un long ruban rouge se déroulant à travers un chaos de montagnes boisées : c'est le Mékong, et, bien que, vu de cette hauteur, il ne paraisse ni large ni imposant, sa vue fait battre notre cœur d'émotion et de joie. Ceux qui ont, pendant de longs mois, nourri un difficile projet et qui, après pas mal de traverses et de fatigues, voient enfin se dresser devant eux le but de leurs efforts, comprendront ce que nous avons ressenti pendant cette minute. Et ce sont ces minutes-là qui payent de toutes les privations, qui font chers, entre tous, les souvenirs de ces voyages en terre lointaine !

Au bord du fleuve se trouve un poste de douane ou *likin*, habité par quelques Chinois anémiques : la température est de 36 degrés à l'ombre, sans un souffle d'air ; il paraît qu'il en est toujours ainsi et qu'en été la vallée est très malsaine, mais pour ceux qui résident seulement et non pour ceux qui ne font que passer.

Nous apprenons qu'aucune route ne suit les bords du fleuve, et qu'aucun bateau ne circule sur ses eaux en dehors des bacs qui permettent de le traverser en certains endroits : tant qu'il en sera ainsi, nous devrons donc renoncer à relever sa vallée en détail, et chercher ailleurs une route vers le nord. D'après les renseignements qu'on nous donne, nous rencontrerons cette route en marchant deux jours de plus dans l'ouest, et, si nous la suivons, nous arriverons à Ta-Li-Fou en passant par plusieurs villes importantes. Nous nous décidons à prendre ce parti en nous réservant de faire des crochets de façon à couper plusieurs fois le fleuve et à déterminer les grandes lignes de son cours. Entre Ssumao et Ta-Li-Fou nous l'atteindrons ainsi en six points ; pour ne pas avoir à me répéter, je vais résumer de suite les traits généraux, partout semblables, de son parcours dans le sud-ouest du Yun-Nan.

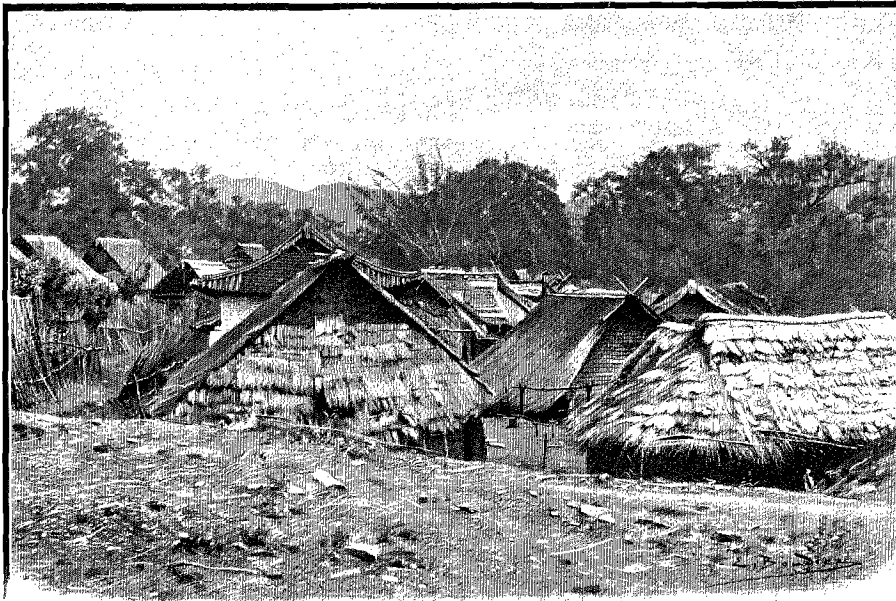
A Tian-Pi, point où nous l'atteignons pour la première fois, l'altitude de ses bords n'est que de 700 mètres, alors que celle des chaînes qui le dominent des deux côtés est de 1600. Plus tard, le pays s'élevant à mesure que l'on remonte vers le nord, ces altitudes deviendront respectivement 800 et 2000, puis 1100 et 2600, etc. La vallée du Mékong est donc un immense fossé séparant en deux l'ouest du Yun-Nan, d'une profondeur variant entre 900 et 1500 mètres. Le fleuve, bien qu'ayant un courant moyen assez faible (environ 2 milles à l'heure), est coupé par de violents rapides, et n'est pas navigable.

On conçoit donc que, dans ces conditions, le Mékong est, non pas une voie commerciale, mais au contraire un grand obstacle au commerce. Entre Tian-Pi et la latitude de Ta-Li-Fou, on peut le traverser par une douzaine de bacs ou ponts suspendus correspondant à autant de routes transversales. Près de ces bacs sont installés des *likins* chargés de percevoir des droits sur les marchandises venant de Birmanie : entre ces points, autour desquels sont groupées quelques misérables cabanes, le fleuve coule, au milieu de solitudes sauvages où toute culture est impossible.

La largeur moyenne du Mékong est de 120 à 150 mètres ; sa profondeur est très grande, au dire des indigènes : j'ai sondé en deux endroits avec une ligne de 45 mètres sans trouver le fond. Bien que la couleur du fleuve soit d'un rouge terreux, son eau est excellente à boire ; sa température, qui se maintient parfaitement constante dans tout le sud-ouest du Yun-Nan, n'est que de 20 degrés.

Le lendemain du passage du Mékong, nous convenons que nous coucherons à Dayakeu, centre assez important où nous devons rejoindre la grande route qui va vers le nord. Sachant l'étape courte, je passe la matinée à observer, et pars longtemps après la caravane. En arrivant à Dayakeu, je ne trouve personne ; j'apprendrai plus tard que mes compagnons, mal reçus par la foule, et ne trouvant pas de gîte convenable, se sont décidés à pousser plus loin. Je fais de même, mais les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres et je ne rencontre pas la moindre maison : la nuit me surprend bientôt en pleine forêt, et ce n'est qu'à 9 heures du soir que j'arrive au petit village de La-Pa-Tchin, où l'on n'a pas vu trace de la caravane. Avec elle, adieu mon lit et mon dîner ! Heureusement, je suis tombé chez de braves gens qui, la première surprise passée, m'offrent de bon cœur l'hospitalité sous forme d'un bol de riz et d'une botte de paille.

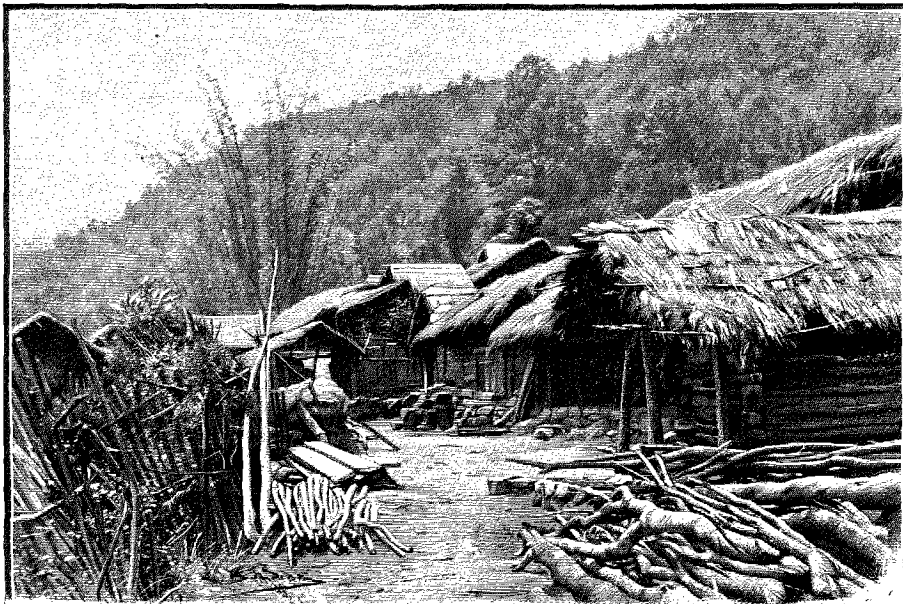
Ceci n'est rien, et m'amuserait plutôt par son imprévu, mais dans la nuit j'ai perdu de vue Chantsé et un de mes deux mulets qui traînait la patte, et je suis inquiet de ne pas les voir arriver. Le lendemain, à 8 heures du matin, passent mes compagnons, qui avaient couché dans un village voisin, à 500 mètres en dehors de la route ; je les prie de faire aujourd'hui l'étape régulière, espérant pouvoir les rejoindre dans la journée ; à dix heures seulement Chantsé arrive tout effaré, et, non sans force réticences, finit par m'avouer qu'étant très fatigué, et surtout incapable de résister au besoin de fumer l'opium, il s'est endormi sous un arbre auquel il avait attaché le mulet chargé ; de l'autre côté de la route se trouvaient campés sept muletiers. A son réveil, comme il était facile de s'y attendre, muletiers, mulet et bagage avaient disparu ! C'est un vrai désastre, car ce bagage se compose de deux valises contenant une partie de mes instruments, et, chose plus grave, mes notes et mes cartes depuis Mongtsé. Vais-je perdre les résultats de deux mois de travail, et aurons-nous pour rien enduré tant de



QUARTIER PAÏ DE MONG-PAN. — DESSIN DE BOUDIER.

point; et que m'importe le mulet à côté de cela! Deux jours se passent en longues et énervantes marches dans le plus épouvantable des terrains de montagnes. Je me décide alors à retourner à Dayakeu demander aide au mandarin : sur la route je rencontre Chantsé, qui revient à moi pour m'annoncer qu'il a retrouvé, campés paisiblement près de la ville, les muletiers qu'il soupçonne et sur la trace desquels il s'était lancé sans me prévenir. Il est accompagné de quatre ou cinq satellites du mandarin qu'il a obtenu de mettre à mes ordres. Dès que nous apercevons les muletiers, nous fondons sur eux, et, le revolver levé, j'essaie vainement de les faire avouer par intimidation : ils protestent avec la dernière énergie et je n'obtiens pas plus de résultats par la prise d'un otage que je conduis enchaîné au prétoire.

J'ai beau user de tous les moyens, passer des heures à l'effrayer, et même faire mine de vouloir l'étrangler, je ne tire du pauvre diable, sans doute innocent, que des « *jem pe te...*, *jem pe te* » (je ne sais pas).... J'essaye alors d'un autre procédé : moyennant l'appui du mandarin et l'appât d'une forte récompense, je réussis à former dans les villages voisins du lieu du vol une troupe d'une centaine d'hommes, qui, divisés en petits groupes, se mettent à fouiller minutieusement le pays dans un rayon de 2 à 3 kilomètres seulement. Une longue journée se passe encore ainsi, puis, au moment où je désespérais le plus, j'entends une rumeur dans le lointain; un Chi-



UNE MAISON DU VILLAGE DE KATCHIENTO, PRÈS DES MONTS TALO (PAGE 206). — DESSIN DE BOUDIER.

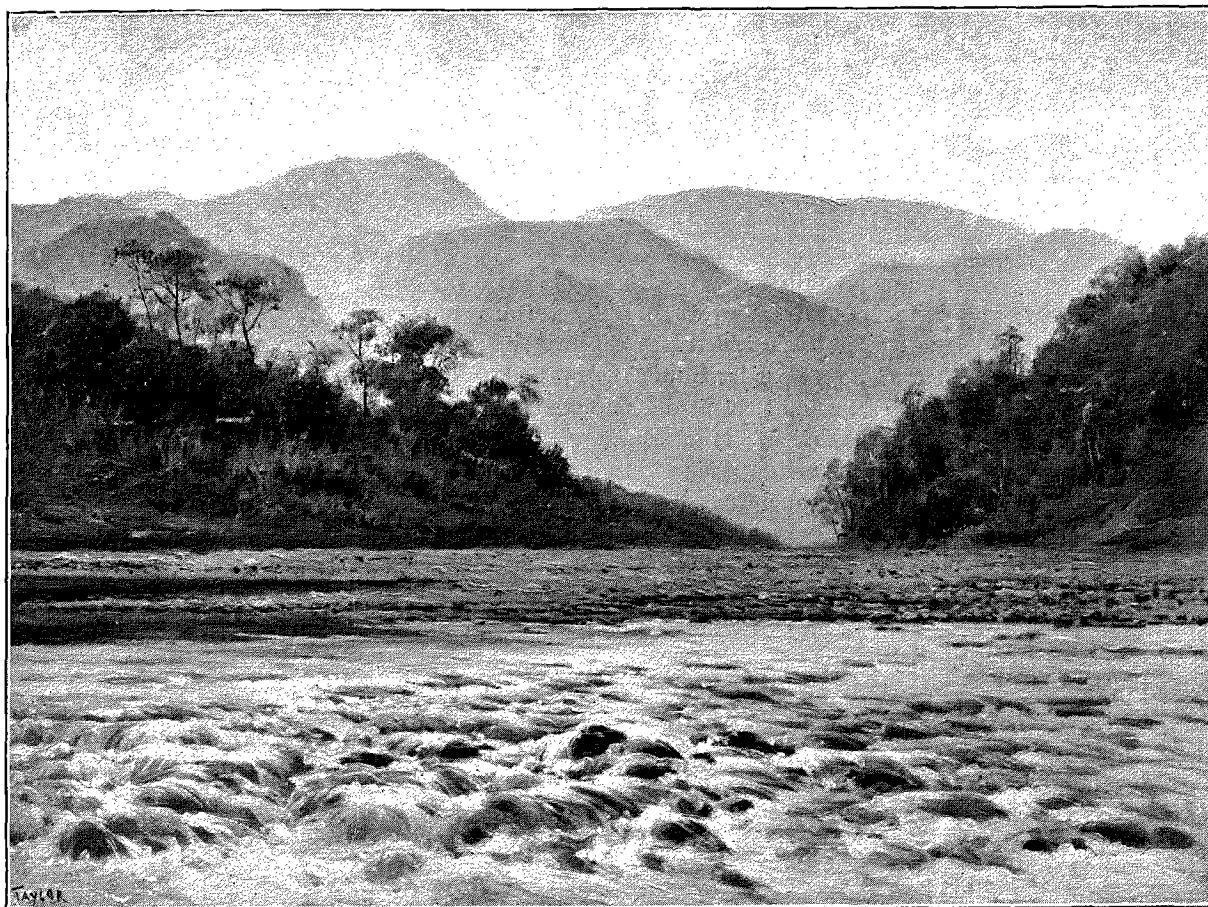
nois qui se trouve près de moi dresse l'oreille et me fait signe d'écouter : bientôt les cris se précisent, augmentant d'intensité, puis trois coups de feu éclatent. Je bondis dans cette direction, escalade une colline, dégringole l'autre versant et j'arrive enfin dans un coin de bois : là, sur une pente raide, cinquante hommes sont massés, vrais sauvages vêtus de haillons, munis de piques, de lances et de toutes sortes d'armes aux formes bizarres; ils entourent un tas de branches cassées, sous lesquelles j'aperçois mes valises, que je touche enfin, défaillant

fatigues, dépensé tant d'argent? Je pars immédiatement avec lui, laissant l'a à La-Pa-Tchin, pour me faire montrer l'endroit où le vol a été commis; à peine avons-nous commencé quelques recherches autour de ce point que Chantsé, effrayé des conséquences de sa faute, me file entre les doigts, et je me trouve seul dans la brousse, dans une situation d'esprit facile à concevoir.... Je retourne à La-Pa-Tchin, y embauche quelques hommes et fouille les environs, sans autre résultat que de trouver le mulet volé attaché à un arbre. Mais de bagages,

d'émotion et de joie. Il n'y manque rien, le voleur n'ayant pas eu le temps de les ouvrir ; se doutant que le pays serait parcouru en tous sens aussitôt le vol connu, il les avait cachées là, se promettant de venir les y reprendre une fois les recherches abandonnées.

C'est en effet miracle qu'on les ait retrouvées, dans ce pays montagneux et boisé ; c'est miracle aussi que, sans trop pouvoir m'expliquer pourquoi, j'aie eu le flair de m'acharner à toujours fouiller dans le même petit cercle. Je ne me lasse pas de bénir le Dieu des voyageurs, tout en le priant de m'épargner à l'avenir une aussi rude secousse.

Mes compagnons, qui campent à 30 kilomètres de là, sont si joyeux de la bonne nouvelle, aussitôt expédiée



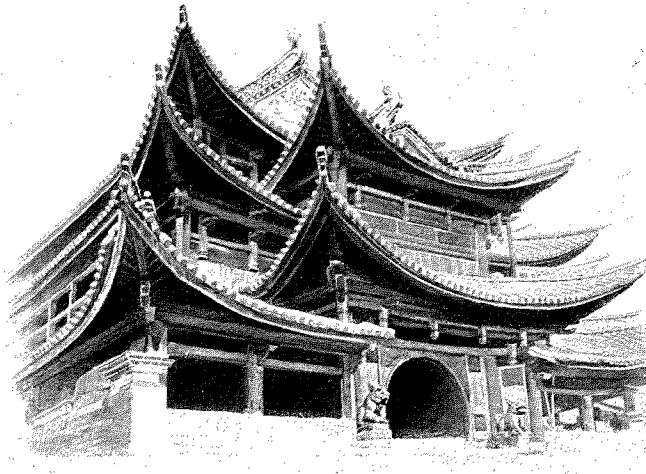
LE MÉKONG, PRÈS DE TIAN-PI (PAGE 207). — DESSIN DE TH. WEBER.

par un courrier, qu'ils viennent à ma rencontre à cheval ; ils ont passé ces trois jours à m'attendre dans un village Lolo et ont partagé toutes mes angoisses.

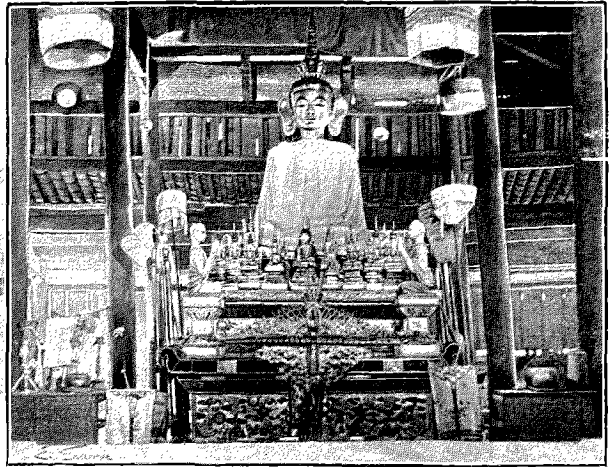
Les deux mulets volés à Tchinoué ont été retrouvés au marché de Ssumao, où le voleur cherchait à les vendre, et renvoyés au Prince par notre ami le mandarin.

J'apprends de plus que notre cuisinier Nam s'est égaré pendant un jour et demi : il a trouvé moyen de perdre les traces de la caravane et de se tromper de chemin, étant à 100 mètres du mulet de queue ! De peur des panthères qui abondent dans le pays, il a passé la nuit sur un arbre, auquel il s'était attaché pour ne pas tomber. Le Prince a dû le faire chercher par des Lolos, en leur promettant une récompense ; ceux-ci ont fini par le retrouver très loin, marchant toujours droit devant lui et le plus vite possible, sans s'inquiéter de la direction ! Ces Lolos sont les débris d'une grande race qui peuplait autrefois l'est de la Chine et que l'envahissement des Chinois a refoulée peu à peu depuis les environs de Nankin jusqu'à ces régions montagneuses des confins de l'Empire. Ils sont disséminés dans le Yun-Nan, le Koeï-Tchéou, l'île de Haï-Nan et le Se-Tchouen. Dans cette dernière province, ils jouissent d'une indépendance complète et forment un État dans l'État. Les *Mantsés*, tel est le nom local que leur donnent les Chinois, ne permettent à aucun de ceux-ci de traverser leurs montagnes, et, par contre, ils descendent souvent faire des prisonniers dans la plaine. Mgr Fenouil, l'évêque actuel de la mission du Yun-Nan, est tombé entre leurs mains, au temps où il était jeune missionnaire. Battu, à peine nourri, forcé de tourner la meule, il put heureusement s'échapper au bout d'une quinzaine de jours.

*



PAGODE DE MONG-PAN. — DESSIN DE GOTORRE.



A la même grande race semblent appartenir aussi, d'après de nombreux radicaux communs aux trois langues, deux autres tribus de l'ouest du Yun-Nan, les Lokais et les Lissous. J'aurai, dans la suite, occasion de parler de ces derniers; quant aux Lokais, il n'y a rien d'intéressant à en dire, sinon qu'il est difficile de trouver une tribu plus inintelligente et plus parfaitement abruti.

Les Lolos (nom qui leur est donné par les Chinois) s'appellent dans leur propre langue *Nésous*; ils ont eu une écriture hiéroglyphique qui est complètement différente de l'écriture chinoise. Nous avons pu nous procurer quelques-uns de leurs anciens manuscrits; mais les propriétaires eux-mêmes ne les comprenaient plus, et ce n'est qu'à Ssumao que le Prince a trouvé un vieux sorcier capable de lui traduire en chinois un nombre de pages suffisant pour lui donner la clef des principaux caractères.

Chez la plupart des tribus indigènes du Yun-Nan, les hommes sont à peu près vêtus comme les Chinois,

avec un degré de pauvreté et de saleté de plus; les femmes seules conservent des costumes originaux, dont les modes remontent peut-être à une époque fort lointaine. Entre toutes, les Lolotes sont les plus coquettes, et nous trouvons chez elles de fort jolies robes brodées, qui constituent les perles de notre collection ethnographique.

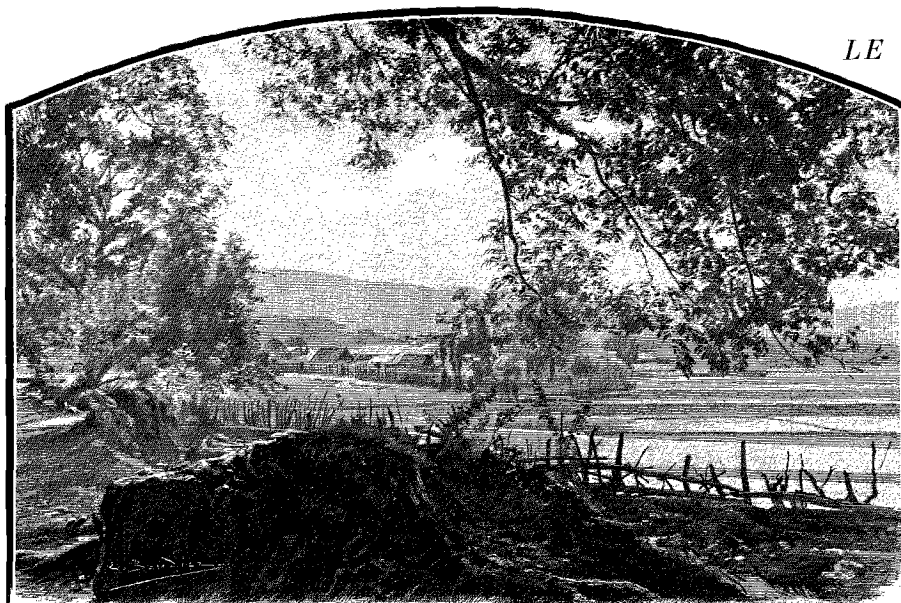
Le lendemain même de notre réunion, je quitte de nouveau mes compagnons pour faire, en colonne légère, une reconnaissance sur la rive gauche du Mékong, et couper ainsi le fleuve en deux nouveaux points. Je réduis mon bagage à la plus simple expression et n'emmène que Fa et Chantsé avec deux mulets: à la vérité, c'est chose un peu hasardeuse que de se lancer ainsi sans interprète dans un pays inconnu; mais, outre que j'ai les meilleurs renseignements sur la tranquillité de la région, mes récentes aventures m'ont forcé à faire de tels progrès dans la langue chinoise, que j'en sais maintenant assez pour me tirer d'affaire tout seul.

An cours de cette excursion de huit jours, je traverse les deux belles plaines de Mong-Pan et Mong-Ka, îles riantes au milieu d'une mer de montagnes sauvages et désertes. Après trois mois de montées et descentes ininterrompues, la sensation de ce « plat » est si agréable que je fais, pour mon plaisir, une vingtaine de kilomètres à pied. Tous les villages de ces vallées sont Païs, et, à en juger par la vieillesse et la grosseur des arbres magnifiques qui les ombragent, cette race doit être installée dans le pays depuis fort longtemps. Les Chinois n'occupent que deux quartiers de peu d'étendue dans les centres de Mong-Pan et de

NOTRE « MAKOTOU » EST PERCÉ DE TROIS COUPS DE COUTEAU (PAGE 212).
DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPÉL.



MARCHÉ DE MONG-KA. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.



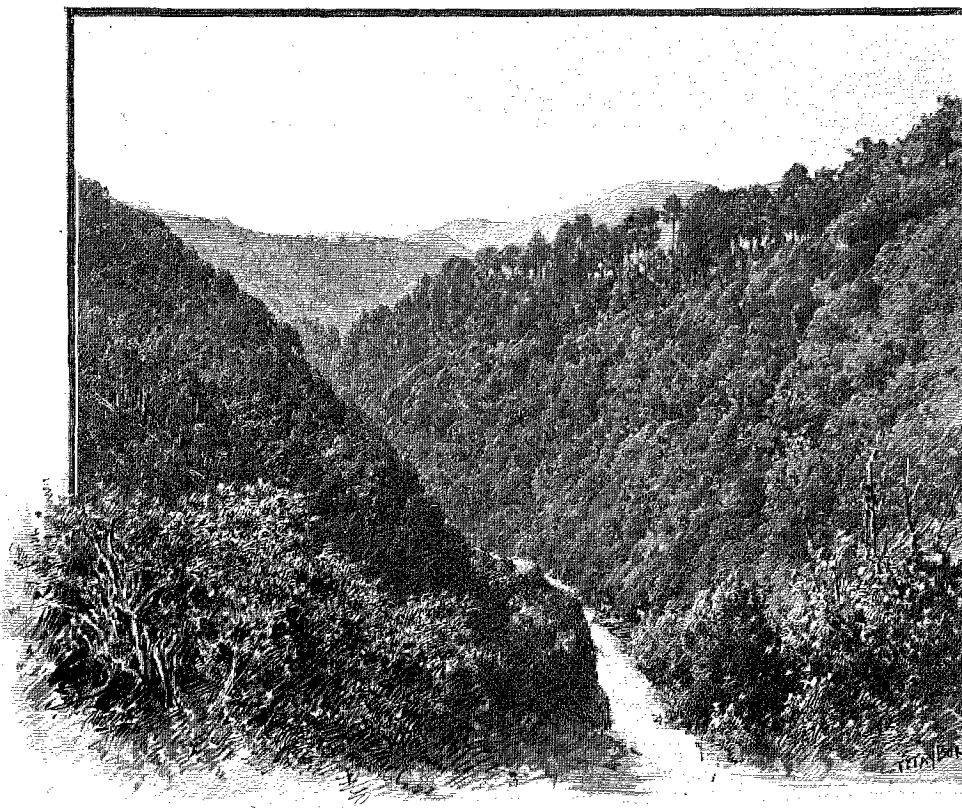
PLAINE DE MONG-KA. — DESSIN DE BOUDIER.

Long-Tang, elle est, dans ses parties essentielles, semblable aux pagodes bouddhistes du Laos et de la Birmanie.

Une longue étape de 45 kilomètres me ramène au Mékong, que je franchis au bac de Tapong. Non contents de m'avoir fait attendre sur la berge de 7 heures à 10 heures du soir avant de consentir à me passer, les Chinois du village me reçoivent très froidement. Je dîne à peu près par cœur, mais le lendemain matin, non satisfait de ce régime, je demande de nouveau à acheter un poulet. « Il n'y en a pas », me répond-on. « Tiens, ceux-ci sont donc sauvages ; alors on peut les chasser », dis-je en montrant plusieurs de ces volatiles que j'avais parfaitement vus avant de poser ma question. Attrapant mon fusil, j'abats gravement le poulet le plus rapproché, et, après l'avoir fait peser par Fa, je dépose à la place où je l'ai ramassé un petit morceau d'argent de valeur équivalente. Résultat : je déjeune une demi-heure après, et l'amabilité des habitants augmente subitement. Le procédé est à recommander.

Après avoir remonté jusqu'à ses sources la pittoresque vallée du Latung-Ho, je rejoins le Prince près de

Mien-Ning, petite ville de 5 000 habitants, qui fait un commerce assez important avec la Birmanie. Sa latitude marque à peu près la limite nord au delà de laquelle on ne rencontre plus de populations Païes. Entre Mien-Ning et le Mékong, vers lequel nous faisons encore un crochet, notre makoteu est percé de trois coups de couteau par un de nos muletiers, nommé Loïan : celui-ci l'a frappé dans la nuit, pendant qu'il était étendu fumant l'opium, et a pris aussitôt la fuite. Il se vengeait ainsi d'un assez mauvais tour que le makoteu lui avait joué à Muong-Lé, en le suspendant cruellement par les mains pour lui faire avouer un vol commis à son préjudice ; Loïan, qui n'était pas coupable, avait paru digérer ses meurtris-

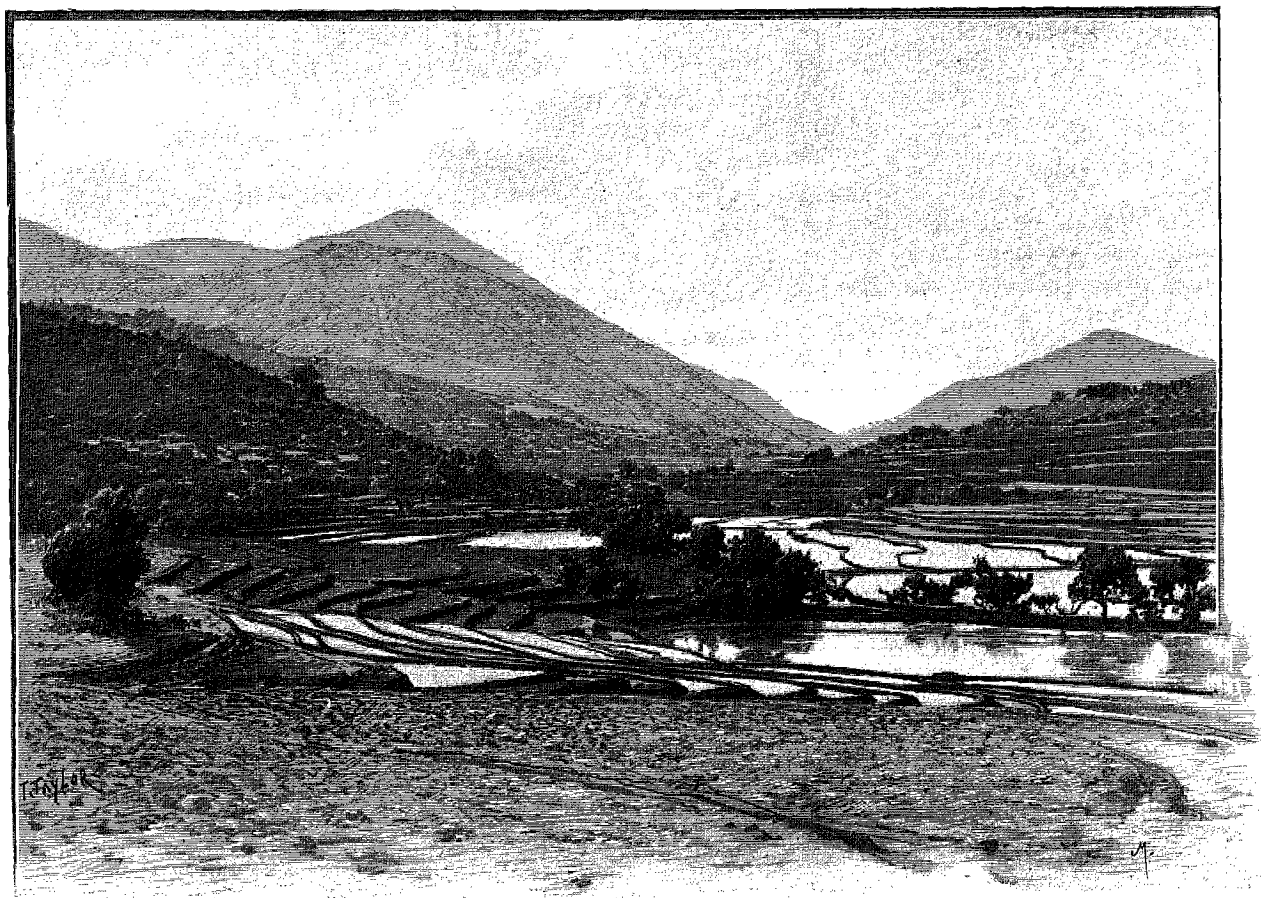


VALLÉE DU LATUNG-HO, AU NORD DE KANSAI. — DESSIN DE TAYLOR.

sures et son affront, mais avait couvé sa rancune pendant un mois, avant de la satisfaire au moment qu'il avait jugé le plus favorable.

Les blessures du makoteu ne sont heureusement pas bien graves, mais il est trop souffrant pour pouvoir continuer la route, et nous le laissons à Mien-Ning, en le payant très largement, bien que, depuis qu'il est avec nous, il ait singulièrement fait danser l'anse du panier au fourrage. Au moment de notre départ, il se traîne au milieu de nos chevaux et, tremblant de fièvre, ayant peine à se soutenir, commence une longue énumération de comptes aussi compliqués qu'imaginaires : il essaye par tous les moyens de nous tirer encore un peu d'argent, pleurant, criant, s'arrachant ses rares cheveux lisses, tant est vive la souffrance que lui cause la perte de sa place et des nouveaux taëls convoités. Devant cette avarice presque tragique, nous abandonnons encore quelques lingots, et, à toucher cet argent, ses doigts tremblent d'une volupté qui lui fait oublier la cuisson de ses plaies.

Les autres Chinois, qui depuis trois mois ont vécu la vie et souffert les souffrances de leur chef, ne témoignent aucune pitié en face de son infortune. Notre interprète François, qui était spécialement lié avec lui, ne



VALLÉE DU LATUNG-HO, AU NORD DE TOUKO. — DESSIN DE TAYLOR.

s'est même pas levé pour le soigner, et n'a fait que rire de ses pleurs. Cet égoïsme nous écœure, bien que nous soyons blasés depuis longtemps sur l'insensibilité de la race chinoise.

Deux jours plus tard, François répond grossièrement à M. Briffaut, qui, d'une gifle, le jette aussitôt à bas de son cheval : les mafous, amentés par lui, prennent un air menaçant ; l'attitude énergique de notre camarade suffit cependant à les faire reculer, et mon arrivée sur les lieux achève de rétablir un calme apparent. Mais, le soir, tous nos Chinois, sauf Fa et Chantsé, se présentent devant nous et déclarent qu'ils nous quitteront le lendemain : « Vous êtes libres », répondons-nous, le visage serein, bien que nos esprits le soient fort peu : il est en effet gênant d'être laissé au beau milieu d'une forêt avec trente animaux et autant de charges sur les bras. Heureusement, notre Annamite Sao, qui est un beau parleur, et manie habilement les ficelles de l'éloquence asiatique, réussit dans la nuit à changer les dispositions de nos hommes ; et au matin, c'est le traître François qui, giflé, renvoyé, dévorant sa rage, et son complot avorté, reprend seul la route du Tonkin.

Plus d'interprète, mais jusqu'à Ta-Li la route est assez facile pour que nous puissions nous en passer. Nous traversons une des parties les plus riches du Yun-Nan, et naturellement les Chinois l'occupent à l'exclusion de toute autre tribu. La grande route que nous suivons nous fait passer par d'importants centres commerciaux, tels

que Yun-Chou, Chun-Ning-Fou et Meng-Hua-Ting. Nous marchons d'autant plus vite que nous sentons notre troupe désagrégée, et que, d'un autre côté, je suis très fatigué par une diarrhée chronique qui nécessite des soins et du repos. Enfin, dans l'après-midi du 26 mai, une rude ascension nous conduit en haut d'un col de 2 600 mètres; brusquement la plaine et le lac de Ta-Li nous apparaissent, et mes yeux de marin sont réjouis par la vue de cette nappe bleue, encadrée de montagnes, qui me rappelle des coins de Méditerranée. Le Prince et moi prenons les devants, nous hâtant vers la ville, où nous attend un repos bien gagné par 1 700 kilomètres d'exploration, dont plus de 1 300 entièrement nouveaux : mais la route est longue et nous ne franchissons qu'à 7 heures et demie la porte sud, dont un des lourds battants est déjà fermé. Il fait nuit noire, et nous allons à tâtons par les rues boueuses; nos hommes demandent la maison du missionnaire français, mais ils s'expliquent si mal, sans doute, qu'on nous conduit droit chez le pasteur anglican. Sa femme et sa belle-sœur, habillées en Chinoises, viennent nous ouvrir, après un léger mouvement de recul, devant notre barbe inculte et nos vêtements, qu'un mineur dédaignerait de porter. Elles ont l'amabilité de nous donner un guide. Pendant les quelques minutes qu'a duré notre colloque, nos mafous sont restés bouche bée devant ces femmes européennes; nos trois mulets en ont profité pour filer, et, quand on les retrouve, la moitié d'une charge, qui se compose précisément de mon lit, a disparu comme par enchantement. Enfin nous arrivons chez le Père Le Guilcher, vieux missionnaire breton, depuis quarant-cinq ans au Yun-Nan; en lui et chez lui nous retrouvons un coin de la France, et, jusqu'à une heure avancée de la nuit nous causons de la patrie si lointaine.

Il faut se représenter la plaine de Ta-Li comme une longue bande étroite en forme de fer à cheval, limitée à l'est par les eaux du lac Er-hai et à l'ouest par les pentes rapides des monts Tsang, que les neiges couronnent pendant huit mois de l'année. Aux extrémités nord et sud, les contreforts des montagnes descendent jusqu'au lac, et deux épaisses murailles fortifiées achèvent de barrer complètement l'accès de la plaine. En deçà de ces murailles et à les toucher, se trouvent les deux bourgs de Chan-Kouan et Chia-Kouan (Porte d'En Haut et Porte d'En Bas); ce dernier, de beaucoup le plus considérable, a une population de 3 000 habitants, et une grande importance, due à sa position avantageuse au croisement des trois grandes routes de Birmanie, de Meng-Hua-Ting et de Yun-Nan-Sen. Pour tous les articles nécessaires aux caravanes, c'est à Chia-Kouan plutôt qu'à Ta-Li qu'on doit s'approvisionner.

Bien que la ville de Ta-Li soit fort déchue depuis la révolte musulmane, elle compte encore 20 000 habitants, et reste une sorte de capitale pour l'ouest de la province. Son développement futur dépend de celui du commerce, maintenant protégé, que la Chine fait avec la Birmanie, et qui suit à peu près exclusivement la route, pourtant bien pénible, de Ta-Li à Bhamo. Mais on parle d'une voie ferrée projetée, et même commencée, par les Anglais, qui, partant de Mandalay et passant à travers les États Chans, aboutirait au bac de Koun-Long sur la Salouen, à hauteur de Mien-Ning, qui bénéficierait alors de la plus grande partie du transit, tandis que l'ancienne route serait peu à peu abandonnée. Ce serait un triste sort pour cette voie, qui porte encore le nom pompeux de route des Ambassadeurs, en souvenir du temps où de brillants cortèges la suivaient, allant porter à l'empereur de Chine les hommages et les présents de son vassal de Birmanie.

Tous les ans, pendant la troisième lune, se tient ici une grande foire à laquelle se rendent des marchands de plusieurs provinces de Chine et même du Thibet; aussi trouve-t-on en toute saison dans les boutiques de Ta-Li beaucoup d'articles de provenance lointaine, entre autres de grands approvisionnements de peaux, de fourrures et d'étoffes de laine multicolores venues des froides régions de l'Asie Centrale; chez les orfèvres de la grande rue, je revois ces bijoux d'argent, que des artistes de Canton ont colorés en bleu en collant sur le métal une quantité



EN COIN DU LAC DE TA-LI-FOU. — DESSIN DE GOTORBE.

de fragments impalpables d'ailes de martin-pêcheur. En fait d'articles particuliers à la région, le plus curieux est le marbre que l'on trouve dans les monts Tsang. Il est blanc, mais fortement veiné de noir et de gris, ce qui fait à sa surface des dessins naturels de formes et de tons bizarres très goûtés des Chinois. Les plaques de ce marbre se vendent fort cher lorsque, par hasard, leurs dessins représentent une chose réelle. La plaine de Ta-Li est d'une fertilité admirable; elle n'est, d'un bout à l'autre, qu'une vaste rizière dont l'uniformité verte est çà et là coupée par de jaunes carrés de blé. Plus de cent villages la peuplent, habités pour la plupart par des Minchias. Ceux-ci, que rien, en dehors de la langue, ne différencie plus des Chinois, étaient autrefois un grand peuple dont le royaume comprenait une partie de l'ouest du Yun-Nan avec Ta-Li pour capitale. Pé-Tien-Ouang, leur dernier roi, fut battu et soumis à la fin du règne de l'empereur Kang-Hi.

Ta-Li est pour nous un vrai pays de Cocagne, et sur la table de la Mission se succèdent toutes les bonnes choses dont nous avons été privés pendant des mois : pain, bœuf, lait, mouton, pommes de terre, rien ne nous manque, pas même du vin, car nous avons, pour le remplacer, une boisson de Ly-Kiang, faite avec de l'orge, qui ressemble fort à un vin d'Espagne légèrement sucré. Après les repas, nous restons des heures sous le charme de la verve intarissable du bon Père Le Guilcher, qui vide pour nous son large sac d'anecdotes; quarante ans d'histoire défilent ainsi, et c'est un passionnant et souvent tragique récit que celui de la vie de ce vieux prêtre qui achève, sous un ciel d'exil, une carrière de saint et de héros. Entre autres choses, il nous parle longuement de l'expédition Garnier, qu'il eut l'honneur de guider, non sans risques, dans la ville de Ta-Li, alors occupée par les Musulmans révoltés. Lorsque le Père la rencontra, il menait depuis deux ans une rude et précaire existence, changeant à chaque instant de résidence avec ses chrétiens, et fuyant tour à tour, dans un pays dévasté par la guerre, les armées des Impériaux et celles des Musulmans. On comprend à quel point il était tenu de ménager les deux partis. Aussi les Chinois faillirent-ils plus tard lui faire payer cher le service rendu à Garnier; on sait d'ailleurs que le Sultan fit refuser à celui-ci, sans vouloir lui donner d'audience, la permission, qu'il sollicitait, de pousser jusqu'au Mékong. Le Père, seul reçu, conserve encore un mauvais souvenir des instants qu'il passa auprès du chef des révoltés. Celui-ci avait précisément fait mettre à mort trois Birmans qui, venus à Ta-Li, pour lui fabriquer des canons et des bombes, s'étaient montrés incapables d'exécuter ses commandes. Rappelant au Père cette exécution dont il se vantait, le Sultan lui dit : « Que les étrangers que tu as guidés retournent d'où ils viennent; ne craignent-ils pas que je leur fasse subir le même sort? » Garnier et ses compagnons, à qui l'on n'avait pas permis de camper dans l'intérieur des murs, passèrent la nuit à faire le quart, armés et se gardant contre une attaque qui eût pu se produire d'un moment à l'autre.

C'est en 1872, après une guerre longue et meurtrière, que l'armée Impériale, commandée par le général Ian-U-Ko entra dans Ta-Li; las de lutter, et découragés, deux généraux du Sultan, Ian-Ta-Sen et Tong-Fei-Long, se décidèrent à livrer leur maître. La veille de la prise de la ville, Ian-Ta-Sen se rencontra avec Ian-U-Ko près de Chan-Kouan; dans cette entrevue, les conditions suivantes furent arrêtées : la porte nord serait ouverte par lui en même temps que Tong-Fei-Long ouvrirait celle du sud; tous les Musulmans, sauf le Sultan, auraient la vie sauve. Ian-U-Ko en donna sa parole. Le lendemain, un semblant de siège eut lieu, mais, les portes ayant été ouvertes à l'heure convenue, et les murailles désertées par les défenseurs, les Chinois entrèrent presque sans coup férir dans cette place, qui, sans la trahison, eût pu tenir encore pendant des années. Le Sultan, se voyant trahi, prit du poison et tomba presque mourant aux mains de Ian-U-Ko, qui lui fit couper la tête.

La ville occupée, le vice-roi Tsen vint de la capitale et annonça de suite à Ian-U-Ko son intention de tout massacrer; celui-ci objectant qu'il avait promis la vie sauve aux habitants, Tsen lui répondit cette phrase, d'un idéal parfum chinois : « Tu leur as promis, c'est bien; aussi ce n'est pas toi qui les feras mourir, mais moi qui n'ai rien promis. » Par un dilettantisme de mauvaise foi, il nomma mandarins les principaux chefs musulmans, et les invita à venir recevoir leurs globules de ses propres mains. Introduits un à un sous la tente de Tsen, les malheureux furent assassinés sous ses yeux. Après le meurtre du dernier, un coup de canon fut tiré, et, à ce signal convenu, l'égorgeement commença dans Ta-Li. Presque tous les Musulmans périrent, et l'on dit que le sang, coulant à flots dans les rues en pente, descendit vers le lac jusqu'au milieu de la plaine. A l'est des murs, se trouve une grande fosse où beaucoup de cadavres furent jetés, et qu'on appelle encore le Tombeau des Dix Mille, chiffre qui en dit long! Après ces massacres, la peste éclata en ville et gagna bientôt tout l'ouest de la province, où elle sévit pendant plus de vingt années; le Père nous affirme que la population de ce malheureux pays a été, à la lettre, décimée par ces deux fléaux.



LE PÈRE LE GUILCHER. — DESSIN DE RONJAT.

On dit que Tsen eut la fin de sa vie troublée par toute sorte de remords. Dans le dernier voyage qu'il fit à Ta-Li, peu de temps avant de mourir, il donnait souvent l'ordre de coucher en rase campagne, trop agité pour pouvoir continuer; une fois arrivé, il fit dresser des autels sur toute la longueur de la Grande Rue, et trois ou quatre cents bonzes passèrent une semaine en prières pour le délivrer de ses visions.

Il y a ici une vieille chrétienne de soixante-dix-huit ans qui se trouvait avec le Père Terras lorsqu'en 1883 celui-ci fut assassiné, à Cha-Fou-Tsen, village des environs de Ta-Li. Un soir, une bande cerna la petite maison du Père; ne pouvant entrer, les Chinois faisaient pleuvoir des pierres dans la cour et par les fenêtres; toute la nuit, le Père lutta contre eux, abandonné de presque tous ses chrétiens; seules deux vieilles femmes étaient restées près de lui et lui passaient des pierres pour répondre aux coups des assaillants. Épuisé, perdant son sang, il fut, au matin, égorgé par les bandits, qui avaient mis le feu à la maison pour réussir à entrer. Les deux chrétiennes furent percées de coups de couteau; la vieille qui est ici en reçut pour sa part dix-sept. Laissée pour morte, elle parvint à se réfugier dans une maison voisine, puis plus tard chez le Père Le Guileher, qui élève aujourd'hui, à ses frais, le petit-fils du principal assassin du Père Terras, tombé dans la misère !...

Malgré l'intérêt de notre séjour, il nous faut bientôt songer au départ, d'autant plus que nos rapports avec les mandarins ne sont pas des plus cordiaux. En arrivant, nous sommes allés leur faire visite : le *tchintai* (chef militaire), par lequel nous débutons, refuse de nous recevoir, ayant mal à la tête; quant au *taotai* (chef civil), il a mal au cœur et ne nous reçoit pas davantage.

Aussi bien n'allons-nous plus rester longtemps en pays chinois; nous voulons gagner de nouveau le Mékong et remonter vers le nord jusqu'au Thibet en nous tenant sur sa rive droite. Les cartes ne nous indiquent absolument rien sur cette partie de son cours. Nous nous dirigerons sur Yun-Long-Tchéou, la ville la plus occidentale que donne la carte et qu'une route muletière relie à Ta-Li. Là, nous aviserons.

Les préparatifs de toute sorte sont alors poussés bon train; nous emportons une charge de sel, une de thé, une de graisse, et 600 fers de rechange, car nous ne trouverons rien de tout cela dans les pays où nous allons nous engager. Le personnel de la caravane est complètement réorganisé, et, de notre ancienne troupe, nous ne gardons que trois mafous, sans compter Chantsé, Fa, Nam et Sao, qui se déclarent décidés à suivre jusqu'au bout notre fortune, bonne ou mauvaise. Un nouveau makoteu est engagé. Enfin, chose capitale pour nous, le Père nous procure, comme interprète, un Chinois chrétien parlant et écrivant le latin. Bien que marié, père de famille et commerçant ayant pignon sur rue, Joseph (tel est son nom de chrétien) n'hésite pas à lier son sort au nôtre jusqu'à la fin de l'expédition. C'est un des plus braves garçons et des meilleurs cœurs que j'aie jamais rencontrés, et l'éducation chrétienne l'a déchinoisé à tel point qu'il nous semblera bientôt avoir un nouveau compagnon européen. Au commencement, nous nous comprenons avec difficulté, car nos souvenirs de collège sont déjà loin, et Cicéron a dû frémir dans sa tombe des barbarismes et des solécismes qui pleuvent dru comme grêle. Mais, peu à peu, notre latin sort des oubliettes où il était enfoui, et au bout de peu de jours nous nous exprimons passablement dans cette langue.

(A suivre.)

ÉMILE ROUX.



UN BATEAU SUR LE LAC DE TA-LI. — DESSIN DE TH. WEBER.



PASSAGE DU MÉKONG À HALO (PAGE 226). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI¹, D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE, PAR M. E. ROUX, ENSEIGNE DE VAISSEAU.

TROISIÈME PARTIE : DE TA-LI-FOU A TSEKOU.

Départ de Ta-Li. — Les puits de sel. — La Salouen en Chine. — Mœurs des Lissons. — La vallée supérieure du Mékong — Misère de ses habitants. — Les Lamasjen et les Mossos. — Vol de mon théodolite. — Le Yetché-Mokoua. — Fête du Ho-Pa-Tsich.

DE Tali à Yun-Long, la route est fort pittoresque et n'offre aucune difficulté. Nous traversons successivement la fertile plaine de Fong-Yu, encadrée par deux hautes chaînes d'environ 3 000 mètres, la rivière Yang-Pi, le plus important affluent du Mékong dans le Yun-Nan, et une vallée très habitée où se trouvent quatre sources salées, dont la principale est Tieu-Eul-Tsin. A Yun-Long, nous apprenons qu'un chemin conduit en deux jours au pont de Fey-long-Kiao, sur le Mékong. Comme toujours, on essaye d'effrayer nos hommes en leur racontant que quiconque dort près de ce fleuve, et surtout près de la Salouen, est pris de fièvres mortelles. « Qui traverse le Lou-Kiang-Pa (vallée de la Salouen) doit auparavant vendre sa femme », dit un proverbe chinois. Nous laissons dire et continuons. Au pont de Fey-Long-Kiao, le plus au nord qui soit établi sur le Mékong, on nous indique une bonne route conduisant au Thibet par la rive gauche du fleuve; la prudence nous conseillerait de la prendre, mais nous avons peur qu'elle ne nous ramène en pays chinois; comme nous avons par-dessus la tête de ce peuple monotone, nous voudrions garder le Mékong entre eux et nous, de façon à être sûrs de rester chez des indigènes, qui nous intéressent d'autant plus qu'ils ont été très peu étudiés.

Il y a bien un sentier suivant la rive droite, mais on nous déclare de tous côtés qu'il est impraticable pour les mulets. Nous continuons alors dans l'ouest,

décidés à aller jusqu'à la Salouen et à ne revenir sur nos pas que si nous n'avons rencontré d'ici là aucune autre route vers le nord; ce crochet nous permettra, en tous cas, de recueillir sur ce fleuve de nouveaux documents nécessaires à la solution d'un important problème géographique que j'exposerai plus tard.

Nous franchissons la chaîne de partage par un col de 3 000 mètres; peu après je suis obligé d'abandonner mon cheval, à moitié aveugle et complètement efflanqué. C'est à regret, car j'ai fait plus de 1 800 kilomètres sur son



NOTRE INTERPRÈTE JOSEPH (PAGE 226).
DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

1. *Suite. Voyez p. 193 et 205.*



UN MOUKÉ.

dos et m'y suis naturellement attaché; mais une ou deux chutes assez dangereuses, dans lesquelles il m'entraîne, me décident à en faire cadeau à Fa, qui en tire la forte somme de huit francs !... C'était le dernier cheval qui nous restât des six emmenés de Mongtsé : pour un voyage de longue balaine au Yun-Nan, il ne faut employer que des mulets, les chevaux étant beaucoup moins résistants. La veille du jour où nous passons le col, nous couchons à Chao-Fang, petite maison isolée au milieu d'une forêt de sapins où se tiennent trois ou quatre soldats, chargés de veiller à la sécurité de la route. Vers 9 heures du soir, nos hommes viennent nous prévenir que Loïan vient d'arriver et demande à nous parler. Nous sommes stupéfaits, car, si l'on s'en souvient, Loïan est ce mafou qui près de Mien-Ning avait pris la fuite après avoir frappé notre ancien makoteu de trois coups de couteau. Admis en notre présence, il nous raconte qu'arrivé à Ta-Li peu après que nous venions d'en partir, et se trouvant sans place, dans une profonde misère, il nous a suivis à la piste dans l'espoir que nous consentirions à le reprendre. Ce qu'il n'ajoute pas, c'est que, par une prudence dont on ne saurait le blâmer, il a attendu, pour se présenter à nous, que nous soyons bien enfoncés dans l'ouest et qu'ayant dépassé le dernier *yamen* de mandarin, nous ne puissions pas être tentés de le livrer à la justice. Les 400 kilomètres qu'il a faits à notre poursuite nous apitoient bien un peu sur lui, mais le reprendre serait donner un trop mauvais exemple à nos hommes, et nous ne pouvons que l'abandonner au malheureux sort qui est son œuvre.

Sur l'autre versant, la marche devient des plus difficiles : la route, qui suit le cours du Lao-Ho, n'est qu'un sentier large de 40 à 50 centimètres taillé en corniche dans la falaise, qui tombe à pic sur la rivière. A plusieurs reprises, des éboulements se produisent, et nous risquons d'être écrasés par des avalanches de roches schisteuses : il faut refaire le chemin détruit, remblayer avec des branchages pour empêcher la terre molle de céder sous le poids des mulets, faire sauter avec le pic des quartiers de roc pour que les charges puissent passer sans accrocher; pendant ce temps toute la caravane piétine sans pouvoir tourner ni reculer, immobilisée dans une attente que l'énervement des animaux rend des plus dangereuses. Enfin la marche reprend à travers ces gorges sauvages, encombrées d'une telle végétation que le regard ne perçoit rien au delà de 100 mètres. Mais dans ces abîmes de verdure il n'y a que peu ou point d'oiseaux et l'on n'entend que la grande voix du torrent que dominant par moments les cris des mafous excitant les bêtes.

Le 1^{er} juillet nous atteignons la Salouen à Loukou sans avoir coupé aucune route. Cela n'a rien d'étonnant, car il n'y a entre les deux fleuves que 25 kilomètres à vol d'oiseau, et la zone intermédiaire est tout entière occupée par la grande chaîne ou ses contreforts. La Salouen présente les mêmes caractères que le Mékong : vallée encaissée dominée par de hautes montagnes, nombreux rapides, très grande profondeur. Elle est cependant plus large et a en somme l'apparence d'un fleuve plus considérable; Chinois et indigènes la connaissent sous le nom de Lou-Tsé-Kiang. J'insiste sur ces deux derniers points, auxquels j'aurai à me reporter. Ses eaux, qui sont d'une couleur gris sale très particulière, ont une température de 19 degrés (un degré de moins que le Mékong). Enfin l'altitude des bords n'est que de 875 mètres, soit environ 360 mètres plus bas que le Mékong par la même latitude (1240 mètres à Fey-Long-Kiao).

De Loukou part une route qui remonte vers le nord en suivant la rive gauche de la Salouen : elle est, nous dit-on, très mauvaise, mais nous sommes trop avancés pour reculer et nous partons tête baissée dans cette direction.



FEMME LISSOU. — DESSIN D'OULEVAY.

La vallée est habitée uniquement par des Lissous, peuple tout à fait nouveau pour nous et que nous étudions avec curiosité. Grands, forts, le teint très basané, l'œil peu bridé et pas du tout arqué, l'air hardi et presque farouche, ils diffèrent totalement du type chinois et appartiennent évidemment à une grande race aborigène refoulée dans l'ouest par les conquérants. Comme je l'ai dit plus haut, ils ont dans leur langue d'assez nombreux radicaux communs avec ceux des dialectes lolos, ce qui nous fait croire qu'ils descendent du même peuple. Mais, somme toute, leurs langues et leurs coutumes diffèrent actuellement beaucoup, et cette hypothèse n'est pas une certitude. Ils n'ont pas d'écriture et ne croient pas que leurs pères en aient jamais eu. Cependant, ils ont la notion confuse qu'on peut exprimer des idées par des signes, car ils se servent de morceaux de bois qu'ils appellent *moukés* sur lesquels sont faites des encoches destinées à leur rappeler les points principaux d'un édit, d'un ordre, voire même d'un contrat de mariage. Tel est, par exemple, le mouké qu'un chef lissou envoya un jour à un de ses administrés pour lui ordonner de fournir le jour même six porteurs au Prince. Sur le côté gauche, les deux encoches voisines, de grandeur inégale, sont destinées à rappeler que l'ordre émane du Prince d'abord, du chef ensuite; l'encoche isolée se rapporte à « aujourd'hui », enfin les six

marques égales du côté droit ont trait aux six porteurs. En même temps qu'un moyen mnémotechnique, ce mouké servait à augmenter l'autorité du messager, et à faire foi. Sans parler des « tailles » dont se servent encore aujourd'hui nos boulangers, il ne faut pas remonter bien haut pour retrouver en France des coutumes analogues. Voici, en effet, un trait curieux du *Voyage aux Pyrénées*, de Taine. Chez les habitants d'une vallée des environs de Luz, dit-il, « le rôle des impositions se faisait de temps immémorial sur des morceaux de bois qu'ils appelaient *totchoux*, c'est-à-dire bâtons. Chaque commune avait son totchou, sur lequel le secrétaire faisait avec un couteau des marques dont eux seuls connaissaient la valeur. L'intendant d'Auch, qui ne se doutait pas de cet usage, ordonna en 1784 à un des employés du gouvernement de lui apporter les anciens registres; il arriva suivi de deux charretées de totchoux ».

Les Lissous sont d'habiles chasseurs, et l'estime dont un homme jouit dans sa tribu est proportionnée au nombre de bœufs sauvages qu'il a tués et dont il arbore fièrement les cornes au-dessus de la porte de sa case; ils ne voyagent jamais qu'armés jusqu'aux dents, et leurs arcs dont ils empoisonnent les flèches, leurs longs sabres recourbés, les peaux durcies au soleil dont ils se servent comme cuirasses, contribuent à leur donner l'air de gens qu'un voyageur isolé n'aimerait pas à rencontrer aux coins des nombreux bois de la région. Ces bois, qui abritent en abondance des bœufs sauvages, des ours et des antilopes, sont si touffus et couvrent des pentes si raides que les Lissous sont seuls capables d'y chasser avec succès. Avant d'entreprendre leurs expéditions, ils consultent leurs sorciers pour savoir si le sort sera pour eux; puis ils partent, au nombre de quarante ou cinquante, et lancent sur la bête signalée des chiens courants qui sont, paraît-il, remarquablement dressés; connaissant admirablement toutes les pistes et toutes les flaques d'eau de la montagne, ils savent par où l'animal sera forcé de fuir, et, se postant à l'affût aux points favorables, le criblent de flèches au passage. Il est de règle qu'un quartier de viande soit, avant le partage, remis au village le plus voisin du terrain où la chasse s'est terminée. Les fiels d'ours, médecine très estimée, les poches à muse, et les cornes tendres de jeune cerf que les Chinois emploient comme aphrodisiaques, sont mis de côté et vendus fort cher en Chine.

Les Lissous ont une horreur profonde du fumier, qu'ils regardent comme immonde, et n'engraissent jamais leurs terres : celles-ci s'appauvrissant rapidement, ils sont obligés de transporter leurs villages dans d'autres endroits, et de défricher de nouveaux terrains. Ce sont donc, en réalité, des nomades à longues périodes d'arrêt.

Ils sont aussi grands buveurs que grands chasseurs, deux qualités qui vont souvent ensemble, dit un méchant proverbe. Aux jours de liesse, jours fréquents, toute la population d'un village se réunit autour d'une grande cuve où bout le vin de riz fermenté; chacun remplit sa tasse de bambou et convie à boire avec soi la personne (homme ou femme) à qui il désire donner un témoignage d'amitié. Les deux buveurs, assis côte à côte, penchent la tête l'un vers l'autre de façon que les coins de leurs bouches se joignent; prenant alors la tasse, chacun par une de ses anses d'osier, ils l'approchent de leurs lèvres et la vident ensemble d'un trait. La politesse consiste à faire pencher le plus possible la tasse du côté de son partenaire, de façon à le faire boire davantage; si, après plusieurs rasades, on est arrivé à le faire rouler par terre, on s'est tout à fait galamment conduit.

Les femmes lissoues sont souvent jolies, et quelquefois charmantes, en dépit de leur fâcheuse habitude de fumer la pipe; costumes et ornements varient suivant les régions : les unes portent la queue à la façon des Chinois, d'autres le chignon avec une couronne de ces coquillages blancs qu'on appelle en Afrique *cauris*. Mais toutes ont une affection désordonnée pour les étoffes de couleurs vives, les grelots de cuivre et les colliers de pierres du Thibet.

Dans les mariages lissous, les fêtes prennent fin à la tombée de la nuit; les parents et amis de la mariée l'entraînent alors et vont la cacher dans un coin de forêt aux environs du village. Si le mari la trouve, — et j'imagine que tout doit être arrangé pour qu'il la trouve assez vite, — les deux époux dorment ensemble dans la campagne; au matin, ils reviennent dans leurs maisons, puis deux nuits encore vont coucher dehors. Ces trois jours écoulés,



JEUNE LISSOU, FACE. — DESSIN D'OULEVAY.



JEUNE LISSOU, PROFIL. — DESSIN D'OULEVAY.

ils reprennent la vie de tout le monde. De cette singulière coutume s'ensuit tout naturellement qu'il ne se célèbre pas de mariages dans la saison des pluies.

La route sur laquelle nous nous sommes engagés ne remonte la vallée de la Salouen que pendant une quarantaine de kilomètres, puis, à Lotsolo, elle tourne brusquement vers l'est pour repasser dans la vallée du Mékong. Nous en sommes satisfaits puisqu'elle nous conduit ainsi à poursuivre de nouveau le but primitif de notre exploration, mais les renseignements donnés par les Lissous étaient si peu clairs que nous ne nous y attendions absolument pas. Il paraît qu'au delà de Lotsolo, les Lissous de la Salouen sont très sauvages et absolument insoumis aux Chinois. Le fait, assez singulier, que la route muletière décrive un brusque crochet pour faire place à d'affreux sentiers, à peine accessibles aux piétons, s'accorde bien avec ces dires, qui nous seront plus d'une fois confirmés par la suite.

Le beau temps, exceptionnel en cette saison, dont nous jouissons depuis Ta-Li, a maintenant fait place aux pluies : elles nous gênent fort, car, depuis Loukou, les villages correspondent très mal à la longueur habituelle de nos étapes, et l'inclinaison du terrain rend le plus souvent impossible l'établissement des tentes. Nous couchons donc à ciel découvert, mais ce ciel n'est pas élément, et chaque nuit de formidables averses nous réveillent de la plus désagréable façon.

La route, mauvaise en temps ordinaire, est maintenant détestable : les éboulements et les chutes d'animaux ne se comptent plus. Un matin, — la caravane venait à peine de se mettre en marche — le mulet de tête glisse et tombe dans un ravin ; celui qui le suit a peur de passer au même endroit et se retourne brusquement contre le troisième ; du coup, ces deux animaux et le quatrième s'écroulent comme un château de cartes : pendant deux minutes, c'est une pluie de bêtes et de charges. Le désarroi est tel, que le Prince et moi mettons nous-mêmes la main à la besogne. Les bâts sont brisés, les mulets contusionnés, les charges trempées ; il faut retirer les bagages du fond du ruisseau où ils ont roulé, puis, sous une pluie battante, au milieu des ronces et des orties qui déchirent nos mains, pratiquer un sentier pour pouvoir les remonter sur la route. Vraiment le métier est rude pour nos hommes et le passage d'un col de 3 800 mètres achève de les décourager : le pittoresque des forêts et des rochers au travers desquels nous cheminons ne console pas leurs âmes prosaïques, désireuses surtout des bonnes routes et des anberges bien couvertes. A peine avons-nous atteint le Mékong à Piaotsen, que quatre de nos braves, se voyant ouverte une porte de rentrée en Chine, se hâtent de nous quitter pour la prendre. Chantsé est du nombre ; je ne le regrette guère, car l'abus de l'opium l'a tout à fait abruti. Nous trouvons à grand-peine quatre Minchias pour les remplacer, mais ils sont aussi timorés qu'inhabiles, et de ce jour l'ensemble de notre troupe ne nous inspire plus que peu de confiance.

Au delà de Piaotsen, la vallée du Mékong, que nous ne cesserons de suivre désormais, est, jusqu'à Feoumoto, d'une aridité effrayante : c'est au milieu de paysages sahariens que le fleuve déroule ces courbes incessantes qui lui ont fait donner par les Chinois le nom de Lan-Tsan-Kiang, ou « fleuve au cours sinueux ». A perte de vue s'allongent les croupes monotones des collines de terre rouge, que zèbrent des bandes d'une herbe jaune et

calcinée ; il n'y a de verdure et de fraîcheur que près du lit des torrents aux eaux claires, dont les cascades dégringolent des neiges de la grande chaîne jusqu'à la fournaise d'en bas.

Les rares habitants — Lissous et Lamasjen — disputent avec âpreté leur misérable existence à ce sol ingrat : la fortune ne leur étant pas favorable, ils l'aident volontiers, et, n'ayant pas la force de nous détrousser ouvertement d'un seul coup, ils s'appliquent à le faire en détail.

Une nuit, deux de mes valises et une caisse contenant mon théodolite sont volées à la porte même



JEUNE FILLE LISSOU. — DESSIN DE GOTORBE.



GROUPE DE FEMMES LISSOUES. — DESSIN DE J. LAVÉE.

de notre tente. Ayant pris, depuis mon aventure de Lapatchin, la précaution de garder dans les fontes de ma selle les doubles de mes cartes et observations journalières, je n'ai à déplorer la perte d'aucun document, mais le vol de mon théodolite est pour moi un malheur irréparable, et il faudra désormais me contenter de la boussole pour mes levés topographiques. A nos réclamations les habitants du village voisin opposent d'énergiques dénégations, et prétendent que ce sont des Lissous de la Salouen qui ont fait le coup; autant chercher une aiguille dans une meule de foin que le voleur dans cet amas inextricable de montagnes. N'ayant pas, comme à Lapatchin, l'appui d'un fonctionnaire chinois, et voyant que nos menaces ne nous serviraient à rien, nous reprenons notre route, le cœur gros.

Entre les 26° et 27° degrés de latitude N., la vallée du Mékong n'est habitée que par des indigènes Lissous et Lamasjen dépendant administrativement des préfets de Ly-Kiang et d'Ouïsi, qui dans chaque village désignent un notable pour représenter leur autorité. En fait, celle-ci est aussi nulle que leur protection, car les Chinois ne viennent presque jamais dans ce pays, et n'y font même aucun commerce. C'est aux environs du 27° degré que la situation des riverains du Mékong est la plus misérable. Les Lissous de la Salouen sont en effet de dangereux bandits et franchissent fréquemment la grande chaîne pour venir piller leurs voisins, dont ils ne sont séparés que par trois jours de marche; ceux-ci, moins forts, moins braves, dégénérés par leurs croisements avec des races moins guerrières, sont incapables de résister et n'échappent que par la fuite au massacre ou aux tortures d'un esclavage pire que la mort. Partout, sur notre passage, nous n'entendons parler que de maisons incendiées, de récoltes coupées sur pied, de femmes enlevées; ces malheureux nous exposent d'autant plus volontiers leurs doléances qu'ils nous prennent pour des *ta-jen* (grands hommes) envoyés par l'Empereur de Chine pour inspecter le pays et recueillir leurs plaintes, combien justifiées! Ils n'ont de repos que pendant l'hiver, qui leur apporte la protection de ses neiges; dès la fonte de celles-ci, les habitants des villages les plus exposés se hâtent vers les cols pour y planter, à fleur de terre, des bambous acérés que les herbes dissimulent, et qui feront aux pieds de leurs ennemis de cruelles blessures. Puis une sentinelle reste en permanence sur le sommet de la chaîne, et, sous la pluie, dans le froid, à 4000 mètres de haut, passe de longues journées anxieuses à surveiller le chemin qui monte de la vallée hostile. Quelle page de drame que la dégringolade éperdue de cet homme vers son village à la découverte d'une approche ennemie, la panique qui suit son arrivée, l'enlèvement hâtif des objets les plus précieux et la fuite du triste peuple vers le plus caché des replis de la montagne!

Vivant dans une perpétuelle alerte, les indigènes ne cultivent que juste ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim. Nous-mêmes avons par suite beaucoup de peine à vivre sur le pays et sommes souvent forcés d'user d'un peu de violence pour nous procurer le riz ou le maïs nécessaires. Dans ce cas, je me charge généralement de la chose, et, suivi de trois ou quatre hommes armés, parmi lesquels sont toujours Joseph et mon fidèle Fa, je me rends chez le maire, que j'oblige à me suivre, à moins qu'il n'ait pris les devants en filant dans la brousse avec sa famille. La nuit tombée, nous nous dirigeons furtivement vers les maisons les moins pauvres, ou du moins celles que le maire désigne comme telles ; brusquement nous poussons une porte et nous sommes en face d'un tableau que Jacques Callot eût trouvé digne de son crayon ; dans une cabane enfumée, accroupis autour d'un maigre feu, se serrent frileusement une dizaine d'individus de tout âge, les uns vêtus de haillons sordides, les autres à peu près nus ; à notre arrivée les jeunes femmes s'enfuient en criant, tandis que les hommes gardent un silence résigné et que les vieilles ménagères se traînent à nos pieds en pleurant pour nous empêcher de fouiller dans les coffres et d'enfourer le grain dans les sacs apportés à cet effet. Sans s'émouvoir, mes hommes mesurent méthodiquement la contribution fixée, la paient un bon prix, et sortent laissant les propriétaires plus ou moins satisfaits : plutôt moins que plus, car ils croient que notre argent se changera en feuilles dès que nous aurons le dos tourné. Il faut bien nous avouer aussi que cet argent ne représente pas à leurs yeux une valeur égale à celle de leur riz, qu'ils ne peuvent remplacer qu'en allant le chercher dans de gros villages, rares et en général fort éloignés. Nous évitons autant que possible d'employer ces procédés, d'autant plus qu'il serait imprudent

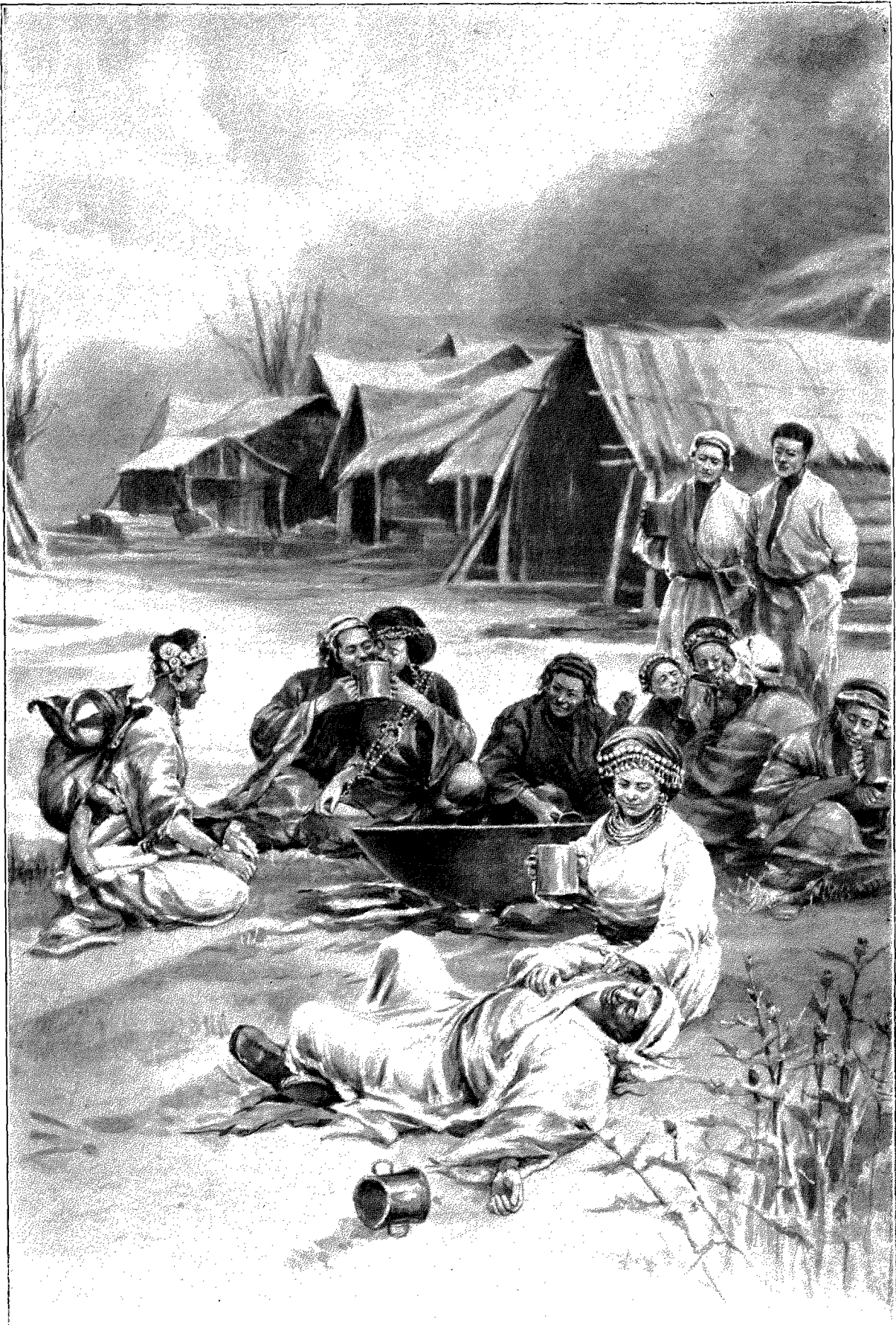
de pousser les indigènes à bout ; pourtant il faut vivre.

De tous les villages de la vallée, celui d'Inchouan, bien qu'assez gros, est certainement le plus délabré, mais, cette fois, les Lissons de la Salouen y sont pour peu de chose. Il y a quelques années, le maire d'Inchouan fit mettre à mort plusieurs habitants pour se rendre maître de leurs biens. Un sous-préfet de l'arrondissement de Ly-Kiang, instruit de ces crimes, vint pour les châtier, mais fut repoussé avec perte et, par surcroît, battu et volé. Le préfet de Ly-Kiang vint alors en personne avec plus de cent soldats, s'empara du maire et le fit exécuter. Puis, pour rentrer dans ses frais de déplacement, il resta trois mois dans le pays avec sa troupe ; celle-ci consumma, sans bourse délier, tant de riz, de cochons et de volailles, que les habitants ne s'en relèveront pas de longtemps. Ce n'est pas en France seulement que la justice coûte cher, et les gens d'Inchouan ne réclameront pas de si tôt la protection des juges chinois.

Un soir nous campons



CHUTE DES MULETS (PAGE 220). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.



LISSEUS BUVANT. — UN « MOUKÉ ». — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

à la nuit close près du village de Toti et, bientôt après, nous entendons le son trois fois répété d'une corne; notre interprète lissou, qui est loin d'être téméraire, affirme qu'il reconnaît là le son de la trompe de guerre, auquel, suivant lui, tous les Lissous du voisinage vont se réunir pour nous attaquer. Afin de rassurer nos hommes, qu'effraie surtout la vue de nombreux feux qui s'allument dans la montagne, nous faisons charger tous les fusils, et ne dormons que d'un œil. Pourtant la nuit se passe fort tranquille, et au matin, les gens du village viennent nous dire qu'ils avaient eu grand peur en nous voyant arriver la veille au soir, et nous installer près d'eux sans leur rien dire : ils avaient sonné de la trompe pour que chacun fût averti de se tenir sur ses gardes. Ceci me rappelle la scène des *Cloches de Corneville* où Grenicheux, Serpolette et le Bailli ont tous les trois réciproquement peur de leurs ombres.

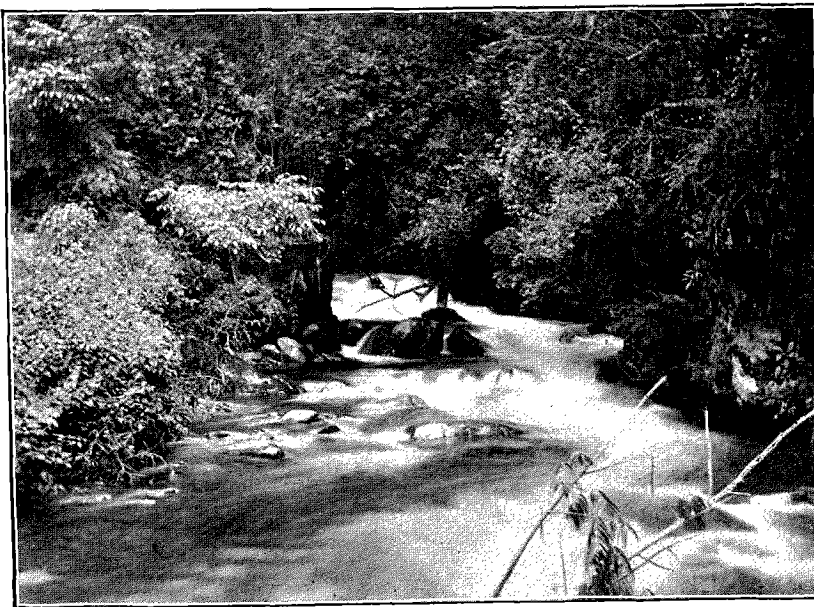
Les Lamasjen, ainsi que les Petseujen, qui en diffèrent très peu, ne sont autre chose qu'une variété de la race Minchia; pourtant nos Minchias de Piaotsen les comprennent assez difficilement. Ils sont fourbes, voleurs, et méprisés de tous pour leur lâcheté; au point de vue moral, ils occupent assurément le dernier degré de l'échelle, car ils n'ont aucune religion, et pas même le soupçon qu'on puisse en avoir une. Interrogés et poussés à fond sur ce sujet, les habitants de Tsiten nous répondent : « Vous moquez-vous de nous en nous demandant si nous croyons qu'il y ait une autre vie après celle-ci? Comment un mort peut-il se relever et aller ailleurs? Nous savons bien qu'il ne peut plus bouger. » Leur conception de l'au delà ne va pas plus loin. Nous avons cependant trouvé quelques villages plus avancés, où l'on admettait qu'un esprit gouverne toutes les montagnes et conserve les corps s'ils sont enterrés sous des pierres.

Les connaissances musicales de ces sauvages sont également très bornées : les Petseujen ne chantent absolument qu'un seul air, de trois mesures à peine : chaque note est accompagnée d'un trille que les chanteurs prolongent le plus longtemps possible en se bouchant les oreilles, comme s'ils redoutaient de s'entendre eux-mêmes. Bien que la mélodie ne soit pas sans caractère, ce répertoire musical manque de variété, et la persistance avec laquelle ils le lancent du matin au soir à tous les échos du pays en fait bientôt une insupportable obsession. A l'inverse des Chinois, qui ne dansent jamais, tous ces peuples indigènes ont des danses caractéristiques qu'ils exécutent volontiers devant nous en les accompagnant de larges rasades. Chez les Lissous, l'orchestre se compose tantôt de vieilles guitares chinoises, tantôt de lames de fer ou de bambous que l'on fait vibrer entre les lèvres; il est tenu par trois ou quatre premiers sujets qui se placent au centre d'une cour et, sans cesser de jouer, exécutent des pas trop bizarres et trop variés pour que j'essaie de les décrire. Autour d'eux, hommes et femmes, formant la ronde, tournent en avançant et reculant alternativement, sautant d'un pied sur l'autre, et, à intervalles réguliers, frappant fortement la terre du pied droit.

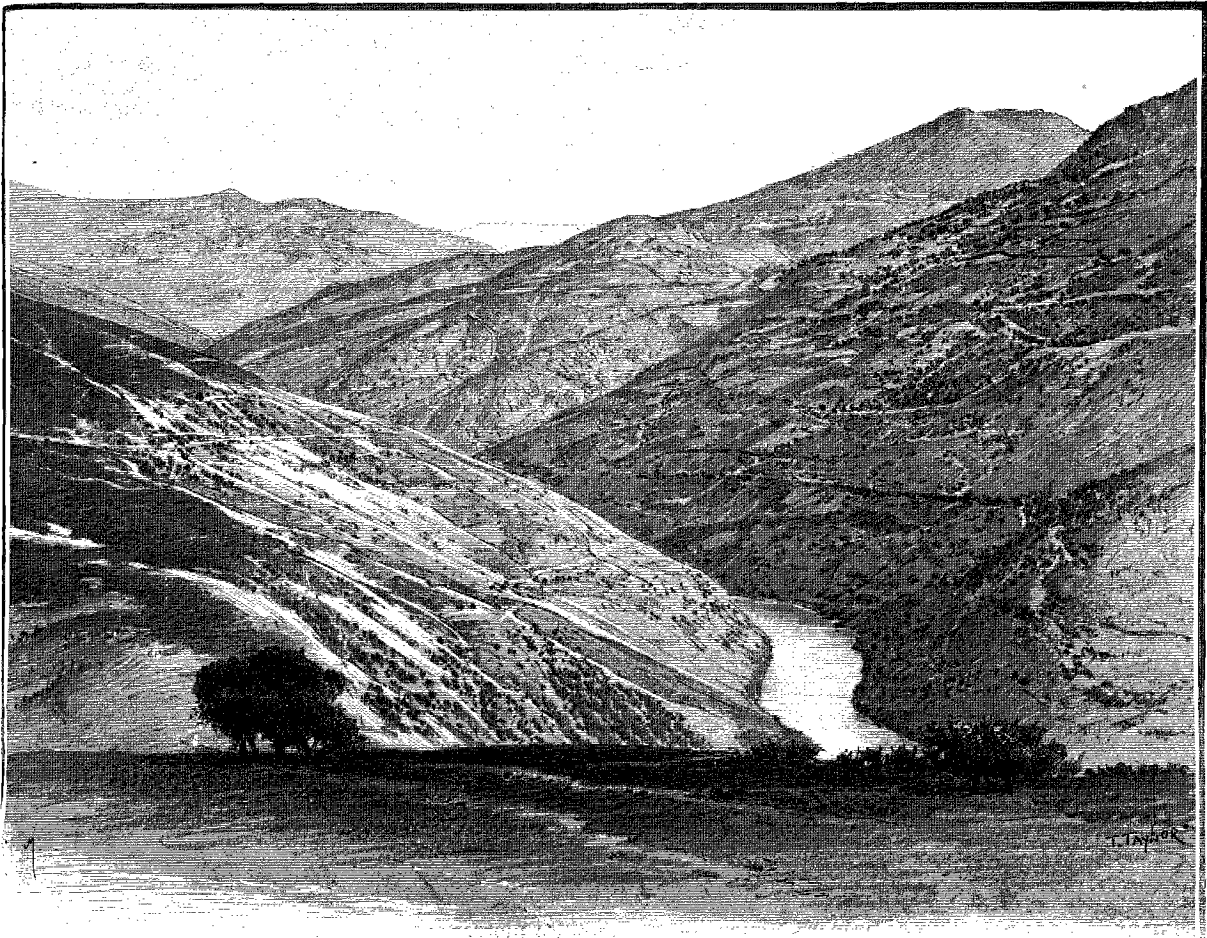
Les Lissous croient à l'existence d'esprits bons et mauvais dont le culte leur est enseigné par des sorciers ou *toumpas* et qui ont sur eux beaucoup d'influence. Au village de Loza nous assistons à une cérémonie curieuse dont les principaux rites sont communs à toutes celles qui se célèbrent chez eux.

Une vieille femme, malade, veut apaiser l'Esprit de la terre qu'elle croit avoir offensé et qui se venge. Pour cela, elle a construit avec quelques bambous un petit treillage sous lequel sont disposées des coupes contenant du thé, du riz, des herbes, de l'eau-de-vie, etc.; au centre est une petite statuette en bois grossièrement sculpté

représentant l'Esprit de la terre. En face de l'édifice prennent place la vieille femme, son mari et le *toumpa* du village; celui-ci, tenant entre ses mains le poulet du sacrifice, supplie l'esprit de sortir du corps de la malade pour venir prendre part au festin qui l'attend. L'incantation, fort longue, est chantée sur un ton rapide et très bas, dont la monotonie est coupée régulièrement par une note plus haute et plus forte; à l'issue de ces prières, le poulet est égorgé; on barbouille de son sang la figure de bois, et l'on colle de petites plumes sur la bouche et les yeux, ainsi que sur tous les barreaux du treillage. L'esprit doit alors venir dans la maison qui lui est préparée, y prendre son repas, et se retirer apaisé. En attendant, la famille



TORRENT AFFLUENT DU MÉRONG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



DANS LA VALLÉE SUPÉRIEURE DU MÉKONG. — DESSIN DE TAYLOR.

lissou et le toumpa, gens pieux, mais pratiques, font cuire le poulet et le mangent; le déjeuner constitue les seuls honoraires du médecin-sorcier.

La route que nous suivons, sur la rive droite du Mékong, est détestable, et pendant près de deux mois nos muletiers se transforment en terrassiers, passant la moitié des journées à faire sauter des rochers, remblayer le chemin, réparer des ponts qui menacent ruine. Nous n'en viendrions même pas à bout sans le concours des Lissous, que nous louons de village en village pour nous aider dans ces travaux. En beaucoup d'endroits, la route est si étroite que les mulets chargés n'y peuvent passer; si le voisinage d'un précipice ou la dureté du roc empêchent de l'élargir, nos huit hommes sont alors obligés de porter au delà du mauvais passage 1200 à 1500 kilos de bagages. On conçoit que, dans ces conditions, nous n'avancions que bien lentement; de plus, les ponts faisant, la plupart du temps, défaut, chaque torrent nous oblige à le remonter très loin et très haut pour trouver un gué; dans toute cette partie de notre voyage, étant sur pied du matin au soir, nous n'avons fait qu'une moyenne journalière de 5 kilomètres à vol d'oiseau. Chaque jour on nous dit que nous ne pourrions aller plus loin, que des obstacles insurmontables vont se présenter, et que, chose parfois vraie, la route fait complètement défaut au delà de tel point. « Nous le verrons », répondons-nous invariablement, et continuons d'avancer, mais au prix de quels efforts, de quelle patience! Notre brave makoteu, épuisé par le rude labeur qu'il a fourni, travaillant, à lui seul, plus que tous ses hommes, tombe malade d'une grosse fièvre continue. Les Lissous ne manquent pas de dire qu'en frappant avec son pic sur les pierres du chemin, il a gravement offensé l'Esprit de la Montagne, et lui persuadent que le sacrifice d'un petit cochon s'impose. Il en coûte deux taëls au makoteu, qui, par le plus grand des hasards, se trouve guéri le jour même, et conçoit dès lors une grande estime pour les Toumpas.

Tant bien que mal, nous arrivons le 4 août à Fong-Chouan, gros village entouré de rizières, dans un élargissement de la vallée dû à une double boucle du fleuve; sur l'autre rive se trouve Oueï-Ten, d'une importance à peu près égale. Il y a bien longtemps que nous n'avons traversé d'aussi grands centres : cela tombe à propos pour nos sacs de provisions, qui sonnent singulièrement creux.

Le 11, nous sommes à Into, en face de Hsiao-Ouïsi. Là nous sortons des pays inconnus pour entrer dans une région déjà explorée par les missionnaires français et le voyageur anglais Cooper. Notre exploration du Mékong

est ainsi heureusement terminée, et le grand fleuve est maintenant entièrement connu, sauf entre Tsiamdo et ses sources, dans une partie du Thibet qui ne peut rentrer dans le cadre de notre voyage. Hsiao-Ouïsi est la résidence d'un Père français de la Mission du Thibet; celle-ci ne comprend actuellement que la vallée du Mékong, de Ouï-Si-Fou à Yerkalo, et les environs de Ta-Tsien-Lou, ville du Se-Tchouen où siège l'évêque.

Le Père Tintet nous reçoit à bras ouverts; l'arrivée de compatriotes lui cause d'autant plus de joie qu'il vient de passer par une rude épreuve : depuis un an il était à Ouïsi, donnant ses soins au père Goutelle, doyen de la Mission, et, le mois dernier, celui-ci s'est éteint après une longue et cruelle agonie. L'hostilité des Chinois ayant toujours empêché la Mission de posséder à Ouïsi le moindre coin de terre, les deux Pères vivaient dans une petite salle au premier étage d'une maison de chrétiens : chapelle, confessionnal, cuisine, salle à manger, chambre à coucher, tout tenait dans quelques mètres carrés, que diminuait encore le trou béant par où passait l'échelle servant d'escalier. De quelle trempe sont donc faites les âmes de ces hommes, pour qu'ils acceptent sans regrets de vivre, souffrir et mourir en de tels lieux !

Il y a quelques années, le Père Tintet, en faisant une tournée entre Ta-Li et Têng-Yueh, faillit être assassiné dans une auberge près de Yung-Ping. Au moment de se coucher, il entendit un soir deux Chinois, employés d'un prétoire, discuter s'ils allaient ou non entrer chez lui et le tuer. Par une fente de sa porte, il les voyait armés de leurs coutelas, et sur le point de s'élancer; enfin l'avis du plus prudent prévalut, et les assassins convinrent de remettre leur projet à un autre moment où ils seraient plus assurés de l'impunité. Le Père put leur échapper en partant à 2 heures du matin et en brûlant les étapes jusqu'à Têng-Yueh. Mais, à son retour, ces deux hommes, se doutant qu'il avait entendu leur conversation, et craignant qu'il ne les dénonçât, réussirent à s'introduire furtivement dans une auberge où il était descendu et jetèrent du poison dans sa théière. Une demi-heure après avoir bu son thé, le Père fut pris de coliques atroces et put, à grand'peine, arriver à Yung-Ping, où il resta pendant trois semaines entre la vie et la mort.

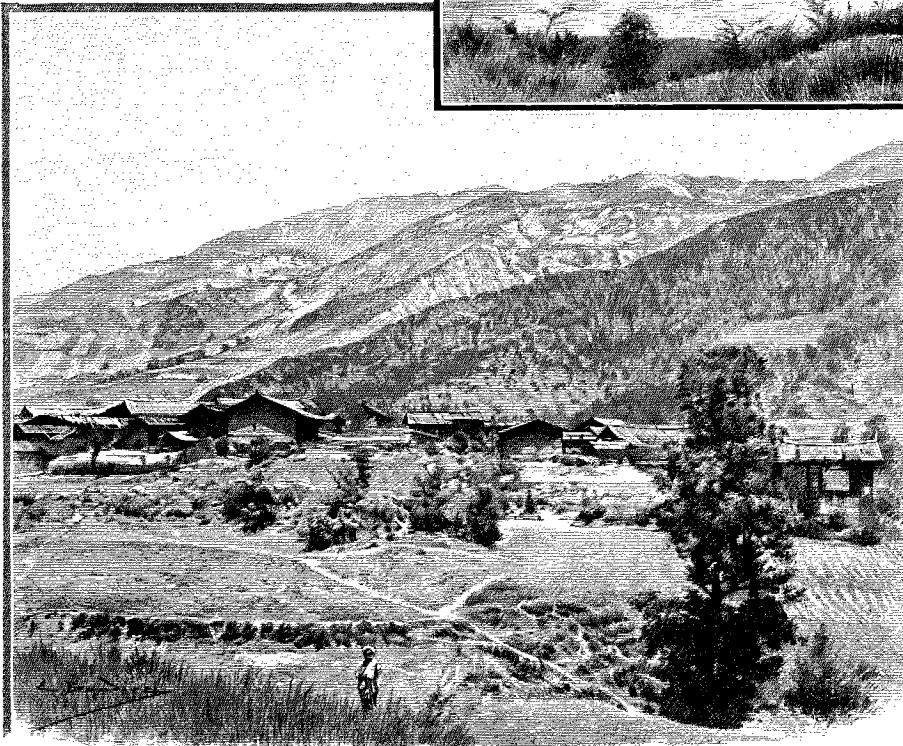
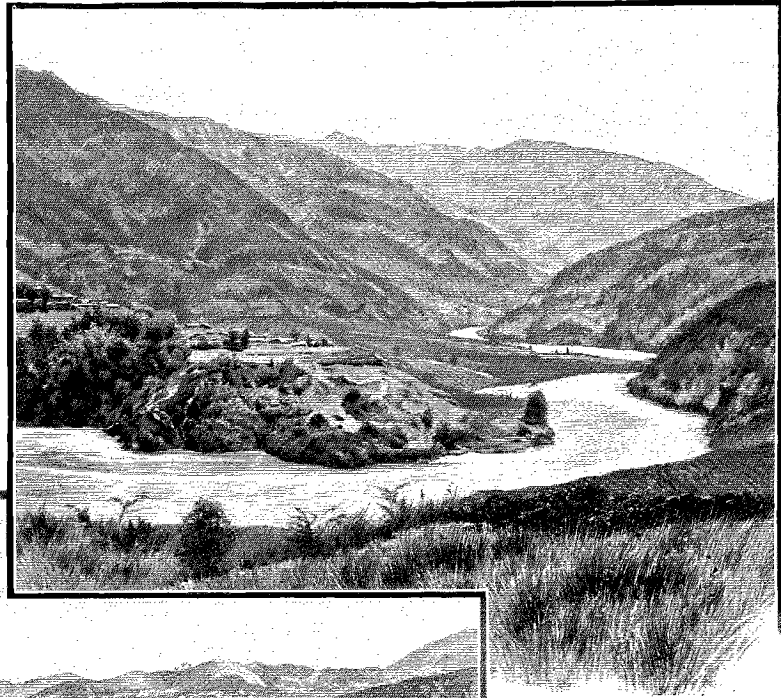
Une lettre qu'un courrier spécial a apportée de Ta-Li par la route directe apprend ici à Joseph le décès de son fils unique. Sa femme le supplie de revenir; mais, après un combat intérieur bien court, le brave garçon nous déclare qu'il ne veut pas nous mettre dans l'embarras en nous quittant, et qu'il nous suivra aveuglément jusqu'au bout : « A la volonté de Dieu ! dit-il, je peux mourir aussi, mais s'il le veut, ce sera bien ».

Deux jours plus tard, au delà de Haiwa, une grosse pierre roule sur le chemin que suit la caravane et passe à un mètre de M. Briffaut; une heure plus tard, à mon passage, un énorme quartier de roc manque de précipiter Fa dans le Mékong. Celui-ci, levant la tête, aperçoit, cachés derrière des broussailles, à une assez grande hauteur, deux Lissous dont l'un se prépare à faire rouler une autre pierre; il leur tire un coup de fusil qui les met en fuite, sans malheureusement les atteindre. Cette agression nous étonne fort, car, dans cette partie de la vallée, beaucoup plus tranquille et plus riche que les pays d'où nous sortons, les sauvages, d'ailleurs très doux, sont soumis aux Chinois d'une façon effective. De plus, nous avons maintenant dépassé la zone dans laquelle les Lissous de la Salouen sont dangereux. Cet attentat isolé, n'ayant évidemment pas le vol pour motif, a tout l'air d'avoir été ordonné par quelqu'un. Par qui ? C'est un mystère dont nous n'aurons jamais la clef.

A Halo, la route de la rive droite cesse brusquement, et nous nous trouvons en présence de hautes falaises de rochers à travers lesquelles nous ne pouvons songer à pratiquer un chemin. Il nous faut donc, de toute nécessité, traverser le Mékong pour gagner la grande route de la rive gauche : ce n'est ni sans peine ni sans danger, car les troncs d'arbres creusés servant de pirogues sont bien frêles, et les eaux d'une profondeur, d'une rapidité effrayantes. Toute chute, tout défaut de manœuvre, entraîneraient la mort immédiate et sans secours possible. Le passage dure près de trois jours : ce n'est que grâce à une forte récompense et à l'appui d'un chef que les Lamasjen ont consenti à s'en charger, car, en cette saison des hautes eaux, nul ne traverse ordinairement le fleuve. Une fois convaincus de l'habileté des bateliers, le Prince et moi laissons à Briffaut la surveillance de la fin de l'opération, et prenons les devants pour arriver plus vite à la Mission de Tsékou. Le soir même, nous couchons à la lamaserie thibétaine de Kampou, dont les habitants, appartenant à la secte des lamas rouges qui n'est pas soumise à Lhassa, nous font un aimable accueil. La chapelle, d'architecture chinoise, est jolie et bien décorée; chaque lama a, pour lui-même et les deux disciples qu'il instruit, la jouissance d'une petite maison fort propre et d'un jardin. Une belle forêt de pins entoure la lamaserie, qui s'élève à une grande hauteur au-dessus du Mékong, en dehors de la grande route; en face, sur l'autre rive, la vue découvre un vaste cirque de montagnes boisées, de la masse desquels jaillit çà et là quelque pic majestueux. Le site est sauvage, pittoresque, l'endroit retiré et bien choisi pour un couvent : en somme on doit vivre heureux là.

La nuit venue, les lamas font le Ho-Pa-Tsié, littéralement « fête du feu de bois », célébrée ces jours-ci par tous les Thibétains, Chinois, Mossos et Minchias du Yun-Nan. Sur l'esplanade gazonnée qui s'étend devant le couvent, on plante un mât portant à son extrémité un bouquet de fougères et de branchages, auquel on vient de mettre le feu; puis moines et moineillons tournent autour, sifflant de toutes leurs forces pour faire venir un vent qui attise la flamme. Celle-ci monte haut et droit dans les airs : c'est un signe que les récoltes de l'année seront bonnes. Aussi les lamas enchantés se mettent-ils à jouer et à courir avec une gaité inconnue des Chinois. Une dizaine d'entre eux forment un « monôme », et un onzième cherche à attraper le dernier de la file sans être lui-même

atteint par le premier. Naturellement la file fait des courbes continues en serpentant d'après les feintes du coureur. A la fin, celui-ci est pris et roule par terre en se débattant; tous font de même : ce sont alors des cris et des rires sans fin. Apercevant une femme près des joueurs, nous demandons à un lama comment il se fait qu'elle soit là; celui-ci, très ennuyé, répond que c'est une villageoise des environs, venue pour voir le Ho-Pa-Tsié, et ajoute qu'il serait très mauvais de raconter qu'il y a des femmes dans la lamaserie. Nous



OUÏTEN ET FONG-CHOUEN (PAGE 225). — DESSIN DE BOUDIER.

n'insistons donc pas.

Le lendemain, nous rendons visite, en passant, au chef Mossos de Yetché, que l'on appelle le Yetché-Mokoua. Il y a deux cents ans, le royaume des Mossos, avec Ly-Kiang pour capitale, s'étendait sur tout le nord-ouest du Yun-Nan et une partie du Thibet oriental. Les Thibétains prirent le Tsarong et la province de Kiang-Ka dans une guerre fameuse qui a inspiré leur principal poème héroïque, le *Ke-*

ser. Les Chinois, sous l'empereur Kang-Hi, se rendirent maîtres du reste. Maintenant, les Mossos, déchus et fort diminués, n'habitent plus que les vallées du Yang-Tsé-Kiang et du Mékong, entre Ly-Kiang et Tsékou; vingt à vingt-cinq chefs les gouvernent, mais les Chinois éparpillés parmi eux n'en dépendent pas et n'obéissent qu'à des mandarins de leur race qui portent le titre spécial de *Ketchan*. De tous ces chefs, le Yetché-Mokoua est, de beaucoup, le plus puissant. C'est un homme de trente à trente-cinq ans, grand, mince, au teint très bronzé, à la physionomie ouverte et fière. Nous savons qu'il a été d'un grand secours aux Pères de Tsékou pendant une persécution thibétaine et qu'il les a recueillis, eux et leurs chrétiens, en disant : « J'étais votre ami dans la prospérité; je dois le rester dans l'adversité ». Nous le félicitons de sa belle conduite et échangeons avec lui des présents. Il insiste vivement pour que nous couchions dans sa maison qui, en réalité très confortable, est un vrai palais pour le pays.

Son pouvoir s'étend sur les sauvages Lissous et Loutsés d'une partie des vallées de la Salouen et du Kiou-Kiang, fleuve que nous reconnaitrons plus tard être la source orientale de l'Irraouaddi. D'ici peu de jours, plus d'un million de ces indigènes viendront, comme tous les ans à l'époque du Ho-Pa-Tsié, lui porter, à raison d'un taël environ par tête, leur tribut en nature sous forme de cire, muse, poudre d'or, plantes médicinales, etc. En revanche, il leur donne à chacun un morceau de viande, un bol de riz et une tasse d'eau de vie; quinze bœufs suf-

fisent à peine à ces fêtes, au cours desquelles les sauvages exécutent devant lui des danses et des chants, comme pour l'adorer. Ce tribut lui constitue un revenu annuel d'environ 1 500 taëls, sur lesquels il ne paye au préfet de Ouïsi qu'une redevance de 50 taëls en signe de vasselage. Il peut, sans donner d'autre salaire que la nourriture, faire bâtir ses maisons et cultiver ses terres; de plus, il a, tous les trois ans, le droit d'aller visiter les pâturages des pays qu'il domine et de prendre un mouton dans chacun; il fait ensuite tuer tous ces animaux et les partage entre ses sujets, mais ceux-ci doivent lui donner une livre de riz par livre de viande reçue. Autrefois, les gens de la vallée du Kion-Kiang devaient chaque année lui fournir un esclave. Actuellement cette coutume est abolie, mais, pour en conserver au moins la forme et une partie de la valeur, ils lui remettent à la place une statue en cire de la grandeur d'un enfant de douze ans.

Les Mossos s'appellent *Nachis* dans leur propre langue, dont les sons sont rudes et la prononciation difficile : la plupart des mots ont quatre ou cinq syllabes, à l'inverse de la langue chinoise qui est, comme on le sait, monosyllabique. De même que les Lolos, ils ont des livres anciens que leurs sorciers sont seuls à comprendre et qui traitent généralement de la création du monde, du premier homme, etc. Ce ne sont ni des lettres, ni des caractères, mais de grossiers dessins hiéroglyphiques groupés, comme un rébus, dans un carré qui signifie toute une phrase, les mêmes choses étant toujours représentées par les mêmes dessins. Régulièrement, la première page signifie en substance ceci : « Au commencement du monde, ne rien voir; puis le Toumpa venir, voir et dire ». D'après eux, l'inventeur de leurs hiéroglyphes serait un sorcier du nom de Modjeu, qui aurait vécu peu d'années après la création du premier homme.

Au gros village de Dékou, situé à une heure de marche de Yetché, nous assistons à une curieuse cérémonie, qui est, paraît-il, de règle à l'époque du Ho-Pa-Tsié. Deux Toumpas, coiffés de mitres en carton rouge, passent successivement dans toutes les maisons. Une bande d'enfants, barbouillés de farine, les accompagne, les uns portant des torches, les autres jouant des cymbales, tous faisant un bruit assourdissant. Après avoir exécuté dans la cour une danse avec force contorsions épileptiques des bras et du buste, ils entrent dans la chambre principale, boivent un peu d'eau-de-vie et en répandent quelques gouttes sur le plancher. Ils profèrent alors des formules d'exorcismes pour forcer les mauvais esprits à sortir de la chambre, et engager les bons à y entrer; après chacune de leurs phrases, les enfants poussent en chœur des cris pour répondre à la place des esprits : « Nous sortons », ou « nous venons ». La cérémonie finie, le cortège passe à une autre maison, accompagné d'un redoublement de tapage.

Pour compléter ces détails sur les Mossos, citons un proverbe qui donne une idée de leur fourberie et de leur astuce légendaires dans ce pays : « Il faut trois Chinois pour tromper un Thibétain, et trois Thibétains pour tromper un Mosso ».

Le 19 août, nous arrivons à Tsékou, où nous reçoivent avec joie les Pères Soulié et Dubernard; au nord de ce point, la population est entièrement thibétaine et nous sommes au seuil de la « Terre des Lamas »; là s'arrêtent toutes les tribus indigènes dont j'ai parlé jusqu'ici.

(A suivre.)

ÉMILE ROUX.



JEUNE FEMME LISSOU ET SES ENFANTS. — DESSIN D'OULEVAY



MA PETITE TROUPE DU VOYAGE D'ATENTSÉ. — DESSIN DE J. LAVÉE.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI¹, D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE, PAR M. E. ROUX, ENSEIGNE DE VAISSEAU.

QUATRIÈME PARTIE : DE TSÉKOU A ATENTSÉ.

Voyage à Atentsé. — Le pèlerinage du Bokerta. — Rôle des lamas au Thibet. — Intérêt de la Chine à dominer le Thibet et à en écarter les étrangers. — La société secrète des Kiang-Fou. — Ponts de corde. — La mission du Thibet.



FEMME THIBÉTAINE. — DESSIN DE GOTORBE.

Dès le lendemain de son arrivée à Tsékou, le prince tombe malade d'une bronchite compliquée de fièvre. C'est peut-être la suite d'un bain pris trois jours avant dans les eaux trop froides du Mékong, peut-être aussi la résultante de toutes les fatigues endurées depuis Ta-Li. Il est obligé de passer toutes les nuits dans un fauteuil, et, dès qu'il se couche, est secoué par de terribles crises de toux. Son état de santé nécessitant un sérieux repos, j'en profite pour pousser, seul avec Joseph et Fa, jusqu'à la ville thibétaine d'Atentsé. En dehors de l'intérêt personnel que m'offre ce voyage, je pourrai ainsi relier mes cartes à celles d'un voyageur anglais, le capitaine Gill, et me rendre compte de l'exactitude de mon itinéraire estimé depuis le vol de mon théodolite.

La route d'Atentsé suit presque continuellement une longue gorge au fond de laquelle coule le Mékong, enserré entre de gigantesques falaises. De Latsa à Itsi, l'œil ne distingue que des rochers, dont pas un brin de verdure ne vient rompre la sombre monotonie. Nous suivons un étroit

sentier sans parapet, taillé dans la pierre glissante, et surplombant de plus de 100 mètres l'effrayant abîme au fond duquel tourbillonnent les eaux mugissantes du fleuve. De temps à autre, mon guide pousse de longs cris aigus qui dominent la grande voix des rapides, et que l'écho renvoie dans les mille replis des gorges : cet appel

1. Suite. Voyez p. 193, 205 et 217.

est destiné à prévenir les voyageurs venant en sens contraire qu'ils aient à se ranger dans les garages ménagés de distance en distance; si, malgré cette précaution, deux caravanes se rencontrent nez à nez, il est de règle que celle qui compte le moins d'animaux recule jusqu'au dernier garage; s'il y a des entêtés récalcitrants, le sabre décide souvent du droit de passage, car les Thibétains ont la tête près du bonnet, et il n'est ni long ni difficile de pousser un homme au Mékong. Seuls les lamas ne cèdent la place à personne. Un proverbe thibétain consacre ainsi cette habitude. « Deux sortes d'animaux ne se dérangent jamais : les ânes et les lamas ». Parfois les gorges s'ouvrent pour donner passage à des affluents dont les vallées s'élargissent et forment de petits plateaux un peu au-dessus de l'embouchure : là se nichent quelques villages ombragés par de vieux chênes, oasis verdoyantes au milieu du désert de roc qui, de toutes parts, les entoure.

A Gotra, nous franchissons le Mékong par un pont de corde. Je passe après Joseph et Fa, laissant sur l'autre rive les mulets et mon chien Pineau, fidèle compagnon de route depuis Mongtsé. Le pauvre animal se met à pousser des cris lamentables en voyant qu'il ne peut me rejoindre; lorsque à son tour ma mule est lancée sur la corde, il se croit décidément abandonné et se jette à la nage. Aussitôt le courant l'entraîne : je le vois se débattre au milieu des vagues écumantes qui, en quelques minutes, l'emportent hors de vue. J'attends pendant trois heures le retour des hommes que j'ai envoyés fouiller les berges à plusieurs kilomètres en aval : ils reviennent n'ayant rien trouvé. Et je reprends ma route les larmes aux yeux; en France, pour beaucoup, la mort d'un chien est déjà une tristesse, mais dans ces durs pays, où l'on est sevré de toute affection, c'est un gros chagrin.

Au delà de Gonja, nous distinguons, par-dessus les falaises de la rive droite, les trois pics du Dokerla entourés d'une superbe ceinture de glaciers; cette montagne, qui a près de 6 000 mètres de haut, est considérée comme sacrée par les Thibétains. Tous les ans, des pèlerins viennent y faire leurs dévotions; mais, d'après le cycle du Kiatsé, nous sommes dans l'année du mouton, qui est regardée comme la plus sainte; elle ne se reproduit que tous les douze ans, puisque, à l'imitation du zodiaque, il y a dans le cycle douze noms d'animaux affectés successivement à chaque année. Aussi les fidèles vont-ils affluer; déjà j'en rencontre beaucoup sur la route : ce sont ceux des provinces voisines, le Tsarong et le Kientchan; dans deux mois viendront, beaucoup plus nombreux, des gens de toutes les parties du Thibet, et même de plus loin que Lhassa, ce qui les oblige à un voyage de six mois. Le pèlerinage consiste à faire le tour du sommet en franchissant par deux cols de 4 000 mètres la grande chaîne qui sépare le Mékong de la Salouen. Il efface tous les péchés passés; les animaux porteurs de bagages qui font, à la suite de leurs maîtres, le tour du Dokerla, sont eux-mêmes déclarés *tseler* ou sacrés, ne peuvent être tués, et doivent être traités avec soin jusqu'à leur mort. Les pèlerins qui traversent la chaîne lorsque la saison est trop avancée sont fréquemment surpris par les neiges, perdent la route, et meurent de froid. Dès que les neiges commencent à fondre, les gens de Londjré, village voisin d'un des cols, vont fouiller la montagne pour ramasser les bijoux et les vêtements qu'ils trouvent sur les cadavres. Ce droit, analogue au « droit de bris » du moyen âge, constitue, paraît-il, le principal revenu de la commune.

A chaque pas je trouve des signes évidents de l'extrême dévotion des Thibétains. Je ne rencontre pas un piéton qui, tout en cheminant, ne fasse tourner sans relâche son moulin à prières, et ne répète ainsi des milliers de fois la fameuse formule. « *Om mané padmi oum* », que l'on peut grossièrement traduire par « Dieu, reçois ma prière »; on sait, en effet, que chaque mouvement de rotation équivaut à la diction entière des litanies inscrites sur le morceau de parchemin qui entoure l'axe; il faut toutefois tenir son esprit fixé sur des choses saintes. L'inscription sacrée se retrouve partout : des cordes de bambou jetées au-dessus des torrents, des mâts élevés ou *ladars* plantés devant chaque maison, supportent en nombre infini des lambeaux de papier, qui redisent la prière autant de fois que le vent leur communique de mouvements. J'ai vu près d'Atentsé d'énormes moulins, semblables en principe à l'instrument portatif, tournant indéfiniment sous l'action d'une chute d'eau. A chaque carrefour, enfin, se dressent des tas de pierres gravées, ou *dobong*, dont les voyageurs pieux grossissent journellement le nombre, et que l'on doit toujours laisser sur sa droite.

Trois jours après mon départ de Tsékou, j'arrive à Atentsé, dont les toits plats, si différents des toits chinois, suffiraient à me prouver que je suis maintenant en plein Thibet. Dès mon entrée je suis insulté et menacé par un groupe de lamas, qui dansent autour de moi en poussant le cri de guerre; l'intervention du *tsong-nyé*, petit mandarin militaire chinois, arrive à temps pour éviter que les choses ne se gâtent complètement. Mais, pendant mon séjour, d'ailleurs court, j'ai toute la journée sous mes fenêtres une foule curieuse et malveillante qui épie le moindre de mes mouvements : il faut me barricader pour l'empêcher d'envahir mon escalier et même ma chambre.

Atentsé est un gros bourg, d'environ 2 000 habitants, situé à l'altitude élevée de 3 360 mètres, tout en haut de la vallée d'un petit affluent du Mékong. Il y fait très frais, même en cette fin d'août; par un temps superbe, j'enregistre 9 et 20 degrés comme températures minima et maxima. Malgré la petitesse de la ville, Atentsé est un centre d'échange important et un carrefour où se croisent les routes de Ta-Li, du Tsarong, de Lhassa, de Batang et de Ta-Tsien-Lou. La population est thibétaine, mais tout le commerce est entre les mains de quelques gros marchands chinois qui troquent avec grand profit les toiles bleues, le fil, le thé et le tabac de Chine contre les lainages, les peaux, la cire, le miel et le musc du Thibet. Au point de vue politique, Atentsé est sous

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI.

la complète dépendance de sa lamaserie, qui renferme plus de cent moines de la secte jaune, soumise à Lhassa; c'est grâce à leur puissante hostilité que la mission catholique, pillée et incendiée en 1887, n'a pu être encore relevée, et que les indemnités accordées par le gouvernement chinois sont restées impayées. C'est ainsi que les choses se passent toujours dans ces régions situées à l'extrémité de l'Empire; le décret que notre Ministre obtient à grand'peine à Pékin n'arrive que trois mois après à la capitale de la province; le vice-roi le transmet à un préfet qui l'envoie à un sous-préfet, etc.; le dernier magistrat chargé d'exécuter l'ordre a toujours les mains plus ou moins liées par des influences locales, qui lui font différer une justice qu'il n'est que trop disposé à ne pas rendre: des difficultés sont suscitées, transmises en haut lieu, et occasionnent d'interminables allées et venues de courriers; bref, les années se passent sans que nos nationaux obtiennent la moindre réparation, et le tour est joué.

La lamaserie d'Atentsé, qui est particulièrement riche, possède une grande partie des terres avoisinantes dont les villages lui servent un fort revenu; il faut de plus lui payer un droit pour construire une maison et ensevelir un mort, car, d'après les rites de la géomancie, l'emplacement et l'orientation de chaque maison, de chaque tombeau, doivent être déterminés par les lamas. Mais l'usure est leur principale source de profits; aussi les gens dans la misère ne s'adressent-ils à eux que lorsqu'ils ont en vain frappé à toutes les autres portes. L'intérêt exigé est de 30 pour 100 tous les dix mois: encore l'emprunteur ne touche-t-il que les neuf dixièmes de la somme prêtée sur le papier. Les lamas laissent accumuler longtemps les intérêts sans rien réclamer, puis, choisissant le moment où la situation de leur débiteur est la plus embarrassée, ils exigent alors leur dû, qui est souvent décuple de la somme réellement fournie. S'ils ne sont pas payés sur-le-champ, ils font tout vendre et se saisissent des bestiaux, des récoltes et des terrains. Riches, puissants, leur audace connaît d'autant moins de bornes qu'ils ont, à leur solde, une troupe d'hommes armés bons à toutes les besognes. Pendant notre séjour à Tsékou, les lamas d'Hampou poussent l'audace jusqu'à venir une nuit, dans un village voisin, enlever la petite fille d'un chrétien, et piller sa maison.

Cette puissante théocratie gouverne en fait le Thibet, d'autant plus sûrement qu'elle est protégée par le gouvernement chinois qui tient le pays par elle. Le Talai-Lama, ou Grand Lama, n'est, en réalité, qu'un fantôme entre les mains des trois grandes lamaseries des environs de Lhassa (Djrépon, Séra et Gadin), qui renferment à elles seules près de 15 000 moines; ce sont elles qui désignent à l'avance celui qui doit être élu. L'enfant choisi est exercé, longtemps avant la cérémonie publique, à reconnaître, parmi une multitude d'objets semblables placés sur une longue table, ceux qui ont appartenu à son prédécesseur, et sont, par conséquent, censés lui avoir servi dans sa vie antérieure, chaque Grand Lama étant l'enveloppe humaine choisie par Bouddha pour s'y incarner. La réussite de l'épreuve prouve à la foule crédule qu'il est bien digne, par cette clairvoyance surnaturelle, d'être, après plusieurs transmigrations successives, parvenu au rang de « Bouddha vivant ». Il est à remarquer que la plupart des Grands Lamas ne vivent pas vieux et sont supprimés par le poison dès qu'ils manifestent l'intention de s'ingérer dans les affaires publiques.

Le Grand Lama n'a d'ailleurs qu'un pouvoir spirituel. Les affaires temporelles sont dirigées par un chef civil qui porte le titre de « roi de Lhassa » et dont l'élection doit être ratifiée par la Chine. Celle-ci est représentée au Thibet par deux légats ou *kintchays* qui relèvent directement de la cour de Pékin et sont, par conséquent, très puissants. Ils sont cependant obligés d'envoyer copie de tous leurs rapports au vice-roi de la province du Se-Tchouen, dont le Thibet, bien que beaucoup plus étendu, est considéré comme une annexe.

Il convient d'ajouter que plusieurs provinces thibétaines, bien que situées au cœur du pays, et assez éloignées les unes des autres, sont administrées directement par les kintchays et ne dépendent pas du tout de Lhassa. Enfin de grandes régions purement thibétaines, situées sur les confins de la Chine, ont été englobées dans les provinces du Yun-Nan et du Se-Tchouen, et soumises à la seule autorité de leurs vice-rois. De même que les Anglais aux Indes, les Chinois ont très bien su appliquer le principe « diviser pour régner ». Mais quel est, dira-t-on, leur intérêt à supporter les charges d'un pays qui leur coûte beaucoup et leur rapporte fort peu? Ils en ont un, et même deux, car les Chinois sont gens trop pratiques pour placer leur argent à fonds perdus. La domination du Thibet est un des principes fondamentaux de la politique impériale, parce que: 1° ce pays constitue, au delà de ses frontières, une grande « marche » la séparant du Turkestan russe et des Indes anglaises; 2° le fait de protéger le Grand Lama et d'être suzeraine du pays où celui-ci réside lui sert beaucoup à retenir dans l'obéissance ses millions de sujets de Mandchourie et de Mongolie, qui sont de fervents bouddhistes.

L'étude des différents voyages effectués dans ces dernières années par Bonvalot et le Prince d'Orléans, Rockhill, le capitaine Bower, Dutreuil de Rhins et Grenard, Littledale, etc., montre d'abord qu'aucun de ces explorateurs n'a réussi à entrer dans Lhassa; mais elle montre aussi, ce qui est moins connu, que s'ils sont arrivés près de cette ville, c'est que tous ont abordé le Thibet par la traversée d'immenses plateaux déserts, et



IGNATIO, DOMESTIQUE THIBÉTAIN DU P. DUBERNARD.
DESSIN DE GOTORBE.



BÂTIMENTS DE LA MISSION DE TSÉKOU. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ont pu s'avancer pour ainsi dire jusqu'aux portes de Lhassa sans que leur approche y soit soupçonnée. Aucun voyageur n'a réussi à pénétrer dans le Thibet proprement dit en entrant *d'abord* dans les parties habitées, c'est-à-dire en partant soit de l'Inde, soit du Yun-Nan ou du Se-Tchouen : il eût été infailliblement arrêté dès le premier jour, comme l'a prouvé, en 1886, la tentative infructueuse de M. Needham, résident en Assam, pour entrer dans la province du Dzayul par la vallée du Lohit-Brahmapoutre. Si l'on a permis à quelques voyageurs de traverser des pays habités pour rentrer de Lhassa en Chine, c'est parce qu'on n'a pas osé les condamner à une mort probable en les obligeant à effectuer pour la seconde fois l'épouvantable traversée des

déserts glacés qui, de tout autre côté, les séparaient des contrées civilisées. Encore ne faudra-t-il pas à l'avenir beaucoup compter sur cette pitié, car on sait que, le dernier en date, M. Littledale a été impitoyablement repoussé vers les plateaux, d'où il n'est sorti que grâce à un rare bonheur et à une indomptable énergie.

Les récentes trouées faites dans le Thibet ne peuvent donc pas égarer l'opinion publique, qui doit rester convaincue que ce pays est, à l'heure actuelle, plus fermé aux Européens qu'il ne l'a jamais été. Il serait temps que la diplomatie des nations civilisées exigeât la fin de cet état de choses en enfermant la Chine dans le dilemme suivant : « Ou le Thibet ne dépend pas de vous, et alors nous sommes libres d'y assurer par tous moyens, même par les armes, la protection de nos nationaux ; ou il en dépend, par suite il doit nous être ouvert, comme tout le reste de l'empire, ce que vous avez garanti par plusieurs traités ». Il n'est, en effet, pas admissible qu'à la fin du XIX^e siècle, des voyageurs, ne s'occupant d'ailleurs que de questions scientifiques, voient fermée devant eux une grande partie d'un empire avec lequel l'Europe entière est en paix ; ces procédés, à peine tolérables de la part d'un roitelet nègre, ne le sont pas lorsqu'ils sont dictés par un souverain entretenant des ambassadeurs près de toutes les grandes puissances et prétendant traiter avec elles d'égal à égal. Bien que la Chine refuse rarement de délivrer un passeport pour le Thibet, sa mauvaise foi est, en toute occasion, manifeste ; à peine la permission d'entrer dans le pays est-elle signée qu'un courrier spécial est immédiatement dépêché à la frontière, portant l'ordre d'arrêter le voyageur par tous les moyens possibles. Les difficultés insurmontables qui se présentent sont naturellement mises sur le compte des Thibétains, qui ont bon dos, et le « diable étranger » est berné une fois de plus.

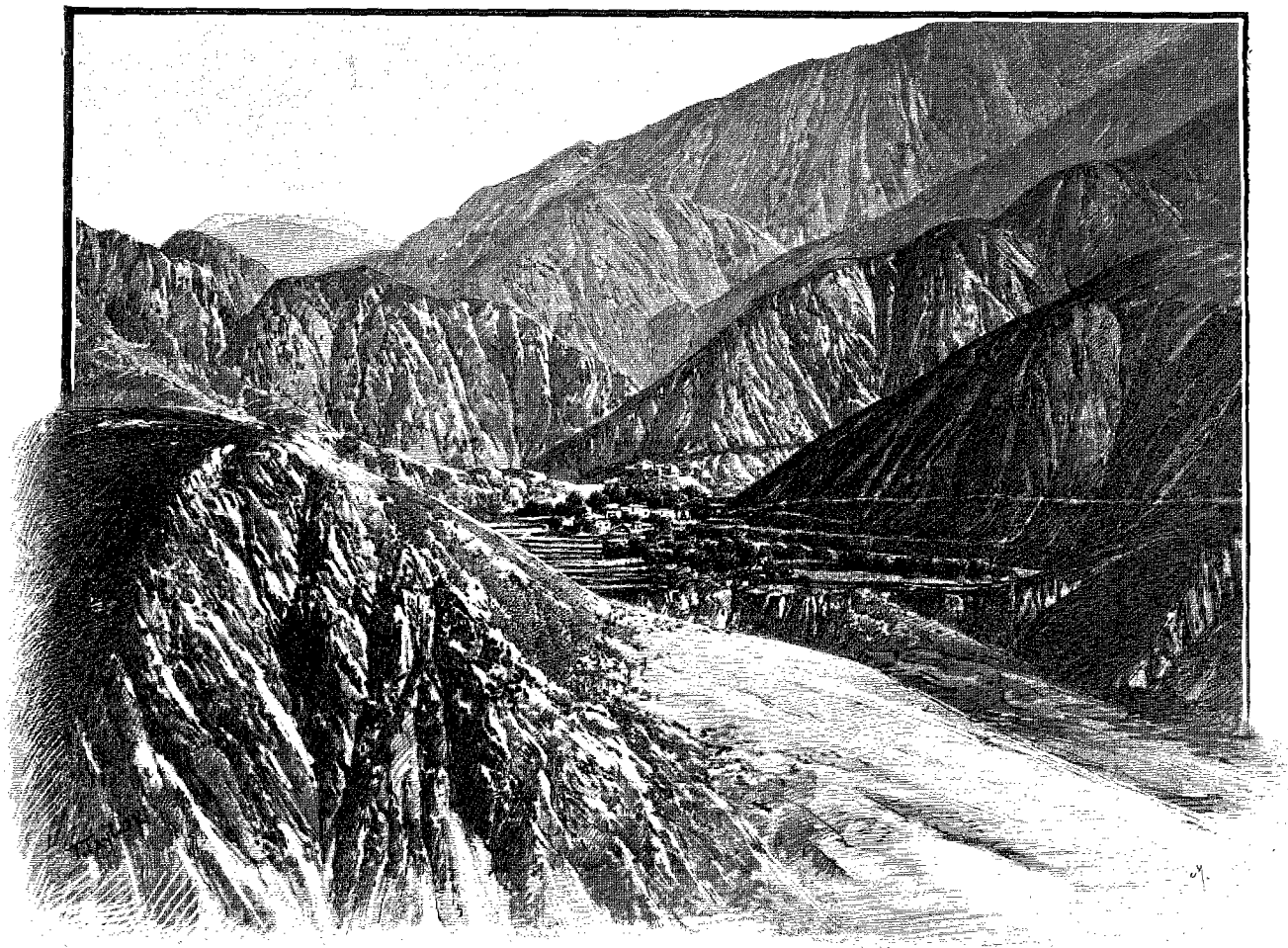
J'ai été trop mal reçu à mon entrée dans Atentsé pour avoir le désir de flâner dans les rues de la ville, d'ailleurs petite et peu curieuse : aussi fais-je à domicile tous mes achats, qui sont nombreux. Les marchands chinois que m'amène un à un Joseph font tout leur possible pour me plaire et s'attirer par suite de fortes commandes ; j'en profite pour obtenir d'eux une foule de renseignements géographiques, qu'aucun Thibétain n'aurait osé me donner, de peur des Lamas.

L'une des raisons qui m'ont fait venir ici est la nécessité dans laquelle nous allons nous trouver de changer complètement le harnachement de nos mulets. Au delà de Tsékou, de quelque côté qu'on aille, on ne peut plus employer les bâts mobiles chinois ou *kiatsés*, commodes à charger, mais larges et encombrants. Les routes thibétaines sont beaucoup plus étroites que les routes chinoises, et seuls peuvent y passer les animaux chargés à la mode du pays ; les selles, très légères, sont composées seulement de deux plaques de bois posées de chaque côté de l'épine dorsale et reliées par de fortes courroies. Les bagages, attachés directement sur ces plaques, débordent très peu des flancs de l'animal. Mais pour que celui-ci ne soit pas blessé, il faut mettre sous la selle trois épais tapis de laine : le tout revient à peu près à 2 taëls. L'inconvénient de ce système est que charge et mulet font corps, ce qui est dangereux dans un pays où il n'y a pas de route sans qu'elle soit doublée d'un précipice ; les bâts chinois, au contraire, reposent librement sur la selle et ne restent en équilibre que par l'égalité des poids qu'ils supportent de chaque côté ; s'ils viennent à heurter violemment contre un rocher ou un arbre, ils peuvent tomber sans que, le plus souvent, le mulet soit entraîné dans leur chute.

J'achète aussi : de grands sacs en cuir pour remplacer nos malles et valises, qui se prêteraient mal à ce nouveau mode de chargement, quelques livres de fil, des toiles chinoises et un peu de verroterie; ces derniers articles nous serviront pour les peuplades sauvages chez lesquelles nous projetons de nous engager, et qui ne doivent pas connaître ni accepter l'argent. De même que dans tout le Thibet, la roupie des Indes a cours ici de préférence au taël chinois : elle vaut 0⁴,3; celles qui portent l'effigie de la reine Victoria sont beaucoup plus estimées que celles frappées par l'ancienne Compagnie des Indes.

Une nombreuse famille de pèlerins du Tsarong est descendue à mon auberge et occupe la chambre voisine de la mienne. Les hommes ont de longs cheveux flottants, le teint basané et les pommettes très saillantes; ils portent un vêtement de laine multicolore, et, par-dessus, le grand manteau national ou *tchoupa*, serré à la taille de façon à laisser dans le haut beaucoup d'ampleur; dans la poche, ainsi formée, ils enfouissent toutes sortes de provisions et de menus objets; tous sont chaussés de bottes de feutre, ont un chapelet de bois autour du cou, et portent à la ceinture le briquet et l'amadou sans lesquels jamais Thibétain ne se met en route. Les femmes ont le teint assez blanc, la peau très fine et de beaux yeux noirs bien ouverts; je ne trouve rien dans leur physionomie qui rappelle le type chinois ou mongol; leur costume est analogue à celui des hommes, mais elles portent de plus un turban rouge, et leurs cheveux, réunis en une seule tresse, sont fixés sur le côté droit de la tête à l'aide d'un grand disque d'argent. Des boîtes-reliquaires d'argent ou *gaous*, attachées sur le milieu de la poitrine, de gros bracelets, de lourdes boucles d'oreilles et deux ou trois colliers de perles bleues et rouges complètent la série compliquée de leurs ornements.

A peine installés dans leur chambre, les voyageurs ont procédé à la confection du thé salé et beurré; c'est le breuvage national par excellence, et les Thibétains prétendent qu'aucune eau-de-vie ne leur donne autant de force pour faire la route. Le thé chaud, obtenu par décoction et non par infusion, est versé dans un long cylindre de bois creux; on ajoute quelques poignées de sel, une grosse motte de beurre, et, avec un piston dont la couronne est percée de trous, on opère le mélange intime des trois ingrédients. J'y ai goûté : ce n'est pas bon, il s'en faut, et Joseph partage là-dessus mon impression. Comme tout bon Chinois, il n'a d'ailleurs que du dégoût pour tout ce qui est laitage, car en Chine on ne trait jamais les vaches. Les Thibétains, qui font une



GONIA, VILLAGE THIBÉTAIN PRÈS DE LA VALLÉE DU MÉKONG (PAGE 230). — DESSIN DE TAYLOR.



JEUNE FILLE DU TSARONG (PAGE 233). — DESSIN DE GOTORBE.

l'humectent avec leur thé et en font des boulettes avec une dextérité et une propreté que j'admire, car, voulant les imiter, je n'y réussis, comme tous les novices à ce jeu, qu'en m'engluant complètement les doigts.

Mes achats terminés, je quitte Atentsé sans incidents. Peu après la sortie du bourg, je rejoins le cortège d'un gros lama dont tous les paysans viennent baiser la main en s'agenouillant sur son passage. Sa mule, qui porte plus de 100 kilos, marchant avec une lenteur par trop majestueuse, je passe devant avec mes hommes; quelques satellites sont scandalisés et font mine de m'en empêcher, mais, devant notre attitude décidée, se replient en bon ordre. Les Thibétains ne sont braves, en effet, qu'à la condition d'être en très grand nombre et surtout d'être poussés par la volonté de quelqu'un qu'ils craignent : en toute autre occasion, ils flent très doux.

Ne nous étant mis en route qu'à 2 heures, nous n'avons pas le temps de franchir l'étape habituelle, et faisons halte à 6 heures et demie dans une cabane isolée, un peu avant le débouché de la rivière d'Atentsé, dans le Mékong. Les paysans qui l'habitent n'ayant rien à nous donner à manger, je prends mon fusil, et vais tuer deux tourterelles pour assurer le dîner : ils sont ébahis de les voir tomber, et témoignent leur admiration en faisant claquer leur langue et en levant les deux pouces en l'air. C'est me dire que je suis un personnage du plus



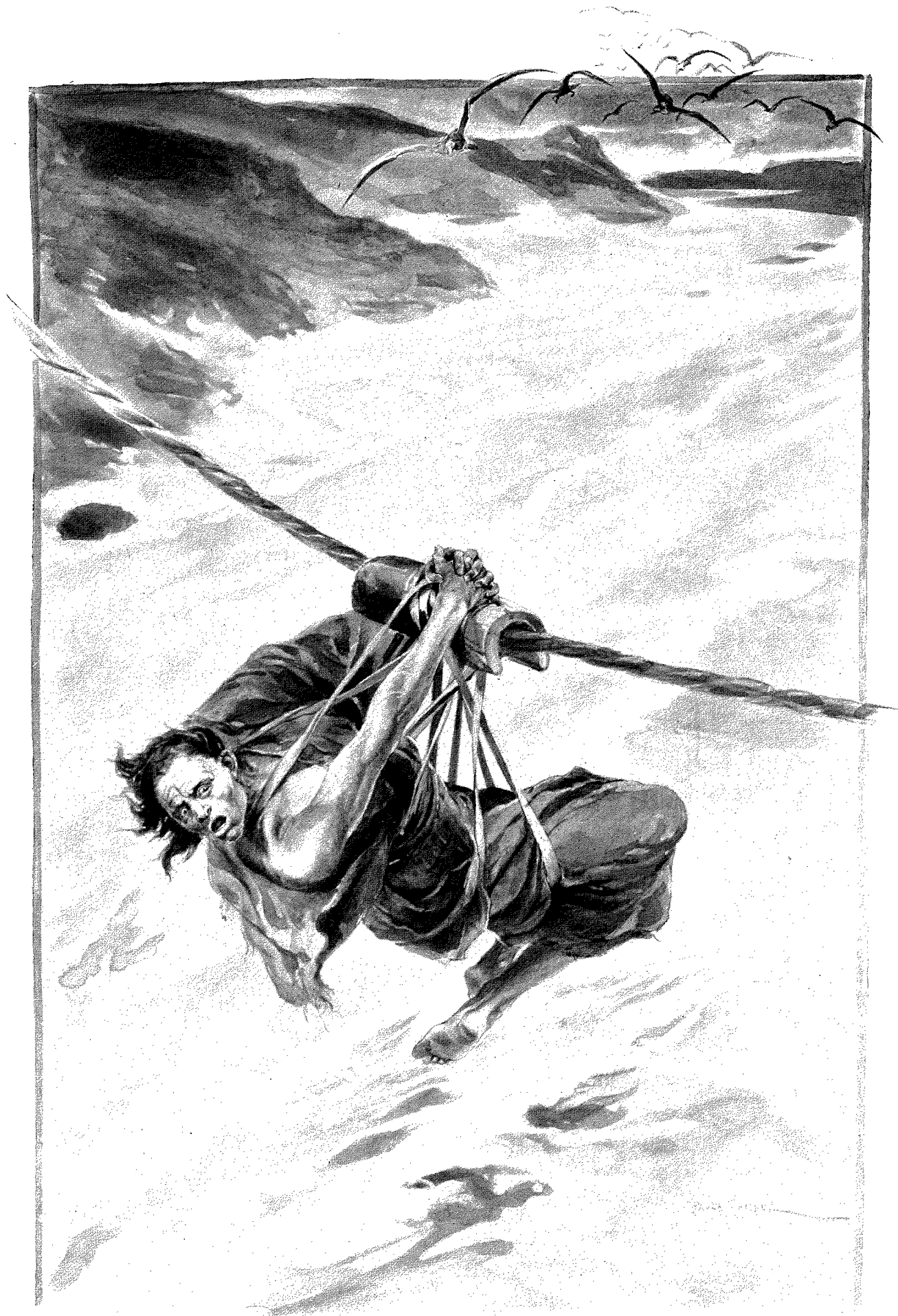
MAISON THIBÉTAINE ET PETITS « LADERS » (PAGE 230). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

énorme consommation de beurre, ont toujours, au contraire, quantité de vaches laitières dans leurs villages; les meilleures sont les *dzomos* (obtenues en croisant le bœuf et la femelle du yak) : elles produisent deux fois plus de lait qu'une vache ordinaire. Il n'est pas, dit-on, impossible aux dzomos de se reproduire, mais les petits sont chétifs et ne vivent ordinairement pas. Afin de perdre le moins de lait possible, les veaux sont toujours sevrés un mois au plus après leur naissance; pour les empêcher de téter leurs mères, on leur installe sur le nez une planchette qui leur laisse toute facilité de brouter, mais s'interpose entre leur tête et le pis de la vache dès qu'ils veulent le saisir.

On sait que le fond de la nourriture des Thibétains est le *tsampa*, farine d'une sorte de millet; ils

grand mérite, car leurs doigts forment une échelle de comparaison, dans laquelle le pouce occupe le premier rang : s'ils parlent d'un homme qui ne vaut rien, ils lèvent le petit doigt, tandis que s'il s'agit de quelqu'un de passable et de discutable, ils remuent alternativement l'index et le majeur. La coutume est bizarre, pas plus cependant qu'une autre qui consiste à saluer les gens en tirant la langue et levant en l'air les dix doigts écartés. C'est une mode qui s'acclimatera difficilement en France.

La maison étant très petite et enfumée, nous couchons sous un hangar au-dessus d'un petit enclos où sont parqués pêle-mêle des ânes, des chèvres et des cochons. Au milieu de la nuit, je suis réveillé en sursaut par de grands cris et



PONT DE CORDES AU THIBET (PAGE 237). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPÉL.

deux coups de feu tirés par Fa. Une panthère est venue rôder près du hangar et a, d'un coup de griffe, emporté le nez d'un petit âne qui dépassait imprudemment hors du grillage de l'enclos; elle n'était qu'à 2 mètres d'un des dormeurs lorsqu'un Thibétain, par hasard réveillé, l'a aperçue, et heureusement mise en fuite par ses cris. L'alerte est vive, Joseph ne se rendort que d'un œil, car, dit-il, le lieu est *valde periculosus*.

Près du pont de Latsa sont campés plus de cent pèlerins du Tsarong, attendant leur tour pour franchir le Mékong et commencer l'ascension du Dokerla. Malgré la fraîcheur de la nuit tombante, une belle fille de vingt ans a laissé tomber complètement son tchoupa et offre son buste nu aux caresses d'une brise qui me fait, moi, relever le col de mon manteau. Tel est son étonnement de voir passer un Européen, qu'elle reste bouche bée, sans paraître soupçonner qu'elle ferait peut-être mieux de se couvrir. Au reste les Thibétains ne sont pas frileux; par toutes les saisons et tous les temps, ils ont toujours en route une épaule nue, et, le soir venu, l'étape finie, c'est pour eux une jouissance et un repos que d'enfiler l'autre manche.

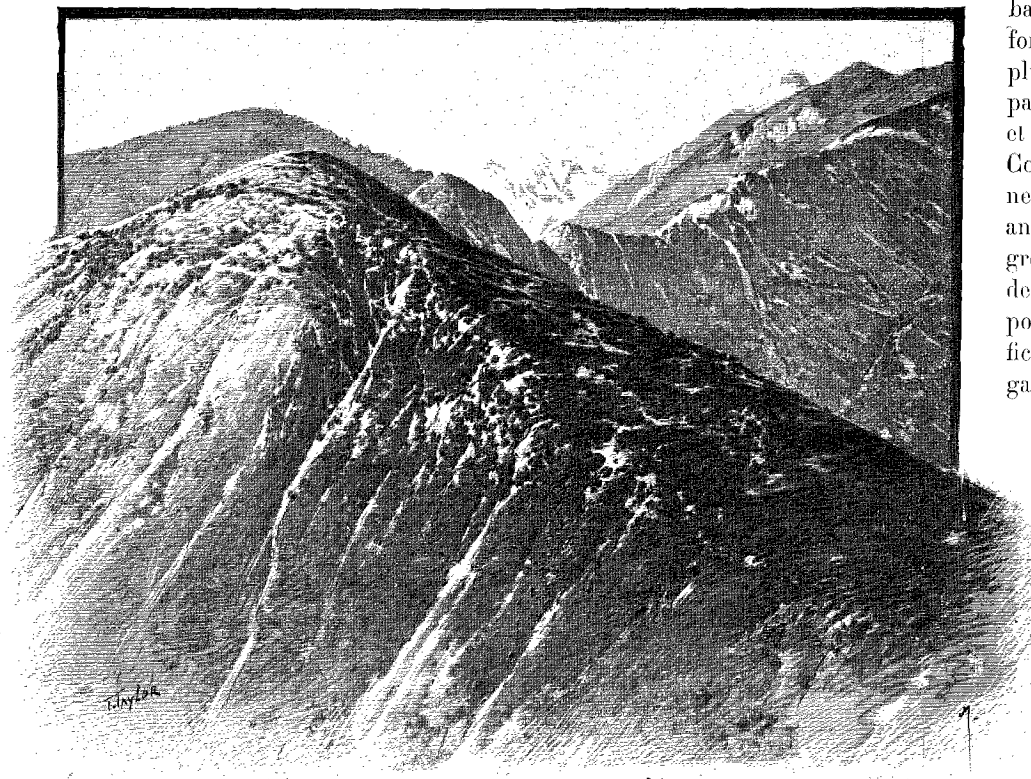
Ayant dressé, à l'aller, la carte de Tsékou à Atentsé, je n'ai, au retour, rien de mieux à faire que de causer de longues heures avec Joseph. Celui-ci, qui a un esprit des plus ouverts, me pose une foule de questions sur les hommes et les choses d'Europe; j'y réponds de mon mieux, bien qu'il ne soit pas facile d'expliquer en latin les courses de bicyclettes et les compagnies de chemins de fer par actions et obligations: il croyait, à ce propos, que pour établir une voie ferrée, le roi n'avait qu'à en donner l'ordre à son peuple et que celui-ci accourait aussitôt travailler à la ligne. J'ai peine à lui faire comprendre qu'il retarde légèrement. Mais c'est à mon tour d'être pris de court, lorsqu'à ma question: « Pourquoi conservez-vous en Chine l'usage absurde de déformer les pieds des femmes? » il me répond: « Et vous, en Europe, pourquoi déformez-vous leur taille avec des corsets? »

De son côté, Joseph me donne d'intéressants détails sur les mœurs de son pays; en voici quelques-uns, pris au hasard parmi les moins connus.

Il y a, en Chine, une association puissante, rappelant, par quelques points, celle des *carbonari* et réunissant, sous le nom de *Kiang-Fou*, les malfaiteurs de toutes les provinces. Mais elle n'a que le vol et le meurtre pour objet: il ne faut donc pas la confondre avec d'autres sociétés secrètes, comme le « Lotus Blanc », fondées dans un but exclusivement politique. Les affiliés parlent un argot, différant complètement du chinois et qu'eux seuls comprennent; ils ont de plus une écriture conventionnelle, et, en dessinant certaines petites figures très simples sur le mur d'une maison, un Kiang-Fou peut écrire, d'une façon visible pour tous les initiés, combien elle renferme d'argent, où les propriétaires le placent ordinairement, à quelle heure ils sortent, etc. C'est de cette façon que, dans chaque ville, sont indiqués, en permanence, tous les bons coups à faire, et dont

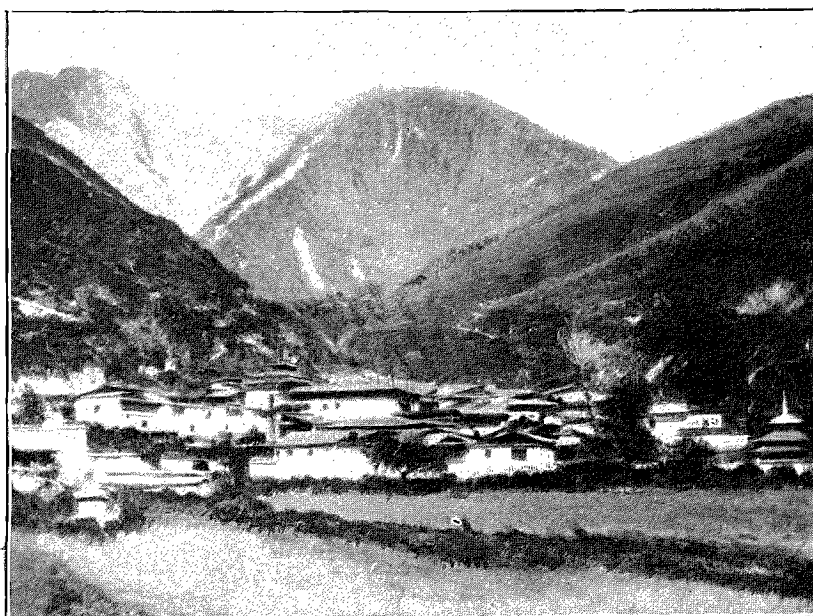
profitera la première bande venant à passer en force. On prétend que plusieurs mandarins font partie de cette redoutable et fructueuse association. Comment nous en étonner, alors qu'il y a trois ans à peine, deux députés grecs étaient convaincus de toucher une part importante dans les bénéfices d'une bande de brigands de Thessalie!

Les Chinois du peuple ont, paraît-il, la passion du jeu poussée à un point extrême, et vont jusqu'à lui sacrifier leur propre chair. Il y a, en effet, une coutume établie, d'après laquelle un homme qui a perdu tout ce qu'il possède peut jouer deux fois de suite



LE DOKERLA. — DESSIN DE TAYLOR.

quitte ou double en mettant un de ses doigts comme enjeu. S'il perd, et, emporté par son vice, refuse de quitter la partie, le gagnant lui coupe un doigt, moins par cruauté inutile, que pour lui enlever l'envie d'exiger une dernière revanche en risquant encore sa main mutilée. La plupart s'obstinent d'ailleurs jusqu'au deuxième doigt. Ne trouvez-vous pas que ces simples coups de hachette dépassent en tragique les coups de revolver tirés dans les bosquets de Monte-Carlo?



ATENTSÉ ET SA LAMASERIE (PAGE 230). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus gais sont les divertissements des mandarins. A l'issue de leurs grands repas, ceux-ci s'amuse à un jeu analogue à la *mora* italienne, et qui consiste à dire très vite le nombre des doigts levés en l'air par un des joueurs, ouvrant et fermant les deux mains. Quiconque hésite ou se trompe doit aussitôt boire d'un trait une petite tasse d'eau-de-vie de riz; il va sans dire qu'au bout de quelque temps tous les mandarins sont plus ou moins passés sous la table.

Joseph me raconte enfin qu'à Ta-Li les gens se font une singulière idée du télégraphe et

se figurent que l'électricité est produite de la façon suivante : lorsqu'il y a de l'orage, on entr'ouvre les portes de la chambre et de l'armoire où sont les piles. Dès qu'un éclair a jailli, on referme bien vite les portes; l'éclair est ainsi pincé et emmagasiné dans les bocaux d'où on l'extrait au fur et à mesure des besoins du service.

En arrivant en face de Tsedjron, village voisin de Tsékou, près duquel nous devons traverser le Mékong, nous constatons avec peu de satisfaction que la corde allant de la rive gauche à la rive droite n'existe plus. Mais il convient de donner ici quelques explications sur ces sortes de ponts dont j'ai déjà parlé et qui sont à peu près les seuls usités au Thibet.

La plupart du temps, le pont se compose d'une seule corde de bambou tressé, solidement amarrée à deux gros piquets; ceux-ci sont plantés à une dizaine de mètres au-dessus du fleuve, ce qui permet toujours la forte inclinaison des rives. L'appareil qui permet de traverser s'appelle *lion-pan* en chinois, *ouata* en tibétain. Il se compose d'un demi-cylindre évidé, en bois dur, formant poulie; dans l'épaisseur du bois est ménagée une gorge dans laquelle est passée une forte toile ou une courroie de cuir; la poulie est placée sur la corde, puis, avec la courroie, le voyageur fait autour de ses cuisses et de sa ceinture un double nœud pareil à celui que les marins appellent « nœud de chaise » et en attache enfin les deux extrémités derrière son cou. Ainsi ficelé, il se place dans le sens du fil de l'eau, et, renversant la tête en arrière comme s'il voulait dormir, se lance brusquement dans le vide. Son poids l'emporte alors avec une rapidité vertigineuse jusqu'aux deux tiers du pont, qui, surtout lorsqu'il s'agit d'un large fleuve comme le Mékong, a forcément une inclinaison très sensible; il faut bien tenir, dans cette descente, les deux mains croisées sur le bois du ouata, car si l'on

avait la maladresse de les poser sur la corde, la chair serait brûlée et enlevée comme avec un fer rouge. Arrivé au point mort, il faut se hisser avec les mains et les pieds jusqu'au poteau d'arrivée. Si l'on n'a pas confiance dans ses forces, il est prudent de se faire attacher à la ceinture une corde partant de l'autre rive et de se faire hâler à terre.

J'avoue que cette gymnastique bizarre et surtout la vue du grand fleuve rapide dont les eaux tourbillonnent à quelques mètres au-dessous de vous, causent la première fois une impression singulière et assez désagréable; pourtant on s'y fait, comme on se fait, en somme, à tout, quand il le faut. Il n'y a d'ailleurs pas grand danger; cependant il arrive quelquefois que, la poulie venant à tourner, la courroie frotte contre le bambou, qui la brûle et la déchire en peu de temps; le voyageur tombe alors dans le Mékong, qui ne lâche jamais sa proie. Ce genre d'accident, heureusement rare, est presque toujours dû à une négligence dans la façon de s'amarrer : comme toujours, ce sont les plus habiles qui se noient, en prenant trop peu de précautions. Il faut enfin être circonspect et ne pas se lancer imprudemment lorsque les eaux sont très hautes et trop près du pont, le poids d'un homme pouvant suffire à en amener le milieu à toucher le fleuve; si le corps est pris par les eaux, on est perdu, car le courant tend, à la rompre, la ceinture qui vous lie à la corde et vous enlève toute force pour remonter d'un côté ou de l'autre. C'est une mort affreuse, car on n'est pas noyé et ce n'est qu'au bout de longues heures qu'on expire de faim, de froid et d'angoisse. Dans les vallées du Mékong et de la Salouen, il ne se passe pas d'année sans qu'il périsse des indigènes de cette effrayante façon.

Il est naturellement très difficile de faire passer des mulets par un pont simple; aussi établit-on des ponts doubles dans les endroits très fréquentés. Les deux cordes sont alors très inclinées, chaque poteau de départ étant beaucoup plus haut que le point d'arrivée correspondant. Hommes et animaux descendent jusqu'au bout d'une seule traite; pour ces derniers, on est même obligé d'enrayer la course du *ouata* en l'arrêtant trois ou quatre mètres avant le poteau, à l'aide d'une forte courroie embrassant le pont par plusieurs tours, et dont deux hommes tiennent les extrémités. S'il pleut et que la corde mouillée soit très glissante, il est même très dangereux pour un homme de passer s'il ne peut faire prendre cette précaution sur l'autre rive : il arrive en effet souvent que des voyageurs isolés viennent s'écraser contre le pilier d'arrivée.

Une loi thibétaine punit de mort tout individu qui dégrade volontairement un pont; il va sans dire qu'elle n'est pas appliquée lorsqu'il s'agit de faire noyer un missionnaire ou un chrétien, et la mission de Tsékou a renoncé à garder le sien devant la fréquence des avaries volontaires qu'il avait à subir; les Thibétains donnaient des coups de couteau dans la partie de la corde enroulée autour du pilier, afin que celle-ci, tout en paraissant en bon état, fût prête à se rompre sous l'effort du moindre poids. Aussi, bien que le pont de Tsedjron appartienne au village, attribuons-nous d'abord à la malveillance la disparition de la corde de retour. Mais plusieurs chrétiens de la Mission, avertis de mon arrivée par un coup de fusil, m'apprennent qu'elle a été emportée par une rapide crue du fleuve, et réussissent, non sans peine, à nous hisser jusqu'au bout de l'autre corde.

Je retrouve le Prince en meilleure santé, bien que pas tout à fait guéri. Néanmoins nous commençons à faire sérieusement nos préparatifs de départ, car nous avons maintenant définitivement fait choix d'une route pour rentrer dans les pays civilisés. De tout temps, les Indes anglaises ont été notre objectif : mais par où les atteindre? Nous avions d'abord pensé à traverser la province thibétaine du Tsarong, puis à passer dans celle du Dzayul et à descendre le Lohit-Brahmapoutre depuis ses sources jusqu'à son entrée en Assam. Mais nous y renonçons pour plusieurs raisons; nous sommes sûrs que nous serions en guerre avec les populations pendant toute la route : d'abord dans



VIEILLE THIBÉTAINE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le Tsarong¹, qui est complètement dévoué à Lhassa et à la mission spéciale d'arrêter complètement les étrangers voulant entrer au Thibet de ce côté, ensuite chez les sauvages Michemis qui vivent dans un état d'hostilité ouverte avec les Anglais et les Hindous. Bien que les hommes nous effraient moins que la peur de manquer de vivres, nous ne pouvons oublier que M. Needham, avec une forte escorte, a été repoussé à coups de fusil par les Thibétains du Dzayul, et que le Pandit Krichna, venant du côté opposé, n'a pu pénétrer chez les Michemis, et a dû faire un détour de plus d'un millier de kilomètres avant de trouver une autre porte de rentrée aux Indes. Voici quinze jours que nous sommes à

1. La province du Tsarong n'est autre chose que la vallée de la Salouen entre 28°15' et 29° latitude nord.

Tsékou, et que toutes les lamaserics du pays connaissent notre arrivée : nous savons, en particulier, que celle de Menkong nous fait espionner et s'inquiète beaucoup de nos projets ; nul doute qu'elle ne coupe le pont de cordes qui lui appartient et permet seul de passer la Salouen dans la région traversée par la route du Dzayul. Enfin, cette route étant en grande partie connue par les itinéraires de M. Needham et de Krichna, qui se sont presque rejoints, nous jugeons inutile d'affronter de graves dangers pour un aussi mince résultat.

Au contraire, la région qui s'étend dans l'ouest de Tsékou, du Mékong aux Indes, est absolument inconnue. Les renseignements recueillis auprès des Thibétains et des Lissons nous font espérer qu'il est possible d'arriver sans trop de difficultés jusqu'à un fleuve qu'ils appellent le Kiou-Kiang. Au delà, le mystère augmente encore : personne ne sait quelles sont les populations que nous pourrions rencontrer, et même s'il y en a. Y a-t-il des routes ? Trouverons-nous des vivres ? Pourrions-nous passer les fleuves ? Nous ignorons complètement tout cela, et aucune carte, aucun livre, aucun indigène ne peut nous donner là-dessus le moindre éclaircissement. Mais c'est précisément le mystère qui attire les voyageurs, et ces régions nous offrent, à tout prendre, l'avantage que nous ne connaissons pas leurs dangers ; nous pouvons donc les imaginer moindres que ceux du Thibet proprement dit, car ceux-ci sont tout proches et chacun les connaît. Enfin, et c'est là ce qui nous tente le plus, certaines considérations nous font prévoir qu'en suivant le parallèle de Tsékou nous ne pouvons manquer de couper l'Irraouaddi près de ses sources. L'incertitude qui plane sur les origines de ce grand fleuve et les discussions passionnées dont elles sont l'objet depuis un siècle nous décident à tenter l'aventure.

Ce sera bien une aventure, en effet, et des plus romanesques, que ce plongeon dans l'inconnu. Notre parti pris, nous ne nous dissimulons pas qu'il faudra s'attendre à tout ; aussi nous efforçons-nous d'avoir en mains de quoi parer aux pires éventualités. Une des pires, mais en même temps des plus probables, qui puissent se présenter, est que les chemins soient trop mauvais pour que nos mulets puissent passer, et qu'en même temps les habitants refusent de nous fournir des porteurs. Aussi réduisons-nous énormément nos bagages, ne conservant que le strict nécessaire ; douze mulets suffiront à en porter la plus grande partie. Quant aux autres, nous les renvoyons à Ta-Li avec les charges inutiles ; la caravane ainsi formée sera conduite par le makoteu et quatre de nos mafous.

Il s'agit maintenant de trouver un nombre suffisant de porteurs, pour soulager nos mulets et surtout les remplacer complètement, le cas échéant ; mais il faut que ces hommes soient complètement nôtres, qu'ils s'engagent à nous suivre absolument partout, et que nous soyons seuls juges de les rapatrier par la voie que nous jugerons la plus convenable. C'est alors que le Père Dubernard nous rend un service inappréciable, auquel nous devons en grande partie la réussite de notre hasardeuse entreprise. Ce n'est en effet pas en Chine qu'on peut trouver des hommes capables de donner l'effrayant coup de collier que nous allons exiger ; et, au Thibet, nous n'aurions jamais pu engager un aussi grand nombre de païens ; eussions-nous réussi, nous aurions pu avoir tout à en craindre, une fois en route.

Grâce aux conseils et presque aux ordres du Père Dubernard, 17 chrétiens dans la force de l'âge se décident à nous suivre et à remettre littéralement leurs vies entre nos mains ; leur exemple détermine 9 païens des environs à en faire autant : plusieurs de ceux-ci sont plus ou moins alliés aux familles chrétiennes, et tous, connaissant de longue date le Père Dubernard, savent ce que vaut la parole des Français. Nos hommes seront payés 6 taëls par mois (24 francs) et nourris ; mais, pendant la route de retour, nous ne leur devons que la nourriture. Ce prix, bien modique pour payer tant de fatigues et de dangers, est pourtant superbe pour le Thibet, et ils ont à peine osé le demander. Nous avons ainsi une magnifique troupe de 26 Thibétains fidèles, robustes et décidés à tout ; c'est à dessein que nous avons adopté cette proportion de 17 chrétiens à 9 païens ; car il faut que les premiers soient en forte majorité, et pourtant il est nécessaire que nous ayons avec nous quelques païens. Si, plus tard, les gens du Tsarong, dont nous serons forcés d'effleurer le pays, reprochent aux Pères de nous avoir donné les moyens de nous mettre en route, il faut en effet que ceux-ci puissent répondre qu'un certain nombre de Thibétains païens nous ont aidés comme eux-mêmes. S'il s'était agi d'une expédition dans le Tsarong proprement dit, nous n'aurions pu compter sur le concours d'aucun homme de la vallée du Mékong ; en leur absence, les lamas de Menkong seraient certainement venus brûler leurs maisons et peut-être tuer leurs femmes pour se venger de l'aide qu'ils nous auraient donnée.

Nous ne gardons avec nous aucun muletier chinois, bien que nous regrettions un peu notre brave makoteu. Outre qu'ils ne pourraient nous servir à rien comme porteurs, les Chinois ne s'entendent guère avec les Thibétains, et il est impossible d'avoir une troupe composée des deux éléments. En revanche, tous les hommes qui sont à notre service personnel iront jusqu'au bout ; ce sont : Joseph, Fa, Nam, Sao et un jeune Chinois chrétien



THIBÉTAÏN. — DESSIN DE GOTORBE.

de Ta-Li-Fou, qui, en dépit de ses 15 ans, marche comme un vieux troupier. Nous ne gardons que 1200 roupies à peine, car, en dehors de la gêne que nous causerait son poids, l'argent ne nous servira guère désormais. Comme objets d'échange, nous aurons un sac de sel, des toiles chinoises, du gros fil bleu et deux ou trois valises de menus bibelots d'Europe, tels que couteaux, ciseaux, aiguilles, chromos, etc.

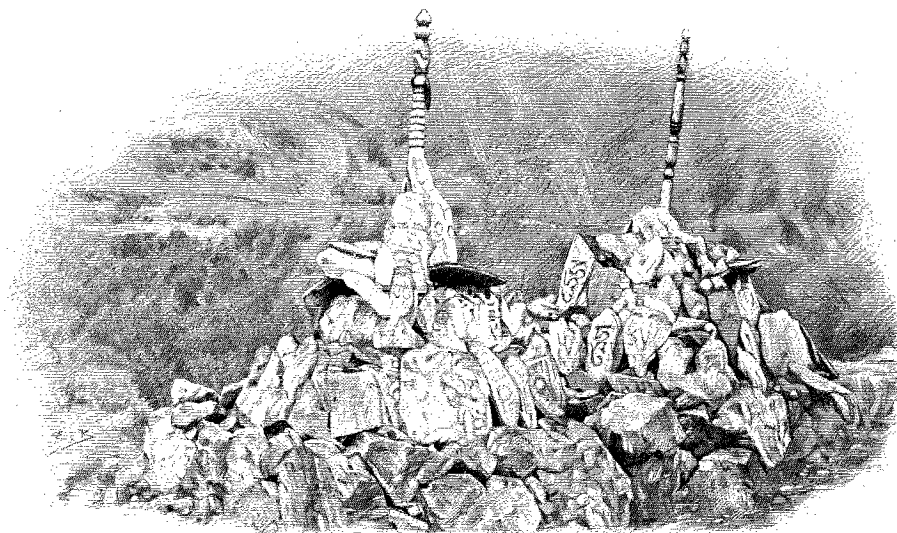
Ce départ de 17 chrétiens, presque tous chefs de famille, va dégarnir d'hommes la petite Mission de Tsékou, déjà si faible et si exposée. La veille du départ, le Père Dubernard dit une messe pour ceux qui vont se mettre en route et leur donne sa bénédiction. Qui sait quand ils reverront leur pays et s'ils reviendront au complet? Pourtant, c'est sans faiblesse aucune qu'eux et leurs familles envisagent cette longue séparation, et nous sommes bien plus émus qu'eux. Pendant plus de deux heures, tous les chrétiens de Tsékou, massés dans la chapelle, chantent cantique sur cantique d'une voix qui ne tremble pas. Leurs chœurs sont très justes et ils ont certainement des dispositions prononcées pour la musique. Cela seul suffit à montrer combien ils diffèrent des Chinois, dont les chants ne sont qu'une insupportable cacophonie.

Le Père Dubernard est depuis 28 ans dans ce pays : quiconque veut se faire une idée des épreuves par lesquelles il a passé devra lire l'émouvant livre du Père Desgodins, *le Thibet d'après la correspondance des missionnaires*. Il n'y a pas de roman plus intéressant que le récit des tentatives acharnées faites sur tous les points des frontières par le noyau d'hommes intrépides qui ont fondé la Mission du Thibet. Pourtant, ce pays leur est demeuré obstinément fermé et ils n'ont pu réussir — au prix de quels efforts! — qu'à s'établir dans quelques parties thibétaines du Yun-Nan et du Se-Tchouen. En 1853, les Pères Krick et Bourry, venant d'Assam, sont, à l'instigation de Lhassa, assassinés sur territoire thibétain par des sauvages Michemis. En 1865, le Père Durand, blessé et serré de près par une bande de meurtriers, arrive avant eux aux bords de la Salouen et se lance sur un pont de cordes sans avoir le temps de s'attacher solidement; au milieu du pont, les forces lui manquent et il tombe dans le fleuve, où il se noie. Enfin, en 1881, le Père Brioux est tué aux environs de Batang par une troupe d'assassins aux gages de la lamaserie.

Ceux qui ne sont pas martyrisés se voient successivement renvoyés des postes qu'ils ont mis des années à fonder; leurs chrétiens sont tués ou enlevés sous leurs yeux, et toutes les plaintes adressées à Pékin sont inutiles, malgré les efforts réels faits dans ces derniers temps par notre ministre, M. Gérard. Isolés sur la frontière du Thibet, dans le plus rude et le plus ingrat des pays, ils sont tour à tour en butte aux tracasseries des mandarins chinois et aux violences des lamas. Déjà chassés d'Atentsé en 1887, les missionnaires l'ont été aussi de Tsékou, et n'ont pu y rentrer que grâce au Yetché Mokoua, qui, pendant six mois, les a recueillis et protégés. Impuissants à se faire rendre justice, exposés à tous les dangers, ils restent là, sur la brèche, un pied pris dans ce mystérieux Thibet qui, pour leurs cœurs de prêtres, est la terre promise. Et, mettant leur seule joie dans les quelques succès d'apôtres qu'ils obtiennent, Dieu sait au prix de quelles difficultés, ces héros inconnus vieillissent et meurent sans voir s'abaisser les barrières que le fanatisme et la barbarie leur opposent.

(A suivre.)

ÉMILE ROUX.



« DOBONGS » (PAGE 230). — DESSIN DE BOUDIER.



HALTE DANS LA FORÊT. — DESSIN DE J. LAVÉE.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI¹, D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE,

PAR M. E. ROUX,
ENSEIGNE DE VAISSEAU.

CINQUIÈME PARTIE : DE TSÉKOU AU KIOU-KIANG.

Traversée de la chaîne entre le Mékong et la Salouen. — Les Loutsés. — La question des sources de l'Irraouaddi. — Renvoi des mulets. — Difficultés pour trouver vivres et porteurs. — Arrivée près du Kiou-Kiang.



NOTRE GUIDE LOUTSÉ AU DÉPART
DE TOMALO.
DESSIN DE RONJAT.

LE 10 septembre, le Prince étant complètement rétabli, nous quittons Tsékou et faisons nos adieux aux Pères Soulié et Dubernard, qui nous voient partir le cœur gros. « Avec vous, c'est la France qui s'en va », nous disent-ils.

Nous partons avec douze mulets sellés à la thibétaine. Sur nos vingt-quatre porteurs, douze seulement sont chargés; ils se relayeront chaque jour : ceux qui marchent librement iront en avant et veilleront à ce que la route soit bien déblayée. Un jour s'est à peine écoulé que nous avons déjà constaté à quel point les Thibétains sont supérieurs aux Chinois comme hommes de route. Tandis que ceux-ci sont lents, apathiques, l'air toujours fatigué et indifférent, opposant à toutes les exhortations une force d'inertie que rien ne peut vaincre, ceux-là sont gais, vifs, bons enfants, pleins d'entrain, toujours disposés à rire, et s'excitant les uns les autres au travail. Il est impossible de ne pas être frappé rapidement de ce contraste, et de ne pas remarquer qu'aucun peuple d'Asie n'a un caractère se rapprochant autant du nôtre. Par exemple, s'ils sont vifs au travail, ils le sont aussi dans leurs discussions, qui dégénèrent facilement en disputes, puis en rixes. On n'a pas à craindre cela avec les Chinois, qui pendant des heures entières s'insultent, eux et leurs ancêtres, sans

faire jamais mine d'en venir aux mains. La locution « brave, mais pas téméraire », s'applique merveilleusement à eux. Tous nos hommes ne sont pas de race pure; beaucoup sont métis chinois ou Mossos, mais tous sont de

1. *Suite. Voyez p. 193, 205, 217 et 229.*

vrais Thibétains par le langage, le costume, les mœurs et, ce qui nous importe davantage, par l'habitude des montagnes et des rudes climats. Quelque prolifiques que soient les Chinois, et quelque forte que soit leur race, il y a d'ailleurs une chose curieuse à remarquer, et que nous avons eu nous-même l'occasion d'observer bien souvent dans ce pays frontière. Si un Chinois épouse une Thibétaine et reste établi dans la région, ses descendants deviennent, dès la première génération, de purs Thibétains, et en prennent le caractère, la nourriture, les vêtements et la langue : l'élément chinois est totalement absorbé au profit de l'autre, sans doute beaucoup plus vigoureux.

Nous remontons pendant deux jours la rive droite du Mékong, pour aller chercher le chemin aboutissant au seul col par lequel nos mulets puissent franchir la chaîne qui nous sépare de la Salouen. Vers le soir du deuxième jour, nous passons un gros torrent et campons tout auprès, ayant rejoint en cet endroit la route qui, venant du pont de Latsa, se dirige vers le Tsarong. C'est le dernier « camp du Mékong », et nous faisons sans regrets nos adieux à cette vallée un peu monotone. Il y a cinq mois que nous avons touché le fleuve pour la première fois, et deux mois entiers que nous remontons son cours sans le perdre de vue : il est vraiment temps d'aller vers d'autres horizons. Nous sommes à l'entrée même de la vallée que nous allons suivre pour nous enfoncer vers la grande chaîne de l'Ouest ; deux immenses murailles de rochers rouges ouvrent passage au torrent furieux dont les eaux bondissent vers le fleuve, et, derrière cette porte gigantesque, des forêts s'étagent à perte de vue jusqu'aux cimes lointaines couronnées de neige. Il y a aujourd'hui un an que j'ai rejoint le Prince à Aden, et que nous voyageons ensemble ; par une singulière coïncidence, nous terminons ainsi l'exploration du Mékong exactement un an après l'avoir décidée. Nous célébrons cette double fête par un dîner plus soigné que de coutume et par le cigare des grands jours. En quittant Hanoï, j'ai en effet emporté une boîte de cent cigares fins, mais ne la sors que dans de certaines circonstances, telles que la découverte d'une nouvelle rivière, l'arrivée à une ville importante, nos anniversaires, etc. Je m'arrange de façon que notre petite provision dure jusqu'au bout du voyage, et, comme tout est relatif, jamais les cigares ne paraissent sans nous causer un grand plaisir. Il semble que le même vent qui emporte la fumée bleue nous ramène en échange tous les souvenirs, gais ou tristes, qui seuls maintenant viennent nous parler de la France.

Le lendemain matin, de très bonne heure, trois de nos hommes partent en avant pour faire préparer des provisions au village de Londjré. La route qui y mène traverse le torrent sur quatre ponts : arrivés au second, ils voient avec stupéfaction des hommes du village en train de retirer les planches et d'intercepter ainsi toute communication. Les reproches de nos gens ne les arrêtent pas, et ceux-ci sont forcés de retourner en arrière pour nous prévenir. Ce sont, sans aucun doute, les lamas du Tsarong qui auront ordonné au village de Londjré de nous empêcher de passer. « Si nous rétablissons le pont, c'est la guerre ! » disent les plus timorés de nos gens. « Eh bien ! va pour la guerre », et nous donnons l'ordre à la caravane de se mettre en marche.

C'est d'abord une montée raide, par un chemin des plus périlleux ; le rocher étant complètement à pic, la route est formée par des pieux de bois, fortement enfoncés dans les anfractuosités de la pierre, et recouverts d'une couche de terre. A droite une falaise abrupte, à gauche le vide ; c'est à peine si les mulets ont la place de poser leurs quatre pieds. Enfin, une descente non moins raide nous ramène au bord du ruisseau que nous suivons désormais à travers de ravissants petits bois. Après le deuxième pont, que nos alertes Thibétains ont tôt fait de rétablir, le Prince, Briffaut et moi prenons la tête de la caravane, les armes au clair. Mais nous ne rencontrons pas d'autre obstacle, et les habitants de Londjré nous font bon accueil. Bien que nos hommes reconnaissent ceux qu'ils ont vus en train de retirer le pont, tous prétendent même qu'ils ne savent pas ce que nous voulons dire. Leurs dispositions personnelles ne sont certainement pas hostiles ; c'est seulement pour complaire aux lamas qu'ils ont fait, pour nous arrêter, une légère tentative, espérant qu'elle suffirait à nous faire reculer.

Londjré, gros village dont les belles maisons blanchies à la chaux ont un aspect des plus confortables, est pittoresquement situé au confluent des deux branches de la rivière Lili. Le long de la branche nord est la route qui entre peu après dans le Tsarong, et que l'on craignait de nous voir prendre : nous nous engageons, au contraire, sur une autre qui suit la branche sud et atteint, dans le pays des sauvages Loutsés, la Salouen, que nous pensons pouvoir passer là sans rencontrer d'opposition.

Deux jours de montée, à travers une exubérante végétation et de hautes futaies centenaires, nous conduisent au col, dont l'altitude est de 3 900 mètres. Sur le plateau du sommet se trouve une cabane où habitent des bergers de Londjré ; ceux-ci, qui gardent plus de cinquante têtes de bétail, fabriquent toutes sortes de laitages, entre autres du lait caillé et durci, très commode à emporter en route. Nos hommes et nos bagages étant loin derrière, nous sommes fort heureux de trouver cet abri, car, au dehors, le vent et la pluie font rage ; il est des plus misérables, bien que les bergers viennent dans la montagne en mai et ne redescendent qu'à la fin d'octobre ; le bois et les pierres ne leur manquent pourtant pas pour construire une maison convenable, mais, par insouciance et surtout par grande habitude des intempéries, ils se contentent de quelques ais disjoints. Au fond de la cabane est une petite amulette en cuivre ou *gao*, devant laquelle sont disposés trois vases minuscules où les Thibétains ne manquent jamais de verser du thé et du lait avant d'en boire eux-mêmes. Nous achetons aux bergers une grande chienne à long poil appartenant à une race qui n'a pas encore été importée en Europe. Nous avons

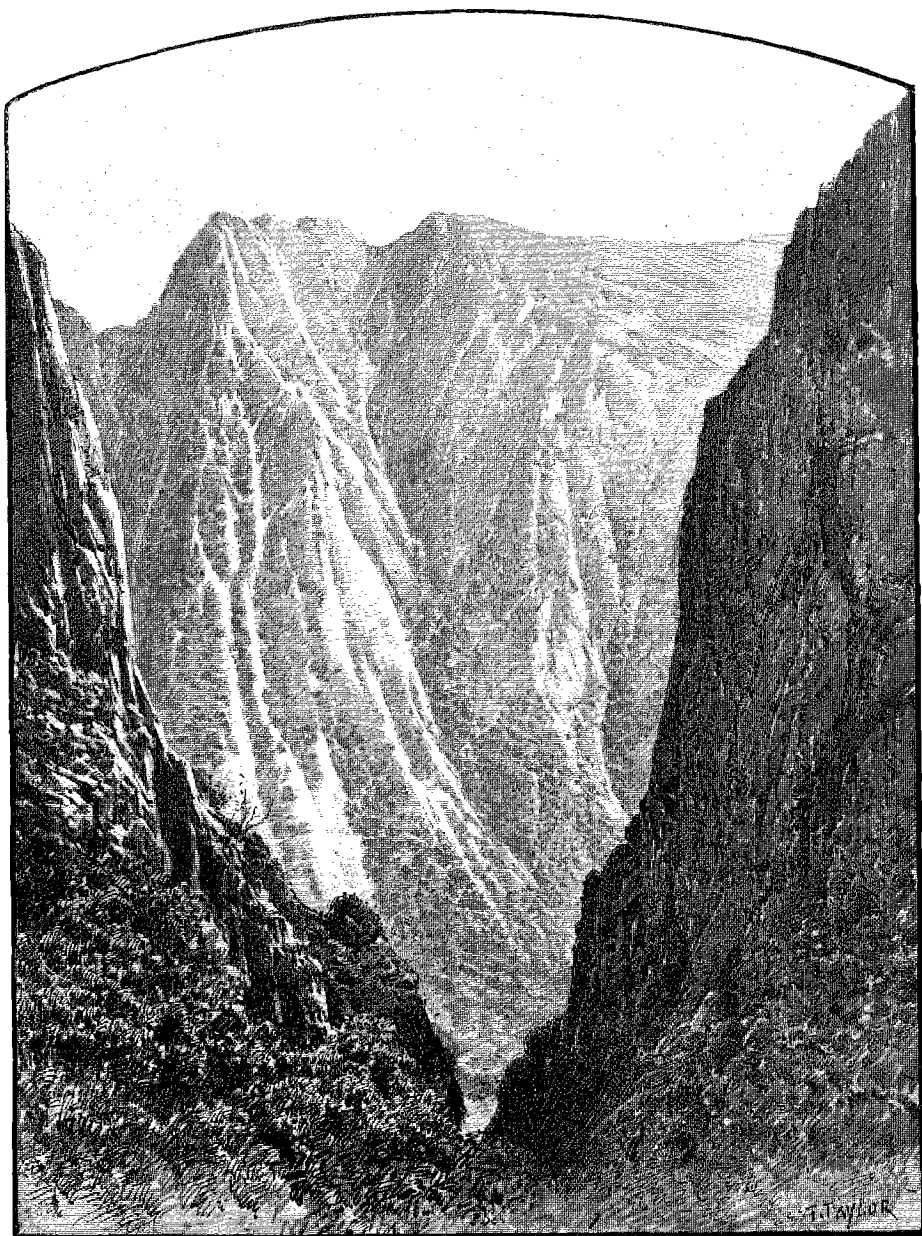
besoin d'un bon gardien de nuit, et Diamé nous en servira : elle est si sauvage, qu'il faut, les premiers jours, la museler et la tenir à la chaîne, mais peu à peu nous réussirons à l'appivoiser.

Il fait froid : 2 ou 3 degrés à peine, et le temps est affreux. Nam nous arrive complètement gelé et incapable de descendre seul de son mulet ; il faut le frictionner longtemps pour lui rendre l'usage de ses membres. On ne peut distinguer la vallée de la Salouen, que couvrent d'épais brouillards, mais au sud du col, qu'il dépasse d'au moins 400 mètres, est visible un grand pic rocheux dont le sommet se dresse au-dessus d'une couronne de nuages. Nous l'appelons Pic Francis Garnier, car il domine en souverain la vallée du Mékong auquel le grand voyageur a pour toujours attaché son nom. Plus près sont d'autres rochers aux formes étranges, des bouquets de sapins, et des prairies qu'une perpétuelle humidité émaille d'une flore rare et charmante. Sous ce ciel embué et par ce froid, on dirait un paysage de Nor-

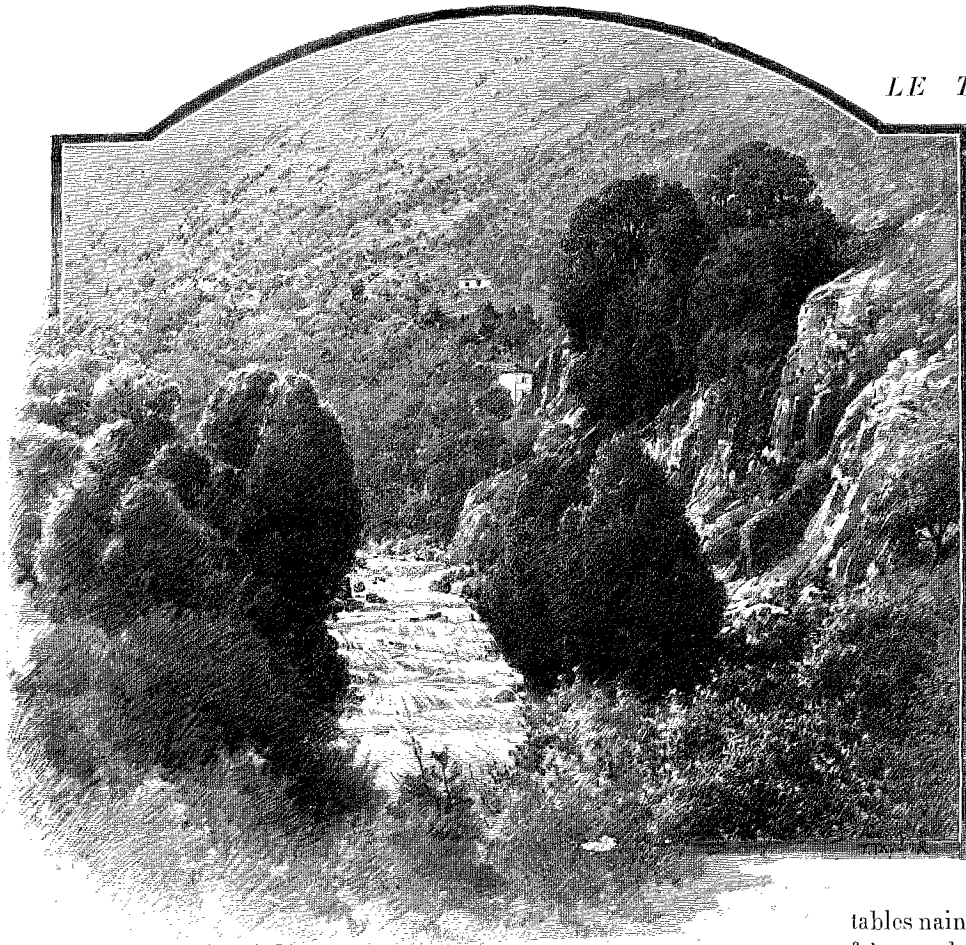
vège, avec je ne sais quoi de plus sauvage et de plus grandiose. Sur l'autre versant, les forêts recommencent, avec de moins grands arbres que du côté du Mékong, mais plus de bambous, de lianes et de hautes herbes. Le chemin, boueux et glissant, est barré à chaque instant par des fondrières et des troncs d'arbres morts. Nos animaux n'avancent qu'avec peine, et les terrains de campement sont difficiles à trouver : nous couchons tantôt dans des clairières de bois, sous des berceaux de gigantesques rhododendrons, tantôt au bord de la rivière Doyon, dont les masses d'écume se précipitent de rocher en rocher, trouant d'un clair ruban les sombres profondeurs de la forêt.

La pluie tombe presque sans relâche, nous cachant les hautes cimes, et une seule éclaircie nous permet de distinguer les pics qui dominent la Doyon ; l'un d'eux, de forme cylindrique, et dont une multitude d'arêtes hérissent le sommet, semble une des tours de quelque aérienne et hyperbolique cathédrale.

Neuf jours après le départ de Tsékou, nous atteignons la Salouen au village de Tionra, dans la région qu'on appelle Lou-Tsé-Kiang. Bien que ce soit là le nom chinois commun à tout le cours du fleuve depuis la latitude de Ta-Li jusqu'au Thibet, on désigne particulièrement ainsi la partie du bassin de la Salouen habitée par les Loutsés. Ces indigènes, qui se nomment dans leur propre langue *Mélams* ou *Anoogs*, sont appelés par les Thibétains *Nyias*, ce qui veut dire imbéciles. C'est en effet un peuple très doux, mais très borné et en pleine décroissance ; tour à tour opprimés par leurs voisins plus puissants, au nord les Tsaronnais, et au sud les



GORGES DE LA RIVIÈRE LILI PRÈS DE SON EMBOUCHURE DANS LE MÉKONG. — DESSIN DE TAYLOR.



VUE DE LONDJÉ (PAGE 242). — DESSIN DE TAYLOR.

féroces Lissous, les Loutsés finiront sans doute par disparaître complètement ou par émigrer. Leur langue diffère absolument de toutes celles des peuples voisins, et c'est bien là une race spéciale qu'il nous est actuellement impossible de rattacher à aucune des grandes races de l'Asie. Leur type n'offre rien de bien saillant, peut-être parce que, dans cette vallée aux triples frontières, ils se mélangent souvent avec des Thibétains, des Lissous et même des Chinois. Nous remarquons cependant qu'ils sont, en général, de très petite taille, et voyons, même à Tionra, deux ou trois

tables naines. Une série de dix mesures, faites au hasard, leur donne 1 m. 56 de hauteur moyenne. Ils sont néanmoins très vigoureux, et l'on cite chez eux des cas de longévité extraordinaire. Le Père Dubernard nous a affirmé avoir

vu dernièrement à Tsékou un Loutsé chrétien mourir à l'âge de cent vingt ans. A cent dix ans, sa vue n'avait pas baissé, et il allait encore à la chasse.

Bien que nous n'ayons jamais été gâtés sous le rapport de la propreté, les Loutsés sont de beaucoup les indigènes les plus sales que nous ayons jusqu'ici rencontrés. En fait de bijoux, les femmes ne possèdent guère que des bracelets et des colliers d'osier tressé. Les hommes, plus élégants, ont toujours à l'oreille droite un anneau de cuivre ou d'argent orné d'une pierre bleue au point de soudure. Leur costume se compose de deux pièces de toile, l'une serrée à la ceinture, l'autre agrafée sur l'épaule droite, enveloppant le buste; ils ont les jambes entourées par des bandes de toile blanche, maintenues par des jarretières de laine rouge. Enfin ils portent sur le côté droit un sabre recourbé plus court que le sabre lissou, et, sur le côté gauche, un petit sac de toile blanche rayée bleu et rouge tenu en bandoulière par une écharpe recouverte de ces petites graines blanches qu'on appelle en France « larmes de Job ». Très timides, ils ne manquent jamais, lorsqu'ils nous rencontrent, de saluer en élevant et joignant les deux mains. Notre figure et notre costume les étonnent beaucoup; ils restent de longues heures à nous considérer, accroupis sur leurs talons, mais ont bien soin, en arrivant, de nous offrir quelques petits présents (grenades, pommes, œufs), se croyant sans doute obligés d'acheter le droit de se promener autour de notre camp.

Avant de donner de nouveaux détails sur le grand fleuve que nous voyons pour la deuxième fois, il convient maintenant d'exposer en quoi la connaissance du cours de la Salouen se trouvait intimement liée à la solution du grand problème des sources de l'Irraouaddi qui devait être le plus grand résultat géographique de notre voyage. La question est un peu complexe; aussi, pour la présenter convenablement, suis-je obligé de la reprendre de haut, en priant le lecteur de jeter un coup d'œil sur la carte de la page 251.

Sans entrer dans la discussion de toutes les opinions émises sur le cours de l'Irraouaddi et de tous les voyages, ou documents chinois, sur lesquels leurs auteurs s'appuyaient, je parlerai seulement en détail des deux principales thèses soutenues par l'ingénieur Gordon et le général Walker¹.

On sait que l'Irraouaddi est, en Birmanie, un fleuve d'une longueur et d'un débit considérables : aussi la plupart des géographes anciens tels que d'Anville, Klaproth, Rennell, etc., n'admettaient pas qu'il pût

1. L'étude complète de cette question se trouve dans un article intitulé « les Sources de l'Irraouaddi » que j'ai publié

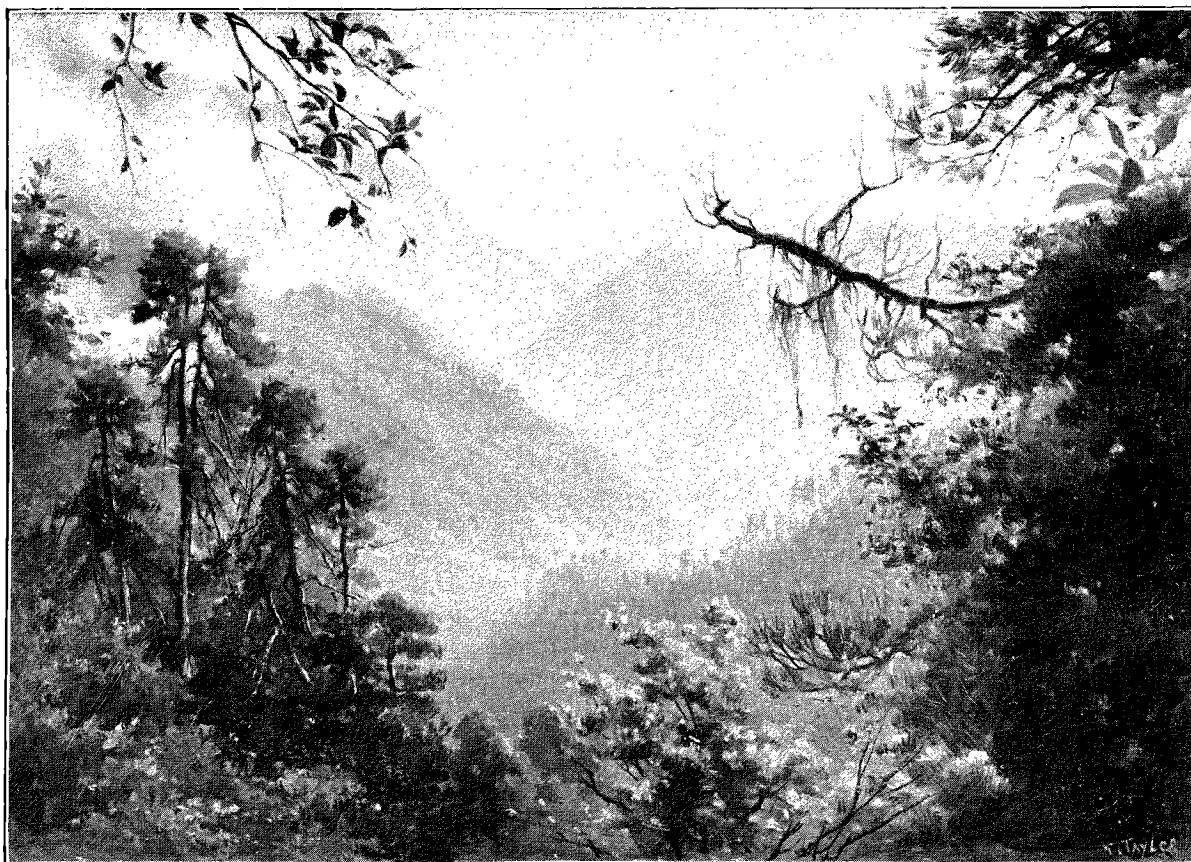
le 15 octobre 1896, dans les *Annales de Géographie* (Armand Colin et Cie, éditeurs).

prendre naissance au sud de l'Himalaya, prétendant qu'il était impossible qu'un fleuve aussi important n'eût pas un cours plus long. Ils croyaient que ses sources se trouvaient, au contraire, beaucoup plus au nord, et fort loin dans l'intérieur du Thibet.

En 1826, le lieutenant Wilcox, de l'armée des Indes, fit un voyage au Nam-Kiou, branche occidentale de l'Irraouaddi, qui prend naissance dans les montagnes, bornant au nord le pays de Kampti. Il établit ainsi que cette branche occidentale se formait *au sud* de l'Himalaya et seulement par 28 degrés de latitude nord (encore Dutreuil de Rhins eut-il le tort de ne pas admettre ses conclusions), mais il ne put pousser jusqu'aux branches orientales, sur lesquelles les indigènes ne purent lui donner que de très vagues renseignements, et l'inconnu continua à planer sur la plus grande partie des sources du fleuve. De 1826 jusqu'à notre voyage, aucune expédition nouvelle ne fut faite vers ces sources, mais à mesure que l'on connaissait mieux le sud du Thibet, une première question se posait à laquelle il fallait répondre : « Si la branche principale de l'Irraouaddi vient de l'intérieur du Thibet, de quel fleuve de ce pays est-elle la prolongation? » Nous allons voir quelles furent ces réponses.

En 1879, M. Gordon, ingénieur anglais, étudia à fond l'Irraouaddi au point de vue hydrologique et mesure le débit du fleuve à Bhâmo. Le chiffre considérable qu'il obtient et qu'il trouve supérieur à ceux que les voyageurs attribuent au Mékong et à la Salouen par la même latitude, l'entraîne à identifier avec la branche orientale de l'Irraouaddi, le Tsanpo qui est en réalité le cours supérieur du Brahmapoutre. Son raisonnement était celui-ci : « Le Mékong et la Salouen, dont les cours supérieurs sont connus, viennent de fort loin dans l'intérieur du Thibet : donc l'Irraouaddi, qui, à la même latitude, a un débit plus fort que ceux de ces deux fleuves, doit *à fortiori* être la continuation d'un autre grand fleuve qui, pour moi, est le Tsanpo ». Cette supposition était jusqu'à un certain point permise, car si l'on connaissait le Tsanpo au Thibet et le Brahmapoutre aux Indes, aucun voyageur européen n'avait *et n'a encore* été au grand coude par lequel le Tsanpo, traversant l'Himalaya, entre en Assam où les Hindous l'appellent *Brahmapoutra*. Néanmoins sa théorie, adoptée par quelques-uns, fut combattue par le plus grand nombre, et d'ailleurs bientôt réduite à néant par trois voyages successifs.

En 1878, le Pandit G. M. N. descend le cours du Tsanpo jusqu'à Gya-La-Sindong. Arrivé là, il est obligé de s'arrêter, craignant de s'engager chez les tribus sauvages (on a même dit anthropophages?) qui habitent en aval; mais avant de rebrousser chemin il fait l'ascension d'un sommet voisin et découvre la vallée du fleuve sur

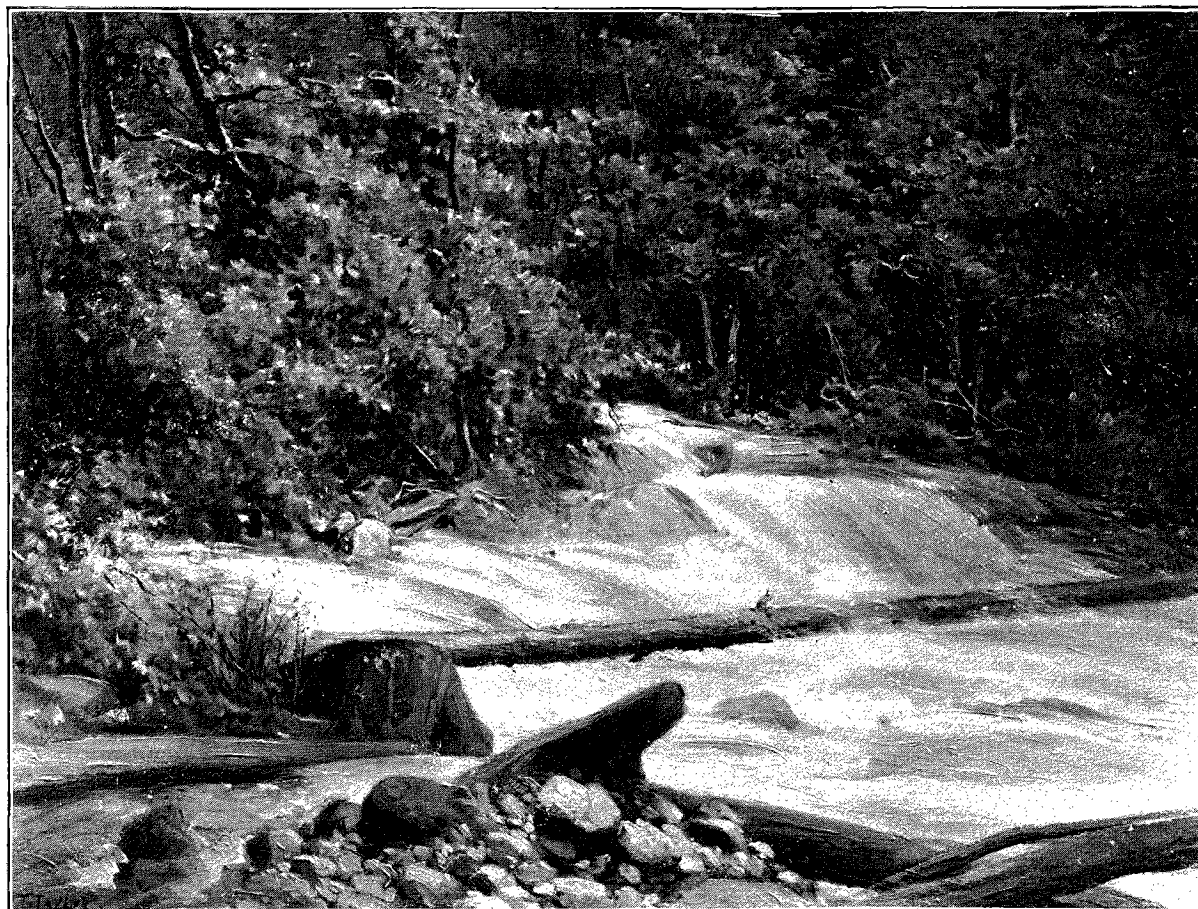


VALLÉE DE LA RIVIÈRE DOYON (PAGE 243). — DESSIN DE TAYLOR.

une étendue qu'il évalue à 50 milles : celui-ci continue à se diriger presque en ligne droite vers le S.-S.-E.

De Gya-La au point le plus haut du Dihong (branche principale du Brahmapoutre) reconnu par les Anglais, la distance n'est que de 100 milles; il faut donc, dès lors, considérer la portion inconnue du coude Tsanpo-Dihong comme réduite à une cinquantaine de milles au plus. Si l'on admettait, avec Gordon, que le Tsanpo, au lieu d'entrer aux Indes, va, à trois degrés plus dans l'Est, former l'Irraouaddi, *d'où ferait-on sortir le Dihong?* Et comment supposer raisonnablement que ce grand fleuve, qui fournit à son arrivée dans les plaines d'Assam un débit moyen de 10 000 mètres cubes par seconde, prenne sa source à 50 milles de là?

En 1880, de nouveaux renseignements viennent contrôler et compléter ceux-ci. Un indigène du Sikkim, K. P., était le domestique d'un Chinois qui s'était chargé de reconnaître, pour le gouvernement des Indes, la partie inconnue du Tsanpo en aval de Gya-La. Arrivé près de cette ville, le Chinois, qui se souciait fort peu du

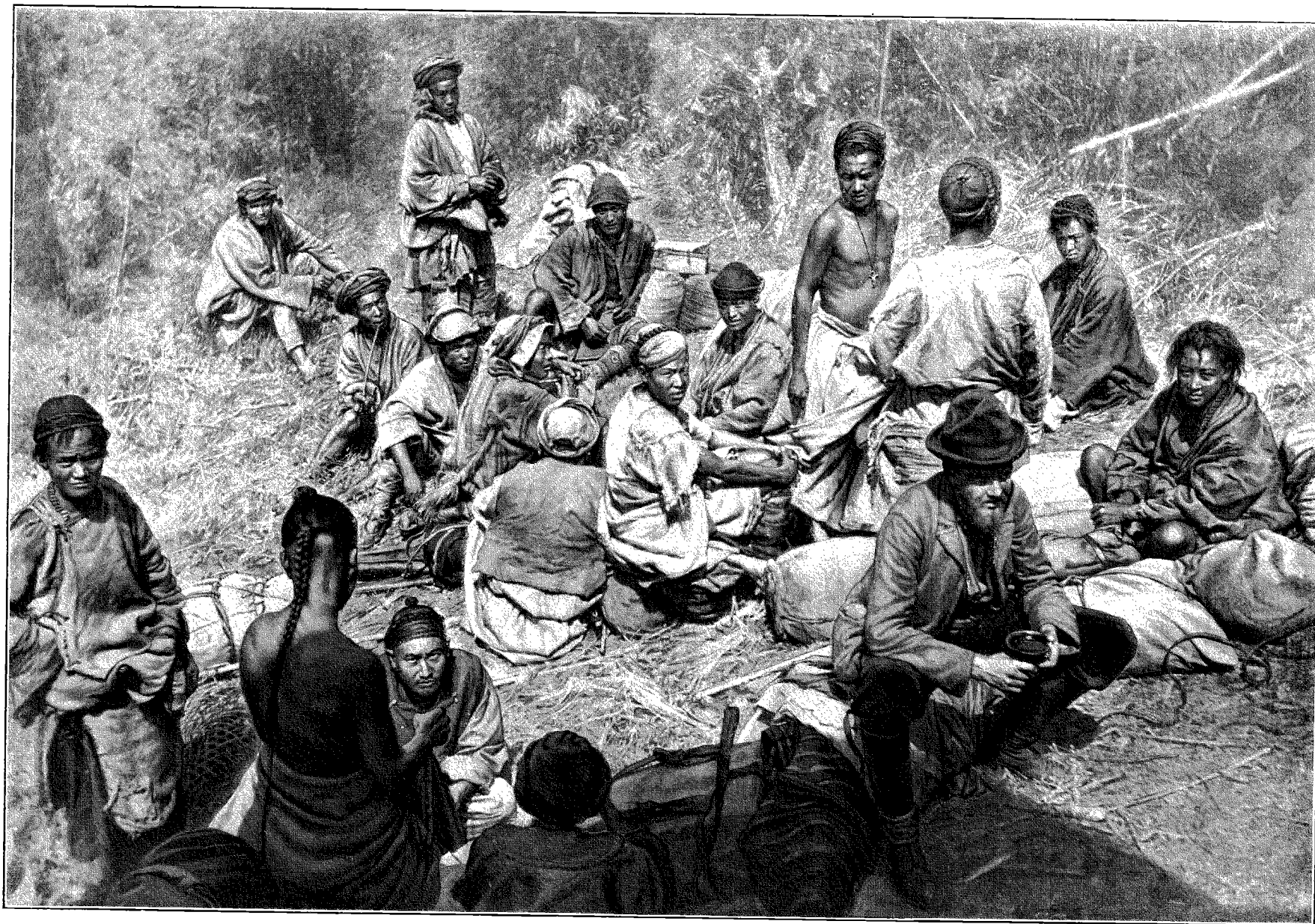


LA RIVIÈRE LILI PAGE 242). — DESSIN DE TAYLOR.

Tsanpo, trouva meilleur de vendre K. P. et de retourner en Chine. K. P. eut, pendant son esclavage, l'occasion de descendre le Tsanpo jusqu'à 80 milles en aval de Gya-La. Sans être capable de faire le moindre relevé, il put cependant constater que le Tsanpo coule d'une façon continue vers le sud-est, et, ayant pu parvenir à s'échapper, fournit à son retour les noms d'un assez grand nombre de villages Abors situés sur ses rives. Il affirme, de plus (ce qui, dès lors, était l'évidence même) que, d'après les dires unanimes des sauvages, le fleuve qu'il a suivi entre en Assam à peu de distance en aval du dernier point qu'il ait atteint.

Enfin, dans un célèbre voyage qui dure de 1879 à 1882, le Pandit A. K. (Krichna) fait faire un grand pas à la question des sources de l'Irraouaddi et porte le dernier coup à la théorie de Gordon. Parti de Batang, sur le Yang-Tsé-Kiang, il coupe successivement le Mékong et la Salouen (Lou-Tsé-Kiang), puis, remontant un affluent de celle-ci, franchit une grande chaîne et trouve de l'autre côté les sources d'une rivière qui a une direction presque est-ouest. En la suivant continuellement, il arrive près de Rima, tout près de la frontière du Thibet et des sauvages Michemis.

Or, en 1854, les Pères français Krick et Bourry, partis de Sadiya, en Assam, et remontant une des branches du Brahmapoutre, nommée Lohit-Brahmapoutre, étaient parvenus à quelques kilomètres de ce même Rima. (Leur voyage fut d'ailleurs refait et contrôlé en 1886 par M. Needham.) Empêché par les Michemis de traverser



NOS HOMMES CAMPÉS AU-DESSUS DU KIOU-KIANG (PAGE 252). — DESSIN DE J. LAVÉE.

leur pays, A. K. prend pour rentrer aux Indes une route très détournée. On voit de suite qu'il avait ainsi obtenu trois importants résultats :

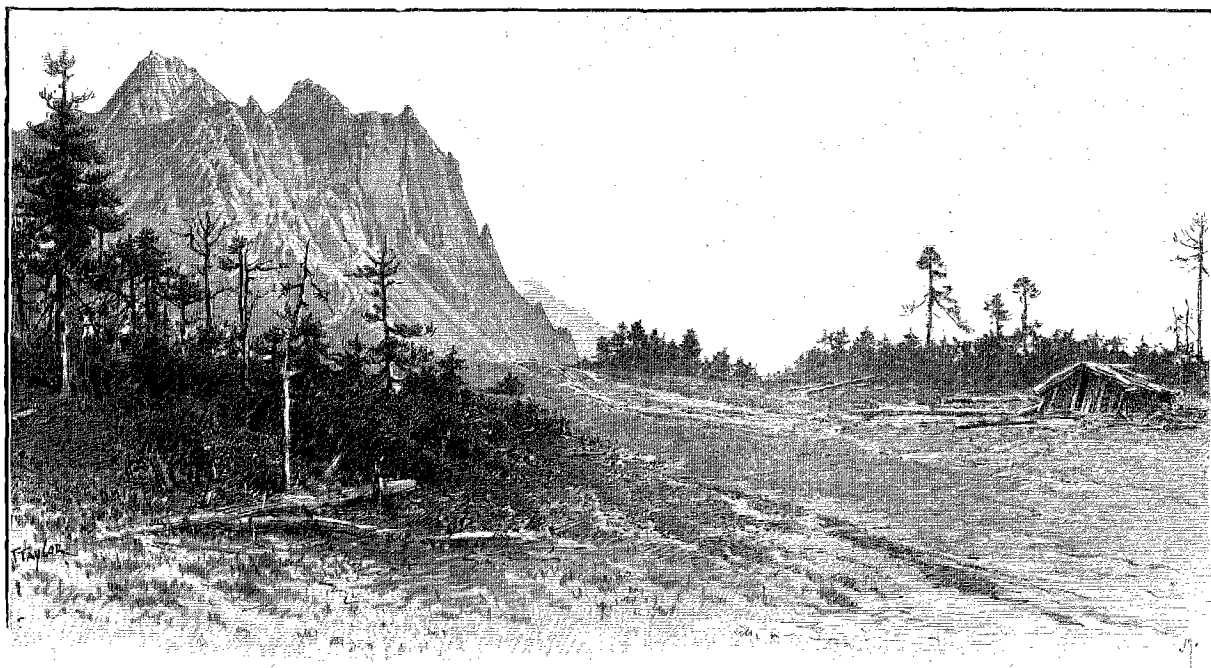
1^o La découverte des sources du Lohit-Brahmapoutre, et leur identification avec la rivière d'Assam suivie par Krick et Bourry, auxquels A. K. se raccorde à Rima.

2^o En passant directement du bassin de la Salouen dans celui du Brahmapoutre, *sans avoir coupé aucune rivière se dirigeant vers le sud, et cela en suivant une ligne à peu près est-ouest*, il démontrait que les sources de l'Irraouaddi ne venaient pas du Thibet et se trouvaient forcément au sud de cette ligne, c'est-à-dire entre le 28^e et le 29^e degré de latitude; il établissait, de plus, l'impossibilité absolue du fait que le Tsanpo vint couper le cours du Lohit-Brahmapoutre pour former l'Irraouaddi, et, par suite, la certitude de l'identification du Tsanpo et du Dihong (Brahmapoutre).

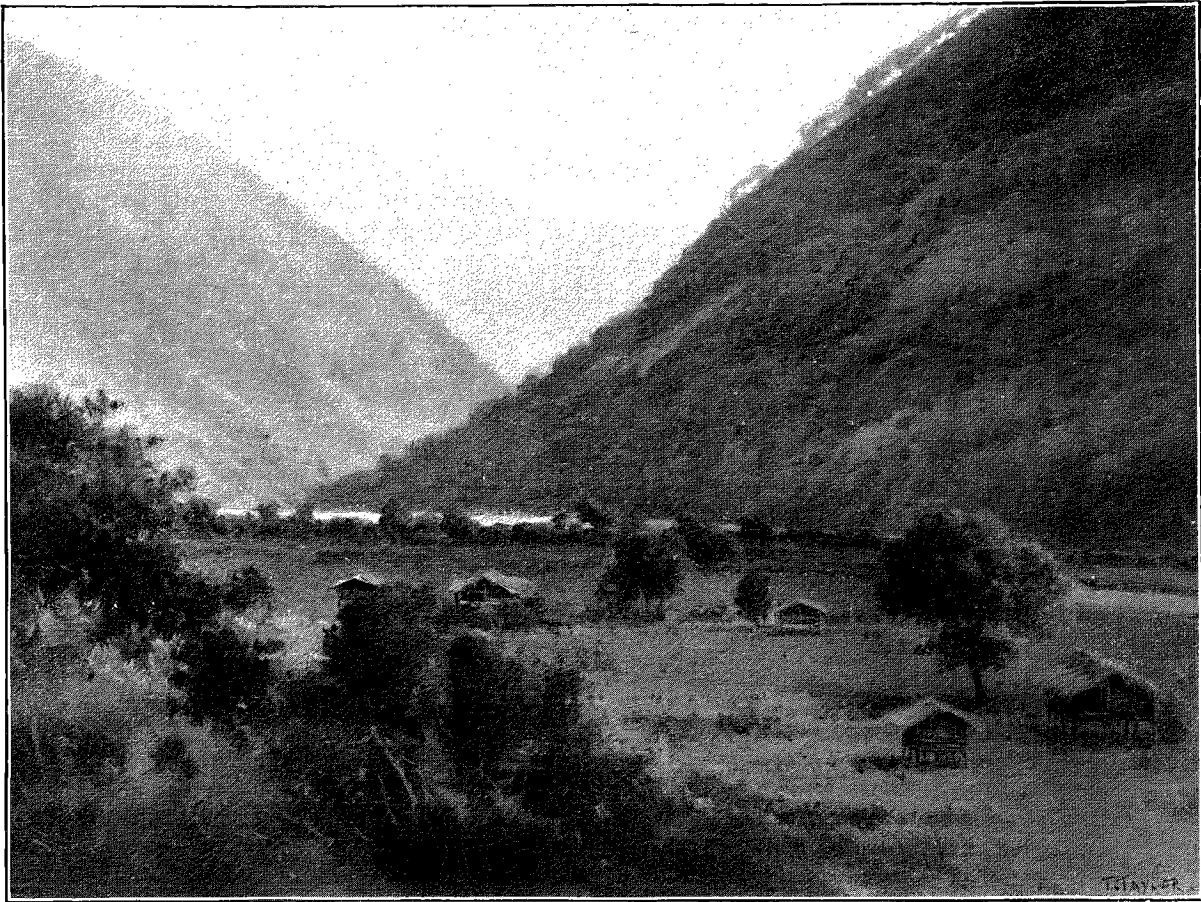
3^o Il constatait l'existence d'une grande chaîne neigeuse prolongeant l'Himalaya, bornant au sud le bassin du Lohit-Brahmapoutre et tout indiquée pour borner au nord celui de l'Irraouaddi.

Il semble qu'à la suite de ce voyage l'opinion publique eût dû considérer le problème comme résolu, au moins dans ses lignes principales. Il n'en fut pas ainsi cependant, et voici la théorie que le général Walker imagina; c'était d'ailleurs la seule qui restât à émettre, à moins de démentir les résultats rapportés par le Pandit A. K.

D'après lui, le fleuve que ce voyageur avait coupé sous le nom de Lou-Tsé-Kiang, et considéré, d'après ses renseignements et l'avis jusqu'alors universel, comme la Haute Salouen, serait en réalité la haute branche orientale de l'Irraouaddi; la Salouen, dont il réduisait ainsi de moitié le cours supposé, prendrait sa source dans le Yun-Nan, au sud de la route d'A. K. et seulement par 27° 40' de latitude nord. La région arrosée par la Salouen entre cette latitude et celle de 25 degrés étant absolument inconnue, on avait jusqu'à un certain point le droit de faire cette supposition, bien qu'elle fût, pour toutes sortes de raisons, peu vraisemblable. Cette théorie, prônée par le général Walker, directeur général du Service géographique des Indes, fut adoptée dans la carte générale du Thibet, publiée en juillet 1894 dans le Bulletin de la Société de géographie de Londres. Paraissant sous ce haut patronage, elle devait donc être considérée comme l'opinion officielle de la science géographique anglaise. C'est ainsi, on le comprend maintenant, qu'au moment où nous partions pour notre voyage, soit un an à peine après la publication de cette carte, le problème des sources de l'Irraouaddi se trouvait définitivement limité à la connaissance de la partie inconnue du cours de la Salouen. *A priori*, je ne croyais pas à la réalité de la théorie du général Walker, et cela pour la même raison que celle dont j'ai parlé au sujet de la question Tsanpo-Brahmapoutre. Si la Salouen n'est pas la prolongation du Lou-Tsé-Kiang, me disais-je, sa source se trouve forcément par 27° 30' au plus, puisque le Père Dubernard a descendu le Lou-Tsé-Kiang jusqu'à Tasou, à peu près par cette latitude (le général Walker semble ne pas avoir tenu un compte suffisant des renseignements donnés par ce missionnaire); or plusieurs voyageurs anglais ont coupé la Salouen par 25 degrés (route de Ta Li à Blâmo) et ont déclaré qu'à cette latitude ce fleuve était aussi large que le Mékong. Celui-ci prenant sa source au fond du



COL ET PIC FRANCIS GARNIER (PAGE 243). — DESSIN DE TAYLOR.



VILLAGE LOUSÉ AU BORD DE LA SALOUE. — DESSIN DE TAYLOR.

Thibet, comment admettre que la Salouen, coulant d'ailleurs dans un bassin très étroit, naisse à 150 milles de là seulement ?

En fait, avant notre voyage, l'espace inexploré entre le point connu le plus nord de la Salouen et le point connu le plus sud du Lou-Tsé-Kiang (Tasou) s'étendait entre 25 degrés et 27° 30'. Mais, comme on l'a vu dans la troisième partie de ce récit, nous avons atteint la Salouen par 25° 50' à Loukou, et l'avons remontée jusqu'à Lotsolo par 26° 12', réduisant ainsi de moitié la zone inconnue. Si l'on s'en souvient, par cette latitude de 26° 12', c'est-à-dire à 75 milles seulement de l'endroit où le général Walker en plaçait les sources, la Salouen est un fleuve de 120 à 150 mètres de large, d'un courant moyen de 2 à 3 milles à l'heure, et d'une profondeur considérable. Aussitôt après l'avoir vu, nous avons jugé absolument impossible que sa source ne fût qu'à 130 kilomètres de là ; mais en dehors de cette preuve, d'une évidence telle qu'elle suffirait à elle seule, nous pouvons de plus présenter les suivantes, maintenant que nous touchons de nouveau ses bords, cette fois, par le 28° degré de latitude :

1° Par 25° 50' et même plus bas, tout aussi bien que par 28 degrés, la Salouen porte le nom de Lou-Tsé-Kiang, c'est-à-dire fleuve des Loutsés. (On a vu qu'en réalité une grande partie de la vallée est habitée par des Lissous, mais les Chinois appellent indifféremment Loutsés tous les sauvages qui peuplent les rives du fleuve.)

2° Entre le 26° et le 28° degré, il n'y a pas de solution de continuité, car, chaque jour, en remontant le Mékong, nous avons demandé des renseignements sur l'ouest, et, chaque jour, on nous a répondu : « Oui, il y a dans l'ouest un grand fleuve qui s'appelle le Lou-Tsé-Kiang et dont une seule chaîne nous sépare ; il ne faut que deux à quatre jours pour s'y rendre ».

3° Enfin nous possédons, par des renseignements précis et confirmés, une longue liste de villages lissous et loutsés, situés sur les bords du fleuve et allant, presque sans interruption, de Lotsolo à Tasou.

Le Lou-Tsé-Kiang et la Salouen ne font donc qu'un seul et même fleuve : c'est d'ailleurs un fait que tous les indigènes du Yun-Nan déclarent absolument certain, et que les livres et cartes des Chinois n'avaient jamais mis en doute.

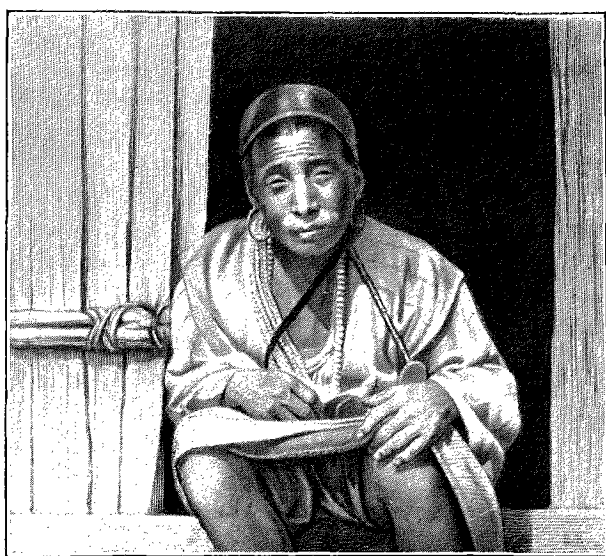
Ayant élucidé cette question de la Salouen-Lou-Tsé-Kiang, il restait cette fois bien démontré pour nous que toutes les branches de l'Irraouaddi ne pouvaient avoir leurs sources qu'au-dessous de l'Himalaya. Quels étaient



DEUX DE NOS PORTEURS THIBÉTAINS. — DESSIN DE MADAME PAUL GRAMPÉL.

crêpes dont nous nous lèches les doigts. Nous avons pu nous procurer un guide pour le Kiou-Kiang, la première grande rivière que nous devons rencontrer en marchant dans l'Ouest, et, ce qui est plus important, un interprète parlant le lisou et le loutsé.

Si notre guide a vraiment fait la route, il y a en tous cas bien longtemps, car il est incapable de nous donner un renseignement précis, même de nous dire si elle est ou non muletière. Mais, hélas ! nous sommes à ce sujet rapidement fixés. A une heure de la Salouen, les difficultés deviennent si grandes que nous devons nous arrêter pour que les hommes travaillent toute une journée à améliorer le sentier. Le lendemain, c'est encore pire ; le chemin, d'une raideur effrayante, monte tout droit à travers de hautes herbes épaisses qui entravent la marche. Ce n'est qu'au prix d'efforts inimaginables que nous pouvons nous hisser jusqu'au haut de la côte en traînant nos animaux par la bride. Il fait presque nuit quand nous parvenons à trouver une étroite plate-forme que nous déblayons pour y installer notre tente. Là nous restons un jour, attendant que les charges restées en arrière soient apportées à dos d'homme. Quelques porteurs vont en avant déblayer la route, mais reviennent en nous la dépeignant si mauvaise, que le Prince, Briffaut et moi décidons d'aller à pied avec cinq ou six hommes à un village dont on nous a parlé. Au bout d'une demi-heure de marche, nous sommes convaincus qu'il faut renoncer définitivement à faire passer les mulets : la route est à chaque instant coupée par des rochers et des troncs d'arbres ; il faut tantôt se hisser à la force des poignets, tantôt se glisser en rampant sous des groupes d'arbres énormes tombés en travers ; à mesure que nous avançons, les difficultés et les dangers s'accroissent ; bientôt le sentier disparaît complètement et il faut grimper de rocher en rocher. Nous faisons halte au pied d'une haute muraille qui forme la cime de la chaîne, et plantons notre tente tout près d'un énorme bloc de neige que les chaleurs de l'été n'ont pu réussir à fondre. Nos hommes font notre admiration : ayant grimpé aujourd'hui plus de 1100 mètres par le plus épouvantable des chemins, portant 25 à 30 kilos sur le dos, ils arrivent



CHIEF LOUSÉ À TOMALO. — DESSIN DE RONIAT.

les noms, les importances relatives et la disposition de ces branches, c'est ce que nous étions dès lors certains de déterminer, en continuant à nous diriger dans l'ouest vers les Indes, et en les coupant toutes près de leurs origines.

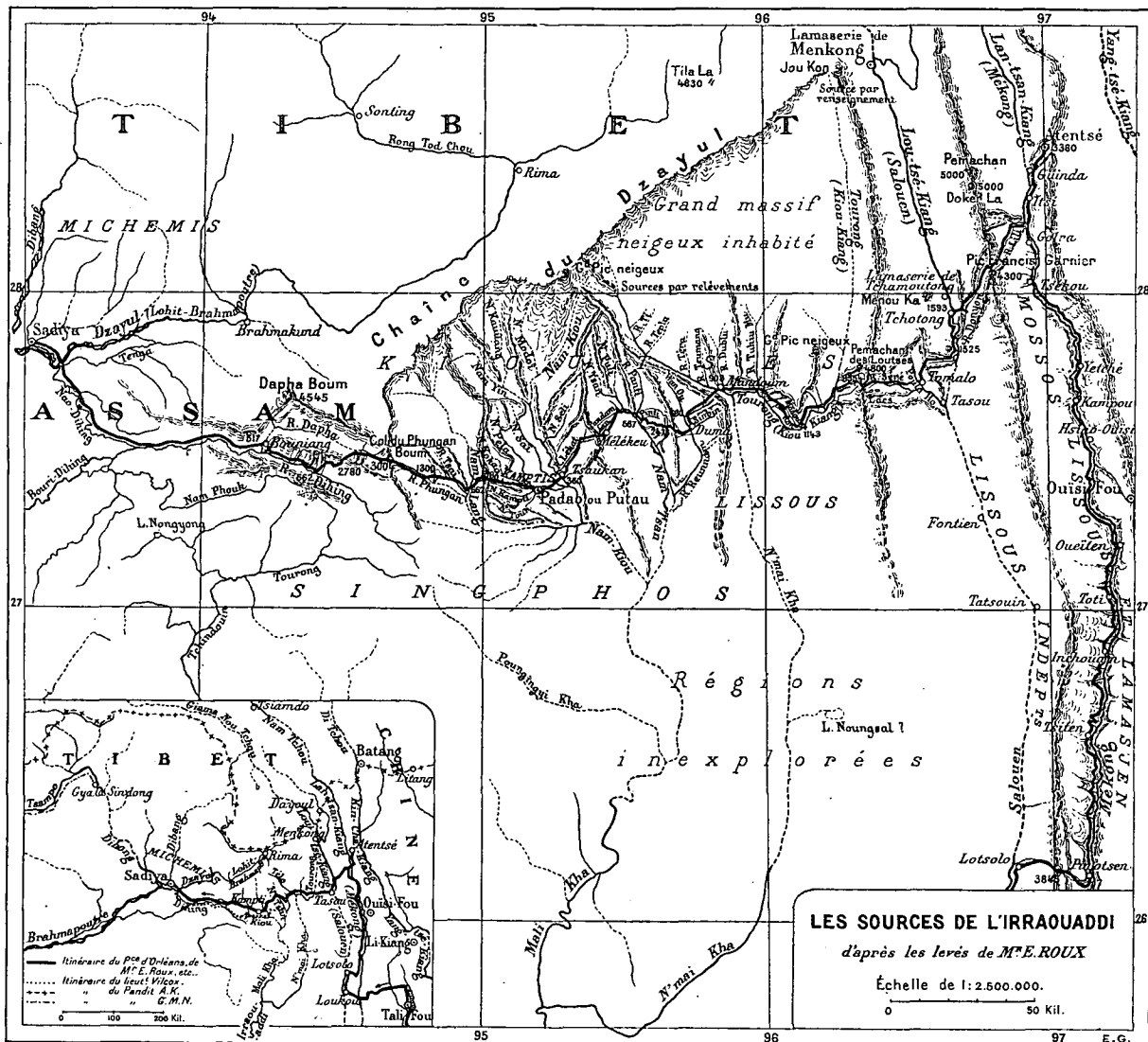
Revenons maintenant au récit de notre voyage. Nous traversons la Salouen dans de grandes pirogues taillées dans des troncs d'arbres ; le fleuve n'étant pas très rapide à cet endroit, chose rare, le passage se fait avec beaucoup plus de facilité et de sécurité que celui du Mékong à Halo. Nous descendons ensuite le long du fleuve jusqu'au village de Djewan, où se trouve l'amorce de la meilleure route vers le Kiou-Kiang, au dire des indigènes. On pourra tout à l'heure juger de ce que doivent être les autres.

En quittant la Salouen, nous fêtons notre 2 000^e kilomètre d'exploration : c'est un beau résultat, dont nous avons le droit d'être fiers. Pour cette solennité, le Prince, qui est le plus habile cuisinier de nous trois, confectionne des

trem্পés par la sueur et la pluie, n'ayant rien pour se changer, pour s'abriter qu'une tente fort mince ouverte à tous les vents et pour tout réconfort du thé et des boulettes de tsampa, sans sel ni graisse. Pourtant, ils ne paraissent ni fatigués ni découragés, et reprennent, autour de grands feux, leurs joyeuses chansons thibétaines, sans autre souci que celui de s'empressez autour de nous dès qu'ils peuvent surprendre le moindre de nos désirs.

Le lendemain matin nous venons à bout du col ; bien qu'il ait environ 4 000 mètres d'élévation, il y a des arbustes et même des bambous jusqu'en haut ; mais ces derniers diminuent beaucoup de grosseur à mesure que l'altitude grandit. De l'autre côté nous marchons d'abord à travers une épaisse forêt ; le chemin, boueux et humide, est rendu très glissant par les paquets de bambous tombés qui le recouvrent ; puis la forêt s'arrête brusquement, et sans transition aucune fait place aux hautes herbes. A partir de là, la pente devient encore plus raide, et c'est bien plus sur le dos que sur

les pieds que nous descendons jusqu'au village de Tomalo. Il est situé à une centaine de mètres au-dessus du Poula-Ho, affluent de la Salouen; les habitants sont Lissous et Loutsés, et parlent les deux langues; la plupart sont d'ailleurs des métis. Nous renvoyons en arrière quelques-uns des porteurs qui nous ont accompagnés à Tomalo, en les chargeant d'instructions précises pour le chef Anio, resté à la garde du gros des bagages; deux hommes, pris parmi les moins bons, retourneront à Tsékou avec les mulets, et les remettront au Père Dubernard, qui les fera vendre à Atentsé ou à Ta Li-Fou; s'il le peut, nos selles, et quelques charges de fers, de pharmacie et de conserves seront également renvoyées là-bas. Malgré la réduction ainsi opérée, nous n'avons pas assez de nos vingt-quatre Thibétains pour porter les bagages, car dorénavant les villages seront situés à de grandes dis-



tances les uns des autres, et il faudra toujours emporter plusieurs jours de vivres. Nous aurons donc besoin, selon la longueur des routes en pays inhabité, d'un renfort de six à douze indigènes.

Il nous faut quatre jours entiers de délibérations pour obtenir du chef loutsé de Tomalo onze hommes et une quinzaine de boisseaux de maïs écrasé; pas d'autres céréales dans le pays, sinon un peu de *hsiao-mi*, mot chinois signifiant littéralement « petit riz », dont le goût rappelle beaucoup celui de la semoule. Ce « *hsiao-mi* », cuit avec du sucre, est très bon, est à recommander comme entremets aux voyageurs en pays Loutsé. C'est tout ce que le village peut fournir : cela nous suffira jusqu'au Kiou-Kiang, mais, cette dernière vallée nous étant dépeinte comme très misérable, nous sommes inquiets du ravitaillement. Aussi renvoyons-nous à la Salouen, qui n'est qu'à un jour en descendant le long du Poula-Ho, trois de nos hommes pour aller chercher d'autres provisions qu'un petit marchand chinois, rencontré ici, s'offre à nous procurer. Le 4 octobre, nous quittons Tomalo et recommençons à grimper sous les grosses averses qui ne cessent de tomber.

De l'autre côté d'un col de 3 500 mètres, nous sommes encore dans le bassin de la Salouen. Nous couchons un soir près d'un coude de la rivière Seké, affluent du Poula-Ho, sur une large plage de petits cailloux laissés

à découvert par les eaux; depuis longtemps les hasards de la route ne nous avaient pas fait rencontrer un campement aussi pittoresque. Au-dessus des eaux claires de la rivière, de grands arbres inclinés et chargés de mousse forment un superbe dais de verdure; de tous côtés, de hautes montagnes couvertes de forêts vierges dominent la clairière et dans le fond s'aperçoivent les pics de la grande chaîne de partage que nous allons franchir. Plus loin, la vallée de la Seké s'élargit, et sa pente diminue; la rivière, ayant peu de courant, sort de son lit pour former de nombreux marais. Une rude montée à pic d'environ 500 mètres nous conduit au sommet de la chaîne de séparation des bassins de la Salouen et de l'Irraouaddi (3 800 m.). Les brouillards se sont enfin dissipés et, de notre camp, la vue découvre un vaste et splendide horizon.

Nous ne voyons pas encore les eaux du Kiou-Kiang, mais seulement la gigantesque coupure que sa vallée creuse dans ce chaos de montagnes; en face de nous, sur sa rive droite, se dresse une muraille rocheuse aux formes déchiquetées, aux couleurs sombres, dont les crêtes aiguës courent vers le nord rejoindre la masse éclatante des neiges du Thibet. Nous lui donnons le nom de Dutreuil de Rhins, en souvenir de l'explorateur qui sacrifia récemment sa vie pour la science sur cette terre ingrate et encore si mystérieuse.

Dans l'ouest et le sud-ouest, ce sont des chaînes et encore des chaînes, dont les replis étagés à l'infini découragent nos jambes déjà lassées de tant d'ascensions. Mais à perte de vue, par-dessus toutes les autres cimes, nous apercevons une longue ligne uniforme qui nous paraît être la dernière barrière que nous aurons à franchir, et au delà de laquelle doit se trouver le port. Au-dessous des brumes qui planent sur le fond de l'horizon, un coin du ciel apparaît : il est d'un bleu azur merveilleux et nous fait rêver à ces Indes vers lesquelles nous marchons et dont l'hiver n'est qu'un long et délicieux printemps. De petits nuages rouges et or tamisent les rayons du soleil couchant qui viennent illuminer ce grandiose tableau, à la contemplation duquel nous arrachent bientôt les ombres et le froid de la nuit. Ce soir, 2 degrés seulement; nous nous serrons frileusement autour des feux allumés par les Thibétains, qui, presque nus, dédaignent même de remonter leur tchoupa sur l'épaule droite.

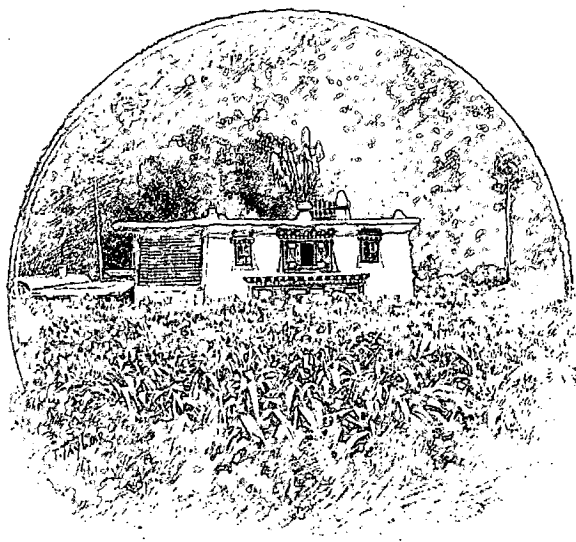
Le lendemain, en descendant le Kiou-Kiang, j'aperçois, près d'un arbre au pied duquel je m'étais assis pour me reposer, des ossements humains et un crâne parfaitement conservé. Auprès de ces restes qui reposent dans ce coin de forêt, oubliés depuis combien d'années! je vois une hotte de porteur et un petit sac en cuir. Évidemment le malheureux aura voulu franchir la chaîne en hiver, et, pris par les neiges, égaré dans d'inextricables forêts, sera mort de froid et de faim. Sur ces entrefaites, le Prince arrive et me dit qu'un peu plus loin, il vient de voir quatre squelettes, dont l'un est encore recouvert de fragments de chair imparfaitement décomposés.

Ce n'est qu'à environ 800 mètres au-dessus du Kiou-Kiang que nous apercevons ses eaux, d'un vert bleu admirable rappelant la couleur des torrents de Suisse. La vallée est encore plus encaissée, plus encombrée de brousse que toutes celles que nous avons vues jusqu'ici, et sur ses pentes nous ne distinguons que de rares huttes isolées, situées très loin les unes des autres, mais aucune agglomération qu'on puisse appeler hameau.

Pour passer la nuit, nous nous installons à 500 mètres au-dessus de la rivière, dans des touffes de hautes herbes, sur une pente si raide qu'on n'y peut planter la tente. Briffaut n'est pas avec nous : il s'est sans doute égaré et nos coups de feu tirés pour lui indiquer où nous sommes n'obtiennent nulle réponse.

(A suivre.)

ÉMILE ROUX.



MAISON THIBÉTAINE À LONDJÉ (PAGE 242). — DESSIN DE TAYLOR.



LES DEUX ENVOYÉS DU ROI DE KAMPTI (PAGE 264). — DESSIN DE GOTORDE.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI¹, D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE,

PAR M. E. ROUX,
ENSEIGNE DE VAISSEAU.

SIXIÈME PARTIE : DU KIOU-KIANG A KAMPTI.

Les Kioutsés et la vallée du Kiou-Kiang. — L'inondation. — Les sources de l'Irraouaddi.
Mort de Diamé. — Arrivée dans la plaine de Kampli.



TYPE KIOUTSÉ. — DESSIN D'OCLEVAY.

A NOTRE réveil, nous constatons avec joie que les derniers nuages qui couvraient le ciel ont complètement disparu; la mousson du nord-est paraît bien établie, et avec elle nous pouvons compter sur le beau temps. Nous en avons besoin, car la pluie complique tout et rend tout pénible.

Une descente de 300 mètres nous fait arriver à une maison où nous trouvons enfin quelques indigènes qui ne fuient pas à notre approche. Pas brillante la maison, bien qu'on nous la donne pour la plus belle du pays! C'est une paillote de bambous recouverte de chaume, bâtie sur pilotis de grandeur inégale pour remédier à la forte inclinaison du terrain. Pluie, vent, soleil, tout y entre à volonté : on grille le jour et l'on gèle la nuit, car en cette saison il y a d'assez grandes différences de température : 25 degrés à midi, 6 ou 7 degrés à 6 heures du matin. L'ameublement est complètement nul.

A midi seulement, nous voyons arriver Briffaut, qui vient d'être retrouvé par les hommes que nous avons envoyés à sa recherche.

S'étant trompé de chemin, il est descendu jusqu'au Kiou-Kiang, puis a remonté la côte jusqu'à ce que la nuit le surprît près d'une cabane située à plusieurs kilomètres en amont de notre campement : les Kioutsés, d'abord fort étonnés à son arrivée, l'ont admis parmi eux, et lui ont offert une courge avec un peu de *hsiao-mi*; mais ce gîte était si misérable et si mal clos qu'il a eu très froid et n'a presque pas pu dormir. Les indigènes, nous

1. *Suite. Voyez p. 193, 205, 217, 229 et 241.*

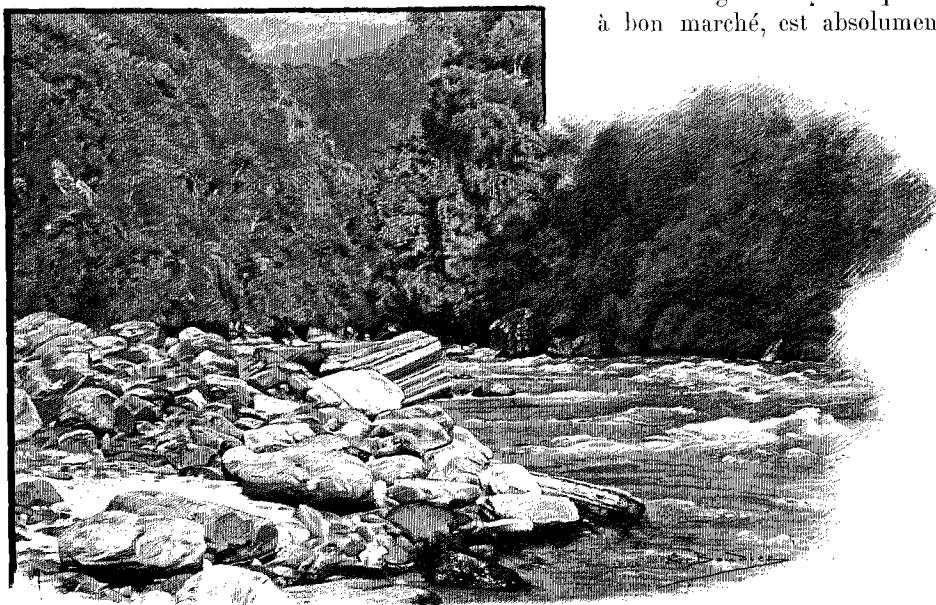
dit-il, ne paraissent pas non plus fort à leur aise et se tournaient à chaque instant pour présenter tour à tour au feu allumé au milieu de la paillote la moitié du corps gelée par l'air passant à travers la cloison. Quelle existence que celle que se font ces gens-là par leur paresse et leur incurie ! Comment peuvent-ils préférer cinq mois d'insomnies à la peine de tisser des vêtements et de se construire un abri suffisants ? Briffaut, qui s'est remis en route à 5 heures du matin sans déjeuner, nous arrive épuisé par la fatigue et la faim ; nos hommes l'ont heureusement trouvé au moment où, désespérant de nous découvrir, il commençait à refaire l'ascension de toute la montagne pour retourner à l'embranchement des sentiers de forêt où il s'était trompé, et de là redescendre en suivant nos traces. C'était, en effet, le meilleur parti à prendre, dans ce pays où les maisons sont toutes fort éloignées les unes des autres, et où les hautes herbes barrent complètement la vue.

La région où nous sommes s'appelle *Tourong* dans la langue des indigènes ; ce nom s'applique indifféremment au fleuve et à l'ensemble des maisons éparpillées au-dessus de ses deux rives sur une longueur de 8 à 10 kilomètres. *Kiou-Kiang*, c'est-à-dire fleuve Kiou, est le nom donné par les Chinois, qui appellent par dérivation « Kioutsés » les indigènes habitant sur ses bords. C'est aussi celui que nous adopterons, car ils n'ont pas de nom générique dans leur propre idiome ; ceux de *Tourong* disent qu'ils s'appellent « les gens de Tourong », et ainsi de suite ; il n'y a pas moyen de les faire sortir de là, ni de les faire répondre à toute question qui ne concerne pas les besoins de la vie les plus élémentaires ou les environs immédiats de l'endroit où ils habitent. En principe, les Kioutsés ne diffèrent pas des Loutsés de la Salouen : c'est la même race et la même langue. Cependant beaucoup de mots, ainsi que la prononciation, sont déjà différents, et à mesure que nous avancerons dans l'ouest, cette différence s'accroîtra au point qu'un de nos Thibétains, parlant un peu le loutsé, ne comprendra plus un mot de kioutsé.

Ici, le costume des indigènes est à peu près le même que sur les bords de la Salouen ; ils tissent eux-mêmes les toiles qu'ils portent, et, comme ce travail les ennuie, ils sont naturellement moins vêtus que les Loutsés, qui ont toutes facilités pour en acheter aux marchands chinois ou thibétains. La plupart des hommes ont déjà les cheveux ébouriffés, sans la moindre trace de queue : c'est un signe certain que nous sommes arrivés aux plus extrêmes limites de l'influence chinoise, pour entrer bientôt chez des peuplades complètement indépendantes.

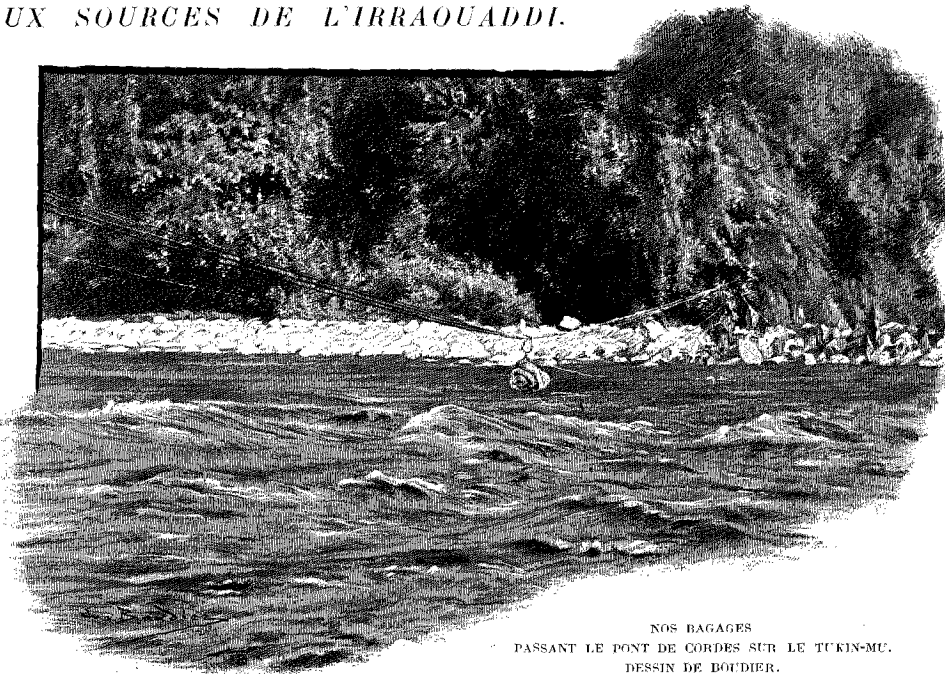
Les femmes n'ont aucune coiffure, et leurs cheveux, qui ne sont presque jamais coupés, leur tombent jusque sur les yeux ; elles portent, avec encore plus de profusion que les Loutsées, des colliers de pierres de couleur et de petits ornements en osier ; leur laideur est extrême, et les tatouages bleus qu'elles se dessinent autour de la bouche et sur le bout du nez contribuent peu à les embellir. Mais que dire de leur saleté ! Du jour de leur naissance à celui de leur mort, jamais les Kioutsés ne se lavent une seule fois, se reposant de ce soin sur les jours de pluie et les passages à gué des rivières. C'est insuffisant, car il est difficile de voir de quelle couleur est leur peau, tant sont épaisses et nombreuses les couches de crasse noire qui s'y étalent. Cependant la coquetterie, qui n'abandonne jamais ses droits, va se nichier jusqu'en l'âme de ces brutes, et, à défaut d'argent, hommes et femmes portent également comme boucles d'oreilles de larges disques de fer, parfois si lourds qu'ils leur déforment complètement le lobe. Comme ornement distinctif, ils s'entourent les jarrets, et quelquefois les reins, de nombreux anneaux de fil enduits de cire noire, qui sont reliés, en deux ou trois endroits, par des bagues de métal grossièrement gravées. Cette parure, d'ailleurs essentiellement à bon marché, est absolument particulière aux Kioutsés.

Par suite de l'absence totale de terrains en pente douce et de la lutte qu'il faut soutenir contre l'envahissement incessant de la brousse, l'agriculture est fort peu développée. Un peu de maïs et de hsiao-mi, quelques courges, du tabac, voilà tout ce que produit le sol, que ses habitants cultivent d'ailleurs tout juste assez pour vivre, et vivre mal. Malgré cette profonde misère, ils sont encore obligés de payer, en nature, un léger tribut annuel au Yetché Mokoua



VALLÉE DU KIOU-KIANG. — DESSIN DE BOUDIER.

et à un autre petit chef Mosso des environs de Ouïsi. Il y a cinquante ans que ce tribut leur fut imposé par le Yetché Mokoua qui vint du Mékong faire la guerre à ce pays, autrefois complètement libre. Pris de terreur, beaucoup d'indigènes se réfugièrent dans les forêts, et, pendant plusieurs mois, habitèrent sur les arbres ou dans les cavernes. C'est de cette époque que date la fausse légende d'après laquelle les riverains de la Salouen nous avaient affirmé que certaines tribus de Kioutsés habitaient encore sur les arbres.



NOS BAGAGES
PASSANT LE PONT DE CORDES SUR LE TUKIN-MU.
DESSIN DE BOUDIER.

Les Kioutsés vivent dans un état absolu d'anarchie et n'ont ni chefs de tribus, ni chefs de villages. Chacun agit à sa guise. Les cérémonies qui précèdent le mariage sont naturellement nulles, puisqu'ils n'ont ni prêtres ni magistrats; le consentement des deux parties suffit même sans que les parents soient généralement consultés. La fidélité des femmes n'est, paraît-il, exigée qu'après la naissance de leur premier enfant. Elles vont toujours accoucher dans la forêt et ne rentrent chez elles que trois jours après. Ce n'est sans doute pas par pudeur, car c'est là un sentiment qui leur est forcément inconnu, leurs cases ne comptant jamais qu'une seule pièce où huit ou dix individus vivent pêle-mêle, et où tout se passe *coram populo*.

Ils n'ont pour ainsi dire pas de religion et croient seulement, comme les Lissous et les Loutsés, à l'existence de bons et mauvais esprits; mais nous n'avons jamais vu chez eux ni sorciers, ni cérémonies religieuses, et je crois que ces questions ne les préoccupent guère. Il y a quelquefois devant les portes de leurs maisons des arbustes auxquels sont accrochés des morceaux de bambous, coupés au-dessus des nœuds et attachés trois à trois. Ce sont autant de coupes naturelles où les indigènes déposent des graines et du vin de riz en offrande aux génies protecteurs des récoltes. On dit aussi que lorsqu'ils ont tué des animaux à la chasse, ils les exposent pendant un certain temps, sans y toucher, comme pour rendre grâce de cette aubaine aux esprits; les bêtes, quelque grosses qu'elles soient, sont toujours cuites avec la peau. Bien qu'ils s'enivrent volontiers, leurs fêtes paraissent toujours tristes, car elles se passent sans danses ni chants. En trois mois, je n'ai jamais entendu une note sortir du gosier d'un Kioutsé : la case musicale n'existe absolument pas dans leur cerveau. Le fait est à signaler, car il est sans doute très rare.

Le jour même de notre arrivée, nous recevons la visite du Nierba (collecteur d'impôts) du Yetché Mokoua. C'est une heureuse chance pour nous qu'il se trouve dans le pays, car c'est un Lissou qui habite ordinairement près de la Salouen. Il sait qu'à notre passage à Yetché nous avons eu les meilleures relations avec son maître, et se montre en conséquence disposé à nous aider de tout son pouvoir. Celui-ci est malheureusement assez mince et surtout difficile à exercer sur une population si disséminée qu'il faut une journée de marche pour visiter cinq ou six familles. De plus, l'absence de chefs est très gênante, car personne n'a d'autorité, personne ne peut être rendu responsable, et lorsqu'on veut obtenir quelque chose, il faut faire autant de démarches qu'il y a d'habitants. Pourtant, il réussit, avec beaucoup de patience, à nous procurer des vivres suffisants pour que nous puissions nous mettre en route. Ces provisions ne sont apportées que boisseau par boisseau, et comme notre troupe comprend trente-trois hommes doués d'un bon appétit, nous consommons journellement sur place presque tout ce qu'on nous fournit. Les vivres qui nous arrivent de la Salouen viennent heureusement nous aider à remplir nos sacs. Le Chinois que nous avons chargé de l'opération à Tomalo les accompagne avec deux porteurs supplémentaires qu'il a recrutés pour pouvoir nous en apporter davantage. Il a voulu profiter de l'occasion pour venir voir s'il n'y aurait pas quelque commerce à faire dans le pays. C'est un gros petit homme, toujours en mouvement et n'arrêtant jamais de parler ni de gesticuler; à peine arrivé, venant de faire huit jours de marches forcées, et sans prendre le temps de manger, il commence un discours qui ne dure pas moins de trois heures d'horloge. Son éloquence intarissable et l'abondance de ses arguments ont du moins pour effet de réchauffer le zèle du Nierba, qui commençait à se ralentir. Huit porteurs nous sont fournis pour remplacer les Loutsés, qui ne veulent pas aller plus loin : il n'a pas fallu moins de quatre jours pour les décider; deux d'entre eux (des Lissous) n'ont



JEUNE FEMME KIOUTSÉ.
DESSIN D'OUTEVAY.

consenti à se mettre en route que parce qu'on leur a dit que plus loin dans l'ouest hommes et femmes vivaient tout nus : cette perspective paraît fort les réjouir.

Le 13 octobre, nous nous mettons en route et allons camper au bord du Kiou-Kiang, que nous ne pouvons franchir que le lendemain, le pont de cordes étant trop vieux pour qu'une troupe aussi nombreuse que la nôtre y passe sans danger. Les Kioutsés le remplacent par trois minces tresses de bambous assez rapprochées les unes des autres pour que la gorge de la poulie puisse les embrasser toutes trois. Nous passons une fort mauvaise nuit, car des milliers de petites mouches aux ailes grises, à peine grosses comme une tête d'épingle, élisent domicile sous notre tente. Leur contact fait absolument l'effet d'une pointe de feu ; les hommes ne peuvent pas dormir non plus et se réunissent autour de grands brasiers dont la fumée les éloigne ; au réveil, ou plutôt au lever, nous avons la peau couverte d'une foule de petites taches rouges. Seul Briffaut, qui est pourtant marqué comme les autres, n'a rien senti et ne s'est même pas réveillé ; c'est un don précieux que d'avoir l'épiderme d'une pareille insensibilité ! Il en sera souvent ainsi dans la vallée du Kiou-Kiang, sauf quand nous camperons à plus de 1500 mètres de haut. Plus loin, ces insectes seront remplacés par d'autres mouches un peu plus grosses, dont la piqure laisse sur la peau une petite tache noire autour de laquelle se déclare, un ou deux jours après, un léger mal blanc.

Comme je l'ai dit plus haut, les eaux du Kiou-Kiang sont d'un vert bleu qui montre que les glaciers dont il sort ne sont pas très éloignés ; leur température est naturellement assez basse : 12 à 13 degrés à peine, bien que l'altitude des bords ne soit que de 1300 mètres. A la même latitude, celle des eaux de la Salouen était de 15 à 16 degrés par une altitude de 1550 mètres. On voit que le Kiou-Kiang est beaucoup plus froid que la Salouen et le Mékong, alors que, étant plus bas, ce devrait être le contraire : cela seul suffit à nous indiquer que ses sources ne peuvent pas être loin. Nous ne devons en effet pas en être à plus de 100 ou 110 kilomètres, d'après les renseignements des indigènes, qui les placent dans une haute montagne neigeuse, appelée Joukon, et située un peu dans l'ouest de la lamaserie de Menkong. Elles se trouveraient ainsi par 28° 40' environ, ce qui concorde très bien avec la carte du Pandit Krichna. Ce dire nous est de plus exactement confirmé par un de nos Thibétains.

D'après le Nierba, la vallée serait habitée par des Kioutsés jusqu'à six jours de marche au nord de Tourong. Cela ne doit pas faire plus de 25 à 30 kilomètres à vol d'oiseau, d'après mon expérience des étapes et des routes de ce pays. Au delà il ne sait plus rien de précis, mais croit qu'on entre dans la province du Tsarong. Je serais cependant fort étonné qu'il y eût des Thibétains dans cette partie de la vallée, qui doit être absolument inhabitable ; cela me paraît d'ailleurs démontré par l'absence complète d'objets de provenance thibétaine.

A l'endroit où nous le traversons, le Kiou-Kiang n'a que 60 mètres de large et pas plus de 2 à 3 mètres de profondeur ; le courant est presque partout très rapide et doit atteindre en moyenne 4 ou 5 milles à l'heure. Ce n'est, en somme, qu'une grosse rivière de montagnes et non un fleuve.

Les montagnes de la rive droite sont infranchissables et absolument désertes : la seule route que nous puissions prendre est donc celle qui suit le cours du Kiou-Kiang ; on nous affirme que celle-ci s'infléchit vers le sud-ouest à peu de distance de Tourong, puis coule franchement dans l'ouest jusqu'à son confluent avec un autre fleuve, beaucoup plus grand, dont la vallée serait très riche et très habitée.

Aucune description ne saurait donner une idée exacte de cette route, qui est un véritable sentier de singes et non d'hommes. Nous suivons le plus souvent les bords de la rivière, laissés à découvert par la baisse des eaux ; mais ces bords sont encombrés d'énormes rochers entas-



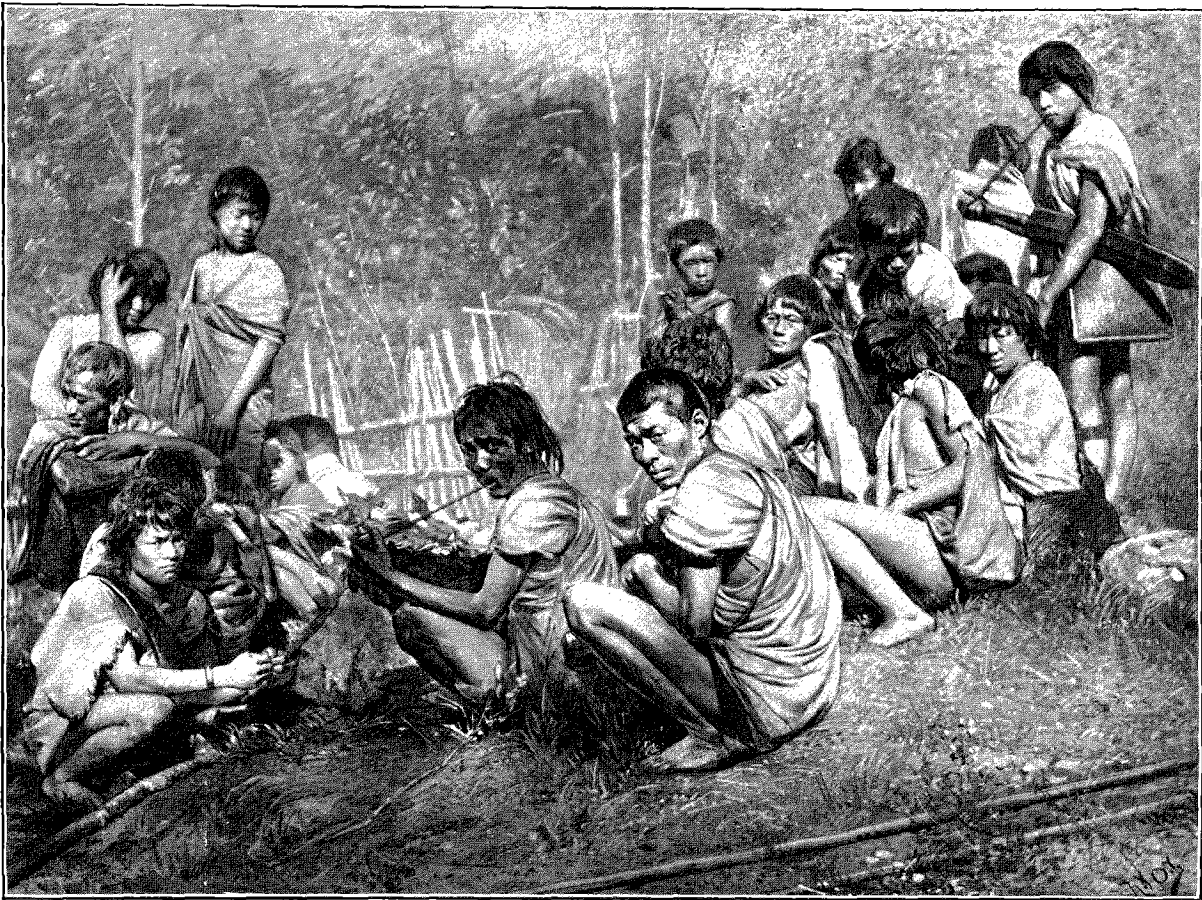
JEUNE KIOUTSÉ (FACE). — DESSIN DE GOTORBE.



JEUNE KIOUTSÉ (PROFIL). — DESSIN DE GOTORBE.

sés les uns sur les autres au gré des avalanches ou des courants qui les ont portés là. Il est impossible de faire dix pas sans rencontrer un bloc qui barre la route et dont il faut faire l'escalade ; avec nos souliers ferrés nous glissons comme sur la glace et ne comptons plus nos chutes. Par le fait, la route n'existe pas, et c'est à chacun de se débrouiller pour choisir les passages les moins périlleux : dans ces conditions la marche est toute une stratégie. Au bout de quelque temps de cet exercice, on arrive au pied d'une falaise qui tombe perpendiculairement sur les eaux ; on quitte alors la rive pour grimper dans la forêt jusqu'à ce qu'on soit à une hauteur où l'on puisse franchir l'arête pour revenir au bord de la rivière. La pente et l'état du terrain sont tels, qu'il n'est possible d'avancer qu'en s'accrochant aux lianes et en se hissant à la force des poignets : c'est une gymnastique perpétuelle, qui met en loques nos derniers vêtements.

Rien de plus pittoresque et de plus sauvage que cette gorge aux replis incessants, au fond de laquelle les eaux bleues du Kiou-Kiang bondissent de chute en chute, de rapide en rapide : sur ses rives, c'est d'abord un



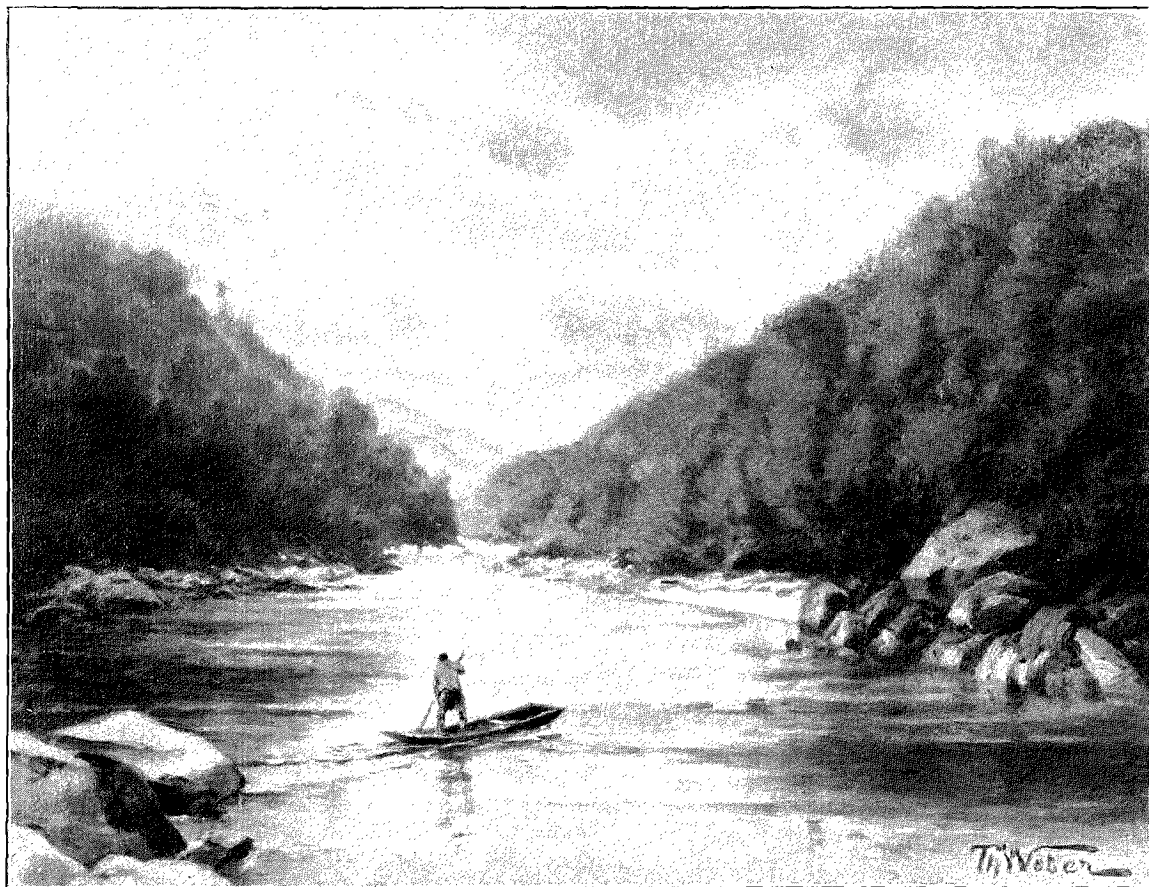
GRUPE DE KIOUTSÉS À DEIDOUN PAGE 258). — DESSIN D'OULEVAY.

chaos de rochers d'un blanc éclatant, puis deux murailles s'élèvent, enserrant la vallée dans un formidable étai de forêts sombres et impénétrables. Depuis que nous sommes dans le bassin de l'Irraouaddi, la végétation, qui a complètement changé d'aspect, est devenue d'une exubérance inouïe ; nous retrouvons maintenant tous les arbres des pays chauds : bananiers, palmiers, eucalyptus, banians, rhododendrons grands comme des chênes, et cent autres essences qui nous sont inconnues. Un jour nous passons au pied d'une superbe cascade tombant de plus de 100 mètres et formant, au bord du fleuve, un petit lac que les rayons du soleil illuminent d'un merveilleux arc-en-ciel. Le lendemain, nous trouvons une énorme pierre creusée par les hautes eaux. L'intérieur est sphérique et poli comme du verre ; deux trous symétriques et un gros renflement, figurant les yeux et le nez, lui donnent l'apparence d'une tête monstrueuse, dans laquelle tiendraient à l'aise cinq ou six personnes. De temps à autre, le passage d'un affluent vient augmenter les difficultés de la route : sur la rivière Tateiwan, un pont formé de branches d'arbres laissant entre elles des vides dangereux est jeté entre deux blocs de rochers. L'ascension du premier se fait en s'accrochant avec les ongles aux interstices et en se hissant avec les coudes et les genoux. Le pont franchi, il faut descendre du second par une échelle d'environ 4 mètres, faite avec des branches assujetties contre la pierre ; nos chiens ne peuvent passer que portés sur le dos des hommes, chose qui d'ailleurs arrive

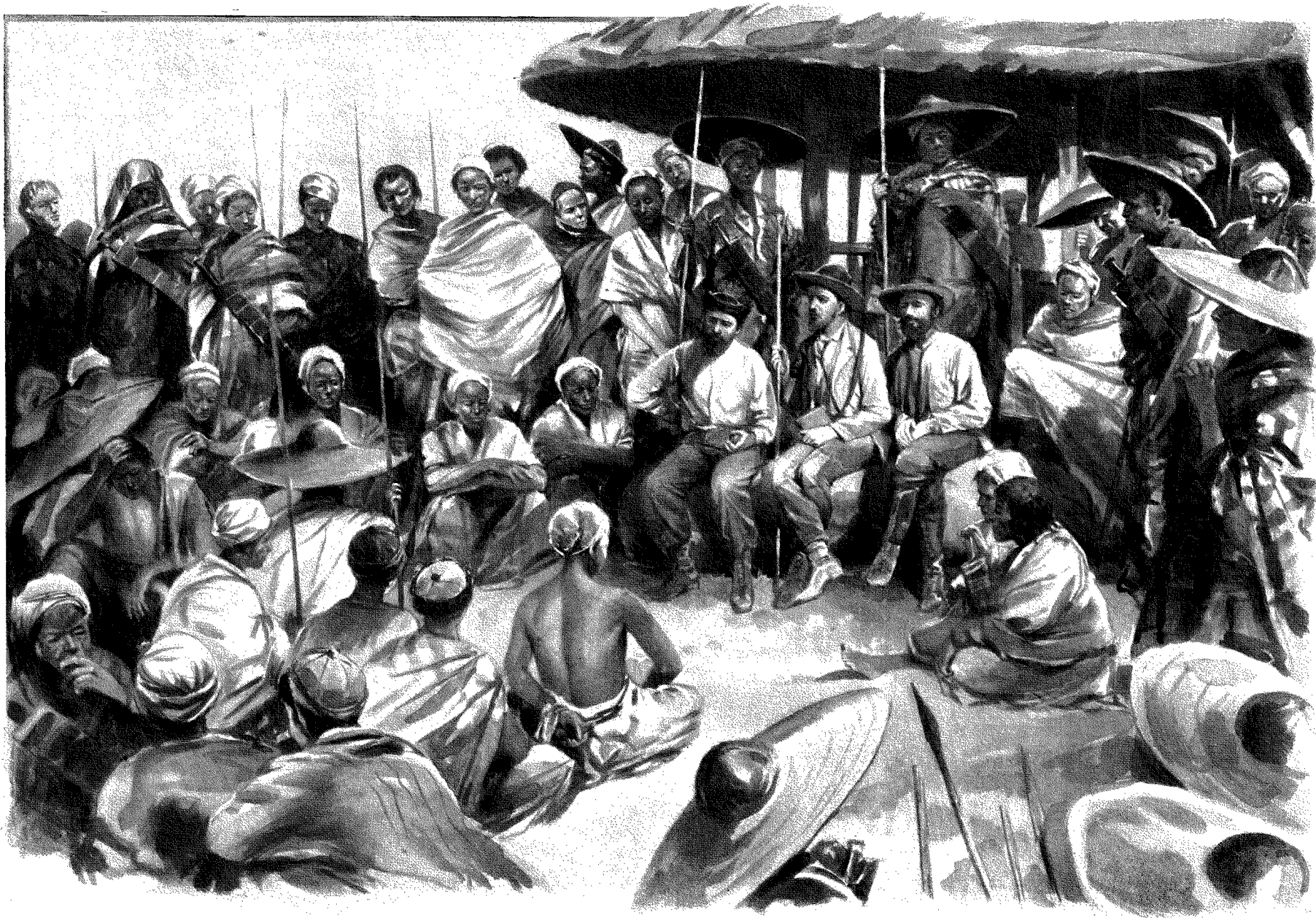
journallement. C'est au pied de ce bloc que nous nous arrêtons pour le déjeuner de midi : nous sommes au fond d'une cuvette étroite entourée d'un côté par des arbres géants, de l'autre par d'énormes monolithes, où des Titans semblent s'être amusés à creuser des cavernes et tailler des défilés. Nos porteurs sont réunis par groupes autour de foyers installés suivant les hasards du terrain, dans la clairière et les cavernes, tandis qu'une dizaine de Kioutsés presque nus se tiennent debout sur le haut du rocher qui forme l'une des piles du pont. Les hommes et la nature s'harmonisent admirablement pour former un tableau d'une telle beauté sauvage qu'il figure encore au premier rang dans la galerie de mes souvenirs.

Le repas terminé, nous rédigeons nos notes, donnons nos ordres pour le lendemain, puis nous nous étendons sur nos lits de fougère et dormons d'une balcine jusqu'aux premières lueurs du jour. Je suis toujours le dernier conché, car j'ai l'habitude — d'ailleurs indispensable — de dresser chaque soir la carte levée dans la journée. Ma plus grande joie est de passer, auparavant, une heure assis près du feu, causant avec nos Thibétains et vivant un peu de la vie de ces braves gens; depuis le départ, malgré les fatigues de la route, ils n'ont jamais perdu leur gaieté et leur bon rire; ce sont de vrais enfants, prompts à s'étonner, faciles à amuser, parfois sujets à la colère, mais ne connaissant pas la rancune; à chaque instant, devant toute chose nouvelle pour eux, ils manifestent leur admiration par l'interjection *alé*, en appuyant longuement sur les deux syllabes. Ils sont très bons les uns pour les autres, s'empressent autour de quiconque est fatigué ou malade, et partagent sans l'ombre d'égoïsme les petites trouvailles qu'ils font en route : ce sont des hommes de cœur et de dévouement, de vrais hommes de marche, aussi durs de corps qu'ils sont doux et simples de caractère. Avec eux nous n'avons formé qu'une famille, et maintenant encore j'aime comme des frères ces rudes compagnons de route, car ils nous ont rendu des services que l'argent ne peut payer.

Le 16 octobre, nous arrivons au village de Deidoum, un des plus considérables de la région, car il ne compte pas moins de cinq maisons et de trente habitants. A notre arrivée, tous se réfugient dans le coin le plus noir de la case principale, puis restent là accroupis, serrés les uns contre les autres, et tremblant de frayeur. Hommes et femmes sont presque nus et n'ont, pour se couvrir, qu'une mince toile jetée en écharpe sur une épaule; une autre est parfois roulée autour des reins, un seul pan tombant en avant pour sauvegarder les droits de la pudeur. Mais le plus souvent, cette toile est remplacée par une ficelle, passée autour de la ceinture, supportant un petit tablier de 15 à 20 centimètres de côté, tout au plus. Un peu revenus de leur frayeur, les indigènes nous



LA VALLÉE DU TÉLO (PAGE 262). — DESSIN DE TH. WEBER.



LES KAMPTI NOUS ENTOURENT PAGE 264). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

apportent du bois et quelques vivres. Ils ne connaissent pas l'argent, et nous leur donnons en paiement des écheveaux de fil bleu, avec lequel ils orneront leurs toiles : les femmes se les arrachent, puis s'enfuient aussitôt dans le bois avec leur butin. Jamais, jusqu'à présent, nous n'avions vu d'indigènes aussi sauvages, aussi craintifs. Ils sont déjà de beaucoup plus grande taille que les Loutsés, et ont la peau moins foncée ; certains hommes sont presque blancs et ont de très beaux traits, ne rappelant en rien ceux des grands peuples de l'Asie orientale. Ils prétendent que leurs ancêtres ont de tout temps habité dans ce pays ; mais cette affirmation n'a aucune valeur, venant de gens qui n'ont pas d'histoire. Les origines de la race kioutsée constituent, pour moi, un des plus curieux problèmes ethnographiques qui restent encore à résoudre ; mais ce sera, je crois, bien difficile.

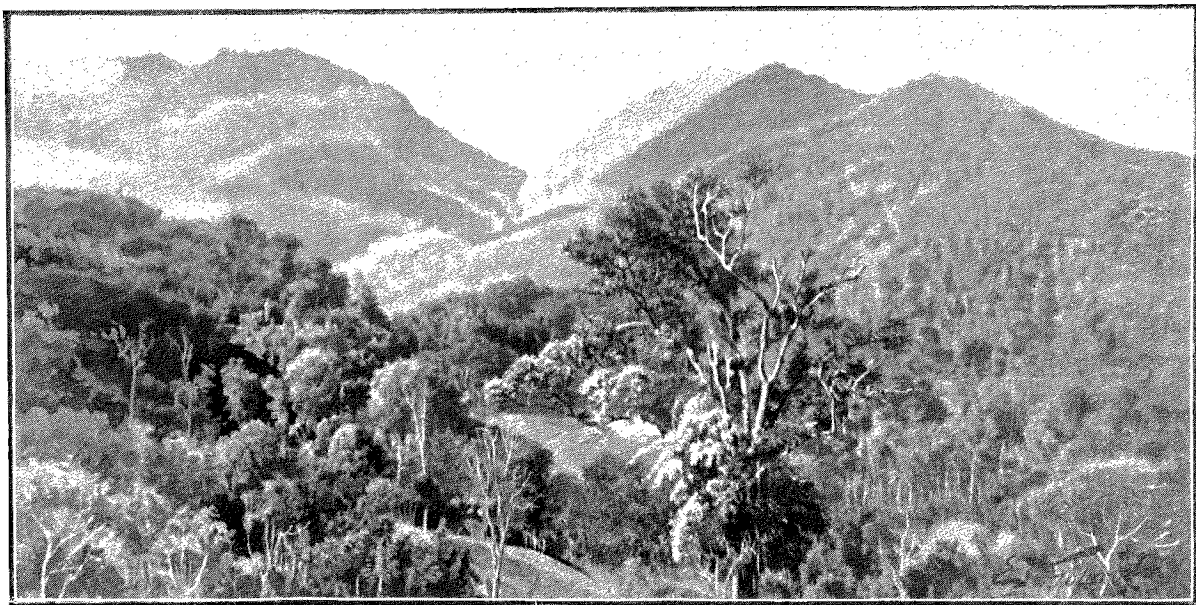
Au delà de Deidoum, nous ne rencontrons pas une seule maison pendant six jours ; il y en a bien quelques-unes, mais elles sont à de grandes hauteurs au-dessus de la rivière, et l'on ne peut les apercevoir. Le ravitaillement serait impossible, si nous n'avions avec nous un délégué du Nierba de Tourong. Hapon est un Lisson très intelligent (« *habet multa consilia* », dit Joseph) qui nous sert en même temps d'interprète et d'intendant général. Il fait trois fois plus de route que nous et grimpe jusqu'à chaque maison pour en rapporter des vivres, que nous serions incapables de nous procurer nous-mêmes.

Nous nous en convainçons mieux encore à Tukiumu, où nous arrivons le 23. Là, les maisons sont plus éparpillées, plus rares qu'à Tourong ; les habitants sont tout à fait indépendants, et le Yetché Mokoua n'a plus ici aucune autorité. Hapon nous quitte donc, ne pouvant nous servir à rien. La pluie se met à tomber à verse pendant quatre jours ; par ce temps, les indigènes sortent difficilement de leurs tanières et nous parvenons à grand-peine à nous procurer trois jours de vivres. C'est, nous dit-on, le temps d'aller au grand fleuve en marchant vite.

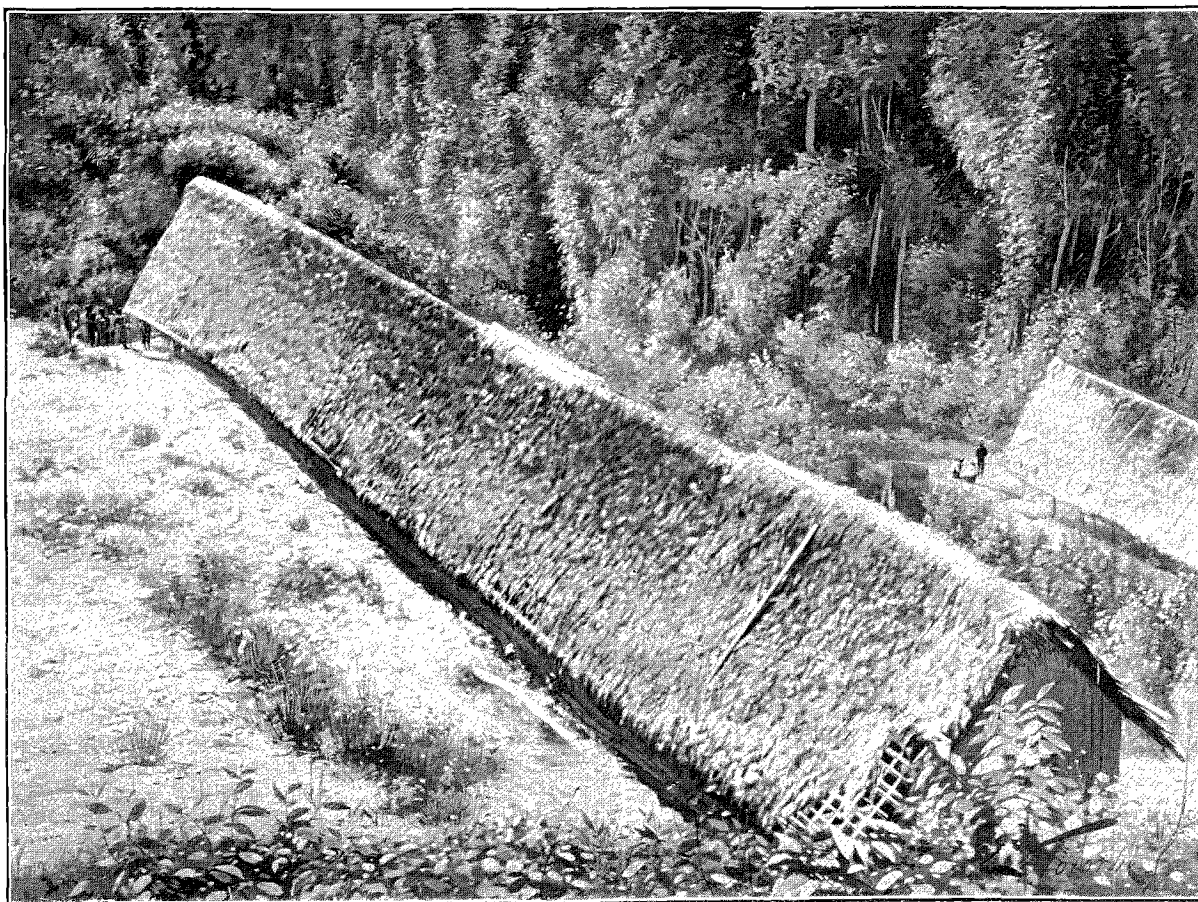
La situation est mauvaise et peut devenir critique. Qu'un torrent nous arrête, ou que le grand fleuve soit plus éloigné que nous ne le croyons, ce sera la famine. Or une surprise désagréable nous attend, une heure à peine après le départ. Nous arrivons sur une langue de galets, au confluent du Kiou-Kiang et du Tukiumu ; cette dernière rivière, qu'il faut absolument franchir, est large, profonde, et démesurément grossie par les pluies. D'ordinaire, elle est peu rapide, peu importante, et on la traverse en radeau, mais aujourd'hui le courant est si violent, que toute embarcation serait emportée comme une flèche. Reste un pont de cordes, seulement élevé d'un mètre au-dessus des flots, et que le poids d'un homme amènerait sûrement plus bas que leur niveau : il est de plus très vieux, et dans ces conditions se romprait sûrement sous l'effort des eaux. Nous tenons conseil sous la pluie qui tombe à torrents, au milieu d'épais brouillards, entre ces deux masses d'eau sombre qui se précipitent l'une vers l'autre avec un bruit assourdissant. Mais, plus nous examinons le problème, plus nous le trouvons insoluble, et, la nuit venant, il n'y a qu'à attendre le lendemain et une baisse possible.

Nous campons au pied d'une colline, sur un exhaussement de la langue de cailloux, déjà en partie immergée ; des milliers de grosses punaises noires, chassées des bois par la pluie, sont venues se réfugier sur les galets ; mais, refoulées par la crue, elles affluent vers notre tente, qu'elles emplissent d'une odeur immonde. Aussitôt que les Kioutsés les ont aperçues, ils se sont précipités et en ont mangé autant que leur estomac en a pu contenir. Bien que nos Thibétains soient loin d'être des petits-maîtres, ils ont, comme nous, le cœur soulevé de dégoût.

Nous nous installons tant bien que mal sous notre tente ; mais les mésaventures de la journée ne sont pas



COL ENTRE MËLÈKEU ET LA PLAINE DE KAMPTI (PAGE 264). — DESSIN DE GOTORBE.



GRANDE MAISON KIOUTSÉE, À MÉLÉKEU (PAGE 264). — DESSIN DE GOTORBE.

finies et ne font même que commencer. En effet, les eaux montent de plus en plus et vont nous envahir. Il faut se résoudre à refaire nos lits, réempaqueter les charges, et renverser le dîner prêt à être mangé; cette opération s'accomplit sous une pluie battante, sous la menace aussi de l'inondation et d'une perte possible de tous les objets épars. La nuit est noire; les bougies que nous allumons sont éteintes aussitôt par l'averse, et c'est dans l'obscurité complète que nos hommes recueillent les bagages, les lançant à mesure sur le chemin presque à pic, puis les montant jusqu'à un abri de rocher situé à 100 mètres plus haut. Heureusement rien n'est perdu, grâce à Anio, qui déploie dans cette difficile circonstance une énergie, un soin incomparables, et quitte la place le dernier, ayant sauvé tous les bagages, les jambes déjà baignées par les eaux qui ont rompu toute digue et ne forment plus maintenant qu'une immense nappe.

Un à un, en tombant à chaque pas, nous avons grimpé jusqu'à l'abri, et maintenant nous sommes là vingt-neuf hommes, trempés jusqu'aux os, nous séchant tant bien que mal autour d'un feu de bois mouillé qui produit plus de fumée que de flamme, plus de gêne que de bien-être. Impossible de repartir dans l'obscurité et à travers la forêt, à la recherche d'un terrain de campement; il nous faut passer la nuit là, empilés vingt-neuf dans un endroit où huit au plus seraient à l'aise; nous restons accroupis autour du feu, jusqu'à ce que, vaincus par la fatigue, nous nous appuyions les uns sur les autres en cercle, et dormions deux ou trois heures dans cette incommode position.

L'inquiétude ne contribue pas peu à nous tenir éveillés. Comment allons-nous nous tirer de ce mauvais pas, si nous ne pouvons pas avancer, car nous ne pouvons ni reculer, ni séjourner, faute de vivres. Joseph est un peu démoralisé. « *Deus non misericors* », a-t-il dit voyant la crue, et, après la montée nocturne : « *Nihil tale vidi ab die in quo natus sum!* » Le lendemain matin, nous constatons heureusement que les eaux ont sensiblement baissé, et que les pluies semblent finies : cette baisse est pour nous une chance inattendue, bien qu'Anio, qui est un vieux praticien des montagnes du Thibet, nous ait dit qu'en général les torrents croissaient dans l'après-midi pour décroître la nuit et le matin.

Le pont est maintenant assez élevé au-dessus des flots pour qu'un homme puisse s'en servir sans trop de danger : un Kioutsé, alléché par la promesse d'une bague en or faux, passe le premier, en s'attachant à la ceinture, par prudence, une corde partant de la rive. Le pont est fait de quatre lianes de rotin : trois tiennent bon,

une seule casse; nous la remplaçons par une neuve, et, les eaux continuant à baisser, le passage de la troupe s'opère sans difficulté. Nous n'en avons pas moins perdu un jour et demi : heureusement Joseph déniché, de l'autre côté du Tukiumu, un hangar sous lequel se trouvent trois grands paniers de riz. Malgré les observations de nos porteurs kioutsés, nous emplissons immédiatement nos sacs; le propriétaire, prévenu, arrive le lendemain matin et, bien payé, ne proteste pas trop contre cette vente forcée.

Le lendemain, les sangsues font leur apparition; nos Thibétains, qui n'en avaient jamais vu jusqu'ici, s'en plaignent beaucoup, car ils marchent pieds et jambes nus; les Kioutsés, au contraire, y sont tellement habitués qu'ils se laissent saigner stoïquement, sans prendre même la peine de s'en débarrasser.

Le 30 octobre, nous arrivons au confluent de la Dublu et du Télo. La Dublu est à peine de l'importance du Tukiumu, tandis que le Télo est une grosse rivière, et la source la plus importante de l'Irraouaddi après le Kiou-Kiang : la profondeur moyenne est la même, mais la largeur et le courant sont sensiblement moins forts. A 2 kilomètres en aval, au point où nous atteignons le Télo, celui-ci se réunit au Kiou-Kiang pour former un véritable fleuve qui constitue la grande branche orientale de l'Irraouaddi. Les Lissous appellent ce fleuve *Néyudu* (Grande Eau); mais les Kioutsés lui conservent le nom de *Tourong*, qu'ils donnent au Kiou-Kiang avant sa réunion avec le Télo. C'est pour nous une véritable chance que d'avoir ainsi été conduits par les hasards de la route au point précis où se trouve ce confluent : nous aurions été, sans cela, fort indécis sur la façon dont se réunissent les différentes sources.

Nous sommes maintenant fixés sur la foi qu'il faut accorder aux renseignements des Kioutsés. Tous étaient d'accord : nous devions arriver à un fleuve plus large que la Salouen, traversant une grande plaine, et aux eaux si calmes qu'on pourrait, en marchant la nuit, y tomber sans être prévenu par le bruit des flots; près du confluent il y avait un gros village, beaucoup de commerçants chinois, plus de riz que nos hommes n'en pourraient porter, enfin une bonne route plate où bœufs et mulets passeraient facilement. Or voici la réalité : le Télo est plus étroit que le Kiou-Kiang et, comme lui, coule en torrent; la vallée est encaissée entre des collines abruptes; il n'y a pas de village, mais seulement deux familles chez lesquelles nous avons de la peine à trouver de quoi manger; jamais un Chinois, marchand ou non, n'est venu dans le pays et, quant à la route, nous constaterons demain qu'elle est plutôt inférieure aux effroyables sentiers dans lesquels nous nous débattons depuis Tsékou. Plus qu'en aucun autre lieu, les indigènes vivent ici comme aux premiers âges de la terre, et, n'ayant aucuns rapports avec des peuples plus civilisés, tirent eux-mêmes du sol tout ce dont ils ont besoin.

Sur les bords du Télo, notre argent, jusqu'ici très peu apprécié, n'a plus aucune valeur : le fil bleu acheté à Atentsé étant épuisé, nous sommes fort en peine pour payer les vivres dont nous avons besoin. Le Prince est obligé d'abandonner sa cuiller et sa tasse, Joseph se dépouille de sa veste chinoise et nous écoupons nos derniers chromos et nos dernières portraits du Président Carnot ou de l'Amiral Gervais : moyennant ces sacrifices, on consent à nous fournir quelques hottes de riz et d'excellentes racines farineuses, ressemblant beaucoup plus à la pomme de terre qu'à la patate. Nous n'avons plus de sel, et cette privation est la plus dure que nous ayons eue jusqu'ici à supporter; tout ce que nous mangeons nous paraît détestable; les repas, autrefois le plus grand plaisir de la journée, sont maintenant une corvée. Ici, les indigènes ne le connaissent pas, et, après avoir goûté à la dernière poignée qui nous reste, trouvent même que le goût en est fort mauvais. Nous sommes, de plus, à court de tabac; les Kioutsés, qui fument comme des cheminées, et à qui suffisent à peine le peu de plants qu'ils cultivent, refusent absolument de nous en vendre. Aussi nous trouvons-nous fort heureux quand on consent, par charité, à remplir nos pipes de bambou. Le Prince, qui a une pipe française d'une capacité beaucoup plus forte, fonde de grandes espérances sur ses dimensions; mais elles sont déçues, car les Kioutsés n'ont pas de fausse honte, et la lui rendent bourrée seulement jusqu'au tiers de sa hauteur.

Un pont de cordes de rotin, situé à une hauteur vertigineuse au-dessus de la rivière Dublu, permet de la franchir; mais nos porteurs kioutsés, qui n'ont pas leurs pareils dans cet art, établissent en une demi-heure un solide pont de bambous, ce qui nous fait gagner une bonne journée. Quant au Télo, nous le traversons sans difficulté en un endroit où il est peu rapide, au moyen de légers radeaux construits par nos hommes.

Nous passons ensuite une chaîne de 2 500 mètres; le sommet en est, par hasard, déboisé, et nous pouvons, de ce belvédère, nous rendre un compte très exact des grandes lignes géographiques du pays. Nous distinguons nettement la haute vallée du Télo et ses deux principales sources qui descendent du cœur même d'une chaîne neigeuse très élevée; cette chaîne est celle du Dzayul, que le Pandit Krichna a vue continuellement au sud de sa route; ses sommets, qui dominent toute la contrée, doivent mesurer de 4 500 à 5 000 mètres, et leur ligne constitue une formidable barrière dressée entre le Thibet et la péninsule indo-chinoise qui naît à ses pieds. Les Kioutsés n'ont pas de relation avec leurs voisins du Nord : la région inhabitée qui les en sépare est très large, et il n'y a pas à songer à forcer de ce côté les portes du Thibet que la forêt, les neiges, la solitude et l'absence de chemins suffisent à défendre. D'une façon générale, aucune route ne fait communiquer le Thibet et le bassin supérieur de l'Irraouaddi : il n'y a rien à tenter par là et l'on ne saurait trop en avertir les voyageurs. Adossé à la chaîne du Dzayul, un énorme massif de montagnes rocheuses couvertes de neige s'avance comme un coin, dont les murs tombent à l'est, à l'ouest et au sud, sur les vallées du Kiou-Kiang et du Télo. Ce massif a la forme d'un

triangle équilatéral dont les côtés mesurent plus de 100 kilomètres. Il est absolument désert et, n'étant traversé par aucun sentier, restera probablement bien longtemps inexploré; son étude ne présenterait d'ailleurs d'autre intérêt que de faire connaître en détail les mille ruisseaux qui forment les sources du Kiou-Kiang et du Télo.

L'explication de l'énorme débit de l'Irraouaddi relativement à son peu de longueur est maintenant facile, étant données : 1° la grande largeur de son bassin supérieur; 2° la quantité considérable de pluies qui l'arrosent, le couvrant d'une immense et inextricable forêt; 3° la découverte de ce grand massif qui doit fournir un afflux d'eau énorme au moment de la fonte des neiges.

La chaîne que nous venons de franchir sépare les bassins de la branche orientale et de la branche occidentale, vers laquelle vont maintenant confluer toutes les rivières que nous allons franchir. Ces deux fleuves se réunissent, beaucoup plus au sud, par 25° 43' N. Le major Hobday a reconnu ce confluent en 1891, mais l'hostilité des tribus Katchins ou Singphos l'a empêché de pousser plus au nord. Dans son rapport, M. Hobday dit textuellement : « La branche orientale est, sans le moindre doute, la plus importante des deux. » Comme c'est également la plus longue, ses sources, que nous avons été les premiers à atteindre, et dont aucune n'était connue même de nom, sont donc, en somme, les véritables sources de l'Irraouaddi.

Sur l'autre versant, nous descendons 2 000 mètres sans trouver une goutte d'eau et n'arrivons que le soir, mourant de soif, au bord de la Reunnam. Notre chienne Diamé ne nous suit plus qu'à grand'peine : elle a déperî à mesure que nous descendions dans des vallées plus chaudes et elle est maintenant devenue d'une maigreur effrayante. Dans la journée nous l'avons perdue de vue et la croyons morte : mais la pauvre bête arrive vers minuit, se traîne jusqu'au lit sur lequel je viens de m'étendre, puis frotte sa grosse tête contre ma main, et tombe épuisée à mes pieds.

Nous croyions ne pouvoir trouver de route plus mauvaise que celles que nous avions vues jusqu'ici : nous nous trompions. Le lendemain, nous marchons dans le lit même de la Reunnam; les Kioutsés, qui ne voyagent jamais dans la saison des hautes eaux, trouvent que, la rivière étant presque partout guéable, il est tout à fait inutile de tracer un autre chemin. Nous suivons ses bords en sautant de pierre en pierre jusqu'à ce qu'une falaise nous oblige à traverser, ce qui arrive plus de quarante fois dans la journée. L'eau nous monte jusqu'au ventre, parfois jusqu'à la poitrine : il faut alors se tenir six par six pour ne pas être emportés par le courant. Quand les deux rives sont à pic sur une grande longueur, nous faisons jusqu'à 2 ou 3 kilomètres dans l'eau; pas de souliers qui résistent à de telles épreuves, aussi les nôtres tombent-ils en lambeaux! Il est impossible d'imaginer un exercice plus fatigant; chaque pas est une difficulté à résoudre, et nous prenons des bains si fréquents, que la pluie, qui arrive par surcroît, nous laisse fort indifférents. La marche sur les bords ne vaut guère mieux : les rochers sont hauts, pointus et glissants; il faut faire des prodiges d'équilibre pour ne pas tomber, et en même temps se défendre le visage contre les ronces, débordant du bois voisin, qui nous forcent à n'avancer que le corps ployé en deux. Dès que nous faisons halte, des milliers de guêpes viennent nous harceler; leur piqure, très douloureuse sur le moment, n'est heureusement pas venimeuse et ne se ressent plus au bout d'un quart d'heure. Le soir, la pauvre Diamé n'est pas au camp; on l'a laissée deux heures dans le torrent, mais, lasse de tant de fatigues inutiles, elle s'est doucement dégagée des mains qui, malgré elle, voulaient la sauver; alors elle a cherché un coin ombré où la mort soit douce, et s'est couchée pour ne plus se relever. Et, dans son regard agrandi par l'agonie, j'ai lu la haine de cette forêt chaude et humide dont elle mourait, le regret des grands plateaux neigeux où elle avait vécu, et le reproche de l'en avoir arrachée.

Il faut passer rapidement sur les quinze jours qui suivent, sous peine de tomber dans la monotonie : tou-



NOTRE DEMEURE À KAMPTI (PAGE 264). — DESSIN D'OULEVAY.

jours des montagnes, des torrents, des bois; toujours des difficultés pour trouver vivres et porteurs. Pourtant, tout nous annonce que nous approchons d'un pays civilisé : les Kioutsés ont maintenant des toiles ornées de fils multicolores, des sabres bien forgés, de grands chapeaux de paille habilement tressés : tout cela vient d'Assam ou de Birmanie, et nous sentons que nos peines auront bientôt une trêve. Les sauvages nous font des récits merveilleux du pays de Moham, où nous allons bientôt entrer; mais déjà les villages kioutsés s'améliorent. A Mélékeu, il y a trois maisons, dont chacune peut contenir cinquante habitants : ce sont de véritables monuments de bambou, longs de 40 mètres, hauts de 5. De longs corridors les traversent de part en part, laissant sur la gauche toutes les chambres que des cloisons de nattes séparent les unes des autres.

Avant d'y entrer, nous finissons par nous convaincre que ce pays de Moham n'est autre que le royaume de Kampti, indiqué sur les cartes anglaises, et connu par des expéditions antérieures parties des Indes. A trois jours de ses frontières, nous rencontrons deux envoyés du roi, chargés de percevoir un impôt chez les sauvages des montagnes voisines. D'après leur langage, leur écriture et plusieurs détails de leur costume, nous reconnaissons immédiatement en eux des gens de la race Thaï ou Laotienne, dont j'ai déjà parlé à propos des Païs du Yun-Nan méridional. Notre surprise est extrême, car nous nous attendions peu à retrouver ici ce peuple, bien que certains propos des Kioutsés nous l'eussent dernièrement fait soupçonner.

Le 18 novembre, les dernières collines ont été franchies et le sentier est devenu à peu près plat, mais d'épais fourrés nous cachent encore l'horizon. Enfin, vers 3 heures, j'entends des cris de joie poussés par nos hommes, et, pressant le pas, j'arrive à la lisière du bois. Là, devant mes yeux, s'étend un vaste terrain couvert d'herbes rases, et plus loin c'est la plaine, d'où monte la fumée de nombreux villages et dont les rizières se déroulent à l'infini vers le sud. Les hommes sont si contents qu'ils font plus de 100 mètres au pas gymnastique. Quant à moi, je cours et saute comme un enfant : rien ne peut dépeindre l'allégresse qui m'emplit le cœur et le bien-être qu'éprouvent tous mes sens. Enfin ! pouvoir respirer à l'aise, être en face d'un vaste horizon, ne plus être étouffé, enserré par ces bois et ces montagnes !

Le lendemain, à notre passage au gros village de Tsaukan, le chef nous arrête et refuse de nous laisser passer. Une interminable discussion s'engage, au cours de laquelle nous avons toutes les peines du monde à lui persuader que nos intentions sont pacifiques. Une foule nombreuse nous entoure et son attitude frise l'insolence. On veut nous faire acheter par 100 roupies et deux fusils le droit de passage, ce que nous refusons catégoriquement; enfin, après des heures de marchandage, on consent à nous laisser partir sous bonne escorte, à condition de faire au chef un cadeau de 10 roupies. Nous cédon par force, mais ne remettons la somme qu'une fois rendus à Kampti, qui n'est plus qu'à trois heures de marche. En route, nous traversons en pirogue le Nam-Kiou, principale source de la branche occidentale de l'Irraouaddi : depuis le Tonkin, nous n'avons vu que des fleuves rapides ou des torrents, et c'est avec plaisir que nos yeux se reposent sur ces eaux, calmes comme celles d'un lac. A l'arrivée à Kampti, on ne nous laisse pas franchir l'enceinte du village, et nous sommes conduits à un petit pavillon situé à 500 mètres au sud; c'est le logement qui, par ordre du roi, nous est assigné.

(A suivre.)

ÉMILE ROUX.



AUTELS KIOUTSÉS (PAGE 255). — DESSIN DE BOUDIER.



CHUTE DANS LA DING (PAGE 275). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPÉL.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI¹, D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE

PAR M. ÉMILE ROUX,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.

DERNIÈRE PARTIE : DE KAMPTI AUX INDES.

L'accueil des Kamptis. — Rançonnés. — Traversée du désert. — Mort d'un de nos hommes.
La fièvre me force à rester seul en arrière. — Arrivée aux Indes.



MONUMENTS RELIGIEUX
AUX ENVIRONS DE KAMPTI (PAGE 268).
DESSIN DE BOUDIER.

A PEINE installés, nous recevons la visite du fils du roi et de son cousin, le premier ministre. Ils paraissent très froids et nous posent une série de questions sur notre nationalité, la route que nous avons suivie, notre but en venant chez eux, etc. « Comment se fait-il que vous veniez de l'est ? les autres hommes blancs qui ont visité notre pays sont toujours venus de l'ouest, c'est-à-dire des Indes, et, pour nous prouver leur amitié, nous ont fait de riches cadeaux ; mais vous, vous venez de régions inconnues, et êtes pour nous des hommes nouveaux dont nous ne connaissons pas les intentions. » Ils ne sortent pas de là et nous nous épuisons à essayer de leur faire comprendre que nous sommes de pacifiques voyageurs, venant de fort loin, traversant par hasard leur vallée dont nous ne soupçonnions pas l'existence, et ne demandant qu'à partir au plus vite pour les Indes. Pendant trois jours la conversation pivote sur ce thème : impossible d'imaginer un exercice plus fastidieux que ce palabre en sept langues, chaque phrase demandant plus d'un quart d'heure pour être transmise. A la fin de la séance nous sommes tous hébétés par l'ennui ; le petit Kioutsé qui sert d'intermédiaire entre le lissou et le thaï a l'air plus triste qu'un condamné à mort et se plaint qu'on passe toute la journée à « parler sur des riens » ; pour se distraire, il s'occupe à chercher ses poux, ou se renverse en arrière en bâillant bruyamment : c'est, au fond, un jeune homme très mal élevé. Notre interprète kioutsé-thaï n'est autre que le collecteur d'impôts que

nous avons rencontré dans la montagne : nous nous apercevons vite qu'il transforme à dessein nos réponses et s'applique à tout embrouiller, pour pouvoir ensuite faire payer plus cher ses services. Joseph n'en parle jamais sans le qualifier de *iste pessimus homo*, et, entre nous, nous prenons l'habitude de l'appeler couramment *Pessimus*, comme si c'était son vrai nom.

Au bout de trois jours nous réussissons enfin à faire comprendre au premier ministre, Huoé Daung, que le

1. *Suite. Voyez p. 193, 205, 217, 229, 241 et 253.*

Tonkin est fort loin de Kampti, et que nous ne sommes nullement les précurseurs d'une invasion venant de là. En revanche, celui-ci, qui paraît rusé et intelligent, nous apprend qu'il a été à Mandalay et à Calcutta, qu'il appelle « Calicuta ». Au cours de ces voyages, faits en mars 1892 et février 1895, il a conclu et renouvelé avec les Anglais une sorte de traité dont il nous communique l'original. En substance, son oncle « le Lokum Saubroa » se place sous la suprématie du gouvernement britannique à condition que ce dernier le reconnaisse comme roi des Kamptis. Huoé Daung nous explique que ceux-ci sont divisés en deux grandes tribus, les Lokums et les Manchikums, et que *Saubroa* veut dire chef. Ceci s'accorde très bien avec le sens du traité : le chef de Lokum, probablement en compétition avec un autre et voulant être seul roi de Kampti, s'est adressé aux Anglais pour solliciter leur appui en échange de sa promesse de soumission. Le gouvernement des Indes n'a rien fait, cependant, pour occuper ce pays, en raison des obstacles de toute sorte qui l'en séparent, et il s'est contenté d'envoyer en 1893 un voyageur, nommé Gray, pour en lever une carte rapide. Mais, dès maintenant, la vallée de Kampti est comprise dans les territoires placés « sous le contrôle du *deputy-commissioner* de Bhâmo », bien que ce dernier centre en soit beaucoup plus éloigné que l'Assam. Les frontières actuelles de Birmanie se trouvent environ par 26°; au delà, jusqu'à la limite sud du pays de Kampti qui est par 27° 15', s'étend une grande zone absolument indépendante et inconnue. Le major Hobday, dont j'ai déjà parlé, est l'Européen qui s'est avancé le plus au nord en partant de Birmanie; il décrit les Singphos comme des gens bien armés et dangereux; d'après lui, on ne pourrait songer à pousser plus avant à moins d'avoir une escorte d'au moins 150 fusils.

Tout ceci nous explique la défiance et les multiples questions du début. Les Kamptis, ne connaissant comme État européen que l'Angleterre, déjà engagés avec elle, et voyant d'autres blancs arriver d'une région tout opposée, avaient peur qu'un nouvel État ne nous eût envoyés chez eux pour leur imposer ses exigences. Ils sont maintenant rassurés, et ne s'appliquent plus qu'à tirer le plus gros bénéfice possible de notre passage : ils nous donnent tranquillement à entendre que nous sommes entre leurs mains et n'en sortirons qu'à condition de leur faire des cadeaux qu'ils fixent eux-mêmes, ressemblant fort à une rançon. Nous sommes, en effet, dans une souricière, car nous ne pourrions, même en y consentant, reculer pour retraverser les affreux pays que nous avons réussi à franchir, et où les neiges fraîches nous fermeraient maintenant le retour. Au nord, c'est le Thibet et sa barrière de glaciers que nul sentier ne traverse; au sud, ce sont les Singphos indépendants, qui ne feraient certainement aucune distinction entre nous et les Anglais qu'ils combattent. Reste la route de l'ouest, celle de l'Assam, la seule que nous puissions prendre et aussi la seule qui nous conduise rapidement à un pays civilisé. Bien pénétrés de cette vérité, nous renonçons à une lutte qui serait celle du pot de terre contre le pot de fer; nous sommes dans un pays de pirates, polis, mais fermes dans leurs intentions : il n'y a qu'à payer pour en sortir. Aussi envoyons-nous au roi deux fusils, un revolver, une somme de 300 francs en roupies et en or, et plusieurs bibelots, derniers restes de notre pacotille. Les vivres, que nous avons eu jusqu'ici beaucoup de peine à nous procurer, affluent dès lors autour de notre camp, et le roi nous accorde une audience solennelle. A midi, suivis d'un long cortège de Kamptis et d'une partie de notre troupe, nous franchissons la grande palissade qui entoure le village, puis une deuxième formant l'enceinte du palais. Celui-ci ne diffère que par sa grandeur des autres maisons du pays, toutes bâties sur un plan semblable et très particulier. Un grand nombre de fortes poutres de hauteurs inégales supportent le toit, fait de bambous recouverts de chaume; le plancher, ayant la forme d'une ellipse très allongée, le toit se compose de deux plans inclinés, réunis à l'avant et à l'arrière par deux surfaces coniques : l'aspect général est absolument celui d'une carapace de tortue. Sous le plancher, qui est surélevé de 3 ou 4 mètres, une série d'enclos divisent le terrain en parcs à buffles, cochons et volailles; au-dessus, des cloisons de bambous partagent la maison en un grand nombre de pièces, mais celles-ci s'arrêtent aux deux tiers de la longueur; là, une haute palissade de nattes, tombant du toit jusqu'au plancher, crée une vaste salle commune, bien éclairée par une échancreure, ou plutôt par un relèvement du toit à son extrémité; enfin le plancher est prolongé de ce côté par une longue et large terrasse à ciel ouvert, flanquée de deux pavillons en forme de guérite.

C'est dans cette salle commune que nous reçoit le roi, à demi couché sur un trône de bois doré, auquel une étoffe d'indienne rouge sert de dais. Il est vêtu d'une veste blanche et d'un *sampot* en soie fine, à fond blanc et carreaux violets; c'est un homme d'une cinquantaine d'années, de taille et de corpulence moyennes : il paraît très fatigué et tousse à chaque instant. On nous fait asseoir à la turque sur une natte à trois mètres en avant et au-dessous du trône; à notre droite prend place son fils aîné et à gauche siègent sept ou huit vieux conseillers qui doivent constituer une sorte de sénat; derrière nous se presse une foule de curieux, vêtus d'étoffes bigarrées, et armés jusqu'aux dents. L'immense salle est pleine, et tout au fond s'aperçoivent même quelques mignonnes figures de femmes, échappées des appartements privés pour venir voir ces étrangers de l'Est dont parle tout le pays.

Le fils aîné prend la parole et, dans un long discours, résume nos conférences des jours précédents : c'est pour la forme, car le roi est certainement au courant de tout. Le discours fini, celui-ci réfléchit néanmoins très longuement, puis nous pose une série de questions, telles que celles-ci : « Qui vous a montré le chemin de mon pays? Êtes-vous envoyés par quelqu'un, ou venez-vous de votre propre initiative? » etc. Nous lui faisons des réponses qui paraissent à peu près le satisfaire et il nous dit enfin que des vivres et des porteurs nous seront



LA PLAINE DE KAMPTI. — DESSIN DE TH. WEBER.

fournis, de façon à nous permettre de gagner les Indes. Puis, d'un geste, il lève la séance, et nous regagnons notre campement plus satisfaits.

Pourtant nos ennuis ne sont pas terminés : à leur tour, le fils du roi, Huoé Daung, et d'autres gros fonctionnaires exigent des cadeaux et des armes avant de nous amener les porteurs promis. Nous sommes ainsi dépouillés en détail, et le fils du roi va jusqu'à demander au Prince de lui céder sa dernière paire de bottes. Enfin, lorsque nous sommes presque à bout de ressources, nous déclarons que nous n'avons plus rien à donner, et que si les porteurs ne sont pas au camp le lendemain, nous partirons seuls, coûte que coûte. Se rendant compte qu'ils ne peuvent guère nous tondre de plus près, ils se décident à tenir leurs promesses et à mettre à notre disposition un guide kampti et douze porteurs kioutsés réquisitionnés dans les montagnes environnantes.

Si nous n'avions été constamment inquiets de l'avenir, notre séjour dans ce pays ne nous eût pas paru trop long, car les sujets d'observation n'y manquent pas. La place me fait défaut pour parler ici en détail des costumes, armes, industries et mœurs des Kamptis ; ceux-ci sont beaucoup plus civilisés que tous leurs voisins, et nous paraissent surtout tels par comparaison avec les Kioutsés. Ils ont, à presque tous les points de vue, beaucoup de ressemblance avec les Laotiens. Pour cette raison, et aussi parce que trois voyageurs anglais les ont étudiés avant nous, je me permettrai de renvoyer le lecteur au tome I^{er} de *A Statistical account of Assam*, par W. HUNTER. Les renseignements qui y sont contenus m'ont paru très conformes à la vérité, et l'on y trouve de plus le résumé de tout ce qui est connu sur les origines de ce peuple. Chose intéressante, les historiens hindous en font mention dès le VI^e siècle et donnent les noms de plusieurs de ses souverains qui se sont particulièrement illustrés aux VIII^e, XII^e et XVI^e siècles ; son treizième roi serait monté sur le trône en 777. Ils sont mêlés d'une façon intime à l'histoire de l'Assam et de la Birmanie, et, bien que la capitale de leur ancien empire ait été souvent déplacée, on est certain que toutes leurs invasions sont parties des territoires qu'ils occupent actuellement et qu'ils considèrent comme leur berceau. Ils s'appellent eux-mêmes « les grands Thaïs » ; parmi tous les peuples de cette race, c'est celui qui est établi le plus au nord, c'est-à-dire le plus près de leur pays d'origine, qu'on suppose être la Mongolie, ainsi que je l'ai déjà dit à propos des Païs du Yun-Nan. Ils ont en effet le type mongol très accusé, et c'est le seul fait sur lequel s'appuie cette supposition, car les deux langues n'ont plus rien de commun ; mais on voit, d'après les dates données ci-dessus, que, si elle a vraiment eu lieu, cette grande migration remonte, en tout cas, à une époque extrêmement éloignée.

Ici, les nuits sont fraîches et humides : 13^o le soir, 8^o à 9^o au lever du jour. Tous les matins, un épais brouillard couvre la vallée, et nous nous réveillons frissonnants sous nos couvertures trempées par la rosée. La brume persiste une grande partie de la matinée, et les vendeurs qui viennent nous offrir leurs denrées arrivent frileusement drapés dans leurs toiles, si bien emmitouffés qu'on ne voit de leur visage que le nez et les yeux. Peu à peu, tout s'éclaircit pourtant, et le soleil, qui paraît d'abord comme un disque pâle, met en déroute les derniers brouillards dispersés dans les airs en longs flocons blancs que la chaleur fait bientôt fondre. A l'obscurité et au froid du matin succèdent un jour éclatant, un ciel sans nuages et une douce température qui font, de l'hiver de Kampti, le plus radieux des étés. Nous distinguons en premier lieu le gros village près duquel nous sommes campés, la haute palissade qui le défend contre les bêtes féroces, et les greniers à riz toujours placés en dehors de

l'enceinte, par crainte d'un incendie. Puis le panorama apparaît tout entier : au sud, c'est une plaine immense s'étendant vers le pays des Singphos ; de tous les autres côtés, les montagnes enserrant la vallée, formant tout autour une grande ellipse allongée vers le nord : cadre grandiose d'un tableau dont tous les détails sont d'une grâce et d'une harmonie parfaites. Le fond est une vaste rizière, maintenant en pleine maturité ; mais cette nappe dorée est parsemée de vertes prairies où paissent les troupeaux, et de petites rivières dont, à l'ombre des bambous, les eaux de cristal coulent paisiblement sur des lits de sable fin. Près des villages, de grands arbres séculaires entourent les pagodes, et dans la campagne, de petites tours en pierre d'un blanc éclatant renferment des Bouddhas dont les figures immuablement souriantes veillent sur le dernier sommeil des bonzes et des grands de l'État.

Partout on sent une impression de bien-être, de vie douce et calme ; le calme est si complet qu'on voudrait — sensation bien rare en voyage — ne pas passer, mais rester là et y couler en paix ses jours. De grands espaces de



« PESSIMUS » (PAGE 265). — DESSIN DE J. LAVÉE.

terrain sont encore en friche : combien de paysans d'Europe envieraient le bonheur de ces gens qui ont à leur disposition plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver ! A la fin du *Roman d'un jeune homme pauvre*, Feuillet dit : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire ». C'était depuis longtemps le cas des Kamptis, qui vivaient ignorés dans leur fertile plaine, isolés du reste du monde par d'épais massifs inhabitables : par leur soumission volontaire aux Anglais, ils se sont donné des maîtres, peu gênants actuellement, mais dont, un jour, ils sentiront le joug pesant ; peut-être alors regretteront-ils d'avoir eux-mêmes tendu le cou. Au demeurant, je ne les plaindrai pas, car j'emporte d'eux un triste souvenir, et nous répétons sans cesse : « Beau pays, tristes gens ! » Nos hommes aussi les haïssent et les méprisent. « *Isti populi nunquam habent superbias* », dit Joseph. Fâ, plus rancunier, me conseille de revenir dans un an leur faire la guerre avec deux ou trois cents hommes ; pour sa part, il lancerait les enfants en l'air et les recevrait sur la pointe d'un sabre : cette vision le fait sourire d'aise.

Trois routes mènent de Kampti en Assam : la plus au nord traverse le pays des sauvages Michemis qui sont continuellement en guerre avec les Indous et chez qui nous ne trouverions aucune sécurité ; la plus au sud a déjà été suivie par des voyageurs anglais : reste la troisième, qui va droit dans l'ouest et n'a encore été reconnue par personne. C'est celle-là que nous décidons de prendre, bien qu'on nous prévienne qu'elle est la plus accidentée.

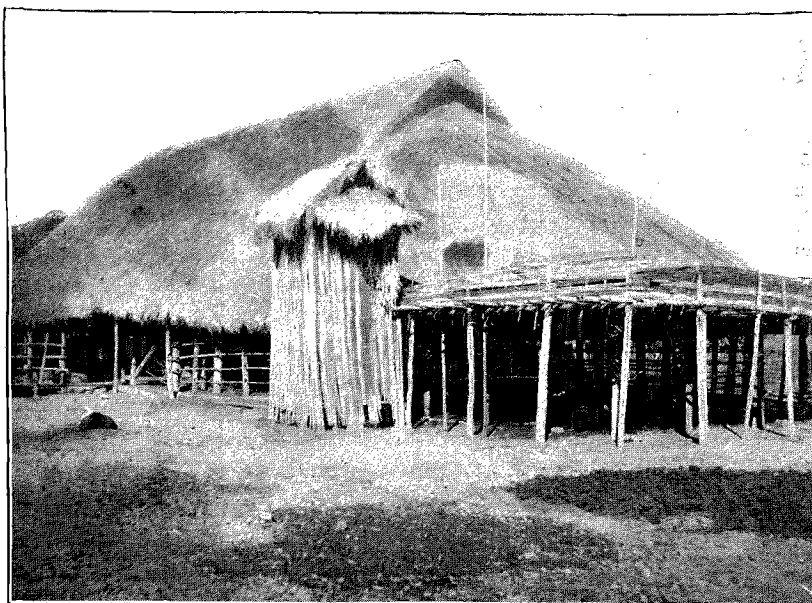
Nous aurons à traverser une grande zone déserte, et par suite il faut emporter beaucoup de vivres : malheureusement on ne peut, ou ne veut, nous fournir que 12 porteurs. Ceux-ci, recrutés par force, montrent peu d'enthousiasme pour le voyage, et, le matin du jour fixé pour le départ, cinq d'entre eux prennent la fuite. Nous levons néanmoins le camp, tant nous avons hâte d'en avoir fini avec le royaume de « Kampti-la-Carotte » ; le fils du roi nous promet d'ailleurs de s'arranger pour qu'ils soient remplacés au village de Singleng, situé à deux jours d'ici. Inutile de dire que si nous comptons sur cette promesse, c'est uniquement parce qu'en échange de ce service, nous devons lui faire remettre deux louis d'or — échappés au naufrage — par l'envoyé qui viendra, de sa

part, nous conduire ces hommes. Mais, à Singleng, petit village kioutsé qui est le dernier point habité, nous recueillons des renseignements inquiétants : d'après les indigènes, le premier village d'Assam n'est pas à neuf ou dix jours, comme l'avait dit Huoé Daung, mais bien à seize. La prudence conseillerait de prendre au moins vingt jours de vivres pour parer à l'imprévu ; malheureusement cela nous est impossible, car un homme qui porte vingt-deux jours de riz pour lui-même a sa charge maxima, et ne peut en rien servir au transport des bagages. Nous ne pourrions donc y arriver qu'en multipliant le nombre des porteurs : or il n'y a pas à compter là-dessus, et nous sommes même obligés de nous estimer heureux d'en conserver douze, en plus de nos Thibétains. Le fils du roi a bien tenu sa promesse, mais lorsque nous sommes sur le point de partir, nous nous apercevons que trois sauvages ont de nouveau pris la fuite : on ne peut les remplacer qu'au bout de deux jours d'attente, et, sur le conseil même de notre guide, nous filons au plus vite, pour éviter de nouvelles et irréparables défections. Les Kioutsés ne se soucient pas, en effet, de s'en aller si loin de chez eux et surtout d'avoir à repasser à la fin de décembre la grande chaîne de séparation des bassins de l'Irraouaddi et du Brahmapoutre. Ce matin (27 novembre), lorsque le brouillard s'est dispersé comme un rideau qui se déchire, cette chaîne nous est apparue couverte de neiges, et cela n'a pas peu contribué à les effrayer : ils prétendent que ces montagnes sont pleines de diables, et qu'il faut surtout bien se garder de parler à voix haute en les traversant, si l'on ne veut voir à l'instant la pluie ou la neige tomber.

Nous partons donc avec quinze à seize jours de vivres : cela suffira si nous marchons bien, et si rien ne vient nous retarder ; dès maintenant, nous sommes à la merci de la santé de nos hommes : c'est dans leurs jambes qu'est leur salut et le nôtre. Mais notre chance nous abandonne au moment même où nous en aurions le plus grand besoin : la route, que nous espérons au moins passable, est presque aussi mauvaise que les sentiers casse-cou du Kiou-Kiang. Le



GRENIERS À RIZ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



MAISON À KAMPTI (PAGE 266). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



NOS PORTEURS EN PRIÈRE (PAGE 274). — DESSIN DE MADAME PAUL GRAMPEL.

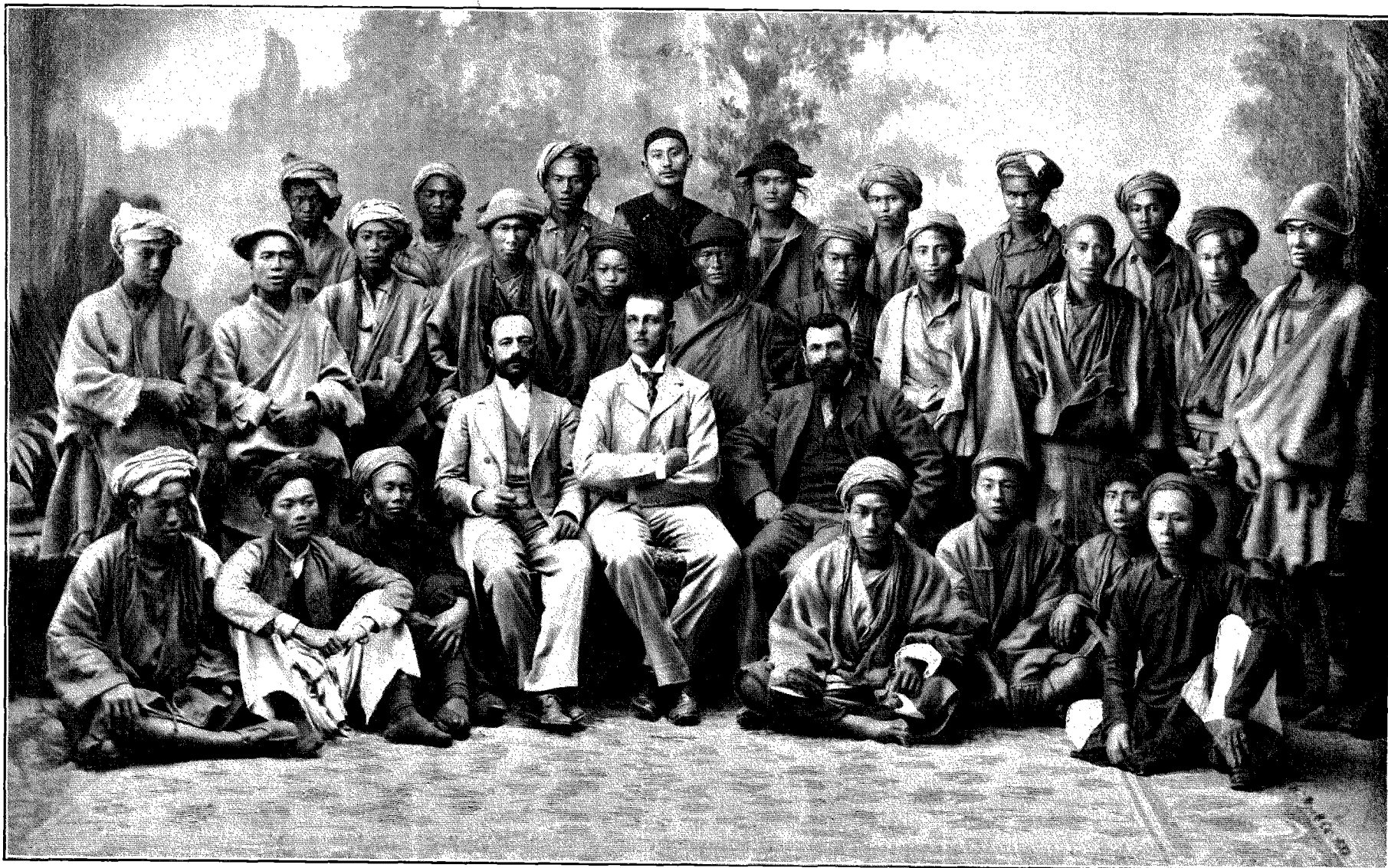
voyage étant fort dangereux, les Kamptis ne vont que très rarement en Assam, et le chemin est à demi obstrué par la brousse. C'est à peine s'il y passe une ou deux caravanes par an; encore s'y préparent-elles de longue main en allant d'abord déposer des vivres de réserve en un point situé au tiers du parcours. Une loi de Kampti, loi juste, punit de mort ceux qui, sur les routes d'Assam, font des emprunts forcés aux vivres laissés par d'autres voyageurs, et risquent ainsi de les mettre dans une situation des plus périlleuses.

Donc, la route est dure, et, ces fatigues venant s'ajouter à toutes celles supportées depuis tant de jours, beaucoup de nos Thibétains n'y peuvent résister : un à un, ils tombent malades de fièvres contractées dans la plaine. On jette encore quelques poids; les plus forts se chargent comme des mulets pour soulager les faibles; malgré tout, on n'avance qu'à petites étapes, et c'est pitié de voir nos malheureux hommes courbés sous leurs fardeaux, suant à grosses gouttes, et à bout de forces; ils s'arrêtent tous les cent pas, marmottent un

bout de prière pour se donner du courage, puis, se redressant avec un « *han* » essoufflé, recommencent à gravir leur dur calvaire. Les plus jeunes se laissent parfois tomber sur les pierres en nous disant : « *Tseou pe tchilo, Tajen*; — Je ne peux plus avancer, monsieur. » Et cela fend le cœur : mais que faire pour les soulager, sinon leur distribuer nos dernières pièces de linge, ne gardant maintenant que ce que nous avons sur la peau.

Au milieu de la route, et au pied d'une chaîne, je suis frappé à mon tour. A 7 heures j'avais quitté le camp, très bien portant : à 8 heures, j'étais pris de frissons et de douleurs ne me laissant aucun doute sur leur nature. Jusqu'au col, cela va à peu près, mais, arrivé en haut, je suis pris de vomissements bilieux, et l'accès devient très fort. La descente m'est un vrai martyre : toutes les dix minutes, je suis obligé de m'arrêter un quart d'heure, tombant où je me trouve, et restant là sans force, la peau brûlante et les membres rompus. Pour me relever, il me faut toute mon énergie et surtout la crainte de voir l'accès s'augmenter au point de m'obliger à rester là, couché dans le bois, pris par la nuit et le froid. Je parviens enfin, épuisé, au lieu de la halte : sûrement je n'aurais pu faire un kilomètre de plus. Quelques-uns de nos Thibétains ont les pieds enflés et douloureux par suite de piqûres de bambous. Briffaut, lui aussi, se sent mal à l'aise. En un mot, l'état général de la troupe n'est pas bon, aussi la soirée de ce jour se passe-t-elle tristement. Le Prince m'avoue que lorsqu'il m'a vu arriver malade, il s'est détourné avec des larmes pleins les yeux; déjà très inquiet de la mauvaise santé de sept ou huit de nos hommes, il sent que ce dernier coup peut rendre la situation grave.

Aujourd'hui, en route, nous avons tous remarqué une hotte et un sac abandonnés. Au camp, les Kioutsés



L'EXPÉDITION À CALCUTTA (PAGE 276). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

nous disent que ces objets appartenaient à un indigène de leur tribu. Parti d'Assam avec un compagnon, cet homme s'était blessé au pied et marchait avec peine depuis le col : l'autre, talonné par la peur de manquer de vivres, l'avait quitté pour hâter le pas et avait pu arriver à Singleng, où, en passant, il avait raconté l'aventure. Quant au blessé, il n'a pu avancer que lentement, et, arrivé à la fin de sa provision de riz, il est mort de faim à quatre jours des maisons. Simple et terrible !

Le lendemain, je vais mieux et peux continuer la route ; les traces de tigres et de rhinocéros sont nombreuses. Ces forêts renferment certainement du gibier, mais comment chasser dans un pays où l'on ne voit pas à 20 mètres devant soi, et où la raideur des pentes, jointe à l'exubérance de la végétation, empêche absolument de s'écarter de la piste qui sert de chemin ? Jamais rien ne passe à notre portée, et maintenant notre temps est trop précieux pour risquer de le perdre en cherchant à faire sortir le gibier des fourrés impénétrables où il s'abrite. Donc, aucun secours à attendre de ce côté.

Le soir, je ne me sentais plus aucun malaise, et avais même dîné de fort bon appétit lorsque, au moment de me coucher, je suis pris tout à coup d'un violent frisson, et, quelques minutes après, d'une fièvre de cheval. Cette fois, l'accès dure dix-huit heures sans interruption, et lorsque, au matin, j'essaie de me lever, je suis pris de vertiges et tombe avant de pouvoir faire un pas. Voilà qui est grave. Étendus sous nos couvertures, nous discutons le parti à prendre. Pour moi, il n'y en a qu'un ; durant ma nuit d'insomnie, j'y ai assez réfléchi pour en être sûr ; il faut me laisser ici avec une provision de riz et deux hommes, mais le reste de la troupe doit continuer sa route sans perdre une minute. Si je me rétablis rapidement, je pourrai repartir et rencontrer à temps les ravitailleurs qui me seront envoyés dès l'arrivée au premier village ; si la maladie m'empêche de marcher, eh bien, tant pis pour moi, mais du moins que personne autre n'en souffre. Mes compagnons poussent d'abord les hauts cris, déclarant qu'ils ne veulent pas m'abandonner, qu'on ne peut ainsi laisser un Européen derrière, qu'on me fera porter, etc. ; mais la réflexion vient, et malgré leur dévouement, les Thibétains, consultés, avouent qu'il est radicalement impossible de me porter dans de pareils chemins. Ils sont obligés de convenir que j'ai raison, qu'il faut marcher, marcher vite, fuir devant la faim qui s'approche. Pourtant, — et cela contre mon avis, — le Prince veut rester ici un jour, espérant que je pourrai partir demain. Sans avoir vraiment la fièvre, Briffaut est, lui aussi, assez souffrant et surtout épuisé par de continuelles insomnies.

Pour ne pas perdre complètement ce jour, le Prince fait partir de suite, sous le commandement de Selanceli, une première colonne composée du guide kampti, de tous les Kioutsés, sauf deux, et des Thibétains les plus fatigués. Parmi eux est un vieux chrétien qui paraît fort malade : il a depuis hier les jambes enflées, le regard atone et des mouvements raides du cou qui ne présagent rien de bon. Ce matin, on lui a demandé s'il voulait partir en avant ou se reposer un jour : il n'a rien répondu, est resté quelques minutes immobile, puis s'est levé et s'est mis en marche sans aucun bagage. Jusqu'où ira-t-il ? Briffaut et moi nous administrons successivement un ipéca et un lavement, ce dernier avec un système de piston en bambous que nous pourrions faire breveter. Non content de cette médication énergique, je me purge avec de la poudre de chasse, seul remède de ce genre que j'aie à ma disposition !

5 décembre. — Ce matin, Briffaut qui, hier soir, craignait, lui aussi, d'être obligé de rester, va mieux et se sent de force à suivre les autres. Quant à moi, je suis encore dans l'impossibilité de marcher et j'exige définitivement du Prince qu'il parte sans plus tarder ; pour dégager absolument sa responsabilité, je lui remets une déclaration conçue en ces termes : « Me trouvant très fatigué à la suite de deux gros accès de fièvre, et incapable de continuer ma route, j'ai moi-même demandé au Prince de me laisser au camp du 3 décembre, où je resterai jusqu'à ce que je sois en état de marcher. Il est impossible au Prince de rester près de moi, la situation au point de vue des vivres étant très précaire ; il me serait d'ailleurs de peu de secours, tandis que sa présence à la tête de la troupe est nécessaire. » Mes compagnons me font des adieux émus, tous les hommes de la troupe viennent tour à tour se prosterner à la chinoise devant mon lit, puis je les vois s'enfoncer et se perdre dans le bois. Je reste là, au bord d'un torrent, à 2500 mètres d'altitude, étendu sous un abri de bambous que les Kioutsés m'ont édifié ; près de moi, deux Thibétains dévoués, Joan et Matthia, que la maladie a jusqu'ici épargnés ; comme bagages, nos couvertures, un sac de riz et ma boussole : c'est tout. Nous sommes, au moins, à neuf jours du premier point habité, mais on ne peut nous laisser plus de douze jours de riz sans nuire par trop aux autres, car dès maintenant chacun est à la ration, et à une ration bien stricte. Dès que le Prince arrivera à un village, il enverra des ravitailleurs en arrière ; mais, même en ne comptant aucun retard, 9 et 9 font 18 et non pas 12 ! Si je puis passer



M. BRIFFAUT. — DESSIN DE GOTORBE.

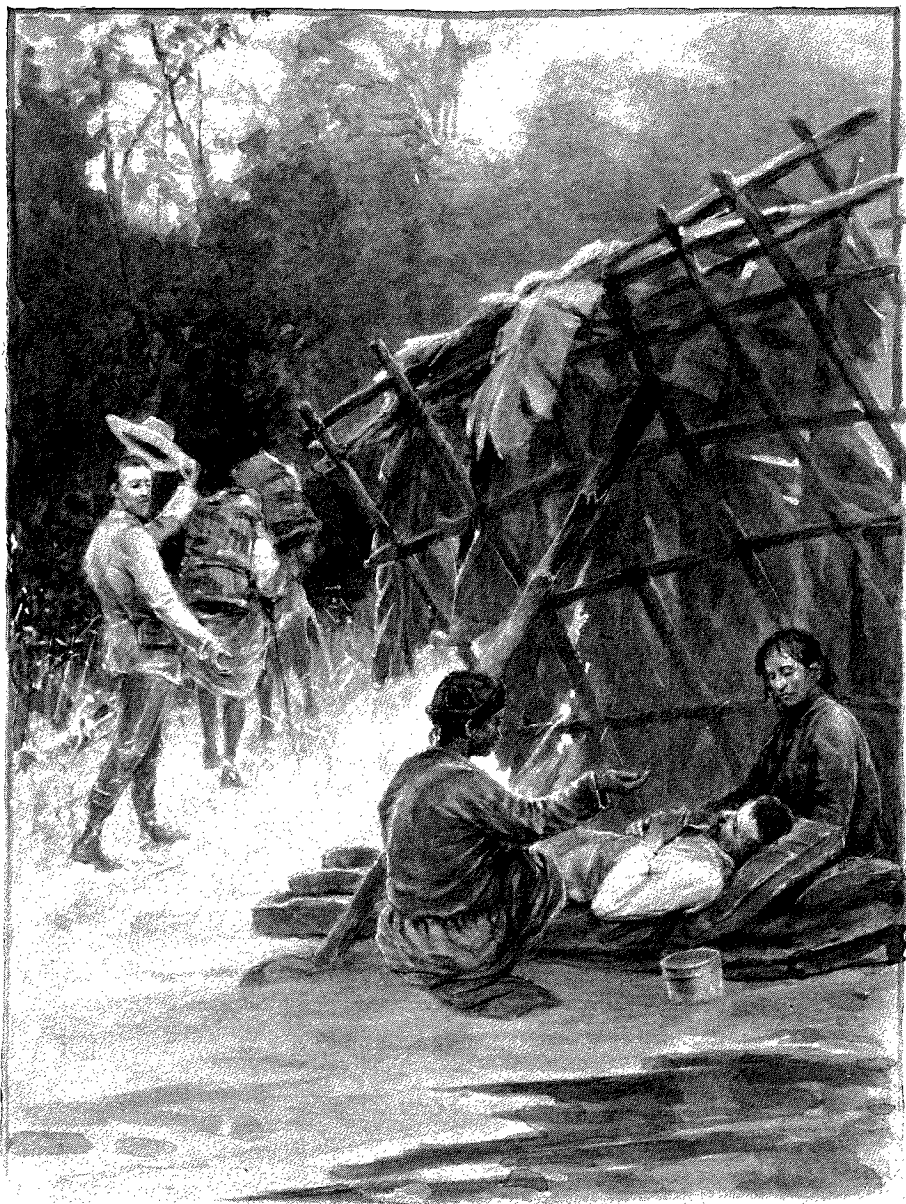
la grande chaîne et m'avancer de cinq ou six jours dans l'ouest, nous serons sauvés. Mais si la maladie me cloue ici, ou m'y retient trop longtemps, tout est fini pour moi, et au bout d'une semaine, au plus, je commanderai à mes deux hommes de me quitter pour ne plus songer qu'à leur salut.

A mon retour en France, chacun m'a posé la même question : « N'avez-vous pas éprouvé un grand sentiment de détresse en restant seul dans cette situation ? » Eh bien, non ; vraiment, je n'ai pas cessé de croire en mon étoile et d'espérer que je finirais par arriver au but. D'ailleurs cette fièvre m'a vidé le cerveau, et je ne songe presque à rien, goûtant seulement l'infinie jouissance d'être étendu, bercé par l'éternel bruit du torrent.

7 décembre. — Hier j'ai encore eu un léger accès ; ce matin je vais mieux, et bien que la tête me tourne à chaque instant, je me mets en route. Je n'ai pas de guide puisque mes Tibétains sont aussi ignorants que moi de ce pays, mais les arbres portent de nombreuses marques faites à coups de sabre par mes devanciers, et, en faisant

grande attention car c'est là une question vitale, je puis ainsi me maintenir dans le bon chemin. Ce soir, nous campons au pied d'un immense rocher en forme d'autel ; en face se dresse un tertre isolé portant cinq ou six grands arbres nus qui semblent être plantés là comme des cierges devant un lieu de sacrifice. Des débris de feu m'avertissent que le Prince a campé avant-hier à cette place. A l'extrémité d'un bambou piqué en terre, je trouve fiché un billet de lui intitulé « Bulletin de la Grande Armée... pendant la retraite de Russie ». Passerons-nous la Bérésina ? Nuit très fraîche : 4° au-dessous de zéro. Malgré mes couvertures et le voisinage du grand feu que nous allumons chaque soir pour écarter les tigres, le froid est piquant au point de nous rendre le sommeil difficile ; — 4°, c'est déjà une basse température pour dormir, quand on la supporte réellement, c'est-à-dire sans tente ni abri d'aucune sorte.

8 décembre. — Au bout de deux heures de marche, nous commençons l'ascension du col : les bambous ont disparu et nous marchons au milieu de grands arbres chargés de mousse et complètement dépouillés de leurs feuilles : malgré le ciel clair, je suis envahi par une impression d'hiver, de pays désolé. Tout un côté du contre-fort dont nous suivons la crête s'est éboulé, et le sentier longe le bord d'un insondable précipice au delà duquel des forêts sombres montent à l'assaut de la chaîne dont on voit maintenant les pics de roc noir chargés de neige. A 300 mètres au-dessous du col, la forêt cesse pour faire place à des bouquets de rhododendrons dont les multiples racines rendent la marche très difficile. Les neiges commencent en même temps : pénible, la montée de ce



DÉPART DU PRINCE. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPÉL.

col que je gravis presque en me traînant sur les genoux, ne cessant de sucer des morceaux de glace pour me rafraîchir et me donner la force d'avancer !

Au sommet, c'est la frontière de ces Indes tant désirées, et mon cœur s'emplit de l'allégresse du succès ; mais, hélas ! ce n'est qu'une frontière théorique, et le port est encore bien loin. A 200 mètres au-dessous de la passe, je m'arrête au lieu où ont campé les deux colonnes qui me précèdent : là, je trouve un billet laconique du Prince m'annonçant la disparition du vieux Thibétain malade, parti avec la première colonne. « Le vieux chrétien est perdu ; Tatou et Agaton, restés à sa recherche, ne l'ont pas retrouvé. On dit des prières pour lui. » Les larmes me jaillissent des yeux, tandis que mes compagnons tombent à genoux. Repose en paix, pauvre et modeste Thibétain, tombé si loin de chez toi, à quelques jours du but et du repos que tu avais si bien gagné. L'affreuse mort ! Peut-être a-t-il perdu la route dans la neige, puis, pris d'une insurmontable faiblesse, est-il tombé et resté là, sans force pour se relever. Quelle a été sa fin ? Est-il mort de maladie, de faim, ou, chose plus horrible, mais bien plus probable encore, de la dent des tigres qui abondent dans la montagne ? S'il n'en est pas ainsi, et s'il a conservé sa pleine connaissance, quelle angoisse à ses derniers moments ! quelle détresse en se sentant perdu, faute de pouvoir marcher, en se disant que chaque minute éloigne de plus en plus la caravane et la vie qu'elle porte en elle !

Triste soirée ; j'ai l'âme obsédée par ce funeste événement, et je m'imagine aisément le tableau que plus tard le Prince me décrira en détail. C'est le soir, il fait grand froid, et un vent d'ouest violent passe en sifflant à travers les branches. Après avoir hâtivement avalé leur pauvre écuelle de riz, tous les Thibétains chrétiens se sont agenouillés autour d'un brasier, le visage tourné vers Tsékou ; devant eux, le chef Anio et un jeune porteur, neveu du défunt, récitent tour à tour les prières des morts. Une heure durant, les litanies se succèdent, et dans cette nuit, par ce froid, au milieu de la sauvage forêt que les neiges dominent de toutes parts, tous pleurent et sont tristes jusqu'au fond de l'être.

Au milieu de la nuit, Joan, qui est couché près de moi, me réveille brusquement et me dit d'une voix angoissée : « *Lou Tajen, lao-fou* » (Monsieur Roux, un tigre !). Prêtant l'oreille, je perçois en effet à très petite distance un souffle bruyant, et, saisissant mon fusil, je tire aussitôt dans cette direction ; à peine le coup est-il parti, que nous entendons un bruit de branches froissées évidemment produit par la fuite précipitée de quelque gros animal. Après cette alerte, nous rallumons le feu qui s'était presque éteint et nous nous rendormons philosophiquement ; vraiment, si les nombreux tigres qui peuplent ces forêts ne nous mangent pas, c'est qu'ils ne le veulent pas, ou que notre bonne étoile nous en protège, car nous n'avons contre eux aucun moyen sérieux de défense. Dès lors, à quoi bon s'en inquiéter ?

10 décembre. — Après avoir descendu quelque temps le cours de la Dapha, nous obliquons vers la gauche pour nous diriger vers la chaîne qui sépare cette rivière de la Dihing, gros affluent du Brahmapoutre. Vers 10 heures, Joan est pris d'un brusque accès de fièvre qui me force à faire halte dans une clairière et à y passer toute la journée pour le soigner. Je m'y ennue fort, n'ayant pour me distraire que deux livres que je connais par cœur. L'un de ces livres est l'Almanach Hachette. J'en évite la lecture, car les plantureux menus qui s'y trouvent donnent à mon estomac affamé de malsains désirs. Parfois, cependant, je cède à la tentation et, pour satisfaire mon imagination, je me compose des banquets fictifs où trônent le filet madère, les écrevisses bordelaise, et toutes les bonnes choses dont les gens blasés ne connaissent pas le prix. Mais la chute est rude lorsque je sors de mon rêve, et que mes yeux tombent sur le petit sac de riz qui constitue tout mon garde-manger. Et pendant des heures je fais le tour de ma clairière, allant et venant comme un ours en cage, tâchant de soustraire mon cerveau à l'action de la solitude qui commence à peser sur lui d'un lourd poids. En route, je ne m'ennue jamais ; les haltes prolongées, seules, sont pénibles.

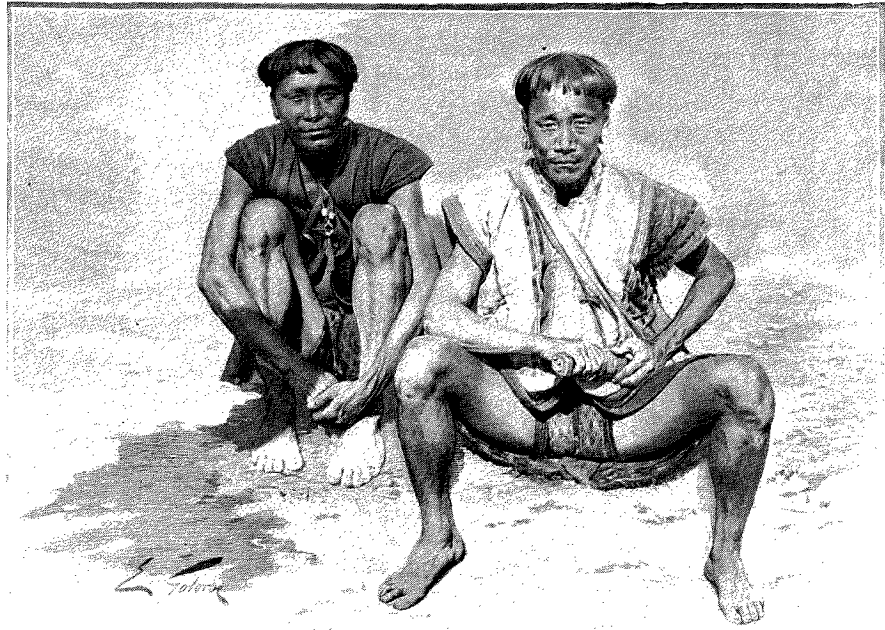
11 décembre. — Aujourd'hui Joan va mieux, mais c'est au tour de Matthia à être malade. A chaque instant, il jette sa charge, et se couche à côté, poussant des gémissements à fendre l'âme. A force de le traîner, nous finissons pourtant par arriver au sommet de la chaîne, à la nuit tombante. C'est là, par 2 800 mètres de haut, que nous nous installons tous trois sur une toute petite plate-forme, au bord d'un grand précipice. Partout ailleurs, la pente est si raide qu'on ne pourrait y établir un camp, même aussi sommaire que le nôtre. Pas d'eau dans les environs : à peine quelques flaques d'un liquide boueux et dégoûtant qui pourtant suffit à la cuisson du riz. Nous avons grand soif, mais le ciel se charge d'y pourvoir, et dépasse même nos désirs. A 9 heures, la neige commence à tomber, et, toute la nuit, les flocons descendent lentement, couvrant peu à peu nos couvertures d'un épais tapis blanc. Une tente ne serait pas de trop : cependant on dort quand même.

12 décembre. — Matthia est toujours aussi fatigué. Vers 11 heures, il se couche, cette fois pour de bon, et rien ne peut le déterminer à avancer. Ne pouvant plus m'arrêter, ne voulant pas non plus l'abandonner ici à une mort certaine, je me transforme alors en couli et prends sa charge sur mon dos. Ainsi soulagé, il peut avancer, tiré par Joan, poussé par moi.

Tout le jour il pleut à verse, et la route me paraît d'autant plus dure que je n'ai pas l'habitude de marcher chargé. Pour comble d'agrément, ma montre s'est arrêtée, et comme il importe que ma carte n'ait pas une seule interruption, je suis obligé de compter tous mes pas pour évaluer les distances franchies.

Le soir, au camp, je trouve ce billet du Prince : « Mangeons ce matin notre dernier repas de riz ».

14 décembre. — Hier soir, nous sommes arrivés près de la Dihing. Ce matin, nous commençons à descendre sa vallée, en suivant les rochers de sa rive; mais des falaises verticales viennent fréquemment couper la route, et nous forcent à traverser trois fois la rivière avec de l'eau jusqu'au ventre. Deux petits tas de pierres, établis par les guides de la colonne de Selanceli, indiquent à chaque fois l'entrée et la sortie du gué. A 10 heures, nous passons sur la rive gauche, près d'une plage de sable où la troupe du Prince a campé; là, pas de billet



INDIGÈNES MICHEMIS. — DESSIN DE GOTORBE.

comme d'habitude, mais une quantité de bagages abandonnés pêle-mêle sur le sable. Sachant qu'à l'heure où ils sont arrivés là, ils n'avaient plus un grain de riz, mon cœur se serre d'inquiétude. Mais un incident inattendu vient détourner le cours de mes pensées et les reporter sur ma propre situation.

Tout près de cette plage, une falaise force à traverser encore une fois la Dihing. Un pont de bambous, jeté par les Kioutsés, permet de gagner un groupe de rochers situé au tiers de la largeur : arrivé là, Matthia, qui marche en tête, s'assoit au lieu d'entrer dans l'eau. Je le pousse en lui ordonnant d'avancer, mais le pauvre garçon, qui a la tête très affaiblie, se met à trembler de tous ses membres sans rien répondre. Joan me dit alors qu'il n'y a pas pied : me refusant à le croire, puisque je suis sûr que le Prince a passé là, mais mis néanmoins en éveil par ses affirmations répétées, je m'attache autour du poignet une corde solidement fixée à une anfractuosité de la pierre. J'entre dans l'eau : à peine ai-je touché le fond, que je suis renversé et entraîné avec une violence inouïe; sans la précaution que j'ai prise, je me serais sûrement noyé, car, malgré mon point d'appui et l'aide de Matthia, j'ai beaucoup de peine à me rehissier sur le rocher. Nous passons alors la journée à couper des pièces de bois et, vers le soir, réussissons à placer en avant du rocher une grosse et longue poutre qui parvient jusqu'à un endroit peu profond, près de la rive droite. Joan s'avance dessus, mais, aux deux tiers du parcours, la poutre dévie sous l'effort du courant, et il tombe à l'eau en poussant un grand cri. Pendant une minute d'angoisse horrible, je le vois rouler par les vagues, sa tête paraissant et disparaissant; enfin, d'un effort suprême, il réussit à gagner la rive opposée. C'est là qu'il passe la nuit dans ses vêtements trempés.

De mon côté, je regagne la plage, et me livre à mes réflexions, qui ne sont pas gaies. Évidemment cette crise subite est due aux grandes pluies de la veille, et je me trouve arrêté là où le Prince a passé sans difficulté. Pour la première, la seule fois du voyage, je me sens envahi par un réel sentiment de crainte : j'ai peur de me buter contre une de ces aveugles et brutales résistances que la nature oppose parfois à ceux qui la défient. Mes vivres touchent à leur fin, ma seule chance de salut est dans ma vitesse, et voici qu'un obstacle infranchissable vient m'arrêter, et, chose plus grave, m'intercepter toute communication avec ceux qu'on a pu envoyer à mon secours. Je passe une nuit détestable, coupée par des rêves fiévreux, me levant à chaque instant, pour vérifier, hélas ! que les eaux ne baissent pas. Néanmoins mon plan est fait, et dès 6 heures du matin je me mets en marche pour l'exécuter. Laisant là nos charges, Matthia et moi partons simplement munis de deux grands sabres de Kampti abandonnés par les gens du Prince. Au bout d'une heure de route en arrière, nous finissons par trouver un gué qui nous permet de traverser. Il s'agit maintenant, ne pouvant passer au pied des falaises, de passer par-dessus en nous frayant nous-mêmes la route. Taillant des pas et nous aidant des ongles et des genoux, nous parvenons épuisés au sommet. Là, par bonheur, nous trouvons un ancien sentier, abandonné maintenant, mais qui vaut encore cent fois mieux que la brousse épaisse que nous n'aurions sans doute pas réussi à percer. Cela nous sauve, et bientôt nous rencontrons Joan, qui, ayant compris mes signes, a fait la même chose que nous, et a, lui aussi, trouvé le sentier. Pour cette fois-ci, nous sommes hors d'affaire; j'embrasse mon fidèle Thibétain, qui pleure de joie. Que les différences de race et de condition sociale comptent pour peu de chose en de tels moments ! De

suite, je lui fais dépouiller tous ses vêtements humides, et, l'ayant frictionné, le couvre de mon manteau; puis je l'envoie avec Matthia chercher les charges. En attendant leur retour, je passe deux heures sur la crête, mouillé et grelottant. Qu'importe! la joie chante en moi. A 200 mètres sous mes pieds coulent les eaux du fleuve où ma fortune a failli sombrer, mais que j'ai fini par vaincre. Derrière moi s'étendent les épaisses forêts qui touchent à leur fin, et d'où je sortirai bientôt; quelques jours encore, et je n'entendrai plus les cris que poussent les bandes de singes, longs aboiements étranges, symphonie sauvage dont les sonorités viennent brutalement rompre l'éternel silence des bois. Et durant ces deux heures je goûte une dernière fois le charme indescriptible et puissant de la vie de lutte et d'aventures, je repasse dans ma tête tous les épisodes du cycle qui va se fermer.

Ce même jour, nous rencontrons les trois hommes envoyés par le Prince pour me ravitailler : j'apprends qu'après de cruelles souffrances et un jour et demi passé sans rien manger, tous ont pu arriver au premier village, sains et saufs. Ce village, j'y parviens à mon tour le 17 décembre : quelques cases seulement, habitées par des Michemis dont l'accueil est plutôt froid; mais c'est la vie, c'est l'humanité retrouvées.

Le 20, j'arrive enfin à Bichi, gros village singpho, où l'on m'attend depuis cinq jours avec une inquiétude que chaque minute grandit : je tombe dans les bras de mes amis, et presque dans ceux de mes hommes, qui pleurent d'émotion en me revoyant. C'est une joie d'une intensité telle, que toutes celles que j'éprouverai ensuite me paraîtront bien peu de chose à côté.

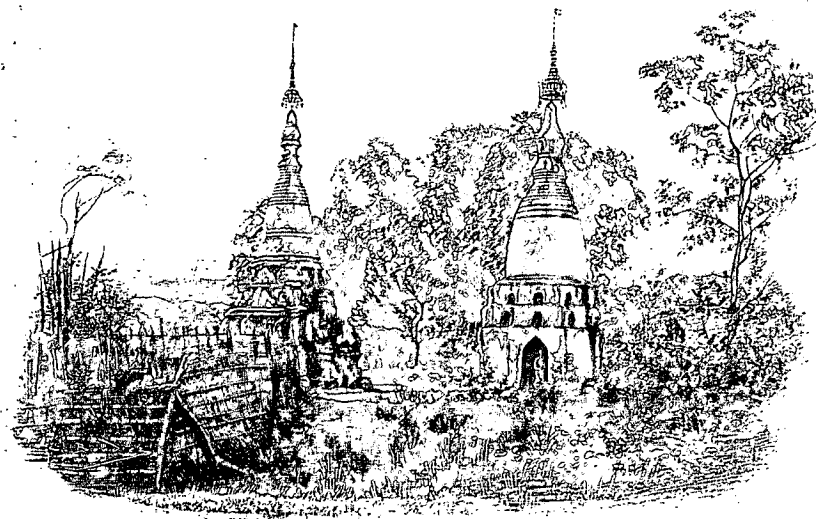
Plusieurs de nos Thibétains sont assez malades, mais quatre éléphants prêtés par un chef singpho nous permettent de leur épargner les trois derniers jours de marche : c'est une entrée triomphale que nous faisons en Assam. A Sadiya, premier poste anglais, nous sommes fort bien reçus par M. Needham, seul Européen qui y réside, réunissant tous les pouvoirs. Ni lui ni tous ceux à qui notre arrivée est annoncée ne peuvent croire que nous venons du Tonkin par terre, et surtout que nous avons réussi à franchir les régions du Haut Irraouaddi. Une fois convaincus, ils ne nous épargnent pas les compliments et nous n'avons qu'à nous louer de leur accueil.

Il y aurait long à dire sur les sauvages des frontières d'Assam, les merveilleuses plantations de thé qui font de cette colonie une des plus riches contrées du monde, et les gracieux paysages qui se déroulent sous nos yeux le long des rives du Brahmapoutre que nous descendons en vapeur. Mais tout cela sortirait du cadre qui m'est fixé, et il faut tirer un trait au bas de ce récit rapide. Le 6 janvier, nous arrivons à Calcutta.

Il faut encore payer un tribut à la mort : en dix heures, un de nos Thibétains est enlevé par un accès pernicieux, et notre seule consolation est de pouvoir lui faire un enterrement digne du brave qu'il a été.

A 7 heures, un soir, nous conduisons tous nos gens à bord du paquebot qui va les emporter à Rangoun, en Birmanie. De là ils remonteront l'Irraouaddi jusqu'à Bhâmo, puis rentreront en Chine et au Thibet par la grande route de Ta-li-Fou et Ly-Kiang. Un d'eux succombera encore avant le port final, et ce n'est qu'en novembre que nous apprendrons l'heureuse arrivée des autres. La cloche du départ a sonné : il faut quitter le bord et s'arracher des bras de ces rudes compagnons, qui pleurent à chaudes larmes, plus faibles devant le chagrin qu'en face du danger. Adieu, au revoir peut-être, vous tous qui nous avez servis; trois cœurs français battent, qui ne vous oublieront pas.

ÉMILE ROUX.



PETITS MONUMENTS RELIGIEUX À KAMPTI (PAGE 268). — DESSIN DE BOUDIER.



GROUPE D'ENFANTS DANS LE NÆRØDAL (PAGE 284). — DESSIN DE GOTORBE.

AU PAYS DES FORÊTS ET DES FJORDS¹, DE BERGEN A KRISTIANIA PAR LE VALDERS, PAR M. CHARLES RABOT.

I

Florø. — L'archipel côtier. — Les routes de la Norvège méridionale. — Bergen.

LA nuit dernière, perdu dans la brume, notre paquebot a heurté un « caillou » au nord de Bergen, entre le Sognefjord et le Nordfjord.

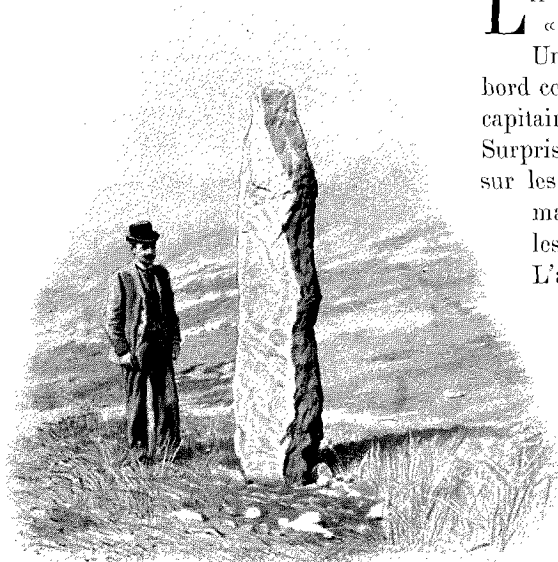
Un choc terrible, un grincement formidable, et le vapeur verse sur bâbord comme s'il allait capoter. « Les embarcations à la mer ! » commande le capitaine, et, à ce cri de détresse, une panique effroyable saisit les passagers. Surpris dans le sommeil, tous accourent sur le pont, presque nus, sautent sur les ceintures de sauvetage, et, ignorant les commandements comme les manœuvres, courent éperdus et affolés. Dans une pareille bagarre, seuls les voyageurs qui ont la pratique de la mer ont des chances de salut. L'alerte est heureusement vaine ; la coque a résisté à la violence de l'abordage, pas une goutte d'eau n'a pénétré dans la cale.

Notre grand paquebot, si vivant il y a quelques heures, gît maintenant inerte sur son lit de rochers comme une pauvre chose morte, et, notre bande, naguère si joyeuse et si pleine d'entrain, demeure triste et silencieuse. Tout cela a été si prompt, si rapide, que l'on en vient à douter de la réalité ; on se demande si l'on n'est pas le jouet d'une illusion ; on a comme l'impression d'un cauchemar terrible.... Quelques heures plus tard, un vapeur anglais arrive, s'arrête devant nos signaux de détresse, et, nous embarque pour nous conduire à Florø, à quelques milles au sud du lieu du sinistre.

Florø, station de nombreuses lignes des paquebots, poste télégraphique, cinq cents habitants, une grande ville dans ce pays où toute la population est disséminée en petites communautés dans les îles et sur les bords des fjords ou dispersée dans les âpres montagnes de l'intérieur.

Autour, un horizon de bouts de mer coupés de rochers et de montagnes, paysage lugubre sous la tristesse d'un « crachin » glacial. Depuis vingt-quatre heures la pluie tombe sans une minute d'accalmie ; poussés par la

1. Voyage exécuté en juillet 1896. — Texte et dessins inédits exécutés d'après les photographies de MM. Rabot et René Gouache.



MENHIR DU LÆRDAL (PAGE 286). — DESSIN DE GOTORBE.

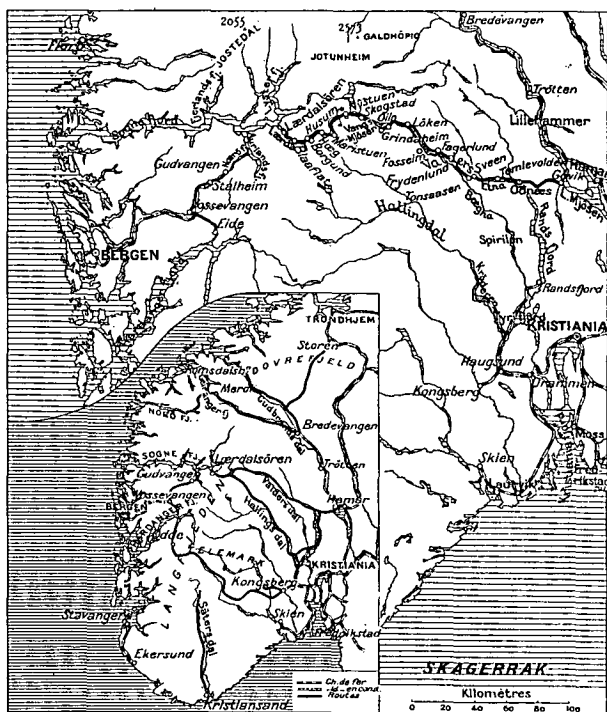


CHARRETTE À FOIN DANS LE VALDERS. — DESSIN DE BOUDIER.

pluie. A Florø, la tranche d'eau tombée annuellement atteint 2 m. 300, et, à Bergen, elle n'est pas inférieure à 1 m. 800. Aussi bien, pour constituer des êtres complets et parfaitement adaptés au milieu dans lequel ils vivent, les gens de Bergen devraient, comme les chauves-souris, avoir les bras munis de membranes dont ils se serviraient en guise de parapluie, raconte je ne sais plus quel humoriste indigène. On doit, dit-on, visiter chaque pays à l'époque de l'année la plus caractéristique de son climat, et, pour cela, on recommande de parcourir les pays du Nord sous la neige et ceux du Midi en pleine canicule. Donc, ne maudissons pas cette pluie; sous cette averse torrentielle cette partie de la Norvège nous apparaît dans son cadre normal. L'impression certes n'est point gaie. En plein mois de juillet, un retour brusque d'hiver. Il y a deux jours, à Bergen la chaleur était insupportable; aujourd'hui le thermomètre ne marque que + 5°, et, transis par les douches reçues au moment de l'échouement, nous nous pelotons frileusement au coin du feu.

Maintenant tout notre plan de voyage se trouve bouleversé par l'aventure de cette nuit : nous étions partis pour le cap Nord et nous voici arrêtés par le plus sot des accidents.

Je ne sais combien de fois, au cours de mes voyages en Laponie, j'ai déjà parcouru la côte de la Norvège septentrionale; aucune curiosité ne m'attire donc là-haut; dans ces conditions je prends le parti de gagner Kristiania, puis Stockholm, en traversant la Scandinavie méridionale.

ITINÉRAIRE DE BERGEN À KRISTIANIA PAR LE VALDERS
ET CARTE DES PRINCIPALES ROUTES DE TOURISTES À TRAVERS
LA NORVÈGE MÉRIDIONALE.

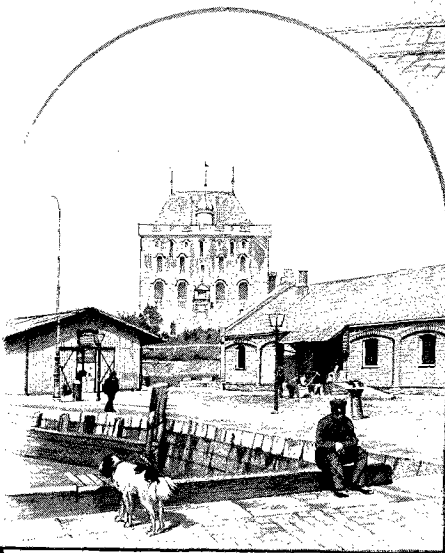
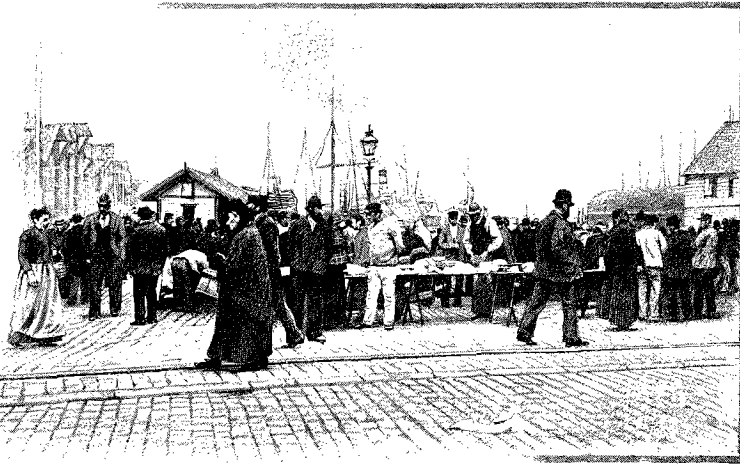
tempête, toujours arrivent de nouvelles panes de nuages gonflés d'eau. Sous ce déluge les contours du paysage sont noyés dans une grisaille imprécise; à travers cette pénombre, seul le brisement des lames sur les rochers jette des lueurs, comme des éclairs au milieu de l'obscurité de la nuit. Nous sommes ici dans le pays de la pluie. A l'extrémité supérieure du Sognefjord se dresse le relief le plus accusé de la péninsule scandinave, le massif du Jotunheim, flanqué d'énormes glaciers. Sur les rives du Sogne s'étale, sur un haut piédestal de 2 000 mètres, le Jostedal, la plus vaste nappe glacée de l'Europe continentale, et plus au sud, au-dessus du Hardanger, la grande coupole glacée du Folgefonn. Rencontrant ces brusques saillies du continent, les nuées atlantiques s'y condensent en trombes d'eau. Nulle part ailleurs en Europe, si ce n'est sur la côte d'Ecosse et en Irlande, les observatoires météorologiques n'enregistrent la chute d'une aussi grande quantité de

Des bords de l'Atlantique six routes conduisent à Kristiania. La plus rapide mais la moins intéressante est la voie ferrée reliant la capitale de la Norvège à Thronhjelm. Le trajet s'effectue en dix-sept heures, presque toujours au milieu d'ennuyeuses forêts. Au sud de cette voie ferrée s'ouvre la route par le Romsdal et le Gudbrandsdal, très belle dans la première vallée, très monotone dans la seconde. Le troisième itinéraire part du Geirangerfjord pour aboutir également au Gudbrandsdal. Ici comme dans le passage précédent, le paysage, grandiose dans le voisinage de la mer, devient très monotone sur le versant oriental. Lorsque le chemin de fer projeté à travers le Gudbrandsdal sera construit jusqu'à Bredevangen, et permettra de parcourir en quelques heures cette dernière vallée, cet itinéraire deviendra le plus intéressant et le plus rapide. Les trois autres routes ont pour point de départ Bergen et traversent le Valdres, le Hallingdal et le Telemark. Il y a quelques années, j'ai suivi ce dernier itinéraire; le Hallingdal est, dit-on, peu intéressant : je me décide donc en faveur du Valdres, qui passe pour la plus belle vallée de la Norvège méridionale. A minuit, nous nous embarquons à destination de Bergen.

11 juillet. — Après la bourrasque, voici enfin le soleil. Un pauvre soleil blanc, tout mouillé, dans

un ciel jaune. Le vent est tombé, mais la mer reste houleuse. Sa nappe, enflée en longues ondulations, jaillit sur les îlots extérieurs en hauts panaches blancs, et jette sur les rives de larges flocons d'écume comme des plaques de neige oubliées. Une lourde panne de nuages passe et le miroitement des eaux s'éteint dans une pénombre violette.

..... Des bras de mer entre des avancées de hautes falaises, puis d'étroits canaux bordés de rochers bizarres, et plus loin, de nouvelles plaines d'eau. C'est toujours ce même paysage extraordinaire de montagnes dressées au milieu de l'océan et de fjords engouffrés au milieu des montagnes. Partout des pierres nues, polies, comme passées au laminoir, une énorme carcasse rocheuse, hérissée en vagues rigides au-dessus de la mobilité de l'eau, et, partout, à travers cet entassement confus de pics d'aiguilles et

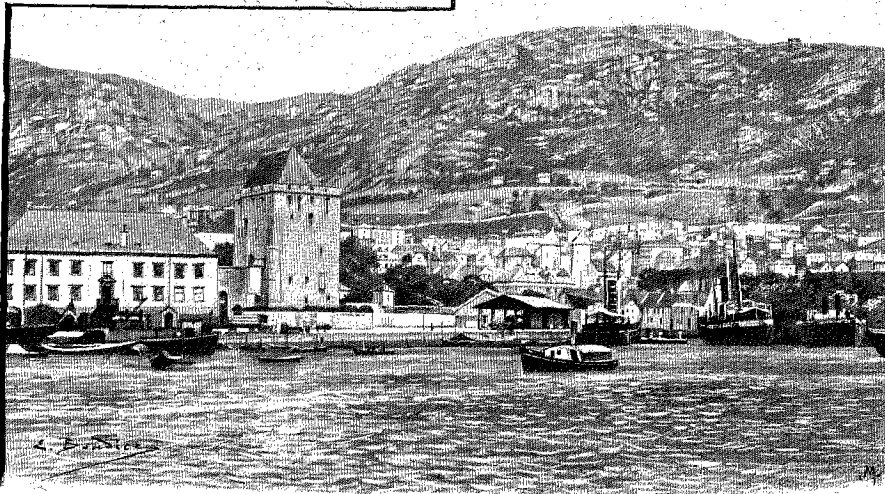


de dômes, un dédale inextricable de fissures remplies par la mer.

... Le chenal s'élargit; au milieu de prairies et de bouquets d'arbres, des maisonnettes mettent, le long de la mer, de petites taches blanches et roses; le paysage devient riant et gracieux. Encore d'étroits goulets, puis le vapeur débouche dans une large plaine d'eau. Au bout de cette espèce de lac, Bergen étage son gros tas de maisons entouré de verdure.

Derrière un premier plan de navires, de mâts, de cordages, de haubans, de chemi-
nées, une tour carrée, crépie à la chaux, blanchit à côté de vieilles baraques aux pignons archaïques. Une impression de Lübeck ou de vieil Hambourg, un décor d'Allemagne moyen âge, dans un cadre de montagnes pittoresques.

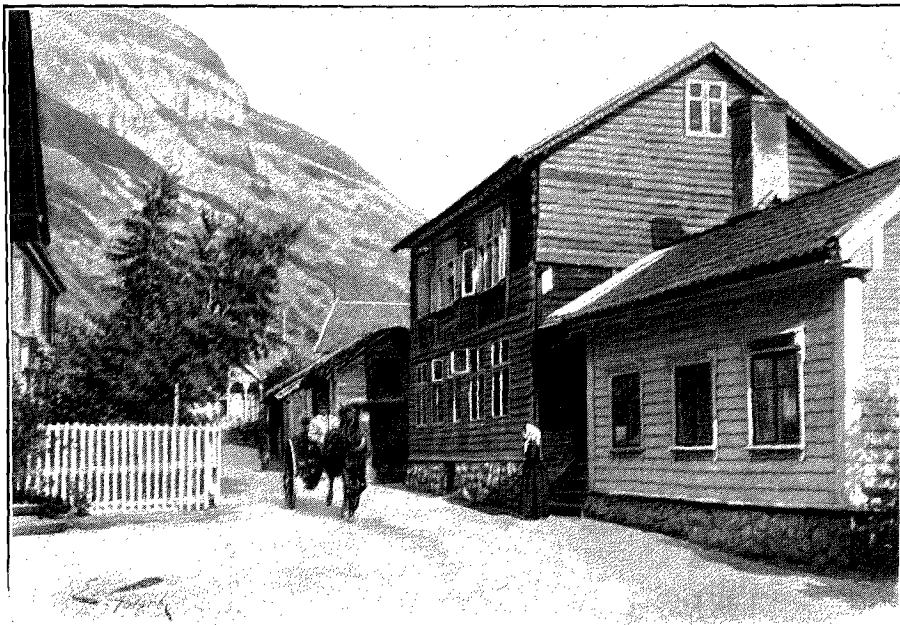
Sur le quai nous attend notre sympathique vice-consul, le bon et aimable M. Greve. Depuis trente-cinq ans qu'il occupe ce poste, notre représentant à Bergen n'a jamais laissé échapper une occasion d'être utile ou agréable aux Français. Aussi bien, dès qu'il a été avisé de notre arrivée et de notre acci-



BERGEN : LE MARCHÉ AU POISSON. — LA FORTERESSE. — VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE.
DESSIN DE BOUDIER.

dent, de suite il est venu nous offrir ses bons offices avec son amabilité et sa bonne grâce habituelles.

Bergen est la plus amusante et la plus intéressante des villes de Norvège. Toute la journée, dans la rue principale, la *Strandgade*, c'est un grouillement, sans cesse renouvelé, de pêcheurs et de paysans, constellé par le bariolage éclatant de femmes en casaque rouge et en coiffe blanche. Seuls avec les gens du Sætersdal les indi-



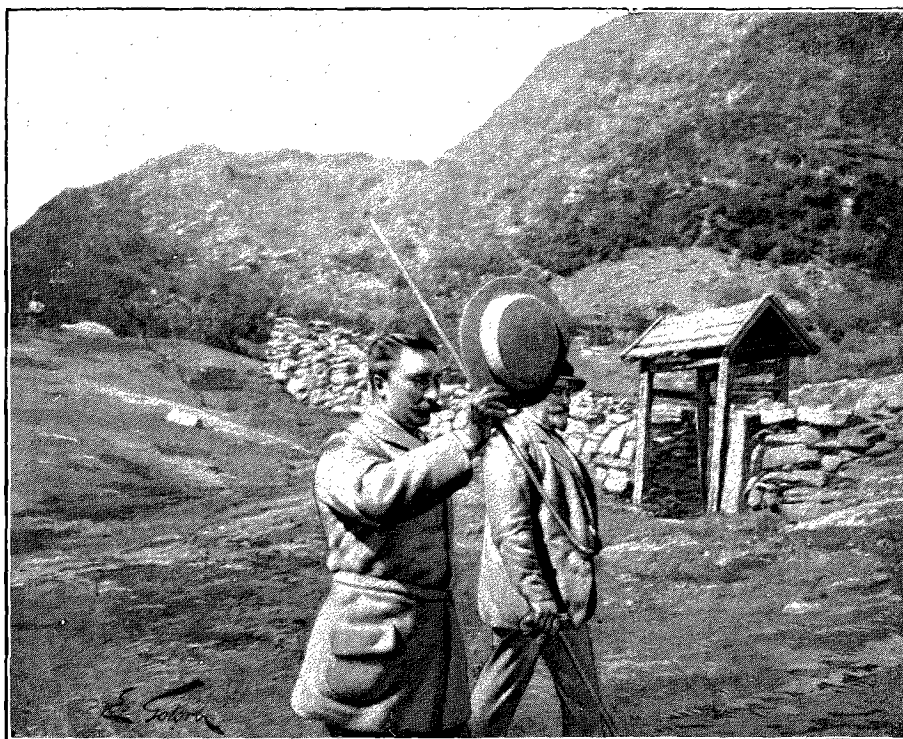
LÆRDALSØYREN. L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE EN KARRIOLE. — DESSIN DE GOTORBE.

le port qui avance au milieu de la place, et de ce côté c'est le spectacle toujours animé d'un marché au poisson en plein vent. Autour on se bouscule, mais on n'entend le bruit d'aucune dispute. Même dans le débat des prix, ces gens du Nord conservent une placidité imperturbable. Le vendeur dit son chiffre, l'acheteur réfléchit un instant; si l'accord ne s'établit pas, on se quitte sans s'injurier.

A deux pas de là se trouve le quartier le plus curieux de Bergen, le *Tydskebygge*, le quai des Hanséates, un coin de vieille ville en bois dans un état parfait de conservation. Une rangée de baraques à pignons ouvragés; devant, des navires aux formes anciennes, des *jægt* et des *jakt* qui ont tout l'air de vieilles nefs normandes, au bout, une vieille forteresse à tourelles. Le décor est complet. Nous entrons dans une de ces maisons transformées en musée. La restitution de l'intérieur a été étendue aux plus petits détails. Voici le comptoir, avec les

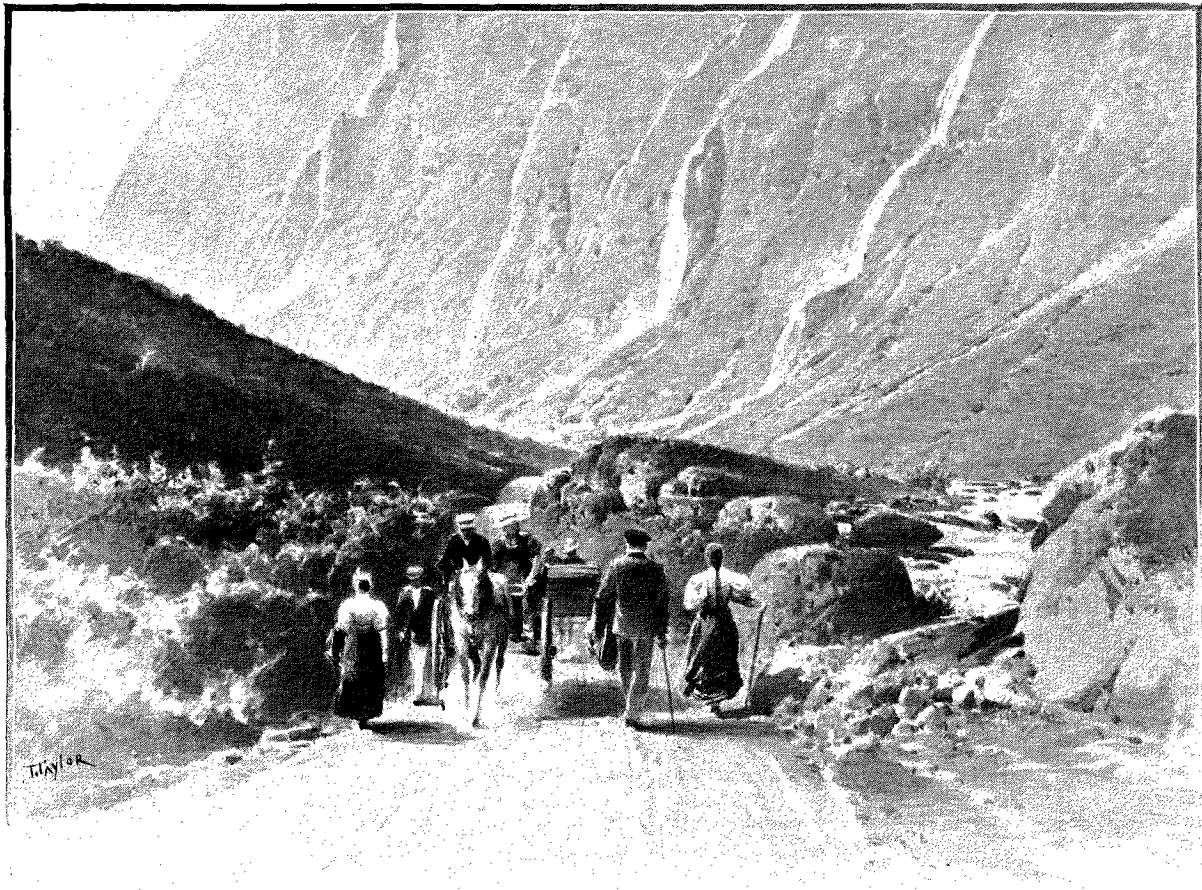
livres, les balances, l'encrier, les plumes; dans la chambre à coucher, tous les meubles sont en place. C'est la plus forte vision du *xvi^e* siècle que nous ayons jamais éprouvée.

Le *Tydskebygge* a été le théâtre du principal épisode de l'histoire de la ville. Au milieu du *xiv^e* siècle les Hanséates fondèrent un comptoir à Bergen, précisément sur l'emplacement actuel du quai qui porte leur nom; rapidement cet établissement prit une grande importance et bientôt étendit ses affaires dans tout le pays jusque dans le Nordland. En Norvège comme sur les bords de la Baltique les Allemands surent acquérir le monopole du commerce; un siècle après leur premier établis-



GUILLAUME II DEVANT LE CIMETIÈRE DE BORGUND (PAGE 286). — DESSIN DE GOTORBE.

sement, ils étaient devenus les maîtres de toutes les transactions, du Lindesnæs au cap Nord. Ils achetaient aux indigènes le produit de leurs pêches et, en échange, leur fournissaient toutes les marchandises dont ils avaient besoin. Leur puissance devint bientôt telle, qu'ils jugèrent inutile de garder aucun scrupule, et, sans la moindre vergogne chez ces commerçants rapaces, l'usage de faux poids devint général. Contre ces exactions les malheureux Norvégiens restaient impuissants; les flottes de la Hanse tenaient la mer, poursuivant avec la plus implacable rigueur les navires des autres nations qui essayaient de venir faire concurrence à la puissante association. Les Allemands méconnaissaient complètement l'autorité du roi de Norvège et se considéraient comme les maîtres de Bergen. Mais, à partir du ^{xvi}^e siècle, leur puissance commence à décliner; peu à peu ils perdent leurs droits abusifs; ce ne fut cependant qu'en 1764 que ferma leur dernier établissement. Cette lutte commerciale a laissé dans la population un souvenir vivace mais assez injuste. Les gens de Bergen oublient que, si les Allemands furent



LE NÆRØDAL (PAGE 284). — DESSIN DE TAYLOR.

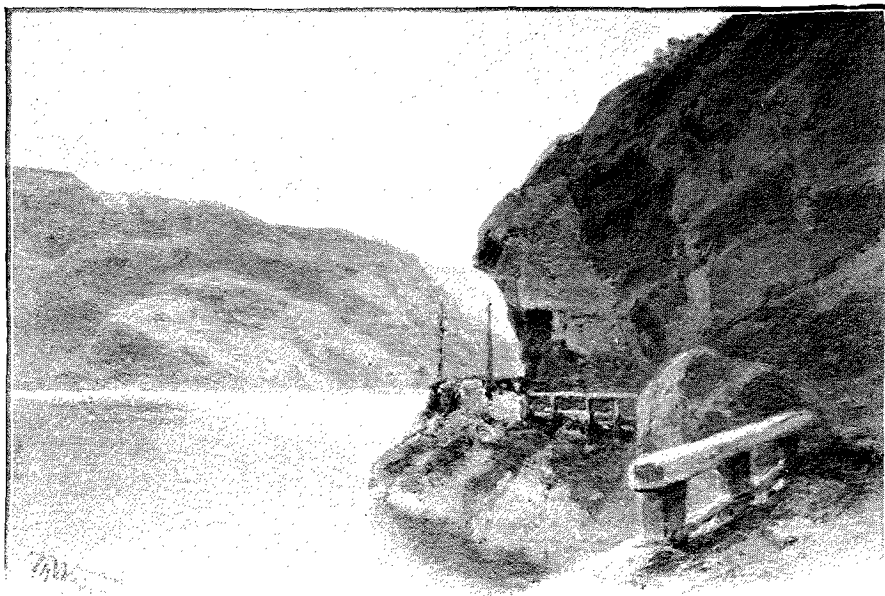
sans scrupules, ils furent plus tard aussi âpres au gain dans l'exercice de leurs privilèges commerciaux. Eux aussi ne se montrèrent pas moins impitoyables à l'égard des pauvres pêcheurs du Nord. En histoire on ne se souvient que des défaites.

Dans l'après-midi, promenade à la vieille église de Fantoft, construction en bois d'un style très spécial que les Norvégiens désignent du nom de *Stavekirke*. Le monument est étrange et fantastique : un entassement pyramidal de toits, de clochetons, de pignons, montant en l'air comme une pagode de dominos. D'après le professeur Dietrickson, les *Stavekirke* seraient une reproduction des églises romanes d'Angleterre et de France modifiées par la substitution du bois à la pierre. Ces églises sont souvent ornées de sculptures archaïques représentant des scènes religieuses ou des mythes du paganisme. Elles dateraient donc du ^{xi}^e siècle, de l'époque de transition entre le paganisme et le christianisme.

Des sept ou huit cents *Stavekirke* qui ont existé jadis en Norvège, il n'en subsiste plus que quelques-unes. Pour sauver de la ruine ces derniers monuments de l'art primitif, la Société archéologique de Norvège en a pris quelques-uns sous sa protection, tandis que d'autres ont été achetés, transportés et réédifiés en lieu sûr par d'intelligents citoyens, comme c'est le cas pour l'église de Fantoft.

II

Le chemin de fer de Vossvangen.
— Stalheim. — Le Nærødal.
— Le Sognefjord.



SUR LA ROUTE DU VALDERS : LE EVAMSKLEV (PAGE 288). — DESSIN DE TH. WEBER.

par la lame; d'une minute à l'autre on s'attend à culbuter dans quelque effroyable précipice, et l'on est tout étonné d'arriver sans accident au bas de la côte. Un voyage sur les lignes suédoises ou norvégiennes constitue une excellente acclimatation aux traversées sur les mers houleuses.

Maintenant nous voici dans un paysage sauvage, effrayant de tristesse. Le convoi court au-dessus d'un fjord, très caractéristique, entre deux chaînes de montagnes abruptes; un long et étroit fossé plein d'une eau lourde et huileuse. Sur le bord du précipice, la ligne est taillée en corniche aérienne, traversant en tunnel les saillies de rochers, enjambant les ravins sur des ponts gracieux; un chemin de fer suspendu au flanc de la falaise. Et de toutes parts giglent des cascades. Le fjord fait un coude; le train s'engage dans une gorge étroite, puis débouche sur un autre fjord pour s'élancer sur un second balcon vertigineux. Ce chemin de fer est une des lignes les plus hardies d'Europe et une des plus intéressantes par la beauté de ses aspects. Pendant toute la durée du voyage de Bergen à Vossvangen, ce n'est qu'un cri d'admiration, une suite d'enchantements et d'étonnements, une variété indescriptible de panoramas tour à tour gracieux et sauvages.

Après un nouveau fjord, une nouvelle gorge, toute verte de bouleaux, traversée par un large torrent aux eaux cristallines s'éboulant en cataractes bruyantes. Toujours des tunnels : de Bergen à Vossvangen, sur une distance

de 108 kilomètres, on ne compte pas moins de cinquante-cinq souterrains. Tout à coup les grandes parois rocheuses s'écartent devant une jolie nappe d'eau, entourée d'alpages et de forêts; un paysage idyllique, plein de fraîcheur, succède sans transition au spectacle terrible des fjords. Nous arrivons à Vossvangen.

Une impression de Tyrol. Sur les premières pentes une marqueterie criarde de champs de céréales et de pâturages; plus haut, des futaies noires couronnées par un glacis de neige ruisselant au milieu des arbres, par devant une nappe d'eau endormie dans le calme



LE VANGSMJÖSEN. — DESSIN DE TH. WEBER.



L'ÉGLISE DE BORGUND (PAGE 286) ET GUDVANGEN DANS LE NÆRØFJORD (PAGE 285). — DESSIN DE BOUDIER.



LA STATION DE SKOGSTAD (PAGE 288). — DESSIN DE GÖTTER.

pénétrant du crépuscule. De tous côtés, des horizons emplis de paix et de repos. Dans ce décor merveilleux passent des groupes pittoresques de femmes bariolées d'étoffes aux tons vibrants, des corselets rouges avec des bandes vertes, des guimpes blanches, des jupons noirs avec des tabliers blancs striés de broderies.

Devant ce panorama enchanteur, un grand chalet présente une large façade éclairée, ajourée de vérandas, l'Hôtel Fleischer, un caravansérail capable de loger un bataillon; autour apparaissent d'autres hôtels plus modestes. Généralement, au cœur de la saison, toutes ces maisons sont pleines. Vossvangen est le séjour d'été des habitants de Bergen et, tous les jours, passent de nombreuses caravanes de touristes allant du Hardangerfjord au Sognefjord ou *vice versa*. Ce village est l'Interlaken de la Norvège.

13 juillet. — Une matinée radieuse. Sous un clair soleil joyeux le paysage luit dans une fraîcheur exquise, parfumée de senteurs de foin et de bois. L'heure de la jeunesse de la nature dégageant une sensation de bien-être et de bonheur.

A 8 heures, nous montons en *kalesche*; aussitôt après en route. La *kalesche* est un simple vis-à-vis, très léger. Oh! combien peu pittoresque en comparaison de la *karriole* et de l'archaïque *stolkjerre*! en revanche, la voiture est commode, spacieuse, et sans aucune fatigue une femme peut faire en cet équipage des étapes de 100 kilomètres par jour: une expédition que je n'engagerai personne à entreprendre en *stolkjerre*. Après vingt ans je garde encore le souvenir d'un voyage de 30 lieues fait dans une seule journée en ce primitif véhicule.

De Vossvangen à Stalheim, 39 kilomètres, toujours en montant. Comme toutes les vallées norvégiennes, celle du Vossestrandelv s'élève en gradins et chaque gradin abrite un lac. Sur les surfaces absolument unies de ces nappes, les moindres détails du cadre se reproduisent avec une netteté si parfaite que la démarcation entre la terre et l'eau devient invisible; on a l'illusion d'immenses glaces placées là pour agrandir la scène. Plus loin, une gorge boisée bruissante de cascades. Partout de belles eaux claires et limpides, vertes comme les prairies au milieu desquelles elles chantent, et partout une merveilleuse verdure, une nature éclatante de gaieté et de vie.

Le défilé s'élargit; au milieu d'une forêt de pins, un nouveau lac fait une longue tache bleue dans la rougeur des troncs frappés par le plein soleil de midi. Midi! tout l'espace flamboie; les hautes cimes grises luisent comme des plaques d'acier; en bas, la terre surchauffée rayonne une chaleur lourde. Et nous sommes venus chercher ici la fraîcheur!... Derrière la plaine bombe un mamelon rocheux; de toutes parts, d'après montagnes dénudées avancent en côtes abruptes. Nos petits chevaux lancés à fond de train gravissent la pente avec ardeur; ce rude coup de collier nous amène à Stalheim. Inopinément, sans que le moindre mouvement de terrain nous y prépare, le sol manque pour ainsi dire sous nos pas. Devant nous s'ouvre un précipice vertigineux, une énorme et profonde crevasse dont la vue fait passer un frisson d'effroi. La terre, disloquée par quelque convulsion géologique, est fendue là en une longue et étroite fissure au milieu d'un entassement de montagnes rugueuses. Ce gouffre effrayant est le fameux Nærødal, un des paysages les plus justement célèbres de la Norvège. Et l'impression produite par cette fracture étrange est d'autant plus saisissante qu'elle est absolument inattendue. Depuis Vossvangen on chemine au milieu de pâturages et de forêts; la route fait un coude, gravit un monticule, et tout d'un coup se découvre la crevasse du Nærødal dans un panorama de montagnes sauvages, dénudées, écorchées d'éboulements.

Au bord du gouffre est situé Stalheim, composé purement et simplement d'un hôtel et de ses dépendances, une construction en bois encore plus vaste que l'Hôtel Fleischer à Voss. L'établissement contient deux cents chambres et une salle à manger grande comme une petite église; tout cela, très propre, astiqué et reluisant comme un sou neuf; un grand caravansérail construit sur le modèle des stations d'été les plus fréquentées de la Suisse.

Nous déjeunons, et, aussitôt après, nous nous acheminons vers le Nærødal. Le Stalheimsklev, la paroi de roches qui bouche la vallée, est haute de 250 mètres; pour descendre au fond du gouffre, la route serpente en seize lacets le long de l'escarpement. Au bas, de chaque côté se dressent des falaises polies, montant à pic à plus de 1 000 à 1 200 mètres. Entre les deux lèvres de la crevasse un tout petit pan de ciel est visible. En avant et en arrière se dressent également d'autres murailles rocheuses; partout l'horizon est bouché par un entassement formidable de très hautes montagnes, si bien qu'en hiver jamais le soleil n'éclaire le fond de la vallée. On a une impression d'étouffement comme au fond d'un puits. De tous côtés les falaises sont striées par des blancheurs de cascades se résolvant en poussière d'eau comme la fameuse Staubach, ou écorchées par des éboulements qui ont ouvert de profondes plaies dans l'épaisseur des rochers.

Un peu plus loin le défilé se trouve rempli par une nappe d'eau. Nous arrivons à Gudvangen, sur les bords du fameux Nærøfjord, où nous nous embarquons sur un vapeur local à destination de Lærdalsøren. Le fjord est large de moins de 1 kilomètre et sur ses deux rives la pierre sort de l'eau à pic pour se dresser en parois verticales, absolument comme dans le Nærødal. Représentez-vous un fleuve énorme engouffré dans une profonde crevasse. L'escarpement des parois se continue en dessous comme en dessus de la surface de l'eau ; sans crainte de toucher, des vapeurs de 5 000 tonnes peuvent passer au ras des rochers.

Insensiblement le chenal s'élargit, et bientôt le vapeur débouche dans l'Aurlandfjord, puis dans le Sognefjord tout ensoleillé. Le Sognefjord et le Hardangerfjord sont les deux plus célèbres défilés marins de la Norvège méridionale. Auquel des deux donner la préférence ? Le Hardanger, paré d'une végétation absolument étonnante pour la latitude, enveloppé des féeries de la légende, a un charme pénétrant, avec ses paysages tour à tour gracieux et sévères, mais le Sogne est à coup sûr le plus extraordinaire. Figurez-vous au milieu de hautes montagnes une fissure longue de 170 kilomètres sur laquelle s'ouvrent perpendiculairement d'autres fissures, plus courtes et plus étroites ; figurez-vous, en un mot, une terre étoilée par un système de crevasses qui se recoupent et que la mer a envahies. Chacune de ces fentes secondaires a un caractère particulier ; nous venons de parcourir le sombre Nærøfjord ; de l'autre côté du Sogne s'enfoncent, à travers le plateau du Jostedal, le Fjærlandstjord terminé par un mur de glaciers, pareil à une haute vallée des Alpes inondée à la suite de quelque cataclysme géologique, plus loin le Lysterfjord avec des horizons de verdure blanchis par des neiges lointaines, comme sur les bords d'un lac suisse, puis l'Aurlandsfjord, conduisant au Jotunheim, l'Oberland norvégien.

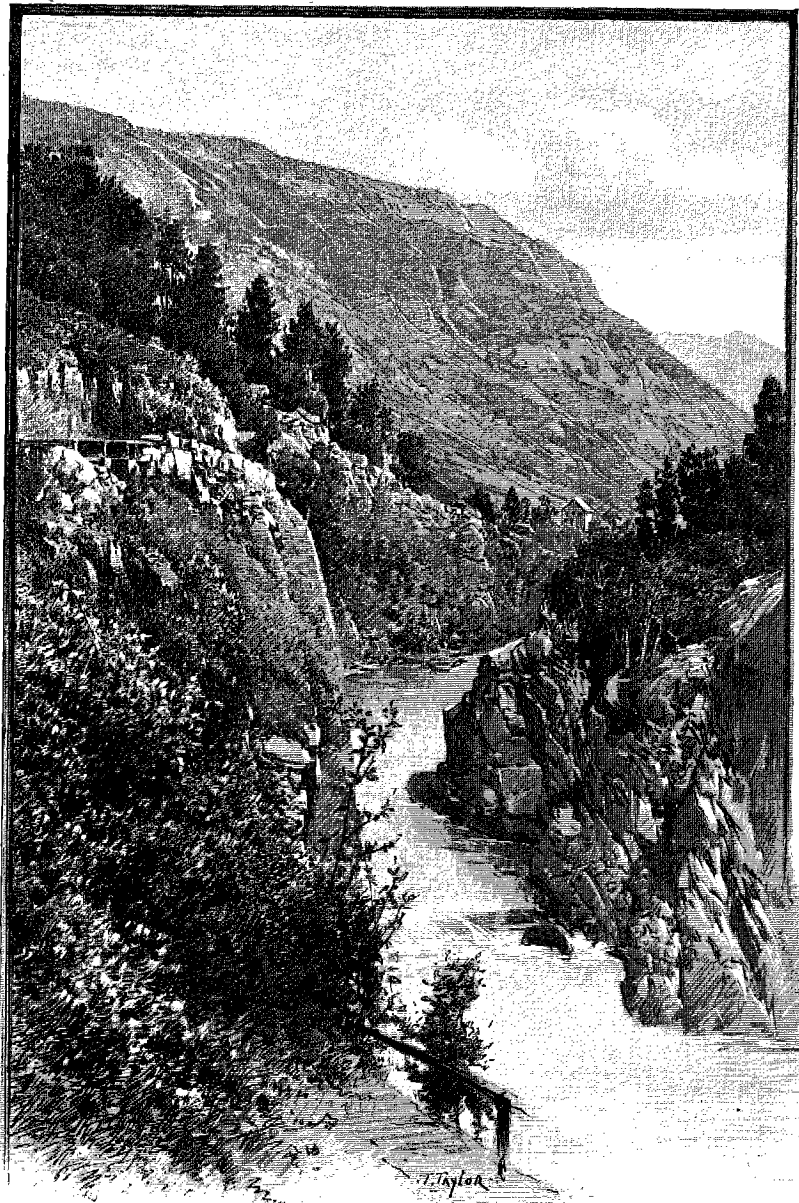
Le Sognefjord forme un coude, et, au bout de ce nouveau corridor, Lærdalsøren groupe ses petites maisons grises sur une plaine verte.

À gauche, dans la buée violette du crépuscule, deux grands bâtiments à l'ancre blanchissent la moire satinée de l'eau grise : le *Hohenzollern* et son cuirassé d'escorte, le *Gefion*. Guillaume II a choisi le Sognefjord comme centre de son traditionnel voyage en Norvège. L'empereur a eu heureusement la bonne idée de rester à son bord, et sans aucune difficulté nous trouvons place à l'hôtel. N'importe, la vue du *Hohenzollern* nous a fait passer un mauvais moment. Un voisinage impérial n'est pas précisément agréable pour de simples touristes. Il y a quelques jours nous avions déjà rencontré le *Kaiser*. L'empereur et sa suite occupaient toute l'auberge ; sans son intervention, paraît-il, nous aurions dû coucher à la belle étoile après une longue et pénible excursion.

III

La route du Valdres. — L'empereur Guillaume II. — L'église de Borgund. — Le col du Filefjeld. — La descente.

14 juillet. — À 7 heures du matin, grand remue-ménage. Guillaume II traverse le village en *karriole* à la tête d'une nombreuse caravane ; il va visiter la vieille église de Borgund, à 30 kilomètres dans la



GORGE DE MARISTUEN (PAGE 287). — DESSIN DE TAYLOR.

montagne sur la route de Valders. Sans garde ni escorte, en *knickerbocker* et en vareuse grise, l'empereur, la mine souriante et joyeuse, a l'air d'un simple touriste enchanté de prendre ses vacances. Évidemment il éprouve un plaisir profond à laisser derrière lui les soucis et les responsabilités pour courir la montagne dans la fraîcheur matinale de cette belle journée, et à l'expression de satisfaction et de bien-être qui éclate sur son visage on devine dans cet homme jeune et vigoureux un admirateur profond de la nature. Guillaume II ne ressemble guère aux photographies et aux portraits officiels. Le *kaiser* n'a point le type allemand; de taille moyenne, le teint très foncé, le corps souple, on le prendrait pour un Anglais, surtout dans cet accoutrement de bicycliste. La vivacité du regard est frappante; son œil bleu a une expression de finesse et d'intelligence qui éclaire toute la physionomie.

A 8 heures notre équipage avance; aussitôt nous partons sur les traces de l'empereur, en compagnie de quatre aimables Parisiens qui se rendent comme nous à Kristiania par le Valders, la plus heureuse des rencontres, qui transforme notre voyage en une partie pleine d'entrain et de gaieté.

Avant le départ, nous commandons par téléphone notre dîner à Borgund. Toutes les stations postales sont reliées par un fil téléphonique; grâce à cette organisation, à notre arrivée aux stations, les repas et les chambres se trouvent prêts: d'où une économie considérable de temps. Sur toutes les principales routes postales de Norvège un service semblable fonctionne dans d'excellentes conditions. Le prix de la conversation ne coûte que 25 centimes, quelle que soit la distance, et la communication s'obtient au premier appel.

La route remonte la vallée du Lærdalselv, très large et très poussiéreuse; une profonde fracture qui continue au milieu des montagnes le long fossé du Sognefjord. A 10 kilomètres de Lærdalsøren, première station. On laisse les chevaux souffler une bonne demi-heure. L'étape sera pénible aujourd'hui: 73 kilomètres d'une rude montée. Du bord de la mer au sommet du col, que nous atteindrons dans la soirée, la différence de niveau n'est pas moindre de 1 000 mètres. Il est donc prudent de ménager les chevaux. En montagne le marcheur lent et mesuré dans son pas arrive toujours au but.

La route contourne un gros monticule; les parois rocheuses se rapprochent, la vallée devient une gorge sauvage. Pendant deux heures nous cheminons dans un étroit défilé rempli par un bruyant torrent aux eaux cristallines. Partout le roc nu se dresse en crêtes fantastiques, et de tous côtés des cascades blanchissent d'écume frémissante la pierre brute et aride. Au fond de cette crevasse la chaleur réverbérée par les montagnes est intolérable; l'abri de deux ombrelles superposées est insuffisant pour nous préserver de l'ardeur du soleil; un instant il nous semble que nous allons être frappés d'insolation. Avec cela, chaque quart d'heure, les chevaux trempés de sueur s'arrêtent pour boire. Le long de la route, au passage de tous les ruisseaux, et Dieu sait s'ils sont nombreux, sont disposés de petits abreuvoirs; jamais un cheval ne passerait devant un réservoir sans y faire halte. Contre ces libations répétées nos protestations restent vaines. Les bêtes d'abord, les voyageurs ensuite. Les cochers norvégiens sont dignes des plus hautes récompenses dont disposent les sociétés de protection des animaux.

Au bout du défilé s'ouvre un bassin de verdure, hérissé par le toit pyramidal de l'église de Borgund. Une *stavekirke* comme celle de Fantoft, la plus cocasse des constructions, un entassement bizarre de pignons et de clochetons en bois, pareil à une pomme de pin dressée en l'air. L'église date, dit-on, de 1138. Le bois a une patine noire qui lui donne l'aspect d'un édifice incendié.

Lorsque nous arrivons devant l'église, l'empereur achève de déjeuner sur l'herbe. Un seul agent de police est chargé de veiller à sa sûreté et de tenir éloignés les indigènes, qui, du reste, ne manifestent aucune curiosité. Une demi-heure plus tard, Guillaume II passe à quelques mètres de nous, sous le feu d'une batterie d'objectifs. J'obtiens pour ma part le cliché reproduit à la page 280, au moment où il longe le petit cimetière de Borgund.

Après cette intéressante rencontre nous poursuivons notre lente marche. Le pays devient presque désert; de loin en loin, une ferme d'aspect misérable, un *gaard*, comme on dit en norvégien. Très primitive la construction des étables: des murs de cailloux roulés et de blocs non équarris, un appareil cyclopéen très grossier avec des jointements de gazon et de tourbe. Ces constructions présentent la plus étrange ressemblance avec les fameuses ruines nordiques du Groenland, les vestiges des habitations élevées au XI^e siècle sur cette terre glacée par les anciens Normands. Tout près, un ancien *tumulus* marqué par une simple pierre levée.

Ici la vallée se bifurque. Laissant à droite l'embranchement conduisant au Hallingdal, la route du Valders, après avoir traversé une ancienne moraine, s'engage dans un nouveau défilé. Le sol s'élève rapidement et au-dessus du torrent la route grimpe sur la montagne à une grande hauteur. En certains endroits la pente est absolument abrupte; à chaque coup de collier vigoureux que les chevaux donnent pour enlever l'obstacle, nous glissons au fond de la voiture les jambes en l'air. Juste à l'endroit le plus vertigineux, sur une corniche au-dessus d'un précipice effroyable, un cheval, effrayé par la raideur de la déclivité, s'arrête court à mi-côte, puis recule; la voiture dégringole en arrière, entraînant l'attelage. Nous n'avons que le temps de sauter à bas du véhicule. Nos compagnons arrivent prestement à la rescousse, empoignent solidement les roues et arrêtent la voiture dans sa descente inquiétante. C'est un jeune cheval, raconte flegmatiquement le cocher, il n'a jamais encore fait cette route et il a eu peur de la pente. Ce dressage, au risque de faire rouler ses voyageurs dans quelque précipice, lui semble la chose la plus naturelle du monde! Heureusement la poste arrive dernière nous, une *karriole* conduite

par un gamin de douze ans. L'enfant nous prête son cheval; grâce à ce renfort nous réussissons à sortir de ce mauvais pas. La route n'est pas plus dangereuse que celles qui traversent les hauts passages des Alpes, mais ici le pays est presque désert; en cas d'accident grave, la situation ne laisserait pas que d'être critique. Aussi bien, pour être en mesure de se porter mutuellement assistance, les cochers ont-ils l'habitude de faire route de conserve et ne perdent jamais de vue les différentes voitures qui composent la caravane de la journée.

Encore quelques raidillons abrupts, puis nous arrivons à la station de Maristuen, grande construction en bois dans le genre de Stalheim. Situé à l'altitude de 780 mètres, cet hôtel peut être choisi pour un séjour d'été, d'autant qu'aux environs les distractions ne manquent pas pour les chasseurs comme pour les alpinistes. Sur les montagnes voisines le renne sauvage n'est pas rare, et plusieurs sommets d'accès facile, situés à proximité, offrent un panorama étendu sur les massifs du Jotunheim et du Jostedal.

Depuis le moyen âge la route du Valdres a été pratiquée, et, pour secourir en hiver les malheureux voyageurs surpris par les tourmentes de neige, plusieurs refuges ont été établis dans les endroits les plus difficiles. Le plus ancien est celui de Maristuen; sa fondation remonte au *xiv^e* siècle.

Nous laissons les chevaux souffler une heure, puis nous remontons en voiture pour aller coucher à Nystuen, la station suivante. Une nouvelle étape de 11 kilomètres et une nouvelle ascension de 300 mètres. Encore une gorge sauvage, couronnée de bouleaux, frémissant sous le vent des cascades; au delà la route débouche sur le Filefjeld, le point culminant du passage (1 009 m.). Une haute plaine sauvage, ridée d'ondulations courtes et abruptes comme des vagues. Les chevaux, lancés à fond de train, gravissent d'un bond un monticule et redescendent au galop la contre-pente pour attaquer avec la même allure le mamelon suivant; cela donne une impression de montagnes russes, en vous faisant passer un frisson d'émotion.

La solitude est grandiose; de grandes masses de rochers, gercés, balafrés de vert-de-gris et de taches d'ocre; au pied de la grandiose assemblée des monts sublimes, de tristes alpages avec de grands lacs noirs et des tourbières brunes. Un ciel d'un fin bleu d'acier, blanchi par la lueur décolorée du crépuscule; une impression de froid et de désert lugubre. Toujours la route contourne des lacs, monte et descend des monticules; toujours le plateau s'étend sans fin et sans vie comme une terre morte. Mais voici que l'alpe solitaire s'anime d'un murmure confus de sonnaillles et de rumeurs de troupeaux en marche. De longues caravanes de vaches et de chèvres descendent sur les flancs de montagnes et se réunissent en troupes serrées autour de chalets éclairés de grands feux. C'est le tableau toujours intéressant de la vie pastorale, du plein été sur les montagnes si longtemps glacées par l'hiver. Sur ce plateau habiterait, me raconte le cocher, un Lapon avec un troupeau de rennes. Si le fait est exact, ce serait le représentant de cette race établie à la latitude la plus méridionale. Pendant longtemps les Lapons n'ont point dépassé, vers le sud, le plateau de Røraas, dans la haute vallée du Glommen, mais depuis quelques années ils ont commencé à s'étendre sur les hautes montagnes de la Norvège méridionale. Tandis que, dans le nord de la péninsule, ces nomades sont lentement repoussés par la colonisation scandinave, peu à peu ils essaient en petits clans sporadiques vers les régions du sud.

Une blancheur apparaît au bord d'un lac; voici enfin Nystuen, le terme de notre étape (922 m.). Une gentille petite auberge avec des chambres très simples mais très propres. Depuis quelques années, d'importantes améliorations ont singulièrement facilité les voyages en Norvège. Sur toutes les routes fréquentées, comme celles du Valdres, les misérables stations de poste qui, il y a dix ou douze ans, constituaient les seuls refuges ouverts aux touristes, ont été remplacées par des auberges spacieuses, parfois même par de grands hôtels. Seuls les cuisiniers indigènes me paraissent réfractaires au progrès. Les gens délicats feront donc bien de ne jamais entreprendre une excursion un peu longue sans se munir d'une petite provision de bonnes conserves.



ÉGLISE D'ØIE, SUR LES BORDS DU VANGSMJØSEN (PAGE 288). — DESSIN DE TH. WEBER.

15 juillet. — Passé le Filefjeld s'ouvre devant nous un large entonnoir au fond duquel s'ouvre la vallée de la Bæga, qui constitue le Valdres, et la route descend en lacets rapides à travers des tourbières de saulaies grises.

A la station suivante, à Skogstad, à l'altitude de 574 mètres, nous rencontrons les plus hautes cultures de seigle et de pommes de terre de la vallée, à 100 mètres plus bas les premiers sapins. Maintenant s'ouvre devant nous une longue région lacustre. En dessous de Skogstad, voici une première nappe, puis une seconde plus étendue, le Vangsmjøsen, longue de 30 kilomètres, terminée par une gorge rocheuse à la base de laquelle la route est établie en corniche, le Kvamsklev. Le passage est dangereux au printemps; à l'époque du dégel, des avalanches de pierres se détachent des parois surplombantes, et, dans une pensée de sage prudence, la route a été recouverte d'une solide charpente aux endroits les plus exposés.

Passé ce défilé, nous arrivons à Oïlo, la station du diner, au moment où trois cyclistes se mettent en selle en route pour le Filefjeld. Ils sont arrivés jusqu'ici très aisément, et ne comptent mettre pied à terre que pour la rude montée de Skogstad à Nystuen. D'année en année les excursions en cycle deviennent de plus en plus fréquentes en Norvège. Le terrain se prête du reste à ce genre de sport beaucoup mieux qu'en Suisse. S'élevant sur le versant oriental en terrasses étagées, c'est-à-dire en plaines plus ou moins longues séparées par des gradins abrupts, il permet d'atteindre sans grands efforts une très grande hauteur; une fois parvenu au faite du relief, on n'a plus qu'à descendre. Mais de ce côté gare aux emballements de la machine!

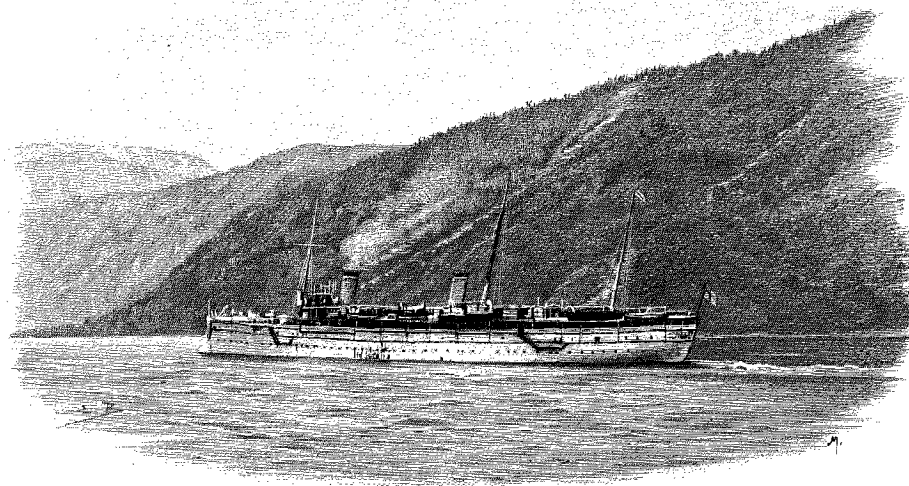
Oïlo est un des séjours préférés par les peintres norvégiens dans cette région pittoresque. D'après les renseignements des *Guides*, en souvenir de leur passage les artistes auraient couvert de paysages et de scènes de genre les murs d'une chambre de l'auberge; il y aurait là un petit musée très intéressant d'œuvres scandinaves modernes. Lorsque nous demandons à l'hôtesse de nous faire voir cette fameuse pièce, la brave femme éclate de rire. « Venez voir ma galerie », et elle nous conduit dans une chambre absolument nue où tout d'abord nos yeux étonnés n'aperçoivent rien. Enfin, en regardant bien, nous découvrons deux ou trois esquisses grandes comme la main. C'est une des plus amusantes des nombreuses mystifications dont les *Guides* égayaient les voyages aux dépens des touristes.

Après Oïlo, le Strandfjord, une nouvelle traînée de lacs qui ne forme pour ainsi dire qu'une seule et même nappe (28 kilomètres).

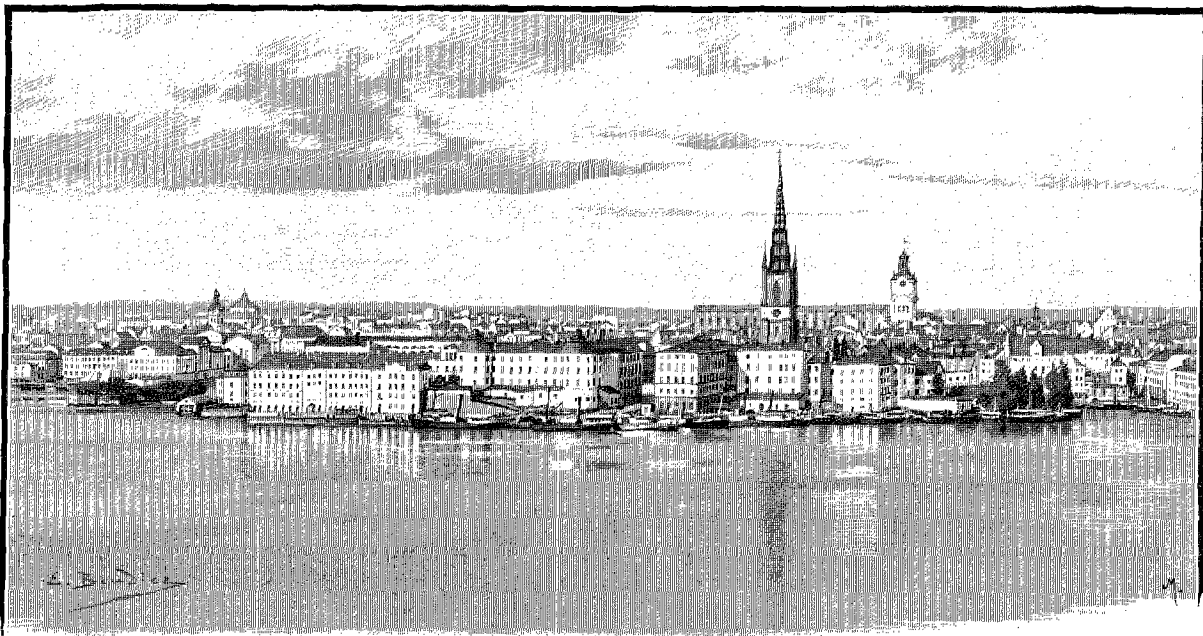
Jusqu'à Fagerlund, la station du souper, encore onze lieues. Elles passent vite. Nos infatigables petits chevaux filent bon train et le paysage est superbe. Sur les bords de l'eau blanchissent des maisonnettes claires, autour c'est une fraîche verdure de vigoureuses forêts et de magnifiques pelouses, et dans l'horizon bleu des montagnes lointaines, les cimes neigeuses du Jotunheim jettent des pâleurs livides annonçant la fin du jour.

(A suivre.)

CHARLES RABOT.



LE YACHT IMPÉRIAL ALLEMAND LE « HOHENZOLLERN » DANS LE SOGNEFJORD (PAGE 285). — DESSIN DE BOUDIER.



VUE DE STOCKHOLM. — DESSIN DE BOUDIER.

STOCKHOLM. — L'EXPOSITION DE 1897¹,

PAR M. CHARLES RABOT².

I

La Norvège orientale. — Kristiania.



DALÉCARLIENNE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LE 16 juillet. — De Fagerlund à Odnæs. La dernière étape sur la route du Valdres. Encore une montée; la route escalade une colline boisée pour descendre ensuite dans la vallée de l'Etna au sanatorium de Tønsaas, superbe station d'été dans une situation incomparable. De tous côtés, des forêts; les versants des montagnes ne sont qu'une nappe de verdure et nous descendons vers Odnæs à travers un parc naturel de pins majestueux.

17 juillet. — Maintenant plus d'horizons grandioses de montagnes, plus de panoramas variés changeant pour ainsi dire à chaque détour de la route. La large masse compacte de plateaux et de pics qui constitue la puissante ossature de la péninsule scandinave est passée. Nous voici maintenant au milieu d'un pays fertile, mollement ondulé en hautes plaines, couvert de forêts, coupé de grands lacs et de puissants fleuves enluttant en cataractes bruyantes.

Nous traversons la Randsfjord, le plus grand lac de la Norvège méridionale après le Mjösen, formé par un élargissement de l'Etna. Une impression de grand fleuve au milieu d'une campagne fertile. Partout des prairies d'un vert admirable, d'une intensité de ton exquise, comme on n'en voit que dans le nord, et partout à travers cette fraîcheur merveilleuse les ondulations blondes des céréales jettent un poudrolement d'or dans le ciel bleu. Après la Norvège âpre et rugueuse, une Norvège aimable et souriante.

Quatre heures de traversée, et le vapeur arrive en vue de Randsfjord, tête de ligne du chemin de fer de Kristiania. Devant le quai, la nappe d'eau est tout entière couverte d'un plancher mouvant de bois flotté. Au milieu de cet embâcle d'un nouveau genre la navigation est aussi difficile que dans une banquise. Le paquebot avance lentement, refoulant doucement les bois, puis, lorsque la barricade formée à son avant devient impénétrable, vire pour élargir le chenal qu'il s'est frayé. Sans cesse il faut surveiller à l'arrière les billes détachées pour tenir l'hélice dégagée : le moindre choc pourrait déterminer une grave avarie dans le propulseur. Enfin,

1. Suite. Voyez p. 277.

2. Texte et dessins inédits. — Les dessins ont été exécutés

d'après des photographies de MM. Lindahl, Örling, Larsson, Roeslev et Klemming, de Stockholm.

après avoir manœuvré pendant une demi-heure, nous accostons devant un joli village. Le site est gracieux et pittoresque, mais, bon Dieu, quelle chaleur ! Un soleil ardent brûle la peau et pas un souffle d'air ! Après la fraîcheur exquise des hauts plateaux, l'air lourd et irrespirable des basses régions qui donne une impression de fatigue et endort l'être dans une torpeur malade.

A partir de Randsfjord, rien que des forêts. Soudain une grande clarté traverse la pénombre des pins. Une large avenue s'ouvre au milieu des bois, remplie par le mugissement d'une cataracte. Un instant nous avons le spectacle rafraîchissant d'un fleuve culbutant en panaches d'écume par-dessus un barrage de rochers roses, puis nous rentrons en forêt. Plus loin, un nouveau lac, le Tyrifjord, le dernier épanchement des fleuves descendus des Langfjeldene, auquel succède un long goulet ombragé, tout bruyant de cascades et d'usines. Au bout du défilé, sous une buée chaude, apparaît la nappe bleuâtre de la mer, enclose de montagnes boisées. Nous arrivons à Drammen, un des principaux centres d'expédition des bois du nord, et jusqu'à Kristiania c'est une suite de panoramas gracieux sur la nappe miroitante du fjord, encadrée de verdure, un lac du bois de Boulogne de dimensions colossales.

Kristiania, la capitale de la Norvège, est une grande ville de 150 000 habitants, sans intérêt. Des rues droites, soigneusement tracées au cordeau, une maison basse à côté d'une haute bâtisse, une baraque en bois accolée à une maison en pierres.

Toute l'animation est concentrée dans une seule rue, la *Carl Johan's Gade*, la rue de Charles-Jean, une artère, longue de plus de 1 kilomètre, qui monte du port au Château Royal. Partout ailleurs l'aspect de la capitale de la Norvège est celui d'un village. Dans la *Carl Johan's Gade* se trouvent les magasins en renom et les principaux monuments, tous également lourds et disgracieux. Voici le *Storthing's Bygning*, le Palais du Parlement, une terrine byzantine ; un peu plus loin, l'Université, un temple grec maussade couronné par une statue sans art de Minerve protectrice des arts et des sciences, et au bout d'une longue perspective de squares et de jardins le Palais Royal dresse son énorme cube de maçonnerie de caserne.

Depuis onze ans, date de mon dernier voyage, cette partie de Kristiania a pris presque un aspect de capitale. De grandes maisons dans le goût moderne ont été construites, des cafés se sont ouverts ; enfin, signe manifeste du progrès, le *Tivoli* de jadis, un *bouiboui* de barrière, est devenu un vaste établissement avec un spacieux

théâtre en plein vent. Après cette innovation, le titre de grande ville ne peut plus être refusé à Kristiania. La métropole de la Norvège se trouve maintenant à la hauteur de la civilisation.

L'Université de Kristiania, la seule existant en Norvège, est une fondation de Frédéric VI (1811). Instituée sur le mode des établissements supérieurs de l'Allemagne, elle tient une place importante dans la vie publique et jouit d'une autorité morale considérable. Pour les Norvégiens, elle est le symbole de la patrie et l'espoir du pays. Aussi, de quelle considération tous ses membres sont-ils entourés ! Dans la société, les professeurs occupent un des premiers rangs, et, dans la jeunesse, l'étudiant a le prestige du semillant lieutenant dans d'autres pays.

Une promenade d'une heure dans la *Carl Johan's Gade* et nous avons vu tout Kristiania. Incontinent, nous partirions pour Stockholm, si nous pouvions mettre la main sur notre malle, dont nous n'avons pu nous charger pendant la traversée du Valdres et que nous avons expédiée par mer de Bergen. De ce fait, notre départ se trouve retardé de vingt-quatre heures. Entre Kristiania et Stockholm un seul train circule par jour, et n'emploie pas moins de quinze heures pour parcourir la distance de 686 kilomètres qui sépare les deux métropoles de la Scandinavie. Cette absence de communications rapides et fréquentes entre les deux pays a exercé une certaine influence sur la politique. Comme on le sait, les relations entre la Suède et la Norvège ne sont pas précisément empreintes d'une très grande cordialité. Suédois et Norvégiens sont, pour ainsi dire, des



frères ennemis, et, à différentes reprises, le principe de l'Union qui réunit les deux royaumes sous un même sceptre, a été mis en péril. Le désaccord qui sépare les deux peuples a été aggravé par leur position géographique. La Suède a son activité tournée vers la Baltique, la Norvège vers l'Atlantique; les deux nations divergent vers deux directions différentes et, sauf dans le sud, sont séparées par une épaisse chaîne de montagnes. La Norvège a, avec l'Angleterre, des rapports beaucoup plus suivis et beaucoup plus fréquents qu'avec sa voisine continentale, et, tandis qu'elle est restée réfractaire à toute influence suédoise, elle a subi, au contraire, l'ascendant des mœurs britanniques. A coup sûr, ce résultat aurait pu être évité si dans la partie méridionale de la péninsule, où aucune barrière naturelle n'entrave les relations, des communications faciles avaient été établies entre la Suède et la Norvège. Les chemins de fer, qui ici appartiennent à l'État, auraient dû multiplier les trains et abaisser les tarifs pour amener la pénétration des deux peuples. La fréquence des rapports adoucit les haines des nations comme des individus, d'autant que les griefs des Norvégiens à l'égard des Suédois ne sont pas de nature à empêcher tout rapprochement.

La chaleur est étouffante. Nous n'avons plus rien à voir à Kristiania et nous n'avons même pas la ressource de pouvoir nous reposer à l'hôtel. Dans ces maisons construites en vue du froid, la température est absolument intolérable en été. Donc, nous partons dans la matinée pour aller attendre à Charlottenbourg, à la frontière suédoise, le passage du train de nuit pour Stockholm. A la campagne, trouverons-nous enfin la fraîcheur désirée?

En quittant Kristiania, le train gravit péniblement une longue pente, puis débouche sur le plateau du Romerike. Des champs de céréales, de magnifiques prairies égayées de grandes fleurs. Sur les collines, des bois de sapins, et, dans le lointain vaporeux, un horizon lointain de montagnes bleuâtres. Peu à peu, ces perspectives disparaissent, le terrain devient de plus en plus plat, et, par une pente insensible, nous arrivons en plaine.

II

En Suède. — Les traditions historiques. — Les plaines de la Suède. — Première vision de Stockholm.

Charlottenbourg! Nous entrons en Suède. — Visite des bagages. Les deux royaumes frères sont séparés par une ligne de douanes. Entre eux, les rapports économiques ne sont pas meilleurs que les relations politiques. Le traité de commerce qui réglait les conditions de leurs échanges, arrivé tout récemment à expiration, n'ayant pas été renouvelé, une guerre de tarifs a éclaté entre les deux pays. Les douaniers suédois ont le bon esprit de comprendre que les touristes restent indifférents à ces démêlés, et apportent, dans la visite de leurs bagages, les ménagements compatibles avec les règlements administratifs, suivant la formule diplomatique.

Charlottenbourg n'est qu'un hameau, mais l'existence de ce petit groupe de maisons suffit à montrer le contraste frappant qui existe entre les habitudes des deux peuples voisins.

En Norvège, les agglomérations rurales sont extrêmement rares; presque partout les indigènes vivent dispersés dans des habitations isolées. Leurs voisins ont un sentiment de sociabilité plus développé, et se groupent volontiers en villages et en bourgs.

Si maintenant nous interrogeons les Suédois, aux premiers mots échangés se révèle entre les deux peuples une différence de caractères et d'idées absolument frappante, qui explique en partie leurs dissentiments politiques. Un petit employé, avec lequel nous lions conversation, nous parle de Gustave Vasa, de Gustave-Adolphe, de Charles XII, des grandes épopées de la Suède. Évidemment il est fier d'appartenir à une nation qui compte dans son histoire de tels personnages et qui s'est illustrée par de grands exploits militaires. Le cerveau de tout bon Suédois est hanté par ces souvenirs historiques. Interrogez un paysan, un marchand, comme le descendant d'une grande famille, après une conversation de cinq minutes vous pouvez être certain qu'il trouvera moyen de

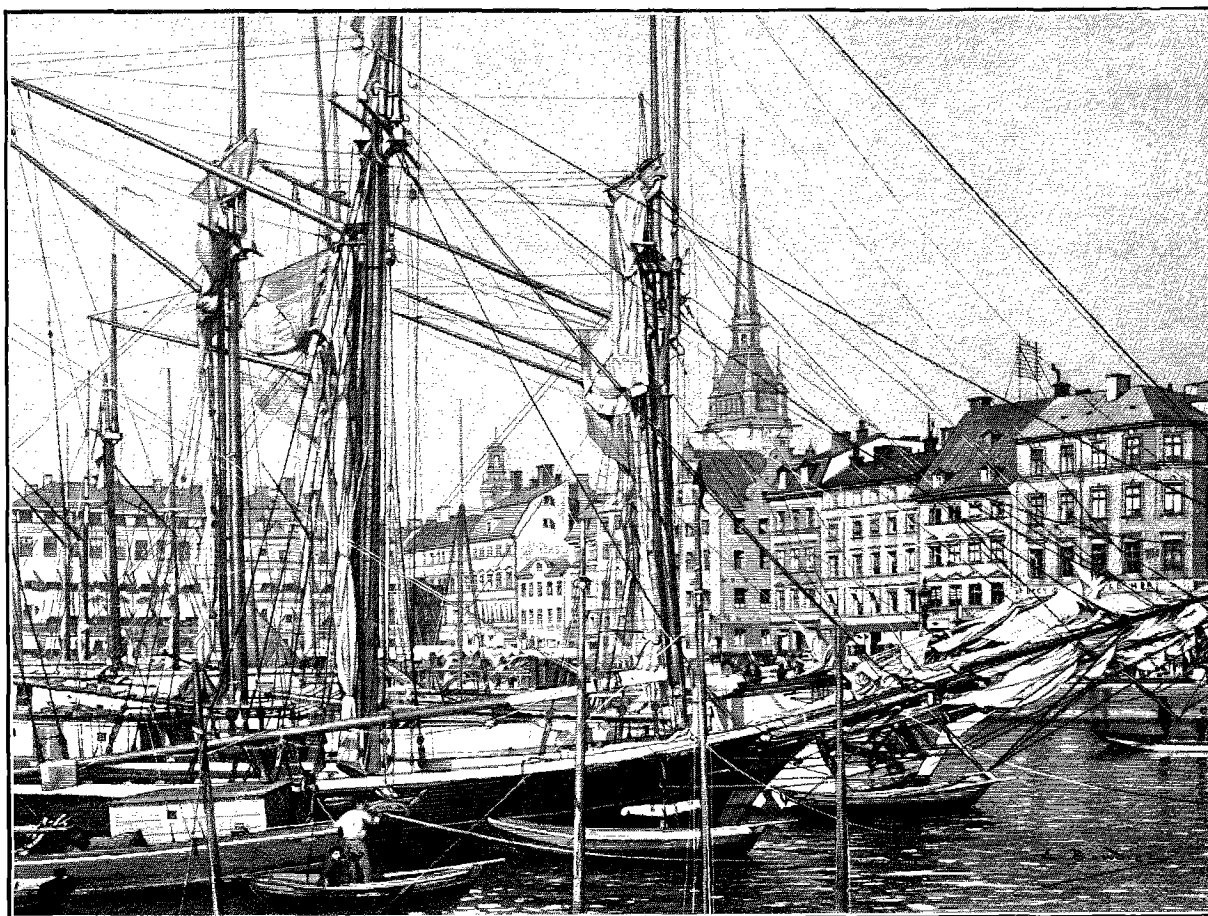


STOCKHOLM : PASSAGE SOUS-TERRAIN DANS LE NORRMALM.
DESSIN DE BOUDIER.

vous citer les noms des héros de l'histoire de Suède. Tous les citoyens ont le culte des traditions glorieuses de leur pays, et tous donnent l'exemple du respect du passé, quelque cruelle qu'ait été la rançon de cette gloire guerrière pour le peuple. Dans cet heureux pays il ne s'est trouvé aucun historien pour apprendre à la nation à mépriser son patrimoine d'honneur et de grandeur au nom des principes modernes.

Après cette première impression, l'origine des dissentiments qui séparent la Suède et la Norvège devient très apparente. Comment veut-on que des démocrates comme les Norvégiens, des gens sans tradition historique, occupés uniquement de liberté et d'indépendance, puissent vivre en bonne intelligence avec un peuple resté fidèle au passé historique et aux idées monarchiques ?

A neuf heures du soir arrive le train à destination de Stockholm, composé d'excellents wagons-lits, à boggies. Moyennant un supplément de 6 francs, vous avez droit à la jouissance exclusive d'une cabine spacieuse avec un véritable lit. C'est la même installation que celle du *sleeping-car* de nos express, avec cette diffé-



KORNHAMNSTORG (PAGE 296). — DESSIN DE BOUDIER.

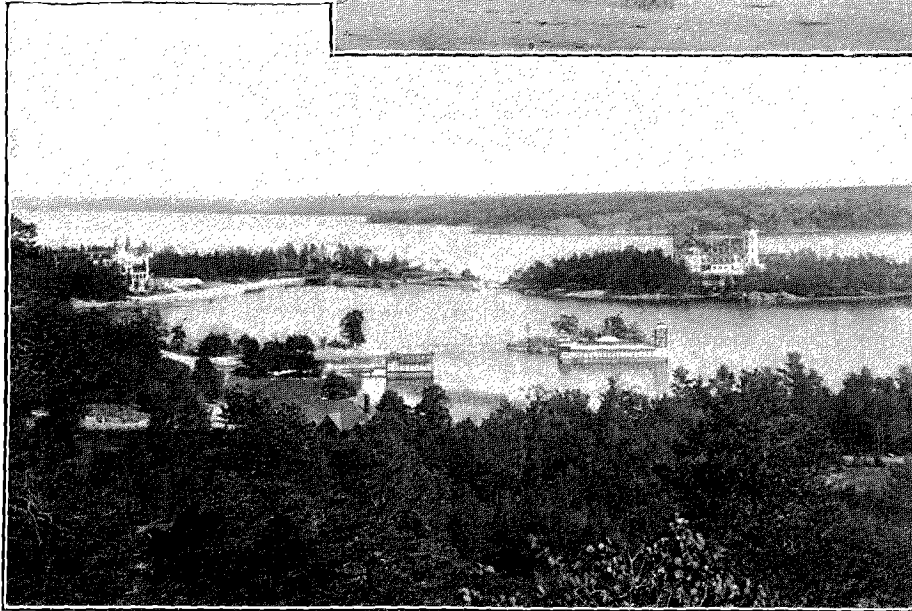
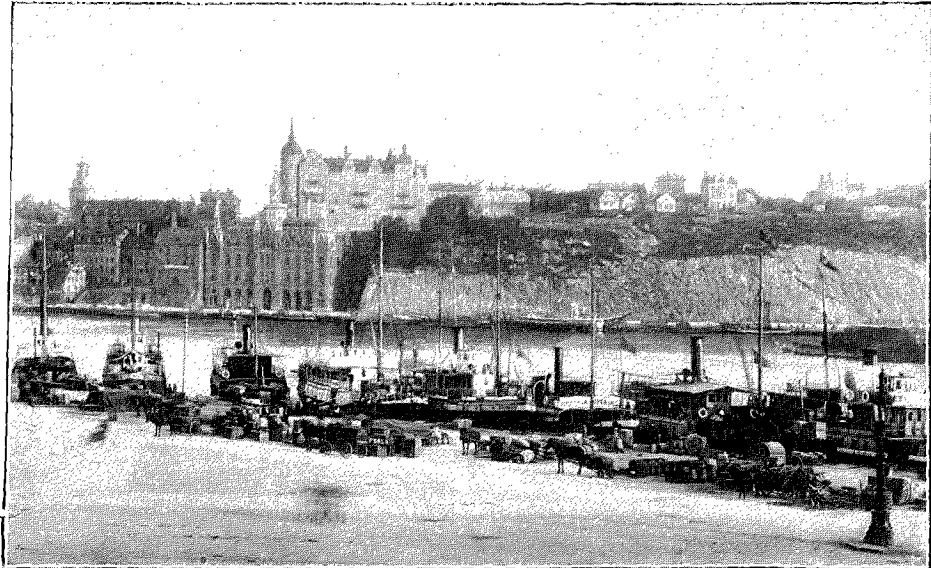
rence capitale que les voyageurs n'y sont pas entassés dans une boîte comme des harengs en caque. Chaque wagon de première ne transporte par suite qu'une quinzaine de passagers. Pour chaque voyageur, le poids mort d'un train composé de pareilles voitures atteint donc un chiffre considérable. Une organisation aussi confortable n'est naturellement obtenue qu'aux dépens de la vitesse.

Toujours pas de nuit. Une lueur blanche prolonge le crépuscule jusqu'à l'aurore, et sous cette étrange pâleur nocturne nous recevons nos premières impressions de Suède. Une plaine monotone, bossuée de monticules, trouée de nappes d'eau, enveloppée de la verdure triste des forêts de pins. Un lac au milieu d'une futaie, dormant dans une vasque de rochers, voilà le paysage classique de cette partie de la Suède. Qui a vu un de ses bassins les a vus tous, et, après une simple vision du pays dans le tourbillon du train, le mieux est de s'endormir. Des heures et des heures nous roulons à travers une uniformité sans fin, triste et grave, terrible d'ennui après la merveilleuse variété de la Norvège. De Charlottenbourg à la Baltique et de Malmö au cercle polaire, partout c'est la même monotonie, une suite de landes d'arbres verts et de clairières cultivées, avec prédominance tantôt de l'une, tantôt de l'autre, suivant les régions. Vous parcourez des centaines de kilomètres sans rencontrer la moindre variété dans les lignes et dans les formes du paysage. Avec ses milliers de lacs inclus au milieu

de la forêt et ses mamelons rocaillieux épars dans la verdure; la Suède centrale forme avec la Finlande la zone de transition entre les âpres montagnes norvégiennes et l'immense plaine boisée de la Russie septentrionale.

20 juillet. — Dès 8 heures du matin, une chaleur blanche, silencieuse comme à midi dans le sud. Pas la plus légère brise, pas la moindre exhalaison de fraîcheur. Le soleil, depuis si longtemps levé, a déjà surchauffé la terre. Les journaux que j'achète à une gare sont pleins du récit d'accidents déterminés par cette haute température. A Stockholm, plusieurs cas d'insolation ont été relevés. Dans ces pays du nord, quand le soleil se met de la partie, il devient terriblement cuisant. Pour ma part, toujours les chaleurs de l'été suédois m'ont paru plus pénibles que celles de notre Midi gascon ou provençal.

Le train s'engage sous un tunnel. A la sortie de cette obscurité, une grande clarté d'eau mate et de ville ensoleillée passe éblouissante. Une fois habitué à cette lumière, l'œil découvre un spectacle extraordinaire. De tous côtés, des lacs, des canaux, des jardins, et, au milieu de cette eau et de cette verdure, des îles chargées de palais, d'é-



L'ASCENSEUR MARIE À SÖDERMALM (PAGE 298). — SALTSJÖBAD. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

glises et de bâtisses monumentales, une ville émiet-tée dans un lac. De suite, vous avez l'impression de quelque Venise du Nord, et en même temps d'une grande et belle ville. Après tous les hameaux que nous venons de voir depuis un mois, la première sensation produite par la vue de Stockholm est celle d'une véritable capitale, et de suite nous comprenons sa réputation. Cette simple vision à vol d'oiseau suffit à justifier toutes les descriptions enthousiastes que nous avons lues ou écoulées. Dans toute l'Europe

septentrionale, aucune capitale n'a aussi grand air et ne présente un aspect aussi pittoresque. Stockholm est le chef-d'œuvre de l'architecture moderne. Nulle part ailleurs les bâtisseurs du XVIII^e et du XIX^e siècle n'ont réalisé un morceau aussi grandiose et en même temps aussi gracieux par l'adaptation de leurs constructions au cadre merveilleux créé par la nature.

Pour comprendre la beauté de Stockholm, quelques détails topographiques sont nécessaires. La côte suédoise, comme celle de Norvège, est une dentelle de fjords, rongée et morcelée en un archipel innombrable; mais, tandis que, dans la Scandinavie occidentale, toutes ces baies s'ouvrent au milieu de hautes montagnes, comme de profondes crevasses remplies par la mer, ici elles s'étendent entre des terres basses, couvertes le plus souvent de forêts d'arbres verts. Au milieu des bois la mer serpente en replis sinueux, tantôt s'épanchant en étangs pittoresques, tantôt se rétrécissant en étroits canaux ombreux, cernée de massifs de rochers placés là comme des motifs de décoration destinés à faire valoir la verdure. Partout des bois, partout des eaux mortes, nulle part

LE TOUR DU MONDE.



ÉGLISE DE RIDDARHOLM À STOCKHOLM.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

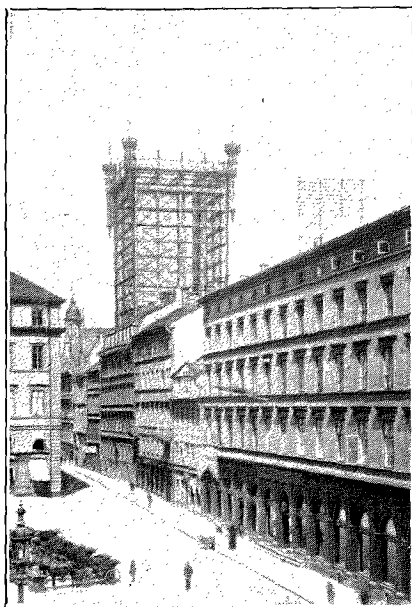
n'apparaît le grand horizon de la Baltique. Aucune impression du voisinage de la mer, il semble que l'on se trouve au milieu d'un immense parc dont les allées auraient été envahies par les eaux. Stockholm se trouve précisément dans ce cadre pittoresque sur les bords de l'étroit chenal unissant la Baltique au Mälär. Regardez la carte de la ville, et de suite vous entrevoyez l'aspect pittoresque de la capitale de la Suède. Voici d'abord deux îles : Kastellholm (l'île du Château) et Skeppsholm (l'île du Navire), toutes piquées de grands bâtiments rouges semés au milieu de la verdure, en arrière l'« île de la Ville » avec la large façade imposante du Palais Royal, les jardins d'Helgeandsholm, baignés par les flots rapides du Ström, dont la vue évoque le souvenir de l'île de Jean-Jacques à Genève; en arrière, Riddarholm (l'île des Chevaliers), annoncée par la haute flèche de son église historique. Autour de ce décor, à gauche, un amphithéâtre de maisons étagé sur les flancs d'une colline escarpée; à droite, une perspective de constructions somptueuses et de quais grandioses, le Norrmalm et le Blasieholm. De suite cette vue donne l'impression d'un peuple qui a le goût des choses grandes et nobles, d'une nation sensible à la gloire et qui la recherche.

Et ce spectacle de Stockholm n'est pas seulement grandiose, il est encore amusant. Entre les îles passent et repassent des chaloupes à vapeur qui font le service d'omnibus de cette ville lacustre, et à chaque instant c'est un mouvement de paquebots qui arrivent et qui partent. De ma fenêtre du *Grand Hôtel*, située en face du Palais Royal, dominant toute l'animation du port, des heures je contemple ce panorama sans jamais me lasser. Je sors, et par derrière l'hôtel voici un nouveau golfe symétrique de celui que j'apercevais tout à l'heure. De nouveaux quartiers sillonnés de canaux apparaissent derrière une forêt de mâts et un rideau de voiles. Je reviens sur mes pas, je me dirige vers l'Helgeandsholm. De chaque côté c'est un panorama différent, à droite le Mälär, à gauche les palais du *Grand Hôtel*, du Musée National, et toujours de nouveaux ports, de nouveaux canaux et de nouvelles perspectives. A chaque détour le spectacle change et ravit d'admiration.

III

Coup d'œil historique. — La « ville ». — Le Palais Royal. — Les gloires suédoises. — Le Riddarholm et la Riddarholmskyrka.

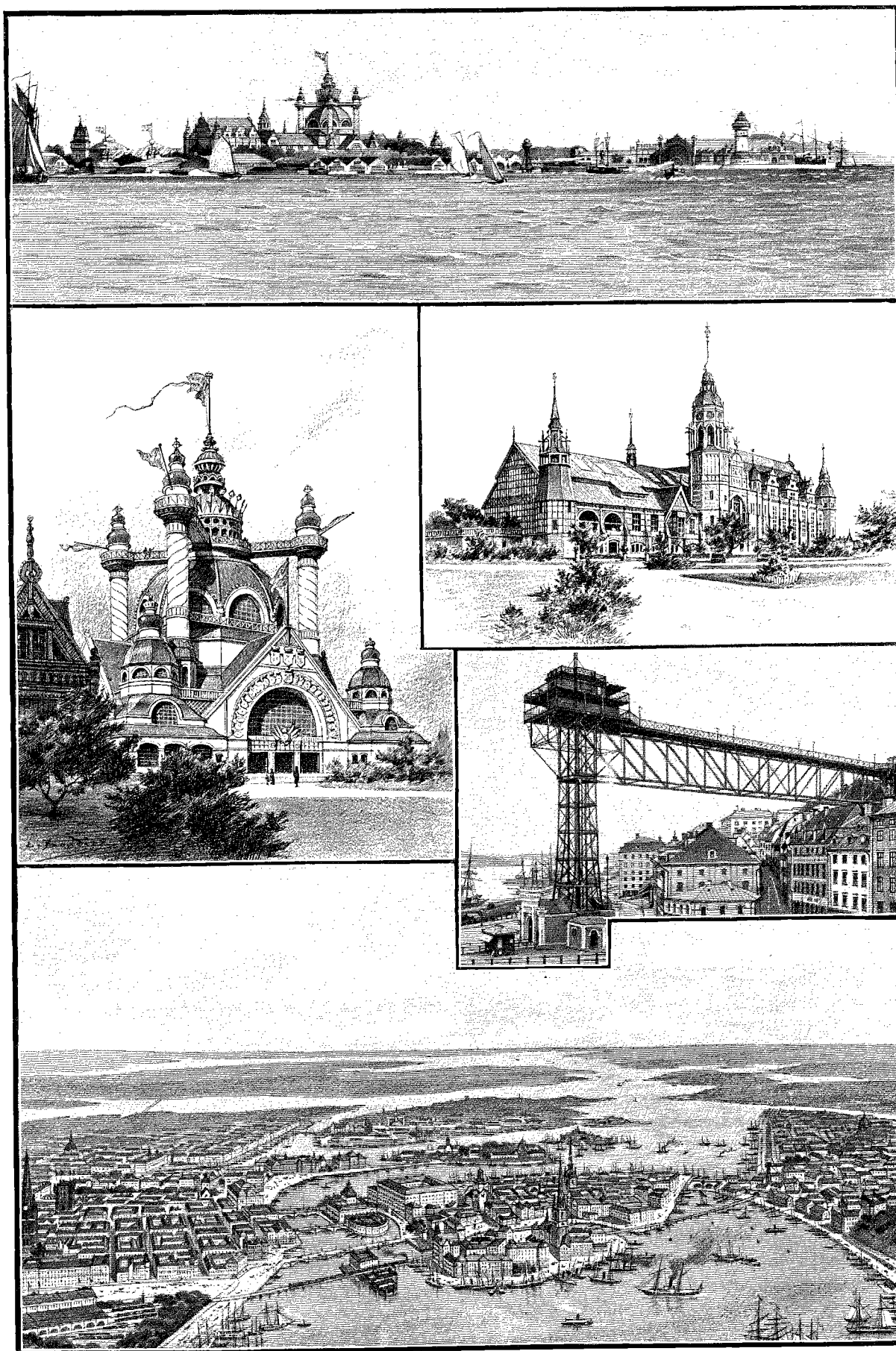
Stockholm a été fondée en 1255 par le *Jarl* Birger. A cette époque, Upsal et Sigtuna étaient les métropoles de la Suède, toutes deux situées dans le bassin du Mälär comme la ville qui devait peu à peu leur succéder dans le mouvement des échanges. Par le développement de son réseau hydrographique, le Mälär occupe une situation privilégiée. Ses affluents conduisent dans le nord jusque dans le voisinage du bassin du Daleff, et vers le sud



TOUR DES TÉLÉPHONES À STOCKHOLM.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

rejoignent pour ainsi dire les tributaires du Venern et du Vettern. Quelques portages au milieu de plaines marécageuses, et les barques passent du bassin de la Baltique dans celui du Kattegat. A travers les forêts la nature a jalonné entre les deux mers une grande ligne d'eau intérieure que le fameux canal de Gothie a ouverte définitivement dans ce siècle. Le Mälär est le centre géographique de la Suède, et, dès les premiers temps historiques nous trouvons les anciens Scandinaves groupés sur les bords de ce lac. Par suite de leur position même au bord de cette nappe en communication directe avec la mer, leurs établissements se trouvaient exposés aux attaques des pirates. Pour assurer leur sécurité, il n'y avait qu'à fermer la porte ouverte entre la Baltique et le Mälär. Ce fut l'œuvre du *Jarl* Birg. Il fortifia les îles du goulet, les enveloppa de tours et de murailles, et désormais l'accès du lac se trouva barré aux envahisseurs et aux pillards. Grandissant peu à peu, la nouvelle ville devint finalement la capitale de la Suède, qu'embellirent successivement tous les rois que les soucis de la guerre n'absorbaient pas. Mais, ici comme dans toutes les villes du Nord, le principal agent de progrès a été le feu. Depuis la fin du XVIII^e siècle, Stockholm a été ravagée par six grands incendies. Ces catastrophes ont réduit en cendres toutes les maisons en bois qui constituaient de vastes quartiers, et à la place de ces baraques se sont élevés de superbes édifices en pierre. Le feu a rempli ici le rôle du baron Haussmann.

Par suite de sa position sur les bords d'une immense pièce d'eau



VUES DE L'EXPOSITION. — DESSIN DE BOUTIER.



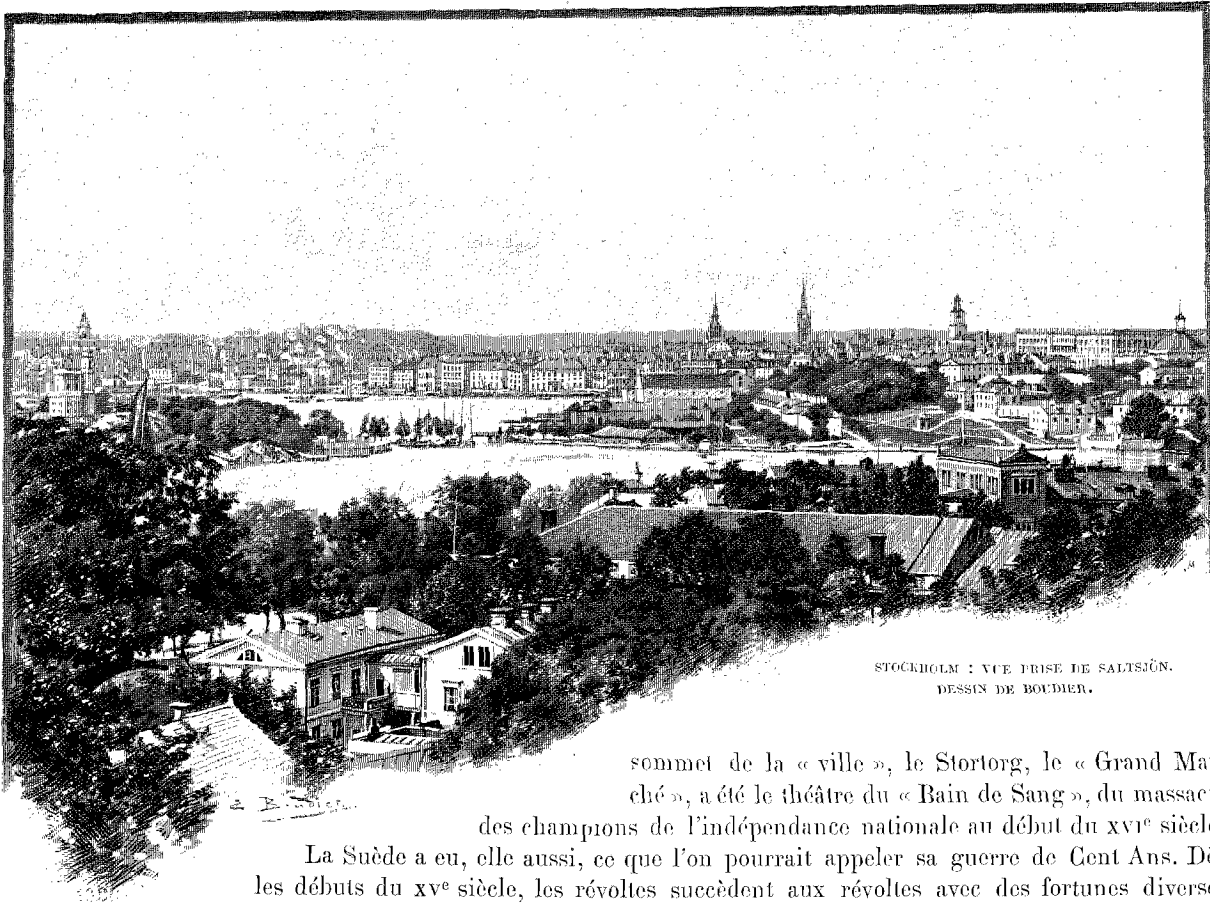
STOCKHOLM : LE QUAI DE LA CITÉ. — DESSIN DE BOUDIER.

ovale, Stockholm est la ville des distances magnifiques, comme Washington. Partout de grandes places, des squares spacieux, des lignes interminables de quais, et, pour traverser ces grands espaces vides, un soleil brûlant.

Voyons d'abord l'île de la « Ville », la « ville entre les ponts ». Nous y accédons sur le grandiose *Norrbro*, large et massif viaduc enjambant l'île de Helgeand et les deux bras du chenal réunissant le Mälär à la Baltique. La construction est colossale, tout en granit irisé de rose. Elle date de la fin du siècle dernier et, comme nos anciens ponts, porte une rangée de boutiques. A l'extrémité du *Norrbro* se dresse le Palais Royal, le principal décor de Stockholm sur la Baltique, un énorme rectangle de maçonnerie, dans le style de la Renaissance italienne. Sa façade mesure une longueur de 123 mètres, et sa profondeur n'est pas inférieure à 103 mètres. L'ordonnance du bâtiment est superbe, et ses lignes d'une noble et majestueuse simplicité laissent une impression très heureuse de force et d'élégance. Ce n'est qu'un pastiche, mais il est très réussi. Dans le plan de cette grande œuvre, l'architecte, Gustave Tessin, le grand bâtisseur suédois du XVIII^e siècle, s'est évidemment inspiré du Palais Pitti. Cette réminiscence d'Italie est complétée par la place voisine. Hérissée d'un obélisque et terminée par une façade d'église, elle donne l'illusion d'une *piazzetta* de Rome. Si maintenant on se tourne de l'autre côté, la vue embrasse le panorama enchanteur de la Baltique terminé par la ligne des constructions monumentales de Blasieholm, animé par le mouvement incessant d'un port très actif. Aucune résidence souveraine n'embrasse un panorama aussi magnifique. L'intérieur du Palais renferme, comme tous les châteaux impériaux ou royaux, plusieurs salles d'apparat de fort grand air, mais de peu d'intérêt.

Vous faites le tour de l'île; de l'autre côté, devant la pittoresque perspective d'eau formée dans cette direction par le Mälär, s'allongent des rangées de vieilles maisons, avec çà et là des pignons allemands qui donnent à cette partie de Stockholm l'aspect d'une vieille ville hanséatique. Sur le quai, des places couvertes de tentes et d'échoppes, le *Kornhamnstorg*, le marché du port au blé; un peu plus loin, le *Köttorg*, le marché à la viande. Autour, des flottilles chargées de provisions et un mouvement incessant de débarquement et de déballage. Partout les scènes gaies et pittoresques du commerce en plein air; c'est le coin le plus amusant de Stockholm.

Si maintenant nous pénétrons dans l'intérieur de la ville, c'est un dédale de ruelles étroites, escaladant le monticule rocheux qui donne à cette île l'aspect d'un œuf flottant à la surface des lacs. Ce coin couvert de vieilles masures originales, j'aime à y flâner, lorsque mes yeux, fatigués de l'éternel scintillement de l'eau, cherchent l'ombre et le repos. A chaque pas, c'est une silhouette amusante de maison allemande, une vieille porte, un petit bout de sculpture, un souvenir du passé, une sensation d'art après tant d'impressions de paysage. Et tout ce vieux Stockholm redit l'histoire de la Suède : ses gloires et ses phases sinistres, son épopée et sa décadence. Au



STOCKHOLM : VUE PRISE DE SALTSJÖN.
DESSIN DE BOUDIER.

sommet de la « ville », le Stortorg, le « Grand Marché », a été le théâtre du « Bain de Sang », du massacre des champions de l'indépendance nationale au début du XVI^e siècle.

La Suède a eu, elle aussi, ce que l'on pourrait appeler sa guerre de Cent Ans. Dès les débuts du XV^e siècle, les révoltes succèdent aux révoltes avec des fortunes diverses pour secouer la domination danoise. Dès cette époque, chez les paysans suédois se manifeste un sentiment national et se précise une idée de la patrie que les peuples du Midi ne devaient connaître que beaucoup plus tard. A la voix des nobles, ils se soulèvent, et au commencement du XVI^e siècle la Suède est pour ainsi dire délivrée du joug étranger. C'est alors que Christian II monte sur le trône de Danemark, résolu à reconquérir les provinces perdues. Après plusieurs années de lutte, le 7 septembre 1520, il entre victorieux dans Stockholm, et, le 8 novembre, pour se venger de la résistance du peuple suédois, il livre au bourreau quatre-vingts nobles et prélats, qui, jusqu'au dernier moment, avaient vaillamment soutenu le combat, et cela en violation de la capitulation qu'il avait signée. De l'excès du mal allait sortir le bien. Le « Bain de Sang » fut l'épisode décisif qui fit lever Gustave Vasa et les Dalécarliens pour la délivrance du pays.

Plus bas, le Riddarhustorg rappelle le meurtre de l'infortuné Fersen par une populace en délire. Après la déposition de Gustave IV, Charles XIII avait été nommé roi, et le prince Christian-Auguste de Holstein-Sonderburg héritier de la couronne (1809). Dans ces deux princes, qui s'étaient signalés, l'un par une habile administration, l'autre par sa conduite dans la guerre contre le Danemark, le peuple avait mis toute sa confiance, comptant sur leur sagesse pour réparer les désastres causés par la démence de Gustave IV. Tout à coup une catastrophe vient abattre ces espérances. Un an après son élection, Christian est frappé d'une attaque d'apoplexie. A cette nouvelle, la douleur du peuple est immense; la Suède va retomber dans l'état d'anarchie tyrannique dont elle pensait être sortie. Une mort aussi prompte est sûrement le résultat du poison. La nouvelle mensongère est d'abord chuchotée; passant de bouche en bouche, elle prend de la consistance et, le jour des funérailles, devient la certitude de la foule. Le peuple est dans cet état de surexcitation et de tension cérébrale que le plus petit incident transforme en folie furieuse. A la suite du convoi funèbre, avance dans la file des carrosses la voiture du comte de Fersen. « Voilà l'empoisonneur ! » clame à son passage une voix; aussitôt toute la populace, entrant en délire, se jette sur la voiture et la brise pour se saisir du comte. Le malheureux cherche un refuge dans une maison voisine, et essaie de se défendre. Toute résistance est inutile; Fersen est désarmé, piétiné, étranglé et en quelques minutes dépecé par une bande de cannibales. Ainsi périt, victime de l'imbécillité de la foule, le beau Fersen, l'ami de Marie-Antoinette, le préparateur et l'artisan de la fuite de Varennes.

Sur cette place, théâtre de cet acte de sauvagerie, s'élève le Riddarhus (la maison des Chevaliers), et sur la petite île voisine une flèche en fer annonce le Riddarholmskyrka (l'église de l'île des Chevaliers), deux monuments qui n'ont d'autre intérêt que les souvenirs qu'ils évoquent. Le Riddarhus (la maison des Chevaliers) est le palais de la noblesse. Jusqu'en 1866, le pouvoir législatif était exercé par une diète composée de quatre États

délibérant séparément, absolument comme nos anciens États généraux : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans. Le Riddarhus était le siège des assises de la noblesse ; aujourd'hui elle s'y réunit encore tous les cinq ans pour délibérer sur les intérêts de la coopération. Si elle ne forme plus dans l'État une assemblée publique, ayant part à l'exercice du pouvoir législatif par droit de naissance, elle constitue toujours un corps puissant et soigneusement fermé. En Suède, ne sont et ne peuvent se dire nobles que les familles inscrites sur les listes de la chancellerie. Dans ce bon pays respectueux des lois, il ne vient à personne l'idée d'acheter un titre à quelque monarchie ou principauté besogneuse ou d'ajouter à son nom roturier le nom d'une pièce de terre ou de la rue où l'on est né. Le roi seul est maître, de par son pouvoir souverain, d'anoblir les citoyens qui ont rendu des services signalés au pays, et il n'abuse pas de ce privilège. Les murs de la grande salle du Riddarhus sont couverts des écussons colorés de toutes les familles nobles de Suède, disposés dans l'ordre chronologique, une décoration très drôle : on dirait une collection de plaques d'assurance contre l'incendie. Ces écussons sont au nombre de 2892. Les plus récents sont particulièrement intéressants pour les géographes : ils représentent les armes du grand voyageur Nordenskiöld, créé baron à la suite de son mémorable voyage de la *Vega*, et d'Oscar Dickson, dont la libéralité inépuisable a permis à la Suède d'ajouter une page glorieuse et féconde à l'histoire des sciences naturelles pendant ce siècle.

En sortant du Riddarhus, nous traversons un pont, et dans le *Riddarholmskyrka* (l'église de l'île du Chevalier), nous retrouvons les souvenirs les plus glorieux de l'histoire de Suède. Voici les tombeaux de Gustave-Adolphe et de Charles XII, des rois héros, et d'un autre, côté celui de Bernadotte, le fondateur de la dynastie actuelle, le sage monarque qui, par son habileté, sut restaurer la Suède éprouvée par tant de discordes. Près des sarcophages royaux, d'autres plus simples rappellent les noms des grands hommes de guerre qui illustrèrent les armes suédoises : Loewenhaupt, Torstenson, Baner, et partout des faisceaux de drapeaux enlevés aux ennemis redisent les victoires de ces victimes de la guerre. Le Riddarholmskyrka est le temple de la gloire suédoise et le symbole de son passé guerrier.

IV

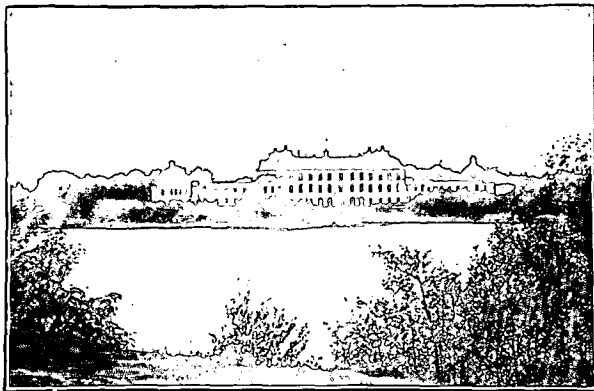
Le Södermalm, le Norrmalm. — Les squares et les statues. — Les musées.

Au sud de la « ville », à pic au-dessus de la Baltique et du Mälar, se dresse la colline de Södermalm, dominée par la coupole de l'église Catherine. L'aspect en est très pittoresque. De tous les différents points de vue ; cet amphithéâtre de maisons ferme très heureusement la perspective, mais ce n'est qu'un décor qui semble placé là pour le plaisir des yeux et pour fermer le cadre. Dans tout ce quartier, en vain on chercherait le moindre monument.

Des bords de l'eau le roc se dresse parfois en escarpements absolument abrupts, et pour gravir cette falaise les rues ont dû être profondément taillées dans les assises cristallines du sol. Pour faciliter les communications entre la ville et Södermalm, deux ascenseurs à vapeur ont été installés dans ces dernières années. — Prenons celui de Sainte-Catherine : de la plate-forme où il aboutit, le panorama sur la ville est incomparable. A vos pieds, Stockholm entière apparaît comme sur un plan en relief, découpée dans tous les sens de canaux et de lacs, égayée partout de squares et de parcs, dans un cadre d'eaux et de forêts. C'est une des vues les plus jolies et les plus gracieuses que l'on puisse contempler. Aucune capitale ne se présente sous un aspect aussi séduisant et aussi enchanteur. L'autre ascenseur, celui de Marie, offre une vue non point pittoresque sur le Mälar.

De l'autre côté du goulet qui unit le Mälar à la Baltique, s'étend le Norrmalm, le principal quartier, le centre de la vie élégante, traversé du nord au sud par la rue de la Reine (*Drottninggatan*), la principale rue de Stockholm. Sans intérêt et sans caractère, cette partie de la ville ; de grands carrés de maisons quelconques ; point de façades imposantes, point d'étalages luxueux, ici aucune impression de capitale. Du moment où l'on perd de vue le Mälar ou la Baltique, on rentre dans la banalité d'une ville de province sans art.

Nous traversons vers l'est cet amas de cases ennuyeuses. Au passage, nous admirons le portail de l'église Jakob, puis, tout à coup le décor change par l'apparition du parc d'Humlegård. Au milieu de cette agréable fraîcheur reposante, dans la paix et le silence des jardins, favorables aux études et aux méditations, s'élève la Bibliothèque Royale, grand bâtiment mo-



CHÂTEAU DE DROTTNINGHOLM. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

derne dont la disposition paraît excellente.

De l'autre côté c'est le Ladugårdsland, quartier tout flambant neuf, de larges avenues, de vastes bâtisses d'aspect cosu, dans le style de la Renaissance allemande et française.

Au bout de ces longues rues droites, voici le Nybrovik, nouvelle baie de la Baltique, qui vient apporter son joyeux scintillement au milieu de la masse imposante des maisons monumentales.

Une ville de pièces d'eau et de squares, telle est l'opinion laissée par Stockholm. Aucune autre

capitale ne compte autant de jardins publics relativement à son étendue. Au nord de la ville c'est le parc d'Humlegård, au centre c'est le jardin du Roi (Kungsträdgård); à côté le parc de Berzelius, plus loin le parterre du Ström, sans compter cinq ou six autres squares de moindre importance autour de différentes églises. Et partout des statues. Devant le Palais Royal celle de Gustave III, au pied de Södermalm celle de Charles-Jean (Bernadotte), devant le Riddarholm celle de Gustave Vasa, sur le Riddarholm celle de Birger Jarl, devant le Norrbro celle de Gustave-Adolphe, sur le Kungsträdgård celles de Charles XII et de Charles XIII. En un mot, une chronologie en bronze des rois de Suède. Ajoutez à cette liste les monuments de deux grands savants, Berzélius et Linné, enfin un fort beau morceau de sculpture ornant le square du Musée National et représentant la lutte au couteau des anciens Scandinaves. Les deux champions, attachés l'un à l'autre par la ceinture, essaient de se porter un coup mortel dans un élan plein de hardiesse et de galbe. C'est le chef-d'œuvre de la sculpture suédoise.

Stockholm n'est pas seulement intéressante par le cadre absolument incomparable que forme autour d'elle l'union de la Baltique et du Mälär, mais encore par ses collections artistiques.

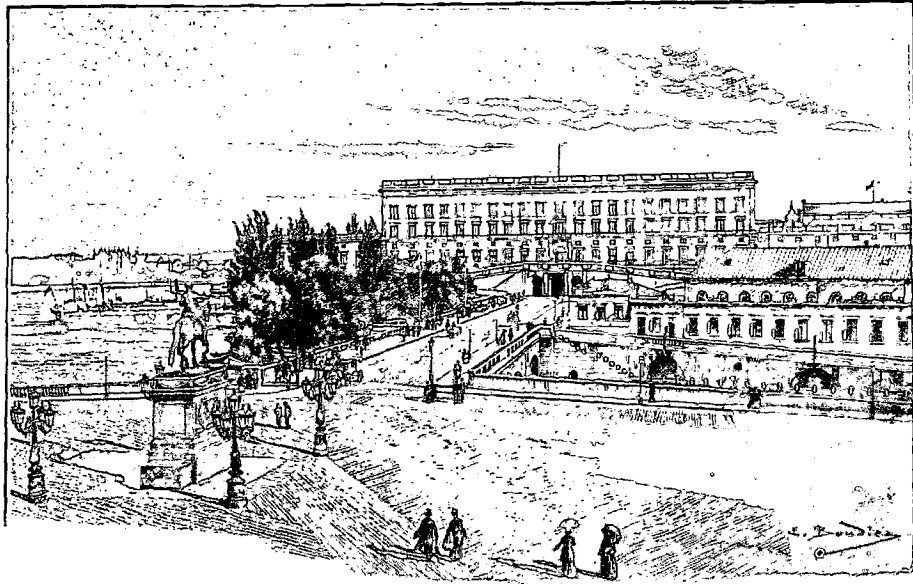
Le Musée National renferme une galerie de tableaux connue de tous les amateurs par ses Rembrandt et ses Rubens de tout premier ordre et par sa série absolument hors ligne de Boucher, de Chardin, de Lancret et de nos maîtres du XVIII^e siècle. Le *Triomphe de Galatée*, un des plus grands tableaux de Boucher, sinon le plus important, fait partie de cette collection.

Rassemblée à prix d'argent par deux souverains de goût, par la reine Ulrique-Éléonore, la sœur de Charles XII, et par Gustave III, cette incomparable galerie constitue un ensemble artistique de premier ordre, mais absolument étranger au pays dans lequel elle est réunie.

Le véritable musée suédois est le Musée Hazelius.

Avec une patience de bénédictin le docteur Hazelius a réuni tous les anciens costumes, tous les ustensiles de ménage, tous les vieux meubles, tous les instruments de travail, tous les produits de l'industrie du peuple suédois depuis les temps les plus archaïques. C'est le conservatoire du passé artistique de la Suède et la leçon de choses la plus parfaite de l'histoire de l'art populaire d'une nation. Aucun autre pays ne possède une collection d'ethnographie nationale aussi complète, et cette œuvre, digne de toutes les admirations, émane de l'initiative privée. Elle a été menée à ce degré absolu de perfection par la seule persévérance d'un homme. Pas très réconfortante pour notre orgueil d'hommes du XIX^e siècle l'impression laissée par la visite du Musée Hazelius. Devant les merveilles des anciens ouvriers et en présence de la recherche naïve d'art et du goût d'ornementation dont témoignent tous les produits de l'industrie domestique aux âges passés, l'influence anti-artistique de la civilisation dont nous sommes si fiers devient manifeste.

...L'énervante chaleur du plein jour est passée, la brise se lève, et avec cette fraîcheur exquise Stockholm nous apparaît sous un nouvel aspect. Les squares vides se peuplent de promeneurs et de flâneurs; la blancheur du crépuscule s'éclaire de cordons de gaz et partout des orchestres jettent des fanfares de gaité. Le féerique décor de la Baltique s'anime des résonances vivantes d'une réjouissance publique, et chaque soir la fête recommence. Comme le Parisien, l'habitant de Stockholm aime la vie au dehors.



LE PALAIS ROYAL (PAGE 296). — DESSIN DE BOUDIER.

Regardez du reste tous les jardins publics, dans tous vous trouvez un café. L'incomparable panorama du port, le Musée Hazellius et les Cafés, voilà les trois caractéristiques de Stockholm.

Nous allons passer notre soirée au Djurgården, le bois de Boulogne de la capitale de la Suède. Une magnifique futaie centenaire, enveloppée de perspectives d'étangs et de rivières formées par la Baltique.

A la lisière de ce bois on travaille à l'édification d'une Exposition scandinave qui vient d'être récemment ouverte (mai 1897).

Stockholm n'a pas voulu rester en arrière des autres capitales, et la « Reine de la Baltique » a tenu à organiser à son tour une grande foire régionale, réunissant les productions dans tous les genres des trois royaumes scandinaves. L'Exposition, organisée suivant les traditions classiques du genre, comprend : un coin du vieux Stockholm, un Palais des Arts libéraux, un Palais des Arts industriels, etc. En bois pour la plupart, ces constructions se distinguent des bâtiments similaires par une architecture toute spéciale, très gaie dans ce cadre merveilleux de nappes d'eau et de forêts.

De loin, toutes ces constructions dressées sur le bord d'étangs laissent l'impression de quelque cité lacustre. Comme la ville qui l'entoure, l'Exposition semble avoir poussé au milieu de l'eau.

Du côté de la Baltique comme sur les rives du Mälär, ce décor de futaies et de lacs incomparable s'étend sur des centaines de kilomètres et fait des environs de Stockholm un immense parc anglais. Dans quelque direction que vous vous dirigiez, partout ce sont de superbes bois découpés de golfes, de baies, de canaux ; une impression de forêt inondée, animée d'un va-et-vient continu de vapeurs et de voiliers, peuplée de châteaux et de villages riants.

Aucune capitale ne se trouve dans un milieu aussi pittoresque et n'offre aux touristes autant d'excursions reposantes après les fatigantes visites de ses monuments. Un matin nous allons à Saltsjöbad, établissement de bains de mer construit au milieu d'un fjord boisé qui a tout l'air d'un lac, un après-midi à Drottningholm, la résidence d'été de la famille royale, une autre fois à Gripsholm, vieux château moyen âge perdu au milieu des îles du Mälär.

A notre retour de Gripsholm le soleil est depuis longtemps couché. Sous l'étrange pâleur du crépuscule les contours s'effacent en pénombre mauve ; un miroitement de lueurs vagues flotte au-dessus de l'eau, le paysage entier prend un aspect d'inexistence, et tout à coup à un détour du lac la masse imposante de la grande ville se découvre comme une apparition du Palais de la Belle au Bois dormant. Enveloppée de blancheurs irréelles, elle monte au-dessus des étangs et des forêts comme une féerique vision. Nous approchons et l'illusion persiste. Stockholm est la capitale du rêve bâtie par l'imagination.

(A suivre.)

CHARLES RABOT.



CHÂTEAU DE GRIPSHOLM. - D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



COSTUMES DE LEKSAND (PAGE 312). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

HUIT JOURS EN DALÉCARLIE¹,

PAR M. CHARLES RABOT.



FEMME DE LEKSAND. — DESSIN D'OULEVAY.

LA Suède nous apparaît dans un lointain vaporeux, enveloppé des mythes de la légende, comme un de ces bons pays encore à l'âge d'or, resté fidèle aux anciens usages et aux vieilles traditions au milieu de la banalité du temps présent. De toutes les Expositions universelles qui se sont succédé depuis trente ans n'avons-nous pas gardé le souvenir de scènes représentant la vie du paysan suédois dans un cadre de costume singulier et de milieu archaïque ! Devant ces tableaux pittoresques n'avons-nous pas eu la vision d'un passé vieux de plusieurs siècles qui se serait maintenu intact derrière l'abri protecteur des grandes forêts du Nord ! Et depuis notre arrivée en Suède subitement cette impression s'est évanouie devant une décevante réalité. A part les Dalécarliennes du musée Hazelius et de quelques cafés de Stockholm qui nous ont tout l'air d'avoir endossé un travesti, plus un seul costume national. Tous les hommes semblent sortir de la *Belle-Jardinière* ou du *Pont-Neuf* et toutes les femmes de la *Samaritaine*. Partout la banalité écœurante de l'uniforme moderne, partout les traces d'un peuple actif qui a secoué les toiles d'araignée du vieux temps.

Nos amis de Stockholm auxquels nous faisons part de notre déconvenue sont unanimes dans leurs conseils. Allez en Dalécarlie, et surtout ne manquez pas d'assister au service le dimanche à l'église de Leksand. Dans cette région seulement, vous trouverez la vieille terre de Suède restée inébranlablement attachée aux anciennes coutumes. Une excursion de 300 kilomètres, à peine un déplacement, et d'un bond vous tomberez dans ce mystérieux passé

que vous êtes venu chercher, vous trouverez le pays de la légende rêvé par votre imagination.

Donc, en route pour la Dalécarlie. Auparavant deux mots sur la position de ce pays.

La Dalécarlie — *Dalarna* en suédois, traduisez : les vallées, — située à 260 kilomètres au nord-ouest de Stockholm, comprend le bassin du Dalelf en amont du confluent du Vester — et de l'Æster-Dalelf dont la réunion

1. *Suite. Voyez p. 277 et 289.*

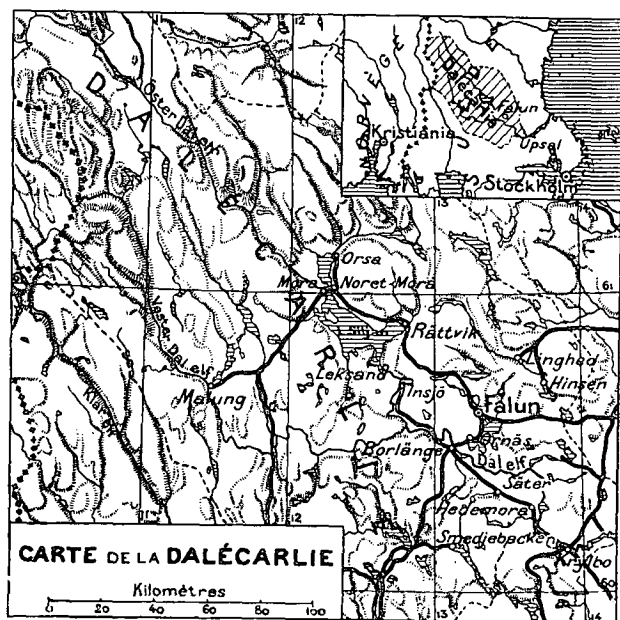
forme ce puissant affluent de la Baltique. D'un seul coup d'œil sur la carte, vous saisissez l'aspect général de la région. Vous voyez une série de fossés parallèles, orientés du nord-ouest au sud-est, séparés par de petites crêtes dont le relief s'accroît à mesure que vous avancez dans l'intérieur. Les fossés figurent les vallées des branches du Dalelf et de leurs affluents, les crêtes les bourrelets qui se détachent du *Kjöl*, le grand relief scandinave, pour venir mourir dans les plaines suédoises. En Dalécarlie, comme dans le reste de la Suède, le terrain s'élève, par étages, en larges et longues terrasses, formant un escalier entre la Baltique et les hautes cimes du *Kjöl*. C'est, d'abord, une région lacustre et forestière, avec des collines mollement accidentées ne dépassant pas 700 mètres; puis, au delà du lac Siljan qui marque la limite occidentale de la première plate-forme, les vallées deviennent plus étroites, les lacs plus rares et le relief plus accentué. Vers l'ouest, le niveau du terrain s'élève graduellement et dans les hautes vallées du Dalelf on se trouve au milieu de véritables montagnes. Le Städtja, le sommet culminant de cette partie de la Suède, atteint 1 176 mètres.

Ces deux aspects différents du sol correspondent à deux horizons géologiques distincts. Dans la région montagneuse on rencontre une puissante formation gréseuse dans laquelle les géologues n'ont découvert jusqu'ici aucun fossile permettant de déterminer avec précision son âge, mais que néanmoins il est permis de rapporter au silurien. La zone des lacs est, au contraire, constituée par des roches cristallines, appartenant aux plus anciennes formations de notre globe, principalement par des gneiss, très riches en gîtes métallifères.

La superficie de la Dalécarlie est d'environ 30 000 kilomètres carrés, soit un peu moins de l'étendue de la Bretagne. Ce vaste territoire ne compte qu'une population de 200 000 habitants, soit quinze fois moins que notre vieille Armorique, et cette population est très inégalement répartie. Relativement dense sur les bords du lac Siljan, elle est très clairsemée dans la montagne. Sur les bords des branches supérieures du Dalelf, les villages s'espacent à des distances de 20 à 30 kilomètres. Ainsi la commune de Särna (la plus élevée de la vallée de l'Öster-Dalelf) ne compte guère plus de 900 habitants pour une étendue de 3 600 kilomètres, la moitié d'un de nos départements!

La très grande majorité des indigènes de la Dalécarlie est de race scandinave. Les anthropologistes les considèrent même comme les descendants les plus purs des *Svear*, les primitifs habitants de la Suède. Au milieu de cette population se trouvent, dans la région montagneuse, plusieurs autres petits groupes ethniques très intéressants. C'est, d'abord, dans les forêts les plus septentrionales de la vallée de l'Öster-Dalelf, quelques familles lapones, les plus méridionales que l'on rencontre en Suède, et, sur les limites nord-est et ouest du pays, de petites communautés finnoises.

Le service des chemins de fer suédois, qui, depuis plusieurs années, a pris une grande extension, permet de visiter très facilement la Dalécarlie. Deux voies ferrées conduisent au centre même du pays; l'une partant de



Göteborg (Göteborg en suédois, prononcez *Yeutebor*) aboutit à Mora, à l'extrémité nord du lac Siljan, l'autre relie Stockholm à ce même Mora et à la station d'Insjö, située à quelques kilomètres en aval du Siljan. Cette dernière route, la seule utile aux touristes étrangers, emprunte d'abord jusqu'à Krylbo et jusqu'à Storvik la grande ligne de la Suède septentrionale allant de Stockholm à Trondhjem (Norvège) et au district minier de Gällivara en Laponie. De cette artère se détachent à Krylbo l'embranchement d'Insjö et, à Storvik, celui vers Falun et Mora. Les nombreux voyageurs qui, chaque été, font l'excursion du cap Nord par Stockholm et Trondhjem, peuvent donc facilement pousser une pointe en Dalécarlie sans grande perte de temps. En trois jours il est possible de visiter la partie intéressante du pays¹. Les touristes qui veulent revenir à Stockholm n'ont qu'à prendre, comme nous, un billet circulaire ou à itinéraire dressé par le voyageur. Son prix est de 40 francs, en secondes. Sur les lignes du Nord il n'existe que deux classes, l'une avec des sièges rembourrés, l'autre avec des bancs en bois. Mais ces

secondes sont de beaucoup préférables à nos premières. Toutes sont à couloir, d'une propreté méticuleuse, même luxueuses sur quelques lignes.

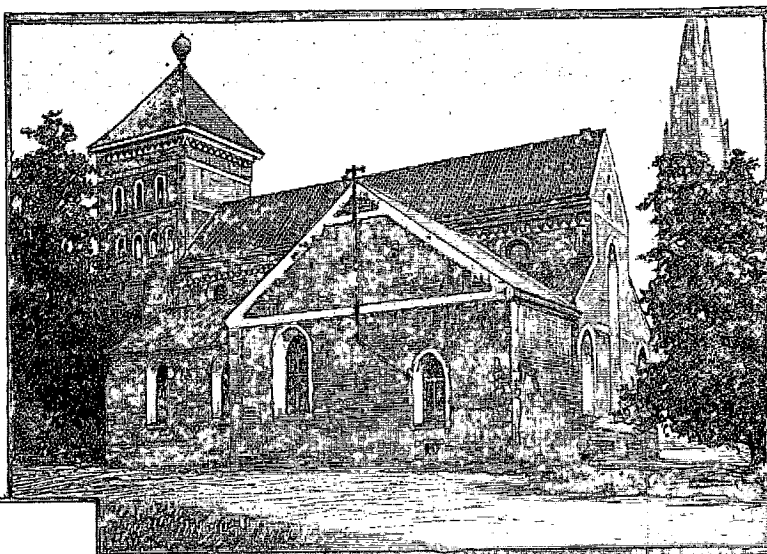
1. Partir de Stockholm le samedi à 9 heures du matin par l'express d'Östersund. Arrivée à Leksand à 5 h. 15 du soir. Coucher. Dimanche, assister au service de Leksand. A midi, partir

par le vapeur du Siljan pour Mora. Coucher. Lundi, en chemin fer de Mora à Storvik, où l'on rejoint l'express pour Östersund.

Upsal. — Falun. — Le lac Siljan. — Rättvik et Mora. — Gustave Vasa. — A la recherche d'un dîner. — Le dimanche à Leksand.

Le « clou » d'une excursion en Dalécarlie est le service divin le dimanche, à Leksand, sur les bords du lac Siljan. Notre itinéraire réglé en conséquence, nous quittons Stockholm à destination d'Upsal, dans la soirée du mercredi 22 juillet. D'ici dimanche nous aurons tout le temps de visiter les villes et les localités intéressantes situées sur notre route.

De Stockholm à Upsal, un pays plat,



ÉGLISE DE LA TRINITÉ ET CATHÉDRALE D'UPSAL.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. CHARLES RABOT.



une terre maigre et sablonneuse, une Beauce pauvre et boisée. Le train chemine à travers de grandes clairières de blé et d'avoine découpées dans une forêt d'arbres verts. Une plaine de céréales, un bois, puis une seconde plaine terminée par un nouveau bois, et cela continue ainsi pendant deux heures. Le jour, le voyage doit être terriblement ennuyeux. Le soir, à la lueur falote du long crépuscule boréal, le paysage prend un aspect mystérieux, plein de

charme et de poésie. De la terre encore chaude monte, comme une fumée de sueur, une buée légère. Noyés dans cette brume, les contours deviennent imprécis et les lointains se perdent dans une pénombre incertaine; sous le jour incolore tout semble finir et se fondre en une blancheur lunaire. Pas un bruit, pas un frémissement, une sensation de grand repos dans un rêve d'inexistence. Ces plaines du Nord ne doivent être vues qu'à cette étrange lueur nocturne de l'été septentrional.

.... Le sol fuit sans ondulations vers un horizon mauve indistinct. Une impression de vue de mer. A gauche, le terrain monte en colline, la côte semble-t-il. Tout à coup, de la grande étendue vague surgissent deux clochers pointus, puis un gros dé de maçonnerie, perché sur un tertre, apparaît au-dessus d'une nappe de maisons basses. Nous arrivons à Upsal.

Il est 10 heures du soir, les boutiques sont fermées, les maisons closes, pas un passant dans les rues. Une impression de ville morte, endormie dans le sommeil des siècles.

23 juillet. — A 6 heures du matin, je suis debout. Sur les lignes du Nord encore peu fréquentées, les trains sont rares; celui qualifié d'express passe à 10 heures: il s'agit de ne pas le manquer. Si pareille déconvenue nous arrivait, Dieu sait quand nous arriverions à Falun, notre seconde étape!

Upsal, Upsala en suédois, compte environ 20 000 habitants. C'est la septième ville du royaume par le chiffre de sa population; mais par l'importance considérable que lui donne son Université et comme siège de l'archevêché de Suède, elle prétend avec juste raison au deuxième rang. Du reste, tandis que les noms des autres villes demeurent ignorés sauf des géographes, celui d'Upsal est connu de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'esprit humain. Parmi les établissements d'instruction supérieure de la Suède, son Université occupe le premier rang par l'éclat de son enseignement comme par le chiffre de sa population scolaire. A Upsal, le nombre des étudiants atteint 1 700, tandis qu'à Lund, la seconde ville universitaire de Suède, il ne dépasse guère 400.

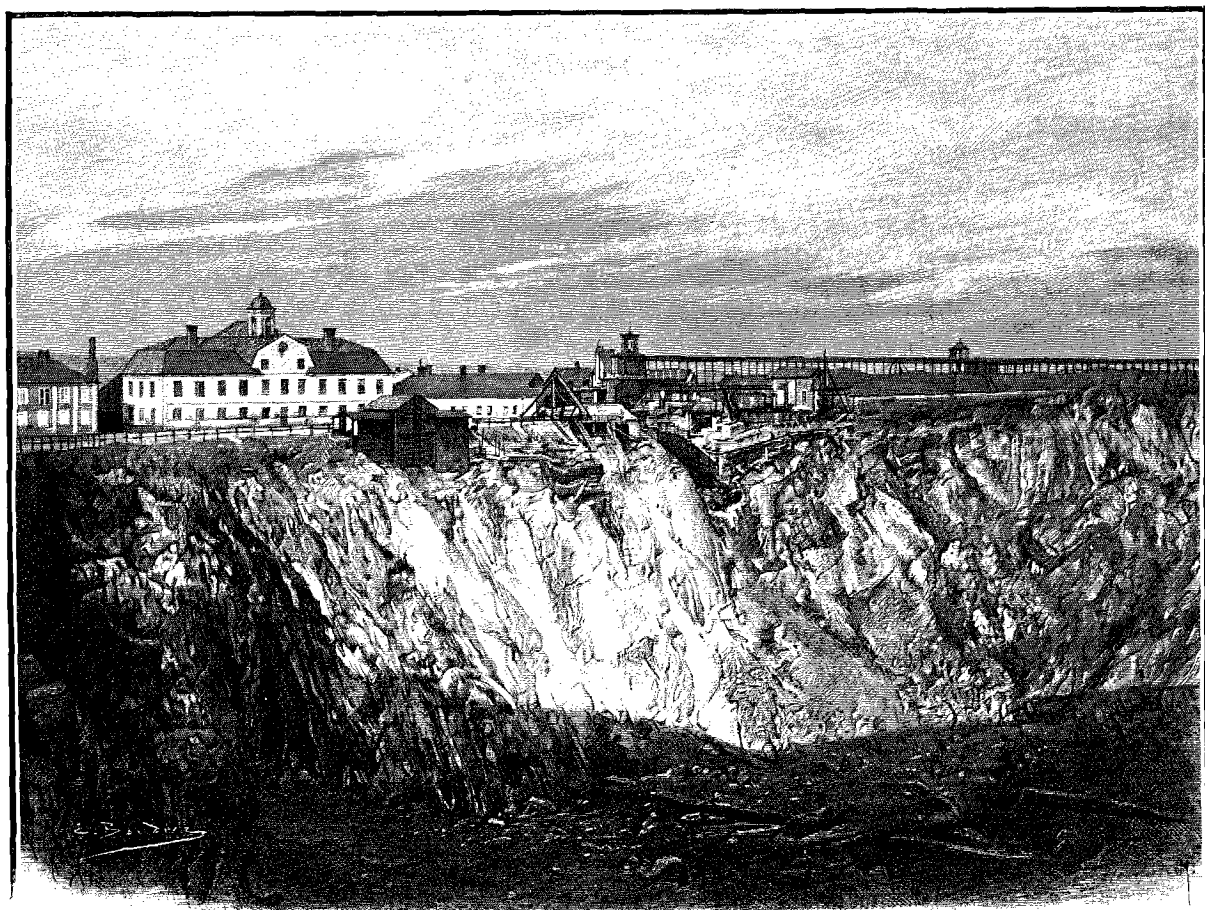
Un damier de maisonnettes au pied d'une colline verte, hérissée de monuments rouges, tel est l'aspect d'Upsal. La ville basse est sans intérêt. Des rectangles de baraques toutes pareilles les unes aux autres; nulle part une vieille façade pittoresque, nulle part une ruelle drôle ou curieuse. Upsal est pourtant une des plus anciennes métropoles de la Suède. Mais régulièrement, plusieurs fois par siècle, des incendies ravagent ces villes du Nord, détruisant en une immense flambée tous les vestiges du passé qui sont le patrimoine artistique d'un peuple. Inutile de nous attarder dans ces rues indifférentes. Nous jetons un coup d'œil sur le marché établi sur les quais de la rivière, une scène matinale toujours amusante et pittoresque, puis nous gravissons la colline, sur laquelle, comme dans un Kremlin russe, se trouvent rassemblés tous les édifices importants.

Voici d'abord la cathédrale, un superbe morceau gothique, œuvre du « tailleur de pierres » français Étienne Bonneuil. Au XIII^e siècle les relations intellectuelles entre la France et les pays du Nord étaient, pour l'époque, relativement plus développées qu'aujourd'hui. Des étudiants suédois venaient à Paris écouter les doctes leçons des maîtres de la Sorbonne naissante, en assez grand nombre pour constituer un groupe important dans la « nation britannique » de notre Université. Habitues à ne voir dans leur pays que des cases en bois, sans art, les élèves rapportaient de leur séjour en France une profonde admiration pour ces maçons qui paraissaient avoir le merveilleux secret de transformer la pierre brute en une admirable floraison. Aussi bien, lorsque le clergé d'Upsal résolut de construire une métropole, il songea tout naturellement à ces maîtres compagnons français dont tous les voyageurs lui avaient redit la prodigieuse habileté.

Dans l'azur matinal, l'œuvre d'Étienne Bonneuil dresse ses hautes flèches rouges comme un éternel alleluia vibrant, et, au-dessus des plaines monotones, sa fine et élégante silhouette annonce, comme un souvenir permanent de la gloire de la nation, le mausolée du fondateur de la puissance suédoise. Dans le chœur de la métropole repose le grand roi Gustave Vasa, le héros dalécarlien, et, autour de lui, tous ceux qui ont contribué à consolider et à agrandir son œuvre à des titres divers, les Sture, les Horn, les Oxenstjern. Devant ces monuments une immense tristesse vous saisit; morts les hommes, morte l'ère glorieuse qu'ils rappellent. Ces dalles funéraires semblent les tombes de ce vaillant peuple suédois, de ce passé de victoires qui n'est plus qu'un souvenir silencieux. Leçon muette de la grande loi de l'évolution à laquelle sont soumises les races comme les individus et qui tôt ou tard frappe toutes les sociétés humaines.

Derrière la cathédrale s'élève, flambant de clartés blanches et rouges, le moderne Palais de l'Université; à côté, une vieille petite église vermillon, autour un grand parc paisible. Plus loin, des parterres fleuris, entourés de bancs; un square, pensons-nous, avant d'apercevoir au milieu de la verdure de tristes pyramides mortuaires. Nous sommes dans le cimetière. Dans tout le Nord le champ des morts est le jardin public de la ville.

Au milieu de ces bois tranquilles, dans la sérénité d'une demi-campagne, voici la *Carolina Redivivia*, la bibliothèque, riche en trésors bibliographiques. Énumérer ses richesses n'apprendrait rien aux érudits et le *Tour du Monde* n'est point un catalogue de librairie. Regardons plutôt le panorama qu'embrasse le Château. Au



MINE DE FALUN (PAGE 308). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.



LE MARCHÉ À UPSAL. — DESSIN DE GOTORDE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

piéd de la lourde et massive bâtisse, flanquée de deux tours rondes, s'étale la ville tranquille, assoupie dans le calme, une impression de silence et de paix propice aux études, et devant nous s'enfuit la plaine jaune, déjà tout ardente de soleil. De ce côté, le regard s'arrête sur une église et un hameau enveloppé de quelques tertres isolés. C'est le Vieil Upsal, la résidence des souverains des temps légendaires et le centre de l'ancien paganisme. L'église actuelle occuperait l'emplacement de l'antique sanctuaire, et, dans les trois principaux monticules de sable voisins, la tradition voit les tombeaux de Thor, d'Odin et de Freyr. Comme l'a montré le résultat des fouilles, ces mamelons sont des sépultures datant de l'âge du fer.

Après cette promenade matinale, nous prenons le train pour Falun.

Toujours le même paysage de plaines cultivées et de forêts. A Krylbo, nous abandonnons la grande ligne vers Trondhjem pour prendre l'embranchement de Falun par Borlänge.

Une demi-heure d'arrêt que nous mettons à profit pour dîner à l'hôtel de la gare. Chaque station importante possède un petit hôtel très propre. C'est seulement sur les grandes lignes de Stockholm à Malmö, à Kristiania et à Trondhjem, et encore pendant l'été pour les deux dernières, que les trains express circulent la nuit; les compagnies ont donc dû assurer un gîte à leurs voyageurs. Le buffet de Krylbo a fort bon air, comme du reste tous ceux des lignes suédoises. Des lierres encadrent les fenêtres, des fleurs éclatantes de fraîcheur et de couleur ornent les tables. La première impression est très favorable. Sur une table, au milieu de la pièce sont disposés les plats, un superbe saumon, une magnifique pièce de veau bien blanc; tout cela certes est très appétissant. Autour une vingtaine de soucoupes contenant du beurre, du jambon, des sardines, des anchois, des harengs marinés, des radis, des œufs durs, des fromages divers, dominées par des carafes d'eau-de-vie de grain, c'est le *smorgåsröd*, la collation préliminaire destinée à préparer les voies au substantiel. Avant chacun de ses repas, tout Suédois qui se respecte commence par avaler trois ou quatre morceaux de ces divers ingrédients et, pour faire le trou, lampe par-dessus un petit verre. C'est l'apéritif. Afin d'activer la digestion de ce prélude au morceau principal, on absorbe le *smorgåsröd* debout ou en marchant. Toutes ces soucoupes de dinette d'enfants ne nous disent rien qui vaille. Du premier coup nous voudrions nous attaquer au saumon, mais personne pour nous servir. La buffetière et ses filles trônent majestueuses à leur comptoir, sourdes aux appels des étrangers; aux voyageurs de se débrouiller. Donc chacun se munit d'une assiette, d'une fourchette, d'un

*



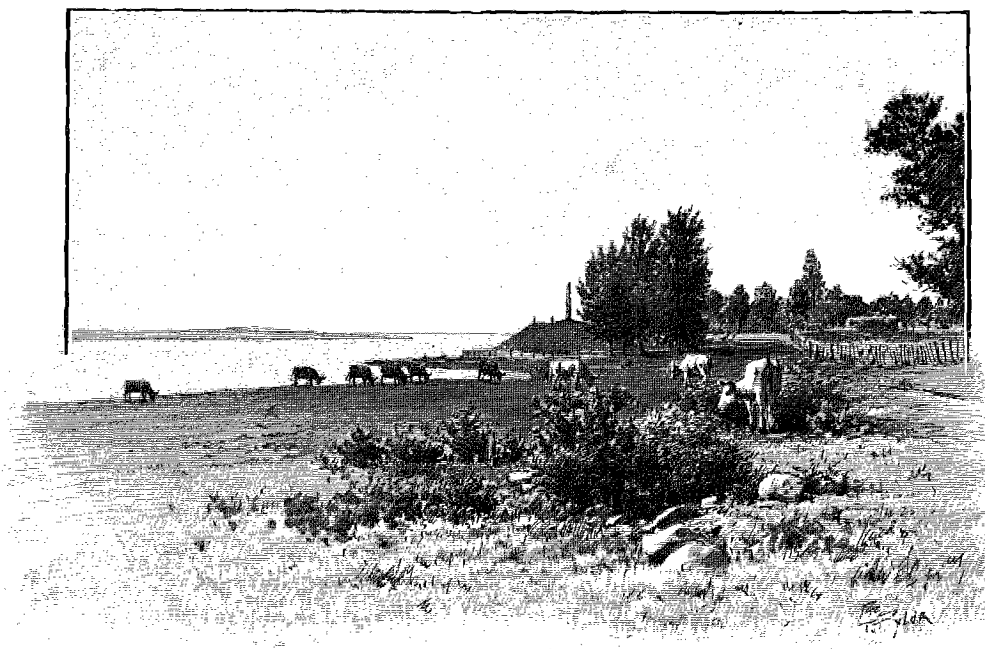
HÔTEL DU CHEMIN DE FER À RÄTTVIK (PAGE 308).
DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

collines bleussent l'horizon, des mamelons rocheux boursofflent la forêt, les ravins s'emplissent de rivières et de lacs.... Au milieu de la verdure, toujours des groupes de maisonnettes en bois, peintes en rouge avec des lisérés blancs à l'aplomb des murs et autour des ouvertures. On dirait des maisons en sucre d'orge. Elles sont les points d'orgue de ces paysages ternes et incolores. Le pays est riche; il n'est pas rare, m'affirme mon compagnon de route, d'y trouver des paysans possédant des patrimoines d'une valeur de plus de deux cent mille francs.

A Domnarfvet, la ligne traverse le majestueux Dalelf qui culbute en une magnifique cascade au fond d'un ravin tout verdoyant. Cinq kilomètres plus loin, Ornäs, célèbre par le souvenir de Gustave Vasa. C'est là que le futur libérateur de la Suède, poursuivi par les Danois, se tint caché dans une pauvre maison de paysan jusqu'au jour où, échappant à ses ennemis, il put soulever les Dalécarliens pour la délivrance de la patrie. La baraque, aujourd'hui monument national, a été conservée dans son état primitif; à ce titre elle constitue un spécimen d'architecture en bois du plus haut intérêt.

Encore des bois troués de nappes d'eau et nous arrivons à Falun, la capitale de la Dalécarlie.

Entre deux lacs bleus, une petite ville toute rouge, égrenée au milieu d'avenues et de jardins. Devant ces maisons éparpillées dans les arbres, on a une impression de ville de province russe, avec d'autant plus de vraisemblance que les clochers sont ici couverts de tôle verte. A dix minutes de la gare, nous débouchons



LA PIERRE DE GUSTAVE VASA À RÄTTVIK (PAGE 309).
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

couteau, et, une fois armé, s'en va piquer un morceau et s'installer ensuite à une table. Vous pouvez manger de tout et autant qu'il vous plaira, il ne vous en coûtera pas un centime de plus. Pour notre compte, nous ne ferons pas grand tort à l'aubergiste. Le poisson, cuit avec un herbage de fenouil, a un goût insupportable, le veau est farci de pruneaux, et l'entremets à la crème est parfumé au benjoin. Quant au pain, néant; pas la moindre croûte de pain blanc, seulement du *knäckebröd*, la galette nationale, dont la mastication exige des dents de requin, et un pain bis pétri de raisins secs, une sorte de plumcake au seigle. Après ce dîner par cœur, nous montons en wagon pour poursuivre vers Falun. D'excellentes voitures à couloir, ornées de glaces, avec des crachoirs et des cendriers dans les compartiments de fumeurs. Ici, partout le souci de la propreté, et le public a le bon esprit de ne pas s'amuser à détériorer les ustensiles destinés à son usage.

Le pays devient plus accidenté. De longues lignes de collines bleussent l'horizon, des mamelons rocheux boursofflent la forêt, les ravins s'emplissent de rivières et de lacs.... Au milieu de la verdure, toujours des groupes de maisonnettes en bois, peintes en rouge avec des lisérés blancs à l'aplomb des murs et autour des ouvertures. On dirait des maisons en sucre d'orge. Elles sont les points d'orgue de ces paysages ternes et incolores. Le pays est riche; il n'est pas rare, m'affirme mon compagnon de route, d'y trouver des paysans possédant des patrimoines d'une valeur de plus de deux cent mille francs.

A Domnarfvet, la ligne traverse le majestueux Dalelf qui culbute en une magnifique cascade au fond d'un ravin tout verdoyant. Cinq kilomètres plus loin, Ornäs, célèbre par le souvenir de Gustave Vasa. C'est là que le futur libérateur de la Suède, poursuivi par les Danois, se tint caché dans une pauvre maison de paysan jusqu'au jour où, échappant à ses ennemis, il put soulever les Dalécarliens pour la délivrance de la patrie. La baraque, aujourd'hui monument national, a été conservée dans son état primitif; à ce titre elle constitue un spécimen d'architecture en bois du plus haut intérêt.

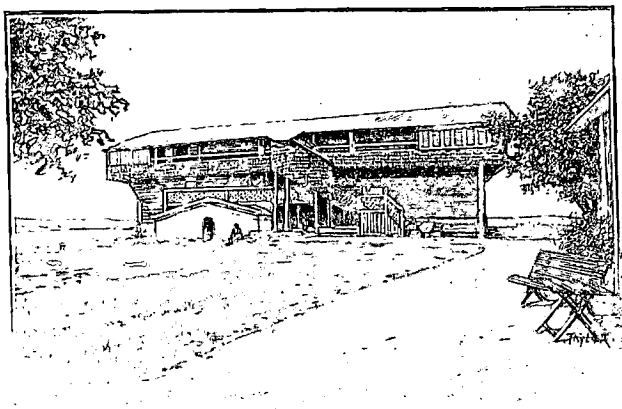
Encore des bois troués de nappes d'eau et nous arrivons à Falun, la capitale de la Dalécarlie.

Entre deux lacs bleus, une petite ville toute rouge, égrenée au milieu d'avenues et de jardins. Devant ces maisons éparpillées dans les arbres, on a une impression de ville de province russe, avec d'autant plus de vraisemblance que les clochers sont ici couverts de tôle verte. A dix minutes de la gare, nous débouchons sur la grande place, le *Torg*. Dans un coin, l'église Kristine, œuvre de Nicomède Tessin, avec de curieuses portes en bronze de 1650. Autour, des rues de petites cases vermillon très drôles, et çà et là, au milieu de ce rouge, éclatent, comme des notes vibrantes dans cette fanfare chromatique, les façades crépies à la chaux de quelques bâtisses en pierre. Il y a soixante ans, au témoignage de l'excellent Xavier Marmier, Falun ressemblait à une ville de baraques de foire. Depuis, l'aspect du chef-lieu de la Dalécarlie n'a pas changé.

Dans les rues, pas



SORTIE DE L'ÉGLISE DE LEKSAND (PAGE 312). — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.



MAISON DE GUSTAVE VASA À ORNÄS (PAGE 306). — DESSIN DE TAYLOR.

ustensiles de ménage. A une époque peu reculée, elle était employée aux mêmes usages par toute la population de la région.

En dix minutes, nous avons vu le Musée, et en une demi-heure, Falun, dont la principale curiosité est de n'en offrir aucune. Pour les ingénieurs, cette ville présente, au contraire, un intérêt de premier ordre par ses usines aussi nombreuses que variées et par ses mines. Tous ces établissements sont situés sur la rive orientale de la rivière. Je traverse un faubourg de maisonnettes. De tous côtés s'élèvent des collines de laitier; partout une terre couverte de scories. Le paysage me rappelle les horizons volcaniques de l'Islande. Je continue à avancer et soudain me voici sur le bord de la mine, un gouffre énorme, pareil à un cratère.

Du fond de cette cavité rayonnent les galeries dont le développement atteint une trentaine de kilomètres et une profondeur de 400 mètres. Miné et sapé dans toutes les directions, le sol s'affaisse parfois et de redoutables éboulements bouleversent les puits en ensevelissant les malheureux ouvriers. Le dernier accident date de 1876.

Depuis plus de six siècles, les hommes grattent et percent la roche pour extraire les métaux qu'elle contient. Les mines de Falun sont mentionnées pour la première fois en 1288, dans un document authentique, mais bien auparavant elles étaient déjà exploitées. Elles fournissent principalement du cuivre, et c'est avec leur produit que Charles XII alimenta la Monnaie royale. Ruiné par ses luttes contre la Russie, le roi n'hésita pas, à la place des *daler* en argent, à mettre en circulation des plaques de cuivre, suppléant à leur valeur par leur poids et par leurs dimensions. Un de ces *daler* que je possède pèse 720 grammes, et mesure 15 centimètres sur 135 millimètres, une pièce peu commode à introduire dans une poche. Avec cent francs de cette monnaie, un homme avait sa charge.

Il y a quelques années, on a découvert à Falun de l'argent et tout récemment de l'or. Actuellement la production annuelle des mines est évaluée à 400 tonnes de cuivre, 300 kilogrammes d'argent et 90 à 100 d'or.

24 juillet. — De Falun à Rättvik, 50 kilomètres en deux heures et demie! Le train marche à raison de 20 kilomètres à l'heure. Toujours la forêt; de distance en distance, de larges coupes lugubres comme des cimetières avec leurs entassements de pierres informes d'une blancheur de squelette. Des lacs, puis des marais percés de petites nappes rondes, sans émissaire, avec la verdure jaune des joncs. Des plaques de lichen de renne blanchissent le sol comme une neige oubliée. La nature prend un aspect plus boréal; on sent l'approche du nord.

Brusquement une grande clarté passe : la nappe du Siljan se découvre étincelante de lumière et de gaieté. Toute bleue, dans son cadre de verdure, elle justifie son surnom d'Œil de la Dalécarlie. Quelques minutes après, le train s'arrête à la station de Rättvik. A côté de la gare, l'hôtel du chemin de fer. Au milieu de parterres, dans le décor d'un parc égayé par le voisinage du lac, un joli chalet vernissé, pimpant et coquet. Autour, des groupes d'indigènes, tous en costume. Les hommes portent une longue lévite bleue bordée de rouge, une culotte de peau blanche et des braies bleues; les femmes, une jupe également bleue garnie d'un tablier rouge, se détachant sur une chemisette blanche avec des ornements criards. Les unes sont coiffées d'une sorte de bonnet à poil noir conique, les autres d'un tout petit bonnet rouge. Chaque paroisse se distingue par une différence, soit dans les couleurs, soit dans la forme de la coiffure. Les enfants surtout sont très amusants, empêtrés dans de longues robes, et tous ont un air sérieux du plus haut comique. En présence de ces groupes bigarrés, à la démarche lente et calme, parlant un dialecte absolument incompréhensible, on a de suite une impression de pays très loin et très archaïque. La scène vaut à elle seule le voyage; nous sentons moins ensuite les tiraillements de notre estomac dont les souffrances sont loin d'être terminées.

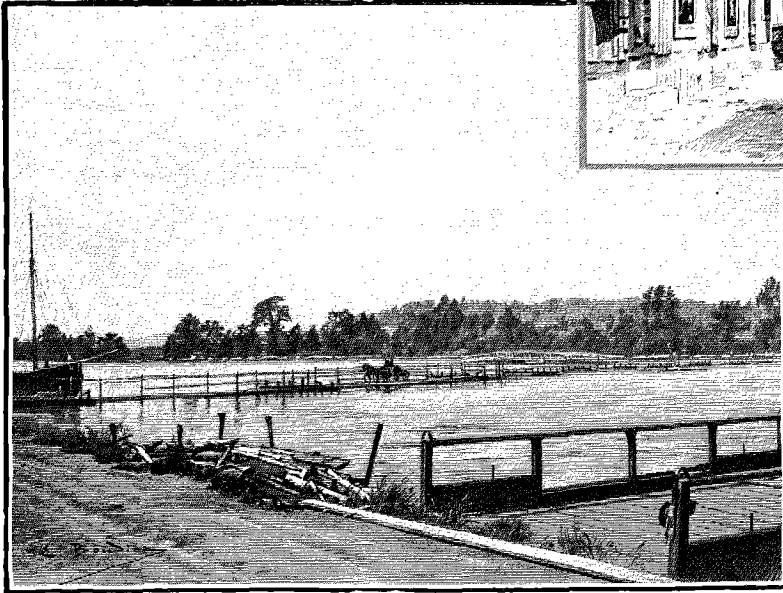
La vue du chalet nous avait fort réjouis, et, dans la pensée de nous y reconforter, nous avions pris le parti d'y passer la nuit. C'était compter sans notre hôte ou plutôt sans ses hôtes. L'établissement est bondé de gens qui viennent en séjour durant le mois des chaleurs; pas le plus petit coin à offrir aux voyageurs de passage. Il ne

une voiture, pas le moindre mouvement, pas la moindre activité; pourtant nous sommes dans une grande ville pour le pays, la plus importante même dans l'intérieur des terres, au nord d'Upsal. Falun compte 8000 habitants et est le siège d'une préfecture.

Pour passer le temps, nous allons visiter le Musée, qui tient tout entier dans une petite salle. L'objet le plus curieux est un tambour magique lapon, espèce de tambourin qui servait jadis à ces nomades pour appeler les esprits. Ces engins de sorcellerie sont aujourd'hui rares; à ce titre, celui de Falun mérite d'être signalé aux spécialistes. Au milieu d'un tas de bric-à-brac, je note un panier en écorce de bouleau. Cette substance est utilisée encore aujourd'hui par les Finnois et par les peuplades boréales de l'ancien continent pour la fabrication de leurs

nous reste d'autre ressource que de prendre le train du soir et d'aller coucher à Mora, à 40 kilomètres plus loin, à l'extrémité nord du Siljan. Un coup de téléphone, pour retenir à l'avance une chambre. Dans toute la Suède comme en Norvège, le réseau téléphonique a une extension considérable et fonctionne parfaitement, à la grande satisfaction du touriste.

Pour passer la journée, nous allons nous



PONT ET RUE DE MORA. — DESSIN DE BOUDIER.

promener à l'église, située à 2 kilomètres du village, sur le bord du lac. Elevée à une époque où il n'existait aucun chemin, elle a été érigée au centre même de la commune, à proximité du Siljan, la grande route naturelle du pays.

Autour du temple se presse un hameau de petites cases vides qui servent de magasins et de remises aux paroissiens lorsqu'ils viennent assister au service. A côté, sur une presqu'île, se dresse, au milieu de la nappe bleue du lac, la Pierre de Gustave Vasa, un menhir érigé par

la piété des Dalécarliens à la mémoire du Grand Roi. L'église n'offre d'autre intérêt que celui du paysage environnant, et il est d'un charme pénétrant. Ici point de ces horizons grandioses, point de ces vues de montagnes sauvages qui remuent l'âme comme en Norvège, mais une nature très simple, emplie d'une vague tristesse qui peu à peu émeut et enveloppe. Jamais une émotion vive, jamais un mouvement violent d'admiration ; tout est calme et reposant. Sur l'esprit la vue constante de cette terre impassible agit comme un puissant sédatif ; tout votre être éprouve comme une détente et ressent un repos infini dans l'oubli des vicissitudes de la vie.

L'après-midi, promenade en voiture sur les hauteurs dominant le Siljan. De petits villages rouges, blancs et jaunes bariolent les pentes des collines vertes, et partout des groupes d'indigènes mettent dans les champs des taches rouges et bleues, parcs à une floraison de coquelicots et de bleuets. Comme cadre, toujours la nappe souriante du lac dans un cercle de lointains violets.

A six heures du soir, nous reprenons le train pour aller chercher un gîte à Mora.... L'heure grave, le recueillement de la fin du jour. Le soleil effleure l'horizon dans un nimbe d'or ; de l'autre côté, un ciel d'opale, une lumière très douce enveloppant l'espace d'une fine pâleur bleue. L'air est absolument immobile ; pas une risée sur le Siljan, pas un frémissement de feuille ; l'infini repos descend sur la terre silencieuse. Et, lorsque les derniers flamboiements du couchant se sont éteints derrière les montagnes, là-bas, très loin, c'est toujours cette lueur crépusculaire diaphane, ni jour ni nuit, d'une tristesse aiguë ; une impression pénétrante qui vous donne comme une sensation de deuil.

De loin en loin, au milieu des pins centenaires, une clairière s'ouvre avec une petite gare solitaire. Des rangs de jupes rouges se pressent autour du train ; évidemment ici la locomotive a encore l'attrait de la nouveauté. Tous restent imperturbablement calmes. Aucun cri, aucun rire, aucune exclamation même. Comment l'âme ne prendrait-elle pas une ineffaçable empreinte de tristesse dans un pareil milieu ?

Le train ralentit sa marche.... La forêt s'écarte, le convoi débouche dans une large plaine très basse à l'extrémité nord du Siljan, pour s'arrêter à Mora Noret. De là à la maison de poste, au *gästgifvarfsgård*, où nous devons prendre gîte, situé à Mora même, la distance n'est pas moindre de 3 kilomètres par un chemin absolument invraisemblable. On traverse d'abord le Dalelf, l'émissaire du lac d'Orsa dans le Siljan sur un pont flottant. En certains endroits le tablier est couvert d'eau, et la voiture se transforme pour ainsi dire en canot. Après cela,

c'est un effroyable pataugis; les roues enfoncent jusqu'aux moyeux dans une bourbe molle et gluante, absolument comme sur une route sibérienne.

Cette plaine détrempée est un exemple très intéressant de l'oblitération d'un bassin lacustre par le travail des eaux courantes. Primitivement les lacs de Siljan et d'Orsa ne formaient qu'une seule et même nappe, plus grande d'un tiers au moins que l'étendue des deux bassins actuels. Peu à peu, le Dalelf a colmaté la partie orientale de la baie supérieure, en y construisant un large delta qui isole presque complètement aujourd'hui les deux nappes. Au milieu de ces terres alluvionnaires le Dalelf a changé de lit à plusieurs reprises. Avant 1659, il se jetait dans le lac d'Orsa. Le 8 mai de cette année-là, grossi probablement par la crue printanière, il s'ouvrit un passage plus au sud et, renversant dans sa course furieuse un village, vint se déverser à une faible distance en aval de l'émissaire de la nappe supérieure. Le lac d'Orsa est un exemple parfait de lac « relégué ».

De loin, Mora a l'air d'une ville. On aperçoit une église pittoresque, hérissée d'un haut clocher et d'un campanile très drôle. Sur les bords du lac, une seconde gare, quelques vastes maisons, des scieries, de grands chantiers de bois. Par derrière, une rue avec des magasins, et toujours des groupes de paysans en costume. Tous les hommes portent la culotte et la longue lévite, et, de plus, ici, un tablier de forgeron, symbole, sans aucun doute, de l'ancienneté de l'industrie du fer dans cette région. Même les petits bourgeois et les gens aisés du pays ont eu le bon esprit de rester fidèles à l'ancien vêtement.

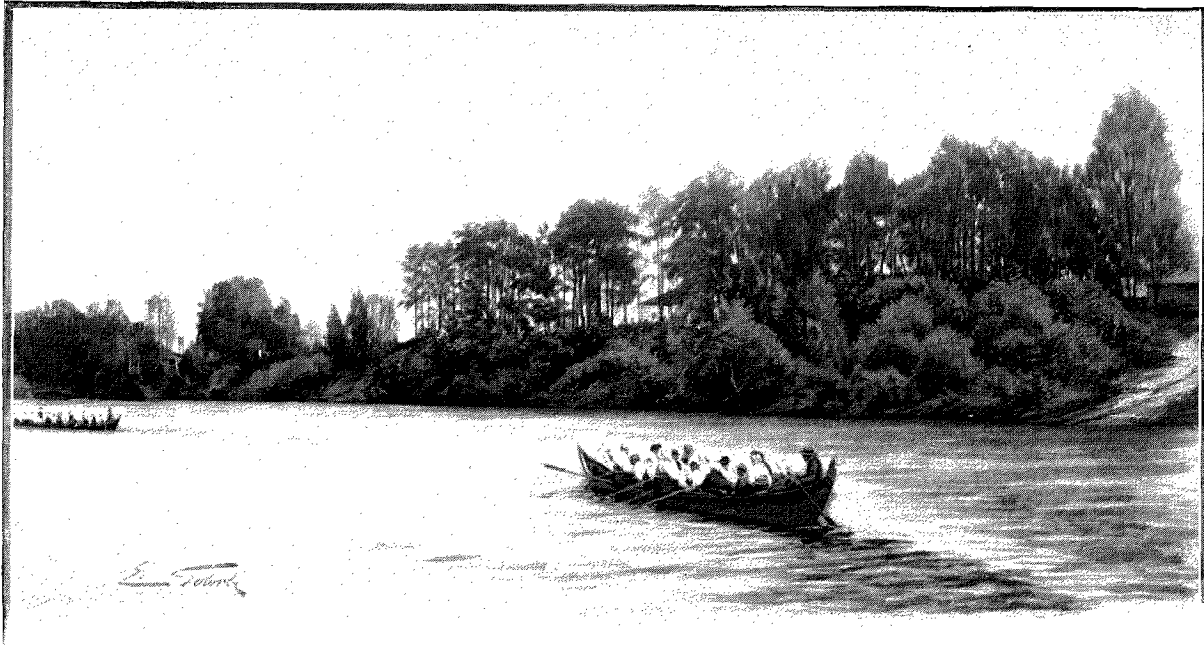
Mora n'est intéressant que par ses souvenirs historiques. Sur la place du Marché, on montre le petit monticule d'où, le 25 décembre 1520, Gustave Vasa harangua les Dalécarliens pour les entraîner à la délivrance de la patrie, et, à une demi-heure plus loin, se trouve la fameuse cave d'Utmeland. Poursuivi par les Danois, Gustave Vasa allait être atteint et capturé par ses ennemis, lorsqu'il fut là encore sauvé par le dévouement d'une simple paysanne. Cette brave femme, dont l'histoire a conservé le nom, Tom Mat Larsson, introduisit le fugitif dans le caveau de sa cuisine et roula par-dessus la trappe une grande cuve. Lorsque les Danois entrèrent dans sa maison, trouvant la paysanne occupée à brasser de la bière, ils ne poussèrent pas leurs investigations. Cette cave historique existe encore, et, pour assurer sa conservation en même temps que pour perpétuer le souvenir du courage de cette brave Dalécarlienne, on a élevé au-dessus une petite construction carrée, « monument national », inauguré en 1860, le trois-centième anniversaire de la mort du fondateur de la Suède.

Pour les Suédois, les bords du Siljan présentent le même intérêt que pour les Suisses les rives du lac des Quatre-Cantons. Toutes les localités racontent la vie du héros national et les événements qui ont amené l'indépendance de la patrie. Là-bas c'est Guillaume Tell, ici c'est Gustave Vasa; la seule différence entre les deux personnages, c'est que le premier n'existe, paraît-il, que dans la légende, tandis que le second a bel et bien vécu. Dans les forêts de la Dalécarlie a commencé cette épopée glorieuse qui ne devait se terminer que trois siècles plus tard dans les plaines de Pultawa après avoir fait la grandeur de la Suède.

A la fin du *xv^e* siècle, la Suède, soumise au Danemark depuis le traité de Kalmar, supportait impatiemment son joug. Une première fois, en 1424, les Dalécarliens, à la voix d'Engelbrecht Engelbrechtson, avaient chassé les Danois; mais, après un siècle de luttes sauvages, favorisés par les dissensions et par les rivalités de la noblesse et du clergé, les étrangers parvenaient à rétablir leur domination en Suède. Leur victoire devait être éphémère. A la nouvelle des succès de l'ennemi héréditaire, Gustave Vasa, le fils d'un noble Dalécarlien, resté un des plus fidèles champions de la cause nationale, s'échappe de la prison où il était détenu dans le Jutland, passe à Lübeck, où il réussit à obtenir quelque secours, et de là gagne Kalmar, une des dernières villes suédoises qui tiennent encore contre les envahisseurs. Tous ses efforts demeurent inutiles; l'une après l'autre, les dernières places tombent aux mains des Danois; le 7 septembre 1520, Stockholm ouvre ses portes à Christian de Danemark. Pour affermir son pouvoir, le vainqueur livre au bourreau les chefs du parti de l'indépendance, notamment le père de Gustave, le brave Eric Johanson. Christian avait tout d'abord songé à épargner ce vieillard, mais à ce vaillant la grâce accordée par un ennemi semblait un opprobre: « Mes frères sont de nobles guerriers; j'ai combattu à côté d'eux, ils ont été condamnés, je veux mourir comme eux », et Eric Johanson monta sur l'échafaud, tandis que sa femme et ses filles étaient envoyées en captivité en Danemark.

Pendant ce temps, Gustave réussissait à gagner la Dalécarlie. « A tout instant, poursuivi par les soldats danois, exposé à la trahison de ceux auxquels il croit pouvoir confier sa destinée, sauvé de ces périls tantôt par l'héroïque dévouement d'une femme, tantôt par l'intelligence d'un valet, il erre de ferme en ferme, cherchant comme un coupable les retraites les plus mystérieuses et les sentiers les plus détournés¹. » A Rättvik, lorsque des cavaliers parviennent enfin à le joindre, les habitants prennent aussitôt les armes, cernent la troupe ennemie et ne la laissent partir qu'après lui avoir imposé la promesse de ne pas attenter à la vie de leur prisonnier. A peine cette convention arrêtée, nobles et paysans se soulèvent aussitôt, placent à leur tête Gustave Vasa et marchent sur Falun. L'insurrection nationale se propage partout. Pour arrêter ses progrès, Christian a à sa disposition un moyen féroce, il tient entre ses mains la mère et les sœurs de son ennemi. Si Gustave ne suspend sa marche sur Stockholm, il le frappera dans ses plus chères affections. Vasa n'hésite pas entre le sacrifice des siens et le salut

1. Xavier Marmier, *Histoire de la Scandinavie*.



LES « KYRKOBÅTAR » EN ROUTE POUR L'ÉGLISE. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

de la patrie. Sa mère meurt en prison, mais la Suède est délivrée à tout jamais. Semée d'incidents aussi émouvants, je m'étonne que la vie du héros suédois n'ait pas fourni matière à quelque gros drame de l'Ambigu ou tenté un librettiste d'opéra.

A Mora, au point de vue alimentaire, notre situation devient très grave. A Rättvik, en dominant la répulsion instinctive de notre estomac pour les sauces suédoises, nous avons pu avaler quelques bouchées; ici c'est la disette complète. Pour souper, le menu se compose purement et simplement de deux tranches de saumon cru, guère plus épaisses qu'une feuille de papier. Dans ces conditions, il devient absolument impossible d'attendre ici pendant un jour le départ du vapeur qui doit nous conduire dimanche matin à Leksand. Par téléphone nous nous assurons d'un gîte pour la nuit à Rättvik, et allons dîner à Orsa, le terminus de la voie ferrée de Falun. Une course à la recherche d'un repas, telle a été jusqu'ici notre excursion en Dalécarlie.

De Mora à Orsa, paysage indifférent; des bouts de rivières, un lac entouré de terres basses; à l'horizon, des lignes de montagnes noircies par d'épaisses futaies de pins. Tous ces bois très judicieusement aménagés donnent aux indigènes d'excellents revenus. Il y a quelques années, grâce à cette sage exploitation des communaux, Orsa était la commune rurale la plus riche de l'Europe, rapporte l'excellent Guide publié par la Société des Touristes de Suède¹.

Ici enfin notre persévérance trouve sa récompense sous la forme d'un jambon; je vous laisse à penser si nous y pratiquons une large brèche! Depuis deux jours, depuis notre départ de Stockholm, nous sommes littéralement à jeun. En gens prudents, nous prenons également un acompte en vue du souper, et nous n'avons pas tort. A Rättvik, une nouvelle famine nous attend dans un décor de salle à manger; en revanche, nos hôtes sont si aimables et si empressés, que nous n'osons formuler la moindre plainte.

Dimanche 29 juillet. — Voici enfin le grand jour. Nous allons assister à la cérémonie, qui est, de l'avis de tous ceux qui l'ont vue, un des spectacles les plus curieux de l'Europe Septentrionale et qui nous fera oublier les petits désagréments du voyage. Par une radieuse matinée, nous nous embarquons sur le Siljan. Le paysage est joli et gracieux, sans cependant, à notre avis, justifier sa réputation. Les Suédois regardent évidemment ce lac à travers le prisme des souvenirs historiques.

Le lac devient une rivière; la surface de l'eau moirée jaunit du reflet d'une haute berge de sable couronné de bois; entre les arbres apparaît un clocher bulbeux très drôle, plus loin des groupes pittoresques de maisonnettes. Voici Leksand! Le spectacle commence déjà. Sur les bords de la rivière c'est un va-et-vient d'hommes et de femmes, en costumes éclatants. Une file rouge gravit la berge; un peu plus loin, un groupe forme comme un drapeau tricolore. Puis, voici deux *kyrkobåtar* chargées de paroissiens, deux « bateaux d'église », des barques très longues, très étroites, pointues à l'arrière comme à l'avant, mises en mouvement par seize rameurs ou rameuses, de véritables pirogues de sauvages, survivance des temps préhistoriques. Les siècles

1. Svenska Turistföreningens Resehandbok 1. Kopparbergs, Gästeborgs, Jämtlands och Västernorrlands län utarbetad af F. Schenström, Stockholm.

ont marché sans amener un changement dans les habitudes de ces primitifs, mais le temps est proche où la population abandonnera toutes ces vieilles coutumes. Les chemins s'ouvrent peu à peu à travers les forêts, et peu à peu les indigènes abandonnent l'usage de ces antiques canots. Déjà aujourd'hui les *kyrkobåtar* deviennent rares : encore quelques années, et ils ne seront plus qu'un souvenir.

En lente procession, la foule multicolore s'achemine vers l'église, située comme d'habitude à l'écart du village, loin de tout bruit, dans le calme recueilli des bois. Autour, toujours le même cimetière fleuri et garni de bancs comme un square.... En approchant du temple, les chuchotements des conversations se taisent,... les fidèles avancent silencieux et graves. Évidemment un sentiment profond de religiosité anime cette foule, tout entière fidèle aux vieilles croyances.

L'église, très vaste et absolument pleine, présente un coup d'œil inoubliable. Inondée de soleil, la nef n'est qu'un papillotement de têtes écarlates, puis, lorsque les assistants se lèvent, les chemisettes jettent une grande blancheur crue. A chaque mouvement des fidèles les couleurs changent comme les aspects divers du kaléidoscope. On a l'impression de quelque chose d'étrange, de nouveau, d'une scène de pays extra-européen ou d'un passé très lointain. Il nous semble que soudain le temps, au lieu de poursuivre sa marche en avant, nous a ramenés en arrière. Tout au fond, derrière le bariolage de ces gens archaïques, l'officiant luthérien en robe noire, le cou enveloppé d'une grosse fraise blanche, semble un Bols ou un Rembrandt descendu de son cadre.

.... Les fidèles sortent du temple. Par une large avenue d'arbres centenaires défile la foule bariolée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, du jaune, du rouge, du blanc, du vert ; toutes les teintes mêlées, confondues, se choquent et se heurtent dans un amalgame extraordinaire. Et comme, pour dater cette foule singulière, des gamins très sérieux, traînant de longues robes jaunes ou rouges avec des tabliers verts, rappellent le fameux tableau de Van Dyck du musée de Turin, les enfants de Charles I^{er} d'Angleterre.

Nulle part en Europe, sauf dans quelques coins oubliés de la Cornouaille bretonne ou sur les rives du Volga, au milieu des primitifs Tchérémisses et Tchouvaches, le spectacle de la population n'est aussi pittoresque et ne donne une vision aussi nette des âges passés. A elle seule, cette scène inoubliable mérite d'être vue et récompense amplement de tous les petits ennuis du voyage. Pour une fois, la réalité répond à l'attente et même la dépasse.

Le lendemain nous embarquons sur le Dalelf. La rivière coule, large comme la Seine, entre des berges sablonneuses percées de trous dans lesquels nichent les hirondelles. Au-dessus c'est toujours la solennelle forêt, triste et morne, pareille à un voile de deuil étendu sur tout le pays. Le Dalelf s'élargit bientôt en un lac, et à Insjö, sur les bords de la nappe d'eau, nous rejoignons le chemin de fer. Quelques costumes tachent encore les prairies, plus loin ils deviennent rares et incomplets pour disparaître bientôt.

La vision s'est maintenant évanouie, nous retombons dans la banalité navrante de la réalité, œuvre du progrès niveleur, ennemi de toutes les traditions naïves qui font la poésie de la vie.

CHARLES RABOT.



ORSA (PAGE 311). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

A TRAVERS L'AFRIQUE

De l'Est à l'Ouest

PAR M. LE COMTE DE GETZEN

FORT DE PANGANI. (Dessin de Boudier)	1
UN SOMALI. (D'après une photographie).	1
TYPE DE SOUAHÉLI. (D'après une photographie)	2
ITINÉRAIRE	3
M. DE GETZEN. (D'après une photographie)	4
M. DE PRITZWITZ. (D'après une photographie).	4
M. LE DOCTEUR KERSTING. (D'après une photographie)	4
ASKARIS SOUS LES ARMES. (Dessin de W. Kuhnert)	5
RHINOCÉROS TUÉ À LA CHASSE. (Dessin de W. Kuhnert).	6
PASSAGE DU NYAVARONGO. (Dessin de Taylor)	7
SUR LE NIL-KACHÉRA. (Dessin de Th. Weber)	8
UN REPLI DU LAC MOHAZI. (Dessin de Th. Weber)	8
STEPPES DES MASSAÏ. (Dessin de Th. Weber).	9
APRÈS UNE CHASSE AU GIBIER À PLUME. (Dessin d'A. Paris).	11
SENTINELLE DE GARDE DEVANT LES FUSILS. (Dessin de Mme Paul Crampel).	12
PASSAGE D'UNE RIVIÈRE. (Dessin d'A. Paris)	13
LE ROI LOUABOUGIRI. (Dessin de W. Kuhnert).	13
TYPES OUAHOUMA. (D'après une photographie).	15
NOTRE CAMPAMENT PRÈS DE LA RÉSIDENCE DE LOUABOUGIRI. (Dessin de W. Kuhnert).	16
CHIRANGAOUÉ, FILS DU KICÉRI. (Dessin de W. Kuhnert).	17
UN CHEF DU ROUANDA. (Dessin de W. Kuhnert)	17
RÉGION DU ROUANDA COUVERTE DE FERMES. (Dessin de Boudier).	18
UNE FORÊT DE BAMBOUS. (Dessin de Mme Paul Crampel)	19
COUR DE FERME DANS LE ROUANDA. (Dessin de Boudier).	20
LES CURIEUX SE RAPPROCHANT DU CAMP. (Dessin de Gotorbe)	21
COUTELAS DES OUANYAROUANDA.	21
LA MAGICIENNE PHOTOGRAPHIÉE MALGRÉ ELLE. (Dessin de Mme Paul Crampel).	23
HUTTE AUX PROVISIONS. (Dessin de Boudier).	24
NOS PORTEURS DANS LA FORÊT VIERGE DU VOLCAN. (D'après une photographie)	25
LE CUISINIER DE LA CARAVANE. (D'après une photographie).	25
BOURSE À TABAC DU ROUANDA.	26
BOULIER D'UN INDIGÈNE DU LAC KIVOU.	26
LE CRATÈRE PRINCIPAL DU VOLCAN. (Dessin de W. Kuhnert).	27
TYPES DE OUAHOUMA. (Dessin d'A. Paris)	28
AU BORD DU TORRENT DE LAVE. (Dessin de Mme Paul Crampel)	29
AU BORD DU CRATÈRE PAR LE FROID. (Dessin d'A. Paris).	30
LE VOLCAN KIROUNGA ET LE LAC KIVOU. (Dessin de W. Kuhnert).	31
EXTRÉMITÉ NORD DU LAC KIVOU. (Dessin de W. Kuhnert)	33
ATTAQUE DE NUIT. (Dessin de W. Kuhnert)	35
LE VOLCAN VU DU SUD-EST. (Dessin de W. Kuhnert).	36
DANS LE BOUTEMBO. (Dessin d'A. Paris)	37
TYPE OUAHOUTOU. (D'après une photographie).	37
LE LAC KIVOU ET LA RÉGION DU ROUANDA	38

TATOUAGES DES INDIGÈNES DU BOUTEMBO.	39
TATOUAGES DES INDIGÈNES DU VILLAGE DES OUAMIYANA.	39
TATOUAGES DE TOUPALO KIOUÉKÉ	39
OISEAUX DU LAC KIVOU. (Dessin de W. Kuhnert)	40
LA VIE DANS LA FORÊT. (Dessin de W. Kuhnert)	41
ARRIVÉE DES OUALEGGA. (Dessin de Mme Paul Crampel).	41
TRAVERSÉE D'UN MARAIS. (Dessin d'A. Paris).	42
LA GRANDE FORÊT. (Dessin de Mme Paul Crampel).	43
FORTIFICATION D'UN VILLAGE OUATEMBO. (Dessin de W. Kuhnert).	45
VILLAGE OUATEMBO. (Dessin de Mme Paul Crampel)	47
UNE HUTTE DANS LA FORÊT. (Dessin de W. Kuhnert)	48
NAVIGATION VERS LES CHUTES STANLEY. (Dessin de W. Kuhnert).	49
UN ARABE DU HAUT CONGO. (Dessin de W. Kuhnert)	49
UN MULET DE SELLE. (Dessin de W. Kuhnert)	50
UN ASKARI ET SA FEMME. (Dessin de W. Kuhnert)	51
LE CHIEN TECK QUI A TRAVERSÉ L'AFRIQUE. (Dessin de W. Kuhnert).	52
LE PASSAGE DU LOUHO. (Dessin de W. Kuhnert)	53
UNE RIVIÈRE DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. (Dessin de Boudier).	54
LES ABORDS D'UN VILLAGE DANS LA GRANDE FORÊT. (Dessin d'A. Paris)	55
LE VILLAGE DE MATADI SUR LE CONGO. (Dessin de W. Kuhnert).	56
LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION. (D'après une photographie).	57
LES ADIEUX À BANANA. (Dessin d'A. Paris).	59
BATEAU À VAPEUR SUR LE CONGO	60

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR

(Journal de Campagne)

PAR M. LE D^r ÉDOUARD HOCQUARD

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE,

ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

MAJUNGA. DÉBARQUEMENT D'UN BATAILLON. (Dessin d'A. Paris)	61
COULI KABYLE. (Dessin de Ronjat)	61
UNE VOITURE LEFEBVRE. (Dessin de J. Lavée)	62
ANJOUAN : LE FORT DE MOUSSAMOUDOU. (Dessin de Boudier).	62
NOSSI-COMBA : PETITES JOUEUSES DE « KATCH ». (Dessin de J. Lavée).	63
UN LIT DE TROUPIER. (Dessin de J. Lavée).	63
RUE DE LA RÉSIDENCE À MAJUNGA. MAJUNGA : LE QUARTIER EUROPÉEN VU DE LA POINTE DE SABLE. UNE RUE DU QUARTIER INDIGÈNE. (Dessins de Boudier)	64
LE FORT DE MAJUNGA. DÉBARQUEMENT DU MATÉRIEL À MAJUNGA. (Dessins de Boudier)	65
LA REINE BINAQ ET SA SŒUR KAVI. (D'après une photographie).	66
VISITE DE LA REINE BINAQ À NOSSI-COMBA. (Dessin de Mme Paul Crampel)	67
VUES D'HELLVILLE, NOSSI-BÉ. SANATORIUM DE NOSSI-COMBA. (Dessins de Boudier)	69
LE ROI DES ANTANKARS TSIALANE ET SES MINISTRES. (Dessin de Gotorbe).	71

UN PRISONNIER HOVA. (D'après une photographie).	72	TION D'UN GOURBI PAR LES TIRAILLEURS. (Dessin de Profit).	113
LA VISITE MÉDICALE AU BIVOUAC. (Dessin de J. Lavée).	73	LES MULETS DE BÂT DE LA COLONNE. DESCENTE VERS LE CAMP DE LA CASCADE. (Dessin de Boudier).	114
INTERROGATOIRE D'UN SAKALAVE RENCONTRÉ EN ROUTE. (Dessin d'Oulevay).	73	SCÈNES DU COMBAT D'ANDRIBA. (Dessin de Boudier).	115
TIRAILLEURS SAKALAVES. (Dessin d'Oulevay).	74	LA LÉPREUSE D'AMBOUNTONA. (Dessin d'Oulevay).	116
MAJUNGA : DIRECTION DU SERVICE DE SANTÉ. LE CIMETIÈRE FRANÇAIS. (Dessin de Boudier).	75	TIRAILLEURS SAKALAVES PARTANT POUR TRAVAILLER À LA CONSTRUCTION DE LA ROUTE. LES BOUCHERS DE LA COLONNE. (Dessin de Boudier).	117
CAMPMENT D'ANDROTRA. LE PONT D'ANDRANOULAYA. (Dessins de Gotorbe).	76	TOMBEAU D'UN HOVA AUX ENVIRONS D'ANDRIBA. (Dessin de Boudier).	118
HABITANTS DE MAROLAMBO. (Dessin d'Oulevay).	76	TROUPIER ÉCRIVANT EN FRANCE. (Dessin de J. Lavée).	119
INDIGÈNES DU BOËNI. (Dessin de Slom).	77	HUTTE DE SOLDAT HOVA. (Dessin de J. Lavée).	119
EN COLONNE DANS LES GRANDS MARAIS. HALTE POUR LE REPAS DU MATIN. (Dessin de Gotorbe).	77	LA POPOTE DU BATAILLON. (Dessin de J. Lavée).	120
RUISSEAU DE MAHOROGO. (Dessin de Gotorbe).	78	AMBOHIDRARARA. LE GÉNÉRAL EN CHEF INTERROGEANT DES PAYSANS	121
TRAVERSÉE DE LA RIVIÈRE DE MAROVOAY. (Dessin de Jouas).	79	UN DES BOYS QUI SUIVAIENT LA COLONNE. (Dessin d'Oulevay).	121
HABITANTS REGARDANT PASSER LA COLONNE. (Dessin de Faucher-Gudin).	80	TRAVERSÉE DES MARAIS D'AMPOTAKA. CAMPMENT DE L'ARTILLERIE À AMBOHINORO. (Dessin de Gotorbe).	123
DESCENTE DU PLATEAU D'ANKARAFANSIKA. (Dessin de G. Vuillier).	81	LES MONTS AMBOHIMÈNES. (Dessin de Boudier).	124
LA SIESTE DES CONVOYEURS. (D'après une photographie).	84	EN COLONNE. OFFICIER APPORTANT DES RENSEIGNEMENTS. (Dessin de Profit).	125
TRAVERSÉE DU KAMOURÉ À AMBATO. (Dessin de Slom).	85	INTERROGATOIRE DES PRISONNIERS. (Dessin de Gotorbe).	125
AUXILIAIRE SÉNÉGALAIS. (Dessin de J. Lavée).	85	FERME HOVA. RUINES D'ANKAZOBÉ. (Dessin de Gotorbe).	126
CANONNIÈRE FLUVIALE REMORQUANT DES CHALANDS. (D'après une photographie).	86	HALTE DE L'ÉTAT-MAJOR AU COL DE KIANGARA. TRAVERSÉE D'UN ARROYO. (Dessin de J. Lavée).	127
EN ROUTE POUR SUBERBIEVILLE. (D'après une photographie).	87	HABITANTS REGARDANT PASSER LA COLONNE ENTRE AMBOHIDRATRINO ET AMBOHIMANGA. (Dessin de Slom).	128
TRAVERSÉE DE LA BETSIBOKA. REPOS APRÈS LA TRAVERSÉE DE LA BETSIBOKA. (Dessins de Gotorbe).	88	ENTRÉE EN LIGNE DU 200 ^e . MARCHÉ SUR TANANARIVE : LE GÉNÉRAL EN CHEF OBSERVE LES POSITIONS ENNEMIES. (Dessin de Gotorbe).	129
LE CAMP DE MAROLOLO. BATTERIE HOVA DÉFENDANT L'IKOPA. MAROLOLO : LE LAVOIR DES TIRAILLEURS. (Dessin de Gotorbe).	89	CADAVRE HOVA. (Dessin de Ronjat).	130
SUBERBIEVILLE ET VILLAGE DE MINEURS. (Dessin de Boudier).	90	ÉCOLES SUR LA ROUTE D'AMBOHIDRATRINO À AMBOHIMANGA. PAYSAGE SUR LA ROUTE D'AMBOHIMANGA. (Dessin de Boudier).	131
LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE À SUBERBIEVILLE. (Dessin de Gotorbe).	91	FUMEUR SAKALAVE. (Dessin d'Oulevay).	132
TIRAILLEURS HAOUSSAS AU CAMPMENT DE MAROLOLO. (Dessin de Slom).	92	NOTRE CONVOI ATTAQUÉ FAIT HALTE. (Dessin de Slom).	133
UNE POPOTE D'OFFICIER. HALTE DANS LA BROUSSE. (Dessin de Slom).	93	FUYARD HOVA. (Dessin de Ronjat).	133
CONSTRUCTION DE LA ROUTE. (Dessin de J. Lavée).	95	LE PARLEMENTAIRE PRENANT CONGÉ. (Dessin de J. Lavée).	135
ARRIVÉE D'UNE PIROGUE SAKALAVE CHARGÉE DE MATÉRIEL. (Dessin de Slom).	96	BATTERIE BOMBARDANT TANANARIVE. (Dessin de Faucher-Gudin).	136
FUNÉRAILLES DU CAPORAL SAPIN ET DU LIEUTENANT AUGÉY-DUFRESSE. (Dessin de Gotorbe).	97	ARRIVÉE DU PARLEMENTAIRE HOVA. (Dessin de Gotorbe).	137
UN BLESSÉ KABYLE SE RENDANT À L'AMBULANCE. (Dessin d'Oulevay).	97	LA LIGNE DES BATTERIES ENNEMIES. (Dessin de Boudier).	138
PASSEPORT HOVA. (D'après une photographie).	98	REDDITION DE TANANARIVE, ARRIVÉE DU PARLEMENTAIRE HOVA. (Dessin de J. Lavée).	139
VUE DE MÉVATANANA. (Dessin de Boudier).	99	LE GÉNÉRAL DUCHESNE. (Cliché Pierre Petit).	140
TSARASOATRA. (Dessin de Th. Weber).	100	LE GÉNÉRAL DE TORCY. (Dessin de Ronjat).	141
PRISONNIERS HOVAS. (Dessin d'Oulevay).	100	CATHÉDRALE DE TANANARIVE : LA SORTIE DU « TE DEUM ». (Dessin de Boudier).	141
LE CHEF LEHABO ET SA FEMME. (Dessin de Ronjat).	101	LES CURIEUX SUR LE PASSAGE DU GÉNÉRAL EN CHEF. (Dessin de Profit).	142
PLACE DE MÉVATANANA : CANONS PRIS AUX HOVAS. (Dessin de Faucher-Gudin).	101	LE PALAIS DE LA REINE. LA RÉSIDENCE DE FRANCE. (Dessin de Boudier).	143
SCÈNES DE L'AMBULANCE À SUBERBIEVILLE. (Dessin de Profit).	102	OFFICIER EN FILANZANE. (Dessin de Slom).	144
DÉPART D'UN CONVOI DE MALADES DE SUBERBIEVILLE. (Dessin de Mme Paul Crampel).	103	PLACE D'ANALAKÉLY À TANANARIVE. (Dessin de Profit).	145
PONT CONSTRUIT PAR LE GÉNIE SUR LA BETSIBOKA. (Dessin d'Oulevay).	104	FEMME DONNANT À BOIRE À UN PASSANT. (Dessin de Ronjat).	145
LES MONTS BÉRITSOKA. UN MAUVAIS PASSAGE. (Dessin de Th. Weber).	105	UN COIN DE RUE À TANANARIVE. (D'après une photographie).	146
ENTERREMENT D'UN KABYLE. (Dessin de Faucher-Gudin).	106	LE MARCHÉ AUX CHAPEAUX. (D'après une photographie).	146
LES TROUPES NOIRES DE LA 2 ^e BRIGADE ARRIVANT À SUBERBIEVILLE. FEMMES SUIVANT LA COLONNE. (Dessins de Gotorbe).	107	CHANTEUR AMBULANT. (Dessin d'Oulevay).	147
GOURBI D'UN LÉGIONNAIRE. (Dessin de Slom).	108	UNE FAMILLE HOVA. (Dessin d'Oulevay).	148
ARRIVÉE D'UNE BATTERIE À ANKOLATOKANA. (Dessin de Slom).	109	LE KABAR DE LA REINE. (Dessin de Profit).	149
LE PRINCE SAÏDINA. (Dessin d'Oulevay).	109	LA TANTE DE LA REINE. (Dessin de J. Lavée).	150
TROUPEAU DE BŒUFS PARQUÉ DANS UN RAVIN. (Dessin de Faucher-Gudin).	110	CORTÈGE DE LA REINE SE RENDANT AU KABAR. (Dessin de Gotorbe).	151
EN COLONNE : FIÈVREUX TRANSPORTÉ À DOS DE MULET. (Dessin de J. Lavée).	111	UN Puits GARDÉ. (Dessin d'Oulevay).	152
VUE PRISE D'ANTSIAFANOSITRA. (Dessin de Taylor).	112	DISPUTE POUR LA CAPTURE D'UN BŒUF. (Dessin d'Oulevay).	152
CHUTE D'EAU DU CAMP DE LA CASCADE. (Dessin de Boudier).	113	POURSUITE DES BŒUFS LE JOUR DU FANDROANA. (Dessin d'Oulevay).	153
BIVOUAC DE L'ÉTAT-MAJOR AU CAMP DES SOURCES. CONSTRUCTION D'UN GOURBI PAR LES TIRAILLEURS. (Dessin de Profit).		L'AUTEUR. (Dessin de Ronjat).	154
		L'ARRIVÉE DE M. LAROCHE : PRÉSENTATION DES PÈRES JÉSUITES. DÉBARQUEMENT DE M. LAROCHE : PRÉSENTATION DU GOUVERNEUR HOVA. (Dessin de Profit).	155

TOMBEAU DE RAINILAIARIVONY À TANANARIVE. (Dessin de Barclay)	156
--	-----

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE

Larnaka, Famagouste

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS

LARNAKA VU DE LA MER. (D'après une photographie)	157
UNE CENTENAIRE. (Dessin d'Oulevay)	157
CARTE DE CHYPRE.	158
ANCIENNE TOUR AU VILLAGE DE PYLA. (Dessin de Taylor)	159
PAYSAN VENDANT UNE CHARGE DE BROUSSAILLES. (Dessin d'Oulevay)	160
LA SCALA, À LARNAKA. (Dessin d'Oulevay)	161
RUINES DE L'ÉGLISE SAINT-GEORGES À FAMAGOUSTE. (Dessin de Boudier)	162
FAMAGOUSTE. CATHÉDRALE SAINT-NICOLAS. (Dessin de Boudier)	163
ANCIENNE ÉGLISE SAINT-NICOLAS À FAMAGOUSTE. (D'après une photographie)	164
L'ANCIEN PALAIS ROYAL À FAMAGOUSTE. (Dessin de Bertheault)	165
ÉCUSSENS RELEVÉS À FAMAGOUSTE. (Dessin de Faucher-Gudin)	166
PORTE ET MURS DE FAMAGOUSTE. (D'après une photographie)	167
POTERIES DE VAROCHA. (Dessin de Faucher-Gudin)	168
LE PANDOPOLION À NICOSIE. (Dessin d'Oulevay)	169
UN CHAUDRONNIER À NICOSIE. (Dessin de Ronjat)	169
PORTE DE FAMAGOUSTE À NICOSIE. (Dessin de Taylor)	170
NICOSIE. LE REPASSAGE DES FEZ. TISSERANDS. (Dessin d'Oulevay)	171
MOSQUÉE DU BAÏRAKTAR. (D'après une photographie)	172
LE GIBET. COUR DU SÉRAÏ À NICOSIE. (Dessin de Boudier)	173
ÉGLISE SAINT-NICOLAS. (D'après une photographie)	174
NICOSIE : PORCHE DE SAINTE-SOPHIE. CHEVET DE SAINTE-SOPHIE. ENTRÉE DE LA MOSQUÉE D'HAGHIA CATHARINA. (Dessin de Boudier)	175
INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE D'HAGHIA PHANÉROMÉNI. (Dessin de Boudier)	176
HAGHIA CATHARINA. (Dessin de Boudier)	177
L'ARCHEVÊQUE DE CHYPRE. (Dessin de Ronjat)	177
LE « SPHALANGI ». (Dessin de Millot)	178
ÉCUSSENS RELEVÉS À NICOSIE. (Dessin de Faucher-Gudin)	178
« YÉNI DJAMI » À NICOSIE ET STAVROS TOU MISSIRICOU. (Dessin de Bertheault)	179
LES REMPARTS DE NICOSIE. (Dessin de Boudier)	180
LE « CATACLYSMOS » À LARNAKA. (Dessin de Boudier)	181
PAYSANNE CHYPRIOTE (PORTEUSE D'EAU). (Dessin de Ronjat)	181
UN « TCHIFFLIK » PRÈS DE LARNAKA. (Dessin de Boudier)	182
HAGHIA MARINA ET HAGHIA CATHARINA À PYRGA. (Dessin de Taylor)	183
L'ERMITE DIONYSIOS ET SON SERVANT. (Dessin de Mme Paul Crampel)	184
AU CATACLYSMOS À LARNAKA. (Dessin de Slom)	185
MONASTÈRE DE STAVRO VOUNI. (Dessin de Boudier)	186
LA FÊTE DE PÂQUES À LARNAKA. (Dessin d'A. Paris)	187
ANCIEN COSTUME DES DAMES CHYPRIOTES. (Dessin de Ronjat)	188
VUE SUR LE MACHERA ET LE MONASTÈRE INCENDIÉ. (Dessin de Taylor)	189
UN SERPENT DE CHYPRE (TYPHLOPS VERMICULARIS). (Dessin de Millot)	190
EMPLACEMENT DE GOLGOS. (Dessin de Taylor)	191
POTERIES CHYPRIOTES. (D'après une photographie)	192

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI

D'Hanoi à Calcutta par terre

PAR M. E. ROUX

ENSEIGNE DE VAISSEAU

GRUPE DE HOUNIS. (Dessin de J. Lavée)	193
JEUNE CAMBODGIEN SUR LA CHAUSSÉE D'ANGKOR-WAT. (Dessin de Ronjat)	193
NAM ET SAO. (Dessin de Mme Paul Crampel)	194

TOURELLE DE SURVEILLANCE PRÈS DE MONGTSÉ. (Dessin de Boudier)	195
ENVIRONS DE NYA-TRANG. (Dessin de Th. Weber)	195
MARCHÉ DE MAN-HAO. (Dessin de Gotorbe)	196
LE LIEUTENANT ROUX (Photographie Van Bosch)	197
LE HAUT FLEUVE ROUGE. (Dessin de Taylor)	198
PIROGUE CHARGÉE DE COTON. (Dessin de Taylor)	199
ENFANT LOLO. (Dessin de J. Lavée)	200
CHEF LOLO (FACE). (Dessin de J. Lavée)	201
CHEF LOLO (PROFIL)	201
VIELLE FEMME HOUNIE. (Dessin de J. Lavée)	201
GRUPE DE HOUNIS. FEMME ET ENFANTS HOUNIS. (Dessin de J. Lavée)	203
BONZERIE PRÈS D'ANGKOR-WAT. (Dessin de Boudier)	204
CHEFS CHUI-PAÏS (LONG-TANG). (Dessin d'Oulevay)	205
CHANTSÉ ET LE MULET PORTEUR DE MES INSTRUMENTS. (Dessin de Gotorbe)	205
QUARTIER PAÏ DE MONG-PAN. (Dessin de Boudier)	208
UNE MAISON DU VILLAGE DE KATCHIENTO, PRÈS DES MONTS TALO. (Dessin de Boudier)	208
LE MÉKONG, PRÈS DE TIAN-PI. (Dessin de Th. Weber)	209
PAGODE DE MONG-PAN. (Dessin de Gotorbe)	210
NOTRE « MAKOTEU » EST PERCÉ DE TROIS COUPS DE COUTEAU. (Dessin de Mme Paul Crampel)	210
MARCHÉ DE MONG-KA. (Dessin de Mme Paul Crampel)	211
PLAINE DE MONG-KA. (Dessin de Boudier)	212
VALLÉE DU LATUNG-HO, AU NORD DE KANSAL. (Dessin de Taylor)	212
VALLÉE DU LATUNG-HO, AU NORD DE TOUKO. (Dessin de Taylor)	213
UN COIN DU LAC DE TA-LI-FOU. (Dessin de Gotorbe)	214
LE PÈRE LE GUILCHER. (Dessin de Ronjat)	215
UN BATEAU SUR LE LAC DE TA-LI. (Dessin de Th. Weber)	216
PASSAGE DU MÉKONG À HALO. (Dessin de Mme Paul Crampel)	217
NOTRE INTERPRÈTE JOSEPH. (Dessin de Mme Paul Crampel)	217
UN MOUKÉ	218
FEMME LISSOU. (Dessin d'Oulevay)	218
JEUNE LISSOU (FACE). (Dessin d'Oulevay)	219
JEUNE LISSOU (PROFIL). (Dessin d'Oulevay)	219
JEUNE FILLE LISSOU. (Dessin de Gotorbe)	220
GRUPE DE FEMMES LISSOUES. (Dessin de J. Lavée)	221
CHUTE DES MULETS. (Dessin de Mme Paul Crampel)	222
LISSOUS BUVANT. UN MOUKÉ. (Dessin de Mme Paul Crampel)	223
TORRENT AFFLUENT DU MÉKONG. (D'après une photographie)	224
DANS LA VALLÉE SUPÉRIEURE DU MÉKONG. (Dessin de Taylor)	225
OÛTEN ET FONG-CHOUEN. (Dessin de Boudier)	227
JEUNE FEMME LISSOU ET SES ENFANTS. (Dessin d'Oulevay)	228
MA PETITE TROUPE DU VOYAGE D'ATENTSÉ. (Dessin de J. Lavée)	229
FEMME THIBÉTAINE. (Dessin de Gotorbe)	229
IGNATIO. DOMESTIQUE THIBÉTAINE DU P. DUBERNARD. (Dessin de Gotorbe)	231
BÂTIMENTS DE LA MISSION DE TSÉKOU. (D'après une photographie)	232
GONIA, VILLAGE THIBÉTAINE PRÈS DE LA VALLÉE DU MÉKONG. (Dessin de Taylor)	233
JEUNE FILLE DU TSARONG. (Dessin de Gotorbe)	234
MAISON THIBÉTAINE ET PETITS « LABERS ». (D'après une photographie)	234
PONT DE CORDES AU THIBET. (Dessin de Mme Paul Crampel)	235
LE DOKERLA. (Dessin de Taylor)	236
ATENTSÉ ET SA LAMASERIE. (D'après une photographie)	237
VIELLE THIBÉTAINE. (D'après une photographie)	238
THIBÉTAINE. (Dessin de Gotorbe)	239
« DOBONGS ». (Dessin de Boudier)	240
HALTE DANS LA FORÊT. (Dessin de J. Lavée)	241
NOTRE GUIDE LOUÏSÉ AU DÉPART DE TOMALO. (Dessin de Ronjat)	241
GORGES DE LA RIVIÈRE LILI PRÈS DE SON EMBOUCHURE DANS LE MÉKONG. (Dessin de Taylor)	243

VUE DE LONDJÉ. (Dessin de Taylor)	244
VALLÉE DE LA RIVIÈRE DOYON. (Dessin de Taylor)	245
LA RIVIÈRE LILI. (Dessin de Taylor)	246
NOS HOMMES CAMPÉS AU-DESSUS DU KIOU-KIANG. (Dessin de J. Lavée)	247
COL ET PIC FRANCIS GARNIER. (Dessin de Taylor)	248
VILLAGE LOUSÉ AU BORD DE LA SALOUEN. (Dessin de Taylor)	249
DEUX DE NOS PORTEURS THIBÉTAINS. (Dessin de Mme Paul Crampel)	250
CHEF LOUSÉ À TOMALO. (Dessin de Ronjat)	250
LES SOURCES DE L'IRRAOUADDI. (CARTE)	251
MAISON THIBÉTAINE À LONDJÉ. (Dessin de Taylor)	252
LES DEUX ENVOYÉS DU ROI DE KAMPTI. (Dessin de Gotorbe)	253
TYPE KIOUTSÉ. (Dessin d'Oulevay)	253
VALLÉE DU KIOU-KIANG. (Dessin de Boudier)	254
NOS BAGAGES PASSANT LE PONT DE CORDES SUR LE TUKIN-MU. (Dessin de Boudier)	255
JEUNE FEMME KIOUTSÉ. (Dessin d'Oulevay)	256
JEUNE KIOUTSÉ (FACE). (Dessin de Gotorbe)	256
JEUNE KIOUTSÉ (PROFIL). (Dessin de Gotorbe)	256
GROUPE DE KIOUTSÉS À DEIDOUN. (Dessin d'Oulevay)	257
LA VALLÉE DU TÉLO. (Dessin de Th. Weber)	258
LES KAMPTI NOUS ENTOURENT. (Dessin de Mme Paul Crampel)	259
COL ENTRE MÉLÉKEU ET LA PLAINE DE KAMPTI. (Dessin de Gotorbe)	260
GRANDE MAISON KIOUTSÉE, À MÉLÉKEU. (Dessin de Gotorbe)	261
NOTRE DEMEURE À KAMPTI. (Dessin d'Oulevay)	263
AUTELS KIOUTSÉ. (Dessin de Boudier)	264
CHUTE DANS LA DIHING. (Dessin de Mme Paul Crampel)	265
MONUMENTS RELIGIEUX AUX ENVIRONS DE KAMPTI. (Dessin de Boudier)	265
LA PLAINE DE KAMPTI. (Dessin de Th. Weber)	267
« PESSIMUS ». (Dessin de J. Lavée)	268
GRENIER À RIZ. (D'après une photographie)	269
MAISON À KAMPTI. (D'après une photographie)	269
NOS PORTEURS EN PRIÈRES. (Dessin de Mme Paul Crampel)	270
L'EXPÉDITION À CALCUTTA. (D'après une photographie)	271
M. BRIFFAUT. (Dessin de Gotorbe)	272
DÉPART DU PRINCE. (Dessin de Mme Paul Crampel)	273
INDIGÈNE MICHEMIS. (Dessin de Gotorbe)	275
PETITS MONUMENTS RELIGIEUX À KAMPTI. (Dessin de Boudier)	276

EN NORVÈGE

De Bergen à Kristiania par le Valders

PAR M. CHARLES RABOT

GROUPE D'ENFANTS DANS LE NERÖDAL. (Dessin de Gotorbe)	277
MENHIR DU LERDAL. (Dessin de Gotorbe)	277
CHARRETTE À FOIN DANS LE VALDERS. (Dessin de Boudier)	278
ITINÉRAIRE DE BERGEN À KRISTIANIA PAR LE VALDERS ET	

CARTE DES PRINCIPALES ROUTES DE TOURISTES À TRAVERS LA NORVÈGE MÉRIDIONALE.	278
BERGEN : LE MARCHÉ AU POISSON. LA FORTERESSE. VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE. (Dessin de Boudier)	279
LÆRDALSØREN, L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE EN KARRIOLE. (Dessin de Gotorbe)	280
GUILLAUME II DEVANT LE CIMETIÈRE DE BORGUND. (Dessin de Gotorbe)	280
LE NERÖDAL. (Dessin de Taylor)	281
SUR LA ROUTE DU VALDERS : LE KVAMSKLEV. (Dessin de Th. Weber)	282
LE VANGSMJØSEN. (Dessin de Th. Weber)	282
L'ÉGLISE DE BORGUND ET GUDVANGEN DANS LE NERÖFJORD. (Dessin de Boudier)	283
LA STATION DE SKOGSTAD. (Dessin de Gotorbe)	284
GORGE DE MARISTUEN. (Dessin de Taylor)	285
ÉGLISE D'OIE, SUR LES BORDS DU VANGSMJØSEN. (Dessin de Th. Weber)	287
LE YACHT IMPÉRIAL ALLEMAND LE « HOHENZOLLERN » DANS LE SOGNEFJORD. (Dessin de Boudier)	288

EN SUÈDE

Stockholm

PAR M. CHARLES RABOT

VUE DE STOCKHOLM. (Dessin de Boudier)	289
DALÉCARLIENNE. (D'après une photographie)	289
PLAN DE STOCKHOLM.	290
PASSAGE SOUTERRAIN À STOCKHOLM. (Dessin de Boudier)	291
UN QUAI DE STOCKHOLM. (Dessin de Boudier)	292
MARIA HISEN. SALJOBADEN. (D'après une photographie)	293
ÉGLISE DE RIDDARHOLM À STOCKHOLM. (D'après une photographie)	294
LE PALAIS-ROYAL. (D'après une photographie)	294
TOUR DES TÉLÉPHONES. (D'après une photographie)	294
VUES DE L'EXPOSITION. (Dessin de Boudier)	295
STOCKHOLM. LE QUAI DE LA CITÉ. (Dessin de Boudier)	296
STOCKHOLM. — VUE PRISE DE SALTSJÖN. (Dessin de Boudier)	297
CHÂTEAU DE DROTTHNINGHOLM. (D'après une photographie)	299
CHÂTEAU DE GRIPSHOLM. (D'après une photographie)	300
COSTUME DE LEKSAND. (Dessin de Gotorbe)	301
FEMME DE LEKSAND. (Dessin d'Oulevay)	301
CARTE DE DALÉCARLIE	302
ÉGLISE D'UPSAL. (Dessin de Taylor)	303
MINE DE FALUN. (Dessin de Boudier)	304
LE MARCHÉ À UPSAL. (Dessin de Gotorbe)	305
HÔTEL DU CHEMIN DE FER À RATTWICK. (Dessin de Gotorbe)	306
PYRAMIDE DE RATTWICK. (Dessin de Taylor)	306
SORTIE DE L'ÉGLISE DE LEKSAND. (Dessin d'Oulevay)	307
MAISON DE GUSTAVE VASA. (Dessin d'Oulevay)	308
PONT ET RUE DE MORA. (Dessin de Boudier)	309
EN ROUTE POUR L'ÉGLISE. (Dessin de Gotorbe)	311
UN VILLAGE EN DALÉCARLIE. (Dessin de Boudier)	312

TABLE DES MATIÈRES

A TRAVERS L'AFRIQUE

De l'Est à l'Ouest

PAR M. LE COMTE DE GËTZEN

Départ de Pangani. — Marche vers le Rouanda. — Réception amicale des populations. — Un fils de roi sert de guide à la caravane.	1
Arrivée à la résidence du Kigéri. — Entrevue solennelle. — Séjour. — Mœurs et coutumes du Rouanda. — En route vers le volcan.	13
Ascension du volcan. — Le cratère. — Le lac Kivou.	25
En route pour le Congo. — Marches pénibles. — Disette de vivres. — Kitalaoua.	37
Le retour par la Grande Forêt. — Un État à esclaves. — Le Congo. — Embarquement à Banana.	49

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR

(Journal de Campagne)

PAR M. LE D^r ÉDOUARD HOCQUARD

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE
ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

I. Brusque départ. — Diego-Suarez et la montagne d'Ambre. — Nossi-Comba. — Anjouan. — Le choix du sanatorium.	61
II. Départ pour Majunga : le quartier européen et la ville indigène. — Installation chez un Indien. — Le restaurant des Frères Provençaux. — L'hôpital. — Les cantonnements; couchettes improvisées. — Le climat. — L'alimentation. — Les moustiques.	63
III. Débarquement des troupes et du matériel. — Encombrement de la plage et des rues. — Animation fébrile. — A la rencontre du Général en chef. — Les fêtes de Nossi-bé : le grand <i>kabar</i> solennel. — Un bal original. — Visite du Général au sanatorium.	68
IV. Arrivée du Général en chef à Majunga. — Difficulté croissante des opérations de débarquement. — Premiers effets du climat. — En route pour l'avant : départ mouvementé; nonchalance des conducteurs kabyles; la visite médicale au bivouac. — Descente d'Ambohitrombikely. — Le poste de Maévarane. — Camp hova de Miadane. — Marovoay. — Les grands marais. — Séjour à Androtra.	73
V. Un fort hova; malheureux blessés. — Les rizières. — Ambato. — Traversée du Kamoro; les caïmans. — Les forêts de bananiers. — Maroakatra. — Le camp des Hauteurs dénudées. — La tombe d'un héros.	85
VI. Passage à gué de la Betsiboka, un bain forcé. — Séjour à Marololo. — Communications difficiles. — Cuisine originale. — Le camp de la Légion. — La région de l'or. — Saboa-Bé. — Installation à Suberbieville. — Le village des mineurs. — La navigation dans la haute rivière.	88

VII. Les travaux de la route. — Le service des transports. — Organisation du pays déjà conquis. — Les mines d'or : une battée; les différentes phases de l'exploitation Suberbie. — L'usine.	94
VIII. Mévalanana. — La colonie indienne. — La maison de Ramasombaza. — Passeports hovas. — Le combat de Tsarasoatra. — Morts au champ d'honneur.	97
IX. Les prisonniers de Tsarasoatra. — Constitution des approvisionnements en viande fraîche. — Les gourbis des soldats. — La presse à Suberbieville. — La revue du 14 Juillet. — L'hôpital de Ranoumangasiaka. — Antsaalina. — Le camp des Grands Arbres. — Les convois navettes. — Les monts Béritsoka.	101
X. Le camp des Sources : un convoi de malades. — Les <i>moukafouilles</i> . — Andjedjié. — Concentration des deux brigades. — Combat d'Andriba. — Les camps hovas. — Les travaux de la route.	109
XI. Mission pénible des officiers convoyeurs. — Les Kabyles déserteurs et pillards. — Le prince Saïdina. — Le travail en musique. — L'hôpital d'Andriba. — L'état sanitaire. — Village fortifié. — Organisation de la colonne légère.	117
XII. Les débuts de la colonne légère. — Défilés d'Antafofotra. — Les marais d'Ampotaka. — Combat de Tsimaïnhundry. — Chemins impossibles. — Le col de Kiangara : fanfaronnade hova. — Vallée du Manankaso. — Interrogatoire des prisonniers. — Traversée des grands Ambohimènes. — La plaine de Maharidaza.	121
XIII. A la poursuite de l'ennemi. — Le campement des tirailleurs indigènes. — Ankazobé; trainards malgaches. — La ferme d'Andranobé. — Le pays hova. — Ambohidrarara. — Concentration de la colonne. — Interrogatoire des paysans. — Babay. — Combat d'Ampantokana. — Les habitations hovas. — La route d'Ambohimanga; la ville sainte.	126
XIV. Perfidie des Hovas. — Marche prudente. — Les opérations contre Tananarive. — Bombardement de la ville. — Un parlementaire. — Les troupes occupent la capitale. — Entrée solennelle du général Duchesne. — Installation à la Résidence de France.	133
XV. Détails rétrospectifs : les causes de la reddition de Tananarive; effet d'un obus bien envoyé. — Le <i>soma</i> . — Difficultés d'argent. — Le casernement des troupes. — Les hôpitaux. — Les livrées des bourjanes. — <i>Te Deum</i> à la cathédrale. — Réception au Palais. — Arrestation de Rainilaiarivony. — Le premier ministre Rainisimbazafy.	137
XVI. Kabar solennel. — Le discours de Ranavalo III. — Kabyles et Sénégalais. — Le palais de l'ex-premier ministre : une garde-robe bien montée. — Les archives des affaires étrangères.	145
XVII. Une audience privée au Palais. — Les fêtes du Bain. — Visites et cadeaux. — Sorcier et fanatiques. — Les débuts de la saison des pluies. — Arrivée des	

troupes de relève. — Rappel du général Duchesne.
— En route pour Tamatave. — Débarquement de
M. Larôche. 481

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE

Larnaka, Famagouste

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS

- I. Arrivée à Larnaka. — Aspect général. — La Marine ou la Scala. — Sur le quai. — Première promenade dans la ville. — La loterie. — Costumes. — Au bazar. — Pauvres douteux. — *De Mas-Latrie Street*. — Rencontre. — Oratoire de Haghia Phanéroméni. — Croyances. — L'église de Saint-Lazare. — Les quartiers de la ville. 157
- II. Ancienne administration du pays. — Dames turques « fin-de-siècle ». — Un contemporain de Bonaparte. — Dans la mosquée. — Le pays des centenaires. — Les salines de Saint-Ladre. — Le Tekké de la Sultane. — L'exploitation du sel. — Tchifflik-Pacha 160
- III. Départ de Larnaka. — Le chameau fumeur. — A Pyla. — La Messaorée. — Aspect du pays. — Famagouste au XIV^e siècle. — Famagouste aujourd'hui. — Ruines. — La cathédrale Saint-Nicolas. — Au palais royal. — L'église Saint-Georges. — Dans un restaurant. — Une ancienne église . . . 164
- IV. Le port de Famagouste. — Les fortifications. — Grandeur et décadence. — Conserve d'ortolans. — Le lac Paralimni. — L'étang d'Haghios Loukas. — Une pêche miraculeuse. — Retour à Larnaka. . 169
- V. Réveillé en sursaut. — Visites chypriotes. — Départ. — Collines tumulaires. — Arrivée à Nicosie. — Coup d'œil général. — Charmante méprise. — Ruines. — Bizarre décoration. — Anciennes constructions françaises et vénitiennes. — Les bazars. — Le « bazar des femmes ». — Le Pandopolion. — Mendicants et infirmes. 170
- VI. Les fortifications de Nicosie. — Les portes. — Pierres anciennes. — Massacres en 1821. — Le sérail. — La cathédrale de Sainte-Sophie. — Saint-Nicolas. — L'église des Arméniens. — Anciennes dalles françaises. — La croix de « Monsieur Henri ». — Haghia Phanéroméni. Visite à l'archevêque. — L'église de Chypre. — Décorations religieuses. — Sainte-Catherine. — Yéni Djami. — Le *sphalanghi*. — Un animal terrible. — Consultation médicale. — Dalle tumulaire d'Adam d'Antioche au village d'Omolotadès. — Les antiquités. — Promenade à l'ancienne Cythère 173
- VII. Les fêtes de Pâques. — Exécution et supplice de Judas. — Départ pour Sainte-Croix. — En route. — Réception chez un Sinaïte. — A Pyrga. — Chapelles anciennes. — Légendes. — Diverses cérémonies mortuaires. — En route. — A Haghia Varvara. — Arrivée au monastère. — Un ermitage bourgeois. — Reliques. — Sainte Hélène à Chypre. — L'ermite Dionysios. — Dans les roches. — Funèbre découverte. — Histoire d'un voleur. — L'orgueil du renard chypriote. — Le brigand Yallouri. — Retour à Larnaka. — A Kiti 181
- VIII. La fête de Vénus. — Légendes touchant la fête. — Le *Cataclysmos* à Larnaka. — Une Vénus en loques. — Costumes. — Essaims de femmes. — Promenades en mer. — Aspersions légendaires. — La femme de Chypre. 186
- IX. Départ. — A Athiénou. — Sur l'emplacement de Golgos. — A Dali. — L'emplacement d'Idalion. — En route pour le Machéra. — Arrivée au monastère. — Jeûne forcé. — Les serpents de Chypre. — Un serpent sourd et... aveugle. — Combat d'un crabe et d'un serpent. — Notes magico-médicales. . 190

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI

D'Hanoï à Calcutta par terre

PAR M. E. ROUX

ENSEIGNE DE VAISSEAU

- I. DU TONKIN À SSUMAO. — Notre plan de voyage. — Les chasses royales au Cambodge. — Les ruines d'Angkor et de Battambang. — Mort de notre camarade Grandmaison. — Le fleuve Rouge. — Préparatifs à Mongtsé. — Les Hounis. 193
- II. DE SSUMAO À TA-LI-FOU. — Ssumao. — Les Païs ou Thaïs. — Le Mékong en Chine. — Vol de mes valises. — Les Lolos. — Notre *mukotou* blessé. — Renvoi de notre interprète. — Ta-Li-Fou. — Détails historiques sur l'expédition Francis Garnier; la prise de Ta-Li-Fou. — Préparatifs de départ. . 205
- III. DE TA-LI-FOU À TSÉKOU. — Départ de Ta-Li. — Les puits de sel. — La Salouen en Chine. — Mœurs des Lissous. — La vallée supérieure du Mékong. — Misère de ses habitants. — Les Lamasjen et les Mossos. — Vol de mon théodolite. — Le Yetché-Mokoua. — Fête du Ho-Pa-Tsié 217
- IV. DE TSÉKOU À ATENTSÉ. — Voyage à Atentsé. — Le pèlerinage du Dokerla. — Rôle des lamas au Thibet. — Intérêt de la Chine à dominer le Thibet et à en écarter les étrangers. — La société secrète des Kiang-Fou. — Ponts de corde. — La mission du Thibet 229
- V. DE TSÉKOU AU KIOU-KIANG. — Traversée de la chaîne entre le Mékong et la Salouen. — Les Loutsés. — La question des sources de l'Irraouaddi. — Renvoi des mulets. — Difficultés pour trouver vivres et porteurs. — Arrivée près du Kiou-Kiang. . . . 241
- VI. DU KIOU-KIANG À KAMPTI. — Les Kioutsés et la vallée du Kiou-Kiang. — L'inondation. — Les sources de l'Irraouaddi. — Mort de Diamé. — Arrivée dans la plaine de Kampti. 253
- VII. DE KAMPTI AUX INDES. — L'accueil des Kamptis. — Rangompés. — Traversée du désert. — Mort d'un de nos hommes. — La fièvre me force à rester seul en arrière. — Arrivée aux Indes 265

EN NORVÈGE

De Bergen à Kristiania par le Valdres

PAR M. CHARLES RABOT

- I. Florø. — L'archipel côtier. — Les routes de la Norvège méridionale. — Bergen. 277
- II. Le chemin de fer de Vossvangen. — Stalheim. — Le Nerødal. — Le Sognefjord. 282
- III. La route du Valdres. — L'empereur Guillaume II. — L'église de Borgund. — Le col du Filefjeld. — La descente 285

EN SUÈDE

Stockholm

PAR M. CHARLES RABOT

- I. La Norvège orientale. — Kristiania. 289
- II. En Suède. — Les traditions historiques. — Les plaines de la Suède. — Première visite de Stockholm. 292
- III. Coup d'œil historique. — La « ville ». — Le Palais-Royal. — Les glaces suédoises. — Le *Riddarholm* et la *Riddarholm Kyrka*. 296
- IV. Le *Södermalm*, le *Norrmalm*. — Les squares et les statues. — Les musées. 300
- V. Upsal. — Falun. — Le lac Siljan. — Rattvik et Mora. — Gustave Wasa. — A la recherche d'un dîner. — Le dimanche à Leksand 303

LE
TOUR DU MONDE

NOUVELLE SÉRIE — 3^e ANNÉE

2^e SEMESTRE

LE TOUR DU MONDE

JOURNAL
DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS



Le Tour du Monde.
a été fondé par Edouard Charton.
— en 1860 —

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

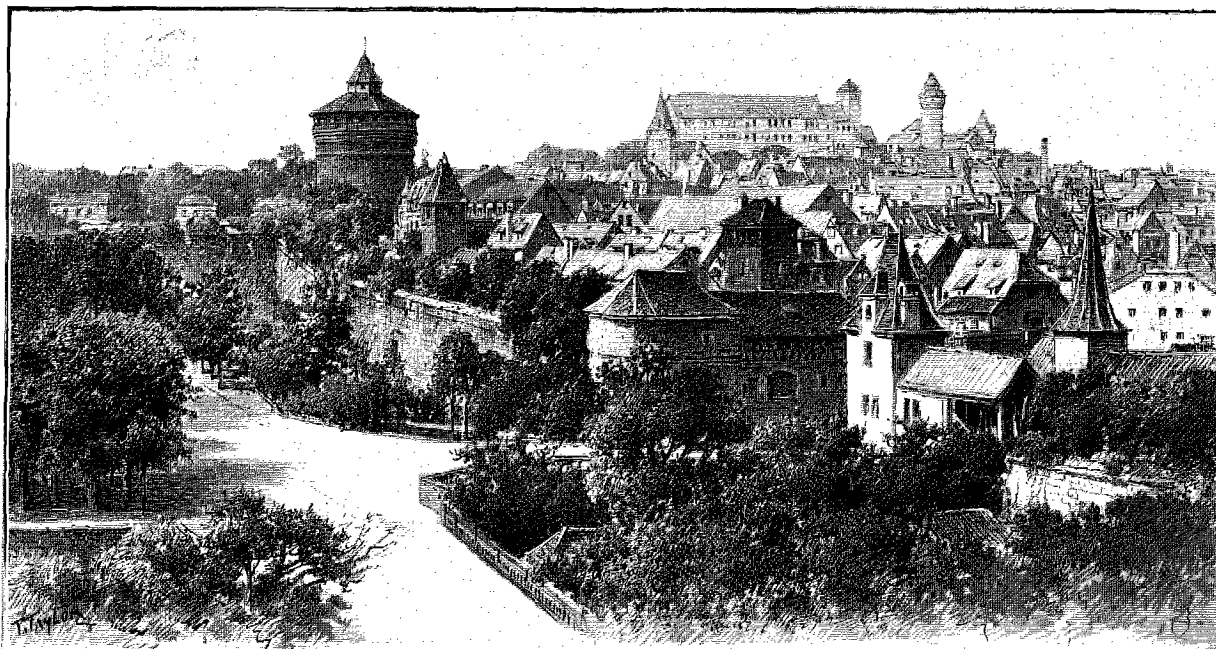
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 48, KING WILLIAM STREET, STRAND

1897

Droits de traduction et de reproduction réservés.





PANORAMA DE NUREMBERG, VUS DE LA PORTE DE HALL. — DESSIN DE TAYLOR.



EN ALLEMAGNE : NUREMBERG¹,
VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,
PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

I

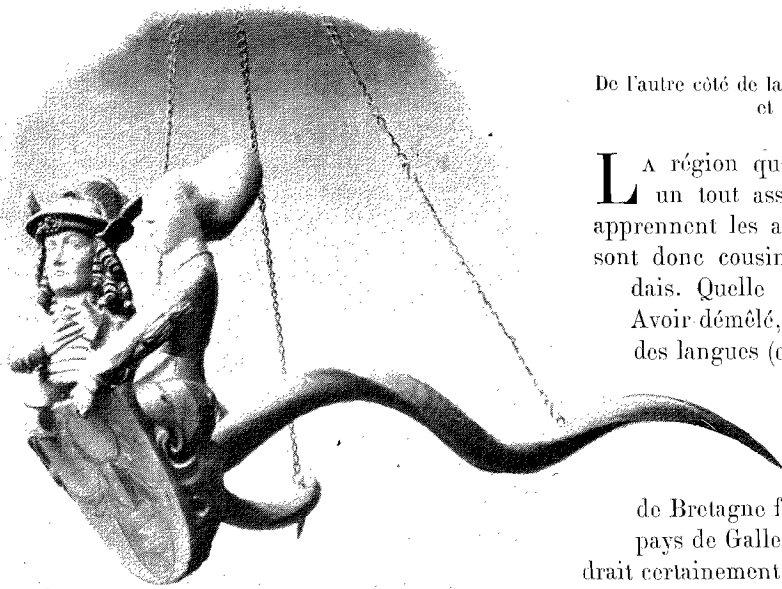
De l'autre côté de la frontière. — Changement de perspective
et changement de tonalité.

LA région que je me propose de faire connaître forme un tout assez homogène. Les Celtes, à ce que nous apprennent les anthropologistes, y dominent : les Bavarois sont donc cousins des Auvergnats, des Bretons, des Irlandais. Quelle science merveilleuse que l'anthropologie ! Avoir démêlé, à travers la diversité des types, des mœurs, des langues (quel idiome ressemble moins à l'allemand des bords de l'Isaar que le bas-breton !), ce degré de parenté, n'est-ce pas de la divination, n'est-ce pas un don de double vue ! J'ai bien entendu dire que nos Celtes

de Bretagne fraternisaient à l'occasion avec les Celtes du pays de Galles et de l'Irlande, mais l'idée ne leur viendrait certainement pas d'invoquer leur parenté avec les habitants de Munich, d'Augsbourg ou de Nuremberg. Aussi bien ces questions de race n'ont-elles qu'un intérêt absolument rétrospectif : la question de nationalité, voilà le point capital, et, plus encore que la question de nationalité, la communauté d'éducation, de traditions, de goûts, de sympathies. C'est en

analysant les œuvres de l'esprit, bien mieux qu'en palpant les crânes, que nous réussirons à pénétrer le caractère et les tendances des populations, à établir les points de contact et les dissemblances.

Dans ces pérégrinations, auxquelles le désir d'étudier les hommes a autant de part que le désir de faire con-



LUSTRE NUREMBERGEOIS DU XV^e SIÈCLE
(MUSÉE GERMANIQUE DE NUREMBERG).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, A NUREMBERG.

1. Voyage exécuté en 1895. — Texte et dessins inédits.

naissance avec les monuments de l'art, je prends le parti de me transporter tout d'abord au cœur de la Francanie, à Nuremberg.

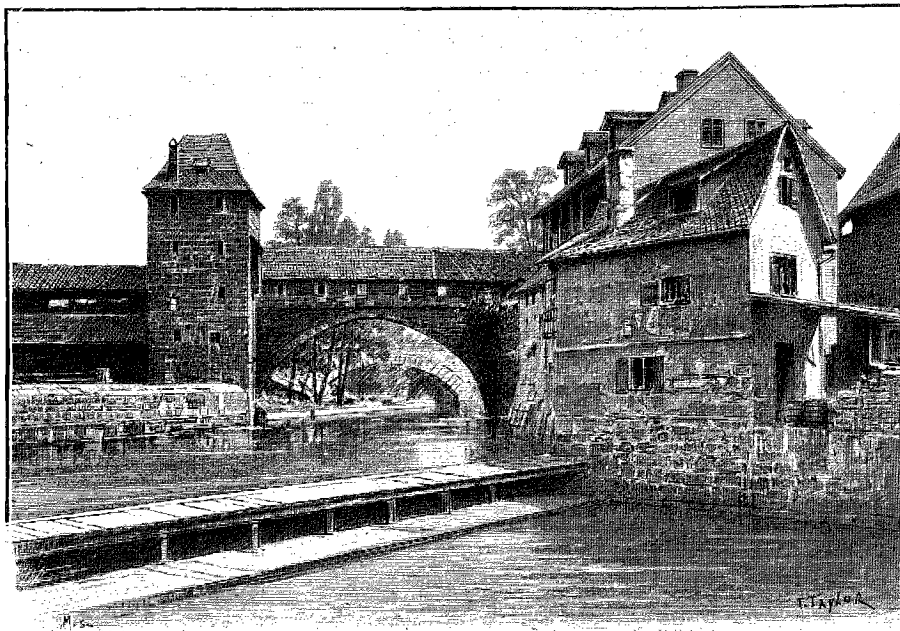
Je ne m'arrêterai pas ici à décrire le trajet compris entre Cologne et Nuremberg : c'est affaire à une relation de voyage distincte. La seule observation que je veuille retenir, c'est que, la frontière à peine passée, le sens de la vision change comme par enchantement; nos voisins cherchent d'autres associations de couleurs que nous, plus crues ou plus ternes. Prenez les uniformes militaires, qui sont aussi, à mon avis, une branche de l'esthétique : quelle cacophonie que ces collets jaune clair cousus sur des capotes bleu clair! Même différence dans le costume civil. Prussiens, Souabes, Bavares, n'ont évidemment pas sur la toilette les mêmes idées que les races latines. Nulle part ailleurs le romantisme n'a conservé autant de sectateurs : j'en trouve la preuve dans ce besoin de s'affranchir du joug de la mode. Notre chapeau à haute forme est antipathique aux Allemands, et, en cela, je ne saurais les blâmer; ils n'en usent que dans les occasions où l'étiquette leur interdit de s'en passer. Ce qu'ils affectionnent, c'est le feutre mou (les femmes mêmes en raffolent), qu'ils agrémentent d'une plume à la tyrolienne; ce sont les vêtements amples et souples, tels que la vareuse, le veston à pattes; la blouse russe aussi fait fureur. A l'hôtel où je descends, les dames se montrent en négligé, et dans quel négligé! Elles ne se contentent pas seulement des vêtements les plus modestes, des étoffes les plus communes : elles adoptent les formes les plus lâches, les plus disgracieuses; certaines robes ressemblent à des sacs. Seules les nuances, moroses au possible, sont à la hauteur de la coupe! Pour le quart d'heure, toutes les variétés et jusqu'aux nuances les moins attrayantes du gris et du brun triomphent : l'horrible beige s'étale au grand jour.

Ne quittons pas le chapitre du costume sans jeter un coup d'œil sur les uniformes militaires. L'armée bavaise, dont je rencontre des détachements chemin faisant, a obtenu la faveur de garder son accoutrement traditionnel, à l'exception du casque à chenille qui a été remplacé par le casque prussien, le casque dont Heine comparait irrévérencieusement la pointe à un paratonnerre. Cette armée, quoique composée d'hommes grands et gros, a quelque chose de plus mou que l'armée prussienne; les officiers surtout n'ont pas la tenue irréprochable de leurs collègues du Nord. Cependant j'ai vu défiler en colonne serrée un régiment d'infanterie, avec son uniforme bleu de ciel : il avait une excellente tournure. Les manœuvres de nos plus belles troupes n'approchent pas de cette précision mathématique, de ces conversions savantes : il semble que rien ne puisse tenir devant une masse pareille, aussi souple que compacte. Je n'en dirai pas autant de la musique militaire : elle est devenue affreuse : un tambour grêle, assourdi, et un fifre pleurard : est-il rien de moins propre à accentuer la marche, ni de moins martial!

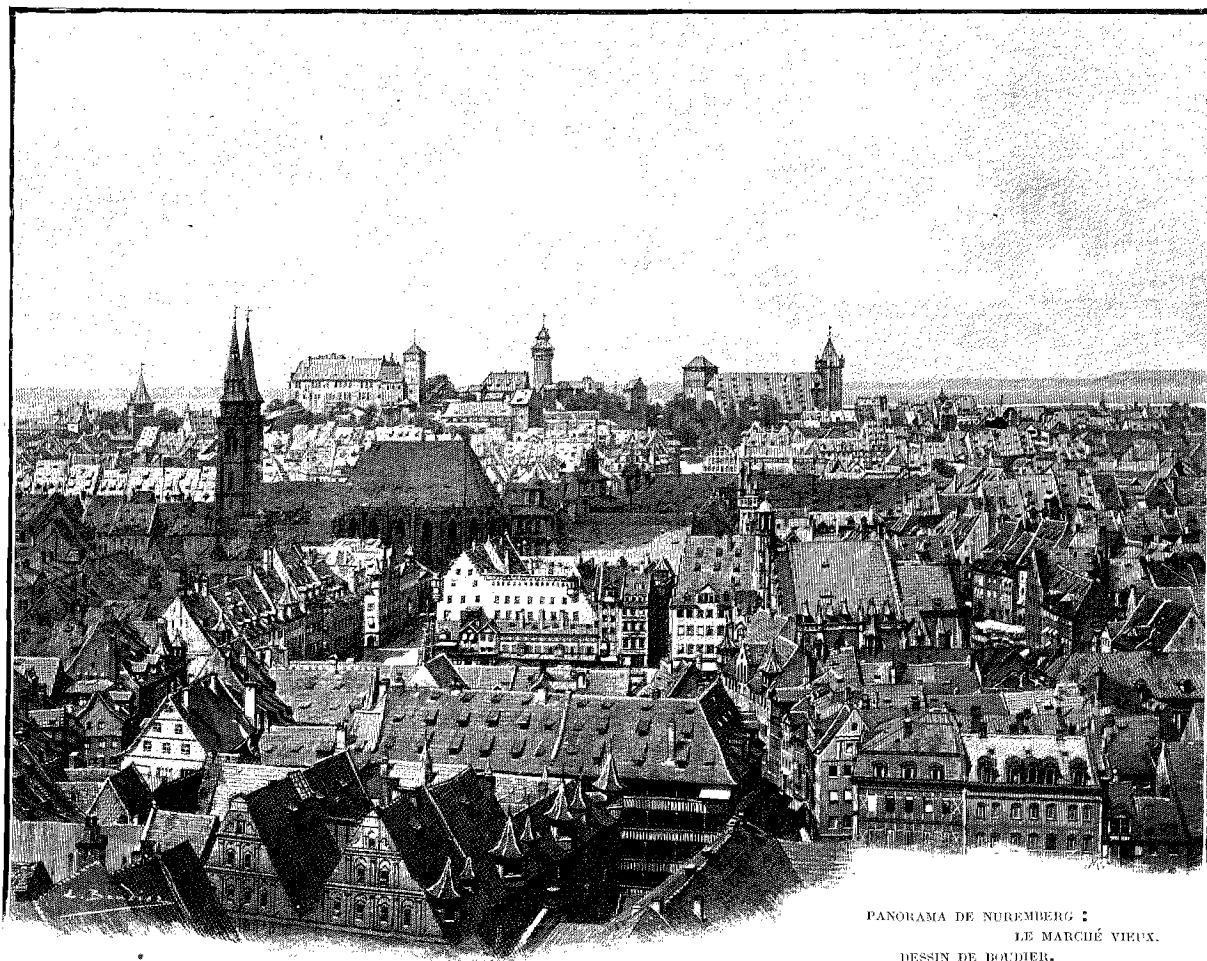
Le costume des employés de chemin de fer ne diffère que peu de l'uniforme : il en a la raideur, parfois aussi la richesse. Particulièrement coquet est celui des chefs de train : ils portent une tunique bleue à boutons d'argent et, par-dessus, une giberne et une bandouillère rouges, sur lesquelles se détache en relief le lion bavares.

De nombreuses nuances séparent d'ailleurs les uns des autres les représentants de cette armée en miniature : ici un chef de gare, tout frais sorti du régiment, prononce d'un ton bref et sec le mot *abfahren* (partir; remarquez l'infinif employé à la place de l'impréatif); ailleurs, des représentants de l'ancienne génération se servent du terme *fertig* (prêt). Ce qui leur est commun à tous, c'est la tournure militaire; sanglés dans leur tunique à deux rangées de boutons, qui dessinent un triangle, graves, saluant tout d'une pièce, comme des automates, ils conservent jusque dans les carrières civiles le souvenir de l'obéissance passive.

Pour compléter nos observations sur la gamme des couleurs en faveur chez nos voisins, examinons le parti pris de coloration adopté pour la décoration



LA PEGNITZ DU CÔTÉ DES REMPARTS.
DESSIN DE TAYLOR (PHOTOGRAPHIE RÖMLER ET JONAS, À DRESDE).



PANORAMA DE NUREMBERG :
LE MARCHÉ VIEUX.
DESSIN DE BOUDIER.

des édifices : la polychromie domine sur les façades, tandis que, dans les intérieurs, — tentures, papiers peints, etc., — l'ensemble est d'une monotonie et d'une maussaderie désespérantes. La pierre employée le long du Rhin, le grès vosgien, donne, à elle seule déjà, une note essentiellement vive, un rouge superbe, qui semble animé par un sang généreux; malheureusement, cette pierre ne comporte pas de sculptures très fines, de moulurations savantes. J'aime moins la pierre verdâtre, au ton d'absinthe ou de limonade; rien de plus anémié, de plus lymphatique. La coloration naturelle fait-elle défaut, on recourt aux artifices les plus grossiers : le long de la Moselle, les maisons de paysans ont invariablement leurs embrasures barbouillées d'un affreux bleu d'outremer, que ces maisons soient en pierre ou en brique, éerues ou couvertes d'un crépi.

II

Nuremberg.

La campagne qui entoure la capitale de la Franconie ne brille ni par la variété, ni par la fertilité, mais quel dédommagement quand nous touchons à cette vénérable citadelle de l'art allemand! Confinant d'un côté à la plaine arrosée par la Pegnitz, et reliée de l'autre à un monticule que couronne le château fort, Nuremberg offre un site pittoresque par lui-même et qui l'est devenu bien plus encore grâce au génie de ses bâtisseurs : sur ce terrain relativement limité et enserré dans une enceinte de murailles, que flanquent aujourd'hui encore plus de cent tours gigantesques, ont surgi une longue suite de monuments grandioses et un dédale de maisons d'une conservation miraculeuse, ayant toutes la physionomie la plus originale, la plus animée. La cité est restée telle quelle, sans altération sensible; elle nous offre le spectacle éblouissant d'une ville, mi-moyen âge, mi-Renaissance, demeurée intacte au milieu de la dégénérescence moderne; quelque chose comme une Pompéi allemande¹.

1. Est-il nécessaire de rappeler l'étude consacrée à Nuremberg, ici-même, il y a une trentaine d'années, par le fondateur de ce recueil, le regretté Edouard Charton (1864, t. I, p. 17 et suiv.)? Le lecteur y trouvera les gravures d'un certain nombre

de monuments, que je n'ai pas jugé à propos de faire reproduire à nouveau, quoiqu'il eût été piquant de montrer, par ce simple rapprochement, quels progrès les procédés de reproduction ont réalisés depuis lors.

Avant de pénétrer dans la si vénérable et si vivante capitale de la Franconie, avant de franchir les remparts, témoins de tant de sièges, jetons un coup d'œil sur le passé : nous gagnerons à cette étude rétrospective de mieux comprendre les besoins ou les aspirations de la cité moderne.

L'origine de Nuremberg est obscure, sinon ancienne : la première mention authentique du bourg de « Nurenberc » remonte à l'année 1050. Mais, dès le siècle suivant, la jeune cité joua son rôle dans les luttes entre les Hohenstaufen et leurs adversaires, qui l'assiégèrent à diverses reprises. Frédéric Barberousse y séjourna souvent et la pourvut d'une nouvelle citadelle ; Frédéric II la déclara ville libre impériale. Sous les Habsbourg, malheureusement, les Hohenzollern, burgraves de Nuremberg, firent peser sur la population un joug de plus en plus lourd : d'où des luttes qui se prolongèrent pendant des siècles. En 1349, l'empereur Charles IV se vit contraint d'assiéger la ville pour la faire rentrer dans l'obéissance. Au cours du ^{xv}^e siècle, Nuremberg eut l'honneur d'être choisie pour recevoir, dans sa citadelle, le dépôt sacré des insignes impériaux : ils y restèrent jusqu'à la suppression de l'Empire germanique, en 1806.

Si ces annales ne sont pas marquées, comme dans d'autres cités, par d'éclatants traits d'héroïsme, en revanche, il y eut chez tous, petits et grands, un effort de tous les instants pour assurer la grandeur et la prospérité de la patrie. A l'époque de la Renaissance, Nuremberg avait trois cents canons sur ses remparts, pour deux années de blé dans ses greniers et 15 millions de florins dans son trésor. Puis, à peine les intérêts de la défense ou de l'expansion sauvegardés, c'était, parmi les familles patriciennes, dont aucune d'ailleurs n'a brillé au premier rang, — Holzschuber, Imhoff, Tucher, Paumgärtner, et tant d'autres, — à qui se signalerait par quelque riche fondation, relevant à la fois de la piété et de l'art.

De bonne heure, la population se distingua par ses aptitudes pour les arts mécaniques : l'invention du fil de fer, celle des montres (appelées d'abord œufs de Nuremberg), puis celles de la gravure à l'eau-forte, du fusil à vent, de la clarinette, répandirent au loin la réputation des mécaniciens nurembergeois. Et ce n'est pas un simple effet du hasard si, la première entre les villes allemandes, Nuremberg posséda un chemin de fer, construit — retenons ce point — par un ingénieur français du nom de Denis.

Tout entière aux affaires, la métropole de la Franconie avait longtemps négligé les œuvres de l'intelligence. Aux approches de la Renaissance, elle s'efforça de regagner le temps perdu. Mais ses fils étaient plus familiarisés

avec le commerce et l'industrie, ou encore avec les applications pratiques des sciences, qu'avec les hautes spéculations théoriques ; ils manquaient de la forte culture classique, et ne parvinrent que tardivement à s'assimiler l'esprit qui venait de transformer toute l'Europe centrale.

Les leçons du célèbre astronome Jean Müller de Königsberg, surnommé Regiomontanus, donnèrent de l'impulsion aux sciences exactes (1471). Un médecin nurembergeois, le Dr Hartmann Schedel (1440-1514), se signala de son côté dans le domaine de l'érudition. Il avait voyagé en Italie, avait vu les Médicis, connaissait les écrits de Flavio Biondo, de Valla, de Guarino, de Vérone, de Platina et d'autres humanistes. Mais ses débuts montrent ce qui restait de lourdeur dans les esprits et de quel fatras la science allemande était forcée de se débarrasser avant de parvenir à travailler à la lumière du grand jour. Cette infériorité éclate surtout si nous plaçons le *Chronicon norimbergense* (1493) de Schedel en regard des publications similaires de l'Italie. Quelle différence rien que dans la distribution des matières, dans la mise en œuvre, dans l'aspect du volume ! Rapprochons-le des Commentaires de Raphaël Maffei de Volterra : ici, dès l'abord, nous sommes frappés de la clarté avec laquelle, sont établies les tables rangées, les unes dans l'ordre topographique ou dans l'ordre des matières, les autres dans l'ordre alphabétique des hommes célèbres. Et que sera-ce si nous nous attaquons au fond du volume ! Dans le livre XIII,



UN PATRICIEN NUREMBERGEOIS DU XVI^e SIÈCLE
 PORTRAIT DE JÉRÔME HOLZSCHUBER PAR ALBERT DÜRER (MUSÉE DE BERLIN).

Maffei retrace, comme Schedel, l'histoire de la Création et celle des six âges du monde, mais il le fait brièvement, et en plaçant, à chaque instant, les personnages de l'histoire sainte à côté de ceux de l'histoire profane, de manière à établir une sorte de synchronisme : c'est ainsi qu'il range Abraham à côté de Ninus, Moïse à côté de Cécrops, Josué à côté de Janus, etc. Autant de notions inconnues au lourd et pédant compilateur nurembergeois.

Il serait injuste de rester sur cette impression : à peu d'années de là, un autre humaniste, belliqueux autant que voluptueux, esprit vigoureux et épicurien raffiné, Wilibald Pirckheimer, l'ami de Dürer, montra que l'art de vivifier et de féconder l'érudition n'était plus un secret pour ses compatriotes. L'intervalle qui s'étend entre Schedel et Pirckheimer est bien court. Et cependant un abîme sépare les deux savants.

Comment cette révolution put-elle se perpétrer en si peu de temps? C'est que le souffle de la Renaissance avait passé sur l'humanisme allemand et sur Nuremberg, et que, n'en déplaise au professeur Jansen,

l'ardent champion du moyen âge, il avait tout balayé — scolastique, fatras, pédantisme, superstitions, — comme les premiers rayons du soleil dissipent les brumes.

Prenant exemple sur Schedel, Pirckheimer avait visité l'Italie (il avait passé sept ans, de 1490 à 1497, aux universités de Padoue et de Pavie), mais il en avait rapporté un esprit bien autrement subtil et généreux. Avec lui, nous n'avons plus seulement affaire à un laborieux compilateur : Pirckheimer brille à la fois comme capitaine et comme diplomate, comme membre du sénat de Nuremberg et comme conseiller de l'Empereur, comme organisateur et comme Mécène. Et quelle activité littéraire que la sienne ! tantôt il retrace l'histoire de la guerre helvétique de 1497, tantôt il traduit ou commente les ouvrages de Plutarque, de Lucien, des Pères de l'Eglise, publie l'humoristique *Apologia Podagræ* ; entre temps, il forme une riche bibliothèque et un cabinet de médailles, réorganise les écoles de sa ville adoptive, correspond avec tout ce que l'Europe compte d'écrivains ou de savants distingués. Si ses productions personnelles souffrent de la dispersion de ses études, il n'en a pas moins le mérite de faire de sa patrie un centre intellectuel, — ce qu'elle n'avait pas été jusque-là. Ces natures faciles et brillantes exercent souvent plus d'influence que les hommes de génie, par cela même qu'elles heurtent moins d'idées reçues.

La littérature allemande, stérilisée et comme frappée de mort par la Renaissance (combien n'en fut-il pas

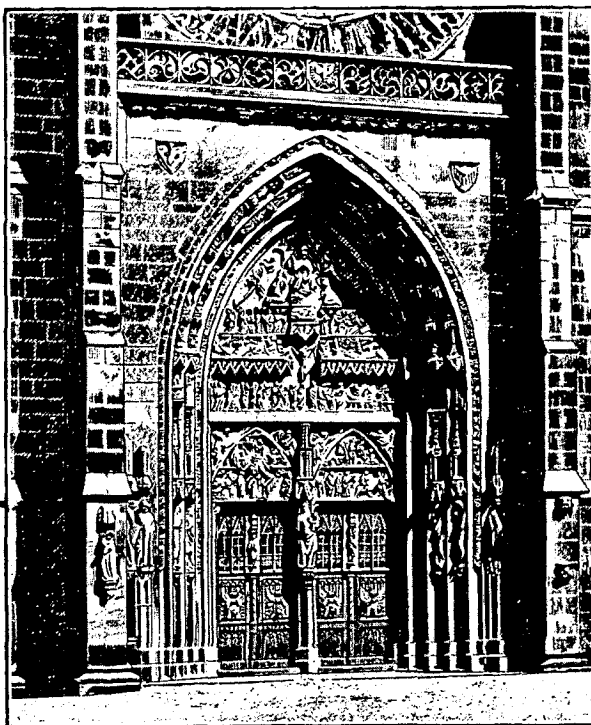


PORTRAIT D'ALBERT DÜRER PAR LUI-MÊME (PINACOTHÈQUE DE MUNICH).

autrement en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre!), jeta quelque lueur à Nuremberg, grâce à Hans Sachs; mais gardons-nous bien de toute illusion sur la valeur des productions du vaillant maître cordonnier : elles sont le plus souvent d'une platitude rare.

Reste l'art nurembergeois. Ici, il y eut une fermentation prodigieuse et des artistes supérieurs, quoique incomplets. Hommes d'observation plutôt que d'imagination et de sentiment, s'entendant comme peu aux perfectionnements techniques, ils devaient surtout briller dans le réalisme. L'absence de principes, l'ambition de tenter des combinaisons nouvelles, auxquelles personne n'avait songé auparavant et que personne depuis n'a imitées, la passion du pittoresque, du caractère, de la vie, opposée à la simplification et à l'abstraction classiques, voilà où réside l'originalité de l'École nurembergeoise.

Nous reviendrons plus loin sur les qualités et les défauts de cette phalange, qui compte, pour la sculpture, des noms tels que Adam Krafft, Veit Stoss, Peter Vischer; pour la peinture et la gravure, ceux de Wolgemut, d'Albert Dürer, de Hans de Kulmbach, de Schaeuffelein, d'Altdorfer, des Beham, de Pencz, de Brosamer; pour les arts décoratifs, ceux de l'orfèvre Jamnitzer, du peintre-verrier Hirschvogel et tant d'autres, d'une incomparable habileté. Qu'il nous suffise ici de constater que, pendant tout le xvi^e siècle, Nuremberg ne cessa de défrayer l'Allemagne et les contrées voisines de tous les raffinements du luxe, défiant



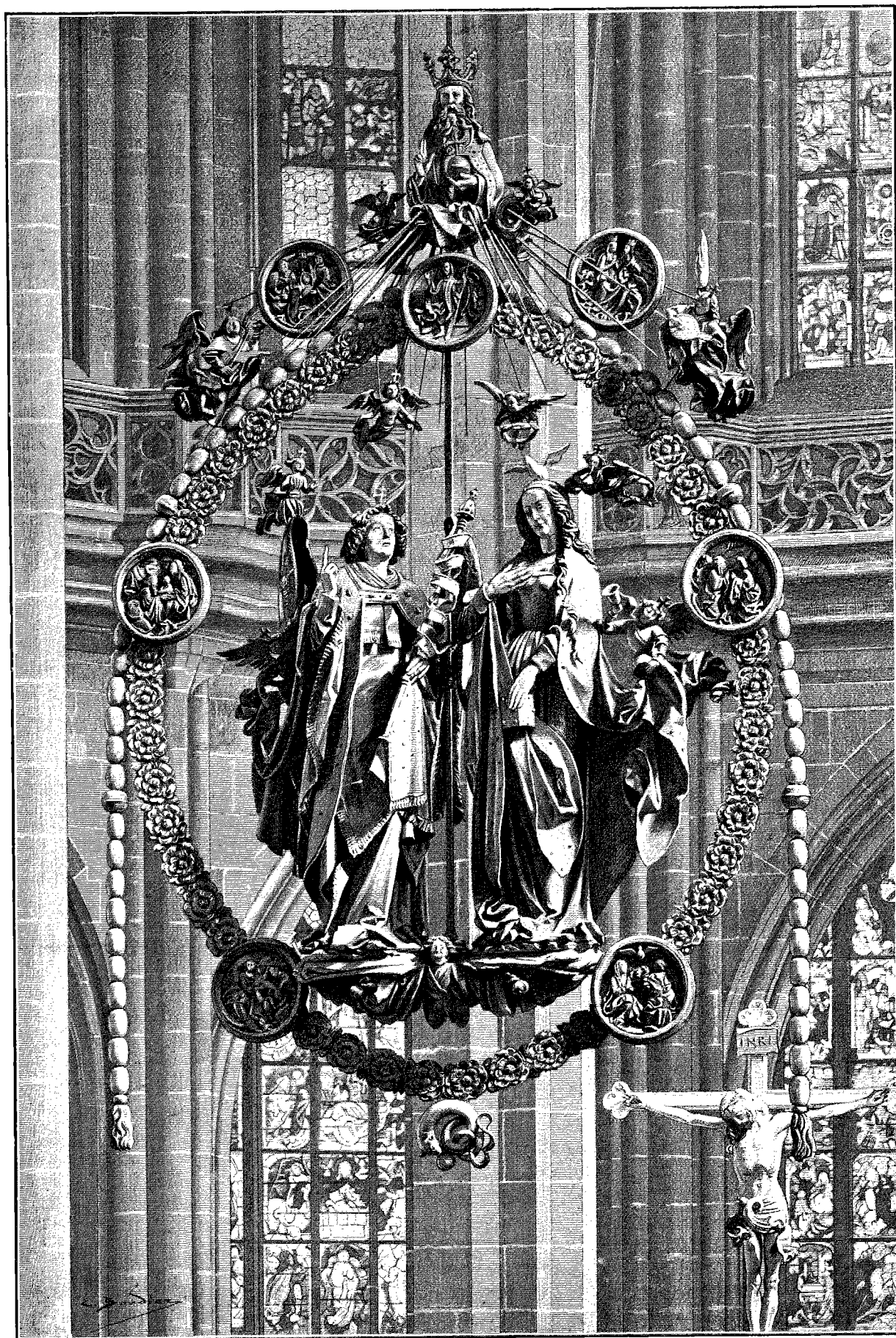
LE PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT.



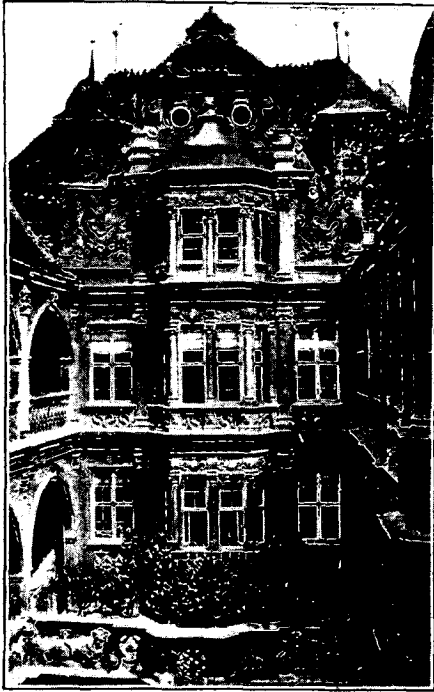
LA FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT (PAGE 320). — DESSIN DE BOUDIER.

surtout la concurrence pour les objets de dimensions microscopiques.

De même que les Florentins et les Vénitiens, les Nurembergeois étaient profondément attachés à la religion; mais, vivant dans des conditions différentes, ils virent dans la Réformation un moyen de la consolider, non de l'ébranler; les novateurs firent fortune auprès d'eux en raison même de la sincérité et de la profondeur de leur foi. Aussi bien ce grand mouvement — on ne saurait trop le répéter — était-il l'œuvre des croyants, non des curieux ou des sceptiques. La vieille cité franconienne fut la première ville impériale qui se prononça ouvertement pour Luther; elle reçut à bras ouverts Philippe Mélanchthon, son disciple bien-aimé. Malgré l'horreur des Réformés pour le culte des images, une statue, élevée en 1826, rappelle la propagande exercée par ce doux et tenace sectaire.



LA SALUTATION ANGÉLIQUE, PAR VEIT STOSS (ÉGLISE SAINT-LAURENT) (PAGE 321). — DESSIN DE BOUTIER
(PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG).



LA COUR DE LA MAISON PELLER.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Aujourd'hui, plus encore qu'à la Renaissance, Nuremberg doit à l'industrie et au commerce une prospérité qui augmente d'année en année (de 27 000 âmes, qu'elle comptait en 1818, la population s'est élevée, en 1894, à plus de 160 000 !). Les arrière-petits-fils n'ont pas dégénéré : aucune ville dans l'Allemagne du Sud ne peut se mesurer avec eux. La métallurgie, la fabrication des machines, des instruments de précision, des jouets, pour ne point parler de celle de la bière ou du pain d'épice, leur ont assuré une clientèle bien au delà des frontières de l'Allemagne. C'est le même esprit que jadis, appliqué à d'autres objets : n'est-ce pas à l'ingéniosité des procédés, aux raffinements de la technique, que les artistes nurembergeois de la Renaissance ont dû le meilleur de leur réputation !

L'aristocratie nurembergeoise, une aristocratie exclusivement commerciale ou industrielle, a jugé prudent de se renouveler avec le temps. Les barons de Tucher — une des plus vieilles familles — ont fondé une brasserie célèbre. Chez nous, les ducs vendent du vin ; en Allemagne, les barons fabriquent de la bière ! La particule et l'écusson font bien en tout pays ! En Angleterre, par un phénomène inverse, M. Alsopp, le grand fabricant de *pale ale*, a reçu de la reine Victoria le titre de baronet. On le voit, tantôt le pavillon couvre la marchandise, et tantôt la marchandise anoblit le marchand.

Il ne faut pas moins admirer l'esprit d'organisation propre à cette race si vaillante : nous en avons pour preuve ses huit cents sociétés de toute nature, scientifiques, littéraires, artistiques, industrielles, commerciales, pour ne point parler des clubs d'hommes du monde, des associations politiques ou des loges de francs-maçons. La population ouvrière, si douce et si molle en apparence, renferme, — m'affirme-t-on, — de dangereux éléments socialistes. Mais passons : on ne visite pas Nuremberg pour s'occuper de politique.

III

La forme générale de Nuremberg se rapproche du pentagone : au nord, du côté du cimetière Saint-Jean, se trouve la citadelle ; au sud, du côté opposé, le chemin de fer. Sur la rive gauche, qui est assez unie, l'église Saint-Laurent ; sur la rive droite, qui est des plus accidentées, l'église Saint-Sébalde. Une dizaine de ponts traversent la Pegnitz, qui partage la ville en deux parties à peu près égales et qui forme plusieurs îles, dont l'une, la Vorder Insel Schütt, est relativement spacieuse.

Une rue fort belle et fort animée, la *Königsstrasse* (la rue Royale), conduit de la gare à l'église Saint-Laurent, le plus vénéré des sanctuaires nurembergeois. Vers cet endroit, la rue Caroline, plus belle encore et plus large, vient former avec la précédente un angle droit.

Nuremberg n'a pas concentré ses efforts sur une cathédrale unique, comme l'immense majorité des autres villes, soit de l'Allemagne, soit de l'Italie et de la France. Deux églises se sont partagé ses préférences, celle de Saint-Laurent — avec laquelle nous allons faire connaissance — et celle de Saint-Sébalde. Toutes deux abondent en œuvres d'art des plus délicates ; toutes deux attirent en pèlerinage les fervents du beau ; mais aucune n'offre ni l'ampleur ni ce caractère de conviction qui signalent les cathédrales d'Ulm, de Fribourg, de Bâle, de Cologne, pour ne citer que des édifices connus de tous. Fondues en une, les deux églises nurembergeoises pourraient tenir tête à n'importe lequel de ces sanctuaires ; séparées, divisées, elles ne sont que la moitié de la manifestation de foi et de magnificence à laquelle une cité vivace et riche, comme l'était Nuremberg, ne pouvait manquer de sacrifier.

L'église Saint-Laurent date du ^{xiii}e siècle, quant à ses parties principales ; vers 1400 on termina la tour sud ; enfin dans le même siècle on agrandit la nef et rebâtit le chœur.

L'édifice a ceci de particulier, qu'il n'a pas de contreforts apparents, ou du moins ceux-ci sont dissimulés dans les bas-côtés, qui forment à l'extérieur une ligne tout unie ; seuls les arcs-boutants se détachent sur la nef principale : les saillies sont donc aussi rares que possible. L'appareil, fort régulier, se compose d'un grès tirant sur le rouge ; il est toutefois d'une coloration moins chaude que celui des cathédrales de Strasbourg et de Bâle. Dans les deux clochers du sanctuaire, on chercherait en vain une idée architecturale : qu'importe que l'un d'eux ait été doré partiellement : rien n'y fait. L'invention est des plus pauvres : les cinq étages inférieurs ne contiennent chacun qu'une seule fenêtre, puis tout à coup, au sixième étage, se développe une baie à sextuple meneau ; un couron-

nement octogonal surmonte le tout. Malgré ses incorrections, le campanile de Giotto est une merveille comparée à cette élucubration ; par la richesse de sa décoration il reste du moins dans la donnée du style gothique. La conclusion qui s'impose, c'est que Nuremberg est avant tout la cité du détail pittoresque : par cela même, elle s'entend peu aux créations monumentales.

Les statues qui ornent la façade ne révèlent pas une direction de goût bien accusée ; elles sont plutôt calmes que mouvementées. Dans celles d'Adam et d'Ève, les proportions sont relativement justes, mais manquent — est-il nécessaire de l'ajouter ! — des notions anatomiques nécessaires : l'artiste a cherché à indiquer par quelques raies la cage thoracique d'Adam. Au-dessus de la rosace, à gauche, un médaillon avec une figure renfrognée représente la lune ; un autre, à droite, — une tête entourée de rayons, — le soleil. Plus loin, à gauche, contre le transept, sous un édicule, on remarque les statues du Christ priant au jardin des Oliviers et des trois apôtres endormis, travail tout à fait rude et informe ; seul, le Christ a une certaine allure.

L'intérieur, composé de trois nefs et de chapelles latérales, est clair et spacieux ; il tient plus que l'extérieur ne promettait. La nef centrale n'y est pas écrasée et étouffée, comme dans l'église Saint-Sébalde, avec laquelle nous ferons connaissance tout à l'heure ; les piliers carrés de cette dernière sont remplacés par des faisceaux de colonnettes. La pierre, privée de badigeon (et il faut s'en féliciter), a un ton rougeâtre assez chaud.

A peine entré, le gardien distribue à chaque visiteur un feuillet contenant la description sommaire du sanctuaire. Mais mieux vaut se guider d'après ses propres lumières. Commençons par écarter la chaire, — elle est moderne, — et attachons-nous en premier lieu aux sculptures : elles sont nombreuses, importantes, et il faut remercier le clergé protestant de les avoir conservées avec tant de piété. Ici, on voit, debout contre les piliers, des statues du *xiv^e* siècle, pleines d'allure ; là, une *Adoration des Mages*, belle et expressive ; plus loin, un lustre attribué à Vischer, ou de superbes retables rehaussés de couleurs ; puis, à l'entrée du chœur, suspendue à la voûte par une chaîne, ce qui produit un effet bizarre, la *Salutation angélique* de Veit Stoss, une ronde bosse dorée, commandée en 1518 par un membre de la famille des Tucher.

Plus encore que l'église, le chœur se distingue par son ampleur, sa légèreté et l'abondance de l'éclairage, ainsi que par la richesse de sa voûte à réseaux. Sa gloire, c'est le fameux tabernacle sculpté par Adam Krafft, entre les années 1493 et 1500.

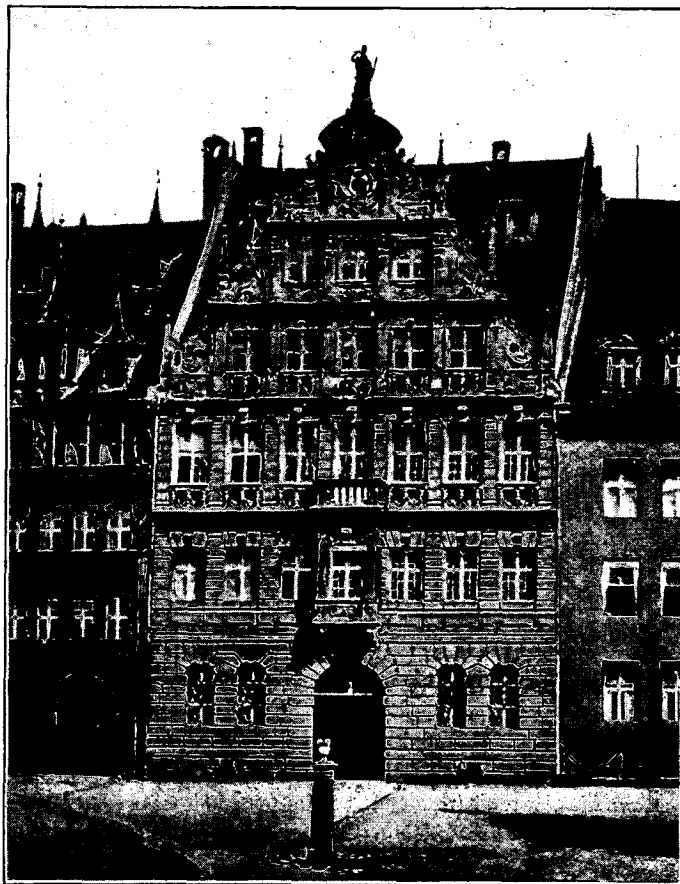
Le monument surgit du milieu d'une grille en bronze et s'élance à une hauteur de vingt mètres. Il forme le triomphe du style gothique, fouillé et vivant au possible, orné à profusion de hauts et de bas-reliefs : scènes de la Passion, etc.... Sur le devant, le maître s'est représenté, à genoux, en compagnie de ses deux aides ; c'est une figure grave et recueillie ; dans sa main un admirateur moderne a placé une couronne de laurier. Il l'a bien méritée, le vaillant tailleur de pierre !

La peinture, à son tour, compte ici quelques pages capitales. Voici d'abord, sur une tribune, le *Couronnement de la Vierge*, ou retable des Imhof, contemporain, ou peu s'en faut, des productions de maître Stephan de Cologne et suave comme elles.

Une autre peinture, une Madone, également commandée par la famille Imhof (1446), est plus impersonnelle et plus grave. Comme ses sœurs byzantines, Marie a la tête couverte de son manteau bleu ; sa robe est également d'un bleu foncé.

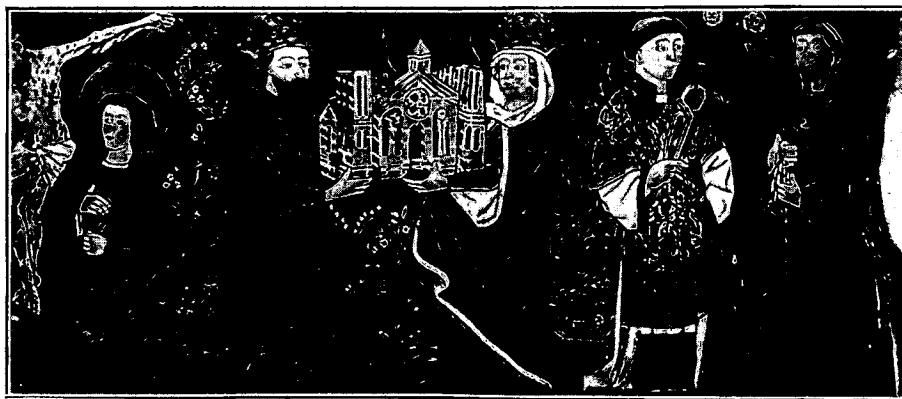
Un tableau d'Albert Dürer, la *Nativité*, placé contre un des piliers du chœur, manque de tout accent : c'est une œuvre terne et plate.

Avec les peintures sur panneau alternent des tapisseries du *xiv^e* ou du *xv^e* siècle, des *Prophètes* ou des *Apôtres*, tenant des phylactères, figures d'une extrême énergie, aux draperies mouvementées et hardiment découpées ; puis d'autres du *xvi^e* siècle, au coloris bien fondu, représentant la vie de saint Laurent et la vie de sainte Catherine.



LA MAISON PELLER (1605) — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus encore la verrière mérite de nous arrêter; si dans la nef il en reste à peine quelques vestiges, dans le chœur elle éblouit par sa variété et sa richesse. Ce sont d'abord des vitraux passablement archaïques, dont plusieurs renferment les armoiries de Nuremberg, la fameuse Sirène couronnée, tenant de chaque main une de ses queues de poisson. Puis nous rencontrons, sur le troisième vitrail, la *Transfiguration* (1476), remarquable par ses tons argentins : presque tous les vêtements y sont blancs; néanmoins l'effet est des plus heureux; les types sont frais et souriants (anges à la chevelure blonde bouclée), sans trace de la laideur chère à Wolgemut; ils se rapprochent plutôt, surtout dans le vieillard de la seconde rangée inférieure (l'avant-dernière figure à gauche), de la manière du chef de l'École de Colmar, Martin Schongauer. Le quatrième vitrail, contenant le portrait de l'empereur Frédéric III, est plus panaché; il manque de tenue, de même que le cinquième. Le sixième, celui des



TAPISSERIE NUREMBERGEOISE DU XV^e SIÈCLE (ÉGLISE SAINT-LAURENT).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Volkhamer, est traité dans une gamme jaune (toute la partie architecturale), mais d'une grande richesse, qui n'exclut pas la précision du modelé. Une production moderne, le vitrail impérial, exécuté en 1881 par le professeur Wanderer en l'honneur de l'empereur Guillaume, clôt cette suite importante.

A côté de l'église Saint-Laurent se dresse la Fontaine des Vertus, — avec la statue de la Justice

dominant ses sœurs; elle appartient à une époque (1589) où le maniérisme avait détrôné la naïveté et où les artistes s'efforçaient de corriger la lourdeur native par l'excès de prétention.

Infiniment plus d'accent et de fierté a la maison qui fait face à Saint-Laurent : l'antique résidence des Nassau; ses quatre tourelles d'angles, ses bas-reliefs, son cadran solaire et une petite statue d'Adolphe de Nassau, couronnant le tout, lui donnent une rare tenue.

Derrière l'église, se trouve le marché aux légumes. Les vendeuses, — des paysannes, — mélancoliquement assises derrière leurs hottes, portent le costume le plus banal : corsage et jupe tirant sur le noir, tablier bleu, fichu noir sur la tête. Même dans ce dernier refuge de la couleur locale, les cotonnades de Manchester et de Birmingham ont eu raison de tous les souvenirs pieux, de tous les instincts de coquetterie.

Ici, comme partout, les petites inventions mécaniques, si ingénieuses, dans lesquelles Nuremberg a de tout temps excellé, s'imposent à l'attention du touriste. La fontaine qui se dresse contre la façade de Saint-Laurent est disposée de telle façon que l'eau coule dans un tube mobile sur un pivot; quand ce tube est incliné du côté de la fontaine, l'eau s'épanche dans le bassin; l'incline-t-on dans le sens contraire, elle s'écoule en dehors de la grille et fournit au passant le liquide dont il a besoin.

Cette tendance à raffiner toutes choses éclate jusque dans les moindres détails de la vie. Ailleurs, les consommateurs se contentent d'allumettes en bois blanc : à Nuremberg, ce bois est teint en vert ou en rouge !

Avant de reprendre l'exploration méthodique des richesses dont regorge Nuremberg, attachons-nous à l'aspect des rues, tel que l'a constitué la succession des âges qui y sont représentés : nulle part ailleurs on ne recueille une telle moisson d'informations rien qu'en faisant l'école buissonnière. Ce qui frappe tout d'abord, c'est que le génie nurembergeois s'est développé avec le plus d'éclat, non pendant une période unie et homogène, mais au confluent de deux époques, au moment de la rencontre du moyen âge et de la Renaissance. Celle-ci s'est maintenue jusqu'au xvii^e siècle, comme le prouve la belle maison Peller, construite en 1605.

Les Nurembergeois excellent avant tout dans le détail : mais là ils sont d'une fantaisie inépuisable. Voici, dans ce dédale de rues, la *Hirschelgasse*; elle tire sa gloire du *Tucherhaus* (maison des Tucher), une des plus confortables habitations bourgeoises de la cité (1533-1544). C'est en même temps une des plus curieuses au point de vue de l'art. La bretèche surtout réclame l'attention par son bas-relief représentant Adam et Ève debout au pied de l'arbre fatal (il n'était pas superflu de rappeler cet exemple mémorable des dangers de la science dans une ville aussi active que Nuremberg) et par son cul-de-lampe, un éléphant debout sur un globe.

Ailleurs, dans le quartier dit des « Sept Lignes » ou des « Sept Rangées » (*Sieben Zeilen*), nous découvrons les prototypes des phalanstères : c'est une agglomération de sept rangées de maisons groupées trois par trois sous un toit unique. Là demeuraient autrefois les tisserands. La vigne vierge qui grimpe le long de ces demeures, à la

fois modestes et décentes, nous apprend que l'activité industrielle n'a pas fait oublier aux habitants de ce quartier l'amour de la nature, si rare chez leurs concitoyens.

Quoique en grande partie reconstruite, l'*Adlerstrasse* (rue de l'Aigle) a encore infiniment de caractère et de tournure. Outre l'inévitable *Kriegerdenkmal* (le monument commémoratif de la guerre de 1870), elle renferme une superbe maison en style rococo, — le tribunal d'arrondissement, — construite en pierres gris de fer ou rouges; pour décor, les grillages bombés, chers au siècle dernier, un balcon en fer forgé, une porte d'entrée en bois sculpté. Tout cela s'harmonise avec l'ensemble, parce que tout cela est pittoresque. Plus loin s'alignent des maisons du XVI^e siècle, à la toiture compliquée, aux lucarnes surmontées d'un fronton triangulaire. Puis nous rencontrons d'imposantes rangées de maisons modernes, pourvues de la bretèche et des tourelles obligatoires. Dans l'une, réside une compagnie d'assurances sur la vie; ailleurs, un médecin spécialiste pour la gorge, le nez et les oreilles.

Toute proportion gardée, les hiatus sont rares: je citerai, dans la *Theresienstrasse*, une maison qui se fait remarquer par son portique en pur style dorique, avec des colonnes sans plinthes! Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin pour savoir quelle époque a pu commettre une telle hérésie à plein Nuremberg! Ailleurs, on voit des façades décorées de sgraffites à l'italienne ou des cafés ornés de fresques dans la manière pompéienne. L'éclectisme, dont les Nurembergeois ont réussi longtemps à se préserver, voilà l'ennemi dans une cité aussi homogène.

Dans ces longues rangées de maisons, toutes — est-il nécessaire de l'ajouter? — ne sauraient passer pour des chefs-d'œuvre. Combien en est-il qui n'offrent qu'une façade unie, percée d'ouvertures carrées (les fenêtres sont généralement dépourvues de volets), sans la moindre saillie et sans le moindre ornement! Heureusement ces ternes bâtisses utilitaires, en quelque sorte négatives, sont comme animées et réchauffées par le voisinage d'édifices plus attrayants, auxquels elles servent de repoussoir.

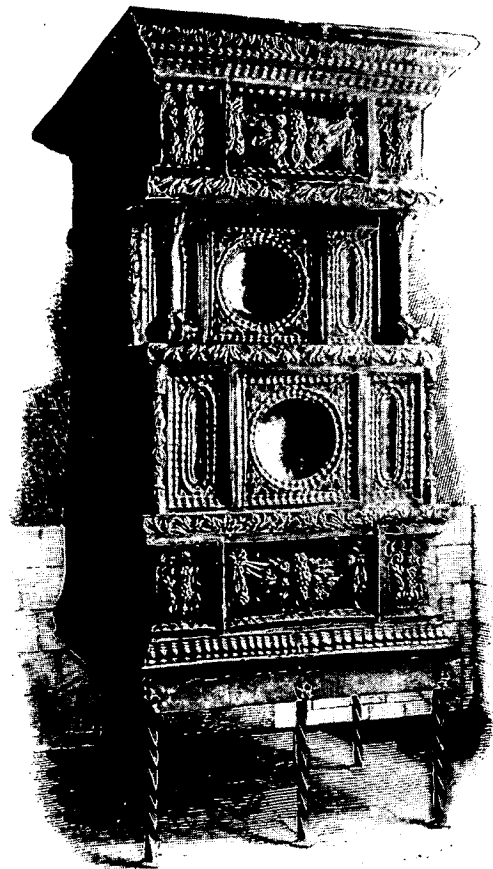
IV

Le tableau que j'essaie de tracer serait par trop incomplet si je me bornais à considérer Nuremberg comme une ville morte, comme une autre Pompéi; si, après avoir décrit les œuvres de l'architecture, je ne m'efforçais de caractériser les mœurs des habitants, le va-et-vient de la cité, les mille et mille particularités de la vie locale. Il est temps, en un mot, d'associer l'élément humain aux constructions qui lui servent d'abri.

Dans les rues, sur les places, règne un mouvement extraordinaire: c'est un entrecroisement continu de tramways, de fiacres, de camions, de charrettes, — quelques-unes de celles-ci attelées de chiens, — pour ne point parler des vulgaires bicyclettes. Un véhicule doit-il faire une station prolongée, on suspend une mangeoire à l'extrémité du timon, et les chevaux y puisent tranquillement leur pitance. Voilà bien la pratique Nuremberg! Par contre, une autre habitude fort répandue en Allemagne, celle d'employer le timon alors qu'on n'attelle qu'un seul cheval, me paraît violer la règle la plus élémentaire de la logique. Avec le système de brancards, le cheval est dans l'axe de la voiture; avec le système d'un seul timon, le cheval se trouve de côté. Ce sont d'ailleurs de solides bêtes, à la puissante encolure, que ces chevaux nurembergeois: il en faut de pareils, on le comprend, pour graver des pentes si escarpées. Pour le même motif, tous les fiacres sont attelés de deux chevaux.

Tel est le besoin d'activité qui possède les Nurembergeois que la notion du repos leur semble étrangère; pas un banc sur les voies publiques. La place est trop chère ici et le temps trop précieux pour que l'on développe ces asiles de l'oisiveté! D'autre part, quoique nous ne soyons qu'au mois d'août, nombre de femmes, ménagères prévoyantes (nous avons affaire aux fourmis, non aux cigales), s'occupent, dans les rues, à scier le bois nécessaire à la consommation de l'hiver. Elles manœuvrent habilement la scie, qui est fixée à une sorte de levier mobile assurant la direction des mouvements. Puis, les morceaux sciés, en moins de temps qu'il n'en faut pour conter ces exploits, la vaillante ouvrière, à l'aide d'une hachette, fend les bûches en des centaines de fragments.

Mais franchissons le seuil de quelques magasins: Nuremberg, comme chacun sait, est la ville par excellence des jouets et des *Galanteriewaaren* (articles de Paris). Dès le premier coup d'œil, une loi se dégage avec



UN POËLE NUREMBERGEOIS DU XVI-XVII^e SIÈCLE
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

une netteté pleine d'éloquence : si les reproductions de modèles anciens ont droit à toute notre sympathie (sauf lorsque les fabricants modernes essayent de convertir en passe-partout pour photographies quelque joli motif de retable en fer forgé ou repoussé), les tentatives nouvelles violent presque invariablement tout principe de goût. C'est que ces dernières dérivent de la fantaisie individuelle, et non plus, comme leurs aînées, d'une conviction, d'un besoin. Quoi de plus choquant que de voir reproduire indifféremment, à l'aide des matériaux ou des procédés les plus divers (caoutchouc, galvanoplastie, porcelaine de Saxe), des statues exécutées en vue d'une destination déterminée ! Le malheureux Richard Wagner surtout a été littéralement mis à toutes les sauces : il apparaît en simili, en grès, en bois, drapé en triomphateur romain, etc., etc.

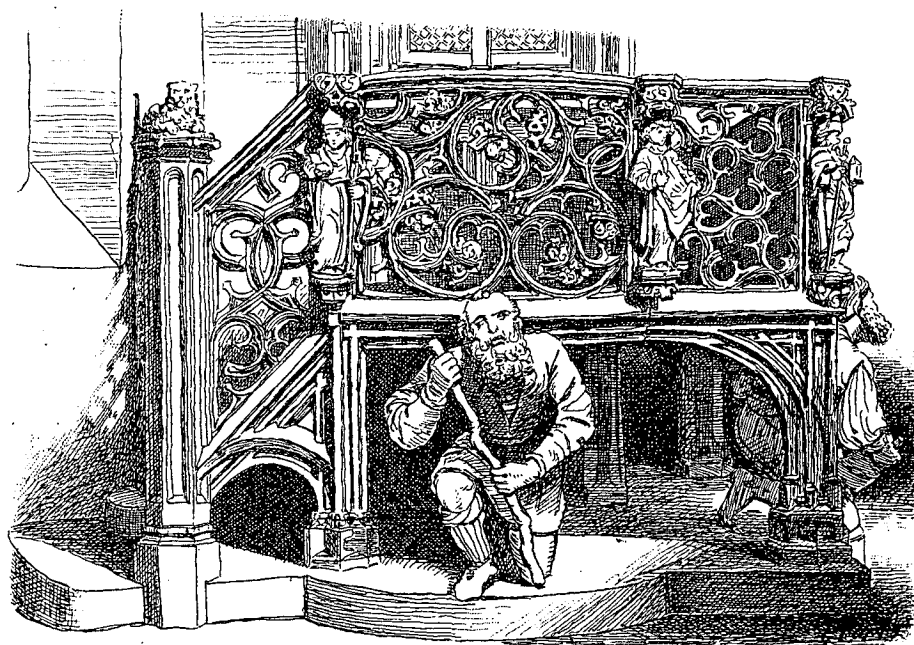
Ce culte du maître a du moins une raison d'être à Nuremberg et forme une note locale : ce n'est pas seulement le voisinage de Bayreuth qui le rend si populaire ici, c'est en même temps la gratitude et l'admiration de tous les Nurembergeois pour l'auteur des *Meistersinger*, cette poétique évocation de Hans Sachs et de son entourage.

Mais que dire du cosmopolitisme et de la banalité qui envahissent, sur tant d'autres points, cette arche sainte du pangermanisme ! Il est peu de devantures auxquelles ne s'étalent des inscriptions en anglais (les belles pages consacrées à Nuremberg par John Ruskin y ont attiré en pèlerinage des nuées de ses compatriotes). Puis, en tous lieux, les simplifications modernes, ces simplifications qui suppriment l'apparence, l'expression d'une cause, pour y substituer un résultat en quelque sorte scientifique : tel le calorifère invisible qui tend à dominer d'un bout à l'autre de l'Allemagne. A Nuremberg, du moins, le majestueux poêle en fonte ou en faïence, haut de deux mètres, a conservé des fidèles. Il faut leur en savoir gré.

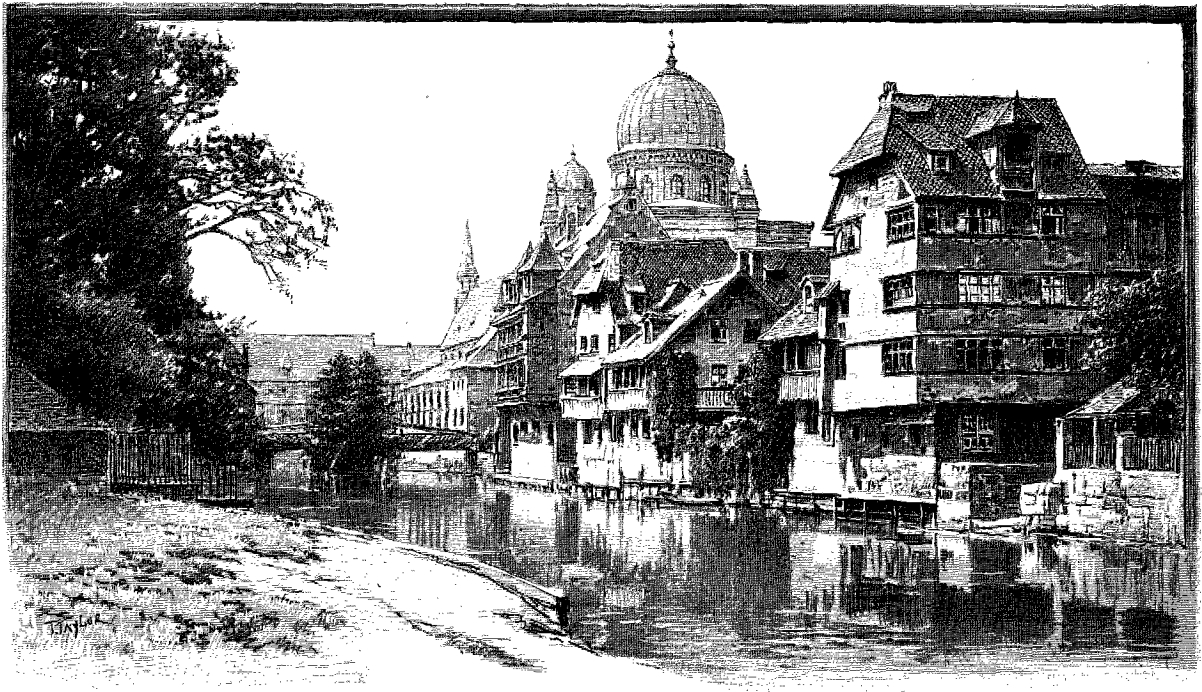
Un autre motif véritablement pittoresque, une des rares idées véritablement mûries que j'aie découvertes, ce sont les ciseaux en forme de cigognes (peut-être n'est-ce que la copie d'un motif ancien). L'oiseau est debout, les ailes pliées, chacune de ses pattes reposant sur l'anneau, qui termine chaque branche ; la vis d'acier bleu dessine l'œil, le long bec forme les ciseaux proprement dits. Lorsque l'outil est étendu horizontalement, l'oiseau semble voler ; dressez-le verticalement, il semble se promener gravement ; si vous l'ouvrez à moitié, il ouvre le bec ; si vous l'ouvrez entièrement, vous apercevez deux moitiés de cigogne. Il est si rare de nos jours de rencontrer une idée vraiment plastique, alliée à une destination pratique, que j'ai insisté, un peu plus peut-être que ne le comporte et la gravité de mon sujet et la modestie de l'outil, sur les *Storchscheeren* de Nuremberg. Mais, ô déception ! depuis que ces lignes sont écrites, j'ai rencontré de l'autre côté des Pyrénées, à Tolède, exactement les mêmes ciseaux. Voilà bien l'internationalisme de l'art !

(A suivre.)

EUGÈNE MÜNTZ.



FRAGMENT DU TABERNACLE D'ADAM KRAFFT (ÉGLISE SAINT-LAURENT) (PAGE 321). — DESSIN D'A. PARIS.



LES BORDS DE LA PEGNITZ, AVEC LA COUPOLE DE LA SYNAGOGUE (PAGE 334). — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE RÖMMLER ET JONAS, À DRESDE.

EN ALLEMAGNE : NUREMBERG¹, VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE, PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.



UN ROI MAGE,
SCULPTURE NUREMBERGEOISE EN BOIS
DU XV^e SIÈCLE (PAGE 327).
(COLLECTION E. MÜNTZ).

PARTOUT où les exigences de la circulation l'ont permis, se sont installés des marchés en plein air; marchés de comestibles, marchés de vieux meubles ou de vieilles bardes. L'aménagement des magasins et des boutiques, comme on peut bien penser, est à l'avenant : toute la hiérarchie du commerce de détail s'y déroule, depuis les somptueuses devantures sollicitant l'attention des Anglais, jusqu'aux échopes où l'on vend le hareng grillé.

Comme spécimen de devanture et comme trait de mœurs locales, prenons le *Theater-friseur* de la rue Royale. La façade de la maison, avec la date 1889, est peinte en bleu d'outremer et décorée de vases de fleurs, d'armoiries, d'ornements de toute sorte. Sur une porte, l'inscription (en anglais) *Hairdresser*; sur l'autre, celle de *Coiffeur*. Sur une manière de balcon vitré, qui s'avance en saillie sur le premier étage, et que recouvre une vaste glace formée d'un seul morceau, s'étalent des éventails japonais, des fleurs artificielles et diverses coiffures de femmes. Dans un excellent allemand, entremêlé de pas mal de mots français (*Separat-Damen-Frisir-Salon*; *Specialität*, *Toupets*, *Perücken*, *Chignons*, etc.), ce champion de la couleur locale recommande toutes sortes d'inventions capillaires absolument modernes. L'inscription *Telephonruf*, n° 374, tracée à côté de la porte, nous apprend que le téléphone, ce dernier progrès de la science, a depuis longtemps pénétré dans l'antique capitale de la Franconie.

Les bazars pullulent; mais d'ordinaire chacun ne tient que des objets d'un prix uniforme : ici toute la boutique est à 3 marks, là à 50 pfennigs.

Les spécimens exposés à la devanture d'un imprimeur-lithographe (modèles de lettres de faire-part et de lettres de félicitations) nous apprennent qu'à l'occasion du nouvel an, au lieu d'envoyer de simples cartes de visite, comme chez nous, nos voisins se servent d'imprimés portant des compliments plus ou moins compliqués, dont voici d'ordinaire la teneur : « Félicitations cordiales pour la nouvelle année, la famille S.... », ou bien : « A l'occasion de la nouvelle année, la famille Z... offre ses sincères congratulations. » Les lettres de faire-part de mariage, ou plutôt de fiançailles, sont également beaucoup plus variées que chez nous.

1. Suite. Voyez p. 313.

Exemple : « J'ai l'honneur d'annoncer, en y joignant l'expression de mes sentiments les plus dévoués (quelle périphrase pour traduire le mot *ergebenst!*), les fiançailles de ma fille Marie avec M. *** ». — « J'ai l'honneur d'annoncer mes fiançailles avec Mlle Hélène G..., fille aînée de Monsieur le propriétaire de fabrique X... », ou encore, la formule plus laconique : « Henri F..., Juliette O..., fiancés. »

Au lieu de s'en tenir aux motifs traditionnels, à un décor aussi net que sobre, les potiers ou les verriers de Nuremberg recherchent des effets de photographie ou de chromolithographie. Prenons ces petits verres à liqueur,

connus sous le nom de *Steh auf* (lève-toi), et ainsi appelés parce qu'en les renversant ils se redressent toujours d'eux-mêmes, grâce à je ne sais quel artifice d'équilibre. Dans les villes de l'Allemagne du Sud que j'ai parcourues, on se contente de les orner des armoiries municipales ou encore de fleurs accompagnées de l'inscription « Salut (nous dirions en français « Souvenir ») de Wurtzbourg », par exemple. A Nuremberg, on les affuble de vues ou de panoramas plus ou moins compliqués; jugez de l'effet! Autre exemple : j'ai vu — et j'en frémis encore d'horreur — des bocks en grès contenant dans leur partie inférieure une boîte à musique! L'affluence des Anglais et des Américains, attirés à Nuremberg par le voisinage de Bayreuth, n'a pas peu contribué, m'affirme-t-on, à une telle dégénérescence du goût. C'est une explication, ce n'est pas une excuse. Le marchand auquel je m'adresse me raconte qu'il a établi à Bayreuth une succursale (en allemand on dit *Filiale*), qui fait d'excellentes affaires pendant la saison musicale.

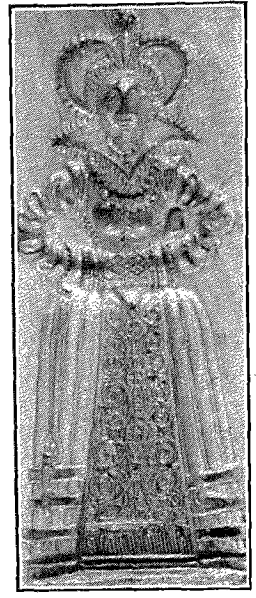
Les fameux casse-noisettes ont également perdu tout caractère : ils se composaient invariablement, lors de mon dernier voyage, de la tête du général Boulanger ou de celle du prince de Bismarck.

Aux produits modernes, opposons les vestiges du temps passé.

Naguère, des amateurs ou même des musées, plus attachés à la quantité qu'à la qualité, opéraient de véritables rafles à Nuremberg. Les sculptures en bois peintes et dorées s'y trouvaient pour rien. Excusez, ami lecteur, mes calculs égoïstes : pour orner un salon du siècle dernier, aux boiseries peintes en gris perle, je me suis vu forcé de retourner pour la dixième fois dans la capitale de la Franconie. Mais, à vrai parler, c'est là seulement que mon

embarras commença. Le Guide de Nuremberg, publié par M...., à la librairie Schrag (16^e édition; 30-32 000 ex.), ne signale qu'un seul marchand de curiosités, et chez lui précisément la moisson est des plus ingrates. Forcé m'est donc de me reposer sur ma bonne étoile, et peut-être aussi sur un semblant de flair, pour compléter mes investigations.

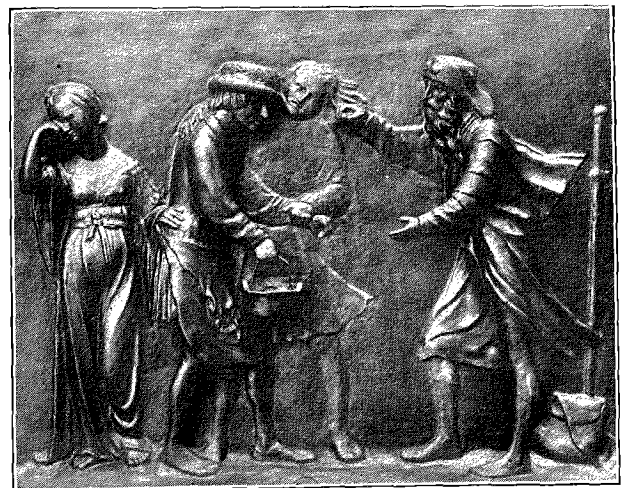
La mine est d'ailleurs éventée. Les familles qui avaient besoin d'argent ont vendu depuis longtemps jusqu'aux dernières reliques; un à un, Nuremberg a ainsi vu partir tous ses trésors, et le surtout de table de Jamnitzer, qui est allé enrichir la collection Rothschild à Francfort, et le portrait de Holzschuber (gravé p. 316), qui fait depuis quelques années la



MOULE À PÂTISSERIE NUREMBERGEOIS DU XVI^e SIÈCLE.
(APPARTIENT À M. F. SCHIFFER).



PORTRAIT DE PETER VISCHER PAR LUI-MÊME
(ÉGLISE SAINT-SEBALD).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



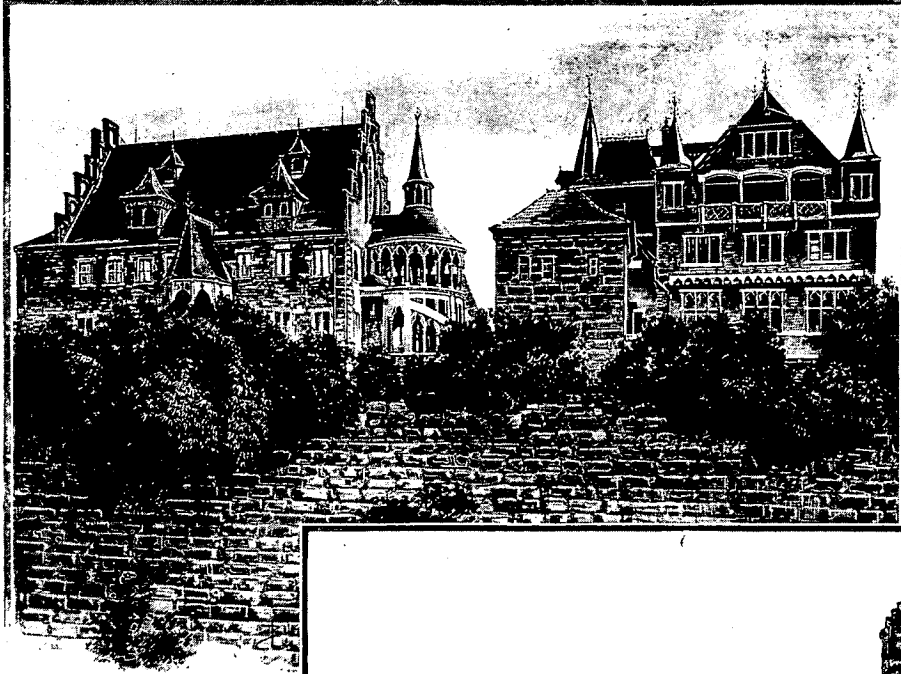
SAINT SEBALD GUÉRISANT UN AVEUGLE, PAR PETER VISCHER
(ÉGLISE SAINT-SEBALD).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

gloire du musée de Berlin, et bien d'autres merveilles. Aujourd'hui elle se trouve réduite à la même pénurie que les villes italiennes : ce qui y manque, ce sont, non pas les acheteurs, mais les marchandises.

Pour ce qui est des marchands, l'entregent est leur moindre défaut : il faut leur arracher — à la lettre — l'énumération des objets qu'ils possèdent. Ils s'en tiennent d'ailleurs avec ténacité au prix demandé. Cette indolence ou cette naïveté a préservé le commerce des œuvres d'art du fléau de la falsification, qui sévit avec tant d'intensité sur Florence et Naples, par exemple. Où ces antiquaires nurembergeois se rapprochent de leurs confrères d'Italie, c'est quand,

à mon objection : « Telle pièce est moderne », ils répondent imperturbablement : « Mais, monsieur, elle coûterait trop cher à fabriquer de nos jours. » Comme si une pièce moderne ne pouvait pas avoir été vendue d'occasion, il y a dix, quinze, vingt ans, quelquefois il y a trois ou six mois, et partant être tombée à vil prix.

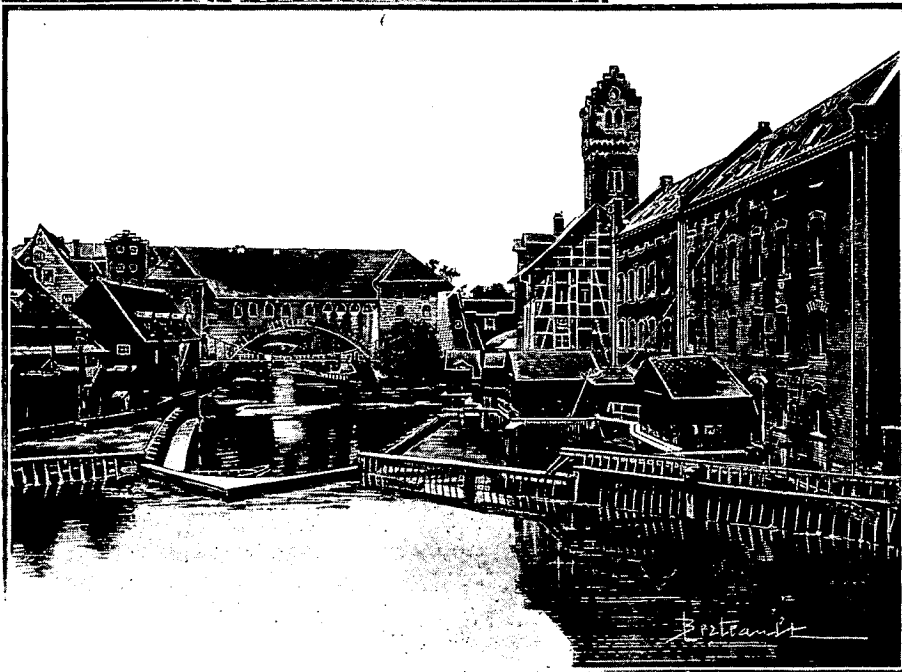
Le hasard — à qui chaque voyageur devrait



toujours commencer par offrir un holocauste avant de se mettre en route — me conduit, par un des ponts jetés sur la Pegnitz, sur la place du Marché-aux-Guenilles. Quel amas de vieux meubles et de loques, de simili-bronzes et de chaussures, se trouve accumulé dans cet étroit espace, ma plume renonce à le décrire. Mais l'expérience m'a appris que les vieilles commodes et les vieux bahuts se reliaient, sur presque tous les points de l'Europe civilisée, à quelque dépôt d'œuvres

d'art véritables. J'arrive, en suivant ces traces, chez une manière d'antiquaire, qui me montre deux statues de saintes sculptées au ^{xv}^e siècle dans le style mouvementé que l'on sait, et couvertes d'amples couches de peinture et d'or. Malheureusement, en dépit de toutes les protestations, les visages ont été repeints au ^{xvii}^e ou au ^{xviii}^e siècle ; les deux morceaux ont donc perdu le meilleur de leur intérêt. Je suis plus heureux dans une autre boutique et y découvre la statuette en bois d'un Roi mage, déchiquetée et disloquée, comme le sont toutes les sculptures allemandes de la fin du ^{xv}^e siècle, mais pleine de sincérité et de saveur (gravée p. 325).

En thèse générale, chez ces marchands, — et je finis par en découvrir une kyrielle, — ce qui domine, ce sont toutes sortes de bibelots du siècle dernier, objets d'orfèvrerie, ustensiles, tabatières, porcelaines, miniatures, étoffes, etc., le tout sans grand intérêt, ni comme sujet, ni comme main-d'œuvre. On m'affirme que les Anglais

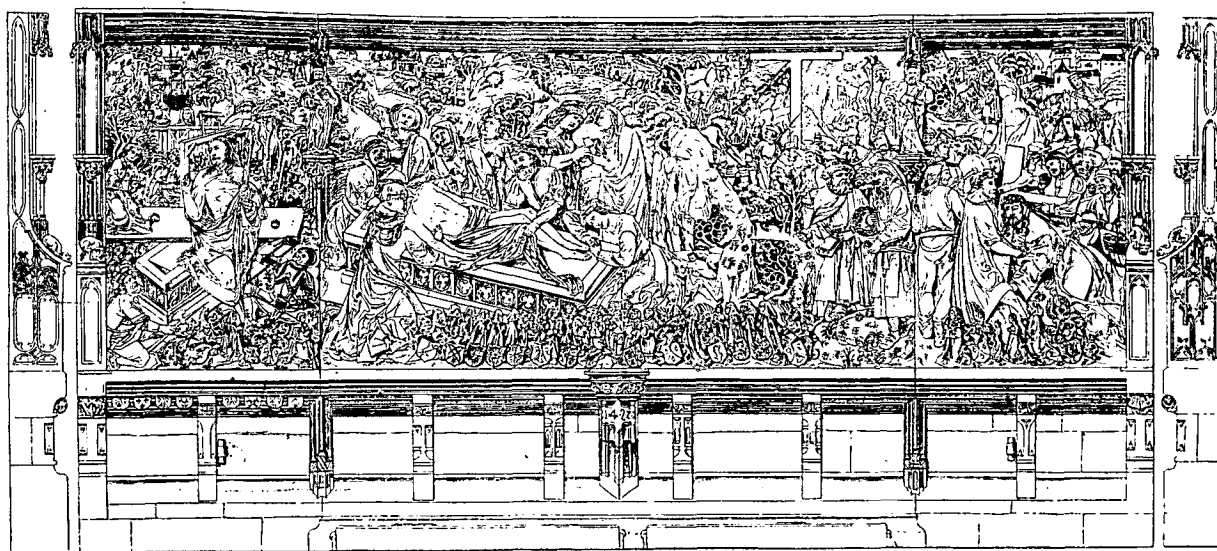


MAISONS MODERNES DE NUREMBERG. — LA PEGNITZ DU CÔTÉ DU PONT DES CHÂÎNES.
DESSIN DE BERTHEAULT, PHOTOGRAPHIE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

ou les Américains, qui reviennent des apothéoses wagnériennes de Bayreuth, font leurs choux gras de ces souvenirs. Tout morceau quelque peu intéressant est immédiatement coté un prix excessif. Les tapisseries, même de ces fragments rudimentaires tissés au ^{xv}^e siècle dans les couvents de Nuremberg par des nonnes peu familiarisées avec les arcanes du dessin, sont introuvables. Conclusion : c'est à Paris, à l'hôtel Drouot, centre et entrepôt de la curiosité internationale, que l'on trouve et le plus grand choix et les prix les plus modérés.

Une particularité digne d'être relevée, chez la plupart des antiquaires, c'est l'affectation d'une pièce spéciale à une collection d'ustensiles de cuisine anciens. Vous y découvrez une batterie éblouissante, en étain, en cuivre, en grès, groupée en séries des plus riches. La propreté qui caractérise la ménagère allemande y célèbre ses triomphes. Admirons aussi les collections de jouets d'enfants anciens, ces réductions, en coupe, de maisons du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, contenant pièce par pièce tous les meubles, ustensiles, objets de toilette en usage à ces époques. Quel dommage que je ne sois ni père de famille, ni oncle, surtout oncle d'Amérique; combien d'heureux je ferais avec ces ménages en miniature!

Après avoir frappé à bien des portes et rapporté le plus maigre butin, un renseignement charitablement donné me conduit sur la place Albert-Dürer, devant une maison d'une apparence assez modeste, mais qui renferme, m'assure-t-on, des trésors. C'est d'ailleurs le propre de ces habitations nurembergeoises de promettre peu et de tenir beaucoup. En pénétrant à l'intérieur, ce ne sont que surprises : escaliers en colimaçon, balcons



SCÈNES DE LA PASSION, PAR ADAM KRAFFT (ÉGLISE SAINT-SEBALD) (PAGE 334).

régnant sur des cours spacieuses, mille coins et recoins, qui à chaque pas ouvrent devant vous des perspectives nouvelles, aussi imprévues que délicieusement piquantes ; bref, de quoi jeter l'extase dans l'âme des artistes : et l'on me permettra de me ranger à leur suite, quoique je n'aie jamais manié ni ciseau, ni pinceau, ni même le vulgaire crayon Conté.

Telle est l'impression que j'éprouve dans la demeure de l'antiquaire X..., située en face de la maison qu'occupait autrefois le spirituel et sympathique baron de Bibra. Sur la façade, nulle enseigne; seul le bouton en laiton, que l'on tire pour solliciter l'accès, trahit, par ses dimensions insolites et par le son retentissant qui résulte de la traction, l'ancienneté de la construction. On entre dans un vestibule sombre, sous lequel on entrevoit vaguement des panoplies et, sur des chevaux de bois, des cavaliers bardés de fer. Un escalier, dont je renonce à décrire tous les caprices et toutes les surprises, conduit à une série d'étages, communiquant chacun, par une galerie en bois, avec la cour intérieure. Un dédale de corridors, de cabinets, de salles, s'étend devant le visiteur.

Au serviteur qui m'introduit, je demande à ne voir que des tableaux et des sculptures de la primitive École allemande; je m'explique, de celle qui a trouvé son point culminant en Wolgemut, l'actif, intelligent et mercantile initiateur d'Albert Dürer. Mais j'ai compté sans mon hôte. Le maître de céans, un homme de petite taille, courtois, fin comme l'ambre, les sourcils, la moustache, la barbe grisonnantes sous leur reflet fauve primitif, n'entend me faire grâce de rien. Le moyen de lui résister!

D'ailleurs, à l'entendre, il ressemble au père du bourgeois gentilhomme et ne fait nullement profession de commerçant. Depuis longtemps il a renoncé à tenir boutique ouverte, de crainte d'attirer chez lui le flot banal des visiteurs de toute nationalité qui se pressent à Nuremberg. Aussi est-ce uniquement pour obliger quelques connaisseurs — je m'incline et salue — qu'il consent à leur rouvrir ses séries. Notez d'ailleurs qu'il a beaucoup voyagé; il a fait des rafles jusqu'en Italie! Aussi sait-il par cœur le prix du moindre des bibelots qui garnissent sa

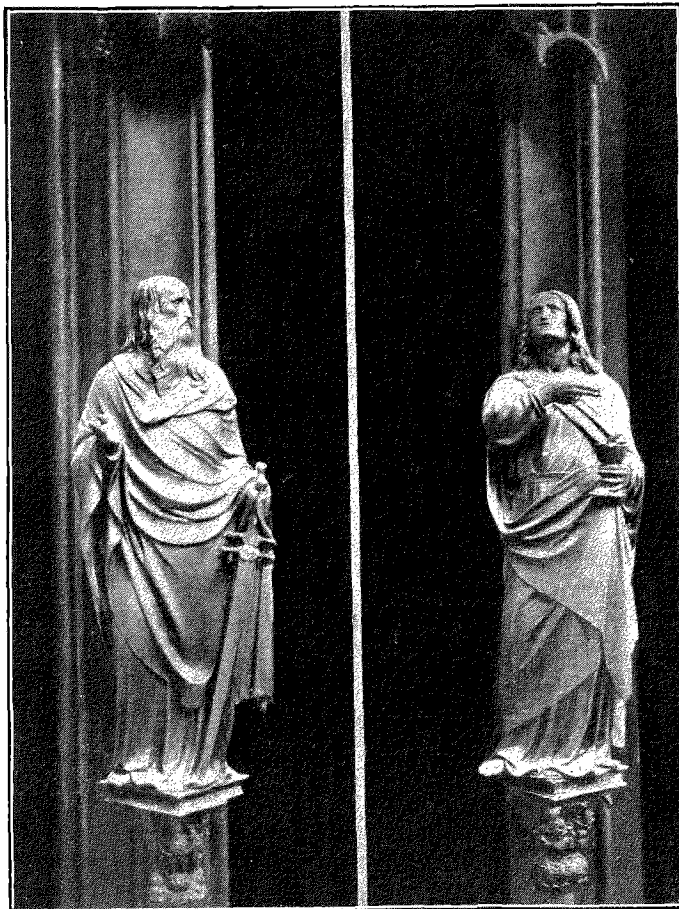
maison depuis la cave jusqu'au grenier; si par hasard il se trompe, ce ne sera jamais à son détriment. La collection, je me hâte de l'ajouter, est des plus intéressantes, je devrais dire des plus considérables : faïences et grès, broderies et dentelles, armes, bahuts, tableaux italiens et allemands, sculptures, médailles, pierres gravées, coffrets et étuis en cuir, vitraux, miniatures, bijoux, curiosités et souvenirs de tout âge et de toute espèce, aucun anneau ne manque à la chaîne. Ils s'entassent dans peut-être douze ou quinze salles, la plupart très mal éclairées (c'est là le côté faible de ces installations nurembergeoises).

Un coup d'œil encore, avant de reprendre notre exploration, sur les établissements innombrables qui offrent un refuge à l'étranger; hôtels et auberges ont épuisé pour leurs enseignes le catalogue de la gent carnassière ou volatile. Relevons les Coqs d'or, les Coqs rouges, blancs, noirs, les Aigles, les Autruches, les Cygnes; puis les Lions, les Ours, les Chats, les Bœufs. Quelques hôteliers, en désespoir de cause, ont eu recours à la flore : tel est le patron de l'hôtel de la Rose d'or. A signaler encore le restaurant de l'Entonnoir. Ces appellations sont plus imagées et plus familières que celle du gigantesque « Hôtel garni Monopole », qui est venu mêler une note américaine à tant de souvenirs naïfs ou attendrissants.

Les pharmacies elles-mêmes ne sont connues que par leurs enseignes et non par l'indication d'une rue et d'un numéro de maison : je note en passant celles de Saint-Jacques, du Paradis, du Nègre.

Après cette enquête sur la ville moderne, revenons à la ville ancienne etastreignons-nous à suivre un itinéraire rigoureux, pour peu que nous tenions à ne laisser de côté, sinon aucun chef-d'œuvre, du moins aucune des créations qui contribuent à donner à la vieille ville impériale sa physionomie à part.

De l'église Saint-Laurent, une pente, relativement raide, conduit à la Pegnitz, aux flots jaunes comme ceux du Tibre. Les poètes ont été durs pour cet affluent de la Regnitz, qui est elle-même un affluent du Mein : Schiller le qualifie quelque part d'ennuyeux et prétend qu'il ne coule qu'à regret « et puisque tel est l'usage ».



LES APÔTRES SAINT PAUL ET SAINT JEAN, PAR PETER VISCHER (ÉGLISE SAINT-SEBALD). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LA CHAPELLE SAINT-MAURICE (PAGE 334). — DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

En réalité, le tableau qui s'offre à nous du haut du Vieux Pont, dont les balustrades de pierre ont pour principal ornement des boulets de canon, aux dimensions respectables, est véritablement féérique; on se croirait à Venise : à droite, un îlot, sur lequel s'élève une vieille maison, dont le bas, partagé en deux arceaux, laisse passer le courant. A côté, un bout d'île, planté de peupliers. A gauche, du côté opposé, un autre pont, à une seule arche, avec une saillie en forme de corniche richement ornementée. Le Vieux Pont lui-même contient, au centre, deux saillies semi-circulaires, fermées par une grille et dotées chacune d'une inscription.

Du côté de la *Carlsbrücke*, dont le parapet est orné du boulet de pierre obligatoire, et dont le centre est décoré de deux obélisques, la Pegnitz se divise en deux bras, qui se rejoignent presque aussitôt près d'un bout d'îlot couvert de roseaux. Elle fait mouvoir deux roues d'une construction assez primitive. Sur les berges, quelques saules et ormes qui se penchent sur le fleuve.

Un troisième pont, celui des Bouchers (*Fleischbrücke*), sert de refuge, quoiqu'il dessine un dos d'âne des plus prononcés (l'architecte s'est inspiré du pont du Rialto) et que la circulation n'y soit pas facile, à des marchands de chaussures, de poteries, et autres. Il aboutit à l'ancien abattoir, dont le portail est décoré de la statue d'un bœuf couché et d'une inscription latine. Que voilà bien la sentencieuse Allemagne!

Après avoir sillonné, animé et embelli la ville, la Pegnitz s'échappe du côté du *Max Platz*, et fait sa sortie triomphale sous deux arcades gigantesques.

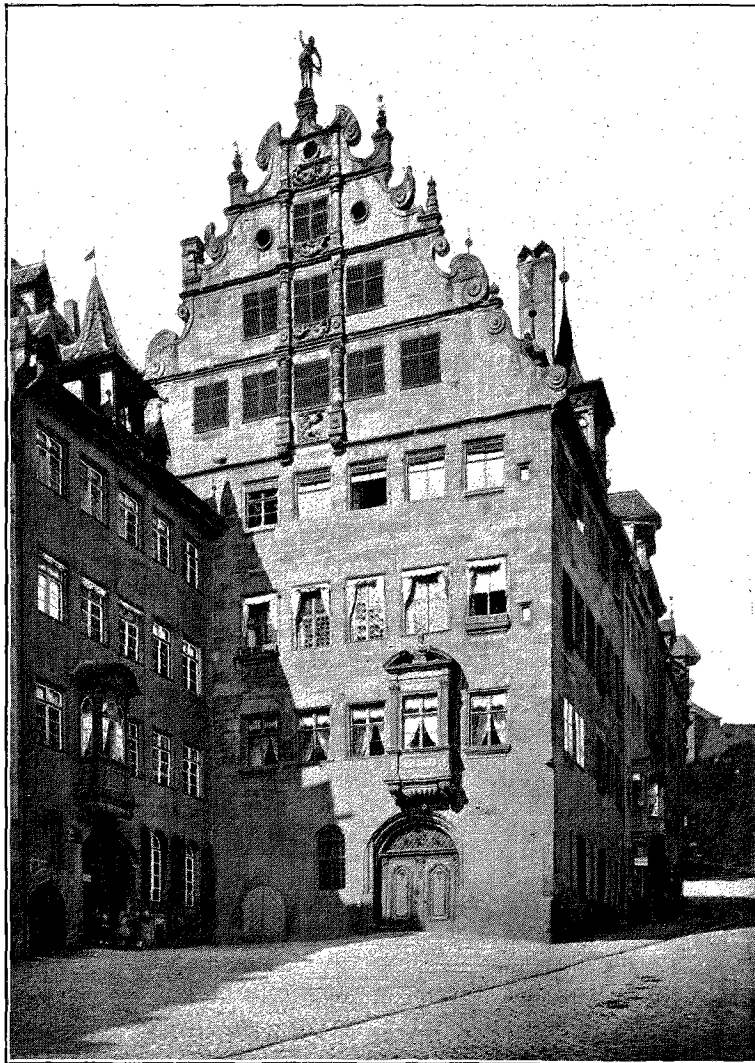
De l'autre côté du Vieux Pont, sur la rive droite, le premier ensemble qui nous frappe est le Grand Marché. Pour le quart d'heure, la foule des ménagères, en quête des provisions quotidiennes, s'y empresse autour des marchandes; celles-ci, assises sous de gigantesques parapluies, — on pense à la *Piazza delle Erbe*, de Vérone, — attendent patiemment les ouvertures que leur font leurs clientes. Autour de la place, des toits vénérables, qui

forment à eux seuls toute la moitié des maisons et auxquels leurs tuiles rouges ou noirâtres, leurs lucarnes plates ou surmontées d'un petit toit pyramidal, donnent l'apparence d'un décor d'opéra ou d'une évocation de Gustave Doré. Ces maisons, dont la façade se termine par une ligne horizontale, ont pour pendants des maisons aux pignons dentelés. Ce qu'il y aurait de motifs délicieux à cueillir dans ces parages, ce qu'il y a d'échappées de vue sur les rues avoisinantes, ma plume est impuissante à le décrire.

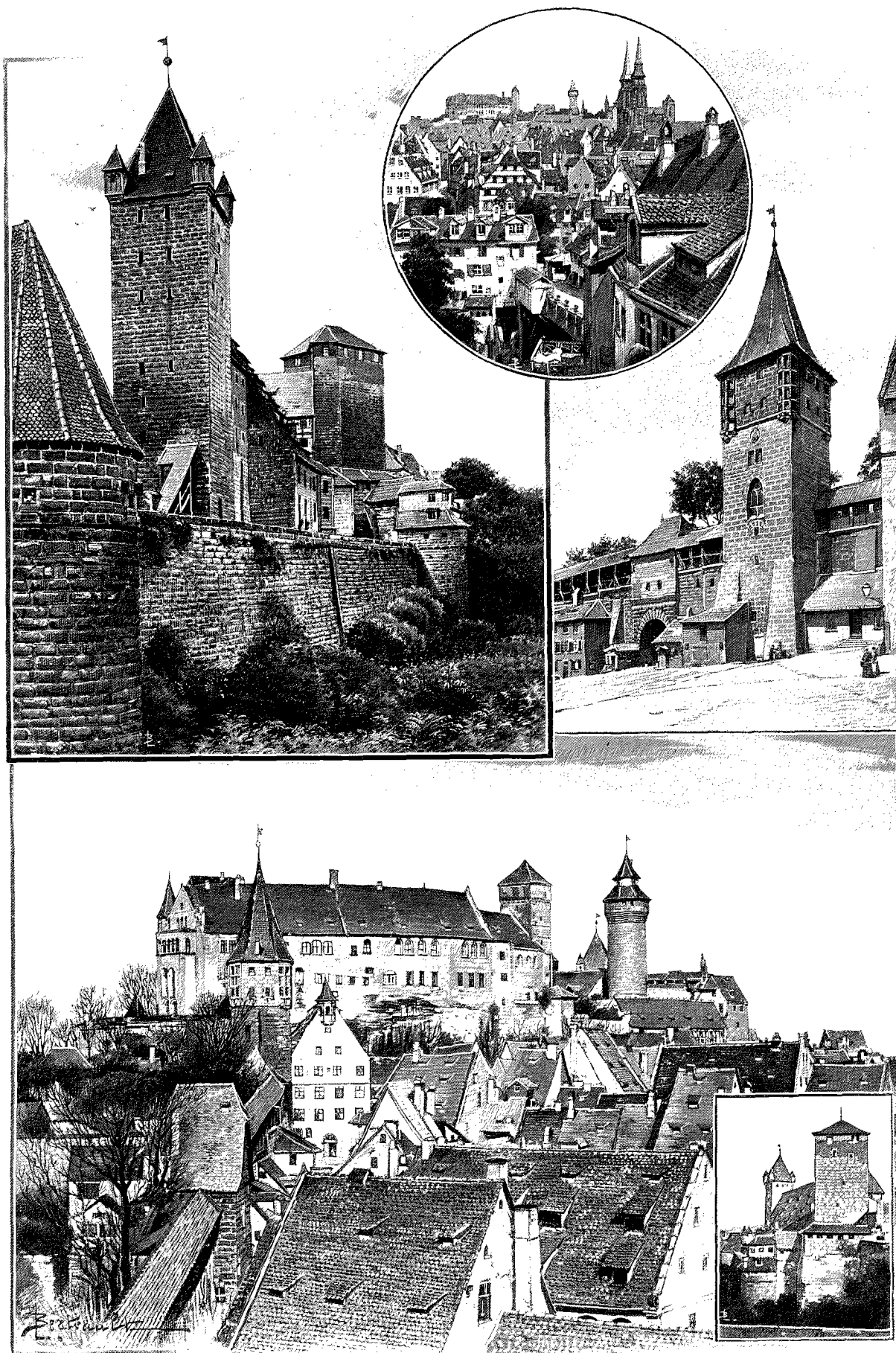
Les provisions mêmes, accumulées dans les paniers, ne nous arrêteront guère : je constate seulement que les fruits sont plus chétifs que chez nous, et qu'ils ont je ne sais quel aspect de crudité. Les femmes, à leur tour, semblent refléter la couleur des fruits : leur teint est aussi éloigné des tons ambrés propres aux Italiennes que des carnations éblouissantes propres aux Flamandes. Une autre remarque encore, moins intéressante : ici on pèse les pommes de terre, au lieu de les mesurer, comme on le fait chez nous.

Le Marché aux Fleurs, s'il témoigne du culte des Nurembergeoises pour les productions de la nature, proclame aussi la simplicité de leurs goûts : les plantes de serre sont rares; l'assortiment comprend surtout des reines-marguerites, des hortensias anémiques, des fuchsias.

Le Grand Marché est malheureusement déparé par trois rangées d'arcades



LA MAISON FEMBO (PAGE 335). — PHOTOGRAPHIE DE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.



PANORAMA DE NUREMBERG. — LA TOUR « LUG INS LAND » ET LA TOUR PENTAGONALE. — LA PORTE « THIERGAERTNER THOR ». — LE CHÂTEAU. — DEUX TOURS. — DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE DE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

en bois, cintrées et à piliers, imitation malencontreuse de je ne sais quel monument classique. Mais détachons nos regards de ce pastiche : que de compensations ! Ici, c'est l'église ou plutôt l'oratoire de Notre-Dame, construction pleine de laisser-aller et d'élégance ; ailleurs, la Belle Fontaine, un des bijoux du style gothique, amoncellement de statues et d'ornements, dans lequel je ne relèverai qu'une lacune : il manque quelques clochetons pour relier au sommet le dernier étage et pour ménager la transition. Puis c'est la maison de Pirkheimer, le célèbre humaniste, qui y mourut le 22 décembre 1530. La construction, toutefois, semble moderne et manque de tout caractère. Je suppose qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne habitation de Pirkheimer, qui devait être relativement luxueuse. Hommes et choses ont marché depuis ! Le vaillant humaniste se sentirait bien humilié, lui qui ne connaissait que sa langue maternelle et les langues classiques, en apprenant qu'un des locataires qui lui ont succédé sur la place du Marché enseigne tout ensemble (une pancarte en fait foi) le français, l'anglais, l'italien, le latin et le grec, pour ne point parler de la comptabilité et de diverses autres sciences, et tout cela pour 50 pfennigs (62 centimes et demi) seulement par heure. Cet encyclopédiste se qualifie modestement de maître de langue et de science commerciales, ce qu'il traduit par le terme mercantilisme : *Sprach-und Merkantil-Lehrer*.

L'église, ou plutôt l'oratoire de Notre-Dame (en allemand *Liebfrauen kirche*, mot à mot « l'église de la Chère Dame »), a été construite de 1355 à 1361, d'après les ordres de l'empereur Charles IV, sur l'emplacement de l'ancienne synagogue. Cédée aux catholiques en 1816, elle a été, dans ces dernières années, restaurée, avec trop d'ardeur, hélas ! par le docteur Essenwein, le savant et zélé directeur du Musée Germanique.

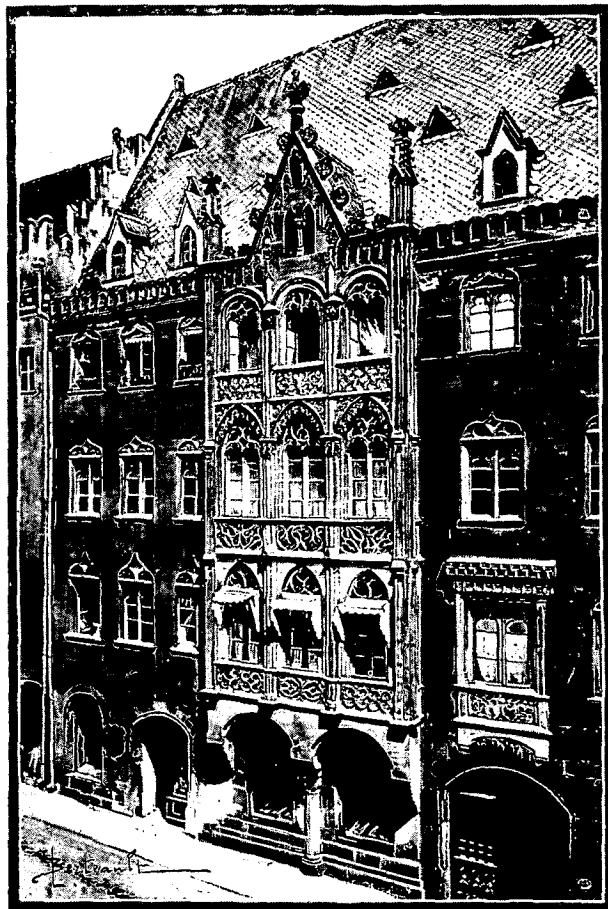
La place qui s'étend derrière l'église Notre-Dame, et qui sert d'asile au Marché aux Fruits, abrite le monument en miniature si célèbre sous le nom de Fontaine du Petit Homme aux Oies. Celles-ci ont de tout temps tenu une place considérable dans la vie nurembergeoise, quoiqu'elles n'y aient pas sauvé le Capitole, comme à Rome. Aussi, lorsque, vers la fin du xvi^e siècle, le sculpteur Labenwolf éleva, en leur honneur, la délicieuse statuette de paysan tenant sous ses bras deux de ces volatiles, plus succulents que poétiques, était-il sûr de servir d'interprète aux sentiments de gratitude qui transportaient tous ses compatriotes. Vers la même époque prenait naissance, à Nuremberg, si je suis bien informé, la jolie chanson populaire : *Ach lieber Hans, Wach auf die Gans....*

J'ajouterai que les ménagères du xix^e siècle ont hérité de leurs ancêtres d'un grand fonds de tendresse pour ces bipèdes, qui abondent au marché : rien de plus touchant que de les voir les serrer avec effusion contre leur poitrine, en attendant qu'elles leur coupent le cou. *L'Oie d'or*, telle est aussi l'enseigne d'un hôtel nurembergeois.

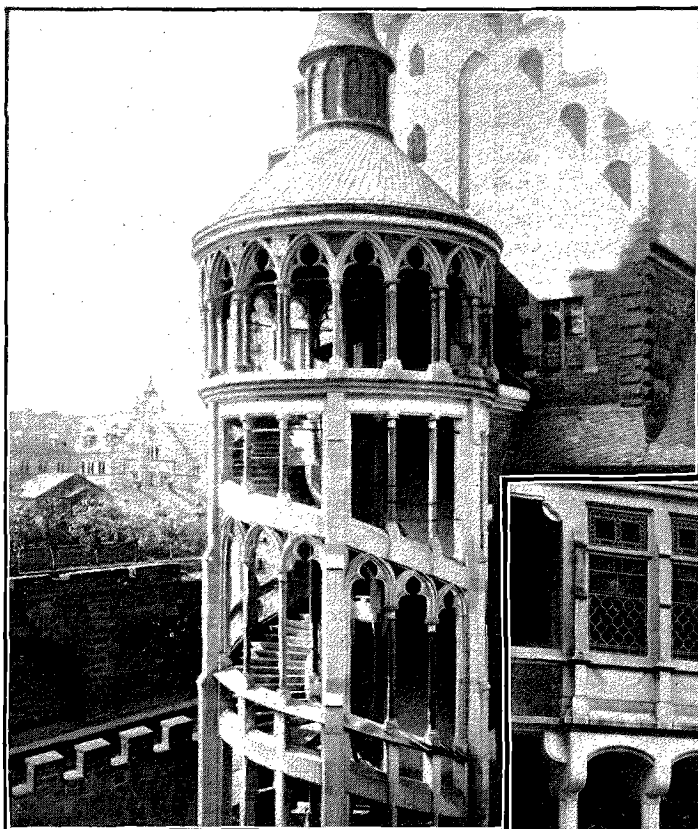
V

L'Hôtel de ville, qui se dresse dans le voisinage du Grand Marché, est une construction en pur style de la Renaissance (1616-1622), mais quelque peu molle et lâche, sans la tenue que l'on constate, par exemple, à l'Hôtel de ville d'Augsbourg. Des frontons, alternativement triangulaires ou semi-circulaires, surmontent comme de raison les fenêtres. De même des frontons, cette fois-ci brisés, couronnent les trois portails de la façade. Sur ces frontons s'allongent des statues, selon le modèle créé par Michel-Ange à la chapelle des Médicis. Heureusement que ces figures sont de marbre, car leur position n'est pas commode, il s'en faut ! L'allégorie célèbre ici ses triomphes, de concert avec les souvenirs classiques : l'une des statues a pour coiffure un casque de pompier !

La façade de l'Hôtel de ville dessine une ligne assez imposante, relevée au centre et à chaque extrémité par un étage supplémentaire ; chacun de ces appendices est à son tour couronné par une sorte de campanile. L'intention est bonne, mais le chapeau chinois qui surmonte les campaniles produit l'effet le plus malencontreux.



UNE MAISON MODERNE DE NUREMBERG (PAGE 335).
DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE CHRISTIAN KENIG, À NUREMBERG.



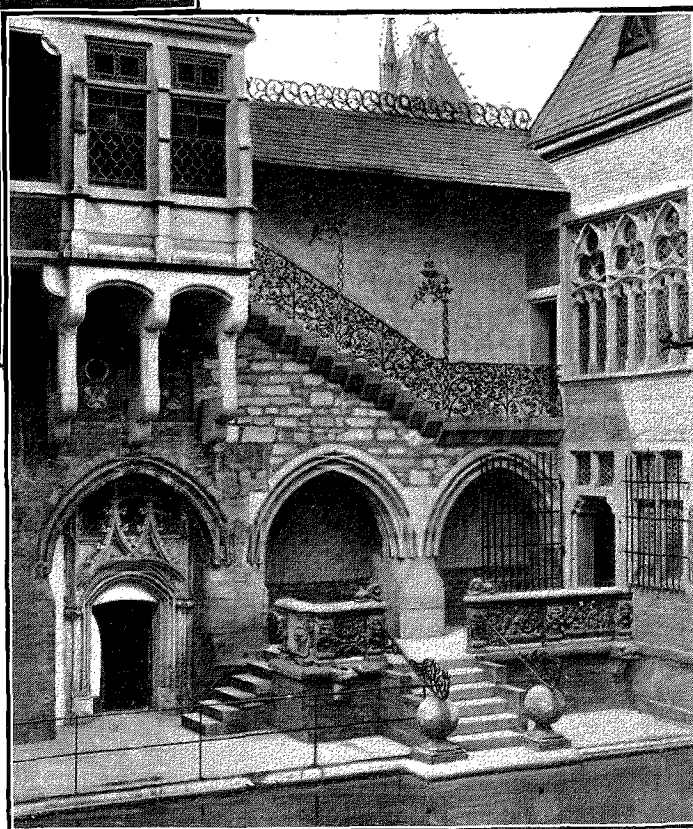
mité d'une tourelle hexagonale à encorbellements.

Il n'y a ni plus d'unité, ni plus d'harmonie, dans la cour, malgré ses prétentions à former un ensemble monumental. Sur trois des côtés, les architectes, restés fidèles à la Renaissance, se sont plu à donner des pilastres pour cadre à leurs fenêtres cintrées. Le quatrième côté, qui fait face à l'entrée, contient, à côté d'une partie ancienne, de style indéfini, avec une galerie ajourée, dans la manière gothique flamboyante, le revers de l'aile construite par le docteur Esswein. C'est une construction intéressante, brillante, mais qui a le tort de jurer avec le reste de l'édifice, de même que la partie du Palais de justice de Paris, construite par Duc, jure avec le noyau primitif. Une moralité se dégage de ces contradictions : lorsqu'une cité s'enorgueillit d'un style architectural aussi accentué, aussi profondément national, c'est une erreur, un crime, que d'opposer subitement, de parti pris, aux silhouettes hardies et imprévues, la ligne horizontale, chère aux Grecs et aux Romains, les profils purs, la régularité et la monotonie mises en honneur par les épigones de la Renaissance italienne : la déroute du classicisme, en de telles conditions, ne saurait faire l'ombre d'un doute.

L'intérieur de l'Hôtel de ville n'est pas fait pour nous arrêter, malgré ses plafonds sculptés, ses vitraux peints par Hirschvogel, sa grande peinture murale, le *Triomphe de l'empereur Maximilien*, d'une tonalité noire désagréable, exécutée par les élèves d'Albert Dürer d'après les esquisses du maître. On sent que tous ces ouvrages ont pris naissance à une époque où la vitalité de Nuremberg commençait à s'épuiser et que la pensée des citoyens ne s'y est pas concentrée avec recueillement, avec amour.

L'église Saint-Sebalde, située à quelques pas de l'Hôtel de ville et affectée au culte protestant, l'emporte en antiquité sur sa rivale, l'église Saint-Laurent. Le chœur appartient au style roman, la nef centrale au style de

Dans les dernières années, on a ajouté à ce sanctuaire des libertés municipales une aile destinée au poste de police, au poste des pompiers et à l'*Aichamt* (bureau du jaugeage des tonneaux). Quoique continuant dans ses lignes générales les deux étages du corps de bâtiment principal, la construction nouvelle est inspirée des données du style gothique. Des quatre-feuilles ajourés surmontent les fenêtres à meneaux du premier étage. Quant à l'étage supérieur, qui manque à l'ancien Hôtel de ville, il contient une galerie ouverte se développant sur une sorte de mâchicoulis et flanquée à chaque extré-



VUES DU MUSÉE GERMANIQUE : LE CHÂTEAU D'EAU.
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

transition, le chœur ouest au style gothique pur. En ce moment même, on soumet l'édifice à une restauration radicale, — on le voit bien à la forêt d'échafaudages qui l'entoure, — et qui nécessitera, affirment les journaux, une dépense d'un million de marcs. Les émules de Viollet-le-Duc refont complètement le couronnement extérieur, les clochetons, les pinacles et les galeries qui les relient. Voilà comme en Allemagne, aussi bien qu'ailleurs, certains architectes comprennent la conservation des monuments historiques !

La gloire de Saint-Sebald, c'est le tombeau en bronze renfermant les ossements du saint auquel elle est consacrée, le chef-d'œuvre du vaillant sculpteur et fondeur Pierre Vischer, qui le termina en 1519. Ce que cette page monumentale respire d'honnêteté et de tendresse, la noblesse des draperies, la justesse des mouvements, la noblesse ou la vivacité des motifs (tels, par exemple, les enfants qui jouent avec des chiens), on le sent mieux qu'on ne peut l'exprimer.

La trinité de la statuaire nurembergeoise — Vischer, Krafft et Stoss — a été associée presque simultanément à la décoration de la plus populaire des églises de leur patrie. D'un bout à l'autre du sanctuaire, ce ne sont que statues et bas-reliefs en pierre ou en bois peint : les scènes de la Passion, très mouvementées et très expressives, d'Adam Krafft (1492), la *Cène*, le *Jardin des Oliviers* et la *Trahison de Judas*, attribués à Veit Stoss (1501), etc., etc.

La peinture, à son tour, compte une série de morceaux intéressants ou précieux. Ici c'est une *Pieta*, attribuée à Dürer, mais qui paraît plus archaïque et qui est déparée par les heurts de la composition ; là c'est un retable peint en 1513 par Hans de Kulmbach d'après une esquisse de son maître. Cette page, très ample et très mouvementée, est déjà d'une liberté parfaite ; elle se signale en même temps par un coloris éclatant, des rouges superbes dans les vêtements de saint Pierre et saint Jérôme, etc. L'œuvre est éminemment décorative et cependant encore pleine de fraîcheur, surtout dans le délicieux groupe des anges musiciens.

A quelques pas de Saint-Sebald s'élève la petite chapelle gothique de Saint-Maurice, qui se recommandait autrefois par sa riche collection de tableaux de Primitifs allemands ; mais depuis que ceux-ci ont été transportés au Musée Germanique, ce n'est plus le sanctuaire, mais bien le cabaret minuscule installé à côté qui attire les touristes : le *Bratwurst Glöcklein* (la Clochette de la Saucisse grillée). Entre quelques lauriers, qui poussent mélancoliquement dans des caisses en bois peintes en vert, sont dressées une couple de tables rustiques, couvertes de l'inévitable nappe rouge et bleue. Sur des bancs ou des escabeaux, non moins rudimentaires, s'attablent les touristes de tout rang et de toute nationalité. Les étrangers croiraient n'avoir pas accompli selon les rites ce pèlerinage historique et artistique s'ils n'avaient pas consommé le traditionnel plat de choucroute garnie de saucisses et le traditionnel verre de bière.

VI

L'histoire de la *Burg* (la citadelle, le château) se lie intimement aux annales de l'Empire germanique. Construite, affirme-t-on, par Conrad II (1024-1039), reconstruite par Frédéric Barberousse, qui affectionnait le séjour de Nuremberg (la chapelle impériale passe pour contemporaine de ce farouche pasteur de peuples), longtemps au pouvoir des Hohenzollern, burgraves de Nuremberg et fondateurs de la maison royale de Prusse, enfin dépositaire pendant plusieurs siècles des insignes impériaux, elle incarne quelques-uns des souvenirs les plus éclatants et de l'ancienne et de la nouvelle Allemagne.

La *Burg* repose sur des fondations gigantesques ; le roc affleure partout ; et il faut gravir trois ou quatre rampes terriblement escarpées — partant chacune d'un point opposé — pour parvenir au sommet. Le donjon, isolé de toutes parts, est véritablement inexpugnable. Du côté qui conduit aux boulevards extérieurs, les murs surplombent d'une hauteur vertigineuse ; puis, sans transition, on découvre les fossés avec leur végétation luxuriante, — de véritables oasis. Quelque accidenté que soit le site, les voitures peuvent pénétrer jusque dans l'enceinte. Là, c'est un dédale de poternes, de petites cours intérieures et de petites places.

Malgré sa situation véritablement formidable, la *Burg* n'offre pas la fierté de profils que l'on serait en droit de demander à un monument auquel la nature a fourni un si merveilleux piédestal. Aucune unité et aucun effet dans la disposition des fenêtres ogivales ou rectangulaires, percées dans ses murs, que recouvre un badigeon gris. Sur la roche vive et les substructions gigantesques, entre les murs de soutènement et la base même de l'édifice, se développe un verger riant, garni de treilles et de poiriers chargés de fruits. L'enceinte ressemble d'ailleurs plutôt à un village qu'à une forteresse : des apprentis servant d'ateliers, des maisons aux dimensions exigües — je lis sur l'une la date 1563 — habitées par de paisibles bourgeois, alternent avec les ouvrages de défense (la citadelle paraît déclassée depuis longtemps). Dans une petite cour, ombragée par un noyer et recouverte d'un pauvre gazon, sèche du linge. L'entrée principale elle-même manque de tout prestige. De loin en loin seulement quelque construction plus monumentale ; tels sont le puits, profond de 90 mètres, qui assurait l'eau à la garnison, la tour carrée et l'immense tour circulaire portant les fils du télégraphe, qui dominent du côté de la Porte Neuve. Le plan témoigne de bien des compromissions, pour ne point parler de tous les tâtonnements inhérents aux changements de régime. Mais le touriste, avide d'impressions inattendues, n'y perdra rien : il y avait long-

temps que j'avais quitté la Burg et que je me laissais aller à de nouveaux spectacles lorsque, en me retournant, je découvris, en suivant la ligne des remparts, près du *Hallerthor*, à travers les massifs de verdure, une aile qui m'avait échappé et une pittoresque *loggia* ouverte.

Je résiste à la tentation de visiter l'intérieur du château : ses enfilades de pièces décorées sous le roi Max de Bavière, de 1854 à 1856, sont d'un style aussi prétentieux que mesquin. En ces parages nous avons mieux à faire que d'admirer les élucubrations, en bois clairs, des ébénistes de Munich, stipendiés par la cour des Wittelsbach. Pour économiser le temps, je renonce également à décrire la chambre de torture : nous en trouverons le pendant, tout à l'heure, au Musée Germanique.

Le panorama dont on jouit en quittant la place qui précède la Tour ronde est incomparable : dans le bas, de modestes maisons d'artisans, aux fenêtres garnies de pots de fleurs. On pourrait écrire sur la porte d'entrée de chacune de ces demeures : « Fabrique de poupées vivantes », car les spécimens de notre espèce y pullulent ; plus loin, devant nous, les deux clochers de Saint-Sebald ; puis ceux de Saint-Laurent. A gauche, les clochers rococo de Saint-Éloi et un dôme verdâtre, la synagogue, je crois. A droite, la coupole de l'église Sainte-Élisabeth ou église de l'Ordre Teutonique ; puis, de toutes parts, une profusion de clochetons, de pinacles, de tours circulaires ou rectangulaires, voire de cheminées à vapeur, dont quelques-unes ont poussé la témérité jusqu'à envahir l'enceinte. Au loin, enfin, une plaine verdoyante et une ceinture de collines.

Un coup d'œil encore, un dernier coup d'œil sur les remparts : aussi bien la matière est-elle inépuisable ! De même que les barrières de Paris et les portes de Florence, plusieurs des portes de Nuremberg sont demeurées debout après la démolition du mur d'enceinte auquel elles se reliaient et occupent maintenant le centre de quelque place, oisives, délaissées, sans raison d'être, pareilles à des âmes en peine. Tout au plus si elles servent encore de points de repère pour retrouver le tracé des anciennes fortifications.

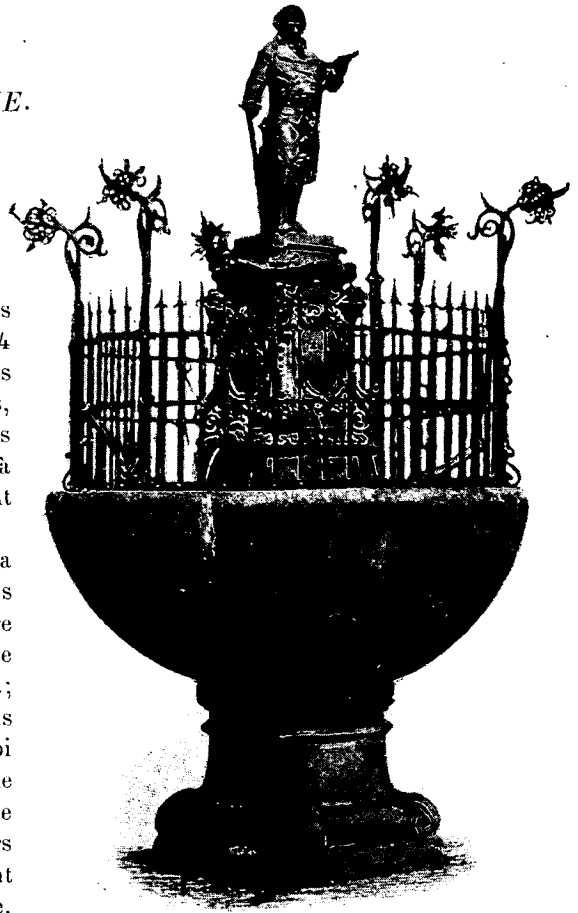
VII

Nous regagnons, pour clore notre exploration, la rive gauche de la Pegnitz, en admirant, chemin faisant, tout un monde de créations pittoresques, anciennes ou modernes, la maison Fembo, avec son élégante bretèche à fronton brisé et son pignon à échancrures, la fontaine de Jean-Conrad Gröbel (1736-1809), célèbre par ses poésies en dialecte nurembourgeois, ou encore de curieux pastiches modernes, tels que la maison Wiesche (gravée p. 332).

La place de la Halle-au-Blé tire son nom d'un entrepôt gigantesque, aujourd'hui converti en halle au houblon. L'édifice se distingue par une ampleur et une solidité prodigieuses. Si ses lignes tranquilles et ses ouvertures clairsemées rappellent les palais florentins, combien ne l'emporte-t-il pas sur eux par ses dimensions ! Nous avons affaire à une masse peut-être dix fois plus considérable. Le principe au reste est le même : diminuer les ouvertures, de manière à donner plus d'importance aux surfaces. L'appareil des murs est malheureusement fruste et comme usé. Mais quel éblouissement que la toiture : on dirait un océan de tuiles ! L'œil se laisserait aller à une rêverie amollissante, si, sur chacune des quatre faces, au centre de ces gigantesques plans inclinés, ne surgissait un édicule vertical, percé de fenêtres, et destiné, dirait-on, à donner quelque fermeté aux impressions.

Nulle part ailleurs le mécanisme de la vie municipale, bien plus, de la vie politique, — Nuremberg, ne l'oublions pas, a été ville libre jusqu'en 1806, — ne s'affirme en autant de constructions monumentales, ni avec une netteté aussi plastique : laissant de côté ces fortifications formidables, et telles qu'aucune autre ville au monde n'en possède de pareilles, que d'édifices élevés en l'honneur de quelque grand service public : arsenal et douane, halles et hôpitaux ! Seule, Venise a donné à ses fondations ce caractère d'ampleur et de précision qui caractérise une cité à la fois riche et sûre d'elle-même.

En face de l'immense entrepôt qui s'appelle la Halle, s'élève, comme pour la surveiller, la Douane, souvenir des privilèges de l'ancienne ville libre. Si les architectes de la Halle ont renoncé à tout artifice pour n'agir que par les masses, ceux de la Douane (construite en 1588) ont recouru aux formules les plus prétentieuses, sans réussir à éveiller, par cette porte étranglée entre deux bastions en appareil rustique, par ces toitures en forme d'oignon, d'autre impression que celle de la lourdeur et de la gêne.



LA FONTAINE DU POÈTE GRÜBEL, ÉRIGÉE EN 1881.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Sur la place de la Halle-au-Houblon s'ouvre la ruelle qui conduit au Musée Germanique. A gauche, sur la maison d'angle, une statue de la Vierge datant du ^{xiv}^e ou du ^{xv}^e siècle; à droite, la statue d'un saint barbu, la tête couverte d'un bonnet, tenant de la gauche un bâton (saint Jacques?)

Le Musée même se développe dans une rue sans caractère (elles sont rares à Nuremberg!), faisant pendant à une maison d'école moderne, dont la banalité ne saurait être plus complète. L'extérieur ne paye pas de mine; rien n'annonce le voisinage de la grandiose et splendide collection. Un long bâtiment, sans style, composé d'un simple rez-de-chaussée, voilà toute la façade.... Mais dix heures sonnent : la porte en fonte, décorée de l'aigle impériale, s'ouvre, et nous pénétrons dans une petite cour, sur laquelle donne la chapelle, avec sa façade toute simple et tout unie. Là, il faut acquitter la taxe : un mark par personne.

Avant de franchir le seuil de cette collection sans rivale, rappelons que ses débuts remontent à 1852, et que l'édifice dans lequel elle a trouvé un asile est l'ancien couvent des Chartreux, fondé en 1380. Accordons également un souvenir à son créateur, le baron d'Aufsess, ainsi qu'à son organisateur, le Dr Essenwein († 1892). Le premier a sacrifié toute sa fortune à son œuvre favorite. On m'affirme qu'il a laissé sa famille réduite à la dernière misère et que son fils remplit aujourd'hui le modeste emploi de conducteur de tramways à Augsbourg. De tels hommes peuvent mériter les imprécations des leurs, mais ils s'assurent à jamais l'admiration et la reconnaissance de la postérité. Quant au Dr Essenwein, que je m'honore d'avoir eu pour ami, c'était l'âme la plus ardente et l'administrateur le plus infatigable. Architecte éminent, ayant attaché son nom à la restauration d'une foule de monuments historiques, archéologue érudit et sagace, comme le prouvent ses nombreuses publications, entre autres sur la ville de Cracovie, caractère aussi ferme que généreux, cet homme rare a su entretenir, d'un bout à l'autre de l'Allemagne, le culte des souvenirs nationaux et faire dériver sur son musée un courant ininterrompu de largesses¹.

Ce tribut acquitté, attaquons-nous résolument aux richesses enfermées dans ce sanctuaire de l'histoire : elles sont sans nombre et de nature à lasser l'explorateur le plus ardent.

Dès les premiers pas, on se sent transporté dans un monde à part : de longs vestibules, sombres ou éclairés par des vitraux de couleur, conduisent à des salles où le moyen âge célèbre tous ses triomphes.

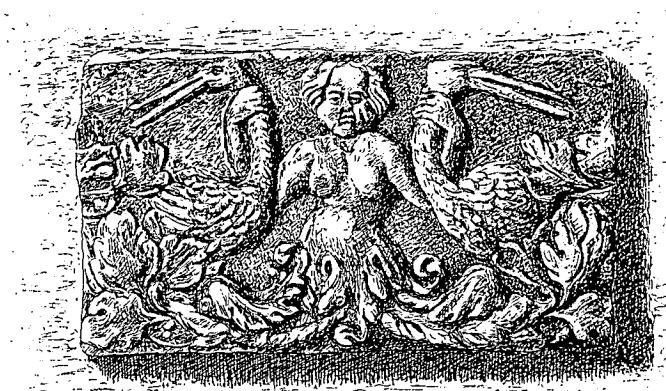
Une critique, dès le début, afin de pouvoir ensuite admirer sans réserve : on fait la part trop belle à la décoration architecturale. Les effets de clair-obscur ne sont pas de mise dans un musée. On s'aperçoit sans peine que le Dr Essenwein était architecte en même temps qu'archéologue. Il a prodigué les peinturlures sur les parois et sur les plafonds; atténuant parfois l'effet par l'excès même de la polychromie.

Au cloître, qui est immense et qui se prête merveilleusement à l'exposition de sculptures, se rattachent un cloître plus petit et une infinité de salles, où toutes les manifestations de l'art et de l'industrie germaniques se déroulent en séries d'une richesse incomparable, depuis les chefs-d'œuvre de la statuaire ou de la peinture jusqu'aux outils les plus humbles, jusqu'aux matériaux de construction (tuiles, briques, ardoises), jusqu'aux instruments aratoires.

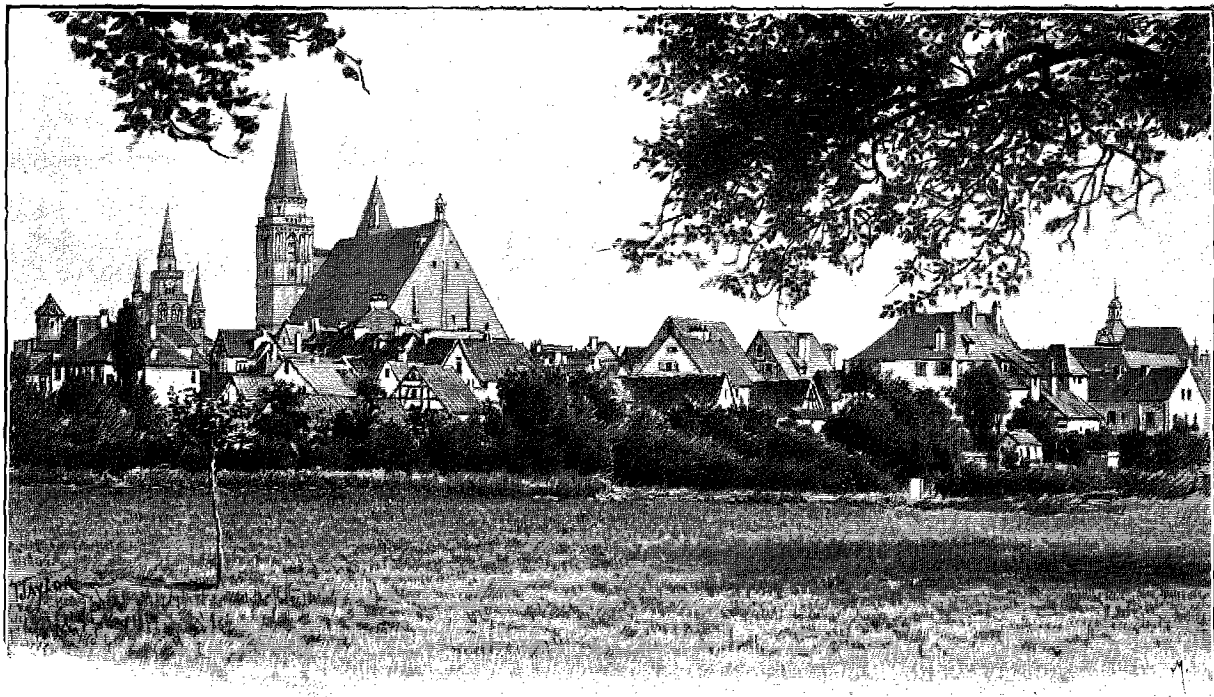
1. Pour l'histoire du Musée, je renvoie le lecteur à un article publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1870 (t. I, p. 381 et suiv.).

(A suivre.)

EUGÈNE MÜNTZ.



LA SIRÈNE NUREMBERGEOISE ÉTREIGNANT DEUX CIGOGNES. FAIENCE DU XVI^e SIÈCLE
(COLLECTION E. MÜNTZ). — DESSIN DE PARIS.

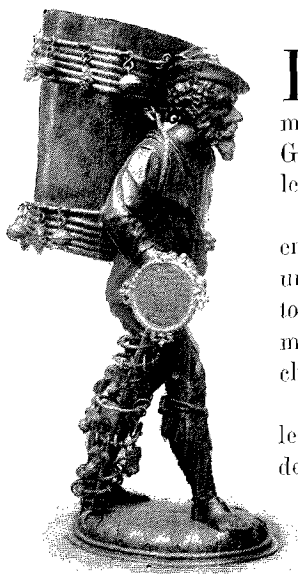


VUE DE LA VILLE D'ANSPACH (PAGE 342). — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE F. ALBERT, À WURTZBOURG.

EN ALLEMAGNE : NUREMBERG ET ANSPACH¹,

VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.



DRAGEUR NUREMBERGEOIS
DU XVI^e SIÈCLE
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER,
À NUREMBERG.

LE Musée Germanique s'ouvre, comme de droit, par la salle préhistorique. Les âges de la pierre et du bronze y sont représentés par une foule d'armes et d'ustensiles que le lecteur me dispensera d'énumérer, d'autant plus que nous possédons, dans notre musée de Saint-Germain, un ensemble incomparablement plus vaste. Ici, comme là, des moulages complètent les lacunes de la série des originaux.

Un couloir immense contient les reproductions d'une foule de statues sépulcrales; une enfilade de petites salles est consacrée aux vieux poêles de faïence, la plupart en vert, quelques-uns polychromes. Que de motifs pittoresques ou piquants à relever sur ces productions tour à tour savantes ou populaires, ou encore que d'inscriptions sentencieuses, de proverbes, de maximes! La vogue des poêles se maintint jusqu'en plein XVIII^e siècle. J'en ai vu un au château de Chambord, commandé par le maréchal de Saxe!

Ce que la ville d'Anvers a fait pour l'imprimerie Plantin, qu'elle a convertie en musée, les directeurs du Musée Germanique l'ont fait pour les boutiques ou les intérieurs des trois derniers siècles. La différence entre les deux villes, c'est qu'à Anvers nous ne trouvons qu'un atelier de typographie, en quelque sorte mis sous cloche, tandis qu'à Nuremberg nous assistons au développement de toutes les branches de l'activité humaine; d'un côté, une tentative ingénieuse, mais isolée; de l'autre, une organisation véritablement scientifique, telle qu'on devait l'attendre de l'Allemagne. Ici, c'est une chambre de bourgeois, avec ses escabeaux de bois, sa poterie d'étain, le rouet cher à la ménagère allemande; là, le laboratoire d'un alchimiste, ou une pharmacie, garnie de vases peinturlurés et de monstres empaillés, suspendus au plafond. Sur le comptoir, à côté des balances, a pris place jusqu'au registre dans lequel l'apothicaire transcrivait les ordonnances.

Nous parcourons successivement les salles consacrées aux productions de la calligraphie et de la miniature, aux premiers essais de typographie, à la fabrication des étoffes, aux instruments de musique : clavecins, mandolines, cithares, harpes, trompettes et hautbois, instruments à vent et instruments à cordes, alternent en de riches séries; puis vient le tour des instruments de précision : boussoles, télescopes, etc., auxquels succèdent

1. Suite. Voyez p. 313 et 325.

LE TOUR DU MONDE.

les auxiliaires de l'astronomie et de la cosmographie : cartes, mappemondes, etc.

Les salles affectées à la poterie et à la verrerie comptent parmi les plus riches. Aiguïères et verres à boire, hanaps, flûtes, *Wiederkomm*, *Seidel*, *Römer*, s'y pressent en rangs serrés, pour ne point parler des imitations de verres de Venise, des imitations de cristaux de roche, et des cristaux de Bohême. Les faïences, les porcelaines, les grès, ne sont ni moins nombreux ni moins caractéristiques.

La poterie d'étain n'a rien à envier, pour la richesse des formes et du décor, à la vaisselle d'argent. Mais me trompé-je : n'est-ce pas le plat de Briot, avec la figure de la *Tempérance* au centre, que je vois rangé parmi ces productions de l'art germanique ? Ou bien s'agit-il d'une contrefaçon du *xvii^e* siècle ? Heureuse époque que celle où aucune loi ne protégeait encore la propriété artistique !

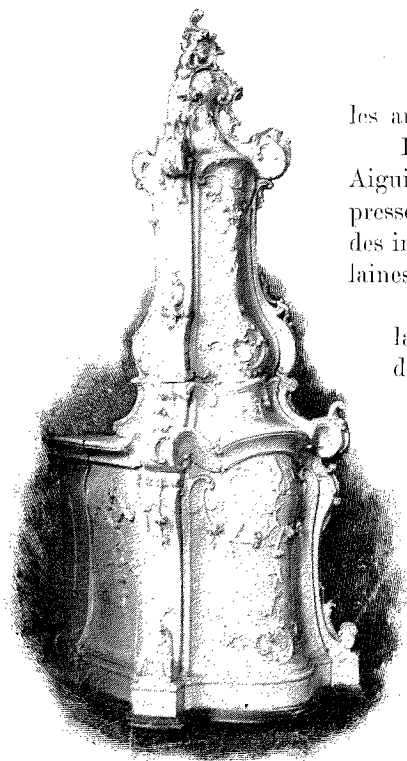
Ailleurs — et cette fois-ci le doute n'est pas possible — quelques émaux (nos 1318-1320) nous reportent à la technique qui a fait si longtemps la gloire de Limoges.

Les instruments et les outils employés dans l'industrie allemande garnissent des vitrines sans nombre ; ils proclament la fécondité de ressources de l'industrielle Nuremberg. Puis c'est le mobilier sous toutes ses formes : bahuts, tables, chaises, lits à baldaquin, cabinets incrustés d'ivoire ou de bois de couleur, coffres-forts bardés de fer, cornes de bœuf ou ramures de cerf montées en lustres et suspendues au plafond (voyez la gravure de la page 313). L'histoire des moyens de locomotion n'est pas oubliée. Dans une cour est remise une suite de traîneaux aux formes pittoresques. Le costume à son tour se présente à nous sous ses aspects les plus variés : costumes de paysans et costumes de courtisans, de financiers, de matrones.

L'intérêt se soutient d'un bout à l'autre de ce dédale de cabinets, de salles, d'oratoires, de cloîtres ; à tout instant un effort de pensée, une œuvre d'art, vient trancher sur le terre à terre de tant d'inventions répondant à quelque besoin matériel : ainsi, même à travers ces existences prosaïques de l'ancienne bourgeoisie allemande, la poésie revendique toujours ses droits. Ici, de petites tapisseries de haute lisse, exécutées à Nuremberg même, révèlent la préoccupation de l'ornement ; ailleurs, des vitraux ont reçu pour

mission de transmettre aux générations les plus reculées l'écusson d'une famille patricienne ; la gloriole ne s'affirme pas moins dans l'interminable suite de portraits historiques, qui tapisse un non moins interminable couloir. Ce n'est pas là, si l'on veut, du grand art, mais c'est de l'art vécu, ce qui compte bien aussi pour quelque chose.

Les organisateurs du Musée Germanique ont tenu à ce que toutes les faces de la vie d'autrefois — les plus sombres comme les plus brillantes — fussent fixées dans ce vaste miroir. A tant de manifestations de la naïveté et de la bonhomie qui distinguaient le bon vieux temps, ils ont opposé le spectacle de la cruauté, de la férocité, inhérentes — aussi hélas ! — aux mœurs d'autrefois : les chambres d'accouchées, pleines de doux souvenirs, les boutiques où l'on croit encore entendre les causeries animées, les rires bruyants, les chapelles miséricordieuses, servent de repoussoirs à cette institution, raffinée et inexorable en Allemagne — et en particulier à Nuremberg, — qui s'appelle la salle de torture. L'énumération seule des engins qui garnissent ce lieu d'horreur, aux murs de briques, sans peintures, donne la chair de poule. Les glaives de justice, les carcans, les cangues destinées à emprisonner les mains et le cou, les poires d'angoisse, ne sont rien auprès des tenailles que l'on faisait rougir au feu, du berceau garni de clous (peut-être une réminiscence du supplice infligé à Régulus), des chevalets et de bien d'autres inventions diaboliques de l'art du tortionnaire.



POÊLE EN FAÏENCE DU *xviii^e* SIÈCLE
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER À NUREMBERG.



RESTITUTION D'UNE CUISINE DU *xvii^e* SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Détournons-nous vite de ces horreurs, qui font honte à l'humanité, et bornons-nous à constater que, si Nuremberg a donné son nom à la terrible Vierge, aux bras garnis de lames qui transperçaient la victime condamnée au rôle d'amant, elle a aussi inventé un instrument destiné à abrégé les souffrances des condamnés à mort : le modèle de guillotine exposé au Musée Germanique est antérieur de plusieurs siècles à la machine à laquelle le docteur Guillotin a donné son nom.

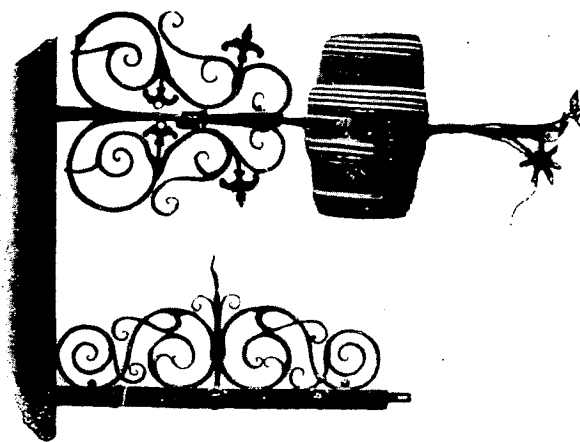
De distance en distance, la série, la terrible série, si chère aux classificateurs de toute sorte (qu'ils s'appellent naturalistes, archéologues ou historiens d'art), s'interrompt pour permettre à l'esprit de se détendre, de reprendre de nouvelles forces. Ici, c'est une galerie à jour, donnant sur une petite cour intérieure, au milieu de laquelle jaillit une fontaine surmontée de la statue d'un joueur de cornemuse. (Qu'il fait bon respirer un instant le grand air, entre ces accumulations d'objets appartenant à tant de branches et d'époques diverses!) Ailleurs, c'est un petit oratoire, décoré avec un goût charmant, quelque chose comme la chapelle de l'hôtel de Cluny. La place n'y est d'ailleurs pas perdue pour l'étude : nous y trouvons, outre des sculptures et des peintures, des lustres à la flamande, des torchères, des landiers. Puis nous découvrons une tour intérieure, ornée de la statue colossale d'un paladin imberbe et nu-tête (Roland ?), debout, l'épée dans la main droite, contre la poitrine l'écusson avec l'aigle impériale, un manteau jeté sur les épaules. Une nouvelle diversion à la série chronologique est faite par la salle aménagée en restaurant (la sobriété y est de mise : on n'y vend que du pain et de la bière); ici a pris place, entre autres, une suite de poêles en faïence, dont quelques-uns incarnent toutes les extravagances du style rococo, avec cette circonstance aggravante que, sur ces vastes surfaces monochromes, aucune association gaie ou harmonieuse de couleurs ne vient racheter la lourdeur des ornements.

Tout à coup, comme par enchantement, nous nous trouvons au milieu d'un château fort ou plutôt d'un château d'eau, donnant sur un vaste bassin, qui baigne le pied des bâtiments ; l'eau jaillit, fraîche, claire, vivante, formant une nappe splendide. L'escalier tournant, à jour, qui conduit au sommet du château, ajoute à l'imprévu du décor. Évidemment le Dr Essenwein, l'homme éminent qui a présidé, pendant un quart de siècle, à l'essor du Musée Germanique, était un poète autant qu'un artiste et un archéologue. Et, comme pendant à ce tableau aquatique, le panorama splendide que l'on découvre du haut de l'escalier à vis.

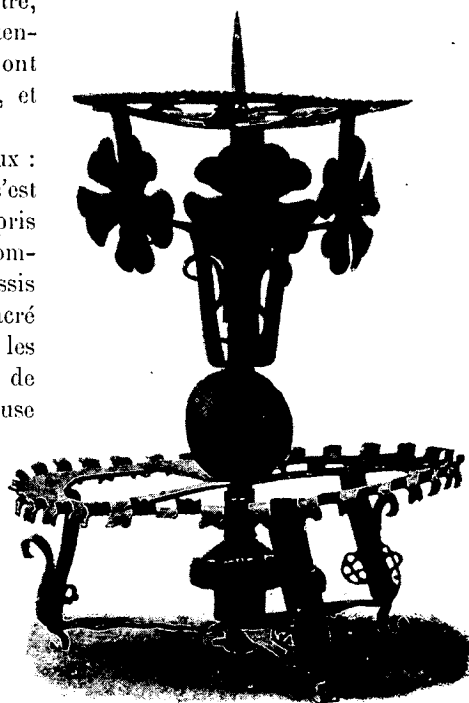
De cette cour on pénètre dans un jardin orné de statues et planté d'acacias, de lilas, de marronniers. Le ciel est pur, sans un nuage, éblouissant, et les vieux murs, d'un ton rougeâtre, acquièrent, par un tel éclairage et par le contraste avec la verdure, une intensité sans pareille. Admirons l'art avec lequel les organisateurs du Musée ont ainsi sans cesse rapproché l'œuvre de l'homme de l'œuvre de la nature, et opposé au passé vénérable un présent plein de vie.

Le plus imposant de ces intermèdes est l'ancienne église des Chartreux : un bel intérieur gothique, orné d'une tribune à une de ses extrémités; c'est comme qui dirait le salon carré du Musée Germanique. Sur une paroi a pris place la curieuse fresque de Kaulbach : l'empereur Othon III visitant le tombeau de Charlemagne et reculant épouvanté à la vue de son prédécesseur assis sur son trône et encore grandi par la mort. Le reste du sanctuaire est consacré aux statues en bois de tilleul monochromes ou aux riches retables dont les figures disparaissent sous l'or, aux émaux, aux spécimens de l'orfèvrerie, de l'émaillerie, de la sculpture en ivoire, de la broderie. Particulièrement curieuse est la suite des vases en laiton connus sous le nom d'*aquamanilia* : ils affectent les formes les plus variées, lions, oiseaux, monstres de toute nature; pour ne point parler de la belle Campaspe qui chevauche sur son vieil adorateur, le grand philosophe Aristote, marchant à quatre pattes. Les souvenirs nationaux alternent ici avec les chefs-d'œuvre de l'art : des drapeaux troués par les balles font pendant aux tableaux dans lesquels les vieux maîtres allemands ont déployé toute leur tendresse ou toute leur fierté.

J'ai gardé pour la fin de ma trop rapide esquisse la revue des peintures exposées au premier étage, collection formée de la réunion de plusieurs fonds distincts : celui de la *Moritz Kapelle*, celui de la



UNE ENSEIGNE NUREMBERGEOISE EN FER FORGÉ
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.



UN CHANDELIER DU MOYEN ÂGE
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Burg et différents autres. L'éclairage de la galerie est malheureusement insuffisant. Jamais on n'a vu déployer tant de velums ni recourir à un tel luxe de précautions contre la lumière. C'était l'idée fixe du Dr Essenwein : assurer aux ouvrages d'art anciens l'éclairage dans lequel ils étaient primitivement exposés. Or, un tableau — c'est une vérité digne de M. de la Palisse — est, avant tout, fait pour être vu. Mais passons sur cette très grave erreur et attaquons-nous au contenu même de la Pinacothèque, comme on dit en Allemagne et en Italie : elle compte plus de 800 panneaux ou toiles. Les productions de la primitive École Allemande s'y déroulent par centaines : scènes de martyre avec des bourreaux dans lesquels se fait jour la verve comique de ces réalistes, Vierges en gloire, peintures légendaires, toutes d'un coloris vif, mais rarement cru.

Voici d'abord la primitive École de Cologne. Elle est représentée par l'artiste en qui l'on s'accorde à reconnaître le maître Wilhelm, qui florissait vers 1380 (hypothèse sujette à caution) : *la Vierge et l'Enfant*, avec leurs têtes rondes et estompées, si caractéristiques, se détachent sur un fond d'or, dans une gamme extraordinairement claire et fraîche. A un demi-siècle de là, maître Stephan Lochner († 1451), tout en conservant le même fond d'or et le même type un peu impersonnel, donne à ses créations un charme inexprimable : la *Crucifixion* du Musée Germanique en fait preuve.

Puis ce sont les saints peints par l'artiste que l'on est réduit à désigner sous le nom de maître du retable de Heisterbach (vers 1450) : leurs draperies gothiques font penser à celles de l'École de Sienne, tandis que le gazon émaillé de fleurs rappelle les fraîches et mystiques peintures de Gentile da Fabriano.

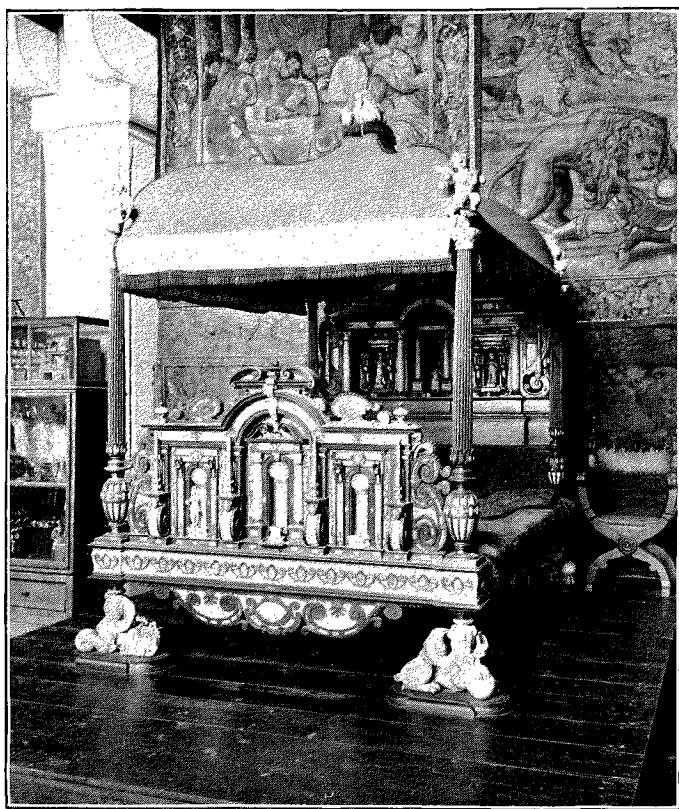
Toute une série de retables retrace, au Musée Germanique, les tendances propres à Wolgemut et à son atelier. Ici des saints ou des saintes, debout sur des socles peints en or et en noir, se distinguent par le grand jet des draperies, par la grosseur des pieds et par la petitesse des mains, par leurs têtes osseuses, tour à tour poétiques ou sans expression ; là ce sont de ces scènes de martyre si chères au maître et pour lesquelles il a dû plus d'une fois demander conseil à ses concitoyens, les tortionnaires si renommés, employés par le Grand Conseil : épisodes de la Passion, martyre de saint Guy, martyre des dix mille, martyre de saint Laurent, etc. Mais sait-on bien encore, au juste, qui était Wolgemut ?

Dans les dernières années, un historien d'art distingué, M. Thode, a revendiqué une place éminente, à côté et aux dépens de Wolgemut, en faveur de deux de ses collaborateurs : Hans Pleydenwurff, qui fait son apparition en 1451 et qui meurt en 1472, et le fils de Hans, Guillaume Pleydenwurff, qui devint beau-fils de Wolgemut par le mariage de sa mère avec ce maître et qui mourut en 1492. Hans serait l'auteur de la belle *Crucifixion* de la

Pinacothèque de Munich, du *Mariage mystique de sainte Catherine* (retable des Dessau), dans la même collection, et de différentes autres peintures, qui se distinguent par leur coloris nourri, d'une rare intensité. Guillaume, de son côté, aurait exécuté, entre autres, le grand retable des Peringsdorff, au Musée Germanique : saint Luc peignant la Vierge, le Martyre de saint Sébastien, saint Bernard devant le Christ en croix, saint Christophe, et, sur les volets, sainte Rosalie, sainte Marguerite, sainte Catherine, sainte Barbe, saint Jean-Baptiste, saint Nicolas, saint Georges et saint Sébald, enfin des scènes de la vie de saint Guy.

Au point de vue de l'industrialisme, du moins, le plus illustre des élèves de Wolgemut ne l'imita pas : personne ne poussa plus loin que Dürer le scrupule, personne ne se plut à travailler aussi difficilement. C'était d'ailleurs un autre tempérament d'artiste : doué d'une imagination plus vive et en même temps de la faculté de voir ou de reproduire les objets jusque dans leurs moindres nuances, en un mot un observateur et un poète hors ligne.

Le chef-d'œuvre de Dürer, le portrait du vieux Hieronymus Holzschuher, avec sa face léonine, ses cheveux et sa barbe semblables à des flocons de neige, a depuis 1882 quitté le Musée Germanique, où il ne se trouvait qu'à titre de dépôt, pour entrer au Musée de Berlin,



LIT DE PARADE DU PATRICIEN PAUL SCHEURL (XVII^e SIÈCLE)
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

qui l'a payé (et ce n'est pas trop cher pour une telle page) un demi-million de francs. Aujourd'hui, le prince des peintres nurembergeois n'est plus représenté au musée de sa ville natale que par ses effigies, passablement banales, de Charlemagne et de l'empereur Sigismond, par le portrait de l'empereur Maximilien, qui n'est qu'une variante de l'original conservé au Musée de Vienne, par les *Saintes Femmes et les Disciples pleurant le cadavre du Christ*, enfin par *Hercule tuant les oiseaux du lac Stymphale*. Arrêtons-nous un instant devant ce dernier : la composition est extraordinairement plate et terne, et le coloris, tout enfumé, ne contribue pas à la relever. Le héros, qui se signale par son torse d'un ton de bronze, bande avec effort son arc peint en rouge ; sa taille est hors de proportion avec le cadre : à supposer qu'il se tint droit, il déborderait sur celui-ci. Néanmoins l'influence des modèles italiens éclate d'un bout à l'autre de cette œuvre manquée ; elle se fait surtout sentir dans la recherche de la musculature et des effets d'anatomie. Une fois de plus, le grand artiste a vérifié la justesse du proverbe antique : *Ne sutor ultra crepidam*.

Quelque inféodée qu'elle fût à l'École flamande, l'École de Nuremberg ne s'interdisait pas de regarder, de temps en temps, en arrière, soit du côté des Byzantins, soit du côté de l'Italie, qui personnifiait le progrès et l'avenir. Ici, un des meilleurs élèves de Dürer, Hans de Kulmbach, conserve à une de ses peintures le fond d'or traditionnel (Saints et saintes de la Pinacothèque de Munich, n° 254-256) ; là, Pleydenwurff, le collaborateur de Wolgemut, introduit, dans les rinceaux qui servent de piédestal à sainte Rosalie et à sainte Marguerite, les génies nus, si chers aux maîtres d'outre-mont (gravé ci-après, p. 333). Quant à Dürer, il faut renoncer à compter les emprunts qu'il a faits à l'antiquité.

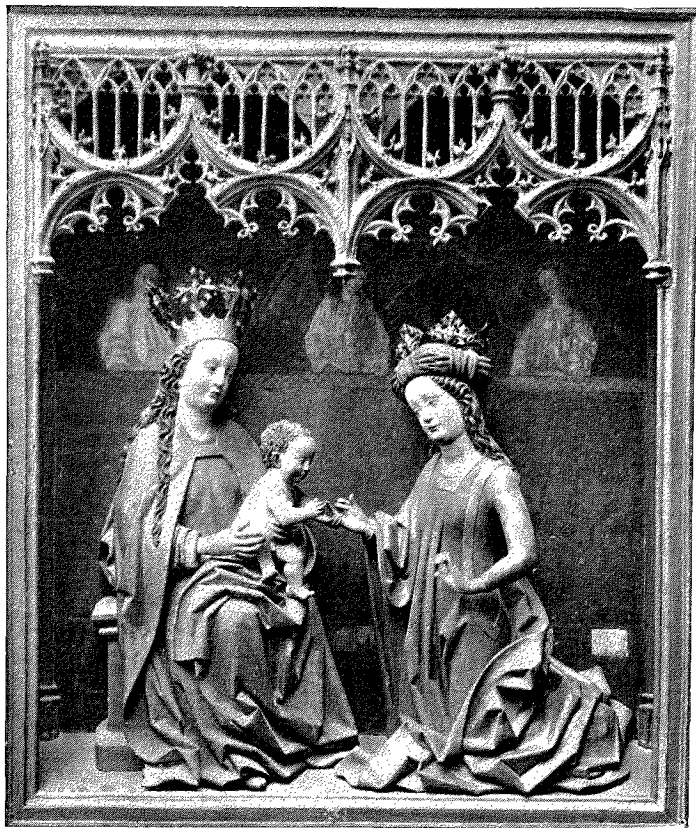
Parmi les disciples de Dürer, un des plus résolus, mais des plus inégaux, Baldung Grien (mort à Strasbourg en 1545), compte, au Musée Germanique, une *Création d'Ève*, une *Sainte Famille* et des figures nues allégoriques. Ce maître longtemps dédaigné, mais que plusieurs monographies importantes, dont l'une due à M. de Térey, viennent de remettre en lumière, a abordé les genres les plus divers, avec plus de brutalité parfois que de sincérité ; il se distingue par son coloris d'une limpidité parfaite, sans trace d'empâtements (ses figures paraissent en bois), non moins que par la minutie du modelé. Si ses héros ou héroïnes manquent trop souvent d'âme, ils atteignent souvent aussi à une énergie farouche. Et puis, la mise en scène est si curieuse et si variée ! Au Musée Germanique, la figure nue, assise sur le sol, trahit des réminiscences de l'École italienne, avec laquelle Baldung Grien, comme tous les peintres allemands de l'époque, s'était de longue date familiarisé.

Un des chefs de l'École d'Augsbourg, Hans Burgmair, est venu se fourvoyer parmi ces champions à outrance du dessin : on dirait un Vénitien égaré parmi les Florentins. Je ne saurais dissimuler ma sympathie pour cet



L'ANCIENNE CHAPELLE DES CHARTREUX (MUSÉE GERMANIQUE) (PAGE 339).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

italianisant, qui, plus heureux que Dürer, a réussi à s'assimiler les plus incontestables des progrès réalisés par les Écoles de la Péninsule : la chaleur du coloris et la netteté de l'ordonnance. Il compte à Nuremberg plusieurs peintures véritablement vibrantes. Voici d'abord la charmante petite Vierge (n° 159, avec la date 1509) : comme composition et comme coloris, — un coloris nourri et chaud, mais déparé par les embus, — il est absolument italien. Marie se distingue par son élégance ; l'enfant Jésus a moins d'accent. La nationalité de l'auteur ne se reconnaît qu'à la minutie avec laquelle est traité le paysage et au manque d'air. Une autre Vierge (n° 160, avec la date 1510) fait la part la plus large à l'imitation des Vénitiens, entre autres de Lorenzo Lotto, mais sans que la fraîcheur des impressions en souffre : seules deux figures sont un peu vides. Un joli bout de paysage, agrémenté de rochers et d'un château fort, soutient la composition. Dans un troisième tableau, un *Saint Sébastien*



LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE. SCULPTURE EN BOIS DE XV^e SIÈCLE.
(MUSÉE GERMANIQUE).

devant l'empereur Maximien (n° 157, avec la date 1505), nous trouvons une gamme claire, comme celle d'un Cima da Conegliano. Le corps du saint y est modelé avec beaucoup de précision et de bravoure, mais les types sont allemands plutôt qu'italiens ; ce dont il faut féliciter Burgmair. Il en est de même du *Saint Christophe* (n° 158). La conclusion à tirer de ces pages si attachantes, c'est que Burgmair a oscillé entre les traditions de son pays natal et l'imitation des modèles ultramontains ; il a sacrifié tour à tour ou simultanément à des tendances opposées, mais en réussissant, et c'est là l'essentiel, à les fondre, tandis que Dürer s'est en vain évertué à les résoudre en une commune harmonie.

Par contre Bernard Strigel, de Memmingen (1461-1528), sacrifie au plus pur prosaïsme dans son *Éducation des enfants de Zébédée* (*saint Jean l'Évangéliste et saint Jacques Majeur*) : il est impossible de pousser plus loin l'anachronisme des costumes ; mais quelle sincérité et quelle solidité dans la facture !

Est-il nécessaire, après ce qui vient d'être dit, de réagir encore contre deux préjugés : l'un, que l'Allemagne n'a pas eu d'École d'art véritablement supérieure ; l'autre, que l'essor de l'art s'y est produit sans aucune influence étrangère, je veux dire sans aucune influence

ultramontaine ! Cette double assertion ne résiste pas un instant devant l'évidence ; d'une extrémité à l'autre de Nuremberg, les édifices, les sculptures, les peintures, les moindres productions de l'art décoratif lui donnent un éclatant démenti.

XIII

Anspach.

La voie ferrée relie Nuremberg à la petite ville d'Anspach ou Ansbach, jadis capitale de l'État du même nom, aujourd'hui chef-lieu d'un des cercles de la Bavière.

L'histoire d'Anspach n'offre, je commence par le déclarer, aucun intérêt transcendant. Acquisée au XIV^e siècle par les Hohenzollern, burgraves de Nuremberg et plus tard margraves et électeurs de Brandebourg, la cité ne servit que rarement de résidence à ces princes belliqueux et jouit par conséquent d'une assez grande liberté. La Réformation, introduite en 1528, donna lieu à des troubles qui ne compromirent toutefois pas la prospérité générale.

Fort éprouvée par la guerre de Trente Ans, Anspach retrouva sa prospérité sous le gouvernement de Guillaume-Frédéric († 1723), de la margrave Christine-Charlotte de Wurtemberg et de Charles-Guillaume-Frédéric († 1757), l'époux de Frédérique-Louise, la sœur de Frédéric le Grand. Ces princes construisirent le palais et favorisèrent l'établissement de nouveaux quartiers. Le trait saillant de cette période, c'est l'invasion, d'une part,



VUE D'UNE COUR DU MUSÉE GERMANIQUE. — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

de la civilisation italienne, de l'autre, de la civilisation française. L'Allemagne, en ce temps, était vraiment la terre promise du cosmopolitisme : philosophes, littérateurs, savants, peintres et sculpteurs français, y trônaient en compagnie d'architectes, de peintres, de chanteurs ou de danseurs italiens¹. Les peintures exécutées par Tiepolo à Wurtzbourg, par Casanova et par Louis Sylvestre à Dresde, ont pour pendant les sculptures de Monnot à Cassel, celles des Adam à Potsdam ; la faveur dont Métastase et da Ponte s'honorent à la cour de Vienne est contre-balancée par celle de Voltaire, de Maupertuis, du marquis d'Argens, du comte Algarotti, à la cour de Berlin ; tandis que le Porpora, Vestris, Spontini, charmaient les spectateurs des théâtres ou les auditeurs des chapelles d'outre-Rhin. Autres temps, autres mœurs !



SAINTE ROSALIE ET SAINTE MARTHE,
FRAGMENT DU RETABLE DES PERINGSDORFF (1487),
PAR WOLGENUT (MUSÉE GERMANIQUE) (PAGE 341).

Dira-t-on que la présence de ces étrangers a nui à l'essor du génie national ? N'a-t-elle pas plutôt contribué à le développer, en provoquant l'émulation et en initiant nos voisins aux secrets d'un art plus raffiné ?

A Anspach, ce furent trois architectes, dont le nom suffit à révéler l'origine — Gabrielli, Retti et Zocha, — qui élevèrent le château, et ce fut une actrice française fameuse qui, dix-sept ans durant, captiva le dernier souverain de la petite principauté, le margrave Charles-Alexandre.

La cour d'Anspach était alliée à celle de Baireuth (à tout instant les deux petites principautés se trouvèrent réunies sous le même sceptre) ; ici, comme là, régnait une branche de la maison de Hohenzollern ; ici comme là, le souverain avait épousé une sœur de Frédéric le Grand. Mais, tandis que la margrave de Baireuth organisait les curieuses représentations théâtrales, dont nous retrouvons un écho dans *la Comtesse de Rudolstadt* de George Sand, et qui ont servi de préface à la création du théâtre de Richard Wagner, le margrave d'Anspach fixait auprès de lui, en l'enlevant à notre pays, Mlle Clairon.

Les biographes affirment que la liaison du margrave et de l'actrice ne comportait que de l'amitié, et ils invoquent à l'appui de leur thèse la différence d'âge (Mlle Clairon, alors âgée de cinquante ans, comptait une douzaine d'années de plus que son protecteur). N'approfondissons pas le mystère et contentons-nous de retenir un point, à savoir que la charmante artiste ne trace pas précisément un tableau flatteur de sa nouvelle résidence : « L'Allemagne, dit-elle, ne m'offrit qu'un climat trop rude pour mon âge et mes infirmités ; on y connaissait à peine les douceurs de la société ; les savants n'y parlaient que leur langue, et les finesses de la mienne n'étaient entendues de personne ; les arts étaient réduits au simple nécessaire, et la morgue de la naissance, unie à la plus profonde ignorance sur tous les talents, n'aidait pas à me donner un prix aux yeux de ses habitants² ». Il faut croire que le séjour d'Anspach ne fut pas aussi pénible que Mlle Clairon veut bien le dire ; la preuve, c'est qu'elle y passa dix-sept ans. Elle rend au margrave ce témoignage, qu'« elle l'a cru longtemps un des plus vertueux êtres de la nature » ; elle ajoute que le bonheur et la gloire de ce prince étaient l'unique but de ses travaux et de son ambition. Hélas ! « le seul prix que reçut un attachement si pur fut le bouleversement de sa fortune et de toute son existence, l'outrage et l'oubli³. »

Il fallait, en revanche, que l'intolérance religieuse fût bien grande, en ce siècle de lumières, pour que l'on fit un mérite à Charles-Alexandre d'avoir autorisé, en 1774, l'exercice du culte catholique et l'érection d'une église !

En 1769, Charles-Alexandre réunit le petit État de Baireuth à celui d'Anspach ; mais, à quelque vingt ans de là, son abdication fit tomber ses États entre les mains de son parent le roi de Prusse, qui les conserva jusqu'en 1805. A cette époque, Napoléon donna Anspach à la maison de Bavière, qui l'a conservé jusqu'à nos jours.

Il y a quelque soixante ans, un événement aussi tragique que mystérieux fixa sur l'ancienne résidence des

1. On trouvera dans l'ouvrage de Dussieux, *les Artistes français à l'étranger*, la liste d'une série d'artistes français employés à la fin du xviii^e et au commencement du xix^e siècle par l'électeur de Bavière.

2. *Mémoires*, p. 59-60, 123-142 ; Paris 1822.

3. Les relations d'Anspach avec notre pays sont, au reste, plus fréquentes qu'on ne croit : le prince Christian mourut,

en 1633, à Blois, où se trouve son tombeau ; les margraves Guillaume-Frédéric et Charles-Guillaume-Frédéric firent des séjours prolongés en France ; enfin c'est à Bordeaux que le margrave Charles-Alexandre signa, en 1791, son abdication. Nous savons, d'autre part, qu'en 1704 les troupes françaises levèrent une contribution sur Anspach et que Bernadotte occupa la ville de 1806 à 1808.

margraves l'attention des deux mondes : Les érudits — car ce crime célèbre est d'ores et déjà du domaine de l'histoire — ont tenté de nouveau, dans les dernières années, de faire la lumière sur la vie et la mort du fameux Gaspard Hauser, assassiné à Anspach en 1833; des flots d'encre ont coulé, mais l'énigme est restée aussi indéchiffrable qu'au premier jour.

Telle quelle, Anspach représente la résidence allemande du siècle dernier, calme, propre, un peu endormie. Qu'il devait faire bon végéter à l'ombre de ces cours minuscules du Saint-Empire germanique!

Il fait nuit close quand je mets pied à terre sur un vaste quai de débarquement, situé à 410 mètres au-dessus du niveau de la mer du Nord et sillonné par des rails innombrables. L'obscurité empêche de distinguer les collines, plus ou moins boisées, qui s'étendent du côté de la gare. Je me dédommage en entreprenant, avant d'aller me reposer, conformément à une habitude dont je me suis toujours bien trouvé, une petite promenade d'orientation à travers la ville, que je dois explorer méthodiquement le lendemain.

Les abords de la cité — fortifications, fossés nivelés — sentent le *xvii^e* siècle plutôt que le *xvi^e*. Quelle n'est pas ma surprise en me trouvant subitement, *ex abrupto*, devant un temple grec, en style dorique! On pourrait au reste se croire transporté sous le ciel de l'Hellade, tant il y a de transparence dans l'atmosphère et d'éclat dans le firmament. En face de l'hôtel de *l'Étoile d'or*, Sirius (quelle coïncidence!) jette tous ses feux : de loin en loin, seulement, un bec de gaz vient mêler une note jaunâtre au scintillement céleste.

On entre en ville par un bout de rue tortueux et par la porte Neuve, autrefois munie, cela est de toute évidence, d'une poterne et d'un pont-levis. Le premier objet qui frappe le regard est l'inscription tracée sur une maison ancienne, à trois étages : elle nous apprend qu'ici naquit, en 1798, Georges Oberhauser, qui fonda à Paris (c'est donc pour nous un quasi compatriote!) un établissement d'optique célèbre et qui légua sa fortune à sa ville natale.

Au fond, se développe une petite place, sur laquelle deux maisons à toits pointus, l'une percée de deux fenêtres, l'autre de cinq, forment un contraste pittoresque, malgré la simplicité des moyens mis en œuvre.

Les rues qui s'ouvrent devant nous ont une physionomie calme, reposée, intime. Point de constructions neuves monumentales, dans le style caserne, comme à Bamberg et à Wurtzbourg. En échange, toutes les inventions modernes, bascules automatiques, dynamomètres, distributeurs de dragées ou de prédictions, se pressent dans cette ville où tout semblait devoir parler du passé; seulement, connaître son poids ou consulter l'oracle coûte plus cher en Allemagne qu'en France : c'est 10 pfennigs, et non 10 centimes qu'il faut mettre dans le tronc, soit 25 pour 100 en plus. Les *Trinkhallen*, installées sous les arbres séculaires de l'esplanade, donnent un instant l'illusion de certains boulevards parisiens. C'est évidemment, si l'on en juge par leur nom, d'Allemagne qu'elles sont venues en France, et non de France qu'elles ont pénétré en Allemagne.

Le centre de la ville ne répond pas aux faubourgs; mais c'est tant mieux : il nous réserve une surprise, non une déception; il n'y manque pas de rues pittoresques, animées, gaies, avec cet air avenant et souriant que les Allemands expriment par le mot intraduisible de *freundlich*. Malgré la régularité du tracé, malgré les trottoirs qui bordent partout la chaussée, plusieurs quartiers abondent en coins véritablement faits pour tenter le pinceau. La plupart des maisons sont petites, — elles ne se composent d'ordinaire que d'un étage, — mais de bonnes proportions.

La polychromie s'y donne carrière; ce ne sont que tons violacés, verdâtres, olivâtres, safran ou saumon,



SAINT CHRISTOPHE, PAR BURGMAIR
(MUSÉE GERMANIQUE).

Par bonheur, la franchise de la coloration des volets — peints en vert — et des tuiles, d'un beau rouge, rachète ce manque de parti pris.

Dans la rue du Marché supérieur (*Oberer Markt*), la Renaissance et le Rococo se marient en contrastes incessants : de-ci de-là, un certain sentiment du rythme, un motif de décoration élégant ou ingénieux, révèlent la date de la construction. Sous le badigeon, fréquemment renouvelé, il ne serait pas facile de distinguer les maisons anciennes des maisons nouvelles ; heureusement, nous possédons, dans les proportions des différents membres d'architecture, un diagnostic infailible : c'est ainsi que, dans les constructions d'autrefois, l'écartement entre les fenêtres de l'étage supérieur et l'entablement est beaucoup moindre que dans celles d'aujourd'hui.

Si nous tenons à faire connaissance en peu de temps et d'une façon méthodique avec les curiosités de cette capitale en miniature, gardons-nous bien de recourir au guide publié en 1878. Ce qu'une monographie locale peut contenir de bévues, à quel point elle peut braver tout esprit de critique ou ignorer toute science de mise en œuvre, l'élucubration à laquelle je viens de faire allusion le proclame à chaque page. Le même prince y est appelé tantôt Frédéric-Guillaume, tantôt Guillaume-Frédéric ; un margrave, mort en 1723, établit en 1739 (!) une foire aux chevaux ! Les informations qui devraient se trouver réunies sont dispersées en vingt endroits. C'est ainsi que l'auteur ne parle qu'accidentellement, à propos des tombeaux de l'église Saint-Jean, d'un événement capital, le mariage de l'avant-dernier marquis avec une sœur de Frédéric le Grand. J'en passe et non des moindres.

Les édifices religieux d'Anspach — pour commencer par eux — offrent de l'intérêt plutôt qu'une réelle importance



L'ÉDUCATION DES ENFANTS DE ZÉRÉBÉE ET DE MARIE SALOMÉ, PAR B. STRIGEL.
(MUSÉE GERMANIQUE).

PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG (PAGE 342.)

L'église Saint-Jean, en style gothique (1441), a pour ornement des statues d'apôtres, devenues très frustes, mais qui n'ont jamais été très fines.

L'église Saint-Gumbertus est malheureusement défigurée par les remaniements et les restaurations : le portail est en style dorique ! Seules, les trois tours — l'une porte la date 1493 — présentent une masse relativement imposante. L'intérieur, entièrement modernisé, ne nous arrêterait pas si le corps même de l'édifice n'aboutissait à un chœur ou plutôt à une chapelle, ample, merveilleusement conservée, vénérable par toutes sortes de souvenirs et toutes sortes d'œuvres d'art : je veux parler de la chapelle des « Chevaliers du cygne ». Quoique datant de 1523 seulement, ce sanctuaire a conservé les formes du style gothique. Une lumière abondante fait valoir et les écussons, et les sculptures, à motifs grotesques (un singe qui tire la langue), et les tableaux qui le décorent.

En fondant, en 1440, l'ordre du Cygne, l'électeur Frédéric II de Brandebourg se proposait avant tout de développer les sentiments de piété et de vertu. Il imposa comme obligation préliminaire la production des preuves de noblesse ; mais, par une disposition libérale, digne d'être citée en exemple, il ouvrit les rangs de l'ordre aux dames aussi bien qu'aux seigneurs. Telle fut la popularité de cette institution que, de 1471 à 1554, elle compta rien qu'en Franconie trois cent trente-quatre mem-

bres. La Réformation y mit fin. Ses reliques, aujourd'hui conservées dans le chœur de l'église de Saint-Gumbertus, sont : l'autel, fondé en 1484 par l'électeur Albert-Achille, une série de dalles et d'inscriptions en pierre ou en métal se rapportant à des chevaliers de l'ordre, enfin quelques fragments de vitraux avec les portraits de la famille de Hohenzollern. L'autel contient deux curieux tableaux, peints par Martin Schwartz de Rothembourg, et une prédelle ornée des portraits de l'électeur Albert-Achille et de sa femme Anne, peinture intéressante, pleine de charme, mais un peu mince, dans le style flamand-allemand. Entre les deux tableaux se dresse une statue en bois doré de la Vierge, pleine de mouvement et d'allure.

La principale œuvre d'art de ce sanctuaire, c'est le retable, malheureusement très fortement restauré, de Hans de Culmbach, un des plus brillants élèves de Dürer : *le Christ au pressoir*. Les gouttes de sang qui s'échappent du pressoir se transforment en hosties, qu'un pape agenouillé (peut-être le portrait de Jules II, fait de chic) recueille dans un calice. La Vierge, la poitrine transpercée par cinq épées, des anges ou plutôt des génies nus, charmants d'attitude et d'expression, des banderoles portant des inscriptions, complètent cette page attachante.

D'après le *Guide* de 1877, le *Christ au pressoir* aurait été commandé par le doyen Mathias de Gülpen, mort en 1475. Mais il suffit d'y jeter un coup d'œil pour voir qu'il date seulement du début du xvi^e siècle. Les génies nus procèdent de Dürer, qui avait, à son tour, mis à contribution les modèles de l'École de Padoue.

Parmi les édifices civils, un des premiers en date est le Tribunal, qui s'élève sur la place du Marché supérieur. C'est une grande maison ancienne, ayant deux pignons sur une rue, trois sur l'autre, et portant encore des traces de sgraffites, qui dessinent des rinceaux, des pilastres, des pointes de diamants, des bandeaux très accentués; la cour, avec ses arcades vitrées et sa cage d'escalier monumentale, a de la tournure.

Ailleurs, à l'angle du Marché Inférieur (*Unterer Markt*) et de la place du château, une autre maison, non moins ancienne, se fait remarquer par son pignon à volutes et à obélisques.

Plus loin, à travers une porte cochère ouverte, se développent une cour et une cage d'escalier hexagonale, qui sentent encore leur xvi^e siècle. On y admire de superbes armoiries flamboyantes, des arcades ouvertes, dont l'une porte la date de 1564, une galerie qui fait le tour de la cour. L'extérieur, malgré ses formes trapues et son peu d'élévation — il ne contient qu'un seul étage, — a sa saveur et sent la bonne époque.

Accordons aussi une mention à quelques allégories ou emblèmes modernes : telle est la statue de bouc noir qui surmonte la façade d'une brasserie.

Le palais des anciens margraves, construit, comme il a été dit, par des architectes italiens, entre les années 1713 et 1732, est une bâtisse lourde et maussade (un auteur contemporain, M. O. Lessing, lui a cependant fait, en 1892, l'honneur de lui consacrer une monographie in-folio, accompagnée de planches). Seuls, sur la façade, des pilastres en rompent la monotonie. Le badigeon, un gris sale relevé par quelques bandes jaunes, ne contribue pas à égayer cette masse énorme.

Voilà bien l'excès de discipline et, partant, de monotonie ou de froideur, qui s'est substitué à l'excès de mouvement cher au Bernin et au Borromini ! Tant pis ! Du moins, dans les édifices, si agités, de l'ère précédente, il restait un semblant de vie.

Par un portail, qui n'a rien de monumental, on pénètre dans de longs corridors, dans une cour à pans coupés où pousse l'herbe. Peu d'ornements. Sur les fenêtres, quelques mascarons, des guirlandes, des trophées. Sur la balustrade qui surmonte la façade, une dizaine de statues.

L'intérieur tient plus que ne promet l'extérieur : des peintures, des tapisseries, des meubles somptueux, une riche collection de porcelaines, remplissent, jusqu'à les faire déborder, une vingtaine de salles, de salons ou de cabinets : ici, ce sont des portraits, là une *Chasse au sanglier* et une *Chasse au loup* de J.-B. Oudry ; puis, des



L'ÉGLISE SAINT-JEAN, À ANSPACH.
DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE F. ALBERT, À WÜRZBOURG.

compositions allégoriques, des stucs, une galerie de tableaux, principalement hollandais; enfin partout, sur les murs, de superbes tentures.

Entre le château et le jardin de la cour (*Hofgarten*) — sur la place Louis — se dresse mélancoliquement, au milieu d'un massif de verdure, la statue d'un poète fameux, le comte de Platen.

Plus loin, dans le jardin même, peuplé par de vieux arbres, d'une venue superbe, un buste colossal perpétue le souvenir d'un autre poète, Uz (mort en 1796).

Puis, à quelques pas de là, à l'endroit même où il fut poignardé, s'élève le monument du mystérieux Gaspard Hauser. L'inscription — *Hic occultus occulto occisus*, 14 décembre 1833, — a, dans sa concision, une tournure véritablement lapidaire.

Quelques maisons particulières méritent un pèlerinage, plutôt eu égard aux souvenirs qu'elles évoquent qu'en raison de leur intérêt comme œuvres d'art.

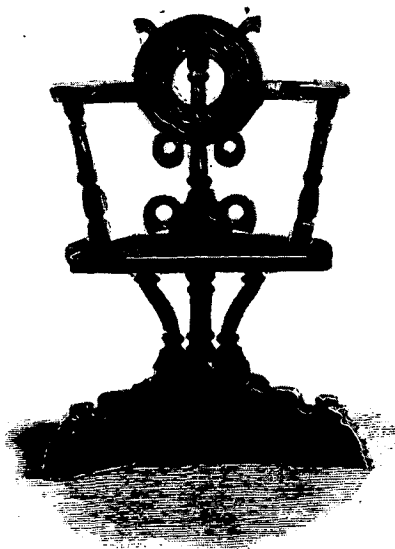
Une maison assez simple, avec une petite bretèche au milieu et un portail monumental, se glorifie d'avoir donné le jour à Platen, l'auteur des sonnets. Une inscription, due au roi Louis I^{er} de Bavière, rappelle qu'« ici surgit la tulipe du jardin des poètes allemands ». Au-dessus de cette plaque est encastré le vieil emblème de la famille, un aigle montant vers le soleil, avec la devise : *Phæbo auspice surgit*. De son temps, Platen, qui était comte, était souvent traité d'amateur, de même que certains gentilshommes de nos jours. Heine ne lui ménagea pas ses sarcasmes. La postérité, plus équitable, reconnaît à ses poésies des qualités de facture transcendantes.

Une autre maison, celle du sculpteur Ernest de Bandel, mort en 1876, mérite de nous arrêter, non pour elle-même (elle est des plus rudimentaires, et ne compte que trois fenêtres de façade), mais pour le souvenir de cet artiste opiniâtre, rival de l'auteur du *Colosse de Rhodes* et de notre Bartholdi : ne s'était-il pas mis en tête d'élever, dans la forêt du Teutoburg, une statue colossale en l'honneur d'Arminius, le vainqueur des Romains ! Ce géant, en cuivre repoussé, mesure, avec le piédestal, 57 m. 41 de haut. Commencé en 1838, il fut terminé en 1875, après trente-sept ans d'efforts.

Au lecteur de décider, après la lecture de cette rapide esquisse, si l'obscur petite ville d'Anspach ne mérite pas qu'il lui consacre une couple d'heures.

(A suivre.)

EUGÈNE MÜNTZ.



CHAISE DITE DE LUTHER (COPIE) XVI^e SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.



MUSICIENS SIAMOIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE (PAGE 360).

LES VILLES MORTES DU SIAM¹,

PAR M. L. FOURNEREAU.



TYPE DE LAKHON (FEMME) (PAGE 360).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L e royaume de Siam, comme toutes les nations du monde, a traversé des périodes agitées et souffert des crises violentes; ces faits, encore peu connus, à vrai dire, n'en ont pas moins laissé des traces indéniables.

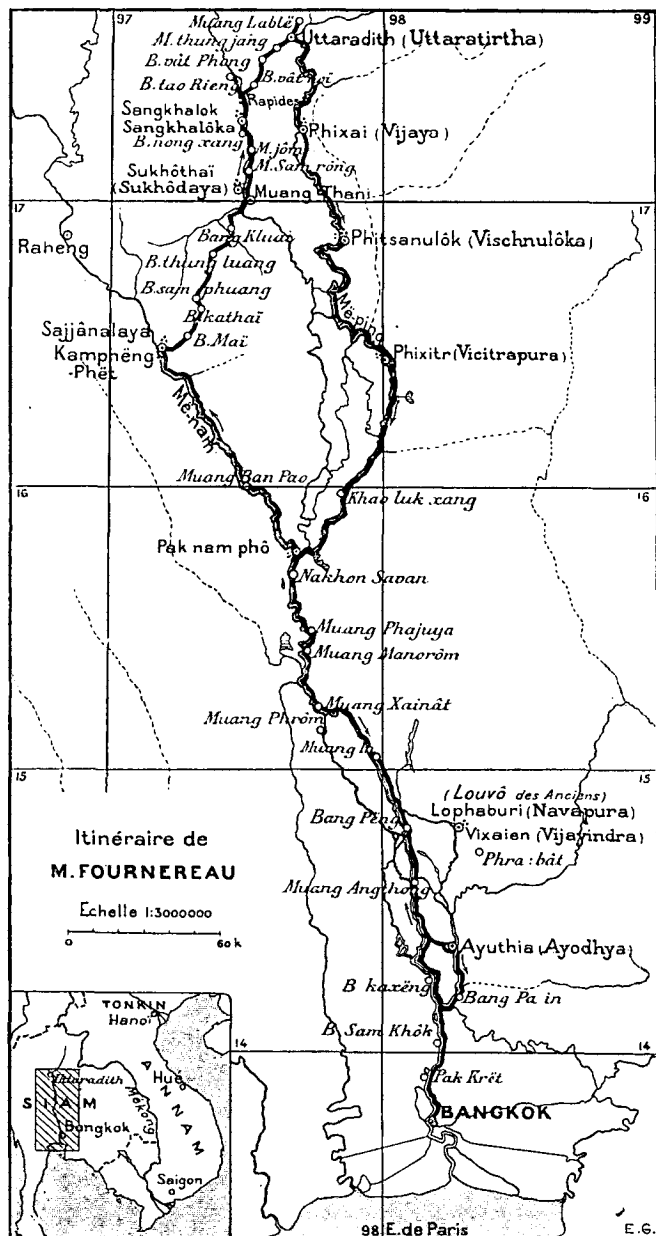
Le territoire, avant d'être ce qu'il est, s'est vu disputé par plusieurs peuplades, plusieurs races même, qui, après des luttes successives, ont fini par se cantonner sur certaines parties d'un sol qui n'était pas le leur, la péninsule Indo-Chinoise. Si l'on remonte à l'origine des populations laotiennes, pégouanes, cambodgiennes ou siamoises, qui occupent aujourd'hui l'Indo-Chine, on est surpris de n'y trouver plus l'élément autochtone : les anciens envahisseurs qui se sont entre-choqués sur ce sol florissant, objet de tant de convoitises, ont, par des rapprochements, des croisements successifs, engendré une race absolument composite, et les Siamois eux-mêmes ne sont que les descendants dégénérés d'un croisement indo-thibétain. De la race aborigène, il est difficile, sinon impossible, de retrouver l'essence après de si multiples mélanges, et les anthropologues les plus autorisés ont été bien souvent déçus par la complète disparate que révèlent différents types d'une même province.

Toutefois, si l'on ne peut par déduction atavique étudier ce que furent les occupants successifs du territoire indo-chinois, on peut du moins essayer de connaître, d'après ce qu'ils nous ont laissé, quelles étaient leurs coutumes, leur vie, leurs religions.

Ces vestiges, malheureusement abandonnés aux intempéries destructives d'un climat excessif, offrent le plus haut intérêt tant au point de vue historique qu'au point de vue artistique : ils furent pour nous l'objet d'une mission spéciale que le gouvernement nous confia en 1891 et qui avait pour but d'étudier sur place les nombreux monuments qui jonchent le sol de la péninsule.

Les Thaïs, envahisseurs venus du nord vers le x^e siècle, suivirent dans leur marche victorieuse la vaste et riche vallée circonscrite par le Mè-nam et son affluent le Mè-ping, fondant sur leur passage des stations importantes lorsqu'un emplacement leur semblait favorable. Soumises à des roitelets ambitieux, ces villes étaient sans cesse en lutte, et les différends ne se terminaient que par la mort ou la fuite du vaincu et le sac de sa capitale; il n'y a pas, dans l'histoire de cette période, d'exemple d'une ville qui, forcée et saccagée, ait été relevée de ses ruines. C'est donc en fouillant ces grands cadavres de pierre, morts de mort violente, que l'on peut arracher au

1. Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.



passé quelques-uns des secrets qu'il garde si jalousement et jeter quelque lumière sur des époques encore obscures sinon tout à fait ignorées.

Les « villes mortes du Siam » formant l'objet de notre étude, il nous sembla rationnel de nous placer à un point initial commun avec cet objet même : c'est ce qui nous détermina à nous rendre tout d'abord dans le nord de la péninsule, là où commencent à apparaître les traces des anciennes capitales, pour opérer ensuite vers le sud une marche descendante que les Thaïs avaient faite victorieusement, le sabre au poing, huit siècles avant nous.

De Bangkok à Pak-nam-phô.

Un semblable voyage exigeait quelques précautions, étant données la difficulté de se faire comprendre des indigènes et la sourde hostilité des gouverneurs de province et des maires de village pour tout ce qui vient de l'Occident ; il fallait aussi compter avec la rareté, voire l'absence complète de toute voie tant navigable que carrossable¹.

Le *thong-tra* (passeport), que nous nous procurâmes tout d'abord, était le précieux talisman qui devait aplanir une partie de ces difficultés en nous conciliant de la part des autorités locales aide et protection, aussi bien pour la sécurité de la route que pour l'achat des vivres et la location des moyens de locomotion. Quant aux caisses nécessaires pour le transport de nos bagages et celui des documents que nous espérions bien trouver au cours de l'expédition, elles furent rapidement exécutées ; nous y plaçâmes les vivres de conserve, viandes et légumes, qui devaient former la base fondamentale d'un ordinaire d'ailleurs peu varié. Restait la grosse difficulté, l'interprète ; elle fut vite résolue, grâce à l'obligeance du R. P. Colombet, directeur du collège de

l'Assomption, qui voulut bien mettre à notre disposition l'un de ses meilleurs élèves.

Tout étant « paré », pour employer le terme consacré, nous nous embarquons à Bangkok le 25 novembre 1891, à bord du *Chow-Phaya* (nom d'un des canaux d'Ayuthia), vapeur à fond plat et à aubes à l'arrière, remorquant à sa suite dix-huit grandes barques de commerce appartenant à des marchands ambulants, chinois pour la plupart. Nous emmenions avec nous un interprète, trois hommes de peine, quarante caisses, et... un cuisinier chinois. Notre dernier soin, avant le départ, fut donc le contrôle des impedimenta, y compris l'appel du personnel. Un homme manquait, le cuisinier ! Que faire ? La situation était grave et exigeait une prompt solution. Notre ami J. de Pina, alors chancelier au consulat, qui nous avait accompagné jusqu'au bateau, partit en toute hâte à la recherche du réfractaire ; mais, hélas ! ses investigations l'entraînèrent sans doute trop loin, car l'heure s'avancait, et nous dûmes quitter Bangkok, le cœur gros, sans avoir pu serrer, une dernière fois peut-être, la main de cet excellent ami.

C'est donc sous une vague impression de tristesse que nous avons commencé cette expédition, et le paysage qui tout d'abord se déroulait sous nos yeux n'était pas de nature à changer cette fâcheuse disposition d'esprit :

1. Une précaution que nous ne saurions trop recommander à ceux de nos lecteurs qui désireraient entreprendre un semblable voyage, c'est le choix de la saison : pour traverser un pays couvert de forêts marécageuses, coupé de rivières et de ruisseaux malsains, on doit craindre, avant tout, de se voir

obligé de rebrousser chemin devant une inondation, ou couché sur le flanc par les fièvres paludéennes, dont le caractère pernicieux pardonne rarement. La saison sèche, qui commence avec la fin d'octobre, est le moment le plus favorable au départ.

les rives, basses et misérablement habitées jusqu'à Pak-krët, offraient la silhouette sans originalité de nombreux *vâts* (pagodes) émergeant d'une ligne de pailloles de couleur indécise qui se prolongeait à perte de vue.

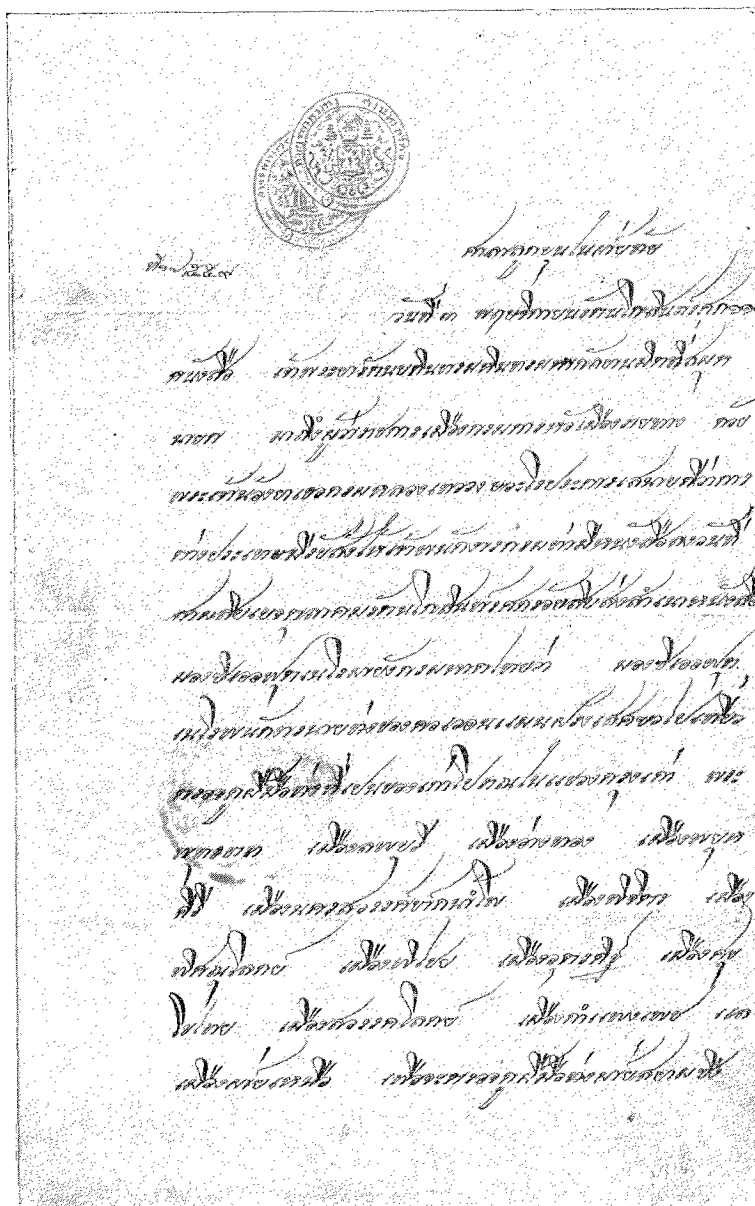
Le village de Pak-krët est un centre important au point de vue commercial; on y fabrique en grand les poteries en terre qui servent à la cuisson du riz; on y trouve un important marché de bois de tek.

Le Mé-nam formant à cet endroit une boucle presque fermée, un canal a été creusé pour abrégé la route; il est pourvu à chaque extrémité d'un phare et d'une pagode en forme de jonque dont trois *phra-chedi*¹ tiennent lieu de mâture.

C'est en vue de Pak-krët qu'en 1884 la reine Sunantala, première femme du roi actuel, se noya avec ses deux enfants. Elle revenait de Bang-pa-in (hocage d'Indra), résidence d'été, ainsi que son royal époux qui l'avait devancée dans son retour, laissant à son premier mandarin, le phaja Montri, la conduite de la barque; à un tournant brusque du fleuve, l'embarcation chavira accidentellement, et la reine tomba à l'eau avec ses deux enfants; nul ne pouvant, sous peine de mort, porter la main sur les personnes royales, la pauvre femme, sous les yeux de la foule, ne tarda pas à disparaître. En souvenir de ce pénible accident, le roi a fait construire à Bangkok un collège qui porte son nom. Les berges après Pak-krët commencent à s'élever, les habitations plus clair-semées disparaissent sous la verdure, d'immenses plaines couvertes de bambousières s'étendent jusqu'à l'horizon, dans un bleu vague se confondant avec le ciel. Plus loin, un bras conduisant à Ayuthia, l'ancienne capitale.

Ce n'est qu'au bout de sept jours de navigation que nous parvîmes à Pak-nam-phô, après un trajet coupé d'incidents peu intéressants, parmi lesquels le plus marquant fut sans contredit le retour de notre fugace cuisinier: une plainte déposée entre les mains du consul de France à Bangkok avait mis en branle la police locale, et c'est *manu militari* que le fugitif en rupture de fourneau était de nouveau, à notre bord, contraint de ceindre le tablier dédaigné.

Au cours des rencontres, nous avons noté la multitude des radeaux de bois de tek ou de bambous qui serpentaient interminables, épousant tous les circuits de la rivière. Longs de plus de soixante-dix mètres, ces convois exigent pour les conduire des hommes robustes et expérimentés, car chaque tournant, chaque passage où le courant s'élance plus rapide, peut faire craindre une dislocation; aussi les indigènes ont-ils imaginé un mode de direction spécial à ce genre de transport: à l'avant, deux hommes rament ou pagaient avec un long aviron dont la palette est faite de bambou tressé; ils s'efforcent de maintenir à égale distance des deux rives ce qu'on pourrait appeler la proue du radeau. A l'arrière est assujéti un câble de rotin d'environ vingt mètres de longueur à l'extrémité duquel est attachée une perche; deux hommes, s'agrippant à cette sorte d'ancre volante, parviennent à ralentir la marche du convoi dans les rapides; il leur suffit pour cela de labourer profondément le lit de la rivière avec la perche maintenue verticalement; ils obtiennent aussi l'arrêt complet en l'enfonçant avant



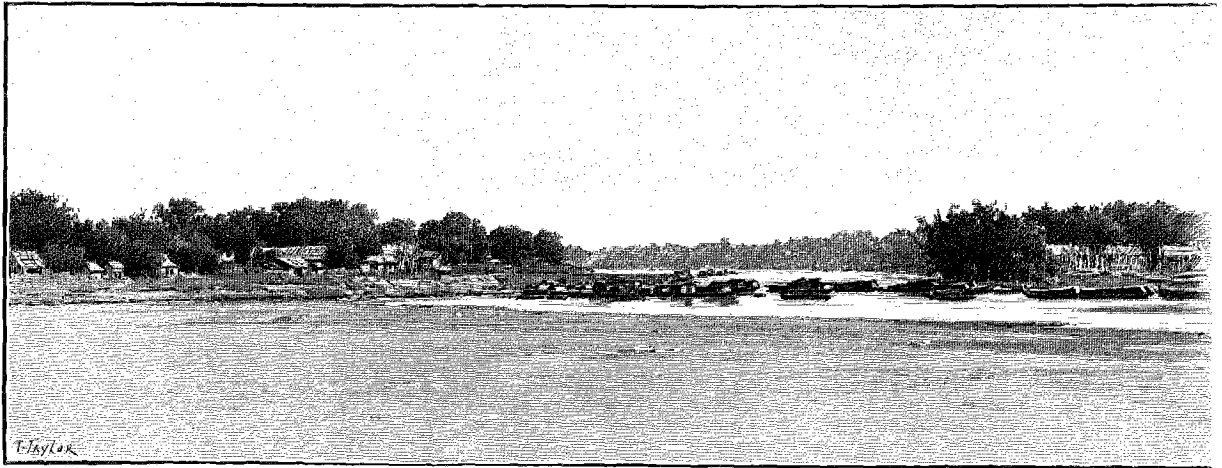
PASSEPORT SIAMOIS.

1. *Phra-chedi*, édifice en forme de flèche très élancée, élevé en l'honneur de Bouddha en vue de se concilier ses faveurs et son indulgence.

que le câble soit tendu. Sur chacun de ces radeaux se dresse une petite cabane où les conducteurs du transport vont à tour de rôle préparer leurs aliments et goûter un repos bien gagné.

Typiques ces rameurs avec leur éternelle fluxion produite par la chique qui leur distend grotesquement la joue : faite de feuilles de bétel macérées dans le sel, de coco cuit, d'échalote et de tabac, cette chique, qui porte le nom de *tôn-mùng*, se vend accompagnée d'une cigarette roulée dans une feuille de bananier; elle a la grosseur d'une mandarine, et sert à adoucir les brûlures de la soif en activant les fonctions des glandes salivaires. Devons-nous ajouter que nous n'avons pas eu le courage d'expérimenter personnellement les vertus bienfaisantes d'un rafraîchissement aussi peu appétissant?

Le procédé d'irrigation des rizières, lorsque les rives sont escarpées, mérite aussi d'être signalé : l'eau, puisée à seaux à l'aide d'un long balancier, est transvasée dans un récipient qui la renvoie, par de longs bambous creux juxtaposés bout à bout, jusqu'au milieu de la culture. Nombreux sont ces légers échafaudages dont la grêle et bizarre silhouette, toujours en mouvement, rompt heureusement la monotonie des rives. Celles-ci, tantôt



PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. — DESSIN DE TAYLOR.

basses, tantôt abruptes, nous ont déjà donné un aperçu de la faune et de la flore; citons-en une fois pour toutes les principaux échantillons.

Plantes : riz, maïs, canne à sucre, patate, igname, safran, pistache, courge, pastèque, sagou, ananas, bétel, tabac, diverses espèces de légumes.

Arbres et arbustes : cocotier, divers palmiers, borasus, arec, oranger, citronnier, jujubier, carambolier, corossolier, litchi, tamarinier, goyavier, papayer, mangnier, caféier, arbre à pain, bananier, durion (dont le fruit à l'odeur nauséabonde possède une saveur exquise), bambou, rotin, ébénier, cotonnier, *ton-rak* (arbre à vernis), *ton-jang* (arbre à résine), bois de tek, peuplier d'Inde, arbre pipal, etc.

Animaux : éléphant (domestique ou sauvage), tigre, ours, buffle, zébu, cerf, daim, chevreuil, gazelle, cheval, porc, écureuil, loutre, lièvre, singe, rat, etc.

Aigle, vautour, épervier, corbeau, chouette, engoulevent, pélican, grue, héron, cigogne, ibis blanc, flamant, canard (domestique ou sauvage), sarcelle, poule d'eau, toucan, pigeon, tourterelle, merle, colibri, chauve-souris, etc.

Gaïman, lézard, *tukë* (au cri très fort, très bizarre : il chante *tukë, tukë* six ou dix fois, dans la journée et dans la nuit), caméléon, boa constrictor, couleuvre, vipère, et autres ophidiens d'espèces multiples et dangereuses.

Tortues de mer et de terre, crabe, crevette, moule, anguille, kakô (le plus gros poisson à écailles), krai (1 mètre de long sans écailles), *měng-phù* (pesant 10 à 15 kilos, très vorace), lune ou tetraodon; diverses espèces de poissons fuyards qui traversent des marécages ou des prairies humides de plus d'une lieue, pla-xôn, pla-duk, pla-mô (ces trois espèces qui, par leur dimension, rappellent notre carpe, les indigènes en font des salaisons fort prisées); la « langue-de-chien » (rappelant notre sole), etc.

Scorpion, mille-pieds, fourmi, canerelat, tique, moustique, lucioles et parasites aussi multiples que gênants ou même dangereux.

L'industrie, le commerce, l'agriculture, autant que nous avons pu en juger jusqu'ici, se composent surtout de la culture et de la récolte du riz, du maïs, de la canne à sucre, du bétel et de l'arec, de l'exportation du riz, du bois de tek, de bambous, de rotins, etc.

Le trafic s'opère surtout par voie fluviale : tels villages ne sont que de véritables marchés flottants où les

transactions se font de gré à gré par-dessus le bord des embarcations ou le ponton des maisons flottantes. L'élément chinois domine chez les commerçants ambulants.

Quant à la monnaie employée, l'époque n'est pas encore lointaine où elle consistait simplement en un coquillage, le *Cypræa moneta* (nommé cauri), dont la valeur naturellement était infime : il n'en fallait pas moins de douze cents pour faire la modique somme de un *fûang* (0 fr. 37 environ). La monnaie de plomb remplaça les coquillages, sous forme de *ké* ou centime, puis le *bat* ou *tical*, barre d'argent dont on a rabattu à chaud les deux extrémités en forme de boule et marquée de deux poinçons ou sceaux du roi, très petits; sa valeur 3 fr. 25 (64 *atts* équivalent à 64 cents de la piastre) est soumise aux variations du même cours que la piastre. Le bat se divise en *salung* (1/4) et *fûang* (1/8); deux autres subdivisions ont été faites, mais on les rencontre très rarement. Le roi Mongkut, grand partisan des usages européens, fit frapper des pièces d'argent et de cuivre portant d'un côté l'éléphant, emblème national, et de l'autre le sceau royal, ce sont : le *tical*, le *salung* et le *fûang* (argent); le *sik* (0 fr. 20), le *paï* ou *si* (0 fr. 10), l'*att* (0 fr. 05) et le *solot* (1/2 att) (cuivre)¹. On



PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. — DESSIN DE TAYLOR.

rencontre aussi d'autres pièces de même métal et de même valeur qui portent l'effigie du roi actuel : ce sont les plus récentes.

Il n'y a pas, à proprement parler, de monnaie d'or, car celle qui est frappée n'a qu'un but commémoratif : elle est réservée au roi, qui en fait des dons aux grands dignitaires de son royaume le jour de son avènement ou de toute autre cérémonie mémorable.

Des jetons en porcelaine aux dessins variés furent introduits par les Chinois dans les maisons de jeu. On s'en sert encore dans les provinces du nord sur les divers marchés.

Quant aux villages ou hameaux dépassés après Pak-krêt, nous en donnons la sèche nomenclature, aucun d'eux ne comportant de mention ou de description spéciale; ce sont : *Bang-ka-xêng* (village aimable), *Bang-nât-vân* (village de la pagode inoccupée), *Muang²-angthong* (ville de la jarre d'or), *Bang-pêng* (village du fard), la plus extrême mission catholique vers le nord, résidence du R. P. Quintrie, *Bang-maï* (nouveau village), *Bang-pla-lai* (village de l'anguille), *Muang-in* (ville d'Indra), *Bang-oi* (village de la canne à sucre), *Bang-sâla-kai* (village du sala des poules), *Muang-xaï-nât* (ville de la victoire et de la puissance), douane siamoise pour le bois de tek, *Muang-manôrom* (ville de la gaieté), *Muang-phajaha* (ville glorieuse), *Bang-khung-taphao* (village de l'anse et de la jonque), *Bang-phô-jang-matsi* (village du peuplier à la résine), *Muang-nakhon-savan* (ville du ciel), ville très ancienne et célèbre dans les annales du Siam, sans importance aujourd'hui.

Pak-nam-phô (l'embouchure de l'arbre de Phô) est une véritable ville lacustre établie au confluent du Mě-nam et de son tributaire le Mě-ping, qui descend du Laos. Flottantes ou bâties sur pilotis, les maisons sont perpétuellement environnées d'une multitude d'embarcations de toutes formes, de toutes grandeurs, montées par des négociants ambulants, chinois, laotiens ou birmans, venus là pour trafiquer des produits de leur pays. Le pittoresque de ce marché sur l'eau, avec son bariolage de couleurs intenses, violentes même, mais harmonisées par l'azur implacable du ciel enflammé, ne saurait s'imaginer. De rues, il y en a peu ou pas, le mouvement commercial n'existant que sur les rives.

1. Poids : le plus petit est le *hûn*, pesant 45 centigrammes; après, vient le *fûang*, du poids de 2 gr. 25; le *salung*, ensuite, pèse le double; le *bat*, complète la série et pèse 18 grammes. Le

xàng (livre) équivalent à 1 440 grammes. Le *cati*, ou livre chinoise, n'en pèse que la moitié. Le *hâb*, ou quintal, pèse 72 kilogrammes.

2. *Muang* (ville), siège d'un gouverneur de province.



qu'une courte durée; néanmoins, dans l'intérêt de la navigation, ceux qui l'ont creusé en indiquent l'emplacement en signalant à l'aide de perches les bas-fonds qui le bordent de chaque côté.



des paniers sans fond qu'ils posaient brusquement au milieu d'une bande de poissons, les autres à l'aide de nasses fabriquées sur place.

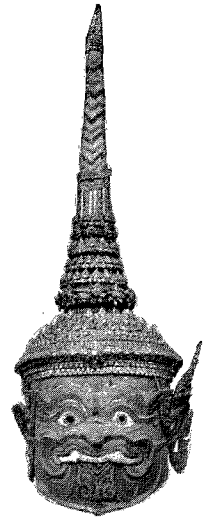


C'est le 2 décembre 1891 que nous quittons Pak-nam-phô, après une nuit passée dans la barque même que nous avons affrétée pour nous rendre à Kamphêng-phêt. Cette station, nous ne l'atteignons que huit jours plus tard, après une lente navigation, en suivant, tantôt à la rame, tantôt à la perche, les innombrables circuits du Mě-nam. Indépendamment de la rapidité du courant contre lequel nous avons eu à lutter, il nous a aussi fallu compter avec les bancs de sable, qui plus d'une fois ont entravé notre marche. Le lit du fleuve est sablonneux et mouvant : aussi, bien souvent, est-on forcé en de certains endroits de se creuser un chenal pour pouvoir poursuivre sa route. Pour cela, on fait usage d'un énorme râteau de bois que trois hommes suffisent à peine à manœuvrer. L'un d'entre eux enfonce l'engin, tandis que les deux autres tirent vigoureusement à eux l'énorme masse de sable que déplace le râteau. Le passage ainsi obtenu à grand'peine n'a généralement

Nous passons sous silence les villages ou hameaux qui bordent les deux rives du fleuve, leur peu de pittoresque ne nous ayant pas paru justifier une escale. De l'embarcation, la proximité des habitations nous était révélée par les troupeaux de buffles qui paissaient sur la rive ou s'ébattaient dans le fleuve, ne laissant apparaître au-dessus de la surface que leur muflle animé d'un souffle bruyant. Pêle-mêle avec les lourds ruminants, une multitude d'enfants, sautant, gambadant et criant, se livraient aux plaisirs de la pêche, les uns avec

La seule ville que nous ayons à signaler pour son importance relative est *Muang-ban-pao* (la contrée de la ville bossuée), située par 16 degrés de latitude; notons aussi à l'horizon, à l'ouest, les montagnes de *Khao-no* (riz qui germe), puis de *Khao-làbnga* (montagne de Làbnga), et enfin sur la rive droite les *khlongs* (canaux) *Bang-kěo* (le canal de la poissonnerie) et *Khâyêng* (le canal du poisson de ce nom).

Heureusement, quelques incidents, d'un caractère plutôt risible, sont venus égayer la monotonie de la route : c'est d'abord une expédition qui, commencée en chasse au canard, s'est terminée en une déplorable débâcle de nos héroïques compagnons fuyant éperdus devant un troupeau de buffles avec lesquels, et très courageusement, ils nous laissent nous débrouiller; c'est là que, pour la première fois, nous voyons quel précieux concours nous apporteront ces rudes gars en cas d'attaque. Une autre



MASQUES DE THÉÂTRE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



ACTEURS SIAMOIS (PAGE 360). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fois, seul, car nous n'avons pu déterminer un seul homme de notre petite troupe à nous accompagner après une semblable venette, c'est une retraite quelque peu précipitée devant un éléphant errant à qui nos allures exotiques ont souverainement déplu et qui ne nous cache pas ses sentiments d'aversion. C'est ensuite la terreur qui s'empare, à notre approche, d'un petit groupe de pêcheurs à qui nous voulions acheter quelques poissons et que nous ne parvenons à joindre qu'après une course folle et non sans avoir témoigné, par gestes s'entend, de nos intentions toutes pacifiques. Rappelons enfin notre émerveillement en voyant confectionner par des éléphants domestiques les immenses radeaux de bois dont nous avons croisé un si grand nombre : ces intelligents animaux, d'une docilité parfaite sous l'œil de leurs contremaîtres humains, si l'on peut s'exprimer ainsi, traînent à bout de trompe jusqu'à la rive les énormes pièces de bois, qu'ils juxtaposent ensuite sur l'eau en s'aidant de leurs défenses et de leurs genoux ; un homme lie enfin les pièces entre elles avec des câbles en rotin.

Kamphëng-phët est un petit chef-lieu de province situé sur la rive gauche du Më-nam, par 16° 28' 20" de latitude N. et 99° 30' 21" de longitude, à 320 kilomètres au N.-N.-O. de Bangkok. Allongée sur la rive, une mince rangée de constructions en bambou ou en bois de tek, noyées dans l'épaisse et sombre frondaison qui descend jusqu'au fleuve, telle est la ville ou mieux le village ; à peine si l'on distingue dans la verdure la résidence du Gouverneur.

Absolument cosmopolite, la population se compose de Siamois, de Chinois, de Kariengs, de Birmans, d'Indiens et d'Annamites vivant misérablement au jour le jour, car le commerce est là pour ainsi dire nul ; pourtant il s'y fabrique des torches, du miel et de la cire, on y cultive le riz et le tabac, on y exploite le bambou et le bois de tek, dont les forêts commencent à apparaître. Et ces embryons d'industrie sont matière à philosophiques réflexions quand on songe que ce misérable hameau n'est que le rejeton dégénéré d'une fastueuse capitale.

L'unique rue de Kamphëng-phët, étroite, tortueuse et malpropre, longe la rivière ; elle est bordée de boutiques rudimentaires et coupée de distance en distance par des ponts de bois enjambant les ravinelements des berges, qui sont inondées pendant la saison des pluies. On trouve dans les boutiques des articles d'importation et des produits du pays : étoffes diverses, cotonnades, vêtements indigènes, porcelaines chinoises, glaces, peignes, couteaux, etc. Cire, sucre, miel, gâteaux, fruits, poissons et crabes salés, légumes frais et salés, avec fraîche ou séchée, chaux pour préparer le bétel, etc., etc. La plupart de ces marchandises proviennent ou de Bangkok ou du Laos.

Les indigènes sont d'une sobriété remarquable : la base de leur nourriture est le riz et le poisson ; frais ou sous forme de conserves salées, ces deux plats fondamentaux ne vont presque jamais sans l'addition de l'un des deux condiments les plus en honneur : le *pla-ra* et le *kapi*. Le premier est une sauce noire que l'on obtient en

amenant à la fermentation putride de petits poissons macérés dans l'eau salée ; le second, qui offre l'aspect d'une pâte violacée, se fabrique par le même procédé, mais le poisson est remplacé par de minuscules crevettes et du frai capturé à l'aide de réseaux de soie ; c'est un mets plus recherché et par conséquent plus cher que le précédent, dont se contentent les petites bourses. Le *kapi* se vend en petits barils, comme les anchois ; le *pla-ra*, que les villages du nord consomment en grande quantité, est d'un goût plus fort et d'un parfum plus nauséabond encore. Ces condiments, croyons-nous, surprendraient désagréablement des palais européens.



MONNAIES SIAMOISES. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.



CHARRUE EMPLOYÉE POUR CREUSER LE LIT DES RIVIÈRES. — DESSIN DE MALTESTE.

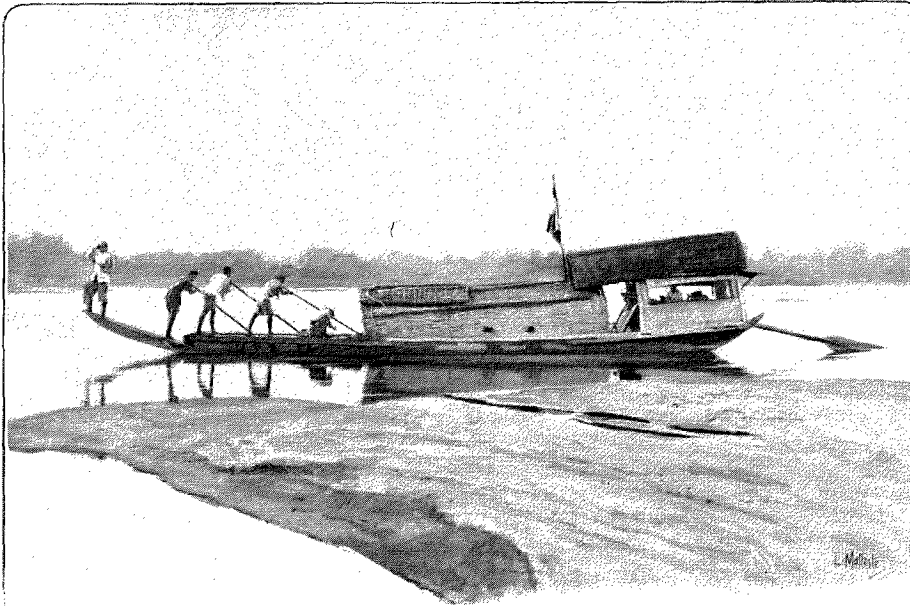
Les habitations, pour la plupart, sont primitives : quelques bambous recouverts de paillotes, quelquefois une charpente de bois de tek, une couverture de tuiles ; seule, la résidence du Gouverneur se fait remarquer par ses dimensions plus vastes et ses colonnes en bois de fer. Non loin se dresse le tribunal, qui n'est autre chose qu'un vaste hangar dont le plancher est élevé de 0 m. 60 au-dessus du sol et qui se compose de deux pièces délimitées par une cloison de bambou ; c'est là que siègent le Gouverneur et ses délégués les jours de jugement. Près du tribunal, un bureau de post-office. Devant leurs habitations, et c'est là un des détails intéressants de notre visite à Kamphêng-phêt, les indigènes plantent en terre quatre piquets supportant un plateau de bois destiné à recevoir leurs offrandes pieuses ; au centre se dresse la réduction plus ou moins réussie d'un phrachedi qu'ils nomment *phra-sai* et qui doit, croient-ils, les protéger contre les mauvais génies. Ce minuscule monument est généralement fait de sable et surmonté d'une flèche de bois. Les habitants aisés remplacent ces naïves tentatives par de véritables pagodes en miniature (*san-chao*) ; pour les offrandes, ce sont des statuettes généralement grossières, représentant Bouddha assis ou debout, ou des jaks, des kruts, des thevâdas, et ce sont aussi des fruits ou de simples bâtonnets munis à leur extrémité d'un petit drapeau de papier et plantés dans un tronc de bananier façonné en forme de cône, enfin des loques suspendues à des ficelles.

Le principal caractère du génie siamois est, en effet, la superstition : c'est chez les habitants des campagnes et même des villes une conviction sincère que le monde terrestre est hanté d'une légion de *phi*, êtres malfaisants qui semblent n'avoir d'autre but que de martyriser les hommes ; et, bien que la religion bouddhique repousse toute idée de superstition, les indigènes n'en persistent pas moins à honorer les *phi* en même temps qu'ils sacrifient dévotement à Bouddha ; aussi les devins et les sorciers sont-ils craints et vénérés à l'égal des prêtres, les talapouins.

Les forêts, les bois, les plaines, les cours d'eau, sont peuplés de génies qui se font un jeu d'abuser les pauvres humains, non par un sentiment de vengeance, mais poussés par le seul plaisir de nuire : les feux follets, le cri étrange de certains oiseaux, le bourdonnement de certains insectes, tous bruits qui dans des circonstances spéciales d'isolement ou de frayeur peuvent être pris pour les modulations de la voix humaine, tels sont les artifices employés par ces ennemis invisibles pour atteindre leur but perfide. Le plus dangereux de ces esprits serait, disent les légendes, le *phi-tai-hong*, qui affecte la forme d'un coléoptère à peine visible ; posé sur

une branche d'arbre, il fait entendre des chants harmonieux qui semblent être l'appel d'une bouche amoureuse : malheur à l'imprudent voyageur qui se lance à la poursuite de l'invisible solitaire ! sautant de branche en branche et continuant ses appels enivrants, le phi-tai-hong l'entraînera dans quelque fourré bien éloigné où le téméraire se laissera tomber épuisé de fatigue ayant perdu toute notion du chemin parcouru. Fort heureusement, il est facile d'échapper à semblable mésaventure, car l'âcre fumée qui s'exhale d'une gousse de piment grillée est infaillible pour mettre en déroute le dangereux farfadet. Sans parler du côté allégorique qui ressort manifestement d'une semblable croyance, n'y a-t-il pas un curieux rapprochement à faire avec nos légendes bretonnes ou avec les sirènes qui hantaient les récifs, si l'on en croit les récits des bords du Rhin ?

Certains grands arbres, le *Ficus religiosa* par exemple, le tamarinier, le *Diptiropus*, et les diverses essences réputées sacrées qui font l'embellissement des pagodes, sont le domaine des *phi-nang-mai*, génies féminins. Ces sortes de fées sont l'objet d'un culte très suivi, et les offrandes qu'on leur consacre se composent de viande de porc, de poulet ou de canard ; ces différents comestibles sont tout à fait de leur goût, paraît-il, et l'on croit même qu'elles ne sont pas indifférentes à quelques fioles d'eau-de-vie de riz ; il est un fait certain, c'est que les présents en nature qui leur sont faits disparaissent comme par enchantement. Le mot de l'énigme, il faudrait le demander, peut-être, aux desservants des pagodes, qui doivent être renseignés à cet égard. Ajou-



BARQUE DE VOYAGE. — DESSIN DE MALTESTE.

tons, pour poétiser un peu ces esprits bien féminins, qu'ils raffolent des fleurs odorantes, qui leur sont d'ailleurs offertes par brassées les jours de cérémonie. On s'expliquera facilement l'empressement des indigènes à leur rendre les honneurs qui leur sont dus lorsqu'on saura que ces fées vindicatives ont pour les tièdes ou les impies mille tracasseries toutes prêtes ; on ajoute même en tremblant qu'elles n'hésitent pas à envahir le corps des blasphémateurs pour les faire expirer dans les tortures de l'étouffement.

Les génies protecteurs du foyer familial, les dieux lares des an-

ciens, existent aussi chez les Siamois, qui les nomment *chao-phum-thi*, littéralement « maîtres du foyer ». Le culte qu'on leur rend est général dans tout le royaume, petits et grands leur rendent hommage : dans les palais des princes et des mandarins comme à la porte des plus modestes cases, on aperçoit, non loin de l'entrée et fixé sur un pieu, une sorte d'autel plus ou moins grand, plus ou moins riche, affectant toujours la forme d'un portique de pagode et servant d'autel aux *chao-phum-thi*. On voit, pêle-mêle à l'intérieur, des statuette de terre glaise grossièrement façonnées, des poupées de carton-pâte parsemées de paillettes d'or ou revêtues des couleurs les plus brillantes et représentant des divinités brahmaniques ou des personnages de théâtre ; on y voit aussi des fruits, des fleurs, des troncs de bananiers façonnés en pyramide, etc. Ces offrandes sont faites dans l'espoir d'attirer les bienfaits des génies sur l'habitation, ou, plus particulièrement, d'obtenir la guérison d'un membre de la famille.

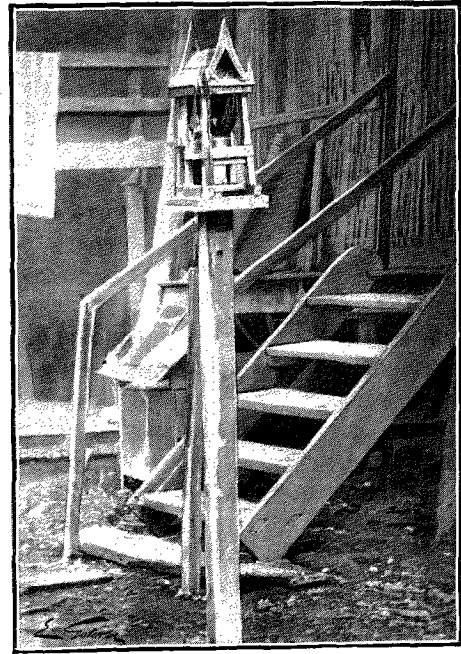
Les Chinois, dont l'intrusion dans le royaume de Siam remonte à plusieurs siècles, y ont importé le culte des *thao-hong*, qui se tiennent de préférence au sommet des montagnes. De petits autels, semblables à ceux que nous venons de décrire, fichés en terre ou fixés aux troncs d'arbres, reçoivent les marques de la vénération des passants ; les offrandes sont celles que nous avons déjà énumérées, mais il est à remarquer qu'elles sont rarement faites dans un but désintéressé : l'indigène dévot songe bien à demander aux génies la guérison d'un mal, le succès dans une affaire, la révélation du numéro gagnant d'une loterie, mais, en cas de réussite dans ses projets, il oublie totalement de témoigner par un don de ses sentiments de gratitude.

Citons enfin, pour terminer cette trop longue digression, les génies voyageurs que les Siamois honorent du titre de *chao*, seigneurs, et dont l'humeur vagabonde s'accommode pour coursier d'un tigre, d'un crocodile ou

d'un serpent venimeux; quelqu'un de ces redoutables animaux a-t-il été entr'aperçu dans la brousse, vite un autel est dressé sur le lieu de son passage, car il est à supposer qu'il portait un esprit; aussi aperçoit-on fréquemment, accrochés aux buissons ou aux branches des palétuviers plantés sur le bord des canaux ou des fleuves, de petits sanctuaires en forme de portiques.

Le tribunal dont nous avons déjà fait mention nous est désigné par le Gouverneur pour notre résidence à Kamphêng-Phêt; une toile tendue sur les colonnes de soutènement de la toiture nous préserve des regards indiscrets et nous donne l'illusion d'un domicile dont un tapis, quelques nattes et des coussins forment tout l'ameublement. Cette hospitalité peu luxueuse nous semble bonne pourtant, et c'est avec une réelle satisfaction que nous dégustons, dans de petites tasses fréquemment remplies, le thé national que nous verse notre hôte; dans une causerie forcément décousue, puisque nous avons besoin, pour nous comprendre mutuellement, du secours de l'interprète, le Gouverneur nous offre avec prodigalité les cigarettes locales fortement opiacées, roulées dans des feuilles de bananier, et cherche, sans y parvenir, à comprendre le but de notre mission. « Que diable, semble-t-il penser, cet insensé espère-t-il trouver dans les ruines désolées pour lesquelles il demande un guide? » Force lui est cependant de se contenter de nos explications, sans doute dénaturées par l'interprète. Séance tenante, nous réglons les conditions de notre exploration des alentours : guides, moyens de transport, tout est pesé, discuté, convenu, non sans tiraillements en ce qui concerne la rémunération; enfin nous parvenons à nous entendre, et, pour sceller l'arrangement, notre aimable amphitryon nous propose une promenade dans le village, ce qui va nous fournir l'occasion de faire connaissance avec les jeux en honneur dans le pays. Nous acceptons avec enthousiasme et, guidés par le Gouverneur, nous nous dirigeons vers une sorte de *sâla* ou hangar ouvert à tous les vents, où se font les combats de coqs. Au centre, une petite arène est formée par une clôture circulaire de bambous haute de 0 m. 60; des deux côtés, des bancs sont réservés aux parieurs et aux notabilités du lieu. Autour du hangar et rangés en cercle, les coqs de combat attendent dans des cages d'osier le moment d'entrer en scène; ils ont à portée de leur bec une provision d'eau et de riz non décortiqué placée dans des noix de coco transformées en sébiles. Les lutteurs sont choisis de façon qu'il n'y ait pas entre eux de disproportion de taille, et, aussitôt placés dans l'arène, ils se jettent vaillamment l'un sur l'autre, frappant du bec et des ergots; les plumes voltigent, le sang gicle de tous côtés; c'est une lutte sans merci qui ne se terminera que par la mort du vaincu, à moins que, peu vaillant, il ne renonce à combattre et ne cherche son salut dans la fuite.

Un indigène est chargé d'annoncer le début de chaque tournoi en frappant trois coups sur un bambou creux et sonore; c'est aussi lui qui a mission de veiller sur le chronomètre indiquant l'ouverture et la clôture du pari; cet appareil, assez primitif, consiste en un large bocal de verre rempli d'eau aux trois quarts; à la surface est posée une sébile de cuivre que l'eau remplit peu à peu, pénétrant par un trou ménagé à cet effet; lors-



SAN-CHAO (PAGE 357.)
DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



KAMPHÊNG-PHÊT (PAGE 356). — DESSIN DE TAYLOR.

qu'elle touche le fond du vase, c'est-à-dire au bout d'un quart d'heure, les paris sont fermés et l'on ne peut surenchérir.

Le hangar affecté aux combats de coqs sert aussi, le cas échéant, aux représentations des *lakhons* (comédiens siamois), divertissement qui, sans contredit, est le plus goûté de toutes les classes de la société indigène : de décors point, si ce n'est dans l'imagination des spectateurs, car ils connaissent de longue date le cadre dans lequel se déroulent les invariables drames qu'ils ont sous les yeux. Assis à la turque, agenouillés ou debout, les assistants laissent au milieu de la « salle de spectacle » un espace libre circulaire dans lequel évoluent les artistes. De la valeur littéraire des œuvres interprétées, nous nous abstenons de parler, et pour cause ; contentons-nous de dire que les sujets en sont presque toujours puisés dans les livres et les légendes bouddhiques, dont les héros et les dieux ont les premiers rôles. Quelquefois même le drame se réduit à une pantomime assez sobre coupée de chants débités sur un rythme plus ou moins monotone et scandés de cris discordants d'un caractère sauvage. Les acteurs, généralement au nombre de sept ou huit au plus, deux hommes et cinq ou six femmes, sont nomades ; pourvue de deux barques de voyage, la troupe va de ville en ville, ressassant son répertoire peu varié mais toujours admiré et chaleureusement applaudi. Le costume des artistes mérite d'ailleurs d'être décrit, et sa richesse, sa bizarrerie, suffisent à expliquer l'impression profonde que produisent ceux qui le portent sur une population simple, à l'esprit quasi enfantin : les actrices ont le corps entièrement peint en blanc, elles sont coiffées d'une sorte de tiare dorée de forme pyramidale, à l'ornementation compliquée et rutilante ; d'énormes jugulaires, dorées elles aussi, tombent jusqu'aux épaules ; la poitrine est chargée de colliers brillants ; les bras, les poignets, les jambes sont cerclés de bracelets qui, sans être d'un métal précieux, en donnent au moins l'illusion. Quant à la figure, qui n'est jamais masquée, elle est toujours l'objet d'un maquillage minutieux qui fait de ces chasses animées d'adorables poupées idéalement artistiques ; enfin, comme pour ajouter à leur charme quelque chose d'étrange, des ongles d'argent démesurément longs, recourbés et effilés, emboîtent l'extrémité de leur doigts fuselés. Quant aux hommes, leur travestissement est variable et approprié au rôle qu'ils remplissent ; signalons le « singe vert » et le « singe noir », dont les apparitions sont fréquentes, et ajoutons que les artistes hommes tirent généralement leurs plus grands effets du plus ou moins de hideur du masque grimaçant dont il se couvrent le visage. Hommes et femmes, d'ailleurs, s'acquittent de leur tâche sans aucun souci de donner la moindre illusion à l'auditoire : les femmes se maquillent sur la scène, et chaque interprète, sa tirade récitée, va s'asseoir dans un coin, cédant la place au suivant.

A la troupe des acteurs se joint presque toujours un certain nombre de musiciens aux instruments aussi étranges que discordants : cymbales, cliquettes, tambourins, flûtes, accompagnent les chants ou les récitatifs, tandis que, armé d'un petit marteau de bronze, un des exécutants, assis au milieu d'un cercle de gongs en cuivre, tire de cette sorte d'harmonium des sons tantôt graves, tantôt doux ou aigus, qui scandent de leur martèlement la bizarre harmonie de l'ensemble.

Les représentations sont visibles de tous, la troupe étant généralement rémunérée directement, à titre d'attraction, par le propriétaire d'une maison de jeu et de la salle de spectacle ; elles durent, y compris les entr'actes, un jour et une nuit. A Bangkok, l'art dramatique perpétue, avec les traditions nationales, la haute littérature, la théologie bouddhiste et le débit rythmé du pur langage rituel.

(A suivre.)

L. FOURNEREAU.



PORTEUSES DE PAILLOTES POUR TOITURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



VILLAGE DE BANG-TANÔT (PAGE 361). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LES VILLES MORTES DU SIAM¹,

PAR M. L. FOURNEREAU.



STATUE DE VICINOUE TROUVÉE
À SAMKĀLAYA (PAGE 363).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Toujours accompagné par l'obligeant gouverneur de Kamphêng-phêt, nous visitons ensuite la maison de jeu de la ville. C'est une immense salle en bambou et paillotes, simplement meublée de nattes étendues sur le sol et communiquant avec le logement du Chinois tenancier du tripot. A notre arrivée la salle est comble, les joueurs s'y pressent autour d'un tableau déposé sur le sol et divisé en plusieurs cases destinées à recevoir les enjeux; chaque case correspond à une face d'un dé qui est renfermé dans un cube de cuivre dont on lève le couvercle lorsque les jeux sont faits; le dé apparaît alors enchâssé dans un alvéole qu'il remplit entièrement et montre seulement une de ses faces; le chiffre inscrit sur celle-ci est supérieur ou inférieur à celui qui est marqué sur chacune des cases du tableau et, suivant une règle analogue à celle de notre baccarat, le banquier paye ou encaisse les mises. Tout cela, bien entendu, ne va pas sans un grand vacarme de cris et d'imprécations. Les enjeux donnent un échantillon de toutes les monnaies en cours, depuis le coquillage jusqu'aux pièces d'argent.

Les distractions que nous venons d'indiquer ne sont pas les seules qui soient en honneur au Siam; les jeux de toute sorte y sont universellement goûtés et beaucoup d'entre eux sont les mêmes que ceux de nos enfants : le saute-mouton, les barres, le colin-maillard, la balle, le cerf-volant, sont très appréciés de la jeunesse siamoise; les grandes personnes préfèrent, sans pourtant dédaigner la balle ou le cerf-volant, contempler les combats d'animaux divers qui font toujours l'occasion de paris. Signalons entre autres les duels de petits poissons dits *bettapugnax*; doué d'instincts éminemment combattifs, le *bettapugnax* ne peut sans entrer en fureur supporter la vue d'un congénère de même sexe. Aussitôt en présence, les deux antagonistes passent du gris terne qui leur est naturel par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, leur corps s'irise tout à coup des teintes les plus brillantes, leur corps entier tressaille convulsivement, leurs yeux jettent des lueurs phosphorescentes. Puis, ils fondent l'un sur l'autre et se livrent un combat rapide mais acharné qui se termine par la fuite honteuse du vaincu.

Le foot-ball siamois ou birman se joue avec une sphère creuse de rotin tressé que les joueurs doivent s'envoyer mutuellement, sans le secours des mains et sans jamais lui laisser toucher le sol; nous avons eu à Paris l'exemple de deux jongleurs birmans, qui montraient dans ce genre de sport une adresse extraordinaire.

Les cerfs-volants, qui atteignent là-bas une réelle perfection, servent aussi à des combats spéciaux : placés de chaque côté de la rivière, les joueurs sont répartis en deux camps ennemis; les cerfs-volants affectent

1. Suite. Voyez p. 349.



STATUE DE CIVA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

généralement la forme d'oiseaux gigantesques aux ailes déployées, de chauves-souris, de dragons fantastiques ornés de couleurs voyantes; arrivés dans les régions élevées, ils sont manœuvrés de façon à se rencontrer, et la victoire reste à celui qui, par suite de l'embrouillement des fils, parvient à entraîner l'adversaire. Le résultat est quelquefois longtemps attendu, soit que le vent ne se prête pas à la chose, soit que les joueurs cherchent à exciter les parieurs : des cris se font entendre, furieux ou triomphants, et les spectateurs trépignent d'aise ou de colère lorsque le captif redescend entraîné dans la descente triomphale du vainqueur.

Ajoutons à ces divertissements les courses d'hommes à pied, les courses de chars montés à l'antique et attelés de zébus, les régates et enfin les réjouissances qui, à cause des grosses dépenses qu'elles occasionnent, restent un apanage de la royauté : tels sont les combats de buffles ou d'éléphants qui ont lieu dans l'enceinte du palais.

Précédé par le guide qui nous a été donné par le gouverneur de Kamphëng-phët, nous nous dirigeons vers l'antique *Sajjanàlaya* (la demeure des gens de biens), la capitale sacrée des Brahmes du nord, aux splendeurs déchues, dont les ruines sont aujourd'hui perdues en pleine forêt, quelque peu au nord du village que nous venons de quitter, et qui n'est que son descendant dégénéré. Chemin faisant, nous dépassons un convoi de condamnés qui, les chaînes aux pieds, rentrent à la prison sous la conduite de mégères armées de bâtons. Les malheureux ainsi traités ne sont pas tous de grands coupables; en effet, ceux qui, par péché de misère quelquefois, ont omis de payer les impôts, leurs dettes, subissent ce dur traitement, mêlés à la tourbe des voleurs, si nombreux dans ces parages. Les hommes enchaînés deux par deux sont des condamnés pour meurtre ou pour contrebande et vol. Aux chaînes un à un, sont des individus faisant une prison préventive; ils font les corvées publiques ou privées pour le juge qui instruit sur leur cas et qui les fait garder par un geôlier, remplacé souvent par sa femme ou par un esclave homme ou femme, à sa guise.

Après une demi-heure environ de marche vers le nord-est, nous rencontrons les remparts de *Sajjanàlaya* et nous n'éprouvons aucune peine à les franchir par l'une des nombreuses brèches qui les déshonorent; les murs, hauts de quatre mètres, sont en limonite hourdée en mortier; des barbacanes aident l'écoulement des eaux pluviales; du côté intérieur court un solide remblai couronné par une sorte de chemin de ronde. Cette muraille formait à la ville une enceinte rectangulaire dont les quatre faces, régulièrement orientées, étaient percées chacune d'une porte; à l'ouest, une cinquième issue était réservée aux morts et portait le nom de sa destination : *Patu-phi-ôk* (la porte par où sortent les cadavres).

Sajjanàlaya, nous avons pu nous en rendre compte par la suite, est certainement parmi ses sœurs celle qui a eu le plus à souffrir d'un vandalisme apparemment calculé : en effet, nulle autre part il ne nous a été donné de contempler un tel chaos de débris sans forme, moellons, briques, fragments de statues pêle-mêle avec les éclats de limonite ou les tuiles émiettées; les vestiges de la glorieuse cité — elle fut telle à en croire les inscriptions — ne sont plus aujourd'hui qu'un ensemble sans nom, le détestable triomphe de la brutalité humaine stupidement exercée sur les produits de l'art. La raison se refuse, en effet, à admettre que la seule influence du climat ou des intempéries ait réussi à mettre à bas des édifices faits pour défier le lent travail destructeur des siècles accumulés; les barbares dont la main sacrilège osait battre en brèche temples et palais ne se contentaient pas de ces déprédations sauvages : renversées de leurs piédestaux, les sacrées idoles étaient mises en pièces, les débris en étaient jetés n'importe où; pas une n'est restée intacte.

Jalouse, on le croirait, de cacher à leurs descendants l'atroce conduite de leurs aînés, la bienveillante et riche végétation de cette contrée est venue jeter son manteau sur toute cette morne désolation : au milieu des temples rasés elle a planté des arbres; sur les débris informes qui jonchent le sol elle a déroulé un tapis de verdure, et sur les murs croulants jeté des tentures de lianes entrelacées.

Grande fut pour nous la difficulté à rétablir, au milieu de tant de désordre, l'emplacement des monuments détruits, car l'épaisseur de la végétation nous forçait à nous frayer pas à pas un chemin à grand renfort de coups de sabre d'abatis. Le côté technique de notre mission n'intéressant qu'un petit nombre, nous nous contentons de citer les principaux édifices que nous sommes parvenus à reconstituer : ce sont les *Vâts-xang-phuck* (temple de l'éléphant blanc), *Kamphëng-ngam* (beau mur d'enceinte), *Thenkhi-kien* (la pagode du bonze assis sur un char), *Mondôb-si-nà* (la pagode du dôme à quatre faces), *Phra-non* (temple de Bouddha couché), *Sadet-sang* (construit par le prince), *Champa* (la fleur du nom), *Padamuk*. Pourtant, citons aussi les célèbres statues de bronze de Civa et de Viçnou qui y ont été découvertes et qui sont aujourd'hui conservées au musée de Vang-nà, à Bangkok. Un savant orientaliste, consulté à leur sujet, nous apprend que de tout temps elles ont été connues des indigènes et que, s'il faut en croire la tradition locale, elles n'ont échappé à la main des vandales que grâce à un séjour prolongé dans le lit du Mē-nam. Ces deux statues, qui sont les plus anciens monuments de l'art thaï,

en sont aussi les plus beaux et les plus complets; par l'impeccabilité de leur facture, par leur galbe parfait, elles témoignent de la grande habileté des artistes fondeurs de l'époque, car, bien qu'elles ne fussent pas coulées d'une seule pièce, leur exécution exigeait une parfaite connaissance des procédés de la fonderie.

Il est d'ailleurs fort probable que les belles statues de Bouddha, malheureusement mutilées et dont les débris jonchent le sol, ont été créées par les mêmes artistes alors que les deux religions marchaient de pair.

Deux buffles nonchalants, à une allure digne des anciens rois fainéants, vont maintenant nous cahoter durement, dans un char rudimentaire, sur l'interminable route que nous devons suivre pour atteindre Muang-thani,

village moderne situé non loin de l'emplacement de l'antique Sukhodaya. Coupée de pauses sous un soleil de feu, cette pénible étape s'accomplit tout d'abord avec des zigzags invraisemblables, à travers les immenses rizières qui entourent Kamphēng-phēt : les débris, les vestiges de temples, de chédīs, abondent, mais leur degré de dévastation nous empêche de nous attarder à les étudier. Puis vient la forêt où bientôt nous rencontrons le mur



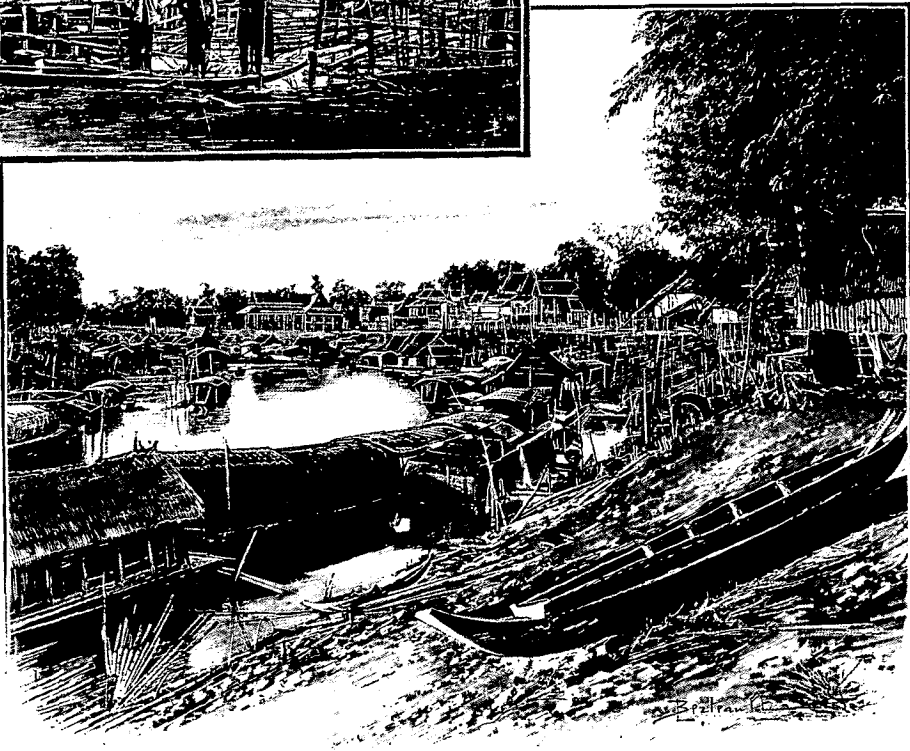
BANG-TANÔT (PAGE 365),
LES GRENIERS À RIZ.

d'enceinte de ce qui fut le *Vât-khèn-si-khien*, aujourd'hui dévasté. De temps à autre, de vastes clairières se présentent, hérissées d'arbustes rabougris qui tordent leurs branches, au feuillage dur et sombre, sur un sol inclément de limonite ferrugineuse. Ces carrières à fleur de terre ont fourni les matériaux nécessaires à l'édification des monuments de Saj-janālaya. De nombreux blocs abandonnés présentent des traces de tra-

vail humain; on y reconnaît des ébauches de colonnes, de piliers et de dalles, ce qui permet de conclure que les éléments de construction étaient dégrossis sur place, puis transportés à la ville, où chacun d'eux trouvait la place qui lui était destinée; un crépi et un enduit de mortier, généralement ornés de bas-reliefs moulés, étaient ensuite étendus sur cette pierre, qui n'est pas sans analogie avec notre meulière.

Avec un vif sentiment de joie nous avons rencontré sur cette route sauvage la trace de mains charitables qui, soucieuses du délassement des voyageurs, ont préparé à leur intention la jarre d'eau limpide qui étanchera leur soif et, sous la cendre, les tisons dont ils auront besoin pour préparer leurs aliments : c'est l'aimable surprise que nous ménageait l'hospitalier *Sāla-that-phom*¹ (sāla à couper les cheveux). Ce sāla est légendaire : c'est

1. *Sāla* (ermilage). Destiné au repos des talapoins, sert aux fidèles et aux pèlerins; on en rencontre même dans les temples.



MUANG-THANI (PAGE 366). — DESSIN DE BERTEAULT.

là que jadis on coupait les cheveux des hommes qui se dirigeaient vers Sajjanàlaya, cérémonie indispensable pour acquérir le droit de pénétrer dans la cité royale et sainte. Caché sous l'épaisse frondaison de la forêt, il s'élève non loin d'une citerne creusée dans le limonite, *nam-chong* (eau forte), à l'onde sombre et mystérieuse. Chose curieuse et digne d'être rapportée, cette eau, qui n'est renouvelée que par des infiltrations au fur et à mesure de l'évaporation, contient encore des poissons; selon toutes probabilités, ce sont les descendants de ceux qui, plusieurs siècles auparavant, avaient été placés dans cette citerne : on y trouve le *pla-duk* (poisson à chair jaune et sans écailles), et le *pla-mo*, nageant lentement à l'ombre du *ton-saï*, arbre aux rameaux toujours verts.

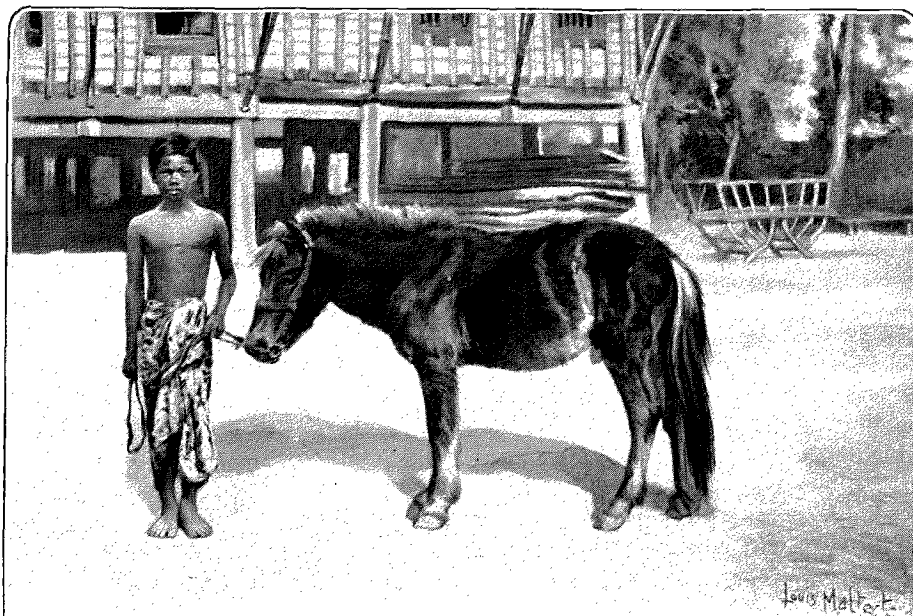
Poursuivant notre route vers le nord-est, nous traversons un marécage desséché qui montre son fond de sable rouillé, puis nous retrouvons la forêt, qui semble s'être faite plus inextricable encore. Pourtant les gisements de limonite à fleur de terre recommencent à apparaître, et bientôt, sur le bord du chemin, nous pouvons admirer le fameux rocher *Takhè-pun* (le crocodile de pierre), vénéré des indigènes. Nous n'y voyons, nous, qu'un simple banc de pierre dans lequel, avec la meilleure volonté du monde, nous avons peine à reconnaître la forme du dangereux amphibie, bien que la nature semble avoir été corrigée par quelques coups de pic habilement frappés. Pourtant la légende veut que le célèbre roi Phra-ruang ait vu la plus chère de ses femmes dévorée sous ses yeux par un monstre affamé, qu'il égorgea incontinent de son sabre redoutable. Le dangereux animal, par l'effet de la colère divine, fut ensuite pétrifié là où il est encore pour longtemps.

Après avoir franchi un antique canal aujourd'hui à sec, nous parvenons à une forêt de tek, où, non loin de la clairière *Thung-krat* (plaine nettoyée), une vaste mare, *Mông-lieng*, va permettre à nos buffles de prendre un rafraîchissement qu'ils ont lentement gagné. Puis, brusquement, la brousse, les ronces, les hauts herbages aux feuilles pointues et coupantes remplacent le tek, opposant leur barrière hostile à notre incursion sacrilège parmi les ruines inviolées qu'ils recouvrent. Nous y trouvons cependant un *san-chao*, sorte de pagode en réduction abritant une menue statuette de Bouddha; l'usage veut, nous dit notre interprète, que le voyageur offre au génie tutélaire de ces lieux quelques feuilles dont il se nourrira; aussi un énorme amas de feuilles desséchées encombre-t-il le pied de ce temple en miniature. Non loin, le *Bó-lèk* (puits de fer) s'enfonce dans le sol; c'est une ancienne mine de fer où ce métal extrait était transformé sur place en couteaux et en sabres.

Un sable blanc et fin a remplacé pour un temps le dur sol de limonite, l'horizon aussi a changé et, en s'élargissant, il nous permet d'apercevoir, à l'ouest le mont *Khao-lèk* (petite montagne), au nord *Bang-maï* (village nouveau) et ses rizières, et, très loin, se perdant dans un bleuté vague, la montagne royale : *Khao-luang*.

Nous avons atteint et dépassé les jardins qui précèdent *Bang-phàng-kàtai* (le village qui cache les lièvres), pauvre village enfoui dans la rizière, dans lequel nous pénétrons, à la grande stupéfaction des indigènes, écarquillant les yeux à notre approche et restant bouche bée devant l'obturateur de notre appareil photographique braqué sur leurs cases. Notre arrivée est aussitôt signalée au maire du village, qui, chose que nous nous plaçons à noter pour la rareté du fait, accourt obligeamment à notre rencontre, le visage épanoui dans un large sourire, et ne cessera, durant notre court séjour, de nous témoigner la plus parfaite urbanité, l'empressement le plus aimable. Nous méprenant sur la qualité du survenant, qui certes ne payait pas de mine, nous commençons la bévée de lui demander les indications nécessaires pour joindre le maire! Nullement blessé, le digne petit homme

nous tire rondement d'embarras en se mettant tout entier à notre disposition, et, après une courte absence, revient avec un chargement de coussins, de nattes, de bananes et de riz cuit, puis il envoie chercher une jarre d'eau fraîche et s'assoit près de nous. La conversation de ce magistrat laisse fort à désirer sous le rapport de l'érudition, et nous ne tardons pas à acquérir la conviction qu'il ne nous sera d'aucun secours pour nos recherches archéologiques. Touché cependant de ses honnes dispositions à notre égard, nous nous hâtons de lui



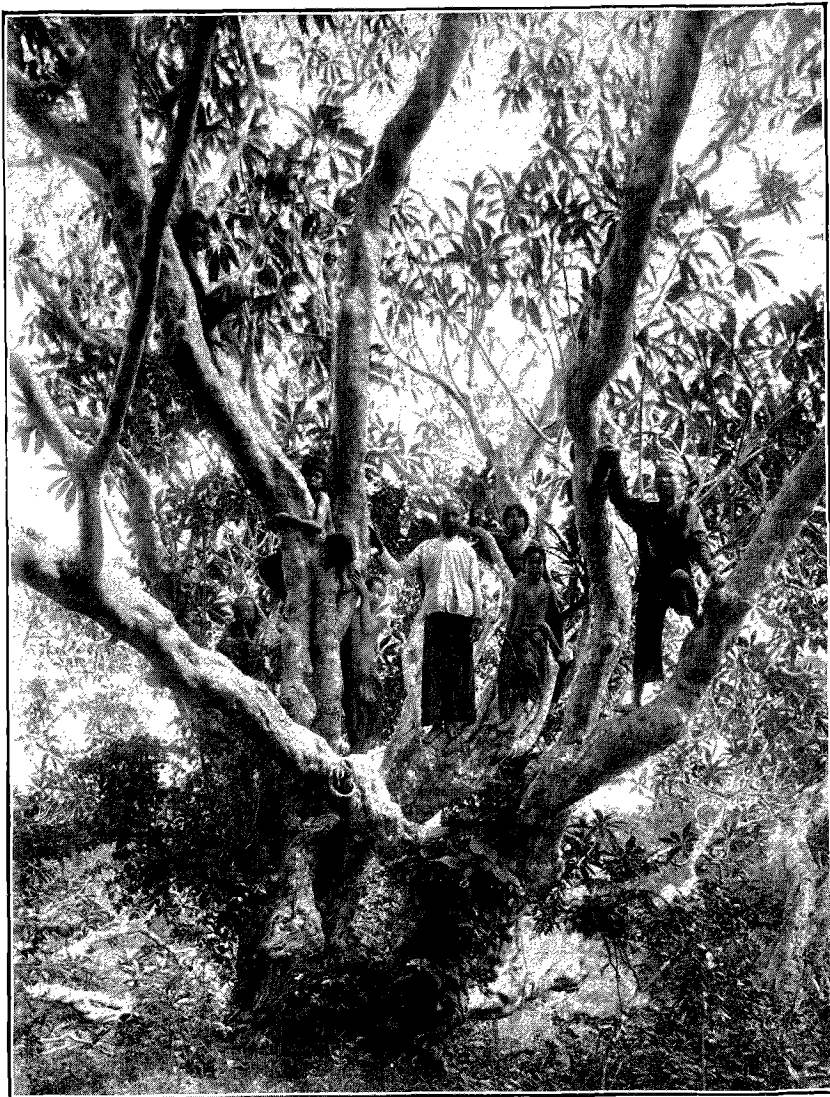
CHEVAL SIAMOIS. — DESSIN DE MALTESTE.

offrir un excellent havane, dont la bague de papier doré semble l'intriguer au plus haut point; ne voulant pas être avec lui en reste d'obligeance, nous lui indiquons quelle est l'extrémité qu'il doit mettre entre ses lèvres. Nous le laissons à la béatitude que lui procure la fumée de ce tabac inconnu, pour jeter un coup d'œil sur le village qu'il administre : les habitants sont au nombre de 600 environ, ce sont des Siamois et des Chinois; leur industrie, qui nous paraît insignifiante, comprend la fabrication de torches résineuses faites de la sève de l'arbre *ton-jang*, quelques métiers pour le tissage des langoutis et des ateliers en plein vent où l'on construit des charrettes à buffles et des barques creusées dans les troncs d'arbres. La culture est plus importante et comprend le riz et le maïs; on exploite aussi le tek et les bambous. Les fruits sont rares et presque exclusivement représentés par la banane, le citron et la pamplemousse.

Brusquement, à la sortie du village, la végétation apparaît de nouveau; chétive d'abord, elle ne montre que quelques arbustes difformes dont le tronc convulsé se couvre d'excroissances bizarres; mais, bientôt luxuriante, elle ne tarde pas à cacher complètement le chemin, sur lequel nos buffles

trébuchent en soufflant bruyamment; nous voici maintenant dans un véritable éden : un humus épais recouvre le sol et au-dessus de nos têtes pèse la tranquille et grandiose majesté de la forêt vierge; les arbres y sont représentés par les essences les plus diverses; la gamme des verts sombres et brillants s'y marie heureusement au bleu de ciel sur lequel se découpent les folles arabesques des lianes capricieuses, au réseau compliqué; l'orchidée parasite, accrochée au creux des écorces, épanouit dans l'air chaud ses fleurs invraisemblables, fantastiques, aux teintes intenses ou mourantes.

Hélas! la soif, prosaïque besoin, nous oblige, à notre grand regret, à nous arracher à l'enchantement de nos yeux, et nous nous enfonçons plus avant dans la forêt, qui tout à coup se change en une prairie immense dont le moindre brin d'herbe dépasse notre tête; rares d'abord, mais bientôt plus nombreux, les marais apparaissent : c'est le *Nong-sua-hók* (le marais du tigre qui rugit), le *Thong-huai-ngon* (le ruisseau de l'or et de l'argent), le *Bó-nam-bib* (le puits à l'eau qui est resserré), le *Nong-chick-chai* (le marais qui inquiète le cœur). Et voici, au *Bang-sam-phuang* (le hameau des trois guirlandes), traversé par la rivière du même nom, coulant de l'est à l'ouest, que le pays reprend son morne et monotone aspect de désolation. Au milieu de rizières abandonnées, sur un sol grillé aux produits maladiés, *Bang-tanót* (village du palmier éventail) montre ses réserves de riz, vastes récipients faits de lames de bambou entrelacées et recouvertes d'un enduit d'argile; bâtis sur pilotis, ces sortes de greniers sont abrités par un toit de paillotes. Là croissent aussi quelques arbres fruitiers; on y fabrique des torches et des langoutis, on y cultive avec succès la patate et, moins abondamment, la canne à sucre et les haricots; nous rencontrons un nouveau produit alimentaire, c'est le *kloř*, qui est présenté sous la forme d'une boule blanche de la grosseur d'une mandarine; c'est une sorte de féculé destinée à remplacer le riz lorsque la récolte en a été insuffisante. On l'extrait d'un volumineux tubercule qui pousse dans la forêt à l'état sauvage et qui



ENFANTS NOUS AIDANT À DÉCOUVRIR LES RUINES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



RIVIÈRE DE BANG-SAM-PHUANG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

grain renferme une amulette, faite, tantôt d'un caillou, tantôt d'une bague de rotin enduite de résine, d'un peu de chaux enveloppée dans une feuille de bananier ou enfin de quelque menue figurine de terre cuite représentant Bouddha et provenant des ruines de la capitale voisine détruite. Cet ensemble de fétiches est suffisant, paraît-il, pour détourner de la tête qu'il entoure les accidents malheureux qui peuvent survenir en cours de route.

Citons ensuite sans nous y arrêter les villages de *Thung-luang* (la plaine royale), de *Bing* (village du cresson), de *Kluai* (de la banane), tous assez misérables et pratiquant sans grand succès la culture du riz, qui croît difficilement sur ce sol inclément. Sur ces tristes étendues, florissantes à l'époque de la splendeur de Saj-

janâlaya et de sa sœur Sukhôdaya, des vols de vautours et de corbeaux tournoient lourdement, tachant sinistrement l'azur de leur lugubre essaim. Aveuglé, rôti par un soleil de feu, rudement cahoté par le terrain rocailleux, nous sommes d'ailleurs peu enclin à la bienveillance pour le décor qui nous entoure.

Les khlongs *Huâi-hêng* (canal du ruisseau desséché), *Noi-gon-jang-din* (le canal de la terre résineuse), *Taphan-phô* (le pont du peuplier), et la rivière de Thani une fois traversés, nous voici enfin parvenu à *Muang-thani* (la capitale), chef-lieu de la province du même nom; ce n'est qu'un simple village, et l'on éprouve une certaine difficulté à se figurer que c'est là l'emplacement de l'antique et puissante Sukhôdaya.

Notre premier soin à l'arrivée est de rendre visite au Sous-Gouverneur, qui, ne pouvant nous donner que le lendemain des moyens de transport, nous fait conduire au sâla du *Vât-raxathan* (le vât don du roi), non loin de sa propre demeure. Le temple est moderne et ne se signale guère que par son étrange décoration composée de chromolithographies allemandes apposées sur les murs et représentant des figures anatomiques : larynx, abdomen, squelette, écorché, etc. Les talapoins, d'ailleurs, en nous montrant ces ornements bizarres, ne peuvent retenir un franc éclat de rire. Bons enfants, ces prêtres indigènes et nullement ennemis d'une honnête gaité; leur principal défaut (qui n'en a pas?) est un quémandage éhonté qui en fait de véritables mendiants, mais il paraît que cette façon d'agir leur est prescrite par les règlements de leur ordre; toujours est-il que nous avons toutes les peines du monde à



IRRIGATION DES RIZIÈRES. — DESSIN D'OLEVAY.



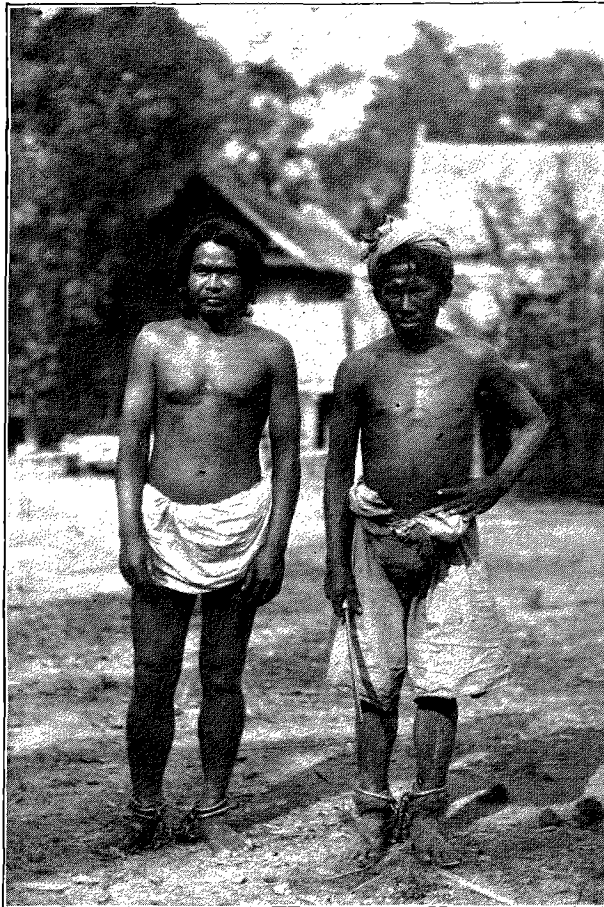
MONUMENTS DE SUKHÔTĀI : INTÉRIEUR DU MONDÔB DU VĀT-SI-JUM. — PHRA-CHÉDI CENTRAL DU VĀT-JĀI. — LE BÔT DUVĀT-SI-JUM.
LE GRAND PHRA-CHÉDI DU VĀT-JĀI. — DESSIN DE BOUDIER.

soustraire nos maigres provisions à leur indiscrète cupidité. Soucieux cependant de nous concilier les bonnes grâces de ces saints personnages, nous leur faisons une généreuse distribution de rasoirs, de couteaux, de savon, de glaces et de crayons, dans le machiavélique espoir qu'ils nous seront de puissants auxiliaires pour l'accomplissement de nos recherches. Erreur dont nous revenons bien vite, rien qu'à voir leur mine ahurie aux premiers mots qui leur sont adressés : non seulement ils ne sauront pas nous guider à travers les ruines, dont ils soupçonnent à peine l'existence, mais encore leur ignorance crasse les met hors d'état de comprendre ce que nous leur disons par la bouche de notre interprète.

Après une nuit d'un pesant sommeil, sur une natte dure, maigre repos péniblement gagné, nous sommes surpris par la visite du Gouverneur, qui, accompagné de ses fonctionnaires, vient nous demander de le photographier; sa requête est favorablement accueillie, et nous nous empressons de faire poser devant l'objectif le groupe du personnel administratif de Muang-thani, ce qui nous permet de remporter un spécimen de quelques types indigènes. Le Gouverneur, après nous avoir fait promettre de lui envoyer la première épreuve tirée, tombe en arrêt devant le théodolite dressé sur son pied; il nous regarde curieusement faire nos observations et, mettant à son tour l'œil à l'appareil, s'émerveille de la course rapide du disque solaire. Mais voici venir les barques qui nous permettent de traverser la rivière : nous nous hâtons d'opérer sur les charrettes le transbordement de nos bagages, et à 11 heures du matin nous nous acheminons vers la forêt, qui, nous l'espérons, va nous révéler le secret des antiques splendeurs de la cité abolie. Nous laissons sur notre gauche le village de Bang-klué et nous ne tardons pas à atteindre *Bang-khuang* (le village qui fait obstacle), où, au bord du Khlong du même nom, nos buffles sont dételés; pendant que les conducteurs les baignent, nous goûtons quelque repos dans les ruines de Vat-khuang, regardant des indigènes dépecer et étaler au soleil la viande d'un buffle fraîchement abattu; convenablement séchée et salée, elle donne une précieuse conserve de longue durée. Puis nous repartons à travers la rizière et, après avoir dépassé Bang-khaufai, Bang-nâ, nous atteignons les premières ruines extra-muros : ce sont, parmi la brousse, quelques colonnes brisées ou renversées et, plus loin, les restes du Vat-phai-lim sur une même ligne, deux phra-chédi et le *Vât-kadi-sua* (le vât où il y a un tigre dans la cellule). Le *Vât-xang-lôb* (le vât où l'éléphant s'esquive), entre autres vestiges intéressants, nous montre un énorme chédi supporté par un cercle d'éléphants cariatides qui, le corps à moitié engagé dans le soubassement,

s'arc-boutent sur les jambes de devant comme dans un effort colossal. Après être descendu dans le lit desséché de l'ancienne rivière de Sukhothaï formant jadis fossé d'enceinte et aujourd'hui dérivée de façon à traverser Muang-thani, nous mettons le pied dans la ville après en avoir franchi le rempart par une brèche.

Tout d'abord, nous rencontrons une petite agglomération de misérables cabanes abritant des familles siamoises, et nous faisons halte en face d'un hangar délabré décoré à notre intention du nom de sâla; ce sera notre quartier général. Non loin, une pauvre bonzerie équilibre ses parois branlantes; c'est l'école des villages environnants : la jeunesse locale, en effet, sous couleur de s'y orner l'esprit, se livre à d'interminables parties de balle sous l'œil paternel de ses professeurs, qui d'ailleurs seraient fort en peine d'apprendre à leurs élèves autre chose que les principes de la paresse et les bienfaits d'une ignorance universelle. Pendant que nous aménageons notre future résidence, trois Siamois viennent, envoyés par le Gouverneur, se mettre à notre disposition; heureux d'abord de l'arrivée de ces auxiliaires, nous ne tardons pas à en souffrir, car nous sommes obligé de faire dresser une tente improvisée sous laquelle nous nous abritons pour nous soustraire à leur envahissante curiosité. Des feux sont allumés, l'eau commence à chauffer pour le repas, et tandis que le riz cuit doucement, nos hommes vont s'ébattre dans les eaux toutes proches de l'ancien étang sacré. Quant à nous, nous goûtons paisiblement le charme de ce qui nous entoure, délicieusement pénétré par l'enveloppante poésie du site : à droite quelques cabanes élevées sur pilotis se perdent dans une robuste végétation; çà



SIAMOIS EN PRÉVENTION (PAGE 362). — DESSIN DE MALTESTE.



et là, un palmier s'élance vers le ciel, balançant gracieusement en haut de son tronc flexible sa tête empanachée; au milieu, l'étang sacré étend le miroir de ses eaux mystérieuses parmi les roseaux légers qui croissent en abondance sur ses rives basses et fécondes. Mais la nuit arrive, rapide et froide, nous nous hâtons de rejoindre les foyers, autour desquels notre petite équipe se serre frileusement.

Le lendemain, dès l'aurore, accompagnés de nos hommes armés du sabre d'abatis, nous pénétrons dans la

forêt, où presque aussitôt nous atteignons des ruines importantes, le *Vât-jaï* (le grand temple), qui, dans son enceinte, n'enfermait pas moins de cent quatre-vingt-neuf constructions diverses. Si le *Vât-jaï* est le temple le plus important et le plus riche en détails intéressants que nous devons rencontrer dans toute notre exploration, c'est aussi celui qui va nous donner le plus de peine pour l'étude et la reconstitution; en raison même de ses dimensions et du développement inouï que la végétation a pris sur l'emplacement qu'il occupait,



SUKHÔTHAÏ : L'ENTRÉE DU HAMEAU. — L'ÉTANG SACRÉ.

en raison aussi du degré de dévastation des vestiges qu'il présente encore, notre tâche va être des plus pénibles. Tout est abandonné, et, bien souvent, sous le tas de décombres informes que l'on dégage à grand'peine de son linceul de feuillages et de lianes, l'œil est impuissant à découvrir l'édification primitive; il faut alors lever une à une les pierres qui jonchent le sol pour arriver à la construction subjacente révélatrice du monument détruit. Tout à notre pénible mais captivant travail, nous n'avions prêté tout d'abord que peu d'attention à l'insistance parfois agaçante que mettaient les hommes du Sous-Gouverneur à nous suivre pas à pas, lorsque nous sommes soudain stupéfait de voir l'un d'eux griffonner rapidement des notes serrées; aurions-nous là, par hasard, un confrère local? Nenni, un espion simplement. Mon interprète m'explique que, le but de notre expédition n'étant pas des plus clairs, cet homme est chargé de surveiller nos moindres actions et de les noter de façon à pouvoir faire au retour un rapport circonstancié sur nos faits et gestes; à Muang-thani, j'avais congédié l'un de mes hommes dont le caractère sournois et méchant m'avait inspiré des craintes au moment de m'aventurer dans la forêt; j'avais appris qu'il essayait de m'aliéner la confiance de ses camarades et de les décider à m'abandonner en leur faisant craindre de ne pas toucher le salaire promis et de contracter les fièvres de bois. Le mauvais drôle, par ses propos haineux et perfides, n'avait pas eu de peine à persuader au Gouverneur que je n'avais pas d'autre intention que de chercher à m'approprier les trésors qui, suivant la croyance locale, sont enfouis dans les ruines!

Sans entrer dans les détails techniques de notre étude, disons que le Vât-jaï, qui à lui seul est une vaste cité, recouvre environ 42 hectares de terrain : c'est une sorte de carré circonscrit par un mur d'enceinte renforcé d'un fossé. Ce dernier porte le nom de *Kaphang-ngon* ; il est aujourd'hui complètement à sec ; le mur d'enceinte, qui mesure 1 mètre environ d'épaisseur, est fait de briques revêtues d'une couche de mortier et surmonté d'un lourd chaperon mouluré ; deux portes à l'est et à l'ouest, une porte au nord et au sud percent ce mur ; devant chacune d'elles une chaussée enjambe le fossé. Quant aux monuments compris dans cette enceinte, énumérons-les :

- 1° Un *phra-chédi* central et ses annexes.
- 2° Deux *bôt*, temples sacrés, où se font les ordinations des talapoins et où ont lieu les grandes assemblées.
- 3° Un *vihan*, temple simple, où le peuple est admis à entendre les prières et sermons du talapoin.
- 4° Un *mondôb*, édifice abritant un *bouddahpâda* (empreinte du pied de Bouddha).
- 5° Trois *kamburien*, édifices où se font les prédications.
- 6° Dix édicules diverses, nommées *kut*, abritant chacun une statue de Bouddha.
- 7° Cinq *phra-prang*, d'un style hiératique, en forme de pylônes, édifiés pour abriter des reliques ou dans le but d'acquérir quelques mérites (*bun*) pour leurs pieux fondateurs.
- 8° Cent soixante et un *phra-chédi* de diverses hauteurs et de diverses formes.

Le second jour de notre arrivée sur le lieu des recherches était le 24 décembre 1892, et, de retour au campement, nous ne pouvions empêcher nos souvenirs de nous reporter au joyeux réveillon qui nous avait réunis entre amis un an auparavant autour d'une table copieusement servie, à deux pas des boulevards et de leur joyeux fracas. Et, tristement, nous songions à notre actuel isolement ; quelle différence, hélas ! et avec quelle profonde mélancolie nous subissions la lourde impression d'isolement, d'éloignement, où nous nous trouvions ; oh ! se sentir seul, seul devant l'inconnu, parler et ne pas être compris, ressentir des choses et ne pouvoir les exprimer qu'à soi-même, souffrir parfois, ou parfois se réjouir, et n'avoir pas une main amie à serrer dans ces moments où l'expansion serait si réconfortante ou si douce !

Quittant le mur d'enceinte sud du Vât-jaï et enjambant les ruines par la porte percée en sa partie médiane, nous nous enfonçons à travers l'épaisse forêt, guidé par les vestiges d'une antique chaussée qui nous mène jusqu'au *Vât-sisavâi* (le temple illustre et élevé), remarquable par trois tours d'ordre brahmanique paraissant de beaucoup antérieures au reste de l'édifice.

Les recherches faites depuis le commencement de notre arrivée à Sukhodaya avaient été fructueuses et de nature à nous encourager, malheureusement nous allions avoir à compter avec certaines difficultés : un de nos guides est pris des fièvres ; l'autre, persuadé que les génies de la forêt sont contre nous, prend la fuite aussitôt ; le troisième, l'homme au rapport de police, fait défection à son tour, car nous avons fini par lasser son courage, mis à une rude épreuve par nos courses à travers les éboulis, les monuments branlants.

Quelques doses de quinine ont bientôt remis le malade sur pied, mais les indigènes que nous avons recrutés sur place pour remplacer les camarades travaillent avec mollesse et nous sommes forcé d'écrire au Gouverneur en lui demandant de nouveaux hommes. Est-ce aux termes pressants de notre missive ou au cadeau qui l'accompagnait que nous dûmes la libéralité de ce fonctionnaire ? Nous n'osons pas trancher la question. Toujours est-il que, deux jours après, notre équipe désarmée était renforcée de six gaillards alertes et dispos.

C'est avec ce renfort inattendu que nous reprenons vaillamment nos travaux : suivant la direction ouest, en longeant le côté nord du *Vât-saï* (le vât du Pipal), nous traversons l'enceinte de terre levée qui entoure la ville et nous parvenons devant la face sud du *Vât-si-jum* (le vât de l'illustre assemblée), temple fameux par ses pèlerinages, au temps où les rois thaïs sacrifiaient dévotement à Bouddha.

Situé à une médiocre distance de Sukhodaya, il formait à lui seul comme un faubourg de la ville. Ce temple offre un intérêt particulier, soit par les nombreuses inscriptions qu'il renferme et surtout par les *jâtakas*¹ (naissance) que nous y avons trouvés et dont nulle part, tant au Siam qu'au Cambodge, nous n'avons rencontré l'équivalent, soit aussi par la céramique, qui y a joué un rôle important. Nous pénétrons par le côté est du Vât-si-jum, dont l'enceinte a presque entièrement disparu ; nous nous trouvons en face du *bôt* et à 2 mètres en arrière du *mondôb*, qui lui aussi prend son entrée à l'est, mesurant 22 m. 60 de long sur 27 m. 50 de large. Une antichambre fait suite à la porte d'entrée et donne accès dans une salle où une énorme statue de Bouddha s'adosse contre la face ouest, reposant sur un autel qui occupe plus de la moitié de l'espace.

C'est d'une façon toute fortuite que nous avons découvert les *jâtakas*, qui, par l'emplacement qu'ils occupaient, paraissaient devoir rester à jamais ignorés : en franchissant la porte du *mondôb* à moitié détruit, nous faisons déplacer des décombres qui masquaient une étroite ouverture pratiquée dans l'épaisseur du mur. Y avait-il autrefois là une porte, nous l'ignorons, et rien ne peut nous le faire supposer, car, tout informé, cette ouverture a plutôt l'air d'un trou percé au hasard, sans le moindre souci architectural, que d'une ouverture régulière dégradée par le temps ; peut-être est-ce là une de ces mutilations comme on en remarque tant sur les chédīs et qui ne serait

1. Désigne le récit d'un épisode d'une des existences antérieures de Bouddha, relaté par lui, à l'occasion d'un fait dont il a été témoin ou acteur.

que la trace des recherches de spoliateurs inquiets d'une riche trouvaille. Mgr Pallegoix, dans sa *Description du royaume Thaï*, nous dit : « C'est, au Siam, une véritable monomanie que la recherche des trésors, surtout dans les vieilles pagodes et au milieu des ruines de Juthia. Celui que la cupidité pousse à faire ces recherches va passer une nuit dans l'endroit où il suppose qu'il y a un trésor enfoui ; avant de s'endormir, il fait un sacrifice de fleurs, de cierges, de bâtons odoriférants et de riz crevé au génie du lieu. Pendant son sommeil, le démon lui apparaît, lui montre le trésor en disant : « Donne-moi une tête de cochon et deux bouteilles d'*arak* (eau-de-vie de riz), et je te permettrai d'emporter le trésor. » D'autres fois, le démon lui apparaît avec un air menaçant, élevant sur lui une massue comme pour le tuer, et lui dit : « Profane ! quel droit as-tu à l'or et à l'argent qui sont enfouis ici ! » L'individu s'éveille et s'enfuit épouvanté.

A plat ventre et non sans quelque appréhension, nous nous glissons dans ce boyau mystérieux avec le pressentiment que notre audace ne nous aura pas poussé en vain à entreprendre cette exploration dans une posture aussi bizarre que gênante, éclairé par des torches dont la fumée nous aveu-
glait.

Que de trésors archéologiques resteraient inconnus si l'explorateur n'avait, pour le soutenir, la soif de l'inconnu ! Sans cet aiguillon dominateur, il est plus que probable que nous nous serions laissé rebuter, en cette circonstance, par la pesanteur d'une atmosphère plusieurs fois séculaire, rendue plus fétide encore par l'épaisse couche d'excréments de chauves-souris sur laquelle nous étions obligé de ramper. Le mur dans lequel court la galerie que nous

parcourons mesure 3 m. 25 d'épaisseur des côtés sud et nord et 3 m. 40 du côté ouest ; après avoir rampé quelques mètres perpendiculairement au mur sud, nous rencontrons un premier coude à angle droit qui nous fait tourner à gauche, puis un second qui nous remet dans une direction parallèle à celle que nous suivions d'abord ; quelques mètres encore et un nouveau coude, toujours à angle droit, nous fait avancer parallèlement au mur sud ; le trajet que nous venons de parcourir s'est effectué dans un boyau de 0 m. 44 de large sur 0 m. 80 de haut et de 6 m. 35 en longueur développée.

Nous nous trouvons bientôt en présence d'une petite porte ; nous la franchissons, non sans peine, car la hauteur n'est plus que de 0 m. 49 de largeur sur 0 m. 40 de haut et, à notre grande satisfaction, nous pouvons relever la tête, puis nous mettre sur nos genoux et enfin nous redresser totalement ; nous pouvons dès lors terminer debout cette pénible ascension.



JĀTAKAS ET INSCRIPTIONS THAÏES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Devant nous un escalier monte dans l'ombre ; il compte vingt marches dont la hauteur moyenne est de 0 m. 44 ; au-dessus de nous, le plafond suit, en sens inverse, les ressauts des marches, formant une série de linteaux de grès sur lesquels, avec une joie profonde, nous découvrons des sujets finement gravés et accompagnés d'inscriptions en langue thaïe.

Nous reprenons de plain-pied notre marche, attiré en avant et à droite par un filet de lumière dont la provenance nous intrigue : nous nous trouvons devant une sorte de couloir qui, perpendiculairement à la galerie que nous suivons, traverse le mur dans toute son épaisseur pour aboutir à pic, à neuf mètres du sol, à l'intérieur du monument. Une porte de bois sculpté ferme à son extrémité ce couloir, qui n'avait, sans doute, d'autre but que d'aérer et éclairer la galerie.

Reprenant notre route dans la première galerie dont le plafond est aussi garni de sujets, nous arrivons bientôt à un nouveau coude sur notre droite, où la galerie, s'élargissant, forme chambre ; au plafond, une dalle scellée montre un Bouddhapâda gravé (empreinte du pied de Bouddha), dont les doigts encore visibles sont tournés vers le sud ; la pierre malheureusement s'est effritée, le reste de l'image est fruste. Une petite baie (0 m. 30 sur 0 m. 40) éclaire cette partie de la galerie qui court maintenant dans la paroi ouest ; à droite, une seconde baie s'ouvre sur l'intérieur du monument, derrière la nuque du gigantesque Bouddha ; une troisième, faisant pendant, en plan horizontal, à la première, est percée au haut d'un nouvel escalier de onze marches ; par un retour d'équerre sur la droite, la galerie, prolongée au nord, prend la direction ouest-est. Une petite chambre avec redans verticaux dans les angles précède un dernier escalier de dix marches qui nous conduit, non sans peine, car les décombres roulent sous le pied, à la partie supérieure de la corniche ; là reposaient autrefois les sablières de la toiture.

Ce n'est pas sans un soupir de soulagement, le lecteur le comprendra sans peine, que nous revoyons la lumière et que nous respirons à pleins poumons, après un aussi pénible trajet ; cinq jours durant, il nous faut de nouveau affronter l'atmosphère épaisse de ce sépulcre, en absorber la poussière séculaire, pour estamper les trésors archéologiques que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer, pour la plus grande joie du monde scientifique.

Les jâtakas, au nombre de cent, n'ont pu être tous estampés en raison de la dégradation du grès. Néanmoins nous en avons rapporté cinquante et un qui ont pu être identifiés avec ceux de l'Inde déjà connus.

Au nord du mondôb s'élevait le viban, un édicule, onze phra-chédi et un *sa* (bassin sacré).

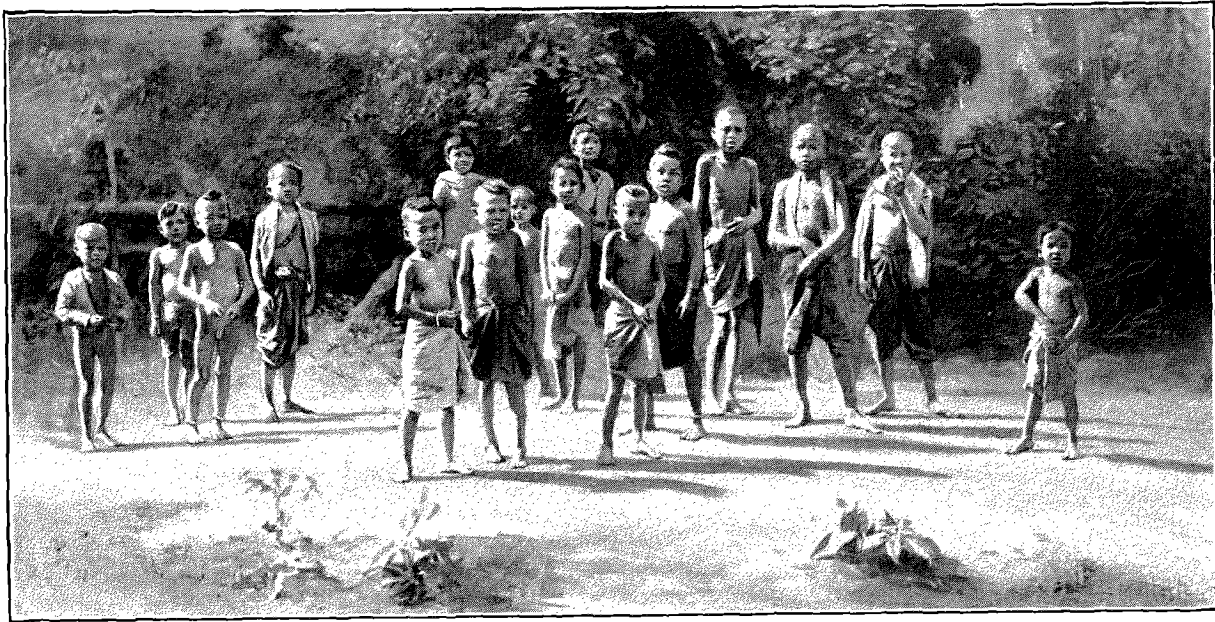
A l'est du Vât-si-jum, il faut noter les ruines informes du *Vât-phra-nakhon-sim* (temple de la ville divine et abondante) et celles du *Vât-sisa-phaï* (temple des bambous), dont il ne nous est pas permis de parler, en raison de leur état de dévastation.

(A suivre.)

L. FOURNEREAU.



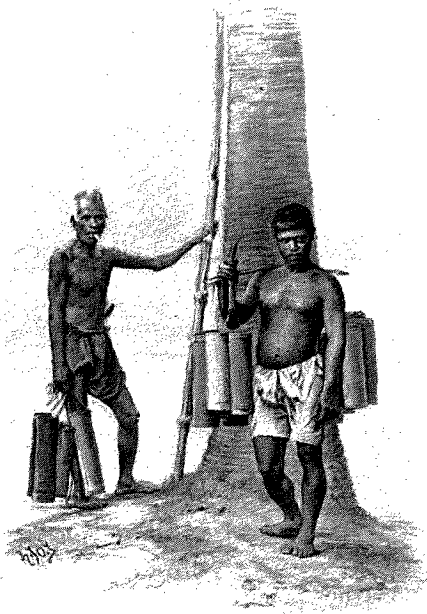
HALTE À THUNG-KRAT (PAGE 364). — DESSIN D'OULEVAY.



ENFANTS À BANG-NONG-XANG. — DESSIN DE MALTESTE.

LES VILLES MORTES DU SIAM¹,

PAR M. L. FOURNEREAU.



RÉCOLTE DU VIN DE PALMIER. — DESSIN D'OULEVAY.

La visite de Sukhodaya terminée, nous retournons à Muang-thani pour nous entendre avec le Gouverneur de la province au sujet des barques dont nous aurons besoin pour remonter, jusqu'à Sangkhalôka, la rivière de Sukhodaya. Pourvus d'embarcations, il nous faut trois jours pour atteindre *Muang-vang-mai-khon* (ville du palais sans habitants), la ville qui remplace aujourd'hui l'ancienne capitale abolie. De fréquents transbordements et de nombreux échouages expliquent la lenteur de ce voyage. Il faut aussi tenir compte des stations forcées que nous devons faire à *Muang-sam-rong* (la province de l'arbre samrong) et à *Muang-jôm* (la contrée où il y a agglomération) pour changer de barques, ainsi que nous le prescrivent les autorités locales.

Toutefois, le pittoresque du paysage et les péripéties, qui sont nombreuses, ne contribuent pas peu à faire oublier la lenteur du trajet : les berges, tantôt basses, tantôt escarpées, sont généralement revêtues d'une végétation luxuriante où les essences les plus diverses se confondent jusqu'à l'eau ; parfois un village, le plus souvent sordide, disperse au hasard ses masures branlantes parmi lesquelles erre une population misérable et loqueteuse dont nous voyons des représentants se figer, bouche bée, sur la rive, dans la contemplation de notre convoi. Nombre de longues barques laotiennes, de sampans, sillonnent la rivière ; on y voit le pêcheur indigène sonder l'argile des rives à l'aide d'une foène à long manche, pour tirer de sa retraite l'anguille qui pullule dans

ces eaux. On le voit aussi plonger pour ramasser, sur le lit de la rivière, le *hoï-kab*² (coquillage en forme de feuille) dont la chair est considérée comme un aliment succulent. Parfois, rôde au bord de l'eau un animal sinistre tenant du loup et du chacal : c'est le chien de ces contrées, répugnant quadrupède qui, presque à l'état sauvage, se nourrit d'immondices et de fruits. Enfin on voit encore creuser profondément les berges pour en extraire la glaise que des barques, chargées à sombrer, vont porter dans les villages, où, malaxée, mise en forme, séchée et cuite dans des fours rudimentaires, elle fournira la brique pour l'édification des édifices et la tuile qui les couvrira.

1. Suite. Voyez p. 349 et 361.

2. Sorte de grosse moule mesurant, à l'état adulte, 0 m. 12 sur 0 m. 07.



SANGKHALÔK : COLONNE PRÈS DU MUR D'ENCEINTE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le soir, donc, du troisième jour nous débarquons à Muang-vang-maï-khon, dont le Gouverneur met à notre disposition, pour y passer la nuit, la salle du « tribunal ».

Le lendemain à midi nous repartons avec de nouvelles barques pour arriver à Sangkhalôka à 6 heures du soir, ou, pour être plus exact, à *Bang-nong-xang* (village du marais de l'éléphant); c'est dans la sâla de ce village que nous nous installons; notre campement, ouvert à tous les vents, manque de confortable; la température¹, qui s'est brusquement refroidie, nous fait grelotter sous nos vêtements légers: aussi les hommes de l'escorte se sont-ils empressés d'allumer de grands feux, autour desquels ils se serrent frileusement sous leurs loques, claquant des dents et regardant cuire le riz, leur habituelle nourriture.

C'est sous ce sâla que viennent se reposer durant le mois de février les pèlerins attirés par le Vât-phra-prang et ses ruines majestueuses que nous ne connaissons encore que par ouï dire.

Parti le lendemain à la pointe du jour, nous suivons dans la direction nord un chemin battu qui côtoie la rivière, et, laissant sur notre droite un phra-chédi en ruines, nous parvenons au Vât-phra-prang, après 30 minutes de marche; un coup d'œil en passant et nous continuons notre route en appuyant à l'ouest pour atteindre enfin l'enceinte de la ville, dont le rempart borde la rivière. En ce point le rempart, en partie conservé, domine la berge de 3 m. 60; il mesure 1 m. 50 d'épaisseur à fleur de terre, 0 m. 80 au sommet et présente un certain fruit extérieur; il est fait de limonite

hourdée en mortier et repose sur de solides fondations de même pierre.

Une levée de terre s'adosse à la paroi interne du mur du rempart; elle mesure 1 m. 20 de largeur au sommet et 2 mètres à la base; sa hauteur est telle qu'un homme puisse se placer en défenseur, protégé par le haut du mur percé de meurtrières. Au pied de ce remblai de défense court un chemin de ronde de 5 mètres de largeur et un fossé, peu profond, de 6 mètres de largeur.

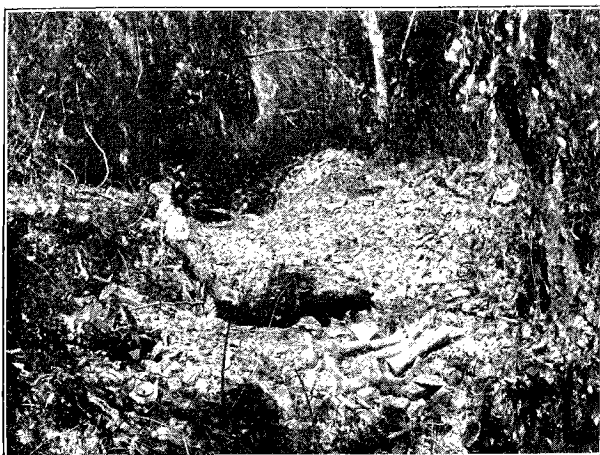
Cette enceinte est rectangulaire et percée de quatre portes, régulièrement orientées, mesurant 3 mètres d'ouverture sur 3 mètres d'épaisseur; ces portes présentent, de chaque côté de leurs tableaux, trois redans verticaux qui se retraitent jusqu'aux remparts; elles sont masquées et protégées par un cavalier de terre levée. Une cinquième issue, *Patu-phi-ôk* (la porte des morts), est ménagée à l'angle nord-ouest.

Comme ses sœurs dont nous avons déjà décrit la dévastation, la grande capitale Sangkhalôka² n'est plus aujourd'hui qu'un squelette de ville, auquel manquent, hélas! bien des éléments essentiels: là comme partout ailleurs le temps a accompli son œuvre de vandalisme et plus encore la main de l'homme, ignare et sacrilège. De tous les monuments qui jadis devaient former là un groupe majestueux et une cité prospère, le Vât-phra-prang est certainement le moins mutilé.

Le Vât-phra-prang est enfermé dans une enceinte rectangulaire formée d'une succession de fûts de colonnes tangents, en limonite, supportant un chaperon de même pierre. Elle est percée de deux portes sem-

blables à l'est et à l'ouest, d'une construction originale. Elle se compose d'une double ouverture formée par une disposition de trois fûts de colonnes supportant un massif linteau, sur lequel s'élève au centre un petit pylône dont la décoration rappelle celle de certains monuments d'Angkor-thôm.

À l'intérieur de l'enceinte, près du mur, se dresse une ligne de colonnes portant des ornements divers en mortier moulé; elles devaient servir de lampadaires les jours de grande fête.



BANG-TAO-RIENG : LES FOURS (PAGE 376). ... D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. A cette époque de l'année (nous sommes arrivés à Nong-xang le 15 janvier 1892), le thermomètre qui marque 11 degrés à 6 heures du matin, remonte à 15 degrés à 11 heures, à 29, 30 ou 33 degrés entre midi et 2 heures, pour retomber à 15, 14, 10 ou même 9 degrés de 9 heures du soir à minuit. Cette période dangereuse dure de soixante à quatre-vingts jours.

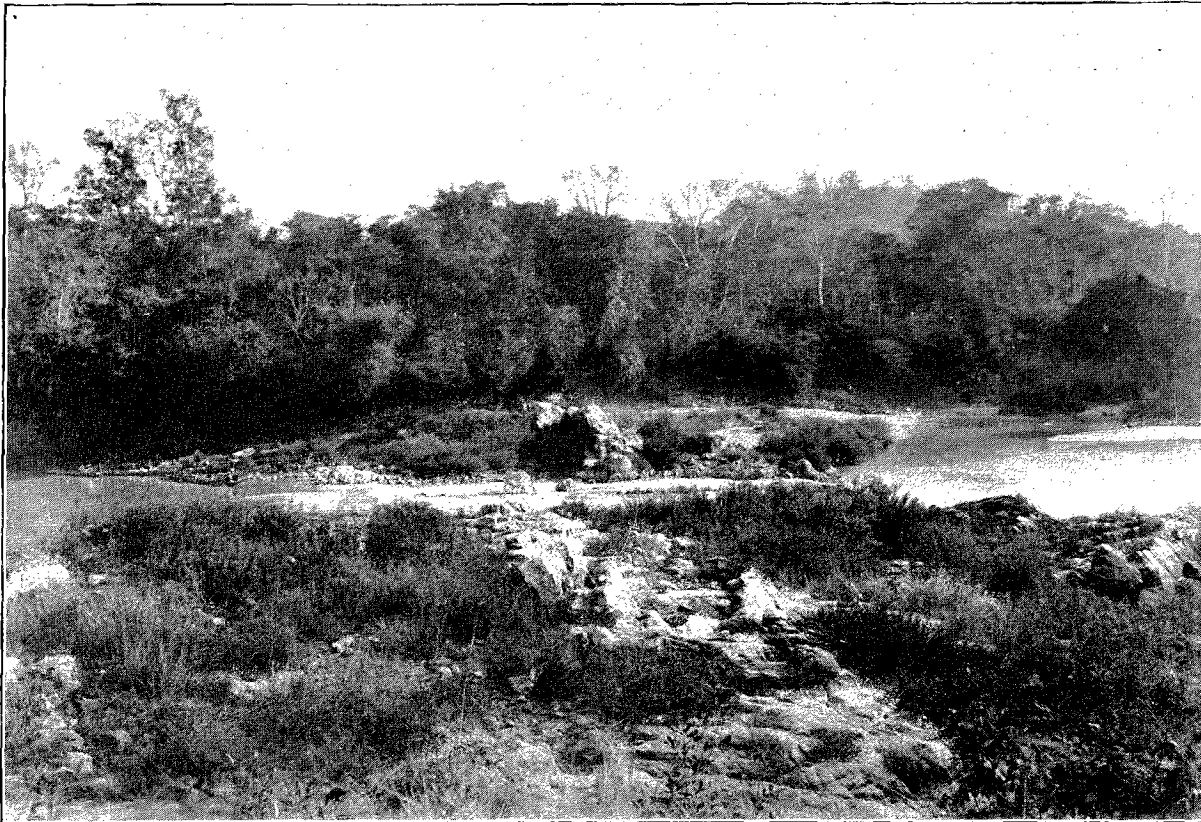
2. Située par 17° 18' 51" de latitude nord et par 99° 50' 44" de longitude.

En arrière de la porte est, le Vihan-luang, dont l'abside est engagée dans un double cloître carré, aux galeries abritant de nombreuses statues de Bouddha assis. Un double escalier longe le mur ouest du vihan et donne accès à une plate-forme sur laquelle se dresse le haut phra-prang¹, élevé sur huit gradins se retraisant les uns sur les autres, le dernier portant le massif du pylône.

Un escalier unique, à l'est, donne accès à une chambre obscure, qui abritait jadis une statue brahmanique. L'ensemble de ce phra-prang rappelle les préasat khmers du Cambodge.

En arrière, dans une deuxième enceinte de même largeur, mais faite de dalles en limonite, s'étale un immense tumulus rappelant ceux de Sanchi dans l'Inde; à l'est, un escalier très raide permet d'avoir accès à une chambre obscure et circulaire occupant le centre de cet édifice. A l'ouest et toujours dans le grand axe est-ouest, un long kamburien ayant à sa gauche un sala et un phra-chédi, et à l'angle sud-ouest un édicule double abritant deux statues de Bouddha.

Les monuments religieux étaient nombreux dans l'enceinte royale. Entrant par la porte est, nous rencon-



LES CASCADES ROYALES À SANGKHALÔR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

trons successivement, dans l'axe principal : le *Vât-somdet-nang-phaya* (le temple de Sa Majesté la Reine), le *Vât-phra-chédi-chet-théo* (le temple à sept rangées de chédís), le *Vât-xang-lom* (temple de l'éléphant qui tombe) et enfin, en haut d'un monticule de calcaire d'où il semble veiller sur la ville qu'il domine, le *Vât-khao-pha-nom-phong* (temple sur la montagne où la pièce d'étoffe s'abaisse). Le Palais des rois, aujourd'hui entièrement détruit, était situé au nord du Vât-phra-chédi-chet-théo, non loin de deux autres temples dont le nom seul subsiste dans la mémoire des indigènes, le *Vât-sang-khalam* (temple des cénobites) et le *Vât-vang* (temple du Palais); d'autres monuments devaient s'élever dans la partie sud, mais on ne peut que le supposer.

Suivant l'axe sud-nord, qui traverse le Vât-xang-lom, nous franchissons la porte nord et le rempart et nous arrivons bientôt à la rivière qui nous a amené; elle forme en cet endroit un rapide fort dangereux pendant la saison des pluies. Ce site ravissant, *Kěng-luang* (le rapide royal), tel que nous l'avons vu, c'est-à-dire pendant la saison sèche, offre des roches visibles qui constituent, au moment de la crue, des écueils redoutables pour les frêles embarcations du pays, mais forment aussi des chutes, des cascades admirables, parmi lesquelles on est surpris de voir les indigènes manœuvrer avec une précision, un sang-froid merveilleux.

1. Le Vât-phra-prang est encore l'objet de soins exceptionnels : c'est un lieu de pèlerinage.

Dans la même direction, mais au delà de la rivière, le *Vât-phra-bât* (temple du Bouddhapâda) s'élève sur une colline de médiocre hauteur; plus au nord et sur un point plus élevé encore, nous trouvons le *Vât-khao-in* (temple du mont Indra); c'est ensuite, au nord-ouest de l'enceinte, le *Vât-kadi-lai* (temples des cellules peintes), et plus loin, sur un monticule, le *Vât-khao-nang-kham* (le temple de la jolie dame); puis, au nord-est, le *Vât-phra-prang*; à l'est, sur deux tertres, le *Vât-xong-khao* (temple au pied de la montagne), et le *Vât-nang-ké* (temple de la vieille dame) placés non loin du *Vât-phô-thong* (temple du peuplier doré); au sud-est, enfin, nous rencontrons le *Vât-pâ-sak* (temple du parc de tek), le *Vât-sa-si-liem* (temple de l'étang quadrilatère) et le *Vât-jôt-khao-phasi* (temple à la montagne du tribut), ce dernier édifice sur une colline de calcaire d'où l'on découvre, vers le sud, le profil de la plus haute montagne de cette contrée, la montagne Khao-luang.

Sangkhalôk fut autrefois remarquable par ses productions céramiques; on fabriquait à Bang-tao-rieng des pièces en poterie vernissée d'une fabrication relativement soignée et des grès émaillés au grand feu, les uns de pâte brune, les autres d'une pâte d'un gris assez clair pour permettre de les rapprocher des anciennes porcelaines chinoises ou coréennes. Bang-tao-rieng méritait une visite.

Remontant le cours de la rivière, nous ne tardons pas à atteindre les rapides *Këng-sak* (le rapide qui creuse) et *Këng-luang* (le rapide royal, que nous franchissons assez aisément en nous aidant de la perche et du rotin). Le coup d'œil, d'ailleurs, est splendide, et bien fait pour nous dédommager : on aperçoit à droite les berges abruptes où se dressait jadis la capitale de Sangkhalôk, dont les murailles d'enceinte, noircies par le temps et couvertes de pariétaires, se devinent à travers les arbres.

De grands bancs de sable, des trainées de calcaires, traversent la rivière, et les nombreux débris de poteries, de tuiles, de tuyaux, qui sont venus s'y échouer, annoncent l'approche des anciennes fabriques. Nous nous arrêtons à l'endroit où les débris sont le plus abondants et nous commençons nos recherches à travers la forêt : après bien des allées et venues dans la brousse, nous découvrons des cavités remplies de débris de porcelaine, et quelques coups de sabre d'abatis nous permettent de constater que nous sommes bien sur les lieux mêmes de la fabrication. En effet, nous mettons à jour une trentaine de fours éventrés renfermant encore des poteries fixées à leurs supports, ce qui permet de supposer que la cuisson a été brusquement interrompue; plusieurs coulées de porcelaine, des pièces soudées ensemble, nous confirment dans cette opinion; la légende attribuée à l'invasion des Thaïs du nord et aux déprédations qui l'ont suivie cette brutale interruption de la fabrication.

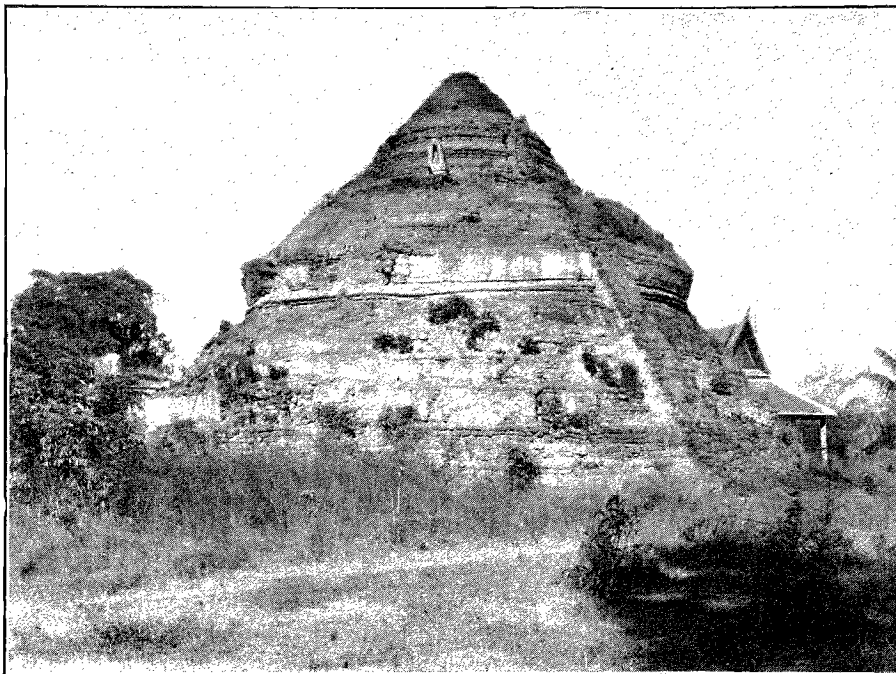
A notre grand regret, nous n'avons pu rapporter que des pièces incomplètes, débris de bols, de plats, de vases, de cuvettes, etc. C'est au musée de la manufacture nationale de Sèvres que sont conservés les échantillons qui nous ont paru dignes du transport.

Comme dans les fours chinois et les fours à grès, le laboratoire des fours de Bang-tao-rieng est souterrain; il nous a été impossible de reconstituer un four complet; le moins endommagé nous a montré que la construction était de briques et affectait une forme elliptique, le grand axe mesurant 2 m. 50 et le petit 2 m. 15. A l'une des extrémités une porte tenait lieu de foyer; lorsque l'enfournement était terminé, la flamme parcourait le four dans

toute sa longueur, après avoir passé entre les pièces, et ressortait par une cheminée placée à l'autre extrémité.

Le nom de *Bang-tao-rieng* (village des tortues placées en rang), que les indigènes ont donné au village qui s'élevait non loin de cet endroit, ne manque pas de raison d'être, car l'aspect des fours, dépouillés de la terre qui devait les recouvrir, présente une certaine analogie avec des alignements de monstreuuses carapaces.

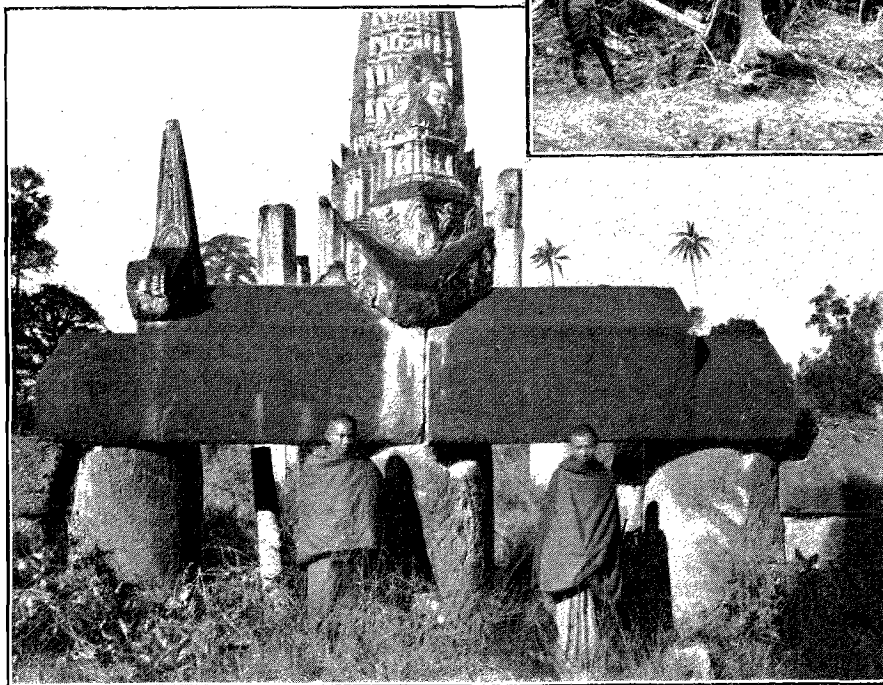
Cette visite terminée, nous retournons au campement à l'effet d'y préparer notre départ pour *Muang-thung-jang* (la contrée de la plaine des arbres jang)



LE TEMPLE DU VÂT-PHRA-PRANG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Cette fois nous devons effectuer le trajet à dos d'éléphant : mais, malgré les promesses du maire du village, il nous est impossible de réunir le nombre nécessaire de montures et de cornacs. Force nous est donc de n'emporter avec nous que le strict nécessaire, laissant la moitié de nos bagages sous la garde de l'interprète et d'un indigène.

Suivant le chemin qui doit nous conduire au Vât-phra-prang, nous arrivons à *Bang-Vât-noï* (le village de la petite pagode), puis



SANGKHALÔK : LA PORTE EST DU VÂT-PHRA-PHANG. — LE VÂT-JÔT-KHAO-PHASI.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

nous traversons la rivière, laissant sur notre gauche *Khao-in* (montagne d'Indra) et nous continuons notre route sur un terrain tantôt sablonneux, tantôt argileux, parfois coupé de bandes de limonite ou recouvert de bambousières interminables. Nous signalons au passage la grande citerne de *Bô-thong* (la mine d'or) et les ruines presque informes de *phra-chédi*; nos éléphants s'avancent majestueusement dans ce milieu, balançant leur trompe de droite et de gauche pour saisir au passage les jeunes

pousses ou les branches encore tendres des bambous, mets dont ils paraissent très friands. Puis viennent les hautes herbes que, juché sur nos bêtes, nous dépassons à peine, les forêts de tek, un khlong desséché, le *Bang-Vât-phong* (le vât du village dans la brousse), le *Khlong-rang-lak* (le canal du palais de l'arbre rak), et enfin, à midi, grillé par le soleil, rassasié de poussière, nous nous décidons à faire halte auprès d'une maigre touffe d'arbres.

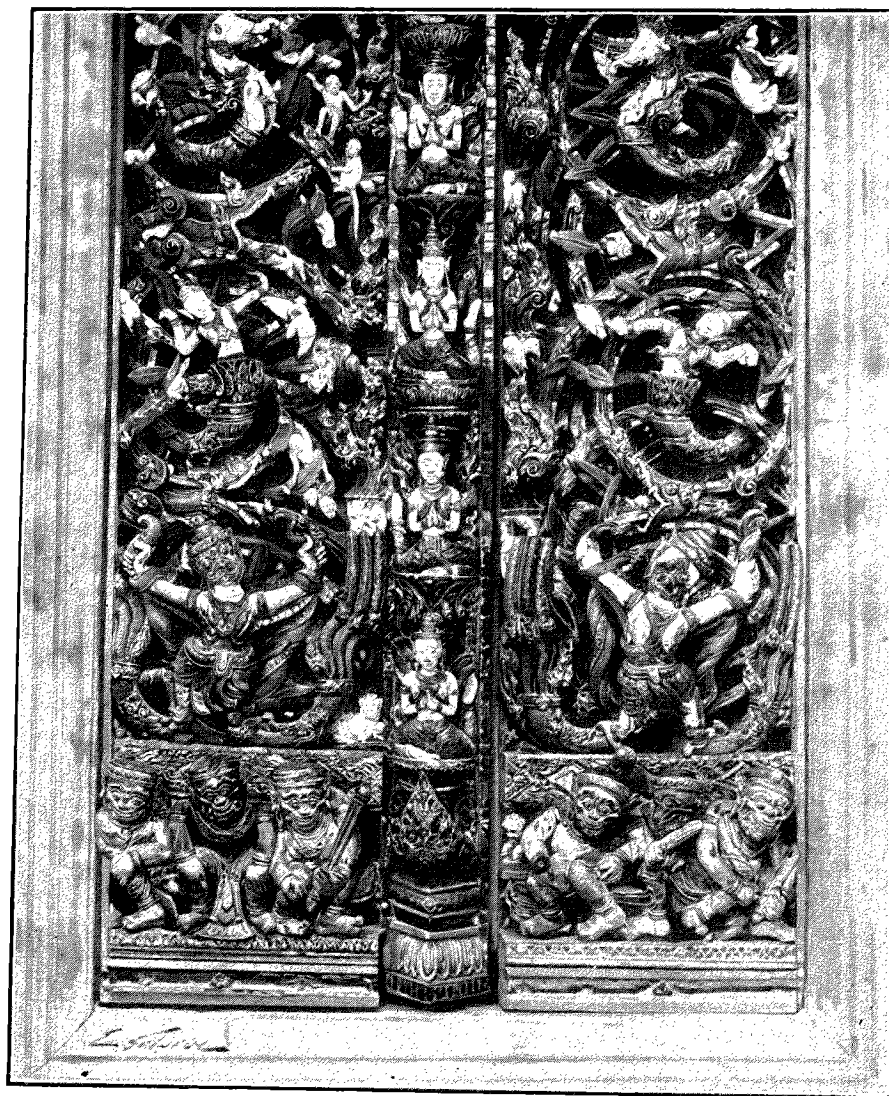
Après un frugal repas suivi de quelques minutes de repos, nous reprenons vaillamment notre route vers le nord; chemin faisant nous abattons quelques oiseaux et animaux qu'une imprudente curiosité attirait trop près de nous, entre autres un gros singe noir qui, se croyant sûr de l'impunité, nous faisait force grimaces du haut d'un arbre. La journée se termina sans incident marquant, et c'est à la nuit que nous nous arrêtons au *Sâla-nong-kai-fak* (le sâla du marais où la poule couve), qui est un centre assez important d'exploitation de bois de tek.

Le lendemain matin au petit jour, nous repartons par un vent du nord dont la violence fait tournoyer autour de nous tout un vol de fenilles; n'était le soleil qui nous aveugle, on pourrait se croire en automne si cette saison existait au Siam. La route manque d'intérêt : nous retrouvons au passage ce que nous avons déjà vu, canaux, marais desséchés, forêts de tek, bambousières et rizières. Longeant une culture de ce genre, nous remarquons la présence de plusieurs *hâng-han*, qui sont de minuscules moulins juchés au bout d'une haute perche ou au sommet des arbres et destinés à indiquer la direction du vent. Ils se composent d'une tige verticale formant pivot à une autre tige horizontale; celle-ci est munie à une extrémité de deux ailettes en hélice, à l'autre d'une queue en paille de riz destinée à donner prise au vent.

Parvenu au *Sâla-kamma-rieng* (le sâla de l'ordre), tandis que nos hommes font halte, nous allons faire visite au maire de *Muang-thung-jang*, et dans l'après-midi nous nous rendons au *Vât-maha-that* (le vât de la

grande relique), dans lequel nous remarquons quelques vieilles boiseries sculptées représentant des scènes du *Ramayana*, et quelques antiques statues de Bouddha en bronze. Somme toute, rien de bien marquant. Signalons le retour de notre interprète nous amenant le complément de nos bagages que nous avions laissés à sa garde. Profitant de son arrivée, nous visitons les deux vâts fort connus de *Phra-jun* (le vât de phra debout) et de *Phra-then* (le vât du bonze), ainsi que trois monastères de talapoins. La route est ravissante; elle est bordée de borassus aux hauts panaches. La sève de cet arbre est fort goûtée des indigènes : fraîche, c'est une boisson agréable; elle devient vinaigre en fermentant et donne du sucre lorsqu'elle s'évapore au soleil.

Phra-jun a été élevé, paraît-il, sur le lieu où Bouddha prenait son repos, et Phra-then sur celui où il



PARTIE INFÉRIEURE DE LA PORTE DU VÂT-PHRA-THEN. — DESSIN DE GOTORBE.

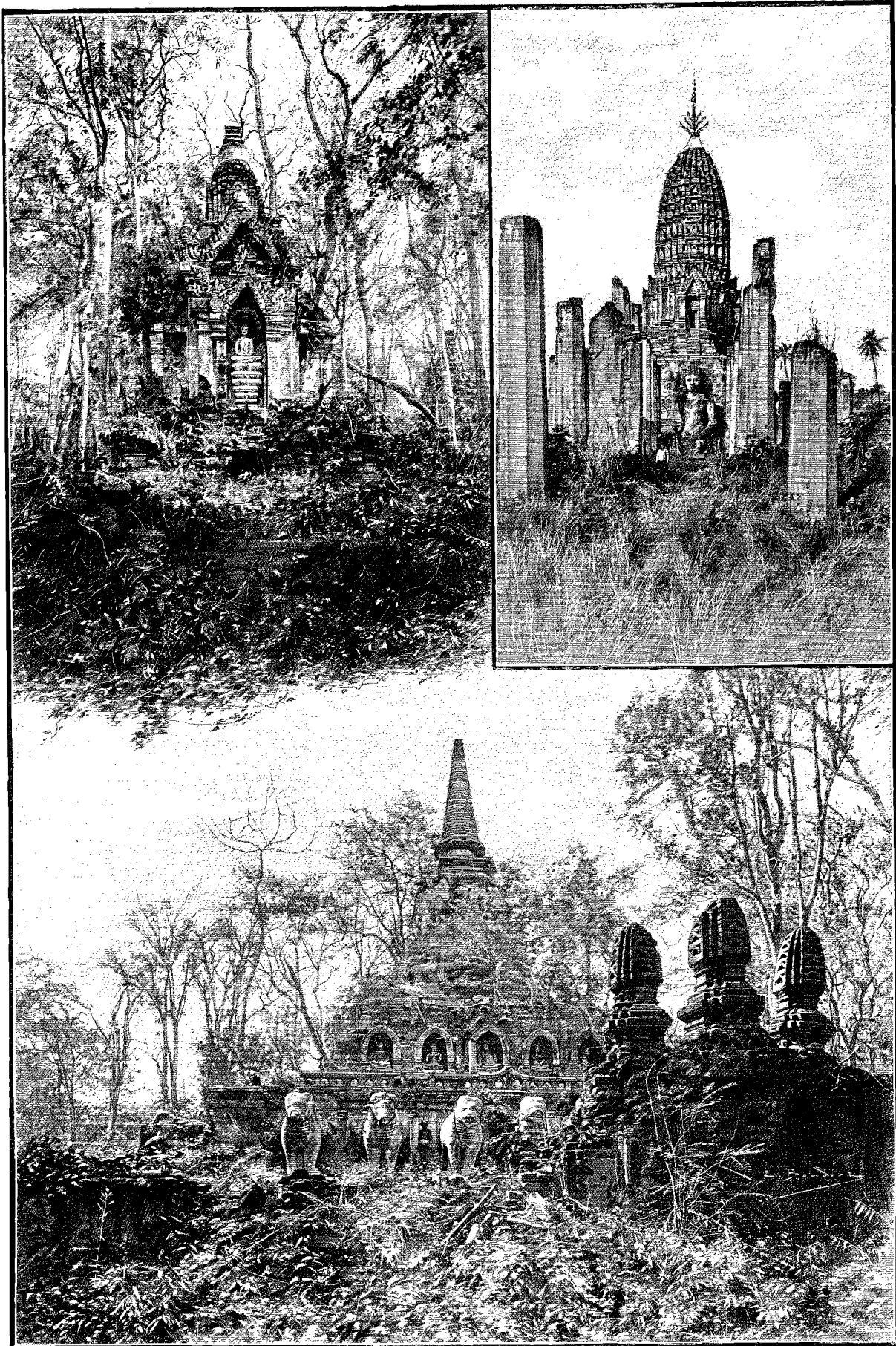
prenait ses repas. La légende veut que le *bouddhapâda* (empreinte des pieds sacrés de Bouddha) conservé au centre du premier de ces temples soit la marque du pied de ce dieu, lorsqu'il s'élançait d'un bond dans le second pour y manger le riz préparé à son intention. La porte de Phra-then est à deux vantaux séparés par un fort meneau; elle est remarquable par les sculptures qui la recouvrent : six personnages grimaçants (*hua-laman*) supportent deux *kruts* derrière lesquels naissent des rinceaux et des *nagas* qui enroulent leurs volutes autour de singes et de *thévasas*. Le meneau représente une série de *thépanons* en prières. Le tout, peint de couleurs brillantes, vermillon, blanc, vert, or, est d'un effet merveilleux. On dit que l'artiste qui exécuta cette porte y consacra une partie de sa vie et n'hésita pas à jeter ses outils dans la rivière avec la conviction qu'il empêcherait ainsi la production d'un chef-d'œuvre semblable.

Au passage, nous notons cette particularité ethnologique que les Laotiens et les Siamois montrent des

tatouages intéressants sur les cuisses et quelquefois sur le bas-ventre; cette coutume leur vient de l'Inde. A l'origine ce tatouage était religieux, c'est-à-dire qu'on tatouait sur le corps des signes distinctifs empruntés aux croyances, et les différentes sectes avaient des tatouages divers. Dans l'Indo-Chine, où toutes les sectes se sont fondues dans le bouddhisme, le tatouage n'est plus qu'un ornement de fantaisie, surtout dans les classes inférieures. Cet usage tend à se perdre en Indo-Chine et à se réduire à quelques dessins dépourvus de toute signification symbolique.

Nous prenons nos dispositions pour le départ vers Uttaradith, et nous devons nous résigner à changer encore une fois de moyens de transport; ce sont des hommes cette fois qui feront l'office de porteurs. Ils sont cinquante-deux et marchent accouplés pour porter leurs fardeaux.

Nous franchissons les khlongs Huci-paï, Bang-phô et Noï, traversons une ancienne forêt de tek et, enveloppés d'un nuage de poussière qui nous empêche de nous voir les uns les autres, nous arrivons au *Vât-that-sanon* (le vât de la relique du chemin), qui est élevé sur la rive droite du Mě-ping, branche orientale du



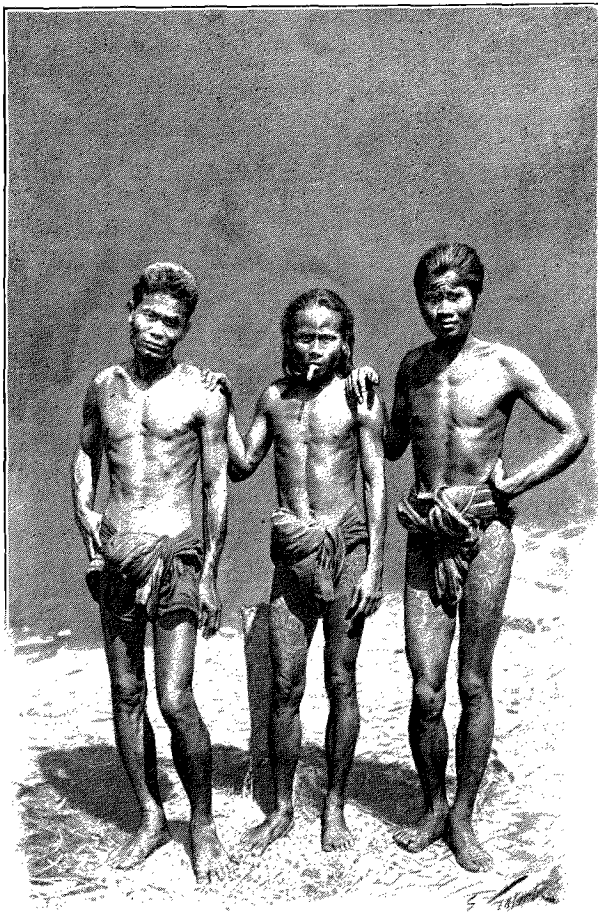
MONUMENTS DE SANGHAILOK : LE VÂT-PHRA-CHÉDI-CHET-THÉO, LE VÂT-PHRA-PRANG, LE VÂT-XANG-LÔM. — DESSIN DE BOUDIER.

Mé-nam, qui descend de Muang-nan, puis à l'entrée de Muang-uttaradith. Ce temple est en réparation, et les talapains qui le desservent s'empressent à l'entour : les uns repeignent les murs, d'autres font des estampages en terre dans des moules en bois pour remplacer les parties brisées, quelques-uns enfin dorent à la feuille les ornements des portes.

Nous voici enfin à *Uttaradith* (lien de pèlerinage) par 17° 08' 54" de latitude nord et 100° 06' 39" de longitude et nous nous dirigeons aussitôt sur la demeure du Gouverneur. Cet honorable fonctionnaire est absent et l'on nous apprend qu'il est parti depuis deux ans pour Bangkok, où il attend patiemment une décision de justice qui doit mettre fin à un procès qui l'intéresse. Et nous osons nous plaindre des lenteurs administratives ou judiciaires en France !

Uttaradith est remarquable par sa situation assez pittoresque sur le fleuve encaissé entre deux hautes berges cultivées avec quelque succès. La population est composite : on y remarque des types siamois, chinois, laotiens et birmans. Le commerce est peu important. Quant aux vestiges architecturaux, ils se réduisent aux vâts *Klang* et *Phra-khók* (vâts moyen et de la statue sur une éminence), où l'on retrouve, en même temps que l'influence chinoise, le mélange des styles siamois et laotien.

Le lendemain, toujours à dos d'éléphant, nous marchons sur *Muang-lablé* (ville laotienne), où nous devons trouver, paraît-il, des ruines intéressantes. La route s'effectue à travers la forêt, où nos pesantes montures font preuve d'une remarquable agilité pour contourner les buissons et pour enjamber les arbres abattus. Chemin faisant, nous croisons quelques familles laotiennes qui se rendent à Uttaradith ; les hommes marchent en avant, à la file indienne, les femmes suivent. Le costume de ces dernières est original : il se compose d'une sorte de corsage noir très ajusté garni d'une multitude de boutons de porcelaine et d'une jupe courte ornée à sa partie inférieure d'une bande de broderies aux plus vives couleurs. Les cheveux, massés sur la nuque en un lourd chignon, sont enserrés dans une sorte de turban de couleur foncée. Quant aux hommes, ils sont vêtus du pagne et d'une veste et coiffés du turban ; ils portent le sabre birman sur une épaule, le *jâm* (sac aux provisions) sur l'autre, la couverture de coton ou de laine en sautoir ; ils laissent à leurs compagnes le soin de transporter sur l'épaule le *mai-khang*, bois flexible supportant à ses extrémités les *kabung* (plateaux) sur lesquels sont placées les marchandises qui serviront aux prochaines transactions.



LAOTIENS ET SIAOIS TATOUÉS. — DESSIN DE GOTORBE.

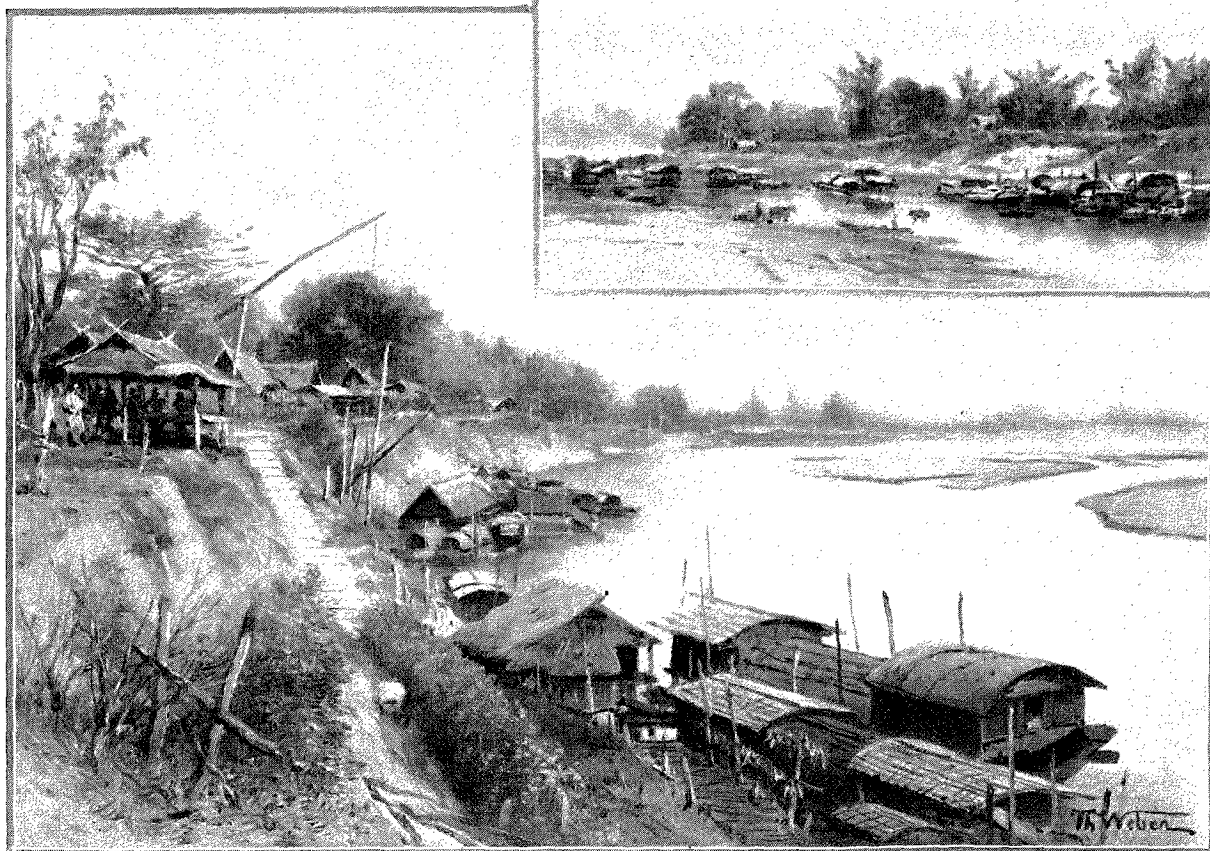
Nous apercevons sur la gauche la montagne de *Khao-phasi* et sur la droite celle de *Khao-thuk-luang* (la montagne de la grande douleur), puis c'est le *Khlóng-mě-pong* (le canal du scorpion), dont les rives sont dominées par d'immenses rizières qui vont se perdre à l'horizon ; çà et là quelques cahutes de charbonniers préparant le combustible nécessaire à la fonte du minerai de fer, dont les gisements sont nombreux autour de *Vât-pá-jung* (vât dans la brousse), de construction relativement moderne.

Avec Muang-lablé, l'aspect de la contrée change, nous nous trouvons au milieu d'un cirque assez vaste formé par un cercle de collines et de montagnes peu élevées dont *Khao-pam-không* (montagnes parsemées de gingembre) est la plus haute ; la ville elle-même, véritable petit éden, étale au fond de la vallée ses multiples jardins dominés de-ci de-là par l'élégant panache des sveltes aréquiers.

Les Laotiens sont nombreux, et l'on remarque aussi dans la population mercantile les éléments siamois et chinois ; nous ne sommes d'ailleurs qu'à quelques jours de marche de la frontière laotienne, dont Muang-phré et Muang-lakhon sont les villes les plus proches.

L'industrie de Muang-lablé est assez importante ; elle comprend la fabrication des *sin* (pagnes), des *jâm* (sacs de voyage), des *phâ-xét-ná* (serviettes), des *mon* (oreiller de coton), des *phâ-hom* (matelas de coton), etc., chacun de ces produits revêtant un cachet assez artistique grâce aux broderies et aux applications de couleurs vives dont ils sont ornés, et qui sont le patient ouvrage des vieilles femmes accroupies tout le jour durant devant

des métiers rudimentaires. Ce sont elles qui récoltent le coton, le filent et le teignent : elles



UTTARADITH : LE MÉ-PING. — MUANG PHIXAI. — DESSIN DE TH. WEBER.

obtiennent le rouge avec la racine du *rak-jo*, le noir avec la feuille du *bai-khan*, le vert avec celle du *bai-hom* et l'indigo avec la plante du même nom.

A signaler lors de notre séjour dans cette charmante cité l'arrivée d'un troupeau de quatre-vingts zébus chargés de marchandises et venant de Lakkon; huit conducteurs suffisent à mener ce long défilé, dont chaque individu porte au cou une sonnette de bois dur tintinnabulant à chaque pas et produisant un carillon qui n'est pas sans charme. Puis notre visite aux ruines du *Vât-pa* (vât dans la brousse), et du *Vât-phra-thép* (vât de l'ange), dénuées d'ailleurs de vestiges remarquables.

Après une dernière visite aux bazars laotiens installés le long des rives et sur les bancs de sable, visite au cours de laquelle nous faisons quelques emplettes chez les commerçants siamois et chinois, qui nous offrent les produits de leur région, serviettes, coussins, pagnes brodés, boîtes laquées, sabres, poignards à monture d'argent, etc., nous nous dirigeons vers notre sâla pour jeter le dernier coup d'œil et donner l'ordre du départ.

C'est au mois de février 1892, sous une pluie très fine qui transperce nos vêtements, que nous filons rapidement sur le Mé-ping, dont le courant va nous conduire à Phixai, sans que nous ayons d'autre effort à faire que de maintenir notre barque au milieu du fleuve.

Étendu sous la *pa-thun*, qui est la couverture de notre *rua-pêt*, nous regardons défilér les rives, qui semblent se hâter, alors que doucement porté nous croyons rester stationnaire. Voici de nombreux radeaux de tek amarrés le long des berges en attendant la crue des eaux; les conducteurs occupent leurs loisirs en cultivant des jardinets qu'ils improvisent à proximité de leur convoi; ici, ce sont des barques de formes diverses que les eaux, en se retirant, ont laissées à sec et que leurs propriétaires se hâtent de radoubler et de mettre en état. C'est d'ailleurs l'époque des réparations; les récoltes sont faites, les travaux des champs sont terminés, les eaux sont basses: on en profite pour tout remettre à neuf, maisons, meubles et véhicules divers. La pêche est aussi très en honneur, car il faut se hâter de faire des provisions de poisson, base fondamentale de la nourriture pendant la saison pluvieuse; aussi voyons-nous le fleuve fréquemment coupé par de véritables barrages, qui ne sont autre chose que de vastes engins de pêche; ces barrages affectent une forme convexe opposée au courant; ils sont faits d'une cloison de feuilles de palmier soutenues par une charpente de bambous, et percée, de six mètres en six mètres.

de longs couloirs terminés par des nasses. La quantité de poisson qui se prend à ses filets est prodigieuse; une barque fait la navette entre les deux extrémités du barrage, qui mesure quelquefois plus de cent mètres de long, et les réparations nécessaires, occasionnées par la violence du courant ou les efforts des poissons capturés, sont faites séance tenante. Il n'est pas rare de voir les pêcheurs apprêter sur place le produit de leur pêche et le mettre immédiatement sécher au soleil sur des claies de bambou ou macérer dans des barils de saumure.

Les villages, les hameaux, se succèdent rapidement; les hautes berges parfois s'abaissent en un brusque éboulis, pour se relever ensuite plus abruptes, et parfois, très basses, laissant apercevoir l'horizon. Quelques hauts bambous fichés en terre portent à leur sommet une oriflamme de calicot : ce sont des sortes d'ex-voto; et, se mêlant à la course qui se poursuit sous nos yeux animés, des vâts apparaissent qui se perdent au lointain avec leur mât orné de l'oiseau sacré *hangsô*. Puis c'est une crémation sur la berge, près d'une pagode; le bûcher encore fumant et rouge consume les restes d'un cadavre siamois; la famille, accroupie sur les talons, se livre à une conversation bruyante ou suit de l'œil le spectacle hideux en psalmodiant des litanies monotones. Et la barque poursuit sa marche régulière et vive, nous entraînant à travers les longs bancs de sable sur lesquels se vautrent les *takhé* (crocodiles), qui somnolent au soleil et nous voient passer sans témoigner la moindre frayeur. Nous ne pouvons résister au désir de logger quelques balles dans la gueule largement ouverte de ces insolents sauriens qui bâillent à notre approche, et c'est un plaisant spectacle que les sauts désordonnés auxquels ils se livrent en recevant ces projectiles inattendus et malencontreux. Heureusement, la rapidité de notre allure nous défend contre leurs représailles, car il leur serait aisé, d'un simple coup de queue, de faire chavirer notre légère embarcation; une fois à l'eau, il y a fort à parier qu'un de nos membres, sinon plusieurs, payeraient une aussi téméraire distraction.

Une pêche d'un nouveau genre (*loi-ka-bonbét*) occupe ensuite quelque temps notre attention : c'est un engin rappelant le « trimeur », qui, chez nous, est employé pour la pêche au brochet; la moitié d'une pamplemousse, pourvue en son centre d'un fil avec hameçon, est jetée à l'eau avec un appât fait d'un morceau de banane. Le fruit surnage, un bâtonnet planté au sommet de sa partie sphérique sert à le suivre des yeux; lorsqu'on le voit s'enfoncer au-dessous du niveau de l'eau, c'est qu'un poisson, victime de sa gourmandise, s'est laissé prendre à ce grossier artifice. Le pêcheur n'a plus que la peine de le décrocher. Cette pêche est assez fructueuse, plus même qu'on ne pourrait le penser, étant donnée sa simplicité.

La pêche au grelot est aussi pratiquée assez communément : l'avertisseur consiste en une sorte de clochette de bois dur sur laquelle viennent frapper deux battants articulés également en bois; ces trois éléments sont traversés par un fil qui les supporte et qui sert de corde à un arc de bambou flexible. Cet appareil n'est pas exclusivement employé par les pêcheurs, il sert aussi de veilleur nocturne, car un malfaiteur imprudent qui le frôlerait en passant donnerait lui-même l'éveil et révélerait sa présence.

Après deux jours et deux nuits de navigation, nous apercevons sur la rive gauche quelques barques, quelques maisons flottantes, c'est *Muang-phixai*.

Phixai, qui a nom de ville, est, de ce fait, la résidence d'un gouverneur; mais ce n'est, à proprement parler, qu'un village habité par des Chinois, des Siamois, des Laotiens et des Birmans; il est situé par 17° 17' 07" de latitude nord et 100° 05' 08" de longitude. Le commerce, peu important, comporte la culture et le négoce du tek, du riz, du tabac, et la fabrication de la brique, de la tuile, le tissage du langoutis. Rencontré, en traversant le village, le Gouverneur, fort occupé à surveiller la construction de sa résidence, qui sera élevée d'un étage, construite en bois de tek et couverte en tuiles. Il nous donne quelques renseignements sur le pays et se montre peu encourageant lorsque nous lui exposons le but de notre mission; selon lui, nous ne trouverons rien d'intéressant dans les ruines, chose qui n'est pas sans nous surprendre; car nous fondions de belles espérances sur Phixai, qui fut autrefois une grande cité ayant nom *Vijaya* (la ville de la victoire). Néanmoins, nous ne renonçons pas à l'exploration projetée et nous nous rendons dans la forêt, sur l'emplacement qu'occupait jadis l'antique capitale. Hélas! force nous est de reconnaître qu'on ne nous a pas trompé, et les vestiges que nous avons sous les yeux ne laissent pas que de nous causer une certaine déception : ce sont les ruines presque informes des vâts *Kradi-thong* (le temple de la cellule dorée), et *Sai-jat* (le temple à placer ses parents); de ce dernier, il reste quelques pans de murs qui présentent encore des traces d'ornements en mortier.

La campagne est presque entièrement couverte de rizières, dans lesquelles nous remarquons deux instruments assez intéressants : une charrue (*thai*) dont le soc fait de bois dur et d'une seule pièce se rattache directement à l'unique timon, et une sorte de traineau (*kaxong*) en bambous courbés au feu, qui sert à transporter à travers la culture le riz non encore décortiqué. Des buffles font la traction. C'est là tout le fruit de notre visite à Phixai, que nous quittons, sans nous y attarder, pour poursuivre notre descente vers le sud. Les rives, maintenant, sont cultivées, les champs de canne à sucre et de tabac se succèdent sans interruption.

Parfois des massifs d'arbres roses, lilas ou blancs se dressent non loin de la berge; c'est l'époque de la floraison, et le vent du nord a emporté toutes les feuilles en respectant les fleurs : de là un aspect étrange auquel nos yeux sont encore peu accoutumés. Le second jour nous amène à *Phitsanulók*, ou mieux *Visnoulóka* (la terre de Vishnou), ancienne ville d'origine brâhmanique.

Les anciennes annales des Thaïs du Nord nous apprennent qu'une tribu brahmane, dite Dasakula, bâtit à cet endroit deux villes l'une en face de l'autre sur les deux rives du fleuve. A la ville placée sur la rive gauche, elle donna le nom d'Oghapura, celle de la rive droite fut appelée Cannapura, et fut une capitale importante alors qu'elle était sous la domination des rois Kambodjas (Cambodgiens). Au XIII^e siècle, le roi Phaya-ruang annexa Oghapura au royaume des Thaïs et changea son nom en Phitsanulôk¹.

C'est à 7 heures du soir et par une nuit profonde que nous atteignons cette ville d'une façon assez désagréable, c'est-à-dire en nous échouant sur l'un des nombreux bancs de sable occasionnés par la baisse des eaux. Les rives étant inaccessibles à cause des maisons flottantes qui les bordent, ce n'est pas sans peine que nous parvenons à nous faire conduire auprès du Gouverneur. Ce fonctionnaire, pour comble de malchance, est malade et ne peut nous

recevoir. Il nous fait accompagner auprès d'un vieillard qui remplit les fonctions de Sous-Gouverneur et réside dans une maison flottante. Celui-ci allègue que l'heure est trop tardive pour rien entreprendre, mais il nous promet pour le lendemain aide et assistance. Faisant contre fortune bon cœur, nous nous résignons à passer encore cette nuit dans notre embarcation. Le lendemain, dès l'aube, fidèle à sa parole, le Sous-Gouverneur vient nous chercher pour nous conduire au sâla qu'il nous a réservé et qu'il a fait rapidement aménager à notre intention; l'installation d'ailleurs n'est pas dispendieuse; elle se réduit



LAOTIENNES DE MUANG-LABË. — DESSIN D'OLEVAY.

à une natte appliquée contre les colonnes de tek de façon à nous abriter non seulement du vent du nord qui souffle avec rage, mais encore des regards des indigènes. Quelques coussins complètent l'aménagement, qui nous paraît des plus confortables, et ce n'est pas sans un réel sentiment de bien-être que nous faisons notre premier repas à l'abri des rafales.

Vu de la rivière, Phitsanulôk paraît avoir une certaine importance en raison des nombreuses maisons flottantes qui bordent les deux rives du fleuve; mais ce n'est en réalité qu'un double rideau, qui à lui seul forme à peu près toute la ville; derrière ce sont quelques cabanes, les ruines et les rizières.

Cannapura et Oghapura étaient fortifiées : un mur de briques haut et épais, aujourd'hui démantelé, renforcé d'un talus en terre-levée et précédé d'un fossé profond, formait l'enceinte. Cette muraille était percée de trois portes à l'est, *Patu-chek* (la porte des Chinois), *Patu-mon* (la porte des Pégouans), *Patu-thavaï* (la porte des Thavaïs, peuplade); de deux autres à l'ouest, y compris celle par où sortent les morts, *Patu-phi-ôk*, et d'une seule au nord et au sud. Ces portes étaient assez élevées, à en juger par les vestiges de l'une d'entre elles qui mesure 5 mètres de haut sous le couronnement, 4 mètres d'ouverture et 6 mètres de profondeur. Au centre de la ville se remarque encore aujourd'hui l'ancienne chaussée royale, pavée de briques.

A Phitsanulôk, fait unique, les indigènes ont continué à résider au milieu des ruines, mais il ne semble pas qu'ils aient jamais fait le moindre effort pour les relever; un temple seul a fait l'objet de quelques travaux, sinon de restauration, du moins d'entretien, c'est le *Vât-maha-that* (le vât de la grande relique), dont la végétation, qui défie les efforts les plus soutenus, s'empare peu à peu. Un vihan et un phra-prang, en raison de la vénération dont ils font encore l'objet, sont défrichés tous les ans d'une façon assez complète; on officie dans le vihan qui fut restauré par le roi actuel; le phra-prang fait l'objet d'un pèlerinage annuel, fin octobre.

La population offre ici les mêmes éléments que dans les villes précédemment visitées; l'industrie est représentée par une distillerie de riz dirigée par des Chinois, et le commerce, assez important, comporte l'exportation

1. Située par 16° 48' 53" de latitude nord et 100° 12' 10" de longitude.

du tek, du rotin, des résines, du riz et de l'eau-de-vie que l'on en tire, l'arak. Tous les jours un marché en plein vent se tient de chaque côté d'une avenue plantée de tamarins; dès 8 heures du matin les marchands sont installés avec leurs provisions, fruits, légumes, poissons frais ou salés, épis de maïs grillés, beignets de bananes confectionnés sur place ainsi que les gâteaux de riz et le coco râpé; les Chinois, bien entendu, sont représentés et vendent les produits naturels ou industriels de leur pays, bibelots divers, porcelaines, étoffes, tous objets qui sortent de leurs barques transformées en véritables bazars flottants. Nous nous empressons de renouveler notre provision de fruits et de légumes frais, car il est rare de rencontrer un approvisionnement aussi complet. Citons aussi, parmi les curiosités de la ville, une importante maison de jeu tenue par des Chinois, qui émettent, pour remplacer le billon, une monnaie de porcelaine en forme de jetons et dont le cours n'est pas contesté chez les marchands du pays. Enfin, nombre de Laotiens se rendent à Phitsanulôk pour y vendre ou y échanger les étoffes, le bétel, les sabres de leur pays, et remporter dans leur embarcation les produits locaux qui font défaut chez eux.

Les édifices étaient nombreux dans l'ancienne capitale, et le plus important étant sans contredit celui que déjà nous avons cité, le vâtmaha-that. Ce temple, dont nous avons reconstitué le plan, était situé sur la rive gauche du fleuve et enfermé dans une double enceinte. La première affecte la forme d'un trapèze, parce que sa face ouest longe le fleuve, dont le cours est oblique par rapport à l'axe longitudinal de l'édifice; elle est percée de quatre portes principales et de deux plus petites du côté ouest et précédée d'un large fossé sur lequel sont jetés des ponts qui donnent accès aux portes. La seconde enceinte est rectangulaire et forme un cloître qui abrite sous ses galeries deux cent trente statues de Bouddha assis. A l'intersection des deux axes passant par les quatre portes qui percent cette enceinte aux quatre points cardinaux, se dresse un haut phra-prang, d'architecture brahmanique, dont le style et les dimensions rappellent celui que nous avons déjà admiré à Sangkhalôk. Il est élevé sur de nombreux gradins, coupés à l'est par un escalier qui aboutit à une chambre obscure où se dressait jadis la statue de Vichnou. Autour du soubassement se dresse un mur ayant entrée à l'est et affectant sur le plan la forme carrée; à ce mur s'appuie un toit incliné aux tuiles imbriquées qui s'appuie sur une colonnade formant aussi un second cloître peuplé comme le premier de statues de Bouddha; impassibles, elles semblent méditer sur les siècles révolus et gardent sur leur face sereine un sourire énigmatique dont l'ironie dédaigneuse est peut-être inspirée par le spectacle des humaines misères et la fragilité des mortels souverains; que de choses ils ont vues en effet, ces dieux immobiles figés dans leur manteau de pierre!

Le bôt à l'est, le vihan à l'ouest, les kamburien au nord et au sud, monuments purement bouddhiques et de date peut-être plus récente, viennent s'appuyer à cette galerie; enfin, vingt et un autres édicules abritant des statues de Bouddha debout ou assis, sept phra-prang et dix-sept phra-chédi sont disséminés dans le reste de l'enceinte. Quant à l'espace inscrit entre celle-ci et la muraille extérieure, il est partiellement couvert par d'autres édifices plus ou moins importants, un bôt, deux vihan, deux kamburien, trois phra-chédi et divers autres édicules; à l'ouest nous retrouvons l'emplacement d'une ancienne fonderie où l'on coulait les statues, les cloches et les ornements de bronze qui faisaient partie de la décoration du phra-prang et des escaliers.

(A suivre.)

L. FOURNEREAU.



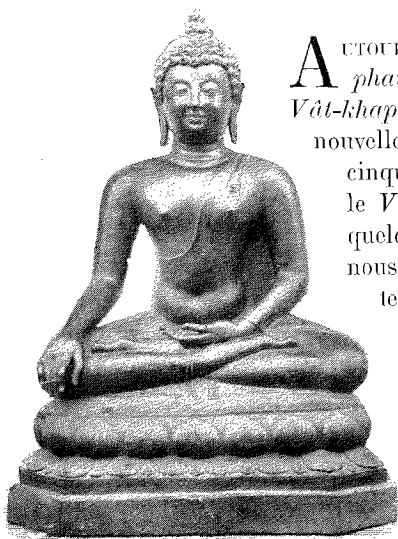
CARAVANE DE ZÉBUS. — DESSIN FOULEVAY.



FONCTIONNAIRES SIAMOIS. — DESSIN DE GOTORRE.

LES VILLES MORTES DU SIAM¹,

PAR M. L. FOURNEREAU.



BOUDDHA (PHITSANULÔK).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

AUTOUR du Vât-maha-that de Phitsanulôk, nous citerons le *Vât-rabuna*, le *Vât-nang-phai-ja* (le vât de la reine), le *Vât-noï*, au nord, non loin de l'ancienne enceinte, le *Vât-khapung-thong*, le *Vât-arayik* (le vât des ermites), le *Vât-pa-puk* et le *Vât-maï* (la nouvelle pagode), à l'est le *Vât-tha-matrang* et le *Vât-sai-kéo*. Sur la rive droite et à cinquante mètres seulement du fleuve, s'élève un monastère de talapoins qui précède le *Vât-vihan-thong* (le temple doré). Du palais royal qui se dressait au nord-ouest quelques fondations, quelques sâ, aujourd'hui desséchés, sont les seuls vestiges qu'il nous est permis de retrouver, et, en raison aussi de leur dégradation, nous nous contenterons de citer le nom de deux temples qui se trouvaient au sud-ouest des murs de la ville, ce sont le *Vât-taring-pring* et *Thom-khong*. Bien des monuments, ignorés même des habitants actuels, devaient autrefois embellir les environs de la cité royale, car les vestiges, pour être informes, n'en sont pas moins nombreux.

Le long et patient travail auquel nous avons dû nous livrer pour restituer le plan primitif de l'antique Phitsanulôk n'avait pas été exempt de difficultés et même de souffrances, car il semble que la nature, en cet endroit, se soit montrée plus jalouse encore des mystères enfouis sous le manteau de sa végétation : les plantes étaient armées, les rotins dressaient contre nous leurs épines courbes traîtreusement dissimulées sous les feuilles, les herbes coupantes nous blessaient au passage, et les lianes elles-mêmes se faisaient plus résistantes, comme pour nous faire trébucher plus sûrement dans le lasso de leurs volutes.

Enfin, que ceux qui voudront après nous entreprendre cette excursion soient mis en garde contre le *mang-min*, plante sauvage et grimpante dont la gousse est hérissée d'aiguilles imperceptibles qui pénètrent dans l'épiderme et y apportent des démangeaisons intolérables ; nous venions d'en faire la pénible expérience, lorsqu'un de nos hommes, voyant notre souffrance, nous frotta énergiquement les mains dans ses cheveux et, chose singulière, nous débarrassa de la majeure partie de ces minuscules aiguillons ; quelques frictions de jus de citron firent le reste.

1. *Suite. Voyez p. 349, 361 et 373.*

Ce n'est pas sans quelque regret que nous quittons cette intéressante station pour prendre place dans une nouvelle barque, où nous ne pouvons nous tenir qu'à genoux ou couché; mais il nous faut atteindre *Phixitr*, et nous nous abandonnons de nouveau au rapide courant du fleuve. Des vâts, des hameaux de peu d'importance passent devant nos yeux. Les berges, tantôt basses, tantôt élevées, sont généralement boisées, et notre principale distraction est de pourvoir à nos repas en tirant sur les perroquets et les perruches qui abondent dans ces parages. Les singes continuent à nous égayer par leurs gambades insensées et leurs exercices de voltige, et la route serait supportable si des nuées de moustiques sans cesse claironnant ne nous privaient de tout repos. Les plantations de canne à sucre sont nombreuses, et il n'est pas rare de rencontrer au milieu même des cultures des sucreries rudimentaires, *hib-oi*, que nous visitons. Sous une sorte de hangar ouvert à tous les vents et sur une aire battue se dresse le pressoir, entièrement en bois : trois cylindres de bois dur, garnis de dentures à la partie supérieure, de façon à s'engrener les uns dans les autres, sont placés dans une sorte de bassin rectangulaire en bois évidé. Deux zébus attelés à un timon fixé au cylindre central tournent autour de l'appareil et le font fonctionner. La canne, broyée entre les cylindres qui tournent suivant leur axe vertical, exprime un jus jaunâtre qui, recueilli dans un large récipient, est ensuite déversé dans des cuves de fonte placées sur un foyer ardent. L'évaporation est assez rapide et donne un sucre qui, bien que brut, est d'un goût fort agréable. C'est pour nos hommes un véritable régal, et chacun d'eux s'empresse d'en acheter une forte poignée, qui, enveloppée dans une feuille de bananier, leur est abandonnée pour la modique somme de deux atts.

Le second jour de route nous amène à *Muang-phixitr* (*Vicitra*, la ville brillante), situé par 16° 26' 58" de latitude nord et par 100° 20' 55" de longitude, modeste et pauvre village dont l'unique rue, parallèle au fleuve, en borde la rive droite. De nombreuses barques amarrées à la berge, quelques maisons flottantes, c'est là ce qui nous apparaît tout d'abord. Pourtant cette cité possède un gouverneur, une maison de jeu et une arène pour les combats de coqs; quelques Chinois pratiquent le commerce de la bimbeloterie, de la porcelaine et des cotonnades. Quelques menus cadeaux nous ayant concilié les bonnes grâces du Gouverneur, il s'empresse de nous donner un refuge aussi hospitalier que peu confortable dans une de ses barques, *rua-pêt*, et nous y fait apporter, car il est ici presque impossible, paraît-il, de se procurer des vivres, un copieux plat de riz cuit accompagné de bananes et de pamplemousses.

L'ancienne capitale, ou mieux les ruines qu'elle a laissées, sont à trois heures de route de la ville moderne. Ici encore la dévastation est grande et il est impossible de donner la description de ce que pouvait être la cité antique au temps de sa splendeur. Pourtant, les études que nous avons faites sur les lieux nous ont permis d'établir qu'une enceinte fortifiée défendait la capitale contre les assauts et que plusieurs temples s'élevaient à cet endroit qui n'ont laissé que les traces informes de leurs fondations; ce sont les vâts *Jai* (grand vât), *Khuen* (le vât avec une chaussée), *Sâ-bab* (le vât de Sâbab, montagne qui a ce nom), *Tha-huang* (le vât du gué royal), etc.

Après cette visite intéressante mais peu fructueuse au point de vue des documents, nous nous préparons à partir pour Pak-nam-phô, et le Gouverneur nous apprend qu'il a délégué son maire pour nous accompagner jusqu'à cette station. Nous partons donc, bien que les éléments ligués et déchaînés en un épouvantable orage soient de nature à nous faire ajourner notre projet. Mais le temps presse, et vaille que vaille nous devons affronter les intempéries. Tout cependant est contre nous : vent et pluie s'acharnent contre notre frêle embarcation, dont la rapidité est de beaucoup diminuée, mais nous avons sous les yeux pour nous dédommager un spectacle inoubliable, celui de cette nature grandiose dans toute la magnificence de sa fureur, au milieu des éclairs dont l'écho répercute à l'infini les grondements tumultueux.

Le soir même, nous faisons halte sur un banc de sable émergeant faiblement en face de *Khao-luk-xang* (montagne du petit éléphant), et le lendemain matin, après une heure de route à travers un pays marécageux, nous atteignons la base d'une colline granitique dont le sommet, nivelé en plate-forme, supporte un vihan, quatre phra-chédi et trois petits édicules de peu d'importance. Gravissant au sud les degrés d'un escalier taillé dans le roc, nous parcourons un phra-bât, et bientôt, à l'ouest, un chédi et un édicule se dressent devant nous. Un second escalier, au nord cette fois, nous conduit à une terrasse circulaire dont un haut phra-chédi occupe le centre. Cette dernière partie de la colline est en surplomb sur la plaine, qu'elle domine, et affecte la forme d'un gigantesque éléphant, particularité qui a motivé le nom donné à l'ensemble.

Parvenus à cette hauteur, nous jouissons d'un panorama merveilleux, car la vue s'étend à l'infini, au nord, au sud et à l'ouest, sur les immensités marécageuses qui particularisent cette contrée, et se repose sur les croupes tantôt verdoyantes, tantôt arides, des nombreuses montagnes qui surgissent à l'horizon, *Khao-phanom-kao* (la montagne du vieux mont), *Khao-huang*, et les montagnes de *Nakhon-savan*. Avec quelque peu d'attention même, l'œil, d'abord surpris par ces vastes aspects, s'accoutume au spectacle et, percevant les détails, distingue les phra-bât que les anciens ont élevés sur chacun des sommets.

Reprenant le même jour notre marche fluviale, nous retrouvons les incidents déjà vécus : rencontre de nombreuses barques, des éternels radeaux de tek, et, chose plus grave, d'une forte bande de crocodiles dont les ébattements, dénués de toute hostilité cependant, ne laissent pas de jeter l'effroi parmi notre courageux équipage. Notons aussi quelques bancs de limonite qui, traversant le fleuve dans toute sa largeur, y occasionnent des récifs

dangereux, des passes difficiles; nous pensons y chavirer, mais, quittes pour la peur, nous atteignons *Bang-khlong-khai-nao* (village du canal aux œufs pourris), où nous recevons les adieux du maire de Phixitr, qui charge un batelier de nous guider jusqu'à Pak-nam-phô, où nous arrivons le quatrième jour. Dès l'arrivée dans cette ville quasi lacustre, nous sommes en pleine foule mercantile : innombrables sont les barques descendues de Sangkhalôk, de Phixai, de Phitsanulôk pour y faire l'échange ou la vente des produits locaux dont elles sont chargées à couler.

Ici, la race chinoise est l'élément dominant de la population et a accaparé tout le haut négoce : la vente de l'opium, de l'eau-de-vie de riz, du poisson, du porc, la tenue des maisons de jeu, sont monopolisées par des Chinois, qui perçoivent aussi une assez forte redevance de toutes les barques attirées par ce centre si commerçant. Lors de notre passage, celles-ci attendaient la crue des eaux, le niveau du fleuve ne permettant pas de remonter le courant pour tenter l'échange des produits du pays. Parmi cette nuée d'embarcations, quelques-unes ont particulièrement retenu notre attention, les *kaxang* ou radeaux de poisson; ces singuliers véhicules ne sont autre chose que de gigantesques paniers à claire-voie en bambous tressés qui sont soutenus de chaque côté par des flotteurs et qui ont pour but de permettre le transport du poisson vivant pêché dans les pays du Nord par les Chinois et les Annamites. Il nous a été donné de visiter l'un de ces chalands d'un nouveau genre et nous avons été surpris de l'incroyable vacarme que font, en se débattant dans leur prison flottante, ces milliers de poissons qui, chose singulière, se groupent d'eux-mêmes, par espèces, en couches superposées.

A Pak-nam-phô, nous visitons la montagne *Khao-vât-sai* (mont du vât du figuier), dont le sommet est occupé par un temple qui abritait jadis un Bouddhapâda; citons aussi le *Vât-phra-non*, au milieu duquel se voient encore les restes d'un Bouddha couché de 8 mètres de long.

Partis le matin et toujours en descendant le fleuve, le Mě-nam cette fois, nous parvenons le soir même à *Nakhon-savan* (ville du ciel), après avoir fait une courte halte à la montagne *Khao-buet-natch* (montagne où l'on ordonne les bonzes), sur le flanc de laquelle se dresse le *Vât-suranna-khîri* (vât de la montagne d'or), temple auquel sont adjointes des constructions modernes.

La ville est de médiocre importance, mais, en y arrivant, nous apprenons, non sans joie, qu'elle comporte une station télégraphique, la dernière en partant de Bangkok. Nous nous hâtons de télégraphier à nos amis de là-bas et nous ne tardons pas à recevoir de notre compatriote M. de Pina quelques mots sympathiques qui nous apportent une exquise émotion après tant d'heures de solitude. Plus grande encore est notre impatience du retour en apprenant qu'un volumineux courrier nous attend à Bangkok, rempli de nouvelles de France.

La ville occupe la rive gauche du Mě-nam. Nous y trouvons la même population cosmopolite que dans les villages déjà visités. On y cultive le riz et l'on y fabrique des salaisons. Soucieux de ne pas nous attarder dans ce lieu qui n'offre pas d'intérêt au point de vue de nos études, nous signifiâmes au Gouverneur nos intentions de départ et lui demandâmes de nous fournir les barques qui doivent remplacer celle que nous a donnée son collègue de Phixitr et que nous devons lui renvoyer; notre demande reste sans effet, et nous devons, bon gré mal gré, garder notre embarcation parce que ce fonctionnaire n'en a aucune autre à mettre à notre disposition. A *Muang-phajuha* (ville glorieuse), où nous arrivons le même jour, à *Muang-manôrom* (ville de la joie) le lendemain, même ennui; à *Muang-xainath* (ville du vainqueur), nouveau contretemps : les bateliers aussi nous sont refusés et nous devons nous résigner à ne compter que sur nous-mêmes : payant de notre personne, nous donnons l'exemple à notre petite équipe en manœuvrant vigoureusement l'aviron, et, au bout de sept jours de fatigue sans trêve, nous atteignons, par une chaleur torride, le village de *Bang-pêng* (ville du fard), où nous savons pouvoir serrer les mains d'un brave compatriote, le R. P. Quintric, qui a accepté la pénible mission de répandre la bonne parole dans un pays inhospitalier. Une douce émotion nous étreint et notre lassitude disparaît comme par enchantement dès que nous apercevons le clocher de l'église se détachant sur l'azur du ciel.

Frais et dispos le lendemain matin, nous visitons le village et préparons notre départ pour Lophaburi. *Bang-pêng* est un gros bourg assez riche qui s'étend sur les deux rives du fleuve. On y cultive le riz et le sésame. Nous nous arrêtons quelque temps à voir extraire l'huile de poisson *na-man-pla*, que les indigènes préparent sur place en faisant bouillir dans des marmites de fonte une sorte d'ablette récoltée à profusion et qu'ils nomment *pla-soi*. Cette industrie très primitive s'exerce sur le bord de l'eau à l'aide d'un foyer creusé dans le sol. L'huile

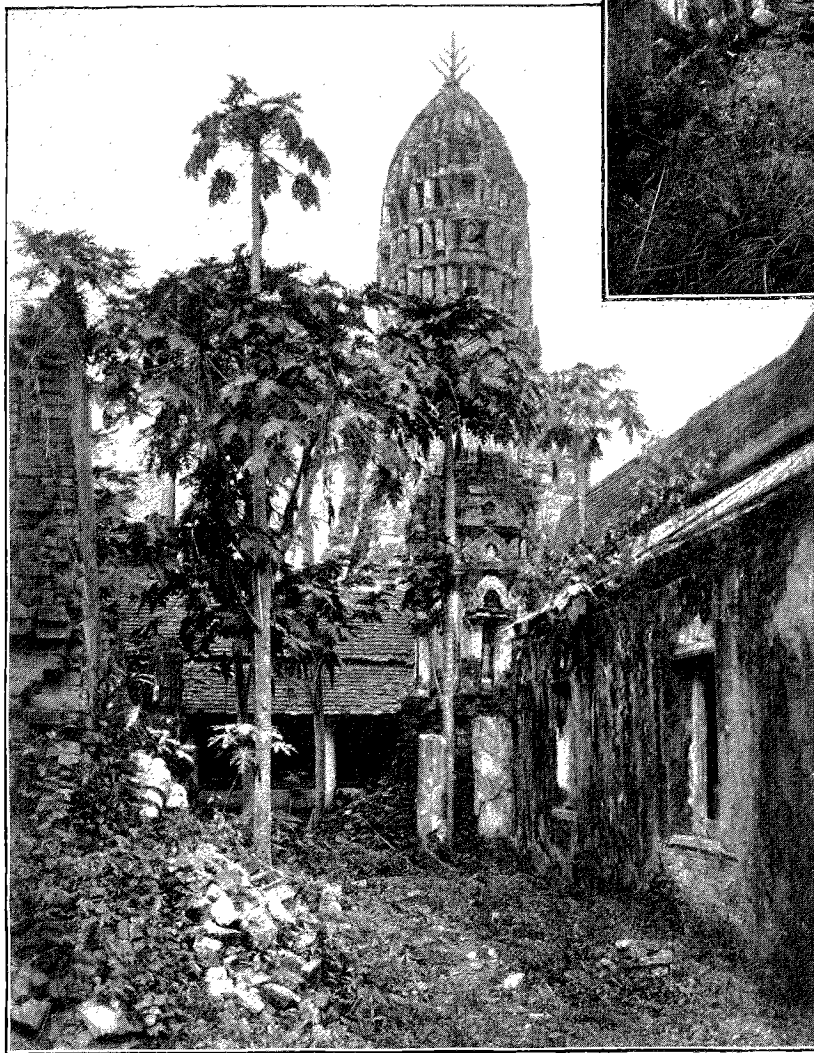
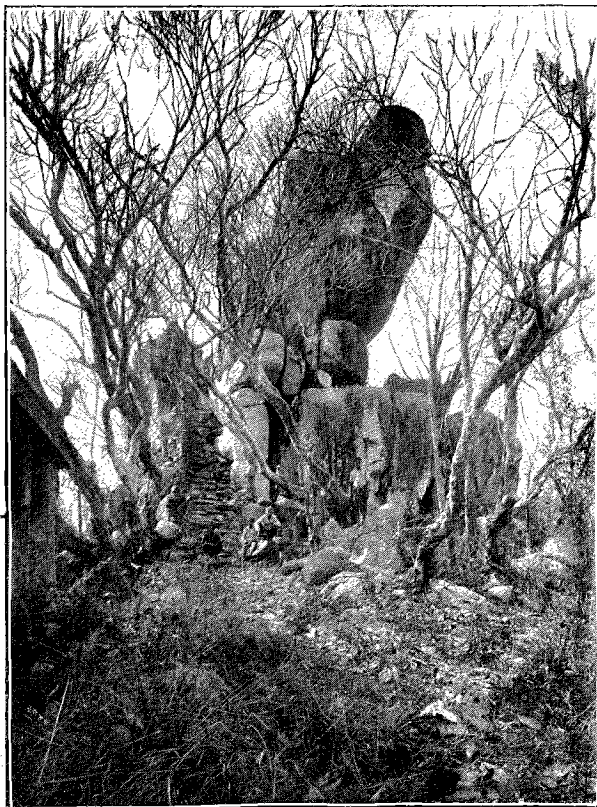


CLOCHE PROVENANT DE PHITSANULÔK.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ainsi obtenue est utilisée pour l'éclairage. Nous remarquons aussi quelques étangs artificiels destinés à retenir le poisson prisonnier lorsque les eaux se retirent après l'époque des pluies.

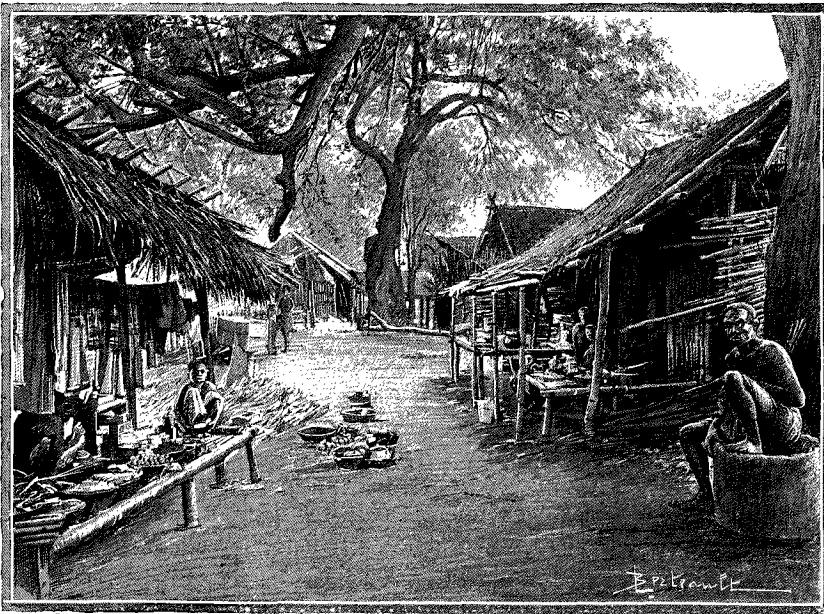
Le lendemain nous nous mettons en route pour Lophaburi, traversant le fleuve, après avoir serré la main du R. P. Quintrie, que nous reverrons avant de gagner Ayuthia, car c'est lui qui nous procurera les moyens de transport nécessaires pour nous y rendre. Assis dans d'étroites charrettes attelées de zébus, nous longeons la rizière sous un soleil ardent et traversons les khlongs, *Bang-phuen* (canal du village des Phuens, Laotiens), *Bang-ai* (canal du village qui fait honte), *Vang-khamông* (canal sans cervelle), le village de *Bang-samrông* (village de l'arbre samrông), entourés de bambous, le khlong *Bang-bât-sali* (village du pot de blé) et le khlong *Khamen* (canal des Cambodgiens), pour arriver devant la demeure du Gouverneur de Lophaburi, que nous ne pouvons atteindre, car nous en sommes séparé par une branche du Mě-nam. Un de nos hommes traverse la rivière et revient accompagné d'un employé de la résidence qui nous désigne la *sâla-khok* comme logement durant notre séjour, après exhibition de notre *thong-tra*.

Le lendemain, au petit jour, un guide est mis à notre disposition par le Gouverneur et nous nous diri-



KHAO-LUK-XANG (LE ROCHER SACRÉ). — PHITSANULÔK : LE CLOÎTRE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

geons vers les ruines de *Lophaburi* (la ville neuve), le Louvô des historiens, située par $14^{\circ}40'10''$ de latitude nord et par $100^{\circ}36'35''$ de longitude. Nous avons hâte de contempler les vestiges de cette cité célèbre qui, fondée vers l'an 600 de l'ère chrétienne, fut longtemps capitale d'un petit royaume. A en juger par ses hauts remparts, ses bastions d'angle, les vestiges de ses temples et de ses palais, ce fut là une ville populeuse, puissante et riche; d'ailleurs la tradition veut que, avant la ruine d'Ayuthia, Lophaburi ait servi de résidence estivale aux rois de Siam, pendant la saison des crues; ils s'y livraient à la chasse de l'éléphant. Située à la limite des hautes et des basses terres du Mě-nam, elle domine les plaines si fertiles du sud et s'appuie au nord sur les pittoresques collines, revêtues d'une



MARCHÉ DE NAKHON-SAVAN.

tion est un composé de Chinois, de Siamois et de Laotiens. Les premiers tiennent la majeure partie du commerce, les maisons de jeu et les bazars, où ils importent leur bimbeloterie et où l'on trouve à s'approvisionner largement en toute espèce de vivres. Sur le plateau sont les restes de *Vixaien* (Vijayindra, Indra de la victoire), entouré de hauts remparts bastionnés dominant la plaine.

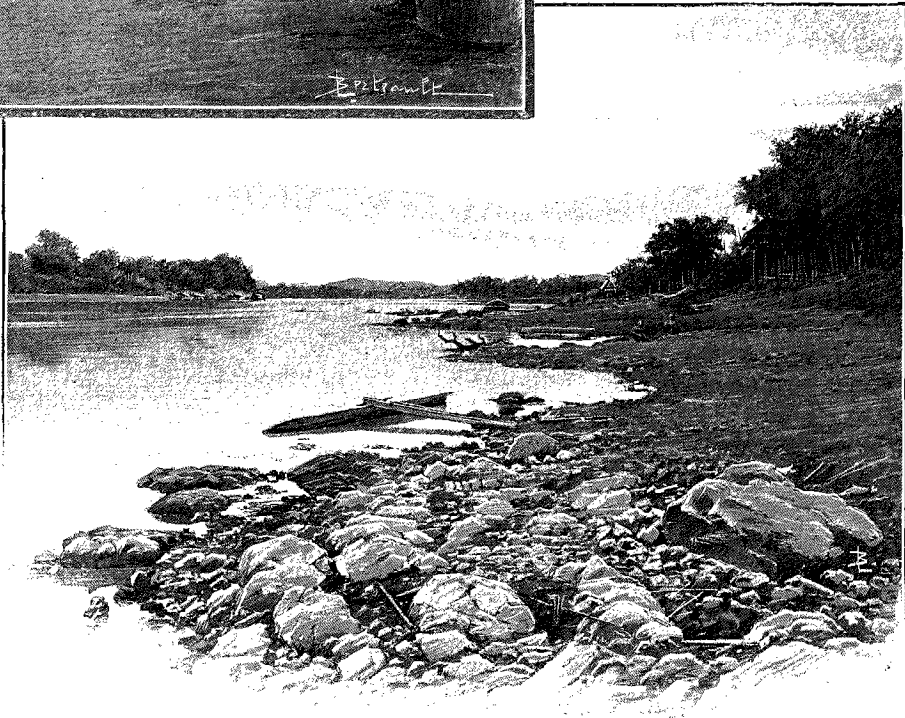
Le premier édifice que nous rencontrons à l'est est le *Vât-pun* (le vât du canon). Ce temple précède les ruines d'un château qui fut la demeure princière de Constance Falcon, aventurier de génie qui le premier rêva le relèvement de l'Orient par l'Occident et obtint du roi Louis XIV l'envoi d'une mission spéciale destinée à jeter les premiers jalons de notre influence dans l'Indo-Chine. C'est lui qui fit concéder à la France les places de *Bangkok* et de *Mergui*, perdues aujourd'hui. Il mourut peu de temps après, victime de la haine intrigante du vieux parti conservateur siamois.

Le *Vât-pun* fut autrefois la chapelle du château de Constance, et rappelle par son architecture les belles conceptions du grand siècle. Elle abritait un autel à colonnes cannelées et dorées supportant un baldaquin sur lequel on lisait en lettres d'or l'inscription *Jesus hominum salvator* et recéla une statue de Bouddha lorsque les talapains en prirent possession après la chute de Falcon ; ils n'y demeurèrent pas longtemps, car, chose étrange, nombre d'entre eux moururent coup sur coup, comme si le Dieu des chrétiens avait voulu punir ces audacieux profanateurs ; ceux que la mort avait épargnés eurent prudence de désertir le temple. Du château les murs seuls sont restés presque intacts ; leur belle allure et les nombreux fragments de marbres rares qui jonchent le sol témoignent du bon goût de leur fondateur. C'est une étrange et bien douce sensation que de retrouver, perdu dans un aussi lointain et sauvage pays, les traces de la grandeur nationale !

Poursuivant notre route vers le sud, nous rencontrons les ruines de *Vât-sai-pong-thong* et plus loin celles du *Vât-ruek* (le vât de petit bambou) qui n'est pas éloigné de la première enceinte du palais ; nous la franchissons,

riche végétation et peuplées de gibier aussi abondant que varié ; la rivière qui la traverse, les canaux qui l'entourent, fourmillent de poisson et attirent à la surface de leurs eaux une multitude de hérons, de pélicans et de canards sauvages ; enfin le sol recèle des gisements de chaux qui sont pour elle une autre source de richesse.

Malgré une situation aussi avantageuse, Lophaburi a été remplacée par une ville de peu d'importance, moitié terrienne, moitié lacustre, dont la popula-



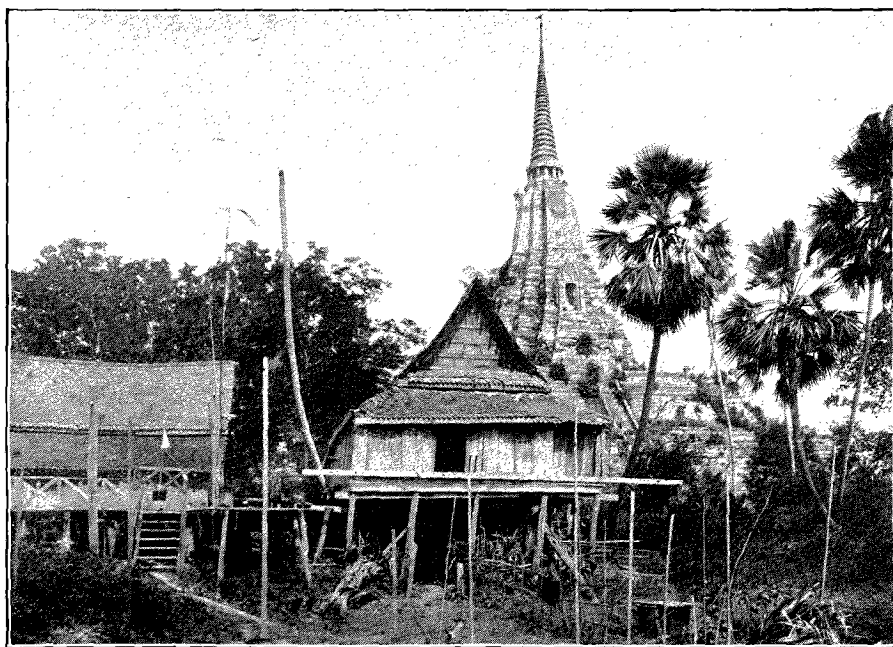
LE MÈ-NAM À NAKHON-SAVAN (PAGE 387). — DESSIN DE BERTEAULT.



JARDIN D'ARÉQUIERS ET DE BÉTEL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

donné d'admirer une succession de statues de Bouddha assis, merveilleusement sculptées dans un grès dur et fin ; nous trouvons en elles un spécimen du remarquable talent des artistes cambodgiens de la grande époque.

Le Vât-nâ-phra-thai est beaucoup plus important et comprend, lui aussi, une double enceinte rectangulaire percée de quatre portes régulièrement orientées et dans le prolongement des deux grands axes. Au milieu de cette

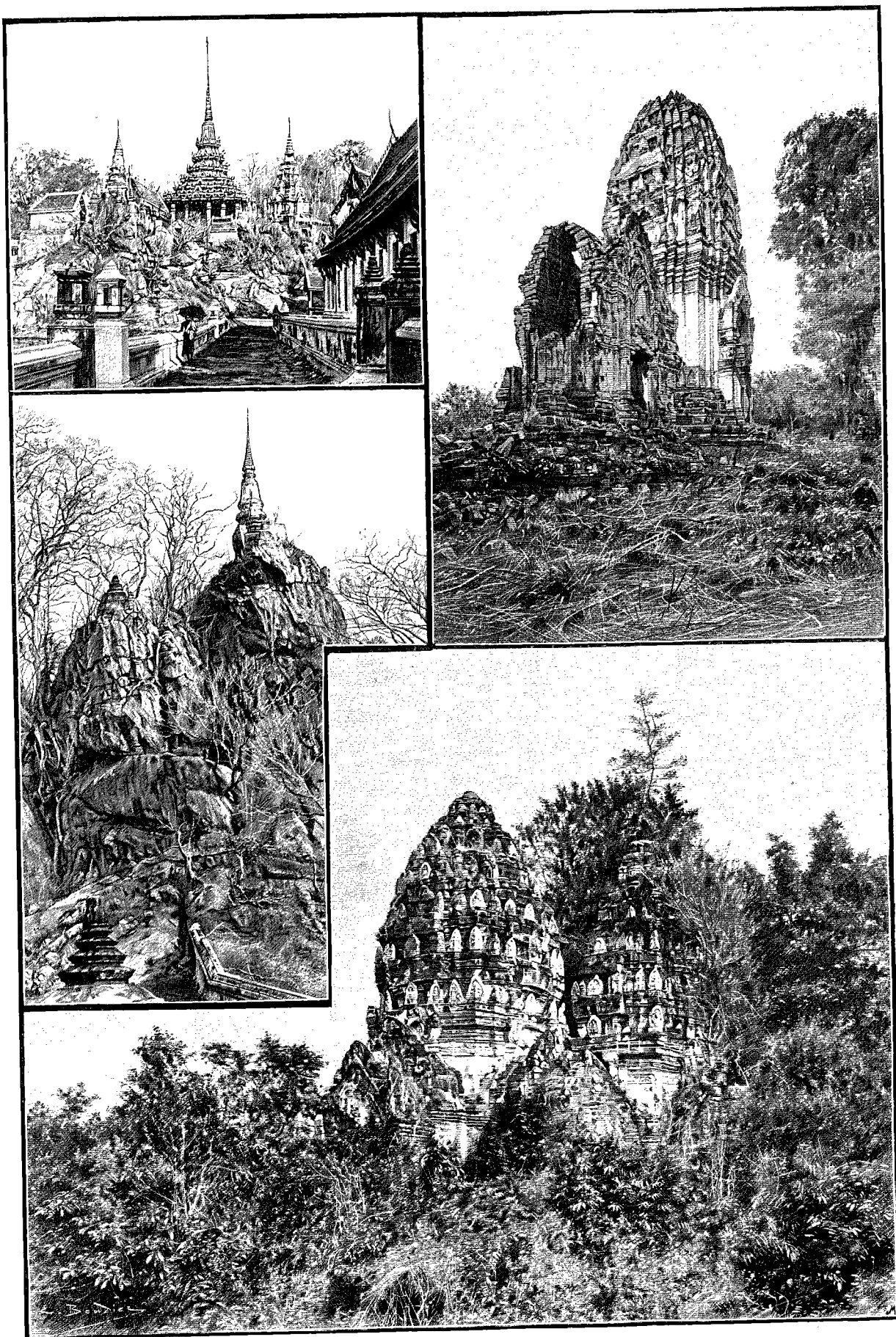


AYUTHIA : PHUKHAO-THONG (PAGE 395). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

longeons les anciennes piscines royales et atteignons la deuxième enceinte. L'espace circonscrit par cette dernière est divisé en trois cours : l'une renferme le palais, l'autre le vât royal, et la dernière est occupée par des habitations. A l'ouest s'étendent les remparts de la ville, à travers lesquels une sortie vers la rivière avait été ménagée. Le palais royal actuel, qui a été élevé sur l'emplacement de l'ancien, est aujourd'hui presque abandonné ; on se contente de le défendre contre l'envahissement de la végétation.

Appuyant vers l'est, notre route nous amène au pied des ruines importantes du *Vât-phra-prang-sam-jôt* (le vât du phra-prang aux trois flèches), et du *Vât-nâ-phra-thai* (le vât en face de la relique), qui tous deux présentent des vestiges d'un haut intérêt au double point de vue archéologique et architectural. Par leur disposition, leurs proportions et leur riche décoration, ces deux temples en effet nous rappellent les superbes monuments de la province de Siem-réap dont les temples, si souvent décrits, sont les plus magnifiques documents qui nous soient restés de la grande période khmère. Le *Vât-phra-prang-sam-jôt* se compose de trois pylônes de grès affectant, sur le plan, la forme d'une croix grecque et reliés entre eux par une étroite galerie ; chacun de ces phra-prang abritait dans sa chambre obscure une statue brâhmanique, Çiva, Viçnou et Ganega, dont il ne reste que les socles, mais tout au

pourtour des murs intérieurs du temple il nous a été donné d'admirer une succession de statues de Bouddha assis, merveilleusement sculptées dans un grès dur et fin ; nous trouvons en elles un spécimen du remarquable talent des artistes cambodgiens de la grande époque. Le *Vât-nâ-phra-thai* est beaucoup plus important et comprend, lui aussi, une double enceinte rectangulaire percée de quatre portes régulièrement orientées et dans le prolongement des deux grands axes. Au milieu de cette ceinture de murailles nous trouvons tout d'abord, à l'est, un sala qui précède le porche à deux rangées de colonnes doubles dressé en avant du vihan, dont les parois latérales font une trouée dans le mur extérieur d'un cloître à double portique, abritant une rangée ininterrompue de statues de Bouddha assis, dans autant de niches. Les multiples images du dieu regardent à l'extérieur, et ce cloître, carré de plan, qui est percé de quatre portes correspondantes à celles de l'enceinte, en enferme un second décoré de la même façon, mais dont les statues sont tournées en sens inverse. Entre les deux cloîtres s'élèvent de nombreux



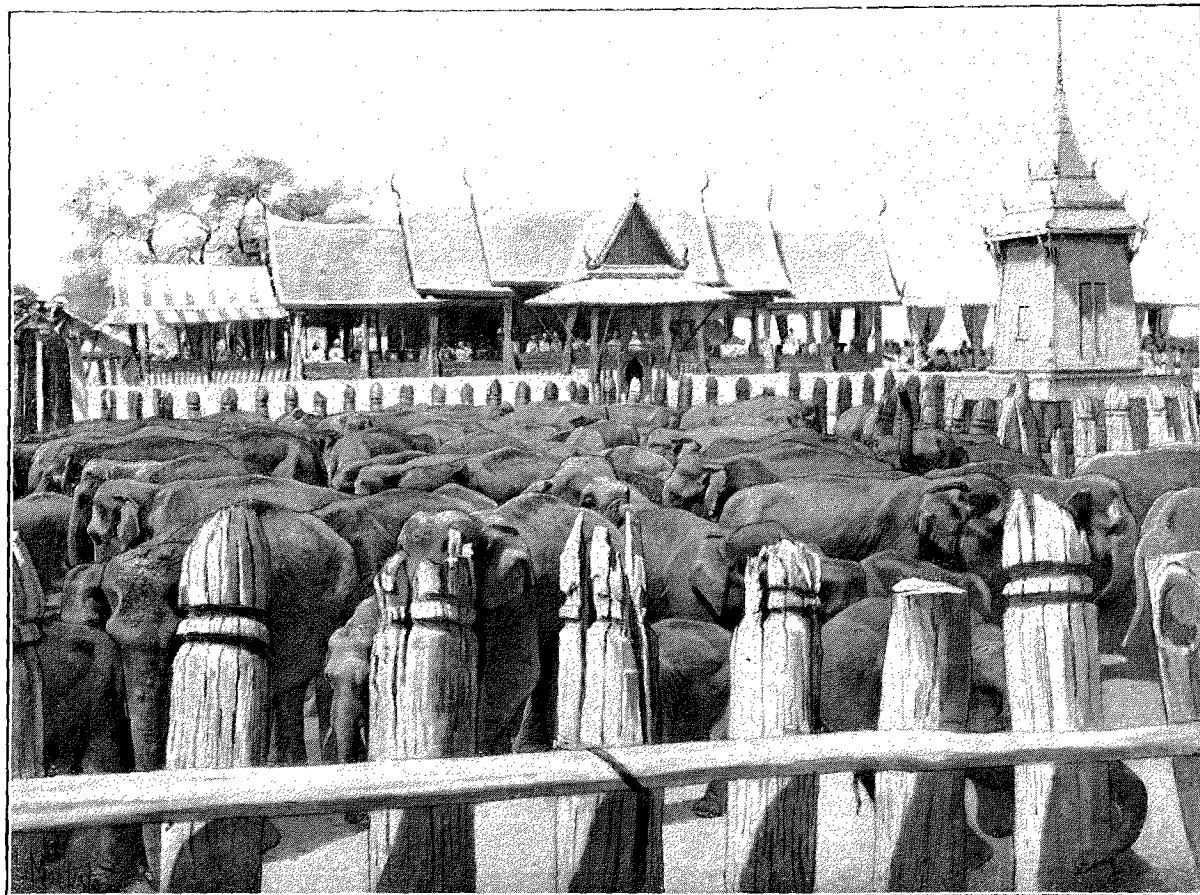
LOPHABURI : LE VÂT-NA-PHRA-TIAT. — LE VÂT-PHRA-PRANG-SAM-JÔT. — LE MONDÔB DU PHRA-BÂT. — PHRA-BÂT. — DESSIN DE BOLDIER

monuments, parmi lesquels nous citerons trois vihan, quatre édicules, quatorze phra-prang, dix phra-chédi et un édifice composé de hautes colonnes supportant une toiture pyramidale abritant autrefois un motif composé de quatre hautes statues de Bouddha dos à dos et regardant les quatre points cardinaux. Enfin, dans le coin central, s'élève un phra-prang aux proportions gigantesques, précédé, à l'est, d'un porche allongé sur une terrasse et plusieurs soubassements retraités. Ce colosse de pierre renfermait dans ses deux chambres obscures des statues brâhmaniques, Çiva et Vichnou, dont les débris gisent au pied de leurs socles encore debout. Nous retrouvons dans cet ensemble et principalement dans le pylône central toutes les qualités caractérisant la période khmère qui a couvert le sol du Cambodge de monuments dont nous admirons les ruines grandioses; nous y voyons le même souci des proportions architecturales, le même goût riche et grand à la fois dans la décoration, toutes choses qui sont les indices d'un sentiment artistique parvenu à son apogée et témoignent de l'occupation des Kambodjas au temps de leur domination.

Une visite au mont Phra-bât, sis à proximité, s'imposait, car nous avons appris que c'était un important lieu de pèlerinage pour les dévots siamois, qui y vont adorer l'empreinte des pieds sacrés de leur dieu, le Somanakodom, le Bouddha des Thaïs.

Toujours véhiculé dans une charrette attelée de zébus, nous nous acheminons vers le lieu sacro-saint, dont nous sommes séparé seulement par la belle forêt de Lopburi; et c'est pour nous un vrai délassément que cette lente promenade à l'abri des ardeurs du soleil, sous un dôme de verdure aux profondeurs mystérieuses, peuplées de chansons et de trilles lancés à pleine gorge par les innombrables oiseaux sautant de branche en branche. Et, brusquement, c'est le chaos : au milieu d'un indescriptible bouleversement de roches qui semblent un océan pétrifié au milieu de la tempête, se dresse le phra-bât, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un amoncellement de crevasses et de précipices, et ce lieu qui semble l'image de la désolation était bien fait pour frapper l'imagination de ce peuple naïf et si enfantin. Sur nombre de blocs de calcaire qui paraissent avoir été soulevés par un épouvantable cataclysme, on relève les empreintes énormes laissées sans doute par des animaux antédiluviens, mais que les indigènes n'ont pas hésité à attribuer au cortège fantastique, apocalyptique même, dont ils ont coutume d'entourer leur dieu.

Après une longue avenue bordée de manguiers et de tamariniers à l'ombre desquels les marchands de feuilles d'or, de bâtonnets de bois odoriférants et de cierges ont dressé leurs innombrables baraques, nous parvenons au



LE KRAAL DE PHANET. — DESSIN DE MALTESTE.

piéd d'un escalier taillé dans le roc et serré entre deux murs d'appui; lentement gravis, ses durs degrés, ses rampes douces, nous conduisent au versant occidental sur lequel est édifié le temple de l'empreinte sacrée au milieu d'édicules destinés à recevoir les offrandes des pèlerins et du phra-chédi dont les flèches annelées érigent sur le ciel bleu leur



AYUTHIA (PAGE 394). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fine silhouette blanche.

Le temple, inachevé d'un côté, dégradé de l'autre, rappelle par sa structure toutes les pagodes siamoises, mais sa décoration en fait quelque chose d'absolument inoubliable. Les murs sont de brique, enduits de mortier, bien que la pierre de construction et le marbre abondent dans ce lieu; une rangée de colonnes formant galerie et supportant le premier étage de la toiture court autour de l'édifice, qui est carré. Les parois extérieures sont dorées et or-

nées d'arabesques gracieuses formées par des incrustations de verroterie dont les mille couleurs étincellent au soleil; les moulures, les corniches sont dorées. Les portes, d'un travail admirable, sont d'ébène massif incrusté de nacre finement gravée aux reflets changeants et profonds. Enfin, une flèche pyramidale, également dorée, s'élance vers les nues, où elle fait briller les verroteries multicolores dont sont aussi surchargés ses sept étages ornés d'antéfixes et surmontés d'un délicat fuseau qui supporte le parasol (*phra-xat*) aux multiples degrés, emblème de la souveraineté.

L'intérieur du sanctuaire est d'une ornementation plus sobre, bien que les murs, noircis par la fumée des cierges, présentent eux aussi des traces de dorure; des nattes d'argent tressé recouvrent le sol; au centre un baldaquin doré est élevé au-dessus de la précieuse relique; celle-ci est invisible, car des feuilles d'or la recouvrent ainsi que l'amoncellement des offrandes; on y voit un étrange assemblage de fleurs naturelles et artificielles, de vases, de bibeloterie européenne ou chinoise, de petites statuettes, de thevâdas en papier découpé; mais aussi des objets précieux, quelquefois d'or ou d'argent massif. C'est à regret que l'on quitte ce milieu réellement féerique, que l'on s'arrache aux chatoyements de cette débauche d'or dont les yeux ne se lassent pas d'admirer les splendeurs. Ajoutez à la stupéfiante richesse de ce décor l'étrange figure des talapains au crâne rasé qui circulent indifférents, drapés dans leur péplum jaune.

Mais le temps fuit rapidement, et il nous faut rejoindre Lophaburi, d'où nous regagnerons la mission catholique pour nous rendre à Ayutthia, notre dernière étape. Pendant que nous réparons nos forces à l'aide d'un copieux repas arrosé de vin de France, on prépare nos barques de voyage, dans lesquelles nous montons le len-

demain matin pour arriver deux jours après à Ayuthia après une nuit passée à *Bung-phô-phum* (le village du peuplier rehaussé). Voici en effet que nous suivons maintenant le *Khlong-takhien* (le canal de l'arbre takhien) et que nous apercevons la belle silhouette de l'église catholique. Son desservant, le R. P. Perraud, nous reçoit à bras ouverts; à peine avons-nous eu le temps de faire décharger nos colis et de payer nos hommes, que cet excellent missionnaire nous entraîne à la mission, nous fait asseoir et se met à notre entière disposition, nous offrant le gîte et la table pendant toute la durée de notre séjour dans la ville. Ah! les braves cœurs que ces modestes et dévoués missionnaires, comme ils savent bien les paroles qui réconfortent, et avec quelle joie nous leur adressons ici, en un souvenir reconnaissant, les éloges qu'ils méritent à tant de titres!

Ayuthia (*Ayodhya*, la victorieuse), située par 14° 21' 57" de latitude nord et 100° 34' 51" de longitude, occupe une île de trois lieues de tour, entourée de canaux qui relient le Mē-nam à un autre cours d'eau, remonant vers *Pak-priau*. Elle fut fondée en l'an 1350 de notre ère par le roi U-tong et détruite par les Birmans, après deux ans de siège, en 1767, après avoir été la capitale du royaume de Siam, dont elle est encore la ville la plus importante après Bangkok. La nouvelle ville s'étend autour de l'ancienne cité et comporte une multitude de maisons flottantes qui sont quelquefois rangées sur une double ligne le long des rives. La population, trente mille âmes environ, comprend des Siamois, des Chinois, des Laotiens, des Annamites, des Malais, des Pégouans, quelques Cambodgiens et un petit nombre de Khas (aborigènes du Laos).

La campagne d'Ayuthia est excessivement fertile; le riz en est le principal produit; les fruits et les légumes y sont aussi cultivés avec succès. La rivière et les canaux regorgent de poissons succulents, l'argile s'extrait abondamment du sol, enfin tous les avantages naturels semblent s'être réunis autour de cette cité bénie. On y rencontre force tuileries et briqueteries, de nombreux fours à chaux et des chantiers où se travaille la pierre amenée de Lophaburi. L'industrie locale comporte aussi la fabrication des fourneaux et des marmites de terre pour les voyages en barque. Le marché ou *talat* est bien approvisionné en produits siamois, chinois et européens.

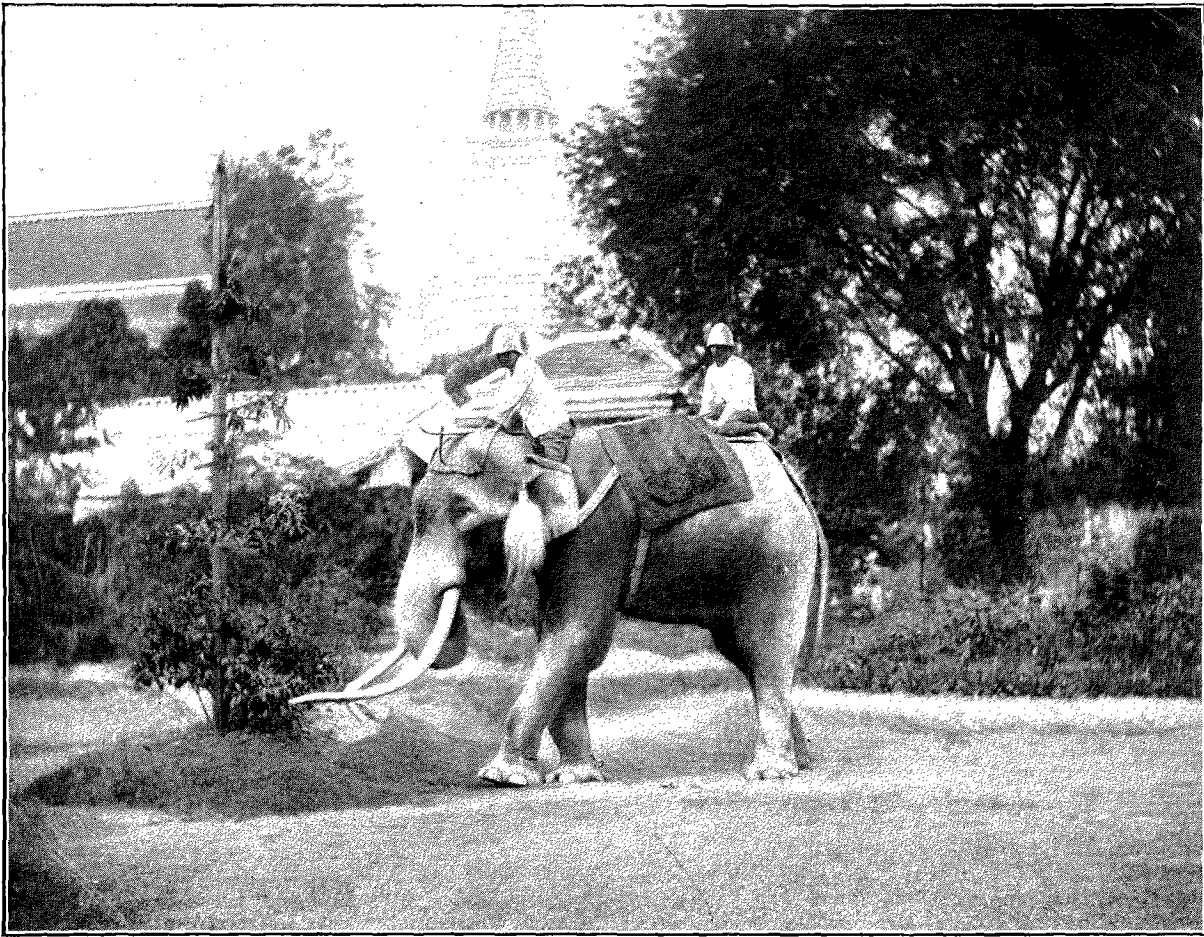
Ici encore, en effet, les Chinois sont nombreux; ils possèdent dans la ville trente et une pagodes pour l'exercice de leur culte, et l'une d'elles, *San-chao*, est particulièrement vénérée non seulement d'eux, mais aussi des Siamois, qui viennent y respirer le parfum des bois odoriférants lentement consumés et admirer les splendides offrandes qui ne cessent d'abonder sur les autels.

Un service de chaloupes et de bateaux à vapeur circulant sur le fleuve relie Bangkok à Ayuthia, et prochainement une voie ferrée complétera ces communications forcément imparfaites par suite des crues et des baisses des eaux. Ayuthia, d'ailleurs, est la seconde ville du royaume, bien qu'elle ne soit protégée par aucune enceinte fortifiée; elle est administrée par un Gouverneur assisté de deux Sous-Gouverneurs, et compte un bureau de poste et télégraphe, des distilleries d'arak, des maisons de jeu affermées par des Chinois, qui ont aussi la haute main sur le trafic de l'opium, de la viande de porc et du poisson pêché dans la circonscription de la ville.

Depuis l'avènement de la dynastie actuelle, les rois, délaissant Lophaburi, avaient continué, chaque année, de venir passer quelques jours dans la capitale de leurs aïeux; mais, aujourd'hui que la résidence d'été est fixée à *Bang-pa-in*, la vieille capitale ne voit plus que rarement le souverain.

La barque de la mission nous faisant parcourir le canal *Chao-phaya*, nous conduit à *Phaniet* (enclos de murs pour renfermer les éléphants), le dépôt de remonte des éléphants royaux. Ces animaux abondent dans les forêts et les jungles avoisinant Ayuthia. Ils ne sont pas absolument à l'état sauvage, mais ils y jouissent d'une liberté comparable à celle qu'ont les chevaux et les taureaux de la Camargue. Chacun d'eux est propriété royale, et celui qui attenterait à leur vie serait puni de mort. Leur capture est relativement facile, étant donnés leur grand nombre et la longue habitude des chasseurs; pourtant ceux-ci payent quelquefois de leur vie l'honneur de traquer pour le roi. C'est par surprise en effet que l'on parvient à se rendre maître de ces colosses, et, pour ce faire, on emploie les femelles domestiquées, qu'ils suivent jusqu'au *kraal*, qui n'est autre chose qu'un gigantesque piège. Une double enceinte rectangulaire faite, la première de maçonnerie, la seconde de troncs massifs de tek profondément enfoncés dans le sol, une seule entrée par enceinte, tel est l'engin dans lequel d'innombrables rabatteurs, poussant des cris féroces, acculent ces mastodontes, qui se trouvent parqués dans le couloir formé par les deux enceintes et dont les ouvertures sont solidement obstruées par d'énormes barres de tek. Cette chasse, comme on le voit, est des plus simples et n'exige pas une bien grande sagacité. Mais, une fois les animaux capturés, le plus dur de la tâche n'est pas fait; il s'agit de se rendre maître de chaque individu, après avoir procédé à une élimination qui est faite par un jury de hauts dignitaires présidés par le roi en personne siégeant sous un haut pavillon. Pour cela, dès qu'un des pachydermes est déclaré « bon pour le service », des cornacs le font cerner par des congénères domestiqués qui l'entraînent avec eux dans l'enceinte intérieure.

Cette visite terminée, nous descendons à *Vang-chan-kasem* (le palais de la joyeuse lune), où, sur le bord de la rivière descendant de Lophaburi, s'élève le palais édifié par ordre du roi Mongkut, le père du roi actuel. Ce souverain ne dédaignait pas de s'occuper d'astronomie, aussi un observatoire occupe-t-il le centre du palais. Lors de l'éclipse de soleil en 1868, tandis que l'astronome Jansen allait noter les observations à *Bang-ta-phan*, le roi assista à ses travaux et observa de son côté; mal lui en prit, car il y contracta les fièvres paludéennes, dont il mourut dans l'année.



ÉLÉPHANT BLANC. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Des quais de brique ont été construits, protégeant les abords du palais. A droite nous apercevons un bureau de poste et télégraphe, à gauche la résidence du Gouverneur, de chaque côté, sur le canal, s'étend le grand marché, *Sisa-ro*. Nous continuons notre visite en nous rendant au *Vât-phukhao-thong* (le vât de la montagne dorée) qui s'élève, dans la plaine, au nord et en dehors de l'ancienne cité. Ce monument n'est accessible qu'en bateau, en raison des marécages qui l'entourent; il fut construit en l'an 1387 de notre ère et n'a pas cessé depuis lors d'être un objet de vénération en même temps que d'admiration de la part des indigènes.

Pour nous, il ne présente que peu d'intérêt, et nous regretterions presque d'être venus jusque-là si nous n'avions pour nous dédommager le splendide panorama qui s'étend aux pieds du voyageur lorsqu'il est parvenu au faite de l'édifice. Le Phukhao-thong est une pyramide à base carrée de 60 mètres de hauteur, avec des gradins donnant accès, par quatre escaliers, à trois plates-formes superposées formant terrasses. A la dernière, des corridors obscurs en forme de croix grecque se croisent sous le phra-chédi qui domine l'édifice. Une haute statue de Bouddha dorée se dresse à leur intersection, mais nous ne nous attardons pas à l'admirer à la lueur des torches, parce qu'une multitude de chauves-souris tourbillonnent autour de nous, nous souffletant de leurs ailes froides, et qu'il nous faut respirer la fétide atmosphère empuantie par les excréments accumulés de ces animaux.

Revenant par le Khlong-chao-phaya, nous arrivons au *Vât-tha-sao* (le vât du gué des nymphes), situé, lui aussi, en dehors de la ville, mais au sud, et qui a échappé à la destruction complète. Ce temple rappelle, par son plan, sa structure et sa décoration, les monuments du Cambodge; précédé d'un immense vihan, il s'élève à l'intérieur d'une enceinte rectangulaire percée de cinq portes dont une seule à l'ouest, les autres deux par deux sur chacun des côtés. Il se compose d'un cloître carré qui abrite sous ses galeries des statues de Bouddha assis; à chaque angle s'élève un phra-prang, et à l'intersection des deux axes, passant par les quatre portes qui percent le cloître aux quatre points cardinaux, se dresse un haut phra-prang, élevé sur de nombreux gradins, coupés par quatre escaliers : celui de l'est aboutissant à une chambre obscure où se dressait jadis une statue brâhmanique.

Le *Vât-phu-tai* (le vât des morts), qui se dresse à peu de distance, est entouré d'un mur bas et épais dont les quatre portes rappellent par leur disposition celles du vât Phra-prang de Sangkhalôk : il comprend un phra-prang central entouré d'un cloître carré dont les murs enserrent deux édicules élevés dans l'axe sud-nord, sur le

soubassement du pylône; à l'est deux vihan sont enclavés dans le cloître, dont ils font partie intégrante; à l'ouest vient s'appuyer le bôt, de forme rectangulaire. Enfin, au sud, parallèlement au mur d'enceinte, sont rangés sept phra-chédi en ligne. De cet ensemble nous trouvons le *Vât-phra-ong-xong* (le vât de la statue à socle), qui est principalement vénéré par les Chinois et qui a été édifié sur l'emplacement de l'antique *Vât-chung*; il se compose d'un bôt entouré de chédi et précédant un vihan allongé. Ce dernier édifice seul mérite pour sa décoration une courte description. Il renferme une gigantesque statue de Bouddha laquée et dorée, dont la tête touche aux fermes des combles; sur les murailles sont déposées par étage de petites niches destinées à recevoir les offrandes des fidèles. A l'intérieur et sur la façade, des applications de bois sculpté nous montrent des figures mystérieuses de naks, de paks, de thépânon, émergeant d'un entrelacs de rinceaux élégants.

La cité royale portait jadis le nom pompeux de *Krung-thep-maha-nakhon-si-ayuthia* (la grande ville des anges, belle et inexpugnable), mais les Birmans ont dû faire mentir cette orgueilleuse appellation; la fière cité aujourd'hui disparaît sous le verdoyant linceul de la végétation; les arbres aux racines pénétrantes, les lianes enveloppantes et tenaces ont eu raison de ce que la main des hommes n'avait pu détruire : murailles et bastions jonchent le sol de leurs pierres disjointes. Du palais royal (*Maha-phra-sât*), situé jadis au nord-ouest de la ville, il ne reste rien; des temples qui l'entouraient, quelques pans de mur sont encore là, vacillants et portant la marque des flammes qui les ont léchés lors du sac de la ville. Pourtant le souvenir de ces édifices s'est perpétué dans la mémoire des hommes et l'on cite les noms des vâts *Jai-xaijanuxit* (le grand vât qui porte la victoire), *Sisa-bophit* (le vât de la tête du souverain), *Mongkol-bôpit* (le vât de la gloire suprême), *Nariphot* (le vât du bonheur des hommes), *Suralok* (le vât séjour des génies), *Yang-xai* (le vât du palais de la victoire), etc.; pour ne pas fatiguer le lecteur par l'énumération de ces noms barbares, contentons-nous de dire que nous avons compté 63 temples à l'est de l'ancien palais, 15 au sud et 66 à l'ouest.

Tous ces monuments sont dans un état de dégradation qui les rend indescritibles; dans ce chaos on reconnaît facilement la main de l'homme : c'est elle qui a renversé les phra-chédi, éventré les phra-prang et brisé les statues; ce vandalisme se poursuit encore de nos jours, car le bruit est accrédité que des trésors incommensurables avaient été enfouis pendant le siège de l'ancienne capitale; aussi les chercheurs, jamais lassés, poursuivent-ils nuit et jour leurs infructueuses investigations. Les vautours et les corbeaux sont maintenant les maîtres de la cité inexpugnable, ils en partagent les splendeurs déchues avec les serpents et les singes.

Ayuthia termine notre visite aux anciennes capitales des Thaïs. Rien ne nous retient plus et, fatigué, épuisé même par cette pénible expédition, ce n'est pas sans satisfaction que nous retournons à Bangkok.

Parvenu dans la ville royale, notre première visite est pour le Consulat, où nous retrouvons l'accueil aussi aimable que réconfortant de MM. Lorgeou et J. de Pina, ces excellents amis et compatriotes, dont nous avons eu déjà l'occasion de louer l'esquisse urbanité. La parfaite hospitalité qui nous attendait dans ce coin de patrie nous est un doux acheminement vers le retour définitif dont nous sommes encore séparé par une si longue traversée.

Enfin, le 29 mars 1892, après avoir mis en ordre nos nombreux clichés, estampages, relevés et objets d'art recueillis en cours de route, et avoir serré la main du R. P. Colombet qui nous avait fourni un interprète, nous nous embarquons, et en route pour Paris!

L. FOURNEREAU.



LA MISSION DU R. P. QUINTRIE (PAGE 387). — DESSIN DE BERTEAULT

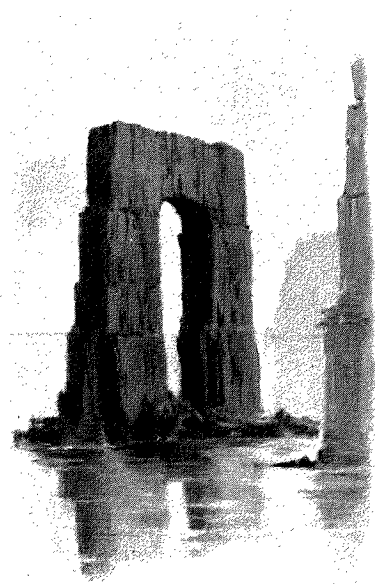


RONDE DES MATELOTS. — DESSIN DE MADAME PAUL GRAMPÉL.

AUX TERRES DE KERGUELEN¹, ILES DE SAINT-PAUL ET D'AMSTERDAM,

PAR M. E. MERCIÉ,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.



POINTE DE L'ARCHE (PORT-CHRISTMAS).
DESSIN DE TAYLOR.

LE 12 décembre 1892, étant à bord de l'*Eure*, nous quittons la rade de Diego-Suarez avec ordre de prendre possession des îles, déjà françaises, Kerguelen, Saint-Paul, Amsterdam, et d'y établir des dépôts de vivres pour naufragés.

Au 1^{er} de l'an 1893, les Kerguelen furent signalées, et nous aperçûmes assez vaguement le rocher de Bligh's Cap sur lequel la mer déferlait à une grande hauteur. Par un phénomène fréquent en ces parages, la brume flottait dans l'air malgré toutes les apparences d'un ciel clair et dégagé. Peu après, le puissant massif du mont Richard et ses contreforts se montraient à nos yeux dans toute leur grandiose et sauvage beauté. Puis la fameuse Pointe de l'Arche, magnifique arc de triomphe dont les colonnes de basalte s'élèvent à plus de 40 mètres de hauteur, laissa entrevoir le jour à travers son ouverture, nous indiquant ainsi l'extrémité de Port-Christmas; enfin successivement les caps Pringle, Cumberland, apparurent. Notre navire inclina sa route sur tribord pour donner dans la baie, et au détour du Cap Français nous entrâmes dans Port-Christmas. Mais l'étonnement fut grand de trouver au mouillage la *Francis Allyn*, goélette du capitaine américain John Fuller, le hardi pêcheur de phoques de l'océan Indien.

Il était trop tard pour songer à débarquer, et très vite le temps avait pris mauvaise apparence. De gros nuages noirs couraient bas, rapidement chassés par le vent à l'autre extrémité de cette étroite crevasse. L'*Eure* et la *Francis Allyn* semblaient être des pygmées en face de ces deux imposantes murailles basaltiques dressées de chaque bord.

A peine arrivés, nous avions à craindre d'être rejetés au large par la tourmente qui nous assaillait. Dans l'obscurité croissante, le sifflement du vent, le fracas des cascades et des rochers qui roulaient à la mer, produi-

1. Voyage exécuté en 1893. — Texte et dessins inédits, d'après les croquis de M. Mercié.



PRISE DE POSSESSION DES ÎLES KERGUELEN. — DESSIN DE BOUDIER.

de quartiers de roches sur lesquels la mer faisait rage, là où la carte nous indiquait encore la terre ferme. L'œuvre de désagrégation se poursuit rapidement. Plus tard, le mont Table formera à son tour une île et Port-Christmas n'existera plus que de nom.

Les bords de la baie du côté du mont Avergat sont très intéressants à examiner à cause des gisements de bois pétrifié, d'ambre gris et des nombreux affleurements de charbon que l'on y rencontre.

En face, se dresse à mi-hauteur de colline la modeste pyramide en pierres sèches élevée par le commandant Nares, où il laissa quelques notes sur ses travaux et son séjour dans l'île.

Tandis que nous parcourions les alentours de la baie, les marins travaillaient à planter en terre un mât bien goudronné, solidement maintenu par des haubans de fil de fer portant sur une tringle un pavillon métallique qui pouvait tourner ainsi au gré des vents comme une girouette. Tout à côté fut enfoncée une bille de chêne ornée d'une plaque de cuivre où sont gravés ces mots : *Eure*. — 1893.

Le travail terminé, la compagnie de débarquement se rangea au pied du mât de pavillon, présentant les armes, baïonnette au canon. Le clairon sonna *Au Drapeau*, et le lieutenant de vaisseau Delzons, entouré des autres officiers, prit solennellement possession des îles Kerguelen au nom de la France, tandis que l'*Eure* appuyait le pavillon de vingt et un coups de canon. Quelques hommes de la goélette américaine descendus à terre étaient aussi présents.

Dans le paysage pittoresque et imposant qui en formait le cadre extérieur, cette cérémonie d'apparence si simple avait un caractère d'une grandeur saisissante.

Les grondements du canon, que les échos se renvoyaient d'un rocher à l'autre, semblaient réveiller cette nature endormie depuis des siècles, la pénétrer du souffle de la civilisation et l'animer.

Nos cœurs, tout entiers à la joie d'agrandir le domaine de notre chère patrie, — fût-ce même d'une terre lointaine, désolée et perdue au milieu des flots, — étaient profondément remués par ce majestueux et inoubliable spectacle.

Près d'un siècle et quart auparavant, en 1772, le chevalier de Kerguelen, après une traversée des plus dures, découvrait les îlots du nord-ouest de l'archipel. Il avait accompli cette audacieuse exploration avec deux petits bâtiments, la *Fortune* et le *Gros-Ventre*. Une première tempête l'empêcha d'atterrir. Le *Gros-Ventre* disparut. Kerguelen le crut perdu, et les graves avaries de son navire le forcèrent à faire route vers Maurice. Il revint en France, y organisa une nouvelle expédition pour aller à la recherche de ses compagnons et reconnaître l'archipel entrevu.

Fort heureusement le *Gros-Ventre* n'avait pas fait naufrage, et, le 13 février 1772, M. de Boishennec, second de ce bâtiment, prenait possession des îles au nom du Roi.

Kerguelen y revint en 1773, visita différentes parties de la côte et dressa le plan de quelques baies. Avant que ces derniers travaux de découverte fussent connus en Europe, l'Amirauté anglaise donna l'ordre à Cook de rechercher les îles et de les visiter.

Le célèbre navigateur mouilla en décembre 1776 avec la *Résolution* et la *Découverte* dans ce même Port-

Christmas, où ses matelots trouvèrent une bouteille attachée à un fil d'archal sur un rocher qui s'avancait en saillie et la rapportèrent à Cook. Elle contenait un parchemin sur lequel était écrit :

*Ludovico XV. Galliarum
Rege et. D (a). de Boynes
Regi. A. Secretis A D res
Maritimas. annis 1772
at 1773.*

Et Cook écrivit à l'envers du parchemin, qu'il remit dans la bouteille :

*Naves Resolution
et Discovery
De Rege Magnæ Britannicæ
Decembris 1776.*

Puis il arbora le pavillon britannique avant de quitter la baie.

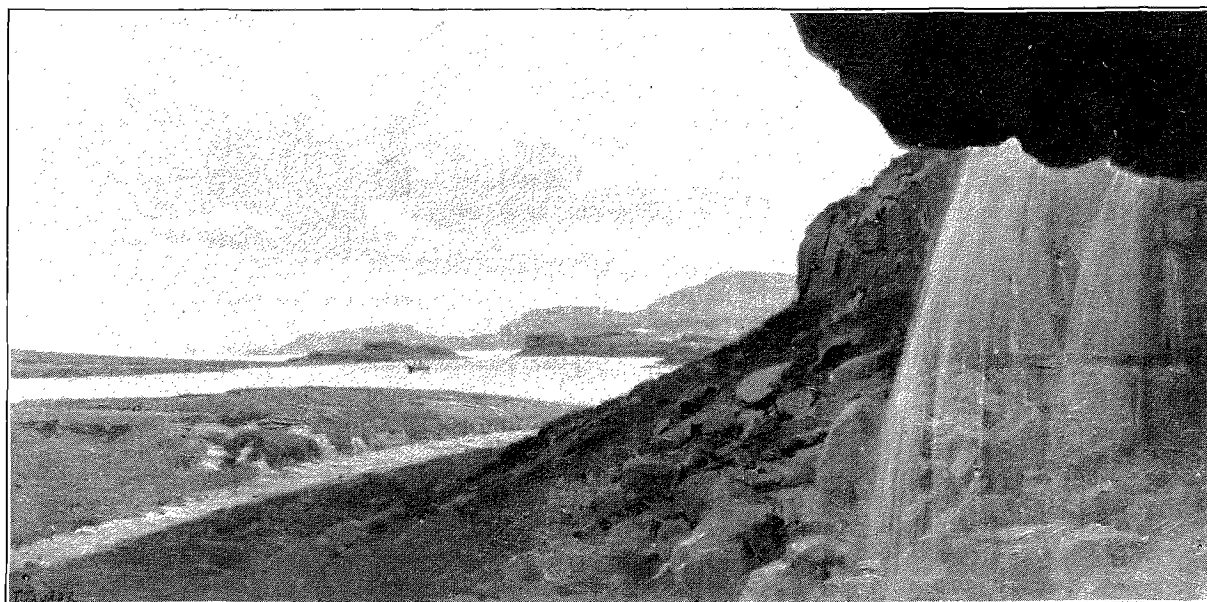
En mars 1799, Robert Rhodes, commandant du *Hillsborough*, visita les îles et y trouva une telle quantité de baleines, de phoques et d'éléphants de mer qu'il y séjourna jusqu'en octobre.

Frappé des avantages économiques que ces îles pouvaient offrir au commerce britannique, il rassembla sur les différents ports et les ressources des Kerguelen des croquis et des documents qui n'ont pas été publiés. Dès lors, l'archipel devint le rendez-vous annuel d'un grand nombre de baleiniers. Nous devons au naufrage de l'un d'eux, la *Favorite*, vers 1820, une relation très intéressante sur la vie des pêcheurs et leurs chasses très fructueuses. Mais, au passage de Sir James Clark Ross, dans son voyage de découvertes avec l'*Erebus* et la *Terror*, en mai-juin 1840, ces animaux, pourchassés à outrance, avaient abandonné Kerguelen pour se réfugier dans les inaccessibles parages de la banquise.

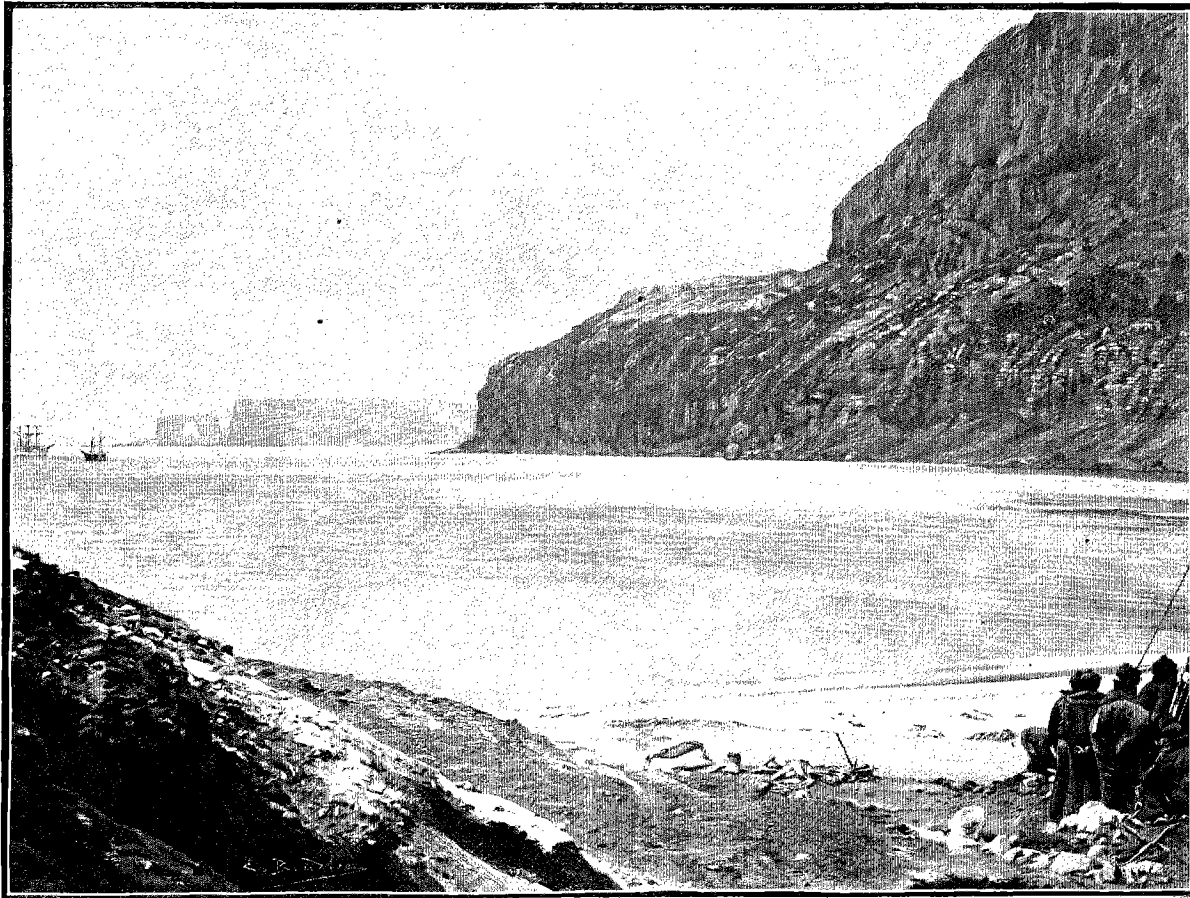
Depuis, deux autres campagnes scientifiques se succédèrent à bref intervalle sur ces terres. La première en 1873, avec Sir Nares, commandant du *Challenger*, et la deuxième en 1874-1875 avec F. von Sleinitz, commandant du bâtiment allemand la *Gazelle*, qui rapportèrent une ample moisson de documents, de croquis et de plans, dont on se sert actuellement pour parcourir les Kerguelen. Les Allemands établirent leur station à Port-Betsy.

Dans l'après-midi du 2 janvier, Master John Fuller vint à bord rendre visite au commandant et à l'état-major. Ce vieux loup de mer à la physionomie douce et intelligente parcourt les îles depuis plus de trente ans. Déjà, en 1873, le commandant du *Challenger* rendait hommage autant à son intrépidité qu'à sa profonde connaissance des mers australes. Avec une grâce parfaite, il répond aux questions que nous lui posons, et sa vie si pleine de dangers et de souffrances lui paraît la plus naturelle du monde. Il commandait autrefois le *Rosswell King*, qui se perdit sur les roches au large du cap Désespoir. Échappé seul au naufrage, il vécut onze mois sur ces îles, Dieu sait comme, se couvrant de peaux de phoques, jusqu'au jour où son armateur vint le secourir.

L'unique raison de cette pénible existence est le bénéfice de la pêche. Tous les deux mois environ, quand la



PANORAMA DE PORT-GAZELLE. — DESSIN DE TAYLOR.



PORT-CHRISTMAS (PAGE 397). — DESSIN DE BOUDIER.

Francis Allyn a son plein chargement d'huile, son capitaine se rend au Cap et y vend sa cargaison à des navires de passage, à raison de 700 à 800 francs la tonne, soit pour une somme totale de 30 000 à 35 000 francs.

Lorsque l'Américain voulut rejoindre son bord à une centaine de mètres sur notre avant, la brise s'était levée et était devenue si forte que sa baleinière ne put remonter dans le vent. Il dut laisser porter et s'abriter derrière les rochers pour y passer la nuit.

La tempête se déchaîna avec une fureur inouïe, et la description suivante du commandant de l'*Eure* peut seule donner une idée de sa violence et du faible abri que l'on trouve à Port-Christmas :

« A 6 heures du soir, il ventait ouragan. Les rafales descendaient en hurlant de la tranchée et tombaient à bord comme des coups de canon, nous couchant comme une baleinière à la voile sous une risée; la surface de la baie n'était plus qu'une nappe d'écume, et, jusqu'à mi-hauteur des hunes, les rafales furieuses soulevaient des nuages de poussière d'eau.... »

« Enfin, à 2 heures du matin, le baromètre remontait, les rafales diminuaient d'intensité, et les nuages, qui jusque-là avaient fui échevelés et rapides comme des flèches le long des sombres et grandioses remparts qui encerrent la baie, se mettaient à chasser franchement de l'ouest. Une heure après, il faisait calme. »

Quittant sans tarder ce mouillage, l'*Eure* pénétra dans l'immense baie de Hillsborough, dont les contours sont découpés par une infinité de péninsules, d'îles et de récifs.

Tout au sud, nous explorâmes le havre « Kirk », où s'ébattait un troupeau d'éléphants de mer. Les uns étaient au repos sur le rivage, et leurs masses grisâtres, de 6 à 7 mètres de long, se confondaient avec la teinte du roc; les autres faisaient jaillir l'eau dans leurs ébats folâtres. Mais le mouillage était très mauvais, et lorsque la baleinière eut terminé ses sondages, on leva l'ancre pour contourner le cap Ashfeld et pénétrer dans le fameux Port-Gazelle, où le navigateur put enfin se reposer en sûreté de toutes ses fatigues et de ses émotions.

L'entrée de Port-Gazelle est si étroite qu'on ne la reconnaît qu'au moment d'y pénétrer. Une fois dans la passe, on est émerveillé du beau port naturel que la nature a créé sur cette terre de la désolation. Ce golfe, allongé de 12 à 13 kilomètres, présente deux bassins différents d'aspect et de commodité : un groupe d'îlots les sépare.

Le port occidental, long de 9 kilomètres et très encaissé entre deux hautes montagnes, doit être intenable

avec les brises régnantes de sud-ouest. L'autre, au contraire, est bordé de terrasses de faible hauteur, entre lesquelles l'air se dilate plus aisément.

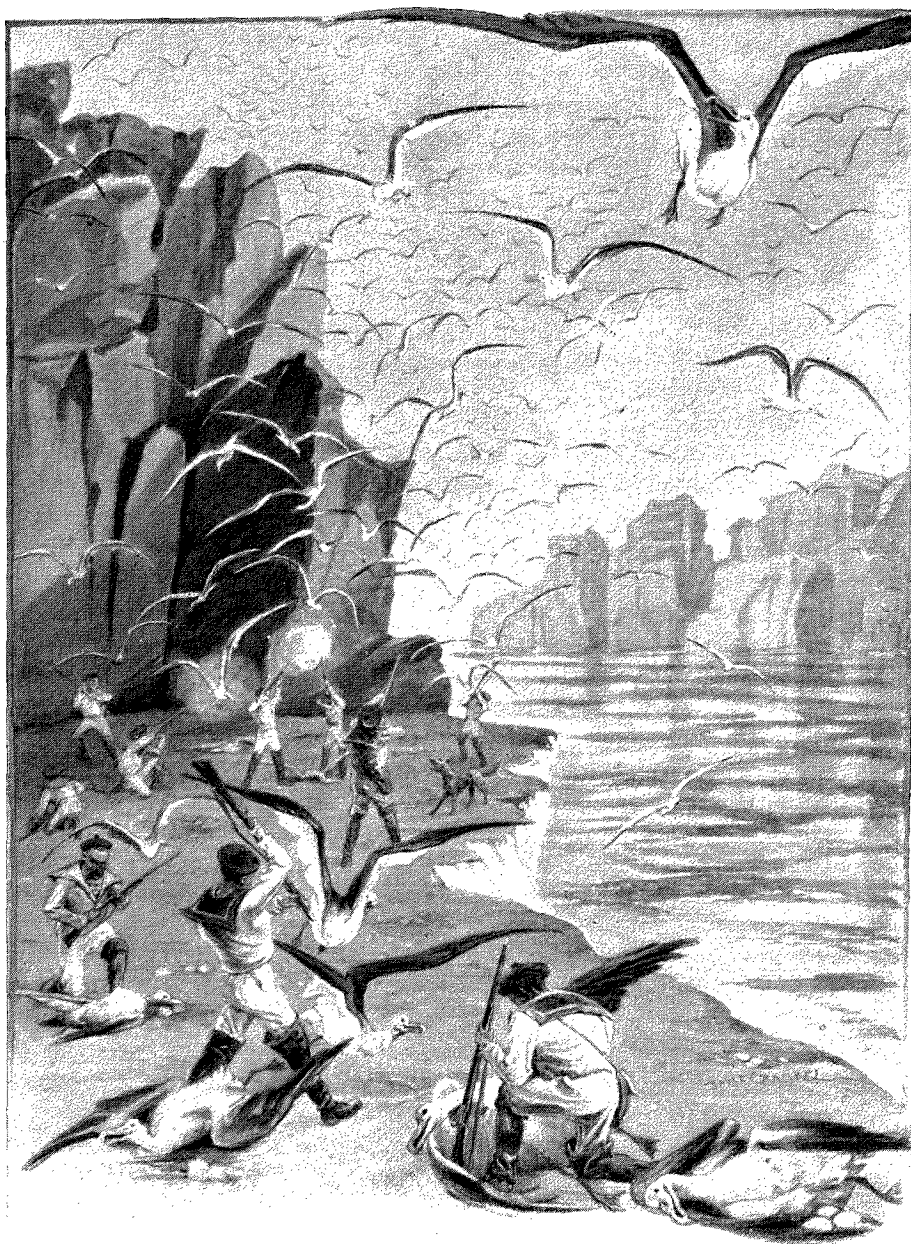
Des différentes sections de ce dernier bassin la partie nord, très rocheuse, est la plus accessible, et nous pûmes de là visiter assez facilement les diverses plages de la péninsule Jackmann. Dans tous les abris logeaient, comme à Port-Christmas, de nombreuses colonies de pingouins de la race plus petite des *Aptenodytes Chrysocomes*. Mais nulle part les lapins ne se montrèrent en aussi grande abondance. Les hommes cernaient les trous des terriers, les défonçaient; plus d'un millier des fugitifs furent pris à la main.

Nous trouvâmes une vingtaine d'espèces d'oiseaux de mer dont le fameux *Chionis Minor*, de la grosseur d'un pigeon, avec un plumage blanc et les pattes non palmées, exception unique parmi tous les autres volatiles de l'île. Ces animaux étaient si peu sauvages que quelques-uns cherchèrent à dérober des lapins dans notre carnassière. D'autres même, d'énormes albatros, de plus de deux mètres d'envergure, fondirent sur nous, comme nous prenions leurs œufs, et nous fûmes obligés de les tirer à bout portant pour nous en débarrasser.

Près de la pointe Duck tombe une superbe cascade; au retour d'une excursion en ces parages, des officiers rencontrèrent sur la plage un jeune phoque à belle fourrure, qui fut abattu facilement d'un coup de canne. Quelques jours après, le commandant en tirait un autre de très belle taille.

Les petits îlots à l'entrée du second bassin sont très fertiles et recouverts des plus beaux spécimens de la

végétation de
l'île : choux
de Kerguelen
et mousses



LUTTE CONTRE LES ALBATROS. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

variées. Un grand nombre de ces plantes étaient en fleurs et tapissaient agréablement le sol. Comme les lapins ne pouvaient y élire domicile, je confiai à un marin, ancien cultivateur, le soin de semer toutes les graines que l'on pût trouver à bord; mais cet essai de développement de la flore des Kerguelen ne m'inspire que de médiocres espérances. Elles seraient mieux fondées s'il nous avait été possible d'emporter des montagnes de la Réunion quelques plants d'arbustes, qui auraient eu des chances de succès dans la riche couche d'humus accumulée au fond des vallées.

A Port-Gazelle, les terrasses de basalte se succèdent en plans superposés avec leurs hautes murailles droites inaccessibles au sommet, tandis qu'à la base les éboulements successifs et les débris des étages supérieurs forment des talus à pentes raides. Une végétation de mousse très intense au pied de ces collines abritées des vents du large présente l'aspect d'une riante ceinture



LA TEMPÊTE SE DÉCHAÎNA AVEC UNE FUREUR INOÛÎE (PAGE 405). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

verdoyante. A 100 mètres de hauteur, aux fougères, aux mousses et au *Pringlea antiscorbutica*, succède le lichen incrusté sur le roc, puis, à partir de 300 mètres d'altitude, toute trace de végétation disparaît entièrement et la neige couvre par plaques les rochers pour s'étaler bientôt en champs immenses et former les magnifiques glaciers d'où s'écoulent de toutes parts ces torrents qui inondent les étages inférieurs. Même au mois de juillet, saison la plus froide de l'année, la neige ne dure pas plus de quelques heures au bord de la mer, où la température, très faible, varie de 9 à 4 degrés environ.

Le 7 janvier, nous fîmes une excursion à une trentaine de kilomètres du mouillage, sur les bords d'un grand lac d'eau douce, dans l'ouest du bassin de Port-Gazelle. Deux lagons précèdent ce grand lac, dont les bords sont encaissés entre deux hautes montagnes. Nous suivîmes la rive sud, recueillant çà et là des échantillons de roches, goûtant l'eau, délicieuse et fraîche. Mais tous les animaux semblent avoir fui ses bords, et rien ne vint détourner notre attention de ce sauvage paysage. Nous fûmes étonnés de ne pas rencontrer un seul moustique dans ces terrains marécageux ou au bord du lac, comme on les rencontre en essaims si nombreux à Terre-Neuve.

Nous parvîmes à la dernière terrasse dominant d'environ 500 mètres toute la contrée environnante. Devant nous, la vue s'étendait jusqu'à la presqu'île de l'Observatoire, sur les monts Crozier, Chemine et Hooker, dont la constitution géologique diffère des autres montagnes, qui sont de formation basaltique. A nos pieds, la péninsule Bismarck et la baie Irlandaise s'émaillaient de nombreux îlots verdoyants. Plus à gauche, l'immense glacier du mont Richard, tout resplendissant sous un rayon de soleil, nous cachait les terrasses de Port-Christmas. A l'ouest nous retrouvions la mer, et au sud les montagnes du centre de l'île, avec leurs vastes champs de neige inexplorés.

La descente fut pénible, et plus d'une fois s'effectua contre notre désir : nous roulions sur la pente avec des débris de roches, qui rebondissaient ensuite de terrasse en terrasse pour retomber dans le lac.

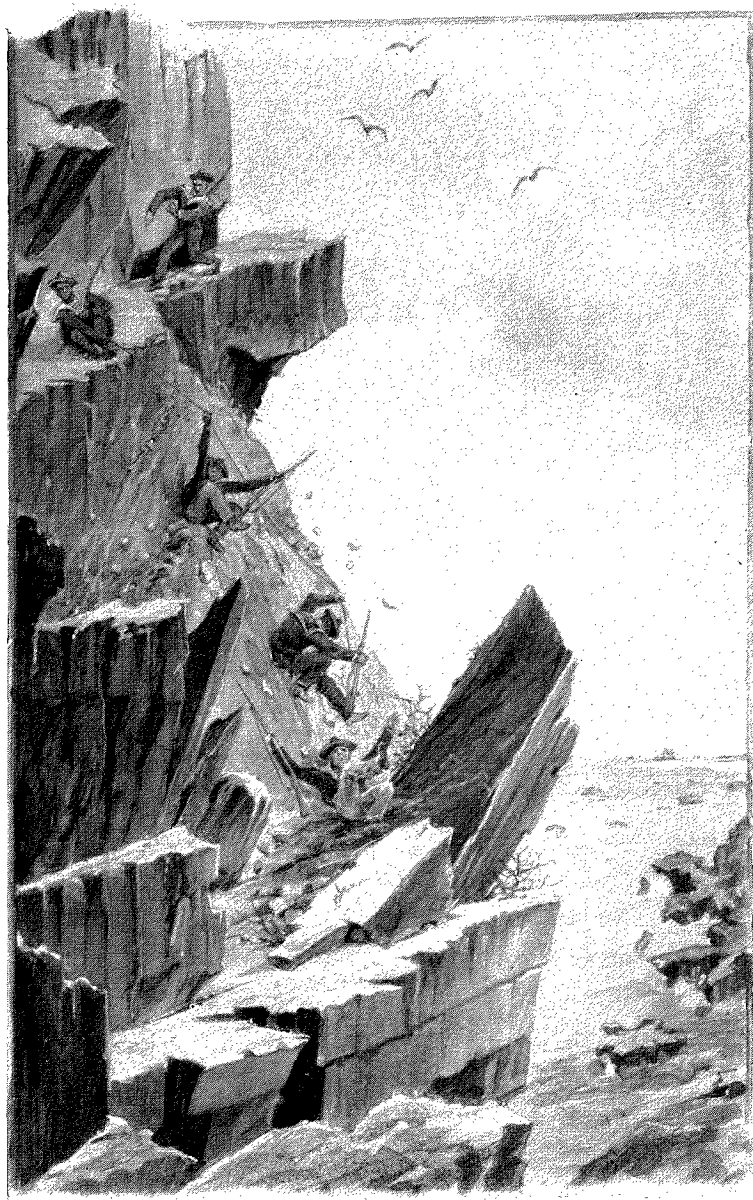
Pensant avec raison que Port-Gazelle serait le lieu visité de préférence par les autres navires, le commandant de l'*Eure* y fit placer près de la pointe Duck un mât de pavillon semblable à celui arboré à Port-Christmas. Trois bouteilles contenant chacune un duplicata de la prise de possession furent enterrées à un mètre de profondeur auprès du mât.

Notre mission comportait aussi l'établissement de dépôts de vivres. A un mille dans le nord-est du mât de pavillon, sur la rive nord, par conséquent, du bassin de la Gazelle, au bord d'un joli petit lac à l'eau fraîche et limpide, les mineurs élargirent une excavation naturelle du rocher, et nous y laissâmes 1 000 kilogrammes de *corned-beef* en boîtes de 4 kilogrammes, 500 kilogrammes de biscuit de mer, 20 chemises et des allumettes, 20 couvertures de laine, 20 caleçons de laine; le tout enfermé dans de fortes barriques, préservé du mieux que l'on put, et recouvert d'une grosse toile imperméable et goudronnée sur laquelle fut écrit :

Vivres et vêtements.

Eure. — Janvier 1893.

Une pyramide de pierres sèches, élevée de 2 mètres, était destinée à faciliter la reconnaissance du dépôt exclusivement réservé à l'usage des naufragés, pour



DESCENTE PÉNIBLE. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

pourvoir à leurs premiers besoins.

Nos marins ravitaillèrent si bien leurs tables en gibier, poisson, coquillages et légumes, qu'ils délaissèrent les boîtes de conserves pendant tout notre séjour à Port-Gazelle. Notre chef lui-même se piqua un soir de nous servir un souper uniquement composé des produits de notre chasse. En voici le menu :

Potage au pingouin.
— Salmis de poule d'eau.
— Pâté froid de lapin. —
Poisson sauce tartare. —
Rôtis de sarcelles et de chionis. — Salade cœurs de choux de Kerguelen.
— Bombe glacée du mont Richard. — Desserts d'Europe.

Les autres volatiles que nous rapportâmes avaient, en général, un goût prononcé d'huile de foie de morue.

Le 11 janvier, malgré tout l'attrait et la sécurité que pouvait offrir Port-Gazelle, le but de la mission étant rempli, le commandant appareilla de bonne heure, désireux de visiter encore une autre baie, réputée la meilleure de toutes.

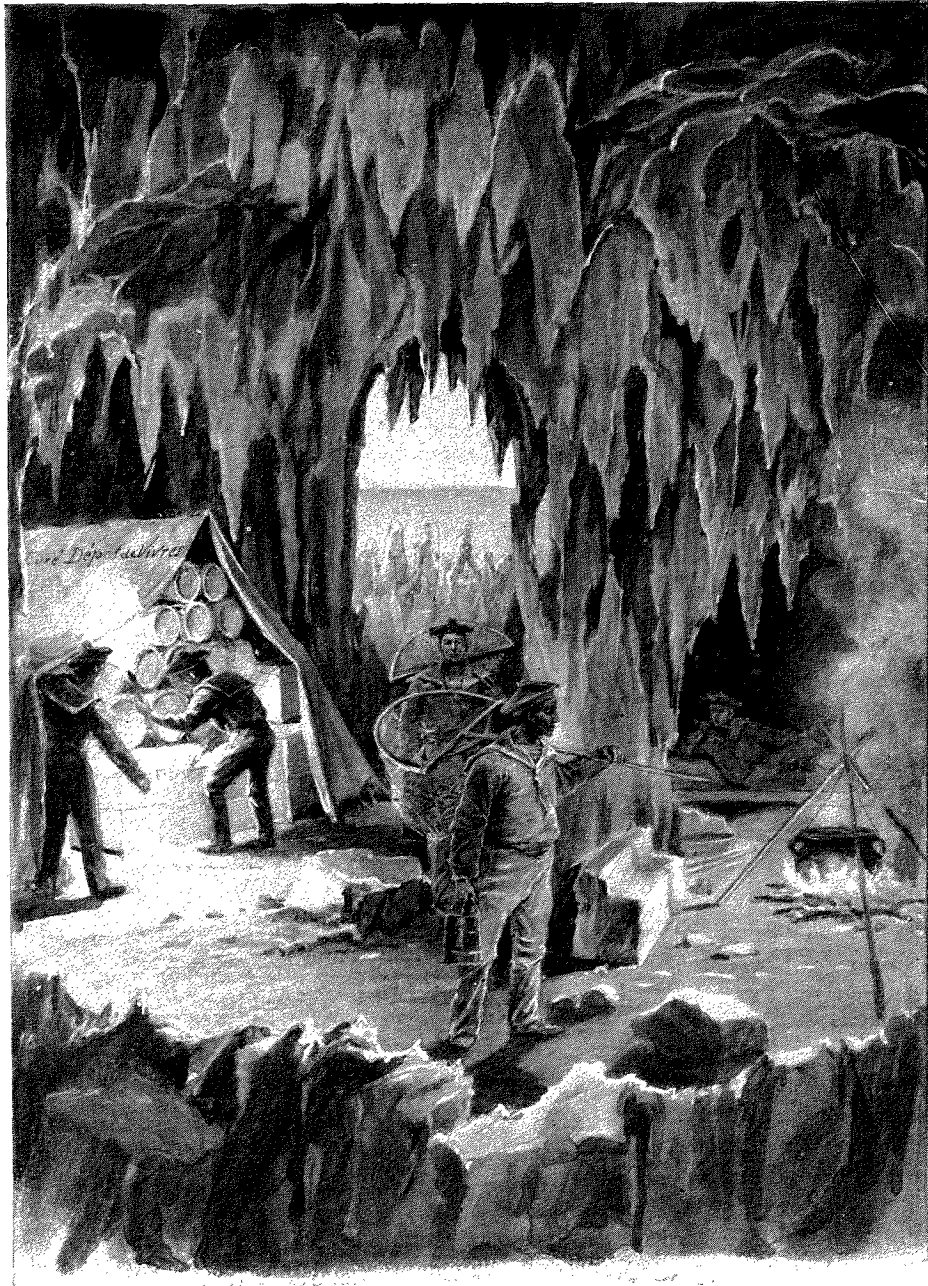
Un temps froid, dégage, favorisa notre sortie, et, au large de la baie de Hillsborough, nous

jouîmes du rare spectacle d'une vue d'ensemble de tout l'archipel, curieux panorama d'innombrables îlots déchiquetés et de montagnes désolées, que domine au centre la masse neigeuse du mont Ross.

Vers une heure de l'après-midi, nous arrivâmes à Port-Mary, dans l'île Adalbert. Descendus à terre, nous y trouvâmes de belles pierres vertes de basalte phonolithe, du spath, et divers cristaux. Oiseaux et plantes étaient moins nombreux qu'à Port-Gazelle, et nous ne vîmes nulle trace de lapins sur l'île. Nous devions, le lendemain, faire de l'eau et graver sur les rochers une inscription relative à la prise de possession des îles par la France. A peine étions-nous de retour à bord, qu'une bourrasque de grêle et de vent éclata. Pendant trois journées consécutives, la tempête se déclina aussi furieuse qu'à Port-Christmas, nous poussant de plus en plus près des récifs qui bordent l'entrée de Port-Mary. A la première accalmie, l'*Espe* se hâta de quitter ce dangereux mouillage et de regagner la pleine mer.

Nous ne partageons pas sur ces îles l'opinion sévère de nos devanciers.

Les conditions toutes défavorables dans lesquelles Kerguelen et Cook abordèrent, les insuffisantes ressources dont ils disposaient à cette époque, les ont amenés à exagérer la situation. Le premier n'a-t-il pas écrit dans ses Mémoires :



DEPÔT DE VIVRES ÉTABLI DANS L'ÎLE AMSTERDAM (PAGE 407). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

« Je préférerais vivre en Islande, qui est par 65 degrés de latitude nord, plutôt que dans le pays que j'ai découvert par 50 degrés de latitude sud, celui-ci fût-il même habité, ce qui n'est pas probable. »

Et cependant, fort peu de temps après, en 1799, l'opinion de Robert Rhodes, commandant du *Hillsborough*, est toute différente. Une chasse très fructueuse l'ayant décidé à passer six mois dans l'île, à son retour il engagea avec enthousiasme ses compatriotes à se rendre aux Kerguelen, et jusqu'en 1830 le nombre des bâtiments occupés à la pêche fut considérable; on en compta près de quarante par année. Les animaux marins détruits en grand nombre se réfugièrent vers l'île Heard, et ensuite plus au sud, où les baleiniers les pourchassèrent jusqu'à la banquise, dans des climats bien plus rudes, dangereux et sans abri que ceux des Kerguelen.

La réglementation de la pêche à Terre-Neuve, aux Malouines, et, plus récemment, au détroit de Bering, a permis à d'autres nations de se réserver pour l'avenir une source de richesses, tandis que la nôtre était gaspillée par les étrangers. Mais il faut avouer que la surveillance aurait été très pénible et fort coûteuse, la France ne pouvant engager hommes et argent pour un pays dont nos nationaux semblaient complètement se désintéresser.

Enfin, l'un d'eux, M. Boissière, a demandé et obtenu en 1894 la concession de la pêche aux Kerguelen pour cinquante ans. C'est, à notre connaissance, le premier essai qui va être tenté par nos compatriotes dans ces îles; et, à ce sujet, il est bon de rappeler que si l'archipel est dénudé dans toutes les parties exposées aux âpres vents d'ouest, il n'est pas stérile. Bien des vallons sont remplis d'une épaisse et fertile couche d'humus.

Le sol se modifiera complètement lorsque le sapin de Norvège et d'autres arbres des régions froides y auront été importés. Bien des cultures maraîchères et de céréales y sont possibles. Enfin, certaines races d'animaux auront grande chance de s'y propager avec succès. Les chèvres, porcs et moutons qui y furent parqués par les navires anglais s'y engraisèrent vite et donnèrent une viande excellente. C'est grand dommage que quelques-uns de ces couples n'aient pas été laissés en liberté. Pour nous-mêmes, nous regrettons d'avoir été dans l'impossibilité d'en lâcher quelques-uns. Il serait cependant mauvais d'y laisser les porcs se propager à l'état sauvage, ces animaux dévorant tous les oiseaux de mer qui viennent couvrir leurs œufs sur le rivage.

Les Kerguelen ne sont assurément pas plus déshéritées de la nature que les Malouines, où habitent actuellement plus de 1 100 colons anglais vivant de l'élevage de 500 000 moutons, qui rapportent, bon an mal an, 1700 tonnes de laine à l'exportation.

Une raison majeure fera qu'un jour l'archipel sera certainement habité : c'est la seule terre de tout l'océan Indien sud qui possède des ports.

L'existence du charbon y a été reconnue depuis fort longtemps. Les affleurements sont nombreux, et plusieurs ont été repérés sur les cartes. Voilà une source de richesse et d'avenir, s'il était réellement exploitable. En 1877, des Anglais en tentèrent l'entreprise, qui resta infructueuse. Les frais en étaient-ils trop considérables, ou le charbon de mauvaise qualité? Nous n'avons pu éclaircir le fait. La nature du charbon dans les couches inférieures est jusqu'à ce jour totalement inconnue, et ce serait mal juger de sa valeur que de se baser sur les échantillons recueillis dans les affleurements, échantillons qui perdent de leur qualité au contact prolongé de l'air et de l'humidité.

Fuller nous affirma avoir trouvé dans la baie Cumberland un gisement de 2 kilomètres de long sur 12 mètres de large et 2 d'épaisseur. Le charbon brûlait fort bien et il en tirait le meilleur parti pour sa forge.

A priori les difficultés d'extraction des couches inférieures paraissent nombreuses. La nature des roches entre lesquelles sont intercalées les diverses veines est extraordinairement dure. Les pluies continuelles qui se déversent sur les îles doivent produire de nombreuses nappes d'eau souterraines.

Qui cependant aurait pu prédire, il y a vingt ans, lors de la découverte des premiers affleurements d'Hong-Kong et de Kébao, l'extension énorme prise par nos charbonnages du Tonkin?

Si les résultats commerciaux de toute entreprise sont encore incertains, l'avantage militaire qu'une nation maritime peut retirer d'une station de charbon unique dans cette partie de l'océan Indien est d'une importance capitale, et dès 1840 le commandant anglais Ross l'avait fort judicieusement remarqué; plus récemment le contre-amiral Reveillère préconisait les Kerguelen comme un redoutable repaire de pirates en temps de guerre. Leur importance deviendrait extrême avec la neutralisation ou la fermeture du canal de Suez. De ces îles on est maître de couper toutes les communications entre l'Europe, l'Australie et l'Asie. De hardis croiseurs, partant de là, y remisant leurs prises, pourraient causer un mal incalculable au commerce ennemi, sans qu'il fût possible de les en empêcher, à moins de déployer de grandes forces.

Les terres de Kerguelen, dont la France vient de prendre possession officielle, doivent être habitées effectivement, pour que l'occupation soit valable aux yeux des puissances étrangères. A ce point de vue, nous estimons que nos compatriotes de la métropole ne viendront guère y chercher fortune. Pour y créer un centre de population, il conviendrait peut-être d'y faire l'essai d'une colonie pénitentiaire.

La Nouvelle-Calédonie, par la douceur de son climat, la facilité de la vie, offre à tous nos vagabonds une agréable perspective d'avenir. En visitant les prisons de l'île Nou, les exploitations agricoles de l'île des Pins et les pénitenciers de la Grande Terre, nous avons été frappés du peu de travail produit par ces déportés, qui, à

l'encontre des espérances du début, deviennent paresseux, ne colonisent point et empêchent les Français de la métropole de prendre leur part des richesses naturelles de l'île.

Aux Kerguelen, on peut être certain de l'impossibilité absolue de toute escapade et de tout trouble chez les voisins. La vie y sera rude, mais très saine et très supportable.

Les mines de charbon et de fer ont besoin de bras pour être exploitées, et les compagnons anarchistes y trouveraient une ample besogne en rapport avec leurs aptitudes. Tout d'ailleurs a besoin d'y être créé, et un labeur incessant y sera nécessaire pour vivre.

Notre mission aux îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, à 1 100 kilomètres dans le nord-nord-est des Kerguelen, favorisée par un temps exceptionnel, fut très courte et se borna à l'établissement de dépôts de vivres. On se rappelle que le pavillon français avait été arboré dans ces deux îles du 24 au 27 octobre 1892, par le croiseur *La Bourdonnais*, qui se perdit malheureusement dans le cyclone de Sainte-Marie de Madagascar, le 25 février 1893.

Nous arrivâmes à Saint-Paul le 22 janvier, vers 9 heures du matin, par un temps calme.

Cet îlot de Saint-Paul, véritable curiosité géographique, est le cratère d'un volcan émergeant de 260 mètres au-dessus du niveau de la mer. Un côté de la paroi orientale, effondré dans l'océan, se termine en forme de deux jetées naturelles, laissant entre elles un espace libre de 60 à 70 mètres, par lequel la mer communique en dedans. Le cirque intérieur forme un entonnoir régulier de 1 100 mètres de diamètre au niveau de la mer, surmonté de tous côtés par des pentes abruptes, avec une profondeur de 50 mètres au centre du bassin.

Les petits bâtiments qui peuvent franchir le seuil de 2 m. 90 de la barre viennent par très beau temps s'amarrer sur ses bords, comme à un quai naturel. Nous y trouvâmes une goélette de la Réunion, l'*Angèle-Élisa*, capitaine Bertin, s'y rendant chaque été pour la pêche.

Un matelot créole nous montra toutes les curiosités de l'îlot, nous menant à diverses sources d'eaux chaudes; l'une d'elles s'écoule entre des roches éboulées, et forme un petit bassin naturel, à la température de 50 à 60 degrés.

L'autre versant de l'îlot n'est guère accessible qu'à un endroit dit sentier des Pingouins, probablement à cause d'une colonie de ces animaux qui y ont élu domicile. Nous avons gravi cette falaise de 257 mètres de hauteur. Mais, une fois arrivé sur le plateau, il faut se défier de dangereuses fondrières bouillantes. Un créole de Bourbon qui y tomba par imprudence eut les deux jambes brûlées.

Notre guide nous conduisit jusqu'à une grotte tapissée de lierre et blanchie de salpêtre où se trouve la seule eau potable de l'île.

La description de Saint-Paul a été entièrement faite par la mission de l'amiral Mouchez, qui y vint en 1874 observer le passage de Vénus.

Actuellement, les anciennes habitations de la mission servent aux pêcheurs comme magasins de salaison pour la morue. Dans l'une d'elles, où la température est toujours très douce, par suite d'une veine volcanique d'eau chaude qui passe en dessous, nous effectuâmes le dépôt de vivres pour naufragés, soit 600 kilogrammes de *corned beef*, 500 kilogrammes de biscuit de mer, 10 chemises de molleton, 10 caleçons de laine, 10 couvertures et des boîtes d'allumettes.

La principale valeur de Saint-Paul et d'Amsterdam réside dans l'immense banc de poissons, morues, maquereaux, sardines, langoustes, etc., que l'on trouve sur ses côtes. Une embarcation partie au large dans la matinée avec quatre à cinq hommes revint à midi, chargée à couler bas. Le seul débouché actuel en est La Réunion, dont les côtes, à l'inverse de Maurice, ne sont pas poissonneuses. Plusieurs goélettes venaient autrefois pêcher sur ce banc, mais de terribles cyclones qui règnent en permanence sur ces parages les ont peu à peu détruites; et les créoles, trop éprouvés déjà par la crise agricole et industrielle qui sévit si durement sur la Réunion, n'ont pu armer de nouveaux bâtiments.

On a parlé à diverses reprises de faire un port de Saint-Paul et d'y constituer non seulement un dépôt de charbon, mais encore un port de refuge en cas de guerre. Il serait en effet bien tentant, d'après la carte, de creuser à la dynamite l'étroit dos d'âne entre le cratère et l'océan pour permettre ainsi aux navires du plus fort tonnage d'y entrer. Mais il ne faudrait point fonder sur ce port des espérances exagérées, et l'extrait suivant du rapport du commandant de l'*Eure* donnera une idée exacte de la valeur d'un mouillage dans le cratère :

« Reste à savoir si un grand bâtiment trouverait dans ce lac toutes les conditions de sécurité que semble promettre le formidable cercle de montagnes qui l'entoure. Or, voici à ce sujet ce que m'ont dit les pêcheurs. Par coup de vent de sud-ouest de violentes rafales descendent des crêtes, vont se réfléchir sur le versant nord-est et sont renvoyées dans le lac, où leur rencontre avec les rafales directes produit des tourbillons d'eau et de vent capables de soulever une embarcation; dans ces occasions, les goélettes, qui sont amarrées par l'arrière dans l'angle de la jetée nord, n'ont pas trop de toutes leurs amarres et n'étaient qu'à grand-peine. C'est ainsi qu'il y a quelques années, une goélette française, la *Décidée*, arracha tous ses points fixes et alla se briser sur le bord ouest du cratère, où elle sombra. C'est ainsi de même que, il y a quelque temps, l'*Angèle-Élisa* ne dut son salut

qu'au dévouement de son second, qui se jeta à la mer pour aller porter à terre des faux bras au moment où la violence de l'ouragan ébranlait tous les points fixes et brisait successivement toutes ses amarres. »

Un dépôt de charbon y serait cependant utile. Les bâtiments de passage pourraient s'y ravitailler par temps maniable et trouver tous les vivres nécessaires, car l'îlot a un climat très doux où plantes et animaux croissent à merveille.

Un phare lui-même rendrait de grands services.

En quittant Saint-Paul, l'*Eure* se dirigea vers Amsterdam, seconde île de ce groupe, à un degré plus au nord, presque entièrement bordée de hautes falaises inaccessibles. Les embarcations accostèrent à une petite anse de sable noir vis-à-vis d'une vieille hutte en pierre. Par un calme absolu, le transbordement du matériel du dépôt de vivres s'effectua aisément. Sous une grotte fréquentée des pêcheurs fut constitué un nouveau dépôt de la même importance qu'à Saint-Paul.

Comme sa voisine, Amsterdam est d'origine volcanique. De nombreux cratères émergent de toute part sur les flancs d'une montagne à pente douce élevée d'environ 1 000 mètres. Sa grande dimension, la douceur du climat et la fertilité de son sol décidèrent un créole de la Réunion à s'y transporter avec sa famille en 1873. Mais, après un an de séjour, la nostalgie le prit et il réintégra l'île natale. Grâce à son passage, un grand nombre de plantes alimentaires qu'il y importa croissent dans l'île, et ses anciens animaux forment de grandes bandes sauvages, source d'un précieux aliment pour les naufragés.

Du bord, nos hommes se livrèrent avec ardeur à la pêche à la morue, et en moins d'une heure tout le pont du bâtiment était couvert de poisson, du poids de 16 à 20 kilogrammes environ.

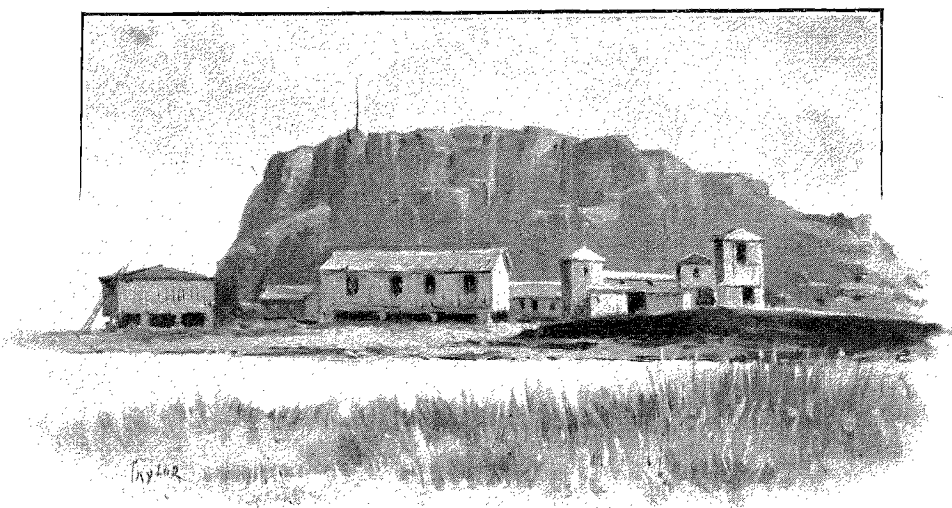
Avec de simples cercles de barriques disposés en casiers et garnis à l'intérieur de quelques débris de viande, nous primes de grandes quantités de langoustes. La première levée en donna quarante-six; la seconde, un quart d'heure après, soixante-dix. Mes camarades, qui avaient fait la campagne de Terre-Neuve, assuraient que les meilleurs banes n'étaient pas plus productifs.

Un nouveau pavillon métallique fut planté sur l'île et, notre mission terminée, nous retournâmes à Bourbon, puis à Madagascar, pour y reprendre nos travaux d'hydrographie et notre croisière d'observations, attendant impatiemment l'heure où la grande île africaine tomberait à son tour au pouvoir des Français.

Ainsi, dans l'océan Indien sud, nous possédons toutes les îles. D'abord les Marion et Crozet (découvertes le 23 janvier 1772 par Marion du Fresne, qui en prit possession au nom du roi de France), puis l'archipel des Kerguelen et enfin le groupe de Saint-Paul et d'Amsterdam.

Les plus avantageuses pour le climat et les pêcheries sont ces dernières. Mais elles n'ont malheureusement point de port. Les Marion et Crozet, toutes dénudées, n'offrent qu'un abri insuffisant. Kerguelen seule, par son étendue, ses nombreux ports et sa position, reste le point principal de toute cette chaîne d'îlots qui sont actuellement entre nos mains.

E. MERCIÉ.



ÉTABLISSEMENT ALLEMAND DE PORT-BETSY DANS L'ÎLE KERGUELEN, EN 1874. — DESSIN DE TAYLOR.



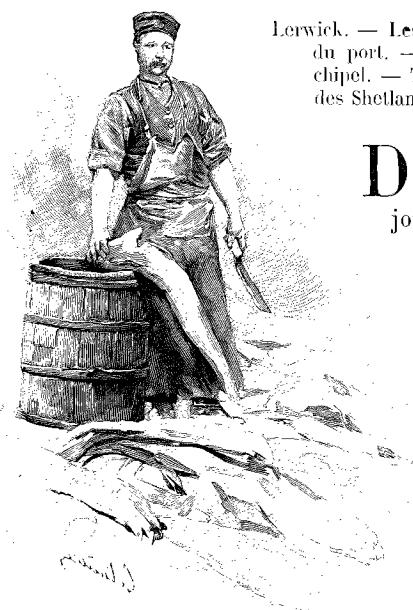
RUE PRINCIPALE DE LERWICK. — DESSIN DE G. VUILLIER.

EN ÉCOSSE¹,

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXIV

Lerwick. — Les gaietés de l'Armée du Salut. — Journée de sabbat. — Vues de mer. — Les oiseaux sacrés du port. — Pilleurs d'épaves. — Le hareng et le mouton. — Scalloway. — Les poneys. — A travers l'archipel. — Terres amphibies et incohérentes. — La légende de sainte Sunniva. — Centenaires. — Simplicité des Shetlandais.



NETTOYAGE DU POISSON.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

DANS tout le Royaume-Uni, le samedi soir est férié et consacré au plaisir, afin que le dimanche demeure tout au Seigneur; en m'amenant aux Shetland ce jour-là, le hasard m'a fait voir au débotté la population entière de la capitale flânant par les rues. Je devrais parler au singulier : Lerwick en possède bien deux, qui sont parallèles et superposées, mais celle d'en haut est le quartier noble et désert, quelque chose comme le faubourg Saint-Germain, tandis que celle d'en bas représente les boulevards, Commercial Street, son nom l'indique : articles tricotés indigènes, drapiers, bottiers, épiciers-fruitiers où s'étaient des fraises venues d'Écosse et des poires de Normandie, un libraire, une bibliothèque publique, le bureau de poste, avec au-dessus un petit musée d'histoire naturelle et une salle « pour concerts et soirées ». Étroite, tortueuse, dallée et sans trottoirs, comme dans les villes de Toscane, les maisons basses, en pierre grise, la toiture de pierre aussi, ce qui leur donne un caractère massif, elle est toute grouillante de populaire, les femmes faisant leurs provisions pour le lendemain, les filles se promenant en compagnie de leur amoureux, les hommes flânant et fumant leur pipe, calmes, graves, silencieux comme les marins de tous pays, avec le voile de rêve des races du nord.

Presque tous pêcheurs ou matelots, et de type bien franchement scandinave : grands, lourds, larges, solides, des allures d'ours apprivoisés, de bonnes grosses têtes carrées et honnêtes, le fond du teint rose sous le hâle et le sel qui leur tannent la peau en lui donnant une couleur de brique recuite,

1. Suite. Voyez tome I^{er}, p. 313, 325, 337, 349, 361 et 373; tome II, p. 253, 265, 277, 289 et 301.

des cheveux ardents, d'amples barbes jaunes ou rouges, de gros yeux bleu de lin à fleur de front. Ils ont conservé leur costume de travail, toujours pittoresque chez les gens de mer, et quelques vieux mathurins sont d'un galbe amusant, avec l'ample culotte de toile à voile rousse, bouffant dans les hautes bottes du cuir cru, chemise de flanelle violette, débraillée, au cou un énorme cache-nez tricoté vert et jaune, et coiffés d'un chapeau de femme, en paille cannelle, le tout fort taché de goudron et fleurant ferme le poisson et le varech. Quant aux femmes, ici comme partout, hélas ! elles ont pensé se civiliser en renonçant à leur costume traditionnel, ces cotillons de gros molleton écarlate, qui naguère, comme les oies du Capitole, ont sauvé les Shetland d'une descente du corsaire Paul Jones. En apercevant du large un groupe réuni au sommet d'une falaise, le forban crut voir des habits rouges de soldats et il vira lof sur lof sans demander son reste.

Ces deux artères principales constituant la ville haute et la ville basse sont réunies par un dédale de grimpettes fort raides, serpentant entre les maisons, plantées avec un absolu dédain de la symétrie. Plus bas encore est le port, où il s'en trouve qui baignent dans la mer, un canot amarré à une fenêtre. Avant les récents travaux qui ont doté Lerwick d'un beau quai de pierre et d'un môle imposant, il y en avait bien davantage, et, comme toujours, le pittoresque a perdu ce qu'a gagné le commerce. Ce n'est pas sans raison que les Shetlandais bâtissaient ainsi. La contrebande naguère se pratiquait largement dans ces îles, si morcelées que leur immense étendue de côtes rendait la surveillance difficile. C'était tôt fait d'introduire chez soi, à la faveur des longues nuits d'hiver, une balle de tabac, une barrique de vin de France ou d'Espagne, d'eau-de-vie de Cognac ou de rhum des Antilles.

Soit dit en passant, c'est avec les Pays-Bas et les ports d'Allemagne que Lerwick a le plus de relations commerciales. J'y ai vu sur le quai des matelots frisons en leur bizarre costume : énormes culottes-jupons de toile bleue, bas de laine, tricot magenta et sabots pointus comme les souliers à la poulaine du moyen âge. Et parmi les verrières du bel hôtel de ville néo-gothique, dont en 1882 le duc d'Edimbourg a posé la première pierre, il en est deux offerts par les cités de Hambourg et d'Amsterdam en témoignage de confraternité maritime. Les Lerwickiens ne sont pas peu fiers de leur fastueux édifice municipal, qui domine majestueusement la ville de son beffroi, dont le carillon de dix cloches provient de la célèbre fonderie de Louvain. Il est digne des frères armoiries de la capitale des Shetland : d'or à la nef équipée et voguant de sinople, le chef de gueules à la hache de bataille d'argent, comme cimier le corbeau de sable éployé — qui est de Danemark — et la devise empruntée à la *Vie d'Agricola* de Tacite : « *Dispecta est Thule.* »

Le peu d'intérêt qu'offre un édifice aux plâtres encore frais ne m'eût pas engagée à pénétrer dans celui-là, si, au cours de mes vagues déambulations dominicales, je n'y avais été attirée par des glapissements et des vociférations partant des fenêtres ouvertes du premier étage. C'était dans le vaste hall baronial aux hautes cheminées de pierre sculptée, où une copie du portrait de la reine Victoria par Winterhalter fraternise avec les effigies en vitrail des jarls, des rois et des saints norvégiens, une Assemblée de l'armée du Salut. Sur l'estrade qui sert aux réunions du conseil, une douzaine d'officiers des deux sexes, revêtus de l'uniforme connu, les hommes à longue barbe de patriarche, hâves ou bouffis, les femmes plates, anguleuses. Une osseuse et robuste « majoresse », dont la bouche faisait le tour de la tête, parlait au moment où j'entrai, bonne enfant, hilare, voulant absolument faire rire une centaine de braves gens très placides et solennels qui étaient là entre deux sermons de leur propre culte, pour changer.

« Avant d'être salutiste, j'étais quelquefois triste, de mauvaise humeur, clamait-elle d'une voix tonitruante.... Depuis que j'ai connu Jésus, je suis toujours gaie et je voudrais que tout le monde le soit.... Allons, soyez gais, riez. »

On ne riait pas, et j'étais la seule qui en eusse envie. Mais la majoresse ne se découragea point et lança de triviales bouffonneries si énormes, qu'un accès d'hilarité finit par secouer l'auditoire.

« Voilà qui est bien, je suis contente, s'écria-t-elle.... Je sais que c'est de moi que vous riez : mais vous riez, c'est l'essentiel. La paix et la joie du Seigneur Jésus sont entrées dans votre cœur. Maintenant nous allons chanter. »

Et, très fine, me guignant du coin de l'œil, elle ajoute, évidemment à mon adresse :

« Il y en a parmi vous qui ne sont pas des nôtres : des presbytériens, des épiscopaux, peut-être des romains. Mais ça ne fait rien. Nous sommes tous frères. Tous sont les bienvenus dans l'amour de Jésus. Et tous peuvent bien chanter : ça ne leur fera pas de mal et ça fera plaisir au Seigneur. »

Ah non ! par exemple, ça ne doit pas lui faire plaisir....

Au fond, il n'y a pas là dedans de quoi rire, sinon pour les commis voyageurs qui blaguent bêtement ce qu'ils ne comprennent pas. Quand on songe aux trésors d'abnégation et de charité dépensés dans les bouges des quartiers infâmes de Londres par de petites salutistes de vingt ans, pures, fraîches et souvent jolies comme des lis mystiques, les inepties, les puérités, les aberrations de ce grossier exotérisme s'effacent et il reste un réel sentiment de respect pour l'étincelle de spiritualité qui allume ces étranges flammes. Névrose assurément, mais névrose de l'âme. Tel quel, le salutisme a beaucoup d'action en ces pays d'austère et sombre calvinisme, où les masses sont entièrement, profondément, passionnément religieuses, et où toutes les manifestations d'adoration



SCALLOWAY. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

trouvent ample carrière. Les modernistes, les progressistes, les positivistes, ne croient pas qu'il reste assez de toi dans l'humanité pour que les guerres de religion soient encore possibles. Qu'ils viennent essayer ici de rétablir le papisme ou le prélatisme, ou simplement de restreindre la liberté d'expansion des sectes dissidentes, et ils verront.

Pour 4 000 âmes, Lerwick possède sept églises : presbytériens établis (Église d'Écosse), presbytériens unis — ainsi nommés parce qu'ils se sont désunis des autres, — presbytériens libres, épiscopaux (Église d'Angleterre), méthodistes wesleyens, congrégationalistes et baptistes. Les catholiques sont en si petit nombre dans les îles, qu'un prêtre vient seulement d'Écosse les visiter tous les trois mois pour procéder aux baptêmes, aux mariages, entendre les confessions, donner la communion. De l'extrême-onction ils sont obligés de se passer, et pour cause. Par une radieuse et chaude journée de sabbat comme celle que les Shetland ont eu la politesse de m'offrir, c'est un spectacle curieux que tout ce peuple en habits de fête se rendant à ses offices respectifs. Trop de redingotes noires malheureusement, dans lesquelles sont gauchement engoncés les torsos robustes de ces braves marins, avec une grosse cravate roulée indéfiniment autour de leur cou halé qui s'en gonfle d'apoplexie, des anneaux d'or aux oreilles, et sur leur bonne tête hirsute un énorme tube en poil de lapin. Trop de femmes attifées « à l'instar » — robes à volants et à retroussis, confections garnies de jais et d'effilés, chapeaux enrubannés, empanachés, enguirlandés selon l'abracadabrante fantaisie des modistes locales. Et les pauvres gamins en complet genre Montagnes Russes, — oh ! de très loin ! — leurs pieds habituellement nus, gênés dans des souliers, la chevelure embroussaillée, qui en semaine leur sert uniquement de couvre-chef, coiffée d'une sorte de bonnet de prêtre en velours cramoisi à gland, qui paraît être le grand chic des enfants de la capitale shetlandaise.

Et quand ils sortent de l'église, remplissant de nouveau les rues désertes d'un torrent humain, paisible et silencieux, la mine souriante et épanouie de gens qui viennent d'écouter consciencieusement un sermon d'une couple d'heures, et qui retourneront après leur dîner en écouter un autre, on se dit que chacun met son bonheur où il lui plaît et qu'heureux ceux à qui la religion en procure. Superstition comme une autre, ce respect du sabbat rigoureux jusqu'à l'enfantillage. Mais il n'en est pas moins touchant de voir les plus pauvres gens s'abstenir de toute besogne mercenaire. Le temps le plus propice à la pêche ne les décidera pas à lancer leur barque, et la seule menace imminente d'un orage leur mettra la faucille à la main pour moissonner leur orge et leur avoine. Ils ne boivent pas, ne jouent pas, ne font pas de bruit, se promènent tranquillement en famille, et au profond bien-être que le repos absolu donne à ces rudes travailleurs de toute la semaine, se joint le sentiment qu'ils honorent Dieu.

Il faut avoir assisté à ce spectacle de paix naïve pour jauger la valeur morale d'une bande de yachtsmen et de yachtswomen français qui, peu avant mon passage, ayant fait escale ici un dimanche, ont pris plaisir à scandaliser ces gens simples par les éclats d'une tapageuse gaité. Craignant d'avoir blessé mon patriotisme en me le racontant, on ajouta que « certainement ce n'étaient pas des ladies et des gentlemen comme il faut ». Je l'affirmai, bien que leurs noms, qui avaient paru dans le *Shetland Times* hebdomadaire, m'eussent dit tout le contraire. Je ne les dénoncerai pas. Mais vraiment les Parisiens quelquefois ont bien de l'esprit...



FEMME DE LERWICK.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Pas davantage, bien entendu, un indigène ne consentira-t-il, hors le cas de force majeure, à vous conduire en bateau ou en voiture. Béni sois-tu une fois de plus, rigide sabbat calviniste qui oblige le touriste vanné à reposer ses os. Pour haïr ce jour de détente forcée, où l'on a loisir de lire et d'écrire, de regarder couler l'eau, verdoyer la verdure et poudroyer le soleil, voler les oiseaux et les abeilles butiner, de se laisser vivre enfin en un nonchaloir sans remords, il faut avoir le caractère bien mal fait, ou une étrange avidité de ce mouvement vain d'un hanneton dans un tambour.

Si l'on éprouve d'ailleurs le besoin de bouger, rien qu'à rôder dans un rayon de deux milles on a de quoi passer une délicieuse journée dominicale. En grim pant sur le Knob, aiguille de roc qui domine la ville, on embrasse de l'œil ébloui par le scintillement des vagues, qui au soleil semblent une fonte d'argent en ébullition, cette singulière côte rompue, déchirée, tailladée, du « continent » des Shetland, qui s'allonge vers le sud, fendant la mer comme un éperon. Quand on en a assez de la vue plongeante, on peut essayer de la vue rasante en allant s'asseoir à fleur d'eau sur les larges dalles noires, polies comme du marbre, qui, découvertes à marée basse, font les degrés d'un escalier de Titans descendant dans la profonde baie de Brei Weik, du côté opposé à la rade, car Lerwick est situé sur un lambeau de terre qu'entoure la mer de trois côtés. Par ce bel après-midi lumineux, tout est bleu, de nuances infiniment variées se dégradant de l'indigo intense à l'évanescant azur, en passant par un ton rare où traînent du vert et de l'or, qu'on pourrait appeler gorge de paon. Dans cette petite Norvège on a déjà le sentiment des colorations boréales, étrangement chaudes et violentes, avec lesquelles nous étonnent les paysagistes scandinaves.

Une perspective fuyante d'îles et de fjords, et, sur la ligne claire de l'horizon, la vague fumée de quelque lointain steamer; plus près, la rive verdoyante de Bressay où gambadent de gros moutons très blancs, qui semblent échappés d'une ménagerie de Nuremberg. Puis des arrangements bizarres : un sémaphore étendant ses bras décharnés au-dessus d'un champ de seigle, des vaches broutant les varechs au pied du fort Charlotte, dont se rouillent les pacifiques canons, ses remparts blanchis à la chaux fraîche en contraste violent avec le noir du massif de roc qui lui sert de base. Aucun bruit que le cri aigu, et pourtant très doux, des bandes de pétrels et de mouettes qui s'ébattent en folles farandoles, et, fusant par les fenêtres ouvertes des sept églises, des vagues harmonies d'orgue sur lesquelles s'égrènent les chants pieux des fidèles, enfin le murmure de la mer apaisée, dont la surface vibrante frissonne à peine de risées légères. Il fait bon s'engourdir ici. La voilà, la paix du Seigneur, et les salutistes ont bien tort de tant s'échauffer là-bas à beugler ses louanges.

Les géographes affirment que l'archipel des Shetland ou Zetland — corruption de *Hjalt-land* — se compose de cent îles et îlots. Le chiffre est bien rond pour être exact — ils ont dû s'y perdre en les comptant. Trente-quatre seulement sont habitées, la population totale approchant de 30 000 âmes. Jusqu'au commencement du siècle, les communications postales étaient nulles d'octobre à mai. Les Shetlandais savent apprécier les bienfaits du progrès, car une statistique récente dit qu'en une année il est arrivé à Lerwick : 1 596 000 lettres, 154 000 journaux et 72 000 câblesgrammes.

Cependant ils vivent dans un isolement relatif. Les touristes n'y viennent guère, les sportsmen davantage, mais encore en petit nombre, à cause de la pénurie de logements. Pays de cocagne pour les pêcheurs à la ligne, qui y peuvent ferrer des truites saumonées de quinze livres. Quant aux chasseurs, ils ont peu de grouses, car il y a peu de bruyères. Ils chercheraient en vain la perdrix, et deux cailles égarées qui y ont été tirées en 1833 et 1854 sont cataloguées au musée comme bêtes rares. Mais les oiseaux de mer et de marais abondent : bécasse, héron, vanneau, pluvier doré, courlis, poule d'eau, sarcelle, oie barnacle et outarde, cygne sauvage, beaucoup de variétés de canards, y compris l'é dredon, martinet, pigeon bleu de roc, grèbe, pingouin, buse et butor, bécasseau de toutes espèces : violet, rousset, cul-blanc, canut, maubèche, arlequin, chevalier, échasse,



CHÂTEAU DE SINCLAIR. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

quignette et cocorli, — puis tout ce que le vulgaire englobe sous le nom générique de mouettes, cormorans et goélands, c'est-à-dire le puffin, le pétrel, le fou blanc, le plongeur, le guillemot, la pie huitrière, le ptarmigan, l'alouette, l'hirondelle et le perroquet de mer. Mais il faut respecter ceux du port de Lerwick, oiseaux sacrés et propices à l'égal des pigeons de Venise et des cigognes de Strasbourg, qui se posent sur les bateaux à l'ancre, sur les toits, sur les cheminées, et promènent gravement sur le quai leur panse rebondie gris cendré, bleu d'ardoise ou blanc de neige, en dévisageant les passants de leurs gros yeux ronds et rouges, flanquant l'énorme bec noir en cisaille. Un coup de fusil tiré sur ces oiseaux exposerait la ville à toutes les calamités.

La martre et la loutre ne sont pas très communes aux Shetlandais, mais non introuvables, et l'on s'y peut livrer aussi au sport rare de la chasse au phoque. Les baleines naguère y descendaient par troupes considérables, et d'après les lois locales, le tiers de la prise appartenait au propriétaire de la grève sur laquelle on les échouait, et à la couronne celles trop grosses pour que six bœufs — les très petits bœufs indigènes — les pussent tirer de l'eau. Le 22 septembre 1845, date demeurée célèbre dans les fastes locaux, 1540 de ces cétacés ont été massacrés au pied de Sumburgh Head. Aujourd'hui les baleines prennent une autre route, et celles qu'on voit dans les eaux shetlandaises sont de petite taille. Quelques jours avant mon arrivée dans les îles, on en avait harponné une quarantaine non loin de Lerwick, où je les vis exposées dans un hangar en attendant leur mise aux enchères. L'impression qui m'en est restée est que ce sont de fort vilaines bêtes, et sentant affreusement mauvais.

C'est de la pêche que vivent les Shetlandais. Naguère, à ces produits naturels de la mer ils ajoutaient des profits indirects moins avouables. Lorsque Walter Scott les a visités voici quatre-vingts ans, la commission des phares dont il faisait partie y fut assez mal reçue, les indigènes étant pilleurs d'épaves et n'en rougissant point. Certain jour, un ministre ajouta aux prières de l'office divin : « Et si c'est ta volonté que d'infortunés marins soient jetés à la côte, oh ! Seigneur, n'oublie pas ta pauvre île de Sanday. » Une superstition féroce interdisait de porter secours à un étranger qui se noyait, pour la raison qu'il était fatalement destiné à nuire plus tard à son sauveur. Il est facile de comprendre quel intérêt avaient les riverains à ce que pérît tout l'équipage d'un bâtiment naufragé. Les Shetlandais, d'autre part, se targuaient d'ignorer l'usage des serrures et des verrous, le vol étant chose inconnue parmi eux. Au demeurant, vous le voyez, les meilleures gens du monde. Soyons-leur indulgents en songeant que si le bois, le fer, les vivres, les étoffes, les outils venaient à leur manquer, ils n'avaient aucun moyen de s'en procurer pendant de longs mois, et que quand des navires marchands arrivaient dans leurs eaux, l'argent ou les marchandises d'échange leur faisaient souvent défaut.

Aujourd'hui les mœurs se sont humanisées, quoiqu'on dise tout bas qu'il n'y faudrait pas regarder de trop près, et que s'ils ne pillent plus, ou guère, c'est qu'il n'y a presque plus d'épaves, grâce aux phares, à la vapeur

et autres perfectionnements de la navigation. Mais la baraterie est encore pratiquée dans les îles, les compagnies d'assurances maritimes le savent. Au moment où je m'y trouvais, on parlait assez haut d'un capitaine orcadien qui s'arrachait les cheveux de chagrin d'avoir, par une fausse manœuvre, échoué son bâtiment sur des sables d'où le jusant l'a renfloué tout seul, au lieu de le jeter sur les brisants voisins.

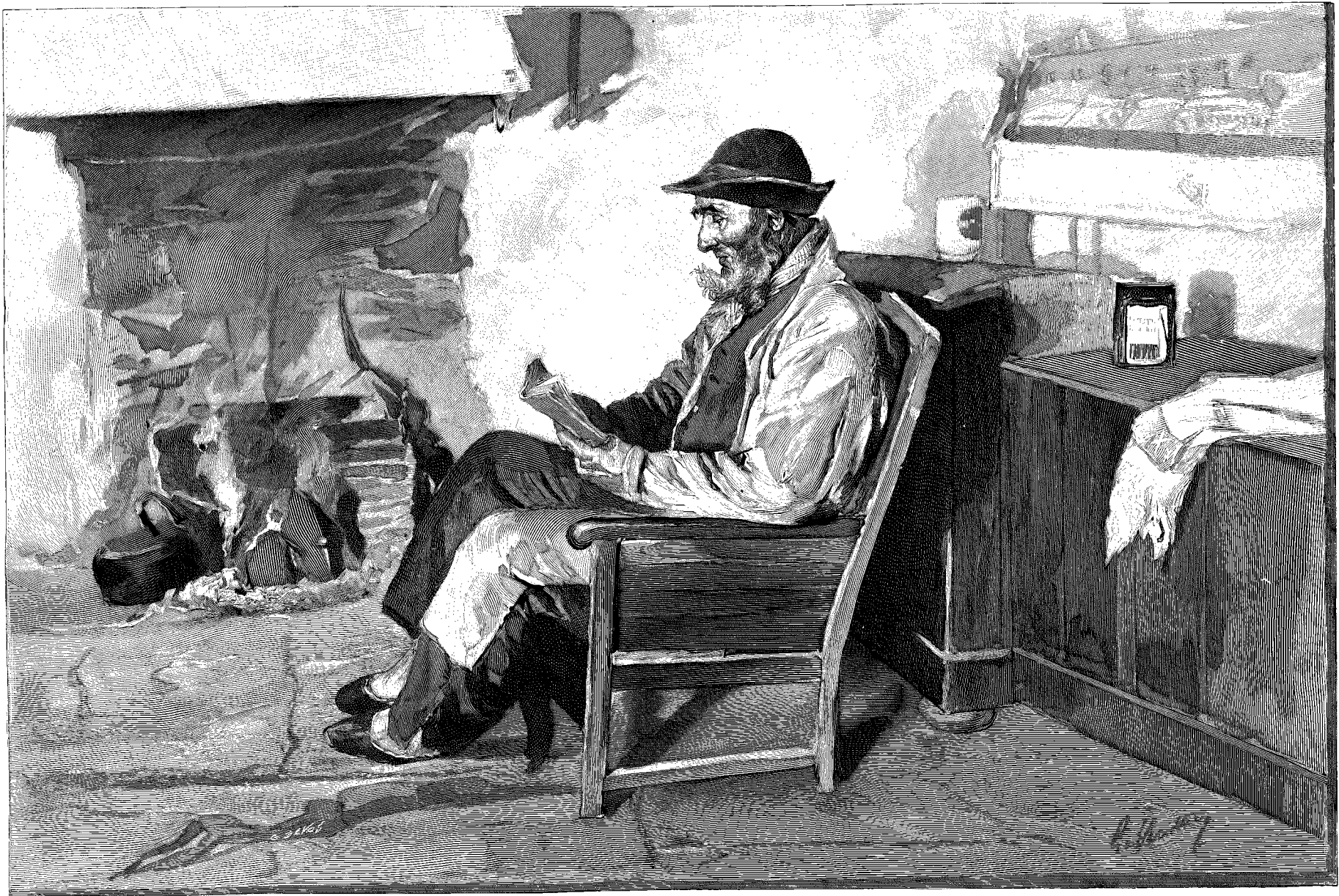
C'est aux Hollandais que Lerwick doit son existence, ce port ayant été créé à la fin du ^{xv}^e siècle pour leurs goélettes de pêche au hareng, qui se réunissaient dans la rade de Bressay au nombre de jusqu'à deux mille. Il y a quinze ans seulement que trois barques pontées ont été frêtées par des indigènes pour pêcher en haute mer — elles sont aujourd'hui plus de trois cents, représentant un capital supérieur à trois millions de francs. En 1885, il a été pris par eux et salé dans les îles 232 920 *crans* de harengs, — le *cran* ou baril contenant 600 à 700 poissons et pesant 235 livres anglaises — exportés principalement à Dantzic, Hambourg, Stettin, Riga, Memel et Königsberg. Faute de sel et de main-d'œuvre, plusieurs milliers de barils ont été vendus à vil prix comme engrais. Mais après les vaches grasses, les vaches maigres. Une invasion de squales — *vulgo* chiens de mer — a éloigné les bancs de harengs, et cette année les deux premiers mois de la saison, qui sont les plus fructueux, n'avaient encore donné que 56 000 *crans*. Mais les Shetlandais sont de vaillants marins et ils vont au Groenland harponner le phoque et la baleine. Leurs eaux, enfin, sont riches en raies, en merlans et en morues, dont, bon an mal an, ils salent 25 000 quintaux.

Quant à l'agriculture, elle est à peu près exclusivement aux mains de colons écossais établis dans les îles depuis plus ou moins longtemps. Dans *le Pirate*, Walter Scott a dépeint l'animosité que nourrissaient les indigènes pour ces étrangers, personnifiés par le pédantesque Triptolème Yellowley et sa revêche sœur Barbara. Quoique atténué, l'antagonisme subsiste encore. C'est surtout l'élevage du mouton qui occupe les fermiers, une espèce analogue aux argalis sauvages de Sibérie. En ces îles où l'on ne se trouve jamais à une distance de la mer de plus de deux à trois milles, l'excellente viande de ces bonnes grosses bêtes toutes rondes, d'une laine épaisse et moelleuse, est du pré-salé par excellence. Plus « salé » même que « pré », car les pâturages proprement dits sont rares et ils se nourrissent moins de l'herbe des landes même que du varech des grèves. Seulement, au moment où elles vont mettre bas, les brebis sont parquées et reçoivent une autre alimentation.

La végétation marine est aussi utilisée par les riverains pour la fabrication de la soude. Ils ramassent à marée basse une variété particulière de goémon, font sécher leur récolte et la brûlent. Cela ne se vend pas cher



TOUR PICTE DE MOUSA, A LERWICK. — DESSIN DE G. VUILLIER.



CROFTER SHETLANDAIS. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

la tonne, mais un peu d'argent va loin aux Shetland. Quand la pêche côtière est bonne, ainsi que les maigres récoltes de seigle, d'orge et de pommes de terre que leur donne la pièce de terre défrichée autour de ce qu'on ne saurait appeler leur chaumière, puisqu'elle est couverte en dalles, les plus humbles Shetlandais ne se trouvent pas pauvres. Quelques moutons constituent leur grande fortune, et toutes les femmes excellent à en filer la laine au fuseau, par les longues nuits d'hiver, pour ensuite la tisser au métier, ou pour la tricoter en châles, bas, capuchons, gilets, mitaines, d'un travail souple et léger, après l'avoir teinté par des procédés naturels transmis traditionnellement. Ainsi le jaune est extrait du souci des champs et de la racine de fougère ; le violet, des mûres et du cresson sauvage ; le bleu, du sureau, des myrtilles et des airelles ; le vert, du chardon, du genêt, du réséda des champs ; le gris, de l'iris des marais ; l'indigo, de la racine de nénufar ; le brun, le rouge, l'orangé, de diverses variétés de lichens ; le noir, de la racine d'arbousier bouillie dans l'eau de tourbe.

Les promenades par terre à travers le continent sont de peu d'intérêt et surtout de variété. Cependant on va à Scalloway, la seconde ville de l'archipel, pittoresque petit port aux maisons blanchies à la chaux, qui sent fort la morue salée dont il fait avec l'Espagne un trafic assez considérable. Sur un éperon de roc, avançant au milieu des récifs, un donjon carré flanqué de tourelles : ce sont les ruines du château du comte Patrick Stuart. Là il fut appréhendé par les officiers de la couronne, la fumée de sa pipe ayant fait découvrir le retraits où il se cachait. Bien qu'on y voie encore l'anneau de fer où il pendait sans autre forme de procès ceux de ses vassaux qui avaient eu le malheur de lui déplaire, ce seigneur laissa des regrets, car, disait-on, « il était l'ami

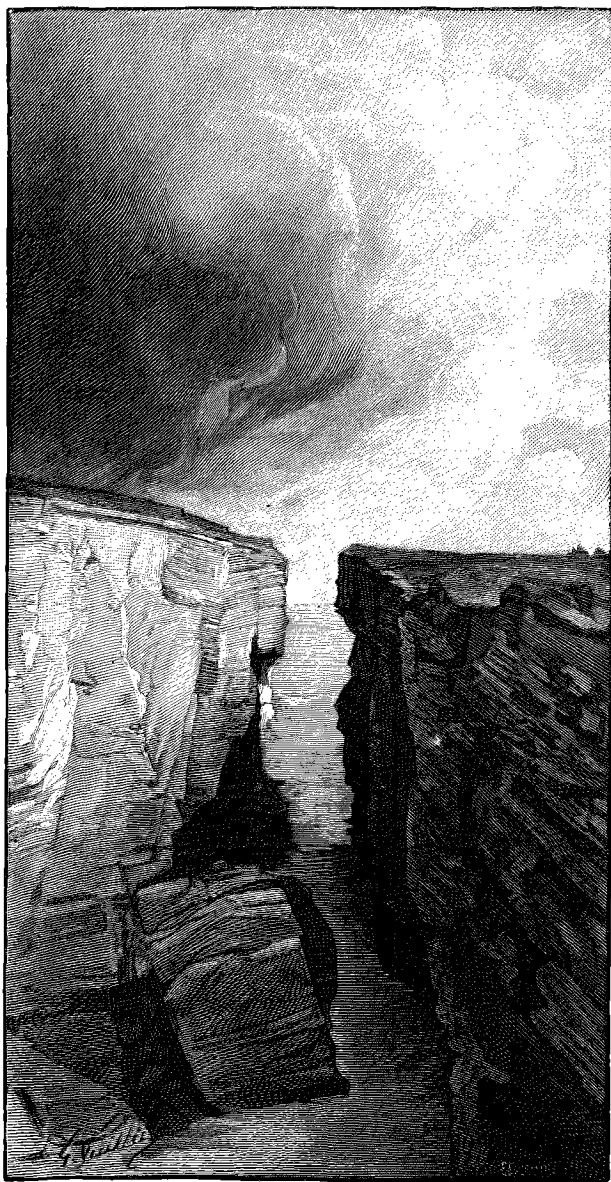
du pauvre et avait fait de sages édits contre ceux qui contrariaient les desseins de la Providence en portant secours aux navires jetés à la côte ».

Parmi les îles et îlots sans nombre qui de ce côté ourlent le continent, celle de Burra passe pour avoir été le domaine du vieil *odaller* Magnus Trail, père de Minna et de Brenda. Ne dites point que ces personnages sont éclos dans l'imagination d'un romancier très poète, car les indigènes ne vous croiraient pas.

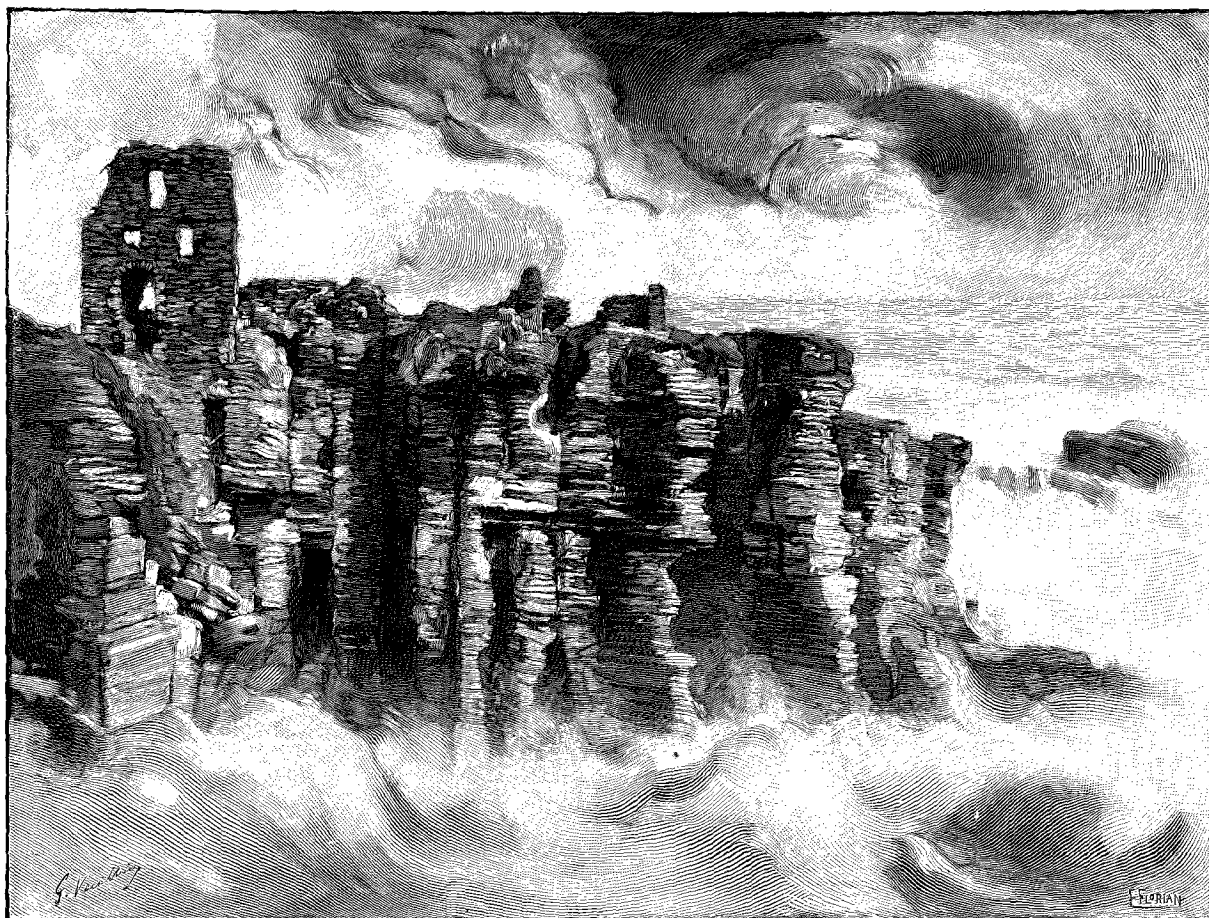
Un conseil aux piétons qu'importune la compagnie d'un guide : qu'ils aient sur eux une boussole, car on se perd à chaque pas en ce pays à la fois chaotique et monotone. Il y a bien des poteaux indicateurs, mais, au lieu qu'ils soient en pierre, comme par toute l'Ecosse, on s'est donné le luxe de les faire en bois, objet rare dans l'archipel, et, bientôt moisissés et pourris par les embruns salpêtrés, ils deviennent illisibles.

Au surplus, la navigation à travers les îles est plus agréable que la marche. Pour celles rapprochées de Lerwick on loue un bateau et, soit à la voile, soit à la rame, on est en parfaite sécurité. Les Shetlandais naissent marins, même les femmes, qui courent fort brillamment des régates spéciales. Chaque île est entourée de satellites — *halms*, îlots, ou *skerries*, récifs — qui souvent portent des noms d'animaux : cheval, veau, agneau, cochon.

Dans l'île de Noss, à côté de celle de Bressay, le marquis de Londonderry possède un haras de poneys qui semble une ménagerie pour rire, tant sont petites ces jolies bêtes tout en queue et en crinière, à l'aspect sauvage et effarouché, que dément la sociabilité de leurs mœurs. Au rebours des autres chevaux, leur valeur croît en proportion inverse de leur taille. La moyenne du prix des produits de lord Londonderry est de vingt-cinq guinées ; mais on m'en a montré un, de robe pie, absolument parfait, dix palmes au garrot — 1 mètre — qui venait d'être vendu le double (1312 fr.). Pour une monture d'enfant, c'est un bon prix. Pleins de feu et d'action,



THE HOLM OF NOSS-SHETLAND.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.



LA CÔTE EST JALONNÉE DE BASTILLES EN RUINES. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

avec beaucoup de douceur et seulement une pointe d'espièglerie, d'une énergie et d'une endurance rares, gracieux, pétulants, extrêmement intelligents et affectueux, ils font aussi d'excellentes bêtes de trait pour un poids léger, et un attelage de *shelties* à deux ou à quatre est un joli luxe.

Plusieurs fois par semaine, pendant les mois d'été, le petit steamer *Earl of Zetland* fait le service postal des îles de l'ouest et du nord. Si l'on ne craint pas de passer la nuit à bord, roulé dans sa couverture sur le divan de la cabine, on peut y prendre passage. C'est le seul abri qu'offrent les petits ports où il mouille le soir, pour revenir le lendemain à Lerwick. Ne cherchez pas à vous retrouver dans cet archipel incohérent : vous n'y parviendriez point. D'être ainsi tailladées en lambeaux, on se demande comment ces terres amphibies peuvent encore tenir ensemble et l'on s'attend à les voir se désagréger sous ses yeux. C'est bien ce qu'elles font d'ailleurs, de siècle en siècle, affouillées, rongées, grignotées par la mer. A voir certain chaos de récifs à travers lesquels il faut être un fin timonier pour trouver sa route, on est tenté d'ajouter foi à la légende de ce géant norse qui, bâtissant un pont à travers ce détroit, y a laissé tomber son panier de pierres. Il était de taille à en porter une bonne charge, si l'on en juge par sa tombe, montrée non loin de là, deux énormes monolithes de granit noir.

Comme nous doublons la pointe d'un îlot, le capitaine me conte qu'il y a quelques années un bâtiment chargé d'oranges s'y brisa. Les habitants ayant ramassé tout ce qu'ils purent de ce qu'ils croyaient être une variété inconnue de pommes de terre, les mirent à bouillir pour leur souper. Ils en ont encore au palais la saveur amère, et depuis lors il est traditionnel dans l'archipel d'accoster ces naïfs insulaires en modifiant légèrement la phrase stéréotypée : « Les oranges vont-elles bien dans votre paroisse? »

A Whalsay, une ample et massive maison carrée en granit attire le regard : Symbister House, à M. Bruce. Au siècle dernier, une frégate russe se perdit ici corps et biens. Cinq hommes de l'équipage seulement furent sauvés par le propriétaire d'alors, à qui, en témoignage de reconnaissance, l'impératrice Catherine envoya un service de Saxe à ses armes. La construction actuelle a coûté, me dit-on, 30 000 livres sterling, trois quarts de million jetés dans cette île perdue. Les anciennes familles écossaises demeurent fidèles à la terre patrimoniale. On s' imagine malaisément à l'intérieur de ces demeures lointaines le confort et le raffinement modernes. On y voudrait voir le luxe barbare et la rude magnificence de ces *odalters* de race scandinave qui, il y a cent ans encore, tenaient grand état dans leur manoir héréditaire, y donnant des fêtes qui duraient plusieurs nuits et

autant de jours, où l'on venait de tous les coins de l'archipel, les écuries et les granges transformées en dortoirs et les tables s'effondrant sous le poids de plats gargantuesques de bœuf salé aux choux, oie fumée, jambon de mouton, porc rôti, pâtés de saumon, harengs marinés, fromages forts. Ce menu est historique.... On pense s'il fallait l'arroser de bière brune, de punch au rhum et de grog au genièvre de Hollande, sans préjudice du vin de Bordeaux et des Canaries, dont ces honnêtes gentilshommes étaient largement approvisionnés par la contrebande!

Entre le continent et la grande île de Yell, vaste tourbière stérile et désolée, le terrible Yell Sound, véritable détroit des Trépassés, sans cesse agité par des convulsions sous-marines, balayé par des tourmentes de vent qui s'y engouffrent comme en un couloir. Le 20 juillet 1881 est une date noire dans ces parages. Comme la flottille de grande pêche y entraît par le nord, fuyant devant une tempête furieuse, elle y fut prise entre des courants contraires et brisée comme verre sur les récifs. Soixante-trois hommes périrent dans ce désastre, qui fit veuves et orphelins la presque totalité des femmes et des enfants de Yell. Une souscription nationale donna si largement de quoi réparer les pertes matérielles, qu'il y eut un reliquat consacré à l'établissement d'une caisse permanente de secours pour les familles de pêcheurs des Shetland. Déjà, à Lerwick, un asile pour vingt et une veuves avait été fondé par feu M. Anderson, natif de l'archipel, qu'il a longtemps représenté au Parlement, fondateur de la grande Compagnie de Navigation Péninsulaire et Orientale.

Toujours d'après rochers noirs, escarpés, rugueux, aux formes saugrenues, qu'adoucissent des pâturages d'un vert léger, doucement ondulés. Dans un labyrinthe de détroits, Fetlar, renommée pour sa race de poneys, Uyen, station de pêche et de salaison, Haaf Grünie, dont les falaises sont de belle serpentine verte. Enfin on jette l'ancre à Baltasound, « ville » principale et d'ailleurs unique d'Unst, la plus septentrionale des îles Britanniques. Il y a là une petite auberge qu'en été remplit la frénésie du sport.

Cette île lointaine, où une inscription marque le site de la station astronomique qu'a occupée en 1817 notre compatriote Biot, est tellement bien défendue par les récifs qui en hérissent les approches, que lors des grandes presses maritimes du temps des guerres napoléoniennes, pas un de ses hommes ne fut pris, alors que trois mille Shetlandais servaient dans la marine royale. C'est dire que, malgré des phares puissants, l'accès n'en est pas sans péril. A cet isolement sans doute elle doit d'avoir été l'île sainte de l'archipel. Au milieu de nombreux débris de la période pictes, abondent les ruines de l'aurore du christianisme. On y a relevé les emplacements de vingt-trois chapelles, dont la plus importante est celle de sainte Sunniva, vierge et martyre.

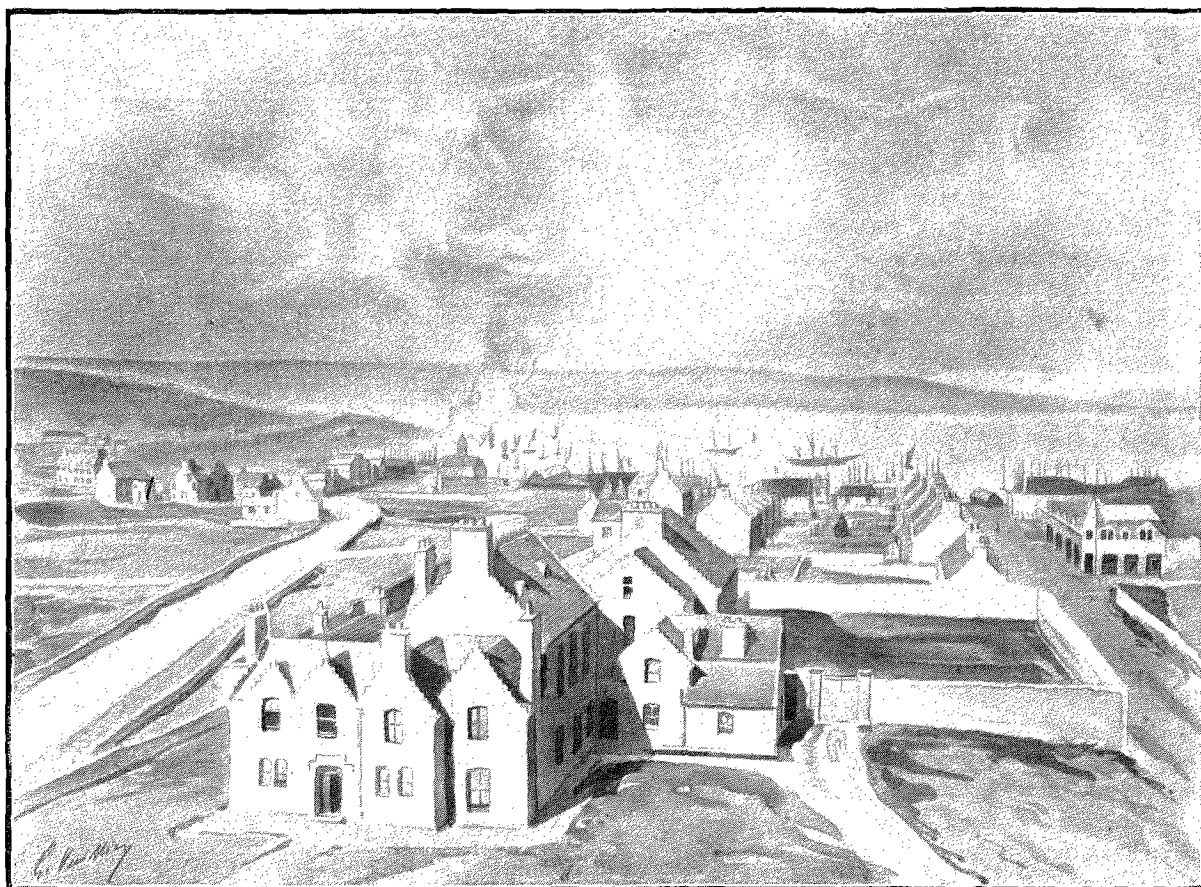
On vit fort vieux dans ces îles, hors, bien entendu, les risques de mer. On m'a cité un ministre, mort en 1879, qui avait reçu les ordres cinq ans avant Trafalgar. Son père était mort à cent ans, son aïeul à cent cinq. De quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze est considéré comme un âge très normal pour rendre l'âme. C'est évidemment le sel, dont tout est saturé ici, qui conserve. Et puis les poitrinaires y sont fauchés en herbe, ce qui opère une sélection naturelle. Non que le climat soit froid. Tiédi au contraire par le Gulf-Stream, qui entoure les deux archipels, il est plutôt mou, lourd, et l'été serait déprimant sans les vents d'ouest et du nord qui le tonifient. Ils balayent aussi les miasmes marécageux et assainissent l'humidité. Des léproseries abandonnées marquent que cette horrible maladie y a sévi. Presque totalement disparue aujourd'hui, elle n'existe plus que sous la forme rare d'une sorte d'éléphantiasis où l'alcoolisme a sa part, avec la mauvaise alimentation.

Toutefois les Zetlandais sont relativement sobres, n'ayant guère d'argent pour boire et nul motif de s'étourdir. Calmes, peu communicatifs, parlant un patois teinté de scandinave, dans lequel ils se tutoient avec le *du* et le *dy* des idiomes du nord, laborieux, profondément religieux et absolument honnêtes, simples et sans désirs, ils vivent contents dans la paix et la frugalité, ignorant l'abondance mais également la misère. Vivant assez isolés les uns des autres, ils ont, pour se réunir, les foires et marchés, qu'ils appellent *merkis*, le départ et le retour des flottilles baleinières, leurs fêtes locales célébrées par des danses. Ces humbles plaisirs suffisent à alléger leurs rudes labeurs. Ils sont passionnément attachés à leur pays, et cela seul fait l'éloge de ces honnêtes insulaires.

XXV

Sirènes et marsonins. — Effets de brume et d'aurore. — La ville des harengs. — La baie de Sinclair et ses châteaux.
Les hauts plateaux de Caithness. — La « Montagne d'Épouvante ». — Le loch Carron.

Délicieuse traversée nocturne au retour. Une mer mouvementée, mais non convulsée, donnant aux passagers qui ont le pied marin la satisfaction d'humilier ceux qu'anéantit tout balancement des vagues. Combien étrangement variable ce climat! Nous démarrons à 8 heures du soir par une pluie fine et impalpable, sorte de vapeur d'eau pulvérisée, enveloppant d'une grise, douce et tiède buée de lessive le port et les îles, qui laissent l'impression d'un archipel fantôme. Puis, au large, les nuées se dissipent et les clartés blafardes d'un long crépuscule traînent dans un ciel opalin, où paresseusement s'allument les étoiles pâles. Sous cette lumière mystérieuse qui semble venir de l'au-delà, la mer a d'étranges transparences glauques, des tons subtils et fuyants, d'un énigmatique gris verdâtre. C'est un décor pour les ébats des sirènes de la fable, et en s'hypnotisant soi-même par la fixité du regard, on cherche à distinguer leurs corps blancs se tordant à la crê-



LERWICK. — DESSIN DE G. VUILLIER.

des vagues. Justement voilà une forme indécise qui surgit de l'eau et s'y abîme aussitôt en un éclair. Mais on dirait que c'est noir. Encore, encore, plus loin, partout, à perte de vue.... Oui, c'est bien décidément noir et très peu serpentin. Déchantez, poètes : nous traversons un banc de marsouins.

Peu à peu les ténèbres s'épaississent, sans pourtant devenir impénétrables. La trépidation de la machine me berçant, je finis par m'endormir sur l'étroit divan d'une cabine largement ouverte sur le pont, où passe comme une caresse le souffle tiède d'une bonne brise du sud. Une clameur discordante me réveille. La voilà, la sirène — la sirène à vapeur, qui siffle désespérément, car nous sommes enveloppés d'une brume intense. Rien de ces noirs et puants brouillards des villes, mais une épaisse vapeur ouatée, dans laquelle le *Saint-Clair* glisse comme le fantastique *Hollandais volant*. Toutes les cinq minutes, la sirène jette son appel lugubre. Il y a quelques jours, par une nuit pareille, le *Saint-Nicolas*, de la même compagnie, s'est échoué sur les sables d'un îlot bas.

En espérant que même aventure ne nous arrivera pas, je me rendors jusqu'au moment où une sensation de froid aigu annonce l'aube : deux heures du matin. Je sors sur le pont. Un ciel clair, gris de perle, la mer, à la houle adoucie, roulant des blancheurs de nacre. A l'occident, des feux pâlis dans la lumière renaissante : les phares des Orcades, que nous laissons loin par tribord. A l'orient, où l'horizon s'éclaire d'une iridescence vaguement rosée, l'infini désert et solennel des eaux. Très beau. Mais en vérité, le soleil dans ces parages est trop matinal, et mes yeux appesantis se refusent au poétique spectacle de Phébus sortant des bras d'Amphitrite. Je retourne à ma dure couche, où, chaudement enfouie sous ma couverture, je tombe dans un anéantissement auquel m'arrache le commissaire du bord, réclamant mon ticket. Le soleil rougeoit, une terre est en vue, hérissée de rochers noirs : c'est le continent écossais. Bientôt nous abordons à Wick, où je débarque.

Le chef-lieu du comté de Caithness est d'origine norvégienne : *viig*, baie. Fort sale, fleurant le goudron et la marée, ce pittoresque petit port fait le désespoir des ingénieurs, qui depuis un demi-siècle y ont enfoui des sommes considérables en vains efforts pour en rendre le mouillage sûr. De la mi-juillet à la mi-septembre, le hareng y règne en maître. C'est à voir, ces cinq à six cents barques sous voiles rentrant avec le jusant, pareilles à un immense vol de mouettes. Moins gracieux, le spectacle qui suit immédiatement leur retour. Le poisson est porté dans de grandes mannes à de vastes auges en bois, autour desquelles se tiennent par centaines des femmes encaquées en un sac informe de grosse toile, tout maculé de sang. D'un coup de pouce elles éventrent et vident une moyenne de vingt-cinq harengs à la minute, qu'elles jettent dans l'auge disposée en gouttières où

passé un courant d'eau douce qui les lave. De là, on les transporte à l'usine, d'où, traités par la saumure et la fumée, ils sortent à l'état de « gendarmes ».

La baie de Sinclair, qui infléchit la côte au nord de Wick, est jalonnée de bastilles en ruines, nids de pirates agrafés au roc vif, et dont à quelque distance on ne distingue pas si ce sont des murailles naturelles ou de la main de l'homme.

En allant en voiture par la route de Wick à Helmsdale rattraper le chemin de fer, on traverse les hauts plateaux stériles du Caithness s'élevant jusqu'à 1 200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Quarante milles durant de solitude, hors quatre ou cinq hameaux au débouché de petites vallées, et quelques châteaux encore : un pavillon de chasse du duc de Portland, avec un parc à daims de 80 000 acres, Berriedale, vieille forteresse ruinée des comtes de Caithness, qui donne son titre à l'héritier présomptif de la pairie. C'est près de John o' Groats qu'est leur château habité, Barrogill, construction crénelée et hérissée de tours, autour de laquelle les vents n'ont jamais permis le moindre simulacre de jardin ou de parc.

Après ces caravanes par terre et par mer, c'est un repos de se trouver confortablement installé dans un wagon, roulant à l'abri des intempéries et se reposant l'esprit et les yeux à suivre une route déjà parcourue jusqu'à Dingwall, où s'embranché la ligne qui conduit à l'île de Skye. Comme il faut bien s'arrêter parfois, crainte d'être atteint de la danse de Saint-Guy, on ne saurait mieux faire que de relâcher un peu au delà de cette ville sans intérêt, au « spa » de Strathpeffer, charmante petite station thermale au fond d'un exquis vallon boisé et mamelonné, endormi dans l'ombre du majestueux Ben Wywis. « Montagne d'épouvante, » — le nom est plus terrible que ne le mérite cette énorme masse en forme de melon, d'accès facile, toute bleue de schiste sous le manteau de bruyère pourpre que le roc troue de larges accrocs. Il y a là de blanches villas entourées de frais jardins, et de vastes caravansérails à faux airs de château groupés autour de sources sulfureuses.

Cahin-caha, un train à allures de tramway nous emporte vers l'ouest à travers un pays accidenté, landes sèches ou tourbeuses coupées d'éboulis, d'ardoise et de gneiss, avec de petits lacs solitaires et mélancoliques voilés de légers rideaux de bouleaux et de mélèzes. Les ressources de la plume sont trop limitées pour peindre les aspects toujours semblables et pourtant toujours divers de cette nature à la fois douce et sauvage.

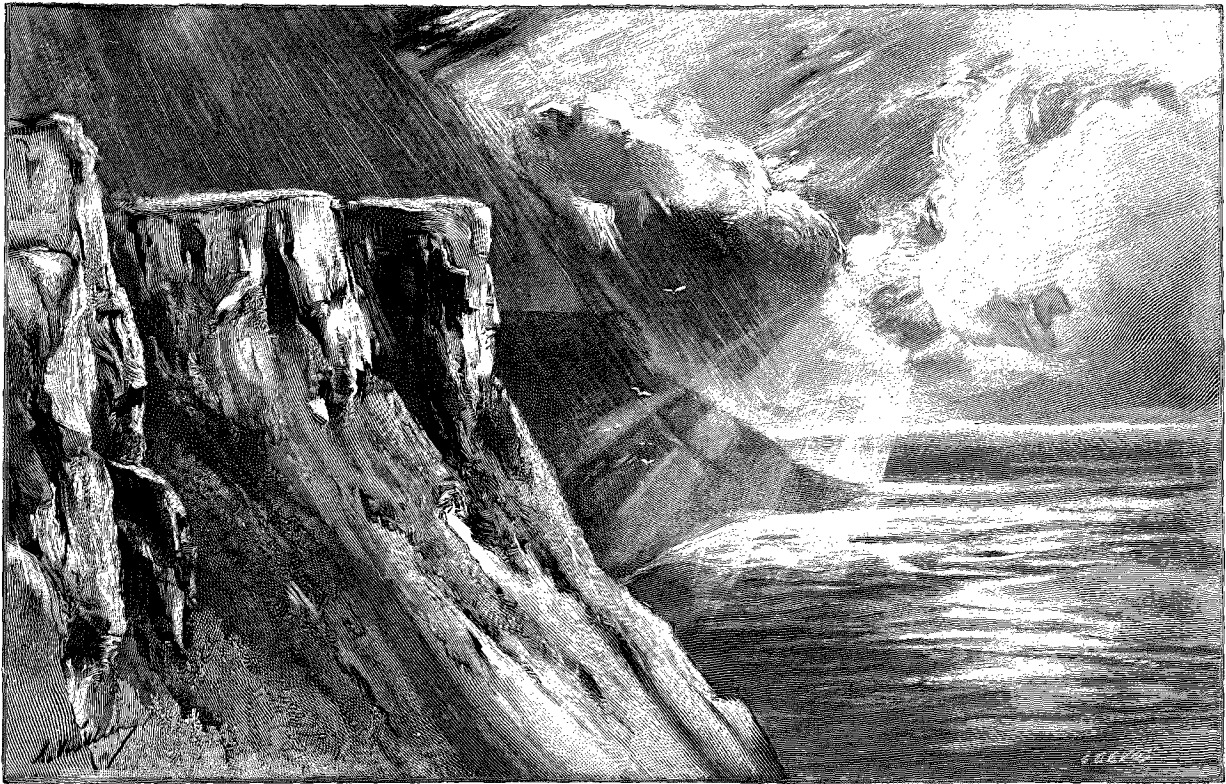
Quand on arrive au loch Carron, cela devient de toute beauté. C'est un fiord profond et tortueux qui s'infiltre dans un massif de montagnes drues, bien arrangées, bien découpées, aux plans bien enveloppés, hardies de lignes et de pentes, tombant quasi perpendiculaires dans le miroir bleu sombre de cette mer intérieure, avec au pied juste la place pour une route d'un côté, pour la voie de l'autre, sans tunnels, les vagues à peine frissonnantes venant mourir sur le remblai en détrit de schiste. A Strome Ferry, un steamer chauffe. Nous embarquons, et nous voilà voguant sur les eaux unies et irisées du loch, qui en s'élargissant brusquement montre qu'on est en mer. Deux heures et demie de navigation à travers les îles satellites et les terres déchiquetées de Skye, assez rapprochées en un point pour qu'on y accède du continent par un ferry-boat. Dans le crépuscule bleuisant, c'est un rêve de féerie, d'où l'on sort en accostant à Portree — « le havre du roi », ainsi nommé à la suite d'une visite de Jacques V, blotti au fond d'une petite rade profonde.

(A suivre.)

MARIE ANNE DE BOVET.



PONEYS DES SHETLAND. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



LA CÔTE DE SKYE À PORTREE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

EN ÉCOSSE¹,

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXVI

Un explorateur des Highlands il y a cent ans. — « Le gros Saxon ». — Du peu de goût de nos pères pour la nature. — Monomanie sylvicole. — Les Cuchullin Hills. — Le lac Coruisk. — Fjords et îles. — Solitude, silence. — Escobarderies d'aubergistes.



MOUETTES.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

DE l'heureux temps où un voyage dans les Hautes-Terres d'Écosse était du domaine de l'exploration, il nous est resté une relation curieuse : celle du grand écrivain anglais Samuel Johnson, en compagnie de son admirateur et biographe l'avocat édimbourgeois James Boswell, fils du juge lord Auchinleck — prononcez *Affleck* et ne me demandez pas pourquoi. Soit dit en passant, ce magistrat était assez dédaigneux de la littérature pour dire de son fils : « Décidément Jamie est fou à lier. Le voilà maintenant qui s'est acoquiné avec un maître d'école. » Peu auparavant, Boswell en visite à Ferney avait annoncé son dessein d'entreprendre cette expédition. — « Insistez-vous pour que je vous accompagne ? demanda Voltaire en le regardant comme s'il eût parlé d'aller au Pôle Nord. — Nullement, monsieur. — Alors je n'y fais point d'empêchement. » Et quand les voyageurs furent revenus à Édimbourg, on leur adressa de telles congratulations que Johnson lui-même protesta : « Il semble que nous arrivions de la Nouvelle-Zemble et que nous ayons souffert cinq persécutions au Japon. »

Cette relation est singulièrement caractéristique d'une époque qui ne possédait pas la connaissance des beautés naturelles. L'incapacité des esprits les plus distingués à les sentir, par suite leur impuissance à les décrire, étonnent notre génération amoureuse de l'ampleur des horizons, de l'harmonie des lignes, du charme du ton, de la magie de la lumière. Seuls les arrangements de la main de l'homme parlaient à leurs yeux. Sans culture, sans

1. *Suite. Voyez tome I^{er}, p. 313, 325, 337, 349, 361 et 373 ; tome II, p. 253, 265, 277, 289 et 301 ; tome III, p. 409.*

ombrages, il n'était point pour eux de belle campagne. La poésie de la sauvagerie, la grâce de la mélancolie, leur étaient lettre close. Gens d'infiniment d'esprit, l'imagination leur faisait totalement défaut. Aussi ont-ils bien souffert dans ces farouches Hébrides. « Qui pourrait aimer un pareil pays ? » demande Johnson. « Mais je n'en veux point parler défavorablement, à cause des habitants qui m'ont si bien reçu. » Ne rions pas. Son contemporain Gray, un poète cependant, déclarait bien « trouver les Apennins moins horribles que les Alpes, parce que les montagnes y sont cultivées plus haut », et le comte de Carlisle brûlait toutes les étapes de Vérone à Mannheim, à travers le Tyrol, « pas un endroit ne valant la peine de s'y arrêter ».

Et malgré tout, on devine nos deux touristes récalcitrants confusément remués par une vague émotion qui les hérissait, les indignait presque, les terrifiait aussi, mais les prenait quoi qu'ils en eussent. Boswell l'a écrit avec une amusante naïveté d'âme honnête : « J'espère me contraindre à admirer la nature ». Il y travaillait en effet de son mieux, car, non content de chercher à s'assimiler l'abrupte rudesse de ces Highlands, qui pour les gens des Basses-Terres étaient pays étranger et ennemi, il avait auparavant visité la Corse. Ce sont les efforts de nos pères sans doute qui ont fait notre éducation en cette matière.

L'absence d'arbres surtout était une idée fixe chez « le gros Saxon », *Sassenach mòr*, comme on le désigne encore dans les îles de l'Ouest, où ont laissé un très mauvais souvenir les sarcasmes dont il a d'une main un peu lourde accablé les susceptibles Celtes. Sur l'île de Skye en particulier s'est exercée sa verve. Il y avait perdu sa canne. « Jamais je ne la retrouverai, écrit-il ; un morceau de bois est ici un objet de trop grande valeur. » Boutade qui lui attira cette réponse d'un Macdonald : « Si vous revenez chez nous, nous vous ferons sentir que nous avons assez d'arbres pour couper de quoi vous bâtonner. »

La monomanie sylvicole admise, s'il avait tort de s'en indigner, Johnson avait raison de constater qu'un arbre est dans ces Hébrides une curiosité comme un cheval à Venise. Ainsi qu'il sied à une capitale, Portree en possède quelques-uns. En bas la marine ; en haut, sur une terrasse de roc, la ville — 900 âmes s'il vous plaît — derrière laquelle se déroule un plateau nu. Dominant le tout, un massif de granit noir veiné de rouge, dont le sommet herbu est planté de quelques robustes ormeaux et d'assez beaux frênes, entourant une tour moderne. C'est la promenade de l'endroit, et l'on y a des vues exquisées sur la petite rade aux eaux irisées, où presque chaque jour mouille quelque yacht de plaisance, avec une perspective infinie de rochers aux pentes vertes et pourpres, et de lointaines montagnes s'estompant en lilas sur le ciel d'un azur pâle.

C'est vers elles qu'au matin m'emporte un léger *trap* de sapin verni, roulant à travers ces landes stériles, ces monotones bruyères dont la description lasse, mais non la vue, caressée par l'harmonie très douce du ton et de la ligne. Une grande heure de route à un trot vif, sans rencontrer une maison. Les gros moutons nous regardent passer — combien peu semblables aux créatures effarées, abruties et stupides que sont les nôtres. Gais, joueurs, espiègles. L'œil intelligent, gracieux, malgré leur rotondité, et très propres, parce que, au lieu d'être parqués au milieu de leurs excréments dans d'ignobles bergeries, ils errent en liberté, se couchant sur la bruyère, soit sèche, soit humide, évitant les mares tourbeuses et les flaques stagnantes, et lavés tous les jours par la rosée ou la pluie du bon Dieu. Point sauvages cependant. Les étrangers ne réussissent pas à les approcher, mais ils connaissent leurs bergers et en sont tous connus. A la tombée de la nuit ceux-ci montent sur une hauteur, d'où avec un sifflement modulé ils appellent leurs ouailles, qui accourent se ranger autour d'eux. Ils les comptent, et s'il en est d'égarées ou de rebelles, leurs chiens, de beaux griffons au poil rude, ont tôt fait de les découvrir et de les ramener. Les malades sont soignés, les blessés pansés, les brebis pleines surveillées. Si leur terme est proche, elles sont emmenées à la ferme, où on les assiste, leur donnant une nourriture substantielle et les gardant jusqu'à ce que les agneaux soient de force à vaguer dans la lande à la suite de leur mère.

A Sligachan, qui n'est qu'une auberge à la tête d'un fjord long et étroit, halte et déjeuner : quelques tranches de mouton rôti froid accompagnées de pommes de terre bouillies chaudes et de pickles au cayenne, qu'arrose une pinte de bière, puis en selle sur un petit poney hirsute, le poil long et ébouriffé, la crinière en désordre, l'œil vif et doux d'un jeune chien. Si Betsy se trouve là, je vous engage à lui donner la préférence. Cette jument alezane est une personne sage et vaillante, qui sait parfaitement son affaire. Tenez-la, car il y a assez de trous pour qu'elle soit excusable de buter, mais ne la dirigez point. En marchant derrière, le guide vous donne l'exemple de la confiance. Ce vieux Celte roux, barbu jusqu'aux yeux, le cuir tanné d'un forban, ne parle que tout juste ce qu'il faut d'anglais, durci par le guttural accent gaélique aux consonnances germaniques. Cela garantit contre le bavardage vide et niais des cicérone de tous pays. Et lentement nous montons la vallée morne qui s'évide entre les monts Cuchullin — prononcez *Coulin*, — dont le nom est celui d'un héros d'Ossian.

Pas apparence de chemin, rien que les traces vagues de ceux qui nous ont précédés. Nous suivons des coulées de pierrailles, où Betsy choisit soigneusement les plus gros cailloux pour y poser le pied, non sans glisser quelquefois, mais inébranlablement solide sur ses jarrets d'acier. De l'une nous passons dans l'autre en décrivant des zig-zags connus de l'intelligent animal. A chaque instant elle traverse de petits torrents, qui en cette saison relativement sèche ne la mouillent guère que jusqu'aux boulets, quelques-uns seulement jusqu'à mi-jambe. J'en ai compté trente-sept et puis j'ai renoncé. Par endroits de petites plaques tourbeuses, où mon léger poids ne fait pas enfoncer bien profondément ma monture. Elle paraît m'en savoir gré et renifle avec satisfac-



LES MONTS CUCHULLIN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

tion. Rien, qu'à droite et à gauche, les crêtes déchirées, les pics sourcilleux, chaîne nue et escarpée comme l'indique le vocable générique de toutes ses parties : Sgurr Alaisdair, Sgurr na Ghreadaidh, Sgurr na Banachdich, Sgurr na H'Namha, Sgurr Bidein Dminn nan Ramh, — pardon, ce n'est pas ma faute, — Sgurr na Gilleann, une élégante aiguille, qui domine tout le massif, à moins que ce ne soit le Sgurr Dubh, un gros trapu très noir. Je n'affirme point l'exactitude parfaite des noms ; mais ce n'est pas vous qui me contredirez, n'est-il pas vrai ?

Samuel Johnson, styliste impeccable et puriste implacable, dont le dictionnaire est le *Littre* de l'Angleterre, avait en haine l'exagération de langage. Un jour, un enthousiaste fils de Gaël lui montre « une énorme montagne » : — « Monsieur, répond-il sévèrement, ce n'est qu'une protubérance considérable. » Appliqué à la plupart de celles d'Écosse, le mot est fort juste. La chaîne de Cuchullin toutefois le mériterait moins que toute autre, à cause de ses lignes élancées et dégagées. Bien que les plus élevés de ces sommets ne dépassent point 3 200 pieds (975 mètres), ils ont des allures alpestres, et leur forme conique repose de celle en dôme plus ou moins bossuée ou aplati, qui est générale sur le continent calédonien.

La solitude est absolue. Vers le milieu du trajet seulement nous traversons un pâturage marécageux, rongé de joncs et de flèches d'eau. Les bœufs et les vaches qui y broutent sont la pure race des Highlands : petits, allongés, l'encolure puissante, les flancs évidés, la jambe sèche et nerveuse, le poil long et laineux, de couleur noire, fauve ou gris cendré, quelques-uns à la robe tigrée, les cornes acérées, presque horizontales, atteignant parfois une longueur de 50 centimètres, pacifiques et sociables en dépit de leur aspect farouche. Une demi-douzaine de gamins des deux sexes, indistinctement vêtus d'un kilt en loques qui les laisse demi-nus, coiffés de jaunes tignasses embroussaillées, aussi velus, aussi sauvages que leurs bêtes, nous regardent passer curieusement, mais — particularité caractéristique du caractère écossais — sans mendier. Cette plaie de l'Irlande est inconnue ici, même dans les districts les plus misérables.

« Aurais-je jamais pensé qu'un jour je me trouverais en ces régions perdues ? » écrivait de l'île de Skye « le gros Saxon » à une amie de Londres. « Et vous fussiez-vous attendue à recevoir une communication de cette extrême limite de l'Europe ? » Cela fit croire à la dame, peu ferrée sur la géographie, qu'il était allé jusqu'en Islande. Et il ajoute, non sans fierté : « Je jouis en ce moment du plaisir d'être où personne ne vient et de voir ce que personne ne voit ». On ne saurait espérer aujourd'hui se donner en aucun coin des Hébrides cette joie égoïste. Toutefois ce sont des parages relativement peu visités, et généralement omis de l'itinéraire du touriste banal, ce qui leur prête un attrait considérable. Une double détonation bruyamment répercutée par les échos de la montagne, et qui fait faire à Betsy un brusque écart, révèle la présence pas très lointaine d'autres humains. C'est aujourd'hui le 12 août, date fatale pour les grouses, qui, dans la pénurie où ils sont d'almanachs, ne se

doutaient pas en parlant tout à l'heure par compagnies entières sous les pieds du cheval que leur Saint-Barthélemy annuelle a sonné. Et ici il ne s'agit pas comme chez nous de rapporter triomphalement le soir quelques méchants perdreaux dans son carnier. De dix à vingt couples d'oiseaux par fusil constituent une honorable moyenne journalière pour le tir au grouse. Dans tout le Royaume-Uni d'ailleurs on ne compte que par *brace*, c'est-à-dire par paire, le gibier à plumes. Cela seul montre combien les chasses y sont peuplées.

A force de monter dans cette vallée aussi ardue et désolée que celle de Josaphat, où le soleil tape dur, — ce matin, bien entendu, c'est par une pluie fine et qui semblait ne jamais devoir finir que je m'étais mise en route, — on parvient à un point où renoncent les braves petits poneys eux-mêmes. Le guide attache la bride de Betsy à un bout de corde assujéti entre deux pierres, et lui devant, cette fois, nous grimpons à l'escalade d'un contrefort abrupt de la montagne qui se dresse, droite et massive, comme un rempart formidable. Moins encore de chemin qu'avant, si c'est possible. Il fait vraiment chaud se hisser là-haut. Au bout d'une très laborieuse demi-heure, on se trouve sur un plateau de roc creusé en son centre d'un petit lac violet, et où brusquement le grand vent de mer vient vous frapper au visage en menaçant votre équilibre. Il se faut archouter solidement, car si l'on se laissait balayer, on ne reviendrait pas pour dire ce qu'on a vu.

Ce serait dommage. A 750 mètres au-dessous de soi, au fond d'un farouche chaos de rochers dégringolés des cimes et de précipices béants, formant un cirque de murailles quasi perpendiculaires, crevassées, déchirées, terribles, le noir abîme du lac Coruisk (en gaélique, « le chaudron d'eau »). Tout est si sombre qu'on dirait un puits de fer rempli d'encre, et le ciel lui-même, tout à l'heure d'un bleu éclatant, a pris un aspect métallique. C'est vraiment ici une entrée de l'enfer. Un lieu aussi romantique devait inspirer Walter Scott, qui en a fait une magistrale description dans *The Lord of the Isles*, à l'occasion de la rencontre du traître Cormac Doil avec le grand Bruce qu'accompagne lord Ronald, seigneur des Iles (dans l'histoire Angus Og, nom trouvé par le poète trop peu euphonique pour être conservé).

Cette grande cuvette ovale que forme le loch Coruisk est un lac d'eau douce. Une étroite langue de pierre seulement le sépare du loch Scavaig, vaste fjord marin enserré dans un amphithéâtre de rudes montagnes, qui est vu plus à son avantage du large, lorsque le temps permet d'en approcher aux yachts ou au steamer d'Oban à

Portree. De l'observatoire où nous sommes on n'en aperçoit qu'un morceau, à demi noyé dans les embruns s'élevant des flots en convulsion perpétuelle dont parviennent jusqu'ici les rugissements. Au delà c'est la haute mer d'un bleu verdissant, avec une perspective d'îles violettes, dont chacune a sa particularité et son histoire.

Eig, l'île de porphyre, qui contient une forêt de pins pétrifiée, un massif de colonnes basaltiques comme celles de la Chaussée des Géants, des sables sonores comme ceux des montagnes de Djebel-Nekous dans l'isthme de Suez, et une grotte où, il n'y a pas plus de deux cents ans, pour venger une injure, les Macleod de Skye enfermèrent tout vifs comme renards au terrier deux cents Macdonald. Rum ou Rona, transformée par le propriétaire en un immense parc à moutons, est chère aux géologues pour son étrange formation, analogue à un gigantesque panier de bouteilles, et dont les montagnes de grès rouge contiennent en abondance, non pas la plante, mais le gemme nommé héliotrope ou sanguine. Canna, l'île aimantée, tellement saturée de fer qu'elle affole au passage les boussoles des navires. Les ruines d'une petite tour isolée au sommet d'un roc racontent la tragique histoire d'une belle et mystérieuse étrangère qu'y tint en captivité la jalousie de son époux, un lord des Iles. Muke, l'île des marsouins, une autre fréquentée par les phoques, une troisième abandonnée aux rats qui l'infestent, d'autres encore, à peine distinguables dans la chaude vapeur qui embrume l'horizon étincelant.

Et toujours la solitude solennelle. Pas même un



GROFTER À SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

EN ÉCOSSE.

corbeau. Mais voilà que le guide me montre un aigle qui plane juste au-dessus de nos têtes. A le voir si gros à une telle hauteur, car il domine les cimes les plus élevées, avec ce vol puissant, cette ample et majestueuse envergure, on devine bien en effet l'oiseau royal. Nombreux ici naguère, on les a presque entièrement détruits, non en les tuant en des chasses loyales où l'animal a ses défenses, car ce n'est pas un coup de fusil facile, mais en dénichant bêtement et lâchement les petits. Les sportsmen s'en affligent, car des aigles, cela ne se sème pas comme des lapins.

Et toujours un silence oppressif, hormis la sourde rumeur lointaine du flux qui se brise avec fracas sur les récifs du fjord, ainsi que celle de « la Folle Cataracte », dégringolant d'une hauteur de 900 mètres, et qui, à cette distance, semble un serpent d'argent se tordant sur les flancs décharnés du Ghairsbheinn.

L'insupportable vent me chasse, et aussi la nécessité de songer au retour. Le guide me dit avoir récemment conduit des dames à l'ascension du Sgurr na Gillean, qui menace le ciel de sa pointe aiguë coiffée d'un petit nuage blanc. Inutile, mon ami : je suis résolue à ne pas les imiter. Il regrette aussi que je ne sois pas partie de meilleure heure, avec des provisions, parce que nous aurions pu, en contournant la montagne, descendre sur les bords du lac et revenir par un chemin différent. Très bien, ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui, allons retrouver Betsy. En revenant sur mes pas je me suis aperçue de l'utilité d'un guide. L'ayant laissé prendre de l'avance, je l'avais perdu de vue, et malgré toute mon attention j'ai senti que je m'égarais dans ce chaos. Il m'a fallu le héler et que, montant sur un morceau de rocher, il m'indiquât du bout de son bâton la direction à suivre, sans quoi j'aurais tourné sur moi-même jusqu'au jour du jugement dernier.

En descendant de cheval j'avais dans les reins ces seize milles, — car Betsy et ses pareils ont les réactions fort dures. Murdo Mackinnon, lui, les avait dans les jambes. Ses cinq shillings étaient bien gagnés, — autant pour la bête, qui n'est pas à lui. Je ne crois pas que ce brave homme ait de haine contre les oisifs et les curieux, et il a bien raison, car on peut vivre heureux sans avoir gravi le Strona Stru, d'où je descends, tandis que ces quelques pièces blanches représentent dans Skye une quantité d'objets de première nécessité. Le vivre ici n'est cher que pour les étrangers.

Mais par exemple il l'est. Quand vous réglerez votre bill à l'auberge de Sligachan, vous vous en apercevrez. Tant pour votre modeste réfection, hum !... Enfin, on ne fait pas d'observations. Un shilling six pence pour celle du cheval qui vous a amené. Ceci est fort. Ne pouvait-on apporter son avoine ? Et puis enfin, est-ce que cela me regarde, la nourriture d'une bête que j'ai louée, et qui mangerait aussi, apparemment, si elle était demeurée à l'écurie, improductive pour son maître ? Et quoi encore ?... Deux shillings pour le déjeuner du cocher. Voilà qui dépasse les bornes de la plaisanterie. Je paie un homme afin qu'il se nourrisse avec l'argent que je lui donne, — car, au prix de la voiture, j'ai comme toujours à ajouter la rémunération de celui qui la conduit. Pourquoi donc, pendant qu'on y est, ne pas me faire payer l'usure des harnais et l'amortissement du cheval ? Vous connaissez le compte légendaire de l'aubergiste suisse : « Une tasse de thé : 2 fr. 50 ; thé : 0 fr. 50 ; sucre : 0 fr. 25 ; lait : 0 fr. 25 ; service : 0 fr. 50 ; la vue : 1 franc. Total : 5 francs. » Ceux d'ici ne le cèdent en rien à leurs confrères alpestres. Je m'en suis vengée en le disant au propriétaire de l'Hôtel Royal, à Portree : « Pour vous, presbytériens, c'est-à-dire deux fois protestants, nourris dans la sainte horreur des jésuites, voilà qui fleure fortement l'escobarderie. » Il a paru fort offensé, moins du reproche d'indélicatesse que du rapprochement avec l'impur et babylonien papisme. Je livre ce sujet aux ministres indigènes, pour varier le texte de leurs éternels sermons.



PROPRIÉTAIRE DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

XXVII

Sacrament Sunday. — Gentlemen en kilt. — Le fléau des *midges*. — Une descendante de Flora Macdonald. — Somerled, le lord des Iles. — Les Macdonald de Clanranald. — L'odyssée du prince Charles-Édouard. — Quatre mois d'angoisse et de misère. — Chevalerie highlander. — L'avant-dernier Stuart déguisé en femme de chambre. — Les Macdonald de Kinsburgh. — Le salut. — Flora à la Tour de Londres. — Ingratitude royale. — Une vieille jacobite.

Le dimanche : flânerie, repos, correspondance, mise à jour de ses notes, inspection de ses hardes. En un aussi petit endroit, ces cinq ou six églises sonnant en même temps leurs offices trois fois par jour font l'effet d'une concurrence, hymnes orthodoxes et dissidents s'échappant par les fenêtres ouvertes et se mêlant en un discordant ensemble. Par surcroît, des salutistes vocifèrent les louanges du Seigneur sur la terrasse surplombant le port, qui est la « Parade » de la ville. Pourquoi, parlant au nom d'un Dieu d'amour, ces gens-là ont-ils l'air furieux ? Convertissez-nous, mais ne vous fâchez pas.

Flânant à l'entour de Portree, d'autres chants, passablement sauvages aussi, m'attirent, et j'ai la bonne fortune de tomber sur une scène très caractéristique, qui n'a lieu que deux fois l'an. *Sacrament Sunday*, c'est le dimanche de la communion pour les presbytériens libres, accourus de tous les coins de l'île et des îlots avoisinants. Leur église, qui ne serait pas assez vaste pour tout ce monde, est réservée au « gratin », c'est-à-dire aux fidèles de langue anglaise ; la plèbe, qui ne parle guère que le gaélique, se réunit en plein air, dans une grasse prairie en contre-bas de la route, d'où les curieux regardent comme d'un balcon.

Le spectacle est étrange : dans un petit guignol en bois, le ministre officiant, de temps à autre relevé de son service par un confrère ; devant, deux longues tables disposées en forme de croix et recouvertes de nappes blanches, sur lesquelles sont disposés le pain et le vin. Une quarantaine de personnes s'y agenouillent à tour de rôle et reçoivent le sacrement, après avoir déposé leur offrande dans de grands plats de cuivre, où bien peu de pièces d'argent brillent au milieu du billon. Assis sur l'herbe alentour, par centaines, de braves gens très recueillis, les hommes couvrant d'un mouchoir blanc leur tête nue et les femmes ouvrant leur parapluie contre les ardeurs du soleil d'août. A quelque distance, des chariots dételés, les chevaux entravés paissant tranquillement, les vaches ruminant et regardant dans le vague de leur grand œil pensif et doux. Comme cadre au



PAYSAGE DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.



LE LAC CORUISK (PAGE 424). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

tableau, des collines vertes et pourpres, des crêtes de rochers noirs et rouillés, avec au fond le miroir bleu de la rade et à l'arrière-plan les Cuchullin violettes, noyées dans une vapeur ambrée. Sans cesse et sans trêve ils chantent, le ministre disant successivement chaque verset du psaume dans le rude idiome national, guttural et martelé, et la congrégation le reprenant en chœur, avec des voix désespérément fausses. On se croirait aux âges primitifs de la chrétienté ou bien à une assemblée de covenantaires.

Si seulement ils avaient conservé leur costume national, les malheureux ! Les hommes déjà, paysans ou marins, ne sont pas beaux en redingote noire ou complet à carreaux brouillés. Mais les femmes, avec des chapeaux « à l'instar » et des jupes à retroussis !... De pauvres vieilles seules portent le plaid en tartan de leur clan, un pan ramené sur la tête, et les élégantes de Skye ne se doutent guère à quel point cela est plus pittoresque que leurs affreux falbalas. L'esprit moderne et sa rage de plate uniformité exercent partout les mêmes ravages. Mais ici le gouvernement a eu sa part de responsabilité en proscrivant après 45' le kilt et le tartan, tenus pour séditions. Ce n'est pas sans révolte que les Highlanders se sont résignés à l'humiliation de porter des culottes en témoignage de loyalisme, et les juges de paix de l'époque eurent à juger des cas burlesques d'infraction à cet édit aussi ridicule que tyrannique. Mais quand on se décida à l'abroger, l'antique habitude était perdue. C'est en vain qu'aujourd'hui la *gentry* s'efforce de la faire revivre. La suprême élégance d'un landlord écossais est de porter le costume de ses pères, légèrement modernisé, avec une affectation de simplicité, voire de négligence : kilt de son clan, le *sporrán* à la ceinture et le *skene dhu* à la jarretière, veston court et gilet en tweed jaunâtre, chemise de flanelle, le bonnet bleu orné d'un brin de bruyère blanche ou d'une plume d'aigle assujettie par la broche d'argent à ses armes, gourdin au poing, pipe aux dents, sur les talons un chien d'arrêt, setter ou pointer de pur sang, ou bien un collier bien racé, aux formes patriciennes de lévrier. Il voyage volontiers en troisième classe — assez singulièrement dans les Highlands, les chemins de fer n'ont pas de secondes — et met sa coquetterie à des allures de fermier revenant de vendre un cochon ou d'acheter une vache. Mais il a derrière lui cinq à six siècles d'aïeux, et cela se voit assez à l'affinement du corps, à l'aisance de la tournure, à l'assurance du maintien, aux mains blanches et soignées, à ce tout et à ce rien absolument indéfinissables qui au temps de la Révolution trahissaient infailliblement les aristocrates déguisés en sans-culottes.... Pardon, c'est sans le vouloir que j'ai fait ce méchant jeu de mots.

Certain clubman correct et chic comme les Anglais savent l'être, se trouvant en visite chez un *laird* des Highlands au sang très bleu, s'étonne de le voir si peu soigné dans sa mise. — « A quoi bon ? répond celui-ci. Tout le monde ici sait qui je suis. » Quelques mois après, c'est l'Écossais qui vient à Londres, où il retrouve son ami. Il a laissé au logis son costume national, mais le complet qu'il porte n'est guère moins râpé. Nouvel étonnement qui provoque cette réponse : « Pourquoi me gêner ? Personne ici ne me connaît. »

Le soir, d'ailleurs, à dîner, ces messieurs descendent avec la veste de velours noir tailladée à double crêpeaux et ornée de soutache de soie et de boutons carrés d'or ou d'argent, le gilet de velours largement ouvert sur le plastron irréprochable et cravatés de blanc. Avec le kilt, les jambes demi-nues, et tous les accessoires du

costume national, cela est fort pittoresque parmi des femmes en toilette décolletée, et donne aux réunions dans un château d'Écosse un caractère particulier. Mais nous oublions la cérémonie du sacrement. Les voix sont rauques, les souffles épuisés, et ils chantent toujours. Il est 7 heures, et cela dure depuis le matin. L'écho affaibli en arrive jusqu'au petit bois du haut duquel je regarde le soleil se coucher dans une grande lumière orange, qui en glaçant les eaux bleues leur donne une étrange nuance gorge de pigeon. Malgré la beauté du spectacle, il faut rentrer, tant sont intolérablement cruelles les piqures des *midges*, petits moustiques quasi invisibles, le fléau des îles de l'Ouest. C'est par nuées qu'ils vous enveloppent, vous entrant dans le nez, dans les oreilles, pénétrant sous vos vêtements et, plus venimeux à la tombée du jour, vous criblant la peau de points rouges, enflammés comme du feu. Pendant les mois angoissants qu'il demeura



MOUTON DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

caché et traqué dans les Hébrides, le prince Charles-Edouard fut tellement martyrisé par ces sanguinaires insectes, que plusieurs fois il fut sur le point de se livrer.

Ici plus qu'en aucun autre coin des Highlands est demeuré vivace et attendri le souvenir du « joli prince Charlie », allié à celui de la brave Flora Macdonald. En me faisant rencontrer dans Skye une descendante de l'héroïne des Hébrides, le hasard m'a servi à souhait. Un type de Walter Scott, cette personne éprise du passé, fidèle aux traditions de sa race, qui porte sous toutes les formes son tartan bleu et vert quadrillé de rouge, son *crest* — un bras en armure tenant une croix au pied fiché, de gueules, avec le mot *Air muir's air tir*, « *per mare per terras* », — ainsi que la primevère des tories, faute de pouvoir être encore jacobite, et demeurée catholique au fond, bien que depuis deux générations sa famille appartienne à l'Eglise épiscopale, ferrée à glace sur la généalogie de toutes les familles d'Ecosse et l'histoire de tous les clans, collectionnant des objets ayant appartenu aux Stuarts, passionnément attachée à son pays et en particulier à ces Hébrides, berceau de ses pères, parlant un peu de gaélique, véritable recueil traditionnel à feuilletter, et se vantant d'être une attardée d'un autre âge. Il était impossible de mieux tomber pour revivre un siècle et demi en arrière.

La souche de tous les Macdonald est Somerled Mhòr Mac-Ghillibred, c'est-à-dire le grand Samuel, fils de Ghillibred, nom picte qui signifie « disciple de saint Bride ». Descendant du héros légendaire Conn des Cent Batailles, il était thane d'Argyll, ce qui faisait de lui un très puissant seigneur, devint lord des Iles par son mariage avec Effrica, fille et héritière d'Olaf le Basané, et délivra ce littoral de la domination scandinave.

Assassiné en 1164, il laissa quatre fils de qui sont issus tous les Macdonald. La branche aînée est celle de Slate, dont le chef fut élevé à la pairie en 1776, et le lord Macdonald actuel est encore appelé par les gens du pays *Mac Dhonaill na'n Eilon*, « le Macdonald des Iles ». Il est propriétaire de la moitié de Skye, où son château d'Armada, un élégant édifice néo-gothique, est entouré d'un bois de pins et autres arbres de belle venue qui auraient réjoui les yeux de Johnson, sans compter des taillis de fuchsias arborescents.

Flora appartenait à la branche de Clanranald, qui brise d'une barre de bâtardise les armes des fils de Somerled, et n'en porte pas moins une fière devise : « Envers et contre tous ». Ceux de ce clan furent en effet parmi les plus entêtés partisans des causes perdues. John, fils de Donald, servit sous Montrose. Son petit-fils Allan, marié à Pénélope, fille d'un colonel Mackenzie au service de l'Espagne et gouverneur de Tanger, fut tué à Sheriffmuir dans les rangs jacobites. Son neveu et successeur Ranald se rallia pourtant à la maison de Hanovre, mais d'assez mauvaise grâce, et le fils aîné de celui-ci fut le premier à accueillir le prétendant à Borodale, sur les terres paternelles, à la tête de sept cents claymores du clan. Réfugié en France, il devint aide de camp du maréchal de Saxe, et, après que quinze années eurent apaisé les haines intestines, succéda en paix à son père, tué à soixante-six ans aux côtés de Wolfe, à Québec, dans les rangs de l'armée royale. Le chef actuel est l'amiral Sir Reginald Macdonald.

Le père de Flora était un membre médiocrement fortuné de cette famille, Ronald Macdonald de Miltoun, dans l'île de Uist-sud. Il la laissa orpheline fort jeune. A l'époque de Culloden, elle avait vingt-quatre ans. C'est le 16 avril que cette bataille avait ruiné les espérances du prétendant. Galopant à franc étrier vers l'ouest, escorté de quelques fidèles, il débarquait quelques jours après dans l'île de Benbecula, une des Hébrides, où les fuyards, s'abritant en une hutte de pêcheurs abandonnée, allumaient un feu d'épaves pour y rôti les morceaux d'une vache qu'ils avaient tuée à coups de pistolet.

Il serait interminable de narrer ses pérégrinations d'île en île pendant quatre mois, traqué par la milice, les ports gardés, des vaisseaux de guerre croisant dans l'archipel. Tantôt réfugié dans des grottes, avec pour lit de la bruyère sèche et pour nourriture des crabes ramassés au creux des rochers, tantôt naviguant des jours et des nuits par la tempête, en barque non pontée, afin de déjouer les poursuites et d'essayer de gagner le vaisseau marchand français qui était son espoir de salut, quelquefois recevant une hospitalité passagère sous le toit de braves gens que ne trompait pas son nom emprunté de Sinclair, mais qui feignaient de ne pas le connaître,



ŒUFS DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER. GRAVURE DE DEVOS.

ayant seulement soin de ne point le garder longtemps, crainte des représailles du gouvernement, et lui faisant passer du linge et des vivres.

Tous même n'étaient pas ses partisans; c'était de leur part humanité et chevalerie. Des centaines de personnes de toutes conditions connurent le secret de ses retraites, et pas une ne songea à le trahir, alors qu'il s'agissait de 30 000 livres sterling à gagner, pour le temps et pour le pays une énorme fortune. Un Donald Macleod, l'ayant recueilli à Scalpa où il avait fait naufrage, et de là favorisé sa fuite, fut arrêté et retenu un an prisonnier à Londres. Quand il en sortit, il fallut que des familles jacobites se cotisassent pour lui fournir de quoi regagner sa pauvre île. Au général Campbell qui l'interrogeait, il avait répondu simplement : « Oui, monsieur, j'ai prêté assistance à ce jeune gentleman dans l'embarras ». Et comme on lui parlait de la récompense qu'il eût pu gagner en le livrant : « A quoi m'aurait servi cet argent, puisque je n'aurais pas pu en jouir avec une bonne conscience? » Son dévouement lui valut plus tard d'un gentilhomme jacobite une tabatière d'argent ciselé le représentant à la barre d'un canot contenant le royal fugitif. Ayant juré de ne l'ouvrir que quand il pourrait offrir une prise au prince Charlie à Londres, il ne s'en servit jamais.

Transporté à South Uist par les soins du laird de Clanranald d'Ormaclade, qui ouvertement s'était déclaré contre lui, le prétendant y reçut en secret la visite de lady Marguerite Macdonald, dont le mari, sir Alexandre, tenait pour le gouvernement, et qui lui apporta vingt guinées d'or et des vêtements. Il en avait besoin. Mais sale, en guenilles, noirci par le hâle et les embruns, les yeux rougis et boursoufflés de manque de sommeil, il était toujours d'allure royale, fier, courageux, de belle humeur.

C'est alors que Flora le connut. Elle se trouvait en visite chez son frère Angus qui, jacobite de cœur, n'avait pas pris les armes, crainte de compromettre leur beau-père, lequel commandait la milice locale par déférence pour son parent et patron sir Alexandre, mais si peu hanovrien qu'il se désolait à la pensée de capturer peut-être le prince sans le vouloir. La jeune fille souhaitait ardemment faire quelque chose pour le proscrit. Lady Macdonald d'Ormaclade, la femme du chef des Clanranald, — ah! ce n'est pas facile de s'y reconnaître, — la conduisit le voir. Elles le trouvèrent faisant cuire sur un feu de tourbe le cœur, le foie et les rognons d'un mouton, pour son souper, auquel il les convia. Un plan fut arrêté et mis à exécution avec une intelligence, un sang-froid, une énergie qui méritent à Flora le respect et la tendresse dont est entourée sa mémoire.

Ayant obtenu un passeport pour retourner dans Skye avec une femme de chambre irlandaise, Betty Burke, — non sans avoir préalablement passé une nuit en prison à cause de ses allures suspectes, — elle apporta au prince une jupe de piqué clair à fleurs rouges, un tablier blanc, un manteau de camelot marron à capuchon, des mitaines. Blond, mince, élégant, avec sa jolie figure fine et aiguë, type d'oiseau, pas très intelligent, mais charmant, il pouvait porter le travestissement féminin. Toutefois, l'expérience lui manquait. Flora lui ayant fait remarquer que le peu de soin avec lequel il laissait traîner sa jupe dans la boue le trahirait, il la retroussa brusquement si haut qu'elle se prit à rire et lui dit que c'était pire encore. Il y allait pour tous deux de leur tête peut-être, pour elle à coup sûr de sa liberté, ainsi que pour son parent Neil Eochan Macdonald, qui les accompagnait, pour les bateliers aussi, qui n'ignoraient pas l'identité de leur passager. Cependant ils chantèrent pendant tout le passage pour se tenir en joie — quarante milles de mer par le mauvais temps. C'est chez un autre cousin que Flora conduisait le prince : Alexandre Macdonald de Kinsburgh — encore un! Il les reçut au débarqué sur une grève déserte non loin de sa demeure, et comme Charles-Édouard le remerciait de s'être dérangé par la pluie : — « Trop heureux de servir Votre Altesse Royale », répondit le laird, tous aussi calmes et posés que s'il s'agissait d'une visite de politesse.

Cependant Kinsburgh se trouvant précisément occupé par les troupes hanovriennes qui perquisitionnaient, Flora s'y rendit seule. De complicité avec la maîtresse du logis, elle enjôla si bien le lieutenant Macleod, — on se réjouit de n'avoir enfin plus affaire à un Macdonald, — qu'elle endormit ses soupçons et qu'il laissa le champ libre. Ce soir-là, pour la première fois depuis des mois, le prince dormit dans un lit. Les draps de bonne toile filée sur le domaine en furent conservés, et les deux cousines se les partagèrent, pour plus tard en faire leur linceul. Si exaltés étaient les sentiments jacobites, que l'étoffe de la jupe de la fausse Kitty Burke fut copiée par un fabricant, qui gagna une fortune à en fournir les femmes demeurées fidèles au « roi de l'autre côté de l'eau », selon l'euphémisme en cours. Le soir du 29 juin 1746, on avait fait du punch pour réchauffer le royal fugitif. Trouvant qu'il a assez bu, le laird l'engage à aller dormir, et paternellement lui retire le bol des mains. Charles-Édouard insiste, veut le retenir, et dans cette lutte amicale le brise. Raccourci avec des agrafes d'argent, il fut religieusement conservé dans la famille, et a figuré en bonne place à l'exposition de la période des Stuarts organisée à Londres en 1889 sous le patronage de la reine, qui peut se donner le luxe d'être jacobite, car tout cela est de la belle légende.

Le lendemain, ce nouveau Juif errant changeait de refuge, ayant troqué ses habits de femme contre un kilt et une veste appartenant au fils de la maison, Allan. Il demanda que celui-ci lui fût présenté. Mais le jeune homme s'y refusa, en disant à son père : — « Vous avez joué et peut-être perdu votre tête. C'est assez pour la famille. Qu'il y en ait un au moins qui puisse jurer n'avoir pas vu le prince. » C'était sage, sinon chevaleresque. Peu de jours après, en effet, la troupe arrivait à Kinsburgh, et le passage du proscrit était découvert par l'invo-



LE LAC SCAYAIG (PAGE 424). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

lontaine indiscretion d'un valet disant que « la femme de chambre de miss Flora » avait couché dans la chambre d'honneur. Le laird fut arrêté, et demeura prisonnier à la Tour de Londres jusqu'à l'amnistie, sa participation à la fuite n'ayant pu être prouvée.

Cependant Flora s'occupait de faire passer secrètement son prince sur le continent écossais. Elle l'embarqua elle-même, avec pour viatique quatre chemises, un poulet froid, une livre de sucre et une bouteille d'eau-de-vie. En échange, il lui donna une boucle de ses cheveux. Ils s'embrassèrent et ne se revirent jamais. Deux mois encore il erra dans les terres de Clanranald, avant de pouvoir enfin prendre passage sur une frégate française. Alors seulement le courage lui faillit, et c'est en fondant en larmes qu'il quitta le royaume de ses pères, où l'avaient entouré tant d'héroïsme, de dévouement, de générosité. Une centaine de gentilshommes l'accompagnaient en exil, notamment Neil Macdonald, qui reçut un brevet de lieutenant dans la brigade écossaise au service de la France, et dont le fils Étienne devint le maréchal duc de Tarente. Un des fidèles de Charles-Édouard a décrit le costume que portait l'avant-dernier des Stuarts le jour où il se réfugia sous le pavillon fleurdelisé : une chemise couleur de safran, un bonnet bleu crasseux, des brogues éculés, assujettis avec des ficelles, et d'où sortaient les doigts de pied, des bas percés, un kilt usé et sans couleur, un morceau de plaid déchiré roulé autour du corps, un mouchoir sale noué au cou. Peu après il allait rendre visite au roi Louis XV en habit de velours rose brodé d'argent, veste de brocart d'or, culotte de soie rose, boucles et boutons de diamants, avec la Jarretière et la croix de Saint-André. Les mauvais jours étaient finis. Mais la tension de ses nerfs pendant ces mois de misère et d'angoisse avait été si douloureuse, que jamais il ne s'en remit et qu'il ne pouvait entendre seulement prononcer le nom d'Écosse sans pâlir et même perdre connaissance. On sait qu'après quelques faibles tentatives à Paris et à Madrid pour reprendre la partie perdue, Charles-Édouard se fixa auprès de son père à Rome, où son frère Henry, duc d'York, qui allait lui amener des renforts au moment de Culloden, était entré dans les ordres après la défaite. Il y traîna une existence vide et obscure, déshonorée par des habitudes d'intempérance. Sur le tard il épousa la princesse de Stolberg, de trente-deux ans plus jeune que lui, dont bientôt il se sépara et qui, après une longue liaison avec le poète Alfieri, devint la femme du peintre François-Xavier Fabre.

On regrette d'avoir à dire que jamais un souvenir de celui qu'elle avait si bien servi ne parvint à Flora Macdonald. Cependant, elle avait été arrêtée et emmenée à Londres, où elle entra à la tour par la sinistre porte

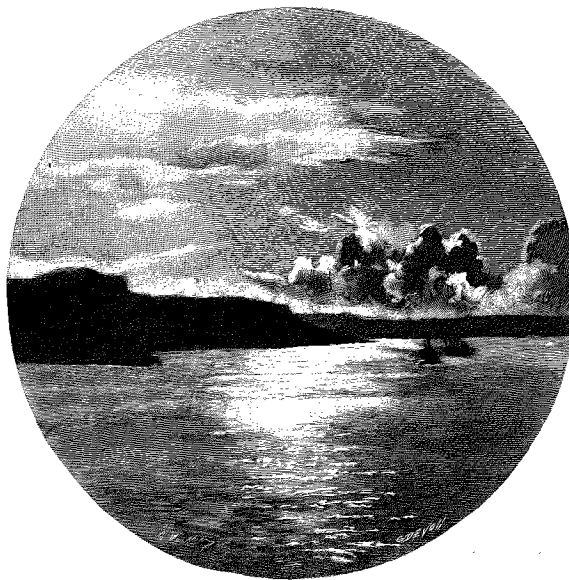
des Traîtres. Il est à l'honneur du gouvernement d'ajouter qu'elle fut traitée avec les égards dus à sa généreuse vaillance. Remise en liberté après quelques mois, elle demeura un certain temps chez une dame jacobite, lady Primrose, et il va de soi qu'elle fut la lionne de la saison. Le prince de Galles Frédéric, qui devait mourir sans avoir régné, l'y vint visiter. — « N'avez-vous pas crainte de vous trouver parmi nous, petite rebelle ? lui dit-il. — Aucune, Monseigneur, répondit sans se troubler cette fille de petit gentilhomme campagnard des sauvages Hébrides, car si Votre Altesse Royale s'était trouvée dans la même situation que le prince son cousin, j'en aurais agi de même pour elle. » L'héritier présomptif lui baisa la main et prit congé d'elle le plus courtoisement du monde. Bientôt elle retourna à Skye, où elle épousa son cousin Allan de Kinsburgh.

Johnson, qui l'y visita trente ans plus tard, en parle comme d'une petite femme extrêmement distinguée, aux façons nobles, élégantes et simples. Un portrait d'elle qui se trouve à la Galerie nationale d'Édimbourg la représente jeune, plus fraîche que jolie, la physionomie ouverte, loyale, sympathique. Détail caractéristique de l'attachement aux choses locales du laird de Kinsburgh, les rideaux mêmes des lits étaient en tartan aux couleurs du clan. Demeurés fidèles à leurs princes, quand « le roi » Jacques III était mort en 1766, ils avaient acclamé dans leur cœur le roi Charles III. A la mort de celui-ci, le cardinal d'York — pour les entêtés jacobites Henri IX — ayant appris que les Macdonald de Kinsburgh partaient pour l'Amérique afin d'y rétablir leur modeste fortune compromise, fit offrir une pension à Flora sous la condition qu'elle embrasserait la foi catholique. Elle ne voulut pas changer de religion pour de l'argent, ni paraître se faire payer son dévouement. Revenue du Nouveau Monde, elle mourut sur sa terre natale en 1790. Charles, l'aîné de ses sept enfants, fut le bisaïeul d'une autre Flora Macdonald, qui est devenue la maréchale Canrobert, et une de ses descendantes de même nom a été longtemps fille d'honneur de la reine Victoria.

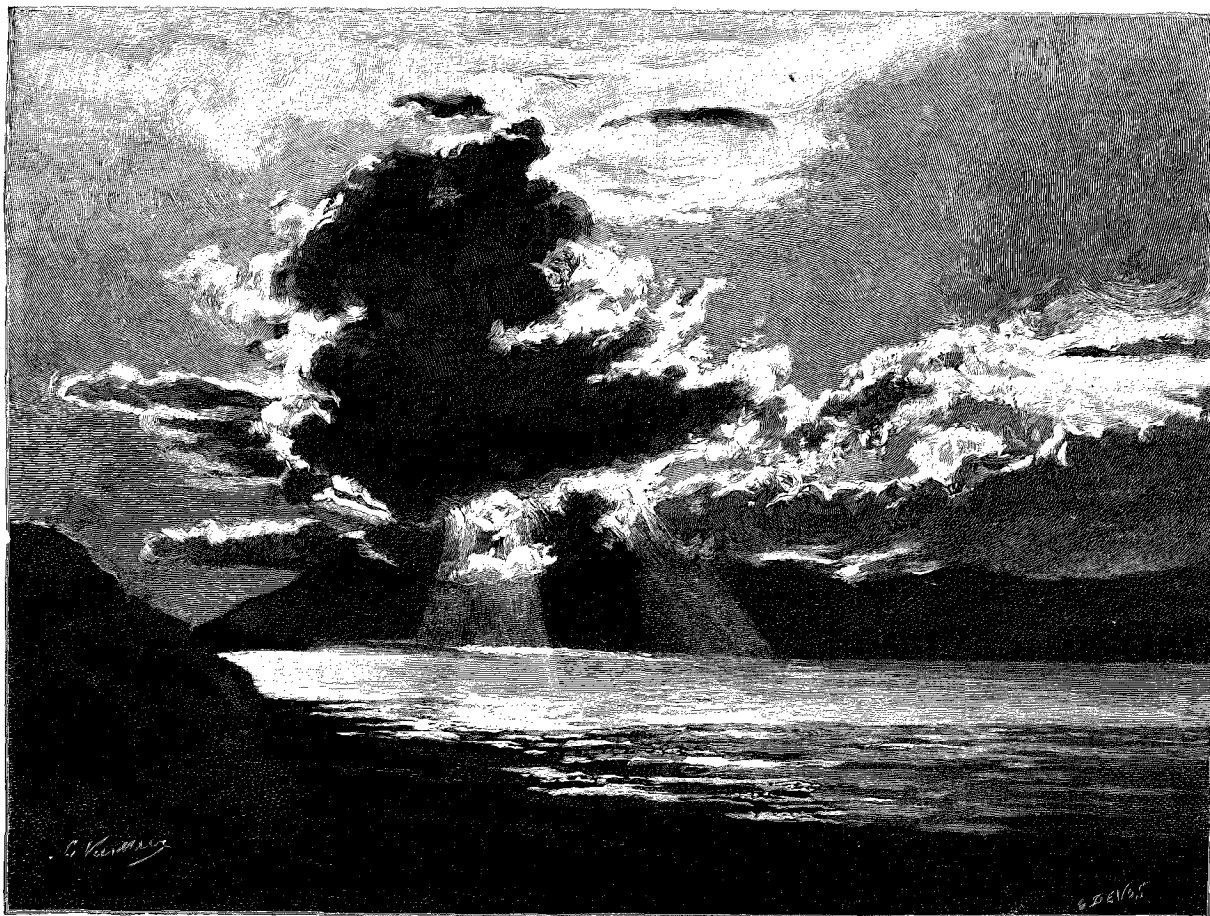
La personne de sa famille de qui je tiens beaucoup de ces détails m'a conduite chez une vieille femme dont l'aïeule, une Macdonald, — toujours ! — avait beaucoup connu l'héroïne de Skye, et dont la tante, morte centenaire, qui, enfant, l'avait vue âgée, lui a transmis, avec les traditions orales, des reliques qu'elle conserve jalousement. C'est un châle de soie des Indes rouge, ayant appartenu à Flora, une boîte en vieux laque donnée par elle remplie de thé, denrée précieuse à cette époque, et un plat en assez belle faïence bleue, dans lequel « le joli prince Charlie » aurait mangé un rôti de mouton qu'elle lui avait porté dans sa cachette. La vieille Nicolson nous raconte tout cela en un anglais hésitant et incorrect, très fière de ces trésors de son humble logis, dont elle ne veut pas se défaire. — « Nous avons eu des revers et nous sommes tombés dans ce monde, dit-elle avec une dignité résignée, mais ma grand'mère était très respectable. » Cela pour nous expliquer les relations de cette aïeule avec la dame de Kinsburgh. Et, cette pauvre femme dont le fils est ouvrier du port, et qui, tout émue de voir une *french lady*, s'étonne que je vienne « d'aussi loin », se trouve alliée à plusieurs familles de la *gentry* locale. *Clanship* plutôt que parenté, sans doute, mais ces liens-là naguère, en comportant une sorte de vasselage patriarcal, étaient plus étroits et plus solides qu'aujourd'hui en d'autres pays ceux du sang très proche. Ils se sont relâchés et finalement dénoués avec ce qu'on appelle le progrès. Elle est devenue l'égale du lord Macdonald des Iles, certes, mais elle a cessé d'être sa cousine. Elle est assez arriérée pour ne pas voir ce qu'elle y gagne.

(A suivre.)

MARIE ANNE DE BOVET.



UN SOIR DANS LA BAIE DE PORTREE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



CIEL D'ORAGE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

EN ÉCOSSE¹,

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXVIII

Ascension du Quiraing. — Navigation crépusculaire. — Un caravansérail encombré.
Par monts et par vaux. — Le loch Marce.



MUSICIENS AMBULANTS.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Nous traversons vingt milles par d'éternelles landes ondulées où la bruyère rose et violette fleurit sur un sol tourbeux. De loin en loin quelques pièces défrichées autour de ces massives et solides collines basses en pierres brutes, couvertes de chaume ou de jonc tressé, qu'on appelle des *crofts* et leurs habitants des *crofters*. Nous sommes ici près du château de Dunvegan. Le temps m'a manqué pour accomplir cette visite, que rendait d'ailleurs moins intéressante l'absence de la famille.

Après Uig, nous montons à l'escalade d'une muraille de granit noir, le Quiraing, énorme masse cylindrique quasi perpendiculaire, coiffée d'une plate-forme herbue. Ce n'est pas sans peine qu'on y parvient en trois bons quarts d'heure de grimpe à la suite d'un guide, au travers de ce chaos de rochers, avec d'inquiétantes vues plongeantes sur le gouffre qui écume 450 mètres au-dessous. Le destin a voulu que j'accomplisse cette rude ascension par un formidable orage. Très romantique certes, en ce lieu sauvage et sinistre, le fracas de la foudre que répercutaient cent échos con-

traires, sous un ciel infernal aux noires et lourdes nuées rayées de zigzags de feu. Mais l'enthousiasme le plus

1. Suite. Voyez tome I^{er}, p. 313, 325, 337, 349, 361, 373; tome II, p. 253, 265, 277, 289 et 301; t. III, p. 409 et 421.

intrépide faiblit à se sentir mouillé jusqu'aux os, patageant dans une terre détrempée, à moins qu'on ne glisse sur des pierres polies comme du marbre. Tout cela pour, parvenu au sommet, ne voir qu'un abîme de vapeur d'eau, où les splendeurs promises se noient dans des crêpes gris qui, se déchirant un instant, dévoilent une perspective infinie effacée aussitôt qu'entrevue. Par le beau temps ce doit être magique.

Je pars de l'île de Skye comme j'y étais arrivée, à la chute du jour, par le vapeur qui touche à Portree en allant d'Oban, conté d'Argyll, à Gairloch, comté de Ross, à vol de goéland quatre-vingt-dix milles marins, c'est-à-dire un degré et demi de côte, la plus irrégulière, la plus rompue, la plus tortueuse, la plus déchirée de tout ce littoral ouest de l'Écosse si profondément rongé par l'Atlantique. C'est exquis, ces navigations aux douces heures vespérales, sur une mer d'huile où la lumière mystérieusement bleue de la nuit tombante met des reflets nacrés, et qui, endormie dans la paix du soir entre toutes ces terres, semble presque une lagune. Cet instant de la journée y est d'une molle tiédeur, le vent, à peu près chronique en ces parages, brusquement tombé, laissant s'épancher dans l'atmosphère les effluves du Gulf-Stream, réchauffés par cette influence crépusculaire qui donne plus d'intensité au parfum des fleurs.

Faisant route au nord-est, nous laissons à bonne distance le Quiraing, qui même d'ici paraît très formidable. L'îlot de Saint-Rona, que nous rangeons par tribord, long récif nu en rocaïlle rouge, avec quelques coulées de terre où des moutons paissent une herbe saturée de sel, a son histoire, qui est touchante. Une famille de pêcheurs y habitait. Un soir leur barque se perdit sur les brisants dont il est hérissé. Afin d'épargner à d'autres ce sort funeste, la pauvre veuve dès lors tint toutes les nuits à sa fenêtre une lampe allumée. Le gouvernement finit par y élever un phare, dont elle fut instituée la gardienne.

Le large s'ouvre devant nous, d'un bleu profond dans le clair-obscur qui va toujours s'épaississant, avec à l'horizon les lignes évanescences de l'île Lewis, la plus septentrionale des Hébrides. Bientôt le steamer se rapproche de la côte d'Écosse, solitaire et hautaine, que le loch Torridon, fait de trois baies inextricablement enchevêtrées, éventre d'une ample brèche ceinturée de rocs farouches. Le lambeau de terre, de pierre surtout, qui le sépare du loch Carron, plus au sud, par où j'avais gagné Skye, est un des plus retirés qu'il y ait, d'accès malaisé, habité seulement sur la côte par quelques pêcheurs, et où de riches propriétaires entretiennent à grands frais deux ou trois châteaux de chasse, dans lesquels doit être laborieux l'emploi d'officier de bouche. Sur le domaine d'Applecross se trouve une croix celtique du VII^e siècle, reste de l'église Saint-Malrube fondée par les Frères d'Iona, évangélisateurs du pays. Le nom du lieu dérive d'une légende qui voulait que chaque pomme du verger des moines fût marquée d'une croix. Si chétives fussent-elles, que jamais pomme ait pu mûrir en ces parages désolés, cela seul tient du miracle.

La nuit est tout à fait tombée quand nous accostons à un petit appontement, unique vestige de civilisation sur une grève déserte. Trois ou quatre breaks attendent pour nous conduire à l'hôtel, situé un mille plus loin. Pourquoi cet arrangement bizarre? Pour nous faire payer quelque chose de plus, me dit philosophiquement un compagnon de voyage, Écossais très au fait des ingénieux procédés de ce syndicat pour l'exploitation des touristes qu'est sa patrie. Comme il y avait soixante et dix passagers à transporter, les voitures ont dû faire la navette. N'ayant pas été de la première fournée, plutôt que d'attendre mélancoliquement assise sur une malle dans les ténèbres et la froidure, j'ai fait la route à pied. Cela n'a pas empêché que le lendemain mon bill ne portât un shilling pour la voiture. Sur ma réclamation, cet article a été biffé, mais il est des gens distraits, et puis on a grand soin de ne les laisser régler qu'à la dernière minute.... N'insistons pas.

De très fastueuse apparence, cet hôtel de Gairloch, isolé sur une jolie plage sablonneuse au milieu de bouquets de pins, et il peut être agréable d'y faire un séjour balnéaire. Mais aux infortunés vagabonds qui y passent une nuit au débarqué, il ne laisse pas un bon souvenir. Malgré qu'on ait eu la précaution d'y retenir son gîte d'avance, il faut prendre la file pour interviewer le *manager*, lequel, avec la mine de vous faire l'aumône, vous donne le numéro d'une chambre où, après une longue attente et une impatience proportionnée, vous obtenez qu'on monte votre valise. C'est tout ce qui peut entrer dans cette cellule encombrée d'un lit, d'une table de toilette et de deux chaises. Encore se doit-on réjouir de l'avoir pour soi seul. Parmi les derniers servis, il est deux dames qui ont couché dans un salon, deux hommes dans une salle de bains, trois dans la salle de billard — pas sur le billard, toutefois. Une jeune femme à qui l'on offrait de partager la chambre d'une autre voyageuse s'étant refusée à cette promiscuité — je comprends cela — a dormi dans un fauteuil du salon de lecture, et quelques hommes ont passé la nuit au fumoir. A quoi bon se plaindre, quand il n'y a pas d'autre ressource que la belle étoile, lambris un peu frais par le *haar*, cette humide brise d'est qui amène à l'aurore un brouillard glacial et souvent de la gelée blanche en plein août? Battu par le grand air pur et vif, on dort quand même au rythme berceur des vagues en basse continue, avec comme dessus les sons clairs et aigus d'un lointain pibroch.

De Gairloch à Achnasheen six heures sur un mail-coach à travers les interminables landes pourpres de bruyères, par de longues et rudes grimpettes aboutissant à un col, d'où l'on dégringole quasi à pic sur un petit lac ourlé d'iris violets et d'ajoncs à fleurs d'or, pour se hisser de nouveau au flanc d'une montagne, et débouliner derechef dans un fond tourbeux, tapissé d'airelles et de myrtes nains au feuillage aromatique. La route, qui date d'avant l'invasion des touristes, est étroite, faite pour les petites charrettes plates indigènes, peintes en

bleu et rouge. Quand on croise un autre véhicule, il faut, pour s'en tirer, des prodiges d'adresse. A un moment on nous prie de descendre pour faciliter l'opération, qui se pratique au fil d'un talus fort escarpé, dont s'affaissent les terres amollies par la pluie. Les cochers sont d'une extrême prudence, avertis par la catastrophe survenue il y a peu de jours non loin d'ici : tout un coche roulant dans un précipice, non sans de sérieux dommages pour bêtes et gens.

Notre automédon est un gars jovial et déluré. Il nous donne une leçon de gaélique et nous apprend que c'est la plus ancienne des langues, à telles enseignes que les premières paroles adressées à Ève par Adam ont été celles-ci : « *Ciamhar tha shee Inibh?* (comment ça va-t-il aujourd'hui?) » Je ne garantis pas l'orthographe, qui est phonétique. Connaissant le cœur humain, en bas d'une longue côte il dit : — « Les jeunes gentlemen voudraient-ils marcher un moment? » Tous nos hommes s'empressent de mettre pied à terre, les barbons les premiers. Et pour leur permettre ensuite de nous rattraper, il fait halte à un endroit où se déroule un panorama magique. De grises montagnes nues, qui dans la grande lumière de midi se silhouettent aiguës sur ce ciel clair, avec des vallées remplies d'ombre mauve où dorment de sombres lacs couleur d'ardoise.

Puis par des défilés au fond desquels des torrents cascaden sur des rocaillies blanches et noires, entre des rideaux d'aunes pleureurs et de fougères arborescentes, nous descendons sur le grand loch Maree, semé d'îles vertes, immense miroir de saphir enchâssé dans de hautes montagnes quasi perpendiculaires. C'était ici naguère un des sites les plus boisés d'Ecosse; mais au siècle dernier des forges catalanes l'ont dénudé. Des plantations relativement récentes de pins, de bouleaux et de mélèzes commencent à réparer le mal. Tout ce district — une bagatelle de 165 000 acres (environ 67 000 hectares) — appartient à Sir Kenneth Mackenzie, un des sept baronnets du clan, dont auprès de Gairloch nous avons aperçu le manoir, retiré dans un vallon ombreux qui porte le nom aimable de *Flowerdale*, « le ravin des fleurs ».

Nous roulons encore, nous roulons toujours. A la joyeuse excitation locomotrice succède la torpeur très douce causée par une demi-journée de cahotage, qu'aggrave cette intensité d'attention accordée à de beaux lieux qu'on ne reverra sans doute jamais. La faim a sa part dans cet abattement. Il est 3 heures, et elle est loin, ma tasse de thé matinale appuyée de quelques tartines grillées. Plus vaillants, ceux qui au saut du lit se sont lestés d'un déjeuner solide. Je suis vraiment confuse de cet abus du *leitmotive* de la faim qui revient si souvent dans ces notes. C'est que, de toutes les habitudes, celles de l'estomac sont les plus difficiles à changer.

Et si encore peut-on se passer de manger à son heure — c'est ce que je fais aujourd'hui et pour cause — n'est-il pas de volonté qui puisse faire manger avant son heure. Enfin voici la gare d'Achnasheen. Nous nous jetons à bas du coche, nous nous ruons comme une horde de barbares faméliques dans le petit hôtel-buffet où nous attend un dîner substantiel. Une heure plus tard un train peu pressé nous emporte vers Inverness par une voie déjà parcourue, le ciel en soit loué, car la fatigue et la digestion combinées nous engourdissent en une voluptueuse somnolence.

XXIX

Le canal Calédonien. — De lac en lac. — Les Fraser et les Grant. — Chutes de Foyers. — Écluses fluviales et cataractes célestes. — Les Macdonnell et les Cameron. — Le Ben Nevis. — Ciel de peintre. — Coucher de soleil impressionniste.

Si, abandonnant le littoral occidental, j'ai regagné celui de l'est d'où je venais, tournant le dos à ma destination réelle, cette apparente incohérence avait un motif : le désir d'y revenir par une singulière voie quasi naturelle qui n'est pas une des moindres curiosités du pays.

Au-dessus d'environ son deuxième tiers en la considérant à partir du sud, l'Ecosse est sabrée de part en part par une faille géologique se dirigeant du nord-est au sud-ouest, appelée *Gleann mòhr n'Alba*, « la grande vallée d'Alba » (nom gaélique du continent calédonien). Cette déchirure se trouve remplie d'eau sur presque toute sa longueur de près de cent kilomètres par les longs et étroits lacs d'eau douce Ness, Oich, Lochy, puis par les fjords salés Eil et Lynnhe. A la fin du siècle dernier les ingénieurs songèrent à les utiliser en une voie



TOURISTE ÉCOSSAIS.
DESSIN DE G. VUILLIER,
GRAVURE DE DEVOS.

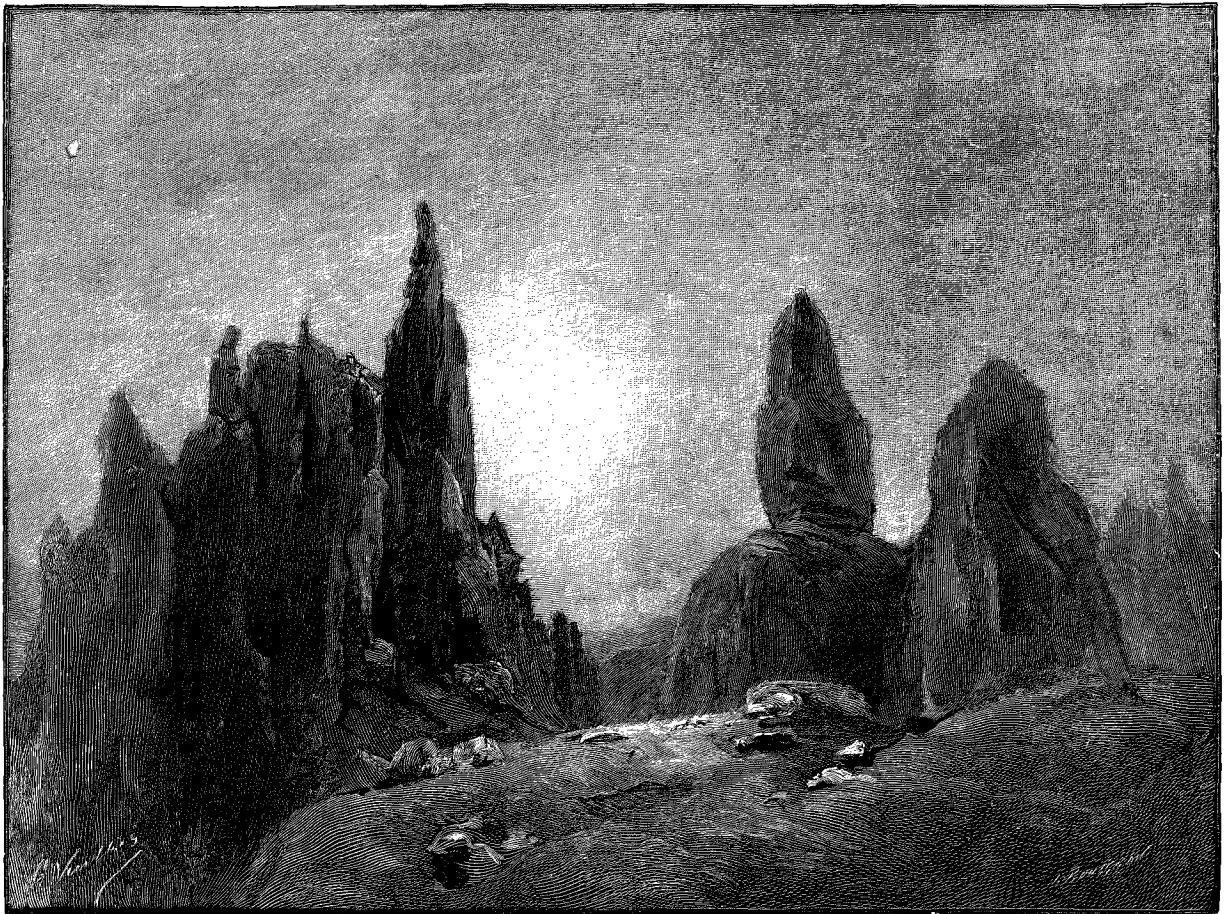
G. Vuillier

navigable ininterrompue qui unirait la mer du Nord à l'océan Atlantique. L'avantage en était, à cette époque des bâtiments à voiles, de leur éviter le grand tour par le redoutable Pentland Firth, dont, pendant des semaines quelquefois, les vents contraires leur fermaient l'accès. En 1803, le projet, déjà étudié par le grand Watt, fut repris par Telford, à qui l'Écosse doit de remarquables travaux d'art, et vingt ans plus tard le canal Calédonien était ouvert, ayant coûté quelque chose comme trente-deux millions. Autant de jeté à l'eau — c'est bien le cas de le dire — car l'adoption de la vapeur pour la marine marchande l'a rendu sans objet aujourd'hui, sinon pour l'agrément des touristes. J'y ai navigué toute une journée sans rencontrer même un yacht de plaisance, rien que le steamer faisant la route en sens inverse du nôtre. Mais, comme me l'a dit non sans orgueil le capitaine Carmichael, commandant le *Gondolier*, sur lequel j'ai pris passage à Inverness, le gouvernement est assez riche pour se payer ce luxe et en faire la politesse aux étrangers.

C'est dur de sortir de son lit à 5 heures et demie du matin, le bateau démarrant à 7 heures précises, et l'embarcadère, dans un bassin à l'embouchure de la Ness, étant quelque peu éloigné de la ville. Les lits écossais, à vrai dire, sont plus durs encore, ce qui rend le sacrifice moins douloureux. Et puis on se console de tout à la pensée de douze bonnes heures de la plus agréable des locomotions : être transporté tout en pouvant se mouvoir, sans l'effort de la marche, sans les réactions du cheval, sans l'ankylose de la voiture, ni cahots, ni poussière, ni même enfin, le long de ce paisible ruban fluvial, aucun risque des nausées marines. Ce steamer, comme tous ceux qui font le service des voyageurs sur la côte ouest, appartient à la flottille de David Mac-Brayne de Glasgow, qui par son intelligente industrie n'y a rendu le tourisme que trop facile.

Le grand ennemi de ces navigations, c'est le vent. Tout resserré qu'on soit ici entre les terres, il s'enfile le long de cet immense couloir et empoisonne la joie du trajet. Au départ on prétend garder sur sa tête le chapeau canotier de rigueur, le plus élégant mais le moins pratique des couvre-chef à bord. Exaspéré, on ne tarde pas à l'ôter pour coiffer soit le *cap*, cette casquette d'écurie en drap qui chez les Anglais n'a pas de sexe, soit le *tam o'shanter*, béret de laine tricotée, à ne pas confondre avec le classique bonnet bleu de forme connue. D'abord on le porte avec des intentions de coquetterie. Puis, bravement, on l'enfonce jusqu'aux yeux et le tire sur la nuque. C'est à faire peur, mais confortable : le but est atteint.

Bientôt nous tombons dans le loch Ness, le plus considérable de ceux que nous allons traverser à la file :



ROCHERS DITS « OLD MAN OF STOR », À SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.



CHÂTEAU DE DUNVEGAN (PAGE 433). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

vingt-quatre milles de long sur une largeur moyenne d'un mille. Il est profondément encaissé entre de hautes collines escarpées et richement boisées, qui vont s'étagant en amphithéâtre par plans successifs, leur reflet colorant en vert presque noir ses eaux souvent tumultueuses, très limpides, dont la profondeur atteint au centre cent trente brasses, et qui ne se congèlent jamais, à cause de certaines influences volcaniques auxquelles ce district doit la particularité inattendue en pareil climat d'être parfois secoué par des tremblements de terre. Ce sont ces montagnes aux lignes harmonieuses qu'un volontaire de l'armée hanovrienne qualifiait de « hideuses productions de la nature ». Sur l'étroit ruban de rivage que laissent les pentes abruptes tombant presque à pic dans le lac, de beaux castels blancs sont enfouis dans la verdure, notamment celui de Dochfour, dont le propriétaire, M. Baillie, est un de ces gentlemen non titrés qui comptent derrière eux vingt à vingt-cinq générations de simples « écuyers » vivant noblement sur leurs terres. Aussi quand récemment il a épousé la fille d'un pair du royaume, est-ce celle-ci qui, en dépit des apparences, contractait la belle alliance, car son aïeul, Michel Bass, le créateur du pale-ale universellement connu, avait débuté dans la vie comme simple garçon brasseur. Les jardins de cette magnifique demeure sont réputés pour leur collection d'azalées, de rhododendrons et de pivoines.

C'est ici le pays des Fraser sur la rive droite, sur la rive gauche des Grant. Le premier de ces clans passe pour être issu d'un aventurier normand, Pierre Frasier, venu en Écosse au VIII^e siècle. A ne pas remonter si loin, on trouve des Fraser fort considérables sous Malcolm III, Alexandre I^{er}, David I^{er}, Guillaume le Lion. Le chef reçut une pairie de Jacques I^{er}, et c'est le onzième lord Lovat, Simon, qui sous Guillaume d'Orange remplit l'Écosse du scandale de ses mœurs turbulentes, violentes, désordonnées, renouvelées des nobles bandits féodaux, tellement que « des lettres de feu et de sang » furent promulguées contre son clan, et qu'il dut se réfugier en France. Il rentra en grâce en prenant parti pour le roi George à l'accession de la maison de Brunswick-Hanovre. Mais, sur ses vieux jours revenant à la fidélité par une trahison, il prit les armes pour le prétendant en 1745, et fut décapité à la Tour de Londres. Comme cet octogénaire marchait au supplice, voyant la foule assemblée sur son passage, il s'écria ironiquement : — « Voilà bien vraiment de quoi se déranger, que de voir tomber une vieille tête grise et branlante ! » Son portrait à la Galerie Nationale d'Édimbourg, représentant un gros et gras bonhomme à large face luisante, rubiconde et bonasse, de Géronte, ne répondrait guère à son caractère de pandour et de héros, n'était dans l'œil d'un bleu froid quelque chose de féroce et cynique. Sa baronnie frappée de

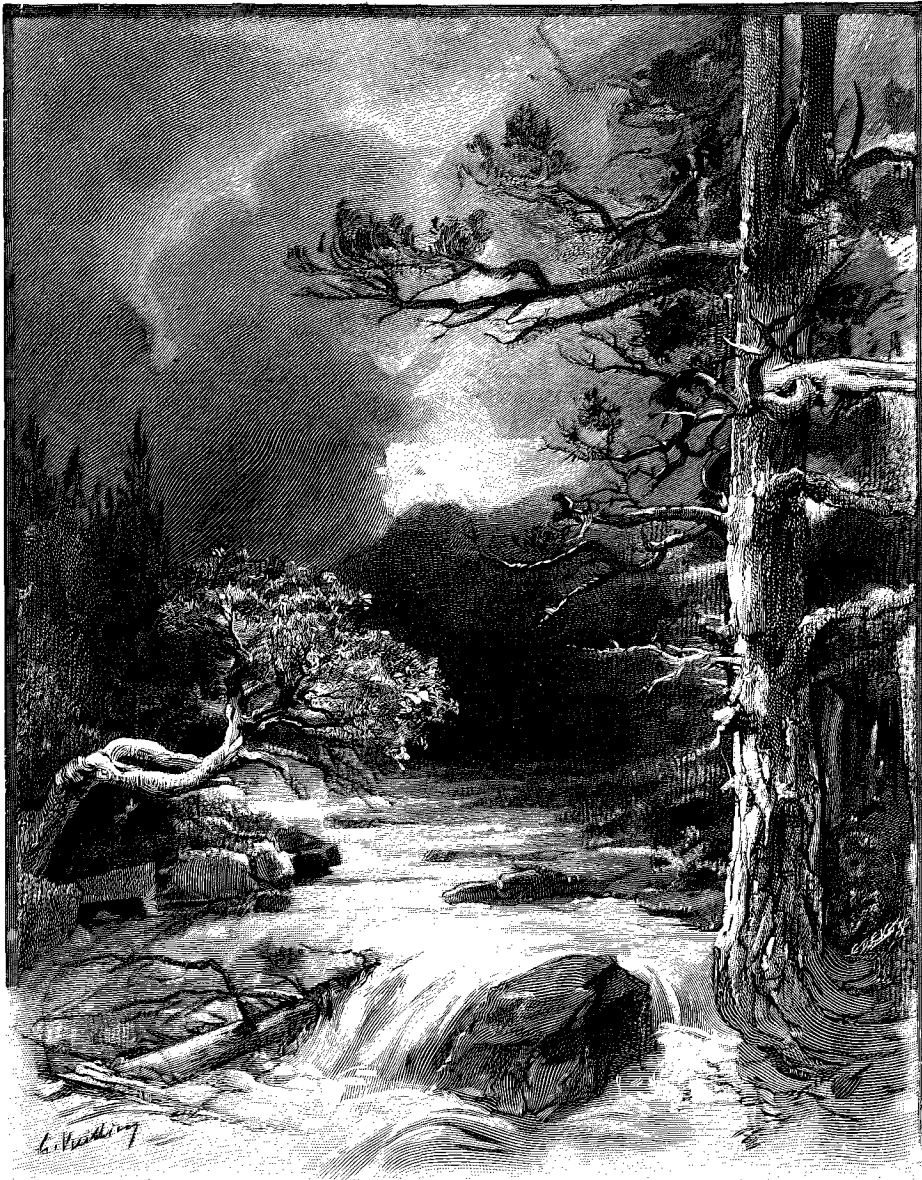
forfaiture fut rétablie en 1837 en faveur d'un autre Fraser. On aura une idée de ce qu'a été la puissance de ce clan en apprenant que les funérailles du lord Lovat de 1632 réunirent mille claymores du nom, plus autant de Munro étroitement unis à eux depuis une bataille contre les Macintosh où ils leur avaient dû la victoire, le même nombre de Ross, neuf cents Mackenzie et huit cents Grant, tous confédérés.

Très ancienne aussi la généalogie de ces derniers, dont le chef est comte de Seafield. A l'entrée du val Urquhardt où touche le vapeur, se trouve la résidence de ce pair, Balmacaan. Sur une terrasse de roc surplombant le lac, les ruines considérables de Castle Urquhardt, qui a dû être une formidable bastille, raconte la déchéance du clan de ce nom, dépossédé par les Grant, et dont plusieurs chefs n'ont pas dédaigné d'unir la plume à l'épée. Le petit-neveu d'un sir Thomas, qui eut ses sept fils tués à la bataille de Pinkie, fut un humoriste et un humaniste. Un colonel Urquhardt, qui servait sous Gustave-Adolphe, était aussi réputé pour ses lettres que pour sa valeur. Un autre, sir Thomas, qui batta fort avec les Cavaliers contre les Têtes-Rondes, a laissé une curieuse traduction de Rabelais. Cette particularité était assez rare chez les rudes soudards des Highlands pour mériter d'être signalée.

Plus loin l'entrée de Glenmoriston, autre défilé profond qui entaille jusqu'à la mer un massif de roc rouge, rappelle une crâne réponse du laird de ce nom, un Grant, à Charles-Edouard. Dans son empressement à joindre l'étendard des Stuarts à la tête de ses gens, il se présenta peu cérémonieusement au palais d'Holyrood, ayant négligé des soins préalables de toilette. Le prince, qui était fort muscadin, lui ayant insinué en manière de plaisanterie qu'une entrevue préalable avec le barbier n'eût pas été superflue : — « Ce ne sont pas des jouven-

ceaux sans barbe au menton qu'il faut pour donner un coup de main à Votre Altesse Royale », riposta l'autre. Il est à la louange du prince de dire que la leçon fut acceptée par lui de parfaite bonne grâce. Moins honorable pour le gouvernement la conduite tenue vis-à-vis de ce clan, dont, en violation des termes de leur soumission, quatre-vingt-quatre combattants furent déportés aux Barbades et vendus comme esclaves.

Au petit môle où nous faisons escale pour les chutes de Fiers ou Foyers, le propriétaire fait percevoir un péage de quatre pence par passager qui débarque. Cela n'est que juste et même fort modique, puisqu'il entretient pour notre unique agrément le chemin, qui semble une allée de parc, bien sablée et ratissée. Après une grimpe de dix minutes dans un clair bois de bouleaux, sous la conduite d'un des marini-ers, utile seulement aux sourds, car la rumeur de la cascade indique assez la direction à suivre, on parvient à un bastion de roc qui est « le point de vue »



PAYSAGE PRÈS DE FOYERS. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



LE QUIRAING (PAGE 434). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

naturel. D'une hauteur de cent pieds, le torrent se précipite avec un terrible fracas de canonnade dans une cuvette d'où, apaisé, il continue plus sagement sa descente sur le lac. L'eau a cette couleur caramel que lui donne son passage dans les terrains tourbeux des plateaux, et les nuages d'écume qui enveloppent la chute semblent de la mousse de bière brune. *Eas na Smirid* est son nom gaélique : « la cataracte fumante », le ravin terriblement noir se trouvant en effet tout embrumé de vapeur d'eau. Non loin de ce lieu romantique se trouve un hôtel élevé sur l'emplacement de la « Hutte du général », ancienne demeure dans ce district du général Wade, qui surveilla l'ouverture de tout un réseau de routes stratégiques à travers les Hautes-Terres, permettant de forcer les Highlanders rebelles au fond de leurs retraites quasi inaccessibles. Ces travaux étaient exécutés par les troupes mêmes, à l'instar des légions romaines. Pendant longtemps ils ne servirent à personne, car un voyageur dans les Highlands au temps de George III, qui explorait le pays à cheval, dit qu'aucune roue encore n'y avait roulé.

A l'extrémité du loch, Ness rétréci en rivière, commence un second tronçon de canal. Pour en gagner le point culminant, qui est de cent pieds au-dessus du niveau de la mer, il faut passer par huit écluses successives échelonnées sur une distance de deux milles. La première est au village de Fort-Augustus, qui doit son nom à l'ouvrage considérable élevé ici après l'insurrection de 1715, et dont les rebelles de 1745 firent un feu de joie pour célébrer ironiquement le jour de naissance du « boucher Cumberland » la veille de Culloden. Reconstitué et fortifié encore après la victoire hanovrienne, il fut déclassé depuis, les terrains aliénés par la couronne, et dans l'ancienne enceinte, dont on reconnaît la configuration, lord Lovat, un pair catholique, a installé une abbaye bénédictine avec hospice et collège. La dernière écluse franchie, on est à Culloch, où commence un autre lac.

Le passage de l'écluse, qui ne laisse pas d'être fastidieux, dure une bonne heure et demie. Il serait logique d'en profiter pour offrir aux passagers le déjeuner dinatoire dont on commence à caresser l'espoir. Mais non. Et comme, par une étrange tyrannie que les stewarts des bateaux Mac-Brayne, dont c'est l'irritant défaut, prétendent exercer sur les estomacs de leurs voyageurs, il est impossible de se faire servir quoi que ce soit de sérieux avant le coup de cloche, on a la ressource mélancolique de s'ennuyer en ayant faim. Les uns débarquent au commencement de la série et font la route à pied par le chemin de halage. D'autres sautent à terre à chaque bief au moment où le bateau est de niveau et, pendant qu'il descend d'abord pour remonter ensuite, boivent des verres de lait ou bien achètent des peaux de daims et des cannes aux indigènes embusqués sur le passage du steamer. Pourquoi vendre des cannes ? Pourquoi surtout en acheter ? Mais par désœuvrement on éprouve le besoin de dépenser son argent à quelque chose, fût-ce à cet objet des plus superflus en la circonstance, dont bientôt le pont se trouve encombré. Une des écluses offre un spectacle gratis. Un brave chien-loup, les pattes de devant posées sur un des bras du cabestan qui fait mouvoir les portes, pousse gravement avec les mariniers, puis finit par sauter sur le pivot et s'y asseoir sur son derrière, tournant avec l'appareil et regardant les spectateurs de l'air de satisfaction béate que donne la conscience du devoir accompli.

Enfin nous voguons de nouveau sur les eaux bleu sombre du joli loch Oich, semé de mignons îlots. Mais c'était trop beau pour durer. L'azur du ciel ensoleillé s'est obscurci peu à peu ; de grosses nuées noires s'amoncellent sinistrement sur les hauteurs. Ce matin au départ nous n'avions pas seulement de jaquette ; tout à l'heure en descendant de Foyers nous étions en nage. A présent une bise humide nous pénètre ; il faut se couvrir. Autant pendant qu'on y est endosser le manteau de caoutchouc, car cela ne va pas tarder. Avant qu'on ait fini de le boutonner seulement, les nuages crèvent et des cataractes s'abattent sur nos têtes innocentes. Par entêtement héroïque, par esprit de réaction contre ce singulier passager qui depuis le départ est demeuré en bas dans le salon à écrire des lettres, quelques intrépides, dont je suis, demeurent sur le pont à se laisser imbiber. Si la pluie croit nous faire peur, elle en sera pour ses frais. Le repas impatientement attendu nous donne enfin un prétexte pour nous mettre au sec pendant une demi-heure. Ah ! on conçoit qu'ici ils ne dressent pas la table sur le pont, avec une tente, comme sur les lacs italiens.

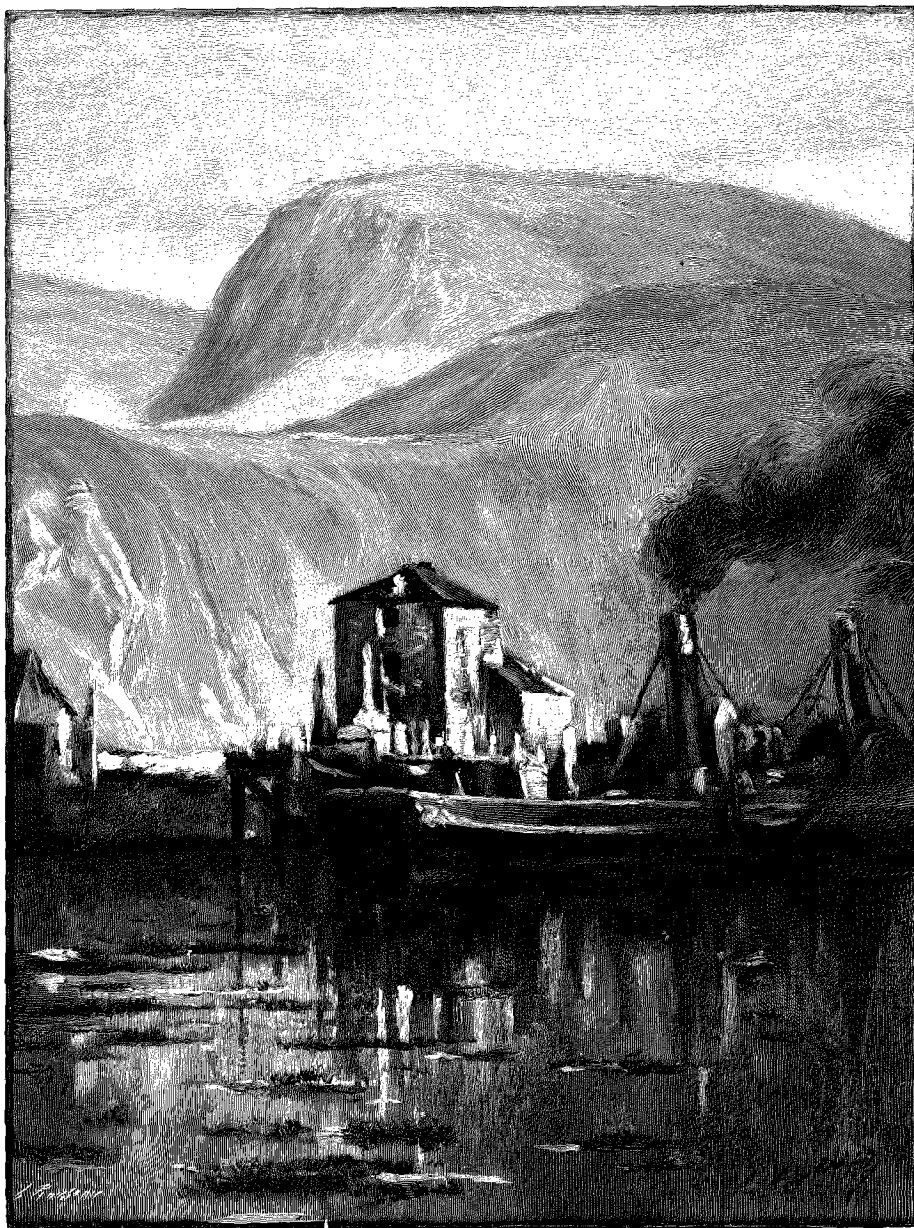
Mais la chaleur étouffée d'en bas et la combinaison nauséabonde de relents de cuisine et d'huile de machine nous renvoient en haut aussitôt la bête satisfaite. Nous nous obstinons, la pluie n'en démord pas non plus, avec des détentes et des reprises. C'est noyés d'eau que nous apercevons le pays des Macdonnell de Glengarry et des Macdonald de Keppoch, deux *septs* du grand clan des Iles. La vallée de Garry était auparavant le repaire des Kennedy, tellement sauvages, pillards et sanguinaires, que leurs voisins s'étaient alliés pour les exterminer. Non loin du Roc du Corbeau, qui a donné aux Macdonnell leur cri de guerre, *Craig an Fhithich*, se voit sur le rivage un bizarre monument fait de sept têtes humaines en pierre, avec une triple inscription anglaise, gaélique et latine. Il commémore une tragédie domestique. Le Mac-mhie-Alastair, titre du chef de Glengarry, étant mort pendant que ses deux fils faisaient leur éducation en France, ses sept frères s'emparèrent du gouvernement du clan, et quand leurs neveux revinrent, ils les mirent à mort. Mais le vieux barde de la famille poursuivait la vengeance et finit par trouver l'heure propice pour faire périr à leur tour les usurpateurs assassins.

Deux écluses encore, cette fois pour descendre, et nous passons dans le loch Lochy, long de dix milles. A Kinloch, au pied du Ben Tigh, lourd massif de 900 mètres de haut, les Macdonald de Clanranald et les Fraser s'entre-tuèrent au XVI^e siècle, et le chef des premiers, blessé, fut fait prisonnier et achevé par le chirurgien de ses ennemis, qui lui enfonça une épingle dans le cerveau. Plus loin nous gagnons les terres des Cameron de Lochiel,

un des clans les plus valeureux, inébranlablement fidèle aux Stuarts. Sir Ewen le Noir, mort octogénaire, a pu combattre tout jeune pour Charles I^{er} contre Cromwell, très vieux pour Jacques III contre George I^{er}. Il n'était pas de mœurs pacifiques, et les fastes de la famille comptent à son actif trente-cinq expéditions contre les clans ennemis. Il laissait onze filles, toutes mariées dans les Highlands, et quatre fils. L'aîné de ses petits-fils, Donald, dit « le doux Lochiel », fut le premier avec Clanranald à accueillir Charles-Édouard. C'est non loin d'ici, dans une des vallées latérales, qu'en présence de ces deux chefs, à la tête celui-ci de trois cents, celui-là de sept cents claymores, fut déployé sur la terre d'Écosse l'étendard de la dernière rébellion, et que le prince porta solennellement en gaélique la santé du roi son père, non sans avoir de la peine à prononcer ces rudes paroles : « *Deochs lauit an Reogh!* » Après la défaite, Cameron de Lochiel se réfugia en France, où il mourut. Trente ans plus tard ses biens furent restitués à son neveu. Mais de son ancien manoir d'Achnacarry, incendié par les troupes hanovriennes, il ne reste que quelques fragments informes auprès de la résidence moderne, entrevue au passage sous la feuillée.

La branche cadette d'Erracht ne s'est pas moins distinguée par sa valeur. Après Culloden, le chef Donald erra pendant trois ans par la montagne. Son fils aîné devint le célèbre général Sir Alan Cameron. Tout jeune encore, ayant tué en duel un de ses parents, il s'en fut prendre du service dans un corps écossais qui se battait en Amérique. Puis il revint au pays, où il fut commissionné pour lever à ses frais un régiment de son nom, qui est le 79^e d'infanterie. Les Cameron Highlanders ont fourni une glorieuse carrière. Waterloo leur fut si meurtrier, que pendant les dernières heures de la bataille il ne resta pour les commander qu'un lieutenant, neveu de Sir Alan, dont deux fils et un petit-fils moururent au feu dans les rangs du régiment. Un autre Cameron, colonel du 92^e, fut tué aux Quatre-Bras.

Ce district est le Lochaber — le confluent des lacs. Au sortir du loch Lochy, le canal serpente par courbes douces, semblable à une rivière, dans la vallée élargie et verdoyante, que barre au fond l'énorme masse bleue du Ben Nevis. Pour une fois les ingénieurs ont fait joli. Bien « travail d'art » pourtant, cette route d'eau exhaussée au-dessus de la Lochy sur un lit de terres rapportées faisant remblai, que protège un double talus de pierres. On ne s'en douterait pas à filer entre les plantations de mélèzes qui lui donnent un air nature. La pluie fait trêve, mais de lourds nuages noirs masquent le sommet du Ben. Faisant bon visage à mauvaise fortune, nous déclarons



STATION DE CORPACH. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

qu'il est beaucoup mieux vu ainsi, par échappées, à travers les déchirures de la nue mouvante. C'est d'ailleurs à peu près invariablement embrumé qu'il se montre, nous dit-on.

Nous avons tout loisir de le contempler. Il y a ici vingt-cinq mètres de différence de niveau avec la mer, rachetés par huit biefs en succession, que les Écossais, volontiers pompeux, nomment l'Escalier de Neptune. Afin d'en éviter l'ennui aux voyageurs, on les transborde de Banavie, où ils quittent le *Gondolier*, à Corpach, où ils embarquent sur un autre steamer, précisément au pied de la montagne. Il en est qui s'arrêtent pour faire l'ascension — sept heures aller et retour sans grandes difficultés, dont le tiers environ à poney. Le Ben Nevis est la plus haute montagne du Royaume-Uni (1 343 mètres), raviné de crevasses où le soleil, ne pénétrant jamais, laisse en plein été des fonds de neige. Si l'on réfléchit que cette masse se dresse tout d'un jet presque du niveau même de la mer, son élévation devrait paraître considérable. Mais ses formes trapues la diminuent en alourdissant l'ensemble. Le Ben Nevis, que ne couronne ni cône ni aiguille, ressemble à un gigantesque plum-pudding irrégulièrement démoulé. Du sommet, affirment les livres, la vue embrasse l'Écosse dans toute sa largeur, d'une mer à l'autre. Je n'en doute pas. Mais pour être bien sûr de ne pas manquer le spectacle, il faudrait avoir des intelligences avec le ciel, en ces montagnes moins qu'en toutes autres complaisantes à l'ascensionniste.

Tout à fait désagréable, le transbordement. Une effroyable averse éclate juste en cet instant, et l'omnibus, qui a peine à rouler sur une route détrempée, est transformé en piscine par le ruissellement des macintoshs. Encore dois-je me féliciter d'appartenir à un sexe auquel la sérieuse et solide galanterie anglo-saxonne réserve officiellement les places d'intérieur. Et puis à Corpach, le *Fusilier*, qui vient de Fort-William, sur la rive opposée du fjord, n'étant pas arrivé, nous avons pour unique abri à l'embarcadère un magasin encombré de balles de laine, de barils de pétrole et de caques de harengs. La mélancolie nous envahit. Ce doit être si beau par le beau temps, ce pays vert et ouvert, qui ondule, riant dans l'ombre du Ben sourcilieux et altier, drapé de voiles de brume bleuâtre, avec un vaste horizon s'abaissant du côté de l'Océan, et déjà la mer filtrant au milieu des prairies coupées de collines, en un long bras coudé qui est le loch Eil. Tout s'arrange si bien en ce pays, que le modernisme d'un pont suspendu à l'embouchure de la Lochy est corrigé par les sombres ruines d'une bastille féodale s'effondrant à ses pieds, image des vieux temps écrasés par les nouveaux, dirait Joseph Prudhomme. Sur la base habillée de bruyère de la montagne, éclate la blancheur d'un vaste édifice vaguement gothique. C'est une distillerie de whisky fameux sous le nom de « rosée du Ben Nevis ». L'industrie même ici est décorative.

Enfin nous embarquons, et nous voilà voguant derechef, sur l'onde amère cette fois, entre les rives qui vont s'écartant. Un imperceptible coin bleu apparaît, fait la tache d'huile. Des nuages donnant toute la gamme subtile des gris courent chassés par le vent du large, se tordant, se disloquant, s'agglomérant, se désagrégeant, faisant, indéfiniment variés, des ciels de peintre, tumultueux, dramatiques, avec les brusques lumières qu'y jette capricieusement le soleil semblable à un phare à éclipse, derrière son rideau de pourpre festonné d'or, qui par instants se déchire.

Le loch Lynnhe s'ouvre de plus en plus large. Sur la rive droite les montagnes nues et décharnées de la péninsule du Morven surgissent, enveloppées de nuées et de mystère. A gauche, dans un recul noir, un massif chaotique que dominant les sinistres Paps de Glencoe. Fuyant dans le sillage, le Ben Nevis va toujours diminuant et s'assombrissant à l'occident qu'envahit l'ombre. On est tout étourdi de regarder depuis le matin, les yeux las, le cerveau vide.

Comme nous rangeons l'île basse et sablonneuse de Lismore, qui s'allonge à la sortie du fjord en façon de corps de garde, la grande île de Mull apparaît, barrant la vue du large. Derrière ses montagnes d'un indigo qui va se violant, le soleil s'abîme, gros ballon orangé dans un pan de ciel citron, au milieu de nuées de tulle gris et mauve, la mer, à peine frissonnante, glacée d'une teinte irisée d'eau de savon. Arrangement de tons à faire pâmer un impressionniste. Il aurait raison de se pâmer, mais absolument tort d'essayer de peindre cela.

Secoués un moment par ce décor de féerie, on retombe dans la torpeur crépusculaire jusqu'à l'heure horrible du débarquement, avec la bousculade des portefaix, les piétinements dans la boue charbonneuse du quai, la recherche affolée de son bagage. Comment il parvient à destination, et intact, dans ces écroulements de colis gros et petits, — ceux-ci invariablement placés sous ceux-là, — cela tient du miracle. Au début du voyage on s'inquiète, on s'affaire. Puis, lassé, on s'en remet à la Providence, et l'on s'en trouve aussi bien. Mais ayez des malles solides et surtout imperméables.

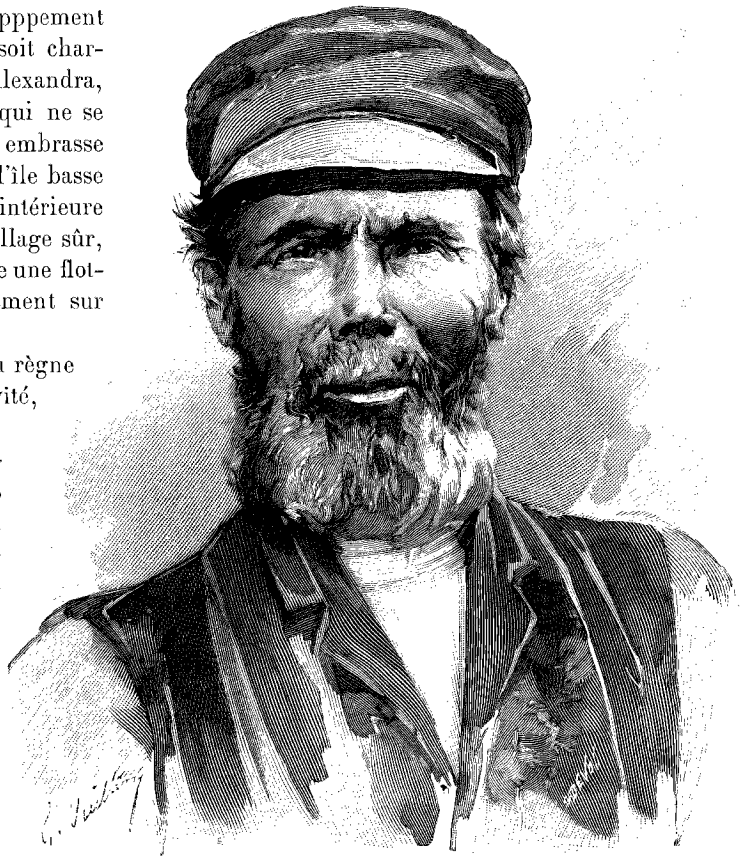
XXX

Ohan. — Le microbe locomoteur. — Les ardoisières de Ballachulish. — La vallée de Glencoe et le massacre des Macdonald.
Le saint Médard saxon. — Une excursion mouillée. — Le loch Awe et la passe de Brander.

La malédiction qui pesait sur Ahasvérus est aussi le lot du touriste. En se mettant au lit après une journée comme celle d'hier, on se dit : « C'est fini..., j'en ai assez. Je prends racine ici et n'en bouge que pour retourner chez moi. » Autant en emporte le sommeil. A peine éveillé, on se met à feuilleter fiévreusement guides et horaires pour établir l'excursion du jour.

Oban est particulièrement favorable au développement de ce microbe locomoteur. Non que l'endroit ne soit charmant et n'invite au repos. Du jardin de l'hôtel Alexandra, par une gaie matinée ensoleillée et lumineuse qui ne se souvient plus du déluge de la veille, l'œil charmé embrasse une jolie baie bleue dont, en la fermant à l'ouest, l'île basse et rocailleuse de Kerrera fait une sorte de mer intérieure avec deux issues au nord et au sud. Dans ce mouillage sûr, une douzaine de yachts à vapeur et à voiles et toute une flottille de canots de promenade se balancent doucement sur leurs ancres.

Plusieurs steamers sont amarrés au quai, où règne le va-et-vient, indolent sous des apparences d'activité, d'une ville de plaisir, toute blanche, très propre, bâtie en amphithéâtre au flanc d'une falaise rugueuse et verdoyante. Trop de caravansérails plus ou moins élégants alignés en rang d'oignons, au bord de la mer, et, sur le plateau, le lugubre squelette d'un immense sanatorium demeuré inachevé faute de fonds, le ciel en soit loué. A l'une des extrémités du demi-cercle, une gare de chemin de fer qui gâte bien un peu aussi le paysage. Mais comme consolation, du côté opposé, sur un gros rocher dominant la plage, le massif donjon décapité de Dunolly, tout noir sous son manteau de lierre au milieu d'une fraîche pelouse. Le château moderne est au-dessous, dans un parc fort ombré. Cette bastille du ^{xii}^e siècle n'est jamais sortie de la famille : les Macdougall, naguère lords de Lorn, issus d'un fils cadet de Somerled des Iles. On conserve à Dunolly la célèbre broche arrachée avec son plaid de l'épaule de Robert Bruce, dans un corps-à-corps à la bataille de Dalrec en 1306, par le rebelle John Macdougall, gendre du Rouge Comyn.



HABITANT DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Il fait bon rester là, à regarder la mer moutonner, le ciel floconner, le soleil rougeoyer. Des rochers de granit gris et de porphyre rouge, des vagues aigue-marine et prune de monsieur, des cascades d'écume blonde, des varechs de velours jaune et vert, des bruyères roses et violettes, des tourbières indigo et brun-pourpre, des pins noirs et des bouleaux argentés, des mouettes blanches, des pétrels bleus, une claire lumière douce enveloppant des tons d'une finesse extrêmes et des lignes qui s'arrangent à ravir, un air léger et pur, une grande paix silencieuse, une aimable et saine sauvagerie mitigée de confort, n'en voilà-t-il pas assez pour se tenir tranquille ?

Oui... mais d'autre part Oban est un centre unique d'excursions circulaires qui sont parmi les plus belles de cette belle Écosse. Et voilà pourquoi, s'arrachant à une coupable mollesse, à peine installé dans le très confortable hôtel — où, si le bill est lourd, du moins en a-t-on pour son argent — qui sera pour une semaine le quartier général, on confère avec *boots*, l'homme précieux qui sait tout, et en route pour Glencoe !

Des diverses manières d'arranger cette expédition, la plus complète consiste à remonter par terre, d'Oban à Ballahulish, le chemin parcouru par mer en sens inverse à l'arrivée, vingt-huit milles d'une route de côte en traversant en bac deux fjords. Le premier est le loch Etive, un des plus longs et des plus étroits de ses pareils. A Connel Ferry, où on le passe, l'entrée en est étranglée entre les rives brusquement rapprochées, et de plus obstruée par un long banc de récifs élevés de cinq à six pieds au-dessus du niveau des basses eaux, à l'assaut desquels, aux grandes marées, le flux vient se ruer furieux, formant une cataracte marine qu'on croit être la chute de Lora mentionnée par Ossian.

La vue d'ici est fort belle. A l'est le ruban de mer s'en va rampant comme un grand serpent bleu vers le lourd massif du Ben Cruachan. A l'ouest s'ouvre la large baie d'Arducknish, défendue par des bancs de sable, parmi lesquels un fort vitrifié est considéré par les archéologues comme un vestige de l'antique cité pictes de Beregonium. En face, les Scots avaient une citadelle, que plus tard les seigneurs de Lorn remplacèrent par le château fort de Dunstaffnage, dont il reste des ruines considérables. Dans les falaises rugueuses qui bordent la rive nord du loch Etive, se trouvent les restes du prieuré d'Arduchattan, fondé au ^{xiii}^e siècle par les Macdougall pour des bénédictins réformés de Cîteaux, et où le roi Bruce présida le dernier parlement tenu en gaélique. Il fut détruit au ^{xvii}^e siècle par le redoutable condottière Colkitto — le gaucher — en son nom Alister Macdonald, d'une branche irlandaise de ce clan, qui sous prétexte de défendre la cause royale avec Montrose ravagea fort tout le littoral.

Autre ferry-boat à l'entrée du loch Creran, et en roulant toujours sur les rives plates du pays d'Appin, domaine d'une branche des Stewart, on finit par atteindre le loch Leven à son confluent avec le loch Lynnhe.

De grandes ardoisières ont donné naissance au village de Ballachulish, fort pittoresquement situé au pied de la montagne éventrée d'une brèche noire, agglomération irrégulière de maisons basses crûment blanchies à la chaux, les toits pointus en ardoises brutes, de petits potagers enclos également de dalles de schiste plantées de champ, des buttes de détrit, de ponts passant par-dessus les carrières, de contreforts les soutenant. Un hôtel — toujours ! — où nous changeons de voiture, et fouette cocher !

Tout différent le hameau rustique de Glencoe, à l'entrée du défilé : des cottages habillés de rosiers grimpants et de capucines, aux toits de chaume fleuris de sédums et de joubarbes, s'en allant à la débandade parmi des vergers et des prairies coupés de bouquets de pins, d'aunes et de frênes, qu'égayent des buissons de fuchsias. Ce joli coin retiré et paisible, qui se mire dans le miroir uni de son petit lac salé où la marée pénètre à peine, a été le théâtre d'une féroce tragédie.

La vallée de Glencoe était le domaine d'un petit *sept* des Macdonald, désignés sous le nom de Mac-Jan (fils de Jean). Ils furent les derniers des Highlands à reconnaître Guillaume d'Orange. Cependant le chef s'y décida et se rendit à cinq jours de là auprès du sheriff du comté, un Campbell d'Argyll, pour prêter le serment. Malentendu, disent les uns, selon les autres perfidie du comte de Breadalbane qui avait une vengeance à exercer contre ceux de Glencoe pour quelque vol de troupeaux, — toujours est-il que le roi ne reçut jamais la soumission des Mac-Jan Macdonald et qu'il ordonna leur extermination.

La façon dont fut exécutée sa volonté en aggrave encore la barbarie. Un parti d'habits rouges commandés par un Campbell parent du chef — « il n'y a jamais eu un bon Campbell », dit un vieux proverbe écossais — vint occuper la vallée. Logés chez l'habitant et reçus en hôtes plutôt qu'en garnisaires, ils y demeurèrent quinze jours. A dix heures du soir les officiers faisaient une partie de cartes chez le Mac-Jan. A cinq heures du matin celui-ci était réveillé par un de ses convives de la veille, et comme il ouvrait sa porte en chemise, fusillé à bout portant ainsi que ses serviteurs accourus au bruit, sous les yeux de sa femme, qui en mourut de saisissement. Le signal ainsi donné, le massacre n'épargna personne. Pendant plusieurs jours les fuyards furent pourchassés sans merci, les maisons incendiées, le bétail abattu. La faim et le froid achevèrent l'œuvre du fer et du feu en faisant périr les survivants, si endurants que fussent ces rudes montagnards, au fond des ravins et des cavernes où ils avaient cherché un refuge.

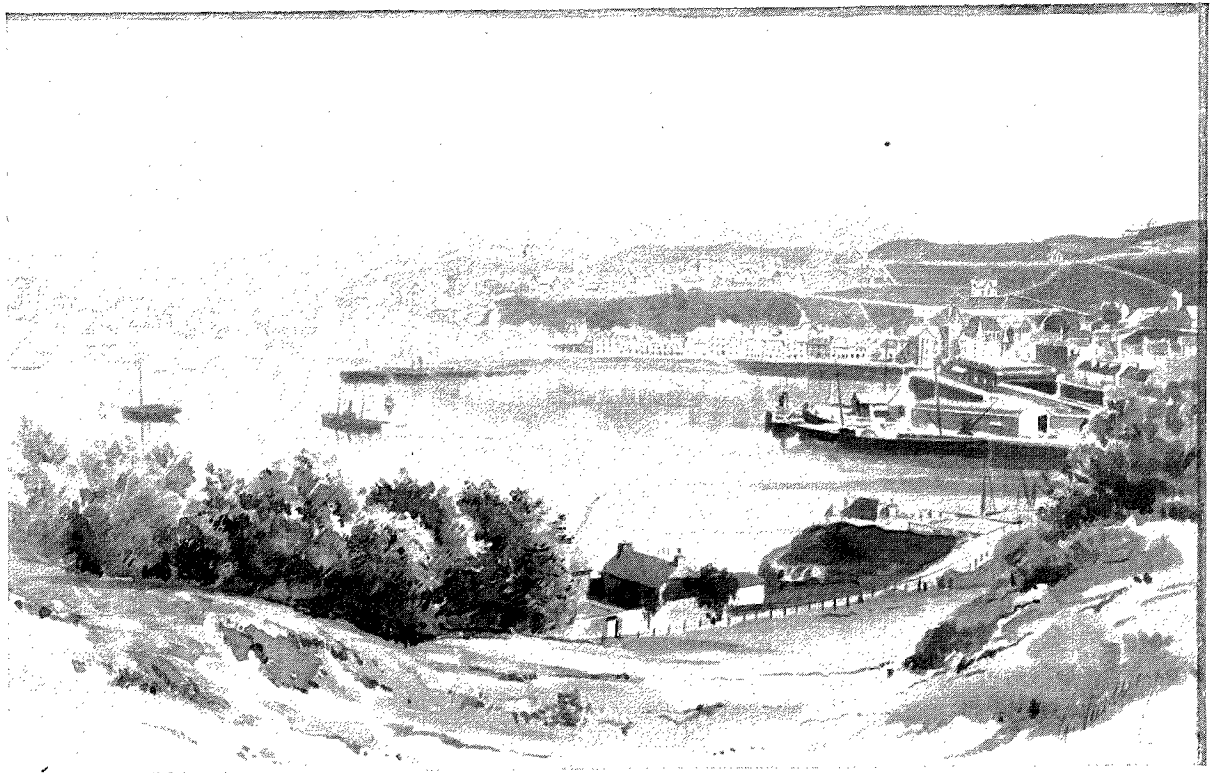
Tout ce qu'ont pu dire les historiens orangistes, Macaulay en tête, ne lavera pas la tache de sang, aussi indélébile que celle de lady Macbeth, laissée par cette action infâme sur la mémoire de leur prince « victorieux, juste et magnanime ». Qu'on aille donc parler de la duplicité des Stuarts !

(A suivre.)

MARIE ANNE DE BOVET.



LE CANAL CALÉDONIEN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



OBAN. — DESSIN DE G. VUILLIER.

EN ÉCOSSE¹,

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXX (*suite*).



VOYAGEUSE.

DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Dès le sortir de Glencoe, où se voient encore les ruines de la maison du chef, commence la gorge étroite et profonde dont, assez curieusement, le nom signifie en gaélique « vallée des larmes ». Ce n'est pas seulement le souvenir du massacre des Macdonald qui la rend sinistre. Elle offre un caractère particulier de désolation. Les montagnes déchirées et décharnées sont absolument nues. Pas de bruyère pour adoucir l'âpreté farouche de toute cette pierre, où des filons de porphyre semblent suer le sang versé. A peine si le soleil effleure d'un rayon pâle et fugitif le fond où coule une petite rivière torrentueuse, grouillante de truites, qu'il convient de considérer avec révérence, car c'est la Conar, chantée par Ossian, dont l'obscur légende dit qu'il vit le jour sur ses bords, auprès du lac minuscule qu'elle forme, endormi dans une ceinture de joncs et de roseaux, où chantent lugubrement les grenouilles. Naguère deux cents feux brillaient dans cette vallée. Depuis l'extermination, à peine s'il y demeure dix familles, qui vivent en de misérables chaumières bâties sur de petites buttes pierreuses, autour desquelles végètent péniblement de maigres pommes de terre et des seigles chétifs, encore verts comme pré en août. Pas un buisson. De rares moutons et quelques toutes petites vaches broutent le peu d'herbe humide qui croît auprès de l'eau.

Cette gorge est un chaudron infernal où crèvent tous les nuages qui passent, accrochés par les crêtes aiguës entre lesquelles on n'aperçoit presque toujours qu'un ciel brouillé. Nous en savons quelque chose. Ce matin le temps était clair et net. Une fois entrés dans le défilé maudit, à vingt-sept reprises en trois heures les cataractes célestes se sont ouvertes et refermées. C'est à peine si nous songeons à nous en plaindre, tant cette pluie sans cesse traversée de soleil donnait de ces fantas-

1. *Suite. Voyez tome I^{er}, p. 313, 325, 337, 349, 361 et 373; tome II, p. 253, 277, 289 et 301; tome III, p. 409, 421 et 433.*

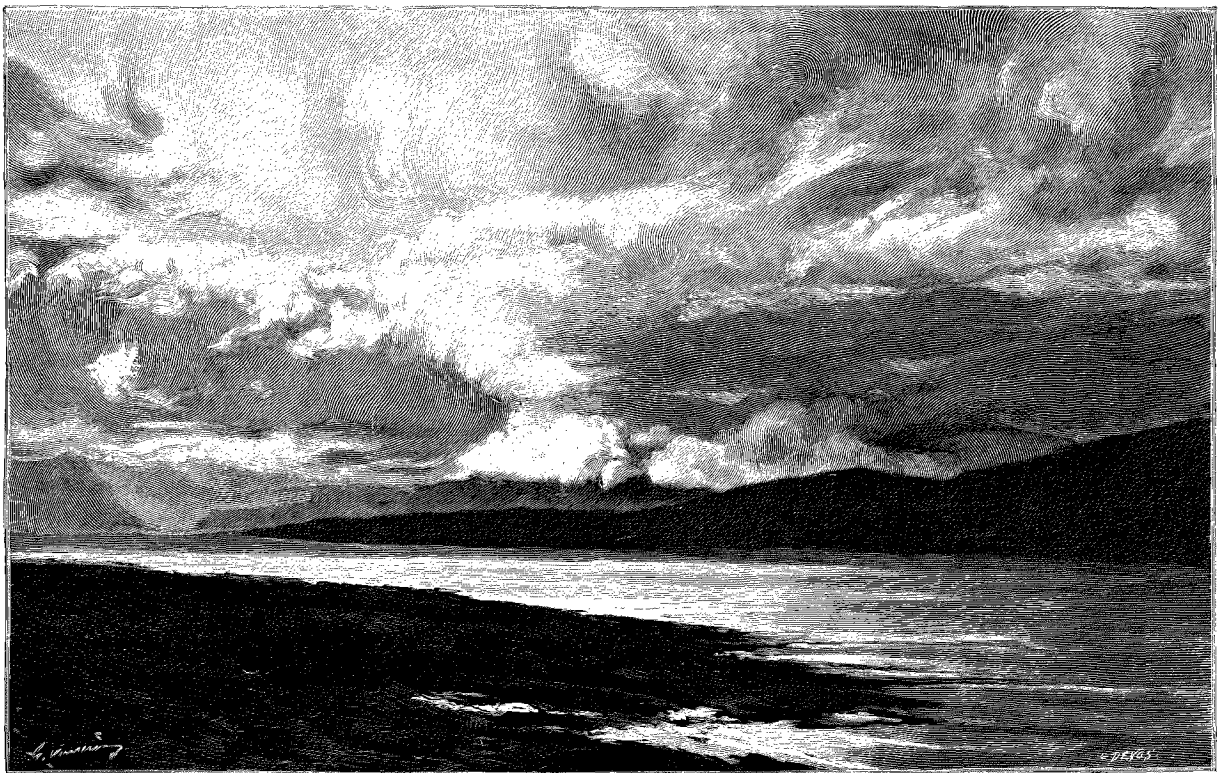
tiques effets de lumière irisée à enchanter l'œil d'un peintre et à désespérer sa palette. Elle nous a donné aussi un arc-en-ciel double absolument parfait, d'une durée peu commune et d'un incomparable éclat, formant circonférence par sa réflexion dans les eaux bleues du fjord.

Quoi, encore un ? Mon Dieu oui, mais déjà vu, — du moins est-ce à son extrémité enfoncée comme un coin dans les terres que nous avons retrouvé le loch Etive, dont au départ nous avons traversé l'embouchure. Sorti du défilé de Glencoe par un étroit passage entre des massifs chaotiques qu'escalade du côté du nord un chemin dit l'Escalier du Diable, le coche s'est trouvé sur un plateau découvert et marécageux, d'où, faisant un brusque coude vers l'ouest, la route descend à travers landes et fondrières, à l'orée de la forêt à daims de Blackmount, propriété du marquis de Breadalbane, une des plus vastes et des plus giboyeuses d'Écosse, s'étendant sur une superficie de vingt milles.

J'ai dit ailleurs combien impropre est cette désignation appliquée à des espaces parfaitement nus et stériles. « On me montra un bois », écrit Johnson déjà cité. « Je l'avais sottement pris pour une bruyère. Quand on me fera voir des ajoncs, je serai tout disposé à y reconnaître une forêt. » Enfin nous nous arrêtons à ce qui s'appelle « la tête » du loch et serait plus justement dénommé « la queue », où nous attend un petit vapeur qui, entre des rives profondément encaissées, nous conduit à Ach-na-Cloich, où nous rattrapons un tronçon de chemin de fer, lequel nous ramène à Oban. Le barrage de récifs dont j'ai parlé plus haut rend impossible de sortir autrement de ce fjord.

Affligeante prédilection de saint Swithin — le saint Médard saxon — pour ce littoral de l'ouest. J'avais la ferme propos de prendre ce matin passage à destination des îles d'Iona et de Staffa. Malgré que, depuis la fine pointe du jour, des torrents ne cessent de cascader sur les vitres, je suis prête à l'heure, soutenue par un faible espoir que me donne l'expérience de ce climat plus mobile que l'onde. Dans le vestibule de l'hôtel, ce sont des conciliabules et des consultations sans fin. On tape sur le baromètre, on scrute le vent, on interroge tout le monde. La pression baisse, la brise est à l'ouest, le portier dit : « Que sais-je ? » et le *manager* : « Peut-être ». *Boots*, toujours arrangeant, insinue que « ça pourrait bien s'éclaircir ». Un gentleman en kilt, qui doit connaître son pays, assure que c'est pris irrémédiablement.

Trois fois je me dirige vers le bateau, en présence d'une apparence d'accalmie, trois fois je rebrousse chemin, épouvantée par un redoublement de hallebardes. Oh ! ces tergiversations !... tous les cheveux blancs que j'aurai un jour seront venus de là. Enfin la cloche sonne, la sirène siffle, et huit heures tapant, comme de règle, le *Grenadier* dérape, ce qui tranche la question, nous laissant vaguement humiliés d'avoir pour la première fois été intimidés par le temps. Ce soir nous ne nous en repentirons pas, quand nous apprendrons que les rares passagers ont été affreusement malades, que la mer démontée n'a pas permis de les débarquer aux îles,



LE LOCH ETIVE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



CIEL NOCTURNE À OBAN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUPPE.

qu'une embardée à démolir un panneau du rout, qu'on a même été en péril. Pour ce qui est du dernier point, il faut faire la part de l'exagération.

Mais quant à présent nous ne savons pas tout cela, et notre vague remords se change en véritable colère lorsqu'une heure plus tard un éblouissant arc-en-ciel — ah ! qu'ils sont beaux ici ! — fulgure dans un azur presque nettoyé. Vite, un déjeuner quelconque, et l'on saute sur le premier coche qui part, sans faire attention à un fond tragique au sud-ouest. A peine si l'on s'informe d'où l'on va, tant on est heureux et fier de rattraper le temps perdu. Joie éphémère. Nous n'avons pas roulé cinq milles que le ciel s'est remis en deuil ; — au sixième, le robinet de la douche se rouvre. Pour comble, le vent se lève, furibond, et ce ne sont même plus des averses : ce sont des grains, se succédant sans interruption. On veut encore espérer. On cherche une petite fenêtre bleue. Ah ! bien, oui, pas la moindre lucarne. Où ce n'est pas noir d'encre, c'est gris de fer, de cendre vers le côté où les gens bien informés assurent que se trouve le soleil.

On parle au cocher, bien gentiment, pour l'amadouer, comme si c'était de lui que ça dépend. Il hoche la tête avec une mine d'ordonnateur des pompes funèbres, et d'un magistral coup de fouet allonge le trot des quatre carcans efflanqués dont les fers font un clapotis sur le sol détrempé, qui s'imbibe et s'inonde. Le dos courbé sous l'avalanche, maintenant de la main son bonnet sur ses sourcils, on regarde ruisseler les couvertures goudronnées sous lesquelles on serre les genoux, crainte en remuant d'ouvrir à l'eau un passage. De temps à autre un regard furtif et désespéré par les hiatus du toit mouvant de parapluies.

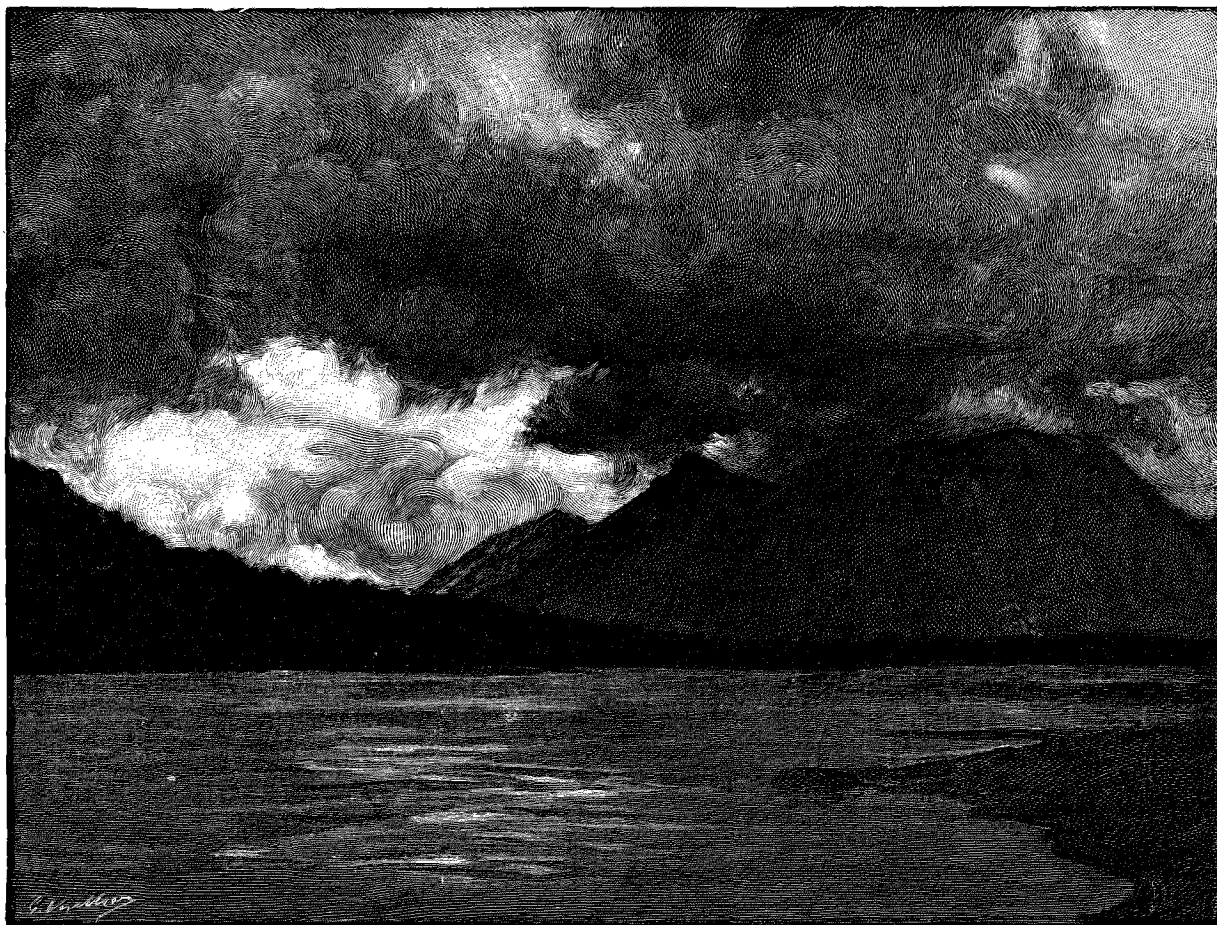
Oh ! la tyrannie de la routine !... Quand on est caoutchouté du menton à la cheville, la tête enfouie dans un béret de laine, à quoi, au nom de toutes les cataractes célestes, peut être bon cet objet incommode, sinon à goutter dans le cou des voisins et à risquer de leur crever les yeux ? Grâce à Dieu, les rafales se chargent de ramener à la raison ces personnes irréflechies. Un à un leurs parapluies sont retournés, au milieu de fous rires convulsifs — le seul qui ne rit pas étant le propriétaire de celui qui subit ce sort fâcheux ; mais, comme de juste, il s'était tordu la minute d'avant quand c'était celui du prochain. Des Français de belle humeur voyageuse — une exception : il est vrai que ce sont des Françaises rencontrées à Oban par rare fortune, — lâchent les leurs, fracassés, qui s'en vont planant sur la lande ainsi que des parachutes. Prudemment on ferme ceux demeurés intacts. Dieu en soit béni !

Et maintenant, voyant mieux ce que laissent deviner du pays les nuages encapuchonnant les montagnes et la buée montant de la vallée, on soupire de tristes : — « Que ce doit être beau ! » Au fait, où sommes-nous ? C'est la célèbre passe de Melfort. Allons, tant mieux. La pluie mollissant un peu, l'atmosphère légèrement dégagée, nous voyons un torrent exaspéré, tout empanaché d'écume, débouliner de roc en roc et s'engouffrer avec un fracas de tonnerre sous la route, qui est ici un viaduc, en rejaillissant jusque sous les pieds des chevaux. Ah ! ce n'est pas l'eau qui manque aujourd'hui ! Tout aise d'avoir enfin vu quelque chose, un de nos compagnons d'infortune s'écrie : « Belle promenade, quand même », à quoi un autre répond gravement : — « Il pourrait faire plus mauvais », réflexions qui font renaitre l'hilarité générale.

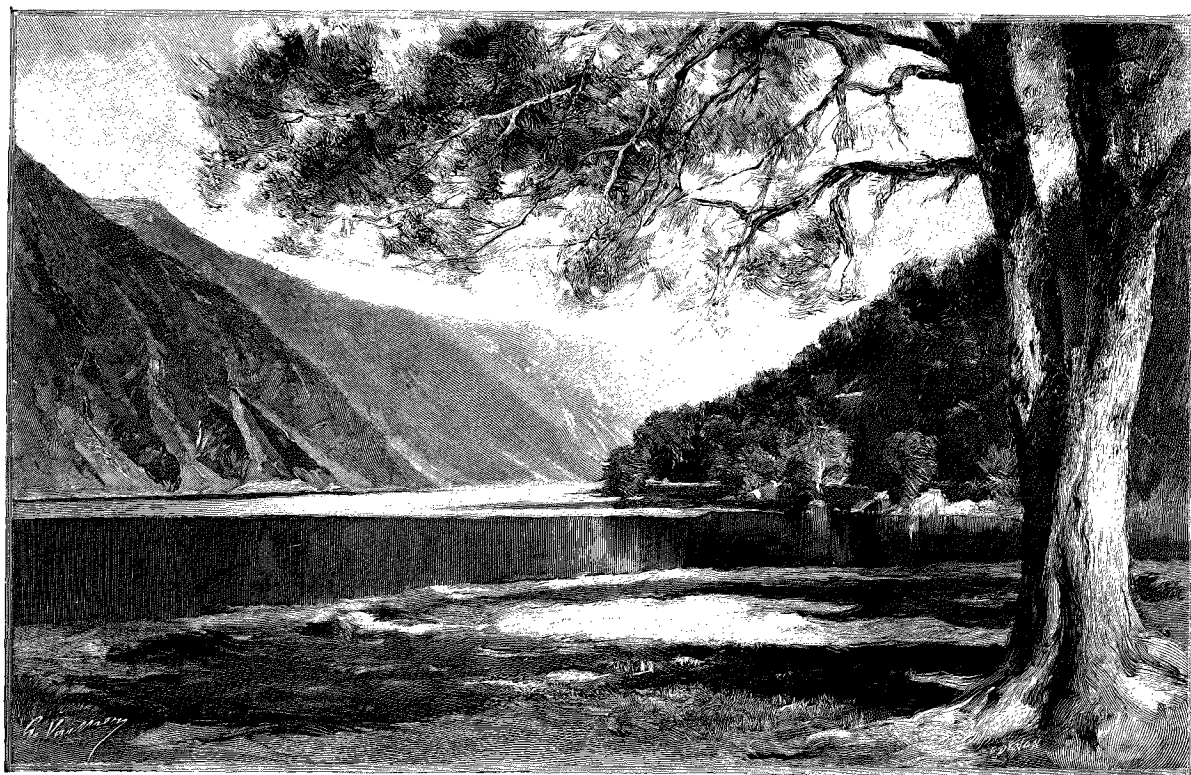
Au relais, pas de thé : rien que des beurrées et du whisky. Un peu détendus par vingt minutes sous un toit, nous repartons, ayant assujéti nos couvre-chef avec des ficelles. Cependant on devient morose. C'est vraiment trop. De penser qu'il y a des gens au sec, une rage vous prend. On suppose le temps qu'il faut encore pour être rentré *at home*.... Oui, dans cet accès de détresse, on en est réduit à appeler l'hôtel un *home* !

Après cinq heures d'horloge de cette douche, nous gagnons le loch Awe, où nous attend un petit steamer. A fond de cale aussitôt pour nous réconforter de roastbeef froid et de jambon avec des pickles, un morceau de cheddar et un verre de sherry. Puis, tassés dans la cabine vitrée du pont, où nous fumons comme des bœufs de labour, répandant dans l'air épais des odeurs de laine mouillée et de caoutchouc échauffé, nous regardons le paysage à travers les glaces ruisselantes. On en voit si peu, que le mieux est de lire son Murray. Ce lac, dit-il, qui est d'eau douce, est un des plus grands et des plus beaux d'Écosse. Nous sommes bien aises de l'apprendre. Vingt-quatre milles de long, les rives boisées, et de nombreuses îles renfermant de vénérables ruines ecclésiastiques et des cimetières depuis longtemps abandonnés. Dans l'une d'elles, lord Campbell de Blythwood possède une résidence, honorée depuis hier, nous apprend une feuille locale, de la visite de la duchesse d'Albany. Bien de l'agrément à Son Altesse Royale, de tout notre cœur.

Ce district malaisément accessible était l'imprenable citadelle du clan redoutable, et à quiconque se plaignait d'un tort fait par un Campbell, il était passé en proverbe de dire : « Il y a loin d'ici au loch Awe ». Une averse formidable s'étant apaisée en une pluie fine et droite, quelques passagers consciencieux sortent sur le pont trempé, pour regarder la ruine romantique du château de Kilchurm, sur un éperon de roc, l'ancienne



BALLATWILSCH. -- DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.



LE LOCH AWE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

demeure du premier lord de Lorn, et, chassés par un nouveau grain, ils rentrent raconter ce qu'ils ont vu à leurs compagnons d'infortune.

Cette lamentable navigation prend fin à l'extrémité du lac, qui vient buter au pied du Ben Cruachan, énorme bloc de schiste de 1 100 mètres de haut, séparant ce bassin de celui du loch Etive. Sa base boisée tombe presque à pic dans l'eau, laissant juste la place de la voie ferrée, que domine un hôtel de style féodal accroché au flanc de la montagne. Naturellement le train qui doit nous ramener à Oban est en retard de trois quarts d'heure. Quand il arrive, ruisselant, on se précipite dans le premier wagon qui se trouve. Sauvés, mon Dieu ! Enervé de cette journée maussade, épuisé par la lutte contre le vent, on s'endort à demi, affalé sur des banquettes sèches, enfin ! Par habitude on ouvre un œil. Mais c'est superbe... La ligne suit la passe de Brander, profonde coupure où le lac s'épanche, noir comme la nuit, en grondant sur un lit de roc, entre deux remparts de pierre grise rougeoyants de bruyère, là où ils ne sont pas lézardés d'éboulis. Des centaines de cascates écumantes dégringolent des deux sommets, inondant la voie par-dessus les ponceaux sous lesquels elles s'abîment dans le gouffre. C'est à la pluie que nous devons ce spectacle, et nous n'aurons pas perdu notre journée.

XXXI

L'île de Mull et la presqu'île de Morven. — L'épopée d'Ossian. — Staffa et la grotte de Fingal. — Iona, la Jérusalem du Nord.
Légende de saint Columba. — Églises ruinées et sépultures vides. — Terres incohérentes.

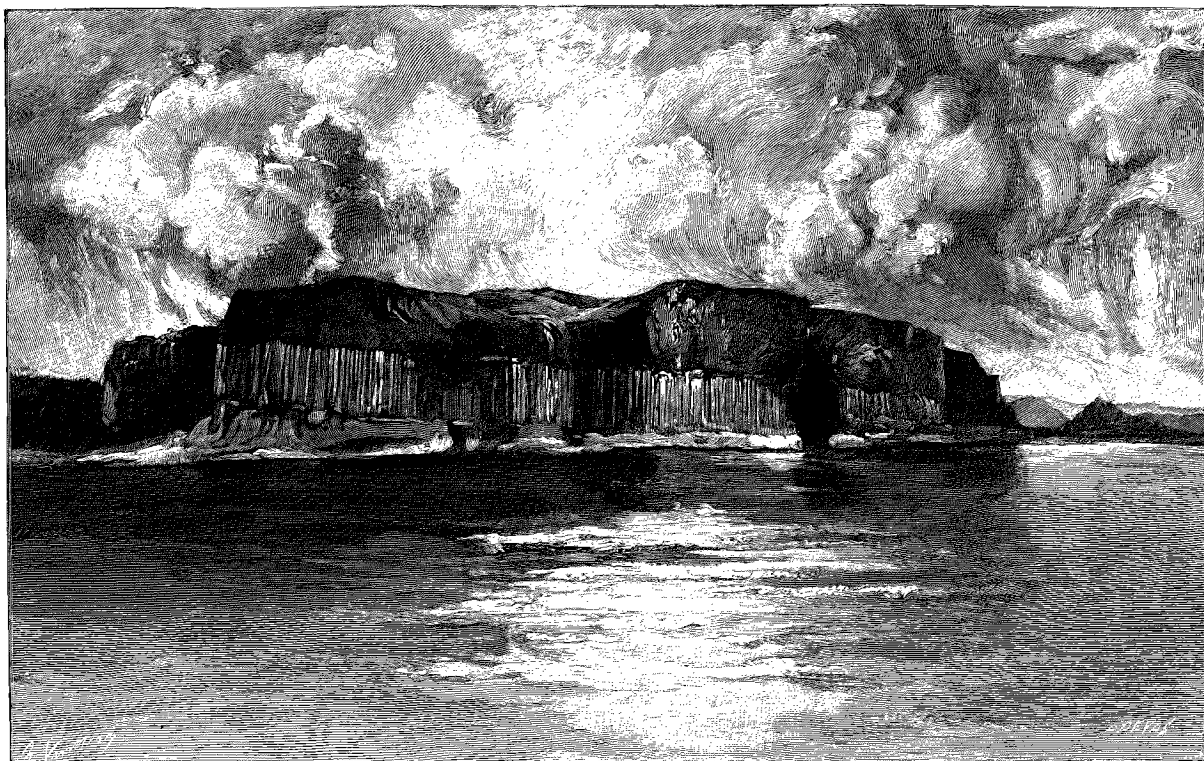
Dès 7 heures du matin on se trouve sur le seuil de l'hôtel, équipé pour la journée. Euh ! euh !... eh ! eh !... moins mauvais temps qu'hier, c'est tout ce qu'on peut dire. Des averses lourdes, tombant drues d'un ciel de plomb noirci, mais des accalmies brusques et de blanches éclaircies vaguement jaunies par le soleil qu'on ne voit pas, mais qui doit être quelque part. Voilà même un arc-en-ciel. Oui, nous le connaissons, le coup de l'arc-en-ciel, et ne nous y laissons plus prendre. Cependant, par acquit de conscience, allons interviewer le capitaine du *Grenadier*, qui chauffe à destination de Staffa et Iona. Eh ! eh !... euh ! euh !... Enfin, nous finissons par lui arracher ceci : que si nous avons un jour de reste, mieux vaut attendre à demain. L'aspect du pont détrempé, où les escarbilles mettent une boue noire, n'est pas engageant, et une avalanche de hallebardes qui à ce moment nous croule sur la tête nous décide à rentrer.

Le temps finit par tourner à peu près bien. Mais cette fois nous demeurons sourds aux invites des crieurs annonçant à son de cloche des excursions en bateau ou en coche, d'un bon marché mirifique, grâce à la concu-

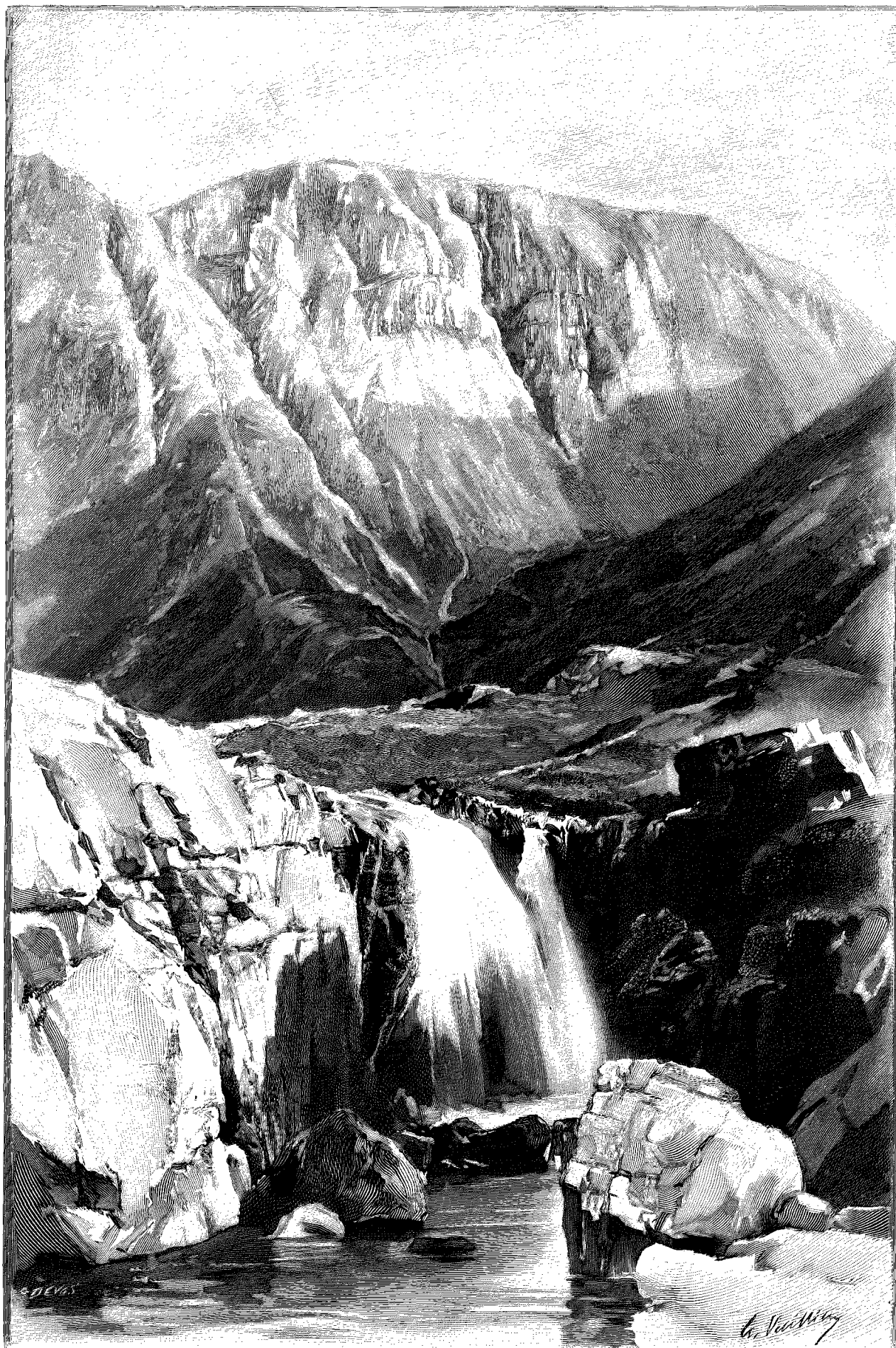
rence. Il aurait mieux valu prendre hier cette sage résolution. Bien d'autres ont pensé comme nous, car le steamer pour les îles éteint ses feux, faute de passagers. D'ailleurs, le lendemain, bien que l'aspect des nues ne soit guère moins menaçant, le *Grenadier* en embarque une cinquantaine, qui comme nous sans doute se voient acculés à la limite qu'ils ont fixée à leur séjour. Et après tout personne n'a à s'en repentir, car, hormis quelques grains carabinés, on s'en tire sans grand dommage.

La navigation est lente entre ces terres hérissées de récifs. Le Lady's Rock, dont à marée haute le sommet affleure traîtreusement la crête des vagues, planté comme une sentinelle perdue au milieu d'un carrefour marin, a son histoire tragique. Un Mac-Lean de Duart, répondant aux euphoniques prénoms de Lachlan Cattanach, avait épousé lady Elisabeth, fille d'Archibald, comte d'Argyll, qui fut tué à Flodden à la tête de l'avant-garde. Pour des raisons que l'histoire nous tait, il l'abandonna, comme par hasard, à marée basse sur ce rocher. Attirée par ses cris, une barque de pêche la recueillit avant le flux. Inutile de dire qu'elle se fit conduire chez son père. Peu de jours après, son époux y arrivait en grand deuil pour annoncer sa disparition. Les Campbell firent semblant de croire à la feinte joie sous laquelle il dissimula sa désagréable surprise à la trouver vivante, et, sa méfiance ainsi endormie, il fut poignardé dans son lit par son beau-père. Le château ruiné de Duart dresse son massif donjon carré, aux murailles de douze pieds d'épaisseur, sur un promontoire escarpé à l'entrée du sombre détroit de Mull où s'engage le steamer.

Ce long chenal sinueux, dont la largeur varie de un à trois milles, sépare la grande île de Mull de la péninsule de Morven, — Morven la terre fabuleuse d'Ossian. Là régnait son père Fingal, fils de Comhal et de Morna, le blond héros, de qui, lors d'une visite qu'il fit à Sarno le Soucieux, roi des Orcades, la fille de celui-ci, Gomala, s'éprit au point de le suivre sous des habits masculins. Il connut qui elle était et l'aima. Mais, comme il allait l'épouser, il dut partir pour combattre Caracul, — que nous appelons Caracalla, — fils du « roi des Mondes », c'est-à-dire de l'empereur de Rome Septime Sévère. Vainqueur sur les rives du loch Carron, — que nous avons longées en allant à l'île de Skye, — Fingal envoie en avant Hidallan, fils de Lamor, l'avertir de son retour, qu'elle attend au sommet d'une colline, en compagnie de ses deux chiens gris et de Melilcolma et Dersagrena, les sœurs de Gaul, l'Ajax de cette *Iliade* celtique. Par vengeance d'amant éconduit, le félon lui annonce faussement la mort du « fils des batailles, du briseur de boucliers ». — « Pourquoi, ô messager de douleur ! me dire que mon héros est tombé ? s'écrie-t-elle. J'aurais pu encore un peu de temps espérer sa venue. J'aurais pu croire l'apercevoir sur un rocher lointain, prendre pour lui l'apparence d'un arbre, entendre le son de son cor dans le vent de la montagne. Oh ! pouvoir seulement réchauffer de mes larmes sa joue glacée !... » Quand le roi arrive, triomphant et amoureux, le prenant pour son spectre, la vierge chasseresse au sein blanc tombe morte, « et les rayons de la lune emportent son âme dans les légères vapeurs d'en haut ».



STAFFA (PAGE 454). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



GLENCOE (PAGE 455). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Parmi tous ces guerriers aussi généreux qu'intrépides, qui pleuraient sur les cadavres de leurs ennemis : Clessamor et Tremmor, Reuthamir, Shilrick, Fergus, Cuchullin, Morlo et Breuno, Duchomar, Calmar, fils de Matha, Conloch et Erragon, Diarmid, Landerg la Main Sanglante, « dans le combat semblables à des ouragans furieux, en paix doux comme le soleil du soir, » nombreuses et charmantes sont les figures de femmes : Darthula, Slissamo, Alelétha, Utah et Brassalis, Malvina enfin, la fiancée d'Oscar, fils d'Ossian. — « Fingal, roi des héros ! Ossian, qui vient après lui dans la gloire ! dit ce jeune prince à son aïeul et à son père, vous avez combattu, vos noms sont célébrés dans les chants. Mais Oscar est comme le brouillard de Cona » (aujourd'hui Glencoe), « il paraît, passe et s'évanouit. Le barde ne connaîtra pas mon nom. Le chasseur ne cherchera pas ma tombe dans la bruyère. Laissez-moi, ô héros ! me battre à Inisthona » (une île scandinave). « Lointaine est cette terre, vous ne saurez pas qu'Oscar y est tombé. Mais la fille de l'étranger pleurera sur le jeune guerrier venu de loin. Quelque barde un jour me trouvera et à la table du banquet il dira : « Écoutez le chant d'Oscar, « tombé en terre lointaine ». — A dater de ce moment, il accomplit cent exploits, orgueilleusement relatés par son père, qui n'omet pas le récit des siens propres. Et quand le jeune héros a trouvé un glorieux trépas, la vierge qu'il aimait se consacre à la vieillesse du barde royal, demeuré le dernier de sa race, aveugle comme Homère, et qui lui dédie en termes d'infinité tendresse la plupart de ses pièces dramatiques et lyriques.

Ne dites pas que ce sont des fables. Pourquoi s'obstiner à vouloir qu'en ces temps évanouis, où il s'est assurément passé quelque chose, ce ne soit pas les choses transmises par la légende ? Je n'ignore point quelles véhémentes controverses ont fait rage pendant un demi-siècle sur l'authenticité de ce texte gaélique, recueilli d'après les traditions orales des bergers des Highlands par le « maître d'école » James Macpherson — aujourd'hui on dirait « professeur » — qui en 1762 en publia la traduction anglaise. Il est des esprits pointus qui n'ont de joie qu'à démontrer que personne n'a existé. Comme d'ailleurs Fingal est mentionné dans les chroniques de Barbour, l'historiographe de Robert Bruce au *xiv^e* siècle, ce n'est pas Macpherson qui l'a inventé, et il n'y a pas de raison pour nier Ossian. Je sais aussi que l'Irlande revendique l'honneur d'avoir donné le jour à ce héros, dont il me souvient qu'on m'y a montré la tombe quelque part, du côté de la Chaussée des Géants. Mais l'antique Albin ne doit-elle pas son nom moderne aux Scots venus d'Erin qui l'ont colonisée ? Les poèmes d'Ossian d'ailleurs font de fréquentes allusions à l'île verte.

Que nous fait tout cela ? Les mornes montagnes de Morven, « la terre rugueuse », dressent vers le ciel tumultueux leurs crêtes noyées dans des nuées basses qui rampent et se tordent, échevelées. Empoigné par cette sauvagerie pourtant douce, on envoie au diable les plates querelles de rats de bibliothèque. L'imagination, qui veut être dupée, si duperie il y a, cherche dans les ravins remplis d'ombre violette, sur les grèves rocailleuses qui ourlent de longues criques où vient mourir le flot, les traces évanouies de Selma, la royale cité. Là se tenaient les assises de cette sorte de Table-Ronde dont Fingal était le roi Arthur, et les guerriers au repos y écoutaient les chants rythmés des bardes s'accompagnant sur la harpe : Ullin à la tête blanche, le mélodieux Alpin, Ryno « dont l'âme était un rayon de feu ». Ils invoquaient l'étoile du soir, la lune pâle, le soleil montant, le murmure des vagues, et ils célébraient la mémoire des héros expirés. Les épaisses forêts qui alors couvraient d'ombre le brumeux royaume de Morven se sont abîmées dans les entrailles de la terre, transformées en landes de tourbe qu'habille la bruyère. Mais les esprits des morts de cet âge héroïque l'habitent encore, et les vieux bergers vous diront que, quand le daim bondit et détaille comme une flèche, effarouché sans cause apparente, c'est que son œil, qui voit l'invisible, a aperçu un de leurs fantômes.

Très mélancolique, ce détroit où les flots d'un gris verdissant sont assombris par l'ombre que projettent les montagnes entre lesquelles il est étranglé. Sur les deux rives, on voit au passage de vieux châteaux fort romantiques. L'un d'eux commémore l'intelligente administration domestique d'une Mac-Innes, alors à la tête du clan, qui en paya la construction par la vente d'un volume égal de beurre. On ne trouverait plus aujourd'hui assez de vaches dans Morven pour en défrayer la restauration.

L'île de Mull, qui déroule à notre gauche sa côte prodigieusement déchiquetée, est un énorme massif basaltique couleur de rouille, dans lequel les amateurs de fossiles et d'ammonites trouvent des trésors. Les montagnes y atteignent une élévation de deux à trois mille pieds, ce qui, surgissant directement de la mer, paraît considérable. Hors Tobermory, — le puits de la Vierge, — gentil petit port de pêche, et le chétif hameau marin de Salen, on ne trouve dans Mull que des fermes isolées, pour l'élevage du mouton, quelques manoirs patrimoniaux et des pavillons de chasse. L'abondance du gibier et l'excellence de ses remises élève singulièrement au-dessus de sa valeur agricole le prix de cette maigre terre. Pendant que, victime de mon destin de Juif errant, j'en faisais le tour en steamer, cinq fusils de ma connaissance y massacraient, dans l'espace de quatre jours, 483 couples de grouses. Les phoques s'ébattaient par grandes bandes dans le loch Na-Keal, long fjord qui coupe presque l'île en deux. Il faut la passion du sport et de la sauvagerie pour habiter ici, ne fût-ce que quelques semaines. Cependant on y bâtit de modernes et très magnifiques châteaux en style féodal, comme celui du grand éditeur Black, d'Édimbourg, perché sur le sommet d'une falaise nue, où la tempête doit mener un terrifiant tapage. Mull est avec cela le district le plus pluvieux d'Écosse.

Une vingtaine de propriétaires se partagent ces 1160 kilomètres carrés de pierre, de tourbières et de bruyères.

Au temps des elans, c'était le domaine des Mac-Lean de Duart et des Mac-Laine de Lochbuy, deux rameaux de la même souche.

Sur cette côte déchirée par le ressac, tout ce qui n'est pas île est presque île. A la pointe d'Ardmore, où le détroit de Mull débouche sur le large, on voit l'entrée du loch Sunart, long fjord qui, sur une profondeur de vingt milles, sépare le pays de Morven de celui d'Ardnamurchan. Laisant en poupe un chaos de terres mauves et bleues, qui s'estompent dans une vapeur ambrée, le steamer met le cap sur la haute mer, semée d'archipels nouveaux. Il faut avoir le malheur d'être géographe de son état pour persister à se coller le nez sur sa carte. Puisque le capitaine sait où il va, à quoi bon essayer de s'y retrouver?

Dans les entrailles de l'Océan grondent encore sourdement les colères mal apaisées de ces jours derniers, aussi le *Grenadier* est-il rudement secoué ici, où de longues et lourdes lames de fond le prennent par le travers. Beaucoup de passagers deviennent mélancoliques, et restent sourds à l'appel de la cloche du dîner. Quand on

remonte sur le pont, le steamer navigue au milieu d'îles de formes bizarres. Bénissons la vapeur : voilà vers l'ouest, à côté de sa jumelle Tiree, qui donne un joli marbre rose strié de vert, Coll, où Johnson relate qu'il fut retenu par les vents contraires onze jours, pendant lesquels il plut onze fois vingt-quatre heures. Il y reçut d'ailleurs une hospitalité cordiale, et c'est, si je ne me trompe, sur ce bane de sable à demi noyé par la mer en furie, qu'il rencontra une Mac-Leane qui savait parler français, traduire couramment le gaélique, dessiner, jouer du clavecin, coudre, traire une vache, exécuter des ouvrages en coquillages, — horreur ! — « bref, ajoute-t-il, une personne accomplie ».

Nous rangeons de près les Treshnishes, groupe de blocs de basalte noir, dont l'un dénommé le Bonnet du Hollandais, uniquement peuplées de moutons. Naguère repaire de vikings, sur l'une d'elles on aperçoit les débris d'un fort primitif qui est mentionné dans les sagas norvégiennes. Voilà Gometra et Ulva, séparées par un étroit chenal, que met à sec la marée basse. Ces deux îles sont des faisceaux de colonnes basaltiques irrégulières, auxquelles leur couleur de scories de houille donne un aspect sinistre. Pendant neuf cents ans, Ulva, « l'île du loup », a appartenu au petit clan Macquarrie. Le dernier chef fut contraint par la misère à prendre du service dans un régiment de Highlanders à l'âge de soixante-deux ans. Avec lui s'éteignit sa race au commencement du siècle.



LA GROTTE DE FINGAL (PAGE 454). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Le *Grenadier* stoppe et mouille. Nous sommes donc arrivés quelque part? Quoi, c'est Staffa, ce gros plum-cake d'aspect bonasse, couronné d'un plateau herbu? On s'explique que ses merveilles n'aient été découvertes qu'il y a une centaine d'années, par un voyageur à destination d'Islande, que la tempête avait jeté en ces parages. Alors on n'y allait pas assez; aujourd'hui on y va trop, ou du moins en trop nombreuse compagnie. Il faut s'y résigner, car il serait malaisé d'y aller autrement, à moins de naviguer sur son yacht, ce qui en ces parages n'est pas sans périls. C'est ce qui console de n'en point avoir un.

Les canots du bord et deux grandes barques peintes en rouge sang de bœuf, venues d'Ulva, se rangent à la coupée de tribord pour nous transporter à terre. Deux voyages sont nécessaires, et ceux qui ne se trouvent pas de la première bordée se demandent, en voyant les embarcations lourdement chargées plonger dans le sillon des vagues et y disparaître, pourquoi ils ne sont pas restés sur le plancher des vaches. Et quand on regarde les premiers arrivés s'accrocher au flanc d'un roc qui paraît fort abrupt, on se trouve aussi fous qu'eux d'aller se fourrer dans de pareils casse-cou. Une fois qu'on y est, l'impression est toute différente. L'atterrissement sans doute n'est pas des plus aisés, dans une étroite crevasse où l'embarcation a juste la place de pénétrer, et il est bon de regarder où l'on pose le pied sur ce roc humide et glissant. Mais ensuite on se trouve sur une sorte de colossal escalier dont les larges degrés faits de tronçons de colonnes inégalement brisées sont faciles et sûrs.

Je ne voudrais pas imiter ces personnes taquinantes qui en voyage ne cessent de comparer défavorablement ce qu'elles voient avec ce qu'elles ont vu ailleurs. Néanmoins, je puis me permettre un rapprochement entre la grotte de Fingal et la Chaussée des Géants, ces deux extrémités d'un isthme de roc unissant aux temps préhistoriques Erin et Albin. On n'en est pas bien sûr, mais pourquoi ne pas le supposer, puisque cela pourrait avoir été? A l'envisager ainsi, l'amorce du côté de l'Irlande est incontestablement supérieure à celle-ci. Le principal tort de Staffa est que, inabordable par le gros temps, on ne saurait y jouir de ce spectacle d'une mer démontée, si effroyablement beau à la Chaussée, qui tient au continent. Et puis, si l'Irlande n'a pas de grotte comparable, l'Ecosse n'a pas cette prodigieuse grande route pavée de colonnes, qui pénètre majestueusement dans les flots, ni ces merveilleuses falaises en buffet d'orgue qui la dominent; — ici du moins n'y en a-t-il qu'un petit bout, et infiniment moins élevées. Au point de vue aride du géologue, les formations prismatiques du basalte sont analogues, hexagonales ou pentagonales, donnant des colonnes de dimensions très variées, depuis deux jusqu'à douze pieds de circonférence.

La petite déception éprouvée au débarquement s'évanouit dans l'intérieur de la grotte de Fingal. On y pénètre en longeant un de ses flancs, qui semblent taillés à gigantesques facettes, assez haut au-dessus du gouffre dont sépare seul un mince garde-fou. Des échelles sont disposées de distance en distance afin de faciliter la grimpe, mais avec assez de discrétion pour disparaître dans l'ensemble. Ce doit être une sensation rare d'y entrer en canot, mais pour cela il faut une mer d'huile, peu fréquente dans ces tumultueux parages. L'Océan a



KERRARA. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

fait cette galanterie à la reine quand elle y est venue avec le prince-consort. Les matelots de la yole royale tenaient dans leurs avirons une grosse responsabilité, car il eût suffi d'une bien légère distraction pour mettre sur le trône un petit Edouard VII.

Aujourd'hui on n'y saurait songer. Le ressac déferle avec violence à l'entrée de la grotte, s'y engouffrant à grand fracas de mousquetade et y jetant des nuages d'écume. Par une mer modérée, c'est déjà terrifiant. On s'imagine ce que ce doit être les jours de tempête, et l'on comprend que Staffa ne soit habitée que par de placides moutons qu'on y vient visiter d'Ulva. Autrefois un berger leur tenait compagnie. Mais on a fini par n'en plus trouver qui consentissent à y demeurer, tant les glaçaient de terreur pendant la nuit les rafales hurlantes et le rugissement des vagues, qui en pénétrant dans les cavernes dont elle est affouillée semblaient ébranler l'île jusqu'en ses fondements.

Au fond de la grotte, c'est solennellement beau. On dirait une cathédrale fantastique. Les murailles et la voûte, d'une hauteur colossale, faites de pilastres conglomérés, d'un noir brillant de salpêtre, ciselés à arêtes vives par la cristallisation, qui entend bien le métier de tailleur de pierre, et polis comme du marbre par la rude caresse du flot. Dans la partie basse, des incrustations de coquillages font une étrange mosaïque, et des festons d'algues et de varechs y mettent une note de colorations subtiles, du vert glauque au jaune brun. A ses pieds on a un miroir d'émeraude intense, si limpide qu'on y voit les méduses allonger leurs tentacules sinistres sur le roc où elles s'agrippent. Et puis, dans la baie largement ouverte sur l'infini, s'encadre un grand pan bleu de ciel, dont la ligne fuyante s'abaisse sur la mer, qu'un ardent soleil fait étinceler comme de l'argent en fusion. Les poètes parlent des voix éoliennes qui chantent dans la grotte, soupirs d'âmes en peine ou mélodies descendues de l'inconnaissable. Pour les entendre il faut sans doute être hypnotisé par sa rêverie. Je n'en vois guère le moyen qu'en postulant pour l'emploi vacant de berger résident de Staffa.

Cette grande terre abrupte et sauvage en vue de laquelle bientôt arrive le steamer, est-ce Iona, l'île Bénie, la Jérusalem du Nord? Bien que son aspect majestueux convienne à la grandeur des souvenirs qu'évoque ce nom, c'est tout simplement le Ross de Mull, longue péninsule rocheuse détachée comme un lambeau de la masse de la grande île. Un petit détroit en sépare l'extrémité d'un banc de sable, d'alluvions et de rocailles rouges, bas, plat et nu, défendu par des récifs, où le long d'une grève blanche s'allonge un hameau de pierres grises, derrière lequel ondulent de verts pacages. C'est Iona.

Le petit appontement où nous débarquent les canots ne marque pas le point, situé du côté du large, où le jour de la Pentecôte de l'an 563 atterrirent l'apôtre des Pictes et ses douze compagnons. Fils d'un roi irlandais, ayant reçu le nom de Crimthan, « le loup », et baptisé ensuite sous celui de Colum, « la colombe », qui fut latinisé, il participait de ces deux caractères : pitoyable et tendre en même temps qu'irritable et vindicatif, humble vis-à-vis de Dieu, autoritaire avec les hommes.

C'est à la suite de démêlés avec le roi Diarmid qu'il s'expatriait à l'âge de quarante-deux ans, après avoir fondé en Irlande plus de trente monastères. Columba n'a pas connu le martyre, ni même la persécution. C'est son parent Connal, roi des Scots établis dans l'ouest, qui l'avait appelé en Albin. De ce prince et de son successeur Aidan il fut le conseiller et l'ami. Il arrivait au moment de la décadence de la puissance des druides et il emporta d'assaut la conversion des Pictes, à commencer par leur roi Bruidh, qu'il s'en fut trouver



JOUEUR DE PIBROCH. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

à Inverness. Sa stature athlétique, son port majestueux, ses yeux de flamme, son verbe impérieux, son organe tonitruant, firent autant pour la cause du Christ que son grand savoir et son ardente éloquence. Élevé en prince, quoique prêtre, il avait appris le maniement des armes comme de la plume, et ses allures étaient autant d'un soldat que d'un moine.

Son ordre étant avant tout une pépinière de prédicateurs et de missionnaires, il demandait aux siens l'énergie, l'intrépidité, la vigueur du corps et de l'esprit. Aussi ne leur imposa-t-il point d'autre mortification qu'une rigoureuse chasteté. La règle ne prescrivait que des jeûnes modérés, mais faisait une loi d'un travail incessant, tant manuel qu'intellectuel. A la fois laboureurs, pâtres et pêcheurs, tanneurs et tisserands, maçons, charpentiers et constructeurs de bateaux, forgerons et fondeurs de cloches, ils travaillaient l'or, l'argent et le cuivre, copiaient et enluminaient des manuscrits. Adamnan, abbé d'Iona soixante-dix ans après Columba, dont il a écrit la vie, dit que le saint lui-même, au milieu de ses occupations multiples, trouva le temps d'exécuter trois cents copies des livres saints. Un psautier de sa main se trouve à l'Université de Dublin. Le latin, le grec et l'hébreu, la poésie, la musique et la rhétorique étaient en honneur au monastère d'Iona, dont la bibliothèque, détruite par le feu en 1059, était réputée dans la chrétienté entière. Les columbites portaient les armes au besoin et, navigateurs intrépides, ils allaient prêcher l'Évangile dans les pays scandinaves et jusqu'en Islande. Plus tard les Culdees, « gens retirés », comme on les appela, se vouèrent à la vie ascétique, et leurs communautés ne furent pas sans analogie avec celles des anachorètes de la Thébaine. Nombreuses sont dans les plus sauvages des îles du nord de l'Europe leurs rudes cellules de pierre, parfois agglomérées comme les rayons d'une ruche.

L'année où mourut Columba est celle où le moine Augustin, venant de Rome, débarquait à Canterbury pour évangéliser les Saxons de l'Heptarchie. Déjà l'Église était établie en Irlande et en Écosse, sur une base purement nationale. Ne serait-ce pas de là qu'a dérivé la passion d'indépendance religieuse des Écossais? Catholiques, ils n'ont été soumis à l'autorité pontificale que juste ce qu'il fallait pour ne pas tomber dans le schisme. Protestants, ils ont versé des torrents de sang pour s'affranchir de la suprématie de l'Église d'Angleterre. Les « papistes » irlandais mêmes sont assez enclins à se montrer des fils rebelles, quand l'intervention du Saint-Siège dans leurs affaires politiques se trouve n'être pas de leur goût.

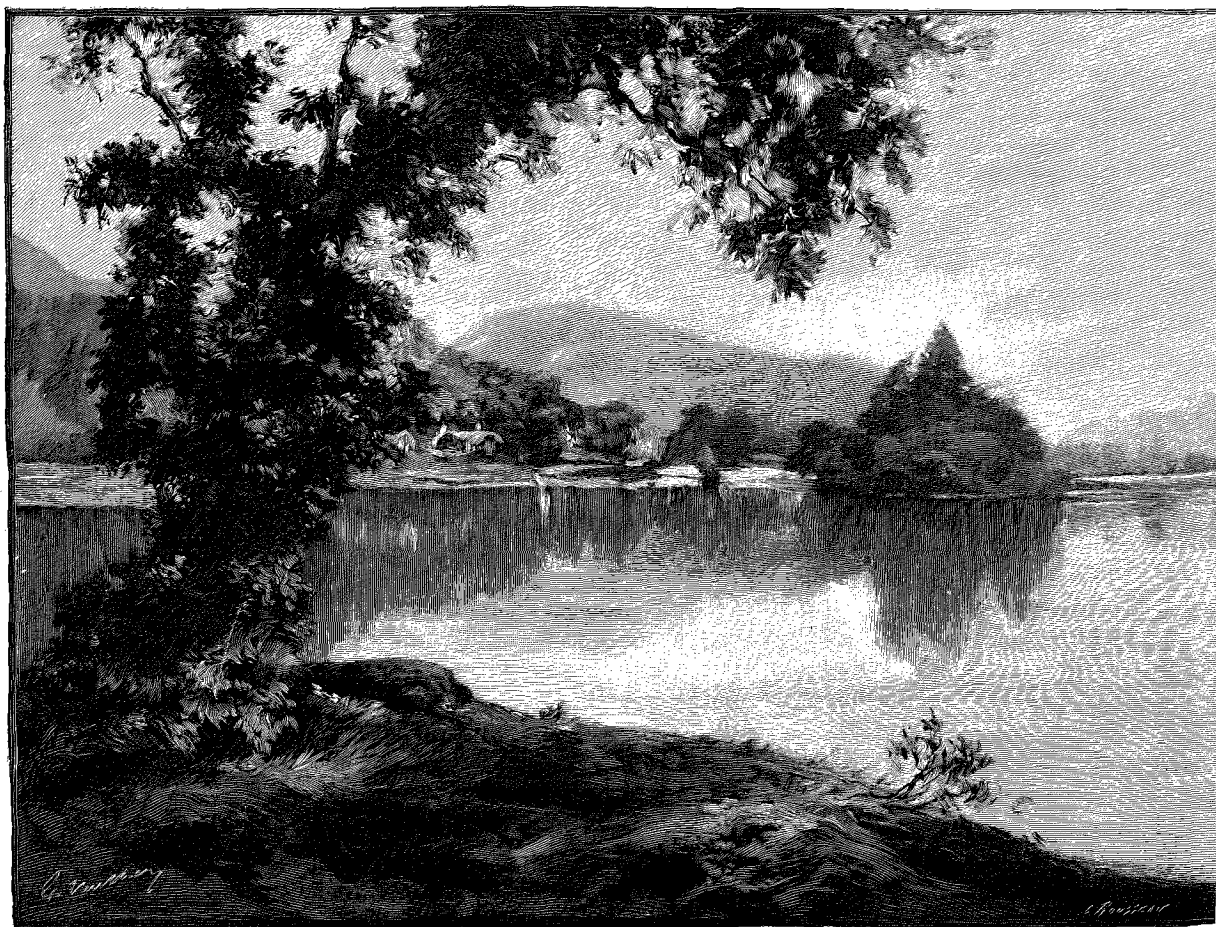
Les Culdees avaient leurs propres évêques, dans le but unique de leur conférer l'ordination sans recourir aux prélats diocésains. Quand la domination norvégienne rattacha Iona à l'archevêché de Trondhjem, ils transférèrent à Kells, en Irlande, leur maison mère. Lorsque le premier monastère de l'obédience de Rome fut établi à Iona en 1203, il se retirèrent absolument de l'île, et la fin du ^{xiv}e siècle vit disparaître l'ordre.

(A suivre.)

MARIE ANNE DE BOVET.



LE STEAMER. — DESSIN DE G. VUILLIER. GRAVURE DE DEVOS.

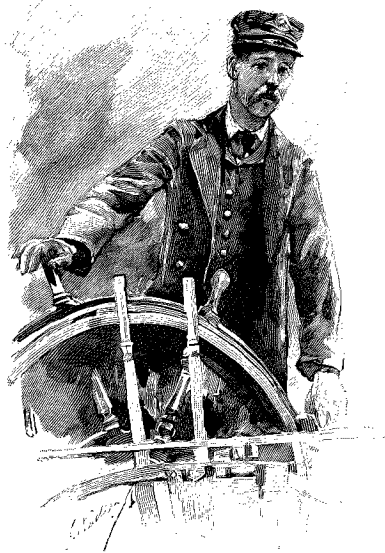


LE LAC LOMOND (PAGE 466). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

EN ÉCOSSE¹,

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXXI (suite).



LE TIMONNIER.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

DE ces moines qui l'ont immortalisée, Iona n'a conservé aucun vestige. Les pirates norse qui ont mis tout ce littoral à feu et à sang ont balayé les édifices primitifs. Les ruines actuelles sont celles des établissements postérieurs aux Culdees. Le duc d'Argyll, propriétaire de l'île, les entretient fort soigneusement. Mais ce respect est venu trop tard, car c'est avec des pierres arrachées aux monuments qu'a été bâti le village. Bien propres dans leur vaste enclos gazonné, fermé de grilles, et situé sur une rive plate, derrière les maisons, avec lesquelles ils se confondent presque, si bien qu'il faut être dessus pour les voir, ces vénérables débris ne se présentent pas bien.

Quarante-huit rois d'Écosse passent pour avoir été ensevelis en ce lieu, que Shakespeare, racontant qu'on y transporte la dépouille « du gracieux Duncan », appelle « le dépôt sacré des os de ses prédécesseurs ». Le meurtrier y suivit de près sa victime. Macbeth clôt la funèbre série inaugurée par Fergus II. Le fait que ce prince picte était mort cent cinquante ans avant l'introduction du christianisme en ces parages n'est pas pour détruire la tradition, car tout porte à croire que Iona a été un lieu saint au temps des druides.

Des neuf tranchées où au ^{xvi}^e siècle le doyen Munro a vu les tombes de ces rois d'Écosse, plus huit rois de Norvège et quatre rois d'Irlande, des abbés d'Iona et des chefs de clans voisins,

1. Suite. Voyez tome I^{er}, p. 313, 325, 337, 349, 361 et 363; tome II, p. 253, 277, 289 et 301; tome III, p. 409, 421, 433 et 445.

il ne reste que de vagues traces. Une quarantaine de dalles funéraires ont été retirées de dessous les orties et les chardons, où elles moisissaient, et alignées en rang d'oignons derrière une grille. Pas une de celles des rois ne s'y trouve. Les inscriptions encore lisibles marquent la sépulture de plusieurs Mac-Lean, parmi lesquels celui qui revient encore visiter la famille, monté sur un cheval noir, d'un Macdonald de Glengarry, de quatre prieurs appartenant au même clan et ensevelis de compagnie, de plusieurs évêques, d'un médecin et d'un barde. Ces effigies sont d'un travail archaïque fort grossier et, hormis quelques bordures en rinceaux, sans aucun intérêt d'art.

Dans la chapelle Saint-Oran, petit édifice massif du XII^e siècle en très rude style roman, se trouvent quelques monuments qui ne paraissent pas avoir été profanés : ceux notamment d'Angus Og, lord des Iles et compagnon de Robert Bruce, et de Paul-na-Sporran, premier chevalier de Lochawe, très lointain ancêtre du duc d'Argyll.

Seules les ruines de la cathédrale ont conservé un caractère imposant. C'est de ce gothique primitif à timide ogive, dit anglo-normand, d'un style très pur et très noble. Le temps a mis une belle patine bronzée au granit rouge dont elle est faite, et sa tour carrée et trapue, couronnée de mâchicoulis, est d'un beau caractère. Les chapiteaux et les bas-reliefs qui ont survécu aux mutilations de l'âge et du fanatisme sont intéressants, ainsi que trois beaux monuments funèbres.

L'église des chanoinesses augustines est de la même époque, et l'on y voit, entre autres dalles tumulaires, celle, fort belle, de l'abbesse Anna, morte en 1543. Il est à noter que cette communauté fut tolérée pendant assez longtemps après la Réforme. Cependant le zèle du « synode antipapiste d'Argyll » s'est cruellement exercé sur l'île Sainte. Des trois cent cinquante croix celtiques qui y ont existé, soixante furent jetées à la mer par ses ordres. D'autres furent emportées et se trouvent dans divers cimetières des îles et du littoral ouest.

Décrirai-je le retour à Oban, par une exquise fin de journée, douce, claire, berceuse, au milieu d'îles et d'îlots encore, de caps, de promontoires, de terres incohérentes, qu'enveloppe une légère buée blonde sous les rayons du soleil couchant, et lentement bleuissante dans le crépuscule qui tombe ? C'est éternellement beau, mais éternellement pareil à soi-même.

Douze heures de mer hier, douze heures aujourd'hui : d'Oban à Glasgow, toujours et encore à travers des lambeaux de terre arrachés au continent, auquel ceux qui n'en sont pas complètement détachés ne tiennent que par un fil. Autre aspect de la même campagne — je veux dire du même océan. Et je dirais aussi même aspect, si ces vues marines, semblables en apparence, n'offraient en réalité une variété intarissable, mais indéfinissable. La lumière, ici prodigieusement capricieuse, modifie à l'infini les arrangements subtils et fugitifs de la ligne et de la couleur.

S'il faisait nuit, nous apercevions au large les feux puissants du Skerryvore et de Dhu Heartach, visibles à dix-huit milles à la ronde, qui marquent l'entrée de ce vaste archipel. On se doute des difficultés qu'a présentées la construction de ces phares en pleine mer, quand on sait que les écueils sur lesquels ils s'agrafent ne sont abordables qu'une cinquantaine de jours par an, en moyenne, et l'été seulement. C'est dans ces conditions précaires qu'il a fallu y transporter, des carrières de granit de Mull, les pierres toutes taillées, qu'y ajustaient des ouvriers logés dans une cage.

Une fois entrés dans le détroit de Jura, qui sépare la grande île aride de ce nom du continent, — si l'on peut appeler ainsi le long lambeau de terre qu'est le Mull de Cantyre, — on en a fini avec la mer : ce n'est plus que de l'eau salée. Afin d'éviter l'interminable tour de cette péninsule, qui mesure en longueur une cinquantaine de milles marins, le *Chevalier* nous débarque à Crinan, où, transbordés sur une sorte de bateau-mouche répondant au nom gracieux de *la Linotte*, nous la coupons par une large rigole creusée dans une faille de schiste aux rives escarpées, verdoyantes de fougères, d'églantiers et de taillis de chênes. Deux heures durant on y glisse au fil de l'eau,



CHAPELLE SAINT-ORAN.

EN ÉCOSSE.

puis à Ardrishaig nouveau transbordement sur le *Columba*, pompeusement qualifié de *palace-steamer*, le vaisseau-amiral de la flotte de David Macbrayne. Il est vraiment fort beau, et l'on y trouve même un bureau de poste et des salles de bain.

Maintenant nous sommes sur le loch Fyne, le plus large et un des plus longs de ces bras de mer qui sont comme des griffes acharnées à déchirer le littoral ouest. En le remontant vers le nord j'arriverais à Inverary, le très modeste chef-lieu du vaste comté d'Argyll. Inverary est le remords de mon tour d'Écosse. J'étais dûment munie des créances ducalcs pour visiter le château, résidence patrimoniale « du Mac-Callum Mhòr ». Oui, j'aurais dû aller voir Inverary. Mais la situation en est si retirée, au fond de son fjord, qu'il est impossible de le mettre sur son chemin, vu que le chemin qui y mène ne mène à rien. Toujours j'ai espéré pouvoir en faire le but d'une excursion spéciale, et jamais je n'y suis parvenue.

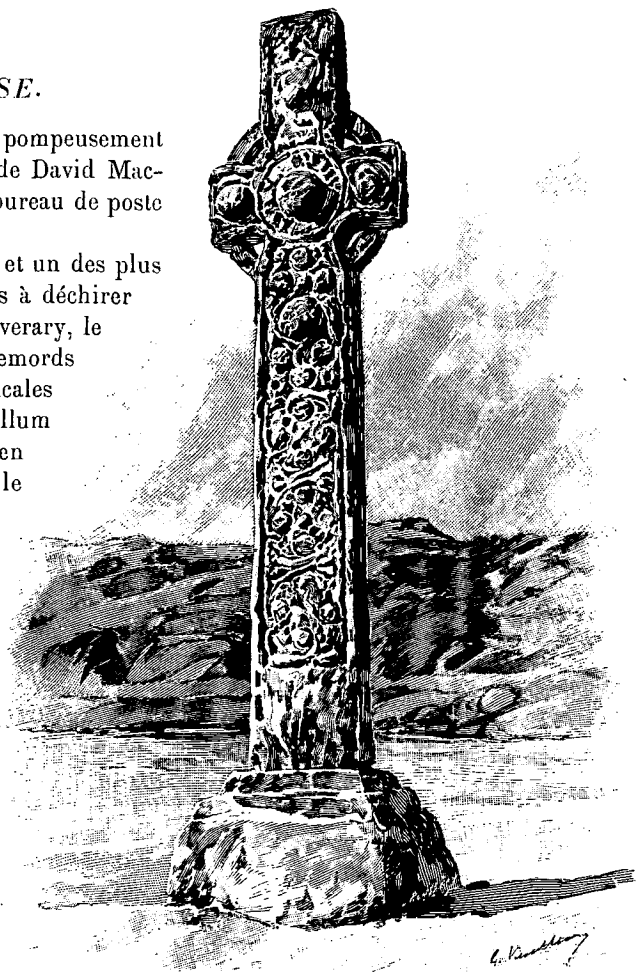
A défaut d'Inverary, pendant des heures j'ai contemplé le plus beau peut-être des panoramas marins d'Écosse, singulièrement doux et reposant à des yeux rassasiés de sauvagerie. Avec le *Columba* moins encombré, la joie eût été complète. Avis à ceux qui sont maîtres de choisir leur temps : ne voyagez pas plus tard que la fin de juillet dans les parages fréquentés, dont est par excellence celui où je suis parvenue. L'automne serait exquis, n'était la brièveté des jours, le printemps charmant, mais il n'a pas la bruyère fleurie qui donne au pays sa couleur.

Ici, à l'afflux des touristes s'ajoute la circulation normale des habitants, pour qui le steamer est le véhicule desservant un littoral très peuplé. La vaste mer intérieure formée par le Mull de Cantyre barrant le large et où débouchent le loch Fyne et l'estuaire de la Clyde renferme les deux grandes îles d'Arran et de Bute. Celle-ci n'est disjointe du continent que par un étroit chenal tortueux où s'engage le steamer, et où il faut les bandes de varech découvertes par le reflux sur de petites grèves basses pour qu'on y voie un bras de mer. Au sortir de cette passe, c'est un second bassin inséré dans le premier. Le panorama est magique. La nature s'humanise en restant belle, la civilisation reparait dans un cadre d'une telle splendeur qu'on n'a point à s'en affliger.

Partout de jolies villas blanches, de gentils cottages roses enfouis dans les verdure, au bord d'un grand miroir de saphir où passent des lueurs d'émeraude, avec, à l'horizon, des coulées d'or et d'argent fondus. Rothesay est un Trouville, mais combien grandiose ! Capitale de l'île de Bute, berceau des Stuart, qui appartient encore en majeure partie au marquis de ce nom, descendu d'un cadet de Robert II, elle a donné naguère au prince royal d'Écosse un titre ducal aujourd'hui porté par le prince de Galles. Un pittoresque vieux quartier, tassé autour des ruines habillées de lierre d'une antique bastille, domine la ville balnéaire. La vue embrasse le large firth de la Clyde, qui pénètre les terres entre la riche côte unie du comté d'Ayr et, rappel de la sauvagerie toute proche, des fragments déchirés du rude pays d'Argyll, avec dans un recul embrumé l'âpre chaos de ses montagnes. Au sud, baignées dans la grande lumière, surgissent les hautes cimes coniques d'Arran.

Dans cette immense rade, une active circulation maritime jette gaiement vers le ciel bleu de lin des panaches de fumée blanche. Il y a de tout : bâtiments de commerce ou paquebots à destination lointaine descendant de Glasgow ou y montant, steamers desservant les nombreuses stations de villégiature qui disent l'opulence de la grande cité, — Wemyss Bay, Dunoon, Inellan, Helensburgh et bien d'autres, — chaloupes, canots, yachts de plaisance et de course.

A Greenock, qui marque l'entrée du fleuve, beaucoup de passagers débarquent pour prendre le chemin de fer jusqu'à Glasgow. C'est un tort. Si peu industriel qu'on soit, cette montée de la Clyde est d'un vif intérêt. On y sent battre le pouls de l'autre Écosse, celle des Basses-Terres, manufacturière et trafiquante, et surtout de la Grande-Bretagne reine des mers. Les bords de la Clyde sont, on le sait, le grand chantier européen de constructions navales. Le tonnage additionné des bâtiments qu'on y lance s'élève bon an mal an à une moyenne de 380 à 400 000 tonnes, depuis les énormes paquebots en fer des lignes transatlantiques, du Pacifique, de l'océan Indien, des mers de Chine et australes, jusqu'aux légers yawls et cutters de plaisance en bois. Bien entendu cette industrie est atteinte par la crise, l'éternelle crise qui paraît sévir toujours partout, en sorte que la prospérité semble n'être jamais nulle part.



LA CROIX D'IONA.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

Constructions de navires ou de machines, forges et fonderies, hauts fourneaux et laminiers, filatures de laine et de coton, raffineries de sucre, teintureries, blanchisseries, verreries, poteries, fabriques d'engrais artificiels et de produits chimiques, il y a encore bien assez de fracas de marteaux, de sifflements de vapeur, de grincements de ferraille, d'exhalaisons de soufre et de goudron, de noirs torrents de fumée vomis vers le ciel en deuil par des cheminées quasi aussi hautes que la tour Eiffel et dont l'utile laideur rivalise avantageusement avec celle sans excuse de ce monument. Saupoudrez tout cela de la suie en suspension dans l'atmosphère, vous avez un colossal enfer industriel s'étendant sur une longueur de trente milles.

La nature avait faite jolie cette contrée torturée et défigurée par les hommes. Riantes et fertiles étaient les vastes plaines ondulées du bassin de la Clyde qui, éventrées par d'immenses houillères, calcinées par des feux ne s'éteignant jamais, méritent bien leur nom actuel de « Pays noir ». Si l'on pouvait faire abstraction de la cité enfumée et bruyante de Greenock, — un satellite de Glasgow qui compte 60 000 âmes, — le site en serait charmant. Dumbarton a encore de la grandeur pittoresque, avec son énorme excroissance de basalte, géminée en forme de seins de femme, entre lesquels niche une forteresse. Saluons en passant : c'est la *Theodosia* des Romains, et Ossian parle de Balcluthay, « le roc sur la Clyde ». En remontant lentement le chenal balisé, autour duquel la marée basse laisse une marge de boue, tout ce qu'on voit de verdure est celle des jardins d'habitations de grands industriels, qui alternent avec les usines et les chantiers où se crée leur fortune. Puis les pelouses font place aux docks, les ombrages aux forêts de mâts. Enfin, avec la nuit qui tombe, combien triste et ténébreuse, sur ces ténébreuses et tristes agglomérations humaines ! le *Saint Columba* arrive au port, dont le nom de Broomilaw rappelle qu'au temps où Glasgow souriait, blanche et coquette, au milieu des vergers de pommiers, cette rive était une lande de genêts.

XXXII

Glasgow. — Un peu de statistique. — La cathédrale Saint-Mungo. — Misère. — Beaux quartiers.

Croire que Glasgow, parce qu'elle est purement industrielle et marchande, est une ville moderne, serait erroné. Ses habitants vous diront avec orgueil qu'elle a eu pour noyau et pour origine la cathédrale édifée



SÉPULCRE DES MAC-LEAN (PAGE 458). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



PAYSAGE À INVERARY (PAGE 459). -- DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

en 580 par saint Kentigern, dit saint Mungo, du surnom Mongah, en gaélique « doux ami », que lui donnait son maître Servanus, devenu saint Serf.

Mais il y a si peu de ressemblance entre le bourg royal qui en 1708 comptait seulement 12 000 âmes, et l'immense cité où aujourd'hui grouillent 785 000 habitants, que c'est vraiment une autre ville, la première d'Écosse, la seconde du Royaume-Uni. Patrie de James Watt, l'inventeur définitif de la machine à vapeur, c'est la vapeur qui l'a transformée, qui l'a créée, peut-on même dire. Mais en dépit de son modernisme, fidèle aux traditions comme toute terre calédonienne, le maire y est un « lord-prévôt », les adjoints des « baillis », d'autres fonctionnaires municipaux des « chambellans » et des « doyens de guilde ». Les conservateurs y ont nom « curateurs » et les portiers *janitors*.

Particularité des Glaswégiens : ils sont la population la plus religieuse d'Écosse. Ce n'est pas peu dire. Savez-vous combien il y a ici d'églises, non pas de ces églises traditionnelles de Rome, monuments d'art plus que lieux de dévotion, mais des églises pratiques, des églises d'usage, toutes d'ailleurs, hormis la cathédrale, plus laides les unes que les autres, comme le veut le morose génie puritain ? 346 appartenant à vingt cultes divers. Les presbytériens de l'Église nationale établie en possèdent 98, les presbytériens libres 94, les presbytériens unis 56. L'Église épiscopale d'Angleterre en a 17 et un évêque, le papisme 31 et un archevêque. Si l'on s'étonne de ce nombre, qu'on sache que Glasgow compte un fort contingent d'Irlandais. Les congrégationalistes, les baptistes, les évangéliques en ont respectivement 12, et 8 les méthodistes wesleyens, etc. J'en passe, et je remarque seulement que Glasgow ne contient pas de synagogue.

Pendant que nous avons le nez dans la statistique, notons qu'il y a ici une université pour les hommes, une pour les femmes et 29 collèges, — y compris l'Institut de sténographie et l'Académie de cuisine, — 3 bibliothèques publiques et 79 journaux, dont un, *la Clyde*, rédigé en français. Les hôpitaux et hospices sont au nombre de 23, les clubs de 21. 20 corporations commerciales y prospèrent, une desquelles comprend 14 métiers.

D'ailleurs cette cité, aussi considérable à elle seule que Lyon et Marseille réunis, dédaigne les honneurs administratifs. Le chef-lieu du comté est le bourg royal de Renfrew, sur la Clyde, qui donne au prince de Galles un titre de baron.

Glasgow présente ce caractère curieux, appartenant aux Basses-Terres, d'être en grande partie peuplée

d'émigrés des Hautes-Terres. En 1605 on n'y comptait pas plus de six *Mac* ; ils représentent aujourd'hui le dixième de la population.

L'unique monument artistique de Glasgow est la cathédrale, qui a eu la rare bonne fortune d'être épargnée par la fureur destructive de la Réforme. Non que les bourgeois glaswégiens fussent suspects de papisme, mais ils étaient sagement conservateurs et ils aimaient leur vieux saint Mungo. Cromwell la respecta. Il y eut d'autant plus de mérite, qu'il s'y entendit publiquement traiter de sectaire impie et de blasphémateur par le prédicateur Zacharie Boyd.

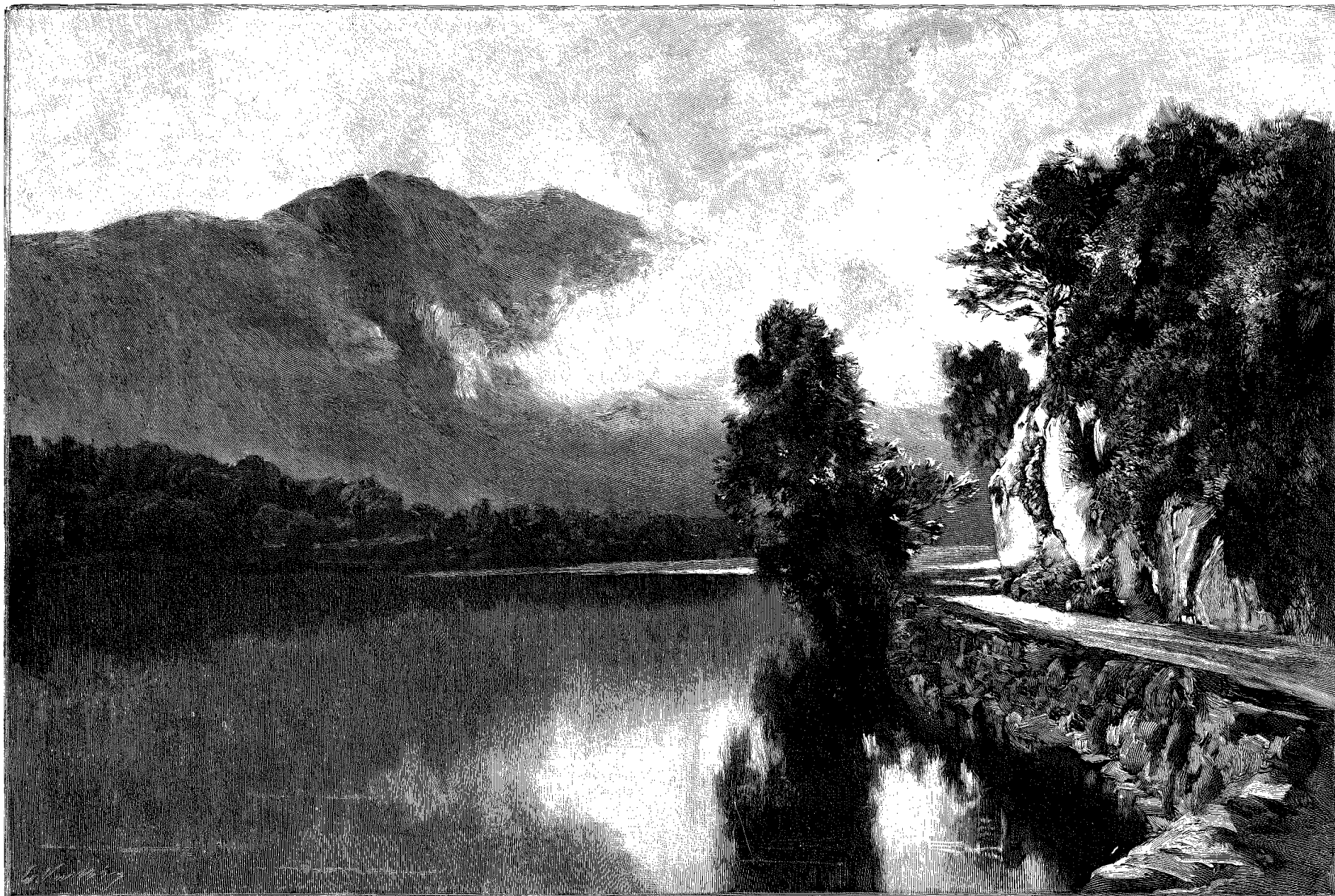
Il ne reste pas trace de la cathédrale primitive, ni de celle édifiée sur le même emplacement par l'évêque Jean, chapelain du roi saint David, et incendiée quarante ans après sa consécration. La première pierre de l'édifice actuel fut posée en 1181 par l'évêque Jocelyn, un bénédictin de Clairvaux. Il fut complété et embelli successivement par les évêques Hugues de Roxburgh, Guillaume de Malvoisin, Florent, fils du comte de Hollande, héros de Damiette, et de la princesse Ada d'Ecosse, surtout John Cameron dit le Magnifique, enfin par le roi Jacques IV, chanoine temporel du chapitre.

La situation en est avantageuse, sur une butte qui domine l'immense cité, et largement dégagée par une vaste esplanade et un grand cimetière littéralement pavé d'antiques sépultures. Remarquable par son homogénéité de style — un gothique très pur de la bonne époque — ainsi que par l'équilibre de ses proportions imposantes, elle présente cette particularité d'être sans arc-boutants, et cela corrige ce que lui donnerait de massif le peu de longueur des transepts. L'intérieur, assombri par de riches verrières modernes de fabrication allemande, est en parfaite harmonie avec l'extérieur. Un jubé aux sculptures naïvement profanes sépare la grande nef du chœur, qui a une longueur presque égale, et est utilisé comme église paroissiale. La chapelle de la Vierge est la partie la plus riche de l'édifice, avec ses bossages de voûte et ses chapiteaux richement fleuris.

Mais le joyau de Saint-Mungo c'est sa crypte du XIII^e siècle. Le terrain se trouvant descendre en pente assez escarpée sur un torrent aujourd'hui comblé et bâti, la nécessité de soutenir le chœur a inspiré à l'architecte la construction de cette église basse, qui commence en sous-sol pour finir en rez-de-chaussée. N'était que les colonnes sont de pierre, non de marbre, leur variété, leur irrégularité, la richesse et la fantaisie de leur ornementation appellent involontairement la comparaison avec San-Zeno de Vérone, et ce n'est pas un mince éloge. La source



GLASGOW LE SOIR. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.



LE LAC KATRINE (PAGE 466). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



FEMME D'JONAH. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

de Saint-Mungo y est enfermée, mais bouchée, bien entendu, en signe de mépris pour la « superstition babylonienne » qui lui attribuait des propriétés miraculeuses. Un des tombeaux qui s'y trouvent — beaucoup ont été détruits — serait, d'après une tradition évidemment apocryphe, celui du saint cumbrien, conservé par la piété des fidèles et cinq cents ans après sa mort englobé dans la nouvelle cathédrale. Il est plus probable que c'est l'évêque Jocelyn dont les cendres reposent sous cette effigie à demi effacée et décapitée.

Sortis de Saint-Mungo, ne cherchez plus rien en fait de vieilles pierres. Une assez chétive maison de prébendaire à quatre pignons en dents de scie; du côté de l'hôpital royal, qui occupe l'emplacement de la citadelle, dans des cours sombres et humides ou bien le long de ruelles en escalier escaladant la hauteur, des cassines lépreuses avec des escaliers extérieurs à vis, à rampe de bois vermoulu, coiffés d'une tourelle de briques en cône tronqué; dans une rue bien nommée l'Allée Pourrie, sordide cloaque où il y a cent ans on louait des résidences d'été au milieu de jardins, quelques façades délabrées portant encore de vagues traces d'armoiries sculptées sur la façade. — cela ne vaut pas la fatigue de les chercher. Ces quartiers nobles et opulents devenus, par une loi universelle de l'évolution des villes, un dépotoir de pouilleux et de loqueteux, ramènent à l'esprit cette bizarrerie économique par laquelle, en faisant la richesse d'une nation, l'industrie et le négoce créent tant de misère, misère lugubre, immonde, nauséabonde,

misère brutale, hébétée, crapuleuse, rongée de vermine et de vices, empuantie de crasse et d'alcool. Sur ces figures bouffies et rances, hâves de faim et congestionnées de saoulerie, se lit une lamentable dégradation, toutes les immondices physiques et toutes les ignominies morales.

Si les quartiers ouvriers de Glasgow sont lamentables, les quartiers bourgeois sont d'un immense ennui. Quant au beau quartier, comme on dit, celui des édifices publics, des administrations, des théâtres, des magasins de luxe, c'est l'éternelle banalité qu'on sait. George Square, dont les côtés sont occupés par l'Hôtel de Ville, qui a coûté un demi million sterling, l'Hôtel des Postes en style de la Renaissance italienne, la Banque d'Ecosse, la Chambre de commerce et une gare de chemin de fer, toutes bâtisses dont l'ainée n'a pas trente ans, possède en son centre un Walter Scott colossal, ridiculement juché sur une colonne de quatre-vingts pieds de haut. Autour sont disposés symétriquement une douzaine d'effigies de bronze, parmi lesquelles celle de la reine, à cheval, en robe décolletée, couronne en tête et sceptre à la main — oui, parfaitement. Je regrette d'avoir à dire que l'auteur de cette abomination est un Italien, à qui je ferai la charité de ne point le nommer. Pas plus artistique, mais moins grotesque, celle, également équestre, du prince-consort en feld-maréchal. Quant aux autres, en outre de deux généraux illustres, sir John Moore et lord Clyde, ils ne sont pas décoratifs, l'inventeur Watts, l'homme d'État Robert Peel, l'explorateur Livingstone, les poètes Campbell et Burns, un respectable monsieur dont j'ignore les titres à cet honneur, son chapeau tube et sa canne à la main.

Glasgow possède une assez bonne galerie de peinture, constituée en majeure partie par le legs d'un amateur enrichi dans la carrosserie et qui, sauf certaines attributions passablement téméraires, n'avait pas mauvais goût. Des parcs de la ville, dont un occupe le site du champ de bataille de Langside, où Marie Stuart joua sur un dernier coup de dé et perdit définitivement sa couronne et sa liberté, je ne connais que celui de Kelvin, où l'on arrive par d'interminables et maussades rues. Il n'est pas gai, avec ses maigres ombrages adolescents et ses solitaires allées poudreuses, traversé d'une rivière saumâtre et orné d'un étang fangeux.

On y va pour contempler l'Université neuve, en style baronial flamboyant, qui en 1870 a remplacé l'ancien local, lourd bâtiment enfumé flanqué de poivrières, converti en gare de chemin de fer. Les fonds pour la construction de ce très magnifique et décoratif édifice, dont Glasgow peut à bon droit être fière au point de vue de l'art autant que du faste, ont été faits par une souscription publique, à laquelle le marquis de Bute a participé pour 45 000 livres sterling, plus une subvention de 120 000 livres accordée par le Parlement, au total treize à quatorze millions de francs. Cette université, qui date du *xv^e* siècle, est curieusement divisée en « nations » comme naguère celle de Paris : *natio Glottiana* les étudiants natifs du comté de Lanark, *Rothsiana* ceux des comtés d'Ayr, Bute et Renfrew, *Transforthana* ceux des pays au nord du Forth, *Londoniana* tous les autres. Une université de femmes, dite collège de la reine Marguerite, en souvenir de la pieuse souveraine qui

saxonisa le royaume celt de Malcolm Canmore, a été tout récemment ouverte sur l'initiative et aux frais des particuliers.

XXXIII

Alexandria et l'andrinople. — Les Campbell de Tullichewan. — Le pays de Lemox. — Les Mac Gregor, « enfants du brouillard ». — Le lac et le Ben Lomond. — Le loch Katrine et la Dame du lac. — Le défilé des Trossachs. — Le château de Stirling et les Stuarts. — Adieu à l'Écosse.

Une petite heure de chemin de fer conduit des rives noires, bruyantes et grouillantes de la Clyde, à celles, fraîches, agrestes et solitaires, du loch Lomond. Les eaux de la Leven, dont on remonte le cours, doivent leur couleur de sang à la pacifique industrie de la teinturerie d'andrinople, qui avec l'impression du calicot constitue la spécialité de cette vallée. Alexandria, qui en est le centre, doit son nom de forme inattendue au grand manufacturier qui la créa, Alexandre Telfer Smollett, parent de l'auteur de *Roderick Random*.

Ma bonne étoile a voulu que je fisse un séjour en ces parages charmants. Le château de Tullichewan, très grandiosement gothique quoique moderne, est délicieusement situé au revers d'une colline boisée, d'où l'on a des échappées exquises sur le lac, avec le Ben Lomond barrant l'horizon de sa massive silhouette de géant débonnaire. La famille de mes hôtes offre un exemple de la transformation des *Highlanders* guerriers et pasteurs en *Lowlanders* citadins et trafiquants. Les Campbell de Melfort vivaient noblement dans les montagnes avoisinant la passe de ce nom. L'année de la restauration de Charles II, un des jeunes gens « eut des désagréments chez lui », disent discrètement les annales familiales, quelque duel sans doute où il avait omis de convoquer des témoins. Il dut s'exiler et prit du service chez le comte de Menteith sous le nom de Mac-Oran, « le fils de l'honnête homme », son père jouissant de ce beau sobriquet. Les descendants demeurèrent *gentlemen farmers* sur les terres de ce seigneur jusqu'au commencement du siècle, époque à laquelle ils vinrent s'établir à Glasgow et reprirent leur nom véritable. Des fils de ce James Mac-Oran Campbell, l'un émigra en Amérique. Un autre, James, fit du commerce avec succès, devint lord prévôt et fut créé chevalier à l'occasion de la naissance du prince de Galles. Il a laissé deux fils, membres du Parlement, l'un desquels était ministre de la guerre dans



SOIR À KELIAN — WEST-END PARK (GLASGOW). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

la dernière administration. Son frère William ne réussit pas moins bien dans les affaires et créa le domaine de Tullichewan, dont le châtelain actuel est son fils.

« Des vagues sans vent, des poissons sans ouïes et une île flottante », voilà, au dire des indigènes, les particularités du loch Lomond. L'île est un ancien radeau sur lequel Robert Bruce l'avait traversé au cours d'une de ses aventureuses campagnes à la conquête de son royaume, et qui, par un travail de la nature tenant du surnaturel, y a pris racine, si l'on peut ainsi dire. Croyez-en ce que vous voudrez. Pour ce qui est des poissons, si je les ai vus, c'est dans mon assiette, et je n'en ai pas fait la remarque. Quant au reste, il est positif que, même les jours les plus calmes, ses eaux profondes sont agitées par d'étranges remous. Il jouit aussi du privilège de détenir le record des dimensions pour la Grande-Bretagne : 35 milles de bout en bout, sur 8 (56 kilomètres sur 13) dans sa plus grande largeur. Il passe enfin pour en être le plus beau lac, et non pas seulement parce qu'étant le plus accessible il est le plus visité. Si enclin qu'on soit à la contradiction, je ne crois pas qu'on puisse sincèrement s'inscrire en faux contre sa réputation. Tout ce que peut donner de beauté la combinaison d'une vaste étendue d'eau, de rives aux courbes infinies, de plans étagés de montagnes, il le possède, avec ce caractère indéfinissable fait de grandeur et de charme, de majesté et de douceur, de grâce fière, de mélancolique poésie, qui ne se peut exprimer que par le mot littéraire de « romantique ». La couleur seule lui manque. Mais nous ne sommes pas ici sur un lac italien, et, faute d'éclat, que de finesse dans cette tonalité d'un gris lumineux, que réchauffent des lueurs ambrées, avec le bleu délicat du ciel, le sombre vert des sapins égayé des taches claires des bouleaux et des frênes, le pourpre violacé de la bruyère, l'indigo puissant des lointains de montagnes, la froide améthyste des eaux ! De nombreuses îles mettent dans la plaine liquide des anses de verdure, retirées et mystérieuses.

« Le Ben », comme on l'appelle familièrement dans le pays, se reflète, superbe, dans le lac, qu'il paraît vouloir écraser, tant y tombent perpendiculairement ses flancs rugueux, habillés d'herbe et de bruyère presque jusqu'au sommet. Mais il est bon enfant avec sa mine farouche et se laisse gravir en deux heures de marche un peu rude, sans autre danger que celui de s'égarer si l'on est surpris par le brouillard, ce qui arrive souvent. Sur la rive opposée, se dresse, très abrupt et très nu, le fantastique Ben Arthur, dit le Savetier, les gens imaginatifs y distinguant nettement une silhouette d'homme penché sur un soulier. Déjà rétréci à cet endroit, le lac est tout assombri par les ombres qui se joignent de ces deux montagnes en vis-à-vis, et le soleil n'en dore pas longtemps les eaux presque noires. Un peu plus haut, les passagers qui ne veulent pas pousser jusqu'à Ardlui, l'extrême pointe nord du lac, prennent terre à Inversnaid, où un coche à quatre chevaux attend au débarcadère.

Le lac Lomond n'étant élevé que de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que l'altitude du lac Katrine, où nous allons, atteint 110 mètres, fort raide est la côte qui, dès le rivage quitté, nous enfonce dans la montagne. Ce pays nu et désolé est demeuré légendaire par le souvenir de Rob-Roy, dont c'était le domaine et l'imprenable refuge.

Le joli petit steamer sur lequel on embarque à Stronachlachlar s'appelle le *Rob-Roy*. Il est même décoré sous le rouf d'une rutilante effigie du héros.

Walter Scott décrit le lac Katrine, « un miroir frissonnant d'or bruni ». Je l'ai vu noir comme de l'encre, sous un ciel tumultueux, roulant des nuées qui pour une fois n'ont pas crevé, bénies soient-elles ! D'ailleurs ces eaux sont toujours extrêmement sombres, à cause sans doute de leur profondeur considérable, par places plus de quatre-vingts brasses (146 mètres). Plus romantique encore que le lac Lomond, celui-ci est bien digne de servir de monture au joyau qu'est le poème auquel Walter Scott l'a donné pour théâtre. C'est lui qui l'a inventé. Avant qu'il eût conté la chasse du roi Jacques V, ses aventures héroïques dans la montagne où il s'est égaré, sa rencontre avec le chef des Mac-Alpine, Roderick Dhu « le Noir », l'histoire d'Ellen, fille de Douglas, ce lac était aussi inconnu que le Tanganyika. Telle est la puissance de la fiction, que l'adorable Ellen's Isle a pris le nom de la Dame du Lac dont elle était la retraite, oubliant celui de Eilean Varnach sous lequel elle servait moins poétiquement de magasin et de garde-manger aux Mac-Gregor.

Profondément encaissées entre des montagnes abruptes aux flancs sillonnés de cascades, dont le sommet principal est le Benvenue, les rives escarpées du lac Katrine sont couvertes d'épais taillis de chênes et d'ifs, dans lesquels éclate la note rouge des baies de nombreux sorbiers. Elles sont absolument désertes, hormis l'hôtel de Stronachlachlar, en style ancien comme d'usage, dont les pignons gris se confondent assez avec le fond de granit pour ne pas nuire à cette grande impression de sauvagerie solennelle, presque sinistre ce jour chargé d'orage, enveloppé dans une puissante tonalité violette tout à fait fantastique. Un coche nous cueille au débarqué à l'extrémité orientale du lac, sur un petit appontement de bois rustique et moussu.

Dire du défilé des Trossachs qu'il est inférieur à sa réputation serait peut-être injuste. Une ravine profonde et tortueuse, semée de rochers chaotiques, de bouquets de rhododendrons et de jets de fougères arborescentes, tapissée de mousses fraîches et ombragée d'une futaie de bouleaux, de hêtres, de pins, de mélèzes, toute vibrante de sifflements de merles et de piverts, est toujours chose exquise, surtout quand le soleil, qui nous a fait la politesse d'y paraître, jette sous la feuillée de joyeuses fusées d'or. Mais cela se voit partout, et précisément à cause que le caractère de ce paysage n'est pas national, j'en ai été moins frappée, quoique charmée, que d'autres



BROUILLARD À GLASGOW. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

sites de moindre réputation. Cependant l'endroit est délicieux pour y faire séjour, et l'inévitable hôtel s'y trouve. un superbe castel qui pourrait aussi bien être Balmoral.

De l'hôtel des Trossachs, le thé pris, nouveau coche, et en route le long d'un nouveau lac ! Vennachar, « la jolie vallée ». Par une de ces molles et bleues fins de journée d'été, presque toujours sercines, c'est une promenade exquise jusqu'à Callander, sur la limite des Hautes et des Basses-Terres, d'où le chemin de fer ramène à Glasgow en une heure. Mais il faut s'arrêter à Stirling, la vieille citadelle, boulevard des Basses-Terres contre le brigandage des Highlands et des rois contre la turbulence de leurs sujets.

Montons au château. Le long des rues escarpées qui escaladent la hauteur, bien des vieilles pierres retiennent le flâneur. Le beffroi de l'ancienne maison de ville, la croix du marché surmontée d'une licorne, qui sous le régent Murray servait de pilori pour les prêtres obstinés à célébrer la messe abolie, et où en 1820 furent décapités deux meneurs d'un mouvement insurrectionnel par lequel fut fort avancée la grande réforme électorale de 1832. Argyll's House, transformée en hôpital militaire, a conservé ses tourelles en poivrière, ses fenêtres à croisillons, ses moulures et ses décorations d'un curieux style bâtarde, ni féodal ni renaissance. De même l'hôtel de Mar, qui n'est pas une ruine mais n'a jamais été terminé. Plusieurs maisons à pignon dentelé portent sur leur façade des inscriptions pieuses, et l'une cette fière maxime : *Arbor vite sapientia. Murus aheneus bona conscientia*. Intact au milieu de son jardin du temps, avec bosquets, labyrinthe, mail et jeu de boules, est le petit hospice fondé au ^{xviii} siècle par le marchand Cowane, pour servir d'asile à douze membres ruinés des guildes de la ville. Cette institution, riche de plus de cent mille francs de rente en bonnes terres au soleil, compte aujourd'hui une centaine de pensionnaires à domicile. L'église des Frères Gris, partagée entre deux paroisses différentes, est un bel édifice du ^{xv} siècle, dont l'imagination anime la maussaderie puritaine du souvenir des scènes brillantes qui s'y sont passées. Là, premier épisode de sa vie tourmentée et tragique, Marie Stuart fut solennellement couronnée à l'âge de neuf mois, au milieu de grandes réjouissances. Vingt-cinq ans plus tard, son fils au maillot y recevait avec non moins de pompe la couronne arrachée de son front.

Bien d'autres souvenirs de la tumultueuse histoire d'Écosse assaillent le visiteur dès son entrée au château. Hormis les vilains casernements modernes badigeonnés de jaune où tient garnison un régiment de Highlanders, tout dans la forteresse, encore que fort mutilée par le bombardement du général Monk, réveille les temps

évanouis. Le palais édifié par le roi Jacques V a conservé une noble apparence, avec ses façades sculptées et décorées de niches et de statues. Il était fort magnifique et possédait même la ménagerie de mode alors, s'il en faut croire le nom de Fosse aux Lions qu'a conservé une de ses cours. L'intérieur en a été déshonoré par de ces utilisations qui ont été la ruine de tant de monuments aux époques où l'on n'était pas curieux des choses du passé. Non moins négligé a été le vieux palais du Parlement, où en 1645, chassé d'Édimbourg par la peste, il revint tenir ses séances. Quant à la chapelle royale, consacrée à saint Michel par le roi Alexandre I^{er}, et reconstruite au xv^e siècle, elle est transformée en magasin d'habillement et d'armement. Le mess des officiers est installé dans l'ancien boudoir de la reine Marie. Soigneusement entretenus au contraire, et fort bien restaurés après un incendie, de vieux bâtiments sans grand caractère, mais pittoresquement enchevêtrés, où se trouve, remplie d'objets historiques, la chambre dans laquelle Jacques II poignarda de sa main le rebelle comte de Douglas. Le corps fut jeté par la fenêtre et enterré séance tenante dans le jardin, dit la chronique. Au cours de travaux exécutés à cette place, on a en effet exhumé un squelette en armure.

L'histoire des six Jacques est intimement liée à ces vieux remparts. Le dernier acte de la tragédie des Stuarts joué par le prince Charles-Édouard a eu son retentissement à Stirling. Le prétendant assiégea le château avec 4 000 Highlanders, mais sans pouvoir le réduire. Non qu'il fût inexpugnable : Anglais et Écossais se le sont souvent disputé. Allons jusqu'à l'extrémité de l'éperon du roc, de ce côté à pic sur lequel est assise la citadelle. Accoudons-nous au rempart et regardons dans la plaine éblouissante de soleil qui se déroule très bas à nos pieds. Au sommet d'une hauteur boisée, nous apercevons une tour de forme singulière, en façon de ruine, surmontée de clochetons gothiques. Tout moderne, et érigé à la gloire de William Wallace, de qui la statue colossale décore la façade, et dont l'épée à deux mains, longue de cinq pieds six pouces, y est conservée, ce monument commémore la victoire qu'il a remportée ici en 1297, à la suite de laquelle il reprit le château dont Édouard I^{er} s'était emparé l'année précédente. Huit ans plus tard, le grand patriote vaincu à son tour et peu généreusement mis à mort, ce prince reprenait Stirling après un siège de trois mois.

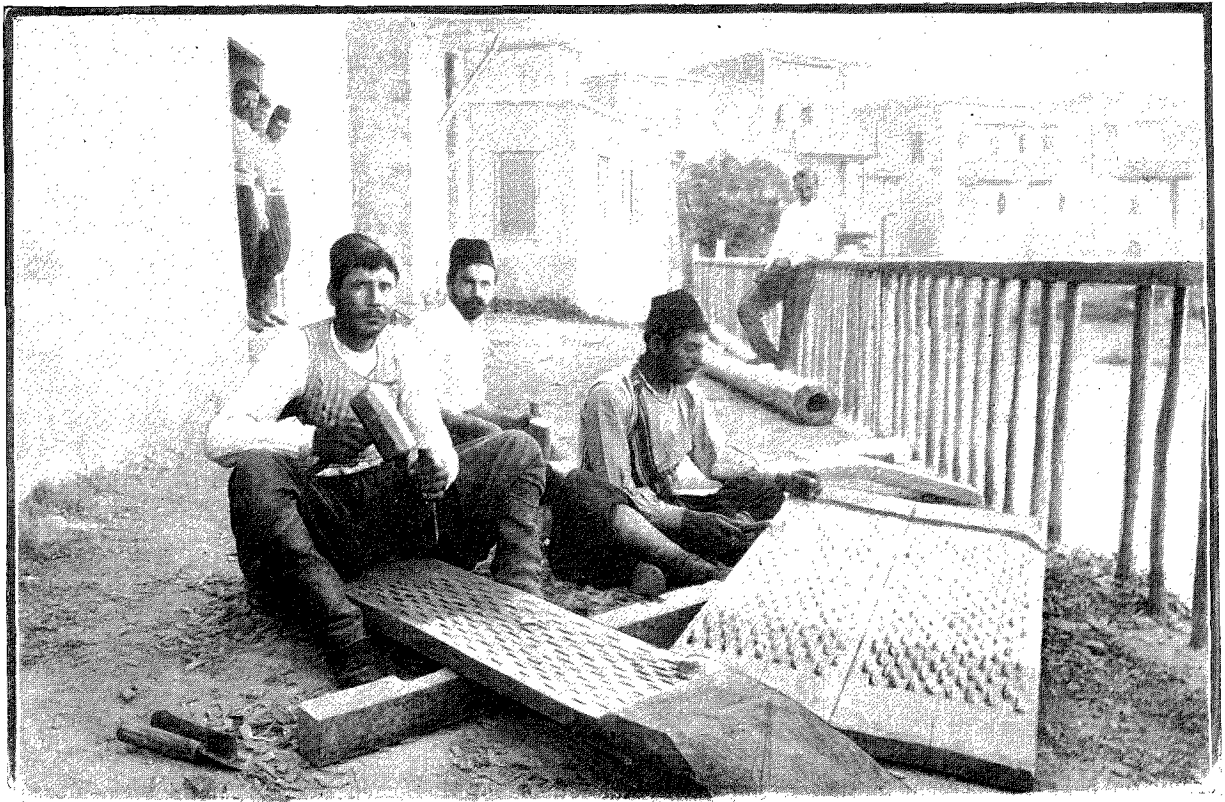
Regardons plus loin, vers le sud. A travers les vibrations de la grande lumière incandescente nous finirons par distinguer un mât surmonté d'un drapeau. Il indique la place où, le 24 juin 1314, Robert Bruce planta son étendard pour diriger la bataille de Bannockburn, où 100 000 Anglais furent battus par 40 000 Écossais.

Merveilleuse est cette vue du château de Stirling sur la riche plaine verte de prairies et dorée de chaumes, que bornent à l'horizon noyé de lumière les montagnes bleues des Highlands, et où serpente en courbes, en boucles, en replis infiniment tortueux, le ruban d'argent du Forth, le plus capricieux des fleuves. Par un ciel radieusement pur, un soleil généreusement chaud, une atmosphère exquisement limpide, mais enveloppée comme d'une caresse d'une blonde vapeur lumineuse, par cette glorieuse journée c'était un adieu inoubliable à la belle, à la noble, à la romantique terre d'Écosse. En la quittant, je me reprocherais d'en avoir trop dit, si je n'avais à regretter l'oubli de beaucoup de ce qu'il y avait à dire. Qu'on me pardonne et l'abus et les omissions.

MARIE ANNE DE BOVET.



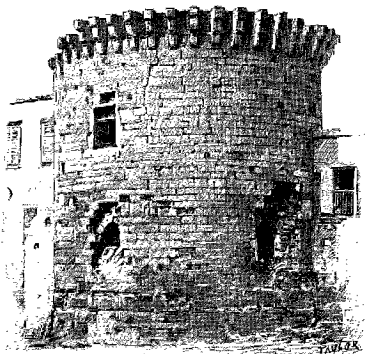
TOURISTES. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



CHARPENTIER À KYRINIA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE¹, KYRINIA, PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

X



TOUR ANCIENNE
À L'INTÉRIEUR DE LA VILLE DE KYRINIA.
DESSIN DE TAYLOR.

De Nicosie à Kyrinia. — Politesse chypriote. — La passe de Kyrinia. — A Kyrinia. — Visite à la forteresse. — Les prisonniers. — Dans la nécropole phénicienne. — Le port. — Les Maronites à Chypre. — Le monastère d'Acheropiitou. — Intérieur d'église grecque. — Une dalle française. — Le tombeau de saint Evlavios. — Idées chypriotes. — Arrivée au monastère du Sinai. — Au monastère de Kathari. — Autour d'un baptême. — La fête à Larnaka-tis-Lapithou. — Ruines. — Inscription phénicienne. — Labaropétra. — Inscription bilingue. — Fermage des monastères à Chypre.

DE Nicosie à Kyrinia il y a 26 kilomètres seulement. Le 19 août, le matin à 6 heures, nous nous mettons en route sur nos mules.

En sortant de la capitale, c'est l'étendue plane que nous connaissons, avec, au loin, de petits villages éparpillés et la barrière des montagnes du nord. Nous courons sur la route carrossable, assez bien entretenue jusqu'à Kyrinia, assez fréquentée aussi.

Il y a, à Chypre, très peu de bonnes routes; sauf celle de Larnaka à Nicosie, que les Turcs ont construite, et celle toute militaire de Limassol à *Platræs* et au Trôodos, conduisant à la résidence d'été du Haut-Commissaire, les autres sont plus ou moins impraticables en hiver, et les accidents n'y sont pas rares. On compte, en ce moment, seulement sur la ligne des routes principales, huit grandes rivières et vingt-cinq petites qui demandent des ponts.

Un bonhomme qui nous croise sur son âne nous salue très bas et d'un air bon et honnête. Sauf aux environs immédiats des villes, sauf lorsqu'il s'agit de musulmans, on se rencontre rarement sur un chemin sans se saluer. C'est la mode arabe. Il est peu de per-

1. *Suite.* Voyez p. 157, 169 et 181.

sonnes qui ne vous adressent, en passant, un souhait de bonne arrivée, un bonjour à la mode locale et ancienne, en portant une main à la tête, l'autre, ou la même, à la hauteur du cœur, s'étalant sur la poitrine. Sous ce rapport, le paysan chypriote, réputé si arriéré par les *civilisés* des villes, se montre meilleur et beaucoup plus avancé qu'eux.

A un tournant du chemin, nous rencontrons des terrassiers occupés à sa réfection : tandis que d'un côté les hommes travaillent à le niveler, de l'autre les femmes transportent des pierres dans de vieilles caisses à pétrole.

Katō et *Panō Dikomo* forment un village assez important, avec de beaux jardins que deux sources abondantes arrosent. Le maître d'école, au passage, ne m'étonne pas peu en me demandant si je suis zoologiste et botaniste. Cela me remémore le moukhtar qui, à Dali, à notre précédente tournée, me tint éveillé jusqu'à deux heures du matin en consultation astronomique.

Ici nous devons faire un détour pour aller prendre la queue d'un chaînon de l'arête montagnaise et passer dans un long défilé, comme une large et verte tranchée taillée dans le massif. Du point culminant de la route qui serpente, nous apercevons très bien la côte asiatique. Au sud, la vue s'étend sur toute la plaine, perdue dans une teinte vague, jusqu'à l'Olympe. L'aspect du pays a entièrement changé : tout le versant intérieur de la chaîne se présente triste, aride, variant de teintes suivant la composition de son sol, et maintenant nous avons, descendant doucement vers la mer, des vallées couvertes de verdure, des plantations de caroubiers et d'oliviers, au fond desquelles des sources roulent en torrents minuscules. Nous sommes dans la passe de Kyrinia, gorge assez large, où de ravissants paysages se découvrent parfois dans un horizon très borné.

Sur notre chemin passent quelques trains de chameaux retournant, déchargés, à la ville. Enfin Kyrinia, l'ancienne *Cerynia*, se découvre, bâtie sur un petit promontoire, au milieu des jardins que dominent les têtes de nombreux palmiers. On y voit de jolies constructions européennes, des fleurs et des fruits, enfin tout un horizon nouveau qui contraste singulièrement avec la monotonie de la région antérieurement traversée.

Nous descendons provisoirement chez un marchand d'orge, en même temps cafetier, où nous sommes l'objet d'une énervante curiosité. Mais il est midi et nous sommes heureux de recevoir, sans plus tarder, une franche hospitalité chez le correspondant de la Banque Impériale ottomane, M. Démétriadès. Sa famille est nombreuse ; à tout instant de jeunes figures de fillettes brunes, de grandes demoiselles en blanc apparaissent, mais elles s'enfuient à notre vue et se cachent, comme épouvantées. On se croirait dans une maison musulmane.

Abritant une population de 1300 habitants¹, Kyrinia n'est point une ville triste : elle est seulement calme. Sa situation au bord de la mer, son petit port nouvellement terminé, de beaux restes d'une ancienne forteresse et ses jardins la font bien supérieure aux autres villes de l'île, y compris ses aînées moins élégantes, moins propres, d'aspect moins riant. Je tombe, à ma visite à l'ancienne forteresse où sont aujourd'hui le poste de police et les prisons, sur un jour d'inspection. Tout le monde est sous les armes, en allées et venues rapides, inquiètes, et, sans l'obligeance du commandant anglais qui m'introduit lui-même, j'aurais dû renvoyer ma visite à une heure plus opportune. Nous entrons par un pont jeté sur les fossés que la mer ne remplit plus, qui ont été transformés en pépinières, à travers lesquelles des avenues et des routes ont été créées, et par un portail voûté. Nous sommes à l'intérieur, où nous allons partout, entre des pierres jaunies, des voûtes lourdes transformées pour les besoins actuels, par des chambres inoccupées, vides, silencieuses, ou de sombres boyaux qui ont jadis résonné sous les pas lourds des Français et des Vénitiens. Une petite salle circulaire a été, et est encore, une chapelle. J'y vois un sarcophage en terre cuite muni d'un rebord large et percé, au fond, de trois trous à égales distances, tombeau qui vient d'une des loges de la nécropole phénicienne, près de là. Dedans, les ossements en miettes de son propriétaire.

Les cellules des prisonniers sont disposées en deux étages, ouverts l'un sur l'autre, donnant dans une cour intérieure qu'elles entourent. Elles sont vastes, aérées, munies extérieurement d'une solide porte de bois ; et ce qui frappe dans celles-ci comme dans toutes celles que j'ai visitées ailleurs, c'est l'excessive propreté avec laquelle tout est tenu. A la porte, un tableau à coulisse avec une plaquette porte le nom du prisonnier, le motif de son incarcération, l'âge, le temps à faire et les dates. Dans un costume bleu clair, tous, à quatre ou cinq par cellule, dorment sur leur couche. Quelques-uns se soulèvent et nous jettent de mauvais regards d'ennui.

Nous redescendons dans la cour, visiter les cuisines ; des prisonniers y travaillent à bluter de la farine ; d'autres, en rang, sous l'escorte d'un gardien armé seulement du casse-tête des *policemen* anglais qui pend au côté, reviennent d'un travail quelconque, tandis qu'une escouade retourne du marché, apportant la viande dont la qualité n'a pas l'approbation d'un sergent, qui tempête après son subalterne.

Nous montons sur le faite et nous faisons le tour des murailles, qui sont d'une extraordinaire épaisseur du côté de la mer et en face de la montagne. Il y reste un canon enfoncé en terre. Les murs sont presque intacts, hauts et droits, très simples aussi. C'est dimanche aujourd'hui et le pavillon bleu flotte au sommet d'un poste de surveillance récemment construit sur un bastion. De là, je jette un coup d'œil sur la chaîne : en face, isolée, la pointe déchiquetée qui porte le château de Saint-Hilarion ; plus loin, les restes de l'abbaye célèbre de Bellapaïs, la tête du *Kakōscala*, à 904 mètres de hauteur, puis le pic plus élevé où s'effritent, sous la bise, d'autres ruines, celles du château de Buffavento ; enfin la dentelure du *Pentadactylon*, visible de toute la Messaorée, d'où la

1. 1322 exactement, suivant le dernier recensement, de 1891.



PASSE DE KYRINIA. — DESSIN DE TAYLOR.

chaîne diminue à l'œil et s'enfonce dans la presqu'île du Karpas. Tout est vert sur les pentes, malgré la saison, et, l'hiver, ce doit être certainement la région la plus agréable de l'île. A gauche et à droite de la ville, de hautes couches d'un calcaire tendre ont été une nécropole importante, à en juger d'après le nombre de loges funéraires qui s'y voient encore. En bas, au pied des murs, la mer, d'un vert émeraude, bat doucement une ligne de roches qui, s'infléchissant en dehors, à l'est, semble avoir été la défense naturelle d'un port intérieur.

Le château de Kyrinia fut construit par les Lusignans et modifié sous les Vénitiens. De forme quadrilatérale, avec de larges et fortes tours aux angles, il représentait pour l'époque une sérieuse défense. C'est ce fort qui abrita la famille royale pendant une invasion des mamelouks à Chypre, au ^{xv}^e siècle, et qui résista un an à Jacques le Bâtard, fils naturel de Jean II de Lusignan.

Quand nous sortons, le corps entier de défense de la ville et des prisons est sous les armes contre un des murs de la vieille citadelle; et, ma foi, ces Grecs et Turcs mêlés, sous l'uniforme bleu foncé et le turban d'un blanc éclatant, ne font point mauvaise figure.

Notre visite terminée, nous nous rendons dans la partie de la nécropole qui s'étend à l'est de la ville, commençant immédiatement après les dernières maisons. Les ouvertures carrées des chambres, à fleur de sol ou entièrement ouvertes par le toit, — soit travail du temps, soit travail de l'homme, — et les escaliers qui y conduisaient, se voient de tous côtés, dans toutes les directions. Une de ces loges, souterraine, qui sert aujourd'hui d'étable, est restée en parfait état. Taillée dans un calcaire granulé tendre, elle a 5 m. 60 de large, 5 m. 25 de long et 1 m. 65 de hauteur moyenne. Trois plates-formes en occupent les côtés à 0 m. 47 du sol. Nous y trouvons les débris d'un sarcophage en terre cuite, récemment découvert et cassé, dont nous pouvons rapprocher les morceaux de la première moitié. En fouillant les poussières des angles, nous sortons un morceau de maxillaire inférieur qui porte encore trois dents : triste reste de ce qui a été une intelligence humaine !

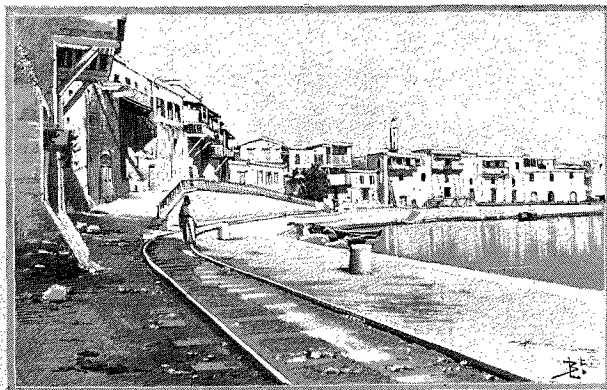
Contournant, à droite, une pointe rocheuse au-dessus de laquelle on voit une église élevée sur l'emplacement d'un ancien fort, nous arrivons au port, bordé de quais, qui peut bien renfermer, à l'aise, une quarantaine de voiliers. A l'ouest, il est défendu par une jetée assez haute munie d'un parapet; à l'est, par une autre jetée de biais faite avec des blocs naturels superposés. Au milieu, s'élève une ruine circulaire qui paraît avoir été le pied d'une tour de vigie et qui repose sur un sol de blocs apportés. Autour du quai, des maisons de bonne apparence,

des cafés, et, au milieu de quelques pierres antiques, un petit requin desséché qui a été abandonné là, après sa capture. A droite, les hautes murailles jaunes de la forteresse. Comme note moderne, un pêcheur à la ligne, attentif aux moindres mouvements de son hameçon.

A l'intérieur de la ville, deux tours, à peu de distance l'une de l'autre, en bon état de conservation, appartenaient à l'ancien système de fortifications et sont englobées dans des constructions récentes. Tout autour sont des pépinières, jardins publics non entretenus, envahis par les ronces, et des avenues de mûriers et de mélissas qui font des promenades très agréables le soir.

Kyrinia fait un commerce important avec la côte d'Asie, en face. Elle en reçoit des bois de construction et lui envoie du coton, du vin, des produits manufacturés, soit d'importation anglaise, soit de fabrication locale.

En somme, cette ville, chef-lieu de district, n'est qu'un grand village. Dans ses rues étroites, tranquilles, je rencontrai un colporteur de chaussures, sa marchandise enfilée sur un bâton. Il doit être arabe. Les Maronites, venant de la côte syrienne, ont jadis été en grand nombre à Chypre. Mais, traqués par l'Eglise grecque qui craignait peut-être, s'ils eussent vécu en tranquillité, un appel de leurs frères syriens et une immigration inquiétante pour la tranquillité de l'Eglise orthodoxe, ils ont été dispersés et réduits à se grouper, à se cantonner à une des extrémités les moins peuplées de l'île. Ils forment aujourd'hui cinq villages, confinés à l'intérieur d'un triangle équilatéral formé



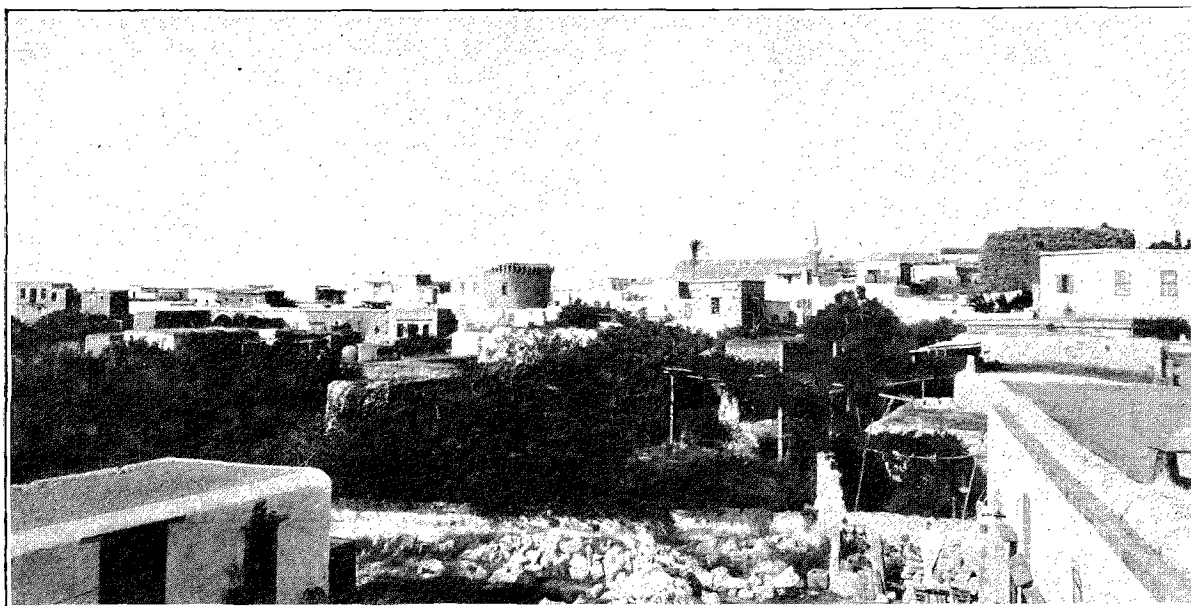
LE PORT DE KYRINIA. — DESSIN DE BERTEAULT.

par le cap Kormakiti au nord-ouest de l'île. A tort ou à raison, les Maronites ont, à Chypre, une réputation équivoque qui fait dire « un maronite » pour un « homme de rien ». Ce n'est probablement que le résultat des agissements des prêtres grecs.

Le 23 au soir, à 6 heures, nous nous remettons en route à pied, dans la direction de Lapithos. Nous allons aller

coucher au monastère d'Acheropiitou, à 15 kilomètres, au bout d'une route qui court entre les oliviers et les caroubiers, non loin de la mer. Nous arrivons, deux heures et demie après, à destination.

Le monastère d'Acheropiitou, grand bâtiment rectangulaire construit au bord de la mer sur la roche même, est un lieu de villégiature pour les Nicosiotes. Aussi y trouvons-nous deux familles de la capitale qui sont venues y jouir du bleu de l'eau, de la pureté de l'air, de la fraîcheur des sources et surtout du bon marché de la station. Au milieu d'une grande cour centrale se trouve l'église, surmontée de trois coupoles, flanquée de bas-côtés et de contreforts dans le style byzantin. A gauche, deux longues files d'arcades formant vérandas, sous lesquelles, en haut et en bas, sont de nombreuses chambres : celles du haut, seulement, sont habitables pour un Européen ; les autres offrent le plus parfait exemple d'abandon et de saleté monacales que l'on puisse imaginer. Il en est de même dans la cour et l'église, où il semble que la propreté doive être, par principe, sévèrement bannie. Dans les niches, de vieux tableaux tombant de vieillesse, des toiles déchirées, pantelantes ; aux murs, de vieux habits ; dans les coins, de vieux bois, des morceaux de dorures anciennes, quelques-unes véritables et précieux travaux d'art. Tout cela semble une arrière-boutique de fripiier. Les tableaux de la Vierge d'Acheropiitou sont nombreux, ainsi que la tête du Christ décapité, posée comme sur un plat de barbier. Oh ! certains de ces tableaux des églises chypriotes ! Je ne sais plus où j'ai vu un Christ nu sous une peau de bête, les membres cagneux, la tête immense,



VUE DE KYRINIA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

travail de fou en délire ! Parmi les dalles du sol se trouve une ancienne pierre tombale, celle probablement dont parle M. de Mas-Latrie, la dalle du tombeau d'Alex. Flatri¹.

Le monastère sert surtout de magasin d'entrepôt pour les récoltes de caroubes, qui sont prises, ici, chaque année, par les bateaux de diverses compagnies anglaises, et de caravansérail pour les bêtes et gens de passage. Il y a trois moines, toujours occupés des intérêts matériels de la maison, régissant les foires, au cours desquelles ils louent les emplacements, vendent l'orge, la paille, les produits de leurs terrains.

A une cinquantaine de mètres du monastère, à l'est, du côté de la mer, se trouve une vieille petite église qui porte le nom de *Haghiōs Evlavios*, premier évêque d'*Ambousa*, ville byzantine qui succéda à l'ancienne *Lapithus*, dont le village actuel de *Lapithos* a conservé le nom.

Tout près, dans la même direction, on rencontre un immense bloc de roche de 7 m. 50 de large, sur 11 mètres de long et 7 de hauteur, soit près de 600 mètres cubes, reste probable d'une nécropole phénicienne qui s'étendait de ce côté. Ce bloc passe pour avoir servi de tombeau à saint Evlavios. A l'intérieur, il est creusé de deux chambres, d'une loge à ras terre et d'une autre loge très haute, large, en face de l'ouverture d'entrée. La chambre principale a été éventrée sur la paroi de gauche. Sur les flancs, on voit un escalier et une quantité de petites niches où les fidèles venaient, jadis, faire brûler de petites veilleuses.

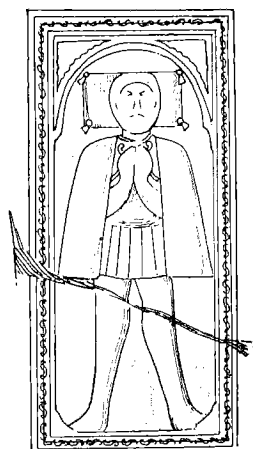
De ce point jusqu'à deux ou trois cents mètres de distance le long de la côte, un amas de pierres forme une élévation artificielle et marque la place d'une ville importante qui a été là.

D'Acheropiiton au monastère du Sināi, où nous pensons retrouver notre ami de Pseuda, nous montons lentement, entre les caroubiers et les oliviers séparés par de longs intervalles incultes. Le monastère, qui date de 1700, domine le village de *Vasilia* et est do-



ARABE MARCHAND DE CHAUSSURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. Les Flatri étaient une famille grecque admise dans la noblesse française de l'île et qui s'allia avec une des branches de la famille des Lusignan (L. de Mas Latrie).



DALLE TOMBALE
D'ALEXANDRE FLATHI
DANS L'ÉGLISE GRECQUE
D'ACHIEROPHOUTOU (PAGE 473).
DESSIN DE FAUCHIER-GUDIN.

miné lui-même par les ruines de celui qui l'a précédé, Krinia. On y accède par un étroit sentier qui monte, très raide, en serpentant jusqu'au sommet du Konnos Vouno, à 947 mètres. Petit, sans caractère, il n'a rien de remarquable : une simple construction du pays, en pierre. Le propriétaire n'est pas là, et son domestique est sur le point de nous mettre à la porte sans autre forme de procès. Après la grimpe que nous venions de faire, ce procédé par trop cavalier ne pouvait nous laisser sans protestations. Nos bagages à terre, je fis connaître à ce cerbère l'invitation que nous avions reçue de son maître, et nous obtînmes le café. Il est vrai que je parais faire partie d'une classe sociale très inférieure, à Chypre, aussi bien pour les bourgeois que pour les paysans, le fait de marcher, pour me rendre d'une ville à l'autre, me mettant au plus bas dans leur estime.

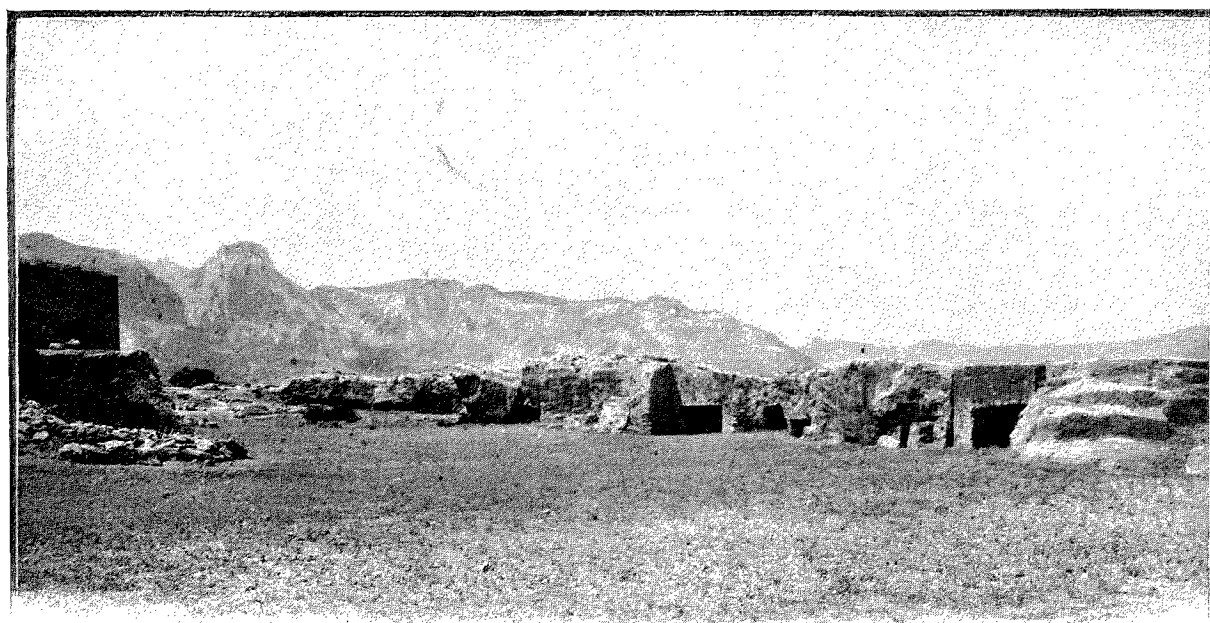
Après le café et des pourparlers où j'usai de toute ma politique, on nous donna à manger : il était temps.

Ne pouvant donc demeurer au monastère, le *despote* étant absent, — car ces moines-chefs se font appeler « évêques », — nous descendons la montagne et allons nous réfugier au village de Vasilia. Enfin, à la nuit, le sinaïte arriva de son excursion et nous dûmes refaire l'ascension de la montagne au clair de lune, non sans nous perdre plusieurs fois et risquer nos mollets, les chiens chypriotes ne faisant pas mentir leur origine arabe. Cette fois nous reçûmes une hospitalité non moins aimable qu'à Psevda.

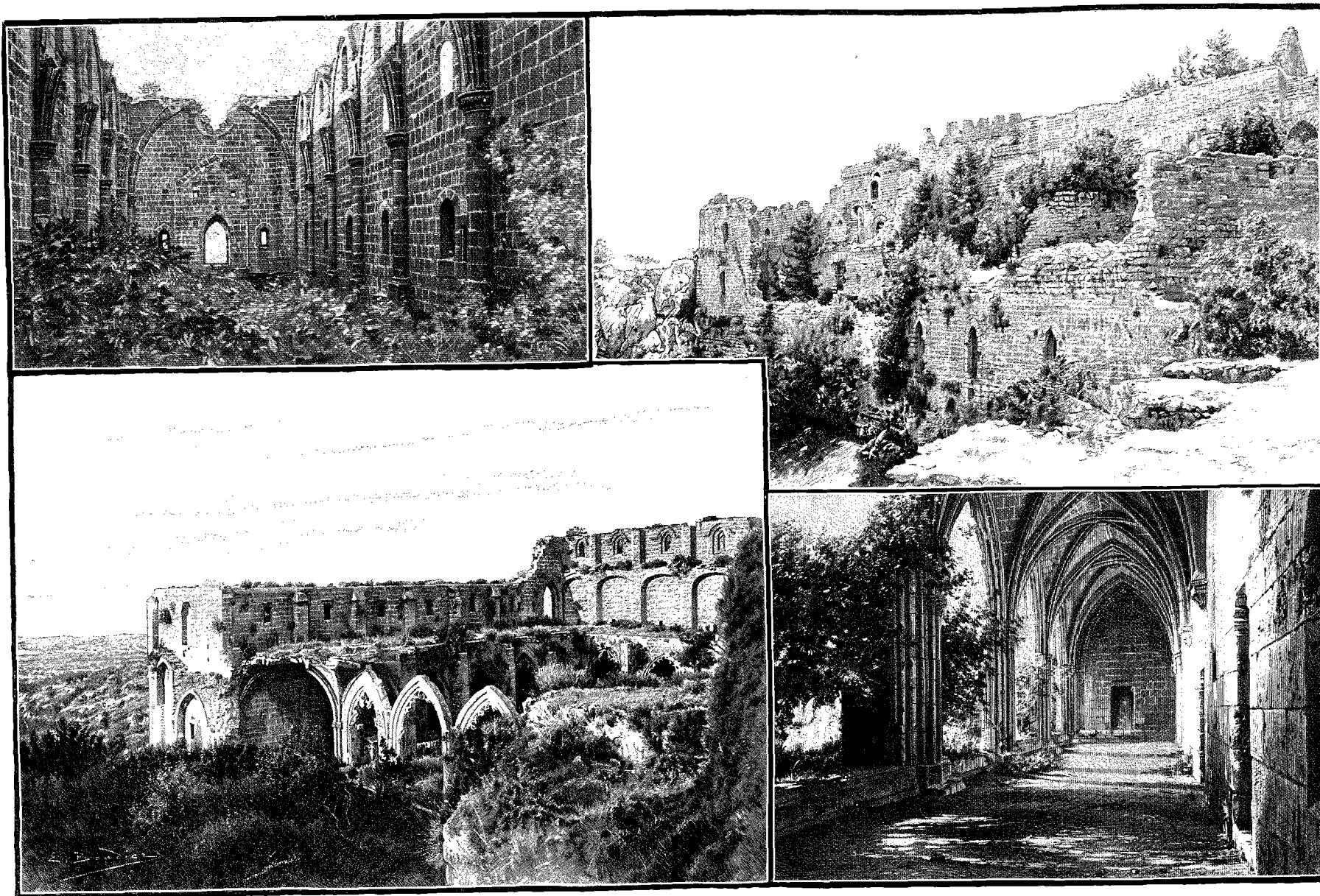
Le lendemain, de bonne heure, nous montons sur des bêtes arrêtées la veille. Jusqu'à *Larnaka-tis-Lapithou*, — on appelle ainsi ce village pour le distinguer de la ville que nous connaissons, — il n'y a guère, à vol d'oiseau, qu'un peu plus de 3 kilomètres ; mais nous mîmes environ quatre heures à les franchir par le sentier montant et descendant qui traverse entièrement la chaîne, le village se trouvant en deçà de l'arête.

Il est donc 11 heures et demie quand nous arrivons au monastère-ferme de Kathari, près de Larnaka, où nous sommes reçus par son locataire, un agriculteur. Mais nous tombons mal, car demain, 15 août, a lieu ici une fête, un *panairi* important, et, les paysans commençant à arriver sur leurs ânes, notre amphitryon n'a pas le temps de s'occuper de nous.

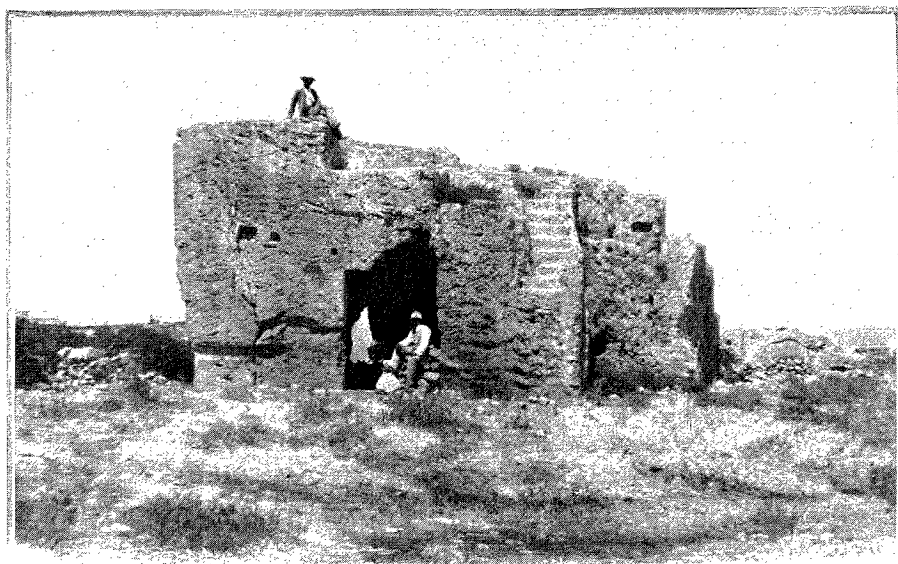
Le soir, j'ai la bonne fortune d'assister à un baptême. Il y a déjà une trentaine de personnes dans la cour du monastère, surtout des femmes, très laides, très masculines de formes, le mouchoir bleu ou noir sur la tête, attaché sous le menton ou derrière, couvrant le bas du visage, à la mode bédouine. La cloche a été longuement agitée et la cérémonie commence. Le père, un gros paquet de fines chandelles jaunes à la main, en fait la distribution à tous les assistants et nouveaux arrivants, puis rejoint sa place, aux premiers rangs, près de la mère. Et la cérémonie va son train, peu différente de la nôtre, surtout plus longue. Au milieu de l'église, sur une table de bois qui gît habituellement dans la cour les pieds en l'air, on a disposé un pétrin de bois. Tous les assistants ont allumé leur chandelle, qui s'éteint à tour de rôle, les portes ouvertes faisant un fort courant d'air. La mère a déposé l'enfant à terre dans un amalgame méconnaissable de linges sales ; un grand diable bronzé qui semble pris de



NÉCROPOLE PHÉNICIENNE À KYRINIA. — DESSIN DE BARCLAY.



VUE DE L'ABBAYE DE BELLAPAIS (PAGE 480). — DESSIN DE BOUDIER.



TOMBEAU DE SAINT EVLAVIOS (PAGE 473). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

la mère, l'enfant au bras, fait le tour de la baignoire improvisée en s'arrêtant à ses quatre points cardinaux et termine en se faisant encenser par le prêtre en face, — détail qui allait, aussi, être omis. Ensuite un coup d'encens pour les assistants, et le bain au pauvre bébé maigre, jaune, couvert de crasse, qui s'agite douloureusement dans les mains du prêtre. On le plonge à plusieurs reprises, de l'eau est jetée sur sa tête, puis on le couvre de croix à l'huile sainte, sur le front, dans les oreilles, dans la bouche, dans les mains, sur la poitrine, au ventre et sous les pieds, et l'on recommence. Il est reçu enfin par le *coumparo*, dans des linges propres apportés à cet effet, et, sur le sol, trois femmes ensemble n'arrivent pas à couvrir ce petit corps grêle qui grelotte au courant d'air. Le prêtre reçoit la chemisette et les autres vêtements, bénit la première, la lui met lui-même et bénit le reste, dont s'emparent les femmes. L'enfant est de nouveau déposé sur le sol : on le tourne, on le retourne, on tire un linge sale, puis un propre, enfin on empaquette autour de lui les uns et les autres et il est ainsi enroulé. Mais ce n'est pas fini : on lui jette encore de l'eau froide à la figure avec un mouchoir bleu, à dix reprises différentes, malgré ses protestations indignées et ses plaintes ; on coupe, sur sa tête aux quatre points opposés, quatre petites mèches de cheveux, qui sont jetées dans le pétrin ; enfin la *coumpara* sort d'un chiffon un gros morceau de savon blanc apporté à cet effet et le passe au prêtre officiant qui se lave placidement les mains dans l'eau du baptême, s'essuie à une serviette remise comme le savon, y enveloppe ce dernier et met le tout dans sa chemise : c'est son bénéfice. Je passe bien des détails, mais il faut savoir se borner. D'ailleurs mon cierge allumé touche à sa fin, et la chandelle qui dégoutte de mes doigts m'empêche de profaner les lieux par un reportage succinct au crayon. Enfin l'on sort de l'église ; la marraine, — la *coumpara*, — tenant l'enfant d'une main, une lanterne de l'autre, vient remettre le bébé au prêtre, puis à sa mère, qui promet d'en être seule responsable jusqu'à sept ans. Le père, alors, fait une distribution de pain et de vin à tous les assistants, et tout le monde est content, sauf, certainement, le petit Chypriote mal emmaillotté qui sera heureux d'en être quitte avec un rhume, mais qui pourra y gagner une bronchite. La fête se poursuit ensuite jusqu'au lendemain dans la forme ordinaire.

Le soir, tout le monde s'est répandu un peu partout, sous les oliviers, sous les grandes roches qui dominent la ferme, sur les toits des cases, sur les aires, dans les cours. La vue est gaie de tout ce monde joyeux qui boit, assis à terre. Le lendemain le pays retombe dans son silence de mort ; la nuit, choses, bêtes et gens ont disparu : on n'entend plus que les poules glousser et le chœur discordant des corbeaux dans les caroubiers. Dans les champs, on reprend les travaux.

À environ 1500 mètres de là, sur le flanc d'une élévation qui part d'une profonde entaille au fond de laquelle roule un torrent, l'hiver, s'étage le petit village de Larnaka. Nous nous y rendons de bonne heure, nous dirigeant tout droit vers la maison de notre amphitryon. Nous allons voir une pierre fameuse qu'il a achetée il n'y a pas longtemps et avec laquelle il aurait bien voulu nous rançonner. C'est un cippe mi-circulaire, orné de moulures supérieures et inférieures, de 0 m. 44 de hauteur sur 0 m. 69 de diamètre, en marbre gris et blanc, bien taillé du côté d'une longue inscription phénicienne en seize lignes et paraissant, derrière, avoir été grossièrement travaillé. Ce document a été trouvé, il n'y a pas longtemps, non loin de là, sur un véritable champ de pierres antiques qui, extraites de la terre, ont été amoncelées, réunies en murailles, en tas, en attendant qu'on les prenne pour servir à des constructions nouvelles. Sur l'une d'elles, en bordure, je trouve en très grands caractères : [NOY] MUNIOY ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ. Ce lieu porte le nom de *Haghia-Marina* comme beaucoup d'autres endroits de Chypre. Au bas de

boisson, le crâne rasé, sauf un long toupet de cheveux, comme certains sauvages d'Océanie, interpelle tout haut, de sa voix rauque, un ami de l'autre côté, tandis que le prêtre, en face du pétrin, s'embrouille dans la marche de la cérémonie et va oublier un point principal qu'un autre vieux prêtre lui rappelle, faisant office de « souffleur ». Les deux sont vêtus d'une veste noire, de grands pantalons bleus, à la turque, et chaussés de bottes plus grandes encore. De l'eau froide, puis de l'eau chaude, de l'huile ensuite versée en croix, sont jetées dans le pétrin, pendant que

la pierre nous trouvons des bouts de chandelles que des fidèles sont venus brûler là, en invocation de la sainte.

L'inscription du cippe phénicien, qui était inédite, a été publiée par M. Philippe Berger, l'éminent archéologue, et présentée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres¹.

A l'un des angles d'une petite école grecque construite récemment, je trouve encore la longue inscription grecque dite de *Poseidon Narnakios*. J'eus assez de bonheur pour en prendre d'excellents estampages, qui permirent à M. Philippe Berger de rectifier, sur un point, la lecture qui en avait été faite jusqu'alors.

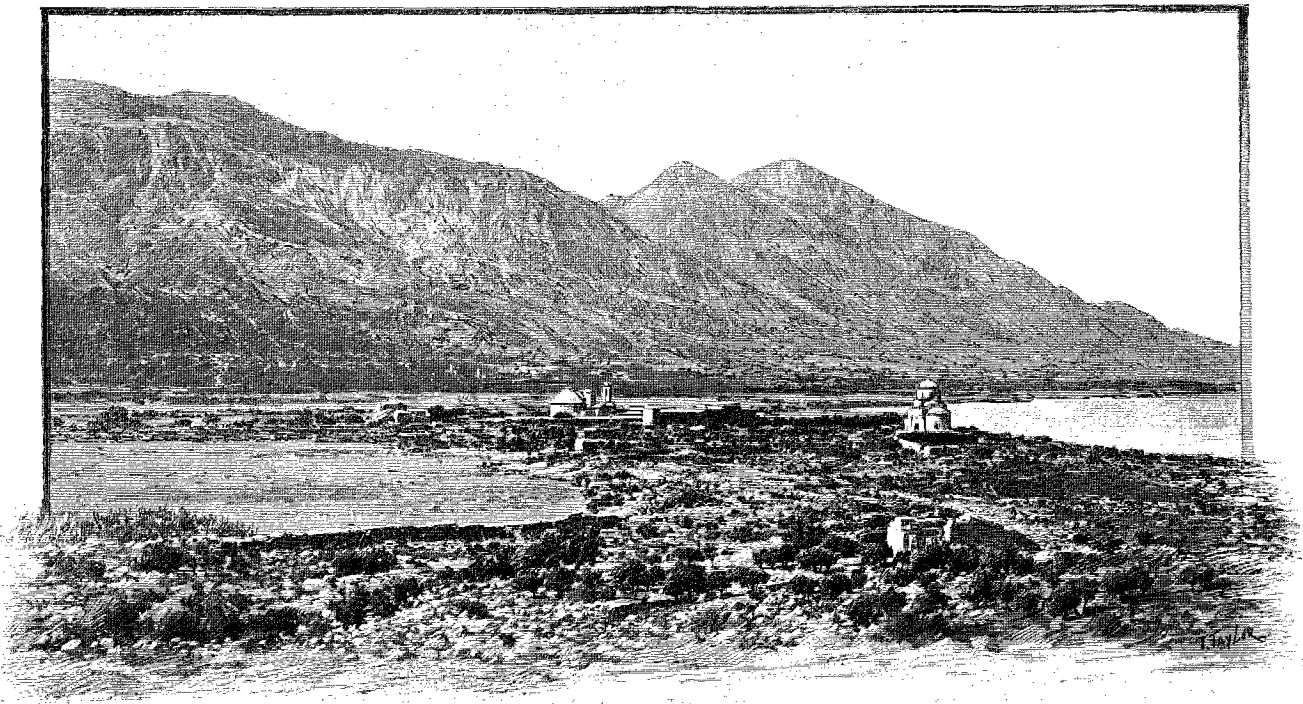
Mais un des restes les plus intéressants peut-être du passé de Chypre se trouve non loin de là, au sommet d'une élévation qui touche à la montagne. C'est un pain de sucre qui a 130 pas de circonférence à la base, superposition irrégulière de roches de toutes grandeurs, dont quelques-unes ont plus de 1 m. 50 de long, amalgamées ensemble par une gangue noire à surface boursoufflée, à aspect métallique, sombre, telle qu'en forment les laves ou les scories de fonderie. A la base et à l'ouest de cette élévation conique, ou mieux de ce monument, ancien autel dédié à Anat-Athéné, — déesse cyprio-phénicienne de la guerre et de la paix, — et à 1 m. 90 du pied, se trouve une large pierre plate, en marbre de même composition que celui du cippe phénicien, sur laquelle se lit, encore assez distinctement dans certaines parties, une inscription bilingue, grec et phénicien, depuis longtemps déchiffrée, commémorative d'une victoire de Ptolémée Soter, en 312. En bas, la pierre s'appuie sur une assise rocheuse qui pourrait former la base entière de ce singulier tumulus, nommé dans le pays *Laharo pétra*.

Le lendemain, pour le retour, il nous est impossible de trouver des bêtes. Nous en profitons pour nous reposer et faire causer le fermier. Son monastère est loué pour cinq ans à l'archevêché de Nicosie, moyennant 1 750 francs par an. Mais, sur 2 000 échelles de terre qu'il comporte, 300 seulement sont cultivables, avec des oliviers, des caroubiers et des vignes. Toutes les recettes appartiennent au locataire, à la condition de payer, pour y venir dire la messe le dimanche, un prêtre, qui reçoit de ce chef une allocation de 6 piastres, soit 43 fr. 68 par an, et de pratiquer l'hospitalité.

XI

Un moukhtar spirituel. — Réception aimable à Fungi. — Récolte des caroubes. — Aux ruines du château de Saint-Hilarion
Croyances et superstitions. — Le maos. — A l'abbaye de Bellapaïs.

Le 28, par un splendide clair de lune, nous nous mettons en route à 3 heures du matin. Au lever du soleil, nous étions à Vassilia; le cafetier y allumait son feu, en face d'un zaptié qui semblait fort impatient. Il me remet en mémoire une jolie histoire très authentique qui nous servira à caractériser cet estimable corps chypriote de carabiniers d'opéra. Je ne sais quel chef ou sous-chef de police se rendit un jour dans un village qui



VUE SUR LE MONASTÈRE D'ACHEROPHTOU (PAGE 472). — DESSIN DE TAYLOR.

1. *Mémoire sur une Inscription Phénicienne de Narnaka*, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans les séances des 17 novembre et 16 décembre 1893.

avait été signalé à son attention, et, s'adressant au moukhtar, lui demanda dans la phraséologie en usage :

« Quels sont les mauvais sujets que vous avez ici ? »

— Oh ! répondit l'autre, nous en avions deux, mais ils sont partis ; ils ont été enrôlés dans la police. »

L'histoire ne dit pas si l'on sut gré de son esprit à ce moukhtar audacieux.

A 11 heures et demie nous étions à Fungi, presque au pied du Saint-Hilarion, au sommet duquel se profilent les ruines de la fameuse résidence de la belle reine Catherine Cornaro. Fungi est le nom d'une source qui sort très pittoresquement du pied du massif où a été construit le château, avec des fougères, des *Adiantum*, des mousses qui donnent à ce coin, avec un cadre sylvestre et sauvage, une poésie que l'on rencontre rarement à Chypre. En bas, le tchifflik du riche avocat que nous avons déjà rencontré et où nous allons frapper en vertu d'une invitation faite avec insistance, mais réalisée à la chypriote. Le propriétaire absent, on voulut nous mettre à la porte et l'on refusa absolument de préparer notre repas, de nous fournir même de quoi le préparer de nos mains.

Le soir, nous étions rentrés à Kyrinia.

Maintenant nous avons deux excursions des plus intéressantes à faire, non loin d'ici, aux ruines du château de Saint-Hilarion ou de Dieu-d'Amour, dont la silhouette découpée tente depuis longtemps notre curiosité, et à celles de l'abbaye de Bellapaïs. Nous trouvons, dans la ville, un mouvement de bêtes pesamment chargées : c'est la récolte des caroubes qui bat son plein. Sous les arbres, aux environs, on entasse : femmes, filles et garçons frappent les branches avec de longues gaules pour en détacher les gousses. On mange, on couche sur place, et les bêtes font la navette entre la ville et le campement provisoire ; aussi nous est-il très difficile d'en trouver. Cependant, moyennant un prix double, nous pouvons engager un grand cheval maigre et un petit âne gris.

Le pic de Saint-Hilarion, dont M. de Mas Latrie a reconnu la hauteur à 709 mètres, est situé exactement à 4 kilomètres et demi de Kyrinia en ligne droite.

La première partie de la chaîne que l'on traverse est contournée vers le sud, et l'on en reprend les flancs septentrionaux jusqu'au fond plat d'une cuvette qui est un champ à céréales. De là, le pic rocheux sur lequel était construit le château qui fut la résidence favorite des Lusignan, se détache nettement sur l'azur du ciel, se présentant par le côté, avec un sommet bifide. On aperçoit une ligne de murs crénelés descendant rapidement, avec 45° de pente, jusqu'aux deux tiers de la montagne, tournant à angle droit vers l'est, où ils devaient rejoindre une série d'ouvrages élevés jusqu'aux roches à pic, du côté nord. Le tout formait une défense naturelle inexpugnable¹. De loin en loin, des bastions crénelés reliant trois enceintes de murs ; au sommet, une tour de vigie, et, immédiatement au-dessous, un fort. A droite, construite à pic sur la roche, devait être la partie principale du château. Les murs extérieurs ont 1 m. 50 d'épaisseur et sont formés de pierres irrégulières, non taillées, réunies par un fort ciment. Il est difficile, dans une visite rapide, de se représenter exactement quel a été le plan de ce curieux travail de défense et de refuge. Nous pénétrons dans la première enceinte par une porte basse, ouverte dans une muraille de 2 mètres d'épaisseur. Dans l'enceinte intérieure, l'entrée se faisait par un long tunnel courbe qui continuait à gauche, laissant à droite les parties principales du château s'appuyer sur les roches de l'est. Là était l'église, petite, ornée de colonnes de briques noires où l'on voit encore, sur les murs, des restes infimes de peinture à fresque. Puis des chambres sans direction générale, les unes au-dessus des autres et de conservation différente. Ici et là, des tas de matériaux, des amas de ruines gisant de tous côtés et se rattachant à l'on ne sait quel système de construction. Les citernes sont nombreuses, profondes, et pouvaient renfermer de l'eau pour un siège indéfini. Par des pentes très raides, rendues glissantes par les fines graminées qui s'y sont desséchées, escaladant les amas de décombres croulants, les roches par leurs interstices, traversant des murs troués ou des escaliers éboulés, des arêtes rocheuses qui laissent voir, en bas, des profondeurs de gouffre, sur les mains et sur les genoux, nous parvenons enfin, après une ascension de deux heures, jusqu'à la dernière tour de vigie carrée qui couronne tout le travail. Là aboutit l'extrémité du mur crénelé d'enceinte, couvert d'une espèce de *Clausilia* blanche, coquille passionnée des vieilles ruines.



ARMES DES LUSIGNAN RELEVÉES À BELLAPAIÏS.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

La descente se fit un peu au hasard, comme s'était faite la montée, mais néanmoins beaucoup plus rapidement, parfois bien contre notre gré.

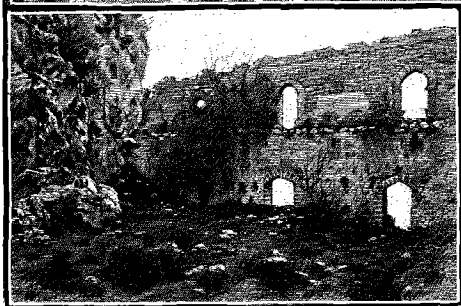
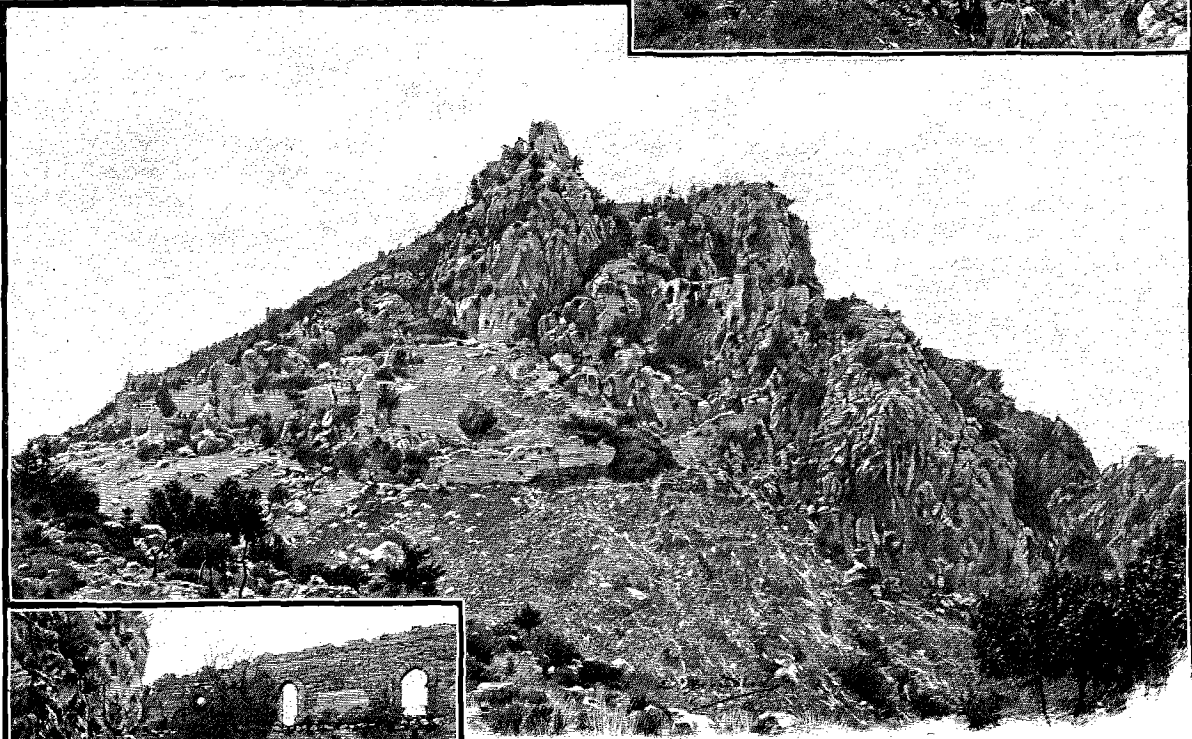
Il était nuit et nous étions encore en route ; ce n'est qu'à 9 heures et demie que nous rentrions à Kyrinia, où nous dûmes nous coucher sans manger, faute de pouvoir trouver même un morceau de pain.

Le lendemain matin, j'eus personnellement maille à partir avec ma logeuse, un incident qui m'arriva plusieurs fois à Chypre : je donnai des reliefs de mon déjeuner matinal à un chien, qui nettoya l'assiette « de langue d'esclave ». La bonne femme, qui se calma difficilement, chercha à me persuader que je venais de commettre « un gros péché ». Chypre est le pays par excellence des superstitions. Quelques-unes sont bizarres. Ainsi, lorsqu'un enterrement a passé dans une rue, — on sait que, suivant le rite grec, le cercueil, découvert, est porté par des parents et des amis du décédé, — toutes les servantes sortent jeter

1. Le château de Saint-Hilarion fut pris par Guy de Lusignan en 1191, pour le compte de Richard Cœur-de-Lion, retenu

malade à Nicosie, mais ensuite il ne fut plus jamais enlevé de vive force.

une cruche d'eau devant les portes des maisons. Lorsque quelqu'un de la maison part, on ne balaye jamais « derrière lui », s'il en est besoin, mais on attend le lendemain. Renverser de l'huile est d'un mauvais augure. Remuer des clefs devant des gens qui se disputent a pour résultat de faire durer et d'envenimer le différend ; il en est de même si l'on frotte les ongles les uns contre les autres, les deux mains étant fermées. Le poivre ou le sel est-il renversé ? il y aura sûrement une querelle. Renverser du vin est bon signe ; on observe alors quelle



CHÂTEAU DE SAINT-HILARION. — DESSIN DE BOUDIER.

A quelqu'un en colère, on dit : « Prenez un peu de vinaigre » ; à un autre qui a honte : « Mettez-lui un bât », le traitant ainsi d'âne. Remuer les pieds quand on est assis est considéré comme très mauvais. On dit alors aux enfants que les « esprits » vont venir. Quelqu'un est-il malade, dans les villages, on dit aussitôt qu'il doit avoir marché sur la table des *kalés guinaikés* (les bonnes femmes). — les diables d'ici, — pendant qu'elles mangeaient. Dans ce cas, c'est le *maos*, un personnage important dont nous allons dire quelques mots, qui est chargé de la cure.

Il est des mots que l'on ne prononce jamais ; tel est, par exemple, le mot « bile ». On le remplace par un autre qui sert pour tous ceux qui entrent dans cette catégorie : *omoloïtos*, qui pourrait se traduire par « qui ne doit pas être révélé ». Pour la bile, on prétend que si le mot était dit par quelqu'un, celui-ci, à l'occasion de vomissements, au cours d'une maladie ou d'une indigestion, ne pourrait pas évacuer. La « grêle » est dans le même cas.

Le *maos* est le magicien. Il y en a dans toutes les villes et tous les villages ; et, évidemment, résultat de la concurrence qu'ils doivent se faire, l'un deux, celui du petit village d'*Akaki*, près de *Péristerona*, sur la route de *Leffa*, est le plus renommé. Tout Chypriote a foi et crainte en ses charmes. J'ai appris un de ses remèdes favoris : quelqu'un est-il malade, on envoie un ami près de lui, et celui-ci lui remet de petits morceaux de papier coupés en triangle et enveloppés dans une petite gaine de toile cirée (*amaïli*). Ces papiers sont destinés à être portés par le patient, lequel ne peut manquer de guérir.

« Que le *maos* vous lie, et nous verrons si vous ferez quelque chose avec votre fusil, » a-t-on coutume de dire.

On croit absolument que le fusil ne partira pas, à l'occasion, si le maos le veut bien. Un nouveau marié aussi qui a été lié par un ennemi, ce qui est fort possible à Chypre, peut être délié par le maos, qui a, dans ce cas, de merveilleux remèdes. Mais ce qui se délie le plus, dans tous ces cas, c'est la bourse de ces pauvres ignorants.

Revenons à Kyrinia pour nous préparer à aller visiter l'abbaye de Bellapaïs, l'ancien couvent où Richard Cœur-de-Lion, le conquérant de l'île en 1191, passa deux ans. Ses ruines sont situées à quelques milles d'ici, sur le flanc de la chaîne de Kyrinia, au-dessus du village de Kazaphani, dans une ravissante situation.

Dès notre arrivée, la corde du clocher nouveau, élevé par-dessus l'ancienne construction, a été violemment agitée pour demander les clefs à une vieille femme, la *gira*, — ainsi que l'on dit dans les villages, — qui a la garde des ruines, des jardins et de l'église grecque. Après avoir traversé une grande cour, on pénètre par une petite porte, à droite, dans ce qui est aujourd'hui un jardin d'orangers cultivé, entre les arceaux intérieurs de l'abbaye. De là, tout le couvent des anciens moines blancs apparaît, encore superbe dans ses restes branlants ou tombés, gisant, à demi enterrés, dans l'herbe haute. Toute l'architecture est ogivale. A gauche, un sarcophage de marbre blanc, beau travail de l'art grec, de 2 m. 35 de longueur sur 1 mètre de largeur, est posé à terre sur un socle en maçonnerie et a servi de fontaine aux moines.

Les arceaux, qui faisaient le tour de l'abbaye, sont soutenus par des colonnes en calcaire jaune et tendre, continuant les gracieux arcs ogivaux des plafonds. En face de la fontaine s'ouvre la porte de ce qu'on me dit avoir été le réfectoire de l'ancien couvent, une grande chambre rectangulaire de 40 pas de long sur 14 de large, dont le plafond est formé d'arcs ogivaux s'appuyant sur six colonnes murales avec chapiteaux. Vers l'extrémité d'un des côtés, une chaire de pierre à laquelle on accédait par un escalier ouvert dans le mur, servait aux lectures religieuses qu'un des moines faisait pendant chaque repas. Aujourd'hui la grande salle ne résonne plus que sous les objurgations du *didaskalos*, du maître, car elle est transformée en école, avec des bancs noirs, une petite table, une chaire et un tableau qui porte les restes barbouillés d'une récente leçon.

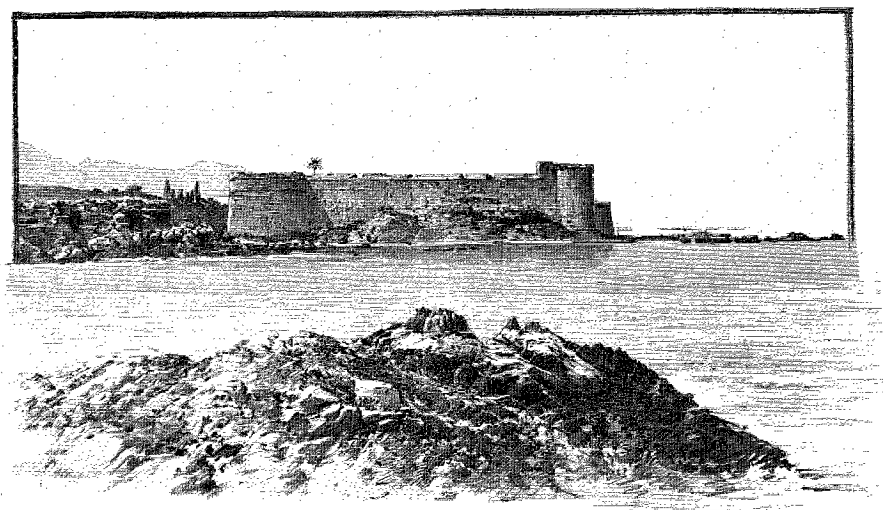
Sur le fronton de la porte d'entrée se voient trois écus aux armes de Lusignan et Jérusalem réunis. Par le fond de la cour on pénétrait dans une autre grande salle dont le plafond est écroulé, qui paraît avoir été très belle avec ses douze colonnes de côté supportant les arcs supérieurs. A l'étage qui était au-dessus, les moines venaient chaque jour, à minuit, s'agenouiller pour prier. L'église grecque actuelle, encore dédiée à la « Vierge aux vêtements blancs », est à côté.

L'abbaye de Bellapaïs fut fondée, dit M. de Mas Latrie, « vers le milieu du ^{xiv}^e siècle, par le roi Hugues IV de Lusignan, pour des religieux piémontais, au milieu desquels le prince voulut être inhumé ». Sous les princes français, elle ne portait que le nom de *Lapaïs* transformé par les Vénitiens peut-être en *Bello Paese* (beau pays), et ensuite *Bellapaïs*, — à moins qu'il ne vienne du français même.

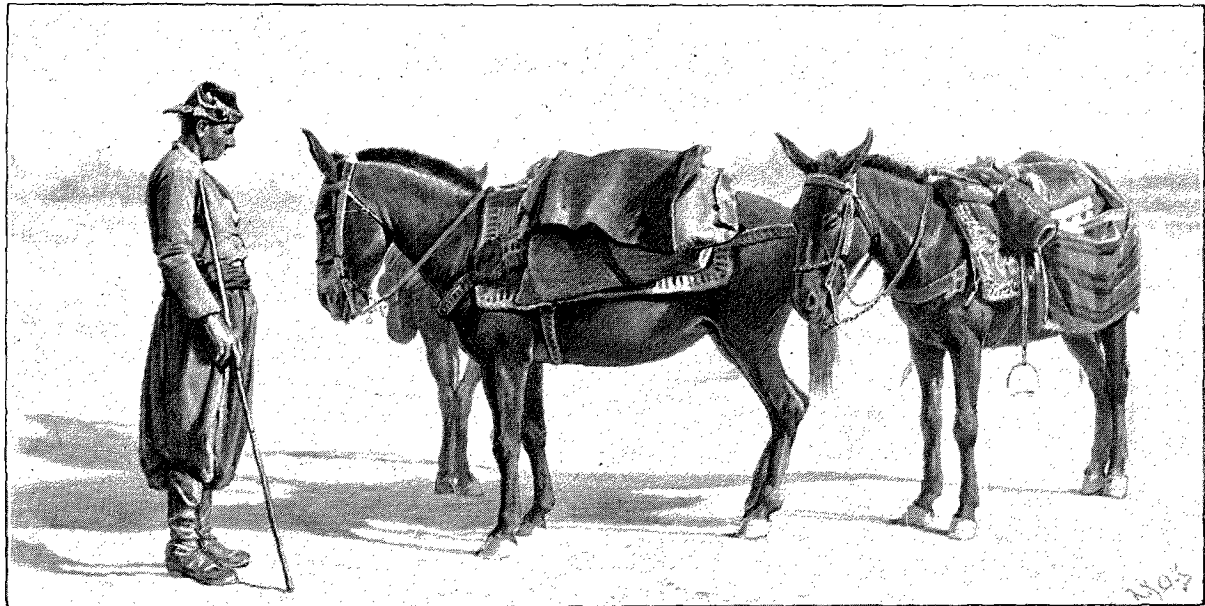
Notre visite est faite; nous indemnisons la vieille gira, qui ne se montre pas satisfaite, et nous rentrons à Kyrinia à travers les jardins dans lesquels l'eau chante, les roues des norias grincent, par de petits chemins où il n'y a pas place pour deux, tous enchevêtrés les uns dans les autres, mais délicieux à parcourir à cette heure.

(A suivre.)

ÉMILE DESCHAMPS.



CHÂTEAU DES LUSIGNAN, À KYRINIA (PAGE 471). — DESSIN DE TAYLOR.



KERAJMI ET SES BÊTES. — DESSIN D'OLLEVAY.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE¹, PAPHOS, NICOSIE, LIMASSOL PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

XIII

Nouveau départ de Nicosie. — Morfou. — État de l'agriculture. — Les rivières de Chypre. — Huilage des figues. — Une succursale du monastère de Kykkos. — Karavostasi. — Sur l'emplacement de Soli. — Dans le Tylliria. — Le *ladanum*. — Arrivée à Pamos. — Le porc. — Dans le district de Paphos. — Les Paphiotes. — La criminalité à Chypre. — Polis. — Le Khrysokhou. — Moulin à huile en plein vent. — Ruile et oliviers. — La presqu'île Akamas. — La « Fontaine Amoureuse » et la « Source des Amours ».



TURCS DE LEVRA. — DESSIN DE RONJAT.

CETTE fois nous partons de Nicosie pour traverser quatre des six districts de l'île. Il est 9 heures du matin et, malgré que nous soyons au 2 octobre, un beau soleil d'août inonde la campagne. La route que nous prenons, à l'ouest, qui va à Morfou et au delà, n'est pas carrossable. Toute cette partie de la plaine qui fait suite à la Messaorée, arrosée par le Syrianokhorio potamos et ses nombreux affluents, est très triste et relativement déserte. Hormis quelques villages lointains, ce ne sont que petites élévations crayeuses ou marseuses avec quelques oliviers très dispersés, des collines tronquées, de larges plateaux peu élevés, et, pour distraire de ce paysage monotone, des alouettes à pompon qui nous regardent passer sans peur, près de nous, et de petits lézards gris qui fuient sous les pas de nos bêtes.

Au-dessous du village de Phylia, la rivière a près d'un kilomètre de large. Nous la longeons jusqu'à Morfou, où nous sommes à 4 heures et demie, ayant franchi 40 kilomètres, sauf les stations, en cinq heures et quart, ce qui est un bon pas de mule chypriote.

Morfou, le *Morph* du temps des Lusignan, fief d'abord qui fut ensuite rénni aux biens de la couronne. C'est un village très étendu, aux maisons en pisé quelquefois ornées avec des cailloux roulés.

Si nous nous conformions à la définition, nous devrions appeler « fleuves » toutes les rivières ou torrents de Chypre, à sec pendant l'été et réduits, l'hiver même, à la proportion de simples ruisseaux, sauf le cas des pluies abondantes qui les transforment en torrents impétueux. Excepté le Pédias, de 105 kilomètres de longueur, le Yalias, à peu de chose près aussi long, qui arrosent la plaine de la Messaorée, et la rivière de

1. Suite. Voyez p. 157, 169, 181 et 469.

Morfou, toutes n'ont guère qu'un développement de 25 à 30 kilomètres et ne portent de l'eau, l'hiver, qu'autant qu'il pleut dans la région. La plaine de Morfou est d'une grande richesse et produit des légumes, des céréales, du lin, de l'anis, des pommes de terre et de la soie. Il y a peu de familles qui ne possèdent au moins un métier à tisser.

Entre Morfou et un endroit, Santéni, où se trouvent quelques ruines anciennes, sont les jardins du village, *ta périvolia*, très beaux jardins fruitiers, dont les orangers sont pleins de sève et les figues renommées. On fait subir, à ce propos, un curieux traitement au figuier de Chypre : l'*huilage* des fruits. Au moment de leur maturité, pour la hâter surtout, on humecte, avec un tampon huilé adapté à une canne, l'ombilic de chacun. Ce qui ne les empêche d'ailleurs pas de rester de mauvaise qualité. Ces jardins reçoivent de l'eau, comme dans toutes les plaines, d'une série de petits puits, tous reliés les uns aux autres par une cuvette, système ancien généralement adopté à Chypre, commun en Asie, mais que les indigènes ne savent pas entretenir.

Avec ses 950 000 hectares, l'île de Chypre a seulement 200 000 à 250 000 hectares en culture, et encore, sur ce chiffre, la moitié reste en jachère deux ou trois ans. Cependant, depuis les temps les plus reculés, Chypre a toujours été célèbre pour la richesse de son sol, dont la fertilité, dans certaines parties, est même supérieure aux meilleures terres d'Égypte et pourrait donner des rendements extraordinaires. Mais le dépeuplement de l'île d'un côté, le régime ottoman auquel le pays s'est trouvé soumis pendant trois siècles, la paresse, l'ignorance, l'indifférence, l'inertie du paysan devant un système nouveau, de l'autre, l'ont laissée bien loin derrière le mouvement ascendant qu'a subi l'agriculture dans les pays d'Occident. Il faut bien dire aussi que l'occupation anglaise, depuis 1878, n'a pas donné les résultats que la population en attendait au début : peu a été fait pour l'agriculture, jusqu'ici, par le gouvernement nouveau, qui a surtout eu en vue de gérer le pays sans bourse délier.

Avec la tradition des superbes forêts qui recouvraient jadis l'île du nord au sud et de l'est à l'ouest, il semblait indiqué que le reboisement dût être la première question à résoudre ; on s'est contenté d'entourer de soins les quelques bois qui couronnent les plus hauts sommets et tapissent les vallées privilégiées.

Le battage du grain se fait par la batteuse arabe, — pièces de bois simples ou jointes ensemble, légèrement relevées aux deux extrémités, à la surface inférieure desquelles sont encastrés, dans une matrice angulaire, des éclats de roches dures, — attelée d'un ou deux bœufs et sur laquelle le conducteur monte, l'accompagnant circulairement. Le grain séparé de la glume et du chaume, celui-ci se trouve comme haché, bon pour la nourriture des bêtes et la préparation du mortier indigène. On vanne au vent. La petite et ancienne charrue romaine, tirée généralement par deux bœufs, mais à laquelle j'ai quelquefois vu atteler un bœuf et un âne et même une femme, est toujours employée.

Revenons au village. Dans une porte grande ouverte, une femme prépare le lin en faisant passer les bouquets de plantes courtes par une sorte de hachoir de bois tombant dans une matrice angulaire. La plupart des femmes portent des vêtements en étoffe jaune ou mordorée faite avec des fils rouges et verts importés d'Angleterre, — la culture des plantes tinctoriales ayant été interdite par le gouvernement.

Morfou possède une église ancienne, restaurée, dont on est très fier. On y voit le tombeau de saint Mammas, sarcophage byzantin avec un trou dans le couvercle, où affleure l'eau dont il est plein. Une petite cuiller d'étain est là pour la prendre avec précaution, car elle possède d'innombrables vertus. Au-dessus, un grand panneau circulaire peint à fresque, représentant le saint fièrement monté sur un lion chocolat du plus éclatant effet.

De Morfou à Levka il y a 12 milles anglais (19 kilomètres) ou 4 milles chypriotes, ou encore 4 heures de route. On compte, à Chypre, surtout par mille chypriote, correspondant à une heure de chemin. C'est, à peu près, le pas du chameau. Après Prastio, où nous nous arrêtons un instant au café, nous passons près du village de Pendaya. « C'est là vraisemblablement, dit M. de Mas-Latrie, ce petit port de galées qui s'appelle Pandée, où les officiers du roi Janus et le grand-maître de Rhodes vinrent attendre le maréchal de Boncicaut pour ratifier avec lui le traité du 7 juillet 1403. » Situé à moins d'un mille de la mer, Pendaya donna le nom de « Contrée de Pandée » que la région portait sous les Lusignan.

Comme il y a, entre le village et la mer, une propriété du monastère de Kykkos qui porte le nom de Xéropotamos, « monastère de la rivière sèche », nous allons nous y reposer un instant. Nous sommes bien reçus par un supérieur bronzé par le soleil, couvert de transpiration et de poussière, qui, aidé par trois moines, dirige et surveille les intérêts de cette annexe de l'institution olympienne et la culture des 3 000 échelles de terre qui lui appartiennent dans les environs. Nous y recevons une hospitalité aimable, et ce n'est qu'une heure après que nous nous remettons en route. Au-dessous de Pendaya nous prenons le bord de la mer, par un sentier caillouteux, fatigant. Nous traversons de larges torrents dans le lit desquels les galets s'entassaient parfois, formant, avec le limon, des tas épais de conglomérats tels qu'on les retrouve dans les couches géologiques anciennes. De petites sources, près de Karavostasi, donnent un peu de verdure en se perdant à la mer.

Ce dernier village est le port de Levka. Dans trois petits pâtés de maisons en pisé réparties le long de la côte, au fond du golfe de Morfou, habitent deux familles. Hors leurs logements, ceux d'un douanier et du magasinier, le reste des bâtiments est constitué par des entrepôts destinés aux récoltes et aux marchandises qui passent par un petit débarcadère que le gouvernement y a fait construire. Il arrive ici des bois venant de Caramanie et il en sort des céréales que les barques chypriotes viennent chercher. Le climat y est fiévreux.

Mais ce qui donne à Karavostasi quelque importance, c'est l'emplacement, à quelque cent mètres à l'ouest, près de la mer, de l'ancienne Soli, un champ de pierres interrompu par un marais, montant par gradins jusqu'au sommet de la colline. Ici et là des morceaux de colonne. Au moment où nous passons, des milliers de libellules voltigent dans la bordure de joncs qui limite la cuvette où crouissent les eaux de pluie de l'hiver.

Il y avait, sur cet emplacement, un ancien royaume chypriote, qui se serait appelé, d'après Plutarque, Aipeia, et qui, suivant Strabon, aurait été fondé par deux Athéniens, Acamas et Phalère, en 1265 avant Jésus-Christ. Ce serait Solon le législateur qui, venant d'Égypte, aurait lié amitié avec le roi d'Aipeia, lui aurait conseillé d'établir sa capitale en ce lieu et aurait donné son nom à la ville grecque. Nous nous trouvons donc, ici, sur un sol historique, qui se distingue surtout aujourd'hui du reste du pays par l'abondance des *sphalangis* qui s'y cachent. Mais, ici également, les indigènes prétendent que, la région étant très humide, sa piqûre est inoffensive.

Nous conchons à Karavostasi, station bien précaire pour un voyageur, et le lendemain nous repartons pour Polis, du district de Paphos. A l'embouchure du Kamboupotamos, nous passons sous un véritable tunnel de verdure, des lauriers-roses, des mûriers sauvages et des tamaris. Sans transition nous prenons les montagnes, très escarpées de ce côté, et, jusqu'au *ham* de Pyrgos, nous montons et descendons dans des sentiers à peine taillés, n'apercevant que quelques chèvres et la silhouette de rares bergers qui nous regardent passer de loin. Elles sont couvertes de broussailles,

de jujubiers sauvages, de térébinthes, de thym; ici et là, on en voit des tas coupés et abandonnés sur place pour sécher. Les traces du feu sont restées partout, incendies partiels allumés pour chercher les terres, ou préparer des bois à brûler pour l'hiver. Nous sommes dans la région du Tylliria, la plus pauvre de l'île, limitée à la partie montagneuse de la proéminence qui se termine au cap Pamos, et dont les habitants sont dits, dans l'île, « vivre comme des animaux ». Elle ne produit guère que le *ladanum*, dont nous allons parler, des fromages et de



SUR LA ROUTE DE PYRGOS À POMOS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

la viande de chèvre ou de mouton fumée ou simplement séchée au soleil, durcie comme de la corne, qui, sous le nom de *bastourma*, constitue la principale nourriture, l'hiver, dans cette région. Le ladanum est une résine extraite de deux plantes, deux *cistus* très abondants sur presque toutes les montagnes de Chypre. Ce sont les chèvres qui sont chargées de la récolte. Le suc qui humecte les sommités s'attache à leur poil, à leur barbe; le poil est coupé, puis passé à l'eau chaude, et la résine s'en détache. Reprise puis malaxée avec de l'huile, mise en une boule noirâtre qui a la consistance de la cire, elle est vendue aux épiciers, pharmaciens du pays. D'une odeur pharmaceutique, ni bonne ni mauvaise, on l'emploie comme résolutif et soporifique. Mélangée en petite quantité dans l'huile dont on se frotte le corps, elle passe pour préserver du froid.

Notre Kéradjî, pour nous distraire, nous raconte l'histoire d'un Kyllirien qui a assassiné un homme et une femme sur la route. C'est, bien entendu, un Paphiotte, qui, depuis, vit caché dans ces montagnes.

Un petit *ham* où nous nous arrêtons, et la plage basse représentent le port de Pyrgos, village de la montagne que l'on ne voit pas d'ici. Il est très mal approvisionné, et, sans une poule que nous faisons mettre à mort, nous devons nous résoudre à continuer notre route sans manger ou à nous contenter de l'infeste bastourma.

Nous longeons toujours le versant des montagnes qui tombent, très abruptes, à la mer, sur une côte très découpée, où les caps rocheux succèdent aux plages minuscules. Nous ne rencontrons personne. Toute cette région est très peu peuplée; les villages sont peu accessibles, encore logés où la crainte des pirates les faisait jadis s'établir. Les bergers passent des années entières dehors, faisant des grottes nombreuses leur habitation ordinaire. A côté de types très foncés en couleur, on en voit d'entièrement blonds, des femmes et des enfants que l'on dirait venus du nord de l'Europe.

Il est nuit quand nous nous trouvons en face de la pointe de Pamos, qui s'avance dans la mer comme une tête

d'espadaon, et à l'extrémité de laquelle il y avait dans l'antiquité un temple dédié à Aphrodite. En haut, contre la montagne, grimant péniblement jusqu'à un hameau du sommet, des paysans nous apparaissent comme de petits corps blancs, en longue file indienne sur un sentier à pic, telle une procession. Aux environs, quelques troupeaux et des *mandrès* ou parcs à bestiaux établis dans la montagne au moyen de broussailles disposées en cercle.

A Pamos, nous demandons l'hospitalité dans la première hutte venue. On est assis autour d'un de ces grands plateaux de paille qui servent souvent de table à manger, les hommes dehors, les femmes dedans. On se salue; les hommes se lèvent, on nous fait asseoir, et ce n'est qu'une heure après, employée à dénicher une mauvaise lampe à pétrole, que nous pouvons y voir quelque chose, le dîner que, dans l'ombre, on nous a « préparé » : du pain très noir et du fromage très dur. Dans la chambre où nous devons dormir, tout est noir, comme enfumé depuis des siècles. Je demande du café, mais la boisson de l'Orient ne pénètre pas dans ces recoins retirés.

Le village est constitué par un éparpillement de maisons basses, en pierres non travaillées, où une terre rouge a remplacé la chaux, se distinguant à peine du sol. La plupart sont collées à la montagne.

Le porc est une richesse pour cette région; une demi-douzaine de ces animaux reniflent autour de nous, mêlés aux poules et aux mules. L'hiver venu, on vend le troupeau, on en sale un pour la famille et tous se nourrissent six mois avec 25 ou 30 francs de chair crue, séchée, durcie.

Quelques milles de montagne, le lendemain de bonne heure, nous amènent devant une plage basse, de 13 kilomètres de longueur. Nous sommes, depuis hier, dans le district le plus mal famé de l'île, celui de Paphos. Le Paphiote, pour être le moins mélangé des peuples de l'île, est le montagnard, avec ses qualités et ses défauts. Il est très orgueilleux, fier, vindicatif, rude, méfiant, et sa réputation de férocité ne lui déplaît point. Les crimes, dans le district, sont très nombreux, et les cours d'assises de Paphos, chaque année, envoient un respectable nombre d'assassins à la potence, ce qui est loin de faire diminuer les attentats. La dernière session en a fait pendre cinq à la fois. Cependant, le brigandage tel qu'il existe en Europe n'est pas pratiqué, et les crimes pour vol sont très rares. On tue pour se venger d'offenses, de vols de bestiaux, de délations, d'attaques en justice. En réalité, le Paphiote passe pour plus mauvais qu'il n'est réellement; il est hospitalier, peu exploiteur, et, pour peu que l'on flatte son goût pour les paroles aimables, on est certain d'être bien traité chez lui.

Il faut remarquer que l'occupation anglaise a produit un effet très inattendu sur la criminalité, qui augmente toujours dans des proportions inquiétantes. En 1879, M. de Mas-Latrie écrivait, d'après des notes recueillies avant l'occupation anglaise : « Un meurtre est chose extrêmement rare parmi eux ». De 1885 à 1892, — d'après le rapport officiel, — c'est-à-dire pendant une période de 7 années, 207 assassinats ne donnèrent lieu qu'à 41 procès, et, sur un ensemble de 868 crimes que la justice informa, 23 pour 100 seulement aboutirent à un procès. L'impunité, par la mauvaise organisation de la police, est une des raisons principales de cet état de choses. Une autre raison réside dans le port d'armes, qui n'est pas surveillé. Ainsi, au cours d'une perquisition, en 1890, à la suite de l'assassinat du courrier de Nicosie à Larnaka, on trouva dans un village soixante-dix fusils. L'alcoolisme, qui entre fatalement, en même temps que le progrès, ou même sans le progrès, dans toute colonie anglaise, n'est pas non plus étranger à ces résultats. Que de rapports ont été adressés en Angleterre sur cette question, sans autre profit que des lois nouvelles inappliquées, quelques mouvements d'unités dans la police

locale, et voilà! Le Haut-Commissaire chante à la fin de l'année les louanges de sa propre administration, les condense en une formule de caisse, et les Chypriotes continuent à s'entretenir.

Vers 10 heures, nous dépassons le cercle de jardins de Polis et nous entrons en ville. Polis, le village le plus important du sous-district de Kheyso-khou, est l'ancienne Marium-Arsinoë; c'est là que fut élevée, après la destruction de Marium par Ptolémée I^{er}, la ville d'Arsinoë, une des quatre qui portèrent ce nom à Chypre. Le village actuel est situé à un



INDIGÈNES DU TYLLIRIA. — DESSIN D'OCLEVAY.



VUE DE POLIS. — DESSIN DE BERTHAULT.

800 mètres de la mer, près des bords d'une rivière, sur un petit plateau qui tombe, dans la plaine, presque à angle droit du côté nord. Des maisons de pisé, un petit bureau que l'on décore pompeusement du nom de « municipalité », un poste de police et un restaurant à l'usage des kèradjis, que le nom d'hôtel n'effraye pas, des mûriers, des oliviers, un pays tranquille : voilà Polis. Un mille et demi plus loin, sur le bord de la mer, Latzi, avec quelques magasins, est le port du Khrysokhou.

Le village qui a donné son nom au district est un pauvre hameau turc. L'ancien domaine français de Crusoeque, à moins de trois milles de Polis. Partout, les faisceaux de sésame, alignés sur les aires, montrent qu'on le cultive abondamment. La poste ne vient pas jusqu'ici : tout le district en est réduit à attendre une occasion, un muletier ou une barque, pour envoyer une lettre à Nicosie ou à Larnaka.

En rentrant au village, le lendemain, venant de Khrysokhou, nous passons près d'un moulin à huile établi dans un coin de rue. Une grande meule de pierre tournant dans une auge, mue au moyen d'une manivelle par deux hommes d'un côté et deux femmes de l'autre, triture les olives. A côté est la presse, une grande vis de bois poussant un plateau qui vient comprimer de petits sacs ronds en jone. Ces sacs, remplis, sont passés à l'eau bouillante, à côté, dans un grand chaudron, puis pressés. L'huile, recueillie dans un cuveau de bois carré, est reprise à la surface de l'eau au moyen de panicules de jones que l'on exprime entre les doigts. La presse et le moulin appartiennent à l'église et sont loués à deux familles réunies en société, en même temps qu'une centaine d'oliviers, également propriété monacale, moyennant un peu plus de 500 kilos d'huile par an. L'olivier est indigène à Chypre et vient partout spontanément ; il est donc curieux de voir combien peu sa culture a pris d'extension. Son rendement est sujet à de grandes variations, et, tandis que dans certaines années on peut exporter quelques tonnes d'huile, pendant d'autres on est obligé d'en importer.

Il faut citer, avant de quitter cette région, la presqu'île Akamas qui forme la pointe extrême occidentale de l'île, avec des ruines de cent chapelles réparties sur une surface d'à peine 50 kilomètres carrés. Il ne faut pas oublier que c'est Kinyras, le héros-monarque légendaire chypriote, qui nous a donné l'enclume, le marteau et les tenailles ; que ce sont les ouvriers de Kypros qui fabriquèrent l'épée invincible d'Alexandre et le glaive victorieux d'Agamemnon. N'oublions pas, non plus, la *Fountana Amourousa*, ainsi qu'on l'appelle toujours dans le pays, petite source sur la côte, baignoire de Vénus, source des amours, où la tradition locale place le mariage d'Aphrodite avec Akamas.

XIV

A Levka. — En route pour le monastère de Kykkos. — Au monastère. — Souvenir du massacre des évêques. — Organisation hiérarchique. — La madone de Kykkos. — Croyances chypriotes. — *Lagrina* de Chypre. — Au Trôoditissa. — Mauvaise journée, mauvaise nuit. — Sur l'Olympe. — Campements militaires. — Du Trôodos à Limassol. — Le vin de Chypre. — Retour à Larnaka.

De Polis au monastère de Kykkos, dans l'Olympe, il n'y a pas de route, de sentier plutôt, direct, et le chemin par l'intérieur du district de Paphos présentant trop de difficultés inutiles, nous devons revenir sur nos pas.

Le 7 au soir, après avoir fait faire en une seule trottée les 63 kilomètres qui séparent Polis de Levka, nous arrivons dans ce dernier village, certainement un des plus beaux et des plus grands de Chypre. Sa population est musulmane, avec quelques chrétiens, dont les habitations sont groupées sur les confins.

D'une des hauteurs de l'autre côté d'une rivière qui passe par là, nous voyons une longue coulée de jardins, au milieu desquels se cachent les habitations, avec quelques groupes de toits dans les quartiers élevés, des têtes de palmiers et le minaret d'une mosquée. Toute cette verdure exubérante forme un contraste frappant avec l'horizon sec, dénudé, comme atteint de jaunisse, des environs. A l'intérieur même du village, les jardins d'orangers, touffus et serrés, rappellent les superbes orangeries de Jaffa et de Saïda. L'eau coule partout, dans les ruisseaux bordés d'herbe, se rendant aux moulins.

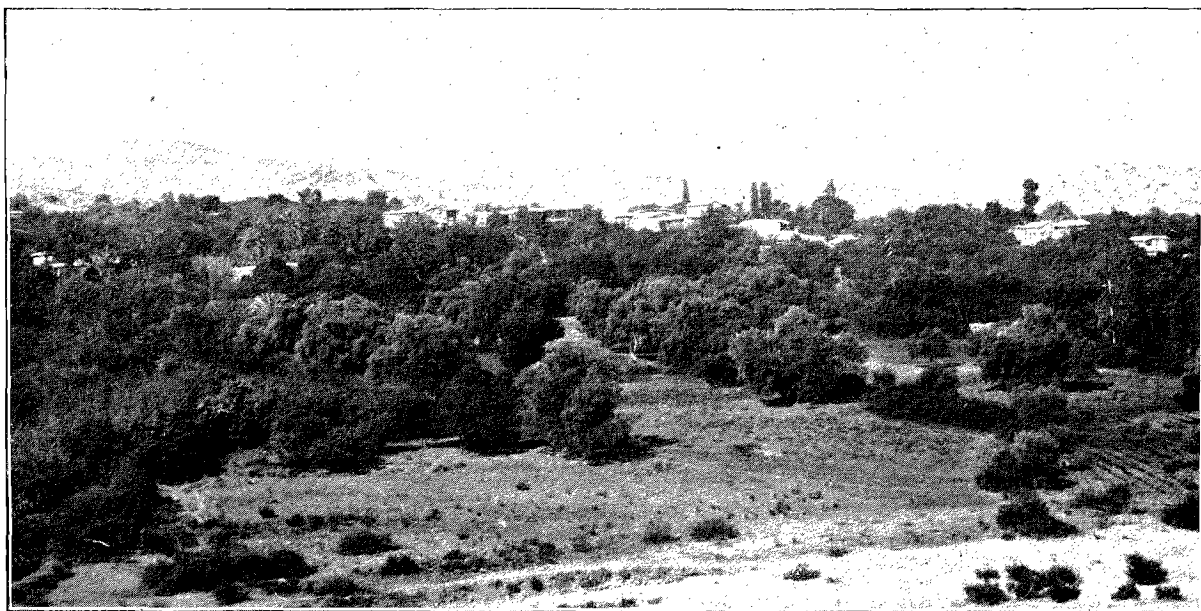
Arrivés de nuit, nous sommes happés au passage par des gens que nous ne connaissons pas; les mules sont prises, les bagages enlevés, et, peu après, nous étions installés au siège du *mutlîet*, ou bureau du gouvernement, transformé pour la circonstance par le garçon et l'employé du *mutlîr*. Celui-ci est une sorte de sous-préfet que les Anglais ont conservé de l'ancienne administration.

Nous pensons trouver des lettres, mais le service postal ne dessert pas cette région. C'est à peine croyable.

Bien que j'aie toujours été traité, à Chypre, beaucoup mieux dans les villages turcs que dans les grecs, je ne m'attendais pas, certes, à ce que mon casque blanc nous valût une aussi chaleureuse réception, car, il n'y a pas à dire, nous sommes pris pour des Anglais, — ce que, pour cette fois, je ne regrettais pas. A table, nous sommes servis par un superbe Soudanais à qui je parle arabe, ce qui me fait de suite son ami.

Nous passons un jour entier à Levka, et le surlendemain nous partons pour le monastère de Kykkos. On peut s'y rendre, d'ici, soit par la belle vallée du Marathas, soit par celle du Kambou, dont la route a été réparée depuis peu, en faisant un long détour par Karavostasi. C'est cette dernière que nous choisissons. Trois quarts d'heure après notre départ, nous rencontrons une escouade de zaptiés, armés en campagne, qui cherchent dans les montagnes, sans succès depuis sept jours, le meurtrier dont notre kèradji nous a conté l'histoire.

Pendant plus d'une heure nous battons le lit de la rivière, dans lequel le sentier disparaît complètement. Ici et là, on aperçoit quelques pins. Nous voilà dans une gorge étroite, en une région complètement inhabitée. Les vallées ressemblent à de gigantesques entailles boisées, au fond tapissées de fougères. La nature est des plus pittoresques. Nous nous arrêtons un instant à un moulin, station habituelle des pèlerins qui vont au monastère. Jusqu'ici la montée s'est faite insensiblement; mais elle devient rapide, le sentier se rétrécit, longeant de près de grandes profondeurs dans les vallées. Kambos est un gentil petit village bien situé, avec une église couverte de tuiles du pays, larges moellons plats et noirs. Au bord d'un torrent, au pied du village, toutes les femmes du pays lavent le linge, que l'on voit accroché aux branches des arbustes d'alentour. De là jusqu'à Chakistra, tous les sommets sont couverts de vignobles; plus de forêts, plus de broussailles : des carrés clairs où le raisin noir pend en abondance. Puis le sentier commence l'ascension, tourne, retourne, monte à l'assaut des sommets au-dessus d'un magnifique horizon de montagnes arrondies. Enfin trois silhouettes noires apparaissent : des moines qui font leur promenade du soir et qui, sans mot dire, nous suivent jusqu'à un grand pâté de constructions sombres, visibles à travers une claiée de magnifiques pins de 20 mètres de hauteur. Nous sommes arrivés au monastère.

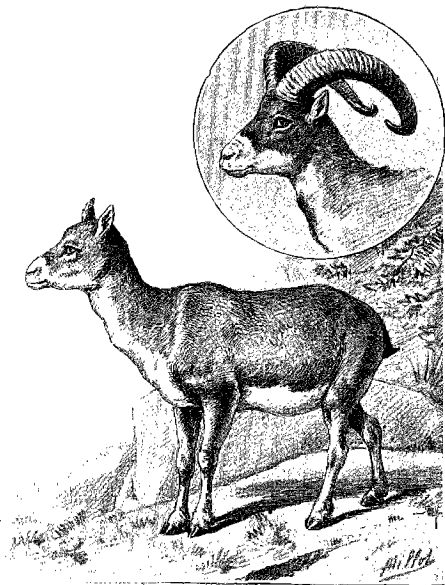


VUE DE LEVKA — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



FABRIQUE DE POTERIES. — DESSIN D'OULEVAY.

LE TOUR DU MONDE.



AGRIUA — DESSIN DE MILLOT.

Reçus par les moines, qui donnent, en même temps, des ordres aux servants pour nos mules, nos bagages et nous-mêmes, nous sommes conduits dans une chambre simple et propre où bientôt un supérieur nous rejoint.

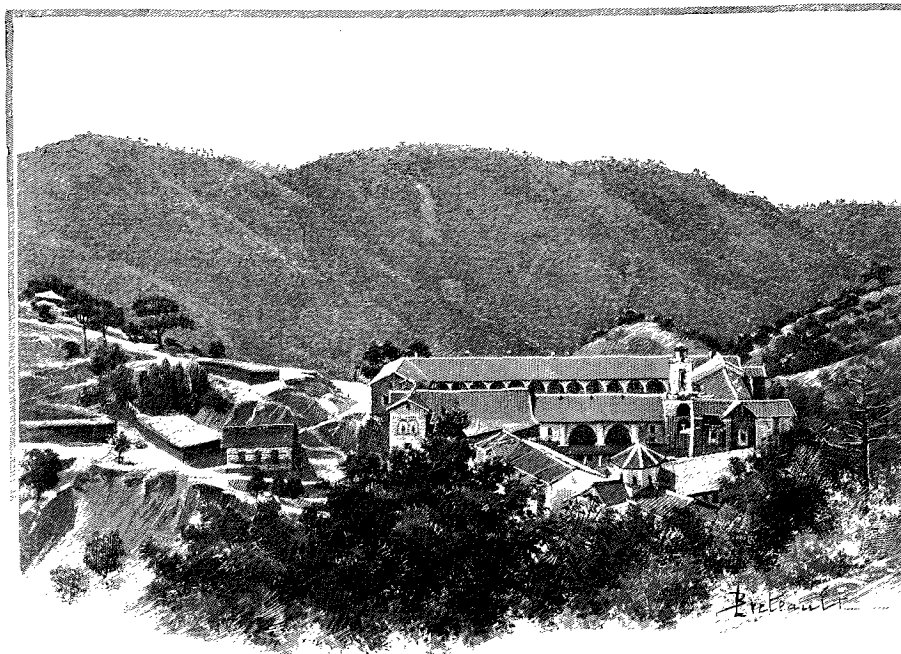
L'indépendance du monastère de Kykkos date du temps d'Alexis Comnène, sous le règne duquel il fut bâti. C'est un grand corps de bâtiment, à peu près triangulaire, établi sur un petit plateau à la base de la montagne qui porte son nom, et qui s'élève à 1327 mètres. En bas sont les chambres des étrangers, sous de longs couloirs à arcades dont le principal a 195 pas de long. Le sommet de l'angle est formé par une petite église qui renferme une précieuse relique, la madone de Kykkos. Les intervalles, autour d'une vaste cour intérieure, sont remplis par un inextricable réseau de chambres de moines où l'on ne peut pénétrer, de cuisines, d'entrepôts. Près du petit clocher bas, tout nouvellement bâti, il y a cinq chambres qui doivent avoir appartenu à l'ancien monument, et dont les plus vieilles ont conservé le nom de *finikota*, les « phéniciennes ».

Comme tous les monastères de Chypre, Kykkos a été incendié un certain nombre de fois, quatre, me dit-on, la dernière en 1813, et tous les anciens documents y ont été brûlés. Une plaque de marbre, encastrée dans le mur de l'un des couloirs, relate ce dernier événement. Mais c'est surtout en 1821, au moment

du massacre du clergé grec, que le couvent a souffert. Tout ce qu'il renfermait d'argent et d'objets précieux, tous les lampadaires en argent massif, les objets du culte, les trésors entassés dans les caves, furent enlevés par trente-deux chameaux et un nombre considérable de mules. Seule la lampe qui brûlait devant la madone vénérée fut respectée. Le supérieur, malgré la promesse formelle de la vie, fut amené à Nicosie et décapité.

Autour du monastère sont les maisons en pisé de toute une population de serviteurs, kradjis, menuisiers, forgerons, maçons, paysans et bergers. La plus haute est le cellier où se fait le vin. Tous ces serviteurs, — *dokini*. — serviteurs eux-mêmes d'autres domestiques (*hierodiaconi*) des prêtres, portent l'habit du monastère, le large pantalon, la veste noire et les cheveux longs sous la calotte noire. Ils sont engagés comme on engage des domestiques ordinaires et renvoyés de même. Au-dessus des *hierodiaconi* sont les moines, *hieromonakhi*, ordonnés, en la forme habituelle, par l'archevêque de Nicosie ou par un évêque, suivant le désir du supérieur. Au-dessus encore, quatre *archimandrites* et le supérieur nommé par tous les moines réunis en concile. Voilà le personnel au complet. Kykkos est l'institution la plus riche de Chypre.

Les distractions se présentent du dehors sous la forme de pèlerins indigènes et d'étrangers; le Haut-Commissaire ne dédaigne pas d'y venir passer plusieurs jours par an avec ses officiers, leurs femmes et un nombreux domestique, — le garde-manger et les caves étant toujours des mieux garnis. Le supérieur, lui, trouve la vie de la capitale préférable; il monte à son monastère comme on va en villégiature, à la campagne, et préfère passer l'hiver à Nicosie; on en cite même un qui ne mit pas les pieds au monastère pendant dix-huit ans!



LE MONASTÈRE DE KYKKOS. — DESSIN DE BERTEAULT.

Il y a, en totalité, 250 personnes à Kykkos, dont 50 moines. Dans l'immense morceau de montagne qui leur appartient, plus de 20 000 chèvres errent en liberté, avantage que leur a laissé l'administration anglaise. A l'intérieur, 250 personnes peuvent trouver l'hospitalité dans 70 chambres meublées sévèrement, mais très proprement, par extraordinaire. Au réfectoire, suivant une mode ancienne, l'un des moines lit l'histoire des saints pendant que les autres mangent en silence, car les règles sont très sévères et personne ne peut parler.

Tandis que nous visi-

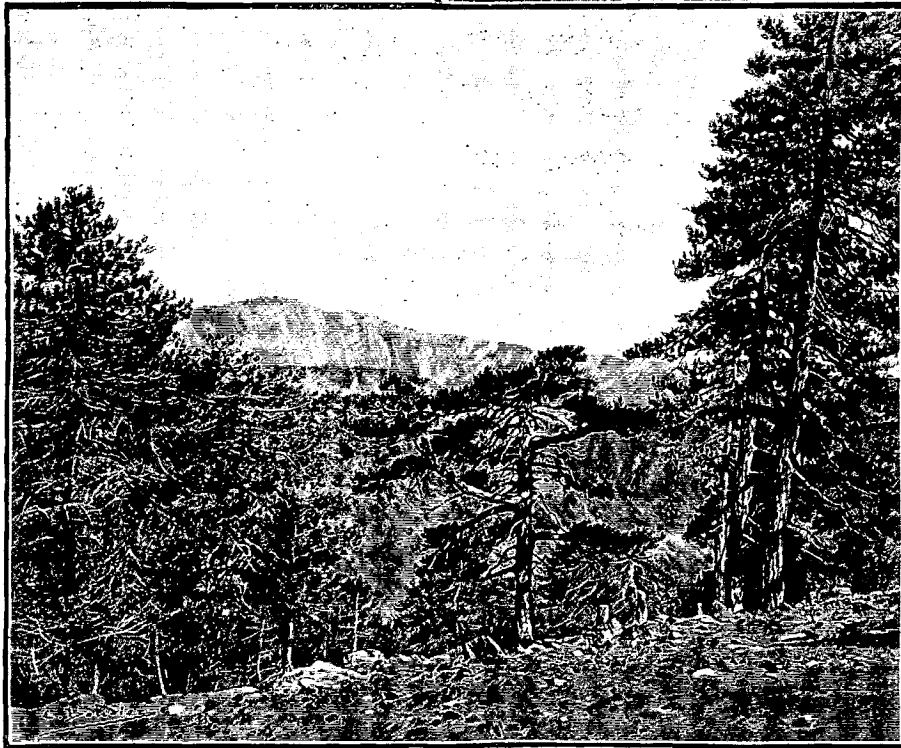
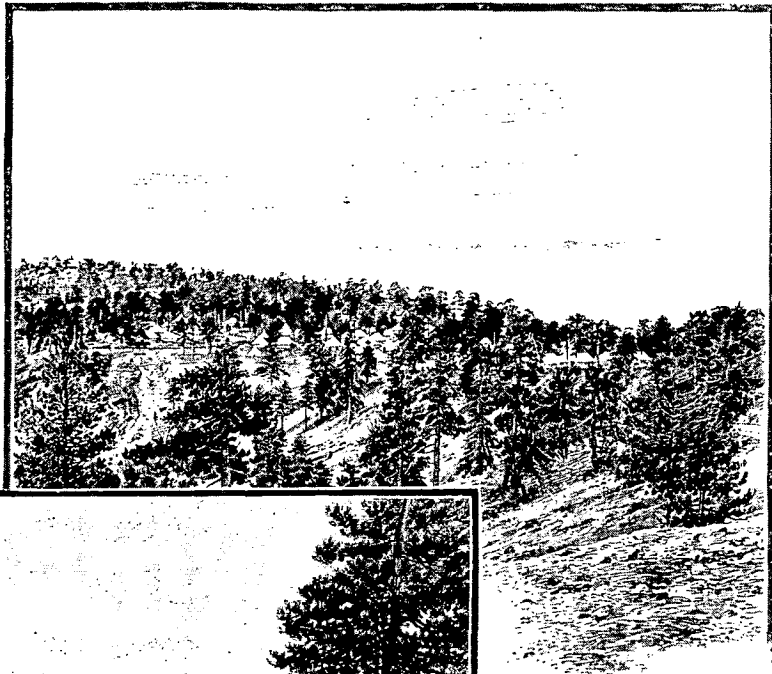
tons, un vieux serviteur est très occupé, dans la cour, à fabriquer, pour les foires, des cuillers de bois sur un billot, au moyen d'une petite serpette; on ne néglige aucun des petits bénéfices.

Dans l'église, qui n'a rien de remarquable, j'ai le plaisir d'inscrire, au livre des étrangers, le premier nom français au milieu d'un fouillis de noms anglais et allemands. Le tableau devant lequel on vient prier de bien loin, d'Asie Mineure, d'Alexandrie, de Russie, fut trouvé par l'anachorète *Issaïa*, envoyé à Constantinople, puis retourné ici, à l'endroit où s'élevait la cabane du saint. C'est toujours la même histoire de tableau trouvé qui devient monotone par son uniformité. Bien entendu, comme tous les autres, celui de Kykkos a produit un nombre respectable de miracles. La relique est placée, *paraît-il*, derrière un autre tableau en métal repoussé, suivant la mode grecque. Comme je demandais à voir ce dernier, le moine bondit d'indignation à ma question et s'écria : « Mais personne ne l'a jamais vu et ne peut même le voir; en sommes-nous seulement dignes! »

Le lendemain, tandis que nous parcourions les flancs rapides et difficiles de la montagne, accompagnés par un serviteur à chignon, à figure pâle et émaciée, nous tombâmes sur une grande chaise de bois peint dont le dossier était surmonté d'une croix. Je crus à un lieu favori où le président venait, chaque matin, adresser ses prières au ciel, au sein même de la splendide nature à son réveil : je me trompais. Lorsque, dans la plaine, la pluie se fait rare; lorsque le grain, en terre, demande de l'eau, les paysans du ou des villages menacés se réunissent et, munis du tableau de la madone de leur église, précédés de leur prêtre, ils viennent faire un pieux pèlerinage à Kykkos, déposent là, sur la chaise, leur tableau, et le prêtre dit des prières. Il y a aux environs deux autres de ces chaises, pour les directions diverses par où peuvent venir les processions.

Chaque année, un grand *panaghiri*, le 8 septembre, attire plus de six mille personnes à Kykkos.

Parmi les hôtes du monastère, il y a un animal dont nous allons parler, car c'est le seul gibier de poil qui habite ces hauteurs de l'Olympe, jusqu'au Trôodos. Les indigènes l'appellent *agrîna*; c'est le mouflon de



VUE DANS LE TRÔDOS ET CAMPMENT MILITAIRE. — DESSIN DE BOUDIER.

Chypre, espèce qui tend à disparaître comme beaucoup d'autres en ce siècle. A Chypre, aux *xiv^e* et *xv^e* siècles, il fallait que les forêts fussent bien giboyeuses pour que des seigneurs français aient possédé des chenils de plusieurs centaines de chiens; l'*agrîna* seul reste. C'est un animal très craintif dont la chasse est extrêmement difficile, car il est doué d'une rare acuité de sens, sentant l'ennemi à deux milles de distance, et d'une rapidité, d'une

audace à défier les meilleurs chiens. Les indigènes, pour définir ses qualités, disent qu'il faut le prendre le jour même qu'il naît : le lendemain il est déjà trop tard. Ce qui est vrai, c'est que, comme tous les moutons, les petits viennent au monde les yeux ouverts et marchent dès leur naissance. Celui du monastère est une femelle, placée sous la direction d'un jeune berger grec qui la mène, tous les jours de grand matin, en compagnie de deux ou trois chèvres favorites, courir la montagne et brouter. Pendant la saison des amours, vers la mi-octobre, il se livre, entre les troupeaux de mâles qui se rencontrent, des combats acharnés. C'est le moment le plus propice pour le chasser. A l'issue de la lutte, les femelles passent dans le camp des vainqueurs. Comme pour l'éléphant à Ceylan, il faut un permis spécial du gouverneur pour le tirer, une autorisation coûtant 8 fr. 75 et valable pour une seule tête. La statistique officielle de l'île, poussée un peu loin, en accuse 200 ou 300.

L'hospitalité de Kykkos est gratuite : récompenser les domestiques-moines, ne pas oublier le tronc de l'église proportionnellement au temps qu'on y a passé, sont des obligations qui sont, au besoin, rappelées au voyageur si celui-ci fait mine de les oublier, ou lui sont apprises s'il les ignore. Nous y restâmes un jour, et le surlendemain nous nous remîmes en route, nous dirigeant vers *Trôoditissa*, un autre monastère, et le Trôodos.

Nous prenons un sentier qui descend rapidement, et bientôt le monastère est hors de vue. Pendant une heure de marche on ne peut pas dire que la montagne soit boisée : quelques pins, parfois en groupes, et des bouquets de chênes-liège, de lentisques, de térébinthes, de ladanum, puis des pentes toutes nues, unies, caillouteuses. Dans le fond des vallées, des fougères. Cependant, au fur et à mesure que nous avançons, la brousse devient plus haute et les pins prennent plus d'ampleur. Nous passons devant le village olympien de Prodomos, sombre comme tous ceux de cette région. Sans transition, nous entrons dans une région de pins et de cyprès horizontaux qui boisent toutes les hauteurs du Trôodos. Nous sommes à 1 900 mètres. A ce moment, j'apprends qu'un moine de Kykkos nous a prédit la pluie pour midi, heure dont nous approchons, et voilà que, tout à coup, sans éclair, un violent fracas de tonnerre éclate sur nos têtes. Nous nous hàtons. Enfin deux grands toits à angles rapides, couverts de tuiles noires, se montrent au fond d'une vallée très boisée : c'est le monastère de Trôoditissa.

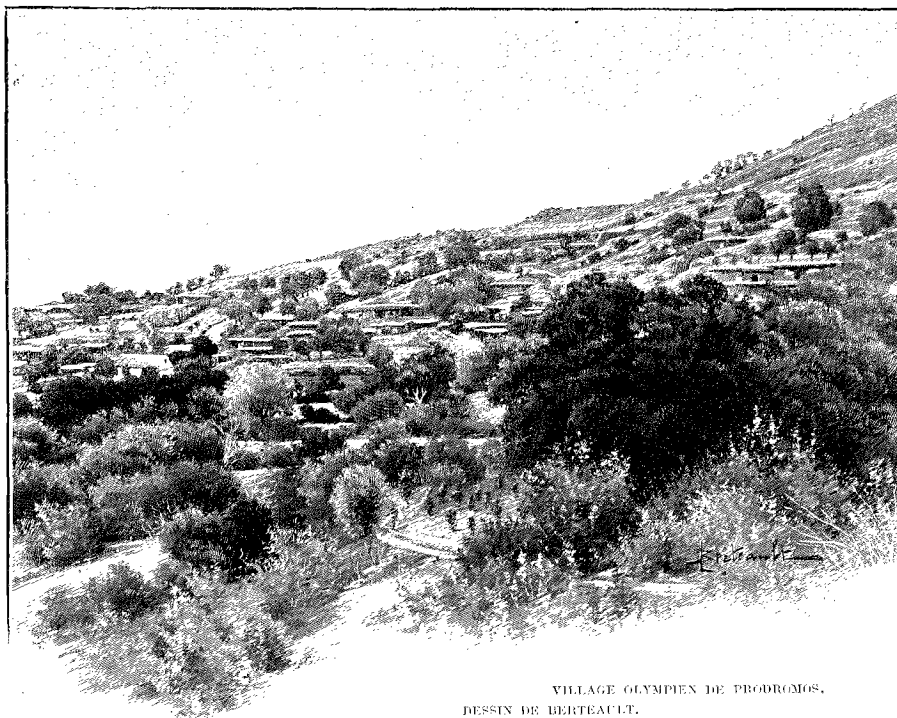
Dans la cour, on se croirait dans une vieille bergerie alpestre. Tout y est vermoûdu, noir, sale, avec des planchers qui cèdent et des poutres qui dévient, avec des entassements innombrables dans les coins sombres. Dans la salle à manger, où l'on accède par un escalier extérieur branlant, nous sommes saisis par une odieuse odeur, peut-être des provisions de bastourma mal séché. La pluie commence à tomber à torrents avec un bruit d'enfer.

Ah! le pauvre vieux moine qui vint nous voir, après un instant, avec sa barbe sans couleur, sa tête roulée dans un chiffon bleu, vêtu d'une nippie verte, jadis noire, trouée, rapiécée, sale, avec son nez en bec d'aigle, son air miséreux et ses petits yeux fixes sans vie! Il me demande l'aumône, pour acheter un vêtement, car il a froid, et on ne lui en donne pas au monastère. Le supérieur, propre, gras, replet, le renvoie brutalement en entrant, comme on chasserait, du pied, un chien galeux. C'est écœurant! Je l'interroge sur son monastère, mais il ne sait rien, absolument rien, et veut me parler politique, ce que je dois subir, ne pouvant le flanquer à la porte.

Comme les autres, Trôoditissa fait des miracles et a son histoire de tableau, que le vieux moine me raconte avec force détails, comme

pour me payer la pièce que je lui donne volontiers. Il y a d'ailleurs cinquante ans qu'il est enterré vivant, là, entre ces murs gangrenés et ces poutres noires, et il les connaît. La spécialité du monastère est de donner des enfants aux femmes mariées qui n'en ont pas; et, paraît-il, les exemples abondent. La madone de Trôoditissa est aussi la sauvegarde des enfants nouveau-nés comme elle en est l'inspiratrice.

Le lendemain, nous quittons volontiers ce lieu. Nous allons monter jusqu'au Trôodos. Entre les arbres et les broussailles, le sentier est quelquefois difficile, sur les roches mica-



VILLAGE OLYMPIEN DE PRODOMOS.
DESSIN DE BERTHAULT.

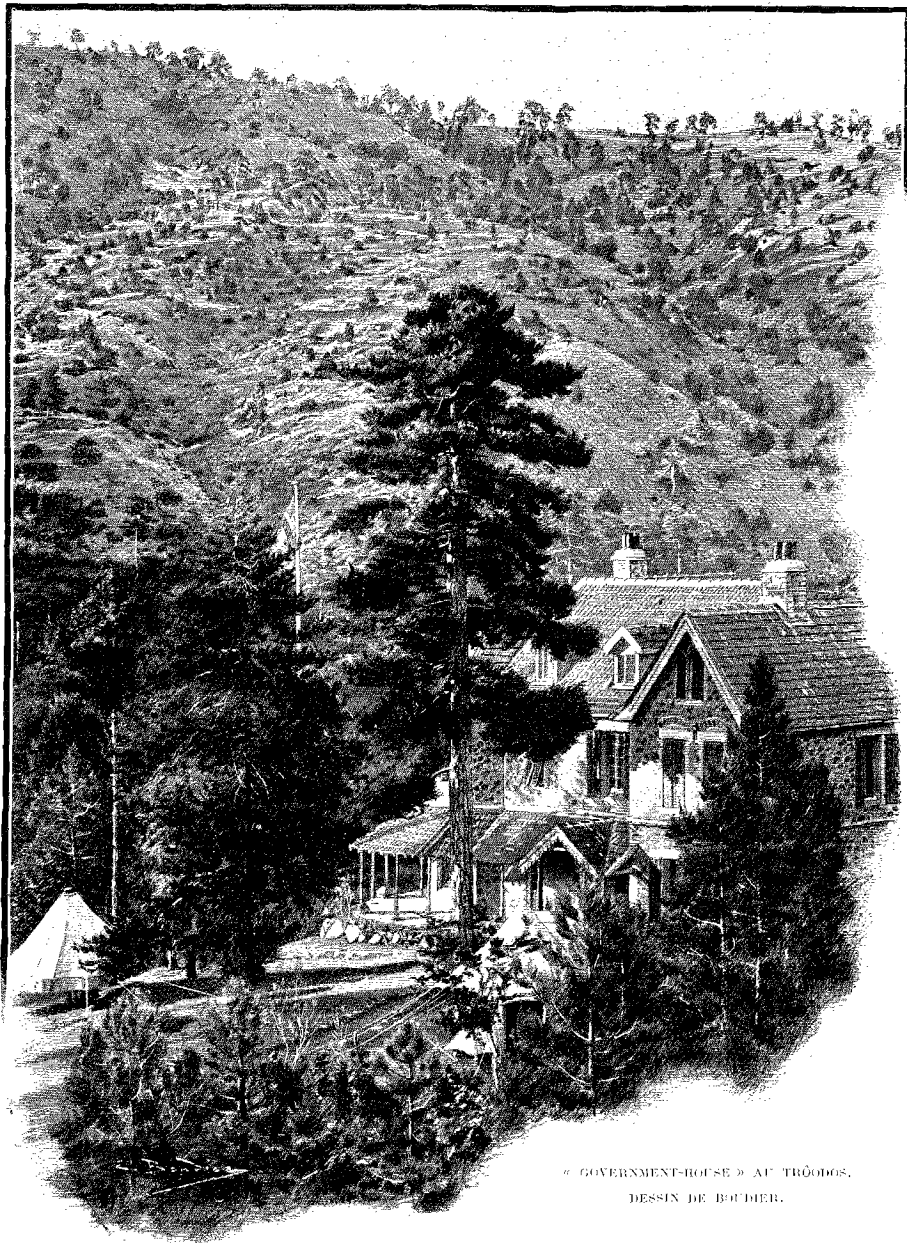
ées, brillantes, de moins en moins visible, se confondant avec les sillons tracés par l'eau ou les sentes de bergers. Aussi le perdons-nous, et, une heure et demie après, nous étions parfaitement égarés en une région où pas un être n'apparaît. Ce n'est qu'après bien des recherches que nous pouvons apercevoir, au sommet de la hauteur, les premières tentes du campement anglais, que nous atteignons avec mille difficultés et non sans risques pour les jambes de nos bêtes.

Il y a là, sous les pins, sur un sol de fougères desséchées, une douzaine de tentes blanches, avec des annexes où brillent les ustensiles de cuisine. Une femme de chambre et une dame très correctement mise se promènent. Ces tentes sont celles du service officiel télégraphique et des officiers de la suite du Haut-Commissaire.

Nous voilà sur une grande et belle route carrossable qui mène à la résidence du gouverneur, non loin de là, et descend jusqu'à Limassol : c'est la meilleure de l'île. Un peu plus haut, à travers les arbres, un grand chalet, assez simple, mais dans une admirable position, représente le séjour d'été du Haut-Commissaire. Des soldats anglais, les vestes rutilantes abandonnées ici et là, travaillent du pic et de la pioche. Enfin nous arrivons à un café grec, avec des kèradjis, des bêtes, des bœufs, de la boue, des étables et un petit magasin d'épicerie, — un coin vraiment chypriote. Plus loin, des tentes alignées, des entrepôts, le bureau de la poste où un employé de Larnaka est détaché pendant la saison. Des gens passent à cheval, des officiers en civil. Tout cela, au milieu des pins, fait un effet des plus pittoresques. C'est le camp « de l'est ». Un peu plus haut est le camp « de l'ouest ». Le sommet principal, le *Khionistra*, de peu au-dessus de l'emplacement des camps du Trôodos, a exactement 1 954 mètres. De là, la vue se porte à peu près sur l'île entière, dans un majestueux panorama.

Le temps est douteux encore ; tout autour de nous, il pleut, et les risques d'une longue claustration nous font désirer arriver le soir même à Platres. Nous descendons donc rapidement, zigzaguant le long de la montagne en pente douce que gravit, en sens contraire, un interminable train de chameaux. Au-dessus de Platres se trouvent une partie de l'administration militaire, l'intendance, les ambulances, les ateliers, etc., et, un peu plus bas, des villas, villégiatures de Chypriotes aisés, d'Anglais en congé, qui se contentent de la seule vue du géant. Nous sommes à la limite de la saison estivale, à l'époque de la « descente du Trôodos ». Dans quinze jours il n'y aura plus personne, et les solitudes de l'Olympe ne seront plus troublées, de loin en loin, que par les lutes des moutons et les pas de quelque garde des forêts consciencieux.

A Platres nous recevons l'hospitalité dans une maison, mais on refuse de nous donner à manger. D'ici à



« GOVERNMENT-HOUSE » AU TRÔDOS.
DESSIN DE BOUTIER.

Limassol la borne milliaire indique 30 milles et demi, soit 49 kilomètres, toujours en descente, à travers une région de vignobles, celle où se récolte le fameux vin *commanderie*, héritage des Templiers.

Si l'on en croit la légende, ce serait par l'excellence de son vin que Chypre aurait tenté le sultan Sélim II, dit « l'ivrogne », conquérant de l'île. Les Templiers furent les importateurs des premiers ceps d'où sont sortis les vignobles actuels de commanderie. La vigne est actuellement cultivée, à Chypre, dans deux régions différentes de hauteurs : les montagnes de Kyrinia pour les vins rouges que donnent aussi les plaines, et l'Olympe où se récolte le raisin qui donne le *commanderie*, le seul vin de Chypre qui soit connu en Europe. Nous ne parlerons pas des divers cépages connus, dont le plus curieux, l'*septakilia*, « les sept ventres », — simple curiosité de jardin, — donne jusqu'à sept récoltes annuellement. Dans la fabrication, les grappes de *commanderie* sont exposées au plein soleil, sur les toits des maisons, pendant une dizaine de jours, avant d'être pressées. Les moyens employés sont encore primitifs. Le vin est mis dans de grandes jarres goudronnées, non vernies, — dont *Phini*, au sud du Trôodos, a la spécialité de fabrication *sur place*, — qui contiennent de 600 à 650 litres. C'est à ces jarres, et aux récipients qui servent au transport du vin, qu'est dû le goût particulier du vin de Chypre que les Anglais cherchent à faire disparaître. Ajoutons que c'est des ceps chypriotes qu'est sorti le vin célèbre de Madère.

Depuis 1878, les chiffres minimum et maximum atteints par l'exportation du vin ont été de 44 000 et 77 000 hectolitres, représentant, à peu près, 70 pour 100 de la récolte totale. Les nouveaux tarifs en vigueur en France, où les vins de Chypre se sont exportés en notables quantités, et la concurrence des vins à bon marché italiens et grecs, ont porté une sérieuse atteinte à cette exportation. En 1895, on ne pouvait plus vendre.

Reprenons notre route à travers les vignobles que nous quittons pour entrer dans une région triste de caroubiers sauvages. Au fur et à mesure que nous approchons de Limassol, nos bêtes se démènent, et l'on dirait que ces 49 kilomètres leur ont donné des jambes nouvelles. Limassol paraît bien, de loin, une ville orientale avec ses dattiers, ses pointes de cyprès et ses quelques minarets. Nous y arrivons après neuf heures de route et y trouvons une chambre dans un petit hôtel grec. Voilà un mois à peu près que nous quittons de Larnaka, et il me tarde de rentrer prendre du repos et trouver mon courrier. Aussi, pour ne pas me laisser tenter, je décide que nous partirons dès demain, renvoyant notre visite détaillée de la ville à notre prochain passage par ici. Je ne parlerai en passant que de deux choses qui m'ont, en quelques heures, frappé : le change de l'argent et l'empoisonnement de la ville par la prostitution. Le shilling anglais qui vaut, dans toute l'île, 9 piastres, n'en vaut ici que 6 un quart et 6 à Paphos. Quant à la seconde, il me suffit de l'avoir nommée.

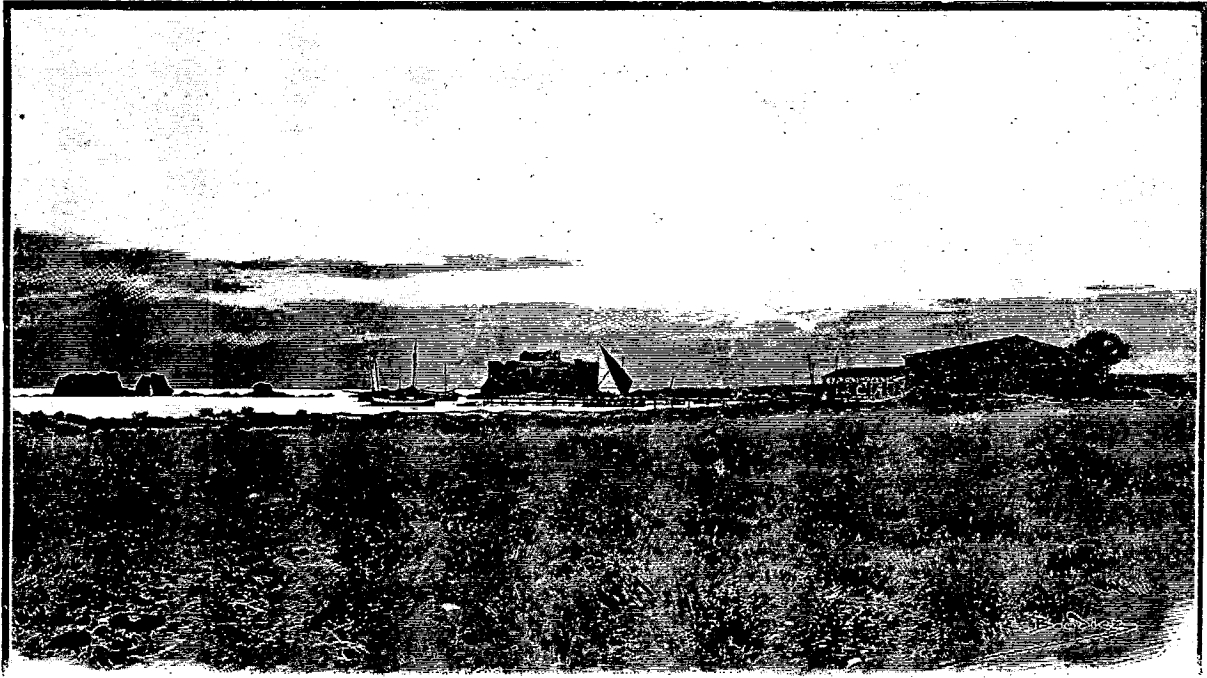
Le lendemain, nous sommes debout bien avant le jour, et au lever du soleil nous partons. Je ne m'étendrai pas sur cette route que nous parcourrons bientôt. Je signalerai seulement l'emplacement d'une des plus vieilles villes chypriotes, *Amathus*, aujourd'hui une nappe de pierres : le cap Caroubier, bien dénommé, car toute la région est couverte de ces arbres mêlés à quelques pins et aux oliviers; Zyyi, point d'embarquement des caroubes; Chirokitia, où nous mangeons d'excellents *ampelopoulia*; enfin la pluie qui nous prit peu après ce dernier village pour ne plus nous quitter jusqu'à Kophinon, où nous arrivons trempés jusqu'aux os. Nous y dûmes passer la nuit. Le lendemain matin, en trois heures et demie de marche forcée, nous arrivions à Larnaka.

(A suivre.)

ÉMILE DESCHAMPS.



MONASTÈRE DU TRÔODITISSA. — DESSIN DE BERTEAULT.



VUE GÉNÉRALE DE PAPHOS. — DESSIN DE BOUDIER.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE¹, LIMASSOL, PAPHOS, LE KARPAS, PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

XV

De Larnaka à Limassol. — Limassol. — En route pour Paphos. — La tour de Kolossi. — Sur l'ancienne commanderie des Templiers. — L'emplacement du temple d'Apollon Hylate. — Ruines. — A Kouklia. — Paléo-Paphos. — Le temple d'Aphrodite. — Ruines mégalithiques. — Les menhirs percés. — Ktima et Néo-Paphos. — Ruines considérables. — Fièvre. — Le jardin sacré de Vénus. — Retour à Larnaka.



JOUEUR DE FLÛTE. — DESSIN D'OLEVAY.

UN mot seulement d'Amathus, sur l'emplacement duquel, nous l'avons vu, on ne trouve plus guère qu'un vaste champ de pierres. La « très vieille Amathus » de Tacite, une des nombreuses villes qui furent dédiées à Vénus, tirerait son nom, suivant les uns, d'Amathus fils d'Hercule, suivant d'autres d'Amathus fils d'Ærias, roi de Chypre de 1350 à 1330 avant Jésus-Christ. C'est donc une des plus anciennes villes d'Orient.

Partis à 2 heures de l'après-midi, le 15 novembre, nous n'arrivons, grâce à une impudente combinaison du loueur de voitures de Limassol, que le lendemain à 6 heures du soir dans cette dernière ville, après une station de dix-sept heures à Chirokitia.

Vue à l'intérieur, Limassol, près du Garyllis, a plutôt l'air d'une ville nouvelle, avec des maisons couvertes de tuiles et des jardins; vue en détail, c'est la ville chypriote. Le long de la mer, une bande de maisons, sans quais, avec des bouts de plage. Curieusement, toutes s'ouvrent du côté de la rue intérieure et n'ont que de très petites ouvertures du côté de la mer. Il y reste peu de monuments anciens: une des portes de la ville, datant probablement du temps des Lusignan, s'appuie sur des magasins et mène, sous une série d'arcs libres, à une petite place modernisée; et un fort, aujourd'hui la prison, reste des fortifications élevées au xve siècle par le roi Janus.

Tandis que je m'étais rendu, pour en prendre la photographie, sur les bords de la rivière, dans un fouillis de cases en pisé, à un bain turc sur les toits duquel je devais monter, un petit garçon m'arrêta par le bras au moment où je m'apprêtais à atteindre les som-

1. Suite. Voyez p. 157, 169, 181, 469 et 481.

mités du monument et se mit à crier pendant cinq minutes, de toute la force de ses poumons : « Fuyez, *hanoums*, fuyez, un chrétien va venir ». Et, répondant à une vieille dont j'entendis la voix éraillée : « Il va faire une figure par là, avec une machine. » Les prudes *hanoums* turques rentrèrent, mais tous les interstices devinrent comme autant de meurtrières : elles ne perdirent pas un de mes mouvements.

Il y a quelques églises à Limassol ; je ne citerai que celle nommée *Cathotiki*, dont le nom révèle une ancienne chapelle catholique. On ne voit plus, de l'ancien monument, que les gargouilles, dont les plus intéressantes représentent des têtes d'hommes et d'oiseaux tenant une grappe de raisin. Les dalles françaises, signalées par M. de Mas-Latrie, ont disparu. Il y a de nombreux cafés, des clubs, un petit théâtre dont j'ai vu seulement l'affiche, et une société qui jouit de la même intolérance que celle des autres villes. Par le commerce des vins qui y est centralisé, elle est devenue la ville la plus importante de l'île. L'aisance s'y reconnaît vite aux maisons et aux habits. De 1600 habitants que lui donne, en 1878, M. de Mas-Latrie, elle en a aujourd'hui 7400. Elle détrônera certainement Larnaka, dont le règne aura été court. Limassol est l'ancienne *Limocium*, ou *Neupolis*, par opposition à Amathus, la ville vieille, dont on appelle aujourd'hui encore l'emplacement le « Vieux Limassol ».

La route de Limassol à Paphos, sur laquelle nous nous trouvons le matin du 20, un grand nègre comme kéradjî et moi, est, sous tous les rapports, la plus intéressante de Chypre par ses points de vue pittoresques et par les ruines de toutes les époques, semées ici et là sur presque tout son parcours. Nous passons près de la grande saline, aujourd'hui inexploitée, qui occupe toute la partie centrale de la petite presqu'île d'Akrotiri. A quelques milles avant d'arriver au cap Gata, qui la termine, se trouve un petit monastère, Haghiios Nikolaos, qui passe pour le plus ancien de l'île. Il est à moitié en ruines et l'on n'y nourrit plus les chats que les auteurs disent qu'on entretenait pour faire la chasse aux serpents. Cependant les vipères y abondent toujours comme en un séjour tranquille, et les accidents ne sont pas rares parmi les chasseurs qui s'y aventurent. Un peu plus loin, quelque verdure indique un *tchifflik*, Tcherkes-tchifflik, l'ancien village des Circassiens. A quelle époque ces Asiatiques sont-ils venus s'installer là ? Je n'ai pu le savoir. Il n'en reste plus, me dit-on, que cinq ou six représentants très défigurés.

Nous approchons de Kolossi. A droite, une ruine ; près d'elle s'élève, sortant de terre, une pierre rectangulaire de 2 m. 10 de hauteur sur 0 m. 70 de large, percée au milieu, — en apparence à la base, le sol ayant été exhaussé, — d'une longue ouverture irrégulière. Cela semble un *menhir* percé ; mais un auteur anglais qui a étudié ces monuments répandus sur plusieurs points du territoire chypriote prétend que ce ne sont, ni plus ni moins, que des pierres d'anciens moulins à huile. Nous examinerons la question de plus près à Paphos.

Kolossi, où Richard Cœur-de-Lion battit Isaac Comnène, est l'ancien centre administratif de la grande commanderie des Chevaliers de Rhodes qui a donné son nom au vin doré de Chypre. Là était le principal entrepôt des Templiers et des Hospitaliers. C'est un grand donjon carré, de 30 mètres de hauteur, encore très bien conservé, dont la silhouette domine la plaine. Il fait aujourd'hui partie d'un grand *tchifflik* de plus de 5000 échelles arrosé par un ancien aqueduc qui, jadis, donnait de l'eau à d'importantes plantations de canne à sucre. Entre ses murs de 2 m. 40 d'épaisseur on n'entrepasse plus que des caroubes. A côté, sont les ruines, solidement soutenues par de hauts contreforts, d'une ancienne église ou vieux couvent.

Episkopi, qui vient après, est un des villages musulmans les plus importants de l'île, avec de l'eau, des jardins, des moulins, des oliviers, des mûriers partout. C'était là, nous dit M. de Mas-Latrie, que se trouvait le beau domaine des Cornaro de Chypre, qui avaient de grandes plantations de canne à sucre.

Depuis Episkopi jusqu'aux petites collines qui s'élèvent immédiatement après le village, sur la route d'Evdhimou, était l'ancienne ville de Curium, siège d'un des neuf royaumes chypriotes indépendants et ensuite l'une des quinze éparchies en lesquelles Constantin divisa l'île. Les environs sont fouillés profondément.

Peu après nous arrivons au milieu de broussailles qui couvrent un petit plateau dominant la mer, à un espace oblong limité comme par deux longs replis du sol qui semblent être les ruines recouvertes de verdure de deux murs de plus de cent mètres terminées en cintre. La carte porte Apollon. Est-ce là un stade antique ou l'emplacement d'un temple dédié à l'un des principaux dieux chypriotes, Apollon Hylate ou même les deux ? Un peu plus loin, les roches tombent rapidement à la mer, celles, peut-être, d'où, d'après Strabon, on précipitait les audacieux qui touchaient à l'autel du dieu.

Après avoir dépassé un emplacement peu étendu, presque entièrement couvert de débris antiques de toute sorte, nous arrivons, vers le soir, à Evdhimou par des sentiers pittoresques, difficiles, traversant les sommets et les vallées embroussaillées, les terres disloquées, dans une région presque absolument déserte. Evdhimou est un village turc de quatre-vingts à quatre-vingt-dix maisons, siège d'un mudir et d'un *onbachi* (chef de dix hommes). Nous y passâmes la nuit à la station de police devant laquelle mon kéradjî, transformé en cuisinier, me prépara à manger entre deux pierres.

Nous passons, le lendemain de bonne heure, au pied de Pissouri, village qui jouit dans la région de la plus détestable réputation : « village de brigands », me dit-on à Limassol. Le pays y est des plus accidentés.

Au *Lago-tou-Frankou*, au « puits du Français », qui a conservé son nom depuis le *xv^e* siècle, — simple *han* aujourd'hui, — nous faisons une station de quelques minutes. Après une descente presque à pic à la mer,

par un sentier en zigzag, nous sommes sur la plage, en face de la vieille Paphos (*Palæo-Paphos*), précédée d'une grande construction en assez mauvais état, et en partie écroulée, qui date de la période française; c'est aujourd'hui un *tehfflik*.

La vieille Paphos phénicienne s'étendait là où est aujourd'hui le village de Kouklia. Débouchant par la colline pierreuse, on se trouve en face d'un véritable amalgame de pierres équarries et superposées formant deux rectangles longs, en angle droit, autant qu'il m'a semblé. Les murs du temple grec ont été appuyés sur les pierres taillées d'une construction mégalithique de formidable aspect, dont l'une a 4 m. 72 de long, 2 m. 16 de large et 0 m. 58 d'épaisseur. La suivante est de grosseur un peu moindre et porte une grande cavité circulaire, assez profonde. La dimension des pierres diminue ensuite et parle d'une autre époque. Quel était ce peuple de géants qui, avec de grossiers outils, au moyen de simples leviers, taillaient, soulevaient, transportaient, manipulaient au gré de leur génie ces immenses blocs que nos machines si puissantes d'aujourd'hui auraient peine à soulever? Le mur se continue quelque temps, puis se mêle aux blocs tombés pêle-mêle à terre. Ici et là, des colonnes cannelées, des entassements de pierres arrangées en murs, enfin un ensemble de restes tels qu'on peut aisément se représenter la grandeur du



PORTE DE L'ANCIENNE VILLE, À LIMASSOL. — DESSIN DE TAYLOR.

temple fameux. Le second quadrilatère a un aspect plus grandiose encore par l'abondance des matériaux accumulés et les nombreuses inscriptions votives qui reproduisent toutes le nom de la déesse, Aphrodite paphiote. A l'angle oriental sont d'autres grandes pierres de la plus ancienne époque, mais de dimensions moindres que les premières.

C'est sur la plage, en bas, à moins de deux milles, que la légende fait aborder Vénus. Aussi Paphos était le siège du culte d'Aphrodite. La ville aurait été construite par Kinyras, père d'Adonis, ou par les Amazones. La tradition dit encore qu'Agapenor, fils d'Anceus et petit-fils de Lyeurgue, fut, à la suite d'un ouragan, jeté sur cette côte et fonda Néo-Paphos, au sud du village actuel de Ktima, où il mena une colonie d'Arcadiens. Du temps des Romains déjà, l'ancienne Paphos était devenue sans importance. Détruite par un tremblement de terre sous le règne d'Auguste, Néo-Paphos fut reconstruite par lui et porta le nom d'*Augusta*. Paphos la vieille fut aussi renversée plusieurs fois par des secousses sismiques, ainsi que le relatent Sénèque le Philosophe, Sénèque le Rhéteur et saint Jérôme dans la vie de saint Hilarion. Kouklia était le *Covocte* des Français, centre d'un fertile domaine des Lusignan. On y voit plusieurs constructions de ce temps.

Près de la mer, nous trouvons les deux plus beaux menhirs percés de Chypre, et, à côté, de nombreux restes anciens en partie recouverts. Je mesure les dimensions de la plus haute des pierres : 3 m. 68 de hauteur, 1 m. 23 de largeur et 0 m. 65 d'épaisseur. Qu'étaient donc ces représentants bizarres de l'antiquité? On a beaucoup discuté autour d'eux, mais l'opinion d'Hogarth¹ qu'elles ont été des pierres de presse paraît très peu soutenable. Cet auteur en a cité cinquante inégalement répandues à la surface du pays. Si l'on étudie leur position relative, on remarque que, établies à des distances de la mer variant de 1/2 à 14 milles, trente-quatre sur cinquante rayonnent autour du temple de Palæo-Paphos et le reste est disséminé à la base de la presqu'île du Karpas. Pas une seule n'a été vue dans l'île hors de ces régions. D'un autre côté, on a trouvé, au cours de fouilles célèbres, des dons votifs qui représentent, sur une petite échelle, ces mêmes monolithes percés, traversés par un trou rectangulaire en tout semblable à celui de nos menhirs. De ces derniers, presque tous ont, plus ou moins, la forme conique, première représentation symbolique sous laquelle Aphrodite a été adorée, emblème de la fertilité, combinant dans sa forme la dualité des sexes. Nous ne nous étendrons pas plus sur ce sujet².

Jusqu'à Ktima, chef-lieu du district, nous traversons une plaine basse au milieu de laquelle les villages semblent des oasis. Ktima n'a point mauvais aspect, avec ses 2800 habitants, y compris la ville basse, ses maisons neuves, ses jardins, étendue sur un large plateau surélevé du côté de la mer. Bien entendu, c'est au couvent que je me rends, car il n'y a pas d'hôtel à la métropole grecque, où sont reçus tous les étrangers de passage. Il est

1. *Devia Cypria*, Londres, 1889.

2. Voir, pour plus de détails : *Les Menhirs percés de l'île*

de Chypre, par Émile Deschamps dans *l'Anthropologie*, Paris 1896, tome VII, n° 1.

nuit, je n'ai qu'à attendre le frugal repas qui m'est servi une heure après par un moine et... le lendemain.

De bonne heure, je suis sur la route qui descend à la mer; un indigène passe, un bouquet de basilic à la main, et il nous en offre, à mon nègre et à moi, une branche. Le Chypriote aime les parfums et les fleurs, et le basilic est, entre toutes, une plante favorite. Cette aimable et délicate attention de paysan, dans un district où tous passent pour des buveurs de sang, des sauvages, a quelque chose de frappant. Quelles antithèses dans le cerveau humain! Voilà un homme qui ne me connaît pas, qui me salue au passage, me renseigne, m'offre un bout de plante, — gage de civilisation, — et qui, le soir, tuera son frère froidement pour un mot!

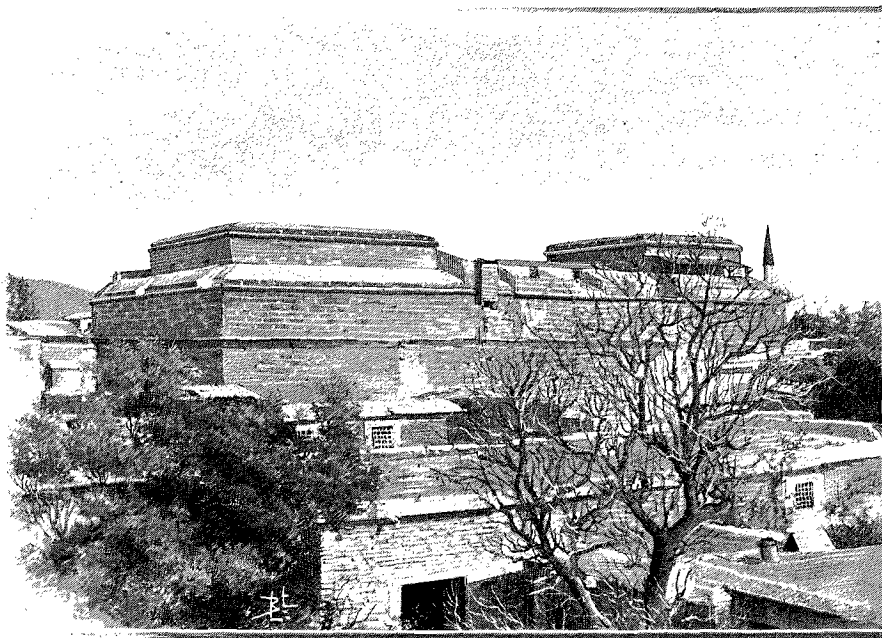
Nous prenons la plage, allant vers le phare de Paphos, et nous sommes bientôt au milieu de roches, affleurant le sable, qui ont été une vaste nécropole. Beaucoup de chambres sont encore intactes; d'autres ont disparu, laissant la trace de leurs divisions intérieures, d'escaliers et de loges. Sur la pointe, s'élève un phare, près de nombreuses ruines. Mais la fièvre, que je sentais venir depuis le matin, m'oblige à rentrer me mettre au lit.

L'évêque se montra empressé et plein de sollicitude. Grâce à lui, je ne fus pas abandonné par ses domestiques. L'évêque de Paphos est le second dignitaire de l'Eglise chypriote. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à la barbe grisonnante, aux yeux et aux traits doux, simple comme la plupart des membres du haut clergé grec.

Reprenant mes promenades, deux jours après, je me dirigeai vers Paphos, le port de Ktima, l'ancienne ville abandonnée depuis longtemps à cause de son insalubrité, où s'élevait la Néo-Paphos gréco-romaine. Le port était protégé par deux jetées, dont l'une se terminait par un bastion aujourd'hui écroulé, relié à un fort assez solide, encore debout, et qui a aussi servi aux Turcs. Dans le petit port, on travaille activement au débarquement de navires à voiles venus de Trieste et d'Alexandrie. Il y a bien un demi-kilomètre jusqu'à la ville basse

de Paphos. Celle-ci, avec quelques maisons grecques et turques disséminées, est un véritable chaos de ruines variées, colonnes monolithes, chapiteaux encore fort beaux dont quelques-uns jonchent la route même, pans de murs, entassements de pierres de toute sorte, en murailles des deux côtés du chemin, avec des sentiers, des ruelles, des jardins.

C'est ici que le gouverneur romain Paulus Sergius fut converti par



saint Paul et que ce dernier fut flagellé par les habitants, attaché à une colonne de marbre que l'on montre encore et que l'on voit dans notre figure.

Le long de la mer, des terrains bas retiennent les pluies, qui se transforment en flaques croupissantes.

En venant de Kouklia, nous avons passé près d'un village où je remarquai une vieille



VUE GÉNÉRALE DE LIMASSOL. — LE FORT À LIMASSOL (PAGE 493). — DESSIN DE BERTHAULT.

église avec quatre dômes disposés en croix grecque, et qui est liée étroitement à la mythologique existence de Vénus. C'est *Hieroskipos*, ou le « jardin sacré », de la déesse. Il est bâti sur une arête rocheuse qui tombe abrupte, sur la plaine, la même arête qui se continue jusqu'à Ktima, formant le plateau sur lequel s'élève cette ville. Des flancs, à peu près, de l'arête, sort une source abondante qui va arroser les jardins, au pied, et se perdre dans la plaine basse unie comme un terrain de manœuvres, terminée par la plage. C'est dans cette plaine à céréales, de 2 milles environ de large, que la tradition place le jardin sacré de Vénus. Pas un arbre n'en rompt la monotonie.

Le district de Paphos est un des plus arriérés de l'île, l'avant-dernier au point de vue de la densité de la population. Famagouste étant le dernier. C'est aussi le moins déboisé et le plus pauvre. Ses soies, cependant, sont très estimées; ses céréales, des meilleures; ses fromages (le *halloumi* chypriote) les plus recherchés. J'y passai huit jours; malheureusement, la fièvre, qui me reprenait sans cesse, m'obligea à retourner. Un matin j'allai remercier l'évêque, je distribuai mes pourboires, et je reçus, sur le seuil de la métropole, le *kalon katerodion*, souhait de « bon voyage » qui m'a été si souvent fait dans les villages.

A Evdlimon, je suis, le soir, régalé d'un concert à la flûte turque, — deux morceaux de canne accolés l'un à l'autre et percés au feu, — instrument que j'ai vu en Syrie et dans l'Inde. C'est l'*foubachi*

qui, tenté par le charme d'une belle nuit claire, essaye ses arpèges les plus langoureux, les plus monotones, ses roulades les plus larmoyantes, et le divertissement de l'officier turc me coûta une heure d'insomnie.

A Limassol, en arrivant, nous voyons passer rapidement une foule au milieu de laquelle se détache, comme une lueur, le grand fez rouge et l'habit foncé des gens de police. C'est un prisonnier qu'on emmène. — « Qu'a-t-il fait ? » demandai-je au premier passant venu. — Il a assassiné son frère, hier soir ! Il était ivre; d'ailleurs ils ne s'aimaient pas. » Cela paraît tout simple à l'homme qui répond à ma question. Le soir même on amenait encore, d'un village voisin, un pauvre diable tué à bout portant, d'un coup de fusil : charmant pays ! J'y passai seulement la nuit, et le lendemain, malgré l'opposition de mon noir qui n'entendait pas rétrograder jusqu'à Larnaka, je remontai sur mes mules. Près de Zyyi, le ciel était très noir à notre gauche, mais au-dessus de nous, jusqu'à l'horizon de la mer, il se montrait d'un bleu pur. Et, cependant, voilà que tout d'un coup un épouvantable coup de tonnerre éclate sur nos têtes, tombant du ciel bleu et affolant d'effroi ma mule, que j'eus bien de la peine à calmer.

Il était 11 heures du soir quand nous entrions à Larnaka, treize heures et demie après avoir quitté Limassol.

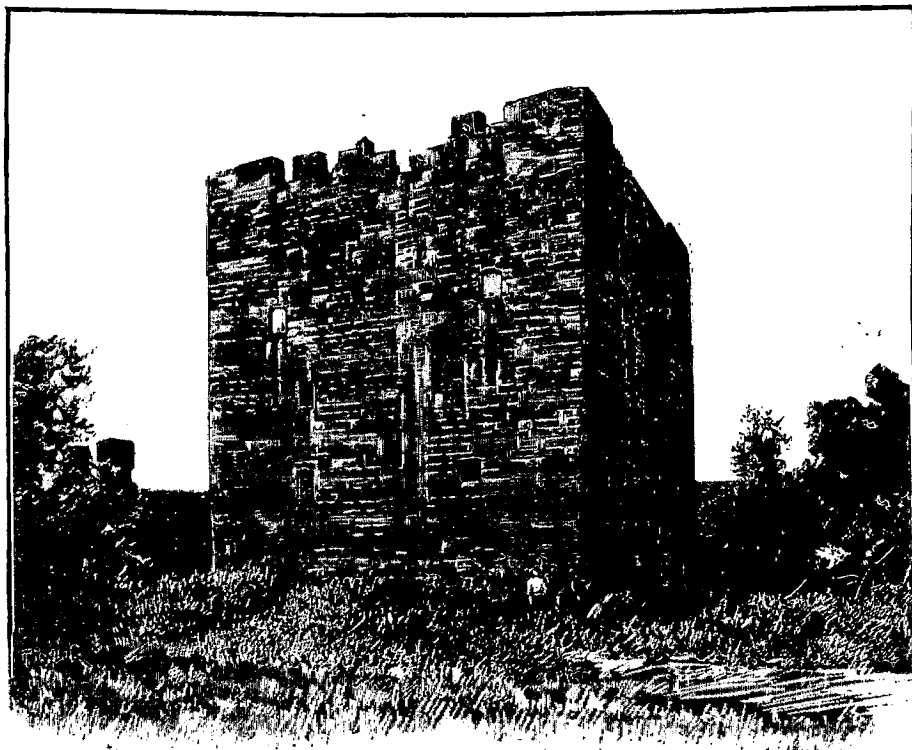


PAYSANS CHYPRIOTES. — DESSIN DE BONJAT.

XVI

En route pour le Karpas. — Les ruines de Salamis. — Hospitalité écossaise. — La pêche des éponges à Chypre. — Enceinte phénicienne et menhir à Akrotiri. — A Haghios-Théodoros. — Yaloussa. — Les Karpasiotes. — Arrêtés par la pluie. — Au monastère d'Éléoussa. — Au cap Andréas. — Intelligence monacale. — Légende de saint André l'apôtre. — Retour. — Animaux domestiques en liberté. — Toujours la pluie.

Il nous reste à visiter une des régions les plus intéressantes de Chypre, celle qui termine l'île en un long promontoire, — la « queue de bœuf », — et par laquelle nous terminerons notre relation.



TOUR DES TEMPLIERS À KOLOSSI (PAGE 494). — DESSIN DE TAYLOR.

effet dans son tombeau, suivant la tradition, que fut trouvé l'évangile manuscrit qui valut à l'Eglise de Chypre les avantages de l'indépendance. Le monument domine la plaine de ses grands et petits dômes byzantins. A droite, s'étend une série d'élévations irrégulières, sur une longueur de plus de 3 kilomètres, qui sont comme le tombeau de la plus grande, de la plus importante des villes anciennes indépendantes, capitale d'un royaume, *Salamis* dont le temple fameux de *Zeus Salaminius* était prôné, dans l'antiquité, à l'égal de celui de Paphos.

Ici et là on voit des trouées, des excavations restées ouvertes, informes, profondes; des fondements de constructions; une longue muraille parallèle à la mer; des colonnes dégagées et de nouveau abandonnées dans leur

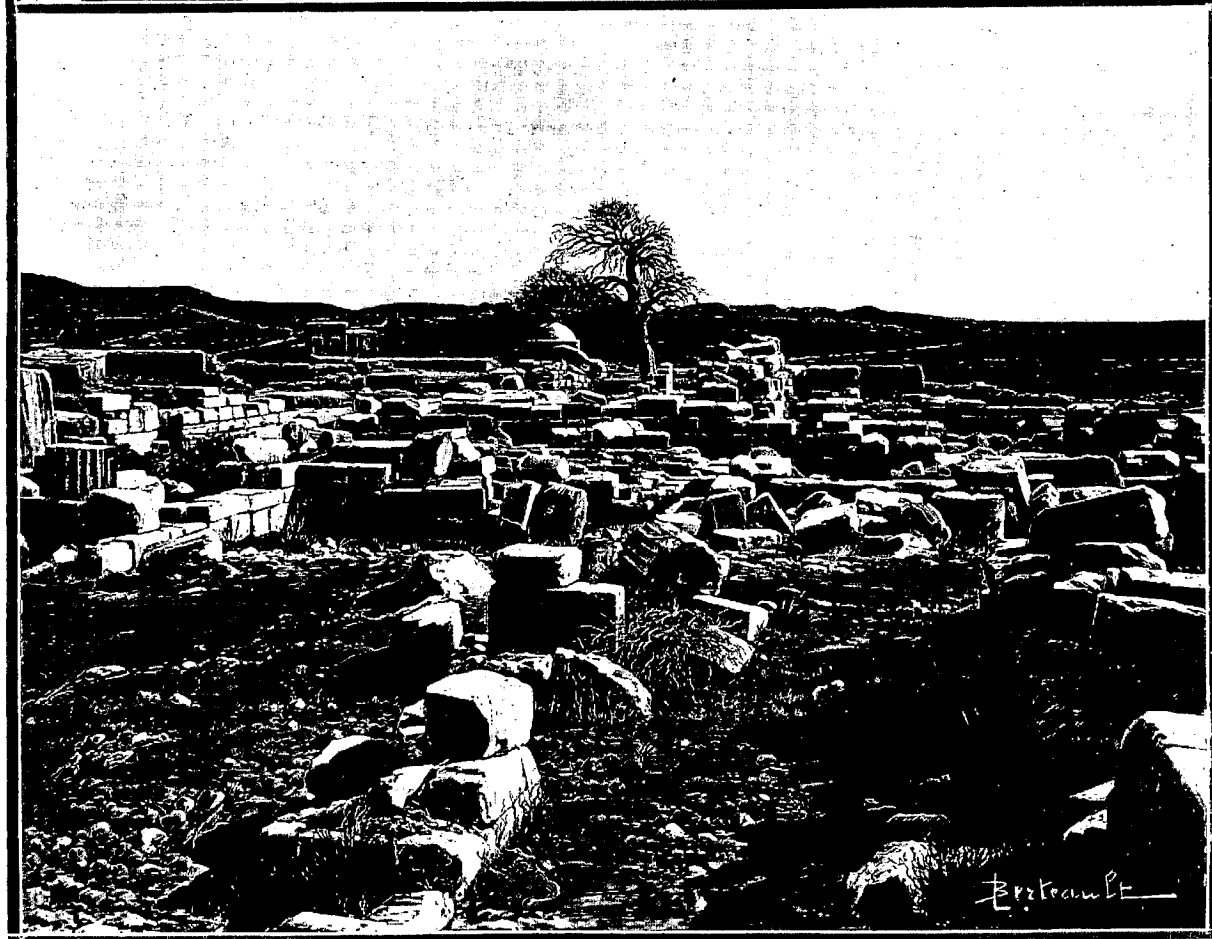


VUE SUR PAPHOS (NÉO-PAPHOS) (PAGE 495). — DESSIN DE BERTEAULT

Nous partons de Famagouste, le 30 décembre, par un temps splendide succédant à une série d'inondations. Longeant la dune près de la mer, nous arrivons aux embouchures rapprochées du Yalias et du Pédias. Nous sommes sur une série de chaussées et de petits ponts bas qui traversent une région inondée. Les deux fleuves se reconnaissent difficilement en ce moment. Ce sont, aux environs, des terres fangeuses, broussailleuses, où il serait impossible de poser le pied, coupées de flaques et de ruisseaux qui se font jour de tous côtés. Nous passons à 1 mille du fameux monastère de saint Barnabé, Haghios-Varnavas, le saint le plus considéré de l'île. C'est en

linceul de terre; des pierres équarries, isolées, des socles de colonne, des chapiteaux répandus un peu partout. Tout ce mélange, ce chaos, au milieu des grandes traces laissées par des hommes de science, et les petites du lent travail des indigènes risquant l'amende pour mettre la main sur quelque précieux resté, car, malgré la loi, les sites anciens sont tous lentement, patiemment fouillés par les pauvres hères que la solitude encourage.

Salamis a été la ville la plus opulente



MENHIRS PERCÉS À ROUKLIA — TEMPLE D'APHRODITE À ROUKLIA (PALÆO-PAPHOS) (PAGE 495). — DESSIN DE BERTHAULT.

de l'île dans l'antiquité. Selon la tradition grecque, elle aurait été élevée vers 1270 avant Jésus-Christ, par Teucer, fils de Télamon. Il est question d'un de ses rois sur un monument assyrien datant de 800 avant Jésus-Christ, ce qui reporte d'une façon certaine plus avant encore sa fondation. On connaît les noms d'une dizaine de rois de Salamis, mais beaucoup sont, à ce jour, inconnus.

Du côté de la mer, des dunes de sable et des roseaux. Nous arrivons à une grande citerne, que les gens du pays appellent *Loutron*, « le bain » ; il est entièrement déblayé. A côté, les ruines d'un aqueduc.

Sur le point culminant, on a construit une maison de garde champêtre. Au-dessous, le terrain descend rapidement dans une large anfractuosité que les excavations ont encore agrandie, et là c'est une vraie débauche de pierres, de restes majestueux, de piédestaux, de colonnes monolithes, — dont l'une, quoique brisée des deux côtés, a encore 6 m. 90 de longueur sur 0 m. 76 de diamètre, — des chapiteaux proportionnés en marbre blanc ou zébré, des pierres brisées qui portent la marque d'un travail architectural admirable. Là était certainement un temple magnifique. De quel luxe devaient être ornés ces temples faits du plus beau marbre apporté de si loin, précédés de péristyles supportés par des colonnades monolithes de 10 mètres de hauteur !

Nous redescendons dans la plaine, sur le long ruban rouge boueux de la route. Des milliers de vanneaux (*ianitsari*) se lèvent autour de nous dans un horizon silencieux et triste. Le soir, nous arrivions à Trikomo.

Ancien fief de la veuve d'Amaury de Lusignan, c'est un grand village où j'eus la bonne fortune d'être reçu par un colon qui, en sa double qualité d'Européen et d'Écossais, offre l'hospitalité à tous les voyageurs. M. Mac Laughlan est marié à une dame française, qui m'ouvrit sa maison avec la plus franche cordialité.

Au-dessous du village, près de la mer, sont les jardins où se récoltent des cédrats qui pèsent jusqu'à 5 kilogrammes et demi et de petites bergamotes délicieusement parfumées.

Le lendemain le ciel menace ; nous partons après déjeuner, marchant rapidement le long de la mer pendant une heure pour entrer dans une ampoule de la côte qui porte le nom de Vallia. Nous sommes dans le Karpas. Il y a là, à Akrotiri, une enceinte phénicienne (*temenos*) en grandes pierres, monument mégalithique oblong, portant, à l'un de ses pôles, un menhir creusé d'une cavité assez irrégulière sur la surface intérieure. L'emplacement n'est pas loin de la mer, à l'est du cap Elea, et serait celui de l'ancienne Cnidus (Hogarth), patrie de l'historien Ctésias, où s'élevait un temple d'Aphrodite qu'Ovide place à côté des plus grands de Chypre.

Nous avons passé près de Gastria, un village jaune sur une colline jaune, site d'un ancien château, la Castrie, occupé par les Templiers, puis par les Hospitaliers, et Kamaros, qui était, sous les Turcs, un repaire d'assassins. Le village fut si maltraité par les autorités turques que tous ses habitants l'abandonnèrent. L'ancien chef de la bande, très connu, existe encore ; il coule des jours heureux dans une situation élevée, ... car il est conducteur de chameaux. Mais Kamaros avait aussi, jadis, une curieuse réputation. « Les femmes qui l'habitent, dit M. de Mas-Latrie, forment, dit-on, une

sorte d'association d'amazones polyandres. Elles contractent annuellement des unions passagères avec les marins de l'Archipel, particulièrement avec ceux d'Hydra, qui viennent pêcher les éponges sur les côtes de Caramanie et de l'île de Chypre. »

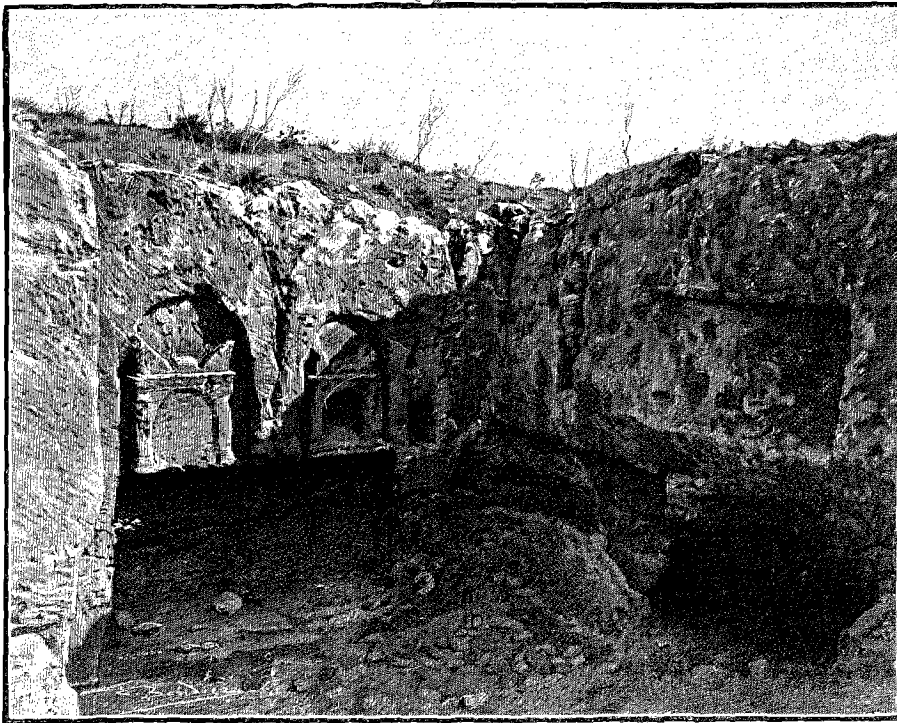
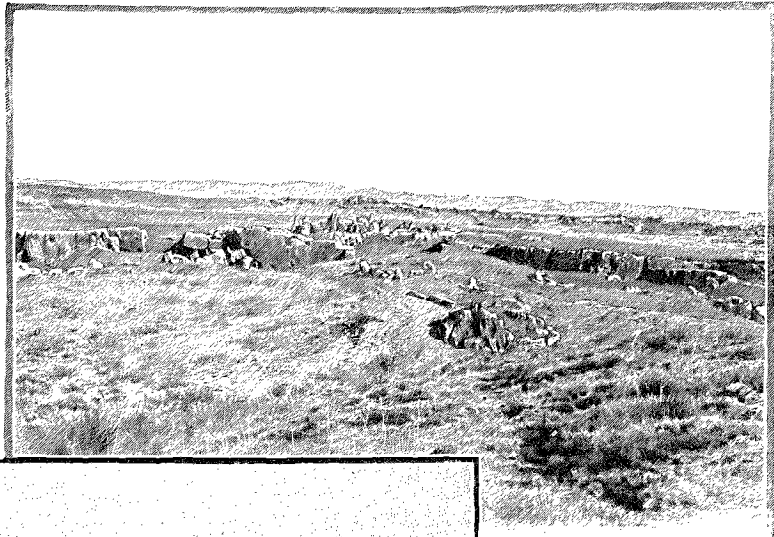
Cela nous amène à dire quelques mots de cette récolte. L'éponge se trouve, à peu près, le long de toutes les côtes de l'île. Vers le mois de mai et jusqu'à juillet, les barques, en nombre variable suivant les années, arrivent à Larnaka et commencent la pêche. Il n'y a pas un seul pêcheur d'éponges à Chypre même. Ces étrangers sont soumis à un droit et ils doivent déclarer le ré-



LE « LOUTRON » À SALAMIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

sultat de leur récolte; mais craignant, à juste titre, que le gouvernement local, qui cherche à affermer ce revenu, ne soit alléché par des chiffres trop considérables, leurs déclarations sont minorées et beaucoup même disparaissent purement et simplement. En 1889, on en pêcha environ 19 000 kilogrammes, valant 310 000 francs.

A notre gauche, le mont Kantara marque le point culminant de l'arête qui court jusqu'au cap Andréas, avec 725 mètres de hauteur. Notons encore que sur cette chaîne se trouve, au sud



NÉCROPOLE PHÉNICIENNE DE ETIMA ET CHAMBRE FUNÉRAIRE PRÈS DE PAPHIOS (NÉO PAPHOS) (PAGE 595).
DESSIN DE BOURDIER.

du grand village d'Akanthos, le seul pic qui ait gardé le nom très ancien d'Olympe, celui d'Olympos, et que Strabon appelle aussi « Olympe » la partie extrême de cette chaîne du Karpas.

Au sommet du Kantara, planté comme un nid d'aigle, était un autre château, comme Saint-Hilarion et Buffavento, dont il reste des ruines imposantes. Fortifié par les maîtres de l'île, du XII^e au XVI^e siècle, Kantara, le *Candaire* des Français, fut « pris par les partisans de Frédéric II durant la minorité d'Henri I^{er} de Lusignan, puis repris par Philippe

de Navarre, vainement assiégé par les Génois, maîtres de Famagouste au XVI^e siècle, et enfin démantelé par les Vénitiens, lorsqu'ils concentrèrent la défense du pays à Nicosie et à Famagouste¹ ».

Le soir, nous étions à Haghios-Théodoros, centre administratif du sous-district du Karpas, et j'obtenais l'hospitalité dans un moulin. Mon hôte est un grand vieillard cheu, silencieux, avec un chat et de l'alcool camphré, qui, le soir, au repas, me détaille pièce par pièce dans mon assiette, de ses doigts noueux et secs comme des articulations de squelette, la chair blanche et compacte d'un francolin tué dans la journée. Le moulin peut être représenté par une meule tournant à plat sur une autre meule, entraînée par une grande roue de bois massif, horizontale, qu'une mule met en mouvement. Ce système peut moulin de 200 à 250 kilogrammes de blé par jour.

Le lendemain, nous repartons. Jusqu'au village de Konia-tou-Yalou, rien à signaler : des jujubiers sauvages et des cyprès; à terre, dans la brousse, des cyclamens et une petite fleurette jaune qui pique d'or les jeunes tapis de verdure. De là à Yaloussa nous traversons la presqu'île en biais; mais, bien que la côte opposée ne soit pas à plus de 5 milles en ligne droite, elle nous est masquée par une série irrégulière de hauteurs.

Près du village, nous recevons une ondée tropicale, accompagnée de gros grêlons dont nous sommes couverts quand nous arrivons à trouver la porte d'une chaumière devant laquelle nous mettons pied à terre. Dans la seule chambre où nous entrons il y a déjà trois mules, un âne, deux femmes, quatre enfants et deux hommes. Avec

1. De Mas-Latrie.

nous, la population s'élève à six bêtes et dix personnes. Jamais je n'aurais imaginé que tout cela y pût entrer. Trois des enfants ont les cheveux d'un blond roux, couleur commune dans la presqu'île, souvenir de nos ancêtres. La pluie finie, nous sommes reçus chez le moukhtar.

Le village, comme tous ceux de cette région, est très étendu; les maisons, jadis étroitement groupées, ont été établies près des jardins mêmes, de telle façon qu'il faudrait trois heures et demie pour faire le tour de ces 300 chaumières renfermant 1450 habitants. Comme dans toutes les habitations trop pauvres pour avoir une étable, les bêtes, bœufs, mules et ânes, ont leur place au foyer. Les femmes ont disparu; cependant elles ont la réputation d'être, dans le Karpas, peu farouches. Il est vrai que dans certains villages musulmans, où la population ignore la langue turque, elles n'ont aucun scrupule de parler aux hommes dans la rue, même aux étrangers. Sauf que le pantalon est plus long, je ne me suis pas aperçu d'un changement très notable dans leur costume. Les jeunes filles paraissent se faner bien vite, vieillir avant le temps; mais, parmi elles, on en rencontre de vraiment blanches, les cheveux tirant un peu sur le roux et dotées de visages où le type occidental apparaît franchement, parfois avec une grande régularité. Mais ici, aussi bien qu'à Rizokarpasso dont les femmes sont réputées très belles, et dans tous le Karpas, la variation est bien moins remarquable que dans les quartiers élevés de Kythraea, où il faut voir, à mon avis, les plus purs descendants des Français et des Vénitiens. Je verrais plutôt un type dans le Karpasiote, grand, maigre, les traits prononcés et point durs comme chez le Paphiote, quoique sévères. Le caractère des habitants est doux: ils sont aussi plus hospitaliers, quoique plus pauvres, et nulle part à Chypre je n'ai entendu autant de bons souhaits de voyage, ni en à répondre à autant de saluts.

Nous partons de bonne heure, le lendemain, avec un temps pluvieux, et, à peine sommes-nous à Makhæriona, à 3 milles, que la pluie nous surprend. Nous nous réfugions dans une des misérables étables à la réunion desquelles on a donné ce nom et qui servent aux cultivateurs de Yaloussa pour s'y réfugier et passer quelques jours parfois, en hiver, à l'époque des labours et des semailles. Jusque près du monastère sinaïte d'Eléoussa, vers lequel nous nous dirigeons, c'est une bande — *baoula* en karpasiote, mot resté du français, — de champs bien cultivés. Le monastère sinaïte est sur la montagne. C'est une vieille église que le père me dit dater de 739, appuyée sur une antique muraille de pierre et de pisé rongée par les pluies. Une ou deux familles y habitent, y compris celle du papas, plantureux moine à l'air sérieux, qui me reçoit froidement.

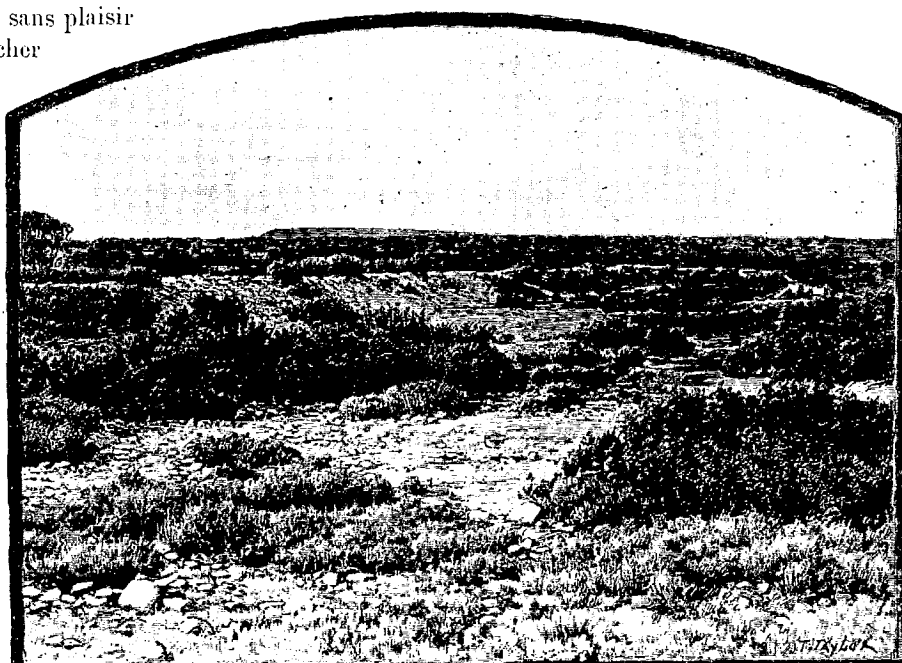


FEMME DE RIZOKARPASSO. — Dessin d'OULEVAY

Nous ne pouvons songer à poursuivre notre route, le ciel s'assombrissant d'une façon menaçante. Nous restons donc à Eléoussa, où l'on paraît préparer quelque chose: le grand four de terre rouge, bourré de broussailles, ronfle à crever. C'est, en effet, demain Noël à la grecque. Il y a huit jours que l'on fait carême. Tandis que je me chauffe, le soir venu, sous l'âtre d'une chambre enfumée où deux chaudrons de métal préparent mon dîner, un paysan qui arrive de l'église me remet deux petites chandelles jaunes en marmottant des mots que je ne comprends pas. Un autre le suit et m'en remet autant. Je les remercie, mais je suis fort embarrassé de leurs cadeaux, dont j'ignore la signification, et je sors de mon incertitude en allant les planter toutes sur le bord de fer-blanc d'un des chandeliers de l'église, à la satisfaction de tous les assistants.

Le lendemain, le vent souffle avec violence. Jusqu'à Rizokarpasso, la route traverse d'épais fourrés, parmi lesquels quelques beaux arbres ont échappé à la dernière période de destruction des forêts. Partis à 10 heures du matin de ce dernier point, nous n'arrivons qu'à 4 heures du soir au monastère Apostolos-Andréas, à 4 milles seulement de la pointe extrême de l'île, l'ancien Dynaraton. Nous avons pris la route du sud, petit sentier qui en coupe cent autres, boueux, vraie tourbière quelquefois, à travers une succession de montagnes et de vallées entre lesquelles nous perdons et retrouvons la mer bleue, des deux côtés. Point de villages; aux endroits marqués sur la carte anglaise Platia, Notas, Makrou, nous trouvons quelques misérables abris, déserts comme celui qui nous a reçus à Makhæriona.

J'avoue que ce n'est pas sans plaisir que je vis apparaître le clocher blanc du monastère, au bord de mer. Mais l'*ougouménos*, président, est absent; il habite le village que nous venons de quitter. Mon lit est dressé rapidement sur trois tréteaux, et, comme il n'y a pas de café, j'obtiens, une demi-heure après notre arrivée, du « thé de montagne », simple décoction de thym, meilleure à sentir qu'à boire. Mais le vent froid de Caramanie, dont les sommets neigeux se voient très distinctement d'ici, m'avait transi



STADE D'APOLLON ET VUE SUR HIÉROSKYPOS. — DESSIN DE TAYLOR.

pendant six heures et demie, et je trouvai, en somme, ce breuvage réconfortant. Saint-André, isolé comme il l'est, n'a pas de grandes ressources, et, au surplus, ses moines sont bien les êtres les plus stupides que j'aie encore rencontrés dans ce pays d'ignorance. Voici un bout de conversation avec le principal d'entre eux :

« Y a-t-il, lui dis-je, quelque chose d'intéressant

dans les environs? — Non. — N'y a-t-il pas des restes d'anciennes constructions, des ruines? — Non, il n'y en a pas. — Mais on m'a dit, cependant, que pas loin d'ici on voit de vieux murs. — Oui, il y a, pas loin d'ici, de vieux murs. — De quel côté? — Je ne sais pas. — Et au cap, qu'y a-t-il? — Des pierres. — Mais n'y a-t-il pas des ruines? — Non. — J'ai cependant entendu dire qu'il y en avait. — Oui, il y en a. » Et sur ce, l'homme me tourna le dos.

Venons au monastère, monument nouveau. Au-dessous d'une aile encore en construction se trouve le puits creusé par les marins du bateau qui portait saint André l'apôtre, l'eau miraculeuse qui attire des milliers de pèlerins en ce lieu éloigné. Saint André, dit la tradition, se rendait je ne sais où, quand, à la hauteur du cap Dynaraton, l'équipage se trouva épuisé par la soif. Il y avait aussi, à bord, un hérétique qui gémissait plus fort que les autres. L'apôtre dépêcha la barque du bateau avec quelques hommes de l'équipage, en désignant un point de la côte où l'on trouverait de l'eau; mais l'expédition rentra les mains vides. Alors André descendit lui-même, débarqua à l'endroit où nous sommes et, dans un trou creusé à peu de profondeur, montra une eau claire et abondante dont on fit ample provision. L'hérétique fut converti et une petite chapelle élevée sur le lieu. Avant d'entrer, à gauche, se trouve, sous une vieille plaque de zinc rongé, l'ouverture d'un puits où l'eau, claire et transparente comme du cristal, se voit, à 1 mètre de profondeur, comme emmagasinée dans un petit bassin.

Vu du monastère, le cap Andréas se détache nettement, et, à la pointe, sont les quatre îlots, les îles Klidès de l'antiquité, dont un seul, broussailleux, a les dimensions d'une petite île; les autres sont de simples récifs presque à fleur d'eau. Le cap, un peu avant la pointe, forme un plateau en élévation : c'est le Kastros. Au pied se voient des traces de constructions anciennes, un chapiteau et une statue de femme décapitée et sans pieds, de grandeur naturelle. Derrière, des grottes profondes, des tombes creusées dans le roc et une ouverture qui passe pour pénétrer très loin sous la terre et avoir conduit, jadis, à un château dont les ruines même ont disparu, —

légende qui se rattache peut-être à l'existence du temple fameux d'Aphrodite Akraia qui s'élevait là, et qu'Euripide décrit comme un séjour de bonheur où les hommes ne pouvaient entrer. La chaîne du Karpas finit à 2 milles et demi du cap en de petites élévations. Des sentiers de berger y mènent, du monastère, en deux heures.

Nous prenons pour retourner, le surlendemain de bon matin, la route qui suit la côte nord. Après une heure et demie de marche dans d'épais et hauts fourrés de ladanum, de pins, de cyprès, de genévriers, de jujubiers sauvages, nous tombons sur un véritable amoncellement de grêlons qui barre le chemin. D'un paysan qui passe nous apprenons que cette chute date de cinq ou six jours. Nous arrivons à Aphendrika, près de la mer, sur un terrain de ruines qu'Hogarth rapporte à l'ancienne ville d'Urania dont parle seulement Diodore. Mais cette assertion est plus que douteuse : Richter montre, en effet, qu'elle devait se trouver un peu au-dessous de Rizokarpasso, au haut d'une colline qui porte aujourd'hui le nom de To-Rani et sur laquelle on voit encore les ruines d'un vieux château, des grottes profondes, des citernes étendues, etc.

A Rizokarpasso nous trouvons le président de Saint-André, désolé de n'avoir pas été à son monastère pour nous recevoir. Nous y sommes retenus deux jours par la pluie, et je puis assister à une discussion entre le moine, chez qui nous sommes, et mon kèradji, au sujet de la vente d'une mule. Le papas a une mule sauvage, sortant des fourrés du cap Saint-André, où il l'a laissée trois ans, en pleine liberté, ayant à peine une année, et il veut la vendre. Mais il demande 300 francs et mon kèradji n'en offre que 250. Le papas ne cède pas : s'il ne vend pas la bête le prix qu'il en veut, il la renverra dans la brousse ; et ainsi fut fait.

Le troisième jour, nous allons coucher à Koma-tou-Yalou, chez le maître d'école. Le soir, au repas, je suis surpris d'entendre appeler *pezonnia* les pigeons que l'on nous sert. Cette région a conservé, outre de nombreux mots français, comme *verga* « verge », *zamba* « la jambe », *tsaúra* « la chaise », etc., beaucoup de mots grecs, des meilleurs de l'ancienne langue, absolument inconnus dans les autres districts.

Nous perdons encore deux jours là. La pluie, le vent, la grêle, font rage, et, après une tentative faite pour traverser le torrent qui est tout près, nous devons retourner nous enfermer. Au cours d'une éclaircie, je parcours le village, où l'on nettoie le coton dans de grands cylindres d'un treillis de canne, et où je rencontre des femmes vêtues du *doumbléti*, pèlerine de cérémonie blanche, large, à plis nombreux, que l'on ne porte que dans le pays.

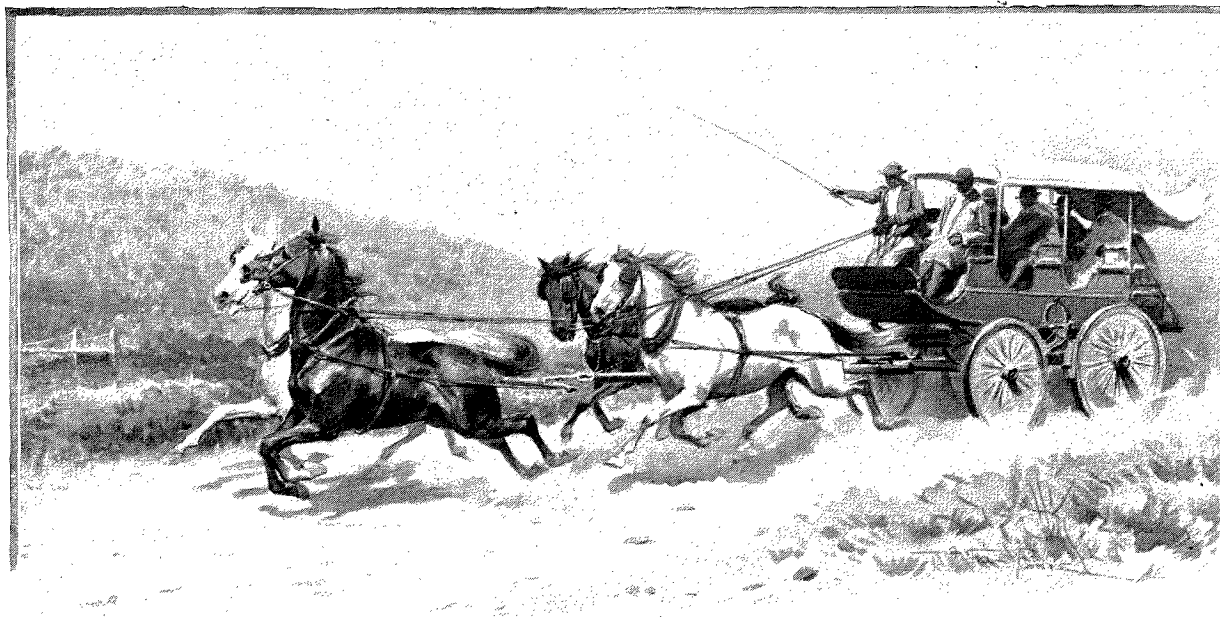
Enfin nous repartons, poussant nos montures, ne perdant pas de temps, car en cette saison les nuages, sur nos têtes, sont toujours prêts à crever, à lâcher des torrents d'eau. Nous ne faisons que passer par Trikomo, où, chez nos amis, un mariage occupe tout le monde, et enfin, après onze heures de marche forcée, nous arrivons en face de Famagouste pour recevoir, tout entière, la dernière averse. Ce fut le couronnement d'un voyage *humide*.

Ce n'est que le 4 mars 1894 que je repris la route de France par un des magnifiques courriers des Messageries maritimes, après quinze mois environ passés à parcourir l'île. J'ai éprouvé presque toujours des regrets à quitter les lieux où j'avais laissé un peu de ma vie ; je n'en eus point lorsque disparut, à l'horizon, la tache sombre de l'île de Chypre, malgré la hantise de sa légende de Vénus, malgré le souvenir de nos ancêtres dont les cendres se mêlent, là, à la poussière du sol.

ÉMILE DESCHAMPS.



ENCEINTE PHÉNICIENNE A AKROTIRI (PAGE 500). — DESSIN DE TAYLOR.

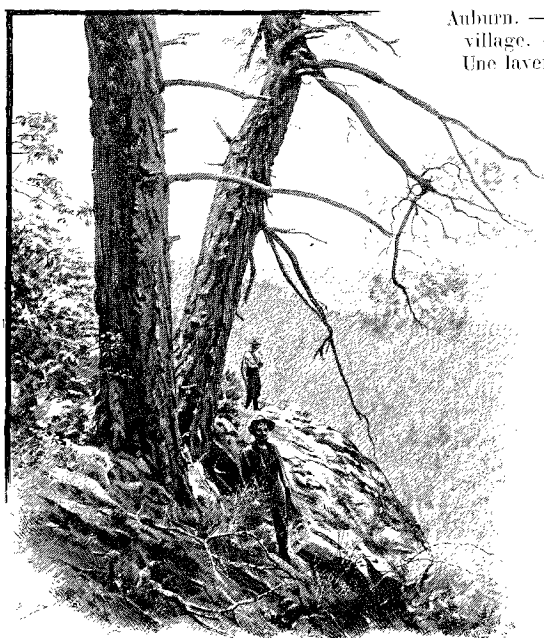


LA DILIGENCE DE GEORGETOWN. — DESSIN D'A. PARIS.

EN CALIFORNIE, QUELQUES COURSES EN SIERRA NEVADA.

PAR M. F. DE LONGE.

I



DANS LA SIERRA, AU-DESSUS DE REDENT. — DESSIN DE BOUDIER.

Auburn. — Georgetown. — Le front du Middle Fork et le train Wells-Fargo. — Le village. — Passage du Long Cañon. — Le Rechten Divide. — La prospection. Une laverie d'or. — Le ridge du Divide.

LA grande ligne de New-York à San-Francisco, après avoir franchi à Summit Valley le col de la Sierra Nevada, longe divers chaînons de ces montagnes, et, si vite que passe le train, la vue des hautes forêts, des profondes vallées, donne envie de parcourir ces intéressantes et pittoresques contrées.

Pour prendre là tout le plaisir que comporte la montagne, il faut s'y engager à la mode américaine, c'est-à-dire en pionnier, chercheur d'or, chasseur et pêcheur ; et c'est dans ces charmantes conditions que nous y avons passé quelques mois.

Débarquant à Auburn, vers le 1^{er} juin, et après un coup d'œil rapide jeté sur cette jolie petite préfecture en bois, nous n'avons pas perdu de temps pour prendre nos places dans le mail-coach de Georgetown.

Cette voiture, bizarre d'aspect, méritait bien une photographie. Les roues sont très minces de jantes et de rais comme dans tous les véhicules américains ; la voie est très large, environ 5 pieds ou 1 m. 50 comme celle des chemins de fer, et

les roues grandes toutes les quatre. Grâce à ce dispositif, on risque peu de verser et l'on peut passer dans de profondes ornières. La caisse en forme de gondole et surmontée d'une légère toiture, avec ou sans rideaux, est suspendue sur deux larges bandes de cuir, comme les anciens carrosses : cela est assez doux au départ et inspire un certain espoir de ne pas trop souffrir des 23 milles ou 35 kilomètres que nous avons à parcourir avant souper.

1. Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.

Cette espérance est déçue, et, descendant au grand trot de nos quatre chevaux la côte qui doit nous conduire au pont de l'American River, nous subissons de telles secousses que parfois nos têtes vont heurter la toiture ou frapper ses supports. Cette malheureuse route, assez fréquentée, est entretenue par les soins irréguliers des communes qu'elle dessert et surtout par l'entrepreneur du pont. Passant là à nombre de reprises, nous avons pu constater qu'elle s'adoucit au cours de l'été, grâce aux épais amas de poussière qui s'accumulent dans les ornières et dans les parties creuses; car en cette saison il ne pleut jamais, et nous avons eu en tout deux heures de pluie, une averse accidentelle, depuis le commencement de mai jusqu'à fin octobre.

L'hiver, c'est tout différent, et il tombe ici des quantités considérables d'eau et de neige : le pluviomètre marque environ 1 m. 50 dans les six mois; les chemins sont alors ravinés, et restent fort cahoteux quand commence la saison sèche.

Mais si les chemins sont durs et fatigants, le voyageur est payé de sa peine par la beauté du paysage. On part de la station en passant sous la voie, et l'on domine aussitôt la belle vallée de l'American River, profonde de 300 mètres au-dessous de la route, encaissée dans ces hautes montagnes à pentes raides, mais couvertes d'assez belles forêts malgré l'enlèvement récent de tous leurs grands arbres. Au pied seulement, sur une dizaine de mètres de hauteur, la roche schisteuse est à nu, formant falaise sur les eaux larges et bouillonnantes de la rivière, écumant entre les énormes blocs qu'elle ne peut pas complètement couvrir, même dans cette saison où les eaux sont encore très hautes.

Le paysage est surtout magnifique au pont suspendu, près duquel la voiture s'arrête un instant pour le service de la poste. Au nord la vallée se bifurque et s'élargit un peu, tandis qu'à l'aval les flots sont resserrés entre deux murailles distantes d'une soixantaine de mètres. A chacune de nos courses, nous nous sommes arrêtés en admiration devant cette vue pittoresque, dont bien des souvenirs se sont accumulés dans nos *cameras*, c'est-à-dire dans nos appareils photographiques de voyage.

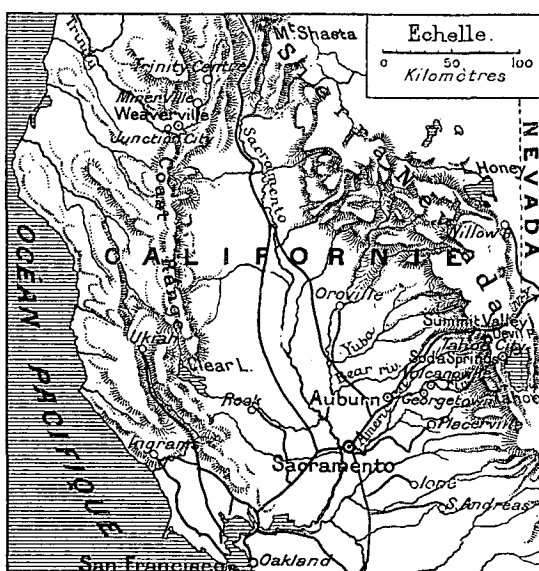
Le pont suspendu est ici solidement construit, car il doit livrer passage aux lourds camions, aux « trains » de Wells-Fargo qui font le service de toutes les marchandises. La route est taillée, sur l'autre rive de l'American River, dans la paroi rocheuse, et la rencontre de deux voitures y semble fort scabreuse : nous ne tardons pas à faire cette expérience, qui nous démontre à la fois l'audace et l'adresse des conducteurs.

En face de nous, sur cette côte raide, descend une machine énorme : c'est une haute caisse en bois rouge, traînée par six chevaux disposés en trois couples, et trainant après elle une seconde caisse semblable, un peu moins haute, réunie par son timon au premier véhicule. C'est là le « train », le système adopté partout en Californie pour les lourds transports. En montagne, on ne rencontre pas plus de deux véhicules ainsi réunis ensemble; en plaine, on n'hésite pas à en atteler une demi-douzaine, sinon plus, quitte à mettre en tête vingt couples de chevaux, de bœufs ou de mules. Cela fait l'ensemble le plus étrange que l'on puisse imaginer, et l'on ne comprend pas comment un pareil « train » peut passer dans les courbes un peu raides. Il passe tout de même. La raison d'être de ce système paraît être de pouvoir découpler les voitures dans les passages trop difficiles, par la boue ou par la neige, et les faire passer l'une après l'autre, s'il le faut, en leur attelant tous les animaux de trait. De plus on diminue ainsi le personnel indispensable, dont le prix élevé est la principale charge des transports.

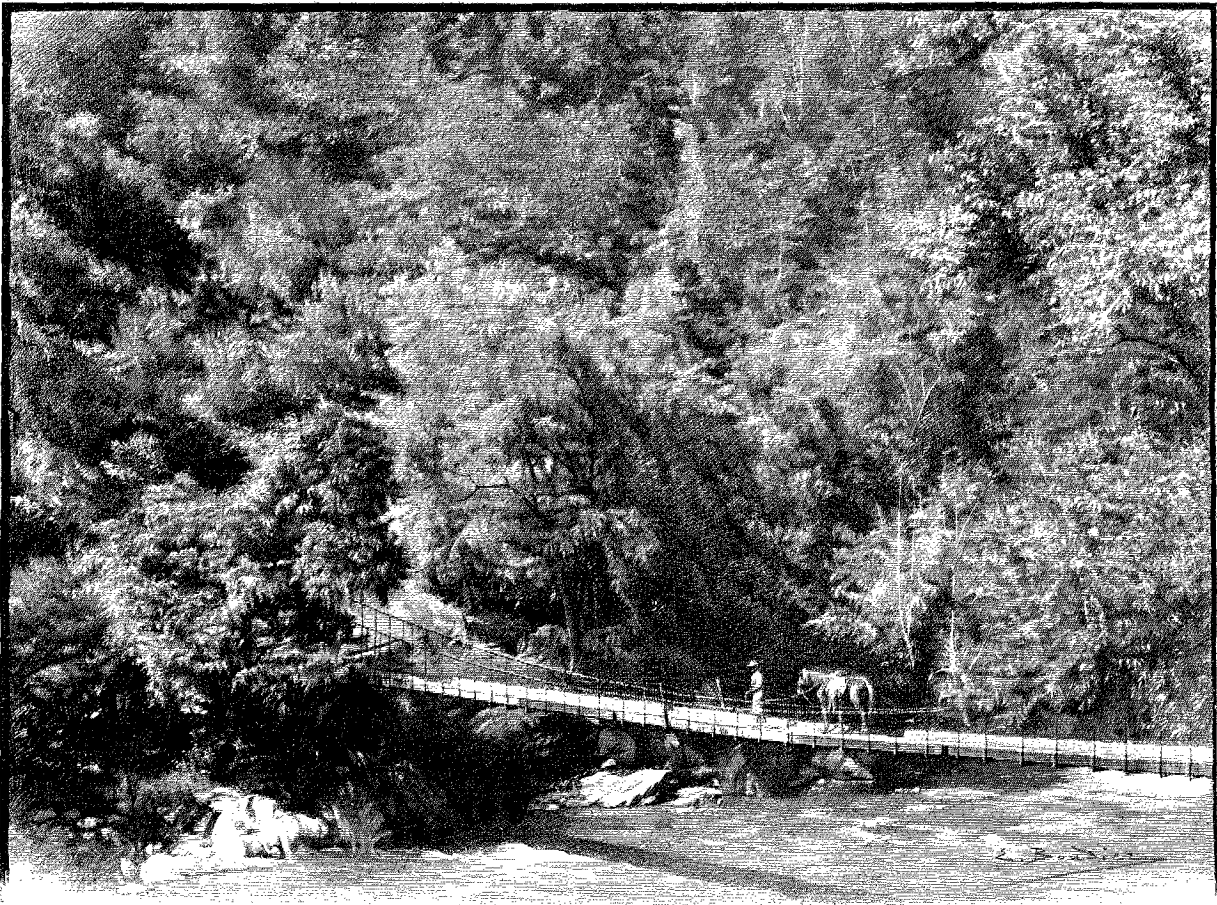
Disons en passant que tous ces transports sont organisés par la maison Wells-Fargo de San Francisco, l'une des plus remarquables agences de ce genre qui existent au monde; elle a rendu d'inappréciables services, surtout aux débuts de la Californie, en se chargeant de faire parvenir n'importe quoi et n'importe où, dans les contrées les plus inabordables, et en garantissant toutes ses expéditions, même le retour ou l'arrivée de l'or et des valeurs.

Si admirable que soit l'administration Wells-Fargo, la rencontre de son train sur la route étroite n'est pas faite pour nous rassurer beaucoup. Et cependant les conducteurs se sont réciproquement aperçus à une centaine de mètres de distance : l'un d'eux avise un point de croisement possible, quoique invraisemblable; il y arrive le premier et fait sortir son équipage de la route, surtout de l'une des ornières; les roues de l'autre côté sont en dehors de la route même, sur le talus raide; la voiture se penche, mais la largeur de la voie la sauve d'un désastre; elle s'arrête, et nous arrivons, une roue dans l'ornière vacante, l'autre frôlant le rocher : on penche, on accroche, on crie, mais on passe!

Plus loin la route continue dans les vallons d'un plateau très accidenté, sans intérêt particulier.



CALIFORNIE ET SIERRA NEVADA.



LE PONT RALSTON SUR LE LONG CANYON (PAGE 510). — DESSIN DE BOUDIER.

Enfin, au bout de quatre heures environ depuis notre départ d'Auburn, nous remontons encore sur le plateau, et nous arrivons à notre premier but, le village de Georgetown. Il se compose de deux très larges routes, sans chaussées ni entretien, réunies entre elles par trois traverses, et plantées d'assez beaux arbres. Le massif central entre les deux routes comprend deux hôtels, dont l'un est assez grand et bien tenu tout en restant plutôt auberge qu'hôtel : à côté des hôtels, cinq grands magasins, ou *stores*, largement approvisionnés des objets nécessaires aux campagnards et aux mineurs ; en outre, quatre bars, dont deux avec billard, un coiffeur et le bureau de poste.

Le long de ces constructions règne un large trottoir en bois couvert par un auvent sur poteaux et prolongé dans les traverses par quelques planches formant chemin pour les temps de boue. De l'autre côté des rues sont placés les écuries, le maréchal-ferrant, le charron, la chapelle, et d'assez nombreuses habitations entourées de jardins bien entretenus, potagers et vergers. Le grand *ditch*, que nous avons déjà vu, passe au long de la route la plus élevée dans toute la longueur du village, et chaque habitant y a pris un abonnement, en vue surtout de l'arrosage des planches de légumes et des fleurs.

Georgetown est le centre d'un groupe d'habitations, mines et fermes, comprenant environ 2000 habitants. On voit qu'il règne ici une certaine aisance tant par le bon entretien des petites demeures particulières que par quelques installations accessoires telles que de longs tuyaux en caoutchouc ajustés sur des prises d'eau en pression, et servant à arroser largement les trottoirs et les rues devant chaque maison et chaque magasin.

L'ensemble du village n'est pas désagréable, avec ses légères constructions à deux étages, le rez-de-chaussée enfoncé sous la toiture couvrant les trottoirs, le premier étage ouvert au-dessus de cet auvent, et de grands arbres feuillus, acacias, chênes et pins dépassant le niveau des maisons. De la ville, du reste, on domine le plateau, dont les légères ondulations sont émaillées de cottages et de jardins, non loin de belles forêts.

Le lendemain, nous prenons une nouvelle voiture, beaucoup plus légère que celle de la veille. Elle est attelée de deux chevaux efflanqués, et nous y installons le mieux possible nos menus bagages, y compris nos selles. La route, au delà de Georgetown, est encore praticable sur une quinzaine de kilomètres, allant au nord vers Volcanoville ; aussi les chevaux trottent-ils assez bien malgré les inégalités et les ornières. Bientôt nous entrons dans la vraie forêt, avec ses magnifiques pins et, le long des ravins, de nombreux arbrisseaux fleuris.

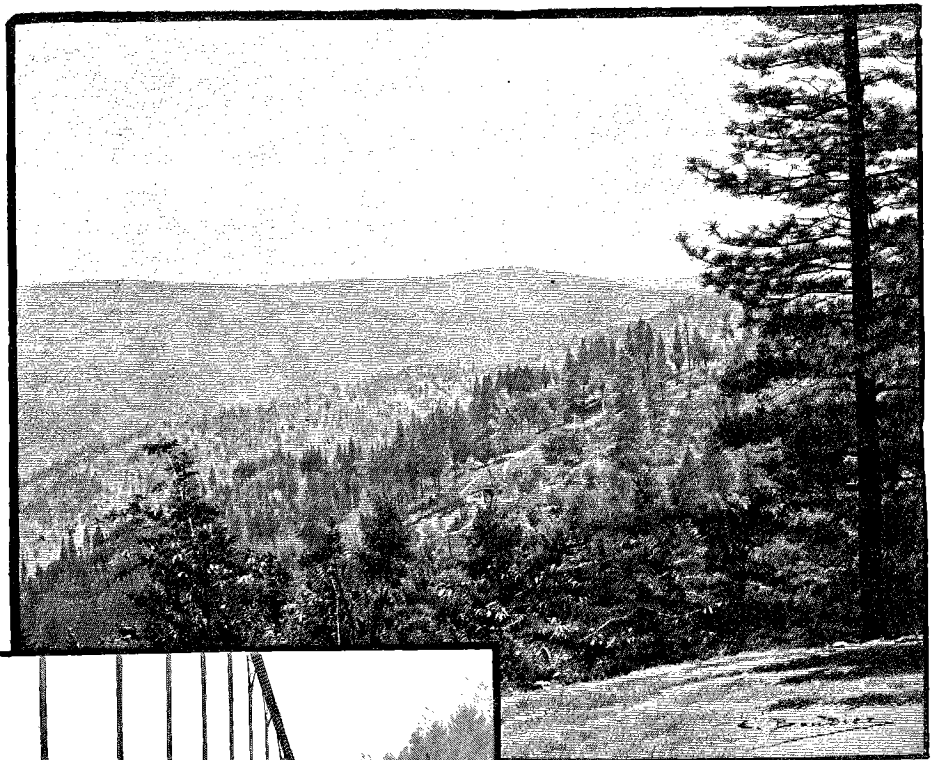
surtout le *dog-tree* aux feuilles lisses et lancéolées portant au bout de chaque rameau une large fleur blanche à quatre grands pétales, puis des *seringas* à grandes fleurs parfumées, des *marronniers* à fleurs blanches aussi, et sur le sol des végétaux herbacés formant pelouse, framboisiers sauvages et fraisiers en arbustes.

Deux heures de voiture nous amènent à Kentucky Flat, où nous avons à déjeuner sommairement au bord d'une jolie source, puis à monter à cheval. Nous trouvons au rendez-vous le mineur qui est venu nous chercher avec cinq chevaux et un vieux mulet blanc. Je vous présente de suite ce brave serviteur qui nous a été si utile partout comme porteur de bagages. Peter a dû être un fort beau mulet jadis : il a maintenant trente ans, et, malgré cet âge avancé, il porte encore gaillardement ses 80 kilogrammes de colis amarrés sur un porte-bât en bois ; il monte et descend les côtes les plus raides, sans se laisser jamais devancer par le reste de la cavalerie, prenant le galop au besoin et sautant les fossés pour rattraper les camarades.

Nos bêtes de selle sont moins brillantes : ce sont de vieux chevaux absolument sans valeur, ramassés dans les résidus des *ranchos* ; cela fait bien l'affaire de mon chef de mission qui, deux fois plus âgé que moi, est peu amateur de caracole et réclame la plus vieille et la plus sage de ces bêtes ; mes vingt-cinq ans s'accommodent mieux d'un autre cheval plus jeune, et même peu dressé, que j'ai pu me faire donner ou prêter au moins pour quelque temps.

Nous voici donc à cheval dans la forêt, suivant le sentier au long du *ditch* ; mais au bout de 3 kilomètres nous arrivons au bord du plateau, et nous dominons de 400 mètres la rivière du Long Cañon qu'il s'agit pour nous de franchir. Nous ne voyons pas le cours d'eau, caché encore par la forme de la montagne et par les arbres, mais nous apercevons de l'autre côté le haut du Ralston Divide, sur lequel nous avons à remonter ; il est un peu plus bas que nous de 50 à 100 mètres ; et la distance en ligne droite peut être de 4 kilomètres. Mais, grâce à la profondeur du ravin, nous savons que la promenade durera quatre ou cinq heures.

Faire parcourir à nos



PONT SUR L'AMERICAN RIVER — RALSTON DIVIDE, VUE PRISE DE KENTUCKY FLAT. — DESSIN DE BOUDIER.

chevaux les longs et rapides lacets descendant au Long Cañon, ce serait les fatiguer trop pour compter sur eux à la montée ; de plus la descente à cheval est dure pour le cavalier, malgré nos selles à forme américaine. Ces chevaux ont peu de garrot, et la selle glisse en avant, au grand déplaisir du cavalier, obligé de se préoccuper en outre de la solidité incertaine des pieds de devant. Mieux vaut faire la descente à pied, et c'est à quoi nous nous décidons, bien qu'il fasse fort chaud au soleil de midi. Le sentier, heu-

reusement, est abrité en partie par la forêt à cette heure de la journée, grâce à son exposition au nord.

La vallée dans laquelle nous pénétrons est une gorge très pittoresque, et les yeux se reposeraient avec satisfaction sur ce bel entourage si nous n'étions trop obligés de regarder nos pieds pour éviter les entorses sur les pierres roulantes. Tout est calme autour de nous; à peine de temps en temps le sifflement de la *quail* rompt le silence, et les quails ne se montrent pas, trop occupées à leurs couvées en cette saison. Ce n'est que plus

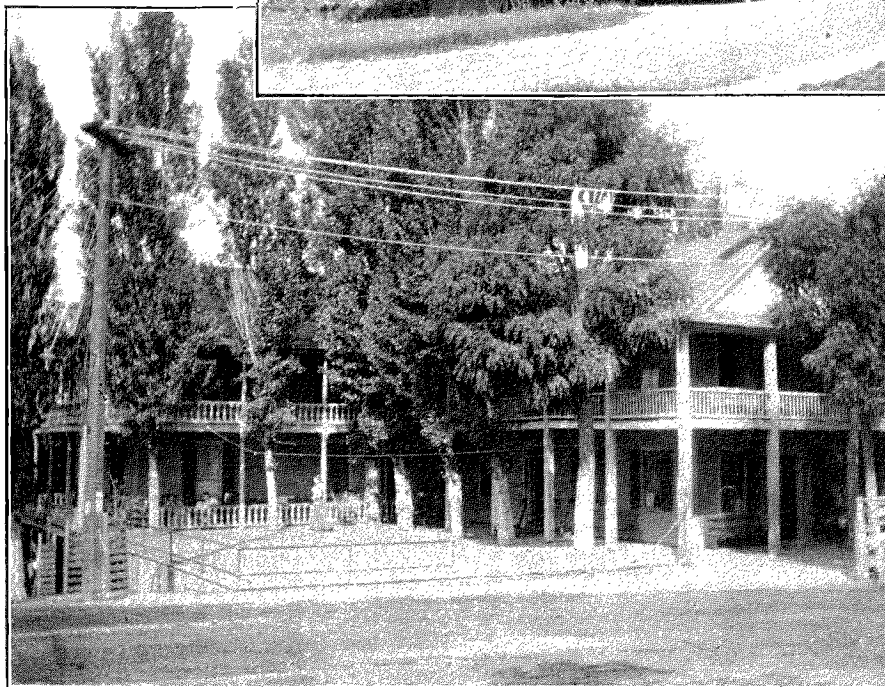
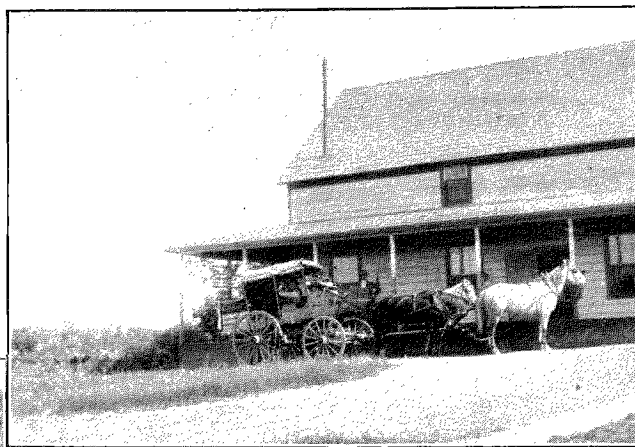
tard que nous en avons rencontré et tiré de nombreuses; mais il faut que je dise de suite que ce joli oiseau est une petite perdrix, connue chez nous sous le nom de *colin*. Elle a l'attitude et les habitudes de la perdrix rouge, mais elle est plus petite que la perdrix grise, à peu près de la taille de la perdrix rocailleuse. Son plumage est surtout gris, avec de jolies marbrures brun rougeâtre; sur la tête le mâle porte deux longues plumes minces, et la femelle une plume un peu plus courte. La famille quail est très unie, et j'ai vu plusieurs fois le père ou la mère jouer devant moi la comédie de l'oiseau blessé pour me détourner de la direction de son nid. Je dois

dire que j'avais entendu raconter souvent ce dévouement, en France, pour nos perdrix grises, mais je n'avais jamais assisté à la petite scène, par la bonne raison que je ne chasse pas au temps des couvées. Ici, en revanche, et bien qu'il y ait des règlements de chasse ridiculement prohibitifs, tout le monde a son fusil sur l'épaule; la surveillance est pratiquement impossible dans la montagne, et j'avoue avoir fait comme les autres, laissant de côté la loi gênante. Cependant je n'ai guère à m'accuser d'avoir tué des quails avant que les petits fussent assez forts pour quêter eux-mêmes leur nourriture en picorant les graines des buissons, et j'ai suivi avec sympathie et curiosité les ruses de ces parents dévoués; ruse bien imprudente vis-à-vis du chasseur, et qui n'a d'utilité réelle que pour entraîner les chiens et les chacals; c'est évidemment pour les carnassiers et non pour l'homme qu'elle a été inventée : il est plus facile d'échapper à la griffe du chat qu'au plomb du fusil.

En plus du sifflet des quails, on entend de tous côtés le choc du bec du pic sur le tronc des arbres : les petits pics noirs, avec plumes blanches aux ailes et à la queue, sont extrêmement nombreux ici, et la forêt leur appartient presque exclusivement en cette saison. Au mois de juillet, les jeunes sortis des nids augmentent beaucoup le bruit du martelage, puis, au mois de septembre, apparaissent d'autres pics, plus gros et sans plumes blanches, d'une teinte mordorée foncée et dont le ventre est garni de plumes rosées d'une extrême délicatesse de ton. Au milieu de ces pics, on rencontre assez souvent un gros torcol au plumage rose, de toute beauté; il est beaucoup plus fort que le torcol d'Europe, mais maigre et coriace; c'est un petit gibier très inférieur à son congénère dans nos vignes; enfin un grand pic noir à tête rouge, que l'on appelle ici *wood-cock*, bien que ce soit le nom de la bécasse, se montre de temps en temps grim pant au tronc des pins, et parfois le petit grimpeur, à peine plus gros qu'un oiseau-mouche, vient compléter la série des *wood-peckers*.

Nous avons mangé un peu de tous ces oiseaux; nous y avons même ajouté des geais bleus au plumage éclatant, les uns à ventre bleu, les autres à ventre blanchâtre; ce sont médiocres rôtis, et si nous en avons jeté par terre un certain nombre, c'est surtout pour en conserver les plumes, destinées à l'empaillage.

*



ACBERGE-POSTE DE GREENWOOD, ENTRE AUBURN ET GEORGETOWN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

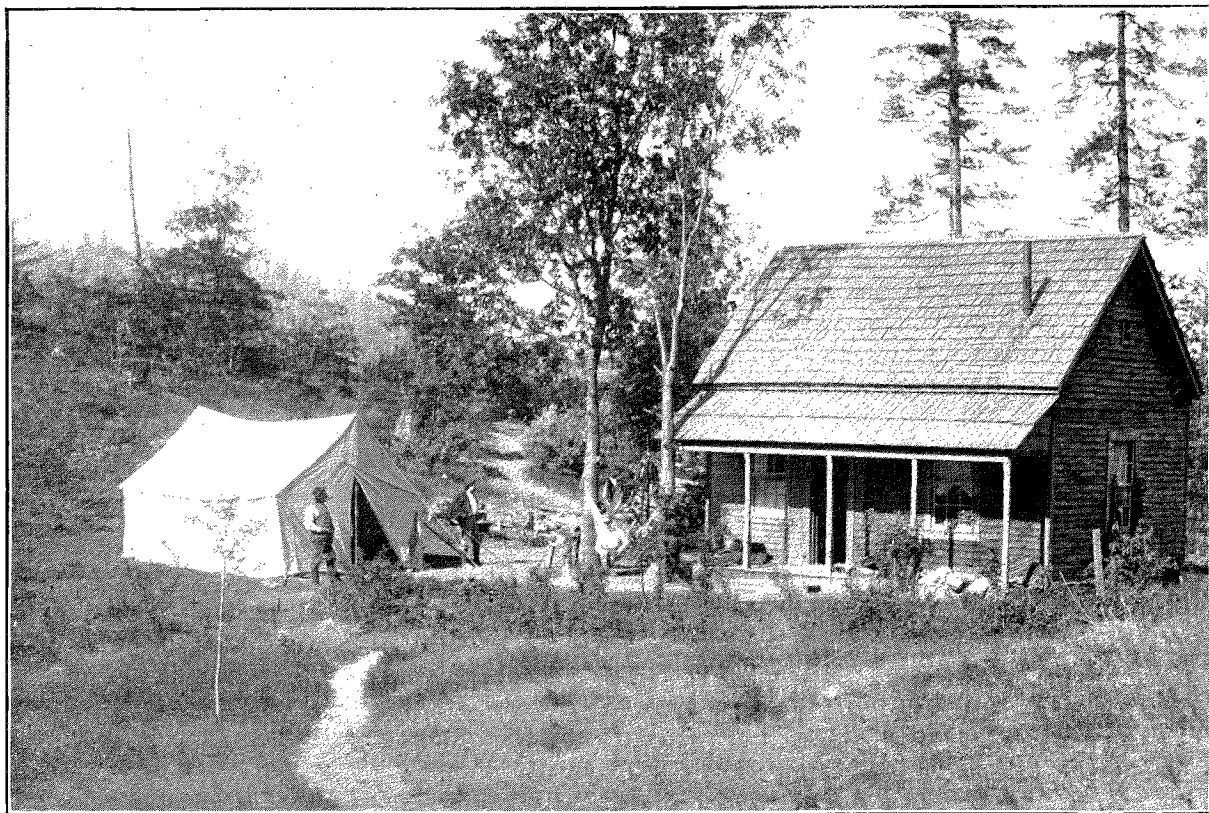
Au cours de notre longue descente le paysage devient de plus en plus beau et le grondement des eaux augmente peu à peu. Nous passons au long d'une petite falaise et nous arrivons au pont suspendu du Long Cañon, établi à 7 ou 8 mètres au-dessus du fond. Les eaux sont assez hautes encore à cette saison, et il serait presque impossible de traverser à cheval les flots rapides tourbillonnant entre les gros *boulders* qui encombrant le lit. Le pont, très légèrement établi et en mauvais état, inspire peu de confiance et oscille largement; chacun de nous le traverse successivement, tenant son cheval par la longe, et nous arrivons sans accident à l'autre rive, après ce parcours de 80 mètres qui paraît long à franchir. On sent qu'une réparation devient urgente pour assurer la sécurité du passage.

Le site est de toute beauté : au-dessous du pont, le Long Cañon roule bruyamment ses flots, d'un beau vert sombre. La tranchée ouverte par le cours d'eau a une largeur de 60 mètres et ses parois semblent verticales sur 20 mètres de haut. A l'aval, la rivière tourne et montre toute la hauteur de 400 mètres de la montagne magnifiquement boisée. A l'amont, à 2 kilomètres de nous, le Long Cañon reçoit le Rubicon Creek, et ces deux vallons escarpés sont garnis d'une végétation luxuriante jusqu'au plateau élevé de 300 mètres au-dessus du confluent.

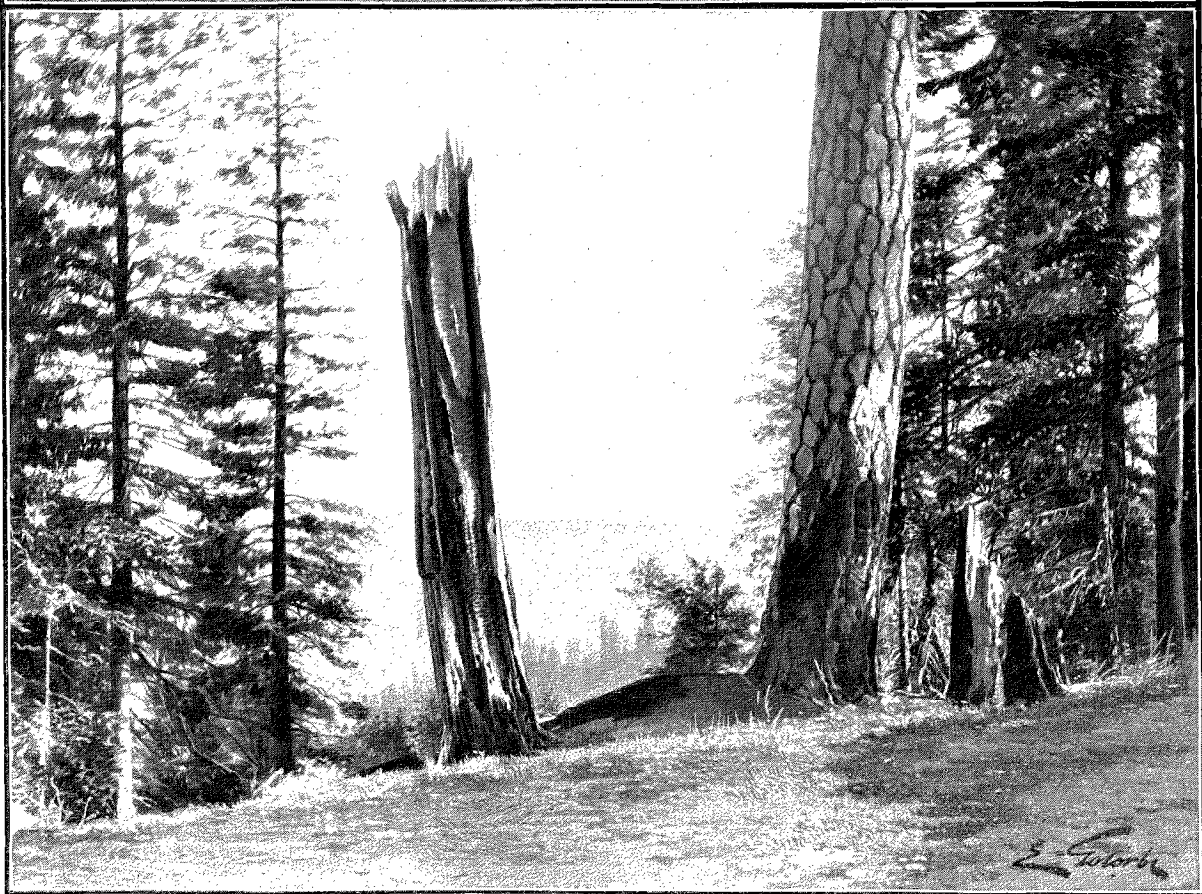
Ici, chacun se prépare à monter à cheval. Mais maître Peter nous joue un tour de sa façon, en se jetant dans les longes, si bien que deux d'entre nous lâchent leurs chevaux et voilà les bêtes parties à grimper le sentier sans nous attendre. Elles ne vont guère vite, mais le sentier entaillé dans la falaise est si étroit qu'il rend fort difficile l'opération de passer en avant d'un cheval, qui hâte l'allure aussitôt qu'on approche de lui. Enfin, à une cinquantaine de pas du pont, je puis profiter d'un coude et de ma légèreté pour couper la voie à la caravane. Maître Peter s'arrête et mes compagnons reprennent possession de leurs *mustangs*. La pente que nous gravissons à flanc de coteau est fort jolie encore, quoique moins boisée que la descente opposée; elle est de plus longue et fastidieuse; le soleil frappe directement sur nous, bien que la journée s'avance, et nos chevaux s'essoufflent vite; il nous faut deux heures pour gravir ces 300 mètres, occupant à peine 1 kilomètre sur le plan, entre le point de départ et la projection de l'arrivée. Heureusement pour les chevaux, on rencontre là une belle source jaillissante au point où l'on quitte les schistes pour entrer sur les terrains volcaniques.

Nous voici enfin sur l'arête montagneuse qui porte le nom de Divide, c'est-à-dire qui sépare la vallée du Long Cañon de celle du Middle Fork.

Au point où nous arrivons le sol est aride et nourrit seulement de gros buissons de *manzanita*, dont la ramure dure et serrée est difficilement franchissable pour les hommes et pour les chevaux; au bord de l'arête



CAMPMENT DE MINEURS DANS LA MONTAGNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



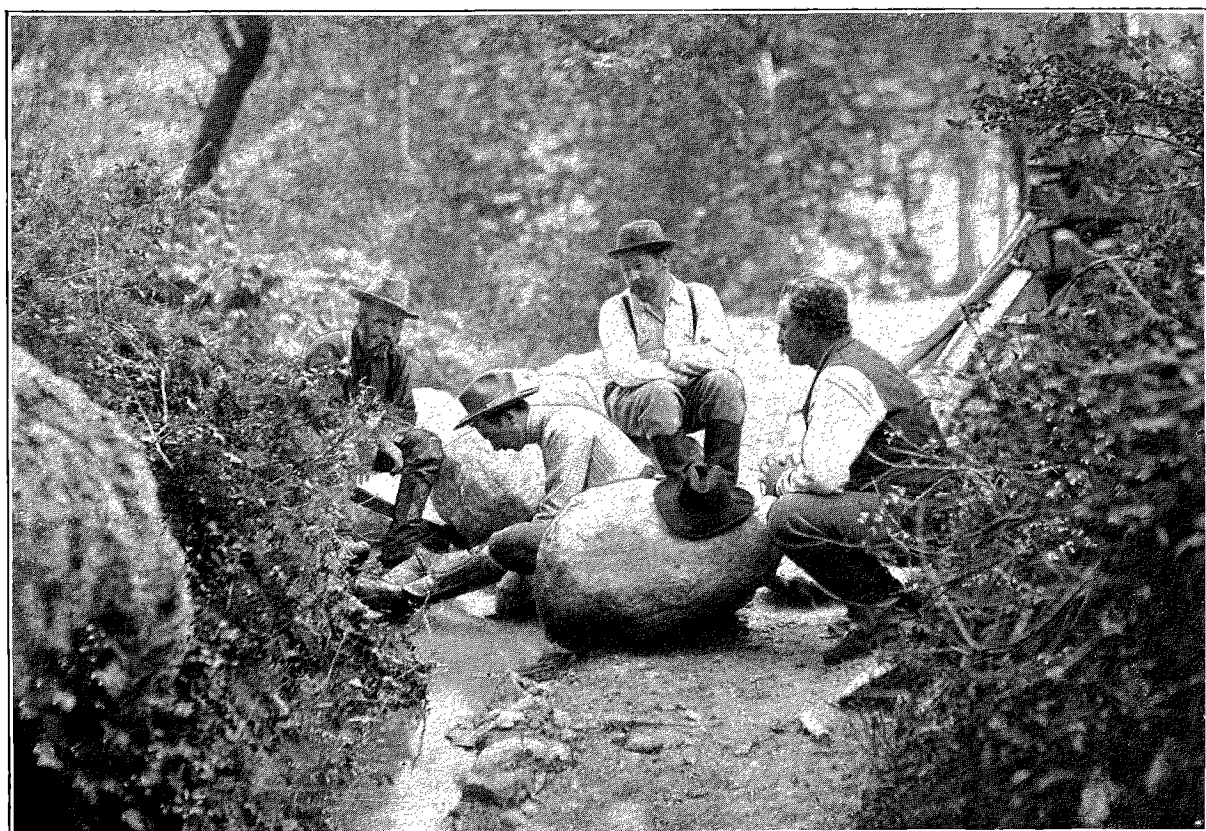
UN « YELLOW PINE » TOMBÉ. — LE « RIDGE DE RALSTON DIVIDE ». --- DESSIN DE GOTORBE.

poussent quelques pins petits et laids, au feuillage grisâtre, que l'on nomme ici *pignon pine*. Cette appellation est fautive, car les petits cônes ne contiennent que des graines minuscules, entièrement différentes des vrais pignons que nous avons rencontrés auparavant. Ces pins ont un caractère très spécial : c'est que leurs cônes, au lieu d'être au bout des branches comme dans les autres pins, sont insérés dans le tronc, à toute hauteur, et pris dans l'écorce de telle façon qu'il est fort difficile de les en arracher, sauf sur les bois jeunes. Ils ne poussent que dans les endroits les plus arides, sur les veines de quartz et sur les bords des tufs volcaniques.

Sauf ces points exceptionnels, la végétation est de toute beauté, même à l'extrême sommet. Elle se compose de chênes ayant à peu près le port des chênes de nos forêts, ou plutôt du chêne lombard, dominés par des pins, des sapins et des tuyas gigantesques. Les arbres de 2 m. 50 de diamètre à la base et de 70 mètres de hauteur ne sont pas rares, et nous en avons mesuré plusieurs par curiosité, tant debout au moyen du tachéomètre que par terre; car partout gisent d'énormes cadavres dans un désordre des plus pittoresques. Auprès de l'un d'eux, j'ai fait prendre ma photographie à cheval : mais plus tard, en tirant l'épreuve, je me suis aperçu que je n'avais pu m'approcher assez du tronc pour donner une exacte idée de sa hauteur. Malgré cela, la photographie est réussie, et c'est l'un de mes plus intéressants souvenirs de voyage. Nous en avons récolté bien d'autres, plus belles les unes que les autres, dans les clairières de ce long Divide, qui n'a pas moins de 60 kilomètres de long depuis le confluent du Long Cañon et du Middle Fork jusqu'au col de Soda Springs.

Au point où le sentier montant touche à l'arête du sommet, un gros arbre est tombé, et ses branches, barrant le sentier marqué, obligent à faire un petit crochet. Comme j'y dirigeais ma monture, elle fait un brusque écart, et j'aperçois à deux pas devant elle un gros serpent lové. Je n'ose pas le tirer sans descendre de cheval, ne sachant pas encore comment ma bête accepte le bruit de la poudre. Je saute donc hors de selle, mais pas assez vite pour que le reptile n'ait le temps de disparaître sous le tronc pourri, en faisant un bruit de crécelle aiguë. Seth Wilton, le mineur, qui a vu le mouvement, me dit aussitôt que c'est un *rattlesnake*, autrement dit un serpent à sonnettes.

Je ne savais pas qu'il y en eût à cette latitude de 40°, et dans la montagne surtout, mais ils y sont nombreux, car nous en avons bien tué une douzaine autour de notre campement, le mois suivant, et j'en ai précieusement gardé les anneaux de la queue. le *rattle* bruyant auquel l'animal doit son nom. Ce vilain reptile, très venimeux, est beaucoup moins gros ici que dans la plaine, et surtout plus au sud : il ne dépasse guère 1 m. 25 de longueur et 7 centimètres de diamètre, mais il a des crocs de plus d'un centimètre, et sa morsure est, dit-on, toujours mortelle. Ici, du moins, il n'est pas agressif, et bien que les prospecteurs en rencontrent des masses



RECHERCHE DE L'OR À L'AIDE DU PAN (PAGE 515). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le long des ruisseaux, je n'ai pas entendu parler dans notre canton d'un seul accident, même pour les chiens, pendant tout notre séjour au nord de la Californie; au contraire, dans le sud, et surtout au bord de la mer, les accidents sont fréquents.

Le bout postérieur du rattlesnake est garni d'anneaux légers et transparents, de matière cornée, dont le nombre représente l'âge de l'animal; j'en ai compté jusqu'à dix-neuf, mais fréquemment huit ou dix. Ces



LA LAVERIE DE WILLARD (PAGE 516). — DESSIN DE BOUDIER.

anneaux sont réunis par un axe articulé, prolongement extrême de la colonne vertébrale, et gardent, même après la mort, leur mobilité et leur son de grelot, quand on les agite ou quand on les fait glisser sur une planche. La peau est bien marbrée, et j'aurais désiré en rapporter quelque bel échantillon; mais nous avons toujours été trop pressés de tirer ou d'écraser le reptile, avant sa disparition dans un trou, pour en ménager convenablement l'épiderme.

Le rattlesnake se cache dans les bois morts, et sans doute attend là patiemment les rats et les écureuils

imprudents pour les happer au passage; il circule peu, et ce n'est que par rare exception que nous en avons entendu quelques-uns glisser dans les herbes aux abords des ruisseaux. On dit que les porcs les détruisent, mais nous ne savons pas si le fait est bien exact: dans tous les cas nous essaierons l'an prochain d'avoir une famille de pourceaux, et, s'ils veulent bien nous débarrasser de ces voisins toujours gênants et scabreux, cela ne nous empêchera pas de les transformer en jambons au moment opportun.

La rencontre du rattlesnake a été le seul incident de la fin de la journée; une heure de promenade presque à plat au bord du Divide, puis un grand quart d'heure de descente raide dans une ravine, et nous arrivons au campement préparé d'avance à mi-côte. Là nous trouvons une gentille maisonnette en bois occupée par quatre mineurs et dont un apprenti renferme la cuisine; un vieux prospecteur assez peu ragoûtant, Marshall, y prépare le souper; en face de la maison, on nous a dressé une belle tente de 3 mètres sur 4 avec trois lits de camp et une table. C'est là notre centre d'opérations pour cette première période.

Au souper dominent les haricots rouges; c'est le principal élément de la nourriture en montagne, et non pas le plus désagréable, quand le lard n'est pas trop rance. Avec un peu de viande grillée, des pommes de terre, du beurre et du café, il y a de quoi satisfaire aux exigences consécutives d'une bonne journée de marche, et c'est par sybaritisme si nous y ajoutons d'assez bon vin californien, envoyé à notre intention. Le *foreman* ou maître mineur San Tomas, qui soupe avec nous, ne touche pas à ce liquide, par principe.

A 8 heures, la nuit tombe brusquement, et nous organisons nos couchettes, en y mettant beaucoup de *blankets*, c'est-à-dire d'épaisses couvertures, suivant la recommandation de l'ingénieur américain qui nous accompagne. Malgré cette précaution, la nuit est si fraîche sous la tente, que nous ajoutons nos pardessus à nos couvertures, et c'est encore bien juste si nous avons ainsi assez chaud pour dormir. Cependant le sol de la tente a été soigneusement préparé et garni d'une couche de paille sous la toile qui forme notre plancher. Mais la différence est extrême entre l'ardeur du soleil et la fraîcheur de la nuit et nécessite quelques précautions pour éviter les refroidissements. Mes deux compagnons de tente ne tardent pas à entonner une musique violente; on leur fait largement écho dans la maisonnette voisine; au dehors un chacal fait entendre son aboiement plaintif; les chevaux attachés à l'air piaffent et piétinent; le mulet Peter, laissé en liberté, galope un peu partout, mais, malgré tout, le sommeil ne tarde pas à s'emparer de moi.

Et ce fut là le premier jour!

Nous avons employé les journées suivantes à examiner les travaux récents et anciens, faisant le métier de prospecteurs, bon prétexte à photographies dans les combes pittoresques où se trouvent les tunnels et les lavages de ruisseaux. Entre temps, nous avons tué quelques geais bleus et de petits écureuils rouges, maigres additions à nos menus, surtout avec la méthode primitive de notre cuisinier. Ce n'est que quelques jours plus tard que nous avons rencontré des écureuils gris, petit gibier des plus fins en même temps que fort joli.

Les rongeurs sont très nombreux sur cette montagne. Le plus gros, mais aussi le plus rare, c'est l'écureuil gris ou petit-gris; il est d'une certaine élégance, a le corps allongé, plus gros qu'un lapin de garenne, traînant derrière lui une queue plus longue encore, très garnie de longs poils, le tout d'une belle teinte gris clair. Comme tous les autres rongeurs du pays, il habite de longs terriers creusés dans la terre sableuse des sommets, sous les racines des chênes et des pins. Mais il monte sur les arbres avec une étonnante vitesse et suit les plus minces rameaux pour aller couper à coups de dents le bout de la branche où sont attachés les cônes. C'est surtout au *sugar pine* que s'attaque l'écureuil gris; les énormes cônes de ce bel arbre (*Pinus macrocarpa*) atteignent souvent 50 centimètres de longueur et sont remplis de grains presque aussi gros que ceux du pignon, quoique un peu moins longs. Une fois le cône tombé, le rongeur en arrache les bractées et récolte les graines, soit pour les manger sur place, soit surtout pour les porter à ses magasins.

Heureusement pour la reproduction de ces beaux arbres, la chute prématurée des fruits donne naissance à une seconde fructification, car l'écureuil ne laisse pas en place un seul des premiers cônes.

Les fruits tardifs mûrissent en hiver quand leur ennemi dort dans son terrier, et la neige recouvre à temps les graines qui en tombent souvent sous le coup de bec des pics. Le petit-gris ne dédaigne pas non plus les cônes du *pitch-pine* ou *yellow pine*, non plus que ceux du sapin, du pin *sapo*, ou même du tuya, que l'on nomme ici *cedar*; mais on voit que ces petits grains ne sont récoltés par lui qu'à défaut d'autres plus charnus.

Cet élégant animal saute à bas des arbres, en s'aidant si bien de sa queue, qu'il a l'air parfois de planer un instant; ce n'est pourtant pas l'écureuil volant, beaucoup plus petit et dont nous trouvons ici de rares échantillons. La queue de ces derniers est plate et ils ont un développement anormal de la peau, formant comme une palmure entre les pattes de devant et celles de derrière; leur poil est entremêlé de gris et de roussâtre. Il est beaucoup moins fort et les chiens le happent facilement, tandis qu'ils se méfient de la denture aiguë du petit gris et le laissent presque toujours échapper quand il est blessé.

Après ces deux espèces, vient, par ordre de taille, l'écureuil rouge, ou écureuil-rat, qui est excessivement nombreux partout dans les forêts, grand mangeur de menues graines et rongeur d'écorce des racines de chêne; très vif dans ses mouvements, ce petit animal disparaît rapidement dans les longues galeries creusées sous la souche des chênes, et le chasseur ne peut guère s'en emparer que quand il l'a tiré sur le sommet d'un arbre. C'est du reste un très médiocre coup de fusil: les poils sont rares et la peau ne mérite pas d'être conservée; quant à la chair, elle est sèche et filandreuse, sans mauvais goût d'ailleurs.

Ensuite nous avons à signaler deux espèces de loirs ou *cheapmonk*, remarquables par leurs raies jaunes qui s'étendent de la tête au bout de la queue; les plus gros sont de taille supérieure aux loirs de nos contrées. Après eux viennent des rats de petites dimensions et des mulots comme partout.

Ces bestioles nous ont souvent amusés par leurs ébats gracieux et comme but de tir; nous les chassions avec ces petites carabines à répétition, de calibre 22, c'est-à-dire moins de 6 millimètres de diamètre, que les Américains fabriquent à très bon marché, au prix de 10 dollars ou 50 francs. Elles sont d'une grande précision, mais à la condition d'en nettoyer le canon très fréquemment, sans quoi l'arme baisse à courte distance. La portée est de 200 mètres, mais la précision est extrême à 40 mètres au moins.

Il n'est pas trop difficile de tirer les écureuils rouges, qui grimpent sur les chênes hauts seulement d'une vingtaine de mètres; mais l'écureuil gris, sitôt qu'il est poursuivi, choisit un pin très élevé et s'élance en quelques instants jusqu'au sommet, à 60 et 70 mètres au-dessus du sol. Là il devient complètement invisible, couché sur une enfourchure de branche, et on ne l'aperçoit que quand il suit un rameau pour aller couper un cône; c'est un joli tir que de l'atteindre d'une balle, et rarement on y parvient du premier coup. Souvent, effrayé de l'explosion, il fuit de branche en branche, s'élançant d'un arbre à l'autre avec une légèreté telle qu'il a l'air de voler

jusqu'à ce qu'il se décide à se dissimuler dans une cime feuillue ou qu'une balle le fasse tomber sur le sol; mais, malgré cette effrayante chute de plus de 50 mètres, il trouve le moyen de s'accrocher au passage à quelque buisson, et fuit encore en serpentant dans les fougères et les framboisiers, où nous le poursuivons au grand dommage de nos mains et de nos vêtements.

Si peu importantes que soient ces menues chasses, elles nous ont fait passer agréablement le temps pendant nos séjours au Divide, comme récréation au cours de nos excursions vers les *creeks* ou

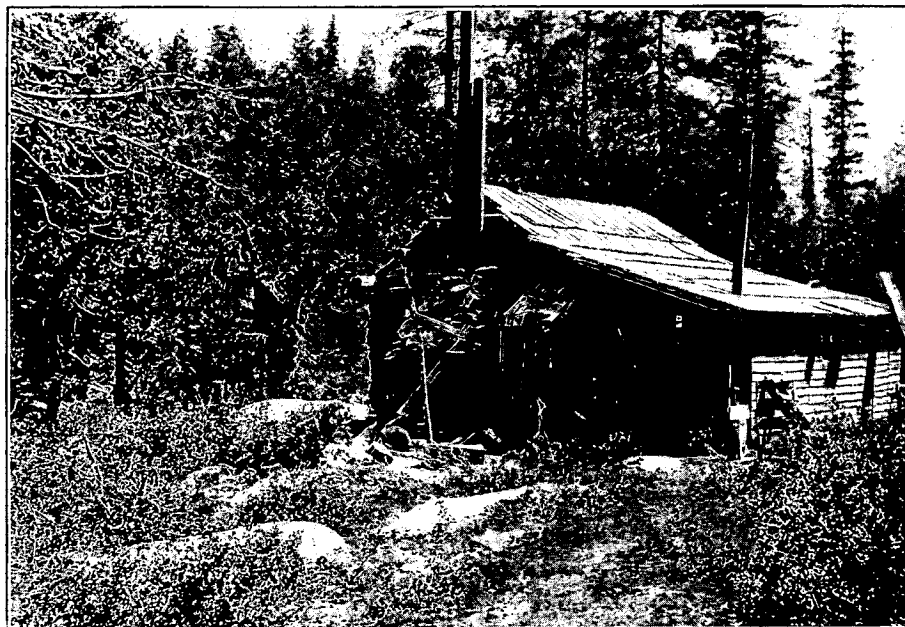
ruisseaux aurifères dont l'étude était notre vrai but. C'est là que j'ai fait connaissance avec le *pan* américain, c'est-à-dire avec la grande écuelle en fer mince qui sert à laver l'or, et je m'étonne moi-même d'avoir trouvé si attachant le dur métier du prospecteur. Chaque matin, nous partions à la première heure avec un ouvrier portant une pelle, une pioche et le *pan*; nous emportions avec nous quelques-unes de ces boîtes de conserves si généralement répandues ici et dont les amoncellements signalent tous les points de campements. Descendant dans un des profonds ravins qui découpent les flancs du Divide, nous nous arrêtons à l'endroit à étudier, et nous commençons le travail.

L'ouvrier détourne quelques-unes des grosses pierres roulées ou *boulders* qui garnissent le fond des ruisseaux, puis il enlève quelques pelletées de graviers sableux qu'il jette dans le *pan* jusqu'à le remplir entièrement, ce qui correspond à une quinzaine de kilos. On organise un petit bassin en retenant les eaux du ruisseau ou de la source voisine par une petite digue en terre et gazon; puis, assis au bord de ce trou, on prend le *pan* à deux mains, on le plonge dans l'eau, et on le soumet à des mouvements assez brusques de rotation et d'oscillation. Les matières terreuses sont délavées par l'eau et tombent au fond du bassin; on remue le résidu restant dans le *pan* à la main, pour le bien débourber, on enlève les gros graviers, et l'on recommence à tourner et balancer dans l'eau. Après une dizaine de minutes de travail, ces mouvements ont fait sortir du *pan* presque tout son contenu; il y reste seulement un peu de sable. On sort le *pan* de l'eau et avec très peu de liquide on secoue ce sable par de petits mouvements, on le promène dans l'angle compris entre le fond et le bord, et l'on finit par en voir sortir les grains d'or en forme de petits haricots très aplatis. Quand ces grains sont assez gros, ce qui est le cas au Divide, on les saisit avec une petite pince et on les pèse. L'or des alluvions valant 3 fr. 10 le gramme, il est facile ainsi de se rendre compte de la valeur en or contenue dans chaque battée de 15 kilos et de la rapporter à une tonne de graviers.

Cette petite opération, toujours la même, paraît assez fastidieuse, et de plus elle est très fatigante pour les reins, surtout quand on n'y est pas entraîné plus que moi: et cependant je m'y suis si bien intéressé que je ne laissais guère à d'autres le maniement du *pan* aussitôt que je l'eus compris et jusqu'au moment où je n'en pouvais plus de fatigue. Avec quelle attention on suit le mouvement de l'eau, des cailloux, du sable, jusqu'au moment où l'or se montre enfin, et, si enfantin que cela paraisse, on est tout fier quand on récolte une pépite un peu plus forte que celle des voisins.

Bien que tous les ruisseaux descendant du Divide aient été exploités jadis, nous avons trouvé encore au bord du Long Cañon la dernière laverie d'or en activité suivant les anciens errements.

Dans un site ravissant, trois hommes ont installé un court *sluice*, c'est-à-dire un petit chenal en bois, large et profond de 40 centimètres et long d'une douzaine de mètres. Un barrage sommaire y fait passer un fort courant emprunté au torrent, et les ouvriers y jettent le gravier sableux pris à la pelle et à la pioche dans les alluvions du bord et dans une petite galerie ouverte un peu plus loin dans la masse aurifère. L'eau délaie ces sables, jette à l'aval les parties stériles, tandis que les grains d'or sont retenus par des languettes de bois ou *ri/tes* ajustées au fond du *sluice*. Trois ou quatre fois par jour on relève les *ri/tes*, pour ramasser la faible quantité de sables retenue dans leurs rainures et l'on achève au *pan* la séparation de l'or.



LA CABINE DE WILLARD. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Au moment où nous arrivons au chantier, les travailleurs achèvent ce lavage ; la récolte est bonne ce matin : environ 6 dollars, et dans ce petit amas d'or une pépite assez grosse ayant la forme d'un fer de lance ; nous la pesons par curiosité : elle pèse 2 gr. 90 et vaut par conséquent 8 fr. 95 ou 1 dollar 70 cents.

Les hommes se remettent à l'ouvrage et j'en profite pour prendre deux ou trois photographies de cet ensemble si pittoresque. Il commence à faire une franche chaleur en dehors de l'ombre des grands arbres, et l'on se reposerait volontiers en regardant couler l'eau ; même je prendrais bien un bain dans les remous des grosses roches si l'eau n'était encore trop fraîche. Le mineur Willard, auteur de cette exploitation, me dit qu'il faudra revenir dans quelques semaines pêcher la truite en ce point, très poissonneux à partir du mois de juillet ; les salmonés du Sacramento fuient en été les eaux du fleuve, trop chaudes et chargées de boues, pour venir se réfugier, sous bois, dans ces clairs torrents ; nous nous promettons de profiter alors de leur passage.

Cent pas plus loin, nous rencontrons la baraque du père Willard ; ce vieux garçon est un des plus anciens mineurs de la contrée : depuis 1850 il a travaillé dans tous les ruisseaux, gagné quelque argent par son travail personnel, et perdu à peu près autant dans de petites associations et dans des installations trop rudimentaires comme celle que nous venons de voir. Il s'est construit dans une clairière placée à cinquante pas du Long Cañon une maisonnette en bois composée d'une petite cuisine prolongée par un assez grand appartement où sont bâtis quatre lits en bois suivant le modèle du pays, superposés deux par deux. Un fourneau de fonte petit modèle, deux tables et une demi-douzaine de sièges bizarres, sorte d'escabeaux avec ou sans dossiers, sur lesquels sont posés des morceaux de peaux de cerf, voilà pour le mobilier. Au dehors, une petite cabane sert de bûcher, et contre la maison principale quelques auvents protègent un baquet, des outils et des lignes de pêche. Au devant de l'habitation, deux troncs sont creusés en forme d'auge. Là s'arrêtent au passage les troupeaux allant et venant de la plaine à la montagne, et inversement en juillet et octobre ; mais ces auges sont destinées surtout aux chevaux des *cow-boys* et des prospecteurs ; nous en profitons pour donner aux nôtres quelques poignées de grains mélangés orge et avoine. Le vieux Willard nous offre l'hospitalité, et nous acceptons, partageant avec lui nos conserves pendant qu'il fait le café ; il y ajoute quelques tranches coupées sur un cuissot de cerf pendu dans la cuisine, et dont il tire de très bons *beefsteaks*. Mieux vaudrait les appeler *deersteaks* puisque la victime est un *deer*. Ce nom, qu'on applique en Angleterre au daim, est ici usité pour le cerf de Californie, élégant animal plus petit que le cerf d'Europe, mais beaucoup plus gros que le chevreuil. Les cornes n'ont jamais plus de quatre andouillers.

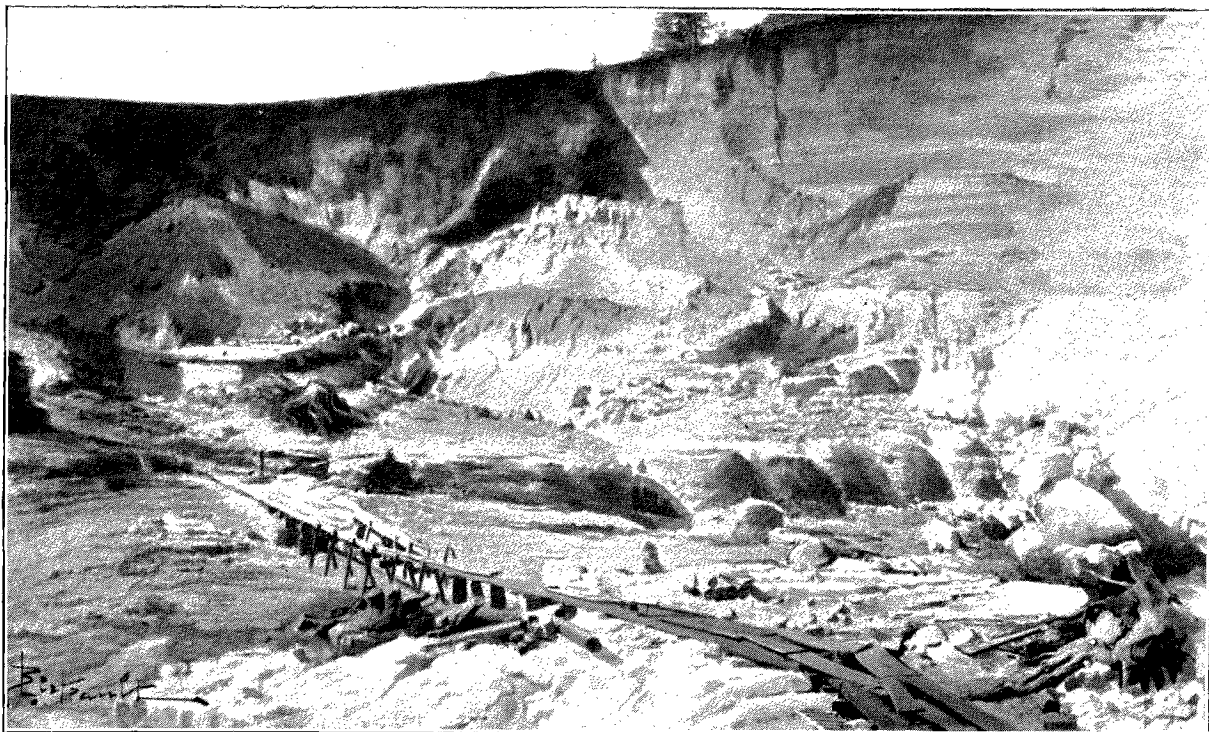
Entre chasseurs, et tout le monde l'est ici, la conversation s'anime vite et Willard nous renseigne sur les plus beaux animaux de la montagne : le *deer* d'abord, paraît être encore fort abondant dans ces forêts, mais dans cette saison il quitte le Divide pour monter haut dans la Sierra ; l'autre cerf, que l'on nomme ici *elk* avec toute l'inexactitude des désignations californiennes, n'est pas un élan, mais bien un grand cerf, *wapiti*, aux énormes ramures ; on ne le rencontre plus du tout en Californie, non plus que l'élan proprement dit ou *moose* ; ils ont émigré dans les forêts inhabitées du Far West canadien.

(A suivre.)

F. DE LONGE.



NOS MONTURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

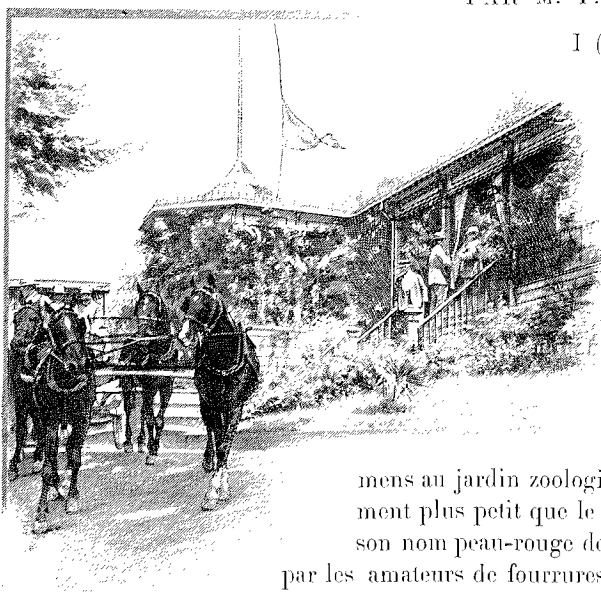


LE SLUICE DE DIANA (LE VIEUX PIT) (PAGE 528). — DESSIN DE BERTEAULT.

EN CALIFORNIE, QUELQUES COURSES EN SIERRA NEVADA.

PAR M. F. DE LONGE.

I (suite).



LE PAVILLON DU CLUB.
DESSIN DE BODIER.

PARMI les gros animaux du Divide, on rencontre fréquemment des ours bruns, ou *cinnamons* (cannelle), mais on a beaucoup de peine à les rencontrer dans les fourrés et c'est surtout au piège qu'on les prend en hiver. Leur principale valeur, outre leur chair succulente, est la grande quantité d'excellente graisse qu'ils fournissent. Les deersteaks que nous venions de manger avaient été accommodés avec la graisse de la dernière victime, non pas de Willard, mais de Ramsay, autre vieux garçon qui demeure à 4 kilomètres de l'endroit où nous sommes. Enfin, il faut citer le lion de Californie, dont nous avons vu de très beaux spécimens au jardin zoologique de New-York. Il n'a pas de crinière, et est sensiblement plus petit que le lion d'Afrique; de plus il est fort poltron, d'où lui vient son nom peau-rouge de *puma*; mais il a en hiver un très beau pelage, recherché par les amateurs de fourrures, et de plus on le mange, quand on n'a pas mieux. Je laisse à penser si ces renseignements sont faits pour mettre l'eau à la bouche à l'amateur de chasse que je suis, et si je me promets, *in petto*, de faire tout le possible pour rapporter en France des échantillons de chacune de ces espèces.

Nous quittons les vieux travailleurs qui nous ont donné l'hospitalité et, passant rapidement sur de vieux travaux hydrauliques, nous remontons à travers bois à l'arête du Divide, que nous avons à parcourir en sens inverse, c'est-à-dire vers l'ouest.

Cette seconde partie de notre excursion est peut-être plus belle que la première. Sur cette longue arête, où la

1. Suite. Voyez p. 505.

TOME III, NOUVELLE SÉRIE. — 44^e LIV.

N° 44. — 30 octobre 1897.



TAHOE, VUE PRISE AU BORD DU LAC. — DESSIN DE BOUDIER.

l'air est frais et reposant. Nous rentrons au camp à la nuit, à temps pour préparer notre souper ; car nous trouvons notre cuisinier le vieux Marshall parfaitement ivre, ainsi qu'un jeune homme qu'il s'était adjoint pour aider à la besogne. Ces gens, qui ne boivent jamais de vin, ont, paraît-il, senti l'odeur du whisky en entrant dans notre tente, où nous avions fait quelque maladresse le matin au remplissage des gourdes. Il ne leur en a pas fallu davantage pour les inciter à déboucher le flacon entamé et laissé au pied du lit, et une fois la bouteille débouchée, ils n'ont pas pu se retenir de la vider. Maintenant ils dorment, et heureusement Wilton est là pour nous aider.

Un type intéressant ce Wilton ! C'est un peu l'homme de confiance de M. Chapman, le propriétaire de la mine, et cette confiance n'est pas mal placée, car il est très honnête ; il est marié à Georgetown à une *lady* très comme il faut ; son père est un vieillard encore vert, arrivé des premiers ici en 1850, et qui aurait dû faire fortune, sans un peu de désordre et de décousu dans les idées.

Wilton a un fils, Cyrus, maintenant cow-boy dans la Sierra, où il garde une troupe de chevaux appartenant à la famille. Mais avec tout cela cet homme, qui a bientôt cinquante ans, est resté pionnier dans l'âme : la chasse, la pêche, le cheval, les courses interminables, les campements sommaires, la cuisine en forêt, la mine, le pic, le pan, tout cela lui est également désirable ; il est, en outre, bavard comme un Californien, bon, actif, entreprenant et quasi infatigable, sans être très fort ; largement pourvu d'une bonne humeur tout à fait comparable à ce que l'on regardait jadis comme la caractéristique du troupier français : c'est bien là le même type débrouillard, finassier, hardi, bon garçon, prêt à tout, s'accommodant de tout, sans inquiétude du lendemain.

Comme j'aime beaucoup à causer avec les ouvriers que je rencontre, je n'ai pas tardé à entrer dans une certaine intimité avec Wilton, puis avec son fils Cyrus, qui revenait de la montagne, ramenant un groupe de chevaux égarés et retrouvés. Ces conversations sont d'ailleurs plus faciles à entretenir ici que chez nous, pour deux motifs : d'une part ces gens sont, comme moi, grands amateurs de tous les sports, et par conséquent le bavardage s'alimente aisément ; ensuite il ne faut pas oublier que nous sommes ici dans le pays de la parfaite égalité, et le salaire payé aux ouvriers n'enlève rien au niveau des rapports, pas plus que l'âge ou la situation sociale. J'ai bientôt fait connaissance avec Cyrus, plus jeune que moi de cinq ou six ans et dont les descriptions me font vivement désirer d'aller chasser dans la Sierra. Le moment favorable n'est pas encore venu, mais Cyrus me promet de me prendre ici au mois d'août, de me présenter à quelques-uns de ses compagnons et de m'emmener avec eux à leur campement et à leurs troupeaux.

II

Le Danver Lake. — Le lac Tahoe. — Le passage de la Sierra par le Bear Creek. — Les moustiques sur la neige.
La grouse. — Soda Springs. — Retour au Divide.

Pour revenir au Ralston Divide, et grâce à la saison plus avancée, nous avons pris le chemin des écoliers en remontant à Summit Valley le jour de la fête nationale américaine du 4 juillet.

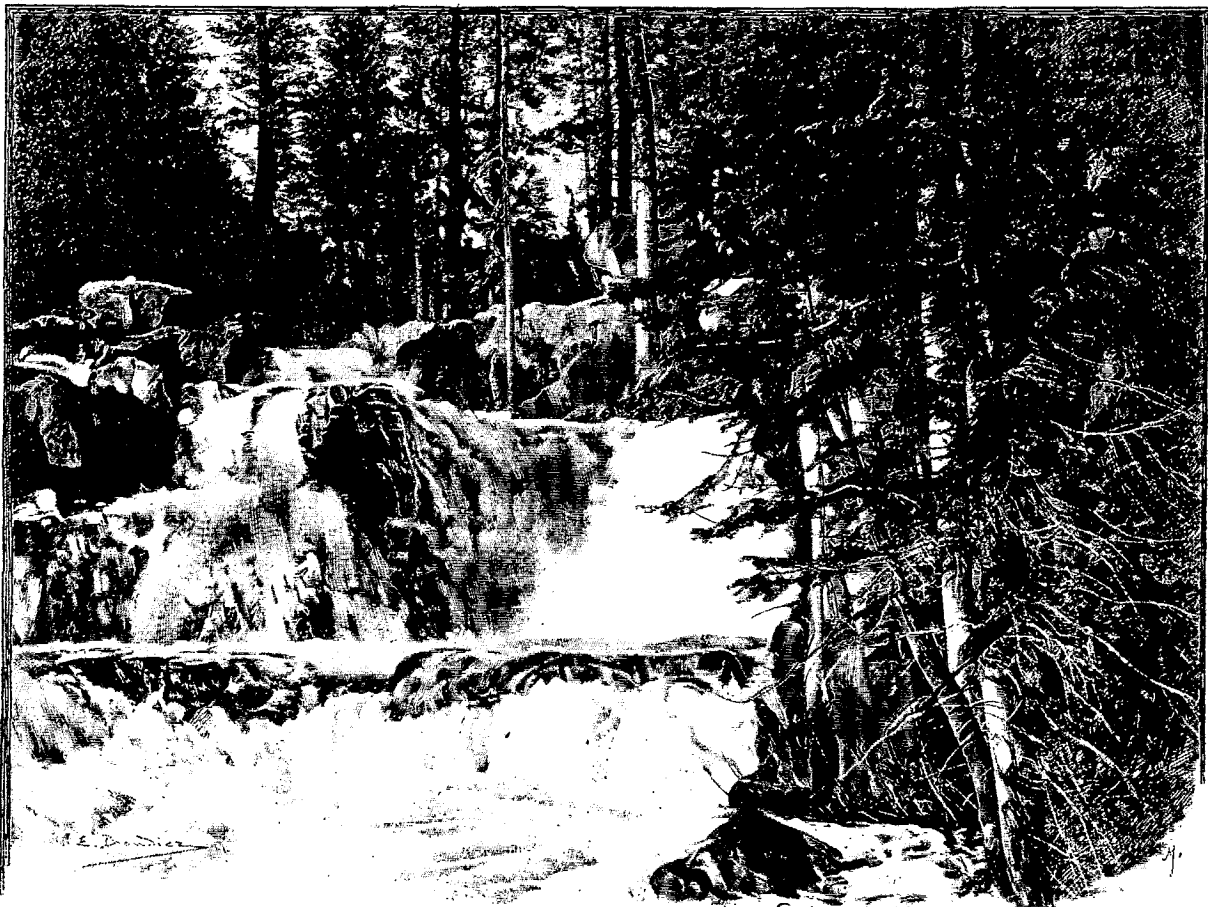
Nous revoyons avec beaucoup de plaisir le beau paysage du Danver Lake, déjà entrevu lors de notre première traversée du continent. La voie ferrée fait un énorme lacet autour de ce profond gouffre, dont le fond est occupé par la nappe noire immobile et silencieuse, entourée de levis de pins, malheureusement privés de leurs plus beaux arbres, transformés en traverses de chemin de fer et en planches pour le grand tunnel de 40 kilomètres établi au col contre les avalanches de l'hiver.

Du lac sort un magnifique torrent, roulant vers le Tahoe, premier but de notre excursion. De Summit un mail-coach nous mène en trois heures au hameau de Tahoe, en suivant le beau torrent qui sort du lac. Le coach est bondé et suivi d'une autre diligence amenant une partie qui va prendre le petit bateau à vapeur et déjeuner à l'autre bord. Quant à mon compagnon et moi, nous restons à Tahoe même, où nous avons à préparer, si possible, notre course à travers la Sierra. Nous admirons longtemps le beau lac aux eaux tranquilles, derrière lequel se profilent les hautes cimes neigeuses qui le dominent au sud; nous nous amusons à tirer quelques loirs et des geais bleus, et même nous profitons du soleil et de l'isolement pour faire la lessive au bord du torrent, trop froid pour songer à s'y baigner.

Mais s'il est facile d'arriver au Tahoe, il est moins commode d'en sortir, car, ne voulant pas retourner sur nos pas par les chemins battus, nous avons à nous procurer un guide et des chevaux. Nous comptons sur les ressources du village, mais en fait ce hameau ne comprend qu'un hôtel et quelques huttes de pêcheurs. Tout près de là, heureusement, se trouve un établissement de pisciculture entretenu aux frais de l'État et dont l'aimable directeur me trouve un homme sûr, bien habitué à ces montagnes.

Ce n'est pas sans peine que ce brave bûcheron se décide à nous accompagner; il craint que les passages ne soient encore impraticables, car, au 1^{er} juillet, la neige est abondante sur les hauteurs, et nous avons à passer à près de 3 000 mètres d'altitude. De plus il n'a qu'un cheval et doit aller le chercher assez loin dans un vallon où il l'a laissé au pâturage. Enfin nous nous entendons avec lui, le rassurant sur l'éventualité d'un retour forcé en cas d'impossibilité du passage, et sur notre qualité de bons marcheurs : il ira chercher son cheval pendant la nuit, et nous retrouvera à l'hôtel à la première heure.

Nous confions à cette monture unique nos sacs et quelques provisions, et nous partons à 6 heures du matin par le Bear Creek, entre deux hautes falaises de rochers volcaniques : là nous rencontrons un campement de cow-boys, arrivés de la veille avec leur troupeau, les premiers de l'année, pour s'installer dans un grand *meadow* où l'herbe commence à pousser. Suivant leurs renseignements ils pensent que le col de la Sierra est praticable, sans en être bien sûrs, personne n'y étant encore passé dans cette saison, et nous partons avec confiance, trop tentés par la beauté du site pour reculer. En face de nous, nous apercevons les hautes cimes formant un cirque qui semble infranchissable et nous montons assez péniblement à flanc de coteau entre



SODA SPRINGS (PAGE 520) -- DESSIN DE BOUDIER.

les grands pins espacés, portant des marques faites à la hache, qui seules indiquent la direction à suivre.

Cette course, par un temps merveilleux, aurait été tout à fait charmante sans les innombrables moustiques qui nous poursuivent : petits moustiques, mais bien désagréable cependant, et dont la piqûre perpétuelle augmente singulièrement la fatigue de l'ascension. Nous montons lentement et notre attention est distraite par le bêlement d'une biche; machinalement les carabines sont en mains, et nous apercevons sur la crête aride qui nous domine un beau cerf, puis une biche et un faon : tout cela est hors de portée, heureusement, car la tentation du coup de feu eût été grande; nous n'y aurions peut-être pas résisté avant de réfléchir que nous ne pourrions rien faire d'une victime trop lourde à transporter.

Enfin nous voici dans la neige : une double entaille de hache sur le tronc d'un pin indique à notre guide que l'ancien sentier a été détruit; nous montons un peu plus haut sur la pente, et nous trouvons les amas glacés de plus en plus épais; le chemin est difficile et notre guide a peur de s'égarer; il nous laisse au pied d'un arbre émergeant du névé, et se met en recherches pendant que nous préparons la collation.

Tout d'un coup, un mugissement sourd et puissant se fait entendre à peu de distance de nous : nous pensons avoir affaire à un ours attiré par nos victuailles, et nous le cherchons de tous côtés, comptant le bien recevoir. Impossible de l'apercevoir. Nous sommes encore à l'affût quand arrive le guide; il reconnaît ce bruit étrange pour le chant peu mélodieux d'une grouse cachée au sommet de quelque arbre, et que nous ne voyons d'ailleurs pas plus que l'ours désiré.

Tout en déjeunant, il nous dit que le passage n'est pas possible par la gauche, mais qu'en passant à droite il croit que nous pourrions descendre dans la vallée de Soda Springs, et bientôt après nous prenons cette direction, traînant non sans peine le *pack-horse*, c'est-à-dire le cheval de bât, au travers des ravines encombrées de neige : heureusement celle-ci est encore assez solide pour enfoncer peu sous le sabot, et nous parvenons sans accident à dépasser le col. Devant nous s'ouvre une profonde vallée, descendant rapidement à l'ouest entre deux hautes crêtes élégamment découpées, dont les flancs couverts de gros blocs de lave éboulés révèlent nettement l'origine volcanique. Le fond du vallon, où passe le sentier ordinaire, nous est rendu inaccessible par l'épaisseur de la neige et surtout par la trop grande masse d'eau qui coule dans les torrents; la rive droite, où nous arrivons, est couverte jusqu'à un côté par d'impénétrables buissons; nous n'avons donc d'autre ressource que de suivre dans les pierrailles la limite de ces fouillis et des éboulements détachés du sommet. Avec un peu d'attention nous nous tirons de ces difficultés, et, sauf la chute d'un de nos sacs au passage d'une ravine, nous arrivons en

bon état près du fond de la vallée. Là nous entendons de nouveau une grouse sur la cime d'un haut *yellow pine*, et, comme nous désirons fort voir de plus près cet oiseau intéressant, nous essayons par tous les moyens de lui faire quitter sa retraite, mais sans succès : dans cette saison la grouse tient imperturbablement, et c'est en vain que nous envoyons dans le bouquet de branches terminal une douzaine de balles et de charges de plomb. Semblable aventure nous est arrivée bien souvent plus tard, et nous avons perdu des heures autour d'un pin sans pouvoir en faire sortir cet oiseau, qui possède à cet égard une force d'inertie tout à fait extraordinaire et n'interrompt même pas son mugissement au milieu des coups de feu tant qu'il n'est pas touché!

Nous abandonnons la partie, et nous voici enfin arrivés à la cascade de Soda Springs, une des plus belles chutes d'eau que j'aie vues dans les montagnes. Il est vrai que la saison est favorable, car le volume des flots est à son maximum et ils forment de blanches et puissantes volutes entre les masses arrondies des rochers granitiques, au-dessous de quelques pins majestueux dont les pieds se détachent sur d'épais amas de neige.

Soda Springs n'est presque pas un hameau : c'est un hôtel de villégiature et de bon air, installé là par un entrepreneur de Summit Valley, sous le prétexte d'une source ferrugineuse assez insigni-



À LA CHASSE AU CERF. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fiant, qui sort évidemment de la faille dessinant la cascade voisine. Ici d'ailleurs toutes les sources minérales portent le nom de Soda, même quand l'eau n'y est pas gazeuse. En été, il paraît qu'il vient beaucoup de monde pour profiter de la fraîcheur de la montagne, et dès maintenant trois ladies se sont installées dans une annexe à l'hôtel.

Notre guide, une fois payé de ses peines, refuse le souper que nous lui offrons, pour repartir immédiatement et reprendre de nuit le chemin que nous avons mis toute la journée à parcourir. Il est vrai qu'il aura bon clair de lune, et qu'il compte sur son cheval pour le porter maintenant une bonne partie du trajet. Mais nous ne serions pas disposés à le suivre.

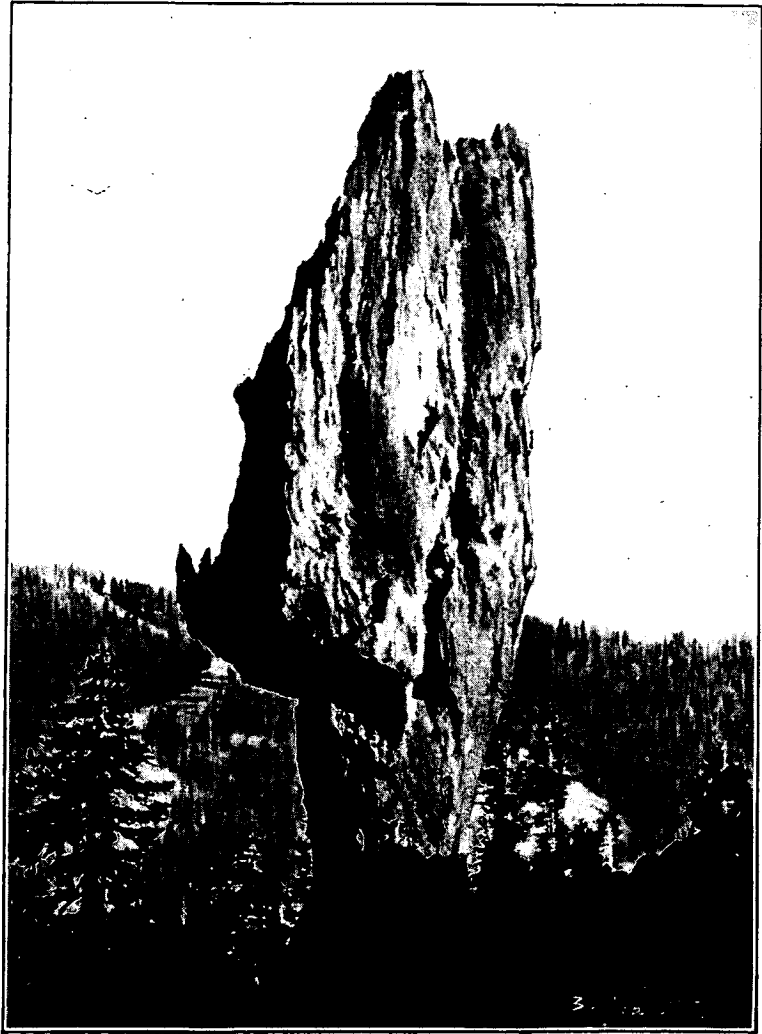
Ici nous trouvons deux mineurs et cinq chevaux qui sont venus nous attendre depuis la veille en venant du Ralston Divide. Leur arrivée sans encombre nous apprend déjà que la route est praticable : c'est un grand point, d'autant que mon compagnon, peu habitué au cheval, a besoin d'être ménagé, surtout après l'expédition d'hier.

C'est au départ d'ailleurs que nous avons les passages les plus difficiles : d'abord le torrent à traverser, et nos chevaux ont grand-peine à franchir l'obstacle sans rouler, ce qui eût été fort désagréable et nous eût fait perdre un jour ; puis la pénible montée jusqu'au nouveau col à franchir, encore à près de 3000 mètres, et tout aussi encombré de neige que le précédent, mais heureusement sur une moindre étendue ; puis encore les arbres morts, tombés pendant l'hiver, et qui nous obligent à des lacets nombreux.

Le col qui sépare la vallée de Soda Springs de celle du Middle Fork est une arête si étroite que nos chevaux ont peine à la suivre pendant les cent pas qui nous conduisent au sentier, carrossable en été, par lequel nous descendons ensuite facilement, sinon rapidement. A French Meadow, il faut traverser le Middle Fork par un gué placé un peu au-dessus du grand barrage de prise d'eau et nos chevaux y réussissent sans accident, après s'être quelque peu défendus de descendre le talus trop raide donnant sur le torrent, dont les remous cachent le fond.

Ici nous trouvons déjà un premier campement, un peu prématuré dans cette saison, établi par des amateurs de pêche à la ligne et à la dynamite : ce sont les seuls visages humains sur ces 60 kilomètres de parcours. Puis nous reprenons notre route au travers des grandes forêts, et nous nous décidons à camper à notre tour le soir en profitant d'une vieille baraque située auprès de High Flume. Nos mineurs organisent un foyer, font chauffer le café et partagent notre souper, puis ils descendent à la baraque de Willard, afin de trouver une prairie pour le pâturage des chevaux, et nous nous installons de notre mieux dans la cabane abandonnée. A peine y sommes-nous entrés qu'un mugissement nous attire de nouveau au dehors, et nous entendons le bruit des branches mortes écrasées par quelque fauve, mais sans que la lune éclaire assez pour nous permettre de voir l'animal et de le tirer.

Enfin le lendemain nous rentrons par ces hauteurs du Divide, qui nous semblent plus belles à chaque fois. Après quelques jours de travail assidu je suis rejoint par un ami de Cyrus Wilton, venant me demander si je suis toujours disposé à camper dans la haute montagne. Pareille invitation venait d'autant mieux à point que je disposais alors d'un très bon cheval, jeune et vif, mais doux et obéissant ; j'avais passé quelques jours à l'habituer aux coups de fusil, tirés à son intention à peu de distance, et j'avais même obtenu de ce brave animal de m'attendre presque sans bouger, quand je descendais pour tirer, tout en broutant quelques herbes ou quelques feuilles.



RUBICON SPRINGS. — LE MONOLITH DE 100 PIEDS (PAGE 525). — DESSIN DE BERTEAULT.

III

Une partie avec les cow-boys. — La cuisine au camp. — Recettes. — La conduite du troupeau. — Le whist. — La torche et le revolver. — Chasses en Sierra. — Le mouton noir. — La pierre plantée. — La hutte Marshall. — La chasse à l'ours. — Rencontre imprévue. — Les exploitations hydrauliques. — Junction City. — Minersville. — Travaux français. — Classes heureuses. — Lions prudents. — Au revoir.

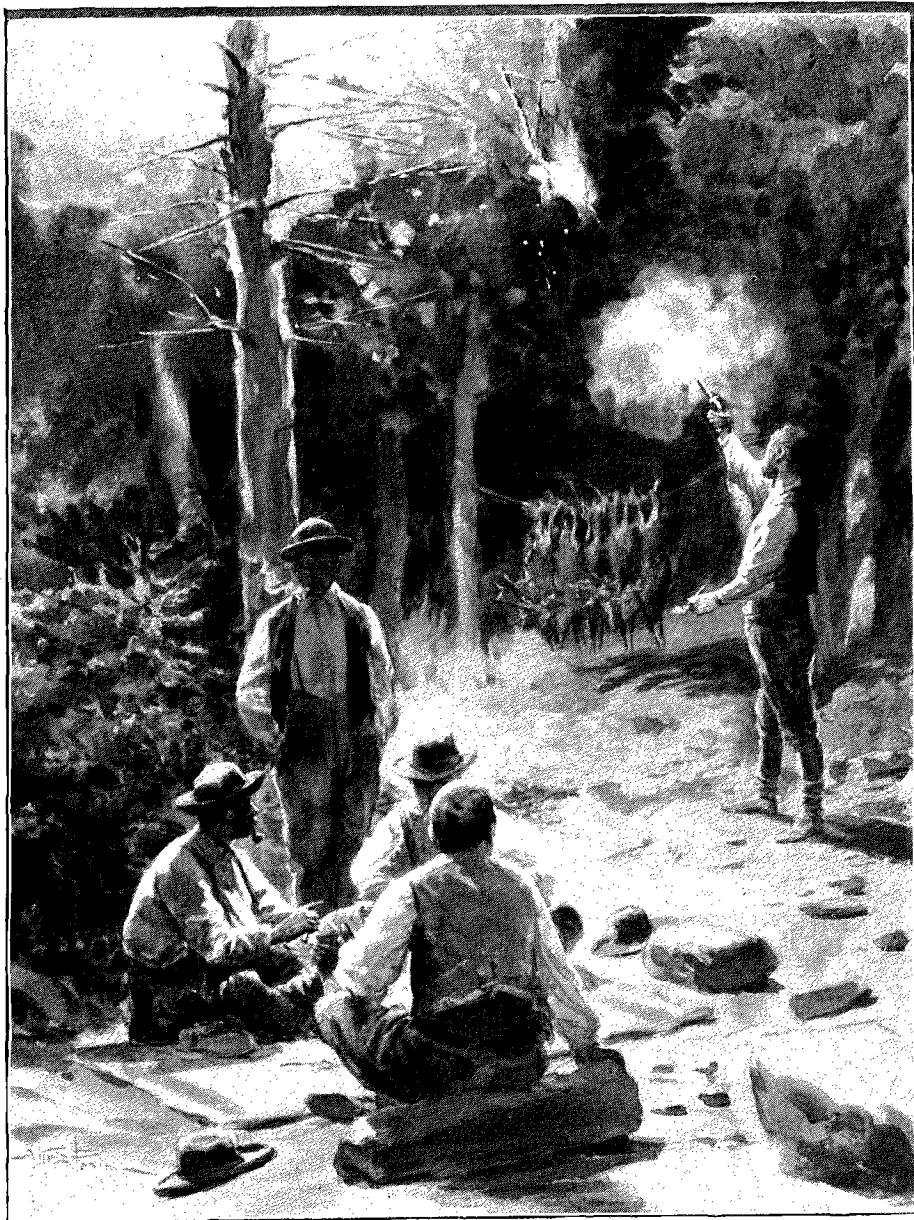
Nous voilà donc partis pour les vallons les plus retirés où les cow-boys avaient récemment amené leurs troupeaux : le soir, pour la première fois, nous arrivons au vrai campement.

Aucune trace de tente ; auprès d'un buisson un paquet de couvertures, et des caisses contenant les provisions. A quelques pas, un âtre en pierre portant une plaque de tôle, et alentour traînent une cafetière, une poêle à frire, un chaudron, une feuille de tôle carrée à bords relevés, un seau et quelques assiettes de fer-blanc. Un peu plus loin, entre deux arbres, une corde tendue porte sept cerfs plus ou moins éventrés.

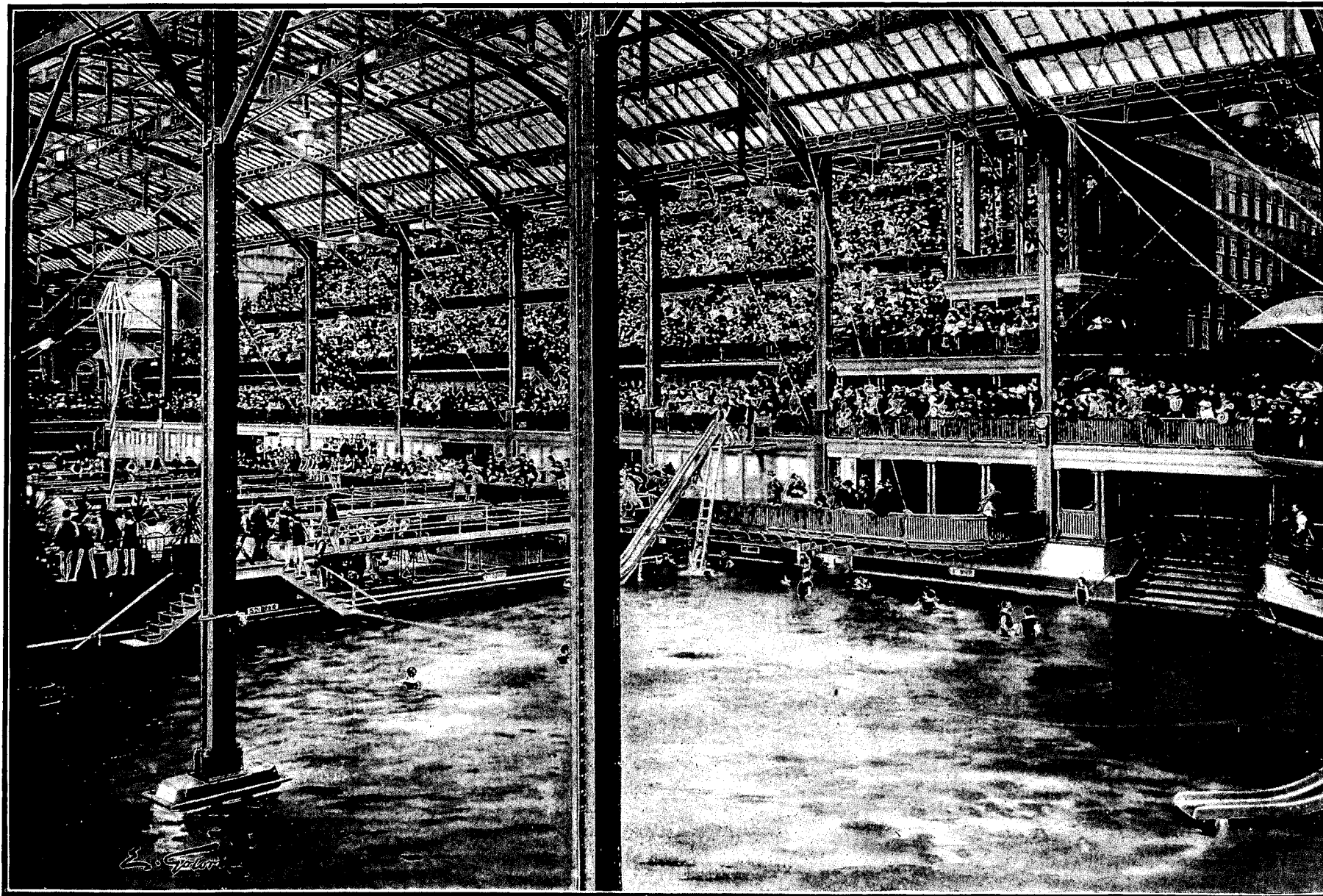
Quand nous arrivons ici, les camarades ne sont pas encore rentrés. Aussi nous mettons-nous à faire la cuisine du souper, et pour la première fois de ma vie j'apprends à fabriquer le pain à l'américaine. Le procédé est simple, comme on va le voir. Prenant quatre livres de farine, je commence à la pétrir dans un seau avec la quantité d'eau indispensable, puis j'y incorpore deux grandes cuillerées d'une poussière jaunâtre, dite *baking powder*

et qui est un des éléments essentiels du campement. C'est sans doute quelque levain desséché. Le mélange étant bien fait et homogène, je le divise en quatre rouleaux que je range sur la feuille à rebords ; je pose celle-ci sur la plaque du foyer en la recouvrant d'une autre tôle. Au bout d'une demi-heure, le pain est cuit à point, et mon premier essai est à peu près satisfaisant.

Les autres procédés culinaires sont à l'avenant. Le café se prépare en le jetant dans la bouilloire remplie d'eau qui bout déjà ; on donne un bouillon qui chasse l'air, on ajoute deux ou trois gouttes d'eau froide qui précipitent le marc ; si bien que l'on verse une liqueur à peu près claire. Le lait est servi par un trou percé dans une boîte de lait concentré et sucré d'avance ; enfin on coupe quelques lanières dans la cuisse d'un des cerfs, et on les jette dans la poêle, où frissonne un peu de lard. Comme légumes, nous mettons des haricots à mijoter dans la marmite, toujours avec du lard comme condiment principal, force sel, poivre et



LE CAMPMENT DES COW-BOYS. — DESSIN D'A. PARIS.



LES BAINS SUTRO, À SAN-FRANCISCO. — DESSIN DE GOTORBE.

piment pulvérisé. Voilà nos recettes, avec recommandation de ne déguster nos produits qu'après une douzaine d'heures de courses en montagne.

Une volée de coups de feu nous annonce l'arrivée des trois cow-boys, Cyrus en tête, ramenant l'un des troupeaux qui avait changé de meadow la nuit précédente sans autorisation. Les coups de revolver servent à guider les bestiaux dans le droit chemin !

Poignées de mains, souhaits de bienvenue, et moqueries des jeunes gens en apercevant la petite carabine calibre 38 qui constitue mon principal armement. Puis on soupe en riant et l'on propose une partie de whist ! Mais comme la nuit tombe, on allume le candélabre ordinaire du cow-boy : un peu de paille est enflammée au pied d'un grand pin mort ; la flamme, en quelques instants propagée par les lichens verdâtres attachés à l'écorce, gagne le sommet et allume les branches rabougries par la vieillesse : c'est une torche de 40 mètres de haut, ornée de mille flammèches. Une couverture étendue par terre forme le tapis vert.

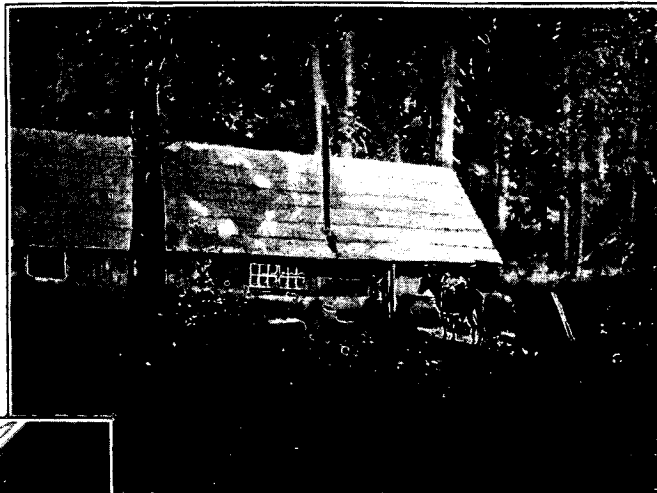
Pendant que l'on donne les cartes, Ben a bourré sa pipe, il se lève, tire son revolver de sa ceinture et envoie une balle dans le pin enflammé. Une branche tombe, Ben la ramasse, allume sa pipe et passe le tison au voisin. De temps en temps, au milieu de la partie, on recommence le même exercice, assez amusant et source intarissable de quolibets à l'encontre de qui manque sa branche ; on n'en manque guère, car ces garçons manient les armes à feu avec plus de précision que moi, qui cependant passe pour assez bon fusil.

Puis, encore, la partie est finie, la lune se couche, les couvertures s'étendent en deux ou trois épaisseurs sur un lit de fougères, et nous nous étalons tous les cinq, assez serrés les uns contre les autres pour lutter contre le froid vif de la nuit.

Le soleil se lève maintenant, nous nous réveillons, et nous ne voyons plus que nos chevaux ; le troupeau a de nouveau disparu pendant la nuit. Deux des camarades sautent à cheval et se dévouent pour aller le chercher en suivant les pistes avec l'adresse des anciens habitants de la prairie. Nous autres nous partons en chasse, à cheval, gagnant les hauteurs où les cerfs se tiennent de préférence dans les grands buissons de manzanita. Là nous pouvons admirer l'adresse de nos chevaux et reconnaître toute l'utilité des chapeaux de cuir recouvrant nos étriers. Il faut passer au travers de ces épaisses broussailles qui atteignent presque le garrot de nos montures. Malgré ces obstacles, le cheval ne doit pas broncher sur les pierres roulantes, et le revêtement de cuir de nos étriers l'empêche de s'accrocher.

Voici un de nos limiers qui aboie dans la direction de Cyrus ; le jeune homme lance son cheval vers une éclaircie, saute à terre, et un instant après un coup de feu apprend qu'il a vu quelque chose, mais les chiens aboient plus loin et la ramure d'un cerf bondissant apparaît à l'autre versant ; il paraît que le gros rifle de Cyrus a manqué son coup.

Les chiens reviennent et, cette fois-ci, c'est sur moi que se dirigent leurs aboiements : je juge qu'ils vont lancer un cerf au travers du vallon, assez découvert, à 150 mètres de moi ; je



LA HUTTE DE MARSHALL (PAGE 527). — DESSIN DE THIRIAT.

quitte mon cheval et je saute sur une roche proéminente, il était temps : un cerf se montre auprès d'un arbre mort ; je lui envoie une balle, qui me paraît bien dirigée ; il semble rouler, mais au moment où je vais courir sur le lieu de la chute je l'aperçois de nouveau au bout du même tronc d'arbre et je tire rapidement une seconde fois : il tombe dans le buisson voisin, j'y cours et je le tiens ; je le saigne, quand j'entends du bruit derrière moi, avec un gémissement ; je prends mon fusil, mais c'est inutile, un autre cerf est là gisant et mourant. J'ai fait deux victimes sans le savoir : un magnifique deer en pleine force, aux larges ramures

encore couvertes de leur velours, et un beau faon de quinze à dix-huit mois qui a reçu la seconde balle tandis que je croyais redoubler sur le même animal. Tous deux ont l'épine dorsale brisée : j'ai tiré un peu plus haut et plus en arrière que je ne croyais.

Mais c'est un beau résultat, et les camarades en me rejoignant m'adressent toutes leurs félicitations et s'excusent des moqueries qu'ils s'étaient permises



EXPLOITATION MINIÈRE DE JUNCTION-CITY. — DESSIN DE BERTEAULT.

la veille au sujet de ma carabine joujou.

Le plus difficile reste à faire : vider les cerfs, puis les porter au haut de la côte au travers des manzanita. J'ai laissé là des traces indiscutables de mon passage, vêtements déchirés et larges écorchures ; mais aussi quel plaisir de traîner de si beaux deers !

Mon brave Black m'a heureusement attendu à la place où je l'ai laissé, même il s'est un peu rapproché : décidément il commence à aimer le bruit du fusil. Ce qu'il aime moins, c'est la charge qu'on veut lui imposer, et, comme nous ne réussissons pas à la lui faire accepter, Cyrus se décide

à aller chercher une mule. Pendant son absence, Ben, toujours l'œil au guet, s'écrie sourdement : « Un ours ! » et je vois à la fois le fusil qui s'abaisse et un dos noir qui paraît sur un rocher à deux cents pas de nous ; le coup part, la bête roule, et nous courons, mais auprès du rocher nous éclatons de rire de bon cœur : c'est un gros mouton égaré que nous avons pris pour un ours ! Inutile de le ramasser : ici on ne se donne pas cette peine, il servira à nourrir un vrai ours quelque une des nuits prochaines ou plutôt quelques chacals, heureux de la bonne rencontre.

Cyrus revient avec sa mule et un sac ; il trempe le sac dans le sang et l'enfonce sur la tête de la mule. Il paraît que c'est le seul moyen de lui faire supporter la charge des cadavres qu'on lui attache sur le dos. Puis nous partons, et comme la mule ne veut pas marcher, on lui tire quelques coups de revolver aux oreilles : nos chevaux se cabrent bien un peu, mais pas trop, et ce procédé réussit à décider le porteur à se diriger vers le camp, non sans jeter de temps en temps un coup de dents aux cornes du cerf qui lui battent les jambes. Ce soir nous travaillons à enlever les cornes et à dépouiller nos victimes, dont je tiens à garder la peau, si médiocre que soit la fourrure en été.

Le lendemain, nous nous remettons en chasse, et nous montons jusqu'au col le plus élevé de la Sierra, où j'ai recueilli quelques belles photographies des sites neigeux, et celle d'une roche extraordinaire. C'est un bloc de tuf volcanique haut de plus de 100 pieds (plus de 30 mètres), large d'une quarantaine de pieds (12 mètres), à son milieu, et qui repose sur le granit par une base circulaire de moins de 2 mètres de diamètre. Il est invraisemblable qu'une pareille masse puisse subsister et résister à l'effet des tempêtes. Elle est célèbre d'ailleurs parmi les montagnards sous le nom de « pierre plantée » de Scott Springs.

Comme nous n'avons rien tiré de bon ce jour-là, nous poursuivons notre course jusqu'au hameau de Scott Springs, où nous achetons quelques provisions, et nous ne revenons que le lendemain, par un haut col dominant le lac Tahoe.

En descendant ce col, Cyrus tue un cerf et nous tombons dans une série de vallons ravissants, où s'étalent de grands meadows, dans lesquels en quelques jours, depuis la fonte de la neige, ont poussé des herbes d'un

mètre de haut ornées des fleurs les plus variées. La contrée n'a plus cet aspect sauvage du mois dernier : trente jours de soleil y ont ranimé une vie active. Nos chiens font partir des herbes de nombreuses grouses, auxquelles nous adressons sans succès pas mal de coups de fusil. Tirer à balle au vol n'est pas facile ; cependant j'ai eu le plaisir d'abattre un de ces beaux oiseaux, aux applaudissements des camarades. La grouse de ces montagnes, au plumage roussâtre bordé de légères plumes blanches, est un peu plus forte que celle d'Écosse ; c'est un fort agréable gibier, en même temps qu'un beau plumage et un brillant coup de fusil.

Nous voici rentrés au camp, bien accueillis, moins pour le beau deer que nous rapportons que pour nos provisions fraîches, et surtout pour la soirée un peu moins isolée que d'ordinaire. Quoique nous ayons les neiges à cinq cents pas de nous, par ce beau temps de fin d'août c'est grand plaisir que de rester le soir, assis en plein air à causer et raconter des incidents de chasse en face d'un beau feu et d'une bouillotte pleine de café. Aussi demeurons-nous un peu plus tard que d'habitude avant d'étendre nos couvertures sur le sol ; le sommeil de plomb qui nous envahit bientôt nous empêche d'entendre les bruits de la montagne et de nous apercevoir du départ de tous nos quadrupèdes.

Au réveil, silence complet : tout a disparu, et nous nous partageons en deux bandes pour nous mettre en recherches, laissant au camp le vieux berger pour préparer le déjeuner tout en mettant un peu d'ordre dans nos bagages et dans les caisses de conserves entamées un peu au hasard. Heureusement le vieux Black, épagneul abâtardi mais fidèle, s'est attaché à moi ces jours-ci assez pour être resté couché à mes pieds.

Sans lui, malgré toute l'habileté de nos compagnons, je ne sais trop à quelle heure nous aurions retrouvé le troupeau et nos chevaux. Dans un rayon de plusieurs centaines de mètres autour du camp, le sol est tellement piétiné que toute piste est impossible à suivre et nous ne pouvons deviner si les bêtes ont été chercher un meilleur pâturage, soit en amont, soit en aval, car des deux côtés le fourrage a été bien abimé les jours passés.

Black a dû s'apercevoir de nos hésitations, car au bout de peu d'instant il prend résolument sa direction, mais tout autrement que nous ne nous y attendions en marchant vers l'arête de séparation du Rubicon et du Wallace Cañon, par un sentier suivi une fois seulement par le troupeau il y a un mois environ. Nous n'aurions probablement pas songé à aller chercher là nos montures, mais l'attitude de Black nous ayant paru très significative, nous le suivons, et bien nous en prend, car au bout d'une heure nous apercevons toutes les bêtes paisiblement arrêtées dans une clairière au bord du Wallace Creek. Nous prenons d'abord nos chevaux, puis nous faisons le tour des moutons, et, aidés par les chiens et par les coups de revolver, nous ramenons toute la masse vers le camp abandonné.

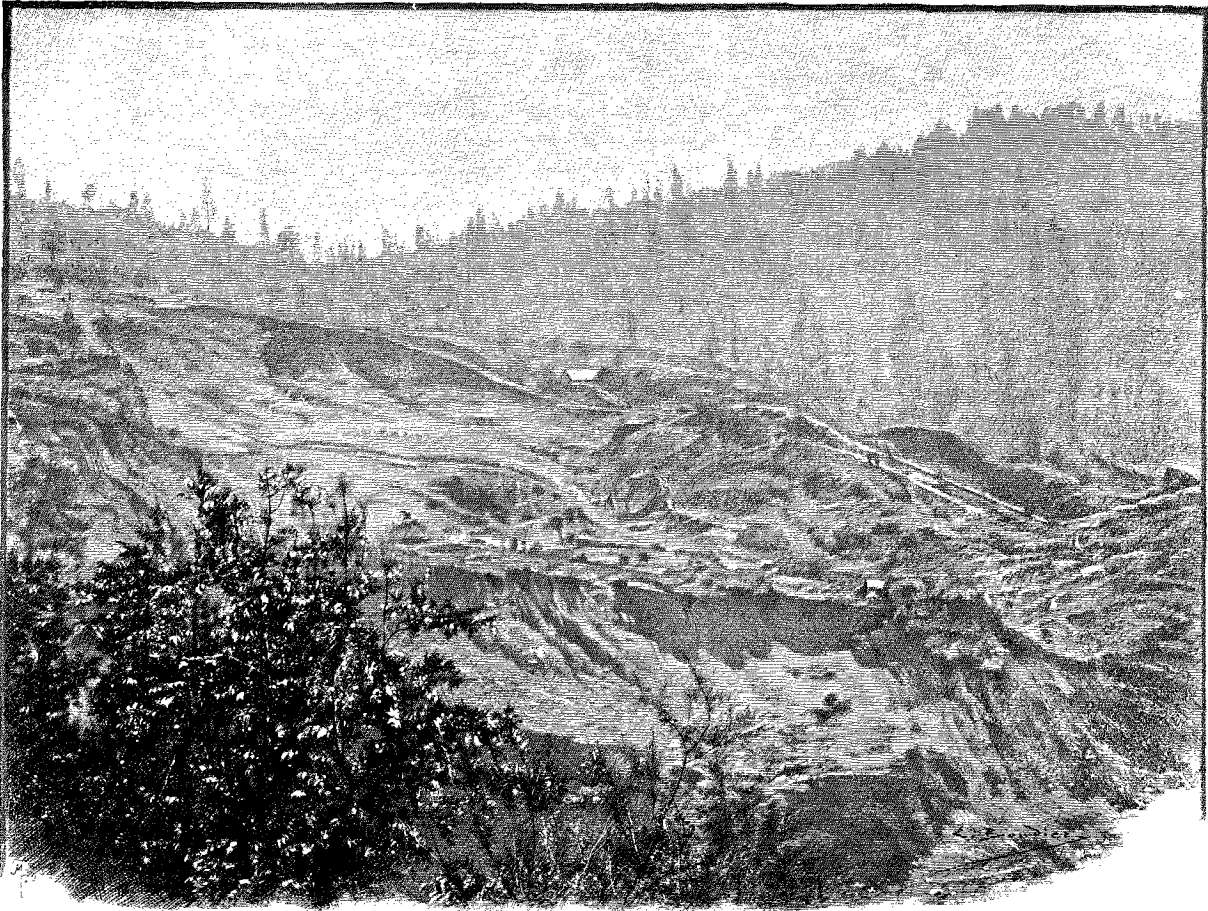
Je continuerais bien quelques jours encore ces amusantes expéditions, cette vie libre et active, abondante en péripéties variées, plus gaies que tragiques, avec ces jeunes compagnons, s'il ne fallait retourner aux levés de plans et aux occupations plus sérieuses. Un autre motif encore me décide à hâter mon départ : ce sont les accès de fièvre de Cyrus, dont la jeunesse paraît s'accommoder assez mal de ce régime trop frugal, des nuits à la belle étoile et de la fatigue des courses forcées à pied et à cheval : car ces stations en montagne ne sont pas impunément supportées par les tout jeunes gens. C'est charmant pour quelques jours, mais fort anémiant à la longue, à la haute altitude de 2000 à 2500 mètres, épuisante quand on y fait un long séjour.

Nous partons donc aussitôt après le lunch, pensant arriver le soir au Ralston Divide ; mais un chasseur sait-il jamais comment tournera la journée ! Un cerf part devant moi, je lance mon cheval et je le tue au passage du ruisseau voisin. Mais je ne veux pas que ma chasse soit perdue, et il s'agit de le faire porter par le mulet, déjà chargé de nos couvertures. Cyrus vient m'aider : nous mettons les paquets en croupe de nos chevaux et nous amenons le mulet près du cerf ; mais combien de temps nous perdons à essayer de faire accepter cette charge ! nous y réussissons enfin, après avoir enveloppé la tête de la bête de somme dans une couverture. Puis nous traînons la mule derrière nos chevaux, malgré sa défense et les coups de dents qu'elle lance contre le cadavre pour l'arracher de son bât.

Un peu plus loin nous déjeunons, quand Cyrus voit un autre cerf : il saisit l'arme qu'il rencontre à portée de sa main et s'élance dans la direction où les cornes ont disparu ; au bout de dix minutes un coup de feu m'indique la direction de la rencontre, et quelques instants après les appels de Cyrus m'annoncent son nouveau succès. Je lui amène le mulet, déchargé, et je trouve mon compagnon essayant sans succès de tirer un magnifique broquart d'un trou où il s'était élancé pour mourir. A nous deux, nous sortons l'animal, mais impossible de le faire supporter à notre mulet, dont la furieuse défense nous empêche de nous rendre maîtres, faute d'avoir un sac pour lui envelopper la tête. Comme d'ailleurs le poids des deux cerfs serait trop lourd, nous nous décidons à nous servir de la longe pour suspendre le cerf à un petit chêne, assez haut pour mettre le gibier à l'abri des chacals jusqu'au lendemain.

Nous repartons donc assez tard. Nous revenons à nos chevaux, et, suivant le même système, nous enveloppons d'un sac la tête du mulet, ce qui nous permet d'emporter avec nous la victime du matin. Mais comme la nuit doit bientôt tomber nous ne pouvons songer à rentrer au camp Ralston ce soir, et nous nous décidons à chercher refuge à la hutte de Marshall, où nous pouvons trouver bon pâturage pour nos montures.

Cette hutte, l'une des plus anciennes de la contrée, mérite une brève description. Elle a été établie par les



EXPLOITATION HYDRAULIQUE LAGRANGE. — DESSIN DE BOUDIER.

premiers prospecteurs du Brusty Cañon, tout près de ce torrent et dans une clairière très pittoresque et très fraîche entourée des plus beaux arbres que l'on puisse voir. Pour la construire, les ingénieurs ont fait preuve d'une ingéniosité très originale : ils ont choisi deux beaux pins, éloignés de 6 mètres l'un de l'autre, et ils les ont fait tomber parallèlement ; en coupant ces troncs à 15 mètres de la première attaque, ils ont eu, en place, deux énormes pièces de bois qui ont fait les soubassements de l'édifice ; les restes de ces géants taillés en tronçons de 6 mètres ont été roulés aux deux extrémités pour achever le soubassement. Sur ce lourd cadre, une seconde ligne de troncs, simplement posée, a complété les quatre murs, en état de résister à l'artillerie, et dans lesquels la porte et les fenêtres ont été taillées à coups de hache. Par-dessus le tout un toit en bois fendu et à l'intérieur deux cloisons et une cheminée.

Telle est la maison, qui dure depuis quarante ans, et que le vieux Marshall occupe depuis quelques années, par droit de conquête, l'ayant trouvée inhabitée : il est d'ailleurs convaincu qu'il en est de ce fait devenu le légitime propriétaire.

Contre le mur de la hutte est clouée une peau d'ours toute fraîche, et nous trouvons le sieur Marshall fort occupé à faire fondre un chaudron de graisse, qu'il destine aux besoins de sa cuisine pour tout l'hiver. Dire que l'odeur est agréable auprès du fourneau, ce serait évidemment exagéré, mais nous n'en acceptons pas moins, comme curiosité, le bifteak d'ours que nous offre le vieux isolé ; et ce mets, bien grillé dans un peu de la graisse provenant de la victime même, nous a paru très digne de la réputation générale de cette viande sauvage.

L'ours a fait les frais, non seulement du repas, mais aussi de toute la conversation, et c'est là que j'ai appris comment se fait cette chasse à la trappe : Marshall nous montre sa trappe, la lourde chaîne servant à la fixer à une souche, et nous explique comment il procède. Pendant trois ou quatre jours, il promène un quartier de viande gâtée sur le chemin où il a reconnu le passage d'un ours, en prolongeant cette traînée dans la direction où il a l'intention d'installer son piège. Quand il parvient ainsi à un gros arbre un peu isolé, il cloue le quartier de viande à 3 mètres au-dessus du sol contre le tronc de l'arbre, et, au pied, au-dessous de l'appât, il cache sous les feuilles mortes un piège à ressorts tendus. L'ours, attiré par les émanations, arrive à son tour au pied de l'arbre, il se dresse pour atteindre la proie offerte à sa gloutonnerie, et piétine auprès de l'arbre : si bien qu'il se fait prendre par une patte de derrière. Pour le maintenir, il faut un appareil puissant, dont le prix est

d'une quinzaine de dollars : encore est-il dangereux de laisser trop longtemps le piège tendu sans le visiter, car souvent après quelques heures l'animal finit par dégager sa patte en la déchirant, ou bien il est dévoré par les lions et les chacals.

Le vieux Marshall est encore plus en dehors de toute relation avec les hommes que les deux vieux garçons de Long Cañon. Cependant ces trois solitaires ont établi entre eux une sorte de confraternité, et se partagent les ours et les cerfs qu'ils tuent de temps en temps : c'est une habitude fort intelligente pour renouveler leurs garde-manger. Jusqu'à cette année, il y avait sur le Ralston Divide deux autres isolés : l'un d'eux vient de mourir de vieillesse et de maladie. L'autre, un Chinois, dernier reste des anciennes exploitations, a travaillé seul pendant vingt ans à laver les résidus contenus dans le chenal d'écoulement des déblais du Vieux Pit; cet été, il a achevé ce grattage, fort rémunérateur, dit-on, et il est parti un beau matin avec ses économies, laissant à qui veut s'en emparer sa baraque et son petit matériel. Les trois survivants sont probablement destinés à mourir dans leurs huttes.

La chasse est pour ces hommes une ressource sérieuse : le gros gibier est assez abondant ici, quand on sait le trouver, et même quand on ne le cherche pas. En quittant Marshall, laissant Cyrus aller prendre le cerf abandonné la veille, je me dirige sur le camp Ralston, ne pensant guère à chasser pendant cette course : et cependant, au moment où je vais passer un des *ditch*, à sec maintenant, créés jadis pour les mines, un beau lion se dresse tranquillement dans le canal. Je saisis ma carabine, mais mon cheval se retourne, et avant que j'aie pu le ramener ou sauter à terre, le lion a disparu dans les buissons, et je le cherche des yeux sans succès.

Vers le milieu d'août, nous avons fait une rapide tournée dans le comté de Trinity, dans le but de voir les mines hydrauliques installées dans ces régions par nos compatriotes : M. de Lagrange auprès de Weawersville, un peu plus loin Junction-City avec M. Saladin; puis au nord Minerwille avec MM. de Kergolay et de Boutrey.

Il y a dans cette région un immense amas morainique aurifère descendant du mont Thasta parallèlement à la grande cassure géologique qui définit la limite du comté de Trinity et de la vallée du Sacramento; sur la cassure même on rencontre une série de gisements d'or, de mercure et de cuivre. Ces mines se partagent entre toutes les nationalités du globe : il y a des groupes anglo-saxons, hollandais, chinois; mais les Français, qui ont été les premiers explorateurs du pays, y ont conservé une importance considérable, et c'est dans leurs mines que nous avons rencontré les typés les mieux étudiés d'explorations hydrauliques avec l'énorme jet d'eau géant.

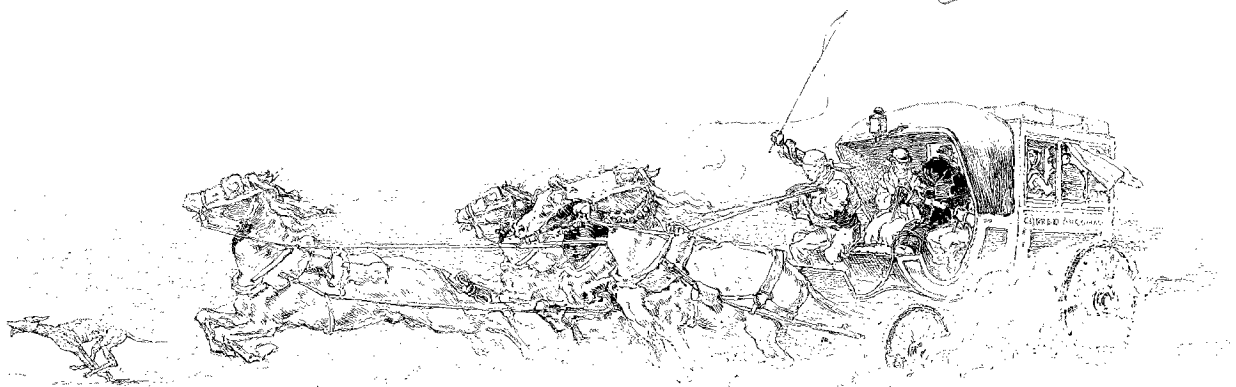
La contrée est assez agréable à parcourir, mais bien moins attrayante que la Sierra Nevada proprement dite, et je me suis hâté d'aller passer là le dernier mois de mon séjour en Californie, tant pour surveiller quelques travaux de prospection que pour chasser à l'aise. Et l'approche de la saison des neiges, faisant redescendre le gros gibier vers les profondes vallées, m'a valu en effet quelques beaux échantillons de cerfs et d'ours.

J'ai été moins heureux avec les lions : j'en ai vu cependant fréquemment, et même je dus courir un jour sur un beau couple pour lui arracher un cerf que je venais de blesser; le cerf était abattu quand je l'ai atteint, mais abandonné par les lions, et je ne pus tirer ceux-ci, cachés par les broussailles, trop peu hardis pour m'attendre et pour tenter de défendre leur proie contre moi. Quant aux ours, tant à la trappe qu'auprès de mes pièges, j'ai pu en abattre presque chaque jour au milieu d'octobre, et, tout en remportant leurs épaisses fourrures, je me suis bien promis de revenir quelque autre année, et de m'occuper davantage des lions fuyards.

F. DE LONGE.



LE PACIFIQUE. — DESSIN DE GOTORBE.



LA DILIGENCE D'ARGAMASILLA (PAGE 530).

AU PAYS DE DON QUICHOTTE¹,

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.

I

En route pour Argamasilla : Madrid : Ciudad Real, Manzanares. — Une Bodega.
La voiture de poste.



GREGORIO (PAGE 531). L'AMO DU PARADOR DEL CARMEN.

C'ÉTAIT en juillet, la nuit. Je roulais vers ces mêmes plaines tristes de la Manche où j'avais déjà vagabondé dans ma jeunesse. Des amis m'avaient très sérieusement conseillé de ne pas m'aventurer parmi ces populations incultes, à demi sauvages, à moins toutefois d'avoir une escorte de police, et encore sans la perdre jamais de vue. « C'est qu'on joue du couteau là-bas ! » ajoutaient-ils, et sur un ton pas mal tragique. Mais c'étaient des Espagnols qui parlaient ainsi, et ils se plaçaient à cette sorte de « point de vue national » qui consiste à dénigrer, au profit de la sienne propre, les autres provinces, et particulièrement cette peu engageante contrée de la Manche, la plus retardataire de toute l'Espagne....

J'étais étendu sur les coussins d'un compartiment vide. De temps en temps, tout en somnolant, je pensais aux aventures prochaines et je me rappelais les adieux des gens de Madrid, adieux d'autant plus cordiaux que j'avais promis quelque argent pour la garde de mes bagages. Je pensais à ma course à travers les rues étroites jusqu'à la station, regardant tout le long du chemin les Madrilènes qui prenaient le frais le soir. Ils ne se doutaient guère combien j'étais heureux de me retrouver parmi eux, quel spectacle charmant c'était pour moi que celui de leurs rues animées. Je me souvenais distinctement d'une petite *plaza*, sur les pauvres pavés de laquelle mon fiacre faisait des cahots désespérés et où je m'arrêtai un instant pour acheter des oranges, de délicieuses oranges, que vendait, sur son fragile éventaire de bois et de papier, pour un prix dérisoire, presque pour un sourire, une femme basanée, en haillons, les cheveux défaits, mais d'une dignité de princesse.

A la gare, un commissionnaire raide et grave, chargé du très petit paquet contenant seulement mon linge de rechange, m'avait précédé à pas comptés, et avait ouvert la portière d'un compartiment de première avec fracas, semblant dire ainsi aux curieux : « C'est un personnage d'importance, qui n'a pas beaucoup de bagages, mais qui pourrait en avoir bien plus s'il voulait. » Il y a toujours des curieux au départ des trains en Espagne. Voyager est une affaire si inaccoutumée et si pleine de risques, que les parents et les amis sentent que c'est un devoir de témoigner par leur présence quelle part ils prennent au danger de l'entreprise. Sans doute on fait des prières quelques semaines auparavant ; on envoie des lettres de faire part du fatidique événement. Et même, quand le grand jour est passé, la famille, ou le petit cercle d'amis, au café, doit avoir quelque peine à reprendre ses habitudes sans exprimer fréquemment son souci et ses vœux pour que tout se passe bien pour l'aventureux voyageur !

Mais quel contraste faisait Ciudad Real, capitale de la Manche, « l'Impériale et le Séjour du Dieu des Sou-

1. Voyage exécuté en 1892. — Texte et dessins inédits. Voir page 540 la note relative aux illustrations de ce voyage par Daniel Vièrge.

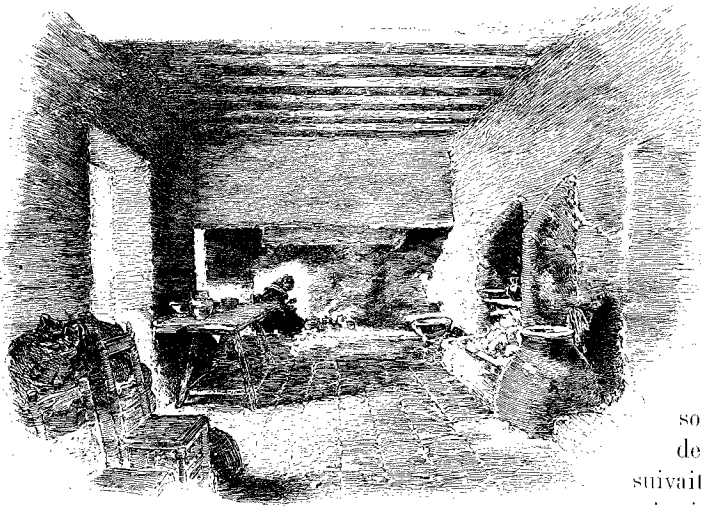
rières, » comme le qualifie Cervantes, avec ce New-York si bruyant que j'avais quitté depuis seulement une douzaine de jours ! Dans la fraîcheur et la pureté de l'heure matinale, la transparente magnificence du ciel vert pâle faisait fortement ressortir l'insignifiance de la petite ville et de ses maisons basses, toutes disséminées.

Les murailles blanchies à la chaux paraissaient encore plus nues lorsque l'œil rencontrait çà et là quelque balcon de fer forgé, quelque porte garnie de clous ou de serrures et de gonds historiés. Tout était étrangement calme dans la longue et étroite rue, non pavée, et l'on sentait la même oppression qui tombe de façon si saisissante sur le voyageur dans les cités arabes. De fait, la Manche est moresque, pays et gens. Les Mores y ont imprimé leur cachet, la trace de leur domination, partout, dans les aspects de la ville, la physionomie de la race, le caractère, le tempérament des habitants, les rapports sociaux et domestiques.

Ce fut une hospitalité arabe, et de la meilleure espèce, qui m'accueillit, tout étranger que j'étais et à cette heure matinale, lorsque je frappai à la porte du père de Carlos, l'ami que je venais de quitter à Paris. L'ami de Carlos fut reçu à bras ouverts, et mes nouvelles connaissances me furent beaucoup plus utiles que nos représentants à Madrid. En effet, dès dix heures, j'étais à même de continuer ma route, ayant en ma possession un ordre

du gouverneur de la province pour être accompagné d'une escorte de police à cheval partout où je pourrais le désirer pendant mon voyage.

Le train, cette fois, rampait à travers un paysage tout à fait africain. La plaine, avec la végétation de la même couleur que le sol, s'étendait, dans une désolation suprême, sous le ciel bleu avec son intense et cruel soleil de midi. Pas de maisons, pas le moindre signe de vie pour animer ce torride désert. A un moment pourtant, sur la route qui courait le long de la voie, se montra cahin-caha un groupe caractéristique. En tête, l'homme sur son âne, les jambes ballantes, la tête en arrière, les dents éincelant entre les lèvres ouvertes ; à pied suivait sa femme, à longues enjambées cadencées qui rejetaient ses lourdes jupes en plis rythmiques. Enfin, un ânon fermait la marche en flânant, l'allure capricieuse, et tout prêt à décamber en cas de poursuite.



LA CUISINE DU PARADOR DEL CARMEN.

La femme ne se rendait point compte de ce mélancolique contraste entre les sexes qui me frappait ; et non moins mélancolique était le contraste entre l'homme et la bête qu'il montait et qui paraissait si épuisée qu'on eût dit que chacun de ses pas allait être le dernier. En Espagne, ceux qui possèdent des bêtes de somme connaissent le dernier degré de fatigue et de faim que ces pauvres esclaves peuvent supporter, et ils les maintiennent à ce degré, gagnant ainsi le maximum d'effort pour le minimum de dépense. Mais ils ont l'astuce de laisser les jeunes grandir en liberté et en relative abondance, pour se préparer aux épreuves à venir.

Nous avions presque dépassé ces voyageurs, l'homme chantant à tue-tête et regardant droit devant lui, lorsque la femme tourna un peu son profil aquilin et nous jeta un rapide regard. Selon toute probabilité, elle n'avait jamais pris un train, et n'en prendrait jamais, et la pauvre créature devait s'étonner, à sa façon muette, de voir des gens vaguer si loin au lieu de rester là où ils étaient nés. Les réflexions du petit âne étaient aussi lisiblement écrites dans toute son attitude que s'il s'était écrié en pur castillan, lorsqu'il s'arrêta un moment, nous regardant tout effaré : « *Demonios* ! qu'est-ce que c'est que cette machine infernale ? » Puis il tourna sur lui-même et décampa, lançant ses quatre pattes dans toutes les directions.

Il y eut un changement de trains à Manzanares, un endroit qui, en dépit de son nom poétique et de son antiquité, semble tout juste une poignée de maisons jetées au hasard, comme des billes dans un coin de nursery. La vie n'y manque pas cependant, et il y a là une des plus grandes distilleries (*bodegas*) de l'Espagne. J'y jetai un coup-d'œil sur les ouvriers déjeunant sous un clair et neuf hangar, près d'une formidable rangée de jarres en terre, dont chacune, dit-on, contient douze cents gallons de vin. En revanche, les nombreux moulins à plâtre que l'on voit ici sont tout ce qu'il y a de plus primitif : on y travaillait, à ciel ouvert, sur les aires pavées, comme au temps des Romains, des Ibères et des Mores. Des chevaux, des mules, des ânes, étaient simplement attelés à des planches, sur lesquelles se tenait le conducteur, faisant décrire à son attelage des cercles de plus en plus étroits, jusqu'à ce que le tas de calcaire fût aplati.

Puis voici la station d'Argamasilla, toute solitaire. La seule chose un peu vivante qui se trouve près d'elle est la voiture de la poste, une machine à quatre roues, sans ressorts, avec des bancs de bois pas rassurants, sous un toit de paille tressée, recouvert de toile. C'était l'heure la plus chaude de la journée, et la journée la plus

AU PAYS DE DON QUICHOTTE.

chaude de l'année, à ce que dit le conducteur. Mais il n'eut cure pour cela d'épargner son attelage. Au claquement incessant de son fouet, les quatre chevaux couraient la galopade, soulevant d'épais nuages d'une poussière piquante qui estompait complètement route et paysage, et donnaient la sensation d'un voyage à travers une fournaise chauffée à blanc. Le chien du coche aboyait, les planches s'entrechoquaient, le véhicule craquait et plongeait. C'était comme un voyage de vengeance du bon vieux temps.

La partie de mon individu qui est monopolisée par l'artiste, je dirais presque ce qu'il y a en moi de Don Quichotte, trouvait cela charmant et raffolait de cet excès de couleur locale. Mais mon côté Sancho Pança, couvert de poussière, meurtri par les chocs et les soubresauts, était dans un état déplorable. Il se résigna toutefois à son martyre pour une bonne heure, jusqu'à ce qu'on s'arrêtât pour faire boire les chevaux. Alors le train ralentit, et l'on put voir, de droite et de gauche de la route, des champs d'un blé grillé, dont chaque tige se dressait brillante et rigide comme un épieu. Devant nous était le village d'Argamasilla, « lieu de naissance de *Don Quixote*, » nous dit audacieusement le Guide; on voyait de plus en plus distinctement ses maisons blanches nichées parmi les arbres. Les rouges sierras, rêveuses sentinelles de la plaine, se dressaient tout à l'extrémité de l'horizon. Au-dessus du tout, des nuages d'une admirable forme faisaient sur le fond d'azur comme une exquise mosaïque de tons translucides.

II

Argamasilla. — Gregorio. — Le *Parador del Carmen*. — La vie dans une posada. — L'idée qu'on se fait de Don Quichotte dans le peuple. — Hommes et femmes. — La religion. — Propriétaires et fermiers. — Le Casa de Medrano. — Don Rodrigo de Pacheco. — Le lieu de naissance de Cervantes.

Nous entrâmes dans le village aux clics-clacs du fouet. Mais pas une âme n'apparut, jusqu'à ce que, traînant et solitaire personnage, l'aubergiste émergeât de dessous la natte qui recouvrait la porte de la posada : « *Al Parador del Carmen*, maison Gregorio ».

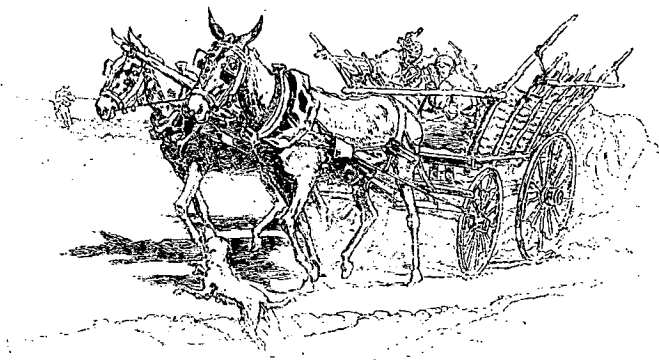
Gregorio eut peine à réprimer son étonnement : spectacle inusité ! un voyageur ! Il regarda les chevaux et ne dit rien. Le conducteur, lui, eut l'obligeance d'esquisser une introduction : « C'est pour vous, Gregorio. — Oui, ajoutai-je, et pour quelque temps, j'espère, don Gregorio, si je puis avoir un lit chez vous. » Un « don » placé à propos, en Espagne, ne manque jamais son effet, même s'il est adressé à cet être le plus indépendant et despotique de tous : un aubergiste de dernier ordre. « Mais certainement, señor, et pourquoi pas ? » Et après ce court cérémonial, je suivis Gregorio sous son rideau de paille.

Le premier coup d'œil jeté sur le *Parador del Carmen* fit plaisir à ma partie Don Quichotte, car c'était l'endroit le plus pittoresque qu'elle pût imaginer. Là, enfin, je venais de faire un plongeon du monde civilisé et du XIX^e siècle, en pleins temps anciens, et j'avais apparemment atteint le fond de la vie d'autrefois. « Apparemment » était sagement dit, car je devais par la suite voir des scènes encore bien plus primitives. Toutefois, ce fut une intense sensation tout d'abord que le passage de la pleine lumière à cet intérieur rouge, aux âpres relents, dépourvu de confortable, mais non de saleté.

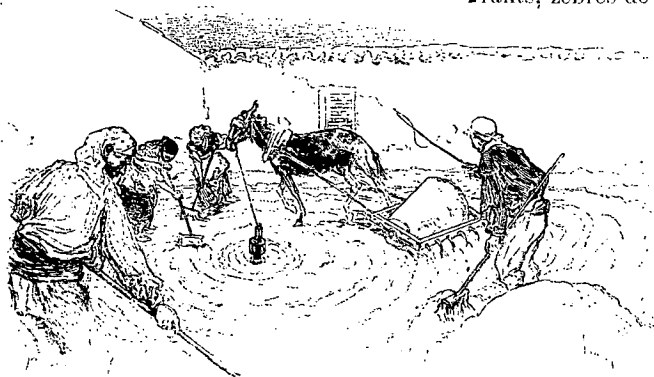
Comme son ancêtre moresque le caravansérail, la posada était une suite de constructions irrégulières bâties autour d'une cour. C'est dans la chambre où je me trouvais qu'était concentrée la vie de l'endroit. Des murs et des piliers se dressaient dans un désordre, des arches ouvraient des vues inattendues sur des retraits sales, odorants, zébrés de rayons de soleil. Des rangées de troncs d'arbres tout

noirs, très rapprochés, formaient le toit, entièrement enguirlandé de toiles d'araignées. Des centaines de mouches faisaient entendre un incessant et puissant murmure, semblable à celui des instruments à cordes d'une symphonie, sur lequel brochaient des ronflements s'échappant de corps étendus çà et là dans les coins sur la dure, et aussi le bruit sec et continu des mâchoires de mules, broyant le fourrage dans les mangeoires.

Je suivis Gregorio à l'étage au-dessus et conclus un rapide arrangement pour l'usage exclusif d'une petite chambre blanchie à la



UNE GALÉNA.



MOULIN À PLÂTRE.

chaux, garnie de trois lits et de gros matelas roulés sur la planche, moyennant le prix exorbitant de dix sous par jour. Je voulais, politiquement, me concilier cet homme, ce Gregorio, l'amo, l'âme même de cet établissement. Puis je redescendis bien vite pour jouir de l'enchantement du spectacle.

Seulement, mon Sancho Pança fit alors valoir ses droits, et exigea quelque chose de plus nourrissant que des sensations difficiles, suivant lui, à concilier avec un estomac vide. J'eus donc à déranger l'amo, qui, assis sur un banc de pierre la tête entre ses mains et ses coudes sur les genoux, était évidemment en train de se demander quelle sorte d'homme pouvait être cet étranger, habillé comme un compatriote, mais ayant un cachet spécial qu'il ne pouvait déterminer. Pança se sentit réjoui lorsqu'il fut répondu qu'il était possible de manger un morceau. « Et que pourrai-je avoir, amo? demandai-je. — De tout, señor. » C'est là-bas une fallacieuse abréviation, et il faut sous-entendre : « De tout — ce que vous avez apporté ». Or, je n'avais rien apporté du tout.

La destinée ne me fut cependant pas par trop cruelle, car, avec l'aide de trois femmes, d'un gamin et d'un de ces vieux personnages en ruines qu'on rencontre, fonctionnaires obligés dans toutes les posadas, et qui font les courses, amusent la maison et servent de têtes de Turc, on finit par me fabriquer, bien lentement, la plus compliquée des omelettes. Dans une petite chambre obscure, dont la clef pendait à sa ceinture, l'amo s'en fut chercher les ingrédients qui composaient ce mets : des œufs, des patates, des oignons, des herbes, du jambon, des choses inconnues. Lorsque cela fut servi sur un banc et que Pança put s'asseoir face à face avec ce plat, ce fut le signal pour chacun d'arriver en traînant. Était-ce l'odeur d'huile d'olive trop séduisante pour qu'on y pût résister? Était-ce le spectacle étrange d'un homme mangeant avec un couteau et une fourchette, spectacle trop rare pour qu'on le manquât? Quoi qu'il en soit, les assistants, semblables à un parti de petits chiens qui observent un autre chien ronger un os, étaient assis ou debout autour de moi, et observaient chaque morceau qui disparaissait, me fixaient avec des yeux si brillants, épiaient tous mes mouvements si attentivement, que j'en ressentis une sorte d'oppression et compris que le moment était venu pour moi de prendre une détermination. Je n'avais pas manqué, suivant le code de la politesse espagnole, d'offrir à chacun de partager mon omelette avant

de l'entamer, et maintenant c'était l'instant psychologique où il fallait transformer en amis mes observateurs, sinon mes journées suivantes étaient manquées. Le plus cordialement que je pus, j'offris à la ronde un coup de mon vin. On refusa, comme de coutume on le fait religieusement dans toutes sociétés, même quand on refuse à contre-cœur. Une offre réitérée et sur un ton plus familier : « *Vamos, vamos, hombres,* » mit chacun au point. L'outre passa de mains en mains et l'animation commença de régner. Les cigarettes furent allumées; on hasarda des remarques, on posa des questions et l'on fit des réponses, et le bourdonnement des mouches ne fut plus qu'un sourd accompagnement aux voix des hommes, tandis que le monde d'Argamasilla commençait à se révéler à moi. Oh! très semblable à notre monde, ce monde d'Argamasilla, mais caractéristique par certains grands ou petits côtés. Les manières de ces demi-Moresques étaient bien amusantes à observer. Tels que les indigènes de l'Italie méridionale, ils semblent nés pour

finasser, et n'arrivent à leurs fins que par de lents et compliqués détours. Après avoir appris ce qu'ils connaissaient déjà, que j'étais un étranger (un terme qui s'applique à tous ceux qui ne sont pas de la Manche), ils commencèrent à me dresser une foule de petits pièges pour savoir quelle sorte d'homme j'étais, ce



UN DES RARES BONNS MOMENTS DES FEMMES.



MULETIERS DANS LA POSADA D'ARGAMASILLA.

que j'étais venu faire. J'imagine que si les chats pouvaient parler, ils s'y prendraient à la façon de ces gens-là, lentement, avec la même imperturbable lueur de leurs yeux fixes et brillants. Ces muletiers et ces gens de l'auberge, pour ainsi dire, avançaient doucement une patte, la retiraient, la ravançaient, jusqu'à ce qu'ils eussent recueilli l'indication, et que ce petit jeu prit fin : ils avaient appris ce que je voulais faire, et chacun se mit à me faire profiter de son idée et de son expérience. Les plus intéressants renseignements furent ceux du principal satellite de l'amo, un drôle nonchalant, porteur d'une vieille cape grasseuse, ornée des lettres fatidiques P. D. T. (*plaza de toros*), qui indiquaient un amateur et un maître en fait de courses de taureaux.

« Oui, señor, Don Quichotte était un curieux gaillard. On a fait un gros livre sur lui, connu de tout le monde entier, même des Anglais, des païens et des autres. Je l'ai lu et je l'ai trouvé farce, mais je n'ai pas compris le meilleur. Il n'y a que les gents instruits qui en comprennent le fin mot. On dit que toute la science du monde y est renfermée et que si vous le saisissez vous pouvez devenir aussi riche que vous voulez. Mais moi, je suis un ignorant, ça n'a fait que m'amuser. Don Quichotte était un type assez comique pour sûr ! Aller prendre des maritornes à l'auberge pour de nobles demoiselles ! En voilà, un âne !

« Et Sancho, vous dites ? Ben dame, il est comme vous et moi. Il a besoin de manger, de dormir, de s'accommoder au mieux avec tout un chacun. Mais je ne connais pas le livre. Il y a dedans je ne sais quoi qui le fait lire et relire par les prêtres et les gens de cette espèce. Don Federigo, un homme de loi, qui vit maintenant à Madrid, dit que ce bouquin n'a pas son pareil, et qu'il est rempli de politique et de toute espèce d'histoires.

« Oui, señor, Argamasilla est encore remplie de souvenirs de Don Quichotte. Il y a son portrait dans l'église et il n'y a pas longtemps qu'on a démoli sa maison. Voici le gentilhomme qui a installé une belle bodega à la place, une bodega aussi belle que n'importe laquelle à Madrid. — Ici toute l'assemblée salua un jeune homme mis en citadin, qui venait de faire son entrée. — Et nous vous montrerons aussi la prison où Cervantes a écrit son livre. »

Une petite distribution de vin amena encore des dizaines de flâneurs et de notables, qui entretenaient la discussion sur Don Quichotte. C'était si amusant que la journée se passa de la sorte. Le soir, je m'assis avec l'amo

à la porte, dans l'ombre, sous le ciel de sombre lapis-lazuli tout étoilé. Un murmure semblable à celui de la mer calme faisait paraître plus retentissants les bruits accidentels, l'abolement d'un chien, le tintement des mules qui se rendaient à leur abri pour la nuit. Un paysan rentrant des champs passa d'un pas rapide, ou plutôt qu'on devinait tel, bien que le rythme énergique de sa marche fût assourdi par la poussière de la route. Il chantait à pleine voix, une voix riche, inculte, un chant andalou, une de ces *malaqueñas* qui tendent à remplacer dans toute la Péninsule les chansons locales. Chaque vers formait un sens musical complet, jeté comme un trille et finissant sur une longue et vibrante note mineure, et une longue pause avait lieu entre chaque vers.

Avec toi ou sans toi
Mes maux ne peuvent avoir de remède.
Avec toi parce que tu me tues,
Sans toi parce que j'en meurs....

La voix, tantôt pleurante, tantôt soupirante, conservait son timbre mâle; les mots les plus pathétiques étaient jetés à travers l'espace avec l'expression la plus passionnée. C'était comme un chant de rossignol, aussi instinctif, et s'harmonisant aussi bien avec le moment et l'endroit.

En rentrant, vers dix heures, je vois le fils de l'amo, un garçon de dix-huit ans, étendu sur le sol, avec son manteau pour tout lit et le harnais de sa mule pour oreiller.

— Eh! pourquoi ne couche-t-il pas dans un lit? demandai-je.

— A quoi bon? répond l'amo. A minuit il va falloir qu'il aille travailler aux champs. Nous sommes dans la saison des moissons et il faut que nous travaillions jour et nuit.

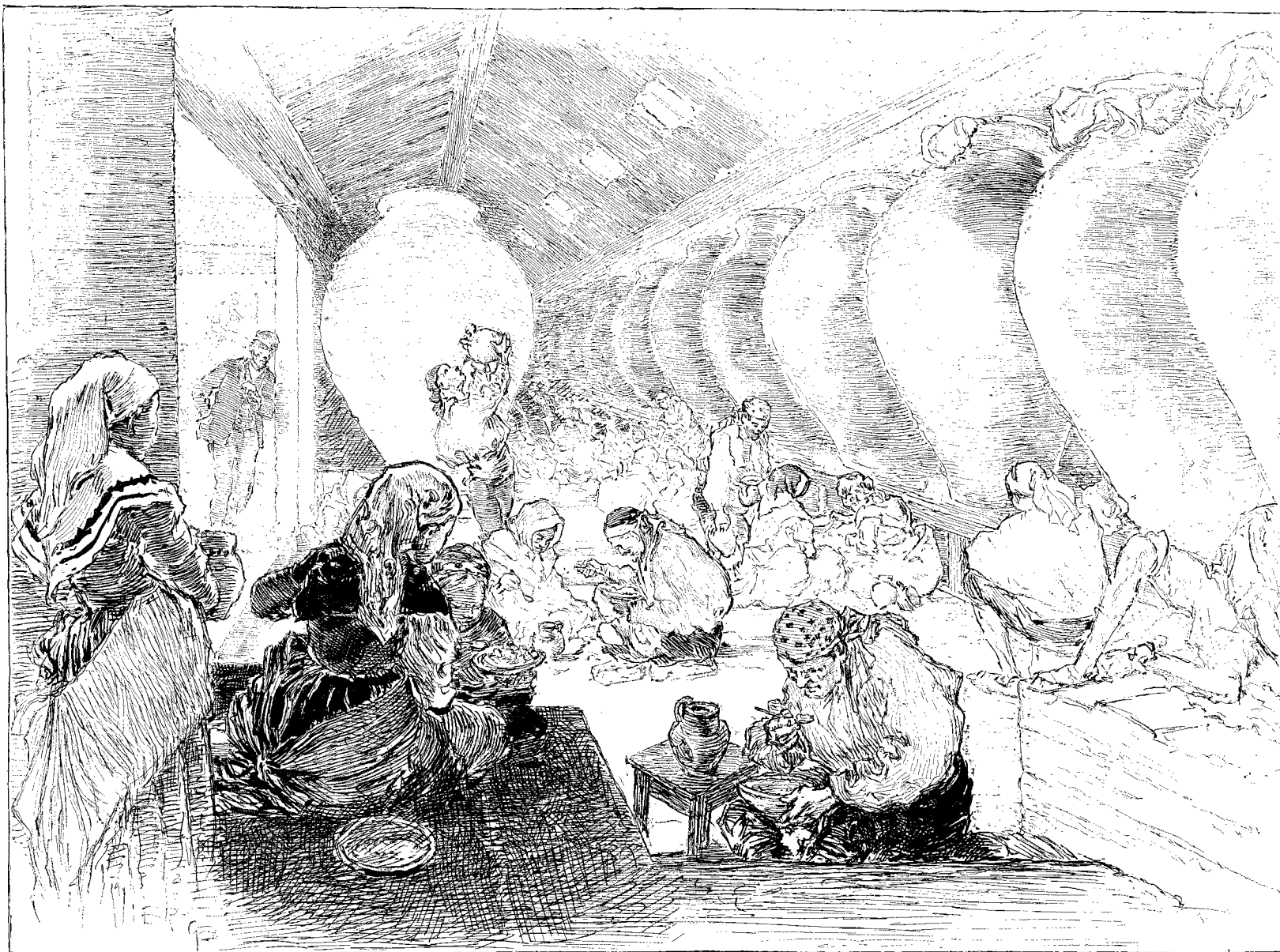
Je ne tardai pas à constater que *nous* signifiait tout le monde dans la maison, à la vérité, excepté l'hôte lui-même.

Les jours suivants me fournirent une bonne occasion d'étudier la vie d'une posada dans ce qu'elle a de typique. L'amo, un des rares personnages à leur aise d'Argamasilla, possédant des blés et des vignes, passait ses heures matinales et les fins d'après-midi à surveiller ses ouvriers. Il rentrait ordinairement à neuf heures du matin, avec son fils et quelques-uns de ses hommes, qui avaient été travailler dès trois heures de la nuit. Tous prenaient alors leur premier repas en commun. Les longs couteaux sortaient de leurs gaines; chaque homme taillait une mince tranche de pain, la fichait au bout du couteau, et s'en servait ainsi comme de cuiller pour plonger dans l'écuelle placée sur un banc au milieu du groupe et remplie de pois durs et de concombres nageant dans l'huile et l'eau.

Chaque cuillerée nécessitait la confection d'une nouvelle cuillère, et il fallait pas mal de dextérité pour



LA PLACE D'ARGAMASILLA LE JOUR DU MARCHÉ.



LA BODEGA A MANZANARÉS.

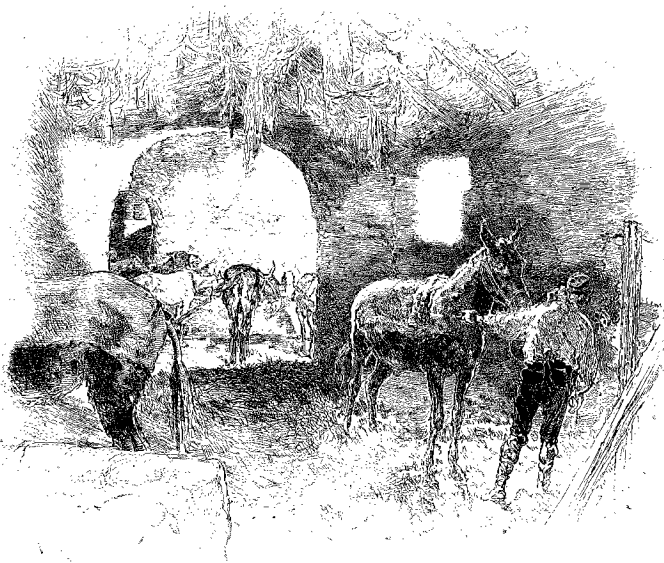
attraper, même en s'aidant du pouce, assez de pois pour couvrir la bouchée de pain. L'amo passait l'outre de vin une fois seulement et chacun en prenait très modérément. Quand un homme avait fini, il passait le revers de sa main sur ses lèvres, se levait et allait à la cruche d'eau. Il l'élevait à bout de bras, et prenait une longue lampée; puis, la cigarette allumée, repartait au travail. Quel frugal régime! Il n'est pas étonnant que ces paysans soient des êtres aussi sains, aussi solides, aussi découplés. Ils marchent d'un pas léger, souple: même en plein repos, ils semblent prêts à se mouvoir, sans effort, comme par un ressort. Nos préjugés sur l'indolence espagnole ont quelque raison d'être quant à la « société », mais les paysans sont aussi laborieux que n'importe en quel pays, et ils travaillent à des conditions qui sembleraient insuffisantes même au dernier manœuvre italien.

Pendant les heures torrides, l'amo demeurait à la maison. Une couple de parasites lui tenait compagnie, riant de ses plaisanteries et se confondant en admiration à ses sages sentences. Lors de mon séjour, Gregorio se confectionna une paire de chaussures, et ses amis, profitant de cette rare occasion, demeuraient assis près de lui, s'émerveillant des progrès du travail. Gregorio faisait quelque chose! La nouvelle fut bientôt répandue dans le voisinage, et de nouveaux flâneurs vinrent assister les autres, et admirer un homme qui travaillait si bien. Sans ces grands événements, la posada aurait été aussi calme que tout le reste de la ville.

Les femmes, la mère et les deux filles, vivaient très à part. L'ama, toute vieillie, toute ridée, était chargée de la cuisine. Les ingrédients lui étaient fournis par son époux après une bonne et bruyante discussion, lui trouvant toujours qu'elle en demandait trop, elle qu'il n'en donnait jamais assez. Les filles, modestes et gentilles fillettes, travaillaient sans cesse, aidant à la cuisine, rangeant les chambres des hôtes, tirant de l'eau au puits, arrosant les pièces, cousant. Toujours travaillant, ne jouant jamais, sauf par-ci par-là, quand on ne les voyait pas, s'amusant une minute avec les chiens et les chats.

Sur ce fond monotone, train-train de la vie de posada, défilaient jour et nuit toutes sortes de types de muletiers, gaillards fantastiques, à l'aspect de vraies bêtes sauvages, qui entraient et sortaient sans dire un mot, sans regarder personne. Après avoir soigné leurs mules, ils s'asseyaient dans un coin, mangeaient la croûte de pain et le morceau de fromage qu'ils avaient apportés, ou bien se couchaient sur le sol nu, sans couverture, avec une belle pierre comme oreiller.

Lorsque l'amo rentrait au coucher du soleil, c'était le signal du souper. La famille de Gregorio vivait dans l'aisance: elle avait de la viande une fois par jour pendant le temps de la moisson; mais dans les temps ordinaires, bien entendu, seulement une fois par semaine. Cette viande était toujours servie dans une sorte de soupe. Les fillettes avec leurs fichus d'indienne autour de leur cou, les hommes en manches de chemise avec un turban de haillons rouges autour de la tête, tous pieds nus, plon-



L'ÉCURIE DE LA POSADA À ARGAMASILLA.



LA BOUTIQUE DU BARBIER D'ARGAMASILLA.

AU PAYS DE DON QUICHOTTE.

geaient à tour de rôle, démocratiquement, leurs cuillers de bois dans la même écuelle. Pas de tentatives de conversation, seulement de temps en temps la voix perçante de l'ama, avertissant un des ouvriers qu'il allait trop vite et mangeait plus que sa part. Le pauvre diable dont j'ai parlé plus haut, le souffre-douleurs, demeurait assis contre un pilier, sa vieille carcasse appuyée sur son bâton ; il regardait, de ses yeux perçants, d'un tout autre côté que celui de la table, et se donnait des airs de parfaite indifférence à l'égard de ce qui s'y passait. Certes, les chiens de la maison semblaient avoir plus de droits que lui. Vers le milieu du dîner, toutefois, Gregorio l'appelait, et l'invitait à s'asseoir au plat ; là dessus l'ama soulageait sa mauvaise humeur en déclarant, par exemple, que « la porte de la posada était aussi grande

ouverte que les portes de la ville », ou encore telle autre remarque plutôt froide ; à quoi le vieux paria répondait aussitôt sur un ton à la fois doux et pas mal noble : « Oui, señora, et je souhaite que beaucoup de bonnes choses puissent entrer par cette porte, sans compter la poussière. »

Ainsi se passaient, monotones, les journées, à la posada. Il paraît que le jour du marché, une fois par mois, l'animation devenait grande, et qu'il y avait alors des danses ; mais les dimanches étaient semblables aux autres jours, sauf que les hommes profitaient de l'occasion pour faire quelques rudes plaisanteries sur les femmes qui se rendaient à l'église. Il y a fort peu de religion, mais énormément de superstition chez ces gens d'Argamasilla. Se rendre à l'église est une diversion dans la vie terriblement unie et dure des femmes, mais les hommes préfèrent demeurer sur la place, assis, ou debout sur quelque seuil ami et tout à la fois se livrer à des moqueries sur les prêtres et l'église et à des professions de dévotion à Notre-Dame.

Il est assez difficile de pénétrer les sentiments réels de ce peuple à l'égard de la religion. Le contraste entre la pauvreté des gens, leur pénible labeur et l'aisance et l'abondance relatives dans lesquelles vit le clergé, leur est sensible et ils se refusent à donner un sou à l'église, à moins qu'ils ne soient malades ou avancés en âge : dans ce cas, c'est une espèce de prêt dont ils attendent l'intérêt dans l'autre monde. Ils

ont une manière à eux d'éprouver des sentiments de respect sinon d'idéal, mais ils ne peuvent s'empêcher de remarquer la différence entre les actes de leurs prêtres et les paroles désintéressées de la religion : « Voyez-vous, señor, me disaient-ils, ces braves gens sont dans l'église pour en tirer largement leur vie et non pour être ses humbles et dévoués auxiliaires. Ils ne prient pour nous que si nous les payons.

Les Procuradores, vrais représentants du sentiment populaire castillan, ont formulé des sentences analogues, il y a des siècles : *Que no quieren los villanos ni el vino del sacramento si viene de vuestras manos.*

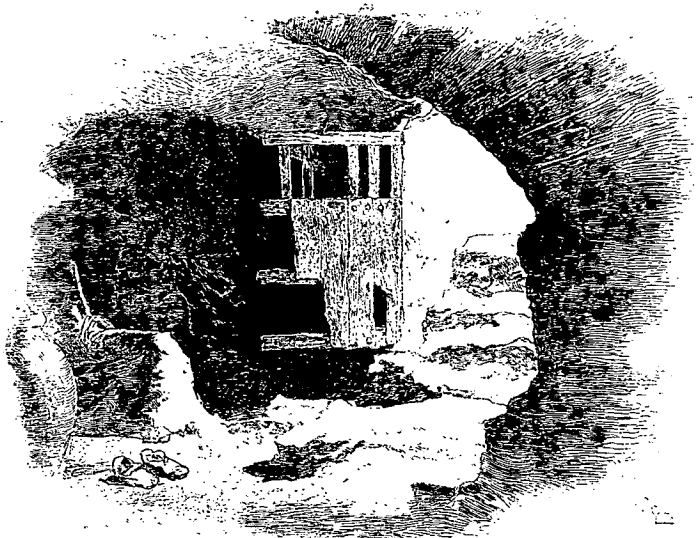
Comme les Argamasillans n'ont dans leur village d'industrie d'aucune sorte, ils vivent uniquement de la campagne avoisinante. Chaque villageois loue quelque champ d'orge ou quelque vigne appartenant à un des peu nombreux propriétaires du sol, caste aristocratique possédant la plus grande partie du district. Le meilleur de la récolte (non pas un tant pour cent, mais une somme fixe) s'en va à ces propriétaires, et le fermier par dessus le marché paye les impôts, qui sont élevés. Ainsi, d'un côté, aucun risque ; de l'autre, les déficits dans les revenus sont comblés seulement par les années prospères.



DON RODRIGO DE PACHECO (PAGE 529).



L'ENTRÉE DE LA PRISON DE CERVANTES (PAGE 537).



LA PRISON.

Le fermier est tenu dans un perpétuel état d'endettement vis-à-vis du propriétaire, et sa dette court à des intérêts usuraires, seule condition sous laquelle on lui continue son fermage. Propriétaire foncier, ici, comme dans l'Italie du nord il y a cinquante ans, et dans beaucoup de districts de l'Italie méridionale d'à présent, signifie usurier.

Ce système inique prouve encore, si c'était nécessaire, la décadence de l'Espagne. N'était-ce pas le pays où, plus tôt peut-être que chez toutes les autres nations d'Europe, les communes conquièrent leurs droits contre la féodalité? N'est-ce pas en Espagne que l'on vit les exploits des *Vaqueros* d'Asturie, des *Hermandinos* de Galicie, des *Comuneros* de Castille, des *Argermanados* de Valence, des *Fueristas* de Catalogne, d'Aragon, de Navarre, de Biscaye, qui comptent parmi les plus glorieux combats pour le droit et la liberté dans toute l'histoire du progrès humain!

Le pauvre habitant de la Manche d'à présent ne diffère pas tant du vilain des temps féodaux, obligé de payer tribut au roi et au seigneur, de moudre son blé et de cuire son pain dans le moulin et dans le four seigneuriaux, de vivre dans l'ombre du château sans permission de travailler ailleurs. Il est vrai qu'aujourd'hui il peut prendre femme ou marier sa fille sans demander le consentement d'un maître et qu'il peut faire son testament à son gré, — mais pour ce qu'il a à léguer, c'est un assez illusoire privilège.

La gloire d'Argamasilla était la Casa de Medrano, une solide maison de pierre, qui était probablement dans le même état, à part les quelques atteintes de la vieillesse, que lorsque Cervantes y fut gardé prisonnier dans les caves¹. Il est presque hors de doute que c'est l'endroit même où fut arrêté le projet du livre, « engendré dans une prison » (voyez le prologue de la première partie de *Don Quichotte*). Haute d'environ sept pieds, et d'une surface de vingt-sept pieds sur huit, cette cave malsaine, éclairée par un simple trou, est si obscure, que la porte fermée (c'est encore la porte d'autrefois qui survit en partie avec ses gonds et ses clous), on est certain que Cervantes ne put y écrire une ligne. Mais hasarder cette assertion serait faire aux habitants d'Argamasilla une insulte personnelle.

Comme Cervantes dit que « ce livre, enfant de son esprit, fut conçu dans une prison », vous ne ferez pas démordre les Argamasillans que l'ouvrage tout entier (même la seconde partie qui fut écrite dix ans plus tard que la première) fut composé jusqu'à la dernière ligne dans cette prison.

Les villages de la Nouvelle-Castille se disputent avec acharnement l'honneur d'avoir donné naissance à Cervantes ou à son héros. Des traditions locales sont conservées — ou inventées — pour prouver, par des dissertations très longues et assez folâtres (il y en a qui forment de gros livres), que Cervantes et Don Quichotte accomplirent dans chacun de ces villages toutes sortes d'actions. Au bas mot, si l'on prend en considération les prétendants les plus notoires, Cervantes est né au moins dans six endroits différents. Cela ne l'a pas empêché de vivre incompris et misérable. Son chef-d'œuvre, qui est devenu un des trésors de l'humanité et dont il a été publié plus de trois cents éditions, plus de la moitié traductions, est depuis plus d'un siècle et demi un des livres de chevet de l'immense foule. En Espagne, on le considéra comme à peine digne de l'attention des lettrés. C'est en Angleterre que l'on s'avisa tout d'abord de sa valeur. « L'Espagne, dit H. W. Vatts, peut avoir donné naissance à l'enfant, mais c'est l'Angleterre qui fut sa mère nourricière. » Depuis lors les Espagnols ont énergiquement lutté pour rendre une tardive justice au « Prince des génies de l'Espagne ». Un tribut lui a été payé dans cet endroit même; dans cette Casa de Medrano, il y a trente ans, Rivadeneyra installa une imprimerie rien que pour publier deux éditions magnifiques de *Don Quichotte*, et une Infante tira de la presse les premières feuilles de la grande édition.

Cette maison, avec le précieux souvenir historique qui s'y rattache, est maintenant la demeure d'un personnage qui cumule les fonctions de chef de la poste et le métier de cordonnier. Je lui fournissais de temps en temps la satisfaction d'amour-propre de lui faire quitter un instant son escabeau de savetier pour revêtir sa dignité gouvernementale, et cette métamorphose l'amusait autant que moi. Il recevait avec beaucoup de respect ces missives pour des pays lointains et il demeurait pendant quelques moments dans l'étonnement qu'il leur fallût tant de jours pour arriver à destination, et qu'un de ces jours elles dussent passer de ses mains entre les mains de facteurs américains. Il les accompagnait par la pensée; à chacune de nos rencontres il se livrait à des hypothèses sur la distance qu'elles pouvaient déjà avoir parcourue. Et, lorsque, sur mon départ de la Manche, je lui annonçai que tout était bien arrivé, il fut extrêmement heureux : « Dieu



CURIOSITÉ.

1. La partie en ruines de la maison, communiquant par une simple et étroite porte avec la partie en bon état, montre visiblement l'influence des Maures sur la vie sociale de l'époque; c'était le harem, ou plutôt la prison, où les femmes de la maison étaient tenues à l'écart de toute indiscretion possible.

merci, señor, me dit-il, notre service postal est remarquable. »

Maintenant, manifester son zèle pour Cervantes, c'est un honneur national, un monopole que chaque village tâche d'accaparer. Dans ce pays de contrastes où les différences de climats et d'aspects ont fait de la Péninsule un pays de provinces très distinctes de mœurs et de costumes, le patriotisme est comme organisé par sections. « Je ne suis pas un Espagnol, je suis un Catalan », proverbe qui indique bien cet état d'esprit général. Mais ici, dans la Manche, les villages en sont presque à couteaux tirés les uns contre les autres simplement à propos de Cervantes. Il est prouvé d'ailleurs que Miguel de Cervantes naquit à Alcalá de Henares, une ville de Nouvelle-Castille, à l'est de Madrid, et que c'est à Argamasilla que fut engendré « ce maigre, bizarre et falot enfant de son génie ». Il y a aussi de fortes probabilités en faveur de la prétention locale selon laquelle l'original de Don Quichotte aurait été Don Pacheco, collecteur royal des impôts, et le seul hidalgo d'Argamasilla au moment où Cervantes se trouvait dans la ville. C'est sur l'ordre de Pacheco que Cervantes avait été emprisonné dans la cave de la Casa de Medrano, et la maison de Pacheco, récemment démolie, répond par plus d'un point à la description qui en est faite dans le livre. Une vieille peinture, conservée dans l'église paroissiale, le représente, avec sa nièce, agenouillé devant la Vierge, qu'il remercie de son assistance; la jolie inscription suivante, au bas de la peinture, en fait ainsi foi :

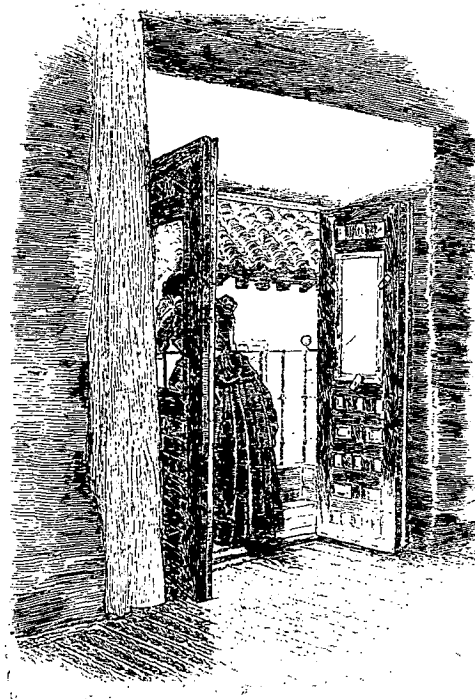
« Notre Dame apparut à Don Rodrigo de Pacheco, la veille de la saint-Mathieu, en l'an 1601, et elle le guérit. Il avait fait vœu de lui consacrer une lampe d'argent, et elle veilla sur lui nuit et jour pendant la grande affliction à lui causée par de grandes douleurs dans la tête, par suite d'un froid qu'il avait pris. »

Le bon prêtre de la paroisse, cervantiste par naissance et par goût, m'avait accompagné dans son église; il avait été heureux de l'intérêt que je prenais à la peinture. Déguisant, à la castillane, sous des fleurs de rhétorique l'objet principal de son argumentation, il faisait tous ses efforts pour me faire adopter sa thèse favorite, celle de tous les Argamasillans. Il ne me semblait pas pourtant que je fusse indocile à l'idée que c'était bien là Don Quichotte en chair et en os. Les fortes pommettes et les yeux hagards étaient bien ceux de Don Quichotte, quoique la lèvre inférieure très sensuelle lui ressemblât moins. Mais plus tard je me rendis compte que je n'avais pas montré assez d'enthousiasme pour rassurer ma nouvelle connaissance, car durant mon séjour à Argamasilla il ne me lâcha pas. Il allait jusqu'à abandonner fréquemment sa chaise favorite dans la boutique du barbier, pour venir me prouver et me reprouver que Don Quichotte et don Pacheco ne faisaient qu'un. Il espérait que, de retour en Amérique, je jetterais à tout venant le défi de me démontrer le contraire, et qu'ainsi j'exalterais la gloire et le renom de sa ville.

Car l'Amérique, en dépit de toutes les expériences passées pour les Espagnols, demeure dans l'esprit populaire un mystérieux *El Dorado*, merveilleux de végétation et regorgeant d'or. Les Américains, malgré leur bizarre genre de vie, semblent étrangement curieux à ces bons paysans, qui les considèrent tous (car ils ne font guère de différence entre le nord et le midi, entre l'Amérique qui parle espagnol et celle qui parle anglais) comme des descendants des grands Conquistadores et des Indiens, comme des sortes de bâtards de l'Espagne qui se sont enrichis aux dépens de la mère patrie, mais qui, après tout, par leur puissance, font honneur à la grande famille espagnole.

Ce brave prêtre installa même sa nièce en observation à une fenêtre de sa confortable demeure, pour me signaler à lui chaque fois que je passerais dans la rue solitaire, et afin qu'il pût bien savoir où j'allais, et me rencontrer, et me bien tenir par le bouton de ma jaquette. Du reste cette mission n'était pas autrement pénible pour la demoiselle; c'était bien d'accord avec les coutumes de l'endroit; une approche de pas dans les rues désertes faisait toujours apparaître derrière les persiennes quelque figure de curieux. Cette curiosité n'était point malveillante, et l'on ne saurait se plaindre d'être un sujet d'innocente distraction pour ces pauvres gens, prisonniers à jamais dans le cercle étroit de leur petite vie. Toutes les fois que je sortais, c'étaient des stratagèmes pour pouvoir m'observer sans impertinence. On avait quelque commission à faire, à arroser la rue, par exemple; ou bien c'était une femme engagée avec sa voisine dans une grande conversation sur le pas de la porte, avec des gestes à propos de quelque chose qu'on ne disait pas, des yeux fixés, des oreilles dressées, sur le chemin de cet être tout à fait exceptionnel : un Américain à Argamasilla.

Le dernier soir, je fis avec Gregorio une promenade à travers le village; nous secouions la poussière épaisse,



LA NIÈCE DU PRÊTRE.

frappant des pieds sur les grossiers pavés des petites rues irrégulières et sans trottoirs. Ça et là un chariot était remisé; des groupes étaient assis en silence devant les portes ouvertes, où les lumières, dans cette harmonie grise et pourpre, piquaient une note chaude, comme une fleur éclatante dans la chevelure d'ébène d'une Andalouse. On échangeait tout le long du chemin les salutations d'usage à voix basse et grave : « Allez avec Dieu ! » Nous nous assimes sur le petit pont jeté sur la curieuse rivière du Guadiana. Dans le feuillage épais, les rossignols chantaient et les petites chutes d'eau jouaient l'accompagnement. Gregorio me raconta maintes histoires, qui avaient un parfum de bon vieux temps, sur le compte de cet étonnant Guadiana, prenant naissance dans les marais, puis ayant un cours de plusieurs lieues, puis se perdant soudain pour reparaitre sept lieues plus loin. « Un vrai mystère, hein ? dit mon compagnon. Un jour le roi d'Espagne causait de son pays avec le roi de France. Ça le chagrinait d'apprendre que tout ce que l'Espagne possédait, la France en avait aussi. Des olives, du blé, du raisin, la France avait de tout ça. Mais voilà que le roi d'Espagne se met à penser au Guadiana, et qu'il dit : « Moi, j'ai un pont qui a sept lieues de long. » Pour le coup, le pauvre roi de France n'eut rien à répliquer ».

Devisant ainsi, dans la brume du soir, violette et étouffante, Gregorio et moi nous nous en allions, suivis respectueusement à distance par quelques courtisans traînant la savate. Nous nous rendions en flânant par la ruelle silencieuse où les maisons en bordure prenaient des attitudes de choses affaissées, de vieux corps infirmes exténués, vers la Bodega, qui au dire des Argamasillans remplace depuis fort peu de temps la maison même du chevalier Rodrigo de Pacheco, l'original du portrait de l'église, et sinon l'original du moins un des types d'après lesquels Cervantes a conçu son personnage de Don Quichotte.

La tristesse de cette agglomération de bicoques a quelque chose qui vous serre le cœur et force votre sympathie et votre pitié. Cette impression est rendue plus poignante encore par des échappées sur la campagne plate, immense, vide, où dans les lointains les montagnes roses sourient comme des visions de paradis futur.

La Bodega, au milieu de cette pauvreté et dans ce cadre de rêve, est hideuse de brutale modernité. Heureusement elle n'est visible que de près, cachée comme l'était la demeure de Pacheco qu'elle remplace, par le même enclos de murs très anciens, où une porte basse, rapiécée, verrouillée, s'ouvre sur la plaine.

Sans doute c'est par cette porte même que le vaillant chevalier partit en quête d'aventures. Nous revoyons dans ce sordide présent flamboyer le passé glorieux. Et Don Quichotte est là, baissant la tête pour franchir cette porte basse. Sur sa fidèle Rossinante, après avoir embrassé son écu et empoigné sa lance, il se jette le cœur ferme dans cette grande bataille contre toutes les iniquités. C'est à quelques centaines de mètres, là, devant nous, que le terrible scrupule faillit le faire revenir sur ses pas : « Il n'était pas armé chevalier. »

(A suivre.)

AUG.-F. JACCACI.

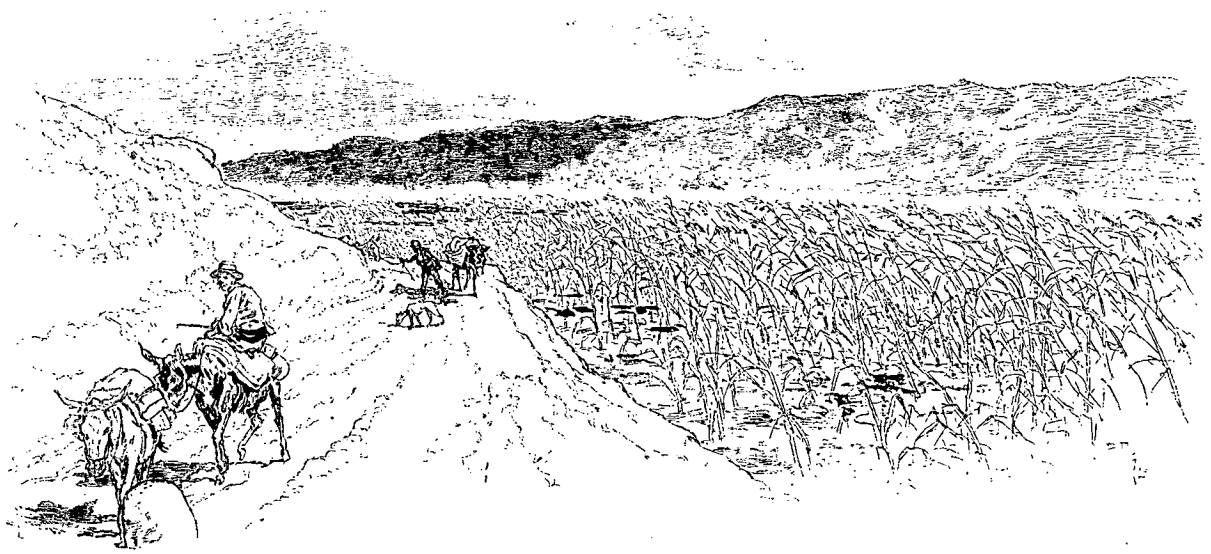


DANSE DANS LA POSADA.

Le voyage que fit M. A.-F. Jaccaci dans la Manche lui sembla ne pouvoir être illustré que par le plus pittoresque et le plus verveux des peintres espagnols contemporains, Vierge, le metteur en scène si étonnant de *Don Pablo de Ségovie*. Le célèbre illustrateur ne put, comme il l'avait projeté, faire le voyage sur les

traces de Don Quichotte la même année que l'écrivain. Mais il le fit dès l'année suivante, repassa par les mêmes pays, retrouva les mêmes types, dont lui avait été donné le minutieux signalement. De sorte que c'est une collaboration quand même des plus étroites.

A. A.



LES LAGUNES DE RUIDERA.

AU PAYS DE DON QUICHOTTE¹,

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.

III

La caverne de Montesinos. — Le chariot d'Ezéchiél. — Les *guardias civiles*. — Ruidera. — Osa de Montiel.
La caverne. — Les lagunes de Ruidera.



CHEVRIER.

La première semaine de mon séjour à Montesinos, j'eus la bonne fortune de m'assurer les services d'Ezéchiél, un vieux brave homme, propriétaire d'un char à mule, et connaissant bien les pays environnants.

C'est avec Ezéchiél que j'ai alors parcouru pendant de longues journées cette pauvre contrée de la Manche. Si j'eus à payer mes belles explorations de quelques fatigues et privations physiques, c'était compris dans le programme. Et quelles compensations dans cette fréquentation constante d'êtres simples, d'êtres d'un autre âge, dans cette contemplation des décors magnifiques, avec leurs châteaux et leurs caravansérails en ruines; enfin les vieilles coutumes, les légendes qui s'attachent à chaque morceau de cette terre historique et romantique, comme le lierre à un vieux chêne noueux!

Il est un peu moins de 2 heures du matin. Je trouve, pour notre entrée en campagne, Ezéchiél devant la porte de la posada, chargeant son char à deux roues de toutes sortes de provisions, œufs durs, miches, outres de vin et d'eau, sans compter l'inséparable compagnon de tout habitant de la Manche, l'indispensable fusil. Nous faisons quelques pas et, semblables à Don Quichotte et à Sancho, « nous sortons du village sans que personne nous voie ». Nous voilà en pleins champs.

Malgré l'obscurité, il règne une sorte de vague lueur qui imprègne la terre et le ciel et donne au paysage comme l'aspect fantastique d'une région des songes. Les silhouettes incertaines, et comme estompées, des deux *guardias civiles* qui nous escortent, dansent en avant de nous comme des fantômes. Notre mule semble s'évanouir dans les ténèbres; les seules choses qui paraissent vraiment vivantes sont, au-dessus de l'horizon, deux étoiles, comme deux yeux qui nous guetteraient.

Étendu sur un des bancs qui garnissent le char, je sommeille paisiblement, bercé par le souffle apaisé de notre vieille mère la Terre, — une grandiose berceuse. — formée de tous les bruits infinitésimaux de la nature, sur laquelle broche en un rythme argenté le charmant tintement des clochettes de l'attelage.

Tranquillement, le char monte et descend des collines invisibles; il avance, dans sa course monotone, à travers la solitude, avec des craquements qui sont comme les ahans d'une créature vivante. De temps en temps, tel un guerrier qui se prépare à un assaut, notre mule s'arrête un instant pour rassembler ses forces et mieux

1. Suite. Voyez p. 529.

surmonter quelque invisible obstacle. Alors suit un cahot, et parfois, du banc mal équarri, on descend un peu brusquement dans le filet de cordes qui forme le fond du véhicule.

Mais le jour approche. Le pays se révèle peu à peu, lentement, en une série de panoramas, de progressifs changements à vue. La plaine désolée est maintenant derrière nous; le décor pittoresque, sauvage, de la montagne, nous environne....

Comme les deux figures de Don Quichotte et de Sancho apparaissent naturellement, se dessinent pathétiquement sur cet admirable fond! Comme elles s'harmonisent avec les sévères, les grandioses lignes des rocheux escarpements couronnés de ruines! Nous passons près de quantité de moulins à foulon auxquels Cervantes peut avoir songé lorsqu'il écrivit son vingtième chapitre, car sa description s'accorde bien avec cet ensemble de rocs et d'arbres élevés. Les paysans qui vivaient là au temps de Cervantes n'ont point dû différer quant à l'aspect, au type, au costume, des gaillards que nous rencontrons, bronzés, façon d'Arabes, de qui les idées et la vie doivent aussi fort ressembler à celles de leurs ancêtres.

Les moulins eux-mêmes, accusant par leur apparence leur extrême vieillesse, sont fort à peindre avec la mousse qui les envahit et les fils de la Vierge qui les revêtent. On aime à supposer que ce sont les mêmes *batañes* qui procurèrent au vaillant chevalier de si terribles sensations et tant d'effroi à son fidèle écuyer. Pourtant, on a établi la concordance des chimériques aventures du héros du roman avec les données positives de la géographie; et nous savons, ce que Cervantes ignore probablement lui-même, que les *batañes* qu'il décrit étaient situés dans un endroit déterminé à l'est de Ciudad Real.

Le grand chemin commence à border les lagunes de Ruidera. Une chaîne de miroirs de lapis, une couronne d'éblouissantes chutes, formées par le Guadiana, l'imposante rivière par excellence du pays de Don Quichotte. Vers 9 heures, au moment où nous regardions une chute d'eau, nous tombons sur Ruidera, une poignée de bicoques disséminées, rendues encore plus écrasées par les énormes ruines d'un palais. Ce fut une des seigneuriales résidences du puissant ordre de Saint-Jean, au service duquel fut Cervantes en qualité de collecteur de taxes.

Comme nous nous engageons dans l'unique rue, — je dis rue par courtoisie, et aussi faute d'un mot plus approprié, — je comprends bientôt les raisons que les gens d'Argamasilla ont de se montrer fiers de leur village. Argamasilla est une cité moderne très civilisée auprès de ces masures branlantes, aux portes disjointes ou rattachées avec des cordes, maintenues avec des pierres, ou encore des embrasures sans portes, enfin un effroyable étalage, partout, de saleté ou de décrépitude.

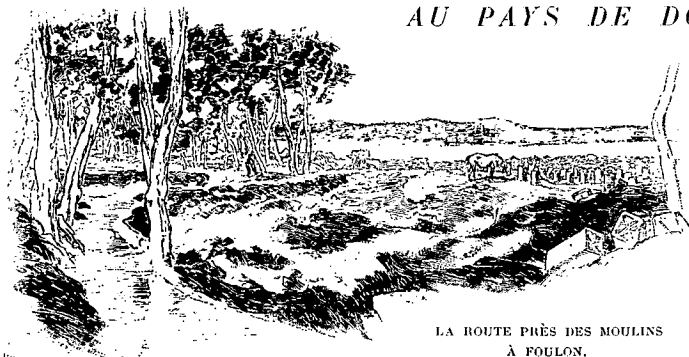
On laisse le char au dehors, en plein soleil. Nos *guardias civiles* sont entourés d'une cour de villageois expansifs. Pour moi, je vais chercher refuge contre la chaleur dans la maison qui offre gîte aux voyageurs. Une servante, jeune, mais fanée, ridée, les jupes ficelées autour des hanches, les cheveux épars, se met à balayer la couche de poussière, épaisse d'un pouce, qui recouvre le sol de terre battue. Elle s'affaire, avec les bizarres, les nerveux mouvements d'une chèvre de montagnes; lorsque je lui commande de cesser cet exercice inutile, elle fait un soubresaut, comme si on l'avait battue, et elle jette autour d'elle un regard sauvage, effrayé. Ézéchiél a quelque peine à la pousser vers la cour et à la déterminer à faire la cuisine en plein air.

Les murailles blanchies à la chaux de la chambre d'apparat, la seule chambre d'ailleurs de cette auberge de dernier ordre, le plafond aux poutres enfumées, les jarres, les outres desséchées dans les coins, les harnais accrochés, tout cela rivalise à qui cachera le mieux son identité sous la plus épaisse couche de crasse ou de poussière.

Il y a deux sofas, deux impossibles sofas, qui sont là plutôt pour l'ornement que pour l'utilité, avec leurs coussins aplatis, remplis de vieux chiffons et gardant fidèlement l'empreinte du dernier coucheur. Pas de fenêtre; une fraîche lumière bleue descend par la cheminée, et des filets de soleil percent par les trous et les fentes de la porte, faisant vibrer et briller les millions d'atomes.

Pendant qu'au dehors on nous prépare le déjeuner, les *guardias* se hasardent à entrer et me régaler d'une des plus jolies scènes qu'on puisse souhaiter dans un roman picaresque. Sans doute, ils ne sont pas corruptibles aux pourboires, et leur consigne est rigoureusement de se contenter de leur seule paye, qu'ils portent avec eux dans les voyages. Seulement, c'est tout de même quelqu'un de tombé du ciel qu'un voyageur capable de commander de la viande pour son repas et probablement aussi du vin à profusion. Et comment s'empêcher, quand par hasard on ne se trouve pas loin du voyageur au moment de ce repas, de se rendre agréable, de dire toutes sortes de jolies choses avec un sourire qui découvre inconsciemment la rangée de dents blanches, brillantes, petites et tranchantes, toutes prêtes pour la proie? L'honnête Ézéchiél m'avait mis en garde contre les pièges que l'on cherche à tendre en ces occasions, mais je ne pus renoncer au plaisir d'y tomber à l'instant, ce qui fut une vraie boulette. Je leur dis que, « naturellement, j'espérais bien qu'ils me feraient l'honneur de partager mon repas ». La proie se montrant si facile, aussitôt le plan de campagne de mes nouveaux amis et parasites se développa avec ampleur. Pourquoi ne pas remanier l'ordre de mon voyage, de façon à se donner aussi peu de chemin et autant de jouissance que possible?

Alors ce sont les arguments les plus séduisants, les fleurs de rhétorique castillane les plus brillantes, les

LA ROUTE PRÈS DES MOULINS
À FOULON.

menacent chaque bouchée. Je pensais bien que ma grande outre de vin serait quelque peu aplatie à la fin du déjeuner, mais j'étais peu préparé à voir mes guardias disparaître hâtivement et revenir avec un énorme saladier de punch au vin que des villageois avaient préparé pour eux, enfin renouveler plusieurs fois ce petit exercice. La guardia civil, fleur spéciale de culture espagnole, demi-militaire, demi-policrière, et qui d'ailleurs, par son esprit de corps, a apporté beaucoup de changement dans les provinces infestées de brigands, la guardia, qui a justement mérité le titre de terreur des malfaiteurs, a parfois quelque propension, dans les contrées écartées où les communications sont rares et où l'ignorance et la peur des paysans assurent quelque immunité, à se relâcher un peu et à se livrer à des hauts faits de ce genre. Mais les faiblesses de quelques-uns ne diminuent en rien la haute valeur d'un corps qui, dans son ensemble (28 000 hommes), est admirablement discipliné et rend d'excellents services.

Quand je fus prêt à repartir, vers midi, mes dignes défenseurs étaient vautrés, dans tout leur uniforme, sur les sophas ci-dessus décrits, et ronflaient comme de jeunes taureaux en fureur. Je fus assez content de partir sans eux.

A mesure que nous nous éloignons de la rivière, le pays devient désolé et sauvage. De rouges buttes de terre nous entourent pendant des heures; elles sont pourvues de bizarres bouquets de bas et rampants arbres, qui prennent des aspects de troupeaux moutonniers. Le thermomètre marque 38 degrés à l'ombre, et cependant cette atmosphère de fournaise est sèche, pleine d'ozone, richement embaumée de l'arôme des sauvages végétations montagneuses. Les heures passent dans la délicieuse monotonie des sites; et seule la chanson des sauterelles grésillantes, grouillantes, sautillantes, les égaye. Combien vraie est l'expression espagnole correspondante à notre « canicule » : *les jours où chante la sauterelle!* la sauterelle qui se réjouit dans l'extrême chaleur, mais de qui le chant ne sert qu'à mieux scander le silence des solitudes.

Dans les bons endroits, le char sans ressorts, avec son solide moyeu de fer, est agité d'un continuel tremblement, rehaussé de quelques cahots. Dans les mauvais endroits, c'est l'inverse, et les petits bercements trépidants forment une rare diversion à la continue série de cahots, à la danse de soubresauts. Notre brave petite mule, bête à ressort, elle, marche d'un pas égal pourtant; elle choisit délicatement son chemin parmi les pierres, elle traîne son fardeau à travers la dure route, comme si c'était pour elle un jeu. Elle représente dignement sa race, et son patron est aussi un bel exemple de fraternité muletière. Il ne se sert même pas d'un fouet; la mule comprend toutes ses paroles. On monte une colline abrupte, il l'encourage d'une série ininterrompue d'interjections flatteuses : « *Hija! Morena!* Ma fille! Ma brunette! Un de plus, ma fille! Bon! En avant! Beauté! *Aya! Arrrarrha!* Nous y voilà! » La bonne bête fait un visible effort à chaque parole. Quand on est au haut, Ézéchiël la récompense d'un « *Guapa!* Beauté! Vas-y doucement maintenant, ma belle! » et, de sa voix paisible, il se met à faire l'éloge de sa mule, qui est sa fortune.

Il pourrait vraiment parler tout comme Sancho à son âne : « O enfant de mes entrailles, né chez moi, délices de ma femme, envie de mes voisins, compagnon de mes misères, et, par-dessus tout, appui de la moitié de ma personne! car tu me gagnes 26 maravédis par jour, la moitié de ce qu'il me faut pour vivre! »

Ézéchiël a une femme. Il ne parle pas d'elle, ce serait contraire à l'usage, mais on sent qu'elle occupe toute son arrière-pensée. J'apprends, toutefois, qu'ils ont du souci en ce moment : le cochon qu'ils engraisent ne vient pas très bien. Comme tous les gens de la Manche, il affirme un petit champ à un riche propriétaire; cela lui fournit les pommes de terre et l'orge pour payer ce seigneur, et assez, en outre, quand tout va bien, pour empêcher le loup d'entrer.

Pour vous donner une idée de la modicité de son revenu, il vous suffit de savoir que le seul argent qui tombe dans la mai-

expressions recherchées et fleuries, qui coulent des lèvres de mes guardias comme eau de source. Cela m'amuse pendant une demi-heure. Puis il commence à devenir visible que l'étranger, qui peu à peu tombe de la dignité d'excellence à celle de *caballero*, puis de *señor* tout court, a des raisons et de bonnes raisons, quoique inintelligibles pour mes amis, de s'en tenir à son plan primitif. Cependant ils ont la bonté de m'assister pendant mon repas et de faire brillamment la guerre aux mouches qui



LE CHAR D'ÉZÉCHIEL.



PAYSAGE TYPIQUE SUR LE CHEMIN DE RUIDERA.

travers les broussailles jusqu'à ce que nous retrouvions, béante-devant nous, la vallée du Guadiana.

Ce n'est pas chose très facile que de déterminer l'endroit exact qui fait le but de notre voyage, la fameuse caverne de Montesinos, « dont on dit encore tant de merveilles dans le pays ». Un peu plus nous abandonnerions la recherche, lorsque la rencontre d'un chevrier nous vient en aide. Ma foi, rien n'était plus à souhait que de trouver pour guide au mystérieux endroit un aussi pittoresque personnage que ce chevrier, vêtu du costume primitif, qui n'a pas changé depuis des siècles, et portant bâton courbé à la main, corne à la ceinture.

Mon examen me rendit évident que Cervantes a connu personnellement l'endroit : sa description, malicieusement exagérée pour le ton du roman, est l'exacte nature, et pleine de couleur locale. L'auteur des *Vagabondages en Espagne*, lui, s'est trompé en plaçant à gauche, en descendant la caverne le recoin ou la chambre dont parle Don Quichotte. C'est bien à droite, et le fait n'est pas sans importance, puisque le « Vagabond » affirme que Cervantes n'avait pas vu la caverne, mais en avait seulement entendu parler. Nous n'avions pas fait provision de lumières, aussi ne pus-je pas sonder les mystérieux recoins de la grotte. Cela ne surprit d'ailleurs point Ézéchiël ni le chevrier, qui étaient sûrs que jamais homme n'avait pu y pénétrer : des obstacles insurmontables tout le long du chemin, un chemin traître, un lac sans fond, un torrent furieux, et Dieu sait quoi encore !

« Mais pour sûr il doit se trouver là des monceaux d'or et de diamants ! » disaient-ils. Ainsi affirmaient-ils la persistance des traditions, car il est infiniment probable que la caverne de Montesinos n'est qu'une vieille mine de cuivre du temps des Romains. Quant à la sauvagerie fantastique du lieu, elle est inimaginable.

Un mélange de sévérité et de charme, voilà ce qui fait de cette vallée du haut Guadiana un des recueils de paysages les plus variés, les plus séduisants et les plus impressionnants que j'aie rencontrés. Quand arrive le soir, la délicate rougeur du ciel après le coucher du soleil est toute bigarrée de voiles lumineux : la terre reprend toute la solidité d'aspect, toute la sobriété, la force de couleur, que lui ravissait le soleil.

IV

Montiel. — Cortijo de San Pedro. — L'ermitage de Saelices. — Un meurtrier. — Les lagunes. — Le château de Rochafida. — Les bergers taciturnes. — Villahermosa. — Le château de Montiel. — Pierre le Cruel et Henri de Transtamare. — Les vieux romans de chevalerie. — Retour. — L'héritage des Mores.



UNE RUE DE MONTIEL (PAGE 548).

C'est la nuit noire lorsque nous arrivons, après avoir quitté la caverne de Montesinos, à Cortijo de San Pedro, c'est-à-dire aux trois ou quatre bicoques qui portent ce nom sonore.

Nous avons soupé en chemin, et je suis trop fatigué pour m'occuper des nouvelles façons de faire de mes amis les guardias civiles, que je retrouve ici, je dois le dire à leur louange, un peu honteux d'eux-mêmes. En pénétrant dans la tanière (environ 10 pieds sur 15) où je dois loger cette nuit, je trouve le luxe de draps propres recouvrant un matelas de paille placé sur un des deux bancs de pierre de chaque côté de la cheminée. Sur l'autre banc, un jeune

homme est étendu tout de son long et dort péniblement. Les guardias, pour dormir, s'étendent sur le sol, tout habillés, sauf leurs bottes, et, grâce à l'habitude et aussi aux glorieuses fumées du déjeuner, réussissent à trouver le sommeil. Outre la porte d'entrée, il y a encore deux passages, sans portes, conduisant l'une au cabinet monopolisé par l'amo et sa femme, l'autre à l'étable.

Dormir, il n'y faut pas songer. La pierre même qui supporte mon matelas grouille de vie animale. J'aime mieux cependant demeurer couché tout éveillé que de sortir, car dehors règne une froide brume toute saturée de la malaria qui provient des marécages environnants. Vers une heure du matin, un muletier frappe violemment à la porte. L'amo se lève, allume la lampe, pareille à celle des Romains de l'ancien temps et des Mores d'à présent, et voici qu'entre en galopant une troupe de mules qui passe à l'étable. Il n'y a pas de place pour toutes les bêtes dans cette étable, aussi le nouvel arrivant s'étend sur le sol de notre chambre, entre deux de ses mules, dont les clochettes, tintinnabulant nerveusement, disent le supplice, supplice qui est aussi celui des autres dormeurs, et que l'on devine à les entendre se plaindre, grogner, remuer brusquement.

O! dura tellus Iberiæ!

Enfin, n'y pouvant plus tenir, je quitte la chambre et je supplie Ézéchiël de préparer le départ, pendant que je vais faire une excursion à l'ermitage de Saelices, le même peut-être, *quien sabe?* où Don Quichotte, Sancho et l'étudiant s'arrêtèrent en revenant de la caverne enchantée de Montesinos, et où, n'ayant pas eu la bonne fortune de rencontrer l'ermite, mais seulement sa femme (rencontre qui n'avait rien de trop extraordinaire dans les ermitages de ce temps-là), ils devaient renoncer à ce que Sancho désirait si vivement trouver : un coup de bon vin.

« Si j'avais eu une soif d'eau, il y avait assez de puits et de sources sur la route pour l'apaiser », répondit-il assez brusquement à la femme qui lui offrait cet insuffisant équivalent.

Il ne faudrait pas beaucoup d'argent pour restaurer la chapelle dans son état original, car elle est bien bâtie. Mais de nos jours ce n'est plus la mode des ermites, et la nombreuse armée des prêtres et des moines s'est tellement restreinte peu à peu dans tout le pays, de plus en plus pauvre chaque année, que beaucoup d'églises et de chapelles tombent en ruine.

Un homme que nous trouvons flânant près de la maison propose de nous donner un coup de main pour harnacher la mule. En partant, Ézéchiël me dit : « Vous avez vu cet homme-là? Il va bientôt aller en prison. Pauvre diable, il a eu le malheur de tuer son frère ».

Son cas est assez typique et montre le caractère de ces gens. Ce Carlos avait un frère, Miguel, qui un matin s'amusa à jeter des pierres à son chien. Carlos, entendant son chien aboyer, sort, voit Miguel, lui dit de cesser. Miguel refuse, et il ajoute que si Carlos ne rentre pas tout de suite chez lui et ne se tait pas, c'est à lui qu'il jettera des pierres. Là-dessus Carlos rentre chez lui, prend son fusil, revient sur sa porte, ajuste son frère, le tue.

Je demande à Ézéchiël : « Pourquoi Miguel tourmentait-il le chien? Avait-il été mordu? »



L'ERMITAGE DE Saelices.

— Non, dit Ézéchiël ; je ne crois pas. Mais, voyez-vous, Miguel avait plusieurs filles. Et vous savez le proverbe : trois filles et une femme, quatre démons pour un père de famille. *Tres hijas y una madre, quatro diablos para un padre.*

— Et pourquoi Carlos est-il en liberté ?

— Eh ! son jugement n'aura lieu que dans un mois environ, alors on l'emmènera en prison.

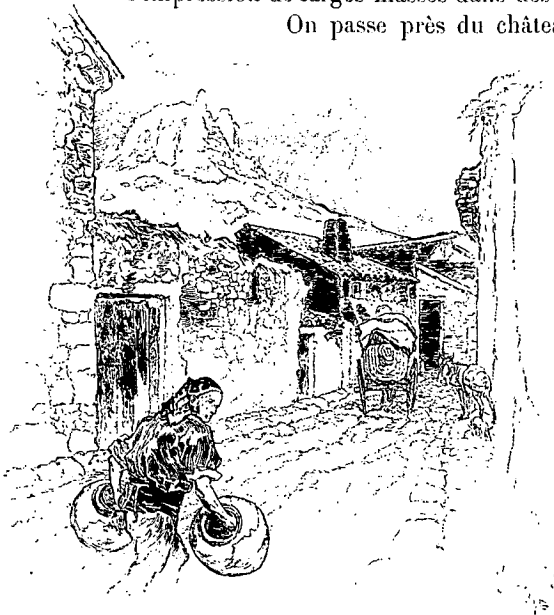
— On n'a donc pas peur qu'il s'en aille pendant ce temps-là ?

— Mais non. Où diable voulez-vous qu'il aille, señor ? Il ne peut pas se cacher dans les sierras ; les guardias le trouveraient facilement. Il ne peut pas prendre un train pour aller n'importe où. Il n'a jamais pris le chemin de fer une seule fois dans sa vie, pas plus que moi d'ailleurs, et il ne saurait pas où aller. »

Je demandai quelle peine il avait chance d'encourir pour son crime.

Le vieux me répondit : « Je ne sais pas. Peut-être dix ans. Probablement moins. Il avait été provoqué, voyez-vous. »

Nous côtoyons les bords des lagunes, et c'est toute une succession de délicieux petits Corot, qui apparaissent à chaque détour de route. Une gaze d'argent enveloppe ces paysages, estompant les détails et laissant seulement l'impression de larges masses dans des tons rompus, se dégradant jusqu'au bleu opalin le plus léger.



LE CHÂTEAU DE MONTIEL (PAGE 548).

On passe près du château de Rochafriada ; ses vieux murs zigzaguant, épais de 4 mètres et demi, percés seulement de quelques petits jours, ses puissantes tours crénelées qui dominent encore les rochers, sorte de bras qui s'élève solitaire parmi une mer de roseaux au milieu d'un lac, tout cela paraît si terriblement robuste et massif que l'imagination se reporte brusquement au temps du moyen âge. Le site a un caractère grandiose. Les collines, des deux côtés du lac, montrent leurs flancs dénudés, zébrés d'étranges tons métalliques, des jaunes, des rouges, des pourpres, en bandes et en masses, alternant dans une barbare splendeur, augmentée encore par le contraste des arbres recroquevillés, gnomes végétaux qui s'accrochent aux crevasses. Rien de beau comme le contraste entre cette nudité sauvage et le magnifique lac, avec les châtaigniers centenaires, aux nobles masses de feuillage, qui en bordent les rives.

Mais, par-dessus tout, combien attire l'attention le vieux château « juché comme un faucon qui rêve chasse ! » Quel étrange spectacle pour des yeux d'homme du XIX^e siècle ! Avec quelle force il symbolise la période du développement de notre race sous le régime féodal ! Les légendes carlovingiennes, pleines de simplicité humaine, qui demeurent enlacées à ces vieilles pierres,

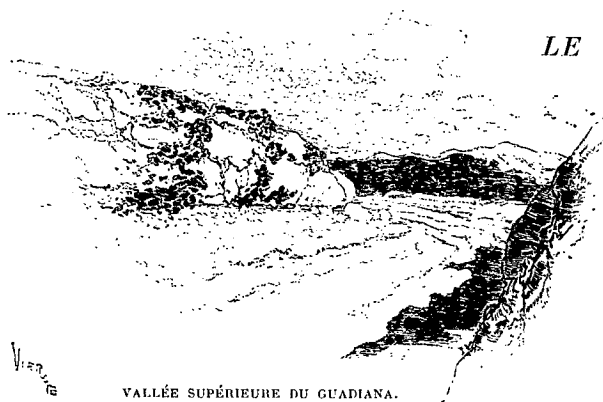
reviennent à la mémoire, pas si loin de nous, après tout. Les amours de la damoiselle Rosafriada et les déclarations du brave Montesinos ne sont pas si différentes des romans de l'ère nouvelle.

Nous traversons les marécages à l'extrémité de la lagune de Rochafriada ; nous grimpons lentement la colline, et nous nous trouvons sur l'ourlet d'une plaine déserte, rompue çà et là de basses ondulations, une mer immense d'argile rougeâtre, où ne poussent que quelques genévriers rabougris et de rares bruyères. Notre route est semblable à ces routes de caravanes, en Afrique, larges de plusieurs centaines de mètres et faites d'une multitude de sentiers, qui se croisent, s'entremêlent, et parmi lesquels la mule choisit le plus commode avec un infailible instinct. Cette route est pendant des heures l'unique témoignage, dans toute cette immensité, que des hommes ont pu passer par là, jusqu'à ce qu'enfin, dans une brusque et abrupte dépression, lit d'un torrent d'hiver, nous apercevions au loin quelques bergers avec leurs troupeaux de moutons. Nous nous écartons de notre chemin pour les héler ; nous avons besoin de leur parler. Mais ils font signe de la tête et ils s'éloignent maussagement. Il me sembla alors que c'était de leur part, étant donné ce qu'ils sont, l'acte le plus naturel du monde. On ne passe pas sa vie dans de tels lieux sans subir l'influence de leur abandon et de leur désolation. C'est la Manche aride, sauvage, qui fait ses paysans renfermés, taciturnes et sombres. Ces traits, plus ou moins caractéristiques chez tout Espagnol, ne sont-ils pas dus en grande partie à la même cause : la solitude et la sauvagerie du pays ?

Vers 10 heures, à la fin d'une ascension fatigante, tortueuse, nous atteignons quelques maisons groupées autour d'une grande et vilaine église. Si jamais ville a possédé un nom qui mente à son aspect, c'est ce sordide village, baptisé *Villahermosa* ! Inutile de décrire la maison qui sert d'auberge, le misérable repas que nous y trouvâmes. Qu'il suffise de dire que, dès que notre mule fut en état, nous repartîmes pour une reconnaissance à quelques milles au sud, à la recherche de Montiel et de quelques romantiques diversions aux durs traitements que subissait alors la partie Sancho de mon individu.



SCÈNES DE LA RUE À RUIDERA (PAGE 542).



VALLÉE SUPÉRIEURE DU GUADIANA.

Ces diversions, je les trouvai sur-le-champ en descendant le raidillon de la vallée : la mule broncha, notre char fit le saut périlleux. Nous eûmes un moment d'amusement à réparer les dommages, et nous étions prêts à repartir quand une accorte jeune femme s'arrêta pour échanger avec Ézéchiël des vues sur l'aventure. Elle était montée sur un âne ; elle portait dans ses bras un enfant, quelques paquets, et elle trouvait le moyen, tout en tenant en licou deux mules chargées, de gesticuler assez librement.

Après quelques instants de cordial bavardage, la petite caravane se mit à descendre la pente à un trot pas mal vif, et nous suivîmes d'une allure plus circospecte.

A deux lieues de rayon, à travers la plaine étaient jetées, comme d'énormes monstres endormis, des buttes de formes étranges. Sur la plus haute, s'élevait ce qui reste du fameux château de Montiel. Quelle révélation des jours d'autrefois, que ces ruines, et comme elles complètent l'image évoquée par le château de Rochafida ! Chaque nouvelle impression recueillie dans mes vagabondages à travers la Manche confirmait ou complétait les précédentes, et me permettait de mieux en mieux de replacer les aventures du Chevalier de la Triste Figure dans leur cadre originel.

Au centre d'un grand plateau montagneux, huit ou dix collines rocailleuses de moindre importance sont couchées comme des vassaux au pied du vieux château rébarbatif. Voilà une vue symbolisant la chevalerie et l'idée féodale qui a dû réjouir le cœur de Don Quichotte. Cette inexpugnable forteresse, dont les murs peuvent défier les injures du temps aussi robustement que le roc sur lequel elle est bâtie, est semblable à une aire d'aigle. C'est bien le séjour d'où le maître, avec ses hommes liges dans les masures des villages situés à ses pieds, dominait toute la contrée tributaire. De là, il pouvait fondre sur ses vassaux et ses voisins, et en faire sa proie. Les temps sont devenus meilleurs — même en Espagne.

La petite localité, vrai type de village montagnard, prend des airs alpestres ; chaque pierre des maisons et des pavages est blanchie, décolorée, mâchonnée par la dent des durs éléments. Les rues tortueuses sont habitées par de beaux types d'humanité pittoresque, sains, les yeux clairs, la mine altière, les costumes semblables à celui des ancêtres d'il y a trois siècles.

A la porte de la posada, où nous prenons un coup du sec et capiteux vin de Montiel, la conversation s'engage tout naturellement sur les événements demi-historiques, demi-légendaires, qui sont aussi réels pour ces braves gens, et même plus, que ce qui se passe en ce moment à Madrid ou à Cuba. On me presse de visiter les champs voisins où eut lieu la dernière bataille entre Don Pedro le Cruel et Henri de Transtamare, en mars 1369. Henri massacra le roi et son frère, que maintenaient à terre traîtreusement quelques chevaliers français, répugnant à frapper eux-mêmes Don Pedro, mais aidant à l'accomplissement du meurtre. Le petit cercle se monte violemment contre ces chevaliers français de 1369 : « Ces misérables étrangers ! s'écrie le plus excité ; ce que nous leur ferions leur affaire ! Mais ils n'ont pas osé revenir par ici ! »

Mon Dieu, nous pouvons trouver surprenant que ces pages d'une vieille histoire demeurent aussi vivantes dans l'esprit de ces humbles et de ces ignorants en plein XIX^e siècle, et jouent encore un tel rôle dans leur vie, car nous nous occupons surtout du présent et rejetons rarement un regard en arrière. Mais quand on pense combien ces paysans sont familiarisés avec les vieux romanceros, on croirait que le développement moral et humain de la civilisation a eu, par places, des arrêts. En effet, ces Espagnols d'à présent ressemblent beaucoup aux Anglais de l'époque d'Elisabeth, dont les esprits étaient remplis des légendaires aventures des héros, précisément,

des mêmes romans. Jusserand, dans son *Roman anglais du temps de Shakespeare*, montre que les traductions et adaptations des anciens livres de chevalerie portugais et espagnols, dont Amadis est le type, étaient alors aussi populaires en Angleterre qu'elles le sont devenues en France et en Allemagne. Plus tard, même, Johnson, visitant l'évêque Perry, trouva *Don Beliaris*, et, s'asseyant dans le jardin, le dévora d'un bout à l'autre ; un de ces interminables romans de chevalerie était la lecture favorite de Burke.

Daniel de Foë, l'immortel auteur de *Robinson Crusoé*, de qui les romans accusèrent



ENTRÉE DE LA CAVE DE MONTESINOS (PAGE 544).

une si franche réaction contre la tradition romantique, fut fort influencé par les romans picaresques espagnols, particulièrement par *Lazarille*, qui fut aussi un des livres préférés de Cervantes. Et ce *Lazarille* avait joué en Espagne le rôle d'une grande protestation satirique contre les romans romanesques, et avait affirmé l'intérêt de l'étude des humbles et de la vie courante.

Réalisme et romantisme ne sont pas, il s'en faut, des termes nouveaux ni des choses nouvelles. La bataille

contemporaine entre les romans naturalistes et les histoires d'aventures, fut livrée il y a bien longtemps dans la vieille Espagne. Mais tandis que dans les autres pays de l'ouest de l'Europe la balance a penché tour à tour pour et contre, l'Espagne, qui vit dans son passé, a conservé la même littérature populaire que l'Angleterre lui avait empruntée au temps d'Élisabeth.

Les petits livres grossièrement imprimés, les placards ornés de bois rudimentaires que les colporteurs vendent ou donnent en prime à leurs clients dans les foires de la Manche, disent tous les mêmes aventures bien anciennes de Chevaliers chrétien, de Damoiselles châtelaines, et de Mores. Galdos, Valdès, n'ont pas pris, si légèrement que ce soit, sur l'imagination populaire. C'est dans les villes qu'ils ont trouvé leur public, et les campagnes sont encore bercées par les aventures enchantées de ces chevaliers errants à qui Cervantes avait fait la guerre.

Nous traversâmes en silence le lieu de ce massacre fratricide.... Le château de Montiel se dessinait solitaire derrière nous, tandis que, devant, Villahermosa s'étendait, silhouette empourprée comme une batterie ramassée, dominée par la haute tour de son église, sous un ciel tragique, chevauchée par un escadron ensanglanté de masses fantastiques, une armée en furieuse déroute !

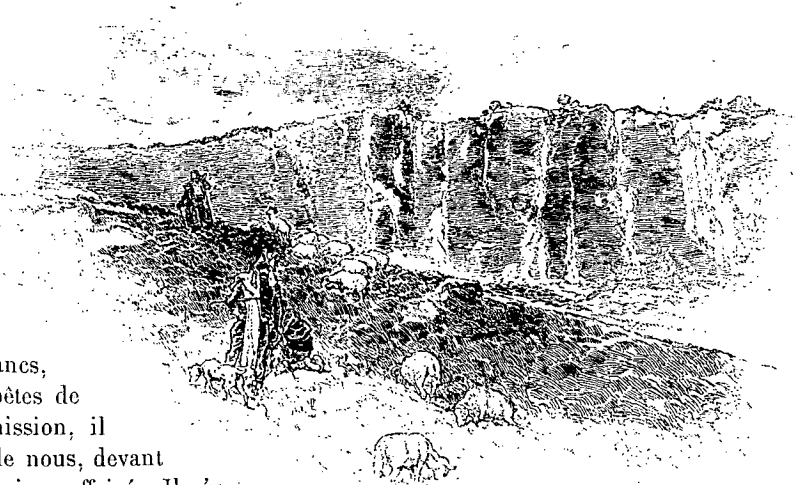
Le vent du nord soufflait en brise glacée. Juillet est le mois le plus chaud de l'année dans cette région ; mais si la température atteint souvent 38 degrés à l'ombre pendant le plein jour, le matin et le soir il faut porter de lourds vêtements. Nous fûmes heureux, à la misérable auberge, de prendre place dans le cercle d'hôtes silencieux assis autour d'un maigre feu de broussailles. Sur notre dos soufflait le vent, à travers les cours et les embrasures sans portes.

Il ne nous a pas fallu moins de seize heures pour retourner à Argamasilla par un chemin rarement suivi, mais qui coupe droit à travers le pays.

Le paysage, tout de plateaux sauvagement dénudés, tannés et rocailleux, alternant avec d'ombreuses et odoriférantes petites vallées, me rappela les montagnes corses. C'est peut-être parce que mon compagnon m'avait averti d'avoir à me tenir sur mes gardes et de garder mon fusil prêt. Le chien d'Ézéchiél, un mâtin que nous n'avions pas encore vu, car il nous avait tout le temps suivis dans notre ombre et dans celle de notre char-à-bancs, sera ajouté ici à la liste des intelligentes bêtes de mon voyage. Comme conscient de sa mission, il faisait maintenant des patrouilles autour de nous, devant nous, de la façon la plus complète et la mieux affairée. Il n'y a pas de brigands dans la Manche, mais parfois tel *arriero* que l'on rencontre pourrait éprouver la tentation de vous tirer un coup



UN COIN DE MONTIEL.



SUR LA ROUTE DE VILLAHERMOSA.



MONTIEL.

de fusil, et de courir la chance de gagner quelques sous, ou même rien du tout pour sa peine.

Un arrêt pour déjeuner, près d'un puits, rendez-vous préféré de myriades de pigeons sauvages qui décrivent des cercles au-dessus de nos têtes et montrent, en nous chargeant littéralement, combien les irrite notre intrusion. Comment résister à la tentation de faire une petite chasse, quand, pour ramasser un bon souper, on n'avait qu'à rôder un peu sur la lisière du bois tandis que le muletier rabattait, en criant, quantité de lapins !

En approchant d'Argamasilla, nous suivîmes le petit canal qui, avec le Guadiana, fertilise le territoire avoisinant le village. Chaque petit champ emprunte au canal, à heure fixe et pour un temps déterminé, la quantité d'eau nécessaire, qui est rigoureusement mesurée et payée. D'après les explications d'Ezéchiél, je constatai que ce compliqué système d'irrigation, d'ailleurs parfait non moins que primitif, est exactement le même que celui que j'ai vu pratiquer dans les oasis de l'Afrique septentrionale. Et voilà encore un de ces héritages des Mores auxquels on se heurte à chaque instant en voyageant dans la Manche.

V

Le Toboso : la plaine de la Manche. — La venta de Quesada. — La grand'route royale. — Herencia. — La fête de saint Jacques. — L'église. — Les guitaristes. — Alcazar de San Juan. — Les moulins à vent. — Campo de Criptano. — Toboso. — Une auberge modèle et un aubergiste fanatique. — Une quinteria.

Nous étions partis d'Argamasilla avant le jour. Notre petite mule avait cheminé pendant huit heures durant le long des arides et inhospitalières plaines de la Manche. En hiver, les vents glacés de la sierra s'y déchaînent âprement, sans contrainte. Maintenant la Manche pantelait sous les caresses d'un soleil exaspéré. Le sol desséché crépitait de temps en temps avec de sourdes plaintes d'être souffrant. Ce qui nous signala le chemin que nous cherchions, ce fut des ruines.

Les ruines sont l'inévitable accompagnement de cette terre des morts : les morts, on ne peut s'empêcher de sentir leur présence, devant ces ruines silencieuses, mélancoliques, désertées par les vivants. On dirait que les siècles passés sont en marche aux côtés du voyageur, lui tiennent compagnie, et il n'y a qu'un bien petit effort d'imagination à faire pour repeupler cette vaste artère jetée par les Romains à travers l'intacte campagne. Apparaissent les Ibères, les Goths, les Mores, les Espagnols du temps où l'Espagne était le plus puissant pays civilisé du monde. Revivent Isabelle, Charles-Quint, le sombre Philippe, marchant dans le magnifique attirail de la royauté, avec leur suite de hautains Castillans. Comme on perçoit le développement de l'histoire dans de tels endroits, et combien éphémère et de peu de conséquence apparaît la vie humaine devant l'éternité de la nature !

Mon valet Ezéchiél évoque sans le savoir quelque écho de ce passé qu'il ignore en appelant cette route *arrecife*, le nom arabe demeuré dans le dialecte de la Manche, un des mille souvenirs palpables des cinq siècles de domination moresque.

Ces ruines étaient celles d'une importante *venta*, d'un de ces caravansérails que l'on rencontrait à peu de lieues de distance lorsque tout le mouvement et le trafic entre Madrid et Séville passait par cette grand'route royale. Si les ingénieuses suppositions des savants et laborieux commentateurs du roman de Cervantes sont vraies, c'est cette *venta* qui aurait eu la bonne fortune de recevoir la visite de Don Quichotte au début de ses expéditions. C'est là, dans la cour à peu près déserte, que le Chevalier de la Triste Figure tint sa nocturne veillée d'armes en attendant le matin où l'astucieux drôle d'aubergiste le fit chevalier.



MONTIEL.

Pour moi, cet endroit sera simplement ce qu'il est, et c'est bien assez : une de ces rares pages des vieux temps, de ces témoins muets des tragédies et des comédies, des peines et des plaisirs de quelques-uns de ceux qui nous précédèrent dans l'humaine procession. L'arrivée de grands personnages mettant en désarroi aubergiste et serviteurs, qui en parleront longtemps; les réunions gaies ou tristes, les mauvais tours, les incidents picaresques, bref toute une vie que notre monde ne connaît plus. Il ne reste que ces murs branlants, auxquels en passant l'imagination accroche, en l'évoquant, la détroque des disparus. Et bientôt ces derniers vestiges de la venta disparaîtront à leur tour, submergés par la marée montante, inéluctable, de l'oubli! Pauvre humanité qui ne grattes le sein de ta mère, la Terre, que pour mieux creuser ton tombeau!

Le puits est vide. Nous devons reprendre notre route vers la maison du garde, deux milles plus loin. Elle est fermée.

Allons, encore vers le nord, et sur la route chauffée à blanc dans cette chaleur de fournaise. Sous la bâche de notre chariot, les brûlants rayons du soleil liquéfient le cerveau; tout le pays vacille dans la tremblante atmosphère, semblable à celle du Sahara. De çà, de là, quelques oliviers, avec leur tronc fantastique, leurs branches nouées et crochues, semblent être une image vivante des tortures de la chaleur. Un mendiant, qui se gratte, assis dans la poussière, est le premier être humain que nous rencontrons sur la route royale. Un peu plus loin, deux hommes nous croisent : « Aussi des pauvres », dit Ézéchiél. Étranges mendiants, avec le fusil sur l'épaule! Mais dans la Manche c'est la coutume. Ces deux gaillards semblent des figurants d'opéra; seulement leurs visages bronzés sont finement fouillés et pleins de caractère; leurs costumes sont déguenillés au delà de ce qu'on peut rêver.

Nous essayons un rapide déjeuner à l'ombre du chariot, où notre pauvre mule aussi, étendue à terre, passe sa tête pour chercher un peu de soulagement. C'est égal, c'est dur de manger sans boire. Mais après tout, c'est une expérience qui a sa valeur, ne fût-ce que pour mieux faire apprécier plus tard l'inestimable volupté de cette opération si banale dans la vie habituelle : boire un verre d'eau.

Vers 4 heures de l'après-midi, nous trouvons enfin une autre maison de garde, et de l'eau pure et fraîche en abondance. Quel plaisir n'est-ce pas de voir la tristesse s'effacer des yeux de notre mule, pendant qu'elle boit à longs traits, que ses jambes, son échine, reprennent de l'assurance, que toute son allure change, et que la voici maintenant alerte, toute prête pour un nouvel effort. Bonne bête, va!

A travers champs de nouveau, à travers une *vega*, un pré où parmi les grands osiers dont on fait les paniers passent soudain, comme des fleurs bizarres, les têtes de poulains et de mules, paisibles, en troupeaux, les pieds baignant dans l'eau de notre vieille connaissance le Guadiana.

La route monte de colline en colline; il faut descendre et pousser à la roue. Le pays change d'aspect. Nous grimpons les premiers éperons des montagnes qui forment la limite nord des plaines de la Manche, et nous pénétrons dans une des régions les plus fertiles de l'Espagne agricole. Cependant, à cette époque de l'année, pas trace de végétation. La terre toute nue, les collines désolées, toutes sillonnées des ravins que traçèrent les chutes d'eau printanières, voilà tout ce que rencontre le regard.

Il fait nuit; il est 10 heures lorsque nous arrivons à Herencia, ayant fait cinquante milles dans notre journée et pour la plupart sur des routes atroces.

L'auberge avec son enseigne, une croix de bois qui pendille au-dessus de la porte, nous paraît un endroit magnifique, après une aussi dure étape. Telle la venta de Quesada, que nous vîmes le matin, se dessinait aux yeux de Don Quichotte, comme « un château à quatre tours, avec des clochers d'argent à souhait, des ponts-levis et des fossés, et tout ce qui constitue ces sortes d'endroits, dans les descriptions » : telle apparut à mon esprit la petite auberge et ses chances de ravitaillement.

Seulement, c'était un troupeau de bœufs qui accueillit Don Quichotte, tandis que nous trouvâmes des gens en bombance.



À L'APPROCHE DE VILLAHERMOSA (PAGE 546).



VILLAHERMOSA.

Nous tombions le jour de la fête, et en cet honneur une trentaine de compagnons étaient réunis autour d'une vaste table dans la petite cour, bizarrement et fumeusement éclairée par la flamme vacillante de lampes semblables, quoique modernes, à celles des âges reculés, les vieilles lampes de la fin de Rome trouvées à Pompéi.

Les gaillards travaillaient des mâchoires avec énergie; il leur fallait venir à bout, comme on me le dit après, de cinquante livres de bœuf, trente livres de pain, et quelques douzaines de poulets servis à la mode d'autrefois, et arrosées de vin à discrétion. Ce qui rendait le spectacle amusant, c'est que ces convives étaient graves, silencieux, comme s'ils avaient été en affaires. C'était le dîner offert une fois par an, suivant une vieille tradition, par un riche propriétaire à ses fermiers, aux *arrieros* de ses terres. Ezéchiél m'apprit que ces solides gaillards s'étaient préparés à la solennité par un jeûne rigoureux, et, ma foi, cela se voyait bien à les regarder fonctionner comme des machines bien graissées.

Notre repas, à nous, se composa de ce mets par excellence de la péninsule, le lapin; le lapin, dont on trouve l'effigie sur les antiques monnaies du pays, attestant la reconnaissance d'un peuple dont l'estomac ne fut jamais trop gâté. Après notre dîner, j'aurais bien accordé le même honneur au lapin, si j'avais eu le pouvoir de faire frapper monnaie.

Il y eut des danses, très dignes, d'un caractère assez complexe, où l'on trouvait de l'esprit local et un brin de civilisation, un mélange amusant et gauche des danses provinciales et des manières du monde. Ou plutôt c'était comme si, essayant d'imiter les manières mondaines, ces bonnes gens, demi-paysans, demi-Mores, n'avaient pu se dépouiller de leur vraie nature. C'est ainsi que la polka devenait une sorte de cachucha panachée de boléro, que la valse, avec les curieuses contorsions du torse et le frappement rythmique des talons et des pointes, prenait des airs de zapatera.

Mais, hélas! Herencia était la localité la plus importante que j'eusse encore rencontrée dans mes courses à travers la Manche, et un des signes, pour moi les plus désagréables, de sa prospérité, c'était ces hommes en costumes de citadins que je rencontrais de tous les côtés. Une foule se pressait vers le sanctuaire où l'on célébrait la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne. « Don saint Jacques, le tueur de Mores, un des plus vaillants saints et chevaliers de l'armée du Christ que posséda jamais la terre et que le ciel possède à présent. » (*Don Quichotte*, II, ch. LVIII.)

Près de l'entrée de l'église, sur une petite table couverte d'une serviette, était un grand plat rempli de monnaie, gardé par une vieille dame, la duègne traditionnelle. Écroulée sur une chaise basse, perdue dans les plis de sa mantille, elle jouait vigoureusement de l'éventail et interrompait de temps en temps son marmotage de patenôtres pour dire à la personne à ce moment près d'elle : « Jésus ! quelle chaleur ! » C'est le gracieux accueil que reçut ma modeste offrande.

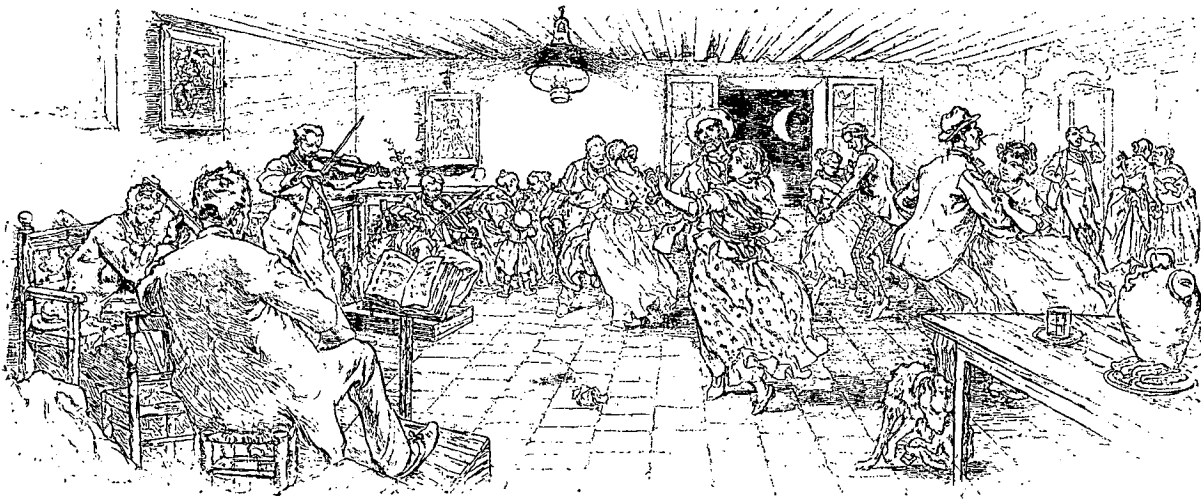
Des soldats faisaient la haie depuis l'entrée jusqu'à l'autel, tout resplendissant de centaines de chandelles qui faisaient scintiller les colonnes de marbre, les peintures, les candélabres, illuminaient les fleurs en papier, prodiguées dans les grands vases.

(*A suivre.*)

AUG.-F. JACCACI.



HUTES DE BERGERS SUR LA ROUTE DE VILLAHERMOSA (PAGE 546).



LA DANSE À HERENCIA.

AU PAYS DE DON QUICHOTTE¹,

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.

V (suite).

DANS une chapelle latérale, devant une vieille image toute noircie par le temps et toute ruisselante de bijoux, d'ornements d'argent, d'un diadème et de bracelets incrustés dans la peinture même, un groupe de femmes agenouillées faisait une peinture à la Ribera, avec les plus belles et les plus vigoureuses oppositions de lumière et d'ombre.

Toutes les têtes étaient dévotement courbées, sauf celle, au profil droit, hautain, d'une jeune fille du pur type arabe; ses grands yeux noirs étaient pleins d'ombre et de flamme; ses lèvres, d'un dessin ferme et délicat, étaient abaissées aux coins. Étrange et sensuel visage, avec son expression hautaine, consciente, peut-être, de sa superbe animalité, et qui paraissait se demander le rapport que pouvait avoir avec la vie réelle la scène qui se passait devant ses yeux. Pourquoi cette seule figure, si différente en apparence de ce qui l'entourait, me semblait-elle la plus typique de toutes? Peut-être à cause des sympathies de mon Don Quichotte intérieur et, je pense aussi, parce que c'était l'expression la plus sincère, la plus spontanée, de ces natures méridionales, qui, n'ayant pas de sentiments religieux vraiment profonds, prennent la vie d'une façon essentiellement pratique. Elle jetait un regard froid et sans respect sur l'attrail religieux de la chapelle.

Cela me rappelait le ton dégagé dont, au temps de l'Inquisition, Cervantes parle de ces choses : « Ces tombes, dit Sancho Pança, dans lesquelles reposent ces puissants seigneurs, sont-elles éclairées par des lampes d'argent, ou bien les murs de leurs chapelles sont-ils ornés de béquilles, de linceuls, de perruques, de jambes et d'yeux de cire? » (*Don Quichotte*, II^e partie, ch. VIII.) Il y a belle distance entre l'insouciance d'un paysan et la libérale indifférence d'un grand prélat; cependant j'imagine que sous son capuchon le spirituel visage du puissant ami de Cervantes, l'archevêque Sandoval, grand inquisiteur, dut esquisser un malicieux sourire devant l'audace de ce livre et de l'auteur qu'il protégeait. Sans cela le livre aurait pu finir dans un autodafé et l'auteur dans une prison.

Voici le ciel tout brillant d'étoiles. Les rues sont obscures; seules quelques lumières signalent des éven-
taires où l'on vend des fruits, du pain, des gâteaux, et les inévitables pois chiches, les *garbanzos*. Le peuple va et vient avec tant de tranquillité que l'on regrette presque l'exubérance des Italiens, leurs éclats de joie dans les

1. Suite. Voyez p. 529 et 541.

jours de fête comme celui-ci. Pas un mouvement qui dérange les nobles plis des capes et des mantilles. Peu de paroles échangées, quoique l'on saisisse parfois au vol quelque une de ces sentences castillanes, pleines de suc et d'expérience, proverbes trop inspirés des choses sérieuses de la vie pour faire même sourire.

Deux jeunes hommes, qui flânaient de groupe en groupe, s'arrêtent. Quelques accords de leur guitare, et une foule silencieuse se presse autour d'eux. Ils jouent se faisant face. L'un fait l'accompagnement, l'autre joue l'air, avec une virtuosité native qui voisine d'assez près avec le talent acquis pour y tromper un musicien expérimenté. Les attitudes ont du caractère : le virtuose se tient droit, la tête rejetée; l'accompagnateur, penché en avant et hanchant sur un pied, tient les yeux fixés sur la guitare du camarade. La chanson finie, quelques applaudissements et compliments, puis la foule se disperse sans bruit.

Mais plus loin on entend une voix forte, passionnée, qui chante une malagueña et que des accords sauvagement expressifs de guitare accompagnent. Cette furie dans le chant et dans l'accompagnement révèlent soudain un autre côté de la nature chez ce peuple, le feu qui couve sous la cendre.

Quand nous quittons le bourg de bon matin, un marchand ambulant est déjà à la besogne près du marché, offrant sa marchandise aux enchères aux paysans, aux pèlerins, qui déjà s'apprentent à repartir. C'est l'unique occasion pour beaucoup de ces gens qui ne viennent qu'une fois par an ; le jour de la fête ils s'approvisionnent pour le reste du temps. Aussi cela attire-t-il toute une classe de commis-voyageurs, dont la vie se passe à courir le pays de *fiesta* en *fiesta*.



LA ROUTE ROYALE.

Sur le grand chemin nous sommes précédés par une troupe de pèlerins, de vigoureuses petites paysannes emmitouffées de fichus éclatants, perchées sur le haut des bagages que portent leurs petits ânes. Les nuages de poussière, richement colorés par le soleil levant, forment comme un halo autour de ce joli et mou-

vementé tableau. Nous les dépassons, et voilà le charme évanoui ! Le cortège est aussi banal que possible. C'est le soleil qui en faisait la magie.

Lorsque nous nous retournons pour jeter un regard sur la ville qui va s'éloignant, sa silhouette, qui se détache en clair sur le fond tanné de la sierra, semble une fraîche et délicieuse vision toute voilée de blanc, tout adoucie et embellie par la tendre lumière matinale.

En Espagne, la beauté suit de curieusement démocratiques lois. Des bâtiments en ruine, des villages misérables, des mendiants en loques, ont, dans toute journée, leur moment de splendeur sans rivale. Des objets déclassés, des scènes banales, lorsque les touche un rayon de soleil du midi, deviennent, sous le coup de baguette de ce magicien, des visions adorables. Au cours de la journée, chaque détail du paysage jouit à son tour de ces bienfaits de la lumière, puis la lumière le quitte, et il redevient un corps sans vie.

Notre voyage se poursuit, par ce matin paisible, entre deux ruisseaux de feu d'artifice, des fossés tapissés de fleurs bleues, qui par le contraste avec le gazon roussi et par les jeux obliques du soleil deviennent une éclatante joaillerie.

Alcazar de San Juan : nous arrivons presque trop vite. C'est une ville de quelque importance commerciale depuis que la ligne de Valence rejoint ici celle de Madrid à Séville. Naturellement Alcazar est fier de son *buffet* de la station ; mais ce n'est pas moi qui m'en irai m'asseoir à une table qui porte les traces du service, ni qui savourerai les imitations espagnoles du bifteck anglais ; et pour moi le soi-disant bordeaux bu dans les verres de la table d'hôte, au bruit du jargon franco-anglo-espagnol du garçon, aurait moins de charme que le noir et âpre Valdepeñas bu à même l'outre ou le vase de terre.

Il reste d'ailleurs assez de couleur locale aux alentours de ce buffet. Ce symbole de la civilisation au XIX^e siècle, comme un champignon poussé dans les herbes champêtres, est environné d'une bonne vieille vie provinciale. Du beffroi nous jetons un regard sur le pays, puis allons déjeuner à la *fonda*, dont la façade monumentale se dresse sur la grande place du marché. C'est amusant de voir évoluer, sous l'œil d'un sergent de ville, le balayeur patenté. Il cause, échange des saluts avec les passants ; il condescend parfois à jouer au balayeur, avec le mouvement d'un grand d'Espagne, qui, Dieu nous garde, devrait se donner cet humble passe-temps. Le marché est fini ; il ne reste que quelques paysans qui s'attardent dans l'espoir d'écouler leur marchan-

AU PAYS DE DON QUICHOTTE.

disc étalée sur le pavé. Ils crient, ils chantent les vertus de leurs denrées, adressant des compliments ampoulés à chaque ménagère qui passe ; ils s'envoient réciproquement des brocards, narguent la providence, tout cela jovialement, avec des voix rudes, des visages ravinés de rires. Quelques femmes parmi eux, belles, aux costumes multicolores. Nous achetons des fruits à l'une d'elles. « *Vaya usted con Dios. Allez avec Dieu* », dit-elle ; puis me rappelant : « Caballero, quand vous retournerez chez vous, dites à votre compagne que ce sont de belles femmes, les femmes d'Alcazar. Braves en affaires, braves en amour, et vous savez, señor, n'aimant qu'une fois ! »

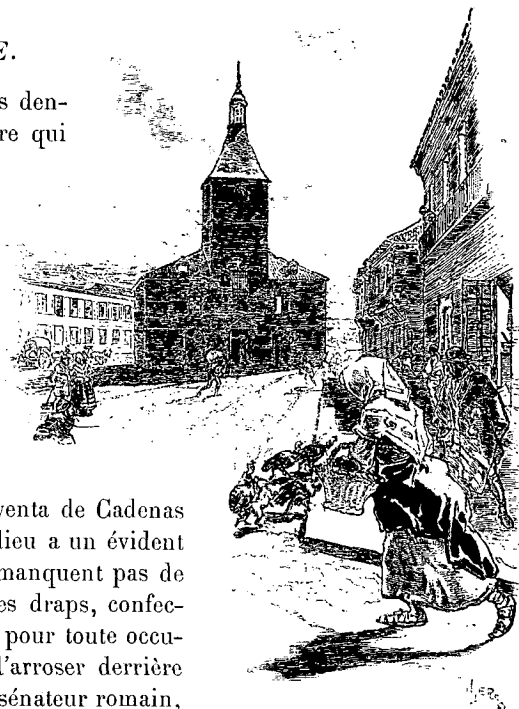
Je m'assieds sur un banc sous la porte de l'auberge, la plus grande que j'aie encore vue, et je reconstitue par la pensée ce qu'a pu être, au vieux temps, un endroit comme la venta de Cadenas ou celle de Quesada. En dépit de l'inévitable malpropreté, le lieu a un évident cachet de prospérité ; la plantureuse aubergiste et ses aides ne manquent pas de besogne. Devant nous des servantes causent, raccommoient des draps, confectionnent des vêtements pour le patron. Une sorte de bouffon a pour toute occupation de balayer le sol, avec un acolyte dont la fonction est d'arroser derrière lui. La grasse et grande ama, avec un visage comme celui d'un sénateur romain, va partout, surveille tout, donne des ordres d'une voix claironnante. L'amo, le trousseau à la ceinture, préside au remplissage des bouteilles, à l'égorgeage de la volaille, au dépeçage de la viande. Les cuisinières, qui travaillent sous nos yeux, sont deux vieilles sorcières, qui tour à tour apparaissent et disparaissent dans la fumée de leur feu de bois. L'ama, malgré son embonpoint, est partout à la fois ; elle apparaît brusquement, empoigne une casserole, goûte les plats, assaisonne, morigène les servantes avec sa voix tonitruante. De vrai, le plus puissant personnage de la maison est un enfant gâté, un petit drôle de trois ans, précocement rusé, le Benjamin de la famille. Une criada est attachée à sa personne et elle a assez à faire. C'est une jeune femme en jupe orangée, en bas rouges, en souliers noirs, recherche peu commune ; elle rougit, jette des regards d'effroi du côté de l'ama et semble une parfaite image de la Faiblesse, à chaque nouvelle frasque du petit scélérat.

Alcazar de San Juan et son auberge n'étaient déjà plus qu'un souvenir ajouté aux autres, un cliché gravé dans ma mémoire, lorsque nous découvrimmes les moulins à vent de Crijitano. Un d'entre eux, dit-on, est celui que Don Quichotte combattit dans sa célèbre aventure. Après tout, le pauvre Don Quichotte ne paraît pas si fou à celui qui aperçoit pour la première fois cette rangée de moulins jetés irrégulièrement sur la crête d'une colline. Ils ne ressemblent à rien qu'on connaisse, plutôt à une collection de jouets fantasques et primitifs, plantés là par le caprice d'un lunatique. Plus on approche et plus on les regarde une par une, plus ces lourdes machines,

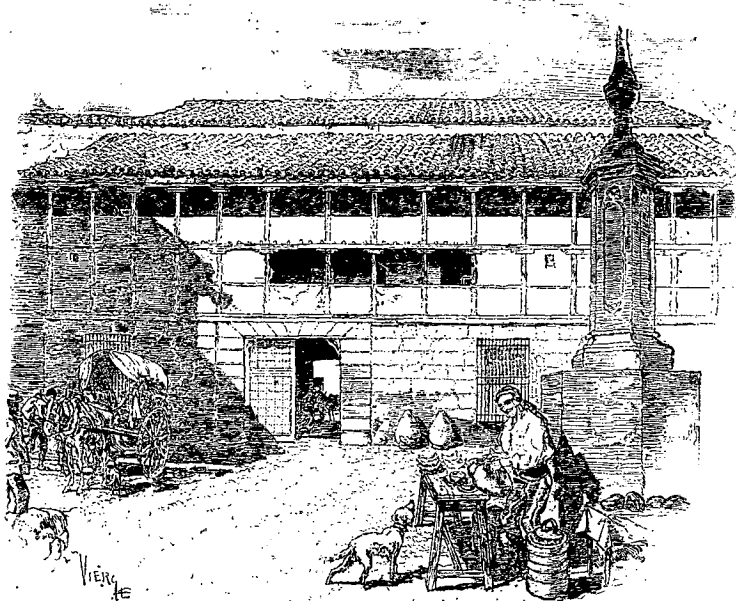
étayées comme de très vieilles gens, paraissent fantastiques. Rien d'étonnant que le digne chevalier les prit pour des géants.

C'est ainsi que, dans son pays natal, le livre de Cervantes prend une recrudescence de piquant. On ne se figure pas combien il est nécessaire de vivre là pour constater la criante variété des caractères, des descriptions, du langage même. Il y a vraiment un grand charme à rencontrer à chaque instant les choses mêmes que le livre nous avait rendues familières. Par exemple, non seulement les habitants de certains villages de la Manche s'habillent comme Sancho Pança, mais encore tous abondent en ces vieux dictons où se condense le sagesse des nations. Ces proverbes leur servent, comme à Sancho, à résumer finement toute une situation.

Près des moulins, nous nous arrêtons un instant pour demander au conducteur d'un chariot d'eau le chemin le plus court



L'AYUNTAMIENTO,
ALCAZAR DE SAN JUAN.



FAÇADE DE LA FONDA, ALCAZAR DE SAN JUAN.



TOUR, ALCAZAR DE SAN JUAN.

et j'ajoutai la courtoisie très appréciée d'offrir du feu de mon propre cigare. Le charretier caressait notre mule en nous donnant encore quelques indications pour notre route. A peine couverte d'un léger mouchoir roulé en turban autour du front, sa belle tête bronzée brillait au soleil, et le sang donnait une teinte flamboyante à ses joues rouges et fermes comme des pommes. Ses yeux noirs étincelaient, les veines saillaient de son front, de son cou; c'était un type de force, de santé, d'insouciance, de bonheur.

Ézéchiél me dit sentencieusement, quand il fut loin : « Cette pataquilla ne lui profitera pas, señor, car *para dar y tener, seso es menester* » (pour donner ou pour garder, il faut de la cervelle. Le gaillard boira ou fumera son argent dès qu'il sera rentré dans le village).



PRÈS DE CRIJITANO.

pour le prochain village. Ézéchiél obtient le renseignement, puis demande : « Eh! frère, c'est de l'eau que vous portez là ? »

— Oui, de la belle eau à boire. Vous en voulez ?

— Merci, non. Notre gourde est encore à moitié pleine.

— *Cascara!* Mais alors elle doit être chaude. Prenez donc de la mienne, » dit l'homme.

Notre gourde remplie de délicieuse eau fraîche, Ézéchiél appelle l'homme qui retournait à son chariot.

« Eh! voilà une *pataquilla* (un sou) pour vous; et grand merci encore.

— Non, frère, je n'ai pas besoin d'argent: je suis content de vous donner de mon eau; voilà tout.

— Mais il faut que chacun vive de sa peine, et vous avez du chemin à faire pour aller chercher cette eau-là.

— *Bueno*, mais il vaut mieux gagner un ami que dix écus. » Pourtant, après avoir jeté un coup d'œil sur moi : « Allons! ça va, dit-il à Ézéchiél; je vois que ce cavalier a plus les moyens de donner son argent que moi de ne pas le prendre; je le prendrai donc. »

Je fis passer encore mieux la pataquilla avec une cigarette,



A CRIJITANO.

Campo de Crijitano, entouré d'une riche et fertile campagne (*campo*), est un des trois ou

quatre spécimens, vraies raretés, des meilleurs bourgs de la Manche. Malgré son air de prospérité, ses grandes maisons, quelques-unes à fenêtres vitrées, ses sculptures de pierre et ses ornements de fer forgé, il conserve une couleur locale aussi prononcée que les plus humbles localités. A l'écart du chemin de fer, il demeure heureux, mais à la vieille mode. Le pittoresque y est varié, les édifices sont pleins de noblesse, c'est la Manche dans ce qu'elle a de plus pur, et il n'y a pas de différence avec les plus pauvres villages de ce pays d'enchantement, où les vieux costumes, vieux us et vieilles demeures n'ont pas changé depuis des siècles.

Le Campo fait la sieste lorsque nous nous rendons vers l'auberge à travers les zigzags des rues escarpées. Seul, Quevedo, le maître par excellence des descriptions picaresques, pourrait dépeindre dignement les types que nous rencontrons ici : le drôle debout près d'une porte, avec un bandage autour de sa tête qu'il enduit de quelque remède de bonne femme contenu dans une outre graisseuse; les difformes aubergistes, l'amo et l'ama, certainement plus larges que hauts; toute la collection des flâneurs demi-nus, échappés des pages de *Don Pablo de Ségovie*, le grand *Ruffian*.



PLACE DE HERENCIA.

Le sombre intérieur ! Salon ? dortoir ? salle à manger ? qu'était-ce, ou plutôt que n'était-ce pas ? Incroyable saleté, mouches, endroit indescriptible. Nous allons dormir là, sous le toit en pente, aux poutres grossièrement équarries, toutes tapissées de toiles d'araignées. Pour choisir notre place, il nous faut enjamber des muletiers, des colporteurs, des gardeurs de cochons, étendus sur la dure. Aux murs sont accrochés à des clous les chapeaux, les harnais ; dans les coins sont des sacs de grains, des baluchons, des outres, appartenant aux dormeurs, et gardés par des roquets qui montrent silencieusement les dents lorsqu'on approche et mordraient ferme à la moindre velléité de toucher au bien de leur maître.

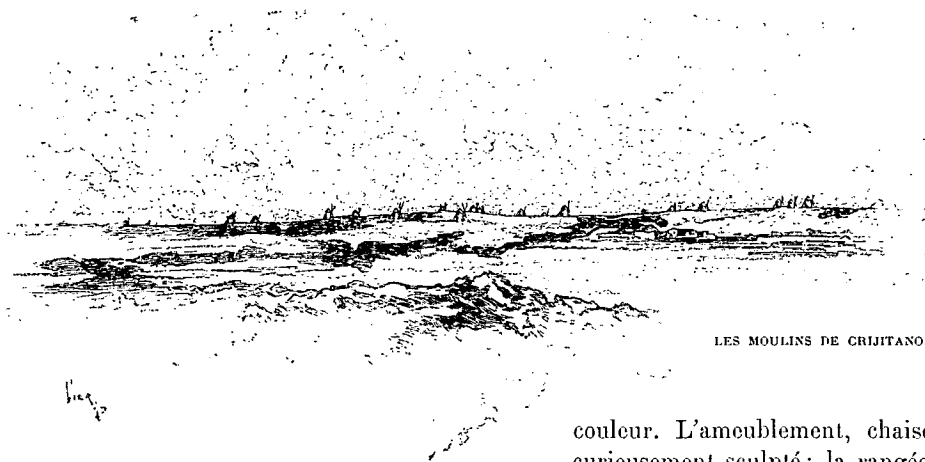
Un vrai tableau, que celui de cet intérieur dans cette étrange demi-lumière. Les étables sont à côté, une pour les mules, une autre pour les porcs. Ceux-ci grognent, celles-là ruent ; de maigres chats, qui rôdent à la recherche de proie, miaulent ; une mule, chassée de son étable, passe agilement entre les dormeurs ; pas un ne bouge de ces ronfleurs ; le maître de la mule, qui démêle les harnais, l'appelle avec un cri bizarre finissant en sifflement. Mais il n'y a pas de tapage qui puisse interrompre ces sommeils lourds de gens qui n'ont cette aubaine de dormir qu'un des quatre cinquièmes des vingt-quatre heures, et le reste besognent. Ils reposent jusqu'à la dernière minute, puis les voilà sur pied en un clin d'œil ; pas d'étirement, pas d'ablutions, pas d'habillement. Un coup d'eau avalé et ils sont déjà chassant leurs mules dans le soleil brûlant, leur bâton à la main, éveillés et chantant.

Nous partons à trois heures de l'après-midi, harnachant notre mule au milieu d'une centaine de cochons, tout le troupeau du village que l'on rassemble pour aller aux champs sous la conduite d'un gamin. Nous suivons une très belle route pendant plus d'une heure et nous passons près du sanctuaire, perché sur une colline, où est exposée l'image miraculeuse de la patronne du Campo, Notre-Dame de Crijitano. Puis, marche à travers champs d'avoines, et, au bout de deux heures, arrivée dans la région dénudée, semée de rares bouquets d'arbres, où Don Quichotte eut sa plus lamentable aventure, sa première rencontre avec sa Dulcinée, changée par un maudit enchanteur en effroyable maritorne.

Ah ! elles sont mélancoliques, les approches de Toboso, avec les rares maisons bâties à la grosse des débris sculptés d'anciens édifices. On lit ouvertement la décadence de la prospère et célèbre cité qui, suivant les documents authentiques, possédait sous Philippe II plus de neuf cents maisons. Et pourtant il demeure je ne sais quel charme, quelle dignité, dans cet endroit, quelque chose comme l'allure d'un gentilhomme injustement déchu.

Les maisons ruinées, jetées çà et là autour des deux églises tristes, rébarbatives, ont cependant, en dépit de leurs cicatrices, un air de propreté et de soin. Les rues, ravinées, n'exposent point à de ces rencontres déplaisantes, qui m'étaient devenues si familières dans les autres rues des villages de la Manche, et comme inséparables de la vie. Comment ! j'ai trouvé à Toboso la chose la plus extraordinaire, la plus exotique pour ainsi dire : une auberge parfaitement propre !

Il était certes tard quand j'y entrai, et je n'osais pas trop me fier à ma première impression, mais le lendemain matin, il n'y eut pas à dire, l'examen en pleine lumière ne me donna point de démenti. Imaginez une



LES MOULINS DE CRIJITANO.

couleur. L'ameublement, chaises, coffres, tables, tout cela curieusement sculpté; la rangée des écuelles de cuivre, des cuillers, des pochons, de belles et primitives formes, admirablement récurée. Mais il n'y avait pas de domestiques dans cette pauvre auberge : c'était la famille, le père, la mère, les deux filles qui faisaient le ménage. Les femmes étaient bonnes et sérieuses; elle vaquaient à leur travail dans une sorte d'atmosphère de bonne grâce. Leurs allures simples, non sans abandon et élégance, faisaient plaisir à voir. Enfin, on se sentait plus chez soi, parmi cette propreté.

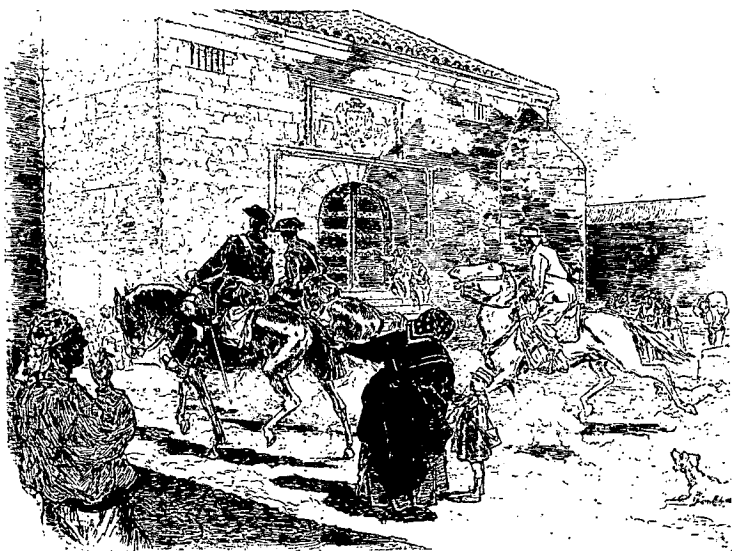
Le père, un homme de six pieds, frisant la cinquantaine, fortement charpenté, large d'épaules, de visage net, mais avec un front très bas, partageait son temps entre le commandement et la prière. En arrivant, nous trouvâmes la famille sur la fin de son souper. Avant toute réponse à nos questions, les quatre personnes, debout, le front incliné presque jusque sur la table, chantèrent d'interminables litanies, et nous laissèrent attendre jusqu'à la fin de la cérémonie. Puis, dès que nous eûmes pu nous faire entendre, les femmes, très animées par l'arrivée d'hôtes, s'encoururent préparer le repas; et déjà l'aubergiste enfourcha son dada favori : les questions religieuses.

C'était un vrai fanatique, et pourvu de cette sauvage intolérance que les étrangers se représentent comme un des traits les plus caractéristiques de l'Espagnol. Mais pour moi, je dois dire que je n'avais pas encore rencontré un seul fanatique parmi les gens de la Manche; celui-ci, il est vrai, comptait pour plusieurs. Don Quichotte mettait moins de chaleur à discuter les points de chevalerie que mon géant d'aubergiste à charger les blâmables pratiques des générations d'aujourd'hui, leur négligence à fréquenter les saints lieux, à accomplir leurs devoirs religieux, en un mot leur abandon de ce qui était autrefois la vraie piété espagnole.

Et c'étaient, à l'appui de ses idées, des citations des ouvrages de théologie, des signes de croix en prononçant le nom des saints ou de Dieu, et aussi des interruptions de ses propres raisonnements pour nous demander notre opinion sur certaines prières à prononcer contre le mal et la tentation, tout un recueil qu'il avait extrait des vieux manuels de piété. Son refrain, c'était que ce monde suit les voies du Tentateur : « Voyez! au siècle dernier il y avait à Toboso une église toutes les deux maisons, ou tout au moins quelque chapelle ou couvent. Mais le gouvernement a dépouillé de leurs terres les moines et les religieuses, et l'on n'en trouve plus un ici, ni plus une, et il ne nous reste que deux églises. Comme c'était beau, je me rappelle, les services divins dans mon enfance! Il y en avait de belles tapisseries, et des vases d'orfèvrerie, et des décorations qui transformaient les autels en vision du Paradis.... Toutes ces richesses ont été vendues les unes après les autres, et c'est comme ça que l'Eglise n'a plus pu faire le bien!... »

L'opinion d'Ézéchiël sur notre hôte fut exprimée à la Sancho Pança, avec accompagnement d'un assez dédaigneux haussement d'épaules : « Ma foi, señor, voilà un homme qui cause comme une linotte, tout du haut de sa très petite cervelle. »

Les femmes, avec un pareil maître, ne



ENTRÉE À CRIJITANO.

propreté hollandaise, oui, en pleine Manche! Le carrelage des cours et des chambres, reluisant; des rideaux aux petites fenêtres, des nattes aux portes, et aux bons endroits, sur les murailles blanches, de touchants efforts de décoration, sous la forme d'images de piété dans des cadres en papier de



REPAS DES LABOUREURS.



TOBOSO.

menaient pas une vie très gaie. Sans doute il avait bonne intention, mais il avait une volonté de fer, et tout un chacun devait épouser de ses doctrines l'esprit comme la lettre. Maria et Juana, ses filles, devaient saluer, s'arrêter et prononcer tout haut une prière chaque fois qu'elles passaient devant une des nombreuses images, encadrées de papier doré ou de paille, qui décoraient les murs du haut en bas de la maison. Au beau milieu de

leur ouvrage, lorsque la main du géant leur faisait signe, il fallait, toute affaire cessante, dire quelque prière spéciale pour la délivrance des esclaves du péché ou la conversion des incroyants. Les hôtes eux-mêmes étaient moins heureux que le chat et le chien, les seuls habitants qui pussent jouir d'une pleine liberté. Il n'y avait pas moyen d'échapper aux agissements tyranniques de cet étrange amo, qui, prenant peu de soin des choses de ce monde, laissait volontiers ses clients mourir de faim ou s'en aller sans payer, du moment qu'il trouvait le joint pour les convertir à sa façon de comprendre la piété.

C'était la raison qui éloignait la clientèle d'une auberge qui eût été admirable. Lorsque le soir, assis devant la porte et entendant des chansons joyeuses dans le voisinage, nous lui demandâmes ce qui se passait : « C'est dans l'autre posada, nous dit l'amo. Puisse Dieu la réduire en cendres, car elle n'est courue que par les possédés et fréquentée que par les idolâtres ! »

Au temps de Cervantès, les habitants de Toboso, réfugiés mores de Grenade, avaient une réputation proverbiale de rudesse et de brutalité, n'ayant pas eu le temps de se débarrasser des violences et des fiertés, héritées de leurs ancêtres arabes. Mais de cela je ne pus constater trace.

La seule industrie de la ville, à présent, est la fabrication de grandes jarres, les *tinajas*, en terre crayeuse qui abonde dans la région ; les tinajas de Toboso, très gracieuses de lignes et de galbe, sont encore renommées dans les Castilles. La principale église est celle même que décrivait Cervantes. L'impasse existe encore où le scélérat d'écuyer persuadait au bon Don Quichotte que se trouvait le château princier renfermant la belle damoiselle.

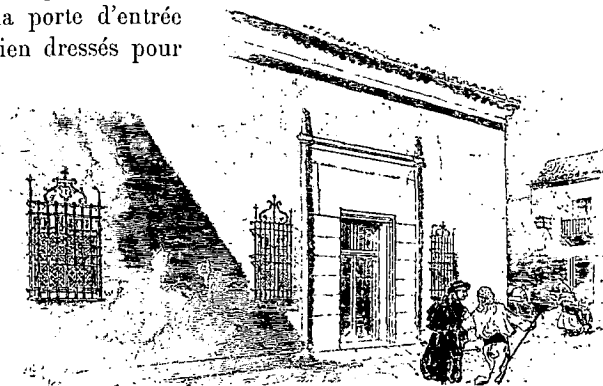
Je ne pouvais manquer l'occasion de me promener tout éveillé dans les fictions du romancier, « tandis que le village était enseveli dans le silence, et que les habitants dormaient tout étalés ». Il me fallait bien, avec Don Quichotte et Sancho, passer dans l'ombre projetée par le « grand édifice », et remarquer avec Sancho, en levant la tête vers le beffroi, que le grand édifice était une église et non pas un château.

Le paysage se présentait juste comme dans le livre : « Pas un son ne frappait l'oreille, sinon l'abolement des chiens » qui assourdissait Don Quichotte et mettait Sancho en émoi. « De temps en temps braillait un âne, grognait un cochon, miaulait un chat, et ces voix s'amplifiaient par le silence de la nuit. »

Nous partons à minuit pour retourner à Argamasilla ; nous passons le Campo de Crijitano avant l'aube, et nous redescendons les pentes vers la prairies du Guadiana ; nous repassons le fleuve sur un pont dont la longueur indique quelles imposantes proportions doit prendre le courant lors de la saison des pluies. Vers midi, nous arrivions à une *quinteria* (ferme importante) où entre Ezéchiél pour demander la permission de faire halte. C'est une faveur qu'on ne refuse jamais, mais qu'il faut, pour l'obtenir, comme toute chose dans ce pays, demander avec les formes traditionnelles de la plus raffinée politesse.

Notre chariot pénètre dans la vaste cour rectangulaire fermée de deux côtés par des bâtiments bas et des deux autres par des murs. On nous fait cordial accueil dans la cuisine, où huit laboureurs, l'inévitable couteau à longue lame en main, sont assis sur des chaises basses, et font rage sur la vaste soupière contenant le *puchero* national. La cuisinière, une timide jeune femme, qui rougit gentiment à la moindre provocation, fait un joli contraste avec ces gaillards basanés et musclés, qui se taquinaient avec bonne humeur, et semblent fameusement s'amuser. A la porte d'entrée une bande de chats et de chiens affamés, mais trop bien dressés pour approcher, regardent avec des yeux ardents, et répriment à demi des appels plaintifs. Chacun nous traite avec une courtoisie et une cordialité parfaites. Je ne crois pas que dans aucun autre pays un étranger puisse trouver d'aussi bonnes façons et autant de tact chez une poignée de pauvres paysans comme ceux-ci. Après le déjeuner, on me fait entrer dans une petite chambre blanchie à la chaux, bien close et bien fraîche, où sur un banc de pierre est disposée une couche de nattes ; on me laisse seul pour faire une sieste, dont j'avais bien besoin.

Comme c'est le moment des moissons, l'endroit



LA POSADA DE TOBOSO.

est fort animé; mais pendant la plus grande partie de l'année le *casero* (le fermier, ou plus exactement le garde de ferme) demeure là seul avec ses chiens et son winchester : la grand'porte est close, la *quinteria* devient forteresse. Alors le casero fait des rondes pour empêcher qu'on ne s'en prenne aux champs, ou qu'on ne pille les provisions de grains, de denrées, de vins. Dans les endroits solitaires comme celui-ci, ces caseros ont une vie mouvementée, et il n'y en a guère qui atteignent un âge très avancé. Mais celui-ci estime que le jeu en vaut la chandelle. « Eh! c'est une belle vie, señor, me dit-il tout en caressant son winchester; on a de quoi boire et manger, un peu d'argent par-dessus le marché, sans compter les occasions de se servir de son fusil. »

La sieste finie, nous reprenons notre voyage à travers la plaine familière, où, bien loin devant nous, notre but apparaît comme un mirage affaibli. Argamasilla vous impressionne de façon différente, selon que vous l'approchez de telle ou telle direction. En ce moment, c'est comme une cité d'Orient, avec ses murailles blanches et brillantes, disposées à l'extré-

mité d'une avenue, une longue oasis de grands peupliers, sous lesquels poussent les figuiers et les citronniers. Tout le tableau a la couleur de l'Orient : même ciel, même brume chaude et empourprée au-dessus de l'horizon, même plaines plates et tannées comme le désert. Seuls les peupliers jurent un peu, et il manque quelques palmiers pour rendre l'illusion absolue.

En approchant du pueblo, des bouquets d'oliviers tordant leurs vieux membres noueux escortent le voyageur de chaque côté du chemin. Sans nul doute, c'est parmi ces vestiges de bois antiques que notre héros, le chevalier redresseur de torts, n'a pu s'empêcher de s'embarquer dans l'aventure célèbre, à la fois triste et comique, si pleine de profonds et limpides enseignements. Pour-

quoi ne serait-ce pas à cet olivier caduc, tout blanchi par l'âge, au milieu d'une clairière, que le pauvre Andrés était attaché par des liens aussi grossiers que solides, cependant que son brutal patron lui caressait vigoureusement les épaules de son gourdin frais cueilli?

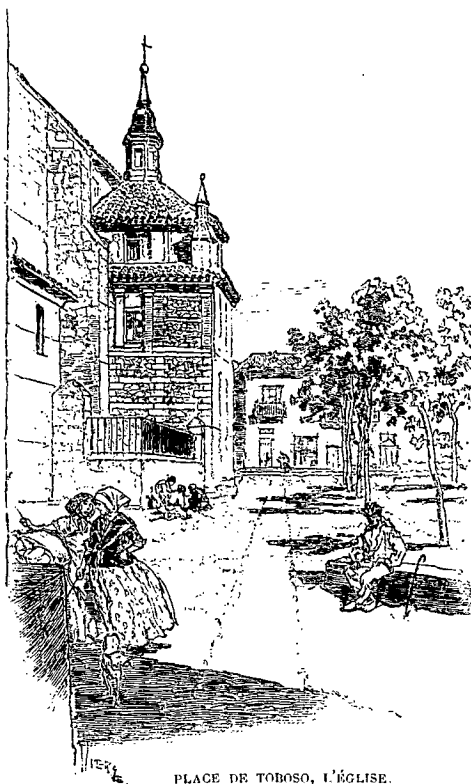
L'itinéraire de l'Académie, dans la préface à l'édition de 1819, place le siège de cette aventure un peu plus au sud-ouest de ces parages; mais là rien ne reste des forêts d'antan. Puis, pourquoi ne pas lâcher la bride à l'imagination? Quel autre arbre, aux environs d'Argamasilla, offre ce tronc crevassé, cette écorce boursoufflée, ces vénérables rides de l'âge? Hélas! ces témoins des choses disparues sont muets pour nous, mais ils se racontent sans doute avec de doux bruissements dans le vent tiède et mouvant. Et ces chuchotements mélancoliques, dans l'atmosphère étouffante et silencieuse, sont comme la voix des aventures passées, innombrables pages de vie à jamais englouties dans l'abîme des temps.



RUE DE TOBOSO.



COUR DE LA POSADA.



PLACE DE TOBOSO, L'ÉGLISE.

VI

La Sierra Morena. — Les adieux d'Ezéchiél. — Valdepeñas. — Almuradiel. — Le vieux José. — La Sierra. — Viso del Marques. — Doña Teresa. — La foire. — Le théâtre en plein air. — Excursion aux jardins de la montagne. — Los Molinos.

L'excursion que je fis à la Sierra Morena fut mon unique infidélité à Ezéchiél. La veille de mon départ d'Argamasilla, nous eûmes un entretien que je n'oublierai pas aisément. C'était mon dernier dîner à la posada del Carmen, où Ezéchiél, qui était l'hôte d'honneur, se comporta avec sa dignité et son tact habituels, sa bonne voix rendant ses propos encore plus sympathiques. Le repas terminé, nous traversâmes la route pour nous rendre à l'unique boutique de l'endroit, boutique ou plutôt chambre basse, de six pieds sur douze, où tenait tout le maigre stock de cotonnades. J'avais besoin d'y changer un billet de banque pour régler mes comptes. Je prélevai le nombre de douros correspondant au nombre des jours de service d'Ezéchiél et de son équipage et je les lui donnai en y ajoutant quelque supplément.

Le brave homme compta soigneusement les pièces, les recompta, parut embarrassé, et finalement me fit remarquer l'erreur que j'avais commise en lui donnant plus que son dû. Sur quoi je lui expliquai que je l'avais bien fait exprès, et que, tout en regrettant de ne pouvoir lui donner plus, je le priais d'accepter ce petit présent en faible remerciement de ses loyaux services. Il continuait d'avoir l'air très gêné, mais finalement il me remercia de la gentillesse, et partit.

Une heure après, il revenait avec ce terrible supplément, disant :

« Non, señor, je ne peux pas accepter ça. Nous avons fait notre prix. C'était plus que je ne gagne de coutume ; je n'ai pas eu de peine ; c'est moi qui y gagne. Nous sommes quittes, et j'aurais mauvaise opinion de moi-même, et vous ne penseriez pas aussi autant de bien de moi, si j'acceptais votre cadeau.

— Mais, mon ami, je considère que vous avez bien gagné cela par les économies que vous m'avez fait faire dans vos achats aux posadas.

— C'était dans le marché, señor. Non, il faut reprendre ça. Donnez-moi une poignée de main comme à un ami, et Dieu soit avec vous et les vôtres. »

Je fus bien fâché d'être forcé de me priver de son fidèle concours, mais sa petite mule n'aurait pas pu faire le long et dur voyage aller et retour dans la Sierra Morena sans prendre plus de temps que je n'en pouvais consacrer. Il y a de ces incidents au cours des plus heureux moments ; cette perte d'Ezéchiél m'était très pénible ; il me semblait y voir comme un avant-goût des ennuis, de la banalité, de la routine, de la civilisation, qui devaient m'attendre dans mon dernier voyage à travers la Manche. Bien entendu, cette idée était fort déraisonnable, car des voyages comme ceux-ci empruntent leur intérêt aux contrastes qu'ils présentent avec la vie ordinaire.

Je n'avais pas d'autre moyen à ma disposition que d'aller par chemin de fer jusqu'au cœur de la montagne, acceptant ainsi ce que je supposais le plus prosaïque et le moins agréable commencement. Eh bien, pour commencer, le train marchait si lentement et faisait de si longs arrêts à la moindre station, que je pris au contraire beaucoup de plaisir à être ainsi mis à même d'étudier tous les détails du paysage. Cela ne ressemblait en rien aux voyages en express que nous sommes habitués à faire ; c'était plutôt l'allure d'une mule ou d'un cheval trotant bon pas.

Au début, le pays plat montrait cet aspect triste et desséché que j'ai déjà décrit. Puis, à mesure que nous avançons, les vignes envahissent, et bientôt remplissent la plaine à perte de vue.

Nous traversons le district le plus productif de vins de toute l'Espagne. La ville prospère qui lui donne son nom, Valdepeñas (la vallée des pierres), avait, malgré son importance, les mêmes maisons aux toits de tuiles, groupées autour de l'église, qui caractérisent les villages de la Manche. Un contraste frappant, par exemple, que celui de ces bodegas toutes neuves, terriblement modernes, avec les raisons sociales peintes en lettres noires de trois pieds sur les murailles blanc cru. Cela me fit mal de voir ici cette crierie signature de notre civilisation au beau milieu d'un endroit aussi primitif, et je trouvai particulièrement désagréable d'être rappelé aussi brutalement dans mon pays.



MARIA (PAGE 560)

De tous les côtés des plaines de la Manche, la ligne dentelée de l'horizon sert comme d'observatoire. C'est la Morena. Nous nous en rapprochions peu à peu, et toujours elle semblait hors d'atteinte. La région de Valdepeñas quittée, le caractère du pays changeait, devenant de plus en plus dénudé et rocheux, et la silhouette dentelée de la Sierra Morena, à laquelle je m'étais accoutumé, disparaissait soudain.

L'immensité jaune et pourpre de la plaine laissée derrière nous et s'effaçant comme un océan brumeux, nous nous trouvions, ayant gravi le premier éperon, complètement entourés de montagnes. La voie devenait plus raide, les talus rocheux s'empilant les uns sur les autres, jusqu'à ce que, après une succession de courbes et de pentes, le train s'arrêtait, pour respirer, à la station d'Almuradiel.

Étant descendu avec mon petit bagage noué à un bâton courbé, j'eus la bonne fortune de rencontrer le vieux José avec sa mule et son char antédiluviens, attachés l'un à l'autre par un harnais brisé et des bouts de cordes, tout cela vermoulu par un long usage. Sans perdre de paroles nous faisons marché et nous voilà partis pour le village de Viso del Marques, le point de ralliement le plus commode pour une exploration de la montagne où nos bons amis, Don Quichotte et Sancho, rencontrèrent quelques-unes de leurs plus merveilleuses aventures.

Quel plaisir que de vagabonder ainsi dans ce décor sauvage et sinistre du grand roman, avec le soleil brillant superbement, en même temps que soufflait une bise froide, et tout en feuilletant pour ainsi dire l'intéressant livre de la sagesse du vieux José ! Sous couleur de lui adresser des questions sur lui, sur les gens, sur le pays, on pouvait tirer de ce vieux livre des bribes de notre chère histoire, tant soit peu bizarrement déguisées, mais pourtant reconnaissables. Le vieux José au visage malin, qui avait vu quatre-vingt-sept hivers, et qui avait profité de son expérience, n'aurait pu s'empêcher de mettre beaucoup de science et de malicieux savoir dans sa conversation.

Nous marchions d'un pas d'escargot sur une terrible route qui écorchait à peine le sol rocheux d'un livide plateau. Une barrière de montagnes aiguës, dentelées, en forme de nageoire, s'élevait devant nous et à côté de nous vers le sud. Entre les pics les plus proches et les dominant, en apparaissaient d'autres, et au loin, deux sommets plus élevés encore, et qui semblaient s'évanouir, dressaient leurs chefs seigneuriaux. Dans ce solitaire et imposant ensemble, il y avait çà et là, parmi les faîtes du plateau, quelques champs de vigne et d'orge, qui accentuaient encore la générale nudité. Quelques végétations vigoureuses, mais rendues trapues par la continue lutte avec les éléments, s'accrochaient au roc vif par des racines qui semblaient de durs tentacules, et trouvaient moyen de s'agripper aux crevasses et de résister victorieusement aux rafales des vents du nord.

Contre ce même ennemi, Viso del Marques groupait ses maisons basses et solides en une masse compacte. A distance, cela se distinguait à peine des alentours, et c'est seulement en approchant du porte-drapeau, la tour du beffroi, carrée et ramassée, sortant entre les petits cubes irréguliers de maçonnerie, que je reconnus ces cubes, non pour des accidents de paysage, mais pour des demeures d'humains. J'imagine que c'est cette moyenâgeuse tour [qui signala Viso del Marques à Don Quichotte et à Sancho lors de leur fuite vers les sécurités de la montagne, après avoir délivré les galériens, s'être battus avec eux et leur avoir échappé, ces galériens si plaisamment définis « des infortunés qui, contre leur gré, étaient transportés dans des pays où ils n'avaient aucune envie de se rendre ».

Des cris, des roulements de tambours, tout un tapage confus frappe nos oreilles dans les intervalles des hurlements du vent, et témoigne qu'il se passe quelque chose d'inaccoutumé dans le village. Notre bonne fortune voulait que ce fût la foire annuelle. Ce n'était pas chose aisée que d'avancer dans la rue principale, débordante de gens. Notre vieux coursier se mit à ruer devant un colporteur asturien tout bronzé, un marchand de *braseros* de cuivre, qui, pour faire l'article, frappait à grands coups de bâton sur sa marchandise.

Baraques et tables étaient entourées de paysans aux manières honnêtes, sérieuses, et qui paraissaient hypnotisés par le bagout des tambourineurs et des bonimenteurs. Les indigènes mâles, assis sur le pas de leurs portes, prenaient grand plaisir à contempler toute cette animation, et aux fenêtres s'épanouissaient les figures brunes de leurs femmes, excitées par le spectacle. Les enfants et les chiens couraient à travers tout cela, les ânes braillaient, et dans les coins, contre les murailles, de patientes mules regardaient l'ensemble de leurs yeux mi-clos, d'un air malin et critique.

A la Casa Teresa, la sexagénaire hôtesse doña Teresa avait un air affable tout à fait engageant, mais qui ne cachait pas complètement son sens très aiguisé des affaires. Elle consentit, au bout de quelques minutes, à me



JUANA (PAGE 560).

faire la faveur de m'accepter pour hôte. Elle présenta d'ailleurs les choses sous le jour le plus honorable, en remplaçant par ce mot d'hôte le terme trop vulgaire de locataire, mais il était visible, d'après l'énormité de sa demande, une peseta par jour pour la meilleure chambre, que ce terme si cordial n'était que le sucre pour déguiser une pilule un peu amère. Comme on dit en Espagne : « *Poderoso caballero es don Dinero. Dios es omnipotente y el Dinero es su teniente.* » (Monseigneur l'Argent est un puissant personnage. Dieu est tout-puissant, et l'Argent est son lieutenant.) »

El Viso étant jeté aux confins du monde civilisé, avec, de l'autre côté, la sierra et le désert, on conçoit que l'on n'y soit pas très préparé à recevoir des voyageurs. Ni fondas, ni posadas. Cette maison est bien la seule où, à de rares intervalles, quelque fonctionnaire de la province ou du gouvernement, en tournée d'inspection, trouve un abri. Aussi cela faisait de la petite vicille, en relations avec ces importants personnages, elle-même un personnage d'importance. Pourtant, bien que je n'eusse aucun prestige officiel, elle eut la bonté de se montrer cordiale envers le nabab qui pouvait ainsi dépenser dix-huit sous pour son logement quand il est si facile de coucher sous quelque porche ou à quelque coin de rue, et de faire ainsi des économies.

Quoi qu'il en soit, c'était une excellente cuisinière, et sa maison était tenue avec une si scrupuleuse propreté que je considérai en effet comme un honneur de pouvoir l'habiter. C'était un spectacle vraiment plaisant que de voir la façon dont elle dirigeait les choses, avec l'aide d'une petite servante d'une douzaine d'années, qu'elle aimait bien et qui lui était attachée; et aussi la façon dont elle traitait son décoratif époux, un caballero qui ne s'abaissait pas à travailler, mais pour qui on avait les plus grands égards. Je m'amusais autant de la malice, de la gentillesse et de la naïveté de ces scènes à trois que si j'avais lu un des plus divertissants chapitres de *Don Quichotte*. C'était attrayant pour le plus mélancolique des hommes. La petite maison était unique en son genre. La personnalité de doña Teresa se reconnaissait là dans tout. Cela était si tranché, si spécial, que l'on ressentait une impression aussi vive que celle qu'on peut éprouver en entrant pour la première fois dans une maison japonaise.

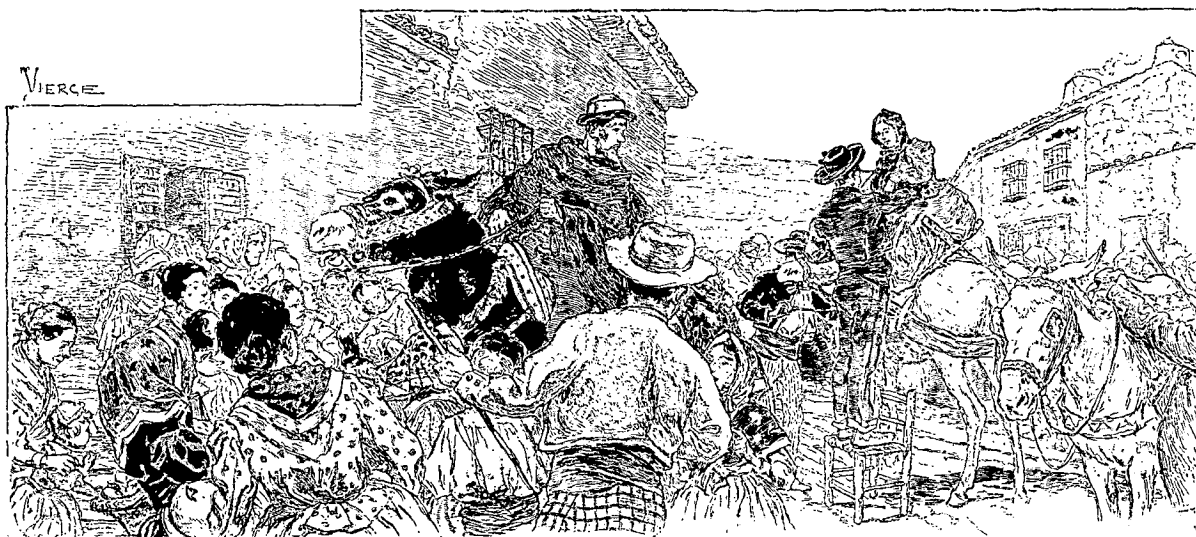
Comme les habitants sont tenus prisonniers chez eux par la neige en hiver et le soleil en été, l'intérieur avait été rendu aussi attachant que possible; c'était un petit monde tout à fait intime. Il y avait des chats, des oiseaux, des plantes en pots, qui diable s'attendrait à trouver des plantes en pots dans la Manche? — des plantes plus surprenantes certes que celles qui ornent la maison d'un petit rentier parisien, des pieds de vigne, et jusqu'à un poirier favori, dans la petite cour qui règne entre l'avant et l'arrière de la maison.

(A suivre.)

AUG.-F. JACCACI.



ÉGLISE À CRIJITANO (PAGE 556)



DÉPART D'EL VISO (PAGE 567).

AU PAYS DE DON QUICHOTTE¹,

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.

VI (suite).



MALAGUEÑA.

DANS la chambre de devant étaient rassemblés des vieux meubles aux formes bizarres, communiquant entre eux par des bandes de nattes disposées sur le sol de terre battue d'une irréprochable propreté. J'appris bientôt que l'on devait toujours marcher rien que sur ces nattes; sans cela la patronne donnait des signes d'une détresse aussi cruelle à voir que ses efforts pour la dissimuler. Il y avait aussi quantité de bric-à-brac, de bibelots de cuivre et autres, qui étaient là pour regarder, pour fournir des sujets de conversation, mais pas pour toucher, et certaines chaises sur lesquelles on ne devait s'asseoir sous aucun prétexte. En fait, les sièges favoris étaient certaines pierres dans la cour et sur le seuil. Dans ma chambre, la magnifique commode subissait une inspection toutes les fois que je sortais, pour s'assurer que mes mains inexpérimentées ne l'avaient pas détraquée; mon lit était frotté et poli jusqu'à

ce qu'il brillât comme quelque vieux bronze précieux.

Je ne pouvais comprendre comment la bonne vieille dame trouvait le temps de si bien entretenir tout son mobilier; d'aller au marché et de marchander si longuement, sou par sou (soit dit en passant, jamais les paysans n'avaient la permission de pénétrer dans l'enceinte sacrée, toutes les transactions se faisant sur le pas de la porte); de cuisiner des plats compliqués et recherchés; de faire constamment attention à son époux et à sa petite servante, caressant l'une, badinant avec l'autre; et enfin d'être toujours prête à tailler une bavette avec l'hôte ou le voisin. Mais positivement elle trouvait le temps de faire tout cela, et de le faire gaîment, gracieusement, omni-présente, alerte, prête à toute affaire.

Nous passâmes deux jours à nous promener, l'époux de Teresa et moi, à travers la foire, flânant dans les rues, fumant des cigarettes, rencontrant les gens du village, engageant de brèves conversations dont le principal sujet était la beauté de cette foire, telle qu'on n'en avait vu depuis de longues années. Mes nouveaux amis étaient de bons spécimens de montagnards, des êtres laconiques, parlant sainement des choses essentielles, préférant au reste du monde la relative liberté de leur reclusion.

Tout en goûtant la fête, ils regardaient avec assez de dédain l'élément étranger, comme ils appelaient les

1. Suite Voyez p. 529, 541 et 553.

marchands, envahissant leur village pour vendre les quelques objets de nécessité bien simples, harnais, poterie, ustensiles de cuisine, étoffes de coton et de laine, mouchoirs, colifichets divers. Il n'y avait entre eux ni sympathies ni affinités, un peu comme l'attitude de la société envers les acteurs; réserve ici tout à fait justifiée, car ces étrangers, racaille venant de toutes les parties de l'Espagne, formaient une clique tenace, rusée, essayant de chipoter partout où possible, mais sachant aussi plier son impudence dès que l'acheteur montrait que la moutarde commençait à lui monter au nez.

La course de taureaux avait été une des attractions, la veille de mon arrivée. Pas une de ces courses comme on en voit dans les villes, mais une affaire purement locale, et qui ne se décide que lorsque la viande de la pauvre bête — le plus féroce animal des troupeaux du village, — est vendue d'avance. Les plus pauvres s'intéressent à cet événement, chacun y prend sa part. La course a lieu dans la vaste cour d'un château moyenâgeux du voisinage. Le résultat de ce petit égorgement démocratique est que l'homme qui réussit à donner le coup mortel au taureau est regardé par le village comme un héros, et admiré le reste de l'année tout le long de son chemin. J'eus l'honneur de rencontrer le garçon boucher qui venait de se couvrir de cette gloire, et il me parut très pénétré de son importance.

Heureusement, le théâtre ambulant, installé sur la place publique, était encore là. Des représentations avaient lieu toutes les fois qu'on pouvait rassembler un public attiré par les boniments que vociférait d'une voix rauque un gaillard remplissant les multiples fonctions de directeur, d'acteur, et sinon d'auteur dramatique, du moins d'adaptateur des comédies. Suivant la tradition, chaque pièce commençait par un prologue et finissait par un



LA SIERRA MORENA, VUE DE LA STATION D'ALMURADIEL.

chapelet de facéties et de compliments à l'auditoire; chaque personnage arrivait ou s'en allait sans le moindre égard au développement de l'histoire, aux situations, aux limites de temps.

Théâtre et représentations correspondent encore fort bien aux descriptions de Cervantes parlant du dramaturge Lope de Rueda :

« Au temps de ce célèbre Espagnol, dit Cervantes, tout l'attirail né-

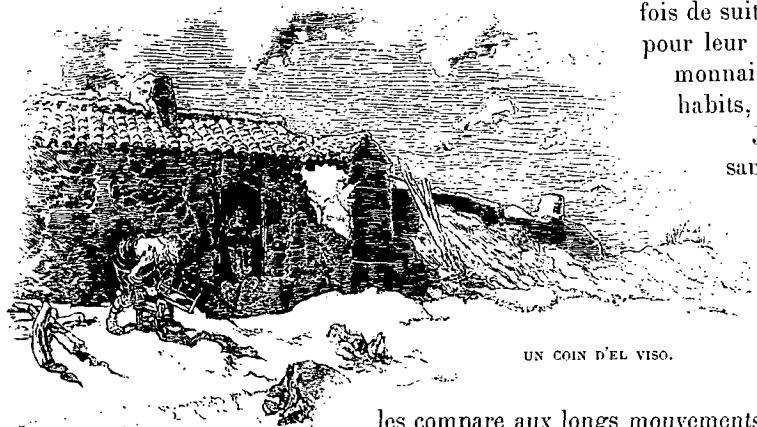
cessaire à un directeur était contenu dans un grand sac et consistait en quatre vestes blanches de bergers, à revers de cuir dorés et estampés, quatre barbes et perruques bouclées, quatre houlettes. Les pièces étaient des colloques, des sortes d'églouques, entre deux ou trois bergers et une bergère, arrangés et complétés de deux ou trois intermèdes dont les personnages étaient tantôt une négresse, tantôt un matamore, tantôt un fou, tantôt un Biscayen, car ces quatre sortes de personnages, — et beaucoup d'autres aussi, — Lope les jouait lui-même avec un talent inimaginable.

« Le théâtre était composé de quatre bancs disposés à angles droits et cinq ou six planches posées dessus, ce qui faisait une scène élevée au-dessus du sol de trois ou quatre palmes.

« Le mobilier théâtral était une vieille couverture, tendue sur deux cordes et qui faisait ce qu'on appelait la chambre réservée; derrière se tenaient les musiciens, qui chantaient de vieilles ballades sans même un accompagnement de guitare. »

Les représentations, alors comme à présent, avaient lieu quand on avait un public, le matin, l'après-midi, le soir : à la fin d'une de ses comédies, Lope invite l'auditoire à « aller dîner et à revenir, car il y a autre chose à voir jouer ». Le plus utile personnage me parut être le fou, qui apparaissait aux moments les plus inattendus, et surtout quand l'attention des spectateurs faiblissait, et qui recevait cent coups de pied, nasardes et injures pour le récompenser de sa bêtise. Les spectateurs, eux, demeuraient toujours silencieux, riaient rarement, et regardaient les farces du bouffon avec une gravité extrême.

El Viso possède un poste de guardia civile. Le district étant en grande partie impraticable aux chevaux, ces hommes rayonnent d'ici, comme centre, sur une quinziaine de milles à vol d'oiseau. Leur profession, dans la Morena, n'est pas une sinécure. Les guardias, qui se relaient nuit et jour à la tâche, sont en patrouille seize heures sur les vingt-quatre; le reste du temps est pour leur famille (car tous sont réglementairement mariés) et pour le nécessaire repos. Ils sont ingénieusement contrôlés dans toutes leurs allées et venues, même lorsqu'ils vont dans les endroits écartés et déserts; allant toujours par deux, on ne les envoie jamais deux



UN COIN D'EL VISO.

fois de suite sur la même route. Tout ce qu'ils reçoivent pour leur service ne dépasse pas trente sous de notre monnaie par jour; là-dessus ils ont à payer leurs habits, leur nourriture, logement, etc.

J'avais fait ma requête pour obtenir l'escorte sans laquelle il ne serait pas prudent de faire l'excursion que j'avais en vue, et le matin qui suivit les fêtes je partis bon pas entre deux jeunes guardias, le winchester sur l'épaule. Ils allaient de ces courtes enjambées du soldat espagnol qui font bon effet mais ne servent pas à grand chose et sont même assez comiques si on

les compare aux longs mouvements balancés, le genou bas tendu, des montagnards suisses. L'uniforme étriqué des guardias, fait d'épais et sombre drap, été comme hiver, leur donne l'air gauche et raide des soldats des boîtes de jouets. Leurs yeux noirs aux cils épais, leur longue moustache tortillée ajoute

un air de férocité toute faite comme on en attendrait seulement au théâtre.

Nous gravissons d'abord un talus qui, finissant net à peu de distance au-dessus, semblait surmonté par une masse pourpre sombre, la chaîne de faîtes formant l'épine dorsale des sierras.

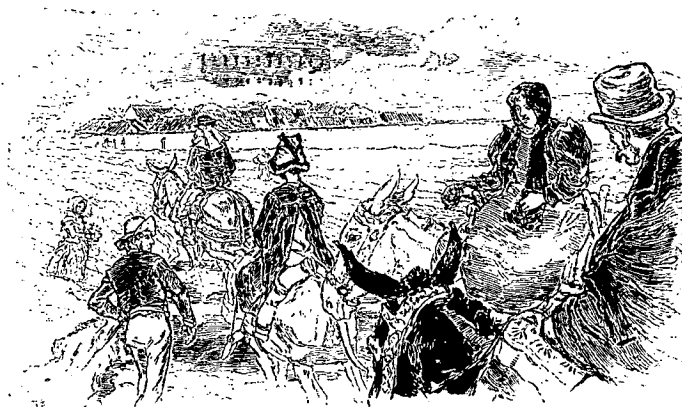
Après cette première impression, nous nous trouvions redescendant et traversant des sommets déserts, des éperons dont la surface tannée, d'un ton monotone, fait le plus étonnant repoussoir aux grandes montagnes dentelées qui maintenant se dévoilaient à nos yeux, leurs masses et leurs crevasses se mélangeant dans une bigarrure harmonieuse de brillantes couleurs, et s'étagant comme un piédestal pour l'inexprimable et rayonnante pureté du profond azur, tout là-haut.

Notre sentier descendait en serpentant sur le roc vif, qui coupait les chaussures, et à mesure que nous avançons les alentours rudes et raboteux faisaient paraître un mirage, l'aérien et transparent rideau des sierras, qui sans cesse grandissait devant nous. C'était l'occasion ou jamais de se rappeler le passage où Cervantes décrit les sensations de Don Quichotte dans un endroit de cette nature :

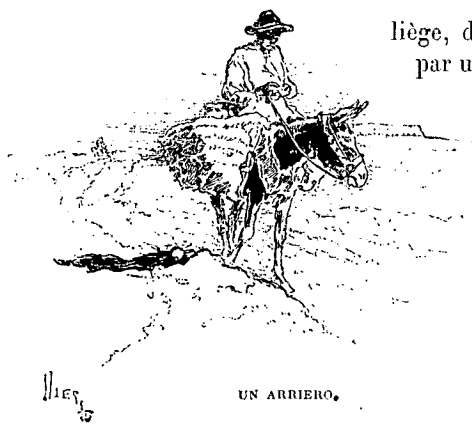
« Et, comme ils pénétraient plus avant parmi ces montagnes, nous ne pouvons dire la joie de notre chevalier, à qui les lieux semblaient le plus proprement choisis pour accomplir les aventures qu'il cherchait. Ils rappelaient à sa mémoire les merveilleuses histoires dont les chevaliers errants avaient été les héros dans de semblables solitudes et déserts. Et il chevauchait si envahi et si transporté par de telles pensées, qu'il ne pouvait songer à autre chose que ce fût. Sancho, de son côté, n'avait point d'autre souci (une fois délivré de la crainte d'être pris) que de savoir comment il remplirait son ventre de ces friandises qui provenaient des dépouilles religieuses. Aussi suivait-il son maître, prenant de temps en temps dans le panier que portait Rossinante, faute de l'âne, quelque viande pour garnir sa panse. Et pendant qu'il marchait en s'occupant ainsi, il n'aurait pas donné un fétu pour rencontrer une aventure, fût-elle la plus glorieuse du monde. » (II^e partie, chap. xxiii).

Semblables à Sancho, nos compagnons et hôtes, doña Teresa, son époux, sa petite servante, qui nous suivaient dans le char du vieux José, tuaient le temps en mangeant des *banuelos*, cette pâtisserie favorite des Espagnols du sud et des Africains du nord, et en buvant le riche vin de Valdepeñas, ce qui leur faisait magnifiquement oublier les cahots et la chaleur. De temps en temps même, un enthousiasme irrésistible éclatait chez eux sous forme de litanies improvisées et récitées à la hâte, finissant sur des notes prolongées, perçantes, célébrant Celui qui leur donnait les fêtes, la beauté du jour, et la joie de leurs cœurs.

On perd tout sens de l'orientation dans ces chaotiques déserts, peuplés seulement de troupeaux, de mamelons serrés, bornant l'horizon de trois côtés avec leurs étranges variétés de silhouettes. La chaleur est étouffante dans ces gorges fermées, et l'on ne commence à respirer qu'après avoir fini de descendre, et quand on recommence à monter. Des feuillages se montrèrent en haut de la dernière colline, et nous atteignîmes bientôt notre but, un luxuriant jardin, ombragé de chênes-



EN VUE D'ALMURADIEL.



liège, de châtaigniers, de chênes, tout cela entretenu en fraîcheur et en vie par un bruyant petit courant d'une eau idéalement pure.

Nous présentâmes nos hommages à deux vieilles dames, sœurs d'un défunt chanoine, et nous bûmes un long trait d'eau à la source située devant leur petite maison de pierre, tandis que leurs serviteurs venaient et demeuraient là, nous contemplant silencieusement, jusqu'au moment où nous nous remettions en chemin.

Suivant le cours d'eau à travers le jardin, le traversant, puis le retraversant, sautant par-dessus des murs de terre sèche, nous baisant sous les branches de poiriers et de pommiers, nous arrivions enfin... jusqu'à une bande de bambins se baignant sous l'œil vigilant de leur mère. Un tout petit garçon entièrement nu, effrayé de nous voir, se mettait à pleurer et criait : « Maman ! » tandis que ses petites camarades riaient à belles dents, de lui, — et de nous.

Le contenu du char fut débarqué dans un bon petit coin, sur la lisière de l'oasis. Les gens de notre compagnie s'activèrent à chercher du bois, de l'eau, à mettre rafraîchir vin et légumes dans un étang profond. Le feu allumé, si quelqu'un s'écarta, ce ne fut pas pour longtemps, car on revenait vite monter la faction devant la lèche-frite, dont doña Teresa avait la surintendance. Spectacle pathétique, que celui de la fascination exercée sur ces gens par la nourriture : cela veut dire, en effet, qu'ils n'ont pas souvent l'occasion de satisfaire complètement leur appétit. Ils ressemblent aux Arabes, qui, vivant de la façon la plus frugale et la plus chic, prennent leur revanche quand une chance se présente, et se gorgent jusqu'à atteindre un état de stupeur.

Amusante fut la conversation pendant ce fin repas, les saillies intarissables et inattendues de Teresa faisant comiquement sortir les yeux de la tête à nos guardias, et détournant l'attention qu'ils apportaient à la tâche de se consciencieusement remplir.

« Gare, mon trésor, le vin fait pousser la barbe et fuir les galants, » disait-elle à la petite servante au moment où elle allait boire.

Et la pauvre protestant qu'elle se souciait pas mal des galants, Teresa ripostait par ce vieux proverbe que Quevedo a pris pour titre d'une de ses pièces :

« Qui ment beaucoup péchera beaucoup (*Quien mas miente, medra mas*). »

Puis elle clignait de l'œil vers son mari, disait : « Des galants ! elle en aurait des douzaines ! Je la surveillerais. Mais à quoi bon ? Ma mère me bat et je fouette la toupie (*Castigame mi madre yo trompo gelas*). » Encore un proverbe de Quevedo qui, appliqué ici, signifiait : Je la morigène, mais elle continue son jeu.

A quoi la gamine répondait, à voix basse : « Après tout, ce n'est pas ma faute. *No con quien naces sino con quien paces* (Pas avec qui tu nais, mais avec qui tu broutes) ».

Les victuailles dépêchées, les outres vidées, et savourée autant que bue la salade, — bue est le mot, car la salade est ici une pinte d'eau et une pinte de vinaigre dans le mariage desquelles nagent des tomates, concombres et oignons, — le seul épilogue possible à cette débauche gastronomique était, en un tel endroit, de faire une bonne sieste, et chacun s'y livra sans tarder.

En me réveillant, je vis mes compagnons étendus çà et là, profondément endormis au frais, le bras replié sous leur visage allumé. Près du chariot, la vieille mule étiqûe mâchonnait son fourrage, et les cerceaux de sa carcasse se dessinaient en ombre et lumière. Au bas de la prairie, la petite servante se chantonait à elle-même quelque chanson. Mais, coquette en herbe, elle faisait une répétition générale de ses petites ruses et mines féminines, faisant des airs de tête, essayant des révérences, combinant quelque figure de danse particulièrement conquérante.

Une poussée de hauts châtaigniers et de pins sur le bord de la prairie enserrait le bassin de pierre où jaillissait la source, bienfaitrice de ces jardins. Du fond de sable et de cailloux s'élevaient, à travers le clair cristal, d'ininterrompus chapelets de bulles d'air. Des poissons apparaissaient et disparaissaient dans les herbes garnissant la pierre, venaient nager à la surface de l'eau ; des libellules et des hirondelles, piquant en zigzags, venaient boire une becquée.

Le profond silence n'était interrompu que par le rythme de l'harmonieux clochetis de la mule, et par les trilles lointains



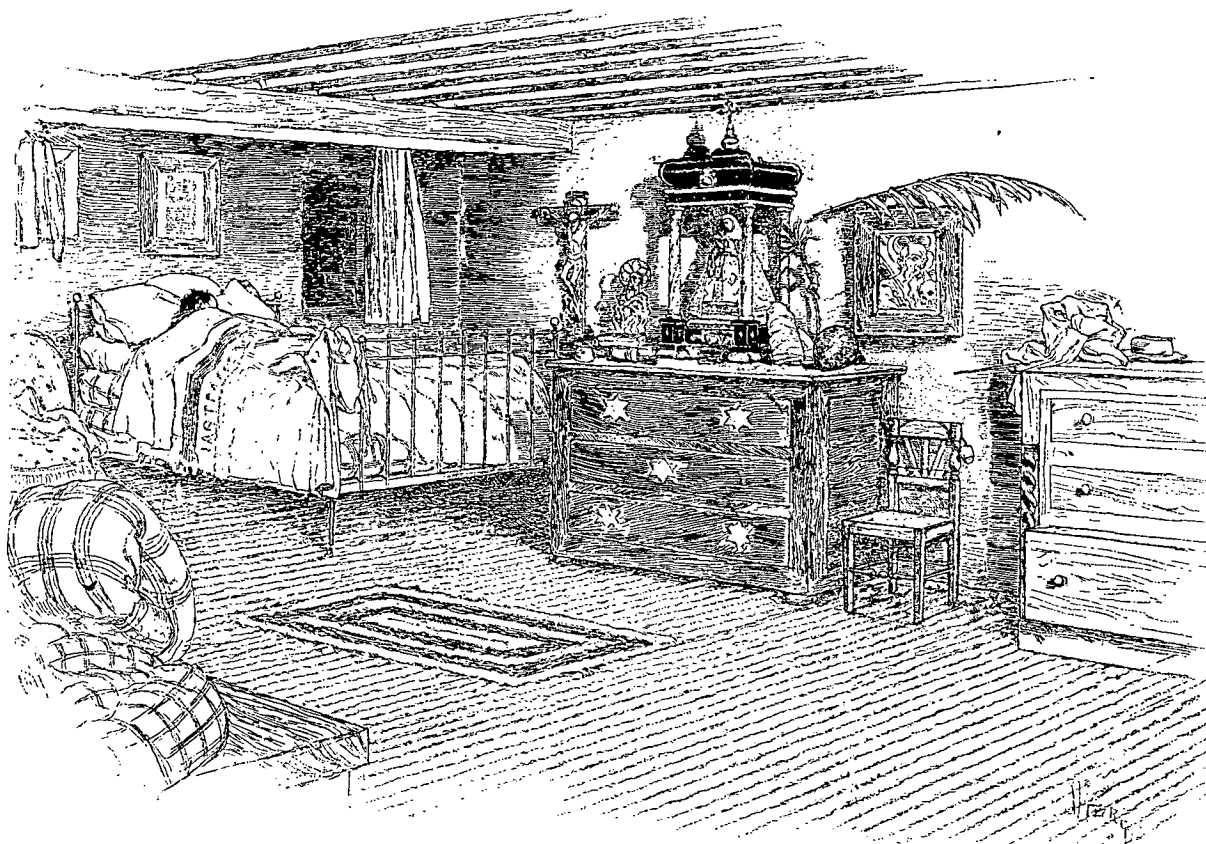
VIER

CERVANTES.

d'un oiseau, solitaire chanteur. Le vent, ramassant ses forces en approchant, comme les vagues qui galopent vers la rive, affluait en bouffées qui agitaient les faites des arbres et les rendaient frémissants. Entre leurs troncs on voyait, en apparence assez près pour qu'on les pût toucher, nos gigantesques voisines, les énormes croupes de montagnes, flamboyantes d'une lumière qui faisait valoir les veines colorées courant le long de leurs rapides déboulements, toute la richesse incomparable de leur rude beauté.

Elle était tout à fait pareille à celle-là, la place où le Chevalier de la Triste Figure accomplit la pénitence qu'il s'était imposée : c'était bien « au pied d'une altière montagne », que bordait « un charmant ruisseau », qui entourait « une verte et luxuriante prairie ». Pourquoi ne serait-ce pas l'authentique endroit que Cervantes avait en vue, et bien que l'opinion des érudits l'ait placé plus loin, à quelques lieues à l'est ? L'impression produite par cet heureux et paisible petit monde, avec son eau courante, son abondante végétation, au milieu du paysage le plus rébarbatif, était tout à fait celle d'une oasis parmi les sables du Sahara, se perdant à l'infini.

Nous repartîmes assez tard pour El Viso. Le soleil était brûlant, mais longtemps avant d'arriver à notre gîte,



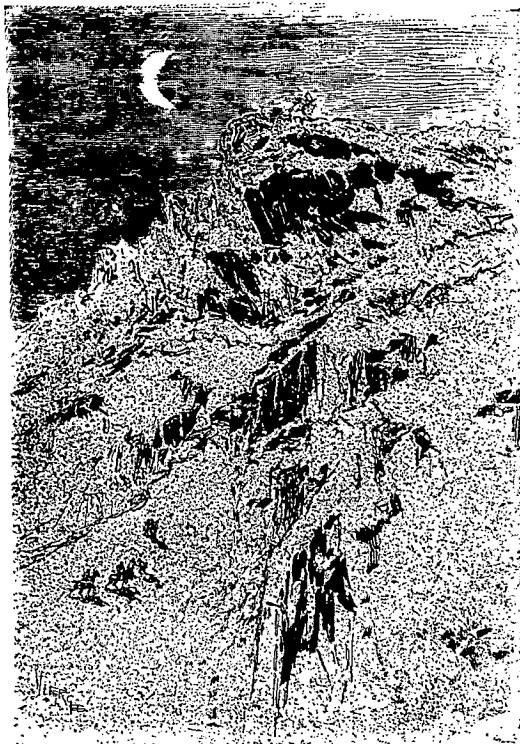
NOTRE CHAMBRE A EL VISO.

la Casa Teresa, nous dûmes nous envelopper de couvertures et de manteaux, la transition, au coucher du soleil, étant des plus brusques entre le chaud et le froid.

Los Molinos fut le but d'une autre excursion, mais j'y allais seul avec mes guardias, car c'était beaucoup trop loin pour la señora et son époux. C'était se transporter « jusque dans les entrailles de la montagne » au milieu même du farouche paysage que Cervantes a décrit dans les chapitres où il raconte les aventures du Chevalier avec le déguenillé Cardenio.

Ce désert enchevêtré, sans chemins, de sauvages pics et vallées, inaccessible à tout homme qui ne connaît pas le pays à fond, était jadis le refuge de ceux qui cherchaient à se garer de la justice et de l'Inquisition. Jusqu'à la dernière génération, ce fut le repaire de bandes de brigands, dont les sanglants exploits sont restés gravés dans l'imagination populaire et figurent encore dans les entretiens des hommes, des femmes et des enfants de la région.

Il nous fallut quatorze heures de la plus pénible marche pour arriver au moulin, qui, malgré les dangers que présente le sentier qui fait sa seule communication avec le reste du monde, n'est pas complètement abandonné. La force hydraulique n'est pas très grande, le chauffage est très coûteux, de sorte que, si l'on ajoute les risques sérieux de perdre en chemin des mules et des sacs de farine, ce moulin à eau, qui peut faire de la farine à bon marché, n'est guère achalandé que par les pauvres, et ne marche que peu de mois par an.



LA PIA DE PIANERO.

Et le chemin n'est pas seulement dangereux pour les bêtes ; il l'est pas mal pour les gens. Le roc brillant et poli, les pierres roulantes ou brisées sur la rapide descente rendent la marche incertaine et peuvent conduire facilement le voyageur au fin fond du précipice. Le sentier est tout garni de tas de pierres, commémorant de semblables accidents. A chacun de ces tas, suivant la coutume, nous ajoutâmes religieusement notre pierre en passant. Cet usage est encore en vigueur en Sicile et dans tout le nord de l'Afrique.

En revanche, le spectacle était grandiose au possible. Des cimes escarpées alternaient avec des bouquets de robustes myrtes et de lentisques, et avec des talus où le rampant arbousier et le laurier poussaient à profusion sur des tapis de pâquerettes et de trèfles, dont l'arôme pénétrant embaumait la vallée. Nous pûmes, dans la dernière partie du voyage, constater la vérité du proverbe : « *No hay atajo sin trabajo*, pas de court chemin sans peine », car il nous fallut faire ce chemin en sautant de bloc en bloc, à la façon de Cardenio, le fou par amour. C'était la seule façon d'arriver promptement à destination et aussi sûrement que par le chemin des mules.

Au fond d'un étroit fossé, entouré de tous côtés par de gigantesques murailles de montagnes presque perpendiculaires, qui semblaient prêtes à l'écraser, était le moulin, et c'était l'endroit le plus abandonné, le plus misérable que j'aie jamais vu de ma vie. Sans occupant en ce moment, il nous regardait de ses fenêtres sans croisées, comme un cadavre avec des orbites sans yeux. Derrière la porte vermoulue, nous

trouvâmes, habitée par les chauves-souris et les rats, une chambre sordide dont le vide moisi, les murs branlants, produisaient une impression tragique et déprimante. On ne pouvait trouver là ni aide ni courage. Tout était abject, déchu, désespéré. L'eau était glaciale et glaciale était la nuit. Nous fîmes tant bien que mal du feu par terre, et nous dormîmes auprès, chacun faisant la garde à son tour.

Lorsque je rentrai à El Viso la nuit suivante, épuisé, il me sembla que je revenais d'un des cercles de l'Enfer.

VII

La grand'route royale. — Paysages de montagnes. — Venta de Cardenas. — Apprentis toreros.
Une famille de Bohémiens. — Despeñaperros.

J'ai quitté El Viso en compagnie de José, de son char et des deux guardias, au milieu d'une de ces nuits

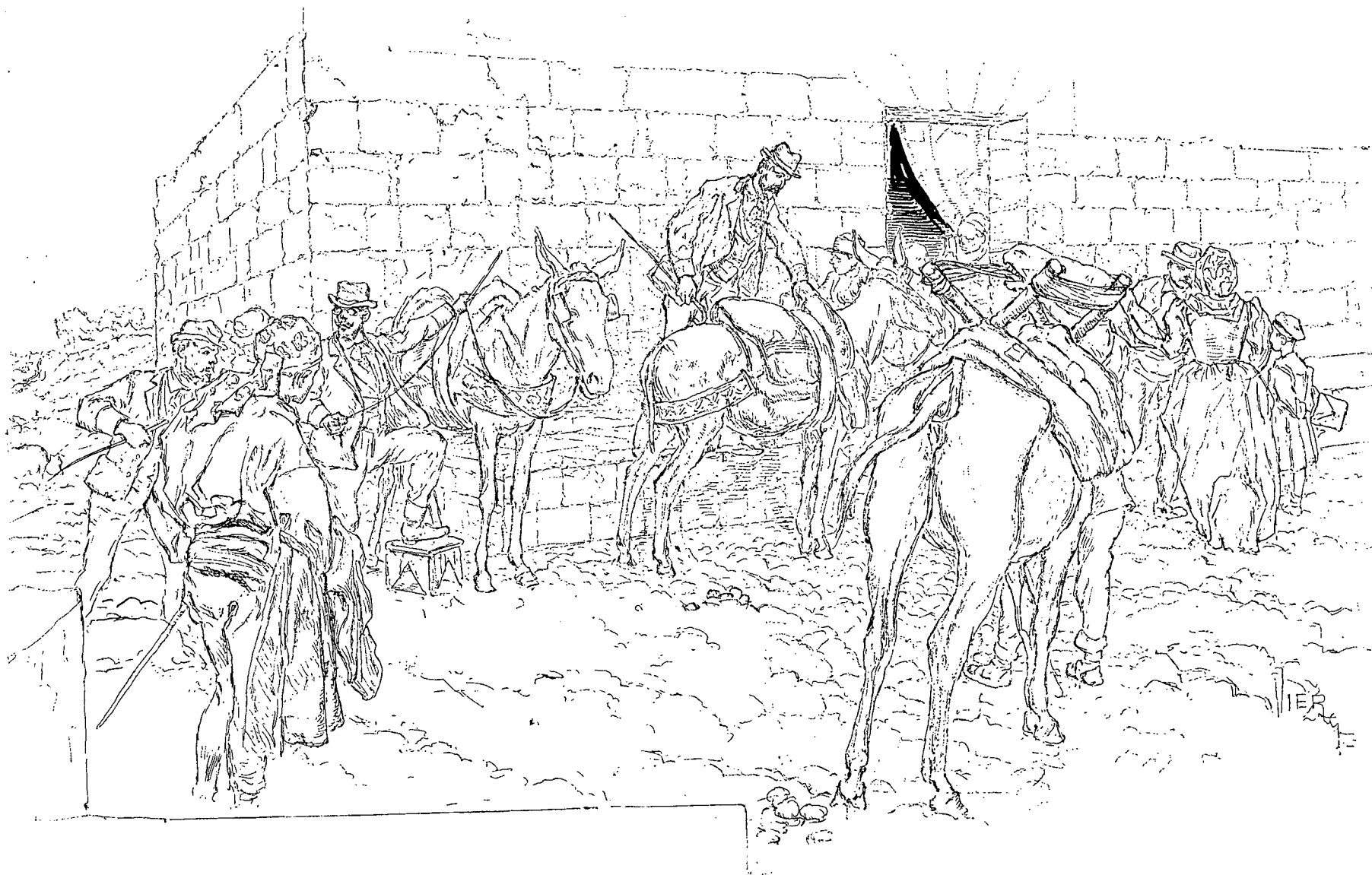
étoilées qui, par leur atmosphère diaphane, les souffles de vent tiède, velouté, caressant, font du voyage un exquis plaisir, même quand il est probable que le jour suivant sera à l'orage.

Après une lieue environ, je me retrouvai sur la grand'route royale réunissant Madrid à Séville, que j'avais déjà prise pour me rendre au Toboso. Nous la suivîmes dans la direction du sud. Là, les divers groupes des sommets de la Sierra se distribuent à la ronde en une architecturale confusion du plus frappant caractère, et tout change sans cesse avec la direction, la montée, la descente de la route.

Quelques ruines demeurent pour raconter l'antique prospérité, l'activité de cette grande artère, qui, elle, par sa solidité, brave le temps et les éléments. Nous nous arrê-



DANS LA SIERRA.



UN DÉPART DANS LA SIERRA MORENA.



LES TOREROS REGARDANT L'ÉTRANGER MANGEANT.

tâmes, pour prendre une tasse de café, dans une venta en ruines qui, dans ses deux seules chambres intactes, abritait un jeune couple, le mari revêché et la femme avec des airs de chien battu, tous deux d'une attitude gênée qui nous rendit silencieux et nous mit mal à l'aise. Les guardias m'expliquèrent, quand nous nous remîmes en chemin, que c'était un mari jaloux, et que c'était la raison pour laquelle ils vivaient ainsi dans cette sauvage solitude, loin de tout être humain.

Tout au bas d'une longue descente, la route tournait brusquement à droite et traversait un pont jeté sur un impétueux torrent. Vis-à-vis du pont et en contre-bas de la colline, était comme une avalanche de blocs gigantesques. La route les évitait, redescendait tout droit, passait sur l'autre rive du torrent et traversait de nouveau un pont cent mètres plus bas.

Ces blocs commandant la route dont on apercevait en

bas et en haut de longues parties du ruban font ici un endroit idéalement propice aux embuscades. Aussi, à cette place, les brigands ont-ils commis plus de meurtres et de rapines que dans tout le reste de l'Espagne réunie, à ce que me dirent mes guardias.

Jusqu'à l'adoption des Remington et des carabines Martini-Henry, les mules et leurs charges étaient volées, les cochers dévalisés, et quand les voyageurs refusaient de se rendre ou faisaient mine de résister, ils étaient massacrés, et leurs têtes coupées placées sur les parapets du pont pour servir d'avertissement aux voyageurs à venir.

Sur un des sommets à droite de la route, on voit la caverne des Paolos, qui fut le repaire d'une bande fameuse. Les Paolos étaient frères dans le sang et le crime ; leurs exploits figurèrent parmi les histoires choisies dont José, qui avait connu un des Paolos, me régala ; c'étaient des récits fastidieux et révoltants.

Grâce principalement aux efficaces efforts de la guardia civile, la route est maintenant et depuis longtemps exempte de brigands. Pourtant, lorsque je demandais à mes hommes quels dangers j'aurais risqués en cheminant seul dans ces parages, ils me répondaient qu'un pauvre n'aurait rien à craindre, mais que quelque grossier et ignorant arriero, qui m'aurait par hasard rencontré sur son chemin, aurait très bien pu avoir l'idée de me planter son couteau dans la poitrine pour voir s'il n'y avait pas sur moi une peseta ou un peu plus. Or, ce qu'il y avait de plaisant en ceci, c'est qu'avec mon misérable costume de naturel de la Manche, je m'étais imaginé que je représentais le plus idéal vagabond, le plus parfait sans-le-sou !

La route se poursuivait en bordure du cours d'eau qui peu à peu perdait son caractère sauvage et devenait une jolie rivière bouillonnante. Le chemin de fer la rattrapait et la traversait, et nous continuions notre route en pente le long de la voie ferrée et de la rivière sans rencontrer âme qui vive. Il ne passait pas de train, et seule la chanson de l'eau troublait l'accablant silence.

Les montagnes graduellement paraissaient se rassembler sur nous, et s'élever bien haut, toutes tapissées de forêts que déchiraient par endroits des prismes de rochers. Notre sentier était tout semé de débris, provenant des roches désagrégées sous l'effort des éléments. Des fragments de riche quartz métallique indiquaient la richesse gisant, inutilisée, dans ces montagnes de la Sierra Morena, célèbres au temps de l'occupation romaine pour leurs mines de cuivre, de plomb, d'antimoine, d'argent, abandonnées maintenant, et oubliées depuis des siècles.

Avant la solitaire station de Venta de Cardenas, nous trouvons une des plus misérables localités que j'aie rencontrées dans mon voyage. Une demi-douzaine de masures basses, sans fenêtres, bâties de boue et de crachat, vautreées dans des mares d'ordure, où vaguaient des poules et trifouillaient des cochons. De



ARRIVÉE DES GITANOS À LA VENTA.

répulsifs spécimens d'humanité, en haillons abominables, sales au-dessus de ce qu'on peut rêver, traînaient sur les seuils, nous regardant d'un air idiot. On eût dit qu'ils allaient, à un moment donné, marcher à quatre pattes et ramper avec les animaux, dont ils n'étaient guère éloignés en apparence.

Comment ces êtres peuvent-ils demeurer si en bas de l'échelle humaine dans un pays où le sol devrait, avec un peu de peine, rapporter de convenables revenus, c'est un problème. Peut-être pourrait-on demander la réponse aux riches propriétaires des montagnes, qui se gardent jalousement le sol comme de simples réserves de gibier.

Ces paysans n'ont d'autre ressource que le braconnage. Trop ignorants pour savoir expédier en ville par chemin de fer le gibier qu'ils tuent, incapables d'en faire usage dans les misérables villages de la région, ils ne tuent que pour soutenir leur vie; leur existence se passe à manger, à dormir et à dépister les gardes-chasse; elle est aussi primitive et dégradée que celle de leurs ancêtres de l'âge de pierre.

Au-dessus de la station, la route gravit les flancs d'une vallée qui va sans cesse se rétrécissant; cette route a pour toute protection du côté du précipice un chapelet de *moriones*, ces bornes érigées à un petit nombre de mètres tout le long de la route, et qui étaient un des signes les plus caractéristiques et pittoresques des vieilles voies espagnoles. Ces *moriones* indiquent le chemin de Venta de Cardenas, située près de l'entrée du célèbre cañon de Despeñaperros. C'est là que la luxuriante végétation du cactus commence à signaler l'Andalousie, musicale jusque dans son nom, le pays des castagnettes et des fleurs, des ensorcelantes danseuses et cigarières, des gitanos et des toréadors, et de toutes sortes de gens, très séduisants dans les romans, très vulgaires dans la réalité.

Jadis la vie de la Morena se concentrait dans les parages de ce défilé de Despeñaperros (littéralement « chiens jetés dehors », probablement parce que c'est là qu'on vit le dernier de ces infidèles, de ces chiens, les Mores; lorsque, abandonnant Tolède et leurs provinces du Nord, ils se replièrent sur l'Andalousie). Despeñaperros demeura la ligne de démarcation entre les Chrétiens et les Mores pendant que ceux-ci occupèrent Grenade. Ce fut alors la vraie Porte du Sud, à travers laquelle passa tout le trafic entre la capitale, Séville et le reste de l'Andalousie.

Mais, maintenant, au lieu de l'animation de naguère, des défilés de coches et des troupes de mules chargées, il n'y a plus, et encore de rares fois chaque jour, que le strident sifflet et le grondement des trains. C'est encore la porte de l'Andalousie, mais la vie s'en est retirée, et l'endroit est probablement plus solitaire à présent qu'il ne fut jamais depuis que les Romains conquièrent l'Ibérie.

La Venta de Cardenas, précieuse relique des temps où l'on voyageait en diligence ou à pied, domine justement l'intruse du paysage, son ennemie, la voie ferrée. Il en a vu, le vieux caravansérail! Une vie brillante, active, affairée! Que de figures historiques, rois et reines, prélats et ambassadeurs, capitaines et marchands des Indes, se sont arrêtées sous son toit, coude à coude avec les gens du commun, muletiers et soldats! Dans ses grandes lignes il demeure tel qu'il fut bâti il y a plus de trois siècles, solide, bien que négligé, et racontant toute sa pathétique histoire par ses vieilles pierres, ses immenses étables, ses portes assez grandes pour laisser passer de front deux carrosses royaux.

Nous eûmes dans la vieille auberge une réjouissance en plein midi. L'ama, un beau type de Maritorne, daigna faire elle-même la cuisine (il est vrai qu'il n'y avait pas de domestiques).

L'endroit avait bel air; les pigeons, les poulets, les chats et les hirondelles animaient de quelque apparence de vie ces



LOS ORGANOS (PAGE 576).



LOS ORGANOS.

salles hautes et vides. Dans l'immense chambre où nous faisions les cent pas et où nous devions nous reposer, combinaison de hall, de salle à manger et de remise, une centaine de nos chariots aurait facilement pu évoluer.

Notre petit groupe s'assit devant le banc peu élevé, servant de table, sur lequel on servit une couple de perdrix et un lapin; une délicieuse salade de concombres et de tomates nageant dans un ample bol de vinaigre et d'eau, jouait bravement son rôle auprès de ces victuailles. Nous trempions tous, démocratiquement, nos cuillers dans le plat commun, et les chats, ainsi que les poulets, formant le cercle, quémandaient chacun à sa façon, déroband au besoin, quand on ne leur donnait pas.

Deux pauvres drôles, maigrement vêtus d'une chemise et d'une culotte, qui n'étaient pas très complètes ni l'une ni l'autre, et coiffés de mouchoirs rouges, entrèrent dans la chambre avec l'air hardi et alerte des vrais bohémiens. Même devant les guardias, ils dissimulaient mal leur apparence mi-voyou, mi-gitano. Après avoir salué à la ronde, ils s'assirent, sans dire un mot, près de la muraille opposée, déposant avec de grands soins un paquet de haillons, d'où sortait une lame droite, soigneusement enveloppée.

— Toreros, dit le vieux José.

L'un des deux n'était vraisemblablement qu'un acolyte, un apprenti banderillero sans doute. L'autre, l'espada, avait un visage d'une saisissante beauté, mais avec une expression sinistre et diabolique. Souple et musculeux, il se tenait contre la muraille avec l'élégance d'une statue grecque. Il nous posa quelques questions, auxquelles répondirent laconiquement les guardias, qui avaient pris leur air officiel de défiance. Ces voyageurs étaient des Andalous se rendant en la province de Ciudad Real (la Manche) pour s'enquérir des moments et des endroits où aurait lieu quelque petite course locale.

Du diable d'ailleurs s'ils savaient qu'ils se trouvaient précisément dans cette province de Ciudad Real. Il était évident que leur seule préoccupation était de repasser les stratagèmes de torero, et d'y atteindre assez de perfection pour devenir célèbres, porter de beaux et bons habits, voyager en grande pompe, et profiter des choses. Avec leurs mines d'affamés ou de félins en quête de proie, leurs gestes silencieux et agiles, leurs coups d'œil de renards, on voyait qu'ils ne renonceraient à l'espoir d'être invités à prendre place parmi nous qu'une fois la dernière chance évanouie.

L'amo, l'ama et leurs enfants nous suivirent à table et ils nettochèrent proprement les plats. Aussi donnai-je aux toreros une menue pièce d'argent. Autant que j'en pus juger par leur expression de surprise, c'était certainement la première qu'ils eussent reçue de cette façon. Leur sourire disait assez clairement qu'ils n'étaient pas très sûrs que l'esprit du donateur ne fût un peu dérangé. Toutefois, ils acceptèrent, et enveloppèrent leur

pièce dans plusieurs replis d'un chiffon. Je pensai qu'elle ne les abandonnerait qu'à bon escient, et qu'on pourrait compter sur eux pour en tirer tout ce qu'on en pouvait tirer.

Un autre groupe de va-nu-pieds voyageurs se présenta pendant que nous nous tenions sur le seuil. La femme assise tout au haut de la charge d'un âne, le mari conduisant, et deux enfants suivant. Ils appartenaient à la famille des sortes de fakirs ambulants qui vont de village en village, de foire en foire, vendant des objets de camelote, la femme disant la bonne aventure, et le gamin, un des plus roués petits chenapans qu'on pût voir, faisant sa spécialité de danser la *zapatera*. Nos guardias avaient l'œil sur le père, un drôle malgracieux



SCÈNE A LA VENTA DE CARDENAS.



SCÈNE A LA VENTA DE CARDENAS.



SUR LA ROUTE DE LOS MOLINOS (PAGE 569).

et de fort mauvaise mine. Le vieux José lui-même, qui avait tout vu dans sa vie, le regardait soupçonneusement et disait : « C'est un de ces hommes qui vous couperaient la gorge rien que pour la blague. » Le gamin, d'un air de bravache, chanta ce fragment d'une *petenera* blasphématoire :

Je vous aime plus que ma vie,
Je vous aime plus que ma mère,
Et si c'est un péché,
Eh bien ! je vous aime plus que la Vierge du Carmel.

« Fi donc ! dit un de nos guardias. N'insultez pas Notre Dame ! » Là-dessus, toute la famille se retourna et nous regarda en feignant une grande surprise.

Ils payèrent deux sous le privilège de se servir du feu pour cuire quelque chose qu'ils avaient apporté avec eux et de s'abriter quelques heures, eux et leur bête. Ils étaient de méchante humeur, n'ayant pas fait d'affaires à la foire d'El Viso. Tout en repaquetant leur charge d'âne, ils lâchèrent la bonde à leur mépris pour les gens de la Morena, des imbéciles, une race de brutes et d'ignorants, qui ne voulaient payer pour être amusés ni acheter des objets qui ne servent à rien. Mais tout irait mieux bientôt, car ils étaient en route pour Séville, « le Paradis », comme ils l'appelaient. Ces gens, de la lie sévillane, étaient de ceux qui croient que leur ville seule vaut la peine d'y vivre et regardent le reste du monde comme barbare.

Ils se reformèrent pour le départ dans l'après-midi et les voilà en route pour leur chère destination, la gamine faisant des sauts périlleux et bondissant de joie, le gamin imitant la guitare accompagnant cette chanson de femme :

Séville de mon âme,
Séville de ma joie,
Qui n'aimerait pas être à Séville,
Même pour y dormir sur les cailloux ?

Et à distance on entendait encore la voix rauque du père jetant d'abominables malédictions sur El Viso et les gens de la Morena.

De la Venta jusqu'à la fin de la grande brèche de Despeñaperros, la route royale, étroite et mal tenue, est taillée en pleine montagne.

Nous suivions à loisir ses molles courbes et ses brusques détours, dont chacun nous révélait une vue nouvelle et saisissante. A notre droite, la montagne, muraille à pic, s'élevait dénudée, jusqu'au ciel bleu, parmi des flocons de nuages. A gauche régnait le précipice. A mi-hauteur de ce précipice, la voie ferrée, semblable à un ruban, traversait des ponts, disparaissait dans des tunnels. Tout au fond, deux mille pieds plus bas, l'eau verte se précipitait en bouillonnant vers le Guadalquivir et l'Andalousie. Tout contribuait à faire un tableau magnifique et émouvant : les bouquets serrés d'oliviers sauvages et de chênes rabougris poussant sur les pentes ; la luxuriante végétation de fougères, de plantes trainantes et de vert gazon tout étoilé de fleurettes, au fond des gouffres ; la rigidité et la nudité sévères des



DANSE A SÉVILLE.

VIER
TE



LES TOREROS (PAGE 574).

énormes masses de pierre. Il y avait des vues plus pittoresques que les autres dans cette variété que nous révélait chaque tournant de route. Une des plus belles était sans doute *los Organos*, une pièce de roc pur, de quatre mille pieds de haut, ayant une vague ressemblance avec la rangée de tuyaux d'un orgue géant.

Le soleil disparut à nos yeux, et pendant le reste de notre excursion le long du défilé l'obscurité et l'humidité régnèrent, effaçant absolument toutes les sauvages beautés du site.

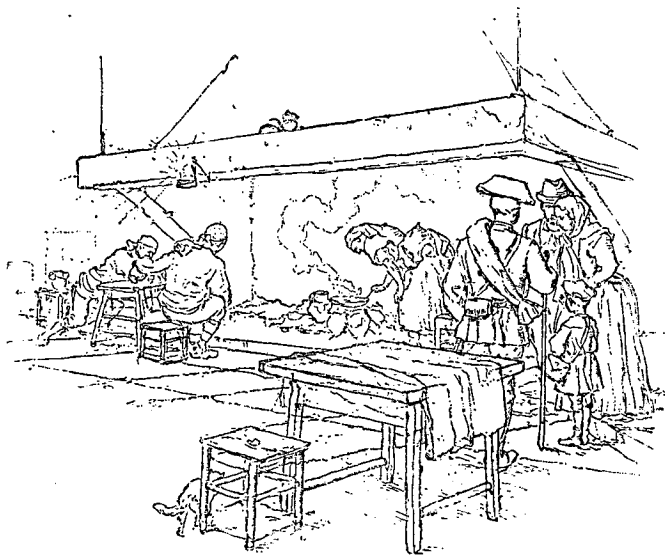
Quand nous eûmes émergé à la fin de ces ténèbres, apparut, encadrée entre les deux murailles de Despeñaperros comme deux sentinelles imposantes, noires et sourcilleuses, une splendide vision de l'Andalousie. Ses collines dénudées étaient métamorphosées en un kaléidoscope de tons brillants et incandescents; on eût dit le cœur d'un volcan; là-dessus s'étendait un radieux ciel d'or en fusion, qui graduellement s'adoucissait jusqu'à des tons d'opale. Plus loin le mirage devenait quelque chose de mystérieux, d'indéfinissable, un vaste bercement, pour la nuit approchante, sous des voiles aussi doux que transparents.

Au retour, la lune commençait à répandre sa fantastique clarté sur les gorges, évoquant tout un monde étrange de formes et d'éclairage. Un arriero passa, assis de côté sur son âne et vociférant une sauvage malagueña qu'il accompagnait avec sa guitare.

— Où vas-tu comme ça, vieux frère? demande un des guardias.

— Chez nous, mon cher, répondit-il tout du haut de sa voix. Je vais chez nous! *Viva la Gracia! que bella! que guapa! Andalusia!* »

AUG.-F. JACCACI.



SCÈNE NOCTURNE, VENTA DE CARDENAS.



UN RELAIS DANS LA STEPPE (PAGE 581). — DESSIN D'OLEVAY.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR¹, PAR M. CHIMKIEVITCH.

I

Chez les Mongols Bouriates pasteurs. — La distribution géographique des indigènes du fleuve Amour. — Départ de Tchita pour les steppes des pasteurs. — Première rencontre des Mongols Bouriates. — Changement de chevaux dans les steppes. — Une station de poste. — Arrivée au village bouriate. — Le séjour. — Les tentes et maisons des pasteurs. — Femmes et filles bouriates; leur vêtement, leur famille et leurs ornements. — Les hommes, leur vie, leur vêtement. — Dressage des chevaux. — Division administrative des pasteurs. — Leur chef et l'assemblée du peuple. — La *douma*. — Moyens de transport. — Le cheval, le bœuf et le chameau. — Religion des Bouriates. — Le bouddhisme sous forme de lamaïsme chez les Bouriates. — Une fête religieuse dans un temple et dans la steppe, le service religieux, les courses, la lutte.

Le fleuve Amour est formé de deux grandes rivières, la Chilka, qui naît sur le versant occidental des monts Yablonovyi, et l'Argoun, sorti du lac Dalaï-Nor. L'Amour a 2 000 mètres de cours; son bassin est immense, et l'on peut suivre ses affluents jusqu'aux 42° et 38° degrés de latitude.

Les plus importants sont au nord la Zeïa, la Boureïa et l'Amgoun, qui le rejoint à peu de distance de son embouchure, à Nikolaïevsk; au sud le Soungari et l'Oussouri.

La partie russe du bassin de l'Amour a été acquise en deux fois. Par le traité de Nertchinsk, en 1689, la Chine céda les territoires du haut Amour, c'est-à-dire les terres de la Chilka et de l'Argoun ou Transbaïkalie. Par le traité d'Aïgoun en 1858, elle céda le pays au nord de l'Amour et le long du fleuve Oussouri.

Les villes situées dans cet immense bassin sont Tchita, dans la région des sources, résidence du gouverneur de la Transbaïkalie, Nertchinsk près de la Chilka, Akeha sur l'Onon, Stretensk, où la Chilka devient navigable, Blagovechtchensk, Khabarovsk et Nikolaïevsk sur le parcours de l'Amour. Blagovechtchensk est la résidence du gouverneur de la province Amourienne, Khabarovsk celle du gouverneur général du pays, et Nikolaïevsk le port maritime. Enfin, Vladivostok, situé sur le bord de l'Océan non loin de la Corée, est le poste militaire avancé de la Russie en Extrême-Orient, et le siège du gouverneur de la province du Littoral, qui s'étend jusqu'au Kamtchatka et à la mer de Bering.



LE SAINT NICOLAS BOURIATE (PAGE 587)
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. Voyage exécuté en 1893. — Texte inédit. Dessins d'après les photographies de l'auteur.

Le bassin de l'Amour fut plusieurs fois sur le point d'être colonisé et civilisé par les Russes. L'absence de voies de communications, les immenses forêts et le climat très rude ont mis à ces projets de tels obstacles qu'on a dû chaque fois les abandonner. Ce n'est que dans la seconde moitié de ce siècle, après que la Transbaïkalie, devenue une véritable province russe, eut pu servir de base à l'expédition du comte Mouravieff, que le fleuve Amour fut cédé pacifiquement par la Chine et que le gouvernement russe put envoyer des Cosaques de la Transbaïkalie pour servir de cadre à la colonisation.

A ces territoires s'ajouta bientôt l'île de Sakhalin, cédée par le Japon. Cette île était réputée impropre à toute colonisation. Cependant, outre sa position favorable en face de l'embouchure du fleuve Amour, son climat, ses richesses en houille, naphle, bois et poissons, ont assez prouvé qu'elle pouvait être colonisée avec profit.

Comme on le sait, le gouvernement russe relégua dans cette île les condamnés aux travaux forcés, et à l'expiration de leur peine ils y restent comme colons.

Avant l'arrivée des Russes, le pays du haut Amour était habité depuis longtemps par les Mongols Bouriates, du peuple Horinski, successeurs du prince mongol Horidoi. Les Bouriates habitaient les steppes des deux côtés des montagnes. Même dans la Mongolie et les steppes de Gobi, ils menaient la vie pastorale. Aujourd'hui tout ce pays présente un autre aspect qu'à l'époque où, couvert de forêts vierges, sans voies de communications, presque sans habitations, il était parcouru par des indigènes nomades vivant de leur chasse et de leur pêche, et ne connaissant d'autres peuples civilisés que les Chinois et les Japonais, qui venaient échanger contre des fourrures quelques armes de chasse et quelques ustensiles de ménage.

Comme les peuples de cette partie de l'Asie n'ont aucune influence civilisatrice et ne cherchent pas à en avoir, et comme ce contact des indigènes avec les Chinois et Japonais était simplement commercial, les mœurs des indigènes n'ont subi de ce fait que des transformations insignifiantes et ils sont restés sauvages jusqu'à nos jours.

Les premières relations de ces indigènes avec les Russes datent du ^{xvi}^e siècle. Elles n'ont pas cessé depuis.

Vers le milieu du ^{xvii}^e siècle les Cosaques russes descendirent le fleuve Amour jusqu'à l'Océan et visitèrent les bords de la mer d'Okhotsk. Ils construisirent de nombreuses maisons pour passer l'hiver, de petites forteresses et même une ville, la fameuse Albazin, sur le haut Amour. Mais ces incursions furent courtes et exclusivement hostiles; aussi n'eurent-elles aucune influence sur les indigènes, qui regardaient et traitaient les Cosaques en ennemis.

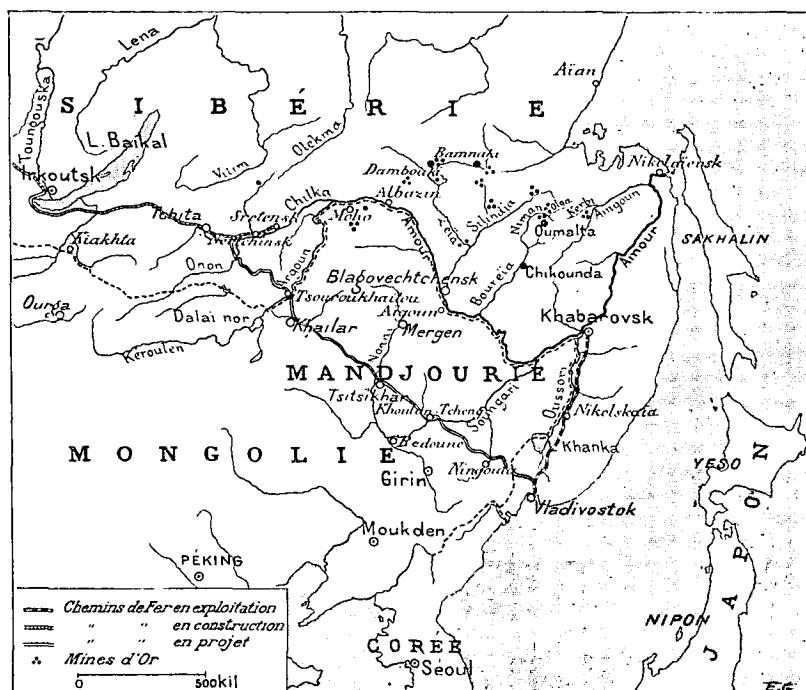
En 1689, le traité de Nertchinsk voulut mettre fin à ces expéditions; il édicta des peines sévères contre leurs auteurs. Mais ces mesures n'eurent pas d'effet, et les incursions continuèrent de plus belle.

Chasseurs russes, marchands, Cosaques, aventuriers, voleurs, déserteurs, tout un monde sans aveu, sachant les bruits qui couraient au sujet des richesses fantastiques du pays, pénétraient jusqu'aux endroits les plus éloignés, au fond des forêts, et certains même y restaient toujours. La frontière nord russo-chinoise, passant par les forêts et connue seulement des administrations des deux pays, ne pouvait servir de ligne de démarcation véritable,

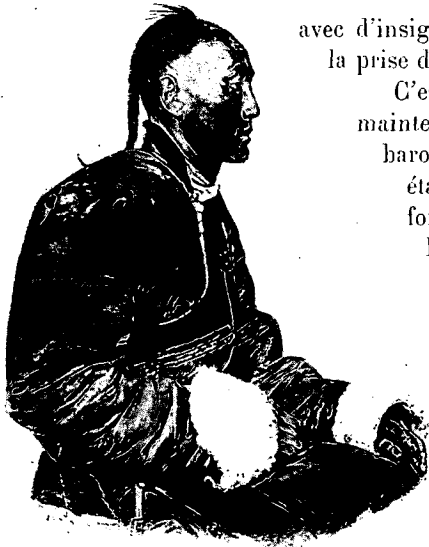
par suite de l'ignorance de tous et des coutumes nomades des indigènes. Ceux-ci, changeant tous les jours leurs habitations pour suivre le gibier, montant ou descendant les rivières, leur véritable frontière était le fleuve Amour, où s'arrêtait leur chasse.

Le climat défavorable du nord du bassin de l'Amour et surtout des bords de la mer d'Okhotsk, la lenteur et la difficulté des communications, obligeaient les Russes à descendre au sud et à se rapprocher de plus en plus du fleuve, qui leur paraissait évidemment le meilleur et même le seul chemin reliant la Sibérie à l'Océan.

Ce point de vue devait inévitablement conduire à la conquête de l'Amour, et c'est au printemps de 1855 que le gouverneur général de la Sibérie occidentale, le célèbre général Mouravieff, descendit le fleuve



ITINÉRAIRE DE M. CHIMKIEVITCH DANS LE BASSIN DE L'AMOUR.



UN BOURIATE — DESSIN D'OLEVAY.

avec d'insignifiantes forces militaires et les premiers colons russes. Il accomplit ainsi la prise de possession du pays, sanctionnée plus tard par le traité d'Aïgoun.

C'est de 1858 que date cette énergique colonisation, qui se poursuit encore maintenant, et qui, outre qu'elle a créé trois grandes villes, Vladivostok, Khabarovsk et Blagovechtchensk, et des milliers de villages, partout où le terrain était capable de recevoir des colons, a été le point de départ et demeure le fondement de cette grande influence civilisatrice que la Russie exerce dans l'Extrême-Orient, et qui s'accroîtra encore indéfiniment quand le chemin de fer transsibérien aura ouvert le centre de la Chine au commerce européen.

Mais, bien que la civilisation ait commencé à pénétrer dans le pays du fleuve Amour, et malgré les progrès réalisés dans ces derniers temps, la plus grande partie du sol est encore à l'état vierge, car les colons se sont répandus sur les bords des rivières et surtout dans les endroits déjà anciennement cultivés par les Chinois.

La rive gauche ou septentrionale du grand fleuve n'est encore peuplée que d'indigènes. Les mines d'or découvertes dans les forêts ont créé de petits centres éphémères de civilisation. Mais les résultats de ces établissements ont été déplorables : dévastation du pays, incendie des forêts, habitudes de débauche et d'ivrognerie données aux indigènes.

Les forêts et les bords des rivières sont habités par les indigènes du pays de l'Amour, qui appartiennent aux races tOUNGOUSE et GHILAKE. Une troisième race, celle des AÏNOS, peuple l'île Sakhalin.

Presque tous ces peuples sauvages ont embrassé la religion orthodoxe, mais seulement d'une façon extérieure, car les missionnaires, ne connaissant ni leurs langues ni leurs mœurs, n'ont pu influencer sur eux que par l'argent et les fonctionnaires de l'administration. Aussi ce peuple soi-disant orthodoxe a-t-il encore pour religion le chamanisme pur.

Après avoir acquis le pays, le gouvernement russe y a envoyé pour l'étudier une série d'expéditions scientifiques dirigées par des savants tels que Middendorf, Maak, Schrenk, Prjevalsky, etc. La première date de 1844, soit quatorze ans avant le traité d'Aïgoun. Ces expéditions ont fait connaître à peu près complètement le pays.

Elles ont révélé un hiver long et froid, très neigeux, un été tropical avec une chaleur étouffante et des pluies. Les forêts sont remplies de la plus grande variété d'arbres de différentes zones. En été l'herbe pousse à une hauteur telle qu'un cavalier et son cheval y disparaissent. La vigne sauvage donne des raisins et monte dans les forêts aux branches des vieux sapins.

Dans les forêts habitent le renne et le tigre. Comme bêtes de trait et de somme, on a les chameaux, les chevaux, les rennes et les chiens.

Tout cela donne au pays un cachet d'originalité, que rend bien cette légende racontée là-bas : « Quand le bon Dieu créait la terre, l'archange Michel vint lui annoncer un jour qu'il avait fini sa mission et qu'il lui restait un sac de diverses semences non employées dont il demandait ce qu'il fallait faire. Le bon Dieu, se rappelant alors qu'il avait complètement oublié un pays perdu dans le nord, ordonna à l'archange de se transporter au pays de l'Amour et d'y répandre le restant des graines de la création du monde. C'est pourquoi, dit la légende, le pays renferme non seulement des animaux et des plantes disparates, mais compte aussi jusqu'à différentes races indigènes. »

Ce sont ces indigènes que nous allons voir maintenant et qui sont restés tels qu'ils étaient il y a quelques siècles, grâce à la coutume traditionnelle de la Russie de ne toucher en rien aux usages des pays annexés. Dans la description de leur vie, si intéressante, que je vais essayer de donner, nous commencerons par le haut Amour et ses grandes steppes. Après un petit voyage chez les peuples pasteurs, nous passerons dans les forêts sibériennes, vers les sources des rivières du nord, et nous descendrons le long de ces rivières jusque chez les peuples pêcheurs.

Nous noterons ainsi l'état de ces peuples, au moment où le chemin de fer commence à pénétrer chez eux pour leur apporter la civilisation d'Occident.

J'étais en 1893 dans la ville de Tchita, résidence du gouverneur de Transbaïkalie, dont le territoire, appartenant à l'administration du pays amourien, est situé entre le lac Baïkal et l'origine du fleuve Amour, formé par le confluent de la Chilka et de l'Argoun. Ce pays a une population d'un demi-million d'habitants, dont la moitié seulement est russe, l'autre moitié étant composée de peuples pasteurs appartenant aux Mongols Bouriates et aux TOUNGOUSES Solones. Je devais faire un voyage dans les steppes du haut Amour pour visiter les Mongols pasteurs.

Le 2 mai, vers sept heures du matin, j'entendis devant mes fenêtres les roues d'une tarantasse et les clochettes des chevaux. Comme cette distinction n'est permise qu'aux hauts fonctionnaires, ce bruit me signalait, sans doute, l'arrivée du chef de l'arrondissement, le colonel Koukol-Jasnopolsky, qui devait venir me chercher pour faire le voyage avec moi.



COIFFURE D'UNE FIANCÉE KIRGHIZE (PAGE 585).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ici on a trouvé et l'on trouve encore des milliers de pièces de néphrite, prouvant qu'à l'âge de la pierre existaient d'immenses usines taillant des flèches, des marteaux et d'autres objets en cette matière. Les musées de Nertchinsk et de Tchita comptent quelques dizaines de numéros de ce genre, et la collection dirigée par M. Kouznetzoff augmente tous les jours.

Ce sont les Mongols Bouriates, successeurs d'un prince Horidoï, qui ont envahi le pays appelé la Transbaïkalie, et à qui appartient maintenant le terrain des steppes situées sur les deux versants des montagnes de Yablonovyi. Les Mongols nommés Aginski et Horinski, qui jusqu'à présent n'ont rien changé à leurs mœurs premières, doivent être considérés comme les aborigènes du pays. Les autres peuples de même race habitant le pays y sont venus après la conquête russe et sous la protection du gouvernement, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. De guerriers qu'ils étaient à l'époque de Djenghiz-Khan, ces peuples sont devenus paisibles et pasteurs. Bien qu'ils soient tous, dès leur plus jeune âge, de magnifiques cavaliers, ces Mongols sont si peu belliqueux qu'il a été très difficile à la Russie d'organiser quelques régiments mongols-cosaques lors du règlement de frontière avec la Chine.

L'empereur Nicolas a cependant, en 1837, donné un drapeau à chaque famille des Mongols Bouriates, et a considéré tout le peuple comme armée irrégulière. Ce drapeau était petit pour celles qui ne formaient pas de régiments cosaques et grand pour celles qui en formaient, avec des inscriptions ainsi libellées :

« A la première famille de Bretanai du peuple des Tabangoutes », etc.

Avec leurs troupeaux de chameaux, chevaux, vaches, brebis, ces peuples cherchent chaque jour de nouveaux pâturages, et c'est seulement dans le voisinage des forêts, où la fertilité du sol leur permet de stationner, qu'ils construisent des maisons en bois, et mènent une vie pastorale en cultivant la terre. Nous avions l'intention, M. Jasnopolsky et moi, de passer une vingtaine de jours dans ces steppes.

Notre arrivée apporta une perturbation dans la vie si tranquille de ces peuples, qui sont très intéressés par l'arrivée d'étrangers.

Des gens nous suivaient partout à cheval, en petits groupes de dix à dix-huit cavaliers, se renouvelant constamment, et nous procuraient ainsi une escorte agréable et utile. Ils nous aidaient, en effet, à changer les chevaux, qui, à cause de l'absence complète de stations et de villages dans les steppes, avaient dû être



FEMME BOURIATE EN RICHE COSTUME DE FÊTE (PAGE 585).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

amenés la veille de notre départ, et nous attendaient le long de notre première route.

Sur plus de deux cents kilomètres, nous n'avons rencontré comme station d'arrêt qu'une maison en bois.

Il vaut d'ailleurs mieux camper que pénétrer dans ces maisons où la fumée et la saleté rendent le séjour impossible.

Lorsque nous arrivâmes à cette première station, une foule de Bouriates nous y attend, avec, en tête, un chef de famille, nommé Namdak-Dilikoff, fort intelligent, parlant bien le russe et qui devait être notre guide.

Suivant la coutume de ce peuple, le chef s'avança vers nous, offrit un petit chiffon en soie, le *kate*, et nous présenta les hommages de son peuple, en s'informant si notre route était bonne.

Après cette cérémonie, et pendant que nous prenions notre thé, les Bouriates graissèrent les roues de la tarantasse et changèrent les chevaux. Ils attellent d'une façon curieuse les chevaux rétifs et méchants : ils les mettent devant l'équipage, leur nouent trois des jambes avec une corde, qu'ils attachent à un poteau. Cette opération fut faite sur chacun des trois chevaux attelés en équipage.

D'après l'explication des Bouriates, c'est une précaution absolument nécessaire, parce qu'autrement, l'équipage serait emporté par le cheval.

Quand notre troïka fut prête, on nous pria de monter. Mon compagnon, qui avait l'habitude de la steppe et qui, quelques jours auparavant, soignait encore une blessure qu'il avait reçue dans un semblable voyage, invita le cocher à faire auparavant tout seul un tour dans la steppe, afin de fatiguer les chevaux. Le cocher se mit donc sur son siège, quatre Bouriates délivrèrent les chevaux et on lâcha la corde du poteau. Les chevaux se dressèrent sur leurs jambes de derrière, comme au cirque, puis partirent à une allure vertigineuse. J'aurais pensé ne jamais revoir ni l'équipage ni le cocher, mais au bout de cinq minutes je vis la troïka revenir, toujours à la même allure, et le cocher enfin maître de son attelage.

Nous nous installâmes, et bientôt nous étions emportés à travers la steppe par ces petits chevaux sauvages. Nous étions constamment en danger, car la rupture d'un ressort ou d'une roue, ou la malveillance du cocher, aurait certainement entraîné une grave catastrophe.

Le distance de 18 kilomètres fut franchie en une heure. Les chevaux des steppes, quoi qu'ils soient très petits et qu'ils vivent l'année entière sur la pâture de la steppe, sont très forts et très tenaces, et, comme exemple de leur ténacité, je pourrais citer le singulier procédé qu'emploient les Mongols pour les préserver du froid. Quand, après un parcours semblable et par un froid de 30 degrés au-dessous de zéro, le cheval arrive échauffé, comme ils n'ont point d'étables et qu'ils ignorent absolument l'usage des couvertures, ils lui versent de l'eau sur le dos, qui se couvre aussitôt d'une couche de glace, conservant la chaleur.

Le soir, après une course folle, nous arrivions dans un village de Bouriates de la vallée de l'Agâ, où, sous une tente propre, en feutre, nous trouvâmes un excellent souper de mouton grillé.

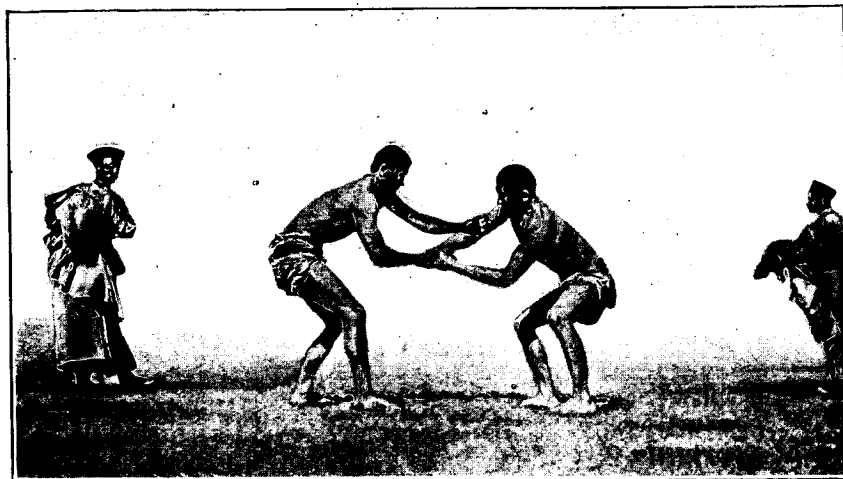
Comme le village était à quelque distance de la route, une fillette, habillée en garçon, avec un mouchoir sur la tête, nous attendait, montée sur un cheval sans selle, et elle nous y conduisit. Le village était très animé pour nous recevoir, et les femmes avaient mis leurs vêtements



FIGLETTE BOURIATE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



M. SOTIEFF ET SA FAMILLE (PAGE 586). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



UNE FÊTE CHEZ LES BOURIATES. — LA LUTTE.

faisait déjà nuit, nous remîmes au lendemain notre visite aux habitants du village. Mais pendant le souper notre tente fut le rendez-vous de tous les curieux.

Les nécessités de la vie pastorale ont obligé les Mongols à avoir, comme maison, quelque chose de léger et de transportable. C'est la tente en feutre, qu'on trouve d'ailleurs chez tous les peuples pasteurs; elle est chaude en hiver et facile à transporter à dos de chameau ou de cheval. Elle est composée d'un léger grillage en bois, qui se met dans un cercle, sur les bords supérieurs duquel on pose des bâtons. Ces bâtons se réunissent dans un second cercle, qui forme en même temps le plafond et la cheminée. La tente est couverte d'un feutre très épais, ayant sur le côté sud une ouverture comme porte. Au milieu est le foyer sur lequel, supportée par de grandes pierres, une immense marmite en fonte sert à la cuisson des repas. Autour, le long de la grille, sont installés les meubles. Le côté gauche est réservé aux hommes, le droit aux femmes, et, en face de l'entrée, du côté nord, se trouve un autel, consistant en une table avec



DISTRIBUTION DE L'EAU-DE-VIE (PAGE 588). — DESSIN DE THIIRAT.



FILLETTE À CHEVAL (PAGE 581). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

de fêtes et leurs ornements.

Un peu fatigués par le voyage, nous étions heureux de nous étendre sur le feutre qui servait de lit et qui avait été mis par terre, à l'intérieur de la tente. Cette tente, nettoyée à notre intention, appartenait à de riches Mongols, qui s'étaient installés dans leur maison en bois, située à côté. Comme il

ce qu'il faut pour le service religieux : idoles, livres saints, instruments de musique et bougies parfumées.

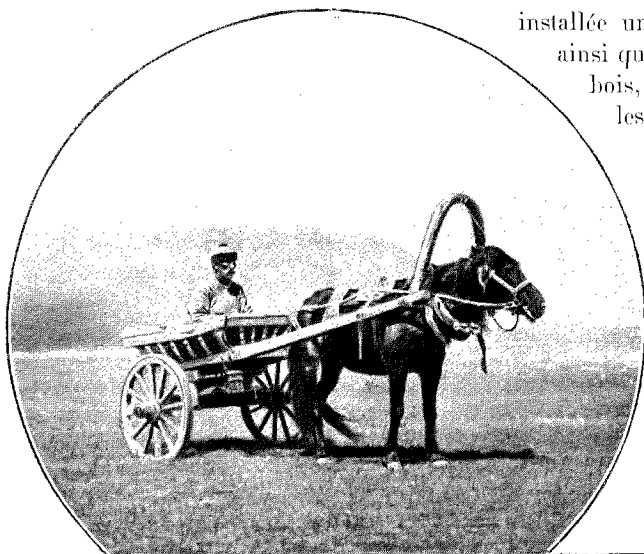
Toute la vie intime des Mongols se passe dans ce petit réduit. Ce bon peuple y vit heureux, ne demandant au Bouddha que la nourriture pour ses troupeaux.

L'odeur de la fumée est assez désagréable, le combustible employé étant le fumier de vache ramassé dans les steppes : aussi, malgré le froid de la nuit, laissâmes-nous le feu s'éteindre.

A côté et comme succursale de la tente, était



DOMMES ET FEMMES BOURIATES À CHEVAL. — DESSIN DE GOTORBE.



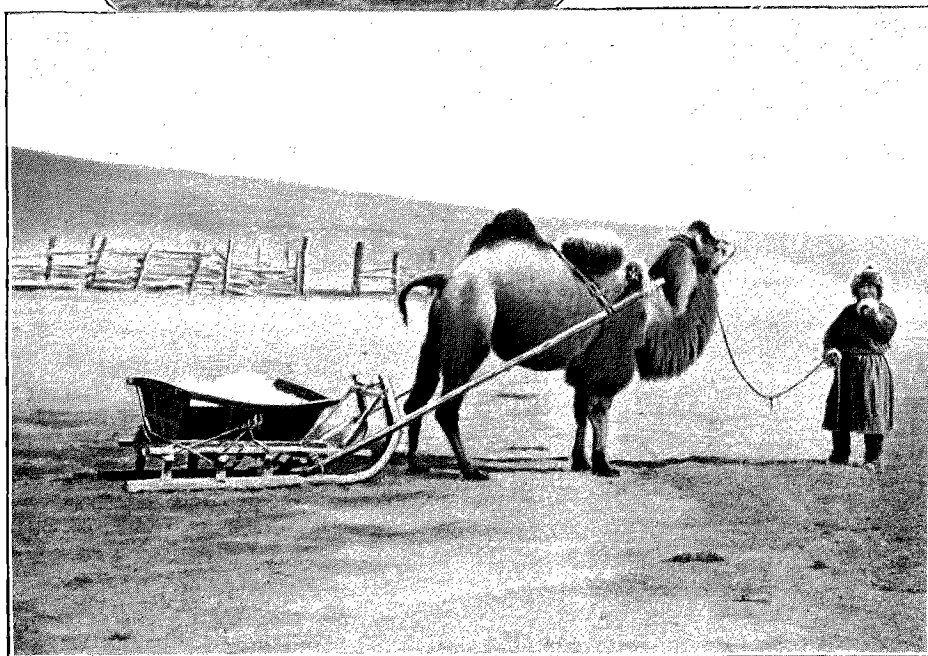
installée une baraque servant pour les effets et les provisions, ainsi que pour remiser l'équipage à deux roues, à ressorts en bois, dont les Mongols se servent pour leurs voyages dans les steppes.

Les femmes et les filles nous apportèrent le souper dans des assiettes en bois. On nous servit le thé, préparé, comme la soupe, avec du lait et du beurre, et salé. Ce breuvage est d'un aspect répugnant. Je ne suis arrivé à le boire qu'après deux mois de séjour chez les Mongols. Puis venait une soupe faite de viande de mouton coupée en tout petits morceaux, avec le *mangir*, feuilles de l'oignon sauvage, et enfin le fameux *kirsén*, mouton grillé. Au dessert, du lait caillé séché en morceaux, une espèce de fromage, et un verre d'eau-de-vie de lait, l'*araka* des Mongols. Cette eau-de-vie, si elle est bien dis-

stillée, est assez forte et agréable, mais il faut s'habituer au goût de lait aigre qu'on y trouve toujours. Les Bouriates en boivent beaucoup, et se grisent facilement.

Les jours suivants, j'eus le temps d'étudier la vie de ces pasteurs.

Le matin, une petite fillette vint nous apporter de l'eau. Timide, très polie, elle salua, et sortit de la tente, nous regardant toujours. La politesse des Mongols ne permet pas, en effet, qu'en s'en allant de la maison on tourne le dos à l'hôte. Cette fillette avait une robe chinoise longue, serrée à la taille par une ceinture, et des chapelets de corail sus-



VOITURE BOURIATE. — CHAMEAU TRANSPORTANT DE LA GLACE (PAGE 587). — DESSIN DE THIRIAT.

pendus sur la poitrine indiquaient que c'était un jour de fête. Les cheveux étaient coupés courts; une toute petite natte montrait déjà quelques tendances à la coquetterie.

Pendant que mon compagnon recevait la visite de chefs mongols arrivés la nuit dans le village, je sortis de la tente. La matinée était fraîche, le soleil se levait à l'horizon, et, le voyant s'élever au-dessus de la steppe couverte d'une couche de brouillard, je me crus un instant au bord de la mer.

Le village était composé de cinq tentes en feutre et de deux maisons en bois. Les maisons étaient de simples baraques sans cheminée et sans fenêtre, avec une porte du côté sud et un trou dans le plafond, seules ouvertures qui permirent l'entrée du jour et la sortie de la fumée du foyer, lequel était placé au milieu de la maison, sur le sol. L'obscurité et la fumée avaient classé les propriétaires, qui étaient dans la rue : un des frères, tenant en main un chapelet, faisait sa prière matinale au Bouddha, l'autre l'écoutait.

La maîtresse de la maison, en vêtements de travail, et sa fille, aux vêtements doublés de peaux à fourrure, étaient près de la porte, près de laquelle on apercevait une vieille femme horriblement laide, la grand-mère, presque aveugle, occupée à nettoyer des peaux de moutons. Un autre Bouriate, un ouvrier, en costume russe, était en train de fendre du bois. Le troupeau était déjà dans la steppe et la fillette m'avait invité à aller voir les moutons.

L'intérieur de la maison, aménagé comme la tente, était horriblement sale, et je ne m'expliquais pas comment ces gens pouvaient y vivre. Les tentes en feutre me paraissaient de beaucoup préférables, à cause de la

nécessité de les changer de place, ce qui les rend beaucoup plus saines que ces maisons où la saleté s'accumule pendant des années et engendre ainsi des maladies.

Cette maison était très légère comme construction, mais il m'est arrivé de rencontrer dans les villages de véritables maisons en bois, solidement bâties, avec des trous comme ceux dont j'ai parlé, pour remplacer les fenêtres ; dans ce cas, il est vrai, la saleté est encore plus grande.

Au premier abord, j'étais étonné du respect des Bouriates envers les femmes, les chefs de famille et les vieillards. Un silence complet régnait partout, le travail se faisait doucement et, s'il y avait des conversations, c'était à demi voix. Les ordres donnés par les maîtres de la maison étaient presque toujours devinés par les Bouriates.

La femme est très aimée et respectée. La polygamie n'est pas obligatoire, mais elle existe et est autorisée. C'est toujours la première femme qui est considérée comme la maîtresse de la maison.

La garde des troupeaux est confiée aux enfants. Garçons et filles passent leur temps dans les steppes. Vers dix-sept ans, les parents pensent déjà au mariage, et les filles commencent à s'occuper du costume et de la coiffure.

Hommes et femmes portent des robes chinoises tombant jusqu'à terre, boutonnées en haut et sur la taille. Les hommes ont une ceinture en étoffe avec le couteau mongol et un chapeau plat, conique, à hauts bords. Le sommet du chapeau est orné d'un petit faisceau conique de fils de soie rouge. En outre, les chefs bouriates portent une boule en corail ou en lapis-lazuli, indiquant leur grade. Les Bouriates de l'Aga et du Horin se distinguent par une bande en deux couleurs formant un angle, qui suit le bord du vêtement de l'épaule jusqu'à la poitrine. C'est pour ainsi dire leur costume national, et on le voit rarement chez les autres peuples mongols.

Le vêtement des femmes consiste, comme celui des hommes, en un pantalon et une blouse ; elles portent de plus la robe chinoise sans ceinture et un peu plus large que chez les hommes. Elles se distinguent des jeunes filles par la coiffure et par un gilet sans manches, qu'elles portent au-dessus de leur robe.

Souvent les jeunes filles, comme emblème de leur vertu, portent sur le front des plaques d'argent de formes diverses. La forme de cœur domine. La coiffure, très compliquée, demande beaucoup de soins. Dans la jeunesse, on leur rase la tête ; ce n'est qu'à partir de sept ans qu'on leur laisse pousser les cheveux, en les arrangeant en tresses. Ensuite, quand la fille commence à porter les ornements, sa coiffure change, et le nombre de tresses, qui est ordinairement de sept, peut se trouver augmenté jusqu'à vingt-deux, comme il m'est arrivé de le voir chez les Kondara. C'était une coiffure de fiancée ; toutes les tresses étaient réunies par paires au moyen de fils de corail et de rubans ornés de boutons représentant une natte de cheveux. Dans la cérémonie du mariage,



MAISON BOURIATE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

les filles changent ces nombreuses tresses en deux seulement, et mettent dans les cheveux, au-dessus des oreilles, des bâtonnets en bois ressemblant à des épaulettes militaires.

Les femmes bouriates aiment beaucoup les ornements et en portent souvent d'une valeur considérable, consistant en grosses pièces d'ambre, de corail ou de lapis-lazuli, avec des pièces de monnaie en argent et en or. Les ornements sont surtout placés sur la tête, la poitrine et le dos, où les jeunes filles portent ordinairement une bande ornée de filets de corail représentant la natte.

Sur la tête, elles ont une couronne ornée de corail, d'où se détachent des filets de corail tombant sur la poitrine, où ils se réunissent. Des boucles d'oreilles, en argent massif, pendent également de chaque côté sur la poitrine; elles sont aussi attachées à la couronne et se portent avec elle. La poitrine est aussi ornée de petites boîtes en argent qui servent d'amulettes, et qui contiennent des prières, des herbes, etc. Les femmes portent en outre des épaulettes en corail. Le costume complet est très beau, et son prix dépasse souvent dix mille francs.

On rencontre aussi quelquefois des femmes avec un ruban rouge sur l'épaule gauche. C'est la marque d'un vœu quelconque, par exemple de ne pas se marier, de ne pas manger de viande, etc. Ce ruban se garde pendant tout le temps que le vœu est observé. Les hommes se rasent la tête et portent une tresse, généralement petite; ils sont laids mais bien taillés, et naissent, pour ainsi dire, bons cavaliers.

Les Bouriates ne sont pas accoutumés à des travaux difficiles. La vie pastorale les a habitués à passer la plus grande partie de leur temps à ne rien faire, à manger de la viande et à fumer. L'équitation est leur amusement favori, avec le dressage des chevaux sauvages. Ils y sont fort habiles, et il m'est arrivé de voir dresser en une huitaine de jours un cheval né dans les steppes. Le dressage se fait généralement au printemps, quand le cheval a maigri et perdu de ses forces à cause de la mauvaise nourriture de l'hiver. Alors il est capturé au moyen d'une bride habilement jetée à son cou, puis attaché à un poteau et privé de nourriture pendant deux jours. Ensuite, pour l'habituer à la selle, on en place une sur son dos pendant quelques jours de suite, et enfin le Bouriate le monte pour la première fois et le lâche dans la steppe.

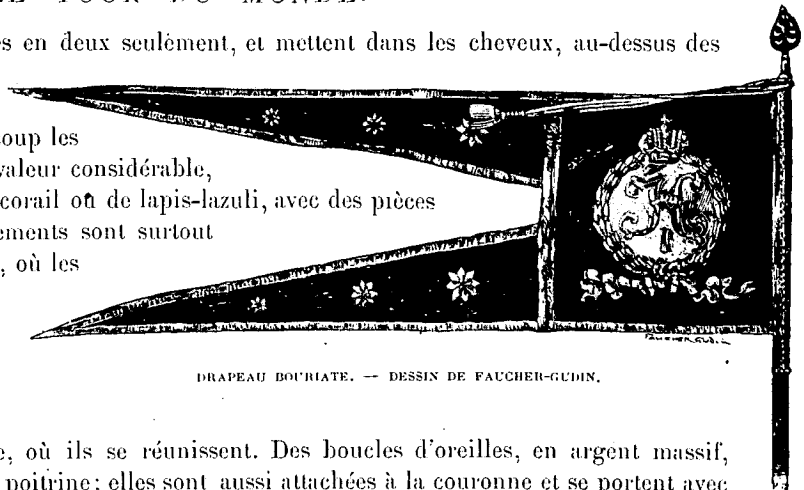
Les Mongols sont très intelligents : ils savent tous l'écriture mongole. Il suffit à un Bouriate d'apprendre le russe et de passer par une école pour être à la hauteur de tout homme civilisé. Un grand nombre de Bouriates sont ainsi arrivés à des grades importants dans l'administration et dans l'armée russes, à laquelle ils ont même fourni des colonels. Je puis citer, parmi les Bouriates connus, MM. Badmaeff, le célèbre médecin sibérien, Wonsbouzirenoff, Dilwoff, Ajuchieff et Sotieff. Ce dernier est allé deux fois en Russie pour assister au Congrès des orientalistes. Il est le chef des peuples bouriates qui habitent les steppes du Bargousine, près du lac Baïkal. J'ai même vu chez lui une gouvernante russe chargée de donner à ses deux filles une éducation européenne.

La Russie, suivant sa politique traditionnelle envers les peuples asiatiques, a laissé aux Bouriates leur forme gouvernementale, sous le contrôle de son administration. Ils sont régis par des lois, dites « lois des steppes ». Le peuple est jugé par ses chefs. Le pouvoir est confié au *golowa* (tête ou chef d'une famille) et à la *douma* (conseil des chefs sous la présidence d'un chef du peuple entier, le *taïcha* ou prince, qui est élu à vie).

Les séances de la douma sont souvent très solennelles. Dans celle à laquelle nous assistons, M. Jasnopolsky et moi, les Bouriates, pour donner plus de solennité à l'assemblée, avaient exposé les ukazes impériaux sur les steppes et leurs drapeaux. Les procès-verbaux de la séance sont écrits en mongol et traduits en russe; ils sont soumis à la sanction du gouverneur.

En ce moment, on exécute dans le pays Transbaïkalien les travaux de construction du chemin de fer transsibérien qui servira de base à la construction de la ligne de Mandchourie. Les Mongols y trouveront un grand avantage, car, de nature commerçante, ils pourront, par cette ligne, écouler sur les marchés de la viande et des peaux. Mais leurs races de bestiaux, qui n'ont pas changé depuis Djenghiz-Khan, sont devenues petites et de qualité inférieure. Il leur a fallu songer, un peu tard il est vrai, à améliorer leurs bestiaux et à développer leur agriculture. Grâce à M. Badmaeff, qui avait fondé à Tchita une grande maison pour le commerce avec la Mongolie, une dizaine de jeunes gens bouriates apprennent l'élevage des bestiaux et les opérations de la laiterie.

Les Bouriates de la steppe d'Aga, suivant l'exemple de ceux des vallées de l'Ouda et de la Selenga, commencent à s'occuper d'agriculture, arrosant leur terrain avec de l'eau qu'ils font venir souvent dans des canaux d'une dizaine de kilomètres ou même plus. Je me réjouissais de les voir ramasser le foin pour leurs troupeaux. Comme moyen de transport, les Mongols emploient le bœuf, en même temps que le cheval. Dans les steppes du haut Amour, on se sert aussi du chameau. La facilité avec laquelle le chameau supporte l'hiver sibérien est remarquable. Aussi presque toutes les grandes caravanes de viande qui vont le long de l'Amour



DRAPEAU BOURIATE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

et jusqu'aux Mines d'Or, sur un parcours de plus de mille kilomètres, sont-elles formées de chameaux, de même que la poste dans la Mongolie. On les charge sur le dos ou on les attelle aux traîneaux, si la neige le permet, comme on peut le voir dans une de nos gravures, représentant un chameau qui porte de la glace pour la boisson des troupeaux. En effet, les steppes sont gelées en hiver; il n'y a pas d'eau, et, s'il n'y a pas de neige qu'on puisse fondre, les pasteurs sont obligés d'aller chercher de la glace à 15 ou 20 kilomètres pour abreuver le bétail.

Les Mongols Bouriates ont, depuis la moitié du XVII^e siècle, embrassé la religion bouddhique, qui, venue du Thibet, est connue de ses prêtres, les *lamas*, sous le nom de *lamaïsme*. Les volumes de l'encyclopédie lamaïque du Joum font la base de l'étude de cette religion. L'invasion du lamaïsme date de 1635, quand fut fondé le grand monastère d'Ourga dans la Mongolie du nord, et depuis cette époque les Bouriates, qui adoraient les dieux et les esprits, se sont peu à peu convertis au nouveau culte. Le bouddhisme a fait de tels progrès chez les Mongols russes qu'au commencement de ce siècle on comptait déjà trente-quatre monastères dans le pays du Baikal. Le gouvernement russe, qui avait l'intention de convertir les Bouriates par l'intermédiaire des missionnaires dont le siège se trouvait à Irkoutsk, fut obligé de régler administrativement la question lamaïste en limitant par un règlement de 1853 le nombre des monastères ou *dazan* (34 avec 285 lamas), et en mettant en tête de tous les bouddhistes un lama en chef, le *hambo-lama*.

Mais c'était un peu tard, car les racines poussées par le lamaïsme étaient devenues si fortes et l'influence des lamas sur le peuple si grande, que la mission orthodoxe ne pouvait guère continuer la lutte. Bien que le nombre des lamas, pour les 140 000 lamaïstes, soit fixé à 285, on en trouve en réalité plus de 8 000, et presque chaque famille tient à honneur d'en avoir un parmi ses membres. Les lamas étant des moines, ils ne se marient pas, et habitent les monastères ou *dazan*, où ils font leurs études et où ils se livrent à la prière. Une femme ne peut, d'après les lois monastiques, s'approcher du *dazan* plus que la portée de la voix humaine. Mais en réalité on trouve des familles entières près des monastères, et les Bouriates y ont des maisons, qui donnent au couvent l'aspect d'un grand village. Le monastère a dans ses murs une école où l'on apprend l'écriture mongole, le tibétain et le sanscrit, la médecine, l'astrologie, la musique, la sculpture et la peinture nécessaires pour la confection des dieux et des images, et souvent même la danse, en vue des ballets mystérieux qui se donnent dans quelques temples. On trouve presque dans chaque temple des architectes, des graveurs et des sculpteurs. Ces arts sont bien enseignés, et les Mongols ont de véritables artistes. On peut dire qu'ils doivent aux monastères une forte éducation spirituelle. Les monastères sont fort beaux comme architecture et possèdent de merveilleuses collections de dieux sculptés, de livres saints, d'instruments de musique.

Les lamas sont aussi de bons médecins. Ils parcourent les steppes, faisant leur service dans les villages de Bouriates au jour de la fête patronale, ou en d'autres circonstances. Les services villageois se font généralement sur une élévation de terrain ou sur un obo de branches de bouleau, disposé en triangle, qui sert de chapelle aux bouddhistes.

Il y a un curieux rapport entre le lamaïsme et la religion orthodoxe. Souvent un Bouriate entre dans une église russe pour apporter une bougie en cire. Il est attiré par notre saint Nicolas, qui, comme on le sait, est représenté dans les églises russes comme un vieillard à longue barbe blanche. Les lamaïstes ont dans leur culte le *Gambo Garbo*, et le *Zagem Fobougou* (vieillard blanc) de la montagne sacrée, le *Chindoh Mirigen* de l'Inde, qui fit à Bouddha le serment de ne faire que du bien aux vivants et qui donne longue et heureuse vie, éloigne les maladies, les épidémies et les malentendus. Gambo, qui envoie la pluie donne la richesse et est regardé comme le créateur du plaisir et de la joie. Or, ce vieillard, les lamaïstes l'ont reconnu dans l'image de saint Nicolas, ce qui fait que souvent, surtout à sa fête patronale, une bande de lamaïstes entre dans l'église et s'agenouille, déposant aux pieds de l'image du saint des offrandes ou une bougie de cire.

Nous avons pu assister à une pareille fête religieuse dans la steppe de l'Aga, non loin du temple du même nom. C'était la fête patronale : l'office était commencé la veille, avant notre arrivée. Plus de quatre mille personnes, venues de tous côtés en pèlerinage, y assistaient. Le jour de la fête, dès le lever du soleil, on entendit le



DRAPEAU BOURIATE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

son grêle du cornet en coquille à l'aide duquel un prêtre appelait, du haut du temple, les bouddhistes au service divin. Toutes les maisons étaient pleines de monde, et l'on voyait dans les rues de cette ville extraordinaire des troupeaux de chameaux et de chevaux. Le service divin commença bientôt, exécuté par tout le clergé du temple, et pendant que les lamas chantaient leurs hymnes, le peuple, nu-tête et chapelet en mains, se promenait autour, en répétant sans cesse les mots traditionnels : *Om — mané — padmé — hom* : « Renaitrai-je dans la fleur du lotus ? » seule prière connue du peuple, et qu'il a constamment sur les lèvres.

De temps en temps, des gens entraient dans le temple pour voir le service, ressortaient et recommençaient leur promenade circulaire. A l'intérieur, les chants majestueux mêlés au son des tambours et des trompettes, le murmure perpétuel des lamas en robe jaune et rouge, à la tête rasée et aux pieds nus, interrompu seulement par leurs gestes désordonnés et leurs agenouillements subits, ne laissaient pas de former un ensemble émouvant. Après plusieurs heures, les lamas sortirent du temple pour accomplir le sacrifice qui consiste à brûler sur un tas de paille, à l'est du temple, une petite figure d'homme, *Erethbie*, qu'on coupe en douze morceaux en prononçant les conjurations. Le service religieux étant terminé vers dix heures du matin, nous suivîmes à cheval une troupe de cavaliers avec deux lamas en tête, qui se rendaient à trois kilomètres du temple pour faire le service patronal sur un obo, près d'un petit village bouriate.

Quand nous arrivâmes près de l'obo, dans ma petite voiture à deux roues, une trentaine de personnes attendaient déjà; quelques tables étaient disposées autour, avec du lait frais, du lait aigri, du fromage, de la viande de mouton et de l'eau-de-vie. On chanta, puis les aliments furent bénits et jetés sur l'obo, et l'on redescendit, le service étant terminé, pour commencer la fête dans un campement improvisé. Les lamas s'assirent à la place d'honneur, nous en face et les invités des deux côtés. On goûta de tout ce qui avait servi au sacrifice, puis une fillette vint offrir à chacun de l'eau-de-vie ou du lait dans une petite tasse. Enfin les garçons des villages voisins se préparèrent à une course à cheval. Le trajet devait être de 500 mètres, et le retour devait se faire près de nous. Bientôt le vainqueur fut salué par les cris de la foule, et les quatre premiers arrivants furent félicités.

La course terminée, le vainqueur s'approcha du lama vaincu et lui déclama quelque chose; il reçut une bénédiction. Il se dirigea ensuite vers moi et me déclama également quelque chose que je ne compris pas, parce que c'était en mongol. Mais, d'après la traduction faite par un guide, je saisis qu'il me racontait l'histoire de son cheval. Il manifesta une joie sans borne, lorsque, au lieu d'une bénédiction, je lui eus donné la grosse somme de dix francs. Pendant qu'on distribuait des pièces de cinq, trois et deux francs aux autres vainqueurs, les Mongols se préparèrent les uns à la lutte, les autres à une complète soûlerie; deux d'entre eux déjà buvaient l'eau-de-vie dans de grands verres. La lutte et le tir à l'arc qui devaient suivre sont des exercices cultivés chez les Mongols; ils finissent souvent au grand dam du vaincu. Le soir, les Bouriates nous reconduisirent; en chemin, nous fûmes amusés par un cavalier tellement ivre qu'à pied il n'aurait pu tenir un instant debout, et cependant, à cheval, il exécutait les exercices les plus périlleux.

(A suivre.)

CHIMKIÉVITCH.



LABOURAGE DANS LA STEPPE. DESSIN DE BENTEAL.



LA RÉSIDENCE DE CHIKOUNDA. — BATEAUX EN ÉCORCE (PAGE 591). — DESSIN DE BERTHEAULT.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR¹,

PAR M. CHIMKIEVITCH.

II

Départ de Blagovechtchensk. — Aperçu général sur les fleuves de montagnes. — Les marais. — La glace éternelle. — Les difficultés de voyage. — Arrivée dans un centre des mines d'or. — Le départ de mon compagnon dans un bateau en écorce de bouleau des indigènes. — Préparatifs et départ en bateau. — Grave accident. — Lutte avec le courant. — Campement involontaire sur une île inondée. — La colombe sauvage et la grenouille bons prophètes. — Une nuit terrible. — Les ennemis microscopiques du voyageur, le cousin et le moustique. — Moyens de se préserver d'eux. — Légende toungouse sur le moustique. — Première rencontre avec les Toungouses chasseurs. — Séjour chez eux. — Bonne chasse et fête. — Contes et légendes toungouses sur les accidents de chasse. — Arrivée à la résidence d'Oumalta. — Rencontre de chameaux et reunes travaillant ensemble. — Arrivée aux mines d'or de Niman. — Les mines et la foire indigène. — Visite chez les lakoutes. — Une école iakoute dans une tente. — Le prêtre missionnaire.

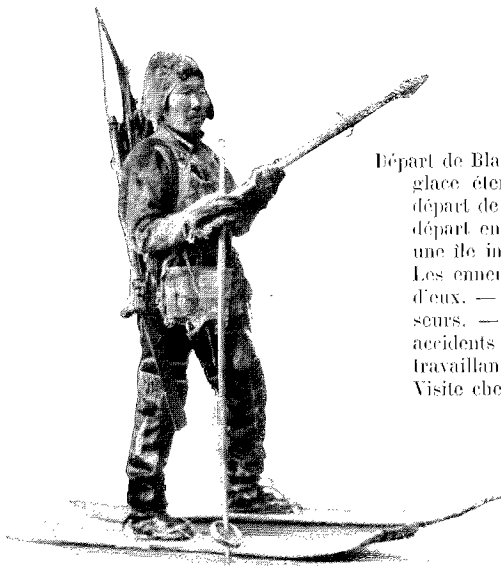
JE passai quatre belles journées dans les steppes du haut Amour. Le voyage fut si agréable que je pourrais le comparer à une série de pique-niques.

Je me mis ensuite en route vers les têtes des affluents septentrionaux du fleuve pour visiter les indigènes nomades, Toungouses chasseurs, afin de me rendre compte de la distribution de ces peuples à partir de 1854, c'est-à-dire depuis la dernière exploration de ce pays par l'académicien Schrenk.

Mon point de départ devait être Blagovechtchensk; puis je me proposais de remonter la Bouréïa jusqu'à son origine, aux mines d'or de la Compagnie du Niman, où je devais rencontrer les indigènes. Je devais partir le 2 juin 1894, sur un des petits bateaux à vapeur de cette compagnie, le *Niman*.

Les préparatifs de l'expédition durèrent cinq jours. Ils étaient assez compliqués; il fallait en particulier

1. *Suite. Voyez p. 577.*



TOUNGOUSE EN COSTUME DE CHASSE D'RIVER.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



FEMME IAKOUTE EN COSTUME DE FÊTE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

confectionner des sacs en cuir pour porter les effets et les provisions, et je dus en outre m'occuper d'une foule de petites affaires, ce qui me prit beaucoup de temps.

J'avais comme compagnons deux Cosaques armés et un Cosaque libre, homme très dévoué, qui connaissait fort bien le pays, et qui, comme il me l'avoua, était le chef d'une de ces bandes de chercheurs d'or dont les forêts sont encombrées. C'est d'ailleurs à cause de ces bandes que j'emmenai deux Cosaques armés dans mon expédition. On gardait encore la mémoire, dans la région, d'une attaque à main armée des brigands contre une caravane d'or en automne 1892.

Le *Niman* était amarré au quai de Blagovechtchensk et semblait une coquille de noix, à côté des grands bateaux de poste. Il ne pouvait guère porter que dix tonnes de bagages et une quinzaine de voyageurs. Une petite cabine était réservée pour moi et M. Stritter, un employé de la compagnie. La cabine était placée à l'avant du bateau et nous permettait d'être à l'abri des cousins et moustiques, et d'admirer en paix les beaux paysages de la route.

M. Langgamer, un des directeurs en chef de la compagnie, qui avait bien voulu me permettre de prendre passage sur le bateau, vint me souhaiter bon voyage, puis le bateau partit avec la lenteur d'une tortue, et le soir, en descendant l'Amour, nous arrivions au confluent de la Boureïa, dont nous partîmes le lendemain au lever du soleil.

Les premiers jours, le parcours fut peu intéressant. La rivière large, aux bords plats, traversait des villages russes assez nombreux. Le quatrième jour, nous entrions dans une partie encaissée de la vallée. La rivière coulait déjà assez forte et avait crû à la suite des pluies qui tombaient depuis quelques jours. D'énormes troncs d'arbres entraînés par le courant menaçaient de nous heurter, et nous pensions chavirer à chaque instant. Le bateau n'avait plus assez de force pour remonter la rivière, et l'on était obligé de descendre sur la rive pour le haler avec des cordes ou le pousser avec des perches.

Pour avoir une idée de la rapidité du courant, il faut connaître les rivières de montagnes dans ces régions.

Leurs sources sont formées par d'immenses marécages qui s'étendent sur les hautes montagnes, et dont les eaux s'unissent quelquefois

en petits lacs semblables à celui qui est représenté sur notre gravure : je l'ai trouvé dans les montagnes à l'ouest du lac Baïkal. Ce lac, situé à une altitude de 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, est entouré de hautes montagnes et ses eaux sont claires comme du cristal ; la vue en est des plus pittoresques. Les marécages se trouvent sur une couche de tourbe couvrant le sol et qui ne dégèle jamais à cause de sa perméabilité.

Dans toute cette région l'on rencontre des terrains éternellement gelés. Ils s'étendent en Transbaïkalie et même jusqu'à Ourga. Mais l'épaisseur de cette couche glacée varie tellement qu'au sud et en été dans les endroits découverts elle fond et permet ainsi la culture du sol : tandis qu'au nord, où les forêts et la tourbe préservent le sol de la chaleur du soleil, cette épaisseur augmente. Ainsi, sur le bord d'une petite rivière, l'Olga, affluent du Niman, tout près des mines d'or de cette compagnie, on trouve maintenant encore de véritables montagnes de glace cachées sous la tourbe, qui peuvent s'élever à 20 mètres de hauteur et s'étendre sur une longueur de 100 kilomètres. Elles sont formées de glace pure et transparente. La Compagnie des mines de Niman, ayant trouvé des traces d'or sur le sol, fait fondre artificiellement ces masses de glace au moyen de l'eau amenée par un canal et avec le concours du soleil et des pluies. Par suite, le climat s'améliore beaucoup.

Cette immense quantité d'eau contenue dans les marécages de montagnes donne, après chaque pluie et dans un temps très court, un excédent énorme, qui se précipite dans le lit des rivières : celles-ci, ainsi accrues, démolissent leurs rives, font glisser d'immenses montagnes, enlèvent les arbres dans les plaines, forment des îles, déplacent les forêts, et se construisent de nouveaux bords. La baisse et la crue sont très rapides. Généralement, après une grande pluie, la rivière peut monter de plus de 6 mètres en une seule journée. La baisse arrive aussi rapidement. Comme type des fleuves montagneux de la Sibérie, je puis citer la Boureïa même, rivière très sauvage, tumultueuse et pittoresque. Fort pittoresque pendant qu'on la regarde, mais Dieu préserve le voyageur d'entrer en lutte avec elle ! Les esprits de la montagne, disent les indigènes, y prennent toujours une victime.

La crue de la Boureïa persistait, et notre voyage devint à ce point difficile que le capitaine n'osa nous emmener au delà d'une petite résidence de la Compagnie de l'Amour appelée Chikounda. Le bateau eût pu encore, il est vrai, avancer encore de 75 verstes, mais la chaîne du gouvernail était cassée. Il n'y avait rien à faire, et le chef de la résidence se préoccupa de nous expédier de son poste. Mon compagnon, M. Stritter, étant



TYPES TOUNGOUSES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

pressé, devait partir sur le bateau en écorce de bouleau des indigènes, et moi avec mes bagages je devais suivre les bords de la rivière, traînant avec des cordes les deux bateaux chargés de nos provisions.

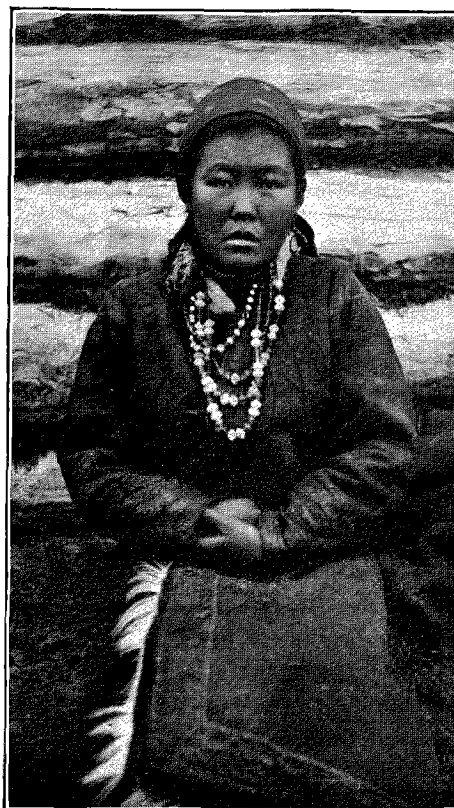
L'eau étant très haute, je retardai mon départ de quelques jours. M. Stritter partit en avant, son bateau glissant sur l'eau, poussé par les gaffes des deux Toungouses debout à l'avant et à l'arrière du bateau.

Les Toungouses sont fort habiles à conduire ces embarcations, dont les plus grandes ne portent que quatre personnes et une trentaine de kilos, et luttent vaillamment contre le courant, qui dépasse la vitesse de 4 kilomètres à l'heure. Ils cherchent en guidant le bateau les places peu profondes, près des rives, et c'est pourquoi, si le bateau est percé par un rocher aigu ou par une branche d'arbre, le voyageur ne risque qu'un bain froid. Pendant qu'il se réchauffe au feu, les Toungouses réparent le trou en cousant l'écorce et en la couvrant avec du goudron.

La résidence de Chikounda était construite pour fournir les provisions nécessaires aux ouvriers qui allaient et revenaient des mines d'or et pour donner en hiver aux caravanes du foin et du seigle. Les caravanes qui suivent la rivière en hiver ont ainsi établi, à chaque étape de 20 kilomètres, de petites stations d'arrêt où se reposent cochers et chevaux. Longtemps ces stations ne consistèrent qu'en une petite maison et une baraque pour le seigle. Mais quand la compagnie y eut mis des gardiens pour les provisions d'été, on vit l'agriculture naître sur le sol vierge des rives boisées de la Bouréïa, et sans doute ces stations deviendront bientôt de nouvelles colonies russes le long de la rivière. On en trouve actuellement trois et une dizaine de petites maisons. Malheureusement, en été, quand le voyageur ne peut calculer son trajet, il lui arrive rarement de profiter de ces stations pour la nuit.

Les magasins de la Compagnie contiennent tout ce qui est nécessaire pour les employés, même des objets de luxe, comme des bonbons, des confitures et du lait condensé Nestlé, très estimé, malgré le prix de six francs la boîte, par les indigènes, qui le mangent avec le thé et en nourrissent leurs enfants. On trouve aussi, dans leurs huttes en écorce de bouleau, des machines à coudre, de très bon papier à cigarettes et même du curaçao, qu'ils appellent *kerous-sin*, ce qui veut dire en russe « pétrole ». Ce sont là les fleurs de la civilisation.

Les bateaux furent enfin prêts pour notre départ. Deux bateaux de Toungouses devaient accompagner nos deux embarcations. Ils



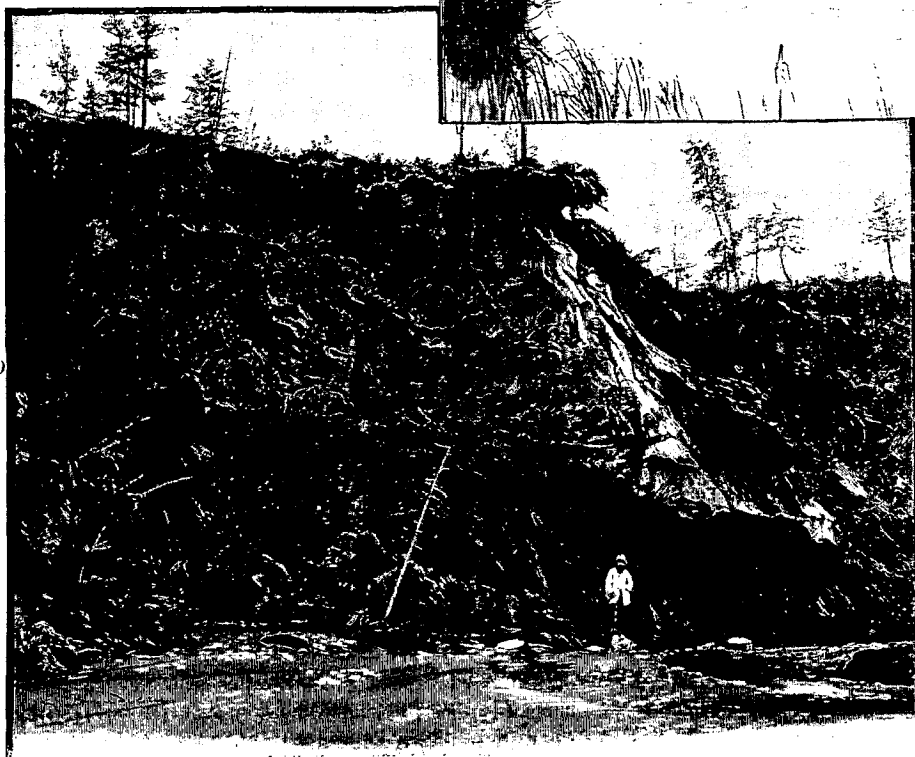
FEMME TOUNGOUSE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

étaient venus d'un des affluents de la Boureïa pour chercher des approvisionnements.

Les premiers cinq kilomètres, le chemin fut facile : les rives étaient découvertes, et les bateaux tirés à la corde marchèrent vite. Nous arrivâmes ainsi près d'une hutte de Toungouses chez un certain Maxime Porotoff qui avait été autrefois guide en cet endroit et avait obtenu une grande médaille d'argent en récompense de ses services. La hutte était près du bord de la rivière et consis-



UN LAC
DANS LES MONTAGNES.



LES GLACES ÉTERNELLES (PAGE 590). — DESSIN DE BOUDIER.

tait en pieux disposés coniquement, et recouverts de drap et d'écorce de bouleau. L'intérieur était sale et négligé comme celui de toutes les huttes de ses congénères. Un feu placé au milieu de la tente préserve de l'humidité et sert à la cuisine. Quelques tasses et couteaux, une théière, sont les seuls ustensiles. Quelques fusils, des plus primitifs, montrent que l'on a affaire à des chasseurs. Tout ce monde, à cause de la fumée, est affligé de maladies des yeux.

Les trois jours sui-

vants, nous passâmes entre les bords élevés de la rivière, obligés de halier nos embarcations en nous frayant une route à la hache sur les rives. Le quatrième jour, alors que nous devions arriver à une maison située sur les bords de la Boureïa, il tomba de l'eau du matin au soir. Nous étions sur une langue de terre à sec, lorsqu'un arbre immense, dont le sommet dominait cette langue de terre, bascula sur l'eau, en nous barrant la route. La nuit tomba, et il fallut choisir une place pour camper. Nous étions en ce moment sur un point très bas et loin de la rive ordinaire. Comme il me semblait impossible de trouver un endroit assez élevé pour nous préserver du courant, qui, d'après moi, devait bientôt grossir et couvrir tout notre campement, je proposai à mes guides toungouses de descendre la rivière pendant quelques kilomètres afin de chercher un abri pour la nuit. Le guide parla à ses camarades, regarda le ciel, les rives, l'eau, puis, après un examen approfondi, il me déclara qu'il n'y avait aucun danger à dormir où nous étions. Et comme lui et ses camarades se mettaient à allumer les feux et à faire les préparatifs du campement, je ne voulus pas les contrarier; nos tentes furent bientôt dressées.

Pendant le souper, je demandai au guide sur quels indices il avait pris sa décision.

« *Kou-outji, kou-outji*, me répondit le Toungouse; l'eau ira à la baisse. » Et il me raconta que lorsque la colombe sauvage finit son chant par *kou-outji*, elle prophétise la baisse de l'eau. Au contraire, lorsqu'elle le coupe par *kout*, elle prédit la crue. C'était donc à cette superstition que nous étions réduits à nous en remettre pour la sauvegarde de notre vie.

« Écoutez, me dit le Toungouse, voici la grenouille qui se met à crier. Vous verrez, demain matin, nous serons sur une île sèche. » Et la colombe et la grenouille furent bons prophètes, car le lendemain matin nous nous trouvions à deux cent cinquante mètres au moins de l'eau, et ce fut un grand travail de pousser nos bateaux à la rivière pour continuer notre chemin.

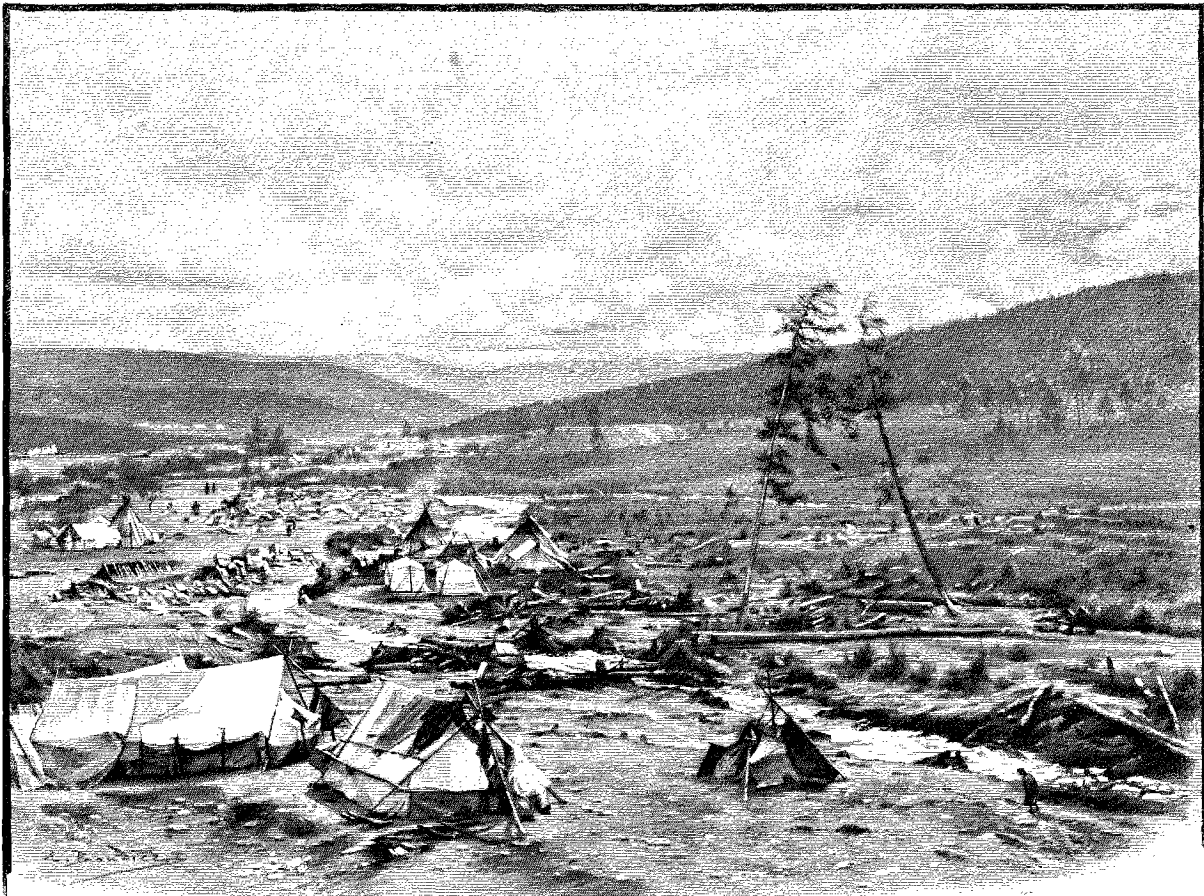
Les accidents se suivirent, la pluie tomba de nouveau, la rivière redevint tumultueuse. Il fallut suspendre notre marche et nous arrêter au premier endroit élevé où nous vîmes de la fumée indiquant la présence de voyageurs. C'était une tente de Toungouses venus pour chasser l'élan. Les indigènes se montrèrent contents de nous voir; ils savaient bien que nous possédions de l'esprit-de-vin et de la poudre.

Nos tentes furent vite dressées, et notre campement eut bientôt pris l'aspect d'un petit village d'indigènes. Les rennes étaient tout près des tentes. Les Toungouses me dirent qu'on attendait seulement le retour des chasseurs pour lever le bivouac et monter plus haut dans la montagne. Là ils seraient près de la mousse d'Islande, seule nourriture de leurs animaux. La place où ils étaient devenait intenable, à cause des moustiques attirés par les hautes herbes.

Les moustiques, toute la journée, du lever au coucher du soleil, et les cousins toute la nuit, poursuivent non seulement les hommes, mais aussi les animaux, qui, enragés de démangeaisons et de picotements, se sauvent de tous côtés sans pouvoir se mettre à l'abri. Ils pénètrent partout et finissent par provoquer des maladies de la peau. Ils sont si nombreux que l'on entend le bruit de leurs nuages dans l'air. Les indigènes n'ont trouvé aucun moyen de se débarrasser de cette peste. Le fouet et un filet en soie qu'ils portent sur la tête ne leur servent vraiment à rien. La fumée est encore le meilleur moyen de se préserver, mais elle présente pour les poumons et pour les yeux de graves désagréments. Cependant tout le monde, même les bêtes, préfère encore cette fumée aux moustiques et s'asphyxie ainsi pendant tout le jour.

Quant aux cousins, qui, eux, n'attaquent l'homme qu'après le coucher du soleil, on s'en préserve, outre la fumée, par une tente absolument close, dans laquelle on s'enveloppe; cette tente est de forme carrée, sert pour une seule personne et se transporte aisément. Bien que la fumée y reste assez longtemps, le voyageur y trouve son repos et reste inattaquable, à l'abri de son ennemi ailé.

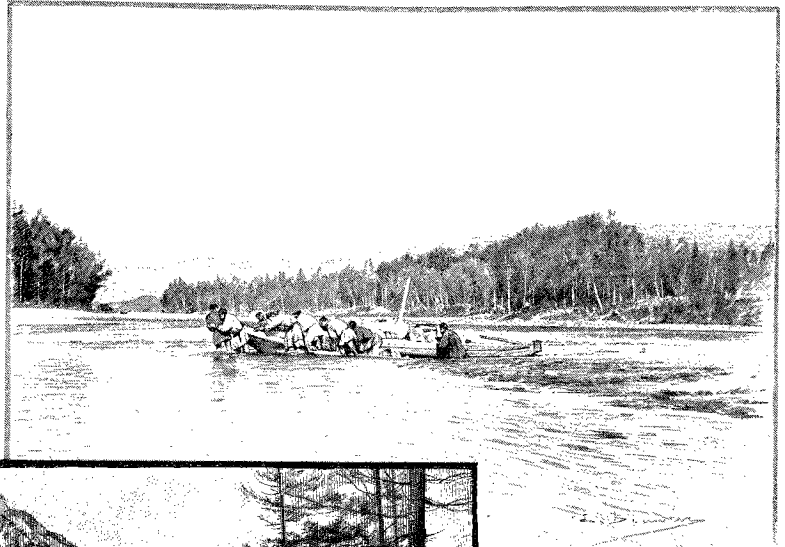
Une très intéressante légende toungouse sur la naissance des moustiques, des cousins et des mouches, m'a



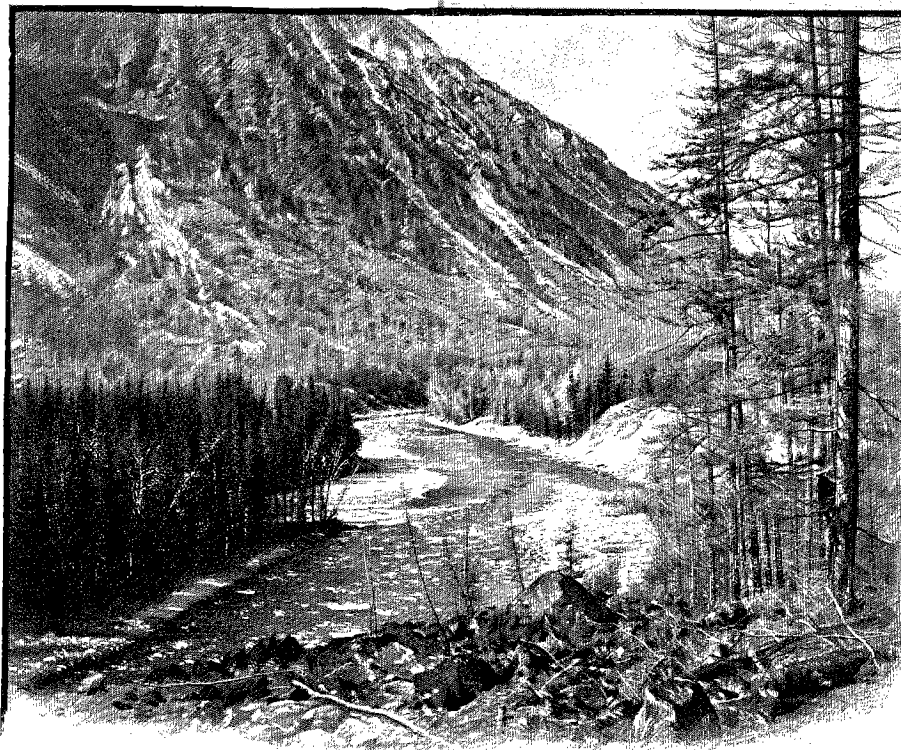
LES MINES D'OR DE NIMAN (PAGE 598). — DESSIN DE DOUBIER.

été racontée par les indigènes et je pense bien faire en la rapportant à mes lecteurs.

Autrefois, dit la légende, habitaient dans une hutte deux sœurs orphelines; elles travaillaient alternativement, et quand l'une cherchait le bois et l'eau, l'autre se reposait. Un jour la sœur aînée alla dans la forêt chercher du bois, tandis que la sœur cadette restait à la maison avec son chien. A midi le chien aboya nerveusement et il parla ensuite à la fille avec une voix humaine : « Cache-toi



TRAVERSÉE DES RAPIDES.



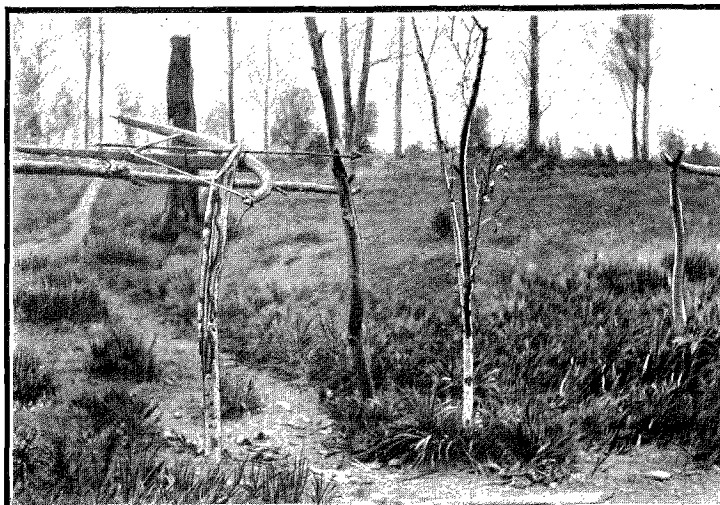
LA BOUREÏA. — DESSIN DE BOUDIER.

quelque part, le *Bousseou* (le diable anthropophage) vient ici ». La fille se cacha sous des morceaux d'écorce de bouleau et entendit bientôt le Bousseou entrer dans la hutte; il regarda partout et, étonné de ne voir personne, s'en alla.

Le soir, la sœur aînée étant rentrée de son travail, la cadette lui raconta la visite du Bousseou et lui dit que, si le lendemain, pendant son absence, le diable revenait, elle devait se cacher tout de suite sans prononcer une seule parole et surtout

prendre garde de ne pas rire, car le diable rit avec tant d'entrain qu'il est difficile de garder son sérieux en l'entendant. Le jour suivant, à midi, quand la sœur cadette fut seule à la maison, le chien annonça l'arrivée du diable, et la fille se cacha. Elle entendit bien les pas de quelqu'un dans la hutte, des paroles et enfin un rire entraînant auquel elle ne put résister; son rire éclatant la désigna au Bousseou. Elle dut sortir de sa cachette et vit devant elle un homme comme tout le monde, très aimable avec elle. Il causa et lui demanda pourquoi sa tête était si sale qu'il y voyait des poux en quantité. Il engagea la fille à mettre sa tête sur ses genoux pour qu'il lui prit ses poux. Cela dit, il prit doucement la tête de la jeune fille, la mit sur ses genoux et la lui gratta en disant de temps à autre : « Voilà un pou! Où est-ce qu'il faut le mettre? » — « Tue le pou, disait la fille! » — « Il est trop gros; ouvre la bouche, je le mettrai sur ta langue, dit le diable »; et au moment où la fille ouvrit la bouche et tira sa langue, le Bousseou la lui arracha et l'emporta, laissant la fille assise au fond de la hutte.

Bientôt revint la sœur, qui amenait un traîneau plein de bois; elle appela l'aînée pour l'aider. Entrant dans la hutte, elle vit alors ce qui s'était passé; elle mit sa sœur sur une fourrure, la couvrit de vêtements chauds et quitta la hutte pour trouver le diable et venger sa sœur. Plusieurs jours elle marcha dans les forêts sans pas du Bousseou, quand enfin elle trouva une baraque en mousse, qui était remplie de bras humains; plus loin, suivant les pas, elle rencontra une autre baraque remplie de pieds, une troisième renfermait des têtes



LA CHASSE À L'ÉLAN CHEZ LES TOUNGOUSES. — UN CHASSEUR. — PIÈGE POUR LA CHASSE À L'ÉLAN. — OSSEMENTS SUSPENDUS À UN ARBRE.
DESSIN DE GOTORBE.

humaines et dans une quatrième baraque elle ne trouva que des langues. C'étaient les provisions du diable anthropophage qui avait arraché à chacune de ses victimes ce qui lui plaisait davantage en elle.

Ayant reconnu la langue de sa sœur encore toute chaude, elle la prit et continua sa poursuite. Bientôt la fille vit une hutte dans la forêt et y trouva une jeune fille, la sœur du Bousseon. Elle lui raconta son aventure. « Ne me crains pas, dit la sœur du diable; bien que je sois sa sœur, je ne me nourris pas de viande humaine; cache-toi ici, ce soir nous allons tuer mon frère. Je dois faire ce sacrifice pour le monde, mais tu me prendras après chez toi. »

Le soir, le Bousseon rentra dans la hutte; il avait sur son dos une biche et un homme qu'il avait tué; il jeta la biche à sa sœur et, mettant le cadavre devant lui, il le mangea; mais cette fois-ci, il était très inquiet, et à plusieurs reprises il demanda à sa sœur s'il n'y avait pas eu pendant la journée du monde à la maison, car il sentait bien un homme. La sœur l'assura que c'était lui-même qui avait apporté ce parfum.

Après son repas, il alla se coucher, avec précaution, non à sa place ordinaire, mais près d'un grand seau d'eau, et il s'endormit. Alors à minuit les deux jeunes femmes le tuèrent et coupèrent son corps en tout petits morceaux; puis, après avoir fait un très grand feu, elles jetèrent les morceaux du corps de Bousseon en disant : « Toi, tu étais devenu Bousseon; tu te nourrissais de la viande et du sang des hommes; ta viande et tes os se transformeront à présent en insectes, pour lesquels aussi, comme pour toi, le sang humain sera la plus grande délicatesse. » Quand le corps du Bousseon brûla, on vit paraître des nuages de mouches, cousins et moustiques qui, devenus de petits diables anthropophages, se dispersèrent dans le monde, toujours cherchant le sang, poursuivant l'homme et l'attaquant.

Les filles retournèrent ensuite dans la hutte des sœurs et, remettant sa langue à la sœur, elles la ressuscitèrent.



YAKOUTE NOMADE. — DESSIN D'OULEVAY

A l'occasion de mon séjour chez les Toungouses chasseurs de la Bouréïa, je ferai quelques remarques générales sur les indigènes de cette région.

Les peuples chasseurs ayant pour moyen de transport le renne sont les Orotchones et les Toungouses. Ils sont proches parents les uns des autres; leurs mœurs et leurs coutumes les différencient fort peu.

Sous le nom de Toungouses, on est habitué à désigner les tribus qui sont descendues des montagnes, venant de l'Aldan, de l'Ouda et du Toungour; on appelle Orotchones celles qui sont venues des bassins du Vitim et de la Léna. C'est à ce dernier groupe qu'appartiennent aussi tous les peuples du bas Amour dont le nom a la même racine, *Oro*, comme les *Orotchî Oroki* et *Ortchî (Oltchî)*. L'étymologie de tous ces noms est claire: ils viennent de la même racine *oro*, qui veut dire « renne » en toungouse. D'après l'étymologie, ce nom signifie donc les nomades ayant le renne pour animal domestique.

Les nomades orotchones habitent les affluents du haut Amour, les Toungouses le bassin de la Bouréïa, où ils sont mêlés de Yakoutes nomades, venus du nord pour faire le commerce avec eux et profiter de ces magnifiques forêts où se trouve la zibeline recherchée du bassin de l'Amour. Ce sont ces parasites de l'indigène que Middendorf a appelés du nom caractéristique de Juifs de l'Extrême-Orient.

Suivant le Toungouse nomade, ils ont créé dans les forêts des marchés qui se tiennent deux fois par an, vers Noël et vers Pâques. Le chasseur y trouve tout ce dont il a besoin: rennes, poudre, fusils, vêtements,

farine, beurre. De cette façon il est bientôt devenu le débiteur du Yakoute, et il ne peut plus sortir de ses dettes. Dès lors le Yakoute le suit partout et lui vend des marchandises à un prix énorme. Du temps de Middendorf, en 1844, 26 marchands iakoutes voyageaient. Maintenant il y en a plus de 60.

Dans une des dernières foires qui ont eu lieu près des mines d'or du Niman, sur le fleuve Niman, près de l'église orthodoxe construite par un Yakoute, Choudinoff, à 30 kilomètres des mines d'or, sur 100 familles indigènes, on comptait 20 marchands qui achetèrent aux



UN RENNE BLANC SACRÉ (PAGE 600). — DESSIN DE THIIRAT.

chasseurs pour 130 000 francs de fourrures et leur vendirent pour 100 000 francs de marchandises. Y compris les années précédentes, les indigènes restaient endettés de plus de 200 000 francs. Les marchandises de la foire consistaient en 3 000 zibelines au prix moyen de 45 francs la pièce, 1300 muses, des écureuils, renards, ours, etc., 1086 rennes, dont seulement 684 furent vendus au prix moyen de 100 à 150 francs le renne de marchandises et 250 à 300 le renne à monter, 24 000 livres de beurre de vache, apporté sur les rennes des Yakoutes, vendu à 1 fr. 25 la livre, 400 livres de graisse à 75 centimes et diverses marchandises pour 5 000 francs. Dans cette foire ne figuraient pas les peaux ni les cornes printanières des élan, ni une quantité de fourrures qui passèrent directement dans les mains des marchands sans arriver à la foire.

Le type général des Toungouses sibériens, malgré l'assimilation avec les peuples tures, tatares, mongols, russes, peut toujours être décrit par des traits extérieurs caractéristiques. Ils sont de taille moyenne, avec une grosse tête, de larges épaules, les extrémités un peu courtes, et des mains et des pieds petits. Ils sont maigres, secs, musculeux; leur peau est d'un gris jaunâtre; ils ont les sourcils saillants, la tête un peu allongée, large aux joues et rétrécie au front, le nez large et plat, moyen, les lèvres minces, la supérieure plus grande. Le menton est arrondi; le regard est aimable, paresseux et indifférent. Le vêtement d'hiver du chasseur est très sommaire : une veste en peau de biche, le poil en dehors, un chapeau et des gants de fourrure, des bottes en peau mince tenant au pantalon et recouvertes de fourrure jusqu'aux genoux, prise aux pattes d'un élan. Sur le dos il porte une planchette en bois avec les flèches, les filets et ce qu'il faut pour dresser les pièges. Une ceinture avec le sac à balles, de la poudre et du tabac, le fusil à pierre, les patins et une canne complètent ce costume.

Après le dîner les aboiements des chiens nous annoncèrent l'arrivée des chasseurs et deux ou trois coups de feu signalèrent une bonne chasse. En effet, ils avaient tué trois élan et quelques muses; ils apportaient avec eux de la viande et d'immenses cornes encore couvertes de peau : c'est leur fortune. Deux Toungouses, avec quatre rennes partirent tout de suite pour chercher les animaux tués. Les chasseurs, après avoir respectueusement salué les membres de leur famille, se mirent à fumer leur pipe près du feu.

Après avoir fumé sa pipe et pris quelques tasses de thé, l'un des Toungouses se leva et commença à découper la viande avec une habileté de chirurgien consommé. C'était curieux de voir l'adresse avec laquelle il opérait, mettant les côtes à part pour en faire des conserves et en donnant aux femmes, qui les faisaient griller. Mes Cosaques eurent la tête et le foie de l'élan. Alors commença la fête, car c'était une fête pour les indigènes. Tout le monde, assis autour du feu, mangea cette viande grillée, sans sel et sans pain. Ils mangèrent tant qu'ils purent, certainement au moins cinq kilogrammes chacun. C'était un vrai repas d'animaux dans un jardin zoologique. Les os étaient ramassés par des enfants et mis de côté. Les hommes les réunissaient en petits faisceaux et les suspendaient aux branches d'un arbre, dans la crainte qu'un os, laissé par terre et touché par un chien ou un renard, ne portât malheur à leurs chasses.

La chasse à l'élan se fait au printemps, sur les lacs montagneux, où il vient la nuit pour se nourrir d'herbes aquatiques. Une balle, tirée d'une main adroite, qui ne manque jamais son coup, le met à bas. C'est une chose vraiment intéressante que la chasse d'un sauvage, avec son fusil délabré raccommodé avec des clous et des

bandes de cuir, qui assujettissent l'une à l'autre les diverses pièces, et avec lequel il n'hésite pas à tirer sur des ours et des tigres.

En été, on se préoccupe de la chasse simplement pour avoir de la viande et des cornes d'élan. C'est l'automne et surtout l'hiver qui sont les saisons favorables. Alors chaque famille se rend dans l'endroit où elle chasse d'ordinaire et hiverne dans une tente couverte de peaux d'animaux, plus ou moins chaude. Les chasseurs rayonnent jusqu'à cinquante et cent kilomètres des tentes, poursuivent l'élan, prennent les ours au piège, mettent des filets pour la zibeline, l'écureuil et les autres petits animaux, dont les fourrures sont de vraies fortunes, et attrapent aussi l'élan avec des pièges spéciaux.

En automne, quand les animaux cherchent leurs femelles, on les appelle au moyen d'un cornet en écorce de bouleau. Un chasseur imite le cri de la femelle, un autre chasseur se tient prêt à faire feu sur l'élan, qui, excité par le cri, se précipite droit dans sa direction.

Le soir, comme les Toungouses se mettaient à jouer aux cartes, je leur donnai du vin, pour les arracher à leur jeu, et je les priai de me montrer leurs luttes et danses et de me raconter en même temps quelques anecdotes de chasse.

Ils luttèrent d'abord entre eux, puis avec mes Cosaques, et les Toungouses furent vainqueurs. Ensuite, un de mes guides toungouses nommé Lorion, que nous surnommions Lorion « la patte d'élan » à cause de l'insensibilité de sa semelle, — il marchait pendant des journées entières, en halant le bateau, pieds nus, sur les pierres aiguës, — proposa des courses au saut, en pariant contre mes Cosaques une paire de gants. Il jeta sur la terre six gants à un mètre l'un de l'autre, et sauta sur une jambe de gant en gant jusqu'au dernier. La distance fut ensuite augmentée peu à peu, si bien qu'il était arrivé à faire sur une jambe des sauts de deux mètres et demi, et à s'arrêter sur le dernier des gants. Il fut très heureux d'avoir gagné ses trois paires.

Le lendemain matin, les Toungouses, qui étaient partis pour aller chercher les bêtes tuées, revinrent avec tout ce que les quatre rennes et eux-mêmes pouvaient porter sur leur dos. Les indigènes en avaient encore pour deux jours à préparer la viande et nettoyer les peaux, qui furent séchées à l'ombre et tendues sur des morceaux de bois pour conserver ensuite la forme nécessaire. Enfin tout fut fini, et nous levâmes notre bivouac en même temps qu'eux le leur. Les Toungouses se dirigeaient vers les montagnes et nous continuions à suivre la Boureïa. Je ne voyais plus de route, et nous marchions, marchions toujours, sans arriver. Le seizième jour après notre départ de Chikounda, nous arrivions à la résidence de la rivière Oumalta d'où part le chemin qui conduit aux mines d'or. Il nous avait fallu ainsi seize jours de marche du matin au soir pour faire cette route, dont la longueur, par la voie de la rivière, est de 130 kilomètres.

La résidence d'Oumalta se compose de deux petites maisons au bord de la rivière du même nom, situées dans la forêt et entourées de jardins potagers. C'est ici que les ouvriers prennent le bateau pour descendre en automne la rivière, car il est impossible de remonter la Boureïa plus haut, à cause des rapides que l'on rencontre à chaque instant.

Les mines d'or de Niman existent depuis vingt-cinq ans. Ce sont les plus riches mines du pays amourien, et jusqu'à aujourd'hui elles n'ont pas eu de bonnes communications avec la Boureïa, laquelle leur était reliée par un chemin tracé dans la forêt pour le passage du cheval ou du renne avec ses bagages.

Depuis vingt-cinq ans, on transporte ainsi l'or à dos de cheval jusqu'à la rivière, et ensuite en bateau jusqu'au vapeur, qui le porte à Blagovechtchensk. C'est dans la forêt où passe la route qu'eut lieu l'attaque de la caravane d'or. Une bande entoura pendant la nuit le bivouac et s'empara de l'or, qui fut transporté au bord de la rivière sur un bateau déjà préparé, puis mené on ne sait où.

La région des mines d'or est remplie, comme je l'ai dit, de gens sans aveu, qui passent leur temps en liberté à s'occuper de dérober l'or, en échange duquel des bandes bien organisées leur apportent des provisions et de l'esprit-de-vin. Ces bandes se forment généralement dans les mines mêmes, qui contiennent les plus mauvais ouvriers, et c'est ainsi qu'une caravane de vingt personnes bien armées fut attaquée par une bande de quatre hommes ayant à sa tête un cocher des mines d'or.

Maintenant que les mines d'or de la contrée s'épuisent, le chemin est fait, mais, au moment où je passai, il était encore en construction à différents endroits. On y trouve rarement des maisons-stations comme celle d'Oumalta.

La route fut vite parcourue, et le 1^{er} juillet je me trouvais avec M. Ballod, le directeur en chef des mines, un homme déjà âgé, fort intelligent et aimable. Tomber dans des mines d'or après un pénible parcours dans les forêts sibériennes, c'est se trouver en paradis, car rien n'est plus agréable en ce cas que d'avoir un bon lit et une charmante société.

Les mines, dites de Niman, sont situées sur un affluent de la rivière Niman. Elles changent continuellement de place, en même temps que s'épuisent les couches aurifères. Les maisonnettes, fort coquettes, des employés supérieurs constituent un petit village. Pour la distraction, il y a un cercle, avec une bonne bibliothèque, un billard, une lanterne magique et même des appareils photographiques. Un grand hôpital, dirigé par un médecin, peut recevoir au moins cent malades. Une station météorologique bien installée donne les moyens

d'étudier le climat de la contrée. Elle est tenue par le docteur Kouchnikoff.

D'après les observations qui y ont été faites, les mines d'or sont situées à une altitude de 915 mètres, tandis que Blagovechtchensk est à 160 mètres et Khabarovsk à 75 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Comme je viens de le dire, les mines d'or sont très riches. En faisant 2400 livres de frais, on en gagne facilement 4000. La livre est payée par le gouvernement 1200 francs, et le bénéfice sur chaque livre, dans les limites du budget proposé de 2400 livres, est de 400 francs. Le surplus est bénéfice net.

Le travail des mines d'or n'est pas difficile. Il s'agit d'ouvrir la couche de tourbe recouvrant la terre aurifère qui est portée dans la machine à laver, et passe à travers un immense cylindre tournant, percé de trous pour que l'or puisse tomber sur une planche inclinée. Les pierres sont rejetées de côté et emportées par des ouvriers. Tout ce travail est très sale, et l'on ne voit l'or qu'au dernier moment, sur la dernière laveuse. Il en est enlevé deux fois par jour en présence des chefs de l'administration et de la police, il est séché, pesé, emporté au comptoir et mis dans des sacs en cuir qui sont expédiés par poste à la fonderie d'Irkoutsk, laquelle ordonne alors le paiement d'après la qualité du métal.

J'ai parlé plus haut des deux grandes foires importantes créées par les Iakoutes, qui poursuivent partout l'indigène. Ces foires sont aussi fréquentées par des prêtres missionnaires orthodoxes, qui, en outre, parcourent les forêts d'année en année pour visiter les indigènes.

La foire de Niman, qui a fait disparaître toutes les autres foires existant auparavant, est comme le centre d'une toile d'araignée dont les rayons se dirigent de tous côtés, à Iakoutsk, à la mer d'Okhotsk, et vers différents endroits du fleuve Amour. C'est de cette foire que j'étais parti pour me rendre à l'Amgoun et sur la Zeïa. Une quinzaine de maisons, autour de l'église russe, servent d'habitation pendant la foire. Les marchands et les indigènes les quittent, les premiers pour aller à Iakoutsk chercher des marchandises, les seconds pour chasser.

On trouvera les portraits de quelques-uns des principaux représentants des marchands iakoutes, entre autres Grégoire Choudinoff, de la ville de Iakoutsk, qui, depuis vingt ans habite la Bouréïa, et envoie à Iakoutsk ses employés pour chercher la marchandise. Choudinoff est marié à une Russe qui, grâce à un séjour de vingt ans au milieu des indigènes iakoutes et toungouses, a complètement oublié sa langue maternelle, et c'est chose curieuse de voir dans une hutte une femme habillée en russe, prononçant très bien les mots russes, mais ne pouvant parler la langue.

Les Iakoutes, outre leur habileté mercantile, sont aussi de bons chasseurs, et avec les Toungouses ils visitent les hautes montagnes pour y chercher des fourrures.

Le costume d'hiver d'un chasseur iakoute est à peu près le même que celui d'un Toungouse. En été et en automne, il porte une veste longue, des pantalons et des bottes en cuir d'élan. Les touffes sur les manches de la veste qui caractérisent les costumes iakoutes se voient déjà sur leurs anciens costumes du commencement du siècle.

L'habillement de travail des femmes consiste en une blouse tombant à terre et en une longue veste avec poches et ornements en argent; un mouchoir et un simple chapeau en feutre venant de Russie leur servent à se couvrir la tête. Les bottes sont les mêmes que pour les hommes, mais les jours de fête elles sortent leur robe-capote ornée de broderies de couleur claire. Une ceinture en argent, avec de grands ciseaux; de longs rubans en argent d'un travail minutieux descendent de leurs épaules, et une grande croix accompagne toujours le costume. Leur coiffure consiste en un chapeau en loutre de forme conique, avec des pièces d'argent et des rubans.

Les Iakoutes, grâce à leurs fréquentes rencontres avec les Russes, sont beaucoup plus civilisés que les Toungouses; ils ont même compris l'utilité de l'écriture et enseignent le russe à leurs enfants. J'ai pu trouver dans un des endroits les plus reculés des forêts sibériennes une école iakoute tenue par la femme d'un marchand, nommée Pawlona. Un maître, employé de ce marchand, apprenait le russe à cinq ou six enfants des deux sexes, et un missionnaire venait de temps à autre pour l'enseignement religieux.

La vue de cette école en miniature, abritée sous une tente, au milieu de marécages et à côté des troupeaux de rennes, me fit une grande impression. En l'honneur de mon arrivée, les enfants étaient bien débarbouillés et habillés proprement. C'était un petit rayon lumineux dans la vie obscure des indigènes.

La foire indigène, avec cette jolie et propre église en bois et cette école ambulante, me montra bien que



MARCHANDS IAKOUTES

la civilisation, comme les semences jetées au hasard sur une route de caravanes, n'a besoin pour réussir que d'un sol propice.

J'ai visité presque toutes les maisons des marchands et les tentes des indigènes qui avec l'arrivée de l'hiver s'en allaient dans leurs forêts et s'arrêtaient momentanément ici près des magasins des marchands pour prendre de la poudre et du plomb. Plusieurs de ces familles, ayant gagné de l'argent par le travail dans les mines d'or, emportaient avec elles du beurre et de la farine. On reprenait déjà les élèves de l'école et j'ai assisté aux examens.

L'examineur était un prêtre missionnaire, le Père Jean, qui a été récemment appelé ici du bassin de la Zeïa et qui avait déjà l'habitude des indigènes; les enfants, timides et peureux, l'aiment beaucoup, et ils répondirent très bien à toutes ses questions. A la fin de l'examen, ils furent très contents de recevoir de moi des sucreries que j'avais prises aux magasins des mines. Pour ne pas les contrarier, je dus assister à un repas avec quelques autres invités, parents des élèves.

Le dîner était servi pour les invités dans la maison de Pawloff et pour les enfants dans la rue, sous une tente où les enfants étaient assis sur des tapis en fourrure d'élan, autour d'une petite table. Le repas fut simple et bon, composé uniquement de la viande d'un renne tué le matin même et à la mort duquel j'avais assisté : pour tuer la pauvre bête, on lui lie les quatre pattes avec des cordes, et l'on attache la tête par les cornes à un arbre; alors un Yakoute coupe avec son petit couteau la peau jusqu'à la viande; il avance la main entre la peau et la chair et a soin de tuer la bête sans verser son sang. L'animal mort, on le nettoie et on le cuit tout de suite dans l'eau bouillante : c'est un mets exquis.

Malgré l'excellence du dîner servi, je pus à peine manger, me rappelant la scène horrible du matin, lorsque la bête avait été tuée sous mes yeux. Après la soupe de viande de renne, on servit de la viande cuite et grillée, et comme dessert on mit devant nous une caisse contenant au moins quinze kilogrammes de confiseries, avec un litre de curaçao.

La vie des missionnaires est très dure, et il faut vraiment s'étonner du dévouement avec lequel ils accomplissent leur mission, qui en ce moment ne poursuit plus la conversion des sauvages à la religion orthodoxe, mais tâche simplement de propager cette religion parmi eux. Le Père Jean a sous sa surveillance plus de 5 000 indigènes du bassin de la Bourcia, et son district est immense; il est en même temps prêtre de l'église des mines d'or de Niman, où il possède un joli logement et où il a des chevaux et tout ce qui lui est nécessaire. En été, il emploie son temps près des mines d'or, là où se réunissent les indigènes. En hiver, il se rend dans les forêts, monté à renne, et parcourt tous les endroits où hivernent les chasseurs, qui le reçoivent très bien. Un renne blanc — le renne sacré — est toujours dans la caravane du missionnaire, et c'est sur ce renne qu'on transporte les accessoires du service religieux. On trouve un renne sacré dans chaque famille plus ou moins riche. Soumis à une surveillance particulière, il ne fait d'autre travail que de porter les sacrements.

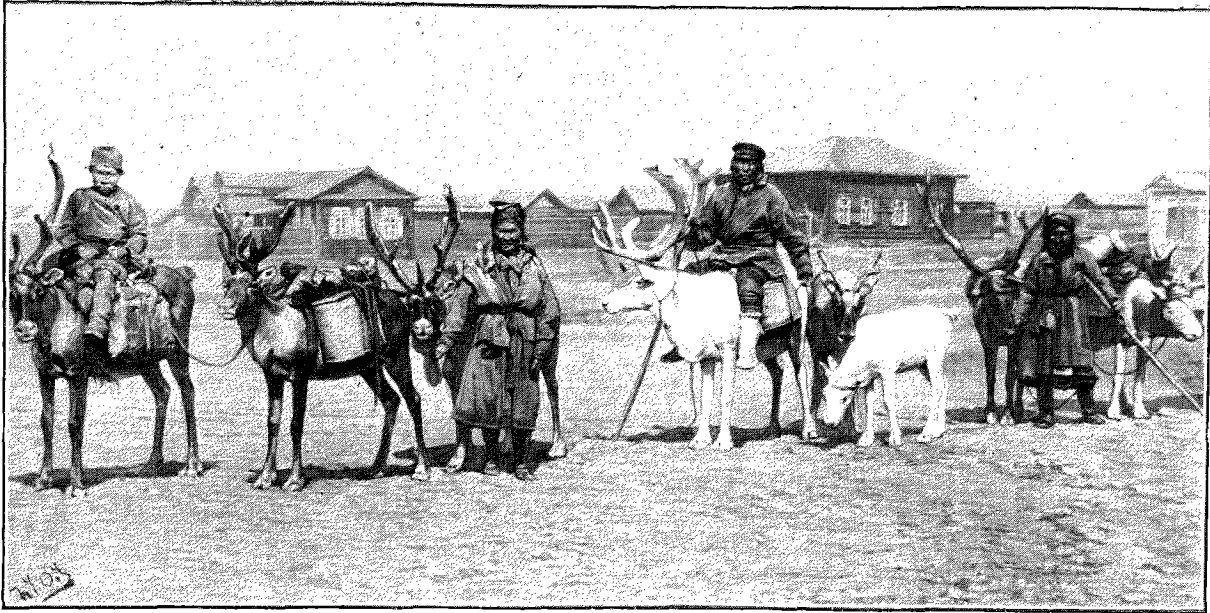
Malgré les froids de 30 degrés centigrades qui persistent dans cette région, chaque hiver le Père Jean fait plusieurs milliers de kilomètres.

(A suivre.)

CHIMKIÉVITCH.



HUTTES TOUNGOUSES. — DESSIN DE BERTEAULT.



DÉPART DES MINES D'OR. — DESSIN D'OLEVAY.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR¹,

PAR M. CHIMKIÉVITCH.

III

Départ des mines d'or de Niman. — La traversée des monts Khingan. — Les difficultés de la traversée. — Rencontre de Toungouses. — Un solitaire. — Crue d'un ruisseau. — Chasse à l'ours pêcheur. — Les perdrix dites *karjagi*. — Les mines d'or de l'Amgoun. — Les fêtes d'ouvriers. — Les ouvriers en grève. — Les brigands vendeurs d'alcool. — Le long de l'Amgoun. — Un village déserté par les indigènes. — Un séjour chez les Negdas et les lakoutes. — Retour à Niman et départ pour la Silindja. — Les caravanes de rennes. — Rennes de selle et d'attelage. — Dans un village de Toungouses au milieu des rennes. — L'arrivée de l'hiver. — Difficultés de la traversée. — La Silindja. — Rencontre avec les brigands et leur fuite.



JAROUTE À RENNE. — DESSIN DE THURIAT.

On m'avait dit aux mines d'or que le mois de juillet était le meilleur moment pour traverser les montagnes du Khingan, dans le bassin de l'Amgoun. Je me mis donc en route avec ma petite caravane de cinq chevaux. M. Ballod avait eu la gracieuse obligeance d'organiser mon départ. Je n'avais pris qu'un seul guide. La route était entretenue par le passage de grandes caravanes de bœufs qu'on envoyait aux mines d'or, et il s'agissait de savoir seulement à peu près l'endroit où l'on franchit les rivières.

Donc, après de chaleureux souhaits, nous partîmes, je dis *nous*, parce qu'un employé de la compagnie, M. Sinégoub, devait se rendre à 75 verstes des mines, pour visiter un ruisseau où la compagnie venait de découvrir récemment de l'or. Tout le monde marchait à pied. Les chevaux portaient nos provisions et nos effets; un seul était sellé pour nous éviter de trop nous mouiller au passage des rivières.

L'eau tombait toujours; c'était un été exceptionnel, et pendant trois jours de la semaine il y avait de la pluie qui grossissait les ruisseaux et rendait le passage de plus en plus difficile. Les lits des rivières s'étaient déplacés, et notre guide, qui était passé au même endroit dix-huit jours auparavant, ne parvenait plus à s'y reconnaître.

Les marécages étaient changés en lacs, et le passage sur la route était impossible. Les chevaux tombaient dans la boue à chaque instant, et pour les desseller et les relever il fallait perdre beaucoup de temps. Nous passâmes deux jours et demi à grimper le long du talus d'un torrent, coulant dans un ravin qui, sur tout notre parcours, n'avait pas plus d'un quart de mètre de profondeur.

1. Suite. Voy. p. 577 et 589.

Nous arrivâmes enfin à la source de ce torrent; suivant le conseil des personnes qui avaient déjà fait le chemin, nous fîmes bien reposer les chevaux, pour leur donner la force de traverser les hautes montagnes du Khingan, qui divisent les bassins de la Boureïa et de l'Amgoun. Nous nous étions éloignés d'une vingtaine de verstes des mines; nous arrivâmes vers midi au lieu de notre campement.

Un petit incident sans importance nous fit perdre encore un jour, car le guide, qui avait le soin des chevaux, avait oublié de mettre les cordes aux pieds de l'un d'eux, et celui-ci, se sentant libre, reprit le chemin des mines d'or.

Le guide l'avait remarqué déjà le soir et, comme il pensait que le cheval ne s'éloignerait pas, il comptait aller le chercher facilement. Nous nous couchâmes donc sans nous occuper de lui, et le lendemain, avec le lever du soleil, quand sonna l'heure du départ, les Cosaques m'annoncèrent que le guide et un cheval avaient disparu.

Il nous fallut attendre. Un Cosaque à cheval se rendit le long de notre route à la rencontre du guide, qui ne fut de retour que vers quatre heures du soir, après avoir trouvé son cheval à dix kilomètres, se reposant tranquillement sur l'herbe. Il était trop tard ce jour-là pour continuer la route.

Le lendemain matin, une heure avant le lever du soleil, tout était prêt, et nous marchâmes pendant le premier kilomètre dans l'obscurité. La forêt s'éclaircissait de plus en plus, et nous vîmes enfin devant nous le flanc de la montagne absolument dénué de toute végétation. Nous étions devant une des cimes les plus hautes de la chaîne Khingan, où prennent naissance, sous forme de torrents, les immenses affluents de l'Amour.

Il faisait un très beau temps, sans vent, et le soleil nous promettait un bon passage. Un repos d'une demi-heure et une bonne tasse de thé réparèrent nos forces, et bientôt nous étions en route. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir de la difficulté du passage; la montagne n'était pas disposée en terrasse, mais avait une pente continue, et, pendant trois heures, les pauvres chevaux furent obligés de grimper.

Mais nous étions encore plus fatigués qu'eux, à cause des gelinottes et des bécasses de montagne. En effet, c'est un crime pour le chasseur qui voit du gibier se lever sous ses pas de le faire partir sans le tuer. Il y en avait une masse, et les gelinottes, n'ayant probablement jamais vu d'homme, n'étaient pas craintives; nous pouvions arriver si près d'elles que nous en tuâmes avec des pierres. Je m'amusai même à les tuer avec les petites balles d'un fusil Montecrioto.

Le temps s'écoula, et quand nous eûmes rejoint la caravane au premier sommet nous étions tellement fatigués qu'un peu de repos et une tasse de thé nous auraient été d'un grand secours. Mais, hélas! il n'y avait dans cette steppe montagneuse que des cèdres et des bouleaux de petite taille, dont les branches ne pouvaient brûler. Enfin, après de grandes difficultés, le feu fut prêt, mais l'eau que l'on cherchait partout n'avait pu être découverte. Le Cosaque trouva enfin dans un ravin de la glace et de la neige, qui, fondues, nous procurèrent du thé.

Malgré le brillant feu, la belle journée, et le soleil de juillet, un courant d'air froid fit tomber le thermomètre à 3 degrés centigrades.

Nous étions sur la plus haute cime, et l'anéroïde marquait 620 millimètres, ce qui, d'après les mesures barométriques faites pendant ma traversée à la station météorologique du Niman, donna une hauteur de 1890 mètres au-dessus de la mer.

Après avoir encore passé un col, la descente commença, et il fallut se presser pour arriver au niveau de la rivière, parce que sur toute la pente, parsemée de rocs immenses, il n'y avait ni place pour un campement ni herbe pour les chevaux. Le commencement de la descente nous réservait un tableau effrayant. Des cadavres et des squelettes de bœufs, par dizaines, attestaient les difficultés de la traversée. Les Tougouses m'expliquèrent que c'était le sacrifice exigé par les génies de cette montagne pour le dérangement que leur avait causé la civilisation.

Je ne saurais dire ce qui, de la descente ou de la montée, fut le plus difficile. Je crois cependant que la descente fut moins désagréable. Pendant trois heures nous glissâmes et nous tombâmes, mais les forêts nous cachaient la route et ne nous permettaient pas de juger de la distance qu'il fallait encore parcourir.

Les chevaux glissaient eux-mêmes; après plusieurs chutes, l'un d'eux se cassa la jambe, et nous fûmes obligés de le tuer, en sacrifice aux génies de la montagne. Les bagages qu'il portait furent mis sur mon cheval. A la nuit, heureusement, nous avions gagné un endroit assez commode pour y établir notre bivouac.

C'était dans la vallée d'un tributaire de l'Amgoun, dans un lieu où, jadis, un incendie des forêts ayant découvert le sol, exposé ainsi aux rayons du soleil, la végétation s'était développée merveilleusement. Les cerises sauvages et les framboises étaient déjà mûres; le décor s'était transformé. En un instant nous eûmes oublié les tristes et morne forêts de la Boureïa, où aucun oiseau même ne venait réjouir le passage du voyageur.

Ici, les perdrix se levaient à chaque instant sous nos pieds; les petits oiseaux venaient pour nous dire bonjour. Tout près de nous, nous trouvâmes un campement de Tougouses, dont les rennes étaient, loin de là, à la pâture. Les Tougouses chassaient les ours qui descendaient les montagnes pour se nourrir de canneberges et pour pêcher les saumons dans la Kerbi, où ces poissons montent pour frayer.

Ils avaient des traîneaux près de leur hutte. Ils faisaient en hiver la poste entre les mines d'or de l'Amgoun et de la Silindja, un affluent de la Zeïa, dont la source se trouve au nord des mines d'or du Niman.

Nous étions tout près du ruisseau où mon compagnon devait rester. Quand nous levâmes notre bivouac,

deux Toungouses nous demandèrent la permission de nous conduire jusqu'à Kerbi pour chasser l'ours, ou plutôt pour manger avec nous et recevoir de l'eau-de-vie.

J'étais toujours très content de la fréquentation des indigènes, car souvent un élan ou un ours passait devant nous, et, sans leur expérience, toutes nos recherches eussent été sans succès.

Un chien de chasse, un « oursier », nous suivit. Il était heureux de conquérir sa liberté, car, près de la hutte, une entrave formée d'un grand morceau de bois l'empêchait de courir après les rennes. Il lia connaissance avec nos deux chiens, mais ils ne devinrent bons amis qu'au bout d'une lutte sanglante, après laquelle les adversaires pouvaient à peine se tenir sur leurs pattes.

Bientôt nous descendîmes au bord de la Kerbi en traversant un pittoresque rapide. Puis nous traversâmes une seconde fois la rivière, dans une vaste vallée, couverte de grands arbres desséchés, morts après un incendie qui avait éclaté là, d'après les Toungouses, il y a une vingtaine d'années. Un bizarre système employé par les chercheurs d'or en avait été la cause. Ceux-ci, étant empêchés dans leurs recherches par la gelée éternelle, brûlèrent la forêt sur des centaines de kilomètres et revinrent plus tard se remettre au travail. Dans cette région on trouve ainsi d'immenses étendues de forêts brûlées, et les indigènes obligés de s'en aller au nord par suite de



LE PLUS HAUT POINT DES MONTS KHONGAN. — DESSIN D'OUTLEVAY.

la disparition de la mousse d'Islande, seule nourriture de leurs rennes, ne prononcent qu'avec haine le nom du minéral d'or qui a détruit leur chasse et fait périr les lichens.

De la fumée montait au-dessous d'un chalet qui bordait la rivière. Un homme en sortit : c'était le gardien d'une dizaine de kilomètres de terrain, non exploités encore, où l'on avait reconnu la présence de l'or. Il était d'apparence bestiale, avec ses cheveux et sa barbe incultes depuis au moins une année. Cet homme vivait seul, n'ayant souvent à cent kilomètres à la ronde aucun être humain à rencontrer. De temps à autre, on lui apportait des provisions, du thé, du tabac et du pain. Il vivait ainsi sans crainte, sans fréquenter personne, et il ne nous demanda rien. C'était un héros de la guerre de Crimée que la destinée amènera à finir ses jours entre les pattes d'un ours ou à mourir de faim. Je le questionnai sur sa vie. Il me dit ne pas connaître le propriétaire non plus que la limite de la terre qu'il surveillait. Il gardait l'espace, et cela suffisait pour que tous les chercheurs d'or passant par cet endroit ne le touchassent pas. Il trouvait cependant sa solitude assez désagréable, surtout à la saison où les nuits sont longues. Les ours, attirés par les provisions, entouraient alors le chalet, et, grattant à son chevet, lui causent quelque frayeur. Mais il réussit à les terrifier en frappant sur une casserole. Il ajoutait : « L'ours n'est d'ailleurs pas très méchant ». Cet homme isolé ne voit des hommes que pendant le mois de juillet, quand les grandes caravanes de bœufs venant de l'Amgoun aux mines d'or de Niman traversent la contrée. On lui donne alors de la viande.

Le temps changea et la pluie recommença à nouveau. « Pas loin de nous, disait le solitaire, il y a une montagne maudite, toujours dans les nuages, qui toujours distribue la pluie. Le génie qui l'habite est très méchant, les Toungouses en ont très peur. »

C'était justement dans cette montagne, dans un ruisseau appelé Lutchi, c'est-à-dire « rayons », que la Compagnie du Niman avait découvert l'or. D'après mes renseignements, une caravane de bœufs y devait passer



LA HUTTE DE L'HOMME ISOLÉ (PAGE 603). — DESSIN DE BOUDIER.

des nœuds de corde jetés aux cornes. Après quelques instants, un violent courant arrêta tout passage, et une partie de la caravane fut obligée de rester trois jours de l'autre côté du ruisseau, qui n'avait guère plus de 20 mètres de large. Les pauvres gens passèrent ces trois jours sans nourriture, car les provisions étaient toutes de notre côté, sur les premiers bœufs de la caravane. Nous étions obligés de leur jeter de la viande et du pain, que nous attachions à de petites pierres.

Quelqu'un proposa de faire un pont en abattant un grand peuplier. Bientôt dix haches se mirent à l'ouvrage. Après quelques instants, l'immense tronc tomba, brisant dans sa chute les branches des arbres voisins, et sa cime toucha enfin l'autre bord du ruisseau. Mais à ce moment se produisit un accident aussi effrayant qu'imprévu et qui eût pu nous coûter la vie.

Nous n'avions pas calculé la hauteur de l'autre bord. Aussi, dans sa chute, au lieu de faire un pont, l'arbre constitua un véritable barrage. Bientôt la violence de la poussée fut telle que l'arbre fut renvoyé vers la rive et que l'eau chercha à se frayer un passage en renversant comme des allumettes les arbres du bord. Ce fut à nos côtés un véritable désastre; heureusement que tout le monde était du côté gauche du pont projeté et arriva,

en fuyant, à se mettre en sûreté sur un rocher assez élevé.

Nous pûmes ainsi admirer l'incroyable spectacle offert par ce petit ruisseau : en quelques instants la couronne du peuplier fut déchiquetée, puis, ayant écarté l'arbre, l'eau reprit son cours normal.

Trois jours s'écoulèrent ainsi à attendre que fût passée la colère du génie de la montagne, qui, outre cet admirable spectacle, nous envoya un grand ours.

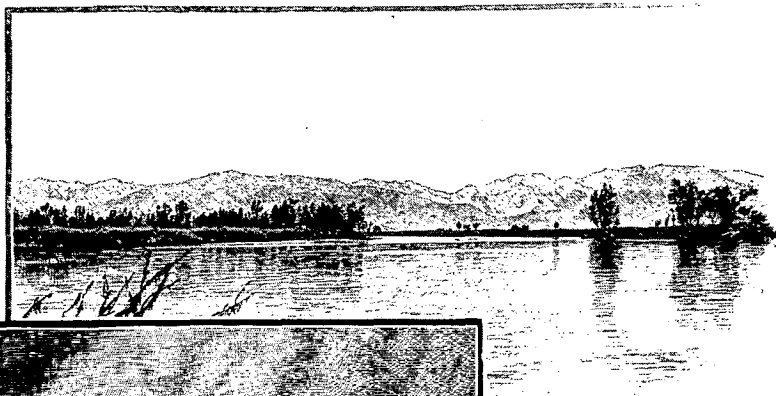
C'était le deuxième jour de notre séjour dans cet endroit. Mon compagnon, moi, le Toungouse et un Cosaque, nous par-



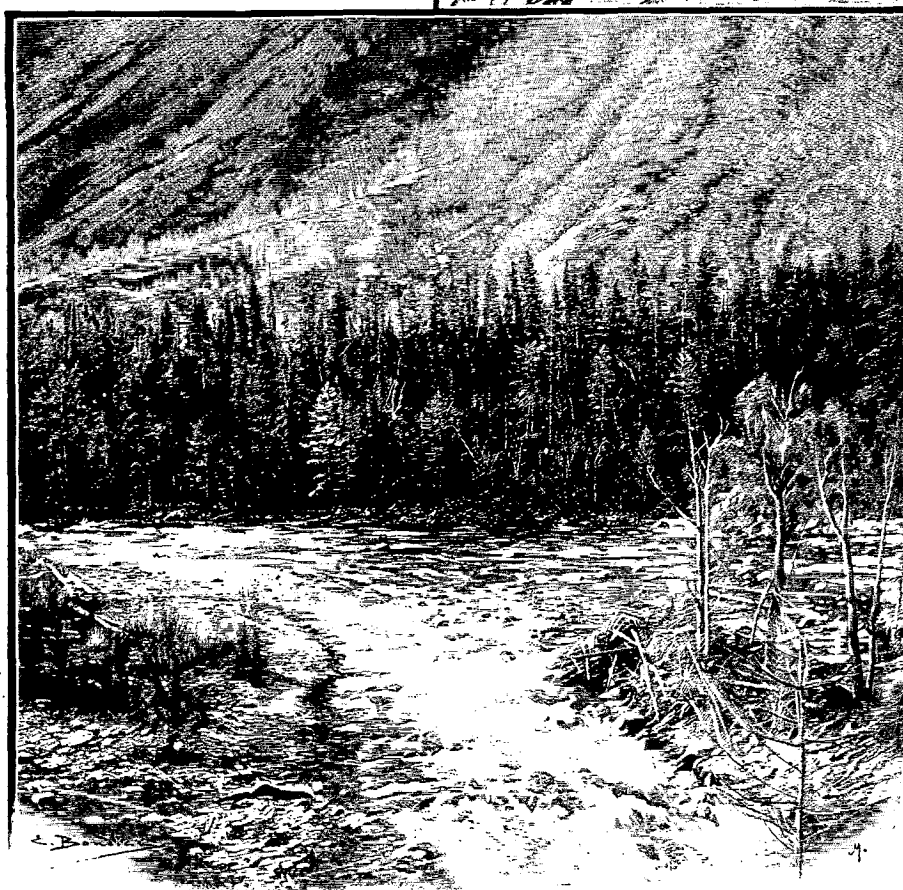
LES CHASSEURS À L'OURS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

times en avant. A moins d'un kilomètre du campement, le Toungouse, mettant son doigt sur ses lèvres, nous fit signe de ne pas parler. Il ajouta, nous montrant sur la route l'empreinte du pied d'un ours de forte taille : « Le camarade n'est pas loin d'ici ». Nous prîmes conseil, puis mon Cosaque alla chercher mon winchester, et nous suivîmes pendant ce temps la piste de l'ours. Les pas se dirigeaient vers la Kerbi, où nous vîmes bientôt le camarade *Michka*, assis près du bord, se tenant avec une patte à un arbre suspendu au-dessus de l'eau, et pêchant le saumon qui montait la rivière.

Le saumon, pour jeter son frai, remonte les rivières tant qu'il en a la force, comme dans le fleuve Amour, où il fait 2000 kilomètres pour périr et ne jamais revenir dans la mer. Il perd sa force, modifie même sa structure, puisque des dents fort grandes lui poussent sur le devant de la bou-



L'AMGOUN (PAGE 603)*



RAPIDE DE LA KERBI. — DESSIN DE BOUDIER.

che, et que son corps se couvre de bosses remplies de vers, mais il tourne toujours la tête contre le courant, et il est rejeté vers les rives, où le pêchent les ours et les chiens des villages indigènes. L'ours se fait même des provisions, mettant le poisson pêché dans une fosse préparée au bord de la rivière. La multitude des poissons jetés, surtout après la baisse de l'eau, aux confluent des petits ruisseaux, est telle, que leur décomposition infecte l'air.

Nos chasseurs ne tardèrent pas à arriver, apportant avec eux sur leur dos le nécessaire pour notre prochain campement et le grand cou-

teau assujetti sur un bateau. Le campement fut installé dans un endroit découvert, et, ayant laissé un Cosaque à la garde de nos effets, nous nous mîmes en route pour cerner le *Michka*. Un des Toungouses et moi nous traversâmes la rivière. Les places étaient bien fixées, de sorte que l'on pouvait tirer sans crainte d'accident pour les chasseurs. L'autre Toungouse, qui devait attaquer l'ours avec son chien et le jeter dans la rivière, se dirigea droit sur la bête. Celle-ci sentit la présence d'inconnus. Elle voulut prendre la fuite. Mais le chien lui sauta dessus, mordant ses cuisses et son dos sans jamais être blessé. Un, deux, trois coups de fusil partirent, et la bête tomba à terre. Aussitôt, près du feu, elle fut découpée d'une main adroite, et bientôt les bons morceaux nous firent un excellent déjeuner.

Après ce repas, les Toungouses disposèrent solennellement le crâne de l'ours sur les branches, à la place où il avait été tué. C'était le sacrifice aux esprits. Ils vénèrent en effet un esprit qui a la forme d'un ours, et qu'ils appellent généralement *mafa*, c'est-à-dire vicillard.

Le ruisseau étant rentré dans son lit, la caravane de bœufs passa et je pris congé de mon compagnon, qui se rendait aux mines avec la caravane. Nous levâmes le bivouac pour faire la seconde moitié de notre route, bien plus facile que la première, car elle suivait les bords de la vallée de la Kerbi, sortie des montagnes et traversant une région boisée, mais ouverte, dont le sol sec et le chemin bien entretenu nous permettaient de marcher vite.

Mon attention était attirée par des *karjagi*, oiseaux de la famille des perdrix. Un peu plus gros que celle-ci, ils sont parmi les plus curieux oiseaux qui existent. On en doit la connaissance à l'académicien Middendorf, qui les découvrit en 1844, en passant par la même région.

Marchant un jour en avant de ma caravane, je vis devant moi tout à coup, à une quinzaine de pieds, un bouleau sur lequel étaient perchées six perdrix, qui me regardaient curieusement, ne pensant pas même à s'enfuir. Je fus tout étonné et, n'ayant pas mon fusil, je pris dans ma poche mon revolver et je le déchargeai sur



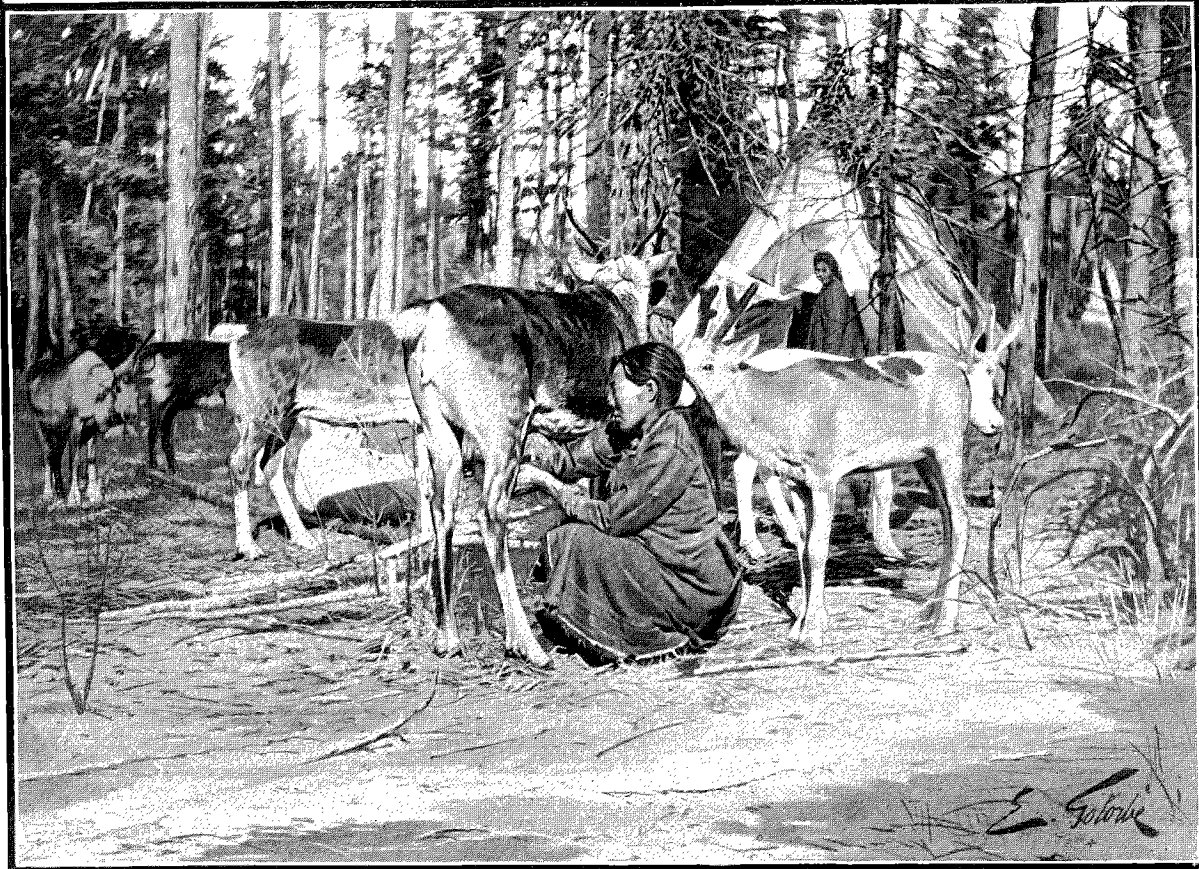
LA FORÊT SIBÉRIENNE. — DESSIN DE BERTEAULT.

un de ces oiseaux, qui tomba à mes pieds, tandis que les autres ne bougeaient pas et me regardaient avec curiosité.

Alors mon guide toungouse s'avança et me raconta que ces perdrix n'étaient autres que des karjagi, oiseaux si curieux et si bêtes, paraît-il, qu'on peut les tuer tous et les prendre dans un nœud de cheveu qu'on leur passe au cou; ce disant, mon Toungouse fit vite un nœud, l'attacha à une mince baguette et le jeta vers l'oiseau, qui, admirant ce drôle d'instrument, se le passa lui-même au cou. Le Toungouse n'eut qu'à tirer, et l'oiseau tomba à nos pieds.

J'ai déjà dit que j'avais été étonné de la différence du climat entre les bassins de la Bouréïa et de l'Amgoun au moment où nous descendîmes du côté ouest du Khingan; cette différence est de plus en plus sensible lorsqu'on s'approche de l'Amgoun, dont les affluents ont dans leurs bassins de riches mines d'or découvertes récemment. Ces mines, grâce à leur situation favorable (elles sont éloignées de moins de cent kilomètres d'une rivière navigable aux bateaux à vapeur) et aux facilités que l'on y a d'exploiter le terrain aurifère d'une manière plus sérieuse que dans les mines de la Bouréïa, n'ont pas tardé à prendre un grand développement. Le voyageur qui traverse les rudes contrées de la Bouréïa est étonné de les trouver éclairées à la lumière électrique, reliées à la rivière par de bonnes routes et au monde civilisé par le téléphone.

J'arrivai aux mines pendant le séjour des propriétaires, des ingénieurs et des autres personnes qui ont des



LA TRAITE DES RENNES. — TRANSPORT DES ENFANTS. — DESSIN DE GOTORBE.

intérêts importants dans l'installation ; tout ce monde formait une société aimable et gaie. Les dames et les demoiselles voulaient même oublier qu'elles se trouvaient dans les forêts, et portaient scrupuleusement les dernières modes de Paris, malgré les dix mille kilomètres qui les séparaient de ce berceau du goût.

Les fêtes se suivirent, accompagnées de feux d'artifice et de musique d'*aristone*. Mais, pendant qu'on festoyait ainsi, survint un accident qui fit perdre quelques centaines de milliers de francs aux propriétaires. L'administration des mines se plaignait de voir chaque jour des ouvriers complètement ivres, qui, vu leur état, ne pouvaient apporter que le trouble parmi les travailleurs. Cependant, la vente des alcools était interdite dans les mines ; on rechercha les vendeurs, et un beau jour on vit un ouvrier étranger pénétrer pendant le dîner dans la baraque des ouvriers.

La police arrêta immédiatement cet homme, et l'on trouva qu'il était porteur de plusieurs bouteilles d'esprit-de-vin et noté par la police comme un très dangereux brigand. Son arrestation fut le signal de troubles : les ouvriers se mirent en grève, réclamant sa mise en liberté, devinrent tapageurs et promirent de faire son affaire à la police. Comme toujours en pareil cas, des plaintes et des pétitions furent adressées, réclamant un salaire plus élevé et une meilleure nourriture, et prétendant que l'on ne payait pas le prix convenu pour l'or ramassé. Cette dernière plainte surtout rencontra beaucoup d'adhérents, et les douze cents ouvriers suspendirent leur travail. Pendant ce temps, le brigand, ainsi que trois compagnons trouvés cachés dans les cabanes des ouvriers, furent expédiés, sous l'escorte de Cosaques bien armés, vers l'Amgoun pour être dirigés sur Nikolaïevsk. Le chef de la police des mines, qui heureusement était présent, et en général tout le monde, même les hôtes, allèrent parler aux ouvriers. Néanmoins, le tapage continua, et, après quelques jours de grève, on dut en congédier près d'un tiers. Les travaux recommencèrent, et les ouvriers coupables, embarqués dans un vapeur, furent envoyés à Nikolaïevsk.

Cette affaire permit de découvrir le colportage assez bien organisé des vendeurs d'alcool qui, pour éviter les piquets militaires de garde sur le fleuve, avaient avec leurs rennes établi un service régulier entre l'Amour et les mines, cachant l'alcool dans des réservoirs de métal, sous la mousse des forêts. Les Cosaques, en récompense de leurs recherches couronnées de succès, reçurent le prix de deux cents litres d'alcool vendus par la police.

Cette affaire avait refroidi les fêtes, et tout le monde attendit avec impatience le départ du bateau pour Nikolaïevsk, qui dans quatre jours devait avoir ramené chacun chez soi. Quant à moi, je me préparai à descendre dans un petit bateau les cent kilomètres de l'Amgoun, sans guide, et seul avec mes trois Cosaques.

L'Amgoun offre l'aspect d'une grande et belle rivière, et les vastes plaines qui le bordent verront bientôt s'élever de grands villages agricoles. Pour attirer la population, il est actuellement trop éloigné des grands centres civilisés, et les rives du fleuve ne sont plus habitées que par les indigènes pêcheurs et chasseurs de la race toungouse, du peuple negda, et les Orochtones et lakoutes, répartis dans une dizaine de villages au nombre d'environ quinze cents.

Je descendis le fleuve sans aucun incident, en faisant mes trente kilomètres par jour. L'eau était haute à cause des pluies dans les montagnes, et le courant vif. Le saumon remontait le courant, et des foules de cigognes, de grues et de grands aigles pêchaient sur les bords. La chasse était tellement bonne que je fus obligé de refréner tout le temps du voyage l'ardeur de mes compagnons. Pour la première fois, dans le bassin de l'Amour, je vis le sapin ; il formait une jolie forêt près des rives. Le sapin ne se rencontre que dans le haut Amour ; aussi cette petite forêt avait-elle attiré des Russes, qui en exploitaient la résine, dont la qualité était d'ailleurs médiocre.

Le soir du deuxième jour, nous passâmes près d'un village récemment abandonné par les indigènes. L'herbe sauvage le couvrait déjà à une hauteur de trois mètres, et même les toits supportaient une luxuriante verdure. Sur le bord de la rivière gisaient plus de quarante crânes d'ours, ce qui donnait à l'endroit un aspect particulièrement sauvage. Nous cherchâmes des idoles, et je me mis en quête d'un tombeau pour en emporter des crânes de Negdas, dont aucun musée ne possède d'échantillon ; mais mes recherches furent vaines. Au nombre de dix environ, les huttes en écorce de bouleau, d'une forme entièrement différente de celle des maisons toungouses, s'élevaient à une vingtaine de mètres de la rive. Bientôt, je dus m'éloigner, sentant un étourdissement m'envalir ; l'odeur forte et le pollen des fleurs empoisonnaient l'air. Le



LES NEGDA CHASSEURS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

mur formé par les herbes était difficile à franchir, et il nous fallut déployer de grands efforts pour arriver jusqu'aux huttes. Celles-ci étaient complètement vides. Les indigènes visitaient toujours cet endroit, car de petits morceaux d'écorce de bouleau, attachés aux portes des maisons, étaient les signaux convenus pour indiquer la présence des chasseurs dans le voisinage.

Nous étions dans l'endroit maudit nommé *Gak-sounga*, d'où le malheur et la maladie ont chassé les indigènes. D'après les récits des *Negdas*, le diable, sous la forme d'un gros serpent, habite dans les marais, et à chaque prin-



HUTTE DE NEGDA. — DESSIN DE BERTEAULT.

temps il fait entendre son cliquetis toute la nuit. Les *Toungouses* prétendent même avoir vu ce serpent saisir un petit élan et l'engloutir vivant. De même dans ces marais s'étend un immense lac où vit un diable qui avale les bateaux d'écorce de bouleau avec les voyageurs. Il a suffi de ces superstitions pour empêcher les sauvages de profiter de la chasse et de la pêche, excellentes dans cet endroit. Quelques kilomètres plus loin nous étions réunis dans le village de *Gouga* : je laissai deux Cosaques pour chercher encore de vieux tombeaux. Malheureusement, notre arrivée avait été annoncée la veille par le bateau; les indigènes savaient que nous étions quatre, et, me voyant arriver avec un seul homme, ils comprirent ma ruse. Nous n'étions pas encore descendus de bateau qu'ils me crièrent qu'ils voyaient mes hommes de l'autre côté, et qu'il ne fallait pas toucher aux tombeaux, car dans le cimetière un grand chameau était enterré. Il n'y avait rien à faire, et j'envoyai à mes deux Cosaques l'ordre de revenir.

Le village de *Gouga* est disposé très pittoresquement au bord de l'*Amgoun*, au pied de montagnes couvertes de belles forêts de pins et de bouleaux. Il est formé d'une vingtaine de huttes d'indigènes et d'une maison russe appartenant à la fille d'un prêtre russe de *Nikolaïevsk*. Le *Iakoute* marié à la fille du prêtre russe avait une bonne installation, une vache, un cheval, des poules et un jardin potager. Les indigènes groupés à côté de lui n'apprenaient malheureusement rien. Une vingtaine de soldats russes, faisant l'office de piquets militaires à cause de la présence des brigands, complétaient les éléments de civilisation dans cet endroit, où je voulais passer trois jours, car je m'étais promis de ne pas en partir sans crâne de *Negda*. J'espérais qu'après avoir fait la connaissance des indigènes, l'argent et la familiarité m'aideraient beaucoup, et je ne m'étais pas trompé. Le village était divisé en deux parties par un petit ruisseau, et de mon côté étaient les *Negdas* et les *Iakoutes*, de l'autre les *Toungouses* nomades, dont les rennes étaient à la pâture dans les montagnes.

La vie que mènent ces indigènes est semblable à celle des *Toungouses* *Goldes* du fleuve *Amour*. Le deuxième jour de ma halte dans le village, j'étais allé visiter le cimetière avec une dizaine d'indigènes. Ceux-ci ouvrirent les tombeaux, ce qui était très facile, car le cercueil n'a comme couvercle qu'une mince écorce de bouleau généralement pourrie et fréquemment levée par les indigènes, qui viennent voir comment se porte le cadavre, en renouvelant sa provision de nourriture et d'eau. Ils mettent l'eau dans de petites tasses à côté de la tête : c'est pourquoi les crânes sont déjà nettoyés alors que le corps est encore en assez bon état. J'offris d'acheter des crânes, et les *Toungouses*, après avoir refusé, acceptèrent enfin de m'en vendre deux pour soixante francs. Encore fut-ce parce que les vieillards sont persuadés que les crânes reviendront auprès du corps; ils racontent même qu'ils ont souvent vu des crânes se promenant la nuit pour aller boire à la rivière.

Parti de la *Gouga*, je descendis l'*Amgoun* jusqu'à *Nikolaïevsk*, où je devais m'approvisionner pour mon passage des montagnes du *Niman* à la *Zeïa*. Comme l'hiver devait arriver vers la mi-septembre, il était bien temps de songer aux chaussures chaudes. Mon voyage sur l'*Amgoun* n'offrant rien d'extraordinaire, je transporte d'emblée mes lecteurs à la foire d'indigènes de *Niman*, où une caravane de rennes m'attend déjà depuis longtemps.

Les *Toungouses*, ou *Iakoutes* des prairies, se servent du cheval comme moyen de transport. Dans les forêts, et

aux endroits où se trouve le lichen, c'est le renne qui est employé. La fortune d'une famille est en rapport direct avec le nombre des bestiaux qu'elle possède. Ceux qui, par un malheur quelconque, perdent leurs bestiaux, quittent leur vie nomade et deviennent pêcheurs sur les bords de l'Amour. Leurs moyens de transport sont les bateaux et les chiens. On a plusieurs exemples de tribus, primitivement nomades, possédant des rennes et qui, les ayant perdus, ont quitté les montagnes pour les prairies, où elles se servirent des chevaux. Ces chevaux ayant aussi été perdus, ces nomades changèrent de vie et devinrent sédentaires, pêcheurs et chasseurs.

Dans la région de la Bourcia, le renne est resté le moyen de transport des nomades. Ils ne se résolvent à le manger que lorsqu'ils sont extrêmement tourmentés par la faim. Ils emploient plutôt le renne comme bête de selle ou d'attelage au traîneau. Pour les premiers, on met des deux côtés de la selle jusqu'à trente kilogrammes de bagage. Les rennes plus forts peuvent même porter un cavalier. Les enfants sont transportés dans un berceau attaché d'un côté de la selle, avec un contrepoids y faisant équilibre.

La caravane qui m'attendait à la foire de Niman se composait de Toungouses, de vieilles femmes et d'enfants des mines d'or qui, leur travail étant fini, retournaient dans leurs territoires de chasse; ils amenaient douze rennes, dont deux pour moi et dix pour mes bagages. En outre, une dizaine d'élangs devaient faire le chemin avec nous.

Je me mis en route le 10 septembre pour les sources de la Silindja. L'hiver était déjà proche et nous devions arriver au fleuve après un parcours de deux cents kilomètres en huit jours pour nous dépêcher de descendre cette rivière et la Zeïa avant la gelée du fleuve.

Monter à renne est un exercice agréable et pas fatigant. Dans les endroits sans chemin tracé, je pouvais faire par jour jusqu'à vingt kilomètres. Deux rennes me suivaient : j'en changeais toutes les deux heures pour me reposer. La selle est une planchette en forme de cœur, fixée sur le dos de l'animal. On y est assis comme sur une chaise, les pieds en avant. Un bâton dans la main sert à la fois pour diriger et pour conserver l'équilibre. Le renne est une haquenée, et l'on ne sent aucune vibration, même pendant sa marche la plus rapide. Pour les petites courses, sa vitesse est supérieure à celle d'un cheval ordinaire.

Au premier abord, il paraît difficile de chevaucher sur le renne, à cause de l'équilibre qu'il faut conserver et des immenses cornes que l'on doit s'accoutumer à voir devant soi, sans crainte, il est vrai, d'être touché par elles, car le renne en marche baisse la tête. Le premier jour, cette équitation me fut désagréable, je tombai et payai cette première leçon d'un bain froid.

Le deuxième jour, nous passâmes par un endroit où il y avait très peu de mousse d'Islande. Les guides furent même obligés de couper de vieux pins dont les branches n'avaient de verdure qu'au sommet. Le reste était couvert d'une longue mousse noire, appréciée aussi par les rennes, qui s'en régalaient.

Monté sur mon renne, j'avais aperçu le premier le village. Dès qu'il eut senti la mousse, il se jeta de côté pour chercher sa pâture et, malgré tous mes efforts, je n'arrivais pas à le faire avancer. Il me fallut donc descendre, et, bien qu'il ne fût pas tard, nous fûmes obligés de camper sur place, non loin des huttes des indigènes, autour desquelles il y avait au moins cent rennes revenant de leurs pâturages. Pendant qu'on préparait notre dîner, je me rendis aux huttes, qui présentaient un aspect vraiment pittoresque avec leur entourage de rennes. Les femelles attendaient que les femmes toungouses vinssent les traire. Les Toungouses traient leurs vaches le



TOUNGOUSE S'APPRÊTANT À SCIER LES CORNES D'UN RENNE. — DESSIN DE THIÉRIAT.

matin et le soir. Le lait des rennes est épais comme la meilleure crème. Il a un goût très aigre, mais est agréable et excellent avec le thé. Un peu plus loin, un Toungouse tenait un renne et s'appropriait à lui scier les cornes. Ce renne m'était destiné, et comme il était fort méchant, il aurait pu, ainsi que me l'avaient dit les Toungouses, me jeter par terre et me molester avec ses cornes et ses pattes. L'opération du sciage se fait généralement en automne, quand les cornes n'ont plus de sang et ont perdu la sensibilité. On les scie peu à peu afin qu'elles ne gênent

pas l'animal au passage dans les forêts. Elles servent aux Toungouses à faire de petits bi-belots de ménage.

Le soir, il commença à pleuvoir, et bientôt la pluie se transforma en neige. La température tomba à 4 degrés au-dessous de zéro. L'hiver s'approchait rapidement, et les Toungouses craignaient que nous ne pussions arriver même à la Silindja, car les rivières, qui commencent, à cause de la rapidité de leur courant, à geler par le fond, rendent tout passage impossible, en couvrant les pierres d'une couche de glace.

Mais, quand on entreprend un pareil voyage, il ne faut rien craindre, et je me couchai tranquillement.

Le lendemain matin, me réveillant, je me trouvai emprisonné sous ma tente. La neige tombée en abondance pendant la nuit avait entièrement recouvert ma tente. Mais mes Cosaques me firent une sortie jusqu'au grand feu qui maintenait le sol dégelé à une assez grande distance autour de lui.

Une question se posait : fallait-il continuer ou revenir aux mines d'or ? Je tenais pour la continuation de notre voyage, et, malgré la neige épaisse qui couvrait la route, j'ordonnai de lever le camp. J'avais une bonne carte de la région, que m'avait donnée M. Ballod avant mon départ des mines, et j'étais sûr, avec cette carte et la boussole, d'arriver à la Silindja, peut-être pas exactement à l'endroit désiré, mais dans tous les cas à un endroit rapproché. Je pensais aussi qu'en redescendant les montagnes nous retrouverions l'automne, puis un second hiver.

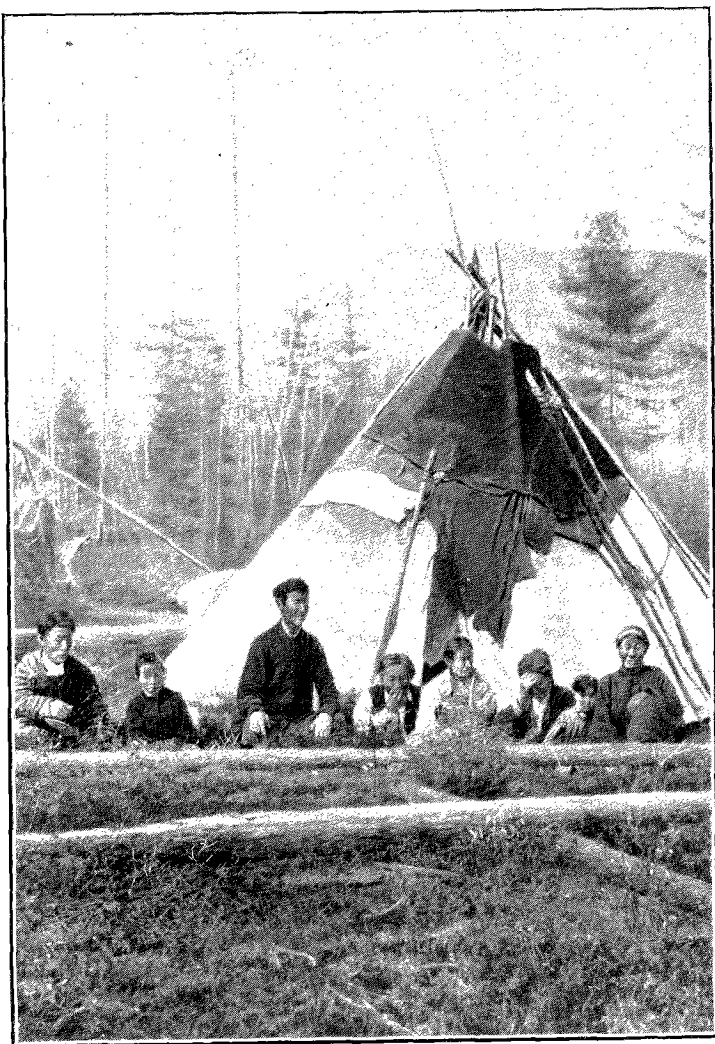
Un Toungouse du village proposa de nous conduire, et, monté sur son renne, il marcha en tête de la caravane. Le renne savait son chemin. Bientôt après le passage des quinze rennes, la neige s'affaissa et les Cosaques purent nous suivre.

Le froid continua et le thermomètre marquait déjà — 18°. La neige sur les montagnes, coupée par les voies tracées par l'élan, nous révéla la présence du gibier, mais il fallait quand même continuer le chemin. Il y avait au moins une quinzaine de passages de rivières dangereux. Nous avions oublié à la foire les patins pour marcher dans la neige, ce qui nous rendait la chasse impossible. Le fond du lit de la rivière était couvert d'une couche de glace; cette couche, augmentant d'épaisseur, surtout près des grands rochers qui forment les chutes d'eau et les rapides, cause des inondations d'eau glacée autour des rapides, loin de la rive naturelle.

Malgré tous les obstacles rencontrés, nous arrivâmes à traverser les rivières et à voir enfin devant nous les bords de la Silindja, l'affluent de la Zeïa, aussi tumultueux et désagréable que la Bourcia. Nous avions un retard de cinq jours et les provisions étaient consommées. J'étais déjà en train de marchander au guide un des rennes pour faire les provisions de viande nécessaire pendant une quinzaine, lorsque j'aperçus deux maisons, des tentes et quelques personnes au bord de la rivière.

L'hiver était fini et nous avions de belles journées. L'endroit où nous nous trouvions était en quelque sorte la clef des chemins conduisant aux mines d'or appartenant à la société du Niman et qui se trouvaient sur les affluents gauches de la Silindja, non loin du fameux ruisseau appelé Boni, où les brigands voleurs d'or ont créé une véritable république forestière. L'administration du pays Amourien a été obligée, pour les disperser, d'envoyer une escorte de Cosaques avec des officiers; mais ces brigands, dont le nombre monte à quelques milles, ont changé de place et se sont répandus dans les forêts.

L'absence de surveillance dans les forêts à cause de la difficulté des communications, et le droit, pour les propriétaires de terrains déclarés miniers, de commencer les travaux d'exploitation quand ils le veulent, ont



BUTTE TOUNGOUSE. — DESSIN DE THIÉRIAT.

créé ce brigandage de gens sans aveu qui se rendent dans ces endroits pour exploiter les mines non encore attaquées.

Dans leurs opérations, purement manuelles, ils se servent comme lavoir de cette assiette en bois dont j'ai parlé plus haut à propos des travailleurs indigènes. Ils ont leurs lois, leurs chefs, leurs juges; des marchands leur apportent, sur les rennes des indigènes et sur les bateaux, des vivres et de l'alcool. On voit même des propriétaires fictifs de mines d'or qui travaillent réellement à échanger l'or des brigands contre des provisions et de l'alcool. Tout cela est si bien organisé que l'administration est presque incapable de s'y opposer.

Les vivres atteignent des prix fous. L'unité est le *zlotnik* (1/96 de livre russe) qui coûte exactement 8 fr. 84. Pour une livre de pain noir en biscuit ou de viande séchée, on paie un zlotnik; cinq ou six zlotniks pour une bouteille d'esprit-de-vin, et toutes les provisions dans cette proportion. Cet or volé n'est pas remis au gouvernement, mais passe sur le marché chinois, dans un petit village vis-à-vis de la ville de Blagovechtchensk, où les marchands le paient bien. Il paraît qu'il passe jusqu'à dix mille livres d'or volé par notre frontière de Chine.

Le village des Yakoutes n'était donc qu'un refuge de caravane pour le transport de l'esprit-de-vin. Un employé du gouvernement demeurait près de là. Les brigands, assez accommodants, ne voulaient pas assassiner le pauvre homme, qui mourait de peur, ainsi que les deux gardiens. Ils préféraient venir de temps à autre lui demander, sous menaces de mort, du biscuit, de la farine, de l'esprit-de-vin, et même sa société pour faire une partie de cartes.

L'employé était tout heureux de nous voir; il nous raconta sa position, en nous disant que ces brigands étaient fort honnêtes. Après de telles déclarations, je fis appeler ces gens chez moi et les engageai à quitter l'endroit. Ils le voulaient bien, mais ils me dirent qu'ils n'avaient pas de provisions. L'employé leur donna alors du biscuit et ils construisirent avec du bois une espèce de radeau, prirent une rame comme gouvernail, puis, au bout de quelques kilomètres, abandonnèrent ce moyen de transport pour retourner par terre chez leurs camarades.

L'endroit où nous étions a son histoire. C'est l'ancien emplacement de la foire d'Inkan, citée par Middendorf. Il y avait eu là une petite chapelle orthodoxe qui fut brûlée par les nomades à chevaux pendant leurs disputes avec les nomades à rennes. Je ne pus trouver qu'un cimetière d'un village dont les habitants étaient tous morts de la petite vérole noire. Près d'un village je trouvai une sépulture aérienne et un berceau d'enfant, en écorce de bouleau, suspendu à un arbre et servant de cercueil.

Comme, d'après les superstitions et les doctrines de la religion chamanique, l'âme humaine était avant sa naissance un petit oiseau vivant au ciel dans les branches d'un arbre divin, lorsqu'un enfant mourait avant qu'il eût sa connaissance, l'enterrement devait se faire selon des cérémonies spéciales, et le corps était placé dans un cercueil suspendu entre les arbres. Si l'enfant était mort tout de suite après sa naissance, on laissait le berceau attaché au premier arbre, mais en recouvrant le corps de chiffons et de peaux. Un petit nid en mousse était posé sur le berceau, afin que l'âme fatiguée de l'enfant pût se reposer avant de rentrer au ciel.

Le deuxième jour de notre descente, nous rencontrâmes les brigands sur leur radeau. C'était véritablement si pénible de les voir sur leurs morceaux de bois mal assemblés, que je leur criai de venir dans mon bateau pour ramer. Mais ils refusèrent et, débarquant précipitamment, se cachèrent dans la forêt.

Nous arrivâmes le 30 octobre à Blagovechtchensk.

(A suivre.)

CHIMKIÉVITCH.



CHIEN DE CHASSE DES TOUNGOUSES. — DESSIN DE GOTORIIE.



TRAÎNEAU ATTELÉ DE CHIENS. — DESSIN D'OULEVAY.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR¹,

PAR M. CHIMKIËVITCH.

IV

Quelques mots sur les Toungouses pêcheurs. — Les causes de la transformation des chasseurs nomades en pêcheurs. — Excursion chez les Goldes. — Arrivée dans un village. — Insalubrité des maisons. — Les chiens comme animaux de transport. — Nourriture des chiens. — Incident. — Chiens voleurs. — Concert des chiens. — Première rencontre avec un devin toungouse. — Le chamane. — Le vêtement des Goldes. — Les peaux de poissons. — Légende toungouse sur l'opium. — Les superstitions et la vie des Goldes. — Le mariage. — Arrivée d'une jeune mariée dans le village de son mari. — La rencontre de la jeune mariée. — Une noce. — Idées sur l'âme et l'immortalité. — Le chamane et son rôle. — La sépulture aérienne. — Le service du devin. — Les obsèques. — La cérémonie de la conduite de l'âme dans le pays des âmes.



FEMME GOLDE EN ROBE DE PEAU DE POISSON.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LA raréfaction du gibier dans les forêts sibériennes, la famine et les difficultés de la vie ont peu à peu amené les indigènes à se rapprocher des rivières, où le produit de la pêche vient s'ajouter à celui de la chasse pour leur procurer la nourriture. Les peuplades ont abandonné leur vie nomade, pour former des villages fixés au bord des cours d'eau poissonneux; cependant, elles entreprennent parfois des excursions cynégétiques dans les montagnes, surtout en hiver. La vie et les mœurs se sont ainsi complètement modifiées, et il sera d'un vif intérêt d'étudier les usages adoptés par ces nouveaux peuples dans leurs excursions. Les pêcheurs du bas Amour se partagent en deux races : les Giliagues, comme nous l'avons déjà dit, habitent à l'embouchure de l'Amour, sur les bords de la mer et de l'île de Sakhalin; la race toungouse habite les bords du Soungari, de l'Amour et de l'Amgoun et se divise en plusieurs peuplades congénères. L'excursion que je vais raconter a lieu chez les Toungouses Goldes, qui habitent le

Soungari, l'Oussouri et l'Amour, car ce peuple est le plus intéressant et le plus civilisé parmi les peuples pêcheurs. Le type des Goldes est semblable à celui décrit plus haut. J'en montre un représentant très typique, Soakta-Odehal, mon guide; il parle le russe et le chinois, et a été médaillé par le gouvernement russe pour les services rendus par lui à des savants dans leurs études sur la rage. Il est orthodoxe et son nom russe est Léontiy.

Nous sommes dans un petit village d'une des branches du fleuve Amour, où les Goldes mènent une vie hen-

1. *Suite. Voyez p. 577, 589 et 601.*



TYPE GOLDE (SOAKTA-ODCHAL) — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

reuse, loin du passage des bateaux à vapeur. Leurs maisons sont construites à la manière mandchoue, en minces murs de boue, percés de grandes fenêtres couvertes de papier chinois assez transparent pour donner du jour à l'intérieur. L'emploi du verre est inconnu, malgré le voisinage des Russes. Les maisons des riches sont divisées en trois parties, celles des pauvres en deux. La pièce du milieu est à la fois antichambre et cuisine. Dans un coin de l'antichambre sont placés les foyers servant au chauffage de la maison et à la cuisson. Les cheminées s'étendent le long du mur, et contre elles s'appuie une sorte d'assise qui sert à la fois de lit, de chaises et de table, et qui supporte les armoires et les objets de ménage. Ces lits, chauffés par la cheminée, sont des plus désagréables aux étrangers : il faut être né dans une maison chinoise pour les supporter tout un hiver. Quoique j'aie passé de nombreuses nuits dans ces maisons, j'en étais si incommode que plus d'une fois il m'est arrivé de sortir en pleine nuit, par un froid de 40 degrés centigrades, pour aller coucher dans mon traîneau. Imaginez-vous que vous êtes couché sur un lit de pierre, avec une pièce de feutre mince, servant de drap; vous êtes couvert le plus chaudement possible, car, grâce aux fenêtres en papier, la température de la chambre est toujours inférieure à 0°; par contre, le lit de pierre est chauffé à 30 ou 40 degrés. Ce bain de chaleur cause une énorme sudation, et la crainte du froid empêche de se découvrir. Cependant, les indigènes, ôtant seulement leur tunique, la tête vers le milieu de la chambre, les pieds vers la cheminée, dorment commodément. Ils prétendent ce régime très hygiénique : exemple étonnant de la faculté d'adaptation des hommes au genre de vie et au milieu qu'ils ont connu dès leur jeunesse; au Golde et au Mandchou une maison européenne n'est pas plus nécessaire que ne l'est au Toungouse nomade la maison mandchoue.

Pour les objets dont ils n'ont pas besoin tous les jours, leurs provisions de poisson, etc., ils construisent des baraques exhaussées qui, grâce à leur mode de construction, préservent de l'inondation et de la curiosité des chiens. Les maisons ainsi que les baraques sont recouvertes d'herbes sèches qui croissent dans les marais. Un génie, sous forme d'idole humaine placée sur le toit,

protège la maison; en outre, selon les superstitions des Goldes, un autre génie, invisible gardien de la maison, demeure dans le poteau vertical qui soutient le sommet du toit; il porte le nom de *Goussi Tora* et joue un grand rôle dans la vie de l'indigène. C'est à lui qu'il donne en sacrifice de l'eau-de-vie chinoise, le *hauchin*, en le saluant jusqu'à terre et en lui demandant protection, chaque fois qu'une chasse ou une pêche est terminée ou va être entreprise, ou chaque fois qu'un mariage ou qu'une naissance va avoir lieu dans la famille.

Pour sécher au soleil les filets de pêche, les attaches des chiens et les poissons destinés à être conservés, chaque famille possède quelques rangées de bâtons disposés aussi près que possible de la rivière. Le village où j'habitais se compose d'une vingtaine de maisons formant une rue, dont le sol est creusé de centaines de trous pour loger les chiens. Chaque famille, si pauvre soit-elle, possède comme moyen de transport, outre son bateau, une dizaine de chiens. En hiver, ils sont attelés en traîneau, par attelages de sept à treize; en été, ils servent à haler les bateaux à contre-courant. Leur travail d'hiver est le plus rude. Sur une route établie, un traîneau de treize chiens conduisant deux voyageurs peut faire quatre kilomètres par heure. Comme nourriture, les chiens ont le matin et le soir des squelettes de poissons, cuits et servis chauds. On leur donne rarement des poissons crus. Ils n'aiment guère la viande et souvent n'y touchent pas. Les chiens de chasse mangent la viande, mais pas celle de tous les animaux. Ainsi le Golde mange la zibeline, mais le chien n'y touche pas.

Les plus riches ont jusqu'à une centaine de chiens. Vous pouvez maintenant vous représenter ce qu'est un village de Goldes d'une cinquantaine de maisons, avec des milliers de chiens.

Les chiens sont de naturel méchant et peureux. Ils sont très fidèles à leurs maîtres. Cela provient sans doute du bâton, auquel ils sont habitués dès leur jeune âge. Ces chiens se livrent des combats sanglants auxquels les Goldes assistent comme à un spectacle, n'y mettant fin qu'au cas d'un vrai danger pour un beau chien.

En été, pour se préserver de la chaleur et des moustiques, les chiens font dans le sol, près des maisons auxquelles ils appartiennent, des trous dans lesquels ils se tapissent. Dans des milliers de trous pareils on ne voit en passant que des têtes de chiens qui se lèvent comme des automates et aboient sans avoir l'intention de vous

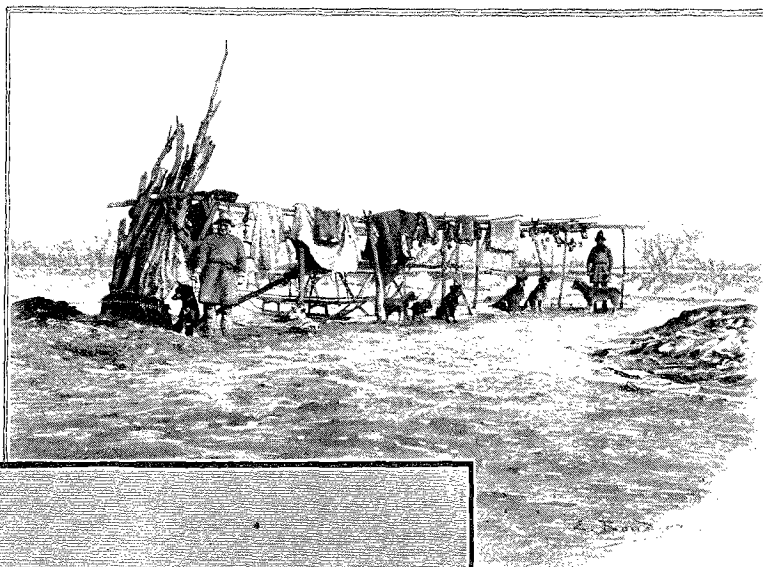
mordre. Ce concert de chiens est vraiment original et serait digne du phonographe. La première sérénade qu'ils m'ont donnée me restera toujours dans la mémoire.

C'était un soir, en descendant l'Amour. J'arrivais pour la première fois dans un grand village de Goldes. Nos guides étaient restés dans le bateau. Ma tente était établie tout près des bords. Les guides se couchaient. Pour empêcher les chiens de pénétrer dans le bateau, on l'avait un peu éloigné de la rive, et fixé par des bâtons. J'avais peur pour une grande casserole de caviar frais de saumon préparé pour notre déjeuner. Je dormis bien jusqu'à minuit, au milieu du silence complet du village. J'étais entouré de milliers de chiens. Vers minuit, je fus réveillé par l'un d'eux, qui voulait pénétrer dans ma tente. Je dus sortir pour le chasser. Il faisait une belle nuit blanche. La lune éclairait le superbe panorama du village. Je chassai le chien, qui, mécontent, aboya. Involontairement, je l'imitai et je lançai un aboiement prolongé et plaintif à travers le silence du village. Le chien me répondit, et quelques instants après on entendait les aboiements de tous ses congénères. Au premier moment, je crus que j'allais être dévoré, et je fus bien étonné de voir qu'aucun d'eux ne se levait pour m'attaquer. Ils aboyaient simplement en levant une tête mécontente.

La sérénade dura peut-être trois minutes et le silence se rétablit bientôt dans le village. De temps en temps, dans mon voyage chez les Goldes, pour étudier les mœurs de ces bêtes, j'ai ainsi donné le signal de leur concert. C'est à la fin très énervant et désagréable.

Le lendemain, les guides furent très surpris de voir la casserole au caviar vide, le couvercle disparu ainsi que ma casquette en liège. Les recherches démontrèrent bientôt que les chiens étaient les voleurs. Ils avaient pénétré dans le bateau, mangé le caviar, emporté le couvercle et mon chapeau dans leurs trous. Mon chapeau était également dévoré : il n'en restait que des lambeaux. Sans doute ils s'étaient ainsi payés de leur concert.

C'est au commencement de l'hiver que j'ai fait l'excursion de chasse dont j'ai parlé plus haut. J'avais juste le temps d'arriver au bon moment par



SÉCHOIR À VÊTEMENTS.

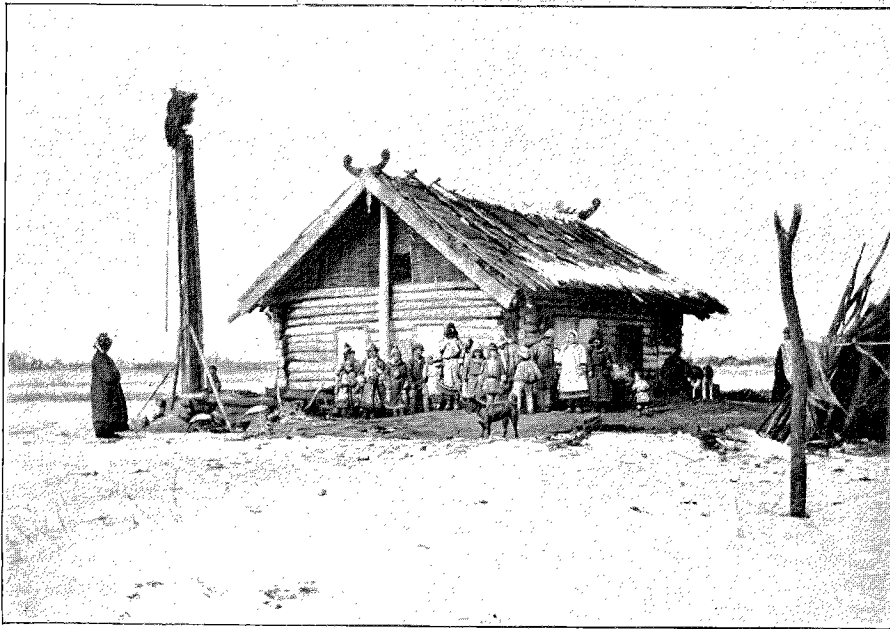
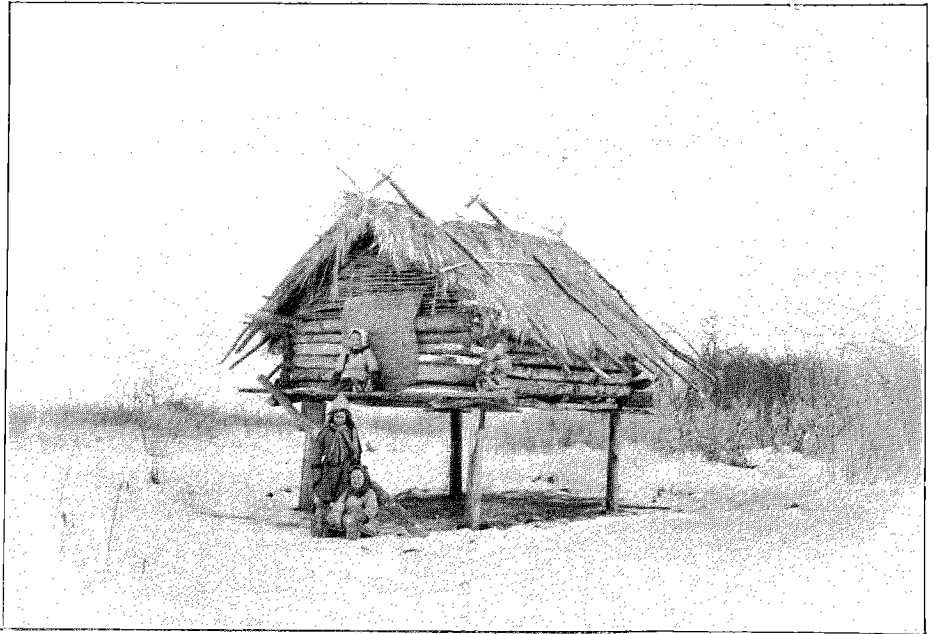


UNE RUE DANS UN VILLAGE GOLDE. — DESSIN DE BOUDIER.

le bateau, mais nos bagages n'étaient pas encore là. Heureusement l'hiver tomba tout à coup et nous pûmes traverser le fleuve en traîneau et arriver dans un village de la rive opposée. En nous voyant venir, une partie des Goldes se cachèrent dans leurs maisons, quelques autres se montrèrent moins timides. Le Golde chez lequel je devais m'arrêter vint avec sa famille, en costume de fête, et un orchestre russe, me recevoir au bord de la rivière, et m'ayant respec-

tuement salué, il m'invita dans sa maison qui était nettoyée et dont il avait déménagé avec sa famille, pour le temps de mon séjour dans le village.

La maison consistait en une chambre de 2 mètres carrés et une toute petite antichambre-cuisine. J'arrivai au moment où l'on commençait un service funèbre, qui devait durer trois jours; comme d'ailleurs il était dangereux de retourner chez moi à ce moment, à cause de la trop mince couche de glace de l'Amour, je demandai qu'on fermât les deux ou trois fenêtres avec des peaux d'élan. J'avais des provisions à moi et j'évitai ainsi la nécessité de manger les saletés dont ce peuple se nourrit; il suffit de les voir ou de les sentir pour tomber malade : du poisson séché, cuit avec un peu d'eau, de la bouillie de gruau de seigle, de l'huile de poisson et du caviar de saumon séché, le tout d'aspect dégoûtant, sont pour eux des plats de choix. La faim et l'absence de provisions m'avaient forcé chez les Neg-



MAISON ET GRENIER GOLDES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

das de l'Amgoun à manger de leurs plats; mais désormais il me suffisait de les sentir.

En arrivant dans les villages, je visite toujours toutes les maisons ou huttes pour avoir un tableau aussi détaillé que possible de la vie et des mœurs des indigènes; je fis de même ici, et, sans montrer mes intentions, je me mis en route. Une foule d'indigènes entouraient déjà ma maison; une femme, tête nue malgré le froid, avec son bébé sur le dos, était dans la foule; malgré les protestations bruyantes qu'elle fit entendre, je l'eus vite pho-

tographiée; mon appareil inspirait une vive frayeur aux indigènes, et tout le monde disparut en un instant.

La berge de la rivière est assez élevée pour préserver le village de l'inondation, mais pendant la grande crue les habitants sont obligés de quitter les premières maisons du village. Je trouvai au bord du fleuve une hutte dans laquelle une pauvre famille était obligée de passer l'hiver, parce que sa maison avait été emportée. Depuis j'ai retrouvé dans beaucoup de villages de pareilles huttes, où les indigènes vivaient comme des animaux. La maison que je visitai ensuite appartenait à la famille du chamane, prêtre des indigènes, qui était arrivé pour le service de deuil. C'était un vieillard, qui avec d'autres Goldes, ses aides, buvait du *hanchin*; il était déjà assez ivre pour commencer son service. Les Goldes le saluèrent respectueusement, lui offrant de l'eau-de-vie chaude dans de petites tasses de porcelaine. La maison n'avait ni antichambre ni plafond; près du foyer, un pauvre

chat était attaché par une corde, le cou tout sanglant. Je ne puis pas comprendre cette coutume des sauvages de garder chez eux sans nécessité apparente des chats et des poules, qu'ils doivent attacher à une corde, et condamnent ainsi à périr dans la saleté, pour éviter qu'ils ne soient mangés par les chiens.

Le costume et les objets nécessaires au service religieux étaient tout près du chamane et il attendait l'invitation qu'on doit lui faire d'après un cérémonial bien fixé, et qui pour cette fois dépendait de moi, car mon guide Soakta m'avait promis de ne pas commencer le service avant que je ne lui en aie donné l'ordre, c'est-à-dire quand j'aurais eu le temps de voir un peu les indigènes dans leur vie ordinaire. Souhaitant bonne santé au chamane, je quittai sa maison pour me rendre dans la suivante. En chemin, j'aperçus une femme indigène, horriblement laide, qui apportait des branches d'arbre pour le chauffage. Les femmes indigènes sont généralement très laides; il est rare d'en rencontrer une qui puisse passer pour jolie.

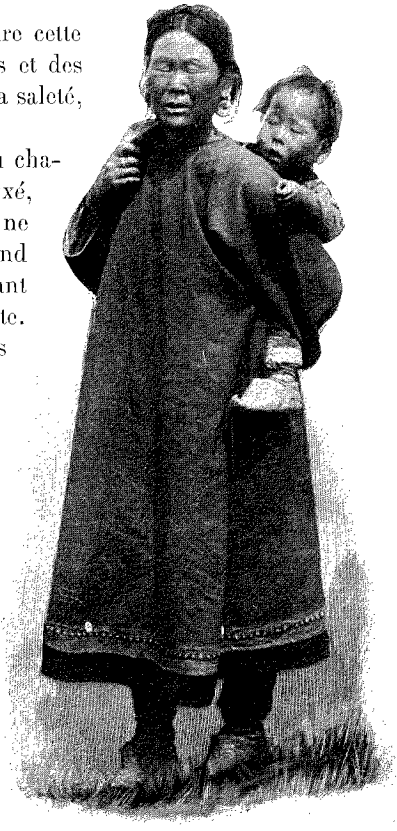
Comme tous les peuples sauvages, qui emploient à leur nourriture et à leur parure les animaux vivant autour d'eux, de même les pêcheurs et chasseurs, préférant vendre la peau d'élan et les fourrures, sont parvenus à se servir comme couvertures de peaux de poissons, et ces peaux sont travaillées de façon vraiment merveilleuse; ils se servent aussi de peaux de poissons peintes pour orner leur vêtement.

Les poissons, brochets, saumons et autres, étant pêchés, la peau est séchée, et, suivant l'emploi qu'on en veut faire, on la travaille plus ou moins bien, à l'aide d'un marteau de bois dont on la frappe, sur un morceau de bois découpé triangulairement qui sert d'enclume. Lorsque la peau est devenue tendre, on la travaille avec le couteau, et les femmes arrivent à un haut degré d'habileté manuelle. ensemble, avec des de grands morceaux, chinoises, soit pour

Les peaux ainsi préparées sont cousues rebords ou ourlets; alors la peau, formant est employée, soit pour les longues robes les bottes, soit pour de petits sacs à provisions, à tabac ou à poudre. Toutes ces pièces sont garnies d'ornements et peintes de couleurs fabriquées avec des racines végétales. Les hommes n'emploient la peau de poisson que pour les bottes, les sacs et le court pantalon, qui va jusqu'aux genoux. C'est le privilège des femmes de porter des robes en peau de poisson. Ce genre de robe ne se porte du reste qu'en hiver, à cause des pluies d'été; c'est plutôt un vêtement de parade, qu'elles mettent au-dessus de leur robe de coton ou de peau d'élan.

Les femmes comme les hommes ont toujours la pipe à la bouche; elles portent comme eux des chapeaux de fourrure avec oreillères. Le Golde dit pouvoir se passer de manger pendant plusieurs jours, mais non de fumer. Maintenant, grâce aux Chinois qui ont inondé le pays de l'Amour, l'usage de l'opium tend à se répandre; dès longtemps il était connu des indigènes, mais, à cause de son prix élevé, on ne le fumait que rarement; maintenant, il arrive souvent qu'entrant dans une maison, on se trouve dans un nuage de fumée désagréable, en face de plusieurs indigènes abrutis et immobiles, la pipe d'opium à la bouche. Dans une maison mandchoue, j'assistai un jour à une scène révoltante : une jeune femme fumait l'opium, et son bébé à côté d'elle réclamait avec instance de la nourriture. Elle le prit et lui souffla de la fumée d'opium dans la figure jusqu'à ce qu'il se tût. Je voulus intervenir, mais le père de cette jeune femme me fit remarquer que l'enfant était à elle.

Les Goldes me disaient qu'il était très mal de fumer l'opium, mais qu'ayant une fois commencé, on ne peut plus s'arrêter. Une légende que je vais raconter sur la naissance du premier pavot montre la consolation qu'apporte l'opium : Un garçon golde d'une pauvre famille fut donné à un marchand mandchou qui habitait une grande ville. L'enfant vécut chez lui. Devenu jeune homme, il passa un jour devant la maison du gouverneur du pays, et vit à la fenêtre d'une tour du palais une jeune femme merveilleusement belle. Rentré chez le marchand, et tombé malade d'amour, il lui avoua la cause de sa douleur. Le marchand fit venir une vieille femme qui gar-



FEMME GOLDE ET SON ENFANT.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



UN FIANGÉ GOLDE
ATTENDANT LE CORTÈGE NUPCIAL (PAGE 620).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

dait la princesse dans sa tour, et, lui ayant donné beaucoup d'or, lui ordonna de faire entrer le jeune homme chez la princesse. La princesse l'aima, et pendant longtemps il vécut avec elle, caché dans sa chambre. Enfin, le marchand réclama le jeune homme, et lui dit de retourner chez son père. Le jeune homme retourna donc chez son père, et là épousa une riche marchande. Mais il resta amoureux de la princesse, et le désir de la revoir lui fit reprendre un jour le chemin du pays où il l'avait connue. En route, il eut un rêve, qui se répéta les deux nuits suivantes. Il vit que, la princesse étant devenue mère, son père le gouverneur, indigné, l'avait brûlée avec sa maison. Au milieu des cendres était un petit cœur, le cœur de la princesse. Et il entendit celle-ci lui dire de prendre ce cœur, et qu'alors elle ressusciterait pour venir le voir. Il alla donc jusqu'au château brûlé, et au milieu des cendres trouva une petite pierre triangulaire et transparente, qui était le cœur pétrifié. Il le rapporta dans son pays, la mit dans sa chambre, et toutes les nuits la princesse ressuscitait, soupaît et couchait avec lui. Le jeune homme se faisait apporter chaque soir de quoi souper pour deux personnes. Les femmes de la maison remarquèrent cela, et la femme du jeune homme vint avec sa sœur visiter la chambre. Mais elles n'y trouvèrent qu'une petite pierre triangulaire insignifiante, qu'elles jetèrent dans la cour et qui se cassa en morceaux. Quel ne fut pas leur étonnement en voyant les débris de cette pierre donner naissance à de superbes plantes avec de grandes fleurs de toutes couleurs qu'elles n'avaient jamais vues auparavant ! La cour instantanément était transformée en un merveilleux parterre. Le Golde rentre chez lui, s'aperçoit de la disparition du cœur, tombe malade et s'endort. Plusieurs jours s'écoulèrent et les femmes étaient inquiètes de sa santé. Mais lui, il rêvait que sa première femme était devant lui, comme une ombre, et lui disait à voix basse : « Ta sœur et ta femme m'ont tuée et je ne puis plus naître ; de mon cœur sont nées les plantes dont les fleurs portent des couronnes contenant un lait ; prends ce lait, fais-le cuire jusqu'à ce qu'il devienne noir, et fume ce lait durci ; tu te trouveras dans l'oubli, et si tu te réveilles de ton rêve, fume encore, et console-toi ainsi toute ta vie. » Le

lendemain, le Golde se lève, ordonne à sa sœur de faire cuire le lait trouvé dans les couronnes des fleurs et commence à fumer. Il trouva ainsi sa consolation, et les femmes furent obligées, en punition, de recueillir le lait du pavot et d'en faire l'opium.

La vie des Goldes est remplie de superstitions ; pour chaque action, ils consultent le prêtre, le chamane.

Quand la femme doit devenir mère, elle tient à deviner par l'intermédiaire du chamane le destin de son enfant, et pour que l'enfant reçoive une bonne vue, elle engloutit l'iris de l'œil d'un ours, en disant qu'elle l'a caché, car ce serait un péché de dire qu'elle l'a englouti. Pour accoucher, elle doit s'en aller hors du village, soit dans l'herbe, soit, en hiver, dans une hutte préparée par elle, où une sage-femme l'assiste. Si la famille n'a pas d'enfant du sexe masculin, on tue un porc en sacrifice au dieu du soleil. L'enfant change trois fois de berceau, et c'est un grand péché que de balancer le berceau vide ; c'est le devin seul qui en a le droit, pendant la cérémonie de l'enterrement d'un enfant. Le choix d'un nom pour l'enfant s'accompagne aussi de superstitions. Si un garçon meurt, on cache le sexe de l'enfant aux voisins ; on change de nom de suite si l'on apprend qu'un malheur est arrivé à une personne portant le même nom ; enfin, si les enfants meurent, on donne au nouveau-né le nom d'un mauvais sujet ou d'un reptile. Lorsque l'enfant grandit, les parents



LA MARIÉE ET SES PARENTS (PAGE 620). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



FAMILLE GOLDE, — PRÉPARATION DES PEAUX DE POISSONS (PAGE 617.) — DESSIN DE GOTORBE.

laissent son éducation à la nature; il travaille, apprend à faire le ménage, à chasser; les filles, jusqu'au mariage, ne sont tenues à aucun travail.

La promesse de mariage se fait entre les parents de deux familles dès le jeune âge des enfants. Dans une de mes excursions, il m'est arrivé de passer quelques jours dans un village golde où l'on attendait le cortège de noces d'une femme qui devait arriver dans la maison de son mari. Le mariage chez les Goldes est

très compliqué, et de grandes cérémonies se succèdent à plusieurs reprises avant que le mari reçoive enfin sa femme. Plus le mari est riche, plus le mariage se fait rapidement, car, d'après la coutume, il achète sa femme aux parents. Le mari, qui attendait impatiemment sa femme, avait payé aux parents 300 francs d'argent et 500 francs en vêtements, fourrures, robes chinoises, couvertures de lit, etc. Comme il n'était pas riche, il avait mis six ans à payer tout cela, et sa fiancée l'attendait en travaillant chez ses parents. Enfin, la noce avait eu lieu dans le village de la fiancée, et le mari, après plusieurs jours de repos, revint chez lui arranger sa maison pour la réception de sa femme; il lui fallut encore attendre plus d'un mois, car, d'après les mœurs des Goldes, plusieurs cérémonies sont nécessaires pour inviter la femme chez le mari et obtenir sa promesse. Le pauvre mari se plaignait de sa mauvaise fortune, disant qu'il aimait beaucoup sa femme et que depuis six semaines il avait oublié sa chasse et sa pêche en attendant sa femme qui ne venait pas.

Un jour, vers quatre heures de l'après-midi, on aperçut cinq points noirs sur le niveau brillant du fleuve Amour, et les Goldes, avec leurs yeux de faucon, distinguèrent bientôt les cinq bateaux qui formaient le cortège de la mariée. Tout le monde se précipita sur le bord du fleuve pour préparer le bateau de bois dans lequel le mari doit rencontrer



UN CHAMANE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

sa femme. Quatre rameurs étaient déjà à leur place, et le mari, appuyé sur sa rame-gouvernail, regardait dans le vide, dans la pose de chasse, vêtu en riche costume de chasse, en chapeau de muse, avec queue de zibeline et arc et flèche dans les mains, prêt à tirer droit sur l'élan. Le cortège s'approchait et l'on pouvait déjà distinguer le premier bateau à six rames, décoré de tapis et rempli de caisses, avec une femme au milieu : c'était l'épouse.

Le mari, tranquille jusqu'à présent, se jeta brusquement dans son bateau, qui se dirigea comme une flèche vers le bateau de sa femme, dont les autres embarcations du cortège s'éloignèrent un peu. Tout le monde attendait la grande lutte, car, d'après les usages, le mari ne peut avoir sa femme que prise de force, c'est-à-dire qu'il doit aborder le bateau de sa femme et la voler ainsi à ses parents.

Le bateau du mari était bien dirigé, mais l'homme qui tenait le gouvernail de l'autre bateau était fort habile, et en un instant il se mit de côté. Une véritable lutte, applaudie par les cris de la foule massée sur les bords, s'engagea entre les deux bateaux, et, grâce à l'habileté du conducteur, celui de la femme, elle dura plus d'une demi-heure, au bout de laquelle, le pacifique abordage ayant eu lieu, les deux esquifs s'avancèrent lentement vers la rive, accompagnés du cortège. Une grande foule de Goldes les attendait.

La jeune mariée, très timide, habillée de riches robes de peaux de poissons, resta près du bateau, entourée de sa mère et de ses parentes les plus rapprochées, tandis que le mari se dirigeait vers la maison avec son beau-père. Bientôt la mère et les sœurs du mari, sortant de la maison, s'approchèrent du bateau et invitèrent la mariée.



TRAVERSÉE DU FLEUVE AMOUR PENDANT LA GELÉE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Deux jeunes Goldes étendirent un tapis du bateau jusqu'à la maison. Après de longues invitations, la jeune mariée, richement parée et munie d'un couteau, se rend à la maison, accompagnée des femmes portant la dot chez le mari. Celle-ci se compose d'une dizaine de vêtements différents, d'une vingtaine de boîtes d'écorce de bouleau très richement ornées, d'une cinquantaine de cuillers en bois, d'une grande bouilloire, d'une hache, de bracelets, boucles d'oreilles, etc.

Arrivée à la porte de la maison, la mariée s'arrête un instant et entre sans avoir rencontré son mari ni les parents de celui-ci. Elle se dirige vers la place d'honneur qui lui est réservée, sans être saluée par personne. A ce moment, plusieurs personnes sont déjà ivres, car on a depuis longtemps commencé à boire de l'eau-de-vie, et les conversations vont grand train.

Après quelques instants de repos, le père du marié s'adresse à lui pour lui proposer d'accomplir la fameuse cérémonie de la réception de la jeune mariée dans sa maison; c'est seulement après cette cérémonie qu'elle en devient maîtresse, étant reçue par le bon génie — le gardien de la maison — *Goussi-Rora*.

Le père dispose au milieu de la chambre un nouveau tapis, et les jeunes mariés se mettent à genoux, la femme près de la porte, le mari vis-à-vis d'elle. Le père verse de l'eau-de-vie dans un verre qu'il donne à son fils, lequel, saluant sa femme, le lui offre à son tour. Après avoir fait passer le verre à tous les invités, la mariée se met sur le tapis et salue respectueusement le génie de la maison, en le priant de lui accorder une vie heureuse dans son nouveau ménage. Les parents et tous les invités sortent de leur poche des cadeaux en monnaie ou en foulards et morceaux de soie, et les présentent à la mariée. Celle-ci se lève, et, après avoir salué les invités, elle leur offre du tabac.

Après cette cérémonie, respectueusement observée même par les hommes déjà ivres, on recommence le dîner de noce, où l'eau-de-vie coule en abondance. La mariée change sa riche toilette contre des habits de travail et va chercher de l'eau. Le lendemain, les invités, après un nouveau bon dîner préparé par la mariée, rentrent chez eux, et le soir le village est redevenu tranquille et tout le monde se remet à la pêche.

La vie de ces peuplades est donc remplie de superstitions; les peuplades agricoles ont adopté le bouddhisme, tandis que les chasseurs du bas Amour, moins civilisés, sont officiellement orthodoxes, mais pratiquent la religion de leurs ancêtres, le chamanisme, dont le nom vient de celui des prêtres, les chamanes, intercesseurs entre les hommes et les esprits bons ou mauvais.

Ils ont senti en effet, dès qu'ils furent un peu civilisés, la nécessité de certaines personnes qui débarrasseraient leurs imaginations des craintes accablantes qu'y font naître les phénomènes terrestres. Ces personnes eurent parmi ces peuples une autorité particulière. Elles créèrent un système entier de doctrines et de pratiques secrètes que l'on appelle chamanisme.

De même qu'il n'existe aucun peuple qui ne sache se servir du feu, de même, dans la riche littérature

ethnographique, on n'en trouve aucun qui n'ait quelque idée de l'âme et de son immortalité. La vue d'un enterrement avec des cérémonies d'obsèques montre ici la croyance à l'immortalité de l'âme.

L'idée de la vie de l'âme est bien comprise chez les Goldes. L'âme humaine, avant la naissance, se trouve au ciel, sous forme d'un petit oiseau vivant dans les branches de l'immense arbre-divin. Cette âme, descendant sur la terre, se transforme dans le sein de la femme. L'homme, pendant une année après sa naissance, n'est considéré que comme quelque chose d'idéal. Si l'enfant meurt pendant ce temps, son âme retourne au ciel et ne perd pas la possibilité de se transformer une seconde fois en homme.

Le cercueil avec le corps de l'enfant, après des cérémonies d'obsèques particulières, est suspendu aux arbres pour être préservé des animaux, et un petit nid de mousse est à côté du cercueil, pour que l'âme fatiguée de la maladie du corps puisse s'y reposer avant de rentrer au ciel.

La vie des chamanistes est remplie de superstitions. Le premier rôle y est joué par le chamane, qui seul est capable de communiquer avec le ciel et les mauvais esprits et de remporter une âme fatiguée ou même de choisir sur l'arbre divin une âme vigoureuse.

Après la mort, le chamane transporte l'âme au pays des âmes, le fameux *Bouni*, dont il connaît si bien le chemin qu'il donne non seulement les noms des endroits par où passe l'âme, mais aussi leur description complète.

Le chamane est en outre le médecin et le devin. Dans tous les cas de maladies, il est appelé, et la curieuse mise en scène de son office produit un grand effet non seulement sur les sauvages, mais encore sur les étrangers.

C'est le chamane seul qui peut ordonner de faire telle ou telle autre idole, ou de faire la médecine de telle façon. Pour assurer l'impression qu'il doit produire pendant son service, il porte un costume original, plein d'emblèmes de son pouvoir et de ceux des esprits, ses aides et ses ennemis.

Ce costume est fait suivant les indications d'une fantastique légende sur le premier chamane. Il consiste en un chapeau en peau ou en feutre avec des cornes, de petites clochettes, etc. Un veston et un jupon sont recouverts d'amulettes, dessinées ou découpées dans du métal, en forme d'animaux, d'oiseaux, de serpents, etc. Une ceinture de pièces coniques en métal, qui se met sur le dos, forme un instrument de musique qui produit des bruits insensés pendant la danse.

Mais le principal instrument de musique du chamane est un grand tambour, avec lequel il donne le pas à la danse et accompagne ses chansons.

La danse est pleine de grâce. Les pas rappellent ceux du patineur. De temps en temps, dans les moments d'extase du prêtre, elle devient brusque; c'est alors une véritable danse macabre.

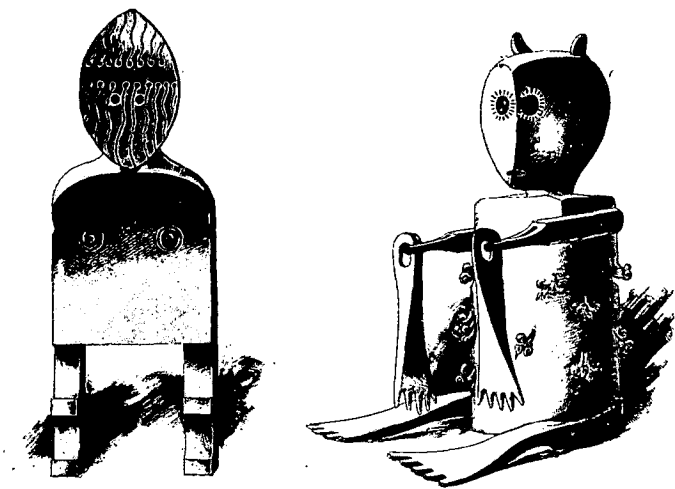
Il m'est arrivé de passer un soir en bateau près d'un village de Goldes d'où m'arrivaient les sons du tambour annonçant le service du chamane. La nuit était noire : aussi, m'arrêtant près du village, j'ai passé sans être vu près de la foule des Goldes rassemblés autour d'un grand feu en plein air, et le service a commencé. Il s'agissait de guérir un Golde dont l'âme était volée par un mauvais esprit. Le chamane invité devait reconnaître cet esprit, lui reprendre l'âme, et la remettre dans le corps du malade. Le chamane, dans son costume fantastique, était près du malade, assis sur des traîneaux.

Il chanta une chanson, en priant un esprit, qu'il appelait *Ajami*, de lui dire quel mauvais esprit avait volé l'âme; il prononça les noms de divers esprits, de temps en temps entrant dans des trances, criant, sautant autour du malade. Après plusieurs reprises de sa chanson, il se leva, cessa son chant et le recommença en s'accompagnant du tambour. Les pas allaient crescendo; le chamane s'énerva, s'enragea de plus en plus, et, criant le nom

d'un mauvais esprit, tomba en convulsions dans les bras de son aide. C'était le moment solennel où le chamane avait trouvé le nom du voleur de l'âme. La première partie du service était accomplie.

Le chamane ordonna de faire une idole du mauvais esprit en forme d'un ours, assis, les pattes de devant cassées, et de lui donner en sacrifice de la bouillie de gruau. Tout le monde se dirigea dans la maison où devait s'accomplir la deuxième partie du service : chasser le mauvais esprit déjà connu du corps du malade, reprendre l'âme volée, et la remettre à sa place.

Quand l'idole fut posée près du malade, le chamane reprit sa danse en se jetant de tous les côtés de la chambre. Il chantait, criait, frappait sur le tambour au-dessus de la tête du patient, et dans ses émotions on voyait bien qu'il était en lutte avec quelqu'un.



IDOLES GOLDES. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Le chamane, après plusieurs reprises de danse, tomba en convulsions, arracha son chapeau et se trouva pendant quelques instants inconscient.

La lutte était terminée. Le chamane était vainqueur; il n'a pas pu reprendre l'âme du malade et celui-ci mourra la même nuit.

Le cadavre du défunt fut de suite placé sur une sorte de table, à gauche de la porte d'entrée. Les femmes firent sa toilette, et sa coiffure, avec ses vieux vêtements et les objets les plus nécessaires à sa vie passée, furent placés

à côté de lui. La femme du défunt pleurait à chaudes larmes et couvrit le visage de son mari avec des foulards et des peaux de bêtes et de poissons; sur la tête, elle mit un chapeau de fourrure bien attaché au cou par un fort nœud.

Les Goldes m'expliquèrent que c'était absolument nécessaire pour empêcher que le vent ne refroidît la tête. Une lampe à huile de poisson était allumée et brûla tout le temps, tandis que le cadavre restait étendu dans la chambre. Pendant que les femmes étaient occupées près du mort, les hommes construisaient un cercueil en bois de cèdre, qu'ils déposèrent dans la rue auprès de la maison. La journée s'écoula ainsi rapidement pour moi, car les détails de la cérémonie, minutieusement observés, fournissaient une matière abondante à la curiosité d'un étranger assez heureux pour assister à une aussi rare cérémonie.

Le soir venu, la femme du mort, selon l'usage, se coucha près du cadavre en se couvrant de la même couverture. L'âme n'est pas morte, me répondit un des Goldes auxquels je demandais de m'expliquer cette étrange coutume : elle vole autour de la maison jusqu'à ce que le chamane la conduise au pays des âmes, et c'est pourquoi, après les funérailles, la femme se rend de temps à autre au tombeau de son mari pour coucher à côté.

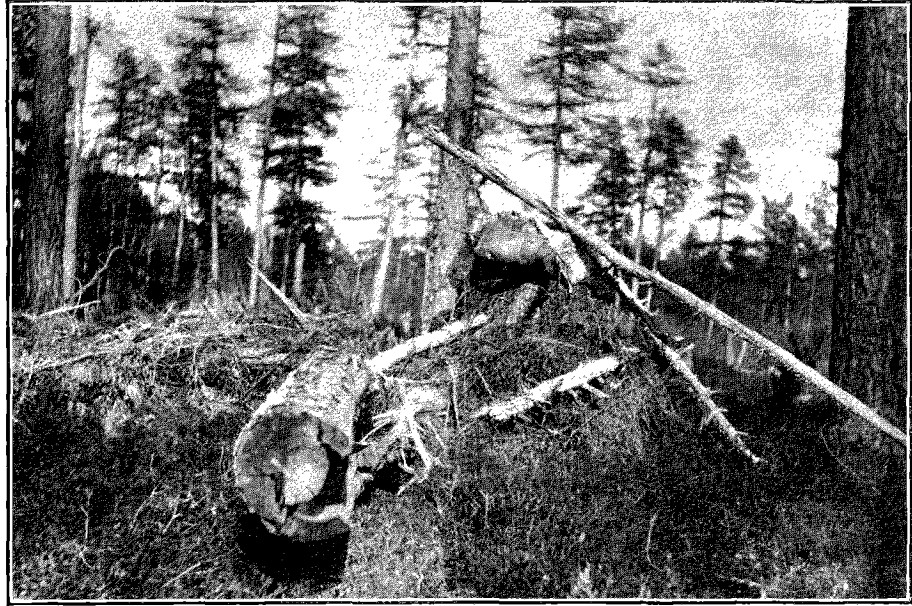
Le lendemain était le jour des funérailles. Le cercueil était dans la rue, près de la fenêtre, et le cadavre du défunt, emporté par la fenêtre avec les planches de la table sur laquelle il avait été couché, fut déposé dans le cercueil. Sous sa tête les femmes mirent des images d'animaux découpées dans du papier et sous les pieds un caillou; sans ce caillou, me dirent les Goldes, le chamane ne pourrait diriger le voyage de l'âme dans le pays des âmes. Le corps étant bien couvert, le cercueil fut cloué et porté lentement hors du village, où une fosse était préparée. Malgré la courte distance qui le séparait du tombeau, le cortège s'arrêta, selon la coutume, trois fois, et à chaque halte on versa de l'eau-de-vie sur le cercueil en disant au défunt : « Bois! Bon voyage dans le pays des âmes! Ne reviens plus et ne prends pas avec toi tes enfants! »

Arrivé au tombeau, le cercueil fut déposé dans la fosse, et une baraque fut érigée au-dessus du tombeau, dans laquelle on mit les armes de chasse et les objets favoris du défunt. Pendant qu'on arrangeait la baraque, les femmes firent un grand feu près du tombeau, et en se tournant de ce côté elles dirent au mort : « Nous avons construit une belle maison; vis bien; ne prends pas avec toi ta femme et tes enfants s'ils viennent te voir. »

Après cette cérémonie, on tua un chien près du tombeau, et on le pendit à un arbre en le recouvrant de peau d'élan.

Toutes ces cérémonies avaient pris la moitié de la journée. Après avoir mis sur le tombeau un petit drapeau blanc en signe de deuil, tout le monde se rendit dans la maison du défunt, où la veuve offrit de l'eau pour se laver les mains et la figure. Enfin on alluma des herbes parfumées, et les parents reçurent l'ordre d'ouvrir la chambre aux provisions, qui devait être fermée pendant que le défunt était à la maison. La cérémonie se termina par un dîner auquel prirent part tous les assistants.

Le chamane n'y figura que comme un simple mortel. Son rôle ne devait commencer que quand il s'agirait de conduire l'âme du défunt dans le fameux Bouni.



SÉPULTURE AÉRIENNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Quand cette grande fête ne doit avoir lieu que quelques mois, les Goldes font un petit coussin carré qu'ils appellent *Fanja*, qui représente le corps du défunt, et dans lequel se place l'âme, qui vole autour du village. Ce coussin est habillé de temps en temps des nouveaux vêtements du mort, et l'on parle avec *Fanja*, on lui donne à manger, comme si c'était un vivant. Mais dès que l'âme a été transportée par le chamane dans le Bouni, le coussin est déchiré et mis au feu, toutes les relations entre le défunt et ses parents cessent, et la veuve peut se remarier.

« Le nom de *chamanisme*, dit M. Feer, paraît venir du chinois *cha-men*, qui est la transcription de l'indien *sramana*, nom des ascètes bouddhistes. Du reste, chamane est le mot générique; chaque peuple a sa désignation particulière.

« Les Mongols, qui emploient couramment le mot *chamane*, donnent proprement à ces devins le nom de *bugué*. Le mot *sama*, nom des prêtres mandchous, paraît être une corruption de *chaman*, mais cela a été contesté.

« Le chamanisme est déjà, depuis assez longtemps, en décadence chez les Mongols. Il est mal vu, et même proscrit. En 1819 et 1820, en particulier, il a subi une persécution sérieuse. Le charlatanisme et l'audace de ces magiciens étaient arrivés à un tel point qu'un lama très considéré, s'étant mis à discourir contre leurs pratiques et à dévoiler leurs supercheries, réussit à les faire expulser du territoire de plusieurs tribus mongoles. »

Chaque visite nouvelle chez ces Goldes produisait sur moi une forte et profonde impression, et je n'oublierai jamais le matin de mai où, au lever du soleil, je quittai le village golde après un séjour de quelques jours consacré à l'étude des grandes fêtes religieuses.

Le soleil se leva; les bords du fleuve Amour, éclairés par les premiers rayons du soleil, étaient couverts de neige, malgré le mois de mai. J'étais habitué dans mes voyages à admirer la *taïga* sibérienne dans toute sa grandiose beauté; mais cette fois ce ne fut pas la beauté du paysage qui attira mon attention : ce fut le son du tambour et celui de la voix du chamane chantant dans le village. En les entendant, je pensai, voyant de loin s'approcher un bateau à vapeur : apportera-t-il le bonheur au sauvage toungouse, — qui remercie en ce moment ses idoles de l'arrivée de l'âme d'un Golde dans le Bouni, où règne l'abondance du poisson et du gibier, et où le sauvage sera à l'abri du froid et de la faim, qui le poursuivent sur cette terre ?

ЧИМКИВITCH.



FEMME TRAÎNANT DU BOIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

EN ALLEMAGNE

Voyage aux villes historiques de la Franconie.

NUREMBERG ET ANSPACH.

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ

PANORAMA DE NUREMBERG, PRIS DE LA PORTE DE HALL. (Dessin de Taylor)	313
LUSTRE NUREMBERGEOIS DU XV ^e SIÈCLE. (MUSÉE GERMANIQUE DE NUREMBERG). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	313
LA PEGNITZ DU CÔTÉ DES REMPARTS. (Dessin de Taylor, photographie Römmler et Jonas, à Dresde)	314
PANORAMA DE NUREMBERG : LE MARCHÉ VIEUX. (Dessin de Boudier)	315
UN PATRICIEN NUREMBERGEOIS DU XVI ^e SIÈCLE. PORTRAIT DE JÉRÔME HOLZSCHUHER, PAR ALBERT DÜRER. (Musée de Berlin)	316
PORTRAIT D'ALBERT DÜRER PAR LUI-MÊME. (Pinacothèque de Munich)	317
LE PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT	318
LA FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT. (Dessin de Boudier).	318
LA SALUTATION ANGÉLIQUE, PAR VEIT STOSS. (Église Saint-Laurent). (Dessin de Boudier, photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	319
LA COUR DE LA MAISON PELLER. (D'après une photographie).	320
LA MAISON PELLER. (D'après une photographie)	321
TAPISSERIE NUREMBERGEOISE DU XV ^e SIÈCLE. (Église Saint-Laurent). (D'après une photographie).	322
UN POÈLE NUREMBERGEOIS DU XVI-XVII ^e SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg)	323
FRAGMENT DU TABERNACLE D'ADAM KRAFFT. (Église Saint-Laurent). (Dessin d'A. Paris).	324
LES BORDS DE LA PEGNITZ, AVEC LA COUPOLE DE LA SYNAGOGUE. (Dessin de Taylor, photographie de Römmler et Jonas, à Dresde)	325
UN ROI MAGE, SCULPTURE NUREMBERGEOISE EN BOIS DU XV ^e SIÈCLE. (Collection E. Müntz).	325
MOULE À PÂTISSERIE NUREMBERGEOIS DU XVI ^e SIÈCLE. (Appartient à M. E. Schiffer).	326
PORTRAIT DE PETER VISCHER PAR LUI-MÊME (Église Saint-Sebald). (D'après une photographie)	326
SAINT SEBALD GUÉRISANT UN AVEUGLE, PAR PETER VISCHER. (Église Saint-Sebald). (D'après une photographie)	326
MAISONS MODERNES DE NUREMBERG. — LA PEGNITZ DU CÔTÉ DU PONT DES CHAÎNES. (Dessin de Berteault, photographie Römmler et Jonas, à Dresde)	327
SCÈNES DE LA PASSION, PAR ADAM KRAFFT (Église Saint-Sebald).	328
LES APÔTRES SAINT PAUL ET SAINT JEAN, PAR PETER VISCHER (Église Saint-Sebald). (D'après une photographie)	329
LA CHAPELLE SAINT-MAURICE. (Dessin de Berteault, photographie Römmler et Jonas, à Dresde).	329
LA MAISON FEMBO. (Photographie de Römmler et Jonas, à Dresde).	330
PANORAMA DE NUREMBERG. — LA TOUR « LUG INS LAND » ET LA TOUR PENTAGONALE. — LA PORTE « THIERSGAERTNER THOR ». — LE CHÂTEAU. — DEUX TOURS. (Dessin de Ber-	

teault, photographie de Römmler et Jonas, à Dresde)	331
UNE MAISON MODERNE DE NUREMBERG. (Dessin de Berteault, photographie Christian Koenig, à Nuremberg).	332
VUES DU MUSÉE GERMANIQUE : LE CHÂTEAU D'EAU. (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	333
LA FONTAINE DU POÈTE GRÜBEL, ÉRIGÉE EN 1881. (D'après une photographie).	335
LA SIRÈNE NUREMBERGEOISE ÉTREIGNANT DEUX CIGOGNES. FAÏENCE DU XVI ^e SIÈCLE (Collection E. Müntz). (Dessin de Paris)	336
VUE DE LA VILLE D'ANSPACH. (Dessin de Taylor, photographie F. Albert, à Wurtzbourg).	337
DRAGEOIR NUREMBERGEOIS DU XVI ^e SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	337
POÈLE EN FAÏENCE DU XVIII ^e SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	338
RESTITUTION D'UNE CUISINE DU XVII ^e SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	338
UNE ENSEIGNE NUREMBERGEOISE EN FER FORGÉ (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg)	339
UN CHANDELIER DU MOYEN ÂGE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	339
LIT DE PARADE DU PATRICIEN PAUL SCHEURL, XVIII ^e SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	340
L'ANCIENNE CHAPELLE DES CHARTREUX (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	341
LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE. SCULPTURE EN BOIS DU XV ^e SIÈCLE. (Musée Germanique).	342
VUE D'UNE COUR DU MUSÉE GERMANIQUE. (Dessin de Boudier, photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	343
SAINTE ROSALIE ET SAINTE MARTHE, FRAGMENT DU RETABLE DES PERINGSDORFF (1487), PAR WOLGEMUT (Musée Germanique).	344
SAINTE CHRISTOPHE, PAR BURGMAIR (Musée Germanique).	345
L'ÉDUCATION DES ENFANTS DE ZÉBÉDÉE ET DE MARIE SALOMÉ, PAR B. STRIGEL (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg)	346
L'ÉGLISE SAINT-JEAN, À ANSPACH. (Dessin de Taylor, photographie F. Albert, à Wurtzbourg).	347
CHAISE DITE DE LUTHER (COPIE), XVI ^e SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	348

LES VILLES MORTES DU SIAM

PAR M. L. FOURNEREAU

MUSICIENS SIAMOIS. (D'après une photographie)	349
TYPE DE LAKHON (FEMME). (D'après une photographie)	349
ITINÉRAIRE DE M. FOURNEREAU (CARTE).	350
PASSEPORT SIAMOIS	351
PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. (Dessin de Taylor)	352
PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. (Dessin de Taylor).	353
MASQUES DE THÉÂTRE. (D'après une photographie).	354
ACTEURS SIAMOIS. (D'après une photographie)	355
MONNAIES SIAMOISES. (Dessin de Faucher-Gudin)	356
CHARRUE EMPLOYÉE POUR CREUSER LE LIT DES RIVIÈRES. (Dessin de Malteste).	357
BARQUE DE VOYAGE. (Dessin de Malteste).	358
SAN-CHAO. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie).	359

KAMPHÈNG-PHÈT. (Dessin de Taylor)	359
PORTEUSES DE PAILLOTES POUR TOITURES. (D'après une photographie)	360
VILLAGE DE BANG-THANÔT. (D'après une photographie)	361
STATUE DE VISHNOU TROUVÉE À SAJNĀLAYA. (D'après une photographie)	361
STATUE DE ÇIVA. (D'après une photographie)	362
BANG-THANÔT, LES GRENIERS À RIZ	363
MUANG-THANI. (Dessin de Berteault)	363
CHEVAL SIAMOIS. (Dessin de Malteste)	364
ENFANTS NOUS AIDANT À DÉCOUVRIR LES RUINES. (D'après une photographie)	365
RIVIÈRE DE BANG-SAM-PHUANG. (D'après une photographie)	366
IRRIGATION DES RIZIÈRES. (Dessin d'Oulevay)	366
MONUMENTS DE SUKHÔTĀI : INTÉRIEUR DU MONDÔB DU VÂT-SI-JUM. — PHRA-CHĒDI CENTRAL DU VÂT-JAÏ. — LE BÔT DU VÂT-SI-JUM. — LE GRAND PHRA-CHĒDI DU VÂT-JAÏ. (Dessin de Boudier)	367
SIAMOIS EN PRÉVENTION. (Dessin de Malteste)	368
SUKHÔTĀI : L'ENTRÉE DU HAMEAU. — L'ÉTANG SACRÉ.	369
JĀTAKAS ET INSCRIPTIONS THAÏES. (D'après une photographie)	371
HAUTE À TUNG-KRAT. (Dessin d'Oulevay)	372
ENFANTS À BANG-NONG-XANG. (Dessin de Malteste)	373
RÉCOLTE DU VIN DE PALMIER. (Dessin d'Oulevay)	373
SANGKHALÔK : COLONNE PRÈS DU MUR D'ENCEINTE. (D'après une photographie)	374
BANG-TAO-RIENG : LES FOURS. (D'après une photographie)	374
LES CASCADES ROYALES À SANGKHALÔK. (D'après une photographie)	375
LE TUMULUS DU VÂT-PHRA-PHANG. (D'après une photographie)	376
SANGKHALÔK : LA PORTE ORIENTALE DU VÂT-PHRA-PHANG. — LE VÂT-JÔT-KHAO-PHASI. (D'après une photographie)	377
PARTIE INFÉRIEURE DE LA PORTE DU VÂT-PHRA-TEN. (Dessin de Gotorbe)	378
MONUMENTS DE SANGKHALÔK : LE VÂT-PHRA-CHĒDI-CHE-THEO, LE VÂT-PHRA-PHANG, LE VÂT-XANG-LOM. (Dessin de Boudier)	379
LAOTIENS ET SIAMOIS TATOUÉS. (Dessin de Gotorbe)	380
UTTARADITH : LE MÊ-PING. — MUANG-PHIXAÏ. (Dessin de Th. Weber)	381
LAOTIENNES DE MUANG-LABĒ. (Dessin d'Oulevay)	383
CARAVANE DE ZÉBUS. (Dessin d'Oulevay)	384
FONCTIONNAIRES SIAMOIS. (Dessin de Gotorbe)	385
BOUDDHA (PHITSANULÔK). (D'après une photographie)	385
CLOCHE PROVENANT DE PHITSANULÔK. (D'après une photographie)	387
KHAO-LUK-XANG (LE ROCHER SACRÉ). — PHITSANULÔK : LE CLOÎTRE KHAO-LUK-XANG. (D'après une photographie)	388
MARCHÉ DE NAKHON-SAVAN	389
LE MÊ-NAM À NAKHON-SAVAN. (Dessin de Berteault)	389
JARDIN D'ARÉQUIERS ET DE BÉTEL. (D'après une photographie)	390
AYUTHIA : PHUKHAO-THONG. (D'après une photographie)	390
LOPHABURI : LE VÂT-NA-PHRA-THAT. — LE VÂT-PHRA-PHANG-SAM-JÛT. — LE MONDÔB DU PHRA-BÂT. — PHRA-BÂT. (Dessin de Boudier)	391
LE KRAAL DE PHANIET. (Dessin de Malteste)	392
AYUTHIA. (D'après une photographie)	393
ÉLÉPHANT BLANC. (D'après une photographie)	395
LA MISSION DU R. P. QUINTRIE. (Dessin de Berteault)	396

AUX TERRES DE KERGUELEN

Îles de Saint-Paul et d'Amsterdam

PAR M. E. MERCIÉ

ENSEIGNE DE VAISSEAU

RONDE DES MATELOTS. (Dessin de Mme Paul Crampel)	397
POINTE DE L'ÂRCHE (PORT-CHRISTMAS). (Dessin de Taylor)	397
CARTE DES ÎLES KERGUELEN	398
PRISE DE POSSESSION DES ÎLES KERGUELEN. (Dessin de Boudier)	399

PANORAMA DE PORT-GAZELLE. (Dessin de Taylor)	400
PORT-CHRISTMAS. (Dessin de Boudier)	401
LUTTE CONTRE LES ALBATROS. (Dessin de Mme Paul Crampel)	402
LA TEMPÊTE. (Dessin de Mme Paul Crampel)	403
DESCENTE PÉNIBLE. (Dessin de Mme Paul Crampel)	404
DÉPÔT DE VIVRES ÉTABLI DANS L'ÎLE AMSTERDAM. (Dessin de Mme Paul Crampel)	405
ÉTABLISSEMENT ALLEMAND DE PORT-BETSY EN 1874. (Dessin de Taylor)	408

EN ÉCOSSE

PAR MARIE ANNE DE BOVET

RUE PRINCIPALE DE LERWICK. (Dessin de G. Vuillier)	409
NETTOYAGE DU POISSON. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	409
SCALLOWAY. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Romagnol)	411
FEMME DE LERWICK. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	412
CHÂTEAU DE SINCLAIR. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe)	413
TOUR PICTE DE MOUSA, À LERWICK. (Dessin de G. Vuillier)	414
CROFTER SHETLANDAIS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	415
THE HOLM OF NOSS-SHETLAND. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian)	416
LA CÔTE EST JALONNÉE DE BASTILLES EN RUINES. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian)	417
LERWICK. (Dessin de G. Vuillier)	419
PONEYS DES SHETLAND. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	420
LA CÔTE DE SKYE À PORTREE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	421
MOUETTES. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	421
LES MONTS CUCHULLIN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Romagnol)	423
CROFTER À SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian)	424
PROPRIÉTAIRE DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau)	425
PAYSAGE DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau)	426
LE LAC CORUISH. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	427
MOUTON DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau)	428
BŒUFS DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	429
LE LAC SCAVAIG. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	431
UN SOIR DANS LA BAIE DE PORTREE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	432
CIEL D'ORAGE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian)	433
MUSICIENS AMBULANTS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	433
TOURISTE ÉCOSSAIS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	435
ROCHERS DITS « OLD MAN OF STOR », À SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau)	436
CHÂTEAU DE DUNVEGAN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	437
PAYSAGE PRÈS DE FOYERS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	438
LE QUIRAING. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	439
STATION DE CORPACK. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau)	441
HABITANT DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	443
LE CANAL CALÉDONIEN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	444
OBAN. (Dessin de G. Vuillier)	445
VOYAGEUSE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	445
LE LAC ETIVE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	446
CIEL NOCTURNE À OBAN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe)	447
BALLATWLISSCH. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian)	448

LE LAC AWE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . .	449
STAFFA. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . .	450
GLENCOE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . .	451
LA GROTTE DE FINGAL. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . .	453
KERRARA. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . .	454
JOUEUR DE PIBROCH. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousscau) . . .	455
LE STEAMER. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . .	456
LE LAC LOMOND. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousscau) . . .	457
LE TIMONIER. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) .	457
CHAPELLE SAINT-ORAN	458
LA CROIX D'IONA. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousscau) . . .	459
SÉPULCRE DES MAC-LEAN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . .	460
PAYSAGE À INVERARY. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe)	461
GLASGOW LE SOIR. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousscau)	462
LE LAC KATRINE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) .	463
FEMME D'IONA. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) .	464
SOIR À KELIAN — WEST-END PARK (GLASGOW). (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe)	465
BROUILLARD À GLASGOW. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe)	467
TOURISTES. — (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . .	468

QUINZE MOIS À L'ÎLE DE CHYPRE

Kyrinia, Paphos, Nicosie, Limassol, Le Karpas

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

CHARPENTIER, À KYRINIA. (D'après une photographie) . .	469
TOUR ANCIENNE À L'INTÉRIEUR DE LA VILLE DE KYRINIA. (Dessin de Taylor)	469
PASSE DE KYRINIA. (Dessin de Taylor)	471
LE PORT DE KYRINIA. (Dessin de Berteault)	472
VUE DE KYRINIA. (D'après une photographie)	473
ARABE MARCHAND DE CHAUSSURES. (D'après une photographie)	473
DALLE TOMBALE D'ALEXANDRE FLATRI DANS L'ÉGLISE GRECQUE D'ACHEROPHITO. (Dessin de Faucher-Gudin)	474
NÉCROPOLE PHÉNICIENNE À KYRINIA. (Dessin de Barclay) . .	474
VUE DE L'ABBAYE DE BELLAPAI. (Dessin de Boudier) . . .	476
TOMBÉAU DE SAINT-ELAVIOS. (D'après une photographie) .	476
VUE SUR LE MONASTÈRE D'ACHEROPHITO. (Dessin de Taylor) .	477
ARMES DES LUSIGNAN RELEVÉES À BELLAPAI. (Dessin de Faucher-Gudin)	478
CHÂTEAU DE SAINT-HILARION. (Dessin de Boudier)	479
CHÂTEAU DES LUSIGNAN, À KYRINIA. (Dessin de Taylor) . .	480
KERADI ET SES BÊTES. (Dessin d'Oulevay)	481
TURCS DE LEVKA. (Dessin de Ronjat)	481
SUR LA ROUTE DE PYRGOS À POMOS. (D'après une photographie)	483
INDIGÈNES DU TYLLIRIA. (Dessin d'Oulevay)	484
VUE DE POLIS. (Dessin de Berteault)	485
VUE DE LEVKA. (D'après une photographie)	486
FABRIQUE DE POTERIE. (Dessin d'Oulevay)	487
AGRINA. (Dessin de Millot)	488
LE MONASTÈRE DE KYKKOS. (Dessin de Berteault)	488
VUE DANS LE TRÓDOS ET CAMPMENT MILITAIRE. (Dessin de Boudier)	489
VILLAGE OLYMPIEN DE PRODROMOS. (Dessin de Berteault) .	490
GOVERNMENT HOUSE AU TRÓDOS. (Dessin de Boudier) . . .	491
MONASTÈRE DU TRÓDITISSA. (Dessin de Berteault)	492
VUE GÉNÉRALE DE PAPHOS. (Dessin de Boudier)	493
JOUEUR DE FLÛTE. (Dessin d'Oulevay)	493
PORTE DE L'ANCIENNE VILLE, À LIMASSOL. (Dessin de Taylor) .	495
VUE GÉNÉRALE DE LIMASSOL. — LE FORT, À LIMASSOL. (Dessin de Berteault)	496
PAYSANS CHYPRIOTES. (Dessin de Ronjat)	497

TOUR DES TEMPLIERS, À KOLOSSI. (Dessin de Taylor) . . .	498
VUE SUR PAPHOS (NÉO-PAPHOS). (Dessin de Berteault) . . .	498
MENHIRS PERCÉS À KOUKLIA. — TEMPLE D'APHRODITE, À KOUKLIA (PALÆO-PAPHOS). (Dessin de Berteault)	499
LE « LOUTRON » À SALAMIS. (D'après une photographie) .	500
NÉCROPOLE PHÉNICIENNE DE KTIMA ET CHAMBRE FUNÉRAIRE PRÈS DE PAPHOS. (Dessin de Boudier)	501
FEMME DE RHIZOKARPASSO. (Dessin d'Oulevay)	502
STADE D'APOLLON ET VUE SUR HIEROS-KYPOS. (Dessin de Taylor)	503
ENCEINTE PHÉNICIENNE À AKROTIRI. (Dessin de Taylor) . .	504

EN CALIFORNIE

Quelques courses en Sierra Nevada

PAR M. F. DE LONGE

LA DILIGENCE DE GEORGETOWN. (Dessin d'A. Paris)	505
DANS LA SIERRA, AU-DESSUS DE REDENT. (Dessin de Boudier) .	505
CALIFORNIE ET SIERRA NEVADA	506
LE PONT RALSTON, SUR LE LONG CAÑON. (Dessin de Boudier) .	507
PONT SUR L'AMERICAN RIVER — RALSTON DIVIDE, VUE PRISE DE KENTUCKY FLAT. (Dessin de Boudier)	508
AUBERGE-POSTE DE GREENWOOD, ENTRE AUBURN ET GEORGETOWN. (D'après une photographie)	509
CAMPMENT DE MINÉURS DANS LA MONTAGNE. (D'après une photographie)	510
UN « YELLOW PINE » TOMBÉ. — LE « RIDGE DE RALSTON DIVIDE ». (Dessin de Gotorbe)	511
RECHERCHE DE L'OR À L'AIDE DU PAN. (D'après une photographie)	512
LA LAVERIE DE WILLARD. (Dessin de Boudier)	513
LA CABINE DE WILLARD. (D'après une photographie) . . .	515
NOS MONTURES. (D'après une photographie)	516
LE SLUICE DE DIANA (LE VIEUX PIT). (Dessin de Berteault) .	517
LE PAVILLON DU CLUB. (Dessin de Boudier)	517
TAHOE, VUE PRISE AU BORD DU LAC. (Dessin de Boudier) .	518
SODA SPRINGS. (Dessin de Boudier)	519
À LA CHASSE AU CERF. (D'après une photographie)	520
RUBICON SPRINGS. — LE MONOLITHES DE 100 PIEDS. (Dessin de Berteault)	521
LE CAMPMENT DES COW-BOYS. (Dessin d'A. Paris)	522
LES BAINS SUTMO, À SAN-FRANCISCO. (Dessin de Gotorbe) .	523
LA HUTTE DE MARSHALL. (Dessin de Thiriat)	524
EXPLOITATION MINIÈRE DE JUNCTION-CITY. (Dessin de Berteault)	525
EXPLOITATION HYDRAULIQUE LAGRANGE. (Dessin de Boudier) .	527
LE PACIFIQUE. (Dessin de Boudier)	528

AU PAYS DE DON QUICHOTTE

PAR M. AUG.-F. JACCACI

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE

LA DILIGENCE D'ARGAMASILLA	529
GREGORIO, L'AMO DU PARADOR DEL CARMEN.	529
LA CUISINE DU PARADOR DEL CARMEN	530
UNE GALÉNA	531
MOULIN À PLÂTRE	531
UN DES RARES BONS MOMENTS DES FEMMES	532
MULETIERS DANS LA POSADA D'ARGAMASILLA.	533
LA PLACE D'ARGAMASILLA LE JOUR DU MARCHÉ.	534
LA BODEGA À MANZANARÈS	535
L'ÉCURIE DE LA POSADA À ARGAMASILLA	536
LA BOUTIQUE DU BARBIER D'ARGAMASILLA	536
DON RODRIGO DE PACHECO.	537
L'ENTRÉE DE LA PRISON DE CERVANTES	537
LA PRISON	537
CURIOSITÉ.	538
LA NIÈCE DU PRÊTRE	539
DANSE DANS LA POSADA.	540
LES LAGUNES DE RUIDERA.	541
CHEVRIER.	541
LA ROUTE PRÈS DES MOULINS À FOULON.	543

LE CHAR D'ÉZÉCHIEL	543
PAYSAGE TYPIQUE SUR LE CHEMIN DE RUIDERA	544
UNE RUE DE MONTIEL	544
L'ERMITAGE DE Saelices	545
LE CHÂTEAU DE MONTIEL	546
SCÈNES DE LA RUE À RUIDERA	547
VALLÉE SUPÉRIEURE DU GUADIANA	548
ENTRÉE DE LA CAVE DE MONTESINOS	548
UN COIN DE MONTIEL	549
SUR LA ROUTE DE VILLAHERMOSA	549
MONTIEL	550
MONTIEL	550
A L'APPROCHE DE VILLAHERMOSA	551
VILLAHERMOSA	551
HUTTES DE BERGERS SUR LA ROUTE DE VILLAHERMOSA	552
LA DANSE À HERENCIA	553
UN MOULIN À CRUITANO	553
LA ROUTE ROYALE	554
L'AYUNTAMIENTO, ALCAZAR DE SAN JUAN	555
FAÇADE DE LA FONDA, ALCAZAR DE SAN JUAN	555
TOUR, ALCAZAR DE SAN JUAN	556
A CRUITANO	556
PRÈS DE CRUITANO	556
PLACE DE HERENCIA	557
LES MOULINS DE CRUITANO	558
ENTRÉE À CRUITANO	558
REPAS DES LABOUREURS	559
TOBOSO	560
LA POSADA DU TOBOSO	560
RUE DE TOBOSO	561
COUR DE LA POSADA	561
PLACE DE TOBOSO, L'ÉGLISE	561
MARIA	562
JUANA	563
ÉGLISE À CRUITANO	564
DÉPART D'EL VISO	565
MALAGUEÑA	565
LA SIERRA MORENA, VUE DE LA STATION D'ALMURADIEL	566
UN COIN D'EL VISO	567
EN VUE D'ALMURADIEL	567
UN ARRIERO	568
CERVANTES	568
NOTRE CHAMBRE À EL VISO	569
LA PIA DE PIANERO	570
DANS LA SIERRA	570
UN DÉPART DANS LA SIERRA MORENA	571
LES TOREROS REGARDANT L'ÉTRANGER MANGEANT	572
ARRIVÉE DES GITANOS À LA VENTA	572
LOS ORGANOS	573
LOS ORGANOS	573
SCÈNE À LA VENTA DE CARDENAS	574
SCÈNE À LA VENTA DE CARDENAS	574
SUR LA ROUTE DE LOS MOLINOS	575
DANSE À SÉVILLE	575
LES TOREROS	576
SCÈNE NOCTURNE, VENTA DE CARDENAS	576

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR

PAR M. CHIMKIEVITCH

UN RELAIS DANS LA STEPPE. (Dessin d'Oulevay)	577
LE SAINT NICOLAS BOURIATE. (D'après une photographie)	577
CARTE-ITINÉRAIRE DE L'AUTEUR	578
UN BOURIATE. (Dessin d'Oulevay)	579
COIFFURE D'UNE FIANCÉE KIRGHIZE. (D'après une photographie)	580
FEMMES BOURIATES EN RICHE COSTUME DE FÊTE	580

FILLETTE BOURIATE. (D'après une photographie)	581
LE PRINCE SOTIEFF ET SA FAMILLE. (D'après une photographie)	581
UNE FÊTE CHEZ LES BOURIATES. — LA LUTTE. — DISTRIBUTION DE L'EAU-DE-VIE. (Dessin de Thiriat)	582
FILLETTE À CHEVAL. (D'après une photographie)	582
CAVALIERS ET FEMMES BOURIATES À CHEVAL. (Dessin de Gotorbe)	583
VOITURE BOURIATE. — CHAMEAU TRANSPORTANT DE LA GLACE. (Dessin de Thiriat)	584
MAISONS BOURIATES. (D'après une photographie)	585
DRAPEAU BOURIATE.	586
DRAPEAU BOURIATE.	587
LABOURAGE DANS LA STEPPE.	588
LA RÉSIDENCE CHIKOURIDA. — BATEAUX EN ÉCORCE. (Dessin de Berteault)	589
TOUNGOUSE EN COSTUME DE CHASSE D'HIVER. (D'après une photographie)	589
FEMME IAKOUTE EN COSTUME DE FÊTE. (D'après une photographie)	590
TYPES TOUNGOUSES. (D'après une photographie)	591
FEMME TOUNGOUSE. (D'après une photographie)	591
UN LAC DANS LES MONTAGNES. LES GLACES ÉTERNELLES. (Dessin de Boudier)	592
LA RIVIÈRE BOUREÏA. — TRAVERSÉE DES RAPIDES. (Dessin de Boudier)	593
VUE GÉNÉRALE DES MINES D'OR DE NIMAN. (Dessin de Boudier)	594
LA CHASSE À L'ÉLAN CHEZ LES TOUNGOUSES. — LE CHASSEUR. — PIÈGE. (Dessin de Gotorbe)	595
IAKOUTE NOMADE. (Dessin d'Oulevay)	596
UN RENNE SACRÉ. (Dessin de Thiriat)	597
MARCHANDS IAKOUTES	599
HUTTES TOUNGOUSES. (Dessin de Berteault)	600
DÉPART DES MINES D'OR. (Dessin d'Oulevay)	601
IAKOUTE À RENNE. (Dessin de Thiriat)	601
LE PLUS HAUT POINT DES KINGHAN. (Dessin d'Oulevay)	603
LA HUTTE DE L'HOMME ISOLÉ. (Dessin de Boudier)	604
LES CHASSEURS À L'OURS. (D'après une photographie)	604
LE FLEUVE AMGOUN. — RAPIDE DE LA KERBI. (Dessin de Boudier)	605
LA FORÊT SIBÉRIENNE. (Dessin de Berteault)	606
LA TRAITE DES RENNES. — TRANSPORT DES ENFANTS. (Dessin de Gotorbe)	607
LES NEGDA CHASSEURS. (D'après une photographie)	608
HUTTE DE NEGDA. (Dessin de Berteault)	609
TOUNGOUSE S'APPRÊTANT À SCIER LES CORNES D'UN RENNE. (Dessin de Thiriat)	610
HUTTES TOUNGOUSES. (Dessin de Thiriat)	611
CHIEN DE CHASSE DES TOUNGOUSES. (Dessin de Gotorbe)	612
TRAÎNEAU ATTELÉ DE CHIENS. (Dessin d'Oulevay)	613
FEMME GOLDE EN ROBE DE PEAU DE POISSON. (D'après une photographie)	613
TYPE GOLDE (SOAKTA-ODCHAL). (D'après une photographie)	614
FEMME GOLDE ET SON ENFANT. (D'après une photographie)	615
MAISON ET GRENIER GOLDES. (D'après une photographie)	616
UNE RUE DANS UN VILLAGE GOLDE. — SÉCHOIR À VÊTEMENTS. (Dessin de Boudier)	617
UN FIANCÉ GOLDE ATTENDANT LE CORTÈGE NUPTIAL. (D'après une photographie)	618
LA MARIÉE ET SES PARENTS. (D'après une photographie)	618
FAMILLE GOLDE. — PRÉPARATION DES PEAUX DE POISSONS. (Dessin de Gotorbe)	619
UN CHAMANE. (D'après une photographie)	620
TRAVERSÉE DU FLEUVE AMOUR PENDANT LA GELÉE. (D'après une photographie)	621
IDOLLES GOLDES. (Dessin de Faucher-Gudin)	622
SÉPULTURE AÉRIENNE. (D'après une photographie)	623
FEMME TRAÎNANT DU BOIS. (D'après une photographie)	624

TABLE DES MATIÈRES

EN ALLEMAGNE

Voyage aux villes historiques de la Franconie.

NUREMBERG

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ

I. De l'autre côté de la frontière. — Changement de perspective et changement de tonalité.	313
II, III, IV, V, VI, VII. Nuremberg	315
VIII. Anspach.	342

LES VILLES MORTES DU SIAM

PAR M. L. FOURNEREAU

De Bangkok à Pak-nam-phô.	349
-----------------------------------	-----

AUX TERRES DE KERGUELEN

Iles de Saint-Paul et d'Amsterdam

PAR M. E. MERCIÉ

ENSEIGNE DE VAISSEAU

Voyage exécuté en 1893.	397
---------------------------------	-----

EN ÉCOSSE

PAR MARIE ANNE DE BOVET

XXIV. Lerwick. — Les gaietés de l'Armée du Salut. — Journée de sabbat. — Vues de mer. — Les oiseaux sacrés du port. — Pilleurs d'épaves. — Le hareng et le mouton. — Scalloway. — Les poneys. — A travers l'archipel. — Terres amphibies et incohérentes. — La légende de sainte Sunniva. — Centenaires. — Simplicité des Shetlandais.	409
XXV. Sirènes et marsouins. — Effets de brume et d'aurore. — La ville des harengs. — La baie de Sinclair et ses châteaux. — Les hauts plateaux de Caithness. — La « montagne d'épouvante ». — Le loch Carron.	418
XXVI. Un explorateur des Highlands il y a cent ans. — « Le gros Saxon ». — Du peu de goût de nos pères pour la nature. — Monomanie sylvicole. — Les Cuchullin Hills. — Le lac Coruisk. — Fjords et îles. — Solitude, silence. — Escobarderies d'aubergistes.	421
XXVII. <i>Sacrament Sunday</i> . — Gentlemen en kilt. — Le fléau des <i>midges</i> . — Une descendante de Flora Macdonald. — Sommerled, le lord des îles. — Les Macdonald de Clanranald. — L'odyssée du prince Charles-Edouard. — Quatre mois d'angoisse et de misère. — Chevalerie highlander. — L'avant-dernier Stuart déguisé en femme de chambre. — Les Macdonald de Kinsburgh. — Le salut. — Flora à la Tour de Londres. — Ingratitude royale. — Une vieille jacobite.	426
XXVIII. Ascension du Quiraing. — Navigation crépusculaire. — Un caravansérail encombré. — Par monts et par vaux. — Le loch Marce.	433
XXIX. Le canal Calédonien. — De lac en lac. — Les Fraser et les Grant. — Chutes de Foyers. — Écluses	

fluviales et cataractes célestes. — Les Macdonnell et les Cameron. — Le Ben Nevis. — Ciels de peintre. — Coucher de soleil impressionniste. 435

XXX. Oban. — Le microbe locomoteur. — Les ardoisières de Ballachulish. — La vallée de Glencoe et le massacre des Macdonald. — Le saint Médard saxon. — Une excursion mouillée. — Le loch Awe et la passe de Brander.	442
--	-----

XXXI. L'île de Mull et la presqu'île de Morven. — L'épopée d'Ossian. — Staffa et la grotte de Fingal. — Iona, la Jérusalem du Nord. — Légende de saint Columba. — Églises ruinées et sépulcres vides. — Terres incohérentes.	449
--	-----

XXXII. Glasgow. — Un peu de statistique. — La cathédrale Saint-Mungo. — Misère. — Beaux quartiers.	460
--	-----

XXXIII. Alexandria et l'andrinople. — Les Campbell de Tullichewan. — Le pays de Lennox. — Les Mac-Gregor, « enfants du brouillard ». — Le lac et le Ben Lomond. — Le loch Katrine et la Dame du lac. — Le défilé des Trossachs. — Le château de Stirling et les Stuarts. — Adieu à l'Écosse.	465
--	-----

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE

Kyrinia, Paphos, Nicosie, Limassol, Le Karpas

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

XI. De Nicosie à Kyrinia. — Politesse chypriote. — La passe de Kyrinia. — A Kyrinia. — Visite à la forteresse. — Les prisonniers. — Dans la nécropole phénicienne. — Le port. — Les Maronites à Chypre. — Le monastère d'Acheropitou. — Intérieur d'église grecque. — Une dalle française. — Le tombeau de Saint-Eulavios. — Idées chypriotes. — Arrivée au monastère du Sinai. — Au monastère de Kathari. — Autour d'un baptême. — La fête à Larnaka-lis-Lapithou. — Ruines. — Inscription phénicienne. — Laharopétra. — Inscription bilingue. — Fermage des monastères à Chypre.	469
--	-----

XII. Un moukhtar spirituel. — Réception aimable à Fungi. — Récolte des caroubes. — Aux ruines du château de Saint-Hilarion. — Croyances et superstitions. — Le maos. — État de l'agriculture à Chypre. — A l'abbaye de Bellapaïs.	477
---	-----

XIII. Nouveau départ de Nicosie. — Morfou. — État de l'agriculture. — Les rivières de Chypre. — Huilage des figues. — Succursale du monastère de Kykkos. — Karavostasi. — Sur l'emplacement de Soli. — Dans le Tylliria. — Le <i>ladanum</i> . — Arrivée à Pamos. — Le porc. — Dans le district de Paphos. — Les Paphiotes. — La criminalité à Chypre. — Polis. — Le Khrysokhou. — Moulin à huile en plein vent. — Huile et oliviers. — La presqu'île Akamas. — La « Fontaine amoureuse » et la « Source des Amours ».	480
--	-----

XIV. A Lefka. — En route pour le monastère de Kykkos. — Au monastère. — Souvenir du massacre des évêques. — Organisation hiérarchique. — La	
---	--

- madone de Kykkos. — Croyances chypriotes. — *L'agrina* de Chypre. — Au Trôoditissa. — Mauvaise journée, mauvaise nuit. — Sur l'Olympe. — Campements militaires. — Du Trôodos à Limassol. — Le vin de Chypre. — Retour à Larnaka 485
- XV. De Larnaka à Limassol. — Limassol. — En route pour Paphos. — La tour de Kolossi. — Sur l'ancienne commanderie des Templiers. — L'emplacement du temple d'Apollon Hylate. — Ruines. — A Kouklia. — Paléo-Paphos. — Le temple d'Aphrodite. — Ruines mégalithiques. — Les menhirs percés. — Klíma et Néo-Paphos. — Ruines considérables. — Fièvre. — Le jardin sacré de Vénus. — Retour à Larnaka 493
- XVI. En route pour le Karpas. — Les ruines de Salamis. — Hospitalité écossaise. — La pêche des éponges à Chypre. — Encinte phénicienne et menhir à Akrotiri. — A Haghiós-Theodoros. — Yaloussa. — Les Karpasiotes. — Arrêtés par la pluie. — Au monastère d'Éléoussa. — Au cap Andréas. — Intelligence monacale. — Légende de saint André l'apôtre. — Retour. — Animaux domestiques dans le Karpas. — Toujours la pluie. 497

EN CALIFORNIE

Quelques courses en Sierra Nevada

PAR M. F. DE LONGE

- I. Auburn. — Georgetown. — Le front du Middle Fork et le train Wells-Fargo. — Le village. — Passage du Long Cañon. — Le Rechten Divide. — La prospection. — Une laverie d'or. — Le ridge du Divide 505
- II. Le Danver Lake. — Le lac Tahoe. — Le passage de la Sierra par le Bear Creek. — Les moustiques sur la neige. — La grouse. — Ioda Springs. — Retour au Divide 518
- III. Une partie avec les cow-boys. — La cuisine au camp. — Recettes. — La conduite du troupeau. — Le whist. — La torche et le revolver. — Chasses en Sierra. — Le mouton noir. — La pierre plantée. — La hutte Marshall. — La chasse à l'ours. — Rencontre imprévue. — Les exploitations hydrauliques. — Junction City. — Minersville. — Travaux français. — Chasses heureuses. — Lions prudents. — Au revoir. 522

AU PAYS DE DON QUICHOTTE

PAR M. AUG.-F. JACCACI

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE

- I. En route pour Argamasilla : Madrid ; Ciudad Real, Manzanares. — Une Bodega. — La voiture de poste 529
- II. Argamasilla. — Gregorio. — Le *Parador del Carmen*. — La vie dans une posada. — L'idée qu'on se fait de Don Quichotte dans le peuple. — Hommes et femmes. — La religion. — Propriétaires et fermiers. — La Casa de Medrano. — Don Rodrigo de Pacheco. — Le lieu de naissance de Cervantes. 531
- III. La Caverne de Montesinos. — Le chariot d'Ézéchiél. — Les gardias civiles. — Ruidera. — Osa de Montiel. — La Caverne. — Les lagunes de Ruidera 541
- IV. Montiel. — Cortijo de San Pedro. — L'Ermitage de Saelices. — Un meurtrier. — Les lagunes. — Le château de Rochafida. — Les bergers taciturnes. — Villahermosa. — Le château de Montiel. — Pierre le Cruel et Henri de Transtamarre. — Les vieux romans de chevalerie. — Retour. — L'héritage des Maures 544
- V. Toboso : La plaine de la Manche. — La Venta de Quesada. — La grand'route royale. — Hierencia. — La fête de saint Jacques. — L'Église. — Les guitaristes. — Alcazar de San Juan. — Les moulins à vent. — Campo de Crijitano. — Toboso. — Une auberge modèle et un aubergiste fanatique. — Une Quinteria. 550
- VI. La Sierra Morena. — Les adieux d'Ézéchiél. — Valdepeñas. — Almuradiel. — Le vieux José. — La Sierra. — Viso del Marques. — Doña Teresa. — La foire. — Le théâtre en plein air. — Excursion aux jardins de la montagne. — Los Molinos. 565
- VII. La grand'route royale. — Paysages de montagnes. — Venta de Cardenas. — Apprentis toreros. — Une famille de Bohémiens. — Despeñaperros. 574

AU PAYS DES BOURIATES

PAR M. CHIMKIÉVITCH

- I. Chez les Mongols Bouriates pasteurs. — La distribution géographique des indigènes du fleuve Amour. — Départ de Tchita pour les steppes des pasteurs. — Première rencontre des Mongols Bouriates. — Changement de chevaux dans les steppes. — Une station de poste. — Arrivée au village bouriate. — Le séjour. — Les tentes et maisons des pasteurs. — Femmes et filles bouriates ; leur vêtement, leur famille et leurs ornements. — Les hommes, leur vie, leur vêtement. — Dressage des chevaux. — Division administrative des pasteurs. — Leur chef et l'assemblée du peuple. — La *douma*. — Moyens de transport. — Le cheval, le bœuf et le chameau. — Religion des Bouriates. — Le bouddhisme sous forme de lamaïsme chez les Bouriates. — Une fête religieuse dans un temple et dans la steppe, le service religieux, les courses, la lutte 577
- II. Départ de Blagovetchensk. — Aperçu général sur les fleuves de montagnes. — Les marais. — La glace éternelle. — Les difficultés du voyage. — Arrivée dans un centre des mines d'or. — Le départ de mon compagnon dans un bateau en écorce de bouleau des indigènes. — Préparatifs et départ en bateau. — Grave accident. — Lutte avec le courant. — Campement involontaire sur une île inondée. — La colombe sauvage et la grenouille bons prophètes. — Une nuit terrible. — Les ennemis microscopiques du voyageur, le cousin et le moustique. — Moyens de se préserver d'eux. — Légende toungouse sur le moustique. — Première rencontre avec les Toungouses chasseurs. — Séjour chez eux. — Bonne chasse et fête. — Contes et légendes toungouses sur les accidents de chasse. — Arrivée à la résidence Oumalta. — Rencontre de chameaux et rennes travaillant ensemble. — Arrivée aux mines d'or de Niman. — Les mines et la foire indigène. — Visite chez les iakoutes. — Une école iakoute dans une tente. — Le prêtre missionnaire. 589
- III. Départ des mines d'or de Niman. — La traversée des monts Khingan. — Les difficultés de la traversée. — Rencontre de Toungouses. — Un solitaire. — Crue d'un ruisseau. — Chasse à l'ours pêcheur. — Les perdrix dites *karjaga*. — Les mines d'or de l'Amgoun. — Les fêtes d'ouvriers. — Les brigands vendeurs d'alcool. — Le long de l'Amgoun. — Un village déserté par les indigènes. — Un séjour chez les Negdas et les iakoutes d'un village indigène de ce fleuve. — Retour à Niman et départ pour la Silindja. — Les caravanes de rennes. — Rennes de selle et d'attelage. — Dans un village de Toungouses au milieu des rennes. — L'arrivée de l'hiver. — Difficultés de la traversée. — La Silindja. — Rencontre avec les brigands et leur fuite 601
- IV. Quelques mots sur les Toungouses-pêcheurs. — Les causes de la transformation des chasseurs nomades en pêcheurs. — Excursion chez les Goldes. — Arrivée dans un village. — Insalubrité des maisons. — Les chiens comme animaux de transport. — Nourriture de chiens. — Incident.

TABLE DES MATIÈRES.

vii

— Chiens voleurs. — Concert des chiens. — Première rencontre avec un devin toungouse. — Le chamane. — Le vêtement des Goldes. — Les peaux de poissons. — Légende toungouse sur l'opium. — Les superstitions et la vie des Goldes. — Le mariage. — Arrivée d'une jeune mariée	dans le village de son mari. — La rencontre de la jeune mariée. — Une noce. — Idées sur l'âme et l'immortalité. — Le chamane et son rôle. — La sépulture aérienne. — Le service du devin. — Les obsèques. — La cérémonie de la conduite de l'âme dans le pays des âmes. . . .	613
---	--	-----

TABLE DES GRAVURES.	I
-----------------------------	---

LE
TOUR DU MONDE

NOUVELLE SÉRIE — 3^e ANNÉE

2^e SEMESTRE

LE TOUR DU MONDE

JOURNAL
DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS



Le Tour du Monde.
a été fondé par Edouard Charton.
— en 1860 —

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

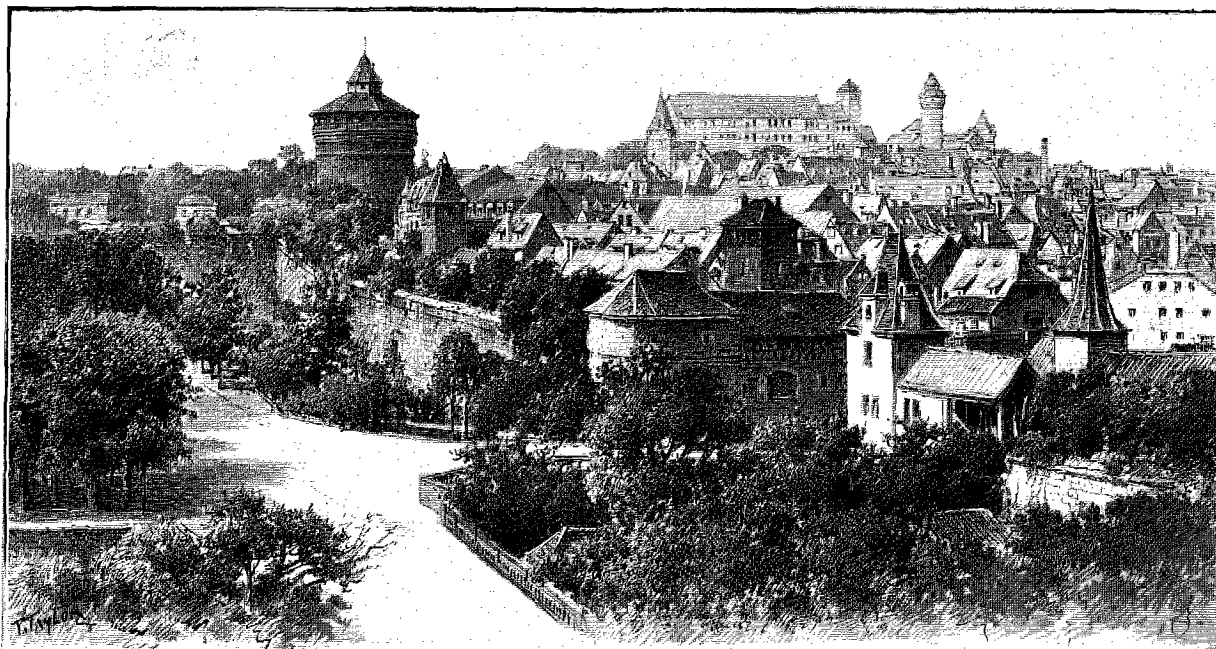
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 48, KING WILLIAM STREET, STRAND

1897

Droits de traduction et de reproduction réservés.





PANORAMA DE NUREMBERG, VUE DE LA PORTE DE HALL. — DESSIN DE TAYLOR.



EN ALLEMAGNE : NUREMBERG¹,
VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,
PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

I

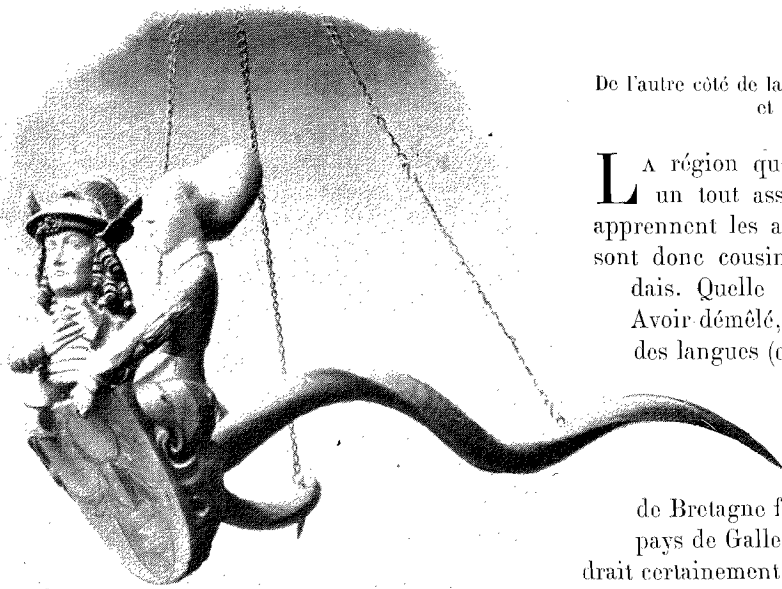
De l'autre côté de la frontière. — Changement de perspective
et changement de tonalité.

LA région que je me propose de faire connaître forme un tout assez homogène. Les Celtes, à ce que nous apprennent les anthropologistes, y dominent : les Bavarois sont donc cousins des Auvergnats, des Bretons, des Irlandais. Quelle science merveilleuse que l'anthropologie ! Avoir démêlé, à travers la diversité des types, des mœurs, des langues (quel idiome ressemble moins à l'allemand des bords de l'Isaar que le bas-breton !), ce degré de parenté, n'est-ce pas de la divination, n'est-ce pas un don de double vue ! J'ai bien entendu dire que nos Celtes

de Bretagne fraternisaient à l'occasion avec les Celtes du pays de Galles et de l'Irlande, mais l'idée ne leur viendrait certainement pas d'invoquer leur parenté avec les habitants de Munich, d'Augsbourg ou de Nuremberg. Aussi bien ces questions de race n'ont-elles qu'un intérêt absolument rétrospectif : la question de nationalité, voilà le point capital, et, plus encore que la question de nationalité, la communauté d'éducation, de traditions, de goûts, de sympathies. C'est en

analysant les œuvres de l'esprit, bien mieux qu'en palpant les crânes, que nous réussirons à pénétrer le caractère et les tendances des populations, à établir les points de contact et les dissemblances.

Dans ces pérégrinations, auxquelles le désir d'étudier les hommes a autant de part que le désir de faire con-



LUSTRE NUREMBERGEOIS DU XV^e SIÈCLE
(MUSÉE GERMANIQUE DE NUREMBERG).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, A NUREMBERG.

1. Voyage exécuté en 1895. — Texte et dessins inédits.

naissance avec les monuments de l'art, je prends le parti de me transporter tout d'abord au cœur de la Francanie, à Nuremberg.

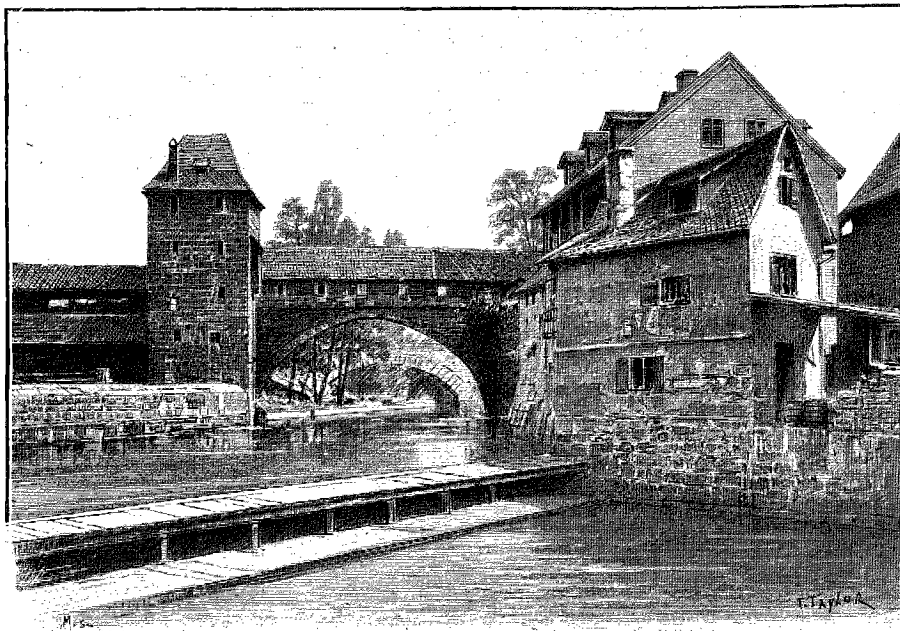
Je ne m'arrêterai pas ici à décrire le trajet compris entre Cologne et Nuremberg : c'est affaire à une relation de voyage distincte. La seule observation que je veuille retenir, c'est que, la frontière à peine passée, le sens de la vision change comme par enchantement; nos voisins cherchent d'autres associations de couleurs que nous, plus crues ou plus ternes. Prenez les uniformes militaires, qui sont aussi, à mon avis, une branche de l'esthétique : quelle cacophonie que ces collets jaune clair cousus sur des capotes bleu clair! Même différence dans le costume civil. Prussiens, Souabes, Bavares, n'ont évidemment pas sur la toilette les mêmes idées que les races latines. Nulle part ailleurs le romantisme n'a conservé autant de sectateurs : j'en trouve la preuve dans ce besoin de s'affranchir du joug de la mode. Notre chapeau à haute forme est antipathique aux Allemands, et, en cela, je ne saurais les blâmer; ils n'en usent que dans les occasions où l'étiquette leur interdit de s'en passer. Ce qu'ils affectionnent, c'est le feutre mou (les femmes mêmes en raffolent), qu'ils agrémentent d'une plume à la tyrolienne; ce sont les vêtements amples et souples, tels que la vareuse, le veston à pattes; la blouse russe aussi fait fureur. A l'hôtel où je descends, les dames se montrent en négligé, et dans quel négligé! Elles ne se contentent pas seulement des vêtements les plus modestes, des étoffes les plus communes : elles adoptent les formes les plus lâches, les plus disgracieuses; certaines robes ressemblent à des sacs. Seules les nuances, moroses au possible, sont à la hauteur de la coupe! Pour le quart d'heure, toutes les variétés et jusqu'aux nuances les moins attrayantes du gris et du brun triomphent : l'horrible beige s'étale au grand jour.

Ne quittons pas le chapitre du costume sans jeter un coup d'œil sur les uniformes militaires. L'armée bavaise, dont je rencontre des détachements chemin faisant, a obtenu la faveur de garder son accoutrement traditionnel, à l'exception du casque à chenille qui a été remplacé par le casque prussien, le casque dont Heine comparait irrévérencieusement la pointe à un paratonnerre. Cette armée, quoique composée d'hommes grands et gros, a quelque chose de plus mou que l'armée prussienne; les officiers surtout n'ont pas la tenue irréprochable de leurs collègues du Nord. Cependant j'ai vu défiler en colonne serrée un régiment d'infanterie, avec son uniforme bleu de ciel : il avait une excellente tournure. Les manœuvres de nos plus belles troupes n'approchent pas de cette précision mathématique, de ces conversions savantes : il semble que rien ne puisse tenir devant une masse pareille, aussi souple que compacte. Je n'en dirai pas autant de la musique militaire : elle est devenue affreuse : un tambour grêle, assourdi, et un fifre pleurard : est-il rien de moins propre à accentuer la marche, ni de moins martial!

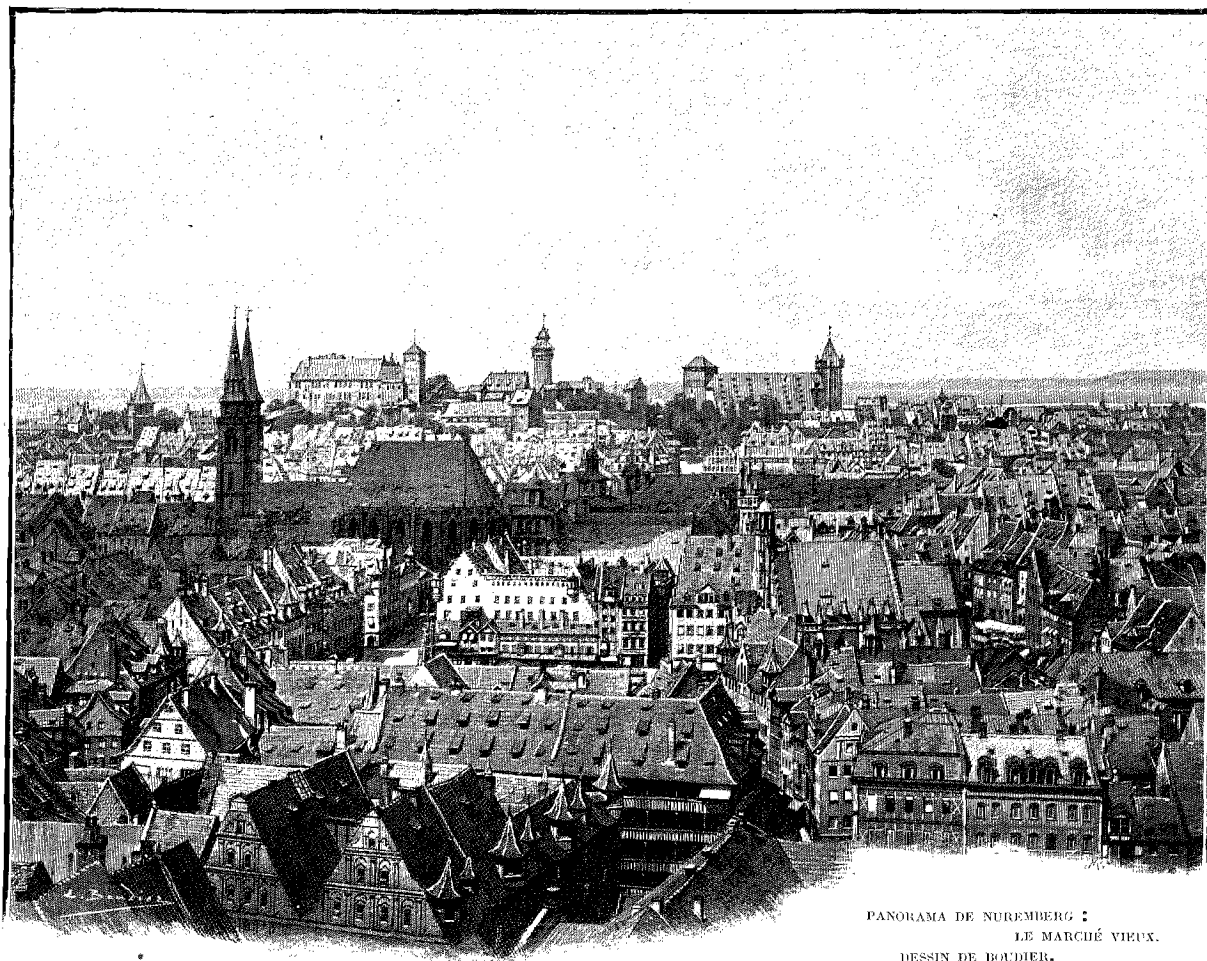
Le costume des employés de chemin de fer ne diffère que peu de l'uniforme : il en a la raideur, parfois aussi la richesse. Particulièrement coquet est celui des chefs de train : ils portent une tunique bleue à boutons d'argent et, par-dessus, une giberne et une bandoulière rouges, sur lesquelles se détache en relief le lion bavares.

De nombreuses nuances séparent d'ailleurs les uns des autres les représentants de cette armée en miniature : ici un chef de gare, tout frais sorti du régiment, prononce d'un ton bref et sec le mot *abfahren* (partir; remarquez l'infinif employé à la place de l'impréatif); ailleurs, des représentants de l'ancienne génération se servent du terme *fertig* (prêt). Ce qui leur est commun à tous, c'est la tournure militaire; sanglés dans leur tunique à deux rangées de boutons, qui dessinent un triangle, graves, saluant tout d'une pièce, comme des automates, ils conservent jusque dans les carrières civiles le souvenir de l'obéissance passive.

Pour compléter nos observations sur la gamme des couleurs en faveur chez nos voisins, examinons le parti pris de coloration adopté pour la décoration



LA PEGNITZ DU CÔTÉ DES REMPARTS.
DESSIN DE TAYLOR (PHOTOGRAPHIE RÖMLER ET JONAS, À DRESDE).



PANORAMA DE NUREMBERG :
LE MARCHÉ VIEUX.
DESSIN DE BOUDIER.

des édifices : la polychromie domine sur les façades, tandis que, dans les intérieurs, — tentures, papiers peints, etc., — l'ensemble est d'une monotonie et d'une maussaderie désespérantes. La pierre employée le long du Rhin, le grès vosgien, donne, à elle seule déjà, une note essentiellement vive, un rouge superbe, qui semble animé par un sang généreux; malheureusement, cette pierre ne comporte pas de sculptures très fines, de moulurations savantes. J'aime moins la pierre verdâtre, au ton d'absinthe ou de limonade; rien de plus anémié, de plus lymphatique. La coloration naturelle fait-elle défaut, on recourt aux artifices les plus grossiers : le long de la Moselle, les maisons de paysans ont invariablement leurs embrasures barbouillées d'un affreux bleu d'outremer, que ces maisons soient en pierre ou en brique, éerues ou couvertes d'un crépi.

II

Nuremberg.

La campagne qui entoure la capitale de la Franconie ne brille ni par la variété, ni par la fertilité, mais quel dédommagement quand nous touchons à cette vénérable citadelle de l'art allemand! Confinant d'un côté à la plaine arrosée par la Pegnitz, et reliée de l'autre à un monticule que couronne le château fort, Nuremberg offre un site pittoresque par lui-même et qui l'est devenu bien plus encore grâce au génie de ses bâtisseurs : sur ce terrain relativement limité et enserré dans une enceinte de murailles, que flanquent aujourd'hui encore plus de cent tours gigantesques, ont surgi une longue suite de monuments grandioses et un dédale de maisons d'une conservation miraculeuse, ayant toutes la physionomie la plus originale, la plus animée. La cité est restée telle quelle, sans altération sensible; elle nous offre le spectacle éblouissant d'une ville, mi-moyen âge, mi-Renaissance, demeurée intacte au milieu de la dégénérescence moderne; quelque chose comme une Pompéi allemande¹.

1. Est-il nécessaire de rappeler l'étude consacrée à Nuremberg, ici-même, il y a une trentaine d'années, par le fondateur de ce recueil, le regretté Edouard Charton (1864, t. I, p. 17 et suiv.)? Le lecteur y trouvera les gravures d'un certain nombre

de monuments, que je n'ai pas jugé à propos de faire reproduire à nouveau, quoiqu'il eût été piquant de montrer, par ce simple rapprochement, quels progrès les procédés de reproduction ont réalisés depuis lors.

Avant de pénétrer dans la si vénérable et si vivante capitale de la Franconie, avant de franchir les remparts, témoins de tant de sièges, jetons un coup d'œil sur le passé : nous gagnerons à cette étude rétrospective de mieux comprendre les besoins ou les aspirations de la cité moderne.

L'origine de Nuremberg est obscure, sinon ancienne : la première mention authentique du bourg de « Nurenberc » remonte à l'année 1050. Mais, dès le siècle suivant, la jeune cité joua son rôle dans les luttes entre les Hohenstaufen et leurs adversaires, qui l'assiégèrent à diverses reprises. Frédéric Barberousse y séjourna souvent et la pourvut d'une nouvelle citadelle ; Frédéric II la déclara ville libre impériale. Sous les Habsbourg, malheureusement, les Hohenzollern, burgraves de Nuremberg, firent peser sur la population un joug de plus en plus lourd : d'où des luttes qui se prolongèrent pendant des siècles. En 1349, l'empereur Charles IV se vit contraint d'assiéger la ville pour la faire rentrer dans l'obéissance. Au cours du ^{xv}^e siècle, Nuremberg eut l'honneur d'être choisie pour recevoir, dans sa citadelle, le dépôt sacré des insignes impériaux : ils y restèrent jusqu'à la suppression de l'Empire germanique, en 1806.

Si ces annales ne sont pas marquées, comme dans d'autres cités, par d'éclatants traits d'héroïsme, en revanche, il y eut chez tous, petits et grands, un effort de tous les instants pour assurer la grandeur et la prospérité de la patrie. A l'époque de la Renaissance, Nuremberg avait trois cents canons sur ses remparts, pour deux années de blé dans ses greniers et 15 millions de florins dans son trésor. Puis, à peine les intérêts de la défense ou de l'expansion sauvegardés, c'était, parmi les familles patriciennes, dont aucune d'ailleurs n'a brillé au premier rang, — Holzschuher, Imhoff, Tucher, Paumgärtner, et tant d'autres, — à qui se signalerait par quelque riche fondation, relevant à la fois de la piété et de l'art.

De bonne heure, la population se distingua par ses aptitudes pour les arts mécaniques : l'invention du fil de fer, celle des montres (appelées d'abord œufs de Nuremberg), puis celles de la gravure à l'eau-forte, du fusil à vent, de la clarinette, répandirent au loin la réputation des mécaniciens nurembergeois. Et ce n'est pas un simple effet du hasard si, la première entre les villes allemandes, Nuremberg posséda un chemin de fer, construit — retenons ce point — par un ingénieur français du nom de Denis.

Tout entière aux affaires, la métropole de la Franconie avait longtemps négligé les œuvres de l'intelligence. Aux approches de la Renaissance, elle s'efforça de regagner le temps perdu. Mais ses fils étaient plus familiarisés

avec le commerce et l'industrie, ou encore avec les applications pratiques des sciences, qu'avec les hautes spéculations théoriques ; ils manquaient de la forte culture classique, et ne parvinrent que tardivement à s'assimiler l'esprit qui venait de transformer toute l'Europe centrale.

Les leçons du célèbre astronome Jean Müller de Königsberg, surnommé Regiomontanus, donnèrent de l'impulsion aux sciences exactes (1471). Un médecin nurembergeois, le Dr Hartmann Schedel (1440-1514), se signala de son côté dans le domaine de l'érudition. Il avait voyagé en Italie, avait vu les Médicis, connaissait les écrits de Flavio Biondo, de Valla, de Guarino, de Vérone, de Platina et d'autres humanistes. Mais ses débuts montrent ce qui restait de lourdeur dans les esprits et de quel fatras la science allemande était forcée de se débarrasser avant de parvenir à travailler à la lumière du grand jour. Cette infériorité éclate surtout si nous plaçons le *Chronicon norimbergense* (1493) de Schedel en regard des publications similaires de l'Italie. Quelle différence rien que dans la distribution des matières, dans la mise en œuvre, dans l'aspect du volume ! Rapprochons-le des Commentaires de Raphaël Maffei de Volterra : ici, dès l'abord, nous sommes frappés de la clarté avec laquelle, sont établies les tables rangées, les unes dans l'ordre topographique ou dans l'ordre des matières, les autres dans l'ordre alphabétique des hommes célèbres. Et que sera-ce si nous nous attaquons au fond du volume ! Dans le livre XIII,



UN PATRICIEN NUREMBERGEOIS DU XVI^e SIÈCLE
PORTRAIT DE JÉRÔME HOLZSCHUHER PAR ALBERT DÜRER (MUSÉE DE BERLIN).

Maffei retrace, comme Schedel, l'histoire de la Création et celle des six âges du monde, mais il le fait brièvement, et en plaçant, à chaque instant, les personnages de l'histoire sainte à côté de ceux de l'histoire profane, de manière à établir une sorte de synchronisme : c'est ainsi qu'il range Abraham à côté de Ninus, Moïse à côté de Cécrops, Josué à côté de Janus, etc. Autant de notions inconnues au lourd et pédant compilateur nurembergeois.

Il serait injuste de rester sur cette impression : à peu d'années de là, un autre humaniste, belliqueux autant que voluptueux, esprit vigoureux et épicurien raffiné, Wilibald Pirckheimer, l'ami de Dürer, montra que l'art de vivifier et de féconder l'érudition n'était plus un secret pour ses compatriotes. L'intervalle qui s'étend entre Schedel et Pirckheimer est bien court. Et cependant un abîme sépare les deux savants.

Comment cette révolution put-elle se perpétrer en si peu de temps ? C'est que le souffle de la Renaissance avait passé sur l'humanisme allemand et sur Nuremberg, et que, n'en déplaise au professeur Jans-

sen, l'ardent champion du moyen âge, il avait tout balayé — scolastique, fatras, pédantisme, superstitions, — comme les premiers rayons du soleil dissipent les brumes.

Prenant exemple sur Schedel, Pirckheimer avait visité l'Italie (il avait passé sept ans, de 1490 à 1497, aux universités de Padoue et de Pavie), mais il en avait rapporté un esprit bien autrement subtil et généreux. Avec lui, nous n'avons plus seulement affaire à un laborieux compilateur : Pirckheimer brille à la fois comme capitaine et comme diplomate, comme membre du sénat de Nuremberg et comme conseiller de l'Empereur, comme organisateur et comme Mécène. Et quelle activité littéraire que la sienne ! tantôt il retrace l'histoire de la guerre helvétique de 1497, tantôt il traduit ou commente les ouvrages de Plutarque, de Lucien, des Pères de l'Eglise, publie l'humoristique *Apologia Podagræ* ; entre temps, il forme une riche bibliothèque et un cabinet de médailles, réorganise les écoles de sa ville adoptive, correspond avec tout ce que l'Europe compte d'écrivains ou de savants distingués. Si ses productions personnelles souffrent de la dispersion de ses études, il n'en a pas moins le mérite de faire de sa patrie un centre intellectuel, — ce qu'elle n'avait pas été jusque-là. Ces natures faciles et brillantes exercent souvent plus d'influence que les hommes de génie, par cela même qu'elles heurtent moins d'idées reçues.

La littérature allemande, stérilisée et comme frappée de mort par la Renaissance (combien n'en fut-il pas

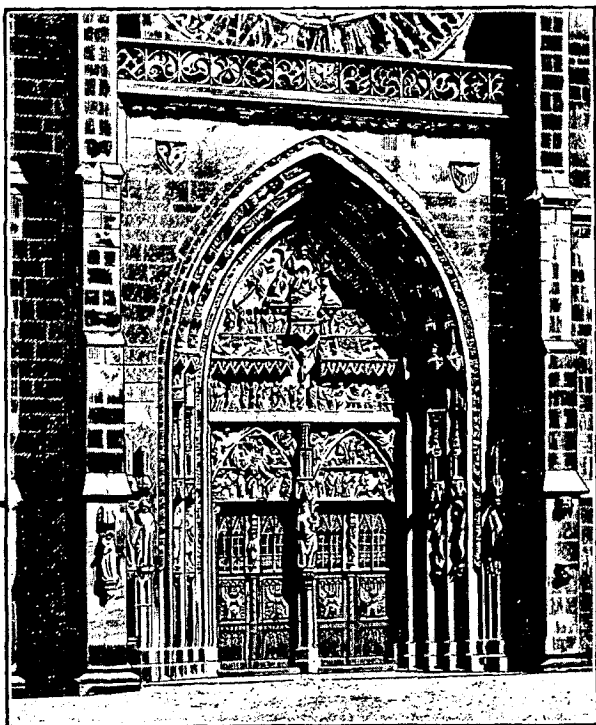


PORTAIT D'ALBERT DÜRER PAR LUI-MÊME (PINACOTHÈQUE DE MUNICH).

autrement en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre!), jeta quelque lueur à Nuremberg, grâce à Hans Sachs; mais gardons-nous bien de toute illusion sur la valeur des productions du vaillant maître cordonnier : elles sont le plus souvent d'une platitude rare.

Reste l'art nurembergeois. Ici, il y eut une fermentation prodigieuse et des artistes supérieurs, quoique incomplets. Hommes d'observation plutôt que d'imagination et de sentiment, s'entendant comme peu aux perfectionnements techniques, ils devaient surtout briller dans le réalisme. L'absence de principes, l'ambition de tenter des combinaisons nouvelles, auxquelles personne n'avait songé auparavant et que personne depuis n'a imitées, la passion du pittoresque, du caractère, de la vie, opposée à la simplification et à l'abstraction classiques, voilà où réside l'originalité de l'École nurembergeoise.

Nous reviendrons plus loin sur les qualités et les défauts de cette phalange, qui compte, pour la sculpture, des noms tels que Adam Krafft, Veit Stoss, Peter Vischer; pour la peinture et la gravure, ceux de Wolgemut, d'Albert Dürer, de Hans de Kulmbach, de Schaeuffelein, d'Altdorfer, des Beham, de Pencz, de Brosamer; pour les arts décoratifs, ceux de l'orfèvre Jamnitzer, du peintre-verrier Hirschvogel et tant d'autres, d'une incomparable habileté. Qu'il nous suffise ici de constater que, pendant tout le xvi^e siècle, Nuremberg ne cessa de défrayer l'Allemagne et les contrées voisines de tous les raffinements du luxe, défiant



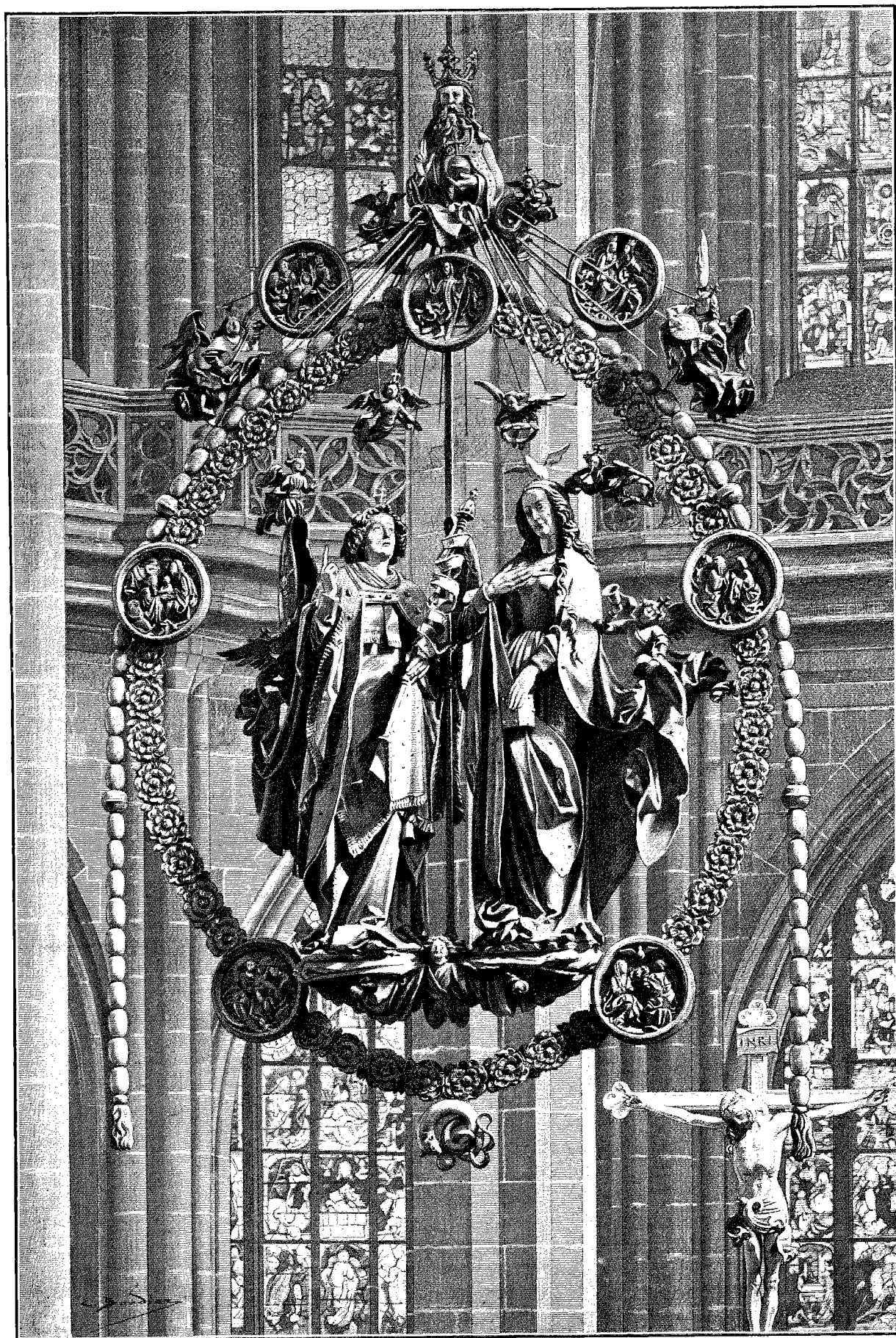
LE PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT.



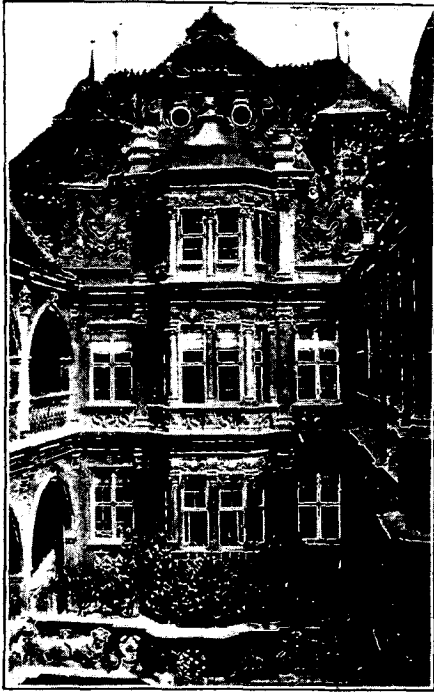
LA FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT (PAGE 320). — DESSIN DE BOUDIER.

surtout la concurrence pour les objets de dimensions microscopiques.

De même que les Florentins et les Vénitiens, les Nurembergeois étaient profondément attachés à la religion; mais, vivant dans des conditions différentes, ils virent dans la Réformation un moyen de la consolider, non de l'ébranler; les novateurs firent fortune auprès d'eux en raison même de la sincérité et de la profondeur de leur foi. Aussi bien ce grand mouvement — on ne saurait trop le répéter — était-il l'œuvre des croyants, non des curieux ou des sceptiques. La vieille cité franconienne fut la première ville impériale qui se prononça ouvertement pour Luther; elle reçut à bras ouverts Philippe Mélanchthon, son disciple bien-aimé. Malgré l'horreur des Réformés pour le culte des images, une statue, élevée en 1826, rappelle la propagande exercée par ce doux et tenace sectaire.



LA SALUTATION ANGÉLIQUE, PAR VEIT STOSS (ÉGLISE SAINT-LAURENT) (PAGE 321). — DESSIN DE BOUTIER
(PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG).



LA COUR DE LA MAISON PELLER.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Aujourd'hui, plus encore qu'à la Renaissance, Nuremberg doit à l'industrie et au commerce une prospérité qui augmente d'année en année (de 27 000 âmes, qu'elle comptait en 1818, la population s'est élevée, en 1894, à plus de 160 000 !). Les arrière-petits-fils n'ont pas dégénéré : aucune ville dans l'Allemagne du Sud ne peut se mesurer avec eux. La métallurgie, la fabrication des machines, des instruments de précision, des jouets, pour ne point parler de celle de la bière ou du pain d'épice, leur ont assuré une clientèle bien au delà des frontières de l'Allemagne. C'est le même esprit que jadis, appliqué à d'autres objets : n'est-ce pas à l'ingéniosité des procédés, aux raffinements de la technique, que les artistes nurembergeois de la Renaissance ont dû le meilleur de leur réputation !

L'aristocratie nurembergeoise, une aristocratie exclusivement commerciale ou industrielle, a jugé prudent de se renouveler avec le temps. Les barons de Tucher — une des plus vieilles familles — ont fondé une brasserie célèbre. Chez nous, les ducs vendent du vin ; en Allemagne, les barons fabriquent de la bière ! La particule et l'écusson font bien en tout pays ! En Angleterre, par un phénomène inverse, M. Alsopp, le grand fabricant de *pale ale*, a reçu de la reine Victoria le titre de baronet. On le voit, tantôt le pavillon couvre la marchandise, et tantôt la marchandise anoblit le marchand.

Il ne faut pas moins admirer l'esprit d'organisation propre à cette race si vaillante : nous en avons pour preuve ses huit cents sociétés de toute nature, scientifiques, littéraires, artistiques, industrielles, commerciales, pour ne point parler des clubs d'hommes du monde, des associations politiques ou des loges de francs-maçons. La population ouvrière, si douce et si molle en apparence, renferme, — m'affirme-t-on, — de dangereux éléments socialistes. Mais passons : on ne visite pas Nuremberg pour s'occuper de politique.

III

La forme générale de Nuremberg se rapproche du pentagone : au nord, du côté du cimetière Saint-Jean, se trouve la citadelle ; au sud, du côté opposé, le chemin de fer. Sur la rive gauche, qui est assez unie, l'église Saint-Laurent ; sur la rive droite, qui est des plus accidentées, l'église Saint-Sébalde. Une dizaine de ponts traversent la Pegnitz, qui partage la ville en deux parties à peu près égales et qui forme plusieurs îles, dont l'une, la Vorder Insel Schütt, est relativement spacieuse.

Une rue fort belle et fort animée, la *Königsstrasse* (la rue Royale), conduit de la gare à l'église Saint-Laurent, le plus vénéré des sanctuaires nurembergeois. Vers cet endroit, la rue Caroline, plus belle encore et plus large, vient former avec la précédente un angle droit.

Nuremberg n'a pas concentré ses efforts sur une cathédrale unique, comme l'immense majorité des autres villes, soit de l'Allemagne, soit de l'Italie et de la France. Deux églises se sont partagé ses préférences, celle de Saint-Laurent — avec laquelle nous allons faire connaissance — et celle de Saint-Sébalde. Toutes deux abondent en œuvres d'art des plus délicates ; toutes deux attirent en pèlerinage les fervents du beau ; mais aucune n'offre ni l'ampleur ni ce caractère de conviction qui signalent les cathédrales d'Ulm, de Fribourg, de Bâle, de Cologne, pour ne citer que des édifices connus de tous. Fondues en une, les deux églises nurembergeoises pourraient tenir tête à n'importe lequel de ces sanctuaires ; séparées, divisées, elles ne sont que la moitié de la manifestation de foi et de magnificence à laquelle une cité vivace et riche, comme l'était Nuremberg, ne pouvait manquer de sacrifier.

L'église Saint-Laurent date du ^{xiii}e siècle, quant à ses parties principales ; vers 1400 on termina la tour sud ; enfin dans le même siècle on agrandit la nef et rebâtit le chœur.

L'édifice a ceci de particulier, qu'il n'a pas de contreforts apparents, ou du moins ceux-ci sont dissimulés dans les bas-côtés, qui forment à l'extérieur une ligne tout unie ; seuls les arcs-boutants se détachent sur la nef principale : les saillies sont donc aussi rares que possible. L'appareil, fort régulier, se compose d'un grès tirant sur le rouge ; il est toutefois d'une coloration moins chaude que celui des cathédrales de Strasbourg et de Bâle. Dans les deux clochers du sanctuaire, on chercherait en vain une idée architecturale : qu'importe que l'un d'eux ait été doré partiellement : rien n'y fait. L'invention est des plus pauvres : les cinq étages inférieurs ne contiennent chacun qu'une seule fenêtre, puis tout à coup, au sixième étage, se développe une baie à sextuple meneau ; un couron-

nement octogonal surmonte le tout. Malgré ses incorrections, le campanile de Giotto est une merveille comparée à cette élucubration ; par la richesse de sa décoration il reste du moins dans la donnée du style gothique. La conclusion qui s'impose, c'est que Nuremberg est avant tout la cité du détail pittoresque : par cela même, elle s'entend peu aux créations monumentales.

Les statues qui ornent la façade ne révèlent pas une direction de goût bien accusée ; elles sont plutôt calmes que mouvementées. Dans celles d'Adam et d'Ève, les proportions sont relativement justes, mais manquent — est-il nécessaire de l'ajouter ! — des notions anatomiques nécessaires : l'artiste a cherché à indiquer par quelques raies la cage thoracique d'Adam. Au-dessus de la rosace, à gauche, un médaillon avec une figure renfrognée représente la lune ; un autre, à droite, — une tête entourée de rayons, — le soleil. Plus loin, à gauche, contre le transept, sous un édicule, on remarque les statues du Christ priant au jardin des Oliviers et des trois apôtres endormis, travail tout à fait rude et informe ; seul, le Christ a une certaine allure.

L'intérieur, composé de trois nefs et de chapelles latérales, est clair et spacieux ; il tient plus que l'extérieur ne promettait. La nef centrale n'y est pas écrasée et étouffée, comme dans l'église Saint-Sébalde, avec laquelle nous ferons connaissance tout à l'heure ; les piliers carrés de cette dernière sont remplacés par des faisceaux de colonnettes. La pierre, privée de badigeon (et il faut s'en féliciter), a un ton rougeâtre assez chaud.

A peine entré, le gardien distribue à chaque visiteur un feuillet contenant la description sommaire du sanctuaire. Mais mieux vaut se guider d'après ses propres lumières. Commençons par écarter la chaire, — elle est moderne, — et attachons-nous en premier lieu aux sculptures : elles sont nombreuses, importantes, et il faut remercier le clergé protestant de les avoir conservées avec tant de piété. Ici, on voit, debout contre les piliers, des statues du *xiv^e* siècle, pleines d'allure ; là, une *Adoration des Mages*, belle et expressive ; plus loin, un lustre attribué à Vischer, ou de superbes retables rehaussés de couleurs ; puis, à l'entrée du chœur, suspendue à la voûte par une chaîne, ce qui produit un effet bizarre, la *Salutation angélique* de Veit Stoss, une ronde bosse dorée, commandée en 1518 par un membre de la famille des Tucher.

Plus encore que l'église, le chœur se distingue par son ampleur, sa légèreté et l'abondance de l'éclairage, ainsi que par la richesse de sa voûte à réseaux. Sa gloire, c'est le fameux tabernacle sculpté par Adam Krafft, entre les années 1493 et 1500.

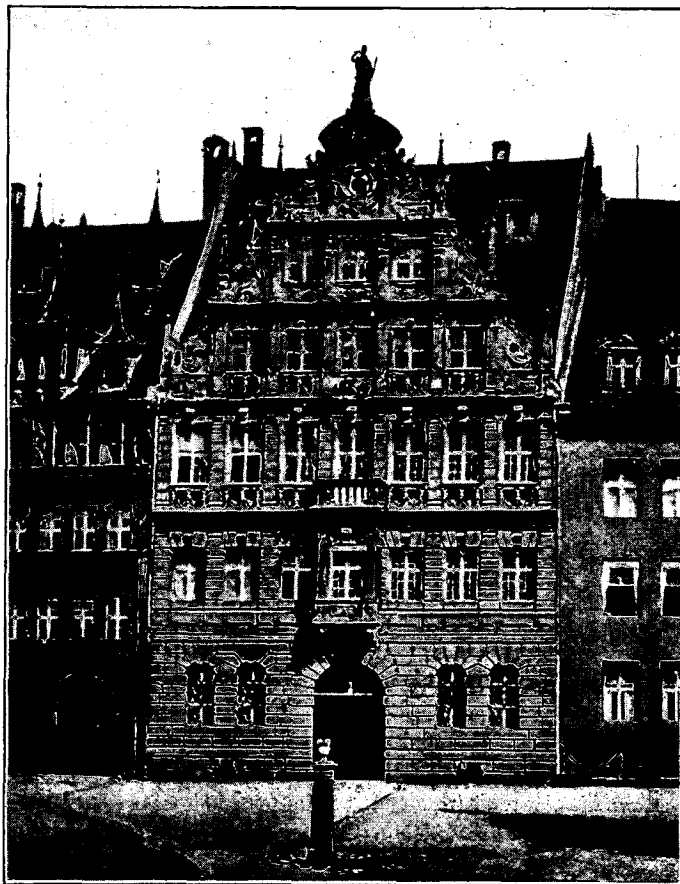
Le monument surgit du milieu d'une grille en bronze et s'élance à une hauteur de vingt mètres. Il forme le triomphe du style gothique, fouillé et vivant au possible, orné à profusion de hauts et de bas-reliefs : scènes de la Passion, etc.... Sur le devant, le maître s'est représenté, à genoux, en compagnie de ses deux aides ; c'est une figure grave et recueillie ; dans sa main un admirateur moderne a placé une couronne de laurier. Il l'a bien méritée, le vaillant tailleur de pierre !

La peinture, à son tour, compte ici quelques pages capitales. Voici d'abord, sur une tribune, le *Couronnement de la Vierge*, ou retable des Imhof, contemporain, ou peu s'en faut, des productions de maître Stephan de Cologne et suave comme elles.

Une autre peinture, une Madone, également commandée par la famille Imhof (1446), est plus impersonnelle et plus grave. Comme ses sœurs byzantines, Marie a la tête couverte de son manteau bleu ; sa robe est également d'un bleu foncé.

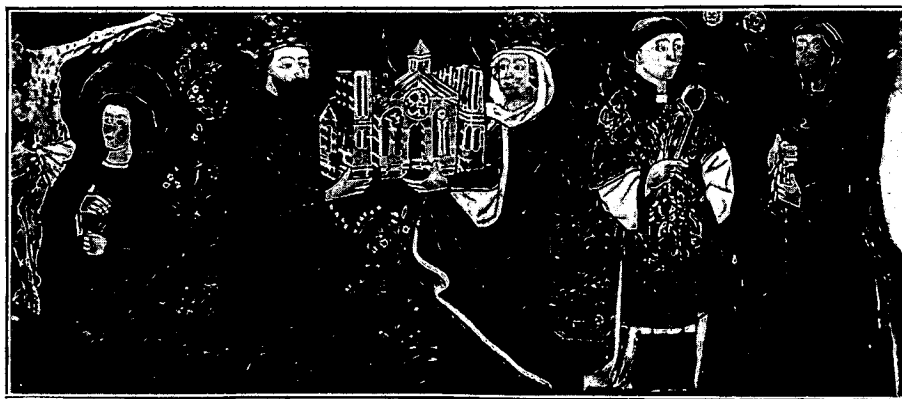
Un tableau d'Albert Dürer, la *Nativité*, placé contre un des piliers du chœur, manque de tout accent : c'est une œuvre terne et plate.

Avec les peintures sur panneau alternent des tapisseries du *xiv^e* ou du *xv^e* siècle, des *Prophètes* ou des *Apôtres*, tenant des phylactères, figures d'une extrême énergie, aux draperies mouvementées et hardiment découpées ; puis d'autres du *xvi^e* siècle, au coloris bien fondu, représentant la vie de saint Laurent et la vie de sainte Catherine.



LA MAISON PELLER (1605) — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus encore la verrière mérite de nous arrêter; si dans la nef il en reste à peine quelques vestiges, dans le chœur elle éblouit par sa variété et sa richesse. Ce sont d'abord des vitraux passablement archaïques, dont plusieurs renferment les armoiries de Nuremberg, la fameuse Sirène couronnée, tenant de chaque main une de ses queues de poisson. Puis nous rencontrons, sur le troisième vitrail, la *Transfiguration* (1476), remarquable par ses tons argentins : presque tous les vêtements y sont blancs; néanmoins l'effet est des plus heureux; les types sont frais et souriants (anges à la chevelure blonde bouclée), sans trace de la laideur chère à Wolgemut; ils se rapprochent plutôt, surtout dans le vieillard de la seconde rangée inférieure (l'avant-dernière figure à gauche), de la manière du chef de l'École de Colmar, Martin Schongauer. Le quatrième vitrail, contenant le portrait de l'empereur Frédéric III, est plus panaché; il manque de tenue, de même que le cinquième. Le sixième, celui des



TAPISSERIE NUREMBERGEOISE DU XV^e SIÈCLE (ÉGLISE SAINT-LAURENT).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Volkhamer, est traité dans une gamme jaune (toute la partie architecturale), mais d'une grande richesse, qui n'exclut pas la précision du modelé. Une production moderne, le vitrail impérial, exécuté en 1881 par le professeur Wanderer en l'honneur de l'empereur Guillaume, clôt cette suite importante.

A côté de l'église Saint-Laurent se dresse la Fontaine des Vertus, — avec la statue de la Justice

dominant ses sœurs; elle appartient à une époque (1589) où le maniérisme avait détrôné la naïveté et où les artistes s'efforçaient de corriger la lourdeur native par l'excès de prétention.

Infiniment plus d'accent et de fierté a la maison qui fait face à Saint-Laurent : l'antique résidence des Nassau; ses quatre tourelles d'angles, ses bas-reliefs, son cadran solaire et une petite statue d'Adolphe de Nassau, couronnant le tout, lui donnent une rare tenue.

Derrière l'église, se trouve le marché aux légumes. Les vendeuses, — des paysannes, — mélancoliquement assises derrière leurs hottes, portent le costume le plus banal : corsage et jupe tirant sur le noir, tablier bleu, fichu noir sur la tête. Même dans ce dernier refuge de la couleur locale, les cotonnades de Manchester et de Birmingham ont eu raison de tous les souvenirs pieux, de tous les instincts de coquetterie.

Ici, comme partout, les petites inventions mécaniques, si ingénieuses, dans lesquelles Nuremberg a de tout temps excellé, s'imposent à l'attention du touriste. La fontaine qui se dresse contre la façade de Saint-Laurent est disposée de telle façon que l'eau coule dans un tube mobile sur un pivot; quand ce tube est incliné du côté de la fontaine, l'eau s'épanche dans le bassin; l'incline-t-on dans le sens contraire, elle s'écoule en dehors de la grille et fournit au passant le liquide dont il a besoin.

Cette tendance à raffiner toutes choses éclate jusque dans les moindres détails de la vie. Ailleurs, les consommateurs se contentent d'allumettes en bois blanc : à Nuremberg, ce bois est teint en vert ou en rouge!

Avant de reprendre l'exploration méthodique des richesses dont regorge Nuremberg, attachons-nous à l'aspect des rues, tel que l'a constitué la succession des âges qui y sont représentés : nulle part ailleurs on ne recueille une telle moisson d'informations rien qu'en faisant l'école buissonnière. Ce qui frappe tout d'abord, c'est que le génie nurembergeois s'est développé avec le plus d'éclat, non pendant une période unie et homogène, mais au confluent de deux époques, au moment de la rencontre du moyen âge et de la Renaissance. Celle-ci s'est maintenue jusqu'au xvii^e siècle, comme le prouve la belle maison Peller, construite en 1605.

Les Nurembergeois excellent avant tout dans le détail : mais là ils sont d'une fantaisie inépuisable. Voici, dans ce dédale de rues, la *Hirschelgasse*; elle tire sa gloire du *Tucherhaus* (maison des Tucher), une des plus confortables habitations bourgeoises de la cité (1533-1544). C'est en même temps une des plus curieuses au point de vue de l'art. La bretèche surtout réclame l'attention par son bas-relief représentant Adam et Ève debout au pied de l'arbre fatal (il n'était pas superflu de rappeler cet exemple mémorable des dangers de la science dans une ville aussi active que Nuremberg) et par son cul-de-lampe, un éléphant debout sur un globe.

Ailleurs, dans le quartier dit des « Sept Lignes » ou des « Sept Rangées » (*Sieben Zeilen*), nous découvrons les prototypes des phalanstères : c'est une agglomération de sept rangées de maisons groupées trois par trois sous un toit unique. Là demeuraient autrefois les tisserands. La vigne vierge qui grimpe le long de ces demeures, à la

fois modestes et décentes, nous apprend que l'activité industrielle n'a pas fait oublier aux habitants de ce quartier l'amour de la nature, si rare chez leurs concitoyens.

Quoique en grande partie reconstruite, l'*Adlerstrasse* (rue de l'Aigle) a encore infiniment de caractère et de tournure. Outre l'inévitable *Kriegerdenkmal* (le monument commémoratif de la guerre de 1870), elle renferme une superbe maison en style rococo, — le tribunal d'arrondissement, — construite en pierres gris de fer ou rouges; pour décor, les grillages bombés, chers au siècle dernier, un balcon en fer forgé, une porte d'entrée en bois sculpté. Tout cela s'harmonise avec l'ensemble, parce que tout cela est pittoresque. Plus loin s'alignent des maisons du XVI^e siècle, à la toiture compliquée, aux lucarnes surmontées d'un fronton triangulaire. Puis nous rencontrons d'imposantes rangées de maisons modernes, pourvues de la bretèche et des tourelles obligatoires. Dans l'une, réside une compagnie d'assurances sur la vie; ailleurs, un médecin spécialiste pour la gorge, le nez et les oreilles.

Toute proportion gardée, les hiatus sont rares: je citerai, dans la *Theresienstrasse*, une maison qui se fait remarquer par son portique en pur style dorique, avec des colonnes sans plinthes! Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin pour savoir quelle époque a pu commettre une telle hérésie à plein Nuremberg! Ailleurs, on voit des façades décorées de sgraffites à l'italienne ou des cafés ornés de fresques dans la manière pompéienne. L'éclectisme, dont les Nurembergeois ont réussi longtemps à se préserver, voilà l'ennemi dans une cité aussi homogène.

Dans ces longues rangées de maisons, toutes — est-il nécessaire de l'ajouter? — ne sauraient passer pour des chefs-d'œuvre. Combien en est-il qui n'offrent qu'une façade unie, percée d'ouvertures carrées (les fenêtres sont généralement dépourvues de volets), sans la moindre saillie et sans le moindre ornement! Heureusement ces ternes bâtisses utilitaires, en quelque sorte négatives, sont comme animées et réchauffées par le voisinage d'édifices plus attrayants, auxquels elles servent de repoussoir.

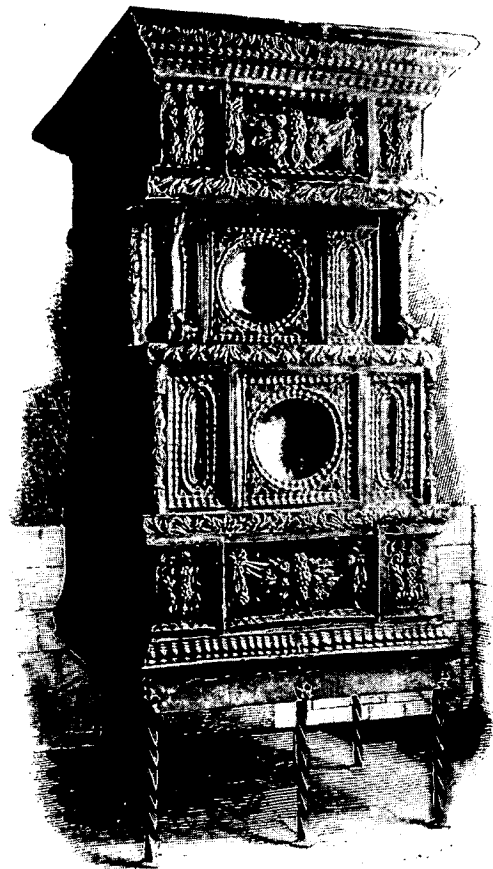
IV

Le tableau que j'essaye de tracer serait par trop incomplet si je me bornais à considérer Nuremberg comme une ville morte, comme une autre Pompéi; si, après avoir décrit les œuvres de l'architecture, je ne m'efforçais de caractériser les mœurs des habitants, le va-et-vient de la cité, les mille et mille particularités de la vie locale. Il est temps, en un mot, d'associer l'élément humain aux constructions qui lui servent d'abri.

Dans les rues, sur les places, règne un mouvement extraordinaire: c'est un entrecroisement continu de tramways, de fiacres, de camions, de charrettes, — quelques-unes de celles-ci attelées de chiens, — pour ne point parler des vulgaires bicyclettes. Un véhicule doit-il faire une station prolongée, on suspend une mangeoire à l'extrémité du timon, et les chevaux y puisent tranquillement leur pitance. Voilà bien la pratique Nuremberg! Par contre, une autre habitude fort répandue en Allemagne, celle d'employer le timon alors qu'on n'attelle qu'un seul cheval, me paraît violer la règle la plus élémentaire de la logique. Avec le système de brancards, le cheval est dans l'axe de la voiture; avec le système d'un seul timon, le cheval se trouve de côté. Ce sont d'ailleurs de solides bêtes, à la puissante encolure, que ces chevaux nurembergeois: il en faut de pareils, on le comprend, pour graver des pentes si escarpées. Pour le même motif, tous les fiacres sont attelés de deux chevaux.

Tel est le besoin d'activité qui possède les Nurembergeois que la notion du repos leur semble étrangère; pas un banc sur les voies publiques. La place est trop chère ici et le temps trop précieux pour que l'on développe ces asiles de l'oisiveté! D'autre part, quoique nous ne soyons qu'au mois d'août, nombre de femmes, ménagères prévoyantes (nous avons affaire aux fourmis, non aux cigales), s'occupent, dans les rues, à scier le bois nécessaire à la consommation de l'hiver. Elles manœuvrent habilement la scie, qui est fixée à une sorte de levier mobile assurant la direction des mouvements. Puis, les morceaux sciés, en moins de temps qu'il n'en faut pour conter ces exploits, la vaillante ouvrière, à l'aide d'une hachette, fend les bûches en des centaines de fragments.

Mais franchissons le seuil de quelques magasins: Nuremberg, comme chacun sait, est la ville par excellence des jouets et des *Galanteriewaaren* (articles de Paris). Dès le premier coup d'œil, une loi se dégage avec



UN POÊLE NUREMBERGEOIS DU XVI-XVII^e SIÈCLE
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

une netteté pleine d'éloquence : si les reproductions de modèles anciens ont droit à toute notre sympathie (sauf lorsque les fabricants modernes essayent de convertir en passe-partout pour photographies quelque joli motif de retable en fer forgé ou repoussé), les tentatives nouvelles violent presque invariablement tout principe de goût. C'est que ces dernières dérivent de la fantaisie individuelle, et non plus, comme leurs aînées, d'une conviction, d'un besoin. Quoi de plus choquant que de voir reproduire indifféremment, à l'aide des matériaux ou des procédés les plus divers (caoutchouc, galvanoplastie, porcelaine de Saxe), des statues exécutées en vue d'une destination déterminée ! Le malheureux Richard Wagner surtout a été littéralement mis à toutes les sauces : il apparaît en simili, en grès, en bois, drapé en triomphateur romain, etc., etc.

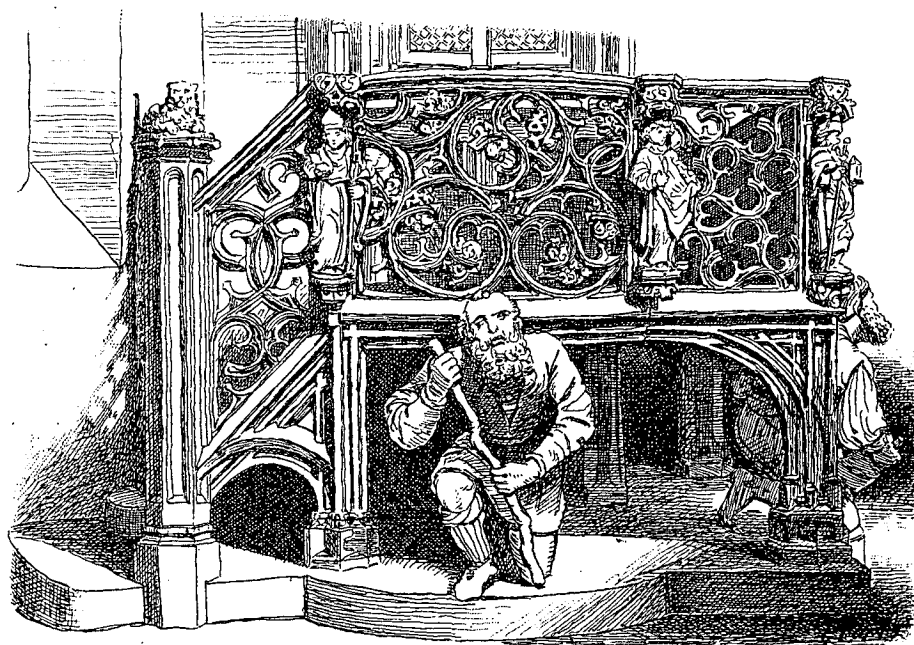
Ce culte du maître a du moins une raison d'être à Nuremberg et forme une note locale : ce n'est pas seulement le voisinage de Bayreuth qui le rend si populaire ici, c'est en même temps la gratitude et l'admiration de tous les Nurembergeois pour l'auteur des *Meistersinger*, cette poétique évocation de Hans Sachs et de son entourage.

Mais que dire du cosmopolitisme et de la banalité qui envahissent, sur tant d'autres points, cette arche sainte du pangermanisme ! Il est peu de devantures auxquelles ne s'étalent des inscriptions en anglais (les belles pages consacrées à Nuremberg par John Ruskin y ont attiré en pèlerinage des nuées de ses compatriotes). Puis, en tous lieux, les simplifications modernes, ces simplifications qui suppriment l'apparence, l'expression d'une cause, pour y substituer un résultat en quelque sorte scientifique : tel le calorifère invisible qui tend à dominer d'un bout à l'autre de l'Allemagne. A Nuremberg, du moins, le majestueux poêle en fonte ou en faïence, haut de deux mètres, a conservé des fidèles. Il faut leur en savoir gré.

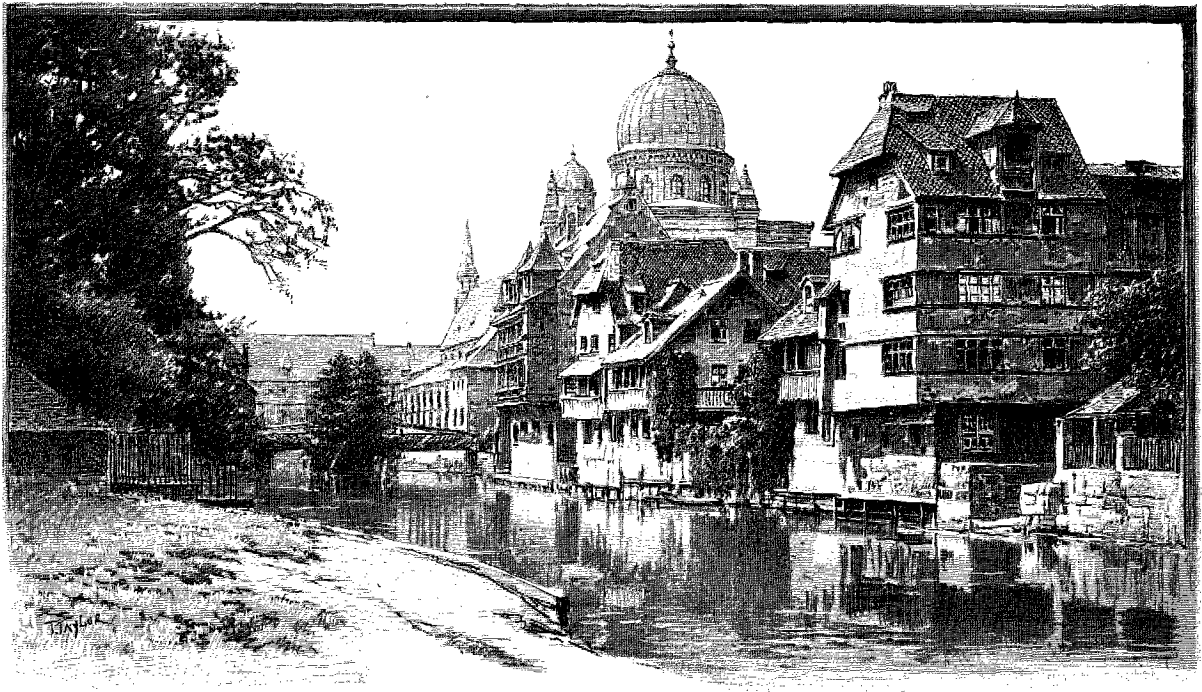
Un autre motif véritablement pittoresque, une des rares idées véritablement mûries que j'aie découvertes, ce sont les ciseaux en forme de cigognes (peut-être n'est-ce que la copie d'un motif ancien). L'oiseau est debout, les ailes pliées, chacune de ses pattes reposant sur l'anneau, qui termine chaque branche ; la vis d'acier bleu dessine l'œil, le long bec forme les ciseaux proprement dits. Lorsque l'outil est étendu horizontalement, l'oiseau semble voler ; dressez-le verticalement, il semble se promener gravement ; si vous l'ouvrez à moitié, il ouvre le bec ; si vous l'ouvrez entièrement, vous apercevez deux moitiés de cigogne. Il est si rare de nos jours de rencontrer une idée vraiment plastique, alliée à une destination pratique, que j'ai insisté, un peu plus peut-être que ne le comporte et la gravité de mon sujet et la modestie de l'outil, sur les *Storchscheeren* de Nuremberg. Mais, ô déception ! depuis que ces lignes sont écrites, j'ai rencontré de l'autre côté des Pyrénées, à Tolède, exactement les mêmes ciseaux. Voilà bien l'internationalisme de l'art !

(A suivre.)

EUGÈNE MÜNTZ.



FRAGMENT DU TABERNACLE D'ADAM KRAFFT (ÉGLISE SAINT-LAURENT) (PAGE 321). — DESSIN D'A. PARIS.



LES BORDS DE LA PEGNITZ, AVEC LA COUPOLE DE LA SYNAGOGUE (PAGE 334). — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE RÖMMLER ET JONAS, À DRESDE.

EN ALLEMAGNE : NUREMBERG¹, VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE, PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.



UN ROI MAGE,
SCULPTURE NUREMBERGEOISE EN BOIS
DU XV^e SIÈCLE (PAGE 327).
(COLLECTION E. MÜNTZ).

PARTOUT où les exigences de la circulation l'ont permis, se sont installés des marchés en plein air; marchés de comestibles, marchés de vieux meubles ou de vieilles bardes. L'aménagement des magasins et des boutiques, comme on peut bien penser, est à l'avenant : toute la hiérarchie du commerce de détail s'y déroule, depuis les somptueuses devantures sollicitant l'attention des Anglais, jusqu'aux échopes où l'on vend le hareng grillé.

Comme spécimen de devanture et comme trait de mœurs locales, prenons le *Theater-friseur* de la rue Royale. La façade de la maison, avec la date 1889, est peinte en bleu d'outremer et décorée de vases de fleurs, d'armoiries, d'ornements de toute sorte. Sur une porte, l'inscription (en anglais) *Hairdresser*; sur l'autre, celle de *Coiffeur*. Sur une manière de balcon vitré, qui s'avance en saillie sur le premier étage, et que recouvre une vaste glace formée d'un seul morceau, s'étalent des éventails japonais, des fleurs artificielles et diverses coiffures de femmes. Dans un excellent allemand, entremêlé de pas mal de mots français (*Separat-Damen-Frisir-Salon*; *Specialität*, *Toupets*, *Perücken*, *Chignons*, etc.), ce champion de la couleur locale recommande toutes sortes d'inventions capillaires absolument modernes. L'inscription *Telephonruf*, n° 374, tracée à côté de la porte, nous apprend que le téléphone, ce dernier progrès de la science, a depuis longtemps pénétré dans l'antique capitale de la Franconie.

Les bazars pullulent; mais d'ordinaire chacun ne tient que des objets d'un prix uniforme : ici toute la boutique est à 3 marks, là à 50 pfennigs.

Les spécimens exposés à la devanture d'un imprimeur-lithographe (modèles de lettres de faire-part et de lettres de félicitations) nous apprennent qu'à l'occasion du nouvel an, au lieu d'envoyer de simples cartes de visite, comme chez nous, nos voisins se servent d'imprimés portant des compliments plus ou moins compliqués, dont voici d'ordinaire la teneur : « Félicitations cordiales pour la nouvelle année, la famille S.... », ou bien : « A l'occasion de la nouvelle année, la famille Z... offre ses sincères congratulations. » Les lettres de faire-part de mariage, ou plutôt de fiançailles, sont également beaucoup plus variées que chez nous.

1. Suite. Voyez p. 313.

Exemple : « J'ai l'honneur d'annoncer, en y joignant l'expression de mes sentiments les plus dévoués (quelle périphrase pour traduire le mot *ergebenst!*), les fiançailles de ma fille Marie avec M. *** ». — « J'ai l'honneur d'annoncer mes fiançailles avec Mlle Hélène G..., fille aînée de Monsieur le propriétaire de fabrique X... », ou encore, la formule plus laconique : « Henri F..., Juliette O..., fiancés. »

Au lieu de s'en tenir aux motifs traditionnels, à un décor aussi net que sobre, les potiers ou les verriers de Nuremberg recherchent des effets de photographie ou de chromolithographie. Prenons ces petits verres à liqueur,

connus sous le nom de *Steh auf* (lève-toi), et ainsi appelés parce qu'en les renversant ils se redressent toujours d'eux-mêmes, grâce à je ne sais quel artifice d'équilibre. Dans les villes de l'Allemagne du Sud que j'ai parcourues, on se contente de les orner des armoiries municipales ou encore de fleurs accompagnées de l'inscription « Salut (nous dirions en français « Souvenir ») de Wurtzbourg », par exemple. A Nuremberg, on les affuble de vues ou de panoramas plus ou moins compliqués; jugez de l'effet! Autre exemple : j'ai vu — et j'en frémis encore d'horreur — des bocks en grès contenant dans leur partie inférieure une boîte à musique! L'affluence des Anglais et des Américains, attirés à Nuremberg par le voisinage de Bayreuth, n'a pas peu contribué, m'affirme-t-on, à une telle dégénérescence du goût. C'est une explication, ce n'est pas une excuse. Le marchand auquel je m'adresse me raconte qu'il a établi à Bayreuth une succursale (en allemand on dit *Filiale*), qui fait d'excellentes affaires pendant la saison musicale.

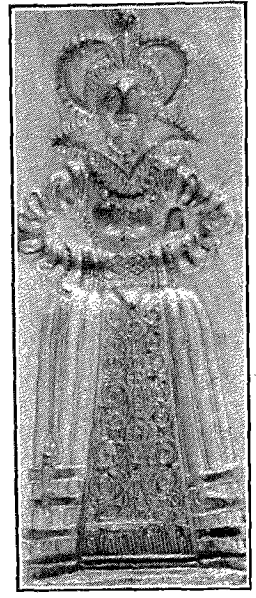
Les fameux casse-noisettes ont également perdu tout caractère : ils se composaient invariablement, lors de mon dernier voyage, de la tête du général Boulanger ou de celle du prince de Bismarck.

Aux produits modernes, opposons les vestiges du temps passé.

Naguère, des amateurs ou même des musées, plus attachés à la quantité qu'à la qualité, opéraient de véritables rafles à Nuremberg. Les sculptures en bois peintes et dorées s'y trouvaient pour rien. Excusez, ami lecteur, mes calculs égoïstes : pour orner un salon du siècle dernier, aux boiseries peintes en gris perle, je me suis vu forcé de retourner pour la dixième fois dans la capitale de la Franconie. Mais, à vrai parler, c'est là seulement que mon

embarras commença. Le Guide de Nuremberg, publié par M...., à la librairie Schrag (16^e édition; 30-32 000 ex.), ne signale qu'un seul marchand de curiosités, et chez lui précisément la moisson est des plus ingrates. Force m'est donc de me reposer sur ma bonne étoile, et peut-être aussi sur un semblant de flair, pour compléter mes investigations.

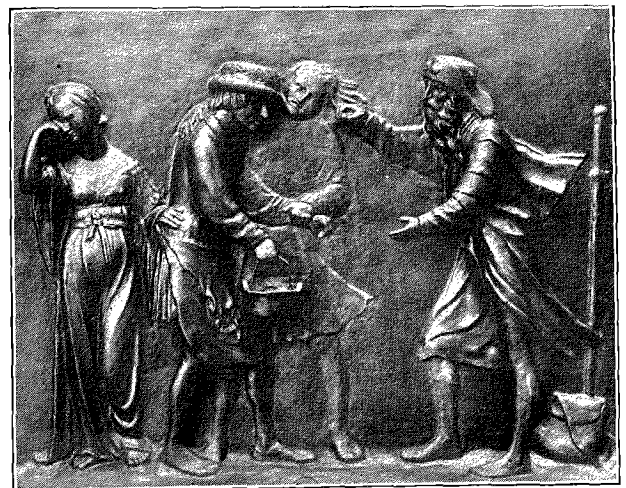
La mine est d'ailleurs éventée. Les familles qui avaient besoin d'argent ont vendu depuis longtemps jusqu'aux dernières reliques; un à un, Nuremberg a ainsi vu partir tous ses trésors, et le surtout de table de Jamnitzer, qui est allé enrichir la collection Rothschild à Francfort, et le portrait de Holzschuber (gravé p. 316), qui fait depuis quelques années la



MOULE À PÂTISSERIE NUREMBERGEOIS DU XVI^e SIÈCLE.
(APPARTIENT À M. E. SCHIFFER).



PORTRAIT DE PETER VISCHER PAR LUI-MÊME
(ÉGLISE SAINT-SEBALD).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



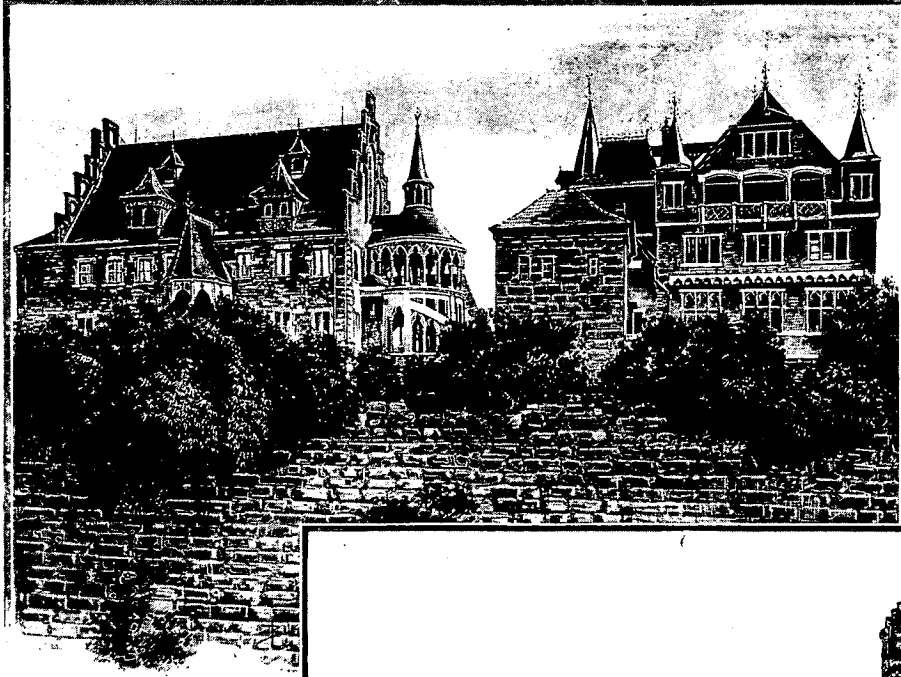
SAINT SEBALD GUÉRISANT UN AVEUGLE, PAR PETER VISCHER
(ÉGLISE SAINT-SEBALD).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

gloire du musée de Berlin, et bien d'autres merveilles. Aujourd'hui elle se trouve réduite à la même pénurie que les villes italiennes : ce qui y manque, ce sont, non pas les acheteurs, mais les marchandises.

Pour ce qui est des marchands, l'entregent est leur moindre défaut : il faut leur arracher — à la lettre — l'énumération des objets qu'ils possèdent. Ils s'en tiennent d'ailleurs avec ténacité au prix demandé. Cette indolence ou cette naïveté a préservé le commerce des œuvres d'art du fléau de la falsification, qui sévit avec tant d'intensité sur Florence et Naples, par exemple. Où ces antiquaires nurembergeois se rapprochent de leurs confrères d'Italie, c'est quand,

à mon objection : « Telle pièce est moderne », ils répondent imperturbablement : « Mais, monsieur, elle coûterait trop cher à fabriquer de nos jours. » Comme si une pièce moderne ne pouvait pas avoir été vendue d'occasion, il y a dix, quinze, vingt ans, quelquefois il y a trois ou six mois, et partant être tombée à vil prix.

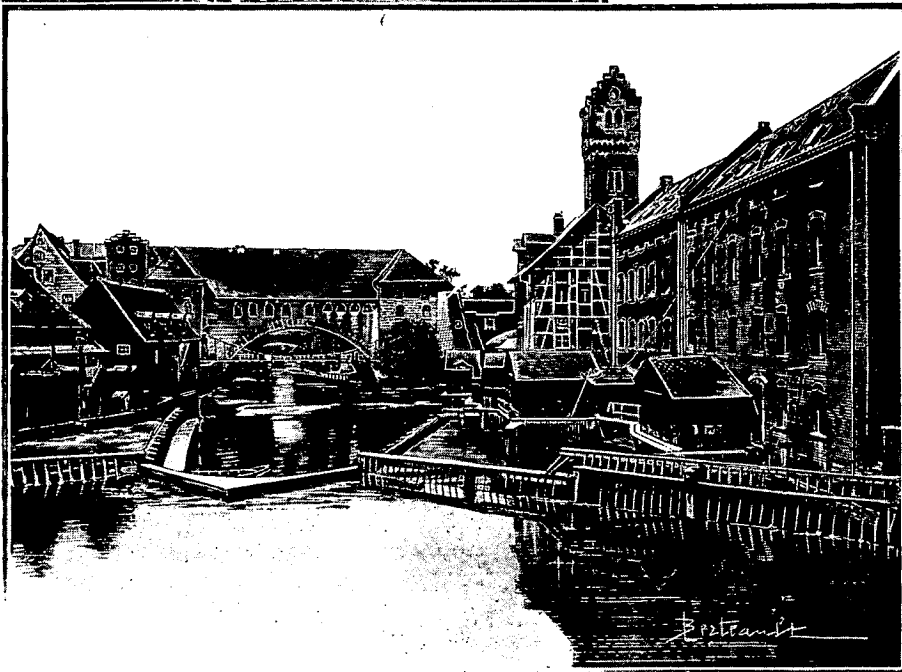
Le hasard — à qui chaque voyageur devrait



toujours commencer par offrir un holocauste avant de se mettre en route — me conduit, par un des ponts jetés sur la Pegnitz, sur la place du Marché-aux-Guenilles. Quel amas de vieux meubles et de loques, de simili-bronzes et de chaussures, se trouve accumulé dans cet étroit espace, ma plume renonce à le décrire. Mais l'expérience m'a appris que les vieilles commodes et les vieux bahuts se reliaient, sur presque tous les points de l'Europe civilisée, à quelque dépôt d'œuvres

d'art véritables. J'arrive, en suivant ces traces, chez une manière d'antiquaire, qui me montre deux statues de saintes sculptées au ^{xv}^e siècle dans le style mouvementé que l'on sait, et couvertes d'amples couches de peinture et d'or. Malheureusement, en dépit de toutes les protestations, les visages ont été repeints au ^{xvii}^e ou au ^{xviii}^e siècle ; les deux morceaux ont donc perdu le meilleur de leur intérêt. Je suis plus heureux dans une autre boutique et y découvre la statuette en bois d'un Roi mage, déchiquetée et disloquée, comme le sont toutes les sculptures allemandes de la fin du ^{xv}^e siècle, mais pleine de sincérité et de saveur (gravée p. 325).

En thèse générale, chez ces marchands, — et je finis par en découvrir une kyrielle, — ce qui domine, ce sont toutes sortes de bibelots du siècle dernier, objets d'orfèvrerie, ustensiles, tabatières, porcelaines, miniatures, étoffes, etc., le tout sans grand intérêt, ni comme sujet, ni comme main-d'œuvre. On m'affirme que les Anglais

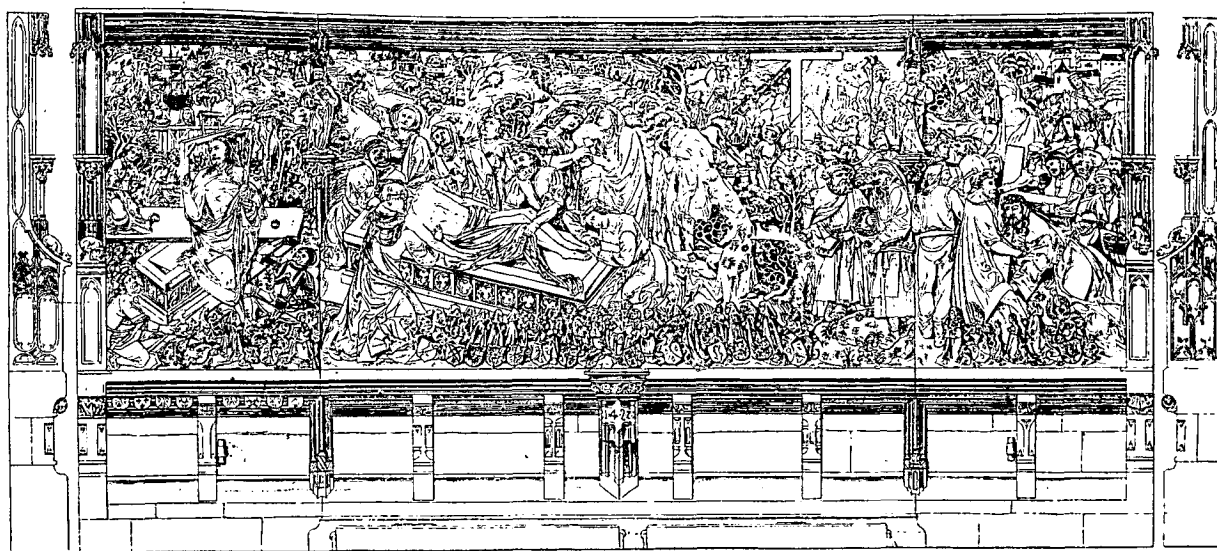


MAISONS MODERNES DE NUREMBERG. — LA PEGNITZ DU CÔTÉ DU PONT DES CHÂÎNES.
DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

ou les Américains, qui reviennent des apothéoses wagnériennes de Bayreuth, font leurs choux gras de ces souvenirs. Tout morceau quelque peu intéressant est immédiatement coté un prix excessif. Les tapisseries, même de ces fragments rudimentaires tissés au ^{xv}^e siècle dans les couvents de Nuremberg par des nonnes peu familiarisées avec les arcanes du dessin, sont introuvables. Conclusion : c'est à Paris, à l'hôtel Drouot, centre et entrepôt de la curiosité internationale, que l'on trouve et le plus grand choix et les prix les plus modérés.

Une particularité digne d'être relevée, chez la plupart des antiquaires, c'est l'affectation d'une pièce spéciale à une collection d'ustensiles de cuisine anciens. Vous y découvrez une batterie éblouissante, en étain, en cuivre, en grès, groupée en séries des plus riches. La propreté qui caractérise la ménagère allemande y célèbre ses triomphes. Admirons aussi les collections de jouets d'enfants anciens, ces réductions, en coupe, de maisons du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, contenant pièce par pièce tous les meubles, ustensiles, objets de toilette en usage à ces époques. Quel dommage que je ne sois ni père de famille, ni oncle, surtout oncle d'Amérique; combien d'heureux je ferais avec ces ménages en miniature!

Après avoir frappé à bien des portes et rapporté le plus maigre butin, un renseignement charitablement donné me conduit sur la place Albert-Dürer, devant une maison d'une apparence assez modeste, mais qui renferme, m'assure-t-on, des trésors. C'est d'ailleurs le propre de ces habitations nurembergeoises de promettre peu et de tenir beaucoup. En pénétrant à l'intérieur, ce ne sont que surprises : escaliers en colimaçon, balcons



SCÈNES DE LA PASSION, PAR ADAM KRAFFT (ÉGLISE SAINT-SEBALD) (PAGE 334).

régnant sur des cours spacieuses, mille coins et recoins, qui à chaque pas ouvrent devant vous des perspectives nouvelles, aussi imprévues que délicieusement piquantes ; bref, de quoi jeter l'extase dans l'âme des artistes : et l'on me permettra de me ranger à leur suite, quoique je n'aie jamais manié ni ciseau, ni pinceau, ni même le vulgaire crayon Conté.

Telle est l'impression que j'éprouve dans la demeure de l'antiquaire X..., située en face de la maison qu'occupait autrefois le spirituel et sympathique baron de Bibra. Sur la façade, nulle enseigne; seul le bouton en laiton, que l'on tire pour solliciter l'accès, trahit, par ses dimensions insolites et par le son retentissant qui résulte de la traction, l'ancienneté de la construction. On entre dans un vestibule sombre, sous lequel on entrevoit vaguement des panoplies et, sur des chevaux de bois, des cavaliers bardés de fer. Un escalier, dont je renonce à décrire tous les caprices et toutes les surprises, conduit à une série d'étages, communiquant chacun, par une galerie en bois, avec la cour intérieure. Un dédale de corridors, de cabinets, de salles, s'étend devant le visiteur.

Au serviteur qui m'introduit, je demande à ne voir que des tableaux et des sculptures de la primitive École allemande; je m'explique, de celle qui a trouvé son point culminant en Wolgemut, l'actif, intelligent et mercantile initiateur d'Albert Dürer. Mais j'ai compté sans mon hôte. Le maître de céans, un homme de petite taille, courtois, fin comme l'ambre, les sourcils, la moustache, la barbe grisonnantes sous leur reflet fauve primitif, n'entend me faire grâce de rien. Le moyen de lui résister!

D'ailleurs, à l'entendre, il ressemble au père du bourgeois gentilhomme et ne fait nullement profession de commerçant. Depuis longtemps il a renoncé à tenir boutique ouverte, de crainte d'attirer chez lui le flot banal des visiteurs de toute nationalité qui se pressent à Nuremberg. Aussi est-ce uniquement pour obliger quelques connaisseurs — je m'incline et salue — qu'il consent à leur rouvrir ses séries. Notez d'ailleurs qu'il a beaucoup voyagé; il a fait des rafles jusqu'en Italie! Aussi sait-il par cœur le prix du moindre des bibelots qui garnissent sa

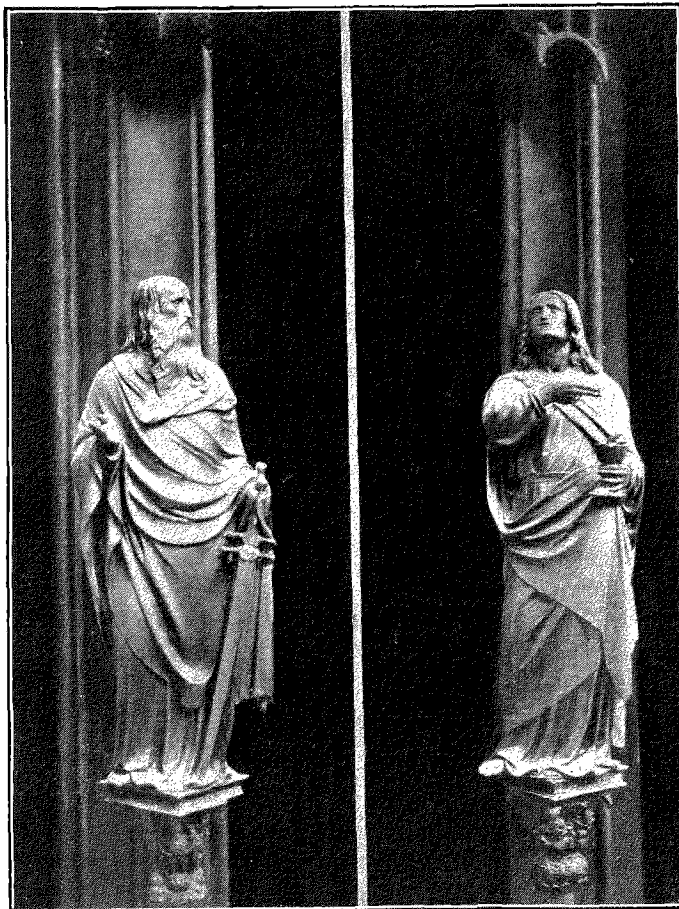
maison depuis la cave jusqu'au grenier; si par hasard il se trompe, ce ne sera jamais à son détriment. La collection, je me hâte de l'ajouter, est des plus intéressantes, je devrais dire des plus considérables : faïences et grès, broderies et dentelles, armes, bahuts, tableaux italiens et allemands, sculptures, médailles, pierres gravées, coffrets et étuis en cuir, vitraux, miniatures, bijoux, curiosités et souvenirs de tout âge et de toute espèce, aucun anneau ne manque à la chaîne. Ils s'entassent dans peut-être douze ou quinze salles, la plupart très mal éclairées (c'est là le côté faible de ces installations nurembergeoises).

Un coup d'œil encore, avant de reprendre notre exploration, sur les établissements innombrables qui offrent un refuge à l'étranger; hôtels et auberges ont épuisé pour leurs enseignes le catalogue de la gent carnassière ou volatile. Relevons les Coqs d'or, les Coqs rouges, blancs, noirs, les Aigles, les Autruches, les Cygnes; puis les Lions, les Ours, les Chats, les Bœufs. Quelques hôteliers, en désespoir de cause, ont eu recours à la flore : tel est le patron de l'hôtel de la Rose d'or. A signaler encore le restaurant de l'Entonnoir. Ces appellations sont plus imagées et plus familières que celle du gigantesque « Hôtel garni Monopole », qui est venu mêler une note américaine à tant de souvenirs naïfs ou attendrissants.

Les pharmacies elles-mêmes ne sont connues que par leurs enseignes et non par l'indication d'une rue et d'un numéro de maison : je note en passant celles de Saint-Jacques, du Paradis, du Nègre.

Après cette enquête sur la ville moderne, revenons à la ville ancienne etastreignons-nous à suivre un itinéraire rigoureux, pour peu que nous tenions à ne laisser de côté, sinon aucun chef-d'œuvre, du moins aucune des créations qui contribuent à donner à la vieille ville impériale sa physionomie à part.

De l'église Saint-Laurent, une pente, relativement raide, conduit à la Pegnitz, aux flots jaunes comme ceux du Tibre. Les poètes ont été durs pour cet affluent de la Regnitz, qui est elle-même un affluent du Mein : Schiller le qualifie quelque part d'ennuyeux et prétend qu'il ne coule qu'à regret « et puisque tel est l'usage ».



LES APÔTRES SAINT PAUL ET SAINT JEAN, PAR PETER VISCHER (ÉGLISE SAINT-SEBALD). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LA CHAPELLE SAINT-MAURICE (PAGE 334). — DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

En réalité, le tableau qui s'offre à nous du haut du Vieux Pont, dont les balustrades de pierre ont pour principal ornement des boulets de canon, aux dimensions respectables, est véritablement féérique; on se croirait à Venise : à droite, un îlot, sur lequel s'élève une vieille maison, dont le bas, partagé en deux arceaux, laisse passer le courant. A côté, un bout d'île, planté de peupliers. A gauche, du côté opposé, un autre pont, à une seule arche, avec une saillie en forme de corniche richement ornementée. Le Vieux Pont lui-même contient, au centre, deux saillies semi-circulaires, fermées par une grille et dotées chacune d'une inscription.

Du côté de la *Carlsbrücke*, dont le parapet est orné du boulet de pierre obligatoire, et dont le centre est décoré de deux obélisques, la Pegnitz se divise en deux bras, qui se rejoignent presque aussitôt près d'un bout d'îlot couvert de roseaux. Elle fait mouvoir deux roues d'une construction assez primitive. Sur les berges, quelques saules et ormes qui se penchent sur le fleuve.

Un troisième pont, celui des Bouchers (*Fleischbrücke*), sert de refuge, quoiqu'il dessine un dos d'âne des plus prononcés (l'architecte s'est inspiré du pont du Rialto) et que la circulation n'y soit pas facile, à des marchands de chaussures, de poteries, et autres. Il aboutit à l'ancien abattoir, dont le portail est décoré de la statue d'un bœuf couché et d'une inscription latine. Que voilà bien la sentencieuse Allemagne!

Après avoir sillonné, animé et embelli la ville, la Pegnitz s'échappe du côté du *Max Platz*, et fait sa sortie triomphale sous deux arcades gigantesques.

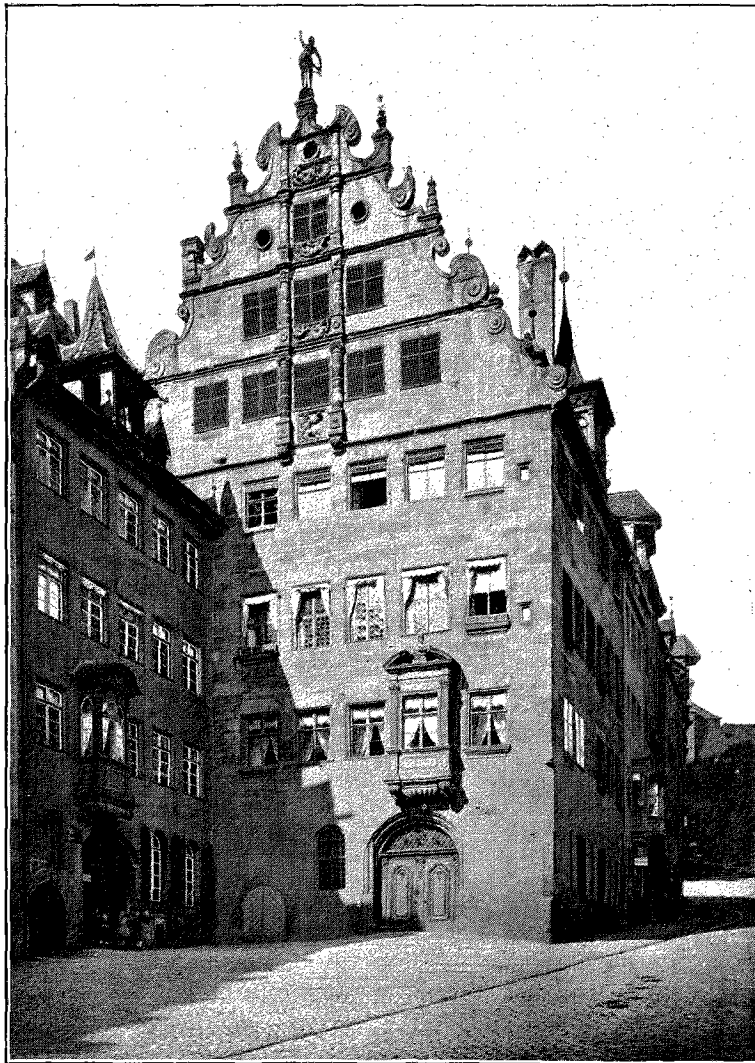
De l'autre côté du Vieux Pont, sur la rive droite, le premier ensemble qui nous frappe est le Grand Marché. Pour le quart d'heure, la foule des ménagères, en quête des provisions quotidiennes, s'y empresse autour des marchandes; celles-ci, assises sous de gigantesques parapluies, — on pense à la *Piazza delle Erbe*, de Vérone, — attendent patiemment les ouvertures que leur font leurs clientes. Autour de la place, des toits vénérables, qui

forment à eux seuls toute la moitié des maisons et auxquels leurs tuiles rouges ou noirâtres, leurs lucarnes plates ou surmontées d'un petit toit pyramidal, donnent l'apparence d'un décor d'opéra ou d'une évocation de Gustave Doré. Ces maisons, dont la façade se termine par une ligne horizontale, ont pour pendants des maisons aux pignons dentelés. Ce qu'il y aurait de motifs délicieux à cueillir dans ces parages, ce qu'il y a d'échappées de vue sur les rues avoisinantes, ma plume est impuissante à le décrire.

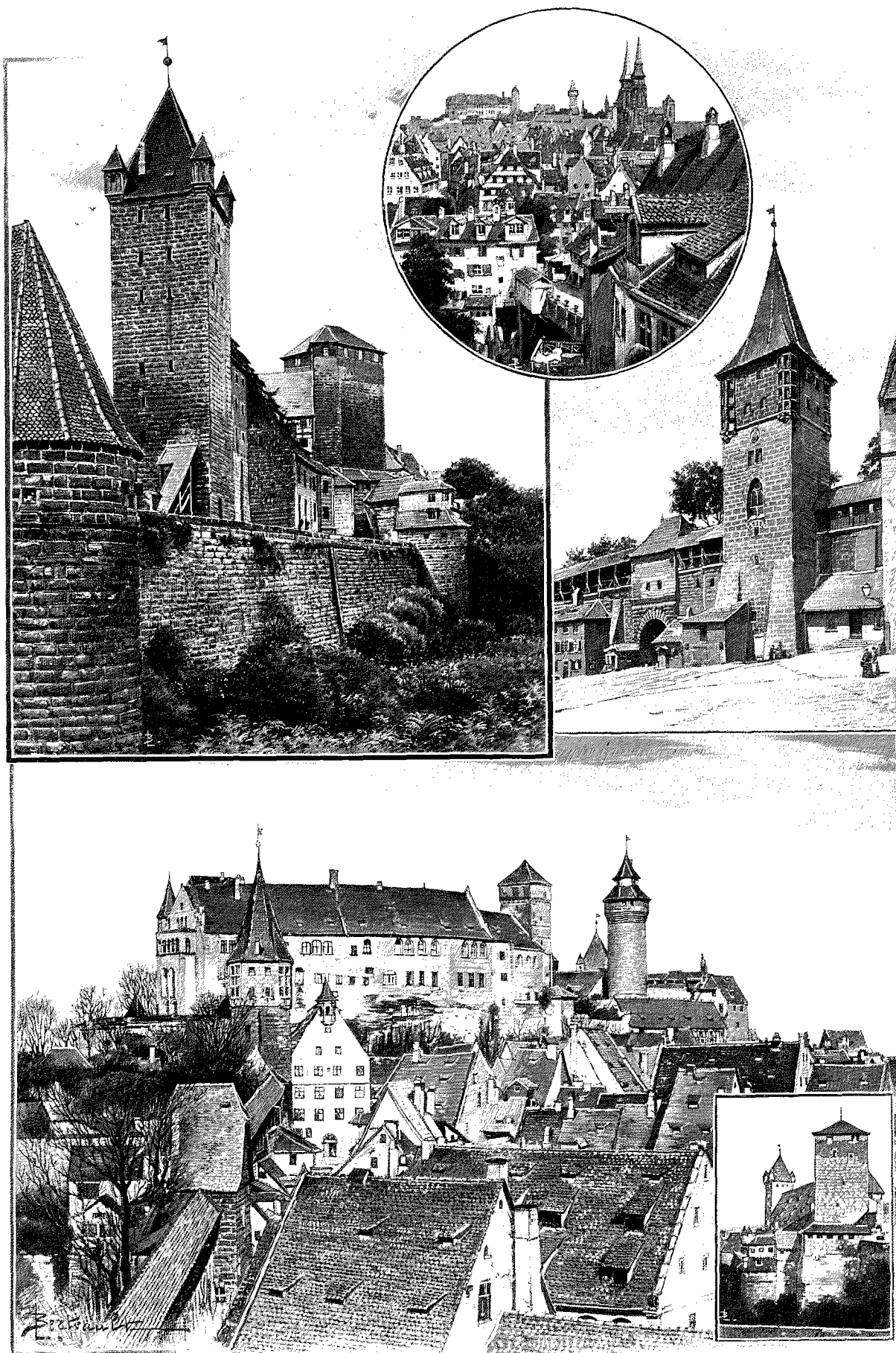
Les provisions mêmes, accumulées dans les paniers, ne nous arrêteront guère : je constate seulement que les fruits sont plus chétifs que chez nous, et qu'ils ont je ne sais quel aspect de crudité. Les femmes, à leur tour, semblent refléter la couleur des fruits : leur teint est aussi éloigné des tons ambrés propres aux Italiennes que des carnations éblouissantes propres aux Flamandes. Une autre remarque encore, moins intéressante : ici on pèse les pommes de terre, au lieu de les mesurer, comme on le fait chez nous.

Le Marché aux Fleurs, s'il témoigne du culte des Nurembergeoises pour les productions de la nature, proclame aussi la simplicité de leurs goûts : les plantes de serre sont rares; l'assortiment comprend surtout des reines-marguerites, des hortensias anémiques, des fuchsias.

Le Grand Marché est malheureusement déparé par trois rangées d'arcades



LA MAISON FEMBO (PAGE 335). — PHOTOGRAPHIE DE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.



PANORAMA DE NUREMBERG. — LA TOUR « LUG INS LAND » ET LA TOUR PENTAGONALE. — LA PORTE « THIERGAERTNER THOR ». — LE CHÂTEAU. — DEUX TOURS. — DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE DE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

en bois, cintrées et à piliers, imitation malencontreuse de je ne sais quel monument classique. Mais détachons nos regards de ce pastiche : que de compensations ! Ici, c'est l'église ou plutôt l'oratoire de Notre-Dame, construction pleine de laisser-aller et d'élégance ; ailleurs, la Belle Fontaine, un des bijoux du style gothique, amoncellement de statues et d'ornements, dans lequel je ne relèverai qu'une lacune : il manque quelques clochetons pour relier au sommet le dernier étage et pour ménager la transition. Puis c'est la maison de Pirkheimer, le célèbre humaniste, qui y mourut le 22 décembre 1530. La construction, toutefois, semble moderne et manque de tout caractère. Je suppose qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne habitation de Pirkheimer, qui devait être relativement luxueuse. Hommes et choses ont marché depuis ! Le vaillant humaniste se sentirait bien humilié, lui qui ne connaissait que sa langue maternelle et les langues classiques, en apprenant qu'un des locataires qui lui ont succédé sur la place du Marché enseigne tout ensemble (une pancarte en fait foi) le français, l'anglais, l'italien, le latin et le grec, pour ne point parler de la comptabilité et de diverses autres sciences, et tout cela pour 50 pfennigs (62 centimes et demi) seulement par heure. Cet encyclopédiste se qualifie modestement de maître de langue et de science commerciales, ce qu'il traduit par le terme mercantilisme : *Sprach-und Merkantil-Lehrer*.

L'église, ou plutôt l'oratoire de Notre-Dame (en allemand *Liebfrauen kirche*, mot à mot « l'église de la Chère Dame »), a été construite de 1355 à 1361, d'après les ordres de l'empereur Charles IV, sur l'emplacement de l'ancienne synagogue. Cédée aux catholiques en 1816, elle a été, dans ces dernières années, restaurée, avec trop d'ardeur, hélas ! par le docteur Essenwein, le savant et zélé directeur du Musée Germanique.

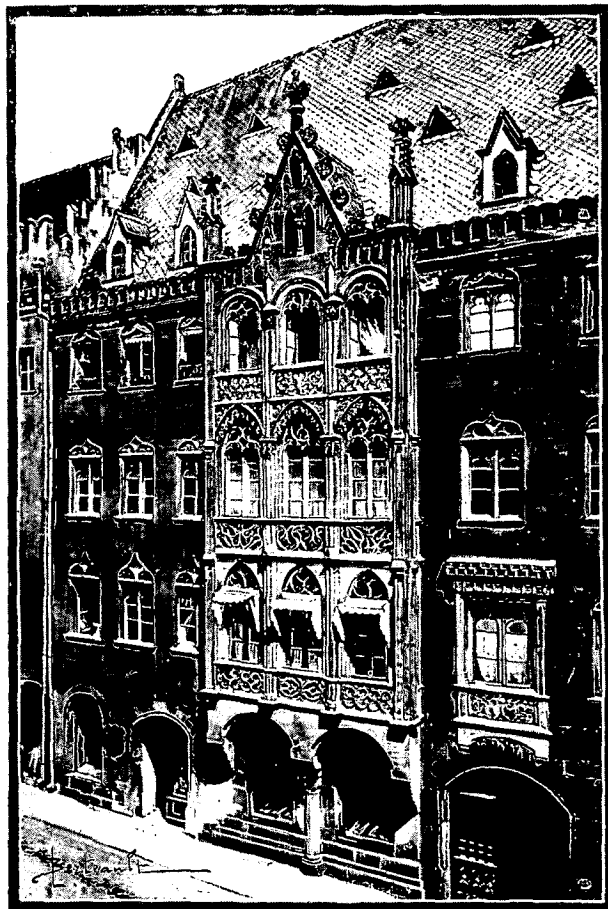
La place qui s'étend derrière l'église Notre-Dame, et qui sert d'asile au Marché aux Fruits, abrite le monument en miniature si célèbre sous le nom de Fontaine du Petit Homme aux Oies. Celles-ci ont de tout temps tenu une place considérable dans la vie nurembergeoise, quoiqu'elles n'y aient pas sauvé le Capitole, comme à Rome. Aussi, lorsque, vers la fin du xvi^e siècle, le sculpteur Labenwolf éleva, en leur honneur, la délicieuse statuette de paysan tenant sous ses bras deux de ces volatiles, plus succulents que poétiques, était-il sûr de servir d'interprète aux sentiments de gratitude qui transportaient tous ses compatriotes. Vers la même époque prenait naissance, à Nuremberg, si je suis bien informé, la jolie chanson populaire : *Ach lieber Hans, Wach auf die Gans....*

J'ajouterai que les ménagères du xix^e siècle ont hérité de leurs ancêtres d'un grand fonds de tendresse pour ces bipèdes, qui abondent au marché : rien de plus touchant que de les voir les serrer avec effusion contre leur poitrine, en attendant qu'elles leur coupent le cou. *L'Oie d'or*, telle est aussi l'enseigne d'un hôtel nurembergeois.

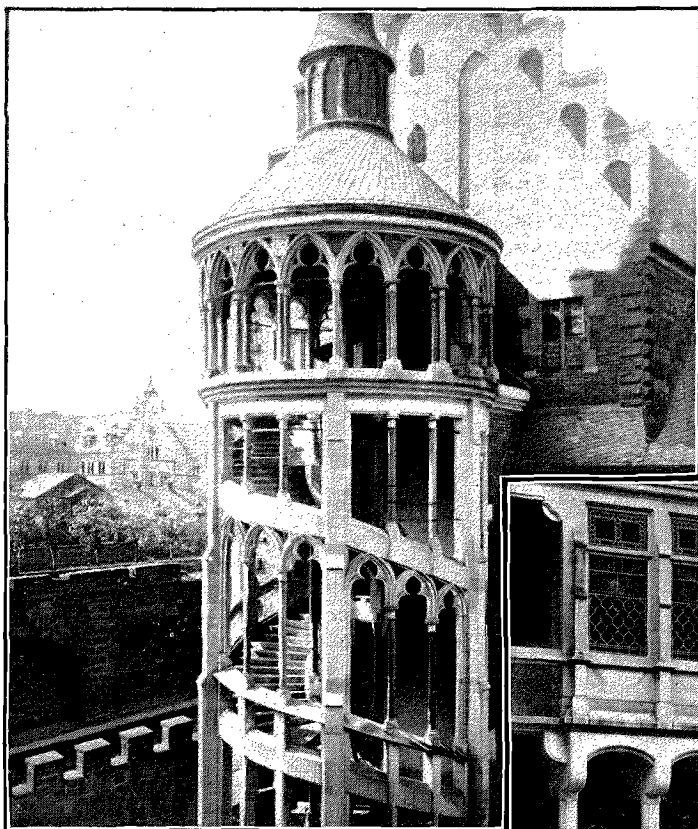
V

L'Hôtel de ville, qui se dresse dans le voisinage du Grand Marché, est une construction en pur style de la Renaissance (1616-1622), mais quelque peu molle et lâche, sans la tenue que l'on constate, par exemple, à l'Hôtel de ville d'Augsbourg. Des frontons, alternativement triangulaires ou semi-circulaires, surmontent comme de raison les fenêtres. De même des frontons, cette fois-ci brisés, couronnent les trois portails de la façade. Sur ces frontons s'allongent des statues, selon le modèle créé par Michel-Ange à la chapelle des Médicis. Heureusement que ces figures sont de marbre, car leur position n'est pas commode, il s'en faut ! L'allégorie célèbre ici ses triomphes, de concert avec les souvenirs classiques : l'une des statues a pour coiffure un casque de pompier !

La façade de l'Hôtel de ville dessine une ligne assez imposante, relevée au centre et à chaque extrémité par un étage supplémentaire ; chacun de ces appendices est à son tour couronné par une sorte de campanile. L'intention est bonne, mais le chapeau chinois qui surmonte les campaniles produit l'effet le plus malencontreux.



UNE MAISON MODERNE DE NUREMBERG (PAGE 335).
DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE CHRISTIAN KENIG, À NUREMBERG.



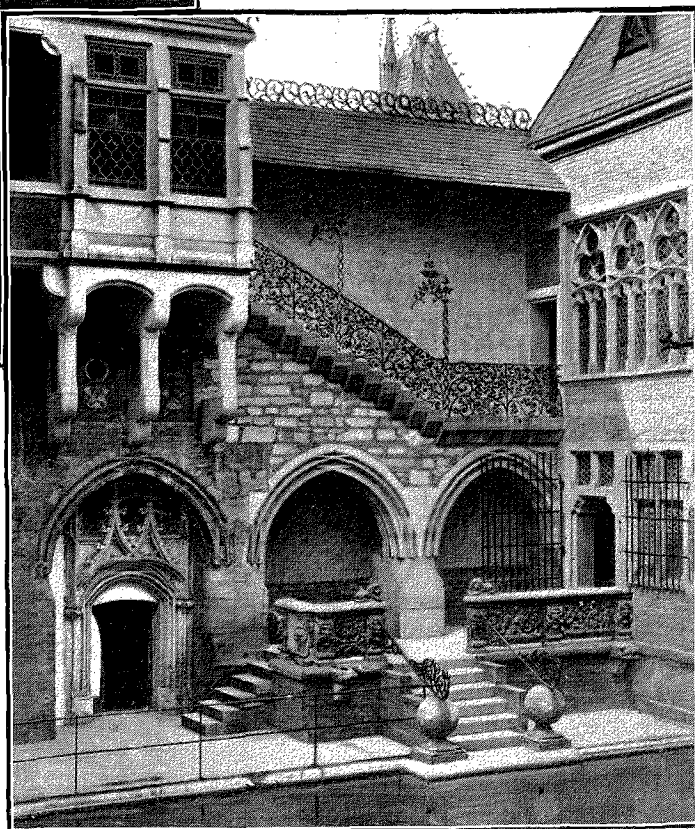
mité d'une tourelle hexagonale à encorbellements.

Il n'y a ni plus d'unité, ni plus d'harmonie, dans la cour, malgré ses prétentions à former un ensemble monumental. Sur trois des côtés, les architectes, restés fidèles à la Renaissance, se sont plu à donner des pilastres pour cadre à leurs fenêtres cintrées. Le quatrième côté, qui fait face à l'entrée, contient, à côté d'une partie ancienne, de style indécis, avec une galerie ajourée, dans la manière gothique flamboyante, le revers de l'aile construite par le docteur Esswein. C'est une construction intéressante, brillante, mais qui a le tort de jurer avec le reste de l'édifice, de même que la partie du Palais de justice de Paris, construite par Duc, jure avec le noyau primitif. Une moralité se dégage de ces contradictions : lorsqu'une cité s'enorgueillit d'un style architectural aussi accentué, aussi profondément national, c'est une erreur, un crime, que d'opposer subitement, de parti pris, aux silhouettes hardies et imprévues, la ligne horizontale, chère aux Grecs et aux Romains, les profils purs, la régularité et la monotonie mises en honneur par les épigones de la Renaissance italienne : la déroute du classicisme, en de telles conditions, ne saurait faire l'ombre d'un doute.

L'intérieur de l'Hôtel de ville n'est pas fait pour nous arrêter, malgré ses plafonds sculptés, ses vitraux peints par Hirschvogel, sa grande peinture murale, le *Triomphe de l'empereur Maximilien*, d'une tonalité noire désagréable, exécutée par les élèves d'Albert Dürer d'après les esquisses du maître. On sent que tous ces ouvrages ont pris naissance à une époque où la vitalité de Nuremberg commençait à s'épuiser et que la pensée des citoyens ne s'y est pas concentrée avec recueillement, avec amour.

L'église Saint-Sebal, située à quelques pas de l'Hôtel de ville et affectée au culte protestant, l'emporte en antiquité sur sa rivale, l'église Saint-Laurent. Le chœur appartient au style roman, la nef centrale au style de

Dans les dernières années, on a ajouté à ce sanctuaire des libertés municipales une aile destinée au poste de police, au poste des pompiers et à l'*Aichamt* (bureau du jaugeage des tonneaux). Quoique continuant dans ses lignes générales les deux étages du corps de bâtiment principal, la construction nouvelle est inspirée des données du style gothique. Des quatre-feuilles ajourés surmontent les fenêtres à meneaux du premier étage. Quant à l'étage supérieur, qui manque à l'ancien Hôtel de ville, il contient une galerie ouverte se développant sur une sorte de mâchicoulis et flanquée à chaque extré-



VUES DU MUSÉE GERMANIQUE : LE CHÂTEAU D'EAU.
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

transition, le chœur ouest au style gothique pur. En ce moment même, on soumet l'édifice à une restauration radicale, — on le voit bien à la forêt d'échafaudages qui l'entoure, — et qui nécessitera, affirment les journaux, une dépense d'un million de marcs. Les émules de Viollet-le-Duc refont complètement le couronnement extérieur, les clochetons, les pinacles et les galeries qui les relient. Voilà comme en Allemagne, aussi bien qu'ailleurs, certains architectes comprennent la conservation des monuments historiques !

La gloire de Saint-Sebald, c'est le tombeau en bronze renfermant les ossements du saint auquel elle est consacrée, le chef-d'œuvre du vaillant sculpteur et fondeur Pierre Vischer, qui le termina en 1519. Ce que cette page monumentale respire d'honnêteté et de tendresse, la noblesse des draperies, la justesse des mouvements, la noblesse ou la vivacité des motifs (tels, par exemple, les enfants qui jouent avec des chiens), on le sent mieux qu'on ne peut l'exprimer.

La trinité de la statuaire nurembergeoise — Vischer, Krafft et Stoss — a été associée presque simultanément à la décoration de la plus populaire des églises de leur patrie. D'un bout à l'autre du sanctuaire, ce ne sont que statues et bas-reliefs en pierre ou en bois peint : les scènes de la Passion, très mouvementées et très expressives, d'Adam Krafft (1492), la *Cène*, le *Jardin des Oliviers* et la *Trahison de Judas*, attribués à Veit Stoss (1501), etc., etc.

La peinture, à son tour, compte une série de morceaux intéressants ou précieux. Ici c'est une *Pieta*, attribuée à Dürer, mais qui paraît plus archaïque et qui est déparée par les heurts de la composition ; là c'est un retable peint en 1513 par Hans de Kulmbach d'après une esquisse de son maître. Cette page, très ample et très mouvementée, est déjà d'une liberté parfaite ; elle se signale en même temps par un coloris éclatant, des rouges superbes dans les vêtements de saint Pierre et saint Jérôme, etc. L'œuvre est éminemment décorative et cependant encore pleine de fraîcheur, surtout dans le délicieux groupe des anges musiciens.

A quelques pas de Saint-Sebald s'élève la petite chapelle gothique de Saint-Maurice, qui se recommandait autrefois par sa riche collection de tableaux de Primitifs allemands ; mais depuis que ceux-ci ont été transportés au Musée Germanique, ce n'est plus le sanctuaire, mais bien le cabaret minuscule installé à côté qui attire les touristes : le *Bratwurst Glöcklein* (la Clochette de la Saucisse grillée). Entre quelques lauriers, qui poussent mélancoliquement dans des caisses en bois peintes en vert, sont dressées une couple de tables rustiques, couvertes de l'inévitable nappe rouge et bleue. Sur des bancs ou des escabeaux, non moins rudimentaires, s'attablent les touristes de tout rang et de toute nationalité. Les étrangers croiraient n'avoir pas accompli selon les rites ce pèlerinage historique et artistique s'ils n'avaient pas consommé le traditionnel plat de choucroute garnie de saucisses et le traditionnel verre de bière.

VI

L'histoire de la *Burg* (la citadelle, le château) se lie intimement aux annales de l'Empire germanique. Construite, affirme-t-on, par Conrad II (1024-1039), reconstruite par Frédéric Barberousse, qui affectionnait le séjour de Nuremberg (la chapelle impériale passe pour contemporaine de ce farouche pasteur de peuples), longtemps au pouvoir des Hohenzollern, burgraves de Nuremberg et fondateurs de la maison royale de Prusse, enfin dépositaire pendant plusieurs siècles des insignes impériaux, elle incarne quelques-uns des souvenirs les plus éclatants et de l'ancienne et de la nouvelle Allemagne.

La *Burg* repose sur des fondations gigantesques ; le roc affleure partout ; et il faut gravir trois ou quatre rampes terriblement escarpées — partant chacune d'un point opposé — pour parvenir au sommet. Le donjon, isolé de toutes parts, est véritablement inexpugnable. Du côté qui conduit aux boulevards extérieurs, les murs surplombent d'une hauteur vertigineuse ; puis, sans transition, on découvre les fossés avec leur végétation luxuriante, — de véritables oasis. Quelque accidenté que soit le site, les voitures peuvent pénétrer jusque dans l'enceinte. Là, c'est un dédale de poternes, de petites cours intérieures et de petites places.

Malgré sa situation véritablement formidable, la *Burg* n'offre pas la fierté de profils que l'on serait en droit de demander à un monument auquel la nature a fourni un si merveilleux piédestal. Aucune unité et aucun effet dans la disposition des fenêtres ogivales ou rectangulaires, percées dans ses murs, que recouvre un badigeon gris. Sur la roche vive et les substructions gigantesques, entre les murs de soutènement et la base même de l'édifice, se développe un verger riant, garni de treilles et de poiriers chargés de fruits. L'enceinte ressemble d'ailleurs plutôt à un village qu'à une forteresse : des apprentis servant d'ateliers, des maisons aux dimensions exigües — je lis sur l'une la date 1563 — habitées par de paisibles bourgeois, alternent avec les ouvrages de défense (la citadelle paraît déclassée depuis longtemps). Dans une petite cour, ombragée par un noyer et recouverte d'un pauvre gazon, sèche du linge. L'entrée principale elle-même manque de tout prestige. De loin en loin seulement quelque construction plus monumentale ; tels sont le puits, profond de 90 mètres, qui assurait l'eau à la garnison, la tour carrée et l'immense tour circulaire portant les fils du télégraphe, qui dominent du côté de la Porte Neuve. Le plan témoigne de bien des compromissions, pour ne point parler de tous les tâtonnements inhérents aux changements de régime. Mais le touriste, avide d'impressions inattendues, n'y perdra rien : il y avait long-

temps que j'avais quitté la Burg et que je me laissais aller à de nouveaux spectacles lorsque, en me retournant, je découvris, en suivant la ligne des remparts, près du *Hallerthor*, à travers les massifs de verdure, une aile qui m'avait échappé et une pittoresque *loggia* ouverte.

Je résiste à la tentation de visiter l'intérieur du château : ses enfilades de pièces décorées sous le roi Max de Bavière, de 1854 à 1856, sont d'un style aussi prétentieux que mesquin. En ces parages nous avons mieux à faire que d'admirer les élucubrations, en bois clairs, des ébénistes de Munich, stipendiés par la cour des Wittelsbach. Pour économiser le temps, je renonce également à décrire la chambre de torture : nous en trouverons le pendant, tout à l'heure, au Musée Germanique.

Le panorama dont on jouit en quittant la place qui précède la Tour ronde est incomparable : dans le bas, de modestes maisons d'artisans, aux fenêtres garnies de pots de fleurs. On pourrait écrire sur la porte d'entrée de chacune de ces demeures : « Fabrique de poupées vivantes », car les spécimens de notre espèce y pullulent ; plus loin, devant nous, les deux clochers de Saint-Sebald ; puis ceux de Saint-Laurent. A gauche, les clochers rococo de Saint-Éloi et un dôme verdâtre, la synagogue, je crois. A droite, la coupole de l'église Sainte-Élisabeth ou église de l'Ordre Teutonique ; puis, de toutes parts, une profusion de clochetons, de pinacles, de tours circulaires ou rectangulaires, voire de cheminées à vapeur, dont quelques-unes ont poussé la témérité jusqu'à envahir l'enceinte. Au loin, enfin, une plaine verdoyante et une ceinture de collines.

Un coup d'œil encore, un dernier coup d'œil sur les remparts : aussi bien la matière est-elle inépuisable ! De même que les barrières de Paris et les portes de Florence, plusieurs des portes de Nuremberg sont demeurées debout après la démolition du mur d'enceinte auquel elles se reliaient et occupent maintenant le centre de quelque place, oisives, délaissées, sans raison d'être, pareilles à des âmes en peine. Tout au plus si elles servent encore de points de repère pour retrouver le tracé des anciennes fortifications.

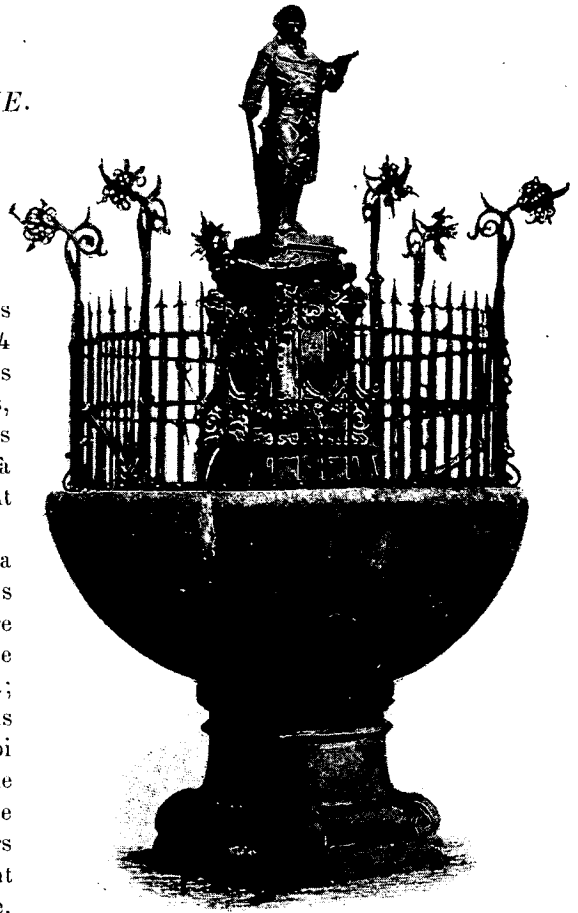
VII

Nous regagnons, pour clore notre exploration, la rive gauche de la Pegnitz, en admirant, chemin faisant, tout un monde de créations pittoresques, anciennes ou modernes, la maison Fembo, avec son élégante bretèche à fronton brisé et son pignon à échancrures, la fontaine de Jean-Conrad Gröbel (1736-1809), célèbre par ses poésies en dialecte nurembourgeois, ou encore de curieux pastiches modernes, tels que la maison Wiesche (gravée p. 332).

La place de la Halle-au-Blé tire son nom d'un entrepôt gigantesque, aujourd'hui converti en halle au houblon. L'édifice se distingue par une ampleur et une solidité prodigieuses. Si ses lignes tranquilles et ses ouvertures clairsemées rappellent les palais florentins, combien ne l'emporte-t-il pas sur eux par ses dimensions ! Nous avons affaire à une masse peut-être dix fois plus considérable. Le principe au reste est le même : diminuer les ouvertures, de manière à donner plus d'importance aux surfaces. L'appareil des murs est malheureusement fruste et comme usé. Mais quel éblouissement que la toiture : on dirait un océan de tuiles ! L'œil se laisserait aller à une rêverie amollissante, si, sur chacune des quatre faces, au centre de ces gigantesques plans inclinés, ne surgissait un édicule vertical, percé de fenêtres, et destiné, dirait-on, à donner quelque fermeté aux impressions.

Nulle part ailleurs le mécanisme de la vie municipale, bien plus, de la vie politique, — Nuremberg, ne l'oublions pas, a été ville libre jusqu'en 1806, — ne s'affirme en autant de constructions monumentales, ni avec une netteté aussi plastique : laissant de côté ces fortifications formidables, et telles qu'aucune autre ville au monde n'en possède de pareilles, que d'édifices élevés en l'honneur de quelque grand service public : arsenal et douane, halles et hôpitaux ! Seule, Venise a donné à ses fondations ce caractère d'ampleur et de précision qui caractérise une cité à la fois riche et sûre d'elle-même.

En face de l'immense entrepôt qui s'appelle la Halle, s'élève, comme pour la surveiller, la Douane, souvenir des privilèges de l'ancienne ville libre. Si les architectes de la Halle ont renoncé à tout artifice pour n'agir que par les masses, ceux de la Douane (construite en 1588) ont recouru aux formules les plus prétentieuses, sans réussir à éveiller, par cette porte étranglée entre deux bastions en appareil rustique, par ces toitures en forme d'oignon, d'autre impression que celle de la lourdeur et de la gêne.



LA FONTAINE DU POÈTE GRÜBEL, ÉRIGÉE EN 1881.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Sur la place de la Halle-au-Houblon s'ouvre la ruelle qui conduit au Musée Germanique. A gauche, sur la maison d'angle, une statue de la Vierge datant du ^{xiv}^e ou du ^{xv}^e siècle; à droite, la statue d'un saint barbu, la tête couverte d'un bonnet, tenant de la gauche un bâton (saint Jacques?)

Le Musée même se développe dans une rue sans caractère (elles sont rares à Nuremberg!), faisant pendant à une maison d'école moderne, dont la banalité ne saurait être plus complète. L'extérieur ne paye pas de mine; rien n'annonce le voisinage de la grandiose et splendide collection. Un long bâtiment, sans style, composé d'un simple rez-de-chaussée, voilà toute la façade.... Mais dix heures sonnent : la porte en fonte, décorée de l'aigle impériale, s'ouvre, et nous pénétrons dans une petite cour, sur laquelle donne la chapelle, avec sa façade toute simple et tout unie. Là, il faut acquitter la taxe : un mark par personne.

Avant de franchir le seuil de cette collection sans rivale, rappelons que ses débuts remontent à 1852, et que l'édifice dans lequel elle a trouvé un asile est l'ancien couvent des Chartreux, fondé en 1380. Accordons également un souvenir à son créateur, le baron d'Aufsess, ainsi qu'à son organisateur, le Dr Essenwein († 1892). Le premier a sacrifié toute sa fortune à son œuvre favorite. On m'affirme qu'il a laissé sa famille réduite à la dernière misère et que son fils remplit aujourd'hui le modeste emploi de conducteur de tramways à Augsbourg. De tels hommes peuvent mériter les imprécations des leurs, mais ils s'assurent à jamais l'admiration et la reconnaissance de la postérité. Quant au Dr Essenwein, que je m'honore d'avoir eu pour ami, c'était l'âme la plus ardente et l'administrateur le plus infatigable. Architecte éminent, ayant attaché son nom à la restauration d'une foule de monuments historiques, archéologue érudit et sagace, comme le prouvent ses nombreuses publications, entre autres sur la ville de Cracovie, caractère aussi ferme que généreux, cet homme rare a su entretenir, d'un bout à l'autre de l'Allemagne, le culte des souvenirs nationaux et faire dériver sur son musée un courant ininterrompu de largesses¹.

Ce tribut acquitté, attaquons-nous résolument aux richesses enfermées dans ce sanctuaire de l'histoire : elles sont sans nombre et de nature à lasser l'explorateur le plus ardent.

Dès les premiers pas, on se sent transporté dans un monde à part : de longs vestibules, sombres ou éclairés par des vitraux de couleur, conduisent à des salles où le moyen âge célèbre tous ses triomphes.

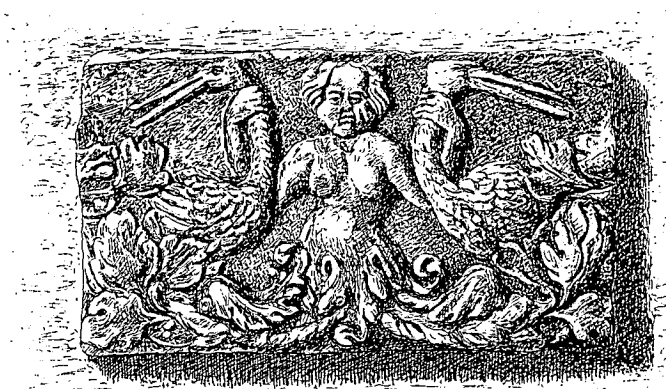
Une critique, dès le début, afin de pouvoir ensuite admirer sans réserve : on fait la part trop belle à la décoration architecturale. Les effets de clair-obscur ne sont pas de mise dans un musée. On s'aperçoit sans peine que le Dr Essenwein était architecte en même temps qu'archéologue. Il a prodigué les peinturlures sur les parois et sur les plafonds; atténuant parfois l'effet par l'excès même de la polychromie.

Au cloître, qui est immense et qui se prête merveilleusement à l'exposition de sculptures, se rattachent un cloître plus petit et une infinité de salles, où toutes les manifestations de l'art et de l'industrie germaniques se déroulent en séries d'une richesse incomparable, depuis les chefs-d'œuvre de la statuaire ou de la peinture jusqu'aux outils les plus humbles, jusqu'aux matériaux de construction (tuiles, briques, ardoises), jusqu'aux instruments aratoires.

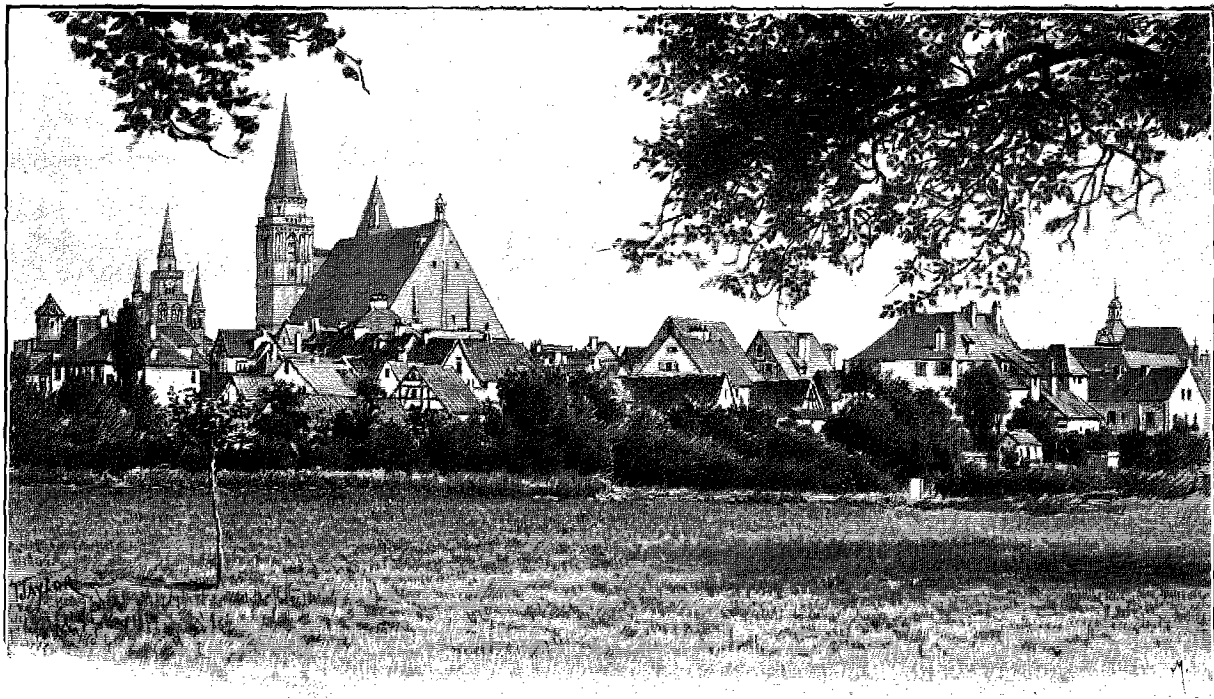
1. Pour l'histoire du Musée, je renvoie le lecteur à un article publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1870 (t. I, p. 381 et suiv.).

(A suivre.)

EUGÈNE MÜNTZ.



LA SIRÈNE NUREMBERGEOISE ÉTREIGNANT DEUX CIGOGNES. FAIENCE DU XVI^e SIÈCLE
(COLLECTION E. MÜNTZ). — DESSIN DE PARIS.

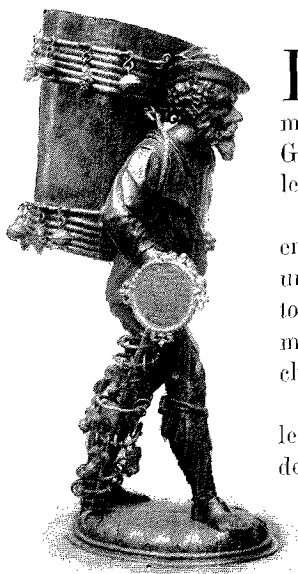


VUE DE LA VILLE D'ANSPACH (PAGE 342). — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE F. ALBERT, À WURTZBOURG.

EN ALLEMAGNE : NUREMBERG ET ANSPACH¹,

VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.



DRAGEUR NUREMBERGEOIS
DU XVI^e SIÈCLE
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER,
À NUREMBERG.

LE Musée Germanique s'ouvre, comme de droit, par la salle préhistorique. Les âges de la pierre et du bronze y sont représentés par une foule d'armes et d'ustensiles que le lecteur me dispensera d'énumérer, d'autant plus que nous possédons, dans notre musée de Saint-Germain, un ensemble incomparablement plus vaste. Ici, comme là, des moulages complètent les lacunes de la série des originaux.

Un couloir immense contient les reproductions d'une foule de statues sépulcrales; une enfilade de petites salles est consacrée aux vieux poêles de faïence, la plupart en vert, quelques-uns polychromes. Que de motifs pittoresques ou piquants à relever sur ces productions tour à tour savantes ou populaires, ou encore que d'inscriptions sentencieuses, de proverbes, de maximes! La vogue des poêles se maintint jusqu'en plein XVIII^e siècle. J'en ai vu un au château de Chambord, commandé par le maréchal de Saxe!

Ce que la ville d'Anvers a fait pour l'imprimerie Plantin, qu'elle a convertie en musée, les directeurs du Musée Germanique l'ont fait pour les boutiques ou les intérieurs des trois derniers siècles. La différence entre les deux villes, c'est qu'à Anvers nous ne trouvons qu'un atelier de typographie, en quelque sorte mis sous cloche, tandis qu'à Nuremberg nous assistons au développement de toutes les branches de l'activité humaine; d'un côté, une tentative ingénieuse, mais isolée; de l'autre, une organisation véritablement scientifique, telle qu'on devait l'attendre de l'Allemagne. Ici, c'est une chambre de bourgeois, avec ses escabeaux de bois, sa poterie d'étain, le rouet cher à la ménagère allemande; là, le laboratoire d'un alchimiste, ou une pharmacie, garnie de vases peinturlurés et de monstres empaillés, suspendus au plafond. Sur le comptoir, à côté des balances, a pris place jusqu'au registre dans lequel l'apothicaire transcrivait les ordonnances.

Nous parcourons successivement les salles consacrées aux productions de la calligraphie et de la miniature, aux premiers essais de typographie, à la fabrication des étoffes, aux instruments de musique : clavecins, mandolines, cithares, harpes, trompettes et hautbois, instruments à vent et instruments à cordes, alternent en de riches séries; puis vient le tour des instruments de précision : boussoles, télescopes, etc., auxquels succèdent

1. Suite. Voyez p. 313 et 325.

LE TOUR DU MONDE.

les auxiliaires de l'astronomie et de la cosmographie : cartes, mappemondes, etc.

Les salles affectées à la poterie et à la verrerie comptent parmi les plus riches. Aiguïères et verres à boire, hanaps, flûtes, *Wiederkomm*, *Seidel*, *Römer*, s'y pressent en rangs serrés, pour ne point parler des imitations de verres de Venise, des imitations de cristaux de roche, et des cristaux de Bohême. Les faïences, les porcelaines, les grès, ne sont ni moins nombreux ni moins caractéristiques.

La poterie d'étain n'a rien à envier, pour la richesse des formes et du décor, à la vaisselle d'argent. Mais me trompé-je : n'est-ce pas le plat de Briot, avec la figure de la *Tempérance* au centre, que je vois rangé parmi ces productions de l'art germanique ? Ou bien s'agit-il d'une contrefaçon du *xvii^e* siècle ? Heureuse époque que celle où aucune loi ne protégeait encore la propriété artistique !

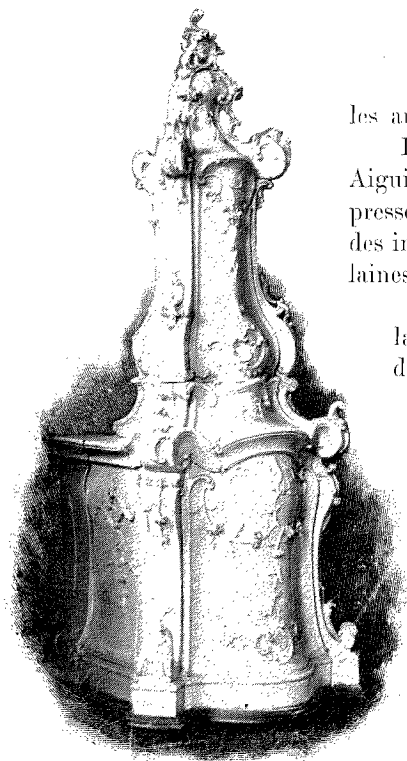
Ailleurs — et cette fois-ci le doute n'est pas possible — quelques émaux (nos 1318-1320) nous reportent à la technique qui a fait si longtemps la gloire de Limoges.

Les instruments et les outils employés dans l'industrie allemande garnissent des vitrines sans nombre ; ils proclament la fécondité de ressources de l'industrielle Nuremberg. Puis c'est le mobilier sous toutes ses formes : bahuts, tables, chaises, lits à baldaquin, cabinets incrustés d'ivoire ou de bois de couleur, coffres-forts bardés de fer, cornes de bœuf ou ramures de cerf montées en lustres et suspendues au plafond (voyez la gravure de la page 313). L'histoire des moyens de locomotion n'est pas oubliée. Dans une cour est remise une suite de traîneaux aux formes pittoresques. Le costume à son tour se présente à nous sous ses aspects les plus variés : costumes de paysans et costumes de courtisans, de financiers, de matrones.

L'intérêt se soutient d'un bout à l'autre de ce dédale de cabinets, de salles, d'oratoires, de cloîtres ; à tout instant un effort de pensée, une œuvre d'art, vient trancher sur le terre à terre de tant d'inventions répondant à quelque besoin matériel : ainsi, même à travers ces existences prosaïques de l'ancienne bourgeoisie allemande, la poésie revendique toujours ses droits. Ici, de petites tapisseries de haute lisse, exécutées à Nuremberg même, révèlent la préoccupation de l'ornement ; ailleurs, des vitraux ont reçu pour

mission de transmettre aux générations les plus reculées l'écusson d'une famille patricienne ; la gloriole ne s'affirme pas moins dans l'interminable suite de portraits historiques, qui tapisse un non moins interminable couloir. Ce n'est pas là, si l'on veut, du grand art, mais c'est de l'art vécu, ce qui compte bien aussi pour quelque chose.

Les organisateurs du Musée Germanique ont tenu à ce que toutes les faces de la vie d'autrefois — les plus sombres comme les plus brillantes — fussent fixées dans ce vaste miroir. A tant de manifestations de la naïveté et de la bonhomie qui distinguaient le bon vieux temps, ils ont opposé le spectacle de la cruauté, de la férocité, inhérentes — aussi hélas ! — aux mœurs d'autrefois : les chambres d'accouchées, pleines de doux souvenirs, les boutiques où l'on croit encore entendre les causeries animées, les rires bruyants, les chapelles miséricordieuses, servent de repoussoirs à cette institution, raffinée et inexorable en Allemagne — et en particulier à Nuremberg, — qui s'appelle la salle de torture. L'énumération seule des engins qui garnissent ce lieu d'horreur, aux murs de briques, sans peintures, donne la chair de poule. Les glaives de justice, les carcans, les cangues destinées à emprisonner les mains et le cou, les poires d'angoisse, ne sont rien auprès des tenailles que l'on faisait rougir au feu, du berceau garni de clous (peut-être une réminiscence du supplice infligé à Régulus), des chevalets et de bien d'autres inventions diaboliques de l'art du tortionnaire.



POÊLE EN FAÏENCE DU *xviii^e* SIÈCLE
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER À NUREMBERG.



RESTITUTION D'UNE CUISINE DU *xvii^e* SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Détournons-nous vite de ces horreurs, qui font honte à l'humanité, et bornons-nous à constater que, si Nuremberg a donné son nom à la terrible Vierge, aux bras garnis de lames qui transperçaient la victime condamnée au rôle d'amant, elle a aussi inventé un instrument destiné à abrégé les souffrances des condamnés à mort : le modèle de guillotine exposé au Musée Germanique est antérieur de plusieurs siècles à la machine à laquelle le docteur Guillotin a donné son nom.

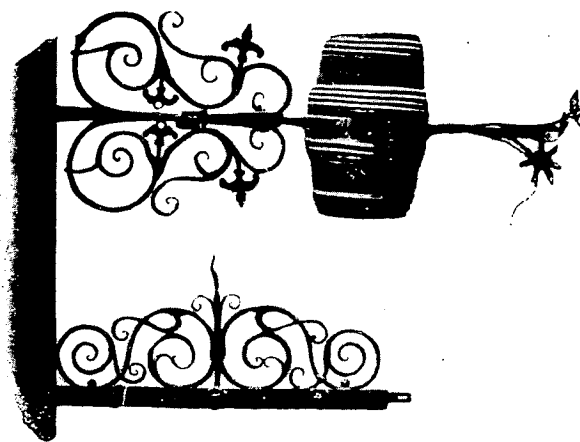
De distance en distance, la série, la terrible série, si chère aux classificateurs de toute sorte (qu'ils s'appellent naturalistes, archéologues ou historiens d'art), s'interrompt pour permettre à l'esprit de se détendre, de reprendre de nouvelles forces. Ici, c'est une galerie à jour, donnant sur une petite cour intérieure, au milieu de laquelle jaillit une fontaine surmontée de la statue d'un joueur de cornemuse. (Qu'il fait bon respirer un instant le grand air, entre ces accumulations d'objets appartenant à tant de branches et d'époques diverses!) Ailleurs, c'est un petit oratoire, décoré avec un goût charmant, quelque chose comme la chapelle de l'hôtel de Cluny. La place n'y est d'ailleurs pas perdue pour l'étude : nous y trouvons, outre des sculptures et des peintures, des lustres à la flamande, des torchères, des landiers. Puis nous découvrons une tour intérieure, ornée de la statue colossale d'un paladin imberbe et nu-tête (Roland ?), debout, l'épée dans la main droite, contre la poitrine l'écusson avec l'aigle impériale, un manteau jeté sur les épaules. Une nouvelle diversion à la série chronologique est faite par la salle aménagée en restaurant (la sobriété y est de mise : on n'y vend que du pain et de la bière); ici a pris place, entre autres, une suite de poêles en faïence, dont quelques-uns incarnent toutes les extravagances du style rococo, avec cette circonstance aggravante que, sur ces vastes surfaces monochromes, aucune association gaie ou harmonieuse de couleurs ne vient racheter la lourdeur des ornements.

Tout à coup, comme par enchantement, nous nous trouvons au milieu d'un château fort ou plutôt d'un château d'eau, donnant sur un vaste bassin, qui baigne le pied des bâtiments ; l'eau jaillit, fraîche, claire, vivante, formant une nappe splendide. L'escalier tournant, à jour, qui conduit au sommet du château, ajoute à l'imprévu du décor. Évidemment le Dr Essenwein, l'homme éminent qui a présidé, pendant un quart de siècle, à l'essor du Musée Germanique, était un poète autant qu'un artiste et un archéologue. Et, comme pendant à ce tableau aquatique, le panorama splendide que l'on découvre du haut de l'escalier à vis.

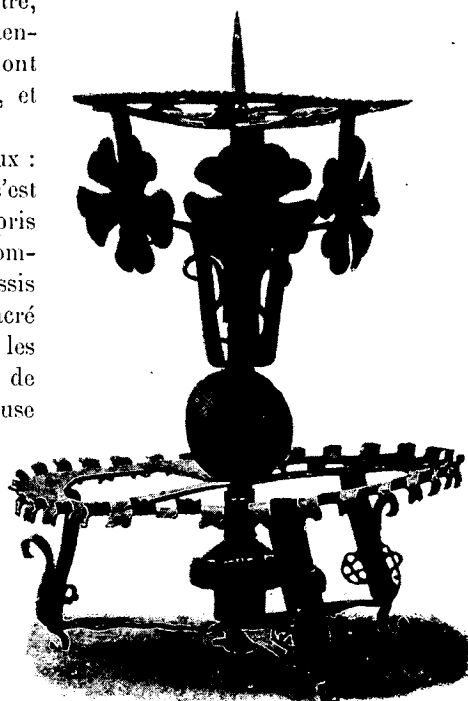
De cette cour on pénètre dans un jardin orné de statues et planté d'acacias, de lilas, de marronniers. Le ciel est pur, sans un nuage, éblouissant, et les vieux murs, d'un ton rougeâtre, acquièrent, par un tel éclairage et par le contraste avec la verdure, une intensité sans pareille. Admirons l'art avec lequel les organisateurs du Musée ont ainsi sans cesse rapproché l'œuvre de l'homme de l'œuvre de la nature, et opposé au passé vénérable un présent plein de vie.

Le plus imposant de ces intermèdes est l'ancienne église des Chartreux : un bel intérieur gothique, orné d'une tribune à une de ses extrémités; c'est comme qui dirait le salon carré du Musée Germanique. Sur une paroi a pris place la curieuse fresque de Kaulbach : l'empereur Othon III visitant le tombeau de Charlemagne et reculant épouvanté à la vue de son prédécesseur assis sur son trône et encore grandi par la mort. Le reste du sanctuaire est consacré aux statues en bois de tilleul monochromes ou aux riches retables dont les figures disparaissent sous l'or, aux émaux, aux spécimens de l'orfèvrerie, de l'émaillerie, de la sculpture en ivoire, de la broderie. Particulièrement curieuse est la suite des vases en laiton connus sous le nom d'*aquamanilia* : ils affectent les formes les plus variées, lions, oiseaux, monstres de toute nature; pour ne point parler de la belle Campaspe qui chevauche sur son vieil adorateur, le grand philosophe Aristote, marchant à quatre pattes. Les souvenirs nationaux alternent ici avec les chefs-d'œuvre de l'art : des drapeaux troués par les balles font pendant aux tableaux dans lesquels les vieux maîtres allemands ont déployé toute leur tendresse ou toute leur fierté.

J'ai gardé pour la fin de ma trop rapide esquisse la revue des peintures exposées au premier étage, collection formée de la réunion de plusieurs fonds distincts : celui de la *Moritz Kapelle*, celui de la



UNE ENSEIGNE NUREMBERGEOISE EN FER FORGÉ
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.



UN CHANDELIER DU MOYEN ÂGE
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Burg et différents autres. L'éclairage de la galerie est malheureusement insuffisant. Jamais on n'a vu déployer tant de velums ni recourir à un tel luxe de précautions contre la lumière. C'était l'idée fixe du Dr Essenwein : assurer aux ouvrages d'art anciens l'éclairage dans lequel ils étaient primitivement exposés. Or, un tableau — c'est une vérité digne de M. de la Palisse — est, avant tout, fait pour être vu. Mais passons sur cette très grave erreur et attaquons-nous au contenu même de la Pinacothèque, comme on dit en Allemagne et en Italie : elle compte plus de 800 panneaux ou toiles. Les productions de la primitive École Allemande s'y déroulent par centaines : scènes de martyre avec des bourreaux dans lesquels se fait jour la verve comique de ces réalistes, Vierges en gloire, peintures légendaires, toutes d'un coloris vif, mais rarement cru.

Voici d'abord la primitive École de Cologne. Elle est représentée par l'artiste en qui l'on s'accorde à reconnaître le maître Wilhelm, qui florissait vers 1380 (hypothèse sujette à caution) : *la Vierge et l'Enfant*, avec leurs têtes rondes et estompées, si caractéristiques, se détachent sur un fond d'or, dans une gamme extraordinairement claire et fraîche. A un demi-siècle de là, maître Stephan Lochner († 1451), tout en conservant le même fond d'or et le même type un peu impersonnel, donne à ses créations un charme inexprimable : la *Crucifixion* du Musée Germanique en fait preuve.

Puis ce sont les saints peints par l'artiste que l'on est réduit à désigner sous le nom de maître du retable de Heisterbach (vers 1450) : leurs draperies gothiques font penser à celles de l'École de Sienne, tandis que le gazon émaillé de fleurs rappelle les fraîches et mystiques peintures de Gentile da Fabriano.

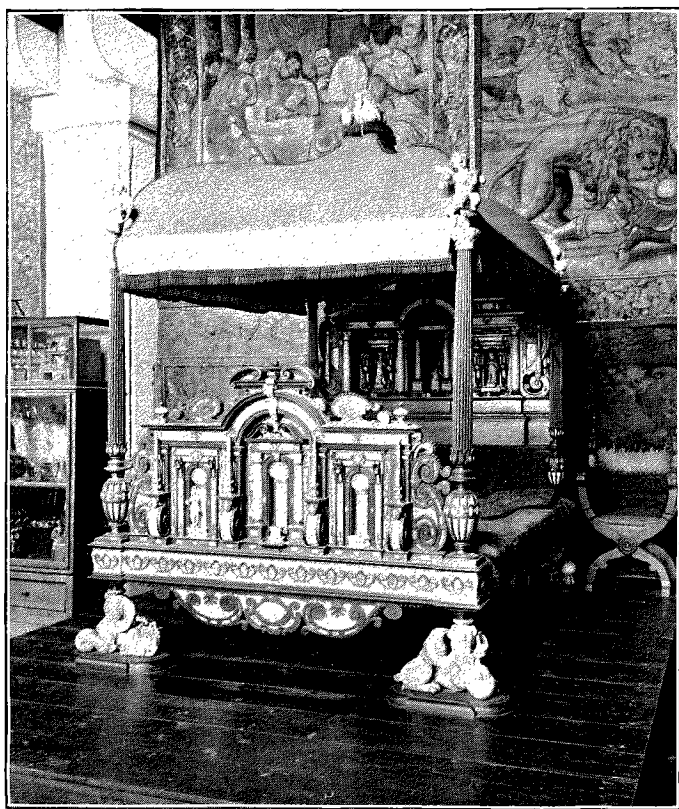
Toute une série de retables retrace, au Musée Germanique, les tendances propres à Wolgemut et à son atelier. Ici des saints ou des saintes, debout sur des socles peints en or et en noir, se distinguent par le grand jet des draperies, par la grosseur des pieds et par la petitesse des mains, par leurs têtes osseuses, tour à tour poétiques ou sans expression ; là ce sont de ces scènes de martyre si chères au maître et pour lesquelles il a dû plus d'une fois demander conseil à ses concitoyens, les tortionnaires si renommés, employés par le Grand Conseil : épisodes de la Passion, martyre de saint Guy, martyre des dix mille, martyre de saint Laurent, etc. Mais sait-on bien encore, au juste, qui était Wolgemut ?

Dans les dernières années, un historien d'art distingué, M. Thode, a revendiqué une place éminente, à côté et aux dépens de Wolgemut, en faveur de deux de ses collaborateurs : Hans Pleydenwurff, qui fait son apparition en 1451 et qui meurt en 1472, et le fils de Hans, Guillaume Pleydenwurff, qui devint beau-fils de Wolgemut par le mariage de sa mère avec ce maître et qui mourut en 1492. Hans serait l'auteur de la belle *Crucifixion* de la

Pinacothèque de Munich, du *Mariage mystique de sainte Catherine* (retable des Dessau), dans la même collection, et de différentes autres peintures, qui se distinguent par leur coloris nourri, d'une rare intensité. Guillaume, de son côté, aurait exécuté, entre autres, le grand retable des Peringsdorff, au Musée Germanique : saint Luc peignant la Vierge, le Martyre de saint Sébastien, saint Bernard devant le Christ en croix, saint Christophe, et, sur les volets, sainte Rosalie, sainte Marguerite, sainte Catherine, sainte Barbe, saint Jean-Baptiste, saint Nicolas, saint Georges et saint Sébald, enfin des scènes de la vie de saint Guy.

Au point de vue de l'industrialisme, du moins, le plus illustre des élèves de Wolgemut ne l'imita pas : personne ne poussa plus loin que Dürer le scrupule, personne ne se plut à travailler aussi difficilement. C'était d'ailleurs un autre tempérament d'artiste : doué d'une imagination plus vive et en même temps de la faculté de voir ou de reproduire les objets jusque dans leurs moindres nuances, en un mot un observateur et un poète hors ligne.

Le chef-d'œuvre de Dürer, le portrait du vieux Hieronymus Holzschuher, avec sa face léonine, ses cheveux et sa barbe semblables à des flocons de neige, a depuis 1882 quitté le Musée Germanique, où il ne se trouvait qu'à titre de dépôt, pour entrer au Musée de Berlin,



LIT DE PARADE DU PATRICIEN PAUL SCHEURL (XVII^e SIÈCLE)
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

qui l'a payé (et ce n'est pas trop cher pour une telle page) un demi-million de francs. Aujourd'hui, le prince des peintres nurembergeois n'est plus représenté au musée de sa ville natale que par ses effigies, passablement banales, de Charlemagne et de l'empereur Sigismond, par le portrait de l'empereur Maximilien, qui n'est qu'une variante de l'original conservé au Musée de Vienne, par les *Saintes Femmes et les Disciples pleurant le cadavre du Christ*, enfin par *Hercule tuant les oiseaux du lac Stymphale*. Arrêtons-nous un instant devant ce dernier : la composition est extraordinairement plate et terne, et le coloris, tout enfumé, ne contribue pas à la relever. Le héros, qui se signale par son torse d'un ton de bronze, bande avec effort son arc peint en rouge ; sa taille est hors de proportion avec le cadre : à supposer qu'il se tint droit, il déborderait sur celui-ci. Néanmoins l'influence des modèles italiens éclate d'un bout à l'autre de cette œuvre manquée ; elle se fait surtout sentir dans la recherche de la musculature et des effets d'anatomie. Une fois de plus, le grand artiste a vérifié la justesse du proverbe antique : *Ne sutor ultra crepidam*.

Quelque inféodée qu'elle fût à l'École flamande, l'École de Nuremberg ne s'interdisait pas de regarder, de temps en temps, en arrière, soit du côté des Byzantins, soit du côté de l'Italie, qui personnifiait le progrès et l'avenir. Ici, un des meilleurs élèves de Dürer, Hans de Kulmbach, conserve à une de ses peintures le fond d'or traditionnel (Saints et saintes de la Pinacothèque de Munich, n° 254-256) ; là, Pleydenwurff, le collaborateur de Wolgemut, introduit, dans les rinceaux qui servent de piédestal à sainte Rosalie et à sainte Marguerite, les génies nus, si chers aux maîtres d'outre-mont (gravé ci-après, p. 333). Quant à Dürer, il faut renoncer à compter les emprunts qu'il a faits à l'antiquité.

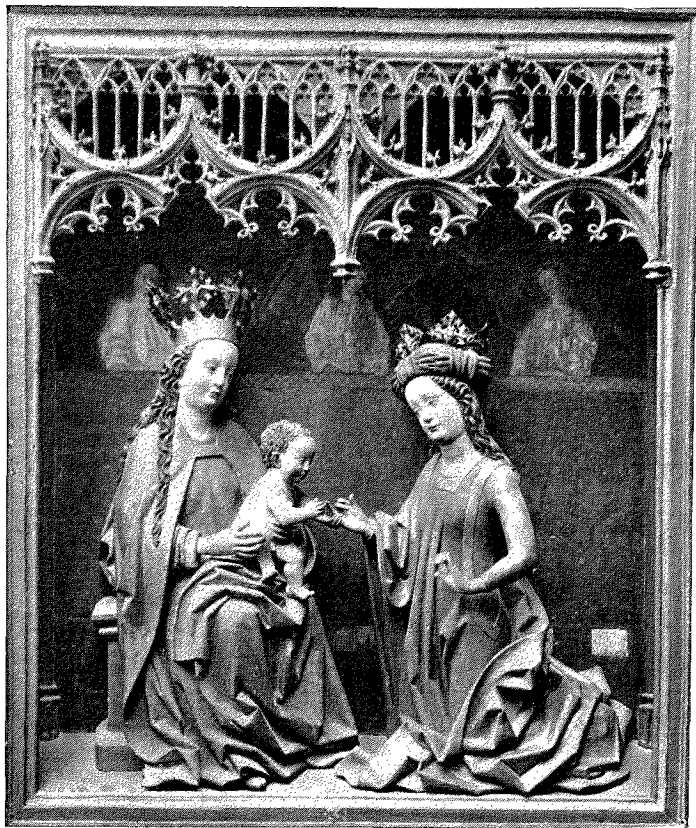
Parmi les disciples de Dürer, un des plus résolus, mais des plus inégaux, Baldung Grien (mort à Strasbourg en 1545), compte, au Musée Germanique, une *Création d'Ève*, une *Sainte Famille* et des figures nues allégoriques. Ce maître longtemps dédaigné, mais que plusieurs monographies importantes, dont l'une due à M. de Térey, viennent de remettre en lumière, a abordé les genres les plus divers, avec plus de brutalité parfois que de sincérité ; il se distingue par son coloris d'une limpidité parfaite, sans trace d'empâtements (ses figures paraissent en bois), non moins que par la minutie du modelé. Si ses héros ou héroïnes manquent trop souvent d'âme, ils atteignent souvent aussi à une énergie farouche. Et puis, la mise en scène est si curieuse et si variée ! Au Musée Germanique, la figure nue, assise sur le sol, trahit des réminiscences de l'École italienne, avec laquelle Baldung Grien, comme tous les peintres allemands de l'époque, s'était de longue date familiarisé.

Un des chefs de l'École d'Augsbourg, Hans Burgmair, est venu se fourvoyer parmi ces champions à outrance du dessin : on dirait un Vénitien égaré parmi les Florentins. Je ne saurais dissimuler ma sympathie pour cet



L'ANCIENNE CHAPELLE DES CHARTREUX (MUSÉE GERMANIQUE) (PAGE 339).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

italianisant, qui, plus heureux que Dürer, a réussi à s'assimiler les plus incontestables des progrès réalisés par les Écoles de la Péninsule : la chaleur du coloris et la netteté de l'ordonnance. Il compte à Nuremberg plusieurs peintures véritablement vibrantes. Voici d'abord la charmante petite Vierge (n° 159, avec la date 1509) : comme composition et comme coloris, — un coloris nourri et chaud, mais déparé par les embus, — il est absolument italien. Marie se distingue par son élégance ; l'enfant Jésus a moins d'accent. La nationalité de l'auteur ne se reconnaît qu'à la minutie avec laquelle est traité le paysage et au manque d'air. Une autre Vierge (n° 160, avec la date 1510) fait la part la plus large à l'imitation des Vénitiens, entre autres de Lorenzo Lotto, mais sans que la fraîcheur des impressions en souffre : seules deux figures sont un peu vides. Un joli bout de paysage, agrémenté de rochers et d'un château fort, soutient la composition. Dans un troisième tableau, un *Saint Sébastien*



LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE. SCULPTURE EN BOIS DE XV^e SIÈCLE.
(MUSÉE GERMANIQUE).

devant l'empereur Maximien (n° 157, avec la date 1505), nous trouvons une gamme claire, comme celle d'un Cima da Conegliano. Le corps du saint y est modelé avec beaucoup de précision et de bravoure, mais les types sont allemands plutôt qu'italiens ; ce dont il faut féliciter Burgmair. Il en est de même du *Saint Christophe* (n° 158). La conclusion à tirer de ces pages si attachantes, c'est que Burgmair a oscillé entre les traditions de son pays natal et l'imitation des modèles ultramontains ; il a sacrifié tour à tour ou simultanément à des tendances opposées, mais en réussissant, et c'est là l'essentiel, à les fondre, tandis que Dürer s'est en vain évertué à les résoudre en une commune harmonie.

Par contre Bernard Strigel, de Memmingen (1461-1528), sacrifie au plus pur prosaïsme dans son *Éducation des enfants de Zébédée* (*saint Jean l'Évangéliste et saint Jacques Majeur*) : il est impossible de pousser plus loin l'anachronisme des costumes ; mais quelle sincérité et quelle solidité dans la facture !

Est-il nécessaire, après ce qui vient d'être dit, de réagir encore contre deux préjugés : l'un, que l'Allemagne n'a pas eu d'École d'art véritablement supérieure ; l'autre, que l'essor de l'art s'y est produit sans aucune influence étrangère, je veux dire sans aucune influence

ultramontaine ! Cette double assertion ne résiste pas un instant devant l'évidence ; d'une extrémité à l'autre de Nuremberg, les édifices, les sculptures, les peintures, les moindres productions de l'art décoratif lui donnent un éclatant démenti.

XIII

Anspach.

La voie ferrée relie Nuremberg à la petite ville d'Anspach ou Ansbach, jadis capitale de l'État du même nom, aujourd'hui chef-lieu d'un des cercles de la Bavière.

L'histoire d'Anspach n'offre, je commence par le déclarer, aucun intérêt transcendant. Acquisée au XIV^e siècle par les Hohenzollern, burgraves de Nuremberg et plus tard margraves et électeurs de Brandebourg, la cité ne servit que rarement de résidence à ces princes belliqueux et jouit par conséquent d'une assez grande liberté. La Réformation, introduite en 1528, donna lieu à des troubles qui ne compromirent toutefois pas la prospérité générale.

Fort éprouvée par la guerre de Trente Ans, Anspach retrouva sa prospérité sous le gouvernement de Guillaume-Frédéric († 1723), de la margrave Christine-Charlotte de Wurtemberg et de Charles-Guillaume-Frédéric († 1757), l'époux de Frédérique-Louise, la sœur de Frédéric le Grand. Ces princes construisirent le palais et favorisèrent l'établissement de nouveaux quartiers. Le trait saillant de cette période, c'est l'invasion, d'une part,



VUE D'UNE COUR DU MUSÉE GERMANIQUE. — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

de la civilisation italienne, de l'autre, de la civilisation française. L'Allemagne, en ce temps, était vraiment la terre promise du cosmopolitisme : philosophes, littérateurs, savants, peintres et sculpteurs français, y trônaient en compagnie d'architectes, de peintres, de chanteurs ou de danseurs italiens¹. Les peintures exécutées par Tiepolo à Wurtzbourg, par Casanova et par Louis Sylvestre à Dresde, ont pour pendant les sculptures de Monnot à Cassel, celles des Adam à Potsdam ; la faveur dont Métastase et da Ponte s'honorent à la cour de Vienne est contre-balancée par celle de Voltaire, de Maupertuis, du marquis d'Argens, du comte Algarotti, à la cour de Berlin ; tandis que le Porpora, Vestris, Spontini, charmaient les spectateurs des théâtres ou les auditeurs des chapelles d'outre-Rhin. Autres temps, autres mœurs !



SAINTE ROSALIE ET SAINTE MARTHE,
FRAGMENT DU RETABLE DES PERINGSDORFF (1487),
PAR WOLGENUT (MUSÉE GERMANIQUE) (PAGE 341).

Dira-t-on que la présence de ces étrangers a nui à l'essor du génie national ? N'a-t-elle pas plutôt contribué à le développer, en provoquant l'émulation et en initiant nos voisins aux secrets d'un art plus raffiné ?

A Anspach, ce furent trois architectes, dont le nom suffit à révéler l'origine — Gabrielli, Retti et Zocha, — qui élevèrent le château, et ce fut une actrice française fameuse qui, dix-sept ans durant, captiva le dernier souverain de la petite principauté, le margrave Charles-Alexandre.

La cour d'Anspach était alliée à celle de Baireuth (à tout instant les deux petites principautés se trouvèrent réunies sous le même sceptre) ; ici, comme là, régnait une branche de la maison de Hohenzollern ; ici comme là, le souverain avait épousé une sœur de Frédéric le Grand. Mais, tandis que la margrave de Baireuth organisait les curieuses représentations théâtrales, dont nous retrouvons un écho dans *la Comtesse de Rudolstadt* de George Sand, et qui ont servi de préface à la création du théâtre de Richard Wagner, le margrave d'Anspach fixait auprès de lui, en l'enlevant à notre pays, Mlle Clairon.

Les biographes affirment que la liaison du margrave et de l'actrice ne comportait que de l'amitié, et ils invoquent à l'appui de leur thèse la différence d'âge (Mlle Clairon, alors âgée de cinquante ans, comptait une douzaine d'années de plus que son protecteur). N'approfondissons pas le mystère et contentons-nous de retenir un point, à savoir que la charmante artiste ne trace pas précisément un tableau flatteur de sa nouvelle résidence : « L'Allemagne, dit-elle, ne m'offrit qu'un climat trop rude pour mon âge et mes infirmités ; on y connaissait à peine les douceurs de la société ; les savants n'y parlaient que leur langue, et les finesses de la mienne n'étaient entendues de personne ; les arts étaient réduits au simple nécessaire, et la morgue de la naissance, unie à la plus profonde ignorance sur tous les talents, n'aidait pas à me donner un prix aux yeux de ses habitants² ». Il faut croire que le séjour d'Anspach ne fut pas aussi pénible que Mlle Clairon veut bien le dire ; la preuve, c'est qu'elle y passa dix-sept ans. Elle rend au margrave ce témoignage, qu'« elle l'a cru longtemps un des plus vertueux êtres de la nature » ; elle ajoute que le bonheur et la gloire de ce prince étaient l'unique but de ses travaux et de son ambition. Hélas ! « le seul prix que reçut un attachement si pur fut le bouleversement de sa fortune et de toute son existence, l'outrage et l'oubli³. »

Il fallait, en revanche, que l'intolérance religieuse fût bien grande, en ce siècle de lumières, pour que l'on fit un mérite à Charles-Alexandre d'avoir autorisé, en 1774, l'exercice du culte catholique et l'érection d'une église !

En 1769, Charles-Alexandre réunit le petit État de Baireuth à celui d'Anspach ; mais, à quelque vingt ans de là, son abdication fit tomber ses États entre les mains de son parent le roi de Prusse, qui les conserva jusqu'en 1805. A cette époque, Napoléon donna Anspach à la maison de Bavière, qui l'a conservé jusqu'à nos jours.

Il y a quelque soixante ans, un événement aussi tragique que mystérieux fixa sur l'ancienne résidence des

1. On trouvera dans l'ouvrage de Dussieux, *les Artistes français à l'étranger*, la liste d'une série d'artistes français employés à la fin du xviii^e et au commencement du xix^e siècle par l'électeur de Bavière.

2. *Mémoires*, p. 59-60, 123-142 ; Paris 1822.

3. Les relations d'Anspach avec notre pays sont, au reste, plus fréquentes qu'on ne croit : le prince Christian mourut,

en 1633, à Blois, où se trouve son tombeau ; les margraves Guillaume-Frédéric et Charles-Guillaume-Frédéric firent des séjours prolongés en France ; enfin c'est à Bordeaux que le margrave Charles-Alexandre signa, en 1791, son abdication. Nous savons, d'autre part, qu'en 1704 les troupes françaises levèrent une contribution sur Anspach et que Bernadotte occupa la ville de 1806 à 1808.

margraves l'attention des deux mondes : Les érudits — car ce crime célèbre est d'ores et déjà du domaine de l'histoire — ont tenté de nouveau, dans les dernières années, de faire la lumière sur la vie et la mort du fameux Gaspard Hauser, assassiné à Anspach en 1833; des flots d'encre ont coulé, mais l'énigme est restée aussi indéchiffrable qu'au premier jour.

Telle quelle, Anspach représente la résidence allemande du siècle dernier, calme, propre, un peu endormie. Qu'il devait faire bon végéter à l'ombre de ces cours minuscules du Saint-Empire germanique!

Il fait nuit close quand je mets pied à terre sur un vaste quai de débarquement, situé à 410 mètres au-dessus du niveau de la mer du Nord et sillonné par des rails innombrables. L'obscurité empêche de distinguer les collines, plus ou moins boisées, qui s'étendent du côté de la gare. Je me dédommage en entreprenant, avant d'aller me reposer, conformément à une habitude dont je me suis toujours bien trouvé, une petite promenade d'orientation à travers la ville, que je dois explorer méthodiquement le lendemain.

Les abords de la cité — fortifications, fossés nivelés — sentent le *xvii^e* siècle plutôt que le *xvi^e*. Quelle n'est pas ma surprise en me trouvant subitement, *ex abrupto*, devant un temple grec, en style dorique! On pourrait au reste se croire transporté sous le ciel de l'Hellade, tant il y a de transparence dans l'atmosphère et d'éclat dans le firmament. En face de l'hôtel de *l'Étoile d'or*, Sirius (quelle coïncidence!) jette tous ses feux : de loin en loin, seulement, un bec de gaz vient mêler une note jaunâtre au scintillement céleste.

On entre en ville par un bout de rue tortueux et par la porte Neuve, autrefois munie, cela est de toute évidence, d'une poterne et d'un pont-levis. Le premier objet qui frappe le regard est l'inscription tracée sur une maison ancienne, à trois étages : elle nous apprend qu'ici naquit, en 1798, Georges Oberhauser, qui fonda à Paris (c'est donc pour nous un quasi compatriote!) un établissement d'optique célèbre et qui légua sa fortune à sa ville natale.

Au fond, se développe une petite place, sur laquelle deux maisons à toits pointus, l'une percée de deux fenêtres, l'autre de cinq, forment un contraste pittoresque, malgré la simplicité des moyens mis en œuvre.

Les rues qui s'ouvrent devant nous ont une physionomie calme, reposée, intime. Point de constructions neuves monumentales, dans le style caserne, comme à Bamberg et à Wurtzbourg. En échange, toutes les inventions modernes, bascules automatiques, dynamomètres, distributeurs de dragées ou de prédictions, se pressent dans cette ville où tout semblait devoir parler du passé; seulement, connaître son poids ou consulter l'oracle coûte plus cher en Allemagne qu'en France : c'est 10 pfennigs, et non 10 centimes qu'il faut mettre dans le tronc, soit 25 pour 100 en plus. Les *Trinkhallen*, installées sous les arbres séculaires de l'esplanade, donnent un instant l'illusion de certains boulevards parisiens. C'est évidemment, si l'on en juge par leur nom, d'Allemagne qu'elles sont venues en France, et non de France qu'elles ont pénétré en Allemagne.

Le centre de la ville ne répond pas aux faubourgs; mais c'est tant mieux : il nous réserve une surprise, non une déception; il n'y manque pas de rues pittoresques, animées, gaies, avec cet air avenant et souriant que les Allemands expriment par le mot intraduisible de *freundlich*. Malgré la régularité du tracé, malgré les trottoirs qui bordent partout la chaussée, plusieurs quartiers abondent en coins véritablement faits pour tenter le pinceau. La plupart des maisons sont petites, — elles ne se composent d'ordinaire que d'un étage, — mais de bonnes proportions.

La polychromie s'y donne carrière; ce ne sont que tons violacés, verdâtres, olivâtres, safran ou saumon,



SAINT CHRISTOPHE, PAR BURGMAIR
(MUSÉE GERMANIQUE).

Par bonheur, la franchise de la coloration des volets — peints en vert — et des tuiles, d'un beau rouge, rachète ce manque de parti pris.

Dans la rue du Marché supérieur (*Oberer Markt*), la Renaissance et le Rococo se marient en contrastes incessants : de-ci de-là, un certain sentiment du rythme, un motif de décoration élégant ou ingénieux, révèlent la date de la construction. Sous le badigeon, fréquemment renouvelé, il ne serait pas facile de distinguer les maisons anciennes des maisons nouvelles ; heureusement, nous possédons, dans les proportions des différents membres d'architecture, un diagnostic infailible : c'est ainsi que, dans les constructions d'autrefois, l'écartement entre les fenêtres de l'étage supérieur et l'entablement est beaucoup moindre que dans celles d'aujourd'hui.

Si nous tenons à faire connaissance en peu de temps et d'une façon méthodique avec les curiosités de cette capitale en miniature, gardons-nous bien de recourir au guide publié en 1878. Ce qu'une monographie locale peut contenir de bévues, à quel point elle peut braver tout esprit de critique ou ignorer toute science de mise en œuvre, l'élucubration à laquelle je viens de faire allusion le proclame à chaque page. Le même prince y est appelé tantôt Frédéric-Guillaume, tantôt Guillaume-Frédéric ; un margrave, mort en 1723, établit en 1739 (!) une foire aux chevaux ! Les informations qui devraient se trouver réunies sont dispersées en vingt endroits. C'est ainsi que l'auteur ne parle qu'accidentellement, à propos des tombeaux de l'église Saint-Jean, d'un événement capital, le mariage de l'avant-dernier marquis avec une sœur de Frédéric le Grand. J'en passe et non des moindres.

Les édifices religieux d'Anspach — pour commencer par eux — offrent de l'intérêt plutôt qu'une réelle importance



L'ÉDUCATION DES ENFANTS DE ZÉRÉBÉE ET DE MARIE SALOMÉ, PAR B. STRIGEL.
(MUSÉE GERMANIQUE).

PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG (PAGE 342.)

L'église Saint-Jean, en style gothique (1441), a pour ornement des statues d'apôtres, devenues très frustes, mais qui n'ont jamais été très fines.

L'église Saint-Gumbertus est malheureusement défigurée par les remaniements et les restaurations : le portail est en style dorique ! Seules, les trois tours — l'une porte la date 1493 — présentent une masse relativement imposante. L'intérieur, entièrement modernisé, ne nous arrêterait pas si le corps même de l'édifice n'aboutissait à un chœur ou plutôt à une chapelle, ample, merveilleusement conservée, vénérable par toutes sortes de souvenirs et toutes sortes d'œuvres d'art : je veux parler de la chapelle des « Chevaliers du cygne ». Quoique datant de 1523 seulement, ce sanctuaire a conservé les formes du style gothique. Une lumière abondante fait valoir et les écussons, et les sculptures, à motifs grotesques (un singe qui tire la langue), et les tableaux qui le décorent.

En fondant, en 1440, l'ordre du Cygne, l'électeur Frédéric II de Brandebourg se proposait avant tout de développer les sentiments de piété et de vertu. Il imposa comme obligation préliminaire la production des preuves de noblesse ; mais, par une disposition libérale, digne d'être citée en exemple, il ouvrit les rangs de l'ordre aux dames aussi bien qu'aux seigneurs. Telle fut la popularité de cette institution que, de 1471 à 1554, elle compta rien qu'en Franconie trois cent trente-quatre mem-

bres. La Réformation y mit fin. Ses reliques, aujourd'hui conservées dans le chœur de l'église de Saint-Gumbertus, sont : l'autel, fondé en 1484 par l'électeur Albert-Achille, une série de dalles et d'inscriptions en pierre ou en métal se rapportant à des chevaliers de l'ordre, enfin quelques fragments de vitraux avec les portraits de la famille de Hohenzollern. L'autel contient deux curieux tableaux, peints par Martin Schwartz de Rothembourg, et une prédelle ornée des portraits de l'électeur Albert-Achille et de sa femme Anne, peinture intéressante, pleine de charme, mais un peu mince, dans le style flamand-allemand. Entre les deux tableaux se dresse une statue en bois doré de la Vierge, pleine de mouvement et d'allure.

La principale œuvre d'art de ce sanctuaire, c'est le retable, malheureusement très fortement restauré, de Hans de Culmbach, un des plus brillants élèves de Dürer : *le Christ au pressoir*. Les gouttes de sang qui s'échappent du pressoir se transforment en hosties, qu'un pape agenouillé (peut-être le portrait de Jules II, fait de chic) recueille dans un calice. La Vierge, la poitrine transpercée par cinq épées, des anges ou plutôt des génies nus, charmants d'attitude et d'expression, des banderoles portant des inscriptions, complètent cette page attachante.

D'après le *Guide* de 1877, le *Christ au pressoir* aurait été commandé par le doyen Mathias de Gülpen, mort en 1475. Mais il suffit d'y jeter un coup d'œil pour voir qu'il date seulement du début du xvi^e siècle. Les génies nus procèdent de Dürer, qui avait, à son tour, mis à contribution les modèles de l'École de Padoue.

Parmi les édifices civils, un des premiers en date est le Tribunal, qui s'élève sur la place du Marché supérieur. C'est une grande maison ancienne, ayant deux pignons sur une rue, trois sur l'autre, et portant encore des traces de sgraffites, qui dessinent des rinceaux, des pilastres, des pointes de diamants, des bandeaux très accentués; la cour, avec ses arcades vitrées et sa cage d'escalier monumentale, a de la tournure.

Ailleurs, à l'angle du Marché Inférieur (*Unterer Markt*) et de la place du château, une autre maison, non moins ancienne, se fait remarquer par son pignon à volutes et à obélisques.

Plus loin, à travers une porte cochère ouverte, se développent une cour et une cage d'escalier hexagonale, qui sentent encore leur xvi^e siècle. On y admire de superbes armoiries flamboyantes, des arcades ouvertes, dont l'une porte la date de 1564, une galerie qui fait le tour de la cour. L'extérieur, malgré ses formes trapues et son peu d'élévation — il ne contient qu'un seul étage, — a sa saveur et sent la bonne époque.

Accordons aussi une mention à quelques allégories ou emblèmes modernes : telle est la statue de bouc noir qui surmonte la façade d'une brasserie.

Le palais des anciens margraves, construit, comme il a été dit, par des architectes italiens, entre les années 1713 et 1732, est une bâtisse lourde et maussade (un auteur contemporain, M. O. Lessing, lui a cependant fait, en 1892, l'honneur de lui consacrer une monographie in-folio, accompagnée de planches). Seuls, sur la façade, des pilastres en rompent la monotonie. Le badigeon, un gris sale relevé par quelques bandes jaunes, ne contribue pas à égayer cette masse énorme.

Voilà bien l'excès de discipline et, partant, de monotonie ou de froideur, qui s'est substitué à l'excès de mouvement cher au Bernin et au Borromini ! Tant pis ! Du moins, dans les édifices, si agités, de l'ère précédente, il restait un semblant de vie.

Par un portail, qui n'a rien de monumental, on pénètre dans de longs corridors, dans une cour à pans coupés où pousse l'herbe. Peu d'ornements. Sur les fenêtres, quelques mascarons, des guirlandes, des trophées. Sur la balustrade qui surmonte la façade, une dizaine de statues.

L'intérieur tient plus que ne promet l'extérieur : des peintures, des tapisseries, des meubles somptueux, une riche collection de porcelaines, remplissent, jusqu'à les faire déborder, une vingtaine de salles, de salons ou de cabinets : ici, ce sont des portraits, là une *Chasse au sanglier* et une *Chasse au loup* de J.-B. Oudry ; puis, des



L'ÉGLISE SAINT-JEAN, À ANSPACH.
DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE F. ALBERT, À WÜRZBOURG.

compositions allégoriques, des stucs, une galerie de tableaux, principalement hollandais; enfin partout, sur les murs, de superbes tentures.

Entre le château et le jardin de la cour (*Hofgarten*) — sur la place Louis — se dresse mélancoliquement, au milieu d'un massif de verdure, la statue d'un poète fameux, le comte de Platen.

Plus loin, dans le jardin même, peuplé par de vieux arbres, d'une venue superbe, un buste colossal perpétue le souvenir d'un autre poète, Uz (mort en 1796).

Puis, à quelques pas de là, à l'endroit même où il fut poignardé, s'élève le monument du mystérieux Gaspard Hauser. L'inscription — *Hic occultus occulto occisus*, 14 décembre 1833, — a, dans sa concision, une tournure véritablement lapidaire.

Quelques maisons particulières méritent un pèlerinage, plutôt eu égard aux souvenirs qu'elles évoquent qu'en raison de leur intérêt comme œuvres d'art.

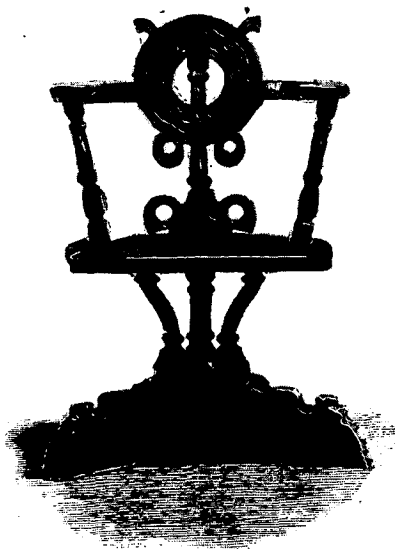
Une maison assez simple, avec une petite bretèche au milieu et un portail monumental, se glorifie d'avoir donné le jour à Platen, l'auteur des sonnets. Une inscription, due au roi Louis I^{er} de Bavière, rappelle qu'« ici surgit la tulipe du jardin des poètes allemands ». Au-dessus de cette plaque est encasté le vieil emblème de la famille, un aigle montant vers le soleil, avec la devise : *Phæbo auspice surgit*. De son temps, Platen, qui était comte, était souvent traité d'amateur, de même que certains gentilshommes de nos jours. Heine ne lui ménagea pas ses sarcasmes. La postérité, plus équitable, reconnaît à ses poésies des qualités de facture transcendantes.

Une autre maison, celle du sculpteur Ernest de Bandel, mort en 1876, mérite de nous arrêter, non pour elle-même (elle est des plus rudimentaires, et ne compte que trois fenêtres de façade), mais pour le souvenir de cet artiste opiniâtre, rival de l'auteur du *Colosse de Rhodes* et de notre Bartholdi : ne s'était-il pas mis en tête d'élever, dans la forêt du Teutoburg, une statue colossale en l'honneur d'Arminius, le vainqueur des Romains ! Ce géant, en cuivre repoussé, mesure, avec le piédestal, 57 m. 41 de haut. Commencé en 1838, il fut terminé en 1875, après trente-sept ans d'efforts.

Au lecteur de décider, après la lecture de cette rapide esquisse, si l'obscur petite ville d'Anspach ne mérite pas qu'il lui consacre une couple d'heures.

(A suivre.)

EUGÈNE MÜNTZ.



CHAISE DITE DE LUTHER (COPIE) XVI^e SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.



MUSICIENS SIAMOIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE (PAGE 360).

LES VILLES MORTES DU SIAM¹,

PAR M. L. FOURNEREAU.



TYPE DE LAKHON (FEMME) (PAGE 360).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L e royaume de Siam, comme toutes les nations du monde, a traversé des périodes agitées et souffert des crises violentes; ces faits, encore peu connus, à vrai dire, n'en ont pas moins laissé des traces indéniables.

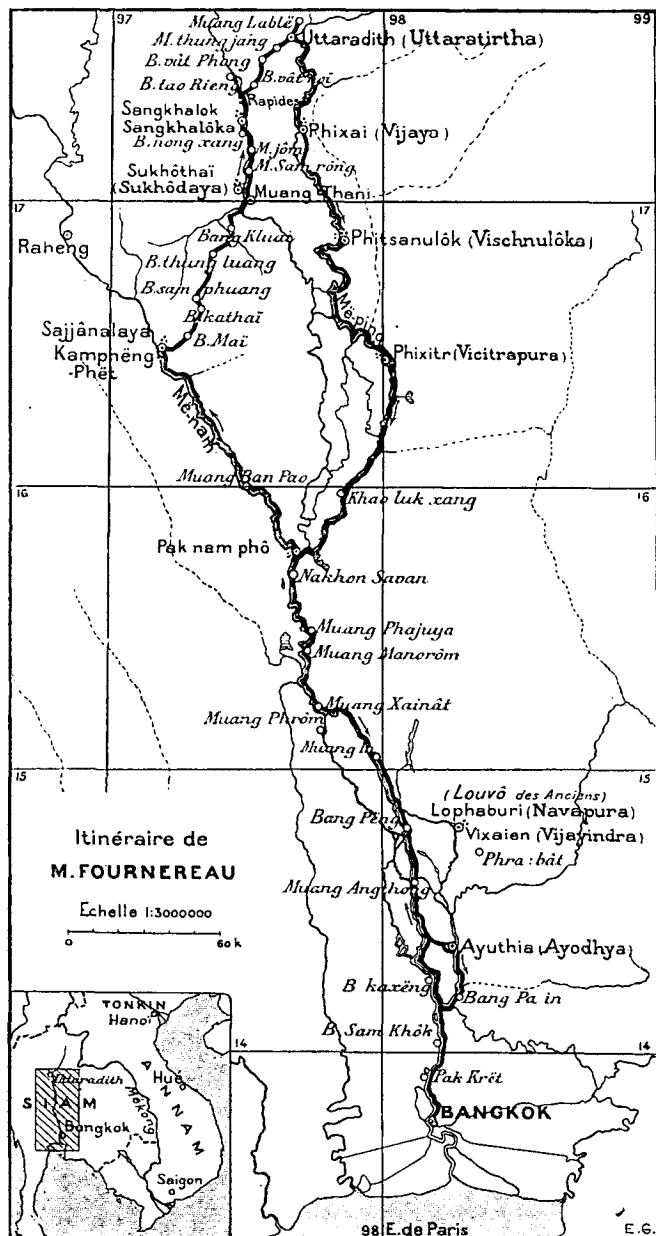
Le territoire, avant d'être ce qu'il est, s'est vu disputé par plusieurs peuplades, plusieurs races même, qui, après des luttes successives, ont fini par se cantonner sur certaines parties d'un sol qui n'était pas le leur, la péninsule Indo-Chinoise. Si l'on remonte à l'origine des populations laotiennes, pégouanes, cambodgiennes ou siamoises, qui occupent aujourd'hui l'Indo-Chine, on est surpris de n'y trouver plus l'élément autochtone : les anciens envahisseurs qui se sont entre-choqués sur ce sol florissant, objet de tant de convoitises, ont, par des rapprochements, des croisements successifs, engendré une race absolument composite, et les Siamois eux-mêmes ne sont que les descendants dégénérés d'un croisement indo-thibétain. De la race aborigène, il est difficile, sinon impossible, de retrouver l'essence après de si multiples mélanges, et les anthropologues les plus autorisés ont été bien souvent déconcertés par la complète disparate que révèlent différents types d'une même province.

Toutefois, si l'on ne peut par déduction atavique étudier ce que furent les occupants successifs du territoire indo-chinois, on peut du moins essayer de connaître, d'après ce qu'ils nous ont laissé, quelles étaient leurs coutumes, leur vie, leurs religions.

Ces vestiges, malheureusement abandonnés aux intempéries destructives d'un climat excessif, offrent le plus haut intérêt tant au point de vue historique qu'au point de vue artistique : ils furent pour nous l'objet d'une mission spéciale que le gouvernement nous confia en 1891 et qui avait pour but d'étudier sur place les nombreux monuments qui jonchent le sol de la péninsule.

Les Thaïs, envahisseurs venus du nord vers le x^e siècle, suivirent dans leur marche victorieuse la vaste et riche vallée circonscrite par le Mè-nam et son affluent le Mè-ping, fondant sur leur passage des stations importantes lorsqu'un emplacement leur semblait favorable. Soumises à des roitelets ambitieux, ces villes étaient sans cesse en lutte, et les différends ne se terminaient que par la mort ou la fuite du vaincu et le sac de sa capitale; il n'y a pas, dans l'histoire de cette période, d'exemple d'une ville qui, forcée et saccagée, ait été relevée de ses ruines. C'est donc en fouillant ces grands cadavres de pierre, morts de mort violente, que l'on peut arracher au

1. Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.



passé quelques-uns des secrets qu'il garde si jalousement et jeter quelque lumière sur des époques encore obscures sinon tout à fait ignorées.

Les « villes mortes du Siam » formant l'objet de notre étude, il nous sembla rationnel de nous placer à un point initial commun avec cet objet même : c'est ce qui nous détermina à nous rendre tout d'abord dans le nord de la péninsule, là où commencent à apparaître les traces des anciennes capitales, pour opérer ensuite vers le sud une marche descendante que les Thaïs avaient faite victorieusement, le sabre au poing, huit siècles avant nous.

De Bangkok à Pak-nam-phô.

Un semblable voyage exigeait quelques précautions, étant données la difficulté de se faire comprendre des indigènes et la sourde hostilité des gouverneurs de province et des maires de village pour tout ce qui vient de l'Occident ; il fallait aussi compter avec la rareté, voire l'absence complète de toute voie tant navigable que carrossable¹.

Le *thong-tra* (passeport), que nous nous procurâmes tout d'abord, était le précieux talisman qui devait aplanir une partie de ces difficultés en nous conciliant de la part des autorités locales aide et protection, aussi bien pour la sécurité de la route que pour l'achat des vivres et la location des moyens de locomotion. Quant aux caisses nécessaires pour le transport de nos bagages et celui des documents que nous espérions bien trouver au cours de l'expédition, elles furent rapidement exécutées ; nous y plaçâmes les vivres de conserve, viandes et légumes, qui devaient former la base fondamentale d'un ordinaire d'ailleurs peu varié. Restait la grosse difficulté, l'interprète ; elle fut vite résolue, grâce à l'obligeance du R. P. Colombet, directeur du collège de

l'Assomption, qui voulut bien mettre à notre disposition l'un de ses meilleurs élèves.

Tout étant « paré », pour employer le terme consacré, nous nous embarquons à Bangkok le 25 novembre 1891, à bord du *Chow-Phaya* (nom d'un des canaux d'Ayuthia), vapeur à fond plat et à aubes à l'arrière, remorquant à sa suite dix-huit grandes barques de commerce appartenant à des marchands ambulants, chinois pour la plupart. Nous emmenions avec nous un interprète, trois hommes de peine, quarante caisses, et... un cuisinier chinois. Notre dernier soin, avant le départ, fut donc le contrôle des impedimenta, y compris l'appel du personnel. Un homme manquait, le cuisinier ! Que faire ? La situation était grave et exigeait une prompt solution. Notre ami J. de Pina, alors chancelier au consulat, qui nous avait accompagné jusqu'au bateau, partit en toute hâte à la recherche du réfractaire ; mais, hélas ! ses investigations l'entraînèrent sans doute trop loin, car l'heure s'avancait, et nous dûmes quitter Bangkok, le cœur gros, sans avoir pu serrer, une dernière fois peut-être, la main de cet excellent ami.

C'est donc sous une vague impression de tristesse que nous avons commencé cette expédition, et le paysage qui tout d'abord se déroulait sous nos yeux n'était pas de nature à changer cette fâcheuse disposition d'esprit :

1. Une précaution que nous ne saurions trop recommander à ceux de nos lecteurs qui désireraient entreprendre un semblable voyage, c'est le choix de la saison : pour traverser un pays couvert de forêts marécageuses, coupé de rivières et de ruisseaux malsains, on doit craindre, avant tout, de se voir

obligé de rebrousser chemin devant une inondation, ou couché sur le flanc par les fièvres paludéennes, dont le caractère pernicieux pardonne rarement. La saison sèche, qui commence avec la fin d'octobre, est le moment le plus favorable au départ.

les rives, basses et misérablement habitées jusqu'à Pak-krët, offraient la silhouette sans originalité de nombreux *vâts* (pagodes) émergeant d'une ligne de paillotes de couleur indécise qui se prolongeait à perte de vue.

Le village de Pak-krët est un centre important au point de vue commercial; on y fabrique en grand les poteries en terre qui servent à la cuisson du riz; on y trouve un important marché de bois de tek.

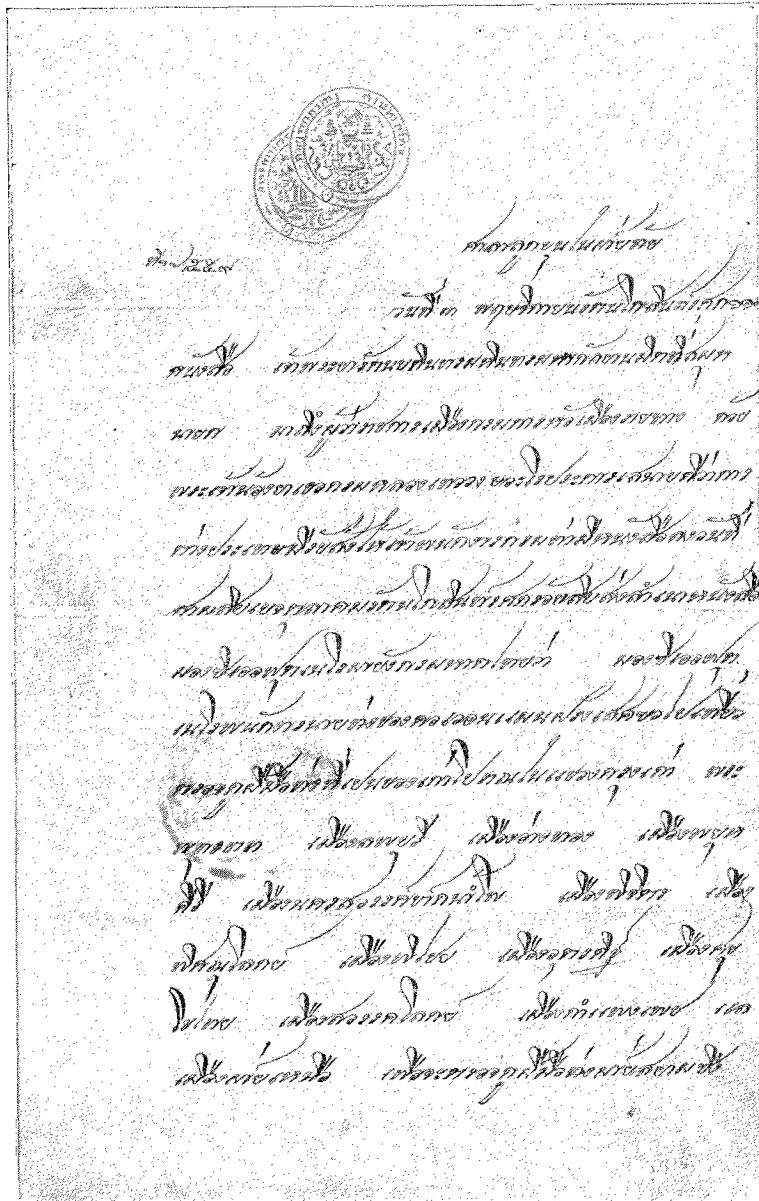
Le Mè-nam formant à cet endroit une boucle presque fermée, un canal a été creusé pour abrégé la route; il est pourvu à chaque extrémité d'un phare et d'une pagode en forme de jonque dont trois *phra-chedi*¹ tiennent lieu de mâture.

C'est en vue de Pak-krët qu'en 1884 la reine Sunantala, première femme du roi actuel, se noya avec ses deux enfants. Elle revenait de Bang-pa-in (bocage d'Indra), résidence d'été, ainsi que son royal époux qui l'avait devancée dans son retour, laissant à son premier mandarin, le phaja Montri, la conduite de la barque; à un tournant brusque du fleuve, l'embarcation chavira accidentellement, et la reine tomba à l'eau avec ses deux enfants; nul ne pouvant, sous peine de mort, porter la main sur les personnes royales, la pauvre femme, sous les yeux de la foule, ne tarda pas à disparaître. En souvenir de ce pénible accident, le roi a fait construire à Bangkok un collège qui porte son nom. Les berges après Pak-krët commencent à s'élever, les habitations plus clair-semées disparaissent sous la verdure, d'immenses plaines couvertes de bambousières s'étendent jusqu'à l'horizon, dans un bleu vague se confondant avec le ciel. Plus loin, un bras conduisant à Ayuthia, l'ancienne capitale.

Ce n'est qu'au bout de sept jours de navigation que nous parvîmes à Pak-nam-phô, après un trajet coupé d'incidents peu intéressants, parmi lesquels le plus marquant fut sans contredit le retour de notre fugace cuisinier: une plainte déposée entre les mains du consul de France à Bangkok avait mis en branle la police locale, et c'est *manu militari* que le fugitif en rupture de fourneau était de nouveau, à notre bord, contraint de ceindre le tablier dédaigné.

Au cours des rencontres, nous avons noté la multitude des radeaux de bois de tek ou de bambous qui serpentaient interminables, épousant tous les circuits de la rivière. Longs de plus de soixante-dix mètres, ces convois exigent pour les conduire des hommes robustes et expérimentés, car chaque tournant, chaque passage où le courant s'élance plus rapide, peut faire craindre une dislocation; aussi les indigènes ont-ils imaginé un mode de direction spécial à ce genre de transport: à l'avant, deux hommes rament ou pagaient avec un long aviron dont la palette est faite de bambou tressé; ils s'efforcent de maintenir à égale distance des deux rives ce qu'on pourrait appeler la proue du radeau. A l'arrière est assujéti un câble de rotin d'environ vingt mètres de longueur à l'extrémité duquel est attachée une perche; deux hommes, s'agrippant à cette sorte d'ancre volante, parviennent à ralentir la marche du convoi dans les rapides; il leur suffit pour cela de labourer profondément le lit de la rivière avec la perche maintenue verticalement; ils obtiennent aussi l'arrêt complet en l'enfonçant avant

1. *Phra-chedi*, édifice en forme de flèche très élancée, élevé en l'honneur de Bouddha en vue de se concilier ses faveurs et son indulgence.

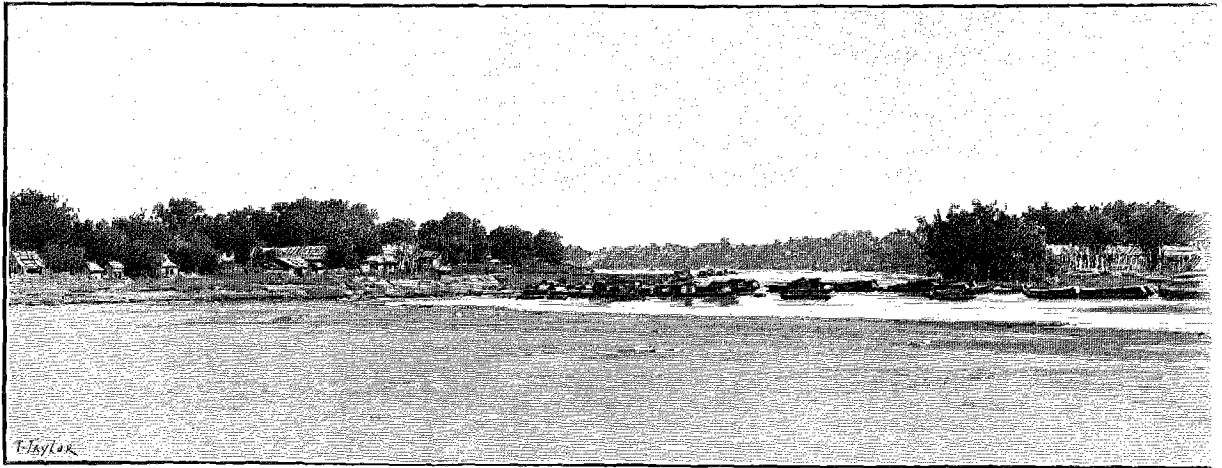


PASSEPORT SIAMOIS.

que le câble soit tendu. Sur chacun de ces radeaux se dresse une petite cabane où les conducteurs du transport vont à tour de rôle préparer leurs aliments et goûter un repos bien gagné.

Typiques ces rameurs avec leur éternelle fluxion produite par la chique qui leur distend grotesquement la joue : faite de feuilles de bétel macérées dans le sel, de coco cuit, d'échalote et de tabac, cette chique, qui porte le nom de *tôn-mùng*, se vend accompagnée d'une cigarette roulée dans une feuille de bananier; elle a la grosseur d'une mandarine, et sert à adoucir les brûlures de la soif en activant les fonctions des glandes salivaires. Devons-nous ajouter que nous n'avons pas eu le courage d'expérimenter personnellement les vertus bienfaisantes d'un rafraîchissement aussi peu appétissant?

Le procédé d'irrigation des rizières, lorsque les rives sont escarpées, mérite aussi d'être signalé : l'eau, puisée à seaux à l'aide d'un long balancier, est transvasée dans un récipient qui la renvoie, par de longs bambous creux juxtaposés bout à bout, jusqu'au milieu de la culture. Nombreux sont ces légers échafaudages dont la grêle et bizarre silhouette, toujours en mouvement, rompt heureusement la monotonie des rives. Celles-ci, tantôt



PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. — DESSIN DE TAYLOR.

basses, tantôt abruptes, nous ont déjà donné un aperçu de la faune et de la flore; citons-en une fois pour toutes les principaux échantillons.

Plantes : riz, maïs, canne à sucre, patate, igname, safran, pistache, courge, pastèque, sagou, ananas, bétel, tabac, diverses espèces de légumes.

Arbres et arbustes : cocotier, divers palmiers, borasus, arec, oranger, citronnier, jujubier, carambolier, corossolier, litchi, tamarinier, goyavier, papayer, mangnier, caféier, arbre à pain, bananier, durion (dont le fruit à l'odeur nauséabonde possède une saveur exquise), bambou, rotin, ébénier, cotonnier, *ton-rak* (arbre à vernis), *ton-jang* (arbre à résine), bois de tek, peuplier d'Inde, arbre pipal, etc.

Animaux : éléphant (domestique ou sauvage), tigre, ours, buffle, zébu, cerf, daim, chevreuil, gazelle, cheval, porc, écureuil, loutre, lièvre, singe, rat, etc.

Aigle, vautour, épervier, corbeau, chouette, engoulevent, pélican, grue, héron, cigogne, ibis blanc, flamant, canard (domestique ou sauvage), sarcelle, poule d'eau, toucan, pigeon, tourterelle, merle, colibri, chauve-souris, etc.

Gaïman, lézard, *tukë* (au cri très fort, très bizarre : il chante *tukë, tukë* six ou dix fois, dans la journée et dans la nuit), caméléon, boa constrictor, couleuvre, vipère, et autres ophidiens d'espèces multiples et dangereuses.

Tortues de mer et de terre, crabe, crevette, moule, anguille, kakô (le plus gros poisson à écailles), krai (1 mètre de long sans écailles), *měng-phù* (pesant 10 à 15 kilos, très vorace), lune ou tetraodon; diverses espèces de poissons fuyards qui traversent des marécages ou des prairies humides de plus d'une lieue, pla-xôn, pla-duk, pla-mô (ces trois espèces qui, par leur dimension, rappellent notre carpe, les indigènes en font des salaisons fort prisées); la « langue-de-chien » (rappelant notre sole), etc.

Scorpion, mille-pieds, fourmi, cancrelat, tique, moustique, lucioles et parasites aussi multiples que gênants ou même dangereux.

L'industrie, le commerce, l'agriculture, autant que nous avons pu en juger jusqu'ici, se composent surtout de la culture et de la récolte du riz, du maïs, de la canne à sucre, du bétel et de l'arec, de l'exportation du riz, du bois de tek, de bambous, de rotins, etc.

Le trafic s'opère surtout par voie fluviale : tels villages ne sont que de véritables marchés flottants où les

transactions se font de gré à gré par-dessus le bord des embarcations ou le ponton des maisons flottantes. L'élément chinois domine chez les commerçants ambulants.

Quant à la monnaie employée, l'époque n'est pas encore lointaine où elle consistait simplement en un coquillage, le *Cypræa moneta* (nommé cauri), dont la valeur naturellement était infime : il n'en fallait pas moins de douze cents pour faire la modique somme de un *fûang* (0 fr. 37 environ). La monnaie de plomb remplaça les coquillages, sous forme de *ké* ou centime, puis le *bat* ou *tical*, barre d'argent dont on a rabattu à chaud les deux extrémités en forme de boule et marquée de deux poinçons ou sceaux du roi, très petits; sa valeur 3 fr. 25 (64 *atts* équivalent à 64 cents de la piastre) est soumise aux variations du même cours que la piastre. Le bat se divise en *salung* (1/4) et *fûang* (1/8); deux autres subdivisions ont été faites, mais on les rencontre très rarement. Le roi Mongkut, grand partisan des usages européens, fit frapper des pièces d'argent et de cuivre portant d'un côté l'éléphant, emblème national, et de l'autre le sceau royal, ce sont : le *tical*, le *salung* et le *fûang* (argent); le *sik* (0 fr. 20), le *paï* ou *si* (0 fr. 10), l'*att* (0 fr. 05) et le *solot* (1/2 att) (cuivre)¹. On



PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. — DESSIN DE TAYLOR.

rencontre aussi d'autres pièces de même métal et de même valeur qui portent l'effigie du roi actuel : ce sont les plus récentes.

Il n'y a pas, à proprement parler, de monnaie d'or, car celle qui est frappée n'a qu'un but commémoratif : elle est réservée au roi, qui en fait des dons aux grands dignitaires de son royaume le jour de son avènement ou de toute autre cérémonie mémorable.

Des jetons en porcelaine aux dessins variés furent introduits par les Chinois dans les maisons de jeu. On s'en sert encore dans les provinces du nord sur les divers marchés.

Quant aux villages ou hameaux dépassés après Pak-krêt, nous en donnons la sèche nomenclature, aucun d'eux ne comportant de mention ou de description spéciale; ce sont : *Bang-ka-xêng* (village aimable), *Bang-nât-vân* (village de la pagode inoccupée), *Muang²-angthong* (ville de la jarre d'or), *Bang-pêng* (village du fard), la plus extrême mission catholique vers le nord, résidence du R. P. Quintrie, *Bang-maï* (nouveau village), *Bang-pla-lai* (village de l'anguille), *Muang-in* (ville d'Indra), *Bang-oi* (village de la canne à sucre), *Bang-sâla-kai* (village du sala des poules), *Muang-xai-nât* (ville de la victoire et de la puissance), douane siamoise pour le bois de tek, *Muang-manôrom* (ville de la gaieté), *Muang-phajaha* (ville glorieuse), *Bang-khung-taphao* (village de l'anse et de la jonque), *Bang-phô-jang-matsi* (village du peuplier à la résine), *Muang-nakhon-savan* (ville du ciel), ville très ancienne et célèbre dans les annales du Siam, sans importance aujourd'hui.

Pak-nam-phô (l'embouchure de l'arbre de Phô) est une véritable ville lacustre établie au confluent du Mě-nam et de son tributaire le Mě-ping, qui descend du Laos. Flottantes ou bâties sur pilotis, les maisons sont perpétuellement environnées d'une multitude d'embarcations de toutes formes, de toutes grandeurs, montées par des négociants ambulants, chinois, laotiens ou birmans, venus là pour trafiquer des produits de leur pays. Le pittoresque de ce marché sur l'eau, avec son bariolage de couleurs intenses, violentes même, mais harmonisées par l'azur implacable du ciel enflammé, ne saurait s'imaginer. De rues, il y en a peu ou pas, le mouvement commercial n'existant que sur les rives.

1. Poids : le plus petit est le *hûn*, pesant 45 centigrammes; après, vient le *fûang*, du poids de 2 gr. 25; le *salung*, ensuite, pèse le double; le *bat*, complète la série et pèse 18 grammes. Le

xàng (livre) équivalent à 1 440 grammes. Le *cati*, ou livre chinoise, n'en pèse que la moitié. Le *hâb*, ou quintal, pèse 72 kilogrammes.

2. *Muang* (ville), siège d'un gouverneur de province.



qu'une courte durée; néanmoins, dans l'intérêt de la navigation, ceux qui l'ont creusé en indiquent l'emplacement en signalant à l'aide de perches les bas-fonds qui le bordent de chaque côté.



des paniers sans fond qu'ils posaient brusquement au milieu d'une bande de poissons, les autres à l'aide de nasses fabriquées sur place.

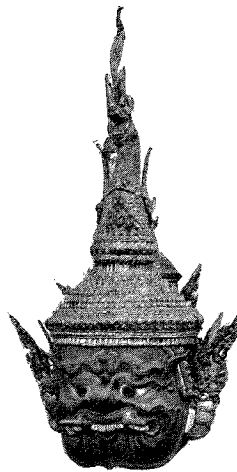
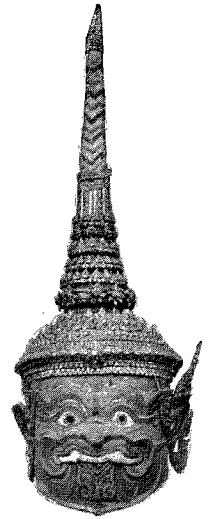


C'est le 2 décembre 1891 que nous quittons Pak-nam-phô, après une nuit passée dans la barque même que nous avons affrétée pour nous rendre à Kamphêng-phêt. Cette station, nous ne l'atteignons que huit jours plus tard, après une lente navigation, en suivant, tantôt à la rame, tantôt à la perche, les innombrables circuits du Mě-nam. Indépendamment de la rapidité du courant contre lequel nous avons eu à lutter, il nous a aussi fallu compter avec les bancs de sable, qui plus d'une fois ont entravé notre marche. Le lit du fleuve est sablonneux et mouvant : aussi, bien souvent, est-on forcé en de certains endroits de se creuser un chenal pour pouvoir poursuivre sa route. Pour cela, on fait usage d'un énorme râteau de bois que trois hommes suffisent à peine à manœuvrer. L'un d'entre eux enfonce l'engin, tandis que les deux autres tirent vigoureusement à eux l'énorme masse de sable que déplace le râteau. Le passage ainsi obtenu à grand'peine n'a généralement

Nous passons sous silence les villages ou hameaux qui bordent les deux rives du fleuve, leur peu de pittoresque ne nous ayant pas paru justifier une escale. De l'embarcation, la proximité des habitations nous était révélée par les troupeaux de buffles qui paissaient sur la rive ou s'ébattaient dans le fleuve, ne laissant apparaître au-dessus de la surface que leur muflle animé d'un souffle bruyant. Pêle-mêle avec les lourds ruminants, une multitude d'enfants, sautant, gambadant et criant, se livraient aux plaisirs de la pêche, les uns avec

La seule ville que nous ayons à signaler pour son importance relative est *Muang-ban-pao* (la contrée de la ville bossuée), située par 16 degrés de latitude; notons aussi à l'horizon, à l'ouest, les montagnes de *Khao-no* (riz qui germe), puis de *Khao-làbnga* (montagne de Làbnga), et enfin sur la rive droite les *khlongs* (canaux) *Bang-kěo* (le canal de la poissonnerie) et *Khâyêng* (le canal du poisson de ce nom).

Heureusement, quelques incidents, d'un caractère plutôt risible, sont venus égayer la monotonie de la route : c'est d'abord une expédition qui, commencée en chasse au canard, s'est terminée en une déplorable débânde de nos héroïques compagnons fuyant éperdus devant un troupeau de buffles avec lesquels, et très courageusement, ils nous laissent nous débrouiller; c'est là que, pour la première fois, nous voyons quel précieux concours nous apporteront ces rudes gars en cas d'attaque. Une autre



MASQUES DE THÉÂTRE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



ACTEURS SIAMOIS (PAGE 360). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fois, seul, car nous n'avons pu déterminer un seul homme de notre petite troupe à nous accompagner après une semblable venette, c'est une retraite quelque peu précipitée devant un éléphant errant à qui nos allures exotiques ont souverainement déplu et qui ne nous cache pas ses sentiments d'aversion. C'est ensuite la terreur qui s'empare, à notre approche, d'un petit groupe de pêcheurs à qui nous voulions acheter quelques poissons et que nous ne parvenons à joindre qu'après une course folle et non sans avoir témoigné, par gestes s'entend, de nos intentions toutes pacifiques. Rappelons enfin notre émerveillement en voyant confectionner par des éléphants domestiques les immenses radeaux de bois dont nous avons croisé un si grand nombre : ces intelligents animaux, d'une docilité parfaite sous l'œil de leurs contremaîtres humains, si l'on peut s'exprimer ainsi, traînent à bout de trompe jusqu'à la rive les énormes pièces de bois, qu'ils juxtaposent ensuite sur l'eau en s'aidant de leurs défenses et de leurs genoux ; un homme lie enfin les pièces entre elles avec des câbles en rotin.

Kamphëng-phët est un petit chef-lieu de province situé sur la rive gauche du Më-nam, par 16° 28' 20" de latitude N. et 99° 30' 21" de longitude, à 320 kilomètres au N.-N.-O. de Bangkok. Allongée sur la rive, une mince rangée de constructions en bambou ou en bois de tek, noyées dans l'épaisse et sombre frondaison qui descend jusqu'au fleuve, telle est la ville ou mieux le village ; à peine si l'on distingue dans la verdure la résidence du Gouverneur.

Absolument cosmopolite, la population se compose de Siamois, de Chinois, de Kariengs, de Birmans, d'Indiens et d'Annamites vivant misérablement au jour le jour, car le commerce est là pour ainsi dire nul ; pourtant il s'y fabrique des torches, du miel et de la cire, on y cultive le riz et le tabac, on y exploite le bambou et le bois de tek, dont les forêts commencent à apparaître. Et ces embryons d'industrie sont matière à philosophiques réflexions quand on songe que ce misérable hameau n'est que le rejeton dégénéré d'une fastueuse capitale.

L'unique rue de Kamphëng-phët, étroite, tortueuse et malpropre, longe la rivière ; elle est bordée de boutiques rudimentaires et coupée de distance en distance par des ponts de bois enjambant les ravinelements des berges, qui sont inondées pendant la saison des pluies. On trouve dans les boutiques des articles d'importation et des produits du pays : étoffes diverses, cotonnades, vêtements indigènes, porcelaines chinoises, glaces, peignes, couteaux, etc. Cire, sucre, miel, gâteaux, fruits, poissons et crabes salés, légumes frais et salés, avec fraîche ou séchée, chaux pour préparer le bétel, etc., etc. La plupart de ces marchandises proviennent ou de Bangkok ou du Laos.

Les indigènes sont d'une sobriété remarquable : la base de leur nourriture est le riz et le poisson ; frais ou sous forme de conserves salées, ces deux plats fondamentaux ne vont presque jamais sans l'addition de l'un des deux condiments les plus en honneur : le *pla-ra* et le *kapi*. Le premier est une sauce noire que l'on obtient en

amenant à la fermentation putride de petits poissons macérés dans l'eau salée ; le second, qui offre l'aspect d'une pâte violacée, se fabrique par le même procédé, mais le poisson est remplacé par de minuscules crevettes et du frai capturé à l'aide de réseaux de soie ; c'est un mets plus recherché et par conséquent plus cher que le précédent, dont se contentent les petites bourses. Le *kapi* se vend en petits barils, comme les anchois ; le *pla-ra*, que les villages du nord consomment en grande quantité, est d'un goût plus fort et d'un parfum plus nauséabond encore. Ces condiments, croyons-nous, surprendraient désagréablement des palais européens.



MONNAIES SIAMOISES. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.



CHARRUE EMPLOYÉE POUR CREUSER LE LIT DES RIVIÈRES. — DESSIN DE MALTESTE.

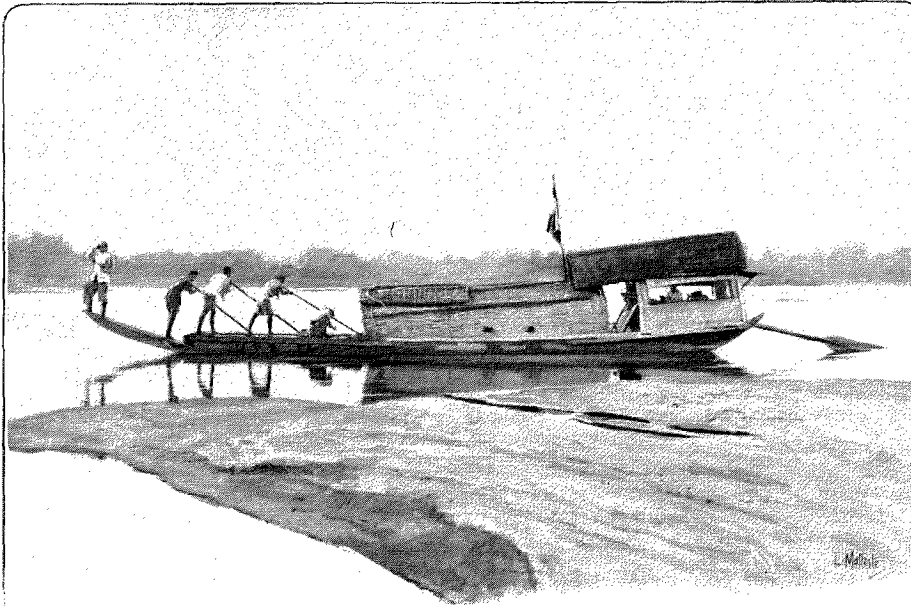
Les habitations, pour la plupart, sont primitives : quelques bambous recouverts de paillotes, quelquefois une charpente de bois de tek, une couverture de tuiles ; seule, la résidence du Gouverneur se fait remarquer par ses dimensions plus vastes et ses colonnes en bois de fer. Non loin se dresse le tribunal, qui n'est autre chose qu'un vaste hangar dont le plancher est élevé de 0 m. 60 au-dessus du sol et qui se compose de deux pièces délimitées par une cloison de bambou ; c'est là que siègent le Gouverneur et ses délégués les jours de jugement. Près du tribunal, un bureau de post-office. Devant leurs habitations, et c'est là un des détails intéressants de notre visite à Kamphêng-phêt, les indigènes plantent en terre quatre piquets supportant un plateau de bois destiné à recevoir leurs offrandes pieuses ; au centre se dresse la réduction plus ou moins réussie d'un phrachedi qu'ils nomment *phra-sai* et qui doit, croient-ils, les protéger contre les mauvais génies. Ce minuscule monument est généralement fait de sable et surmonté d'une flèche de bois. Les habitants aisés remplacent ces naïves tentatives par de véritables pagodes en miniature (*san-chao*) ; pour les offrandes, ce sont des statuettes généralement grossières, représentant Bouddha assis ou debout, ou des jaks, des kruts, des thevâdas, et ce sont aussi des fruits ou de simples bâtonnets munis à leur extrémité d'un petit drapeau de papier et plantés dans un tronc de bananier façonné en forme de cône, enfin des loques suspendues à des ficelles.

Le principal caractère du génie siamois est, en effet, la superstition : c'est chez les habitants des campagnes et même des villes une conviction sincère que le monde terrestre est hanté d'une légion de *phi*, êtres malfaisants qui semblent n'avoir d'autre but que de martyriser les hommes ; et, bien que la religion bouddhique repousse toute idée de superstition, les indigènes n'en persistent pas moins à honorer les *phi* en même temps qu'ils sacrifient dévotement à Bouddha ; aussi les devins et les sorciers sont-ils craints et vénérés à l'égal des prêtres, les talapouins.

Les forêts, les bois, les plaines, les cours d'eau, sont peuplés de génies qui se font un jeu d'abuser les pauvres humains, non par un sentiment de vengeance, mais poussés par le seul plaisir de nuire : les feux follets, le cri étrange de certains oiseaux, le bourdonnement de certains insectes, tous bruits qui dans des circonstances spéciales d'isolement ou de frayeur peuvent être pris pour les modulations de la voix humaine, tels sont les artifices employés par ces ennemis invisibles pour atteindre leur but perfide. Le plus dangereux de ces esprits serait, disent les légendes, le *phi-tai-hong*, qui affecte la forme d'un coléoptère à peine visible ; posé sur

une branche d'arbre, il fait entendre des chants harmonieux qui semblent être l'appel d'une bouche amoureuse : malheur à l'imprudent voyageur qui se lance à la poursuite de l'invisible solitaire ! sautant de branche en branche et continuant ses appels enivrants, le phi-tai-hong l'entraînera dans quelque fourré bien éloigné où le téméraire se laissera tomber épuisé de fatigue ayant perdu toute notion du chemin parcouru. Fort heureusement, il est facile d'échapper à semblable mésaventure, car l'âcre fumée qui s'exhale d'une gousse de piment grillée est infaillible pour mettre en déroute le dangereux farfadet. Sans parler du côté allégorique qui ressort manifestement d'une semblable croyance, n'y a-t-il pas un curieux rapprochement à faire avec nos légendes bretonnes ou avec les sirènes qui hantaient les récifs, si l'on en croit les récits des bords du Rhin ?

Certains grands arbres, le *Ficus religiosa* par exemple, le tamarinier, le *Diptiropus*, et les diverses essences réputées sacrées qui font l'embellissement des pagodes, sont le domaine des *phi-nang-mai*, génies féminins. Ces sortes de fées sont l'objet d'un culte très suivi, et les offrandes qu'on leur consacre se composent de viande de porc, de poulet ou de canard ; ces différents comestibles sont tout à fait de leur goût, paraît-il, et l'on croit même qu'elles ne sont pas indifférentes à quelques fioles d'eau-de-vie de riz ; il est un fait certain, c'est que les présents en nature qui leur sont faits disparaissent comme par enchantement. Le mot de l'énigme, il faudrait le demander, peut-être, aux desservants des pagodes, qui doivent être renseignés à cet égard. Ajou-



BARQUE DE VOYAGE. — DESSIN DE MALTESTE.

tons, pour poétiser un peu ces esprits bien féminins, qu'ils raffolent des fleurs odorantes, qui leur sont d'ailleurs offertes par brassées les jours de cérémonie. On s'expliquera facilement l'empressement des indigènes à leur rendre les honneurs qui leur sont dus lorsqu'on saura que ces fées vindicatives ont pour les tièdes ou les impies mille tracasseries toutes prêtes ; on ajoute même en tremblant qu'elles n'hésitent pas à envahir le corps des blasphémateurs pour les faire expirer dans les tortures de l'étouffement.

Les génies protecteurs du foyer familial, les dieux lares des an-

ciens, existent aussi chez les Siamois, qui les nomment *chao-phum-thi*, littéralement « maîtres du foyer ». Le culte qu'on leur rend est général dans tout le royaume, petits et grands leur rendent hommage : dans les palais des princes et des mandarins comme à la porte des plus modestes cases, on aperçoit, non loin de l'entrée et fixé sur un pieu, une sorte d'autel plus ou moins grand, plus ou moins riche, affectant toujours la forme d'un portique de pagode et servant d'autel aux *chao-phum-thi*. On voit, pêle-mêle à l'intérieur, des statuette de terre glaise grossièrement façonnées, des poupées de carton-pâte parsemées de paillettes d'or ou revêtues des couleurs les plus brillantes et représentant des divinités brahmaniques ou des personnages de théâtre ; on y voit aussi des fruits, des fleurs, des troncs de bananiers façonnés en pyramide, etc. Ces offrandes sont faites dans l'espoir d'attirer les bienfaits des génies sur l'habitation, ou, plus particulièrement, d'obtenir la guérison d'un membre de la famille.

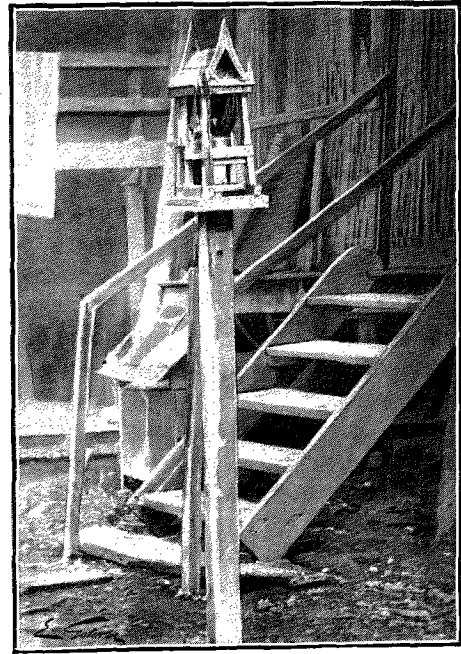
Les Chinois, dont l'intrusion dans le royaume de Siam remonte à plusieurs siècles, y ont importé le culte des *thao-hong*, qui se tiennent de préférence au sommet des montagnes. De petits autels, semblables à ceux que nous venons de décrire, fichés en terre ou fixés aux troncs d'arbres, reçoivent les marques de la vénération des passants ; les offrandes sont celles que nous avons déjà énumérées, mais il est à remarquer qu'elles sont rarement faites dans un but désintéressé : l'indigène dévot songe bien à demander aux génies la guérison d'un mal, le succès dans une affaire, la révélation du numéro gagnant d'une loterie, mais, en cas de réussite dans ses projets, il oublie totalement de témoigner par un don de ses sentiments de gratitude.

Citons enfin, pour terminer cette trop longue digression, les génies voyageurs que les Siamois honorent du titre de *chao*, seigneurs, et dont l'humeur vagabonde s'accommode pour coursier d'un tigre, d'un crocodile ou

d'un serpent venimeux; quelqu'un de ces redoutables animaux a-t-il été entr'aperçu dans la brousse, vite un autel est dressé sur le lieu de son passage, car il est à supposer qu'il portait un esprit; aussi aperçoit-on fréquemment, accrochés aux buissons ou aux branches des palétuviers plantés sur le bord des canaux ou des fleuves, de petits sanctuaires en forme de portiques.

Le tribunal dont nous avons déjà fait mention nous est désigné par le Gouverneur pour notre résidence à Kamphêng-Phêt; une toile tendue sur les colonnes de soutènement de la toiture nous préserve des regards indiscrets et nous donne l'illusion d'un domicile dont un tapis, quelques nattes et des coussins forment tout l'ameublement. Cette hospitalité peu luxueuse nous semble bonne pourtant, et c'est avec une réelle satisfaction que nous dégustons, dans de petites tasses fréquemment remplies, le thé national que nous verse notre hôte; dans une causerie forcément décousue, puisque nous avons besoin, pour nous comprendre mutuellement, du secours de l'interprète, le Gouverneur nous offre avec prodigalité les cigarettes locales fortement opiacées, roulées dans des feuilles de bananier, et cherche, sans y parvenir, à comprendre le but de notre mission. « Que diable, semble-t-il penser, cet insensé espère-t-il trouver dans les ruines désolées pour lesquelles il demande un guide? » Force lui est cependant de se contenter de nos explications, sans doute dénaturées par l'interprète. Séance tenante, nous réglons les conditions de notre exploration des alentours : guides, moyens de transport, tout est pesé, discuté, convenu, non sans tiraillements en ce qui concerne la rémunération; enfin nous parvenons à nous entendre, et, pour sceller l'arrangement, notre aimable amphitryon nous propose une promenade dans le village, ce qui va nous fournir l'occasion de faire connaissance avec les jeux en honneur dans le pays. Nous acceptons avec enthousiasme et, guidés par le Gouverneur, nous nous dirigeons vers une sorte de *sâla* ou hangar ouvert à tous les vents, où se font les combats de coqs. Au centre, une petite arène est formée par une clôture circulaire de bambous haute de 0 m. 60; des deux côtés, des bancs sont réservés aux parieurs et aux notabilités du lieu. Autour du hangar et rangés en cercle, les coqs de combat attendent dans des cages d'osier le moment d'entrer en scène; ils ont à portée de leur bec une provision d'eau et de riz non décortiqué placée dans des noix de coco transformées en sébiles. Les lutteurs sont choisis de façon qu'il n'y ait pas entre eux de disproportion de taille, et, aussitôt placés dans l'arène, ils se jettent vaillamment l'un sur l'autre, frappant du bec et des ergots; les plumes voltigent, le sang gicle de tous côtés; c'est une lutte sans merci qui ne se terminera que par la mort du vaincu, à moins que, peu vaillant, il ne renonce à combattre et ne cherche son salut dans la fuite.

Un indigène est chargé d'annoncer le début de chaque tournoi en frappant trois coups sur un bambou creux et sonore; c'est aussi lui qui a mission de veiller sur le chronomètre indiquant l'ouverture et la clôture du pari; cet appareil, assez primitif, consiste en un large bocal de verre rempli d'eau aux trois quarts; à la surface est posée une sébile de cuivre que l'eau remplit peu à peu, pénétrant par un trou ménagé à cet effet; lors-



SAN-CHAO (PAGE 357.)
DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



KAMPHÊNG-PHÊT (PAGE 356). — DESSIN DE TAYLOR.

qu'elle touche le fond du vase, c'est-à-dire au bout d'un quart d'heure, les paris sont fermés et l'on ne peut surenchérir.

Le hangar affecté aux combats de coqs sert aussi, le cas échéant, aux représentations des *lakhons* (comédiens siamois), divertissement qui, sans contredit, est le plus goûté de toutes les classes de la société indigène : de décors point, si ce n'est dans l'imagination des spectateurs, car ils connaissent de longue date le cadre dans lequel se déroulent les invariables drames qu'ils ont sous les yeux. Assis à la turque, agenouillés ou debout, les assistants laissent au milieu de la « salle de spectacle » un espace libre circulaire dans lequel évoluent les artistes. De la valeur littéraire des œuvres interprétées, nous nous abstenons de parler, et pour cause ; contentons-nous de dire que les sujets en sont presque toujours puisés dans les livres et les légendes bouddhiques, dont les héros et les dieux ont les premiers rôles. Quelquefois même le drame se réduit à une pantomime assez sobre coupée de chants débités sur un rythme plus ou moins monotone et scandés de cris discordants d'un caractère sauvage. Les acteurs, généralement au nombre de sept ou huit au plus, deux hommes et cinq ou six femmes, sont nomades ; pourvue de deux barques de voyage, la troupe va de ville en ville, ressassant son répertoire peu varié mais toujours admiré et chaleureusement applaudi. Le costume des artistes mérite d'ailleurs d'être décrit, et sa richesse, sa bizarrerie, suffisent à expliquer l'impression profonde que produisent ceux qui le portent sur une population simple, à l'esprit quasi enfantin : les actrices ont le corps entièrement peint en blanc, elles sont coiffées d'une sorte de tiare dorée de forme pyramidale, à l'ornementation compliquée et rutilante ; d'énormes jugulaires, dorées elles aussi, tombent jusqu'aux épaules ; la poitrine est chargée de colliers brillants ; les bras, les poignets, les jambes sont cerclés de bracelets qui, sans être d'un métal précieux, en donnent au moins l'illusion. Quant à la figure, qui n'est jamais masquée, elle est toujours l'objet d'un maquillage minutieux qui fait de ces chasses animées d'adorables poupées idéalement artistiques ; enfin, comme pour ajouter à leur charme quelque chose d'étrange, des ongles d'argent démesurément longs, recourbés et effilés, emboîtent l'extrémité de leur doigts fuselés. Quant aux hommes, leur travestissement est variable et approprié au rôle qu'ils remplissent ; signalons le « singe vert » et le « singe noir », dont les apparitions sont fréquentes, et ajoutons que les artistes hommes tirent généralement leurs plus grands effets du plus ou moins de hideur du masque grimaçant dont il se couvrent le visage. Hommes et femmes, d'ailleurs, s'acquittent de leur tâche sans aucun souci de donner la moindre illusion à l'auditoire : les femmes se maquillent sur la scène, et chaque interprète, sa tirade récitée, va s'asseoir dans un coin, cédant la place au suivant.

A la troupe des acteurs se joint presque toujours un certain nombre de musiciens aux instruments aussi étranges que discordants : cymbales, cliquettes, tambourins, flûtes, accompagnent les chants ou les récitatifs, tandis que, armé d'un petit marteau de bronze, un des exécutants, assis au milieu d'un cercle de gongs en cuivre, tire de cette sorte d'harmonium des sons tantôt graves, tantôt doux ou aigus, qui scandent de leur martèlement la bizarre harmonie de l'ensemble.

Les représentations sont visibles de tous, la troupe étant généralement rémunérée directement, à titre d'attraction, par le propriétaire d'une maison de jeu et de la salle de spectacle ; elles durent, y compris les entr'actes, un jour et une nuit. A Bangkok, l'art dramatique perpétue, avec les traditions nationales, la haute littérature, la théologie bouddhiste et le débit rythmé du pur langage rituel.

(A suivre.)

L. FOURNEREAU.



PORTEUSES DE PAILLOTES POUR TOITURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



VILLAGE DE BANG-TANÔT (PAGE 361). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LES VILLES MORTES DU SIAM¹,

PAR M. L. FOURNEREAU.



STATUE DE VICINOUE TROUVÉE
À SAMKĀLAYA (PAGE 363).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

TOUJOURS accompagné par l'obligeant gouverneur de Kamphêng-phêt, nous visitons ensuite la maison de jeu de la ville. C'est une immense salle en bambou et paillotes, simplement meublée de nattes étendues sur le sol et communiquant avec le logement du Chinois tenancier du tripot. A notre arrivée la salle est comble, les joueurs s'y pressent autour d'un tableau déposé sur le sol et divisé en plusieurs cases destinées à recevoir les enjeux; chaque case correspond à une face d'un dé qui est renfermé dans un cube de cuivre dont on lève le couvercle lorsque les jeux sont faits; le dé apparaît alors enchâssé dans un alvéole qu'il remplit entièrement et montre seulement une de ses faces; le chiffre inscrit sur celle-ci est supérieur ou inférieur à celui qui est marqué sur chacune des cases du tableau et, suivant une règle analogue à celle de notre baccarat, le banquier paye ou encaisse les mises. Tout cela, bien entendu, ne va pas sans un grand vacarme de cris et d'imprécations. Les enjeux donnent un échantillon de toutes les monnaies en cours, depuis le coquillage jusqu'aux pièces d'argent.

Les distractions que nous venons d'indiquer ne sont pas les seules qui soient en honneur au Siam; les jeux de toute sorte y sont universellement goûtés et beaucoup d'entre eux sont les mêmes que ceux de nos enfants : le saute-mouton, les barres, le colin-maillard, la balle, le cerf-volant, sont très appréciés de la jeunesse siamoise; les grandes personnes préfèrent, sans pourtant dédaigner la balle ou le cerf-volant, contempler les combats d'animaux divers qui font toujours l'occasion de paris. Signalons entre autres les duels de petits poissons dits *bettapugnax*; doué d'instincts éminemment combattifs, le *bettapugnax* ne peut sans entrer en fureur supporter la vue d'un congénère de même sexe. Aussitôt en présence, les deux antagonistes passent du gris terne qui leur est naturel par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, leur corps s'irise tout à coup des teintes les plus brillantes, leur corps entier tressaille convulsivement, leurs yeux jettent des lueurs phosphorescentes. Puis, ils fondent l'un sur l'autre et se livrent un combat rapide mais acharné qui se termine par la fuite honteuse du vaincu.

Le foot-ball siamois ou birman se joue avec une sphère creuse de rotin tressé que les joueurs doivent s'envoyer mutuellement, sans le secours des mains et sans jamais lui laisser toucher le sol; nous avons eu à Paris l'exemple de deux jongleurs birmans, qui montraient dans ce genre de sport une adresse extraordinaire.

Les cerfs-volants, qui atteignent là-bas une réelle perfection, servent aussi à des combats spéciaux : placés de chaque côté de la rivière, les joueurs sont répartis en deux camps ennemis; les cerfs-volants affectent

1. Suite. Voyez p. 349.



STATUE DE CIVA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

généralement la forme d'oiseaux gigantesques aux ailes déployées, de chauves-souris, de dragons fantastiques ornés de couleurs voyantes; arrivés dans les régions élevées, ils sont manœuvrés de façon à se rencontrer, et la victoire reste à celui qui, par suite de l'embrouillement des fils, parvient à entraîner l'adversaire. Le résultat est quelquefois longtemps attendu, soit que le vent ne se prête pas à la chose, soit que les joueurs cherchent à exciter les parieurs : des cris se font entendre, furieux ou triomphants, et les spectateurs trépignent d'aise ou de colère lorsque le captif redescend entraîné dans la descente triomphale du vainqueur.

Ajoutons à ces divertissements les courses d'hommes à pied, les courses de chars montés à l'antique et attelés de zébus, les régates et enfin les réjouissances qui, à cause des grosses dépenses qu'elles occasionnent, restent un apanage de la royauté : tels sont les combats de buffles ou d'éléphants qui ont lieu dans l'enceinte du palais.

Précédé par le guide qui nous a été donné par le gouverneur de Kamphëng-phët, nous nous dirigeons vers l'antique *Sajjanàlaya* (la demeure des gens de biens), la capitale sacrée des Brahmes du nord, aux splendeurs déchues, dont les ruines sont aujourd'hui perdues en pleine forêt, quelque peu au nord du village que nous venons de quitter, et qui n'est que son descendant dégénéré. Chemin faisant, nous dépassons un convoi de condamnés qui, les chaînes aux pieds, rentrent à la prison sous la conduite de mégères armées de bâtons. Les malheureux ainsi traités ne sont pas tous de grands coupables; en effet, ceux qui, par péché de misère quelquefois, ont omis de payer les impôts, leurs dettes, subissent ce dur traitement, mêlés à la tourbe des voleurs, si nombreux dans ces parages. Les hommes enchaînés deux par deux sont des condamnés pour meurtre ou pour contrebande et vol. Aux chaînes un à un, sont des individus faisant une prison préventive; ils font les corvées publiques ou privées pour le juge qui instruit sur leur cas et qui les fait garder par un geôlier, remplacé souvent par sa femme ou par un esclave homme ou femme, à sa guise.

Après une demi-heure environ de marche vers le nord-est, nous rencontrons les remparts de *Sajjanàlaya* et nous n'éprouvons aucune peine à les franchir par l'une des nombreuses brèches qui les déshonorent; les murs, hauts de quatre mètres, sont en limonite hourdée en mortier; des barbacanes aident l'écoulement des eaux pluviales; du côté intérieur court un solide remblai couronné par une sorte de chemin de ronde. Cette muraille formait à la ville une enceinte rectangulaire dont les quatre faces, régulièrement orientées, étaient percées chacune d'une porte; à l'ouest, une cinquième issue était réservée aux morts et portait le nom de sa destination : *Patu-phi-ôk* (la porte par où sortent les cadavres).

Sajjanàlaya, nous avons pu nous en rendre compte par la suite, est certainement parmi ses sœurs celle qui a eu le plus à souffrir d'un vandalisme apparemment calculé : en effet, nulle autre part il ne nous a été donné de contempler un tel chaos de débris sans forme, moellons, briques, fragments de statues pêle-mêle avec les éclats de limonite ou les tuiles émiettées; les vestiges de la glorieuse cité — elle fut telle à en croire les inscriptions — ne sont plus aujourd'hui qu'un ensemble sans nom, le détestable triomphe de la brutalité humaine stupidement exercée sur les produits de l'art. La raison se refuse, en effet, à admettre que la seule influence du climat ou des intempéries ait réussi à mettre à bas des édifices faits pour défier le lent travail destructeur des siècles accumulés; les barbares dont la main sacrilège osait battre en brèche temples et palais ne se contentaient pas de ces déprédations sauvages : renversées de leurs piédestaux, les sacrées idoles étaient mises en pièces, les débris en étaient jetés n'importe où; pas une n'est restée intacte.

Jalouse, on le croirait, de cacher à leurs descendants l'atroce conduite de leurs aînés, la bienveillante et riche végétation de cette contrée est venue jeter son manteau sur toute cette morne désolation : au milieu des temples rasés elle a planté des arbres; sur les débris informes qui jonchent le sol elle a déroulé un tapis de verdure, et sur les murs croulants jeté des tentures de lianes entrelacées.

Grande fut pour nous la difficulté à rétablir, au milieu de tant de désordre, l'emplacement des monuments détruits, car l'épaisseur de la végétation nous forçait à nous frayer pas à pas un chemin à grand renfort de coups de sabre d'abatis. Le côté technique de notre mission n'intéressant qu'un petit nombre, nous nous contentons de citer les principaux édifices que nous sommes parvenus à reconstituer : ce sont les *Vâts-xang-phuck* (temple de l'éléphant blanc), *Kamphëng-ngam* (beau mur d'enceinte), *Thenkhi-kien* (la pagode du bonze assis sur un char), *Mondôb-si-nà* (la pagode du dôme à quatre faces), *Phra-non* (temple de Bouddha couché), *Sadet-sang* (construit par le prince), *Champa* (la fleur du nom), *Padamuk*. Pourtant, citons aussi les célèbres statues de bronze de Civa et de Viçnou qui y ont été découvertes et qui sont aujourd'hui conservées au musée de Vang-nà, à Bangkok. Un savant orientaliste, consulté à leur sujet, nous apprend que de tout temps elles ont été connues des indigènes et que, s'il faut en croire la tradition locale, elles n'ont échappé à la main des vandales que grâce à un séjour prolongé dans le lit du Mē-nam. Ces deux statues, qui sont les plus anciens monuments de l'art thaï,

en sont aussi les plus beaux et les plus complets; par l'impeccabilité de leur facture, par leur galbe parfait, elles témoignent de la grande habileté des artistes fondeurs de l'époque, car, bien qu'elles ne fussent pas coulées d'une seule pièce, leur exécution exigeait une parfaite connaissance des procédés de la fonderie.

Il est d'ailleurs fort probable que les belles statues de Bouddha, malheureusement mutilées et dont les débris jonchent le sol, ont été créées par les mêmes artistes alors que les deux religions marchaient de pair.

Deux buffles nonchalants, à une allure digne des anciens rois fainéants, vont maintenant nous cahoter durement, dans un char rudimentaire, sur l'interminable route que nous devons suivre pour atteindre Muang-thani,

village moderne situé non loin de l'emplacement de l'antique Sukhodaya. Coupée de pauses sous un soleil de feu, cette pénible étape s'accomplit tout d'abord avec des zigzags invraisemblables, à travers les immenses rizières qui entourent Kamphēng-phēt : les débris, les vestiges de temples, de chédīs, abondent, mais leur degré de dévastation nous empêche de nous attarder à les étudier. Puis vient la forêt où bientôt nous rencontrons le mur



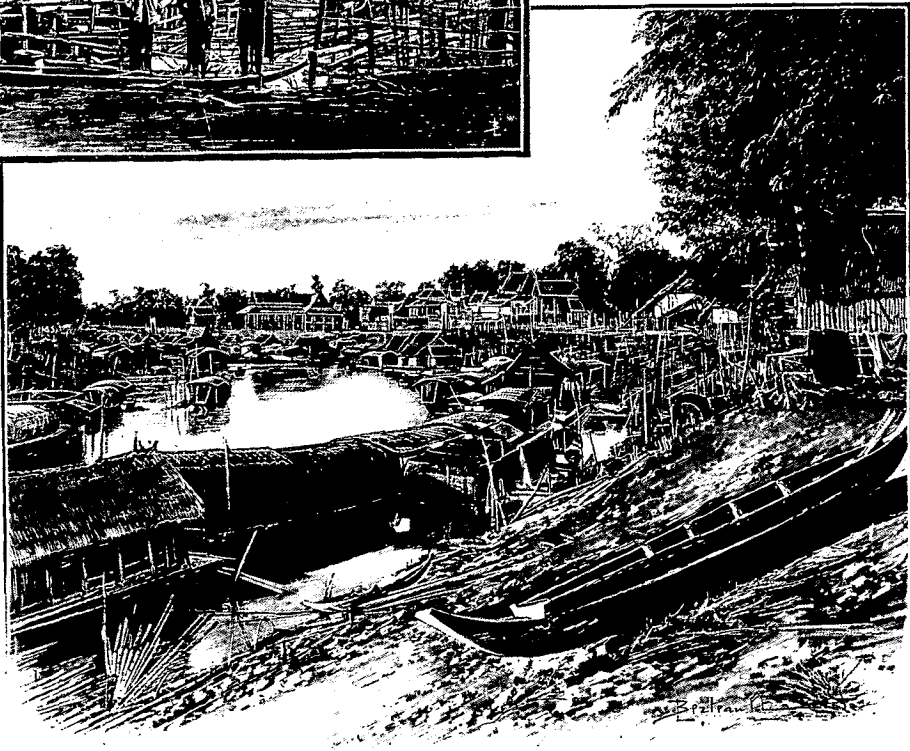
BANG-TANÔT (PAGE 365),
LES GRENIERS À RIZ.

d'enceinte de ce qui fut le *Vât-khèn-si-khien*, aujourd'hui dévasté. De temps à autre, de vastes clairières se présentent, hérissées d'arbustes rabougris qui tordent leurs branches, au feuillage dur et sombre, sur un sol inclément de limonite ferrugineuse. Ces carrières à fleur de terre ont fourni les matériaux nécessaires à l'édification des monuments de Saj-janālaya. De nombreux blocs abandonnés présentent des traces de tra-

vail humain; on y reconnaît des ébauches de colonnes, de piliers et de dalles, ce qui permet de conclure que les éléments de construction étaient dégrossis sur place, puis transportés à la ville, où chacun d'eux trouvait la place qui lui était destinée; un crépi et un enduit de mortier, généralement ornés de bas-reliefs moulés, étaient ensuite étendus sur cette pierre, qui n'est pas sans analogie avec notre meulière.

Avec un vif sentiment de joie nous avons rencontré sur cette route sauvage la trace de mains charitables qui, soucieuses du délassement des voyageurs, ont préparé à leur intention la jarre d'eau limpide qui étanchera leur soif et, sous la cendre, les tisons dont ils auront besoin pour préparer leurs aliments : c'est l'aimable surprise que nous ménageait l'hospitalier *Sāla-that-phom*¹ (sāla à couper les cheveux). Ce sāla est légendaire : c'est

1. *Sāla* (ermilage). Destiné au repos des talapoins, sert aux fidèles et aux pèlerins; on en rencontre même dans les temples.



MUANG-THANI (PAGE 366). — DESSIN DE BERTEAULT.

là que jadis on coupait les cheveux des hommes qui se dirigeaient vers Sajjanâlaya, cérémonie indispensable pour acquérir le droit de pénétrer dans la cité royale et sainte. Caché sous l'épaisse frondaison de la forêt, il s'élève non loin d'une citerne creusée dans le limonite, *nam-chong* (eau forte), à l'onde sombre et mystérieuse. Chose curieuse et digne d'être rapportée, cette eau, qui n'est renouvelée que par des infiltrations au fur et à mesure de l'évaporation, contient encore des poissons; selon toutes probabilités, ce sont les descendants de ceux qui, plusieurs siècles auparavant, avaient été placés dans cette citerne : on y trouve le *pla-duk* (poisson à chair jaune et sans écailles), et le *pla-mo*, nageant lentement à l'ombre du *ton-saï*, arbre aux rameaux toujours verts.

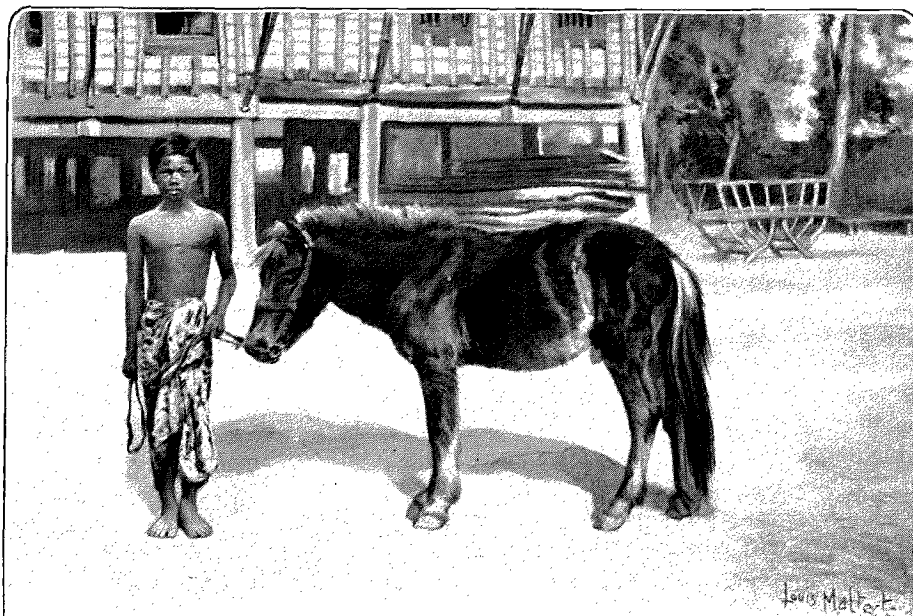
Poursuivant notre route vers le nord-est, nous traversons un marécage desséché qui montre son fond de sable rouillé, puis nous retrouvons la forêt, qui semble s'être faite plus inextricable encore. Pourtant les gisements de limonite à fleur de terre recommencent à apparaître, et bientôt, sur le bord du chemin, nous pouvons admirer le fameux rocher *Takhè-pun* (le crocodile de pierre), vénéré des indigènes. Nous n'y voyons, nous, qu'un simple banc de pierre dans lequel, avec la meilleure volonté du monde, nous avons peine à reconnaître la forme du dangereux amphibie, bien que la nature semble avoir été corrigée par quelques coups de pic habilement frappés. Pourtant la légende veut que le célèbre roi Phra-ruang ait vu la plus chère de ses femmes dévorée sous ses yeux par un monstre affamé, qu'il égorgea incontinent de son sabre redoutable. Le dangereux animal, par l'effet de la colère divine, fut ensuite pétrifié là où il est encore pour longtemps.

Après avoir franchi un antique canal aujourd'hui à sec, nous parvenons à une forêt de tek, où, non loin de la clairière *Thung-krat* (plaine nettoyée), une vaste mare, *Mông-lieng*, va permettre à nos buffles de prendre un rafraîchissement qu'ils ont lentement gagné. Puis, brusquement, la brousse, les ronces, les hauts herbages aux feuilles pointues et coupantes remplacent le tek, opposant leur barrière hostile à notre incursion sacrilège parmi les ruines inviolées qu'ils recouvrent. Nous y trouvons cependant un *san-chao*, sorte de pagode en réduction abritant une menue statuette de Bouddha; l'usage veut, nous dit notre interprète, que le voyageur offre au génie tutélaire de ces lieux quelques feuilles dont il se nourrira; aussi un énorme amas de feuilles desséchées encombre-t-il le pied de ce temple en miniature. Non loin, le *Bó-lèk* (puits de fer) s'enfonce dans le sol; c'est une ancienne mine de fer où ce métal extrait était transformé sur place en couteaux et en sabres.

Un sable blanc et fin a remplacé pour un temps le dur sol de limonite, l'horizon aussi a changé et, en s'élargissant, il nous permet d'apercevoir, à l'ouest le mont *Khao-lèk* (petite montagne), au nord *Bang-maï* (village nouveau) et ses rizières, et, très loin, se perdant dans un bleuté vague, la montagne royale : *Khao-luang*.

Nous avons atteint et dépassé les jardins qui précèdent *Bang-phàng-kàtai* (le village qui cache les lièvres), pauvre village enfoui dans la rizière, dans lequel nous pénétrons, à la grande stupéfaction des indigènes, écarquillant les yeux à notre approche et restant bouche bée devant l'obturateur de notre appareil photographique braqué sur leurs cases. Notre arrivée est aussitôt signalée au maire du village, qui, chose que nous nous plaçons à noter pour la rareté du fait, accourt obligeamment à notre rencontre, le visage épanoui dans un large sourire, et ne cessera, durant notre court séjour, de nous témoigner la plus parfaite urbanité, l'empressement le plus aimable. Nous méprenant sur la qualité du survenant, qui certes ne payait pas de mine, nous commençons la bévée de lui demander les indications nécessaires pour joindre le maire! Nullement blessé, le digne petit homme

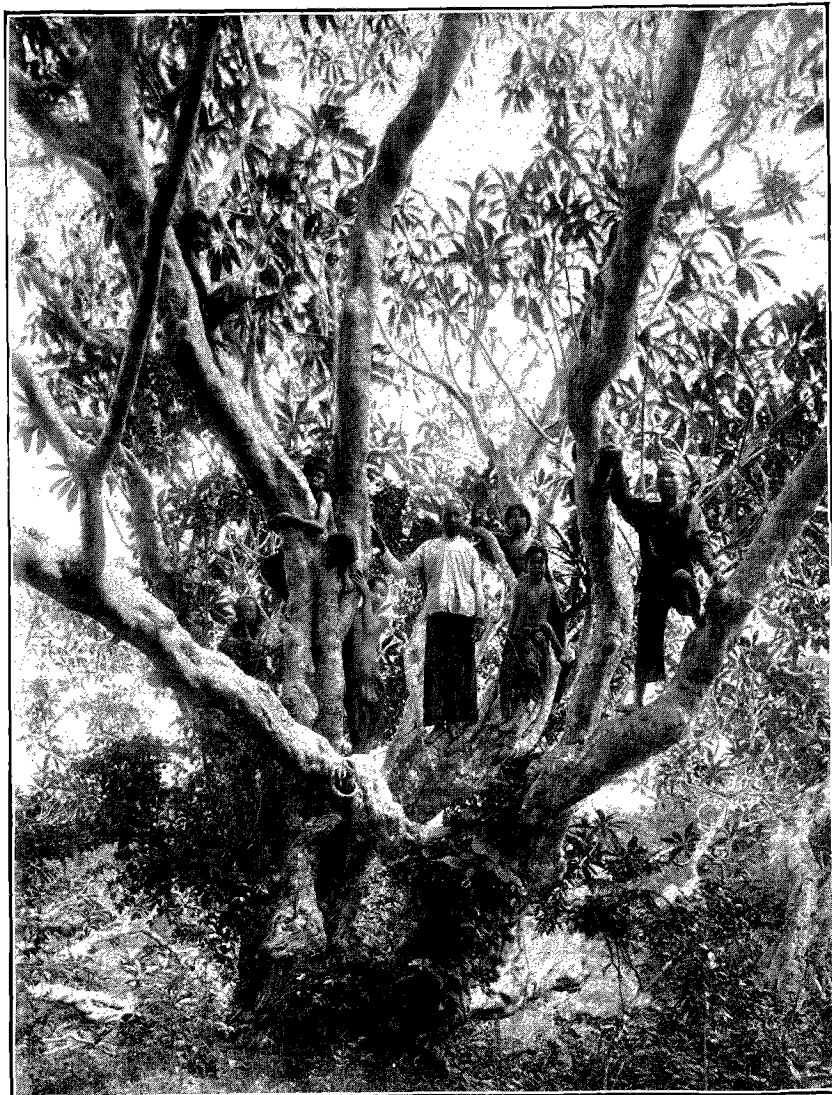
nous tire rondement d'embarras en se mettant tout entier à notre disposition, et, après une courte absence, revient avec un chargement de coussins, de nattes, de bananes et de riz cuit, puis il envoie chercher une jarre d'eau fraîche et s'assoit près de nous. La conversation de ce magistrat laisse fort à désirer sous le rapport de l'érudition, et nous ne tardons pas à acquérir la conviction qu'il ne nous sera d'aucun secours pour nos recherches archéologiques. Touché cependant de ses honnes dispositions à notre égard, nous nous hâtons de lui



CHEVAL SIAMOIS. — DESSIN DE MALTESTE.

offrir un excellent havane, dont la bague de papier doré semble l'intriguer au plus haut point; ne voulant pas être avec lui en reste d'obligeance, nous lui indiquons quelle est l'extrémité qu'il doit mettre entre ses lèvres. Nous le laissons à la béatitude que lui procure la fumée de ce tabac inconnu, pour jeter un coup d'œil sur le village qu'il administre : les habitants sont au nombre de 600 environ, ce sont des Siamois et des Chinois; leur industrie, qui nous paraît insignifiante, comprend la fabrication de torches résineuses faites de la sève de l'arbre *ton-jang*, quelques métiers pour le tissage des langoutis et des ateliers en plein vent où l'on construit des charrettes à buffles et des barques creusées dans les troncs d'arbres. La culture est plus importante et comprend le riz et le maïs; on exploite aussi le tek et les bambous. Les fruits sont rares et presque exclusivement représentés par la banane, le citron et la pamplemousse.

Brusquement, à la sortie du village, la végétation apparaît de nouveau; chétive d'abord, elle ne montre que quelques arbustes difformes dont le tronc convulsé se couvre d'excroissances bizarres; mais, bientôt luxuriante, elle ne tarde pas à cacher complètement le chemin, sur lequel nos buffles



ENFANTS NOUS AIDANT À DÉCOUVRIR LES RUINES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

trébuchent en soufflant bruyamment; nous voici maintenant dans un véritable éden : un humus épais recouvre le sol et au-dessus de nos têtes pèse la tranquille et grandiose majesté de la forêt vierge; les arbres y sont représentés par les essences les plus diverses; la gamme des verts sombres et brillants s'y marie heureusement au bleu de ciel sur lequel se découpent les folles arabesques des lianes capricieuses, au réseau compliqué; l'orchidée parasite, accrochée au creux des écorces, épanouit dans l'air chaud ses fleurs invraisemblables, fantastiques, aux teintes intenses ou mourantes.

Hélas! la soif, prosaïque besoin, nous oblige, à notre grand regret, à nous arracher à l'enchantement de nos yeux, et nous nous enfonçons plus avant dans la forêt, qui tout à coup se change en une prairie immense dont le moindre brin d'herbe dépasse notre tête; rares d'abord, mais bientôt plus nombreux, les marais apparaissent : c'est le *Nong-sua-hók* (le marais du tigre qui rugit), le *Thong-huai-ngon* (le ruisseau de l'or et de l'argent), le *Bó-nam-bib* (le puits à l'eau qui est resserré), le *Nong-chick-chai* (le marais qui inquiète le cœur). Et voici, au *Bang-sam-phuang* (le hameau des trois guirlandes), traversé par la rivière du même nom, coulant de l'est à l'ouest, que le pays reprend son morne et monotone aspect de désolation. Au milieu de rizières abandonnées, sur un sol grillé aux produits maladiés, *Bang-tanót* (village du palmier éventail) montre ses réserves de riz, vastes récipients faits de lames de bambou entrelacées et recouvertes d'un enduit d'argile; bâtis sur pilotis, ces sortes de greniers sont abrités par un toit de paillettes. Là croissent aussi quelques arbres fruitiers; on y fabrique des torches et des langoutis, on y cultive avec succès la patate et, moins abondamment, la canne à sucre et les haricots; nous rencontrons un nouveau produit alimentaire, c'est le *kloř*, qui est présenté sous la forme d'une boule blanche de la grosseur d'une mandarine; c'est une sorte de féculé destinée à remplacer le riz lorsque la récolte en a été insuffisante. On l'extrait d'un volumineux tubercule qui pousse dans la forêt à l'état sauvage et qui



RIVIÈRE DE BANG-SAM-PHUANG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

grain renferme une amulette, faite, tantôt d'un caillou, tantôt d'une bague de rotin enduite de résine, d'un peu de chaux enveloppée dans une feuille de bananier ou enfin de quelque menue figurine de terre cuite représentant Bouddha et provenant des ruines de la capitale voisine détruite. Cet ensemble de fétiches est suffisant, paraît-il, pour détourner de la tête qu'il entoure les accidents malheureux qui peuvent survenir en cours de route.

Citons ensuite sans nous y arrêter les villages de *Thung-luang* (la plaine royale), de *Bing* (village du cresson), de *Kluai* (de la banane), tous assez misérables et pratiquant sans grand succès la culture du riz, qui croît difficilement sur ce sol inclément. Sur ces tristes étendues, florissantes à l'époque de la splendeur de Saj-

janâlaya et de sa sœur Sukhôdaya, des vols de vautours et de corbeaux tournoient lourdement, tachant sinistrement l'azur de leur lugubre essaim. Aveuglé, rôti par un soleil de feu, rudement cahoté par le terrain rocailleux, nous sommes d'ailleurs peu enclin à la bienveillance pour le décor qui nous entoure.

Les khlongs *Huâi-hêng* (canal du ruisseau desséché), *Noi-gon-jang-din* (le canal de la terre résineuse), *Taphan-phô* (le pont du peuplier), et la rivière de Thani une fois traversés, nous voici enfin parvenu à *Muang-thani* (la capitale), chef-lieu de la province du même nom; ce n'est qu'un simple village, et l'on éprouve une certaine difficulté à se figurer que c'est là l'emplacement de l'antique et puissante Sukhôdaya.

Notre premier soin à l'arrivée est de rendre visite au Sous-Gouverneur, qui, ne pouvant nous donner que le lendemain des moyens de transport, nous fait conduire au sâla du *Vât-raxathan* (le vât don du roi), non loin de sa propre demeure. Le temple est moderne et ne se signale guère que par son étrange décoration composée de chromolithographies allemandes apposées sur les murs et représentant des figures anatomiques : larynx, abdomen, squelette, écorché, etc. Les talapoins, d'ailleurs, en nous montrant ces ornements bizarres, ne peuvent retenir un franc éclat de rire. Bons enfants, ces prêtres indigènes et nullement ennemis d'une honnête gaité; leur principal défaut (qui n'en a pas?) est un quémandage éhonté qui en fait de véritables mendiants, mais il paraît que cette façon d'agir leur est prescrite par les règlements de leur ordre; toujours est-il que nous avons toutes les peines du monde à



IRRIGATION DES RIZIÈRES. — DESSIN D'OLEVAY.



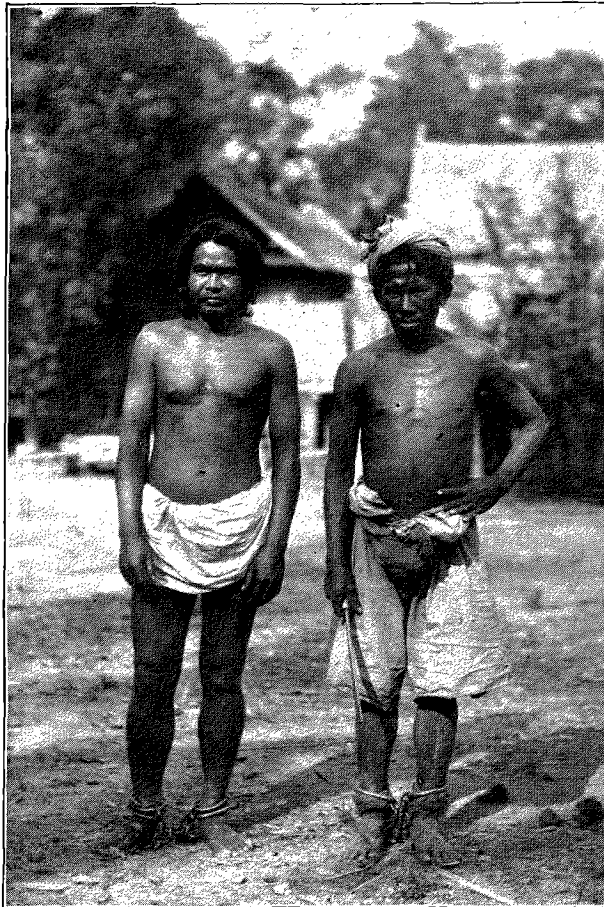
MONUMENTS DE SUKHÔTĀI : INTÉRIEUR DU MONDŌB DU VĀT-SI-JUM. — PHRA-CHÉDI CENTRAL DU VĀT-JĀI. — LE BÔT DUVĀT-SI-JUM.
LE GRAND PHRA-CHÉDI DU VĀT-JĀI. — DESSIN DE BOUDIER.

soustraire nos maigres provisions à leur indiscrète cupidité. Soucieux cependant de nous concilier les bonnes grâces de ces saints personnages, nous leur faisons une généreuse distribution de rasoirs, de couteaux, de savon, de glaces et de crayons, dans le machiavélique espoir qu'ils nous seront de puissants auxiliaires pour l'accomplissement de nos recherches. Erreur dont nous revenons bien vite, rien qu'à voir leur mine ahurie aux premiers mots qui leur sont adressés : non seulement ils ne sauront pas nous guider à travers les ruines, dont ils soupçonnent à peine l'existence, mais encore leur ignorance crasse les met hors d'état de comprendre ce que nous leur disons par la bouche de notre interprète.

Après une nuit d'un pesant sommeil, sur une natte dure, maigre repos péniblement gagné, nous sommes surpris par la visite du Gouverneur, qui, accompagné de ses fonctionnaires, vient nous demander de le photographier; sa requête est favorablement accueillie, et nous nous empressons de faire poser devant l'objectif le groupe du personnel administratif de Muang-thani, ce qui nous permet de remporter un spécimen de quelques types indigènes. Le Gouverneur, après nous avoir fait promettre de lui envoyer la première épreuve tirée, tombe en arrêt devant le théodolite dressé sur son pied; il nous regarde curieusement faire nos observations et, mettant à son tour l'œil à l'appareil, s'émerveille de la course rapide du disque solaire. Mais voici venir les barques qui nous permettent de traverser la rivière : nous nous hâtons d'opérer sur les charrettes le transbordement de nos bagages, et à 11 heures du matin nous nous acheminons vers la forêt, qui, nous l'espérons, va nous révéler le secret des antiques splendeurs de la cité abolie. Nous laissons sur notre gauche le village de Bang-klué et nous ne tardons pas à atteindre *Bang-khuang* (le village qui fait obstacle), où, au bord du Khlong du même nom, nos buffles sont dételés; pendant que les conducteurs les baignent, nous goûtons quelque repos dans les ruines de Vat-khuang, regardant des indigènes dépecer et étaler au soleil la viande d'un buffle fraîchement abattu; convenablement séchée et salée, elle donne une précieuse conserve de longue durée. Puis nous repartons à travers la rizière et, après avoir dépassé Bang-khaufai, Bang-nâ, nous atteignons les premières ruines extra-muros : ce sont, parmi la brousse, quelques colonnes brisées ou renversées et, plus loin, les restes du Vat-phai-lim sur une même ligne, deux phra-chédi et le *Vât-kadi-sua* (le vât où il y a un tigre dans la cellule). Le *Vât-xang-lôb* (le vât où l'éléphant s'esquive), entre autres vestiges intéressants, nous montre un énorme chédi supporté par un cercle d'éléphants cariatides qui, le corps à moitié engagé dans le soubassement,

s'arc-boutent sur les jambes de devant comme dans un effort colossal. Après être descendu dans le lit desséché de l'ancienne rivière de Sukhothaï formant jadis fossé d'enceinte et aujourd'hui dérivée de façon à traverser Muang-thani, nous mettons le pied dans la ville après en avoir franchi le rempart par une brèche.

Tout d'abord, nous rencontrons une petite agglomération de misérables cabanes abritant des familles siamoises, et nous faisons halte en face d'un hangar délabré décoré à notre intention du nom de sâla; ce sera notre quartier général. Non loin, une pauvre bonzerie équilibre ses parois branlantes; c'est l'école des villages environnants : la jeunesse locale, en effet, sous couleur de s'y orner l'esprit, se livre à d'interminables parties de balle sous l'œil paternel de ses professeurs, qui d'ailleurs seraient fort en peine d'apprendre à leurs élèves autre chose que les principes de la paresse et les bienfaits d'une ignorance universelle. Pendant que nous aménageons notre future résidence, trois Siamois viennent, envoyés par le Gouverneur, se mettre à notre disposition; heureux d'abord de l'arrivée de ces auxiliaires, nous ne tardons pas à en souffrir, car nous sommes obligé de faire dresser une tente improvisée sous laquelle nous nous abritons pour nous soustraire à leur envahissante curiosité. Des feux sont allumés, l'eau commence à chauffer pour le repas, et tandis que le riz cuit doucement, nos hommes vont s'ébattre dans les eaux toutes proches de l'ancien étang sacré. Quant à nous, nous goûtons paisiblement le charme de ce qui nous entoure, délicieusement pénétré par l'enveloppante poésie du site : à droite quelques cabanes élevées sur pilotis se perdent dans une robuste végétation; çà



SIAMOIS EN PRÉVENTION (PAGE 362). — DESSIN DE MALTESTE.



et là, un palmier s'élance vers le ciel, balançant gracieusement en haut de son tronc flexible sa tête empanachée; au milieu, l'étang sacré étend le miroir de ses eaux mystérieuses parmi les roseaux légers qui croissent en abondance sur ses rives basses et fécondes. Mais la nuit arrive, rapide et froide, nous nous hâtons de rejoindre les foyers, autour desquels notre petite équipe se serre frileusement.

Le lendemain, dès l'aurore, accompagnés de nos hommes armés du sabre d'abatis, nous pénétrons dans la

forêt, où presque aussitôt nous atteignons des ruines importantes, le *Vât-jaï* (le grand temple), qui, dans son enceinte, n'enfermait pas moins de cent quatre-vingt-neuf constructions diverses. Si le *Vât-jaï* est le temple le plus important et le plus riche en détails intéressants que nous devons rencontrer dans toute notre exploration, c'est aussi celui qui va nous donner le plus de peine pour l'étude et la reconstitution; en raison même de ses dimensions et du développement inouï que la végétation a pris sur l'emplacement qu'il occupait,



SUKHÔTHAÏ : L'ENTRÉE DU HAMEAU. — L'ÉTANG SACRÉ.

en raison aussi du degré de dévastation des vestiges qu'il présente encore, notre tâche va être des plus pénibles. Tout est abandonné, et, bien souvent, sous le tas de décombres informes que l'on dégage à grand'peine de son linceul de feuillages et de lianes, l'œil est impuissant à découvrir l'édification primitive; il faut alors lever une à une les pierres qui jonchent le sol pour arriver à la construction subjacente révélatrice du monument détruit. Tout à notre pénible mais captivant travail, nous n'avions prêté tout d'abord que peu d'attention à l'insistance parfois agaçante que mettaient les hommes du Sous-Gouverneur à nous suivre pas à pas, lorsque nous sommes soudain stupéfait de voir l'un d'eux griffonner rapidement des notes serrées; aurions-nous là, par hasard, un confrère local? Nenni, un espion simplement. Mon interprète m'explique que, le but de notre expédition n'étant pas des plus clairs, cet homme est chargé de surveiller nos moindres actions et de les noter de façon à pouvoir faire au retour un rapport circonstancié sur nos faits et gestes; à Muang-thani, j'avais congédié l'un de mes hommes dont le caractère sournois et méchant m'avait inspiré des craintes au moment de m'aventurer dans la forêt; j'avais appris qu'il essayait de m'aliéner la confiance de ses camarades et de les décider à m'abandonner en leur faisant craindre de ne pas toucher le salaire promis et de contracter les fièvres de bois. Le mauvais drôle, par ses propos haineux et perfides, n'avait pas eu de peine à persuader au Gouverneur que je n'avais pas d'autre intention que de chercher à m'approprier les trésors qui, suivant la croyance locale, sont enfouis dans les ruines!

Sans entrer dans les détails techniques de notre étude, disons que le Vât-jaï, qui à lui seul est une vaste cité, recouvre environ 42 hectares de terrain : c'est une sorte de carré circonscrit par un mur d'enceinte renforcé d'un fossé. Ce dernier porte le nom de *Kaphang-ngon* ; il est aujourd'hui complètement à sec ; le mur d'enceinte, qui mesure 1 mètre environ d'épaisseur, est fait de briques revêtues d'une couche de mortier et surmonté d'un lourd chaperon mouluré ; deux portes à l'est et à l'ouest, une porte au nord et au sud percent ce mur ; devant chacune d'elles une chaussée enjambe le fossé. Quant aux monuments compris dans cette enceinte, énumérons-les :

- 1° Un *phra-chédi* central et ses annexes.
- 2° Deux *bôt*, temples sacrés, où se font les ordinations des talapoins et où ont lieu les grandes assemblées.
- 3° Un *vihan*, temple simple, où le peuple est admis à entendre les prières et sermons du talapoin.
- 4° Un *mondôb*, édifice abritant un *bouddahpâda* (empreinte du pied de Bouddha).
- 5° Trois *kamburien*, édifices où se font les prédications.
- 6° Dix édicules diverses, nommées *kut*, abritant chacun une statue de Bouddha.
- 7° Cinq *phra-prang*, d'un style hiératique, en forme de pylônes, édifiés pour abriter des reliques ou dans le but d'acquérir quelques mérites (*bun*) pour leurs pieux fondateurs.
- 8° Cent soixante et un *phra-chédi* de diverses hauteurs et de diverses formes.

Le second jour de notre arrivée sur le lieu des recherches était le 24 décembre 1892, et, de retour au campement, nous ne pouvions empêcher nos souvenirs de nous reporter au joyeux réveillon qui nous avait réunis entre amis un an auparavant autour d'une table copieusement servie, à deux pas des boulevards et de leur joyeux fracas. Et, tristement, nous songions à notre actuel isolement ; quelle différence, hélas ! et avec quelle profonde mélancolie nous subissions la lourde impression d'isolement, d'éloignement, où nous nous trouvions ; oh ! se sentir seul, seul devant l'inconnu, parler et ne pas être compris, ressentir des choses et ne pouvoir les exprimer qu'à soi-même, souffrir parfois, ou parfois se réjouir, et n'avoir pas une main amie à serrer dans ces moments où l'expansion serait si réconfortante ou si douce !

Quittant le mur d'enceinte sud du Vât-jaï et enjambant les ruines par la porte percée en sa partie médiane, nous nous enfonçons à travers l'épaisse forêt, guidé par les vestiges d'une antique chaussée qui nous mène jusqu'au *Vât-sisavâi* (le temple illustre et élevé), remarquable par trois tours d'ordre brahmanique paraissant de beaucoup antérieures au reste de l'édifice.

Les recherches faites depuis le commencement de notre arrivée à Sukhodaya avaient été fructueuses et de nature à nous encourager, malheureusement nous allions avoir à compter avec certaines difficultés : un de nos guides est pris des fièvres ; l'autre, persuadé que les génies de la forêt sont contre nous, prend la fuite aussitôt ; le troisième, l'homme au rapport de police, fait défection à son tour, car nous avons fini par lasser son courage, mis à une rude épreuve par nos courses à travers les éboulis, les monuments branlants.

Quelques doses de quinine ont bientôt remis le malade sur pied, mais les indigènes que nous avons recrutés sur place pour remplacer les camarades travaillent avec mollesse et nous sommes forcé d'écrire au Gouverneur en lui demandant de nouveaux hommes. Est-ce aux termes pressants de notre missive ou au cadeau qui l'accompagnait que nous dûmes la libéralité de ce fonctionnaire ? Nous n'osons pas trancher la question. Toujours est-il que, deux jours après, notre équipe désarmée était renforcée de six gaillards alertes et dispos.

C'est avec ce renfort inattendu que nous reprenons vaillamment nos travaux : suivant la direction ouest, en longeant le côté nord du *Vât-saï* (le vât du Pipal), nous traversons l'enceinte de terre levée qui entoure la ville et nous parvenons devant la face sud du *Vât-si-jum* (le vât de l'illustre assemblée), temple fameux par ses pèlerinages, au temps où les rois thaïs sacrifiaient dévotement à Bouddha.

Situé à une médiocre distance de Sukhodaya, il formait à lui seul comme un faubourg de la ville. Ce temple offre un intérêt particulier, soit par les nombreuses inscriptions qu'il renferme et surtout par les *jâtakas*¹ (naissance) que nous y avons trouvés et dont nulle part, tant au Siam qu'au Cambodge, nous n'avons rencontré l'équivalent, soit aussi par la céramique, qui y a joué un rôle important. Nous pénétrons par le côté est du Vât-si-jum, dont l'enceinte a presque entièrement disparu ; nous nous trouvons en face du *bôt* et à 2 mètres en arrière du *mondôb*, qui lui aussi prend son entrée à l'est, mesurant 22 m. 60 de long sur 27 m. 50 de large. Une antichambre fait suite à la porte d'entrée et donne accès dans une salle où une énorme statue de Bouddha s'adosse contre la face ouest, reposant sur un autel qui occupe plus de la moitié de l'espace.

C'est d'une façon toute fortuite que nous avons découvert les *jâtakas*, qui, par l'emplacement qu'ils occupaient, paraissaient devoir rester à jamais ignorés : en franchissant la porte du *mondôb* à moitié détruit, nous faisons déplacer des décombres qui masquaient une étroite ouverture pratiquée dans l'épaisseur du mur. Y avait-il autrefois là une porte, nous l'ignorons, et rien ne peut nous le faire supposer, car, tout informé, cette ouverture a plutôt l'air d'un trou percé au hasard, sans le moindre souci architectural, que d'une ouverture régulière dégradée par le temps ; peut-être est-ce là une de ces mutilations comme on en remarque tant sur les chédīs et qui ne serait

1. Désigne le récit d'un épisode d'une des existences antérieures de Bouddha, relaté par lui, à l'occasion d'un fait dont il a été témoin ou acteur.

que la trace des recherches de spoliateurs inquiets d'une riche trouvaille. Mgr Pallegoix, dans sa *Description du royaume Thaï*, nous dit : « C'est, au Siam, une véritable monomanie que la recherche des trésors, surtout dans les vieilles pagodes et au milieu des ruines de Juthia. Celui que la cupidité pousse à faire ces recherches va passer une nuit dans l'endroit où il suppose qu'il y a un trésor enfoui ; avant de s'endormir, il fait un sacrifice de fleurs, de cierges, de bâtons odoriférants et de riz crevé au génie du lieu. Pendant son sommeil, le démon lui apparaît, lui montre le trésor en disant : « Donne-moi une tête de cochon et deux bouteilles d'*arak* (eau-de-vie de riz), et je te permettrai d'emporter le trésor. » D'autres fois, le démon lui apparaît avec un air menaçant, élevant sur lui une massue comme pour le tuer, et lui dit : « Profane ! quel droit as-tu à l'or et à l'argent qui sont enfouis ici ! » L'individu s'éveille et s'enfuit épouvanté.

A plat ventre et non sans quelque appréhension, nous nous glissons dans ce boyau mystérieux avec le pressentiment que notre audace ne nous aura pas poussé en vain à entreprendre cette exploration dans une posture aussi bizarre que gênante, éclairé par des torches dont la fumée nous aveu-
glait.

Que de trésors archéologiques resteraient inconnus si l'explorateur n'avait, pour le soutenir, la soif de l'inconnu ! Sans cet aiguillon dominateur, il est plus que probable que nous nous serions laissé rebuter, en cette circonstance, par la pesanteur d'une atmosphère plusieurs fois séculaire, rendue plus fétide encore par l'épaisse couche d'excréments de chauves-souris sur laquelle nous étions obligé de ramper. Le mur dans lequel court la galerie que nous

parcourons mesure 3 m. 25 d'épaisseur des côtés sud et nord et 3 m. 40 du côté ouest ; après avoir rampé quelques mètres perpendiculairement au mur sud, nous rencontrons un premier coude à angle droit qui nous fait tourner à gauche, puis un second qui nous remet dans une direction parallèle à celle que nous suivions d'abord ; quelques mètres encore et un nouveau coude, toujours à angle droit, nous fait avancer parallèlement au mur sud ; le trajet que nous venons de parcourir s'est effectué dans un boyau de 0 m. 44 de large sur 0 m. 80 de haut et de 6 m. 35 en longueur développée.

Nous nous trouvons bientôt en présence d'une petite porte ; nous la franchissons, non sans peine, car la hauteur n'est plus que de 0 m. 49 de largeur sur 0 m. 40 de haut et, à notre grande satisfaction, nous pouvons relever la tête, puis nous mettre sur nos genoux et enfin nous redresser totalement ; nous pouvons dès lors terminer debout cette pénible ascension.



JĀTAKAS ET INSCRIPTIONS THAÏES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Devant nous un escalier monte dans l'ombre ; il compte vingt marches dont la hauteur moyenne est de 0 m. 44 ; au-dessus de nous, le plafond suit, en sens inverse, les ressauts des marches, formant une série de linteaux de grès sur lesquels, avec une joie profonde, nous découvrons des sujets finement gravés et accompagnés d'inscriptions en langue thaïe.

Nous reprenons de plain-pied notre marche, attiré en avant et à droite par un filet de lumière dont la provenance nous intrigue : nous nous trouvons devant une sorte de couloir qui, perpendiculairement à la galerie que nous suivons, traverse le mur dans toute son épaisseur pour aboutir à pic, à neuf mètres du sol, à l'intérieur du monument. Une porte de bois sculpté ferme à son extrémité ce couloir, qui n'avait, sans doute, d'autre but que d'aérer et éclairer la galerie.

Reprenant notre route dans la première galerie dont le plafond est aussi garni de sujets, nous arrivons bientôt à un nouveau coude sur notre droite, où la galerie, s'élargissant, forme chambre ; au plafond, une dalle scellée montre un Bouddhapâda gravé (empreinte du pied de Bouddha), dont les doigts encore visibles sont tournés vers le sud ; la pierre malheureusement s'est effritée, le reste de l'image est fruste. Une petite baie (0 m. 30 sur 0 m. 40) éclaire cette partie de la galerie qui court maintenant dans la paroi ouest ; à droite, une seconde baie s'ouvre sur l'intérieur du monument, derrière la nuque du gigantesque Bouddha ; une troisième, faisant pendant, en plan horizontal, à la première, est percée au haut d'un nouvel escalier de onze marches ; par un retour d'équerre sur la droite, la galerie, prolongée au nord, prend la direction ouest-est. Une petite chambre avec redans verticaux dans les angles précède un dernier escalier de dix marches qui nous conduit, non sans peine, car les décombres roulent sous le pied, à la partie supérieure de la corniche ; là reposaient autrefois les sablières de la toiture.

Ce n'est pas sans un soupir de soulagement, le lecteur le comprendra sans peine, que nous revoyons la lumière et que nous respirons à pleins poumons, après un aussi pénible trajet ; cinq jours durant, il nous faut de nouveau affronter l'atmosphère épaisse de ce sépulcre, en absorber la poussière séculaire, pour estamper les trésors archéologiques que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer, pour la plus grande joie du monde scientifique.

Les jâtakas, au nombre de cent, n'ont pu être tous estampés en raison de la dégradation du grès. Néanmoins nous en avons rapporté cinquante et un qui ont pu être identifiés avec ceux de l'Inde déjà connus.

Au nord du mondôb s'élevait le viban, un édicule, onze phra-chédi et un *sa* (bassin sacré).

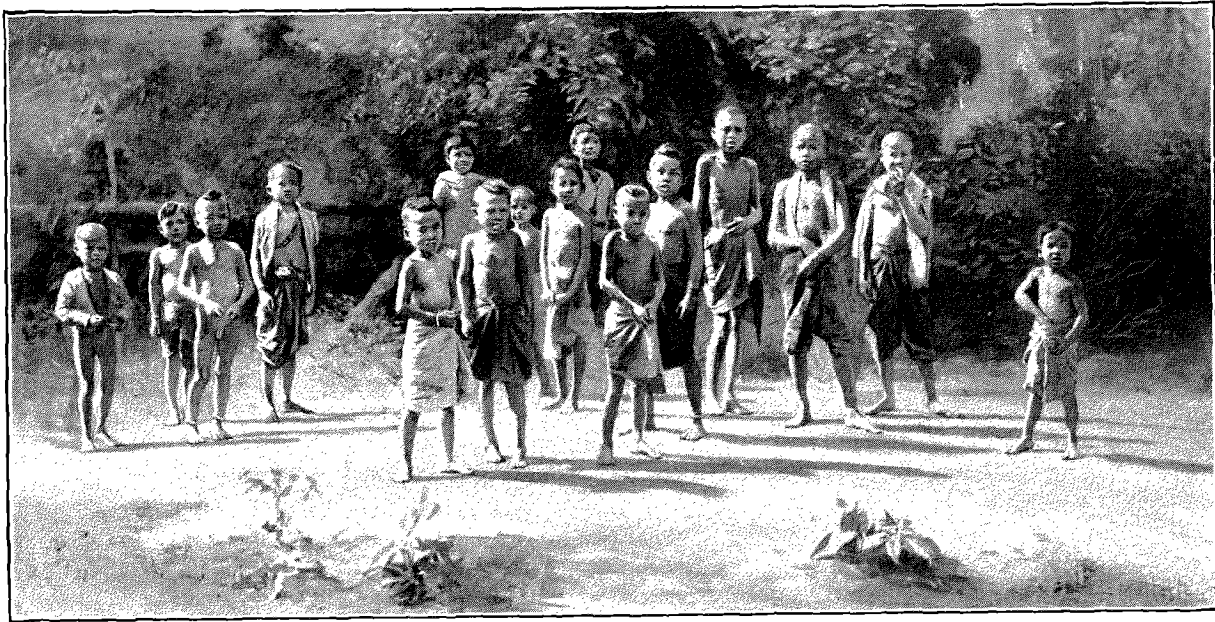
A l'est du Vât-si-jum, il faut noter les ruines informes du *Vât-phra-nakhon-sim* (temple de la ville divine et abondante) et celles du *Vât-sisa-phaï* (temple des bambous), dont il ne nous est pas permis de parler, en raison de leur état de dévastation.

(A suivre.)

L. FOURNEREAU.



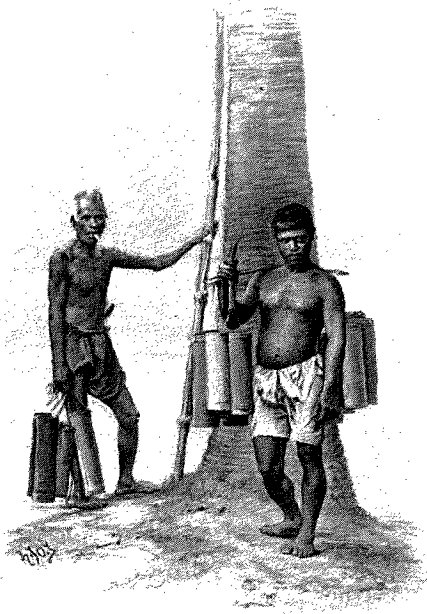
HALTE À THUNG-KRAT (PAGE 364). — DESSIN D'OULEVAY.



ENFANTS À BANG-NONG-XANG. — DESSIN DE MALTESTE.

LES VILLES MORTES DU SIAM¹,

PAR M. L. FOURNEREAU.



RÉCOLTE DU VIN DE PALMIER. — DESSIN D'OLEVAY.

La visite de Sukhôdaya terminée, nous retournons à Muang-thani pour nous entendre avec le Gouverneur de la province au sujet des barques dont nous aurons besoin pour remonter, jusqu'à Sangkhalôka, la rivière de Sukhôdaya. Pourvus d'embarcations, il nous faut trois jours pour atteindre *Muang-vang-mai-khon* (ville du palais sans habitants), la ville qui remplace aujourd'hui l'ancienne capitale abolie. De fréquents transbordements et de nombreux échouages expliquent la lenteur de ce voyage. Il faut aussi tenir compte des stations forcées que nous devons faire à *Muang-sam-rông* (la province de l'arbre samrong) et à *Muang-jôm* (la contrée où il y a agglomération) pour changer de barques, ainsi que nous le prescrivent les autorités locales.

Toutefois, le pittoresque du paysage et les péripéties, qui sont nombreuses, ne contribuent pas peu à faire oublier la lenteur du trajet : les berges, tantôt basses, tantôt escarpées, sont généralement revêtues d'une végétation luxuriante où les essences les plus diverses se confondent jusqu'à l'eau ; parfois un village, le plus souvent sordide, disperse au hasard ses masures branlantes parmi lesquelles erre une population misérable et loqueteuse dont nous voyons des représentants se figer, bouche bée, sur la rive, dans la contemplation de notre convoi. Nombre de longues barques laotiennes, de sampans, sillonnent la rivière ; on y voit le pêcheur indigène sonder l'argile des rives à l'aide d'une foène à long manche, pour tirer de sa retraite l'anguille qui pullule dans

ces eaux. On le voit aussi plonger pour ramasser, sur le lit de la rivière, le *hoï-kab*² (coquillage en forme de feuille) dont la chair est considérée comme un aliment succulent. Parfois, rôde au bord de l'eau un animal sinistre tenant du loup et du chacal : c'est le chien de ces contrées, répugnant quadrupède qui, presque à l'état sauvage, se nourrit d'immondices et de fruits. Enfin on voit encore creuser profondément les berges pour en extraire la glaise que des barques, chargées à sombrer, vont porter dans les villages, où, malaxée, mise en forme, séchée et cuite dans des fours rudimentaires, elle fournira la brique pour l'édification des édifices et la tuile qui les couvrira.

1. Suite. Voyez p. 349 et 361.

2. Sorte de grosse moule mesurant, à l'état adulte, 0 m. 12 sur 0 m. 07.



SANGKHALÔK : COLONNE PRÈS DU MUR D'ENCEINTE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le soir, donc, du troisième jour nous débarquons à Muang-vang-maï-khon, dont le Gouverneur met à notre disposition, pour y passer la nuit, la salle du « tribunal ».

Le lendemain à midi nous repartons avec de nouvelles barques pour arriver à Sangkhalôka à 6 heures du soir, ou, pour être plus exact, à *Bang-nong-xang* (village du marais de l'éléphant); c'est dans la sâla de ce village que nous nous installons; notre campement, ouvert à tous les vents, manque de confortable; la température¹, qui s'est brusquement refroidie, nous fait grelotter sous nos vêtements légers: aussi les hommes de l'escorte se sont-ils empressés d'allumer de grands feux, autour desquels ils se serrent frileusement sous leurs loques, claquant des dents et regardant cuire le riz, leur habituelle nourriture.

C'est sous ce sâla que viennent se reposer durant le mois de février les pèlerins attirés par le Vât-phra-prang et ses ruines majestueuses que nous ne connaissons encore que par ouï dire.

Parti le lendemain à la pointe du jour, nous suivons dans la direction nord un chemin battu qui côtoie la rivière, et, laissant sur notre droite un phra-chédi en ruines, nous parvenons au Vât-phra-prang, après 30 minutes de marche; un coup d'œil en passant et nous continuons notre route en appuyant à l'ouest pour atteindre enfin l'enceinte de la ville, dont le rempart borde la rivière. En ce point le rempart, en partie conservé, domine la berge de 3 m. 60; il mesure 1 m. 50 d'épaisseur à fleur de terre, 0 m. 80 au sommet et présente un certain fruit extérieur; il est fait de limonite

hourdée en mortier et repose sur de solides fondations de même pierre.

Une levée de terre s'adosse à la paroi interne du mur du rempart; elle mesure 1 m. 20 de largeur au sommet et 2 mètres à la base; sa hauteur est telle qu'un homme puisse se placer en défenseur, protégé par le haut du mur percé de meurtrières. Au pied de ce remblai de défense court un chemin de ronde de 5 mètres de largeur et un fossé, peu profond, de 6 mètres de largeur.

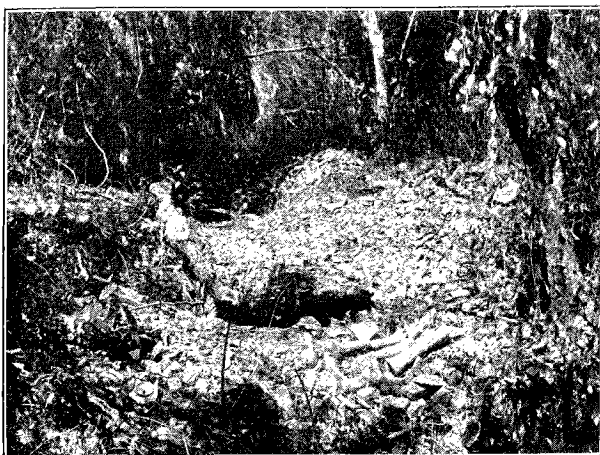
Cette enceinte est rectangulaire et percée de quatre portes, régulièrement orientées, mesurant 3 mètres d'ouverture sur 3 mètres d'épaisseur; ces portes présentent, de chaque côté de leurs tableaux, trois redans verticaux qui se retraitent jusqu'aux remparts; elles sont masquées et protégées par un cavalier de terre levée. Une cinquième issue, *Patu-phi-ôk* (la porte des morts), est ménagée à l'angle nord-ouest.

Comme ses sœurs dont nous avons déjà décrit la dévastation, la grande capitale Sangkhalôka² n'est plus aujourd'hui qu'un squelette de ville, auquel manquent, hélas! bien des éléments essentiels: là comme partout ailleurs le temps a accompli son œuvre de vandalisme et plus encore la main de l'homme, ignare et sacrilège. De tous les monuments qui jadis devaient former là un groupe majestueux et une cité prospère, le Vât-phra-prang est certainement le moins mutilé.

Le Vât-phra-prang est enfermé dans une enceinte rectangulaire formée d'une succession de fûts de colonnes tangents, en limonite, supportant un chaperon de même pierre. Elle est percée de deux portes sem-

blables à l'est et à l'ouest, d'une construction originale. Elle se compose d'une double ouverture formée par une disposition de trois fûts de colonnes supportant un massif linteau, sur lequel s'élève au centre un petit pylône dont la décoration rappelle celle de certains monuments d'Angkor-thôm.

À l'intérieur de l'enceinte, près du mur, se dresse une ligne de colonnes portant des ornements divers en mortier moulé; elles devaient servir de lampadaires les jours de grande fête.



BANG-TAO-RIENG : LES FOURS (PAGE 376). ... D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. A cette époque de l'année (nous sommes arrivés à Nong-xang le 15 janvier 1892), le thermomètre qui marque 11 degrés à 6 heures du matin, remonte à 15 degrés à 11 heures, à 29, 30 ou 33 degrés entre midi et 2 heures, pour retomber à 15, 14, 10 ou même 9 degrés de 9 heures du soir à minuit. Cette période dangereuse dure de soixante à quatre-vingts jours.

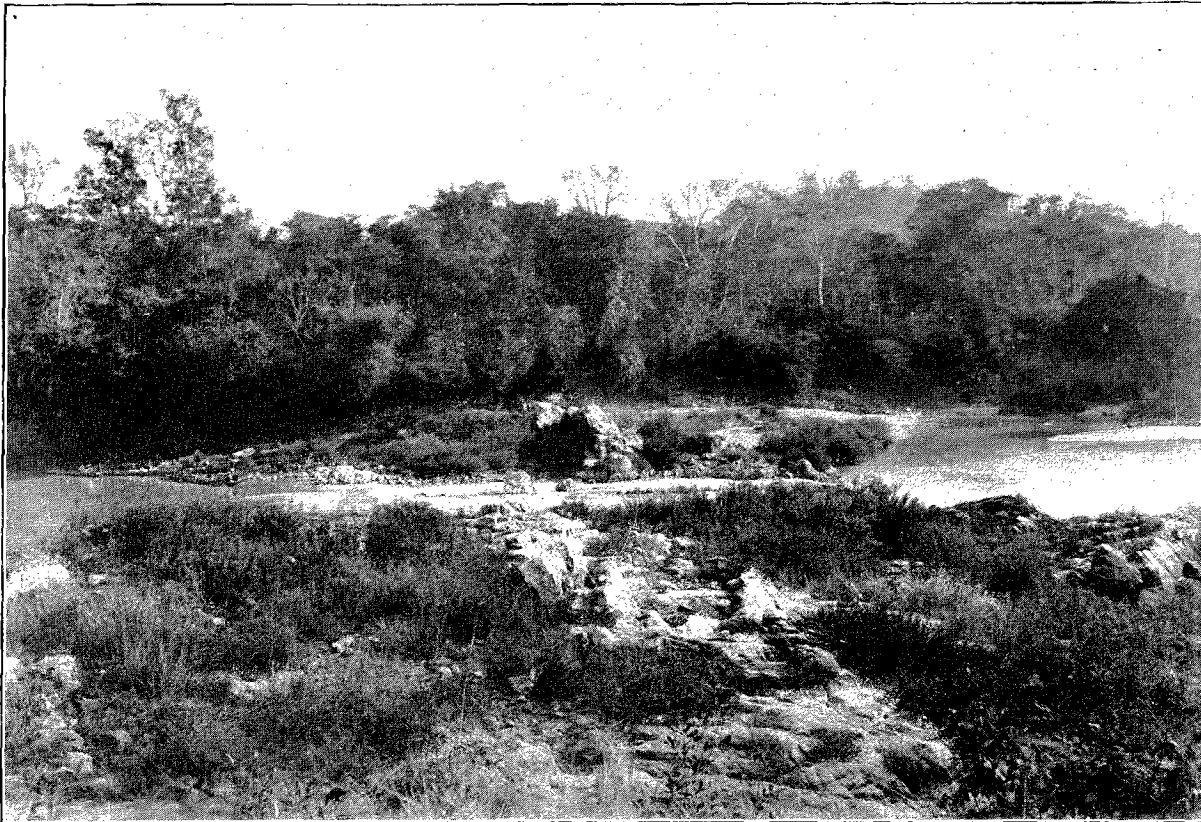
2. Située par 17° 18' 51" de latitude nord et par 99° 50' 44" de longitude.

En arrière de la porte est, le Vihan-luang, dont l'abside est engagée dans un double cloître carré, aux galeries abritant de nombreuses statues de Bouddha assis. Un double escalier longe le mur ouest du vihan et donne accès à une plate-forme sur laquelle se dresse le haut phra-prang¹, élevé sur huit gradins se retraisant les uns sur les autres, le dernier portant le massif du pylône.

Un escalier unique, à l'est, donne accès à une chambre obscure, qui abritait jadis une statue brahmanique. L'ensemble de ce phra-prang rappelle les préasat khmers du Cambodge.

En arrière, dans une deuxième enceinte de même largeur, mais faite de dalles en limonite, s'étale un immense tumulus rappelant ceux de Sanchi dans l'Inde; à l'est, un escalier très raide permet d'avoir accès à une chambre obscure et circulaire occupant le centre de cet édifice. A l'ouest et toujours dans le grand axe est-ouest, un long kamburien ayant à sa gauche un sala et un phra-chédi, et à l'angle sud-ouest un édicule double abritant deux statues de Bouddha.

Les monuments religieux étaient nombreux dans l'enceinte royale. Entrant par la porte est, nous rencon-



LES CASCADES ROYALES À SANGKHALÔR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

trons successivement, dans l'axe principal : le *Vât-somdet-nang-phaya* (le temple de Sa Majesté la Reine), le *Vât-phra-chédi-chet-théo* (le temple à sept rangées de chédís), le *Vât-xang-lom* (temple de l'éléphant qui tombe) et enfin, en haut d'un monticule de calcaire d'où il semble veiller sur la ville qu'il domine, le *Vât-khao-pha-nom-phong* (temple sur la montagne où la pièce d'étoffe s'abaisse). Le Palais des rois, aujourd'hui entièrement détruit, était situé au nord du Vât-phra-chédi-chet-théo, non loin de deux autres temples dont le nom seul subsiste dans la mémoire des indigènes, le *Vât-sang-khalam* (temple des cénobites) et le *Vât-vang* (temple du Palais); d'autres monuments devaient s'élever dans la partie sud, mais on ne peut que le supposer.

Suivant l'axe sud-nord, qui traverse le Vât-xang-lom, nous franchissons la porte nord et le rempart et nous arrivons bientôt à la rivière qui nous a amené; elle forme en cet endroit un rapide fort dangereux pendant la saison des pluies. Ce site ravissant, *Kěng-luang* (le rapide royal), tel que nous l'avons vu, c'est-à-dire pendant la saison sèche, offre des roches visibles qui constituent, au moment de la crue, des écueils redoutables pour les frêles embarcations du pays, mais forment aussi des chutes, des cascades admirables, parmi lesquelles on est surpris de voir les indigènes manœuvrer avec une précision, un sang-froid merveilleux.

1. Le Vât-phra-prang est encore l'objet de soins exceptionnels : c'est un lieu de pèlerinage.

Dans la même direction, mais au delà de la rivière, le *Vât-phra-bât* (temple du Bouddhapâda) s'élève sur une colline de médiocre hauteur; plus au nord et sur un point plus élevé encore, nous trouvons le *Vât-khao-in* (temple du mont Indra); c'est ensuite, au nord-ouest de l'enceinte, le *Vât-kadi-lai* (temples des cellules peintes), et plus loin, sur un monticule, le *Vât-khao-nang-kham* (le temple de la jolie dame); puis, au nord-est, le *Vât-phra-prang*; à l'est, sur deux tertres, le *Vât-xong-khao* (temple au pied de la montagne), et le *Vât-nang-ké* (temple de la vieille dame) placés non loin du *Vât-phô-thong* (temple du peuplier doré); au sud-est, enfin, nous rencontrons le *Vât-pâ-sak* (temple du parc de tek), le *Vât-sa-si-liem* (temple de l'étang quadrilatère) et le *Vât-jôt-khao-phasi* (temple à la montagne du tribut), ce dernier édifice sur une colline de calcaire d'où l'on découvre, vers le sud, le profil de la plus haute montagne de cette contrée, la montagne Khao-luang.

Sangkhalôk fut autrefois remarquable par ses productions céramiques; on fabriquait à Bang-tao-rieng des pièces en poterie vernissée d'une fabrication relativement soignée et des grès émaillés au grand feu, les uns de pâte brune, les autres d'une pâte d'un gris assez clair pour permettre de les rapprocher des anciennes porcelaines chinoises ou coréennes. Bang-tao-rieng méritait une visite.

Remontant le cours de la rivière, nous ne tardons pas à atteindre les rapides *Këng-sak* (le rapide qui creuse) et *Këng-luang* (le rapide royal, que nous franchissons assez aisément en nous aidant de la perche et du rotin) Le coup d'œil, d'ailleurs, est splendide, et bien fait pour nous dédommager : on aperçoit à droite les berges abruptes où se dressait jadis la capitale de Sangkhalôk, dont les murailles d'enceinte, noircies par le temps et couvertes de pariétaires, se devinent à travers les arbres.

De grands bancs de sable, des trainées de calcaires, traversent la rivière, et les nombreux débris de poteries, de tuiles, de tuyaux, qui sont venus s'y échouer, annoncent l'approche des anciennes fabriques. Nous nous arrêtons à l'endroit où les débris sont le plus abondants et nous commençons nos recherches à travers la forêt : après bien des allées et venues dans la brousse, nous découvrons des cavités remplies de débris de porcelaine, et quelques coups de sabre d'abatis nous permettent de constater que nous sommes bien sur les lieux mêmes de la fabrication. En effet, nous mettons à jour une trentaine de fours éventrés renfermant encore des poteries fixées à leurs supports, ce qui permet de supposer que la cuisson a été brusquement interrompue; plusieurs coulées de porcelaine, des pièces soudées ensemble, nous confirment dans cette opinion; la légende attribuée à l'invasion des Thaïs du nord et aux déprédations qui l'ont suivie cette brutale interruption de la fabrication.

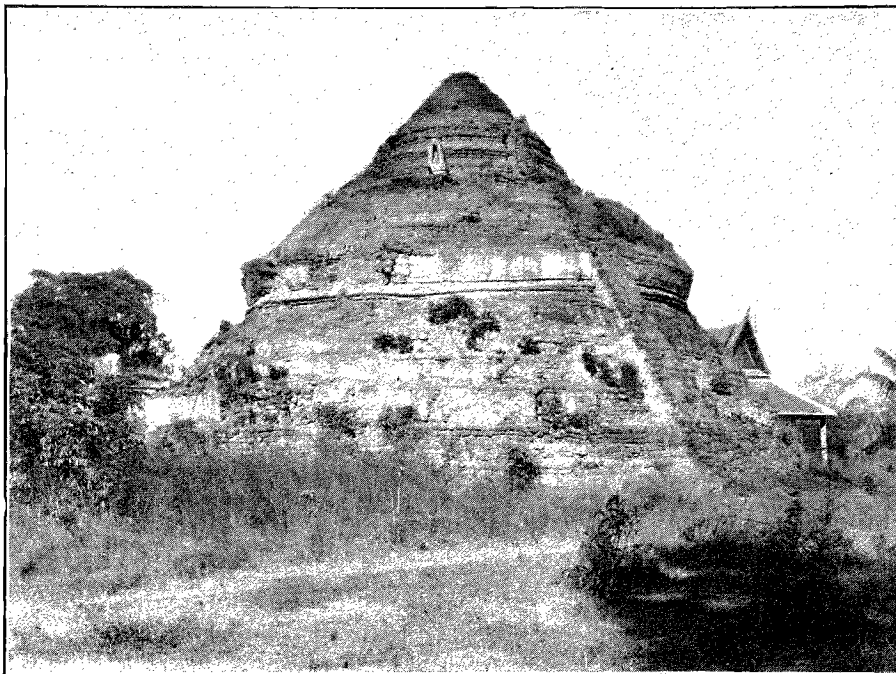
A notre grand regret, nous n'avons pu rapporter que des pièces incomplètes, débris de bols, de plats, de vases, de cuvettes, etc. C'est au musée de la manufacture nationale de Sèvres que sont conservés les échantillons qui nous ont paru dignes du transport.

Comme dans les fours chinois et les fours à grès, le laboratoire des fours de Bang-tao-rieng est souterrain; il nous a été impossible de reconstituer un four complet; le moins endommagé nous a montré que la construction était de briques et affectait une forme elliptique, le grand axe mesurant 2 m. 50 et le petit 2 m. 15. A l'une des extrémités une porte tenait lieu de foyer; lorsque l'enfournement était terminé, la flamme parcourait le four dans

toute sa longueur, après avoir passé entre les pièces, et ressortait par une cheminée placée à l'autre extrémité.

Le nom de *Bang-tao-rieng* (village des tortues placées en rang), que les indigènes ont donné au village qui s'élevait non loin de cet endroit, ne manque pas de raison d'être, car l'aspect des fours, dépouillés de la terre qui devait les recouvrir, présente une certaine analogie avec des alignements de monstreuuses carapaces.

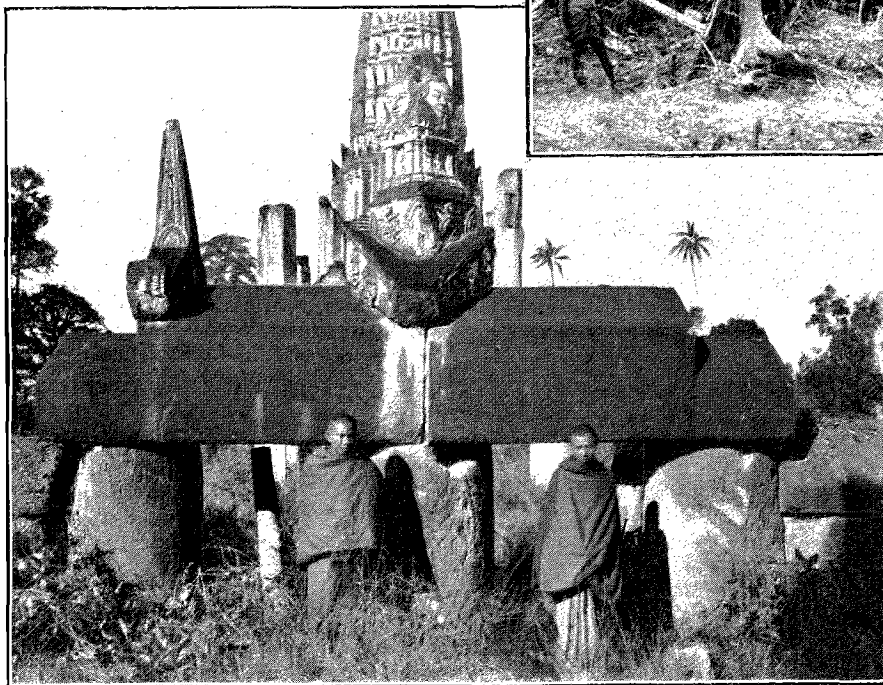
Cette visite terminée, nous retournons au campement à l'effet d'y préparer notre départ pour *Muang-thung-jang* (la contrée de la plaine des arbres jang)



LE TEMPLE DU VÂT-PHRA-PRANG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Cette fois nous devons effectuer le trajet à dos d'éléphant : mais, malgré les promesses du maire du village, il nous est impossible de réunir le nombre nécessaire de montures et de cornacs. Force nous est donc de n'emporter avec nous que le strict nécessaire, laissant la moitié de nos bagages sous la garde de l'interprète et d'un indigène.

Suivant le chemin qui doit nous conduire au Vât-phra-prang, nous arrivons à *Bang-Vât-noï* (le village de la petite pagode), puis



SANGKHALÔK : LA PORTE EST DU VÂT-PHRA-PRANG. — LE VÂT-JÔT-KHAO-PHASI.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

nous traversons la rivière, laissant sur notre gauche *Khao-in* (montagne d'Indra) et nous continuons notre route sur un terrain tantôt sablonneux, tantôt argileux, parfois coupé de bandes de limonite ou recouvert de bambousières interminables. Nous signalons au passage la grande citerne de *Bô-thong* (la mine d'or) et les ruines presque informes de *phra-chédi*; nos éléphants s'avancent majestueusement dans ce milieu, balançant leur trompe de droite et de gauche pour saisir au passage les jeunes

pousses ou les branches encore tendres des bambous, mets dont ils paraissent très friands. Puis viennent les hautes herbes que, juché sur nos bêtes, nous dépassons à peine, les forêts de tek, un khlong desséché, le *Bang-Vât-phong* (le vât du village dans la brousse), le *Khlong-rang-lak* (le canal du palais de l'arbre rak), et enfin, à midi, grillé par le soleil, rassasié de poussière, nous nous décidons à faire halte auprès d'une maigre touffe d'arbres.

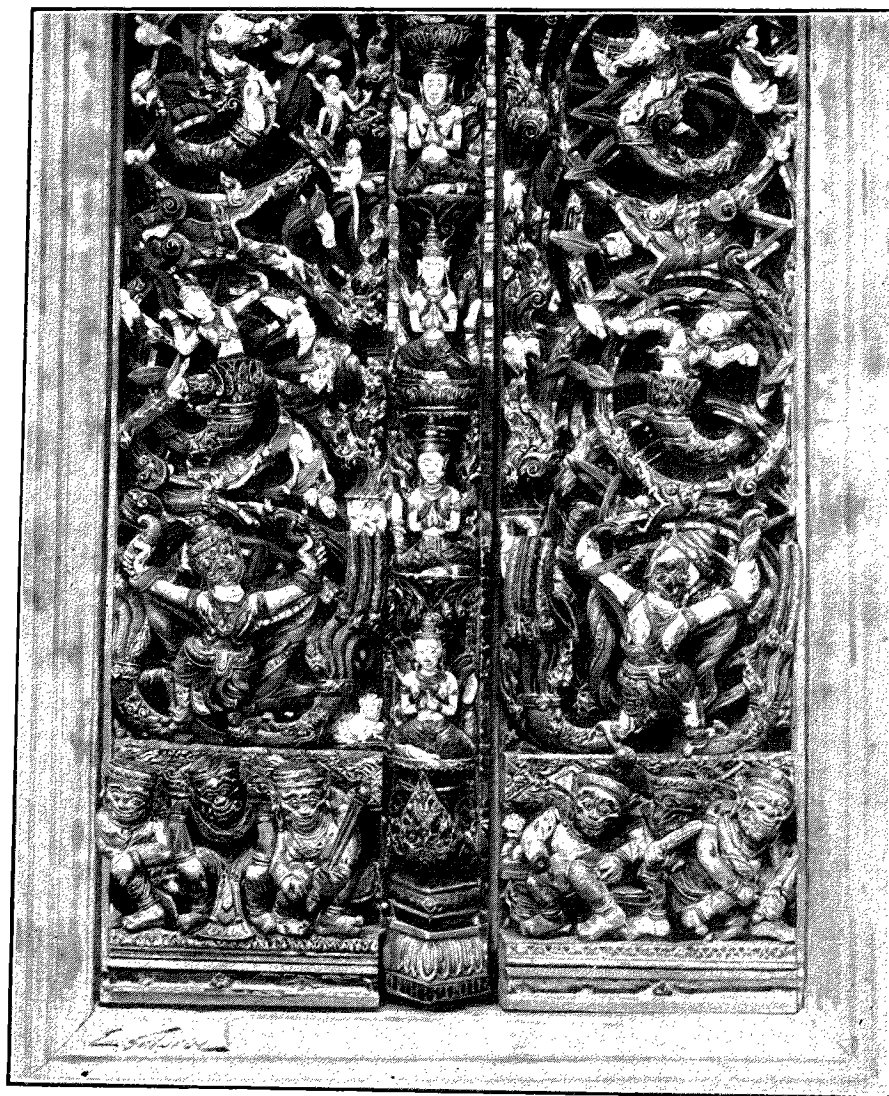
Après un frugal repas suivi de quelques minutes de repos, nous reprenons vaillamment notre route vers le nord; chemin faisant nous abattons quelques oiseaux et animaux qu'une imprudente curiosité attirait trop près de nous, entre autres un gros singe noir qui, se croyant sûr de l'impunité, nous faisait force grimaces du haut d'un arbre. La journée se termina sans incident marquant, et c'est à la nuit que nous nous arrêtons au *Sâla-nong-kai-fak* (le sâla du marais où la poule couve), qui est un centre assez important d'exploitation de bois de tek.

Le lendemain matin au petit jour, nous repartons par un vent du nord dont la violence fait tournoyer autour de nous tout un vol de fenilles; n'était le soleil qui nous aveugle, on pourrait se croire en automne si cette saison existait au Siam. La route manque d'intérêt : nous retrouvons au passage ce que nous avons déjà vu, canaux, marais desséchés, forêts de tek, bambousières et rizières. Longeant une culture de ce genre, nous remarquons la présence de plusieurs *hâng-han*, qui sont de minuscules moulins juchés au bout d'une haute perche ou au sommet des arbres et destinés à indiquer la direction du vent. Ils se composent d'une tige verticale formant pivot à une autre tige horizontale; celle-ci est munie à une extrémité de deux ailettes en hélice, à l'autre d'une queue en paille de riz destinée à donner prise au vent.

Parvenu au *Sâla-kamma-rieng* (le sâla de l'ordre), tandis que nos hommes font halte, nous allons faire visite au maire de *Muang-thung-jang*, et dans l'après-midi nous nous rendons au *Vât-maha-that* (le vât de la

grande relique), dans lequel nous remarquons quelques vieilles boiseries sculptées représentant des scènes du *Ramayana*, et quelques antiques statues de Bouddha en bronze. Somme toute, rien de bien marquant. Signalons le retour de notre interprète nous amenant le complément de nos bagages que nous avions laissés à sa garde. Profitant de son arrivée, nous visitons les deux vâts fort connus de *Phra-jun* (le vât de phra debout) et de *Phra-then* (le vât du bonze), ainsi que trois monastères de talapoins. La route est ravissante; elle est bordée de borassus aux hauts panaches. La sève de cet arbre est fort goûtée des indigènes : fraîche, c'est une boisson agréable; elle devient vinaigre en fermentant et donne du sucre lorsqu'elle s'évapore au soleil.

Phra-jun a été élevé, paraît-il, sur le lieu où Bouddha prenait son repos, et Phra-then sur celui où il



PARTIE INFÉRIEURE DE LA PORTE DU VÂT-PHRA-THEN. — DESSIN DE GOTORBE.

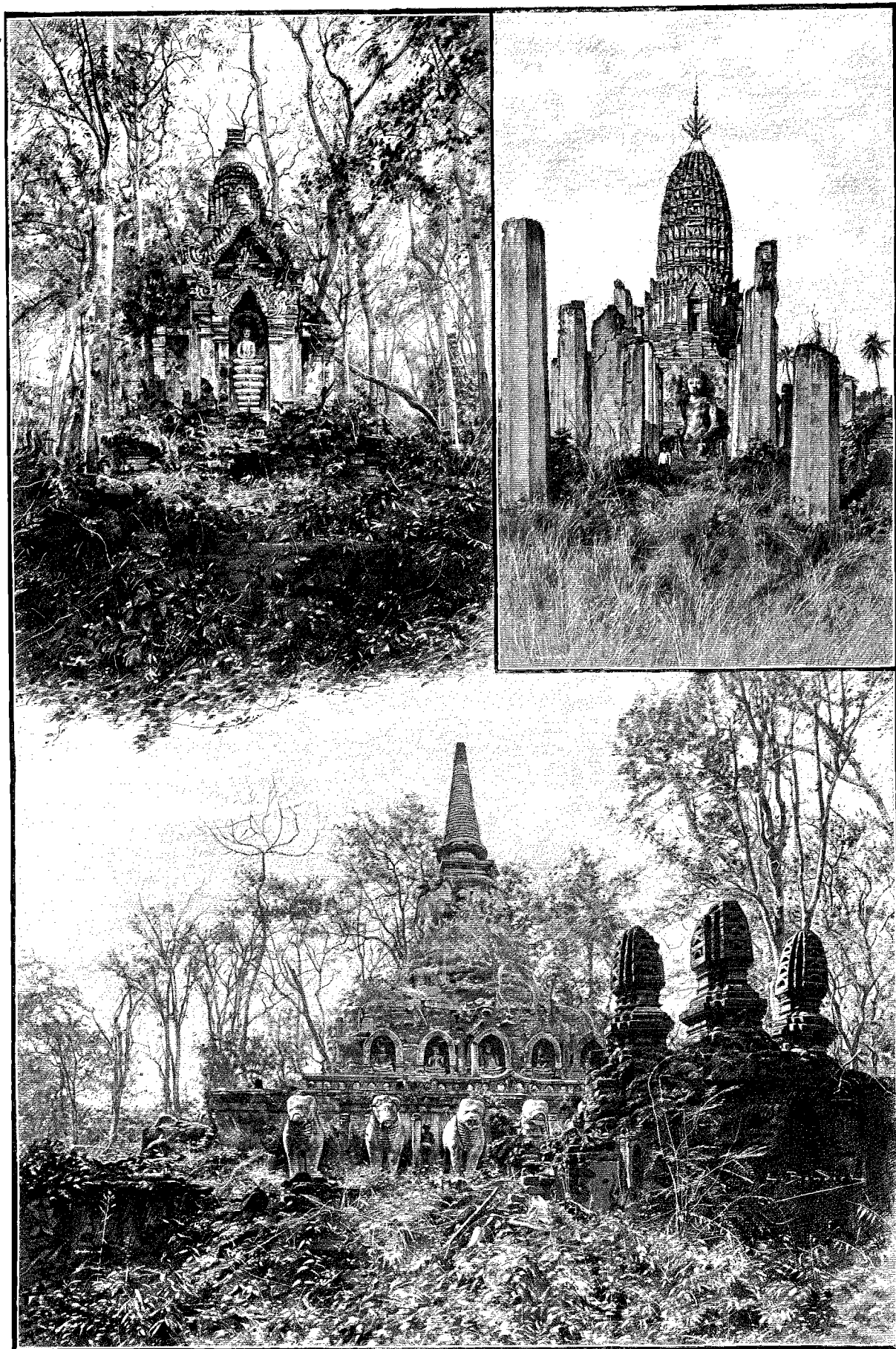
prenait ses repas. La légende veut que le *bouddhapâda* (empreinte des pieds sacrés de Bouddha) conservé au centre du premier de ces temples soit la marque du pied de ce dieu, lorsqu'il s'élançait d'un bond dans le second pour y manger le riz préparé à son intention. La porte de Phra-then est à deux vantaux séparés par un fort meneau; elle est remarquable par les sculptures qui la recouvrent : six personnages grimaçants (*hua-laman*) supportent deux *kruts* derrière lesquels naissent des rinceaux et des *nagas* qui enroulent leurs volutes autour de singes et de *thévasas*. Le meneau représente une série de *thépanons* en prières. Le tout, peint de couleurs brillantes, vermillon, blanc, vert, or, est d'un effet merveilleux. On dit que l'artiste qui exécuta cette porte y consacra une partie de sa vie et n'hésita pas à jeter ses outils dans la rivière avec la conviction qu'il empêcherait ainsi la production d'un chef-d'œuvre semblable.

Au passage, nous notons cette particularité ethnologique que les Laotiens et les Siamois montrent des

tatouages intéressants sur les cuisses et quelquefois sur le bas-ventre; cette coutume leur vient de l'Inde. A l'origine ce tatouage était religieux, c'est-à-dire qu'on tatouait sur le corps des signes distinctifs empruntés aux croyances, et les différentes sectes avaient des tatouages divers. Dans l'Indo-Chine, où toutes les sectes se sont fondues dans le bouddhisme, le tatouage n'est plus qu'un ornement de fantaisie, surtout dans les classes inférieures. Cet usage tend à se perdre en Indo-Chine et à se réduire à quelques dessins dépourvus de toute signification symbolique.

Nous prenons nos dispositions pour le départ vers Uttaradith, et nous devons nous résigner à changer encore une fois de moyens de transport; ce sont des hommes cette fois qui feront l'office de porteurs. Ils sont cinquante-deux et marchent accouplés pour porter leurs fardeaux.

Nous franchissons les khlongs Huci-paï, Bang-phô et Noï, traversons une ancienne forêt de tek et, enveloppés d'un nuage de poussière qui nous empêche de nous voir les uns les autres, nous arrivons au *Vât-that-sanon* (le vât de la relique du chemin), qui est élevé sur la rive droite du Mě-ping, branche orientale du



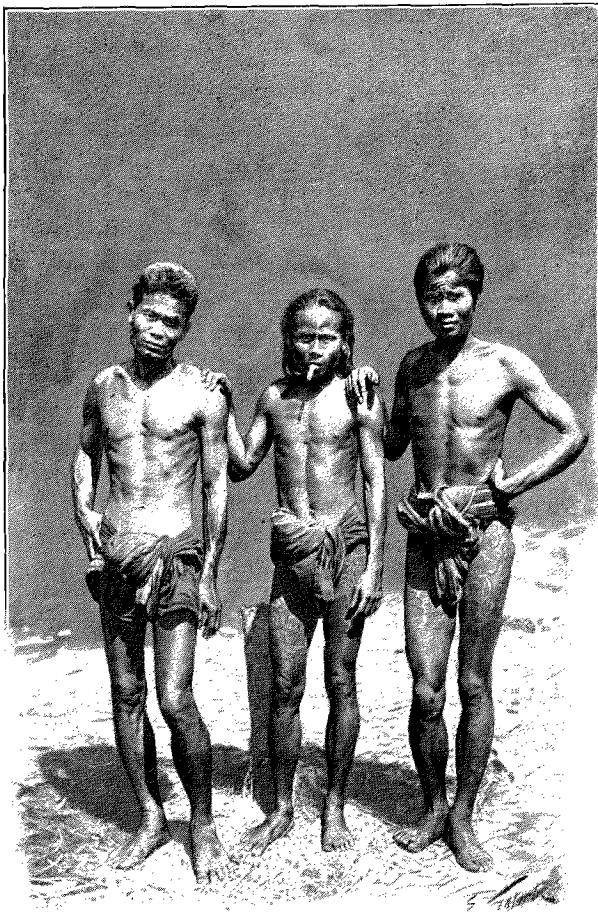
MONUMENTS DE SANGHAILOK : LE VÂT-PHRA-CHÉDI-CHET-THÉO, LE VÂT-PHRA-PRANG, LE VÂT-XANG-LÔM. — DESSIN DE BOUDIER.

Mé-nam, qui descend de Muang-nan, puis à l'entrée de Muang-uttaradith. Ce temple est en réparation, et les talapains qui le desservent s'empressent à l'entour : les uns repeignent les murs, d'autres font des estampages en terre dans des moules en bois pour remplacer les parties brisées, quelques-uns enfin dorent à la feuille les ornements des portes.

Nous voici enfin à *Uttaradith* (lien de pèlerinage) par 17° 08' 54" de latitude nord et 100° 06' 39" de longitude et nous nous dirigeons aussitôt sur la demeure du Gouverneur. Cet honorable fonctionnaire est absent et l'on nous apprend qu'il est parti depuis deux ans pour Bangkok, où il attend patiemment une décision de justice qui doit mettre fin à un procès qui l'intéresse. Et nous osons nous plaindre des lenteurs administratives ou judiciaires en France !

Uttaradith est remarquable par sa situation assez pittoresque sur le fleuve encaissé entre deux hautes berges cultivées avec quelque succès. La population est composite : on y remarque des types siamois, chinois, laotiens et birmans. Le commerce est peu important. Quant aux vestiges architecturaux, ils se réduisent aux vâts *Klang* et *Phra-khók* (vâts moyen et de la statue sur une éminence), où l'on retrouve, en même temps que l'influence chinoise, le mélange des styles siamois et laotien.

Le lendemain, toujours à dos d'éléphant, nous marchons sur *Muang-lablé* (ville laotienne), où nous devons trouver, paraît-il, des ruines intéressantes. La route s'effectue à travers la forêt, où nos pesantes montures font preuve d'une remarquable agilité pour contourner les buissons et pour enjamber les arbres abattus. Chemin faisant, nous croisons quelques familles laotiennes qui se rendent à Uttaradith ; les hommes marchent en avant, à la file indienne, les femmes suivent. Le costume de ces dernières est original : il se compose d'une sorte de corsage noir très ajusté garni d'une multitude de boutons de porcelaine et d'une jupe courte ornée à sa partie inférieure d'une bande de broderies aux plus vives couleurs. Les cheveux, massés sur la nuque en un lourd chignon, sont enserrés dans une sorte de turban de couleur foncée. Quant aux hommes, ils sont vêtus du pagne et d'une veste et coiffés du turban ; ils portent le sabre birman sur une épaule, le *jâm* (sac aux provisions) sur l'autre, la couverture de coton ou de laine en sautoir ; ils laissent à leurs compagnes le soin de transporter sur l'épaule le *mai-khang*, bois flexible supportant à ses extrémités les *kabung* (plateaux) sur lesquels sont placées les marchandises qui serviront aux prochaines transactions.



LAOTIENS ET SIAOIS TATOUÉS. — DESSIN DE GOTORBE.

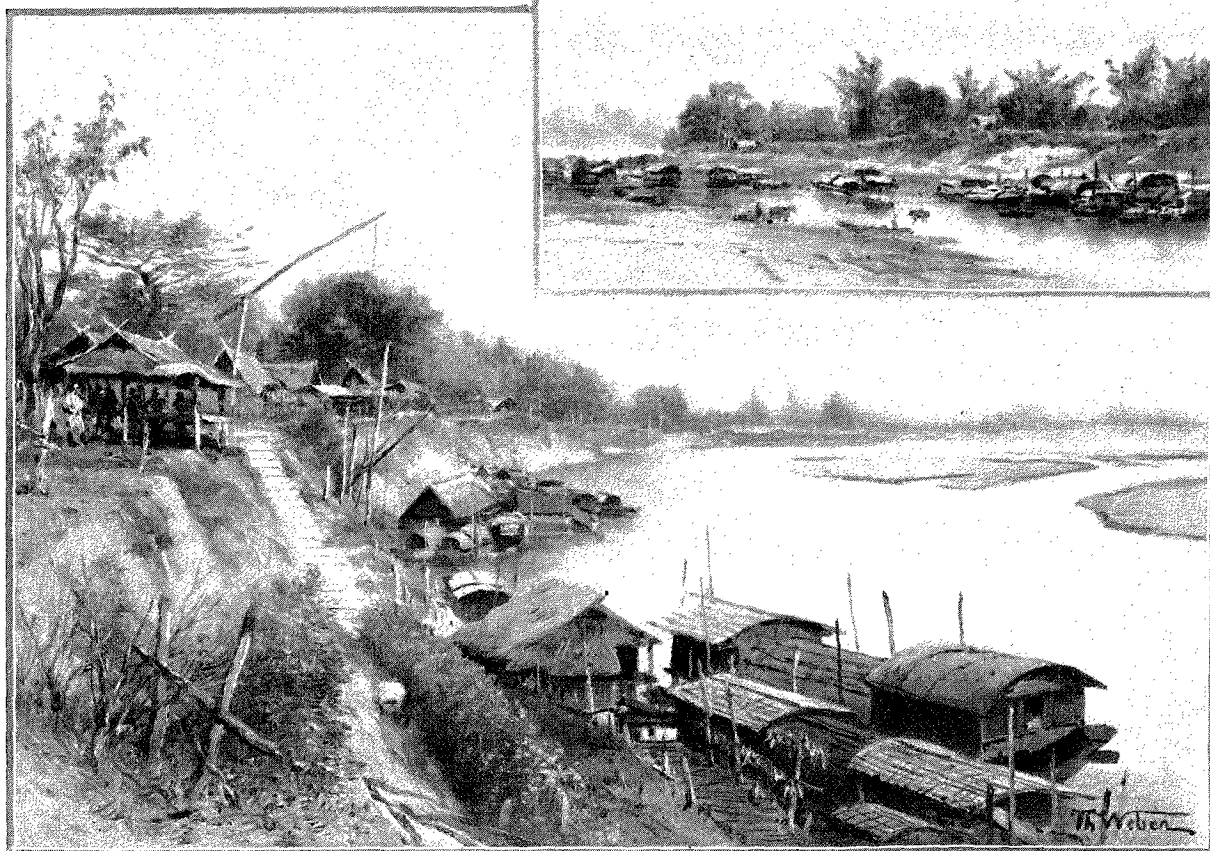
Nous apercevons sur la gauche la montagne de *Khao-phasi* et sur la droite celle de *Khao-thuk-luang* (la montagne de la grande douleur), puis c'est le *Khlóng-mě-pong* (le canal du scorpion), dont les rives sont dominées par d'immenses rizières qui vont se perdre à l'horizon ; çà et là quelques cahutes de charbonniers préparant le combustible nécessaire à la fonte du minerai de fer, dont les gisements sont nombreux autour de *Vât-pá-jung* (vât dans la brousse), de construction relativement moderne.

Avec Muang-lablé, l'aspect de la contrée change, nous nous trouvons au milieu d'un cirque assez vaste formé par un cercle de collines et de montagnes peu élevées dont *Khao-pam-không* (montagnes parsemées de gingembre) est la plus haute ; la ville elle-même, véritable petit éden, étale au fond de la vallée ses multiples jardins dominés de-ci de-là par l'élégant panache des sveltes aréquiers.

Les Laotiens sont nombreux, et l'on remarque aussi dans la population mercantile les éléments siamois et chinois ; nous ne sommes d'ailleurs qu'à quelques jours de marche de la frontière laotienne, dont Muang-phré et Muang-lakhon sont les villes les plus proches.

L'industrie de Muang-lablé est assez importante ; elle comprend la fabrication des *sin* (pagnes), des *jâm* (sacs de voyage), des *phâ-xét-ná* (serviettes), des *mon* (oreiller de coton), des *phâ-hom* (matelas de coton), etc., chacun de ces produits revêtant un cachet assez artistique grâce aux broderies et aux applications de couleurs vives dont ils sont ornés, et qui sont le patient ouvrage des vieilles femmes accroupies tout le jour durant devant

des métiers rudimentaires. Ce sont elles qui récoltent le coton, le filent et le teignent : elles



UTTARADITH : LE MÉ-PING. — MUANG PHIXAI. — DESSIN DE TH. WEBER.

obtiennent le rouge avec la racine du *rak-jo*, le noir avec la feuille du *bai-khan*, le vert avec celle du *bai-hom* et l'indigo avec la plante du même nom.

A signaler lors de notre séjour dans cette charmante cité l'arrivée d'un troupeau de quatre-vingts zébus chargés de marchandises et venant de Lakkon; huit conducteurs suffisent à mener ce long défilé, dont chaque individu porte au cou une sonnette de bois dur tintinnabulant à chaque pas et produisant un carillon qui n'est pas sans charme. Puis notre visite aux ruines du *Vât-pa* (vât dans la brousse), et du *Vât-phra-thép* (vât de l'ange), dénuées d'ailleurs de vestiges remarquables.

Après une dernière visite aux bazars laotiens installés le long des rives et sur les bancs de sable, visite au cours de laquelle nous faisons quelques emplettes chez les commerçants siamois et chinois, qui nous offrent les produits de leur région, serviettes, coussins, pagnes brodés, boîtes laquées, sabres, poignards à monture d'argent, etc., nous nous dirigeons vers notre sâla pour jeter le dernier coup d'œil et donner l'ordre du départ.

C'est au mois de février 1892, sous une pluie très fine qui transperce nos vêtements, que nous filons rapidement sur le Mé-ping, dont le courant va nous conduire à Phixai, sans que nous ayons d'autre effort à faire que de maintenir notre barque au milieu du fleuve.

Étendu sous la *pa-thun*, qui est la couverture de notre *rua-pêt*, nous regardons défilér les rives, qui semblent se hâter, alors que doucement porté nous croyons rester stationnaire. Voici de nombreux radeaux de tek amarrés le long des berges en attendant la crue des eaux; les conducteurs occupent leurs loisirs en cultivant des jardinets qu'ils improvisent à proximité de leur convoi; ici, ce sont des barques de formes diverses que les eaux, en se retirant, ont laissées à sec et que leurs propriétaires se hâtent de radoubler et de mettre en état. C'est d'ailleurs l'époque des réparations; les récoltes sont faites, les travaux des champs sont terminés, les eaux sont basses: on en profite pour tout remettre à neuf, maisons, meubles et véhicules divers. La pêche est aussi très en honneur, car il faut se hâter de faire des provisions de poisson, base fondamentale de la nourriture pendant la saison pluvieuse; aussi voyons-nous le fleuve fréquemment coupé par de véritables barrages, qui ne sont autre chose que de vastes engins de pêche; ces barrages affectent une forme convexe opposée au courant; ils sont faits d'une cloison de feuilles de palmier soutenues par une charpente de bambous, et percée, de six mètres en six mètres.

de longs couloirs terminés par des nasses. La quantité de poisson qui se prend à ses filets est prodigieuse; une barque fait la navette entre les deux extrémités du barrage, qui mesure quelquefois plus de cent mètres de long, et les réparations nécessaires, occasionnées par la violence du courant ou les efforts des poissons capturés, sont faites séance tenante. Il n'est pas rare de voir les pêcheurs apprêter sur place le produit de leur pêche et le mettre immédiatement sécher au soleil sur des claies de bambou ou macérer dans des barils de saumure.

Les villages, les hameaux, se succèdent rapidement; les hautes berges parfois s'abaissent en un brusque éboulis, pour se relever ensuite plus abruptes, et parfois, très basses, laissant apercevoir l'horizon. Quelques hauts bambous fichés en terre portent à leur sommet une oriflamme de calicot : ce sont des sortes d'ex-voto; et, se mêlant à la course qui se poursuit sous nos yeux animés, des vâts apparaissent qui se perdent au lointain avec leur mât orné de l'oiseau sacré *hangsô*. Puis c'est une crémation sur la berge, près d'une pagode; le bûcher encore fumant et rouge consume les restes d'un cadavre siamois; la famille, accroupie sur les talons, se livre à une conversation bruyante ou suit de l'œil le spectacle hideux en psalmodiant des litanies monotones. Et la barque poursuit sa marche régulière et vive, nous entraînant à travers les longs bancs de sable sur lesquels se vautrent les *takhé* (crocodiles), qui somnolent au soleil et nous voient passer sans témoigner la moindre frayeur. Nous ne pouvons résister au désir de logger quelques balles dans la gueule largement ouverte de ces insolents sauriens qui bâillent à notre approche, et c'est un plaisant spectacle que les sauts désordonnés auxquels ils se livrent en recevant ces projectiles inattendus et malencontreux. Heureusement, la rapidité de notre allure nous défend contre leurs représailles, car il leur serait aisé, d'un simple coup de queue, de faire chavirer notre légère embarcation; une fois à l'eau, il y a fort à parier qu'un de nos membres, sinon plusieurs, payeraient une aussi téméraire distraction.

Une pêche d'un nouveau genre (*loi-ka-bonbét*) occupe ensuite quelque temps notre attention : c'est un engin rappelant le « trimeur », qui, chez nous, est employé pour la pêche au brochet; la moitié d'une pamplemousse, pourvue en son centre d'un fil avec hameçon, est jetée à l'eau avec un appât fait d'un morceau de banane. Le fruit surnage, un bâtonnet planté au sommet de sa partie sphérique sert à le suivre des yeux; lorsqu'on le voit s'enfoncer au-dessous du niveau de l'eau, c'est qu'un poisson, victime de sa gourmandise, s'est laissé prendre à ce grossier artifice. Le pêcheur n'a plus que la peine de le décrocher. Cette pêche est assez fructueuse, plus même qu'on ne pourrait le penser, étant donnée sa simplicité.

La pêche au grelot est aussi pratiquée assez communément : l'avertisseur consiste en une sorte de clochette de bois dur sur laquelle viennent frapper deux battants articulés également en bois; ces trois éléments sont traversés par un fil qui les supporte et qui sert de corde à un arc de bambou flexible. Cet appareil n'est pas exclusivement employé par les pêcheurs, il sert aussi de veilleur nocturne, car un malfaiteur imprudent qui le frôlerait en passant donnerait lui-même l'éveil et révélerait sa présence.

Après deux jours et deux nuits de navigation, nous apercevons sur la rive gauche quelques barques, quelques maisons flottantes, c'est *Muang-phixai*.

Phixai, qui a nom de ville, est, de ce fait, la résidence d'un gouverneur; mais ce n'est, à proprement parler, qu'un village habité par des Chinois, des Siamois, des Laotiens et des Birmans; il est situé par 17° 17' 07" de latitude nord et 100° 05' 08" de longitude. Le commerce, peu important, comporte la culture et le négoce du tek, du riz, du tabac, et la fabrication de la brique, de la tuile, le tissage du langoutis. Rencontré, en traversant le village, le Gouverneur, fort occupé à surveiller la construction de sa résidence, qui sera élevée d'un étage, construite en bois de tek et couverte en tuiles. Il nous donne quelques renseignements sur le pays et se montre peu encourageant lorsque nous lui exposons le but de notre mission; selon lui, nous ne trouverons rien d'intéressant dans les ruines, chose qui n'est pas sans nous surprendre; car nous fondions de belles espérances sur Phixai, qui fut autrefois une grande cité ayant nom *Vijaya* (la ville de la victoire). Néanmoins, nous ne renonçons pas à l'exploration projetée et nous nous rendons dans la forêt, sur l'emplacement qu'occupait jadis l'antique capitale. Hélas! force nous est de reconnaître qu'on ne nous a pas trompé, et les vestiges que nous avons sous les yeux ne laissent pas que de nous causer une certaine déception : ce sont les ruines presque informes des vâts *Kradi-thong* (le temple de la cellule dorée), et *Sai-jat* (le temple à placer ses parents); de ce dernier, il reste quelques pans de murs qui présentent encore des traces d'ornements en mortier.

La campagne est presque entièrement couverte de rizières, dans lesquelles nous remarquons deux instruments assez intéressants : une charrue (*thai*) dont le soc fait de bois dur et d'une seule pièce se rattache directement à l'unique timon, et une sorte de traineau (*kaxong*) en bambous courbés au feu, qui sert à transporter à travers la culture le riz non encore décortiqué. Des buffles font la traction. C'est là tout le fruit de notre visite à Phixai, que nous quittons, sans nous y attarder, pour poursuivre notre descente vers le sud. Les rives, maintenant, sont cultivées, les champs de canne à sucre et de tabac se succèdent sans interruption.

Parfois des massifs d'arbres roses, lilas ou blancs se dressent non loin de la berge; c'est l'époque de la floraison, et le vent du nord a emporté toutes les feuilles en respectant les fleurs : de là un aspect étrange auquel nos yeux sont encore peu accoutumés. Le second jour nous amène à *Phitsanulók*, ou mieux *Visnoulóka* (la terre de Vishnou), ancienne ville d'origine brâhmanique.

Les anciennes annales des Thaïs du Nord nous apprennent qu'une tribu brahmane, dite Dasakula, bâtit à cet endroit deux villes l'une en face de l'autre sur les deux rives du fleuve. A la ville placée sur la rive gauche, elle donna le nom d'Oghapura, celle de la rive droite fut appelée Cannapura, et fut une capitale importante alors qu'elle était sous la domination des rois Kambodjas (Cambodgiens). Au XIII^e siècle, le roi Phaya-ruang annexa Oghapura au royaume des Thaïs et changea son nom en Phitsanulôk¹.

C'est à 7 heures du soir et par une nuit profonde que nous atteignons cette ville d'une façon assez désagréable, c'est-à-dire en nous échouant sur l'un des nombreux bancs de sable occasionnés par la baisse des eaux. Les rives étant inaccessibles à cause des maisons flottantes qui les bordent, ce n'est pas sans peine que nous parvenons à nous faire conduire auprès du Gouverneur. Ce fonctionnaire, pour comble de malchance, est malade et ne peut nous

recevoir. Il nous fait accompagner auprès d'un vieillard qui remplit les fonctions de Sous-Gouverneur et réside dans une maison flottante. Celui-ci allègue que l'heure est trop tardive pour rien entreprendre, mais il nous promet pour le lendemain aide et assistance. Faisant contre fortune bon cœur, nous nous résignons à passer encore cette nuit dans notre embarcation. Le lendemain, dès l'aube, fidèle à sa parole, le Sous-Gouverneur vient nous chercher pour nous conduire au sâla qu'il nous a réservé et qu'il a fait rapidement aménager à notre intention; l'installation d'ailleurs n'est pas dispendieuse; elle se réduit



LAOTIENNES DE MUANG-LABË. — DESSIN D'OLEVAY.

à une natte appliquée contre les colonnes de tek de façon à nous abriter non seulement du vent du nord qui souffle avec rage, mais encore des regards des indigènes. Quelques coussins complètent l'aménagement, qui nous paraît des plus confortables, et ce n'est pas sans un réel sentiment de bien-être que nous faisons notre premier repas à l'abri des rafales.

Vu de la rivière, Phitsanulôk paraît avoir une certaine importance en raison des nombreuses maisons flottantes qui bordent les deux rives du fleuve; mais ce n'est en réalité qu'un double rideau, qui à lui seul forme à peu près toute la ville; derrière ce sont quelques cabanes, les ruines et les rizières.

Cannapura et Oghapura étaient fortifiées : un mur de briques haut et épais, aujourd'hui démantelé, renforcé d'un talus en terre-levée et précédé d'un fossé profond, formait l'enceinte. Cette muraille était percée de trois portes à l'est, *Patu-chek* (la porte des Chinois), *Patu-mon* (la porte des Pégouans), *Patu-thavaï* (la porte des Thavaïs, peuplade); de deux autres à l'ouest, y compris celle par où sortent les morts, *Patu-phi-ôk*, et d'une seule au nord et au sud. Ces portes étaient assez élevées, à en juger par les vestiges de l'une d'entre elles qui mesure 5 mètres de haut sous le couronnement, 4 mètres d'ouverture et 6 mètres de profondeur. Au centre de la ville se remarque encore aujourd'hui l'ancienne chaussée royale, pavée de briques.

A Phitsanulôk, fait unique, les indigènes ont continué à résider au milieu des ruines, mais il ne semble pas qu'ils aient jamais fait le moindre effort pour les relever; un temple seul a fait l'objet de quelques travaux, sinon de restauration, du moins d'entretien, c'est le *Vât-maha-that* (le vât de la grande relique), dont la végétation, qui défie les efforts les plus soutenus, s'empare peu à peu. Un vihan et un phra-prang, en raison de la vénération dont ils font encore l'objet, sont défrichés tous les ans d'une façon assez complète; on officie dans le vihan qui fut restauré par le roi actuel; le phra-prang fait l'objet d'un pèlerinage annuel, fin octobre.

La population offre ici les mêmes éléments que dans les villes précédemment visitées; l'industrie est représentée par une distillerie de riz dirigée par des Chinois, et le commerce, assez important, comporte l'exportation

1. Située par 16° 48' 53" de latitude nord et 100° 12' 10" de longitude.

du tek, du rotin, des résines, du riz et de l'eau-de-vie que l'on en tire, l'arak. Tous les jours un marché en plein vent se tient de chaque côté d'une avenue plantée de tamarins; dès 8 heures du matin les marchands sont installés avec leurs provisions, fruits, légumes, poissons frais ou salés, épis de maïs grillés, beignets de bananes confectionnés sur place ainsi que les gâteaux de riz et le coco râpé; les Chinois, bien entendu, sont représentés et vendent les produits naturels ou industriels de leur pays, bibelots divers, porcelaines, étoffes, tous objets qui sortent de leurs barques transformées en véritables bazars flottants. Nous nous empressons de renouveler notre provision de fruits et de légumes frais, car il est rare de rencontrer un approvisionnement aussi complet. Citons aussi, parmi les curiosités de la ville, une importante maison de jeu tenue par des Chinois, qui émettent, pour remplacer le billon, une monnaie de porcelaine en forme de jetons et dont le cours n'est pas contesté chez les marchands du pays. Enfin, nombre de Laotiens se rendent à Phitsanulôk pour y vendre ou y échanger les étoffes, le bétel, les sabres de leur pays, et remporter dans leur embarcation les produits locaux qui font défaut chez eux.

Les édifices étaient nombreux dans l'ancienne capitale, et le plus important étant sans contredit celui que déjà nous avons cité, le vâtmaha-that. Ce temple, dont nous avons reconstitué le plan, était situé sur la rive gauche du fleuve et enfermé dans une double enceinte. La première affecte la forme d'un trapèze, parce que sa face ouest longe le fleuve, dont le cours est oblique par rapport à l'axe longitudinal de l'édifice; elle est percée de quatre portes principales et de deux plus petites du côté ouest et précédée d'un large fossé sur lequel sont jetés des ponts qui donnent accès aux portes. La seconde enceinte est rectangulaire et forme un cloître qui abrite sous ses galeries deux cent trente statues de Bouddha assis. A l'intersection des deux axes passant par les quatre portes qui percent cette enceinte aux quatre points cardinaux, se dresse un haut phra-prang, d'architecture brahmanique, dont le style et les dimensions rappellent celui que nous avons déjà admiré à Sangkhalôk. Il est élevé sur de nombreux gradins, coupés à l'est par un escalier qui aboutit à une chambre obscure où se dressait jadis la statue de Vichnou. Autour du soubassement se dresse un mur ayant entrée à l'est et affectant sur le plan la forme carrée; à ce mur s'appuie un toit incliné aux tuiles imbriquées qui s'appuie sur une colonnade formant aussi un second cloître peuplé comme le premier de statues de Bouddha; impassibles, elles semblent méditer sur les siècles révolus et gardent sur leur face sereine un sourire énigmatique dont l'ironie dédaigneuse est peut-être inspirée par le spectacle des humaines misères et la fragilité des mortels souverains; que de choses ils ont vues en effet, ces dieux immobiles figés dans leur manteau de pierre!

Le bôt à l'est, le vihan à l'ouest, les kamburien au nord et au sud, monuments purement bouddhiques et de date peut-être plus récente, viennent s'appuyer à cette galerie; enfin, vingt et un autres édicules abritant des statues de Bouddha debout ou assis, sept phra-prang et dix-sept phra-chédi sont disséminés dans le reste de l'enceinte. Quant à l'espace inscrit entre celle-ci et la muraille extérieure, il est partiellement couvert par d'autres édifices plus ou moins importants, un bôt, deux vihan, deux kamburien, trois phra-chédi et divers autres édicules; à l'ouest nous retrouvons l'emplacement d'une ancienne fonderie où l'on coulait les statues, les cloches et les ornements de bronze qui faisaient partie de la décoration du phra-prang et des escaliers.

(A suivre.)

L. FOURNEREAU.



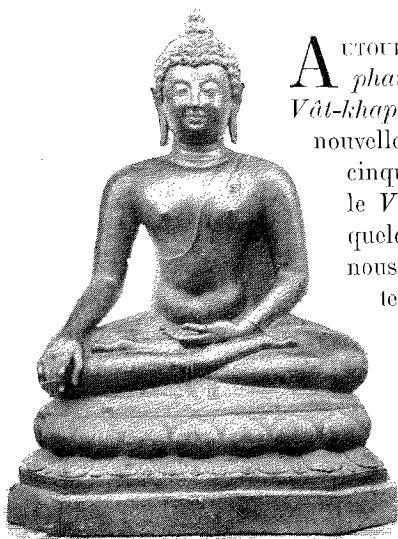
CARAVANE DE ZÉBUS. — DESSIN FOULEVAY.



FONCTIONNAIRES SIAMOIS. — DESSIN DE GOTORRE.

LES VILLES MORTES DU SIAM¹,

PAR M. L. FOURNEREAU.



BOUDDHA (PHITSANULÔK).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

AUTOUR du Vât-maha-that de Phitsanulôk, nous citerons le *Vât-rabuna*, le *Vât-nang-phai-ja* (le vât de la reine), le *Vât-noï*, au nord, non loin de l'ancienne enceinte, le *Vât-khapung-thong*, le *Vât-arayik* (le vât des ermites), le *Vât-pa-puk* et le *Vât-maï* (la nouvelle pagode), à l'est le *Vât-tha-matrang* et le *Vât-sai-kéo*. Sur la rive droite et à cinquante mètres seulement du fleuve, s'élève un monastère de talapoins qui précède le *Vât-vihan-thong* (le temple doré). Du palais royal qui se dressait au nord-ouest quelques fondations, quelques sâ, aujourd'hui desséchés, sont les seuls vestiges qu'il nous est permis de retrouver, et, en raison aussi de leur dégradation, nous nous contenterons de citer le nom de deux temples qui se trouvaient au sud-ouest des murs de la ville, ce sont le *Vât-taring-pring* et *Thom-khong*. Bien des monuments, ignorés même des habitants actuels, devaient autrefois embellir les environs de la cité royale, car les vestiges, pour être informes, n'en sont pas moins nombreux.

Le long et patient travail auquel nous avons dû nous livrer pour restituer le plan primitif de l'antique Phitsanulôk n'avait pas été exempt de difficultés et même de souffrances, car il semble que la nature, en cet endroit, se soit montrée plus jalouse encore des mystères enfouis sous le manteau de sa végétation : les plantes étaient armées, les rotins dressaient contre nous leurs épines courbes traîtreusement dissimulées sous les feuilles, les herbes coupantes nous blessaient au passage, et les lianes elles-mêmes se faisaient plus résistantes, comme pour nous faire trébucher plus sûrement dans le lasso de leurs volutes.

Enfin, que ceux qui voudront après nous entreprendre cette excursion soient mis en garde contre le *mang-min*, plante sauvage et grimpante dont la gousse est hérissée d'aiguilles imperceptibles qui pénètrent dans l'épiderme et y apportent des démangeaisons intolérables ; nous venions d'en faire la pénible expérience, lorsqu'un de nos hommes, voyant notre souffrance, nous frotta énergiquement les mains dans ses cheveux et, chose singulière, nous débarrassa de la majeure partie de ces minuscules aiguillons ; quelques frictions de jus de citron firent le reste.

1. *Suite. Voyez p. 349, 361 et 373.*

Ce n'est pas sans quelque regret que nous quittons cette intéressante station pour prendre place dans une nouvelle barque, où nous ne pouvons nous tenir qu'à genoux ou couché; mais il nous faut atteindre *Phixitr*, et nous nous abandonnons de nouveau au rapide courant du fleuve. Des vâts, des hameaux de peu d'importance passent devant nos yeux. Les berges, tantôt basses, tantôt élevées, sont généralement boisées, et notre principale distraction est de pourvoir à nos repas en tirant sur les perroquets et les perruches qui abondent dans ces parages. Les singes continuent à nous égayer par leurs gambades insensées et leurs exercices de voltige, et la route serait supportable si des nuées de moustiques sans cesse claironnant ne nous privaient de tout repos. Les plantations de canne à sucre sont nombreuses, et il n'est pas rare de rencontrer au milieu même des cultures des sucreries rudimentaires, *hib-oi*, que nous visitons. Sous une sorte de hangar ouvert à tous les vents et sur une aire battue se dresse le pressoir, entièrement en bois : trois cylindres de bois dur, garnis de dentures à la partie supérieure, de façon à s'engrener les uns dans les autres, sont placés dans une sorte de bassin rectangulaire en bois évidé. Deux zébus attelés à un timon fixé au cylindre central tournent autour de l'appareil et le font fonctionner. La canne, broyée entre les cylindres qui tournent suivant leur axe vertical, exprime un jus jaunâtre qui, recueilli dans un large récipient, est ensuite déversé dans des cuves de fonte placées sur un foyer ardent. L'évaporation est assez rapide et donne un sucre qui, bien que brut, est d'un goût fort agréable. C'est pour nos hommes un véritable régal, et chacun d'eux s'empresse d'en acheter une forte poignée, qui, enveloppée dans une feuille de bananier, leur est abandonnée pour la modique somme de deux atts.

Le second jour de route nous amène à *Muang-phixitr* (*Vicitra*, la ville brillante), situé par 16° 26' 58" de latitude nord et par 100° 20' 55" de longitude, modeste et pauvre village dont l'unique rue, parallèle au fleuve, en borde la rive droite. De nombreuses barques amarrées à la berge, quelques maisons flottantes, c'est là ce qui nous apparaît tout d'abord. Pourtant cette cité possède un gouverneur, une maison de jeu et une arène pour les combats de coqs; quelques Chinois pratiquent le commerce de la bimbeloterie, de la porcelaine et des cotonnades. Quelques menus cadeaux nous ayant concilié les bonnes grâces du Gouverneur, il s'empresse de nous donner un refuge aussi hospitalier que peu confortable dans une de ses barques, *rua-pêt*, et nous y fait apporter, car il est ici presque impossible, paraît-il, de se procurer des vivres, un copieux plat de riz cuit accompagné de bananes et de pamplemousses.

L'ancienne capitale, ou mieux les ruines qu'elle a laissées, sont à trois heures de route de la ville moderne. Ici encore la dévastation est grande et il est impossible de donner la description de ce que pouvait être la cité antique au temps de sa splendeur. Pourtant, les études que nous avons faites sur les lieux nous ont permis d'établir qu'une enceinte fortifiée défendait la capitale contre les assauts et que plusieurs temples s'élevaient à cet endroit qui n'ont laissé que les traces informes de leurs fondations; ce sont les vâts *Jai* (grand vât), *Khuen* (le vât avec une chaussée), *Sâ-bab* (le vât de Sâbab, montagne qui a ce nom), *Tha-huang* (le vât du gué royal), etc.

Après cette visite intéressante mais peu fructueuse au point de vue des documents, nous nous préparons à partir pour Pak-nam-phô, et le Gouverneur nous apprend qu'il a délégué son maire pour nous accompagner jusqu'à cette station. Nous partons donc, bien que les éléments ligués et déchaînés en un épouvantable orage soient de nature à nous faire ajourner notre projet. Mais le temps presse, et vaille que vaille nous devons affronter les intempéries. Tout cependant est contre nous : vent et pluie s'acharnent contre notre frêle embarcation, dont la rapidité est de beaucoup diminuée, mais nous avons sous les yeux pour nous dédommager un spectacle inoubliable, celui de cette nature grandiose dans toute la magnificence de sa fureur, au milieu des éclairs dont l'écho répercute à l'infini les grondements tumultueux.

Le soir même, nous faisons halte sur un banc de sable émergeant faiblement en face de *Khao-luk-xang* (montagne du petit éléphant), et le lendemain matin, après une heure de route à travers un pays marécageux, nous atteignons la base d'une colline granitique dont le sommet, nivelé en plate-forme, supporte un vihan, quatre phra-chédi et trois petits édicules de peu d'importance. Gravissant au sud les degrés d'un escalier taillé dans le roc, nous parcourons un phra-bât, et bientôt, à l'ouest, un chédi et un édicule se dressent devant nous. Un second escalier, au nord cette fois, nous conduit à une terrasse circulaire dont un haut phra-chédi occupe le centre. Cette dernière partie de la colline est en surplomb sur la plaine, qu'elle domine, et affecte la forme d'un gigantesque éléphant, particularité qui a motivé le nom donné à l'ensemble.

Parvenus à cette hauteur, nous jouissons d'un panorama merveilleux, car la vue s'étend à l'infini, au nord, au sud et à l'ouest, sur les immensités marécageuses qui particularisent cette contrée, et se repose sur les croupes tantôt verdoyantes, tantôt arides, des nombreuses montagnes qui surgissent à l'horizon, *Khao-phanom-kao* (la montagne du vieux mont), *Khao-huang*, et les montagnes de *Nakhon-savan*. Avec quelque peu d'attention même, l'œil, d'abord surpris par ces vastes aspects, s'accoutume au spectacle et, percevant les détails, distingue les phra-bât que les anciens ont élevés sur chacun des sommets.

Reprenant le même jour notre marche fluviale, nous retrouvons les incidents déjà vécus : rencontre de nombreuses barques, des éternels radeaux de tek, et, chose plus grave, d'une forte bande de crocodiles dont les ébattements, dénués de toute hostilité cependant, ne laissent pas de jeter l'effroi parmi notre courageux équipage. Notons aussi quelques bancs de limonite qui, traversant le fleuve dans toute sa largeur, y occasionnent des récifs

dangereux, des passes difficiles; nous pensons y chavirer, mais, quittes pour la peur, nous atteignons *Bang-khlong-khai-nao* (village du canal aux œufs pourris), où nous recevons les adieux du maire de Phixitr, qui charge un batelier de nous guider jusqu'à Pak-nam-phô, où nous arrivons le quatrième jour. Dès l'arrivée dans cette ville quasi lacustre, nous sommes en pleine foule mercantile : innombrables sont les barques descendues de Sangkhalôk, de Phixai, de Phitsanulôk pour y faire l'échange ou la vente des produits locaux dont elles sont chargées à couler.

Ici, la race chinoise est l'élément dominant de la population et a accaparé tout le haut négoce : la vente de l'opium, de l'eau-de-vie de riz, du poisson, du porc, la tenue des maisons de jeu, sont monopolisées par des Chinois, qui perçoivent aussi une assez forte redevance de toutes les barques attirées par ce centre si commerçant. Lors de notre passage, celles-ci attendaient la crue des eaux, le niveau du fleuve ne permettant pas de remonter le courant pour tenter l'échange des produits du pays. Parmi cette nuée d'embarcations, quelques-unes ont particulièrement retenu notre attention, les *kaxang* ou radeaux de poisson; ces singuliers véhicules ne sont autre chose que de gigantesques paniers à claire-voie en bambous tressés qui sont soutenus de chaque côté par des flotteurs et qui ont pour but de permettre le transport du poisson vivant pêché dans les pays du Nord par les Chinois et les Annamites. Il nous a été donné de visiter l'un de ces chalands d'un nouveau genre et nous avons été surpris de l'incroyable vacarme que font, en se débattant dans leur prison flottante, ces milliers de poissons qui, chose singulière, se groupent d'eux-mêmes, par espèces, en couches superposées.

A Pak-nam-phô, nous visitons la montagne *Khao-vât-sai* (mont du vât du figuier), dont le sommet est occupé par un temple qui abritait jadis un Bouddhapâda; citons aussi le *Vât-phra-non*, au milieu duquel se voient encore les restes d'un Bouddha couché de 8 mètres de long.

Partis le matin et toujours en descendant le fleuve, le Mě-nam cette fois, nous parvenons le soir même à *Nakhon-savan* (ville du ciel), après avoir fait une courte halte à la montagne *Khao-buet-natch* (montagne où l'on ordonne les bonzes), sur le flanc de laquelle se dresse le *Vât-suranna-khîri* (vât de la montagne d'or), temple auquel sont adjointes des constructions modernes.

La ville est de médiocre importance, mais, en y arrivant, nous apprenons, non sans joie, qu'elle comporte une station télégraphique, la dernière en partant de Bangkok. Nous nous hâtons de télégraphier à nos amis de là-bas et nous ne tardons pas à recevoir de notre compatriote M. de Pina quelques mots sympathiques qui nous apportent une exquise émotion après tant d'heures de solitude. Plus grande encore est notre impatience du retour en apprenant qu'un volumineux courrier nous attend à Bangkok, rempli de nouvelles de France.

La ville occupe la rive gauche du Mě-nam. Nous y trouvons la même population cosmopolite que dans les villages déjà visités. On y cultive le riz et l'on y fabrique des salaisons. Soucieux de ne pas nous attarder dans ce lieu qui n'offre pas d'intérêt au point de vue de nos études, nous signifiâmes au Gouverneur nos intentions de départ et lui demandâmes de nous fournir les barques qui doivent remplacer celle que nous a donnée son collègue de Phixitr et que nous devons lui renvoyer; notre demande reste sans effet, et nous devons, bon gré mal gré, garder notre embarcation parce que ce fonctionnaire n'en a aucune autre à mettre à notre disposition. A *Muang-phajuha* (ville glorieuse), où nous arrivons le même jour, à *Muang-manôrom* (ville de la joie) le lendemain, même ennui; à *Muang-xainath* (ville du vainqueur), nouveau contretemps : les bateliers aussi nous sont refusés et nous devons nous résigner à ne compter que sur nous-mêmes : payant de notre personne, nous donnons l'exemple à notre petite équipe en manœuvrant vigoureusement l'aviron, et, au bout de sept jours de fatigue sans trêve, nous atteignons, par une chaleur torride, le village de *Bang-pêng* (ville du fard), où nous savons pouvoir serrer les mains d'un brave compatriote, le R. P. Quintric, qui a accepté la pénible mission de répandre la bonne parole dans un pays inhospitalier. Une douce émotion nous étreint et notre lassitude disparaît comme par enchantement dès que nous apercevons le clocher de l'église se détachant sur l'azur du ciel.

Frais et dispos le lendemain matin, nous visitons le village et préparons notre départ pour Lophaburi. *Bang-pêng* est un gros bourg assez riche qui s'étend sur les deux rives du fleuve. On y cultive le riz et le sésame. Nous nous arrêtons quelque temps à voir extraire l'huile de poisson *na-man-pla*, que les indigènes préparent sur place en faisant bouillir dans des marmites de fonte une sorte d'ablette récoltée à profusion et qu'ils nomment *pla-soi*. Cette industrie très primitive s'exerce sur le bord de l'eau à l'aide d'un foyer creusé dans le sol. L'huile

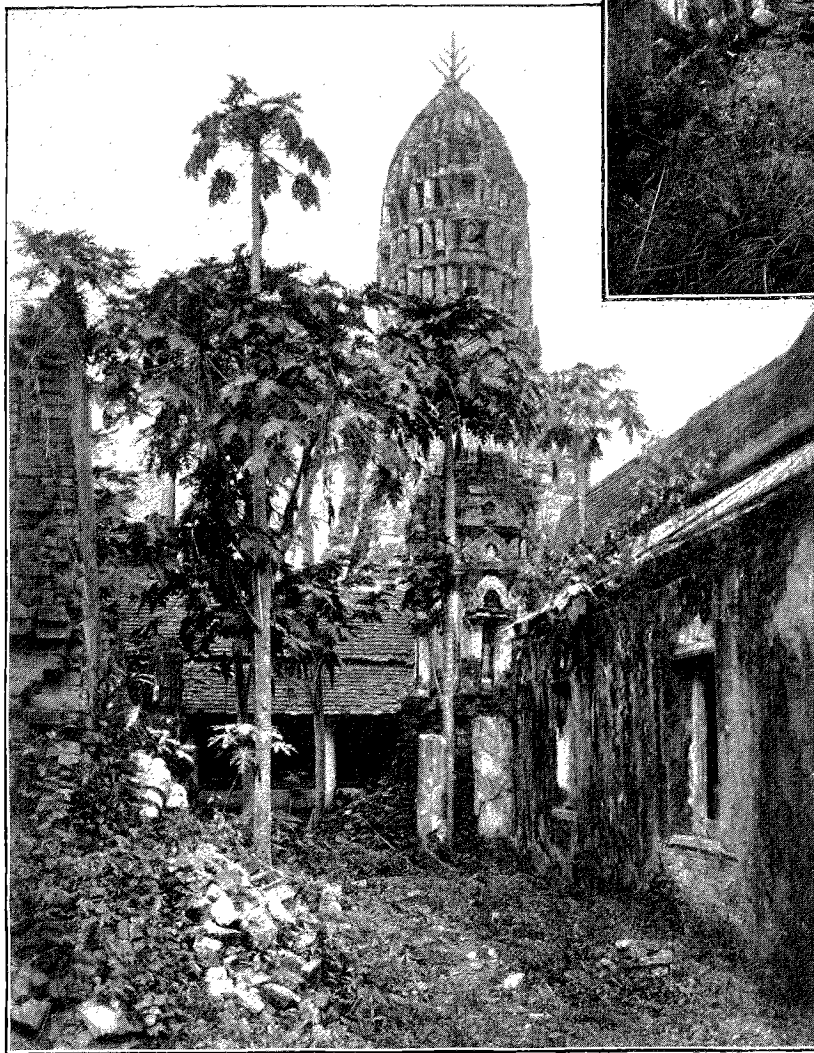
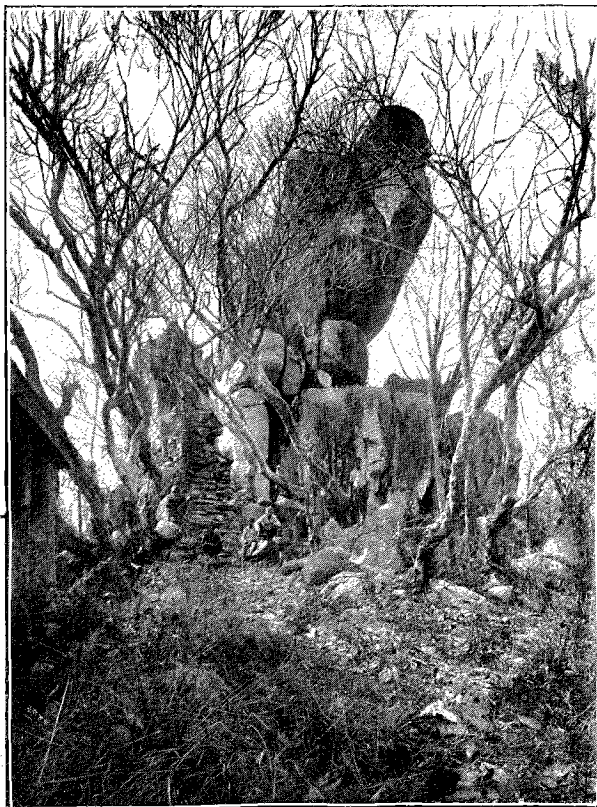


CLOCHE PROVENANT DE PHITSANULÔK.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ainsi obtenue est utilisée pour l'éclairage. Nous remarquons aussi quelques étangs artificiels destinés à retenir le poisson prisonnier lorsque les eaux se retirent après l'époque des pluies.

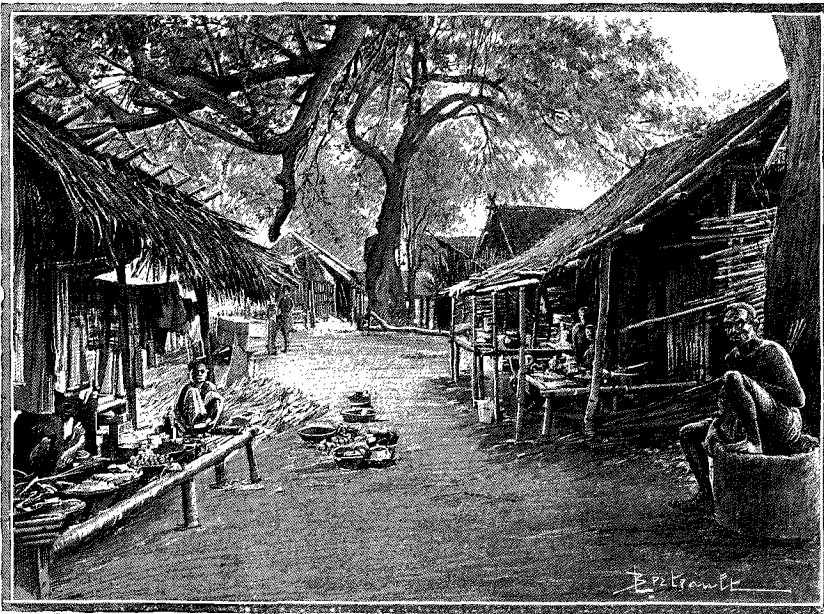
Le lendemain nous nous mettons en route pour Lophaburi, traversant le fleuve, après avoir serré la main du R. P. Quintrie, que nous reverrons avant de gagner Ayuthia, car c'est lui qui nous procurera les moyens de transport nécessaires pour nous y rendre. Assis dans d'étroites charrettes attelées de zébus, nous longeons la rizière sous un soleil ardent et traversons les khlongs, *Bang-phuen* (canal du village des Phuens, Laotiens), *Bang-ai* (canal du village qui fait honte), *Vang-khamông* (canal sans cervelle), le village de *Bang-samrông* (village de l'arbre samrông), entourés de bambous, le khlong *Bang-bât-sali* (village du pot de blé) et le khlong *Khamen* (canal des Cambodgiens), pour arriver devant la demeure du Gouverneur de Lophaburi, que nous ne pouvons atteindre, car nous en sommes séparé par une branche du Mě-nam. Un de nos hommes traverse la rivière et revient accompagné d'un employé de la résidence qui nous désigne la *sâla-khok* comme logement durant notre séjour, après exhibition de notre *thong-tra*.

Le lendemain, au petit jour, un guide est mis à notre disposition par le Gouverneur et nous nous diri-



KHAO-LUK-XANG (LE ROCHER SACRÉ). — PHITSANULÔK : LE CLOÎTRE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

geons vers les ruines de *Lophaburi* (la ville neuve), le Louvô des historiens, située par $14^{\circ}40'10''$ de latitude nord et par $100^{\circ}36'35''$ de longitude. Nous avons hâte de contempler les vestiges de cette cité célèbre qui, fondée vers l'an 600 de l'ère chrétienne, fut longtemps capitale d'un petit royaume. A en juger par ses hauts remparts, ses bastions d'angle, les vestiges de ses temples et de ses palais, ce fut là une ville populeuse, puissante et riche; d'ailleurs la tradition veut que, avant la ruine d'Ayuthia, Lophaburi ait servi de résidence estivale aux rois de Siam, pendant la saison des crues; ils s'y livraient à la chasse de l'éléphant. Située à la limite des hautes et des basses terres du Mě-nam, elle domine les plaines si fertiles du sud et s'appuie au nord sur les pittoresques collines, revêtues d'une



MARCHÉ DE NAKHON-SAVAN.

tion est un composé de Chinois, de Siamois et de Laotiens. Les premiers tiennent la majeure partie du commerce, les maisons de jeu et les bazars, où ils importent leur bimbeloterie et où l'on trouve à s'approvisionner largement en toute espèce de vivres. Sur le plateau sont les restes de *Vixaien* (Vijayindra, Indra de la victoire), entouré de hauts remparts bastionnés dominant la plaine.

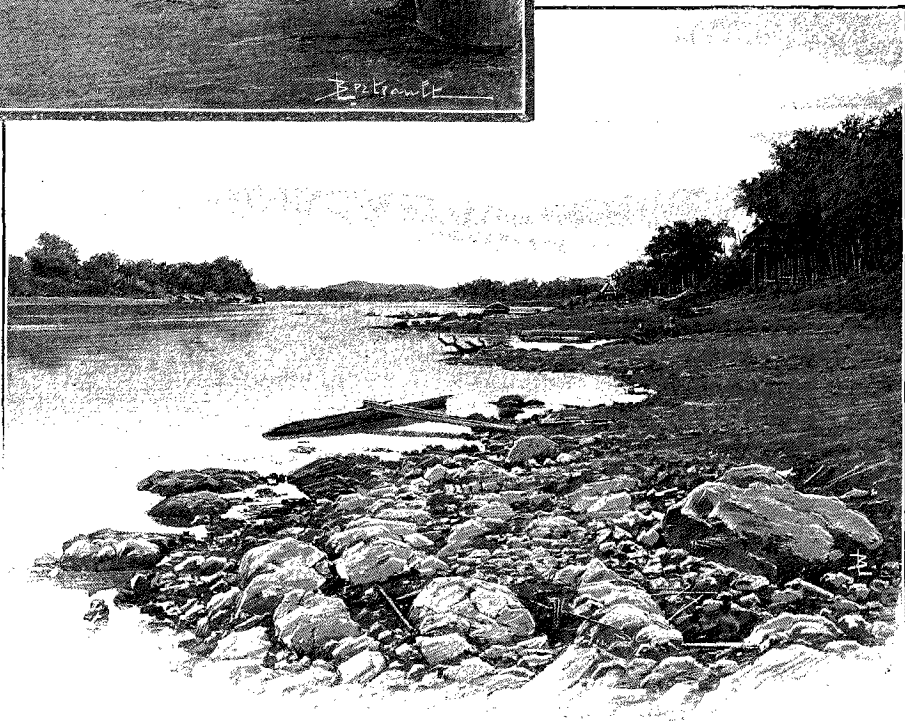
Le premier édifice que nous rencontrons à l'est est le *Vât-pun* (le vât du canon). Ce temple précède les ruines d'un château qui fut la demeure princière de Constance Falcon, aventurier de génie qui le premier rêva le relèvement de l'Orient par l'Occident et obtint du roi Louis XIV l'envoi d'une mission spéciale destinée à jeter les premiers jalons de notre influence dans l'Indo-Chine. C'est lui qui fit concéder à la France les places de *Bangkok* et de *Mergui*, perdues aujourd'hui. Il mourut peu de temps après, victime de la haine intrigante du vieux parti conservateur siamois.

Le *Vât-pun* fut autrefois la chapelle du château de Constance, et rappelle par son architecture les belles conceptions du grand siècle. Elle abritait un autel à colonnes cannelées et dorées supportant un baldaquin sur lequel on lisait en lettres d'or l'inscription *Jesus hominum salvator* et recéla une statue de Bouddha lorsque les talapains en prirent possession après la chute de Falcon ; ils n'y demeurèrent pas longtemps, car, chose étrange, nombre d'entre eux moururent coup sur coup, comme si le Dieu des chrétiens avait voulu punir ces audacieux profanateurs ; ceux que la mort avait épargnés eurent prudence de désertir le temple. Du château les murs seuls sont restés presque intacts ; leur belle allure et les nombreux fragments de marbres rares qui jonchent le sol témoignent du bon goût de leur fondateur. C'est une étrange et bien douce sensation que de retrouver, perdu dans un aussi lointain et sauvage pays, les traces de la grandeur nationale !

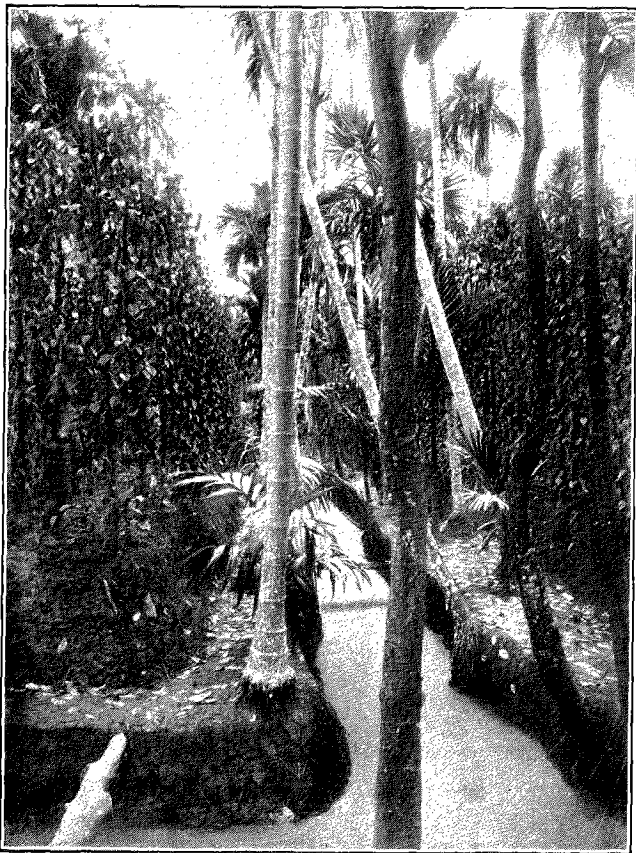
Poursuivant notre route vers le sud, nous rencontrons les ruines de *Vât-sai-pong-thong* et plus loin celles du *Vât-ruek* (le vât de petit bambou) qui n'est pas éloigné de la première enceinte du palais ; nous la franchissons,

riche végétation et peuplées de gibier aussi abondant que varié ; la rivière qui la traverse, les canaux qui l'entourent, fourmillent de poisson et attirent à la surface de leurs eaux une multitude de hérons, de pélicans et de canards sauvages ; enfin le sol recèle des gisements de chaux qui sont pour elle une autre source de richesse.

Malgré une situation aussi avantageuse, Lophaburi a été remplacée par une ville de peu d'importance, moitié terrienne, moitié lacustre, dont la popula-



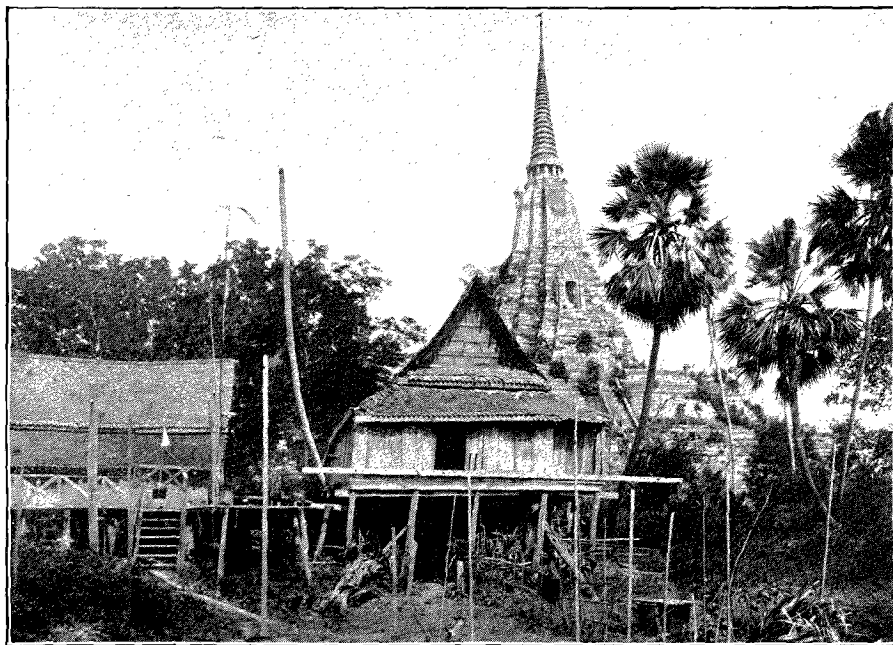
LE MÉ-NAM À NAKHON-SAVAN (PAGE 387). — DESSIN DE BERTEAULT.



JARDIN D'ARÉQUIERS ET DE BÉTEL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

donné d'admirer une succession de statues de Bouddha assis, merveilleusement sculptées dans un grès dur et fin ; nous trouvons en elles un spécimen du remarquable talent des artistes cambodgiens de la grande époque.

Le Vât-nâ-phra-thai est beaucoup plus important et comprend, lui aussi, une double enceinte rectangulaire percée de quatre portes régulièrement orientées et dans le prolongement des deux grands axes. Au milieu de cette

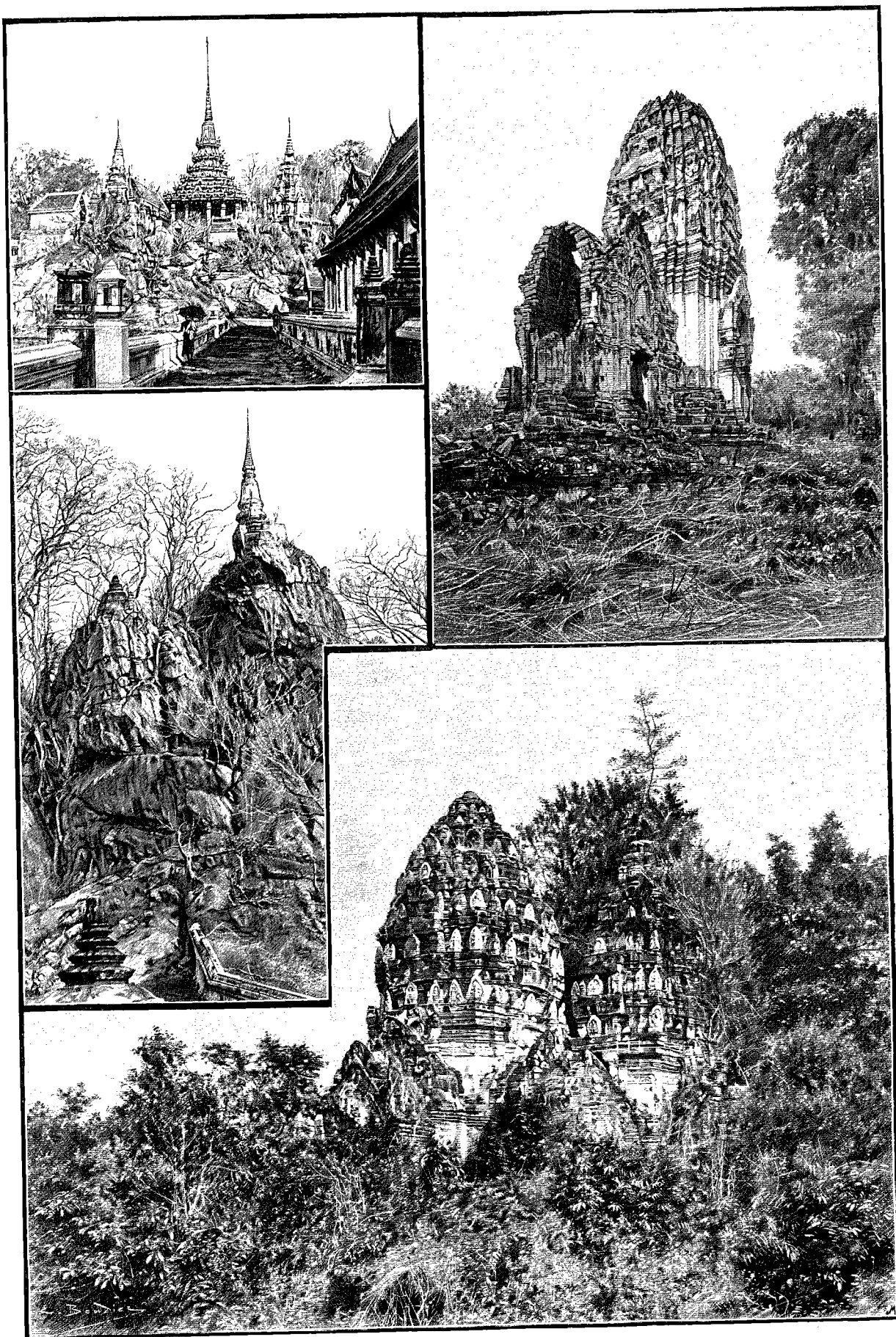


AYUTHIA : PHUKHAO-THONG (PAGE 395). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

longeons les anciennes piscines royales et atteignons la deuxième enceinte. L'espace circonscrit par cette dernière est divisé en trois cours : l'une renferme le palais, l'autre le vât royal, et la dernière est occupée par des habitations. A l'ouest s'étendent les remparts de la ville, à travers lesquels une sortie vers la rivière avait été ménagée. Le palais royal actuel, qui a été élevé sur l'emplacement de l'ancien, est aujourd'hui presque abandonné ; on se contente de le défendre contre l'envahissement de la végétation.

Appuyant vers l'est, notre route nous amène au pied des ruines importantes du *Vât-phra-prang-sam-jôt* (le vât du phra-prang aux trois flèches), et du *Vât-nâ-phra-thai* (le vât en face de la relique), qui tous deux présentent des vestiges d'un haut intérêt au double point de vue archéologique et architectural. Par leur disposition, leurs proportions et leur riche décoration, ces deux temples en effet nous rappellent les superbes monuments de la province de Siem-réap dont les temples, si souvent décrits, sont les plus magnifiques documents qui nous soient restés de la grande période khmère. Le *Vât-phra-prang-sam-jôt* se compose de trois pylônes de grès affectant, sur le plan, la forme d'une croix grecque et reliés entre eux par une étroite galerie ; chacun de ces phra-prang abritait dans sa chambre obscure une statue brâhmanique, Çiva, Viçnou et Ganega, dont il ne reste que les socles, mais tout au

pourtour des murs intérieurs du temple il nous a été donné d'admirer une succession de statues de Bouddha assis, merveilleusement sculptées dans un grès dur et fin ; nous trouvons en elles un spécimen du remarquable talent des artistes cambodgiens de la grande époque. Le *Vât-nâ-phra-thai* est beaucoup plus important et comprend, lui aussi, une double enceinte rectangulaire percée de quatre portes régulièrement orientées et dans le prolongement des deux grands axes. Au milieu de cette ceinture de murailles nous trouvons tout d'abord, à l'est, un sala qui précède le porche à deux rangées de colonnes doubles dressé en avant du vihan, dont les parois latérales font une trouée dans le mur extérieur d'un cloître à double portique, abritant une rangée ininterrompue de statues de Bouddha assis, dans autant de niches. Les multiples images du dieu regardent à l'extérieur, et ce cloître, carré de plan, qui est percé de quatre portes correspondantes à celles de l'enceinte, en enferme un second décoré de la même façon, mais dont les statues sont tournées en sens inverse. Entre les deux cloîtres s'élèvent de nombreux



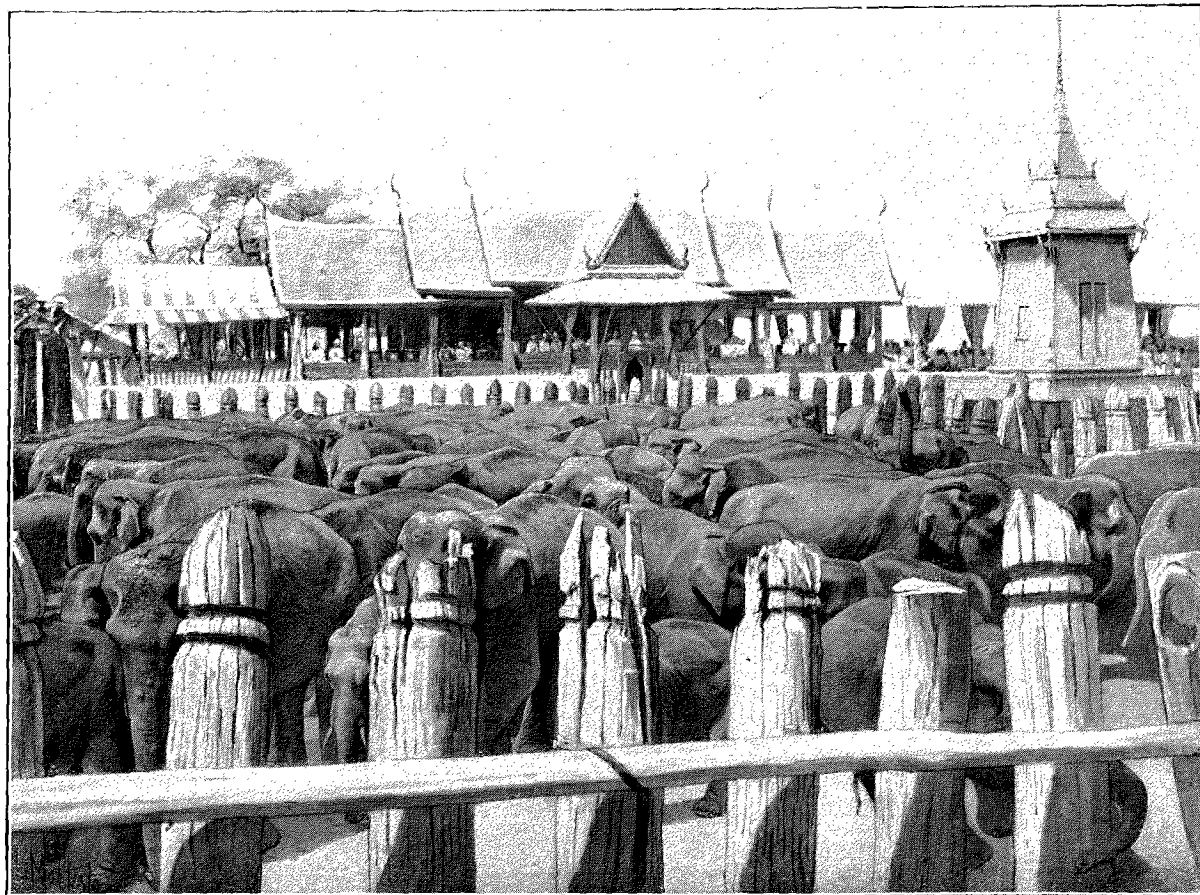
LOPHABURI : LE VÂT-NA-PHRA-TIAT. — LE VÂT-PHRA-PRANG-SAM-JÔT. — LE MONDÔB DU PHRA-BÂT. — PHRA-BÂT. — DESSIN DE BOLDIER

monuments, parmi lesquels nous citerons trois vihan, quatre édicules, quatorze phra-prang, dix phra-chédi et un édifice composé de hautes colonnes supportant une toiture pyramidale abritant autrefois un motif composé de quatre hautes statues de Bouddha dos à dos et regardant les quatre points cardinaux. Enfin, dans le coin central, s'élève un phra-prang aux proportions gigantesques, précédé, à l'est, d'un porche allongé sur une terrasse et plusieurs soubassements retraités. Ce colosse de pierre renfermait dans ses deux chambres obscures des statues brâhmaniques, Çiva et Vichnou, dont les débris gisent au pied de leurs socles encore debout. Nous retrouvons dans cet ensemble et principalement dans le pylône central toutes les qualités caractérisant la période khmère qui a couvert le sol du Cambodge de monuments dont nous admirons les ruines grandioses; nous y voyons le même souci des proportions architecturales, le même goût riche et grand à la fois dans la décoration, toutes choses qui sont les indices d'un sentiment artistique parvenu à son apogée et témoignent de l'occupation des Kambodjas au temps de leur domination.

Une visite au mont Phra-bât, sis à proximité, s'imposait, car nous avons appris que c'était un important lieu de pèlerinage pour les dévots siamois, qui y vont adorer l'empreinte des pieds sacrés de leur dieu, le Somanakodom, le Bouddha des Thaïs.

Toujours véhiculé dans une charrette attelée de zébus, nous nous acheminons vers le lieu sacro-saint, dont nous sommes séparé seulement par la belle forêt de Lopburi; et c'est pour nous un vrai délassément que cette lente promenade à l'abri des ardeurs du soleil, sous un dôme de verdure aux profondeurs mystérieuses, peuplées de chansons et de trilles lancés à pleine gorge par les innombrables oiseaux sautant de branche en branche. Et, brusquement, c'est le chaos : au milieu d'un indescriptible bouleversement de roches qui semblent un océan pétrifié au milieu de la tempête, se dresse le phra-bât, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un amoncellement de crevasses et de précipices, et ce lieu qui semble l'image de la désolation était bien fait pour frapper l'imagination de ce peuple naïf et si enfantin. Sur nombre de blocs de calcaire qui paraissent avoir été soulevés par un épouvantable cataclysme, on relève les empreintes énormes laissées sans doute par des animaux antédiluviens, mais que les indigènes n'ont pas hésité à attribuer au cortège fantastique, apocalyptique même, dont ils ont coutume d'entourer leur dieu.

Après une longue avenue bordée de manguiers et de tamariniers à l'ombre desquels les marchands de feuilles d'or, de bâtonnets de bois odoriférants et de cierges ont dressé leurs innombrables baraques, nous parvenons au



LE KRAAL DE PHANET. — DESSIN DE MALTESTE.

pied d'un escalier taillé dans le roc et serré entre deux murs d'appui; lentement gravis, ses durs degrés, ses rampes douces, nous conduisent au versant occidental sur lequel est édifié le temple de l'empreinte sacrée au milieu d'édicules destinés à recevoir les offrandes des pèlerins et du phra-chédi dont les flèches annelées érigent sur le ciel bleu leur



AYUTHIA (PAGE 394). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fine silhouette blanche.

Le temple, inachevé d'un côté, dégradé de l'autre, rappelle par sa structure toutes les pagodes siamoises, mais sa décoration en fait quelque chose d'absolument inoubliable. Les murs sont de brique, enduits de mortier, bien que la pierre de construction et le marbre abondent dans ce lieu; une rangée de colonnes formant galerie et supportant le premier étage de la toiture court autour de l'édifice, qui est carré. Les parois extérieures sont dorées et or-

nées d'arabesques gracieuses formées par des incrustations de verroterie dont les mille couleurs étincellent au soleil; les moulures, les corniches sont dorées. Les portes, d'un travail admirable, sont d'ébène massif incrusté de nacre finement gravée aux reflets changeants et profonds. Enfin, une flèche pyramidale, également dorée, s'élance vers les nues, où elle fait briller les verroteries multicolores dont sont aussi surchargés ses sept étages ornés d'antéfixes et surmontés d'un délicat fuseau qui supporte le parasol (*phra-xat*) aux multiples degrés, emblème de la souveraineté.

L'intérieur du sanctuaire est d'une ornementation plus sobre, bien que les murs, noircis par la fumée des cierges, présentent eux aussi des traces de dorure; des nattes d'argent tressé recouvrent le sol; au centre un baldaquin doré est élevé au-dessus de la précieuse relique; celle-ci est invisible, car des feuilles d'or la recouvrent ainsi que l'amoncellement des offrandes; on y voit un étrange assemblage de fleurs naturelles et artificielles, de vases, de bimbeloterie européenne ou chinoise, de petites statuettes, de thevâdas en papier découpé; mais aussi des objets précieux, quelquefois d'or ou d'argent massif. C'est à regret que l'on quitte ce milieu réellement féerique, que l'on s'arrache aux chatoyements de cette débauche d'or dont les yeux ne se lassent pas d'admirer les splendeurs. Ajoutez à la stupéfiante richesse de ce décor l'étrange figure des talapains au crâne rasé qui circulent indifférents, drapés dans leur péplum jaune.

Mais le temps fuit rapidement, et il nous faut rejoindre Lophaburi, d'où nous regagnerons la mission catholique pour nous rendre à Ayutthia, notre dernière étape. Pendant que nous réparons nos forces à l'aide d'un copieux repas arrosé de vin de France, on prépare nos barques de voyage, dans lesquelles nous montons le len-

demain matin pour arriver deux jours après à Ayuthia après une nuit passée à *Bung-phô-phum* (le village du peuplier rehaussé). Voici en effet que nous suivons maintenant le *Khlong-takhien* (le canal de l'arbre takhien) et que nous apercevons la belle silhouette de l'église catholique. Son desservant, le R. P. Perraud, nous reçoit à bras ouverts; à peine avons-nous eu le temps de faire décharger nos colis et de payer nos hommes, que cet excellent missionnaire nous entraîne à la mission, nous fait asseoir et se met à notre entière disposition, nous offrant le gîte et la table pendant toute la durée de notre séjour dans la ville. Ah! les braves cœurs que ces modestes et dévoués missionnaires, comme ils savent bien les paroles qui réconfortent, et avec quelle joie nous leur adressons ici, en un souvenir reconnaissant, les éloges qu'ils méritent à tant de titres!

Ayuthia (*Ayodhya*, la victorieuse), située par 14° 21' 57" de latitude nord et 100° 34' 51" de longitude, occupe une île de trois lieues de tour, entourée de canaux qui relient le Mē-nam à un autre cours d'eau, remonant vers *Pak-priau*. Elle fut fondée en l'an 1350 de notre ère par le roi U-tong et détruite par les Birmans, après deux ans de siège, en 1767, après avoir été la capitale du royaume de Siam, dont elle est encore la ville la plus importante après Bangkok. La nouvelle ville s'étend autour de l'ancienne cité et comporte une multitude de maisons flottantes qui sont quelquefois rangées sur une double ligne le long des rives. La population, trente mille âmes environ, comprend des Siamois, des Chinois, des Laotiens, des Annamites, des Malais, des Pégouans, quelques Cambodgiens et un petit nombre de Khas (aborigènes du Laos).

La campagne d'Ayuthia est excessivement fertile; le riz en est le principal produit; les fruits et les légumes y sont aussi cultivés avec succès. La rivière et les canaux regorgent de poissons succulents, l'argile s'extraît abondamment du sol, enfin tous les avantages naturels semblent s'être réunis autour de cette cité bénie. On y rencontre force tuileries et briqueteries, de nombreux fours à chaux et des chantiers où se travaille la pierre amenée de Lophaburi. L'industrie locale comporte aussi la fabrication des fourneaux et des marmites de terre pour les voyages en barque. Le marché ou *talat* est bien approvisionné en produits siamois, chinois et européens.

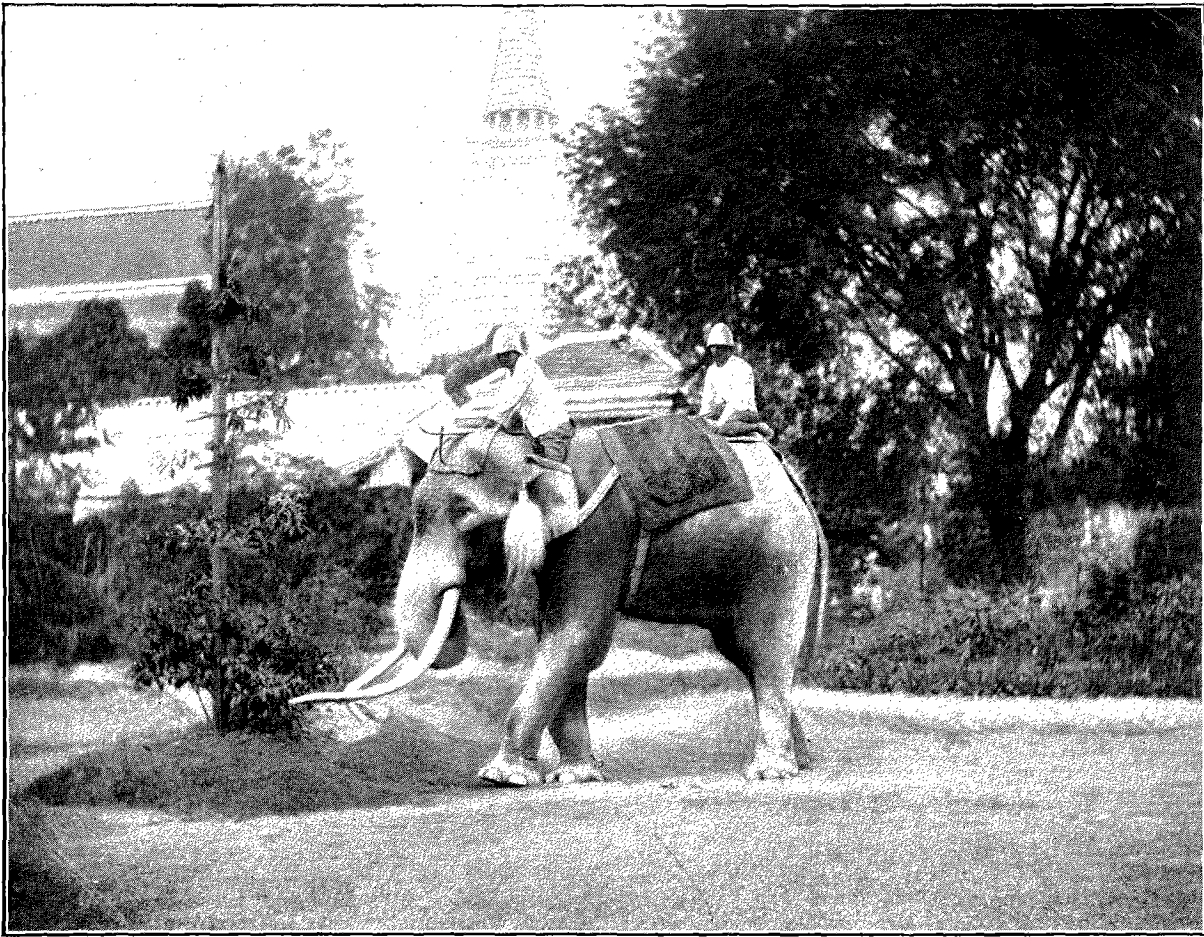
Ici encore, en effet, les Chinois sont nombreux; ils possèdent dans la ville trente et une pagodes pour l'exercice de leur culte, et l'une d'elles, *San-chao*, est particulièrement vénérée non seulement d'eux, mais aussi des Siamois, qui viennent y respirer le parfum des bois odoriférants lentement consumés et admirer les splendides offrandes qui ne cessent d'abonder sur les autels.

Un service de chaloupes et de bateaux à vapeur circulant sur le fleuve relie Bangkok à Ayuthia, et prochainement une voie ferrée complétera ces communications forcément imparfaites par suite des crues et des baisses des eaux. Ayuthia, d'ailleurs, est la seconde ville du royaume, bien qu'elle ne soit protégée par aucune enceinte fortifiée; elle est administrée par un Gouverneur assisté de deux Sous-Gouverneurs, et compte un bureau de poste et télégraphe, des distilleries d'arak, des maisons de jeu affermées par des Chinois, qui ont aussi la haute main sur le trafic de l'opium, de la viande de porc et du poisson pêché dans la circonscription de la ville.

Depuis l'avènement de la dynastie actuelle, les rois, délaissant Lophaburi, avaient continué, chaque année, de venir passer quelques jours dans la capitale de leurs aïeux; mais, aujourd'hui que la résidence d'été est fixée à *Bang-pa-in*, la vieille capitale ne voit plus que rarement le souverain.

La barque de la mission nous faisant parcourir le canal *Chao-phaya*, nous conduit à *Phaniet* (enclos de murs pour renfermer les éléphants), le dépôt de remonte des éléphants royaux. Ces animaux abondent dans les forêts et les jungles avoisinant Ayuthia. Ils ne sont pas absolument à l'état sauvage, mais ils y jouissent d'une liberté comparable à celle qu'ont les chevaux et les taureaux de la Camargue. Chacun d'eux est propriété royale, et celui qui attenterait à leur vie serait puni de mort. Leur capture est relativement facile, étant donnés leur grand nombre et la longue habitude des chasseurs; pourtant ceux-ci payent quelquefois de leur vie l'honneur de traquer pour le roi. C'est par surprise en effet que l'on parvient à se rendre maître de ces colosses, et, pour ce faire, on emploie les femelles domestiquées, qu'ils suivent jusqu'au *kraal*, qui n'est autre chose qu'un gigantesque piège. Une double enceinte rectangulaire faite, la première de maçonnerie, la seconde de troncs massifs de tek profondément enfoncés dans le sol, une seule entrée par enceinte, tel est l'engin dans lequel d'innombrables rabatteurs, poussant des cris féroces, acculent ces mastodontes, qui se trouvent parqués dans le couloir formé par les deux enceintes et dont les ouvertures sont solidement obstruées par d'énormes barres de tek. Cette chasse, comme on le voit, est des plus simples et n'exige pas une bien grande sagacité. Mais, une fois les animaux capturés, le plus dur de la tâche n'est pas fait; il s'agit de se rendre maître de chaque individu, après avoir procédé à une élimination qui est faite par un jury de hauts dignitaires présidés par le roi en personne siégeant sous un haut pavillon. Pour cela, dès qu'un des pachydermes est déclaré « bon pour le service », des cornacs le font cerner par des congénères domestiqués qui l'entraînent avec eux dans l'enceinte intérieure.

Cette visite terminée, nous descendons à *Vang-chan-kasem* (le palais de la joyeuse lune), où, sur le bord de la rivière descendant de Lophaburi, s'élève le palais édifié par ordre du roi Mongkut, le père du roi actuel. Ce souverain ne dédaignait pas de s'occuper d'astronomie, aussi un observatoire occupe-t-il le centre du palais. Lors de l'éclipse de soleil en 1868, tandis que l'astronome Jansen allait noter les observations à *Bang-ta-phan*, le roi assista à ses travaux et observa de son côté; mal lui en prit, car il y contracta les fièvres paludéennes, dont il mourut dans l'année.



ÉLÉPHANT BLANC. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Des quais de brique ont été construits, protégeant les abords du palais. A droite nous apercevons un bureau de poste et télégraphe, à gauche la résidence du Gouverneur, de chaque côté, sur le canal, s'étend le grand marché, *Sisa-ro*. Nous continuons notre visite en nous rendant au *Vât-phukhao-thong* (le vât de la montagne dorée) qui s'élève, dans la plaine, au nord et en dehors de l'ancienne cité. Ce monument n'est accessible qu'en bateau, en raison des marécages qui l'entourent; il fut construit en l'an 1387 de notre ère et n'a pas cessé depuis lors d'être un objet de vénération en même temps que d'admiration de la part des indigènes.

Pour nous, il ne présente que peu d'intérêt, et nous regretterions presque d'être venus jusque-là si nous n'avions pour nous dédommager le splendide panorama qui s'étend aux pieds du voyageur lorsqu'il est parvenu au faite de l'édifice. Le Phukhao-thong est une pyramide à base carrée de 60 mètres de hauteur, avec des gradins donnant accès, par quatre escaliers, à trois plates-formes superposées formant terrasses. A la dernière, des corridors obscurs en forme de croix grecque se croisent sous le phra-chédi qui domine l'édifice. Une haute statue de Bouddha dorée se dresse à leur intersection, mais nous ne nous attardons pas à l'admirer à la lueur des torches, parce qu'une multitude de chauves-souris tourbillonnent autour de nous, nous souffletant de leurs ailes froides, et qu'il nous faut respirer la fétide atmosphère empuantie par les excréments accumulés de ces animaux.

Revenant par le Khlong-chao-phaya, nous arrivons au *Vât-tha-sao* (le vât du gué des nymphes), situé, lui aussi, en dehors de la ville, mais au sud, et qui a échappé à la destruction complète. Ce temple rappelle, par son plan, sa structure et sa décoration, les monuments du Cambodge; précédé d'un immense vihan, il s'élève à l'intérieur d'une enceinte rectangulaire percée de cinq portes dont une seule à l'ouest, les autres deux par deux sur chacun des côtés. Il se compose d'un cloître carré qui abrite sous ses galeries des statues de Bouddha assis; à chaque angle s'élève un phra-prang, et à l'intersection des deux axes, passant par les quatre portes qui percent le cloître aux quatre points cardinaux, se dresse un haut phra-prang, élevé sur de nombreux gradins, coupés par quatre escaliers : celui de l'est aboutissant à une chambre obscure où se dressait jadis une statue brâhmanique.

Le *Vât-phu-tai* (le vât des morts), qui se dresse à peu de distance, est entouré d'un mur bas et épais dont les quatre portes rappellent par leur disposition celles du vât Phra-prang de Sangkhalôk : il comprend un phra-prang central entouré d'un cloître carré dont les murs enserrent deux édifices élevés dans l'axe sud-nord, sur le

soubassement du pylône; à l'est deux vihan sont enclavés dans le cloître, dont ils font partie intégrante; à l'ouest vient s'appuyer le bôt, de forme rectangulaire. Enfin, au sud, parallèlement au mur d'enceinte, sont rangés sept phra-chédi en ligne. De cet ensemble nous trouvons le *Vât-phra-ong-xong* (le vât de la statue à socle), qui est principalement vénéré par les Chinois et qui a été édifié sur l'emplacement de l'antique *Vât-chung*; il se compose d'un bôt entouré de chédi et précédant un vihan allongé. Ce dernier édifice seul mérite pour sa décoration une courte description. Il renferme une gigantesque statue de Bouddha laquée et dorée, dont la tête touche aux fermes des combles; sur les murailles sont déposées par étage de petites niches destinées à recevoir les offrandes des fidèles. A l'intérieur et sur la façade, des applications de bois sculpté nous montrent des figures mystérieuses de naks, de paks, de thépânon, émergeant d'un entrelacs de rinceaux élégants.

La cité royale portait jadis le nom pompeux de *Krung-thep-maha-nakhon-si-ayuthia* (la grande ville des anges, belle et inexpugnable), mais les Birmans ont dû faire mentir cette orgueilleuse appellation; la fière cité aujourd'hui disparaît sous le verdoyant linceul de la végétation; les arbres aux racines pénétrantes, les lianes enveloppantes et tenaces ont eu raison de ce que la main des hommes n'avait pu détruire : murailles et bastions jonchent le sol de leurs pierres disjointes. Du palais royal (*Maha-phra-sât*), situé jadis au nord-ouest de la ville, il ne reste rien; des temples qui l'entouraient, quelques pans de mur sont encore là, vacillants et portant la marque des flammes qui les ont léchés lors du sac de la ville. Pourtant le souvenir de ces édifices s'est perpétué dans la mémoire des hommes et l'on cite les noms des vâts *Jai-xaijanuxit* (le grand vât qui porte la victoire), *Sisa-bophit* (le vât de la tête du souverain), *Mongkol-bôpit* (le vât de la gloire suprême), *Nariphot* (le vât du bonheur des hommes), *Suralok* (le vât séjour des génies), *Yang-xai* (le vât du palais de la victoire), etc.; pour ne pas fatiguer le lecteur par l'énumération de ces noms barbares, contentons-nous de dire que nous avons compté 63 temples à l'est de l'ancien palais, 15 au sud et 66 à l'ouest.

Tous ces monuments sont dans un état de dégradation qui les rend indescritibles; dans ce chaos on reconnaît facilement la main de l'homme : c'est elle qui a renversé les phra-chédi, éventré les phra-prang et brisé les statues; ce vandalisme se poursuit encore de nos jours, car le bruit est accrédité que des trésors incommensurables avaient été enfouis pendant le siège de l'ancienne capitale; aussi les chercheurs, jamais lassés, poursuivent-ils nuit et jour leurs infructueuses investigations. Les vautours et les corbeaux sont maintenant les maîtres de la cité inexpugnable, ils en partagent les splendeurs déchues avec les serpents et les singes.

Ayuthia termine notre visite aux anciennes capitales des Thaïs. Rien ne nous retient plus et, fatigué, épuisé même par cette pénible expédition, ce n'est pas sans satisfaction que nous retournons à Bangkok.

Parvenu dans la ville royale, notre première visite est pour le Consulat, où nous retrouvons l'accueil aussi aimable que réconfortant de MM. Lorgeou et J. de Pina, ces excellents amis et compatriotes, dont nous avons eu déjà l'occasion de louer l'esquisse urbanité. La parfaite hospitalité qui nous attendait dans ce coin de patrie nous est un doux acheminement vers le retour définitif dont nous sommes encore séparé par une si longue traversée.

Enfin, le 29 mars 1892, après avoir mis en ordre nos nombreux clichés, estampages, relevés et objets d'art recueillis en cours de route, et avoir serré la main du R. P. Colombet qui nous avait fourni un interprète, nous nous embarquons, et en route pour Paris!

L. FOURNEREAU.



LA MISSION DU R. P. QUINTRIE (PAGE 387). — DESSIN DE BERTEAULT

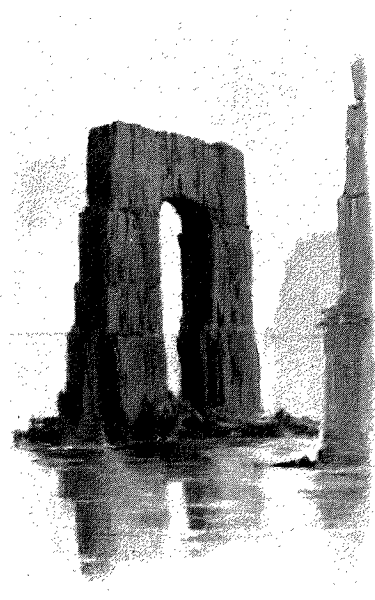


RONDE DES MATELOTS. — DESSIN DE MADAME PAUL GRAMPÉL.

AUX TERRES DE KERGUELEN¹, ILES DE SAINT-PAUL ET D'AMSTERDAM,

PAR M. E. MERCIÉ,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.



POINTE DE L'ARCHE (PORT-CHRISTMAS).
DESSIN DE TAYLOR.

LE 12 décembre 1892, étant à bord de l'*Eure*, nous quittons la rade de Diego-Suarez avec ordre de prendre possession des îles, déjà françaises, Kerguelen, Saint-Paul, Amsterdam, et d'y établir des dépôts de vivres pour naufragés.

Au 1^{er} de l'an 1893, les Kerguelen furent signalées, et nous aperçûmes assez vaguement le rocher de Bligh's Cap sur lequel la mer déferlait à une grande hauteur. Par un phénomène fréquent en ces parages, la brume flottait dans l'air malgré toutes les apparences d'un ciel clair et dégagé. Peu après, le puissant massif du mont Richard et ses contreforts se montraient à nos yeux dans toute leur grandiose et sauvage beauté. Puis la fameuse Pointe de l'Arche, magnifique arc de triomphe dont les colonnes de basalte s'élèvent à plus de 40 mètres de hauteur, laissa entrevoir le jour à travers son ouverture, nous indiquant ainsi l'extrémité de Port-Christmas; enfin successivement les caps Pringle, Cumberland, apparurent. Notre navire inclina sa route sur tribord pour donner dans la baie, et au détour du Cap Français nous entrâmes dans Port-Christmas. Mais l'étonnement fut grand de trouver au mouillage la *Francis Allyn*, goélette du capitaine américain John Fuller, le hardi pêcheur de phoques de l'océan Indien.

Il était trop tard pour songer à débarquer, et très vite le temps avait pris mauvaise apparence. De gros nuages noirs couraient bas, rapidement chassés par le vent à l'autre extrémité de cette étroite crevasse. L'*Eure* et la *Francis Allyn* semblaient être des pygmées en face de ces deux imposantes murailles basaltiques dressées de chaque bord.

A peine arrivés, nous avions à craindre d'être rejetés au large par la tourmente qui nous assaillait. Dans l'obscurité croissante, le sifflement du vent, le fracas des cascades et des rochers qui roulaient à la mer, produi-

1. Voyage exécuté en 1893. — Texte et dessins inédits, d'après les croquis de M. Mercié.



PRISE DE POSSESSION DES ÎLES KERGUELEN. — DESSIN DE BOUDIER.

de quartiers de roches sur lesquels la mer faisait rage, là où la carte nous indiquait encore la terre ferme. L'œuvre de désagrégation se poursuit rapidement. Plus tard, le mont Table formera à son tour une île et Port-Christmas n'existera plus que de nom.

Les bords de la baie du côté du mont Avergat sont très intéressants à examiner à cause des gisements de bois pétrifié, d'ambre gris et des nombreux affleurements de charbon que l'on y rencontre.

En face, se dresse à mi-hauteur de colline la modeste pyramide en pierres sèches élevée par le commandant Nares, où il laissa quelques notes sur ses travaux et son séjour dans l'île.

Tandis que nous parcourions les alentours de la baie, les marins travaillaient à planter en terre un mât bien goudronné, solidement maintenu par des haubans de fil de fer portant sur une tringle un pavillon métallique qui pouvait tourner ainsi au gré des vents comme une girouette. Tout à côté fut enfoncée une bille de chêne ornée d'une plaque de cuivre où sont gravés ces mots : *Eure*. — 1893.

Le travail terminé, la compagnie de débarquement se rangea au pied du mât de pavillon, présentant les armes, baïonnette au canon. Le clairon sonna *Au Drapeau*, et le lieutenant de vaisseau Delzons, entouré des autres officiers, prit solennellement possession des îles Kerguelen au nom de la France, tandis que l'*Eure* appuyait le pavillon de vingt et un coups de canon. Quelques hommes de la goélette américaine descendus à terre étaient aussi présents.

Dans le paysage pittoresque et imposant qui en formait le cadre extérieur, cette cérémonie d'apparence si simple avait un caractère d'une grandeur saisissante.

Les grondements du canon, que les échos se renvoyaient d'un rocher à l'autre, semblaient réveiller cette nature endormie depuis des siècles, la pénétrer du souffle de la civilisation et l'animer.

Nos cœurs, tout entiers à la joie d'agrandir le domaine de notre chère patrie, — fût-ce même d'une terre lointaine, désolée et perdue au milieu des flots, — étaient profondément remués par ce majestueux et inoubliable spectacle.

Près d'un siècle et quart auparavant, en 1772, le chevalier de Kerguelen, après une traversée des plus dures, découvrait les îlots du nord-ouest de l'archipel. Il avait accompli cette audacieuse exploration avec deux petits bâtiments, la *Fortune* et le *Gros-Ventre*. Une première tempête l'empêcha d'atterrir. Le *Gros-Ventre* disparut. Kerguelen le crut perdu, et les graves avaries de son navire le forcèrent à faire route vers Maurice. Il revint en France, y organisa une nouvelle expédition pour aller à la recherche de ses compagnons et reconnaître l'archipel entrevu.

Fort heureusement le *Gros-Ventre* n'avait pas fait naufrage, et, le 13 février 1772, M. de Boishennec, second de ce bâtiment, prenait possession des îles au nom du Roi.

Kerguelen y revint en 1773, visita différentes parties de la côte et dressa le plan de quelques baies. Avant que ces derniers travaux de découverte fussent connus en Europe, l'Amirauté anglaise donna l'ordre à Cook de rechercher les îles et de les visiter.

Le célèbre navigateur mouilla en décembre 1776 avec la *Résolution* et la *Découverte* dans ce même Port-

Christmas, où ses matelots trouvèrent une bouteille attachée à un fil d'archal sur un rocher qui s'avancait en saillie et la rapportèrent à Cook. Elle contenait un parchemin sur lequel était écrit :

*Ludovico XV. Galliarum
Rege et. D (a). de Boynes
Regi. A. Secretis A D res
Maritimas. annis 1772
at 1773.*

Et Cook écrivit à l'envers du parchemin, qu'il remit dans la bouteille :

*Naves Resolution
et Discovery
De Rege Magnæ Britannicæ
Decembris 1776.*

Puis il arbora le pavillon britannique avant de quitter la baie.

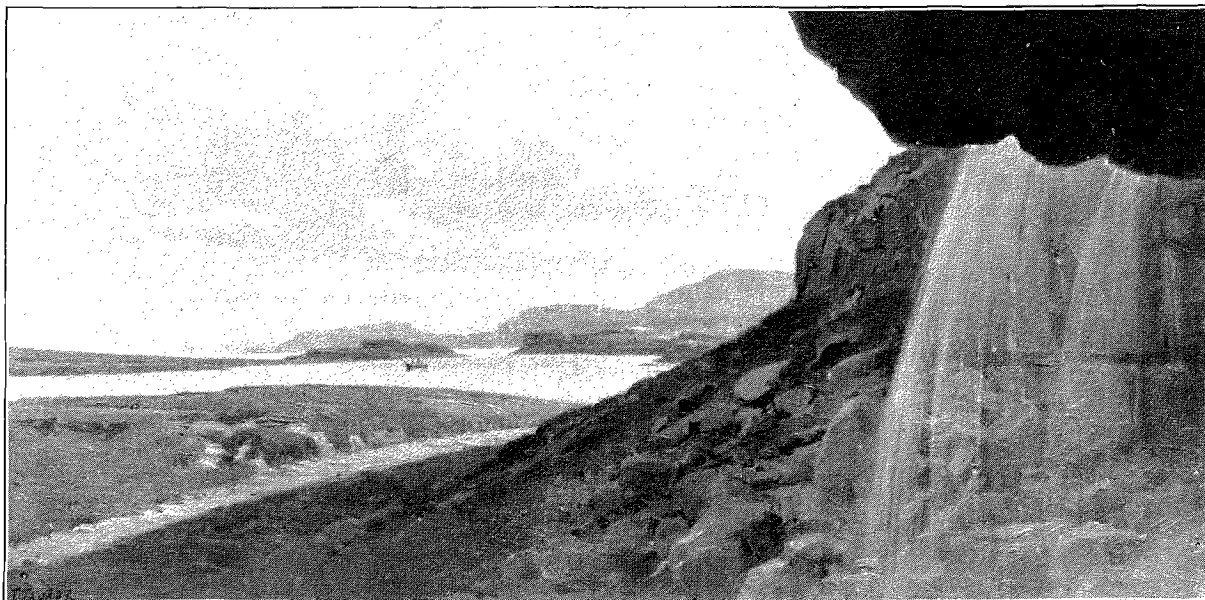
En mars 1799, Robert Rhodes, commandant du *Hillsborough*, visita les îles et y trouva une telle quantité de baleines, de phoques et d'éléphants de mer qu'il y séjourna jusqu'en octobre.

Frappé des avantages économiques que ces îles pouvaient offrir au commerce britannique, il rassembla sur les différents ports et les ressources des Kerguelen des croquis et des documents qui n'ont pas été publiés. Dès lors, l'archipel devint le rendez-vous annuel d'un grand nombre de baleiniers. Nous devons au naufrage de l'un d'eux, la *Favorite*, vers 1820, une relation très intéressante sur la vie des pêcheurs et leurs chasses très fructueuses. Mais, au passage de Sir James Clark Ross, dans son voyage de découvertes avec l'*Erebus* et la *Terror*, en mai-juin 1840, ces animaux, pourchassés à outrance, avaient abandonné Kerguelen pour se réfugier dans les inaccessibles parages de la banquise.

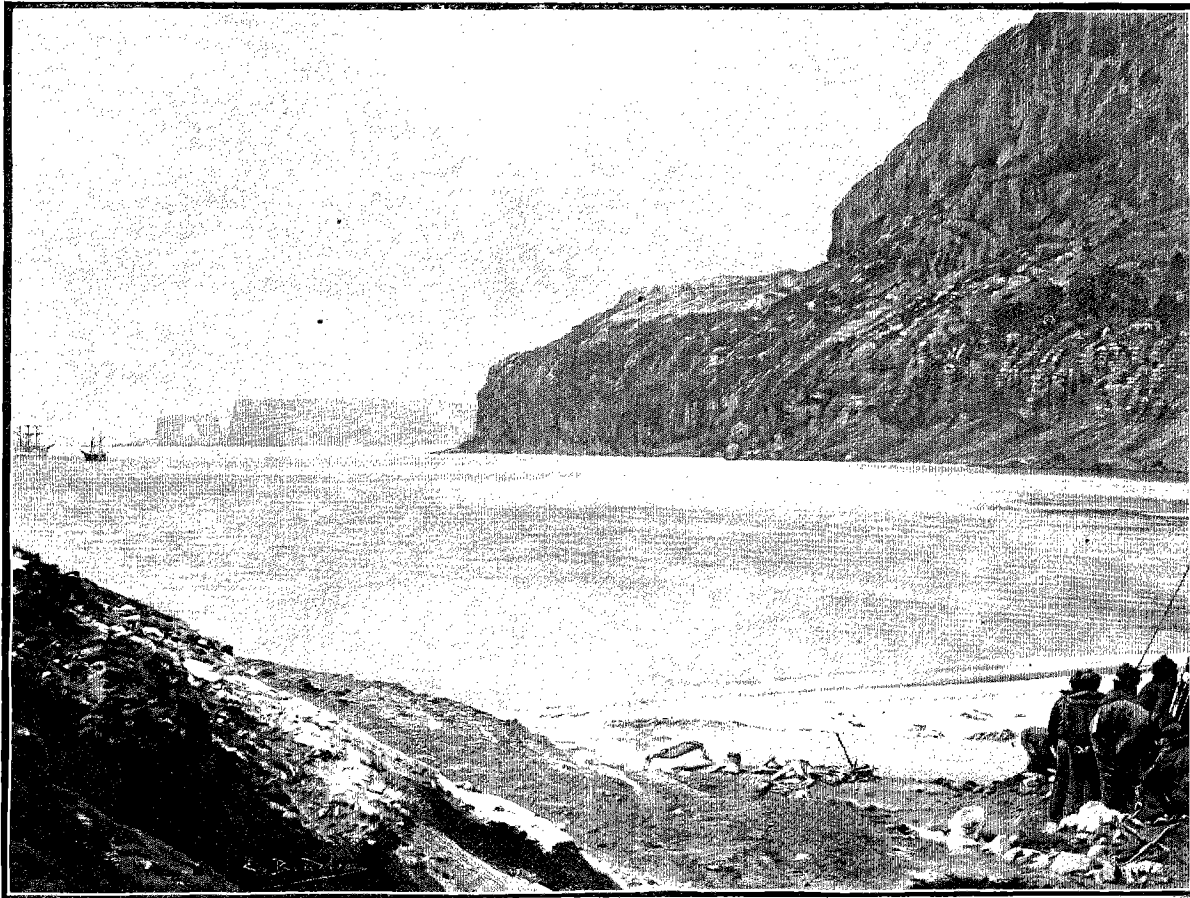
Depuis, deux autres campagnes scientifiques se succédèrent à bref intervalle sur ces terres. La première en 1873, avec Sir Nares, commandant du *Challenger*, et la deuxième en 1874-1875 avec F. von Sleinitz, commandant du bâtiment allemand la *Gazelle*, qui rapportèrent une ample moisson de documents, de croquis et de plans, dont on se sert actuellement pour parcourir les Kerguelen. Les Allemands établirent leur station à Port-Betsy.

Dans l'après-midi du 2 janvier, Master John Fuller vint à bord rendre visite au commandant et à l'état-major. Ce vieux loup de mer à la physionomie douce et intelligente parcourt les îles depuis plus de trente ans. Déjà, en 1873, le commandant du *Challenger* rendait hommage autant à son intrépidité qu'à sa profonde connaissance des mers australes. Avec une grâce parfaite, il répond aux questions que nous lui posons, et sa vie si pleine de dangers et de souffrances lui paraît la plus naturelle du monde. Il commandait autrefois le *Rosswell King*, qui se perdit sur les roches au large du cap Désespoir. Échappé seul au naufrage, il vécut onze mois sur ces îles, Dieu sait comme, se couvrant de peaux de phoques, jusqu'au jour où son armateur vint le secourir.

L'unique raison de cette pénible existence est le bénéfice de la pêche. Tous les deux mois environ, quand la



PANORAMA DE PORT-GAZELLE. — DESSIN DE TAYLOR.



PORT-CHRISTMAS (PAGE 397). — DESSIN DE BOUDIER.

Francis Allyn a son plein chargement d'huile, son capitaine se rend au Cap et y vend sa cargaison à des navires de passage, à raison de 700 à 800 francs la tonne, soit pour une somme totale de 30 000 à 35 000 francs.

Lorsque l'Américain voulut rejoindre son bord à une centaine de mètres sur notre avant, la brise s'était levée et était devenue si forte que sa baleinière ne put remonter dans le vent. Il dut laisser porter et s'abriter derrière les rochers pour y passer la nuit.

La tempête se déchaîna avec une fureur inouïe, et la description suivante du commandant de l'*Eure* peut seule donner une idée de sa violence et du faible abri que l'on trouve à Port-Christmas :

« A 6 heures du soir, il ventait ouragan. Les rafales descendaient en hurlant de la tranchée et tombaient à bord comme des coups de canon, nous couchant comme une baleinière à la voile sous une risée; la surface de la baie n'était plus qu'une nappe d'écume, et, jusqu'à mi-hauteur des hunes, les rafales furieuses soulevaient des nuages de poussière d'eau.... »

« Enfin, à 2 heures du matin, le baromètre remontait, les rafales diminuaient d'intensité, et les nuages, qui jusque-là avaient fui échevelés et rapides comme des flèches le long des sombres et grandioses remparts qui encerrent la baie, se mettaient à chasser franchement de l'ouest. Une heure après, il faisait calme. »

Quittant sans tarder ce mouillage, l'*Eure* pénétra dans l'immense baie de Hillsborough, dont les contours sont découpés par une infinité de péninsules, d'îles et de récifs.

Tout au sud, nous explorâmes le havre « Kirk », où s'ébattait un troupeau d'éléphants de mer. Les uns étaient au repos sur le rivage, et leurs masses grisâtres, de 6 à 7 mètres de long, se confondaient avec la teinte du roc; les autres faisaient jaillir l'eau dans leurs ébats folâtres. Mais le mouillage était très mauvais, et lorsque la baleinière eut terminé ses sondages, on leva l'ancre pour contourner le cap Ashfeld et pénétrer dans le fameux Port-Gazelle, où le navigateur put enfin se reposer en sûreté de toutes ses fatigues et de ses émotions.

L'entrée de Port-Gazelle est si étroite qu'on ne la reconnaît qu'au moment d'y pénétrer. Une fois dans la passe, on est émerveillé du beau port naturel que la nature a créé sur cette terre de la désolation. Ce golfe, allongé de 12 à 13 kilomètres, présente deux bassins différents d'aspect et de commodité : un groupe d'îlots les sépare.

Le port occidental, long de 9 kilomètres et très encaissé entre deux hautes montagnes, doit être intenable

avec les brises régnantes de sud-ouest. L'autre, au contraire, est bordé de terrasses de faible hauteur, entre lesquelles l'air se dilate plus aisément.

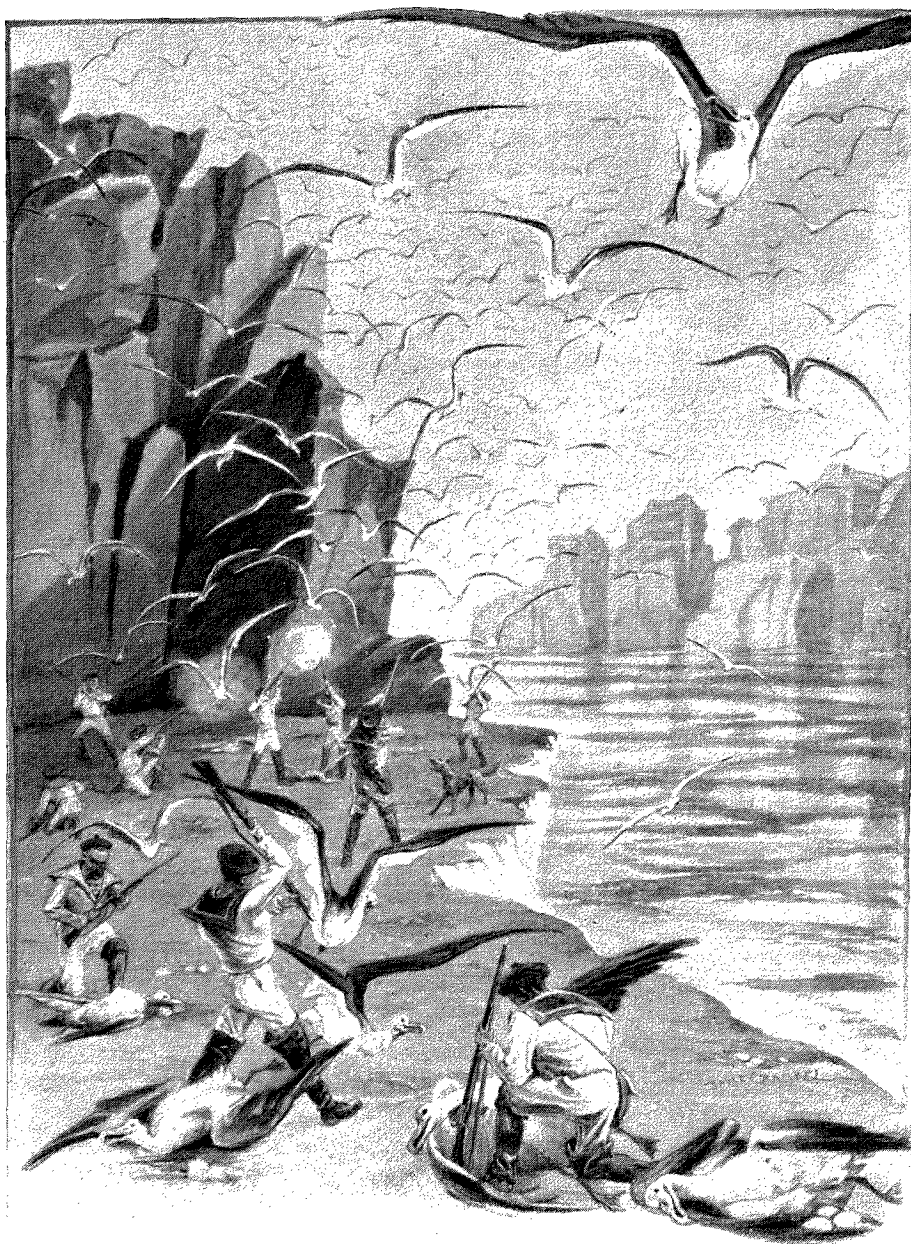
Des différentes sections de ce dernier bassin la partie nord, très rocheuse, est la plus accessible, et nous pûmes de là visiter assez facilement les diverses plages de la péninsule Jackmann. Dans tous les abris logeaient, comme à Port-Christmas, de nombreuses colonies de pingouins de la race plus petite des *Aptenodytes Chrysocomes*. Mais nulle part les lapins ne se montrèrent en aussi grande abondance. Les hommes cernaient les trous des terriers, les défonçaient; plus d'un millier des fugitifs furent pris à la main.

Nous trouvâmes une vingtaine d'espèces d'oiseaux de mer dont le fameux *Chionis Minor*, de la grosseur d'un pigeon, avec un plumage blanc et les pattes non palmées, exception unique parmi tous les autres volatiles de l'île. Ces animaux étaient si peu sauvages que quelques-uns cherchèrent à dérober des lapins dans notre carnassière. D'autres même, d'énormes albatros, de plus de deux mètres d'envergure, fondirent sur nous, comme nous prenions leurs œufs, et nous fûmes obligés de les tirer à bout portant pour nous en débarrasser.

Près de la pointe Duck tombe une superbe cascade; au retour d'une excursion en ces parages, des officiers rencontrèrent sur la plage un jeune phoque à belle fourrure, qui fut abattu facilement d'un coup de canne. Quelques jours après, le commandant en tirait un autre de très belle taille.

Les petits îlots à l'entrée du second bassin sont très fertiles et recouverts des plus beaux spécimens de la

végétation de
l'île : choux
de Kerguelen
et mousses



LUTTE CONTRE LES ALBATROS. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

variées. Un grand nombre de ces plantes étaient en fleurs et tapissaient agréablement le sol. Comme les lapins ne pouvaient y élire domicile, je confiai à un marin, ancien cultivateur, le soin de semer toutes les graines que l'on pût trouver à bord; mais cet essai de développement de la flore des Kerguelen ne m'inspire que de médiocres espérances. Elles seraient mieux fondées s'il nous avait été possible d'emporter des montagnes de la Réunion quelques plants d'arbustes, qui auraient eu des chances de succès dans la riche couche d'humus accumulée au fond des vallées.

A Port-Gazelle, les terrasses de basalte se succèdent en plans superposés avec leurs hautes murailles droites inaccessibles au sommet, tandis qu'à la base les éboulements successifs et les débris des étages supérieurs forment des talus à pentes raides. Une végétation de mousse très intense au pied de ces collines abritées des vents du large présente l'aspect d'une riante ceinture



LA TEMPÊTE SE DÉCHAÎNA AVEC UNE FUREUR INOÛÎE (PAGE 405). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

verdoyante. A 100 mètres de hauteur, aux fougères, aux mousses et au *Pringlea antiscorbutica*, succède le lichen incrusté sur le roc, puis, à partir de 300 mètres d'altitude, toute trace de végétation disparaît entièrement et la neige couvre par plaques les rochers pour s'étaler bientôt en champs immenses et former les magnifiques glaciers d'où s'écoulent de toutes parts ces torrents qui inondent les étages inférieurs. Même au mois de juillet, saison la plus froide de l'année, la neige ne dure pas plus de quelques heures au bord de la mer, où la température, très faible, varie de 9 à 4 degrés environ.

Le 7 janvier, nous fîmes une excursion à une trentaine de kilomètres du mouillage, sur les bords d'un grand lac d'eau douce, dans l'ouest du bassin de Port-Gazelle. Deux lagons précèdent ce grand lac, dont les bords sont encaissés entre deux hautes montagnes. Nous suivîmes la rive sud, recueillant çà et là des échantillons de roches, goûtant l'eau, délicieuse et fraîche. Mais tous les animaux semblent avoir fui ses bords, et rien ne vint détourner notre attention de ce sauvage paysage. Nous fûmes étonnés de ne pas rencontrer un seul moustique dans ces terrains marécageux ou au bord du lac, comme on les rencontre en essaims si nombreux à Terre-Neuve.

Nous parvîmes à la dernière terrasse dominant d'environ 500 mètres toute la contrée environnante. Devant nous, la vue s'étendait jusqu'à la presqu'île de l'Observatoire, sur les monts Crozier, Chemine et Hooker, dont la constitution géologique diffère des autres montagnes, qui sont de formation basaltique. A nos pieds, la péninsule Bismarck et la baie Irlandaise s'émaillaient de nombreux îlots verdoyants. Plus à gauche, l'immense glacier du mont Richard, tout resplendissant sous un rayon de soleil, nous cachait les terrasses de Port-Christmas. A l'ouest nous retrouvions la mer, et au sud les montagnes du centre de l'île, avec leurs vastes champs de neige inexplorés.

La descente fut pénible, et plus d'une fois s'effectua contre notre désir : nous roulions sur la pente avec des débris de roches, qui rebondissaient ensuite de terrasse en terrasse pour retomber dans le lac.

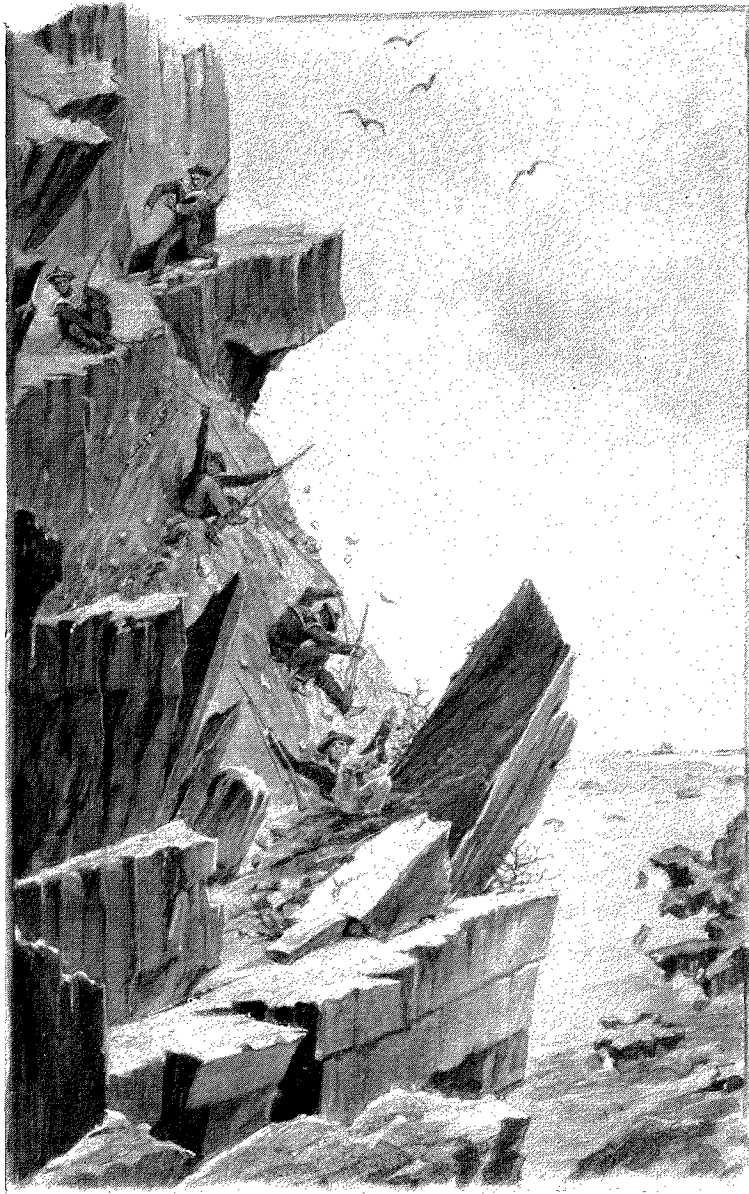
Pensant avec raison que Port-Gazelle serait le lieu visité de préférence par les autres navires, le commandant de l'*Eure* y fit placer près de la pointe Duck un mât de pavillon semblable à celui arboré à Port-Christmas. Trois bouteilles contenant chacune un duplicata de la prise de possession furent enterrées à un mètre de profondeur auprès du mât.

Notre mission comportait aussi l'établissement de dépôts de vivres. A un mille dans le nord-est du mât de pavillon, sur la rive nord, par conséquent, du bassin de la Gazelle, au bord d'un joli petit lac à l'eau fraîche et limpide, les mineurs élargirent une excavation naturelle du rocher, et nous y laissâmes 1 000 kilogrammes de *corned-beef* en boîtes de 4 kilogrammes, 500 kilogrammes de biscuit de mer, 20 chemises et des allumettes, 20 couvertures de laine, 20 caleçons de laine; le tout enfermé dans de fortes barriques, préservé du mieux que l'on put, et recouvert d'une grosse toile imperméable et goudronnée sur laquelle fut écrit :

Vivres et vêtements.

Eure. — Janvier 1893.

Une pyramide de pierres sèches, élevée de 2 mètres, était destinée à faciliter la reconnaissance du dépôt exclusivement réservé à l'usage des naufragés, pour



DESCENTE PÉNIBLE. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

pourvoir à leurs premiers besoins.

Nos marins ravitaillèrent si bien leurs tables en gibier, poisson, coquillages et légumes, qu'ils délaissèrent les boîtes de conserves pendant tout notre séjour à Port-Gazelle. Notre chef lui-même se piqua un soir de nous servir un souper uniquement composé des produits de notre chasse. En voici le menu :

Potage au pingouin.
— Salmis de poule d'eau.
— Pâté froid de lapin. —
Poisson sauce tartare. —
Rôtis de sarcelles et de chionis. — Salade cœurs de choux de Kerguelen.
— Bombe glacée du mont Richard. — Desserts d'Europe.

Les autres volatiles que nous rapportâmes avaient, en général, un goût prononcé d'huile de foie de morue.

Le 11 janvier, malgré tout l'attrait et la sécurité que pouvait offrir Port-Gazelle, le but de la mission étant rempli, le commandant appareilla de bonne heure, désireux de visiter encore une autre baie, réputée la meilleure de toutes.

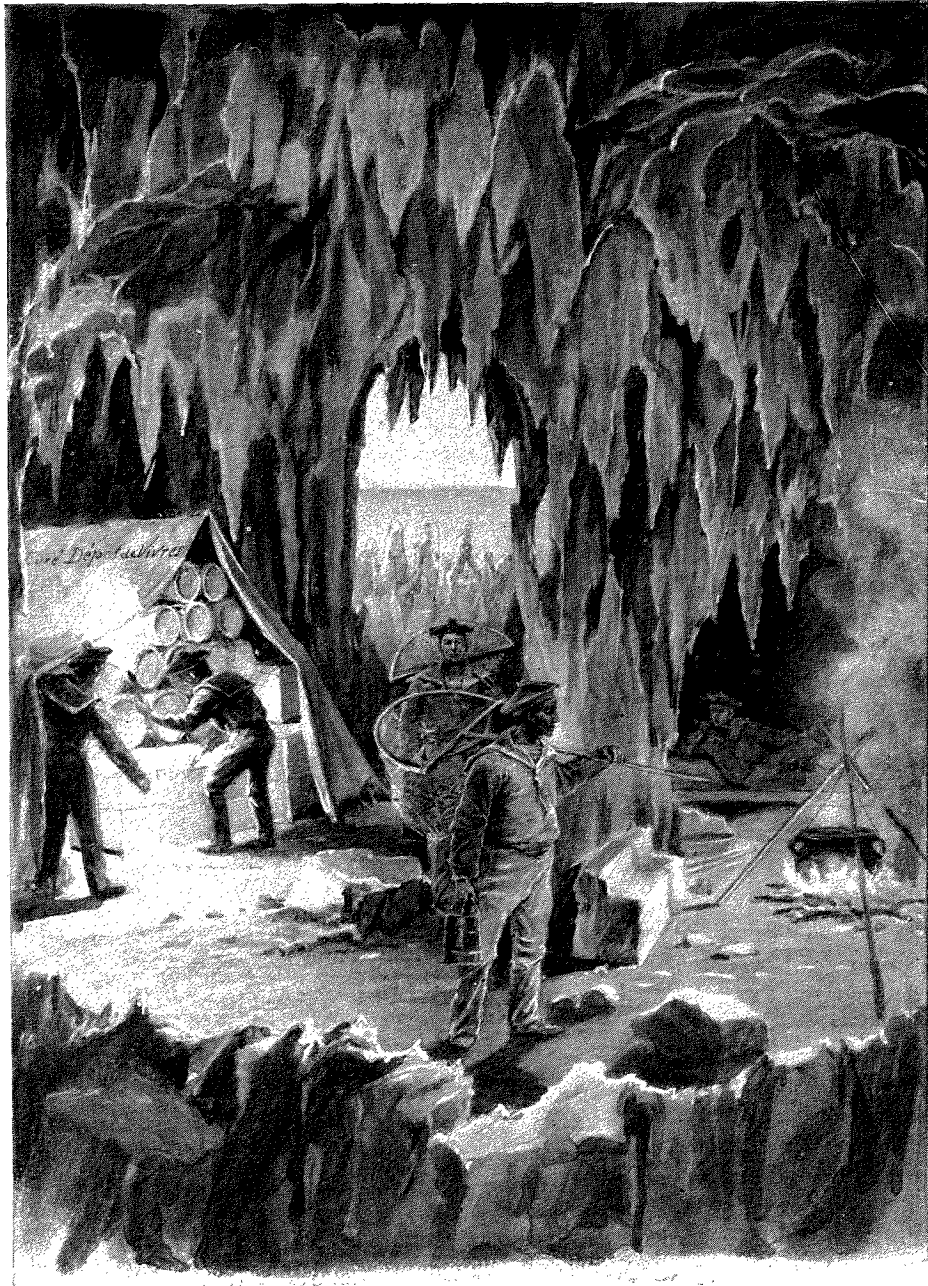
Un temps froid, dégagé, favorisa notre sortie, et, au large de la baie de Hillsborough, nous

jouîmes du rare spectacle d'une vue d'ensemble de tout l'archipel, curieux panorama d'innombrables îlots déchiquetés et de montagnes désolées, que domine au centre la masse neigeuse du mont Ross.

Vers une heure de l'après-midi, nous arrivâmes à Port-Mary, dans l'île Adalbert. Descendus à terre, nous y trouvâmes de belles pierres vertes de basalte phonolithe, du spath, et divers cristaux. Oiseaux et plantes étaient moins nombreux qu'à Port-Gazelle, et nous ne vîmes nulle trace de lapins sur l'île. Nous devions, le lendemain, faire de l'eau et graver sur les rochers une inscription relative à la prise de possession des îles par la France. A peine étions-nous de retour à bord, qu'une bourrasque de grêle et de vent éclata. Pendant trois journées consécutives, la tempête se déchaîna aussi furieuse qu'à Port-Christmas, nous poussant de plus en plus près des récifs qui bordent l'entrée de Port-Mary. A la première accalmie, l'*Espe* se hâta de quitter ce dangereux mouillage et de regagner la pleine mer.

Nous ne partageons pas sur ces îles l'opinion sévère de nos devanciers.

Les conditions toutes défavorables dans lesquelles Kerguelen et Cook abordèrent, les insuffisantes ressources dont ils disposaient à cette époque, les ont amenés à exagérer la situation. Le premier n'a-t-il pas écrit dans ses Mémoires :



DÉPÔT DE VIVRES ÉTABLI DANS L'ÎLE AMSTERDAM (PAGE 407). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

« Je préférerais vivre en Islande, qui est par 65 degrés de latitude nord, plutôt que dans le pays que j'ai découvert par 50 degrés de latitude sud, celui-ci fût-il même habité, ce qui n'est pas probable. »

Et cependant, fort peu de temps après, en 1799, l'opinion de Robert Rhodes, commandant du *Hillsborough*, est toute différente. Une chasse très fructueuse l'ayant décidé à passer six mois dans l'île, à son retour il engagea avec enthousiasme ses compatriotes à se rendre aux Kerguelen, et jusqu'en 1830 le nombre des bâtiments occupés à la pêche fut considérable; on en compta près de quarante par année. Les animaux marins détruits en grand nombre se réfugièrent vers l'île Heard, et ensuite plus au sud, où les baleiniers les pourchassèrent jusqu'à la banquise, dans des climats bien plus rudes, dangereux et sans abri que ceux des Kerguelen.

La réglementation de la pêche à Terre-Neuve, aux Malouines, et, plus récemment, au détroit de Bering, a permis à d'autres nations de se réserver pour l'avenir une source de richesses, tandis que la nôtre était gaspillée par les étrangers. Mais il faut avouer que la surveillance aurait été très pénible et fort coûteuse, la France ne pouvant engager hommes et argent pour un pays dont nos nationaux semblaient complètement se désintéresser.

Enfin, l'un d'eux, M. Boissière, a demandé et obtenu en 1894 la concession de la pêche aux Kerguelen pour cinquante ans. C'est, à notre connaissance, le premier essai qui va être tenté par nos compatriotes dans ces îles; et, à ce sujet, il est bon de rappeler que si l'archipel est dénudé dans toutes les parties exposées aux âpres vents d'ouest, il n'est pas stérile. Bien des vallons sont remplis d'une épaisse et fertile couche d'humus.

Le sol se modifiera complètement lorsque le sapin de Norvège et d'autres arbres des régions froides y auront été importés. Bien des cultures maraîchères et de céréales y sont possibles. Enfin, certaines races d'animaux auront grande chance de s'y propager avec succès. Les chèvres, porcs et moutons qui y furent parqués par les navires anglais s'y engraisèrent vite et donnèrent une viande excellente. C'est grand dommage que quelques-uns de ces couples n'aient pas été laissés en liberté. Pour nous-mêmes, nous regrettons d'avoir été dans l'impossibilité d'en lâcher quelques-uns. Il serait cependant mauvais d'y laisser les porcs se propager à l'état sauvage, ces animaux dévorant tous les oiseaux de mer qui viennent couvrir leurs œufs sur le rivage.

Les Kerguelen ne sont assurément pas plus déshéritées de la nature que les Malouines, où habitent actuellement plus de 1 100 colons anglais vivant de l'élevage de 500 000 moutons, qui rapportent, bon an mal an, 1700 tonnes de laine à l'exportation.

Une raison majeure fera qu'un jour l'archipel sera certainement habité : c'est la seule terre de tout l'océan Indien sud qui possède des ports.

L'existence du charbon y a été reconnue depuis fort longtemps. Les affleurements sont nombreux, et plusieurs ont été repérés sur les cartes. Voilà une source de richesse et d'avenir, s'il était réellement exploitable. En 1877, des Anglais en tentèrent l'entreprise, qui resta infructueuse. Les frais en étaient-ils trop considérables, ou le charbon de mauvaise qualité? Nous n'avons pu éclaircir le fait. La nature du charbon dans les couches inférieures est jusqu'à ce jour totalement inconnue, et ce serait mal juger de sa valeur que de se baser sur les échantillons recueillis dans les affleurements, échantillons qui perdent de leur qualité au contact prolongé de l'air et de l'humidité.

Fuller nous affirma avoir trouvé dans la baie Cumberland un gisement de 2 kilomètres de long sur 12 mètres de large et 2 d'épaisseur. Le charbon brûlait fort bien et il en tirait le meilleur parti pour sa forge.

A priori les difficultés d'extraction des couches inférieures paraissent nombreuses. La nature des roches entre lesquelles sont intercalées les diverses veines est extraordinairement dure. Les pluies continuelles qui se déversent sur les îles doivent produire de nombreuses nappes d'eau souterraines.

Qui cependant aurait pu prédire, il y a vingt ans, lors de la découverte des premiers affleurements d'Hong-Kong et de Kébao, l'extension énorme prise par nos charbonnages du Tonkin?

Si les résultats commerciaux de toute entreprise sont encore incertains, l'avantage militaire qu'une nation maritime peut retirer d'une station de charbon unique dans cette partie de l'océan Indien est d'une importance capitale, et dès 1840 le commandant anglais Ross l'avait fort judicieusement remarqué; plus récemment le contre-amiral Reveillère préconisait les Kerguelen comme un redoutable repaire de pirates en temps de guerre. Leur importance deviendrait extrême avec la neutralisation ou la fermeture du canal de Suez. De ces îles on est maître de couper toutes les communications entre l'Europe, l'Australie et l'Asie. De hardis croiseurs, partant de là, y remisant leurs prises, pourraient causer un mal incalculable au commerce ennemi, sans qu'il fût possible de les en empêcher, à moins de déployer de grandes forces.

Les terres de Kerguelen, dont la France vient de prendre possession officielle, doivent être habitées effectivement, pour que l'occupation soit valable aux yeux des puissances étrangères. A ce point de vue, nous estimons que nos compatriotes de la métropole ne viendront guère y chercher fortune. Pour y créer un centre de population, il conviendrait peut-être d'y faire l'essai d'une colonie pénitentiaire.

La Nouvelle-Calédonie, par la douceur de son climat, la facilité de la vie, offre à tous nos vagabonds une agréable perspective d'avenir. En visitant les prisons de l'île Nou, les exploitations agricoles de l'île des Pins et les pénitenciers de la Grande Terre, nous avons été frappés du peu de travail produit par ces déportés, qui, à

l'encontre des espérances du début, deviennent paresseux, ne colonisent point et empêchent les Français de la métropole de prendre leur part des richesses naturelles de l'île.

Aux Kerguelen, on peut être certain de l'impossibilité absolue de toute escapade et de tout trouble chez les voisins. La vie y sera rude, mais très saine et très supportable.

Les mines de charbon et de fer ont besoin de bras pour être exploitées, et les compagnons anarchistes y trouveraient une ample besogne en rapport avec leurs aptitudes. Tout d'ailleurs a besoin d'y être créé, et un labeur incessant y sera nécessaire pour vivre.

Notre mission aux îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, à 1 100 kilomètres dans le nord-nord-est des Kerguelen, favorisée par un temps exceptionnel, fut très courte et se borna à l'établissement de dépôts de vivres. On se rappelle que le pavillon français avait été arboré dans ces deux îles du 24 au 27 octobre 1892, par le croiseur *La Bourdonnais*, qui se perdit malheureusement dans le cyclone de Sainte-Marie de Madagascar, le 25 février 1893.

Nous arrivâmes à Saint-Paul le 22 janvier, vers 9 heures du matin, par un temps calme.

Cet îlot de Saint-Paul, véritable curiosité géographique, est le cratère d'un volcan émergeant de 260 mètres au-dessus du niveau de la mer. Un côté de la paroi orientale, effondré dans l'océan, se termine en forme de deux jetées naturelles, laissant entre elles un espace libre de 60 à 70 mètres, par lequel la mer communique en dedans. Le cirque intérieur forme un entonnoir régulier de 1 100 mètres de diamètre au niveau de la mer, surmonté de tous côtés par des pentes abruptes, avec une profondeur de 50 mètres au centre du bassin.

Les petits bâtiments qui peuvent franchir le seuil de 2 m. 90 de la barre viennent par très beau temps s'amarrer sur ses bords, comme à un quai naturel. Nous y trouvâmes une goélette de la Réunion, l'*Angèle-Élisa*, capitaine Bertin, s'y rendant chaque été pour la pêche.

Un matelot créole nous montra toutes les curiosités de l'îlot, nous menant à diverses sources d'eaux chaudes; l'une d'elles s'écoule entre des roches éboulées, et forme un petit bassin naturel, à la température de 50 à 60 degrés.

L'autre versant de l'îlot n'est guère accessible qu'à un endroit dit sentier des Pingouins, probablement à cause d'une colonie de ces animaux qui y ont élu domicile. Nous avons gravi cette falaise de 257 mètres de hauteur. Mais, une fois arrivé sur le plateau, il faut se défier de dangereuses fondrières bouillantes. Un créole de Bourbon qui y tomba par imprudence eut les deux jambes brûlées.

Notre guide nous conduisit jusqu'à une grotte tapissée de lierre et blanchie de salpêtre où se trouve la seule eau potable de l'île.

La description de Saint-Paul a été entièrement faite par la mission de l'amiral Mouchez, qui y vint en 1874 observer le passage de Vénus.

Actuellement, les anciennes habitations de la mission servent aux pêcheurs comme magasins de salaison pour la morue. Dans l'une d'elles, où la température est toujours très douce, par suite d'une veine volcanique d'eau chaude qui passe en dessous, nous effectuâmes le dépôt de vivres pour naufragés, soit 600 kilogrammes de *corned beef*, 500 kilogrammes de biscuit de mer, 10 chemises de molleton, 10 caleçons de laine, 10 couvertures et des boîtes d'allumettes.

La principale valeur de Saint-Paul et d'Amsterdam réside dans l'immense banc de poissons, morues, maquereaux, sardines, langoustes, etc., que l'on trouve sur ses côtes. Une embarcation partie au large dans la matinée avec quatre à cinq hommes revint à midi, chargée à couler bas. Le seul débouché actuel en est La Réunion, dont les côtes, à l'inverse de Maurice, ne sont pas poissonneuses. Plusieurs goélettes venaient autrefois pêcher sur ce banc, mais de terribles cyclones qui règnent en permanence sur ces parages les ont peu à peu détruites; et les créoles, trop éprouvés déjà par la crise agricole et industrielle qui sévit si durement sur la Réunion, n'ont pu armer de nouveaux bâtiments.

On a parlé à diverses reprises de faire un port de Saint-Paul et d'y constituer non seulement un dépôt de charbon, mais encore un port de refuge en cas de guerre. Il serait en effet bien tentant, d'après la carte, de creuser à la dynamite l'étroit dos d'âne entre le cratère et l'océan pour permettre ainsi aux navires du plus fort tonnage d'y entrer. Mais il ne faudrait point fonder sur ce port des espérances exagérées, et l'extrait suivant du rapport du commandant de l'*Eure* donnera une idée exacte de la valeur d'un mouillage dans le cratère :

« Reste à savoir si un grand bâtiment trouverait dans ce lac toutes les conditions de sécurité que semble promettre le formidable cercle de montagnes qui l'entoure. Or, voici à ce sujet ce que m'ont dit les pêcheurs. Par coup de vent de sud-ouest de violentes rafales descendent des crêtes, vont se réfléchir sur le versant nord-est et sont renvoyées dans le lac, où leur rencontre avec les rafales directes produit des tourbillons d'eau et de vent capables de soulever une embarcation; dans ces occasions, les goélettes, qui sont amarrées par l'arrière dans l'angle de la jetée nord, n'ont pas trop de toutes leurs amarres et n'étaient qu'à grand'peine. C'est ainsi qu'il y a quelques années, une goélette française, la *Décidée*, arracha tous ses points fixes et alla se briser sur le bord ouest du cratère, où elle sombra. C'est ainsi de même que, il y a quelque temps, l'*Angèle-Élisa* ne dut son salut

qu'au dévouement de son second, qui se jeta à la mer pour aller porter à terre des faux bras au moment où la violence de l'ouragan ébranlait tous les points fixes et brisait successivement toutes ses amarres. »

Un dépôt de charbon y serait cependant utile. Les bâtiments de passage pourraient s'y ravitailler par temps maniable et trouver tous les vivres nécessaires, car l'îlot a un climat très doux où plantes et animaux croissent à merveille.

Un phare lui-même rendrait de grands services.

En quittant Saint-Paul, l'*Eure* se dirigea vers Amsterdam, seconde île de ce groupe, à un degré plus au nord, presque entièrement bordée de hautes falaises inaccessibles. Les embarcations accostèrent à une petite anse de sable noir vis-à-vis d'une vieille hutte en pierre. Par un calme absolu, le transbordement du matériel du dépôt de vivres s'effectua aisément. Sous une grotte fréquentée des pêcheurs fut constitué un nouveau dépôt de la même importance qu'à Saint-Paul.

Comme sa voisine, Amsterdam est d'origine volcanique. De nombreux cratères émergent de toute part sur les flancs d'une montagne à pente douce élevée d'environ 1 000 mètres. Sa grande dimension, la douceur du climat et la fertilité de son sol décidèrent un créole de la Réunion à s'y transporter avec sa famille en 1873. Mais, après un an de séjour, la nostalgie le prit et il réintégra l'île natale. Grâce à son passage, un grand nombre de plantes alimentaires qu'il y importa croissent dans l'île, et ses anciens animaux forment de grandes bandes sauvages, source d'un précieux aliment pour les naufragés.

Du bord, nos hommes se livrèrent avec ardeur à la pêche à la morue, et en moins d'une heure tout le pont du bâtiment était couvert de poisson, du poids de 16 à 20 kilogrammes environ.

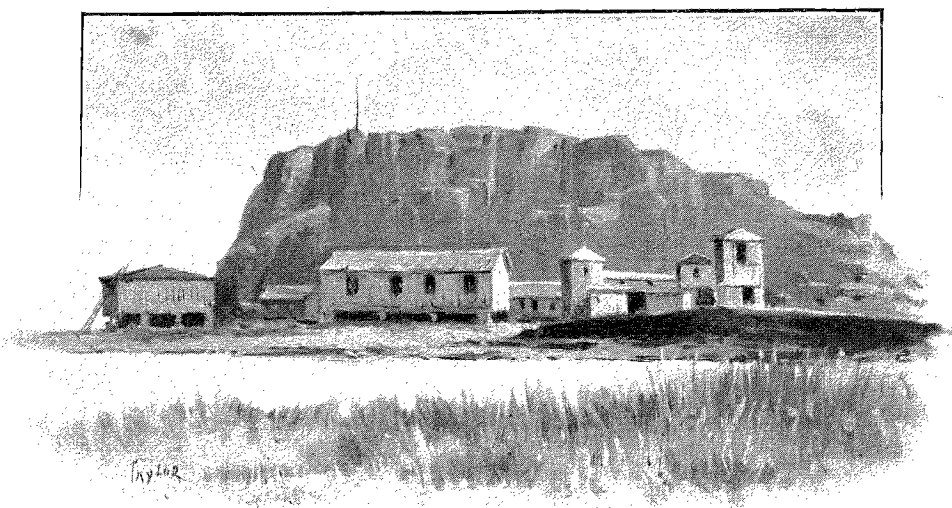
Avec de simples cercles de barriques disposés en casiers et garnis à l'intérieur de quelques débris de viande, nous primes de grandes quantités de langoustes. La première levée en donna quarante-six; la seconde, un quart d'heure après, soixante-dix. Mes camarades, qui avaient fait la campagne de Terre-Neuve, assuraient que les meilleurs banes n'étaient pas plus productifs.

Un nouveau pavillon métallique fut planté sur l'île et, notre mission terminée, nous retournâmes à Bourbon, puis à Madagascar, pour y reprendre nos travaux d'hydrographie et notre croisière d'observations, attendant impatiemment l'heure où la grande île africaine tomberait à son tour au pouvoir des Français.

Ainsi, dans l'océan Indien sud, nous possédons toutes les îles. D'abord les Marion et Crozet (découvertes le 23 janvier 1772 par Marion du Fresne, qui en prit possession au nom du roi de France), puis l'archipel des Kerguelen et enfin le groupe de Saint-Paul et d'Amsterdam.

Les plus avantageuses pour le climat et les pêcheries sont ces dernières. Mais elles n'ont malheureusement point de port. Les Marion et Crozet, toutes dénudées, n'offrent qu'un abri insuffisant. Kerguelen seule, par son étendue, ses nombreux ports et sa position, reste le point principal de toute cette chaîne d'îlots qui sont actuellement entre nos mains.

E. MERCIÉ.



ÉTABLISSEMENT ALLEMAND DE PORT-BETSY DANS L'ÎLE KERGUELEN, EN 1874. — DESSIN DE TAYLOR.



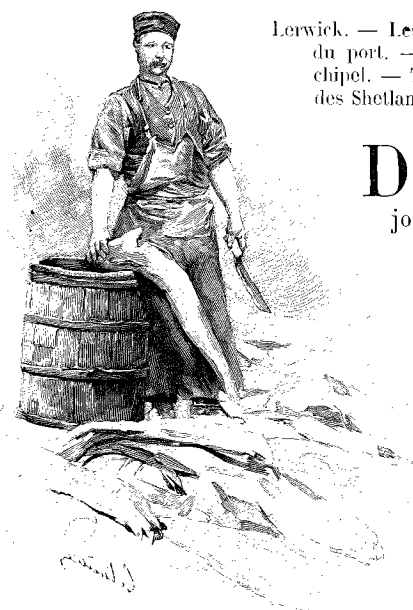
RUE PRINCIPALE DE LERWICK. — DESSIN DE G. VUILLIER.

EN ÉCOSSE¹,

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXIV

Lerwick. — Les gaietés de l'Armée du Salut. — Journée de sabbat. — Vues de mer. — Les oiseaux sacrés du port. — Pilleurs d'épaves. — Le hareng et le mouton. — Scalloway. — Les poneys. — A travers l'archipel. — Terres amphibies et incohérentes. — La légende de sainte Sunniva. — Centenaires. — Simplicité des Shetlandais.



NETTOYAGE DU POISSON.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

DANS tout le Royaume-Uni, le samedi soir est férié et consacré au plaisir, afin que le dimanche demeure tout au Seigneur; en m'amenant aux Shetland ce jour-là, le hasard m'a fait voir au débotté la population entière de la capitale flânant par les rues. Je devrais parler au singulier : Lerwick en possède bien deux, qui sont parallèles et superposées, mais celle d'en haut est le quartier noble et désert, quelque chose comme le faubourg Saint-Germain, tandis que celle d'en bas représente les boulevards, Commercial Street, son nom l'indique : articles tricotés indigènes, drapiers, bottiers, épiciers-fruitiers où s'étaient des fraises venues d'Écosse et des poires de Normandie, un libraire, une bibliothèque publique, le bureau de poste, avec au-dessus un petit musée d'histoire naturelle et une salle « pour concerts et soirées ». Étroite, tortueuse, dallée et sans trottoirs, comme dans les villes de Toscane, les maisons basses, en pierre grise, la toiture de pierre aussi, ce qui leur donne un caractère massif, elle est toute grouillante de populaire, les femmes faisant leurs provisions pour le lendemain, les filles se promenant en compagnie de leur amoureux, les hommes flânant et fumant leur pipe, calmes, graves, silencieux comme les marins de tous pays, avec le voile de rêve des races du nord.

Presque tous pêcheurs ou matelots, et de type bien franchement scandinave : grands, lourds, larges, solides, des allures d'ours apprivoisés, de bonnes grosses têtes carrées et honnêtes, le fond du teint rose sous le hâle et le sel qui leur tannent la peau en lui donnant une couleur de brique recuite,

1. Suite. Voyez tome I^{er}, p. 313, 325, 337, 349, 361 et 373; tome II, p. 253, 265, 277, 289 et 301.

des cheveux ardents, d'amples barbes jaunes ou rouges, de gros yeux bleu de lin à fleur de front. Ils ont conservé leur costume de travail, toujours pittoresque chez les gens de mer, et quelques vieux mathurins sont d'un galbe amusant, avec l'ample culotte de toile à voile rousse, bouffant dans les hautes bottes du cuir cru, chemise de flanelle violette, débraillée, au cou un énorme cache-nez tricoté vert et jaune, et coiffés d'un chapeau de femme, en paille cannelle, le tout fort taché de goudron et fleurant ferme le poisson et le varech. Quant aux femmes, ici comme partout, hélas ! elles ont pensé se civiliser en renonçant à leur costume traditionnel, ces cotillons de gros molleton écarlate, qui naguère, comme les oies du Capitole, ont sauvé les Shetland d'une descente du corsaire Paul Jones. En apercevant du large un groupe réuni au sommet d'une falaise, le forban crut voir des habits rouges de soldats et il vira lof sur lof sans demander son reste.

Ces deux artères principales constituant la ville haute et la ville basse sont réunies par un dédale de grimpettes fort raides, serpentant entre les maisons, plantées avec un absolu dédain de la symétrie. Plus bas encore est le port, où il s'en trouve qui baignent dans la mer, un canot amarré à une fenêtre. Avant les récents travaux qui ont doté Lerwick d'un beau quai de pierre et d'un môle imposant, il y en avait bien davantage, et, comme toujours, le pittoresque a perdu ce qu'a gagné le commerce. Ce n'est pas sans raison que les Shetlandais bâtitassent ainsi. La contrebande naguère se pratiquait largement dans ces îles, si morcelées que leur immense étendue de côtes rendait la surveillance difficile. C'était tôt fait d'introduire chez soi, à la faveur des longues nuits d'hiver, une balle de tabac, une barrique de vin de France ou d'Espagne, d'eau-de-vie de Cognac ou de rhum des Antilles.

Soit dit en passant, c'est avec les Pays-Bas et les ports d'Allemagne que Lerwick a le plus de relations commerciales. J'y ai vu sur le quai des matelots frisons en leur bizarre costume : énormes culottes-jupons de toile bleue, bas de laine, tricot magenta et sabots pointus comme les souliers à la poulaine du moyen âge. Et parmi les verrières du bel hôtel de ville néo-gothique, dont en 1882 le duc d'Edimbourg a posé la première pierre, il en est deux offerts par les cités de Hambourg et d'Amsterdam en témoignage de confraternité maritime. Les Lerwickiens ne sont pas peu fiers de leur fastueux édifice municipal, qui domine majestueusement la ville de son beffroi, dont le carillon de dix cloches provient de la célèbre fonderie de Louvain. Il est digne des frères armoiries de la capitale des Shetland : d'or à la nef équipée et voguant de sinople, le chef de gueules à la hache de bataille d'argent, comme cimier le corbeau de sable éployé — qui est de Danemark — et la devise empruntée à la *Vie d'Agricola* de Tacite : « *Dispecta est Thule.* »

Le peu d'intérêt qu'offre un édifice aux plâtres encore frais ne m'eût pas engagée à pénétrer dans celui-là, si, au cours de mes vagues déambulations dominicales, je n'y avais été attirée par des glapissements et des vociférations partant des fenêtres ouvertes du premier étage. C'était dans le vaste hall baronial aux hautes cheminées de pierre sculptée, où une copie du portrait de la reine Victoria par Winterhalter fraternise avec les effigies en vitrail des jarls, des rois et des saints norvégiens, une Assemblée de l'armée du Salut. Sur l'estrade qui sert aux réunions du conseil, une douzaine d'officiers des deux sexes, revêtus de l'uniforme connu, les hommes à longue barbe de patriarche, hâves ou bouffis, les femmes plates, anguleuses. Une osseuse et robuste « majoresse », dont la bouche faisait le tour de la tête, parlait au moment où j'entrai, bonne enfant, hilare, voulant absolument faire rire une centaine de braves gens très placides et solennels qui étaient là entre deux sermons de leur propre culte, pour changer.

« Avant d'être salutiste, j'étais quelquefois triste, de mauvaise humeur, clamait-elle d'une voix tonitruante.... Depuis que j'ai connu Jésus, je suis toujours gaie et je voudrais que tout le monde le soit.... Allons, soyez gais, riez. »

On ne riait pas, et j'étais la seule qui en eusse envie. Mais la majoresse ne se découragea point et lança de triviales bouffonneries si énormes, qu'un accès d'hilarité finit par secouer l'auditoire.

« Voilà qui est bien, je suis contente, s'écria-t-elle.... Je sais que c'est de moi que vous riez : mais vous riez, c'est l'essentiel. La paix et la joie du Seigneur Jésus sont entrées dans votre cœur. Maintenant nous allons chanter. »

Et, très fine, me guignant du coin de l'œil, elle ajoute, évidemment à mon adresse :

« Il y en a parmi vous qui ne sont pas des nôtres : des presbytériens, des épiscopaux, peut-être des romains. Mais ça ne fait rien. Nous sommes tous frères. Tous sont les bienvenus dans l'amour de Jésus. Et tous peuvent bien chanter : ça ne leur fera pas de mal et ça fera plaisir au Seigneur. »

Ah non ! par exemple, ça ne doit pas lui faire plaisir....

Au fond, il n'y a pas là dedans de quoi rire, sinon pour les commis voyageurs qui blaguent bêtement ce qu'ils ne comprennent pas. Quand on songe aux trésors d'abnégation et de charité dépensés dans les bouges des quartiers infâmes de Londres par de petites salutistes de vingt ans, pures, fraîches et souvent jolies comme des lis mystiques, les inepties, les puérités, les aberrations de ce grossier exotérisme s'effacent et il reste un réel sentiment de respect pour l'étincelle de spiritualité qui allume ces étranges flammes. Névrose assurément, mais névrose de l'âme. Tel quel, le salutisme a beaucoup d'action en ces pays d'austère et sombre calvinisme, où les masses sont entièrement, profondément, passionnément religieuses, et où toutes les manifestations d'adoration



SCALLOWAY. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

trouvent ample carrière. Les modernistes, les progressistes, les positivistes, ne croient pas qu'il reste assez de toi dans l'humanité pour que les guerres de religion soient encore possibles. Qu'ils viennent essayer ici de rétablir le papisme ou le prélatisme, ou simplement de restreindre la liberté d'expansion des sectes dissidentes, et ils verront.

Pour 4 000 âmes, Lerwick possède sept églises : presbytériens établis (Église d'Écosse), presbytériens unis — ainsi nommés parce qu'ils se sont désunis des autres, — presbytériens libres, épiscopaux (Église d'Angleterre), méthodistes wesleyens, congrégationalistes et baptistes. Les catholiques sont en si petit nombre dans les îles, qu'un prêtre vient seulement d'Écosse les visiter tous les trois mois pour procéder aux baptêmes, aux mariages, entendre les confessions, donner la communion. De l'extrême-onction ils sont obligés de se passer, et pour cause. Par une radieuse et chaude journée de sabbat comme celle que les Shetland ont eu la politesse de m'offrir, c'est un spectacle curieux que tout ce peuple en habits de fête se rendant à ses offices respectifs. Trop de redingotes noires malheureusement, dans lesquelles sont gauchement engoncés les torsos robustes de ces braves marins, avec une grosse cravate roulée indéfiniment autour de leur cou halé qui s'en gonfle d'apoplexie, des anneaux d'or aux oreilles, et sur leur bonne tête hirsute un énorme tube en poil de lapin. Trop de femmes attifées « à l'instar » — robes à volants et à retroussis, confections garnies de jais et d'effilés, chapeaux enrubannés, empanachés, enguirlandés selon l'abracadabrante fantaisie des modistes locales. Et les pauvres gamins en complet genre Montagnes Russes, — oh ! de très loin ! — leurs pieds habituellement nus, gênés dans des souliers, la chevelure embroussaillée, qui en semaine leur sert uniquement de couvre-chef, coiffée d'une sorte de bonnet de prêtre en velours cramoisi à gland, qui paraît être le grand chic des enfants de la capitale shetlandaise.

Et quand ils sortent de l'église, remplissant de nouveau les rues désertes d'un torrent humain, paisible et silencieux, la mine souriante et épanouie de gens qui viennent d'écouter consciencieusement un sermon d'une couple d'heures, et qui retourneront après leur dîner en écouter un autre, on se dit que chacun met son bonheur où il lui plaît et qu'heureux ceux à qui la religion en procure. Superstition comme une autre, ce respect du sabbat rigoureux jusqu'à l'enfantillage. Mais il n'en est pas moins touchant de voir les plus pauvres gens s'abstenir de toute besogne mercenaire. Le temps le plus propice à la pêche ne les décidera pas à lancer leur barque, et la seule menace imminente d'un orage leur mettra la faucille à la main pour moissonner leur orge et leur avoine. Ils ne boivent pas, ne jouent pas, ne font pas de bruit, se promènent tranquillement en famille, et au profond bien-être que le repos absolu donne à ces rudes travailleurs de toute la semaine, se joint le sentiment qu'ils honorent Dieu.

Il faut avoir assisté à ce spectacle de paix naïve pour jauger la valeur morale d'une bande de yachtsmen et de yachtswomen français qui, peu avant mon passage, ayant fait escale ici un dimanche, ont pris plaisir à scandaliser ces gens simples par les éclats d'une tapageuse gaité. Craignant d'avoir blessé mon patriotisme en me le racontant, on ajouta que « certainement ce n'étaient pas des ladies et des gentlemen comme il faut ». Je l'affirmai, bien que leurs noms, qui avaient paru dans le *Shetland Times* hebdomadaire, m'eussent dit tout le contraire. Je ne les dénoncerai pas. Mais vraiment les Parisiens quelquefois ont bien de l'esprit...



FEMME DE LERWICK.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Pas davantage, bien entendu, un indigène ne consentira-t-il, hors le cas de force majeure, à vous conduire en bateau ou en voiture. Béni sois-tu une fois de plus, rigide sabbat calviniste qui oblige le touriste vanné à reposer ses os. Pour haïr ce jour de détente forcée, où l'on a loisir de lire et d'écrire, de regarder couler l'eau, verdoyer la verdure et poudroyer le soleil, voler les oiseaux et les abeilles butiner, de se laisser vivre enfin en un nonchaloir sans remords, il faut avoir le caractère bien mal fait, ou une étrange avidité de ce mouvement vain d'un hanneton dans un tambour.

Si l'on éprouve d'ailleurs le besoin de bouger, rien qu'à rôder dans un rayon de deux milles on a de quoi passer une délicieuse journée dominicale. En grim pant sur le Knob, aiguille de roc qui domine la ville, on embrasse de l'œil ébloui par le scintillement des vagues, qui au soleil semblent une fonte d'argent en ébullition, cette singulière côte rompue, déchirée, tailladée, du « continent » des Shetland, qui s'allonge vers le sud, fendant la mer comme un éperon. Quand on en a assez de la vue plongeante, on peut essayer de la vue rasante en allant s'asseoir à fleur d'eau sur les larges dalles noires, polies comme du marbre, qui, découvertes à marée basse, font les degrés d'un escalier de Titans descendant dans la profonde baie de Brei Weik, du côté opposé à la rade, car Lerwick est situé sur un lambeau de terre qu'entoure la mer de trois côtés. Par ce bel après-midi lumineux, tout est bleu, de nuances infiniment variées se dégradant de l'indigo intense à l'évanescant azur, en passant par un ton rare où traînent du vert et de l'or, qu'on pourrait appeler gorge de paon. Dans cette petite Norvège on a déjà le sentiment des colorations boréales, étrangement chaudes et violentes, avec lesquelles nous étonnent les paysagistes scandinaves.

Une perspective fuyante d'îles et de fjords, et, sur la ligne claire de l'horizon, la vague fumée de quelque lointain steamer; plus près, la rive verdoyante de Bressay où gambadent de gros moutons très blancs, qui semblent échappés d'une ménagerie de Nuremberg. Puis des arrangements bizarres : un sémaphore étendant ses bras décharnés au-dessus d'un champ de seigle, des vaches broutant les varechs au pied du fort Charlotte, dont se rouillent les pacifiques canons, ses remparts blanchis à la chaux fraîche en contraste violent avec le noir du massif de roc qui lui sert de base. Aucun bruit que le cri aigu, et pourtant très doux, des bandes de pétrels et de mouettes qui s'ébattent en folles farandoles, et, fusant par les fenêtres ouvertes des sept églises, des vagues harmonies d'orgue sur lesquelles s'égrènent les chants pieux des fidèles, enfin le murmure de la mer apaisée, dont la surface vibrante frissonne à peine de risées légères. Il fait bon s'engourdir ici. La voilà, la paix du Seigneur, et les salutistes ont bien tort de tant s'échauffer là-bas à beugler ses louanges.

Les géographes affirment que l'archipel des Shetland ou Zetland — corruption de *Hjalt-land* — se compose de cent îles et îlots. Le chiffre est bien rond pour être exact — ils ont dû s'y perdre en les comptant. Trente-quatre seulement sont habitées, la population totale approchant de 30 000 âmes. Jusqu'au commencement du siècle, les communications postales étaient nulles d'octobre à mai. Les Shetlandais savent apprécier les bienfaits du progrès, car une statistique récente dit qu'en une année il est arrivé à Lerwick : 1 596 000 lettres, 154 000 journaux et 72 000 câblesgrammes.

Cependant ils vivent dans un isolement relatif. Les touristes n'y viennent guère, les sportsmen davantage, mais encore en petit nombre, à cause de la pénurie de logements. Pays de cocagne pour les pêcheurs à la ligne, qui y peuvent ferrer des truites saumonées de quinze livres. Quant aux chasseurs, ils ont peu de grouses, car il y a peu de bruyères. Ils chercheraient en vain la perdrix, et deux cailles égarées qui y ont été tirées en 1833 et 1854 sont cataloguées au musée comme bêtes rares. Mais les oiseaux de mer et de marais abondent : bécasse, héron, vanneau, pluvier doré, courlis, poule d'eau, sarcelle, oie barnacle et outarde, cygne sauvage, beaucoup de variétés de canards, y compris l'é dredon, martinet, pigeon bleu de roc, grèbe, pingouin, buse et butor, bécasseau de toutes espèces : violet, rousset, cul-blanc, canut, maubèche, arlequin, chevalier, échasse,



CHÂTEAU DE SINCLAIR. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

quignette et cocorli, — puis tout ce que le vulgaire englobe sous le nom générique de mouettes, cormorans et goélands, c'est-à-dire le puffin, le pétrel, le fou blanc, le plongeur, le guillemot, la pie huitrière, le ptarmigan, l'alouette, l'hirondelle et le perroquet de mer. Mais il faut respecter ceux du port de Lerwick, oiseaux sacrés et propices à l'égal des pigeons de Venise et des cigognes de Strasbourg, qui se posent sur les bateaux à l'ancre, sur les toits, sur les cheminées, et promènent gravement sur le quai leur panse rebondie gris cendré, bleu d'ardoise ou blanc de neige, en dévisageant les passants de leurs gros yeux ronds et rouges, flanquant l'énorme bec noir en cisaille. Un coup de fusil tiré sur ces oiseaux exposerait la ville à toutes les calamités.

La martre et la loutre ne sont pas très communes aux Shetlandais, mais non introuvables, et l'on s'y peut livrer aussi au sport rare de la chasse au phoque. Les baleines naguère y descendaient par troupes considérables, et d'après les lois locales, le tiers de la prise appartenait au propriétaire de la grève sur laquelle on les échouait, et à la couronne celles trop grosses pour que six bœufs — les très petits bœufs indigènes — les pussent tirer de l'eau. Le 22 septembre 1845, date demeurée célèbre dans les fastes locaux, 1540 de ces cétacés ont été massacrés au pied de Sumburgh Head. Aujourd'hui les baleines prennent une autre route, et celles qu'on voit dans les eaux shetlandaises sont de petite taille. Quelques jours avant mon arrivée dans les îles, on en avait harponné une quarantaine non loin de Lerwick, où je les vis exposées dans un hangar en attendant leur mise aux enchères. L'impression qui m'en est restée est que ce sont de fort vilaines bêtes, et sentant affreusement mauvais.

C'est de la pêche que vivent les Shetlandais. Naguère, à ces produits naturels de la mer ils ajoutaient des profits indirects moins avouables. Lorsque Walter Scott les a visités voici quatre-vingts ans, la commission des phares dont il faisait partie y fut assez mal reçue, les indigènes étant pilleurs d'épaves et n'en rougissant point. Certain jour, un ministre ajouta aux prières de l'office divin : « Et si c'est ta volonté que d'infortunés marins soient jetés à la côte, oh ! Seigneur, n'oublie pas ta pauvre île de Sanday. » Une superstition féroce interdisait de porter secours à un étranger qui se noyait, pour la raison qu'il était fatalement destiné à nuire plus tard à son sauveur. Il est facile de comprendre quel intérêt avaient les riverains à ce que pérît tout l'équipage d'un bâtiment naufragé. Les Shetlandais, d'autre part, se targuaient d'ignorer l'usage des serrures et des verrous, le vol étant chose inconnue parmi eux. Au demeurant, vous le voyez, les meilleures gens du monde. Soyons-leur indulgents en songeant que si le bois, le fer, les vivres, les étoffes, les outils venaient à leur manquer, ils n'avaient aucun moyen de s'en procurer pendant de longs mois, et que quand des navires marchands arrivaient dans leurs eaux, l'argent ou les marchandises d'échange leur faisaient souvent défaut.

Aujourd'hui les mœurs se sont humanisées, quoiqu'on dise tout bas qu'il n'y faudrait pas regarder de trop près, et que s'ils ne pillent plus, ou guère, c'est qu'il n'y a presque plus d'épaves, grâce aux phares, à la vapeur

et autres perfectionnements de la navigation. Mais la baraterie est encore pratiquée dans les îles, les compagnies d'assurances maritimes le savent. Au moment où je m'y trouvais, on parlait assez haut d'un capitaine orcadien qui s'arrachait les cheveux de chagrin d'avoir, par une fausse manœuvre, échoué son bâtiment sur des sables d'où le jusant l'a renfloué tout seul, au lieu de le jeter sur les brisants voisins.

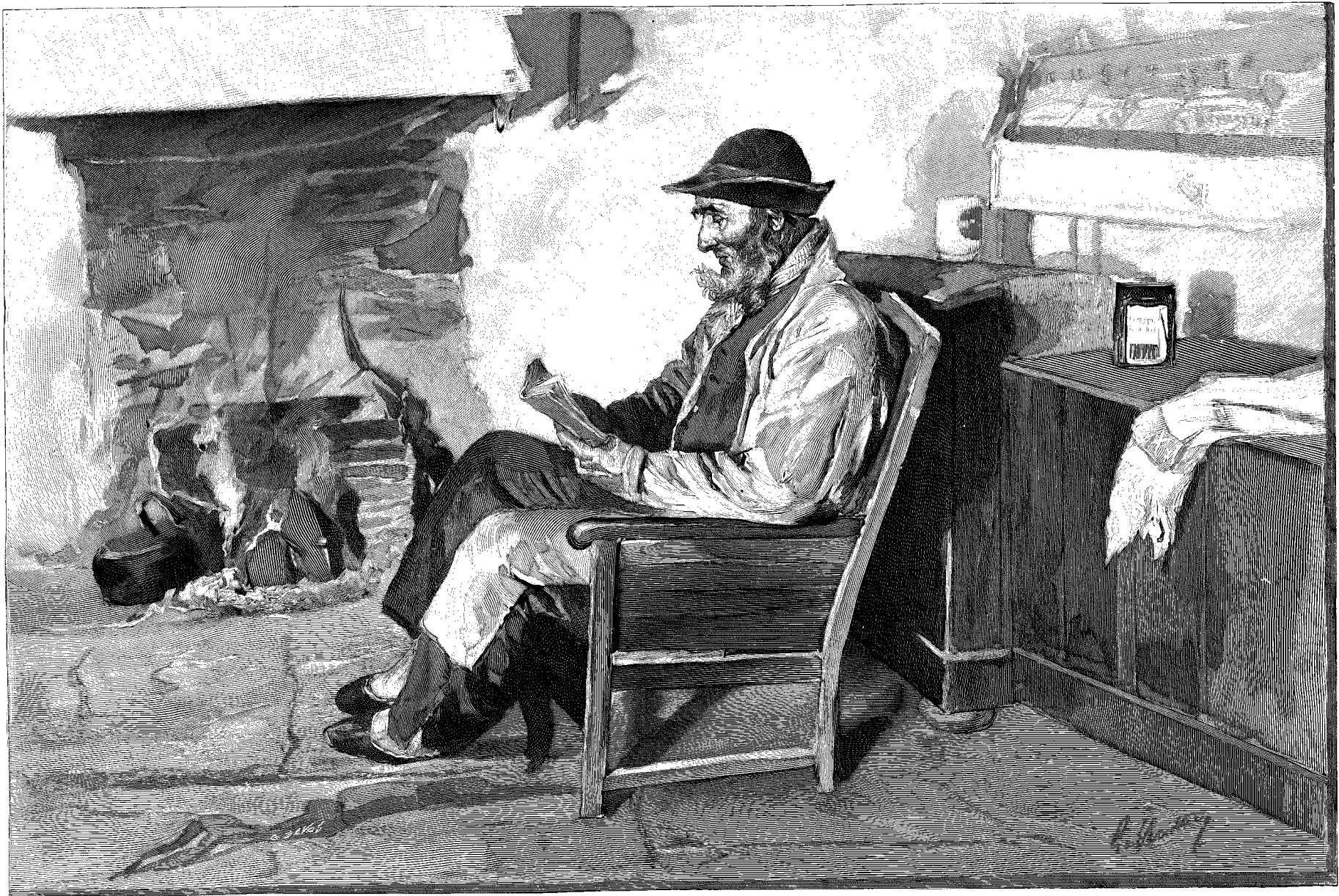
C'est aux Hollandais que Lerwick doit son existence, ce port ayant été créé à la fin du ^{xv}^e siècle pour leurs goélettes de pêche au hareng, qui se réunissaient dans la rade de Bressay au nombre de jusqu'à deux mille. Il y a quinze ans seulement que trois barques pontées ont été frêtées par des indigènes pour pêcher en haute mer — elles sont aujourd'hui plus de trois cents, représentant un capital supérieur à trois millions de francs. En 1885, il a été pris par eux et salé dans les îles 232 920 *crans* de harengs, — le *cran* ou baril contenant 600 à 700 poissons et pesant 235 livres anglaises — exportés principalement à Dantzig, Hambourg, Stettin, Riga, Memel et Königsberg. Faute de sel et de main-d'œuvre, plusieurs milliers de barils ont été vendus à vil prix comme engrais. Mais après les vaches grasses, les vaches maigres. Une invasion de squales — *vulgo* chiens de mer — a éloigné les bancs de harengs, et cette année les deux premiers mois de la saison, qui sont les plus fructueux, n'avaient encore donné que 56 000 *crans*. Mais les Shetlandais sont de vaillants marins et ils vont au Groenland harponner le phoque et la baleine. Leurs eaux, enfin, sont riches en raies, en merlans et en morues, dont, bon an mal an, ils salent 25 000 quintaux.

Quant à l'agriculture, elle est à peu près exclusivement aux mains de colons écossais établis dans les îles depuis plus ou moins longtemps. Dans *le Pirate*, Walter Scott a dépeint l'animosité que nourrissaient les indigènes pour ces étrangers, personnifiés par le pédantesque Triptolème Yellowley et sa revêche sœur Barbara. Quoique atténué, l'antagonisme subsiste encore. C'est surtout l'élevage du mouton qui occupe les fermiers, une espèce analogue aux argalis sauvages de Sibérie. En ces îles où l'on ne se trouve jamais à une distance de la mer de plus de deux à trois milles, l'excellente viande de ces bonnes grosses bêtes toutes rondes, d'une laine épaisse et moelleuse, est du pré-salé par excellence. Plus « salé » même que « pré », car les pâturages proprement dits sont rares et ils se nourrissent moins de l'herbe des landes même que du varech des grèves. Seulement, au moment où elles vont mettre bas, les brebis sont parquées et reçoivent une autre alimentation.

La végétation marine est aussi utilisée par les riverains pour la fabrication de la soude. Ils ramassent à marée basse une variété particulière de goémon, font sécher leur récolte et la brûlent. Cela ne se vend pas cher



TOUR PICTE DE MOUSA, A LERWICK. — DESSIN DE G. VUILLIER.



CROFTER SHETLANDAIS. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

la tonne, mais un peu d'argent va loin aux Shetland. Quand la pêche côtière est bonne, ainsi que les maigres récoltes de seigle, d'orge et de pommes de terre que leur donne la pièce de terre défrichée autour de ce qu'on ne saurait appeler leur chaumière, puisqu'elle est couverte en dalles, les plus humbles Shetlandais ne se trouvent pas pauvres. Quelques moutons constituent leur grande fortune, et toutes les femmes excellent à en filer la laine au fuseau, par les longues nuits d'hiver, pour ensuite la tisser au métier, ou pour la tricoter en châles, bas, capuchons, gilets, mitaines, d'un travail souple et léger, après l'avoir teinté par des procédés naturels transmis traditionnellement. Ainsi le jaune est extrait du souci des champs et de la racine de fougère ; le violet, des mûres et du cresson sauvage ; le bleu, du sureau, des myrtilles et des aîrelles ; le vert, du chardon, du genêt, du réséda des champs ; le gris, de l'iris des marais ; l'indigo, de la racine de nénufar ; le brun, le rouge, l'orangé, de diverses variétés de lichens ; le noir, de la racine d'arbousier bouillie dans l'eau de tourbe.

Les promenades par terre à travers le continent sont de peu d'intérêt et surtout de variété. Cependant on va à Scalloway, la seconde ville de l'archipel, pittoresque petit port aux maisons blanchies à la chaux, qui sent fort la morue salée dont il fait avec l'Espagne un trafic assez considérable. Sur un éperon de roc, avançant au milieu des récifs, un donjon carré flanqué de tourelles : ce sont les ruines du château du comte Patrick Stuart. Là il fut appréhendé par les officiers de la couronne, la fumée de sa pipe ayant fait découvrir le retraits où il se cachait. Bien qu'on y voie encore l'anneau de fer où il pendait sans autre forme de procès ceux de ses vassaux qui avaient eu le malheur de lui déplaire, ce seigneur laissa des regrets, car, disait-on, « il était l'ami

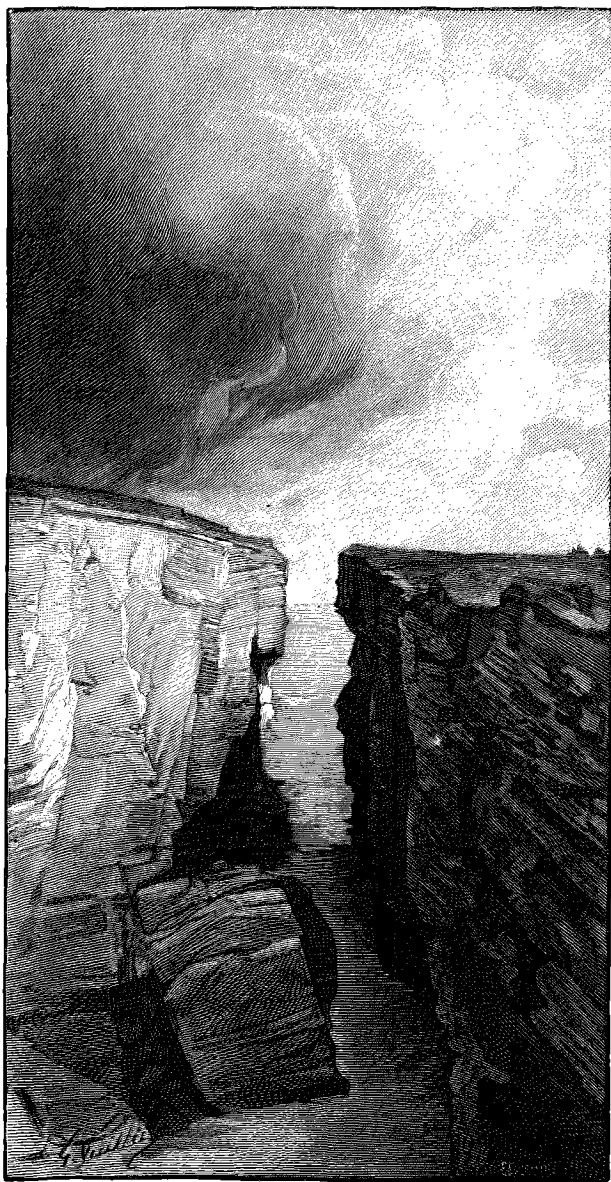
du pauvre et avait fait de sages édits contre ceux qui contrariaient les desseins de la Providence en portant secours aux navires jetés à la côte ».

Parmi les îles et îlots sans nombre qui de ce côté ourlent le continent, celle de Burra passe pour avoir été le domaine du vieil *odaller* Magnus Trail, père de Minna et de Brenda. Ne dites point que ces personnages sont éclos dans l'imagination d'un romancier très poète, car les indigènes ne vous croiraient pas.

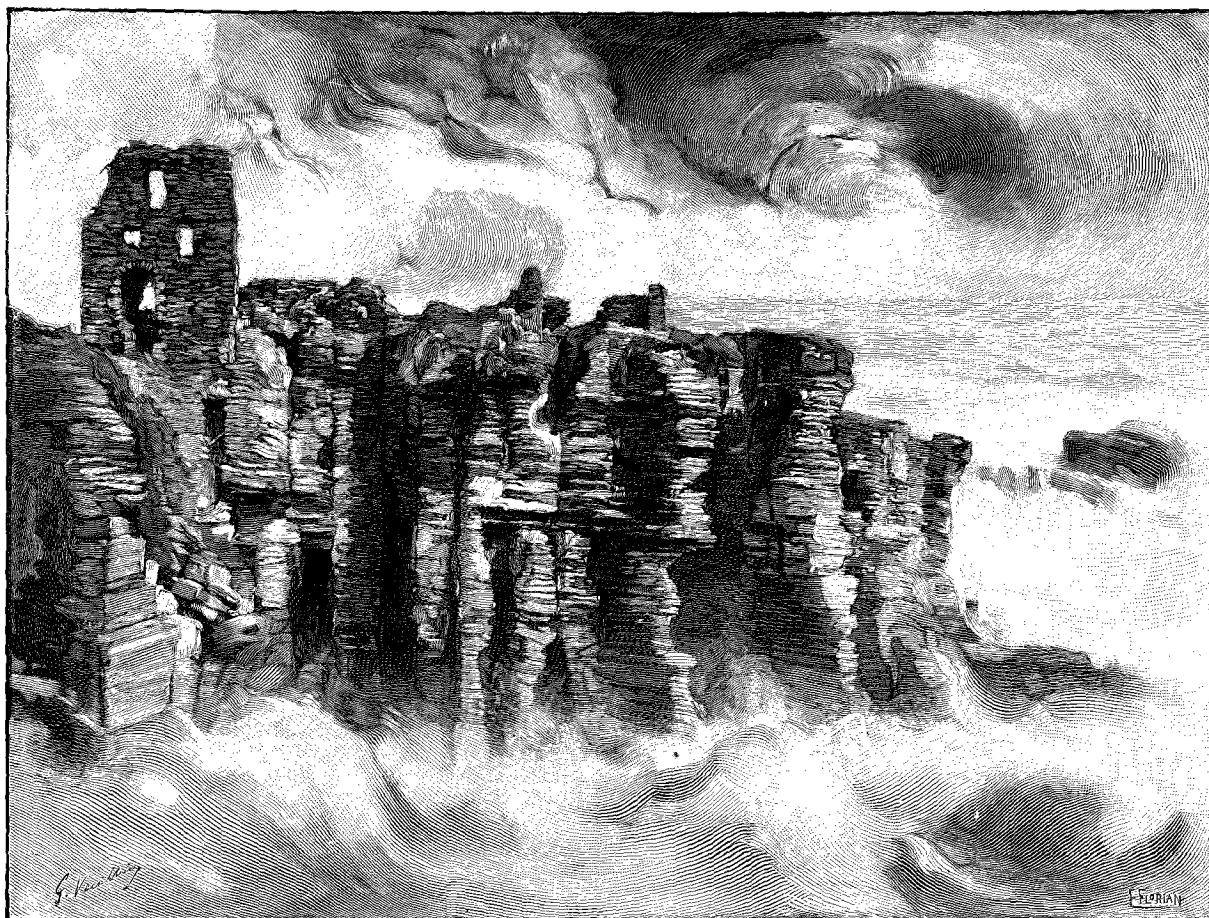
Un conseil aux piétons qu'importune la compagnie d'un guide : qu'ils aient sur eux une boussole, car on se perd à chaque pas en ce pays à la fois chaotique et monotone. Il y a bien des poteaux indicateurs, mais, au lieu qu'ils soient en pierre, comme par toute l'Ecosse, on s'est donné le luxe de les faire en bois, objet rare dans l'archipel, et, bientôt moisissés et pourris par les embruns salpêtrés, ils deviennent illisibles.

Au surplus, la navigation à travers les îles est plus agréable que la marche. Pour celles rapprochées de Lerwick on loue un bateau et, soit à la voile, soit à la rame, on est en parfaite sécurité. Les Shetlandais naissent marins, même les femmes, qui courent fort brillamment des régates spéciales. Chaque île est entourée de satellites — *halms*, îlots, ou *skerries*, récifs — qui souvent portent des noms d'animaux : cheval, veau, agneau, cochon.

Dans l'île de Noss, à côté de celle de Bressay, le marquis de Londonderry possède un haras de poneys qui semble une ménagerie pour rire, tant sont petites ces jolies bêtes tout en queue et en crinière, à l'aspect sauvage et effarouché, que dément la sociabilité de leurs mœurs. Au rebours des autres chevaux, leur valeur croît en proportion inverse de leur taille. La moyenne du prix des produits de lord Londonderry est de vingt-cinq guinées ; mais on m'en a montré un, de robe pie, absolument parfait, dix palmes au garrot — 1 mètre — qui venait d'être vendu le double (1312 fr.). Pour une monture d'enfant, c'est un bon prix. Pleins de feu et d'action,



THE HOLM OF NOSS-SHETLAND.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.



LA CÔTE EST JALONNÉE DE BASTILLES EN RUINES. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

avec beaucoup de douceur et seulement une pointe d'espièglerie, d'une énergie et d'une endurance rares, gracieux, pétulants, extrêmement intelligents et affectueux, ils font aussi d'excellentes bêtes de trait pour un poids léger, et un attelage de *shelties* à deux ou à quatre est un joli luxe.

Plusieurs fois par semaine, pendant les mois d'été, le petit steamer *Earl of Zetland* fait le service postal des îles de l'ouest et du nord. Si l'on ne craint pas de passer la nuit à bord, roulé dans sa couverture sur le divan de la cabine, on peut y prendre passage. C'est le seul abri qu'offrent les petits ports où il mouille le soir, pour revenir le lendemain à Lerwick. Ne cherchez pas à vous retrouver dans cet archipel incohérent : vous n'y parviendriez point. D'être ainsi tailladées en lambeaux, on se demande comment ces terres amphibies peuvent encore tenir ensemble et l'on s'attend à les voir se désagréger sous ses yeux. C'est bien ce qu'elles font d'ailleurs, de siècle en siècle, affouillées, rongées, grignotées par la mer. A voir certain chaos de récifs à travers lesquels il faut être un fin timonier pour trouver sa route, on est tenté d'ajouter foi à la légende de ce géant norse qui, bâtissant un pont à travers ce détroit, y a laissé tomber son panier de pierres. Il était de taille à en porter une bonne charge, si l'on en juge par sa tombe, montrée non loin de là, deux énormes monolithes de granit noir.

Comme nous doublons la pointe d'un îlot, le capitaine me conte qu'il y a quelques années un bâtiment chargé d'oranges s'y brisa. Les habitants ayant ramassé tout ce qu'ils purent de ce qu'ils croyaient être une variété inconnue de pommes de terre, les mirent à bouillir pour leur souper. Ils en ont encore au palais la saveur amère, et depuis lors il est traditionnel dans l'archipel d'accoster ces naïfs insulaires en modifiant légèrement la phrase stéréotypée : « Les oranges vont-elles bien dans votre paroisse? »

A Whalsay, une ample et massive maison carrée en granit attire le regard : Symbister House, à M. Bruce. Au siècle dernier, une frégate russe se perdit ici corps et biens. Cinq hommes de l'équipage seulement furent sauvés par le propriétaire d'alors, à qui, en témoignage de reconnaissance, l'impératrice Catherine envoya un service de Saxe à ses armes. La construction actuelle a coûté, me dit-on, 30 000 livres sterling, trois quarts de million jetés dans cette île perdue. Les anciennes familles écossaises demeurent fidèles à la terre patrimoniale. On s' imagine malaisément à l'intérieur de ces demeures lointaines le confort et le raffinement modernes. On y voudrait voir le luxe barbare et la rude magnificence de ces *odalters* de race scandinave qui, il y a cent ans encore, tenaient grand état dans leur manoir héréditaire, y donnant des fêtes qui duraient plusieurs nuits et

autant de jours, où l'on venait de tous les coins de l'archipel, les écuries et les granges transformées en dortoirs et les tables s'effondrant sous le poids de plats gargantuesques de bœuf salé aux choux, oie fumée, jambon de mouton, porc rôti, pâtés de saumon, harengs marinés, fromages forts. Ce menu est historique.... On pense s'il fallait l'arroser de bière brune, de punch au rhum et de grog au genièvre de Hollande, sans préjudice du vin de Bordeaux et des Canaries, dont ces honnêtes gentilshommes étaient largement approvisionnés par la contrebande!

Entre le continent et la grande île de Yell, vaste tourbière stérile et désolée, le terrible Yell Sound, véritable détroit des Trépassés, sans cesse agité par des convulsions sous-marines, balayé par des tourmentes de vent qui s'y engouffrent comme en un couloir. Le 20 juillet 1881 est une date noire dans ces parages. Comme la flottille de grande pêche y entraît par le nord, fuyant devant une tempête furieuse, elle y fut prise entre des courants contraires et brisée comme verre sur les récifs. Soixante-trois hommes périrent dans ce désastre, qui fit veuves et orphelins la presque totalité des femmes et des enfants de Yell. Une souscription nationale donna si largement de quoi réparer les pertes matérielles, qu'il y eut un reliquat consacré à l'établissement d'une caisse permanente de secours pour les familles de pêcheurs des Shetland. Déjà, à Lerwick, un asile pour vingt et une veuves avait été fondé par feu M. Anderson, natif de l'archipel, qu'il a longtemps représenté au Parlement, fondateur de la grande Compagnie de Navigation Péninsulaire et Orientale.

Toujours d'après rochers noirs, escarpés, rugueux, aux formes saugrenues, qu'adoucissent des pâturages d'un vert léger, doucement ondulés. Dans un labyrinthe de détroits, Fetlar, renommée pour sa race de poneys, Uyen, station de pêche et de salaison, Haaf Grünie, dont les falaises sont de belle serpentine verte. Enfin on jette l'ancre à Baltasound, « ville » principale et d'ailleurs unique d'Unst, la plus septentrionale des îles Britanniques. Il y a là une petite auberge qu'en été remplit la frénésie du sport.

Cette île lointaine, où une inscription marque le site de la station astronomique qu'a occupée en 1817 notre compatriote Biot, est tellement bien défendue par les récifs qui en hérissent les approches, que lors des grandes presses maritimes du temps des guerres napoléoniennes, pas un de ses hommes ne fut pris, alors que trois mille Shetlandais servaient dans la marine royale. C'est dire que, malgré des phares puissants, l'accès n'en est pas sans péril. A cet isolement sans doute elle doit d'avoir été l'île sainte de l'archipel. Au milieu de nombreux débris de la période picte, abondent les ruines de l'aurore du christianisme. On y a relevé les emplacements de vingt-trois chapelles, dont la plus importante est celle de sainte Sunniva, vierge et martyre.

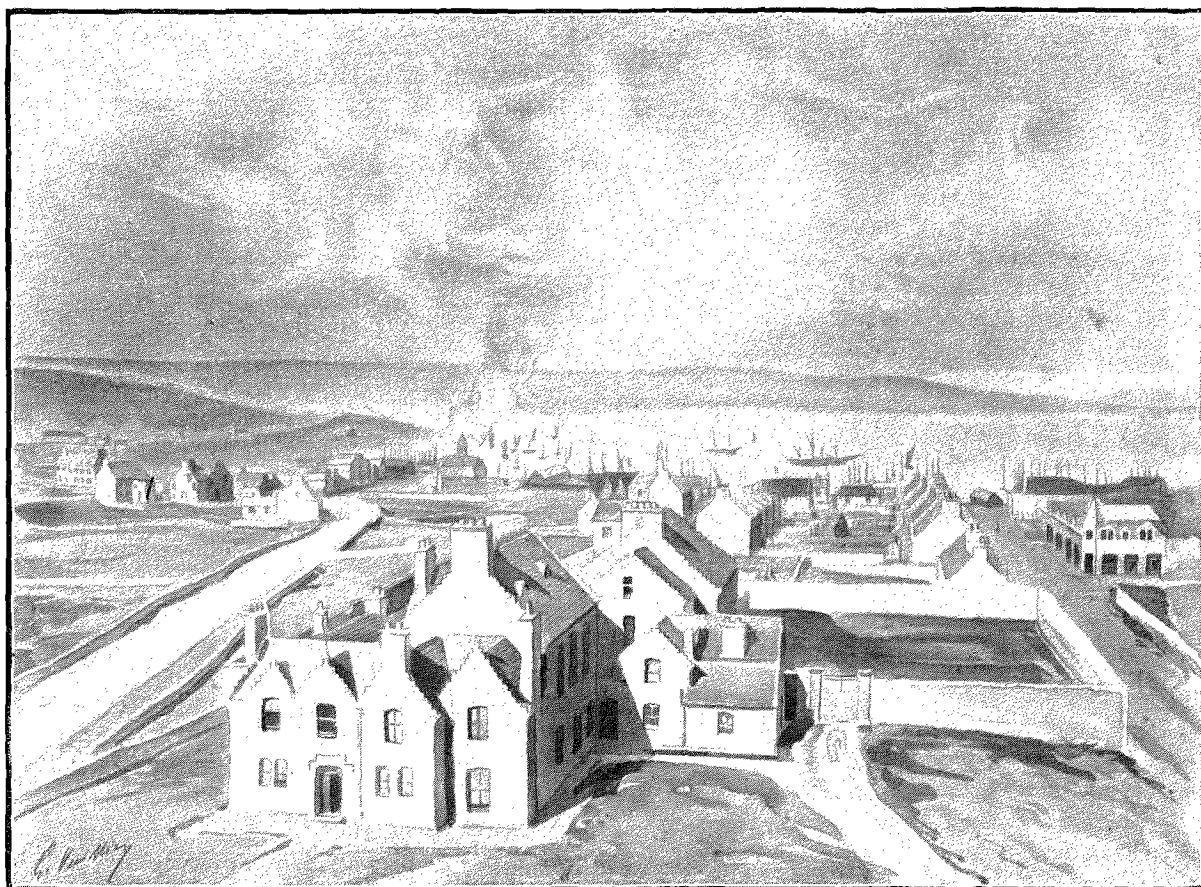
On vit fort vieux dans ces îles, hors, bien entendu, les risques de mer. On m'a cité un ministre, mort en 1879, qui avait reçu les ordres cinq ans avant Trafalgar. Son père était mort à cent ans, son aïeul à cent cinq. De quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze est considéré comme un âge très normal pour rendre l'âme. C'est évidemment le sel, dont tout est saturé ici, qui conserve. Et puis les poitrinaires y sont fauchés en herbe, ce qui opère une sélection naturelle. Non que le climat soit froid. Tiédi au contraire par le Gulf-Stream, qui entoure les deux archipels, il est plutôt mou, lourd, et l'été serait déprimant sans les vents d'ouest et du nord qui le tonifient. Ils balayent aussi les miasmes marécageux et assainissent l'humidité. Des léproseries abandonnées marquent que cette horrible maladie y a sévi. Presque totalement disparue aujourd'hui, elle n'existe plus que sous la forme rare d'une sorte d'éléphantiasis où l'alcoolisme a sa part, avec la mauvaise alimentation.

Toutefois les Zetlandais sont relativement sobres, n'ayant guère d'argent pour boire et nul motif de s'étourdir. Calmes, peu communicatifs, parlant un patois teinté de scandinave, dans lequel ils se tutoient avec le *du* et le *dy* des idiomes du nord, laborieux, profondément religieux et absolument honnêtes, simples et sans désirs, ils vivent contents dans la paix et la frugalité, ignorant l'abondance mais également la misère. Vivant assez isolés les uns des autres, ils ont, pour se réunir, les foires et marchés, qu'ils appellent *merkis*, le départ et le retour des flottilles baleinières, leurs fêtes locales célébrées par des danses. Ces humbles plaisirs suffisent à alléger leurs rudes labeurs. Ils sont passionnément attachés à leur pays, et cela seul fait l'éloge de ces honnêtes insulaires.

XXV

Sirènes et marsonins. — Effets de brume et d'aurore. — La ville des harengs. — La baie de Sinclair et ses châteaux.
Les hauts plateaux de Caithness. — La « Montagne d'Épouvante ». — Le loch Carron.

Délicieuse traversée nocturne au retour. Une mer mouvementée, mais non convulsée, donnant aux passagers qui ont le pied marin la satisfaction d'humilier ceux qu'anéantit tout balancement des vagues. Combien étrangement variable ce climat! Nous démarrons à 8 heures du soir par une pluie fine et impalpable, sorte de vapeur d'eau pulvérisée, enveloppant d'une grise, douce et tiède buée de lessive le port et les îles, qui laissent l'impression d'un archipel fantôme. Puis, au large, les nuées se dissipent et les clartés blafardes d'un long crépuscule traînent dans un ciel opalin, où paresseusement s'allument les étoiles pâles. Sous cette lumière mystérieuse qui semble venir de l'au-delà, la mer a d'étranges transparences glauques, des tons subtils et fuyants, d'un énigmatique gris verdâtre. C'est un décor pour les ébats des sirènes de la fable, et en s'hypnotisant soi-même par la fixité du regard, on cherche à distinguer leurs corps blancs se tordant à la cré-



LERWICK. — DESSIN DE G. VUILLIER.

des vagues. Justement voilà une forme indécise qui surgit de l'eau et s'y abîme aussitôt en un éclair. Mais on dirait que c'est noir. Encore, encore, plus loin, partout, à perte de vue.... Oui, c'est bien décidément noir et très peu serpentin. Déchantez, poètes : nous traversons un banc de marsouins.

Peu à peu les ténèbres s'épaississent, sans pourtant devenir impénétrables. La trépidation de la machine me berçant, je finis par m'endormir sur l'étroit divan d'une cabine largement ouverte sur le pont, où passe comme une caresse le souffle tiède d'une bonne brise du sud. Une clameur discordante me réveille. La voilà, la sirène — la sirène à vapeur, qui siffle désespérément, car nous sommes enveloppés d'une brume intense. Rien de ces noirs et puants brouillards des villes, mais une épaisse vapeur ouatée, dans laquelle le *Saint-Clair* glisse comme le fantastique *Hollandais volant*. Toutes les cinq minutes, la sirène jette son appel lugubre. Il y a quelques jours, par une nuit pareille, le *Saint-Nicolas*, de la même compagnie, s'est échoué sur les sables d'un îlot bas.

En espérant que même aventure ne nous arrivera pas, je me rendors jusqu'au moment où une sensation de froid aigu annonce l'aube : deux heures du matin. Je sors sur le pont. Un ciel clair, gris de perle, la mer, à la houle adoucie, roulant des blancheurs de nacre. A l'occident, des feux pâlisant dans la lumière renaissante : les phares des Orcades, que nous laissons loin par tribord. A l'orient, où l'horizon s'éclaire d'une iridescence vaguement rosée, l'infini désert et solennel des eaux. Très beau. Mais en vérité, le soleil dans ces parages est trop matinal, et mes yeux appesantis se refusent au poétique spectacle de Phébus sortant des bras d'Amphitrite. Je retourne à ma dure couche, où, chaudement enfouie sous ma couverture, je tombe dans un anéantissement auquel m'arrache le commissaire du bord, réclamant mon ticket. Le soleil rougeoit, une terre est en vue, hérissée de rochers noirs : c'est le continent écossais. Bientôt nous abordons à Wick, où je débarque.

Le chef-lieu du comté de Caithness est d'origine norvégienne : *viig*, baie. Fort sale, fleurant le goudron et la marée, ce pittoresque petit port fait le désespoir des ingénieurs, qui depuis un demi-siècle y ont enfoui des sommes considérables en vains efforts pour en rendre le mouillage sûr. De la mi-juillet à la mi-septembre, le hareng y règne en maître. C'est à voir, ces cinq à six cents barques sous voiles rentrant avec le jusant, pareilles à un immense vol de mouettes. Moins gracieux, le spectacle qui suit immédiatement leur retour. Le poisson est porté dans de grandes mannes à de vastes auges en bois, autour desquelles se tiennent par centaines des femmes encaquées en un sac informe de grosse toile, tout maculé de sang. D'un coup de pouce elles éventrent et vident une moyenne de vingt-cinq harengs à la minute, qu'elles jettent dans l'auge disposée en gouttières où

passé un courant d'eau douce qui les lave. De là, on les transporte à l'usine, d'où, traités par la saumure et la fumée, ils sortent à l'état de « gendarmes ».

La baie de Sinclair, qui infléchit la côte au nord de Wick, est jalonnée de bastilles en ruines, nids de pirates agrafés au roc vif, et dont à quelque distance on ne distingue pas si ce sont des murailles naturelles ou de la main de l'homme.

En allant en voiture par la route de Wick à Helmsdale rattraper le chemin de fer, on traverse les hauts plateaux stériles du Caithness s'élevant jusqu'à 1 200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Quarante milles durant de solitude, hors quatre ou cinq hameaux au débouché de petites vallées, et quelques châteaux encore : un pavillon de chasse du duc de Portland, avec un parc à daims de 80 000 acres, Berriedale, vieille forteresse ruinée des comtes de Caithness, qui donne son titre à l'héritier présomptif de la pairie. C'est près de John o' Groat's qu'est leur château habité, Barrogill, construction crénelée et hérissée de tours, autour de laquelle les vents n'ont jamais permis le moindre simulacre de jardin ou de parc.

Après ces caravanes par terre et par mer, c'est un repos de se trouver confortablement installé dans un wagon, roulant à l'abri des intempéries et se reposant l'esprit et les yeux à suivre une route déjà parcourue jusqu'à Dingwall, où s'embranché la ligne qui conduit à l'île de Skye. Comme il faut bien s'arrêter parfois, crainte d'être atteint de la danse de Saint-Guy, on ne saurait mieux faire que de relâcher un peu au delà de cette ville sans intérêt, au « spa » de Strathpeffer, charmante petite station thermale au fond d'un exquis vallon boisé et mamelonné, endormi dans l'ombre du majestueux Ben Wywis. « Montagne d'épouvante, » — le nom est plus terrible que ne le mérite cette énorme masse en forme de melon, d'accès facile, toute bleue de schiste sous le manteau de bruyère pourpre que le roc troue de larges accrocs. Il y a là de blanches villas entourées de frais jardins, et de vastes caravansérails à faux airs de château groupés autour de sources sulfureuses.

Cahin-caha, un train à allures de tramway nous emporte vers l'ouest à travers un pays accidenté, landes sèches ou tourbeuses coupées d'éboulis, d'ardoise et de gneiss, avec de petits lacs solitaires et mélancoliques voilés de légers rideaux de bouleaux et de mélèzes. Les ressources de la plume sont trop limitées pour peindre les aspects toujours semblables et pourtant toujours divers de cette nature à la fois douce et sauvage.

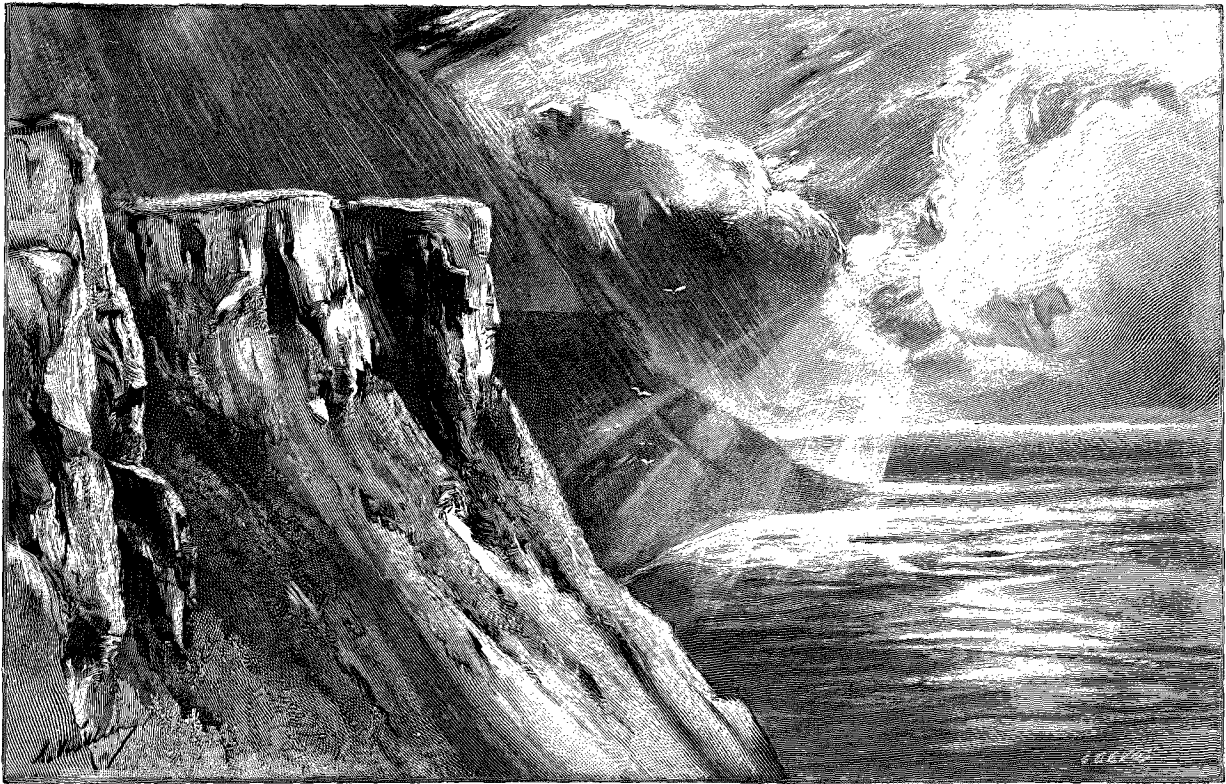
Quand on arrive au loch Carron, cela devient de toute beauté. C'est un fiord profond et tortueux qui s'infiltre dans un massif de montagnes drues, bien arrangées, bien découpées, aux plans bien enveloppés, hardies de lignes et de pentes, tombant quasi perpendiculaires dans le miroir bleu sombre de cette mer intérieure, avec au pied juste la place pour une route d'un côté, pour la voie de l'autre, sans tunnels, les vagues à peine frissonnantes venant mourir sur le remblai en détrit de schiste. A Strome Ferry, un steamer chauffe. Nous embarquons, et nous voilà voguant sur les eaux unies et irisées du loch, qui en s'élargissant brusquement montre qu'on est en mer. Deux heures et demie de navigation à travers les îles satellites et les terres déchiquetées de Skye, assez rapprochées en un point pour qu'on y accède du continent par un ferry-boat. Dans le crépuscule bleuisant, c'est un rêve de féerie, d'où l'on sort en accostant à Portree — « le havre du roi », ainsi nommé à la suite d'une visite de Jacques V, blotti au fond d'une petite rade profonde.

(A suivre.)

MARIE ANNE DE BOVET.



PONEYS DES SHETLAND. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



LA CÔTE DE SKYE À PORTREE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

EN ÉCOSSE¹,

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXVI

Un explorateur des Highlands il y a cent ans. — « Le gros Saxon ». — Du peu de goût de nos pères pour la nature. — Monomanie sylvicole. — Les Cuchullin Hills. — Le lac Coruisk. — Fjords et îles. — Solitude, silence. — Escobarderies d'aubergistes.



MOUETTES.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

DE l'heureux temps où un voyage dans les Hautes-Terres d'Écosse était du domaine de l'exploration, il nous est resté une relation curieuse : celle du grand écrivain anglais Samuel Johnson, en compagnie de son admirateur et biographe l'avocat édimbourgeois James Boswell, fils du juge lord Auchinleck — prononcez *Affleck* et ne me demandez pas pourquoi. Soit dit en passant, ce magistrat était assez dédaigneux de la littérature pour dire de son fils : « Décidément Jamie est fou à lier. Le voilà maintenant qui s'est acoquiné avec un maître d'école. » Peu auparavant, Boswell en visite à Ferney avait annoncé son dessein d'entreprendre cette expédition. — « Insistez-vous pour que je vous accompagne ? demanda Voltaire en le regardant comme s'il eût parlé d'aller au Pôle Nord. — Nullement, monsieur. — Alors je n'y fais point d'empêchement. » Et quand les voyageurs furent revenus à Édimbourg, on leur adressa de telles congratulations que Johnson lui-même protesta : « Il semble que nous arrivions de la Nouvelle-Zemble et que nous ayons souffert cinq persécutions au Japon. »

Cette relation est singulièrement caractéristique d'une époque qui ne possédait pas la connaissance des beautés naturelles. L'incapacité des esprits les plus distingués à les sentir, par suite leur impuissance à les décrire, étonnent notre génération amoureuse de l'ampleur des horizons, de l'harmonie des lignes, du charme du ton, de la magie de la lumière. Seuls les arrangements de la main de l'homme parlaient à leurs yeux. Sans culture, sans

1. *Suite. Voyez tome I^{er}, p. 313, 325, 337, 349, 361 et 373 ; tome II, p. 253, 265, 277, 289 et 301 ; tome III, p. 409.*

ombrages, il n'était point pour eux de belle campagne. La poésie de la sauvagerie, la grâce de la mélancolie, leur étaient lettre close. Gens d'infiniment d'esprit, l'imagination leur faisait totalement défaut. Aussi ont-ils bien souffert dans ces farouches Hébrides. « Qui pourrait aimer un pareil pays ? » demande Johnson. « Mais je n'en veux point parler défavorablement, à cause des habitants qui m'ont si bien reçu. » Ne rions pas. Son contemporain Gray, un poète cependant, déclarait bien « trouver les Apennins moins horribles que les Alpes, parce que les montagnes y sont cultivées plus haut », et le comte de Carlisle brûlait toutes les étapes de Vérone à Mannheim, à travers le Tyrol, « pas un endroit ne valant la peine de s'y arrêter ».

Et malgré tout, on devine nos deux touristes récalcitrants confusément remués par une vague émotion qui les hérissait, les indignait presque, les terrifiait aussi, mais les prenait quoi qu'ils en eussent. Boswell l'a écrit avec une amusante naïveté d'âme honnête : « J'espère me contraindre à admirer la nature ». Il y travaillait en effet de son mieux, car, non content de chercher à s'assimiler l'abrupte rudesse de ces Highlands, qui pour les gens des Basses-Terres étaient pays étranger et ennemi, il avait auparavant visité la Corse. Ce sont les efforts de nos pères sans doute qui ont fait notre éducation en cette matière.

L'absence d'arbres surtout était une idée fixe chez « le gros Saxon », *Sassenach mòr*, comme on le désigne encore dans les îles de l'Ouest, où ont laissé un très mauvais souvenir les sarcasmes dont il a d'une main un peu lourde accablé les susceptibles Celtes. Sur l'île de Skye en particulier s'est exercée sa verve. Il y avait perdu sa canne. « Jamais je ne la retrouverai, écrit-il ; un morceau de bois est ici un objet de trop grande valeur. » Boutade qui lui attira cette réponse d'un Macdonald : « Si vous revenez chez nous, nous vous ferons sentir que nous avons assez d'arbres pour couper de quoi vous bâtonner. »

La monomanie sylvicole admise, s'il avait tort de s'en indigner, Johnson avait raison de constater qu'un arbre est dans ces Hébrides une curiosité comme un cheval à Venise. Ainsi qu'il sied à une capitale, Portree en possède quelques-uns. En bas la marine ; en haut, sur une terrasse de roc, la ville — 900 âmes s'il vous plaît — derrière laquelle se déroule un plateau nu. Dominant le tout, un massif de granit noir veiné de rouge, dont le sommet herbu est planté de quelques robustes ormeaux et d'assez beaux frênes, entourant une tour moderne. C'est la promenade de l'endroit, et l'on y a des vues exquisées sur la petite rade aux eaux irisées, où presque chaque jour mouille quelque yacht de plaisance, avec une perspective infinie de rochers aux pentes vertes et pourpres, et de lointaines montagnes s'estompant en lilas sur le ciel d'un azur pâle.

C'est vers elles qu'au matin m'emporte un léger *trap* de sapin verni, roulant à travers ces landes stériles, ces monotones bruyères dont la description lasse, mais non la vue, caressée par l'harmonie très douce du ton et de la ligne. Une grande heure de route à un trot vif, sans rencontrer une maison. Les gros moutons nous regardent passer — combien peu semblables aux créatures effarées, abruties et stupides que sont les nôtres. Gais, joueurs, espiègles. L'œil intelligent, gracieux, malgré leur rotondité, et très propres, parce que, au lieu d'être parqués au milieu de leurs excréments dans d'ignobles bergeries, ils errent en liberté, se couchant sur la bruyère, soit sèche, soit humide, évitant les mares tourbeuses et les flaques stagnantes, et lavés tous les jours par la rosée ou la pluie du bon Dieu. Point sauvages cependant. Les étrangers ne réussissent pas à les approcher, mais ils connaissent leurs bergers et en sont tous connus. A la tombée de la nuit ceux-ci montent sur une hauteur, d'où avec un sifflement modulé ils appellent leurs ouailles, qui accourent se ranger autour d'eux. Ils les comptent, et s'il en est d'égarées ou de rebelles, leurs chiens, de beaux griffons au poil rude, ont tôt fait de les découvrir et de les ramener. Les malades sont soignés, les blessés pansés, les brebis pleines surveillées. Si leur terme est proche, elles sont emmenées à la ferme, où on les assiste, leur donnant une nourriture substantielle et les gardant jusqu'à ce que les agneaux soient de force à vaguer dans la lande à la suite de leur mère.

A Sligachan, qui n'est qu'une auberge à la tête d'un fjord long et étroit, halte et déjeuner : quelques tranches de mouton rôti froid accompagnées de pommes de terre bouillies chaudes et de pickles au cayenne, qu'arrose une pinte de bière, puis en selle sur un petit poney hirsute, le poil long et ébouriffé, la crinière en désordre, l'œil vif et doux d'un jeune chien. Si Betsy se trouve là, je vous engage à lui donner la préférence. Cette jument alezane est une personne sage et vaillante, qui sait parfaitement son affaire. Tenez-la, car il y a assez de trous pour qu'elle soit excusable de buter, mais ne la dirigez point. En marchant derrière, le guide vous donne l'exemple de la confiance. Ce vieux Celte roux, barbu jusqu'aux yeux, le cuir tanné d'un forban, ne parle que tout juste ce qu'il faut d'anglais, durci par le guttural accent gaélique aux consonnances germaniques. Cela garantit contre le bavardage vide et niais des cicérone de tous pays. Et lentement nous montons la vallée morne qui s'évide entre les monts Cuchullin — prononcez *Coulin*, — dont le nom est celui d'un héros d'Ossian.

Pas apparence de chemin, rien que les traces vagues de ceux qui nous ont précédés. Nous suivons des coulées de pierrailles, où Betsy choisit soigneusement les plus gros cailloux pour y poser le pied, non sans glisser quelquefois, mais inébranlablement solide sur ses jarrets d'acier. De l'une nous passons dans l'autre en décrivant des zig-zags connus de l'intelligent animal. A chaque instant elle traverse de petits torrents, qui en cette saison relativement sèche ne la mouillent guère que jusqu'aux boulets, quelques-uns seulement jusqu'à mi-jambe. J'en ai compté trente-sept et puis j'ai renoncé. Par endroits de petites plaques tourbeuses, où mon léger poids ne fait pas enfoncer bien profondément ma monture. Elle paraît m'en savoir gré et renifle avec satisfac-



LES MONTS CUCHULLIN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

tion. Rien, qu'à droite et à gauche, les crêtes déchirées, les pics sourcilleux, chaîne nue et escarpée comme l'indique le vocable générique de toutes ses parties : Sgurr Alaisdair, Sgurr na Ghreadaidh, Sgurr na Banachdich, Sgurr na H'Namha, Sgurr Bidein Dminn nan Ramh, — pardon, ce n'est pas ma faute, — Sgurr na Gilleann, une élégante aiguille, qui domine tout le massif, à moins que ce ne soit le Sgurr Dubh, un gros trapu très noir. Je n'affirme point l'exactitude parfaite des noms ; mais ce n'est pas vous qui me contredirez, n'est-il pas vrai ?

Samuel Johnson, styliste impeccable et puriste implacable, dont le dictionnaire est le *Littre* de l'Angleterre, avait en haine l'exagération de langage. Un jour, un enthousiaste fils de Gaël lui montre « une énorme montagne » : — « Monsieur, répond-il sévèrement, ce n'est qu'une protubérance considérable. » Appliqué à la plupart de celles d'Écosse, le mot est fort juste. La chaîne de Cuchullin toutefois le mériterait moins que toute autre, à cause de ses lignes élancées et dégagées. Bien que les plus élevés de ces sommets ne dépassent point 3 200 pieds (975 mètres), ils ont des allures alpestres, et leur forme conique repose de celle en dôme plus ou moins bossuée ou aplati, qui est générale sur le continent calédonien.

La solitude est absolue. Vers le milieu du trajet seulement nous traversons un pâturage marécageux, rongé de joncs et de flèches d'eau. Les bœufs et les vaches qui y broutent sont la pure race des Highlands : petits, allongés, l'encolure puissante, les flancs évidés, la jambe sèche et nerveuse, le poil long et laineux, de couleur noire, fauve ou gris cendré, quelques-uns à la robe tigrée, les cornes acérées, presque horizontales, atteignant parfois une longueur de 50 centimètres, pacifiques et sociables en dépit de leur aspect farouche. Une demi-douzaine de gamins des deux sexes, indistinctement vêtus d'un kilt en loques qui les laisse demi-nus, coiffés de jaunes tignasses embroussaillées, aussi velus, aussi sauvages que leurs bêtes, nous regardent passer curieusement, mais — particularité caractéristique du caractère écossais — sans mendier. Cette plaie de l'Irlande est inconnue ici, même dans les districts les plus misérables.

« Aurais-je jamais pensé qu'un jour je me trouverais en ces régions perdues ? » écrivait de l'île de Skye « le gros Saxon » à une amie de Londres. « Et vous fussiez-vous attendue à recevoir une communication de cette extrême limite de l'Europe ? » Cela fit croire à la dame, peu ferrée sur la géographie, qu'il était allé jusqu'en Islande. Et il ajoute, non sans fierté : « Je jouis en ce moment du plaisir d'être où personne ne vient et de voir ce que personne ne voit ». On ne saurait espérer aujourd'hui se donner en aucun coin des Hébrides cette joie égoïste. Toutefois ce sont des parages relativement peu visités, et généralement omis de l'itinéraire du touriste banal, ce qui leur prête un attrait considérable. Une double détonation bruyamment répercutée par les échos de la montagne, et qui fait faire à Betsy un brusque écart, révèle la présence pas très lointaine d'autres humains. C'est aujourd'hui le 12 août, date fatale pour les grouses, qui, dans la pénurie où ils sont d'almanachs, ne se

doutaient pas en parlant tout à l'heure par compagnies entières sous les pieds du cheval que leur Saint-Barthélemy annuelle a sonné. Et ici il ne s'agit pas comme chez nous de rapporter triomphalement le soir quelques méchants perdreaux dans son carnier. De dix à vingt couples d'oiseaux par fusil constituent une honorable moyenne journalière pour le tir au grouse. Dans tout le Royaume-Uni d'ailleurs on ne compte que par *brace*, c'est-à-dire par paire, le gibier à plumes. Cela seul montre combien les chasses y sont peuplées.

A force de monter dans cette vallée aussi ardue et désolée que celle de Josaphat, où le soleil tape dur, — ce matin, bien entendu, c'est par une pluie fine et qui semblait ne jamais devoir finir que je m'étais mise en route, — on parvient à un point où renoncent les braves petits poneys eux-mêmes. Le guide attache la bride de Betsy à un bout de corde assujéti entre deux pierres, et lui devant, cette fois, nous grimpons à l'escalade d'un contrefort abrupt de la montagne qui se dresse, droite et massive, comme un rempart formidable. Moins encore de chemin qu'avant, si c'est possible. Il fait vraiment chaud se hisser là-haut. Au bout d'une très laborieuse demi-heure, on se trouve sur un plateau de roc creusé en son centre d'un petit lac violet, et où brusquement le grand vent de mer vient vous frapper au visage en menaçant votre équilibre. Il se faut archouter solidement, car si l'on se laissait balayer, on ne reviendrait pas pour dire ce qu'on a vu.

Ce serait dommage. A 750 mètres au-dessous de soi, au fond d'un farouche chaos de rochers dégringolés des cimes et de précipices béants, formant un cirque de murailles quasi perpendiculaires, crevassées, déchirées, terribles, le noir abîme du lac Coruisk (en gaélique, « le chaudron d'eau »). Tout est si sombre qu'on dirait un puits de fer rempli d'encre, et le ciel lui-même, tout à l'heure d'un bleu éclatant, a pris un aspect métallique. C'est vraiment ici une entrée de l'enfer. Un lieu aussi romantique devait inspirer Walter Scott, qui en a fait une magistrale description dans *The Lord of the Isles*, à l'occasion de la rencontre du traître Cormac Doil avec le grand Bruce qu'accompagne lord Ronald, seigneur des Iles (dans l'histoire Angus Og, nom trouvé par le poète trop peu euphonique pour être conservé).

Cette grande cuvette ovale que forme le loch Coruisk est un lac d'eau douce. Une étroite langue de pierre seulement le sépare du loch Scavaig, vaste fjord marin enserré dans un amphithéâtre de rudes montagnes, qui est vu plus à son avantage du large, lorsque le temps permet d'en approcher aux yachts ou au steamer d'Oban à

Portree. De l'observatoire où nous sommes on n'en aperçoit qu'un morceau, à demi noyé dans les embruns s'élevant des flots en convulsion perpétuelle dont parviennent jusqu'ici les rugissements. Au delà c'est la haute mer d'un bleu verdissant, avec une perspective d'îles violettes, dont chacune a sa particularité et son histoire.

Eig, l'île de porphyre, qui contient une forêt de pins pétrifiée, un massif de colonnes basaltiques comme celles de la Chaussée des Géants, des sables sonores comme ceux des montagnes de Djebel-Nekous dans l'isthme de Suez, et une grotte où, il n'y a pas plus de deux cents ans, pour venger une injure, les Macleod de Skye enfermèrent tout vifs comme renards au terrier deux cents Macdonald. Rum ou Rona, transformée par le propriétaire en un immense parc à moutons, est chère aux géologues pour son étrange formation, analogue à un gigantesque panier de bouteilles, et dont les montagnes de grès rouge contiennent en abondance, non pas la plante, mais le gemme nommé héliotrope ou sanguine. Canna, l'île aimantée, tellement saturée de fer qu'elle affole au passage les boussoles des navires. Les ruines d'une petite tour isolée au sommet d'un roc racontent la tragique histoire d'une belle et mystérieuse étrangère qu'y tint en captivité la jalousie de son époux, un lord des Iles. Muke, l'île des marsouins, une autre fréquentée par les phoques, une troisième abandonnée aux rats qui l'infestent, d'autres encore, à peine distinguables dans la chaude vapeur qui embrume l'horizon étincelant.

Et toujours la solitude solennelle. Pas même un



GROFTER À SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

EN ÉCOSSE.

corbeau. Mais voilà que le guide me montre un aigle qui plane juste au-dessus de nos têtes. A le voir si gros à une telle hauteur, car il domine les cimes les plus élevées, avec ce vol puissant, cette ample et majestueuse envergure, on devine bien en effet l'oiseau royal. Nombreux ici naguère, on les a presque entièrement détruits, non en les tuant en des chasses loyales où l'animal a ses défenses, car ce n'est pas un coup de fusil facile, mais en dénichant bêtement et lâchement les petits. Les sportsmen s'en affligent, car des aigles, cela ne se sème pas comme des lapins.

Et toujours un silence oppressif, hormis la sourde rumeur lointaine du flux qui se brise avec fracas sur les récifs du fjord, ainsi que celle de « la Folle Cataracte », dégringolant d'une hauteur de 900 mètres, et qui, à cette distance, semble un serpent d'argent se tordant sur les flancs décharnés du Ghairsbheinn.

L'insupportable vent me chasse, et aussi la nécessité de songer au retour. Le guide me dit avoir récemment conduit des dames à l'ascension du Sgurr na Gillean, qui menace le ciel de sa pointe aiguë coiffée d'un petit nuage blanc. Inutile, mon ami : je suis résolue à ne pas les imiter. Il regrette aussi que je ne sois pas partie de meilleure heure, avec des provisions, parce que nous aurions pu, en contournant la montagne, descendre sur les bords du lac et revenir par un chemin différent. Très bien, ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui, allons retrouver Betsy. En revenant sur mes pas je me suis aperçue de l'utilité d'un guide. L'ayant laissé prendre de l'avance, je l'avais perdu de vue, et malgré toute mon attention j'ai senti que je m'égarais dans ce chaos. Il m'a fallu le héler et que, montant sur un morceau de rocher, il m'indiquât du bout de son bâton la direction à suivre, sans quoi j'aurais tourné sur moi-même jusqu'au jour du jugement dernier.

En descendant de cheval j'avais dans les reins ces seize milles, — car Betsy et ses pareils ont les réactions fort dures. Murdo Mackinnon, lui, les avait dans les jambes. Ses cinq shillings étaient bien gagnés, — autant pour la bête, qui n'est pas à lui. Je ne crois pas que ce brave homme ait de haine contre les oisifs et les curieux, et il a bien raison, car on peut vivre heureux sans avoir gravi le Strona Stru, d'où je descends, tandis que ces quelques pièces blanches représentent dans Skye une quantité d'objets de première nécessité. Le vivre ici n'est cher que pour les étrangers.

Mais par exemple il l'est. Quand vous réglerez votre bill à l'auberge de Sligachan, vous vous en apercevrez. Tant pour votre modeste réfection, hum !... Enfin, on ne fait pas d'observations. Un shilling six pence pour celle du cheval qui vous a amené. Ceci est fort. Ne pouvait-on apporter son avoine ? Et puis enfin, est-ce que cela me regarde, la nourriture d'une bête que j'ai louée, et qui mangerait aussi, apparemment, si elle était demeurée à l'écurie, improductive pour son maître ? Et quoi encore ?... Deux shillings pour le déjeuner du cocher. Voilà qui dépasse les bornes de la plaisanterie. Je paie un homme afin qu'il se nourrisse avec l'argent que je lui donne, — car, au prix de la voiture, j'ai comme toujours à ajouter la rémunération de celui qui la conduit. Pourquoi donc, pendant qu'on y est, ne pas me faire payer l'usure des harnais et l'amortissement du cheval ? Vous connaissez le compte légendaire de l'aubergiste suisse : « Une tasse de thé : 2 fr. 50 ; thé : 0 fr. 50 ; sucre : 0 fr. 25 ; lait : 0 fr. 25 ; service : 0 fr. 50 ; la vue : 1 franc. Total : 5 francs. » Ceux d'ici ne le cèdent en rien à leurs confrères alpestres. Je m'en suis vengée en le disant au propriétaire de l'Hôtel Royal, à Portree : « Pour vous, presbytériens, c'est-à-dire deux fois protestants, nourris dans la sainte horreur des jésuites, voilà qui fleure fortement l'escobarderie. » Il a paru fort offensé, moins du reproche d'indélicatesse que du rapprochement avec l'impur et babylonien papisme. Je livre ce sujet aux ministres indigènes, pour varier le texte de leurs éternels sermons.



PROPRIÉTAIRE DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

XXVII

Sacrament Sunday. — Gentlemen en kilt. — Le fléau des *midges*. — Une descendante de Flora Macdonald. — Somerled, le lord des Iles. — Les Macdonald de Clanranald. — L'odyssée du prince Charles-Édouard. — Quatre mois d'angoisse et de misère. — Chevalerie highlander. — L'avant-dernier Stuart déguisé en femme de chambre. — Les Macdonald de Kinsburgh. — Le salut. — Flora à la Tour de Londres. — Ingratitude royale. — Une vieille jacobite.

Le dimanche : flânerie, repos, correspondance, mise à jour de ses notes, inspection de ses hardes. En un aussi petit endroit, ces cinq ou six églises sonnant en même temps leurs offices trois fois par jour font l'effet d'une concurrence, hymnes orthodoxes et dissidents s'échappant par les fenêtres ouvertes et se mêlant en un discordant ensemble. Par surcroît, des salutistes vocifèrent les louanges du Seigneur sur la terrasse surplombant le port, qui est la « Parade » de la ville. Pourquoi, parlant au nom d'un Dieu d'amour, ces gens-là ont-ils l'air furieux ? Convertissez-nous, mais ne vous fâchez pas.

Flânant à l'entour de Portree, d'autres chants, passablement sauvages aussi, m'attirent, et j'ai la bonne fortune de tomber sur une scène très caractéristique, qui n'a lieu que deux fois l'an. *Sacrament Sunday*, c'est le dimanche de la communion pour les presbytériens libres, accourus de tous les coins de l'île et des îlots avoisinants. Leur église, qui ne serait pas assez vaste pour tout ce monde, est réservée au « gratin », c'est-à-dire aux fidèles de langue anglaise ; la plèbe, qui ne parle guère que le gaélique, se réunit en plein air, dans une grasse prairie en contre-bas de la route, d'où les curieux regardent comme d'un balcon.

Le spectacle est étrange : dans un petit guignol en bois, le ministre officiant, de temps à autre relevé de son service par un confrère ; devant, deux longues tables disposées en forme de croix et recouvertes de nappes blanches, sur lesquelles sont disposés le pain et le vin. Une quarantaine de personnes s'y agenouillent à tour de rôle et reçoivent le sacrement, après avoir déposé leur offrande dans de grands plats de cuivre, où bien peu de pièces d'argent brillent au milieu du billon. Assis sur l'herbe alentour, par centaines, de braves gens très recueillis, les hommes couvrant d'un mouchoir blanc leur tête nue et les femmes ouvrant leur parapluie contre les ardeurs du soleil d'août. A quelque distance, des chariots dételés, les chevaux entravés paissant tranquillement, les vaches ruminant et regardant dans le vague de leur grand œil pensif et doux. Comme cadre au



PAYSAGE DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.



LE LAC CORUISK (PAGE 424). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

tableau, des collines vertes et pourpres, des crêtes de rochers noirs et rouillés, avec au fond le miroir bleu de la rade et à l'arrière-plan les Cuchullin violettes, noyées dans une vapeur ambrée. Sans cesse et sans trêve ils chantent, le ministre disant successivement chaque verset du psaume dans le rude idiome national, guttural et martelé, et la congrégation le reprenant en chœur, avec des voix désespérément fausses. On se croirait aux âges primitifs de la chrétienté ou bien à une assemblée de covenantaires.

Si seulement ils avaient conservé leur costume national, les malheureux ! Les hommes déjà, paysans ou marins, ne sont pas beaux en redingote noire ou complet à carreaux brouillés. Mais les femmes, avec des chapeaux « à l'instar » et des jupes à retroussis !... De pauvres vieilles seules portent le plaid en tartan de leur clan, un pan ramené sur la tête, et les élégantes de Skye ne se doutent guère à quel point cela est plus pittoresque que leurs affreux falbalas. L'esprit moderne et sa rage de plate uniformité exercent partout les mêmes ravages. Mais ici le gouvernement a eu sa part de responsabilité en proscrivant après 45' le kilt et le tartan, tenus pour séditions. Ce n'est pas sans révolte que les Highlanders se sont résignés à l'humiliation de porter des culottes en témoignage de loyalisme, et les juges de paix de l'époque eurent à juger des cas burlesques d'infraction à cet édit aussi ridicule que tyrannique. Mais quand on se décida à l'abroger, l'antique habitude était perdue. C'est en vain qu'aujourd'hui la *gentry* s'efforce de la faire revivre. La suprême élégance d'un landlord écossais est de porter le costume de ses pères, légèrement modernisé, avec une affectation de simplicité, voire de négligence : kilt de son clan, le *sporran* à la ceinture et le *skene dhu* à la jarretière, veston court et gilet en tweed jaunâtre, chemise de flanelle, le bonnet bleu orné d'un brin de bruyère blanche ou d'une plume d'aigle assujettie par la broche d'argent à ses armes, gourdin au poing, pipe aux dents, sur les talons un chien d'arrêt, setter ou pointer de pur sang, ou bien un collier bien racé, aux formes patriciennes de lévrier. Il voyage volontiers en troisième classe — assez singulièrement dans les Highlands, les chemins de fer n'ont pas de secondes — et met sa coquetterie à des allures de fermier revenant de vendre un cochon ou d'acheter une vache. Mais il a derrière lui cinq à six siècles d'aïeux, et cela se voit assez à l'affinement du corps, à l'aisance de la tournure, à l'assurance du maintien, aux mains blanches et soignées, à ce tout et à ce rien absolument indéfinissables qui au temps de la Révolution trahissaient infailliblement les aristocrates déguisés en sans-culottes.... Pardon, c'est sans le vouloir que j'ai fait ce méchant jeu de mots.

Certain clubman correct et chic comme les Anglais savent l'être, se trouvant en visite chez un *laird* des Highlands au sang très bleu, s'étonne de le voir si peu soigné dans sa mise. — « A quoi bon ? répond celui-ci. Tout le monde ici sait qui je suis. » Quelques mois après, c'est l'Écossais qui vient à Londres, où il retrouve son ami. Il a laissé au logis son costume national, mais le complet qu'il porte n'est guère moins râpé. Nouvel étonnement qui provoque cette réponse : « Pourquoi me gêner ? Personne ici ne me connaît. »

Le soir, d'ailleurs, à dîner, ces messieurs descendent avec la veste de velours noir tailladée à double crêpeaux et ornée de soutache de soie et de boutons carrés d'or ou d'argent, le gilet de velours largement ouvert sur le plastron irréprochable et cravatés de blanc. Avec le kilt, les jambes demi-nues, et tous les accessoires du

costume national, cela est fort pittoresque parmi des femmes en toilette décolletée, et donne aux réunions dans un château d'Écosse un caractère particulier. Mais nous oublions la cérémonie du sacrement. Les voix sont rauques, les souffles épuisés, et ils chantent toujours. Il est 7 heures, et cela dure depuis le matin. L'écho affaibli en arrive jusqu'au petit bois du haut duquel je regarde le soleil se coucher dans une grande lumière orange, qui en glaçant les eaux bleues leur donne une étrange nuance gorge de pigeon. Malgré la beauté du spectacle, il faut rentrer, tant sont intolérablement cruelles les piqures des *midges*, petits moustiques quasi invisibles, le fléau des îles de l'Ouest. C'est par nuées qu'ils vous enveloppent, vous entrant dans le nez, dans les oreilles, pénétrant sous vos vêtements et, plus venimeux à la tombée du jour, vous criblant la peau de points rouges, enflammés comme du feu. Pendant les mois angoissants qu'il demeura



MOUTON DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

caché et traqué dans les Hébrides, le prince Charles-Edouard fut tellement martyrisé par ces sanguinaires insectes, que plusieurs fois il fut sur le point de se livrer.

Ici plus qu'en aucun autre coin des Highlands est demeuré vivace et attendri le souvenir du « joli prince Charlie », allié à celui de la brave Flora Macdonald. En me faisant rencontrer dans Skye une descendante de l'héroïne des Hébrides, le hasard m'a servi à souhait. Un type de Walter Scott, cette personne éprise du passé, fidèle aux traditions de sa race, qui porte sous toutes les formes son tartan bleu et vert quadrillé de rouge, son *crest* — un bras en armure tenant une croix au pied fiché, de gueules, avec le mot *Air muir's air tir*, « *per mare per terras* », — ainsi que la primevère des tories, faute de pouvoir être encore jacobite, et demeurée catholique au fond, bien que depuis deux générations sa famille appartienne à l'Eglise épiscopale, ferrée à glace sur la généalogie de toutes les familles d'Ecosse et l'histoire de tous les clans, collectionnant des objets ayant appartenu aux Stuarts, passionnément attachée à son pays et en particulier à ces Hébrides, berceau de ses pères, parlant un peu de gaélique, véritable recueil traditionnel à feuilletter, et se vantant d'être une attardée d'un autre âge. Il était impossible de mieux tomber pour revivre un siècle et demi en arrière.

La souche de tous les Macdonald est Somerled Mhòr Mac-Ghillibred, c'est-à-dire le grand Samuel, fils de Ghillibred, nom picte qui signifie « disciple de saint Bride ». Descendant du héros légendaire Conn des Cent Batailles, il était thane d'Argyll, ce qui faisait de lui un très puissant seigneur, devint lord des Iles par son mariage avec Effrica, fille et héritière d'Olaf le Basané, et délivra ce littoral de la domination scandinave.

Assassiné en 1164, il laissa quatre fils de qui sont issus tous les Macdonald. La branche aînée est celle de Slate, dont le chef fut élevé à la pairie en 1776, et le lord Macdonald actuel est encore appelé par les gens du pays *Mac Dhonaill na'n Eilon*, « le Macdonald des Iles ». Il est propriétaire de la moitié de Skye, où son château d'Armada, un élégant édifice néo-gothique, est entouré d'un bois de pins et autres arbres de belle venue qui auraient réjoui les yeux de Johnson, sans compter des taillis de fuchsias arborescents.

Flora appartenait à la branche de Clanranald, qui brise d'une barre de bâtardise les armes des fils de Somerled, et n'en porte pas moins une fière devise : « Envers et contre tous ». Ceux de ce clan furent en effet parmi les plus entêtés partisans des causes perdues. John, fils de Donald, servit sous Montrose. Son petit-fils Allan, marié à Pénélope, fille d'un colonel Mackenzie au service de l'Espagne et gouverneur de Tanger, fut tué à Sheriffmuir dans les rangs jacobites. Son neveu et successeur Ranald se rallia pourtant à la maison de Hanovre, mais d'assez mauvaise grâce, et le fils aîné de celui-ci fut le premier à accueillir le prétendant à Borodale, sur les terres paternelles, à la tête de sept cents claymores du clan. Réfugié en France, il devint aide de camp du maréchal de Saxe, et, après que quinze années eurent apaisé les haines intestines, succéda en paix à son père, tué à soixante-six ans aux côtés de Wolfe, à Québec, dans les rangs de l'armée royale. Le chef actuel est l'amiral Sir Reginald Macdonald.

Le père de Flora était un membre médiocrement fortuné de cette famille, Ronald Macdonald de Miltoun, dans l'île de Uist-sud. Il la laissa orpheline fort jeune. A l'époque de Culloden, elle avait vingt-quatre ans. C'est le 16 avril que cette bataille avait ruiné les espérances du prétendant. Galopant à franc étrier vers l'ouest, escorté de quelques fidèles, il débarquait quelques jours après dans l'île de Benbecula, une des Hébrides, où les fuyards, s'abritant en une hutte de pêcheurs abandonnée, allumaient un feu d'épaves pour y rôti les morceaux d'une vache qu'ils avaient tuée à coups de pistolet.

Il serait interminable de narrer ses pérégrinations d'île en île pendant quatre mois, traqué par la milice, les ports gardés, des vaisseaux de guerre croisant dans l'archipel. Tantôt réfugié dans des grottes, avec pour lit de la bruyère sèche et pour nourriture des crabes ramassés au creux des rochers, tantôt naviguant des jours et des nuits par la tempête, en barque non pontée, afin de déjouer les poursuites et d'essayer de gagner le vaisseau marchand français qui était son espoir de salut, quelquefois recevant une hospitalité passagère sous le toit de braves gens que ne trompait pas son nom emprunté de Sinclair, mais qui feignaient de ne pas le connaître,



ŒUFS DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER. GRAVURE DE DEVOS.

ayant seulement soin de ne point le garder longtemps, crainte des représailles du gouvernement, et lui faisant passer du linge et des vivres.

Tous même n'étaient pas ses partisans; c'était de leur part humanité et chevalerie. Des centaines de personnes de toutes conditions connurent le secret de ses retraites, et pas une ne songea à le trahir, alors qu'il s'agissait de 30 000 livres sterling à gagner, pour le temps et pour le pays une énorme fortune. Un Donald Macleod, l'ayant recueilli à Scalpa où il avait fait naufrage, et de là favorisé sa fuite, fut arrêté et retenu un an prisonnier à Londres. Quand il en sortit, il fallut que des familles jacobites se cotisassent pour lui fournir de quoi regagner sa pauvre île. Au général Campbell qui l'interrogeait, il avait répondu simplement : « Oui, monsieur, j'ai prêté assistance à ce jeune gentleman dans l'embarras ». Et comme on lui parlait de la récompense qu'il eût pu gagner en le livrant : « A quoi m'aurait servi cet argent, puisque je n'aurais pas pu en jouir avec une bonne conscience? » Son dévouement lui valut plus tard d'un gentilhomme jacobite une tabatière d'argent ciselé le représentant à la barre d'un canot contenant le royal fugitif. Ayant juré de ne l'ouvrir que quand il pourrait offrir une prise au prince Charlie à Londres, il ne s'en servit jamais.

Transporté à South Uist par les soins du laird de Clanranald d'Ormaclade, qui ouvertement s'était déclaré contre lui, le prétendant y reçut en secret la visite de lady Marguerite Macdonald, dont le mari, sir Alexandre, tenait pour le gouvernement, et qui lui apporta vingt guinées d'or et des vêtements. Il en avait besoin. Mais sale, en guenilles, noirci par le hâle et les embruns, les yeux rougis et boursoufflés de manque de sommeil, il était toujours d'allure royale, fier, courageux, de belle humeur.

C'est alors que Flora le connut. Elle se trouvait en visite chez son frère Angus qui, jacobite de cœur, n'avait pas pris les armes, crainte de compromettre leur beau-père, lequel commandait la milice locale par déférence pour son parent et patron sir Alexandre, mais si peu hanovrien qu'il se désolait à la pensée de capturer peut-être le prince sans le vouloir. La jeune fille souhaitait ardemment faire quelque chose pour le proscrit. Lady Macdonald d'Ormaclade, la femme du chef des Clanranald, — ah! ce n'est pas facile de s'y reconnaître, — la conduisit le voir. Elles le trouvèrent faisant cuire sur un feu de tourbe le cœur, le foie et les rognons d'un mouton, pour son souper, auquel il les convia. Un plan fut arrêté et mis à exécution avec une intelligence, un sang-froid, une énergie qui méritent à Flora le respect et la tendresse dont est entourée sa mémoire.

Ayant obtenu un passeport pour retourner dans Skye avec une femme de chambre irlandaise, Betty Burke, — non sans avoir préalablement passé une nuit en prison à cause de ses allures suspectes, — elle apporta au prince une jupe de piqué clair à fleurs rouges, un tablier blanc, un manteau de camelot marron à capuchon, des mitaines. Blond, mince, élégant, avec sa jolie figure fine et aiguë, type d'oiseau, pas très intelligent, mais charmant, il pouvait porter le travestissement féminin. Toutefois, l'expérience lui manquait. Flora lui ayant fait remarquer que le peu de soin avec lequel il laissait traîner sa jupe dans la boue le trahirait, il la retroussa brusquement si haut qu'elle se prit à rire et lui dit que c'était pire encore. Il y allait pour tous deux de leur tête peut-être, pour elle à coup sûr de sa liberté, ainsi que pour son parent Neil Eochan Macdonald, qui les accompagnait, pour les bateliers aussi, qui n'ignoraient pas l'identité de leur passager. Cependant ils chantèrent pendant tout le passage pour se tenir en joie — quarante milles de mer par le mauvais temps. C'est chez un autre cousin que Flora conduisait le prince : Alexandre Macdonald de Kinsburgh — encore un! Il les reçut au débarqué sur une grève déserte non loin de sa demeure, et comme Charles-Édouard le remerciait de s'être dérangé par la pluie : — « Trop heureux de servir Votre Altesse Royale », répondit le laird, tous aussi calmes et posés que s'il s'agissait d'une visite de politesse.

Cependant Kinsburgh se trouvant précisément occupé par les troupes hanovriennes qui perquisitionnaient, Flora s'y rendit seule. De complicité avec la maîtresse du logis, elle enjôla si bien le lieutenant Macleod, — on se réjouit de n'avoir enfin plus affaire à un Macdonald, — qu'elle endormit ses soupçons et qu'il laissa le champ libre. Ce soir-là, pour la première fois depuis des mois, le prince dormit dans un lit. Les draps de bonne toile filée sur le domaine en furent conservés, et les deux cousines se les partagèrent, pour plus tard en faire leur linceul. Si exaltés étaient les sentiments jacobites, que l'étoffe de la jupe de la fausse Kitty Burke fut copiée par un fabricant, qui gagna une fortune à en fournir les femmes demeurées fidèles au « roi de l'autre côté de l'eau », selon l'euphémisme en cours. Le soir du 29 juin 1746, on avait fait du punch pour réchauffer le royal fugitif. Trouvant qu'il a assez bu, le laird l'engage à aller dormir, et paternellement lui retire le bol des mains. Charles-Édouard insiste, veut le retenir, et dans cette lutte amicale le brise. Raccourci avec des agrafes d'argent, il fut religieusement conservé dans la famille, et a figuré en bonne place à l'exposition de la période des Stuarts organisée à Londres en 1889 sous le patronage de la reine, qui peut se donner le luxe d'être jacobite, car tout cela est de la belle légende.

Le lendemain, ce nouveau Juif errant changeait de refuge, ayant troqué ses habits de femme contre un kilt et une veste appartenant au fils de la maison, Allan. Il demanda que celui-ci lui fût présenté. Mais le jeune homme s'y refusa, en disant à son père : — « Vous avez joué et peut-être perdu votre tête. C'est assez pour la famille. Qu'il y en ait un au moins qui puisse jurer n'avoir pas vu le prince. » C'était sage, sinon chevaleresque. Peu de jours après, en effet, la troupe arrivait à Kinsburgh, et le passage du proscrit était découvert par l'invo-



LE LAC SCAYAIG (PAGE 424). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

lontaine indiscretion d'un valet disant que « la femme de chambre de miss Flora » avait couché dans la chambre d'honneur. Le laird fut arrêté, et demeura prisonnier à la Tour de Londres jusqu'à l'amnistie, sa participation à la fuite n'ayant pu être prouvée.

Cependant Flora s'occupait de faire passer secrètement son prince sur le continent écossais. Elle l'embarqua elle-même, avec pour viatique quatre chemises, un poulet froid, une livre de sucre et une bouteille d'eau-de-vie. En échange, il lui donna une boucle de ses cheveux. Ils s'embrassèrent et ne se revirent jamais. Deux mois encore il erra dans les terres de Clanranald, avant de pouvoir enfin prendre passage sur une frégate française. Alors seulement le courage lui faillit, et c'est en fondant en larmes qu'il quitta le royaume de ses pères, où l'avaient entouré tant d'héroïsme, de dévouement, de générosité. Une centaine de gentilshommes l'accompagnaient en exil, notamment Neil Macdonald, qui reçut un brevet de lieutenant dans la brigade écossaise au service de la France, et dont le fils Étienne devint le maréchal duc de Tarente. Un des fidèles de Charles-Édouard a décrit le costume que portait l'avant-dernier des Stuarts le jour où il se réfugia sous le pavillon fleurdelisé : une chemise couleur de safran, un bonnet bleu crasseux, des brogues éculés, assujettis avec des ficelles, et d'où sortaient les doigts de pied, des bas percés, un kilt usé et sans couleur, un morceau de plaid déchiré roulé autour du corps, un mouchoir sale noué au cou. Peu après il allait rendre visite au roi Louis XV en habit de velours rose brodé d'argent, veste de brocart d'or, culotte de soie rose, boucles et boutons de diamants, avec la Jarretière et la croix de Saint-André. Les mauvais jours étaient finis. Mais la tension de ses nerfs pendant ces mois de misère et d'angoisse avait été si douloureuse, que jamais il ne s'en remit et qu'il ne pouvait entendre seulement prononcer le nom d'Écosse sans pâlir et même perdre connaissance. On sait qu'après quelques faibles tentatives à Paris et à Madrid pour reprendre la partie perdue, Charles-Édouard se fixa auprès de son père à Rome, où son frère Henry, duc d'York, qui allait lui amener des renforts au moment de Culloden, était entré dans les ordres après la défaite. Il y traîna une existence vide et obscure, déshonorée par des habitudes d'intempérance. Sur le tard il épousa la princesse de Stolberg, de trente-deux ans plus jeune que lui, dont bientôt il se sépara et qui, après une longue liaison avec le poète Alfieri, devint la femme du peintre François-Xavier Fabre.

On regrette d'avoir à dire que jamais un souvenir de celui qu'elle avait si bien servi ne parvint à Flora Macdonald. Cependant, elle avait été arrêtée et emmenée à Londres, où elle entra à la tour par la sinistre porte

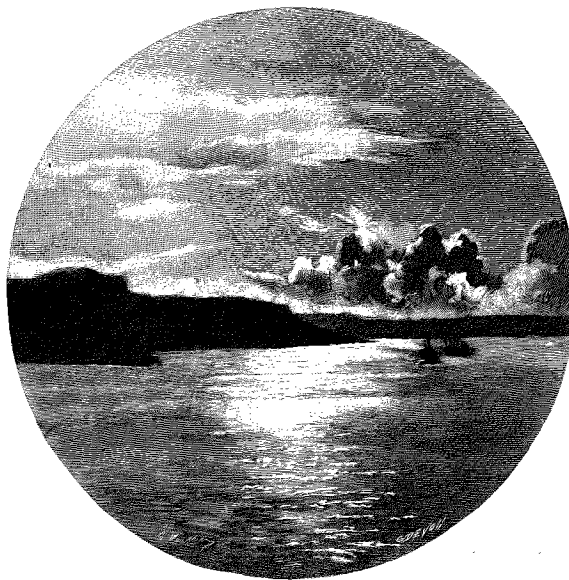
des Traîtres. Il est à l'honneur du gouvernement d'ajouter qu'elle fut traitée avec les égards dus à sa généreuse vaillance. Remise en liberté après quelques mois, elle demeura un certain temps chez une dame jacobite, lady Primrose, et il va de soi qu'elle fut la lionne de la saison. Le prince de Galles Frédéric, qui devait mourir sans avoir régné, l'y vint visiter. — « N'avez-vous pas crainte de vous trouver parmi nous, petite rebelle ? lui dit-il. — Aucune, Monseigneur, répondit sans se troubler cette fille de petit gentilhomme campagnard des sauvages Hébrides, car si Votre Altesse Royale s'était trouvée dans la même situation que le prince son cousin, j'en aurais agi de même pour elle. » L'héritier présomptif lui baisa la main et prit congé d'elle le plus courtoisement du monde. Bientôt elle retourna à Skye, où elle épousa son cousin Allan de Kinsburgh.

Johnson, qui l'y visita trente ans plus tard, en parle comme d'une petite femme extrêmement distinguée, aux façons nobles, élégantes et simples. Un portrait d'elle qui se trouve à la Galerie nationale d'Édimbourg la représente jeune, plus fraîche que jolie, la physionomie ouverte, loyale, sympathique. Détail caractéristique de l'attachement aux choses locales du laird de Kinsburgh, les rideaux mêmes des lits étaient en tartan aux couleurs du clan. Demeurés fidèles à leurs princes, quand « le roi » Jacques III était mort en 1766, ils avaient acclamé dans leur cœur le roi Charles III. A la mort de celui-ci, le cardinal d'York — pour les entêtés jacobites Henri IX — ayant appris que les Macdonald de Kinsburgh partaient pour l'Amérique afin d'y rétablir leur modeste fortune compromise, fit offrir une pension à Flora sous la condition qu'elle embrasserait la foi catholique. Elle ne voulut pas changer de religion pour de l'argent, ni paraître se faire payer son dévouement. Revenue du Nouveau Monde, elle mourut sur sa terre natale en 1790. Charles, l'aîné de ses sept enfants, fut le bisaïeul d'une autre Flora Macdonald, qui est devenue la maréchale Canrobert, et une de ses descendantes de même nom a été longtemps fille d'honneur de la reine Victoria.

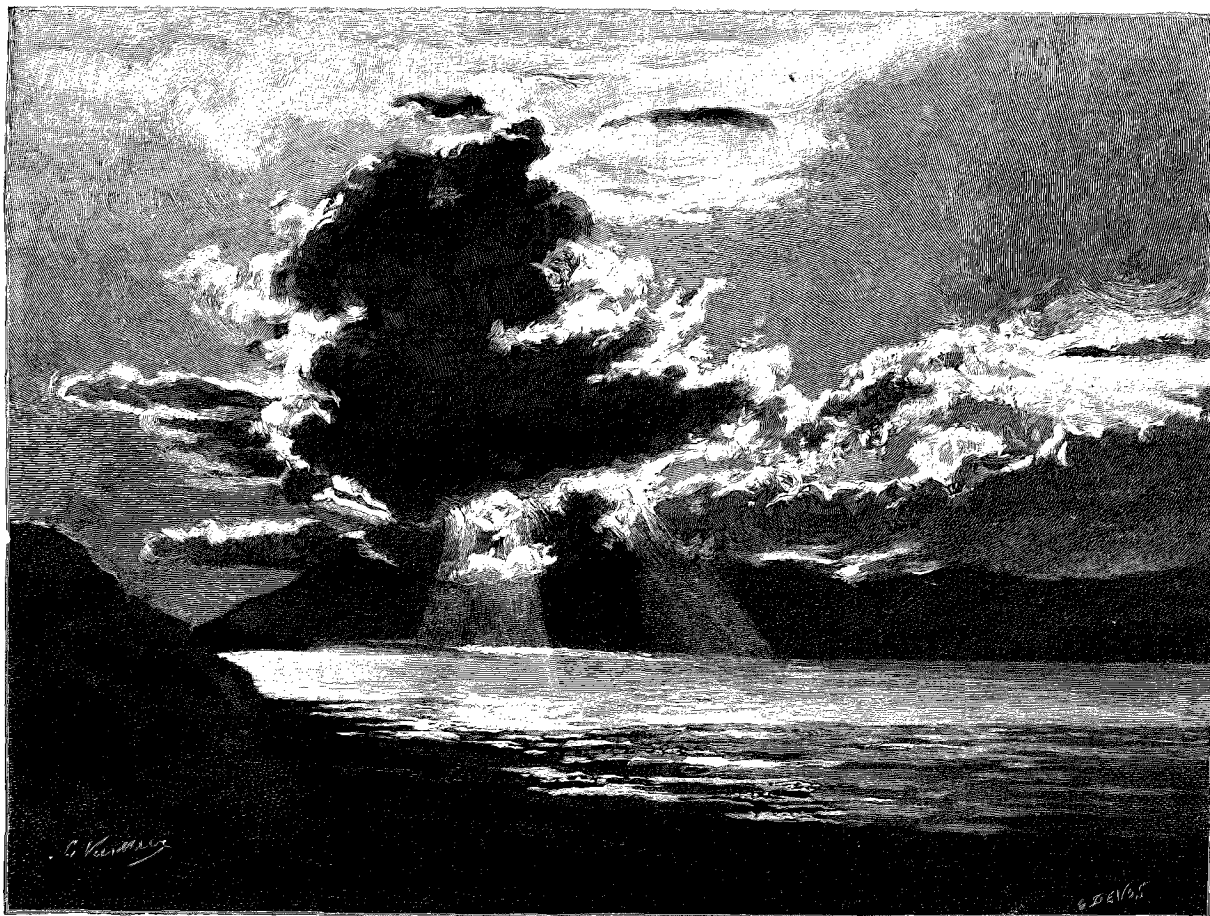
La personne de sa famille de qui je tiens beaucoup de ces détails m'a conduite chez une vieille femme dont l'aïeule, une Macdonald, — toujours ! — avait beaucoup connu l'héroïne de Skye, et dont la tante, morte centenaire, qui, enfant, l'avait vue âgée, lui a transmis, avec les traditions orales, des reliques qu'elle conserve jalousement. C'est un châle de soie des Indes rouge, ayant appartenu à Flora, une boîte en vieux laque donnée par elle remplie de thé, denrée précieuse à cette époque, et un plat en assez belle faïence bleue, dans lequel « le joli prince Charlie » aurait mangé un rôti de mouton qu'elle lui avait porté dans sa cachette. La vieille Nicolson nous raconte tout cela en un anglais hésitant et incorrect, très fière de ces trésors de son humble logis, dont elle ne veut pas se défaire. — « Nous avons eu des revers et nous sommes tombés dans ce monde, dit-elle avec une dignité résignée, mais ma grand'mère était très respectable. » Cela pour nous expliquer les relations de cette aïeule avec la dame de Kinsburgh. Et, cette pauvre femme dont le fils est ouvrier du port, et qui, tout émue de voir une *french lady*, s'étonne que je vienne « d'aussi loin », se trouve alliée à plusieurs familles de la *gentry* locale. *Clanship* plutôt que parenté, sans doute, mais ces liens-là naguère, en comportant une sorte de vasselage patriarcal, étaient plus étroits et plus solides qu'aujourd'hui en d'autres pays ceux du sang très proche. Ils se sont relâchés et finalement dénoués avec ce qu'on appelle le progrès. Elle est devenue l'égale du lord Macdonald des Iles, certes, mais elle a cessé d'être sa cousine. Elle est assez arriérée pour ne pas voir ce qu'elle y gagne.

(A suivre.)

MARIE ANNE DE BOVET.



UN SOIR DANS LA BAIE DE PORTREE. — DESSIN DE G. VILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



CIEL D'ORAGE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

EN ÉCOSSE¹,

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXVIII

Ascension du Quiraing. — Navigation crépusculaire. — Un caravansérail encombré.
Par monts et par vaux. — Le loch Marce.



MUSICIENS AMBULANTS.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Nous traversons vingt milles par d'éternelles landes ondulées où la bruyère rose et violette fleurit sur un sol tourbeux. De loin en loin quelques pièces défrichées autour de ces massives et solides collines basses en pierres brutes, couvertes de chaume ou de jonc tressé, qu'on appelle des *crofts* et leurs habitants des *crofters*. Nous sommes ici près du château de Dunvegan. Le temps m'a manqué pour accomplir cette visite, que rendait d'ailleurs moins intéressante l'absence de la famille.

Après Uig, nous montons à l'escalade d'une muraille de granit noir, le Quiraing, énorme masse cylindrique quasi perpendiculaire, coiffée d'une plate-forme herbue. Ce n'est pas sans peine qu'on y parvient en trois bons quarts d'heure de grimpe à la suite d'un guide, au travers de ce chaos de rochers, avec d'inquiétantes vues plongeantes sur le gouffre qui écume 450 mètres au-dessous. Le destin a voulu que j'accomplisse cette rude ascension par un formidable orage. Très romantique certes, en ce lieu sauvage et sinistre, le fracas de la foudre que répercutaient cent échos con-

traires, sous un ciel infernal aux noires et lourdes nuées rayées de zigzags de feu. Mais l'enthousiasme le plus

1. Suite. Voyez tome I^{er}, p. 313, 325, 337, 349, 361, 373; tome II, p. 253, 265, 277, 289 et 301; t. III, p. 409 et 421.

intrépide faiblit à se sentir mouillé jusqu'aux os, patageant dans une terre détrempée, à moins qu'on ne glisse sur des pierres polies comme du marbre. Tout cela pour, parvenu au sommet, ne voir qu'un abîme de vapeur d'eau, où les splendeurs promises se noient dans des crêpes gris qui, se déchirant un instant, dévoilent une perspective infinie effacée aussitôt qu'entrevue. Par le beau temps ce doit être magique.

Je pars de l'île de Skye comme j'y étais arrivée, à la chute du jour, par le vapeur qui touche à Portree en allant d'Oban, conté d'Argyll, à Gairloch, comté de Ross, à vol de goéland quatre-vingt-dix milles marins, c'est-à-dire un degré et demi de côte, la plus irrégulière, la plus rompue, la plus tortueuse, la plus déchirée de tout ce littoral ouest de l'Écosse si profondément rongé par l'Atlantique. C'est exquis, ces navigations aux douces heures vespérales, sur une mer d'huile où la lumière mystérieusement bleue de la nuit tombante met des reflets nacrés, et qui, endormie dans la paix du soir entre toutes ces terres, semble presque une lagune. Cet instant de la journée y est d'une molle tiédeur, le vent, à peu près chronique en ces parages, brusquement tombé, laissant s'épancher dans l'atmosphère les effluves du Gulf-Stream, réchauffés par cette influence crépusculaire qui donne plus d'intensité au parfum des fleurs.

Faisant route au nord-est, nous laissons à bonne distance le Quiraing, qui même d'ici paraît très formidable. L'îlot de Saint-Rona, que nous rangeons par tribord, long récif nu en rocaïlle rouge, avec quelques coulées de terre où des moutons paissent une herbe saturée de sel, a son histoire, qui est touchante. Une famille de pêcheurs y habitait. Un soir leur barque se perdit sur les brisants dont il est hérissé. Afin d'épargner à d'autres ce sort funeste, la pauvre veuve dès lors tint toutes les nuits à sa fenêtre une lampe allumée. Le gouvernement finit par y élever un phare, dont elle fut instituée la gardienne.

Le large s'ouvre devant nous, d'un bleu profond dans le clair-obscur qui va toujours s'épaississant, avec à l'horizon les lignes évanescences de l'île Lewis, la plus septentrionale des Hébrides. Bientôt le steamer se rapproche de la côte d'Écosse, solitaire et hautaine, que le loch Torridon, fait de trois baies inextricablement enchevêtrées, éventre d'une ample brèche ceinturée de rocs farouches. Le lambeau de terre, de pierre surtout, qui le sépare du loch Carron, plus au sud, par où j'avais gagné Skye, est un des plus retirés qu'il y ait, d'accès malaisé, habité seulement sur la côte par quelques pêcheurs, et où de riches propriétaires entretiennent à grands frais deux ou trois châteaux de chasse, dans lesquels doit être laborieux l'emploi d'officier de bouche. Sur le domaine d'Applecross se trouve une croix celtique du ^{vii}^e siècle, reste de l'église Saint-Malrube fondée par les Frères d'Iona, évangélistes du pays. Le nom du lieu dérive d'une légende qui voulait que chaque pomme du verger des moines fût marquée d'une croix. Si chétives fussent-elles, que jamais pomme ait pu mûrir en ces parages désolés, cela seul tient du miracle.

La nuit est tout à fait tombée quand nous accostons à un petit appontement, unique vestige de civilisation sur une grève déserte. Trois ou quatre breaks attendent pour nous conduire à l'hôtel, situé un mille plus loin. Pourquoi cet arrangement bizarre? Pour nous faire payer quelque chose de plus, me dit philosophiquement un compagnon de voyage, Écossais très au fait des ingénieux procédés de ce syndicat pour l'exploitation des touristes qu'est sa patrie. Comme il y avait soixante et dix passagers à transporter, les voitures ont dû faire la navette. N'ayant pas été de la première fournée, plutôt que d'attendre mélancoliquement assise sur une malle dans les ténèbres et la froidure, j'ai fait la route à pied. Cela n'a pas empêché que le lendemain mon bill ne portât un shilling pour la voiture. Sur ma réclamation, cet article a été biffé, mais il est des gens distraits, et puis on a grand soin de ne les laisser régler qu'à la dernière minute.... N'insistons pas.

De très fastueuse apparence, cet hôtel de Gairloch, isolé sur une jolie plage sablonneuse au milieu de bouquets de pins, et il peut être agréable d'y faire un séjour balnéaire. Mais aux infortunés vagabonds qui y passent une nuit au débarqué, il ne laisse pas un bon souvenir. Malgré qu'on ait eu la précaution d'y retenir son gîte d'avance, il faut prendre la file pour interviewer le *manager*, lequel, avec la mine de vous faire l'aumône, vous donne le numéro d'une chambre où, après une longue attente et une impatience proportionnée, vous obtenez qu'on monte votre valise. C'est tout ce qui peut entrer dans cette cellule encombrée d'un lit, d'une table de toilette et de deux chaises. Encore se doit-on réjouir de l'avoir pour soi seul. Parmi les derniers servis, il est deux dames qui ont couché dans un salon, deux hommes dans une salle de bains, trois dans la salle de billard — pas sur le billard, toutefois. Une jeune femme à qui l'on offrait de partager la chambre d'une autre voyageuse s'étant refusée à cette promiscuité — je comprends cela — a dormi dans un fauteuil du salon de lecture, et quelques hommes ont passé la nuit au fumoir. A quoi bon se plaindre, quand il n'y a pas d'autre ressource que la belle étoile, lambris un peu frais par le *haar*, cette humide brise d'est qui amène à l'aurore un brouillard glacial et souvent de la gelée blanche en plein août? Battu par le grand air pur et vif, on dort quand même au rythme berceur des vagues en basse continue, avec comme dessus les sons clairs et aigus d'un lointain pibroch.

De Gairloch à Achnasheen six heures sur un mail-coach à travers les interminables landes pourpres de bruyères, par de longues et rudes grimpettes aboutissant à un col, d'où l'on dégringole quasi à pic sur un petit lac ourlé d'iris violets et d'ajoncs à fleurs d'or, pour se hisser de nouveau au flanc d'une montagne, et débouliner derechef dans un fond tourbeux, tapissé d'airelles et de myrtes nains au feuillage aromatique. La route, qui date d'avant l'invasion des touristes, est étroite, faite pour les petites charrettes plates indigènes, peintes en

bleu et rouge. Quand on croise un autre véhicule, il faut, pour s'en tirer, des prodiges d'adresse. A un moment on nous prie de descendre pour faciliter l'opération, qui se pratique au fil d'un talus fort escarpé, dont s'affaissent les terres amollies par la pluie. Les cochers sont d'une extrême prudence, avertis par la catastrophe survenue il y a peu de jours non loin d'ici : tout un coche roulant dans un précipice, non sans de sérieux dommages pour bêtes et gens.

Notre automédon est un gars jovial et déluré. Il nous donne une leçon de gaélique et nous apprend que c'est la plus ancienne des langues, à telles enseignes que les premières paroles adressées à Ève par Adam ont été celles-ci : « *Ciamhar tha shee Inibh?* (comment ça va-t-il aujourd'hui?) » Je ne garantis pas l'orthographe, qui est phonétique. Connaissant le cœur humain, en bas d'une longue côte il dit : — « Les jeunes gentlemen voudraient-ils marcher un moment? » Tous nos hommes s'empressent de mettre pied à terre, les barbons les premiers. Et pour leur permettre ensuite de nous rattraper, il fait halte à un endroit où se déroule un panorama magique. De grises montagnes nues, qui dans la grande lumière de midi se silhouettent aiguës sur ce ciel clair, avec des vallées remplies d'ombre mauve où dorment de sombres lacs couleur d'ardoise.

Puis par des défilés au fond desquels des torrents cascaden sur des rocaillies blanches et noires, entre des rideaux d'aunes pleureurs et de fougères arborescentes, nous descendons sur le grand loch Maree, semé d'îles vertes, immense miroir de saphir enchâssé dans de hautes montagnes quasi perpendiculaires. C'était ici naguère un des sites les plus boisés d'Ecosse; mais au siècle dernier des forges catalanes l'ont dénudé. Des plantations relativement récentes de pins, de bouleaux et de mélèzes commencent à réparer le mal. Tout ce district — une bagatelle de 165 000 acres (environ 67 000 hectares) — appartient à Sir Kenneth Mackenzie, un des sept baronnets du clan, dont auprès de Gairloch nous avons aperçu le manoir, retiré dans un vallon ombreux qui porte le nom aimable de *Flowerdale*, « le ravin des fleurs ».

Nous roulons encore, nous roulons toujours. A la joyeuse excitation locomotrice succède la torpeur très douce causée par une demi-journée de cahotage, qu'aggrave cette intensité d'attention accordée à de beaux lieux qu'on ne reverra sans doute jamais. La faim a sa part dans cet abattement. Il est 3 heures, et elle est loin, ma tasse de thé matinale appuyée de quelques tartines grillées. Plus vaillants, ceux qui au saut du lit se sont lestés d'un déjeuner solide. Je suis vraiment confuse de cet abus du *leitmotive* de la faim qui revient si souvent dans ces notes. C'est que, de toutes les habitudes, celles de l'estomac sont les plus difficiles à changer.

Et si encore peut-on se passer de manger à son heure — c'est ce que je fais aujourd'hui et pour cause — n'est-il pas de volonté qui puisse faire manger avant son heure. Enfin voici la gare d'Achnasheen. Nous nous jetons à bas du coche, nous nous ruons comme une horde de barbares faméliques dans le petit hôtel-buffet où nous attend un dîner substantiel. Une heure plus tard un train peu pressé nous emporte vers Inverness par une voie déjà parcourue, le ciel en soit loué, car la fatigue et la digestion combinées nous engourdissent en une voluptueuse somnolence.

XXIX

Le canal Calédonien. — De lac en lac. — Les Fraser et les Grant. — Chutes de Foyers. — Écluses fluviales et cataractes célestes. — Les Macdonnell et les Cameron. — Le Ben Nevis. — Ciel de peintre. — Coucher de soleil impressionniste.

Si, abandonnant le littoral occidental, j'ai regagné celui de l'est d'où je venais, tournant le dos à ma destination réelle, cette apparente incohérence avait un motif : le désir d'y revenir par une singulière voie quasi naturelle qui n'est pas une des moindres curiosités du pays.

Au-dessus d'environ son deuxième tiers en la considérant à partir du sud, l'Ecosse est sabrée de part en part par une faille géologique se dirigeant du nord-est au sud-ouest, appelée *Gleann mòhr n'Alba*, « la grande vallée d'Alba » (nom gaélique du continent calédonien). Cette déchirure se trouve remplie d'eau sur presque toute sa longueur de près de cent kilomètres par les longs et étroits lacs d'eau douce Ness, Oich, Lochy, puis par les fjords salés Eil et Lynnhé. A la fin du siècle dernier les ingénieurs songèrent à les utiliser en une voie



TOURISTE ÉCOSSAIS.
DESSIN DE G. VUILLIER,
GRAVURE DE DEVOS.

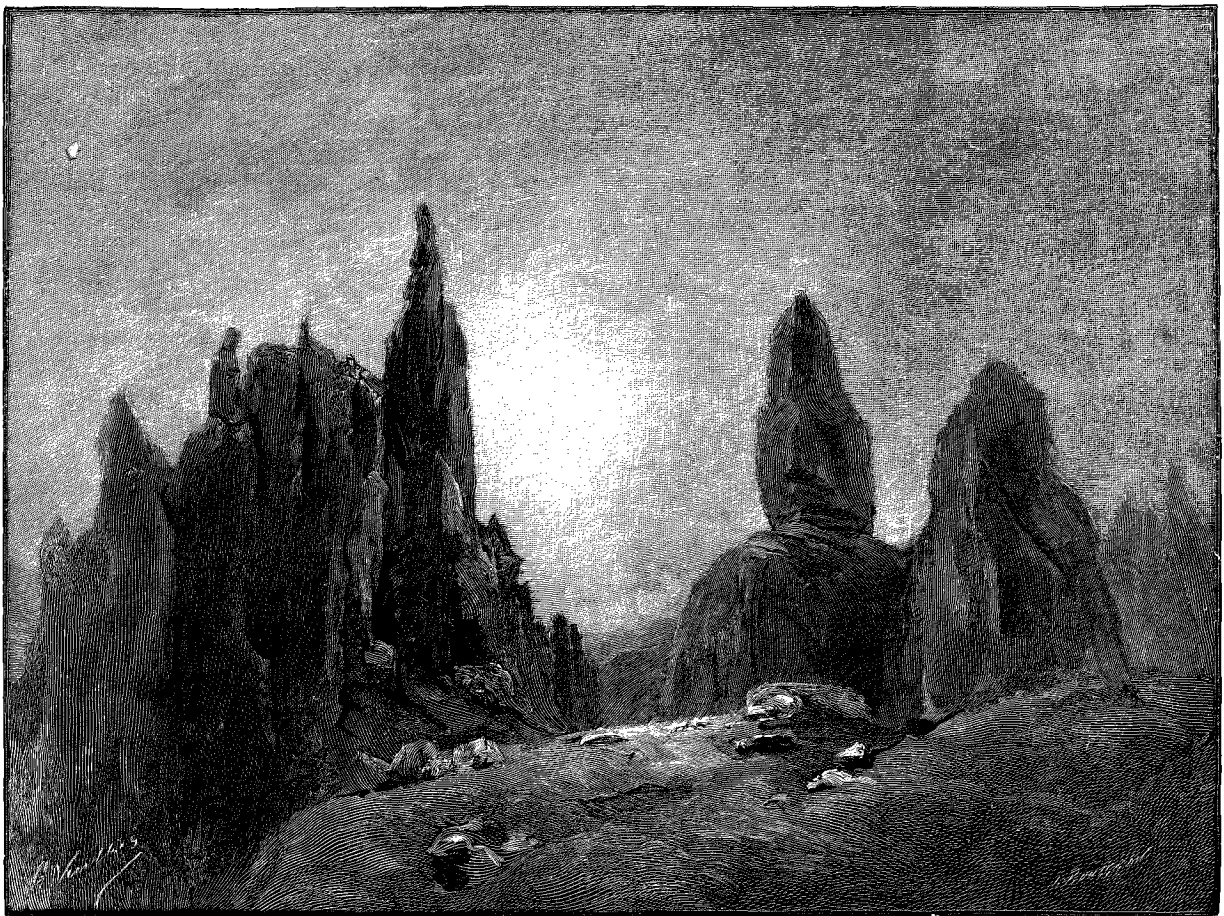
G. Vuillier

navigable ininterrompue qui unirait la mer du Nord à l'océan Atlantique. L'avantage en était, à cette époque des bâtiments à voiles, de leur éviter le grand tour par le redoutable Pentland Firth, dont, pendant des semaines quelquefois, les vents contraires leur fermaient l'accès. En 1803, le projet, déjà étudié par le grand Watt, fut repris par Telford, à qui l'Écosse doit de remarquables travaux d'art, et vingt ans plus tard le canal Calédonien était ouvert, ayant coûté quelque chose comme trente-deux millions. Autant de jeté à l'eau — c'est bien le cas de le dire — car l'adoption de la vapeur pour la marine marchande l'a rendu sans objet aujourd'hui, sinon pour l'agrément des touristes. J'y ai navigué toute une journée sans rencontrer même un yacht de plaisance, rien que le steamer faisant la route en sens inverse du nôtre. Mais, comme me l'a dit non sans orgueil le capitaine Carmichael, commandant le *Gondolier*, sur lequel j'ai pris passage à Inverness, le gouvernement est assez riche pour se payer ce luxe et en faire la politesse aux étrangers.

C'est dur de sortir de son lit à 5 heures et demie du matin, le bateau démarrant à 7 heures précises, et l'embarcadère, dans un bassin à l'embouchure de la Ness, étant quelque peu éloigné de la ville. Les lits écossais, à vrai dire, sont plus durs encore, ce qui rend le sacrifice moins douloureux. Et puis on se console de tout à la pensée de douze bonnes heures de la plus agréable des locomotions : être transporté tout en pouvant se mouvoir, sans l'effort de la marche, sans les réactions du cheval, sans l'ankylose de la voiture, ni cahots, ni poussière, ni même enfin, le long de ce paisible ruban fluvial, aucun risque des nausées marines. Ce steamer, comme tous ceux qui font le service des voyageurs sur la côte ouest, appartient à la flottille de David Mac-Brayne de Glasgow, qui par son intelligente industrie n'y a rendu le tourisme que trop facile.

Le grand ennemi de ces navigations, c'est le vent. Tout resserré qu'on soit ici entre les terres, il s'enfile le long de cet immense couloir et empoisonne la joie du trajet. Au départ on prétend garder sur sa tête le chapeau canotier de rigueur, le plus élégant mais le moins pratique des couvre-chef à bord. Exaspéré, on ne tarde pas à l'ôter pour coiffer soit le *cap*, cette casquette d'écurie en drap qui chez les Anglais n'a pas de sexe, soit le *tam o'shanter*, béret de laine tricotée, à ne pas confondre avec le classique bonnet bleu de forme connue. D'abord on le porte avec des intentions de coquetterie. Puis, bravement, on l'enfonce jusqu'aux yeux et le tire sur la nuque. C'est à faire peur, mais confortable : le but est atteint.

Bientôt nous tombons dans le loch Ness, le plus considérable de ceux que nous allons traverser à la file :



ROCHERS DITS « OLD MAN OF STOR », À SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.



CHÂTEAU DE DUNVEGAN (PAGE 433). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

vingt-quatre milles de long sur une largeur moyenne d'un mille. Il est profondément encaissé entre de hautes collines escarpées et richement boisées, qui vont s'étagant en amphithéâtre par plans successifs, leur reflet colorant en vert presque noir ses eaux souvent tumultueuses, très limpides, dont la profondeur atteint au centre cent trente brasses, et qui ne se congèlent jamais, à cause de certaines influences volcaniques auxquelles ce district doit la particularité inattendue en pareil climat d'être parfois secoué par des tremblements de terre. Ce sont ces montagnes aux lignes harmonieuses qu'un volontaire de l'armée hanovrienne qualifiait de « hideuses productions de la nature ». Sur l'étroit ruban de rivage que laissent les pentes abruptes tombant presque à pic dans le lac, de beaux castels blancs sont enfouis dans la verdure, notamment celui de Dochfour, dont le propriétaire, M. Baillie, est un de ces gentlemen non titrés qui comptent derrière eux vingt à vingt-cinq générations de simples « écuyers » vivant noblement sur leurs terres. Aussi quand récemment il a épousé la fille d'un pair du royaume, est-ce celle-ci qui, en dépit des apparences, contractait la belle alliance, car son aïeul, Michel Bass, le créateur du pale-ale universellement connu, avait débuté dans la vie comme simple garçon brasseur. Les jardins de cette magnifique demeure sont réputés pour leur collection d'azalées, de rhododendrons et de pivoines.

C'est ici le pays des Fraser sur la rive droite, sur la rive gauche des Grant. Le premier de ces clans passe pour être issu d'un aventurier normand, Pierre Frasier, venu en Écosse au VIII^e siècle. A ne pas remonter si loin, on trouve des Fraser fort considérables sous Malcolm III, Alexandre I^{er}, David I^{er}, Guillaume le Lion. Le chef reçut une pairie de Jacques I^{er}, et c'est le onzième lord Lovat, Simon, qui sous Guillaume d'Orange remplit l'Écosse du scandale de ses mœurs turbulentes, violentes, désordonnées, renouvelées des nobles bandits féodaux, tellement que « des lettres de feu et de sang » furent promulguées contre son clan, et qu'il dut se réfugier en France. Il rentra en grâce en prenant parti pour le roi George à l'accession de la maison de Brunswick-Hanovre. Mais, sur ses vieux jours revenant à la fidélité par une trahison, il prit les armes pour le prétendant en 1745, et fut décapité à la Tour de Londres. Comme cet octogénaire marchait au supplice, voyant la foule assemblée sur son passage, il s'écria ironiquement : — « Voilà bien vraiment de quoi se déranger, que de voir tomber une vieille tête grise et branlante ! » Son portrait à la Galerie Nationale d'Édimbourg, représentant un gros et gras bonhomme à large face luisante, rubiconde et bonasse, de Géronte, ne répondrait guère à son caractère de pandour et de héros, n'était dans l'œil d'un bleu froid quelque chose de féroce et cynique. Sa baronnie frappée de

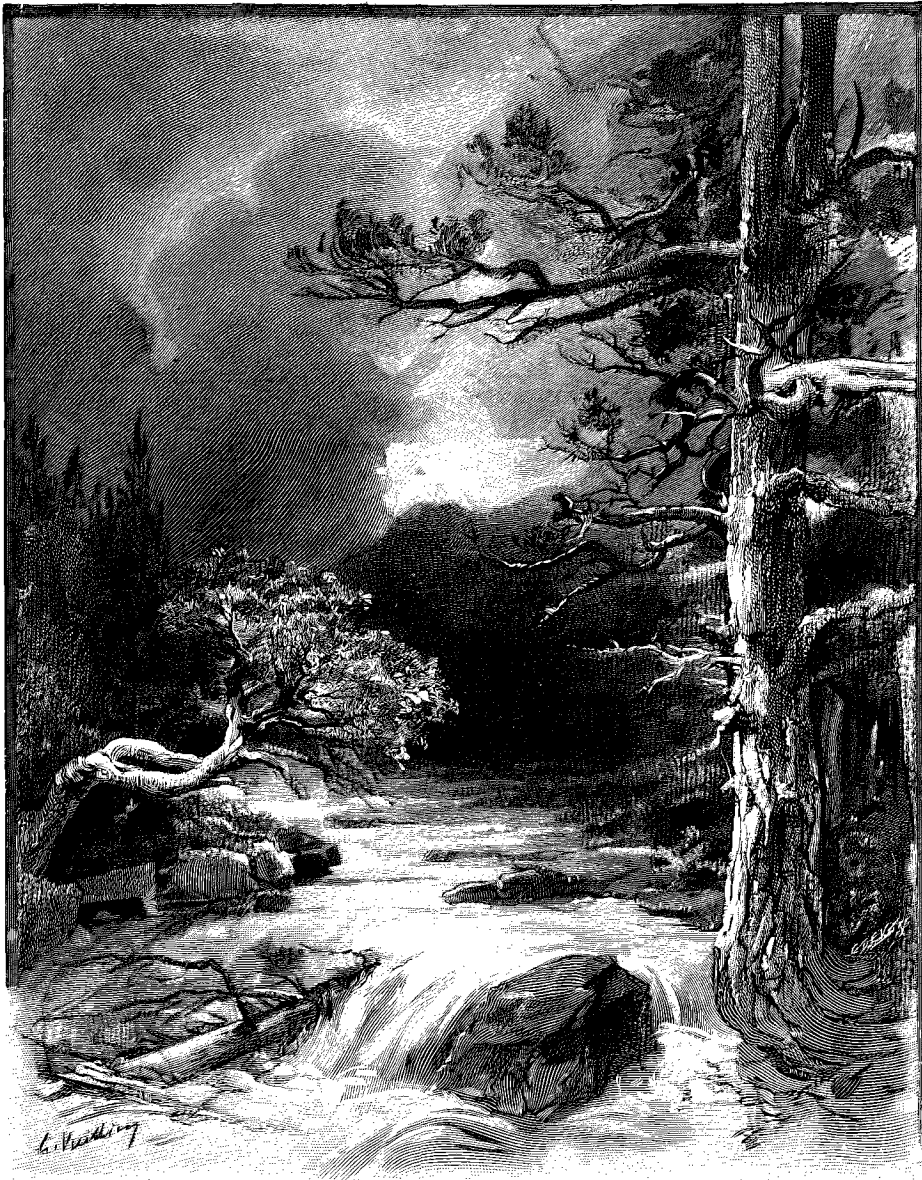
forfaiture fut rétablie en 1837 en faveur d'un autre Fraser. On aura une idée de ce qu'a été la puissance de ce clan en apprenant que les funérailles du lord Lovat de 1632 réunirent mille claymores du nom, plus autant de Munro étroitement unis à eux depuis une bataille contre les Macintosh où ils leur avaient dû la victoire, le même nombre de Ross, neuf cents Mackenzie et huit cents Grant, tous confédérés.

Très ancienne aussi la généalogie de ces derniers, dont le chef est comte de Seafield. A l'entrée du val Urquhardt où touche le vapeur, se trouve la résidence de ce pair, Balmacaan. Sur une terrasse de roc surplombant le lac, les ruines considérables de Castle Urquhardt, qui a dû être une formidable bastille, raconte la déchéance du clan de ce nom, dépossédé par les Grant, et dont plusieurs chefs n'ont pas dédaigné d'unir la plume à l'épée. Le petit-neveu d'un sir Thomas, qui eut ses sept fils tués à la bataille de Pinkie, fut un humoriste et un humaniste. Un colonel Urquhardt, qui servait sous Gustave-Adolphe, était aussi réputé pour ses lettres que pour sa valeur. Un autre, sir Thomas, qui battait fort avec les Cavaliers contre les Têtes-Rondes, a laissé une curieuse traduction de Rabelais. Cette particularité était assez rare chez les rudes soudards des Highlands pour mériter d'être signalée.

Plus loin l'entrée de Glenmoriston, autre défilé profond qui entaille jusqu'à la mer un massif de roc rouge, rappelle une crâne réponse du laird de ce nom, un Grant, à Charles-Edouard. Dans son empressement à joindre l'étendard des Stuarts à la tête de ses gens, il se présenta peu cérémonieusement au palais d'Holyrood, ayant négligé des soins préalables de toilette. Le prince, qui était fort muscadin, lui ayant insinué en manière de plaisanterie qu'une entrevue préalable avec le barbier n'eût pas été superflue : — « Ce ne sont pas des jouven-

ceaux sans barbe au menton qu'il faut pour donner un coup de main à Votre Altesse Royale », riposta l'autre. Il est à la louange du prince de dire que la leçon fut acceptée par lui de parfaite bonne grâce. Moins honorable pour le gouvernement la conduite tenue vis-à-vis de ce clan, dont, en violation des termes de leur soumission, quatre-vingt-quatre combattants furent déportés aux Barbades et vendus comme esclaves.

Au petit môle où nous faisons escale pour les chutes de Fiers ou Foyers, le propriétaire fait percevoir un péage de quatre pence par passager qui débarque. Cela n'est que juste et même fort modique, puisqu'il entretient pour notre unique agrément le chemin, qui semble une allée de parc, bien sablée et ratissée. Après une grimpe de dix minutes dans un clair bois de bouleaux, sous la conduite d'un des marins, utile seulement aux sourds, car la rumeur de la cascade indique assez la direction à suivre, on parvient à un bastion de roc qui est « le point de vue »



PAYSAGE PRÈS DE FOYERS. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



LE QUIRAING (PAGE 434). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

naturel. D'une hauteur de cent pieds, le torrent se précipite avec un terrible fracas de canonnade dans une cuvette d'où, apaisé, il continue plus sagement sa descente sur le lac. L'eau a cette couleur caramel que lui donne son passage dans les terrains tourbeux des plateaux, et les nuages d'écume qui enveloppent la chute semblent de la mousse de bière brune. *Eas na Smirid* est son nom gaélique : « la cataracte fumante », le ravin terriblement noir se trouvant en effet tout embrumé de vapeur d'eau. Non loin de ce lieu romantique se trouve un hôtel élevé sur l'emplacement de la « Hutte du général », ancienne demeure dans ce district du général Wade, qui surveilla l'ouverture de tout un réseau de routes stratégiques à travers les Hautes-Terres, permettant de forcer les Highlanders rebelles au fond de leurs retraites quasi inaccessibles. Ces travaux étaient exécutés par les troupes mêmes, à l'instar des légions romaines. Pendant longtemps ils ne servirent à personne, car un voyageur dans les Highlands au temps de George III, qui explorait le pays à cheval, dit qu'aucune roue encore n'y avait roulé.

A l'extrémité du loch, Ness rétréci en rivière, commence un second tronçon de canal. Pour en gagner le point culminant, qui est de cent pieds au-dessus du niveau de la mer, il faut passer par huit écluses successives échelonnées sur une distance de deux milles. La première est au village de Fort-Augustus, qui doit son nom à l'ouvrage considérable élevé ici après l'insurrection de 1715, et dont les rebelles de 1745 firent un feu de joie pour célébrer ironiquement le jour de naissance du « boucher Cumberland » la veille de Culloden. Reconstitué et fortifié encore après la victoire hanovrienne, il fut déclassé depuis, les terrains aliénés par la couronne, et dans l'ancienne enceinte, dont on reconnaît la configuration, lord Lovat, un pair catholique, a installé une abbaye bénédictine avec hospice et collège. La dernière écluse franchie, on est à Culloch, où commence un autre lac.

Le passage de l'écluse, qui ne laisse pas d'être fastidieux, dure une bonne heure et demie. Il serait logique d'en profiter pour offrir aux passagers le déjeuner dînatoire dont on commence à caresser l'espoir. Mais non. Et comme, par une étrange tyrannie que les stewarts des bateaux Mac-Brayne, dont c'est l'irritant défaut, prétendent exercer sur les estomacs de leurs voyageurs, il est impossible de se faire servir quoi que ce soit de sérieux avant le coup de cloche, on a la ressource mélancolique de s'ennuyer en ayant faim. Les uns débarquent au commencement de la série et font la route à pied par le chemin de halage. D'autres sautent à terre à chaque bief au moment où le bateau est de niveau et, pendant qu'il descend d'abord pour remonter ensuite, boivent des verres de lait ou bien achètent des peaux de daims et des cannes aux indigènes embusqués sur le passage du steamer. Pourquoi vendre des cannes ? Pourquoi surtout en acheter ? Mais par désœuvrement on éprouve le besoin de dépenser son argent à quelque chose, fût-ce à cet objet des plus superflus en la circonstance, dont bientôt le pont se trouve encombré. Une des écluses offre un spectacle gratis. Un brave chien-loup, les pattes de devant posées sur un des bras du cabestan qui fait mouvoir les portes, pousse gravement avec les mariniers, puis finit par sauter sur le pivot et s'y asseoir sur son derrière, tournant avec l'appareil et regardant les spectateurs de l'air de satisfaction béate que donne la conscience du devoir accompli.

Enfin nous voguons de nouveau sur les eaux bleu sombre du joli loch Oich, semé de mignons îlots. Mais c'était trop beau pour durer. L'azur du ciel ensoleillé s'est obscurci peu à peu ; de grosses nuées noires s'amoncellent sinistrement sur les hauteurs. Ce matin au départ nous n'avions pas seulement de jaquette ; tout à l'heure en descendant de Foyers nous étions en nage. A présent une bise humide nous pénètre ; il faut se couvrir. Autant pendant qu'on y est endosser le manteau de caoutchouc, car cela ne va pas tarder. Avant qu'on ait fini de le boutonner seulement, les nuages crèvent et des cataractes s'abattent sur nos têtes innocentes. Par entêtement héroïque, par esprit de réaction contre ce singulier passager qui depuis le départ est demeuré en bas dans le salon à écrire des lettres, quelques intrépides, dont je suis, demeurent sur le pont à se laisser imbiber. Si la pluie croit nous faire peur, elle en sera pour ses frais. Le repas impatientement attendu nous donne enfin un prétexte pour nous mettre au sec pendant une demi-heure. Ah ! on conçoit qu'ici ils ne dressent pas la table sur le pont, avec une tente, comme sur les lacs italiens.

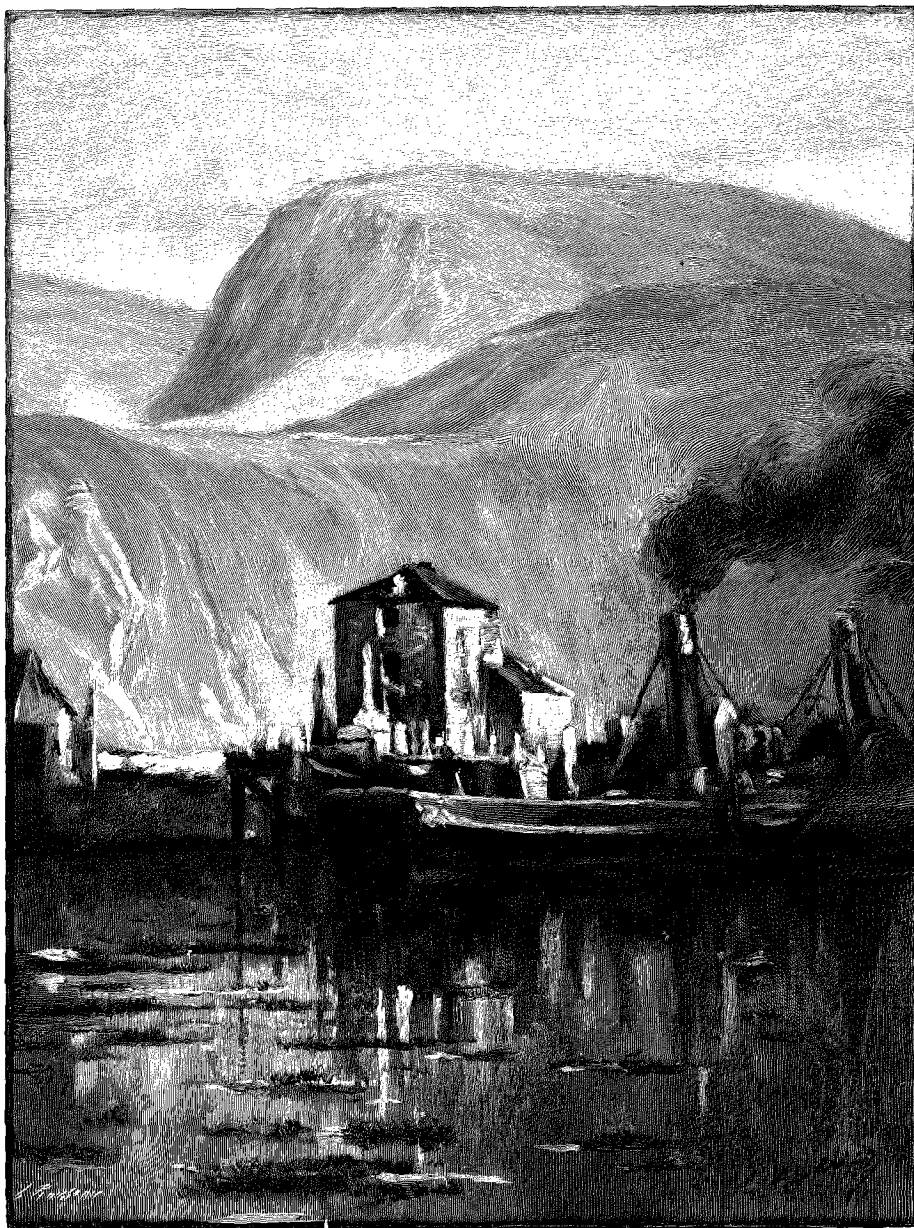
Mais la chaleur étouffée d'en bas et la combinaison nauséabonde de relents de cuisine et d'huile de machine nous renvoient en haut aussitôt la bête satisfaite. Nous nous obstinons, la pluie n'en démord pas non plus, avec des détentes et des reprises. C'est noyés d'eau que nous apercevons le pays des Macdonnell de Glengarry et des Macdonald de Keppoch, deux *septs* du grand clan des Iles. La vallée de Garry était auparavant le repaire des Kennedy, tellement sauvages, pillards et sanguinaires, que leurs voisins s'étaient alliés pour les exterminer. Non loin du Roc du Corbeau, qui a donné aux Macdonnell leur cri de guerre, *Craig an Fhithich*, se voit sur le rivage un bizarre monument fait de sept têtes humaines en pierre, avec une triple inscription anglaise, gaélique et latine. Il commémore une tragédie domestique. Le Mac-mhie-Alastair, titre du chef de Glengarry, étant mort pendant que ses deux fils faisaient leur éducation en France, ses sept frères s'emparèrent du gouvernement du clan, et quand leurs neveux revinrent, ils les mirent à mort. Mais le vieux barde de la famille poursuivait la vengeance et finit par trouver l'heure propice pour faire périr à leur tour les usurpateurs assassins.

Deux écluses encore, cette fois pour descendre, et nous passons dans le loch Lochy, long de dix milles. A Kinloch, au pied du Ben Tigh, lourd massif de 900 mètres de haut, les Macdonald de Clanranald et les Fraser s'entre-tuèrent au XVI^e siècle, et le chef des premiers, blessé, fut fait prisonnier et achevé par le chirurgien de ses ennemis, qui lui enfonça une épingle dans le cerveau. Plus loin nous gagnons les terres des Cameron de Lochiel,

un des clans les plus valeureux, inébranlablement fidèle aux Stuarts. Sir Ewen le Noir, mort octogénaire, a pu combattre tout jeune pour Charles I^{er} contre Cromwell, très vieux pour Jacques III contre George I^{er}. Il n'était pas de mœurs pacifiques, et les fastes de la famille comptent à son actif trente-cinq expéditions contre les clans ennemis. Il laissait onze filles, toutes mariées dans les Highlands, et quatre fils. L'aîné de ses petits-fils, Donald, dit « le doux Lochiel », fut le premier avec Clanranald à accueillir Charles-Édouard. C'est non loin d'ici, dans une des vallées latérales, qu'en présence de ces deux chefs, à la tête celui-ci de trois cents, celui-là de sept cents claymores, fut déployé sur la terre d'Écosse l'étendard de la dernière rébellion, et que le prince porta solennellement en gaélique la santé du roi son père, non sans avoir de la peine à prononcer ces rudes paroles : « *Deochs lauit an Reogh!* » Après la défaite, Cameron de Lochiel se réfugia en France, où il mourut. Trente ans plus tard ses biens furent restitués à son neveu. Mais de son ancien manoir d'Achnacarry, incendié par les troupes hanovriennes, il ne reste que quelques fragments informes auprès de la résidence moderne, entrevue au passage sous la feuillée.

La branche cadette d'Erracht ne s'est pas moins distinguée par sa valeur. Après Culloden, le chef Donald erra pendant trois ans par la montagne. Son fils aîné devint le célèbre général Sir Alan Cameron. Tout jeune encore, ayant tué en duel un de ses parents, il s'en fut prendre du service dans un corps écossais qui se battait en Amérique. Puis il revint au pays, où il fut commissionné pour lever à ses frais un régiment de son nom, qui est le 79^e d'infanterie. Les Cameron Highlanders ont fourni une glorieuse carrière. Waterloo leur fut si meurtrier, que pendant les dernières heures de la bataille il ne resta pour les commander qu'un lieutenant, neveu de Sir Alan, dont deux fils et un petit-fils moururent au feu dans les rangs du régiment. Un autre Cameron, colonel du 92^e, fut tué aux Quatre-Bras.

Ce district est le Lochaber — le confluent des lacs. Au sortir du loch Lochy, le canal serpente par courbes douces, semblable à une rivière, dans la vallée élargie et verdoyante, que barre au fond l'énorme masse bleue du Ben Nevis. Pour une fois les ingénieurs ont fait joli. Bien « travail d'art » pourtant, cette route d'eau exhaussée au-dessus de la Lochy sur un lit de terres rapportées faisant remblai, que protège un double talus de pierres. On ne s'en douterait pas à filer entre les plantations de mélèzes qui lui donnent un air nature. La pluie fait trêve, mais de lourds nuages noirs masquent le sommet du Ben. Faisant bon visage à mauvaise fortune, nous déclarons



STATION DE CORPACH. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

qu'il est beaucoup mieux vu ainsi, par échappées, à travers les déchirures de la nue mouvante. C'est d'ailleurs à peu près invariablement embrumé qu'il se montre, nous dit-on.

Nous avons tout loisir de le contempler. Il y a ici vingt-cinq mètres de différence de niveau avec la mer, rachetés par huit biefs en succession, que les Écossais, volontiers pompeux, nomment l'Escalier de Neptune. Afin d'en éviter l'ennui aux voyageurs, on les transborde de Banavie, où ils quittent le *Gondolier*, à Corpach, où ils embarquent sur un autre steamer, précisément au pied de la montagne. Il en est qui s'arrêtent pour faire l'ascension — sept heures aller et retour sans grandes difficultés, dont le tiers environ à poney. Le Ben Nevis est la plus haute montagne du Royaume-Uni (1 343 mètres), raviné de crevasses où le soleil, ne pénétrant jamais, laisse en plein été des fonds de neige. Si l'on réfléchit que cette masse se dresse tout d'un jet presque du niveau même de la mer, son élévation devrait paraître considérable. Mais ses formes trapues la diminuent en alourdissant l'ensemble. Le Ben Nevis, que ne couronne ni cône ni aiguille, ressemble à un gigantesque plum-pudding irrégulièrement démoulé. Du sommet, affirment les livres, la vue embrasse l'Écosse dans toute sa largeur, d'une mer à l'autre. Je n'en doute pas. Mais pour être bien sûr de ne pas manquer le spectacle, il faudrait avoir des intelligences avec le ciel, en ces montagnes moins qu'en toutes autres complaisantes à l'ascensionniste.

Tout à fait désagréable, le transbordement. Une effroyable averse éclate juste en cet instant, et l'omnibus, qui a peine à rouler sur une route détremée, est transformé en piscine par le ruissellement des macintoshs. Encore dois-je me féliciter d'appartenir à un sexe auquel la sérieuse et solide galanterie anglo-saxonne réserve officiellement les places d'intérieur. Et puis à Corpach, le *Fusilier*, qui vient de Fort-William, sur la rive opposée du fjord, n'étant pas arrivé, nous avons pour unique abri à l'embarcadère un magasin encombré de balles de laine, de barils de pétrole et de caques de harengs. La mélancolie nous envahit. Ce doit être si beau par le beau temps, ce pays vert et ouvert, qui ondule, riant dans l'ombre du Ben sourcilieux et altier, drapé de voiles de brume bleuâtre, avec un vaste horizon s'abaissant du côté de l'Océan, et déjà la mer filtrant au milieu des prairies coupées de collines, en un long bras coudé qui est le loch Eil. Tout s'arrange si bien en ce pays, que le modernisme d'un pont suspendu à l'embouchure de la Lochy est corrigé par les sombres ruines d'une bastille féodale s'effondrant à ses pieds, image des vieux temps écrasés par les nouveaux, dirait Joseph Prudhomme. Sur la base habillée de bruyère de la montagne, éclate la blancheur d'un vaste édifice vaguement gothique. C'est une distillerie de whisky fameux sous le nom de « rosée du Ben Nevis ». L'industrie même ici est décorative.

Enfin nous embarquons, et nous voilà voguant derechef, sur l'onde amère cette fois, entre les rives qui vont s'écartant. Un imperceptible coin bleu apparaît, fait la tache d'huile. Des nuages donnant toute la gamme subtile des gris courent chassés par le vent du large, se tordant, se disloquant, s'agglomérant, se désagrégeant, faisant, indéfiniment variés, des ciels de peintre, tumultueux, dramatiques, avec les brusques lumières qu'y jette capricieusement le soleil semblable à un phare à éclipse, derrière son rideau de pourpre festonné d'or, qui par instants se déchire.

Le loch Lynnhe s'ouvre de plus en plus large. Sur la rive droite les montagnes nues et décharnées de la péninsule du Morven surgissent, enveloppées de nuées et de mystère. A gauche, dans un recul noir, un massif chaotique que dominant les sinistres Paps de Glencoe. Fuyant dans le sillage, le Ben Nevis va toujours diminuant et s'assombrissant à l'occident qu'envahit l'ombre. On est tout étourdi de regarder depuis le matin, les yeux las, le cerveau vide.

Comme nous rangeons l'île basse et sablonneuse de Lismore, qui s'allonge à la sortie du fjord en façon de corps de garde, la grande île de Mull apparaît, barrant la vue du large. Derrière ses montagnes d'un indigo qui va se violant, le soleil s'abîme, gros ballon orangé dans un pan de ciel citron, au milieu de nuées de tulle gris et mauve, la mer, à peine frissonnante, glacée d'une teinte irisée d'eau de savon. Arrangement de tons à faire pâmer un impressionniste. Il aurait raison de se pâmer, mais absolument tort d'essayer de peindre cela.

Secoués un moment par ce décor de féerie, on retombe dans la torpeur crépusculaire jusqu'à l'heure horrible du débarquement, avec la bousculade des portefaix, les piétinements dans la boue charbonneuse du quai, la recherche affolée de son bagage. Comment il parvient à destination, et intact, dans ces écroulements de colis gros et petits, — ceux-ci invariablement placés sous ceux-là, — cela tient du miracle. Au début du voyage on s'inquiète, on s'affaire. Puis, lassé, on s'en remet à la Providence, et l'on s'en trouve aussi bien. Mais ayez des malles solides et surtout imperméables.

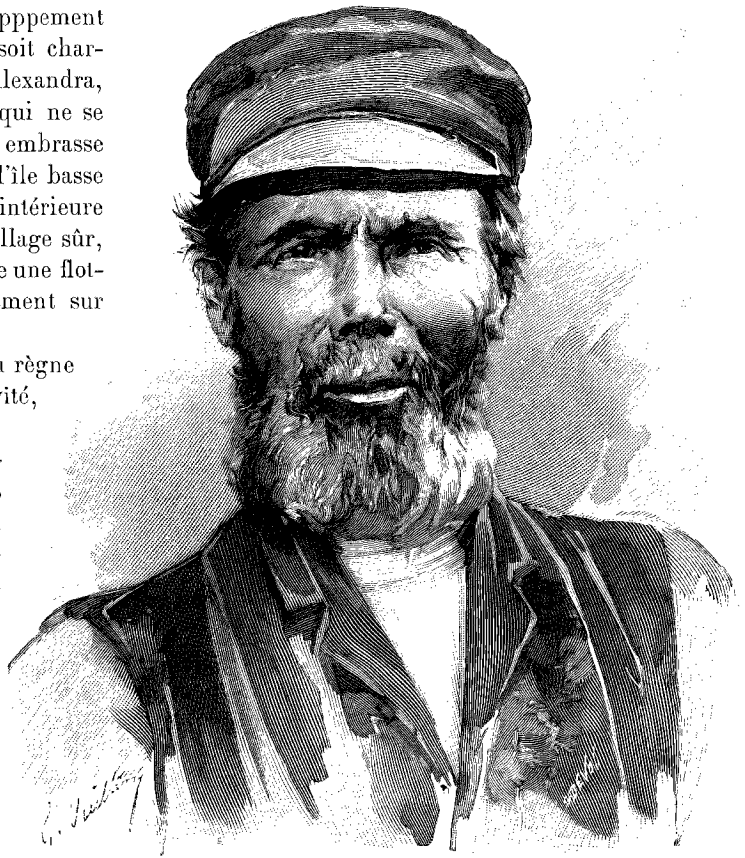
XXX

Ohan. — Le microbe locomoteur. — Les ardoisières de Ballachulish. — La vallée de Glencoe et le massacre des Macdonald.
Le saint Médard saxon. — Une excursion mouillée. — Le loch Awe et la passe de Brander.

La malédiction qui pesait sur Ahasvérus est aussi le lot du touriste. En se mettant au lit après une journée comme celle d'hier, on se dit : « C'est fini..., j'en ai assez. Je prends racine ici et n'en bouge que pour retourner chez moi. » Autant en emporte le sommeil. A peine éveillé, on se met à feuilleter fiévreusement guides et horaires pour établir l'excursion du jour.

Oban est particulièrement favorable au développement de ce microbe locomoteur. Non que l'endroit ne soit charmant et n'invite au repos. Du jardin de l'hôtel Alexandra, par une gaie matinée ensoleillée et lumineuse qui ne se souvient plus du déluge de la veille, l'œil charmé embrasse une jolie baie bleue dont, en la fermant à l'ouest, l'île basse et rocailleuse de Kerrera fait une sorte de mer intérieure avec deux issues au nord et au sud. Dans ce mouillage sûr, une douzaine de yachts à vapeur et à voiles et toute une flottille de canots de promenade se balancent doucement sur leurs ancres.

Plusieurs steamers sont amarrés au quai, où règne le va-et-vient, indolent sous des apparences d'activité, d'une ville de plaisir, toute blanche, très propre, bâtie en amphithéâtre au flanc d'une falaise rugueuse et verdoyante. Trop de caravansérails plus ou moins élégants alignés en rang d'oignons, au bord de la mer, et, sur le plateau, le lugubre squelette d'un immense sanatorium demeuré inachevé faute de fonds, le ciel en soit loué. A l'une des extrémités du demi-cercle, une gare de chemin de fer qui gâte bien un peu aussi le paysage. Mais comme consolation, du côté opposé, sur un gros rocher dominant la plage, le massif donjon décapité de Dunolly, tout noir sous son manteau de lierre au milieu d'une fraîche pelouse. Le château moderne est au-dessous, dans un parc fort ombré. Cette bastille du ^{xii}^e siècle n'est jamais sortie de la famille : les Macdougall, naguère lords de Lorn, issus d'un fils cadet de Somerled des Iles. On conserve à Dunolly la célèbre broche arrachée avec son plaid de l'épaule de Robert Bruce, dans un corps-à-corps à la bataille de Dalrec en 1306, par le rebelle John Macdougall, gendre du Rouge Comyn.



HABITANT DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Il fait bon rester là, à regarder la mer moutonner, le ciel floconner, le soleil rougeoyer. Des rochers de granit gris et de porphyre rouge, des vagues aigue-marine et prune de monsieur, des cascades d'écume blonde, des varechs de velours jaune et vert, des bruyères roses et violettes, des tourbières indigo et brun-pourpre, des pins noirs et des bouleaux argentés, des mouettes blanches, des pétrels bleus, une claire lumière douce enveloppant des tons d'une finesse extrêmes et des lignes qui s'arrangent à ravir, un air léger et pur, une grande paix silencieuse, une aimable et saine sauvagerie mitigée de confort, n'en voilà-t-il pas assez pour se tenir tranquille ?

Oui... mais d'autre part Oban est un centre unique d'excursions circulaires qui sont parmi les plus belles de cette belle Écosse. Et voilà pourquoi, s'arrachant à une coupable mollesse, à peine installé dans le très confortable hôtel — où, si le bill est lourd, du moins en a-t-on pour son argent — qui sera pour une semaine le quartier général, on confère avec *boots*, l'homme précieux qui sait tout, et en route pour Glencoe !

Des diverses manières d'arranger cette expédition, la plus complète consiste à remonter par terre, d'Oban à Ballahulish, le chemin parcouru par mer en sens inverse à l'arrivée, vingt-huit milles d'une route de côte en traversant en bac deux fjords. Le premier est le loch Etive, un des plus longs et des plus étroits de ses pareils. A Connel Ferry, où on le passe, l'entrée en est étranglée entre les rives brusquement rapprochées, et de plus obstruée par un long banc de récifs élevés de cinq à six pieds au-dessus du niveau des basses eaux, à l'assaut desquels, aux grandes marées, le flux vient se ruer furieux, formant une cataracte marine qu'on croit être la chute de Lora mentionnée par Ossian.

La vue d'ici est fort belle. A l'est le ruban de mer s'en va rampant comme un grand serpent bleu vers le lourd massif du Ben Cruachan. A l'ouest s'ouvre la large baie d'Arducknish, défendue par des bancs de sable, parmi lesquels un fort vitrifié est considéré par les archéologues comme un vestige de l'antique cité pictes de Beregonium. En face, les Scots avaient une citadelle, que plus tard les seigneurs de Lorn remplacèrent par le château fort de Dunstaffnage, dont il reste des ruines considérables. Dans les falaises rugueuses qui bordent la rive nord du loch Etive, se trouvent les restes du prieuré d'Arduchattan, fondé au ^{xiii}^e siècle par les Macdougall pour des bénédictins réformés de Cîteaux, et où le roi Bruce présida le dernier parlement tenu en gaélique. Il fut détruit au ^{xvii}^e siècle par le redoutable condottière Colkitto — le gaucher — en son nom Alister Macdonald, d'une branche irlandaise de ce clan, qui sous prétexte de défendre la cause royale avec Montrose ravagea fort tout le littoral.

Autre ferry-boat à l'entrée du loch Creran, et en roulant toujours sur les rives plates du pays d'Appin, domaine d'une branche des Stewart, on finit par atteindre le loch Leven à son confluent avec le loch Lynnhe.

De grandes ardoisières ont donné naissance au village de Ballachulish, fort pittoresquement situé au pied de la montagne éventrée d'une brèche noire, agglomération irrégulière de maisons basses crûment blanchies à la chaux, les toits pointus en ardoises brutes, de petits potagers enclos également de dalles de schiste plantées de champ, des buttes de détrit, de ponts passant par-dessus les carrières, de contreforts les soutenant. Un hôtel — toujours ! — où nous changeons de voiture, et fouette cocher !

Tout différent le hameau rustique de Glencoe, à l'entrée du défilé : des cottages habillés de rosiers grimpants et de capucines, aux toits de chaume fleuris de sédums et de joubarbes, s'en allant à la débandade parmi des vergers et des prairies coupés de bouquets de pins, d'aunes et de frênes, qu'égayaient des buissons de fuchsias. Ce joli coin retiré et paisible, qui se mire dans le miroir uni de son petit lac salé où la marée pénètre à peine, a été le théâtre d'une féroce tragédie.

La vallée de Glencoe était le domaine d'un petit *sept* des Macdonald, désignés sous le nom de Mac-Jan (fils de Jean). Ils furent les derniers des Highlands à reconnaître Guillaume d'Orange. Cependant le chef s'y décida et se rendit à cinq jours de là auprès du sheriff du comté, un Campbell d'Argyll, pour prêter le serment. Malentendu, disent les uns, selon les autres perfidie du comte de Breadalbane qui avait une vengeance à exercer contre ceux de Glencoe pour quelque vol de troupeaux, — toujours est-il que le roi ne reçut jamais la soumission des Mac-Jan Macdonald et qu'il ordonna leur extermination.

La façon dont fut exécutée sa volonté en aggrave encore la barbarie. Un parti d'habits rouges commandés par un Campbell parent du chef — « il n'y a jamais eu un bon Campbell », dit un vieux proverbe écossais — vint occuper la vallée. Logés chez l'habitant et reçus en hôtes plutôt qu'en garnisaires, ils y demeurèrent quinze jours. A dix heures du soir les officiers faisaient une partie de cartes chez le Mac-Jan. A cinq heures du matin celui-ci était réveillé par un de ses convives de la veille, et comme il ouvrait sa porte en chemise, fusillé à bout portant ainsi que ses serviteurs accourus au bruit, sous les yeux de sa femme, qui en mourut de saisissement. Le signal ainsi donné, le massacre n'épargna personne. Pendant plusieurs jours les fuyards furent pourchassés sans merci, les maisons incendiées, le bétail abattu. La faim et le froid achevèrent l'œuvre du fer et du feu en faisant périr les survivants, si endurants que fussent ces rudes montagnards, au fond des ravins et des cavernes où ils avaient cherché un refuge.

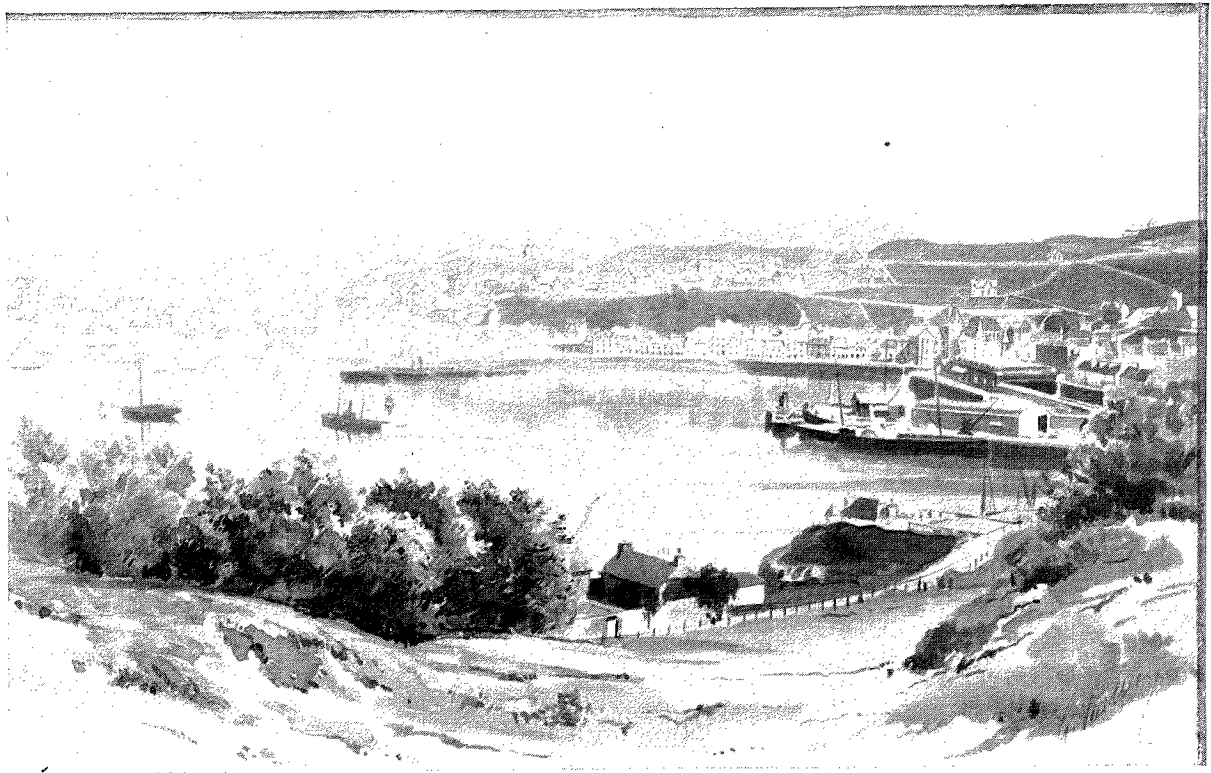
Tout ce qu'ont pu dire les historiens orangistes, Macaulay en tête, ne lavera pas la tache de sang, aussi indélébile que celle de lady Macbeth, laissée par cette action infâme sur la mémoire de leur prince « victorieux, juste et magnanime ». Qu'on aille donc parler de la duplicité des Stuarts !

(A suivre.)

MARIE ANNE DE BOVET.



LE CANAL CALÉDONIEN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



OBAN. — DESSIN DE G. VUILLIER.

EN ÉCOSSE¹,

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXX (suite).



VOYAGEUSE.

DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Dès le sortir de Glencoe, où se voient encore les ruines de la maison du chef, commence la gorge étroite et profonde dont, assez curieusement, le nom signifie en gaélique « vallée des larmes ». Ce n'est pas seulement le souvenir du massacre des Macdonald qui la rend sinistre. Elle offre un caractère particulier de désolation. Les montagnes déchirées et décharnées sont absolument nues. Pas de bruyère pour adoucir l'âpreté farouche de toute cette pierre, où des filons de porphyre semblent suer le sang versé. A peine si le soleil effleure d'un rayon pâle et fugitif le fond où coule une petite rivière torrentueuse, grouillante de truites, qu'il convient de considérer avec révérence, car c'est la Conar, chantée par Ossian, dont l'obscur légende dit qu'il vit le jour sur ses bords, auprès du lac minuscule qu'elle forme, endormi dans une ceinture de joncs et de roseaux, où chantent lugubrement les grenouilles. Naguère deux cents feux brillaient dans cette vallée. Depuis l'extermination, à peine s'il y demeure dix familles, qui vivent en de misérables chaumières bâties sur de petites buttes pierreuses, autour desquelles végètent péniblement de maigres pommes de terre et des seigles chétifs, encore verts comme pré en août. Pas un buisson. De rares moutons et quelques toutes petites vaches broutent le peu d'herbe humide qui croît auprès de l'eau.

Cette gorge est un chaudron infernal où crèvent tous les nuages qui passent, accrochés par les crêtes aiguës entre lesquelles on n'aperçoit presque toujours qu'un ciel brouillé. Nous en savons quelque chose. Ce matin le temps était clair et net. Une fois entrés dans le défilé maudit, à vingt-sept reprises en trois heures les cataractes célestes se sont ouvertes et refermées. C'est à peine si nous songeons à nous en plaindre, tant cette pluie sans cesse traversée de soleil donnait de ces fantas-

1. Suite. Voyez tome I^{er}, p. 313, 325, 337, 349, 361 et 373; tome II, p. 253, 277, 289 et 301; tome III, p. 409, 421 et 433.

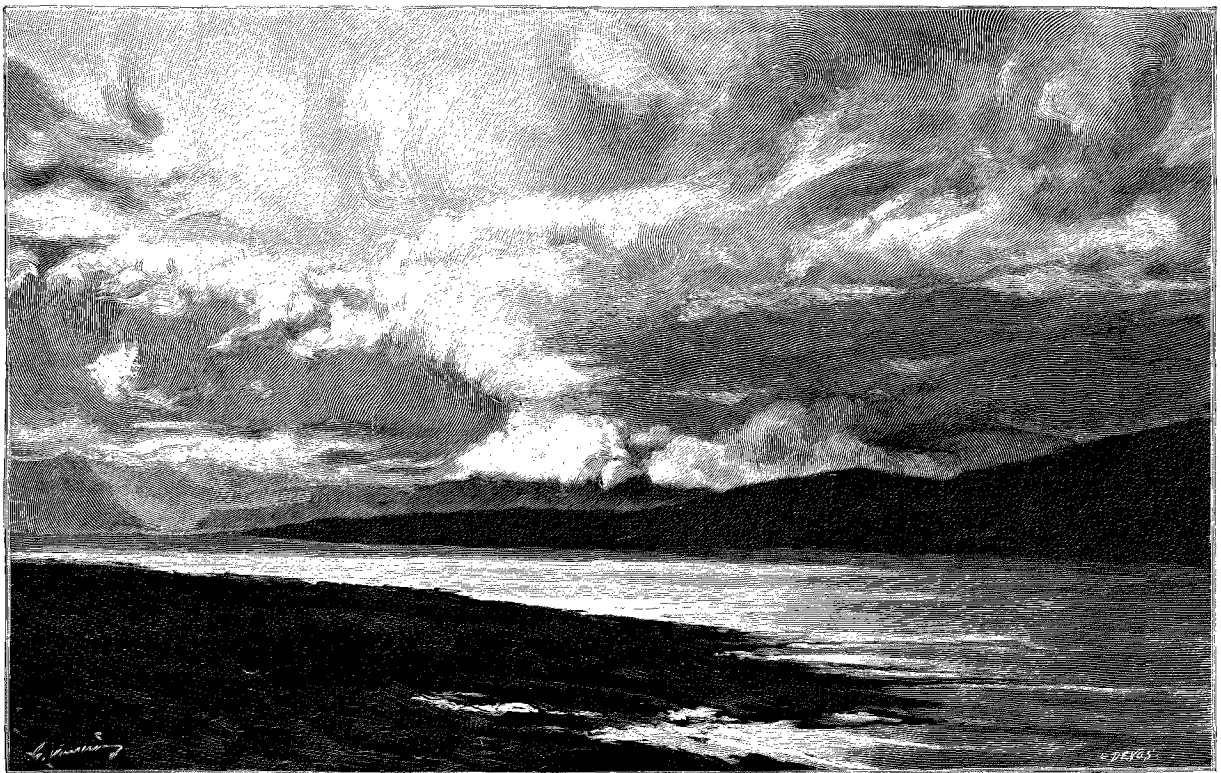
tiques effets de lumière irisée à enchanter l'œil d'un peintre et à désespérer sa palette. Elle nous a donné aussi un arc-en-ciel double absolument parfait, d'une durée peu commune et d'un incomparable éclat, formant circonférence par sa réflexion dans les eaux bleues du fjord.

Quoi, encore un ? Mon Dieu oui, mais déjà vu, — du moins est-ce à son extrémité enfoncée comme un coin dans les terres que nous avons retrouvé le loch Etive, dont au départ nous avons traversé l'embouchure. Sorti du défilé de Glencoe par un étroit passage entre des massifs chaotiques qu'escalade du côté du nord un chemin dit l'Escalier du Diable, le coche s'est trouvé sur un plateau découvert et marécageux, d'où, faisant un brusque coude vers l'ouest, la route descend à travers landes et fondrières, à l'orée de la forêt à daims de Blackmount, propriété du marquis de Breadalbane, une des plus vastes et des plus giboyeuses d'Écosse, s'étendant sur une superficie de vingt milles.

J'ai dit ailleurs combien impropre est cette désignation appliquée à des espaces parfaitement nus et stériles. « On me montra un bois », écrit Johnson déjà cité. « Je l'avais sottement pris pour une bruyère. Quand on me fera voir des ajoncs, je serai tout disposé à y reconnaître une forêt. » Enfin nous nous arrêtons à ce qui s'appelle « la tête » du loch et serait plus justement dénommé « la queue », où nous attend un petit vapeur qui, entre des rives profondément encaissées, nous conduit à Ach-na-Cloich, où nous rattrapons un tronçon de chemin de fer, lequel nous ramène à Oban. Le barrage de récifs dont j'ai parlé plus haut rend impossible de sortir autrement de ce fjord.

Affligeante prédilection de saint Swithin — le saint Médard saxon — pour ce littoral de l'ouest. J'avais la ferme propos de prendre ce matin passage à destination des îles d'Iona et de Staffa. Malgré que, depuis la fine pointe du jour, des torrents ne cessent de cascader sur les vitres, je suis prête à l'heure, soutenue par un faible espoir que me donne l'expérience de ce climat plus mobile que l'onde. Dans le vestibule de l'hôtel, ce sont des conciliabules et des consultations sans fin. On tape sur le baromètre, on scrute le vent, on interroge tout le monde. La pression baisse, la brise est à l'ouest, le portier dit : « Que sais-je ? » et le *manager* : « Peut-être ». *Boots*, toujours arrangeant, insinue que « ça pourrait bien s'éclaircir ». Un gentleman en kilt, qui doit connaître son pays, assure que c'est pris irrémédiablement.

Trois fois je me dirige vers le bateau, en présence d'une apparence d'accalmie, trois fois je rebrousse chemin, épouvantée par un redoublement de hallebardes. Oh ! ces tergiversations !... tous les cheveux blancs que j'aurai un jour seront venus de là. Enfin la cloche sonne, la sirène siffle, et huit heures tapant, comme de règle, le *Grenadier* dérape, ce qui tranche la question, nous laissant vaguement humiliés d'avoir pour la première fois été intimidés par le temps. Ce soir nous ne nous en repentirons pas, quand nous apprendrons que les rares passagers ont été affreusement malades, que la mer démontée n'a pas permis de les débarquer aux îles,



LE LOCH ETIVE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



CIEL NOCTURNE À OBAN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUPPE.

qu'une embardée à démolir un panneau du rout, qu'on a même été en péril. Pour ce qui est du dernier point, il faut faire la part de l'exagération.

Mais quant à présent nous ne savons pas tout cela, et notre vague remords se change en véritable colère lorsqu'une heure plus tard un éblouissant arc-en-ciel — ah! qu'ils sont beaux ici! — fulgure dans un azur presque nettoyé. Vite, un déjeuner quelconque, et l'on saute sur le premier coche qui part, sans faire attention à un fond tragique au sud-ouest. A peine si l'on s'informe d'où l'on va, tant on est heureux et fier de rattraper le temps perdu. Joie éphémère. Nous n'avons pas roulé cinq milles que le ciel s'est remis en deuil; — au sixième, le robinet de la douche se rouvre. Pour comble, le vent se lève, furibond, et ce ne sont même plus des averses : ce sont des grains, se succédant sans interruption. On veut encore espérer. On cherche une petite fenêtre bleue. Ah! bien, oui, pas la moindre lucarne. Où ce n'est pas noir d'encre, c'est gris de fer, de cendre vers le côté où les gens bien informés assurent que se trouve le soleil.

On parle au cocher, bien gentiment, pour l'amadouer, comme si c'était de lui que ça dépend. Il hoche la tête avec une mine d'ordonnateur des pompes funèbres, et d'un magistral coup de fouet allonge le trot des quatre carcans efflanqués dont les fers font un clapotis sur le sol détrempé, qui s'imbibe et s'inonde. Le dos courbé sous l'avalanche, maintenant de la main son bonnet sur ses sourcils, on regarde ruisseler les couvertures goudronnées sous lesquelles on serre les genoux, crainte en remuant d'ouvrir à l'eau un passage. De temps à autre un regard furtif et désespéré par les hiatus du toit mouvant de parapluies.

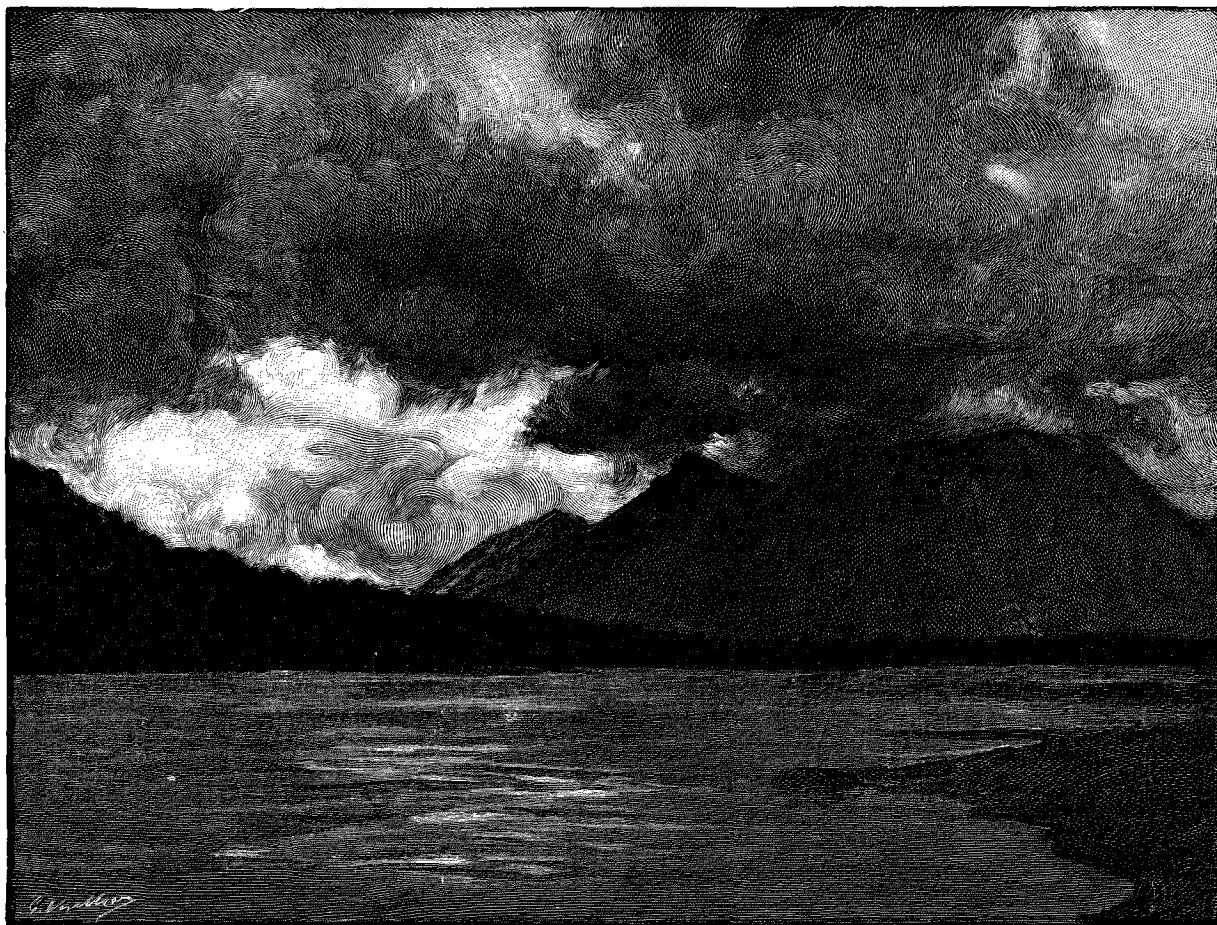
Oh! la tyrannie de la routine!... Quand on est caoutchouté du menton à la cheville, la tête enfouie dans un béret de laine, à quoi, au nom de toutes les cataractes célestes, peut être bon cet objet incommode, sinon à goûter dans le cou des voisins et à risquer de leur crever les yeux? Grâce à Dieu, les rafales se chargent de ramener à la raison ces personnes irréflechies. Un à un leurs parapluies sont retournés, au milieu de fous rires convulsifs — le seul qui ne rit pas étant le propriétaire de celui qui subit ce sort fâcheux; mais, comme de juste, il s'était tordu la minute d'avant quand c'était celui du prochain. Des Français de belle humeur voyageuse — une exception : il est vrai que ce sont des Françaises rencontrées à Oban par rare fortune, — lâchent les leurs, fracassés, qui s'en vont planant sur la lande ainsi que des parachutes. Prudemment on ferme ceux demeurés intacts. Dieu en soit béni!

Et maintenant, voyant mieux ce que laissent deviner du pays les nuages encapuchonnant les montagnes et la buée montant de la vallée, on soupire de tristes : — « Que ce doit être beau ! » Au fait, où sommes-nous ? C'est la célèbre passe de Melfort. Allons, tant mieux. La pluie mollissant un peu, l'atmosphère légèrement dégagée, nous voyons un torrent exaspéré, tout empanaché d'écume, débouliner de roc en roc et s'engouffrer avec un fracas de tonnerre sous la route, qui est ici un viaduc, en rejaillissant jusque sous les pieds des chevaux. Ah ! ce n'est pas l'eau qui manque aujourd'hui ! Tout aise d'avoir enfin vu quelque chose, un de nos compagnons d'infortune s'écrie : « Belle promenade, quand même », à quoi un autre répond gravement : — « Il pourrait faire plus mauvais », réflexions qui font renaitre l'hilarité générale.

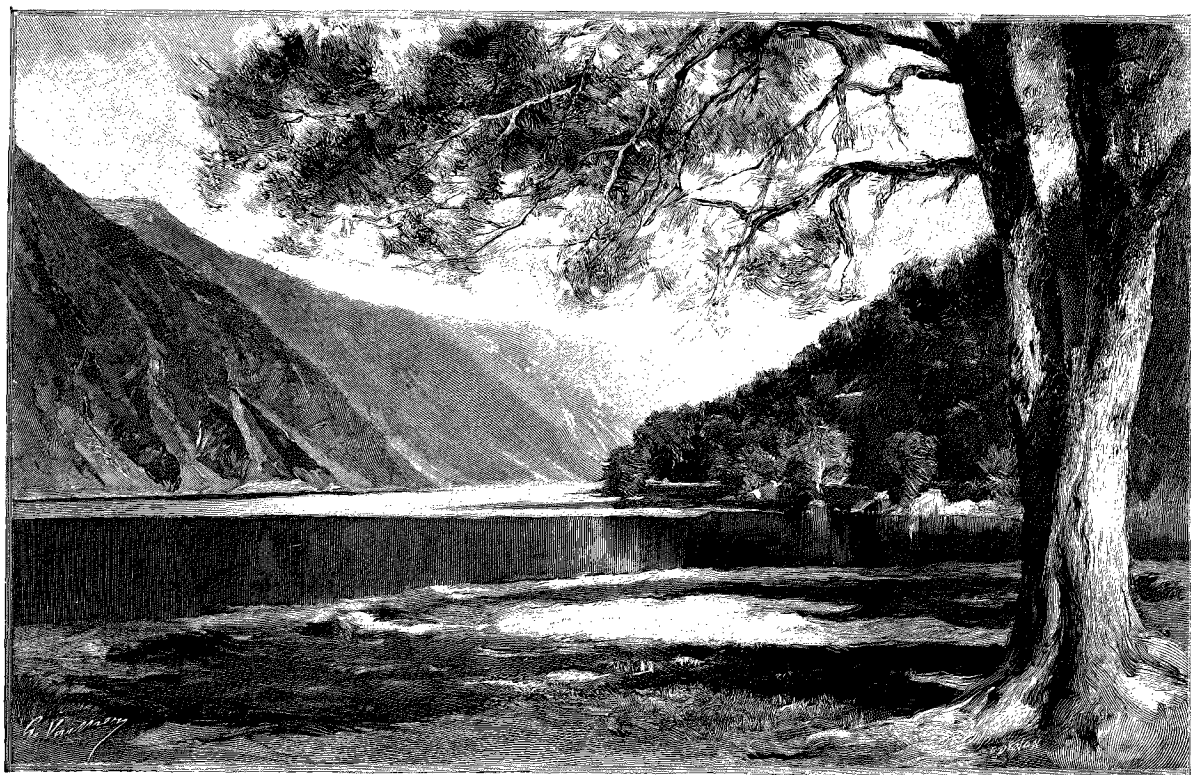
Au relais, pas de thé : rien que des beurrées et du whisky. Un peu détendus par vingt minutes sous un toit, nous repartons, ayant assujéti nos couvre-chef avec des ficelles. Cependant on devient morose. C'est vraiment trop. De penser qu'il y a des gens au sec, une rage vous prend. On suppose le temps qu'il faut encore pour être rentré *at home*.... Oui, dans cet accès de détresse, on en est réduit à appeler l'hôtel un *home* !

Après cinq heures d'horloge de cette douche, nous gagnons le loch Awe, où nous attend un petit steamer. A fond de cale aussitôt pour nous réconforter de roastbeef froid et de jambon avec des pickles, un morceau de cheddar et un verre de sherry. Puis, tassés dans la cabine vitrée du pont, où nous fumons comme des bœufs de labour, répandant dans l'air épais des odeurs de laine mouillée et de caoutchouc échauffé, nous regardons le paysage à travers les glaces ruisselantes. On en voit si peu, que le mieux est de lire son Murray. Ce lac, dit-il, qui est d'eau douce, est un des plus grands et des plus beaux d'Écosse. Nous sommes bien aises de l'apprendre. Vingt-quatre milles de long, les rives boisées, et de nombreuses îles renfermant de vénérables ruines ecclésiastiques et des cimetières depuis longtemps abandonnés. Dans l'une d'elles, lord Campbell de Blythwood possède une résidence, honorée depuis hier, nous apprend une feuille locale, de la visite de la duchesse d'Albany. Bien de l'agrément à Son Altesse Royale, de tout notre cœur.

Ce district malaisément accessible était l'imprenable citadelle du clan redoutable, et à quiconque se plaignait d'un tort fait par un Campbell, il était passé en proverbe de dire : « Il y a loin d'ici au loch Awe ». Une averse formidable s'étant apaisée en une pluie fine et droite, quelques passagers consciencieux sortent sur le pont trempé, pour regarder la ruine romantique du château de Kilchurm, sur un éperon de roc, l'ancienne



BALLATWILSCH. -- DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.



LE LOCH AWE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

demeure du premier lord de Lorn, et, chassés par un nouveau grain, ils rentrent raconter ce qu'ils ont vu à leurs compagnons d'infortune.

Cette lamentable navigation prend fin à l'extrémité du lac, qui vient buter au pied du Ben Cruachan, énorme bloc de schiste de 1 100 mètres de haut, séparant ce bassin de celui du loch Etive. Sa base boisée tombe presque à pic dans l'eau, laissant juste la place de la voie ferrée, que domine un hôtel de style féodal accroché au flanc de la montagne. Naturellement le train qui doit nous ramener à Oban est en retard de trois quarts d'heure. Quand il arrive, ruisselant, on se précipite dans le premier wagon qui se trouve. Sauvés, mon Dieu ! Enervé de cette journée maussade, épuisé par la lutte contre le vent, on s'endort à demi, affalé sur des banquettes sèches, enfin ! Par habitude on ouvre un œil. Mais c'est superbe... La ligne suit la passe de Brander, profonde coupure où le lac s'épanche, noir comme la nuit, en grondant sur un lit de roc, entre deux remparts de pierre grise rougeoyants de bruyère, là où ils ne sont pas lézardés d'éboulis. Des centaines de cascates écumantes dégringolent des deux sommets, inondant la voie par-dessus les ponceaux sous lesquels elles s'abîment dans le gouffre. C'est à la pluie que nous devons ce spectacle, et nous n'aurons pas perdu notre journée.

XXXI

L'île de Mull et la presqu'île de Morven. — L'épopée d'Ossian. — Staffa et la grotte de Fingal. — Iona, la Jérusalem du Nord.
Légende de saint Columba. — Églises ruinées et sépultures vides. — Terres incohérentes.

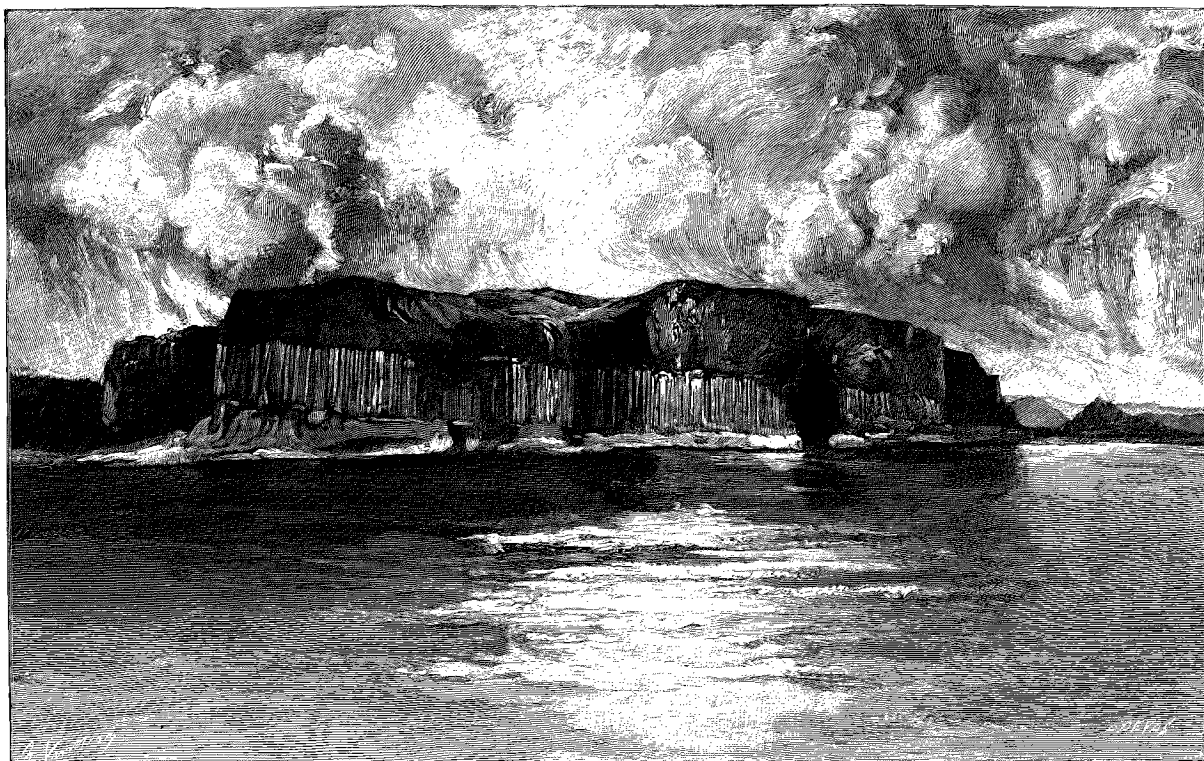
Dès 7 heures du matin on se trouve sur le seuil de l'hôtel, équipé pour la journée. Euh ! euh !... eh ! eh !... moins mauvais temps qu'hier, c'est tout ce qu'on peut dire. Des averses lourdes, tombant drues d'un ciel de plomb noirci, mais des accalmies brusques et de blanches éclaircies vaguement jaunies par le soleil qu'on ne voit pas, mais qui doit être quelque part. Voilà même un arc-en-ciel. Oui, nous le connaissons, le coup de l'arc-en-ciel, et ne nous y laissons plus prendre. Cependant, par acquit de conscience, allons interviewer le capitaine du *Grenadier*, qui chauffe à destination de Staffa et Iona. Eh ! eh !... euh ! euh !... Enfin, nous finissons par lui arracher ceci : que si nous avons un jour de reste, mieux vaut attendre à demain. L'aspect du pont détrempé, où les escarbilles mettent une boue noire, n'est pas engageant, et une avalanche de hallebardes qui à ce moment nous croule sur la tête nous décide à rentrer.

Le temps finit par tourner à peu près bien. Mais cette fois nous demeurons sourds aux invites des crieurs annonçant à son de cloche des excursions en bateau ou en coche, d'un bon marché mirifique, grâce à la concu-

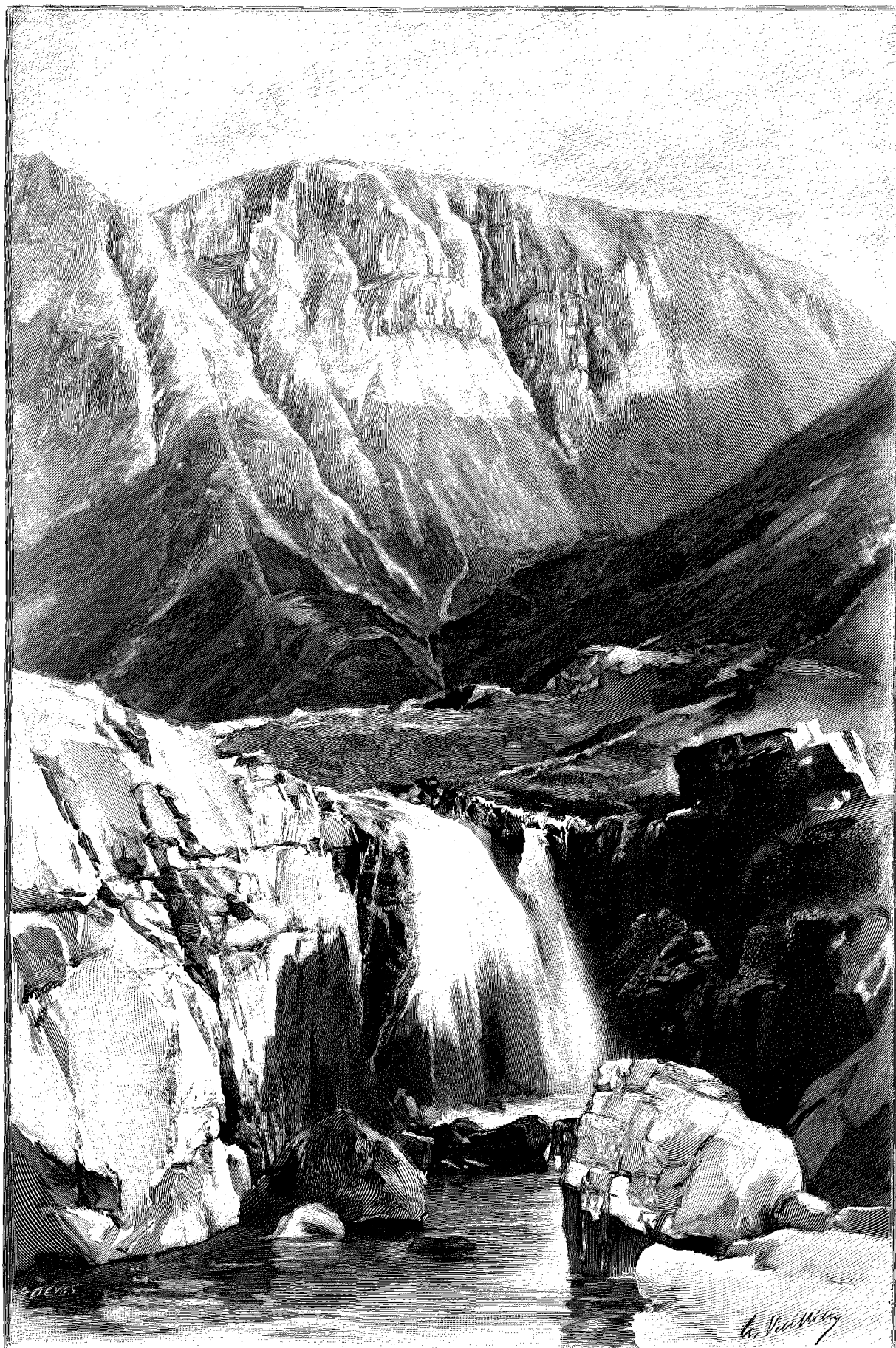
rence. Il aurait mieux valu prendre hier cette sage résolution. Bien d'autres ont pensé comme nous, car le steamer pour les îles éteint ses feux, faute de passagers. D'ailleurs, le lendemain, bien que l'aspect des nues ne soit guère moins menaçant, le *Grenadier* en embarque une cinquantaine, qui comme nous sans doute se voient acculés à la limite qu'ils ont fixée à leur séjour. Et après tout personne n'a à s'en repentir, car, hormis quelques grains carabinés, on s'en tire sans grand dommage.

La navigation est lente entre ces terres hérissées de récifs. Le Lady's Rock, dont à marée haute le sommet affleure traîtreusement la crête des vagues, planté comme une sentinelle perdue au milieu d'un carrefour marin, a son histoire tragique. Un Mac-Lean de Duart, répondant aux euphoniques prénoms de Lachlan Cattanach, avait épousé lady Elisabeth, fille d'Archibald, comte d'Argyll, qui fut tué à Flodden à la tête de l'avant-garde. Pour des raisons que l'histoire nous tait, il l'abandonna, comme par hasard, à marée basse sur ce rocher. Attirée par ses cris, une barque de pêche la recueillit avant le flux. Inutile de dire qu'elle se fit conduire chez son père. Peu de jours après, son époux y arrivait en grand deuil pour annoncer sa disparition. Les Campbell firent semblant de croire à la feinte joie sous laquelle il dissimula sa désagréable surprise à la trouver vivante, et, sa méfiance ainsi endormie, il fut poignardé dans son lit par son beau-père. Le château ruiné de Duart dresse son massif donjon carré, aux murailles de douze pieds d'épaisseur, sur un promontoire escarpé à l'entrée du sombre détroit de Mull où s'engage le steamer.

Ce long chenal sinueux, dont la largeur varie de un à trois milles, sépare la grande île de Mull de la péninsule de Morven, — Morven la terre fabuleuse d'Ossian. Là régnait son père Fingal, fils de Comhal et de Morna, le blond héros, de qui, lors d'une visite qu'il fit à Sarno le Soucieux, roi des Orcades, la fille de celui-ci, Gomala, s'éprit au point de le suivre sous des habits masculins. Il connut qui elle était et l'aima. Mais, comme il allait l'épouser, il dut partir pour combattre Caracul, — que nous appelons Caracalla, — fils du « roi des Mondes », c'est-à-dire de l'empereur de Rome Septime Sévère. Vainqueur sur les rives du loch Carron, — que nous avons longées en allant à l'île de Skye, — Fingal envoie en avant Hidallan, fils de Lamor, l'avertir de son retour, qu'elle attend au sommet d'une colline, en compagnie de ses deux chiens gris et de Melilcolma et Dersagrena, les sœurs de Gaul, l'Ajax de cette *Iliade* celtique. Par vengeance d'amant éconduit, le félon lui annonce faussement la mort du « fils des batailles, du briseur de boucliers ». — « Pourquoi, ô messager de douleur ! me dire que mon héros est tombé ? s'écrie-t-elle. J'aurais pu encore un peu de temps espérer sa venue. J'aurais pu croire l'apercevoir sur un rocher lointain, prendre pour lui l'apparence d'un arbre, entendre le son de son cor dans le vent de la montagne. Oh ! pouvoir seulement réchauffer de mes larmes sa joue glacée !... » Quand le roi arrive, triomphant et amoureux, le prenant pour son spectre, la vierge chasseresse au sein blanc tombe morte, « et les rayons de la lune emportent son âme dans les légères vapeurs d'en haut ».



STAFFA (PAGE 454). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



GLENCOE (PAGE 455). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Parmi tous ces guerriers aussi généreux qu'intrépides, qui pleuraient sur les cadavres de leurs ennemis : Clessamor et Tremmor, Reuthamir, Shilrick, Fergus, Cuchullin, Morlo et Breuno, Duchomar, Calmar, fils de Matha, Conloch et Erragon, Diarmid, Landerg la Main Sanglante, « dans le combat semblables à des ouragans furieux, en paix doux comme le soleil du soir, » nombreuses et charmantes sont les figures de femmes : Darthula, Slissamo, Alelétha, Utah et Brassalis, Malvina enfin, la fiancée d'Oscar, fils d'Ossian. — « Fingal, roi des héros ! Ossian, qui vient après lui dans la gloire ! dit ce jeune prince à son aïeul et à son père, vous avez combattu, vos noms sont célébrés dans les chants. Mais Oscar est comme le brouillard de Cona » (aujourd'hui Glencoe), « il paraît, passe et s'évanouit. Le barde ne connaîtra pas mon nom. Le chasseur ne cherchera pas ma tombe dans la bruyère. Laissez-moi, ô héros ! me battre à Inisthona » (une île scandinave). « Lointaine est cette terre, vous ne saurez pas qu'Oscar y est tombé. Mais la fille de l'étranger pleurera sur le jeune guerrier venu de loin. Quelque barde un jour me trouvera et à la table du banquet il dira : « Écoutez le chant d'Oscar, « tombé en terre lointaine ». — A dater de ce moment, il accomplit cent exploits, orgueilleusement relatés par son père, qui n'omet pas le récit des siens propres. Et quand le jeune héros a trouvé un glorieux trépas, la vierge qu'il aimait se consacre à la vieillesse du barde royal, demeuré le dernier de sa race, aveugle comme Homère, et qui lui dédie en termes d'infinité tendresse la plupart de ses pièces dramatiques et lyriques.

Ne dites pas que ce sont des fables. Pourquoi s'obstiner à vouloir qu'en ces temps évanouis, où il s'est assurément passé quelque chose, ce ne soit pas les choses transmises par la légende ? Je n'ignore point quelles véhémentes controverses ont fait rage pendant un demi-siècle sur l'authenticité de ce texte gaélique, recueilli d'après les traditions orales des bergers des Highlands par le « maître d'école » James Macpherson — aujourd'hui on dirait « professeur » — qui en 1762 en publia la traduction anglaise. Il est des esprits pointus qui n'ont de joie qu'à démontrer que personne n'a existé. Comme d'ailleurs Fingal est mentionné dans les chroniques de Barbour, l'historiographe de Robert Bruce au *xiv^e* siècle, ce n'est pas Macpherson qui l'a inventé, et il n'y a pas de raison pour nier Ossian. Je sais aussi que l'Irlande revendique l'honneur d'avoir donné le jour à ce héros, dont il me souvient qu'on m'y a montré la tombe quelque part, du côté de la Chaussée des Géants. Mais l'antique Albin ne doit-elle pas son nom moderne aux Scots venus d'Erin qui l'ont colonisée ? Les poèmes d'Ossian d'ailleurs font de fréquentes allusions à l'île verte.

Que nous fait tout cela ? Les mornes montagnes de Morven, « la terre rugueuse », dressent vers le ciel tumultueux leurs crêtes noyées dans des nuées basses qui rampent et se tordent, échevelées. Empoigné par cette sauvagerie pourtant douce, on envoie au diable les plates querelles de rats de bibliothèque. L'imagination, qui veut être dupée, si duperie il y a, cherche dans les ravins remplis d'ombre violette, sur les grèves rocailleuses qui ourlent de longues criques où vient mourir le flot, les traces évanouies de Selma, la royale cité. Là se tenaient les assises de cette sorte de Table-Ronde dont Fingal était le roi Arthur, et les guerriers au repos y écoutaient les chants rythmés des bardes s'accompagnant sur la harpe : Ullin à la tête blanche, le mélodieux Alpin, Ryno « dont l'âme était un rayon de feu ». Ils invoquaient l'étoile du soir, la lune pâle, le soleil montant, le murmure des vagues, et ils célébraient la mémoire des héros expirés. Les épaisses forêts qui alors couvraient d'ombre le brumeux royaume de Morven se sont abîmées dans les entrailles de la terre, transformées en landes de tourbe qu'habille la bruyère. Mais les esprits des morts de cet âge héroïque l'habitent encore, et les vieux bergers vous diront que, quand le daim bondit et détaille comme une flèche, effarouché sans cause apparente, c'est que son œil, qui voit l'invisible, a aperçu un de leurs fantômes.

Très mélancolique, ce détroit où les flots d'un gris verdissant sont assombris par l'ombre que projettent les montagnes entre lesquelles il est étranglé. Sur les deux rives, on voit au passage de vieux châteaux fort romantiques. L'un d'eux commémore l'intelligente administration domestique d'une Mac-Innes, alors à la tête du clan, qui en paya la construction par la vente d'un volume égal de beurre. On ne trouverait plus aujourd'hui assez de vaches dans Morven pour en défrayer la restauration.

L'île de Mull, qui déroule à notre gauche sa côte prodigieusement déchiquetée, est un énorme massif basaltique couleur de rouille, dans lequel les amateurs de fossiles et d'ammonites trouvent des trésors. Les montagnes y atteignent une élévation de deux à trois mille pieds, ce qui, surgissant directement de la mer, paraît considérable. Hors Tobermory, — le puits de la Vierge, — gentil petit port de pêche, et le chétif hameau marin de Salen, on ne trouve dans Mull que des fermes isolées, pour l'élevage du mouton, quelques manoirs patrimoniaux et des pavillons de chasse. L'abondance du gibier et l'excellence de ses remises élève singulièrement au-dessus de sa valeur agricole le prix de cette maigre terre. Pendant que, victime de mon destin de Juif errant, j'en faisais le tour en steamer, cinq fusils de ma connaissance y massacraient, dans l'espace de quatre jours, 483 couples de grouses. Les phoques s'ébattaient par grandes bandes dans le loch Na-Keal, long fjord qui coupe presque l'île en deux. Il faut la passion du sport et de la sauvagerie pour habiter ici, ne fût-ce que quelques semaines. Cependant on y bâtit de modernes et très magnifiques châteaux en style féodal, comme celui du grand éditeur Black, d'Édimbourg, perché sur le sommet d'une falaise nue, où la tempête doit mener un terrifiant tapage. Mull est avec cela le district le plus pluvieux d'Écosse.

Une vingtaine de propriétaires se partagent ces 1160 kilomètres carrés de pierre, de tourbières et de bruyères.

Au temps des elans, c'était le domaine des Mac-Lean de Duart et des Mac-Laine de Lochbuy, deux rameaux de la même souche.

Sur cette côte déchirée par le ressac, tout ce qui n'est pas île est presque île. A la pointe d'Ardmore, où le détroit de Mull débouche sur le large, on voit l'entrée du loch Sunart, long fjord qui, sur une profondeur de vingt milles, sépare le pays de Morven de celui d'Ardnamurchan. Laisant en poupe un chaos de terres mauves et bleues, qui s'estompent dans une vapeur ambrée, le steamer met le cap sur la haute mer, semée d'archipels nouveaux. Il faut avoir le malheur d'être géographe de son état pour persister à se coller le nez sur sa carte. Puisque le capitaine sait où il va, à quoi bon essayer de s'y retrouver?

Dans les entrailles de l'Océan grondent encore sourdement les colères mal apaisées de ces jours derniers, aussi le *Grenadier* est-il rudement secoué ici, où de longues et lourdes lames de fond le prennent par le travers. Beaucoup de passagers deviennent mélancoliques, et restent sourds à l'appel de la cloche du dîner. Quand on

remonte sur le pont, le steamer navigue au milieu d'îles de formes bizarres. Bénissons la vapeur : voilà vers l'ouest, à côté de sa jumelle Tiree, qui donne un joli marbre rose strié de vert, Coll, où Johnson relate qu'il fut retenu par les vents contraires onze jours, pendant lesquels il plut onze fois vingt-quatre heures. Il y reçut d'ailleurs une hospitalité cordiale, et c'est, si je ne me trompe, sur ce bane de sable à demi noyé par la mer en furie, qu'il rencontra une Mac-Leane qui savait parler français, traduire couramment le gaélique, dessiner, jouer du clavecin, coudre, traire une vache, exécuter des ouvrages en coquillages, — horreur ! — « bref, ajoute-t-il, une personne accomplie ».

Nous rangeons de près les Treshnishes, groupe de blocs de basalte noir, dont l'un dénommé le Bonnet du Hollandais, uniquement peuplées de moutons. Naguère repaire de vikings, sur l'une d'elles on aperçoit les débris d'un fort primitif qui est mentionné dans les sagas norvégiennes. Voilà Gometra et Ulva, séparées par un étroit chenal, que met à sec la marée basse. Ces deux îles sont des faisceaux de colonnes basaltiques irrégulières, auxquelles leur couleur de scories de houille donne un aspect sinistre. Pendant neuf cents ans, Ulva, « l'île du loup », a appartenu au petit clan Macquarrie. Le dernier chef fut contraint par la misère à prendre du service dans un régiment de Highlanders à l'âge de soixante-deux ans. Avec lui s'éteignit sa race au commencement du siècle.



LA GROTTÉ DE FINGAL (PAGE 454). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Le *Grenadier* stoppe et mouille. Nous sommes donc arrivés quelque part? Quoi, c'est Staffa, ce gros plum-cake d'aspect bonasse, couronné d'un plateau herbu? On s'explique que ses merveilles n'aient été découvertes qu'il y a une centaine d'années, par un voyageur à destination d'Islande, que la tempête avait jeté en ces parages. Alors on n'y allait pas assez; aujourd'hui on y va trop, ou du moins en trop nombreuse compagnie. Il faut s'y résigner, car il serait malaisé d'y aller autrement, à moins de naviguer sur son yacht, ce qui en ces parages n'est pas sans périls. C'est ce qui console de n'en point avoir un.

Les canots du bord et deux grandes barques peintes en rouge sang de bœuf, venues d'Ulva, se rangent à la coupée de tribord pour nous transporter à terre. Deux voyages sont nécessaires, et ceux qui ne se trouvent pas de la première bordée se demandent, en voyant les embarcations lourdement chargées plonger dans le sillon des vagues et y disparaître, pourquoi ils ne sont pas restés sur le plancher des vaches. Et quand on regarde les premiers arrivés s'accrocher au flanc d'un roc qui paraît fort abrupt, on se trouve aussi fous qu'eux d'aller se fourrer dans de pareils casse-cou. Une fois qu'on y est, l'impression est toute différente. L'atterrissement sans doute n'est pas des plus aisés, dans une étroite crevasse où l'embarcation a juste la place de pénétrer, et il est bon de regarder où l'on pose le pied sur ce roc humide et glissant. Mais ensuite on se trouve sur une sorte de colossal escalier dont les larges degrés faits de tronçons de colonnes inégalement brisées sont faciles et sûrs.

Je ne voudrais pas imiter ces personnes taquinantes qui en voyage ne cessent de comparer défavorablement ce qu'elles voient avec ce qu'elles ont vu ailleurs. Néanmoins, je puis me permettre un rapprochement entre la grotte de Fingal et la Chaussée des Géants, ces deux extrémités d'un isthme de roc unissant aux temps préhistoriques Erin et Albin. On n'en est pas bien sûr, mais pourquoi ne pas le supposer, puisque cela pourrait avoir été? A l'envisager ainsi, l'amorce du côté de l'Irlande est incontestablement supérieure à celle-ci. Le principal tort de Staffa est que, inabordable par le gros temps, on ne saurait y jouir de ce spectacle d'une mer démontée, si effroyablement beau à la Chaussée, qui tient au continent. Et puis, si l'Irlande n'a pas de grotte comparable, l'Ecosse n'a pas cette prodigieuse grande route pavée de colonnes, qui pénètre majestueusement dans les flots, ni ces merveilleuses falaises en buffet d'orgue qui la dominent; — ici du moins n'y en a-t-il qu'un petit bout, et infiniment moins élevées. Au point de vue aride du géologue, les formations prismatiques du basalte sont analogues, hexagonales ou pentagonales, donnant des colonnes de dimensions très variées, depuis deux jusqu'à douze pieds de circonférence.

La petite déception éprouvée au débarquement s'évanouit dans l'intérieur de la grotte de Fingal. On y pénètre en longeant un de ses flancs, qui semblent taillés à gigantesques facettes, assez haut au-dessus du gouffre dont sépare seul un mince garde-fou. Des échelles sont disposées de distance en distance afin de faciliter la grimpette, mais avec assez de discrétion pour disparaître dans l'ensemble. Ce doit être une sensation rare d'y entrer en canot, mais pour cela il faut une mer d'huile, peu fréquente dans ces tumultueux parages. L'Océan a



KERRARA. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

fait cette galanterie à la reine quand elle y est venue avec le prince-consort. Les matelots de la yole royale tenaient dans leurs avirons une grosse responsabilité, car il eût suffi d'une bien légère distraction pour mettre sur le trône un petit Edouard VII.

Aujourd'hui on n'y saurait songer. Le ressac déferle avec violence à l'entrée de la grotte, s'y engouffrant à grand fracas de mousquetade et y jetant des nuages d'écume. Par une mer modérée, c'est déjà terrifiant. On s'imagine ce que ce doit être les jours de tempête, et l'on comprend que Staffa ne soit habitée que par de placides moutons qu'on y vient visiter d'Ulva. Autrefois un berger leur tenait compagnie. Mais on a fini par n'en plus trouver qui consentissent à y demeurer, tant les glaçaient de terreur pendant la nuit les rafales hurlantes et le rugissement des vagues, qui en pénétrant dans les cavernes dont elle est affouillée semblaient ébranler l'île jusqu'en ses fondements.

Au fond de la grotte, c'est solennellement beau. On dirait une cathédrale fantastique. Les murailles et la voûte, d'une hauteur colossale, faites de pilastres conglomérés, d'un noir brillant de salpêtre, ciselés à arêtes vives par la cristallisation, qui entend bien le métier de tailleur de pierre, et polis comme du marbre par la rude caresse du flot. Dans la partie basse, des incrustations de coquillages font une étrange mosaïque, et des festons d'algues et de varechs y mettent une note de colorations subtiles, du vert glauque au jaune brun. A ses pieds on a un miroir d'émeraude intense, si limpide qu'on y voit les méduses allonger leurs tentacules sinistres sur le roc où elles s'agrippent. Et puis, dans la baie largement ouverte sur l'infini, s'encadre un grand pan bleu de ciel, dont la ligne fuyante s'abaisse sur la mer, qu'un ardent soleil fait étinceler comme de l'argent en fusion. Les poètes parlent des voix éoliennes qui chantent dans la grotte, soupirs d'âmes en peine ou mélodies descendues de l'inconnaissable. Pour les entendre il faut sans doute être hypnotisé par sa rêverie. Je n'en vois guère le moyen qu'en postulant pour l'emploi vacant de berger résident de Staffa.

Cette grande terre abrupte et sauvage en vue de laquelle bientôt arrive le steamer, est-ce Iona, l'île Bénie, la Jérusalem du Nord? Bien que son aspect majestueux convienne à la grandeur des souvenirs qu'évoque ce nom, c'est tout simplement le Ross de Mull, longue péninsule rocheuse détachée comme un lambeau de la masse de la grande île. Un petit détroit en sépare l'extrémité d'un banc de sable, d'alluvions et de rocailles rouges, bas, plat et nu, défendu par des récifs, où le long d'une grève blanche s'allonge un hameau de pierres grises, derrière lequel ondulent de verts pacages. C'est Iona.

Le petit appontement où nous débarquent les canots ne marque pas le point, situé du côté du large, où le jour de la Pentecôte de l'an 563 atterrirent l'apôtre des Pictes et ses douze compagnons. Fils d'un roi irlandais, ayant reçu le nom de Crimthan, « le loup », et baptisé ensuite sous celui de Colum, « la colombe », qui fut latinisé, il participait de ces deux caractères : pitoyable et tendre en même temps qu'irritable et vindicatif, humble vis-à-vis de Dieu, autoritaire avec les hommes.

C'est à la suite de démêlés avec le roi Diarmid qu'il s'expatriait à l'âge de quarante-deux ans, après avoir fondé en Irlande plus de trente monastères. Columba n'a pas connu le martyre, ni même la persécution. C'est son parent Connal, roi des Scots établis dans l'ouest, qui l'avait appelé en Albin. De ce prince et de son successeur Aidan il fut le conseiller et l'ami. Il arrivait au moment de la décadence de la puissance des druides et il emporta d'assaut la conversion des Pictes, à commencer par leur roi Bruidh, qu'il s'en fut trouver



JOUEUR DE PIBROCH. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

à Inverness. Sa stature athlétique, son port majestueux, ses yeux de flamme, son verbe impérieux, son organe tonitruant, firent autant pour la cause du Christ que son grand savoir et son ardente éloquence. Élevé en prince, quoique prêtre, il avait appris le maniement des armes comme de la plume, et ses allures étaient autant d'un soldat que d'un moine.

Son ordre étant avant tout une pépinière de prédicateurs et de missionnaires, il demandait aux siens l'énergie, l'intrépidité, la vigueur du corps et de l'esprit. Aussi ne leur imposa-t-il point d'autre mortification qu'une rigoureuse chasteté. La règle ne prescrivait que des jeûnes modérés, mais faisait une loi d'un travail incessant, tant manuel qu'intellectuel. A la fois laboureurs, pâtres et pêcheurs, tanneurs et tisserands, maçons, charpentiers et constructeurs de bateaux, forgerons et fondeurs de cloches, ils travaillaient l'or, l'argent et le cuivre, copiaient et enluminaient des manuscrits. Adamnan, abbé d'Iona soixante-dix ans après Columba, dont il a écrit la vie, dit que le saint lui-même, au milieu de ses occupations multiples, trouva le temps d'exécuter trois cents copies des livres saints. Un psautier de sa main se trouve à l'Université de Dublin. Le latin, le grec et l'hébreu, la poésie, la musique et la rhétorique étaient en honneur au monastère d'Iona, dont la bibliothèque, détruite par le feu en 1059, était réputée dans la chrétienté entière. Les columbites portaient les armes au besoin et, navigateurs intrépides, ils allaient prêcher l'Évangile dans les pays scandinaves et jusqu'en Islande. Plus tard les Culdees, « gens retirés », comme on les appela, se vouèrent à la vie ascétique, et leurs communautés ne furent pas sans analogie avec celles des anachorètes de la Thébaine. Nombreuses sont dans les plus sauvages des îles du nord de l'Europe leurs rudes cellules de pierre, parfois agglomérées comme les rayons d'une ruche.

L'année où mourut Columba est celle où le moine Augustin, venant de Rome, débarquait à Canterbury pour évangéliser les Saxons de l'Heptarchie. Déjà l'Église était établie en Irlande et en Écosse, sur une base purement nationale. Ne serait-ce pas de là qu'a dérivé la passion d'indépendance religieuse des Écossais? Catholiques, ils n'ont été soumis à l'autorité pontificale que juste ce qu'il fallait pour ne pas tomber dans le schisme. Protestants, ils ont versé des torrents de sang pour s'affranchir de la suprématie de l'Église d'Angleterre. Les « papistes » irlandais mêmes sont assez enclins à se montrer des fils rebelles, quand l'intervention du Saint-Siège dans leurs affaires politiques se trouve n'être pas de leur goût.

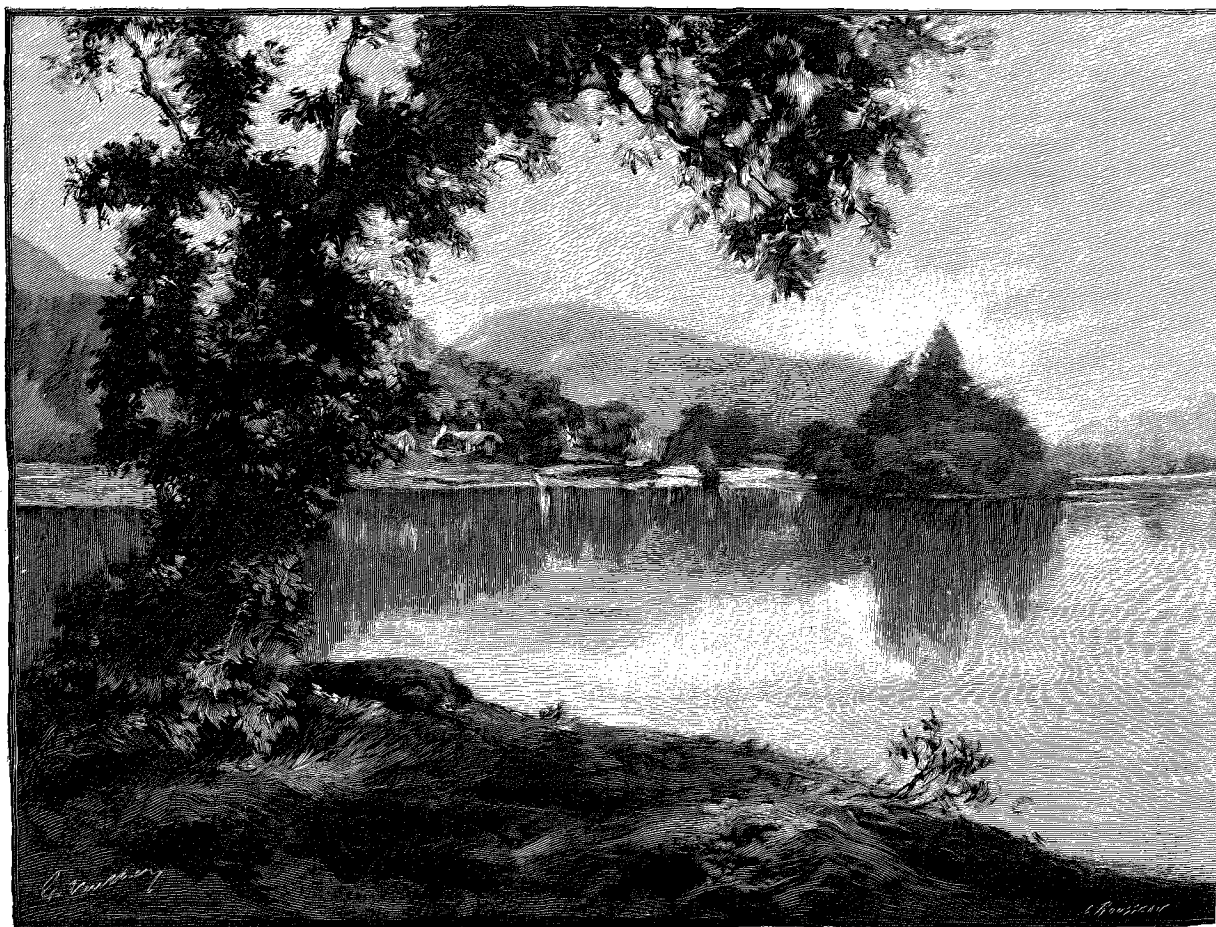
Les Culdees avaient leurs propres évêques, dans le but unique de leur conférer l'ordination sans recourir aux prélats diocésains. Quand la domination norvégienne rattacha Iona à l'archevêché de Trondhjem, ils transférèrent à Kells, en Irlande, leur maison mère. Lorsque le premier monastère de l'obéissance de Rome fut établi à Iona en 1203, il se retirèrent absolument de l'île, et la fin du ^{xiv}e siècle vit disparaître l'ordre.

(A suivre.)

MARIE ANNE DE BOVET.



LE STEAMER. — DESSIN DE G. VUILLIER. GRAVURE DE DEVOS.

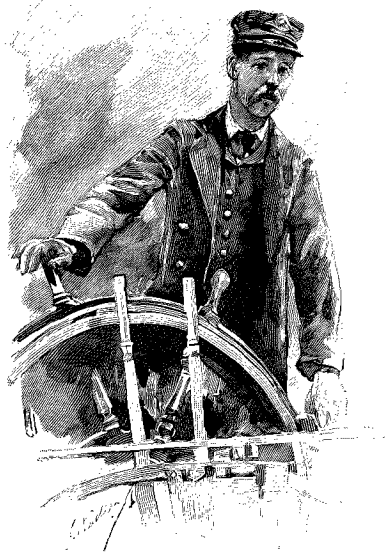


LE LAC LOMOND (PAGE 466). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

EN ÉCOSSE¹,

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXXI (suite).



LE TIMONNIER.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

DE ces moines qui l'ont immortalisée, Iona n'a conservé aucun vestige. Les pirates norse qui ont mis tout ce littoral à feu et à sang ont balayé les édifices primitifs. Les ruines actuelles sont celles des établissements postérieurs aux Culdees. Le duc d'Argyll, propriétaire de l'île, les entretient fort soigneusement. Mais ce respect est venu trop tard, car c'est avec des pierres arrachées aux monuments qu'a été bâti le village. Bien propres dans leur vaste enclos gazonné, fermé de grilles, et situé sur une rive plate, derrière les maisons, avec lesquelles ils se confondent presque, si bien qu'il faut être dessus pour les voir, ces vénérables débris ne se présentent pas bien.

Quarante-huit rois d'Écosse passent pour avoir été ensevelis en ce lieu, que Shakespeare, racontant qu'on y transporte la dépouille « du gracieux Duncan », appelle « le dépôt sacré des os de ses prédécesseurs ». Le meurtrier y suivit de près sa victime. Macbeth clôt la funèbre série inaugurée par Fergus II. Le fait que ce prince picte était mort cent cinquante ans avant l'introduction du christianisme en ces parages n'est pas pour détruire la tradition, car tout porte à croire que Iona a été un lieu saint au temps des druides.

Des neuf tranchées où au ^{xvi}^e siècle le doyen Munro a vu les tombes de ces rois d'Écosse, plus huit rois de Norvège et quatre rois d'Irlande, des abbés d'Iona et des chefs de clans voisins,

1. Suite. Voyez tome I^{er}, p. 313, 325, 337, 349, 361 et 363; tome II, p. 253, 277, 289 et 301; tome III, p. 409, 421, 433 et 445.

il ne reste que de vagues traces. Une quarantaine de dalles funéraires ont été retirées de dessous les orties et les chardons, où elles moisissaient, et alignées en rang d'oignons derrière une grille. Pas une de celles des rois ne s'y trouve. Les inscriptions encore lisibles marquent la sépulture de plusieurs Mac-Lean, parmi lesquels celui qui revient encore visiter la famille, monté sur un cheval noir, d'un Macdonald de Glengarry, de quatre prieurs appartenant au même clan et ensevelis de compagnie, de plusieurs évêques, d'un médecin et d'un barde. Ces effigies sont d'un travail archaïque fort grossier et, hormis quelques bordures en rinceaux, sans aucun intérêt d'art.

Dans la chapelle Saint-Oran, petit édifice massif du XII^e siècle en très rude style roman, se trouvent quelques monuments qui ne paraissent pas avoir été profanés : ceux notamment d'Angus Og, lord des Iles et compagnon de Robert Bruce, et de Paul-na-Sporran, premier chevalier de Lochawe, très lointain ancêtre du duc d'Argyll.

Seules les ruines de la cathédrale ont conservé un caractère imposant. C'est de ce gothique primitif à timide ogive, dit anglo-normand, d'un style très pur et très noble. Le temps a mis une belle patine bronzée au granit rouge dont elle est faite, et sa tour carrée et trapue, couronnée de mâchicoulis, est d'un beau caractère. Les chapiteaux et les bas-reliefs qui ont survécu aux mutilations de l'âge et du fanatisme sont intéressants, ainsi que trois beaux monuments funèbres.

L'église des chanoinesses augustines est de la même époque, et l'on y voit, entre autres dalles tumulaires, celle, fort belle, de l'abbesse Anna, morte en 1543. Il est à noter que cette communauté fut tolérée pendant assez longtemps après la Réforme. Cependant le zèle du « synode antipapiste d'Argyll » s'est cruellement exercé sur l'île Sainte. Des trois cent cinquante croix celtiques qui y ont existé, soixante furent jetées à la mer par ses ordres. D'autres furent emportées et se trouvent dans divers cimetières des îles et du littoral ouest.

Décrirai-je le retour à Oban, par une exquise fin de journée, douce, claire, berceuse, au milieu d'îles et d'îlots encore, de caps, de promontoires, de terres incohérentes, qu'enveloppe une légère buée blonde sous les rayons du soleil couchant, et lentement bleuissante dans le crépuscule qui tombe ? C'est éternellement beau, mais éternellement pareil à soi-même.

Douze heures de mer hier, douze heures aujourd'hui : d'Oban à Glasgow, toujours et encore à travers des lambeaux de terre arrachés au continent, auquel ceux qui n'en sont pas complètement détachés ne tiennent que par un fil. Autre aspect de la même campagne — je veux dire du même océan. Et je dirais aussi même aspect, si ces vues marines, semblables en apparence, n'offraient en réalité une variété intarissable, mais indéfinissable. La lumière, ici prodigieusement capricieuse, modifie à l'infini les arrangements subtils et fugitifs de la ligne et de la couleur.

S'il faisait nuit, nous apercevriions au large les feux puissants du Skerryvore et de Dhu Heartach, visibles à dix-huit milles à la ronde, qui marquent l'entrée de ce vaste archipel. On se doute des difficultés qu'a présentées la construction de ces phares en pleine mer, quand on sait que les écueils sur lesquels ils s'agrafent ne sont abordables qu'une cinquantaine de jours par an, en moyenne, et l'été seulement. C'est dans ces conditions précaires qu'il a fallu y transporter, des carrières de granit de Mull, les pierres toutes taillées, qu'y ajustaient des ouvriers logés dans une cage.

Une fois entrés dans le détroit de Jura, qui sépare la grande île aride de ce nom du continent, — si l'on peut appeler ainsi le long lambeau de terre qu'est le Mull de Cantyre, — on en a fini avec la mer : ce n'est plus que de l'eau salée. Afin d'éviter l'interminable tour de cette péninsule, qui mesure en longueur une cinquantaine de milles marins, le *Chevalier* nous débarque à Crinan, où, transbordés sur une sorte de bateau-mouche répondant au nom gracieux de *la Linotte*, nous la coupons par une large rigole creusée dans une faille de schiste aux rives escarpées, verdoyantes de fougères, d'églantiers et de taillis de chênes. Deux heures durant on y glisse au fil de l'eau,



CHAPELLE SAINT-ORAN.

EN ÉCOSSE.

puis à Ardrishaig nouveau transbordement sur le *Columba*, pompeusement qualifié de *palace-steamer*, le vaisseau-amiral de la flotte de David Mac-brayne. Il est vraiment fort beau, et l'on y trouve même un bureau de poste et des salles de bain.

Maintenant nous sommes sur le loch Fyne, le plus large et un des plus longs de ces bras de mer qui sont comme des griffes acharnées à déchirer le littoral ouest. En le remontant vers le nord j'arriverais à Inverary, le très modeste chef-lieu du vaste comté d'Argyll. Inverary est le remords de mon tour d'Écosse. J'étais dûment munie des créances ducaltes pour visiter le château, résidence patrimoniale « du Mac-Callum Mhòr ». Oui, j'aurais dû aller voir Inverary. Mais la situation en est si retirée, au fond de son fjord, qu'il est impossible de le mettre sur son chemin, vu que le chemin qui y mène ne mène à rien. Toujours j'ai espéré pouvoir en faire le but d'une excursion spéciale, et jamais je n'y suis parvenue.

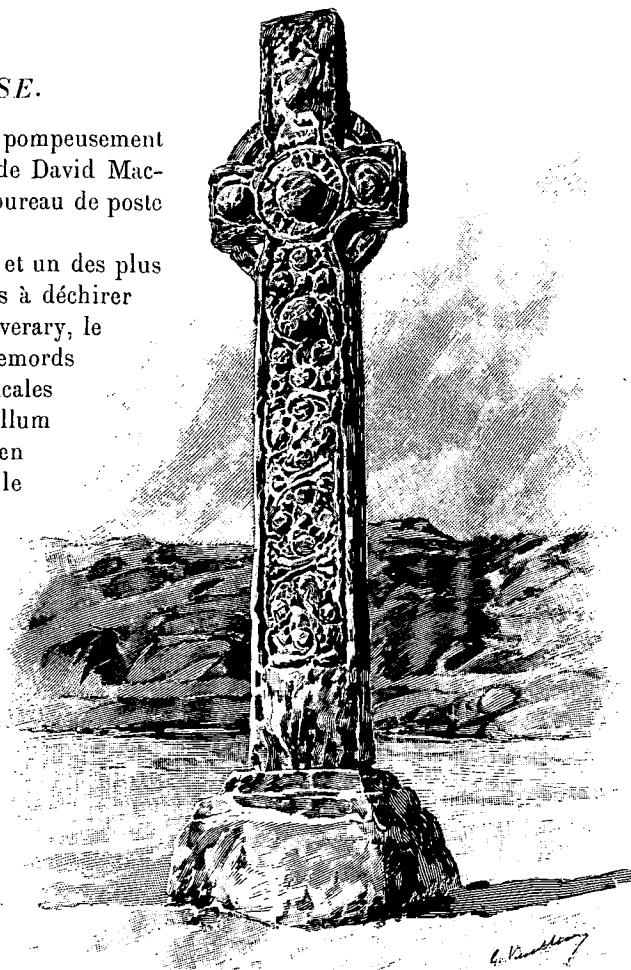
A défaut d'Inverary, pendant des heures j'ai contemplé le plus beau peut-être des panoramas marins d'Écosse, singulièrement doux et reposant à des yeux rassasiés de sauvagerie. Avec le *Columba* moins encombré, la joie eût été complète. Avis à ceux qui sont maîtres de choisir leur temps : ne voyagez pas plus tard que la fin de juillet dans les parages fréquentés, dont est par excellence celui où je suis parvenue. L'automne serait exquis, n'était la brièveté des jours, le printemps charmant, mais il n'a pas la bruyère fleurie qui donne au pays sa couleur.

Ici, à l'afflux des touristes s'ajoute la circulation normale des habitants, pour qui le steamer est le véhicule desservant un littoral très peuplé. La vaste mer intérieure formée par le Mull de Cantyre barrant le large et où débouchent le loch Fyne et l'estuaire de la Clyde renferme les deux grandes îles d'Arran et de Bute. Celle-ci n'est disjointe du continent que par un étroit chenal tortueux où s'engage le steamer, et où il faut les bandes de varech découvertes par le reflux sur de petites grèves basses pour qu'on y voie un bras de mer. Au sortir de cette passe, c'est un second bassin inséré dans le premier. Le panorama est magique. La nature s'humanise en restant belle, la civilisation reparait dans un cadre d'une telle splendeur qu'on n'a point à s'en affliger.

Partout de jolies villas blanches, de gentils cottages roses enfouis dans les verdure, au bord d'un grand miroir de saphir où passent des lueurs d'émeraude, avec, à l'horizon, des coulées d'or et d'argent fondus. Rothesay est un Trouville, mais combien grandiose ! Capitale de l'île de Bute, berceau des Stuart, qui appartient encore en majeure partie au marquis de ce nom, descendu d'un cadet de Robert II, elle a donné naguère au prince royal d'Écosse un titre ducal aujourd'hui porté par le prince de Galles. Un pittoresque vieux quartier, tassé autour des ruines habillées de lierre d'une antique bastille, domine la ville balnéaire. La vue embrasse le large firth de la Clyde, qui pénètre les terres entre la riche côte unie du comté d'Ayr et, rappel de la sauvagerie toute proche, des fragments déchirés du rude pays d'Argyll, avec dans un recul embrumé l'âpre chaos de ses montagnes. Au sud, baignées dans la grande lumière, surgissent les hautes cimes coniques d'Arran.

Dans cette immense rade, une active circulation maritime jette gaiement vers le ciel bleu de lin des panaches de fumée blanche. Il y a de tout : bâtiments de commerce ou paquebots à destination lointaine descendant de Glasgow ou y montant, steamers desservant les nombreuses stations de villégiature qui disent l'opulence de la grande cité, — Wemyss Bay, Dunoon, Inellan, Helensburgh et bien d'autres, — chaloupes, canots, yachts de plaisance et de course.

A Greenock, qui marque l'entrée du fleuve, beaucoup de passagers débarquent pour prendre le chemin de fer jusqu'à Glasgow. C'est un tort. Si peu industriel qu'on soit, cette montée de la Clyde est d'un vif intérêt. On y sent battre le pouls de l'autre Écosse, celle des Basses-Terres, manufacturière et trafiquante, et surtout de la Grande-Bretagne reine des mers. Les bords de la Clyde sont, on le sait, le grand chantier européen de constructions navales. Le tonnage additionné des bâtiments qu'on y lance s'élève bon an mal an à une moyenne de 380 à 400 000 tonnes, depuis les énormes paquebots en fer des lignes transatlantiques, du Pacifique, de l'océan Indien, des mers de Chine et australes, jusqu'aux légers yawls et cutters de plaisance en bois. Bien entendu cette industrie est atteinte par la crise, l'éternelle crise qui paraît sévir toujours partout, en sorte que la prospérité semble n'être jamais nulle part.



LA CROIX D'IONA.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

Constructions de navires ou de machines, forges et fonderies, hauts fourneaux et laminiers, filatures de laine et de coton, raffineries de sucre, teintureries, blanchisseries, verreries, poteries, fabriques d'engrais artificiels et de produits chimiques, il y a encore bien assez de fracas de marteaux, de sifflements de vapeur, de grincements de ferraille, d'exhalaisons de soufre et de goudron, de noirs torrents de fumée vomis vers le ciel en deuil par des cheminées quasi aussi hautes que la tour Eiffel et dont l'utile laideur rivalise avantageusement avec celle sans excuse de ce monument. Saupoudrez tout cela de la suie en suspension dans l'atmosphère, vous avez un colossal enfer industriel s'étendant sur une longueur de trente milles.

La nature avait faite jolie cette contrée torturée et défigurée par les hommes. Riantes et fertiles étaient les vastes plaines ondulées du bassin de la Clyde qui, éventrées par d'immenses houillères, calcinées par des feux ne s'éteignant jamais, méritent bien leur nom actuel de « Pays noir ». Si l'on pouvait faire abstraction de la cité enfumée et bruyante de Greenock, — un satellite de Glasgow qui compte 60 000 âmes, — le site en serait charmant. Dumbarton a encore de la grandeur pittoresque, avec son énorme excroissance de basalte, géminée en forme de seins de femme, entre lesquels niche une forteresse. Saluons en passant : c'est la *Theodosia* des Romains, et Ossian parle de Balcluthay, « le roc sur la Clyde ». En remontant lentement le chenal balisé, autour duquel la marée basse laisse une marge de boue, tout ce qu'on voit de verdure est celle des jardins d'habitations de grands industriels, qui alternent avec les usines et les chantiers où se crée leur fortune. Puis les pelouses font place aux docks, les ombrages aux forêts de mâts. Enfin, avec la nuit qui tombe, combien triste et ténébreuse, sur ces ténébreuses et tristes agglomérations humaines ! le *Saint Columba* arrive au port, dont le nom de Broomilaw rappelle qu'au temps où Glasgow souriait, blanche et coquette, au milieu des vergers de pommiers, cette rive était une lande de genêts.

XXXII

Glasgow. — Un peu de statistique. — La cathédrale Saint-Mungo. — Misère. — Beaux quartiers.

Croire que Glasgow, parce qu'elle est purement industrielle et marchande, est une ville moderne, serait erroné. Ses habitants vous diront avec orgueil qu'elle a eu pour noyau et pour origine la cathédrale édifée



SÉPULCRE DES MAC-LEAN (PAGE 458). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



PAYSAGE À INVERARY (PAGE 459). -- DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

en 580 par saint Kentigern, dit saint Mungo, du surnom Mongah, en gaélique « doux ami », que lui donnait son maître Servanus, devenu saint Serf.

Mais il y a si peu de ressemblance entre le bourg royal qui en 1708 comptait seulement 12 000 âmes, et l'immense cité où aujourd'hui grouillent 785 000 habitants, que c'est vraiment une autre ville, la première d'Écosse, la seconde du Royaume-Uni. Patrie de James Watt, l'inventeur définitif de la machine à vapeur, c'est la vapeur qui l'a transformée, qui l'a créée, peut-on même dire. Mais en dépit de son modernisme, fidèle aux traditions comme toute terre calédonienne, le maire y est un « lord-prévôt », les adjoints des « baillis », d'autres fonctionnaires municipaux des « chambellans » et des « doyens de guilde ». Les conservateurs y ont nom « curateurs » et les portiers *janitors*.

Particularité des Glaswégiens : ils sont la population la plus religieuse d'Écosse. Ce n'est pas peu dire. Savez-vous combien il y a ici d'églises, non pas de ces églises traditionnelles de Rome, monuments d'art plus que lieux de dévotion, mais des églises pratiques, des églises d'usage, toutes d'ailleurs, hormis la cathédrale, plus laides les unes que les autres, comme le veut le morose génie puritain ? 346 appartenant à vingt cultes divers. Les presbytériens de l'Église nationale établie en possèdent 98, les presbytériens libres 94, les presbytériens unis 56. L'Église épiscopale d'Angleterre en a 17 et un évêque, le papisme 31 et un archevêque. Si l'on s'étonne de ce nombre, qu'on sache que Glasgow compte un fort contingent d'Irlandais. Les congrégationalistes, les baptistes, les évangéliques en ont respectivement 12, et 8 les méthodistes wesleyens, etc. J'en passe, et je remarque seulement que Glasgow ne contient pas de synagogue.

Pendant que nous avons le nez dans la statistique, notons qu'il y a ici une université pour les hommes, une pour les femmes et 29 collèges, — y compris l'Institut de sténographie et l'Académie de cuisine, — 3 bibliothèques publiques et 79 journaux, dont un, *la Clyde*, rédigé en français. Les hôpitaux et hospices sont au nombre de 23, les clubs de 21. 20 corporations commerciales y prospèrent, une desquelles comprend 14 métiers.

D'ailleurs cette cité, aussi considérable à elle seule que Lyon et Marseille réunis, dédaigne les honneurs administratifs. Le chef-lieu du comté est le bourg royal de Renfrew, sur la Clyde, qui donne au prince de Galles un titre de baron.

Glasgow présente ce caractère curieux, appartenant aux Basses-Terres, d'être en grande partie peuplée

d'émigrés des Hautes-Terres. En 1605 on n'y comptait pas plus de six *Mac* ; ils représentent aujourd'hui le dixième de la population.

L'unique monument artistique de Glasgow est la cathédrale, qui a eu la rare bonne fortune d'être épargnée par la fureur destructive de la Réforme. Non que les bourgeois glaswégiens fussent suspects de papisme, mais ils étaient sagement conservateurs et ils aimaient leur vieux saint Mungo. Cromwell la respecta. Il y eut d'autant plus de mérite, qu'il s'y entendit publiquement traiter de sectaire impie et de blasphémateur par le prédicateur Zacharie Boyd.

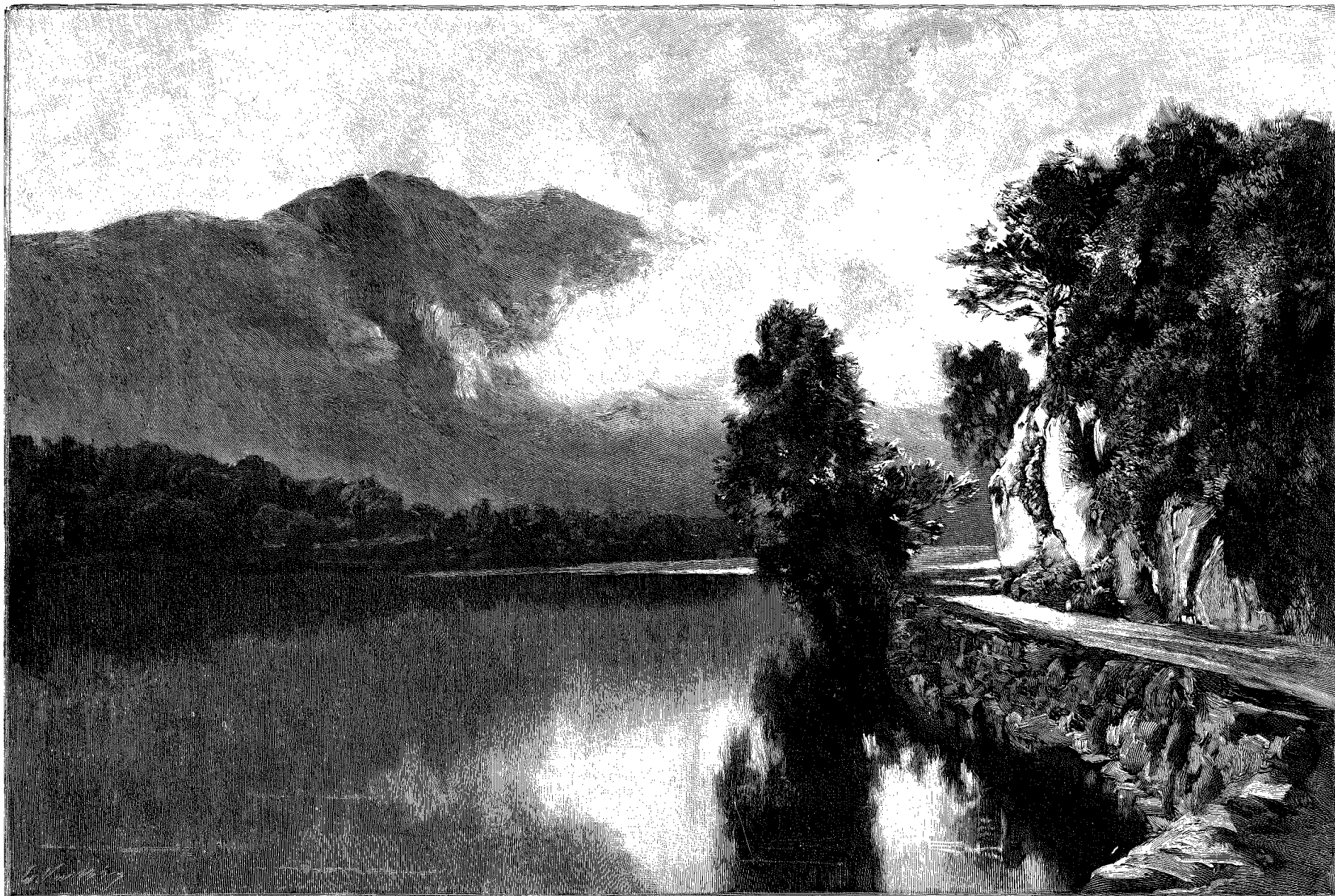
Il ne reste pas trace de la cathédrale primitive, ni de celle édifiée sur le même emplacement par l'évêque Jean, chapelain du roi saint David, et incendiée quarante ans après sa consécration. La première pierre de l'édifice actuel fut posée en 1181 par l'évêque Jocelyn, un bénédictin de Clairvaux. Il fut complété et embelli successivement par les évêques Hugues de Roxburgh, Guillaume de Malvoisin, Florent, fils du comte de Hollande, héros de Damiette, et de la princesse Ada d'Ecosse, surtout John Cameron dit le Magnifique, enfin par le roi Jacques IV, chanoine temporel du chapitre.

La situation en est avantageuse, sur une butte qui domine l'immense cité, et largement dégagée par une vaste esplanade et un grand cimetière littéralement pavé d'antiques sépultures. Remarquable par son homogénéité de style — un gothique très pur de la bonne époque — ainsi que par l'équilibre de ses proportions imposantes, elle présente cette particularité d'être sans arc-boutants, et cela corrige ce que lui donnerait de massif le peu de longueur des transepts. L'intérieur, assombri par de riches verrières modernes de fabrication allemande, est en parfaite harmonie avec l'extérieur. Un jubé aux sculptures naïvement profanes sépare la grande nef du chœur, qui a une longueur presque égale, et est utilisé comme église paroissiale. La chapelle de la Vierge est la partie la plus riche de l'édifice, avec ses bossages de voûte et ses chapiteaux richement fleuris.

Mais le joyau de Saint-Mungo c'est sa crypte du XIII^e siècle. Le terrain se trouvant descendre en pente assez escarpée sur un torrent aujourd'hui comblé et bâti, la nécessité de soutenir le chœur a inspiré à l'architecte la construction de cette église basse, qui commence en sous-sol pour finir en rez-de-chaussée. N'était que les colonnes sont de pierre, non de marbre, leur variété, leur irrégularité, la richesse et la fantaisie de leur ornementation appellent involontairement la comparaison avec San-Zeno de Vérone, et ce n'est pas un mince éloge. La source



GLASGOW LE SOIR. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.



LE LAC KATRINE (PAGE 466). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



FEMME D'ÉONA. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

de Saint-Mungo y est enfermée, mais bouchée, bien entendu, en signe de mépris pour la « superstition babylonienne » qui lui attribuait des propriétés miraculeuses. Un des tombeaux qui s'y trouvent — beaucoup ont été détruits — serait, d'après une tradition évidemment apocryphe, celui du saint cumbrien, conservé par la piété des fidèles et cinq cents ans après sa mort englobé dans la nouvelle cathédrale. Il est plus probable que c'est l'évêque Jocelyn dont les cendres reposent sous cette effigie à demi effacée et décapitée.

Sortis de Saint-Mungo, ne cherchez plus rien en fait de vieilles pierres. Une assez chétive maison de prébendaire à quatre pignons en dents de scie; du côté de l'hôpital royal, qui occupe l'emplacement de la citadelle, dans des cours sombres et humides ou bien le long de ruelles en escalier escaladant la hauteur, des cassines lépreuses avec des escaliers extérieurs à vis, à rampe de bois vermoulu, coiffés d'une tourelle de briques en cône tronqué; dans une rue bien nommée l'Allée Pourrie, sordide cloaque où il y a cent ans on louait des résidences d'été au milieu de jardins, quelques façades délabrées portant encore de vagues traces d'armoiries sculptées sur la façade. — cela ne vaut pas la fatigue de les chercher. Ces quartiers nobles et opulents devenus, par une loi universelle de l'évolution des villes, un dépotoir de pouilleux et de loqueteux, ramènent à l'esprit cette bizarrerie économique par laquelle, en faisant la richesse d'une nation, l'industrie et le négoce créent tant de misère, misère lugubre, immonde, nauséabonde,

misère brutale, hébétée, crapuleuse, rongée de vermine et de vices, empuantie de crasse et d'alcool. Sur ces figures bouffies et rances, hâves de faim et congestionnées de saoulerie, se lit une lamentable dégradation, toutes les immondices physiques et toutes les ignominies morales.

Si les quartiers ouvriers de Glasgow sont lamentables, les quartiers bourgeois sont d'un immense ennui. Quant au beau quartier, comme on dit, celui des édifices publics, des administrations, des théâtres, des magasins de luxe, c'est l'éternelle banalité qu'on sait. George Square, dont les côtés sont occupés par l'Hôtel de Ville, qui a coûté un demi million sterling, l'Hôtel des Postes en style de la Renaissance italienne, la Banque d'Ecosse, la Chambre de commerce et une gare de chemin de fer, toutes bâtisses dont l'ainée n'a pas trente ans, possède en son centre un Walter Scott colossal, ridiculement juché sur une colonne de quatre-vingts pieds de haut. Autour sont disposés symétriquement une douzaine d'effigies de bronze, parmi lesquelles celle de la reine, à cheval, en robe décolletée, couronne en tête et sceptre à la main — oui, parfaitement. Je regrette d'avoir à dire que l'auteur de cette abomination est un Italien, à qui je ferai la charité de ne point le nommer. Pas plus artistique, mais moins grotesque, celle, également équestre, du prince-consort en feld-maréchal. Quant aux autres, en outre de deux généraux illustres, sir John Moore et lord Clyde, ils ne sont pas décoratifs, l'inventeur Watts, l'homme d'État Robert Peel, l'explorateur Livingstone, les poètes Campbell et Burns, un respectable monsieur dont j'ignore les titres à cet honneur, son chapeau tube et sa canne à la main.

Glasgow possède une assez bonne galerie de peinture, constituée en majeure partie par le legs d'un amateur enrichi dans la carrosserie et qui, sauf certaines attributions passablement téméraires, n'avait pas mauvais goût. Des parcs de la ville, dont un occupe le site du champ de bataille de Langside, où Marie Stuart joua sur un dernier coup de dé et perdit définitivement sa couronne et sa liberté, je ne connais que celui de Kelvin, où l'on arrive par d'interminables et maussades rues. Il n'est pas gai, avec ses maigres ombrages adolescents et ses solitaires allées poudreuses, traversé d'une rivière saumâtre et orné d'un étang fangeux.

On y va pour contempler l'Université neuve, en style baronial flamboyant, qui en 1870 a remplacé l'ancien local, lourd bâtiment enfumé flanqué de poivrières, converti en gare de chemin de fer. Les fonds pour la construction de ce très magnifique et décoratif édifice, dont Glasgow peut à bon droit être fière au point de vue de l'art autant que du faste, ont été faits par une souscription publique, à laquelle le marquis de Bute a participé pour 45 000 livres sterling, plus une subvention de 120 000 livres accordée par le Parlement, au total treize à quatorze millions de francs. Cette université, qui date du *xv^e* siècle, est curieusement divisée en « nations » comme naguère celle de Paris : *natio Glottiana* les étudiants natifs du comté de Lanark, *Rothsiana* ceux des comtés d'Ayr, Bute et Renfrew, *Transforthana* ceux des pays au nord du Forth, *Londoniana* tous les autres. Une université de femmes, dite collège de la reine Marguerite, en souvenir de la pieuse souveraine qui

saxonisa le royaume celtic de Malcolm Canmore, a été tout récemment ouverte sur l'initiative et aux frais des particuliers.

XXXIII

Alexandria et l'andrinople. — Les Campbell de Tullichewan. — Le pays de Lemox. — Les Mac Gregor, « enfants du brouillard ». — Le lac et le Ben Lomond. — Le loch Katrine et la Dame du lac. — Le défilé des Trossachs. — Le château de Stirling et les Stuarts. — Adieu à l'Écosse.

Une petite heure de chemin de fer conduit des rives noires, bruyantes et grouillantes de la Clyde, à celles, fraîches, agrestes et solitaires, du loch Lomond. Les eaux de la Leven, dont on remonte le cours, doivent leur couleur de sang à la pacifique industrie de la teinturerie d'andrinople, qui avec l'impression du calicot constitue la spécialité de cette vallée. Alexandria, qui en est le centre, doit son nom de forme inattendue au grand manufacturier qui la créa, Alexandre Telfer Smollett, parent de l'auteur de *Roderick Random*.

Ma bonne étoile a voulu que je fisse un séjour en ces parages charmants. Le château de Tullichewan, très grandiosement gothique quoique moderne, est délicieusement situé au revers d'une colline boisée, d'où l'on a des échappées exquis sur le lac, avec le Ben Lomond barrant l'horizon de sa massive silhouette de géant débonnaire. La famille de mes hôtes offre un exemple de la transformation des *Highlanders* guerriers et pasteurs en *Lowlanders* citadins et trafiquants. Les Campbell de Melfort vivaient noblement dans les montagnes avoisinant la passe de ce nom. L'année de la restauration de Charles II, un des jeunes gens « eut des désagréments chez lui », disent discrètement les annales familiales, quelque duel sans doute où il avait omis de convoquer des témoins. Il dut s'exiler et prit du service chez le comte de Menteith sous le nom de Mac-Oran, « le fils de l'honnête homme », son père jouissant de ce beau sobriquet. Les descendants demeurèrent *gentlemen farmers* sur les terres de ce seigneur jusqu'au commencement du siècle, époque à laquelle ils vinrent s'établir à Glasgow et reprirent leur nom véritable. Des fils de ce James Mac-Oran Campbell, l'un émigra en Amérique. Un autre, James, fit du commerce avec succès, devint lord prévôt et fut créé chevalier à l'occasion de la naissance du prince de Galles. Il a laissé deux fils, membres du Parlement, l'un desquels était ministre de la guerre dans



SOIR À KELIAN — WEST-END PARK (GLASGOW). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

la dernière administration. Son frère William ne réussit pas moins bien dans les affaires et créa le domaine de Tullichewan, dont le châtelain actuel est son fils.

« Des vagues sans vent, des poissons sans ouïes et une île flottante », voilà, au dire des indigènes, les particularités du loch Lomond. L'île est un ancien radeau sur lequel Robert Bruce l'avait traversé au cours d'une de ses aventureuses campagnes à la conquête de son royaume, et qui, par un travail de la nature tenant du surnaturel, y a pris racine, si l'on peut ainsi dire. Croyez-en ce que vous voudrez. Pour ce qui est des poissons, si je les ai vus, c'est dans mon assiette, et je n'en ai pas fait la remarque. Quant au reste, il est positif que, même les jours les plus calmes, ses eaux profondes sont agitées par d'étranges remous. Il jouit aussi du privilège de détenir le record des dimensions pour la Grande-Bretagne : 35 milles de bout en bout, sur 8 (56 kilomètres sur 13) dans sa plus grande largeur. Il passe enfin pour en être le plus beau lac, et non pas seulement parce qu'étant le plus accessible il est le plus visité. Si enclin qu'on soit à la contradiction, je ne crois pas qu'on puisse sincèrement s'inscrire en faux contre sa réputation. Tout ce que peut donner de beauté la combinaison d'une vaste étendue d'eau, de rives aux courbes infinies, de plans étagés de montagnes, il le possède, avec ce caractère indéfinissable fait de grandeur et de charme, de majesté et de douceur, de grâce fière, de mélancolique poésie, qui ne se peut exprimer que par le mot littéraire de « romantique ». La couleur seule lui manque. Mais nous ne sommes pas ici sur un lac italien, et, faute d'éclat, que de finesse dans cette tonalité d'un gris lumineux, que réchauffent des lueurs ambrées, avec le bleu délicat du ciel, le sombre vert des sapins égayé des taches claires des bouleaux et des frênes, le pourpre violacé de la bruyère, l'indigo puissant des lointains de montagnes, la froide améthyste des eaux ! De nombreuses îles mettent dans la plaine liquide des anses de verdure, retirées et mystérieuses.

« Le Ben », comme on l'appelle familièrement dans le pays, se reflète, superbe, dans le lac, qu'il paraît vouloir écraser, tant y tombent perpendiculairement ses flancs rugueux, habillés d'herbe et de bruyère presque jusqu'au sommet. Mais il est bon enfant avec sa mine farouche et se laisse gravir en deux heures de marche un peu rude, sans autre danger que celui de s'égarer si l'on est surpris par le brouillard, ce qui arrive souvent. Sur la rive opposée, se dresse, très abrupt et très nu, le fantastique Ben Arthur, dit le Savetier, les gens imaginatifs y distinguant nettement une silhouette d'homme penché sur un soulier. Déjà rétréci à cet endroit, le lac est tout assombri par les ombres qui se joignent de ces deux montagnes en vis-à-vis, et le soleil n'en dore pas longtemps les eaux presque noires. Un peu plus haut, les passagers qui ne veulent pas pousser jusqu'à Ardlui, l'extrême pointe nord du lac, prennent terre à Inversnaid, où un coche à quatre chevaux attend au débarcadère.

Le lac Lomond n'étant élevé que de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que l'altitude du lac Katrine, où nous allons, atteint 110 mètres, fort raide est la côte qui, dès le rivage quitté, nous enfonce dans la montagne. Ce pays nu et désolé est demeuré légendaire par le souvenir de Rob-Roy, dont c'était le domaine et l'imprenable refuge.

Le joli petit steamer sur lequel on embarque à Stronachlachlar s'appelle le *Rob-Roy*. Il est même décoré sous le rouf d'une rutilante effigie du héros.

Walter Scott décrit le lac Katrine, « un miroir frissonnant d'or bruni ». Je l'ai vu noir comme de l'encre, sous un ciel tumultueux, roulant des nuées qui pour une fois n'ont pas crevé, bénies soient-elles ! D'ailleurs ces eaux sont toujours extrêmement sombres, à cause sans doute de leur profondeur considérable, par places plus de quatre-vingts brasses (146 mètres). Plus romantique encore que le lac Lomond, celui-ci est bien digne de servir de monture au joyau qu'est le poème auquel Walter Scott l'a donné pour théâtre. C'est lui qui l'a inventé. Avant qu'il eût conté la chasse du roi Jacques V, ses aventures héroïques dans la montagne où il s'est égaré, sa rencontre avec le chef des Mac-Alpine, Roderick Dhu « le Noir », l'histoire d'Ellen, fille de Douglas, ce lac était aussi inconnu que le Tanganyika. Telle est la puissance de la fiction, que l'adorable Ellen's Isle a pris le nom de la Dame du Lac dont elle était la retraite, oubliant celui de Eilean Varnach sous lequel elle servait moins poétiquement de magasin et de garde-manger aux Mac-Gregor.

Profondément encaissées entre des montagnes abruptes aux flancs sillonnés de cascades, dont le sommet principal est le Benvenue, les rives escarpées du lac Katrine sont couvertes d'épais taillis de chênes et d'ifs, dans lesquels éclate la note rouge des baies de nombreux sorbiers. Elles sont absolument désertes, hormis l'hôtel de Stronachlachlar, en style ancien comme d'usage, dont les pignons gris se confondent assez avec le fond de granit pour ne pas nuire à cette grande impression de sauvagerie solennelle, presque sinistre ce jour chargé d'orage, enveloppé dans une puissante tonalité violette tout à fait fantastique. Un coche nous cueille au débarqué à l'extrémité orientale du lac, sur un petit appontement de bois rustique et moussu.

Dire du défilé des Trossachs qu'il est inférieur à sa réputation serait peut-être injuste. Une ravine profonde et tortueuse, semée de rochers chaotiques, de bouquets de rhododendrons et de jets de fougères arborescentes, tapissée de mousses fraîches et ombragée d'une futaie de bouleaux, de hêtres, de pins, de mélèzes, toute vibrante de sifflements de merles et de piverts, est toujours chose exquise, surtout quand le soleil, qui nous a fait la politesse d'y paraître, jette sous la feuillée de joyeuses fusées d'or. Mais cela se voit partout, et précisément à cause que le caractère de ce paysage n'est pas national, j'en ai été moins frappée, quoique charmée, que d'autres



BROUILLARD À GLASGOW. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

sites de moindre réputation. Cependant l'endroit est délicieux pour y faire séjour, et l'inévitable hôtel s'y trouve. un superbe castel qui pourrait aussi bien être Balmoral.

De l'hôtel des Trossachs, le thé pris, nouveau coche, et en route le long d'un nouveau lac ! Vennachar, « la jolie vallée ». Par une de ces molles et bleues fins de journée d'été, presque toujours sercines, c'est une promenade exquise jusqu'à Callander, sur la limite des Hautes et des Basses-Terres, d'où le chemin de fer ramène à Glasgow en une heure. Mais il faut s'arrêter à Stirling, la vieille citadelle, boulevard des Basses-Terres contre le brigandage des Highlands et des rois contre la turbulence de leurs sujets.

Montons au château. Le long des rues escarpées qui escaladent la hauteur, bien des vieilles pierres retiennent le flâneur. Le beffroi de l'ancienne maison de ville, la croix du marché surmontée d'une licorne, qui sous le régent Murray servait de pilori pour les prêtres obstinés à célébrer la messe abolie, et où en 1820 furent décapités deux meneurs d'un mouvement insurrectionnel par lequel fut fort avancée la grande réforme électorale de 1832. Argyll's House, transformée en hôpital militaire, a conservé ses tourelles en poivrière, ses fenêtres à croisillons, ses moulures et ses décorations d'un curieux style bâtarde, ni féodal ni renaissance. De même l'hôtel de Mar, qui n'est pas une ruine mais n'a jamais été terminé. Plusieurs maisons à pignon dentelé portent sur leur façade des inscriptions pieuses, et l'une cette fière maxime : *Arbor vite sapientia. Murus aheneus bona conscientia*. Intact au milieu de son jardin du temps, avec bosquets, labyrinthe, mail et jeu de boules, est le petit hospice fondé au XVIII^e siècle par le marchand Cowane, pour servir d'asile à douze membres ruinés des guildes de la ville. Cette institution, riche de plus de cent mille francs de rente en bonnes terres au soleil, compte aujourd'hui une centaine de pensionnaires à domicile. L'église des Frères Gris, partagée entre deux paroisses différentes, est un bel édifice du XV^e siècle, dont l'imagination anime la maussaderie puritaine du souvenir des scènes brillantes qui s'y sont passées. Là, premier épisode de sa vie tourmentée et tragique, Marie Stuart fut solennellement couronnée à l'âge de neuf mois, au milieu de grandes réjouissances. Vingt-cinq ans plus tard, son fils au maillot y recevait avec non moins de pompe la couronne arrachée de son front.

Bien d'autres souvenirs de la tumultueuse histoire d'Ecosse assaillent le visiteur dès son entrée au château. Hormis les vilains casernements modernes badigeonnés de jaune où tient garnison un régiment de Highlanders, tout dans la forteresse, encore que fort mutilée par le bombardement du général Monk, réveille les temps

évanouis. Le palais édifié par le roi Jacques V a conservé une noble apparence, avec ses façades sculptées et décorées de niches et de statues. Il était fort magnifique et possédait même la ménagerie de mode alors, s'il en faut croire le nom de Fosse aux Lions qu'a conservé une de ses cours. L'intérieur en a été déshonoré par de ces utilisations qui ont été la ruine de tant de monuments aux époques où l'on n'était pas curieux des choses du passé. Non moins négligé a été le vieux palais du Parlement, où en 1645, chassé d'Édimbourg par la peste, il revint tenir ses séances. Quant à la chapelle royale, consacrée à saint Michel par le roi Alexandre I^{er}, et reconstruite au xv^e siècle, elle est transformée en magasin d'habillement et d'armement. Le mess des officiers est installé dans l'ancien boudoir de la reine Marie. Soigneusement entretenus au contraire, et fort bien restaurés après un incendie, de vieux bâtiments sans grand caractère, mais pittoresquement enchevêtrés, où se trouve, remplie d'objets historiques, la chambre dans laquelle Jacques II poignarda de sa main le rebelle comte de Douglas. Le corps fut jeté par la fenêtre et enterré séance tenante dans le jardin, dit la chronique. Au cours de travaux exécutés à cette place, on a en effet exhumé un squelette en armure.

L'histoire des six Jacques est intimement liée à ces vieux remparts. Le dernier acte de la tragédie des Stuarts joué par le prince Charles-Édouard a eu son retentissement à Stirling. Le prétendant assiégea le château avec 4 000 Highlanders, mais sans pouvoir le réduire. Non qu'il fût inexpugnable : Anglais et Écossais se le sont souvent disputé. Allons jusqu'à l'extrémité de l'éperon du roc, de ce côté à pic sur lequel est assise la citadelle. Accoudons-nous au rempart et regardons dans la plaine éblouissante de soleil qui se déroule très bas à nos pieds. Au sommet d'une hauteur boisée, nous apercevons une tour de forme singulière, en façon de ruine, surmontée de clochetons gothiques. Tout moderne, et érigé à la gloire de William Wallace, de qui la statue colossale décore la façade, et dont l'épée à deux mains, longue de cinq pieds six pouces, y est conservée, ce monument commémore la victoire qu'il a remportée ici en 1297, à la suite de laquelle il reprit le château dont Édouard I^{er} s'était emparé l'année précédente. Huit ans plus tard, le grand patriote vaincu à son tour et peu généreusement mis à mort, ce prince reprenait Stirling après un siège de trois mois.

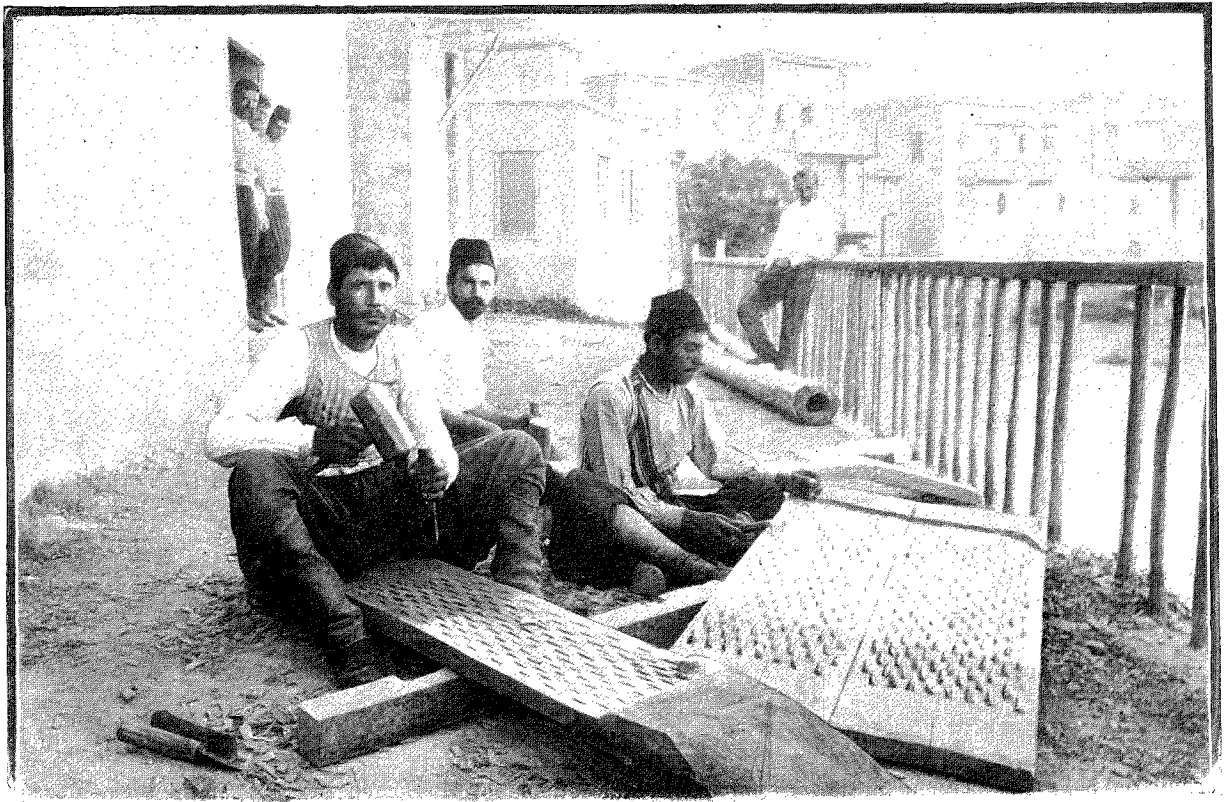
Regardons plus loin, vers le sud. A travers les vibrations de la grande lumière incandescente nous finirons par distinguer un mât surmonté d'un drapeau. Il indique la place où, le 24 juin 1314, Robert Bruce planta son étendard pour diriger la bataille de Bannockburn, où 100 000 Anglais furent battus par 40 000 Écossais.

Merveilleuse est cette vue du château de Stirling sur la riche plaine verte de prairies et dorée de chaumes, que bornent à l'horizon noyé de lumière les montagnes bleues des Highlands, et où serpente en courbes, en boucles, en replis infiniment tortueux, le ruban d'argent du Forth, le plus capricieux des fleuves. Par un ciel radieusement pur, un soleil généreusement chaud, une atmosphère exquisement limpide, mais enveloppée comme d'une caresse d'une blonde vapeur lumineuse, par cette glorieuse journée c'était un adieu inoubliable à la belle, à la noble, à la romantique terre d'Écosse. En la quittant, je me reprocherais d'en avoir trop dit, si je n'avais à regretter l'oubli de beaucoup de ce qu'il y avait à dire. Qu'on me pardonne et l'abus et les omissions.

MARIE ANNE DE BOVET.



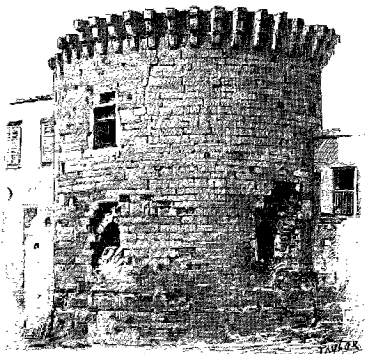
TOURISTES. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



CHARPENTIERIS À KYRINIA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE¹, KYRINIA, PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

X



TOUR ANCIENNE
À L'INTÉRIEUR DE LA VILLE DE KYRINIA.
DESSIN DE TAYLOR.

De Nicosie à Kyrinia. — Politesse chypriote. — La passe de Kyrinia. — A Kyrinia. — Visite à la forteresse. — Les prisonniers. — Dans la nécropole phénicienne. — Le port. — Les Maronites à Chypre. — Le monastère d'Acheropiitou. — Intérieur d'église grecque. — Une dalle française. — Le tombeau de saint Eulavios. — Idées chypriotes. — Arrivée au monastère du Sinai. — Au monastère de Kathari. — Autour d'un baptême. — La fête à Larnaka-tis-Lapithou. — Ruines. — Inscription phénicienne. — Labaropétra. — Inscription bilingue. — Fermage des monastères à Chypre.

DE Nicosie à Kyrinia il y a 26 kilomètres seulement. Le 19 août, le matin à 6 heures, nous nous mettons en route sur nos mules.

En sortant de la capitale, c'est l'étendue plane que nous connaissons, avec, au loin, de petits villages éparpillés et la barrière des montagnes du nord. Nous courons sur la route carrossable, assez bien entretenue jusqu'à Kyrinia, assez fréquentée aussi.

Il y a, à Chypre, très peu de bonnes routes; sauf celle de Larnaka à Nicosie, que les Turcs ont construite, et celle toute militaire de Limassol à *Platæes* et au Trôodos, conduisant à la résidence d'été du Haut-Commissaire, les autres sont plus ou moins impraticables en hiver, et les accidents n'y sont pas rares. On compte, en ce moment, seulement sur la ligne des routes principales, huit grandes rivières et vingt-cinq petites qui demandent des ponts.

Un bonhomme qui nous croise sur son âne nous salue très bas et d'un air bon et honnête. Sauf aux environs immédiats des villes, sauf lorsqu'il s'agit de musulmans, on se rencontre rarement sur un chemin sans se saluer. C'est la mode arabe. Il est peu de per-

1. *Suite.* Voyez p. 157, 169 et 181.

sonnes qui ne vous adressent, en passant, un souhait de bonne arrivée, un bonjour à la mode locale et ancienne, en portant une main à la tête, l'autre, ou la même, à la hauteur du cœur, s'étalant sur la poitrine. Sous ce rapport, le paysan chypriote, réputé si arriéré par les *civilisés* des villes, se montre meilleur et beaucoup plus avancé qu'eux.

A un tournant du chemin, nous rencontrons des terrassiers occupés à sa réfection : tandis que d'un côté les hommes travaillent à le niveler, de l'autre les femmes transportent des pierres dans de vieilles caisses à pétrole.

Katō et *Panō Dikomo* forment un village assez important, avec de beaux jardins que deux sources abondantes arrosent. Le maître d'école, au passage, ne m'étonne pas peu en me demandant si je suis zoologiste et botaniste. Cela me remémore le moukhtar qui, à Dali, à notre précédente tournée, me tint éveillé jusqu'à deux heures du matin en consultation astronomique.

Ici nous devons faire un détour pour aller prendre la queue d'un chaînon de l'arête montagnaise et passer dans un long défilé, comme une large et verte tranchée taillée dans le massif. Du point culminant de la route qui serpente, nous apercevons très bien la côte asiatique. Au sud, la vue s'étend sur toute la plaine, perdue dans une teinte vague, jusqu'à l'Olympe. L'aspect du pays a entièrement changé : tout le versant intérieur de la chaîne se présente triste, aride, variant de teintes suivant la composition de son sol, et maintenant nous avons, descendant doucement vers la mer, des vallées couvertes de verdure, des plantations de caroubiers et d'oliviers, au fond desquelles des sources roulent en torrents minuscules. Nous sommes dans la passe de Kyrinia, gorge assez large, où de ravissants paysages se découvrent parfois dans un horizon très borné.

Sur notre chemin passent quelques trains de chameaux retournant, déchargés, à la ville. Enfin Kyrinia, l'ancienne *Cerynia*, se découvre, bâtie sur un petit promontoire, au milieu des jardins que dominent les têtes de nombreux palmiers. On y voit de jolies constructions européennes, des fleurs et des fruits, enfin tout un horizon nouveau qui contraste singulièrement avec la monotonie de la région antérieurement traversée.

Nous descendons provisoirement chez un marchand d'orge, en même temps cafetier, où nous sommes l'objet d'une énervante curiosité. Mais il est midi et nous sommes heureux de recevoir, sans plus tarder, une franche hospitalité chez le correspondant de la Banque Impériale ottomane, M. Démétriadès. Sa famille est nombreuse ; à tout instant de jeunes figures de fillettes brunes, de grandes demoiselles en blanc apparaissent, mais elles s'enfuient à notre vue et se cachent, comme épouvantées. On se croirait dans une maison musulmane.

Abritant une population de 1300 habitants¹, Kyrinia n'est point une ville triste : elle est seulement calme. Sa situation au bord de la mer, son petit port nouvellement terminé, de beaux restes d'une ancienne forteresse et ses jardins la font bien supérieure aux autres villes de l'île, y compris ses aînées moins élégantes, moins propres, d'aspect moins riant. Je tombe, à ma visite à l'ancienne forteresse où sont aujourd'hui le poste de police et les prisons, sur un jour d'inspection. Tout le monde est sous les armes, en allées et venues rapides, inquiètes, et, sans l'obligeance du commandant anglais qui m'introduit lui-même, j'aurais dû renvoyer ma visite à une heure plus opportune. Nous entrons par un pont jeté sur les fossés que la mer ne remplit plus, qui ont été transformés en pépinières, à travers lesquelles des avenues et des routes ont été créées, et par un portail voûté. Nous sommes à l'intérieur, où nous allons partout, entre des pierres jaunies, des voûtes lourdes transformées pour les besoins actuels, par des chambres inoccupées, vides, silencieuses, ou de sombres boyaux qui ont jadis résonné sous les pas lourds des Français et des Vénitiens. Une petite salle circulaire a été, et est encore, une chapelle. J'y vois un sarcophage en terre cuite muni d'un rebord large et percé, au fond, de trois trous à égales distances, tombeau qui vient d'une des loges de la nécropole phénicienne, près de là. Dedans, les ossements en miettes de son propriétaire.

Les cellules des prisonniers sont disposées en deux étages, ouverts l'un sur l'autre, donnant dans une cour intérieure qu'elles entourent. Elles sont vastes, aérées, munies extérieurement d'une solide porte de bois ; et ce qui frappe dans celles-ci comme dans toutes celles que j'ai visitées ailleurs, c'est l'excessive propreté avec laquelle tout est tenu. A la porte, un tableau à coulisse avec une plaquette porte le nom du prisonnier, le motif de son incarcération, l'âge, le temps à faire et les dates. Dans un costume bleu clair, tous, à quatre ou cinq par cellule, dorment sur leur couche. Quelques-uns se soulèvent et nous jettent de mauvais regards d'ennui.

Nous redescendons dans la cour, visiter les cuisines ; des prisonniers y travaillent à bluter de la farine ; d'autres, en rang, sous l'escorte d'un gardien armé seulement du casse-tête des *policemen* anglais qui pend au côté, reviennent d'un travail quelconque, tandis qu'une escouade retourne du marché, apportant la viande dont la qualité n'a pas l'approbation d'un sergent, qui tempête après son subalterne.

Nous montons sur le faite et nous faisons le tour des murailles, qui sont d'une extraordinaire épaisseur du côté de la mer et en face de la montagne. Il y reste un canon enfoncé en terre. Les murs sont presque intacts, hauts et droits, très simples aussi. C'est dimanche aujourd'hui et le pavillon bleu flotte au sommet d'un poste de surveillance récemment construit sur un bastion. De là, je jette un coup d'œil sur la chaîne : en face, isolée, la pointe déchiquetée qui porte le château de Saint-Hilarion ; plus loin, les restes de l'abbaye célèbre de Bellapaïs, la tête du *Kakōscala*, à 904 mètres de hauteur, puis le pic plus élevé où s'effritent, sous la bise, d'autres ruines, celles du château de Buffavento ; enfin la dentelure du *Pentadactylon*, visible de toute la Messaorée, d'où la

1. 1322 exactement, suivant le dernier recensement, de 1891.



PASSE DE KYRINIA. — DESSIN DE TAYLOR.

chaîne diminue à l'œil et s'enfonce dans la presqu'île du Karpas. Tout est vert sur les pentes, malgré la saison, et, l'hiver, ce doit être certainement la région la plus agréable de l'île. A gauche et à droite de la ville, de hautes couches d'un calcaire tendre ont été une nécropole importante, à en juger d'après le nombre de loges funéraires qui s'y voient encore. En bas, au pied des murs, la mer, d'un vert émeraude, bat doucement une ligne de roches qui, s'infléchissant en dehors, à l'est, semble avoir été la défense naturelle d'un port intérieur.

Le château de Kyrinia fut construit par les Lusignans et modifié sous les Vénitiens. De forme quadrilatérale, avec de larges et fortes tours aux angles, il représentait pour l'époque une sérieuse défense. C'est ce fort qui abrita la famille royale pendant une invasion des mamelouks à Chypre, au ^{xv}^e siècle, et qui résista un an à Jacques le Bâtard, fils naturel de Jean II de Lusignan.

Quand nous sortons, le corps entier de défense de la ville et des prisons est sous les armes contre un des murs de la vieille citadelle; et, ma foi, ces Grecs et Turcs mêlés, sous l'uniforme bleu foncé et le turban d'un blanc éclatant, ne font point mauvaise figure.

Notre visite terminée, nous nous rendons dans la partie de la nécropole qui s'étend à l'est de la ville, commençant immédiatement après les dernières maisons. Les ouvertures carrées des chambres, à fleur de sol ou entièrement ouvertes par le toit, — soit travail du temps, soit travail de l'homme, — et les escaliers qui y conduisaient, se voient de tous côtés, dans toutes les directions. Une de ces loges, souterraine, qui sert aujourd'hui d'étable, est restée en parfait état. Taillée dans un calcaire granulé tendre, elle a 5 m. 60 de large, 5 m. 25 de long et 1 m. 65 de hauteur moyenne. Trois plates-formes en occupent les côtés à 0 m. 47 du sol. Nous y trouvons les débris d'un sarcophage en terre cuite, récemment découvert et cassé, dont nous pouvons rapprocher les morceaux de la première moitié. En fouillant les poussières des angles, nous sortons un morceau de maxillaire inférieur qui porte encore trois dents : triste reste de ce qui a été une intelligence humaine !

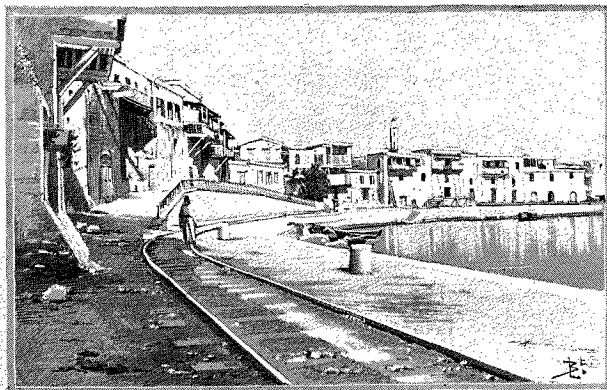
Contournant, à droite, une pointe rocheuse au-dessus de laquelle on voit une église élevée sur l'emplacement d'un ancien fort, nous arrivons au port, bordé de quais, qui peut bien renfermer, à l'aise, une quarantaine de voiliers. A l'ouest, il est défendu par une jetée assez haute munie d'un parapet; à l'est, par une autre jetée de biais faite avec des blocs naturels superposés. Au milieu, s'élève une ruine circulaire qui paraît avoir été le pied d'une tour de vigie et qui repose sur un sol de blocs apportés. Autour du quai, des maisons de bonne apparence,

des cafés, et, au milieu de quelques pierres antiques, un petit requin desséché qui a été abandonné là, après sa capture. A droite, les hautes murailles jaunes de la forteresse. Comme note moderne, un pêcheur à la ligne, attentif aux moindres mouvements de son hameçon.

A l'intérieur de la ville, deux tours, à peu de distance l'une de l'autre, en bon état de conservation, appartenaient à l'ancien système de fortifications et sont englobées dans des constructions récentes. Tout autour sont des pépinières, jardins publics non entretenus, envahis par les ronces, et des avenues de mûriers et de mélissas qui font des promenades très agréables le soir.

Kyrinia fait un commerce important avec la côte d'Asie, en face. Elle en reçoit des bois de construction et lui envoie du coton, du vin, des produits manufacturés, soit d'importation anglaise, soit de fabrication locale.

En somme, cette ville, chef-lieu de district, n'est qu'un grand village. Dans ses rues étroites, tranquilles, je rencontrai un colporteur de chaussures, sa marchandise enfilée sur un bâton. Il doit être arabe. Les Maronites, venant de la côte syrienne, ont jadis été en grand nombre à Chypre. Mais, traqués par l'Eglise grecque qui craignait peut-être, s'ils eussent vécu en tranquillité, un appel de leurs frères syriens et une immigration inquiétante pour la tranquillité de l'Eglise orthodoxe, ils ont été dispersés et réduits à se grouper, à se cantonner à une des extrémités les moins peuplées de l'île. Ils forment aujourd'hui cinq villages, confinés à l'intérieur d'un triangle équilatéral formé



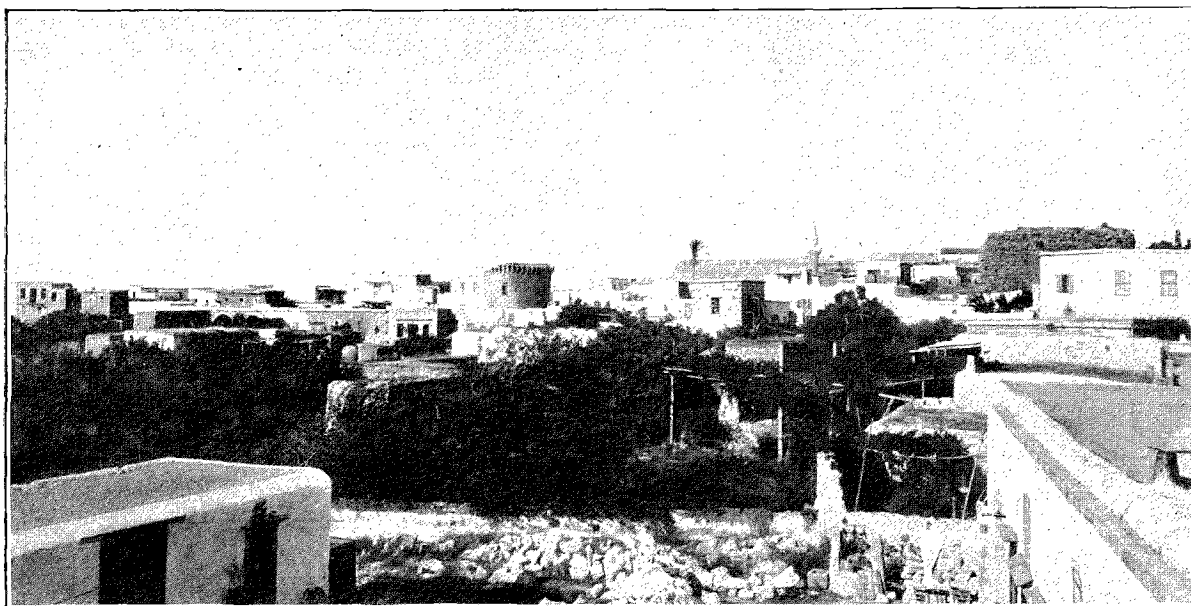
LE PORT DE KYRINIA. — DESSIN DE BERTEAULT.

par le cap Kormakiti au nord-ouest de l'île. A tort ou à raison, les Maronites ont, à Chypre, une réputation équivoque qui fait dire « un maronite » pour un « homme de rien ». Ce n'est probablement que le résultat des agissements des prêtres grecs.

Le 23 au soir, à 6 heures, nous nous remettons en route à pied, dans la direction de Lapithos. Nous allons aller

coucher au monastère d'Acheropiitou, à 15 kilomètres, au bout d'une route qui court entre les oliviers et les caroubiers, non loin de la mer. Nous arrivons, deux heures et demie après, à destination.

Le monastère d'Acheropiitou, grand bâtiment rectangulaire construit au bord de la mer sur la roche même, est un lieu de villégiature pour les Nicosiotes. Aussi y trouvons-nous deux familles de la capitale qui sont venues y jouir du bleu de l'eau, de la pureté de l'air, de la fraîcheur des sources et surtout du bon marché de la station. Au milieu d'une grande cour centrale se trouve l'église, surmontée de trois coupoles, flanquée de bas-côtés et de contreforts dans le style byzantin. A gauche, deux longues files d'arcades formant vérandas, sous lesquelles, en haut et en bas, sont de nombreuses chambres : celles du haut, seulement, sont habitables pour un Européen ; les autres offrent le plus parfait exemple d'abandon et de saleté monacales que l'on puisse imaginer. Il en est de même dans la cour et l'église, où il semble que la propreté doive être, par principe, sévèrement bannie. Dans les niches, de vieux tableaux tombant de vieillesse, des toiles déchirées, pantelantes ; aux murs, de vieux habits ; dans les coins, de vieux bois, des morceaux de dorures anciennes, quelques-unes véritables et précieux travaux d'art. Tout cela semble une arrière-boutique de fripiier. Les tableaux de la Vierge d'Acheropiitou sont nombreux, ainsi que la tête du Christ décapité, posée comme sur un plat de barbier. Oh ! certains de ces tableaux des églises chypriotes ! Je ne sais plus où j'ai vu un Christ nu sous une peau de bête, les membres cagneux, la tête immense,



VUE DE KYRINIA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

travail de fou en délire ! Parmi les dalles du sol se trouve une ancienne pierre tombale, celle probablement dont parle M. de Mas-Latrie, la dalle du tombeau d'Alex. Flatri¹.

Le monastère sert surtout de magasin d'entrepôt pour les récoltes de caroubes, qui sont prises, ici, chaque année, par les bateaux de diverses compagnies anglaises, et de caravansérail pour les bêtes et gens de passage. Il y a trois moines, toujours occupés des intérêts matériels de la maison, régissant les foires, au cours desquelles ils louent les emplacements, vendent l'orge, la paille, les produits de leurs terrains.

A une cinquantaine de mètres du monastère, à l'est, du côté de la mer, se trouve une vieille petite église qui porte le nom de *Haghiōs Evlavios*, premier évêque d'*Ambousa*, ville byzantine qui succéda à l'ancienne *Lapithus*, dont le village actuel de *Lapithos* a conservé le nom.

Tout près, dans la même direction, on rencontre un immense bloc de roche de 7 m. 50 de large, sur 11 mètres de long et 7 de hauteur, soit près de 600 mètres cubes, reste probable d'une nécropole phénicienne qui s'étendait de ce côté. Ce bloc passe pour avoir servi de tombeau à saint Evlavios. A l'intérieur, il est creusé de deux chambres, d'une loge à ras terre et d'une autre loge très haute, large, en face de l'ouverture d'entrée. La chambre principale a été éventrée sur la paroi de gauche. Sur les flancs, on voit un escalier et une quantité de petites niches où les fidèles venaient, jadis, faire brûler de petites veilleuses.

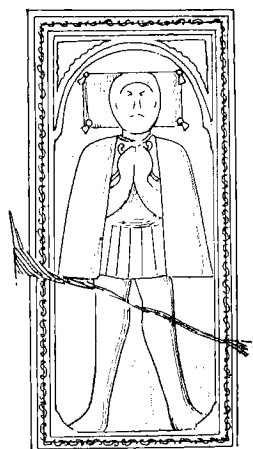
De ce point jusqu'à deux ou trois cents mètres de distance le long de la côte, un amas de pierres forme une élévation artificielle et marque la place d'une ville importante qui a été là.

D'Acheropiiton au monastère du Sinai, où nous pensons retrouver notre ami de Pseuda, nous montons lentement, entre les caroubiers et les oliviers séparés par de longs intervalles incultes. Le monastère, qui date de 1700, domine le village de *Vasilia* et est do-

1. Les Flatri étaient une famille grecque admise dans la noblesse française de l'île et qui s'allia avec une des branches de la famille des Lusignan (L. de Mas Latrie).



ARABE MARCHAND DE CHAUSSURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



DALLE TOMBALE
D'ALEXANDRE FLATHI
DANS L'ÉGLISE GRECQUE
D'ACHIEROPHOUTOU (PAGE 473).
DESSIN DE FAUCHIER-GUDIN.

miné lui-même par les ruines de celui qui l'a précédé, Krinia. On y accède par un étroit sentier qui monte, très raide, en serpentant jusqu'au sommet du Konnos Vouno, à 947 mètres. Petit, sans caractère, il n'a rien de remarquable : une simple construction du pays, en pierre. Le propriétaire n'est pas là, et son domestique est sur le point de nous mettre à la porte sans autre forme de procès. Après la grimée que nous venions de faire, ce procédé par trop cavalier ne pouvait nous laisser sans protestations. Nos bagages à terre, je fis connaître à ce cerbère l'invitation que nous avions reçue de son maître, et nous obtînmes le café. Il est vrai que je parais faire partie d'une classe sociale très inférieure, à Chypre, aussi bien pour les bourgeois que pour les paysans, le fait de marcher, pour me rendre d'une ville à l'autre, me mettant au plus bas dans leur estime.

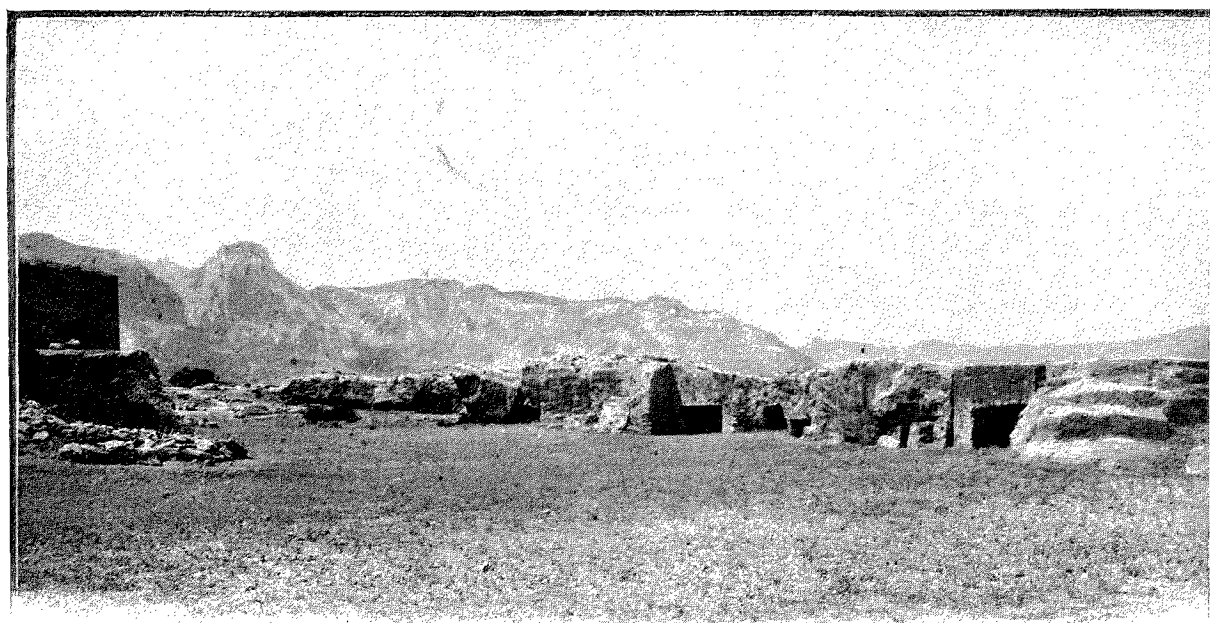
Après le café et des pourparlers où j'usai de toute ma politique, on nous donna à manger : il était temps.

Ne pouvant donc demeurer au monastère, le *despote* étant absent, — car ces moines-chefs se font appeler « évêques », — nous descendons la montagne et allons nous réfugier au village de Vasilia. Enfin, à la nuit, le sinaïte arriva de son excursion et nous dûmes refaire l'ascension de la montagne au clair de lune, non sans nous perdre plusieurs fois et risquer nos mollets, les chiens chypriotes ne faisant pas mentir leur origine arabe. Cette fois nous reçûmes une hospitalité non moins aimable qu'à Psevda.

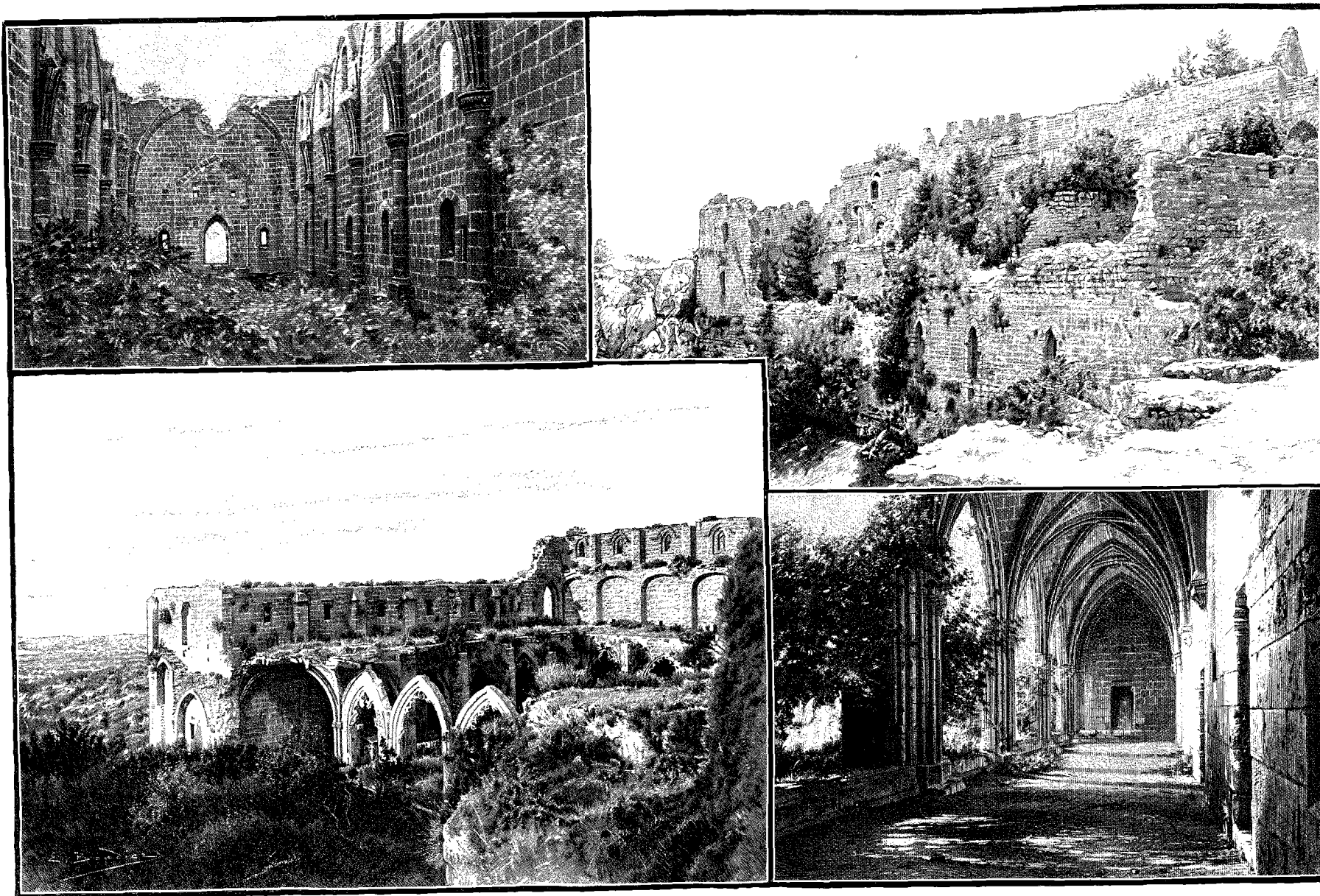
Le lendemain, de bonne heure, nous montons sur des bêtes arrêtées la veille. Jusqu'à *Larnaka-tis-Lapithou*, — on appelle ainsi ce village pour le distinguer de la ville que nous connaissons, — il n'y a guère, à vol d'oiseau, qu'un peu plus de 3 kilomètres ; mais nous mîmes environ quatre heures à les franchir par le sentier montant et descendant qui traverse entièrement la chaîne, le village se trouvant en deçà de l'arête.

Il est donc 11 heures et demie quand nous arrivons au monastère-ferme de Kathari, près de Larnaka, où nous sommes reçus par son locataire, un agriculteur. Mais nous tombons mal, car demain, 15 août, a lieu ici une fête, un *panairi* important, et, les paysans commençant à arriver sur leurs ânes, notre amphitryon n'a pas le temps de s'occuper de nous.

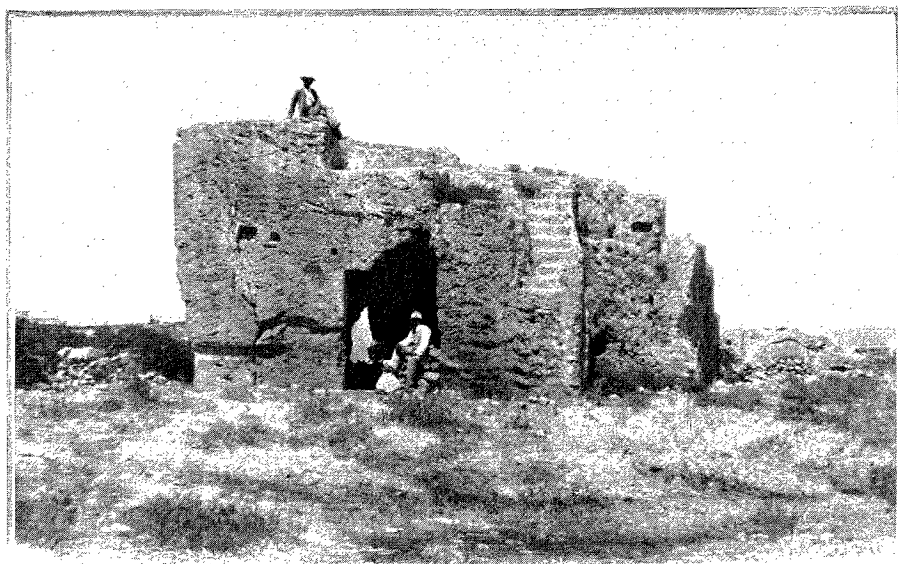
Le soir, j'ai la bonne fortune d'assister à un baptême. Il y a déjà une trentaine de personnes dans la cour du monastère, surtout des femmes, très laides, très masculines de formes, le mouchoir bleu ou noir sur la tête, attaché sous le menton ou derrière, couvrant le bas du visage, à la mode bédouine. La cloche a été longuement agitée et la cérémonie commence. Le père, un gros paquet de fines chandelles jaunes à la main, en fait la distribution à tous les assistants et nouveaux arrivants, puis rejoint sa place, aux premiers rangs, près de la mère. Et la cérémonie va son train, peu différente de la nôtre, surtout plus longue. Au milieu de l'église, sur une table de bois qui gît habituellement dans la cour les pieds en l'air, on a disposé un pétrin de bois. Tous les assistants ont allumé leur chandelle, qui s'éteint à tour de rôle, les portes ouvertes faisant un fort courant d'air. La mère a déposé l'enfant à terre dans un amalgame méconnaissable de linges sales ; un grand diable bronzé qui semble pris de



NÉCROPOLE PHÉNICIENNE À KYRINIA. — DESSIN DE BARCLAY.



VUE DE L'ABBAYE DE BELLAPAIS (PAGE 480). — DESSIN DE BOUDIER.



TOMBEAU DE SAINT EVLAVIOS (PAGE 473). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

la mère, l'enfant au bras, fait le tour de la baignoire improvisée en s'arrêtant à ses quatre points cardinaux et termine en se faisant encenser par le prêtre en face, — détail qui allait, aussi, être omis. Ensuite un coup d'encens pour les assistants, et le bain au pauvre bébé maigre, jaune, couvert de crasse, qui s'agite douloureusement dans les mains du prêtre. On le plonge à plusieurs reprises, de l'eau est jetée sur sa tête, puis on le couvre de croix à l'huile sainte, sur le front, dans les oreilles, dans la bouche, dans les mains, sur la poitrine, au ventre et sous les pieds, et l'on recommence. Il est reçu enfin par le *coumparo*, dans des linges propres apportés à cet effet, et, sur le sol, trois femmes ensemble n'arrivent pas à couvrir ce petit corps grêle qui grelotte au courant d'air. Le prêtre reçoit la chemisette et les autres vêtements, bénit la première, la lui met lui-même et bénit le reste, dont s'emparent les femmes. L'enfant est de nouveau déposé sur le sol : on le tourne, on le retourne, on tire un linge sale, puis un propre, enfin on empaquette autour de lui les uns et les autres et il est ainsi enroulé. Mais ce n'est pas fini : on lui jette encore de l'eau froide à la figure avec un mouchoir bleu, à dix reprises différentes, malgré ses protestations indignées et ses plaintes ; on coupe, sur sa tête aux quatre points opposés, quatre petites mèches de cheveux, qui sont jetées dans le pétrin ; enfin la *coumpara* sort d'un chiffon un gros morceau de savon blanc apporté à cet effet et le passe au prêtre officiant qui se lave placidement les mains dans l'eau du baptême, s'essuie à une serviette remise comme le savon, y enveloppe ce dernier et met le tout dans sa chemise : c'est son bénéfice. Je passe bien des détails, mais il faut savoir se borner. D'ailleurs mon cierge allumé touche à sa fin, et la chandelle qui dégoutte de mes doigts m'empêche de profaner les lieux par un reportage succinct au crayon. Enfin l'on sort de l'église ; la marraine, — la *coumpara*, — tenant l'enfant d'une main, une lanterne de l'autre, vient remettre le bébé au prêtre, puis à sa mère, qui promet d'en être seule responsable jusqu'à sept ans. Le père, alors, fait une distribution de pain et de vin à tous les assistants, et tout le monde est content, sauf, certainement, le petit Chypriote mal emmaillotté qui sera heureux d'en être quitte avec un rhume, mais qui pourra y gagner une bronchite. La fête se poursuit ensuite jusqu'au lendemain dans la forme ordinaire.

Le soir, tout le monde s'est répandu un peu partout, sous les oliviers, sous les grandes roches qui dominent la ferme, sur les toits des cases, sur les aires, dans les cours. La vue est gaie de tout ce monde joyeux qui boit, assis à terre. Le lendemain le pays retombe dans son silence de mort ; la nuit, choses, bêtes et gens ont disparu : on n'entend plus que les poules glousser et le chœur discordant des corbeaux dans les caroubiers. Dans les champs, on reprend les travaux.

À environ 1500 mètres de là, sur le flanc d'une élévation qui part d'une profonde entaille au fond de laquelle roule un torrent, l'hiver, s'étage le petit village de Larnaka. Nous nous y rendons de bonne heure, nous dirigeant tout droit vers la maison de notre amphitryon. Nous allons voir une pierre fameuse qu'il a achetée il n'y a pas longtemps et avec laquelle il aurait bien voulu nous rançonner. C'est un cippe mi-circulaire, orné de moulures supérieures et inférieures, de 0 m. 44 de hauteur sur 0 m. 69 de diamètre, en marbre gris et blanc, bien taillé du côté d'une longue inscription phénicienne en seize lignes et paraissant, derrière, avoir été grossièrement travaillé. Ce document a été trouvé, il n'y a pas longtemps, non loin de là, sur un véritable champ de pierres antiques qui, extraites de la terre, ont été amoncelées, réunies en murailles, en tas, en attendant qu'on les prenne pour servir à des constructions nouvelles. Sur l'une d'elles, en bordure, je trouve en très grands caractères : [NOY] ΜΙΝΙΟΥ ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ. Ce lieu porte le nom de *Haghia-Marina* comme beaucoup d'autres endroits de Chypre. Au bas de

boisson, le crâne rasé, sauf un long toupet de cheveux, comme certains sauvages d'Océanie, interpelle tout haut, de sa voix rauque, un ami de l'autre côté, tandis que le prêtre, en face du pétrin, s'embrouille dans la marche de la cérémonie et va oublier un point principal qu'un autre vieux prêtre lui rappelle, faisant office de « souffleur ». Les deux sont vêtus d'une veste noire, de grands pantalons bleus, à la turque, et chaussés de bottes plus grandes encore. De l'eau froide, puis de l'eau chaude, de l'huile ensuite versée en croix, sont jetées dans le pétrin, pendant que

la pierre nous trouvons des bouts de chandelles que des fidèles sont venus brûler là, en invocation de la sainte.

L'inscription du cippe phénicien, qui était inédite, a été publiée par M. Philippe Berger, l'éminent archéologue, et présentée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres¹.

A l'un des angles d'une petite école grecque construite récemment, je trouve encore la longue inscription grecque dite de *Poseidon Narnakios*. J'eus assez de bonheur pour en prendre d'excellents estampages, qui permirent à M. Philippe Berger de rectifier, sur un point, la lecture qui en avait été faite jusqu'alors.

Mais un des restes les plus intéressants peut-être du passé de Chypre se trouve non loin de là, au sommet d'une élévation qui touche à la montagne. C'est un pain de sucre qui a 130 pas de circonférence à la base, superposition irrégulière de roches de toutes grandeurs, dont quelques-unes ont plus de 1 m. 50 de long, amalgamées ensemble par une gangue noire à surface boursoufflée, à aspect métallique, sombre, telle qu'en forment les laves ou les scories de fonderie. A la base et à l'ouest de cette élévation conique, ou mieux de ce monument, ancien autel dédié à Anat-Athéné, — déesse cyprio-phénicienne de la guerre et de la paix, — et à 1 m. 90 du pied, se trouve une large pierre plate, en marbre de même composition que celui du cippe phénicien, sur laquelle se lit, encore assez distinctement dans certaines parties, une inscription bilingue, grec et phénicien, depuis longtemps déchiffrée, commémorative d'une victoire de Ptolémée Soter, en 312. En bas, la pierre s'appuie sur une assise rocheuse qui pourrait former la base entière de ce singulier tumulus, nommé dans le pays *Laharo pétro*.

Le lendemain, pour le retour, il nous est impossible de trouver des bêtes. Nous en profitons pour nous reposer et faire causer le fermier. Son monastère est loué pour cinq ans à l'archevêché de Nicosie, moyennant 1 750 francs par an. Mais, sur 2 000 échelles de terre qu'il comporte, 300 seulement sont cultivables, avec des oliviers, des caroubiers et des vignes. Toutes les recettes appartiennent au locataire, à la condition de payer, pour y venir dire la messe le dimanche, un prêtre, qui reçoit de ce chef une allocation de 6 piastres, soit 43 fr. 68 par an, et de pratiquer l'hospitalité.

XI

Un moukhtar spirituel. — Réception aimable à Fungi. — Récolte des caroubes. — Aux ruines du château de Saint-Hilarion. — Croyanances et superstitions. — Le maos. — A l'abbaye de Bellapaïs.

Le 28, par un splendide clair de lune, nous nous mettons en route à 3 heures du matin. Au lever du soleil, nous étions à Vassilia; le cafetier y allumait son feu, en face d'un zaptié qui semblait fort impatient. Il me remet en mémoire une jolie histoire très authentique qui nous servira à caractériser cet estimable corps chypriote de carabiniers d'opéra. Je ne sais quel chef ou sous-chef de police se rendit un jour dans un village qui



VUE SUR LE MONASTÈRE D'ACHEROPHTOU (PAGE 472). — DESSIN DE TAYLOR.

1. *Mémoire sur une Inscription Phénicienne de Narnaka*, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans les séances des 17 novembre et 16 décembre 1893.

avait été signalé à son attention, et, s'adressant au moukhtar, lui demanda dans la phraséologie en usage :

« Quels sont les mauvais sujets que vous avez ici ? »

— Oh ! répondit l'autre, nous en avions deux, mais ils sont partis ; ils ont été enrôlés dans la police. »

L'histoire ne dit pas si l'on sut gré de son esprit à ce moukhtar audacieux.

A 11 heures et demie nous étions à Fungi, presque au pied du Saint-Hilarion, au sommet duquel se profilent les ruines de la fameuse résidence de la belle reine Catherine Cornaro. Fungi est le nom d'une source qui sort très pittoresquement du pied du massif où a été construit le château, avec des fougères, des *Adiantum*, des mousses qui donnent à ce coin, avec un cadre sylvestre et sauvage, une poésie que l'on rencontre rarement à Chypre. En bas, le tchifflik du riche avocat que nous avons déjà rencontré et où nous allons frapper en vertu d'une invitation faite avec insistance, mais réalisée à la chypriote. Le propriétaire absent, on voulut nous mettre à la porte et l'on refusa absolument de préparer notre repas, de nous fournir même de quoi le préparer de nos mains.

Le soir, nous étions rentrés à Kyrinia.

Maintenant nous avons deux excursions des plus intéressantes à faire, non loin d'ici, aux ruines du château de Saint-Hilarion ou de Dieu-d'Amour, dont la silhouette découpée tente depuis longtemps notre curiosité, et à celles de l'abbaye de Bellapaïs. Nous trouvons, dans la ville, un mouvement de bêtes pesamment chargées : c'est la récolte des caroubes qui bat son plein. Sous les arbres, aux environs, on entasse : femmes, filles et garçons frappent les branches avec de longues gaules pour en détacher les gousses. On mange, on couche sur place, et les bêtes font la navette entre la ville et le campement provisoire ; aussi nous est-il très difficile d'en trouver. Cependant, moyennant un prix double, nous pouvons engager un grand cheval maigre et un petit âne gris.

Le pic de Saint-Hilarion, dont M. de Mas Latrie a reconnu la hauteur à 709 mètres, est situé exactement à 4 kilomètres et demi de Kyrinia en ligne droite.

La première partie de la chaîne que l'on traverse est contournée vers le sud, et l'on en reprend les flancs septentrionaux jusqu'au fond plat d'une cuvette qui est un champ à céréales. De là, le pic rocheux sur lequel était construit le château qui fut la résidence favorite des Lusignan, se détache nettement sur l'azur du ciel, se présentant par le côté, avec un sommet bifide. On aperçoit une ligne de murs crénelés descendant rapidement, avec 45° de pente, jusqu'aux deux tiers de la montagne, tournant à angle droit vers l'est, où ils devaient rejoindre une série d'ouvrages élevés jusqu'aux roches à pic, du côté nord. Le tout formait une défense naturelle inexpugnable¹. De loin en loin, des bastions crénelés reliant trois enceintes de murs ; au sommet, une tour de vigie, et, immédiatement au-dessous, un fort. A droite, construite à pic sur la roche, devait être la partie principale du château. Les murs extérieurs ont 1 m. 50 d'épaisseur et sont formés de pierres irrégulières, non taillées, réunies par un fort ciment. Il est difficile, dans une visite rapide, de se représenter exactement quel a été le plan de ce curieux travail de défense et de refuge. Nous pénétrons dans la première enceinte par une porte basse, ouverte dans une muraille de 2 mètres d'épaisseur. Dans l'enceinte intérieure, l'entrée se faisait par un long tunnel courbe qui continuait à gauche, laissant à droite les parties principales du château s'appuyer sur les roches de l'est. Là était l'église, petite, ornée de colonnes de briques noires où l'on voit encore, sur les murs, des restes infimes de peinture à fresque. Puis des chambres sans direction générale, les unes au-dessus des autres et de conservation différente. Ici et là, des tas de matériaux, des amas de ruines gisant de tous côtés et se rattachant à l'on ne sait quel système de construction. Les citernes sont nombreuses, profondes, et pouvaient renfermer de l'eau pour un siège indéfini. Par des pentes très raides, rendues glissantes par les fines graminées qui s'y sont desséchées, escaladant les amas de décombres croulants, les roches par leurs interstices, traversant des murs troués ou des escaliers éboulés, des arêtes rocheuses qui laissent voir, en bas, des profondeurs de gouffre, sur les mains et sur les genoux, nous parvenons enfin, après une ascension de deux heures, jusqu'à la dernière tour de vigie carrée qui couronne tout le travail. Là aboutit l'extrémité du mur crénelé d'enceinte, couvert d'une espèce de *Clausilia* blanche, coquille passionnée des vieilles ruines.



ARMES DES LUSIGNAN RELEVÉES À BELLAPAIÏS.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

La descente se fit un peu au hasard, comme s'était faite la montée, mais néanmoins beaucoup plus rapidement, parfois bien contre notre gré.

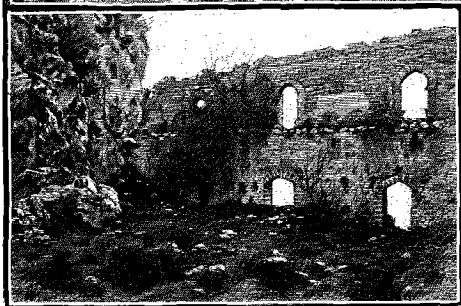
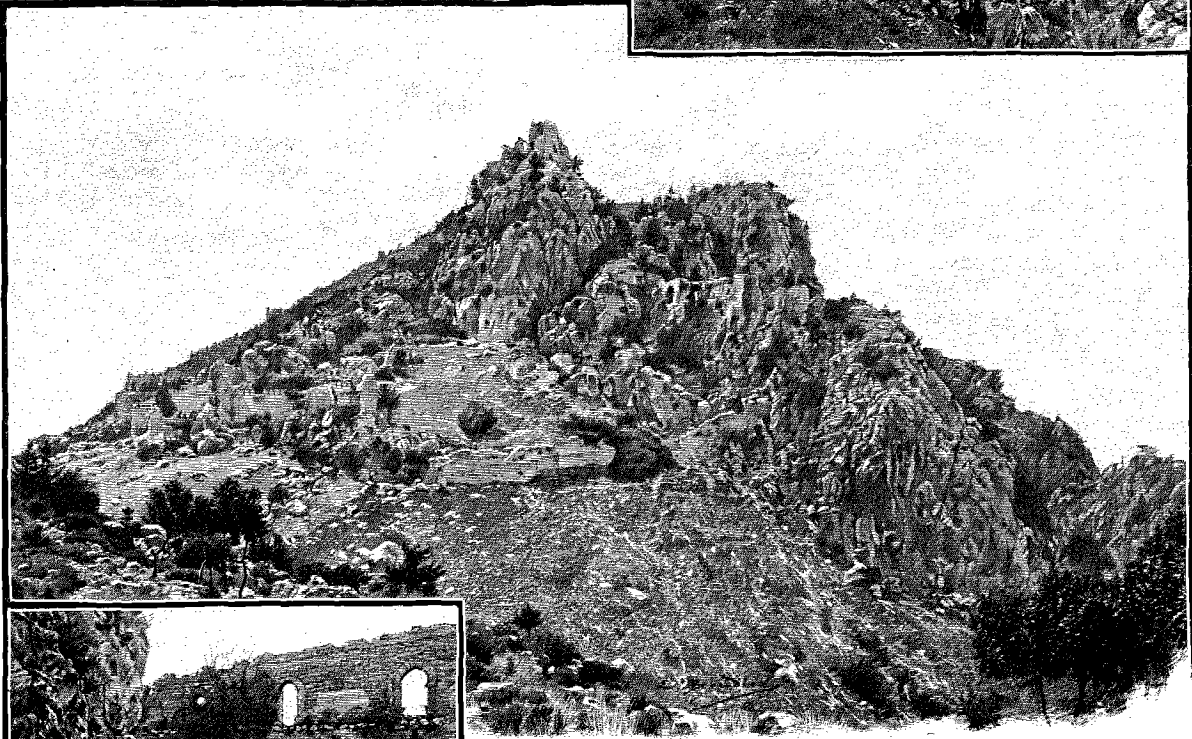
Il était nuit et nous étions encore en route ; ce n'est qu'à 9 heures et demie que nous rentrions à Kyrinia, où nous dûmes nous coucher sans manger, faute de pouvoir trouver même un morceau de pain.

Le lendemain matin, j'eus personnellement maille à partir avec ma logeuse, un incident qui m'arriva plusieurs fois à Chypre : je donnai des reliefs de mon déjeuner matinal à un chien, qui nettoya l'assiette « de langue d'esclave ». La bonne femme, qui se calma difficilement, chercha à me persuader que je venais de commettre « un gros péché ». Chypre est le pays par excellence des superstitions. Quelques-unes sont bizarres. Ainsi, lorsqu'un enterrement a passé dans une rue, — on sait que, suivant le rite grec, le cercueil, découvert, est porté par des parents et des amis du décédé, — toutes les servantes sortent jeter

1. Le château de Saint-Hilarion fut pris par Guy de Lusignan en 1191, pour le compte de Richard Cœur-de-Lion, retenu

malade à Nicosie, mais ensuite il ne fut plus jamais enlevé de vive force.

une cruche d'eau devant les portes des maisons. Lorsque quelqu'un de la maison part, on ne balaye jamais « derrière lui », s'il en est besoin, mais on attend le lendemain. Renverser de l'huile est d'un mauvais augure. Remuer des clefs devant des gens qui se disputent a pour résultat de faire durer et d'envenimer le différend ; il en est de même si l'on frotte les ongles les uns contre les autres, les deux mains étant fermées. Le poivre ou le sel est-il renversé ? il y aura sûrement une querelle. Renverser du vin est bon signe ; on observe alors quelle



CHÂTEAU DE SAINT-HILARION. — DESSIN DE BOUDIER.

direction il prend. Mettre la main sur la tête d'un homme marié, c'est le traiter de mari malheureux, lui faire pressentir une infidélité. On ne doit jamais passer par-dessus quelqu'un qui dort. A quelqu'un en colère, on dit : « Prenez un peu de vinaigre » ; à un autre qui a honte : « Mettez-lui un bât », le traitant ainsi d'âne. Remuer les pieds quand on est assis est considéré comme très mauvais. On dit alors aux enfants que les « esprits » vont venir. Quelqu'un est-il malade, dans les villages, on dit aussitôt qu'il doit avoir marché sur la table des *kalés guinaikés* (les bonnes femmes). — les diables d'ici, — pendant qu'elles mangeaient. Dans ce cas, c'est le *maos*, un personnage important dont nous allons dire quelques mots, qui est chargé de la cure.

Il est des mots que l'on ne prononce jamais ; tel est, par exemple, le mot « bile ». On le remplace par un autre qui sert pour tous ceux qui entrent dans cette catégorie : *omoloïtos*, qui pourrait se traduire par « qui ne doit pas être révélé ». Pour la bile, on prétend que si le mot était dit par quelqu'un, celui-ci, à l'occasion de vomissements, au cours d'une maladie ou d'une indigestion, ne pourrait pas évacuer. La « grêle » est dans le même cas.

Le *maos* est le magicien. Il y en a dans toutes les villes et tous les villages ; et, évidemment, résultat de la concurrence qu'ils doivent se faire, l'un deux, celui du petit village d'*Akaki*, près de *Péristersona*, sur la route de *Leffa*, est le plus renommé. Tout Chypriote a foi et crainte en ses charmes. J'ai appris un de ses remèdes favoris : quelqu'un est-il malade, on envoie un ami près de lui, et celui-ci lui remet de petits morceaux de papier coupés en triangle et enveloppés dans une petite gaine de toile cirée (*amaïli*). Ces papiers sont destinés à être portés par le patient, lequel ne peut manquer de guérir.

« Que le *maos* vous lie, et nous verrons si vous ferez quelque chose avec votre fusil, » a-t-on coutume de dire.

On croit absolument que le fusil ne partira pas, à l'occasion, si le maos le veut bien. Un nouveau marié aussi qui a été lié par un ennemi, ce qui est fort possible à Chypre, peut être délié par le maos, qui a, dans ce cas, de merveilleux remèdes. Mais ce qui se délie le plus, dans tous ces cas, c'est la bourse de ces pauvres ignorants.

Revenons à Kyrinia pour nous préparer à aller visiter l'abbaye de Bellapaïs, l'ancien couvent où Richard Cœur-de-Lion, le conquérant de l'île en 1191, passa deux ans. Ses ruines sont situées à quelques milles d'ici, sur le flanc de la chaîne de Kyrinia, au-dessus du village de Kazaphani, dans une ravissante situation.

Dès notre arrivée, la corde du clocher nouveau, élevé par-dessus l'ancienne construction, a été violemment agitée pour demander les clefs à une vieille femme, la *gira*, — ainsi que l'on dit dans les villages, — qui a la garde des ruines, des jardins et de l'église grecque. Après avoir traversé une grande cour, on pénètre par une petite porte, à droite, dans ce qui est aujourd'hui un jardin d'orangers cultivé, entre les arceaux intérieurs de l'abbaye. De là, tout le couvent des anciens moines blancs apparaît, encore superbe dans ses restes branlants ou tombés, gisant, à demi enterrés, dans l'herbe haute. Toute l'architecture est ogivale. A gauche, un sarcophage de marbre blanc, beau travail de l'art grec, de 2 m. 35 de longueur sur 1 mètre de largeur, est posé à terre sur un socle en maçonnerie et a servi de fontaine aux moines.

Les arceaux, qui faisaient le tour de l'abbaye, sont soutenus par des colonnes en calcaire jaune et tendre, continuant les gracieux arcs ogivaux des plafonds. En face de la fontaine s'ouvre la porte de ce qu'on me dit avoir été le réfectoire de l'ancien couvent, une grande chambre rectangulaire de 40 pas de long sur 14 de large, dont le plafond est formé d'arcs ogivaux s'appuyant sur six colonnes murales avec chapiteaux. Vers l'extrémité d'un des côtés, une chaire de pierre à laquelle on accédait par un escalier ouvert dans le mur, servait aux lectures religieuses qu'un des moines faisait pendant chaque repas. Aujourd'hui la grande salle ne résonne plus que sous les objurgations du *didaskalos*, du maître, car elle est transformée en école, avec des bancs noirs, une petite table, une chaire et un tableau qui porte les restes barbouillés d'une récente leçon.

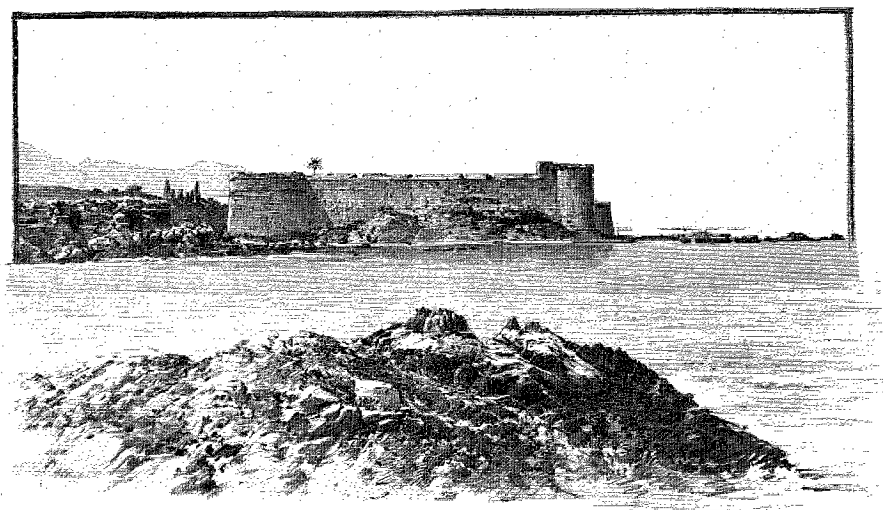
Sur le fronton de la porte d'entrée se voient trois écus aux armes de Lusignan et Jérusalem réunis. Par le fond de la cour on pénétrait dans une autre grande salle dont le plafond est écroulé, qui paraît avoir été très belle avec ses douze colonnes de côté supportant les arcs supérieurs. A l'étage qui était au-dessus, les moines venaient chaque jour, à minuit, s'agenouiller pour prier. L'église grecque actuelle, encore dédiée à la « Vierge aux vêtements blancs », est à côté.

L'abbaye de Bellapaïs fut fondée, dit M. de Mas Latrie, « vers le milieu du ^{xiv}e siècle, par le roi Hugues IV de Lusignan, pour des religieux piémontais, au milieu desquels le prince voulut être inhumé ». Sous les princes français, elle ne portait que le nom de *Lapaïs* transformé par les Vénitiens peut-être en *Bello Paese* (beau pays), et ensuite *Bellapaïs*, — à moins qu'il ne vienne du français même.

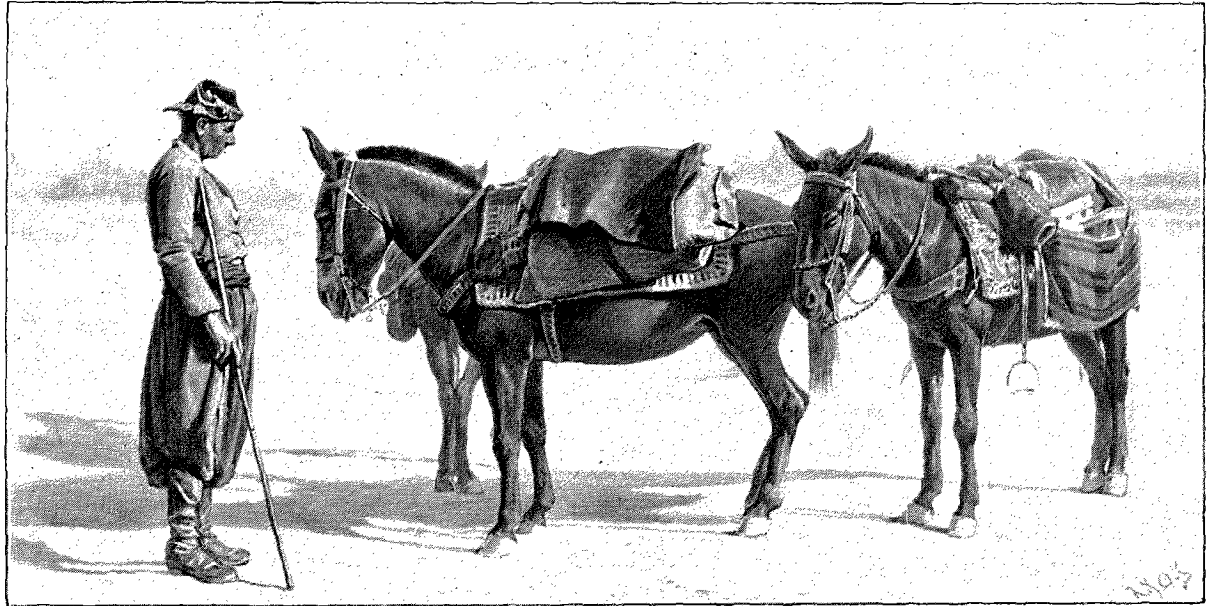
Notre visite est faite; nous indemnisons la vieille gira, qui ne se montre pas satisfaite, et nous rentrons à Kyrinia à travers les jardins dans lesquels l'eau chante, les roues des norias grincent, par de petits chemins où il n'y a pas place pour deux, tous enchevêtrés les uns dans les autres, mais délicieux à parcourir à cette heure.

(A suivre.)

ÉMILE DESCHAMPS.



CHÂTEAU DES LUSIGNAN, À KYRINIA (PAGE 471). — DESSIN DE TAYLOR.



KERAJMI ET SES BÊTES. — DESSIN D'OLLEVAY.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE¹, PAPHOS, NICOSIE, LIMASSOL PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

XIII

Nouveau départ de Nicosie. — Morfou. — État de l'agriculture. — Les rivières de Chypre. — Huilage des figues. — Une succursale du monastère de Kykkos. — Karavostasi. — Sur l'emplacement de Soli. — Dans le Tylliria. — Le *ladanum*. — Arrivée à Pamos. — Le porc. — Dans le district de Paphos. — Les Paphiotes. — La criminalité à Chypre. — Polis. — Le Khrysokhou. — Moulin à huile en plein vent. — Ruile et oliviers. — La presqu'île Akamas. — La « Fontaine Amoureuse » et la « Source des Amours ».



TURCS DE LEVRA. — DESSIN DE RONJAT.

CETTE fois nous partons de Nicosie pour traverser quatre des six districts de l'île. Il est 9 heures du matin et, malgré que nous soyons au 2 octobre, un beau soleil d'août inonde la campagne. La route que nous prenons, à l'ouest, qui va à Morfou et au delà, n'est pas carrossable. Toute cette partie de la plaine qui fait suite à la Messaorée, arrosée par le Syrianokhorio potamos et ses nombreux affluents, est très triste et relativement déserte. Hormis quelques villages lointains, ce ne sont que petites élévations crayeuses ou marseuses avec quelques oliviers très dispersés, des collines tronquées, de larges plateaux peu élevés, et, pour distraire de ce paysage monotone, des alouettes à pompon qui nous regardent passer sans peur, près de nous, et de petits lézards gris qui fuient sous les pas de nos bêtes.

Au-dessous du village de Phylia, la rivière a près d'un kilomètre de large. Nous la longeons jusqu'à Morfou, où nous sommes à 4 heures et demie, ayant franchi 40 kilomètres, sauf les stations, en cinq heures et quart, ce qui est un bon pas de mule chypriote.

Morfou, le *Morph* du temps des Lusignan, fief d'abord qui fut ensuite rénni aux biens de la couronne. C'est un village très étendu, aux maisons en pisé quelquefois ornées avec des cailloux roulés.

Si nous nous conformions à la définition, nous devrions appeler « fleuves » toutes les rivières ou torrents de Chypre, à sec pendant l'été et réduits, l'hiver même, à la proportion de simples ruisseaux, sauf le cas des pluies abondantes qui les transforment en torrents impétueux. Excepté le Pédias, de 105 kilomètres de longueur, le Yalias, à peu de chose près aussi long, qui arrosent la plaine de la Messaorée, et la rivière de

1. Suite. Voyez p. 157, 169, 181 et 469.

Morfou, toutes n'ont guère qu'un développement de 25 à 30 kilomètres et ne portent de l'eau, l'hiver, qu'autant qu'il pleut dans la région. La plaine de Morfou est d'une grande richesse et produit des légumes, des céréales, du lin, de l'anis, des pommes de terre et de la soie. Il y a peu de familles qui ne possèdent au moins un métier à tisser.

Entre Morfou et un endroit, Santéni, où se trouvent quelques ruines anciennes, sont les jardins du village, *ta périvolia*, très beaux jardins fruitiers, dont les orangers sont pleins de sève et les figues renommées. On fait subir, à ce propos, un curieux traitement au figuier de Chypre : l'*huilage* des fruits. Au moment de leur maturité, pour la hâter surtout, on humecte, avec un tampon huilé adapté à une canne, l'ombilic de chacun. Ce qui ne les empêche d'ailleurs pas de rester de mauvaise qualité. Ces jardins reçoivent de l'eau, comme dans toutes les plaines, d'une série de petits puits, tous reliés les uns aux autres par une cuvette, système ancien généralement adopté à Chypre, commun en Asie, mais que les indigènes ne savent pas entretenir.

Avec ses 950 000 hectares, l'île de Chypre a seulement 200 000 à 250 000 hectares en culture, et encore, sur ce chiffre, la moitié reste en jachère deux ou trois ans. Cependant, depuis les temps les plus reculés, Chypre a toujours été célèbre pour la richesse de son sol, dont la fertilité, dans certaines parties, est même supérieure aux meilleures terres d'Égypte et pourrait donner des rendements extraordinaires. Mais le dépeuplement de l'île d'un côté, le régime ottoman auquel le pays s'est trouvé soumis pendant trois siècles, la paresse, l'ignorance, l'indifférence, l'inertie du paysan devant un système nouveau, de l'autre, l'ont laissée bien loin derrière le mouvement ascendant qu'a subi l'agriculture dans les pays d'Occident. Il faut bien dire aussi que l'occupation anglaise, depuis 1878, n'a pas donné les résultats que la population en attendait au début : peu a été fait pour l'agriculture, jusqu'ici, par le gouvernement nouveau, qui a surtout eu en vue de gérer le pays sans bourse délier.

Avec la tradition des superbes forêts qui recouvraient jadis l'île du nord au sud et de l'est à l'ouest, il semblait indiqué que le reboisement dût être la première question à résoudre ; on s'est contenté d'entourer de soins les quelques bois qui couronnent les plus hauts sommets et tapissent les vallées privilégiées.

Le battage du grain se fait par la batteuse arabe, — pièces de bois simples ou jointes ensemble, légèrement relevées aux deux extrémités, à la surface inférieure desquelles sont encastrés, dans une matrice angulaire, des éclats de roches dures, — attelée d'un ou deux bœufs et sur laquelle le conducteur monte, l'accompagnant circulairement. Le grain séparé de la glume et du chaume, celui-ci se trouve comme haché, bon pour la nourriture des bêtes et la préparation du mortier indigène. On vanne au vent. La petite et ancienne charrue romaine, tirée généralement par deux bœufs, mais à laquelle j'ai quelquefois vu atteler un bœuf et un âne et même une femme, est toujours employée.

Revenons au village. Dans une porte grande ouverte, une femme prépare le lin en faisant passer les bouquets de plantes courtes par une sorte de hachoir de bois tombant dans une matrice angulaire. La plupart des femmes portent des vêtements en étoffe jaune ou mordorée faite avec des fils rouges et verts importés d'Angleterre, — la culture des plantes tinctoriales ayant été interdite par le gouvernement.

Morfou possède une église ancienne, restaurée, dont on est très fier. On y voit le tombeau de saint Mammas, sarcophage byzantin avec un trou dans le couvercle, où affleure l'eau dont il est plein. Une petite cuiller d'étain est là pour la prendre avec précaution, car elle possède d'innombrables vertus. Au-dessus, un grand panneau circulaire peint à fresque, représentant le saint fièrement monté sur un lion chocolat du plus éclatant effet.

De Morfou à Levka il y a 12 milles anglais (19 kilomètres) ou 4 milles chypriotes, ou encore 4 heures de route. On compte, à Chypre, surtout par mille chypriote, correspondant à une heure de chemin. C'est, à peu près, le pas du chameau. Après Prastio, où nous nous arrêtons un instant au café, nous passons près du village de Pendaya. « C'est là vraisemblablement, dit M. de Mas-Latrie, ce petit port de galées qui s'appelle Pandée, où les officiers du roi Janus et le grand-maître de Rhodes vinrent attendre le maréchal de Boncicaut pour ratifier avec lui le traité du 7 juillet 1403. » Situé à moins d'un mille de la mer, Pendaya donna le nom de « Contrée de Pandée » que la région portait sous les Lusignan.

Comme il y a, entre le village et la mer, une propriété du monastère de Kykkos qui porte le nom de Xéropotamos, « monastère de la rivière sèche », nous allons nous y reposer un instant. Nous sommes bien reçus par un supérieur bronzé par le soleil, couvert de transpiration et de poussière, qui, aidé par trois moines, dirige et surveille les intérêts de cette annexe de l'institution olympienne et la culture des 3 000 échelles de terre qui lui appartiennent dans les environs. Nous y recevons une hospitalité aimable, et ce n'est qu'une heure après que nous nous remettons en route. Au-dessous de Pendaya nous prenons le bord de la mer, par un sentier caillouteux, fatigant. Nous traversons de larges torrents dans le lit desquels les galets s'entassaient parfois, formant, avec le limon, des tas épais de conglomérats tels qu'on les retrouve dans les couches géologiques anciennes. De petites sources, près de Karavostasi, donnent un peu de verdure en se perdant à la mer.

Ce dernier village est le port de Levka. Dans trois petits pâtés de maisons en pisé réparties le long de la côte, au fond du golfe de Morfou, habitent deux familles. Hors leurs logements, ceux d'un douanier et du magasinier, le reste des bâtiments est constitué par des entrepôts destinés aux récoltes et aux marchandises qui passent par un petit débarcadère que le gouvernement y a fait construire. Il arrive ici des bois venant de Caramanie et il en sort des céréales que les barques chypriotes viennent chercher. Le climat y est fiévreux.

Mais ce qui donne à Karavostasi quelque importance, c'est l'emplacement, à quelque cent mètres à l'ouest, près de la mer, de l'ancienne Soli, un champ de pierres interrompu par un marais, montant par gradins jusqu'au sommet de la colline. Ici et là des morceaux de colonne. Au moment où nous passons, des milliers de libellules voltigent dans la bordure de joncs qui limite la cuvette où crouissent les eaux de pluie de l'hiver.

Il y avait, sur cet emplacement, un ancien royaume chypriote, qui se serait appelé, d'après Plutarque, Aipeia, et qui, suivant Strabon, aurait été fondé par deux Athéniens, Acamas et Phalère, en 1265 avant Jésus-Christ. Ce serait Solon le législateur qui, venant d'Egypte, aurait lié amitié avec le roi d'Aipeia, lui aurait conseillé d'établir sa capitale en ce lieu et aurait donné son nom à la ville grecque. Nous nous trouvons donc, ici, sur un sol historique, qui se distingue surtout aujourd'hui du reste du pays par l'abondance des *sphalangis* qui s'y cachent. Mais, ici également, les indigènes prétendent que, la région étant très humide, sa piqure est inoffensive.

Nous conchons à Karavostasi, station bien précaire pour un voyageur, et le lendemain nous repartons pour Polis, du district de Paphos. A l'embouchure du Kamboupotamos, nous passons sous un véritable tunnel de verdure, des lauriers-roses, des mûriers sauvages et des tamaris. Sans transition nous prenons les montagnes, très escarpées de ce côté, et, jusqu'au *ham* de Pyrgos, nous montons et descendons dans des sentiers à peine taillés, n'apercevant que quelques chèvres et la silhouette de rares bergers qui nous regardent passer de loin. Elles sont couvertes de broussailles,

de jujubiers sauvages, de térébinthes, de thym; ici et là, on en voit des tas coupés et abandonnés sur place pour sécher. Les traces du feu sont restées partout, incendies partiels allumés pour chercher les terres, ou préparer des bois à brûler pour l'hiver. Nous sommes dans la région du Tylliria, la plus pauvre de l'île, limitée à la partie montagneuse de la proéminence qui se termine au cap Pamos, et dont les habitants sont dits, dans l'île, « vivre comme des animaux ». Elle ne produit guère que le *ladanum*, dont nous allons parler, des fromages et de



SUR LA ROUTE DE PYRGOS À POMOS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

la viande de chèvre ou de mouton fumée ou simplement séchée au soleil, durcie comme de la corne, qui, sous le nom de *bastourma*, constitue la principale nourriture, l'hiver, dans cette région. Le ladanum est une résine extraite de deux plantes, deux *cistus* très abondants sur presque toutes les montagnes de Chypre. Ce sont les chèvres qui sont chargées de la récolte. Le suc qui humecte les sommités s'attache à leur poil, à leur barbe; le poil est coupé, puis passé à l'eau chaude, et la résine s'en détache. Reprise puis malaxée avec de l'huile, mise en une boule noirâtre qui a la consistance de la cire, elle est vendue aux épiciers, pharmaciens du pays. D'une odeur pharmaceutique, ni bonne ni mauvaise, on l'emploie comme résolutif et soporifique. Mélangée en petite quantité dans l'huile dont on se frotte le corps, elle passe pour préserver du froid.

Notre Kéradjî, pour nous distraire, nous raconte l'histoire d'un Kyllirien qui a assassiné un homme et une femme sur la route. C'est, bien entendu, un Paphiotte, qui, depuis, vit caché dans ces montagnes.

Un petit *ham* où nous nous arrêtons, et la plage basse représentent le port de Pyrgos, village de la montagne que l'on ne voit pas d'ici. Il est très mal approvisionné, et, sans une poule que nous faisons mettre à mort, nous devons nous résoudre à continuer notre route sans manger ou à nous contenter de l'infeste bastourma.

Nous longeons toujours le versant des montagnes qui tombent, très abruptes, à la mer, sur une côte très découpée, où les caps rocheux succèdent aux plages minuscules. Nous ne rencontrons personne. Toute cette région est très peu peuplée; les villages sont peu accessibles, encore logés où la crainte des pirates les faisait jadis s'établir. Les bergers passent des années entières dehors, faisant des grottes nombreuses leur habitation ordinaire. A côté de types très foncés en couleur, on en voit d'entièrement blonds, des femmes et des enfants que l'on dirait venus du nord de l'Europe.

Il est nuit quand nous nous trouvons en face de la pointe de Pamos, qui s'avance dans la mer comme une tête

d'espadaon, et à l'extrémité de laquelle il y avait dans l'antiquité un temple dédié à Aphrodite. En haut, contre la montagne, grimant péniblement jusqu'à un hameau du sommet, des paysans nous apparaissent comme de petits corps blancs, en longue file indienne sur un sentier à pic, telle une procession. Aux environs, quelques troupeaux et des *mandrès* ou parcs à bestiaux établis dans la montagne au moyen de broussailles disposées en cercle.

A Pamos, nous demandons l'hospitalité dans la première hutte venue. On est assis autour d'un de ces grands plateaux de paille qui servent souvent de table à manger, les hommes dehors, les femmes dedans. On se salue; les hommes se lèvent, on nous fait asseoir, et ce n'est qu'une heure après, employée à dénicher une mauvaise lampe à pétrole, que nous pouvons y voir quelque chose, le dîner que, dans l'ombre, on nous a « préparé » : du pain très noir et du fromage très dur. Dans la chambre où nous devons dormir, tout est noir, comme enfumé depuis des siècles. Je demande du café, mais la boisson de l'Orient ne pénètre pas dans ces recoins retirés.

Le village est constitué par un éparpillement de maisons basses, en pierres non travaillées, où une terre rouge a remplacé la chaux, se distinguant à peine du sol. La plupart sont collées à la montagne.

Le porc est une richesse pour cette région; une demi-douzaine de ces animaux reniflent autour de nous, mêlés aux poules et aux mules. L'hiver venu, on vend le troupeau, on en sale un pour la famille et tous se nourrissent six mois avec 25 ou 30 francs de chair crue, séchée, durcie.

Quelques milles de montagne, le lendemain de bonne heure, nous amènent devant une plage basse, de 13 kilomètres de longueur. Nous sommes, depuis hier, dans le district le plus mal famé de l'île, celui de Paphos. Le Paphiote, pour être le moins mélangé des peuples de l'île, est le montagnard, avec ses qualités et ses défauts. Il est très orgueilleux, fier, vindicatif, rude, méfiant, et sa réputation de férocité ne lui déplaît point. Les crimes, dans le district, sont très nombreux, et les cours d'assises de Paphos, chaque année, envoient un respectable nombre d'assassins à la potence, ce qui est loin de faire diminuer les attentats. La dernière session en a fait pendre cinq à la fois. Cependant, le brigandage tel qu'il existe en Europe n'est pas pratiqué, et les crimes pour vol sont très rares. On tue pour se venger d'offenses, de vols de bestiaux, de délations, d'attaques en justice. En réalité, le Paphiote passe pour plus mauvais qu'il n'est réellement; il est hospitalier, peu exploiteur, et, pour peu que l'on flatte son goût pour les paroles aimables, on est certain d'être bien traité chez lui.

Il faut remarquer que l'occupation anglaise a produit un effet très inattendu sur la criminalité, qui augmente toujours dans des proportions inquiétantes. En 1879, M. de Mas-Latrie écrivait, d'après des notes recueillies avant l'occupation anglaise : « Un meurtre est chose extrêmement rare parmi eux ». De 1885 à 1892, — d'après le rapport officiel, — c'est-à-dire pendant une période de 7 années, 207 assassinats ne donnèrent lieu qu'à 41 procès, et, sur un ensemble de 868 crimes que la justice informa, 23 pour 100 seulement aboutirent à un procès. L'impunité, par la mauvaise organisation de la police, est une des raisons principales de cet état de choses. Une autre raison réside dans le port d'armes, qui n'est pas surveillé. Ainsi, au cours d'une perquisition, en 1890, à la suite de l'assassinat du courrier de Nicosie à Larnaka, on trouva dans un village soixante-dix fusils. L'alcoolisme, qui entre fatalement, en même temps que le progrès, ou même sans le progrès, dans toute colonie anglaise, n'est pas non plus étranger à ces résultats. Que de rapports ont été adressés en Angleterre sur cette question, sans autre profit que des lois nouvelles inappliquées, quelques mouvements d'unités dans la police

locale, et voilà! Le Haut-Commissaire chante à la fin de l'année les louanges de sa propre administration, les condense en une formule de caisse, et les Chypriotes continuent à s'entretenir.

Vers 10 heures, nous dépassons le cercle de jardins de Polis et nous entrons en ville. Polis, le village le plus important du sous-district de Kheyso-khou, est l'ancienne Marium-Arsinoë; c'est là que fut élevée, après la destruction de Marium par Ptolémée 1^{er}, la ville d'Arsinoë, une des quatre qui portèrent ce nom à Chypre. Le village actuel est situé à un



INDIGÈNES DU TYLLIRIA. — DESSIN D'OCLEVAY.



VUE DE POLIS. — DESSIN DE BERTHAULT.

800 mètres de la mer, près des bords d'une rivière, sur un petit plateau qui tombe, dans la plaine, presque à angle droit du côté nord. Des maisons de pisé, un petit bureau que l'on décore pompeusement du nom de « municipalité », un poste de police et un restaurant à l'usage des kèradjis, que le nom d'hôtel n'effraye pas, des mûriers, des oliviers, un pays tranquille : voilà Polis. Un mille et demi plus loin, sur le bord de la mer, Latzi, avec quelques magasins, est le port du Khrysokhou.

Le village qui a donné son nom au district est un pauvre hameau turc. L'ancien domaine français de Crusoeque, à moins de trois milles de Polis. Partout, les faisceaux de sésame, alignés sur les aires, montrent qu'on le cultive abondamment. La poste ne vient pas jusqu'ici : tout le district en est réduit à attendre une occasion, un muletier ou une barque, pour envoyer une lettre à Nicosie ou à Larnaka.

En rentrant au village, le lendemain, venant de Khrysokhou, nous passons près d'un moulin à huile établi dans un coin de rue. Une grande meule de pierre tournant dans une auge, mue au moyen d'une manivelle par deux hommes d'un côté et deux femmes de l'autre, triture les olives. A côté est la presse, une grande vis de bois poussant un plateau qui vient comprimer de petits sacs ronds en jone. Ces sacs, remplis, sont passés à l'eau bouillante, à côté, dans un grand chaudron, puis pressés. L'huile, recueillie dans un cuveau de bois carré, est reprise à la surface de l'eau au moyen de panicules de jones que l'on exprime entre les doigts. La presse et le moulin appartiennent à l'église et sont loués à deux familles réunies en société, en même temps qu'une centaine d'oliviers, également propriété monacale, moyennant un peu plus de 500 kilos d'huile par an. L'olivier est indigène à Chypre et vient partout spontanément ; il est donc curieux de voir combien peu sa culture a pris d'extension. Son rendement est sujet à de grandes variations, et, tandis que dans certaines années on peut exporter quelques tonnes d'huile, pendant d'autres on est obligé d'en importer.

Il faut citer, avant de quitter cette région, la presqu'île Akamas qui forme la pointe extrême occidentale de l'île, avec des ruines de cent chapelles réparties sur une surface d'à peine 50 kilomètres carrés. Il ne faut pas oublier que c'est Kinyras, le héros-monarque légendaire chypriote, qui nous a donné l'enclume, le marteau et les tenailles ; que ce sont les ouvriers de Kypros qui fabriquèrent l'épée invincible d'Alexandre et le glaive victorieux d'Agamemnon. N'oublions pas, non plus, la *Fountana Amourousa*, ainsi qu'on l'appelle toujours dans le pays, petite source sur la côte, baignoire de Vénus, source des amours, où la tradition locale place le mariage d'Aphrodite avec Akamas.

XIV

A Levka. — En route pour le monastère de Kykkos. — Au monastère. — Souvenir du massacre des évêques. — Organisation hiérarchique. — La madone de Kykkos. — Croyances chypriotes. — *Lagrina* de Chypre. — Au Trôoditissa. — Mauvaise journée, mauvaise nuit. — Sur l'Olympe. — Campements militaires. — Du Trôodos à Limassol. — Le vin de Chypre. — Retour à Larnaka.

De Polis au monastère de Kykkos, dans l'Olympe, il n'y a pas de route, de sentier plutôt, direct, et le chemin par l'intérieur du district de Paphos présentant trop de difficultés inutiles, nous devons revenir sur nos pas.

Le 7 au soir, après avoir fait faire en une seule trottée les 63 kilomètres qui séparent Polis de Levka, nous arrivons dans ce dernier village, certainement un des plus beaux et des plus grands de Chypre. Sa population est musulmane, avec quelques chrétiens, dont les habitations sont groupées sur les confins.

D'une des hauteurs de l'autre côté d'une rivière qui passe par là, nous voyons une longue coulée de jardins, au milieu desquels se cachent les habitations, avec quelques groupes de toits dans les quartiers élevés, des têtes de palmiers et le minaret d'une mosquée. Toute cette verdure exubérante forme un contraste frappant avec l'horizon sec, dénudé, comme atteint de jaunisse, des environs. A l'intérieur même du village, les jardins d'orangers, touffus et serrés, rappellent les superbes orangeries de Jaffa et de Saïda. L'eau coule partout, dans les ruisseaux bordés d'herbe, se rendant aux moulins.

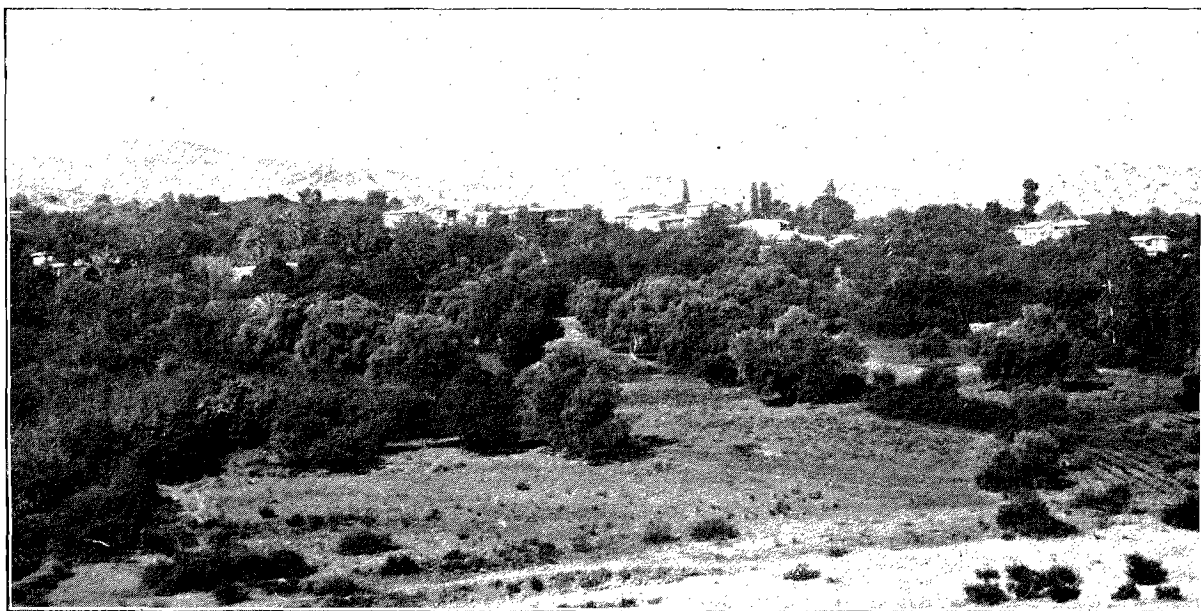
Arrivés de nuit, nous sommes happés au passage par des gens que nous ne connaissons pas; les mules sont prises, les bagages enlevés, et, peu après, nous étions installés au siège du *mutlîet*, ou bureau du gouvernement, transformé pour la circonstance par le garçon et l'employé du *mutlîr*. Celui-ci est une sorte de sous-préfet que les Anglais ont conservé de l'ancienne administration.

Nous pensons trouver des lettres, mais le service postal ne dessert pas cette région. C'est à peine croyable.

Bien que j'aie toujours été traité, à Chypre, beaucoup mieux dans les villages turcs que dans les grecs, je ne m'attendais pas, certes, à ce que mon casque blanc nous valût une aussi chaleureuse réception, car, il n'y a pas à dire, nous sommes pris pour des Anglais, — ce que, pour cette fois, je ne regrettais pas. A table, nous sommes servis par un superbe Soudanais à qui je parle arabe, ce qui me fait de suite son ami.

Nous passons un jour entier à Levka, et le surlendemain nous partons pour le monastère de Kykkos. On peut s'y rendre, d'ici, soit par la belle vallée du Marathas, soit par celle du Kambou, dont la route a été réparée depuis peu, en faisant un long détour par Karavostasi. C'est cette dernière que nous choisissons. Trois quarts d'heure après notre départ, nous rencontrons une escouade de zaptiés, armés en campagne, qui cherchent dans les montagnes, sans succès depuis sept jours, le meurtrier dont notre kèradji nous a conté l'histoire.

Pendant plus d'une heure nous battons le lit de la rivière, dans lequel le sentier disparaît complètement. Ici et là, on aperçoit quelques pins. Nous voilà dans une gorge étroite, en une région complètement inhabitée. Les vallées ressemblent à de gigantesques entailles boisées, au fond tapissées de fougères. La nature est des plus pittoresques. Nous nous arrêtons un instant à un moulin, station habituelle des pèlerins qui vont au monastère. Jusqu'ici la montée s'est faite insensiblement; mais elle devient rapide, le sentier se rétrécit, longeant de près de grandes profondeurs dans les vallées. Kambos est un gentil petit village bien situé, avec une église couverte de tuiles du pays, larges moellons plats et noirs. Au bord d'un torrent, au pied du village, toutes les femmes du pays lavent le linge, que l'on voit accroché aux branches des arbustes d'alentour. De là jusqu'à Chakistra, tous les sommets sont couverts de vignobles; plus de forêts, plus de broussailles : des carrés clairs où le raisin noir pend en abondance. Puis le sentier commence l'ascension, tourne, retourne, monte à l'assaut des sommets au-dessus d'un magnifique horizon de montagnes arrondies. Enfin trois silhouettes noires apparaissent : des moines qui font leur promenade du soir et qui, sans mot dire, nous suivent jusqu'à un grand pâté de constructions sombres, visibles à travers une claiée de magnifiques pins de 20 mètres de hauteur. Nous sommes arrivés au monastère.

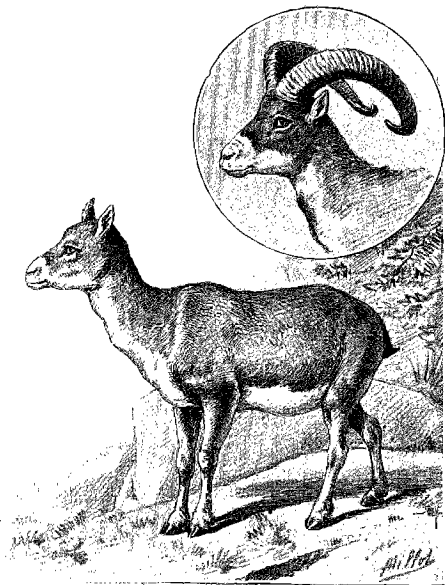


VUE DE LEVKA — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



FABRIQUE DE POTERIES. — DESSIN D'OULEVAY.

LE TOUR DU MONDE.



AGRIUA — DESSIN DE MILLOT.

Reçus par les moines, qui donnent, en même temps, des ordres aux servants pour nos mules, nos bagages et nous-mêmes, nous sommes conduits dans une chambre simple et propre où bientôt un supérieur nous rejoint.

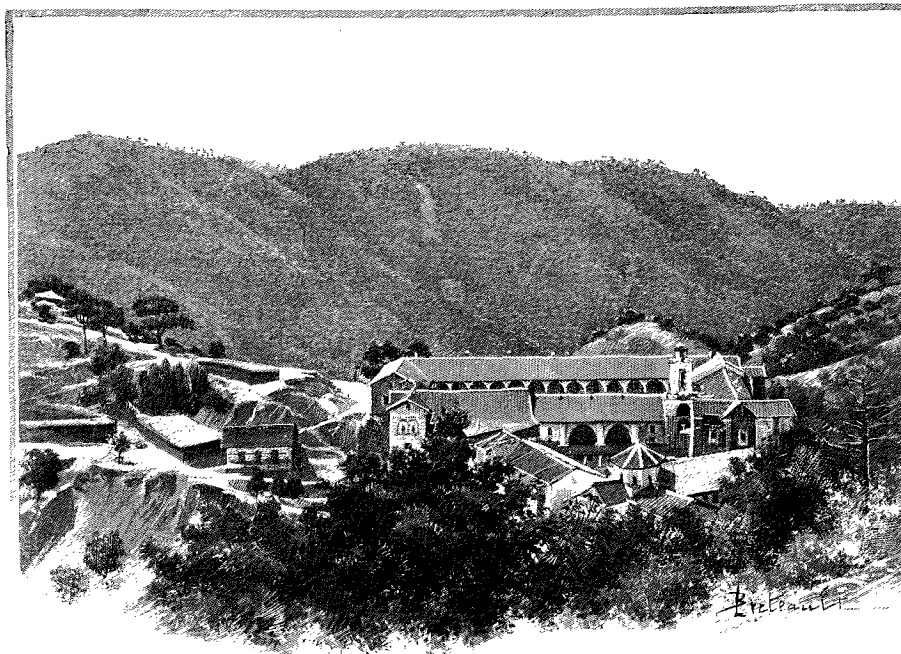
L'indépendance du monastère de Kykkos date du temps d'Alexis Comnène, sous le règne duquel il fut bâti. C'est un grand corps de bâtiment, à peu près triangulaire, établi sur un petit plateau à la base de la montagne qui porte son nom, et qui s'élève à 1327 mètres. En bas sont les chambres des étrangers, sous de longs couloirs à arcades dont le principal a 195 pas de long. Le sommet de l'angle est formé par une petite église qui renferme une précieuse relique, la madone de Kykkos. Les intervalles, autour d'une vaste cour intérieure, sont remplis par un inextricable réseau de chambres de moines où l'on ne peut pénétrer, de cuisines, d'entrepôts. Près du petit clocher bas, tout nouvellement bâti, il y a cinq chambres qui doivent avoir appartenu à l'ancien monument, et dont les plus vieilles ont conservé le nom de *finikota*, les « phéniciennes ».

Comme tous les monastères de Chypre, Kykkos a été incendié un certain nombre de fois, quatre, me dit-on, la dernière en 1813, et tous les anciens documents y ont été brûlés. Une plaque de marbre, encastrée dans le mur de l'un des couloirs, relate ce dernier événement. Mais c'est surtout en 1821, au moment

du massacre du clergé grec, que le couvent a souffert. Tout ce qu'il renfermait d'argent et d'objets précieux, tous les lampadaires en argent massif, les objets du culte, les trésors entassés dans les caves, furent enlevés par trente-deux chameaux et un nombre considérable de mules. Seule la lampe qui brûlait devant la madone vénérée fut respectée. Le supérieur, malgré la promesse formelle de la vie, fut amené à Nicosie et décapité.

Autour du monastère sont les maisons en pisé de toute une population de serviteurs, kéradjis, menuisiers, forgerons, maçons, paysans et bergers. La plus haute est le cellier où se fait le vin. Tous ces serviteurs, — *dokini*. — serviteurs eux-mêmes d'autres domestiques (*hierodiaconi*) des prêtres, portent l'habit du monastère, le large pantalon, la veste noire et les cheveux longs sous la calotte noire. Ils sont engagés comme on engage des domestiques ordinaires et renvoyés de même. Au-dessus des *hierodiaconi* sont les moines, *hieromonakhi*, ordonnés, en la forme habituelle, par l'archevêque de Nicosie ou par un évêque, suivant le désir du supérieur. Au-dessus encore, quatre *archimandrites* et le supérieur nommé par tous les moines réunis en concile. Voilà le personnel au complet. Kykkos est l'institution la plus riche de Chypre.

Les distractions se présentent du dehors sous la forme de pèlerins indigènes et d'étrangers; le Haut-Commissaire ne dédaigne pas d'y venir passer plusieurs jours par an avec ses officiers, leurs femmes et un nombreux domestique, — le garde-manger et les caves étant toujours des mieux garnis. Le supérieur, lui, trouve la vie de la capitale préférable; il monte à son monastère comme on va en villégiature, à la campagne, et préfère passer l'hiver à Nicosie; on en cite même un qui ne mit pas les pieds au monastère pendant dix-huit ans!



LE MONASTÈRE DE KYKKOS. — DESSIN DE BERTEAULT.

Il y a, en totalité, 250 personnes à Kykkos, dont 50 moines. Dans l'immense morceau de montagne qui leur appartient, plus de 20 000 chèvres errent en liberté, avantage que leur a laissé l'administration anglaise. A l'intérieur, 250 personnes peuvent trouver l'hospitalité dans 70 chambres meublées sévèrement, mais très proprement, par extraordinaire. Au réfectoire, suivant une mode ancienne, l'un des moines lit l'histoire des saints pendant que les autres mangent en silence, car les règles sont très sévères et personne ne peut parler.

Tandis que nous visi-

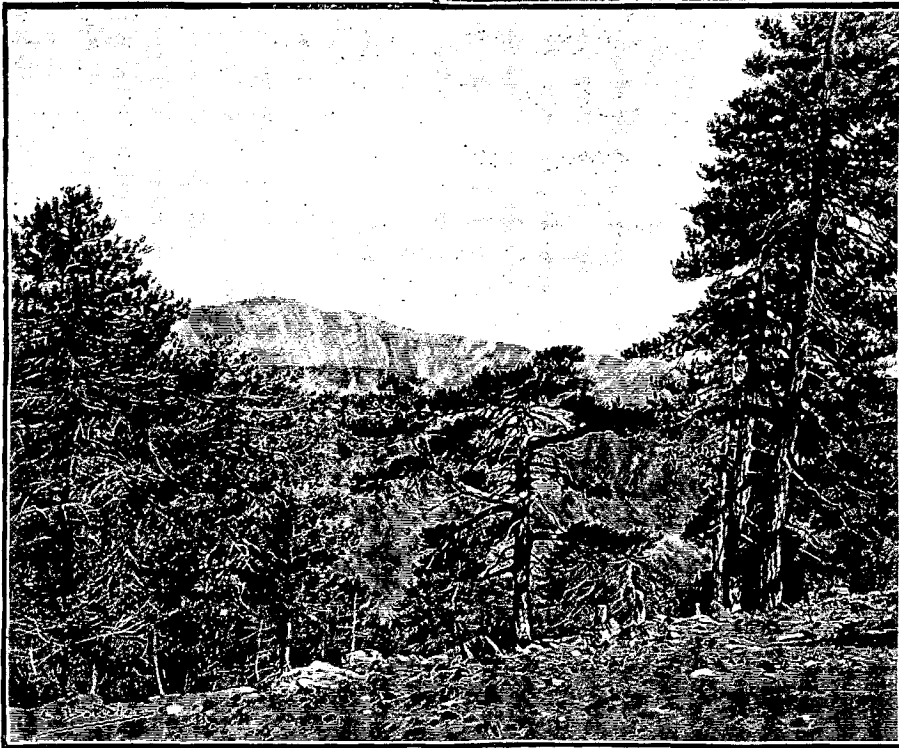
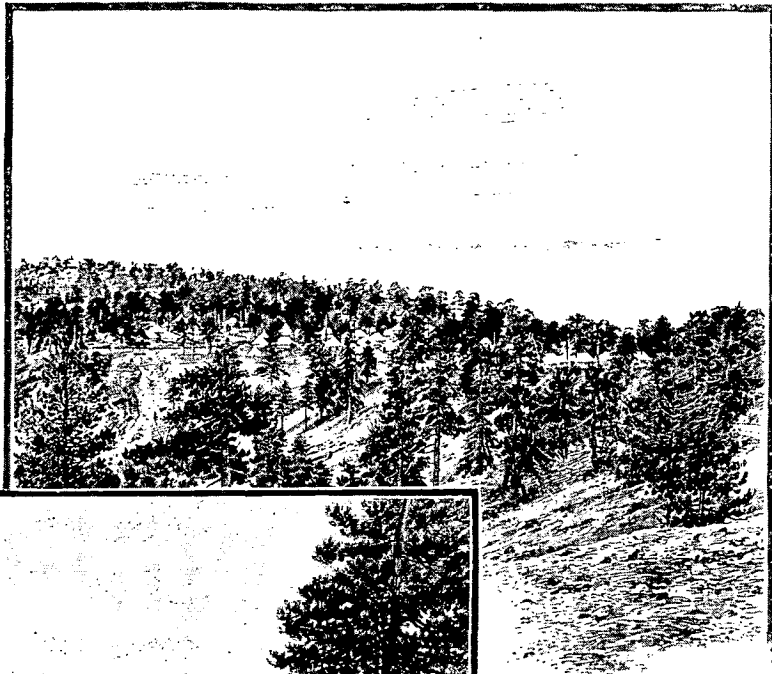
tons, un vieux serviteur est très occupé, dans la cour, à fabriquer, pour les foires, des cuillers de bois sur un billot, au moyen d'une petite serpette; on ne néglige aucun des petits bénéfices.

Dans l'église, qui n'a rien de remarquable, j'ai le plaisir d'inscrire, au livre des étrangers, le premier nom français au milieu d'un fouillis de noms anglais et allemands. Le tableau devant lequel on vient prier de bien loin, d'Asie Mineure, d'Alexandrie, de Russie, fut trouvé par l'anachorète *Issaïa*, envoyé à Constantinople, puis retourné ici, à l'endroit où s'élevait la cabane du saint. C'est toujours la même histoire de tableau trouvé qui devient monotone par son uniformité. Bien entendu, comme tous les autres, celui de Kykkos a produit un nombre respectable de miracles. La relique est placée, *paraît-il*, derrière un autre tableau en métal repoussé, suivant la mode grecque. Comme je demandais à voir ce dernier, le moine bondit d'indignation à ma question et s'écria : « Mais personne ne l'a jamais vu et ne peut même le voir; en sommes-nous seulement dignes! »

Le lendemain, tandis que nous parcourions les flancs rapides et difficiles de la montagne, accompagnés par un serviteur à chignon, à figure pâle et émaciée, nous tombâmes sur une grande chaise de bois peint dont le dossier était surmonté d'une croix. Je crus à un lieu favori où le président venait, chaque matin, adresser ses prières au ciel, au sein même de la splendide nature à son réveil : je me trompais. Lorsque, dans la plaine, la pluie se fait rare; lorsque le grain, en terre, demande de l'eau, les paysans du ou des villages menacés se réunissent et, munis du tableau de la madone de leur église, précédés de leur prêtre, ils viennent faire un pieux pèlerinage à Kykkos, déposent là, sur la chaise, leur tableau, et le prêtre dit des prières. Il y a aux environs deux autres de ces chaises, pour les directions diverses par où peuvent venir les processions.

Chaque année, un grand *panaghiri*, le 8 septembre, attire plus de six mille personnes à Kykkos.

Parmi les hôtes du monastère, il y a un animal dont nous allons parler, car c'est le seul gibier de poil qui habite ces hauteurs de l'Olympe, jusqu'au Trôodos. Les indigènes l'appellent *agrîna*; c'est le mouflon de



VUE DANS LE TRÔDOS ET CAMPMENT MILITAIRE. — DESSIN DE BOUDIER.

Chypre, espèce qui tend à disparaître comme beaucoup d'autres en ce siècle. A Chypre, aux *xiv^e* et *xv^e* siècles, il fallait que les forêts fussent bien giboyeuses pour que des seigneurs français aient possédé des chenils de plusieurs centaines de chiens; l'*agrîna* seul reste. C'est un animal très craintif dont la chasse est extrêmement difficile, car il est doué d'une rare acuité de sens, sentant l'ennemi à deux milles de distance, et d'une rapidité, d'une

audace à défier les meilleurs chiens. Les indigènes, pour définir ses qualités, disent qu'il faut le prendre le jour même qu'il naît : le lendemain il est déjà trop tard. Ce qui est vrai, c'est que, comme tous les moutons, les petits viennent au monde les yeux ouverts et marchent dès leur naissance. Celui du monastère est une femelle, placée sous la direction d'un jeune berger grec qui la mène, tous les jours de grand matin, en compagnie de deux ou trois chèvres favorites, courir la montagne et brouter. Pendant la saison des amours, vers la mi-octobre, il se livre, entre les troupeaux de mâles qui se rencontrent, des combats acharnés. C'est le moment le plus propice pour le chasser. A l'issue de la lutte, les femelles passent dans le camp des vainqueurs. Comme pour l'éléphant à Ceylan, il faut un permis spécial du gouverneur pour le tirer, une autorisation coûtant 8 fr. 75 et valable pour une seule tête. La statistique officielle de l'île, poussée un peu loin, en accuse 200 ou 300.

L'hospitalité de Kykkos est gratuite : récompenser les domestiques-moines, ne pas oublier le tronc de l'église proportionnellement au temps qu'on y a passé, sont des obligations qui sont, au besoin, rappelées au voyageur si celui-ci fait mine de les oublier, ou lui sont apprises s'il les ignore. Nous y restâmes un jour, et le surlendemain nous nous remîmes en route, nous dirigeant vers *Trôoditissa*, un autre monastère, et le Trôodos.

Nous prenons un sentier qui descend rapidement, et bientôt le monastère est hors de vue. Pendant une heure de marche on ne peut pas dire que la montagne soit boisée : quelques pins, parfois en groupes, et des bouquets de chênes-liège, de lentisques, de térébinthes, de ladanum, puis des pentes toutes nues, unies, caillouteuses. Dans le fond des vallées, des fougères. Cependant, au fur et à mesure que nous avançons, la brousse devient plus haute et les pins prennent plus d'ampleur. Nous passons devant le village olympien de Prodomos, sombre comme tous ceux de cette région. Sans transition, nous entrons dans une région de pins et de cyprès horizontaux qui boisent toutes les hauteurs du Trôodos. Nous sommes à 1 900 mètres. A ce moment, j'apprends qu'un moine de Kykkos nous a prédit la pluie pour midi, heure dont nous approchons, et voilà que, tout à coup, sans éclair, un violent fracas de tonnerre éclate sur nos têtes. Nous nous hàtons. Enfin deux grands toits à angles rapides, couverts de tuiles noires, se montrent au fond d'une vallée très boisée : c'est le monastère de Trôoditissa.

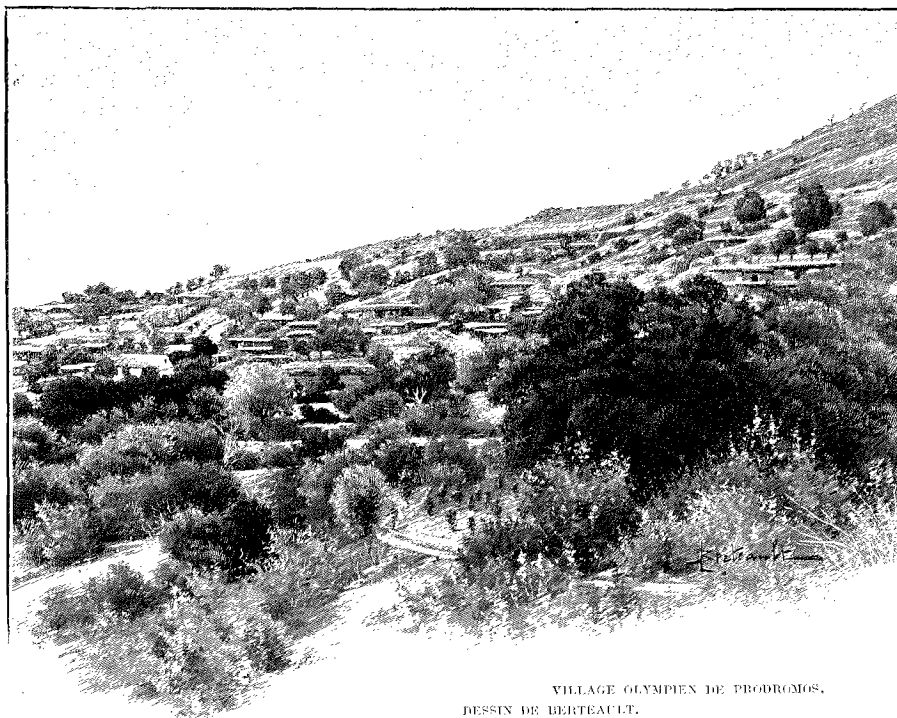
Dans la cour, on se croirait dans une vieille bergerie alpestre. Tout y est vermoûdu, noir, sale, avec des planchers qui cèdent et des poutres qui dévient, avec des entassements innombrables dans les coins sombres. Dans la salle à manger, où l'on accède par un escalier extérieur branlant, nous sommes saisis par une odieuse odeur, peut-être des provisions de bastourma mal séché. La pluie commence à tomber à torrents avec un bruit d'enfer.

Ah ! le pauvre vieux moine qui vint nous voir, après un instant, avec sa barbe sans couleur, sa tête roulée dans un chiffon bleu, vêtu d'une nippie verte, jadis noire, trouée, rapiécée, sale, avec son nez en bec d'aigle, son air miséreux et ses petits yeux fixes sans vie ! Il me demande l'aumône, pour acheter un vêtement, car il a froid, et on ne lui en donne pas au monastère. Le supérieur, propre, gras, replet, le renvoie brutalement en entrant, comme on chasserait, du pied, un chien galeux. C'est écœurant ! Je l'interroge sur son monastère, mais il ne sait rien, absolument rien, et veut me parler politique, ce que je dois subir, ne pouvant le flanquer à la porte.

Comme les autres, Trôoditissa fait des miracles et a son histoire de tableau, que le vieux moine me raconte avec force détails, comme

pour me payer la pièce que je lui donne volontiers. Il y a d'ailleurs cinquante ans qu'il est enterré vivant, là, entre ces murs gangrenés et ces poutres noires, et il les connaît. La spécialité du monastère est de donner des enfants aux femmes mariées qui n'en ont pas ; et, paraît-il, les exemples abondent. La madone de Trôoditissa est aussi la sauvegarde des enfants nouveau-nés comme elle en est l'inspiratrice.

Le lendemain, nous quittons volontiers ce lieu. Nous allons monter jusqu'au Trôodos. Entre les arbres et les broussailles, le sentier est quelquefois difficile, sur les roches mica-



VILLAGE OLYMPIEN DE PRODOMOS.
DESSIN DE BERTHAULT.

cées, brillantes, de moins en moins visible, se confondant avec les sillons tracés par l'eau ou les sentes de bergers. Aussi le perdons-nous, et, une heure et demie après, nous étions parfaitement égarés en une région où pas un être n'apparaît. Ce n'est qu'après bien des recherches que nous pouvons apercevoir, au sommet de la hauteur, les premières tentes du campement anglais, que nous atteignons avec mille difficultés et non sans risques pour les jambes de nos bêtes.

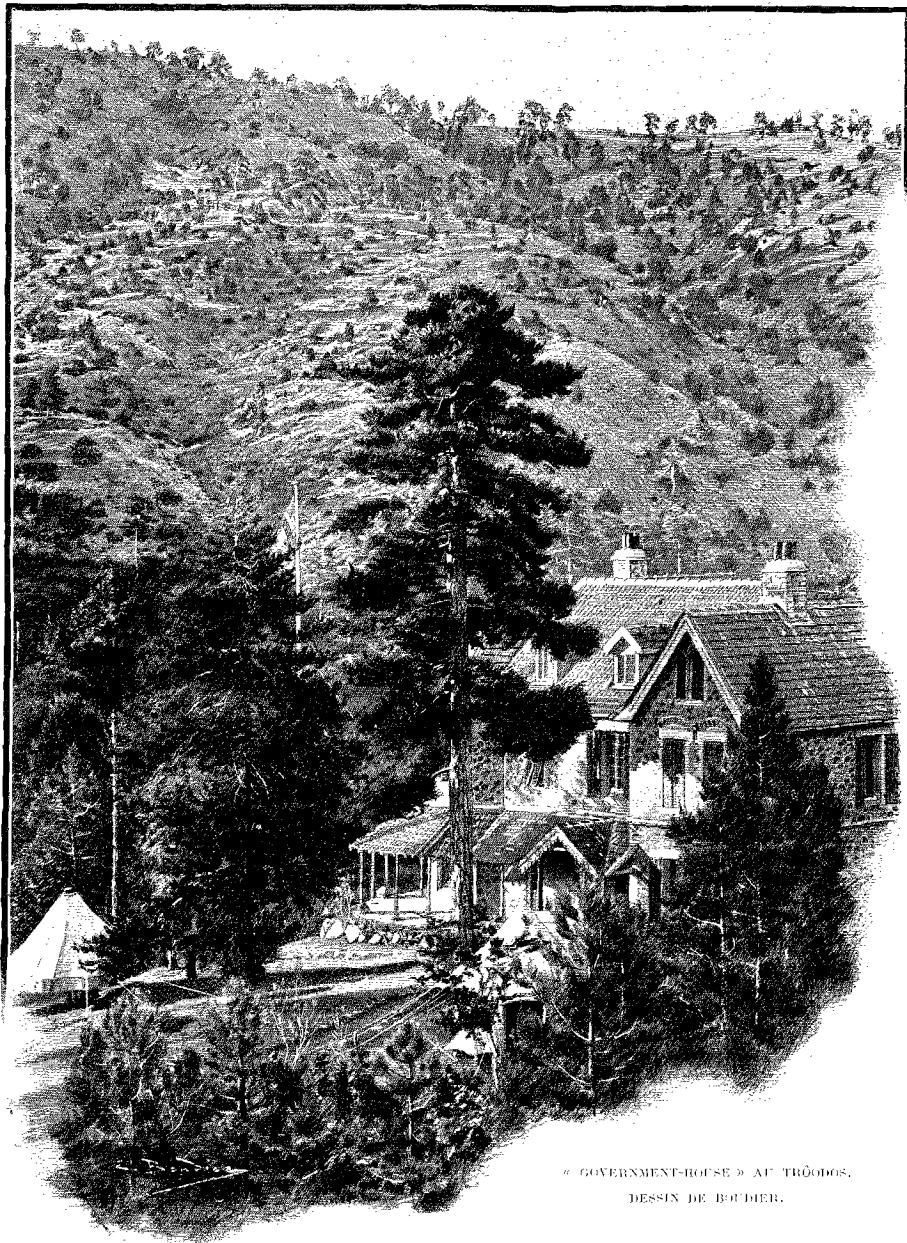
Il y a là, sous les pins, sur un sol de fougères desséchées, une douzaine de tentes blanches, avec des annexes où brillent les ustensiles de cuisine. Une femme de chambre et une dame très correctement mise se promènent. Ces tentes sont celles du service officiel télégraphique et des officiers de la suite du Haut-Commissaire.

Nous voilà sur une grande et belle route carrossable qui mène à la résidence du gouverneur, non loin de là, et descend jusqu'à Limassol : c'est la meilleure de l'île. Un peu plus haut, à travers les arbres, un grand chalet, assez simple, mais dans

une admirable position, représente le séjour d'été du Haut-Commissaire. Des soldats anglais, les vestes rutilantes abandonnées ici et là, travaillent du pic et de la pioche. Enfin nous arrivons à un café grec, avec des kèradjis, des bêtes, des bœufs, de la boue, des étables et un petit magasin d'épicerie, — un coin vraiment chypriote. Plus loin, des tentes alignées, des entrepôts, le bureau de la poste où un employé de Larnaka est détaché pendant la saison. Des gens passent à cheval, des officiers en civil. Tout cela, au milieu des pins, fait un effet des plus pittoresques. C'est le camp « de l'est ». Un peu plus haut est le camp « de l'ouest ». Le sommet principal, le *Khionistra*, de peu au-dessus de l'emplacement des camps du Trôodos, a exactement 1 954 mètres. De là, la vue se porte à peu près sur l'île entière, dans un majestueux panorama.

Le temps est douteux encore ; tout autour de nous, il pleut, et les risques d'une longue claustration nous font désirer arriver le soir même à Platres. Nous descendons donc rapidement, zigzaguant le long de la montagne en pente douce que gravit, en sens contraire, un interminable train de chameaux. Au-dessus de Platres se trouvent une partie de l'administration militaire, l'intendance, les ambulances, les ateliers, etc., et, un peu plus bas, des villas, villégiatures de Chypriotes aisés, d'Anglais en congé, qui se contentent de la seule vue du géant. Nous sommes à la limite de la saison estivale, à l'époque de la « descente du Trôodos ». Dans quinze jours il n'y aura plus personne, et les solitudes de l'Olympe ne seront plus troublées, de loin en loin, que par les lutes des moutons et les pas de quelque garde des forêts consciencieux.

A Platres nous recevons l'hospitalité dans une maison, mais on refuse de nous donner à manger. D'ici à



« GOVERNMENT-HOUSE » AU TRÔDOS.
DESSIN DE BOUTIER.

Limassol la borne milliaire indique 30 milles et demi, soit 49 kilomètres, toujours en descente, à travers une région de vignobles, celle où se récolte le fameux vin *commanderie*, héritage des Templiers.

Si l'on en croit la légende, ce serait par l'excellence de son vin que Chypre aurait tenté le sultan Sélim II, dit « l'ivrogne », conquérant de l'île. Les Templiers furent les importateurs des premiers ceps d'où sont sortis les vignobles actuels de commanderie. La vigne est actuellement cultivée, à Chypre, dans deux régions différentes de hauteurs : les montagnes de Kyrinia pour les vins rouges que donnent aussi les plaines, et l'Olympe où se récolte le raisin qui donne le *commanderie*, le seul vin de Chypre qui soit connu en Europe. Nous ne parlerons pas des divers cépages connus, dont le plus curieux, l'*septakilia*, « les sept ventres », — simple curiosité de jardin, — donne jusqu'à sept récoltes annuellement. Dans la fabrication, les grappes de *commanderie* sont exposées au plein soleil, sur les toits des maisons, pendant une dizaine de jours, avant d'être pressées. Les moyens employés sont encore primitifs. Le vin est mis dans de grandes jarres goudronnées, non vernies, — dont *Phini*, au sud du Trôodos, a la spécialité de fabrication *sur place*, — qui contiennent de 600 à 650 litres. C'est à ces jarres, et aux récipients qui servent au transport du vin, qu'est dû le goût particulier du vin de Chypre que les Anglais cherchent à faire disparaître. Ajoutons que c'est des ceps chypriotes qu'est sorti le vin célèbre de Madère.

Depuis 1878, les chiffres minimum et maximum atteints par l'exportation du vin ont été de 44 000 et 77 000 hectolitres, représentant, à peu près, 70 pour 100 de la récolte totale. Les nouveaux tarifs en vigueur en France, où les vins de Chypre se sont exportés en notables quantités, et la concurrence des vins à bon marché italiens et grecs, ont porté une sérieuse atteinte à cette exportation. En 1895, on ne pouvait plus vendre.

Reprenons notre route à travers les vignobles que nous quittons pour entrer dans une région triste de caroubiers sauvages. Au fur et à mesure que nous approchons de Limassol, nos bêtes se démènent, et l'on dirait que ces 49 kilomètres leur ont donné des jambes nouvelles. Limassol paraît bien, de loin, une ville orientale avec ses dattiers, ses pointes de cyprès et ses quelques minarets. Nous y arrivons après neuf heures de route et y trouvons une chambre dans un petit hôtel grec. Voilà un mois à peu près que nous quittons de Larnaka, et il me tarde de rentrer prendre du repos et trouver mon courrier. Aussi, pour ne pas me laisser tenter, je décide que nous partirons dès demain, renvoyant notre visite détaillée de la ville à notre prochain passage par ici. Je ne parlerai en passant que de deux choses qui m'ont, en quelques heures, frappé : le change de l'argent et l'empoisonnement de la ville par la prostitution. Le shilling anglais qui vaut, dans toute l'île, 9 piastres, n'en vaut ici que 6 un quart et 6 à Paphos. Quant à la seconde, il me suffit de l'avoir nommée.

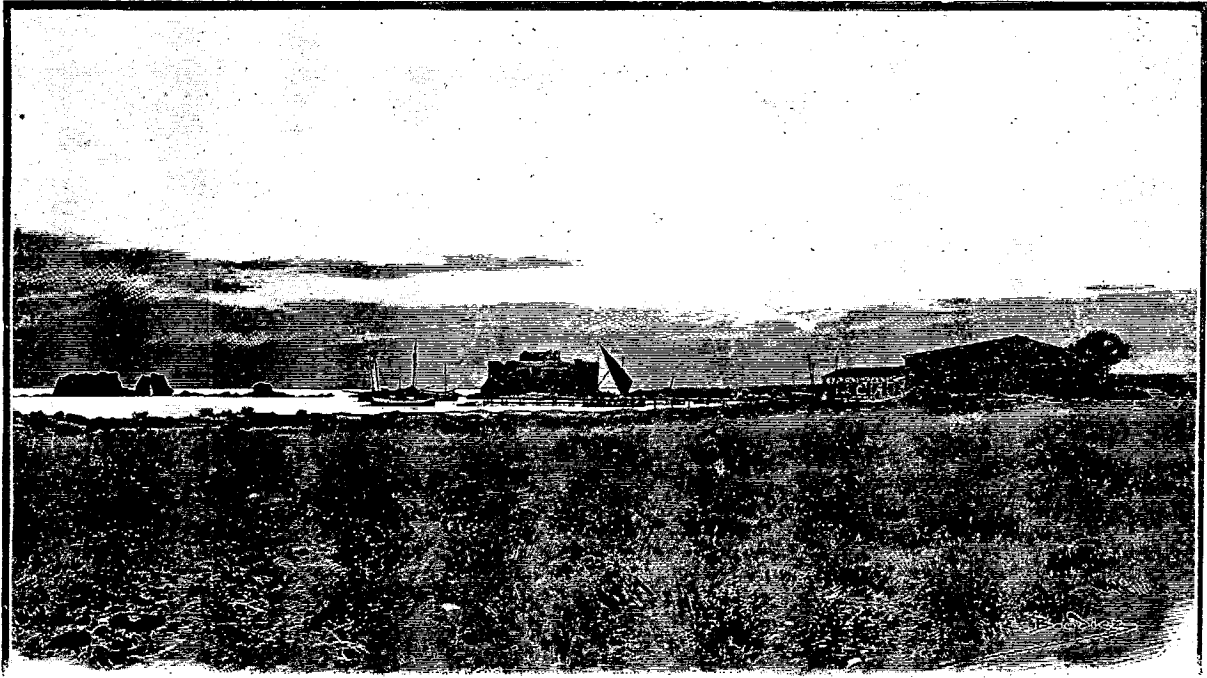
Le lendemain, nous sommes debout bien avant le jour, et au lever du soleil nous partons. Je ne m'étendrai pas sur cette route que nous parcourrons bientôt. Je signalerai seulement l'emplacement d'une des plus vieilles villes chypriotes, *Amathus*, aujourd'hui une nappe de pierres : le cap Caroubier, bien dénommé, car toute la région est couverte de ces arbres mêlés à quelques pins et aux oliviers ; Zyyi, point d'embarquement des caroubes ; Chirokitia, où nous mangeons d'excellents *ampelopoulia* ; enfin la pluie qui nous prit peu après ce dernier village pour ne plus nous quitter jusqu'à Kophinon, où nous arrivons trempés jusqu'aux os. Nous y dûmes passer la nuit. Le lendemain matin, en trois heures et demie de marche forcée, nous arrivions à Larnaka.

(A suivre.)

ÉMILE DESCHAMPS.



MONASTÈRE DU TRÔODITISSA. — DESSIN DE BERTHAULT.



VUE GÉNÉRALE DE PAPHOS. — DESSIN DE BOUDIER.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE¹, LIMASSOL, PAPHOS, LE KARPAS, PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

XV

De Larnaka à Limassol. — Limassol. — En route pour Paphos. — La tour de Kolossi. — Sur l'ancienne commanderie des Templiers. — L'emplacement du temple d'Apollon Hylate. — Ruines. — A Kouklia. — Paléo-Paphos. — Le temple d'Aphrodite. — Ruines mégalithiques. — Les menhirs percés. — Ktima et Néo-Paphos. — Ruines considérables. — Fièvre. — Le jardin sacré de Vénus. — Retour à Larnaka.



JOUEUR DE FLÛTE. — DESSIN D'OLEVAY.

UN mot seulement d'Amathus, sur l'emplacement duquel, nous l'avons vu, on ne trouve plus guère qu'un vaste champ de pierres. La « très vieille Amathus » de Tacite, une des nombreuses villes qui furent dédiées à Vénus, tirerait son nom, suivant les uns, d'Amathus fils d'Hercule, suivant d'autres d'Amathus fils d'Ærias, roi de Chypre de 1350 à 1330 avant Jésus-Christ. C'est donc une des plus anciennes villes d'Orient.

Partis à 2 heures de l'après-midi, le 15 novembre, nous n'arrivons, grâce à une impudente combinaison du loueur de voitures de Limassol, que le lendemain à 6 heures du soir dans cette dernière ville, après une station de dix-sept heures à Chirokitia.

Vue à l'intérieur, Limassol, près du Garyllis, a plutôt l'air d'une ville nouvelle, avec des maisons couvertes de tuiles et des jardins; vue en détail, c'est la ville chypriote. Le long de la mer, une bande de maisons, sans quais, avec des bouts de plage. Curieusement, toutes s'ouvrent du côté de la rue intérieure et n'ont que de très petites ouvertures du côté de la mer. Il y reste peu de monuments anciens: une des portes de la ville, datant probablement du temps des Lusignan, s'appuie sur des magasins et mène, sous une série d'arcs libres, à une petite place modernisée; et un fort, aujourd'hui la prison, reste des fortifications élevées au xve siècle par le roi Janus.

Tandis que je m'étais rendu, pour en prendre la photographie, sur les bords de la rivière, dans un fouillis de cases en pisé, à un bain turc sur les toits duquel je devais monter, un petit garçon m'arrêta par le bras au moment où je m'apprêtais à atteindre les som-

1. Suite. Voyez p. 157, 169, 181, 469 et 481.

mités du monument et se mit à crier pendant cinq minutes, de toute la force de ses poumons : « Fuyez, *hanoums*, fuyez, un chrétien va venir ». Et, répondant à une vieille dont j'entendis la voix éraillée : « Il va faire une figure par là, avec une machine. » Les prudes *hanoums* turques rentrèrent, mais tous les interstices devinrent comme autant de meurtrières : elles ne perdirent pas un de mes mouvements.

Il y a quelques églises à Limassol ; je ne citerai que celle nommée *Cathotiki*, dont le nom révèle une ancienne chapelle catholique. On ne voit plus, de l'ancien monument, que les gargouilles, dont les plus intéressantes représentent des têtes d'hommes et d'oiseaux tenant une grappe de raisin. Les dalles françaises, signalées par M. de Mas-Latrie, ont disparu. Il y a de nombreux cafés, des clubs, un petit théâtre dont j'ai vu seulement l'affiche, et une société qui jouit de la même intolérance que celle des autres villes. Par le commerce des vins qui y est centralisé, elle est devenue la ville la plus importante de l'île. L'aisance s'y reconnaît vite aux maisons et aux habits. De 1600 habitants que lui donne, en 1878, M. de Mas-Latrie, elle en a aujourd'hui 7400. Elle détrônera certainement Larnaka, dont le règne aura été court. Limassol est l'ancienne *Limocium*, ou *Neupolis*, par opposition à Amathus, la ville vieille, dont on appelle aujourd'hui encore l'emplacement le « Vieux Limassol ».

La route de Limassol à Paphos, sur laquelle nous nous trouvons le matin du 20, un grand nègre comme kéradjî et moi, est, sous tous les rapports, la plus intéressante de Chypre par ses points de vue pittoresques et par les ruines de toutes les époques, semées ici et là sur presque tout son parcours. Nous passons près de la grande saline, aujourd'hui inexploitée, qui occupe toute la partie centrale de la petite presqu'île d'Akrotiri. A quelques milles avant d'arriver au cap Gata, qui la termine, se trouve un petit monastère, Haghiios Nikolaos, qui passe pour le plus ancien de l'île. Il est à moitié en ruines et l'on n'y nourrit plus les chats que les auteurs disent qu'on entretenait pour faire la chasse aux serpents. Cependant les vipères y abondent toujours comme en un séjour tranquille, et les accidents ne sont pas rares parmi les chasseurs qui s'y aventurent. Un peu plus loin, quelque verdure indique un *tchifflik*, Tcherkes-tchifflik, l'ancien village des Circassiens. A quelle époque ces Asiatiques sont-ils venus s'installer là ? Je n'ai pu le savoir. Il n'en reste plus, me dit-on, que cinq ou six représentants très défigurés.

Nous approchons de Kolossi. A droite, une ruine ; près d'elle s'élève, sortant de terre, une pierre rectangulaire de 2 m. 10 de hauteur sur 0 m. 70 de large, percée au milieu, — en apparence à la base, le sol ayant été exhaussé, — d'une longue ouverture irrégulière. Cela semble un *menhir* percé ; mais un auteur anglais qui a étudié ces monuments répandus sur plusieurs points du territoire chypriote prétend que ce ne sont, ni plus ni moins, que des pierres d'anciens moulins à huile. Nous examinerons la question de plus près à Paphos.

Kolossi, où Richard Cœur-de-Lion battit Isaac Comnène, est l'ancien centre administratif de la grande commanderie des Chevaliers de Rhodes qui a donné son nom au vin doré de Chypre. Là était le principal entrepôt des Templiers et des Hospitaliers. C'est un grand donjon carré, de 30 mètres de hauteur, encore très bien conservé, dont la silhouette domine la plaine. Il fait aujourd'hui partie d'un grand *tchifflik* de plus de 5000 échelles arrosé par un ancien aqueduc qui, jadis, donnait de l'eau à d'importantes plantations de canne à sucre. Entre ses murs de 2 m. 40 d'épaisseur on n'entrepasse plus que des caroubes. A côté, sont les ruines, solidement soutenues par de hauts contreforts, d'une ancienne église ou vieux couvent.

Episkopi, qui vient après, est un des villages musulmans les plus importants de l'île, avec de l'eau, des jardins, des moulins, des oliviers, des mûriers partout. C'était là, nous dit M. de Mas-Latrie, que se trouvait le beau domaine des Cornaro de Chypre, qui avaient de grandes plantations de canne à sucre.

Depuis Episkopi jusqu'aux petites collines qui s'élèvent immédiatement après le village, sur la route d'Evdhimou, était l'ancienne ville de Curium, siège d'un des neuf royaumes chypriotes indépendants et ensuite l'une des quinze éparchies en lesquelles Constantin divisa l'île. Les environs sont fouillés profondément.

Peu après nous arrivons au milieu de broussailles qui couvrent un petit plateau dominant la mer, à un espace oblong limité comme par deux longs replis du sol qui semblent être les ruines recouvertes de verdure de deux murs de plus de cent mètres terminées en cintre. La carte porte Apollon. Est-ce là un stade antique ou l'emplacement d'un temple dédié à l'un des principaux dieux chypriotes, Apollon Hylate ou même les deux ? Un peu plus loin, les roches tombent rapidement à la mer, celles, peut-être, d'où, d'après Strabon, on précipitait les audacieux qui touchaient à l'autel du dieu.

Après avoir dépassé un emplacement peu étendu, presque entièrement couvert de débris antiques de toute sorte, nous arrivons, vers le soir, à Evdhimou par des sentiers pittoresques, difficiles, traversant les sommets et les vallées embroussaillées, les terres disloquées, dans une région presque absolument déserte. Evdhimou est un village turc de quatre-vingts à quatre-vingt-dix maisons, siège d'un mudir et d'un *onbachi* (chef de dix hommes). Nous y passâmes la nuit à la station de police devant laquelle mon kéradjî, transformé en cuisinier, me prépara à manger entre deux pierres.

Nous passons, le lendemain de bonne heure, au pied de Pissouri, village qui jouit dans la région de la plus détestable réputation : « village de brigands », me dit-on à Limassol. Le pays y est des plus accidentés.

Au *Lago-tou-Frankou*, au « puits du Français », qui a conservé son nom depuis le *xv^e* siècle, — simple *han* aujourd'hui, — nous faisons une station de quelques minutes. Après une descente presque à pic à la mer,

par un sentier en zigzag, nous sommes sur la plage, en face de la vieille Paphos (*Palæo-Paphos*), précédée d'une grande construction en assez mauvais état, et en partie écroulée, qui date de la période française; c'est aujourd'hui un *tehfflik*.

La vieille Paphos phénicienne s'étendait là où est aujourd'hui le village de Kouklia. Débouchant par la colline pierreuse, on se trouve en face d'un véritable amalgame de pierres équarries et superposées formant deux rectangles longs, en angle droit, autant qu'il m'a semblé. Les murs du temple grec ont été appuyés sur les pierres taillées d'une construction mégalithique de formidable aspect, dont l'une a 4 m. 72 de long, 2 m. 16 de large et 0 m. 58 d'épaisseur. La suivante est de grosseur un peu moindre et porte une grande cavité circulaire, assez profonde. La dimension des pierres diminue ensuite et parle d'une autre époque. Quel était ce peuple de géants qui, avec de grossiers outils, au moyen de simples leviers, taillaient, soulevaient, transportaient, manipulaient au gré de leur génie ces immenses blocs que nos machines si puissantes d'aujourd'hui auraient peine à soulever? Le mur se continue quelque temps, puis se mêle aux blocs tombés pêle-mêle à terre. Ici et là, des colonnes cannelées, des entassements de pierres arrangées en murs, enfin un ensemble de restes tels qu'on peut aisément se représenter la grandeur du



PORTE DE L'ANCIENNE VILLE, À LIMASSOL. — DESSIN DE TAYLOR.

temple fameux. Le second quadrilatère a un aspect plus grandiose encore par l'abondance des matériaux accumulés et les nombreuses inscriptions votives qui reproduisent toutes le nom de la déesse, Aphrodite paphiote. A l'angle oriental sont d'autres grandes pierres de la plus ancienne époque, mais de dimensions moindres que les premières.

C'est sur la plage, en bas, à moins de deux milles, que la légende fait aborder Vénus. Aussi Paphos était le siège du culte d'Aphrodite. La ville aurait été construite par Kinyras, père d'Adonis, ou par les Amazones. La tradition dit encore qu'Agapenor, fils d'Anceus et petit-fils de Lyeurgue, fut, à la suite d'un ouragan, jeté sur cette côte et fonda Néo-Paphos, au sud du village actuel de Ktima, où il mena une colonie d'Arcadiens. Du temps des Romains déjà, l'ancienne Paphos était devenue sans importance. Détruite par un tremblement de terre sous le règne d'Auguste, Néo-Paphos fut reconstruite par lui et porta le nom d'*Augusta*. Paphos la vieille fut aussi renversée plusieurs fois par des secousses sismiques, ainsi que le relatent Sénèque le Philosophe, Sénèque le Rhéteur et saint Jérôme dans la vie de saint Hilarion. Kouklia était le *Covocte* des Français, centre d'un fertile domaine des Lusignan. On y voit plusieurs constructions de ce temps.

Près de la mer, nous trouvons les deux plus beaux menhirs percés de Chypre, et, à côté, de nombreux restes anciens en partie recouverts. Je mesure les dimensions de la plus haute des pierres : 3 m. 68 de hauteur, 1 m. 23 de largeur et 0 m. 65 d'épaisseur. Qu'étaient donc ces représentants bizarres de l'antiquité? On a beaucoup discuté autour d'eux, mais l'opinion d'Hogarth¹ qu'elles ont été des pierres de presse paraît très peu soutenable. Cet auteur en a cité cinquante inégalement répandues à la surface du pays. Si l'on étudie leur position relative, on remarque que, établies à des distances de la mer variant de 1/2 à 14 milles, trente-quatre sur cinquante rayonnent autour du temple de Palæo-Paphos et le reste est disséminé à la base de la presqu'île du Karpas. Pas une seule n'a été vue dans l'île hors de ces régions. D'un autre côté, on a trouvé, au cours de fouilles célèbres, des dons votifs qui représentent, sur une petite échelle, ces mêmes monolithes percés, traversés par un trou rectangulaire en tout semblable à celui de nos menhirs. De ces derniers, presque tous ont, plus ou moins, la forme conique, première représentation symbolique sous laquelle Aphrodite a été adorée, emblème de la fertilité, combinant dans sa forme la dualité des sexes. Nous ne nous étendrons pas plus sur ce sujet².

Jusqu'à Ktima, chef-lieu du district, nous traversons une plaine basse au milieu de laquelle les villages semblent des oasis. Ktima n'a point mauvais aspect, avec ses 2800 habitants, y compris la ville basse, ses maisons neuves, ses jardins, étendue sur un large plateau surélevé du côté de la mer. Bien entendu, c'est au couvent que je me rends, car il n'y a pas d'hôtel à la métropole grecque, où sont reçus tous les étrangers de passage. Il est

1. *Devia Cypria*, Londres, 1889.

2. Voir, pour plus de détails : *Les Menhirs percés de l'île*

de Chypre, par Émile Deschamps dans *l'Anthropologie*, Paris 1896, tome VII, n° 1.

nuit, je n'ai qu'à attendre le frugal repas qui m'est servi une heure après par un moine et... le lendemain.

De bonne heure, je suis sur la route qui descend à la mer; un indigène passe, un bouquet de basilic à la main, et il nous en offre, à mon nègre et à moi, une branche. Le Chypriote aime les parfums et les fleurs, et le basilic est, entre toutes, une plante favorite. Cette aimable et délicate attention de paysan, dans un district où tous passent pour des buveurs de sang, des sauvages, a quelque chose de frappant. Quelles antithèses dans le cerveau humain! Voilà un homme qui ne me connaît pas, qui me salue au passage, me renseigne, m'offre un bout de plante, — gage de civilisation, — et qui, le soir, tuera son frère froidement pour un mot!

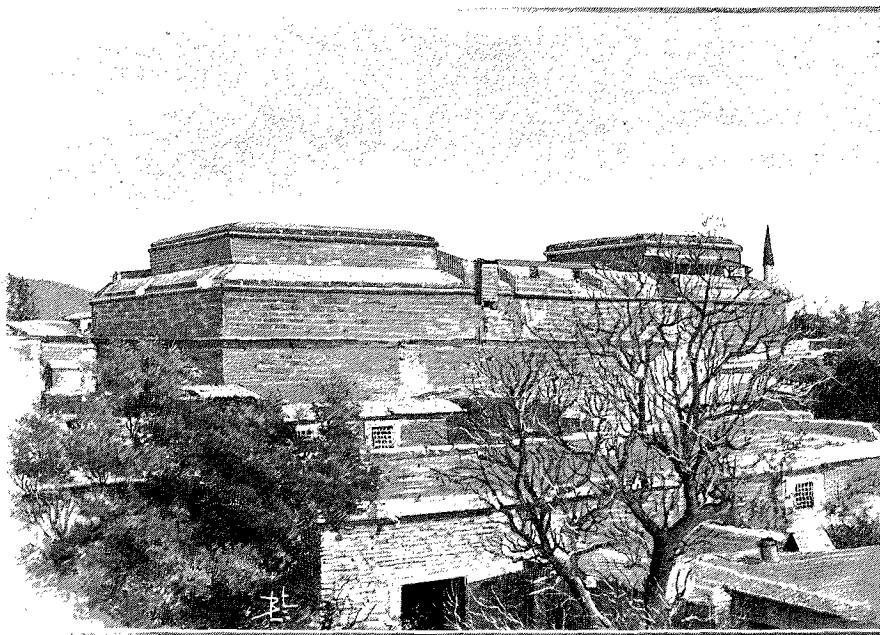
Nous prenons la plage, allant vers le phare de Paphos, et nous sommes bientôt au milieu de roches, affleurant le sable, qui ont été une vaste nécropole. Beaucoup de chambres sont encore intactes; d'autres ont disparu, laissant la trace de leurs divisions intérieures, d'escaliers et de loges. Sur la pointe, s'élève un phare, près de nombreuses ruines. Mais la fièvre, que je sentais venir depuis le matin, m'oblige à rentrer me mettre au lit.

L'évêque se montra empressé et plein de sollicitude. Grâce à lui, je ne fus pas abandonné par ses domestiques. L'évêque de Paphos est le second dignitaire de l'Eglise chypriote. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à la barbe grisonnante, aux yeux et aux traits doux, simple comme la plupart des membres du haut clergé grec.

Reprenant mes promenades, deux jours après, je me dirigeai vers Paphos, le port de Ktima, l'ancienne ville abandonnée depuis longtemps à cause de son insalubrité, où s'élevait la Néo-Paphos gréco-romaine. Le port était protégé par deux jetées, dont l'une se terminait par un bastion aujourd'hui écroulé, relié à un fort assez solide, encore debout, et qui a aussi servi aux Turcs. Dans le petit port, on travaille activement au débarquement de navires à voiles venus de Trieste et d'Alexandrie. Il y a bien un demi-kilomètre jusqu'à la ville basse

de Paphos. Celle-ci, avec quelques maisons grecques et turques disséminées, est un véritable chaos de ruines variées, colonnes monolithes, chapiteaux encore fort beaux dont quelques-uns jonchent la route même, pans de murs, entassements de pierres de toute sorte, en murailles des deux côtés du chemin, avec des sentiers, des ruelles, des jardins.

C'est ici que le gouverneur romain Paulus Sergius fut converti par



saint Paul et que ce dernier fut flagellé par les habitants, attaché à une colonne de marbre que l'on montre encore et que l'on voit dans notre figure.

Le long de la mer, des terrains bas retiennent les pluies, qui se transforment en flaques croupissantes.

En venant de Kouklia, nous avons passé près d'un village où je remarquai une vieille



VUE GÉNÉRALE DE LIMASSOL. — LE FORT À LIMASSOL (PAGE 493). — DESSIN DE BERTHAULT.

église avec quatre dômes disposés en croix grecque, et qui est liée étroitement à la mythologique existence de Vénus. C'est *Hieroskipos*, ou le « jardin sacré », de la déesse. Il est bâti sur une arête rocheuse qui tombe abrupte, sur la plaine, la même arête qui se continue jusqu'à Ktima, formant le plateau sur lequel s'élève cette ville. Des flancs, à peu près, de l'arête, sort une source abondante qui va arroser les jardins, au pied, et se perdre dans la plaine basse unie comme un terrain de manœuvres, terminée par la plage. C'est dans cette plaine à céréales, de 2 milles environ de large, que la tradition place le jardin sacré de Vénus. Pas un arbre n'en rompt la monotonie.

Le district de Paphos est un des plus arriérés de l'île, l'avant-dernier au point de vue de la densité de la population. Famagouste étant le dernier. C'est aussi le moins déboisé et le plus pauvre. Ses soies, cependant, sont très estimées; ses céréales, des meilleures; ses fromages (le *halloumi* chypriote) les plus recherchés. J'y passai huit jours; malheureusement, la fièvre, qui me reprenait sans cesse, m'obligea à retourner. Un matin j'allai remercier l'évêque, je distribuai mes pourboires, et je reçus, sur le seuil de la métropole, le *kalon katerodion*, souhait de « bon voyage » qui m'a été si souvent fait dans les villages.

A Evdlimon, je suis, le soir, régalé d'un concert à la flûte turque, — deux morceaux de canne accolés l'un à l'autre et percés au feu, — instrument que j'ai vu en Syrie et dans l'Inde. C'est l'*oumbachi* qui, tenté par le charme d'une belle nuit claire, essaye ses arpèges les plus langoureux, les plus monotones, ses roulades les plus larmoyantes, et le divertissement de l'officier turc me coûta une heure d'insomnie.

A Limassol, en arrivant, nous voyons passer rapidement une foule au milieu de laquelle se détache, comme une lueur, le grand fez rouge et l'habit foncé des gens de police. C'est un prisonnier qu'on emmène. — « Qu'a-t-il fait ? » demandai-je au premier passant venu. — Il a assassiné son frère, hier soir ! Il était ivre; d'ailleurs ils ne s'aimaient pas. » Cela paraît tout simple à l'homme qui répond à ma question. Le soir même on amenait encore, d'un village voisin, un pauvre diable tué à bout portant, d'un coup de fusil : charmant pays ! J'y passai seulement la nuit, et le lendemain, malgré l'opposition de mon noir qui n'entendait pas rétrograder jusqu'à Larnaka, je remontai sur mes mules. Près de Zyyi, le ciel était très noir à notre gauche, mais au-dessus de nous, jusqu'à l'horizon de la mer, il se montrait d'un bleu pur. Et, cependant, voilà que tout d'un coup un épouvantable coup de tonnerre éclate sur nos têtes, tombant du ciel bleu et affolant d'effroi ma mule, que j'eus bien de la peine à calmer.

Il était 11 heures du soir quand nous entrions à Larnaka, treize heures et demie après avoir quitté Limassol.

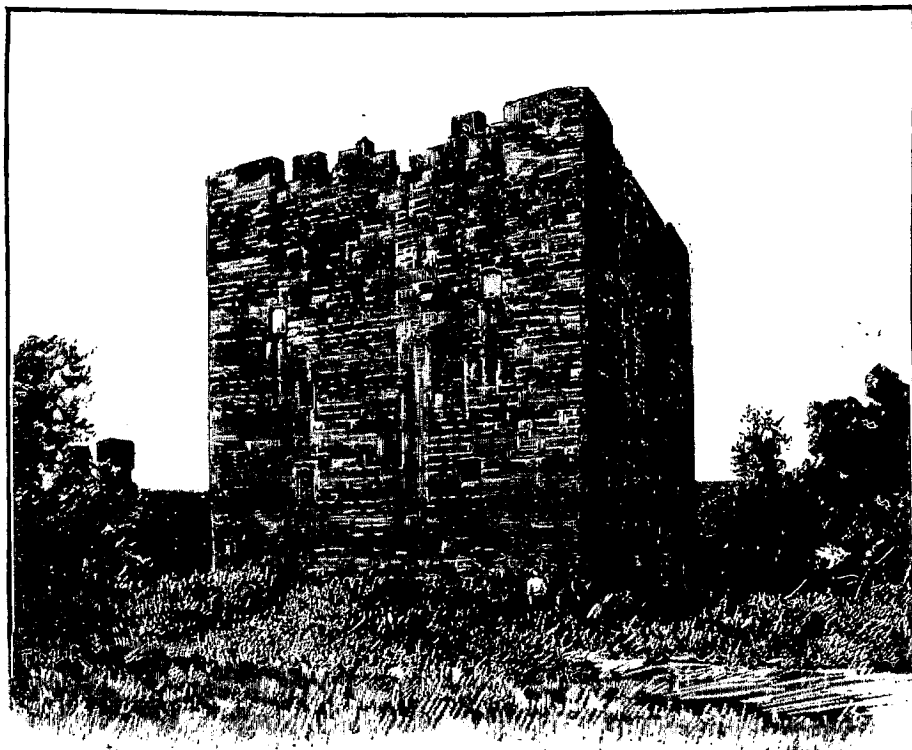


PAYSANS CHYPRIOTES. — DESSIN DE BONJAT.

XVI

En route pour le Karpas. — Les ruines de Salamis. — Hospitalité écossaise. — La pêche des éponges à Chypre. — Enceinte phénicienne et menhir à Akrotiri. — A Haghios-Théodoros. — Yaloussa. — Les Karpasiotes. — Arrêtés par la pluie. — Au monastère d'Éléoussa. — Au cap Andréas. — Intelligence monacale. — Légende de saint André l'apôtre. — Retour. — Animaux domestiques en liberté. — Toujours la pluie.

Il nous reste à visiter une des régions les plus intéressantes de Chypre, celle qui termine l'île en un long promontoire, — la « queue de bœuf », — et par laquelle nous terminerons notre relation.



TOUR DES TEMPLIERS À KOLOSSI (PAGE 494). — DESSIN DE TAYLOR.

effet dans son tombeau, suivant la tradition, que fut trouvé l'évangile manuscrit qui valut à l'Eglise de Chypre les avantages de l'indépendance. Le monument domine la plaine de ses grands et petits dômes byzantins. A droite, s'étend une série d'élévations irrégulières, sur une longueur de plus de 3 kilomètres, qui sont comme le tombeau de la plus grande, de la plus importante des villes anciennes indépendantes, capitale d'un royaume, *Salamis* dont le temple fameux de *Zeus Salaminius* était prôné, dans l'antiquité, à l'égal de celui de Paphos.

Ici et là on voit des trouées, des excavations restées ouvertes, informes, profondes; des fondements de constructions; une longue muraille parallèle à la mer; des colonnes dégagées et de nouveau abandonnées dans leur

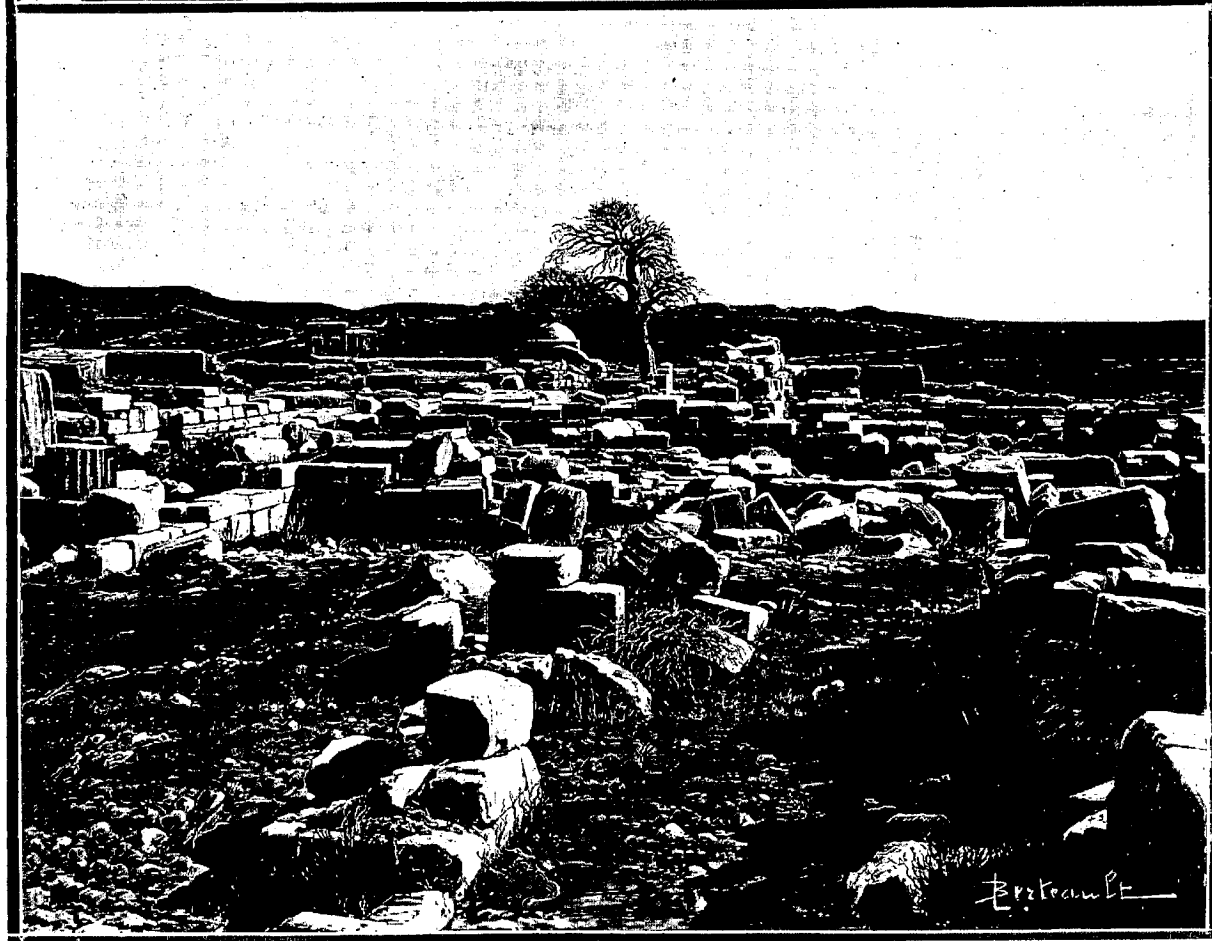


VUE SUR PAPHOS (NÉO-PAPHOS) (PAGE 495). — DESSIN DE BERTEAULT

Nous partons de Famagouste, le 30 décembre, par un temps splendide succédant à une série d'inondations. Longeant la dune près de la mer, nous arrivons aux embouchures rapprochées du Yalias et du Pédias. Nous sommes sur une série de chaussées et de petits ponts bas qui traversent une région inondée. Les deux fleuves se reconnaissent difficilement en ce moment. Ce sont, aux environs, des terres fangeuses, broussailleuses, où il serait impossible de poser le pied, coupées de flaques et de ruisseaux qui se font jour de tous côtés. Nous passons à 1 mille du fameux monastère de saint Barnabé, Haghios-Varnavas, le saint le plus considéré de l'île. C'est en

linceul de terre; des pierres équarries, isolées, des socles de colonne, des chapiteaux répandus un peu partout. Tout ce mélange, ce chaos, au milieu des grandes traces laissées par des hommes de science, et les petites du lent travail des indigènes risquant l'amende pour mettre la main sur quelque précieux resté, car, malgré la loi, les sites anciens sont tous lentement, patiemment fouillés par les pauvres hères que la solitude encourage.

Salamis a été la ville la plus opulente



MENHIRS PERCÉS À ROUKLIA — TEMPLE D'APHRODITE À ROUKLIA (PALÆO-PAPHOS) (PAGE 495). — DESSIN DE BERTHAULT.

de l'île dans l'antiquité. Selon la tradition grecque, elle aurait été élevée vers 1270 avant Jésus-Christ, par Teucer, fils de Télamon. Il est question d'un de ses rois sur un monument assyrien datant de 800 avant Jésus-Christ, ce qui reporte d'une façon certaine plus avant encore sa fondation. On connaît les noms d'une dizaine de rois de Salamis, mais beaucoup sont, à ce jour, inconnus.

Du côté de la mer, des dunes de sable et des roseaux. Nous arrivons à une grande citerne, que les gens du pays appellent *Loutron*, « le bain » ; il est entièrement déblayé. A côté, les ruines d'un aqueduc.

Sur le point culminant, on a construit une maison de garde champêtre. Au-dessous, le terrain descend rapidement dans une large anfractuosité que les excavations ont encore agrandie, et là c'est une vraie débauche de pierres, de restes majestueux, de piédestaux, de colonnes monolithes, — dont l'une, quoique brisée des deux côtés, a encore 6 m. 90 de longueur sur 0 m. 76 de diamètre, — des chapiteaux proportionnés en marbre blanc ou zébré, des pierres brisées qui portent la marque d'un travail architectural admirable. Là était certainement un temple magnifique. De quel luxe devaient être ornés ces temples faits du plus beau marbre apporté de si loin, précédés de péristyles supportés par des colonnades monolithes de 10 mètres de hauteur !

Nous redescendons dans la plaine, sur le long ruban rouge boueux de la route. Des milliers de vanneaux (*ianitsari*) se lèvent autour de nous dans un horizon silencieux et triste. Le soir, nous arrivions à Trikomo.

Ancien fief de la veuve d'Amaury de Lusignan, c'est un grand village où j'eus la bonne fortune d'être reçu par un colon qui, en sa double qualité d'Européen et d'Écossais, offre l'hospitalité à tous les voyageurs. M. Mac Laughlan est marié à une dame française, qui m'ouvrit sa maison avec la plus franche cordialité.

Au-dessous du village, près de la mer, sont les jardins où se récoltent des cédrats qui pèsent jusqu'à 5 kilogrammes et demi et de petites bergamotes délicieusement parfumées.

Le lendemain le ciel menace ; nous partons après déjeuner, marchant rapidement le long de la mer pendant une heure pour entrer dans une ampoule de la côte qui porte le nom de Vallia. Nous sommes dans le Karpas. Il y a là, à Akrotiri, une enceinte phénicienne (*temenos*) en grandes pierres, monument mégalithique oblong, portant, à l'un de ses pôles, un menhir creusé d'une cavité assez irrégulière sur la surface intérieure. L'emplacement n'est pas loin de la mer, à l'est du cap Elea, et serait celui de l'ancienne Cnidus (Hogarth), patrie de l'historien Ctésias, où s'élevait un temple d'Aphrodite qu'Ovide place à côté des plus grands de Chypre.

Nous avons passé près de Gastria, un village jaune sur une colline jaune, site d'un ancien château, la Castrie, occupé par les Templiers, puis par les Hospitaliers, et Kamaros, qui était, sous les Turcs, un repaire d'assassins. Le village fut si maltraité par les autorités turques que tous ses habitants l'abandonnèrent. L'ancien chef de la bande, très connu, existe encore ; il coule des jours heureux dans une situation élevée, ... car il est conducteur de chameaux. Mais Kamaros avait aussi, jadis, une curieuse réputation. « Les femmes qui l'habitent, dit M. de Mas-Latrie, forment, dit-on, une

sorte d'association d'amazones polyandres. Elles contractent annuellement des unions passagères avec les marins de l'Archipel, particulièrement avec ceux d'Hydra, qui viennent pêcher les éponges sur les côtes de Caramanie et de l'île de Chypre. »

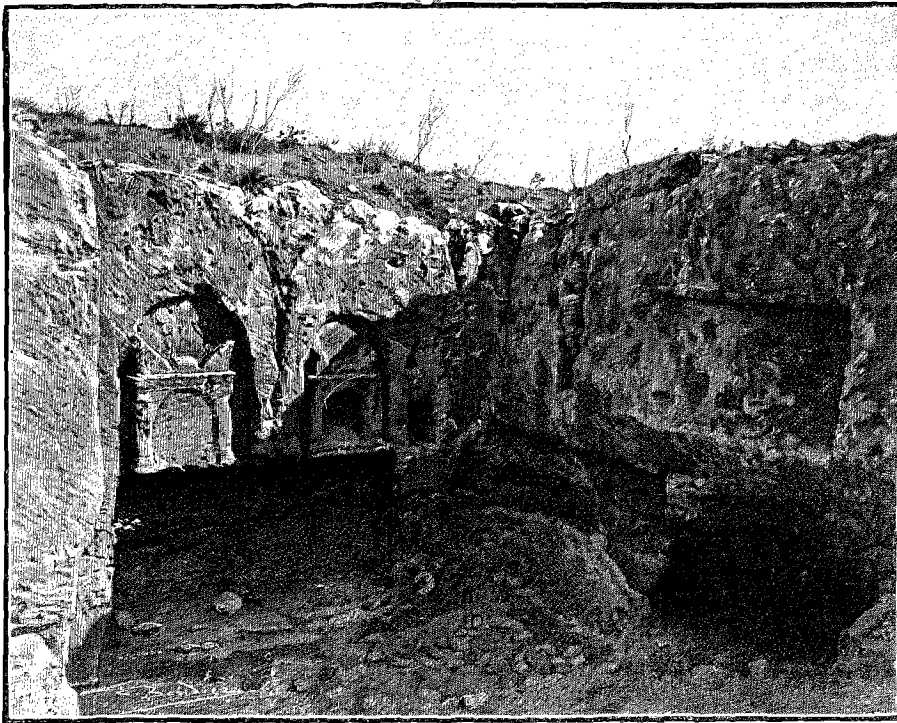
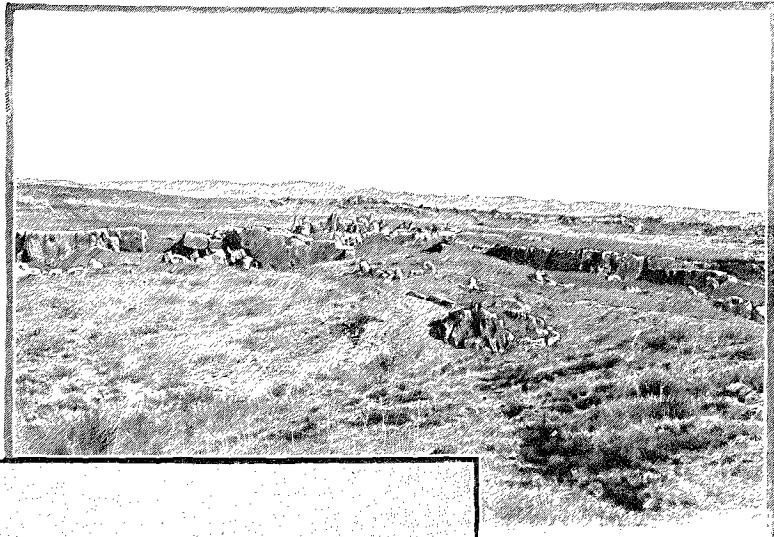
Cela nous amène à dire quelques mots de cette récolte. L'éponge se trouve, à peu près, le long de toutes les côtes de l'île. Vers le mois de mai et jusqu'à juillet, les barques, en nombre variable suivant les années, arrivent à Larnaka et commencent la pêche. Il n'y a pas un seul pêcheur d'éponges à Chypre même. Ces étrangers sont soumis à un droit et ils doivent déclarer le ré-



LE « LOUTRON » À SALAMIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

sultat de leur récolte; mais craignant, à juste titre, que le gouvernement local, qui cherche à affermer ce revenu, ne soit alléché par des chiffres trop considérables, leurs déclarations sont minorées et beaucoup même disparaissent purement et simplement. En 1889, on en pêcha environ 19 000 kilogrammes, valant 310 000 francs.

A notre gauche, le mont Kantara marque le point culminant de l'arête qui court jusqu'au cap Andréas, avec 725 mètres de hauteur. Notons encore que sur cette chaîne se trouve, au sud



NÉCROPOLE PHÉNICIENNE DE ETIMA ET CHAMBRE FUNÉRAIRE PRÈS DE PAPHIOS (NÉO PAPHOS) (PAGE 595).
DESSIN DE BOURDIER.

du grand village d'Akanthos, le seul pic qui ait gardé le nom très ancien d'Olympe, celui d'Olympos, et que Strabon appelle aussi « Olympe » la partie extrême de cette chaîne du Karpas.

Au sommet du Kantara, planté comme un nid d'aigle, était un autre château, comme Saint-Hilarion et Buffavento, dont il reste des ruines imposantes. Fortifié par les maîtres de l'île, du XII^e au XVI^e siècle, Kantara, le *Candaire* des Français, fut « pris par les partisans de Frédéric II durant la minorité d'Henri I^{er} de Lusignan, puis repris par Philippe

de Navarre, vainement assiégé par les Génois, maîtres de Famagouste au XVI^e siècle, et enfin démantelé par les Vénitiens, lorsqu'ils concentrèrent la défense du pays à Nicosie et à Famagouste¹ ».

Le soir, nous étions à Haghios-Théodoros, centre administratif du sous-district du Karpas, et j'obtenais l'hospitalité dans un moulin. Mon hôte est un grand vieillard cheu, silencieux, avec un chat et de l'alcool camphré, qui, le soir, au repas, me détaille pièce par pièce dans mon assiette, de ses doigts noueux et secs comme des articulations de squelette, la chair blanche et compacte d'un francolin tué dans la journée. Le moulin peut être représenté par une meule tournant à plat sur une autre meule, entraînée par une grande roue de bois massif, horizontale, qu'une mule met en mouvement. Ce système peut moulin de 200 à 250 kilogrammes de blé par jour.

Le lendemain, nous repartons. Jusqu'au village de Konia-tou-Yalou, rien à signaler : des jujubiers sauvages et des cyprès; à terre, dans la brousse, des cyclamens et une petite fleurette jaune qui pique d'or les jeunes tapis de verdure. De là à Yaloussa nous traversons la presqu'île en biais; mais, bien que la côte opposée ne soit pas à plus de 5 milles en ligne droite, elle nous est masquée par une série irrégulière de hauteurs.

Près du village, nous recevons une ondée tropicale, accompagnée de gros grêlons dont nous sommes couverts quand nous arrivons à trouver la porte d'une chaumière devant laquelle nous mettons pied à terre. Dans la seule chambre où nous entrons il y a déjà trois mules, un âne, deux femmes, quatre enfants et deux hommes. Avec

1. De Mas-Latrie.

nous, la population s'élève à six bêtes et dix personnes. Jamais je n'aurais imaginé que tout cela y pût entrer. Trois des enfants ont les cheveux d'un blond roux, couleur commune dans la presqu'île, souvenir de nos ancêtres. La pluie finie, nous sommes reçus chez le moukhtar.

Le village, comme tous ceux de cette région, est très étendu; les maisons, jadis étroitement groupées, ont été établies près des jardins mêmes, de telle façon qu'il faudrait trois heures et demie pour faire le tour de ces 300 chaumières renfermant 1450 habitants. Comme dans toutes les habitations trop pauvres pour avoir une étable, les bêtes, bœufs, mules et ânes, ont leur place au foyer. Les femmes ont disparu; cependant elles ont la réputation d'être, dans le Karpas, peu farouches. Il est vrai que dans certains villages musulmans, où la population ignore la langue turque, elles n'ont aucun scrupule de parler aux hommes dans la rue, même aux étrangers. Sauf que le pantalon est plus long, je ne me suis pas aperçu d'un changement très notable dans leur costume. Les jeunes filles paraissent se faner bien vite, vieillir avant le temps; mais, parmi elles, on en rencontre de vraiment blanches, les cheveux tirant un peu sur le roux et dotées de visages où le type occidental apparaît franchement, parfois avec une grande régularité. Mais ici, aussi bien qu'à Rizokarpasso dont les femmes sont réputées très belles, et dans tous le Karpas, la variation est bien moins remarquable que dans les quartiers élevés de Kythraea, où il faut voir, à mon avis, les plus purs descendants des Français et des Vénitiens. Je verrais plutôt un type dans le Karpasiote, grand, maigre, les traits prononcés et point durs comme chez le Paphiote, quoique sévères. Le caractère des habitants est doux: ils sont aussi plus hospitaliers, quoique plus pauvres, et nulle part à Chypre je n'ai entendu autant de bons souhaits de voyage, ni en à répondre à autant de saluts.

Nous partons de bonne heure, le lendemain, avec un temps pluvieux, et, à peine sommes-nous à Makhæriona, à 3 milles, que la pluie nous surprend. Nous nous réfugions dans une des misérables étables à la réunion desquelles on a donné ce nom et qui servent aux cultivateurs de Yaloussa pour s'y réfugier et passer quelques jours parfois, en hiver, à l'époque des labours et des semailles. Jusque près du monastère sinaïte d'Eléoussa, vers lequel nous nous dirigeons, c'est une bande — *baoula* en karpasiote, mot resté du français, — de champs bien cultivés. Le monastère sinaïte est sur la montagne. C'est une vieille église que le père me dit dater de 739, appuyée sur une antique muraille de pierre et de pisé rongée par les pluies. Une ou deux familles y habitent, y compris celle du papas, plantureux moine à l'air sérieux, qui me reçoit froidement.

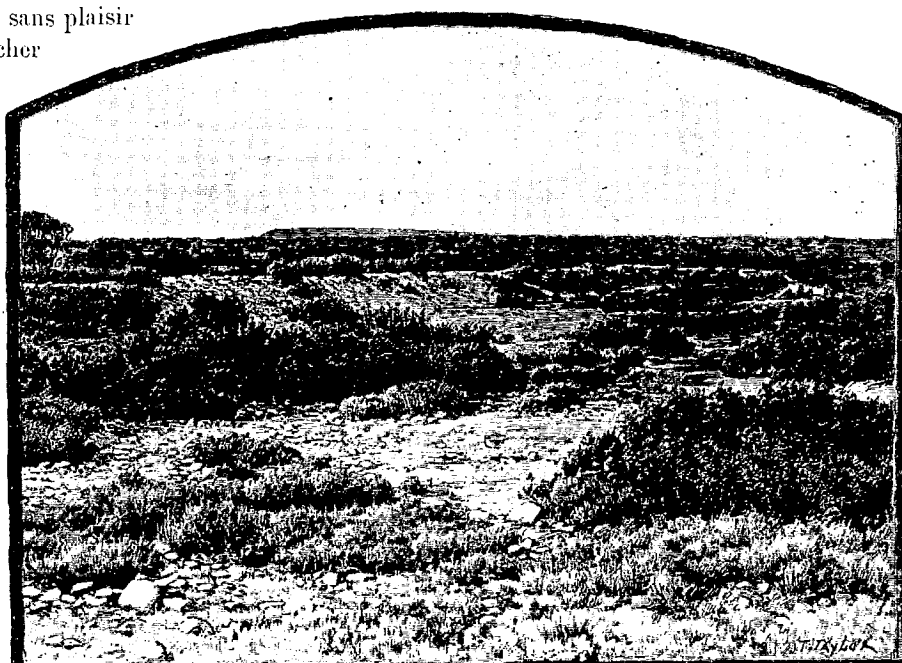


FEMME DE RIZOKARPASSO. — DESSIN D'OULEVAY

Nous ne pouvons songer à poursuivre notre route, le ciel s'assombrissant d'une façon menaçante. Nous restons donc à Eléoussa, où l'on paraît préparer quelque chose: le grand four de terre rouge, bourré de broussailles, ronfle à crever. C'est, en effet, demain Noël à la grecque. Il y a huit jours que l'on fait carême. Tandis que je me chauffe, le soir venu, sous l'âtre d'une chambre enfumée où deux chaudrons de métal préparent mon dîner, un paysan qui arrive de l'église me remet deux petites chandelles jaunes en marmottant des mots que je ne comprends pas. Un autre le suit et m'en remet autant. Je les remercie, mais je suis fort embarrassé de leurs cadeaux, dont j'ignore la signification, et je sors de mon incertitude en allant les planter toutes sur le bord de fer-blanc d'un des chandeliers de l'église, à la satisfaction de tous les assistants.

Le lendemain, le vent souffle avec violence. Jusqu'à Rizokarpasso, la route traverse d'épais fourrés, parmi lesquels quelques beaux arbres ont échappé à la dernière période de destruction des forêts. Partis à 10 heures du matin de ce dernier point, nous n'arrivons qu'à 4 heures du soir au monastère Apostolos-Andréas, à 4 milles seulement de la pointe extrême de l'île, l'ancien Dynaraton. Nous avons pris la route du sud, petit sentier qui en coupe cent autres, boueux, vraie tourbière quelquefois, à travers une succession de montagnes et de vallées entre lesquelles nous perdons et retrouvons la mer bleue, des deux côtés. Point de villages; aux endroits marqués sur la carte anglaise Platia, Notas, Makrou, nous trouvons quelques misérables abris, déserts comme celui qui nous a reçus à Makhæriona.

J'avoue que ce n'est pas sans plaisir que je vis apparaître le clocher blanc du monastère, au bord de mer. Mais l'*ougouménos*, président, est absent; il habite le village que nous venons de quitter. Mon lit est dressé rapidement sur trois tréteaux, et, comme il n'y a pas de café, j'obtiens, une demi-heure après notre arrivée, du « thé de montagne », simple décoction de thym, meilleure à sentir qu'à boire. Mais le vent froid de Caramanie, dont les sommets neigeux se voient très distinctement d'ici, m'avait transi



STADE D'APOLLON ET VUE SUR HIÉROSKYPOS. — DESSIN DE TAYLOR.

pendant six heures et demie, et je trouvai, en somme, ce breuvage réconfortant. Saint-André, isolé comme il l'est, n'a pas de grandes ressources, et, au surplus, ses moines sont bien les êtres les plus stupides que j'aie encore rencontrés dans ce pays d'ignorance. Voici un bout de conversation avec le principal d'entre eux :

« Y a-t-il, lui dis-je, quelque chose d'intéressant

dans les environs? — Non. — N'y a-t-il pas des restes d'anciennes constructions, des ruines? — Non, il n'y en a pas. — Mais on m'a dit, cependant, que pas loin d'ici on voit de vieux murs. — Oui, il y a, pas loin d'ici, de vieux murs. — De quel côté? — Je ne sais pas. — Et au cap, qu'y a-t-il? — Des pierres. — Mais n'y a-t-il pas des ruines? — Non. — J'ai cependant entendu dire qu'il y en avait. — Oui, il y en a. » Et sur ce, l'homme me tourna le dos.

Venons au monastère, monument nouveau. Au-dessous d'une aile encore en construction se trouve le puits creusé par les marins du bateau qui portait saint André l'apôtre, l'eau miraculeuse qui attire des milliers de pèlerins en ce lieu éloigné. Saint André, dit la tradition, se rendait je ne sais où, quand, à la hauteur du cap Dynaraton, l'équipage se trouva épuisé par la soif. Il y avait aussi, à bord, un hérétique qui gémissait plus fort que les autres. L'apôtre dépêcha la barque du bateau avec quelques hommes de l'équipage, en désignant un point de la côte où l'on trouverait de l'eau; mais l'expédition rentra les mains vides. Alors André descendit lui-même, débarqua à l'endroit où nous sommes et, dans un trou creusé à peu de profondeur, montra une eau claire et abondante dont on fit ample provision. L'hérétique fut converti et une petite chapelle élevée sur le lieu. Avant d'entrer, à gauche, se trouve, sous une vieille plaque de zinc rongé, l'ouverture d'un puits où l'eau, claire et transparente comme du cristal, se voit, à 1 mètre de profondeur, comme emmagasinée dans un petit bassin.

Vu du monastère, le cap Andréas se détache nettement, et, à la pointe, sont les quatre îlots, les îles Klidès de l'antiquité, dont un seul, broussailleux, a les dimensions d'une petite île; les autres sont de simples récifs presque à fleur d'eau. Le cap, un peu avant la pointe, forme un plateau en élévation : c'est le Kastros. Au pied se voient des traces de constructions anciennes, un chapiteau et une statue de femme décapitée et sans pieds, de grandeur naturelle. Derrière, des grottes profondes, des tombes creusées dans le roc et une ouverture qui passe pour pénétrer très loin sous la terre et avoir conduit, jadis, à un château dont les ruines même ont disparu, —

légende qui se rattache peut-être à l'existence du temple fameux d'Aphrodite Akraia qui s'élevait là, et qu'Euripide décrit comme un séjour de bonheur où les hommes ne pouvaient entrer. La chaîne du Karpas finit à 2 milles et demi du cap en de petites élévations. Des sentiers de berger y mènent, du monastère, en deux heures.

Nous prenons pour retourner, le surlendemain de bon matin, la route qui suit la côte nord. Après une heure et demie de marche dans d'épais et hauts fourrés de ladanum, de pins, de cyprès, de genévriers, de jujubiers sauvages, nous tombons sur un véritable amoncellement de grêlons qui barre le chemin. D'un paysan qui passe nous apprenons que cette chute date de cinq ou six jours. Nous arrivons à Aphendrika, près de la mer, sur un terrain de ruines qu'Hogarth rapporte à l'ancienne ville d'Urania dont parle seulement Diodore. Mais cette assertion est plus que douteuse : Richter montre, en effet, qu'elle devait se trouver un peu au-dessous de Rizokarpasso, au haut d'une colline qui porte aujourd'hui le nom de To-Rani et sur laquelle on voit encore les ruines d'un vieux château, des grottes profondes, des citernes étendues, etc.

A Rizokarpasso nous trouvons le président de Saint-André, désolé de n'avoir pas été à son monastère pour nous recevoir. Nous y sommes retenus deux jours par la pluie, et je puis assister à une discussion entre le moine, chez qui nous sommes, et mon kèradji, au sujet de la vente d'une mule. Le papas a une mule sauvage, sortant des fourrés du cap Saint-André, où il l'a laissée trois ans, en pleine liberté, ayant à peine une année, et il veut la vendre. Mais il demande 300 francs et mon kèradji n'en offre que 250. Le papas ne cède pas : s'il ne vend pas la bête le prix qu'il en veut, il la renverra dans la brousse ; et ainsi fut fait.

Le troisième jour, nous allons coucher à Koma-tou-Yalou, chez le maître d'école. Le soir, au repas, je suis surpris d'entendre appeler *pezonnia* les pigeons que l'on nous sert. Cette région a conservé, outre de nombreux mots français, comme *verga* « verge », *zamba* « la jambe », *tsaúra* « la chaise », etc., beaucoup de mots grecs, des meilleurs de l'ancienne langue, absolument inconnus dans les autres districts.

Nous perdons encore deux jours là. La pluie, le vent, la grêle, font rage, et, après une tentative faite pour traverser le torrent qui est tout près, nous devons retourner nous enfermer. Au cours d'une éclaircie, je parcours le village, où l'on nettoie le coton dans de grands cylindres d'un treillis de canne, et où je rencontre des femmes vêtues du *doumbléti*, pèlerine de cérémonie blanche, large, à plis nombreux, que l'on ne porte que dans le pays.

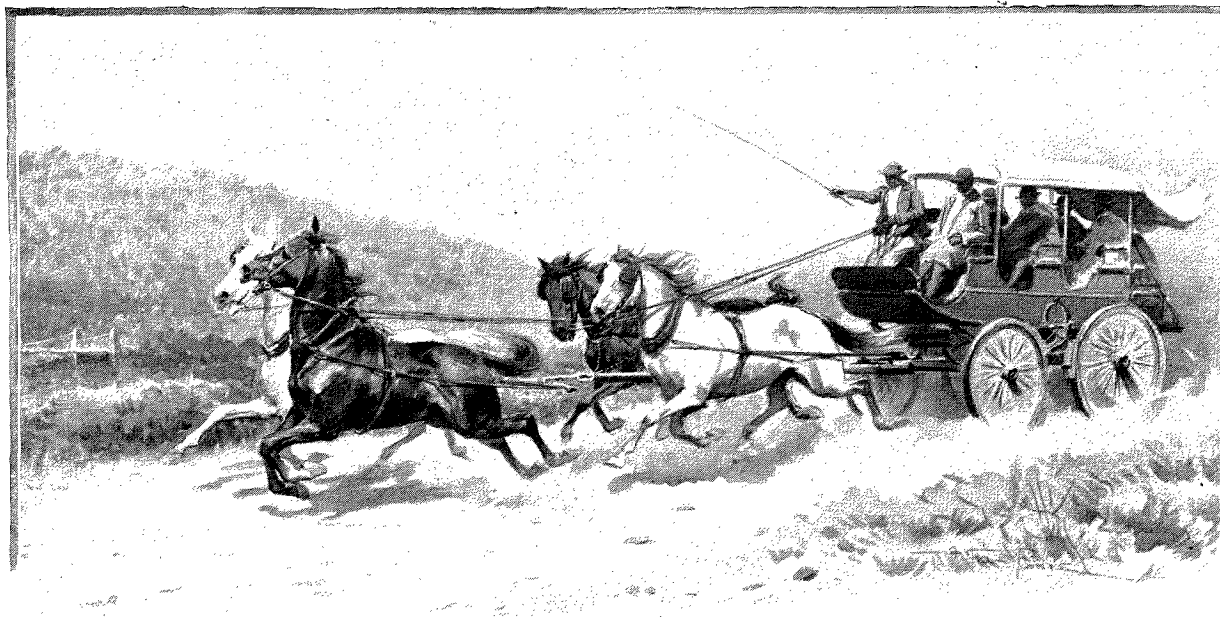
Enfin nous repartons, poussant nos montures, ne perdant pas de temps, car en cette saison les nuages, sur nos têtes, sont toujours prêts à crever, à lâcher des torrents d'eau. Nous ne faisons que passer par Trikomo, où, chez nos amis, un mariage occupe tout le monde, et enfin, après onze heures de marche forcée, nous arrivons en face de Famagouste pour recevoir, tout entière, la dernière averse. Ce fut le couronnement d'un voyage *humide*.

Ce n'est que le 4 mars 1894 que je repris la route de France par un des magnifiques courriers des Messageries maritimes, après quinze mois environ passés à parcourir l'île. J'ai éprouvé presque toujours des regrets à quitter les lieux où j'avais laissé un peu de ma vie ; je n'en eus point lorsque disparut, à l'horizon, la tache sombre de l'île de Chypre, malgré la hantise de sa légende de Vénus, malgré le souvenir de nos ancêtres dont les cendres se mêlent, là, à la poussière du sol.

ÉMILE DESCHAMPS.



ENCEINTE PHÉNICIENNE A AKROTIRI (PAGE 500). — DESSIN DE TAYLOR.

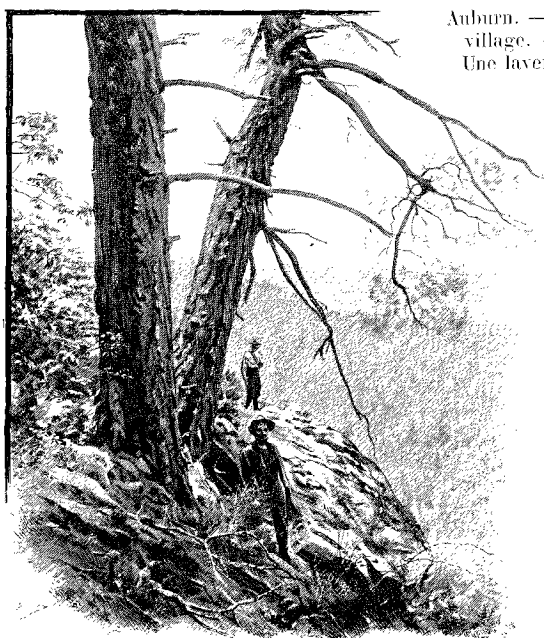


LA DILIGENCE DE GEORGETOWN. — DESSIN D'A. PARIS.

EN CALIFORNIE, QUELQUES COURSES EN SIERRA NEVADA.

PAR M. F. DE LONGE.

I



DANS LA SIERRA, AU-DESSUS DE REDENT. — DESSIN DE BOUDIER.

Auburn. — Georgetown. — Le front du Middle Fork et le train Wells-Fargo. — Le village. — Passage du Long Cañon. — Le Rechten Divide. — La prospection. Une laverie d'or. — Le ridge du Divide.

LA grande ligne de New-York à San-Francisco, après avoir franchi à Summit Valley le col de la Sierra Nevada, longe divers chaînons de ces montagnes, et, si vite que passe le train, la vue des hautes forêts, des profondes vallées, donne envie de parcourir ces intéressantes et pittoresques contrées.

Pour prendre là tout le plaisir que comporte la montagne, il faut s'y engager à la mode américaine, c'est-à-dire en pionnier, chercheur d'or, chasseur et pêcheur ; et c'est dans ces charmantes conditions que nous y avons passé quelques mois.

Débarquant à Auburn, vers le 1^{er} juin, et après un coup d'œil rapide jeté sur cette jolie petite préfecture en bois, nous n'avons pas perdu de temps pour prendre nos places dans le mail-coach de Georgetown.

Cette voiture, bizarre d'aspect, méritait bien une photographie. Les roues sont très minces de jantes et de rais comme dans tous les véhicules américains ; la voie est très large, environ 5 pieds ou 1 m. 50 comme celle des chemins de fer, et

les roues grandes toutes les quatre. Grâce à ce dispositif, on risque peu de verser et l'on peut passer dans de profondes ornières. La caisse en forme de gondole et surmontée d'une légère toiture, avec ou sans rideaux, est suspendue sur deux larges bandes de cuir, comme les anciens carrosses : cela est assez doux au départ et inspire un certain espoir de ne pas trop souffrir des 23 milles ou 35 kilomètres que nous avons à parcourir avant souper.

1. Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.

Cette espérance est déçue, et, descendant au grand trot de nos quatre chevaux la côte qui doit nous conduire au pont de l'American River, nous subissons de telles secousses que parfois nos têtes vont heurter la toiture ou frapper ses supports. Cette malheureuse route, assez fréquentée, est entretenue par les soins irréguliers des communes qu'elle dessert et surtout par l'entrepreneur du pont. Passant là à nombre de reprises, nous avons pu constater qu'elle s'adoucit au cours de l'été, grâce aux épais amas de poussière qui s'accumulent dans les ornières et dans les parties creuses; car en cette saison il ne pleut jamais, et nous avons eu en tout deux heures de pluie, une averse accidentelle, depuis le commencement de mai jusqu'à fin octobre.

L'hiver, c'est tout différent, et il tombe ici des quantités considérables d'eau et de neige : le pluviomètre marque environ 1 m. 50 dans les six mois; les chemins sont alors ravinés, et restent fort cahoteux quand commence la saison sèche.

Mais si les chemins sont durs et fatigants, le voyageur est payé de sa peine par la beauté du paysage. On part de la station en passant sous la voie, et l'on domine aussitôt la belle vallée de l'American River, profonde de 300 mètres au-dessous de la route, encaissée dans ces hautes montagnes à pentes raides, mais couvertes d'assez belles forêts malgré l'enlèvement récent de tous leurs grands arbres. Au pied seulement, sur une dizaine de mètres de hauteur, la roche schisteuse est à nu, formant falaise sur les eaux larges et bouillonnantes de la rivière, écumant entre les énormes blocs qu'elle ne peut pas complètement couvrir, même dans cette saison où les eaux sont encore très hautes.

Le paysage est surtout magnifique au pont suspendu, près duquel la voiture s'arrête un instant pour le service de la poste. Au nord la vallée se bifurque et s'élargit un peu, tandis qu'à l'aval les flots sont resserrés entre deux murailles distantes d'une soixantaine de mètres. A chacune de nos courses, nous nous sommes arrêtés en admiration devant cette vue pittoresque, dont bien des souvenirs se sont accumulés dans nos *cameras*, c'est-à-dire dans nos appareils photographiques de voyage.

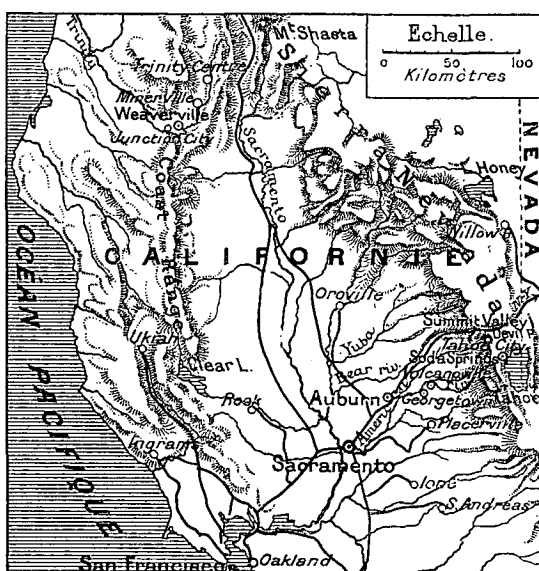
Le pont suspendu est ici solidement construit, car il doit livrer passage aux lourds camions, aux « trains » de Wells-Fargo qui font le service de toutes les marchandises. La route est taillée, sur l'autre rive de l'American River, dans la paroi rocheuse, et la rencontre de deux voitures y semble fort scabreuse : nous ne tardons pas à faire cette expérience, qui nous démontre à la fois l'audace et l'adresse des conducteurs.

En face de nous, sur cette côte raide, descend une machine énorme : c'est une haute caisse en bois rouge, traînée par six chevaux disposés en trois couples, et trainant après elle une seconde caisse semblable, un peu moins haute, réunie par son timon au premier véhicule. C'est là le « train », le système adopté partout en Californie pour les lourds transports. En montagne, on ne rencontre pas plus de deux véhicules ainsi réunis ensemble; en plaine, on n'hésite pas à en atteler une demi-douzaine, sinon plus, quitte à mettre en tête vingt couples de chevaux, de bœufs ou de mules. Cela fait l'ensemble le plus étrange que l'on puisse imaginer, et l'on ne comprend pas comment un pareil « train » peut passer dans les courbes un peu raides. Il passe tout de même. La raison d'être de ce système paraît être de pouvoir découpler les voitures dans les passages trop difficiles, par la boue ou par la neige, et les faire passer l'une après l'autre, s'il le faut, en leur attelant tous les animaux de trait. De plus on diminue ainsi le personnel indispensable, dont le prix élevé est la principale charge des transports.

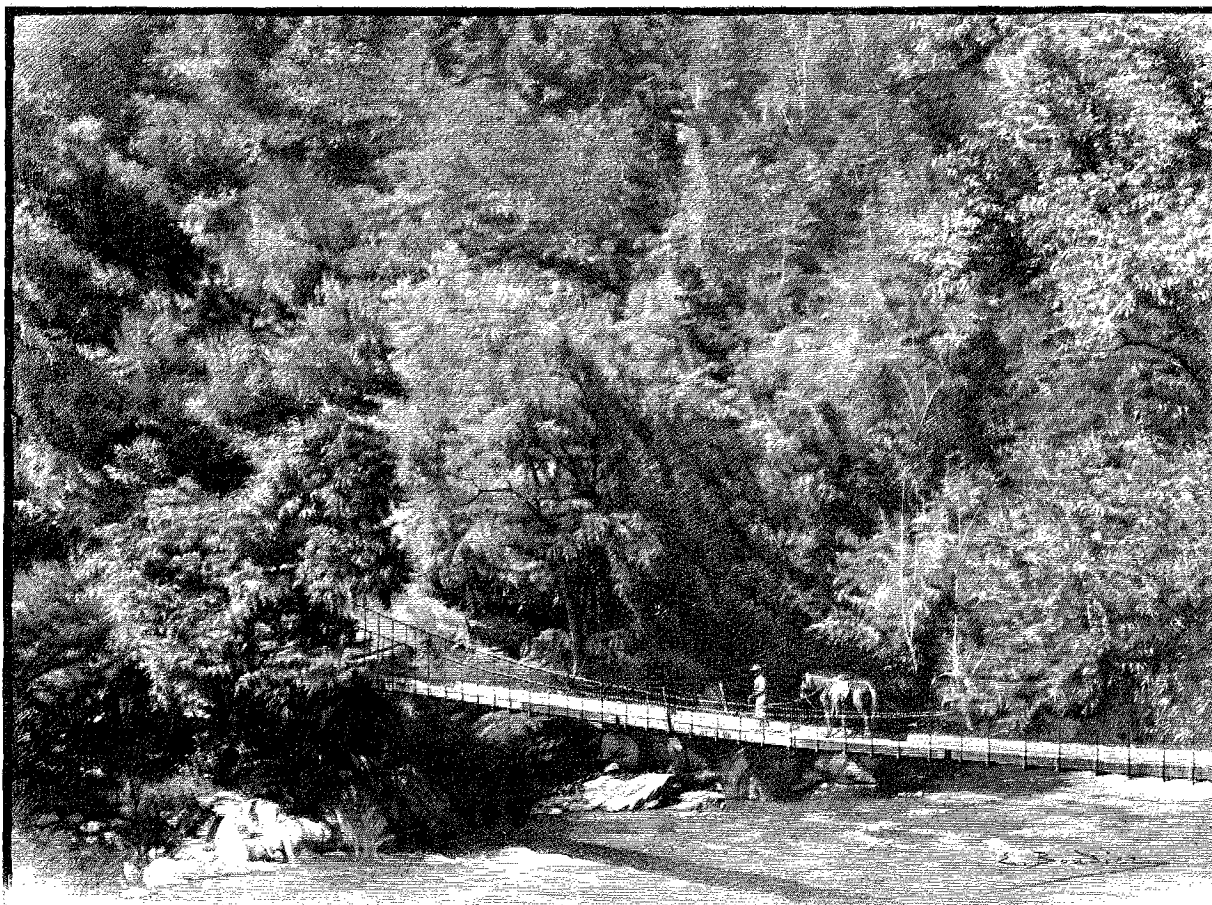
Disons en passant que tous ces transports sont organisés par la maison Wells-Fargo de San Francisco, l'une des plus remarquables agences de ce genre qui existent au monde; elle a rendu d'inappréciables services, surtout aux débuts de la Californie, en se chargeant de faire parvenir n'importe quoi et n'importe où, dans les contrées les plus inabordables, et en garantissant toutes ses expéditions, même le retour ou l'arrivée de l'or et des valeurs.

Si admirable que soit l'administration Wells-Fargo, la rencontre de son train sur la route étroite n'est pas faite pour nous rassurer beaucoup. Et cependant les conducteurs se sont réciproquement aperçus à une centaine de mètres de distance : l'un d'eux avise un point de croisement possible, quoique invraisemblable; il y arrive le premier et fait sortir son équipage de la route, surtout de l'une des ornières; les roues de l'autre côté sont en dehors de la route même, sur le talus raide; la voiture se penche, mais la largeur de la voie la sauve d'un désastre; elle s'arrête, et nous arrivons, une roue dans l'ornière vacante, l'autre frôlant le rocher : on penche, on accroche, on crie, mais on passe!

Plus loin la route continue dans les vallons d'un plateau très accidenté, sans intérêt particulier.



CALIFORNIE ET SIERRA NEVADA.



LE PONT RALSTON SUR LE LONG CANYON (PAGE 510). — DESSIN DE BODIER.

Enfin, au bout de quatre heures environ depuis notre départ d'Auburn, nous remontons encore sur le plateau, et nous arrivons à notre premier but, le village de Georgetown. Il se compose de deux très larges routes, sans chaussées ni entretien, réunies entre elles par trois traverses, et plantées d'assez beaux arbres. Le massif central entre les deux routes comprend deux hôtels, dont l'un est assez grand et bien tenu tout en restant plutôt auberge qu'hôtel : à côté des hôtels, cinq grands magasins, ou *stores*, largement approvisionnés des objets nécessaires aux campagnards et aux mineurs ; en outre, quatre bars, dont deux avec billard, un coiffeur et le bureau de poste.

Le long de ces constructions règne un large trottoir en bois couvert par un auvent sur poteaux et prolongé dans les traverses par quelques planches formant chemin pour les temps de boue. De l'autre côté des rues sont placés les écuries, le maréchal-ferrant, le charron, la chapelle, et d'assez nombreuses habitations entourées de jardins bien entretenus, potagers et vergers. Le grand *ditch*, que nous avons déjà vu, passe au long de la route la plus élevée dans toute la longueur du village, et chaque habitant y a pris un abonnement, en vue surtout de l'arrosage des planches de légumes et des fleurs.

Georgetown est le centre d'un groupe d'habitations, mines et fermes, comprenant environ 2000 habitants. On voit qu'il règne ici une certaine aisance tant par le bon entretien des petites demeures particulières que par quelques installations accessoires telles que de longs tuyaux en caoutchouc ajustés sur des prises d'eau en pression, et servant à arroser largement les trottoirs et les rues devant chaque maison et chaque magasin.

L'ensemble du village n'est pas désagréable, avec ses légères constructions à deux étages, le rez-de-chaussée enfoncé sous la toiture couvrant les trottoirs, le premier étage ouvert au-dessus de cet auvent, et de grands arbres feuillus, acacias, chênes et pins dépassant le niveau des maisons. De la ville, du reste, on domine le plateau, dont les légères ondulations sont émaillées de cottages et de jardins, non loin de belles forêts.

Le lendemain, nous prenons une nouvelle voiture, beaucoup plus légère que celle de la veille. Elle est attelée de deux chevaux efflanqués, et nous y installons le mieux possible nos menus bagages, y compris nos selles. La route, au delà de Georgetown, est encore praticable sur une quinzaine de kilomètres, allant au nord vers Volcanoville ; aussi les chevaux trottent-ils assez bien malgré les inégalités et les ornières. Bientôt nous entrons dans la vraie forêt, avec ses magnifiques pins et, le long des ravins, de nombreux arbrisseaux fleuris.

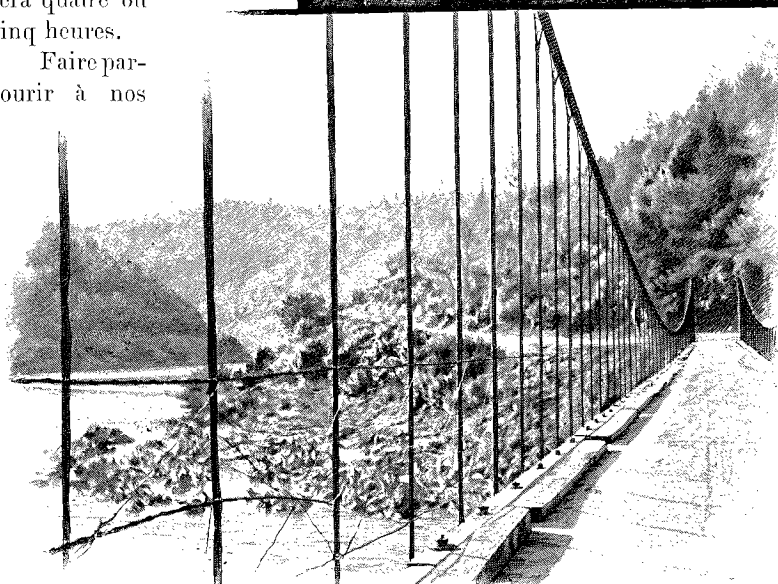
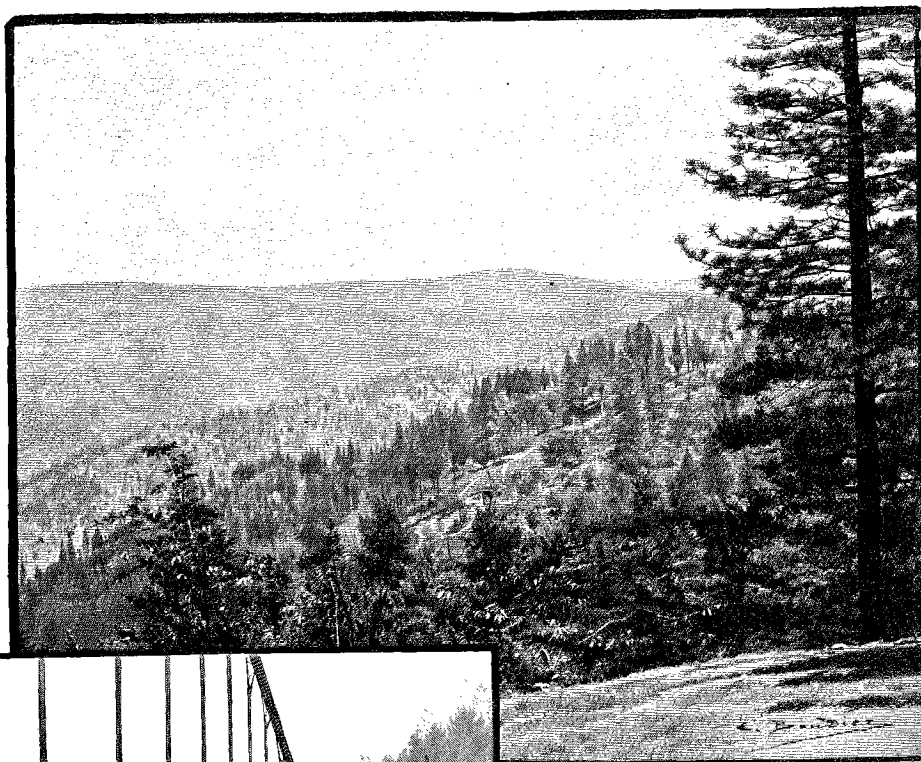
surtout le *dog-tree* aux feuilles lisses et lancéolées portant au bout de chaque rameau une large fleur blanche à quatre grands pétales, puis des *seringas* à grandes fleurs parfumées, des *marronniers* à fleurs blanches aussi, et sur le sol des végétaux herbacés formant pelouse, framboisiers sauvages et fraisiers en arbustes.

Deux heures de voiture nous amènent à Kentucky Flat, où nous avons à déjeuner sommairement au bord d'une jolie source, puis à monter à cheval. Nous trouvons au rendez-vous le mineur qui est venu nous chercher avec cinq chevaux et un vieux mulet blanc. Je vous présente de suite ce brave serviteur qui nous a été si utile partout comme porteur de bagages. Peter a dû être un fort beau mulet jadis : il a maintenant trente ans, et, malgré cet âge avancé, il porte encore gaillardement ses 80 kilogrammes de colis amarrés sur un porte-bât en bois ; il monte et descend les côtes les plus raides, sans se laisser jamais devancer par le reste de la cavalerie, prenant le galop au besoin et sautant les fossés pour rattraper les camarades.

Nos bêtes de selle sont moins brillantes : ce sont de vieux chevaux absolument sans valeur, ramassés dans les résidus des *ranchos* ; cela fait bien l'affaire de mon chef de mission qui, deux fois plus âgé que moi, est peu amateur de caracole et réclame la plus vieille et la plus sage de ces bêtes ; mes vingt-cinq ans s'accommodent mieux d'un autre cheval plus jeune, et même peu dressé, que j'ai pu me faire donner ou prêter au moins pour quelque temps.

Nous voici donc à cheval dans la forêt, suivant le sentier au long du *ditch* ; mais au bout de 3 kilomètres nous arrivons au bord du plateau, et nous dominons de 400 mètres la rivière du Long Cañon qu'il s'agit pour nous de franchir. Nous ne voyons pas le cours d'eau, caché encore par la forme de la montagne et par les arbres, mais nous apercevons de l'autre côté le haut du Ralston Divide, sur lequel nous avons à remonter ; il est un peu plus bas que nous de 50 à 100 mètres ; et la distance en ligne droite peut être de 4 kilomètres. Mais, grâce à la profondeur du ravin, nous savons que la promenade durera quatre ou cinq heures.

Faire parcourir à nos



PONT SUR L'AMERICAN RIVER — RALSTON DIVIDE, VUE PRISE DE KENTUCKY FLAT. — DESSIN DE BOUDIER.

chevaux les longs et rapides lacets descendant au Long Cañon, ce serait les fatiguer trop pour compter sur eux à la montée ; de plus la descente à cheval est dure pour le cavalier, malgré nos selles à forme américaine. Ces chevaux ont peu de garrot, et la selle glisse en avant, au grand déplaisir du cavalier, obligé de se préoccuper en outre de la solidité incertaine des pieds de devant. Mieux vaut faire la descente à pied, et c'est à quoi nous nous décidons, bien qu'il fasse fort chaud au soleil de midi. Le sentier, heu-

reusement, est abrité en partie par la forêt à cette heure de la journée, grâce à son exposition au nord.

La vallée dans laquelle nous pénétrons est une gorge très pittoresque, et les yeux se reposeraient avec satisfaction sur ce bel entourage si nous n'étions trop obligés de regarder nos pieds pour éviter les entorses sur les pierres roulantes. Tout est calme autour de nous; à peine de temps en temps le sifflement de la *quail* rompt le silence, et les quails ne se montrent pas, trop occupées à leurs couvées en cette saison. Ce n'est que plus

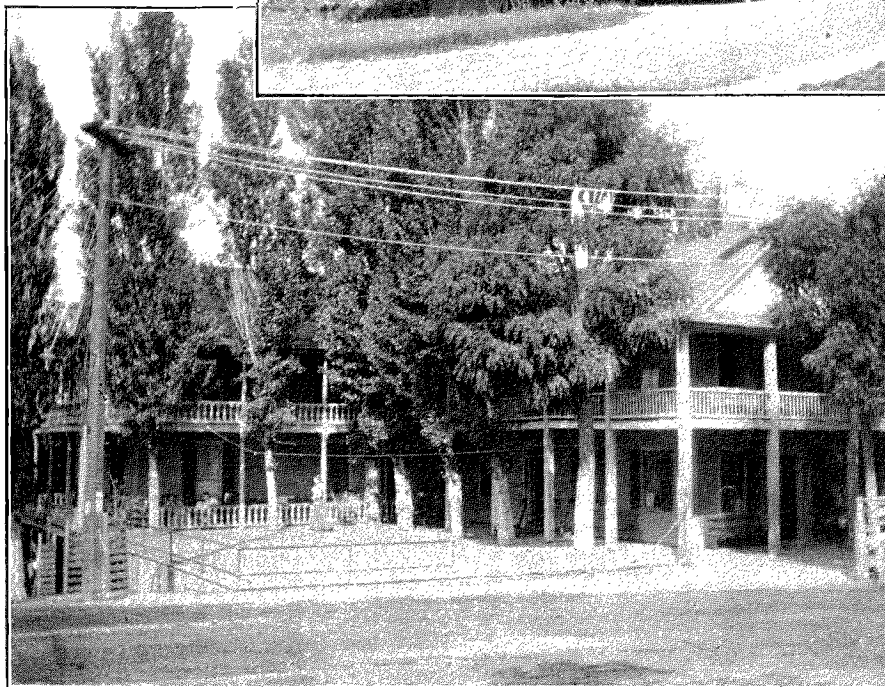
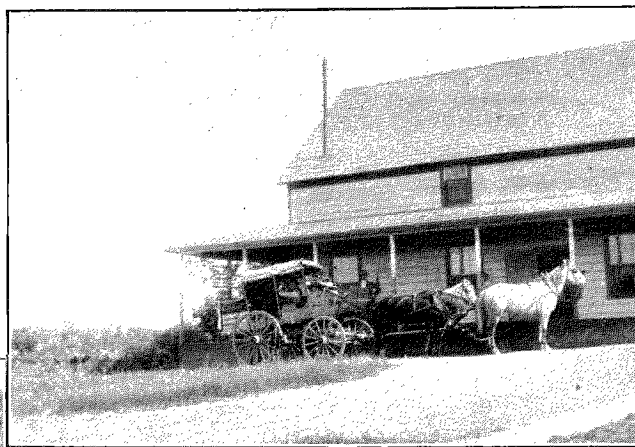
tard que nous en avons rencontré et tiré de nombreuses; mais il faut que je dise de suite que ce joli oiseau est une petite perdrix, connue chez nous sous le nom de *colin*. Elle a l'attitude et les habitudes de la perdrix rouge, mais elle est plus petite que la perdrix grise, à peu près de la taille de la perdrix rocailleuse. Son plumage est surtout gris, avec de jolies marbrures brun rougeâtre; sur la tête le mâle porte deux longues plumes minces, et la femelle une plume un peu plus courte. La famille quail est très unie, et j'ai vu plusieurs fois le père ou la mère jouer devant moi la comédie de l'oiseau blessé pour me détourner de la direction de son nid. Je dois

dire que j'avais entendu raconter souvent ce dévouement, en France, pour nos perdrix grises, mais je n'avais jamais assisté à la petite scène, par la bonne raison que je ne chasse pas au temps des couvées. Ici, en revanche, et bien qu'il y ait des règlements de chasse ridiculement prohibitifs, tout le monde a son fusil sur l'épaule; la surveillance est pratiquement impossible dans la montagne, et j'avoue avoir fait comme les autres, laissant de côté la loi gênante. Cependant je n'ai guère à m'accuser d'avoir tué des quails avant que les petits fussent assez forts pour quêter eux-mêmes leur nourriture en picorant les graines des buissons, et j'ai suivi avec sympathie et curiosité les ruses de ces parents dévoués; ruse bien imprudente vis-à-vis du chasseur, et qui n'a d'utilité réelle que pour entraîner les chiens et les chacals; c'est évidemment pour les carnassiers et non pour l'homme qu'elle a été inventée : il est plus facile d'échapper à la griffe du chat qu'au plomb du fusil.

En plus du sifflet des quails, on entend de tous côtés le choc du bec du pic sur le tronc des arbres : les petits pics noirs, avec plumes blanches aux ailes et à la queue, sont extrêmement nombreux ici, et la forêt leur appartient presque exclusivement en cette saison. Au mois de juillet, les jeunes sortis des nids augmentent beaucoup le bruit du martelage, puis, au mois de septembre, apparaissent d'autres pics, plus gros et sans plumes blanches, d'une teinte mordorée foncée et dont le ventre est garni de plumes rosées d'une extrême délicatesse de ton. Au milieu de ces pics, on rencontre assez souvent un gros torcol au plumage rose, de toute beauté; il est beaucoup plus fort que le torcol d'Europe, mais maigre et coriace; c'est un petit gibier très inférieur à son congénère dans nos vignes; enfin un grand pic noir à tête rouge, que l'on appelle ici *wood-cock*, bien que ce soit le nom de la bécasse, se montre de temps en temps grim pant au tronc des pins, et parfois le petit grimpeur, à peine plus gros qu'un oiseau-mouche, vient compléter la série des *wood-peckers*.

Nous avons mangé un peu de tous ces oiseaux; nous y avons même ajouté des geais bleus au plumage éclatant, les uns à ventre bleu, les autres à ventre blanchâtre; ce sont médiocres rôtis, et si nous en avons jeté par terre un certain nombre, c'est surtout pour en conserver les plumes, destinées à l'empaillage.

*



ACBERGE-POSTE DE GREENWOOD, ENTRE AUBURN ET GEORGETOWN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

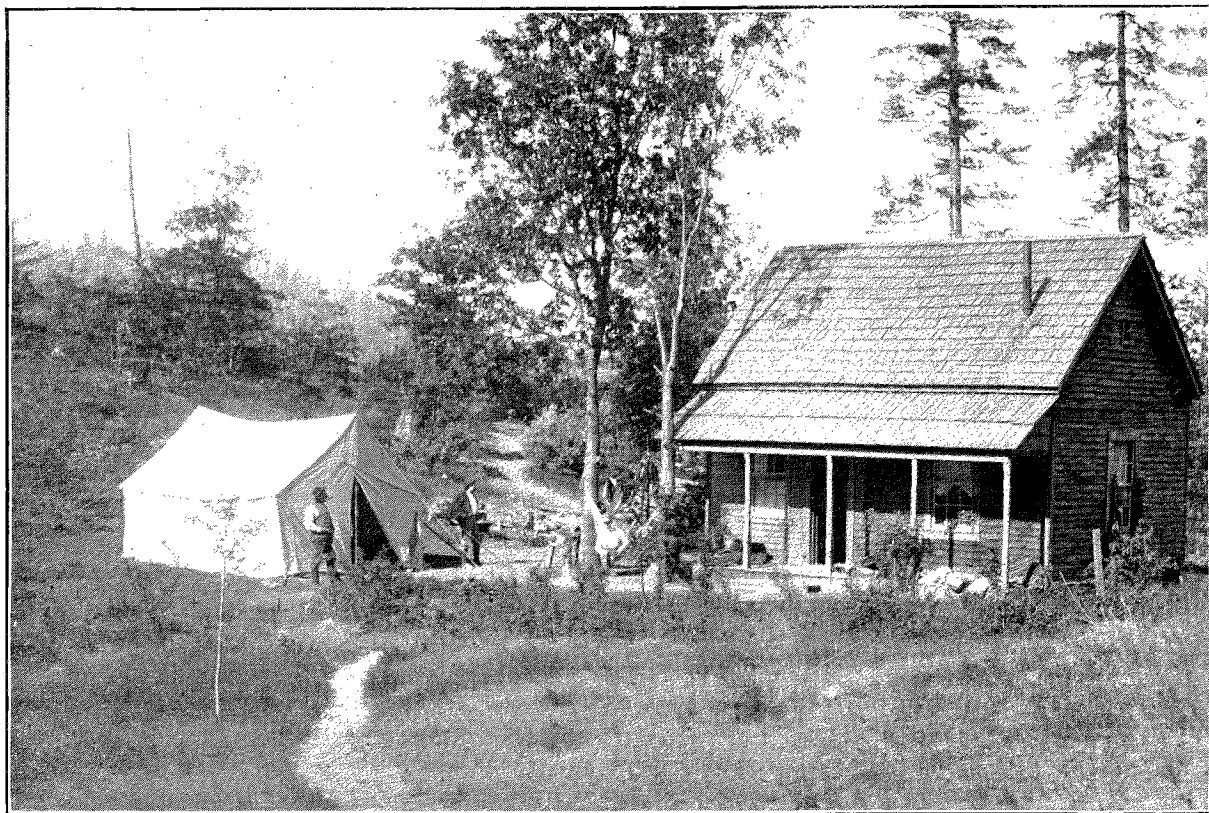
Au cours de notre longue descente le paysage devient de plus en plus beau et le grondement des eaux augmente peu à peu. Nous passons au long d'une petite falaise et nous arrivons au pont suspendu du Long Cañon, établi à 7 ou 8 mètres au-dessus du fond. Les eaux sont assez hautes encore à cette saison, et il serait presque impossible de traverser à cheval les flots rapides tourbillonnant entre les gros *boulders* qui encombrant le lit. Le pont, très légèrement établi et en mauvais état, inspire peu de confiance et oscille largement; chacun de nous le traverse successivement, tenant son cheval par la longe, et nous arrivons sans accident à l'autre rive, après ce parcours de 80 mètres qui paraît long à franchir. On sent qu'une réparation devient urgente pour assurer la sécurité du passage.

Le site est de toute beauté : au-dessous du pont, le Long Cañon roule bruyamment ses flots, d'un beau vert sombre. La tranchée ouverte par le cours d'eau a une largeur de 60 mètres et ses parois semblent verticales sur 20 mètres de haut. A l'aval, la rivière tourne et montre toute la hauteur de 400 mètres de la montagne magnifiquement boisée. A l'amont, à 2 kilomètres de nous, le Long Cañon reçoit le Rubicon Creek, et ces deux vallons escarpés sont garnis d'une végétation luxuriante jusqu'au plateau élevé de 300 mètres au-dessus du confluent.

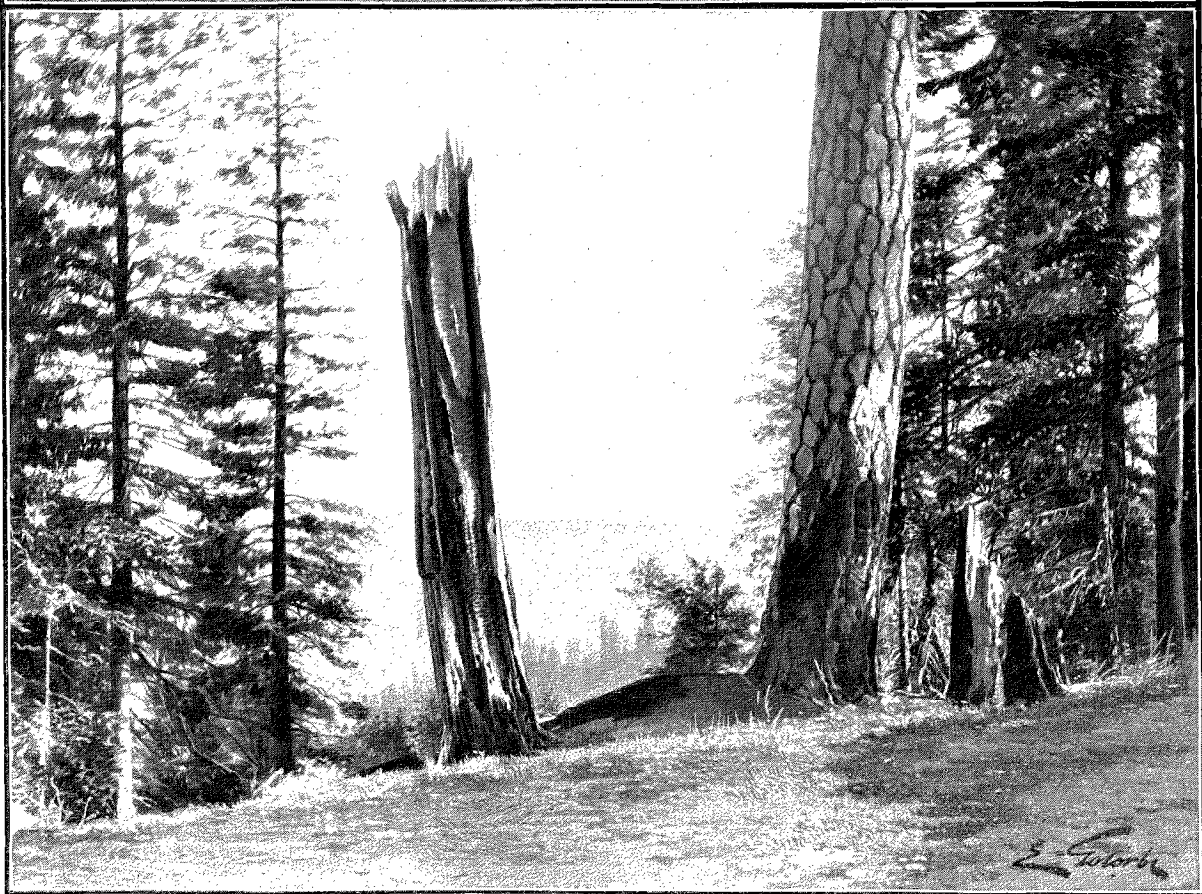
Ici, chacun se prépare à monter à cheval. Mais maître Peter nous joue un tour de sa façon, en se jetant dans les longes, si bien que deux d'entre nous lâchent leurs chevaux et voilà les bêtes parties à grimper le sentier sans nous attendre. Elles ne vont guère vite, mais le sentier entaillé dans la falaise est si étroit qu'il rend fort difficile l'opération de passer en avant d'un cheval, qui hâte l'allure aussitôt qu'on approche de lui. Enfin, à une cinquantaine de pas du pont, je puis profiter d'un coude et de ma légèreté pour couper la voie à la caravane. Maître Peter s'arrête et mes compagnons reprennent possession de leurs *mustangs*. La pente que nous gravissons à flanc de coteau est fort jolie encore, quoique moins boisée que la descente opposée; elle est de plus longue et fastidieuse; le soleil frappe directement sur nous, bien que la journée s'avance, et nos chevaux s'essoufflent vite; il nous faut deux heures pour gravir ces 300 mètres, occupant à peine 1 kilomètre sur le plan, entre le point de départ et la projection de l'arrivée. Heureusement pour les chevaux, on rencontre là une belle source jaillissante au point où l'on quitte les schistes pour entrer sur les terrains volcaniques.

Nous voici enfin sur l'arête montagneuse qui porte le nom de Divide, c'est-à-dire qui sépare la vallée du Long Cañon de celle du Middle Fork.

Au point où nous arrivons le sol est aride et nourrit seulement de gros buissons de *manzanita*, dont la ramure dure et serrée est difficilement franchissable pour les hommes et pour les chevaux; au bord de l'arête



CAMPMENT DE MINEURS DANS LA MONTAGNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



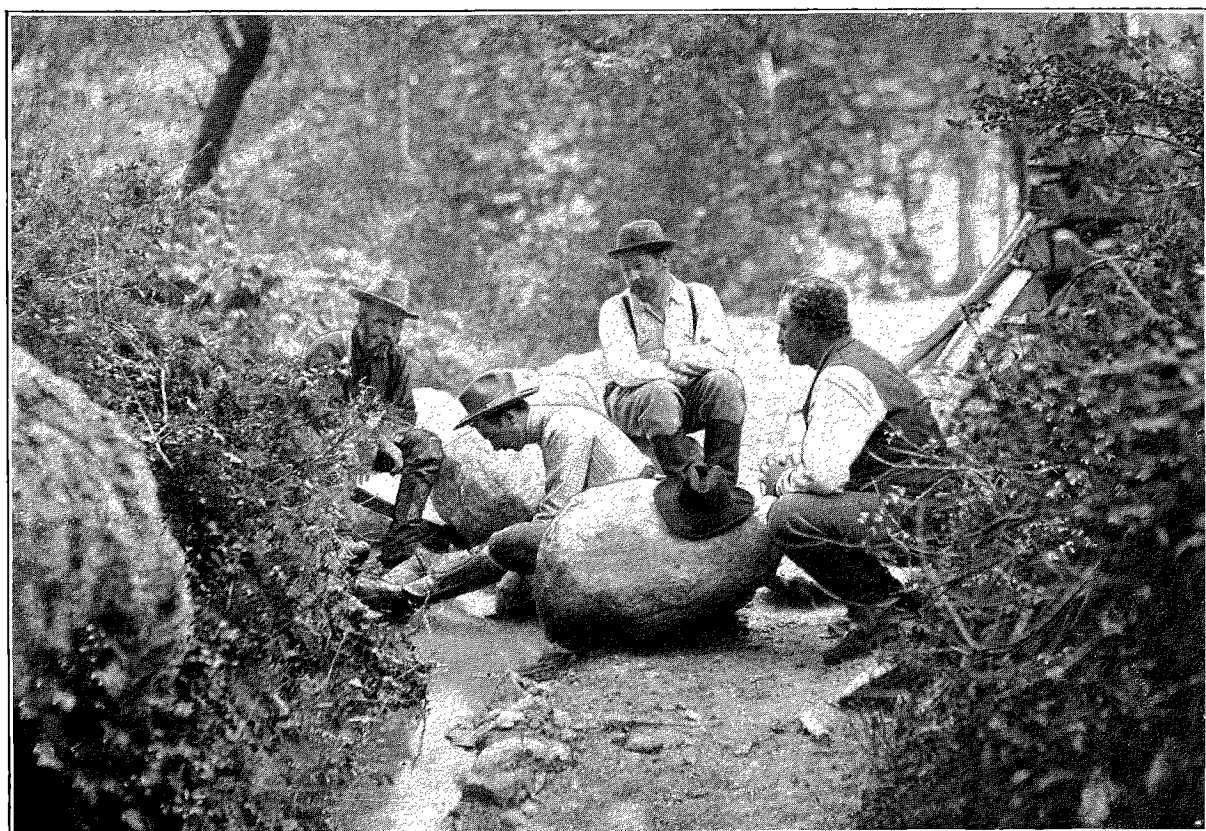
UN « YELLOW PINE » TOMBÉ. — LE « RIDGE DE RALSTON DIVIDE ». --- DESSIN DE GOTORBE.

poussent quelques pins petits et laids, au feuillage grisâtre, que l'on nomme ici *pignon pine*. Cette appellation est fautive, car les petits cônes ne contiennent que des graines minuscules, entièrement différentes des vrais pignons que nous avons rencontrés auparavant. Ces pins ont un caractère très spécial : c'est que leurs cônes, au lieu d'être au bout des branches comme dans les autres pins, sont insérés dans le tronc, à toute hauteur, et pris dans l'écorce de telle façon qu'il est fort difficile de les en arracher, sauf sur les bois jeunes. Ils ne poussent que dans les endroits les plus arides, sur les veines de quartz et sur les bords des tufs volcaniques.

Sauf ces points exceptionnels, la végétation est de toute beauté, même à l'extrême sommet. Elle se compose de chênes ayant à peu près le port des chênes de nos forêts, ou plutôt du chêne lombard, dominés par des pins, des sapins et des tuyas gigantesques. Les arbres de 2 m. 50 de diamètre à la base et de 70 mètres de hauteur ne sont pas rares, et nous en avons mesuré plusieurs par curiosité, tant debout au moyen du tachéomètre que par terre; car partout gisent d'énormes cadavres dans un désordre des plus pittoresques. Auprès de l'un d'eux, j'ai fait prendre ma photographie à cheval : mais plus tard, en tirant l'épreuve, je me suis aperçu que je n'avais pu m'approcher assez du tronc pour donner une exacte idée de sa hauteur. Malgré cela, la photographie est réussie, et c'est l'un de mes plus intéressants souvenirs de voyage. Nous en avons récolté bien d'autres, plus belles les unes que les autres, dans les clairières de ce long Divide, qui n'a pas moins de 60 kilomètres de long depuis le confluent du Long Cañon et du Middle Fork jusqu'au col de Soda Springs.

Au point où le sentier montant touche à l'arête du sommet, un gros arbre est tombé, et ses branches, barrant le sentier marqué, obligent à faire un petit crochet. Comme j'y dirigeais ma monture, elle fait un brusque écart, et j'aperçois à deux pas devant elle un gros serpent lové. Je n'ose pas le tirer sans descendre de cheval, ne sachant pas encore comment ma bête accepte le bruit de la poudre. Je saute donc hors de selle, mais pas assez vite pour que le reptile n'ait le temps de disparaître sous le tronc pourri, en faisant un bruit de crécelle aiguë. Seth Wilton, le mineur, qui a vu le mouvement, me dit aussitôt que c'est un *rattlesnake*, autrement dit un serpent à sonnettes.

Je ne savais pas qu'il y en eût à cette latitude de 40°, et dans la montagne surtout, mais ils y sont nombreux, car nous en avons bien tué une douzaine autour de notre campement, le mois suivant, et j'en ai précieusement gardé les anneaux de la queue. le *rattle* bruyant auquel l'animal doit son nom. Ce vilain reptile, très venimeux, est beaucoup moins gros ici que dans la plaine, et surtout plus au sud : il ne dépasse guère 1 m. 25 de longueur et 7 centimètres de diamètre, mais il a des crocs de plus d'un centimètre, et sa morsure est, dit-on, toujours mortelle. Ici, du moins, il n'est pas agressif, et bien que les prospecteurs en rencontrent des masses



RECHERCHE DE L'OR À L'AIDE DU PAN (PAGE 515). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le long des ruisseaux, je n'ai pas entendu parler dans notre canton d'un seul accident, même pour les chiens, pendant tout notre séjour au nord de la Californie; au contraire, dans le sud, et surtout au bord de la mer, les accidents sont fréquents.

Le bout postérieur du rattlesnake est garni d'anneaux légers et transparents, de matière cornée, dont le nombre représente l'âge de l'animal; j'en ai compté jusqu'à dix-neuf, mais fréquemment huit ou dix. Ces



LA LAVERIE DE WILLARD (PAGE 516). — DESSIN DE BOUDIER.

anneaux sont réunis par un axe articulé, prolongement extrême de la colonne vertébrale, et gardent, même après la mort, leur mobilité et leur son de grelot, quand on les agite ou quand on les fait glisser sur une planche. La peau est bien marbrée, et j'aurais désiré en rapporter quelque bel échantillon; mais nous avons toujours été trop pressés de tirer ou d'écraser le reptile, avant sa disparition dans un trou, pour en ménager convenablement l'épiderme.

Le rattlesnake se cache dans les bois morts, et sans doute attend là patiemment les rats et les écureuils

imprudents pour les happer au passage; il circule peu, et ce n'est que par rare exception que nous en avons entendu quelques-uns glisser dans les herbes aux abords des ruisseaux. On dit que les porcs les détruisent, mais nous ne savons pas si le fait est bien exact: dans tous les cas nous essaierons l'an prochain d'avoir une famille de pourceaux, et, s'ils veulent bien nous débarrasser de ces voisins toujours gênants et scabreux, cela ne nous empêchera pas de les transformer en jambons au moment opportun.

La rencontre du rattlesnake a été le seul incident de la fin de la journée; une heure de promenade presque à plat au bord du Divide, puis un grand quart d'heure de descente raide dans une ravine, et nous arrivons au campement préparé d'avance à mi-côte. Là nous trouvons une gentille maisonnette en bois occupée par quatre mineurs et dont un apprenti renferme la cuisine; un vieux prospecteur assez peu ragoûtant, Marshall, y prépare le souper; en face de la maison, on nous a dressé une belle tente de 3 mètres sur 4 avec trois lits de camp et une table. C'est là notre centre d'opérations pour cette première période.

Au souper dominent les haricots rouges; c'est le principal élément de la nourriture en montagne, et non pas le plus désagréable, quand le lard n'est pas trop rance. Avec un peu de viande grillée, des pommes de terre, du beurre et du café, il y a de quoi satisfaire aux exigences consécutives d'une bonne journée de marche, et c'est par sybaritisme si nous y ajoutons d'assez bon vin californien, envoyé à notre intention. Le *foreman* ou maître mineur San Tomas, qui soupe avec nous, ne touche pas à ce liquide, par principe.

A 8 heures, la nuit tombe brusquement, et nous organisons nos couchettes, en y mettant beaucoup de *blankets*, c'est-à-dire d'épaisses couvertures, suivant la recommandation de l'ingénieur américain qui nous accompagne. Malgré cette précaution, la nuit est si fraîche sous la tente, que nous ajoutons nos pardessus à nos couvertures, et c'est encore bien juste si nous avons ainsi assez chaud pour dormir. Cependant le sol de la tente a été soigneusement préparé et garni d'une couche de paille sous la toile qui forme notre plancher. Mais la différence est extrême entre l'ardeur du soleil et la fraîcheur de la nuit et nécessite quelques précautions pour éviter les refroidissements. Mes deux compagnons de tente ne tardent pas à entonner une musique violente; on leur fait largement écho dans la maisonnette voisine; au dehors un chacal fait entendre son aboiement plaintif; les chevaux attachés à l'air piaffent et piétinent; le mulet Peter, laissé en liberté, galope un peu partout, mais, malgré tout, le sommeil ne tarde pas à s'emparer de moi.

Et ce fut là le premier jour!

Nous avons employé les journées suivantes à examiner les travaux récents et anciens, faisant le métier de prospecteurs, bon prétexte à photographies dans les combes pittoresques où se trouvent les tunnels et les lavages de ruisseaux. Entre temps, nous avons tué quelques geais bleus et de petits écureuils rouges, maigres additions à nos menus, surtout avec la méthode primitive de notre cuisinier. Ce n'est que quelques jours plus tard que nous avons rencontré des écureuils gris, petit gibier des plus fins en même temps que fort joli.

Les rongeurs sont très nombreux sur cette montagne. Le plus gros, mais aussi le plus rare, c'est l'écureuil gris ou petit-gris; il est d'une certaine élégance, a le corps allongé, plus gros qu'un lapin de garenne, traînant derrière lui une queue plus longue encore, très garnie de longs poils, le tout d'une belle teinte gris clair. Comme tous les autres rongeurs du pays, il habite de longs terriers creusés dans la terre sableuse des sommets, sous les racines des chênes et des pins. Mais il monte sur les arbres avec une étonnante vitesse et suit les plus minces rameaux pour aller couper à coups de dents le bout de la branche où sont attachés les cônes. C'est surtout au *sugar pine* que s'attaque l'écureuil gris; les énormes cônes de ce bel arbre (*Pinus macrocarpa*) atteignent souvent 50 centimètres de longueur et sont remplis de grains presque aussi gros que ceux du pignon, quoique un peu moins longs. Une fois le cône tombé, le rongeur en arrache les bractées et récolte les graines, soit pour les manger sur place, soit surtout pour les porter à ses magasins.

Heureusement pour la reproduction de ces beaux arbres, la chute prématurée des fruits donne naissance à une seconde fructification, car l'écureuil ne laisse pas en place un seul des premiers cônes.

Les fruits tardifs mûrissent en hiver quand leur ennemi dort dans son terrier, et la neige recouvre à temps les graines qui en tombent souvent sous le coup de bec des pics. Le petit-gris ne dédaigne pas non plus les cônes du *pitch-pine* ou *yellow pine*, non plus que ceux du sapin, du pin *sapo*, ou même du tuya, que l'on nomme ici *cedar*; mais on voit que ces petits grains ne sont récoltés par lui qu'à défaut d'autres plus charnus.

Cet élégant animal saute à bas des arbres, en s'aidant si bien de sa queue, qu'il a l'air parfois de planer un instant; ce n'est pourtant pas l'écureuil volant, beaucoup plus petit et dont nous trouvons ici de rares échantillons. La queue de ces derniers est plate et ils ont un développement anormal de la peau, formant comme une palmure entre les pattes de devant et celles de derrière; leur poil est entremêlé de gris et de roussâtre. Il est beaucoup moins fort et les chiens le happent facilement, tandis qu'ils se méfient de la denture aiguë du petit gris et le laissent presque toujours échapper quand il est blessé.

Après ces deux espèces, vient, par ordre de taille, l'écureuil rouge, ou écureuil-rat, qui est excessivement nombreux partout dans les forêts, grand mangeur de menues graines et rongeur d'écorce des racines de chêne; très vif dans ses mouvements, ce petit animal disparaît rapidement dans les longues galeries creusées sous la souche des chênes, et le chasseur ne peut guère s'en emparer que quand il l'a tiré sur le sommet d'un arbre. C'est du reste un très médiocre coup de fusil: les poils sont rares et la peau ne mérite pas d'être conservée; quant à la chair, elle est sèche et filandreuse, sans mauvais goût d'ailleurs.

Ensuite nous avons à signaler deux espèces de loirs ou *cheapmonk*, remarquables par leurs raies jaunes qui s'étendent de la tête au bout de la queue; les plus gros sont de taille supérieure aux loirs de nos contrées. Après eux viennent des rats de petites dimensions et des mulots comme partout.

Ces bestioles nous ont souvent amusés par leurs ébats gracieux et comme but de tir; nous les chassions avec ces petites carabines à répétition, de calibre 22, c'est-à-dire moins de 6 millimètres de diamètre, que les Américains fabriquent à très bon marché, au prix de 10 dollars ou 50 francs. Elles sont d'une grande précision, mais à la condition d'en nettoyer le canon très fréquemment, sans quoi l'arme baisse à courte distance. La portée est de 200 mètres, mais la précision est extrême à 40 mètres au moins.

Il n'est pas trop difficile de tirer les écureuils rouges, qui grimpent sur les chênes hauts seulement d'une vingtaine de mètres; mais l'écureuil gris, sitôt qu'il est poursuivi, choisit un pin très élevé et s'élance en quelques instants jusqu'au sommet, à 60 et 70 mètres au-dessus du sol. Là il devient complètement invisible, couché sur une enfourchure de branche, et on ne l'aperçoit que quand il suit un rameau pour aller couper un cône; c'est un joli tir que de l'atteindre d'une balle, et rarement on y parvient du premier coup. Souvent, effrayé de l'explosion, il fuit de branche en branche, s'élançant d'un arbre à l'autre avec une légèreté telle qu'il a l'air de voler

jusqu'à ce qu'il se décide à se dissimuler dans une cime feuillue ou qu'une balle le fasse tomber sur le sol; mais, malgré cette effrayante chute de plus de 50 mètres, il trouve le moyen de s'accrocher au passage à quelque buisson, et fuit encore en serpentant dans les fougères et les framboisiers, où nous le poursuivons au grand dommage de nos mains et de nos vêtements.

Si peu importantes que soient ces menues chasses, elles nous ont fait passer agréablement le temps pendant nos séjours au Divide, comme récréation au cours de nos excursions vers les *creeks* ou

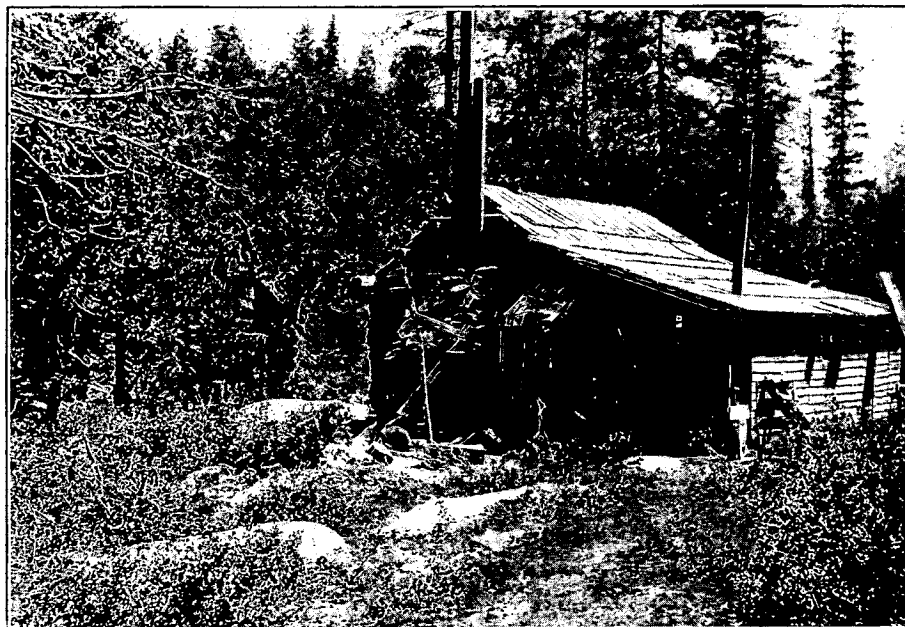
ruisseaux aurifères dont l'étude était notre vrai but. C'est là que j'ai fait connaissance avec le *pan* américain, c'est-à-dire avec la grande écuelle en fer mince qui sert à laver l'or, et je m'étonne moi-même d'avoir trouvé si attachant le dur métier du prospecteur. Chaque matin, nous partions à la première heure avec un ouvrier portant une pelle, une pioche et le *pan*; nous emportions avec nous quelques-unes de ces boîtes de conserves si généralement répandues ici et dont les amoncellements signalent tous les points de campements. Descendant dans un des profonds ravins qui découpent les flancs du Divide, nous nous arrêtons à l'endroit à étudier, et nous commençons le travail.

L'ouvrier détourne quelques-unes des grosses pierres roulées ou *boulders* qui garnissent le fond des ruisseaux, puis il enlève quelques pelletées de graviers sableux qu'il jette dans le *pan* jusqu'à le remplir entièrement, ce qui correspond à une quinzaine de kilos. On organise un petit bassin en retenant les eaux du ruisseau ou de la source voisine par une petite digue en terre et gazon; puis, assis au bord de ce trou, on prend le *pan* à deux mains, on le plonge dans l'eau, et on le soumet à des mouvements assez brusques de rotation et d'oscillation. Les matières terreuses sont délavées par l'eau et tombent au fond du bassin; on remue le résidu restant dans le *pan* à la main, pour le bien débourber, on enlève les gros graviers, et l'on recommence à tourner et balancer dans l'eau. Après une dizaine de minutes de travail, ces mouvements ont fait sortir du *pan* presque tout son contenu; il y reste seulement un peu de sable. On sort le *pan* de l'eau et avec très peu de liquide on secoue ce sable par de petits mouvements, on le promène dans l'angle compris entre le fond et le bord, et l'on finit par en voir sortir les grains d'or en forme de petits haricots très aplatis. Quand ces grains sont assez gros, ce qui est le cas au Divide, on les saisit avec une petite pince et on les pèse. L'or des alluvions valant 3 fr. 10 le gramme, il est facile ainsi de se rendre compte de la valeur en or contenue dans chaque battée de 15 kilos et de la rapporter à une tonne de graviers.

Cette petite opération, toujours la même, paraît assez fastidieuse, et de plus elle est très fatigante pour les reins, surtout quand on n'y est pas entraîné plus que moi: et cependant je m'y suis si bien intéressé que je ne laissais guère à d'autres le maniement du *pan* aussitôt que je l'eus compris et jusqu'au moment où je n'en pouvais plus de fatigue. Avec quelle attention on suit le mouvement de l'eau, des cailloux, du sable, jusqu'au moment où l'or se montre enfin, et, si enfantin que cela paraisse, on est tout fier quand on récolte une pépîte un peu plus forte que celle des voisins.

Bien que tous les ruisseaux descendant du Divide aient été exploités jadis, nous avons trouvé encore au bord du Long Cañon la dernière laverie d'or en activité suivant les anciens errements.

Dans un site ravissant, trois hommes ont installé un court *sluice*, c'est-à-dire un petit chenal en bois, large et profond de 40 centimètres et long d'une douzaine de mètres. Un barrage sommaire y fait passer un fort courant emprunté au torrent, et les ouvriers y jettent le gravier sableux pris à la pelle et à la pioche dans les alluvions du bord et dans une petite galerie ouverte un peu plus loin dans la masse aurifère. L'eau délaie ces sables, jette à l'aval les parties stériles, tandis que les grains d'or sont retenus par des languettes de bois ou *rifles* ajustées au fond du *sluice*. Trois ou quatre fois par jour on relève les *rifles*, pour ramasser la faible quantité de sables retenue dans leurs rainures et l'on achève au *pan* la séparation de l'or.



LA CABINE DE WILLARD. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Au moment où nous arrivons au chantier, les travailleurs achèvent ce lavage ; la récolte est bonne ce matin : environ 6 dollars, et dans ce petit amas d'or une pépite assez grosse ayant la forme d'un fer de lance ; nous la pesons par curiosité : elle pèse 2 gr. 90 et vaut par conséquent 8 fr. 95 ou 1 dollar 70 cents.

Les hommes se remettent à l'ouvrage et j'en profite pour prendre deux ou trois photographies de cet ensemble si pittoresque. Il commence à faire une franche chaleur en dehors de l'ombre des grands arbres, et l'on se reposerait volontiers en regardant couler l'eau ; même je prendrais bien un bain dans les remous des grosses roches si l'eau n'était encore trop fraîche. Le mineur Willard, auteur de cette exploitation, me dit qu'il faudra revenir dans quelques semaines pêcher la truite en ce point, très poissonneux à partir du mois de juillet ; les salmonés du Sacramento fuient en été les eaux du fleuve, trop chaudes et chargées de boues, pour venir se réfugier, sous bois, dans ces clairs torrents ; nous nous promettons de profiter alors de leur passage.

Cent pas plus loin, nous rencontrons la baraque du père Willard ; ce vieux garçon est un des plus anciens mineurs de la contrée : depuis 1850 il a travaillé dans tous les ruisseaux, gagné quelque argent par son travail personnel, et perdu à peu près autant dans de petites associations et dans des installations trop rudimentaires comme celle que nous venons de voir. Il s'est construit dans une clairière placée à cinquante pas du Long Cañon une maisonnette en bois composée d'une petite cuisine prolongée par un assez grand appentis où sont bâtis quatre lits en bois suivant le modèle du pays, superposés deux par deux. Un fourneau de fonte petit modèle, deux tables et une demi-douzaine de sièges bizarres, sorte d'escabeaux avec ou sans dossiers, sur lesquels sont posés des morceaux de peaux de cerf, voilà pour le mobilier. Au dehors, une petite cabane sert de bûcher, et contre la maison principale quelques auvents protègent un baquet, des outils et des lignes de pêche. Au devant de l'habitation, deux troncs sont creusés en forme d'auge. Là s'arrêtent au passage les troupeaux allant et venant de la plaine à la montagne, et inversement en juillet et octobre ; mais ces auges sont destinées surtout aux chevaux des *cow-boys* et des prospecteurs ; nous en profitons pour donner aux nôtres quelques poignées de grains mélangés orge et avoine. Le vieux Willard nous offre l'hospitalité, et nous acceptons, partageant avec lui nos conserves pendant qu'il fait le café ; il y ajoute quelques tranches coupées sur un cuissot de cerf pendu dans la cuisine, et dont il tire de très bons *beefsteaks*. Mieux vaudrait les appeler *deersteaks* puisque la victime est un *deer*. Ce nom, qu'on applique en Angleterre au daim, est ici usité pour le cerf de Californie, élégant animal plus petit que le cerf d'Europe, mais beaucoup plus gros que le chevreuil. Les cornes n'ont jamais plus de quatre andouillers.

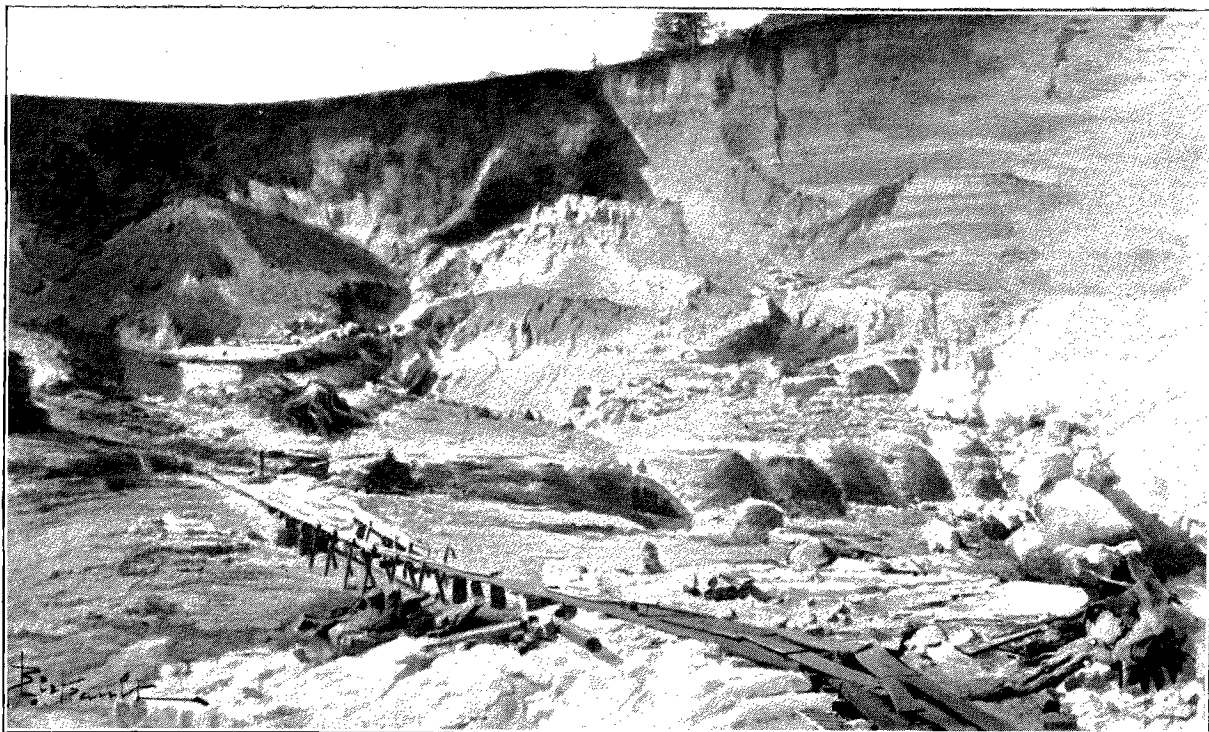
Entre chasseurs, et tout le monde l'est ici, la conversation s'anime vite et Willard nous renseigne sur les plus beaux animaux de la montagne : le *deer* d'abord, paraît être encore fort abondant dans ces forêts, mais dans cette saison il quitte le Divide pour monter haut dans la Sierra ; l'autre cerf, que l'on nomme ici *elk* avec toute l'inexactitude des désignations californiennes, n'est pas un élan, mais bien un grand cerf, *wapiti*, aux énormes ramures ; on ne le rencontre plus du tout en Californie, non plus que l'élan proprement dit ou *moose* ; ils ont émigré dans les forêts inhabitées du Far West canadien.

(A suivre.)

F. DE LONGE.



NOS MONTURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

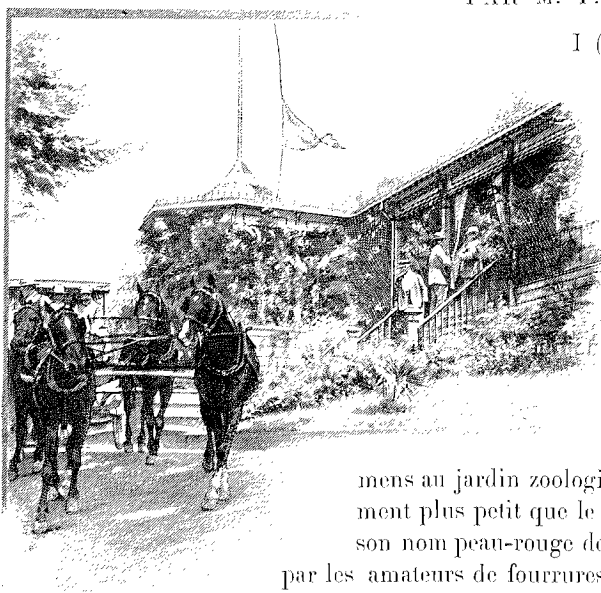


LE SLUICE DE DIANA (LE VIEUX PIT) (PAGE 528). — DESSIN DE BERTEAULT.

EN CALIFORNIE, QUELQUES COURSES EN SIERRA NEVADA.

PAR M. F. DE LONGE.

I (suite).



LE PAVILLON DU CLUB.
DESSIN DE BODIER.

PARMI les gros animaux du Divide, on rencontre fréquemment des ours bruns, ou *cinnamons* (cannelle), mais on a beaucoup de peine à les rencontrer dans les fourrés et c'est surtout au piège qu'on les prend en hiver. Leur principale valeur, outre leur chair succulente, est la grande quantité d'excellente graisse qu'ils fournissent. Les deersteaks que nous venions de manger avaient été accommodés avec la graisse de la dernière victime, non pas de Willard, mais de Ramsay, autre vieux garçon qui demeure à 4 kilomètres de l'endroit où nous sommes. Enfin, il faut citer le lion de Californie, dont nous avons vu de très beaux spécimens au jardin zoologique de New-York. Il n'a pas de crinière, et est sensiblement plus petit que le lion d'Afrique; de plus il est fort poltron, d'où lui vient son nom peau-rouge de *puma*; mais il a en hiver un très beau pelage, recherché par les amateurs de fourrures, et de plus on le mange, quand on n'a pas mieux. Je laisse à penser si ces renseignements sont faits pour mettre l'eau à la bouche à l'amateur de chasse que je suis, et si je me promets, *in petto*, de faire tout le possible pour rapporter en France des échantillons de chacune de ces espèces.

Nous quittons les vieux travailleurs qui nous ont donné l'hospitalité et, passant rapidement sur de vieux travaux hydrauliques, nous remontons à travers bois à l'arête du Divide, que nous avons à parcourir en sens inverse, c'est-à-dire vers l'ouest.

Cette seconde partie de notre excursion est peut-être plus belle que la première. Sur cette longue arête, où la

1. Suite. Voyez p. 505.



TAHOE, VUE PRISE AU BORD DU LAC. — DESSIN DE BOUDIER.

fatale hache du bûcheron n'a jamais travaillé, on rencontre de temps en temps des clairières : alors on aperçoit entre les hauts fûts des pins les cimes neigeuses de la grande chaîne de la Sierra, à l'est, bien éclairées par le soleil, qui commence à baisser vers l'horizon. À l'ouest, on ne voit que la forêt avec ses sombres massifs résineux variés mais tous élancés, droits, majestueux. Au sud et au nord nous dominons de nos 500 pieds les gorges du Long Cañon et du Middle Fork, plus basses de 600 mètres, et nous voyons de l'autre côté les plateaux boisés s'étendant au pied du Duncan Peak et du Devil Peak. Partout à nos pieds un tapis de verdure, fougères, framboisiers, fraisiers, et le ciel pur sur notre tête. Le soleil vif nous cuit bien un peu, mais

l'air est frais et reposant. Nous rentrons au camp à la nuit, à temps pour préparer notre souper ; car nous trouvons notre cuisinier le vieux Marshall parfaitement ivre, ainsi qu'un jeune homme qu'il s'était adjoint pour aider à la besogne. Ces gens, qui ne boivent jamais de vin, ont, paraît-il, senti l'odeur du whisky en entrant dans notre tente, où nous avions fait quelque maladresse le matin au remplissage des gourdes. Il ne leur en a pas fallu davantage pour les inciter à déboucher le flacon entamé et laissé au pied du lit, et une fois la bouteille débouchée, ils n'ont pas pu se retenir de la vider. Maintenant ils dorment, et heureusement Wilton est là pour nous aider.

Un type intéressant ce Wilton ! C'est un peu l'homme de confiance de M. Chapman, le propriétaire de la mine, et cette confiance n'est pas mal placée, car il est très honnête ; il est marié à Georgetown à une *lady* très comme il faut ; son père est un vieillard encore vert, arrivé des premiers ici en 1850, et qui aurait dû faire fortune, sans un peu de désordre et de décousu dans les idées.

Wilton a un fils, Cyrus, maintenant cow-boy dans la Sierra, où il garde une troupe de chevaux appartenant à la famille. Mais avec tout cela cet homme, qui a bientôt cinquante ans, est resté pionnier dans l'âme : la chasse, la pêche, le cheval, les courses interminables, les campements sommaires, la cuisine en forêt, la mine, le pic, le pan, tout cela lui est également désirable ; il est, en outre, bavard comme un Californien, bon, actif, entreprenant et quasi infatigable, sans être très fort ; largement pourvu d'une bonne humeur tout à fait comparable à ce que l'on regardait jadis comme la caractéristique du troupier français : c'est bien là le même type débrouillard, finassier, hardi, bon garçon, prêt à tout, s'accommodant de tout, sans inquiétude du lendemain.

Comme j'aime beaucoup à causer avec les ouvriers que je rencontre, je n'ai pas tardé à entrer dans une certaine intimité avec Wilton, puis avec son fils Cyrus, qui revenait de la montagne, ramenant un groupe de chevaux égarés et retrouvés. Ces conversations sont d'ailleurs plus faciles à entretenir ici que chez nous, pour deux motifs : d'une part ces gens sont, comme moi, grands amateurs de tous les sports, et par conséquent le bavardage s'alimente aisément ; ensuite il ne faut pas oublier que nous sommes ici dans le pays de la parfaite égalité, et le salaire payé aux ouvriers n'enlève rien au niveau des rapports, pas plus que l'âge ou la situation sociale. J'ai bientôt fait connaissance avec Cyrus, plus jeune que moi de cinq ou six ans et dont les descriptions me font vivement désirer d'aller chasser dans la Sierra. Le moment favorable n'est pas encore venu, mais Cyrus me promet de me prendre ici au mois d'août, de me présenter à quelques-uns de ses compagnons et de m'emmener avec eux à leur campement et à leurs troupeaux.

II

Le Danver Lake. — Le lac Tahoe. — Le passage de la Sierra par le Bear Creek. — Les moustiques sur la neige.
La grouse. — Soda Springs. — Retour au Divide.

Pour revenir au Ralston Divide, et grâce à la saison plus avancée, nous avons pris le chemin des écoliers en remontant à Summit Valley le jour de la fête nationale américaine du 4 juillet.

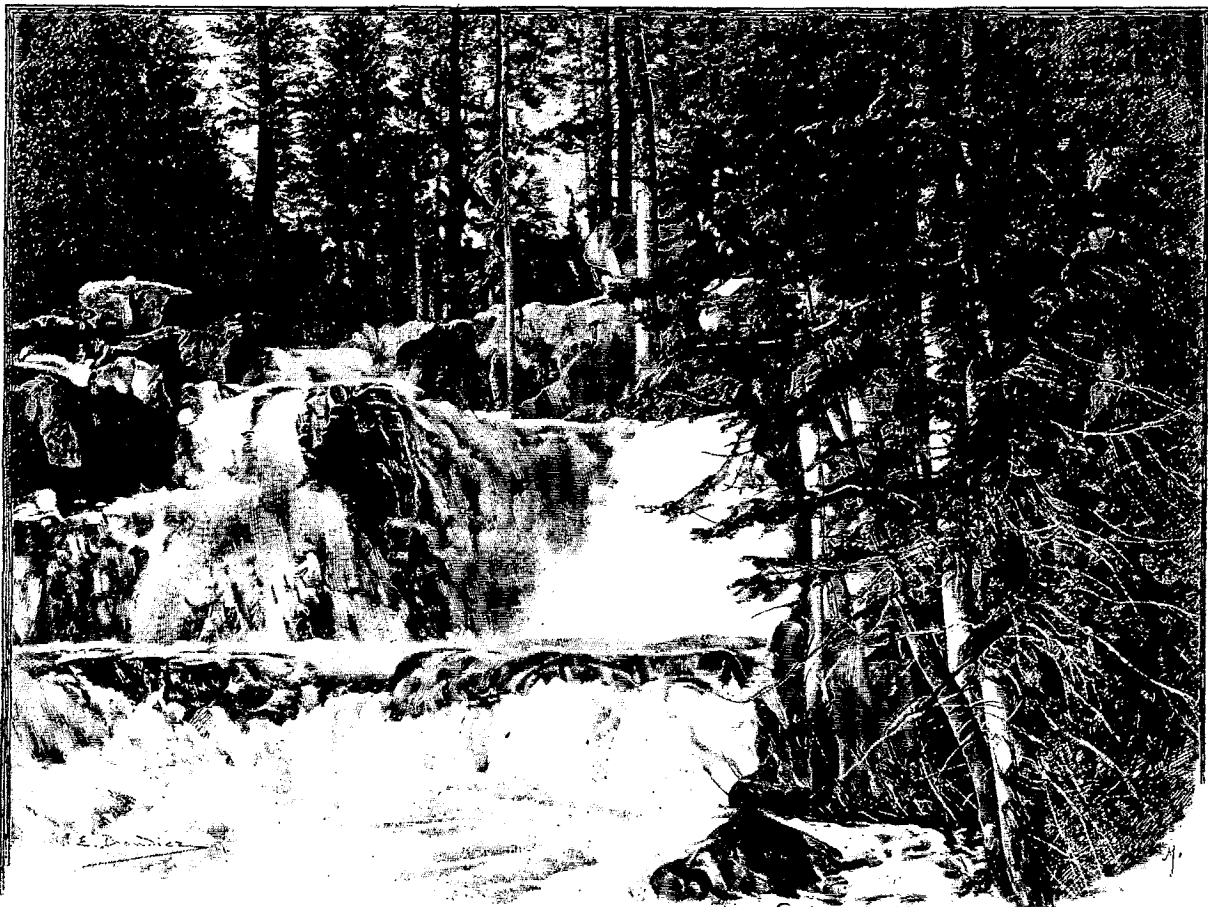
Nous revoyons avec beaucoup de plaisir le beau paysage du Danver Lake, déjà entrevu lors de notre première traversée du continent. La voie ferrée fait un énorme lacet autour de ce profond gouffre, dont le fond est occupé par la nappe noire immobile et silencieuse, entourée de levis de pins, malheureusement privés de leurs plus beaux arbres, transformés en traverses de chemin de fer et en planches pour le grand tunnel de 40 kilomètres établi au col contre les avalanches de l'hiver.

Du lac sort un magnifique torrent, roulant vers le Tahoe, premier but de notre excursion. De Summit un mail-coach nous mène en trois heures au hameau de Tahoe, en suivant le beau torrent qui sort du lac. Le coach est bondé et suivi d'une autre diligence amenant une partie qui va prendre le petit bateau à vapeur et déjeuner à l'autre bord. Quant à mon compagnon et moi, nous restons à Tahoe même, où nous avons à préparer, si possible, notre course à travers la Sierra. Nous admirons longtemps le beau lac aux eaux tranquilles, derrière lequel se profilent les hautes cimes neigeuses qui le dominent au sud; nous nous amusons à tirer quelques loirs et des geais bleus, et même nous profitons du soleil et de l'isolement pour faire la lessive au bord du torrent, trop froid pour songer à s'y baigner.

Mais s'il est facile d'arriver au Tahoe, il est moins commode d'en sortir, car, ne voulant pas retourner sur nos pas par les chemins battus, nous avons à nous procurer un guide et des chevaux. Nous comptons sur les ressources du village, mais en fait ce hameau ne comprend qu'un hôtel et quelques huttes de pêcheurs. Tout près de là, heureusement, se trouve un établissement de pisciculture entretenu aux frais de l'État et dont l'aimable directeur me trouve un homme sûr, bien habitué à ces montagnes.

Ce n'est pas sans peine que ce brave bûcheron se décide à nous accompagner; il craint que les passages ne soient encore impraticables, car, au 1^{er} juillet, la neige est abondante sur les hauteurs, et nous avons à passer à près de 3 000 mètres d'altitude. De plus il n'a qu'un cheval et doit aller le chercher assez loin dans un vallon où il l'a laissé au pâturage. Enfin nous nous entendons avec lui, le rassurant sur l'éventualité d'un retour forcé en cas d'impossibilité du passage, et sur notre qualité de bons marcheurs : il ira chercher son cheval pendant la nuit, et nous retrouvera à l'hôtel à la première heure.

Nous confions à cette monture unique nos sacs et quelques provisions, et nous partons à 6 heures du matin par le Bear Creek, entre deux hautes falaises de rochers volcaniques : là nous rencontrons un campement de cow-boys, arrivés de la veille avec leur troupeau, les premiers de l'année, pour s'installer dans un grand *meadow* où l'herbe commence à pousser. Suivant leurs renseignements ils pensent que le col de la Sierra est praticable, sans en être bien sûrs, personne n'y étant encore passé dans cette saison, et nous partons avec confiance, trop tentés par la beauté du site pour reculer. En face de nous, nous apercevons les hautes cimes formant un cirque qui semble infranchissable et nous montons assez péniblement à flanc de coteau entre



SODA SPRINGS (PAGE 520) -- DESSIN DE BOUDIER.

les grands pins espacés, portant des marques faites à la hache, qui seules indiquent la direction à suivre.

Cette course, par un temps merveilleux, aurait été tout à fait charmante sans les innombrables moustiques qui nous poursuivent : petits moustiques, mais bien désagréable cependant, et dont la piqûre perpétuelle augmente singulièrement la fatigue de l'ascension. Nous montons lentement et notre attention est distraite par le bêlement d'une biche; machinalement les carabines sont en mains, et nous apercevons sur la crête aride qui nous domine un beau cerf, puis une biche et un faon : tout cela est hors de portée, heureusement, car la tentation du coup de feu eût été grande; nous n'y aurions peut-être pas résisté avant de réfléchir que nous ne pourrions rien faire d'une victime trop lourde à transporter.

Enfin nous voici dans la neige : une double entaille de hache sur le tronc d'un pin indique à notre guide que l'ancien sentier a été détruit; nous montons un peu plus haut sur la pente, et nous trouvons les amas glacés de plus en plus épais; le chemin est difficile et notre guide a peur de s'égarer; il nous laisse au pied d'un arbre émergeant du névé, et se met en recherches pendant que nous préparons la collation.

Tout d'un coup, un mugissement sourd et puissant se fait entendre à peu de distance de nous : nous pensons avoir affaire à un ours attiré par nos victuailles, et nous le cherchons de tous côtés, comptant le bien recevoir. Impossible de l'apercevoir. Nous sommes encore à l'affût quand arrive le guide; il reconnaît ce bruit étrange pour le chant peu mélodieux d'une grouse cachée au sommet de quelque arbre, et que nous ne voyons d'ailleurs pas plus que l'ours désiré.

Tout en déjeunant, il nous dit que le passage n'est pas possible par la gauche, mais qu'en passant à droite il croit que nous pourrions descendre dans la vallée de Soda Springs, et bientôt après nous prenons cette direction, traînant non sans peine le *pack-horse*, c'est-à-dire le cheval de bât, au travers des ravines encombrées de neige : heureusement celle-ci est encore assez solide pour enfoncer peu sous le sabot, et nous parvenons sans accident à dépasser le col. Devant nous s'ouvre une profonde vallée, descendant rapidement à l'ouest entre deux hautes crêtes élégamment découpées, dont les flancs couverts de gros blocs de lave éboulés révèlent nettement l'origine volcanique. Le fond du vallon, où passe le sentier ordinaire, nous est rendu inaccessible par l'épaisseur de la neige et surtout par la trop grande masse d'eau qui coule dans les torrents; la rive droite, où nous arrivons, est couverte jusqu'à un côté par d'impénétrables buissons; nous n'avons donc d'autre ressource que de suivre dans les pierrailles la limite de ces fouillis et des éboulements détachés du sommet. Avec un peu d'attention nous nous tirons de ces difficultés, et, sauf la chute d'un de nos sacs au passage d'une ravine, nous arrivons en

bon état près du fond de la vallée. Là nous entendons de nouveau une grouse sur la cime d'un *haut yellow pine*, et, comme nous désirons fort voir de plus près cet oiseau intéressant, nous essayons par tous les moyens de lui faire quitter sa retraite, mais sans succès : dans cette saison la grouse tient imperturbablement, et c'est en vain que nous envoyons dans le bouquet de branches terminal une douzaine de balles et de charges de plomb. Semblable aventure nous est arrivée bien souvent plus tard, et nous avons perdu des heures autour d'un pin sans pouvoir en faire sortir cet oiseau, qui possède à cet égard une force d'inertie tout à fait extraordinaire et n'interrompt même pas son mugissement au milieu des coups de feu tant qu'il n'est pas touché!

Nous abandonnons la partie, et nous voici enfin arrivés à la cascade de Soda Springs, une des plus belles chutes d'eau que j'aie vues dans les montagnes. Il est vrai que la saison est favorable, car le volume des flots est à son maximum et ils forment de blanches et puissantes volutes entre les masses arrondies des rochers granitiques, au-dessous de quelques pins majestueux dont les pieds se détachent sur d'épais amas de neige.

Soda Springs n'est presque pas un hameau : c'est un hôtel de villégiature et de bon air, installé là par un entrepreneur de Summit Valley, sous le prétexte d'une source ferrugineuse assez insigni-



À LA CHASSE AU CERF. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fiant, qui sort évidemment de la faille dessinant la cascade voisine. Ici d'ailleurs toutes les sources minérales portent le nom de Soda, même quand l'eau n'y est pas gazeuse. En été, il paraît qu'il vient beaucoup de monde pour profiter de la fraîcheur de la montagne, et dès maintenant trois ladies se sont installées dans une annexe à l'hôtel.

Notre guide, une fois payé de ses peines, refuse le souper que nous lui offrons, pour repartir immédiatement et reprendre de nuit le chemin que nous avons mis toute la journée à parcourir. Il est vrai qu'il aura bon clair de lune, et qu'il compte sur son cheval pour le porter maintenant une bonne partie du trajet. Mais nous ne serions pas disposés à le suivre.

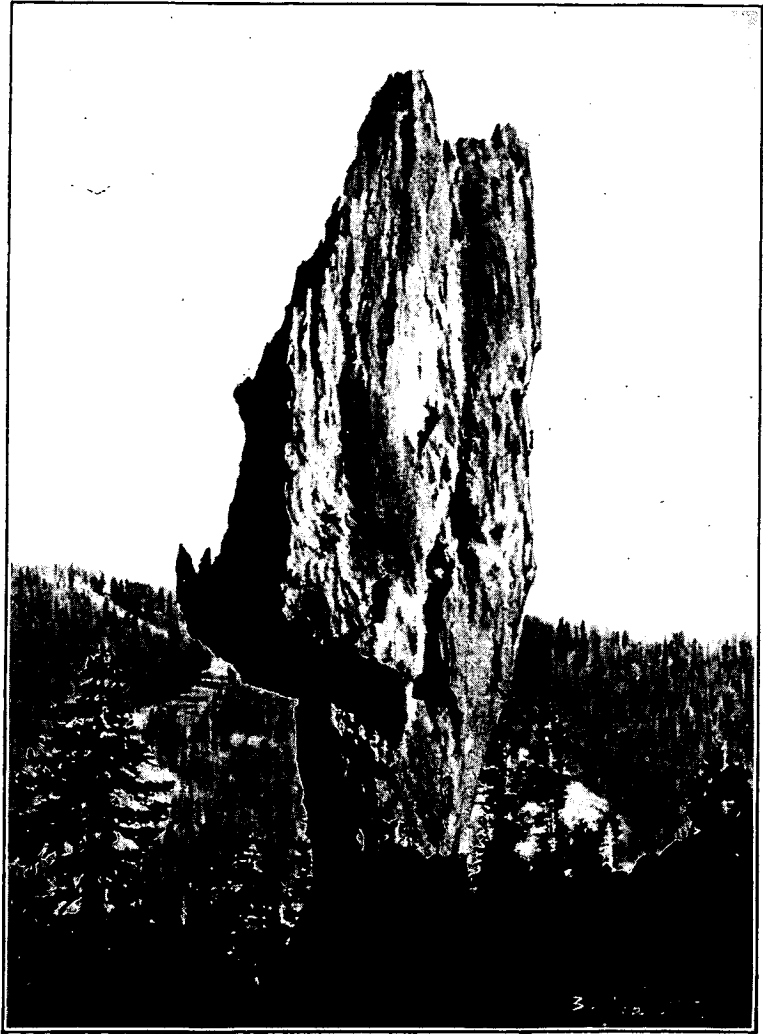
Ici nous trouvons deux mineurs et cinq chevaux qui sont venus nous attendre depuis la veille en venant du Ralston Divide. Leur arrivée sans encombre nous apprend déjà que la route est praticable : c'est un grand point, d'autant que mon compagnon, peu habitué au cheval, a besoin d'être ménagé, surtout après l'expédition d'hier.

C'est au départ d'ailleurs que nous avons les passages les plus difficiles : d'abord le torrent à traverser, et nos chevaux ont grand-peine à franchir l'obstacle sans rouler, ce qui eût été fort désagréable et nous eût fait perdre un jour ; puis la pénible montée jusqu'au nouveau col à franchir, encore à près de 3000 mètres, et tout aussi encombré de neige que le précédent, mais heureusement sur une moindre étendue ; puis encore les arbres morts, tombés pendant l'hiver, et qui nous obligent à des lacets nombreux.

Le col qui sépare la vallée de Soda Springs de celle du Middle Fork est une arête si étroite que nos chevaux ont peine à la suivre pendant les cent pas qui nous conduisent au sentier, carrossable en été, par lequel nous descendons ensuite facilement, sinon rapidement. A French Meadow, il faut traverser le Middle Fork par un gué placé un peu au-dessus du grand barrage de prise d'eau et nos chevaux y réussissent sans accident, après s'être quelque peu défendus de descendre le talus trop raide donnant sur le torrent, dont les remous cachent le fond.

Ici nous trouvons déjà un premier campement, un peu prématuré dans cette saison, établi par des amateurs de pêche à la ligne et à la dynamite : ce sont les seuls visages humains sur ces 60 kilomètres de parcours. Puis nous reprenons notre route au travers des grandes forêts, et nous nous décidons à camper à notre tour le soir en profitant d'une vieille baraque située auprès de High Flume. Nos mineurs organisent un foyer, font chauffer le café et partagent notre souper, puis ils descendent à la baraque de Willard, afin de trouver une prairie pour le pâturage des chevaux, et nous nous installons de notre mieux dans la cabane abandonnée. A peine y sommes-nous entrés qu'un mugissement nous attire de nouveau au dehors, et nous entendons le bruit des branches mortes écrasées par quelque fauve, mais sans que la lune éclaire assez pour nous permettre de voir l'animal et de le tirer.

Enfin le lendemain nous rentrons par ces hauteurs du Divide, qui nous semblent plus belles à chaque fois. Après quelques jours de travail assidu je suis rejoint par un ami de Cyrus Wilton, venant me demander si je suis toujours disposé à camper dans la haute montagne. Pareille invitation venait d'autant mieux à point que je disposais alors d'un très bon cheval, jeune et vif, mais doux et obéissant ; j'avais passé quelques jours à l'habituer aux coups de fusil, tirés à son intention à peu de distance, et j'avais même obtenu de ce brave animal de m'attendre presque sans bouger, quand je descendais pour tirer, tout en broutant quelques herbes ou quelques feuilles.



RUBICON SPRINGS. — LE MONOLITH DE 100 PIEDS (PAGE 525). — DESSIN DE BERTEAULT.

III

Une partie avec les cow-boys. — La cuisine au camp. — Recettes. — La conduite du troupeau. — Le whist. — La torche et le revolver. — Chasses en Sierra. — Le mouton noir. — La pierre plantée. — La hutte Marshall. — La chasse à l'ours. — Rencontre imprévue. — Les exploitations hydrauliques. — Junction City. — Minersville. — Travaux français. — Classes heureuses. — Lions prudents. — Au revoir.

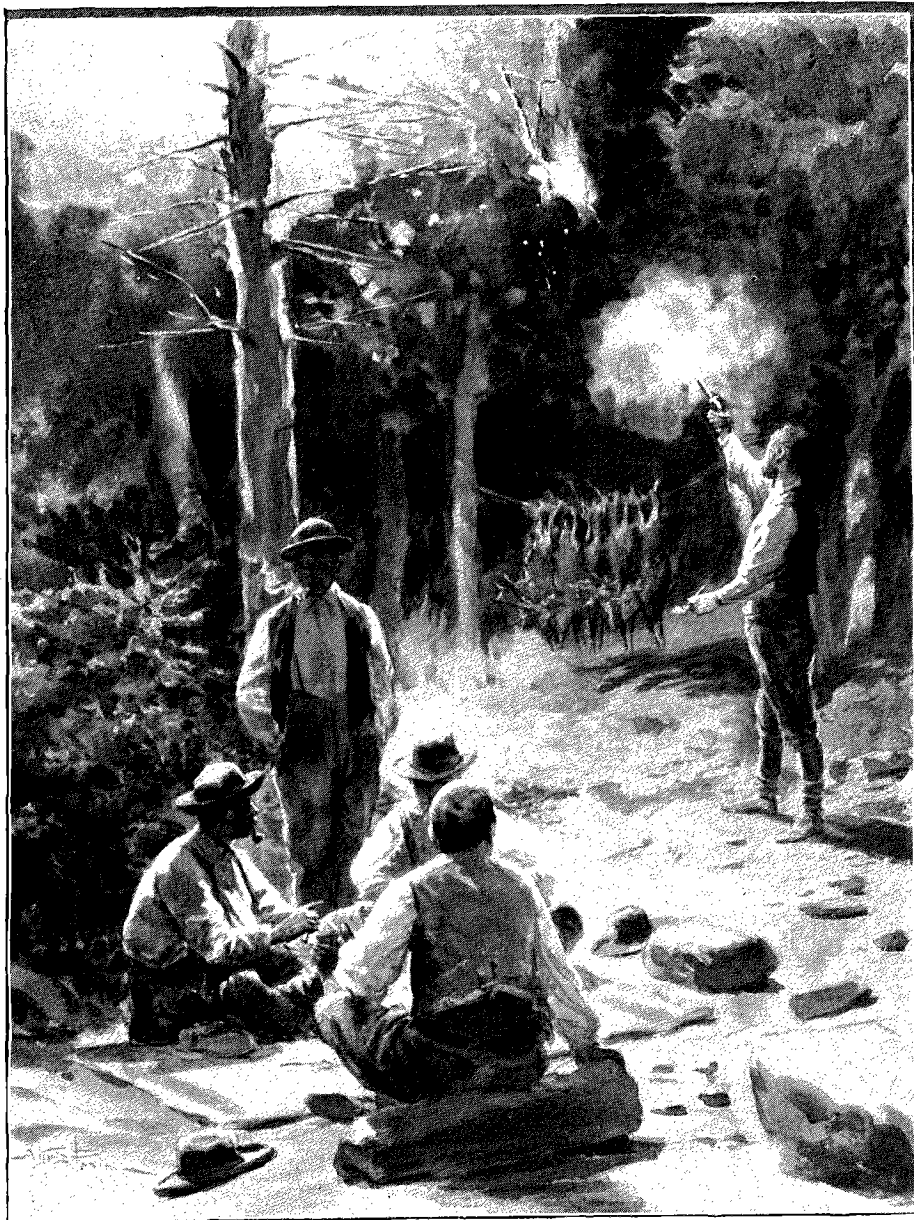
Nous voilà donc partis pour les vallons les plus retirés où les cow-boys avaient récemment amené leurs troupeaux : le soir, pour la première fois, nous arrivons au vrai campement.

Aucune trace de tente ; auprès d'un buisson un paquet de couvertures, et des caisses contenant les provisions. A quelques pas, un âtre en pierre portant une plaque de tôle, et alentour traînent une cafetière, une poêle à frire, un chaudron, une feuille de tôle carrée à bords relevés, un seau et quelques assiettes de fer-blanc. Un peu plus loin, entre deux arbres, une corde tendue porte sept cerfs plus ou moins éventrés.

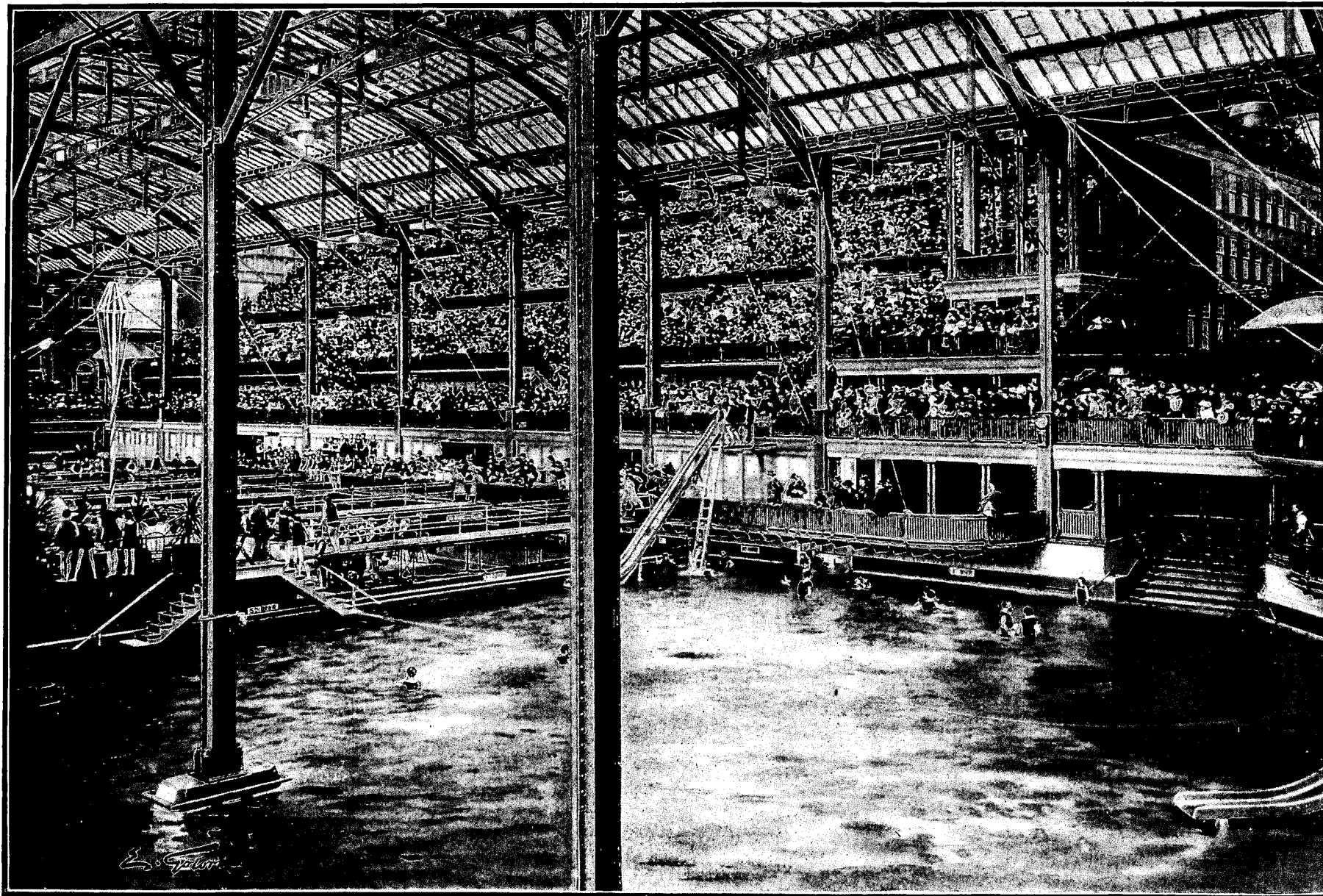
Quand nous arrivons ici, les camarades ne sont pas encore rentrés. Aussi nous mettons-nous à faire la cuisine du souper, et pour la première fois de ma vie j'apprends à fabriquer le pain à l'américaine. Le procédé est simple, comme on va le voir. Prenant quatre livres de farine, je commence à la pétrir dans un seau avec la quantité d'eau indispensable, puis j'y incorpore deux grandes cuillerées d'une poussière jaunâtre, dite *baking powder*

et qui est un des éléments essentiels du campement. C'est sans doute quelque levain desséché. Le mélange étant bien fait et homogène, je le divise en quatre rouleaux que je range sur la feuille à rebords ; je pose celle-ci sur la plaque du foyer en la recouvrant d'une autre tôle. Au bout d'une demi-heure, le pain est cuit à point, et mon premier essai est à peu près satisfaisant.

Les autres procédés culinaires sont à l'avenant. Le café se prépare en le jetant dans la bouilloire remplie d'eau qui bout déjà ; on donne un bouillon qui chasse l'air, on ajoute deux ou trois gouttes d'eau froide qui précipitent le marc ; si bien que l'on verse une liqueur à peu près claire. Le lait est servi par un trou percé dans une boîte de lait concentré et sucré d'avance ; enfin on coupe quelques lanières dans la cuisse d'un des cerfs, et on les jette dans la poêle, où frissonne un peu de lard. Comme légumes, nous mettons des haricots à mijoter dans la marmite, toujours avec du lard comme condiment principal, force sel, poivre et



LE CAMPMENT DES COW-BOYS. — DESSIN D'A. PARIS.



LES BAINS SUTRO, À SAN-FRANCISCO. — DESSIN DE GOTORBE.

piment pulvérisé. Voilà nos recettes, avec recommandation de ne déguster nos produits qu'après une douzaine d'heures de courses en montagne.

Une volée de coups de feu nous annonce l'arrivée des trois cow-boys, Cyrus en tête, ramenant l'un des troupeaux qui avait changé de meadow la nuit précédente sans autorisation. Les coups de revolver servent à guider les bestiaux dans le droit chemin !

Poignées de mains, souhaits de bienvenue, et moqueries des jeunes gens en apercevant la petite carabine calibre 38 qui constitue mon principal armement. Puis on soupe en riant et l'on propose une partie de whist ! Mais comme la nuit tombe, on allume le candélabre ordinaire du cow-boy : un peu de paille est enflammée au pied d'un grand pin mort ; la flamme, en quelques instants propagée par les lichens verdâtres attachés à l'écorce, gagne le sommet et allume les branches rabougries par la vieillesse : c'est une torche de 40 mètres de haut, ornée de mille flammèches. Une couverture étendue par terre forme le tapis vert.

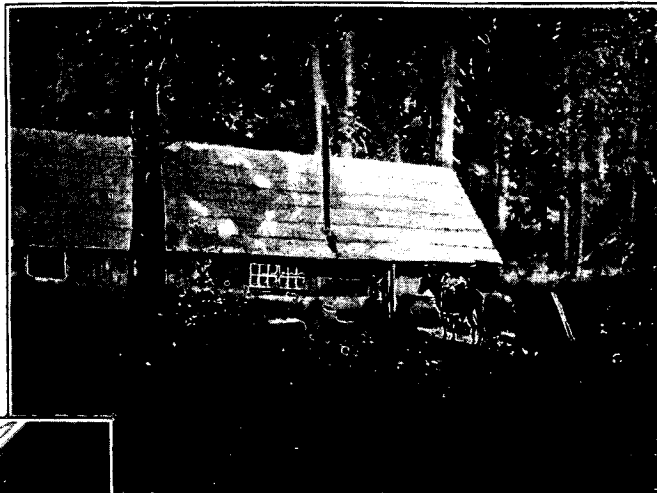
Pendant que l'on donne les cartes, Ben a bourré sa pipe, il se lève, tire son revolver de sa ceinture et envoie une balle dans le pin enflammé. Une branche tombe, Ben la ramasse, allume sa pipe et passe le tison au voisin. De temps en temps, au milieu de la partie, on recommence le même exercice, assez amusant et source intarissable de quolibets à l'encontre de qui manque sa branche ; on n'en manque guère, car ces garçons manient les armes à feu avec plus de précision que moi, qui cependant passe pour assez bon fusil.

Puis, encore, la partie est finie, la lune se couche, les couvertures s'étendent en deux ou trois épaisseurs sur un lit de fougères, et nous nous étalons tous les cinq, assez serrés les uns contre les autres pour lutter contre le froid vif de la nuit.

Le soleil se lève maintenant, nous nous réveillons, et nous ne voyons plus que nos chevaux ; le troupeau a de nouveau disparu pendant la nuit. Deux des camarades sautent à cheval et se dévouent pour aller le chercher en suivant les pistes avec l'adresse des anciens habitants de la prairie. Nous autres nous partons en chasse, à cheval, gagnant les hauteurs où les cerfs se tiennent de préférence dans les grands buissons de manzanita. Là nous pouvons admirer l'adresse de nos chevaux et reconnaître toute l'utilité des chapeaux de cuir recouvrant nos étriers. Il faut passer au travers de ces épaisses broussailles qui atteignent presque le garrot de nos montures. Malgré ces obstacles, le cheval ne doit pas broncher sur les pierres roulantes, et le revêtement de cuir de nos étriers l'empêche de s'accrocher.

Voici un de nos limiers qui aboie dans la direction de Cyrus ; le jeune homme lance son cheval vers une éclaircie, saute à terre, et un instant après un coup de feu apprend qu'il a vu quelque chose, mais les chiens aboient plus loin et la ramure d'un cerf bondissant apparaît à l'autre versant ; il paraît que le gros rifle de Cyrus a manqué son coup.

Les chiens reviennent et, cette fois-ci, c'est sur moi que se dirigent leurs aboiements : je juge qu'ils vont lancer un cerf au travers du vallon, assez découvert, à 150 mètres de moi ; je



LA HUTTE DE MARSHALL (PAGE 527). — DESSIN DE THIRIAT.

quitte mon cheval et je saute sur une roche proéminente, il était temps : un cerf se montre auprès d'un arbre mort ; je lui envoie une balle, qui me paraît bien dirigée ; il semble rouler, mais au moment où je vais courir sur le lieu de la chute je l'aperçois de nouveau au bout du même tronc d'arbre et je tire rapidement une seconde fois : il tombe dans le buisson voisin, j'y cours et je le tiens ; je le saigne, quand j'entends du bruit derrière moi, avec un gémissement ; je prends mon fusil, mais c'est inutile, un autre cerf est là gisant et mourant. J'ai fait deux victimes sans le savoir : un magnifique deer en pleine force, aux larges ramures

encore couvertes de leur velours, et un beau faon de quinze à dix-huit mois qui a reçu la seconde balle tandis que je croyais redoubler sur le même animal. Tous deux ont l'épine dorsale brisée : j'ai tiré un peu plus haut et plus en arrière que je ne croyais.

Mais c'est un beau résultat, et les camarades en me rejoignant m'adressent toutes leurs félicitations et s'excusent des moqueries qu'ils s'étaient permises



EXPLOITATION MINIÈRE DE JUNCTION-CITY. — DESSIN DE BERTEAULT.

la veille au sujet de ma carabine joujou.

Le plus difficile reste à faire : vider les cerfs, puis les porter au haut de la côte au travers des manzanita. J'ai laissé là des traces indiscutables de mon passage, vêtements déchirés et larges écorchures ; mais aussi quel plaisir de traîner de si beaux deers !

Mon brave Black m'a heureusement attendu à la place où je l'ai laissé, même il s'est un peu rapproché : décidément il commence à aimer le bruit du fusil. Ce qu'il aime moins, c'est la charge qu'on veut lui imposer, et, comme nous ne réussissons pas à la lui faire accepter, Cyrus se décide

à aller chercher une mule. Pendant son absence, Ben, toujours l'œil au guet, s'écrie sourdement : « Un ours ! » et je vois à la fois le fusil qui s'abaisse et un dos noir qui paraît sur un rocher à deux cents pas de nous ; le coup part, la bête roule, et nous courons, mais auprès du rocher nous éclatons de rire de bon cœur : c'est un gros mouton égaré que nous avons pris pour un ours ! Inutile de le ramasser : ici on ne se donne pas cette peine, il servira à nourrir un vrai ours quelque une des nuits prochaines ou plutôt quelques chacals, heureux de la bonne rencontre.

Cyrus revient avec sa mule et un sac ; il trempe le sac dans le sang et l'enfonce sur la tête de la mule. Il paraît que c'est le seul moyen de lui faire supporter la charge des cadavres qu'on lui attache sur le dos. Puis nous partons, et comme la mule ne veut pas marcher, on lui tire quelques coups de revolver aux oreilles : nos chevaux se cabrent bien un peu, mais pas trop, et ce procédé réussit à décider le porteur à se diriger vers le camp, non sans jeter de temps en temps un coup de dents aux cornes du cerf qui lui battent les jambes. Ce soir nous travaillons à enlever les cornes et à dépouiller nos victimes, dont je tiens à garder la peau, si médiocre que soit la fourrure en été.

Le lendemain, nous nous remettons en chasse, et nous montons jusqu'au col le plus élevé de la Sierra, où j'ai recueilli quelques belles photographies des sites neigeux, et celle d'une roche extraordinaire. C'est un bloc de tuf volcanique haut de plus de 100 pieds (plus de 30 mètres), large d'une quarantaine de pieds (12 mètres), à son milieu, et qui repose sur le granit par une base circulaire de moins de 2 mètres de diamètre. Il est invraisemblable qu'une pareille masse puisse subsister et résister à l'effet des tempêtes. Elle est célèbre d'ailleurs parmi les montagnards sous le nom de « pierre plantée » de Scott Springs.

Comme nous n'avons rien tiré de bon ce jour-là, nous poursuivons notre course jusqu'au hameau de Scott Springs, où nous achetons quelques provisions, et nous ne revenons que le lendemain, par un haut col dominant le lac Tahoe.

En descendant ce col, Cyrus tue un cerf et nous tombons dans une série de vallons ravissants, où s'étalent de grands meadows, dans lesquels en quelques jours, depuis la fonte de la neige, ont poussé des herbes d'un

mètre de haut ornées des fleurs les plus variées. La contrée n'a plus cet aspect sauvage du mois dernier : trente jours de soleil y ont ranimé une vie active. Nos chiens font partir des herbes de nombreuses grouses, auxquelles nous adressons sans succès pas mal de coups de fusil. Tirer à balle au vol n'est pas facile ; cependant j'ai eu le plaisir d'abattre un de ces beaux oiseaux, aux applaudissements des camarades. La grouse de ces montagnes, au plumage roussâtre bordé de légères plumes blanches, est un peu plus forte que celle d'Écosse ; c'est un fort agréable gibier, en même temps qu'un beau plumage et un brillant coup de fusil.

Nous voici rentrés au camp, bien accueillis, moins pour le beau deer que nous rapportons que pour nos provisions fraîches, et surtout pour la soirée un peu moins isolée que d'ordinaire. Quoique nous ayons les neiges à cinq cents pas de nous, par ce beau temps de fin d'août c'est grand plaisir que de rester le soir, assis en plein air à causer et raconter des incidents de chasse en face d'un beau feu et d'une bouillotte pleine de café. Aussi demeurons-nous un peu plus tard que d'habitude avant d'étendre nos couvertures sur le sol ; le sommeil de plomb qui nous envahit bientôt nous empêche d'entendre les bruits de la montagne et de nous apercevoir du départ de tous nos quadrupèdes.

Au réveil, silence complet : tout a disparu, et nous nous partageons en deux bandes pour nous mettre en recherches, laissant au camp le vieux berger pour préparer le déjeuner tout en mettant un peu d'ordre dans nos bagages et dans les caisses de conserves entamées un peu au hasard. Heureusement le vieux Black, épagneul abâtardi mais fidèle, s'est attaché à moi ces jours-ci assez pour être resté couché à mes pieds.

Sans lui, malgré toute l'habileté de nos compagnons, je ne sais trop à quelle heure nous aurions retrouvé le troupeau et nos chevaux. Dans un rayon de plusieurs centaines de mètres autour du camp, le sol est tellement piétiné que toute piste est impossible à suivre et nous ne pouvons deviner si les bêtes ont été chercher un meilleur pâturage, soit en amont, soit en aval, car des deux côtés le fourrage a été bien abimé les jours passés.

Black a dû s'apercevoir de nos hésitations, car au bout de peu d'instant il prend résolument sa direction, mais tout autrement que nous ne nous y attendions en marchant vers l'arête de séparation du Rubicon et du Wallace Cañon, par un sentier suivi une fois seulement par le troupeau il y a un mois environ. Nous n'aurions probablement pas songé à aller chercher là nos montures, mais l'attitude de Black nous ayant paru très significative, nous le suivons, et bien nous en prend, car au bout d'une heure nous apercevons toutes les bêtes paisiblement arrêtées dans une clairière au bord du Wallace Creek. Nous prenons d'abord nos chevaux, puis nous faisons le tour des moutons, et, aidés par les chiens et par les coups de revolver, nous ramenons toute la masse vers le camp abandonné.

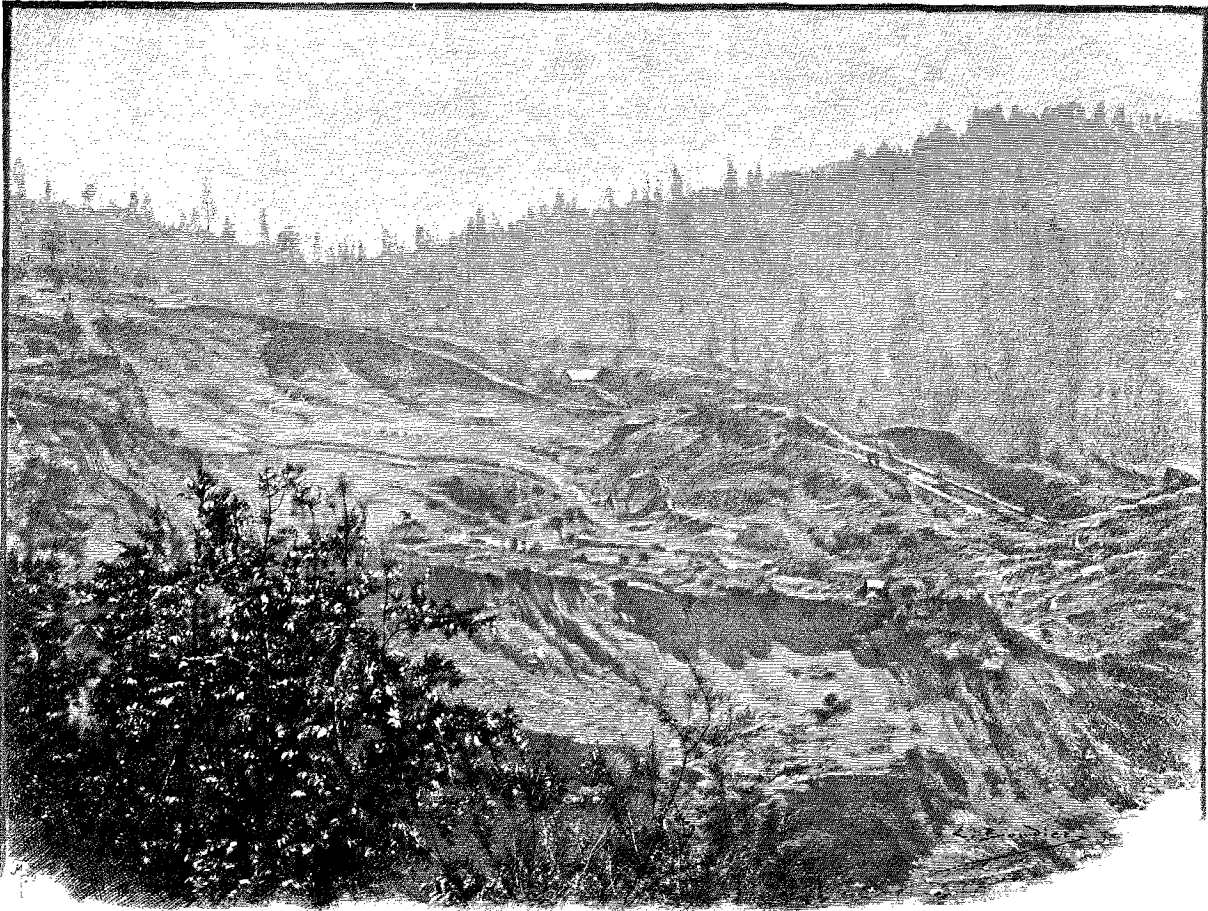
Je continuerais bien quelques jours encore ces amusantes expéditions, cette vie libre et active, abondante en péripéties variées, plus gaies que tragiques, avec ces jeunes compagnons, s'il ne fallait retourner aux levés de plans et aux occupations plus sérieuses. Un autre motif encore me décide à hâter mon départ : ce sont les accès de fièvre de Cyrus, dont la jeunesse paraît s'accommoder assez mal de ce régime trop frugal, des nuits à la belle étoile et de la fatigue des courses forcées à pied et à cheval : car ces stations en montagne ne sont pas impunément supportées par les tout jeunes gens. C'est charmant pour quelques jours, mais fort anémiant à la longue, à la haute altitude de 2000 à 2500 mètres, épuisante quand on y fait un long séjour.

Nous partons donc aussitôt après le lunch, pensant arriver le soir au Ralston Divide ; mais un chasseur sait-il jamais comment tournera la journée ! Un cerf part devant moi, je lance mon cheval et je le tue au passage du ruisseau voisin. Mais je ne veux pas que ma chasse soit perdue, et il s'agit de le faire porter par le mulet, déjà chargé de nos couvertures. Cyrus vient m'aider : nous mettons les paquets en croupe de nos chevaux et nous amenons le mulet près du cerf ; mais combien de temps nous perdons à essayer de faire accepter cette charge ! nous y réussissons enfin, après avoir enveloppé la tête de la bête de somme dans une couverture. Puis nous traînons la mule derrière nos chevaux, malgré sa défense et les coups de dents qu'elle lance contre le cadavre pour l'arracher de son bât.

Un peu plus loin nous déjeunons, quand Cyrus voit un autre cerf : il saisit l'arme qu'il rencontre à portée de sa main et s'élance dans la direction où les cornes ont disparu ; au bout de dix minutes un coup de feu m'indique la direction de la rencontre, et quelques instants après les appels de Cyrus m'annoncent son nouveau succès. Je lui amène le mulet, déchargé, et je trouve mon compagnon essayant sans succès de tirer un magnifique broquart d'un trou où il s'était élancé pour mourir. A nous deux, nous sortons l'animal, mais impossible de le faire supporter à notre mulet, dont la furieuse défense nous empêche de nous rendre maîtres, faute d'avoir un sac pour lui envelopper la tête. Comme d'ailleurs le poids des deux cerfs serait trop lourd, nous nous décidons à nous servir de la longe pour suspendre le cerf à un petit chêne, assez haut pour mettre le gibier à l'abri des chacals jusqu'au lendemain.

Nous repartons donc assez tard. Nous revenons à nos chevaux, et, suivant le même système, nous enveloppons d'un sac la tête du mulet, ce qui nous permet d'emporter avec nous la victime du matin. Mais comme la nuit doit bientôt tomber nous ne pouvons songer à rentrer au camp Ralston ce soir, et nous nous décidons à chercher refuge à la hutte de Marshall, où nous pouvons trouver bon pâturage pour nos montures.

Cette hutte, l'une des plus anciennes de la contrée, mérite une brève description. Elle a été établie par les



EXPLOITATION HYDRAULIQUE LAGRANGE. — DESSIN DE BOUDIER.

premiers prospecteurs du Brusty Cañon, tout près de ce torrent et dans une clairière très pittoresque et très fraîche entourée des plus beaux arbres que l'on puisse voir. Pour la construire, les ingénieurs ont fait preuve d'une ingéniosité très originale : ils ont choisi deux beaux pins, éloignés de 6 mètres l'un de l'autre, et ils les ont fait tomber parallèlement ; en coupant ces troncs à 15 mètres de la première attaque, ils ont eu, en place, deux énormes pièces de bois qui ont fait les soubassements de l'édifice ; les restes de ces géants taillés en tronçons de 6 mètres ont été roulés aux deux extrémités pour achever le soubassement. Sur ce lourd cadre, une seconde ligne de troncs, simplement posée, a complété les quatre murs, en état de résister à l'artillerie, et dans lesquels la porte et les fenêtres ont été taillées à coups de hache. Par-dessus le tout un toit en bois fendu et à l'intérieur deux cloisons et une cheminée.

Telle est la maison, qui dure depuis quarante ans, et que le vieux Marshall occupe depuis quelques années, par droit de conquête, l'ayant trouvée inhabitée : il est d'ailleurs convaincu qu'il en est de ce fait devenu le légitime propriétaire.

Contre le mur de la hutte est clouée une peau d'ours toute fraîche, et nous trouvons le sieur Marshall fort occupé à faire fondre un chaudron de graisse, qu'il destine aux besoins de sa cuisine pour tout l'hiver. Dire que l'odeur est agréable auprès du fourneau, ce serait évidemment exagéré, mais nous n'en acceptons pas moins, comme curiosité, le bifteak d'ours que nous offre le vieux isolé ; et ce mets, bien grillé dans un peu de la graisse provenant de la victime même, nous a paru très digne de la réputation générale de cette viande sauvage.

L'ours a fait les frais, non seulement du repas, mais aussi de toute la conversation, et c'est là que j'ai appris comment se fait cette chasse à la trappe : Marshall nous montre sa trappe, la lourde chaîne servant à la fixer à une souche, et nous explique comment il procède. Pendant trois ou quatre jours, il promène un quartier de viande gâtée sur le chemin où il a reconnu le passage d'un ours, en prolongeant cette traînée dans la direction où il a l'intention d'installer son piège. Quand il parvient ainsi à un gros arbre un peu isolé, il cloue le quartier de viande à 3 mètres au-dessus du sol contre le tronc de l'arbre, et, au pied, au-dessous de l'appât, il cache sous les feuilles mortes un piège à ressorts tendus. L'ours, attiré par les émanations, arrive à son tour au pied de l'arbre, il se dresse pour atteindre la proie offerte à sa gloutonnerie, et piétine auprès de l'arbre : si bien qu'il se fait prendre par une patte de derrière. Pour le maintenir, il faut un appareil puissant, dont le prix est

d'une quinzaine de dollars : encore est-il dangereux de laisser trop longtemps le piège tendu sans le visiter, car souvent après quelques heures l'animal finit par dégager sa patte en la déchirant, ou bien il est dévoré par les lions et les chacals.

Le vieux Marshall est encore plus en dehors de toute relation avec les hommes que les deux vieux garçons de Long Cañon. Cependant ces trois solitaires ont établi entre eux une sorte de confraternité, et se partagent les ours et les cerfs qu'ils tuent de temps en temps : c'est une habitude fort intelligente pour renouveler leurs garde-manger. Jusqu'à cette année, il y avait sur le Ralston Divide deux autres isolés : l'un d'eux vient de mourir de vieillesse et de maladie. L'autre, un Chinois, dernier reste des anciennes exploitations, a travaillé seul pendant vingt ans à laver les résidus contenus dans le chenal d'écoulement des déblais du Vieux Pit; cet été, il a achevé ce grattage, fort rémunérateur, dit-on, et il est parti un beau matin avec ses économies, laissant à qui veut s'en emparer sa baraque et son petit matériel. Les trois survivants sont probablement destinés à mourir dans leurs huttes.

La chasse est pour ces hommes une ressource sérieuse : le gros gibier est assez abondant ici, quand on sait le trouver, et même quand on ne le cherche pas. En quittant Marshall, laissant Cyrus aller prendre le cerf abandonné la veille, je me dirige sur le camp Ralston, ne pensant guère à chasser pendant cette course : et cependant, au moment où je vais passer un des *ditch*, à sec maintenant, créés jadis pour les mines, un beau lion se dresse tranquillement dans le canal. Je saisis ma carabine, mais mon cheval se retourne, et avant que j'aie pu le ramener ou sauter à terre, le lion a disparu dans les buissons, et je le cherche des yeux sans succès.

Vers le milieu d'août, nous avons fait une rapide tournée dans le comté de Trinity, dans le but de voir les mines hydrauliques installées dans ces régions par nos compatriotes : M. de Lagrange auprès de Weawersville, un peu plus loin Junction-City avec M. Saladin; puis au nord Minerwille avec MM. de Kergolay et de Boutrey.

Il y a dans cette région un immense amas morainique aurifère descendant du mont Thasta parallèlement à la grande cassure géologique qui définit la limite du comté de Trinity et de la vallée du Sacramento; sur la cassure même on rencontre une série de gisements d'or, de mercure et de cuivre. Ces mines se partagent entre toutes les nationalités du globe : il y a des groupes anglo-saxons, hollandais, chinois; mais les Français, qui ont été les premiers explorateurs du pays, y ont conservé une importance considérable, et c'est dans leurs mines que nous avons rencontré les typés les mieux étudiés d'explorations hydrauliques avec l'énorme jet d'eau géant.

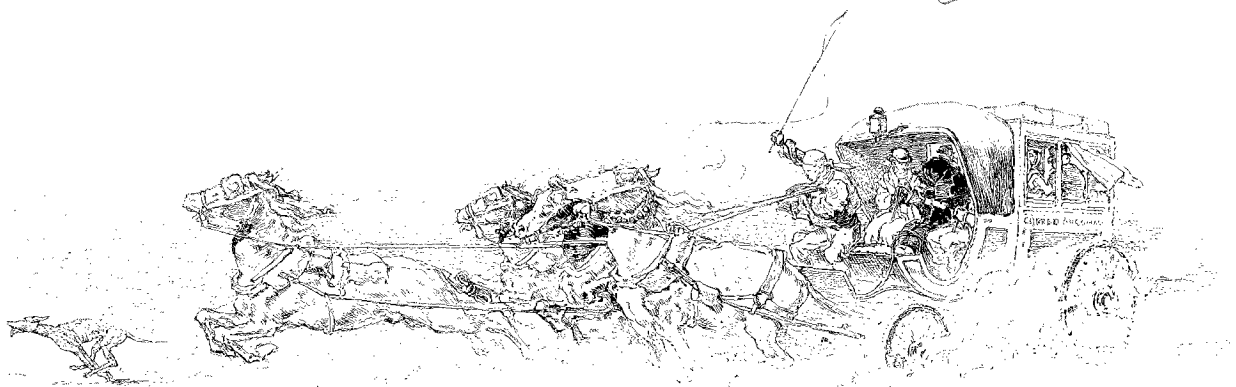
La contrée est assez agréable à parcourir, mais bien moins attrayante que la Sierra Nevada proprement dite, et je me suis hâté d'aller passer là le dernier mois de mon séjour en Californie, tant pour surveiller quelques travaux de prospection que pour chasser à l'aise. Et l'approche de la saison des neiges, faisant redescendre le gros gibier vers les profondes vallées, m'a valu en effet quelques beaux échantillons de cerfs et d'ours.

J'ai été moins heureux avec les lions : j'en ai vu cependant fréquemment, et même je dus courir un jour sur un beau couple pour lui arracher un cerf que je venais de blesser; le cerf était abattu quand je l'ai atteint, mais abandonné par les lions, et je ne pus tirer ceux-ci, cachés par les broussailles, trop peu hardis pour m'attendre et pour tenter de défendre leur proie contre moi. Quant aux ours, tant à la trappe qu'auprès de mes pièges, j'ai pu en abattre presque chaque jour au milieu d'octobre, et, tout en remportant leurs épaisses fourrures, je me suis bien promis de revenir quelque autre année, et de m'occuper davantage des lions fuyards.

F. DE LONGE.



LE PACIFIQUE. — DESSIN DE GOTORBE.



LA DILIGENCE D'ARGAMASILLA (PAGE 530).

AU PAYS DE DON QUICHOTTE¹,

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.

I

En route pour Argamasilla : Madrid : Ciudad Real, Manzanares. — Une Bodega.
La voiture de poste.



GREGORIO (PAGE 531). L'AMO DU PARADOR DEL CARMEN.

C'ÉTAIT en juillet, la nuit. Je roulais vers ces mêmes plaines tristes de la Manche où j'avais déjà vagabondé dans ma jeunesse. Des amis m'avaient très sérieusement conseillé de ne pas m'aventurer parmi ces populations incultes, à demi sauvages, à moins toutefois d'avoir une escorte de police, et encore sans la perdre jamais de vue. « C'est qu'on joue du couteau là-bas ! » ajoutaient-ils, et sur un ton pas mal tragique. Mais c'étaient des Espagnols qui parlaient ainsi, et ils se plaçaient à cette sorte de « point de vue national » qui consiste à dénigrer, au profit de la sienne propre, les autres provinces, et particulièrement cette peu engageante contrée de la Manche, la plus retardataire de toute l'Espagne....

J'étais étendu sur les coussins d'un compartiment vide. De temps en temps, tout en somnolant, je pensais aux aventures prochaines et je me rappelais les adieux des gens de Madrid, adieux d'autant plus cordiaux que j'avais promis quelque argent pour la garde de mes bagages. Je pensais à ma course à travers les rues étroites jusqu'à la station, regardant tout le long du chemin les Madrilènes qui prenaient le frais le soir. Ils ne se doutaient guère combien j'étais heureux de me retrouver parmi eux, quel spectacle charmant c'était pour moi que celui de leurs rues animées. Je me souvenais distinctement d'une petite *plaza*, sur les pauvres pavés de laquelle mon fiacre faisait des cahots désespérés et où je m'arrêtai un instant pour acheter des oranges, de délicieuses oranges, que vendait, sur son fragile éventaire de bois et de papier, pour un prix dérisoire, presque pour un sourire, une femme basanée, en haillons, les cheveux défaits, mais d'une dignité de princesse.

A la gare, un commissionnaire raide et grave, chargé du très petit paquet contenant seulement mon linge de rechange, m'avait précédé à pas comptés, et avait ouvert la portière d'un compartiment de première avec fracas, semblant dire ainsi aux curieux : « C'est un personnage d'importance, qui n'a pas beaucoup de bagages, mais qui pourrait en avoir bien plus s'il voulait. » Il y a toujours des curieux au départ des trains en Espagne. Voyager est une affaire si inaccoutumée et si pleine de risques, que les parents et les amis sentent que c'est un devoir de témoigner par leur présence quelle part ils prennent au danger de l'entreprise. Sans doute on fait des prières quelques semaines auparavant ; on envoie des lettres de faire part du fatidique événement. Et même, quand le grand jour est passé, la famille, ou le petit cercle d'amis, au café, doit avoir quelque peine à reprendre ses habitudes sans exprimer fréquemment son souci et ses vœux pour que tout se passe bien pour l'aventureux voyageur !

Mais quel contraste faisait Ciudad Real, capitale de la Manche, « l'Impériale et le Séjour du Dieu des Sou-

1. Voyage exécuté en 1892. — Texte et dessins inédits. Voir page 540 la note relative aux illustrations de ce voyage par Daniel Vièrge.

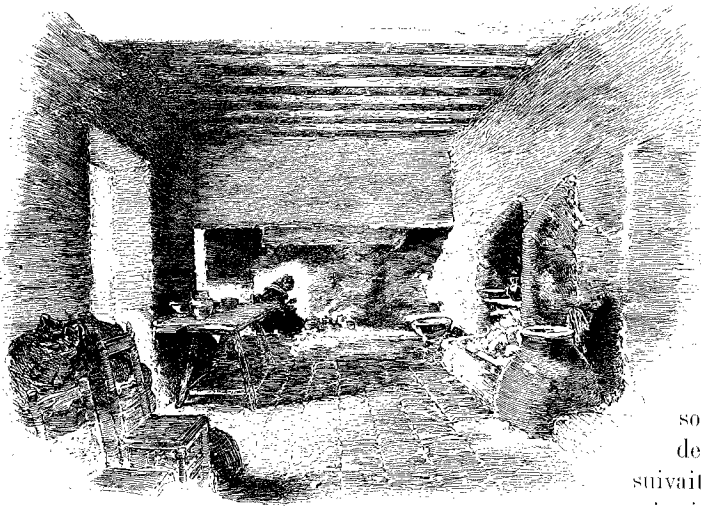
rières, » comme le qualifie Cervantes, avec ce New-York si bruyant que j'avais quitté depuis seulement une douzaine de jours ! Dans la fraîcheur et la pureté de l'heure matinale, la transparente magnificence du ciel vert pâle faisait fortement ressortir l'insignifiance de la petite ville et de ses maisons basses, toutes disséminées.

Les murailles blanchies à la chaux paraissaient encore plus nues lorsque l'œil rencontrait çà et là quelque balcon de fer forgé, quelque porte garnie de clous ou de serrures et de gonds historiés. Tout était étrangement calme dans la longue et étroite rue, non pavée, et l'on sentait la même oppression qui tombe de façon si saisissante sur le voyageur dans les cités arabes. De fait, la Manche est moresque, pays et gens. Les Mores y ont imprimé leur cachet, la trace de leur domination, partout, dans les aspects de la ville, la physionomie de la race, le caractère, le tempérament des habitants, les rapports sociaux et domestiques.

Ce fut une hospitalité arabe, et de la meilleure espèce, qui m'accueillit, tout étranger que j'étais et à cette heure matinale, lorsque je frappai à la porte du père de Carlos, l'ami que je venais de quitter à Paris. L'ami de Carlos fut reçu à bras ouverts, et mes nouvelles connaissances me furent beaucoup plus utiles que nos représentants à Madrid. En effet, dès dix heures, j'étais à même de continuer ma route, ayant en ma possession un ordre

du gouverneur de la province pour être accompagné d'une escorte de police à cheval partout où je pourrais le désirer pendant mon voyage.

Le train, cette fois, rampait à travers un paysage tout à fait africain. La plaine, avec la végétation de la même couleur que le sol, s'étendait, dans une désolation suprême, sous le ciel bleu avec son intense et cruel soleil de midi. Pas de maisons, pas le moindre signe de vie pour animer ce torride désert. A un moment pourtant, sur la route qui courait le long de la voie, se montra cahin-caha un groupe caractéristique. En tête, l'homme sur son âne, les jambes ballantes, la tête en arrière, les dents éincelant entre les lèvres ouvertes ; à pied suivait sa femme, à longues enjambées cadencées qui rejetaient ses lourdes jupes en plis rythmiques. Enfin, un ânon fermait la marche en flânant, l'allure capricieuse, et tout prêt à décamber en cas de poursuite.



LA CUISINE DU PARADOR DEL CARMEN.

La femme ne se rendait point compte de ce mélancolique contraste entre les sexes qui me frappait ; et non moins mélancolique était le contraste entre l'homme et la bête qu'il montait et qui paraissait si épuisée qu'on eût dit que chacun de ses pas allait être le dernier. En Espagne, ceux qui possèdent des bêtes de somme connaissent le dernier degré de fatigue et de faim que ces pauvres esclaves peuvent supporter, et ils les maintiennent à ce degré, gagnant ainsi le maximum d'effort pour le minimum de dépense. Mais ils ont l'astuce de laisser les jeunes grandir en liberté et en relative abondance, pour se préparer aux épreuves à venir.

Nous avions presque dépassé ces voyageurs, l'homme chantant à tue-tête et regardant droit devant lui, lorsque la femme tourna un peu son profil aquilin et nous jeta un rapide regard. Selon toute probabilité, elle n'avait jamais pris un train, et n'en prendrait jamais, et la pauvre créature devait s'étonner, à sa façon muette, de voir des gens vaguer si loin au lieu de rester là où ils étaient nés. Les réflexions du petit âne étaient aussi lisiblement écrites dans toute son attitude que s'il s'était écrié en pur castillan, lorsqu'il s'arrêta un moment, nous regardant tout effaré : « *Demonios* ! qu'est-ce que c'est que cette machine infernale ? » Puis il tourna sur lui-même et décampa, lançant ses quatre pattes dans toutes les directions.

Il y eut un changement de trains à Manzanares, un endroit qui, en dépit de son nom poétique et de son antiquité, semble tout juste une poignée de maisons jetées au hasard, comme des billes dans un coin de nursery. La vie n'y manque pas cependant, et il y a là une des plus grandes distilleries (*bodegas*) de l'Espagne. J'y jetai un coup-d'œil sur les ouvriers déjeunant sous un clair et neuf hangar, près d'une formidable rangée de jarres en terre, dont chacune, dit-on, contient douze cents gallons de vin. En revanche, les nombreux moulins à plâtre que l'on voit ici sont tout ce qu'il y a de plus primitif : on y travaillait, à ciel ouvert, sur les aires pavées, comme au temps des Romains, des Ibères et des Mores. Des chevaux, des mules, des ânes, étaient simplement attelés à des planches, sur lesquelles se tenait le conducteur, faisant décrire à son attelage des cercles de plus en plus étroits, jusqu'à ce que le tas de calcaire fût aplati.

Puis voici la station d'Argamasilla, toute solitaire. La seule chose un peu vivante qui se trouve près d'elle est la voiture de la poste, une machine à quatre roues, sans ressorts, avec des bancs de bois pas rassurants, sous un toit de paille tressée, recouvert de toile. C'était l'heure la plus chaude de la journée, et la journée la plus

AU PAYS DE DON QUICHOTTE.

chaude de l'année, à ce que dit le conducteur. Mais il n'eut cure pour cela d'épargner son attelage. Au claquement incessant de son fouet, les quatre chevaux couraient la galopade, soulevant d'épais nuages d'une poussière piquante qui estompait complètement route et paysage, et donnaient la sensation d'un voyage à travers une fournaise chauffée à blanc. Le chien du coche aboyait, les planches s'entrechoquaient, le véhicule craquait et plongeait. C'était comme un voyage de vengeance du bon vieux temps.

La partie de mon individu qui est monopolisée par l'artiste, je dirais presque ce qu'il y a en moi de Don Quichotte, trouvait cela charmant et raffolait de cet excès de couleur locale. Mais mon côté Sancho Pança, couvert de poussière, meurtri par les chocs et les soubresauts, était dans un état déplorable. Il se résigna toutefois à son martyre pour une bonne heure, jusqu'à ce qu'on s'arrêtât pour faire boire les chevaux. Alors le train ralentit, et l'on put voir, de droite et de gauche de la route, des champs d'un blé grillé, dont chaque tige se dressait brillante et rigide comme un épieu. Devant nous était le village d'Argamasilla, « lieu de naissance de *Don Quixote*, » nous dit audacieusement le Guide; on voyait de plus en plus distinctement ses maisons blanches nichées parmi les arbres. Les rouges sierras, rêveuses sentinelles de la plaine, se dressaient tout à l'extrémité de l'horizon. Au-dessus du tout, des nuages d'une admirable forme faisaient sur le fond d'azur comme une exquise mosaïque de tons translucides.

II

Argamasilla. — Gregorio. — Le *Parador del Carmen*. — La vie dans une posada. — L'idée qu'on se fait de Don Quichotte dans le peuple. — Hommes et femmes. — La religion. — Propriétaires et fermiers. — Le Casa de Medrano. — Don Rodrigo de Pacheco. — Le lieu de naissance de Cervantes.

Nous entrâmes dans le village aux clics-clacs du fouet. Mais pas une âme n'apparut, jusqu'à ce que, traînant et solitaire personnage, l'aubergiste émergeât de dessous la natte qui recouvrait la porte de la posada : « *Al Parador del Carmen*, maison Gregorio ».

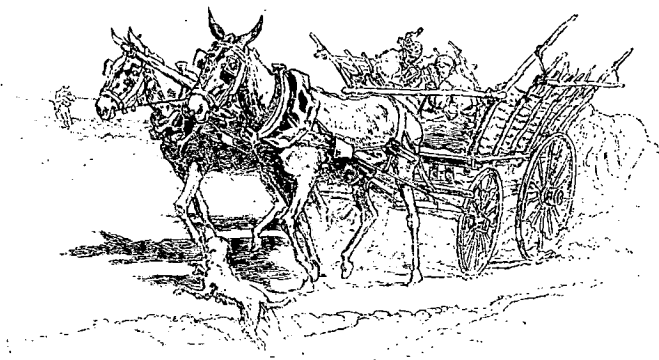
Gregorio eut peine à réprimer son étonnement : spectacle inusité ! un voyageur ! Il regarda les chevaux et ne dit rien. Le conducteur, lui, eut l'obligeance d'esquisser une introduction : « C'est pour vous, Gregorio. — Oui, ajoutai-je, et pour quelque temps, j'espère, don Gregorio, si je puis avoir un lit chez vous. » Un « don » placé à propos, en Espagne, ne manque jamais son effet, même s'il est adressé à cet être le plus indépendant et despotique de tous : un aubergiste de dernier ordre. « Mais certainement, señor, et pourquoi pas ? » Et après ce court cérémonial, je suivis Gregorio sous son rideau de paille.

Le premier coup d'œil jeté sur le *Parador del Carmen* fit plaisir à ma partie Don Quichotte, car c'était l'endroit le plus pittoresque qu'elle pût imaginer. Là, enfin, je venais de faire un plongeon du monde civilisé et du XIX^e siècle, en pleins temps anciens, et j'avais apparemment atteint le fond de la vie d'autrefois. « Apparemment » était sagement dit, car je devais par la suite voir des scènes encore bien plus primitives. Toutefois, ce fut une intense sensation tout d'abord que le passage de la pleine lumière à cet intérieur rouge, aux âpres relents, dépourvu de confortable, mais non de saleté.

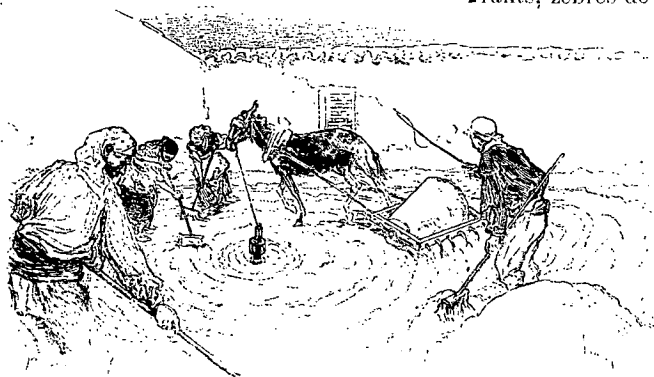
Comme son ancêtre moresque le caravansérail, la posada était une suite de constructions irrégulières bâties autour d'une cour. C'est dans la chambre où je me trouvais qu'était concentrée la vie de l'endroit. Des murs et des piliers se dressaient dans un désordre, des arches ouvraient des vues inattendues sur des retraits sales, odorants, zébrés de rayons de soleil. Des rangées de troncs d'arbres tout

noirs, très rapprochés, formaient le toit, entièrement enguirlandé de toiles d'araignées. Des centaines de mouches faisaient entendre un incessant et puissant murmure, semblable à celui des instruments à cordes d'une symphonie, sur lequel brochaient des ronflements s'échappant de corps étendus çà et là dans les coins sur la dure, et aussi le bruit sec et continu des mâchoires de mules, broyant le fourrage dans les mangeoires.

Je suivis Gregorio à l'étage au-dessus et conclus un rapide arrangement pour l'usage exclusif d'une petite chambre blanchie à la



UNE GALÉNA.



MOULIN À PLÂTRE.

chaux, garnie de trois lits et de gros matelas roulés sur la planche, moyennant le prix exorbitant de dix sous par jour. Je voulais, politiquement, me concilier cet homme, ce Gregorio, l'amo, l'âme même de cet établissement. Puis je redescendis bien vite pour jouir de l'enchantement du spectacle.

Seulement, mon Sancho Pança fit alors valoir ses droits, et exigea quelque chose de plus nourrissant que des sensations difficiles, suivant lui, à concilier avec un estomac vide. J'eus donc à déranger l'amo, qui, assis sur un banc de pierre la tête entre ses mains et ses coudes sur les genoux, était évidemment en train de se demander quelle sorte d'homme pouvait être cet étranger, habillé comme un compatriote, mais ayant un cachet spécial qu'il ne pouvait déterminer. Pança se sentit réjoui lorsqu'il fut répondu qu'il était possible de manger un morceau. « Et que pourrai-je avoir, amo? demandai-je. — De tout, señor. » C'est là-bas une fallacieuse abréviation, et il faut sous-entendre : « De tout — ce que vous avez apporté ». Or, je n'avais rien apporté du tout.

La destinée ne me fut cependant pas par trop cruelle, car, avec l'aide de trois femmes, d'un gamin et d'un de ces vieux personnages en ruines qu'on rencontre, fonctionnaires obligés dans toutes les posadas, et qui font les courses, amusent la maison et servent de têtes de Turc, on finit par me fabriquer, bien lentement, la plus compliquée des omelettes. Dans une petite chambre obscure, dont la clef pendait à sa ceinture, l'amo s'en fut chercher les ingrédients qui composaient ce mets : des œufs, des patates, des oignons, des herbes, du jambon, des choses inconnues. Lorsque cela fut servi sur un banc et que Pança put s'asseoir face à face avec ce plat, ce fut le signal pour chacun d'arriver en traînant. Était-ce l'odeur d'huile d'olive trop séduisante pour qu'on y pût résister? Était-ce le spectacle étrange d'un homme mangeant avec un couteau et une fourchette, spectacle trop rare pour qu'on le manquât? Quoi qu'il en soit, les assistants, semblables à un parti de petits chiens qui observent un autre chien ronger un os, étaient assis ou debout autour de moi, et observaient chaque morceau qui disparaissait, me fixaient avec des yeux si brillants, épiaient tous mes mouvements si attentivement, que j'en ressentis une sorte d'oppression et compris que le moment était venu pour moi de prendre une détermination. Je n'avais pas manqué, suivant le code de la politesse espagnole, d'offrir à chacun de partager mon omelette avant

de l'entamer, et maintenant c'était l'instant psychologique où il fallait transformer en amis mes observateurs, sinon mes journées suivantes étaient manquées. Le plus cordialement que je pus, j'offris à la ronde un coup de mon vin. On refusa, comme de coutume on le fait religieusement dans toutes sociétés, même quand on refuse à contre-cœur. Une offre réitérée et sur un ton plus familier : « *Vamos, vamos, hombres,* » mit chacun au point. L'outre passa de mains en mains et l'animation commença de régner. Les cigarettes furent allumées; on hasarda des remarques, on posa des questions et l'on fit des réponses, et le bourdonnement des mouches ne fut plus qu'un sourd accompagnement aux voix des hommes, tandis que le monde d'Argamasilla commençait à se révéler à moi. Oh! très semblable à notre monde, ce monde d'Argamasilla, mais caractéristique par certains grands ou petits côtés. Les manières de ces demi-Moresques étaient bien amusantes à observer. Tels que les indigènes de l'Italie méridionale, ils semblent nés pour

finasser, et n'arrivent à leurs fins que par de lents et compliqués détours. Après avoir appris ce qu'ils connaissaient déjà, que j'étais un étranger (un terme qui s'applique à tous ceux qui ne sont pas de la Manche), ils commencèrent à me dresser une foule de petits pièges pour savoir quelle sorte d'homme j'étais, ce



UN DES RARES BONNS MOMENTS DES FEMMES.



MULETIERS DANS LA POSADA D'ARGAMASILLA.

que j'étais venu faire. J'imagine que si les chats pouvaient parler, ils s'y prendraient à la façon de ces gens-là, lentement, avec la même imperturbable lueur de leurs yeux fixes et brillants. Ces muletiers et ces gens de l'auberge, pour ainsi dire, avançaient doucement une patte, la retiraient, la ravançaient, jusqu'à ce qu'ils eussent recueilli l'indication, et que ce petit jeu prit fin : ils avaient appris ce que je voulais faire, et chacun se mit à me faire profiter de son idée et de son expérience. Les plus intéressants renseignements furent ceux du principal satellite de l'amo, un drôle nonchalant, porteur d'une vieille cape grasseuse, ornée des lettres fatidiques P. D. T. (*plaza de toros*), qui indiquaient un amateur et un maître en fait de courses de taureaux.

« Oui, señor, Don Quichotte était un curieux gaillard. On a fait un gros livre sur lui, connu de tout le monde entier, même des Anglais, des païens et des autres. Je l'ai lu et je l'ai trouvé farce, mais je n'ai pas compris le meilleur. Il n'y a que les gents instruits qui en comprennent le fin mot. On dit que toute la science du monde y est renfermée et que si vous le saisissez vous pouvez devenir aussi riche que vous voulez. Mais moi, je suis un ignorant, ça n'a fait que m'amuser. Don Quichotte était un type assez comique pour sûr ! Aller prendre des maritornes à l'auberge pour de nobles demoiselles ! En voilà, un âne !

« Et Sancho, vous dites ? Ben dame, il est comme vous et moi. Il a besoin de manger, de dormir, de s'accommoder au mieux avec tout un chacun. Mais je ne connais pas le livre. Il y a dedans je ne sais quoi qui le fait lire et relire par les prêtres et les gens de cette espèce. Don Federigo, un homme de loi, qui vit maintenant à Madrid, dit que ce bouquin n'a pas son pareil, et qu'il est rempli de politique et de toute espèce d'histoires.

« Oui, señor, Argamasilla est encore remplie de souvenirs de Don Quichotte. Il y a son portrait dans l'église et il n'y a pas longtemps qu'on a démoli sa maison. Voici le gentilhomme qui a installé une belle bodega à la place, une bodega aussi belle que n'importe laquelle à Madrid. — Ici toute l'assemblée salua un jeune homme mis en citadin, qui venait de faire son entrée. — Et nous vous montrerons aussi la prison où Cervantes a écrit son livre. »

Une petite distribution de vin amena encore des dizaines de flâneurs et de notables, qui entretenirent la discussion sur Don Quichotte. C'était si amusant que la journée se passa de la sorte. Le soir, je m'assis avec l'amo

à la porte, dans l'ombre, sous le ciel de sombre lapis-lazuli tout étoilé. Un murmure semblable à celui de la mer calme faisait paraître plus retentissants les bruits accidentels, l'abolement d'un chien, le tintement des mules qui se rendaient à leur abri pour la nuit. Un paysan rentrant des champs passa d'un pas rapide, ou plutôt qu'on devinait tel, bien que le rythme énergique de sa marche fût assourdi par la poussière de la route. Il chantait à pleine voix, une voix riche, inculte, un chant andalou, une de ces *malaqueñas* qui tendent à remplacer dans toute la Péninsule les chansons locales. Chaque vers formait un sens musical complet, jeté comme un trille et finissant sur une longue et vibrante note mineure, et une longue pause avait lieu entre chaque vers.

Avec toi ou sans toi
Mes maux ne peuvent avoir de remède.
Avec toi parce que tu me tues,
Sans toi parce que j'en meurs....

La voix, tantôt pleurante, tantôt soupirante, conservait son timbre mâle; les mots les plus pathétiques étaient jetés à travers l'espace avec l'expression la plus passionnée. C'était comme un chant de rossignol, aussi instinctif, et s'harmonisant aussi bien avec le moment et l'endroit.

En rentrant, vers dix heures, je vois le fils de l'amo, un garçon de dix-huit ans, étendu sur le sol, avec son manteau pour tout lit et le harnais de sa mule pour oreiller.

— Eh! pourquoi ne couche-t-il pas dans un lit? demandai-je.

— A quoi bon? répond l'amo. A minuit il va falloir qu'il aille travailler aux champs. Nous sommes dans la saison des moissons et il faut que nous travaillions jour et nuit.

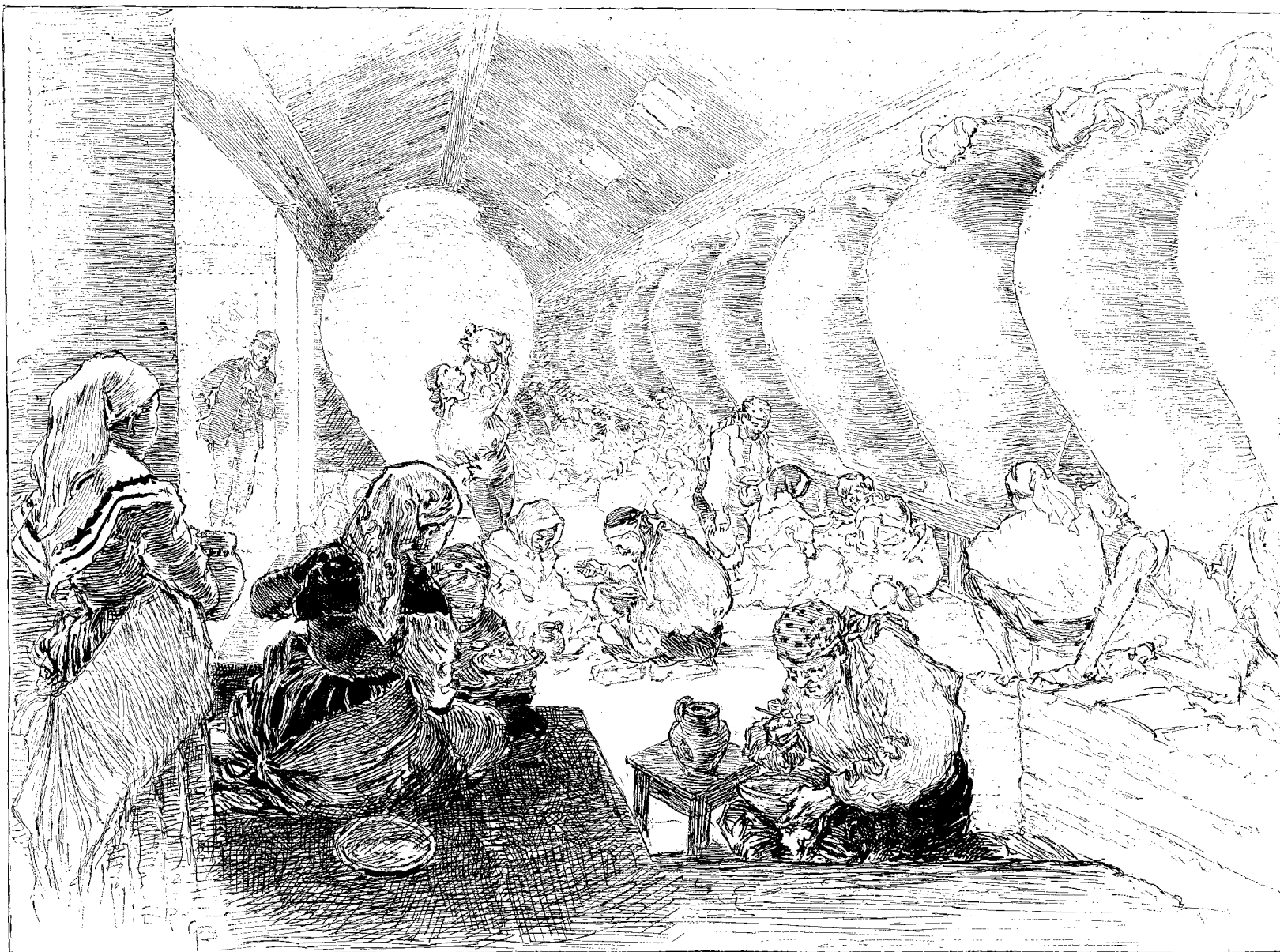
Je ne tardai pas à constater que *nous* signifiait tout le monde dans la maison, à la vérité, excepté l'hôte lui-même.

Les jours suivants me fournirent une bonne occasion d'étudier la vie d'une posada dans ce qu'elle a de typique. L'amo, un des rares personnages à leur aise d'Argamasilla, possédant des blés et des vignes, passait ses heures matinales et les fins d'après-midi à surveiller ses ouvriers. Il rentrait ordinairement à neuf heures du matin, avec son fils et quelques-uns de ses hommes, qui avaient été travailler dès trois heures de la nuit. Tous prenaient alors leur premier repas en commun. Les longs couteaux sortaient de leurs gaines; chaque homme taillait une mince tranche de pain, la fichait au bout du couteau, et s'en servait ainsi comme de cuiller pour plonger dans l'écuelle placée sur un banc au milieu du groupe et remplie de pois durs et de concombres nageant dans l'huile et l'eau.

Chaque cuillerée nécessitait la confection d'une nouvelle cuillère, et il fallait pas mal de dextérité pour



LA PLACE D'ARGAMASILLA LE JOUR DU MARCHÉ.



LA BODEGA A MANZANARÉS.

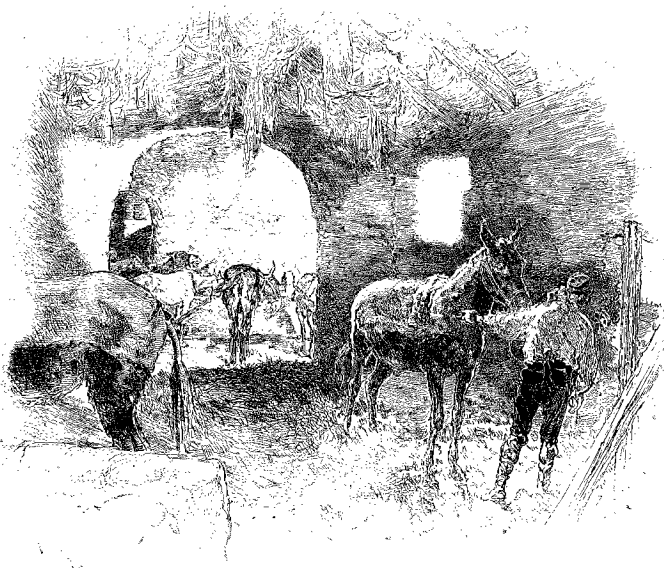
attraper, même en s'aidant du pouce, assez de pois pour couvrir la bouchée de pain. L'amo passait l'outre de vin une fois seulement et chacun en prenait très modérément. Quand un homme avait fini, il passait le revers de sa main sur ses lèvres, se levait et allait à la cruche d'eau. Il l'élevait à bout de bras, et prenait une longue lampée; puis, la cigarette allumée, repartait au travail. Quel frugal régime! Il n'est pas étonnant que ces paysans soient des êtres aussi sains, aussi solides, aussi découplés. Ils marchent d'un pas léger, souple: même en plein repos, ils semblent prêts à se mouvoir, sans effort, comme par un ressort. Nos préjugés sur l'indolence espagnole ont quelque raison d'être quant à la « société », mais les paysans sont aussi laborieux que n'importe en quel pays, et ils travaillent à des conditions qui sembleraient insuffisantes même au dernier manœuvre italien.

Pendant les heures torrides, l'amo demeurait à la maison. Une couple de parasites lui tenait compagnie, riant de ses plaisanteries et se confondant en admiration à ses sages sentences. Lors de mon séjour, Gregorio se confectionna une paire de chaussures, et ses amis, profitant de cette rare occasion, demeuraient assis près de lui, s'émerveillant des progrès du travail. Gregorio faisait quelque chose! La nouvelle fut bientôt répandue dans le voisinage, et de nouveaux flâneurs vinrent assister les autres, et admirer un homme qui travaillait si bien. Sans ces grands événements, la posada aurait été aussi calme que tout le reste de la ville.

Les femmes, la mère et les deux filles, vivaient très à part. L'ama, toute vieillie, toute ridée, était chargée de la cuisine. Les ingrédients lui étaient fournis par son époux après une bonne et bruyante discussion, lui trouvant toujours qu'elle en demandait trop, elle qu'il n'en donnait jamais assez. Les filles, modestes et gentilles fillettes, travaillaient sans cesse, aidant à la cuisine, rangeant les chambres des hôtes, tirant de l'eau au puits, arrosant les pièces, cousant. Toujours travaillant, ne jouant jamais, sauf par-ci par-là, quand on ne les voyait pas, s'amusant une minute avec les chiens et les chats.

Sur ce fond monotone, train-train de la vie de posada, défilaient jour et nuit toutes sortes de types de muletiers, gaillards fantastiques, à l'aspect de vraies bêtes sauvages, qui entraient et sortaient sans dire un mot, sans regarder personne. Après avoir soigné leurs mules, ils s'asseyaient dans un coin, mangeaient la croûte de pain et le morceau de fromage qu'ils avaient apportés, ou bien se couchaient sur le sol nu, sans couverture, avec une belle pierre comme oreiller.

Lorsque l'amo rentrait au coucher du soleil, c'était le signal du souper. La famille de Gregorio vivait dans l'aisance: elle avait de la viande une fois par jour pendant le temps de la moisson; mais dans les temps ordinaires, bien entendu, seulement une fois par semaine. Cette viande était toujours servie dans une sorte de soupe. Les fillettes avec leurs fichus d'indienne autour de leur cou, les hommes en manches de chemise avec un turban de haillons rouges autour de la tête, tous pieds nus, plon-



L'ÉCURIE DE LA POSADA À ARGAMASILLA.



LA BOUTIQUE DU BARBIER D'ARGAMASILLA.

geaient à tour de rôle, démocratiquement, leurs cuillers de bois dans la même écuelle. Pas de tentatives de conversation, seulement de temps en temps la voix perçante de l'ama, avertissant un des ouvriers qu'il allait trop vite et mangeait plus que sa part. Le pauvre diable dont j'ai parlé plus haut, le souffre-douleurs, demeurait assis contre un pilier, sa vieille carcasse appuyée sur son bâton ; il regardait, de ses yeux perçants, d'un tout autre côté que celui de la table, et se donnait des airs de parfaite indifférence à l'égard de ce qui s'y passait. Certes, les chiens de la maison semblaient avoir plus de droits que lui. Vers le milieu du dîner, toutefois, Gregorio l'appelait, et l'invitait à s'asseoir au plat ; là dessus l'ama soulageait sa mauvaise humeur en déclarant, par exemple, que « la porte de la posada était aussi grande



DON RODRIGO DE PACHECO (PAGE 529).

ouverte que les portes de la ville », ou encore telle autre remarque plutôt froide ; à quoi le vieux paria répondait aussitôt sur un ton à la fois doux et pas mal noble : « Oui, señora, et je souhaite que beaucoup de bonnes choses puissent entrer par cette porte, sans compter la poussière. »

Ainsi se passaient, monotones, les journées, à la posada. Il paraît que le jour du marché, une fois par mois, l'animation devenait grande, et qu'il y avait alors des danses ; mais les dimanches étaient semblables aux autres jours, sauf que les hommes profitaient de l'occasion pour faire quelques rudes plaisanteries sur les femmes qui se rendaient à l'église. Il y a fort peu de religion, mais énormément de superstition chez ces gens d'Argamasilla. Se rendre à l'église est une diversion dans la vie terriblement unie et dure des femmes, mais les hommes préfèrent demeurer sur la place, assis, ou debout sur quelque seuil ami et tout à la fois se livrer à des moqueries sur les prêtres et l'église et à des professions de dévotion à Notre-Dame.

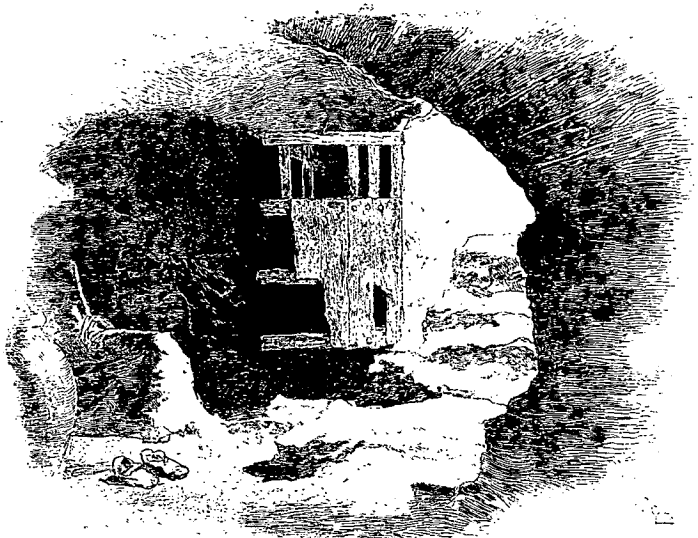
Il est assez difficile de pénétrer les sentiments réels de ce peuple à l'égard de la religion. Le contraste entre la pauvreté des gens, leur pénible labeur et l'aisance et l'abondance relatives dans lesquelles vit le clergé, leur est sensible et ils se refusent à donner un sou à l'église, à moins qu'ils ne soient malades ou avancés en âge : dans ce cas, c'est une espèce de prêt dont ils attendent l'intérêt dans l'autre monde. Ils

L'ENTRÉE DE LA PRISON DE CERVANTES (PAGE 537).

ont une manière à eux d'éprouver des sentiments de respect sinon d'idéal, mais ils ne peuvent s'empêcher de remarquer la différence entre les actes de leurs prêtres et les paroles désintéressées de la religion : « Voyez-vous, señor, me disaient-ils, ces braves gens sont dans l'église pour en tirer largement leur vie et non pour être ses humbles et dévoués auxiliaires. Ils ne prient pour nous que si nous les payons.

Les Procuradores, vrais représentants du sentiment populaire castillan, ont formulé des sentences analogues, il y a des siècles : *Que no quieren los villanos ni el vino del sacramento si viene de vuestras manos.*

Comme les Argamasillans n'ont dans leur village d'industrie d'aucune sorte, ils vivent uniquement de la campagne avoisinante. Chaque villageois loue quelque champ d'orge ou quelque vigne appartenant à un des peu nombreux propriétaires du sol, caste aristocratique possédant la plus grande partie du district. Le meilleur de la récolte (non pas un tant pour cent, mais une somme fixe) s'en va à ces propriétaires, et le fermier par dessus le marché paye les impôts, qui sont élevés. Ainsi, d'un côté, aucun risque ; de l'autre, les déficits dans les revenus sont comblés seulement par les années prospères.



LA PRISON.

Le fermier est tenu dans un perpétuel état d'endettement vis-à-vis du propriétaire, et sa dette court à des intérêts usuraires, seule condition sous laquelle on lui continue son fermage. Propriétaire foncier, ici, comme dans l'Italie du nord il y a cinquante ans, et dans beaucoup de districts de l'Italie méridionale d'à présent, signifie usurier.

Ce système inique prouve encore, si c'était nécessaire, la décadence de l'Espagne. N'était-ce pas le pays où, plus tôt peut-être que chez toutes les autres nations d'Europe, les communes conquièrent leurs droits contre la féodalité? N'est-ce pas en Espagne que l'on vit les exploits des *Vaqueros* d'Asturie, des *Hermandinos* de Galicie, des *Comuneros* de Castille, des *Argermanados* de Valence, des *Fueristas* de Catalogne, d'Aragon, de Navarre, de Biscaye, qui comptent parmi les plus glorieux combats pour le droit et la liberté dans toute l'histoire du progrès humain!

Le pauvre habitant de la Manche d'à présent ne diffère pas tant du vilain des temps féodaux, obligé de payer tribut au roi et au seigneur, de moudre son blé et de cuire son pain dans le moulin et dans le four seigneuriaux, de vivre dans l'ombre du château sans permission de travailler ailleurs. Il est vrai qu'aujourd'hui il peut prendre femme ou marier sa fille sans demander le consentement d'un maître et qu'il peut faire son testament à son gré, — mais pour ce qu'il a à léguer, c'est un assez illusoire privilège.

La gloire d'Argamasilla était la Casa de Medrano, une solide maison de pierre, qui était probablement dans le même état, à part les quelques atteintes de la vieillesse, que lorsque Cervantes y fut gardé prisonnier dans les caves¹. Il est presque hors de doute que c'est l'endroit même où fut arrêté le projet du livre, « engendré dans une prison » (voyez le prologue de la première partie de *Don Quichotte*). Haute d'environ sept pieds, et d'une surface de vingt-sept pieds sur huit, cette cave malsaine, éclairée par un simple trou, est si obscure, que la porte fermée (c'est encore la porte d'autrefois qui survit en partie avec ses gonds et ses clous), on est certain que Cervantes ne put y écrire une ligne. Mais hasarder cette assertion serait faire aux habitants d'Argamasilla une insulte personnelle.

Comme Cervantes dit que « ce livre, enfant de son esprit, fut conçu dans une prison », vous ne ferez pas démordre les Argamasillans que l'ouvrage tout entier (même la seconde partie qui fut écrite dix ans plus tard que la première) fut composé jusqu'à la dernière ligne dans cette prison.

Les villages de la Nouvelle-Castille se disputent avec acharnement l'honneur d'avoir donné naissance à Cervantes ou à son héros. Des traditions locales sont conservées — ou inventées — pour prouver, par des dissertations très longues et assez folâtres (il y en a qui forment de gros livres), que Cervantes et Don Quichotte accomplirent dans chacun de ces villages toutes sortes d'actions. Au bas mot, si l'on prend en considération les prétendants les plus notoires, Cervantes est né au moins dans six endroits différents. Cela ne l'a pas empêché de vivre incompris et misérable. Son chef-d'œuvre, qui est devenu un des trésors de l'humanité et dont il a été publié plus de trois cents éditions, plus de la moitié traductions, est depuis plus d'un siècle et demi un des livres de chevet de l'immense foule. En Espagne, on le considéra comme à peine digne de l'attention des lettrés. C'est en Angleterre que l'on s'avisa tout d'abord de sa valeur. « L'Espagne, dit H. W. Vatts, peut avoir donné naissance à l'enfant, mais c'est l'Angleterre qui fut sa mère nourricière. » Depuis lors les Espagnols ont énergiquement lutté pour rendre une tardive justice au « Prince des génies de l'Espagne ». Un tribut lui a été payé dans cet endroit même; dans cette Casa de Medrano, il y a trente ans, Rivadeneyra installa une imprimerie rien que pour publier deux éditions magnifiques de *Don Quichotte*, et une Infante tira de la presse les premières feuilles de la grande édition.

Cette maison, avec le précieux souvenir historique qui s'y rattache, est maintenant la demeure d'un personnage qui cumule les fonctions de chef de la poste et le métier de cordonnier. Je lui fournissais de temps en temps la satisfaction d'amour-propre de lui faire quitter un instant son escabeau de savetier pour revêtir sa dignité gouvernementale, et cette métamorphose l'amusait autant que moi. Il recevait avec beaucoup de respect ces missives pour des pays lointains et il demeurait pendant quelques moments dans l'étonnement qu'il leur fallût tant de jours pour arriver à destination, et qu'un de ces jours elles dussent passer de ses mains entre les mains de facteurs américains. Il les accompagnait par la pensée; à chacune de nos rencontres il se livrait à des hypothèses sur la distance qu'elles pouvaient déjà avoir parcourue. Et, lorsque, sur mon départ de la Manche, je lui annonçai que tout était bien arrivé, il fut extrêmement heureux : « Dieu



CURIOSITÉ.

1. La partie en ruines de la maison, communiquant par une simple et étroite porte avec la partie en bon état, montre visiblement l'influence des Maures sur la vie sociale de l'époque; c'était le harem, ou plutôt la prison, où les femmes de la maison étaient tenues à l'écart de toute indiscretion possible.

merci, señor, me dit-il, notre service postal est remarquable. »

Maintenant, manifester son zèle pour Cervantes, c'est un honneur national, un monopole que chaque village tâche d'accaparer. Dans ce pays de contrastes où les différences de climats et d'aspects ont fait de la Péninsule un pays de provinces très distinctes de mœurs et de costumes, le patriotisme est comme organisé par sections. « Je ne suis pas un Espagnol, je suis un Catalan », proverbe qui indique bien cet état d'esprit général. Mais ici, dans la Manche, les villages en sont presque à couteaux tirés les uns contre les autres simplement à propos de Cervantes. Il est prouvé d'ailleurs que Miguel de Cervantes naquit à Alcalá de Henares, une ville de Nouvelle-Castille, à l'est de Madrid, et que c'est à Argamasilla que fut engendré « ce maigre, bizarre et falot enfant de son génie ». Il y a aussi de fortes probabilités en faveur de la prétention locale selon laquelle l'original de Don Quichotte aurait été Don Pacheco, collecteur royal des impôts, et le seul hidalgo d'Argamasilla au moment où Cervantes se trouvait dans la ville. C'est sur l'ordre de Pacheco que Cervantes avait été emprisonné dans la cave de la Casa de Medrano, et la maison de Pacheco, récemment démolie, répond par plus d'un point à la description qui en est faite dans le livre. Une vieille peinture, conservée dans l'église paroissiale, le représente, avec sa nièce, agenouillé devant la Vierge, qu'il remercie de son assistance; la jolie inscription suivante, au bas de la peinture, en fait ainsi foi :

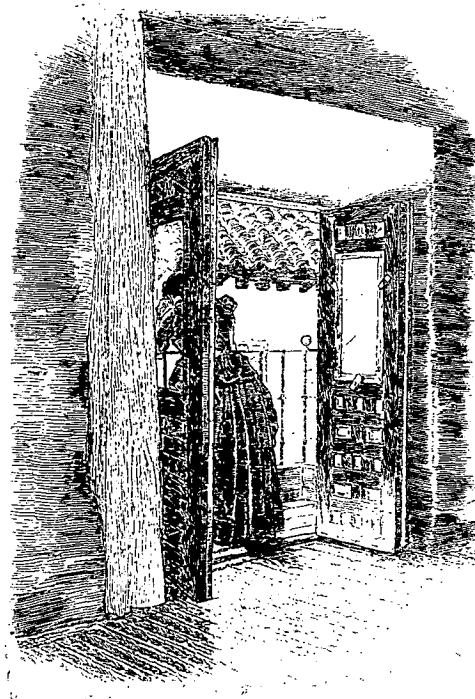
« Notre Dame apparut à Don Rodrigo de Pacheco, la veille de la saint-Mathieu, en l'an 1601, et elle le guérit. Il avait fait vœu de lui consacrer une lampe d'argent, et elle veilla sur lui nuit et jour pendant la grande affliction à lui causée par de grandes douleurs dans la tête, par suite d'un froid qu'il avait pris. »

Le bon prêtre de la paroisse, cervantiste par naissance et par goût, m'avait accompagné dans son église; il avait été heureux de l'intérêt que je prenais à la peinture. Déguisant, à la castillane, sous des fleurs de rhétorique l'objet principal de son argumentation, il faisait tous ses efforts pour me faire adopter sa thèse favorite, celle de tous les Argamasillans. Il ne me semblait pas pourtant que je fusse indocile à l'idée que c'était bien là Don Quichotte en chair et en os. Les fortes pommettes et les yeux hagards étaient bien ceux de Don Quichotte, quoique la lèvre inférieure très sensuelle lui ressemblât moins. Mais plus tard je me rendis compte que je n'avais pas montré assez d'enthousiasme pour rassurer ma nouvelle connaissance, car durant mon séjour à Argamasilla il ne me lâcha pas. Il allait jusqu'à abandonner fréquemment sa chaise favorite dans la boutique du barbier, pour venir me prouver et me reprouver que Don Quichotte et don Pacheco ne faisaient qu'un. Il espérait que, de retour en Amérique, je jetterais à tout venant le défi de me démontrer le contraire, et qu'ainsi j'exalterais la gloire et le renom de sa ville.

Car l'Amérique, en dépit de toutes les expériences passées pour les Espagnols, demeure dans l'esprit populaire un mystérieux *El Dorado*, merveilleux de végétation et regorgeant d'or. Les Américains, malgré leur bizarre genre de vie, semblent étrangement curieux à ces bons paysans, qui les considèrent tous (car ils ne font guère de différence entre le nord et le midi, entre l'Amérique qui parle espagnol et celle qui parle anglais) comme des descendants des grands Conquistadores et des Indiens, comme des sortes de bâtards de l'Espagne qui se sont enrichis aux dépens de la mère patrie, mais qui, après tout, par leur puissance, font honneur à la grande famille espagnole.

Ce brave prêtre installa même sa nièce en observation à une fenêtre de sa confortable demeure, pour me signaler à lui chaque fois que je passerais dans la rue solitaire, et afin qu'il pût bien savoir où j'allais, et me rencontrer, et me bien tenir par le bouton de ma jaquette. Du reste cette mission n'était pas autrement pénible pour la demoiselle; c'était bien d'accord avec les coutumes de l'endroit; une approche de pas dans les rues désertes faisait toujours apparaître derrière les persiennes quelque figure de curieux. Cette curiosité n'était point malveillante, et l'on ne saurait se plaindre d'être un sujet d'innocente distraction pour ces pauvres gens, prisonniers à jamais dans le cercle étroit de leur petite vie. Toutes les fois que je sortais, c'étaient des stratagèmes pour pouvoir m'observer sans impertinence. On avait quelque commission à faire, à arroser la rue, par exemple; ou bien c'était une femme engagée avec sa voisine dans une grande conversation sur le pas de la porte, avec des gestes à propos de quelque chose qu'on ne disait pas, des yeux fixés, des oreilles dressées, sur le chemin de cet être tout à fait exceptionnel : un Américain à Argamasilla.

Le dernier soir, je fis avec Gregorio une promenade à travers le village; nous secouions la poussière épaisse,



LA NIÈCE DU PRÊTRE.

frappant des pieds sur les grossiers pavés des petites rues irrégulières et sans trottoirs. Ça et là un chariot était remisé; des groupes étaient assis en silence devant les portes ouvertes, où les lumières, dans cette harmonie grise et pourpre, piquaient une note chaude, comme une fleur éclatante dans la chevelure d'ébène d'une Andalouse. On échangeait tout le long du chemin les salutations d'usage à voix basse et grave : « Allez avec Dieu! » Nous nous assimes sur le petit pont jeté sur la curieuse rivière du Guadiana. Dans le feuillage épais, les rossignols chantaient et les petites chutes d'eau jouaient l'accompagnement. Gregorio me raconta maintes histoires, qui avaient un parfum de bon vieux temps, sur le compte de cet étonnant Guadiana, prenant naissance dans les marais, puis ayant un cours de plusieurs lieues, puis se perdant soudain pour reparaitre sept lieues plus loin. « Un vrai mystère, hein? dit mon compagnon. Un jour le roi d'Espagne causait de son pays avec le roi de France. Ça le chagrinait d'apprendre que tout ce que l'Espagne possédait, la France en avait aussi. Des olives, du blé, du raisin, la France avait de tout ça. Mais voilà que le roi d'Espagne se met à penser au Guadiana, et qu'il dit : « Moi, j'ai un pont qui a sept lieues de long. » Pour le coup, le pauvre roi de France n'eut rien à répliquer ».

Devisant ainsi, dans la brume du soir, violette et étouffante, Gregorio et moi nous nous en allions, suivis respectueusement à distance par quelques courtisans traînant la savate. Nous nous rendions en flânant par la ruelle silencieuse où les maisons en bordure prenaient des attitudes de choses affaissées, de vieux corps infirmes exténués, vers la Bodega, qui au dire des Argamasillans remplace depuis fort peu de temps la maison même du chevalier Rodrigo de Pacheco, l'original du portrait de l'église, et sinon l'original du moins un des types d'après lesquels Cervantes a conçu son personnage de Don Quichotte.

La tristesse de cette agglomération de bicoques a quelque chose qui vous serre le cœur et force votre sympathie et votre pitié. Cette impression est rendue plus poignante encore par des échappées sur la campagne plate, immense, vide, où dans les lointains les montagnes roses sourient comme des visions de paradis futur.

La Bodega, au milieu de cette pauvreté et dans ce cadre de rêve, est hideuse de brutale modernité. Heureusement elle n'est visible que de près, cachée comme l'était la demeure de Pacheco qu'elle remplace, par le même enclos de murs très anciens, où une porte basse, rapiécée, verrouillée, s'ouvre sur la plaine.

Sans doute c'est par cette porte même que le vaillant chevalier partit en quête d'aventures. Nous revoyons dans ce sordide présent flamboyer le passé glorieux. Et Don Quichotte est là, baissant la tête pour franchir cette porte basse. Sur sa fidèle Rossinante, après avoir embrassé son écu et empoigné sa lance, il se jette le cœur ferme dans cette grande bataille contre toutes les iniquités. C'est à quelques centaines de mètres, là, devant nous, que le terrible scrupule faillit le faire revenir sur ses pas : « Il n'était pas armé chevalier. »

(A suivre.)

AUG.-F. JACCACI.

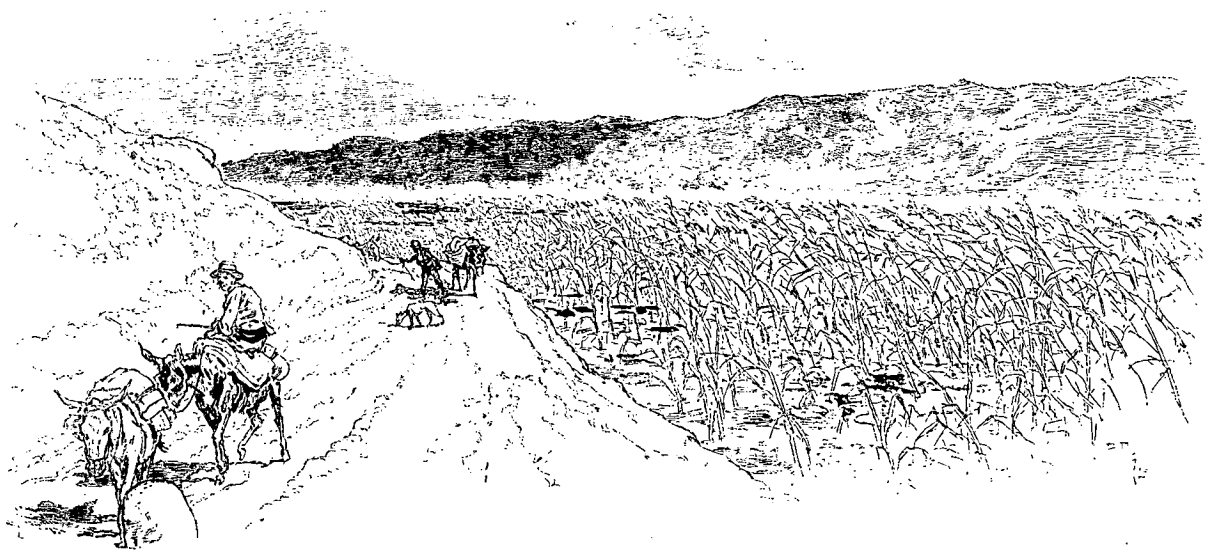


DANSE DANS LA POSADA.

Le voyage que fit M. A.-F. Jaccaci dans la Manche lui sembla ne pouvoir être illustré que par le plus pittoresque et le plus verveux des peintres espagnols contemporains, Vierge, le metteur en scène si étonnant de *Don Pablo de Ségovie*. Le célèbre illustrateur ne put, comme il l'avait projeté, faire le voyage sur les

traces de Don Quichotte la même année que l'écrivain. Mais il le fit dès l'année suivante, repassa par les mêmes pays, retrouva les mêmes types, dont lui avait été donné le minutieux signalement. De sorte que c'est une collaboration quand même des plus étroites.

A. A.



LES LAGUNES DE RUIDERA.

AU PAYS DE DON QUICHOTTE¹,

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.

III

La caverne de Montesinos. — Le chariot d'Ezéchiél. — Les *guardias civiles*. — Ruidera. — Osa de Montiel.
La caverne. — Les lagunes de Ruidera.



CHEVRIER.

La première semaine de mon séjour à Montesinos, j'eus la bonne fortune de m'assurer les services d'Ezéchiél, un vieux brave homme, propriétaire d'un char à mule, et connaissant bien les pays environnants.

C'est avec Ezéchiél que j'ai alors parcouru pendant de longues journées cette pauvre contrée de la Manche. Si j'eus à payer mes belles explorations de quelques fatigues et privations physiques, c'était compris dans le programme. Et quelles compensations dans cette fréquentation constante d'êtres simples, d'êtres d'un autre âge, dans cette contemplation des décors magnifiques, avec leurs châteaux et leurs caravansérails en ruines; enfin les vieilles coutumes, les légendes qui s'attachent à chaque morceau de cette terre historique et romantique, comme le lierre à un vieux chêne noueux!

Il est un peu moins de 2 heures du matin. Je trouve, pour notre entrée en campagne, Ezéchiél devant la porte de la posada, chargeant son char à deux roues de toutes sortes de provisions, œufs durs, miches, outres de vin et d'eau, sans compter l'inséparable compagnon de tout habitant de la Manche, l'indispensable fusil. Nous faisons quelques pas et, semblables à Don Quichotte et à Sancho, « nous sortons du village sans que personne nous voie ». Nous voilà en pleins champs.

Malgré l'obscurité, il règne une sorte de vague lueur qui imprègne la terre et le ciel et donne au paysage comme l'aspect fantastique d'une région des songes. Les silhouettes incertaines, et comme estompées, des deux *guardias civiles* qui nous escortent, dansent en avant de nous comme des fantômes. Notre mule semble s'évanouir dans les ténèbres; les seules choses qui paraissent vraiment vivantes sont, au-dessus de l'horizon, deux étoiles, comme deux yeux qui nous guetteraient.

Étendu sur un des bancs qui garnissent le char, je sommeille paisiblement, bercé par le souffle apaisé de notre vieille mère la Terre, — une grandiose berceuse. — formée de tous les bruits infinitésimaux de la nature, sur laquelle broche en un rythme argenté le charmant tintement des clochettes de l'attelage.

Tranquillement, le char monte et descend des collines invisibles; il avance, dans sa course monotone, à travers la solitude, avec des craquements qui sont comme les ahans d'une créature vivante. De temps en temps, tel un guerrier qui se prépare à un assaut, notre mule s'arrête un instant pour rassembler ses forces et mieux

1. Suite. Voyez p. 529.

surmonter quelque invisible obstacle. Alors suit un cahot, et parfois, du banc mal équarri, on descend un peu brusquement dans le filet de cordes qui forme le fond du véhicule.

Mais le jour approche. Le pays se révèle peu à peu, lentement, en une série de panoramas, de progressifs changements à vue. La plaine désolée est maintenant derrière nous; le décor pittoresque, sauvage, de la montagne, nous environne....

Comme les deux figures de Don Quichotte et de Sancho apparaissent naturellement, se dessinent pathétiquement sur cet admirable fond! Comme elles s'harmonisent avec les sévères, les grandioses lignes des rocheux escarpements couronnés de ruines! Nous passons près de quantité de moulins à foulon auxquels Cervantes peut avoir songé lorsqu'il écrivit son vingtième chapitre, car sa description s'accorde bien avec cet ensemble de rocs et d'arbres élevés. Les paysans qui vivaient là au temps de Cervantes n'ont point dû différer quant à l'aspect, au type, au costume, des gaillards que nous rencontrons, bronzés, façon d'Arabes, de qui les idées et la vie doivent aussi fort ressembler à celles de leurs ancêtres.

Les moulins eux-mêmes, accusant par leur apparence leur extrême vieillesse, sont fort à peindre avec la mousse qui les envahit et les fils de la Vierge qui les revêtent. On aime à supposer que ce sont les mêmes *batañes* qui procurèrent au vaillant chevalier de si terribles sensations et tant d'effroi à son fidèle écuyer. Pourtant, on a établi la concordance des chimériques aventures du héros du roman avec les données positives de la géographie; et nous savons, ce que Cervantes ignore probablement lui-même, que les *batañes* qu'il décrit étaient situés dans un endroit déterminé à l'est de Ciudad Real.

Le grand chemin commence à border les lagunes de Ruidera. Une chaîne de miroirs de lapis, une couronne d'éblouissantes chutes, formées par le Guadiana, l'imposante rivière par excellence du pays de Don Quichotte. Vers 9 heures, au moment où nous regardions une chute d'eau, nous tombons sur Ruidera, une poignée de bicoques disséminées, rendues encore plus écrasées par les énormes ruines d'un palais. Ce fut une des seigneuriales résidences du puissant ordre de Saint-Jean, au service duquel fut Cervantes en qualité de collecteur de taxes.

Comme nous nous engageons dans l'unique rue, — je dis rue par courtoisie, et aussi faute d'un mot plus approprié, — je comprends bientôt les raisons que les gens d'Argamasilla ont de se montrer fiers de leur village. Argamasilla est une cité moderne très civilisée auprès de ces masures branlantes, aux portes disjointes ou rattachées avec des cordes, maintenues avec des pierres, ou encore des embrasures sans portes, enfin un effroyable étalage, partout, de saleté ou de décrépitude.

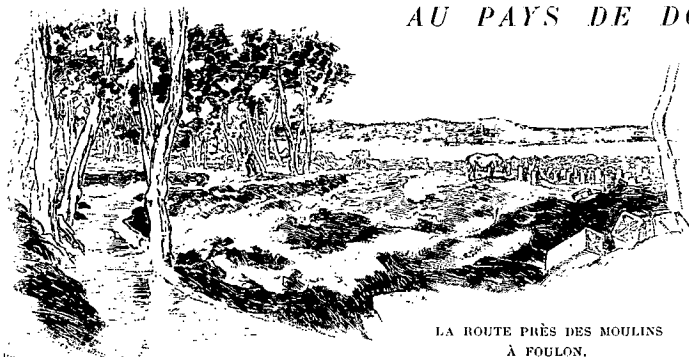
On laisse le char au dehors, en plein soleil. Nos *guardias civiles* sont entourés d'une cour de villageois expansifs. Pour moi, je vais chercher refuge contre la chaleur dans la maison qui offre gîte aux voyageurs. Une servante, jeune, mais fanée, ridée, les jupes ficelées autour des hanches, les cheveux épars, se met à balayer la couche de poussière, épaisse d'un pouce, qui recouvre le sol de terre battue. Elle s'affaire, avec les bizarres, les nerveux mouvements d'une chèvre de montagnes; lorsque je lui commande de cesser cet exercice inutile, elle fait un soubresaut, comme si on l'avait battue, et elle jette autour d'elle un regard sauvage, effrayé. Ézéchiél a quelque peine à la pousser vers la cour et à la déterminer à faire la cuisine en plein air.

Les murailles blanchies à la chaux de la chambre d'apparat, la seule chambre d'ailleurs de cette auberge de dernier ordre, le plafond aux poutres enfumées, les jarres, les outres desséchées dans les coins, les harnais accrochés, tout cela rivalise à qui cachera le mieux son identité sous la plus épaisse couche de crasse ou de poussière.

Il y a deux sofas, deux impossibles sofas, qui sont là plutôt pour l'ornement que pour l'utilité, avec leurs coussins aplatis, remplis de vieux chiffons et gardant fidèlement l'empreinte du dernier coucheur. Pas de fenêtre; une fraîche lumière bleue descend par la cheminée, et des filets de soleil percent par les trous et les fentes de la porte, faisant vibrer et briller les millions d'atomes.

Pendant qu'au dehors on nous prépare le déjeuner, les *guardias* se hasardent à entrer et me régaler d'une des plus jolies scènes qu'on puisse souhaiter dans un roman picaresque. Sans doute, ils ne sont pas corruptibles aux pourboires, et leur consigne est rigoureusement de se contenter de leur seule paye, qu'ils portent avec eux dans les voyages. Seulement, c'est tout de même quelqu'un de tombé du ciel qu'un voyageur capable de commander de la viande pour son repas et probablement aussi du vin à profusion. Et comment s'empêcher, quand par hasard on ne se trouve pas loin du voyageur au moment de ce repas, de se rendre agréable, de dire toutes sortes de jolies choses avec un sourire qui découvre inconsciemment la rangée de dents blanches, brillantes, petites et tranchantes, toutes prêtes pour la proie? L'honnête Ézéchiél m'avait mis en garde contre les pièges que l'on cherche à tendre en ces occasions, mais je ne pus renoncer au plaisir d'y tomber à l'instant, ce qui fut une vraie boulette. Je leur dis que, « naturellement, j'espérais bien qu'ils me feraient l'honneur de partager mon repas ». La proie se montrant si facile, aussitôt le plan de campagne de mes nouveaux amis et parasites se développa avec ampleur. Pourquoi ne pas remanier l'ordre de mon voyage, de façon à se donner aussi peu de chemin et autant de jouissance que possible?

Alors ce sont les arguments les plus séduisants, les fleurs de rhétorique castillane les plus brillantes, les

LA ROUTE PRÈS DES MOULINS
À FOULON.

menacent chaque bouchée. Je pensais bien que ma grande outre de vin serait quelque peu aplatie à la fin du déjeuner, mais j'étais peu préparé à voir mes guardias disparaître hâtivement et revenir avec un énorme saladier de punch au vin que des villageois avaient préparé pour eux, enfin renouveler plusieurs fois ce petit exercice. La guardia civil, fleur spéciale de culture espagnole, demi-militaire, demi-policrière, et qui d'ailleurs, par son esprit de corps, a apporté beaucoup de changement dans les provinces infestées de brigands, la guardia, qui a justement mérité le titre de terreur des malfaiteurs, a parfois quelque propension, dans les contrées écartées où les communications sont rares et où l'ignorance et la peur des paysans assurent quelque immunité, à se relâcher un peu et à se livrer à des hauts faits de ce genre. Mais les faiblesses de quelques-uns ne diminuent en rien la haute valeur d'un corps qui, dans son ensemble (28 000 hommes), est admirablement discipliné et rend d'excellents services.

Quand je fus prêt à repartir, vers midi, mes dignes défenseurs étaient vautrés, dans tout leur uniforme, sur les sophas ci-dessus décrits, et ronflaient comme de jeunes taureaux en fureur. Je fus assez content de partir sans eux.

A mesure que nous nous éloignons de la rivière, le pays devient désolé et sauvage. De rouges buttes de terre nous entourent pendant des heures; elles sont pourvues de bizarres bouquets de bas et rampants arbres, qui prennent des aspects de troupeaux moutonniers. Le thermomètre marque 38 degrés à l'ombre, et cependant cette atmosphère de fournaise est sèche, pleine d'ozone, richement embaumée de l'arôme des sauvages végétations montagneuses. Les heures passent dans la délicieuse monotonie des sites; et seule la chanson des sauterelles grésillantes, grouillantes, sautillantes, les égaye. Combien vraie est l'expression espagnole correspondante à notre « canicule » : *les jours où chante la sauterelle!* la sauterelle qui se réjouit dans l'extrême chaleur, mais de qui le chant ne sert qu'à mieux scander le silence des solitudes.

Dans les bons endroits, le char sans ressorts, avec son solide moyeu de fer, est agité d'un continuel tremblement, rehaussé de quelques cahots. Dans les mauvais endroits, c'est l'inverse, et les petits bercements trépidants forment une rare diversion à la continue série de cahots, à la danse de soubresauts. Notre brave petite mule, bête à ressort, elle, marche d'un pas égal pourtant; elle choisit délicatement son chemin parmi les pierres, elle traîne son fardeau à travers la dure route, comme si c'était pour elle un jeu. Elle représente dignement sa race, et son patron est aussi un bel exemple de fraternité muletière. Il ne se sert même pas d'un fouet; la mule comprend toutes ses paroles. On monte une colline abrupte, il l'encourage d'une série ininterrompue d'interjections flatteuses : « *Hija! Morena!* Ma fille! Ma brunette! Un de plus, ma fille! Bon! En avant! Beauté! *Aya! Arrrarrha!* Nous y voilà! » La bonne bête fait un visible effort à chaque parole. Quand on est au haut, Ézéchiël la récompense d'un « *Guapa!* Beauté! Vas-y doucement maintenant, ma belle! » et, de sa voix paisible, il se met à faire l'éloge de sa mule, qui est sa fortune.

Il pourrait vraiment parler tout comme Sancho à son âne : « O enfant de mes entrailles, né chez moi, délices de ma femme, envie de mes voisins, compagnon de mes misères, et, par-dessus tout, appui de la moitié de ma personne! car tu me gagnes 26 maravédis par jour, la moitié de ce qu'il me faut pour vivre! »

Ézéchiël a une femme. Il ne parle pas d'elle, ce serait contraire à l'usage, mais on sent qu'elle occupe toute son arrière-pensée. J'apprends, toutefois, qu'ils ont du souci en ce moment : le cochon qu'ils engraisent ne vient pas très bien. Comme tous les gens de la Manche, il affirme un petit champ à un riche propriétaire; cela lui fournit les pommes de terre et l'orge pour payer ce seigneur, et assez, en outre, quand tout va bien, pour empêcher le loup d'entrer.

Pour vous donner une idée de la modicité de son revenu, il vous suffit de savoir que le seul argent qui tombe dans la mai-

expressions recherchées et fleuries, qui coulent des lèvres de mes guardias comme eau de source. Cela m'amuse pendant une demi-heure. Puis il commence à devenir visible que l'étranger, qui peu à peu tombe de la dignité d'excellence à celle de *caballero*, puis de *señor* tout court, a des raisons et de bonnes raisons, quoique inintelligibles pour mes amis, de s'en tenir à son plan primitif. Cependant ils ont la bonté de m'assister pendant mon repas et de faire brillamment la guerre aux mouches qui



LE CHAR D'ÉZÉCHIEL.



PAYSAGE TYPIQUE SUR LE CHEMIN DE RUIDERA.

travers les broussailles jusqu'à ce que nous retrouvions, béante-devant nous, la vallée du Guadiana.

Ce n'est pas chose très facile que de déterminer l'endroit exact qui fait le but de notre voyage, la fameuse caverne de Montesinos, « dont on dit encore tant de merveilles dans le pays ». Un peu plus nous abandonnerions la recherche, lorsque la rencontre d'un chevrier nous vient en aide. Ma foi, rien n'était plus à souhait que de trouver pour guide au mystérieux endroit un aussi pittoresque personnage que ce chevrier, vêtu du costume primitif, qui n'a pas changé depuis des siècles, et portant bâton courbé à la main, corne à la ceinture.

Mon examen me rendit évident que Cervantes a connu personnellement l'endroit : sa description, malicieusement exagérée pour le ton du roman, est l'exacte nature, et pleine de couleur locale. L'auteur des *Vagabondages en Espagne*, lui, s'est trompé en plaçant à gauche, en descendant la caverne le recoin ou la chambre dont parle Don Quichotte. C'est bien à droite, et le fait n'est pas sans importance, puisque le « Vagabond » affirme que Cervantes n'avait pas vu la caverne, mais en avait seulement entendu parler. Nous n'avions pas fait provision de lumières, aussi ne pus-je pas sonder les mystérieux recoins de la grotte. Cela ne surprit d'ailleurs point Ézéchiël ni le chevrier, qui étaient sûrs que jamais homme n'avait pu y pénétrer : des obstacles insurmontables tout le long du chemin, un chemin traître, un lac sans fond, un torrent furieux, et Dieu sait quoi encore !

« Mais pour sûr il doit se trouver là des monceaux d'or et de diamants ! » disaient-ils. Ainsi affirmaient-ils la persistance des traditions, car il est infiniment probable que la caverne de Montesinos n'est qu'une vieille mine de cuivre du temps des Romains. Quant à la sauvagerie fantastique du lieu, elle est inimaginable.

Un mélange de sévérité et de charme, voilà ce qui fait de cette vallée du haut Guadiana un des recueils de paysages les plus variés, les plus séduisants et les plus impressionnants que j'aie rencontrés. Quand arrive le soir, la délicate rougeur du ciel après le coucher du soleil est toute bigarrée de voiles lumineux : la terre reprend toute la solidité d'aspect, toute la sobriété, la force de couleur, que lui ravissait le soleil.

IV

Montiel. — Cortijo de San Pedro. — L'ermitage de Saelices. — Un meurtrier. — Les lagunes. — Le château de Rochafrida. — Les bergers taciturnes. — Villahermosa. — Le château de Montiel. — Pierre le Cruel et Henri de Transtamare. — Les vieux romans de chevalerie. — Retour. — L'héritage des Mores.



UNE RUE DE MONTIEL (PAGE 548).

C'est la nuit noire lorsque nous arrivons, après avoir quitté la caverne de Montesinos, à Cortijo de San Pedro, c'est-à-dire aux trois ou quatre bicoques qui portent ce nom sonore.

Nous avons soupé en chemin, et je suis trop fatigué pour m'occuper des nouvelles façons de faire de mes amis les guardias civiles, que je retrouve ici, je dois le dire à leur louange, un peu honteux d'eux-mêmes. En pénétrant dans la tanière (environ 10 pieds sur 15) où je dois loger cette nuit, je trouve le luxe de draps propres recouvrant un matelas de paille placé sur un des deux bancs de pierre de chaque côté de la cheminée. Sur l'autre banc, un jeune

homme est étendu tout de son long et dort péniblement. Les guardias, pour dormir, s'étendent sur le sol, tout habillés, sauf leurs bottes, et, grâce à l'habitude et aussi aux glorieuses fumées du déjeuner, réussissent à trouver le sommeil. Outre la porte d'entrée, il y a encore deux passages, sans portes, conduisant l'une au cabinet monopolisé par l'amo et sa femme, l'autre à l'étable.

Dormir, il n'y faut pas songer. La pierre même qui supporte mon matelas grouille de vie animale. J'aime mieux cependant demeurer couché tout éveillé que de sortir, car dehors règne une froide brume toute saturée de la malaria qui provient des marécages environnants. Vers une heure du matin, un muletier frappe violemment à la porte. L'amo se lève, allume la lampe, pareille à celle des Romains de l'ancien temps et des Mores d'à présent, et voici qu'entre en galopant une troupe de mules qui passe à l'étable. Il n'y a pas de place pour toutes les bêtes dans cette étable, aussi le nouvel arrivant s'étend sur le sol de notre chambre, entre deux de ses mules, dont les clochettes, tintinnabulant nerveusement, disent le supplice, supplice qui est aussi celui des autres dormeurs, et que l'on devine à les entendre se plaindre, grogner, remuer brusquement.

O! dura tellus Iberiæ!

Enfin, n'y pouvant plus tenir, je quitte la chambre et je supplie Ézéchiël de préparer le départ, pendant que je vais faire une excursion à l'ermitage de Saelices, le même peut-être, *quien sabe?* où Don Quichotte, Sancho et l'étudiant s'arrêtèrent en revenant de la caverne enchantée de Montesinos, et où, n'ayant pas eu la bonne fortune de rencontrer l'ermite, mais seulement sa femme (rencontre qui n'avait rien de trop extraordinaire dans les ermitages de ce temps-là), ils devaient renoncer à ce que Sancho désirait si vivement trouver : un coup de bon vin.

« Si j'avais eu une soif d'eau, il y avait assez de puits et de sources sur la route pour l'apaiser », répondit-il assez brusquement à la femme qui lui offrait cet insuffisant équivalent.

Il ne faudrait pas beaucoup d'argent pour restaurer la chapelle dans son état original, car elle est bien bâtie. Mais de nos jours ce n'est plus la mode des ermites, et la nombreuse armée des prêtres et des moines s'est tellement restreinte peu à peu dans tout le pays, de plus en plus pauvre chaque année, que beaucoup d'églises et de chapelles tombent en ruine.

Un homme que nous trouvons flânant près de la maison propose de nous donner un coup de main pour harnacher la mule. En partant, Ézéchiël me dit : « Vous avez vu cet homme-là? Il va bientôt aller en prison. Pauvre diable, il a eu le malheur de tuer son frère ».

Son cas est assez typique et montre le caractère de ces gens. Ce Carlos avait un frère, Miguel, qui un matin s'amusa à jeter des pierres à son chien. Carlos, entendant son chien aboyer, sort, voit Miguel, lui dit de cesser. Miguel refuse, et il ajoute que si Carlos ne rentre pas tout de suite chez lui et ne se tait pas, c'est à lui qu'il jettera des pierres. Là-dessus Carlos rentre chez lui, prend son fusil, revient sur sa porte, ajuste son frère, le tue.

Je demande à Ézéchiël : « Pourquoi Miguel tourmentait-il le chien? Avait-il été mordu? »



L'ERMITAGE DE Saelices.

— Non, dit Ézéchiël ; je ne crois pas. Mais, voyez-vous, Miguel avait plusieurs filles. Et vous savez le proverbe : trois filles et une femme, quatre démons pour un père de famille. *Tres hijas y una madre, quatro diablos para un padre.*

— Et pourquoi Carlos est-il en liberté ?

— Eh ! son jugement n'aura lieu que dans un mois environ, alors on l'emmènera en prison.

— On n'a donc pas peur qu'il s'en aille pendant ce temps-là ?

— Mais non. Où diable voulez-vous qu'il aille, señor ? Il ne peut pas se cacher dans les sierras ; les guardias le trouveraient facilement. Il ne peut pas prendre un train pour aller n'importe où. Il n'a jamais pris le chemin de fer une seule fois dans sa vie, pas plus que moi d'ailleurs, et il ne saurait pas où aller. »

Je demandai quelle peine il avait chance d'encourir pour son crime.

Le vieux me répondit : « Je ne sais pas. Peut-être dix ans. Probablement moins. Il avait été provoqué, voyez-vous. »

Nous côtoyons les bords des lagunes, et c'est toute une succession de délicieux petits Corot, qui apparaissent à chaque détour de route. Une gaze d'argent enveloppe ces paysages, estompant les détails et laissant seulement l'impression de larges masses dans des tons rompus, se dégradant jusqu'au bleu opalin le plus léger.

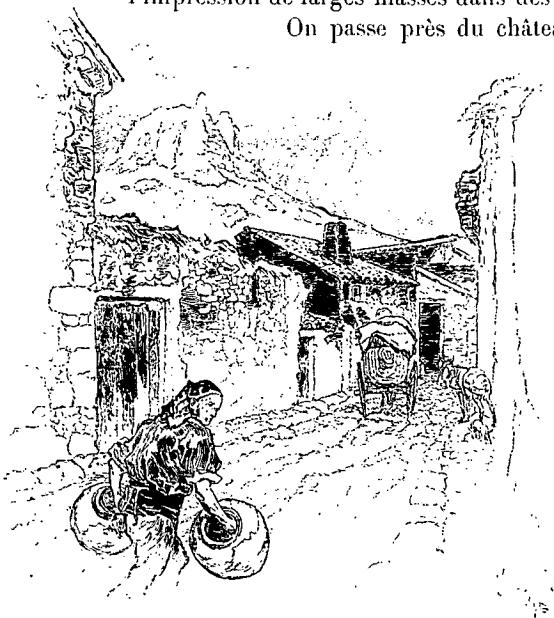
On passe près du château de Rochafriada ; ses vieux murs zigzaguant, épais de 4 mètres et demi, percés seulement de quelques petits jours, ses puissantes tours crénelées qui dominent encore les rochers, sorte de bras qui s'élève solitaire parmi une mer de roseaux au milieu d'un lac, tout cela paraît si terriblement robuste et massif que l'imagination se reporte brusquement au temps du moyen âge. Le site a un caractère grandiose. Les collines, des deux côtés du lac, montrent leurs flancs dénudés, zébrés d'étranges tons métalliques, des jaunes, des rouges, des pourpres, en bandes et en masses, alternant dans une barbare splendeur, augmentée encore par le contraste des arbres recroquevillés, gnomes végétaux qui s'accrochent aux crevasses. Rien de beau comme le contraste entre cette nudité sauvage et le magnifique lac, avec les châtaigniers centenaires, aux nobles masses de feuillage, qui en bordent les rives.

Mais, par-dessus tout, combien attire l'attention le vieux château « juché comme un faucon qui rêve chasse ! » Quel étrange spectacle pour des yeux d'homme du XIX^e siècle ! Avec quelle force il symbolise la période du développement de notre race sous le régime féodal ! Les légendes carlovingiennes, pleines de simplicité humaine, qui demeurent enlacées à ces vieilles pierres,

reviennent à la mémoire, pas si loin de nous, après tout. Les amours de la damoiselle Rosafriada et les déclarations du brave Montesinos ne sont pas si différentes des romans de l'ère nouvelle.

Nous traversons les marécages à l'extrémité de la lagune de Rochafriada ; nous grimpons lentement la colline, et nous nous trouvons sur l'ourlet d'une plaine déserte, rompue çà et là de basses ondulations, une mer immense d'argile rougeâtre, où ne poussent que quelques genévriers rabougris et de rares bruyères. Notre route est semblable à ces routes de caravanes, en Afrique, larges de plusieurs centaines de mètres et faites d'une multitude de sentiers, qui se croisent, s'entremêlent, et parmi lesquels la mule choisit le plus commode avec un infailible instinct. Cette route est pendant des heures l'unique témoignage, dans toute cette immensité, que des hommes ont pu passer par là, jusqu'à ce qu'enfin, dans une brusque et abrupte dépression, lit d'un torrent d'hiver, nous apercevions au loin quelques bergers avec leurs troupeaux de moutons. Nous nous écartons de notre chemin pour les héler ; nous avons besoin de leur parler. Mais ils font signe de la tête et ils s'éloignent maussagement. Il me sembla alors que c'était de leur part, étant donné ce qu'ils sont, l'acte le plus naturel du monde. On ne passe pas sa vie dans de tels lieux sans subir l'influence de leur abandon et de leur désolation. C'est la Manche aride, sauvage, qui fait ses paysans renfermés, taciturnes et sombres. Ces traits, plus ou moins caractéristiques chez tout Espagnol, ne sont-ils pas dus en grande partie à la même cause : la solitude et la sauvagerie du pays ?

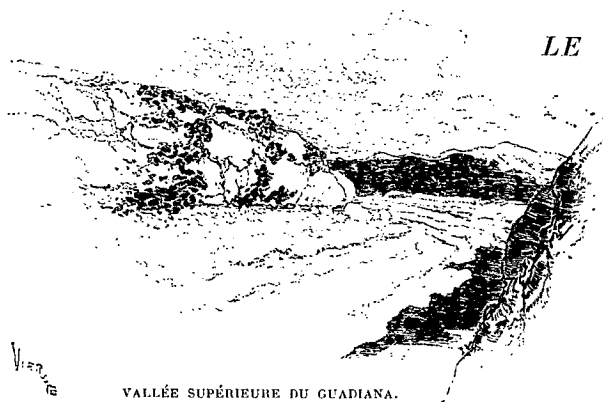
Vers 10 heures, à la fin d'une ascension fatigante, tortueuse, nous atteignons quelques maisons groupées autour d'une grande et vilaine église. Si jamais ville a possédé un nom qui mente à son aspect, c'est ce sordide village, baptisé *Villahermosa* ! Inutile de décrire la maison qui sert d'auberge, le misérable repas que nous y trouvâmes. Qu'il suffise de dire que, dès que notre mule fut en état, nous repartîmes pour une reconnaissance à quelques milles au sud, à la recherche de Montiel et de quelques romantiques diversions aux durs traitements que subissait alors la partie Sancho de mon individu.



LE CHÂTEAU DE MONTIEL (PAGE 548).



SCÈNES DE LA RUE À RUIDERA (PAGE 542).



VALLÉE SUPÉRIEURE DU GUADIANA.

Ces diversions, je les trouvai sur-le-champ en descendant le raidillon de la vallée : la mule broncha, notre char fit le saut périlleux. Nous eûmes un moment d'amusement à réparer les dommages, et nous étions prêts à repartir quand une accorte jeune femme s'arrêta pour échanger avec Ézéchiël des vues sur l'aventure. Elle était montée sur un âne ; elle portait dans ses bras un enfant, quelques paquets, et elle trouvait le moyen, tout en tenant en licou deux mules chargées, de gesticuler assez librement.

Après quelques instants de cordial bavardage, la petite caravane se mit à descendre la pente à un trot pas mal vif, et nous suivîmes d'une allure plus circospecte.

A deux lieues de rayon, à travers la plaine étaient jetées, comme d'énormes monstres endormis, des buttes de formes étranges. Sur la plus haute, s'élevait ce qui reste du fameux château de Montiel. Quelle révélation des jours d'autrefois, que ces ruines, et comme elles complètent l'image évoquée par le château de Rochafida ! Chaque nouvelle impression recueillie dans mes vagabondages à travers la Manche confirmait ou complétait les précédentes, et me permettait de mieux en mieux de replacer les aventures du Chevalier de la Triste Figure dans leur cadre originel.

Au centre d'un grand plateau montagneux, huit ou dix collines rocailleuses de moindre importance sont couchées comme des vassaux au pied du vieux château rébarbatif. Voilà une vue symbolisant la chevalerie et l'idée féodale qui a dû réjouir le cœur de Don Quichotte. Cette inexpugnable forteresse, dont les murs peuvent défier les injures du temps aussi robustement que le roc sur lequel elle est bâtie, est semblable à une aire d'aigle. C'est bien le séjour d'où le maître, avec ses hommes liges dans les mesures des villages situés à ses pieds, dominait toute la contrée tributaire. De là, il pouvait fondre sur ses vassaux et ses voisins, et en faire sa proie. Les temps sont devenus meilleurs — même en Espagne.

La petite localité, vrai type de village montagnard, prend des airs alpestres ; chaque pierre des maisons et des pavages est blanchie, décolorée, mâchonnée par la dent des durs éléments. Les rues tortueuses sont habitées par de beaux types d'humanité pittoresque, sains, les yeux clairs, la mine altière, les costumes semblables à celui des ancêtres d'il y a trois siècles.

A la porte de la posada, où nous prenons un coup du sec et capiteux vin de Montiel, la conversation s'engage tout naturellement sur les événements demi-historiques, demi-légendaires, qui sont aussi réels pour ces braves gens, et même plus, que ce qui se passe en ce moment à Madrid ou à Cuba. On me presse de visiter les champs voisins où eut lieu la dernière bataille entre Don Pedro le Cruel et Henri de Transtamare, en mars 1369. Henri massacra le roi et son frère, que maintenaient à terre traîtreusement quelques chevaliers français, répugnant à frapper eux-mêmes Don Pedro, mais aidant à l'accomplissement du meurtre. Le petit cercle se monte violemment contre ces chevaliers français de 1369 : « Ces misérables étrangers ! s'écrie le plus excité ; ce que nous leur ferions leur affaire ! Mais ils n'ont pas osé revenir par ici ! »

Mon Dieu, nous pouvons trouver surprenant que ces pages d'une vieille histoire demeurent aussi vivantes dans l'esprit de ces humbles et de ces ignorants en plein XIX^e siècle, et jouent encore un tel rôle dans leur vie, car nous nous occupons surtout du présent et rejetons rarement un regard en arrière. Mais quand on pense combien ces paysans sont familiarisés avec les vieux romanceros, on croirait que le développement moral et humain de la civilisation a eu, par places, des arrêts. En effet, ces Espagnols d'à présent ressemblent beaucoup aux Anglais de l'époque d'Elisabeth, dont les esprits étaient remplis des légendaires aventures des héros, précisément,

des mêmes romans. Jusserand, dans son *Roman anglais du temps de Shakespeare*, montre que les traductions et adaptations des anciens livres de chevalerie portugais et espagnols, dont Amadis est le type, étaient alors aussi populaires en Angleterre qu'elles le sont devenues en France et en Allemagne. Plus tard, même, Johnson, visitant l'évêque Perry, trouva *Don Beliaris*, et, s'asseyant dans le jardin, le dévora d'un bout à l'autre ; un de ces interminables romans de chevalerie était la lecture favorite de Burke.

Daniel de Foë, l'immortel auteur de *Robinson Crusoé*, de qui les romans accusèrent



ENTRÉE DE LA CAVE DE MONTESINOS (PAGE 544).

une si franche réaction contre la tradition romantique, fut fort influencé par les romans picaresques espagnols, particulièrement par *Lazarille*, qui fut aussi un des livres préférés de Cervantes. Et ce *Lazarille* avait joué en Espagne le rôle d'une grande protestation satirique contre les romans romanesques, et avait affirmé l'intérêt de l'étude des humbles et de la vie courante.

Réalisme et romantisme ne sont pas, il s'en faut, des termes nouveaux ni des choses nouvelles. La bataille

contemporaine entre les romans naturalistes et les histoires d'aventures, fut livrée il y a bien longtemps dans la vieille Espagne. Mais tandis que dans les autres pays de l'ouest de l'Europe la balance a penché tour à tour pour et contre, l'Espagne, qui vit dans son passé, a conservé la même littérature populaire que l'Angleterre lui avait empruntée au temps d'Élisabeth.

Les petits livres grossièrement imprimés, les placards ornés de bois rudimentaires que les colporteurs vendent ou donnent en prime à leurs clients dans les foires de la Manche, disent tous les mêmes aventures bien anciennes de Chevaliers chrétiens, de Damoiselles châtelaines, et de Mores. Galdos, Valdès, n'ont pas pris, si légèrement que ce soit, sur l'imagination populaire. C'est dans les villes qu'ils ont trouvé leur public, et les campagnes sont encore bercées par les aventures enchantées de ces chevaliers errants à qui Cervantes avait fait la guerre.

Nous traversâmes en silence le lieu de ce massacre fratricide.... Le château de Montiel se dessinait solitaire derrière nous, tandis que, devant, Villahermosa s'étendait, silhouette empourprée comme une batterie ramassée, dominée par la haute tour de son église, sous un ciel tragique, chevauchée par un escadron ensanglanté de masses fantastiques, une armée en furieuse déroute !

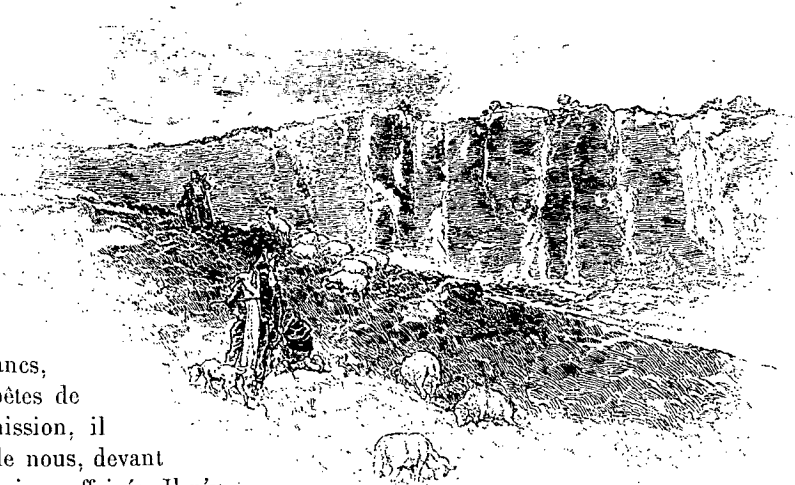
Le vent du nord soufflait en brise glacée. Juillet est le mois le plus chaud de l'année dans cette région ; mais si la température atteint souvent 38 degrés à l'ombre pendant le plein jour, le matin et le soir il faut porter de lourds vêtements. Nous fûmes heureux, à la misérable auberge, de prendre place dans le cercle d'hôtes silencieux assis autour d'un maigre feu de broussailles. Sur notre dos soufflait le vent, à travers les cours et les embrasures sans portes.

Il ne nous a pas fallu moins de seize heures pour retourner à Argamasilla par un chemin rarement suivi, mais qui coupe droit à travers le pays.

Le paysage, tout de plateaux sauvagement dénudés, tannés et rocailleux, alternant avec d'ombreuses et odoriférantes petites vallées, me rappela les montagnes corses. C'est peut-être parce que mon compagnon m'avait averti d'avoir à me tenir sur mes gardes et de garder mon fusil prêt. Le chien d'Ézéchiél, un mâtin que nous n'avions pas encore vu, car il nous avait tout le temps suivis dans notre ombre et dans celle de notre char-à-bancs, sera ajouté ici à la liste des intelligentes bêtes de mon voyage. Comme conscient de sa mission, il faisait maintenant des patrouilles autour de nous, devant nous, de la façon la plus complète et la mieux affairée. Il n'y a pas de brigands dans la Manche, mais parfois tel *arriero* que l'on rencontre pourrait éprouver la tentation de vous tirer un coup



UN COIN DE MONTIEL.



SUR LA ROUTE DE VILLAHERMOSA.



MONTIEL.

de fusil, et de courir la chance de gagner quelques sous, ou même rien du tout pour sa peine.

Un arrêt pour déjeuner, près d'un puits, rendez-vous préféré de myriades de pigeons sauvages qui décrivent des cercles au-dessus de nos têtes et montrent, en nous chargeant littéralement, combien les irrite notre intrusion. Comment résister à la tentation de faire une petite chasse, quand, pour ramasser un bon souper, on n'avait qu'à rôder un peu sur la lisière du bois tandis que le muletier rabattait, en criant, quantité de lapins !

En approchant d'Argamasilla, nous suivîmes le petit canal qui, avec le Guadiana, fertilise le territoire avoisinant le village. Chaque petit champ emprunte au canal, à heure fixe et pour un temps déterminé, la quantité d'eau nécessaire, qui est rigoureusement mesurée et payée. D'après les explications d'Ezéchiél, je constatai que ce compliqué système d'irrigation, d'ailleurs parfait non moins que primitif, est exactement le même que celui que j'ai vu pratiquer dans les oasis de l'Afrique septentrionale. Et voilà encore un de ces héritages des Mores auxquels on se heurte à chaque instant en voyageant dans la Manche.

V

Le Toboso : la plaine de la Manche. — La venta de Quesada. — La grand'route royale. — Herencia. — La fête de saint Jacques. — L'église. — Les guitaristes. — Alcazar de San Juan. — Les moulins à vent. — Campo de Criptianno. — Toboso. — Une auberge modèle et un aubergiste fanatique. — Une quinteria.

Nous étions partis d'Argamasilla avant le jour. Notre petite mule avait cheminé pendant huit heures durant le long des arides et inhospitalières plaines de la Manche. En hiver, les vents glacés de la sierra s'y déchaînent âprement, sans contrainte. Maintenant la Manche pantelait sous les caresses d'un soleil exaspéré. Le sol desséché crépitait de temps en temps avec de sourdes plaintes d'être souffrant. Ce qui nous signala le chemin que nous cherchions, ce fut des ruines.

Les ruines sont l'inévitable accompagnement de cette terre des morts : les morts, on ne peut s'empêcher de sentir leur présence, devant ces ruines silencieuses, mélancoliques, désertées par les vivants. On dirait que les siècles passés sont en marche aux côtés du voyageur, lui tiennent compagnie, et il n'y a qu'un bien petit effort d'imagination à faire pour repeupler cette vaste artère jetée par les Romains à travers l'intacte campagne. Apparaissent les Ibères, les Goths, les Mores, les Espagnols du temps où l'Espagne était le plus puissant pays civilisé du monde. Revivent Isabelle, Charles-Quint, le sombre Philippe, marchant dans le magnifique attirail de la royauté, avec leur suite de hautains Castillans. Comme on perçoit le développement de l'histoire dans de tels endroits, et combien éphémère et de peu de conséquence apparaît la vie humaine devant l'éternité de la nature !

Mon valet Ezéchiél évoque sans le savoir quelque écho de ce passé qu'il ignore en appelant cette route *arrecife*, le nom arabe demeuré dans le dialecte de la Manche, un des mille souvenirs palpables des cinq siècles de domination moresque.

Ces ruines étaient celles d'une importante *venta*, d'un de ces caravansérails que l'on rencontrait à peu de lieues de distance lorsque tout le mouvement et le trafic entre Madrid et Séville passait par cette grand'route royale. Si les ingénieuses suppositions des savants et laborieux commentateurs du roman de Cervantes sont vraies, c'est cette *venta* qui aurait eu la bonne fortune de recevoir la visite de Don Quichotte au début de ses expéditions. C'est là, dans la cour à peu près déserte, que le Chevalier de la Triste Figure tint sa nocturne veillée d'armes en attendant le matin où l'astucieux drôle d'aubergiste le fit chevalier.



MONTIEL.

Pour moi, cet endroit sera simplement ce qu'il est, et c'est bien assez : une de ces rares pages des vieux temps, de ces témoins muets des tragédies et des comédies, des peines et des plaisirs de quelques-uns de ceux qui nous précédèrent dans l'humaine procession. L'arrivée de grands personnages mettant en désarroi aubergiste et serviteurs, qui en parleront longtemps; les réunions gaies ou tristes, les mauvais tours, les incidents picaresques, bref toute une vie que notre monde ne connaît plus. Il ne reste que ces murs branlants, auxquels en passant l'imagination accroche, en l'évoquant, la détroque des disparus. Et bientôt ces derniers vestiges de la venta disparaîtront à leur tour, submergés par la marée montante, inéluctable, de l'oubli! Pauvre humanité qui ne grattes le sein de ta mère, la Terre, que pour mieux creuser ton tombeau!

Le puits est vide. Nous devons reprendre notre route vers la maison du garde, deux milles plus loin. Elle est fermée.

Allons, encore vers le nord, et sur la route chauffée à blanc dans cette chaleur de fournaise. Sous la bâche de notre chariot, les brûlants rayons du soleil liquéfient le cerveau; tout le pays vacille dans la tremblante atmosphère, semblable à celle du Sahara. De çà, de là, quelques oliviers, avec leur tronc fantastique, leurs branches nouées et crochues, semblent être une image vivante des tortures de la chaleur. Un mendiant, qui se gratte, assis dans la poussière, est le premier être humain que nous rencontrons sur la route royale. Un peu plus loin, deux hommes nous croisent : « Aussi des pauvres », dit Ézéchiél. Étranges mendiants, avec le fusil sur l'épaule! Mais dans la Manche c'est la coutume. Ces deux gaillards semblent des figurants d'opéra; seulement leurs visages bronzés sont finement fouillés et pleins de caractère; leurs costumes sont déguenillés au delà de ce qu'on peut rêver.

Nous essayons un rapide déjeuner à l'ombre du chariot, où notre pauvre mule aussi, étendue à terre, passe sa tête pour chercher un peu de soulagement. C'est égal, c'est dur de manger sans boire. Mais après tout, c'est une expérience qui a sa valeur, ne fût-ce que pour mieux faire apprécier plus tard l'inestimable volupté de cette opération si banale dans la vie habituelle : boire un verre d'eau.

Vers 4 heures de l'après-midi, nous trouvons enfin une autre maison de garde, et de l'eau pure et fraîche en abondance. Quel plaisir n'est-ce pas de voir la tristesse s'effacer des yeux de notre mule, pendant qu'elle boit à longs traits, que ses jambes, son échine, reprennent de l'assurance, que toute son allure change, et que la voici maintenant alerte, toute prête pour un nouvel effort. Bonne bête, va!

A travers champs de nouveau, à travers une *vega*, un pré où parmi les grands osiers dont on fait les paniers passent soudain, comme des fleurs bizarres, les têtes de poulains et de mules, paisibles, en troupeaux, les pieds baignant dans l'eau de notre vieille connaissance le Guadiana.

La route monte de colline en colline; il faut descendre et pousser à la roue. Le pays change d'aspect. Nous grimpons les premiers éperons des montagnes qui forment la limite nord des plaines de la Manche, et nous pénétrons dans une des régions les plus fertiles de l'Espagne agricole. Cependant, à cette époque de l'année, pas trace de végétation. La terre toute nue, les collines désolées, toutes sillonnées des ravins que traçèrent les chutes d'eau printanières, voilà tout ce que rencontre le regard.

Il fait nuit; il est 10 heures lorsque nous arrivons à Herencia, ayant fait cinquante milles dans notre journée et pour la plupart sur des routes atroces.

L'auberge avec son enseigne, une croix de bois qui pendille au-dessus de la porte, nous paraît un endroit magnifique, après une aussi dure étape. Telle la venta de Quesada, que nous vîmes le matin, se dessinait aux yeux de Don Quichotte, comme « un château à quatre tours, avec des clochers d'argent à souhait, des ponts-levis et des fossés, et tout ce qui constitue ces sortes d'endroits, dans les descriptions » : telle apparut à mon esprit la petite auberge et ses chances de ravitaillement.

Seulement, c'était un troupeau de bœufs qui accueillit Don Quichotte, tandis que nous trouvâmes des gens en bombance.



À L'APPROCHE DE VILLAHERMOSA (PAGE 546).



VILLAHERMOSA.

Nous tombions le jour de la fête, et en cet honneur une trentaine de compagnons étaient réunis autour d'une vaste table dans la petite cour, bizarrement et fumeusement éclairée par la flamme vacillante de lampes semblables, quoique modernes, à celles des âges reculés, les vieilles lampes de la fin de Rome trouvées à Pompéi.

Les gaillards travaillaient des mâchoires avec énergie; il leur fallait venir à bout, comme on me le dit après, de cinquante livres de bœuf, trente livres de pain, et quelques douzaines de poulets servis à la mode d'autrefois, et arrosées de vin à discrétion. Ce qui rendait le spectacle amusant, c'est que ces convives étaient graves, silencieux, comme s'ils avaient été en affaires. C'était le dîner offert une fois par an, suivant une vieille tradition, par un riche propriétaire à ses fermiers, aux *arrieros* de ses terres. Ezéchiél m'apprit que ces solides gaillards s'étaient préparés à la solennité par un jeûne rigoureux, et, ma foi, cela se voyait bien à les regarder fonctionner comme des machines bien graissées.

Notre repas, à nous, se composa de ce mets par excellence de la péninsule, le lapin; le lapin, dont on trouve l'effigie sur les antiques monnaies du pays, attestant la reconnaissance d'un peuple dont l'estomac ne fut jamais trop gâté. Après notre dîner, j'aurais bien accordé le même honneur au lapin, si j'avais eu le pouvoir de faire frapper monnaie.

Il y eut des danses, très dignes, d'un caractère assez complexe, où l'on trouvait de l'esprit local et un brin de civilisation, un mélange amusant et gauche des danses provinciales et des manières du monde. Ou plutôt c'était comme si, essayant d'imiter les manières mondaines, ces bonnes gens, demi-paysans, demi-Mores, n'avaient pu se dépouiller de leur vraie nature. C'est ainsi que la polka devenait une sorte de cachucha panachée de boléro, que la valse, avec les curieuses contorsions du torse et le frappement rythmique des talons et des pointes, prenait des airs de zapatera.

Mais, hélas! Herencia était la localité la plus importante que j'eusse encore rencontrée dans mes courses à travers la Manche, et un des signes, pour moi les plus désagréables, de sa prospérité, c'était ces hommes en costumes de citadins que je rencontrais de tous les côtés. Une foule se pressait vers le sanctuaire où l'on célébrait la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne. « Don saint Jacques, le tueur de Mores, un des plus vaillants saints et chevaliers de l'armée du Christ que posséda jamais la terre et que le ciel possède à présent. » (*Don Quichotte*, II, ch. LVIII.)

Près de l'entrée de l'église, sur une petite table couverte d'une serviette, était un grand plat rempli de monnaie, gardé par une vieille dame, la duègne traditionnelle. Écroulée sur une chaise basse, perdue dans les plis de sa mantille, elle jouait vigoureusement de l'éventail et interrompait de temps en temps son marmotage de patenôtres pour dire à la personne à ce moment près d'elle : « Jésus ! quelle chaleur ! » C'est le gracieux accueil que reçut ma modeste offrande.

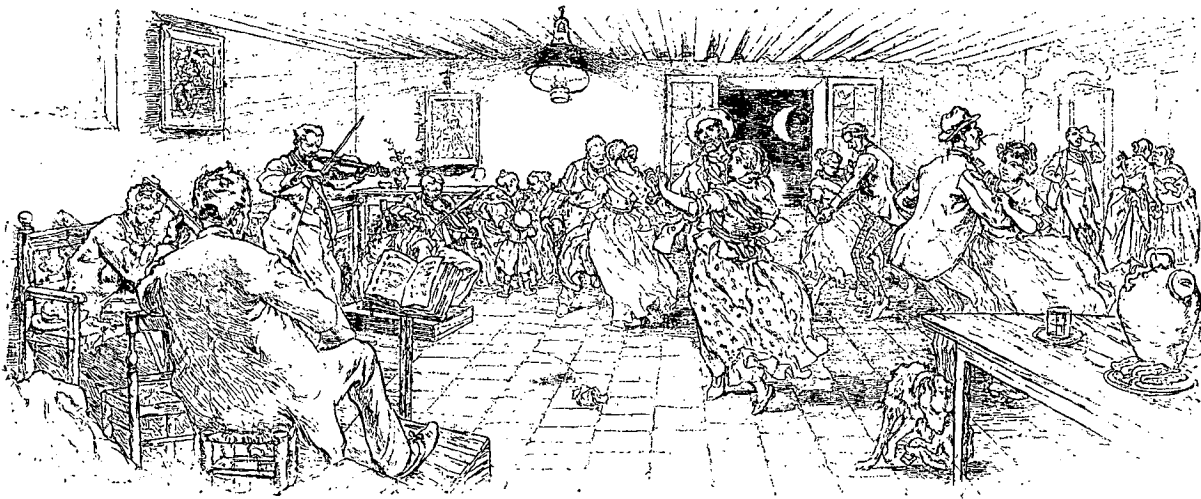
Des soldats faisaient la haie depuis l'entrée jusqu'à l'autel, tout resplendissant de centaines de chandelles qui faisaient scintiller les colonnes de marbre, les peintures, les candélabres, illuminaient les fleurs en papier, prodiguées dans les grands vases.

(*A suivre.*)

AUG.-F. JACCACI.



HUTES DE BERGERS SUR LA ROUTE DE VILLAHERMOSA (PAGE 546).



LA DANSE À HERENCIA.

AU PAYS DE DON QUICHOTTE¹,

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.

V (suite).

DANS une chapelle latérale, devant une vieille image toute noircie par le temps et toute ruisselante de bijoux, d'ornements d'argent, d'un diadème et de bracelets incrustés dans la peinture même, un groupe de femmes agenouillées faisait une peinture à la Ribera, avec les plus belles et les plus vigoureuses oppositions de lumière et d'ombre.

Toutes les têtes étaient dévotement courbées, sauf celle, au profil droit, hautain, d'une jeune fille du pur type arabe; ses grands yeux noirs étaient pleins d'ombre et de flamme; ses lèvres, d'un dessin ferme et délicat, étaient abaissées aux coins. Étrange et sensuel visage, avec son expression hautaine, consciente, peut-être, de sa superbe animalité, et qui paraissait se demander le rapport que pouvait avoir avec la vie réelle la scène qui se passait devant ses yeux. Pourquoi cette seule figure, si différente en apparence de ce qui l'entourait, me semblait-elle la plus typique de toutes? Peut-être à cause des sympathies de mon Don Quichotte intérieur et, je pense aussi, parce que c'était l'expression la plus sincère, la plus spontanée, de ces natures méridionales, qui, n'ayant pas de sentiments religieux vraiment profonds, prennent la vie d'une façon essentiellement pratique. Elle jetait un regard froid et sans respect sur l'attrail religieux de la chapelle.

Cela me rappelait le ton dégagé dont, au temps de l'Inquisition, Cervantes parle de ces choses : « Ces tombes, dit Sancho Pança, dans lesquelles reposent ces puissants seigneurs, sont-elles éclairées par des lampes d'argent, ou bien les murs de leurs chapelles sont-ils ornés de béquilles, de linceuls, de perruques, de jambes et d'yeux de cire? » (*Don Quichotte*, II^e partie, ch. VIII.) Il y a belle distance entre l'insouciance d'un paysan et la libérale indifférence d'un grand prélat; cependant j'imagine que sous son capuchon le spirituel visage du puissant ami de Cervantes, l'archevêque Sandoval, grand inquisiteur, dut esquisser un malicieux sourire devant l'audace de ce livre et de l'auteur qu'il protégeait. Sans cela le livre aurait pu finir dans un autodafé et l'auteur dans une prison.

Voici le ciel tout brillant d'étoiles. Les rues sont obscures; seules quelques lumières signalent des éven-
taires où l'on vend des fruits, du pain, des gâteaux, et les inévitables pois chiches, les *garbanzos*. Le peuple va et vient avec tant de tranquillité que l'on regrette presque l'exubérance des Italiens, leurs éclats de joie dans les

1. Suite. Voyez p. 529 et 541.



UN MOULIN À CRIJITANO
(PAGE 555).

jours de fête comme celui-ci. Pas un mouvement qui dérange les nobles plis des capes et des mantilles. Peu de paroles échangées, quoique l'on saisisse parfois au vol quelque-une de ces sentences castillanes, pleines de suc et d'expérience, proverbes trop inspirés des choses sérieuses de la vie pour faire même sourire.

Deux jeunes hommes, qui flânaient de groupe en groupe, s'arrêtent. Quelques accords de leur guitare, et une foule silencieuse se presse autour d'eux. Ils jouent se faisant face. L'un fait l'accompagnement, l'autre joue l'air, avec une virtuosité native qui voisine d'assez près avec le talent acquis pour y tromper un musicien expérimenté. Les attitudes ont du caractère : le virtuose se tient droit, la tête rejetée; l'accompagnateur, penché en avant et hanchant sur un pied, tient les yeux fixés sur la guitare du camarade. La chanson finie, quelques applaudissements et compliments, puis la foule se disperse sans bruit.

Mais plus loin on entend une voix forte, passionnée, qui chante une malagueña et que des accords sauvagement expressifs de guitare accompagnent. Cette furie dans le chant et dans l'accompagnement révèlent soudain un autre côté de la nature chez ce peuple, le feu qui couve sous la cendre.

Quand nous quittons le bourg de bon matin, un marchand ambulant est déjà à la besogne près du marché, offrant sa marchandise aux enchères aux paysans, aux pèlerins, qui déjà s'apprêtent à repartir. C'est l'unique occasion pour beaucoup de ces gens qui ne viennent qu'une fois par an ; le jour de la fête ils s'approvisionnent pour le reste du temps. Aussi cela attire-t-il toute une classe de commis-voyageurs, dont la vie se passe à courir le pays de *fiesta* en *fiesta*.



LA ROUTE ROYALE.

Sur le grand chemin nous sommes précédés par une troupe de pèlerins, de vigoureuses petites paysannes emmitouffées de fichus éclatants, perchées sur le haut des bagages que portent leurs petits ânes. Les nuages de poussière, richement colorés par le soleil levant, forment comme un halo autour de ce joli et mou-

vementé tableau. Nous les dépassons, et voilà le charme évanoui ! Le cortège est aussi banal que possible. C'est le soleil qui en faisait la magie.

Lorsque nous nous retournons pour jeter un regard sur la ville qui va s'éloignant, sa silhouette, qui se détache en clair sur le fond tanné de la sierra, semble une fraîche et délicieuse vision toute voilée de blanc, tout adoucie et embellie par la tendre lumière matinale.

En Espagne, la beauté suit de curieusement démocratiques lois. Des bâtiments en ruine, des villages misérables, des mendiants en loques, ont, dans toute journée, leur moment de splendeur sans rivale. Des objets déclassés, des scènes banales, lorsque les touche un rayon de soleil du midi, deviennent, sous le coup de baguette de ce magicien, des visions adorables. Au cours de la journée, chaque détail du paysage jouit à son tour de ces bienfaits de la lumière, puis la lumière le quitte, et il redevient un corps sans vie.

Notre voyage se poursuit, par ce matin paisible, entre deux ruisseaux de feu d'artifice, des fossés tapissés de fleurs bleues, qui par le contraste avec le gazon roussi et par les jeux obliques du soleil deviennent une éclatante joaillerie.

Alcazar de San Juan : nous arrivons presque trop vite. C'est une ville de quelque importance commerciale depuis que la ligne de Valence rejoint ici celle de Madrid à Séville. Naturellement Alcazar est fier de son *buffet* de la station ; mais ce n'est pas moi qui m'en irai m'asseoir à une table qui porte les traces du service, ni qui savourerai les imitations espagnoles du bifteck anglais ; et pour moi le soi-disant bordeaux bu dans les verres de la table d'hôte, au bruit du jargon franco-anglo-espagnol du garçon, aurait moins de charme que le noir et âpre Valdepeñas bu à même l'outre ou le vase de terre.

Il reste d'ailleurs assez de couleur locale aux alentours de ce buffet. Ce symbole de la civilisation au XIX^e siècle, comme un champignon poussé dans les herbes champêtres, est environné d'une bonne vieille vie provinciale. Du beffroi nous jetons un regard sur le pays, puis allons déjeuner à la *fonda*, dont la façade monumentale se dresse sur la grande place du marché. C'est amusant de voir évoluer, sous l'œil d'un sergent de ville, le balayeur patenté. Il cause, échange des saluts avec les passants ; il condescend parfois à jouer au balayeur, avec le mouvement d'un grand d'Espagne, qui, Dieu nous garde, devrait se donner cet humble passe-temps. Le marché est fini ; il ne reste que quelques paysans qui s'attardent dans l'espoir d'écouler leur marchan-

AU PAYS DE DON QUICHOTTE.

disc étalée sur le pavé. Ils crient, ils chantent les vertus de leurs denrées, adressant des compliments ampoulés à chaque ménagère qui passe ; ils s'envoient réciproquement des brocards, narguent la providence, tout cela jovialement, avec des voix rudes, des visages ravins de rires. Quelques femmes parmi eux, belles, aux costumes multicolores. Nous achetons des fruits à l'une d'elles. « *Vaya usted con Dios. Allez avec Dieu* », dit-elle ; puis me rappelant : « Caballero, quand vous retournerez chez vous, dites à votre compagne que ce sont de belles femmes, les femmes d'Alcazar. Braves en affaires, braves en amour, et vous savez, señor, n'aimant qu'une fois ! »

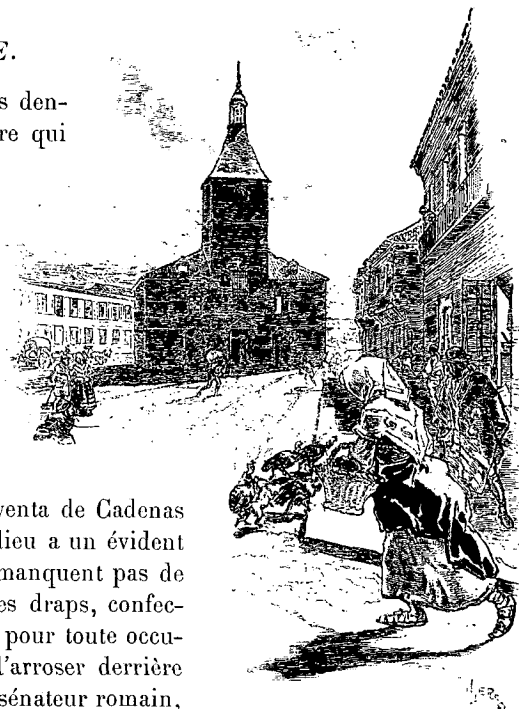
Je m'assieds sur un banc sous la porte de l'auberge, la plus grande que j'aie encore vue, et je reconstitue par la pensée ce qu'a pu être, au vieux temps, un endroit comme la venta de Cadenas ou celle de Quesada. En dépit de l'inévitable malpropreté, le lieu a un évident cachet de prospérité ; la plantureuse aubergiste et ses aides ne manquent pas de besogne. Devant nous des servantes causent, raccommode des draps, confectionnent des vêtements pour le patron. Une sorte de bouffon a pour toute occupation de balayer le sol, avec un acolyte dont la fonction est d'arroser derrière lui. La grasse et grande ama, avec un visage comme celui d'un sénateur romain, va partout, surveille tout, donne des ordres d'une voix claironnante. L'amo, le trousseau à la ceinture, préside au remplissage des bouteilles, à l'égorgeage de la volaille, au dépeçage de la viande. Les cuisinières, qui travaillent sous nos yeux, sont deux vieilles sorcières, qui tour à tour apparaissent et disparaissent dans la fumée de leur feu de bois. L'ama, malgré son embonpoint, est partout à la fois ; elle apparaît brusquement, empoigne une casserole, goûte les plats, assaisonne, morigène les servantes avec sa voix tonitruante. De vrai, le plus puissant personnage de la maison est un enfant gâté, un petit drôle de trois ans, précocement rusé, le Benjamin de la famille. Une criada est attachée à sa personne et elle a assez à faire. C'est une jeune femme en jupe orangée, en bas rouges, en souliers noirs, recherche peu commune ; elle rougit, jette des regards d'effroi du côté de l'ama et semble une parfaite image de la Faiblesse, à chaque nouvelle frasque du petit scélérat.

Alcazar de San Juan et son auberge n'étaient déjà plus qu'un souvenir ajouté aux autres, un cliché gravé dans ma mémoire, lorsque nous découvrîmes les moulins à vent de Crijitano. Un d'entre eux, dit-on, est celui que Don Quichotte combattit dans sa célèbre aventure. Après tout, le pauvre Don Quichotte ne paraît pas si fou à celui qui aperçoit pour la première fois cette rangée de moulins jetés irrégulièrement sur la crête d'une colline. Ils ne ressemblent à rien qu'on connaisse, plutôt à une collection de jouets fantasques et primitifs, plantés là par le caprice d'un lunatique. Plus on approche et plus on les regarde une par une, plus ces lourdes machines,

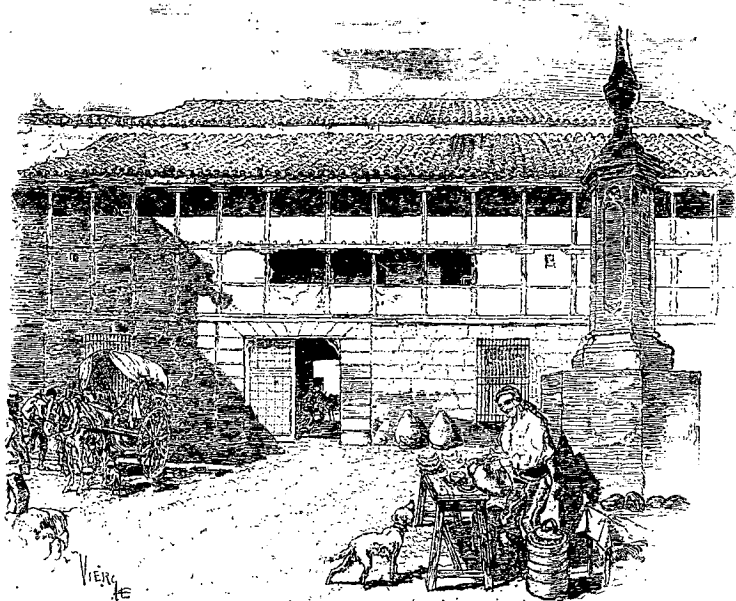
étayées comme de très vieilles gens, paraissent fantastiques. Rien d'étonnant que le digne chevalier les prit pour des géants.

C'est ainsi que, dans son pays natal, le livre de Cervantes prend une recrudescence de piquant. On ne se figure pas combien il est nécessaire de vivre là pour constater la criante variété des caractères, des descriptions, du langage même. Il y a vraiment un grand charme à rencontrer à chaque instant les choses mêmes que le livre nous avait rendues familières. Par exemple, non seulement les habitants de certains villages de la Manche s'habillent comme Sancho Pança, mais encore tous abondent en ces vieux dictons où se condense le sagesse des nations. Ces proverbes leur servent, comme à Sancho, à résumer finement toute une situation.

Près des moulins, nous nous arrêtons un instant pour demander au conducteur d'un chariot d'eau le chemin le plus court



L'AYUNTAMIENTO,
ALCAZAR DE SAN JUAN.



FAÇADE DE LA FONDA, ALCAZAR DE SAN JUAN.



TOUR, ALCAZAR DE SAN JUAN.

et j'ajoutai la courtoisie très appréciée d'offrir du feu de mon propre cigare. Le charretier caressait notre mule en nous donnant encore quelques indications pour notre route. A peine couverte d'un léger mouchoir roulé en turban autour du front, sa belle tête bronzée brillait au soleil, et le sang donnait une teinte flamboyante à ses joues rouges et fermes comme des pommes. Ses yeux noirs étincelaient, les veines saillaient de son front, de son cou; c'était un type de force, de santé, d'insouciance, de bonheur.

Ézéchiél me dit sentencieusement, quand il fut loin : « Cette pataquilla ne lui profitera pas, señor, car *para dar y tener, seso es menester* » (pour donner ou pour garder, il faut de la cervelle. Le gaillard boira ou fumera son argent dès qu'il sera rentré dans le village).



PRÈS DE CRIJITANO.

pour le prochain village. Ézéchiél obtient le renseignement, puis demande : « Eh! frère, c'est de l'eau que vous portez là? »

— Oui, de la belle eau à boire. Vous en voulez?

— Merci, non. Notre gourde est encore à moitié pleine.

— *Cascara!* Mais alors elle doit être chaude. Prenez donc de la mienne, » dit l'homme.

Notre gourde remplie de délicieuse eau fraîche, Ézéchiél appelle l'homme qui retournait à son chariot.

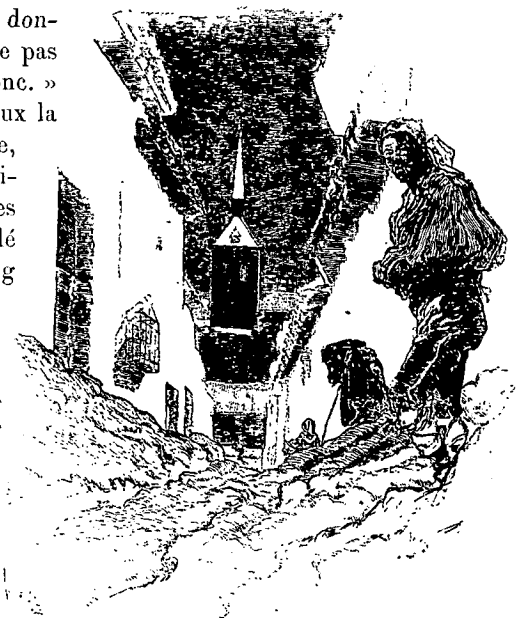
« Eh! voilà une *pataquilla* (un sou) pour vous; et grand merci encore.

— Non, frère, je n'ai pas besoin d'argent: je suis content de vous donner de mon eau; voilà tout.

— Mais il faut que chacun vive de sa peine, et vous avez du chemin à faire pour aller chercher cette eau-là.

— *Bueno*, mais il vaut mieux gagner un ami que dix écus. » Pourtant, après avoir jeté un coup d'œil sur moi : « Allons! ça va, dit-il à Ézéchiél; je vois que ce cavalier a plus les moyens de donner son argent que moi de ne pas le prendre; je le prendrai donc. »

Je fis passer encore mieux la pataquilla avec une cigarette,



A CRIJITANO.

Campo de Crijitano, entouré d'une riche et fertile campagne (*campo*), est un des trois ou

quatre spécimens, vraies raretés, des meilleurs bourgs de la Manche. Malgré son air de prospérité, ses grandes maisons, quelques-unes à fenêtres vitrées, ses sculptures de pierre et ses ornements de fer forgé, il conserve une couleur locale aussi prononcée que les plus humbles localités. A l'écart du chemin de fer, il demeure heureux, mais à la vieille mode. Le pittoresque y est varié, les édifices sont pleins de noblesse, c'est la Manche dans ce qu'elle a de plus pur, et il n'y a pas de différence avec les plus pauvres villages de ce pays d'enchantement, où les vieux costumes, vieux us et vieilles demeures n'ont pas changé depuis des siècles.

Le Campo fait la sieste lorsque nous nous rendons vers l'auberge à travers les zigzags des rues escarpées. Seul, Quevedo, le maître par excellence des descriptions picaresques, pourrait dépeindre dignement les types que nous rencontrons ici : le drôle debout près d'une porte, avec un bandage autour de sa tête qu'il enduit de quelque remède de bonne femme contenu dans une outre graisseuse; les difformes aubergistes, l'amo et l'ama, certainement plus larges que hauts; toute la collection des flâneurs demi-nus, échappés des pages de *Don Pablo de Ségovie*, le grand *Ruffian*.



PLACE DE HERENCIA.

Le sombre intérieur ! Salon ? dortoir ? salle à manger ? qu'était-ce, ou plutôt que n'était-ce pas ? Incroyable saleté, mouches, endroit indescriptible. Nous allons dormir là, sous le toit en pente, aux poutres grossièrement équarries, toutes tapissées de toiles d'araignées. Pour choisir notre place, il nous faut enjamber des muletiers, des colporteurs, des gardeurs de cochons, étendus sur la dure. Aux murs sont accrochés à des clous les chapeaux, les harnais ; dans les coins sont des sacs de grains, des baluchons, des outres, appartenant aux dormeurs, et gardés par des roquets qui montrent silencieusement les dents lorsqu'on approche et mordraient ferme à la moindre velléité de toucher au bien de leur maître.

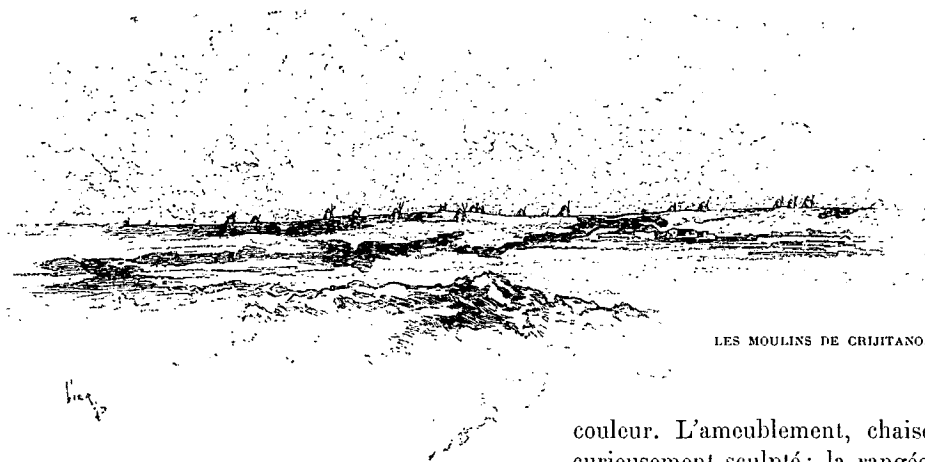
Un vrai tableau, que celui de cet intérieur dans cette étrange demi-lumière. Les étables sont à côté, une pour les mules, une autre pour les porcs. Ceux-ci grognent, celles-là ruent ; de maigres chats, qui rôdent à la recherche de proie, miaulent ; une mule, chassée de son étable, passe agilement entre les dormeurs ; pas un ne bouge de ces ronfleurs ; le maître de la mule, qui démêle les harnais, l'appelle avec un cri bizarre finissant en sifflement. Mais il n'y a pas de tapage qui puisse interrompre ces sommeils lourds de gens qui n'ont cette aubaine de dormir qu'un des quatre cinquièmes des vingt-quatre heures, et le reste besognent. Ils reposent jusqu'à la dernière minute, puis les voilà sur pied en un clin d'œil ; pas d'étirement, pas d'ablutions, pas d'habillement. Un coup d'eau avalé et ils sont déjà chassant leurs mules dans le soleil brûlant, leur bâton à la main, éveillés et chantant.

Nous partons à trois heures de l'après-midi, harnachant notre mule au milieu d'une centaine de cochons, tout le troupeau du village que l'on rassemble pour aller aux champs sous la conduite d'un gamin. Nous suivons une très belle route pendant plus d'une heure et nous passons près du sanctuaire, perché sur une colline, où est exposée l'image miraculeuse de la patronne du Campo, Notre-Dame de Crijitano. Puis, marche à travers champs d'avoines, et, au bout de deux heures, arrivée dans la région dénudée, semée de rares bouquets d'arbres, où Don Quichotte eut sa plus lamentable aventure, sa première rencontre avec sa Dulcinée, changée par un maudit enchanteur en effroyable maritorne.

Ah ! elles sont mélancoliques, les approches de Toboso, avec les rares maisons bâties à la grosse des débris sculptés d'anciens édifices. On lit ouvertement la décadence de la prospère et célèbre cité qui, suivant les documents authentiques, possédait sous Philippe II plus de neuf cents maisons. Et pourtant il demeure je ne sais quel charme, quelle dignité, dans cet endroit, quelque chose comme l'allure d'un gentilhomme injustement déchu.

Les maisons ruinées, jetées çà et là autour des deux églises tristes, rébarbatives, ont cependant, en dépit de leurs cicatrices, un air de propreté et de soin. Les rues, ravinées, n'exposent point à de ces rencontres déplaisantes, qui m'étaient devenues si familières dans les autres rues des villages de la Manche, et comme inséparables de la vie. Comment ! j'ai trouvé à Toboso la chose la plus extraordinaire, la plus exotique pour ainsi dire : une auberge parfaitement propre !

Il était certes tard quand j'y entrai, et je n'osais pas trop me fier à ma première impression, mais le lendemain matin, il n'y eut pas à dire, l'examen en pleine lumière ne me donna point de démenti. Imaginez une



LES MOULINS DE CRIJITANO.

couleur. L'ameublement, chaises, coffres, tables, tout cela curieusement sculpté; la rangée des écuelles de cuivre, des cuillers, des pochons, de belles et primitives formes, admirablement récurée. Mais il n'y avait pas de domestiques dans cette pauvre auberge : c'était la famille, le père, la mère, les deux filles qui faisaient le ménage. Les femmes étaient bonnes et sérieuses; elle vaquaient à leur travail dans une sorte d'atmosphère de bonne grâce. Leurs allures simples, non sans abandon et élégance, faisaient plaisir à voir. Enfin, on se sentait plus chez soi, parmi cette propreté.

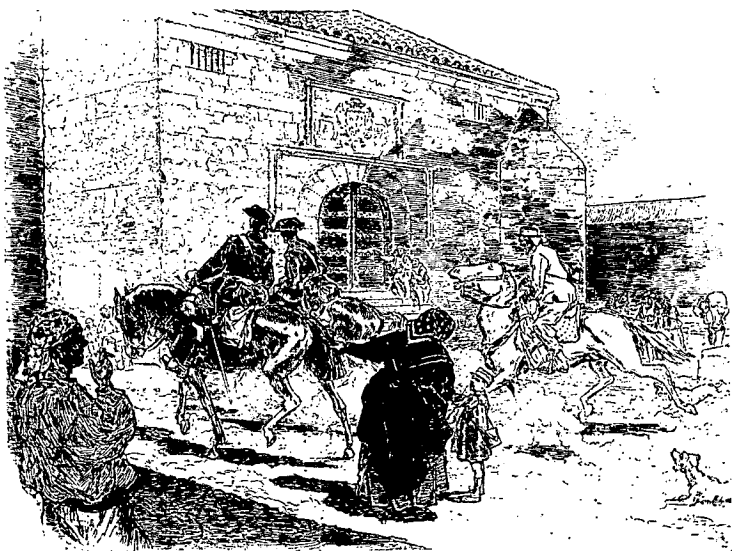
Le père, un homme de six pieds, frisant la cinquantaine, fortement charpenté, large d'épaules, de visage net, mais avec un front très bas, partageait son temps entre le commandement et la prière. En arrivant, nous trouvâmes la famille sur la fin de son souper. Avant toute réponse à nos questions, les quatre personnes, debout, le front incliné presque jusque sur la table, chantèrent d'interminables litanies, et nous laissèrent attendre jusqu'à la fin de la cérémonie. Puis, dès que nous eûmes pu nous faire entendre, les femmes, très animées par l'arrivée d'hôtes, s'encoururent préparer le repas; et déjà l'aubergiste enfourcha son dada favori : les questions religieuses.

C'était un vrai fanatique, et pourvu de cette sauvage intolérance que les étrangers se représentent comme un des traits les plus caractéristiques de l'Espagnol. Mais pour moi, je dois dire que je n'avais pas encore rencontré un seul fanatique parmi les gens de la Manche; celui-ci, il est vrai, comptait pour plusieurs. Don Quichotte mettait moins de chaleur à discuter les points de chevalerie que mon géant d'aubergiste à charger les blâmables pratiques des générations d'aujourd'hui, leur négligence à fréquenter les saints lieux, à accomplir leurs devoirs religieux, en un mot leur abandon de ce qui était autrefois la vraie piété espagnole.

Et c'étaient, à l'appui de ses idées, des citations des ouvrages de théologie, des signes de croix en prononçant le nom des saints ou de Dieu, et aussi des interruptions de ses propres raisonnements pour nous demander notre opinion sur certaines prières à prononcer contre le mal et la tentation, tout un recueil qu'il avait extrait des vieux manuels de piété. Son refrain, c'était que ce monde suit les voies du Tentateur : « Voyez! au siècle dernier il y avait à Toboso une église toutes les deux maisons, ou tout au moins quelque chapelle ou couvent. Mais le gouvernement a dépouillé de leurs terres les moines et les religieuses, et l'on n'en trouve plus un ici, ni plus une, et il ne nous reste que deux églises. Comme c'était beau, je me rappelle, les services divins dans mon enfance! Il y en avait de belles tapisseries, et des vases d'orfèvrerie, et des décorations qui transformaient les autels en vision du Paradis.... Toutes ces richesses ont été vendues les unes après les autres, et c'est comme ça que l'Eglise n'a plus pu faire le bien!... »

L'opinion d'Ezéchiël sur notre hôte fut exprimée à la Sancho Pança, avec accompagnement d'un assez dédaigneux haussement d'épaules : « Ma foi, señor, voilà un homme qui cause comme une linotte, tout du haut de sa très petite cervelle. »

Les femmes, avec un pareil maître, ne



ENTRÉE À CRIJITANO.

propreté hollandaise, oui, en pleine Manche! Le carrelage des cours et des chambres, reluisant; des rideaux aux petites fenêtres, des nattes aux portes, et aux bons endroits, sur les murailles blanches, de touchants efforts de décoration, sous la forme d'images de piété dans des cadres en papier de



REPAS DES LABOUREURS.



TOBOSO.

menaient pas une vie très gaie. Sans doute il avait bonne intention, mais il avait une volonté de fer, et tout un chacun devait épouser de ses doctrines l'esprit comme la lettre. Maria et Juana, ses filles, devaient saluer, s'arrêter et prononcer tout haut une prière chaque fois qu'elles passaient devant une des nombreuses images, encadrées de papier doré ou de paille, qui décoraient les murs du haut en bas de la maison. Au beau milieu de

leur ouvrage, lorsque la main du géant leur faisait signe, il fallait, toute affaire cessante, dire quelque prière spéciale pour la délivrance des esclaves du péché ou la conversion des incroyants. Les hôtes eux-mêmes étaient moins heureux que le chat et le chien, les seuls habitants qui pussent jouir d'une pleine liberté. Il n'y avait pas moyen d'échapper aux agissements tyranniques de cet étrange amo, qui, prenant peu de soin des choses de ce monde, laissait volontiers ses clients mourir de faim ou s'en aller sans payer, du moment qu'il trouvait le joint pour les convertir à sa façon de comprendre la pitié.

C'était la raison qui éloignait la clientèle d'une auberge qui eût été admirable. Lorsque le soir, assis devant la porte et entendant des chansons joyeuses dans le voisinage, nous lui demandâmes ce qui se passait : « C'est dans l'autre posada, nous dit l'amo. Puisse Dieu la réduire en cendres, car elle n'est courue que par les possédés et fréquentée que par les idolâtres ! »

Au temps de Cervantès, les habitants de Toboso, réfugiés mores de Grenade, avaient une réputation proverbiale de rudesse et de brutalité, n'ayant pas eu le temps de se débarrasser des violences et des fiertés, héritées de leurs ancêtres arabes. Mais de cela je ne pus constater trace.

La seule industrie de la ville, à présent, est la fabrication de grandes jarres, les *tinajas*, en terre crayeuse qui abonde dans la région ; les tinajas de Toboso, très gracieuses de lignes et de galbe, sont encore renommées dans les Castilles. La principale église est celle même que décrivait Cervantes. L'impasse existe encore où le scélérat d'écuyer persuadait au bon Don Quichotte que se trouvait le château princier renfermant la belle damoiselle.

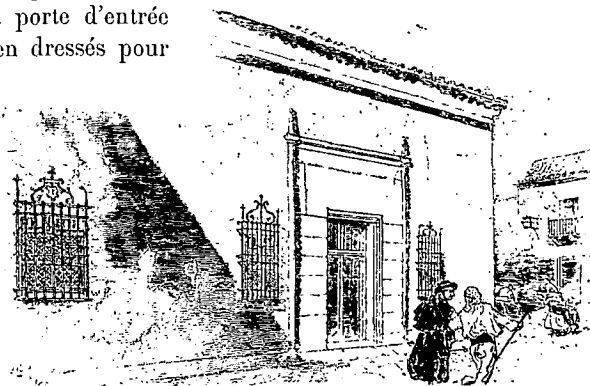
Je ne pouvais manquer l'occasion de me promener tout éveillé dans les fictions du romancier, « tandis que le village était enseveli dans le silence, et que les habitants dormaient tout étalés ». Il me fallait bien, avec Don Quichotte et Sancho, passer dans l'ombre projetée par le « grand édifice », et remarquer avec Sancho, en levant la tête vers le beffroi, que le grand édifice était une église et non pas un château.

Le paysage se présentait juste comme dans le livre : « Pas un son ne frappait l'oreille, sinon l'abolement des chiens » qui assourdissait Don Quichotte et mettait Sancho en émoi. « De temps en temps braillait un âne, grognait un cochon, miaulait un chat, et ces voix s'amplifiaient par le silence de la nuit. »

Nous partons à minuit pour retourner à Argamasilla ; nous passons le Campo de Crijitano avant l'aube, et nous redescendons les pentes vers la prairies du Guadiana ; nous repassons le fleuve sur un pont dont la longueur indique quelles imposantes proportions doit prendre le courant lors de la saison des pluies. Vers midi, nous arrivions à une *quinteria* (ferme importante) où entre Ezéchiél pour demander la permission de faire halte. C'est une faveur qu'on ne refuse jamais, mais qu'il faut, pour l'obtenir, comme toute chose dans ce pays, demander avec les formes traditionnelles de la plus raffinée politesse.

Notre chariot pénètre dans la vaste cour rectangulaire fermée de deux côtés par des bâtiments bas et des deux autres par des murs. On nous fait cordial accueil dans la cuisine, où huit laboureurs, l'inévitable couteau à longue lame en main, sont assis sur des chaises basses, et font rage sur la vaste soupière contenant le *puchero* national. La cuisinière, une timide jeune femme, qui rougit gentiment à la moindre provocation, fait un joli contraste avec ces gaillards basanés et musclés, qui se taquinaient avec bonne humeur, et semblent fameusement s'amuser. A la porte d'entrée une bande de chats et de chiens affamés, mais trop bien dressés pour approcher, regardent avec des yeux ardents, et répriment à demi des appels plaintifs. Chacun nous traite avec une courtoisie et une cordialité parfaites. Je ne crois pas que dans aucun autre pays un étranger puisse trouver d'aussi bonnes façons et autant de tact chez une poignée de pauvres paysans comme ceux-ci. Après le déjeuner, on me fait entrer dans une petite chambre blanchie à la chaux, bien close et bien fraîche, où sur un banc de pierre est disposée une couche de nattes ; on me laisse seul pour faire une sieste, dont j'avais bien besoin.

Comme c'est le moment des moissons, l'endroit



LA POSADA DE TOBOSO.

est fort animé; mais pendant la plus grande partie de l'année le *casero* (le fermier, ou plus exactement le garde de ferme) demeure là seul avec ses chiens et son winchester : la grand'porte est close, la *quinteria* devient forteresse. Alors le casero fait des rondes pour empêcher qu'on ne s'en prenne aux champs, ou qu'on ne pille les provisions de grains, de denrées, de vins. Dans les endroits solitaires comme celui-ci, ces caseros ont une vie mouvementée, et il n'y en a guère qui atteignent un âge très avancé. Mais celui-ci estime que le jeu en vaut la chandelle. « Eh! c'est une belle vie, señor, me dit-il tout en caressant son winchester; on a de quoi boire et manger, un peu d'argent par-dessus le marché, sans compter les occasions de se servir de son fusil. »

La sieste finie, nous reprenons notre voyage à travers la plaine familière, où, bien loin devant nous, notre but apparaît comme un mirage affaibli. Argamasilla vous impressionne de façon différente, selon que vous l'approchez de telle ou telle direction. En ce moment, c'est comme une cité d'Orient, avec ses murailles blanches et brillantes, disposées à l'extré-

mité d'une avenue, une longue oasis de grands peupliers, sous lesquels poussent les figuiers et les citronniers. Tout le tableau a la couleur de l'Orient : même ciel, même brume chaude et empourprée au-dessus de l'horizon, même plaines plates et tannées comme le désert. Seuls les peupliers jurent un peu, et il manque quelques palmiers pour rendre l'illusion absolue.

En approchant du pueblo, des bouquets d'oliviers tordant leurs vieux membres noueux escortent le voyageur de chaque côté du chemin. Sans nul doute, c'est parmi ces vestiges de bois antiques que notre héros, le chevalier redresseur de torts, n'a pu s'empêcher de s'embarquer dans l'aventure célèbre, à la fois triste et comique, si pleine de profonds et limpides enseignements. Pour-

quoi ne serait-ce pas à cet olivier caduc, tout blanchi par l'âge, au milieu d'une clairière, que le pauvre Andrés était attaché par des liens aussi grossiers que solides, cependant que son brutal patron lui caressait vigoureusement les épaules de son gourdin frais cueilli?

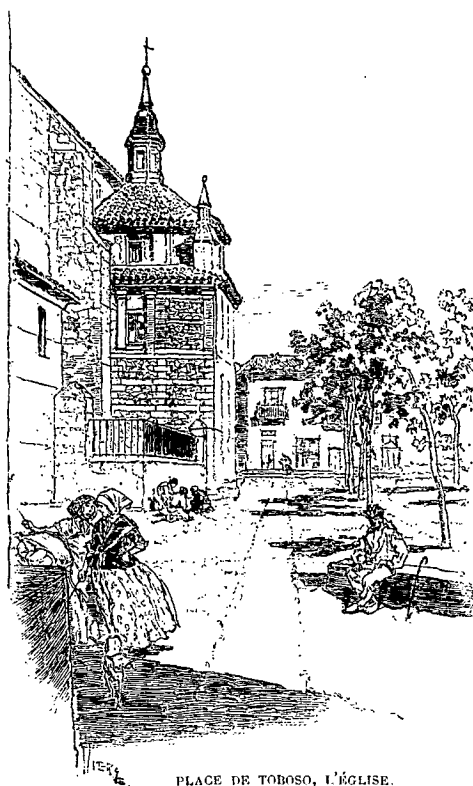
L'itinéraire de l'Académie, dans la préface à l'édition de 1819, place le siège de cette aventure un peu plus au sud-ouest de ces parages; mais là rien ne reste des forêts d'antan. Puis, pourquoi ne pas lâcher la bride à l'imagination? Quel autre arbre, aux environs d'Argamasilla, offre ce tronc crevassé, cette écorce boursoufflée, ces vénérables rides de l'âge? Hélas! ces témoins des choses disparues sont muets pour nous, mais ils se racontent sans doute avec de doux bruissements dans le vent tiède et mouvant. Et ces chuchotements mélancoliques, dans l'atmosphère étouffante et silencieuse, sont comme la voix des aventures passées, innombrables pages de vie à jamais englouties dans l'abîme des temps.



RUE DE TOBOSO.



COUR DE LA POSADA.



PLACE DE TOBOSO, L'ÉGLISE.

VI

La Sierra Morena. — Les adieux d'Ezéchiél. — Valdepeñas. — Almuradiel. — Le vieux José. — La Sierra. — Viso del Marques. — Doña Teresa. — La foire. — Le théâtre en plein air. — Excursion aux jardins de la montagne. — Los Molinos.

L'excursion que je fis à la Sierra Morena fut mon unique infidélité à Ezéchiél. La veille de mon départ d'Argamasilla, nous eûmes un entretien que je n'oublierai pas aisément. C'était mon dernier dîner à la posada del Carmen, où Ezéchiél, qui était l'hôte d'honneur, se comporta avec sa dignité et son tact habituels, sa bonne voix rendant ses propos encore plus sympathiques. Le repas terminé, nous traversâmes la route pour nous rendre à l'unique boutique de l'endroit, boutique ou plutôt chambre basse, de six pieds sur douze, où tenait tout le maigre stock de cotonnades. J'avais besoin d'y changer un billet de banque pour régler mes comptes. Je prélevai le nombre de douros correspondant au nombre des jours de service d'Ezéchiél et de son équipage et je les lui donnai en y ajoutant quelque supplément.

Le brave homme compta soigneusement les pièces, les recompta, parut embarrassé, et finalement me fit remarquer l'erreur que j'avais commise en lui donnant plus que son dû. Sur quoi je lui expliquai que je l'avais bien fait exprès, et que, tout en regrettant de ne pouvoir lui donner plus, je le priais d'accepter ce petit présent en faible remerciement de ses loyaux services. Il continuait d'avoir l'air très gêné, mais finalement il me remercia de la gentillesse, et partit.

Une heure après, il revenait avec ce terrible supplément, disant :

« Non, señor, je ne peux pas accepter ça. Nous avons fait notre prix. C'était plus que je ne gagne de coutume ; je n'ai pas eu de peine ; c'est moi qui y gagne. Nous sommes quittes, et j'aurais mauvaise opinion de moi-même, et vous ne penseriez pas aussi autant de bien de moi, si j'acceptais votre cadeau.

— Mais, mon ami, je considère que vous avez bien gagné cela par les économies que vous m'avez fait faire dans vos achats aux posadas.

— C'était dans le marché, señor. Non, il faut reprendre ça. Donnez-moi une poignée de main comme à un ami, et Dieu soit avec vous et les vôtres. »

Je fus bien fâché d'être forcé de me priver de son fidèle concours, mais sa petite mule n'aurait pas pu faire le long et dur voyage aller et retour dans la Sierra Morena sans prendre plus de temps que je n'en pouvais consacrer. Il y a de ces incidents au cours des plus heureux moments ; cette perte d'Ezéchiél m'était très pénible ; il me semblait y voir comme un avant-goût des ennuis, de la banalité, de la routine, de la civilisation, qui devaient m'attendre dans mon dernier voyage à travers la Manche. Bien entendu, cette idée était fort déraisonnable, car des voyages comme ceux-ci empruntent leur intérêt aux contrastes qu'ils présentent avec la vie ordinaire.

Je n'avais pas d'autre moyen à ma disposition que d'aller par chemin de fer jusqu'au cœur de la montagne, acceptant ainsi ce que je supposais le plus prosaïque et le moins agréable commencement. Eh bien, pour commencer, le train marchait si lentement et faisait de si longs arrêts à la moindre station, que je pris au contraire beaucoup de plaisir à être ainsi mis à même d'étudier tous les détails du paysage. Cela ne ressemblait en rien aux voyages en express que nous sommes habitués à faire ; c'était plutôt l'allure d'une mule ou d'un cheval trotant bon pas.

Au début, le pays plat montrait cet aspect triste et desséché que j'ai déjà décrit. Puis, à mesure que nous avançons, les vignes envahissent, et bientôt remplissent la plaine à perte de vue.

Nous traversons le district le plus productif de vins de toute l'Espagne. La ville prospère qui lui donne son nom, Valdepeñas (la vallée des pierres), avait, malgré son importance, les mêmes maisons aux toits de tuiles, groupées autour de l'église, qui caractérisent les villages de la Manche. Un contraste frappant, par exemple, que celui de ces bodegas toutes neuves, terriblement modernes, avec les raisons sociales peintes en lettres noires de trois pieds sur les murailles blanc cru. Cela me fit mal de voir ici cette criarde signature de notre civilisation au beau milieu d'un endroit aussi primitif, et je trouvai particulièrement désagréable d'être rappelé aussi brutalement dans mon pays.



MARIA (PAGE 560)

De tous les côtés des plaines de la Manche, la ligne dentelée de l'horizon sert comme d'observatoire. C'est la Morena. Nous nous en rapprochions peu à peu, et toujours elle semblait hors d'atteinte. La région de Valdepeñas quittée, le caractère du pays changeait, devenant de plus en plus dénudé et rocheux, et la silhouette dentelée de la Sierra Morena, à laquelle je m'étais accoutumé, disparaissait soudain.

L'immensité jaune et pourpre de la plaine laissée derrière nous et s'effaçant comme un océan brumeux, nous nous trouvions, ayant gravi le premier éperon, complètement entourés de montagnes. La voie devenait plus raide, les talus rocheux s'empilant les uns sur les autres, jusqu'à ce que, après une succession de courbes et de pentes, le train s'arrêtait, pour respirer, à la station d'Almuradiel.

Étant descendu avec mon petit bagage noué à un bâton courbé, j'eus la bonne fortune de rencontrer le vieux José avec sa mule et son char antédiluviens, attachés l'un à l'autre par un harnais brisé et des bouts de cordes, tout cela vermoulu par un long usage. Sans perdre de paroles nous faisons marché et nous voilà partis pour le village de Viso del Marques, le point de ralliement le plus commode pour une exploration de la montagne où nos bons amis, Don Quichotte et Sancho, rencontrèrent quelques-unes de leurs plus merveilleuses aventures.

Quel plaisir que de vagabonder ainsi dans ce décor sauvage et sinistre du grand roman, avec le soleil brillant superbement, en même temps que soufflait une bise froide, et tout en feuilletant pour ainsi dire l'intéressant livre de la sagesse du vieux José ! Sous couleur de lui adresser des questions sur lui, sur les gens, sur le pays, on pouvait tirer de ce vieux livre des bribes de notre chère histoire, tant soit peu bizarrement déguisées, mais pourtant reconnaissables. Le vieux José au visage malin, qui avait vu quatre-vingt-sept hivers, et qui avait profité de son expérience, n'aurait pu s'empêcher de mettre beaucoup de science et de malicieux savoir dans sa conversation.

Nous marchions d'un pas d'escargot sur une terrible route qui écorchait à peine le sol rocheux d'un livide plateau. Une barrière de montagnes aiguës, dentelées, en forme de nageoire, s'élevait devant nous et à côté de nous vers le sud. Entre les pics les plus proches et les dominant, en apparaissaient d'autres, et au loin, deux sommets plus élevés encore, et qui semblaient s'évanouir, dressaient leurs chefs seigneuriaux. Dans ce solitaire et imposant ensemble, il y avait çà et là, parmi les faîtes du plateau, quelques champs de vigne et d'orge, qui accentuaient encore la générale nudité. Quelques végétations vigoureuses, mais rendues trapues par la continue lutte avec les éléments, s'accrochaient au roc vif par des racines qui semblaient de durs tentacules, et trouvaient moyen de s'agripper aux crevasses et de résister victorieusement aux rafales des vents du nord.

Contre ce même ennemi, Viso del Marques groupait ses maisons basses et solides en une masse compacte. A distance, cela se distinguait à peine des alentours, et c'est seulement en approchant du porte-drapeau, la tour du beffroi, carrée et ramassée, sortant entre les petits cubes irréguliers de maçonnerie, que je reconnus ces cubes, non pour des accidents de paysage, mais pour des demeures d'humains. J'imagine que c'est cette moyenâgeuse tour [qui signala Viso del Marques à Don Quichotte et à Sancho lors de leur fuite vers les sécurités de la montagne, après avoir délivré les galériens, s'être battus avec eux et leur avoir échappé, ces galériens si plaisamment définis « des infortunés qui, contre leur gré, étaient transportés dans des pays où ils n'avaient aucune envie de se rendre ».

Des cris, des roulements de tambours, tout un tapage confus frappe nos oreilles dans les intervalles des hurlements du vent, et témoigne qu'il se passe quelque chose d'inaccoutumé dans le village. Notre bonne fortune voulait que ce fût la foire annuelle. Ce n'était pas chose aisée que d'avancer dans la rue principale, débordante de gens. Notre vieux coursier se mit à ruer devant un colporteur asturien tout bronzé, un marchand de *braseros* de cuivre, qui, pour faire l'article, frappait à grands coups de bâton sur sa marchandise.

Baraques et tables étaient entourées de paysans aux manières honnêtes, sérieuses, et qui paraissaient hypnotisés par le bagout des tambourineurs et des bonimenteurs. Les indigènes mâles, assis sur le pas de leurs portes, prenaient grand plaisir à contempler toute cette animation, et aux fenêtres s'épanouissaient les figures brunes de leurs femmes, excitées par le spectacle. Les enfants et les chiens couraient à travers tout cela, les ânes braillaient, et dans les coins, contre les murailles, de patientes mules regardaient l'ensemble de leurs yeux mi-clos, d'un air malin et critique.

A la Casa Teresa, la sexagénaire hôtesse doña Teresa avait un air affable tout à fait engageant, mais qui ne cachait pas complètement son sens très aiguisé des affaires. Elle consentit, au bout de quelques minutes, à me



JUANA (PAGE 560).

faire la faveur de m'accepter pour hôte. Elle présenta d'ailleurs les choses sous le jour le plus honorable, en remplaçant par ce mot d'hôte le terme trop vulgaire de locataire, mais il était visible, d'après l'énormité de sa demande, une peseta par jour pour la meilleure chambre, que ce terme si cordial n'était que le sucre pour déguiser une pilule un peu amère. Comme on dit en Espagne : « *Poderoso caballero es don Dinero. Dios es omnipotente y el Dinero es su teniente.* » (Monseigneur l'Argent est un puissant personnage. Dieu est tout-puissant, et l'Argent est son lieutenant.) »

El Viso étant jeté aux confins du monde civilisé, avec, de l'autre côté, la sierra et le désert, on conçoit que l'on n'y soit pas très préparé à recevoir des voyageurs. Ni fondas, ni posadas. Cette maison est bien la seule où, à de rares intervalles, quelque fonctionnaire de la province ou du gouvernement, en tournée d'inspection, trouve un abri. Aussi cela faisait de la petite vicille, en relations avec ces importants personnages, elle-même un personnage d'importance. Pourtant, bien que je n'eusse aucun prestige officiel, elle eut la bonté de se montrer cordiale envers le nabab qui pouvait ainsi dépenser dix-huit sous pour son logement quand il est si facile de coucher sous quelque porche ou à quelque coin de rue, et de faire ainsi des économies.

Quoi qu'il en soit, c'était une excellente cuisinière, et sa maison était tenue avec une si scrupuleuse propreté que je considérai en effet comme un honneur de pouvoir l'habiter. C'était un spectacle vraiment plaisant que de voir la façon dont elle dirigeait les choses, avec l'aide d'une petite servante d'une douzaine d'années, qu'elle aimait bien et qui lui était attachée; et aussi la façon dont elle traitait son décoratif époux, un caballero qui ne s'abaissait pas à travailler, mais pour qui on avait les plus grands égards. Je m'amusais autant de la malice, de la gentillesse et de la naïveté de ces scènes à trois que si j'avais lu un des plus divertissants chapitres de *Don Quichotte*. C'était attrayant pour le plus mélancolique des hommes. La petite maison était unique en son genre. La personnalité de doña Teresa se reconnaissait là dans tout. Cela était si tranché, si spécial, que l'on ressentait une impression aussi vive que celle qu'on peut éprouver en entrant pour la première fois dans une maison japonaise.

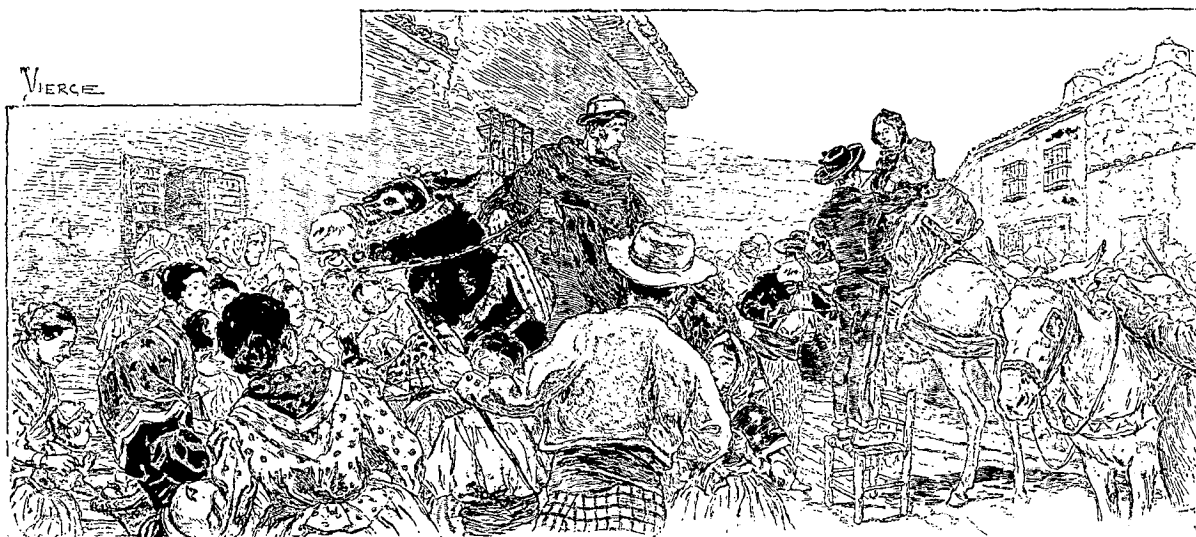
Comme les habitants sont tenus prisonniers chez eux par la neige en hiver et le soleil en été, l'intérieur avait été rendu aussi attachant que possible; c'était un petit monde tout à fait intime. Il y avait des chats, des oiseaux, des plantes en pots, qui diable s'attendrait à trouver des plantes en pots dans la Manche? — des plantes plus surprenantes certes que celles qui ornent la maison d'un petit rentier parisien, des pieds de vigne, et jusqu'à un poirier favori, dans la petite cour qui règne entre l'avant et l'arrière de la maison.

(A suivre.)

AUG.-F. JACCACI.



ÉGLISE À CRIJITANO (PAGE 556)



DÉPART D'EL VISO (PAGE 567).

AU PAYS DE DON QUICHOTTE¹,

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.

VI (suite).



MALAGUEÑA.

DANS la chambre de devant étaient rassemblés des vieux meubles aux formes bizarres, communiquant entre eux par des bandes de nattes disposées sur le sol de terre battue d'une irréprochable propreté. J'appris bientôt que l'on devait toujours marcher rien que sur ces nattes; sans cela la patronne donnait des signes d'une détresse aussi cruelle à voir que ses efforts pour la dissimuler. Il y avait aussi quantité de bric-à-brac, de bibelots de cuivre et autres, qui étaient là pour regarder, pour fournir des sujets de conversation, mais pas pour toucher, et certaines chaises sur lesquelles on ne devait s'asseoir sous aucun prétexte. En fait, les sièges favoris étaient certaines pierres dans la cour et sur le seuil. Dans ma chambre, la magnifique commode subissait une inspection toutes les fois que je sortais, pour s'assurer que mes mains inexpérimentées ne l'avaient pas détraquée; mon lit était frotté et poli jusqu'à

ce qu'il brillât comme quelque vieux bronze précieux.

Je ne pouvais comprendre comment la bonne vieille dame trouvait le temps de si bien entretenir tout son mobilier; d'aller au marché et de marchander si longuement, sou par sou (soit dit en passant, jamais les paysans n'avaient la permission de pénétrer dans l'enceinte sacrée, toutes les transactions se faisant sur le pas de la porte); de cuisiner des plats compliqués et recherchés; de faire constamment attention à son époux et à sa petite servante, caressant l'une, badinant avec l'autre; et enfin d'être toujours prête à tailler une bavette avec l'hôte ou le voisin. Mais positivement elle trouvait le temps de faire tout cela, et de le faire gaîment, gracieusement, omni-présente, alerte, prête à toute affaire.

Nous passâmes deux jours à nous promener, l'époux de Teresa et moi, à travers la foire, flânant dans les rues, fumant des cigarettes, rencontrant les gens du village, engageant de brèves conversations dont le principal sujet était la beauté de cette foire, telle qu'on n'en avait vu depuis de longues années. Mes nouveaux amis étaient de bons spécimens de montagnards, des êtres laconiques, parlant sainement des choses essentielles, préférant au reste du monde la relative liberté de leur reclusion.

Tout en goûtant la fête, ils regardaient avec assez de dédain l'élément étranger, comme ils appelaient les

1. Suite Voyez p. 529, 541 et 553.

marchands, envahissant leur village pour vendre les quelques objets de nécessité bien simples, harnais, poterie, ustensiles de cuisine, étoffes de coton et de laine, mouchoirs, colifichets divers. Il n'y avait entre eux ni sympathies ni affinités, un peu comme l'attitude de la société envers les acteurs; réserve ici tout à fait justifiée, car ces étrangers, racaille venant de toutes les parties de l'Espagne, formaient une clique tenace, rusée, essayant de chipoter partout où possible, mais sachant aussi plier son impudence dès que l'acheteur montrait que la moutarde commençait à lui monter au nez.

La course de taureaux avait été une des attractions, la veille de mon arrivée. Pas une de ces courses comme on en voit dans les villes, mais une affaire purement locale, et qui ne se décide que lorsque la viande de la pauvre bête — le plus féroce animal des troupeaux du village, — est vendue d'avance. Les plus pauvres s'intéressent à cet événement, chacun y prend sa part. La course a lieu dans la vaste cour d'un château moyenâgeux du voisinage. Le résultat de ce petit égorgement démocratique est que l'homme qui réussit à donner le coup mortel au taureau est regardé par le village comme un héros, et admiré le reste de l'année tout le long de son chemin. J'eus l'honneur de rencontrer le garçon boucher qui venait de se couvrir de cette gloire, et il me parut très pénétré de son importance.

Heureusement, le théâtre ambulant, installé sur la place publique, était encore là. Des représentations avaient lieu toutes les fois qu'on pouvait rassembler un public attiré par les boniments que vociférait d'une voix rauque un gaillard remplissant les multiples fonctions de directeur, d'acteur, et sinon d'auteur dramatique, du moins d'adaptateur des comédies. Suivant la tradition, chaque pièce commençait par un prologue et finissait par un



LA SIERRA MORENA, VUE DE LA STATION D'ALMURADIEL.

chapelet de facéties et de compliments à l'auditoire; chaque personnage arrivait ou s'en allait sans le moindre égard au développement de l'histoire, aux situations, aux limites de temps.

Théâtre et représentations correspondent encore fort bien aux descriptions de Cervantes parlant du dramaturge Lope de Rueda :

« Au temps de ce célèbre Espagnol, dit Cervantes, tout l'attirail né-

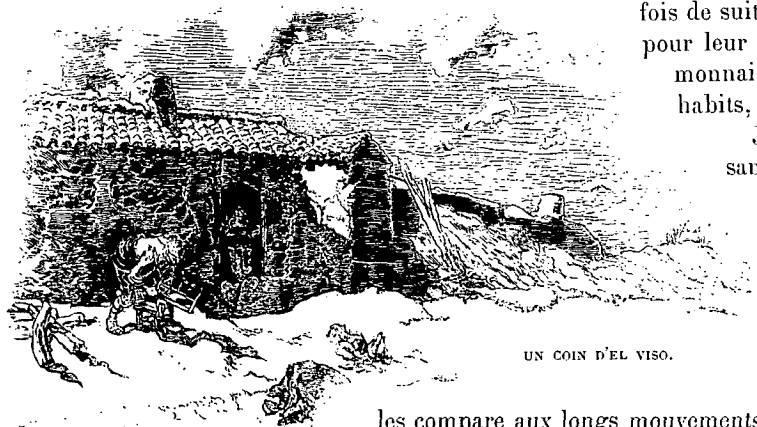
cessaire à un directeur était contenu dans un grand sac et consistait en quatre vestes blanches de bergers, à revers de cuir dorés et estampés, quatre barbes et perruques bouclées, quatre houlettes. Les pièces étaient des colloques, des sortes d'églouques, entre deux ou trois bergers et une bergère, arrangés et complétés de deux ou trois intermèdes dont les personnages étaient tantôt une négresse, tantôt un matamore, tantôt un fou, tantôt un Biscayen, car ces quatre sortes de personnages, — et beaucoup d'autres aussi, — Lope les jouait lui-même avec un talent inimaginable.

« Le théâtre était composé de quatre bancs disposés à angles droits et cinq ou six planches posées dessus, ce qui faisait une scène élevée au-dessus du sol de trois ou quatre palmes.

« Le mobilier théâtral était une vieille couverture, tendue sur deux cordes et qui faisait ce qu'on appelait la chambre réservée; derrière se tenaient les musiciens, qui chantaient de vieilles ballades sans même un accompagnement de guitare. »

Les représentations, alors comme à présent, avaient lieu quand on avait un public, le matin, l'après-midi, le soir : à la fin d'une de ses comédies, Lope invite l'auditoire à « aller dîner et à revenir, car il y a autre chose à voir jouer ». Le plus utile personnage me parut être le fou, qui apparaissait aux moments les plus inattendus, et surtout quand l'attention des spectateurs faiblissait, et qui recevait cent coups de pied, nasardes et injures pour le récompenser de sa bêtise. Les spectateurs, eux, demeuraient toujours silencieux, riaient rarement, et regardaient les farces du bouffon avec une gravité extrême.

El Viso possède un poste de guardia civile. Le district étant en grande partie impraticable aux chevaux, ces hommes rayonnent d'ici, comme centre, sur une quinzaine de milles à vol d'oiseau. Leur profession, dans la Morena, n'est pas une sinécure. Les guardias, qui se relaient nuit et jour à la tâche, sont en patrouille seize heures sur les vingt-quatre; le reste du temps est pour leur famille (car tous sont réglementairement mariés) et pour le nécessaire repos. Ils sont ingénieusement contrôlés dans toutes leurs allées et venues, même lorsqu'ils vont dans les endroits écartés et déserts; allant toujours par deux, on ne les envoie jamais deux



UN COIN D'EL VISO.

fois de suite sur la même route. Tout ce qu'ils reçoivent pour leur service ne dépasse pas trente sous de notre monnaie par jour ; là-dessus ils ont à payer leurs habits, leur nourriture, logement, etc.

J'avais fait ma requête pour obtenir l'escorte sans laquelle il ne serait pas prudent de faire l'excursion que j'avais en vue, et le matin qui suivit les fêtes je partis bon pas entre deux jeunes guardias, le winchester sur l'épaule. Ils allaient de ces courtes enjambées du soldat espagnol qui font bon effet mais ne servent pas à grand chose et sont même assez comiques si on

les compare aux longs mouvements balancés, le genou bas tendu, des montagnards suisses. L'uniforme étriqué des guardias, fait d'épais et sombre drap, été comme hiver, leur donne l'air gauche et raide des soldats des boîtes de jouets. Leurs yeux noirs aux cils épais, leur longue moustache tortillée ajoute

un air de férocité toute faite comme on en attendrait seulement au théâtre.

Nous gravissons d'abord un talus qui, finissant net à peu de distance au-dessus, semblait surmonté par une masse pourpre sombre, la chaîne de faîtes formant l'épine dorsale des sierras.

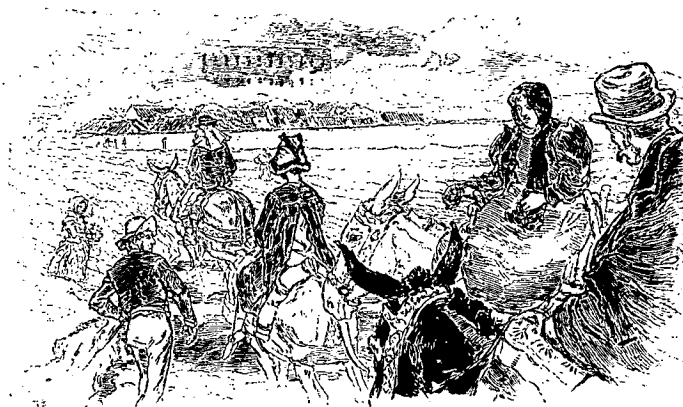
Après cette première impression, nous nous trouvions redescendant et traversant des sommets déserts, des éperons dont la surface tannée, d'un ton monotone, fait le plus étonnant repoussoir aux grandes montagnes dentelées qui maintenant se dévoilaient à nos yeux, leurs masses et leurs crevasses se mélangeant dans une bigarrure harmonieuse de brillantes couleurs, et s'étagant comme un piédestal pour l'inexprimable et rayonnante pureté du profond azur, tout là-haut.

Notre sentier descendait en serpentant sur le roc vif, qui coupait les chaussures, et à mesure que nous avançons les alentours rudes et raboteux faisaient paraître un mirage, l'aérien et transparent rideau des sierras, qui sans cesse grandissait devant nous. C'était l'occasion ou jamais de se rappeler le passage où Cervantes décrit les sensations de Don Quichotte dans un endroit de cette nature :

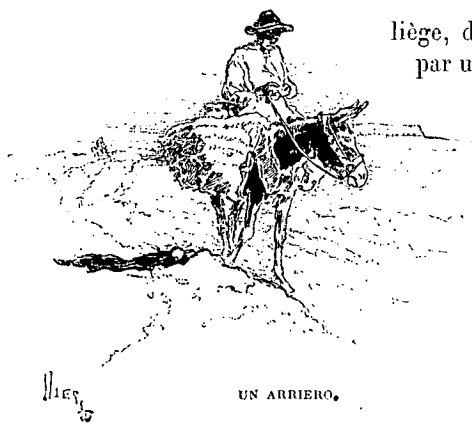
« Et, comme ils pénétraient plus avant parmi ces montagnes, nous ne pouvons dire la joie de notre chevalier, à qui les lieux semblaient le plus proprement choisis pour accomplir les aventures qu'il cherchait. Ils rappelaient à sa mémoire les merveilleuses histoires dont les chevaliers errants avaient été les héros dans de semblables solitudes et déserts. Et il chevauchait si envahi et si transporté par de telles pensées, qu'il ne pouvait songer à autre chose que ce fût. Sancho, de son côté, n'avait point d'autre souci (une fois délivré de la crainte d'être pris) que de savoir comment il remplirait son ventre de ces friandises qui provenaient des dépouilles religieuses. Aussi suivait-il son maître, prenant de temps en temps dans le panier que portait Rossinante, faute de l'âne, quelque viande pour garnir sa panse. Et pendant qu'il marchait en s'occupant ainsi, il n'aurait pas donné un fétu pour rencontrer une aventure, fût-elle la plus glorieuse du monde. » (II^e partie, chap. xxiii).

Semblables à Sancho, nos compagnons et hôtes, doña Teresa, son époux, sa petite servante, qui nous suivaient dans le char du vieux José, tuaient le temps en mangeant des *banuelos*, cette pâtisserie favorite des Espagnols du sud et des Africains du nord, et en buvant le riche vin de Valdepeñas, ce qui leur faisait magnifiquement oublier les cahots et la chaleur. De temps en temps même, un enthousiasme irrésistible éclatait chez eux sous forme de litanies improvisées et récitées à la hâte, finissant sur des notes prolongées, perçantes, célébrant Celui qui leur donnait les fêtes, la beauté du jour, et la joie de leurs cœurs.

On perd tout sens de l'orientation dans ces chaotiques déserts, peuplés seulement de troupeaux, de mamelons serrés, bornant l'horizon de trois côtés avec leurs étranges variétés de silhouettes. La chaleur est étouffante dans ces gorges fermées, et l'on ne commence à respirer qu'après avoir fini de descendre, et quand on recommence à monter. Des feuillages se montrèrent en haut de la dernière colline, et nous atteignîmes bientôt notre but, un luxuriant jardin, ombragé de chênes-



EN VUE D'ALMURADIEL.



liège, de châtaigniers, de chênes, tout cela entretenu en fraîcheur et en vie par un bruyant petit courant d'une eau idéalement pure.

Nous présentâmes nos hommages à deux vieilles dames, sœurs d'un défunt chanoine, et nous bûmes un long trait d'eau à la source située devant leur petite maison de pierre, tandis que leurs serviteurs venaient et demeuraient là, nous contemplant silencieusement, jusqu'au moment où nous nous remettions en chemin.

Suivant le cours d'eau à travers le jardin, le traversant, puis le retraversant, sautant par-dessus des murs de terre sèche, nous baisant sous les branches de poiriers et de pommiers, nous arrivions enfin... jusqu'à une bande de bambins se baignant sous l'œil vigilant de leur mère. Un tout petit garçon entièrement nu, effrayé de nous voir, se mettait à pleurer et criait : « Maman ! » tandis que ses petites camarades riaient à belles dents, de lui, — et de nous.

Le contenu du char fut débarqué dans un bon petit coin, sur la lisière de l'oasis. Les gens de notre compagnie s'activèrent à chercher du bois, de l'eau, à mettre rafraîchir vin et légumes dans un étang profond. Le feu allumé, si quelqu'un s'écarta, ce ne fut pas pour longtemps, car on revenait vite monter la faction devant la lèche-frite, dont doña Teresa avait la surintendance. Spectacle pathétique, que celui de la fascination exercée sur ces gens par la nourriture : cela veut dire, en effet, qu'ils n'ont pas souvent l'occasion de satisfaire complètement leur appétit. Ils ressemblent aux Arabes, qui, vivant de la façon la plus frugale et la plus chic, prennent leur revanche quand une chance se présente, et se gorgent jusqu'à atteindre un état de stupeur.

Amusante fut la conversation pendant ce fin repas, les saillies intarissables et inattendues de Teresa faisant comiquement sortir les yeux de la tête à nos guardias, et détournant l'attention qu'ils apportaient à la tâche de se consciencieusement remplir.

« Gare, mon trésor, le vin fait pousser la barbe et fuir les galants, » disait-elle à la petite servante au moment où elle allait boire.

Et la pauvre protestant qu'elle se souciait pas mal des galants, Teresa ripostait par ce vieux proverbe que Quevedo a pris pour titre d'une de ses pièces :

« Qui ment beaucoup péchera beaucoup (*Quien mas miente, medra mas*). »

Puis elle clignait de l'œil vers son mari, disait : « Des galants ! elle en aurait des douzaines ! Je la surveillerais. Mais à quoi bon ? Ma mère me bat et je fouette la toupie (*Castigame mi madre yo trompo gelas*). » Encore un proverbe de Quevedo qui, appliqué ici, signifiait : Je la morigène, mais elle continue son jeu.

A quoi la gamine répondait, à voix basse : « Après tout, ce n'est pas ma faute. *No con quien naces sino con quien paces* (Pas avec qui tu nais, mais avec qui tu broutes) ».

Les victuailles dépêchées, les outres vidées, et savourée autant que bue la salade, — bue est le mot, car la salade est ici une pinte d'eau et une pinte de vinaigre dans le mariage desquelles nagent des tomates, concombres et oignons, — le seul épilogue possible à cette débauche gastronomique était, en un tel endroit, de faire une bonne sieste, et chacun s'y livra sans tarder.

En me réveillant, je vis mes compagnons étendus çà et là, profondément endormis au frais, le bras replié sous leur visage allumé. Près du chariot, la vieille mule étique mâchonnait son fourrage, et les cerceaux de sa carcasse se dessinaient en ombre et lumière. Au bas de la prairie, la petite servante se chantonait à elle-même quelque chanson. Mais, coquette en herbe, elle faisait une répétition générale de ses petites ruses et mines féminines, faisant des airs de tête, essayant des révérences, combinant quelque figure de danse particulièrement conquérante.

Une poussée de hauts châtaigniers et de pins sur le bord de la prairie enserrait le bassin de pierre où jaillissait la source, bienfaitrice de ces jardins. Du fond de sable et de cailloux s'élevaient, à travers le clair cristal, d'ininterrompus chapelets de bulles d'air. Des poissons apparaissaient et disparaissaient dans les herbes garnissant la pierre, venaient nager à la surface de l'eau ; des libellules et des hirondelles, piquant en zigzags, venaient boire une bécquée.

Le profond silence n'était interrompu que par le rythme de l'harmonieux clochetis de la mule, et par les trilles lointains



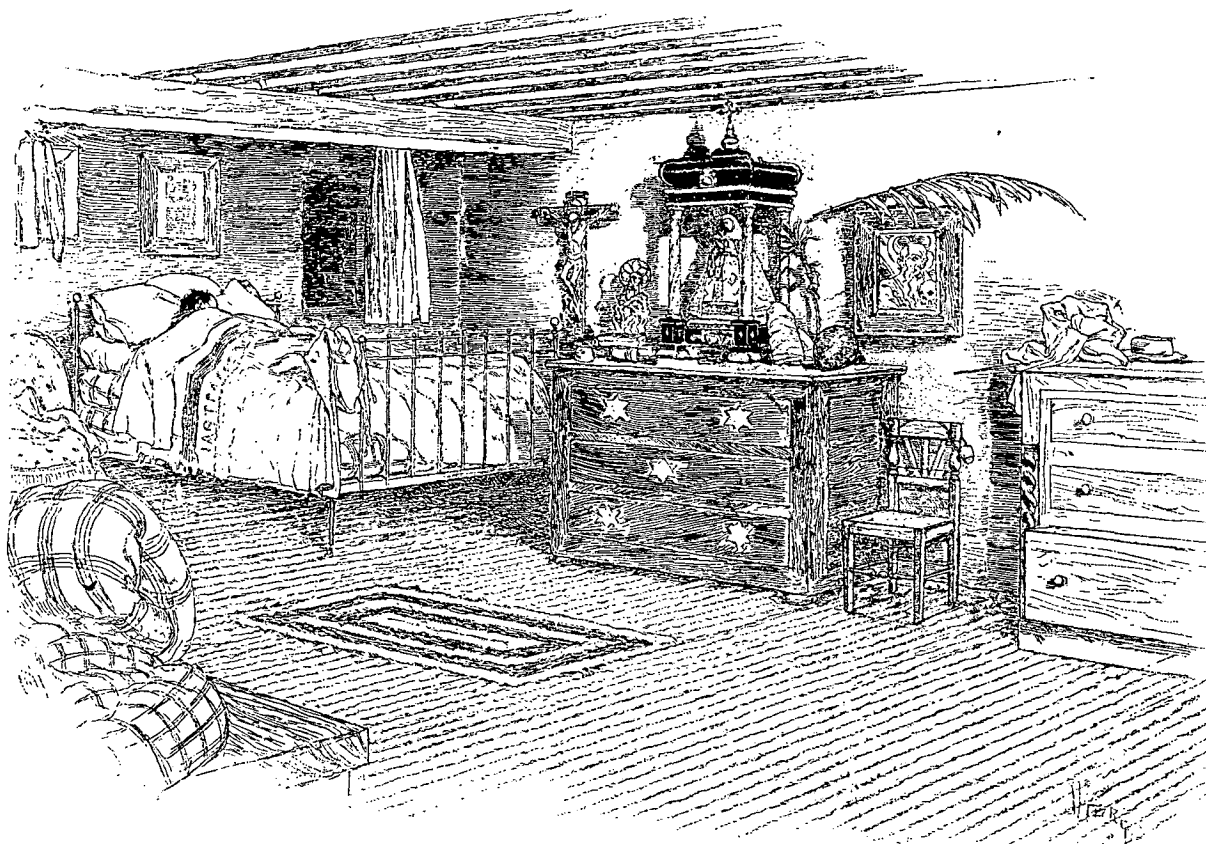
Vierge

CERVANTES.

d'un oiseau, solitaire chanteur. Le vent, ramassant ses forces en approchant, comme les vagues qui galopent vers la rive, affluait en bouffées qui agitaient les faites des arbres et les rendaient frémissants. Entre leurs troncs on voyait, en apparence assez près pour qu'on les pût toucher, nos gigantesques voisines, les énormes croupes de montagnes, flamboyantes d'une lumière qui faisait valoir les veines colorées courant le long de leurs rapides déboulements, toute la richesse incomparable de leur rude beauté.

Elle était tout à fait pareille à celle-là, la place où le Chevalier de la Triste Figure accomplit la pénitence qu'il s'était imposée : c'était bien « au pied d'une altière montagne », que bordait « un charmant ruisseau », qui entourait « une verte et luxuriante prairie ». Pourquoi ne serait-ce pas l'authentique endroit que Cervantes avait en vue, et bien que l'opinion des érudits l'ait placé plus loin, à quelques lieues à l'est ? L'impression produite par cet heureux et paisible petit monde, avec son eau courante, son abondante végétation, au milieu du paysage le plus rébarbatif, était tout à fait celle d'une oasis parmi les sables du Sahara, se perdant à l'infini.

Nous repartîmes assez tard pour El Viso. Le soleil était brûlant, mais longtemps avant d'arriver à notre gîte,



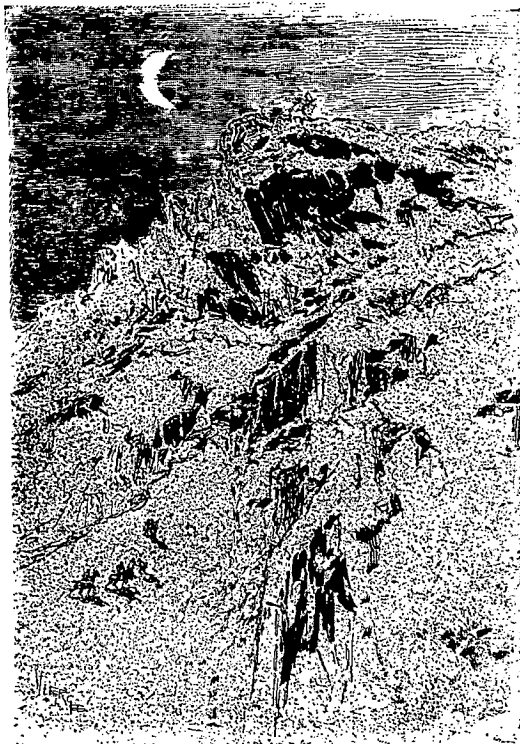
NOTRE CHAMBRE A EL VISO.

la Casa Teresa, nous dûmes nous envelopper de couvertures et de manteaux, la transition, au coucher du soleil, étant des plus brusques entre le chaud et le froid.

Los Molinos fut le but d'une autre excursion, mais j'y allais seul avec mes guardias, car c'était beaucoup trop loin pour la señora et son époux. C'était se transporter « jusque dans les entrailles de la montagne » au milieu même du farouche paysage que Cervantes a décrit dans les chapitres où il raconte les aventures du Chevalier avec le déguenillé Cardenio.

Ce désert enchevêtré, sans chemins, de sauvages pics et vallées, inaccessible à tout homme qui ne connaît pas le pays à fond, était jadis le refuge de ceux qui cherchaient à se garer de la justice et de l'Inquisition. Jusqu'à la dernière génération, ce fut le repaire de bandes de brigands, dont les sanglants exploits sont restés gravés dans l'imagination populaire et figurent encore dans les entretiens des hommes, des femmes et des enfants de la région.

Il nous fallut quatorze heures de la plus pénible marche pour arriver au moulin, qui, malgré les dangers que présente le sentier qui fait sa seule communication avec le reste du monde, n'est pas complètement abandonné. La force hydraulique n'est pas très grande, le chauffage est très coûteux, de sorte que, si l'on ajoute les risques sérieux de perdre en chemin des mules et des sacs de farine, ce moulin à eau, qui peut faire de la farine à bon marché, n'est guère achalandé que par les pauvres, et ne marche que peu de mois par an.



LA PIA DE PIANERO.

Et le chemin n'est pas seulement dangereux pour les bêtes ; il l'est pas mal pour les gens. Le roc brillant et poli, les pierres roulantes ou brisées sur la rapide descente rendent la marche incertaine et peuvent conduire facilement le voyageur au fin fond du précipice. Le sentier est tout garni de tas de pierres, commémorant de semblables accidents. A chacun de ces tas, suivant la coutume, nous ajoutâmes religieusement notre pierre en passant. Cet usage est encore en vigueur en Sicile et dans tout le nord de l'Afrique.

En revanche, le spectacle était grandiose au possible. Des cimes escarpées alternaient avec des bouquets de robustes myrtes et de lentisques, et avec des talus où le rampant arbousier et le laurier poussaient à profusion sur des tapis de pâquerettes et de trèfles, dont l'arôme pénétrant embaumait la vallée. Nous pûmes, dans la dernière partie du voyage, constater la vérité du proverbe : « *No hay atajo sin trabajo*, pas de court chemin sans peine », car il nous fallut faire ce chemin en sautant de bloc en bloc, à la façon de Cardenio, le fou par amour. C'était la seule façon d'arriver promptement à destination et aussi sûrement que par le chemin des mules.

Au fond d'un étroit fossé, entouré de tous côtés par de gigantesques murailles de montagnes presque perpendiculaires, qui semblaient prêtes à l'écraser, était le moulin, et c'était l'endroit le plus abandonné, le plus misérable que j'aie jamais vu de ma vie. Sans occupant en ce moment, il nous regardait de ses fenêtres sans croisées, comme un cadavre avec des orbites sans yeux. Derrière la porte vermoulue, nous

trouvâmes, habitée par les chauves-souris et les rats, une chambre sordide dont le vide moisi, les murs branlants, produisaient une impression tragique et déprimante. On ne pouvait trouver là ni aide ni courage. Tout était abject, déchu, désespéré. L'eau était glaciale et glaciale était la nuit. Nous fîmes tant bien que mal du feu par terre, et nous dormîmes auprès, chacun faisant la garde à son tour.

Lorsque je rentrai à El Viso la nuit suivante, épuisé, il me sembla que je revenais d'un des cercles de l'Enfer.

VII

La grand'route royale. — Paysages de montagnes. — Venta de Cardenas. — Apprentis toreros.
Une famille de Bohémiens. — Despeñaperros.

J'ai quitté El Viso en compagnie de José, de son char et des deux guardias, au milieu d'une de ces nuits

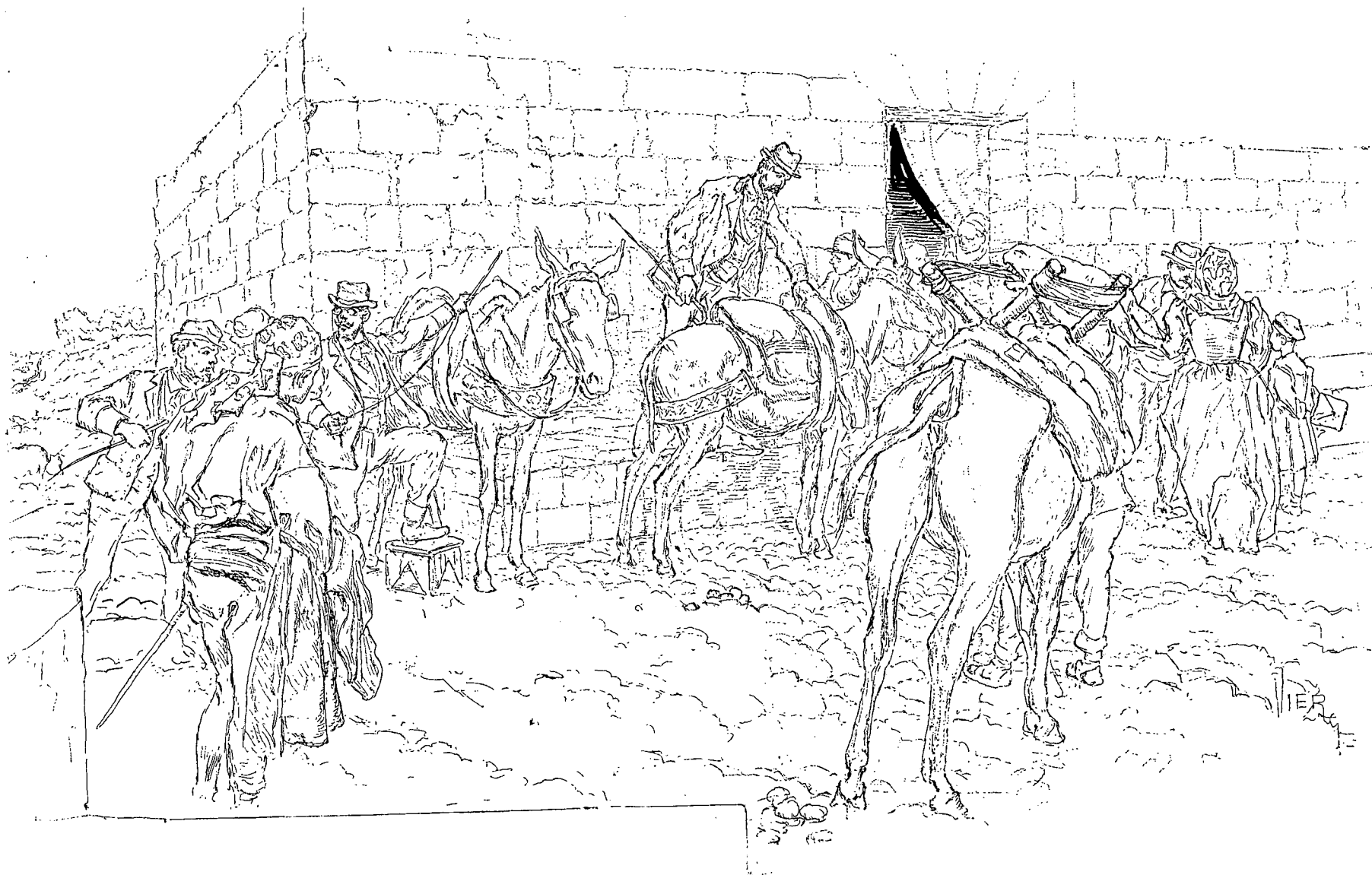
étoilées qui, par leur atmosphère diaphane, les souffles de vent tiède, velouté, caressant, font du voyage un exquis plaisir, même quand il est probable que le jour suivant sera à l'orage.

Après une lieue environ, je me retrouvai sur la grand'route royale réunissant Madrid à Séville, que j'avais déjà prise pour me rendre au Toboso. Nous la suivîmes dans la direction du sud. Là, les divers groupes des sommets de la Sierra se distribuent à la ronde en une architecturale confusion du plus frappant caractère, et tout change sans cesse avec la direction, la montée, la descente de la route.

Quelques ruines demeurent pour raconter l'antique prospérité, l'activité de cette grande artère, qui, elle, par sa solidité, brave le temps et les éléments. Nous nous arrê-



DANS LA SIERRA.



UN DÉPART DANS LA SIERRA MORENA.



LES TOREROS REGARDANT L'ÉTRANGER MANGEANT.

tâmes, pour prendre une tasse de café, dans une venta en ruines qui, dans ses deux seules chambres intactes, abritait un jeune couple, le mari revêché et la femme avec des airs de chien battu, tous deux d'une attitude gênée qui nous rendit silencieux et nous mit mal à l'aise. Les guardias m'expliquèrent, quand nous nous remîmes en chemin, que c'était un mari jaloux, et que c'était la raison pour laquelle ils vivaient ainsi dans cette sauvage solitude, loin de tout être humain.

Tout au bas d'une longue descente, la route tournait brusquement à droite et traversait un pont jeté sur un impétueux torrent. Vis-à-vis du pont et en contre-bas de la colline, était comme une avalanche de blocs gigantesques. La route les évitait, redescendait tout droit, passait sur l'autre rive du torrent et traversait de nouveau un pont cent mètres plus bas.

Ces blocs commandant la route dont on apercevait en

bas et en haut de longues parties du ruban font ici un endroit idéalement propice aux embuscades. Aussi, à cette place, les brigands ont-ils commis plus de meurtres et de rapines que dans tout le reste de l'Espagne réunie, à ce que me dirent mes guardias.

Jusqu'à l'adoption des Remington et des carabines Martini-Henry, les mules et leurs charges étaient volées, les cochers dévalisés, et quand les voyageurs refusaient de se rendre ou faisaient mine de résister, ils étaient massacrés, et leurs têtes coupées placées sur les parapets du pont pour servir d'avertissement aux voyageurs à venir.

Sur un des sommets à droite de la route, on voit la caverne des Paolos, qui fut le repaire d'une bande fameuse. Les Paolos étaient frères dans le sang et le crime ; leurs exploits figurèrent parmi les histoires choisies dont José, qui avait connu un des Paolos, me régala ; c'étaient des récits fastidieux et révoltants.

Grâce principalement aux efficaces efforts de la guardia civile, la route est maintenant et depuis longtemps exempte de brigands. Pourtant, lorsque je demandais à mes hommes quels dangers j'aurais risqués en cheminant seul dans ces parages, ils me répondaient qu'un pauvre n'aurait rien à craindre, mais que quelque grossier et ignorant arriero, qui m'aurait par hasard rencontré sur son chemin, aurait très bien pu avoir l'idée de me planter son couteau dans la poitrine pour voir s'il n'y avait pas sur moi une peseta ou un peu plus. Or, ce qu'il y avait de plaisant en ceci, c'est qu'avec mon misérable costume de naturel de la Manche, je m'étais imaginé que je représentais le plus idéal vagabond, le plus parfait sans-le-sou !

La route se poursuivait en bordure du cours d'eau qui peu à peu perdait son caractère sauvage et devenait une jolie rivière bouillonnante. Le chemin de fer la rattrapait et la traversait, et nous continuions notre route en pente le long de la voie ferrée et de la rivière sans rencontrer âme qui vive. Il ne passait pas de train, et seule la chanson de l'eau troublait l'accablant silence.

Les montagnes graduellement paraissaient se rassembler sur nous, et s'élever bien haut, toutes tapissées de forêts que déchiraient par endroits des prismes de rochers. Notre sentier était tout semé de débris, provenant des roches désagrégées sous l'effort des éléments. Des fragments de riche quartz métallique indiquaient la richesse gisant, inutilisée, dans ces montagnes de la Sierra Morena, célèbres au temps de l'occupation romaine pour leurs mines de cuivre, de plomb, d'antimoine, d'argent, abandonnées maintenant, et oubliées depuis des siècles.

Avant la solitaire station de Venta de Cardenas, nous trouvons une des plus misérables localités que j'aie rencontrées dans mon voyage. Une demi-douzaine de masures basses, sans fenêtres, bâties de boue et de crachat, vautreées dans des mares d'ordure, où vaguaient des poules et trifouillaient des cochons. De



ARRIVÉE DES GITANOS À LA VENTA.

répulsifs spécimens d'humanité, en haillons abominables, sales au-dessus de ce qu'on peut rêver, traînaient sur les seuils, nous regardant d'un air idiot. On eût dit qu'ils allaient, à un moment donné, marcher à quatre pattes et ramper avec les animaux, dont ils n'étaient guère éloignés en apparence.

Comment ces êtres peuvent-ils demeurer si en bas de l'échelle humaine dans un pays où le sol devrait, avec un peu de peine, rapporter de convenables revenus, c'est un problème. Peut-être pourrait-on demander la réponse aux riches propriétaires des montagnes, qui se gardent jalousement le sol comme de simples réserves de gibier.

Ces paysans n'ont d'autre ressource que le braconnage. Trop ignorants pour savoir expédier en ville par chemin de fer le gibier qu'ils tuent, incapables d'en faire usage dans les misérables villages de la région, ils ne tuent que pour soutenir leur vie; leur existence se passe à manger, à dormir et à dépister les gardes-chasse; elle est aussi primitive et dégradée que celle de leurs ancêtres de l'âge de pierre.

Au-dessus de la station, la route gravit les flancs d'une vallée qui va sans cesse se rétrécissant; cette route a pour toute protection du côté du précipice un chapelet de *moriones*, ces bornes érigées à un petit nombre de mètres tout le long de la route, et qui étaient un des signes les plus caractéristiques et pittoresques des vieilles voies espagnoles. Ces *moriones* indiquent le chemin de Venta de Cardenas, située près de l'entrée du célèbre cañon de Despeñaperros. C'est là que la luxuriante végétation du cactus commence à signaler l'Andalousie, musicale jusque dans son nom, le pays des castagnettes et des fleurs, des ensorcelantes danseuses et cigarières, des gitanos et des toréadors, et de toutes sortes de gens, très séduisants dans les romans, très vulgaires dans la réalité.

Jadis la vie de la Morena se concentrait dans les parages de ce défilé de Despeñaperros (littéralement « chiens jetés dehors », probablement parce que c'est là qu'on vit le dernier de ces infidèles, de ces chiens, les Mores; lorsque, abandonnant Tolède et leurs provinces du Nord, ils se replièrent sur l'Andalousie). Despeñaperros demeura la ligne de démarcation entre les Chrétiens et les Mores pendant que ceux-ci occupèrent Grenade. Ce fut alors la vraie Porte du Sud, à travers laquelle passa tout le trafic entre la capitale, Séville et le reste de l'Andalousie.

Mais, maintenant, au lieu de l'animation de naguère, des défilés de coches et des troupes de mules chargées, il n'y a plus, et encore de rares fois chaque jour, que le strident sifflet et le grondement des trains. C'est encore la porte de l'Andalousie, mais la vie s'en est retirée, et l'endroit est probablement plus solitaire à présent qu'il ne fut jamais depuis que les Romains conquièrent l'Ibérie.

La Venta de Cardenas, précieuse relique des temps où l'on voyageait en diligence ou à pied, domine justement l'intruse du paysage, son ennemie, la voie ferrée. Il en a vu, le vieux caravansérail! Une vie brillante, active, affairée! Que de figures historiques, rois et reines, prélats et ambassadeurs, capitaines et marchands des Indes, se sont arrêtées sous son toit, coude à coude avec les gens du commun, muletiers et soldats! Dans ses grandes lignes il demeure tel qu'il fut bâti il y a plus de trois siècles, solide, bien que négligé, et racontant toute sa pathétique histoire par ses vieilles pierres, ses immenses étables, ses portes assez grandes pour laisser passer de front deux carrosses royaux.

Nous eûmes dans la vieille auberge une réjouissance en plein midi. L'ama, un beau type de Maritorne, daigna faire elle-même la cuisine (il est vrai qu'il n'y avait pas de domestiques).

L'endroit avait bel air; les pigeons, les poulets, les chats et les hirondelles animaient de quelque apparence de vie ces



LOS ORGANOS (PAGE 576).



LOS ORGANOS.

salles hautes et vides. Dans l'immense chambre où nous faisions les cent pas et où nous devions nous reposer, combinaison de hall, de salle à manger et de remise, une centaine de nos chariots aurait facilement pu évoluer.

Notre petit groupe s'assit devant le banc peu élevé, servant de table, sur lequel on servit une couple de perdrix et un lapin; une délicieuse salade de concombres et de tomates nageant dans un ample bol de vinaigre et d'eau, jouait bravement son rôle auprès de ces victuailles. Nous trempions tous, démocratiquement, nos cuillers dans le plat commun, et les chats, ainsi que les poulets, formant le cercle, quémandaient chacun à sa façon, dérobant au besoin, quand on ne leur donnait pas.

Deux pauvres drôles, maigrement vêtus d'une chemise et d'une culotte, qui n'étaient pas très complètes ni l'une ni l'autre, et coiffés de mouchoirs rouges, entrèrent dans la chambre avec l'air hardi et alerte des vrais bohémiens. Même devant les guardias, ils dissimulaient mal leur apparence mi-voyou, mi-gitano. Après avoir salué à la ronde, ils s'assirent, sans dire un mot, près de la muraille opposée, déposant avec de grands soins un paquet de haillons, d'où sortait une lame droite, soigneusement enveloppée.

— Toreros, dit le vieux José.

L'un des deux n'était vraisemblablement qu'un acolyte, un apprenti banderillero sans doute. L'autre, l'espada, avait un visage d'une saisissante beauté, mais avec une expression sinistre et diabolique. Souple et musculeux, il se tenait contre la muraille avec l'élégance d'une statue grecque. Il nous posa quelques questions, auxquelles répondirent laconiquement les guardias, qui avaient pris leur air officiel de défiance. Ces voyageurs étaient des Andalous se rendant en la province de Ciudad Real (la Manche) pour s'enquérir des moments et des endroits où aurait lieu quelque petite course locale.

Du diable d'ailleurs s'ils savaient qu'ils se trouvaient précisément dans cette province de Ciudad Real. Il était évident que leur seule préoccupation était de repasser les stratagèmes de torero, et d'y atteindre assez de perfection pour devenir célèbres, porter de beaux et bons habits, voyager en grande pompe, et profiter des choses. Avec leurs mines d'affamés ou de félins en quête de proie, leurs gestes silencieux et agiles, leurs coups d'œil de renards, on voyait qu'ils ne renonceraient à l'espoir d'être invités à prendre place parmi nous qu'une fois la dernière chance évanouie.

L'amo, l'ama et leurs enfants nous suivirent à table et ils nettochèrent proprement les plats. Aussi donnai-je aux toreros une menue pièce d'argent. Autant que j'en pus juger par leur expression de surprise, c'était certainement la première qu'ils eussent reçue de cette façon. Leur sourire disait assez clairement qu'ils n'étaient pas très sûrs que l'esprit du donateur ne fût un peu dérangé. Toutefois, ils acceptèrent, et enveloppèrent leur

pièce dans plusieurs replis d'un chiffon. Je pensai qu'elle ne les abandonnerait qu'à bon escient, et qu'on pourrait compter sur eux pour en tirer tout ce qu'on en pouvait tirer.

Un autre groupe de va-nu-pieds voyageurs se présenta pendant que nous nous tenions sur le seuil. La femme assise tout au haut de la charge d'un âne, le mari conduisant, et deux enfants suivant. Ils appartenaient à la famille des sortes de fakirs ambulants qui vont de village en village, de foire en foire, vendant des objets de camelote, la femme disant la bonne aventure, et le gamin, un des plus roués petits chenapans qu'on pût voir, faisant sa spécialité de danser la *zapatera*. Nos guardias avaient l'œil sur le père, un drôle malgracieux



SCÈNE A LA VENTA DE CARDENAS.



SCÈNE A LA VENTA DE CARDENAS.



SUR LA ROUTE DE LOS MOLINOS (PAGE 569).

et de fort mauvaise mine. Le vieux José lui-même, qui avait tout vu dans sa vie, le regardait soupçonneusement et disait : « C'est un de ces hommes qui vous couperaient la gorge rien que pour la blague. » Le gamin, d'un air de bravache, chanta ce fragment d'une *petenera* blasphématoire :

Je vous aime plus que ma vie,
Je vous aime plus que ma mère,
Et si c'est un péché,
Eh bien ! je vous aime plus que la Vierge du Carmel.

« Fi donc ! dit un de nos guardias. N'insultez pas Notre Dame ! » Là-dessus, toute la famille se retourna et nous regarda en feignant une grande surprise.

Ils payèrent deux sous le privilège de se servir du feu pour cuire quelque chose qu'ils avaient apporté avec eux et de s'abriter quelques heures, eux et leur bête. Ils étaient de méchante humeur, n'ayant pas fait d'affaires à la foire d'El Viso. Tout en repaquetant leur charge d'âne, ils lâchèrent la bonde à leur mépris pour les gens de la Morena, des imbéciles, une race de brutes et d'ignorants, qui ne voulaient payer pour être amusés ni acheter des objets qui ne servent à rien. Mais tout irait mieux bientôt, car ils étaient en route pour Séville, « le Paradis », comme ils l'appelaient. Ces gens, de la lie sévillane, étaient de ceux qui croient que leur ville seule vaut la peine d'y vivre et regardent le reste du monde comme barbare.

Ils se reformèrent pour le départ dans l'après-midi et les voilà en route pour leur chère destination, la gamine faisant des sauts périlleux et bondissant de joie, le gamin imitant la guitare accompagnant cette chanson de femme :

Séville de mon âme,
Séville de ma joie,
Qui n'aimerait pas être à Séville,
Même pour y dormir sur les cailloux ?

Et à distance on entendait encore la voix rauque du père jetant d'abominables malédictions sur El Viso et les gens de la Morena.

De la Venta jusqu'à la fin de la grande brèche de Despeñaperros, la route royale, étroite et mal tenue, est taillée en pleine montagne.

Nous suivions à loisir ses molles courbes et ses brusques détours, dont chacun nous révélait une vue nouvelle et saisissante. A notre droite, la montagne, muraille à pic, s'élevait dénudée, jusqu'au ciel bleu, parmi des flocons de nuages. A gauche régnait le précipice. A mi-hauteur de ce précipice, la voie ferrée, semblable à un ruban, traversait des ponts, disparaissait dans des tunnels. Tout au fond, deux mille pieds plus bas, l'eau verte se précipitait en bouillonnant vers le Guadalquivir et l'Andalousie. Tout contribuait à faire un tableau magnifique et émouvant : les bouquets serrés d'oliviers sauvages et de chênes rabougris poussant sur les pentes ; la luxuriante végétation de fougères, de plantes trainantes et de vert gazon tout étoilé de fleurettes, au fond des gouffres ; la rigidité et la nudité sévères des



DANSE A SÉVILLE.

VIER
TE



LES TOREROS (PAGE 574).

énormes masses de pierre. Il y avait des vues plus pittoresques que les autres dans cette variété que nous révélait chaque tournant de route. Une des plus belles était sans doute *los Organos*, une pièce de roc pur, de quatre mille pieds de haut, ayant une vague ressemblance avec la rangée de tuyaux d'un orgue géant.

Le soleil disparut à nos yeux, et pendant le reste de notre excursion le long du défilé l'obscurité et l'humidité régnèrent, effaçant absolument toutes les sauvages beautés du site.

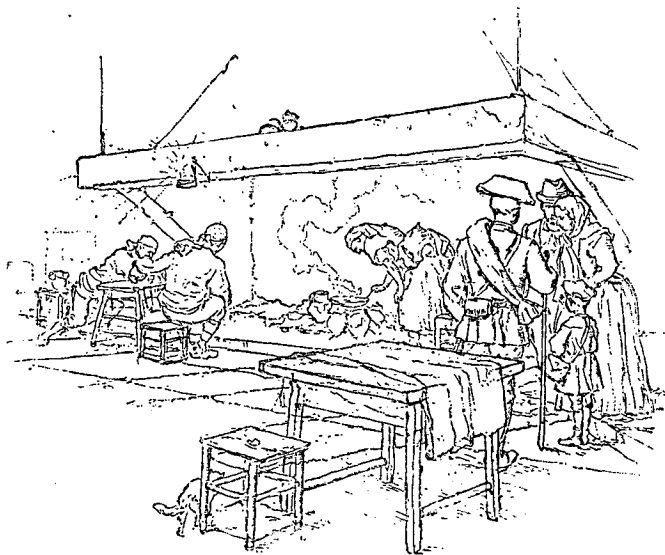
Quand nous eûmes émergé à la fin de ces ténèbres, apparut, encadrée entre les deux murailles de Despeñaperros comme deux sentinelles imposantes, noires et sourcilleuses, une splendide vision de l'Andalousie. Ses collines dénudées étaient métamorphosées en un kaléidoscope de tons brillants et incandescents; on eût dit le cœur d'un volcan; là-dessus s'étendait un radieux ciel d'or en fusion, qui graduellement s'adoucissait jusqu'à des tons d'opale. Plus loin le mirage devenait quelque chose de mystérieux, d'indéfinissable, un vaste bercement, pour la nuit approchante, sous des voiles aussi doux que transparents.

Au retour, la lune commençait à répandre sa fantastique clarté sur les gorges, évoquant tout un monde étrange de formes et d'éclairage. Un arriero passa, assis de côté sur son âne et vociférant une sauvage malagueña qu'il accompagnait avec sa guitare.

— Où vas-tu comme ça, vieux frère? demande un des guardias.

— Chez nous, mon cher, répondit-il tout du haut de sa voix. Je vais chez nous! *Viva la Gracia! que bella! que guapa! Andalusia!* »

AUG.-F. JACCACI.



SCÈNE NOCTURNE, VENTA DE CARDENAS.



UN RELAIS DANS LA STEPPE (PAGE 581). — DESSIN D'OLEVAY.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR¹,

PAR M. CHIMKIEVITCH.

I

Chez les Mongols Bouriates pasteurs. — La distribution géographique des indigènes du fleuve Amour. — Départ de Tchita pour les steppes des pasteurs. — Première rencontre des Mongols Bouriates. — Changement de chevaux dans les steppes. — Une station de poste. — Arrivée au village bouriate. — Le séjour. — Les tentes et maisons des pasteurs. — Femmes et filles bouriates; leur vêtement, leur famille et leurs ornements. — Les hommes, leur vie, leur vêtement. — Dressage des chevaux. — Division administrative des pasteurs. — Leur chef et l'assemblée du peuple. — La *douma*. — Moyens de transport. — Le cheval, le bœuf et le chameau. — Religion des Bouriates. — Le bouddhisme sous forme de lamaïsme chez les Bouriates. — Une fête religieuse dans un temple et dans la steppe, le service religieux, les courses, la lutte.

Le fleuve Amour est formé de deux grandes rivières, la Chilka, qui naît sur le versant occidental des monts Yablonovyi, et l'Argoun, sorti du lac Dalaï-Nor. L'Amour a 2 000 mètres de cours; son bassin est immense, et l'on peut suivre ses affluents jusqu'aux 42° et 38° degrés de latitude.

Les plus importants sont au nord la Zeïa, la Boureïa et l'Amgoun, qui le rejoint à peu de distance de son embouchure, à Nikolaïevsk; au sud le Soungari et l'Oussouri.

La partie russe du bassin de l'Amour a été acquise en deux fois. Par le traité de Nertchinsk, en 1689, la Chine céda les territoires du haut Amour, c'est-à-dire les terres de la Chilka et de l'Argoun ou Transbaïkalie. Par le traité d'Aïgoun en 1858, elle céda le pays au nord de l'Amour et le long du fleuve Oussouri.

Les villes situées dans cet immense bassin sont Tchita, dans la région des sources, résidence du gouverneur de la Transbaïkalie, Nertchinsk près de la Chilka, Akeha sur l'Onon, Stretensk, où la Chilka devient navigable, Blagovechtchensk, Khabarovsk et Nikolaïevsk sur le parcours de l'Amour. Blagovechtchensk est la résidence du gouverneur de la province Amourienne, Khabarovsk celle du gouverneur général du pays, et Nikolaïevsk le port maritime. Enfin, Vladivostok, situé sur le bord de l'Océan non loin de la Corée, est le poste militaire avancé de la Russie en Extrême-Orient, et le siège du gouverneur de la province du Littoral, qui s'étend jusqu'au Kamtchatka et à la mer de Bering.

LE SAINT NICOLAS BOURIATE (PAGE 587)
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. Voyage exécuté en 1893. — Texte inédit. Dessins d'après les photographies de l'auteur.

Le bassin de l'Amour fut plusieurs fois sur le point d'être colonisé et civilisé par les Russes. L'absence de voies de communications, les immenses forêts et le climat très rude ont mis à ces projets de tels obstacles qu'on a dû chaque fois les abandonner. Ce n'est que dans la seconde moitié de ce siècle, après que la Transbaïkalie, devenue une véritable province russe, eut pu servir de base à l'expédition du comte Mouravieff, que le fleuve Amour fut cédé pacifiquement par la Chine et que le gouvernement russe put envoyer des Cosaques de la Transbaïkalie pour servir de cadre à la colonisation.

A ces territoires s'ajouta bientôt l'île de Sakhalin, cédée par le Japon. Cette île était réputée impropre à toute colonisation. Cependant, outre sa position favorable en face de l'embouchure du fleuve Amour, son climat, ses richesses en houille, naphle, bois et poissons, ont assez prouvé qu'elle pouvait être colonisée avec profit.

Comme on le sait, le gouvernement russe relégua dans cette île les condamnés aux travaux forcés, et à l'expiration de leur peine ils y restent comme colons.

Avant l'arrivée des Russes, le pays du haut Amour était habité depuis longtemps par les Mongols Bouriates, du peuple Horinski, successeurs du prince mongol Horidoi. Les Bouriates habitaient les steppes des deux côtés des montagnes. Même dans la Mongolie et les steppes de Gobi, ils menaient la vie pastorale. Aujourd'hui tout ce pays présente un autre aspect qu'à l'époque où, couvert de forêts vierges, sans voies de communications, presque sans habitations, il était parcouru par des indigènes nomades vivant de leur chasse et de leur pêche, et ne connaissant d'autres peuples civilisés que les Chinois et les Japonais, qui venaient échanger contre des fourrures quelques armes de chasse et quelques ustensiles de ménage.

Comme les peuples de cette partie de l'Asie n'ont aucune influence civilisatrice et ne cherchent pas à en avoir, et comme ce contact des indigènes avec les Chinois et Japonais était simplement commercial, les mœurs des indigènes n'ont subi de ce fait que des transformations insignifiantes et ils sont restés sauvages jusqu'à nos jours.

Les premières relations de ces indigènes avec les Russes datent du ^{xvi}^e siècle. Elles n'ont pas cessé depuis.

Vers le milieu du ^{xvii}^e siècle les Cosaques russes descendirent le fleuve Amour jusqu'à l'Océan et visitèrent les bords de la mer d'Okhotsk. Ils construisirent de nombreuses maisons pour passer l'hiver, de petites forteresses et même une ville, la fameuse Albazin, sur le haut Amour. Mais ces incursions furent courtes et exclusivement hostiles; aussi n'eurent-elles aucune influence sur les indigènes, qui regardaient et traitaient les Cosaques en ennemis.

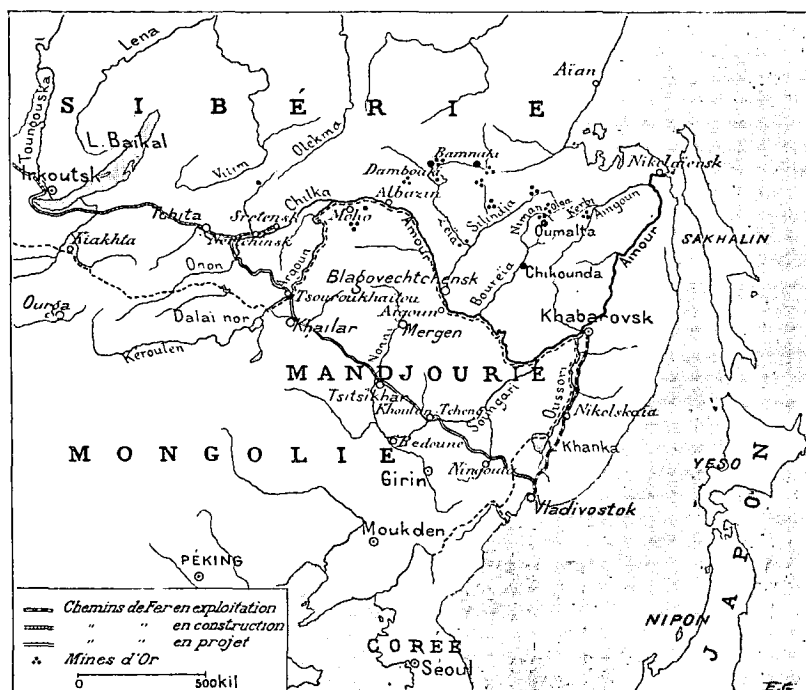
En 1689, le traité de Nertchinsk voulut mettre fin à ces expéditions; il édicta des peines sévères contre leurs auteurs. Mais ces mesures n'eurent pas d'effet, et les incursions continuèrent de plus belle.

Chasseurs russes, marchands, Cosaques, aventuriers, voleurs, déserteurs, tout un monde sans aveu, sachant les bruits qui couraient au sujet des richesses fantastiques du pays, pénétraient jusqu'aux endroits les plus éloignés, au fond des forêts, et certains même y restaient toujours. La frontière nord russo-chinoise, passant par les forêts et connue seulement des administrations des deux pays, ne pouvait servir de ligne de démarcation véritable, par suite de l'ignorance de

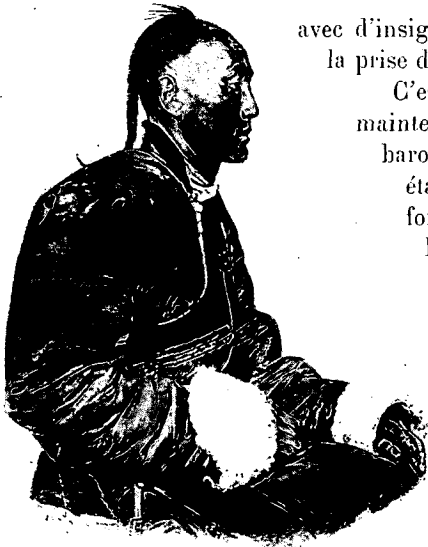
tous et des coutumes nomades des indigènes. Ceux-ci, changeant tous les jours leurs habitations pour suivre le gibier, montant ou descendant les rivières, leur véritable frontière était le fleuve Amour, où s'arrêtait leur chasse.

Le climat défavorable du nord du bassin de l'Amour et surtout des bords de la mer d'Okhotsk, la lenteur et la difficulté des communications, obligeaient les Russes à descendre au sud et à se rapprocher de plus en plus du fleuve, qui leur paraissait évidemment le meilleur et même le seul chemin reliant la Sibérie à l'Océan.

Ce point de vue devait inévitablement conduire à la conquête de l'Amour, et c'est au printemps de 1855 que le gouverneur général de la Sibérie occidentale, le célèbre général Mouravieff, descendit le fleuve



ITINÉRAIRE DE M. CHIMKIEVITCH DANS LE BASSIN DE L'AMOUR.



UN BOURIATE — DESSIN D'OLEVAY.

avec d'insignifiantes forces militaires et les premiers colons russes. Il accomplit ainsi la prise de possession du pays, sanctionnée plus tard par le traité d'Aïgoun.

C'est de 1858 que date cette énergique colonisation, qui se poursuit encore maintenant, et qui, outre qu'elle a créé trois grandes villes, Vladivostok, Khabarovsk et Blagovechtchensk, et des milliers de villages, partout où le terrain était capable de recevoir des colons, a été le point de départ et demeure le fondement de cette grande influence civilisatrice que la Russie exerce dans l'Extrême-Orient, et qui s'accroîtra encore indéfiniment quand le chemin de fer transsibérien aura ouvert le centre de la Chine au commerce européen.

Mais, bien que la civilisation ait commencé à pénétrer dans le pays du fleuve Amour, et malgré les progrès réalisés dans ces derniers temps, la plus grande partie du sol est encore à l'état vierge, car les colons se sont répandus sur les bords des rivières et surtout dans les endroits déjà anciennement cultivés par les Chinois.

La rive gauche ou septentrionale du grand fleuve n'est encore peuplée que d'indigènes. Les mines d'or découvertes dans les forêts ont créé de petits centres éphémères de civilisation. Mais les résultats de ces établissements ont été déplorables : dévastation du pays, incendie des forêts, habitudes de débauche et d'ivrognerie données aux indigènes.

Les forêts et les bords des rivières sont habités par les indigènes du pays de l'Amour, qui appartiennent aux races tOUNGOUÏE et GHILAKE. Une troisième race, celle des AÏNOS, peuple l'île Sakhalin.

Presque tous ces peuples sauvages ont embrassé la religion orthodoxe, mais seulement d'une façon extérieure, car les missionnaires, ne connaissant ni leurs langues ni leurs mœurs, n'ont pu influencer sur eux que par l'argent et les fonctionnaires de l'administration. Aussi ce peuple soi-disant orthodoxe a-t-il encore pour religion le chamanisme pur.

Après avoir acquis le pays, le gouvernement russe y a envoyé pour l'étudier une série d'expéditions scientifiques dirigées par des savants tels que Middendorf, Maak, Schrenk, Prjevalsky, etc. La première date de 1844, soit quatorze ans avant le traité d'Aïgoun. Ces expéditions ont fait connaître à peu près complètement le pays.

Elles ont révélé un hiver long et froid, très neigeux, un été tropical avec une chaleur étouffante et des pluies. Les forêts sont remplies de la plus grande variété d'arbres de différentes zones. En été l'herbe pousse à une hauteur telle qu'un cavalier et son cheval y disparaissent. La vigne sauvage donne des raisins et monte dans les forêts aux branches des vieux sapins.

Dans les forêts habitent le renne et le tigre. Comme bêtes de trait et de somme, on a les chameaux, les chevaux, les rennes et les chiens.

Tout cela donne au pays un cachet d'originalité, que rend bien cette légende racontée là-bas : « Quand le bon Dieu créait la terre, l'archange Michel vint lui annoncer un jour qu'il avait fini sa mission et qu'il lui restait un sac de diverses semences non employées dont il demandait ce qu'il fallait faire. Le bon Dieu, se rappelant alors qu'il avait complètement oublié un pays perdu dans le nord, ordonna à l'archange de se transporter au pays de l'Amour et d'y répandre le restant des graines de la création du monde. C'est pourquoi, dit la légende, le pays renferme non seulement des animaux et des plantes disparates, mais compte aussi jusqu'à différentes races indigènes. »

Ce sont ces indigènes que nous allons voir maintenant et qui sont restés tels qu'ils étaient il y a quelques siècles, grâce à la coutume traditionnelle de la Russie de ne toucher en rien aux usages des pays annexés. Dans la description de leur vie, si intéressante, que je vais essayer de donner, nous commencerons par le haut Amour et ses grandes steppes. Après un petit voyage chez les peuples pasteurs, nous passerons dans les forêts sibériennes, vers les sources des rivières du nord, et nous descendrons le long de ces rivières jusque chez les peuples pêcheurs.

Nous noterons ainsi l'état de ces peuples, au moment où le chemin de fer commence à pénétrer chez eux pour leur apporter la civilisation d'Occident.

J'étais en 1893 dans la ville de Tchita, résidence du gouverneur de Transbaïkalie, dont le territoire, appartenant à l'administration du pays amourien, est situé entre le lac Baïkal et l'origine du fleuve Amour, formé par le confluent de la Chilka et de l'Argoun. Ce pays a une population d'un demi-million d'habitants, dont la moitié seulement est russe, l'autre moitié étant composée de peuples pasteurs appartenant aux Mongols Bouriates et aux TOUNGOUÏES Solones. Je devais faire un voyage dans les steppes du haut Amour pour visiter les Mongols pasteurs.

Le 2 mai, vers sept heures du matin, j'entendis devant mes fenêtres les roues d'une tarantasse et les clochettes des chevaux. Comme cette distinction n'est permise qu'aux hauts fonctionnaires, ce bruit me signalait, sans doute, l'arrivée du chef de l'arrondissement, le colonel Koukol-Jasnopolsky, qui devait venir me chercher pour faire le voyage avec moi.



COIFFURE D'UNE FIANCÉE KIRGHIZE (PAGE 585).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ici on a trouvé et l'on trouve encore des milliers de pièces de néphrite, prouvant qu'à l'âge de la pierre existaient d'immenses usines taillant des flèches, des marteaux et d'autres objets en cette matière. Les musées de Nertchinsk et de Tchita comptent quelques dizaines de numéros de ce genre, et la collection dirigée par M. Kouznetzoff augmente tous les jours.

Ce sont les Mongols Bouriates, successeurs d'un prince Horidoï, qui ont envahi le pays appelé la Transbaïkalie, et à qui appartient maintenant le terrain des steppes situées sur les deux versants des montagnes de Yablonovyi. Les Mongols nommés Aginski et Horinski, qui jusqu'à présent n'ont rien changé à leurs mœurs premières, doivent être considérés comme les aborigènes du pays. Les autres peuples de même race habitant le pays y sont venus après la conquête russe et sous la protection du gouvernement, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. De guerriers qu'ils étaient à l'époque de Djenghiz-Khan, ces peuples sont devenus paisibles et pasteurs. Bien qu'ils soient tous, dès leur plus jeune âge, de magnifiques cavaliers, ces Mongols sont si peu belliqueux qu'il a été très difficile à la Russie d'organiser quelques régiments mongols-cosaques lors du règlement de frontière avec la Chine.

L'empereur Nicolas a cependant, en 1837, donné un drapeau à chaque famille des Mongols Bouriates, et a considéré tout le peuple comme armée irrégulière. Ce drapeau était petit pour celles qui ne formaient pas de régiments cosaques et grand pour celles qui en formaient, avec des inscriptions ainsi libellées :

« A la première famille de Bretanai du peuple des Tabangoutes », etc.

Avec leurs troupeaux de chameaux, chevaux, vaches, brebis, ces peuples cherchent chaque jour de nouveaux pâturages, et c'est seulement dans le voisinage des forêts, où la fertilité du sol leur permet de stationner, qu'ils construisent des maisons en bois, et mènent une vie pastorale en cultivant la terre. Nous avions l'intention, M. Jasnopolsky et moi, de passer une vingtaine de jours dans ces steppes.

Notre arrivée apporta une perturbation dans la vie si tranquille de ces peuples, qui sont très intéressés par l'arrivée d'étrangers.

Des gens nous suivaient partout à cheval, en petits groupes de dix à dix-huit cavaliers, se renouvelant constamment, et nous procuraient ainsi une escorte agréable et utile. Ils nous aidaient, en effet, à changer les chevaux, qui, à cause de l'absence complète de stations et de villages dans les steppes, avaient dû être



FEMME BOURIATE EN RICHE COSTUME DE FÊTE (PAGE 585).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

amenés la veille de notre départ, et nous attendaient le long de notre première route.

Sur plus de deux cents kilomètres, nous n'avons rencontré comme station d'arrêt qu'une maison en bois.

Il vaut d'ailleurs mieux camper que pénétrer dans ces maisons où la fumée et la saleté rendent le séjour impossible.

Lorsque nous arrivâmes à cette première station, une foule de Bouriates nous y attend, avec, en tête, un chef de famille, nommé Namdak-Dilikoff, fort intelligent, parlant bien le russe et qui devait être notre guide.

Suivant la coutume de ce peuple, le chef s'avança vers nous, offrit un petit chiffon en soie, le *kate*, et nous présenta les hommages de son peuple, en s'informant si notre route était bonne.

Après cette cérémonie, et pendant que nous prenions notre thé, les Bouriates graissèrent les roues de la tarantasse et changèrent les chevaux. Ils attellent d'une façon curieuse les chevaux rétifs et méchants : ils les mettent devant l'équipage, leur nouent trois des jambes avec une corde, qu'ils attachent à un poteau. Cette opération fut faite sur chacun des trois chevaux attelés en équipage.

D'après l'explication des Bouriates, c'est une précaution absolument nécessaire, parce qu'autrement, l'équipage serait emporté par le cheval.

Quand notre troïka fut prête, on nous pria de monter. Mon compagnon, qui avait l'habitude de la steppe et qui, quelques jours auparavant, soignait encore une blessure qu'il avait reçue dans un semblable voyage, invita le cocher à faire auparavant tout seul un tour dans la steppe, afin de fatiguer les chevaux. Le cocher se mit donc sur son siège, quatre Bouriates délivrèrent les chevaux et on lâcha la corde du poteau. Les chevaux se dressèrent sur leurs jambes de derrière, comme au cirque, puis partirent à une allure vertigineuse. J'aurais pensé ne jamais revoir ni l'équipage ni le cocher, mais au bout de cinq minutes je vis la troïka revenir, toujours à la même allure, et le cocher enfin maître de son attelage.

Nous nous installâmes, et bientôt nous étions emportés à travers la steppe par ces petits chevaux sauvages. Nous étions constamment en danger, car la rupture d'un ressort ou d'une roue, ou la malveillance du cocher, aurait certainement entraîné une grave catastrophe.

Le distance de 18 kilomètres fut franchie en une heure. Les chevaux des steppes, quoi qu'ils soient très petits et qu'ils vivent l'année entière sur la pâture de la steppe, sont très forts et très tenaces, et, comme exemple de leur ténacité, je pourrais citer le singulier procédé qu'emploient les Mongols pour les préserver du froid. Quand, après un parcours semblable et par un froid de 30 degrés au-dessous de zéro, le cheval arrive échauffé, comme ils n'ont point d'étables et qu'ils ignorent absolument l'usage des couvertures, ils lui versent de l'eau sur le dos, qui se couvre aussitôt d'une couche de glace, conservant la chaleur.

Le soir, après une course folle, nous arrivions dans un village de Bouriates de la vallée de l'Aga, où, sous une tente propre, en feutre, nous trouvâmes un excellent souper de mouton grillé.

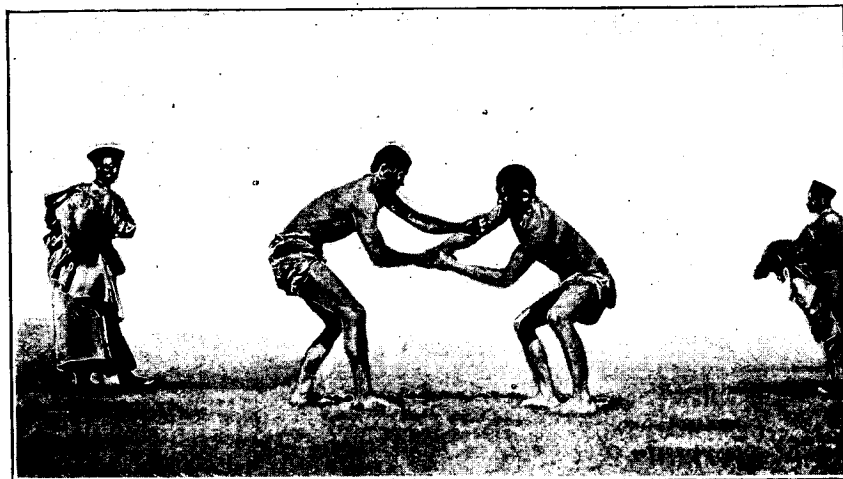
Comme le village était à quelque distance de la route, une fillette, habillée en garçon, avec un mouchoir sur la tête, nous attendait, montée sur un cheval sans selle, et elle nous y conduisit. Le village était très animé pour nous recevoir, et les femmes avaient mis leurs vêtements



FIGLETTE BOURIATE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



M. SOTIEFF ET SA FAMILLE (PAGE 586). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



UNE FÊTE CHEZ LES BOURIATES. — LA LUTTE.

faisait déjà nuit, nous remîmes au lendemain notre visite aux habitants du village. Mais pendant le souper notre tente fut le rendez-vous de tous les curieux.

Les nécessités de la vie pastorale ont obligé les Mongols à avoir, comme maison, quelque chose de léger et de transportable. C'est la tente en feutre, qu'on trouve d'ailleurs chez tous les peuples pasteurs; elle est chaude en hiver et facile à transporter à dos de chameau ou de cheval. Elle est composée d'un léger grillage en bois, qui se met dans un cercle, sur les bords supérieurs duquel on pose des bâtons. Ces bâtons se réunissent dans un second cercle, qui forme en même temps le plafond et la cheminée. La tente est couverte d'un feutre très épais, ayant sur le côté sud une ouverture comme porte. Au milieu est le foyer sur lequel, supportée par de grandes pierres, une immense marmite en fonte sert à la cuisson des repas. Autour, le long de la grille, sont installés les meubles. Le côté gauche est réservé aux hommes, le droit aux femmes, et, en face de l'entrée, du côté nord, se trouve un autel, consistant en une table avec



DISTRIBUTION DE L'EAU-DE-VIE (PAGE 588). — DESSIN DE THIIRAT.



FILLETTE À CHEVAL (PAGE 581). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

de fêtes et leurs ornements.

Un peu fatigués par le voyage, nous étions heureux de nous étendre sur le feutre qui servait de lit et qui avait été mis par terre, à l'intérieur de la tente. Cette tente, nettoyée à notre intention, appartenait à de riches Mongols, qui s'étaient installés dans leur maison en bois, située à côté. Comme il

ce qu'il faut pour le service religieux : idoles, livres saints, instruments de musique et bougies parfumées.

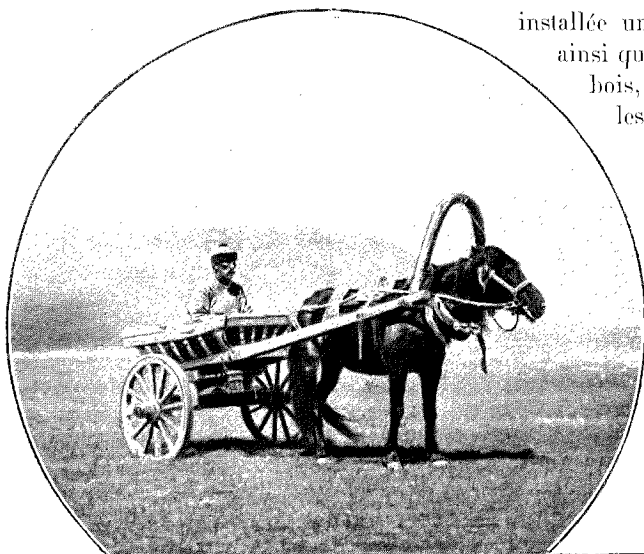
Toute la vie intime des Mongols se passe dans ce petit réduit. Ce bon peuple y vit heureux, ne demandant au Bouddha que la nourriture pour ses troupeaux.

L'odeur de la fumée est assez désagréable, le combustible employé étant le fumier de vache ramassé dans les steppes : aussi, malgré le froid de la nuit, laissâmes-nous le feu s'éteindre.

A côté et comme succursale de la tente, était



DOMMES ET FEMMES BOURIATES À CHEVAL. — DESSIN DE GOTORBE.



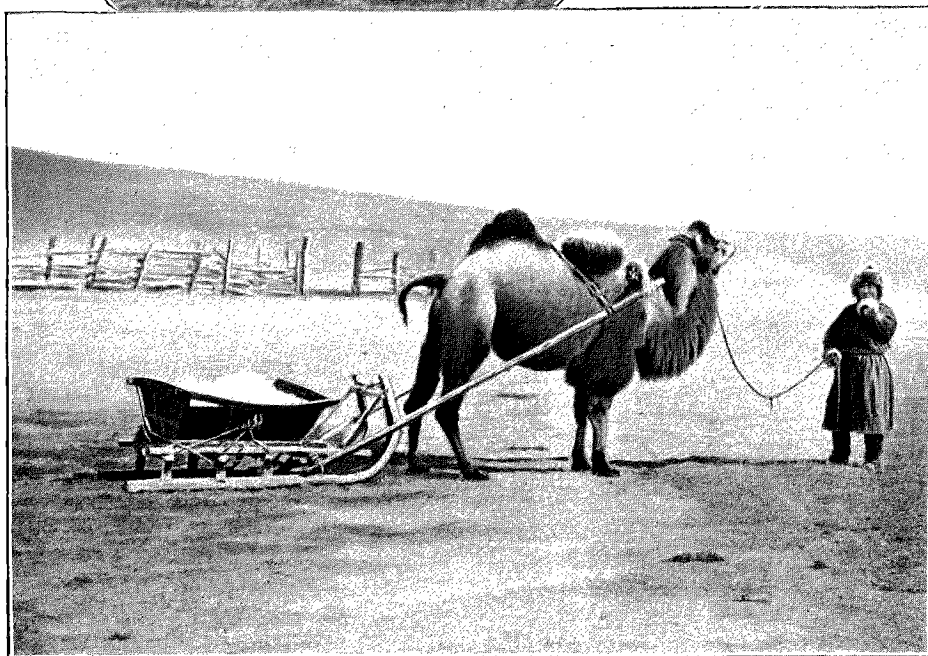
installée une baraque servant pour les effets et les provisions, ainsi que pour remiser l'équipage à deux roues, à ressorts en bois, dont les Mongols se servent pour leurs voyages dans les steppes.

Les femmes et les filles nous apportèrent le souper dans des assiettes en bois. On nous servit le thé, préparé, comme la soupe, avec du lait et du beurre, et salé. Ce breuvage est d'un aspect répugnant. Je ne suis arrivé à le boire qu'après deux mois de séjour chez les Mongols. Puis venait une soupe faite de viande de mouton coupée en tout petits morceaux, avec le *mangir*, feuilles de l'oignon sauvage, et enfin le fameux *kirsén*, mouton grillé. Au dessert, du lait caillé séché en morceaux, une espèce de fromage, et un verre d'eau-de-vie de lait, l'*araka* des Mongols. Cette eau-de-vie, si elle est bien dis-

stillée, est assez forte et agréable, mais il faut s'habituer au goût de lait aigre qu'on y trouve toujours. Les Bouriates en boivent beaucoup, et se grisent facilement.

Les jours suivants, j'eus le temps d'étudier la vie de ces pasteurs.

Le matin, une petite fillette vint nous apporter de l'eau. Timide, très polie, elle salua, et sortit de la tente, nous regardant toujours. La politesse des Mongols ne permet pas, en effet, qu'en s'en allant de la maison on tourne le dos à l'hôte. Cette fillette avait une robe chinoise longue, serrée à la taille par une ceinture, et des chapelets de corail sus-



VOITURE BOURIATE. — CHAMEAU TRANSPORTANT DE LA GLACE (PAGE 587). — DESSIN DE THIRIAT.

pendus sur la poitrine indiquaient que c'était un jour de fête. Les cheveux étaient coupés courts; une toute petite natte montrait déjà quelques tendances à la coquetterie.

Pendant que mon compagnon recevait la visite de chefs mongols arrivés la nuit dans le village, je sortis de la tente. La matinée était fraîche, le soleil se levait à l'horizon, et, le voyant s'élever au-dessus de la steppe couverte d'une couche de brouillard, je me crus un instant au bord de la mer.

Le village était composé de cinq tentes en feutre et de deux maisons en bois. Les maisons étaient de simples baraques sans cheminée et sans fenêtre, avec une porte du côté sud et un trou dans le plafond, seules ouvertures qui permirent l'entrée du jour et la sortie de la fumée du foyer, lequel était placé au milieu de la maison, sur le sol. L'obscurité et la fumée avaient classé les propriétaires, qui étaient dans la rue : un des frères, tenant en main un chapelet, faisait sa prière matinale au Bouddha, l'autre l'écoutait.

La maîtresse de la maison, en vêtements de travail, et sa fille, aux vêtements doublés de peaux à fourrure, étaient près de la porte, près de laquelle on apercevait une vieille femme horriblement laide, la grand-mère, presque aveugle, occupée à nettoyer des peaux de moutons. Un autre Bouriate, un ouvrier, en costume russe, était en train de fendre du bois. Le troupeau était déjà dans la steppe et la fillette m'avait invité à aller voir les moutons.

L'intérieur de la maison, aménagé comme la tente, était horriblement sale, et je ne m'expliquais pas comment ces gens pouvaient y vivre. Les tentes en feutre me paraissaient de beaucoup préférables, à cause de la

nécessité de les changer de place, ce qui les rend beaucoup plus saines que ces maisons où la saleté s'accumule pendant des années et engendre ainsi des maladies.

Cette maison était très légère comme construction, mais il m'est arrivé de rencontrer dans les villages de véritables maisons en bois, solidement bâties, avec des trous comme ceux dont j'ai parlé, pour remplacer les fenêtres ; dans ce cas, il est vrai, la saleté est encore plus grande.

Au premier abord, j'étais étonné du respect des Bouriates envers les femmes, les chefs de famille et les vieillards. Un silence complet régnait partout, le travail se faisait doucement et, s'il y avait des conversations, c'était à demi voix. Les ordres donnés par les maîtres de la maison étaient presque toujours devinés par les Bouriates.

La femme est très aimée et respectée. La polygamie n'est pas obligatoire, mais elle existe et est autorisée. C'est toujours la première femme qui est considérée comme la maîtresse de la maison.

La garde des troupeaux est confiée aux enfants. Garçons et filles passent leur temps dans les steppes. Vers dix-sept ans, les parents pensent déjà au mariage, et les filles commencent à s'occuper du costume et de la coiffure.

Hommes et femmes portent des robes chinoises tombant jusqu'à terre, boutonnées en haut et sur la taille. Les hommes ont une ceinture en étoffe avec le couteau mongol et un chapeau plat, conique, à hauts bords. Le sommet du chapeau est orné d'un petit faisceau conique de fils de soie rouge. En outre, les chefs bouriates portent une boule en corail ou en lapis-lazuli, indiquant leur grade. Les Bouriates de l'Aga et du Horin se distinguent par une bande en deux couleurs formant un angle, qui suit le bord du vêtement de l'épaule jusqu'à la poitrine. C'est pour ainsi dire leur costume national, et on le voit rarement chez les autres peuples mongols.

Le vêtement des femmes consiste, comme celui des hommes, en un pantalon et une blouse ; elles portent de plus la robe chinoise sans ceinture et un peu plus large que chez les hommes. Elles se distinguent des jeunes filles par la coiffure et par un gilet sans manches, qu'elles portent au-dessus de leur robe.

Souvent les jeunes filles, comme emblème de leur vertu, portent sur le front des plaques d'argent de formes diverses. La forme de cœur domine. La coiffure, très compliquée, demande beaucoup de soins. Dans la jeunesse, on leur rase la tête ; ce n'est qu'à partir de sept ans qu'on leur laisse pousser les cheveux, en les arrangeant en tresses. Ensuite, quand la fille commence à porter les ornements, sa coiffure change, et le nombre de tresses, qui est ordinairement de sept, peut se trouver augmenté jusqu'à vingt-deux, comme il m'est arrivé de le voir chez les Kondara. C'était une coiffure de fiancée ; toutes les tresses étaient réunies par paires au moyen de fils de corail et de rubans ornés de boutons représentant une natte de cheveux. Dans la cérémonie du mariage,



MAISON BOURIATE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

les filles changent ces nombreuses tresses en deux seulement, et mettent dans les cheveux, au-dessus des oreilles, des bâtonnets en bois ressemblant à des épaulettes militaires.

Les femmes bouriates aiment beaucoup les ornements et en portent souvent d'une valeur considérable, consistant en grosses pièces d'ambre, de corail ou de lapis-lazuli, avec des pièces de monnaie en argent et en or. Les ornements sont surtout placés sur la tête, la poitrine et le dos, où les jeunes filles portent ordinairement une bande ornée de filets de corail représentant la natte.

Sur la tête, elles ont une couronne ornée de corail, d'où se détachent des filets de corail tombant sur la poitrine, où ils se réunissent. Des boucles d'oreilles, en argent massif, pendent également de chaque côté sur la poitrine; elles sont aussi attachées à la couronne et se portent avec elle. La poitrine est aussi ornée de petites boîtes en argent qui servent d'amulettes, et qui contiennent des prières, des herbes, etc. Les femmes portent en outre des épaulettes en corail. Le costume complet est très beau, et son prix dépasse souvent dix mille francs.

On rencontre aussi quelquefois des femmes avec un ruban rouge sur l'épaule gauche. C'est la marque d'un vœu quelconque, par exemple de ne pas se marier, de ne pas manger de viande, etc. Ce ruban se garde pendant tout le temps que le vœu est observé. Les hommes se rasent la tête et portent une tresse, généralement petite; ils sont laids mais bien taillés, et naissent, pour ainsi dire, bons cavaliers.

Les Bouriates ne sont pas accoutumés à des travaux difficiles. La vie pastorale les a habitués à passer la plus grande partie de leur temps à ne rien faire, à manger de la viande et à fumer. L'équitation est leur amusement favori, avec le dressage des chevaux sauvages. Ils y sont fort habiles, et il m'est arrivé de voir dresser en une huitaine de jours un cheval né dans les steppes. Le dressage se fait généralement au printemps, quand le cheval a maigri et perdu de ses forces à cause de la mauvaise nourriture de l'hiver. Alors il est capturé au moyen d'une bride habilement jetée à son cou, puis attaché à un poteau et privé de nourriture pendant deux jours. Ensuite, pour l'habituer à la selle, on en place une sur son dos pendant quelques jours de suite, et enfin le Bouriate le monte pour la première fois et le lâche dans la steppe.

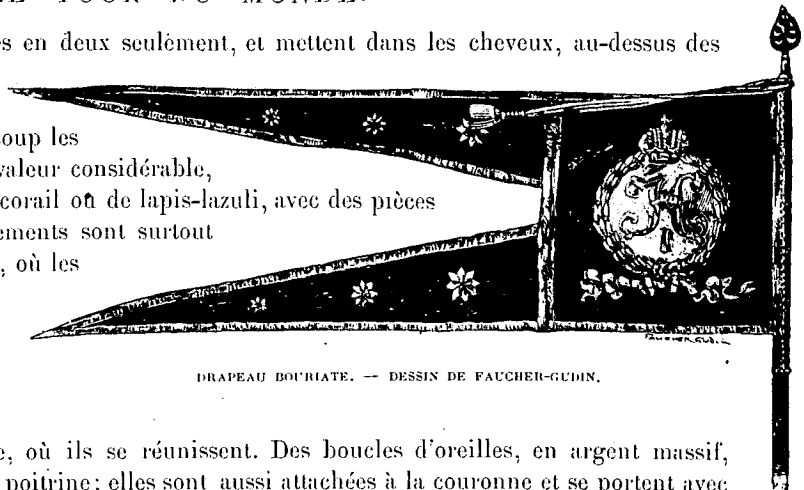
Les Mongols sont très intelligents : ils savent tous l'écriture mongole. Il suffit à un Bouriate d'apprendre le russe et de passer par une école pour être à la hauteur de tout homme civilisé. Un grand nombre de Bouriates sont ainsi arrivés à des grades importants dans l'administration et dans l'armée russes, à laquelle ils ont même fourni des colonels. Je puis citer, parmi les Bouriates connus, MM. Badmaeff, le célèbre médecin sibérien, Wonsbouzirenoff, Dilwoff, Ajuchieff et Sotieff. Ce dernier est allé deux fois en Russie pour assister au Congrès des orientalistes. Il est le chef des peuples bouriates qui habitent les steppes du Bargousine, près du lac Baïkal. J'ai même vu chez lui une gouvernante russe chargée de donner à ses deux filles une éducation européenne.

La Russie, suivant sa politique traditionnelle envers les peuples asiatiques, a laissé aux Bouriates leur forme gouvernementale, sous le contrôle de son administration. Ils sont régis par des lois, dites « lois des steppes ». Le peuple est jugé par ses chefs. Le pouvoir est confié au *golowa* (tête ou chef d'une famille) et à la *douma* (conseil des chefs sous la présidence d'un chef du peuple entier, le *taïcha* ou prince, qui est élu à vie).

Les séances de la douma sont souvent très solennelles. Dans celle à laquelle nous assistons, M. Jasnopolsky et moi, les Bouriates, pour donner plus de solennité à l'assemblée, avaient exposé les ukazes impériaux sur les steppes et leurs drapeaux. Les procès-verbaux de la séance sont écrits en mongol et traduits en russe; ils sont soumis à la sanction du gouverneur.

En ce moment, on exécute dans le pays Transbaïkalien les travaux de construction du chemin de fer transsibérien qui servira de base à la construction de la ligne de Mandchourie. Les Mongols y trouveront un grand avantage, car, de nature commerçante, ils pourront, par cette ligne, écouler sur les marchés de la viande et des peaux. Mais leurs races de bestiaux, qui n'ont pas changé depuis Djenghiz-Khan, sont devenues petites et de qualité inférieure. Il leur a fallu songer, un peu tard il est vrai, à améliorer leurs bestiaux et à développer leur agriculture. Grâce à M. Badmaeff, qui avait fondé à Tchita une grande maison pour le commerce avec la Mongolie, une dizaine de jeunes gens bouriates apprennent l'élevage des bestiaux et les opérations de la laiterie.

Les Bouriates de la steppe d'Aga, suivant l'exemple de ceux des vallées de l'Ouda et de la Selenga, commencent à s'occuper d'agriculture, arrosant leur terrain avec de l'eau qu'ils font venir souvent dans des canaux d'une dizaine de kilomètres ou même plus. Je me réjouissais de les voir ramasser le foin pour leurs troupeaux. Comme moyen de transport, les Mongols emploient le bœuf, en même temps que le cheval. Dans les steppes du haut Amour, on se sert aussi du chameau. La facilité avec laquelle le chameau supporte l'hiver sibérien est remarquable. Aussi presque toutes les grandes caravanes de viande qui vont le long de l'Amour



DRAPEAU BOURIATE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

et jusqu'aux Mines d'Or, sur un parcours de plus de mille kilomètres, sont-elles formées de chameaux, de même que la poste dans la Mongolie. On les charge sur le dos ou on les attelle aux traîneaux, si la neige le permet, comme on peut le voir dans une de nos gravures, représentant un chameau qui porte de la glace pour la boisson des troupeaux. En effet, les steppes sont gelées en hiver; il n'y a pas d'eau, et, s'il n'y a pas de neige qu'on puisse fondre, les pasteurs sont obligés d'aller chercher de la glace à 15 ou 20 kilomètres pour abreuver le bétail.

Les Mongols Bouriates ont, depuis la moitié du XVII^e siècle, embrassé la religion bouddhique, qui, venue du Thibet, est connue de ses prêtres, les *lamas*, sous le nom de *lamaïsme*. Les volumes de l'encyclopédie lamaïque du Joum font la base de l'étude de cette religion. L'invasion du lamaïsme date de 1635, quand fut fondé le grand monastère d'Ourga dans la Mongolie du nord, et depuis cette époque les Bouriates, qui adoraient les dieux et les esprits, se sont peu à peu convertis au nouveau culte. Le bouddhisme a fait de tels progrès chez les Mongols russes qu'au commencement de ce siècle on comptait déjà trente-quatre monastères dans le pays du Baikal. Le gouvernement russe, qui avait l'intention de convertir les Bouriates par l'intermédiaire des missionnaires dont le siège se trouvait à Irkoutsk, fut obligé de régler administrativement la question lamaïste en limitant par un règlement de 1853 le nombre des monastères ou *dazan* (34 avec 285 lamas), et en mettant en tête de tous les bouddhistes un lama en chef, le *hambo-lama*.

Mais c'était un peu tard, car les racines poussées par le lamaïsme étaient devenues si fortes et l'influence des lamas sur le peuple si grande, que la mission orthodoxe ne pouvait guère continuer la lutte. Bien que le nombre des lamas, pour les 140 000 lamaïstes, soit fixé à 285, on en trouve en réalité plus de 8 000, et presque chaque famille tient à honneur d'en avoir un parmi ses membres. Les lamas étant des moines, ils ne se marient pas, et habitent les monastères ou *dazan*, où ils font leurs études et où ils se livrent à la prière. Une femme ne peut, d'après les lois monastiques, s'approcher du *dazan* plus que la portée de la voix humaine. Mais en réalité on trouve des familles entières près des monastères, et les Bouriates y ont des maisons, qui donnent au couvent l'aspect d'un grand village. Le monastère a dans ses murs une école où l'on apprend l'écriture mongole, le tibétain et le sanscrit, la médecine, l'astrologie, la musique, la sculpture et la peinture nécessaires pour la confection des dieux et des images, et souvent même la danse, en vue des ballets mystérieux qui se donnent dans quelques temples. On trouve presque dans chaque temple des architectes, des graveurs et des sculpteurs. Ces arts sont bien enseignés, et les Mongols ont de véritables artistes. On peut dire qu'ils doivent aux monastères une forte éducation spirituelle. Les monastères sont fort beaux comme architecture et possèdent de merveilleuses collections de dieux sculptés, de livres saints, d'instruments de musique.

Les lamas sont aussi de bons médecins. Ils parcourent les steppes, faisant leur service dans les villages de Bouriates au jour de la fête patronale, ou en d'autres circonstances. Les services villageois se font généralement sur une élévation de terrain ou sur un obo de branches de bouleau, disposé en triangle, qui sert de chapelle aux bouddhistes.

Il y a un curieux rapport entre le lamaïsme et la religion orthodoxe. Souvent un Bouriate entre dans une église russe pour apporter une bougie en cire. Il est attiré par notre saint Nicolas, qui, comme on le sait, est représenté dans les églises russes comme un vieillard à longue barbe blanche. Les lamaïstes ont dans leur culte le *Gambo Garbo*, et le *Zagem Fobougou* (vieillard blanc) de la montagne sacrée, le *Chindoh Mirigen* de l'Inde, qui fit à Bouddha le serment de ne faire que du bien aux vivants et qui donne longue et heureuse vie, éloigne les maladies, les épidémies et les malentendus. Gambo, qui envoie la pluie donne la richesse et est regardé comme le créateur du plaisir et de la joie. Or, ce vieillard, les lamaïstes l'ont reconnu dans l'image de saint Nicolas, ce qui fait que souvent, surtout à sa fête patronale, une bande de lamaïstes entre dans l'église et s'agenouille, déposant aux pieds de l'image du saint des offrandes ou une bougie de cire.

Nous avons pu assister à une pareille fête religieuse dans la steppe de l'Aga, non loin du temple du même nom. C'était la fête patronale : l'office était commencé la veille, avant notre arrivée. Plus de quatre mille personnes, venues de tous côtés en pèlerinage, y assistaient. Le jour de la fête, dès le lever du soleil, on entendit le



DRAPEAU BOURIATE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

son grêle du cornet en coquille à l'aide duquel un prêtre appelait, du haut du temple, les bouddhistes au service divin. Toutes les maisons étaient pleines de monde, et l'on voyait dans les rues de cette ville extraordinaire des troupeaux de chameaux et de chevaux. Le service divin commença bientôt, exécuté par tout le clergé du temple, et pendant que les lamas chantaient leurs hymnes, le peuple, nu-tête et chapelet en mains, se promenait autour, en répétant sans cesse les mots traditionnels : *Om — mané — padmé — hom* : « Renaitrai-je dans la fleur du lotus ? » seule prière connue du peuple, et qu'il a constamment sur les lèvres.

De temps en temps, des gens entraient dans le temple pour voir le service, ressortaient et recommençaient leur promenade circulaire. A l'intérieur, les chants majestueux mêlés au son des tambours et des trompettes, le murmure perpétuel des lamas en robe jaune et rouge, à la tête rasée et aux pieds nus, interrompu seulement par leurs gestes désordonnés et leurs agenouillements subits, ne laissaient pas de former un ensemble émouvant. Après plusieurs heures, les lamas sortirent du temple pour accomplir le sacrifice qui consiste à brûler sur un tas de paille, à l'est du temple, une petite figure d'homme, *Erethbie*, qu'on coupe en douze morceaux en prononçant les conjurations. Le service religieux étant terminé vers dix heures du matin, nous suivîmes à cheval une troupe de cavaliers avec deux lamas en tête, qui se rendaient à trois kilomètres du temple pour faire le service patronal sur un obo, près d'un petit village bouriate.

Quand nous arrivâmes près de l'obo, dans ma petite voiture à deux roues, une trentaine de personnes attendaient déjà ; quelques tables étaient disposées autour, avec du lait frais, du lait aigri, du fromage, de la viande de mouton et de l'eau-de-vie. On chanta, puis les aliments furent bénits et jetés sur l'obo, et l'on redescendit, le service étant terminé, pour commencer la fête dans un campement improvisé. Les lamas s'assirent à la place d'honneur, nous en face et les invités des deux côtés. On goûta de tout ce qui avait servi au sacrifice, puis une fillette vint offrir à chacun de l'eau-de-vie ou du lait dans une petite tasse. Enfin les garçons des villages voisins se préparèrent à une course à cheval. Le trajet devait être de 500 mètres, et le retour devait se faire près de nous. Bientôt le vainqueur fut salué par les cris de la foule, et les quatre premiers arrivants furent félicités.

La course terminée, le vainqueur s'approcha du lama vaincu et lui déclama quelque chose ; il reçut une bénédiction. Il se dirigea ensuite vers moi et me déclama également quelque chose que je ne compris pas, parce que c'était en mongol. Mais, d'après la traduction faite par un guide, je saisis qu'il me racontait l'histoire de son cheval. Il manifesta une joie sans borne, lorsque, au lieu d'une bénédiction, je lui eus donné la grosse somme de dix francs. Pendant qu'on distribuait des pièces de cinq, trois et deux francs aux autres vainqueurs, les Mongols se préparèrent les uns à la lutte, les autres à une complète soûlerie ; deux d'entre eux déjà buvaient l'eau-de-vie dans de grands verres. La lutte et le tir à l'arc qui devaient suivre sont des exercices cultivés chez les Mongols ; ils finissent souvent au grand dam du vaincu. Le soir, les Bouriates nous reconduisirent ; en chemin, nous fûmes amusés par un cavalier tellement ivre qu'à pied il n'aurait pu tenir un instant debout, et cependant, à cheval, il exécutait les exercices les plus périlleux.

(A suivre.)

CHIMKIÉVITCH.



LABOURAGE DANS LA STEPPE. DESSIN DE BENTEVAULT.



LA RÉSIDENCE DE CHIKOUNDA. — BATEAUX EN ÉCORCE (PAGE 591). — DESSIN DE BERTHEAULT.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR¹,

PAR M. CHIMKIEVITCH.

II

Départ de Blagovechtchensk. — Aperçu général sur les fleuves de montagnes. — Les marais. — La glace éternelle. — Les difficultés de voyage. — Arrivée dans un centre des mines d'or. — Le départ de mon compagnon dans un bateau en écorce de bouleau des indigènes. — Préparatifs et départ en bateau. — Grave accident. — Lutte avec le courant. — Campement involontaire sur une île inondée. — La colombe sauvage et la grenouille bons prophètes. — Une nuit terrible. — Les ennemis microscopiques du voyageur, le cousin et le moustique. — Moyens de se préserver d'eux. — Légende toungouse sur le moustique. — Première rencontre avec les Toungouses chasseurs. — Séjour chez eux. — Bonne chasse et fête. — Contes et légendes toungouses sur les accidents de chasse. — Arrivée à la résidence d'Oumalta. — Rencontre de chameaux et reunes travaillant ensemble. — Arrivée aux mines d'or de Niman. — Les mines et la foire indigène. — Visite chez les lakoutes. — Une école iakoute dans une tente. — Le prêtre missionnaire.

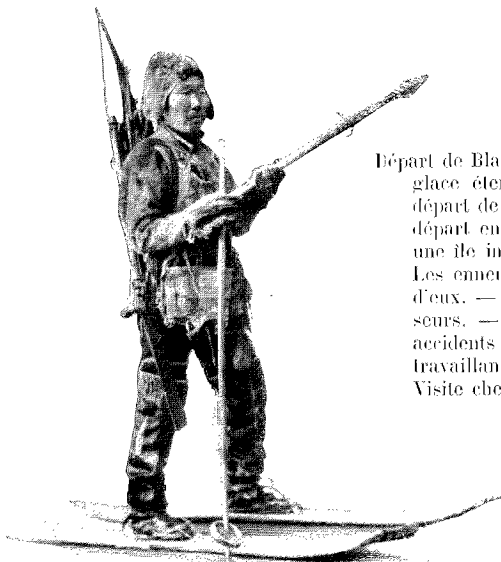
JE passai quatre belles journées dans les steppes du haut Amour. Le voyage fut si agréable que je pourrais le comparer à une série de pique-niques.

Je me mis ensuite en route vers les têtes des affluents septentrionaux du fleuve pour visiter les indigènes nomades, Toungouses chasseurs, afin de me rendre compte de la distribution de ces peuples à partir de 1854, c'est-à-dire depuis la dernière exploration de ce pays par l'académicien Schrenk.

Mon point de départ devait être Blagovechtchensk; puis je me proposais de remonter la Bouréïa jusqu'à son origine, aux mines d'or de la Compagnie du Niman, où je devais rencontrer les indigènes. Je devais partir le 2 juin 1894, sur un des petits bateaux à vapeur de cette compagnie, le *Niman*.

Les préparatifs de l'expédition durèrent cinq jours. Ils étaient assez compliqués; il fallait en particulier

1. *Suite. Voyez p. 577.*



TOUNGOUSE EN COSTUME DE CHASSE D'RIVER.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



FEMME IAKOUTE EN COSTUME DE FÊTE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

confectionner des sacs en cuir pour porter les effets et les provisions, et je dus en outre m'occuper d'une foule de petites affaires, ce qui me prit beaucoup de temps.

J'avais comme compagnons deux Cosaques armés et un Cosaque libre, homme très dévoué, qui connaissait fort bien le pays, et qui, comme il me l'avoua, était le chef d'une de ces bandes de chercheurs d'or dont les forêts sont encombrées. C'est d'ailleurs à cause de ces bandes que j'emmenai deux Cosaques armés dans mon expédition. On gardait encore la mémoire, dans la région, d'une attaque à main armée des brigands contre une caravane d'or en automne 1892.

Le *Niman* était amarré au quai de Blagovechtchensk et semblait une coquille de noix, à côté des grands bateaux de poste. Il ne pouvait guère porter que dix tonnes de bagages et une quinzaine de voyageurs. Une petite cabine était réservée pour moi et M. Stritter, un employé de la compagnie. La cabine était placée à l'avant du bateau et nous permettait d'être à l'abri des cousins et moustiques, et d'admirer en paix les beaux paysages de la route.

M. Langgamer, un des directeurs en chef de la compagnie, qui avait bien voulu me permettre de prendre passage sur le bateau, vint me souhaiter bon voyage, puis le bateau partit avec la lenteur d'une tortue, et le soir, en descendant l'Amour, nous arrivions au confluent de la Boureïa, dont nous partîmes le lendemain au lever du soleil.

Les premiers jours, le parcours fut peu intéressant. La rivière large, aux bords plats, traversait des villages russes assez nombreux. Le quatrième jour, nous entrions dans une partie encaissée de la vallée. La rivière coulait déjà assez forte et avait crû à la suite des pluies qui tombaient depuis quelques jours. D'énormes troncs d'arbres entraînés par le courant menaçaient de nous heurter, et nous pensions chavirer à chaque instant. Le bateau n'avait plus assez de force pour remonter la rivière, et l'on était obligé de descendre sur la rive pour le haler avec des cordes ou le pousser avec des perches.

Pour avoir une idée de la rapidité du courant, il faut connaître les rivières de montagnes dans ces régions.

Leurs sources sont formées par d'immenses marécages qui s'étendent sur les hautes montagnes, et dont les eaux s'unissent quelquefois

en petits lacs semblables à celui qui est représenté sur notre gravure : je l'ai trouvé dans les montagnes à l'ouest du lac Baïkal. Ce lac, situé à une altitude de 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, est entouré de hautes montagnes et ses eaux sont claires comme du cristal ; la vue en est des plus pittoresques. Les marécages se trouvent sur une couche de tourbe couvrant le sol et qui ne dégèle jamais à cause de sa perméabilité.

Dans toute cette région l'on rencontre des terrains éternellement gelés. Ils s'étendent en Transbaïkalie et même jusqu'à Ourga. Mais l'épaisseur de cette couche glacée varie tellement qu'au sud et en été dans les endroits découverts elle fond et permet ainsi la culture du sol : tandis qu'au nord, où les forêts et la tourbe préservent le sol de la chaleur du soleil, cette épaisseur augmente. Ainsi, sur le bord d'une petite rivière, l'Olga, affluent du Niman, tout près des mines d'or de cette compagnie, on trouve maintenant encore de véritables montagnes de glace cachées sous la tourbe, qui peuvent s'élever à 20 mètres de hauteur et s'étendre sur une longueur de 100 kilomètres. Elles sont formées de glace pure et transparente. La Compagnie des mines de Niman, ayant trouvé des traces d'or sur le sol, fait fondre artificiellement ces masses de glace au moyen de l'eau amenée par un canal et avec le concours du soleil et des pluies. Par suite, le climat s'améliore beaucoup.

Cette immense quantité d'eau contenue dans les marécages de montagnes donne, après chaque pluie et dans un temps très court, un excédent énorme, qui se précipite dans le lit des rivières : celles-ci, ainsi accrues, démolissent leurs rives, font glisser d'immenses montagnes, enlèvent les arbres dans les plaines, forment des îles, déplacent les forêts, et se construisent de nouveaux bords. La baisse et la crue sont très rapides. Généralement, après une grande pluie, la rivière peut monter de plus de 6 mètres en une seule journée. La baisse arrive aussi rapidement. Comme type des fleuves montagneux de la Sibérie, je puis citer la Boureïa même, rivière très sauvage, tumultueuse et pittoresque. Fort pittoresque pendant qu'on la regarde, mais Dieu préserve le voyageur d'entrer en lutte avec elle ! Les esprits de la montagne, disent les indigènes, y prennent toujours une victime.

La crue de la Boureïa persistait, et notre voyage devint à ce point difficile que le capitaine n'osa nous emmener au delà d'une petite résidence de la Compagnie de l'Amour appelée Chikounda. Le bateau eût pu encore, il est vrai, avancer encore de 75 verstes, mais la chaîne du gouvernail était cassée. Il n'y avait rien à faire, et le chef de la résidence se préoccupa de nous expédier de son poste. Mon compagnon, M. Stritter, étant



TYPES TOUNGOUSES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

pressé, devait partir sur le bateau en écorce de bouleau des indigènes, et moi avec mes bagages je devais suivre les bords de la rivière, traînant avec des cordes les deux bateaux chargés de nos provisions.

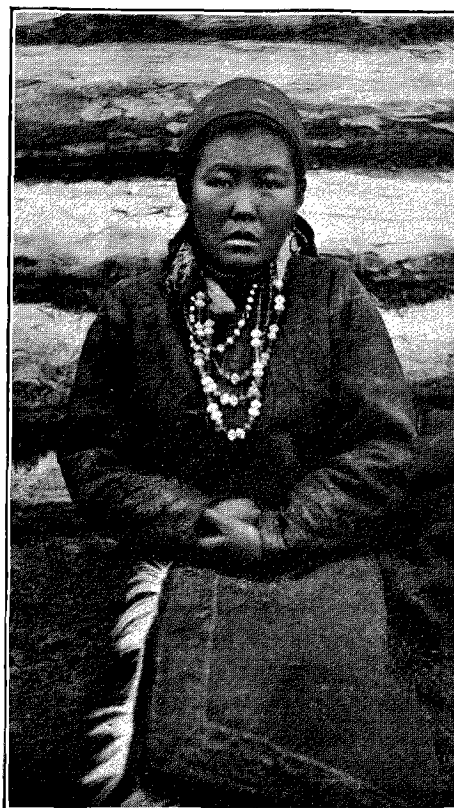
L'eau étant très haute, je retardai mon départ de quelques jours. M. Stritter partit en avant, son bateau glissant sur l'eau, poussé par les gaffes des deux Toungouses debout à l'avant et à l'arrière du bateau.

Les Toungouses sont fort habiles à conduire ces embarcations, dont les plus grandes ne portent que quatre personnes et une trentaine de kilos, et luttent vaillamment contre le courant, qui dépasse la vitesse de 4 kilomètres à l'heure. Ils cherchent en guidant le bateau les places peu profondes, près des rives, et c'est pourquoi, si le bateau est percé par un rocher aigu ou par une branche d'arbre, le voyageur ne risque qu'un bain froid. Pendant qu'il se réchauffe au feu, les Toungouses réparent le trou en cousant l'écorce et en la couvrant avec du goudron.

La résidence de Chikounda était construite pour fournir les provisions nécessaires aux ouvriers qui allaient et revenaient des mines d'or et pour donner en hiver aux caravanes du foin et du seigle. Les caravanes qui suivent la rivière en hiver ont ainsi établi, à chaque étape de 20 kilomètres, de petites stations d'arrêt où se reposent cochers et chevaux. Longtemps ces stations ne consistèrent qu'en une petite maison et une baraque pour le seigle. Mais quand la compagnie y eut mis des gardiens pour les provisions d'été, on vit l'agriculture naître sur le sol vierge des rives boisées de la Bouréïa, et sans doute ces stations deviendront bientôt de nouvelles colonies russes le long de la rivière. On en trouve actuellement trois et une dizaine de petites maisons. Malheureusement, en été, quand le voyageur ne peut calculer son trajet, il lui arrive rarement de profiter de ces stations pour la nuit.

Les magasins de la Compagnie contiennent tout ce qui est nécessaire pour les employés, même des objets de luxe, comme des bonbons, des confitures et du lait condensé Nestlé, très estimé, malgré le prix de six francs la boîte, par les indigènes, qui le mangent avec le thé et en nourrissent leurs enfants. On trouve aussi, dans leurs huttes en écorce de bouleau, des machines à coudre, de très bon papier à cigarettes et même du curaçao, qu'ils appellent *kerous-sin*, ce qui veut dire en russe « pétrole ». Ce sont là les fleurs de la civilisation.

Les bateaux furent enfin prêts pour notre départ. Deux bateaux de Toungouses devaient accompagner nos deux embarcations. Ils



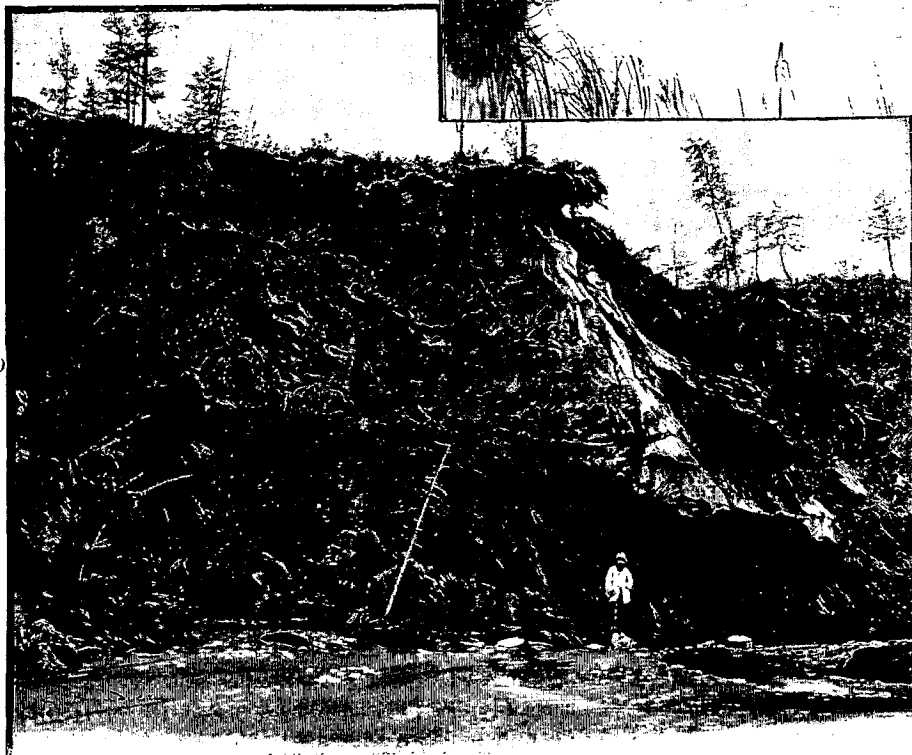
FEMME TOUNGOUSE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

étaient venus d'un des affluents de la Boureïa pour chercher des approvisionnements.

Les premiers cinq kilomètres, le chemin fut facile : les rives étaient découvertes, et les bateaux tirés à la corde marchèrent vite. Nous arrivâmes ainsi près d'une hutte de Toungouses chez un certain Maxime Porotoff qui avait été autrefois guide en cet endroit et avait obtenu une grande médaille d'argent en récompense de ses services. La hutte était près du bord de la rivière et consis-



UN LAC
DANS LES MONTAGNES.



LES GLACES ÉTERNELLES (PAGE 590). — DESSIN DE BOUDIER.

tait en pieux disposés coniquement, et recouverts de drap et d'écorce de bouleau. L'intérieur était sale et négligé comme celui de toutes les huttes de ses congénères. Un feu placé au milieu de la tente préserve de l'humidité et sert à la cuisine. Quelques tasses et couteaux, une théière, sont les seuls ustensiles. Quelques fusils, des plus primitifs, montrent que l'on a affaire à des chasseurs. Tout ce monde, à cause de la fumée, est affligé de maladies des yeux.

Les trois jours sui-

vants, nous passâmes entre les bords élevés de la rivière, obligés de halier nos embarcations en nous frayant une route à la hache sur les rives. Le quatrième jour, alors que nous devions arriver à une maison située sur les bords de la Boureïa, il tomba de l'eau du matin au soir. Nous étions sur une langue de terre à sec, lorsqu'un arbre immense, dont le sommet dominait cette langue de terre, bascula sur l'eau, en nous barrant la route. La nuit tomba, et il fallut choisir une place pour camper. Nous étions en ce moment sur un point très bas et loin de la rive ordinaire. Comme il me semblait impossible de trouver un endroit assez élevé pour nous préserver du courant, qui, d'après moi, devait bientôt grossir et couvrir tout notre campement, je proposai à mes guides toungouses de descendre la rivière pendant quelques kilomètres afin de chercher un abri pour la nuit. Le guide parla à ses camarades, regarda le ciel, les rives, l'eau, puis, après un examen approfondi, il me déclara qu'il n'y avait aucun danger à dormir où nous étions. Et comme lui et ses camarades se mettaient à allumer les feux et à faire les préparatifs du campement, je ne voulus pas les contrarier; nos tentes furent bientôt dressées.

Pendant le souper, je demandai au guide sur quels indices il avait pris sa décision.

« *Kou-outji, kou-outji*, me répondit le Toungouse; l'eau ira à la baisse. » Et il me raconta que lorsque la colombe sauvage finit son chant par *kou-outji*, elle prophétise la baisse de l'eau. Au contraire, lorsqu'elle le coupe par *kout*, elle prédit la crue. C'était donc à cette superstition que nous étions réduits à nous en remettre pour la sauvegarde de notre vie.

« Écoutez, me dit le Toungouse, voici la grenouille qui se met à crier. Vous verrez, demain matin, nous serons sur une île sèche. » Et la colombe et la grenouille furent bons prophètes, car le lendemain matin nous nous trouvions à deux cent cinquante mètres au moins de l'eau, et ce fut un grand travail de pousser nos bateaux à la rivière pour continuer notre chemin.

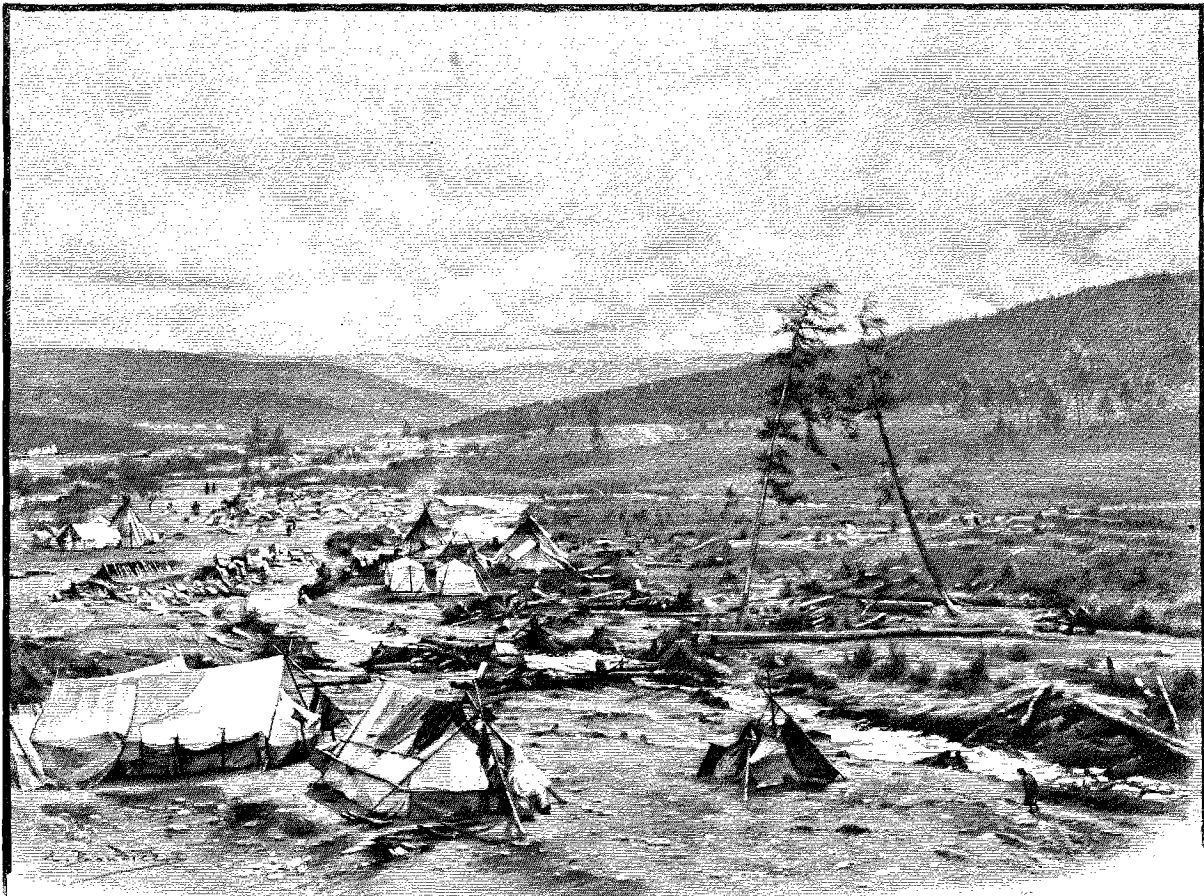
Les accidents se suivirent, la pluie tomba de nouveau, la rivière redevint tumultueuse. Il fallut suspendre notre marche et nous arrêter au premier endroit élevé où nous vîmes de la fumée indiquant la présence de voyageurs. C'était une tente de Toungouses venus pour chasser l'élan. Les indigènes se montrèrent contents de nous voir; ils savaient bien que nous possédions de l'esprit-de-vin et de la poudre.

Nos tentes furent vite dressées, et notre campement eut bientôt pris l'aspect d'un petit village d'indigènes. Les rennes étaient tout près des tentes. Les Toungouses me dirent qu'on attendait seulement le retour des chasseurs pour lever le bivouac et monter plus haut dans la montagne. Là ils seraient près de la mousse d'Islande, seule nourriture de leurs animaux. La place où ils étaient devenait intenable, à cause des moustiques attirés par les hautes herbes.

Les moustiques, toute la journée, du lever au coucher du soleil, et les cousins toute la nuit, poursuivent non seulement les hommes, mais aussi les animaux, qui, enragés de démangeaisons et de picotements, se sauvent de tous côtés sans pouvoir se mettre à l'abri. Ils pénètrent partout et finissent par provoquer des maladies de la peau. Ils sont si nombreux que l'on entend le bruit de leurs nuages dans l'air. Les indigènes n'ont trouvé aucun moyen de se débarrasser de cette peste. Le fouet et un filet en soie qu'ils portent sur la tête ne leur servent vraiment à rien. La fumée est encore le meilleur moyen de se préserver, mais elle présente pour les poumons et pour les yeux de graves désagréments. Cependant tout le monde, même les bêtes, préfère encore cette fumée aux moustiques et s'asphyxie ainsi pendant tout le jour.

Quant aux cousins, qui, eux, n'attaquent l'homme qu'après le coucher du soleil, on s'en préserve, outre la fumée, par une tente absolument close, dans laquelle on s'enveloppe; cette tente est de forme carrée, sert pour une seule personne et se transporte aisément. Bien que la fumée y reste assez longtemps, le voyageur y trouve son repos et reste inattaquable, à l'abri de son ennemi ailé.

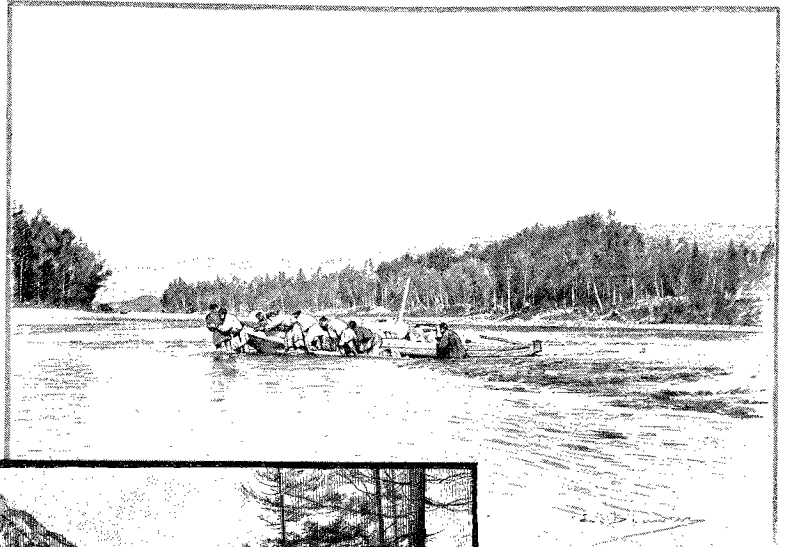
Une très intéressante légende toungouse sur la naissance des moustiques, des cousins et des mouches, m'a



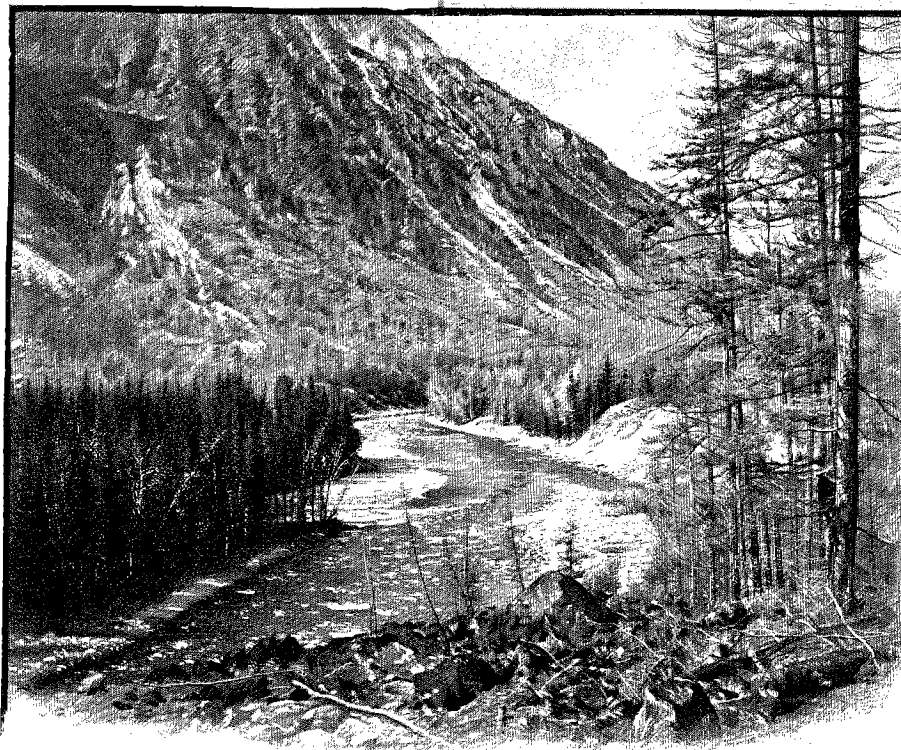
LES MINES D'OR DE NIMAN (PAGE 598). — DESSIN DE DOUBIER.

été racontée par les indigènes et je pense bien faire en la rapportant à mes lecteurs.

Autrefois, dit la légende, habitaient dans une hutte deux sœurs orphelines; elles travaillaient alternativement, et quand l'une cherchait le bois et l'eau, l'autre se reposait. Un jour la sœur aînée alla dans la forêt chercher du bois, tandis que la sœur cadette restait à la maison avec son chien. A midi le chien aboya nerveusement et il parla ensuite à la fille avec une voix humaine : « Cache-toi



TRAVERSÉE DES RAPIDES.



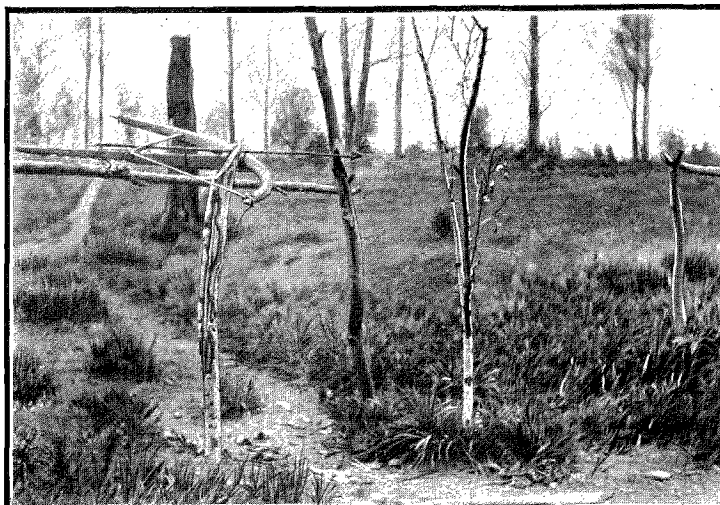
LA BOUREÏA. — DESSIN DE BOUDIER.

quelque part, le *Bousseou* (le diable anthropophage) vient ici ». La fille se cacha sous des morceaux d'écorce de bouleau et entendit bientôt le Bousseou entrer dans la hutte; il regarda partout et, étonné de ne voir personne, s'en alla.

Le soir, la sœur aînée étant rentrée de son travail, la cadette lui raconta la visite du Bousseou et lui dit que, si le lendemain, pendant son absence, le diable revenait, elle devait se cacher tout de suite sans prononcer une seule parole et surtout

prendre garde de ne pas rire, car le diable rit avec tant d'entrain qu'il est difficile de garder son sérieux en l'entendant. Le jour suivant, à midi, quand la sœur cadette fut seule à la maison, le chien annonça l'arrivée du diable, et la fille se cacha. Elle entendit bien les pas de quelqu'un dans la hutte, des paroles et enfin un rire entraînant auquel elle ne put résister; son rire éclatant la désigna au Bousseou. Elle dut sortir de sa cachette et vit devant elle un homme comme tout le monde, très aimable avec elle. Il causa et lui demanda pourquoi sa tête était si sale qu'il y voyait des poux en quantité. Il engagea la fille à mettre sa tête sur ses genoux pour qu'il lui prit ses poux. Cela dit, il prit doucement la tête de la jeune fille, la mit sur ses genoux et la lui gratta en disant de temps à autre : « Voilà un pou! Où est-ce qu'il faut le mettre? » — « Tue le pou, disait la fille! » — « Il est trop gros; ouvre la bouche, je le mettrai sur ta langue, dit le diable »; et au moment où la fille ouvrit la bouche et tira sa langue, le Bousseou la lui arracha et l'emporta, laissant la fille assise au fond de la hutte.

Bientôt revint la sœur, qui amenait un traîneau plein de bois; elle appela l'aînée pour l'aider. Entrant dans la hutte, elle vit alors ce qui s'était passé; elle mit sa sœur sur une fourrure, la couvrit de vêtements chauds et quitta la hutte pour trouver le diable et venger sa sœur. Plusieurs jours elle marcha dans les forêts sans pas du Bousseou, quand enfin elle trouva une baraque en mousse, qui était remplie de bras humains; plus loin, suivant les pas, elle rencontra une autre baraque remplie de pieds, une troisième renfermait des têtes



LA CHASSE À L'ÉLAN CHEZ LES TOUNGOUSES. — UN CHASSEUR. — PIÈGE POUR LA CHASSE À L'ÉLAN. — OSSEMENTS SUSPENDUS À UN ARBRE.
DESSIN DE GOTORBE.

humaines et dans une quatrième baraque elle ne trouva que des langues. C'étaient les provisions du diable anthropophage qui avait arraché à chacune de ses victimes ce qui lui plaisait davantage en elle.

Ayant reconnu la langue de sa sœur encore toute chaude, elle la prit et continua sa poursuite. Bientôt la fille vit une hutte dans la forêt et y trouva une jeune fille, la sœur du Bousseon. Elle lui raconta son aventure. « Ne me crains pas, dit la sœur du diable; bien que je sois sa sœur, je ne me nourris pas de viande humaine; cache-toi ici, ce soir nous allons tuer mon frère. Je dois faire ce sacrifice pour le monde, mais tu me prendras après chez toi. »

Le soir, le Bousseon rentra dans la hutte; il avait sur son dos une biche et un homme qu'il avait tué; il jeta la biche à sa sœur et, mettant le cadavre devant lui, il le mangea; mais cette fois-ci, il était très inquiet, et à plusieurs reprises il demanda à sa sœur s'il n'y avait pas eu pendant la journée du monde à la maison, car il sentait bien un homme. La sœur l'assura que c'était lui-même qui avait apporté ce parfum.

Après son repas, il alla se coucher, avec précaution, non à sa place ordinaire, mais près d'un grand seau d'eau, et il s'endormit. Alors à minuit les deux jeunes femmes le tuèrent et coupèrent son corps en tout petits morceaux; puis, après avoir fait un très grand feu, elles jetèrent les morceaux du corps de Bousseon en disant : « Toi, tu étais devenu Bousseon; tu te nourrissais de la viande et du sang des hommes; ta viande et tes os se transformeront à présent en insectes, pour lesquels aussi, comme pour toi, le sang humain sera la plus grande délicatesse. » Quand le corps du Bousseon brûla, on vit paraître des nuages de mouches, cousins et moustiques qui, devenus de petits diables anthropophages, se dispersèrent dans le monde, toujours cherchant le sang, poursuivant l'homme et l'attaquant.

Les filles retournèrent ensuite dans la hutte des sœurs et, remettant sa langue à la sœur, elles la ressuscitèrent.



YAKOUTE NOMADE. — DESSIN D'OULEVAY

A l'occasion de mon séjour chez les Toungouses chasseurs de la Bouréïa, je ferai quelques remarques générales sur les indigènes de cette région.

Les peuples chasseurs ayant pour moyen de transport le renne sont les Orotchones et les Toungouses. Ils sont proches parents les uns des autres; leurs mœurs et leurs coutumes les différencient fort peu.

Sous le nom de Toungouses, on est habitué à désigner les tribus qui sont descendues des montagnes, venant de l'Aldan, de l'Ouda et du Toungour; on appelle Orotchones celles qui sont venues des bassins du Vitim et de la Léna. C'est à ce dernier groupe qu'appartiennent aussi tous les peuples du bas Amour dont le nom a la même racine, *Oro*, comme les *Orotchî Oroki* et *Ortchî (Oltchî)*. L'étymologie de tous ces noms est claire: ils viennent de la même racine *oro*, qui veut dire « renne » en toungouse. D'après l'étymologie, ce nom signifie donc les nomades ayant le renne pour animal domestique.

Les nomades orotchones habitent les affluents du haut Amour, les Toungouses le bassin de la Bouréïa, où ils sont mêlés de Yakoutes nomades, venus du nord pour faire le commerce avec eux et profiter de ces magnifiques forêts où se trouve la zibeline recherchée du bassin de l'Amour. Ce sont ces parasites de l'indigène que Middendorf a appelés du nom caractéristique de Juifs de l'Extrême-Orient.

Suivant le Toungouse nomade, ils ont créé dans les forêts des marchés qui se tiennent deux fois par an, vers Noël et vers Pâques. Le chasseur y trouve tout ce dont il a besoin: rennes, poudre, fusils, vêtements,

farine, beurre. De cette façon il est bientôt devenu le débiteur du Yakoute, et il ne peut plus sortir de ses dettes. Dès lors le Yakoute le suit partout et lui vend des marchandises à un prix énorme. Du temps de Middendorf, en 1844, 26 marchands iakoutes voyageaient. Maintenant il y en a plus de 60.

Dans une des dernières foires qui ont eu lieu près des mines d'or du Niman, sur le fleuve Niman, près de l'église orthodoxe construite par un Yakoute, Choudinoff, à 30 kilomètres des mines d'or, sur 100 familles indigènes, on comptait 20 marchands qui achetèrent aux



UN RENNE BLANC SACRÉ (PAGE 600). — DESSIN DE THIIRAT.

chasseurs pour 130 000 francs de fourrures et leur vendirent pour 100 000 francs de marchandises. Y compris les années précédentes, les indigènes restaient endettés de plus de 200 000 francs. Les marchandises de la foire consistaient en 3 000 zibelines au prix moyen de 45 francs la pièce, 1300 muses, des écureuils, renards, ours, etc., 1086 rennes, dont seulement 684 furent vendus au prix moyen de 100 à 150 francs le renne de marchandises et 250 à 300 le renne à monter, 24 000 livres de beurre de vache, apporté sur les rennes des Yakoutes, vendu à 1 fr. 25 la livre, 400 livres de graisse à 75 centimes et diverses marchandises pour 5 000 francs. Dans cette foire ne figuraient pas les peaux ni les cornes printanières des élan, ni une quantité de fourrures qui passèrent directement dans les mains des marchands sans arriver à la foire.

Le type général des Toungouses sibériens, malgré l'assimilation avec les peuples tures, tatares, mongols, russes, peut toujours être décrit par des traits extérieurs caractéristiques. Ils sont de taille moyenne, avec une grosse tête, de larges épaules, les extrémités un peu courtes, et des mains et des pieds petits. Ils sont maigres, secs, musculeux; leur peau est d'un gris jaunâtre; ils ont les sourcils saillants, la tête un peu allongée, large aux joues et rétrécie au front, le nez large et plat, moyen, les lèvres minces, la supérieure plus grande. Le menton est arrondi; le regard est aimable, paresseux et indifférent. Le vêtement d'hiver du chasseur est très sommaire : une veste en peau de biche, le poil en dehors, un chapeau et des gants de fourrure, des bottes en peau mince tenant au pantalon et recouvertes de fourrure jusqu'aux genoux, prise aux pattes d'un élan. Sur le dos il porte une planchette en bois avec les flèches, les filets et ce qu'il faut pour dresser les pièges. Une ceinture avec le sac à balles, de la poudre et du tabac, le fusil à pierre, les patins et une canne complètent ce costume.

Après le dîner les aboiements des chiens nous annoncèrent l'arrivée des chasseurs et deux ou trois coups de feu signalèrent une bonne chasse. En effet, ils avaient tué trois élan et quelques muses; ils apportaient avec eux de la viande et d'immenses cornes encore couvertes de peau : c'est leur fortune. Deux Toungouses, avec quatre rennes partirent tout de suite pour chercher les animaux tués. Les chasseurs, après avoir respectueusement salué les membres de leur famille, se mirent à fumer leur pipe près du feu.

Après avoir fumé sa pipe et pris quelques tasses de thé, l'un des Toungouses se leva et commença à découper la viande avec une habileté de chirurgien consommé. C'était curieux de voir l'adresse avec laquelle il opérait, mettant les côtes à part pour en faire des conserves et en donnant aux femmes, qui les faisaient griller. Mes Cosaques eurent la tête et le foie de l'élan. Alors commença la fête, car c'était une fête pour les indigènes. Tout le monde, assis autour du feu, mangea cette viande grillée, sans sel et sans pain. Ils mangèrent tant qu'ils purent, certainement au moins cinq kilogrammes chacun. C'était un vrai repas d'animaux dans un jardin zoologique. Les os étaient ramassés par des enfants et mis de côté. Les hommes les réunissaient en petits faisceaux et les suspendaient aux branches d'un arbre, dans la crainte qu'un os, laissé par terre et touché par un chien ou un renard, ne portât malheur à leurs chasses.

La chasse à l'élan se fait au printemps, sur les lacs montagneux, où il vient la nuit pour se nourrir d'herbes aquatiques. Une balle, tirée d'une main adroite, qui ne manque jamais son coup, le met à bas. C'est une chose vraiment intéressante que la chasse d'un sauvage, avec son fusil délabré raccommodé avec des clous et des

bandes de cuir, qui assujettissent l'une à l'autre les diverses pièces, et avec lequel il n'hésite pas à tirer sur des ours et des tigres.

En été, on se préoccupe de la chasse simplement pour avoir de la viande et des cornes d'élan. C'est l'automne et surtout l'hiver qui sont les saisons favorables. Alors chaque famille se rend dans l'endroit où elle chasse d'ordinaire et hiverne dans une tente couverte de peaux d'animaux, plus ou moins chaude. Les chasseurs rayonnent jusqu'à cinquante et cent kilomètres des tentes, poursuivent l'élan, prennent les ours au piège, mettent des filets pour la zibeline, l'écureuil et les autres petits animaux, dont les fourrures sont de vraies fortunes, et attrapent aussi l'élan avec des pièges spéciaux.

En automne, quand les animaux cherchent leurs femelles, on les appelle au moyen d'un cornet en écorce de bouleau. Un chasseur imite le cri de la femelle, un autre chasseur se tient prêt à faire feu sur l'élan, qui, excité par le cri, se précipite droit dans sa direction.

Le soir, comme les Toungouses se mettaient à jouer aux cartes, je leur donnai du vin, pour les arracher à leur jeu, et je les priai de me montrer leurs luttes et danses et de me raconter en même temps quelques anecdotes de chasse.

Ils luttèrent d'abord entre eux, puis avec mes Cosaques, et les Toungouses furent vainqueurs. Ensuite, un de mes guides toungouses nommé Lorion, que nous surnommions Lorion « la patte d'élan » à cause de l'insensibilité de sa semelle, — il marchait pendant des journées entières, en halant le bateau, pieds nus, sur les pierres aiguës, — proposa des courses au saut, en pariant contre mes Cosaques une paire de gants. Il jeta sur la terre six gants à un mètre l'un de l'autre, et sauta sur une jambe de gant en gant jusqu'au dernier. La distance fut ensuite augmentée peu à peu, si bien qu'il était arrivé à faire sur une jambe des sauts de deux mètres et demi, et à s'arrêter sur le dernier des gants. Il fut très heureux d'avoir gagné ses trois paires.

Le lendemain matin, les Toungouses, qui étaient partis pour aller chercher les bêtes tuées, revinrent avec tout ce que les quatre rennes et eux-mêmes pouvaient porter sur leur dos. Les indigènes en avaient encore pour deux jours à préparer la viande et nettoyer les peaux, qui furent séchées à l'ombre et tendues sur des morceaux de bois pour conserver ensuite la forme nécessaire. Enfin tout fut fini, et nous levâmes notre bivouac en même temps qu'eux le leur. Les Toungouses se dirigeaient vers les montagnes et nous continuions à suivre la Boureïa. Je ne voyais plus de route, et nous marchions, marchions toujours, sans arriver. Le seizième jour après notre départ de Chikounda, nous arrivions à la résidence de la rivière Oumalta d'où part le chemin qui conduit aux mines d'or. Il nous avait fallu ainsi seize jours de marche du matin au soir pour faire cette route, dont la longueur, par la voie de la rivière, est de 130 kilomètres.

La résidence d'Oumalta se compose de deux petites maisons au bord de la rivière du même nom, situées dans la forêt et entourées de jardins potagers. C'est ici que les ouvriers prennent le bateau pour descendre en automne la rivière, car il est impossible de remonter la Boureïa plus haut, à cause des rapides que l'on rencontre à chaque instant.

Les mines d'or de Niman existent depuis vingt-cinq ans. Ce sont les plus riches mines du pays amourien, et jusqu'à aujourd'hui elles n'ont pas eu de bonnes communications avec la Boureïa, laquelle leur était reliée par un chemin tracé dans la forêt pour le passage du cheval ou du renne avec ses bagages.

Depuis vingt-cinq ans, on transporte ainsi l'or à dos de cheval jusqu'à la rivière, et ensuite en bateau jusqu'au vapeur, qui le porte à Blagovechtchensk. C'est dans la forêt où passe la route qu'eut lieu l'attaque de la caravane d'or. Une bande entoura pendant la nuit le bivouac et s'empara de l'or, qui fut transporté au bord de la rivière sur un bateau déjà préparé, puis mené on ne sait où.

La région des mines d'or est remplie, comme je l'ai dit, de gens sans aveu, qui passent leur temps en liberté à s'occuper de dérober l'or, en échange duquel des bandes bien organisées leur apportent des provisions et de l'esprit-de-vin. Ces bandes se forment généralement dans les mines mêmes, qui contiennent les plus mauvais ouvriers, et c'est ainsi qu'une caravane de vingt personnes bien armées fut attaquée par une bande de quatre hommes ayant à sa tête un cocher des mines d'or.

Maintenant que les mines d'or de la contrée s'épuisent, le chemin est fait, mais, au moment où je passai, il était encore en construction à différents endroits. On y trouve rarement des maisons-stations comme celle d'Oumalta.

La route fut vite parcourue, et le 1^{er} juillet je me trouvais avec M. Ballod, le directeur en chef des mines, un homme déjà âgé, fort intelligent et aimable. Tomber dans des mines d'or après un pénible parcours dans les forêts sibériennes, c'est se trouver en paradis, car rien n'est plus agréable en ce cas que d'avoir un bon lit et une charmante société.

Les mines, dites de Niman, sont situées sur un affluent de la rivière Niman. Elles changent continuellement de place, en même temps que s'épuisent les couches aurifères. Les maisonnettes, fort coquettes, des employés supérieurs constituent un petit village. Pour la distraction, il y a un cercle, avec une bonne bibliothèque, un billard, une lanterne magique et même des appareils photographiques. Un grand hôpital, dirigé par un médecin, peut recevoir au moins cent malades. Une station météorologique bien installée donne les moyens

d'étudier le climat de la contrée. Elle est tenue par le docteur Kouchnikoff.

D'après les observations qui y ont été faites, les mines d'or sont situées à une altitude de 915 mètres, tandis que Blagovechtchensk est à 160 mètres et Khabarovsk à 75 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Comme je viens de le dire, les mines d'or sont très riches. En faisant 2400 livres de frais, on en gagne facilement 4000. La livre est payée par le gouvernement 1200 francs, et le bénéfice sur chaque livre, dans les limites du budget proposé de 2400 livres, est de 400 francs. Le surplus est bénéfice net.

Le travail des mines d'or n'est pas difficile. Il s'agit d'ouvrir la couche de tourbe recouvrant la terre aurifère qui est portée dans la machine à laver, et passe à travers un immense cylindre tournant, percé de trous pour que l'or puisse tomber sur une planche inclinée. Les pierres sont rejetées de côté et emportées par des ouvriers. Tout ce travail est très sale, et l'on ne voit l'or qu'au dernier moment, sur la dernière laveuse. Il en est enlevé deux fois par jour en présence des chefs de l'administration et de la police, il

est séché, pesé, emporté au comptoir et mis dans des sacs en cuir qui sont expédiés par poste à la fonderie d'Irkoutsk, laquelle ordonne alors le paiement d'après la qualité du métal.

J'ai parlé plus haut des deux grandes foires importantes créées par les Iakoutes, qui poursuivent partout l'indigène. Ces foires sont aussi fréquentées par des prêtres missionnaires orthodoxes, qui, en outre, parcourent les forêts d'année en année pour visiter les indigènes.

La foire de Niman, qui a fait disparaître toutes les autres foires existant auparavant, est comme le centre d'une toile d'araignée dont les rayons se dirigent de tous côtés, à Iakoutsk, à la mer d'Okhotsk, et vers différents endroits du fleuve Amour. C'est de cette foire que j'étais parti pour me rendre à l'Amgoun et sur la Zeïa. Une quinzaine de maisons, autour de l'église russe, servent d'habitation pendant la foire. Les marchands et les indigènes les quittent, les premiers pour aller à Iakoutsk chercher des marchandises, les seconds pour chasser.

On trouvera les portraits de quelques-uns des principaux représentants des marchands iakoutes, entre autres Grégoire Choudinoff, de la ville de Iakoutsk, qui, depuis vingt ans habite la Bouréïa, et envoie à Iakoutsk ses employés pour chercher la marchandise. Choudinoff est marié à une Russe qui, grâce à un séjour de vingt ans au milieu des indigènes iakoutes et toungouses, a complètement oublié sa langue maternelle, et c'est chose curieuse de voir dans une hutte une femme habillée en russe, prononçant très bien les mots russes, mais ne pouvant parler la langue.

Les Iakoutes, outre leur habileté mercantile, sont aussi de bons chasseurs, et avec les Toungouses ils visitent les hautes montagnes pour y chercher des fourrures.

Le costume d'hiver d'un chasseur iakoute est à peu près le même que celui d'un Toungouse. En été et en automne, il porte une veste longue, des pantalons et des bottes en cuir d'élan. Les touffes sur les manches de la veste qui caractérisent les costumes iakoutes se voient déjà sur leurs anciens costumes du commencement du siècle.

L'habillement de travail des femmes consiste en une blouse tombant à terre et en une longue veste avec poches et ornements en argent; un mouchoir et un simple chapeau en feutre venant de Russie leur servent à se couvrir la tête. Les bottes sont les mêmes que pour les hommes, mais les jours de fête elles sortent leur robe-capote ornée de broderies de couleur claire. Une ceinture en argent, avec de grands ciseaux; de longs rubans en argent d'un travail minutieux descendent de leurs épaules, et une grande croix accompagne toujours le costume. Leur coiffure consiste en un chapeau en loutre de forme conique, avec des pièces d'argent et des rubans.

Les Iakoutes, grâce à leurs fréquentes rencontres avec les Russes, sont beaucoup plus civilisés que les Toungouses; ils ont même compris l'utilité de l'écriture et enseignent le russe à leurs enfants. J'ai pu trouver dans un des endroits les plus reculés des forêts sibériennes une école iakoute tenue par la femme d'un marchand, nommée Pawlona. Un maître, employé de ce marchand, apprenait le russe à cinq ou six enfants des deux sexes, et un missionnaire venait de temps à autre pour l'enseignement religieux.

La vue de cette école en miniature, abritée sous une tente, au milieu de marécages et à côté des troupeaux de rennes, me fit une grande impression. En l'honneur de mon arrivée, les enfants étaient bien débarbouillés et habillés proprement. C'était un petit rayon lumineux dans la vie obscure des indigènes.

La foire indigène, avec cette jolie et propre église en bois et cette école ambulante, me montra bien que



MARCHANDS IAKOUTES

la civilisation, comme les semences jetées au hasard sur une route de caravanes, n'a besoin pour réussir que d'un sol propice.

J'ai visité presque toutes les maisons des marchands et les tentes des indigènes qui avec l'arrivée de l'hiver s'en allaient dans leurs forêts et s'arrêtaient momentanément ici près des magasins des marchands pour prendre de la poudre et du plomb. Plusieurs de ces familles, ayant gagné de l'argent par le travail dans les mines d'or, emportaient avec elles du beurre et de la farine. On reprenait déjà les élèves de l'école et j'ai assisté aux examens.

L'examineur était un prêtre missionnaire, le Père Jean, qui a été récemment appelé ici du bassin de la Zeïa et qui avait déjà l'habitude des indigènes; les enfants, timides et peureux, l'aiment beaucoup, et ils répondirent très bien à toutes ses questions. A la fin de l'examen, ils furent très contents de recevoir de moi des sucreries que j'avais prises aux magasins des mines. Pour ne pas les contrarier, je dus assister à un repas avec quelques autres invités, parents des élèves.

Le dîner était servi pour les invités dans la maison de Pawloff et pour les enfants dans la rue, sous une tente où les enfants étaient assis sur des tapis en fourrure d'élan, autour d'une petite table. Le repas fut simple et bon, composé uniquement de la viande d'un renne tué le matin même et à la mort duquel j'avais assisté : pour tuer la pauvre bête, on lui lie les quatre pattes avec des cordes, et l'on attache la tête par les cornes à un arbre; alors un Yakoute coupe avec son petit couteau la peau jusqu'à la viande; il avance la main entre la peau et la chair et a soin de tuer la bête sans verser son sang. L'animal mort, on le nettoie et on le cuit tout de suite dans l'eau bouillante : c'est un mets exquis.

Malgré l'excellence du dîner servi, je pus à peine manger, me rappelant la scène horrible du matin, lorsque la bête avait été tuée sous mes yeux. Après la soupe de viande de renne, on servit de la viande cuite et grillée, et comme dessert on mit devant nous une caisse contenant au moins quinze kilogrammes de confiseries, avec un litre de curaçao.

La vie des missionnaires est très dure, et il faut vraiment s'étonner du dévouement avec lequel ils accomplissent leur mission, qui en ce moment ne poursuit plus la conversion des sauvages à la religion orthodoxe, mais tâche simplement de propager cette religion parmi eux. Le Père Jean a sous sa surveillance plus de 5 000 indigènes du bassin de la Bourcia, et son district est immense; il est en même temps prêtre de l'église des mines d'or de Niman, où il possède un joli logement et où il a des chevaux et tout ce qui lui est nécessaire. En été, il emploie son temps près des mines d'or, là où se réunissent les indigènes. En hiver, il se rend dans les forêts, monté à renne, et parcourt tous les endroits où hivernent les chasseurs, qui le reçoivent très bien. Un renne blanc — le renne sacré — est toujours dans la caravane du missionnaire, et c'est sur ce renne qu'on transporte les accessoires du service religieux. On trouve un renne sacré dans chaque famille plus ou moins riche. Soumis à une surveillance particulière, il ne fait d'autre travail que de porter les sacrements.

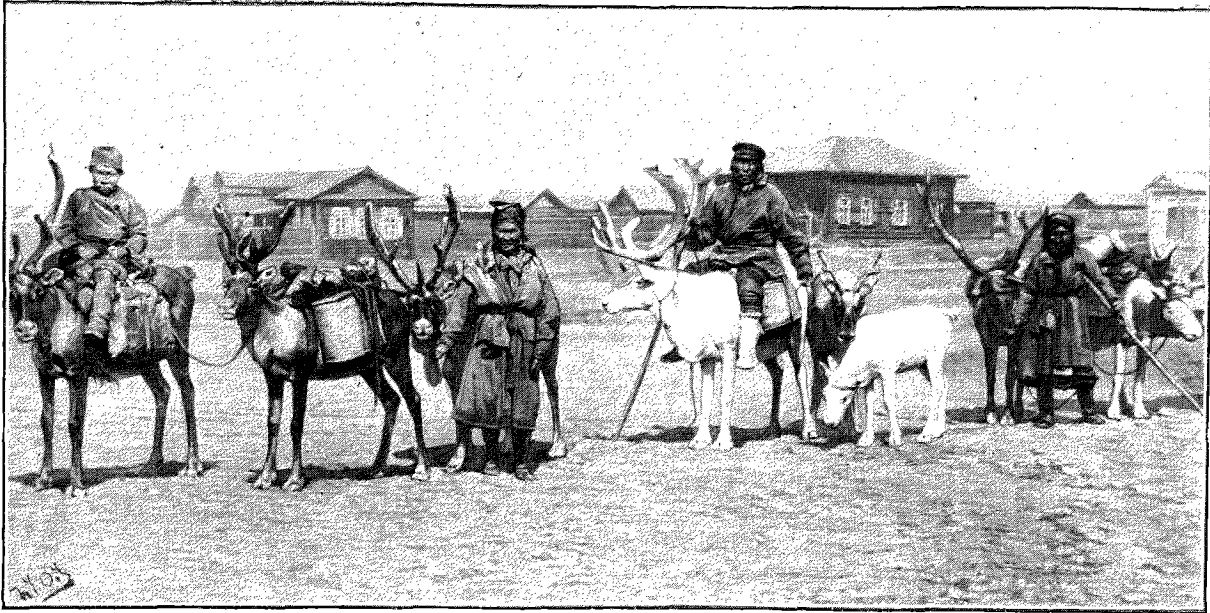
Malgré les froids de 30 degrés centigrades qui persistent dans cette région, chaque hiver le Père Jean fait plusieurs milliers de kilomètres.

(A suivre.)

CHIMKIÉVITCH.



HUTTES TOUNGOUSES. — DESSIN DE BERTEAULT.



DÉPART DES MINES D'OR. — DESSIN D'OLEVAY.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR¹,

PAR M. CHIMKIÉVITCH.

III

Départ des mines d'or de Niman. — La traversée des monts Khingan. — Les difficultés de la traversée. — Rencontre de Toungouses. — Un solitaire. — Crue d'un ruisseau. — Chasse à l'ours pêcheur. — Les perdrix dites *karjagi*. — Les mines d'or de l'Amgoun. — Les fêtes d'ouvriers. — Les ouvriers en grève. — Les brigands vendeurs d'alcool. — Le long de l'Amgoun. — Un village déserté par les indigènes. — Un séjour chez les Negdas et les lakoutes. — Retour à Niman et départ pour la Silindja. — Les caravanes de rennes. — Rennes de selle et d'attelage. — Dans un village de Toungouses au milieu des rennes. — L'arrivée de l'hiver. — Difficultés de la traversée. — La Silindja. — Rencontre avec les brigands et leur fuite.



JAROUTE À RENNE. — DESSIN DE THURIAT.

On m'avait dit aux mines d'or que le mois de juillet était le meilleur moment pour traverser les montagnes du Khingan, dans le bassin de l'Amgoun. Je me mis donc en route avec ma petite caravane de cinq chevaux. M. Ballod avait eu la gracieuse obligeance d'organiser mon départ. Je n'avais pris qu'un seul guide. La route était entretenue par le passage de grandes caravanes de bœufs qu'on envoyait aux mines d'or, et il s'agissait de savoir seulement à peu près l'endroit où l'on franchit les rivières.

Donc, après de chaleureux souhaits, nous partîmes, je dis *nous*, parce qu'un employé de la compagnie, M. Sinégoub, devait se rendre à 75 verstes des mines, pour visiter un ruisseau où la compagnie venait de découvrir récemment de l'or. Tout le monde marchait à pied. Les chevaux portaient nos provisions et nos effets; un seul était sellé pour nous éviter de trop nous mouiller au passage des rivières.

L'eau tombait toujours; c'était un été exceptionnel, et pendant trois jours de la semaine il y avait de la pluie qui grossissait les ruisseaux et rendait le passage de plus en plus difficile. Les lits des rivières s'étaient déplacés, et notre guide, qui était passé au même endroit dix-huit jours auparavant, ne parvenait plus à s'y reconnaître.

Les marécages étaient changés en lacs, et le passage sur la route était impossible. Les chevaux tombaient dans la boue à chaque instant, et pour les desseller et les relever il fallait perdre beaucoup de temps. Nous passâmes deux jours et demi à grimper le long du talus d'un torrent, coulant dans un ravin qui, sur tout notre parcours, n'avait pas plus d'un quart de mètre de profondeur.

1. *Suite. Voy. p. 577 et 589.*

Nous arrivâmes enfin à la source de ce torrent; suivant le conseil des personnes qui avaient déjà fait le chemin, nous fîmes bien reposer les chevaux, pour leur donner la force de traverser les hautes montagnes du Khingan, qui divisent les bassins de la Boureïa et de l'Amgoun. Nous nous étions éloignés d'une vingtaine de verstes des mines; nous arrivâmes vers midi au lieu de notre campement.

Un petit incident sans importance nous fit perdre encore un jour, car le guide, qui avait le soin des chevaux, avait oublié de mettre les cordes aux pieds de l'un d'eux, et celui-ci, se sentant libre, reprit le chemin des mines d'or.

Le guide l'avait remarqué déjà le soir et, comme il pensait que le cheval ne s'éloignerait pas, il comptait aller le chercher facilement. Nous nous couchâmes donc sans nous occuper de lui, et le lendemain, avec le lever du soleil, quand sonna l'heure du départ, les Cosaques m'annoncèrent que le guide et un cheval avaient disparu.

Il nous fallut attendre. Un Cosaque à cheval se rendit le long de notre route à la rencontre du guide, qui ne fut de retour que vers quatre heures du soir, après avoir trouvé son cheval à dix kilomètres, se reposant tranquillement sur l'herbe. Il était trop tard ce jour-là pour continuer la route.

Le lendemain matin, une heure avant le lever du soleil, tout était prêt, et nous marchâmes pendant le premier kilomètre dans l'obscurité. La forêt s'éclaircissait de plus en plus, et nous vîmes enfin devant nous le flanc de la montagne absolument dénué de toute végétation. Nous étions devant une des cimes les plus hautes de la chaîne Khingan, où prennent naissance, sous forme de torrents, les immenses affluents de l'Amour.

Il faisait un très beau temps, sans vent, et le soleil nous promettait un bon passage. Un repos d'une demi-heure et une bonne tasse de thé réparèrent nos forces, et bientôt nous étions en route. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir de la difficulté du passage; la montagne n'était pas disposée en terrasse, mais avait une pente continue, et, pendant trois heures, les pauvres chevaux furent obligés de grimper.

Mais nous étions encore plus fatigués qu'eux, à cause des gelinottes et des bécasses de montagne. En effet, c'est un crime pour le chasseur qui voit du gibier se lever sous ses pas de le faire partir sans le tuer. Il y en avait une masse, et les gelinottes, n'ayant probablement jamais vu d'homme, n'étaient pas craintives; nous pouvions arriver si près d'elles que nous en tuâmes avec des pierres. Je m'amusai même à les tuer avec les petites balles d'un fusil Montecrioto.

Le temps s'écoula, et quand nous eûmes rejoint la caravane au premier sommet nous étions tellement fatigués qu'un peu de repos et une tasse de thé nous auraient été d'un grand secours. Mais, hélas! il n'y avait dans cette steppe montagneuse que des cèdres et des bouleaux de petite taille, dont les branches ne pouvaient brûler. Enfin, après de grandes difficultés, le feu fut prêt, mais l'eau que l'on cherchait partout n'avait pu être découverte. Le Cosaque trouva enfin dans un ravin de la glace et de la neige, qui, fondues, nous procurèrent du thé.

Malgré le brillant feu, la belle journée, et le soleil de juillet, un courant d'air froid fit tomber le thermomètre à 3 degrés centigrades.

Nous étions sur la plus haute cime, et l'anéroïde marquait 620 millimètres, ce qui, d'après les mesures barométriques faites pendant ma traversée à la station météorologique du Niman, donna une hauteur de 1890 mètres au-dessus de la mer.

Après avoir encore passé un col, la descente commença, et il fallut se presser pour arriver au niveau de la rivière, parce que sur toute la pente, parsemée de rocs immenses, il n'y avait ni place pour un campement ni herbe pour les chevaux. Le commencement de la descente nous réservait un tableau effrayant. Des cadavres et des squelettes de bœufs, par dizaines, attestaient les difficultés de la traversée. Les Tougouses m'expliquèrent que c'était le sacrifice exigé par les génies de cette montagne pour le dérangement que leur avait causé la civilisation.

Je ne saurais dire ce qui, de la descente ou de la montée, fut le plus difficile. Je crois cependant que la descente fut moins désagréable. Pendant trois heures nous glissâmes et nous tombâmes, mais les forêts nous cachaient la route et ne nous permettaient pas de juger de la distance qu'il fallait encore parcourir.

Les chevaux glissaient eux-mêmes; après plusieurs chutes, l'un d'eux se cassa la jambe, et nous fûmes obligés de le tuer, en sacrifice aux génies de la montagne. Les bagages qu'il portait furent mis sur mon cheval. A la nuit, heureusement, nous avions gagné un endroit assez commode pour y établir notre bivouac.

C'était dans la vallée d'un tributaire de l'Amgoun, dans un lieu où, jadis, un incendie des forêts ayant découvert le sol, exposé ainsi aux rayons du soleil, la végétation s'était développée merveilleusement. Les cerises sauvages et les framboises étaient déjà mûres; le décor s'était transformé. En un instant nous eûmes oublié les tristes et mornes forêts de la Boureïa, où aucun oiseau même ne venait réjouir le passage du voyageur.

Ici, les perdrix se levaient à chaque instant sous nos pieds; les petits oiseaux venaient pour nous dire bonjour. Tout près de nous, nous trouvâmes un campement de Tougouses, dont les rennes étaient, loin de là, à la pâture. Les Tougouses chassaient les ours qui descendaient les montagnes pour se nourrir de canneberges et pour pêcher les saumons dans la Kerbi, où ces poissons montent pour frayer.

Ils avaient des traîneaux près de leur hutte. Ils faisaient en hiver la poste entre les mines d'or de l'Amgoun et de la Silindja, un affluent de la Zeïa, dont la source se trouve au nord des mines d'or du Niman.

Nous étions tout près du ruisseau où mon compagnon devait rester. Quand nous levâmes notre bivouac,

deux Toungouses nous demandèrent la permission de nous conduire jusqu'à Kerbi pour chasser l'ours, ou plutôt pour manger avec nous et recevoir de l'eau-de-vie.

J'étais toujours très content de la fréquentation des indigènes, car souvent un élan ou un ours passait devant nous, et, sans leur expérience, toutes nos recherches eussent été sans succès.

Un chien de chasse, un « oursier », nous suivit. Il était heureux de conquérir sa liberté, car, près de la hutte, une entrave formée d'un grand morceau de bois l'empêchait de courir après les rennes. Il lia connaissance avec nos deux chiens, mais ils ne devinrent bons amis qu'au bout d'une lutte sanglante, après laquelle les adversaires pouvaient à peine se tenir sur leurs pattes.

Bientôt nous descendîmes au bord de la Kerbi en traversant un pittoresque rapide. Puis nous traversâmes une seconde fois la rivière, dans une vaste vallée, couverte de grands arbres desséchés, morts après un incendie qui avait éclaté là, d'après les Toungouses, il y a une vingtaine d'années. Un bizarre système employé par les chercheurs d'or en avait été la cause. Ceux-ci, étant empêchés dans leurs recherches par la gelée éternelle, brûlèrent la forêt sur des centaines de kilomètres et revinrent plus tard se remettre au travail. Dans cette région on trouve ainsi d'immenses étendues de forêts brûlées, et les indigènes obligés de s'en aller au nord par suite de



LE PLUS HAUT POINT DES MONTS KHONGAN. — DESSIN D'OUTLEVAY.

la disparition de la mousse d'Islande, seule nourriture de leurs rennes, ne prononcent qu'avec haine le nom du minéral d'or qui a détruit leur chasse et fait périr les lichens.

De la fumée montait au-dessous d'un chalet qui bordait la rivière. Un homme en sortit : c'était le gardien d'une dizaine de kilomètres de terrain, non exploités encore, où l'on avait reconnu la présence de l'or. Il était d'apparence bestiale, avec ses cheveux et sa barbe incultes depuis au moins une année. Cet homme vivait seul, n'ayant souvent à cent kilomètres à la ronde aucun être humain à rencontrer. De temps à autre, on lui apportait des provisions, du thé, du tabac et du pain. Il vivait ainsi sans crainte, sans fréquenter personne, et il ne nous demanda rien. C'était un héros de la guerre de Crimée que la destinée amènera à finir ses jours entre les pattes d'un ours ou à mourir de faim. Je le questionnai sur sa vie. Il me dit ne pas connaître le propriétaire non plus que la limite de la terre qu'il surveillait. Il gardait l'espace, et cela suffisait pour que tous les chercheurs d'or passant par cet endroit ne le touchassent pas. Il trouvait cependant sa solitude assez désagréable, surtout à la saison où les nuits sont longues. Les ours, attirés par les provisions, entouraient alors le chalet, et, grattant à son chevet, lui causent quelque frayeur. Mais il réussit à les terrifier en frappant sur une casserole. Il ajoutait : « L'ours n'est d'ailleurs pas très méchant ». Cet homme isolé ne voit des hommes que pendant le mois de juillet, quand les grandes caravanes de bœufs venant de l'Amgoun aux mines d'or de Niman traversent la contrée. On lui donne alors de la viande.

Le temps changea et la pluie recommença à nouveau. « Pas loin de nous, disait le solitaire, il y a une montagne maudite, toujours dans les nuages, qui toujours distribue la pluie. Le génie qui l'habite est très méchant, les Toungouses en ont très peur. »

C'était justement dans cette montagne, dans un ruisseau appelé Lutchi, c'est-à-dire « rayons », que la Compagnie du Niman avait découvert l'or. D'après mes renseignements, une caravane de bœufs y devait passer



LA HUTTE DE L'HOMME ISOLÉ (PAGE 603). — DESSIN DE BOUDIER.

des nœuds de corde jetés aux cornes. Après quelques instants, un violent courant arrêta tout passage, et une partie de la caravane fut obligée de rester trois jours de l'autre côté du ruisseau, qui n'avait guère plus de 20 mètres de large. Les pauvres gens passèrent ces trois jours sans nourriture, car les provisions étaient toutes de notre côté, sur les premiers bœufs de la caravane. Nous étions obligés de leur jeter de la viande et du pain, que nous attachions à de petites pierres.

Quelqu'un proposa de faire un pont en abattant un grand peuplier. Bientôt dix haches se mirent à l'ouvrage. Après quelques instants, l'immense tronc tomba, brisant dans sa chute les branches des arbres voisins, et sa cime toucha enfin l'autre bord du ruisseau. Mais à ce moment se produisit un accident aussi effrayant qu'imprévu et qui eût pu nous coûter la vie.

Nous n'avions pas calculé la hauteur de l'autre bord. Aussi, dans sa chute, au lieu de faire un pont, l'arbre constitua un véritable barrage. Bientôt la violence de la poussée fut telle que l'arbre fut renvoyé vers la rive et que l'eau chercha à se frayer un passage en renversant comme des allumettes les arbres du bord. Ce fut à nos côtés un véritable désastre; heureusement que tout le monde était du côté gauche du pont projeté et arriva,

en fuyant, à se mettre en sûreté sur un rocher assez élevé.

Nous pûmes ainsi admirer l'incroyable spectacle offert par ce petit ruisseau : en quelques instants la couronne du peuplier fut déchiquetée, puis, ayant écarté l'arbre, l'eau reprit son cours normal.

Trois jours s'écoulèrent ainsi à attendre que fût passée la colère du génie de la montagne, qui, outre cet admirable spectacle, nous envoya un grand ours.

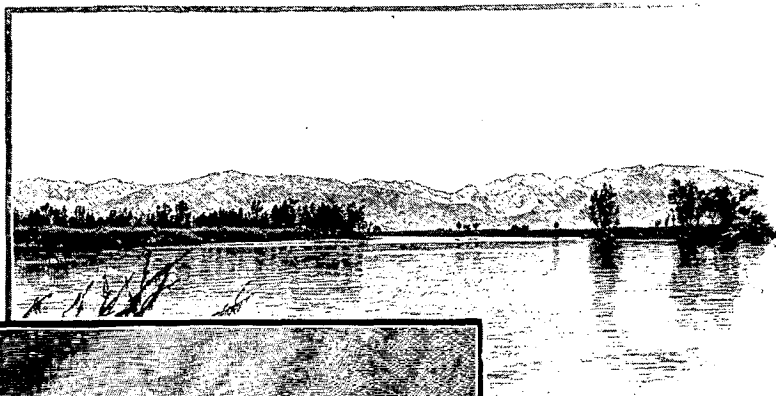
C'était le deuxième jour de notre séjour dans cet endroit. Mon compagnon, moi, le Toungouse et un Cosaque, nous par-



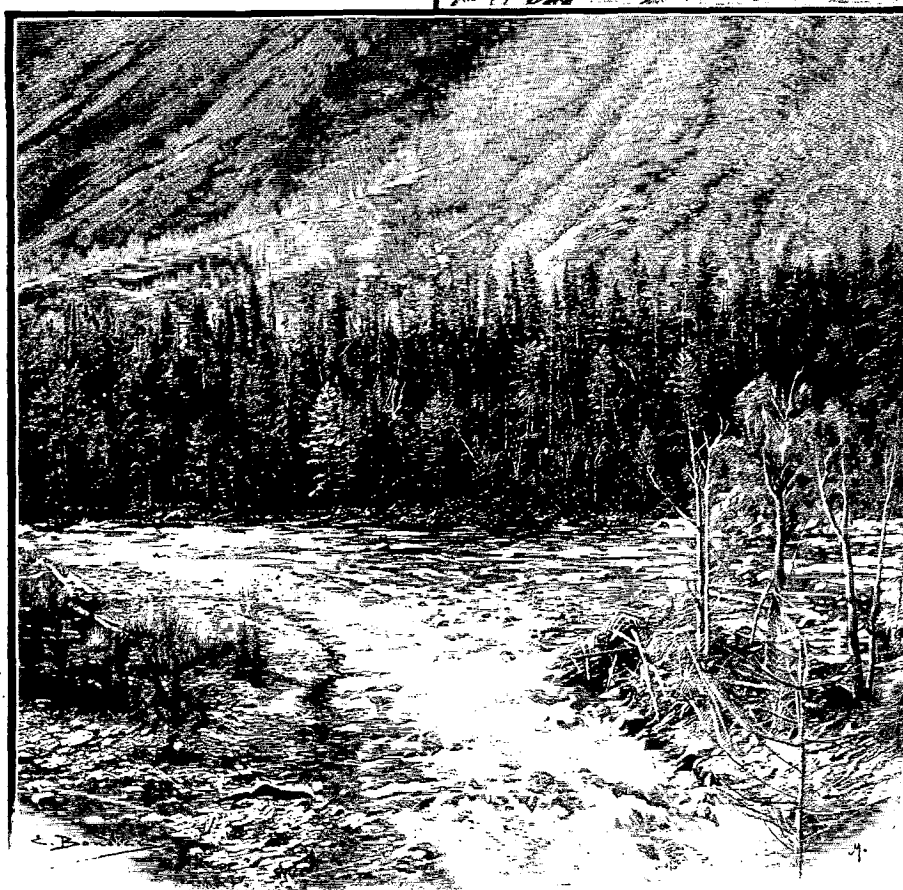
LES CHASSEURS À L'OURS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

times en avant. A moins d'un kilomètre du campement, le Toungouse, mettant son doigt sur ses lèvres, nous fit signe de ne pas parler. Il ajouta, nous montrant sur la route l'empreinte du pied d'un ours de forte taille : « Le camarade n'est pas loin d'ici ». Nous prîmes conseil, puis mon Cosaque alla chercher mon winchester, et nous suivîmes pendant ce temps la piste de l'ours. Les pas se dirigeaient vers la Kerbi, où nous vîmes bientôt le camarade *Michka*, assis près du bord, se tenant avec une patte à un arbre suspendu au-dessus de l'eau, et pêchant le saumon qui montait la rivière.

Le saumon, pour jeter son frai, remonte les rivières tant qu'il en a la force, comme dans le fleuve Amour, où il fait 2000 kilomètres pour périr et ne jamais revenir dans la mer. Il perd sa force, modifie même sa structure, puisque des dents fort grandes lui poussent sur le devant de la bou-



L'AMGOUN (PAGE 603)*



RAPIDE DE LA KERBI. — DESSIN DE BOUDIER.

che, et que son corps se couvre de bosses remplies de vers, mais il tourne toujours la tête contre le courant, et il est rejeté vers les rives, où le pêchent les ours et les chiens des villages indigènes. L'ours se fait même des provisions, mettant le poisson pêché dans une fosse préparée au bord de la rivière. La multitude des poissons jetés, surtout après la baisse de l'eau, aux confluent des petits ruisseaux, est telle, que leur décomposition infecte l'air.

Nos chasseurs ne tardèrent pas à arriver, apportant avec eux sur leur dos le nécessaire pour notre prochain campement et le grand cou-

teau assujetti sur un bateau. Le campement fut installé dans un endroit découvert, et, ayant laissé un Cosaque à la garde de nos effets, nous nous mîmes en route pour cerner le *Michka*. Un des Toungouses et moi nous traversâmes la rivière. Les places étaient bien fixées, de sorte que l'on pouvait tirer sans crainte d'accident pour les chasseurs. L'autre Toungouse, qui devait attaquer l'ours avec son chien et le jeter dans la rivière, se dirigea droit sur la bête. Celle-ci sentit la présence d'inconnus. Elle voulut prendre la fuite. Mais le chien lui sauta dessus, mordant ses cuisses et son dos sans jamais être blessé. Un, deux, trois coups de fusil partirent, et la bête tomba à terre. Aussitôt, près du feu, elle fut découpée d'une main adroite, et bientôt les bons morceaux nous firent un excellent déjeuner.

Après ce repas, les Toungouses disposèrent solennellement le crâne de l'ours sur les branches, à la place où il avait été tué. C'était le sacrifice aux esprits. Ils vénèrent en effet un esprit qui a la forme d'un ours, et qu'ils appellent généralement *mafa*, c'est-à-dire vicillard.

Le ruisseau étant rentré dans son lit, la caravane de bœufs passa et je pris congé de mon compagnon, qui se rendait aux mines avec la caravane. Nous levâmes le bivouac pour faire la seconde moitié de notre route, bien plus facile que la première, car elle suivait les bords de la vallée de la Kerbi, sortie des montagnes et traversant une région boisée, mais ouverte, dont le sol sec et le chemin bien entretenu nous permettaient de marcher vite.

Mon attention était attirée par des *karjagi*, oiseaux de la famille des perdrix. Un peu plus gros que celle-ci, ils sont parmi les plus curieux oiseaux qui existent. On en doit la connaissance à l'académicien Middendorf, qui les découvrit en 1844, en passant par la même région.

Marchant un jour en avant de ma caravane, je vis devant moi tout à coup, à une quinzaine de pieds, un bouleau sur lequel étaient perchées six perdrix, qui me regardaient curieusement, ne pensant pas même à s'enfuir. Je fus tout étonné et, n'ayant pas mon fusil, je pris dans ma poche mon revolver et je le déchargeai sur



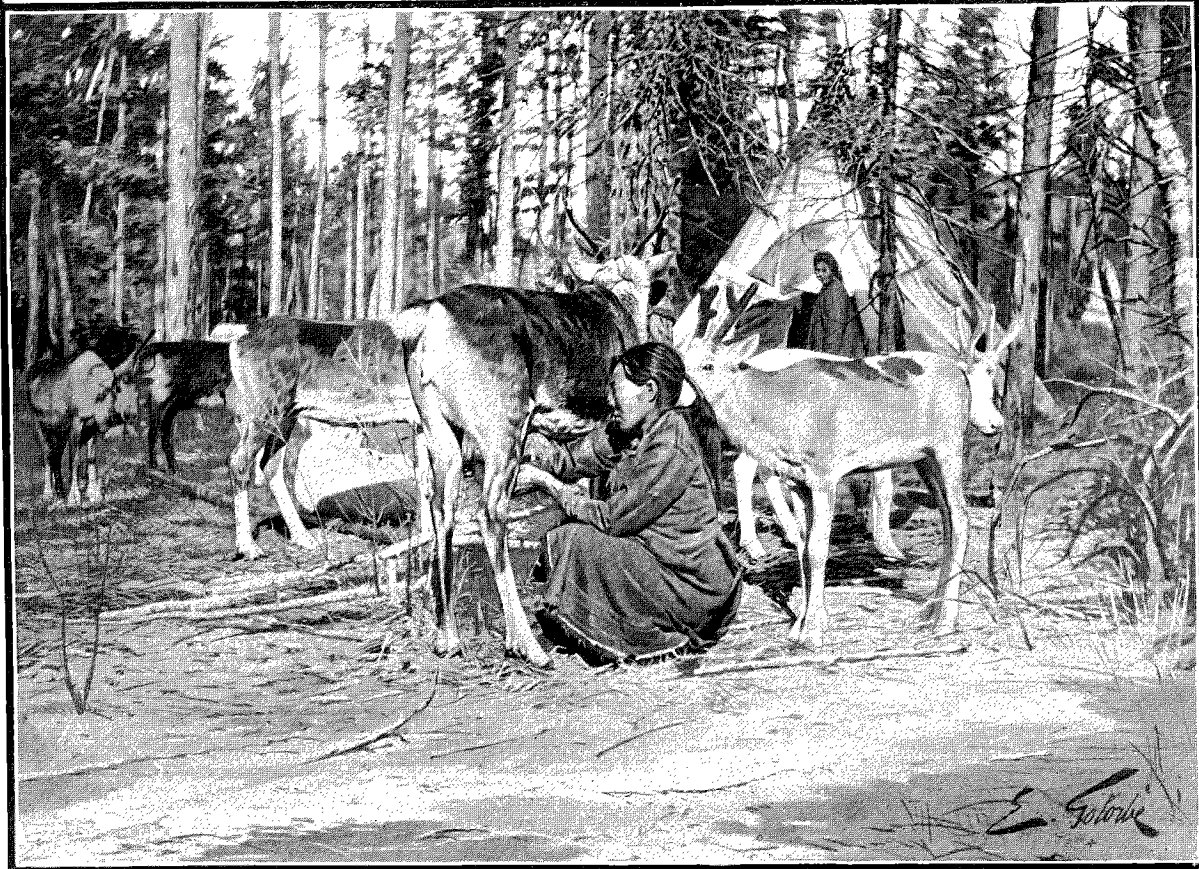
LA FORÊT SIBÉRIENNE. — DESSIN DE BERTEAULT.

un de ces oiseaux, qui tomba à mes pieds, tandis que les autres ne bougeaient pas et me regardaient avec curiosité.

Alors mon guide toungouse s'avança et me raconta que ces perdrix n'étaient autres que des karjagi, oiseaux si curieux et si bêtes, paraît-il, qu'on peut les tuer tous et les prendre dans un nœud de cheveu qu'on leur passe au cou; ce disant, mon Toungouse fit vite un nœud, l'attacha à une mince baguette et le jeta vers l'oiseau, qui, admirant ce drôle d'instrument, se le passa lui-même au cou. Le Toungouse n'eut qu'à tirer, et l'oiseau tomba à nos pieds.

J'ai déjà dit que j'avais été étonné de la différence du climat entre les bassins de la Bouréïa et de l'Amgoun au moment où nous descendîmes du côté ouest du Khingan; cette différence est de plus en plus sensible lorsqu'on s'approche de l'Amgoun, dont les affluents ont dans leurs bassins de riches mines d'or découvertes récemment. Ces mines, grâce à leur situation favorable (elles sont éloignées de moins de cent kilomètres d'une rivière navigable aux bateaux à vapeur) et aux facilités que l'on y a d'exploiter le terrain aurifère d'une manière plus sérieuse que dans les mines de la Bouréïa, n'ont pas tardé à prendre un grand développement. Le voyageur qui traverse les rudes contrées de la Bouréïa est étonné de les trouver éclairées à la lumière électrique, reliées à la rivière par de bonnes routes et au monde civilisé par le téléphone.

J'arrivai aux mines pendant le séjour des propriétaires, des ingénieurs et des autres personnes qui ont des



LA TRAITE DES RENNES. — TRANSPORT DES ENFANTS. — DESSIN DE GOTORBE.

intérêts importants dans l'installation ; tout ce monde formait une société aimable et gaie. Les dames et les demoiselles voulaient même oublier qu'elles se trouvaient dans les forêts, et portaient scrupuleusement les dernières modes de Paris, malgré les dix mille kilomètres qui les séparaient de ce berceau du goût.

Les fêtes se suivirent, accompagnées de feux d'artifice et de musique d'*aristone*. Mais, pendant qu'on festoyait ainsi, survint un accident qui fit perdre quelques centaines de milliers de francs aux propriétaires. L'administration des mines se plaignait de voir chaque jour des ouvriers complètement ivres, qui, vu leur état, ne pouvaient apporter que le trouble parmi les travailleurs. Cependant, la vente des alcools était interdite dans les mines ; on rechercha les vendeurs, et un beau jour on vit un ouvrier étranger pénétrer pendant le dîner dans la baraque des ouvriers.

La police arrêta immédiatement cet homme, et l'on trouva qu'il était porteur de plusieurs bouteilles d'esprit-de-vin et noté par la police comme un très dangereux brigand. Son arrestation fut le signal de troubles : les ouvriers se mirent en grève, réclamant sa mise en liberté, devinrent tapageurs et promirent de faire son affaire à la police. Comme toujours en pareil cas, des plaintes et des pétitions furent adressées, réclamant un salaire plus élevé et une meilleure nourriture, et prétendant que l'on ne payait pas le prix convenu pour l'or ramassé. Cette dernière plainte surtout rencontra beaucoup d'adhérents, et les douze cents ouvriers suspendirent leur travail. Pendant ce temps, le brigand, ainsi que trois compagnons trouvés cachés dans les cabanes des ouvriers, furent expédiés, sous l'escorte de Cosaques bien armés, vers l'Amgoun pour être dirigés sur Nikolaïevsk. Le chef de la police des mines, qui heureusement était présent, et en général tout le monde, même les hôtes, allèrent parler aux ouvriers. Néanmoins, le tapage continua, et, après quelques jours de grève, on dut en congédier près d'un tiers. Les travaux recommencèrent, et les ouvriers coupables, embarqués dans un vapeur, furent envoyés à Nikolaïevsk.

Cette affaire permit de découvrir le colportage assez bien organisé des vendeurs d'alcool qui, pour éviter les piquets militaires de garde sur le fleuve, avaient avec leurs rennes établi un service régulier entre l'Amour et les mines, cachant l'alcool dans des réservoirs de métal, sous la mousse des forêts. Les Cosaques, en récompense de leurs recherches couronnées de succès, reçurent le prix de deux cents litres d'alcool vendus par la police.

Cette affaire avait refroidi les fêtes, et tout le monde attendit avec impatience le départ du bateau pour Nikolaïevsk, qui dans quatre jours devait avoir ramené chacun chez soi. Quant à moi, je me préparai à descendre dans un petit bateau les cent kilomètres de l'Amgoun, sans guide, et seul avec mes trois Cosaques.

L'Amgoun offre l'aspect d'une grande et belle rivière, et les vastes plaines qui le bordent verront bientôt s'élever de grands villages agricoles. Pour attirer la population, il est actuellement trop éloigné des grands centres civilisés, et les rives du fleuve ne sont plus habitées que par les indigènes pêcheurs et chasseurs de la race toungouse, du peuple negda, et les Orochtones et lakoutes, répartis dans une dizaine de villages au nombre d'environ quinze cents.

Je descendis le fleuve sans aucun incident, en faisant mes trente kilomètres par jour. L'eau était haute à cause des pluies dans les montagnes, et le courant vif. Le saumon remontait le courant, et des foules de cigognes, de grues et de grands aigles pêchaient sur les bords. La chasse était tellement bonne que je fus obligé de refréner tout le temps du voyage l'ardeur de mes compagnons. Pour la première fois, dans le bassin de l'Amour, je vis le sapin ; il formait une jolie forêt près des rives. Le sapin ne se rencontre que dans le haut Amour ; aussi cette petite forêt avait-elle attiré des Russes, qui en exploitaient la résine, dont la qualité était d'ailleurs médiocre.

Le soir du deuxième jour, nous passâmes près d'un village récemment abandonné par les indigènes. L'herbe sauvage le couvrait déjà à une hauteur de trois mètres, et même les toits supportaient une luxuriante verdure. Sur le bord de la rivière gisaient plus de quarante crânes d'ours, ce qui donnait à l'endroit un aspect particulièrement sauvage. Nous cherchâmes des idoles, et je me mis en quête d'un tombeau pour en emporter des crânes de Negdas, dont aucun musée ne possède d'échantillon ; mais mes recherches furent vaines. Au nombre de dix environ, les huttes en écorce de bouleau, d'une forme entièrement différente de celle des maisons toungouses, s'élevaient à une vingtaine de mètres de la rive. Bientôt, je dus m'éloigner, sentant un étourdissement m'envalir ; l'odeur forte et le pollen des fleurs empoisonnaient l'air. Le



LES NEGDA CHASSEURS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

mur formé par les herbes était difficile à franchir, et il nous fallut déployer de grands efforts pour arriver jusqu'aux huttes. Celles-ci étaient complètement vides. Les indigènes visitaient toujours cet endroit, car de petits morceaux d'écorce de bouleau, attachés aux portes des maisons, étaient les signaux convenus pour indiquer la présence des chasseurs dans le voisinage.

Nous étions dans l'endroit maudit nommé *Gak-sounga*, d'où le malheur et la maladie ont chassé les indigènes. D'après les récits des Negdas, le diable, sous la forme d'un gros serpent, habite dans les marais, et à chaque prin-



HUTTE DE NEGDA. — DESSIN DE BERTEAULT.

temps il fait entendre son cliquetis toute la nuit. Les Toungouses prétendent même avoir vu ce serpent saisir un petit élan et l'engloutir vivant. De même dans ces marais s'étend un immense lac où vit un diable qui avale les bateaux d'écorce de bouleau avec les voyageurs. Il a suffi de ces superstitions pour empêcher les sauvages de profiter de la chasse et de la pêche, excellentes dans cet endroit. Quelques kilomètres plus loin nous étions réunis dans le village de Gouga : je laissai deux Cosaques pour chercher encore de vieux tombeaux. Malheureusement, notre arrivée avait été annoncée la veille par le bateau; les indigènes savaient que nous étions quatre, et, me voyant arriver avec un seul homme, ils comprirent ma ruse. Nous n'étions pas encore descendus de bateau qu'ils me crièrent qu'ils voyaient mes hommes de l'autre côté, et qu'il ne fallait pas toucher aux tombeaux, car dans le cimetière un grand chameau était enterré. Il n'y avait rien à faire, et j'envoyai à mes deux Cosaques l'ordre de revenir.

Le village de Gouga est disposé très pittoresquement au bord de l'Amgoun, au pied de montagnes couvertes de belles forêts de pins et de bouleaux. Il est formé d'une vingtaine de huttes d'indigènes et d'une maison russe appartenant à la fille d'un prêtre russe de Nikolaïevsk. Le Yakoute marié à la fille du prêtre russe avait une bonne installation, une vache, un cheval, des poules et un jardin potager. Les indigènes groupés à côté de lui n'apprenaient malheureusement rien. Une vingtaine de soldats russes, faisant l'office de piquets militaires à cause de la présence des brigands, complétaient les éléments de civilisation dans cet endroit, où je voulais passer trois jours, car je m'étais promis de ne pas en partir sans crâne de Negda. J'espérais qu'après avoir fait la connaissance des indigènes, l'argent et la familiarité m'aideraient beaucoup, et je ne m'étais pas trompé. Le village était divisé en deux parties par un petit ruisseau, et de mon côté étaient les Negdas et les Yakoutes, de l'autre les Toungouses nomades, dont les rennes étaient à la pâture dans les montagnes.

La vie que mènent ces indigènes est semblable à celle des Toungouses Goldes du fleuve Amour. Le deuxième jour de ma halte dans le village, j'étais allé visiter le cimetière avec une dizaine d'indigènes. Ceux-ci ouvrirent les tombeaux, ce qui était très facile, car le cercueil n'a comme couvercle qu'une mince écorce de bouleau généralement pourrie et fréquemment levée par les indigènes, qui viennent voir comment se porte le cadavre, en renouvelant sa provision de nourriture et d'eau. Ils mettent l'eau dans de petites tasses à côté de la tête : c'est pourquoi les crânes sont déjà nettoyés alors que le corps est encore en assez bon état. J'offris d'acheter des crânes, et les Toungouses, après avoir refusé, acceptèrent enfin de m'en vendre deux pour soixante francs. Encore fut-ce parce que les vieillards sont persuadés que les crânes reviendront auprès du corps; ils racontent même qu'ils ont souvent vu des crânes se promenant la nuit pour aller boire à la rivière.

Parti de la Gouga, je descendis l'Amgoun jusqu'à Nikolaïevsk, où je devais m'approvisionner pour mon passage des montagnes du Niman à la Zeïa. Comme l'hiver devait arriver vers la mi-septembre, il était bien temps de songer aux chaussures chaudes. Mon voyage sur l'Amgoun n'offrant rien d'extraordinaire, je transporte d'emblée mes lecteurs à la foire d'indigènes de Niman, où une caravane de rennes m'attend déjà depuis longtemps.

Les Toungouses, ou Yakoutes des prairies, se servent du cheval comme moyen de transport. Dans les forêts, et

aux endroits où se trouve le lichen, c'est le renne qui est employé. La fortune d'une famille est en rapport direct avec le nombre des bestiaux qu'elle possède. Ceux qui, par un malheur quelconque, perdent leurs bestiaux, quittent leur vie nomade et deviennent pêcheurs sur les bords de l'Amour. Leurs moyens de transport sont les bateaux et les chiens. On a plusieurs exemples de tribus, primitivement nomades, possédant des rennes et qui, les ayant perdus, ont quitté les montagnes pour les prairies, où elles se servirent des chevaux. Ces chevaux ayant aussi été perdus, ces nomades changèrent de vie et devinrent sédentaires, pêcheurs et chasseurs.

Dans la région de la Bourcia, le renne est resté le moyen de transport des nomades. Ils ne se résolvent à le manger que lorsqu'ils sont extrêmement tourmentés par la faim. Ils emploient plutôt le renne comme bête de selle ou d'attelage au traîneau. Pour les premiers, on met des deux côtés de la selle jusqu'à trente kilogrammes de bagage. Les rennes plus forts peuvent même porter un cavalier. Les enfants sont transportés dans un berceau attaché d'un côté de la selle, avec un contrepoids y faisant équilibre.

La caravane qui m'attendait à la foire de Niman se composait de Toungouses, de vieilles femmes et d'enfants des mines d'or qui, leur travail étant fini, retournaient dans leurs territoires de chasse; ils amenaient douze rennes, dont deux pour moi et dix pour mes bagages. En outre, une dizaine d'élangs devaient faire le chemin avec nous.

Je me mis en route le 10 septembre pour les sources de la Silindja. L'hiver était déjà proche et nous devions arriver au fleuve après un parcours de deux cents kilomètres en huit jours pour nous dépêcher de descendre cette rivière et la Zeïa avant la gelée du fleuve.

Monter à renne est un exercice agréable et pas fatigant. Dans les endroits sans chemin tracé, je pouvais faire par jour jusqu'à vingt kilomètres. Deux rennes me suivaient : j'en changeais toutes les deux heures pour me reposer. La selle est une planchette en forme de cœur, fixée sur le dos de l'animal. On y est assis comme sur une chaise, les pieds en avant. Un bâton dans la main sert à la fois pour diriger et pour conserver l'équilibre. Le renne est une haquenée, et l'on ne sent aucune vibration, même pendant sa marche la plus rapide. Pour les petites courses, sa vitesse est supérieure à celle d'un cheval ordinaire.

Au premier abord, il paraît difficile de chevaucher sur le renne, à cause de l'équilibre qu'il faut conserver et des immenses cornes que l'on doit s'accoutumer à voir devant soi, sans crainte, il est vrai, d'être touché par elles, car le renne en marche baisse la tête. Le premier jour, cette équitation me fut désagréable, je tombai et payai cette première leçon d'un bain froid.

Le deuxième jour, nous passâmes par un endroit où il y avait très peu de mousse d'Islande. Les guides furent même obligés de couper de vieux pins dont les branches n'avaient de verdure qu'au sommet. Le reste était couvert d'une longue mousse noire, appréciée aussi par les rennes, qui s'en régalaient.

Monté sur mon renne, j'avais aperçu le premier le village. Dès qu'il eut senti la mousse, il se jeta de côté pour chercher sa pâture et, malgré tous mes efforts, je n'arrivais pas à le faire avancer. Il me fallut donc descendre, et, bien qu'il ne fût pas tard, nous fûmes obligés de camper sur place, non loin des huttes des indigènes, autour desquelles il y avait au moins cent rennes revenant de leurs pâturages. Pendant qu'on préparait notre dîner, je me rendis aux huttes, qui présentaient un aspect vraiment pittoresque avec leur entourage de rennes. Les femelles attendaient que les femmes toungouses vinssent les traire. Les Toungouses traient leurs vaches le



TOUNGOUSE S'APPRÊTANT À SCIER LES CORNES D'UN RENNE. — DESSIN DE THIÉRIAT.

matin et le soir. Le lait des rennes est épais comme la meilleure crème. Il a un goût très aigre, mais est agréable et excellent avec le thé. Un peu plus loin, un Toungouse tenait un renne et s'appropriait à lui scier les cornes. Ce renne m'était destiné, et comme il était fort méchant, il aurait pu, ainsi que me l'avaient dit les Toungouses, me jeter par terre et me molester avec ses cornes et ses pattes. L'opération du sciage se fait généralement en automne, quand les cornes n'ont plus de sang et ont perdu la sensibilité. On les scie peu à peu afin qu'elles ne gênent

pas l'animal au passage dans les forêts. Elles servent aux Toungouses à faire de petits bi-belots de ménage.

Le soir, il commença à pleuvoir, et bientôt la pluie se transforma en neige. La température tomba à 4 degrés au-dessous de zéro. L'hiver s'approchait rapidement, et les Toungouses craignaient que nous ne pussions arriver même à la Silindja, car les rivières, qui commencent, à cause de la rapidité de leur courant, à geler par le fond, rendent tout passage impossible, en couvrant les pierres d'une couche de glace.

Mais, quand on entreprend un pareil voyage, il ne faut rien craindre, et je me couchai tranquillement.

Le lendemain matin, me réveillant, je me trouvai emprisonné sous ma tente. La neige tombée en abondance pendant la nuit avait entièrement recouvert ma tente. Mais mes Cosaques me firent une sortie jusqu'au grand feu qui maintenait le sol dégelé à une assez grande distance autour de lui.

Une question se posait : fallait-il continuer ou revenir aux mines d'or ? Je tenais pour la continuation de notre voyage, et, malgré la neige épaisse qui couvrait la route, j'ordonnai de lever le camp. J'avais une bonne carte de la région, que m'avait donnée M. Ballod avant mon départ des mines, et j'étais sûr, avec cette carte et la boussole, d'arriver à la Silindja, peut-être pas exactement à l'endroit désiré, mais dans tous les cas à un endroit rapproché. Je pensais aussi qu'en redescendant les montagnes nous retrouverions l'automne, puis un second hiver.

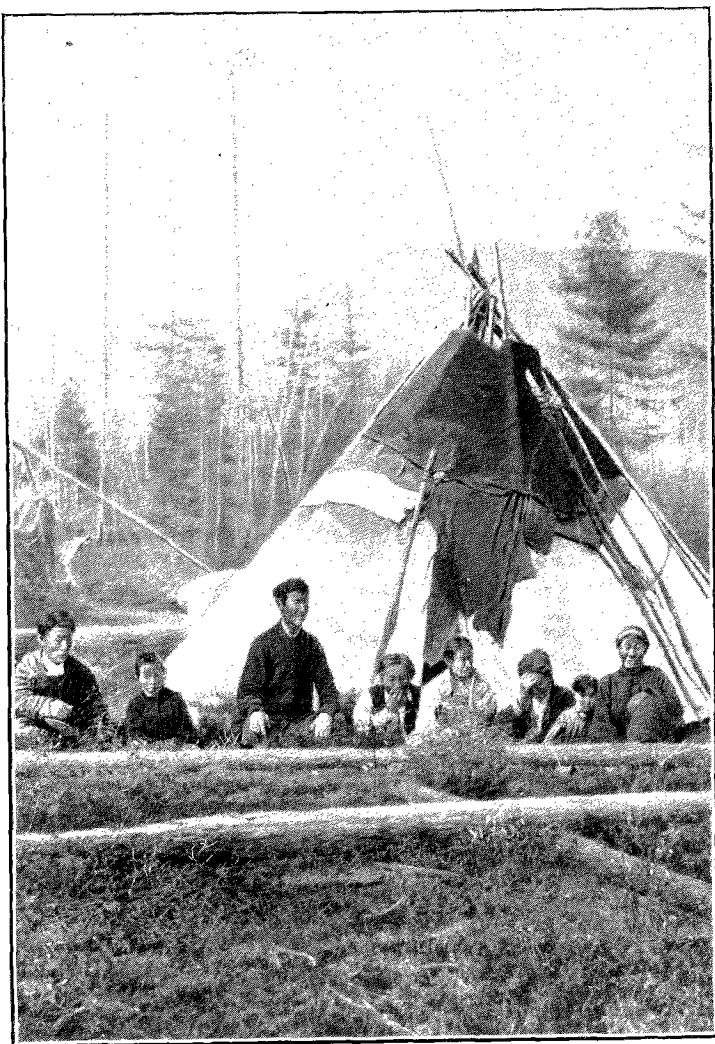
Un Toungouse du village proposa de nous conduire, et, monté sur son renne, il marcha en tête de la caravane. Le renne savait son chemin. Bientôt après le passage des quinze rennes, la neige s'affaissa et les Cosaques purent nous suivre.

Le froid continua et le thermomètre marquait déjà — 18°. La neige sur les montagnes, coupée par les voies tracées par l'élan, nous révéla la présence du gibier, mais il fallait quand même continuer le chemin. Il y avait au moins une quinzaine de passages de rivières dangereux. Nous avions oublié à la foire les patins pour marcher dans la neige, ce qui nous rendait la chasse impossible. Le fond du lit de la rivière était couvert d'une couche de glace; cette couche, augmentant d'épaisseur, surtout près des grands rochers qui forment les chutes d'eau et les rapides, cause des inondations d'eau glacée autour des rapides, loin de la rive naturelle.

Malgré tous les obstacles rencontrés, nous arrivâmes à traverser les rivières et à voir enfin devant nous les bords de la Silindja, l'affluent de la Zeïa, aussi tumultueux et désagréable que la Bourcia. Nous avions un retard de cinq jours et les provisions étaient consommées. J'étais déjà en train de marchander au guide un des rennes pour faire les provisions de viande nécessaire pendant une quinzaine, lorsque j'aperçus deux maisons, des tentes et quelques personnes au bord de la rivière.

L'hiver était fini et nous avions de belles journées. L'endroit où nous nous trouvions était en quelque sorte la clef des chemins conduisant aux mines d'or appartenant à la société du Niman et qui se trouvaient sur les affluents gauches de la Silindja, non loin du fameux ruisseau appelé Boni, où les brigands voleurs d'or ont créé une véritable république forestière. L'administration du pays Amourien a été obligée, pour les disperser, d'envoyer une escorte de Cosaques avec des officiers; mais ces brigands, dont le nombre monte à quelques milles, ont changé de place et se sont répandus dans les forêts.

L'absence de surveillance dans les forêts à cause de la difficulté des communications, et le droit, pour les propriétaires de terrains déclarés miniers, de commencer les travaux d'exploitation quand ils le veulent, ont



BUTTE TOUNGOUSE. — DESSIN DE THIÉRIAT.

créé ce brigandage de gens sans aveu qui se rendent dans ces endroits pour exploiter les mines non encore attaquées.

Dans leurs opérations, purement manuelles, ils se servent comme lavoir de cette assiette en bois dont j'ai parlé plus haut à propos des travailleurs indigènes. Ils ont leurs lois, leurs chefs, leurs juges; des marchands leur apportent, sur les rennes des indigènes et sur les bateaux, des vivres et de l'alcool. On voit même des propriétaires fictifs de mines d'or qui travaillent réellement à échanger l'or des brigands contre des provisions et de l'alcool. Tout cela est si bien organisé que l'administration est presque incapable de s'y opposer.

Les vivres atteignent des prix fous. L'unité est le *zlotnik* (1/96 de livre russe) qui coûte exactement 8 fr. 84. Pour une livre de pain noir en biscuit ou de viande séchée, on paie un zlotnik; cinq ou six zlotniks pour une bouteille d'esprit-de-vin, et toutes les provisions dans cette proportion. Cet or volé n'est pas remis au gouvernement, mais passe sur le marché chinois, dans un petit village vis-à-vis de la ville de Blagovechtchensk, où les marchands le paient bien. Il paraît qu'il passe jusqu'à dix mille livres d'or volé par notre frontière de Chine.

Le village des Yakoutes n'était donc qu'un refuge de caravane pour le transport de l'esprit-de-vin. Un employé du gouvernement demeurait près de là. Les brigands, assez accommodants, ne voulaient pas assassiner le pauvre homme, qui mourait de peur, ainsi que les deux gardiens. Ils préféraient venir de temps à autre lui demander, sous menaces de mort, du biscuit, de la farine, de l'esprit-de-vin, et même sa société pour faire une partie de cartes.

L'employé était tout heureux de nous voir; il nous raconta sa position, en nous disant que ces brigands étaient fort honnêtes. Après de telles déclarations, je fis appeler ces gens chez moi et les engageai à quitter l'endroit. Ils le voulaient bien, mais ils me dirent qu'ils n'avaient pas de provisions. L'employé leur donna alors du biscuit et ils construisirent avec du bois une espèce de radeau, prirent une rame comme gouvernail, puis, au bout de quelques kilomètres, abandonnèrent ce moyen de transport pour retourner par terre chez leurs camarades.

L'endroit où nous étions a son histoire. C'est l'ancien emplacement de la foire d'Inkan, citée par Middendorf. Il y avait eu là une petite chapelle orthodoxe qui fut brûlée par les nomades à chevaux pendant leurs disputes avec les nomades à rennes. Je ne pus trouver qu'un cimetière d'un village dont les habitants étaient tous morts de la petite vérole noire. Près d'un village je trouvai une sépulture aérienne et un berceau d'enfant, en écorce de bouleau, suspendu à un arbre et servant de cercueil.

Comme, d'après les superstitions et les doctrines de la religion chamanique, l'âme humaine était avant sa naissance un petit oiseau vivant au ciel dans les branches d'un arbre divin, lorsqu'un enfant mourait avant qu'il eût sa connaissance, l'enterrement devait se faire selon des cérémonies spéciales, et le corps était placé dans un cercueil suspendu entre les arbres. Si l'enfant était mort tout de suite après sa naissance, on laissait le berceau attaché au premier arbre, mais en recouvrant le corps de chiffons et de peaux. Un petit nid en mousse était posé sur le berceau, afin que l'âme fatiguée de l'enfant pût se reposer avant de rentrer au ciel.

Le deuxième jour de notre descente, nous rencontrâmes les brigands sur leur radeau. C'était véritablement si pénible de les voir sur leurs morceaux de bois mal assemblés, que je leur criai de venir dans mon bateau pour ramer. Mais ils refusèrent et, débarquant précipitamment, se cachèrent dans la forêt.

Nous arrivâmes le 30 octobre à Blagovechtchensk.

(A suivre.)

CHIMKIÉVITCH.



CHIEN DE CHASSE DES TOUNGOUSES. — DESSIN DE GOTORIIE.



TRAÎNEAU ATTELÉ DE CHIENS. — DESSIN D'OULEVAY.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR¹,

PAR M. CHIMKIËVITCH.

IV

Quelques mots sur les Toungouses pêcheurs. — Les causes de la transformation des chasseurs nomades en pêcheurs. — Excursion chez les Goldes. — Arrivée dans un village. — Insalubrité des maisons. — Les chiens comme animaux de transport. — Nourriture des chiens. — Incident. — Chiens voleurs. — Concert des chiens. — Première rencontre avec un devin toungouse. — Le chamane. — Le vêtement des Goldes. — Les peaux de poissons. — Légende toungouse sur l'opium. — Les superstitions et la vie des Goldes. — Le mariage. — Arrivée d'une jeune mariée dans le village de son mari. — La rencontre de la jeune mariée. — Une noce. — Idées sur l'âme et l'immortalité. — Le chamane et son rôle. — La sépulture aérienne. — Le service du devin. — Les obsèques. — La cérémonie de la conduite de l'âme dans le pays des âmes.



FEMME GOLDE EN ROBE DE PEAU DE POISSON.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LA raréfaction du gibier dans les forêts sibériennes, la famine et les difficultés de la vie ont peu à peu amené les indigènes à se rapprocher des rivières, où le produit de la pêche vient s'ajouter à celui de la chasse pour leur procurer la nourriture. Les peuplades ont abandonné leur vie nomade, pour former des villages fixés au bord des cours d'eau poissonneux; cependant, elles entreprennent parfois des excursions cynégétiques dans les montagnes, surtout en hiver. La vie et les mœurs se sont ainsi complètement modifiées, et il sera d'un vif intérêt d'étudier les usages adoptés par ces nouveaux peuples dans leurs excursions. Les pêcheurs du bas Amour se partagent en deux races : les Giliagues, comme nous l'avons déjà dit, habitent à l'embouchure de l'Amour, sur les bords de la mer et de l'île de Sakhalin; la race toungouse habite les bords du Soungari, de l'Amour et de l'Amgoun et se divise en plusieurs peuplades congénères. L'excursion

que je vais raconter a lieu chez les Toungouses Goldes, qui habitent le Soungari, l'Oussouri et l'Amour, car ce peuple est le plus intéressant et le plus civilisé parmi les peuples pêcheurs. Le type des Goldes est semblable à celui décrit plus haut. J'en montre un représentant très typique, Soakta-Odehal, mon guide; il parle le russe et le chinois, et a été médaillé par le gouvernement russe pour les services rendus par lui à des savants dans leurs études sur la rage. Il est orthodoxe et son nom russe est Léontiy.

Nous sommes dans un petit village d'une des branches du fleuve Amour, où les Goldes mènent une vie hen-

1. *Suite. Voyez p. 577, 589 et 601.*



TYPE GOLDE (SOAKTA-ODCHAL) — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

reuse, loin du passage des bateaux à vapeur. Leurs maisons sont construites à la manière mandchoue, en minces murs de boue, percés de grandes fenêtres couvertes de papier chinois assez transparent pour donner du jour à l'intérieur. L'emploi du verre est inconnu, malgré le voisinage des Russes. Les maisons des riches sont divisées en trois parties, celles des pauvres en deux. La pièce du milieu est à la fois antichambre et cuisine. Dans un coin de l'antichambre sont placés les foyers servant au chauffage de la maison et à la cuisson. Les cheminées s'étendent le long du mur, et contre elles s'appuie une sorte d'assise qui sert à la fois de lit, de chaises et de table, et qui supporte les armoires et les objets de ménage. Ces lits, chauffés par la cheminée, sont des plus désagréables aux étrangers : il faut être né dans une maison chinoise pour les supporter tout un hiver. Quoique j'aie passé de nombreuses nuits dans ces maisons, j'en étais si incommode que plus d'une fois il m'est arrivé de sortir en pleine nuit, par un froid de 40 degrés centigrades, pour aller coucher dans mon traîneau. Imaginez-vous que vous êtes couché sur un lit de pierre, avec une pièce de feutre mince, servant de drap; vous êtes couvert le plus chaudement possible, car, grâce aux fenêtres en papier, la température de la chambre est toujours inférieure à 0°; par contre, le lit de pierre est chauffé à 30 ou 40 degrés. Ce bain de chaleur cause une énorme sudation, et la crainte du froid empêche de se découvrir. Cependant, les indigènes, ôtant seulement leur tunique, la tête vers le milieu de la chambre, les pieds vers la cheminée, dorment commodément. Ils prétendent ce régime très hygiénique : exemple étonnant de la faculté d'adaptation des hommes au genre de vie et au milieu qu'ils ont connu dès leur jeunesse; au Golde et au Mandchou une maison européenne n'est pas plus nécessaire que ne l'est au Toungouse nomade la maison mandchoue.

Pour les objets dont ils n'ont pas besoin tous les jours, leurs provisions de poisson, etc., ils construisent des baraques exhaussées qui, grâce à leur mode de construction, préservent de l'inondation et de la curiosité des chiens. Les maisons ainsi que les baraques sont recouvertes d'herbes sèches qui croissent dans les marais. Un génie, sous forme d'idole humaine placée sur le toit,

protège la maison; en outre, selon les superstitions des Goldes, un autre génie, invisible gardien de la maison, demeure dans le poteau vertical qui soutient le sommet du toit; il porte le nom de *Goussi Tora* et joue un grand rôle dans la vie de l'indigène. C'est à lui qu'il donne en sacrifice de l'eau-de-vie chinoise, le *hauchin*, en le saluant jusqu'à terre et en lui demandant protection, chaque fois qu'une chasse ou une pêche est terminée ou va être entreprise, ou chaque fois qu'un mariage ou qu'une naissance va avoir lieu dans la famille.

Pour sécher au soleil les filets de pêche, les attaches des chiens et les poissons destinés à être conservés, chaque famille possède quelques rangées de bâtons disposés aussi près que possible de la rivière. Le village où j'habitais se compose d'une vingtaine de maisons formant une rue, dont le sol est creusé de centaines de trous pour loger les chiens. Chaque famille, si pauvre soit-elle, possède comme moyen de transport, outre son bateau, une dizaine de chiens. En hiver, ils sont attelés en traîneau, par attelages de sept à treize; en été, ils servent à haler les bateaux à contre-courant. Leur travail d'hiver est le plus rude. Sur une route établie, un traîneau de treize chiens conduisant deux voyageurs peut faire quatre kilomètres par heure. Comme nourriture, les chiens ont le matin et le soir des squelettes de poissons, cuits et servis chauds. On leur donne rarement des poissons crus. Ils n'aiment guère la viande et souvent n'y touchent pas. Les chiens de chasse mangent la viande, mais pas celle de tous les animaux. Ainsi le Golde mange la zibeline, mais le chien n'y touche pas.

Les plus riches ont jusqu'à une centaine de chiens. Vous pouvez maintenant vous représenter ce qu'est un village de Goldes d'une cinquantaine de maisons, avec des milliers de chiens.

Les chiens sont de naturel méchant et peureux. Ils sont très fidèles à leurs maîtres. Cela provient sans doute du bâton, auquel ils sont habitués dès leur jeune âge. Ces chiens se livrent des combats sanglants auxquels les Goldes assistent comme à un spectacle, n'y mettant fin qu'au cas d'un vrai danger pour un beau chien.

En été, pour se préserver de la chaleur et des moustiques, les chiens font dans le sol, près des maisons auxquelles ils appartiennent, des trous dans lesquels ils se tapissent. Dans des milliers de trous pareils on ne voit en passant que des têtes de chiens qui se lèvent comme des automates et aboient sans avoir l'intention de vous

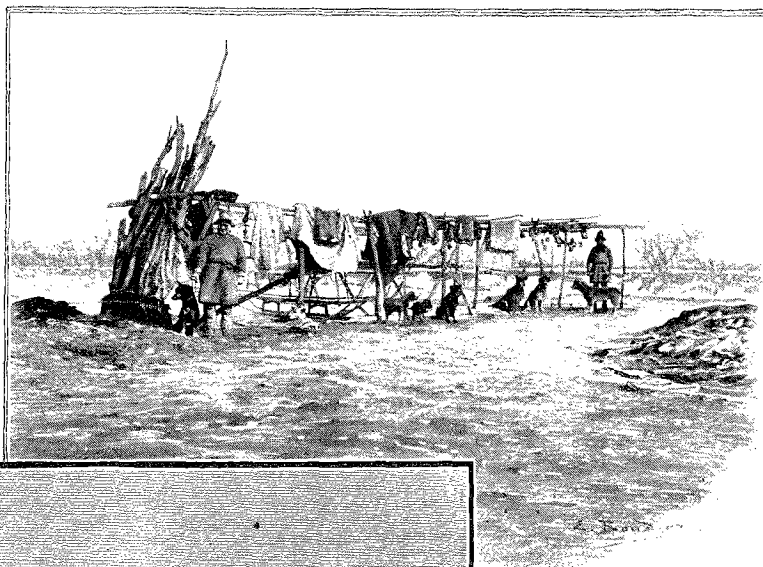
mordre. Ce concert de chiens est vraiment original et serait digne du phonographe. La première sérénade qu'ils m'ont donnée me restera toujours dans la mémoire.

C'était un soir, en descendant l'Amour. J'arrivais pour la première fois dans un grand village de Goldes. Nos guides étaient restés dans le bateau. Ma tente était établie tout près des bords. Les guides se couchaient. Pour empêcher les chiens de pénétrer dans le bateau, on l'avait un peu éloigné de la rive, et fixé par des bâtons. J'avais peur pour une grande casserole de caviar frais de saumon préparé pour notre déjeuner. Je dormis bien jusqu'à minuit, au milieu du silence complet du village. J'étais entouré de milliers de chiens. Vers minuit, je fus réveillé par l'un d'eux, qui voulait pénétrer dans ma tente. Je dus sortir pour le chasser. Il faisait une belle nuit blanche. La lune éclairait le superbe panorama du village. Je chassai le chien, qui, mécontent, aboya. Involontairement, je l'imitai et je lançai un aboiement prolongé et plaintif à travers le silence du village. Le chien me répondit, et quelques instants après on entendait les aboiements de tous ses congénères. Au premier moment, je crus que j'allais être dévoré, et je fus bien étonné de voir qu'aucun d'eux ne se levait pour m'attaquer. Ils aboyaient simplement en levant une tête mécontente.

La sérénade dura peut-être trois minutes et le silence se rétablit bientôt dans le village. De temps en temps, dans mon voyage chez les Goldes, pour étudier les mœurs de ces bêtes, j'ai ainsi donné le signal de leur concert. C'est à la fin très énervant et désagréable.

Le lendemain, les guides furent très surpris de voir la casserole au caviar vide, le couvercle disparu ainsi que ma casquette en liège. Les recherches démontrèrent bientôt que les chiens étaient les voleurs. Ils avaient pénétré dans le bateau, mangé le caviar, emporté le couvercle et mon chapeau dans leurs trous. Mon chapeau était également dévoré : il n'en restait que des lambeaux. Sans doute ils s'étaient ainsi payés de leur concert.

C'est au commencement de l'hiver que j'ai fait l'excursion de chasse dont j'ai parlé plus haut. J'avais juste le temps d'arriver au bon moment par



SÉCHOIR À VÊTEMENTS.

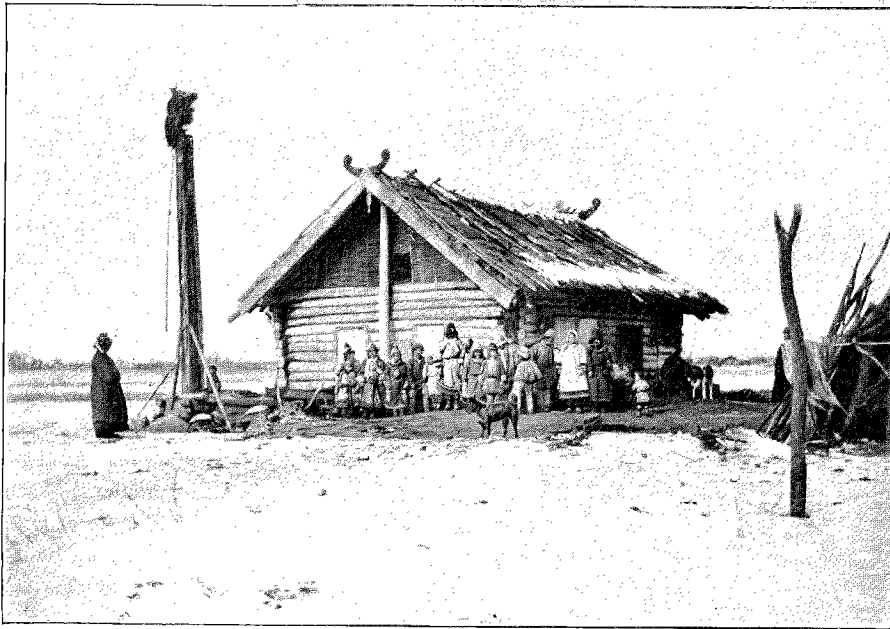
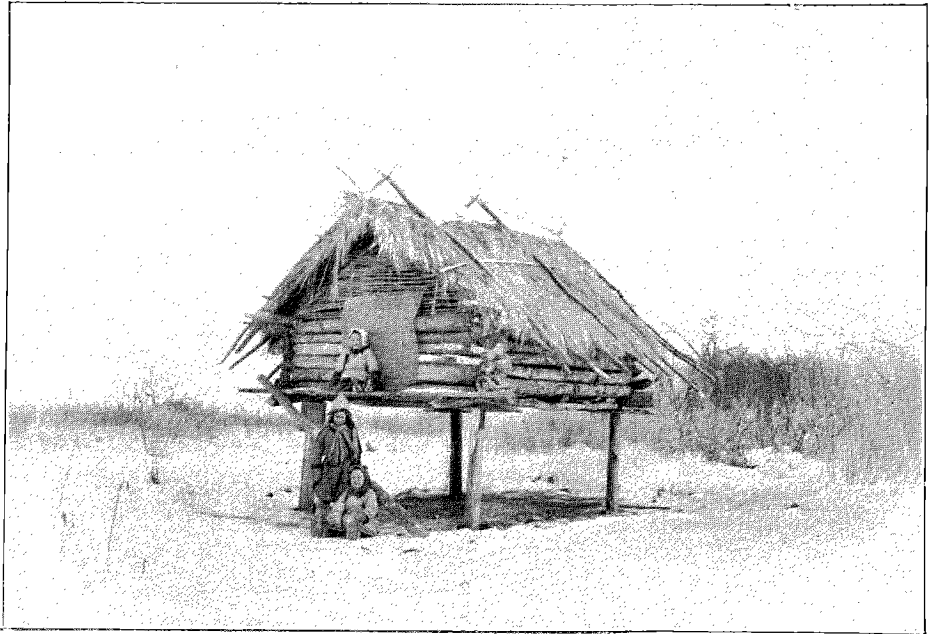


UNE RUE DANS UN VILLAGE GOLDE. — DESSIN DE BOUDIER.

le bateau, mais nos bagages n'étaient pas encore là. Heureusement l'hiver tomba tout à coup et nous pûmes traverser le fleuve en traîneau et arriver dans un village de la rive opposée. En nous voyant venir, une partie des Goldes se cachèrent dans leurs maisons, quelques autres se montrèrent moins timides. Le Golde chez lequel je devais m'arrêter vint avec sa famille, en costume de fête, et un orchestre russe, me recevoir au bord de la rivière, et m'ayant respec-

tuement salué, il m'invita dans sa maison qui était nettoyée et dont il avait déménagé avec sa famille, pour le temps de mon séjour dans le village.

La maison consistait en une chambre de 2 mètres carrés et une toute petite antichambre-cuisine. J'arrivai au moment où l'on commençait un service funèbre, qui devait durer trois jours; comme d'ailleurs il était dangereux de retourner chez moi à ce moment, à cause de la trop mince couche de glace de l'Amour, je demandai qu'on fermât les deux ou trois fenêtres avec des peaux d'élan. J'avais des provisions à moi et j'évitai ainsi la nécessité de manger les saletés dont ce peuple se nourrit; il suffit de les voir ou de les sentir pour tomber malade : du poisson séché, cuit avec un peu d'eau, de la bouillie de gruau de seigle, de l'huile de poisson et du caviar de saumon séché, le tout d'aspect dégoûtant, sont pour eux des plats de choix. La faim et l'absence de provisions m'avaient forcé chez les Neg-



MAISON ET GRENIER GOLDES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

das de l'Amgoun à manger de leurs plats; mais désormais il me suffisait de les sentir.

En arrivant dans les villages, je visite toujours toutes les maisons ou huttes pour avoir un tableau aussi détaillé que possible de la vie et des mœurs des indigènes; je fis de même ici, et, sans montrer mes intentions, je me mis en route. Une foule d'indigènes entouraient déjà ma maison; une femme, tête nue malgré le froid, avec son bébé sur le dos, était dans la foule; malgré les protestations bruyantes qu'elle fit entendre, je l'eus vite pho-

tographiée; mon appareil inspirait une vive frayeur aux indigènes, et tout le monde disparut en un instant.

La berge de la rivière est assez élevée pour préserver le village de l'inondation, mais pendant la grande crue les habitants sont obligés de quitter les premières maisons du village. Je trouvai au bord du fleuve une hutte dans laquelle une pauvre famille était obligée de passer l'hiver, parce que sa maison avait été emportée. Depuis j'ai retrouvé dans beaucoup de villages de pareilles huttes, où les indigènes vivaient comme des animaux. La maison que je visitai ensuite appartenait à la famille du chamane, prêtre des indigènes, qui était arrivé pour le service de deuil. C'était un vieillard, qui avec d'autres Goldes, ses aides, buvait du *hanchin*; il était déjà assez ivre pour commencer son service. Les Goldes le saluèrent respectueusement, lui offrant de l'eau-de-vie chaude dans de petites tasses de porcelaine. La maison n'avait ni antichambre ni plafond; près du foyer, un pauvre

chat était attaché par une corde, le cou tout sanglant. Je ne puis pas comprendre cette coutume des sauvages de garder chez eux sans nécessité apparente des chats et des poules, qu'ils doivent attacher à une corde, et condamnent ainsi à périr dans la saleté, pour éviter qu'ils ne soient mangés par les chiens.

Le costume et les objets nécessaires au service religieux étaient tout près du chamane et il attendait l'invitation qu'on doit lui faire d'après un cérémonial bien fixé, et qui pour cette fois dépendait de moi, car mon guide Soakta m'avait promis de ne pas commencer le service avant que je ne lui en aie donné l'ordre, c'est-à-dire quand j'aurais eu le temps de voir un peu les indigènes dans leur vie ordinaire. Souhaitant bonne santé au chamane, je quittai sa maison pour me rendre dans la suivante. En chemin, j'aperçus une femme indigène, horriblement laide, qui apportait des branches d'arbre pour le chauffage. Les femmes indigènes sont généralement très laides; il est rare d'en rencontrer une qui puisse passer pour jolie.

Comme tous les peuples sauvages, qui emploient à leur nourriture et à leur parure les animaux vivant autour d'eux, de même les pêcheurs et chasseurs, préférant vendre la peau d'élan et les fourrures, sont parvenus à se servir comme couvertures de peaux de poissons, et ces peaux sont travaillées de façon vraiment merveilleuse; ils se servent aussi de peaux de poissons peintes pour orner leur vêtement.

Les poissons, brochets, saumons et autres, étant pêchés, la peau est séchée, et, suivant l'emploi qu'on en veut faire, on la travaille plus ou moins bien, à l'aide d'un marteau de bois dont on la frappe, sur un morceau de bois découpé triangulairement qui sert d'enclume. Lorsque la peau est devenue tendre, on la travaille avec le couteau, et les femmes arrivent à un haut degré d'habileté manuelle. ensemble, avec des de grands morceaux, chinoises, soit pour

Les peaux ainsi préparées sont cousues rebords ou ourlets; alors la peau, formant est employée, soit pour les longues robes les bottes, soit pour de petits sacs à provisions, à tabac ou à poudre. Toutes ces pièces sont garnies d'ornements et peintes de couleurs fabriquées avec des racines végétales. Les hommes n'emploient la peau de poisson que pour les bottes, les sacs et le court pantalon, qui va jusqu'aux genoux. C'est le privilège des femmes de porter des robes en peau de poisson. Ce genre de robe ne se porte du reste qu'en hiver, à cause des pluies d'été; c'est plutôt un vêtement de parade, qu'elles mettent au-dessus de leur robe de coton ou de peau d'élan.

Les femmes comme les hommes ont toujours la pipe à la bouche; elles portent comme eux des chapeaux de fourrure avec oreillères. Le Golde dit pouvoir se passer de manger pendant plusieurs jours, mais non de fumer. Maintenant, grâce aux Chinois qui ont inondé le pays de l'Amour, l'usage de l'opium tend à se répandre; dès longtemps il était connu des indigènes, mais, à cause de son prix élevé, on ne le fumait que rarement; maintenant, il arrive souvent qu'entrant dans une maison, on se trouve dans un nuage de fumée désagréable, en face de plusieurs indigènes abrutis et immobiles, la pipe d'opium à la bouche. Dans une maison mandchoue, j'assistai un jour à une scène révoltante : une jeune femme fumait l'opium, et son bébé à côté d'elle réclamait avec instance de la nourriture. Elle le prit et lui souffla de la fumée d'opium dans la figure jusqu'à ce qu'il se tût. Je voulus intervenir, mais le père de cette jeune femme me fit remarquer que l'enfant était à elle.

Les Goldes me disaient qu'il était très mal de fumer l'opium, mais qu'ayant une fois commencé, on ne peut plus s'arrêter. Une légende que je vais raconter sur la naissance du premier pavot montre la consolation qu'apporte l'opium : Un garçon golde d'une pauvre famille fut donné à un marchand mandchou qui habitait une grande ville. L'enfant vécut chez lui. Devenu jeune homme, il passa un jour devant la maison du gouverneur du pays, et vit à la fenêtre d'une tour du palais une jeune femme merveilleusement belle. Rentré chez le marchand, et tombé malade d'amour, il lui avoua la cause de sa douleur. Le marchand fit venir une vieille femme qui gar-



FEMME GOLDE ET SON ENFANT.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



UN FIANGÉ GOLDE
ATTENDANT LE CORTÈGE NUPCIAL (PAGE 620).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

dait la princesse dans sa tour, et, lui ayant donné beaucoup d'or, lui ordonna de faire entrer le jeune homme chez la princesse. La princesse l'aima, et pendant longtemps il vécut avec elle, caché dans sa chambre. Enfin, le marchand réclama le jeune homme, et lui dit de retourner chez son père. Le jeune homme retourna donc chez son père, et là épousa une riche marchande. Mais il resta amoureux de la princesse, et le désir de la revoir lui fit reprendre un jour le chemin du pays où il l'avait connue. En route, il eut un rêve, qui se répéta les deux nuits suivantes. Il vit que, la princesse étant devenue mère, son père le gouverneur, indigné, l'avait brûlée avec sa maison. Au milieu des cendres était un petit cœur, le cœur de la princesse. Et il entendit celle-ci lui dire de prendre ce cœur, et qu'alors elle ressusciterait pour venir le voir. Il alla donc jusqu'au château brûlé, et au milieu des cendres trouva une petite pierre triangulaire et transparente, qui était le cœur pétrifié. Il le rapporta dans son pays, la mit dans sa chambre, et toutes les nuits la princesse ressuscitait, soupaît et couchait avec lui. Le jeune homme se faisait apporter chaque soir de quoi souper pour deux personnes. Les femmes de la maison remarquèrent cela, et la femme du jeune homme vint avec sa sœur visiter la chambre. Mais elles n'y trouvèrent qu'une petite pierre triangulaire insignifiante, qu'elles jetèrent dans la cour et qui se cassa en morceaux. Quel ne fut pas leur étonnement en voyant les débris de cette pierre donner naissance à de superbes plantes avec de grandes fleurs de toutes couleurs qu'elles n'avaient jamais vues auparavant ! La cour instantanément était transformée en un merveilleux parterre. Le Golde rentre chez lui, s'aperçoit de la disparition du cœur, tombe malade et s'endort. Plusieurs jours s'écoulèrent et les femmes étaient inquiètes de sa santé. Mais lui, il rêvait que sa première femme était devant lui, comme une ombre, et lui disait à voix basse : « Ta sœur et ta femme m'ont tuée et je ne puis plus naître ; de mon cœur sont nées les plantes dont les fleurs portent des couronnes contenant un lait ; prends ce lait, fais-le cuire jusqu'à ce qu'il devienne noir, et fume ce lait durci ; tu te trouveras dans l'oubli, et si tu te réveilles de ton rêve, fume encore, et console-toi ainsi toute ta vie. » Le

lendemain, le Golde se lève, ordonne à sa sœur de faire cuire le lait trouvé dans les couronnes des fleurs et commence à fumer. Il trouva ainsi sa consolation, et les femmes furent obligées, en punition, de recueillir le lait du pavot et d'en faire l'opium.

La vie des Goldes est remplie de superstitions ; pour chaque action, ils consultent le prêtre, le chamane.

Quand la femme doit devenir mère, elle tient à deviner par l'intermédiaire du chamane le destin de son enfant, et pour que l'enfant reçoive une bonne vue, elle engloutit l'iris de l'œil d'un ours, en disant qu'elle l'a caché, car ce serait un péché de dire qu'elle l'a englouti. Pour accoucher, elle doit s'en aller hors du village, soit dans l'herbe, soit, en hiver, dans une hutte préparée par elle, où une sage-femme l'assiste. Si la famille n'a pas d'enfant du sexe masculin, on tue un porc en sacrifice au dieu du soleil. L'enfant change trois fois de berceau, et c'est un grand péché que de balancer le berceau vide ; c'est le devin seul qui en a le droit, pendant la cérémonie de l'enterrement d'un enfant. Le choix d'un nom pour l'enfant s'accompagne aussi de superstitions. Si un garçon meurt, on cache le sexe de l'enfant aux voisins ; on change de nom de suite si l'on apprend qu'un malheur est arrivé à une personne portant le même nom ; enfin, si les enfants meurent, on donne au nouveau-né le nom d'un mauvais sujet ou d'un reptile. Lorsque l'enfant grandit, les parents



LA MARIÉE ET SES PARENTS (PAGE 620). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



FAMILLE GOLDE, — PRÉPARATION DES PEAUX DE POISSONS (PAGE 617.) — DESSIN DE GOTORBE.

laissent son éducation à la nature; il travaille, apprend à faire le ménage, à chasser; les filles, jusqu'au mariage, ne sont tenues à aucun travail.

La promesse de mariage se fait entre les parents de deux familles dès le jeune âge des enfants. Dans une de mes excursions, il m'est arrivé de passer quelques jours dans un village golde où l'on attendait le cortège de noces d'une femme qui devait arriver dans la maison de son mari. Le mariage chez les Goldes est

très compliqué, et de grandes cérémonies se succèdent à plusieurs reprises avant que le mari reçoive enfin sa femme. Plus le mari est riche, plus le mariage se fait rapidement, car, d'après la coutume, il achète sa femme aux parents. Le mari, qui attendait impatiemment sa femme, avait payé aux parents 300 francs d'argent et 500 francs en vêtements, fourrures, robes chinoises, couvertures de lit, etc. Comme il n'était pas riche, il avait mis six ans à payer tout cela, et sa fiancée l'attendait en travaillant chez ses parents. Enfin, la noce avait eu lieu dans le village de la fiancée, et le mari, après plusieurs jours de repos, revint chez lui arranger sa maison pour la réception de sa femme; il lui fallut encore attendre plus d'un mois, car, d'après les mœurs des Goldes, plusieurs cérémonies sont nécessaires pour inviter la femme chez le mari et obtenir sa promesse. Le pauvre mari se plaignait de sa mauvaise fortune, disant qu'il aimait beaucoup sa femme et que depuis six semaines il avait oublié sa chasse et sa pêche en attendant sa femme qui ne venait pas.

Un jour, vers quatre heures de l'après-midi, on aperçut cinq points noirs sur le niveau brillant du fleuve Amour, et les Goldes, avec leurs yeux de faucon, distinguèrent bientôt les cinq bateaux qui formaient le cortège de la mariée. Tout le monde se précipita sur le bord du fleuve pour préparer le bateau de bois dans lequel le mari doit rencontrer



UN CHAMANE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

sa femme. Quatre rameurs étaient déjà à leur place, et le mari, appuyé sur sa rame-gouvernail, regardait dans le vide, dans la pose de chasse, vêtu en riche costume de chasse, en chapeau de muse, avec queue de zibeline et arc et flèche dans les mains, prêt à tirer droit sur l'élan. Le cortège s'approchait et l'on pouvait déjà distinguer le premier bateau à six rames, décoré de tapis et rempli de caisses, avec une femme au milieu : c'était l'épouse.

Le mari, tranquille jusqu'à présent, se jeta brusquement dans son bateau, qui se dirigea comme une flèche vers le bateau de sa femme, dont les autres embarcations du cortège s'éloignèrent un peu. Tout le monde attendait la grande lutte, car, d'après les usages, le mari ne peut avoir sa femme que prise de force, c'est-à-dire qu'il doit aborder le bateau de sa femme et la voler ainsi à ses parents.

Le bateau du mari était bien dirigé, mais l'homme qui tenait le gouvernail de l'autre bateau était fort habile, et en un instant il se mit de côté. Une véritable lutte, applaudie par les cris de la foule massée sur les bords, s'engagea entre les deux bateaux, et, grâce à l'habileté du conducteur, celui de la femme, elle dura plus d'une demi-heure, au bout de laquelle, le pacifique abordage ayant eu lieu, les deux esquifs s'avancèrent lentement vers la rive, accompagnés du cortège. Une grande foule de Goldes les attendait.

La jeune mariée, très timide, habillée de riches robes de peaux de poissons, resta près du bateau, entourée de sa mère et de ses parentes les plus rapprochées, tandis que le mari se dirigeait vers la maison avec son beau-père. Bientôt la mère et les sœurs du mari, sortant de la maison, s'approchèrent du bateau et invitèrent la mariée.



TRAVERSÉE DU FLEUVE AMOUR PENDANT LA GELÉE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Deux jeunes Goldes étendirent un tapis du bateau jusqu'à la maison. Après de longues invitations, la jeune mariée, richement parée et munie d'un couteau, se rend à la maison, accompagnée des femmes portant la dot chez le mari. Celle-ci se compose d'une dizaine de vêtements différents, d'une vingtaine de boîtes d'écorce de bouleau très richement ornées, d'une cinquantaine de cuillers en bois, d'une grande bouilloire, d'une hache, de bracelets, boucles d'oreilles, etc.

Arrivée à la porte de la maison, la mariée s'arrête un instant et entre sans avoir rencontré son mari ni les parents de celui-ci. Elle se dirige vers la place d'honneur qui lui est réservée, sans être saluée par personne. A ce moment, plusieurs personnes sont déjà ivres, car on a depuis longtemps commencé à boire de l'eau-de-vie, et les conversations vont grand train.

Après quelques instants de repos, le père du marié s'adresse à lui pour lui proposer d'accomplir la fameuse cérémonie de la réception de la jeune mariée dans sa maison; c'est seulement après cette cérémonie qu'elle en devient maîtresse, étant reçue par le bon génie — le gardien de la maison — *Goussi-Rora*.

Le père dispose au milieu de la chambre un nouveau tapis, et les jeunes mariés se mettent à genoux, la femme près de la porte, le mari vis-à-vis d'elle. Le père verse de l'eau-de-vie dans un verre qu'il donne à son fils, lequel, saluant sa femme, le lui offre à son tour. Après avoir fait passer le verre à tous les invités, la mariée se met sur le tapis et salue respectueusement le génie de la maison, en le priant de lui accorder une vie heureuse dans son nouveau ménage. Les parents et tous les invités sortent de leur poche des cadeaux en monnaie ou en foulards et morceaux de soie, et les présentent à la mariée. Celle-ci se lève, et, après avoir salué les invités, elle leur offre du tabac.

Après cette cérémonie, respectueusement observée même par les hommes déjà ivres, on recommence le dîner de noce, où l'eau-de-vie coule en abondance. La mariée change sa riche toilette contre des habits de travail et va chercher de l'eau. Le lendemain, les invités, après un nouveau bon dîner préparé par la mariée, rentrent chez eux, et le soir le village est redevenu tranquille et tout le monde se remet à la pêche.

La vie de ces peuplades est donc remplie de superstitions; les peuplades agricoles ont adopté le bouddhisme, tandis que les chasseurs du bas Amour, moins civilisés, sont officiellement orthodoxes, mais pratiquent la religion de leurs ancêtres, le chamanisme, dont le nom vient de celui des prêtres, les chamanes, intercesseurs entre les hommes et les esprits bons ou mauvais.

Ils ont senti en effet, dès qu'ils furent un peu civilisés, la nécessité de certaines personnes qui débarrasseraient leurs imaginations des craintes accablantes qu'y font naître les phénomènes terrestres. Ces personnes eurent parmi ces peuples une autorité particulière. Elles créèrent un système entier de doctrines et de pratiques secrètes que l'on appelle chamanisme.

De même qu'il n'existe aucun peuple qui ne sache se servir du feu, de même, dans la riche littérature

ethnographique, on n'en trouve aucun qui n'ait quelque idée de l'âme et de son immortalité. La vue d'un enterrement avec des cérémonies d'obsèques montre ici la croyance à l'immortalité de l'âme.

L'idée de la vie de l'âme est bien comprise chez les Goldes. L'âme humaine, avant la naissance, se trouve au ciel, sous forme d'un petit oiseau vivant dans les branches de l'immense arbre-divin. Cette âme, descendant sur la terre, se transforme dans le sein de la femme. L'homme, pendant une année après sa naissance, n'est considéré que comme quelque chose d'idéal. Si l'enfant meurt pendant ce temps, son âme retourne au ciel et ne perd pas la possibilité de se transformer une seconde fois en homme.

Le cercueil avec le corps de l'enfant, après des cérémonies d'obsèques particulières, est suspendu aux arbres pour être préservé des animaux, et un petit nid de mousse est à côté du cercueil, pour que l'âme fatiguée de la maladie du corps puisse s'y reposer avant de rentrer au ciel.

La vie des chamanistes est remplie de superstitions. Le premier rôle y est joué par le chamane, qui seul est capable de communiquer avec le ciel et les mauvais esprits et de remporter une âme fatiguée ou même de choisir sur l'arbre divin une âme vigoureuse.

Après la mort, le chamane transporte l'âme au pays des âmes, le fameux *Bouni*, dont il connaît si bien le chemin qu'il donne non seulement les noms des endroits par où passe l'âme, mais aussi leur description complète.

Le chamane est en outre le médecin et le devin. Dans tous les cas de maladies, il est appelé, et la curieuse mise en scène de son office produit un grand effet non seulement sur les sauvages, mais encore sur les étrangers.

C'est le chamane seul qui peut ordonner de faire telle ou telle autre idole, ou de faire la médecine de telle façon. Pour assurer l'impression qu'il doit produire pendant son service, il porte un costume original, plein d'emblèmes de son pouvoir et de ceux des esprits, ses aides et ses ennemis.

Ce costume est fait suivant les indications d'une fantastique légende sur le premier chamane. Il consiste en un chapeau en peau ou en feutre avec des cornes, de petites clochettes, etc. Un veston et un jupon sont recouverts d'amulettes, dessinées ou découpées dans du métal, en forme d'animaux, d'oiseaux, de serpents, etc. Une ceinture de pièces coniques en métal, qui se met sur le dos, forme un instrument de musique qui produit des bruits insensés pendant la danse.

Mais le principal instrument de musique du chamane est un grand tambour, avec lequel il donne le pas à la danse et accompagne ses chansons.

La danse est pleine de grâce. Les pas rappellent ceux du patineur. De temps en temps, dans les moments d'extase du prêtre, elle devient brusque; c'est alors une véritable danse macabre.

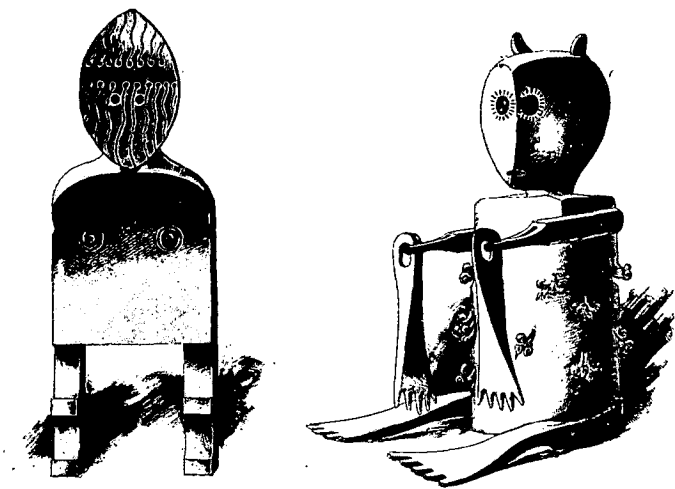
Il m'est arrivé de passer un soir en bateau près d'un village de Goldes d'où m'arrivaient les sons du tambour annonçant le service du chamane. La nuit était noire; aussi, m'arrêtant près du village, j'ai passé sans être vu près de la foule des Goldes rassemblés autour d'un grand feu en plein air, et le service a commencé. Il s'agissait de guérir un Golde dont l'âme était volée par un mauvais esprit. Le chamane invité devait reconnaître cet esprit, lui reprendre l'âme, et la remettre dans le corps du malade. Le chamane, dans son costume fantastique, était près du malade, assis sur des traîneaux.

Il chanta une chanson, en priant un esprit, qu'il appelait *Ajami*, de lui dire quel mauvais esprit avait volé l'âme; il prononça les noms de divers esprits, de temps en temps entrant dans des trances, criant, sautant autour du malade. Après plusieurs reprises de sa chanson, il se leva, cessa son chant et le recommença en s'accompagnant du tambour. Les pas allaient crescendo; le chamane s'énerva, s'enragea de plus en plus, et, criant le nom

d'un mauvais esprit, tomba en convulsions dans les bras de son aide. C'était le moment solennel où le chamane avait trouvé le nom du voleur de l'âme. La première partie du service était accomplie.

Le chamane ordonna de faire une idole du mauvais esprit en forme d'un ours, assis, les pattes de devant cassées, et de lui donner en sacrifice de la bouillie de gruau. Tout le monde se dirigea dans la maison où devait s'accomplir la deuxième partie du service: chasser le mauvais esprit déjà connu du corps du malade, reprendre l'âme volée, et la remettre à sa place.

Quand l'idole fut posée près du malade, le chamane reprit sa danse en se jetant de tous les côtés de la chambre. Il chantait, criait, frappait sur le tambour au-dessus de la tête du patient, et dans ses émotions on voyait bien qu'il était en lutte avec quelqu'un.



IDOLES GOLDES. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Le chamane, après plusieurs reprises de danse, tomba en convulsions, arracha son chapeau et se trouva pendant quelques instants inconscient.

La lutte était terminée. Le chamane était vainqueur; il n'a pas pu reprendre l'âme du malade et celui-ci mourra la même nuit.

Le cadavre du défunt fut de suite placé sur une sorte de table, à gauche de la porte d'entrée. Les femmes firent sa toilette, et sa coiffure, avec ses vieux vêtements et les objets les plus nécessaires à sa vie passée, furent placés

à côté de lui. La femme du défunt pleurait à chaudes larmes et couvrit le visage de son mari avec des foulards et des peaux de bêtes et de poissons; sur la tête, elle mit un chapeau de fourrure bien attaché au cou par un fort nœud.

Les Goldes m'expliquèrent que c'était absolument nécessaire pour empêcher que le vent ne refroidît la tête. Une lampe à huile de poisson était allumée et brûla tout le temps, tandis que le cadavre restait étendu dans la chambre. Pendant que les femmes étaient occupées près du mort, les hommes construisaient un cercueil en bois de cèdre, qu'ils déposèrent dans la rue auprès de la maison. La journée s'écoula ainsi rapidement pour moi, car les détails de la cérémonie, minutieusement observés, fournissaient une matière abondante à la curiosité d'un étranger assez heureux pour assister à une aussi rare cérémonie.

Le soir venu, la femme du mort, selon l'usage, se coucha près du cadavre en se couvrant de la même couverture. L'âme n'est pas morte, me répondit un des Goldes auxquels je demandais de m'expliquer cette étrange coutume : elle vole autour de la maison jusqu'à ce que le chamane la conduise au pays des âmes, et c'est pourquoi, après les funérailles, la femme se rend de temps à autre au tombeau de son mari pour coucher à côté.

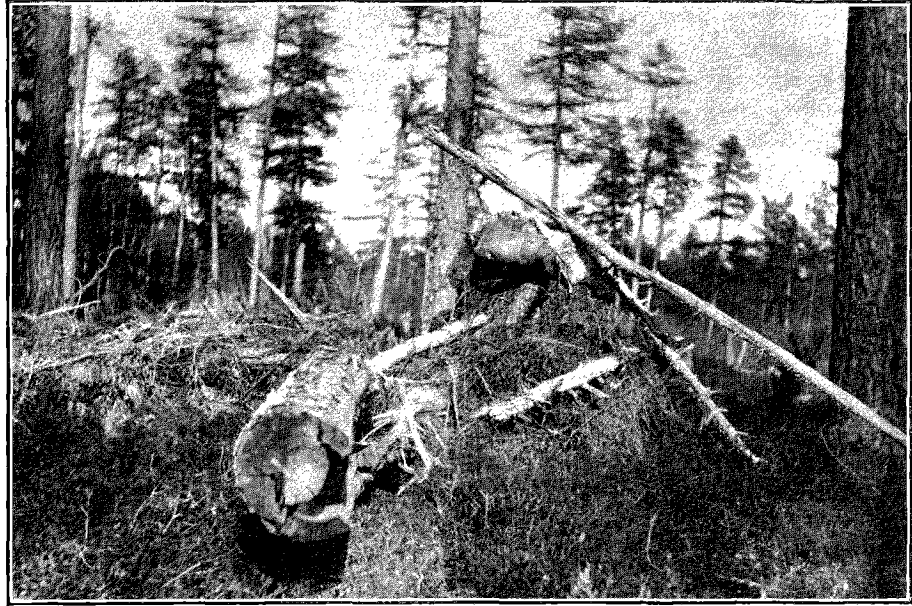
Le lendemain était le jour des funérailles. Le cercueil était dans la rue, près de la fenêtre, et le cadavre du défunt, emporté par la fenêtre avec les planches de la table sur laquelle il avait été couché, fut déposé dans le cercueil. Sous sa tête les femmes mirent des images d'animaux découpées dans du papier et sous les pieds un caillou; sans ce caillou, me dirent les Goldes, le chamane ne pourrait diriger le voyage de l'âme dans le pays des âmes. Le corps étant bien couvert, le cercueil fut cloué et porté lentement hors du village, où une fosse était préparée. Malgré la courte distance qui le séparait du tombeau, le cortège s'arrêta, selon la coutume, trois fois, et à chaque halte on versa de l'eau-de-vie sur le cercueil en disant au défunt : « Bois! Bon voyage dans le pays des âmes! Ne reviens plus et ne prends pas avec toi tes enfants! »

Arrivé au tombeau, le cercueil fut déposé dans la fosse, et une baraque fut érigée au-dessus du tombeau, dans laquelle on mit les armes de chasse et les objets favoris du défunt. Pendant qu'on arrangeait la baraque, les femmes firent un grand feu près du tombeau, et en se tournant de ce côté elles dirent au mort : « Nous avons construit une belle maison; vis bien; ne prends pas avec toi ta femme et tes enfants s'ils viennent te voir. »

Après cette cérémonie, on tua un chien près du tombeau, et on le pendit à un arbre en le recouvrant de peau d'élan.

Toutes ces cérémonies avaient pris la moitié de la journée. Après avoir mis sur le tombeau un petit drapeau blanc en signe de deuil, tout le monde se rendit dans la maison du défunt, où la veuve offrit de l'eau pour se laver les mains et la figure. Enfin on alluma des herbes parfumées, et les parents reçurent l'ordre d'ouvrir la chambre aux provisions, qui devait être fermée pendant que le défunt était à la maison. La cérémonie se termina par un dîner auquel prirent part tous les assistants.

Le chamane n'y figura que comme un simple mortel. Son rôle ne devait commencer que quand il s'agirait de conduire l'âme du défunt dans le fameux Bouni.



SÉPULTURE AÉRIENNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Quand cette grande fête ne doit avoir lieu que quelques mois, les Goldes font un petit coussin carré qu'ils appellent *Fanja*, qui représente le corps du défunt, et dans lequel se place l'âme, qui vole autour du village. Ce coussin est habillé de temps en temps des nouveaux vêtements du mort, et l'on parle avec *Fanja*, on lui donne à manger, comme si c'était un vivant. Mais dès que l'âme a été transportée par le chamane dans le Bouni, le coussin est déchiré et mis au feu, toutes les relations entre le défunt et ses parents cessent, et la veuve peut se remarier.

« Le nom de *chamanisme*, dit M. Feer, paraît venir du chinois *cha-men*, qui est la transcription de l'indien *sramana*, nom des ascètes bouddhistes. Du reste, chamane est le mot générique; chaque peuple a sa désignation particulière.

« Les Mongols, qui emploient couramment le mot *chamane*, donnent proprement à ces devins le nom de *bugué*. Le mot *sama*, nom des prêtres mandchous, paraît être une corruption de *chaman*, mais cela a été contesté.

« Le chamanisme est déjà, depuis assez longtemps, en décadence chez les Mongols. Il est mal vu, et même proscrit. En 1819 et 1820, en particulier, il a subi une persécution sérieuse. Le charlatanisme et l'audace de ces magiciens étaient arrivés à un tel point qu'un lama très considéré, s'étant mis à discourir contre leurs pratiques et à dévoiler leurs supercheries, réussit à les faire expulser du territoire de plusieurs tribus mongoles. »

Chaque visite nouvelle chez ces Goldes produisait sur moi une forte et profonde impression, et je n'oublierai jamais le matin de mai où, au lever du soleil, je quittai le village golde après un séjour de quelques jours consacré à l'étude des grandes fêtes religieuses.

Le soleil se leva; les bords du fleuve Amour, éclairés par les premiers rayons du soleil, étaient couverts de neige, malgré le mois de mai. J'étais habitué dans mes voyages à admirer la *taïga* sibérienne dans toute sa grandiose beauté; mais cette fois ce ne fut pas la beauté du paysage qui attira mon attention : ce fut le son du tambour et celui de la voix du chamane chantant dans le village. En les entendant, je pensai, voyant de loin s'approcher un bateau à vapeur : apportera-t-il le bonheur au sauvage toungouse, — qui remercie en ce moment ses idoles de l'arrivée de l'âme d'un Golde dans le Bouni, où règne l'abondance du poisson et du gibier, et où le sauvage sera à l'abri du froid et de la faim, qui le poursuivent sur cette terre ?

ЧИМКИЭВИЧ.



FEMME TRAÎNANT DU BOIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

EN ALLEMAGNE

Voyage aux villes historiques de la Franconie.

NÜRNBERG ET ANSPACH.

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ

PANORAMA DE NÜRNBERG, PRIS DE LA PORTE DE HALL. (Dessin de Taylor)	313
LUSTRE NÜRNBERGEOIS DU XV ^e SIÈCLE. (MUSÉE GERMANIQUE DE NÜRNBERG). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	313
LA PEGNITZ DU CÔTÉ DES REMPARTS. (Dessin de Taylor, photographie Römmler et Jonas, à Dresde)	314
PANORAMA DE NÜRNBERG : LE MARCHÉ VIEUX. (Dessin de Boudier)	315
UN PATRICIEN NÜRNBERGEOIS DU XVI ^e SIÈCLE. PORTRAIT DE JÉRÔME HOLZSCHUHER, PAR ALBERT DÜRER. (Musée de Berlin)	316
PORTRAIT D'ALBERT DÜRER PAR LUI-MÊME. (Pinacothèque de Munich)	317
LE PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT	318
LA FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT. (Dessin de Boudier).	318
LA SALUTATION ANGÉLIQUE, PAR VEIT STOSS. (Église Saint-Laurent). (Dessin de Boudier, photographie Christophe Müller, à Nuremberg)	319
LA COUR DE LA MAISON PELLER. (D'après une photographie).	320
LA MAISON PELLER. (D'après une photographie)	321
TAPISSERIE NÜRNBERGEOISE DU XV ^e SIÈCLE. (Église Saint-Laurent). (D'après une photographie).	322
UN POÈLE NÜRNBERGEOIS DU XVI-XVII ^e SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg)	323
FRAGMENT DU TABERNACLE D'ADAM KRAFFT. (Église Saint-Laurent). (Dessin d'A. Paris).	324
LES BORDS DE LA PEGNITZ, AVEC LA COUPOLE DE LA SYNAGOGUE. (Dessin de Taylor, photographie de Römmler et Jonas, à Dresde)	325
UN ROI MAGE, SCULPTURE NÜRNBERGEOISE EN BOIS DU XV ^e SIÈCLE. (Collection E. Müntz).	325
MOULE À PÂTISSERIE NÜRNBERGEOIS DU XVI ^e SIÈCLE. (Appartient à M. E. Schiffer).	326
PORTRAIT DE PETER VISCHER PAR LUI-MÊME (Église Saint-Sebald). (D'après une photographie)	326
SAINT SEBALD GUÉRISANT UN AVEUGLE, PAR PETER VISCHER. (Église Saint-Sebald). (D'après une photographie)	326
MAISONS MODERNES DE NÜRNBERG. — LA PEGNITZ DU CÔTÉ DU PONT DES CHAÎNES. (Dessin de Berteault, photographie Römmler et Jonas, à Dresde)	327
SCÈNES DE LA PASSION, PAR ADAM KRAFFT (Église Saint-Sebald)	328
LES APÔTRES SAINT PAUL ET SAINT JEAN, PAR PETER VISCHER (Église Saint-Sebald). (D'après une photographie)	329
LA CHAPELLE SAINT-MAURICE. (Dessin de Berteault, photographie Römmler et Jonas, à Dresde).	329
LA MAISON FEMBO. (Photographie de Römmler et Jonas, à Dresde).	330
PANORAMA DE NÜRNBERG. — LA TOUR « LUG INS LAND » ET LA TOUR PENTAGONALE. — LA PORTE « THIERSGAERTNER THOR ». — LE CHÂTEAU. — DEUX TOURS. (Dessin de Ber-	

teault, photographie de Römmler et Jonas, à Dresde)	331
UNE MAISON MODERNE DE NÜRNBERG. (Dessin de Berteault, photographie Christian Koenig, à Nuremberg).	332
VUES DU MUSÉE GERMANIQUE : LE CHÂTEAU D'EAU. (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	333
LA FONTAINE DU POÈTE GRÜBEL, ÉRIGÉE EN 1881. (D'après une photographie).	335
LA SIRÈNE NÜRNBERGEOISE ÉTREIGNANT DEUX CIGOGNES. FAÏENCE DU XVI ^e SIÈCLE (Collection E. Müntz). (Dessin de Paris)	336
VUE DE LA VILLE D'ANSPACH. (Dessin de Taylor, photographie F. Albert, à Wurtzbourg).	337
DRAGEOIR NÜRNBERGEOIS DU XVI ^e SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	337
POÈLE EN FAÏENCE DU XVIII ^e SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	338
RESTITUTION D'UNE CUISINE DU XVII ^e SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	338
UNE ENSEIGNE NÜRNBERGEOISE EN FER FORGÉ (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg)	339
UN CHANDELIER DU MOYEN ÂGE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	339
LIT DE PARADE DU PATRICIEN PAUL SCHEURL, XVIII ^e SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg)	340
L'ANCIENNE CHAPELLE DES CHARTREUX (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	341
LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE. SCULPTURE EN BOIS DU XV ^e SIÈCLE. (Musée Germanique).	342
VUE D'UNE COUR DU MUSÉE GERMANIQUE. (Dessin de Boudier, photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	343
SAINTE ROSALIE ET SAINTE MARTHE, FRAGMENT DU RETABLE DES PERINGSDORFF (1487), PAR WOLGEMUT (Musée Germanique)	344
SAINTE CHRISTOPHE, PAR BURGMAIR (Musée Germanique)	345
L'ÉDUCATION DES ENFANTS DE ZÉBÉDÉE ET DE MARIE SALOMÉ, PAR B. STRIGEL (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg)	346
L'ÉGLISE SAINT-JEAN, À ANSPACH. (Dessin de Taylor, photographie F. Albert, à Wurtzbourg).	347
CHAISE DITE DE LUTHER (COPIE), XVI ^e SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg).	348

LES VILLES MORTES DU SIAM

PAR M. L. FOURNEREAU

MUSICIENS SIAMOIS. (D'après une photographie)	349
TYPE DE LAKHON (FEMME). (D'après une photographie)	349
ITINÉRAIRE DE M. FOURNEREAU (CARTE).	350
PASSEPORT SIAMOIS	351
PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. (Dessin de Taylor)	352
PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. (Dessin de Taylor).	353
MASQUES DE THÉÂTRE. (D'après une photographie).	354
ACTEURS SIAMOIS. (D'après une photographie)	355
MONNAIES SIAMOISES. (Dessin de Faucher-Gudin)	356
CHARRUE EMPLOYÉE POUR CREUSER LE LIT DES RIVIÈRES. (Dessin de Malteste).	357
BARQUE DE VOYAGE. (Dessin de Malteste).	358
SAN-CHAO. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie).	359

KAMPHÈNG-PHÈT. (Dessin de Taylor)	359
PORTEUSES DE PAILLOTES POUR TOITURES. (D'après une photographie)	360
VILLAGE DE BANG-THANÔT. (D'après une photographie)	361
STATUE DE VISHNOU TROUVÉE À SAJNĀLAYA. (D'après une photographie)	361
STATUE DE ÇIVA. (D'après une photographie)	362
BANG-THANÔT, LES GRENIERS À RIZ	363
MUANG-THANI. (Dessin de Berteault)	363
CHEVAL SIAMOIS. (Dessin de Malteste)	364
ENFANTS NOUS AIDANT À DÉCOUVRIR LES RUINES. (D'après une photographie)	365
RIVIÈRE DE BANG-SAM-PHUANG. (D'après une photographie)	366
IRRIGATION DES RIZIÈRES. (Dessin d'Oulevay)	366
MONUMENTS DE SUKHÔTĀI : INTÉRIEUR DU MONDÔB DU VÂT-SI-JUM. — PHRA-CHĒDI CENTRAL DU VÂT-JAÏ. — LE BÔT DU VÂT-SI-JUM. — LE GRAND PHRA-CHĒDI DU VÂT-JAÏ. (Dessin de Boudier)	367
SIAMOIS EN PRÉVENTION. (Dessin de Malteste)	368
SUKHÔTĀI : L'ENTRÉE DU HAMEAU. — L'ÉTANG SACRÉ.	369
JĀTAKAS ET INSCRIPTIONS THAÏES. (D'après une photographie)	371
HAUTE À TUNG-KRAT. (Dessin d'Oulevay)	372
ENFANTS À BANG-NONG-XANG. (Dessin de Malteste)	373
RÉCOLTE DU VIN DE PALMIER. (Dessin d'Oulevay)	373
SANGKHALÔK : COLONNE PRÈS DU MUR D'ENCEINTE. (D'après une photographie)	374
BANG-TAO-RIENG : LES FOURS. (D'après une photographie)	374
LES CASCADES ROYALES À SANGKHALÔK. (D'après une photographie)	375
LE TUMULUS DU VÂT-PHRA-PHANG. (D'après une photographie)	376
SANGKHALÔK : LA PORTE ORIENTALE DU VÂT-PHRA-PHANG. — LE VÂT-JÔT-KHAO-PHASI. (D'après une photographie)	377
PARTIE INFÉRIEURE DE LA PORTE DU VÂT-PHRA-TEN. (Dessin de Gotorbe)	378
MONUMENTS DE SANGKHALÔK : LE VÂT-PHRA-CHĒDI-CHE-THEO, LE VÂT-PHRA-PHANG, LE VÂT-XANG-LOM. (Dessin de Boudier)	379
LAOTIENS ET SIAMOIS TATOUÉS. (Dessin de Gotorbe)	380
UTTARADITH : LE MÊ-PING. — MUANG-PHIXAÏ. (Dessin de Th. Weber)	381
LAOTIENNES DE MUANG-LABĒ. (Dessin d'Oulevay)	383
CARAVANE DE ZÉBUS. (Dessin d'Oulevay)	384
FONCTIONNAIRES SIAMOIS. (Dessin de Gotorbe)	385
BOUDDHA (PHITSANULÔK). (D'après une photographie)	385
CLOCHE PROVENANT DE PHITSANULÔK. (D'après une photographie)	387
KHAO-LUK-XANG (LE ROCHER SACRÉ). — PHITSANULÔK : LE CLOÎTRE KHAO-LUK-XANG. (D'après une photographie)	388
MARCHÉ DE NAKHON-SAVAN	389
LE MÊ-NAM À NAKHON-SAVAN. (Dessin de Berteault)	389
JARDIN D'ARÉQUIERS ET DE BÉTEL. (D'après une photographie)	390
AYUTHIA : PHUKHAO-THONG. (D'après une photographie)	390
LOPHABURI : LE VÂT-NA-PHRA-THAT. — LE VÂT-PHRA-PHANG-SAM-JÛT. — LE MONDÔB DU PHRA-BÂT. — PHRA-BÂT. (Dessin de Boudier)	391
LE KRAAL DE PHANIET. (Dessin de Malteste)	392
AYUTHIA. (D'après une photographie)	393
ÉLÉPHANT BLANC. (D'après une photographie)	395
LA MISSION DU R. P. QUINTRIE. (Dessin de Berteault)	396

AUX TERRES DE KERGUELEN

Îles de Saint-Paul et d'Amsterdam

PAR M. E. MERCIÉ

ENSEIGNE DE VAISSEAU

RONDE DES MATELOTS. (Dessin de Mme Paul Crampel)	397
POINTE DE L'ÂRCHE (PORT-CHRISTMAS). (Dessin de Taylor)	397
CARTE DES ÎLES KERGUELEN	398
PRISE DE POSSESSION DES ÎLES KERGUELEN. (Dessin de Boudier)	399

PANORAMA DE PORT-GAZELLE. (Dessin de Taylor)	400
PORT-CHRISTMAS. (Dessin de Boudier)	401
LUTTE CONTRE LES ALBATROS. (Dessin de Mme Paul Crampel)	402
LA TEMPÊTE. (Dessin de Mme Paul Crampel)	403
DESCENTE PÉNIBLE. (Dessin de Mme Paul Crampel)	404
DÉPÔT DE VIVRES ÉTABLI DANS L'ÎLE AMSTERDAM. (Dessin de Mme Paul Crampel)	405
ÉTABLISSEMENT ALLEMAND DE PORT-BETSY EN 1874. (Dessin de Taylor)	408

EN ÉCOSSE

PAR MARIE ANNE DE BOVET

RUE PRINCIPALE DE LERWICK. (Dessin de G. Vuillier)	409
NETTOYAGE DU POISSON. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	409
SCALLOWAY. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Romagnol)	411
FEMME DE LERWICK. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	412
CHÂTEAU DE SINCLAIR. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe)	413
TOUR PICTE DE MOUSA, À LERWICK. (Dessin de G. Vuillier)	414
CROFTER SHETLANDAIS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	415
THE HOLM OF NOSS-SHETLAND. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian)	416
LA CÔTE EST JALONNÉE DE BASTILLES EN RUINES. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian)	417
LERWICK. (Dessin de G. Vuillier)	419
PONEYS DES SHETLAND. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	420
LA CÔTE DE SKYE À PORTREE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	421
MOUETTES. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	421
LES MONTS CUCHULLIN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Romagnol)	423
CROFTER À SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian)	424
PROPRIÉTAIRE DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau)	425
PAYSAGE DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau)	426
LE LAC CORUISH. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	427
MOUTON DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau)	428
BŒUFS DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	429
LE LAC SCAVAIG. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	431
UN SOIR DANS LA BAIE DE PORTREE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	432
CIEL D'ORAGE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian)	433
MUSICIENS AMBULANTS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	433
TOURISTE ÉCOSSAIS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	435
ROCHERS DITS « OLD MAN OF STOR », À SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau)	436
CHÂTEAU DE DUNVEGAN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	437
PAYSAGE PRÈS DE FOYERS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	438
LE QUIRAING. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	439
STATION DE CORPACK. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau)	441
HABITANT DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	443
LE CANAL CALÉDONIEN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	444
OBAN. (Dessin de G. Vuillier)	445
VOYAGEUSE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	445
LE LAC ETIVE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos)	446
CIEL NOCTURNE À OBAN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe)	447
BALLATWLISSCH. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian)	448

LE LAC AWE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . .	449
STAFFA. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . .	450
GLENCOE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . .	451
LA GROTTE DE FINGAL. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . .	453
KERRARA. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . .	454
JOUEUR DE PIBROCH. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousscau) . . .	455
LE STEAMER. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . .	456
LE LAC LOMOND. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousscau) . . .	457
LE TIMONIER. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) .	457
CHAPELLE SAINT-ORAN	458
LA CROIX D'IONA. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousscau) . . .	459
SÉPULCRE DES MAC-LEAN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . .	460
PAYSAGE À INVERARY. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) . . .	461
GLASGOW LE SOIR. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousscau) . . .	462
LE LAC KATRINE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) .	463
FEMME D'IONA. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) .	464
SOIR À KELIAN — WEST-END PARK (GLASGOW). (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) . . .	465
BROUILLARD À GLASGOW. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) . . .	467
TOURISTES. — (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . .	468

QUINZE MOIS À L'ÎLE DE CHYPRE

Kyrinia, Paphos, Nicosie, Limassol, Le Karpas

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

CHARPENTIER, À KYRINIA. (D'après une photographie) . .	469
TOUR ANCIENNE À L'INTÉRIEUR DE LA VILLE DE KYRINIA. (Dessin de Taylor) . . .	469
PASSE DE KYRINIA. (Dessin de Taylor) . . .	471
LE PORT DE KYRINIA. (Dessin de Berteault) . . .	472
VUE DE KYRINIA. (D'après une photographie) . . .	473
ARABE MARCHAND DE CHAUSSURES. (D'après une photographie) . . .	473
DALLE TOMBALE D'ALEXANDRE FLATRI DANS L'ÉGLISE GRECQUE D'ACHEROPHITOU. (Dessin de Faucher-Gudin) . . .	474
NÉCROPOLE PHÉNICIENNE À KYRINIA. (Dessin de Barclay) .	474
VUE DE L'ABBAYE DE BELLAPAI. (Dessin de Boudier) . .	476
TOMBÉAU DE SAINT-ELAVIOS. (D'après une photographie) .	476
VUE SUR LE MONASTÈRE D'ACHEROPHITOU. (Dessin de Taylor) .	477
ARMES DES LUSIGNAN RELEVÉES À BELLAPAI. (Dessin de Faucher-Gudin) . . .	478
CHÂTEAU DE SAINT-HILARION. (Dessin de Boudier) . . .	479
CHÂTEAU DES LUSIGNAN, À KYRINIA. (Dessin de Taylor) . .	480
KERADI ET SES BÊTES. (Dessin d'Oulevay) . . .	481
TURCS DE LEVKA. (Dessin de Ronjat) . . .	481
SUR LA ROUTE DE PYRGOS À POMOS. (D'après une photographie) . . .	483
INDIGÈNES DU TYLLIRIA. (Dessin d'Oulevay) . . .	484
VUE DE POLIS. (Dessin de Berteault) . . .	485
VUE DE LEVKA. (D'après une photographie) . . .	486
FABRIQUE DE POTERIE. (Dessin d'Oulevay) . . .	487
AGRINA. (Dessin de Millot) . . .	488
LE MONASTÈRE DE KYKKOS. (Dessin de Berteault) . . .	488
VUE DANS LE TRÓDOS ET CAMPAMENT MILITAIRE. (Dessin de Boudier) . . .	489
VILLAGE OLYMPIEN DE PRODROMOS. (Dessin de Berteault) .	490
GOVERNMENT HOUSE AU TRÓDOS. (Dessin de Boudier) . .	491
MONASTÈRE DU TRÓDITISSA. (Dessin de Berteault) . . .	492
VUE GÉNÉRALE DE PAPHOS. (Dessin de Boudier) . . .	493
JOUEUR DE FLÛTE. (Dessin d'Oulevay) . . .	493
PORTE DE L'ANCIENNE VILLE, À LIMASSOL. (Dessin de Taylor) .	495
VUE GÉNÉRALE DE LIMASSOL. — LE FORT, À LIMASSOL. (Dessin de Berteault) . . .	496
PAYSANS CHYPRIOTES. (Dessin de Ronjat) . . .	497

TOUR DES TEMPLIERS, À KOLOSSI. (Dessin de Taylor) . . .	498
VUE SUR PAPHOS (NÉO-PAPHOS). (Dessin de Berteault) . . .	498
MENHIRS PERCÉS À KOUKLIA. — TEMPLE D'APHRODITE, À KOUKLIA (PALÆO-PAPHOS). (Dessin de Berteault) . . .	499
LE « LOUTRON » À SALAMIS. (D'après une photographie) .	500
NÉCROPOLE PHÉNICIENNE DE KTIMA ET CHAMBRE FUNÉRAIRE PRÈS DE PAPHOS. (Dessin de Boudier) . . .	501
FEMME DE RHIZOKARPASSO. (Dessin d'Oulevay) . . .	502
STADE D'APOLLON ET VUE SUR HIEROS-KYPOS. (Dessin de Taylor) . . .	503
ENCEINTE PHÉNICIENNE À AKROTIRI. (Dessin de Taylor) . .	504

EN CALIFORNIE

Quelques courses en Sierra Nevada

PAR M. F. DE LONGE

LA DILIGENCE DE GEORGETOWN. (Dessin d'A. Paris) . . .	505
DANS LA SIERRA, AU-DESSUS DE REDENT. (Dessin de Boudier) .	505
CALIFORNIE ET SIERRA NEVADA	506
LE PONT RALSTON, SUR LE LONG CAÑON. (Dessin de Boudier) .	507
PONT SUR L'AMERICAN RIVER — RALSTON DIVIDE, VUE PRISE DE KENTUCKY FLAT. (Dessin de Boudier) . . .	508
AUBERGE-POSTE DE GREENWOOD, ENTRE AUBURN ET GEORGETOWN. (D'après une photographie) . . .	509
CAMPMENT DE MINÉURS DANS LA MONTAGNE. (D'après une photographie) . . .	510
UN « YELLOW PINE » TOMBÉ. — LE « RIDGE DE RALSTON DIVIDE ». (Dessin de Gotorbe) . . .	511
RECHERCHE DE L'OR À L'AIDE DU PAN. (D'après une photographie) . . .	512
LA LAVERIE DE WILLARD. (Dessin de Boudier) . . .	513
LA CABINE DE WILLARD. (D'après une photographie) . . .	515
NOS MONTURES. (D'après une photographie) . . .	516
LE SLUICE DE DIANA (LE VIEUX PIT). (Dessin de Berteault) .	517
LE PAVILLON DU CLUB. (Dessin de Boudier) . . .	517
TAHOE, VUE PRISE AU BORD DU LAC. (Dessin de Boudier) .	518
SODA SPRINGS. (Dessin de Boudier) . . .	519
À LA CHASSE AU CERF. (D'après une photographie) . . .	520
RUBICON SPRINGS. — LE MONOLITHES DE 100 PIEDS. (Dessin de Berteault) . . .	521
LE CAMPMENT DES COW-BOYS. (Dessin d'A. Paris) . . .	522
LES BAINS SUTMO, À SAN-FRANCISCO. (Dessin de Gotorbe) .	523
LA HUTTE DE MARSHALL. (Dessin de Thiriat) . . .	524
EXPLOITATION MINIÈRE DE JUNCTION-CITY. (Dessin de Berteault) . . .	525
EXPLOITATION HYDRAULIQUE LAGRANGE. (Dessin de Boudier) .	527
LE PACIFIQUE. (Dessin de Boudier) . . .	528

AU PAYS DE DON QUICHOTTE

PAR M. AUG.-F. JACCACI

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE

LA DILIGENCE D'ARGAMASILLA	529
GREGORIO, L'AMO DU PARADOR DEL CARMEN.	529
LA CUISINE DU PARADOR DEL CARMEN	530
UNE GALÉNA	531
MOULIN À PLÂTRE	531
UN DES RARES BONS MOMENTS DES FEMMES	532
MULETIERS DANS LA POSADA D'ARGAMASILLA.	533
LA PLACE D'ARGAMASILLA LE JOUR DU MARCHÉ.	534
LA BODEGA À MANZANARÈS	535
L'ÉCURIE DE LA POSADA À ARGAMASILLA	536
LA BOUTIQUE DU BARBIER D'ARGAMASILLA	536
DON RODRIGO DE PACHECO.	537
L'ENTRÉE DE LA PRISON DE CERVANTES	537
LA PRISON	537
CURIOSITÉ.	538
LA NIÈCE DU PRÊTRE	539
DANSE DANS LA POSADA.	540
LES LAGUNES DE RUIDERA.	541
CHEVRIER.	541
LA ROUTE PRÈS DES MOULINS À FOULON.	543

LE CHAR D'ÉZÉCHIEL	543
PAYSAGE TYPIQUE SUR LE CHEMIN DE RUIDERA	544
UNE RUE DE MONTIEL	544
L'ERMITAGE DE Saelices	545
LE CHÂTEAU DE MONTIEL	546
SCÈNES DE LA RUE À RUIDERA	547
VALLÉE SUPÉRIEURE DU GUADIANA	548
ENTRÉE DE LA CAVE DE MONTESINOS	548
UN COIN DE MONTIEL	549
SUR LA ROUTE DE VILLAHERMOSA	549
MONTIEL	550
MONTIEL	550
A L'APPROCHE DE VILLAHERMOSA	551
VILLAHERMOSA	551
HUTTES DE BERGERS SUR LA ROUTE DE VILLAHERMOSA	552
LA DANSE À HERENCIA	553
UN MOULIN À CRUITANO	553
LA ROUTE ROYALE	554
L'AYUNTAMIENTO, ALCAZAR DE SAN JUAN	555
FAÇADE DE LA FONDA, ALCAZAR DE SAN JUAN	555
TOUR, ALCAZAR DE SAN JUAN	556
A CRUITANO	556
PRÈS DE CRUITANO	556
PLACE DE HERENCIA	557
LES MOULINS DE CRUITANO	558
ENTRÉE À CRUITANO	558
REPAS DES LABOUREURS	559
TOBOSO	560
LA POSADA DU TOBOSO	560
RUE DE TOBOSO	561
COUR DE LA POSADA	561
PLACE DE TOBOSO, L'ÉGLISE	561
MARIA	562
JUANA	563
ÉGLISE À CRUITANO	564
DÉPART D'EL VISO	565
MALAGUEÑA	565
LA SIERRA MORENA, VUE DE LA STATION D'ALMURADIEL	566
UN COIN D'EL VISO	567
EN VUE D'ALMURADIEL	567
UN ARRIERO	568
CERVANTES	568
NOTRE CHAMBRE À EL VISO	569
LA PIA DE PIANERO	570
DANS LA SIERRA	570
UN DÉPART DANS LA SIERRA MORENA	571
LES TOREROS REGARDANT L'ÉTRANGER MANGEANT	572
ARRIVÉE DES GITANOS À LA VENTA	572
LOS ORGANOS	573
LOS ORGANOS	573
SCÈNE À LA VENTA DE CARDENAS	574
SCÈNE À LA VENTA DE CARDENAS	574
SUR LA ROUTE DE LOS MOLINOS	575
DANSE À SÉVILLE	575
LES TOREROS	576
SCÈNE NOCTURNE, VENTA DE CARDENAS	576

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR

PAR M. CHIMKIEVITCH

UN RELAIS DANS LA STEPPE. (Dessin d'Oulevay)	577
LE SAINT NICOLAS BOURIATE. (D'après une photographie)	577
CARTE-ITINÉRAIRE DE L'AUTEUR	578
UN BOURIATE. (Dessin d'Oulevay)	579
COIFFURE D'UNE FIANCÉE KIRGHIZE. (D'après une photographie)	580
FEMMES BOURIATES EN RICHE COSTUME DE FÊTE	580

FILLETTE BOURIATE. (D'après une photographie)	581
LE PRINCE SOTIEFF ET SA FAMILLE. (D'après une photographie)	581
UNE FÊTE CHEZ LES BOURIATES. — LA LUTTE. — DISTRIBUTION DE L'EAU-DE-VIE. (Dessin de Thiriat)	582
FILLETTE À CHEVAL. (D'après une photographie)	582
CAVALIERS ET FEMMES BOURIATES À CHEVAL. (Dessin de Gotorbe)	583
VOITURE BOURIATE. — CHAMEAU TRANSPORTANT DE LA GLACE. (Dessin de Thiriat)	584
MAISONS BOURIATES. (D'après une photographie)	585
DRAPEAU BOURIATE.	586
DRAPEAU BOURIATE.	587
LABOURAGE DANS LA STEPPE.	588
LA RÉSIDENCE CHIKOURIDA. — BATEAUX EN ÉCORCE. (Dessin de Berteault)	589
TOUNGOUSE EN COSTUME DE CHASSE D'HIVER. (D'après une photographie)	589
FEMME IAKOUTE EN COSTUME DE FÊTE. (D'après une photographie)	590
TYPES TOUNGOUSES. (D'après une photographie)	591
FEMME TOUNGOUSE. (D'après une photographie)	591
UN LAC DANS LES MONTAGNES. LES GLACES ÉTERNELLES. (Dessin de Boudier)	592
LA RIVIÈRE BOUREÏA. — TRAVERSÉE DES RAPIDES. (Dessin de Boudier)	593
VUE GÉNÉRALE DES MINES D'OR DE NIMAN. (Dessin de Boudier)	594
LA CHASSE À L'ÉLAN CHEZ LES TOUNGOUSES. — LE CHASSEUR. — PIÈGE. (Dessin de Gotorbe)	595
IAKOUTE NOMADE. (Dessin d'Oulevay)	596
UN RENNE SACRÉ. (Dessin de Thiriat)	597
MARCHANDS IAKOUTES	599
HUTTES TOUNGOUSES. (Dessin de Berteault)	600
DÉPART DES MINES D'OR. (Dessin d'Oulevay)	601
IAKOUTE À RENNE. (Dessin de Thiriat)	601
LE PLUS HAUT POINT DES KINGHAN. (Dessin d'Oulevay)	603
LA HUTTE DE L'HOMME ISOLÉ. (Dessin de Boudier)	604
LES CHASSEURS À L'OURS. (D'après une photographie)	604
LE FLEUVE AMGOUN. — RAPIDE DE LA KERBI. (Dessin de Boudier)	605
LA FORÊT SIBÉRIENNE. (Dessin de Berteault)	606
LA TRAITE DES RENNES. — TRANSPORT DES ENFANTS. (Dessin de Gotorbe)	607
LES NEGDA CHASSEURS. (D'après une photographie)	608
HUTTE DE NEGDA. (Dessin de Berteault)	609
TOUNGOUSE S'APPRÊTANT À SCIER LES CORNES D'UN RENNE. (Dessin de Thiriat)	610
HUTTES TOUNGOUSES. (Dessin de Thiriat)	611
CHIEN DE CHASSE DES TOUNGOUSES. (Dessin de Gotorbe)	612
TRAÎNEAU ATTELÉ DE CHIENS. (Dessin d'Oulevay)	613
FEMME GOLDE EN ROBE DE PEAU DE POISSON. (D'après une photographie)	613
TYPE GOLDE (SOAKTA-ODCHAL). (D'après une photographie)	614
FEMME GOLDE ET SON ENFANT. (D'après une photographie)	615
MAISON ET GRENIER GOLDES. (D'après une photographie)	616
UNE RUE DANS UN VILLAGE GOLDE. — SÉCHOIR À VÊTEMENTS. (Dessin de Boudier)	617
UN FIANCÉ GOLDE ATTENDANT LE CORTÈGE NUPTIAL. (D'après une photographie)	618
LA MARIÉE ET SES PARENTS. (D'après une photographie)	618
FAMILLE GOLDE. — PRÉPARATION DES PEAUX DE POISSONS. (Dessin de Gotorbe)	619
UN CHAMANE. (D'après une photographie)	620
TRAVERSÉE DU FLEUVE AMOUR PENDANT LA GELÉE. (D'après une photographie)	621
IDOLLES GOLDES. (Dessin de Faucher-Gudin)	622
SÉPULTURE AÉRIENNE. (D'après une photographie)	623
FEMME TRAÎNANT DU BOIS. (D'après une photographie)	624

TABLE DES MATIÈRES

EN ALLEMAGNE

Voyage aux villes historiques de la Franconie.

NUREMBERG

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ

I. De l'autre côté de la frontière. — Changement de perspective et changement de tonalité.	313
II, III, IV, V, VI, VII. Nuremberg	315
VIII. Anspach.	342

LES VILLES MORTES DU SIAM

PAR M. L. FOURNEREAU

De Bangkok à Pak-nam-phô.	349
-----------------------------------	-----

AUX TERRES DE KERGUELEN

Iles de Saint-Paul et d'Amsterdam

PAR M. E. MERCIÉ

ENSEIGNE DE VAISSEAU

Voyage exécuté en 1893.	397
---------------------------------	-----

EN ÉCOSSE

PAR MARIE ANNE DE BOVET

XXIV. Lerwick. — Les gaietés de l'Armée du Salut. — Journée de sabbat. — Vues de mer. — Les oiseaux sacrés du port. — Pilleurs d'épaves. — Le hareng et le mouton. — Scalloway. — Les poneys. — A travers l'archipel. — Terres amphibies et incohérentes. — La légende de sainte Sunniva. — Centenaires. — Simplicité des Shetlandais.	409
XXV. Sirènes et marsouins. — Effets de brume et d'aurore. — La ville des harengs. — La baie de Sinclair et ses châteaux. — Les hauts plateaux de Caithness. — La « montagne d'épouvante ». — Le loch Carron.	418
XXVI. Un explorateur des Highlands il y a cent ans. — « Le gros Saxon ». — Du peu de goût de nos pères pour la nature. — Monomanie sylvicole. — Les Cuchullin Hills. — Le lac Coruisk. — Fjords et îles. — Solitude, silence. — Escobarderies d'aubergistes.	421
XXVII. <i>Sacrament Sunday</i> . — Gentlemen en kilt. — Le fléau des <i>midges</i> . — Une descendante de Flora Macdonald. — Sommerled, le lord des Iles. — Les Macdonald de Clanranald. — L'odyssée du prince Charles-Edouard. — Quatre mois d'angoisse et de misère. — Chevalerie highlander. — L'avant-dernier Stuart déguisé en femme de chambre. — Les Macdonald de Kinsburgh. — Le salut. — Flora à la Tour de Londres. — Ingratitude royale. — Une vieille jacobite.	426
XXVIII. Ascension du Quiraing. — Navigation crépusculaire. — Un caravansérail encombré. — Par monts et par vaux. — Le loch Marce.	433
XXIX. Le canal Calédonien. — De lac en lac. — Les Fraser et les Grant. — Chutes de Foyers. — Écluses	

fluviales et cataractes célestes. — Les Macdonnell et les Cameron. — Le Ben Nevis. — Ciels de peintre. — Coucher de soleil impressionniste. 435

XXX. Oban. — Le microbe locomoteur. — Les ardoisières de Ballachulish. — La vallée de Glencoe et le massacre des Macdonald. — Le saint Médard saxon. — Une excursion mouillée. — Le loch Awe et la passe de Brander.	442
--	-----

XXXI. L'île de Mull et la presqu'île de Morven. — L'épopée d'Ossian. — Staffa et la grotte de Fingal. — Iona, la Jérusalem du Nord. — Légende de saint Columba. — Églises ruinées et sépulcres vides. — Terres incohérentes.	449
--	-----

XXXII. Glasgow. — Un peu de statistique. — La cathédrale Saint-Mungo. — Misère. — Beaux quartiers.	460
--	-----

XXXIII. Alexandria et l'andrinople. — Les Campbell de Tullichewan. — Le pays de Lennox. — Les Mac-Gregor, « enfants du brouillard ». — Le lac et le Ben Lomond. — Le loch Katrine et la Dame du lac. — Le défilé des Trossachs. — Le château de Stirling et les Stuarts. — Adieu à l'Écosse.	465
--	-----

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE

Kyrinia, Paphos, Nicosie, Limassol, Le Karpas

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

XI. De Nicosie à Kyrinia. — Politesse chypriote. — La passe de Kyrinia. — A Kyrinia. — Visite à la forteresse. — Les prisonniers. — Dans la nécropole phénicienne. — Le port. — Les Maronites à Chypre. — Le monastère d'Acheropitou. — Intérieur d'église grecque. — Une dalle française. — Le tombeau de Saint-Eulavios. — Idées chypriotes. — Arrivée au monastère du Sinai. — Au monastère de Kathari. — Autour d'un baptême. — La fête à Larnaka-lis-Lapithou. — Ruines. — Inscription phénicienne. — Laharopétra. — Inscription bilingue. — Fermage des monastères à Chypre.	469
--	-----

XII. Un moukhtar spirituel. — Réception aimable à Fungi. — Récolte des caroubes. — Aux ruines du château de Saint-Hilarion. — Croyances et superstitions. — Le maos. — État de l'agriculture à Chypre. — A l'abbaye de Bellapaïs.	477
---	-----

XIII. Nouveau départ de Nicosie. — Morfou. — État de l'agriculture. — Les rivières de Chypre. — Huilage des figues. — Succursale du monastère de Kykkos. — Karavostasi. — Sur l'emplacement de Soli. — Dans le Tylliria. — Le <i>ladanum</i> . — Arrivée à Pamos. — Le porc. — Dans le district de Paphos. — Les Paphiotes. — La criminalité à Chypre. — Polis. — Le Khrysokhou. — Moulin à huile en plein vent. — Huile et oliviers. — La presqu'île Akamas. — La « Fontaine amoureuse » et la « Source des Amours ».	480
--	-----

XIV. A Lefka. — En route pour le monastère de Kykkos. — Au monastère. — Souvenir du massacre des évêques. — Organisation hiérarchique. — La	
---	--

- madone de Kykkos. — Croyances chypriotes. — *L'agrina* de Chypre. — Au Trôoditissa. — Mauvaise journée, mauvaise nuit. — Sur l'Olympe. — Campements militaires. — Du Trôodos à Limassol. — Le vin de Chypre. — Retour à Larnaka 485
- XV. De Larnaka à Limassol. — Limassol. — En route pour Paphos. — La tour de Kolossi. — Sur l'ancienne commanderie des Templiers. — L'emplacement du temple d'Apollon Hylate. — Ruines. — A Kouklia. — Palæo-Paphos. — Le temple d'Aphrodite. — Ruines mégalithiques. — Les menhirs percés. — Klîma et Néo-Paphos. — Ruines considérables. — Fièvre. — Le jardin sacré de Vénus. — Retour à Larnaka 493
- XVI. En route pour le Karpas. — Les ruines de Salamis. — Hospitalité écossaise. — La pêche des éponges à Chypre. — Encinte phénicienne et menhir à Akrotiri. — A Haghios-Theodoros. — Yaloussa. — Les Karpasiotes. — Arrêtés par la pluie. — Au monastère d'Éléoussa. — Au cap Andréas. — Intelligence monacale. — Légende de saint André l'apôtre. — Retour. — Animaux domestiques dans le Karpas. — Toujours la pluie. 497

EN CALIFORNIE

Quelques courses en Sierra Nevada

PAR M. F. DE LONGE

- I. Auburn. — Georgetown. — Le front du Middle Fork et le train Wells-Fargo. — Le village. — Passage du Long Cañon. — Le Rechten Divide. — La prospection. — Une laverie d'or. — Le ridge du Divide 505
- II. Le Danver Lake. — Le lac Tahoe. — Le passage de la Sierra par le Bear Creek. — Les moustiques sur la neige. — La grouse. — Ioda Springs. — Retour au Divide 518
- III. Une partie avec les cow-boys. — La cuisine au camp. — Recettes. — La conduite du troupeau. — Le whist. — La torche et le revolver. — Chasses en Sierra. — Le mouton noir. — La pierre plantée. — La hutte Marshall. — La chasse à l'ours. — Rencontre imprévue. — Les exploitations hydrauliques. — Junction City. — Minersville. — Travaux français. — Chasses heureuses. — Lions prudents. — Au revoir. 522

AU PAYS DE DON QUICHOTTE

PAR M. AUG.-F. JACCACI

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE

- I. En route pour Argamasilla : Madrid ; Ciudad Real, Manzanares. — Une Bodega. — La voiture de poste 529
- II. Argamasilla. — Gregorio. — Le *Parador del Carmen*. — La vie dans une posada. — L'idée qu'on se fait de Don Quichotte dans le peuple. — Hommes et femmes. — La religion. — Propriétaires et fermiers. — La Casa de Medrano. — Don Rodrigo de Pacheco. — Le lieu de naissance de Cervantes. 531
- III. La Caverne de Montesinos. — Le chariot d'Ézéchiél. — Les gardias civiles. — Ruidera. — Osa de Montiel. — La Caverne. — Les lagunes de Ruidera 541
- IV. Montiel. — Cortijo de San Pedro. — L'Ermitage de Saelices. — Un meurtrier. — Les lagunes. — Le château de Rochafida. — Les bergers taciturnes. — Villahermosa. — Le château de Montiel. — Pierre le Cruel et Henri de Transtamarre. — Les vieux romans de chevalerie. — Retour. — L'héritage des Maures 544
- V. Toboso : La plaine de la Manche. — La Venta de Quesada. — La grand'route royale. — Hierencia. — La fête de saint Jacques. — L'Église. — Les guitaristes. — Alcazar de San Juan. — Les moulins à vent. — Campo de Crijitano. — Toboso. — Une auberge modèle et un aubergiste fanatique. — Une Quinteria. 550
- VI. La Sierra Morena. — Les adieux d'Ézéchiél. — Valdepeñas. — Almuradiel. — Le vieux José. — La Sierra. — Viso del Marques. — Doña Teresa. — La foire. — Le théâtre en plein air. — Excursion aux jardins de la montagne. — Los Molinos. 565
- VII. La grand'route royale. — Paysages de montagnes. — Venta de Cardenas. — Apprentis toreros. — Une famille de Bohémiens. — Despeñaperros. 574

AU PAYS DES BOURIATES

PAR M. CHIMKIÉVITCH

- I. Chez les Mongols Bouriates pasteurs. — La distribution géographique des indigènes du fleuve Amour. — Départ de Tchita pour les steppes des pasteurs. — Première rencontre des Mongols Bouriates. — Changement de chevaux dans les steppes. — Une station de poste. — Arrivée au village bouriate. — Le séjour. — Les tentes et maisons des pasteurs. — Femmes et filles bouriates ; leur vêtement, leur famille et leurs ornements. — Les hommes, leur vie, leur vêtement. — Dressage des chevaux. — Division administrative des pasteurs. — Leur chef et l'assemblée du peuple. — La *douma*. — Moyens de transport. — Le cheval, le bœuf et le chameau. — Religion des Bouriates. — Le bouddhisme sous forme de lamaïsme chez les Bouriates. — Une fête religieuse dans un temple et dans la steppe, le service religieux, les courses, la lutte 577
- II. Départ de Blagovechtchensk. — Aperçu général sur les fleuves de montagnes. — Les marais. — La glace éternelle. — Les difficultés du voyage. — Arrivée dans un centre des mines d'or. — Le départ de mon compagnon dans un bateau en écorce de bouleau des indigènes. — Préparatifs et départ en bateau. — Grave accident. — Lutte avec le courant. — Campement involontaire sur une île inondée. — La colombe sauvage et la grenouille bons prophètes. — Une nuit terrible. — Les ennemis microscopiques du voyageur, le cousin et le moustique. — Moyens de se préserver d'eux. — Légende toungouse sur le moustique. — Première rencontre avec les Toungouses chasseurs. — Séjour chez eux. — Bonne chasse et fête. — Contes et légendes toungouses sur les accidents de chasse. — Arrivée à la résidence Oumalta. — Rencontre de chameaux et rennes travaillant ensemble. — Arrivée aux mines d'or de Niman. — Les mines et la foire indigène. — Visite chez les iakoutes. — Une école iakoute dans une tente. — Le prêtre missionnaire. 589
- III. Départ des mines d'or de Niman. — La traversée des monts Khingan. — Les difficultés de la traversée. — Rencontre de Toungouses. — Un solitaire. — Crue d'un ruisseau. — Chasse à l'ours pêcheur. — Les perdrix dites *karjaga*. — Les mines d'or de l'Amgoun. — Les fêtes d'ouvriers. — Les brigands vendeurs d'alcool. — Le long de l'Amgoun. — Un village déserté par les indigènes. — Un séjour chez les Negdas et les iakoutes d'un village indigène de ce fleuve. — Retour à Niman et départ pour la Silindja. — Les caravanes de rennes. — Rennes de selle et d'attelage. — Dans un village de Toungouses au milieu des rennes. — L'arrivée de l'hiver. — Difficultés de la traversée. — La Silindja. — Rencontre avec les brigands et leur fuite 601
- IV. Quelques mots sur les Toungouses-pêcheurs. — Les causes de la transformation des chasseurs nomades en pêcheurs. — Excursion chez les Goldes. — Arrivée dans un village. — Insalubrité des maisons. — Les chiens comme animaux de transport. — Nourriture de chiens. — Incident.

TABLE DES MATIÈRES.

vii

— Chiens voleurs. — Concert des chiens. — Première rencontre avec un devin toungouse. — Le chamane. — Le vêtement des Goldes. — Les peaux de poissons. — Légende toungouse sur l'opium. — Les superstitions et la vie des Goldes. — Le mariage. — Arrivée d'une jeune mariée	dans le village de son mari. — La rencontre de la jeune mariée. — Une noce. — Idées sur l'âme et l'immortalité. — Le chamane et son rôle. — La sépulture aérienne. — Le service du devin. — Les obsèques. — La cérémonie de la conduite de l'âme dans le pays des âmes. . . .	613
---	--	-----

TABLE DES GRAVURES.	I
-----------------------------	---